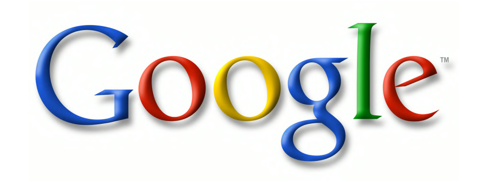
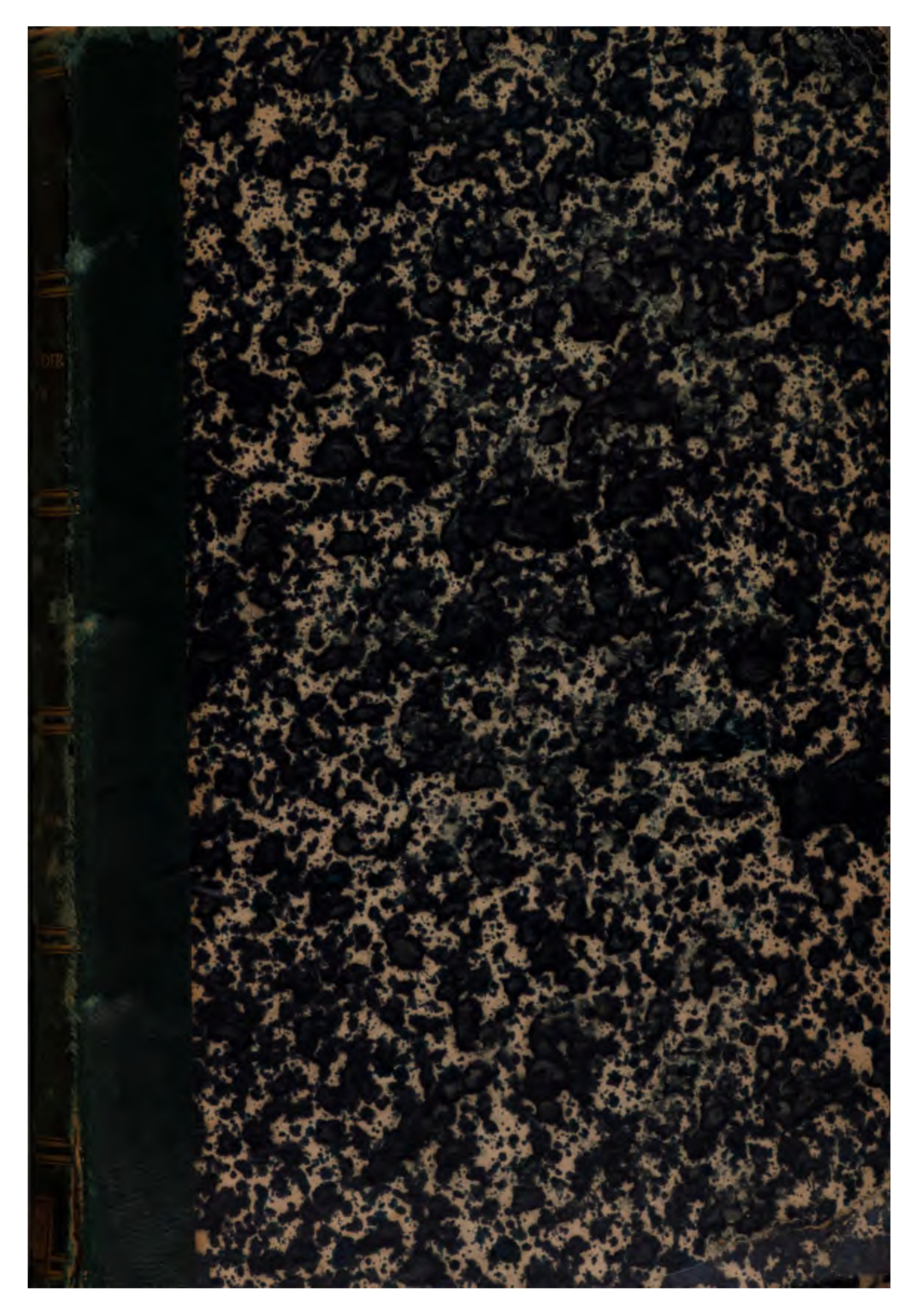
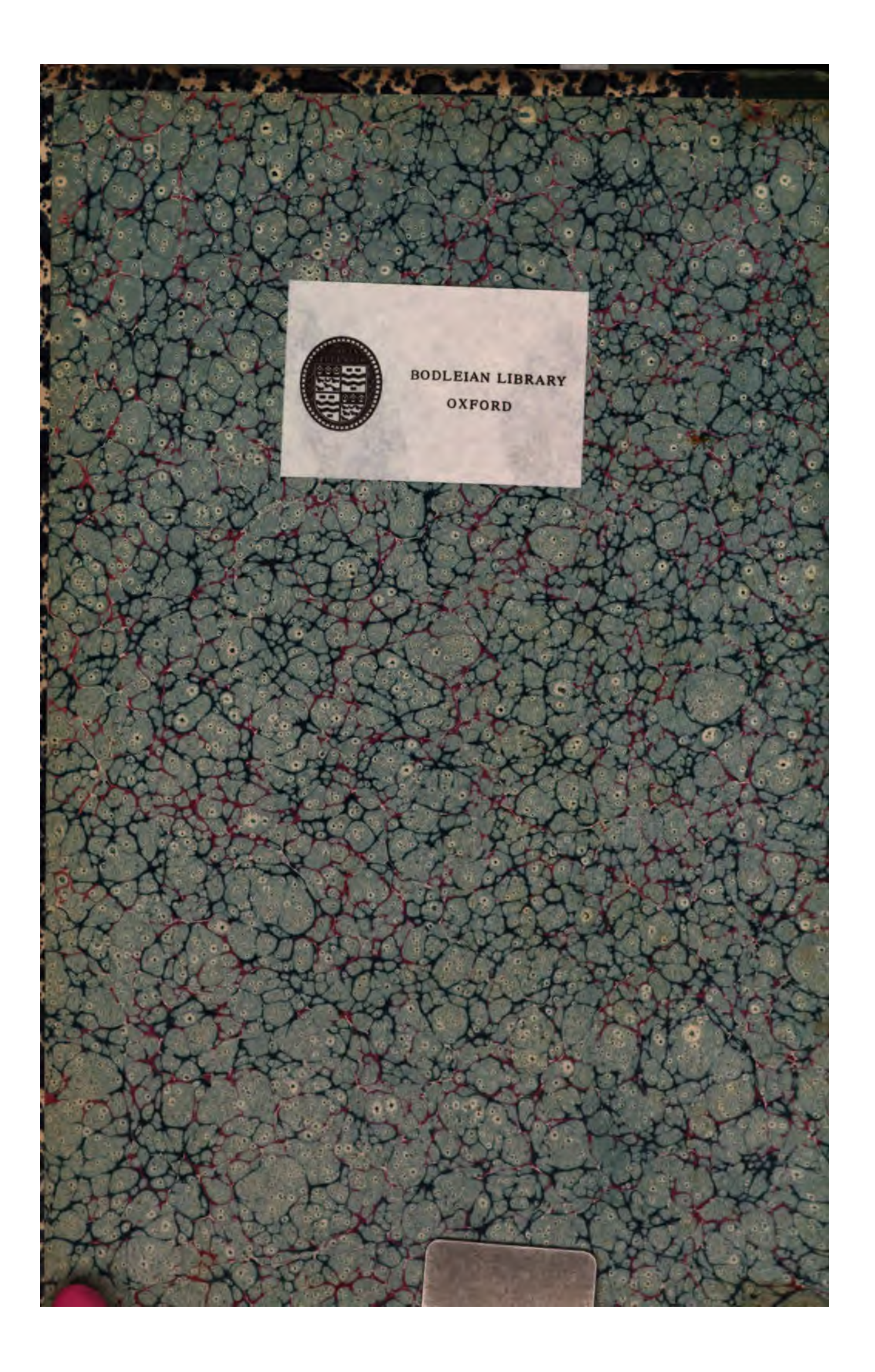
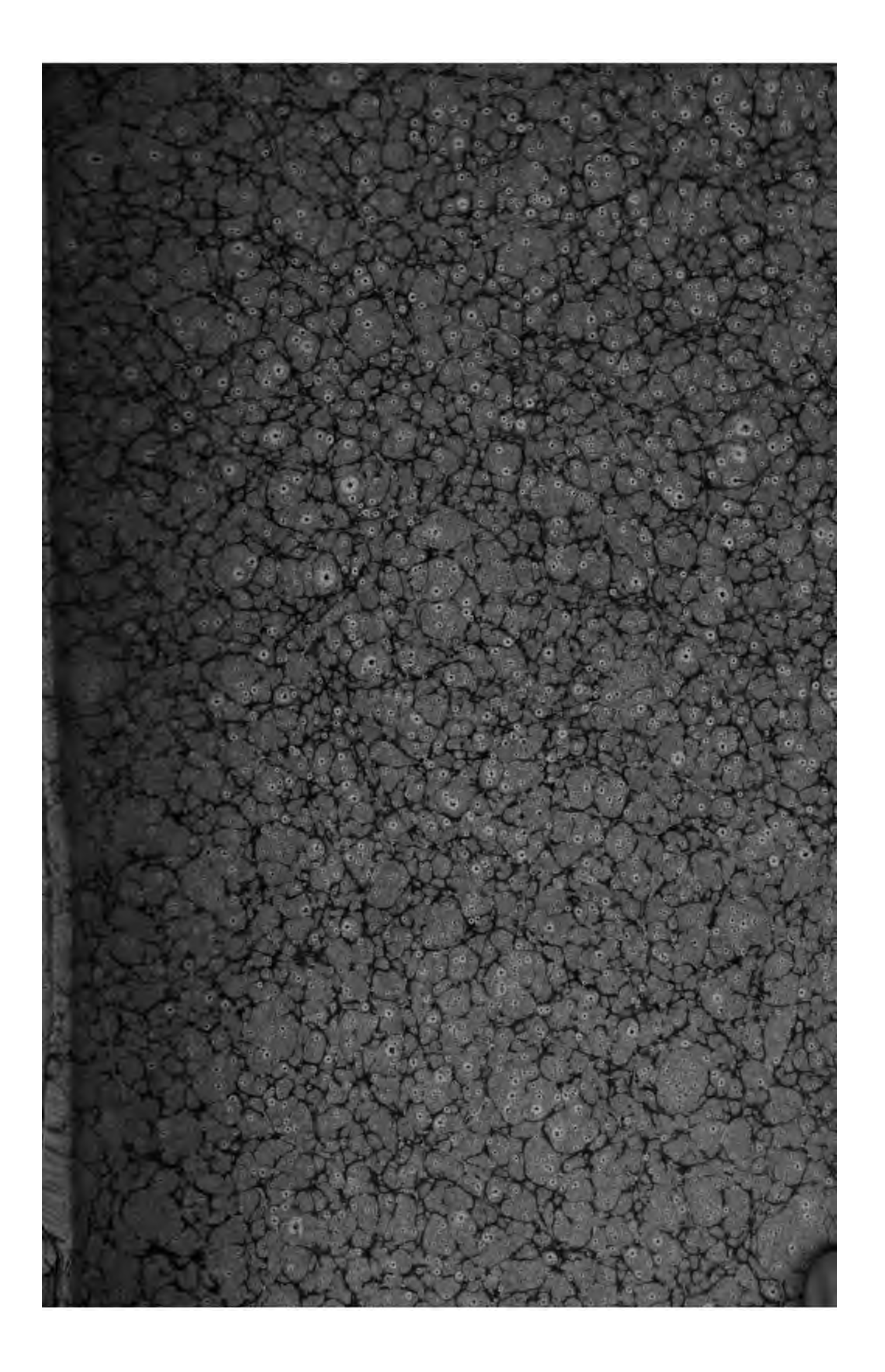





BODLEIAN LIBRARY
OXFORD




600038382U

NOUVELLE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU DEUXIÈME

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT, EN FRANÇAIS ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLETE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA DEUXIÈME SÉRIE, CEUX :

DE BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE ET ANTI-CHRÉTIENNE, — DES PERSÉCUTIONS, — D'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE, — DE LITTÉRATURE *id.*, — DE BOTANIQUE *id.*, — DE STATISTIQUE *id.*, — D'ANECDOTES *id.*, — D'ARCHÉOLOGIE *id.*, — D'HÉRALDIQUE *id.*, — DE ZOOLOGIE, — DE MÉDECINE PRATIQUE, — DES CROISADES, — DES ERREURS SOCIALES, — DE PATROLOGIE, — DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES, — DES DÉCRETS DES CONGRÉGATIONS ROMAINES, — DES INDULGENCES, — D'AGRI-SILVI-VITI-HORTICULTURE, — DE MUSIQUE *id.*, — D'ÉPIGRAPHIE *id.*, — DE NUMISMATIQUE *id.*, — DES CONVERSIONS AU CATHOLICISME, — D'ÉDUCATION, — DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES, — D'ETHNOGRAPHIE, — DES APOLOGISTES INVOLONTAIRES, — DES MANUSCRITS, — D'ANTHROPOLOGIE, — DES MYSTÈRES, — DES MERVEILLES, — D'ASCÉTISME, — DE PALÉOGRAPHIE, DE CRYPTOGRAPHIE, DE DACTYLOLOGIE, D'HIÉROGLYPHIE, DE STÉNOGRAPHIE ET DE TÉLÉGRAPHIE, — DE COSMOGONIE ET DE PALÉONTOLOGIE, — DE L'ART DE VÉRIFIER LES DATES, — DES CONFRÉRIES ET CORPORATIONS, — ET D'APOLOGÉTIQUE CATHOLIQUE.

Publication sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement, n'importe dans quelle situation de la vie.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

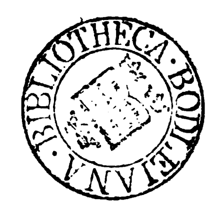
OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL., POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, OU A 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS *Encyclopédies*, 7 FR., ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

53 VOLUMES, PRIX : 318 FRANCS.

TOME SEPTIÈME.



DICTIONNAIRE DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE.

TOME UNIQUE.

—

PRIX : 7 FRANCS.

—

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1861

DICTIONNAIRE

DE

LITTÉRATURE

CHRÉTIENNE,

Contenant :

1° UNE ANALYSE LITTÉRAIRE COMPLÈTE DES LIVRES SAINTS, DES ÉTUDES SUR LES PÈRES ET LES HAGIOGRAPHES LES PLUS CÉLÈBRES;
2° UNE APPRÉCIATION ET UNE ANALYSE DÉTAILLÉE DES BEAUTÉS DE L'OFFICE DIVIN TANT EN GÉNÉRAL QU'EN PARTICULIER;
3° DES DISSERTATIONS SPÉCIALES ET ENTIÈREMENT NOUVELLES SUR LES DIFFÉRENTS GENRES ET LES ESPÈCES DIVERSES DE LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE;
4° DES CITATIONS ET DES EXERCICES FORMANT UN COURS INÉDIT ET COMPLET DE LITTÉRATURE :

PAR A.-L. CONSTANT,

Ancien professeur au Petit Séminaire de Paris :

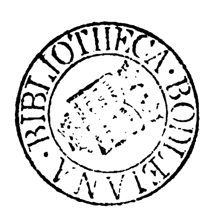
PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

Éditeur de la bibliothèque universelle du Clergé,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.



PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1861

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

PRÉFACE ET INTRODUCTION.

Il manque aux études catholiques un cours spécial et complet de littérature chrétienne : nous n'avons pas eu la prétention de pourvoir à cette lacune, mais nous avons recueilli soigneusement, patiemment et consciencieusement, des matériaux qui pourront servir à la combler.

Lorsque Julien l'Apostat eut la folle espérance d'éteindre le christianisme dans l'ignorance et dans le mépris, il essaya d'interdire aux chrétiens l'étude des lettres humaines; que n'a-t-il réussi dans sa ridicule entreprise! nous en aurions eu plus tôt fini avec cette phraséologie païenne qui faisait paraître barbare et trop simple le langage du Verbe incarné! nous n'aurions pas tiré si longtemps les lisières de Cicéron et de Virgile, et cette langue d'une société morte, cette littérature qui s'est flattée de renaître lorsque l'unité catholique, seule sauvegarde de la foi chrétienne, semblait agoniser en Europe, cette expression désormais insignifiante d'une domination détrônée, la littérature profane, en un mot, n'eût pas préparé les voies à cette philosophie ramassée dans les cendres de Rome et d'Athènes, qui préfère les augures aux apôtres, et l'aveugle *Fatum* si propice au libertinage, à l'œil toujours ouvert de la providence divine.

Lorque Julien eut cette pensée, il y avait dans le christianisme des hommes qui en comprenaient parfaitement les beautés et la puissance, et qui ne craignirent pas de concevoir une littérature nouvelle. Une seule chose les en empêcha, ce fut la réminiscence des vieux auteurs : il était difficile d'accoutumer au néologisme chrétien les lèvres classiques des prêtresses d'Homère. Les essais de saint Grégoire de Nazianze furent donc plutôt une innovation dans la poésie antique, qu'une véritable création de la littérature nouvelle. D'ailleurs, la littérature nouvelle était-elle encore à créer? l'humanité, relativement au paganisme, n'avait besoin alors que d'oubli : car c'étaient les réminiscences du temps qui l'empêchaient de se souvenir de l'éternité. Le beau comme le vrai, en effet, n'est pas une chose qui s'innove ou qui s'invente. Des croyances factices avaient dû enfanter une littérature factice et fardée. Ce qu'il s'agissait de créer, c'était le souvenir de la vérité et de la beauté éternelles. La fille de l'écume des flots, Aphrodite la capricieuse, devait faire place à celle que le Verbe a choisie pour mère, et que le Père, dès l'origine des siècles, avait conçue sans ombres et sans souillure.

Trop longtemps encore après que la croix a purifié les solitudes de Lucrétile ou de Tibur, nous avons appris dans Horace le rhythme des cantiques divins. Qu'avons-nous à démêler avec Bacchus et son cortége? que nous importe le vent qui a soufflé sur les cendres de Ligurinus ou de Nérée, et pourquoi nous apprend-on encore à compatir aux infortunes de Didon, la femme vaine et adultère, quand nous ne savons pas encore pleurer avec cette mère sans tache qui souffre au pied de la croix où son fils expire!

Stabat mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat filius.

Nous avons tous encore été nourris dans l'erreur qui retint si longtemps saint Augustin captif des prétendues chaînes d'or qui sortent de la bouche du vieil Hermès. Nos vieux professeurs ont sollicité pour la Bible et pour l'Evangile notre indulgence cicéronienne, nous nous sommes faits, à notre tour, les Olibrius de nos saints martyrs, et nous avons fait comparaître les apôtres devant notre férule. Nous avons toisé avec des centons de Virgile écrits sur le papier écolier qui nous sert de mesure, les grandes métaphores des prophètes et des Pères, et si nous ne nous sommes pas érigés en petits Procustes, c'est que, bien heureusement, l'autorité infaillible ne confiait à notre main ni les tenailles, ni les ciseaux.

Il est temps que ce malentendu finisse, et que les écoliers cessent de condamner les maîtres. S'il n'y a pas une vérité au monde qui ne soit sortie de la Bible, disons aussi, avec non moins de certitude, que dans toutes les littératures du monde il n'existe pas une véritable et incontestable beauté qui n'ait dans la Bible son autorité et son modèle. Le beau n'est que la forme naturelle du vrai, et l'absolu dans la beauté accompagnera toujours l'absolu dans la vérité.

Nous établissons donc ici qu'il existe un ordre de beautés particulier au christianisme, et qui doit transfigurer complétement la littérature et les arts : *beautés vraies*, qu'il faut opposer aux *beautés conventionnelles* ou feintes de la littérature profane; beautés révélées, puisque le Saint-Esprit lui-même, en parlant aux hommes, n'a pas dédaigné les figures du langage et les nar-

monies poétiques. D'ailleurs, tout a changé dans le monde à l'avénement du christianisme, et la loi nouvelle a modifié profondément tous les esprits et tous les cœurs. Ce qui était en haut, dans les choses et dans les opinions humaines, a été mis en bas, et ce qui était en bas a été relevé en haut : est-ce que ces grandes révolutions du verbe ont pu s'accomplir sans que la forme du verbe, qui est la parole, fût changée et dans son esprit et dans ses goûts? Donnerons-nous la même parure à la vierge sainte Cécile qu'à la muse Euterpe? peindrons-nous l'ange Gabriel avec les traits de Cupidon? Des artistes l'ont fait et se sont rendus ridicules. Les chastes personnifications du spiritualisme sont travesties et même profanées lorsqu'on leur prête les attributs et les grâces hétérogènes des divinités de la chair. Il est vrai que la prétendue renaissance a tout confondu, et que les révoltes du sensualisme ont porté leurs attentats jusque sur les objets consacrés au culte de la mortification et de la sainte douleur. Depuis cette époque, nous vivons dans un véritable chaos, où la lumière lutte partout avec les ténèbres. C'est pourquoi nous devons nous réjouir : car plus le combat a duré, plus il approche de sa fin, et quand les éléments qui se heurtent dans le conflit moral que nous traversons rentreront enfin dans l'ordre et feront place à la lumière, il se lèvera sur le monde un soleil dont nos plus beaux jours passés auront à peine valu les ombres!

Alors la littérature chrétienne renaîtra : car la vie aura sa renaissance, comme la mort la sienne; et le monde saluera avec des transports de joie et d'amour cette muse nouvelle rayonnante de toutes les gloires du Thabor et couronnée de toutes les épines du Calvaire; cette muse dont la céleste beauté ressemblera à celle de Marie, parce qu'elle aussi sera mère et vierge tout à la fois : mère, parce que jamais inspiration plus féconde n'aura donné au génie humain une impérissable famille de chefs-d'œuvre, et vierge, parce que les souvenirs de la muse profane n'approcheront jamais de sa pensée, parce que les voluptés terrestres ne profaneront jamais son sourire, parce qu'enfin les passions humaines ne traverseront jamais de leurs rides la sérénité de son front!

Lorsque le Saint-Esprit descendit sur les apôtres sous la forme de langues de feu, il les arma de la toute-puissance du Verbe, et leur inspira non-seulement la vérité, mais l'éloquence pour la bien dire. Saint Paul, qui se vantait d'ignorer les artifices de la parole, n'en est pas moins un sublime orateur; et lorsqu'il brûlait les livres du vieux monde, ce n'était pas pour anéantir les lettres et les sciences, mais pour faire place à une science et à une littérature nouvelles. Les formes littéraires sont comme le vêtement de la pensée; or la pensée sensuelle et matérialiste du vieux monde était morte d'une maladie contagieuse; que faire de ses vêtements, sinon les brûler? L'esprit humain avait besoin d'une robe blanche et neuve au sortir de la piscine baptismale; tout était renouvelé par la loi nouvelle : il y avait un nouveau ciel et une nouvelle terre. A de nouvelles inspirations il fallait un nouveau langage. *Que le Verbe du Christ habite en vous abondamment*, disait saint Paul aux Colossiens; *instruisez-vous dans toute la sagesse, vous avertissant vous-mêmes par des chants* (psalmis), *des hymnes et des cantiques spirituels, laissant chanter dans vos cœurs la grâce de Dieu*. C'est ainsi que l'Apôtre indique les sources célestes de la nouvelle poésie, et la fait remonter à une inspiration réelle. « C'est le cœur qui fait l'éloquence, » avait dit un ancien, et l'Ecriture nous apprend que Dieu est le maître des cœurs. La poésie est aussi la voix du cœur, dont elle exprime les affections, les enthousiasmes et les désirs; mais ces désirs, ces affections, ces enthousiasmes peuvent être de la sagesse ou de la folie : la poésie qui émane des passions exaltées est donc elle-même une folie, puisqu'on peut dire qu'elle est ce qu'elle exprime. La poésie de la sagesse chrétienne, au contraire, étant la forme de la sagesse, fait aussi partie de la sagesse, dont elle représente l'harmonie et la beauté. Saint Paul, énumérant les caractères de la vraie sagesse, dit en premier lieu qu'elle est chaste (*pudica est*), et tel est aussi le premier, le grand, l'ineffaçable caractère de la poésie et de toute la littérature chrétienne. Les anciens avaient bien dit que les muses étaient vierges; mais aux discours qu'ils leur faisaient entendre et répéter, on reconnaissait bien que c'étaient des vierges folles. Quelle gravité pouvait conserver en effet la virginité de Terpsichore, lorsqu'elle accompagnait de sa danse lascive les molles chansons d'Erato? Comment Thalie pouvait-elle être vierge et rire sous son masque des immoralités de Plaute? La muse chrétienne, au contraire, n'a jamais transigé et ne transigera jamais avec le vice : elle a aussi des larmes et des sourires, mais c'est pour la vertu et l'innocence. Les roses de sa couronne ne se sont jamais flétries à la vapeur de l'encens qui brûle sur les autels de l'impudique Vénus, ni effeuillées dans les orgies d'Anacréon; elle n'est pourtant rigoureuse et sévère que dans la haine du mal; elle approuve tout ce qui est bien, accueille tout ce qui est aimable, admet tout ce qui est juste, glorifie tout ce qui est honorable, toujours suivant la doctrine du grand apôtre. Elle se plaît au milieu des jeunes vierges et se joue avec les enfants; elle résiste aux puissances de la terre avec les martyrs, tonne contre l'iniquité par la voix des prophètes et des Pères. Tour à tour héroïque et enfantine, pleine de douceur et de force, pacifique et guerrière, ceinte d'épines sanglantes ou parée de lis dont rien ne flétrit la blancheur, elle prie, elle pleure, elle bénit, elle menace, elle sourit, elle console. Les vertus dont elle dispose sont celles de toute la hiérarchie céleste, et dans les chœurs des anges elle se reproduit neuf fois toujours différente et toujours la même. Elle rem-

place ainsi toute seule les neuf muses qu'elle a détrônées. Le compas d'Uranie mesure dans sa main plus hardie l'orbe des roues étoilées qui tournaient devant Ezéchiel ; elle a remplacé par la Bible le livre de Clio, et en a distribué les trompettes aux anges de l'Apocalypse. Pour remplacer les sept autres muses, elle prend les traits et les attributs des sept vertus chrétiennes ; ses caractères sont ceux de la charité elle-même, dont elle est l'organe.

Elle est patiente, elle est bonne, elle n'est point jalouse, contrairement au génie de ces poëtes qu'Horace appelle une *espèce irascible*.

Elle n'est point inconvenante, elle évite l'enflure, ce qui la distingue spécialement du romantisme et du cynisme de nos écrivains modernes.

Elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point sa propre gloire, bien différente en cela de tous les écrivains profanes.

Elle ne se met point en colère et ne pense jamais le mal, condamnant ainsi les satyriques et les déclamateurs antisociaux.

Elle ne met pas sa joie dans le désordre, comme les exploiteurs de la littérature du crime ; mais elle se complaît dans la vérité, ce qui la rend étrangère aux polémiques du journalisme et aux invectives des partis.

La patience, la foi, l'espérance, la tolérance de tout ce qui n'atteint pas l'honneur de Dieu, l'abnégation de soi-même, le dévouement pour les autres, tel est, dans toute son analyse, le génie de la littérature chrétienne, parce que c'est le génie du christianisme, dont cette littérature doit reproduire uniquement les sentiments et les pensées.

La bouche parle de l'abondance du cœur, disent les saintes lettres ; l'homme dit ce qu'il sait : or la science du chrétien ne doit pas différer de celle de l'Apôtre, qui a eu le droit de dire : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ*. Or quelle était la science de saint Paul ? « Rien, disait-il lui-même, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. *Non existimavi me scire aliquid, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* » Or, puisque notre science c'est le Crucifié, puisque notre amour est également attaché à la croix, *Amor meus crucifixus est*, notre parole doit être le Verbe de la croix, *Verbum crucis*, et nous devons trouver sur le Calvaire le type complet de notre littérature chrétienne. En effet, le médiateur placé entre le ciel et la terre, qui souffre, saigne et prie pour ses bourreaux, voilà la plus haute expression de la poésie et de la philosophie modernes. Sous les bras étendus de ce Verbe crucifié, la société ancienne et la société nouvelle sont figurées par les deux Marie, toutes deux belles, mais d'une beauté si différente : l'une prosternée, parce que le sensualisme rendait la femme esclave ; l'autre debout, parce que la chasteté l'émancipe ; la courtisane stérile et la vierge mère, cette double antithèse vivante qui consacre par son rapprochement la fraternité de l'innocence et du repentir. Puis, saint Jean, le théologien, le confident des secrets du Verbe : *In principio erat Verbum;* celui qui a vu dans le cœur de son maître le commencement et la fin de toutes choses, le prophète à la double vue, qui, sans avoir besoin de la monstruosité de Janus aux deux visages, regarde en même temps avec le même regard d'aigle dans le passé et dans l'avenir. Foi, contemplation, raison soumise, espérance illimitée, amour humain réparé par la pénitence ; amour divin consacré par le sacrifice du fils et de la mère ; prière, bénédiction, pardon, larmes, consolation et promesse, tout est là, tout complète la pensée de l'avenir, tout ce que peuvent chercher l'intelligence et l'amour, tout ce qui peut s'exprimer par une parole harmonieuse, une littérature complète, un monde moral nouveau, une éloquence vivante, mourante et immortelle, une synthèse de toutes les affections, de toutes les espérances, de toutes les craintes humaines, de tous les héroïsmes surhumains, concentrée, résumée et exprimée par un seul cri d'angoisse, d'agonie, de mort, de résurrection prochaine, de joie et de triomphe, voilà le mystère du Calvaire conçu dans ses rapports avec la littérature chrétienne; voilà la création d'un nouveau monde; voilà le Verbe abrégé, *Verbum abbreviatum*, dont l'analyse doit remplir désormais dans tous les âges les œuvres de l'esprit humain. Voilà la sagesse nouvelle qui sort de la fontaine baptismale régénérée dans le sang d'un Dieu, et qui marche parée de pourpre et de blancheur, dans ses vêtements splendides, à la conquête de l'avenir, en chantant le cantique de sa mère :

« Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et je suis l'aînée de toutes les créatures. C'est moi qui fais lever dans le ciel une lumière impérissable, et j'en ai couvert la terre comme d'une nuée splendide. Ma demeure est dans les hauteurs éternelles, mon trône est sur la colonne de nuée. J'ai parcouru seule le cercle du ciel, je suis descendue dans le profond de l'abîme, et j'ai marché sur les flots de la mer. Je me suis arrêtée sur toute la terre et chez tous les peuples, et partout on m'a nommée reine. J'ai mesuré par ma vertu les cœurs des superbes avec ceux des humbles : les grands et les petits m'ont préparé une demeure, et j'y resterai comme dans l'héritage de Dieu !

« J'ai reçu les ordres et la parole du Créateur de toutes choses, et celui qui m'a créée s'est reposé dans ma demeure; et il m'a dit : que Jacob soit ta patrie, et Israël ton héritage ; étends tes racines dans l'âme de tous mes élus. Depuis le commencement et avant tous les siècles je suis créée, et dans le siècle futur je ne finirai pas; et j'ai servi sa volonté dans sa demeure sainte.

« Ainsi je me suis affermie dans Sion, ainsi j'ai trouvé mon repos dans la cité sanctifiée ; et Jérusalem est en ma puissance. J'ai jeté

mes racines dans la gloire de mon peuple. Son héritage vient de mon Dieu, et ma possession est la plénitude des saints. Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban, et comme le cyprès sur la montagne de Sion. Comme la palme de Cadès je me suis agrandie, et j'ai fleuri comme les plantations de la rose de Jéricho. Comme l'olivier je suis belle dans les campagnes, et comme le platane j'ai crû au bord de l'eau dans les plaines. J'ai parfumé ma demeure comme l'arbre odorant dont on n'a pas blessé l'écorce, et mon odeur est comme celle du baume qui n'a pas souffert de mélange. Comme le térébinthe j'ai élargi mes rameaux, et mes branches ont pour feuillage et pour fleurs la gloire et la grâce. Comme la vigne j'ai fructifié en suavité de parfums, et j'ai fleuri des fleurs d'honnêteté et de bonne renommée.

« Je suis la mère du bel amour, et de la crainte respectueuse, et de l'intuition, et de la sainte espérance.... Mon esprit est doux comme le miel, et ma mémoire est éternelle. »

Telles sont les prérogatives et les gloires de la littérature chrétienne, cette harmonieuse expression des pensées de la sagesse. Voilà en quels termes elle peut appeler à elle toutes les âmes pures et les cœurs épris de la beauté éternelle.

La littérature profane, au contraire, ne ressemblait que trop à cette femme dont Salomon le sage a tracé le portrait au VIIe chapitre du livre des *Proverbes*, cette femme étrangère à la vérité qui fait ses paroles douces pour causer des regrets amers. Ornée comme une créature vénale, attentive à la chasse des âmes, parleuse, vagabonde, impatiente du repos et ne sachant jamais arrêter ses pieds dans sa demeure. Car la gloire mondaine est capricieuse, et ceux qui la poursuivent doivent s'agiter comme elle.

Voilà donc la muse profane qui court les rues, qui cherche les applaudissements sur les places, et qui, jusque dans les carrefours, tend des piéges à la jeunesse en lui offrant ses écrits empoisonnés. Le jeune homme imprévoyant s'arrête, le titre du mauvais livre lui sourit, la muse le prend et le flatte en lui disant : C'est un jour de fête pour moi ; je suis sortie pour te voir, et je t'ai rencontré. Viens, j'ai brodé de nouveau pour toi les riches tapisseries de l'Egypte, et je les ai étendues sur le lit de repos où je veux endormir ta raison. J'épancherai sur toi la myrrhe, l'aloès et le cinnamome ; viens t'enivrer de pensées et d'images voluptueuses, puisque la vie est une nuit qu'il faut embellir de beaux rêves en attendant le lever du jour.

S'il existe un Dieu, il est loin de nous, et il nous laisse les maîtres dans sa demeure.

Elle prend ainsi les âmes novices dans les filets de ses discours ; elle les entraîne par les flatteries de son langage. Et les insensés qui la suivent ne savent pas qu'ils sont dans les piéges de la mort, comme le bœuf qui suit le sacrificateur, attachés l'un à l'autre par une guirlande fleurie ; comme l'agneau qui se joue avec les liens que lui prépare le boucher.

La littérature antique avait deux idoles : l'orgueil et la volupté ; divinités infernales et terribles, qui ne sont jamais lasses de sacrifices humains ; elle n'acceptait la douleur que comme une vengeance de Jupiter contre l'audace de Prométhée. Les chaînes du Caucase la forçaient à subir les dieux, mais elle les déshonorait en leur attribuant les vices de l'homme, et le fond de sa doctrine, pour les initiés, était un athéisme impie. Le titan Prométhée, rugissant toujours dans ses chaînes, bravait l'Olympe et attendait Hercule ; Hercule le libérateur profane, violateur du ciel, de l'enfer et de la vie, le monstre qui abat tous les monstres, la synthèse du sensualisme et de l'orgueil incarnés dans la force brutale, tel était l'idéal du paganisme et le messie que la muse profane annonçait.

Ce type terrible et gigantesque d'Hercule apparaît dans la poésie chrétienne des légendes avec toutes ses proportions titaniques : pour massue il porte un arbre tout entier, et il s'appelle *Réprobus*, le nom qui convient à Satan et à l'humanité maudite. Nous le voyons traverser un fleuve qui sépare deux mondes, courbé non sous le poids, mais sous la puissance d'un enfant. Ainsi l'antiquité représentait les Centaures domptés et tourmentés par le jeune Eros ; mais combien l'enfant-Dieu de la légende n'est-il pas plus puissant que le vainqueur des Centaures et d'Hercule ! Hercule, qui résumait en lui toutes les forces de la chair, a dû en ressentir aussi toutes les faiblesses ; sa défaite fut une honte, tandis que notre Christophore, courbé sous l'enfant qui l'éclaire, sort du fleuve transitoire, glorieux et régénéré. Le christianisme seul pouvait soustraire l'Hercule symbolique aux affronts d'Omphale et à la tunique dévorante de Déjanire, en lui donnant pour reine la chaste et éternelle beauté, et pour vêtement expiatoire le cilice de la pénitence.

C'est ainsi que l'intelligence triompha de la force ; mais l'Hercule antique, transfiguré en Christophore, laissa dans le monde une postérité insoumise. L'Olympe des Grecs, qui avait précipité les géants, fut précipité à son tour et continua de soulever par des efforts rebelles les montagnes qui l'écrasaient. La chair qui avait tenté d'étouffer l'esprit au berceau, fut opprimée à son tour par une juste représaille ; la raison sans autorité protesta contre ce qu'elle osait appeler une autorité sans raison, c'est-à-dire une tyrannie. Ce qui avait été le ciel devint l'enfer ; mais l'enfer est éternel comme le ciel, et après avoir opprimé, il résista. Le christianisme fut accusé d'être une doctrine de mort, ennemie de la société et de la nature ; la force s'était brisée contre lui, on essaya les armes du ridicule et de la déclamation ; on tenta même de le corrompre, sous prétexte d'une conciliation chimérique dont les grands hommes de l'école d'Alexandrie furent les dupes

plutôt que les complices ; mais l'autorité infaillible du saint-siége romain se déclara et opposa une digue invincible au flux et au reflux de l'opinion humaine. Le divorce entre les deux doctrines et les deux littératures, entre le passé et l'avenir, fut prononcé solennellement du haut de la chaire de saint Grégoire le Grand, et la théologie, définitivement triomphante, offrit à la philosophie vaincue une robe de catéchumène et une place sur les bancs de son école.

Nous trouvons au livre de la Genèse une vision de Jacob qui présente à notre esprit une grande et merveilleuse allégorie. Pendant la nuit qui précéda son retour dans sa patrie, le père des enfants d'Israël rencontra un mystérieux inconnu qui s'opposait à son passage ; ils se prirent donc corps à corps et luttèrent toute la nuit ; au point du jour seulement l'étranger révéla sa puissance surnaturelle, en énervant par un simple contact de sa main le genou robuste du pasteur ; alors Jacob se prosterna, et, tenant encore son vainqueur enlacé dans une fervente étreinte, il lui dit : « Je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies béni. » L'ange alors le bénit (car c'était un ange) et lui dit : « Tu seras fort contre tous tes ennemis, puisque tu as été fort dans une lutte contre Dieu même, dont je suis le messager et le représentant devant toi. »

Cette lutte du patriarche contre un esprit envoyé de Dieu représente admirablement cette lutte incessante de la chair contre l'esprit que Dieu permet pour exercer, augmenter et glorifier les forces de son Eglise militante. Dieu sauvera la chair en la soumettant à l'esprit, et c'est ainsi que doit finir le grand combat, à l'aube du jour éternel.

Lorsque le christianisme arriva à l'empire du monde, la philosophie avait forcément abdiqué sous la pression de la licence. L'Olympe était envahi par les ombres sanglantes des Césars ; le monde était dégoûté des excès du sensualisme, et aspirait vaguement aux expiations ; le judaïsme avait produit les esséniens, et le stoïcisme était venu réformer les dogmes d'Epicure. Mais le désespoir de l'orgueil toujours vaincu avait fait crier à Brutus que la vertu n'était qu'un nom, et Caton n'avait trouvé rien de plus beau à faire que de se déchirer les entrailles pour protester contre la fortune de César. Le stoïcisme avait donc dit son dernier mot, et ce mot c'était le suicide.

La croix vint donner à la vie tout l'héroïsme de la mort volontaire, et à la mort toutes les joies et toutes les espérances de la vie. L'immolation volontaire ne fut plus une désertion, mais un combat. Accepter les maux de la vie devint plus grand que de les éviter par le meurtre de soi-même. La pénitence, avec ses salutaires rigueurs, devint le régime sauveur de l'humanité malade : la philosophie antique ne voyait plus de remède que dans la mort, et elle était morte dans le dernier accès de rage de Caton. Tout l'ancien monde était mort avec elle, lorsque le Ressuscité, qui avait prouvé en traversant la tombe son droit de commander à la mort, ordonna au monde de revivre. Le Lazare alors sortit de la tombe les pieds et les mains encore attachés par les bandelettes de la sépulture : *Déliez-le*, dit le Sauveur, *et qu'il marche!* Alors un travail de destruction sembla s'opérer sur les mœurs, sur les monuments, sur tous les usages antiques. Vandalisme apparent qui cachait une œuvre de régénération sociale. Non, ce n'était pas un outrage à la religion des tombeaux, ni une violation des mystères du passé, qui se commettait alors ; ce n'étaient pas les bandelettes d'un mort que les disciples du Sauveur s'efforçaient de rompre : c'étaient les entraves d'un vivant !

Toutefois, les morts s'obstinaient à ensevelir leurs morts, et la nature protesta dès le commencement contre la grâce : elle protesta, mais elle dut le faire en silence, lorsque le monde fut rempli des paroles du Verbe de vérité. Les oracles cessèrent alors, et la poésie ainsi que l'éloquence resta muette. *Siluit terra in conspectu ejus*. Les persécuteurs n'avaient plus pour avocats que des bourreaux, et méprisaient eux-mêmes leurs rhéteurs et leurs sophistes. Les chrétiens, au contraire, étonnaient le monde par leurs vertus, l'épouvantaient de leur patience et l'ébranlaient par leurs discours. La *Défense* de Tertullien dut faire pâlir les juges, qui se sentirent eux-mêmes accusés. Les Césars avaient pu crucifier le Verbe, mais ils ne pouvaient pas empêcher qu'en expirant il ne bouleversât d'un cri toute la surface de la terre, et n'arrachât de leur tombeau les pâles ossements des morts !

L'humanité, épuisée et mourante, fut ainsi rajeunie par le baptême du sang d'un Dieu renouvelé sans cesse par celui des martyrs ; elle reprit une vie nouvelle, et les esprits de ténèbres songèrent alors à la corrompre encore une fois. Les débris de l'ancienne civilisation s'étaient conservés dans les cloîtres. Les livres de l'antiquité, devenus des objets d'études, étaient réservés par les enfants de l'Eglise pour servir à l'histoire de l'esprit humain ; d'un autre côté, les derniers et opiniâtres sectateurs des vieux cultes se réunissaient souvent dans l'ombre pour célébrer leurs mystères parmi les tombeaux. Il y eut des sciences et des initiations occultes au fond desquelles on retrouvait toujours le panthéisme indien ou le dualisme de Zoroastre et de Manès. La guerre que l'Eglise déclara aux hérésies et aux sciences magiques les empêcha de se produire publiquement, mais ils organisèrent partout de ténébreuses associations dont le but était toujours le rêve antique de Prométhée : donner à l'homme le feu du ciel et déifier le génie humain en le rendant seul arbitre de la création et de la vie. Le travail immense des alchimistes n'avait pas d'autre but que de découvrir les secrets maternels de la nature et de léguer au travail de l'homme une immortalité indépendante de Dieu.

Tandis que les adorateurs secrets des

faux dieux s'épuisaient à forger ainsi leur Pandore, le catholicisme faisait éclore l'art nouveau qu'avaient inspiré ses mystères : laissant aux sectateurs des sciences cachées les hiéroglyphes obscurs des anciens symboles, l'Eglise créait toutes les langues de l'Europe, ou du moins les modifiait profondément, par l'introduction dans tous les idiomes de l'élément évangélique. La littérature de la Bible et des Pères forma l'esprit des prédicateurs dont la voix transforma les peuples barbares. Le canon des livres sacrés et la liturgie romaine, donnèrent une nouvelle littérature au monde, sans mélange de tout élément profane; cependant l'ancien dominateur du monde, déchu jusqu'au rang d'esclave, fit au christianisme une opposition de valet; Caïn malheureux se moqua de la prospérité d'Abel, et s'efforça d'intervertir les rôles : ne pouvant plus être tyran, l'orgueil humain se fit victime et tâcha de faire remonter plus haut que l'Eglise elle-même l'odieux qui s'attache aux persécuteurs. La convalescence de l'humanité, sauvée de la mort par la tempérance chrétienne, fut signalée par un retour subit d'appétits sensuels. La philosophie de Platon avait essayé de s'allier à la théologie pour échapper aux proscriptions de l'esprit nouveau; l'amour profane essaya de s'approprier les dévouements héroïques de la charité et de se faire tolérer sous les voiles de la tempérance. La chevalerie errante eut alors ses pénitents et ses ascètes, qui parodiaient pour une dame les sacrifices par lesquels on gagne le ciel; les passions humaines se glissèrent ainsi sous le le cilice pour avoir un prétexte, plus tard, de déshonorer l'ascétisme et de calomnier les saints. La poésie des troubadours et des trouvères se forma d'un mélange de mysticisme anacréontique, de libertinage dévot et de plaisanteries effrontées; l'alchimie ne dissimula plus ses espérances; Prométhée, délivré mais incorrigible, recommençait encore à attenter au feu du ciel.

L'Eglise cependant, assistée du génie de Charlemagne vivant encore dans ses enfants, bâtissait patiemment l'immense édifice de la société chrétienne, dont elle semblait multiplier les esquisses et les modèles en semant partout ces merveilleuses cathédrales, qui sont des épopées de pierre et des synthèses monumentales. Trop patiente, peut-être, parce qu'elle était mère, l'Eglise laissait rire les insensés en se contentant de prier pour eux, et n'opposait que les larmes de ses sages à la folle gaieté des jongleurs.

On eût dit qu'elle touchait au terme de ses efforts. Saint Thomas avait fait sa *Somme*, Dante son épopée, Raphaël ses plus belles peintures; Michel-Ange faisait Saint-Pierre de Rome, et Léon X faisait luire sur le catholicisme enfin pacifié après des luttes semblables à celles des triumvirs, l'aurore du siècle d'Auguste. La famille humaine avait grandi, et l'Eglise accordait déjà plus de liberté à ses fils; mais une prédiction terrible de saint Paul était sur le point de se réaliser : une grande et universelle apostasie devait éprouver l'Eglise et désoler le monde avant la consommation finale. La parabole de l'enfant prodigue devait avoir sa réalisation non-seulement dans la personne de chaque pécheur, mais dans l'humanité presque tout entière. Le temps était venu où l'on protesterait contre le devoir religieux et social au nom du droit individuel, ce père fatal de l'égoïsme moderne. Jean Hus apparut en Bohême prêchant contre la hiérarchie et répondant à ceux qui lui disaient de se soumettre : Prouvez-moi que je me trompe. — L'Eglise l'a dit. — Ce n'est pas assez : prouvez-le moi! Voilà donc le mot prononcé : le *moi* humain se fait le juge définitif de l'autorité divine. On peut brûler Jean Hus, on ne détruira pas sa parole, et cette parole à son tour ira incendier le monde.

« Mon père, dit l'enfant prodigue dans la parabole, donnez-*moi* la part qui *me* revient dans votre héritage; » puis le voilà qui s'en va seul dans une terre lointaine où il dissipe sa substance, à vivre dans le luxe et la débauche.

Le luxe et la débauche de l'esprit humain révolté commencèrent à cette époque, qu'on appelle *la renaissance*, et finiront avec la révolution française. A la renaissance, le paganisme ressuscita dans les mœurs, dans la littérature et dans les arts. Les poëtes de l'école de Ronsard poussèrent la folie jusqu'à sacrifier, non pas en vers, mais réellement et en nature, un bouc à l'idole de Bacchus. La littérature de ce siècle, si l'on en juge par son épopée bouffonne, le Gargantua de Rabelais, fut d'ailleurs une véritable bacchanale : alors les princes et les princesses des cours de l'Europe dédaignaient les noms du Martyrologe pour exhumer ceux de la mythologie, et s'appelaient Phébus, Hercule ou Diane. On brûlait alors les protestants, plutôt peut-être en haine de leur austérité que de leurs erreurs; car les princes protégeaient le scepticisme et permettaient de se moquer de tous les dogmes, aux beaux esprits qui faisaient hautement profession de répudier le schisme boudeur de Calvin. On couvrait alors le libertinage du manteau de l'orthodoxie, et dans les deux camps ennemis on conspirait contre l'Eglise.

L'Eglise alors trouva pour défenseurs les enfants si calomniés de saint Ignace. Austères dans leurs mœurs comme les ascètes des premiers siècles, indulgents dans leurs doctrines autant que l'orthodoxie la plus sévère permet de l'être, aussi indivisiblement unis entre eux que les hérétiques étaient nécessairement divisés, les Jésuites furent prêts pour tous les dangers, répondirent à tous les besoins, réfutèrent tous les reproches; aussi devinrent-ils, dès lors, le point de mire de toutes les attaques combinées, et il sembla toujours depuis, aux ennemis du catholicisme, que les Jésuites, en périssant, entraîneraient avec eux dans la tombe le génie et la fortune de Rome.

Mais le génie et la fortune de la Rome chrétienne sont inséparablement unis à la

providence divine, et ceux qui espèrent détruire l'Eglise recommencent la fable des Titans : ils peuvent entasser les montagnes, qui roulent et retombent toujours sur eux-mêmes : ils épargnent ainsi à la patience divine la douleur de les écraser.

Les Jésuites poursuivirent au sein de l'Eglise, l'œuvre d'une véritable création scientifique et littéraire pour l'opposer à la renaissance profane. Ils se dévouèrent à l'éducation et cultivèrent avec succès toutes les sciences et tous les arts. Les colléges de la société de Jésus ont été, depuis le règne de François I[er] jusqu'à présent, l'asile de la science catholique et d'une éducation vraiment libérale, parce qu'il n'y a pas de liberté hors de la discipline et de la foi; là, de prudents et habiles maîtres surent sanctifier, autant qu'elle pouvait l'être, la littérature profane, et firent étudier sans danger à leurs élèves, les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, sans négliger pour cela les saintes lettres et les beautés bien plus durables de l'antiquité religieuse et catholique.

Nous avons dit que les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne avaient été conservés dans les monastères, lors des bouleversements du monde et de l'invasion des barbares. Ces livres ne devaient pas être détruits, car ils appartenaient à l'histoire de l'humanité, et devaient servir de trophées au triomphe de l'Evangile. D'ailleurs, une beauté quelconque dans la forme suppose toujours une vérité quelconque dans la pensée. Les grands maîtres de l'antiquité avaient eu quelquefois comme une ombre d'inspiration; on voit briller un lointain reflet de la gloire de Jéhovah dans les hymnes d'Orphée et de Cléanthe; plusieurs passages d'Eschyle semblent des imitations du livre de Job; Homère rivalise quelquefois avec la majesté et la simplicité des récits bibliques. Le travail providentiel de l'esprit humain pour épurer et pour enrichir les langues antiques ne devait pas être perdu, car la Providence poursuit son œuvre et ne se contredit jamais. Le catholicisme, en réagissant contre les lettres humaines, ne proscrivait que leur décadence et voulait sauver leurs grandeurs. Voilà pourquoi la Rome moderne est la capitale des arts et la conservatrice des chefs-d'œuvre du monde : elle a transfiguré le Panthéon en église de tous les saints, mais elle ne l'a pas démoli : elle n'efface aucune beauté, parce que la beauté est l'empreinte du doigt de Dieu; elle ne proscrit aucune vérité, parce que toutes les vérités sont catholiques, le catholicisme lui-même n'étant autre chose que la vérité universelle.

Cependant la prétendue réforme, qui cachait sous l'apparence d'une grande austérité d'esprit les révoltes secrètes de la chair, poursuivait son œuvre de destruction dans le monde; elle déchirait les livres, brûlait les images, dépouillait les temples et anéantissait toute poésie dans sa littérature d'iconoclastes. Cette marâtre, qu'on appelle la raison humaine, brisait les trésors de ses enfants et déchirait sans pitié les figures dorées et coloriées des pages où ils apprenaient à lire. Un voile fut tiré entre le ciel et la terre, les temples devinrent nus et mornes comme des âmes sans croyances. La morale, dépouillée de tous ses ornements et privée de son unique sanction, fut montrée aux hommes comme une férule dans la main d'un pédagogue, et l'on dégoûta ainsi les âmes de ce qu'on n'avait pas osé leur arracher d'abord. De protestation en protestation, où était-il d'ailleurs possible de s'arrêter? A la réhabilitation de la chair sans frein et du génie de Lucifer; à la négation de l'autorité, de la propriété et de la famille; au droit de braconnage et de résistance aux lois jusqu'à la mort. Tel est le dernier mot de la révolte, et ce mot, qu'un écrivain catholique seul a osé prononcer comme un paradoxe, a été accueilli par certains hommes comme une vérité, tandis qu'une répression défaillante osait à peine le châtier comme un blasphème.

Le siècle de Louis XIV compléta celui de Léon X, et donna le dernier mot de la littérature chrétienne. Après Bossuet, Corneille, Racine, Fénelon et Pascal, il ne reste plus guère de leçons à donner, il reste seulement de fortes études à faire. Le XVIII[e] siècle arriva enfin pour ensevelir la philosophie et la littérature profanes dans leur triomphe éphémère. Il y eut alors un homme qui communiait exprès pour outrager la sainte hostie, et qui ne semblait raisonner que pour traîner la raison dans la fange, insultant Dieu et méprisant les hommes : ce fléau fut l'idole de son siècle, et ne se coucha sous le sol ébranlé et miné par lui que pour attendre un immense tombeau de ruines. Sa dernière espérance ne fut pas trompée, mais ces ruines ensevelirent à la fois et ses ossements et sa gloire, et les projets de ses disciples. La révolution fut la grande fête des Philistins, dont Voltaire avait été le Samson aveugle. Amis et ennemis, tout fut écrasé sous la chute de l'édifice, et il ne resta debout que ce qui reste toujours debout sur les tombes, la croix qu'on voulait seule renverser.

Après ces grands enseignements, l'humanité devint pensive. Pendant que la religion envoyait encore ses enfants échappés au martyre consoler les vivants et ensevelir les morts, le *Génie du christianisme* parut, et opposa aux ricanements de Voltaire la mélancolie chrétienne de Châteaubriand. Ce n'était pas encore sans doute la vérité tout entière, mais c'était une éloquente protestation contre la calomnie et le mensonge. L'Europe entière entendit cette voix; le génie de Tertullien parut alors se réveiller, et Lamennais nous apporta ses ardentes et amères apologies, rétractations anticipées des erreurs qui devaient les suivre. La littérature de l'orgueil eut un moment de découragement à l'aspect de cette renaissance catholique : elle se couvrit alors d'un voile de tristesse et se réfugia dans le désespoir pour échapper à la foi. Satan alors se révéla sous ses vraies formes de réprouvé, et il grinça des dents avec Byron de ne pouvoir plus rire avec Voltaire.

On vit paraître alors la littérature des tombeaux sans espérance ; la poésie chanta l'hymne du mal, une guerre ridicule s'éleva entre les partisans de la littérature morte et ceux de la littérature des morts : les classiques d'un côté, champions du vieux Parnasse et de ses divinités à jamais mortes et surannées, et les romantiques de l'autre, qui voulaient remplacer des abstractions mythologiques par des imaginations monstrueuses, semblaient vouloir mesurer ensemble et prendre pour champions, les uns des squelettes, les autres des fantômes. La littérature chrétienne resta étrangère à tout le bruit que firent en passant ces querelles ridicules. De part et d'autre on finit par se calmer, et l'on reconnut qu'en littérature le beau doit toujours être classique, puisqu'il doit être toujours dans les écoles civilisées l'objet d'un sage enseignement.

A l'époque où nous vivons, la littérature est loin d'être encore chrétienne, mais elle tend à le devenir, et nous devons de toutes nos forces accélérer ce mouvement : telle est la pensée qui nous a dirigé et soutenu dans les recherches et le travail immense qu'a exigés le *Dictionnaire* que nous présentons aujourd'hui au public, et que nous soumettons au jugement de l'autorité compétente.

En entreprenant la composition d'un *Dictionnaire de littérature chrétienne*, nous avions deux écueils à éviter : premièrement les redites, secondement les innovations téméraires. Nous ne voulions pas compiler nos articles dans Laharpe ou dans Le Batteux, sauf à leur donner, tant bien que mal, une couleur exclusivement religieuse, et nous n'avions pas autorité pour enseigner de nouvelles méthodes ; notre but a donc été de choisir et de classer des matériaux pour un cours spécial de littérature chrétienne. Nous donnons nos études pour des études, et nos essais pour des essais, sans autre garantie que la consciencieuse activité de nos recherches et la réserve de nos jugements.

Donner des indications aussi complètes que possible sur les hommes et sur les choses de la littérature chrétienne, montrer la relation des formes avec les idées et l'alliance éternelle de la beauté avec la vérité dans les sciences et dans les arts qui ont la littérature pour interprète, indiquer les sources divines et humaines du grand art de bien dire appliqué à la science de bien faire : tel a été notre désir. Nous n'avons pu expliquer les nuances diverses de la forme, sans avoir à apprécier souvent les transformations de la pensée ; nous l'avons fait avec une abnégation entière de notre sens particulier, un sacrifice complet de toutes les tendances nouvelles, en nous plaçant simplement et uniquement au point de vue catholique tel qu'il nous a été montré dès notre enfance par l'autorité du corps enseignant, qui représente celle de l'Eglise infaillible et universelle. Si nous nous en étions écarté en quelque chose, ce serait à notre insu et contre notre volonté ; nous supplions qu'on nous corrige, et nous donnons par avance, de tout ce qui, dans cet ouvrage comme dans tous ceux que nous avons eu le bonheur ou le malheur de publier, serait jugé contraire ou moins conforme à la tradition catholique, une pleine et entière rétractation.

Du reste, les soins que nous avons apportés à la rédaction de ce *Dictionnaire*, le soin surtout que nous avons eu de communiquer nos principaux articles à de savants et sévères ecclésiastiques, peuvent nous rassurer un peu sur le jugement que portera de notre travail l'autorité à laquelle nous le soumettons tout entier.

Nous n'avons pas cru qu'il fût suffisant d'entasser par ordre alphabétique des matériaux informes, et de diriger seulement les recherches de nos lecteurs ; nous avons désiré leur épargner ce que le travail a de plus pénible, en leur offrant des recherches toutes faites, des analyses indiquées, et des ébauches toutes tracées. Nous avons imité le maître de dessin, ou si l'on veut le répétiteur (car nous ne voulons nous comparer à aucune espèce de maître), qui, pour mieux expliquer ses théories, dessine lui-même sur ses cahiers ou sur le tableau de la classe quelques études élémentaires. C'est peut-être hasarder beaucoup, mais on se résigne volontiers à la critique lorsqu'on enseigne avec le sincère désir d'apprendre soi-même. Nos essais ne seront jamais ajoutés à nos articles comme des modèles, mais seulement comme des démonstrations. On sait que dans les cours de géométrie on raisonne souvent fort juste sur une figure assez mal faite. Du reste, toutes les fois que nous avons pu nous dispenser d'esquisser nous-même et raisonner seulement sur les compositions des maîtres, nous nous sommes bien gardés d'y manquer.

Voici comment nous avons distribué nos études. La sainte Ecriture d'abord, dont nous avons analysé avec soin l'ensemble et les parties au point de vue exclusivement littéraire, mais cependant avec toute la foi d'un chrétien. Nous avons cherché surtout à préciser le caractère de la poésie ou de l'éloquence propre à chacun des auteurs des saints livres ; nous y avons cherché les modèles primitifs de tous les genres littéraires ; nous avons profondément étudié toute la littérature de l'Orient, le symbolisme primitif des anciens cultes dans ses rapports avec les figures de nos livres divins, la science des allégories et des harmonies dans les littératures anciennes qui se rapportent à celle de la Bible ; nous avons fait peut-être quelques découvertes dans les champs si cultivés et si souvent explorés de l'érudition religieuse ; enfin nous avons réuni dans des articles qui sont de véritables traités, tout ce qui peut servir à l'intelligence des figures de langage et des beautés littéraires de nos livres divins. Une personne qui voudrait entreprendre la lecture de notre *Dictionnaire* comme celle d'un cours, devrait, après cette préface, lire d'abord l'article BIBLE, puis chercher le mot GENÈSE, et lire ainsi successivement tous nos articles sur chacun des

soixante-douze livres qui composent le volume divin.

Le travail que nous avions fait sur la sainte Bible, nous l'avons fait ensuite sur les Pères; mais on doit comprendre qu'il nous a été impossible de lui donner la même étendue et les mêmes développements : l'espace et le temps nous eussent manqué pour une pareille œuvre. Il a donc fallu nous borner à résumer dans un seul article, intitulé du nom de chaque Père, les beautés générales et la portée littéraire de ses ouvrages. Cette œuvre n'était pas la moins difficile de la tâche que nous nous étions imposée, et nous serions heureux si notre succès égalait seulement la peine qu'elle nous a donnée.

Après les Pères, nous avons étudié la liturgie et la poésie admirable des cérémonies et des saints offices ; nous avons étudié, comparé et analysé les principales hymnes et les plus belles proses de l'Eucologe; la sainte Messe, le Propre du temps, le Rituel ont été les sujets d'articles spéciaux ; nous avons choisi et cité quelques belles traductions de Racine et de quelques autres moins célèbres, nous avons même risqué nos essais quand les œuvres des maîtres nous ont manqué.

Nous avons étudié après les Pères, et cité à leur rang alphabétique, les hagiographes les plus célèbres, et ici nos analyses ont dû être encore plus succinctes et nos indications plus abrégées. On ne cherchera pas dans notre ouvrage la biographie des saints personnages ni des grands hommes dont nous avons choisi les noms : nos lecteurs trouveront ce travail tout fait dans les *Dictionnaires d'Hagiographie* et *de Biographie*, qui font partie de cette *Encyclopédie théologique ;* toutefois, nous n'avons pas cru qu'il fût hors de notre sujet de citer, avec un beau nom, quelque trait touchant ou sublime qui nous a paru de l'éloquence ou de la poésie en action.

Enfin, nous avons compassé les ouvrages des littérateurs et des poëtes, choisissant seulement les sommités, indiquant sommairement le reste dans les articles généraux sur la poésie et sur le style.

Après les hommes, nous avons passé en revue les choses, c'est-à-dire les genres et les espèces, les usages et les règles de la littérature chrétienne. Nous avons évité de nous rencontrer avec le *Dictionnaire* spécial *d'éloquence sacrée*, et nous nous sommes, pour ainsi dire, abstenu de tout ce qui appartient à la chaire. Nous n'avons également pas cru devoir copier ce qui se trouve dans toutes les rhétoriques sur les règles générales de l'art de parler et d'écrire; nous avons fait en quelque sorte mémoire en passant de la nomenclature classique des figures et des tropes, ayant trop de choses importantes à faire entrer dans nos articles pour les allonger inutilement par des banalités et des redites empruntées à des livres que nous avons appris par cœur dans notre enfance, et que tout le monde peut trouver partout.

Nous avons dit que plusieurs de nos articles sont de véritables traités, et nous aurions voulu les faire aussi complets et aussi solides en les abrégeant et en les multipliant davantage ; mais le lecteur judicieux s'apercevra sans doute qu'ils sont déjà fort abrégés et ne contiennent pas tous les développements qu'on y indique et qu'il serait possible d'y faire. Le *Dictionnaire de littérature chrétienne*, étant un ouvrage entièrement neuf, était à créer tout entier, et nous n'avons pas cru qu'on pût soutenir un pareil édifice sans lui donner de fortes bases. Nous avons donc composé d'abord séparément nos principaux articles comme autant d'ouvrages particuliers, puis nous les avons rattachés ensemble par une succession logique que la série alphabétique ne peut ni indiquer ni rompre, mais que l'ordre même des idées fera suivre facilement.

Tout le monde s'attendra à trouver dans un *Dictionnaire de littérature* un grand nombre de citations, et quelques personnes craindront peut-être de n'y trouver qu'une nouvelle édition plus complète de tous les recueils de morceaux choisis dont les bibliothèques sont encombrées. Il nous eût été impossible, en effet, de faire un cours de littérature, et encore moins un dictionnaire, sans citations ; mais nous n'en avons pas été prodigue, et nous nous sommes gardé surtout de répéter encore une fois les leçons de notre enfance et les lambeaux de littérature qui traînent dans toutes les mémoires. Nous avons remplacé la citation par l'analyse toutes les fois que nous avons espéré le faire avec avantage. A peine avons-nous cédé à la tentation de répéter deux pages de Bossuet que tout le monde sait par cœur et qu'on ne se lasse jamais ni de relire, ni de répéter, ni d'entendre. Nous n'avons pas même copié un seul passage dans les livres charmants de Fénelon, préférant offrir à nos lecteurs des choses moins connues et qu'il est plus difficile de se procurer. C'est dans cette intention que nous avons compulsé les manuscrits et les parchemins gothiques des bibliothèques pour en tirer quelques légendes inédites ou quelques scènes de nos vieux mystères : Nous avons traduit de plusieurs langues anciennes et modernes les poésies de saints personnages trop peu connus comme poëtes, tels que saint François d'Assise, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, etc. Nous avons, autant qu'il nous a été possible, choisi des ouvrages assez courts, pour qu'on pût les citer dans leur entier, ayant toujours trouvé pénible le démembrement et la mutilation des œuvres littéraires. Une belle page n'est vraiment belle qu'à sa place, et les fragments nous semblent toujours le résultat d'une œuvre de destruction. Lorsque nous retrouvons dans quelque citation mutilée les uniques restes de quelques antiques chefs-d'œuvre, nous nous sentons prêts à traiter de barbare celui qui nous apporte ainsi les tronçons d'une pensée meurtrie. Que ce soit un préjugé ou une idée juste, nous avons craint d'encourir le même

blâme, et, au lieu de démembrer, par exemple, la belle tragédie d'*Athalie*, qu'il nous était impossible de ne pas citer, puisque c'est le chef-d'œuvre de la littérature religieuse et de la littérature française, nous aimons mieux renvoyer au texte entier, qui se trouve entre les mains de tous les lecteurs.

Nous avons eu à profiter plus d'une fois des travaux de quelques écrivains modestes dont les noms sont peu connus, et dont les livres estimables sont heureusement tombés entre nos mains : je les remercie des renseignements qu'ils m'ont fournis, et des citations savantes qu'ils m'ont donné l'occasion de faire. Je suis heureux de pouvoir citer ici avec les éloges qu'ils méritent, les noms de MM. Oseray, Jacoby, Victor de Perrodil, Joly et l'auteur anonyme d'un *Essai sur la littérature des offices divins*.

Un mot maintenant sur l'usage de ce *Dictionnaire*. Il peut servir pour l'étude, pour la composition et pour les recherches.

Pour l'étude, il contient d'abord, comme nous l'avons dit, un cours de littérature chrétienne aussi complet qu'il nous a été donné de le faire. Pour suivre ce cours, il faut diviser les articles par séries relatives à l'ordre logique des idées, et soit qu'on préfère commencer par l'abstrait ou par le concret, soit qu'on veuille faire passer l'étude des genres avant celle des écrivains, on pourra commencer le cours par les articles STYLE, POÉSIE, PROSE, etc., ou par les articles BIBLE avec tous ses compléments, PÈRES avec tous les noms qui s'y rapportent, et ainsi de suite. On pourrait lire aussi d'abord, en forme de prolégomènes, les articles ALLÉGORIE, AUTORITÉ et d'autres de la même espèce. Nous sommes loin de donner comme certains les résultats d'un travail de plus de vingt ans ; car une longue vie ne suffirait pas, employée toute entière, à une étude si attachante. Nous espérons toutefois que notre peu de science donnera à nos lecteurs le désir d'en acquérir davantage, et qu'ils jugeront des richesses de la mine d'or par les quelques paillettes que nous avons lentement et laborieusement recueillies.

Le moyen de profiter de nos essais sera de les recommencer soi-même. Nous invitons nos lecteurs à vérifier nos analyses et à les refaire. On dit que la meilleure manière d'apprendre, c'est d'enseigner. Nous nous posons donc en écolier devant nos lecteurs, et nous les prions de vouloir bien, dans leur intérêt et dans le nôtre, corriger nos versions et nos thèmes.

Nous avons dit que notre *Dictionnaire* peut servir encore pour la composition, parce qu'on y trouvera quelques indications précises sur les sujets et sur les genres, avec des appréciations consciencieuses des bons modèles, et surtout des exercices d'analyse sur les livres saints, cette source de toutes les créations littéraires. On y trouvera aussi des résumés du mouvement de l'esprit humain et des tendances littéraires à toutes les grandes époques du christianisme, des études sur les mystères de la religion dans leurs rapports avec l'imagination et le cœur, beaucoup d'idées indiquées et de plans à demi tracés, des suggestions et des esquisses, des recherches sur tous les genres toutes faites et toutes préparées, sans surcharge de textes et d'érudition superflue. Il y a, dit un moraliste français, la même différence entre la bonne et la mauvaise érudition qu'entre les abeilles et l'enfant qui arrache les fleurs : les abeilles prennent le miel de toutes et les laissent vivre, l'autre néglige le miel qu'il ne sait pas recueillir et fait mourir les fleurs dont il s'empare, en sorte qu'elles ne sont plus bonnes à rien. Nous avons tâché de ressembler plutôt aux abeilles et de rendre nos recherches plus utiles en les débarrassant de tout ce qu'il y a quelquefois dans l'érudition de diffus et de pédantesque.

Quant aux recherches, l'ordre alphabétique et les renvois que nous avons indiqués les rendront faciles. On verra que nous avons resserré nos articles, et que nous avons tenu plutôt à les rendre complets qu'à les multiplier. Chaque idée et chaque sujet se présenteront ainsi dans leur ordre logique, avec l'indication de leurs antécédents et de leurs subséquents : méthode que nous avons crue préférable à des divisions trop multipliées qui ne pourraient laisser sur chaque objet que des notions vagues et incomplètes.

Enfin nous avons évité dans la rédaction cette sécheresse didactique qui fatigue trop souvent dans les ouvrages élémentaires. Il faut parler de la littérature en littérateur, et de la poésie en poëte, pour intéresser et pour convaincre. Nous en avons senti la nécessité, et si le talent seul a souvent manqué à notre bonne volonté et à nos efforts, on ne nous accusera pas du moins d'être resté froid aux beautés que nous faisions remarquer aux autres, et d'avoir désintéressé notre cœur des exercices que nous proposions à l'intelligence et à l'esprit.

Revenons à la pensée dominante de notre œuvre, l'existence et l'avenir d'une littérature exclusivement chrétienne, qui doit coopérer à l'œuvre de la régénération du monde moderne, et régner désormais sans contestations et sans partage. La littérature exprimant l'état des esprits, est ordinairement par ses variations le signe indicateur de la croissance, de la gloire et de la décadence des empires ; elle se corrompt chez les peuples qui se corrompent, s'affaiblit et se perd aux approches des grands bouleversements du globe et aux époques de déchéance pour les civilisations. Quand l'empire romain est tombé, il eût entraîné les sciences et les arts dans sa ruine si le jeune christianisme ne fût resté debout et vivant, conservant dans son sein toutes les semences de gloire, de savoir, de vérité et de beauté pour l'avenir. L'œuvre du christianisme dans le moyen âge a été la fondation de l'autorité infaillible et la constitution de l'unité catholique, affermie à son tour plu-

tôt qu'ébranlée par trois siècles de persécutions. Cette arche nouvelle va **peut-être bientôt surnager seule sur les flots d'un** nouveau déluge. Hors d'elle, en effet, que reste-t-il au monde d'intact, de réel et de fort ? Ceux qui ont pris le parti de n'y plus penser et de dire qu'elle n'existe plus s'étonnent et s'irritent de la rencontrer toujours au-dessus des hommes et des choses : pourquoi s'en étonner, et à quoi bon s'en irriter ? Le monde entier proclame maintenant comme des principes d'avenir la fraternité, l'association, l'unité ; or, cherchez tout cela hors de l'Eglise catholique, vous trouverez partout la division la plus complète. Tout le monde parle d'un retour à l'esprit de l'Evangile ; les révolutionnaires eux-mêmes ont exploité le nom du Sauveur, et l'ont montré aux populations comme le fondateur de la véritable liberté. Ils ont bien fait, mais ce qu'ils n'ont pas dit c'est que la véritable liberté est dans l'abnégation, dans la résignation, dans l'obéissance et dans le dévouement, et que le nom du Christ symbolise et résume toutes ces idées ; que la pauvreté est sainte, et que le Rédempteur, en lui léguant sa couronne d'épines et son manteau, l'a proclamée reine des vertus chrétiennes ; que la douleur et le travail sont une expiation salutaire ; qu'il ne faut pas envier le riche, mais le plaindre, et qu'on est au-dessus de toutes les choses dont on sait courageusement s'abstenir. C'est par de pareilles doctrines que le peuple sera véritablement émancipé ; or ces doctrines sont dans l'Evangile, et ceux qui les lisent pour y chercher autre chose finiront pourtant par les comprendre. Or du christianisme bien compris au catholicisme il n'y a qu'un pas : le catholicisme est la conclusion rigoureuse du syllogisme dont l'Evangile a posé les prémisses.

Telles sont les tendances de l'esprit qui s'agite maintenant au sein des masses et les pousse comme malgré elles et à leur insu à une grande réconciliation avec l'Eglise leur mère. La puissance des événements forcera la logique des idées et la rendra aussi rigoureuse que nécessaire : tout ce qui se remue dans la société d'instincts égoïstes et brutaux doit aboutir à l'athéisme, au matérialisme, et par suite à la révolte contre toutes les lois ; tout ce qui est généreux, fraternel, sociable, chrétien en un mot, doit se rallier tôt ou tard au principe de l'unité, qui est la seule garantie de l'association et de la force, et par une conséquence rigoureuse, au catholicisme, qui offre aux chrétiens cette unité déjà constituée, infaillible et impérissable.

Qu'on examine dans notre siècle le mouvement des sciences et des arts, qu'on interroge les pressentiments de la foule ; tout le monde vous dira qu'une grande renaissance se prépare. Et qui donc pourra encore enfanter, si ce n'est la mère ? Trouvez quelque part une institution, une association, une idée assez féconde et assez vivante pour mériter ce titre, et si c'est autre chose que l'Eglise catholique, **je vais vous reconnaître pour le plus étonnant** génie des temps modernes... ou vous laisser là comme un pauvre fou. Il n'existe rien encore, direz-vous ; mais il va se constituer quelque chose. — C'est comme si vous disiez : Les sables arides du désert, dispersés en tous sens par les vents contraires, finiront par se réunir et par bâtir tout seuls un palais en pierres de taille. Ce qui tourmente l'humanité, ce sont les premiers regrets de l'enfant prodigue dans les angoisses de sa misère. Oh ! quand donc se lèvera-t-elle en criant généreusement : Mon père ! mon père ! il est temps de retourner à lui !

Cette comparaison de l'état actuel de l'esprit humain avec celui de l'enfant prodigue dans son exil est d'une rigoureuse exactitude. Après les orgies de la raison, la misère du scepticisme ; après le luxe de la débauche, le matérialisme grossier et la convoitise bestiale, l'enfant prodigue n'avait plus pour préoccupation que le désir de remplir son ventre des cosses que mangeaient les pourceaux. Où en est maintenant chez nous, dans les arts, l'inspiration, la foi, le désir même de la gloire ? — Il faut de l'argent pour manger ! Voilà la réponse brutale qui sera faite partout à vos questions sur les tendances de la littérature moderne. Le roman-feuilleton vous débite à tout prix des poisons de l'impureté ou des cadavres selon le goût des acheteurs, et l'officine des muses est devenue une succursale de la droguerie de Desrues ou des boucheries de Montfaucon.

La littérature ne pouvait guère descendre plus bas, et pourtant elle y est parvenue. La ferme des annonces a pris les beaux esprits à la journée, et les célébrités littéraires n'ont plus été que des tréteaux plus ou moins élevés pour les paillasses de l'industrie. La prostitution du verbe humain est ainsi arrivée aux dernières limites de l'abjection et de l'impudeur, et le dégoût en doit faire bientôt une justice prompte et universelle.

Qui pourra rester debout, après tant de chutes, sinon le génie de l'Eglise qui ne tombe jamais et qui relève ceux qui tombent ? Où cherchera-t-on des garanties de durée pour les croyances et des titres pour réhabiliter la pensée humaine, sinon dans le temple vivant de l'autorité immortelle et des vérités inébranlables ? Déjà, par un instinct de conservation dont on ne se rend pas bien compte, on se serre contre les piliers de l'édifice sacré, et l'on s'y appuie sous prétexte de soutenir la religion, qui n'a pas besoin d'être soutenue. Tout ce qui n'est pas souillé par le mercantilisme littéraire, aspire aux enseignements d'une morale solide et sévère ; on essaye de revenir aux belles formes et de leur faire exprimer des pensées vraies ; le besoin du sentiment religieux se trahit par le mysticisme dans l'art ; on copie instinctivement les œuvres des siècles croyants ; la peinture moderne, avec toutes ses ressources d'exécution, envie la naïveté et la candeur de la plus simple imagerie gothique : tout nous ramène à l'art chrétien, et l'art chré-

tien, comme tout le monde sait, n'existe que dans le catholicisme. Les protestants et les révolutionnaires ont été partout des Vandales, et l'hérésie n'a jamais laissé de son passage d'autres monuments que des ruines.

Pour travailler efficacement au salut de la société et hâter le bien que l'avenir nous prépare, il n'y a donc rien de plus urgent à faire que de rallier autour du centre de l'unité catholique toutes les lumières du monde et d'élever ces lumières réunies comme un phare dans la tempête. Il faut rassembler et rappeler dans l'arche sainte tous les éléments de la civilisation qui ne doit pas périr, et c'est la grande œuvre que M. l'abbé Migne a entreprise par la publication de sa colossale *Encyclopédie théologique*.

La littérature a deux faces dans le monde : une qui affirme et l'autre qui nie ; l'une tournée du côté du ciel, l'autre du côté de l'enfer. Elle a deux voix : l'une qui prie et qui pleure, l'autre qui blasphème et qui rit ; l'une qui bénit et invite les hommes à la charité, l'autre qui maudit et qui les pousse à la haine ; et ces deux voix dans les mêmes âmes confondent quelquefois leurs échos. Le monde intellectuel est partagé par des opinions diverses comme le monde politique ; et nous n'en sommes pas surpris, car l'idéal, soit divin, soit humain, soit qu'il se forme des convictions de la foi ou des obstinations de l'orgueil, l'idéal, disons-nous, enfante et régit les pensées ; les pensées dominantes à une époque produisent la littérature et les mœurs, la littérature et les mœurs forment l'opinion, et l'opinion gouverne la politique. Dans le siècle donc où nous vivons, la littérature comme les mœurs, comme l'opinion et tout le reste, est retombée dans le chaos. L'affirmation et la négation se font également absurdes en se poussant dans les extrêmes : les uns veulent la raison sans autorité, les autres veulent l'autorité sans raison, et peu de personnes pensent à la solution de ce différend, qui serait l'autorité raisonnable, *rationabile obsequium*, selon la parole si profonde et si juste du grand apôtre. L'Eglise catholique seule peut savoir comment finira cette guerre, et c'est pourquoi elle s'abstient d'y prendre part : elle reste étrangère à tout ce qui se dit et à tout ce qui se fait dans cette époque essentiellement transitoire, et dit comme un mystique célèbre : Tout cela n'a pas le goût de l'éternité : *Hoc æternitatem non sapit*. Cependant ceux dont elle ne s'occupe pas s'occupent d'elle avec une activité et une inquiétude étonnantes : les uns la blâment de ce qu'elle blâmerait elle-même, les autres la vantent comme elle ne veut pas être vantée ; qu'importe tout cela à l'Eglise infaillible, indéfectible et surnaturellement certaine de son avenir ? Elle porte encore dans ses bras ceux mêmes qui la déchirent ; c'est elle qui a conservé au monde cette science qu'on a essayé vainement de diriger contre elle : tout ce qu'on fait pour elle ou contre elle tourne également à son triomphe et à sa gloire : en la persécutant on réveille sa force, en voulant la tuer on coopère à son immortalité ; on lui reproche d'être immobile, et si elle faisait un pas elle bouleverserait le monde ; on l'accuse d'être arriérée, et il n'y a pas de philosophie assez avancée pour être digne encore d'adorer ses dogmes et de se prosterner devant sa morale, et il n'y a pas de sciences dont les plus profonds théorèmes approchent de ses plus simples enseignements. Que lui importent donc l'opinion fluctueuse, la littérature malade et la politique corrompue d'un présent qui a horreur de lui-même et qui n'aspire qu'à se précipiter dans l'avenir ou dans le passé ? Pour l'Eglise, le passé c'est l'avenir, parce que l'éternité est toujours pour elle le présent. Elle ne reconnaît pas de progrès fatal ; tout pour elle est providentiel de la part de Dieu et volontaire de la part des hommes ; c'est pourquoi elle prie et elle prêche : on l'accuse de favoriser l'oppression parce qu'elle n'encourage jamais la révolte, et ceux qui l'accusent aujourd'hui d'être complice du meurtre des nations l'accusaient hier d'encourager le meurtre des rois. La vérité est que l'Eglise prêche également la justice aux rois et la soumission aux peuples, et qu'elle protége également les uns contre les mauvaises passions des autres. Seulement elle ne permet jamais aux enfants de juger leurs pères, parce qu'elle ne saurait vouloir la subversion du monde moral et qu'elle n'a pas institué en vain une magnifique hiérarchie. Elle sait que la justice descend et ne peut jamais remonter que sous la forme de l'obéissance. Se révolter, c'est perdre son droit, et c'est pour cela que l'Eglise, protectrice des droits de tous et gardienne de tous les devoirs, oppose toujours le devoir au droit, afin de les conserver l'un par l'autre. Toutes les luttes de l'époque actuelle, les efforts des sciences pour bâtir leur tour de Babel, les convulsions même de la littérature agonisante, tout cela tournera au profit de l'Eglise et agrandira le domaine de son autorité maternelle. Il faut laisser passer le chaos. Dieu a détourné son visage de l'homme qui voulait être sans Dieu, et la nature humaine tout entière est tombée en défaillance ; privé de l'assistance divine, tout ce qui vient de la poussière retombe en poussière. *Avertente autem te faciem deficient et in pulverem suum revertentur*. Mais vous enverrez votre esprit, Seigneur, et il se fera comme une création nouvelle. *Emittes spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ*.

Nous avons dû, pour toutes les raisons que nous venons d'indiquer, maintenir nos études sur la littérature chrétienne entre un souvenir et une espérance, sans nous préoccuper des hommes et des choses du présent. Notre souvenir s'arrête au grand siècle de Louis XIV, notre espérance franchit l'ère sanglante des révolutions et aspire à l'aurore de la paix universelle. Nous nous abstenons d'écouter les voix qui crient, qui menacent ou qui chantent dans la mêlée ;

nous nous retirons à l'écart et nous prions pour tous, afin que tous reviennent à la vérité, et qu'ils se convertissent et qu'ils vivent.

Dans le présent, la littérature chrétienne doit se borner à deux humbles fonctions, la prière et l'enseignement des simples. Il faut ramener doucement à Dieu ces populations qu'on égare, il faut leur faire aimer cette religion qu'on calomnie, il faut les reconduire à la divinité du Rédempteur par les inépuisables tendresses de son humanité, et pour cela il n'est pas besoin d'un grand génie ni d'un grand style; beaucoup de charité suffit. Des histoires touchantes, des allégories faciles à comprendre, des lectures pour la chaumière et l'atelier, des livres comme ceux de Silvio Pellico, de Charles Sainte-Foi et d'autres pieux moralistes, voilà ce qu'il faut faire et ce que les amis des bonnes lettres et des bonnes œuvres ne sauraient trop encourager. Mais dans l'avenir, dans un avenir déjà prochain, quelle magnifique carrière s'ouvre pour la littérature chrétienne! Elle doit reconquérir sa place à la tête du mouvement intellectuel, comme la colonne de lumière qui guidait les Israélites pendant la nuit; elle doit régénérer et créer de nouveau tous les genres qui ont été perdus et rendus impossibles par la littérature profane. L'épopée, le drame, le roman même doivent lui demander une existence et des inspirations nouvelles. L'humanité n'est pas lasse de science, mais elle a besoin de foi. Désormais donc elle *saura* qu'il faut *croire*, et elle croira pour comprendre : *Credite, et intelligetis.*

Un jour le siége de l'autorité suprême en matière de religion sera aussi le tribunal souverain de la littérature et des arts. Rome n'est-elle pas déjà pour les beaux-arts une cité-mère et une patrie universelle? Cela sera parce que cela doit être; puisque la beauté est la forme de la vérité, on ne doit reconnaître pour vraiment beau que ce qui est magnifiquement vrai. Le temple de Saint-Pierre de Rome est déjà la plus belle synthèse artistique du monde moderne, et l'emporte en magnificence et en grandeur sur toutes les merveilles de l'ancien monde; mais les épopées sculpturales ont précédé les épopées écrites, et la gloire du catholicisme n'a été dignement chantée encore que par des artistes dans des poëmes de pierre. Il reste encore à faire un grand ouvrage : ce sera le résumé des inspirations, des élans poétiques, des mouvements d'éloquence, des travaux historiques, des recherches scientifiques produits sous l'influence de la religion chrétienne et de l'unité catholique. Alors il se fera dans le monde un grand silence, et l'on écoutera Dieu parler : car n'est-ce pas à Dieu même qu'il faut attribuer et rapporter tant de beautés et tant de grandeurs! Alors il y aura une infaillibilité dans l'art, parce que l'autorité infaillible qui prononce sur la vérité des pensées doit exercer son action jusque sur les formes de ces pensées qu'elle juge. Ainsi l'on aura universellement reconnu qu'une pensée fausse n'est pas belle, et qu'une pensée ne peut être que fausse quand l'autorité infaillible ne l'approuve pas.

O Rome! fille immortelle des héros d'Homère, toi qui as recueilli l'héritage des civilisations antiques, et qui es devenue la reine du monde pour préparer un empire tout formé au christianisme naissant, et enrichir le berceau d'un pauvre artisan de toutes les dépouilles des rois; colosse soumis par un enfant, persécutrice vaincue par tes martyrs, mère convertie par les fils que tu repoussais de ton sein, cité toujours couronnée du laurier de Dante Alighieri enté sur celui de Virgile, salut à toi! Tu es et tu seras toujours la grande école des nations et le foyer de la lumière universelle. Depuis que Dieu et Charlemagne t'ont donné le monde pour empire, bien des erreurs, bien des calomnies, bien des mauvais jours ont passé, et tes innombrables combats n'ont pas épuisé ta force. Ton génie surtout rayonne encore tout entier sur les ténèbres de notre âge. Que sont auprès de toi les écoles d'Athènes et d'Alexandrie? Quel Panthéon fut jamais plus complet et plus splendide que le tien? Chaque rayon de gloire qui illumine le front d'un grand génie est détaché de ta couronne. C'était toi qui, par la main de tes pontifes, déposais la couronne sur les têtes refroidies de Raphaël et du Tasse, et l'immortalité même, dans les souvenirs de la terre, était dispensée par la main qui tient les clefs du ciel. Rome de Léon X et de Michel-Ange, Rome de Grégoire VII et d'Innocent III, cité royale et populaire, mère de l'obéissance et de la liberté, régulatrice des droits et des devoirs, quelle parole civilisatrice, conservatrice, régénératrice du monde peut se soustraire à ton autorité divine, à ton intarissable inspiration, à ta souveraine censure? Autrefois le Verbe éternel s'était résumé et comme abrégé dans le sein d'une vierge; *Verbum abbreviatum :* le même miracle s'est perpétué en toi, et de même que l'Enfant-Dieu, en grandissant, n'a pas cessé d'être le divin fils de Marie, tous les progrès de la littérature et des arts ne sont que les développements d'un arbre dont la terre du tombeau des apôtres contient toujours et alimente les racines. Salut encore une fois, reine du véritable progrès, puisque tes décisions ont empêché tant de fois l'humanité de reculer! Cité théologienne, cité savante, cité poétique sur toutes les cités de l'ancien et du nouveau monde, nouvelle Jérusalem, cité de Dieu! à toi mes veilles et mes efforts, toi que tes enfants les plus ingrats ont souvent aimée jusque dans leurs impatiences et dans leurs colères, toi qui relèves ceux qui tombent et qui ramènes ceux qui s'égarent, toi qui es patiente comme Dieu, parce que tu es éternelle comme lui; c'est par toi seule que l'humanité se rapprochera un jour de Dieu, c'est par toi seule que Dieu tendra la main pour pardonner à la raison humaine et la relever de ses chutes, et alors le dernier de tes enfants te présentera cette

prière pour que tu la fasses agréer à ce Verbe qui est tout à la fois ton père, et ton époux, et ton enfant.

Vérité éternelle, soleil vivant qui fais fructifier si magnifiquement d'âge en âge l'arbre des croyances, des joies, des douleurs et des magnificences de la pensée, je ne suis qu'un insecte perdu dans tes rayons; je ne sais pas si j'ai une robe obscure ou des ailes brillantes, une voix qui chante ou qui bourdonne; mais je sais que ta lumière est splendide et que ta chaleur est douce; sois bénie d'avoir bien voulu que je te rende témoignage; sois bénie du sort que tu m'as fait et de la tâche que tu m'as imposée, car tout ce que tu fais est bien. Qu'importe à ceux qui liront ce livre mon ignorance personnelle si je parle selon ta science, si je parle surtout au nom de tes docteurs, de tes saints, de tes sages et de tes prophètes; qu'on les lise et qu'on ne sache plus ce que j'en aurai dit; qu'on admire leur génie, qu'on s'instruise à leur école et qu'on oublie mes veilles : je ne suis qu'un guide obscur dans la nécropole des monuments du passé, et je ne demande ni un souvenir ni un adieu au voyageur que j'aurai introduit dans ces catacombes des reliques artistiques et littéraires.

Je dis introduit, car cet ouvrage, tout considérable qu'il est, n'est encore qu'une introduction à des travaux immenses qui se feront bientôt et qui sont déjà commencés. On exhumera les trésors inconnus de la littérature des siècles croyants, comme on a déterré de nos jours les trésors d'Herculanum et de Pompéi. Combien de richesses sont encore cachées! Mais le même esprit de foi, d'espérance et de charité qui les a produites renouvellera toutes ces choses. *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem... et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.*

On trouvera peut-être de la contradiction entre les jugements et les appréciations contenus dans cet ouvrage, et quelques passages des autres écrits du même auteur. Nous n'avons à répondre qu'une chose : c'est que plus on écrit, plus on corrige, si l'on ne tient pas à rester toujours médiocre, absurde ou mauvais; d'ailleurs, autres sont les rêves d'un poëte qui écrit par fantaisie des paradoxes ou des utopies, autres sont les convictions d'un écrivain sérieux et d'un littérateur chrétien. Ce qu'on ne sait pas, on ne peut l'affirmer qu'au hasard; ce qu'on sait, on doit le dire comme on le sait, mais ce qu'on doit croire est invariable. Ainsi, dans la rédaction d'un livre comme celui-ci, la personnalité de l'auteur s'efface presque entièrement et ne se révèle que par ses fautes. Ce qu'il tient des croyances établies, il doit le rendre aux croyances établies; ce qu'il doit à l'étude, il doit le rendre à la science; que lui reste-t-il donc? le souvenir des peines, du travail et les rigueurs de la critique.

Nous espérons toutefois qu'elle ne se montrera pas trop inexorable à ce livre sérieux, traité d'une manière sérieuse. Les fautes qui nous seraient signalées seront corrigées avec soin dans les éditions successives, et nous ne négligerons rien pour rendre notre œuvre moins indigne de l'attention et de l'estime de nos lecteurs.

On trouvera peut-être qu'aux endroits où nous avons traduit nous-même soit l'Ecriture sainte, soit les Pères, nous avons souvent paraphrasé plutôt que rendu littéralement notre texte; mais on ne doit pas oublier que ces traductions partielles se rattachent à des analyses littéraires; or, en littérature, paraphraser c'est souvent analyser. Une périphrase est quelquefois nécessaire pour bien faire sentir l'énergie d'un mot, et nous ne nous sommes jamais écarté de la lettre que pour nous rapprocher davantage de l'esprit.

Puisse ce travail être utile, puisse-t-il être favorablement accueilli par ceux à qui nous l'offrons! Nous le déposons d'abord aux pieds de l'épiscopat français, en demandant pour lui une bienveillante protection. Puissions-nous avoir témoigné notre reconnaissance à la sainte Eglise pour les soins qu'elle a pris de notre enfance, en lui consacrant les fruits d'un enseignement qu'elle nous a si généreusement prodigué. Instruit par elle, puissions-nous avoir été instruit pour elle et lui laisser au moins ce gage des regrets les plus sincères et d'une reconnaissance éternelle.

A. CONSTANT.

DICTIONNAIRE

DE

LITTERATURE CHRETIENNE.

A

A, première lettre de l'alphabet dans les langues dérivées du latin, en grec *Alpha* et en hébreu *Aleph*. On sait que les docteurs hébreux versés dans la cabale assignent à chaque lettre un rang et une signification mystérieuse, et nous trouvons plusieurs fois dans les saintes Ecritures cette parole mise dans la bouche de Dieu même : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin.*

Dans un des Evangiles apocryphes qui nous sont parvenus (l'*Evangile de l'Enfance*), on trouve une légende assez remarquable qui se rapporte à cette science cabalistique des caractères de l'alphabet. Lorsque le Seigneur Jésus, dit le légendaire, fut en âge d'aller à l'école, on l'envoya chez un maître pour y apprendre à lire. Ce maître lui montra et lui nomma d'abord la lettre *Aleph*, en lui enjoignant de répéter après lui le nom de cette lettre : Jésus obéit, puis le maître lui montra et lui nomma la lettre *Beth;* mais Jésus lui dit : Apprends-moi d'abord la valeur et la signification de la première lettre avant que nous passions à la seconde. Le maître resta interdit, et, confus qu'il était de manquer de science en présence d'un enfant, il manqua aussi de justice et de modération, car il renvoya avec colère le divin enfant à Marie et à Joseph en leur disant : Renfermez cet enfant et ne le laissez jamais sortir; il donne déjà les preuves de la plus effrayante malice, et rien ne pourra vaincre sa méchanceté native et ses mauvais penchants.

Cette histoire n'est peut-être qu'une amplification ou une version supposée de ce que rapportent les Evangiles authentiques de l'entretien qu'eut Jésus dans le temple avec les docteurs de la loi, les interrogeant et leur répondant jusqu'à les laisser émerveillés de sa sagesse. Quoi qu'il en soit, on peut considérer la lettre A comme la principale des voyelles, et, à ce titre, comme une représentation symbolique du Verbe de vérité et de la création du monde. A est aussi le premier son que sachent articuler les enfants, et la langue enfantine des nourrices termine aussi en A la plupart de ses mots accommodés au bégayement du premier âge. On peut remarquer aussi le retour fréquent de la consonnance en A dans les langues des peuples sauvages, et principalement dans leurs chansons : cette consonnance, en effet, est douce, et sa répétition a quelque chose de mélodieux.

La lettre A commence le nom d'*Adonaï* et termine le nom de *Jéhova*, les deux noms incommunicables qui expriment par des sons humains l'infinie majesté du Très-Haut. Il est à remarquer que le nom de *Jéhova* contient nos cinq voyelles avec trois aspirations, puisque le *j* et le *v* ne sont que l'*i* et l'*u* aspirés; l'*h* ajoute aussi une aspiration à la lettre *o*. Les Chinois nomment le Créateur *Jao*, un seul mot en trois voix, comme *Jéhova* et comme *Adonaï*, et dans l'Apocalypse, Dieu se nomme lui-même *Aô*, pour signifier qu'il est le commencement et la fin de toute chose, et qu'en lui seul est renfermé le Verbe tout entier.

La figure de la lettre A semble exprimer les mystères contenus dans cette voyelle : c'est un triangle porté sur deux pieds; c'est un compas ouvert dont les deux branches sont unies et séparées en même temps par un trait; c'est le fronton d'un temple; c'est l'entrée de la tente des patriarches. On sait que la première écriture était toute hiéroglyphique, et l'on ne doit considérer les caractères qui nous restent que comme des hiéroglyphes abrégés.

Un poëte moderne, dont la facilité est prodigieuse pour traiter en vers les sujets les plus arides, s'est exercé moitié sérieusement, moitié plaisamment, sur cette origine et ce caractère distinctif des lettres : nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de citer ici ce morceau assez curieux :

. . . . Aussitôt qu'il eut vu la lumière,
L'homme voulut créer une langue première,
Et marquer par le son, par l'effet de la voix
Les objets qu'il voyait pour la première fois.
La nature elle-même, envers lui débonnaire,
Fournit les éléments de son dictionnaire,
Et l'homme intelligent, à son école instruit,
Pour nommer une chose en imita le bruit.
Il sut que l'Océan est bercé par la *houle*,
Que le cheval *hennit*, que le pigeon *roucoule*;
Il nomma *bêlement* la plainte du troupeau,
Entendit sous les joncs *coasser* le crapaud,
Fit à travers les bois *siffler* la froide brise,
Craquer avec *fracas* le chêne qui se brise;
Pour tous les animaux aux mugissements sourds,
Institua les noms de *loup*, de *bœuf* et d'*ours*,
Et son oreille enfin, de mille sons frappée,
Construisit tous les mots par *onomatopée*.
Mais c'était peu qu'aidé du secours de ses sens,
Il eût de la nature imité les accents;
Il voulut des objets copier la figure,
Et c'est par le dessin qu'il trouva l'écriture.
N'en doutons point : au temps de nos premiers aïeux,
Les lettres n'étaient pas des traits capricieux,
Des lignes au hasard, des empreintes frivoles,
Mais des signes réels, des portraits, des symboles,
Qui, sur la pierre dure incrustés par l'acier,
Rendaient de mille objets le type encor grossier.
Ce présent qu'envoya l'héritier des califes,
Ce vaste bloc chargé de noirs hiéroglyphes,
Tout peuplé d'anubis, de couleuvres, d'oiseaux,
Monolithe formé de cinq ou six morceaux,
L'obélisque thébain, sur sa quadruple face,
Porte un récit muet que le dessin retrace,
Un tableau de granit que l'art imitateur
Burina de portraits dans toute sa hauteur.
Et ne prétendons pas qu'aux jours du premier âge
L'éloquente écriture ait borné son usage;
Ces types descriptifs en Egypte imprimés,
Par d'inhabiles mains quelquefois déformés,
Mais conservant toujours, symbole alphabétique,
Un vestige apparent de leur figure antique,
Œuvres des Chaldéens, des Perses, des Indous,
Par la Grèce et par Rome ont passé jusqu'à nous :
Oui, chaque mot écrit, dans notre langue même
Porte un jalon parlant, un véridique emblème.
Ce signe capital, je ne puis le nier,
Tantôt se montre en tête et tantôt le dernier;
Dans l'épaisseur du mot quelquefois il s'enfonce,
Mais un œil exercé le voit et le dénonce.
Ah! si je ne craignais d'être trop importun,
J'en citerais ici mille exemples pour un :
L'A, qui de l'Angle Aigu porte la ressemblance,
Ainsi qu'un chevAlet sur ses pieds se balance.
Le B sort du Bissac. Avec un bon coup d'œil
On voit l'& qui se roule en forme d'& cureuil.
L'f imite la fente et fuit par la fenêtre.
Dans les flancs de la gourde un g dut prendre l'être.
Convenez avec moi que l'h correspond
Au chenet de cuisine, au crochet, au harpon.
L'i chargé de son point est un modeste signe;
C'est un nain résigné qui marche dans sa ligne.
Le P comme un Piton se Plante dans un mur.
Sur la lettre qui suit jetons un voile obscur.
Le K que l'Orient mit dans notre écriture,
De l'esclave d'un Khan garde l'humble posture.
Le d, que par oubli je laissais en chemin,
Le d marque le doigt, l'm et l'n la main.
L'O paraît de rigueur dans toute chose rOnde;

Une pOmme, une Orange, une bOule, le mOnde,
Un Obus, un canOn, une tOurte, un grelOt.
L'l brille à la lance, au pal, au javelot.
Est-il une copie, un portrait plus sévère
Que le V, qui désigne et le Vase et le Verre?
Dans croissant et dans sabre on trouve en commençant
L'S qui fait le Sabre, et le C le Croissant.
L'R est majestueuse; on croit voir une Reine
Serrant par la ceinture une robe qui traîne.
L'U dans un objet creux a trouvé son patron,
Il se plaît dans le troU, la cUve et le chaUdron.
Sans le T, glorieux de sa haute importance,
Il n'est pas de râTeau, de marTeau, de poTence;
Et le Z bizarre, au corps ratatiné,
Deux fois dans le ZigZag se montre dessiné.
Chaque lettre, en un mot, porte en elle un indice,
Un but qu'elle ne peut perdre sans préjudice;
Et, puisque le bon sens des hommes d'autrefois
Voulut pour l'orthographe instituer des lois,
Que leur postérité les suive et les respecte.
Comment se peut-il donc qu'une moderne secte
Ose bouleverser ces emblêmes parlants,
Symboles glorieux respectés six mille ans?
Novateurs, protégés même à l'Académie,
Ils ont changé des mots la physionomie;
Ils ont destitué des caractères saints
De la création véridiques dessins.
Dirai-je les excès de leur fureur vandale?
Ils ont privé la clef de sa lettre finale;
De l'f dont la forme étant placée au bout
Se révélait aux yeux comme un passe-partout.
S'il exista jamais une image fidèle
D'une fauLx à faucher, cette image est une L
Et depuis que cette L est ravie à la *faux*,
Le mot ainsi tronqué n'offre plus qu'un sens faux.
Le bled, que par un d terminaient nos ancêtres,
La méthode du jour l'a réduit à trois lettres,
Sans songer que ce d qu'on prive de ses droits
Représentait l'épi qui penche sous son poids.
Nulle lettre n'échappe à leur brutale rixe :
Jadis au pluriel les loiX prenaient une X;
Désormais à sa place une S se fait voir,
Et ces loiS sur le peuple ont perdu tout pouvoir;
Car l'X d'autrefois, expressive peinture,
Montrait le chevalet, instrument de torture,
Et rappelait sans cesse au coupable attentif
La croiX de Saint-André pour le rouer tout vif.
Ah! pour leur rage aveugle il n'est plus de limite;
Ils ont arraché l'h au respectable hermite;
Barbares! voulez-vous qu'il se mette en chemin
Quand il ne trouve plus un bâton pour sa main?
L'h autrefois montrant sa forme principale,
Du sépulchre sortait comme un phantôme pâle;
L'h seule marquait le dessin bien précis,
Le thrône véritable où les rois sont assis.
Mais *trésor*, direz-vous, pourquoi comme un panache
La tête de ce mot s'ornait-elle d'une h?
Je n'en vois pas la cause. — Et moi je la vois bien,
Claire comme le jour, ou je n'y connais rien;
Vous savez que l'avare, entouré du mystère,
Enfouit ses thrésors dans le sein de la terre,
Sous une dalle humide ou dans le trou d'un mur :
Or, pour les enfouir, pour les mettre en lieu sûr,

Il faut un instrument, une bêche, une pioche,
Un outil qui de l'h à peu près se rapproche;
L'h est le seul moyen de sauver un thrésor.
Voilà ce qu'ils ont fait; ce n'est pas tout encor :
Le vénérable Y, troublé dans son empire,
A disparu du lis, des aïeux, de la lire;
Qui mieux que lui pourtant retraçait à nos yeux
Le tronc et les rameaux de l'arbre des aYeux?
La lYre, comme lui, née au sein de la Grèce,
De ses deux bras ouverts déployait la souplesse,
Tandis que, d'une tige et d'une fleur formé,
Le lys était pour nous un y embaumé.
J'ai parlé de la lYre; hélas! ainsi brisée,
La lire n'est pas seule un objet de risée;
Le poëte lui-même a subi leur affront :
Au lieu de ces deux points qui brillaient sur son front,
De ce noble tréma qui, tel qu'une planète,
Couronna si longtemps sa radieuse tête,
Ils ont courbé ce front sous le poids d'un accent,
Virgule prosaïque au biseau menaçant,
Qui, de sa destinée emblème dérisoire,
Semble être un ennemi suspendu sur sa gloire.
J'ai fini : j'ai voulu raconter dans ces vers
Tout ce que le langage essuya de revers,
Dire par quels excès la réforme hérétique
Souilla la sainteté de l'écriture antique.
Vainement, pour venger l'orthographe aux abois,
Chaque jour je réclame en faveur de ses droits;
Vainement je m'obstine à tancer sur l'épreuve
Mon prote forcené pour la méthode neuve;
Mon exemple, ma voix, mes plaintes, mes regrets.
Rien ne peut du torrent arrêter les progrès;
Et l'erreur, poursuivant la détestable orgie,
Foule aux pieds la raison et l'étymologie.
Ah! si j'avais un jour, par la faveur du ciel,
Dans la littérature un titre officiel,
Si jamais, introduit sous la grande coupole,
La palme académique, éclatante auréole,
Dilatait ses rayons sur mon front réjoui,
Je t'en fais le serment, ô paternel Jouy!
Avocat du malheur, je prendrais la défense
Des caractères saints qu'honora mon enfance;
Aux rois de l'Alphabet en congrès réunis
Ma voix demanderait grâce pour les bannis;
Tu m'entendrais, du haut de ma chaise curule,
Sur les réformateurs secouer la férule,
Foudroyer leur système absurde, impie et sec,
Et rendre à leurs honneurs l'H, l'X et l'Y.

L'auteur de *Némésis*.

AH! AH! AH! exclamation qui se trouve plusieurs fois dans les prophètes. C'est, selon Bossuet, le bégayement de l'âme qui veut parler à Dieu et ne trouve aucune parole articulée pour exprimer ses aspirations vers l'infini. Le *Ah! ah! ah!* des prophètes est une expression pleine de mystères et de désirs. C'est une triple interjection formée de la première lettre de l'alphabet répétée trois fois et d'une triple aspiration. Dieu dit souvent dans les saintes Ecritures : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier :* la lettre A, qui semble exprimer le premier cri de la voix humaine, est aussi la voyelle qui exprime le mieux l'admiration et l'amour. Or, comme le premier cri de nos âmes doit s'élever vaguement peut-être, mais nécessairement vers la cause première de notre être, le cri d'admiration et de joie que pousse l'enfant à la vue de tous les spectacles de l'univers est une sorte de cantique d'action de grâces : un cri poussé vers Dieu, voilà aussi en quoi se résume toute la poésie primitive, et tel a dû être le premier cantique d'Adam. Le *ah! ah! ah!* des prophètes s'échappe de leur âme lorsqu'elle est comme paralysée par l'extase, et que les pensées, trop grandes et trop pressées, ne peuvent plus se faire jour que par cette exclamation, répétée depuis tant de siècles dans les soupirs de tous les saints. Le mystérieux *Alleluia* lui-même, ce mot qui remplit seul l'éternité d'une bénédiction et d'une allégresse infinie, cet hymne résumé dans le langage des anges, l'*Alleluia* n'ajoute qu'un mot au *Ah! ah! ah!* des prophètes, si bien senti par le sublime auteur des *Elévations sur les mystères*. Quelle est donc cette littérature étrange où toute une ode, toute une prière, tout un dogme se fait entendre dans une interjection, dans une émission de la voix, dans une seule lettre de l'alphabet! Nous disons *tout un dogme*, car cette même voix, trois fois répétée et toujours la même, ce triple et unique commencement de tout ce qui peut se dire par la parole, est une image mystérieuse du dogme de la Trinité pressenti par les prophètes qui en appelaient la manifestation de tous leurs vœux, de tous leurs soupirs et de toutes leurs larmes. Ainsi sur la terre les hommes de désir, les yeux baignés de larmes et les mains tendues vers le ciel, crient vers Dieu en bégayant le *Ah! ah! ah!* des prophètes, et dans le ciel les chérubins qui se couvrent la face de leurs ailes devant le trône du Tout-Puissant, répondent *Saint, saint, saint; est le Seigneur, le Dieu des armées*. Ainsi le Dieu trois fois saint est trois fois désiré et trois fois béni sur la terre, et la prière universelle est renfermée toute entière dans le nom unique et trois fois répété du *trois fois saint*, car il s'appelle *Alpha* et *Oméga ;* il s'appelle le *Saint*, et c'est seulement en criant vers lui ou en chantant les louanges de ses perfections divines, que les êtres créés peuvent articuler son nom. Le nom dont il se nomme lui-même est incommunicable, et personne ni dans le ciel, ni sur la terre ne peut le prononcer, ni le lire, ni l'écrire. Le nom de Jéhova lui-même est une sorte de *Ah! ah! ah!* un assemblage de syllabes qui ressemblent à des interjections, et qu'il est difficile de bien prononcer dans la langue originale. Le *Ah! ah! ah!* d'Ezéchiel a été travesti par Voltaire, dans une de ces déplorables bouffonneries qu'on ne doit pas lire maintenant même pour les réfuter, et dont rougissent les derniers partisans du calomniateur de la Bible.

Voltaire, comme tout le monde en convient maintenant, avait infiniment d'esprit, mais il avait peu de tact, parce qu'il manquait de cœur. (*Voy.* l'article Poésie.) Il semblait surtout entièrement dépourvu de ce sens intérieur qui adore et qui prie, et dans ces pages pleines de tristesse où Ezéchiel, accablé des malheurs à venir de son peuple, et se faisant d'avance le représentant des misères d'Israël, crie vers Dieu avec des sanglots et des larmes pour obtenir un pain moins impur et des afflictions de la chair

qui ne s'étendent pas jusqu'à la souillure de l'âme ; Voltaire, peu versé dans le symbolisme, superficiel en tout et moqueur comme son siècle, n'a voulu voir là que des malpropretés ridicules. C'est à Voltaire lui-même et non au prophète qu'il faut adresser le *Ah ! ah ! ah !* tel qu'il était capable de le traduire. (*Voy.* les *Lettres de quelques juifs*, par l'abbé Guénée. *Voy.* aussi l'article Ezéchiel dans ce *Dictionnaire.*)

ABAILARD. — Nous laissons aux dictionnaires historiques et biographiques tout ce qui concerne la vie des hommes célèbres de la littérature ecclésiastique, et nous ne les mentionnerons à leur rang alphabétique que pour apprécier leur influence sur leur siècle et caractériser leurs œuvres. Pierre Abailard s'est acquis dans les lettres une double célébrité qui a été pour l'Eglise un double scandale. On peut le regarder comme le premier des révolutionnaires influents, et l'émotion qui se produisit autour de lui à son époque est assez motivée par l'audace de ce novateur. Il osa le premier subordonner en quelque sorte la foi à la raison, et donna ainsi le signal de cette analyse universelle qui plus tard est venue tout décomposer en s'efforçant de tout détruire dans le domaine des croyances les plus respectées et les plus saintes. On peut dire qu'il traita la doctrine qui lui était confiée comme la nièce de Fulbert, et que le châtiment de Dieu égala la vengeance des hommes. En effet, cette grande célébrité dont il s'était enivré pendant ses jeunes années ne tourna plus tard qu'à sa confusion et devint son supplice lorsque, foudroyé par l'Eglise et réfuté par saint Bernard, il chercha le repos dans la solitude sans parvenir à le trouver jamais. Les souvenirs d'une malheureuse passion le poursuivirent comme la douleur de ses défaites théologiques, et la littérature profane s'est emparée avec bonheur de cette existence coupable et tourmentée.

Les œuvres purement littéraires d'Abailard ne sont pas venues jusqu'à nous, et ce qui nous reste de son style n'est pas de nature à nous les faire beaucoup regretter. Chez lui la pensée est souvent fausse, la phrase entortillée ou ampoulée, la diction barbare. Toutefois on ne saurait nier l'influence qu'il exerça par son audace, puisqu'à lui commence cette révolte de la raison qui devait, quelques siècles plus tard, amener la réforme et la renaissance. Donc, pour les adversaires de l'autorité catholique et pour les admirateurs exclusifs de la littérature païenne, le nom d'Abailard est un grand nom. Les égarements de son esprit et de son cœur prirent leur source dans un extrême orgueil, et l'on se tromperait même si, sur la foi de ses trop romanesques aventures, on lui attribuait beaucoup de tendresse ou même de sensibilité. Ses lettres à Héloïse sont pleines de lieux communs théologiques et scolastiques, et il ne sait pas même lui parler avec onction le langage de la résignation et de la foi. Chez lui l'affection était peut-être du sensualisme, comme l'intelligence était de l'orgueil : aussi ses malheurs mêmes ne peuvent inspirer qu'une médiocre pitié. Ce caractère explique la sévérité de saint Bernard et la guerre implacable que l'abbé de Clairvaux fit à l'incorrigible novateur. Ces deux hommes représentaient à leur époque les deux principes éternellement ennemis : d'un côté les passions, de l'autre la loi, et ce n'était certes pas la loi qui devait céder ou fléchir.

ABANDON. — Il faut distinguer soigneusement dans le style l'abandon de la négligence. L'abandon est tout dans le sentiment, et ne doit pas rendre les expressions moins correctes ; c'est une sorte d'oubli de soi-même, une grâce naturelle qui exigerait beaucoup d'art si elle pouvait être factice. C'est moins l'expression étudiée d'un sentiment que le sentiment lui-même s'échappant, pour ainsi dire, et se laissant voir tout entier ; c'est une nuance de la tendresse. On en trouve beaucoup d'exemples dans les prophètes, et surtout dans Jérémie. (*Voy.* Jérémie.) Baruch, son disciple, non moins éloquent que son maître, nous représente Jérusalem désolée et ne voulant pas recevoir les consolations de ses enfants : *Je ne puis plus rien pour vous*, dit-elle ; *que celui qui vous a châtiés vous délivre. Passez, mes fils, passez ! Moi je suis abandonnée et solitaire.*

On trouve aussi un abandon divin dans ces plaintes du Seigneur à son peuple, que l'Eglise répète dans sa liturgie de la semaine sainte : *Popule meus, quid feci tibi ?* En effet, il semble ici que le Tout-Puissant s'oublie lui-même, dans l'excès de son amour pour les hommes, jusqu'à les implorer à son tour, et ne puisse leur adresser, lorsqu'il est outragé par eux jusqu'à la mort, que les reproches les plus soumis et les plus tendres. Cet abandon surnaturel ne touche pas seulement le cœur, il attendrit, il fait frémir. Et c'est à de semblables beautés que la littérature sacrée doit sa supériorité incontestable et sa souveraine puissance. Le même sentiment se retrouve presque à toutes les pages du saint Evangile, et surtout dans les discours de Notre-Seigneur avant et après la Cène ; parmi les Pères, saint Augustin, et saint François de Sales parmi les hagiographes, ont conservé dans leurs effusions de tendre charité cet abandon divin des prophètes et de l'Evangile. C'est d'ailleurs une grâce exquise qui échappe aux règles littéraires et qu'il ne faut jamais rechercher.

ABDIAS de Babylone. — Les ouvrages apocryphes des temps apostoliques, justement rejetés du catalogue des livres saints, n'appartiennent plus à l'exégèse ; mais ils sont encore du domaine de la poésie sacrée, et ne doivent pas être effacés du cycle merveilleux des légendaires. C'est donc simplement comme légende poétique et fabuleuse que nous acceptons ici l'histoire du combat apostolique attribué à un certain Abdias, évêque de Babylone, dont l'existence même a été contestée. Pendant les premiers temps

du christianisme, la foi nouvelle, en agitant et en régénérant les multitudes illettrées, réveillait en elles l'amour du merveilleux. Les imaginations, excitées par le récit des vrais miracles, en supposaient facilement une multitude d'autres; chacun racontait ses rêves, et ces récits, toujours augmentés en passant de bouche en bouche, trouvaient enfin quelque pieux et crédule historien pour les écrire. Plusieurs de ces légendes sont des allégories et des paraboles empreintes de tout le mysticisme poétique de l'Orient, et où se trouvent parfois des calculs et des abstractions numérales empruntés aux souvenirs de l'école de Pythagore. Ces poésies anciennes ne sont donc pas indifférentes même pour les recherches de la science, et il appartenait à la grossière ignorance de l'école voltairienne de les tourner en dérision.

La légende du combat des apôtres est une composition d'une longue étendue: elle est divisée en dix livres, et a été publiée, comme nous l'avons dit, sous le nom d'Abdias, évêque soi-disant ordonné par saint Simon et saint Jude. Le texte original paraît être perdu, et la version latine qui nous en est parvenue porte le nom supposé ou inconnu de Jules l'Africain. Le traducteur prétend avoir travaillé d'après une version grecque de l'original hébreu, assertion dont il est permis de douter, si l'on s'en rapporte aux fréquents latinismes du style et à l'insertion entière et littérale d'un fragment de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, traduite par Rufin. L'histoire du combat apostolique a été publiée pour la première fois dans la collection de W. Lazius (*Collectio rar. monum.*, Basileæ, 1551, in-fol.; Paris, 1566, in-8°); elle se trouve aussi dans le second tome du *Codex apocryphus* de Fabricius.

ABDIAS le prophète. — La prophétie d'Abdias n'a qu'un chapitre de vingt et un versets: c'est le plus petit des petits prophètes, puisqu'on les a appelés ainsi à cause de la brièveté et du petit nombre de leurs prophéties: celle d'Abdias est une espèce de chant national pour ranimer l'enthousiasme des Israélites opprimés par les Iduméens; c'est à la fois un cri de guerre et une menace d'extermination; le style en est véhément, rapide, énergique, mais simple en même temps, comme tout ce qui s'adresse aux multitudes. Le début éclate comme le bruit de la trompette: *Un ambassadeur de Dieu* (c'est l'esprit prophétique d'Abdias lui-même) *est envoyé aux nations: levez-vous, venez, coalisons-nous contre Edom! Je t'ai rendu le plus petit parmi les nations; tu es digne de tous les mépris! L'orgueil de ton cœur t'a exalté; tu demeures dans les fentes de la pierre, tu élèves ton trône sur la montagne, et tu dis: Qui m'arrachera d'ici pour me traîner jusqu'à terre? Eh bien! quand tu serais plus élevé que l'aigle, et quand tu aurais posé ton nid entre les étoiles, je t'en arracherai, dit le Seigneur!*

Cette marche impétueuse du barde sacré laisse bien loin derrière elle toutes les colères de Tyrtée; on l'entend crier aux armes! il soulève d'un mot les multitudes, on les voit qui se rassemblent et qui s'exhortent à combattre contre Edom: *Consurgamus!* Voici déjà les échelles qui se dressent et l'assaut qui commence! Mais déjà Abdias est sur la brèche et il insulte l'ennemi; comme son courage, inspiré de Dieu, dédaigne ces remparts de montagnes qui protégent les Iduméens! Quelle foi toute-puissante élève sa menace jusqu'au ciel même, que Dieu domine d'un regard! *Quand tu aurais posé ton nid entre les astres, je t'en arracherai!* Cette menace de la part d'un homme serait ridicule et mériterait simplement le nom de bravade, et l'on en trouve d'à peu près semblables dans la bouche des capitans-matamores de notre ancienne comédie. L'homme est toujours ridicule lorsqu'il ment pour se vanter; mais la confiance en Dieu ne peut jamais exagérer la toute-puissance dont elle dispose. On comprend maintenant pourquoi telle expression ou telle image, ridicule quand elle est fausse, devient sublime dès qu'elle est vraie.

Après ce début, le prophète entre jusque dans les conseils des Iduméens, pour y apporter la confusion et l'épouvante: *Vous êtes trahis*, leur crie-t-il; *les hommes de votre alliance se sont tous joués de vous; ceux qui mangent avec vous tendent des piéges sous vos pas! Non, il n'a plus ni conseil ni prudence, ce peuple insensé! Le Seigneur n'a-t-il pas dit: En ce jour-là je perdrai les sages de l'Idumée, et la prudence de la montagne d'Esaü!*

Ainsi, courage! guerriers d'Israël, semble dire le poëte guerrier; vous ne trouverez pas même de résistance, Dieu leur a envoyé le vertige, il veut les perdre; il va les livrer entre vos mains!

Viennent maintenant les reproches qui, en rappelant les crimes des Iduméens contre les Israélites, vont animer de plus en plus la colère et le courage du soldat: *A cause des meurtres que tu as commis, à cause de ton injustice envers ton frère Jacob, tu périras pour jamais. Lorsque tu étais debout contre nous, l'étranger prenait notre armée captive; les barbares entraient par nos portes, ils jetaient Jérusalem au sort, et toi aussi tu étais comme l'un d'entre eux! Va! tu ne mépriseras pas plus longtemps l'exil de ton frère, tu ne jouiras pas de notre perte, ton front ne s'enorgueillira pas de nos angoisses, en disant aux Iduméens qui ne sont plus: Vous n'égorgerez plus vos frères: vous ne triompherez plus des infortunes d'Israël! Le jour du Seigneur est venu, l'heure des vengeances a sonné, Jacob sera le feu, Joseph sera la flamme, et Esaü sera la paille.... Esaü ne sera plus: c'est le Seigneur qui a parlé.*

Ainsi, c'est un combat à mort, c'est une lutte sans merci, c'est une guerre d'extermination qui se prépare... Quelle force, quelle rapidité dans le style! quelle puissance dans la menace! Le Dieu d'Abdias est véritablement un Dieu qu'il faut craindre; mais si Abdias n'était pas un prophète, ce serait l'un des plus grands poëtes nationaux de l'antique Judée.

L'arrêt d'Esaü est prononcé, la place qu'il occupait sur la montagne est donnée à d'autres; les enfants d'Israël partagent d'avance les dépouilles de leurs ennemis, puis des sauveurs viendront sur la montagne de Sion juger la montagne d'Esaü, et le règne sera au Seigneur.

Ici Abdias s'unit, en terminant son chant guerrier, aux désirs de tous les prophètes : *Tu n'entreras plus par la porte de mon peuple au jour de sa ruine; tu ne le mépriseras plus dans ses maux au jour de sa désolation; tu ne seras plus lancé contre son armée au jour de sa défaite! Tu ne te tiendras plus aux issues pour tuer ceux qui fuient, tu ne cerneras plus les restes de l'armée au jour de la tribulation!*

Quelle énumération pleine d'amertume! Comme les souvenirs de vengeance sont présentés au cœur du peuple de manière à exciter sa colère! Les Iduméens étaient leurs frères, et les ont traités ainsi! Ah! cette pensée seule suffit pour qu'on doive les vaincre. Avec quel acharnement ne va-t-on pas les combattre! On les regarde déjà comme vaincus! Pas de grâce pour eux : il semble que déjà le prophète se tient debout sur les ruines de leurs villes, et qu'il contemple leurs champs tout couverts de leurs cadavres; il branle la tête, dans la joie terrible du triomphe, et il semble qu'on le voit sourire; il appelle les sauveurs à venir, mais c'est au Seigneur seul que le règne doit appartenir. Ainsi ce n'est pas seulement pour la gloire d'une nation que le prophète veut armer les fidèles, son enthousiasme ne se renferme pas dans l'égoïsme de la patrie, c'est pour Dieu qu'il veut la victoire : *Abrégez les temps, abattez ceux qui retardent sa venue en opprimant et en corrompant son peuple. Guerre à la cité des méchants, pour que vienne la cité de Dieu! Malheur à Edom! périssent les enfants et les complices de Babylone; mais triomphe et paix éternelle à la montagne sainte, où doit se reposer la nouvelle Jérusalem!* Voilà en quoi se résume tout l'esprit des prophètes, et tel est aussi le génie qui donne tant d'impétuosité et de puissance à la prophétie d'Abdias.

ABEL. — *La mort d'Abel*, poëme de Gessner. (*Voy.* Gessner.)

ABGAR, — roi d'Edesse, appartient à la littérature religieuse, comme personnage d'une très-ancienne légende affirmée histoire authentique par Eusèbe de Césarée. Suivant cette légende, Abgar ou Abagare, roi des Arabes et souverain de la petite ville d'Edesse, ayant entendu raconter les miracles du Sauveur, dont il était le contemporain, crut en lui sans l'avoir vu et lui écrivit pour lui demander sa propre guérison et lui offrir un asile à Edesse, que le roi voulait céder en toute souveraineté au rédempteur du monde. Notre-Seigneur aurait, toujours suivant la légende, répondu de sa propre main à ce pieux monarque, et lui aurait même envoyé son portrait peint par lui-même.

La lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, [illegible] du Nouveau Testament, est ainsi conçue :

« Tu es heureux, Abgar, de croire en moi sans m'avoir vu; car je suis celui dont il a été dit : *Ceux qui me verront ne croiront pas en moi, afin que ceux qui ne m'auront pas vu croient en moi et reçoivent la vie.*

« Tu me pries de venir à toi, mais il est nécessaire que j'accomplisse ici toutes les choses pour lesquelles je suis envoyé; puis je retourne à celui qui m'envoie. Et quand je serai retourné vers celui qui m'envoie, je t'enverrai un de mes disciples pour qu'il te guérisse de ton infirmité et qu'il donne la vie à toi et à ceux qui sont avec toi. »

On ne saurait nier que le style de cette lettre se rapporte parfaitement au langage du Sauveur dans les saints Evangiles, et sous ce rapport c'est un monument curieux de la littérature des premiers siècles. C'est d'ailleurs une supposition touchante que celle d'un roi qui dépose sa couronne aux pieds du divin proscrit, et l'on est attendri de voir le Sauveur refuser l'asile que lui offre la foi de ce bon prince, après avoir foulé aux pieds avec tant de dédain toutes les couronnes de la terre qui lui étaient offertes par l'esprit du mal. *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.*

La légende ajoute qu'après la mort et la résurrection du Seigneur, saint Thomas envoya à Edesse le disciple Thadée, l'un des soixante-douze, qui guérit le roi Abgar en lui imposant les mains, et le convertit, ainsi que tout son peuple, aux pratiques de la foi chrétienne.

ABONDANCE. — L'abondance, en littérature, est une qualité également opposée à la sécheresse et à la diffusion. Trop dire marque autant de pauvreté dans l'esprit que de ne pas dire assez; l'écrivain riche d'inspiration et de pensées les revêt sans efforts d'une forme que la souplesse et la docilité du langage rendent facilement brillante et magnifique. La vraie abondance diffère si essentiellement de la prolixité et de l'enflure, que tous les ornements qu'elle donne au langage prennent naturellement leur place, et que l'art se cache sous un certain luxe de simplicité qui constitue le grandiose et le sublime du beau style.

Ce genre de beauté se retrouve partout dans les livres saints, que les rhéteurs de la décadence trouvaient si grossièrement écrits, parce qu'ils n'y trouvaient ni antithèses puériles, ni jeux de mots, ni sophismes, ni boursouflures. Combien sont magnifiques ces répétitions de mots dans le premier chapitre de la Genèse! Par exemple : *Dieu dit : Que* LA LUMIÈRE *soit, et* LA LUMIÈRE *fut! et Dieu vit que cela était bien* (etc.); dans le Pentateuque, l'abondance se fait remarquer surtout par la grande simplicité des formes et la majesté des images. Il semble que l'homme craigne de déguiser Dieu en prêtant à sa parole des ornements inutiles. Moïse historien a toute la gravité d'un prêtre qui accomplit les saints mystères, et l'enseignement public est pour lui un vrai sacerdoce. Mais lorsqu'il se livre à l'enthou-

siasme de son âme pour chanter comme poëte les merveilles de son Dieu et les transports de sa reconnaissance, c'est alors que, par le luxe de ses expressions et la beauté de ses images, il s'élève au-dessus de tous les monuments de l'éloquence antique : *Dieu s'est levé comme un homme de guerre; il s'appelle le Tout-Puissant.* Quel appel que celui d'un chef de multitude à qui daigne répondre un pareil soldat! Comme on se sent pris d'une sorte de vertige sacré en essayant de suivre le prophète à la hauteur où il se place pour voir, pour juger et pour chanter les batailles et les victoires du Tout-Puissant!

Il faut distinguer dans le style trois sortes d'abondances : celle des pensées, celle des images, et enfin celle des mots. Cette dernière espèce, lorsqu'elle est seule, produit la diffusion et ce qu'on appelle improprement le *pathos*, ou vulgairement le *galimatias*. L'abondance des images appartient spécialement à la poésie et en fait la plus grande richesse, pourvu toutefois que les images soient nobles et justes. L'abondance des pensées convient à toute espèce d'ouvrage littéraire, à la condition toutefois qu'on saura les coordonner entre elles et les disposer de manière à éviter toute confusion dans l'esprit du lecteur : car c'est l'ordre seul qui distingue l'abondance de la diffusion et de la confusion, et de même que l'art du peintre consiste à bien grouper les figures de manière à éviter l'encombrement sur sa toile et à les rattacher toutes à un groupe principal sur lequel doit tomber toute la lumière du tableau, la science de l'écrivain est toute dans un bel arrangement des pensées, arrangement en quelque sorte hiérarchique, qui subordonne toutes les idées les unes aux autres et les dispose sous la lumière d'une idée mère et principale dont l'énoncé doit résumer et caractériser tout l'ouvrage. On a donc toujours le droit de demander, après avoir lu ou entendu lire un ouvrage littéraire, soit en vers, soit en prose : Qu'est-ce que cela prouve? Car le style n'est qu'une forme, et la forme n'est que le vêtement de la pensée. Or il n'y a point de pensée qui ne soit ou principale ou relative, et les pensées relatives doivent toujours nous ramener à la principale. Il n'y a donc pas de poëme, si fugitif et si léger qu'il puisse être, qui ne soit l'énoncé ou le développement d'une proposition, et qui, par l'enchaînement logique, ne puisse conduire à l'énoncé de quelque grande vérité soit théologique, soit philosophique, soit physique. Mais cela est vrai surtout dans la littérature sacrée, où tout est grave et doit se rapporter aux vérités éternelles.

Nous allons trouver un bel exemple de ce que nous avançons ici dans une strophe de Malherbe que nous prenons en quelque sorte au hasard, et qui nous vient à l'esprit la première, parce que tout le monde la sait par cœur :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde :
Son éclat est un verre et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

La première idée que nous présente cette belle strophe est une idée de recueillement accompagnée de retour sur soi-même et d'une sainte tristesse. Les pensées abondent et l'expression n'en est que plus simple :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,

première proposition relative, mais énoncée d'une manière absolue, parce qu'elle pourrait seule avoir un sens complet, étant elle-même expliquée et prouvée par les deux autres propositions qui la suivent :

Son éclat est un verre et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.

Mais voyez comme cette première proposition, corroborée par les deux suivantes, conduit logiquement à cette troisième, qui appuie et développe la première :

Quittons ces vanités;

puis à cette quatrième :

Lassons-nous de les suivre.

On pourrait peut-être objecter que, dans l'ordre logique, il faudrait se lasser de suivre les vanités avant d'en venir à les quitter; cette objection n'a point de valeur, car la proposition :

Lassons-nous de les suivre,

est le complément et comme la raison déterminante qui doit suivre naturellement celle-ci :

Quittons ces vanités;

puis enfin, pour satisfaire complétement l'esprit, vient la pensée principale précédée de sa preuve :

C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

L'idée principale de cette strophe est donc celle-ci : Il faut aimer Dieu, et cette idée, formulée ainsi par une proposition principale absolue, entraîne après elle, comme idée et proposition relative, celle-ci d'abord, qui n'est point exprimée, mais qu'on sous-entend nécessairement : *On ne peut aimer à la fois Dieu et le monde.* Maintenant, pourquoi faut-il aimer Dieu, et pourquoi ne faut-il pas aimer le monde? Le poëte nous en donne les raisons. Ses expressions sont claires et nobles dans leur simplicité; ses images sont justes et belles, ses pensées s'enchaînent dans l'ordre le plus parfait, et toutes ses propositions relatives font ressortir avec plus d'évidence et de force la proposition principale. Il y a dans cette strophe le sommaire d'un livre, et on la trouve belle parce qu'elle est vraie. L'abondance des pensées et celle des images y contrastent même avec la sobriété du langage, si l'on peut s'exprimer ainsi, et elle suffirait seule pour justifier la grande réputation de Malherbe.

Toute l'ode est écrite de cette manière, et c'est incontestablement un des plus beaux monuments de la littérature française.

Nous ne prétendons pas cependant, tout en louant la sage parcimonie de mots, qui, jointe à l'abondance des pensées et des images, contribue tant à la sévère beauté des chefs-d'œuvre classiques, nous ne prétendons pas proscrire cette abondance d'expressions que met au service des bons écrivains une connaissance parfaite de la langue et de ses ressources. Il est des pensées qui, pour être exprimées dans toute leur délicatesse, ont besoin de redites et de synonymes : la Bible en fournit de fréquents exemples, et le *parallélisme* poétique des saints prophètes est une sorte de rime appliquée aux idées et qui exige chez eux la plus magnifique abondance d'expressions pour que le *parallélisme* soit toujours exact sans être une répétition.

Ne rien omettre des caractères et des ornements que comporte un sujet, mais aussi s'abstenir de toute divagation et de tout ornement déplacé ou superflu, voilà ce qui constitue la véritable abondance de style, en la distinguant des défauts qui lui sont analogues ou contraires. Il ne faut pas que, dans une période écrite par un bon écrivain, un homme de goût puisse retrancher ou ajouter un seul mot. Une belle page est comme une belle sculpture, à laquelle le ciseau même le plus habile n'oserait toucher. La propriété des termes, l'habile emploi des mots, la contexture des phrases, l'enchaînement des périodes, la suite des idées, tout cela doit être inattaquable et en quelque sorte immuable comme le résultat d'une opération d'algèbre. A ce point de vue, l'art d'écrire doit avoir toute la précision des sciences exactes, et le beau en matière de style doit pouvoir se démontrer et se prouver, comme le vrai se prouve et se démontre en style de géométrie.

ACTE DRAMATIQUE. (*Voy.* DRAMATIQUE.)

ACTES DES APOTRES. (*Voy.* APÔTRES.)

ACTES DES MARTYRS. (*Voy.* LÉGENDES)

ACTION ÉPIQUE. (*Voy.* ÉPOPÉE.)

ACTION ORATOIRE. (*Voy.* ELOQUENCE.)

ÆNEAS SYLVIUS. — littérateur distingué du XVe siècle, qui prit une part importante aux affaires ecclésiastiques de ce temps-là, en récompense de quoi il fut promu d'abord à l'épiscopat de Trieste, qu'il quitta pour celui de Sienne, puis au cardinalat, puis enfin à la papauté sous le nom de Pie II, en 1456.

C'est assez dire en faveur de ses talents littéraires, que la gloire et les peines du pontificat de Pie II n'ont pas fait oublier le nom d'Æneas Sylvius, et que la couronne de laurier dont l'empereur Frédéric avait décoré le poëte ne disparut point sous l'éclat de la tiare.

Il réussissait également bien dans la poésie latine et dans la poésie en langue toscane; il a composé des *Dialogues*, des *Epîtres*, des *Discours*, une *Histoire de Bohême*, deux livres de *Cosmographie*, quatre cent trente-deux *Lettres*, des traités *de l'éducation des enfants*, des *Epigrammes* ou poésies fugitives, et enfin un *Poëme sur la passion de Notre-Seigneur*. Ænéas Sylvius était encore plus recommandable par ses vertus que par ses talents, et n'appartenait pas à cette espèce irascible de poëtes dont Horace s'est ingénieusement moqué. Les historiens disent de lui que généreusement et aisément il pardonnait, et que jamais il ne châtia personne pour avoir médit de lui. Æneas Sylvius fut donc quelque chose de mieux qu'un littérateur distingué, ce fut un véritable chrétien et un des grands papes de l'Eglise romaine.

AGGÉE. — C'était une des traditions de la Grèce fabuleuse, qu'au son de la lyre d'Amphion s'étaient élevés en cadence les murs de Thèbes : on pourrait dire de même, et avec plus de vérité, que le second temple s'éleva aux sons de la harpe du prophète Aggée. C'est lui qui fit rougir les Israélites de leur inertie, au retour de la captivité, et de leur peu de zèle pour la maison du Seigneur. *Quoi!* leur dit-il, *vous habitez sous des lambris, et le temple n'est qu'un désert; vous rebâtissez vos demeures, et celle de votre Dieu est en ruines!*

La prophétie d'Aggée, quoique restreinte à deux chapitres assez courts, n'est pas une des moins importantes de l'Ancien Testament. Il annonce clairement le Désiré des nations et la gloire du second temple, qui doit surpasser celle du premier; mais l'importance de cette révélation, et tout ce qu'elle renferme d'espérance, ne rentrent point dans l'objet de cet ouvrage et se rapportent à l'exégèse. Comme ouvrage de littérature, la prophétie d'Aggée n'a rien que nous puissions remarquer d'une manière spéciale : les deux chapitres d'Aggée sont tellement remplis d'une seule et grande promesse, que les figures de l'éloquence ou de la poésie deviennent inutiles. Que pouvait-il dire de plus propre à émouvoir et à entraîner tous les cœurs, que d'annoncer la venue de celui que tant de siècles appelaient avec tant de gémissements et de larmes?

AFFECTATION. (*Voy.* STYLE.)

AGRIPPA. — Cornélius Agrippa, un des plus savants hommes du XVIe siècle, plus connu par sa réputation de magie que par ses écrits philosophiques et religieux, a composé un traité *de l'excellence du sacrement de mariage*, et un autre traité assez singulier *sur la noblesse et la dignité du sexe féminin.* Son livre *de la vanité et de l'incertitude des sciences* mériterait d'être rangé parmi les livres qui appartiennent à la littérature religieuse, quand même il ne s'y trouverait rien de mieux que ce passage :

« Le vrai bonheur ne consiste pas dans la connaissance des biens, mais dans la bonne vie : on ne le trouve pas dans l'acquisition de la science spéculative, mais dans la pratique des bonnes œuvres. Pour s'unir à Dieu, il ne suffit pas de bien comprendre, il faut bien vouloir. Quant à toutes ces études qui ornent lentement et péniblement notre es-

prit, à quoi sont-elles bonnes, si elles ne nous ouvrent pas les yeux sur les vices qui font notre malheur, et si elles ne nous apprennent point la route de la vraie félicité? Sans une bonne vie, sans une vie innocente et réglée qui nous établisse d'avance au but de toutes les recherches humaines, la science ne peut rien pour notre bonheur! »

« La contemplation de la Divinité, dit-il encore, est le but de notre vie intellectuelle. Est-ce avec des syllogismes qu'on y parvient? Faut-il pour cela des démonstrations étudiées, des recherches laborieuses? Non, rien de tout cela. Croyez et obéissez, voilà tout ce que vous avez besoin de savoir!

« Quelle est donc, ajoute-t-il, la félicité des sciences? Quelles sont la gloire et la béatitude de ces profonds philosophes dont la mémoire et les louanges remplissent encore le vide de nos écoles? Hélas! hélas! transportez-vous en esprit dans l'enfer, vous y trouverez les âmes de ces grands fantômes de célébrité livrées aux plus affreuses tortures. Chute affreuse et mille fois déplorable, qui a suivi leur passagère élévation! expiation cruelle d'un honneur usurpé! Saint Augustin avait vu intérieurement ce triste spectacle, lorsqu'il s'écria avec l'Apôtre des nations: *Eh quoi! voilà que les ignorants se lèvent et qu'ils nous ravissent le ciel, tandis qu'avec toute notre science nous perdons misérablement notre âme!* »

Ces paroles sont très-chrétiennes, et il est difficile de les attribuer à un homme qui eût été livré aux arts magiques et aux sciences superstitieuses. On peut donc croire que si Cornélius Agrippa s'était livré d'abord aux vaines recherches des sciences occultes, il en reconnut plus tard le danger et le mensonge, et que la page que nous venons de lire est l'expression de son repentir.

Son traité *du sacrement de mariage* contient de belles et bonnes choses aux points de vue philosophique et littéraire, avec quelques tendances hétérodoxes à condamner le célibat d'une manière trop absolue, sans égard pour l'esprit apostolique qui a toujours manifesté la plus haute estime pour l'état de virginité.

Son *Eloge du sexe* offre, sous une forme un peu paradoxale, des observations qui ne sont pas dépourvues de finesse, et l'on y rencontre des passages véritablement éloquents, dans le genre de celui-ci :

« Dieu, en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a fait à la femme cet honneur insigne de lui demander un corps et de s'incarner dans son sein. Grand et inconcevable prodige, qui a fait l'étonnement des prophètes, que la fécondité se soit merveilleusement unie à une virginité sans tache, et qu'une jeune fille toujours pure ait entouré un homme en portant un Dieu dans son sein!

« Quand le Sauveur victorieux eut brisé les portes de la mort, à qui voulut-il d'abord apparaître? aux saintes femmes: elles furent les premières instruites de la grande et bonne nouvelle de son retour au monde. Mais aussi, c'est qu'à la mort de l'Homme-Dieu la foi des hommes avait défailli, et ils étaient tombés soit dans l'apostasie, soit au moins dans le doute. Les femmes seules furent inébranlables, et seules en ce moment elles représentaient l'Eglise naissante. Ce n'est pas aux femmes qu'on peut généralement reprocher d'avoir persécuté les orthodoxes, d'avoir inventé des hérésies, d'avoir violé la pureté de la foi : ce sont là des crimes qui appartiennent aux hommes. Qui donc a livré le Sauveur du monde? qui l'a vendu? qui l'a acheté? quels ont été ses juges, ses tourmenteurs, ses bourreaux même? quels monstres ont osé dresser un gibet pour un Dieu? Les hommes! et toujours les hommes figurent soit comme auteurs, soit comme acteurs dans ce drame terrible. Pierre renie son bon maître et jure qu'il ne le connaît point; les autres disciples s'enfuient et l'abandonnent; les femmes, au contraire, avec un mâle et intrépide courage, suivent les pas sanglants du condamné, et accompagnent leur Sauveur jusqu'à la croix, jusqu'au sépulcre! L'épouse même de Pilate n'intervient dans la passion que pour défendre l'innocent, et fait plus pour lui sauver la vie, elle pauvre idolâtre, que tous les hommes qui avaient cru en lui. »

On ne nous saura pas mauvais gré d'avoir traduit et inséré ici le passage d'un écrivain qui n'est pas connu dans la littérature religieuse, et dont on ne lit plus guère les ouvrages. Son traité *du mariage*, joint au discours *sur la dignité du sexe*, et au traité *de la vanité des sciences*, a été traduit et publié en français par Gueudeville.

Ce qui donnerait à croire que Cornélius Agrippa s'éloigna, à la fin de sa vie, de la pratique des sciences occultes, c'est qu'il mourut dans la pauvreté et dans l'exil, par suite de la disgrâce qu'il encourut pour n'avoir pas voulu satisfaire la curiosité d'une reine en lui tirant son horoscope.

ALBERT LE GRAND. — Ce docteur célèbre, qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin, n'appartient à la littérature proprement dite que par le merveilleux dont les traditions populaires ont environné son nom, et par le côté poétique des légendes qui se rattachent à son histoire. On dit que les saisons ne changeaient pas pour lui, et que les arbres de son jardin, au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver, se couvraient de fleurs et de fruits. On dit aussi qu'après plus de trente ans d'un travail assidu, il parvint à terminer un androïde ou automate humain qui imitait tous les mouvements d'un homme et répondait à toutes les questions. Cet écolier-machine a peut-être été inventé par quelque génie satirique mal satisfait de la méthode scolastique du moyen âge, et du mécanisme d'Aristote pour trouver réponse à toutes choses. Quoi qu'il en soit, et ce qui achève de nous persuader que cette fable a quelque chose d'allégorique, on ajoute que saint Thomas, fatigué des réponses de l'androïde, le brisa d'un coup de bâton. N'a-t-on pas voulu signifier par là le renouvellement de l'école par saint Thomas, et le coup mor-

tel que porta la *Somme*, son chef-d'œuvre, aux éléments barbares d'une science incomplète et routinière? Ce qui est certain, c'est que saint Thomas, qui était l'homme le plus éclairé et le théologien le plus sage de son siècle, n'eût pas brutalement brisé un chef-d'œuvre de mécanique, ouvrage et propriété de quelqu'un. Quant à l'accusation de magie, justifiée seulement par quelques passages où Albert le Grand parle des sciences divinatoires en termes qui peuvent faire supposer qu'il y croit, elle se détruit d'elle-même en présence du décret de Grégoire XV, qui le déclara bienheureux en l'an 1612. Ses livres de physique, d'ailleurs, ne prouvent pas qu'il ait eu une connaissance bien profonde, nous ne disons pas des secrets, mais des lois même de la nature. Cette réputation fantastique prouve seulement que par son génie il était au-dessus de son siècle. Une place de Paris où la tradition rapporte qu'il donna des leçons publiques s'est appelée longtemps *Place de Maître-Albert*, nom qui avec le temps s'est contracté en celui de Maubert, que cette place porte encore aujourd'hui.

ALCUIN. — Le nom d'Alcuin est un nom vénérable et dans la littérature et dans l'histoire. Il aida puissamment le génie de Charlemagne dans l'œuvre du rétablissement des sciences et des lettres en Europe. L'empereur lui-même se fit le disciple d'Alcuin qu'il avait fait venir d'Angleterre, et mit à sa disposition sa puissance et ses richesses pour la fondation et l'entretien des écoles de Tours et d'Aix-la-Chapelle. Alcuin y enseigna l'Ecriture sainte, l'astronomie et les autres sciences qui se divisaient de son temps en arts libéraux et sciences mathématiques. Les arts libéraux étaient au nombre de sept, y compris les mathématiques, qui se divisaient elles-mêmes en arithmétique, musique, géométrie et astronomie. C'était le chaos, mais de ce chaos, des hommes comme Charlemagne et comme Alcuin devaient faire jaillir la lumière. Sans doute les écrits de ce grand homme se ressentent de la barbarie de son époque, mais il ne faut pas oublier qu'alors tout était à créer, et qu'Alcuin fut en quelque sorte pour son siècle un génie universel. Il renouvela et régla la grammaire, soumit l'orthographe à des lois fixes, excita l'émulation pour les bonnes études, s'occupa du culte et de la liturgie, et trouva au milieu de tant d'occupations le temps d'écrire de longs ouvrages. La mémoire d'Alcuin doit être chère à tous ceux qui ont dans le cœur l'amour des vertus patientes et des caractères organisateurs. Toutes les grandeurs et toutes les richesses intellectuelles de la France, et par conséquent de l'Europe moderne, ont eu pour commencement les nobles efforts et le dévouement d'Alcuin et de ses disciples. Il y a plus de gloire sans doute d'avoir conquis laborieusement à sa patrie et au monde la clef des sciences et des beaux-arts que de s'être illustré soi-même dans une littérature toute faite et avec des ressources toutes créées : aussi les amis des vraies lumières et des gloires utiles à l'humanité salueront-ils toujours avec reconnaissance, à côté de la grande figure de Charlemagne, la grave et savante figure d'Alcuin, le sage conseiller du plus grand prince qu'ait eu la France, le noble maître du plus sage des empereurs.

ALEXANDRIE (ECOLE D'). *Voy.* SYNÉSIUS.

ALEXANDRINS (VERS). *Voy.* VERSIFICATION.

ALLÉGORIE. — L'allégorie est une figure essentiellement poétique, puisque c'est la vérité exprimée par des images. L'allégorie n'est en quelque sorte qu'une métaphore plus prolongée, et proposée comme une sorte d'énigme à l'intelligence des lecteurs. Tous les anciens cultes étrangers à la révélation, et qu'on pourrait diviser en cultes philosophiques et poétiques, avaient l'allégorie pour base de leur symbolisme. Les prophètes du vrai Dieu ont fait aussi de l'allégorie un usage fréquent, et c'est à cette figure qu'il faut recourir pour trouver la clef des passages les plus obscurs de Daniel, d'Ezéchiel et de saint Jean dans son admirable Apocalypse; les Evangiles apocryphes sont pour la plupart des tissus d'allégories plus ou moins ingénieuses, et l'on retrouve encore dans les vieux légendaires cette forme merveilleuse employée pour donner de l'attrait aux grandes vérités de la doctrine chrétienne.

Le Sauveur du monde n'avait pas dédaigné de cacher aux superbes, et de rendre plus accessibles aux petits et aux humbles les dogmes de sa révélation sous les voiles allégoriques des paraboles. L'allégorie, dans la littérature religieuse, touche donc de près au symbolisme, avec lequel, toutefois, elle ne doit jamais se confondre. L'allégorie peut servir quelquefois à l'explication du dogme, qui reste invariable et sacré, sans qu'il soit permis à l'imagination des poëtes de confondre nos divins mystères avec les mythes et les fables des religions profanes. Nous devons donc, pour bien savoir nous servir de l'allégorie, étudier avec soin son origine, et connaître jusqu'où peut s'étendre son emploi. Cette étude jettera un grand jour sur toute la partie littéraire de l'Ecriture sainte, et nous montrera des profondeurs philosophiques et religieuses où nous ne pouvions apercevoir, au premier abord, que des figures étranges et des récits bizarres. L'Apocalypse prise à la lettre serait l'écueil de la foi la plus soumise et le supplice de la raison : il faut donc, aux endroits mystérieux de l'Ecriture que la raison ne peut aborder, essayer à la porte close la clef poétique de l'allégorie partout où l'imposante sévérité du dogme ne nous ordonne pas de nous incliner et de croire sans examen.

Pour arriver à posséder parfaitement la science de l'allégorie, il faut en savoir d'abord la raison d'être, puis en étudier les règles en les comparant avec les exemples. Pour mieux préciser les règles par la classification des exemples, il faut suivre l'histoire de l'allégorie chez tous les peuples qui

ont laissé des monuments littéraires, et voir comment le génie des différents peuples et des civilisations successives ont modifié leur symbolisme religieux et poétique en changeant leurs allégories, et il y aurait sur ce sujet de gros livres à faire ; nous nous bornerons à indiquer rapidement et sommairement les choses qu'il faudrait développer longuement et appuyer d'innombrables autorités pour compléter l'étude de ce sujet si important. Les limites imposées à ce *Dictionnaire* nous contraignent de nous borner à une simple indication pour diriger les recherches des hommes d'étude.

Pour plus d'ordre et de clarté, nous diviserons cet article en plusieurs paragraphes.

§ 1er. *De l'allégorie considérée en elle-même. Sa raison d'être.*

L'allégorie, ainsi que la comparaison et la métaphore, a sa raison d'être dans le sentiment des harmonies de la nature.

Nous entendons par harmonies de la nature l'accord des similitudes et la gradation des dissemblances dans la distribution du mouvement, de la vie et de la beauté à tous les êtres.

Nous disons *le sentiment de ces harmonies*, et nous dirions presque le *pressentiment*, en appliquant ce mot aux hommes qui luttent encore contre les ténèbres de la vie mortelle. L'expression de ces harmonies, venant de l'esprit de Dieu, est une révélation, parce qu'elle procède d'une science certaine, et c'est en cela que la prophétie diffère de la simple poésie, en sorte que si l'on veut encore confondre les mots tout en distinguant les idées, il faudra dire que les prophètes sont des poëtes infaillibles, parce qu'ils sont divins, tandis que les poëtes sont des espèces de prophètes purement humains, et par conséquent faillibles.

Le poëte humain est faillible surtout parce que les choses qu'il ne saurait connaître, il les invente. Le prophète les voit dans son extase, il les voit exprimées par les figures que le Verbe de Dieu lui-même leur assigne. Si cette distinction est exacte, et nous la soumettons aux maîtres de la science, il s'ensuivrait que la poésie ne devrait pas chercher ailleurs que dans l'inspiration des prophètes son criterium de vérité, ou, en d'autres termes, que les prophètes seuls seraient pour les poëtes chrétiens les modèles infaillibles de la grande et vraie poésie.

Ce principe établi, et nous ne croyons guère qu'il puisse être contesté, nous avons à chercher quelles sont les sources de l'inspiration des prophètes, non quant à la révélation qui vient de Dieu, et dont l'appréciation rentre dans le domaine exclusif de la théologie, mais quant aux formes poétiques du langage ; et comme cette forme poétique consiste principalement dans leurs comparaisons, leurs métaphores et leurs allégories, comme nous n'admettons pas qu'ils soient les inventeurs de cette forme (opinion soutenue d'ailleurs par de bons théologiens et d'habiles maîtres en exégèse, et qui semble plus pieuse et plus catholique que l'opinion contraire), nous devons recourir au Verbe de Dieu lui-même pour trouver la raison d'être des allégories, des métaphores et des comparaisons des prophètes, et nous avons à nous demander, 1° si le Verbe de Dieu peut supposer des relations qui n'existent pas, et exprimer des rapports de fantaisie ; 2° si l'esprit de Dieu peut se conformer en quelque sorte à l'ignorance des hommes, et mettre son langage à leur portée, en frappant leur imagination par un langage poétique conforme à celui qu'ils concevraient eux-mêmes par les simples lumières de leur droite raison.

La réponse à ces deux questions n'est déjà plus de notre ressort, et appartient également à la théologie dogmatique et à la plus haute exégèse. Nous ne pouvons donc exprimer ici qu'un sentiment tout personnel, et par conséquent entièrement soumis à l'autorité supérieure ; mais il nous semble que l'esprit de vérité ne peut rien supposer, puisqu'il sait tout, et que, pouvant tout sur l'intelligence et le cœur des hommes, il n'a jamais besoin de feindre.

Les relations de similitude et de dissemblance, d'éloignement et de rapport, exprimées par les écrivains inspirés, auraient donc leur raison d'être dans le Verbe de Dieu lui-même, et seraient une révélation partielle du secret de la création.

Le dessein de Dieu dans la création de toutes choses ayant été de manifester ses attributs et ses perfections, et l'univers visible n'étant qu'une série de caractères glorieux qui expriment la pensée divine, aucune forme d'ailleurs ne pouvant être attribuée soit au caprice, soit au hasard dans l'œuvre de la souveraine sagesse unie à la toute-puissance, il s'ensuit que toute forme créée exprime une pensée divine, et que les pensées de Dieu étant unies en une seule pensée, l'unité doit être la loi de toutes les formes, et une harmonie universelle doit les unir toutes, comme les couleurs diverses sont unies dans un tableau, comme toutes les lettres, toutes les lignes et toutes les pages se rapportent l'une à l'autre et s'unissent dans un beau livre.

Or, ce que Dieu a le plus clairement manifesté dans la création des formes visibles, c'est la pensée de hiérarchie. La chaîne des êtres s'agrandit et se perfectionne toujours en montant ; des transitions sont admirablement ménagées entre l'ombre et la lumière ; la création a ses ébauches comme elle a ses chefs-d'œuvre, comme si Dieu voulait nous inviter à monter à lui en nous attirant toujours de plus en plus par l'harmonie et la beauté.

Ce que Dieu a fait dans le monde, il le fait aussi dans les âmes, et les pensées de l'homme peuvent être comparées aux autres ouvrages de Dieu : elles se meuvent suivant une loi de hiérarchie progressive, et sont attirées sympathiquement à ce qui est bien par le spectacle de ce qui est beau, comme elles sont détournées du mal par la répul-

sion de la laideur : la beauté est donc la forme visible du bien, et la laideur la forme visible du mal.

Or, la beauté n'est pas imaginaire : elle résulte de l'harmonie dans les formes, comme le bien moral, qu'on appelle aussi beauté, résulte de l'harmonie ou de l'ordre dans les choses intellectuelles et morales.

Pax est tranquillitas ordinis : La paix est la tranquillité qui résulte de l'ordre. Le bien, c'est la paix dans l'âme, et la beauté, c'est aussi la paix dans les formes extérieures. La laideur est toujours une anomalie, comme le mal est un désordre. Ce qui est bien est beau, ce qui est beau est bien.

De cette similitude entre les choses physiques et les choses morales résultent des rapports sympathiques entre les formes de la création et les dispositions de l'âme. Qui ne sait combien la pureté d'un beau ciel est en harmonie avec la tranquillité d'un cœur pur ? Qui n'a ressenti plus vivement, dans les jours froids et tristes de l'automne, les atteintes de la tristesse ? Pourquoi aimons-nous mieux, quand nous sommes dans la joie, les paysages animés et les sites fleuris ? Pourquoi, dans la mélancolie, cherchons-nous les lieux sombres et solitaires ? N'éprouvons-nous pas des sympathies particulières pour des animaux ou pour des fleurs, tandis que pour d'autres nous éprouvons une répulsion en quelque sorte instinctive ? N'avons-nous pas nos préférences en fait de couleurs, de parfums et de mélodies, et ces attraits comme ces répugnances ne s'expliqueraient-ils point par certaines correspondances cachées entre nos dispositions morales et les objets qui affectent agréablement ou désagréablement notre organisation physique ? Plus les sciences physiologiques feront de progrès, plus cela deviendra incontestable.

Il existe donc dans la nature, entre les pensées et les formes, entre les choses visibles et les choses invisibles, entre les relations physiques et les relations morales d'abord, puis entre les choses corporelles elles-mêmes, à divers degrés de lumières et de beauté, ainsi qu'entre les choses spirituelles prises séparément à divers degrés d'élévation vers Dieu, selon l'ordre hiérarchique, il existe, disons-nous, des harmonies réelles et des correspondances essentielles antérieurement à toute poésie, la poésie n'étant d'ailleurs que le sentiment de ces correspondances et de ces harmonies, dont la prophétie supérieure à la poésie sera la révélation.

Nous avons exprimé les pensées précédentes en quelques stances qui trouveront naturellement ici leur place.

Quand succombent nos sens débiles
Aux enchantements du sommeil,
Le pinceau des songes mobiles
Présente à l'âme un faux réveil.
Alors nos vagues fantaisies
De formes au hasard choisies
Colorent leur égarement :
Toute idée enfante une image,
Et les formes sont un langage
Que nous nous parlons en dormant.

Le rêve est le miroir de l'âme ;
Ses élans planent sur les airs,
Ses désirs s'allument en flamme,
Ses chagrins la chargent de fers
La terreur dont elle est la proie
Se change en monstre qui la broie
De ses hideux embrassements ;
Et ses espérances chéries
S'étendent en ombres fleuries
Sur des paysages charmants.

Par une secrète harmonie
La terre ainsi répond aux cieux,
Et l'instinct sacré du génie
Voit leur lien mystérieux.
Notre vie est un plus long rêve,
Et ce que la mort nous enlève
Trouve au ciel sa réalité.
En dormant nous rêvons la vie,
Mais la veille, au temps asservie,
N'est qu'un rêve d'éternité.

Formé de visibles paroles,
Ce monde est le songe de Dieu :
Son Verbe en choisit les symboles,
L'esprit les remplit de son feu :
C'est cette écriture vivante
D'amour, de gloire et d'épouvante,
Que pour nous Jésus retrouva ;
Car toute science cachée
N'est qu'une lettre détachée
Du nom sacré de Jéhova.

C'est là que lisent les prophètes ;
Et ceux dont les yeux sont ouverts
Sans efforts sont les interprètes
De l'énigme de l'univers :
Les astres, serviteurs mystiques,
Tracent en lignes elliptiques
Le mot que le Seigneur écrit,
Et la terre, à sa voix naissante,
N'est qu'une cire obéissante
Sous le cachet de son esprit.

Tout signe exprime une pensée,
Et toute forme sous les cieux
Est une figure tracée
Par le penseur mystérieux :
Depuis l'herbe de la campagne
Jusqu'au cèdre de la montagne,
De l'aigle jusqu'au moucheron,
Depuis l'éléphant, masse informe,
Et la baleine plus énorme,
Jusqu'à l'invisible ciron.

Comme les soleils dans l'espace
Indiquent leur route aux soleils,
Comme le jour qui brille et passe
Promet aux cieux des jours pareils ;
Ainsi, par un calcul possible,
L'invisible est dans le visible,
Le passé prédit l'avenir,
Et de la sibylle éperdue
La prophétie inattendue
N'est que la voix d'un souvenir.

Rien n'est muet dans la nature
Pour qui sait en suivre les lois ;
Les astres ont une écriture,
Les fleurs des champs ont une voix :
Verbe éclatant dans les nuits sombres,
Mots rigoureux comme des nombres,
Voix dont tout bruit n'est qu'un écho,
Et qui fait mouvoir tous les êtres,
Comme jadis le cri des prêtres
Faisait tressaillir Jéricho.

Passez, passez sans rien comprendre,
Vain troupeau d'aveugles penseurs;
Le néant dort pour vous attendre
Auprès des chimères ses sœurs.
Mais dans l'éternelle pensée
Votre route est déjà tracée,
Et tous vos systèmes obscurs
Rehaussent d'une ombre effrayante
Cette inscription flamboyante
Que le monde lit sur les murs.

Mais que l'âme simple et fidèle,
En attendant l'agneau vainqueur,
Ecoute, active sentinelle,
Le Verbe de Dieu dans son cœur;
Car toute pensée extatique
Est comme une onde sympathique
Où se reflète l'univers,
Et l'âme à soi-même attentive,
Comme le pêcheur sur la rive,
Peut contempler les cieux ouverts.

Nous sommes loin de citer ces vers comme un modèle de poésie, mais ils ont le mérite d'exprimer assez clairement en vers une idée métaphysique, et de répéter encore une fois ce que nous avions dit en prose, ce qui aide aux efforts que nous faisons pour bien nous faire comprendre.

Ce symbolisme naturel de tous les êtres créés paraît avoir été la pensée dominante des anciens Egyptiens, et avoir présidé à l'invention de l'écriture hiéroglyphique. Les Egyptiens se piquaient aussi, comme on sait, d'expliquer les songes en y appliquant les règles de l'allégorie, et supposaient par là ces règles tellement peu arbitraires, qu'elles agissaient d'elles-mêmes sur nous comme les nombres vivants de Pythagore. C'est à l'époque où cette science se perdit en Egypte qu'il faut rapporter l'origine de cette monstrueuse idolâtrie tant reprochée aux Egyptiens. Les éperviers, les anubis, les canopes, les ibis, les cynocéphales étaient des signes allégoriques que le vulgaire divinisa. On prit les emblèmes de la divinité pour la divinité elle-même; les animaux utiles, les légumes nourrissants, qui devaient rappeler sans cesse à l'Egypte les bontés du Créateur, devinrent les dieux du vulgaire; la nature devint une femme nommée Isis, les sphinx rendirent des oracles, et le soleil ne fut plus occupé qu'à venir poser à point nommé un rayon inspirateur sur la bouche du monstrueux Sérapis ou sur la pierre harmonieuse de Memnon. L'Orient, toutefois, cette terre natale de la poésie et des prophètes, n'oublia jamais entièrement cette doctrine, qui probablement était exposée tout entière dans les livres perdus de Salomon : là, les anciens sages de la Chaldée ont encore des héritiers dans l'étude des astres; là, les destinées humaines se rattachent encore aux étoiles, et l'on s'écrit encore dans la langue symbolique des fleurs. Ce sont, il est vrai, les derniers et vagues souvenirs d'une science perdue, et les divinations par les astres et par les songes, étant devenues superstitieuses et arbitraires, ont été justement condamnées par l'Eglise. Aussi n'est-ce pas parmi les chrétiens qu'il faut chercher les derniers vestiges de ces antiques traditions.

Voici ce qu'on lit dans la *France algérienne* du 20 avril 1846 :

« On savait qu'une assez vive agitation s'était manifestée dans les montagnes qui entourent Sétif, particulièrement au nord, où le chérif Si-Mohammed-Ben-Abdallah, renforcé d'un autre chérif venu de Kairouan, était réellement parvenu à rassembler une troupe menaçante; M. le lieutenant-colonel Dumontel l'atteignit dans son camp par une marche de nuit, et un combat très-vif en résulta. Ce fut seulement après trois heures de résistance que l'ennemi disparut, laissant deux cents hommes sur le terrain, et en notre pouvoir tous les bagages et troupeaux, et certain nombre de prisonniers.

« Cette chaude rencontre nous avait coûté trois hommes tués et soixante-quatre blessés, dont six officiers. Elle calmera sans doute l'agitation qui règne encore chez une grande partie des populations kabyles de la province de Constantine. »

« La colonne d'expédition retournait sur Constantine après cette brillante échauffourée, emportant avec elle les trophées de la victoire; ce fut alors que, chemin faisant, les soldats commis à la garde des prisonniers arabes remarquèrent, non sans étonnement, un fait qui jusqu'alors avait passé inaperçu : les prisonniers, marchant deux à deux au milieu de nos troupes, gardaient le plus morne silence; mais ce qui fixa soudain l'attention de nos soldats, ce fut de leur voir exécuter un échange mutuel d'objets divers ramassés par eux sur la route, n'offrant rien de remarquable, et qui cependant circulaient de main en main dans toute la longueur de la colonne. Ils finirent par en conclure que ce mystérieux manége devait renfermer un système de conversation muette, et l'avis en fut aussitôt donné aux chefs; ceux-ci, le soir même, se faisaient expliquer, non sans beaucoup de difficultés et à l'aide d'intimidations, les règles de cette langue emblématique. »

Nous transcrivons littéralement ci-dessous l'explication de cette langue donnée par Abd-el-Rhaman-Bey, en n'y faisant que les variantes nécessaires pour l'intelligence de la langue arabe traduite en français.

« Pour venir à la manière de s'écrire les uns aux autres sans plumes, sans encre et sans papier, par le moyen des fleurs, des fruits, des bois, des soies, des couleurs et autres choses, on ne peut pas entièrement assurer que cela ait été inventé parmi nous; nous autres Arabes, nous tenons cette méthode de plusieurs Turcs esclaves du très-haut et puissant Hussein-Bey, avant l'invasion des Français à Alger. Il y a sujet de croire que cela vient de l'ancienne manière de s'expliquer par chiffres et par figures, comme étaient les hiéroglyphes chez les Egyptiens avant qu'on eût inventé les lettres. Quoi qu'il en soit, toutes ces choses que les Turcs appellent *selam* dans cet usage, c'est-à-dire salut ou souhait de paix, ont

leur signification et leur valeur naturelle ou allégorique, de sorte qu'un petit paquet gros comme le pouce, si l'on a égard à ce qu'il renferme, compose un discours fort expressif, qui s'entend par l'interprétation de chaque chose que l'on envoie en forme de bouts-rimés.

« Ainsi, pour faire entendre : Nous sommes tous deux du même sentiment, il faut envoyer une fleur d'ambrette. Du sucre signifie, Je vous désire ; du charbon signifie, Je suis prêt à mourir, etc., etc..... »

Quelquefois on joue sur le nom des objets pour leur faire exprimer un mot étranger à leur nature, et alors la science des selam se réduit aux modestes proportions de ce que les enfants et les personnes désœuvrées appellent parmi nous des *rébus*.

Ces traditions orientales sont incontestablement fort anciennes. Les prophètes parlaient souvent par signes hiéroglyphiques, et mettaient la parole en action. Leurs écrits sont pleins de figures qui pourraient sembler étranges à ceux qui n'en pénétreraient pas le sens, et Voltaire a eu bon marché de l'ignorance vulgaire pour faire rire les autres de ce qu'il ne comprenait pas lui-même. Plus versé dans le génie des langues orientales et dans l'esprit de la science primitive, il aurait vu que rien dans la Bible n'est mis au hasard ; que les mots, les nombres et les figures y ont leur mystère, ce qui explique comment la lettre tue pendant que l'esprit vivifie; mais que lui importait tout cela ? Il voulait faire rire, et il n'y a rien de bien plaisant dans la science et dans la vérité.

§ 2. *Raison d'être de l'allégorie considérée dans son emploi.*

Que le langage allégorique et figuré soit nécessaire, surtout dans les choses religieuses, on ne saurait en douter, après les paroles et les exemples de Notre-Seigneur lui-même. *Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux*, disait la Vérité incarnée, *de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se tournant contre vous, ils ne vous déchirent.* — *Je parle à ce peuple en paraboles*, disait-il encore, *afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils n'entendent point.* Car la bonté divine ne voulait point les rendre plus coupables encore, en leur faisant clairement entendre des vérités qu'elle ne les trouvait pas disposés à bien accueillir.

Le temple de Jérusalem avait son sanctuaire intérieur, où le peuple n'entrait jamais. Ce sanctuaire, appelé le Saint des saints, était toujours fermé par un voile : ce voile représentait l'ésotérisme des anciennes figures qui devait se déchirer à la mort du Sauveur, pour révéler l'alliance nouvelle. Aussi la mort du Sauveur mit-elle fin aux religions allégoriques, pour inaugurer la religion historique et réelle dont le grand culte de Moïse ne contenait que la figure ; mais le Sauveur, en venant mettre fin aux sacrifices et aux dogmes figuratifs, se servit encore de quelques images pour proportionner la lumière aux faibles yeux des nouveaux voyants : *J'ai encore bien des choses à vous dire que vous ne pouvez pas supporter maintenant ; mais quand viendra l'Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité et vous suggérera ce que je vous aurais dit.*

L'allégorie et les paraboles d'ailleurs sont assez justifiées par la nature même de l'homme, qui, semblable aux enfants, ne consent volontiers à approcher de ses lèvres la coupe amère de la vérité que si l'on en adoucit les bords avec le miel des fictions, pour me servir ici d'une belle comparaison du Tasse. L'allégorie et la parabole sont les apologues du genre religieux (*Voy.* PARABOLE), et l'on sait combien l'apologue a de charme pour l'imagination des enfants, et avec quelle facilité il aide à graver dans leurs jeunes esprits les premiers préceptes de la morale. Ils lisent aussi plus volontiers dans des livres *illustrés* d'images ; or les allégories, les apologues, les comparaisons et les métaphores sont les images du discours.

Plaider la cause des images, c'est s'occuper du sort de la littérature tout entière, mais surtout de la poésie. Du reste, les images peuvent avoir leur abus, aussi bien que leur usage, et une critique sévère doit présider à leur emploi. Les règles de cette critique seront l'objet du paragraphe suivant; mais, appuyé sur des autorités irrécusables, nous établissons ici la raison d'être des figures poétiques, et l'on nous permettra de trouver aussi peu catholiques en littérature les iconoclastes de la pensée, que nous trouvons absurdes en religion les briseurs d'images du Bas-Empire et de la prétendue réforme.

§ 3. *Règles à observer dans l'emploi de l'allégorie.*

Nous croyons pouvoir rapporter ces règles à deux principales, qui sont la convenance et la justesse : la convenance doit s'observer d'abord relativement au sujet, et en effet peu de sujets comportent l'emploi des figures allégoriques ; le devoir des orateurs et des écrivains religieux étant plutôt d'expliquer les figures des livres saints que d'en inventer de nouvelles, ils doivent se garder de faire un emploi inutile de ces beautés littéraires qui, déplacées, ne deviennent plus que de l'affectation et de l'enflure. Pourquoi dire au figuré ce qu'on peut convenablement et facilement énoncer au propre ? Les images doivent faciliter et non distraire l'intelligence du discours ; il ne faut mettre en images que les choses difficiles à faire accepter autrement, ou qui sont de nature à être senties par le cœur plutôt que comprises par l'entendement (car l'imagination s'adresse plus volontiers au cœur qu'à l'esprit, et les êtres plus affectifs que spirituels, comme les femmes et les enfants, sont plus facilement dominés par la faculté imaginative). Il faut bien comprendre que la poésie ressemble aux chansons des nourri

ces, et que sa première mission est d'endormir les petits enfants, mais que ces chansons, quelque gracieuses qu'elles puissent être dans leur usage providentiel et naturel, deviendraient déplacées et même ridicules si on les substituait au langage des hommes faits. Ce que nous disons ici s'applique spécialement à ce genre, improprement nommé *romantique*, qu'on a essayé quelquefois, dans ces derniers temps, d'introduire dans la chaire chrétienne, quelques orateurs, d'ailleurs peut-être bien intentionnés, croyant augmenter l'intérêt de la parole sainte en donnant aux explications de l'Ecriture les formes métaphoriques et orientales du texte même, en enchérissant sur le texte et en essayant en quelque manière de rivaliser sinon d'inspiration, du moins d'obscurité, avec les passages les plus profonds des prophètes ou des apôtres. Ce genre justement condamné par les hommes graves, trouve son premier et principal écueil dans le ridicule qui s'y attache facilement, parce qu'il accompagne ordinairement le mauvais goût. Il faut plaindre les orateurs qui ne trouvent pas assez d'élégance dans Massillon, assez de charme dans Fénelon, assez de solidité dans Bourdaloue, assez de génie dans Bossuet, et qui cherchent d'autres modèles.

Au reste, la convenance étant la première règle du bon style et se rapportant à l'usage des allégories et des figures comme à toutes les autres qualités de l'art de parler et d'écrire, cette convenance se réglant non-seulement sur le sujet qu'on traite, mais sur le caractère des lecteurs ou des auditeurs auxquels on s'adresse, et sur le goût dominant de l'époque où l'on exerce le ministère de la parole, il ne faut pas trop accuser les écrivains ou les orateurs sacrés qui sacrifient aux modes littéraires de leur temps et si plient au goût de ceux qu'ils sont appelés à instruire ou à convertir. On sait qu'un des caractères de la charité est de se faire tout à tous; est-on bien sûr cependant de vivre à une époque si dépravée en matière de goût, qu'en s'appuyant sur les vérités éternelles pour en déployer dans un style toujours pur les beautés toujours anciennes et toujours nouvelles, on aurait légitimement à craindre de ne rencontrer que des distractions et du dégoût? Ne vaudrait-il pas mieux essayer de conquérir son siècle que de se laisser gagner par lui? Ce sont des questions qu'il appartient à la conscience et au talent des orateurs et des écrivains de résoudre; mais, quelle que soit la résolution à laquelle on s'arrête par suite de ces considérations, il est certain qu'en parlant ou en écrivant selon les manies du mauvais goût, si l'on peut avoir quelquefois la conscience d'un saint et le zèle d'un apôtre, on ne doit jamais aspirer à la réputation d'un bon écrivain ni d'un orateur irréprochable.

Nous avons indiqué la justesse comme la seconde règle à observer dans l'emploi des allégories et des figures, et nous ferons procéder cette justesse des lois mêmes de la nature et de la raison. Toute comparaison cloche, dit un proverbe, et le proverbe a raison, si la comparaison ne devait tirer sa justesse que d'une similitude absolue; mais les similitudes absolues n'existent pas dans la nature: il n'existe pas dans le monde entier, dit-on, deux feuilles d'arbres qui se ressemblent au point d'être parfaitement identiques; il faut donc se contenter d'une similitude relative, et cette similitude sera juste si on la trouve dans des rapports réels. Ainsi, lorsque l'écrivain sacré dit, en parlant de Dieu : *Il s'est revêtu de la lumière comme d'un vêtement*, l'imagination ne cherche pas à compléter tous les rapports qui pourraient ne pas exister entre la lumière et un vêtement, relativement à Dieu qui n'a pas de corps, et relativement à la lumière qui est impondérable et intangible; elle s'arrête seulement à cette magnifique idée que la lumière, qui revêt toute la nature de magnificence et de beauté, est comme un voile pour la splendeur de Dieu, que la clarté créée s'étend comme une ombre sur la lumière incréée, et que le plus subtil des fluides, si la lumière est un fluide, ne doit être considéré que comme une enveloppe grossière qui cache à nos conceptions l'essence du plus pur des esprits. Voilà donc une comparaison qui cloche, si l'on veut absolument s'en tenir au proverbe, mais qui n'en satisfait pas moins l'esprit d'une manière complète. Au contraire, prenons au hasard une comparaison dans un de nos célèbres poëtes modernes qui ont imité la Bible plutôt systématiquement que savamment : j'ouvre les odes de M. Victor Hugo, et j'y lis ces paroles adressées à Dieu :

De ton éternité le temps se précipite;
Tu tiens entre tes mains le monde qui palpite,
Comme un passereau sous nos doigts.

Ici l'image étonne, mais ne satisfait pas : le temps est comparé à un fleuve dont l'éternité est la source, et ce fleuve se hâte de couler; il se précipite, probablement parce que sa source doit bientôt tarir. Mais comment pouvons-nous voir dans l'éternité une source tarissable? D'ailleurs, le temps sort-il de l'éternité? et s'il en sort, où va-t-il? Ce fleuve qui a sa source dans l'éternité, où a-t-il son lit et son embouchure? Le poëte ne nous le dit pas, et toutefois cette première image est grande et belle, comparée à celle qui suit; mais le monde comparé à un passereau qui palpite sous nos doigts, quel abus des figures! Traduisez celle-ci en style trivial, et soutenez sans rire que le monde ressemble à un pierrot; puis figurez-vous un pauvre petit oiseau palpitant de douleur et de crainte sous la grossière pression des doigts d'un enfant, qui le blessent; ses mouvements inquiets, ses efforts pour dégager ses ailes et s'envoler, et dites-nous si la main de l'enfant, ou de l'oiseleur, si vous voulez, ou même du curieux indiscret et cruel, vous donne une représentation bien juste de cette main si douce de la Providence qui nous soutient sans nous retenir,

et nous dirige sans nous presser? Dites-nous si le pauvre petit captif, palpitant et effaré, vous offre une image bien satisfaisante pour l'esprit et pour le cœur, de ce monde qui tomberait dans le néant, si Dieu cessait un seul instant de le soutenir. Cette comparaison est donc mauvaise, parce qu'elle manque de justesse, et une allégorie où l'on nous offrirait le monde sous la figure d'un oiseau captif, et Dieu sous la forme d'un oiseleur, ou d'un enfant cruel, ou d'un curieux mal avisé, ne serait comprise de personne.

Malebranche et Pascal, deux grands hommes, cependant, et d'un jugement supérieur, mais qui n'avaient jamais tourné leurs réflexions du côté de la poésie, en sont venus, sans doute par suite de lectures mal choisies en ce genre, à douter de l'existence réelle de la poésie elle-même. Malebranche comparait tous les vers imaginables à ce distique ridicule, improvisé laborieusement par lui :

Il fait en ce moment le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Pascal attribuait l'origine de la poésie à je ne sais quelle convention imaginaire d'accoupler ensemble de grands mots étonnés de ce rapprochement, comme *fatal laurier, bel astre*, et en conséquence il ne trouvait rien de si futile : qu'eût dit l'inventeur de la machine à calculer, si on lui avait démontré que la vraie belle poésie est le résultat d'une science exacte, et que ses comparaisons, ses métaphores et ses allégories sont de véritables équations? Qu'eût répondu Malebranche si on lui eût affirmé que le beau en poésie correspond exactement à ce qu'on appelle le vrai en philosophie, et que la mesure poétique obéit, comme la géométrie, aux lois du nombre et de la comparaison? Les grands poëtes sont des mathématiciens sans le savoir, car la beauté incontestable de leurs productions est le résultat de leur exactitude. Les mots sont les chiffres de la pensée, et les figures sont l'algèbre du génie. Il n'y a de beau que ce qui est vrai, et ce qui est vrai est toujours juste. La justesse en littérature, c'est l'exactitude, et l'exactitude est le propre des sciences mathématiques. Ferons-nous un sorite vicieux en concluant que le bon poëte est donc un véritable mathématicien? Notre conclusion ne serait vraie que dans un sens, celui que nous avons indiqué en appelant le poëte un mathématicien sans le savoir : car malheureusement, en effet, peu d'esprits enclins à la poésie ont en même temps du goût pour l'étude des mathématiques, peut-être parce qu'en les forçant de s'apercevoir qu'ils sont mathématiciens, on les ferait cesser d'être poëtes, et qu'ils préfèrent les jouissances d'une science dont ils devinent les beautés aux difficultés de cette même science dont les aridités les fatiguent et les découragent.

§ 4. Exemples. — *Allégories ou symbolisme de la Bible.*

Sans entrer ici dans les admirables explications des Pères, qui considèrent l'Ancien Testament tout entier comme une figure du Nouveau, nous nous bornerons à faire remarquer les grandes images du style de Moïse et des prophètes : *Dieu se lève comme un guerrier pour défendre son peuple; il plane sur Israël comme un aigle qui vole au-dessus de ses aiglons. Il lève sa main jusqu'au ciel et jure par lui-même que l'éternité est à lui. Il s'assied sur les chérubins et il vole; il marche sur l'aile des vents; les ténèbres sont la retraite où il se cache, le soleil est le pavillon de sa gloire.*

Au jugement de plusieurs docteurs en exégèse, le livre de *Job* est une longue allégorie qui a pour but d'expliquer la divine raison de la douleur (*Voy.* l'article Job). La forme dramatique de ce poëme est des plus saisissantes, et Goëthe, un des plus célèbres poëtes de l'Allemagne, en a copié le début au commencement de son drame de *Faust.*

Le *Cantique des cantiques* est aussi une allégorie, où, sous la figure du bonheur de deux époux, le prophète a représenté l'alliance intime de Dieu avec les âmes saintes.

Le livre de l'*Ecclésiaste* se termine par une série d'allégories presque énigmatiques pour représenter le temps de la vieillesse. *Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de ta jeunesse*, dit l'Ecclésiaste, *avant que vienne le temps de l'affliction et que s'approchent les années dont tu diras : Elles ne me plaisent point; avant que s'obscurcisse le soleil, et la lumière, et la lune, et les étoiles, et que les nuées ne reviennent après la pluie; quand seront ébranlés les gardiens de la maison, quand chancelleront les hommes les plus forts, quand les meunières moins nombreuses seront oisives, et quand se troubleront les regards de ceux qui voient par les fenêtres; quand on fermera les portes sur la place à cause de la faible voix du meunier; quand on se lèvera au cri de l'oiseau, et quand deviendront sourdes les filles de la poésie.*

Les hauteurs craindront, et la terreur sera sur la voie; l'amandier fleurira, la sauterelle s'engraissera, le caprier se desséchera, parce que l'homme s'en ira dans la maison de son éternité, et l'on passera en pleurant sur la place publique; avant que soit cassé le fil d'argent, et que retourne sur elle-même la bandelette dorée, et que la cruche soit brisée sur la fontaine, et que la roue se rompe sur la citerne, et que la poussière retourne dans sa terre d'où elle était venue, et que l'esprit retourne à Dieu, qui l'avait donné.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir la grâce mélancolique de ces images, ni d'en expliquer une à une les allégories. La Bible seule possède le secret de cette poésie qui saisit l'âme sans effort et s'empare de toute l'imagination, en n'employant pourtant que les images les plus simples. Anacréon lui-même eût-il trouvé quelque chose d'aussi gracieux que cette comparaison de la tête blanchissante du vieillard avec l'amandier qui fleurit, et les oreilles qui sont appelées les filles de la poésie, parce qu'elles ont été en quelque sorte allaitées et nourries de douces chansons, et toute cette peinture d'une belle saison qui s'en va, d'une maison qui se dé-

peuple, d'une ombre qui s'accroît autour d'une solitude, n'est-ce pas bien le soir de la vie avec toute la tristesse de son dernier sourire et l'épouvante de la nuit qui va suivre! Comme ce tableau termine bien l'*Ecclésiaste*, ce chant d'un cœur découragé de toutes les chimères du monde : ***Hélas! tout change, tout s'en va, tout nous abandonne. Vanité donc que la jeunesse et ses plaisirs; vanité que l'âge mûr et ses ambitions; vanité que la vieillesse et ses inutiles prévoyances; vanité de vanités, et tout est vanité, excepté d'aimer Dieu et de le servir!***

§ 5. *Allégories religieuses des anciens peuples.*

En comparant ensemble les allégories des symbolismes anciens, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* y a trouvé un tel pressentiment de nos dogmes, qu'il en est venu à supposer une révélation ancienne, complète, unique, universelle, dont les fables antiques seraient des réminiscences confuses. Mais pourquoi recourir à une conjecture au moins téméraire pour expliquer des analogies souvent arbitraires? On a dit que *Tout est dans tout*, mais c'est principalement dans le symbolisme et les allégories qu'on peut trouver tout ce qu'on veut. Tout récemment encore un savant, assez malheureux pour se croire athée, n'a-t-il pas ridiculement dépensé beaucoup d'érudition pour trouver dans tous les cultes des analogies astronomiques, analogies qu'un critique spirituel, dont nous regrettons d'ignorer le nom, a du reste également trouvées et victorieusement établies dans l'histoire de Napoléon, réfutant ainsi Dupuis par l'absurdité même de sa propre thèse, dans une petite brochure de quelques pages que tout le monde a lue, et qui portait pour titre : ***Comme quoi Napoléon n'a jamais existé.***

Les ressemblances qui peuvent exister en effet entre les fables des gentils et nos dogmes sacrés s'expliquent assez facilement par les premières dispersions des juifs parmi les nations. Qui peut d'ailleurs assigner une date précise aux documents qui nous en restent? Rome n'a-t-elle pas bouleversé tout le vieux monde, et l'Evangile n'a-t-il pas opéré dans l'immense empire de Rome une révolution universelle? Le christianisme ne s'est-il pas infiltré partout? Julien l'Apostat lui-même n'était-il pas le plagiaire du christianisme dans la folle restauration qu'il essayait des anciennes idoles de l'empire? Qui peut nous assurer si les fragments que nous possédons encore du Zend ou des Védas n'ont pas été altérés par des copistes chrétiens ou par des idolâtres qui avaient, malgré eux et en quelque sorte à leur insu, subi des influences chrétiennes? L'ancien culte de Zoroastre ne s'est-il pas confondu avec le manichéisme vers le temps de saint Augustin? Les débris des cultes profanes qui subsistent encore ne doivent-ils pas toute leur consistance à quelque levain de christianisme mal expliqué, importé par les hérésies? Les cultes héliaques n'ont-ils pas été absorbés par les différentes sectes vouées à la gnose, et les basilidiens n'avaient-ils pas emprunté aux mages leurs talismans constellés? N'est-ce pas le Christ lui-même que ces hérétiques ont eu la ridicule audace d'affubler de formes allégoriques et mythologiques sur la pierre des Abraxas? Voilà bien des questions qui peuvent faire douter de l'intégrité des anciens dogmes idolâtriques, et dont la solution expliquerait peut-être le reflet de nos vérités chrétiennes qu'on retrouve à travers les ténèbres des antiques erreurs; mais cette recherche appartient à la science archéologique plutôt qu'à la littérature, et nous n'avons dû faire ici que l'indiquer. Il en est de même des efforts tentés récemment pour retrouver la clef des écritures hiéroglyphiques, et nous avons à profiter seulement ici du résultat de ces recherches pour examiner sommairement le système d'allégories employé par les anciens Egyptiens.

Bosius, dans son livre *de triumphanti cruce*, fait remonter jusqu'à l'antique Egypte le signe adorable de la croix, parce que les images qui nous restent des divinités égyptiennes tiennent souvent à la main un signe qui ressemble à une petite croix ansée ou munie d'un anse assez semblable à un large anneau. Ce signe a été différemment expliqué par les savants : les uns y ont vu la mesure des inondations du Nil, qui était gardée avec soin d'année en année dans un des principaux temples de Memphis ou de Thèbes; d'autres y ont vu le signe hiéroglyphique des quatre points cardinaux du ciel, indiqués par les deux lignes croisées de l'écliptique et de l'équateur, et ce signe, mis dans la main des divinités favorables, représenterait la clef de la science et du ciel. Nous retrouvons en effet ce signe parmi les emblèmes mystiques des hérétiques valentiniens, et ils lui attribuent une vertu toute particulière, puisque ce fut lui qui arrêta la chute des éones hors du pléroma (*Voy.* l'article saint IRÉNÉE).

Dans les peintures qui ornent ordinairement l'enveloppe extérieure des momies, la croix ansée est l'attribut souvent répété des bons génies qui conduisent les âmes au ciel; il y a donc lieu de croire que ce signe hiéroglyphique ne se rapporte pas seulement à la mesure des débordements du Nil; mais cette discussion n'appartient pas à notre sujet; il nous semble intéressant seulement de faire remarquer que le caducée égyptien, la clef de la science et du ciel, a la forme d'une croix, comme si, par une coïncidence singulière, le signe de la rédemption avait été en quelque sorte pressenti par la science humaine dans cette terre d'Egypte qui a été le pays de la captivité pour les ancêtres du Rédempteur.

La légende d'Osiris mis à mort par le cruel Typhon offre aussi plus d'une analogie avec la passion douloureuse du fils de Dieu, mais elle ressemble davantage encore à la fable d'Uranus mutilé par Saturne : l'Egypte ne saurait donc fournir à nos recherches des allégories religieuses dignes d'un

véritable intérêt, à notre point de vue surtout. Il n'en est pas de même de l'Inde, dont les allégories sont trop poétiques et trop savantes pour ne pas arrêter l'attention de tous les studieux admirateurs du symbolisme ancien et de la poésie orientale.

Le panthéisme était, comme on sait, la doctrine favorite des anciens brames; ils la tenaient, dit-on, de leurs prédécesseurs les gymnosophistes, qui se représentaient la Divinité comme une araignée toujours présente au centre de sa toile, et devant un jour absorber de nouveau tout cet ouvrage sorti d'elle-même. L'image est exacte relativement au système, mais elle est affreuse, parce que le système est faux, et nous remarquerons toujours dans l'étude des mythologies anciennes que les fictions hideuses dénoncent toujours le côté faux des conceptions philosophiques dont elles sont l'allégorie. Selon les mêmes gymnosophistes, le monde est animé par un démon nommé Brama, créateur insubordonné de tous les êtres inférieurs, et qui, pour châtiment de sa révolte, est condamné à mourir quand finira le monde; mais on ne saurait dire, dans les traditions indiennes, où finissent les anciens souvenirs, ni où commencent les imitations et les réminiscences chrétiennes. On sait que huit siècles environ avant l'ère chrétienne, un législateur nommé Bouddha modifia profondément le dogme des premiers brahmanes; puis, comme le nom de Bouddha signifiait, parmi les Indiens, un révélateur, un homme animé de l'esprit de Dieu, leur tradition confuse mentionne plusieurs Bouddhas, dont le dernier a dû, selon toutes probabilités, paraître postérieurement à la première prédication des apôtres dans l'Inde. En effet le bouddhisme présente une parodie presque complète de nos dogmes, et même de notre hiérarchie. Il est probable que le texte des anciens Védas a été profondément altéré par des copistes de la secte du dernier Bouddha, et qu'il faut rapporter au christianisme certaines allégories qui autrement seraient complétement inexplicables. Telles sont, par exemple, les allégories, relatives aux incarnations de Vichnou, et celles-là, sous tous les rapports, méritent qu'on les étudie. Nous allons donc les exposer en abrégé, en faisant suivre chaque fable de son explication sommaire.

Paraxati, l'essence suprême, s'étant lassée de vivre seule, réfléchit sur elle-même la fécondité de son regard, et se rendit mère de trois fils, qui furent Brama le Créateur, Vichnou le réparateur, et Eswara, qu'on appelle aussi Rutrem et Shiva, le Destructeur.

Or Paraxati aima ses trois fils et résolut de se les unir inséparablement en les fécondant à leur tour par la toute-puissance de son regard. Ce regard se reposa d'abord sur les yeux de Brama, qui, en voyant combien sa mère était belle, pleura des larmes de lumière. Chacune de ces larmes devint un génie, et les Dévétas, qui sont les anges de la théologie indienne, apparurent aussitôt dans le ciel.

Cependant Brama, se sentant plein de divinité et de puissance, voulut saisir et condenser entre ses mains un des rayons de Paraxati; la lumière qu'il avait ainsi comprimée se déroula lorsqu'il ouvrit les mains, semblable à une page resplendissante. Il fit jour alors dans le ciel, et les ténèbres, retombant de leur propre poids, s'étendirent comme un lac noir sous les pieds du Créateur.

Brama alors, s'étant baissé, trempa son doigt dans les ténèbres, et avec cette encre il écrivit sur la feuille blanche de la lumière condensée, et ce qu'il écrivit avant la naissance de tous les êtres fut la loi même qui devait pourvoir à leur création et à leur conservation, et ce fut le texte primitif des Védas, écrits dans le ciel avant la naissance des choses de la main même de Brama.

Touchées par le doigt qu'il trempait dans leur ombre, les ténèbres elles-mêmes s'émurent et enfantèrent des géants informes: ce furent les démons jaloux des anges, parce que les anges sont les enfants de la lumière, tandis qu'eux ils sont les avortons monstrueux de la nuit.

Quand Brama eut fini d'écrire son livre, il le confia à la garde des Dévétas. Pendant qu'il écrivait, la terre, informe et couverte encore des vagues de l'Océan, était sortie des conflits de la nuit et du jour; Brama s'étendit sur l'immensité de la mer comme sur un lit de repos, et en méditant les secrets de la création qu'il venait d'écrire, il tomba dans un sommeil profond; les Dévétas partagèrent alors l'extase ou le repos mystérieux de leur père, et s'endormirent à leur tour. Les démons s'en aperçurent, et sortant pas à pas de leur nuit originelle, ils s'approchèrent et aperçurent le livre divin qui rayonnait sans gardiens, et ils s'entr'exhortaient à s'en emparer; mais aucun n'osait y porter la main. Un seul d'entre eux eut cette audace; il prit le livre et se précipita dans la mer; puis il cacha son larcin dans une coquille au fond de l'Océan, et se coucha dessus. Lorsque Brama et les Dévétas s'éveillèrent, ils furent surpris de se trouver dans les ténèbres, et ils se levèrent en tâtonnant comme s'ils eussent été aveugles; mais, ne trouvant plus les Védas à leur place, ils comprirent l'attentat des mauvais génies, et poussèrent un cri de détresse et d'épouvante, qui parvint aux oreilles de Paraxati. Paraxati alors regarda Vichnou, le second de ses fils, et lui inspira le désir de rendre la lumière à Brama et les Védas aux bons génies; il inventa donc et prit une forme convenable pour plonger au fond de la mer, se couvrit d'écailles, s'arma de nageoires, et fendit enfin la profondeur des eaux sous la figure d'un gigantesque poisson. Le démon ravisseur, qui se croyait en sûreté au fond de la mer, fut surpris à son tour pendant son sommeil; Vichnou lui sépara la tête des épaules, brisa la coquille, reprit les Védas et revint triomphant à la

vue du ciel; la lumière alors s'épanouit comme une fleur sur la surface des eaux, et Brama ayant recouvré la vue, consulta le livre sacré que lui-même avait écrit, et continua de méditer sur le grand ouvrage du monde; mais il ne s'endormit plus, et enjoignit aux Dévétas de veiller continuellement, ce qui les fit appeler les vigilants du ciel.

Cependant les eaux que Vichnou avait traversées se peuplèrent de formes semblables à celle qu'il avait prise pour reconquérir les Védas, et c'est ainsi que les poissons furent créés. En eux se révéla la première forme vivante du monde matériel, et la mer s'enorgueillit d'avoir été visitée la première. Or tel est le commencement et la première des incarnations de Vichnou.

Quelque singulière que soit cette fable, on ne peut lui refuser le mérite de la poésie merveilleuse, et parfois de la plus ingénieuse allégorie. Il est difficile aussi de ne pas y reconnaître les emprunts faits à nos livres saints, le dogme de la Trinité mal compris et défiguré par l'histoire de Paraxati et de ses trois fils. On sent que la poésie a essayé de se substituer au mystère.

Ce livre, écrit sur une page de lumière par un doigt divin qui se trempe dans les ténèbres, est une belle allégorie; la naissance des anges et des démons est expliquée par des figures poétiques que Milton n'eût pas dédaignées; enfin les combats du bien et du mal commençant à l'origine même des êtres, et le réparateur essayant successivement lui-même les formes qu'il vient donner à la création que médite toujours Brama, sont de belles et poétiques images : on croit lire une imitation de la Bible dans le style fantastique des *Mille et une Nuits*. L'imitateur n'a pas même pris la peine de bien déguiser ses larcins, et Brama, couché sur la mer et méditant la création, rappelle trop bien ce beau texte de Moïse : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*, pour n'en être pas la copie. Du reste, les fables suivantes ne nous laisseront aucun doute à cet égard.

Voici maintenant la seconde légende des incarnations de Vichnou.

Orgueilleuse d'avoir été peuplée la première, la mer s'enfla et envahit le ciel : dans son débordement, elle entraîna les sept modèles sacrés que Brama avait formés d'avance pour être les types de toutes les choses créées; puis elle les engloutit au fond de ses abîmes. Brama alors, pour châtier la mer, fit sortir de la terre une montagne d'or, et ayant entrelacé autour des flancs de cette montagne les mille nœuds du serpent Scissia (celui qui roule toujours sur lui-même en se mordant la queue), il en fit un gigantesque marteau dont il se servit pour battre la mer.

C'est alors que de l'écume des flots sortit la vierge Remba, le type le plus parfait de la beauté créée, et le plus doux de tous les rêves de Brama. Le père tressaillit à l'aspect de sa fille, et laissa échapper de sa main le serpent Scissia et la montagne d'or; en tombant de la main de Brama, la montagne allait briser le monde, lorsque Vichnou, toujours attentif aux défaillances de son frère, prit la forme d'une tortue et interposa sa dure carapace entre la terre et le marteau qui menaçait de l'écraser. La création prit alors sa seconde forme, et l'armée des animaux qui marchent couverts d'une cuirasse couvrit les rivages de la mer.

Or, au moment de la défaillance de Brama, le serpent Scissia, entraîné par le poids de la montagne d'or, éprouva en même temps une violente pression et une grande terreur; il vomit alors un venin qui eût empoisonné la création naissante, si Eswara ou Shiva ne s'était dévoué à avaler lui-même le poison qui menaçait toute la nature. Ce poison était si violent, que la divinité même d'Eswara ne put le préserver d'une sorte d'agonie, et lorsque les brames et les dévots de l'Inde se macèrent par des jeûnes prolongés, ils le font pour compatir aux souffrances d'Eswara. Voici le côté le plus sérieux et le plus poétique de cette fable.

Mais la tradition populaire a complétement défiguré ce récit allégorique, ou peut-être la tradition est-elle plus ancienne que l'allégorie qui eût en ce cas été accommodée au génie de la tradition. Voici maintenant la version vulgaire avec tout ce qu'elle a de burlesque.

Il existe quelque part une mer de lait; or, comme les dieux aiment le beurre, ils convinrent un jour entre eux d'aller battre la crême de la mer de lait et de se procurer ainsi leur régal favori. Mais comment s'y prendre pour une semblable opération? Ils songèrent à la montagne d'or : on la déracina; mais comment la prendre? Elle glissait entre leurs mains, il fallait un câble monstre pour l'attacher, et ils s'adressèrent aux démons, les priant de leur prêter le serpent infernal qui fait sept fois le tour du monde, bien sûrs qu'il leur suffirait pour assujettir solidement et bien manœuvrer leur montagne.

Tout en consentant de bonne ou de mauvaise grâce à prêter leur serpent, les démons prirent l'éveil, et comme ils ne sont pas moins friands de beurre frais que les dieux, ils résolurent de surveiller secrètement l'opération, et s'invitèrent eux-mêmes à la fête.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les bords de la mer de lait, les dieux étaient déjà à l'œuvre. Partagés en deux groupes, ils tenaient les uns la tête, les autres la queue du serpent, et battaient la crême en cadence. Les démons se léchaient les lèvres, mais ils n'osèrent pas s'approcher sous leurs figures infernales; c'est pourquoi, usant du pouvoir qu'ils avaient apparemment de prendre la forme des dieux, ils vinrent du côté de la tête du serpent, et dirent aux dieux qui se trouvaient là que leur poste étant le plus fatigant, ils venaient pour les relever; les dieux les crurent et firent le tour de la montagne pour aller de l'autre côté, où ils furent bien surpris de retrouver leurs confrères et d'apprendre qu'on ne leur avait

envoyé personne. Pendant ce voyage et ce pourparler, les démons attiraient à eux et dévoraient tout le beurre nouvellement fait, et comme ils voulaient dépêcher la besogne, ils serrèrent avec tant de force le cou du serpent que celui-ci se prit à vomir et leur échappa ; la montagne d'or alors tomba toute d'un côté, et ici revient l'histoire de l'incarnation de Vichnou sous la forme d'une tortue.

Nous avons rapporté cette seconde version pour constater la dégénérescence des allégories religieuses et philosophiques des infidèles, et comment, de simples fictions poétiques qu'elles pouvaient être d'abord, elles se changent en contes absurdes et en fables sans dignité. Revenons au premier récit.

Ici encore le plagiat est évident; mais combien l'imitateur reste au-dessous de son modèle! Brama châtiant l'Océan à grands coups de montagne n'est qu'un Xercès monté aux proportions de Gargantua. Comparez à cette pénible et ridicule image la majesté de nos livres saints, lorsqu'ils nous représentent l'Eternel traçant une ligne sur le sable avec son doigt et disant à la mer : *Tu viendras jusqu'ici : ici tu briseras l'orgueil de tes vagues.*

La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage,
Qu'elle épouvante de son bruit;
Un grain de sable la divise,
L'onde approche, le flot se brise,
Reconnaît son maître et s'enfuit.

Ces vers de Lefranc de Pompignan, quelque beaux qu'ils puissent être, sont une bien faible paraphrase de la magnifique simplicité du texte.

On peut remarquer dans la seconde incarnation de Vichnou l'or et le serpent employés comme instruments de châtiment et emblèmes de colère; le dieu vengeur désarmé par la vue de la femme sans tache, et le dieu réparateur s'interposant entre le monde et la colère divine; le fiel du serpent absorbé par la divinité même, et lui causant une défaillance. Qui pourra méconnaître ici une imitation de nos dogmes d'autant plus visible qu'elle est plus maladroite? L'idée du Réparateur donnant lui-même au Créateur les types des formes animées, et venant en quelque sorte les essayer lui-même, n'est pas sans une certaine ombre de grandeur, et paraît être une réminiscence mal expliquée de l'action du Verbe dans l'œuvre des six jours; mais dans la parodie indienne, à quoi cette intervention constante de Vichnou réduit-elle Brama? pauvre créateur toujours arrêté et toujours secondé dans son œuvre! Un brame nous répondrait peut-être que Brama n'est que le génie de la nature; mais alors pourquoi en faites-vous une personne et même la première personne de votre Trimourti? Peu nous importe, au surplus, et la question littéraire n'est pas là.

La troisième incarnation sera moins longue à raconter que la précédente : Un génie, pour essayer ses forces, prit la terre dans ses mains, et l'ayant pétrie, resserrée et arrondie comme une boule, il la lança dans le fond du *Patalam*, qui est le creux de l'abîme. Vichnou, transformé en sanglier, fouilla l'abîme avec ses défenses, attaqua et vainquit le ravisseur du monde, puis rapporta la terre dans les régions du jour.

Tout ce qu'il y a de remarquable dans cette nouvelle fable, c'est premièrement l'intervention d'un génie révolté pour donner au monde sa dernière forme ; puis le progrès de la création des êtres animés, et le sanglier pris pour type de la création dans les races antérieures à l'homme. Les mammouth, les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, ces animaux aux formes dures, couverts de cuirasses et armés de dents tranchantes, semblent avoir été les premiers pionniers du globe, et avoir reçu pour mission le défrichement de la terre inculte. Le sanglier appartient au type primitif de toutes ces races en partie disparues; il se retranche encore dans les endroits incultes, dans les fourrés de broussailles près des marais, en souvenir peut-être de son antique royauté, et défend intrépidement encore sa solitude et son indépendance. Malheureusement pour lui, tous les chasseurs du monde ne se piquent pas d'être dévots à la troisième incarnation de Vichnou.

La quatrième incarnation est tout un conte de fées qui ne saurait manquer d'amuser les petits enfants.

Il était une fois un génie d'une grandeur et d'une force prodigieuses. Les vieux brames prétendent qu'il se nommait *Hirrenkessep*, mot gigantesque aussi et d'une monstrueuse apparence. Ce génie était parvenu, comme nous l'avons dit précédemment, à rouler la terre dans ses mains, et, se voyant si fort, il se révolta contre Brama. Ayant été blessé par Vichnou dans la lutte qui s'ensuivit, il fit pénitence pendant douze ans, puis Brama lui pardonna, parce que le géant lui avait rendu service en desséchant et en arrondissant la terre. Il voulut même le récompenser, et pour le mettre à même de conquérir l'immortalité, il lui promit que personne ne pourrait le tuer, ni par le fer ni par le feu, ni de jour ni de nuit, ni chez lui ni hors de chez lui (car les Dévétas et les génies s'étaient bâti des maisons, avaient des épouses et des enfants, et formaient des sociétés qui furent plus tard le type des sociétés humaines). Le géant alors se crut un dieu, et voulut se faire adorer ; il imposa sa domination aux génies et persécuta les anges. Vichnou sentit alors la nécessité de le combattre encore une fois ; cependant, en considération des bontés de Brama pour ce rebelle, il voulut essayer d'abord de le ramener par la grâce des bons exemples, et il lui envoya un fils plein de piété, qui fut l'admiration et l'amour du ciel. Cet enfant, dont la douceur égalait la beauté, passait sa vie en prières et n'adorait que le Dieu suprême. Hirrenkessep en fut irrité, et, au lieu de rentrer

en lui-même, il défendit sous peine de mort à son fils d'adresser à d'autres dieux que lui ses hommages et ses prières. L'enfant désobéit courageusement, et son père l'ayant surpris dans ses prières accoutumées, saisit une massue de fer et le poursuivit pour le tuer. C'était à l'heure du crépuscule, et il ne faisait précisément ni jour ni nuit : l'enfant était prosterné sur le seuil du temple qui servait de demeure au génie, lequel se trouvait par conséquent en ce moment n'être ni chez lui ni hors de chez lui. Il frappa, l'enfant esquiva le coup, et la massue, portant sur une des colonnes du temple, la fendit depuis le haut jusqu'en bas ; de cette ouverture sortit un monstre ayant les griffes et la tête d'un lion, les flancs et les cornes d'un taureau, la queue d'un serpent et les ailes d'un aigle. C'était Vichnou qui s'était ainsi transformé pour punir les crimes du génie ; il se jeta sur lui et le tua. Ainsi le fils pieux fut délivré de la fureur de son mauvais père, et Hirrenkessep périt sans avoir été tué ni par le fer ni par le feu, ni le jour ni la nuit, ni dedans sa maison ni hors de sa maison, et la forme qu'avait revêtue Vichnou devint le type d'une nouvelle création d'animaux.

Remarquons dans cette nouvelle incarnation de Vichnou cette synthèse ébauchée dont les anciens faisaient la figure allégorique de l'homme et de tout l'univers. Le monstre qui tue Hirrenkessep est un sphinx à tête de lion, parce que le type humain n'ayant pas encore paru, c'est le visage du lion qui est encore le plus royal de toute la nature animée. Le fils d'Hirrenkessep, délivré de la fureur de son père, consacra son existence au culte de Brama, qui lui donna l'immortalité et le fit présider à la naissance des âmes ; car Brama était alors dans le travail de son dernier et de son plus grand enfantement ; il s'était renfermé dans le ciel créé, comme dans un œuf mystérieux, et bientôt les hommes sortirent de lui par une génération inexplicable. Les uns sortirent de son front, d'autres de sa poitrine, d'autres de ses mains, d'autres enfin de ses pieds, et ce fut l'origine des castes et de l'inégalité dans la société indienne.

Enfin l'homme est mis au monde, et nous ne verrons plus Vichnou s'incarner dans les animaux. Ici les allégories de l'hiérophante bouddhiste vont prendre un caractère nouveau de poésie et de grandeur.

La légende suivante est la plus remarquable de toutes, et l'on pourrait en recommander la lecture à plus d'un sectateur des utopies modernes.

Au commencement du monde, la terre n'appartenait à personne, et ses fruits étaient en commun. Cette abondance produisit la paresse, personne ne voulant se donner la peine de cueillir même les fruits nécessaires à sa subsistance, et se reposant volontiers de ce soin sur les autres. Le résultat de cette paresse fut l'égoïsme, et, par une conséquence inévitable, l'égoïsme produisit l'isolement. Dans l'isolement de l'égoïsme, les hommes oublièrent Dieu, et l'impiété parut dans le monde. *Brama eut alors pitié des hommes et leur envoya la misère*, pour les avertir de leur faute et les tirer de leur torpeur. La misère fit naître tous les crimes, et les hommes épouvantés se rapprochèrent les uns des autres pour aviser aux moyens de se défendre mutuellement contre la misère et toute son horrible lignée ; toutefois, comme leur réunion s'était faite par crainte plutôt que par amour, et qu'ils ne se fiaient plus les uns aux autres, ils résolurent de se donner un chef qui fût à la fois le maître et le protecteur de tous, et choisirent celui d'entre eux qu'ils crurent le plus fort et le plus sage. C'est ainsi que la royauté prit naissance dans le monde, et le premier roi s'appelait Mavady.

Vichnou pensa alors qu'il ne devait pas laisser le pouvoir royal se substituer au pouvoir divin, et résolut d'instituer une religion sur la terre. Il prit donc la forme d'un brame, et se présenta devant le roi Mavady : Que veux-tu ? lui dit ce prince — Si tu es vraiment le maître du monde, lui dit le prétendu brame, accorde-moi seulement assez de terre pour que je puisse y poser mes deux pieds. — Je te l'accorde, dit inconsidérément le roi. — C'est bien, dit Vichnou ; mais verse-moi de l'eau dans la main, afin que par cette cérémonie, qui est la forme du serment, ta donation soit confirmée. Alors la femme de Mavady, qui était présente, fut saisie de crainte et comprit instinctivement que cette figure de brame cachait quelque ennemi terrible, et ce serment qu'on demandait au roi, quelque suprême danger. Elle fit donc tous ses efforts pour empêcher Mavady d'accomplir la cérémonie du serment ; mais comme toutes les femmes qui ont le malheur d'avoir trop raison, la reine se rendit importune et ne fut point écoutée : Mavady versa l'eau dans la main de Vichnou, et voilà le faux brame qui grandit à vue d'œil, qui grandit au delà de toute mesure, qui grandit d'une manière inouïe et épouvantable. Déjà un seul de ses pieds couvre la surface du monde, et il tient l'autre levé en demandant au roi d'une voix terrible l'exécution de sa promesse..... Le roi comprit sa faute, et présenta sa tête ; Vichnou l'épargna et ne voulut point l'écraser, mais il le précipita avec sa femme dans les enfers, où ils reçurent en dédommagement la souveraineté des ombres.

Cette histoire allégorique de l'apparition du bramanisme dans le monde n'est pas sans poésie et sans profondeur. Les empiétements de la religion sur l'Etat y sont figurés d'une manière assez saisissante, et le cercle vicieux des abus de la liberté enfantant les abus du despotisme s'y montre tracé d'une main habile. Le sacerdoce des brahmanes est donc, suivant l'auteur de cette mythologie, le plus ancien du monde, et ne devait aspirer à rien moins qu'à la domination universelle ; mais on peut entrevoir que le poëte n'est pas de l'avis des brahmanes, et le malheur de Mavady, qu'il raconte pour l'instruction des rois, n'est point de nature à

engager aucun prince dans le chemin de l'enfer à la suite du premier des rois. L'histoire du communisme primitif et de ses suites désastreuses est faite avec beaucoup de sagacité, et semblerait empruntée à la polémique de notre époque.

Voici maintenant une autre légende d'un mysticisme encore plus profond.

Les pâtres de Jocalam avaient pour chefs deux vénérables époux bramines, dont le désir le plus ardent avait été d'avoir un fils. Ils se nommaient Dévéki et Vassoudéva. Personne ne les surpassait en piété, et pourtant, malgré leurs prières ardentes, ils avaient vieilli dans la stérilité et se sentaient près de mourir sans que le plus ardent de leurs vœux fût satisfait. Vichnou fut touché de leurs larmes, il prit la figure d'un enfant de la plus merveilleuse beauté, et vint consoler les deux vieillards en leur promettant que d'eux naîtraient trois enfants dont le dernier aurait sa ressemblance, ou pour mieux dire serait lui-même. Les deux époux crurent à la parole de Vichnou, et s'endormirent en paix dans la mort; mais leur mort ne fut point stérile, comme avait été leur vie; car plus tard ils durent renaître pour s'unir encore, et ils mirent au monde un enfant-dieu semblable à celui de leur vision. Cet enfant fut Vichnou lui-même incarné dans le bel enfant dont il avait pris précédemment la figure, et qui plus tard fut adoré sous le nom de Chrisna.

Ici l'on ne peut méconnaître, sous les noms de Dévéki et de Vassoudéva, Abraham et son épouse Sara, si longtemps stérile. Cette incarnation de Vichnou dans une promesse, si nous pouvons parler ainsi, représente la grande époque judaïque que l'hiérophante indien ne manque pas de subordonner à la période bramanique, pour en faire seulement le second grand culte du monde, afin, sans doute, de donner le change sur les nombreux emprunts qu'il n'a pas craint de faire aux livres sacrés des Hébreux.

Des réminiscences bibliques nous passons encore une fois à des contes de fées dignes de figurer à côté des *Mille et une Nuits*. L'empire de Nabuchodonosor, sphinx métallique aux pieds d'argile, puis la puissance divine sur la terre abandonnée en apparence aux conquérants qui établissent leur droit par l'épée, puis enfin l'intelligence venant au secours des faibles et la ruse triomphant de la force dans ces combats où plusieurs grands empires se disputent le monde, tel était le tableau qu'il fallait retracer avec les couleurs conventionnelles de l'allégorie et de la fable. Or voici ce que nous raconte le légendaire :

Le bramine Ravana ornait tous les jours l'autel du dieu Ixora de cent fleurs nouvellement cueillies; or le dieu voulant l'éprouver déroba un jour lui-même et cacha une de ces fleurs; puis il se plaignit à Ravana, et l'accusa de négligence et d'infidélité. Ravana compte les fleurs, et voyant qu'en effet il en manque une, il ne trouve rien de mieux à faire, pour expier ce qu'il regarde comme son crime involontaire, que de s'arracher un œil et de l'offrir à Ixora au lieu de la fleur oubliée. Ixora ne le laissa pas accomplir cet affreux sacrifice, et pour le récompenser de son zèle, il lui donna l'empire du monde. Ravana, pour mieux gouverner, demanda vingt bras et dix têtes; cette faveur lui fut encore accordée. Alors, croyant tout pouvoir, Ravana osa vouloir le mal; il se fit l'oppresseur du monde qu'il devait rendre heureux, et de toutes parts les plaintes des hommes s'élevèrent contre son empire. Vichnou lui-même ne pouvait cependant pas rétracter les dons d'Ixora; il s'incarna alors pour la septième fois, prit la forme d'un guerrier nommé Ram, et vint attaquer Ravana. Celui-ci, après avoir essayé de résister, sentant qu'il avait affaire à un ennemi plus fort que lui, se changea en cerf et prit la fuite; Ram banda son arc et perça le cerf d'une flèche; mais déjà l'âme de Ravana s'était cachée dans le corps d'un faquir. Vichnou perdait toute sa force devant ce corps consacré par la pénitence, et Ravana continuait de vivre en paix dans son empire, lorsque le singe Hannhmann, l'esprit de souplesse et de ruse, se fit l'auxiliaire de Ram, et vint tendre des piéges à Ravana; il le harcela longtemps et le réduisit au désespoir; alors lui-même, feignant d'être fatigué d'une guerre qui tirait en longueur, vint se rendre au prétendu faquir, et sembla vouloir mériter son amitié en lui confiant ses secrets. C'était dans sa queue, disait-il, que résidaient toute son agilité et toute sa force, et cette agilité et cette force ne pouvaient être détruites que par le feu. Ravana le crut, et se prit au piége de sa propre perfidie; car un jour que, sur la foi des traités, le singe dormait ou faisait semblant de dormir, le faux faquir s'approcha doucement et lui mit le feu à la queue. Hannhmann alors s'éveille en sursaut, pousse des cris affreux et s enfuit en laissant après lui une longue traînée de flammes; il court à travers les moissons, s'enfonce dans les bois, et partout des tourbillons de flamme et de fumée signalent son passage. Lorsqu'il s'arrêta, toutes les richesses du pays de Ravana étaient en cendres. Ravana se tua de désespoir; mais Ram continua sa guerre contre les ennemis des dieux, et couvrit toute la terre de ses exploits.

Ram est la figure des siècles guerriers qui précédèrent la venue du Christ. Ce sont les périodes grecque et romaine symbolisées par les travaux d'Hercule. On trouve dans la légende de l'Hercule indien quelques réminiscences de l'histoire de Samson, qui est l'Hercule véritable de la tradition judaïque. Ce sont, on n'en saurait douter, des tendances au syncrétisme et à la synthèse dont l'heure n'était pas encore arrivée. Au surplus, les légendes indiennes ne tarissent pas sur les exploits et les transformations de Ram; car en lui le symbolisme s'unit à l'histoire, et les traditions semblent se croiser.

Enfin nous arrivons à la huitième incarnation et à la légende de Chrisna.

Un raja (on nommait ainsi les roitelets de l'Inde), ayant été prévenu qu'il serait détrôné par le huitième fils de sa sœur, fit égorger successivement les sept premiers fils qu'elle mit au monde; puis, lorsqu'elle fut grosse de son huitième fils, il plaça un âne près du lit de sa sœur, en ordonnant à cet animal de braire lorsqu'elle accoucherait. Mais la vigilance de cette étrange sentinelle fut mise en défaut par le courage de la jeune mère : elle étouffa ses cris, et son enfant, intelligent en naissant, retint aussi ses vagissements, en sorte que la mère et le nouveau-né eurent le temps de s'enfuir tandis qu'on substituait une fille au garçon qui était venu au monde; aux cris de cette petite fille, l'âne se mit à braire, le raja accourut, prit l'enfant avec fureur et la jeta en l'air pour la recevoir sur la pointe de sa lance; mais la petite fille, au lieu de retomber, s'éleva dans les airs, aux yeux du tyran étonné, et lui prédit le châtiment de ses crimes. Cependant Vichnou, incarné dans Chrisna, fuyait dans les bras de sa mère, guidé par le serpent sacré, qui symbolise l'éternité dans le ciel. Il passait les fleuves, dont l'eau se retirait à l'approche de la famille protégée du ciel; tous les obstacles s'aplanissaient devant lui, et les monstres envoyés pour le dévorer expiraient ou se soumettaient devant les pieds de sa mère. Pendant sa vie il consola les affligés, visita les pauvres, châtia les méchants et humilia le front des superbes; puis il descendit aux enfers, où il lutta contre le serpent infernal, qu'il vainquit et qu'il terrassa. Enfin il fut enlevé au ciel. On célèbre sa fête dans le signe de la Vierge, le huitième jour du mois d'août.

Il est clair que cette légende est empruntée à quelque Evangile apocryphe rêvé par un des anciens hérésiarques; toutes les traditions évangéliques s'y retrouvent, bien que confuses et altérées, depuis le massacre des innocents jusqu'à la descente de Notre-Seigneur aux enfers. Chrisna est donc évidemment la figure de Jésus-Christ, et la huitième incarnation se rapporte à la période chrétienne. Enfin après Chrisna vient Bouddha, le médiateur par excellence, neuvième incarnation de Vichnou, et celui dont la loi doit durer jusqu'à la fin du monde. Bouddha n'a ni père ni mère parmi les enfants des hommes; lui-même n'appartient pas à la nature corporelle, et lorsqu'il agit, c'est d'une manière ineffable et invisible. C'est à Bouddha que la révélation s'arrête, et Vichnou ne doit plus s'incarner avant la fin des temps; alors il descendra du ciel sous sa propre figure, et sera monté sur un cheval blanc dont le pied droit de devant sera levé et immobile. A un signal de Vichnou, ce pied levé s'abaissera, frappera le monde, et le monde sera brisé.

Il a paru, c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé,

a dit Gilbert dans son *Ode sur le jugement dernier*, sans se douter peut-être qu'il imitait la fable de la dixième incarnation, et qu'il attribuait à Dieu même l'œuvre du cheval blanc de Vichnou.

On peut voir dans l'Apocalypse le Verbe divin descendre du ciel pour ses derniers combats, monté sur un cheval blanc. L'imitation est donc complète, et toute cette mythologie des dix incarnations ne peut être composée que d'après le système de quelque hérésiarque de la catégorie des gnostiques; c'est un monument curieux de littérature orientale et de symbolisme panthéistique. Les nombres mêmes employés dans cette synthèse hiéroglyphique sont mystérieux et significatifs; les formes d'animaux sont au nombre de quatre, comme dans l'Apocalypse, et le nombre 6 se trouve être celui des incarnations humaines. — On sait que, selon la Genèse, l'homme fut créé le sixième jour, et que, d'après saint Jean, le 6 figuré trois fois en se multipliant deux fois par dix, est appelé le nombre de l'homme, *numerus enim hominis est*. — Le nombre 9, qui est attribué à Bouddha, est le ternaire multiplié par lui-même, et représente la Divinité dans toute sa puissance. Mais, nous le répétons, tout ce symbolisme appartient à la gnose chrétienne, et l'auteur bouddhiste des dix incarnations de Vichnou prétendait écrire en allégories l'histoire entière de la création et du monde, dont il arrêtait la perfection au règne spirituel de Bouddha, comme les musulmans prétendent que la révélation n'a été complète que dans le livre de Mahomet.

L'ordre suivi par le légendaire démontre assez d'ailleurs que ces fables ne sauraient être de l'école de ce Bouddha dont on fait remonter l'existence à huit siècles environ avant l'ère chrétienne. On sent, à travers tout ce poëme en dix chants que nous venons d'analyser, l'esprit de système, le panthéisme mystique et les calculs de l'école d'Alexandrie. Par qui tout cela a-t-il été importé dans l'Inde? Ce n'est pas ce qu'il nous importe de savoir; mais il nous paraît démontré par des preuves intrinsèques au document lui-même, qu'on ne saurait en faire remonter l'origine plus haut que le III[e] siècle de l'ère chrétienne.

Les allégories de la mythologie grecque sont trop connues et s'éloignent trop de notre sujet pour que nous ayons à nous en occuper ici : ces allégories ont été longtemps une source inépuisable d'inspirations pour la littérature profane, qui est l'opposé de la nôtre; elles ont d'ailleurs pour objets les joies sensuelles et les passions humaines; mais déjà même dans la littérature profane le règne de la mythologie grecque est passé. (*Voy.* POÉSIE.)

Nous ne dirons rien de la religion de Numa, ni des divinités de cette Rome où deux augures ne pouvaient se regarder sans rire : nous nous hâtons d'arriver à ce livre qui a changé la face du monde, en renouvelant toutes les idées et toutes les formes, même littéraires; mais nous ferons de la littérature évangélique le sujet d'un article à part. (*Voy.* EVANGILE.) Nous suivons la religion nais-

sante à travers l'ombre des catacombes; alors les miracles abondaient en même temps que les dangers, et la persécution forçait les premiers chrétiens à une sorte d'ésotérisme. Il était défendu de divulguer aux infidèles le secret des saintes assemblées et le mystère des sacrements; les images, à cette époque, étaient rares, et la poésie se cachait dans les cœurs; mais ce n'était plus une poésie de fictions, c'était la vérité éternelle empruntant quelques voiles aux paroles mêmes des Écritures. Les psaumes contenaient toutes les aspirations, tous les élans de la société nouvelle, et la Bible était à leurs yeux la plus sublime des épopées. Les maîtres de cette science s'intitulaient eux-mêmes *ignorants dans l'art de bien dire*, et si tant d'éloquence jaillit dans les discours des disciples du Crucifié, c'est que parmi eux se trouvent des hommes simples qui souffrent et qui aiment, mais pas un rhéteur. L'art de bien dire, à Rome, en était venu jusqu'à paralyser la précieuse faculté de bien sentir. D'ailleurs la superbe esclave des empereurs n'avait pas de mots dans sa langue pour parler d'humilité, d'abnégation, d'amour des souffrances, de fraternité et de sacrifice. Pour créer des noms à de pareilles choses, il fallait des parleurs barbares; tout le vieux monde devait se taire devant les conquérants pacifiques de l'armée du Verbe: *Et siluit terra in conspectu ejus.*

Dans ce temps-là, il y avait assez de poésie dans le sentiment des choses pour qu'on fût dispensé d'en écrire. Quels siècles que ceux des martyrs! Alors, dès leur plus tendre enfance, les chrétiens n'avaient devant les yeux que deux choses, le supplice et le ciel. Pour eux le monde lui-même n'était qu'une allégorie figurant les fins dernières; devant toutes les imaginations toubillonnaient, claires comme la foudre, les menaçantes images de la prophétie de saint Jean, qui devait être alors le livre de l'initiation des vrais gnostiques; car nous voyons, dans saint Irénée, que le nom de gnostique (initié), usurpé par les hérétiques, n'appartenait qu'au vrai fidèle instruit des mystères de la foi. Les peintures chrétiennes des catacombes, représentent souvent la femme vêtue de blanc, couleur du soleil, et levant les bras pour prier: on y voit aussi un homme englouti par un monstrueux dragon à deux têtes, et sortant vivant d'une de ses gueules, après être entré vivant par l'autre: symbole emprunté à l'histoire de Jonas, et qui représente la mort forcée de rendre à Dieu ses martyrs sans qu'il leur manque un cheveu de leur tête. — Souvent un homme, vêtu aussi de la robe blanche des nouveaux baptisés, paraît sortir d'un coffre ouvert: nouvel emblème de délivrance qui devait rendre la mort désirable. Le cerf, souvent répété dans les mêmes peintures, représente le désir de l'âme qui se précipite vers Dieu, comme le cerf altéré vers les fontaines.

C'est à cette époque qu'il faut placer le commencement de la poésie des légendaires et d'un nouvel ordre d'allégories qui vient combattre et renverser les attributs de l'ancienne mythologie. Le martyrisme, cette sublime chevalerie chrétienne par laquelle un seul homme, une faible femme et un enfant délicat et timide, osaient affronter, combattre et vaincre la puissance gigantesque de l'empire, cette chevalerie, disons-nous, s'il nous est permis d'anticiper ainsi sur l'origine historique des mots, eut aussi ses poëtes et ses romanciers. La légende de saint Christophe est la plus belle et la plus ingénieuse allégorie que nous connaissions du progrès de l'humanité à cette époque. Le sens profond de cette légende, qui renfermait en quelque sorte tout le secret du génie chrétien, n'était déjà plus compris au moyen âge, mais on répétait encore cet adage traditionnel :

Chrystophorum videas, postea tutus abi :

« Tâchez seulement de voir le Chrystophore, puis marchez sans rien craindre. » *Voir* signifiait comprendre, et ce n'étaient pas les statues gigantesques du symbole qui pouvaient en donner l'intelligence. Cette légende n'est pas si universellement connue maintenant, qu'il ne soit pas nécessaire de la donner ici : nous aurons assez d'autres richesses pour remplir l'article spécial des légendes (*Voy.* LÉGENDES) : nous nous ferons un plaisir de citer et d'analyser dans le récit les vers naïfs d'un conteur du moyen âge.

La légende du grand saint Christophe.

Chrystophorum videas, postea tutus abi.

Qui voit saint Chrystophe en passant
(Je dis son image bénite),
Onc ne mourra de mort subite,
Tant sur le diable il est puissant.
Vous direz, d'après sa légende,
Que, bien qu'il fût un grand géant,
La Providence, en le créant,
S'était montrée encore plus grande.

Chrystophorus était païen
De naissance, et chananéen,
Grand de plus de douze coudées;
La première de ses idées
Fut de chercher le plus grand Roi
Et de se soumettre à sa loi,
Mais le plus grand qui fût au monde :
Plus tard vous saurez la seconde.

Or il était en ce temps-là
Un prince dont la gloire alla
D'un bout à l'autre de la terre :
Riche en paix, terrible à la guerre.
Chrystophe se fit son vassal,
Puis il devint son commensal
Pour l'avoir, dans une bataille,
Bien servi par sa grande taille.

Or il advint qu'un certain jour,
Le roi traita toute sa cour.
A sa droite il mit saint Chrystophe,
Bien vêtu d'une riche étoffe;
Puis les vins exquis de couler,
Et le hanap de circuler :
Au dessert ménestrels entrèrent,
Et leur ballade commencèrent,

Dont l'une était d'un diablotin
Qui parlait bien grec et latin :
Or, chaque fois que le bon sire
(C'est le grand roi que je veux dire)
Entendait prononcer le nom
De notre ennemi le démon,
Il se signait pour assurance
De n'être pas en sa puissance.
Or le sire Chrystophorus,
Qui lors se nommait Réprobus,
Car de son front le saint baptême
N'avait pas lavé l'anathème,
Chrystophorus donc dit au roi :
Qu'est ce signe, expliquez-le-moi;
Et comme d'abord le bon sire
Se défendait de le lui dire :
Si vous ne vous expliquez pas,
Je vais vous quitter de ce pas,
Dit Réprobus, qui de la chose
Suspectait à bon droit la cause.
— Puisque vous voulez le savoir,
Dit le roi, c'est le diable noir
Qu'on nomme, et je fais de la sorte
Pour empêcher qu'il ne m'emporte.
— Il est donc plus puissant que vous,
Dit Chrystophe; — il faut, entre nous,
Que j'en convienne, dit le sire.
Or bien, je quitte votre empire,
Car en vous servant j'ai voulu
Servir un monarque absolu :
Je passe au service du diable.
Ce disant, il quitta la table,
Laissant tous les gens ébahis,
Et s'en alla par le pays.

On voit par ce commencement que le versificateur gothique a tout bonnement habillé les hommes et les choses à la mode de son temps, avec ses ménestrels et son roi qui se signe en entendant parler du diable, et cela avant que le christianisme fût connu, comme on le verra par la suite de la légende. Dans l'allégorie ancienne, qui remonte sans doute aux premiers siècles, on devait dire qu'au milieu du banquet royal le prince, effrayé d'un mauvais présage, fit conjurer les divinités infernales; de là, les questions et la fuite du géant Réprobus. Mais revenons à son histoire.

Voici qu'en un lieu très-sauvage
Il voit venir sur son passage
Des soldats noirs comme la nuit,
Qui sonnaient leur trompe à grand bruit,
Précédant la marche hautaine
D'un fort insolent capitaine :
— Que cherches-tu donc par ici?
— Le diable. — En ce cas, me voici.
Car c'était le diable en personne.
. . . .

Réprobus lui demande s'il est le plus grand monarque du monde; à quoi Satan ne manque pas de répondre affirmativement. Le géant alors s'engage à son service, et le suit à travers la campagne.

Ils traversent des plaines, franchissent des rochers, descendent dans des ravins,

Et Chrystophore était bien las,
Car les diables font de grands pas,

dit notre vieux conteur.

Enfin ils arrivent dans une gorge sur laquelle se penchait un rocher surmonté d'une croix. Toute l'armée infernale s'arrête : le chef paraît troublé. — Avançons, dit le géant Réprobus. — Fuyons, dit l'ennemi du genre humain. — Pourquoi donc? — Eh! ne vois-tu pas cette croix? — Que t'importe cette croix? — Fuyons!... — Fuis donc et laisse-moi, puisque tu as peur. Tu m'as trompé en me disant que tu avais la puissance suprême. J'ignore ce que signifie cette croix et de quel souverain elle est l'étendard; mais je reste près d'elle et je veux m'attacher à lui. Il n'achevait pas cette parole que tous les démons avaient disparu.

Le voilà donc resté au pied de la croix; mais qui lui en expliquera le mystère? Pendant quatre jours et quatre nuits, il chercha et ne trouva personne qui pût lui rien dire. Les savants se moquaient de lui, et les ignorants supposaient qu'il se moquait d'eux : cependant, après le quatrième jour, le géant vit passer un vieillard à la longue barbe blanche : c'était un des premiers ermites, et c'était lui-même qui avait planté la croix sur le rocher.

Réprobus l'interrogea comme les autres : le vieil ermite sourit. — Tu veux trouver celui qui règne par la croix, mais on ne le trouve que par la foi et les bonnes œuvres : crois-tu en lui? — J'ai vu fuir les démons devant la croix. — Veux-tu faire des bonnes œuvres? — Qu'est-ce que des bonnes œuvres? — Veux-tu prier, te mortifier, jeûner? — J'ignore même ce que tout cela veut dire, et je ne me sens aucun désir de l'apprendre : car ces mots-là sonnent étrangement à mon oreille. — Eh bien! attendons que Dieu même te les fasse comprendre. Il y a près d'ici un fleuve rapide qui arrête les voyageurs au passage, et souvent il faut qu'ils attendent bien longtemps ou qu'ils se détournent longuement de leur chemin avant de pouvoir le franchir; tu es assez grand pour n'y avoir de l'eau que jusqu'à la ceinture; va donc, si tu veux, trouver le maître de la croix; il aime ceux qui rendent service au pèlerin et qui assistent le voyageur. Tu prendras sur tes épaules ceux qui voudront passer, et tu les conduiras à l'autre rive. — Je comprends cela, et je puis le faire, dit le géant; et ayant déraciné plusieurs arbres, il se bâtit une cabane sur le bord de l'eau; puis, prenant pour bâton un grand arbre desséché, dépouillé de son écorce et de ses branches, il allait et venait à travers le fleuve, passant et repassant les voyageurs sur ses épaules.

Or, une nuit qu'il veillait en attendant quelque pèlerin égaré, car la nuit était orageuse, il entend une voix d'enfant qui l'appelle d'un nom à lui inconnu; il sort et ne trouve personne : il rentre chez lui tout étonné, on l'appelle encore une fois;

Il retourne, personne encore,
Il rentre chez lui. — Chrystophore,
Viens me passer, reprend la voix;
Et le géant, pour cette fois,
Trouve un enfançon sur la rive,
Plus gracieux que fleur qui vive,
Blanc comme un lys, et si vermeil
Comme rose en pleurs au soleil.

Lors courbant son épaule forte,
Il le fait monter et l'emporte,
Et sous eux les flots, dans la nuit,
Firent de l'écume et du bruit,
En montant jusqu'à la ceinture
De sa gigantesque stature.
Soudain le petit innocent
Devint si lourd, que, tout puissant
Qu'était l'homme à la grande taille,
Il fléchissait comme une paille.
A grande peine il se tira
De la rivière et respira,
En posant l'enfant au rivage.
Enfant, j'ai peiné davantage
Pour te porter, dit-il alors,
Que pour les hommes les plus forts.
Quand sous ton poids je passais l'onde,
Il me semblait porter le monde.
— Tu portais bien plus, dit l'enfant.
Or, des nuages triomphant,
Le soleil en robe dorée,
Montait alors sur l'empirée;
L'orage au couchant s'enfuyait
Et le ciel entier s'essuyait
Comme un rayon du soir essuie
La fleur malade après la pluie.

Je suis celui que tu as cherché et que tu attendais, continue l'enfant : retiens bien mon nom ; je me nomme le Christ. Je t'apparais débile et faible comme l'enfance, parce que j'aime à triompher dans la faiblesse, et par cette faiblesse même je courbe la tête des forts. Je t'ai baptisé dans cette onde où tu t'es plongé cette nuit, et désormais tu ne t'appelleras plus Réprobus, car ta réprobation est effacée ; tu t'appelleras Chrystophore, ce qui signifie *porte-Christ :* plante ici ton bâton, et je te donnerai un signe de ma puissance ; puis va par le monde et fais du bien : nous nous retrouverons un jour.

L'enfant disparaît, et Chrystophore se prosterne sur le rivage, après avoir planté son bâton dans le sable. Tout à coup un nouveau prodige le frappe d'étonnement et d'admiration : le bois sec reverdit, l'arbre mort se couvre d'une écorce nouvelle, des feuilles s'empressent de naître, et au milieu des feuilles s'épanouissent bientôt des fleurs ; les fruits leur succèdent, et d'autres fleurs naissent encore. Chrystophore est enfin éclairé.

Joyeux il quitte son asile,
Et s'en va prêchant l'Evangile
Qui lors, par grande cruauté,
Était partout persécuté.
Le saint, qui moult ne s'en soucie,
Vint à Samo dans la Lycie,
Et voulut prêcher le vrai Dieu
Au peuple païen de ce lieu,
Qui ne comprit point sa harangue,
Faute à lui de savoir leur langue.
Pour ce, point ne se rebutait ;
Mais un jour, comme il assistait
Au jugement des saints et saintes
Dont on occisait maints et maintes,
A haute voix les exhorta
Dont tant le juge s'emporta,
Qu'il le frappa sur le visage.
Alors le saint, d'un grand courage,
Lui dit : Va, je te pourrais bien
Punir, si je n'étais chrétien.
Et découvrant à l'assemblée
Sa face jusqu'alors voilée,
De peur il les fit tous frémir,
Et força le juge à blémir ;
Car son visage était terrible.

Saint Christophe, devenu apôtre, dissimulait donc autant qu'il le pouvait sa taille gigantesque, et portait un voile sur son visage, comme le christianisme aux Catacombes : ayant effrayé l'assemblée des idolâtres, rien qu'en leur laissant entrevoir sa puissante physionomie, il put se retirer tranquillement; mais le juge, furieux d'avoir eu peur, envoya aussitôt une troupe de soldats pour le prendre. — Et si je ne voulais pas me laisser prendre, leur dit le Chrystophore, pourriez-vous m'y forcer ? Cette parole fit trembler les soldats. — Nous allons, reprirent-ils, retourner vers celui qui nous envoie, et nous lui dirons que nous n'avons pu te trouver. — Non, leur dit Chrystophore, ne mentez pas, il vaut mieux que je me livre à vous ; et leur tendant aussitôt ses mains formidables, il les aida lui-même, en se baissant, à lui bien attacher ses fers. Les soldats pleurèrent d'admiration, et ayant amené le géant devant le proconsul, ils déclarèrent avec lui qu'ils étaient chrétiens. Le juge leur fit trancher la tête, et fit mettre Chrystophore en prison ; mais, désespérant d'avance de triompher de lui par la force, il voulut essayer de le séduire. Il y avait alors deux femmes de mauvaise vie, nommées, l'une Aquilina, et l'autre Nicéa, dont tous les païens vantaient la beauté. Le juge les fit habiller magnifiquement et les fit descendre dans le cachot du Chrystophore ; mais lorsque le confesseur leva la tête et les regarda, en leur demandant avec une douceur pleine de gravité ce qu'elles désiraient de lui, elles furent saisies à la fois d'admiration et d'épouvante : la sérénité de son front terrible, la résignation de cet homme si grand et si fort leur bouleversèrent le cœur et leur firent entrevoir les splendeurs de la vie nouvelle ; elles tombèrent donc à genoux tout à coup, vaincues et subjuguées, et lui répondirent en tremblant : Nous voulons te demander le baptême, afin d'être chrétiennes et de souffrir comme toi.

Le saint accéda au désir des deux nouvelles chrétiennes et imprima sur leurs fronts le sceau du baptême ; alors, brûlantes d'un saint zèle, elles retournent vers le proconsul, qui, les voyant joyeuses et triomphantes, croit avoir lui-même triomphé ; il ordonne un grand sacrifice, et veut que les deux femmes soient conduites au temple avec pompe pour raconter devant le peuple assemblé la défaite du plus terrible des chrétiens. — Nicéa et Aquilina sont donc couronnées de fleurs : on croyait leur donner la parure des prêtresses, elles savaient que c'était la parure des victimes : elles marchent en souriant au milieu de la foule impie, qui chante des chansons en leur honneur. On arrive au temple, les courtisanes doivent commencer par offrir leurs ceintures aux idoles; elles détachent en effet leurs ceintures, les passent au cou des simulacres, et les tirant tout à coup avec force, elles renver-

sent les statues, qui se brisent sur les degrés de leurs autels.

Et les deux chrétiennes de rire,
Gens de crier, elles de dire :
Allez chercher les médecins,
Car vos dieux ne sont pas trop sains;
Ils ont la tête endommagée!
Le chef de la foule enragée
Fit alors pendre Aquilina
Et jeter au feu Nicéa;
Aux pieds l'une avait une pierre,
L'autre du feu sortit entière.

Le juge lui fit trancher la tête, et fit amener Chrystophore devant son tribunal, sans essayer de le convaincre par ses discours. Il fit commencer les supplices : un grand casque rougi au feu fut enfoncé sur la tête du martyr, puis on le donna pour but à des archers ; mais les deux premières flèches qui furent tirées contre lui changèrent de direction et vinrent s'enfoncer dans les yeux du juge. Le malheureux alors poussa des cris et implora la pitié de sa victime. — Ton Dieu est le vrai Dieu, dit-il à Chrystophore; demande-lui qu'il me pardonne, rends-moi la vue, et je me ferai chrétien. — Achève d'abord ton ouvrage, dit Chrystophore ; fais-moi trancher la tête ; tu prendras ensuite de mon sang, tu le mettras sur tes blessures, et tu recouvreras la vue. Le juge obéit, le miracle s'accomplit suivant la promesse du Chrystophore, et le persécuteur se fit chrétien.

Qui ne voit, dans ce géant réprouvé qui cherche un maître, le genre humain déchu qui cherche un Sauveur? Il est géant par son orgueil, et n'a cependant pas la science de l'homme; ce n'est qu'un gigantesque enfant.

Le despotisme de la force le séduit d'abord, il s'attache aux conquérants et aux rois ; mais les conquérants meurent, et les rois craignent le génie du mal, qui peut les renverser et les détruire. L'humanité se lasse des dieux mortels, et s'attache au génie du mal, au génie de la science sans Dieu et de la puissance sans amour; mais une petite croix plantée sur un rocher par un pauvre solitaire confond la science des sages et la puissance des maîtres du monde : l'homme est subjugué par le charme irrésistible de la croix, et la voix d'un inconnu lui apprend que, pour trouver Dieu, il faut faire du bien aux hommes.

Le fleuve rapide représente la vie, et les œuvres de charité sont représentées par le dévouement de Chrystophore, qui aidait les pauvres voyageurs à traverser le fleuve.

Mais ce qu'on fait au moindre d'entre les enfants de Dieu, on le fait à Jésus-Christ lui-même ; le Sauveur ne tarde donc pas à se manifester : il vient sous la figure d'un enfant, symbole d'humilité, de simplicité et de douceur ; et cependant cet enfant est plus fort que toute la force des géants, et sous le poids de son joug si léger l'orgueil humain est forcé de se courber jusqu'à terre. L'arbre desséché sur lequel Chrystophore s'appuyait, c'est l'arbre des anciennes croyances, qui semblait n'avoir plus ni vie ni sève ; l'Enfant-Dieu lui fait reprendre racine en terre et lui rend une nouvelle jeunesse ; à ce signe l'homme reconnaît Dieu et devient chrétien.

Alors le symbole du Chrystophore change de nature : il ne représente plus l'humanité du passé, il représente l'homme de l'avenir ; mais les premiers-nés de l'avenir sont toujours persécutés par les aveugles adorateurs du passé, et saint Christophe devient l'image du christianisme à son berceau ; il refuse de faire usage de la force, et, sachant que la violence se détruit elle-même quand on ne lui résiste pas, il tend volontiers ses mains aux fers et la tête aux bourreaux. Nicéa et Aquilina représentent Nicée et Rome, et sont la figure de toutes les grandes villes idolâtres, chargées de corrompre l'austérité de la nouvelle doctrine par leur luxe et leur mollesse; elles-mêmes se laissent séduire par la majesté des confesseurs, et en viennent bientôt à renverser elles-mêmes leurs faux dieux ; la douceur du christianisme convertit les persécuteurs eux-mêmes, et ceux qui ne sont pas attendris sont aveuglés ; mais le remède à cet aveuglement est dans le sang même des martyrs; les pouvoirs injustes et persécuteurs ouvrent les yeux, et, brûlant ce qu'ils ont adoré, ils adorent ce qu'ils ont brûlé. *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Cette légende, extraite de la *Légende dorée*, qui l'a empruntée elle-même à de plus anciens auteurs, est certainement un parfait modèle d'allégorie. Le christianisme, en amenant l'homme à ne voir dans les choses visibles que l'ombre des biens éternels, avait des tendances naturelles et originaires aux récits animés d'un double intérêt comme la vie humaine. Les choses de l'esprit se popularisaient ainsi par des histoires merveilleuses qui amusaient les enfants, et fournissaient aux hommes faits des sujets de méditations. Les païens eux-mêmes subirent ces tendances spiritualistes de l'esprit humain après la venue de l'Evangile, et ne craignirent pas de faire au christianisme plus d'un emprunt, avant même que l'école d'Alexandrie n'essayât de faire le syncrétisme de la philosophie ancienne avec les dogmes nouveaux. La fable de Psyché, par exemple, n'est que du mysticisme chrétien écrit en caractères mythologiques. On sait que le sujet de cette allégorie est l'épopée de l'âme, personnage inconnu dans l'ancienne mythologie, où les demi-dieux et les héros, après leur mort, n'étaient plus que des ombres. Dans l'allégorie de Psyché, le personnage même d'Eros ou l'Amour ne représente plus la passion sensuelle, mais cet amour mutuel de la Divinité et de la créature que le christianisme seul devait révéler au monde sous le beau nom de charité. Le paradis terrestre et son bonheur éphémère, la jalousie des esprits mauvais figurés par les deux sœurs de Psyché, la curiosité, la désobéissance, la chute, l'exil du paradis et les suites de la faute originelle, l'asservissement à la chair, l'expia-

tion et la régénération par l'obéissance et la douleur, puis le pardon, la réconciliation et le mariage de l'âme avec le céleste époux qu'elle avait perdu, tout se retrouve dans cette fable célèbre, trop connue d'ailleurs et trop profane dans sa forme pour que nous la racontions ici, mais trop profondément chrétienne dans l'idée pour que nous n'ayons pas dû la mentionner et en indiquer la facile explication.

La poésie des premiers siècles de l'Eglise consistait en des psaumes, des cantiques spirituels, et des apocalypses ou révélations écrites en style prophétique. ***Edifiez-vous et avertissez-vous mutuellement par des cantiques spirituels***, disait saint Paul, et ailleurs : ***Quand vous vous réunissez, chacun de vous apporte quelque chose pour l'édification de ses frères; celui-ci a un psaume, celui-là une apocalypse. Que tout se fasse avec ordre et sans confusion.*** On sait que les Apollinaires, frères chrétiens du même nom, avaient mis en vers plusieurs récits et plusieurs cantiques tirés de l'Ecriture sainte; mais la forme métrique était en général peu recherchée des fidèles comme imposant trop d'entraves à l'inspiration divine. La poésie religieuse, toute pleine de contemplation et de prières, devait, à ces époques de ferveur, tenir moins à l'arrangement des mots qu'à l'élévation des pensées, à l'ardeur des affections et à la sainteté des figures. En dehors des livres canoniques, il nous reste peu de monuments de la littérature de cette époque. Les Evangiles apocryphes qui nous restent ont été ou supposés ou altérés par des hérétiques postérieurs à ces premiers siècles, et pourtant fourniraient à cet article des exemples curieux que nous rapporterons ailleurs. (*Voy.* APOCRYPHES.)

Le livre du ***Pasteur***, par Hermas, convient mieux encore au sujet dont nous nous occupons ici : ce n'est qu'un tissu d'allégories au moyen desquelles un pasteur céleste instruit une âme des mystères de la doctrine. L'on a suspecté à bon droit l'intégrité et l'orthodoxie entière de ce livre, dont quelques passages sembleraient favoriser l'erreur de Novatien, et d'autres, par une singulière contradiction, pencheraient vers le système condamné d'Origène. Ces questions, du reste, ne touchent pas au côté littéraire du livre, dont la forme est d'un mysticisme parfois assez étrange. Le style y revêt quelquefois pourtant la simplicité majestueuse des écrivains apostoliques, et ses comparaisons sont souvent heureuses : c'est ainsi que le Pasteur compare la société des hommes, dans la vie présente, à un bois où les arbres verts sont mêlés avec les arbres morts; la chute des feuilles les rend tous semblables, mais c'est le printemps qui distingue les vivants des morts; les uns reverdissent et se couvrent d'un nouveau feuillage, les autres étalent vainement leur squelette aride au soleil qui ne les réchauffe plus. Nous vivons sur la terre confondus ensemble comme les arbres d'une même forêt; puis, selon les dispositions intérieures de chacun, quand vient ce vent d'automne que nous appelons la mort, tous se flétrissent et se dépouillent de leurs feuilles, quelques-uns pour toujours, les autres seulement pour un hiver. La résurrection sera le printemps : alors le soleil de l'éternité visitera tous les hommes et l'on ne saurait dire qu'il donnera aux uns la vie, aux autres la mort; sa chaleur et sa clarté seront pour tous la même; les uns la sentiront, les autres ne la sentiront plus, et c'est à ce signe qu'il distinguera les vivants d'avec les morts.

Le Pasteur montre aussi à Hermas des anges qui bâtissent une tour : cette tour c'est l'Eglise de Dieu, et les anges ce sont les vertus ; d'autres anges sont chargés de choisir, de tailler et de polir les pierres; ces pierres sont les fidèles : celles qui ne sont pas trouvées aptes à remplir la place pour laquelle on les destine, sont rejetées, ainsi que celles où il se trouve quelque défaut qui compromettrait la solidité ou la beauté de l'édifice. Mais que deviennent les pierres qui sont ainsi rejetées par les architectes divins? Elles roulent sur la terre ou tombent dans les eaux des fleuves. Celles qui sont trop tendres subissent le travail du temps, de l'atmosphère et des eaux qui les durcissent. Celles qui sont inégales seront brisées et égalisées à la longue par le choc des éléments; quelques-unes seront réduites en poudre, puis en limon, puis reprendront une cohésion nouvelle; toutes enfin, plus tard, seront présentées encore une fois à l'architecte, et pourront alors entrer dans la composition du mystérieux édifice, avec cette différence seulement, qu'elles seront au sommet au lieu d'être à la base, et qu'elles seront supportées au lieu de supporter les autres. C'est ce passage surtout, susceptible d'ailleurs de plusieurs interprétations, qu'on pourrait tourner dans le sens origéniste; toutefois il paraît plus naturel de l'entendre des résistances à la grâce et des conversions retardées par l'infidélité des hommes. L'image des anges travaillant à la tour n'en est pas moins une image fort belle. D'ailleurs, tout ce symbolisme n'est pas choisi arbitrairement par l'imagination de l'auteur; nous trouvons, en étudiant les Pères au point de vue littéraire, une concordance parfaite dans les allégories qu'ils emploient, et cette concordance est plus remarquable à mesure qu'en remontant les siècles on se rapproche des temps apostoliques. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, le soleil, dans la littérature sacrée, représente la vérité, le Verbe de Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sont trois termes dont l'analogie est presque de la synonymie. Il est écrit en effet dans le livre des psaumes : ***Il a placé son tabernacle dans le soleil, et lui-même est comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale.*** La lune représente l'Eglise, et sous les noms de l'époux et de l'épouse, on entend aussi ordinairement Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Eglise. De l'analogie du soleil visible avec le soleil invisible, qui est le Verbe de Dieu, peuvent

se déduire, relativement aux opérations de la vérité dans nos âmes, toutes les analogies de la lumière, soit directe, soit réfléchie, soit réfractée. Les ténèbres représentent le mensonge envahissant les âmes, l'état de péché; et le jour figure l'état de grâce; les animaux, les plantes et les minéraux ont des analogies avec les facultés, les passions, les vertus et les gloires soit des hommes encore militants, soit des saints élus qui se reposent dans la gloire; les arbres sont les doctrines, et leurs fruits en sont les résultats; les pierres représentent les fidèles, soit collectivement, comme dans la construction des autels dont il est parlé dans la Bible, et dans cette parole de Notre-Seigneur à Céphas : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* Par ce mot *portes* il faut entendre les jugements, les puissances du monde, et les sept vices capitaux, qui sont les souverainetés de l'abîme. Jésus-Christ lui-même se compare à la pierre angulaire, et il dit que si l'on fait taire les enfants qui lui crient *Salut et gloire*, les pierres elles-mêmes crieront. Les arbres représentent aussi les nations, à cause de leurs branches qui figurent les provinces, et de leur feuillage qui représente la multitude. Il faudrait un long et minutieux travail pour recueillir et classer toutes ces allégories, dont la connaissance est si nécessaire à quiconque veut se livrer avec succès à la littérature sacrée. Les limites de cet article, déjà trop long, nous obligent de nous borner à quelques indications pour faciliter les recherches.

Il nous reste à dire quelques mots de l'usage qu'on peut faire encore de l'allégorie dans la littérature sacrée. Comme il nous semble l'avoir fait déjà observer, nous n'avons plus, pour parler en énigmes, ni les mêmes raisons, ni la même autorité que les prophètes, et l'allégorie ne peut guère plus convenir qu'aux enfants et à ceux qui les instruisent. D'ailleurs, les hommes inspirés de Dieu, en employant eux-mêmes cette forme, qui s'accommode si bien aux faiblesses de l'intelligence, n'ont-ils pas regardé les hommes comme de véritables enfants? Dans l'instruction de la jeunesse, l'allégorie peut donc être d'un grand secours, et les catéchistes, par exemple, peuvent y trouver un moyen facile de tempérer par des récits attrayants et des images gracieuses l'austérité et les longueurs de leur grave enseignement; des paraboles dans le genre de celles du Père Bonaventure Giraudeau, par exemple, réussissent toujours et sont du plus heureux effet. Une comparaison, une image fera sur-le-champ comprendre à un enfant, ce que vous vous seriez inutilement efforcé de lui expliquer pendant plusieurs heures, et c'est bien là que vous trouverez l'occasion d'appliquer ces préceptes de convenance et de justesse dont nous avons parlé précédemment. Mesurez vos images à la faible vue, et vos comparaisons à la science peu étendue de vos auditeurs ou de vos lecteurs, dirait sans doute un professeur expérimenté et vénérable en s'adressant à ses élèves; rappelez-vous toujours qu'un ornement est inutile dès qu'il cesse d'être nécessaire, et que la poésie n'est que l'art d'expliquer la métaphysique à des enfants par le moyen des images; ménagez vos illustrations et supprimez les rébus. Ce que nous disons ici pour la prose s'applique même à la poésie proprement dite, c'est-à-dire à la poésie versifiée : la plus belle est toujours la plus simple, et les images qui nous saisissent le plus sont celles qui nous font comprendre facilement et sans effort une belle et grande pensée. Le bon style est tout d'une pièce, si nous pouvons parler ainsi, et l'on ne doit pouvoir rien ajouter ni rien retrancher à sa simplicité comme à son élégance. Il n'y a qu'une manière de bien dire les choses, et le sentiment de cette manière est ce qu'on appelle le goût : or c'est surtout dans le choix des ornements du discours comme la métaphore, la comparaison et l'allégorie (ou mieux, et pour suivre la progression, mettons la métaphore la seconde), c'est surtout, disons-nous, dans le choix de ces ornements et dans l'examen des raisons qui peuvent nous déterminer à leur emploi, que le goût doit être consulté. Il ne faut pas, comme Malherbe, par exemple, comparer les larmes de saint Pierre au déluge universel, et ses soupirs à des ouragans qui déracinent les chênes :

C'est alors que ses cris en tonnerres éclatent ;
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent,
etc.

Ces images manquent au bon goût, parce qu'elles ne sont pas vraies, et les analogies y manquent de justesse. Il faut aussi que les images soient toujours nobles, surtout si les choses qu'on veut figurer ne le sont pas : car alors on rachète le trivial de la pensée par la distinction de la forme ; enfin, lorsqu'on croit devoir employer l'allégorie pour tourner les difficultés ou tempérer l'aridité d'un sujet, il faut bien se garder d'une allégorie longue, ennuyeuse et embarrassée ; de la métaphysique exprimée en bons termes serait moins pénible à entendre, même pour des auditeurs volages et distraits, que de lourdes comparaisons qu'on est obligé de suivre longtemps sans les saisir, et qui ajoutent à l'ennui des difficultés les difficultés nouvelles causées par l'ennui des mauvaises explications et des comparaisons malencontreuses.

Un autre danger de l'emploi des allégories, et celui-là n'est pas le moins grave, c'est de produire de la confusion dans l'esprit des simples, et de mettre l'image à la place de la réalité ; danger si réel, que cette confusion et cette substitution ont existé relativement à presque toutes les allégories, et notamment toutes les fois qu'il s'est agi de symbolisme religieux. La populace de Memphis croyait fermement qu'Osiris était un homme à tête de bœuf et qu'Isis était une belle génisse. Les fictions philosophi-

ques d'Hésiode et d'Homère ont rempli de faux dieux les temples de la Grèce et de Rome; on en vint à donner un corps aux plus vaines abstractions ; on personnifia jusqu'aux vices et aux infirmités humaines, il y eut un dieu *Sterculus* et un dieu *Crepitus*. Les légendes des siècles apostoliques et les fictions des Evangiles apocryphes se matérialisèrent au moyen âge, et corrompirent dans plusieurs esprits l'intégrité et la gravité des divines Ecritures. La plupart des chimères où s'égarèrent les gnostiques ne furent que des confusions d'allégories superflues, et les perfections indivisibles de la Divinité, personnifiées séparément et s'engendrant les unes les autres, non pas en réalité, mais dans l'ordre logique des conceptions de notre esprit, produisirent dans la théologie de Basilides et de Valentin ces processions d'éones ou d'entités diverses, vraies chimères philosophiques alliées par couples et se reproduisant de génération en génération, selon les lois mystiques du ternaire, du septénaire et du duodénaire, autres allégories matérialisées ou mal comprises.

A ces tendances idolâtriques se mêlaient des essais de syncrétisme qui ne faisaient autre chose que rendre la confusion plus grande, en introduisant dans la symbolique chrétienne les images et les noms des anciennes mythologies. Ainsi Basilides, dans ses *Abraxas*, donne au Rédempteur des hommes le nom et les attributs d'Hélios, la divinité du soleil, parce que dans la symbolique chrétienne le soleil représente la Vérité ou le Verbe de Dieu. Ainsi Valentin donnait au Réparateur envoyé par l'intelligence suprême le nom Egyptien d'Horus, et symbolisait-il jusqu'aux récits historiques de l'Evangile pour les faire concorder avec les fables égyptiennes; car, au défaut qui consiste à matérialiser les allégories correspond un autre défaut opposé, mais non moins funeste, qui consiste à voir des allégories partout, et à supprimer ainsi les faits les plus incontestables qui forment la base de tout notre édifice religieux. Or il y a une orthodoxie en littérature comme en religion, et ce qu'on appelle le galimatias est le résultat ordinaire de ces hérésies contre le bon goût, qui consistent à matérialiser les choses spirituelles et à spiritualiser les choses matérielles, de manière à tout confondre. La comparaison, la métaphore et l'allégorie doivent avant tout garder les distances et ne pas intervertir les rôles. Toute comparaison, toute métaphore et toute allégorie est une sorte d'équation entre plusieurs termes, et l'absurdité ne résulte pas moins d'une erreur en littérature qu'en algèbre. Nous mettons ensemble et nous traitons de même la comparaison, la métaphore et l'allégorie, parce que ce sont les trois degrés différents d'une seule et même figure ; ainsi, par exemple : ***Alexandre-le-Grand combattait comme un lion***, voilà une relation affirmée, et c'est une comparaison ; ce lion qu'on nommait Alexandre, voilà l'emploi de cette relation de similitude : puisque Alexandre est comme un lion, j'appelle Alexandre un lion, et c'est une métaphore. Enfin, sans nommer Alexandre, je parle d'un lion de Macédoine qui dévore un immense troupeau dans les campagnes de la Perse et met en fuite les bergers : j'emploie la métaphore sans en désigner l'objet, je me sers du terme même de la comparaison pour désigner l'objet comparé, et je fais une allégorie. Au fond de tout cela il y a une équation dont l'expression mathématique est celle-ci : Alexandre est aux Perses ce qu'un lion est à un troupeau ; si l'équation est exacte, je puis dire du lion et du troupeau tout ce que je dirais d'Alexandre et des Perses, et réciproquement. Or c'est dans une équation semblable qu'il faut chercher la raison et la justesse de toutes les allégories, et par conséquent de toutes les métaphores et de toutes les comparaisons.

ALMANACH. — Un almanach n'est pas un livre sans importance, et la rédaction d'un annuaire ou almanach modèle devrait appartenir exclusivement à la littérature sacrée.

Dieu n'est-il pas en effet l'arbitre du temps et des saisons ? L'année n'appartient-t-elle pas tout entière à l'Eglise, qui la partage en périodes douloureuses et en périodes joyeuses, par ses pénitences et ses fêtes?

L'almanach pénètre partout, dans le riche salon comme dans la pauvre cabane; c'est le messager du nouvel an, il doit arriver plein d'expérience et de bons conseils, apportant au foyer des familles une foule d'observations intéressantes, d'anecdotes remarquables, et surtout, pour les grands et petits enfants, des images et du merveilleux. Comme il doit être pour le pauvre le livre de toute l'année, il doit être bien pourvu de bonne philosophie et de gaie science, et, puisqu'il se présente comme un médiateur entre le passé et l'avenir, il doit être habile conteur et utile prophète: car voilà, en peu de mots, ce qu'on demande à un bon almanach, la science du calendrier, les histoires de l'année passée et des prédictions pour l'année prochaine.

La science du calendrier, au point de vue catholique, n'est pas chose aussi commune qu'on pourrait bien le supposer. L'année ecclésiastique est comme un cours complet de liturgie, et les prières de l'Eglise sont divisées aussi en saisons; chaque saison a ses fêtes et ses couleurs, et doit être employée à la culture d'une vertu spéciale dans l'ordre du progrès spirituel. Le savant abbé Frère, professeur d'Ecriture sainte à la Sorbonne, s'est beaucoup occupé de ce côté symbolique et spirituel de la liturgie : il avait amassé sur ce sujet une foule d'observations et de témoignages, et avait complété par une série de tableaux synoptiques un cours qu'il appelait l'***année ecclésiastique***. Il trouvait une relation exacte et des rapports essentiels entre la succession des fêtes de l'Eglise et la progression des divers états de l'âme dans son travail pour s'unir à Dieu, afin de commencer son éternité en cette vie. Il trouvait la loi du progrès spirituel des

âmes exprimée dans ces paroles de saint Augustin : ***Domus Dei credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur.*** « La maison de Dieu se fonde sur la foi, s'élève par l'espérance et se couronne par la charité; » mais, pour que la foi puisse asseoir solidement les fondations de l'édifice spirituel, il faut que la terre soit creusée et la place déblayée par la pénitence. Les quatre âges de la vie spirituelle sont donc la pénitence, la foi, l'espérance et la charité, et le genre humain tout entier, comme chacun des individus qui le composent, a dû passer par tous ces âges successifs. L'histoire religieuse du monde se partage en quatre époques, qui sont comme les quatre saisons d'une grande année divine. Dieu a appelé les hommes à la pénitence par les prédications de Noé et par les terreurs du déluge; il les a conduits à la foi par le ministère d'Abraham, qui fut le père des croyants; il les a fondés dans l'espérance par les miracles du désert et les promesses faites à Moïse, et il les a enfin initiés à la charité sous les règnes de David et de Salomon, qui représentaient si bien, dans leur sagesse et dans leur splendeur, le règne spirituel du Messie. Mais tout l'Ancien Testament n'a été que la figure du Nouveau, et le temps qui s'est écoulé depuis l'origine du monde jusqu'à la naissance du Sauveur, n a été réellement que le temps de la préparation et des désirs. C'est de ce temps que l'Eglise fait mémoire dans les instructions multipliées et les prières prolongées de l'avent; alors la couleur de ses ornements est le violet, couleur sombre qui exprime le deuil, mais un deuil tempéré d'espérance, une nuit à travers laquelle on voit poindre une nouvelle aurore. A Noël, le Soleil de vérité se lève, et les vêtements sacerdotaux sont blancs, symbole de la pureté de la foi : Le temps de la foi dure jusqu'à Pâques; de Pâques à la Pentecôte c'est la saison de l'espérance, et de la Pentecôte à l'Avent c'est le temps de la charité; c'est donc à l'Avent que commence et que finit, comme une couronne de prières, le cycle de l'année ecclésiastique. Les quatres couleurs symboliques de l'année sont le violet, le blanc, le vert, et le rouge. La couleur d'or représente également le blanc et le rouge, et réunit les emblèmes de la foi et de la charité.

Voici donc des premières notions indispensables à la science chrétienne du calendrier; mais il faut y ajouter bien des choses encore; les douze mois de l'année ne sont-ils pas sous la garde spéciale des douze anges de la nouvelle Jérusalem? N'ont-ils pas pour signes spéciaux les douze pierres précieuses de la Jérusalem céleste et du rational d'Aaron? Pourquoi ne rattacherait-on pas des souvenirs pieux à chacune de ces heures du grand jour qu'on nomme l'année? Nous est-il défendu d'espérer qu'un jour même les mois seront purifiés de leurs noms païens, et seront désignés par des appellations plus intéressantes pour nos esprits et plus touchantes pour nos cœurs ? Mai, consacré autrefois à la nymphe Maïa, mère du Dieu des voleurs, n'est-il pas bien plus saintement et plus agréablement nommé du doux nom de ***mois de Marie?***

Nous pourrions faire la même observation sur le nom des jours, et si nous n'avons que faire d'un mois consacré à Janus, des fêtes Fébrua, de Mars le gendarme, de tous les Junius et de tous les Julius possibles, qu'ils soient des Brute ou des César, que faisons-nous d'un jour consacré à Mars le batailleur, d'un autre voué à Mercure, le dieu suspect? Puis encore pourquoi le milieu de la semaine serait-il consacré à Jupiter, le vendredi à Vénus et le samedi à Saturne? N'est-ce pas le jeudi que le Sauveur du monde, en instituant la sainte Eucharistie, a supprimé pour jamais les sacrifices et les honneurs de Jupiter? N'est-ce pas le vendredi qu'il est mort pour précipiter dans l'enfer l'impudique Vénus? N'est-ce pas le samedi que sa mère, pleurant près de son tombeau, a, par sa résignation, sa foi et son espérance, brisé à jamais ces lois aveugles de la fatalité représentée par le vieux Saturne? On dira peut-être, pour défendre le vieux système par d'autres raisons que l'empire presque fatal de la routine, que les noms des jours de la semaine ne se rapportent plus aux anciens dieux du paganisme, mais aux sept principales planètes qui portent des noms mythologiques. A cela nous n'aurons rien à répondre, sinon qu'il est plaisant d'avoir établi pour les dieux déchus des Invalides dans le ciel planétaire. Les sept planètes ne seraient-elles pas mieux nommées, par exemple, si on leur donnait les noms des sept anges qui se tiennent sans cesse devant le trône de Dieu? Sans doute que sur tout cela le vieil usage aura longtemps plus de puissance que toutes les raisons; mais si réellement il y avait dans notre calendrier des vestiges de paganisme, le vœu de l'Eglise sans doute est qu'on les fasse disparaître, et c'est surtout dans les annuaires et almanachs catholiques qu'il faudrait préparer de longue main les esprits à cette réforme, en exposant l'esprit du vrai calendrier chrétien, en expliquant la semaine d'après la grande œuvre des six jours, en consacrant chaque mois à la mémoire d'un patriarche ou d'un apôtre. Le chaste Joseph, par exemple, et le disciple vierge ne se rencontreraient-ils pas à propos dans nos souvenirs pendant les touchantes solemnités du mois de Marie? Puis il faudrait expliquer en peu de mots aux fidèles l'esprit des fêtes, et montrer la volonté de Dieu accomplie sur la terre par son Eglise toujours sainte et toujours pure, comme par les étoiles dans le firmament, et par les anges dans le ciel. Des notions élémentaires d'astronomie sont toujours nécessaires dans un almanach, mais elles doivent être mises tellement à la portée de tout le monde que les mots techniques eux-mêmes en soient écartés avec soin ou traduits en langage vulgaire. Nous voudrions qu'on en vînt à considérer l'immensité du ciel comme un temple où les astres silencieux et recueillis, vêtus d'ornements splen-

dides, accomplissent gravement d'année en année les cérémonies d'un culte perpétuel. Si l'on examine bien cette idée, on verra que ce n'est pas uniquement de la poésie, et qu'un chrétien peut difficilement se faire une autre idée des mouvements majestueux du ciel et de la procession des mondes autour de leurs soleils respectifs. Le calendrier doit nous rappeler encore les noms de nos protecteurs du ciel, et pourquoi ne joindrait-on pas au nom de chaque saint un mot caractéristique de ses œuvres ou de ses vertus, pour les proposer chaque jour à l'imitation et aux prières des fidèles ? Un almanach ainsi fait serait un véritable livre de piété et un manuel toujours utile.

La partie scientifique de l'almanach aurait donc rapport au calendrier et à la science de l'année ecclésiastique; il serait bon d'y joindre des éphémérides rappelant sommairement les grands événements dont le souvenir se rattache à chacun des jours de l'année, et les noms des grands hommes dont l'Eglise honore la mémoire sans les avoir placés dans son Martyrologe; puis doivent venir des conseils sur l'agriculture, en tenant compte de toutes les améliorations et de toutes les découvertes sanctionnées par l'expérience, des avertissements relatifs à l'hygiène et à la morale domestique, en un mot les avertissements d'un bon pasteur et d'un bon père de famille.

La partie historique et anecdotique du livre doit être revue avec un goût sévère; il faut en écarter avec soin l'esprit de parti, de dénigrement et de gaieté niaise; il faut instruire même en amusant, et si l'on doit permettre et demander même au Messager de tous les ans quelque récit du coin du feu, quelque conte naïf empreint d'une bonne et franche gaieté, nous ne devons lui permettre ni bouffonneries indécentes, ni historiettes hasardées; le conteur du foyer doit se souvenir toujours qu'il parle devant les mères de famille et les petits enfants. Il doit éviter également, dans ses récits, l'intention morale affectée qui fatigue, et les inventions oiseuses qui font perdre le temps; un bon conte qui fait rire sans offenser Dieu ni le prochain n'est pas une chose oiseuse et défendue, puisque Dieu nous permet de nous récréer. Lorsque le bon roi saint Louis était à table, il ne voulait pas, par égard sans doute pour ses convives, qu'on s'y fatiguât l'esprit par des conversations théologiques ou des entretiens trop relevés. Ce n'est pas le moment de disserter ici, disait-il avec bonté; si donc quelqu'un a quelque chose de joyeux dans l'esprit, qu'il le dise en tout bien tout honneur, et avec la crainte de Dieu.

La partie prophétique de l'almanach ne peut être, comme on le comprend bien, qu'un nouveau sujet de récits intéressants, une occasion de faire des calculs et des rapprochements ingénieux, un prétexte pour instruire encore en amusant, et pour exciter doucement et indirectement ses lecteurs au respect et à la confiance pour les soins maternels de la Providence qui nous dirige. Un peu de merveilleux ne nuit jamais aux poëtes comme aux conteurs, et les prédictions sont la partie poétique de l'almanach. Souvent, sous prétexte de prédiction, on peut se livrer aux observations les plus fines et aux critiques les plus délicates des ridicules de l'année précédente; mais combien de science et d'art ne faut-il pas pour manier habilement et surtout chrétiennement les armes si dangereuses de la raillerie et de la satire! Un almanach catholique bien fait sous tous les rapports que nous venons d'indiquer, serait donc non-seulement un bon ouvrage et une bonne œuvre, mais encore un petit chef-d'œuvre. Il serait bon, du reste, d'étendre aux almanachs les prescriptions du concile de Paris touchant les livres qui doivent être soumis à l'ordinaire; car on ne saurait apporter assez d'attention ni assez de soin à la rédaction de ces petits ouvrages si frivoles en apparence, et qui peuvent avoir sur l'esprit des masses une influence si profonde; il serait à désirer que deux almanachs ou annuaires fussent officiellement publiés tous les ans dans chaque diocèse, sous la surveillance spéciale des évêques : un almanach du clergé qui ne serait autre chose que le bref plus complet et plus étendu, et un almanach des fidèles où seraient renfermés à la fois un résumé des instructions pastorales de l'année précédente et des conseils pour l'année suivante. Quoi qu'il en puisse être de l'opportunité de cette mesure, qu'il ne nous appartient en aucune manière de juger, ni de préjuger, et pour nous en tenir à la seule appréciation littéraire, concluons qu'un almanach est un ouvrage plus important qu'on ne pense, et que pour le bien faire il faut unir les qualités les plus diverses, l'instruction solide d'un savant, la méthode d'un bon professeur, l'indulgence d'un père de famille, l'exactitude et l'impartialité d'un journaliste consciencieux (qu'on nous permette cette utopie), la grâce d'un joyeux conteur unie à la prudence d'un catéchiste; puis enfin la finesse, l'esprit d'observation et de saillie, le tout assaisonné et tempéré par beaucoup de bonhomie et de simplicité.

On voit par cet aperçu, dont personne ne contestera la justesse, que peu de littérateurs, même parmi les plus distingués, sont capables de composer un almanach irréprochable.

AMALARIUS ou AMALAIRE, — disciple d'Alcuin, clerc de l'église de Metz, et depuis chorévêque de Lyon, fut envoyé à Rome, l'an 831, par l'empereur Louis. Son grand traité des *Offices ecclésiastiques*, divisé en quatre livres, est un des documents les plus curieux que doivent consulter ceux qui s'occupent plus spécialement de la liturgie et de la signification emblématique des cérémonies de l'Eglise. Les explications mystiques qu'il donne de toutes les parties du culte ne sauraient plaire à tous les esprits, surtout à une époque d'analyse rationnelle où la critique se montre sévère envers toutes les assertions qui ne paraissent pas bien rigoureusement démontrées. Il y a néan-

moins de la piété et des recherches utiles dans le livre d'Amalarius ; il est surtout précieux pour la démonstration de certains faits liturgiques d'une grande importance. On y voit que les prières de la messe et des heures étaient les mêmes, du temps d'Amalarius, que celles qui sont marquées dans le Sacramentaire et l'Antiphonier de saint Grégoire, les mêmes que nous disons encore. On y trouve surtout la preuve irrécusable de l'antiquité et de l'immuable majesté des cérémonies de l'Eglise romaine ; il étudie et analyse en détail toutes les messes, en commençant à la Septuagésime ; il en a même conservé et cité les *Introït*, les *Epîtres* et les *Evangiles*, qui sont restés les mêmes depuis plus de onze cents ans ; il note avec soin les particularités et les exceptions relatives à certains jours de l'année, et cite les époques auxquelles ces exceptions ont commencé. De son temps on faisait encore un repas en commun dans les églises en mémoire de la dernière cène, coutume dont il est resté quelque chose dans la cérémonie du lavement des pieds, qui se pratique encore dans presque toutes les églises. Combien cette perpétuité du culte et cette unité de coutumes, dans la célébration de l'office divin, maintenues à travers les âges et malgré tous les changements des lois humaines, cette immutabilité de ce qui est divin au milieu du flux et du reflux des choses humaines, devraient donner à réfléchir à ceux qui pensent qu'on peut facilement supprimer et rétablir des religions comme on change les dynasties et comme on modifie la carte des empires ! Quelle légèreté aussi et quelle témérité dans la critique de ces enfants élevés à l'école de Voltaire, et qui viennent hausser les épaules devant la sagesse des vieillards, en critiquant les grandes choses qu'ils ne se donnent pas la peine de comprendre ! Tout cela est passé, disent-ils, et ils passent eux-mêmes ; et cette Eglise dont ils se riaient vient prier près de leur lit de mort, comme elle priait au IXe siècle, du temps d'Amalarius, comme elle priait du temps des apôtres, comme elle priera encore après que plusieurs générations d'ignorants ou d'insensés auront passé sans se rapprocher d'elle ; puis quand les peuples, fatigués du silence et du désespoir qui se sont emparés de leur berceau et de leur tombe, chercheront de nouveau un culte et des autels, ils creuseront bien longtemps avant de trouver où poser la première pierre de leur nouveau temple d'une manière durable et solide ; le vent soufflera, l'inondation passera, et leurs misérables édifices d'un jour seront entraînés : ils reviendront alors s'abriter dans l'antique maison de leur mère, et la retrouveront toujours jeune, toujours sans taches et sans rides comme aux jours de son adolescence, toujours les bras ouverts pour pardonner, les mains étendues pour bénir. Alors la science s'étonnera des richesses qu'elle avait perdues, la philosophie admirera la simplicité de ces dogmes qui attirent vers le ciel la vraie sagesse humaine, et la forcent à s'élever et à grandir sans jamais se laisser atteindre. Amalarius, Alcuin, hommes vénérables que le dernier siècle eût peut-être traités de barbares, vous qui apparaissez dans l'histoire des lettres comme les représentants du véritable progrès à côté du grand Charlemagne, ce fondateur guerrier du second empire chrétien, comme les représentants, disons-nous, du progrès véritable, parce que vous constatez que l'Eglise fait avancer les nations vers la lumière, mais qu'elle n'avance pas elle-même, parce qu'elle les attend toujours, nous vous saluons, vous qui avez cru, qui avez espéré et qui avez prié comme nous. Après les tempêtes de la réforme, après le vent aride du XVIIIe siècle, après le tremblement de terre des révolutions, l'arbre de vos croyances est toujours debout, et se couvre encore du même feuillage, et donne dans toutes les saisons de l'année les mêmes fruits après les mêmes fleurs ; l'homme le plus puissant par le génie et par les armes qu'aient produit les temps modernes ne trouva rien de plus beau à faire, dans un monde avide de nouveautés et de merveilles, que de recueillir les reliques de Charlemagne, et d'essayer à ses propres mains son globe impérial et son épée, et ce qu'il regretta le plus peut-être, ce fut de ne point avoir à ses côtés des hommes comme vous, des croyants soumis et laborieux, de sages et prudents défenseurs de tout ce qui est immuable.

Ces pensées nous sont suggérées par la lecture des livres d'Amalarius sur la liturgie, et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer cette foi dont l'expression est peut-être peu attrayante relativement aux habitudes littéraires de nos jours, mais dont la base est la même que celle de toutes les grandeurs scientifiques et littéraires de l'Eglise.

Bossuet et Fénelon ont célébré les saints mystères que commente Amalarius, et avec la seule différence du génie personnel. Ils se sont unis, dans la méditation des mêmes symboles, au génie de ces âges écoulés, qui communiaient eux-mêmes avec le génie toujours vivant de la primitive Eglise : unité d'esprit, unité de signes, unité d'aspirations et de désirs, communion du passé avec l'avenir, qui se confondent en quelque sorte devant l'éternité. Voilà l'esprit de l'Eglise et le caractère indélébile de ses institutions et de son culte, et c'est ainsi qu'elle établit l'égalité entre les vertus de tous les temps et la fraternité entre les âges.

AMBROISE (saint), — l'Athanase de l'Eglise latine, et le plus grand évêque du Bas-Empire, peut être considéré comme le père de la littérature chrétienne en Occident. Pour le prouver, c'est assez de dire qu'il fut le maître et le père spirituel de saint Augustin. Jamais personne n'exprima mieux que le saint archevêque de Milan toute la vérité de ce précepte de saint Paul, *que tout ce qui est vrai, que tout ce qui est bon, que tout ce qui est aimable, que tout ce*

qui est honorable soit le sujet de vos pensées.

Tout le monde connaît assez, pour que nous ne le rappelions pas ici, ce conflit de grandeur d'âme et d'héroïsme chrétien qui représentera éternellement au souvenir du monde saint Ambroise arrêtant à la porte de l'église Théodose souillé du meurtre des habitants de Thessalonique, et Théodose, empereur vraiment digne d'un tel évêque, effaçant son crime par la magnanimité de sa soumission et la majesté de son repentir : sujet dramatique qui eût effrayé l'âme et la verve de notre vieux Corneille. Comment en effet rendre une pareille scène en assez beaux vers? Comment faire bien comprendre aux hommes de notre temps cette toute-puissance morale de la vertu qui humilia Théodose aux pieds d'Ambroise, parce que Théodose se connaissait en grandes choses et ne voulut pas se laisser vaincre en générosité par un évêque? Il n'y a que de pareils hommes pour bien apprécier de pareils actes.

Rien n'égalait la douceur de l'éloquence de saint Ambroise lorsqu'il parlait, si ce n'est peut-être son énergie lorsqu'il fallait agir : c'était en un mot le type du véritable évêque. Homme de parole et d'action, de propagande et de résistance, il ressemblait à ces architectes de l'Ecriture qui tenaient le compas d'une main et de l'autre l'épée pour bâtir à la fois et pour défendre le saint temple. Dieu avait mis en lui un attrait invincible et une énergie inexpugnable. Aucun de ceux qui aimaient le bien ne pouvait se défendre de l'aimer : ceux qui voulaient le mal tremblaient et se cachaient devant lui.

Nous aurons plus d'une fois occasion dans le cours de cet ouvrage de citer l'autorité de saint Ambroise. Ses jugements sur l'Ecriture sainte en général et sur les Psaumes en particulier sont de ces choses classiques en littérature sacrée qu'il faut absolument savoir par cœur. Il résuma et fit passer dans ses ouvrages tout ce que les Pères de l'Eglise grecque avaient écrit de plus éloquent et de plus fort, en sorte que l'étude des seuls écrits de ce saint docteur pourrait suppléer en quelque manière à un cours complet de patrologie.

Il expose de la manière la plus lumineuse en même temps et la plus solide le sens figuré de tous les mystères de l'Ancien Testament dans ses livres sur Caïn et Abel, sur Isaac, sur Jacob, sur Joseph, sur Job et David. Ses ouvrages sur la Virginité, sur les Sacrements et sur les Mystères, contiennent tout ce qu'on peut en penser de plus élevé, tout ce qu'on peut en dire de plus beau. Dans son livre des offices il pose les principes de la vraie philosophie chrétienne en des termes qui eussent étonné l'antiquité. Nous ne pouvons pas nous refuser au plaisir d'en traduire ici quelques chapitres, le titre seul du 12e chapitre du 1er livre nous révèle le saint archevêque tout entier :

« La force d'âme ne consiste pas seulement à vaincre, mais plus encore à souffrir.

« Pour comprendre que la force se montre non-seulement dans le succès mais aussi dans l'adversité, regardons mourir Judas Machabée : ayant vaincu Nicanor, général de Démétrius, il osa avec neuf cents hommes de guerre attaquer vingt mille hommes de l'armée du roi. Ses soldats, se voyant près d'être accablés par le nombre, voulaient lâcher pied, mais lui, leur montrant la gloire dans la mort et la honte dans la fuite : ne laissons pas, leur dit-il, l'infamie à notre mémoire. On soutint donc la bataille depuis le premier lever du jour jusqu'au soir. Judas se portant sur l'aile droite des ennemis où il voyait combattre les soldats les plus braves la rompit du premier choc, mais en poursuivant les fuyards il se laissa frapper par derrière et trouva ainsi une mort plus glorieuse que ses triomphes.

« Que dirai-je encore de son frère Jonathas qui, avec une poignée de soldats combattant les armées royales, abandonné des siens et laissé seul avec deux hommes, rétablit le combat, arrête l'ennemi et rappelle ses déserteurs au partage de sa victoire? Telle est la vertu guerrière, qui n'est médiocre ni en honneur ni en beauté, puisqu'elle préfère la mort à la servitude et à la honte. Mais comment parlerai-je des souffrances des martyrs? et pour ne pas aller plus loin, les enfants mêmes des Machabées n'ont-ils pas triomphé d'Antiochus aussi noblement que leurs pères, eux sans armes, leurs pères armés! elle a résisté cette cohorte invincible de sept enfants environnée de toutes les forces d'un royaume, les supplices ont manqué, les tourmenteurs se sont lassés, les martyrs n'ont pas faibli : l'un d'eux, la tête dépouillée, n'était plus reconnaissable qu'à sa vertu toujours grandissante; l'autre, à qui l'on demande sa langue pour la couper, s'écrie : Les oppresseurs auront beau parler seuls : Dieu entendait le silence de Moïse, et son oreille est plus attentive aux secrètes pensées des siens qu'aux clameurs de la multitude ! tu as peur de ma langue et tu n'as pas peur de mon sang : le sang a pourtant une voix qui crie comme a crié celui d'Abel ! Que dirai-je de cette mère qui, joyeuse, comptait les trophées de ses fils avec leurs supplices; tout entière aux cantiques de leurs voix expirantes, elle écoutait chanter cette poésie de ses entrailles dont la pieuse harmonie était plus douce à ses oreilles que celle de la lyre.... »

Des martyrs de la Bible, saint Ambroise passe aux martyrs du christianisme et après avoir parlé de sainte Agnès :

« N'oublions pas, ajoute-t-il, de mentionner saint Laurent qui, voyant Sixte son évêque conduit au martyre, se prit à pleurer non de le voir mourir, mais de vivre encore. « Où allez-vous sans votre fils, mon père, s'écriait-il; saint prêtre, où allez-vous sans votre diacre? vous n'offriez jamais le sacrifice sans votre assistant : qu'ai-je en moi

qui vous ait déplu, ô père! m'avez-vous trouvé dégénéré? éprouvez donc si vous avez choisi un digne ministre. Celui à qui vous avez confié la consécration du sang du Sauveur, celui que vous avez associé à la consommation des sacrements, vous ne l'associeriez pas à l'effusion de votre sang? Accusera-t-on votre justice lorsqu'on vantera votre courage? L'humiliation du disciple fait tort à son maître; les grands hommes ne sont-ils pas fiers des triomphes de leurs élèves? Abraham a offert son fils en sacrifice, Pierre a envoyé avant lui Etienne au martyre, et vous aussi, mon père, montrez votre vertu dans votre fils, offrez à Dieu celui que vous avez instruit à le servir, afin que, noblement accompagné de votre ouvrage, vous soyez prêt tout entier pour la couronne. Alors Sixte : Ce n'est pas, ô mon fils, que je te laisse ni que je t'abandonne, mais de plus grands combats te sont réservés; pour nous, pauvres vieillards, il suffit d'un léger combat, toi, jeune homme, tu dois triompher du tyran avec plus d'éclat et de gloire. Tu viendras bientôt, cesse de pleurer : tu me suivras dans trois jours. Cette courte distance est convenable entre le prêtre et le lévite. Tu ne dois pas vaincre sous les yeux d'un maître comme s'il te fallait un appui; pourquoi veux-tu une part dans mes douleurs? je t'en laisse l'héritage tout entier. Qu'as-tu besoin de ma présence? Ce sont les faibles disciples qu'il faut faire marcher devant, les autres suivent leur maître et n'ont pas plus besoin de lui pour vaincre que pour apprendre : ainsi Elie a laissé après lui Elisée; je te confie l'héritage de notre vertu. »

Quelle scène que celle-là, mais aussi quel écrivain! quelle intelligence des grandes choses! quelle parenté de belles âmes! Pour citer toutes les choses admirables de saint Ambroise, il faudrait le transcrire tout entier; prenons toutefois encore un chapitre au hasard.

Du beau et de l'honnête (liv. I, ch. 45.)

« Soyons fidèles au respect de nous-mêmes et à cette modestie qui ennoblit la beauté de toute la vie. Ce n'est pas une chose peu importante que de garder en toutes choses les formes convenables et de tout distribuer dans l'ordre. C'est en cela que se manifeste d'abord à l'esprit l'alliance du beau et de l'honnête; alliance si étroite, qu'on ne saurait les séparer, ce qui est convenable étant beau, et ce qui est beau étant convenable, au point que la distinction des deux idées est dans les mots plutôt que dans la réalité. On peut y comprendre une différence qu'on ne saurait expliquer, et s'il faut nous efforcer d'établir une distinction, l'honnêteté est comparable à la santé du corps, la beauté morale ressemble à l'éclat et à la grâce du visage, éclat qui semble plus beau que la santé et qui est celui de la santé même. Le beau n'est donc que l'apparence et comme la figure de l'honnête, et c'est de cette manière seulement qu'il peut en être distingué : il a plus d'éclat, mais c'est une fleur dont l'honnête est la racine; sans lui elle tombe, par lui elle fleurit. Qu'est-ce que l'honnêteté, sinon la crainte de la honte plus forte que celle de la mort; et qu'est-ce que l'infamie, sinon le poison qui la dessèche et qui la tue? Tant que la tige de la vertu est verte, tant que sa racine est vivante, la beauté morale brille et s'épanouit comme une fleur; mais si la racine de nos désirs est viciée, rien ne germe plus sur sa tige. Ceci est marqué dans nos livres saints avec plus de force encore. David a dit : *Le Seigneur règne, il s'est revêtu de beauté;* et l'Apôtre : *Marchez dans l'honnêteté comme dans la lumière du jour*, en grec εὐσχημόνως, c'est-à-dire en vêtements honorables, en bonne apparence.

« Quand Dieu créa le premier homme, il le doua de beauté et mit de l'harmonie dans l'arrangement de ses membres : cette beauté sans doute ne l'exempta point de la peine du péché; mais après l'avoir renouvelé en esprit et l'avoir rempli de sa grâce, celui qui avait pris la forme de l'esclave et qui était venu sous l'extérieur de l'homme, lui a conquis la beauté nouvelle de la rédemption. Et c'est pourquoi dit le Prophète : *Le Seigneur règne et il s'est revêtu de beauté.* Ailleurs il dit : *L'hymne vous convient en Sion, ô mon Dieu*, comme s'il disait, Il est convenable, il est honnête de vous craindre, de vous aimer, de vous prier et de vous honorer. Aussi est-il écrit : *Faites avec honnêteté tout ce que vous faites.* Nous pouvons, il est vrai, craindre un homme, l'aimer, le prier, l'honorer; mais l'hymne ne se doit qu'à Dieu parce que la poésie est un sacrifice de beauté. C'est ainsi qu'il convient aux femmes de se parer pour la prière, mais leur parure doit consister surtout dans leur voile et dans la chasteté de leurs vœux et dans l'intégrité de leur vie. »

Que devient devant de semblables pages toute la sagesse de Socrate et cette merveilleuse éloquence qui avait mérité à Platon le titre de *divin*? Pourquoi fait-on encore des livres de philosophie et de morale? Est-ce que de pareils préceptes sont dépassés? Est-ce que le monde a quelque chose de mieux à entendre qu'une pareille sagesse? On raconte que Diderot fut surpris un jour lisant saint Ambroise et fondant en larmes, et comme on le saluait du nom de philosophe : Philosophe! s'écria-t-il brusquement dans un accès d'enthousiasme et de franchise, philosophe!.. mais est-ce que toute la philosophie du monde n'est pas contenue dans ces livres-là : et il frappait de la main sur l'in-folio qu'il venait de refermer.

AMOS. — « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, dit Amos à Amasias, je suis un gardeur de troupeaux et j'ébranche les sycomores. Et le Seigneur m'a pris comme je suivais mon troupeau, et le Seigneur m'a dit : Va, et prophétise à mon peuple d'Israël.

« Et maintenant, ô roi! écoute la parole du Seigneur : tu m'as dit : tu ne prophétiseras point sur Israël et tu ne feras point pleu-

voir tes malédictions sur la maison de l'idole!...

« C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur, ta femme forniquera dans la ville, tes filles et tes fils tomberont sous le glaive et ton sol sera mesuré au cordeau, et toi tu mourras sur une terre profanée, et Israël esclave s'exilera de sa patrie! »

A cette audace on reconnaît cet esprit de Dieu qui choisit les petits et les derniers du peuple pour les opposer aux grands et aux superbes. Amos n'est pas un écrivain, son langage est inculte comme ses habitudes, c'est un homme du peuple, c'est un berger, mais c'est aux bergers, que doit se révéler d'abord le Sauveur du peuple, et l'esprit prophétique s'est emparé d'Amos tellement à son insu qu'il déclare n'être ni prophète ni fils de prophète, comme s'il prenait l'inspiration divine pour un sujet d'héritage. C'est surtout contre les riches que le prophète Amos fait tonner ses menaces. Alors la puissance de l'inspiration élève son langage, et l'indignation lui donne une véritable éloquence : il semble qu'on entend déjà l'apôtre saint Jacques commenter avec une hardiesse toute divine les malédictions du divin maître contre les heureux de la terre. Amos est le précurseur des apôtres, comme il semble être un des ancêtres des heureux bergers de Bethléhem.

Le chapitre sixième de la prophétie d'Amos est d'une grande beauté :

« Malheur à vous qui êtes opulents dans Sion et qui vous confiez dans la montagne de Samarie, grands du royaume, têtes des multitudes, qui entrez pompeusement dans la maison d'Israël!

« Voyez si l'insolence des ennemis du Seigneur vit plus au large que la vôtre! Vous êtes mis à part et réservés pour le mauvais jour, et vous vous approchez du trône de l'iniquité. Vous dormez sur des lits d'ivoire et les joies impures se glissent avec vous dans votre couche : vous mangez l'agneau choisi du troupeau et le veau le plus gras de tout le bétail. Vous chantez à la voix du psaltérion!... Comme David ne pensent-ils pas avoir les vases sacrés du cantique! Ils boivent le vin à pleines coupes, ils sont luisants des parfums les plus recherchés. Et ils ne participent en rien aux souffrances et au brisement de cœur de leur frère Joseph! »

Quelle protestation du peuple souffrant et opprimé contre ces mangeurs qui s'enivrent de la misère de leurs frères et qui osent profaner la lyre, comme si la poésie n'était pas un des vases sacrés où doivent fumer des parfums sur l'autel de Dieu. L'expression dont se sert ici le prophète est des plus remarquables, surtout par rapport au sujet de cet ouvrage; c'est en effet un anathème jeté sur la poésie profane et une révélation des gloires et des austérités de la vraie poésie selon Dieu; il faut être saint comme David pour toucher dignement à ce que le prophète Amos appelle ici les vases du cantique, *vasa cantici*. Et de quel droit les pécheurs voudraient-ils moduler des chants? La poésie, c'est l'harmonie, et leur vie n'est que désordre; l'harmonie, c'est l'amour pur, et leur élément favori c'est la concupiscence qui produit la haine! Silence donc à l'enfer qui veut parodier le ciel, silence aux chants désordonnés de l'orgie! La poésie est sainte ou elle n'est pas, et les vases d'or du tabernacle de Dieu ne doivent point servir à désaltérer les passions animales des pécheurs!

Voilà le sentiment qui s'exprime plus énergiquement que nous ne le pouvons dire dans cette brusque interruption et dans cet *a parte* du prophète Amos qui s'écrie avec une ironie amère : ***Ils s'imaginent avoir comme David les vases du cantique!*** Et de quoi s'agit-il, cependant? Sont-ce des lévites indignes qui profanent les hymnes du Seigneur? Non, ce sont des riches qui chantent en buvant et en se faisant accompagner sur le psaltérion comme les prophètes. Ici, l'esprit de Dieu lance une moquerie divine, et laisse tomber un dédain surnaturel sur ces profanateurs de la lyre, pour nous faire comprendre que les formes de la parole sont comme des vases qui contiennent le Verbe et que les vases les plus précieux, comme les formes les plus harmonieuses, doivent être consacrés au culte de la Divinité.

Après les reproches du prophète viennent les menaces, et dans ces menaces on trouve un tableau plein d'une morne épouvante et d'une horreur qui glace les os : on voit d'avance la ville dévastée s'effrayant de sa solitude; la mort viendra s'asseoir entre les rares habitants qui seront laissés dans les maisons désertes: celui qui tombera sera emporté et consumé sans bruit et sans pompe; on demandera à celui qui aura fait disparaître le cadavre: ***Est-il encore là, et il répondra : Tout est fini. — Silence!*** lui dira-t-on, ***n'éveille pas les souvenirs et ne prononce pas le nom du Seigneur!***

Cet endroit d'Amos nous semble le plus beau de toute sa prophétie qui contient neuf chapitres et que nous n'essayerons pas d'analyser, parce que ce travail appartiendrait au dictionnaire d'Ecriture sainte.

Le chapitre neuvième contient des beautés de style que nous ferons remarquer avec d'autant plus de soin qu'Amos, comme nous l'avons dit, semble étranger à l'art de bien écrire; la vivacité du ton, la grandeur de l'expression ou de l'image, naissent naturellement sous sa plume comme les comparaisons rustiques dont son style abonde; c'est toujours l'homme de la campagne, mais quelquefois le prophète se lève et parle avec une majesté et une véhémence qui étonnent.

« J'ai vu le Seigneur debout sur l'autel, et il a dit : Frappez les gonds et que les portes soient ébranlées! l'avarice est à la tête de tous et je tuerai le dernier d'entre eux par le glaive; il n'y aura pas de fuite pour eux. Ils fuiront, mais celui qui fuira ne sera pas sauvé! S'ils descendent jusqu'au fond de l'enfer, ma main les en ramènera; et s'ils montent jusqu'au ciel, je les en arracherai! Et s'ils se cachent au sommet du Carmel,

j'en fouillerai les cavernes et je les enlèverai ; et s'ils se dérobent à mes yeux dans les profondeurs de la mer, j'enverrai le serpent des abîmes et il me les rapportera dans sa gueule béante. »

Nous sommes forcé de paraphraser un peu pour traduire les beautés du texte. Plus loin, dans le même chapitre, nous voyons le Seigneur qui touche la terre et la fait fondre sous ses doigts ; les hommes se dessèchent et tout leur sang se change en larmes, et la création tout entière s'écoule devant Dieu en noyant toutes ses beautés, comme le fleuve de l'Egypte lorsqu'il ensevelit les campagnes. « Celui qui élève dans le ciel les degrés par où il monte sur son trône, celui qui appuie sur la terre le faisceau des colonnes du ciel, celui qui appelle les eaux de la mer et les épanche sur la face de la terre, le Seigneur est son nom ! » Cette image de la toute puissance de Dieu ne le cède en rien aux peintures des plus grands maîtres de la poésie sacrée.

Les menaces du prophète Amos finissent, comme toutes les prophéties, par des consolations et des promesses ; un avenir heureux se dévoile à ses regards, il voit la terre consolée et les campagnes rendues fertiles par le règne de la justice ; le moissonneur et le laboureur se donnent la main, et celui qui laboure et qui sème se rencontre avec le vendangeur ; les moissons succèdent aux moissons et les fleurs remplacent les grappes sur la vigne ; les montagnes distilleront la douceur et la paix, et la culture envahira tous les déserts et toutes les collines ; le peuple reviendra de sa captivité ; les villes désertes seront rebâties et se rempliront d'habitants ; les vignes qu'ils replanteront ne tromperont plus leur espérance ; ils boiront le vin de leurs pressoirs et mangeront les fruits de leurs jardins. La terre ainsi se transfigure aux yeux d'Amos en un paradis de délices ; la fraternité, la paix, le travail paisible et fructueux, y ont établi leur demeure : *Les exilés seront replantés sur la terre natale et je ne les en arracherai plus, dit le Seigneur.* C'est ainsi que la parole sainte tempère ses amertumes par des promesses consolantes sur lesquelles nous n'avons pas à nous arrêter ici. Remarquons seulement qu'au seul point de vue littéraire ces peintures douces et ces images pleines de sérénité reposent l'esprit et détendent l'imagination attristée par des tableaux d'extermination et de deuil. Il y aurait beaucoup d'art dans cette manière de finir, si elle était étudiée, puisque l'art n'est autre chose que l'étude de la vérité qu'on veut reproduire ; mais le Dieu des prophètes en est le grand maître, et quand c'est lui qui parle, la bouche la moins éloquente, si elle lui sert d'organe, peut donner des leçons aux parleurs les plus habiles ; nous en trouvons la preuve dans les belles inspirations du gardeur de troupeau qui ose résister aux rois et qui leur parle avec toute-puissance, comme un ambassadeur de Dieu.

AMPLEUR DE STYLE. (*Voy.* STYLE.)

AMPLIFICATION. (*Voy.* STYLE.)

ANALYSE. (*Voy.* STYLE, PHILOSOPHIE.)

ANECDOTES. (*Voy.* LÉGENDES.)

APOCALYPSE. — De grands et savants écrivains se sont occupés de l'Apocalypse, considérée comme livre prophétique et divin. Il nous reste ici à l'étudier comme poëme oriental et monument littéraire des premiers âges de l'Eglise.

L'Apocalypse résume évidemment toutes les grandes prophéties de la Bible et leur donne un magnifique complément : c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le plus magnifique et le dernier chant de la divine épopée des prophètes.

L'œuvre des prophètes, résumé et en quelque sorte synthétisé dans l'Apocalypse, est en effet la plus gigantesque et la plus glorieuse épopée que jamais l'esprit humain ait osé concevoir. Dieu lui-même en est le héros ; le but de l'action, c'est la gloire éternelle de celui qui est ; le moyen, c'est le salut de l'homme ; les obstacles, c'est la liberté humaine séduite par l'enfer, ce sont les puissances du monde unies aux puissances des ténèbres ; le drame, c'est la mort du Fils de Dieu ; la péripétie, c'est la résurrection glorieuse de celui que les prêtres de Jérusalem avaient condamné à mourir du supplice des esclaves. Ici le merveilleux est de l'essence même du sujet, et toute fiction devient impossible, car elle pâlirait devant la réalité infinie, et pensez que cette poésie, d'autant plus sublime qu'elle est toute vraie, nous donne la raison de tout le mouvement des nations et explique d'une façon lumineuse les grandes énigmes de l'histoire. Donnez à saint Jean Bossuet pour commentateur, et ajoutez le *Discours sur l'histoire universelle* pour corollaire aux prophéties ; voyez les rois aller et venir comme des comparses sur la scène du monde où Dieu leur fait représenter son œuvre, et le bruit d'une société qui s'écroule, et le râle d'un empire à l'agonie faisant silence pour nous laisser écouter le cri victorieux de la victime du Golgotha ; puis la mort enfantant la vie, le sang faisant germer la paix, les bourreaux détrônés par le pardon des martyrs, et les Césars découronnés par la gloire des pauvres que la résignation exalte : tout cela, considéré seulement au point de vue littéraire, donne l'ensemble le plus grandiose, le plus complet qu'on puisse imaginer, avec les détails les plus riches, les oppositions les plus saisissantes ; il y a là de quoi subjuguer tous les esprits ; ceux mêmes qui craignent le plus de se laisser convaincre ne peuvent s'empêcher d'être étonnés et d'admirer, s'ils ont le goût des grandes choses. Qu'il nous soit donc permis d'étudier ici plutôt en artiste qu'en chrétien cette admirable poésie dont le Saint-Esprit est l'auteur, et qui se résume tout entière dans le livre de saint Jean. Nous n'avons pas à nous occuper ici des mystères de la prophétie, mais seulement des beautés du poëme ; nous laissons à d'autres les clefs du

sanctuaire, et nous étudions seulement la belle architecture du temple.

Indépendamment de l'ordre un peu arbitraire des chapitres, l'Apocalypse se divise naturellement en plusieurs parties : l'apparition du Verbe divin et les exhortations qu'il adresse aux sept Eglises de l'Asie servent d'invocation et d'exorde; puis vient le tableau du ciel, où l'Evangile est représenté sous la figure du livre fermé de sept sceaux que personne ne peut ouvrir; les siècles appellent l'initiateur divin, le ciel et la terre attendent, et les prophètes pleurent en la personne de saint Jean : c'est alors que se présente le Rédempteur sous l'apparence d'un agneau égorgé, mais toujours vivant; il ouvre le livre, et l'univers l'adore. Ici finit le premier chant.

Les chants suivants sont consacrés à l'histoire des révolutions du vieux monde, bouleversé par la doctrine nouvelle. Chacun des sceaux du livre en s'ouvrant fait naître de nouveaux prodiges : la domination, la guerre, la famine et la mort passent tour à tour montées sur des coursiers terribles; les montagnes s'écroulent, les étoiles tombent, les continents s'unissent et la mer fuit en bouillonnant, et ce n'est là que le commencement des douleurs. Viennent ensuite les sept trompettes qui ébranlent et renversent les murailles de la cité des hommes, puis les sept coupes où Dieu présente aux nations sa colère comme un remède amer aux maladies morales qui les dévorent, puis vient un cataclysme de sang; la moisson et la vendange se font en même temps, et les pécheurs sont foulés comme des grappes dans le pressoir : ces grands et lugubres tableaux nous préparent à une catastrophe encore plus terrible.

Les chants qui viennent ensuite nous montrent sous les attributs de deux femmes, l'une prête à devenir mère, l'autre prostituée et stérile, les deux sociétés qui sont en présence dans le monde, et dont l'une détruira nécessairement l'autre. L'Eglise, revêtue des splendeurs de la vérité et couronnée des étoiles du matin, apparaît dans le ciel; la Babylone des rois de la terre se montre assise sur la bête dont elle protége les instincts. Ici commencent les derniers combats du bien contre le mal : d'un côté la souveraine beauté, de l'autre la suprême laideur. Le dragon aux sept têtes personnifie le péché, l'égoïsme brutal et l'idolâtrie soit des faux dieux, soit des richesses, et pour le combattre le Verbe de Dieu apparaît lui-même, la tiare au front, monté sur un cheval blanc et conduisant la milice du ciel. Le combat est long et opiniâtre, la bête semble se multiplier : vaincue sur la terre, elle renaît du côté de la mer; les princes du monde lui servent d'auxiliaire et les peuples l'adorent. Elle a ses ministres et ses faux prophètes, et il lui est donné de persécuter et de tuer les ministres de Dieu; mais tout à coup une grande voix se fait entendre dans le ciel, et les deux témoins ressuscitent : cette guerre cruelle a servi pour l'épreuve des saints, et les élus de Dieu sont marqués du signe de la victoire. Voici l'ange de l'Evangile qui pose un de ses pieds sur la terre et l'autre sur la mer; une de ses mains touche le ciel, et son autre main présente un petit livre ouvert. Cette grande image nous prépare au tableau de la chute de Babylone, sombre peinture qui a inspiré le pinceau de John Martyn. Cette puissance souveraine, précipitée tout à coup du faite des grandeurs comme une meule de moulin qu'un ange laisse tomber du haut du ciel dans le fond de la mer, cette nuit de fumée qui ensevelit soudainement le luxe de la grande ville, le reflet de ce gigantesque incendie illuminant la sombre étendue de la mer, le sanglot des nations qui pleurent et des commerçants qui se frappent la poitrine, et cette suprême lamentation du prophète : ***Elle est tombée, elle est tombée cette grande Babylone : on n'y entendra plus la voix de l'époux et de l'épouse, et la clarté des lampes n'y brillera plus pendant la nuit;*** tout cela est marqué d'un caractère surhumain qui fait palpiter le cœur et dresser les cheveux sur la tête. On se sent pénétré de cette profonde horreur si bien décrite dans le livre de Job à propos du songe d'Eliphas; mais ici ne se termine pas le drame divin : la consolation doit venir après l'épouvante, la paix après la guerre; après les combats et la défaite des enfers, la joie et la sérénité du ciel. Le dragon vaincu est enchaîné et replongé dans l'abîme, et voici la cité de Dieu, belle et parée comme une fiancée pour son époux, qui descend du ciel sur la terre. Le chant d'amour de la nouvelle Jérusalem termine ainsi l'épopée des triomphes du Verbe et clôt magnifiquement la plus profonde des prophéties et le plus sublime des poëmes.

A cette idée de l'ensemble joignons quelques études sur les détails; cherchons à découvrir les moyens dont se compose la manière du grand maître, ce sera étudier la poésie dans sa source la plus abondante et la plus pure.

Le symbolisme des nombres et l'allégorie des figures donnent facilement la clef de la poésie des prophètes, comme le savent d'ailleurs ceux qui sont versés dans la littérature orientale. Saint Jean lui-même nous avertit qu'il faut chercher un sens mystérieux aux nombres qu'il emploie, et que ce sens n'est pas au-dessus de l'intelligence de l'homme : ***Qui habet intelligentiam, supputet numerum bestiæ, numerus enim hominis est.*** En effet, ce nombre de la bête demande un calcul plus compliqué que les autres nombres exprimés dans la prophétie. Ainsi, par exemple, il est clair que le nombre ***un*** représente l'unité divine : « Il y avait ***un*** trône au milieu du ciel, et sur ce trône quelqu'***un*** semblable à ***une*** pierre de jaspe. »

Le nombre ***deux*** figure l'alliance. Dieu envoie ***deux*** témoins pour se réconcilier les hommes. L'époux et l'épouse sont ***deux*** qui appellent le règne du Seigneur.

Le nombre ***trois*** ne doit pas être expliqué. C'est le mystérieux ternaire qui représente le dogme de la Trinité; aussi le dragon,

lorsqu'il veut blasphémer Dieu, vomit-il de sa gueule *trois* esprits immondes en forme de grenouilles.

Le nombre *quatre* représente la manifestation divine par la création, par la révélation et par la vertu, trois œuvres de Dieu qui se correspondent. Ainsi les *quatre* animaux symboliques dont il est parlé dans l'Apocalypse, d'après le prophète Ezéchiel, représentent à la fois ou successivement les *quatre* points cardinaux du ciel, les *quatre* grands prophètes, les *quatre* évangélistes et les *quatre* vertus cardinales.

Le nombre *cinq* et ses composés représentent le péché et l'épreuve, la loi et l'expiation, parce qu'il ajoute une unité au quaternaire, ce qui indique un désordre ou une réparation. En effet, cette unité qui s'ajoute et se superpose en quelque façon à l'œuvre de Dieu, c'est le démon ou l'homme révolté, à moins que ce ne soit Dieu lui-même manifesté par la rédemption et la pénitence, ces deux compléments miséricordieux de la révélation et des vertus.

Le nombre *six* représente le temps; multiplié par deux, il donne le duodénaire, qui figure le cycle céleste au sens propre et au sens mystique. Les douze mois de l'année et les douze signes du zodiaque correspondent aux douze patriarches, aux douze apôtres, aux douze fruits de l'arbre de vie, aux douze pierres précieuses des fondements de la cité sainte et aux douze portes de la nouvelle Jérusalem, comme l'a judicieusement remarqué l'athée Dupuis, pour en conclure stupidement que la religion a été inventée d'après les premières notions de l'astronomie, au lieu de confesser que la création et la révélation sont d'accord, et que Dieu a écrit sa pensée dans le ciel pour inviter les hommes de science et de bonne foi à comparer la nature avec la Bible et à comprendre l'une par l'autre.

Le nombre *sept*, qui se compose du ternaire et du quaternaire divin, représente Dieu révélé et considéré à la fois et en lui-même et dans ses œuvres. Donc, en tant qu'il exprime l'être de la manière la plus complète et la plus absolue, le septenaire est l'affirmation du vrai et du bien, et pris ainsi affirmativement, c'est le ciel; pris au contraire négativement, c'est le mal, le mensonge et l'enfer. Aussi les vertus dogmatiques sont-elles au nombre de sept, et à ces sept affirmations du bien céleste correspondent autant de négations infernales, qui sont les péchés capitaux. Ainsi dans l'Apocalypse nous voyons le septenaire divin représenté par les sept étoiles qui sont dans la main du Verbe éternel, par les sept chandeliers d'or, qui sont la lumière des Eglises, par les sept esprits qui sont en présence de Dieu, par les sept couleurs de l'arc-en-ciel qui est au pied du trône, par les sept tonnerres, par les sept trompettes et par les sept coupes. Le septenaire infernal y est figuré par les sept sceaux du livre en tant qu'ils se rapportent à l'ignorance humaine, fille du péché; par les sept têtes de la bête, par les sept montagnes de la Babylone spirituelle et par les blasphèmes qui répondent sept fois à l'effusion des sept fléaux.

Le nombre *huit* n'est que le quaternaire multiplié par deux, et représente la création, la révélation ou les vertus sanctifiées encore ou amplifiées par l'alliance.

Le nombre *neuf* est la multiplication du ternaire par lui-même; c'est donc aussi un nombre divin.

Le nombre *dix* est, comme nous l'avons dit, celui du péché ou de la loi, multiplié par celui de l'alliance. Le Décalogue s'oppose aux dix désobéissances, figurées par les dix cornes de la bête.

En multipliant ces nombres les uns par les autres, on aura tous les nombres exprimés dans l'Apocalypse avec leur signification respective. Ainsi les vingt-quatre vieillards représentent le ciel tout entier, parce qu'ils figurent l'alliance des deux testaments; les douze mille élus de chaque tribu d'Israël nous donnent le nombre de la religion multipliant celui de l'épreuve ou de la sanctification par la loi, le nombre dix multiplié deux fois par lui-même pour exprimer une alliance progressive ou plutôt les deux grandes alliances de Dieu avec sa créature.

Le nombre 666, qui a tant exercé la sagacité des commentateurs, représente le péché multiplié par le temps, mais s'anéantissant par lui-même. Cent, c'est dix multiplié par dix; six cents, c'est donc la puissance du péché multipliée par le temps, et c'est par là que commence le chiffre de la bête lorsqu'elle apparaît dans sa gloire : mais après la centaine vient la dixaine, et après la dixaine l'unité, toujours multipliées par six, figure du temps, après lequel il n'y a plus rien pour l'espérance des pécheurs.

En indiquant ces explications toutes littéraires nous ne touchons pas aux interprétations du sens théologique et nous ne prétendons pas que cette clef de l'Apocalypse en ouvre toutes les profondeurs, mais elle suffira peut-être pour qu'on puisse lire ce divin poëme sans être arrêté par des difficultés qui rebutent ou des répétitions qui fatiguent lorsqu'on n'en pénètre pas le sens. Maintenant, et pour en venir à l'allégorie des figures, nous ferons remarquer sommairement que l'homme représente Dieu, la femme représente l'Eglise ou la société des méchants selon la différence de ses attributs. Le soleil est l'image du Verbe divin; la lune représente l'Eglise enseignante parce qu'elle reflète la lumière du soleil. Les étoiles sont les docteurs; la terre figure les institutions sociales; la mer représente les multitudes. Babylone est la cité des méchants; la bête c'est le péché; les chevaux représentent le mouvement, la force matérielle, la guerre et la conquête; le lion, c'est l'énergie, le bœuf la patience courageuse et le sacrifice; l'aigle, la contemplation et la justice. On comprendra facilement les autres allégories, mais il faut étudier profondément avant de pouvoir lire avec fruit ce livre, tout à la fois consolant et terrible; mais alors

on est subjugué par son imposante beauté. Que sont les fictions d'Homère comparées à de telles images? des contes de petits enfants. Ici la plus haute philosophie et l'initiation religieuse la plus profonde unissent leurs calculs au luxe des plus imposantes images. Saint Jean résume toute la science et toute la poésie des siècles passés et futurs dans son poëme universel. Le dogme y consigne ses mystères, la contemplation y révèle ses ravissements, l'avenir tout entier s'y déroule et s'y explique par le passé; Dieu en un mot s'y révèle avec tant de puissance et de grandeur, que la seule étude littéraire de cette œuvre surnaturelle doit subjuguer les esprits les plus incrédules et leur faire confesser une puissance supérieure au génie humain. La poésie de saint Jean est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une poésie essentielle et qui ne doit rien aux artifices du langage ou aux puérilités du rhythme, elle saisit tout d'abord l'âme avec tant de puissance qu'elle n'a pas besoin de s'adresser à l'oreille. Mais en présentant l'Apocalypse comme sujet d'étude et comme un objet d'éternelle admiration, nous nous garderons bien de la présenter pour modèle à nos jeunes littérateurs. L'étrange abus qu'on a fait des formes bibliques et apocalyptiques depuis la publication des *Paroles d'un croyant* doit les avertir assez du danger qu'il y a de parodier la parole sainte en voulant l'imiter, et de la témérité qu'il y a pour l'homme de vouloir écrire dans un style inspiré et divin.

On a essayé plusieurs fois de traduire l'Apocalypse en vers. C'était à notre avis une tentative assez téméraire, car dans ce livre divin la poésie est tout entière dans la pompe et la vérité prophétique des images : l'harmonie des mots ne saurait y ajouter que peu de choses, et les entraves de la mesure ne pourraient que gêner les gigantesques allures de cette poésie inspirée. On peut faire sur un seul texte de l'Apocalypse de longs et terribles poëmes sans épuiser tout ce qu'il y a dans un seul mot de création et d'épouvante : une amplification poétique de l'Apocalypse serait donc possible et aurait plus de chances de succès qu'une simple traduction. Pour bien faire comprendre à nos lecteurs ce que nous entendons par ces amplifications poétiques nous citerons ici quelques morceaux détachés d'un travail de ce genre que nous aurions publié si les orages de la politique eussent pendant ces derniers temps permis à quelqu'un de déclamer publiquement des vers sans être soupçonné de folie.

Les quatre petites pièces détachées que nous choisissons sont une glose de ce passage de l'Apocalypse, où il est dit qu'à l'ouverture des quatre premiers sceaux du livre mystérieux, quatre chevaux de couleurs différentes apparurent, montés par des cavaliers dont les attributs étaient divers. Le premier cavalier, monté sur un cheval blanc, représente Jésus-Christ lui-même, suivant un grand nombre de commentateurs.

LES QUATRE CHEVAUX DE SAINT JEAN.

Le cheval blanc.

Oh ! qu'il est beau dans sa course,
Le cheval éblouissant !
Tel un fleuve de sa source
S'élance et court bondissant :
A son onde souveraine,
Des rivières qu'il entraîne
Tous les remparts ont cédé :
Le roc sous ses pieds se creuse,
Et sa crinière écumeuse
Flotte sur son dos ridé !

Je te connais, fils de l'homme :
Je t'ai vu dans mes désirs !
Je sais comment on te nomme
Dans la langue des soupirs !
Roi de paix, viens sur la terre,
Porte le glaive et la guerre
Au sein de tes ennemis !
Frappe ces lions avides,
Et que les agneaux timides
A ton amour soient soumis !

Il vient, celui que j'adore,
Il vient, l'éternel guerrier !
Il vient, plus beau que l'aurore,
Sur l'aile de son coursier !
Son carquois plein de victoire,
Lance la vie et la gloire
Sur le néant qui s'enfuit ;
Et de l'enfer qui s'étonne,
Son arc lumineux sillonne
Perce et déchire la nuit !

Vois-tu le monde qui roule
Sous tes pieds dominateurs?
Vois-tu le temps qui s'écoule
Emportant ses dieux menteurs !
Les générations passent,
Les grandes cités s'effacent ;
Où sont-elles, ô mon roi?
Mais tu rends la mort féconde,
Et je vois un nouveau monde
Se lever derrière toi !

Amen ! Finis ton ouvrage ;
Détruis ce qui doit passer !
Le désert est l'héritage
Que tu dois ensemencer.
Tes armes seront fidèles,
Epuise sur les rebelles
Les filles de ton carquois,
Parle aux enfants des nuages,
Et la foudre et les orages
Obéiront à tes lois !

Amen ! que ton règne arrive :
Je l'espère, il n'est pas loin.
Mais que mon âme revive
Et puisse en être témoin !
Alors le ciel, ton empire,
Aussi doux que le sourire
D'une mère après ses pleurs,
Tendra les bras à la terre.....
Et la voix qui dit : Mon père !
Te bénira dans nos cœurs.

Le cheval roux.

Ses pieds sanglants volaient comme des sauterelles :
Il renversait tout en courant :
Et sa voix hennissait comme les éclats grêles,
Sortis du clairon déchirant.
Sa crinière semblait une flamme agitée
Par les ouragans de la nuit,
De ses naseaux ardents l'haleine tourmentée
Soufflait la terreur et le bruit ;

Le sang et la colère écumaient dans sa bouche,
Devant lui s'enfuyait la paix,
Et ses flancs emportaient un cavalier farouche
Qui ne se reposait jamais!
Malheur aux nouveaux nés! malheur aux jeunes mères!
Vieillards, accusez le trépas
Qui vous a réservés pour des larmes amères
Que vos enfants n'essuieront pas!
Pères, donnez la mort à vos filles trop belles!
Femmes qui poussez des sanglots
Avec vos nourrissons pendus à vos mamelles
Précipitez-vous dans les flots!...
Car voici le guerrier qui tient la grande épée!
Il passe, il attaque, il abat:
Sa cuirasse de sang et de sueur trempée
Résonne comme un grand combat:
Son casque est rayonnant comme une torche ardente,
Il regarde comme la mort!
Son glaive est un serpent à la langue stridente
Qui siffle, qui vole et qui mord....
Et les peuples tombaient fauchés comme des herbes!
J'entendis les cris des mourants
Et je vis les captifs, liés comme des gerbes
Pleurer leurs fils et leurs parents:
L'incendie allumait son effroyable aurore,
Le ciel même était plein de sang
Et les rares sanglots qui s'entendaient encore
Allaient toujours s'affaiblissant.....
Tout s'éteignit. — Le loup descend sur les collines,
Les noirs corbeaux ont croassé
Je vois des ossements blanchis dans des ruines....
Le cheval sanglant a passé!

Le Cheval noir.

Il se traîne tout morne et la tête penchée,
D'un pas débile et fléchissant;
Et sa langue pendante est noire et desséchée,
Et ses yeux sont couleur de sang.
Sous ses pas l'herbe meurt et les plantes jaunissent,
Son souffle noircit les moissons,
L'eau malsaine corrompt les troupeaux qui languissent
Et se dépeuple de poissons.
Le pâle cavalier dans un affreux silence,
Inflexible comme le sort,
Pèse attentivement dans sa stricte balance
La nourriture de la mort.
Car la mort seule vit maintenant dans le monde.
Je vois des squelettes errants
Disputer aux vautours une pâture immonde;
J'entends des peuples expirants,
Hurler dans les cités qui vont rester désertes
Comme un sépulcre délaissé.
Plus rien!.. ni blés, ni fleurs, ni fruits, ni feuilles vertes
Où le cheval noir a passé!
Mais Dieu qui fait sentir aux hommes sa justice
Et sa charité tour à tour,
Lui défend de tarir le vin du sacrifice
Et l'huile du céleste amour.

Le Cheval pâle.

Je le voyais passer le moissonneur terrible;
Et devant lui, sur les chemins,
Comme les grains nombreux agités dans un crible
Se mouvaient les petits humains!
Les uns tenant en main des sceptres et des glaives,
Rangeaient les autres en troupeaux;
Plusieurs dormaient couchés et riaient à des rêves...
D'autres couraient sous des drapeaux
A la voix de l'airain qui sonne les batailles:
J'en vis qui, les mains pleines d'or,
Semblaient vouloir cacher au fond de leurs entrailles
Ce qu'ils appelaient leur trésor.
Puis encor, j'entendais les chansons en délire,
De l'orgie aux yeux égarés
Je voyais des festins, je les entendais rire;
Plus loin, pompeusement parés,
Des mortels célébraient une longue alliance,
Et puis de jeunes séducteurs
Conviaient à l'écart la crédule innocence
A dormir sur des lits de fleurs...
Le morne cavalier sur son grand cheval pâle
Approchait, approchait toujours...
Et j'entendis mourir dans un horrible râle
Le chuchottement des amours:
Il marchait, il marchait et ne laissait derrière
Que le silence et des débris
Que les pieds du cheval renvoyaient en poussière....
Et je n'entendis plus les cris
Des hommes qui riaient près des tables rougies:
A la fois tout avait cessé:
Les rois, les combattants, les amours, les orgies...
Le cheval pâle avait passé!

APOCRYPHES. — Les livres apocryphes soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament, étant rejetés du canon des saintes Ecritures et n'appartenant plus ni à la théologie ni à l'exégèse restent dans le domaine de la littérature religieuse, et méritent, à ce titre seul, qu'on les étudie avec soin. S'ils ne sont pas les ouvrages des auteurs dont ils portent le nom, ils appartiennent incontestablement du moins aux antiquités des premiers siècles. Le premier et le plus ancien des livres apocryphes de l'Ancien Testament est le livre d'Enoch, qui a servi de texte à une foule de suppositions et de poésies hétérodoxes. Ce poëme ancien contient entre autres choses une astronomie fantastique révélée, dit l'auteur, par l'archange Uriel; puis une assez singulière histoire de la chute des anges. Cette partie du livre étant la plus remarquable, nous allons la citer ici tout entière.

« Paroles de bénédiction d'Enoch, qui a béni les élus et les justes qui doivent supporter le jour de l'affliction, rejetant les hommes pervers et impies. Enoch, cet homme juste qui était avec Dieu, prit la parole et dit, lorsque ses yeux se furent ouverts et pendant qu'il contemplait la sainte vision dans les cieux: Voici ce que les anges m'ont fait voir. C'est d'eux que j'ai entendu toutes choses, et c'est par leur secours que j'ai compris ce que je voyais: choses qui n'arriveront point dans la présente génération, mais dans une génération éloignée relativement aux élus.

« C'est pour eux que j'ai parlé et que je me suis entretenu avec celui qui sortira de sa retraite, le Dieu du monde, le saint et le tout-puissant, qui abaissera sous ses pieds la cime du Sinaï, qui paraîtra avec ses armées et se manifestera dans la force de sa puissance. Tous alors trembleront et seront saisis d'effroi, une grande crainte saisira les hommes jusqu'aux extrémités du monde. Les plus hautes montagnes seront troublées et les collines s'abaisseront, fondant comme le miel exposé à la flamme. La terre sera submergée, tout ce qui est sur elle périra et le jugement viendra sur tous les hommes. Mais il donnera la paix aux justes, il conservera les élus et il leur montrera sa clémence. Alors tous appartiendront à Dieu: ils seront heureux et bénis, et la splendeur du visage de Dieu les illuminera.

« Voici qu'il vient avec dix mille de ses saints pour exercer le jugement et pour re-

jeter les impies, et pour réprouver tout ce que les pécheurs et les impies ont fait et commis contre lui.

« Tous ceux qui sont dans les cieux ont connu leurs œuvres. Ils ont lu que les luminaires célestes ne changent pas leurs voies, que chacun se lève et se couche en son rang, chacun à son époque déterminée, ne transgressant pas les ordres qu'ils ont reçus. Ils voient que tout ouvrage de Dieu est immuable, se montrant à l'époque convenable. Ils regardent l'été et l'hiver, observant que toute la terre est pleine d'eau et que les nuages, la rosée et la pluie la fécondent. Ils voient comment les lacs et les rivières s'acquittent de leurs fonctions.

« Mais vous, vous ne supportez point patiemment, et vous n'accomplissez pas les commandements du Seigneur. Mais vous transgressez ses ordres, et vous foulez aux pieds sa grandeur, et il y a dans vos bouches impures des paroles de blasphème contre sa majesté sainte ! Cœurs pervers ! la paix ne résidera jamais en vous ! Vos jours vous seront à vous-mêmes en exécration, et vous verrez périr les années de vos existences. Le temps multipliera éternellement vos douleurs et il n'y aura plus de grâce pour vous ! En ces jours, vous changerez votre calme trompeur contre les malédictions éternelles de tous les justes, et les pécheurs eux-mêmes vous exécreront à jamais. Aux élus sera la lumière, à eux la joie et la paix, et ils posséderont la terre comme un héritage. Mais vous, impies, vous serez réprouvés. Alors la sagesse sera donnée aux élus qui vivront tous et qui ne retomberont pas dans le péché, cédant à l'orgueil ou à l'impiété; mais ils s'humilieront, possédant la prudence, et ils ne réitéreront pas la transgression.

« Ils ne seront point condamnés pour tout le temps de leur vie, ils ne mourront point dans l'indignation et dans les tourments, mais le nombre de leurs jours sera rempli et ils vieilliront en paix, tandis que les années de leur félicité se multiplieront dans la joie et la paix, pour l'éternité tout entière et pour leur existence dans le temps....

« Il advint, après que les fils des hommes se furent multipliés en ces jours-là, qu'il leur naquit des filles d'une grande beauté. Et lorsque les anges, les fils du ciel, les virent, ils furent épris d'amour pour elles, et ils se dirent entre eux : Allons, choisissons nous des épouses de la race des hommes et engendrons des enfants. Alors leur chef Samyaza leur dit : Je crains que vous n'ayez pas le pouvoir d'accomplir ce dessein et que je n'aie à supporter seul le châtiment d'un si grand crime. Mais ils lui répondirent disant : Nous jurons tous et nous nous obligeons par des serments mutuels à ne changer jamais ce que nous proposons, mais à accomplir notre entreprise. Et tous jurèrent et s'engagèrent par des serments mutuels. Leur nombre était de deux cents qui descendirent sur le sommet du mont Armon. Ce mont se nommait Armon parce que là ils se lièrent par d'affreux serments. Et voilà les noms des chefs : Samyaza, qui était le premier de tous, Urakabaraméel, Akibéel, Tamiel, Ramuel, Danel, Askeel, Sarakuyal, Asael, Armers, Batraal, Ananie, Zavebe, Samsavael, Ertael, Turel, Jomiael, Araziel.

« Ils prirent des épouses avec lesquelles ils eurent commerce, et ils leur enseignèrent la magie et les enchantements et la division des racines et des arbres. Et ces femmes conçurent et elles enfantèrent des géants, lesquels avaient chacun trois cents coudées de hauteur. Ils dévoraient tout le travail de l'homme jusqu'à ce qu'ils ne pussent se rassasier. Alors ils se tournaient contre les hommes pour les dévorer. Et ils commencèrent à donner la mort aux bêtes, aux reptiles, aux poissons, à se nourrir de leur chair, l'un après l'autre, et à boire le sang. Alors la terre prit en horreur les maîtres injustes. Azaziel enseigna aux hommes à forger des épées, des boucliers et des cuirasses; il leur apprit à fabriquer des miroirs, l'usage des parfums, des bracelets, des ornements, des pierres précieuses et de toutes les couleurs. L'impiété augmentait, l'impudicité croissait et tous transgressaient et corrompaient leurs voies. Amazarak enseigna tous les enchanteurs, Barkazyal les observateurs des astres, Akibéel les signes et Asaradel les mouvements de la lune. Mais les hommes qui étaient opprimés par les géants crièrent, et leur voix monta jusqu'au ciel.

« Alors Michel et Gabriel, Raphaël, Suryal et Uriel, regardant du haut des cieux, aperçurent la multitude des crimes et l'abondance du sang répandu sur la terre et toute l'iniquité qui se consommait en elle, et ils se dirent l'un à l'autre : Voici que la voix des clameurs qu'ils ont poussées est montée jusqu'à nous. La terre à qui l'on a pris ses enfants pleure à la porte du ciel. Et les âmes humaines se plaignent, disant : Obtenez pour nous justice du Très-Haut, et ils disent à leur Seigneur et Roi : Tu es le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux, le Roi des rois. Le trône de ta gloire est dans tous les siècles et ton nom est sanctifié et célébré dans l'éternité. Tu es béni et glorieux ! Tu as créé toutes choses, tu as pouvoir sur toutes choses, et toutes choses sont ouvertes et dévoilées devant toi, rien ne peut t'être caché. Tu as vu ce qu'Azaziel a fait, comment il a enseigné tout genre d'iniquité sur la terre et révélé au monde les secrets du ciel. La terre entière a été remplie de sang et d'iniquité, et voici que les âmes des morts crient et qu'elles se plaignent jusqu'à la porte du ciel. Leurs murmures montent, et elles ne peuvent échapper à l'injustice qui se commet sur la terre. Tu as connu toutes choses avant qu'elles eussent l'être. Tu as connu ces choses et ceux qui les ont accomplies, cependant tu ne nous as pas parlé. Que convient-il donc que nous fassions à cause de cela ?

« Alors le Très-Haut grand et saint parla. Et il envoya Arsajulaljurem au fils de La-

mech, disant : Annonce-lui en mon nom ; expose-lui la fin qui est proche, car toute la terre périra ; les eaux du déluge la couvriront et détruiront tout ce qui est sur elle. Et enseigne-lui comment il peut se soustraire et comment sa race s'étendra sur toute la terre. Et le Seigneur dit à Raphaël : Lie les mains et les pieds d'Azaziel, et jette-le dans les ténèbres, et place sur lui des pierres aiguës. Couvre-le de ténèbres ; voile sa face pour qu'il ne voie pas la lumière et au grand jour du jugement ordonne qu'il soit jeté dans le feu. Restaure la terre que les anges ont corrompue et annonce-lui la vie ; parce que je veux la vivifier de nouveau. Tous les fils des hommes ne périront pas ; la terre a été corrompue par la doctrine d'Azaziel ; charge-le de tout le crime.

« Le Seigneur dit à Gabriel : Va vers les méchants, les réprouvés et les fils de la fornication, et excite-les les uns contre les autres. Fais qu'ils périssent, se tuent mutuellement, car la durée des jours ne sera pas pour eux.

« Le Seigneur dit à Michel : Va et annonce à Samyaza et à ceux qui sont avec lui quel est leur crime ; car ils se sont unis aux femmes et se sont souillés de leur impureté. Et quand tous leurs fils auront péri et qu'ils auront vu la perte de ceux qu'ils aiment, enchaîne sur la terre ces esprits coupables jusqu'au jour du jugement et de la destruction ; jusqu'au jugement qui amènera la consommation de toutes choses. Alors ils seront jetés au fond de l'abîme de feu et ils y seront renfermés pour l'éternité. Fais périr tout oppresseur sur la face de la terre et quiconque fait le mal. La plante de la justice et de la droiture apparaîtra ; elle fleurira dans l'éternité avec allégresse. Et alors tous les saints rendront grâce et vivront jusqu'à ce qu'ils aient eu mille fils, et tout le temps de leur jeunesse s'accomplira en paix. Et en ces jours toute terre sera cultivée dans la justice ; elle sera toute plantée et arrosée de bénédictions. Elle sera plantée de vignes, et les vignes donneront du fruit à satiété ; toute graine qui sera semée donnera mille mesures pour une, et une mesure d'olives donnera dix fois de l'huile. Purge la terre de toute oppression, de toute injustice, de tout crime, de toute impiété et de toute impureté. Alors tous les fils des hommes seront justes, et toutes les nations me rendront les honneurs divins ; toutes me béniront et m'adoreront. La terre sera purgée de tout crime, de toute peine et de toute douleur, et je n'y enverrai plus de déluge. En ces jours j'enverrai les trésors de bénédiction qui sont dans le ciel, et je les ferai descendre sur la terre, sur tous les ouvrages et les travaux des hommes. La paix et l'équité s'associeront avec les fils des hommes durant toute leur génération et pendant tous les jours du monde. »

On a pu remarquer dans ce passage des idées d'une grande hardiesse et des expressions quelquefois saisissantes de poésie comme celle-ci : *La terre à qui l'on a pris ses enfants pleure à la porte du ciel.* La fable de la séduction des anges par la beauté des filles des hommes a souri à l'imagination de plusieurs grands poëtes. Thomas Moore et lord Byron parmi les Anglais, Lamartine et Alexandre Dumas parmi les Français, ont exploité cette donnée qui leur fournissait un mélange de mysticisme et d'amour profane assez romantique pour intéresser les imaginations qui aiment à se repaître de choses vagues et inexactes. Les croyances de l'Eglise sur la nature des anges et la gravité de son enseignement repoussent également ces espèces de romans, où le ciel même est mis en jeu pour prêter plus d'attrait à la plus dangereuse de toutes les passions. Nous n'analyserons donc ici ni les poëmes de Byron ni celui de Lamartine, dont nous aurons pourtant à rendre compte en nous occupant des écrits de ce publiciste, qui paraîtrait avoir un peu cherché le rôle de poëte inspiré et de prophète (*Voy.* LAMARTINE).

Au surplus, le livre d'Enoch est rempli d'erreurs et de contradictions. Il contient aussi des fables ridicules sur la taille énorme de l'ange Samyaza et des géants ; si les versions qui en ont été récemment découvertes ne sont pas des mystifications, elles ont dû être étrangement altérées par les traducteurs et les copistes et ne plus ressembler au livre primitif d'Enoch, que saint Jude cite dans son épître catholique comme un livre authentique et rédigé véritablement par le prophète Enoch auquel on l'attribue.

Nous n'avons cité le livre d'Enoch que comme un monument curieux dans la littérature sacrée, il n'en sera pas de même de la prière de Manassé dans les fers, qui a été conservée dans la plupart des éditions anciennes de la Bible, bien que ce morceau soit rejeté du canon des saintes Ecritures, on peut regarder cette prière comme une des plus belles choses qu'il y ait dans la littérature religieuse après les œuvres des écrivains sacrés. Nous allons essayer de la traduire.

« Seigneur tout-puissant, Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Jacob, et de leur génération de justes, vous qui avez fait le ciel et la terre avec toute leur parure, qui avez enchaîné la mer par une parole de maître, qui avez fermé l'abîme et l'avez scellé de votre nom digne de louanges et de terreur ; vous devant qui tremble l'immensité sous les regards de votre puissance, parce que nulle force au-dessous de vous ne peut porter la magnificence de votre gloire, ni soutenir les menaces de votre courroux contre les pécheurs. Mais elle est immense et insondable la miséricorde de votre promesse, parce que vous êtes le Seigneur, le Très-Haut, le bon, le longanime et plein de miséricorde et de tristesse lorsqu'il faut châtier la malice des hommes. Vous, Seigneur, selon la grandeur de votre bonté, vous avez promis le repentir et la rémission à ceux qui auraient

péché contre vous et dans l'immensité de votre compassion vous avez accordé la pénitence aux pécheurs pour être leur salut. Vous donc, Seigneur, Dieu des justes, vous n'avez point fait la pénitence pour les justes, Abraham, Isaac et Jacob, qui ne vous ont pas offensé, mais vous avez fait la pénitence pour moi, pécheur, qui vous ai offensé plus de fois qu'il n'y a de grains de sable dans la mer : mes iniquités se sont multipliées, Seigneur; mes iniquités se sont multipliées, et je ne suis pas digne de regarder et de voir la hauteur du ciel! le nombre de mes iniquités courbe ma tête comme un collier de fer : je n'ose lever la tête, je n'ose respirer, car j'ai mérité votre colère et j'ai fait le mal devant vous. Je n'ai pas fait votre volonté; je n'ai point conservé vos commandements, j'ai établi l'abomination et j'ai multiplié les offenses, et maintenant mon cœur se prosterne et fléchit le genou pour implorer votre bonté. J'ai péché, Seigneur, j'ai péché, et je reconnais mes injustices : c'est pour cela que je vous prie et que je vous en demande la rémission. Remettez-les-moi, Seigneur, et que je ne sois pas confondu dans la perdition avec mes crimes; ne me réservez point les maux éternels de votre colère, ne me condamnez pas à tomber dans les lieux les plus bas de la terre, car vous êtes Dieu, vous êtes, dis-je, le Dieu des pénitents et vous manifesterez en moi toute votre bonté, car vous sauverez cet indigne par la puissance de votre pardon, et je vous louerai toujours pendant tous les jours de ma vie, parce que toute la vertu des cieux chante vos louanges et parce que la gloire est à vous dans les siècles des siècles. *Amen.* »

Il serait difficile de trouver ailleurs que dans les livres inspirés de Dieu une prière plus touchante et plus belle. C'est un petit chef-d'œuvre d'éloquence, et de cette éloquence surtout qu'on ne peut puiser ailleurs que dans un cœur vivement ému par la grâce.

Le troisième et le quatrième livre d'Esdras contiennent aussi de fort belles pages. Au troisième et au quatrième chapitre il est question d'un de ces combats philosophiques et littéraires si fort en usage parmi les anciens, qui, à la suite de leurs banquets, se proposaient des questions difficiles à résoudre, ce qui donnait à l'esprit et à l'éloquence de chaque convive une occasion de s'exercer. Chacun parlait à son tour, comme les bergers de Théocrite et de Virgile, et le prix était décerné à celui qui, de l'avis de tous, avait le mieux tranché la difficulté et décidé la question.

C'est à la table de Darius, à la suite d'une fête, que trois jeunes hommes de sa garde se proposent la question qu'il s'agit de résoudre dans le banquet philosophique dont il est question au troisième livre d'Esdras. La question est celle-ci : Laquelle de ces trois choses est la plus excellente et surtout la plus forte, le vin, le roi, ou la femme? L'un prend le parti du vin, le second choisit le roi et le troisième la femme, sans toutefois donner le prix de la force et de l'excellence à cette dernière, car il lui préfère la vérité. — Les discours des trois concurrents sont fort remarquables; écoutons parler d'abord celui qui fait l'éloge du vin.

« Hommes qui m'écoutez, dit-il, combien le vin n'est-il pas plus fort que ceux qui le boivent! il fascine la pensée et entraîne l'âme tout entière; il donne au roi et au pauvre orphelin l'égalité de la folie; l'esclave et l'homme libre, le riche et le misérable, sont égaux devant lui; il tourne toute l'âme en sécurité et en joie, et il anéantit le souvenir de la tristesse et des créanciers; pour lui tous les gosiers sont nobles et peu lui importe la royauté ou la magistrature; il prodigue également à tous les richesses de l'éloquence : lorsqu'on a bu, plus d'amitié, plus de fraternité qui tienne, on s'irrite, on tire les épées; mais la tête tourne, on tombe noyé dans le vin, et lorsqu'on se réveille on ne se souvient plus de rien. O hommes! dites-moi si le vin n'est pas la chose la plus puissante qu'il y ait au monde? »

Horace et Anacréon n'auraient certainement pas mieux dit, et ce passage du livre apocryphe d'Esdras devait être souligné tout entier dans la Bible de Rabelais.

L'avocat du roi parle à son tour : « Ce qu'il y a de plus excellent et de plus fort au monde, dit-il, ne sont-ce pas les hommes qui règnent en maîtres sur la terre, sur la mer et sur tout ce qu'elles contiennent? eh bien, le roi est maître de ceux-là, et à tous les ordres qu'il leur donne ils obéissent. S'il les envoie au combat, ils vont et ils renversent les montagnes, et les murailles, et les tours. Ils se font tuer et ils tuent, mais ils n'oublient aucune des paroles du roi, et reviennent apporter à ses pieds tout le butin qu'ils ont recueilli. Il en est de même de tous les autres, et ceux qui ne combattent pas, mais qui cultivent la terre, lorsque la crainte les visite, apportent leurs tributs au roi et ne reconnaissent que lui seul. Si celui-là leur dit : Tuez, ils tuent; s'il leur dit : Pardonnez, ils pardonnent; s'il leur dit : Frappez, ils frappent; s'il leur dit : Exterminez, ils exterminent; s'il leur dit : Bâtissez, ils bâtissent; s'il leur dit : Détruisez, ils détruisent; s'il leur dit : Plantez, ils plantent; s'il leur dit : Arrachez, ils arrachent, et toute multitude et toute force lui obéissent. Il y compte et il se met tranquillement à table : il boit, il mange et il s'endort; mais eux ils veillent autour de lui et aucun ne s'éloigne pour s'occuper de ses propres affaires, mais ils ne se meuvent qu'au signe de sa parole. Peut-on refuser de reconnaître pour le plus fort celui auquel appartient une pareille gloire? »

C'est maintenant le tour de celui qui s'est chargé de plaider la cause de la femme. Celui-là se nommait Zorobabel et voici son discours: « O hommes, ce qui règne au-dessus de tout, ce n'est ni le roi, ni la multitude, ni le vin. Qui exerce sur eux le souverain empire? ne sont-ce pas les femmes qui ont mis au monde et le roi et la masse du peuple qui compo-

sent la force des empires et sur la terre et sur la mer? c'est d'elles que sont nés ceux qui plantent la vigne et ceux qui font le vin; n'est-ce pas par elles qu'ils ont été élevés? ne sont-elles pas les ouvrières de cette magnificence de vêtements qui fait l'orgueil des hommes? Mais les hommes eux-mêmes peuvent-ils se séparer des femmes? Qu'ils rassemblent en leur possession l'or, l'argent et toutes les choses spécieuses, et qu'ils voient une femme ornée de beauté, ils oublient tout et ce n'est plus que vers elle qu'ils tournent leurs regards, et leurs aspirations, et leurs sourires. L'homme laisse son père qui l'a nourri et le pays qui l'a vu naître pour suivre la femme; c'est à la femme qu'il remet son âme, et il ne se souvient plus de son père, de sa famille ni de sa patrie. C'est pourquoi donc, sachez-le bien, les femmes sont vos reines! Protestez-vous? L'homme prend son glaive, il va sur le chemin faire des meurtres et des larcins, il affronte la mer et les fleuves, il se familiarise avec les lions, il voyage dans les ténèbres, et tout cela pour offrir à celle qu'il aime le fruit de ses douleurs et de ses crimes; car, je le dis encore une fois, il préfère sa femme à son père et à sa patrie. Combien d'hommes ont perdu la raison par amour et se sont laissé réduire en servitude? combien ont péri, et se sont fait meurtrir, et ont fait le mal à cause des femmes? et maintenant, croyez-moi, le roi est grand dans sa puissance, et toutes les autorités de ses provinces n'osent pas le toucher. Je voyais cependant Apémès, fille de Besach, l'amie de notre roi magnifique, assise près du monarque à sa droite; et elle lui enlevait son diadème de dessus la tête et se le mettait à elle-même de la main droite, tandis que de la gauche elle se jouait à souffleter le roi; et lui la regardait comme en extase, et si elle riait il osait rire, mais si elle prenait un air irrité il la flattait pour obtenir sa grâce. O hommes, les femmes ne sont-elles donc pas les plus fortes! Le ciel est élevé, la terre est grande, mais dans le ciel et sur la terre qui ferait une pareille chose?

« Le roi et les grands de sa cour se regardaient les uns les autres, et le même orateur commença à parler de la vérité.

« Oui, les femmes sont fortes, la terre est grande et le ciel est élevé. Cependant le soleil parcourt toute cette étendue en un jour, quelle est donc la grandeur et la force de la Vérité qui a créé ces merveilles? Toute la terre invoque la vérité, le ciel lui-même la bénit; toutes ses œuvres se meuvent par son ordre et la révèrent avec crainte, et il n'y a en elle aucune ombre d'iniquité. Or l'iniquité est dans le vin, l'iniquité est dans le roi, l'iniquité est dans les femmes, et tous les hommes sont des enfants d'iniquité; l'iniquité est dans leurs œuvres, la vérité n'est pas en eux, et dans leur iniquité ils périront, mais la vérité reste éternellement grandissante! et elle vit, et elle triomphe dans les siècles des siècles : devant elle il n'y a ni acception de personnes, ni différence de mesures; elle fait justice à tous, même aux méchants et aux injustes, et tous ressentent la bonté de ses œuvres; dans son jugement ne se trouve jamais le mal, mais la force, et le règne, et le pouvoir, et la majesté de tous les âges! Béni soit le Dieu de vérité! Je n'ai rien de plus à dire. Tout le monde alors poussa une même exclamation et s'écria : La vérité est grande et c'est elle qui a gagné sa cause. » Alors le roi récompensa Zorobabel et lui promit que Jérusalem serait rebâtie.

Le quatrième livre d'Esdras contient des prophéties terribles qui concernent la fin des temps, mais ce sont pour la plupart des emprunts faits aux prophètes dont les écrits sont compris dans le canon ou des imitations de leur magnifique poésie, mêlées à des traditions rabbiniques.

Ce mot de traditions rabbiniques nous amène à dire un mot d'un autre livre apocryphe, le *Sepher Jecirah*, dont il est ainsi parlé dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (Tom. III, p. 384) : « Le *Sepher Jecirah* est une espèce de monologue placé dans la bouche d'Abraham, et où nous apprenons comment le père des Hébreux a dû comprendre la nature pour se convertir à la croyance du vrai Dieu. Cette bizarre composition ne renferme que quelques pages, écrites d'un style énigmatique et sententieux comme celui des oracles. Mais sous cette obscurité étudiée et à travers le voile de l'allégorie elle nous laisse apercevoir l'idée mère de la kabale. Elle nous montre dans tous les êtres, tant les esprits que les corps, tant les anges que les éléments bruts de la nature, l'unité sortant par degrés de la limite incompréhensible qui est le commencement et la fin de l'existence. C'est à ces degrés toujours les mêmes, malgré la variété infinie des choses, c'est à ces formes immuables de l'être, que le *Sepher Jecirah* donne le nom de *Séphiroths;* elles sont au nombre de dix : la première c'est l'esprit de Dieu, vivant en la sagesse éternelle, la sagesse divine identique avec le *verbe* ou la parole : la seconde, c'est le souffle qui vient de l'esprit ou le signe matériel de la pensée et de la parole, en un mot, l'air dans lequel, suivant l'expression figurée du texte, ont été gravés et sculptés les caractères de l'alphabet : la troisième, c'est l'âme, engendrée par l'air éthéré, comme l'air éthéré est engendré par la voix ou par la parole; l'âme épaissie et condensée produit la terre, l'argile, les ténèbres et les éléments les plus grossiers de ce monde : la quatrième des séphiroths, c'est le feu qui est la partie la plus subtile et transparente de l'âme, comme la terre en est la partie grossière et opaque. Avec le feu, Dieu a construit le trône de sa gloire, les roues célestes (*Voy.* Ezéchiel), c'est-à-dire les globes semés dans l'espace, les séraphins et les anges. Avec tous ces éléments réunis il a construit son palais en son temple, qui n'est autre que l'univers. Enfin les quatre points cardinaux et les deux pôles nous représentent les six dernières séphiroths. Le monde, selon le *Sepher Jecirah*, n'est point séparé de

son principe, et les derniers degrés de la création forment un seul tout avec les premiers. La conclusion de ce livre c'est l'unité élevée au-dessus de tout et regardée à la fin comme la substance et la forme des choses ; c'est Dieu considéré comme la source commune des lettres et des nombres, dont les uns nous représentent la nature des lettres, et les autres leur argument, leurs combinaisons et leurs rapports; c'est enfin le principe de l'incarnation substitué ouvertement à celui de la création. »

Cette doctrine rabbinique du *Sepher Jecirah*, n'est pas sans rapports avec la mythologie bouddhiste des dix incarnations de Vichnou, et fournirait des études curieuses à une histoire des idées panthéistiques. Cette étude acquiert de nos jours un nouvel intérêt pour le clergé à cause des tendances au panthéisme de la littérature et des sectes de notre époque.

Nous ne parlerons pas d'un prétendu livre d'Adam, attribué au premier homme et évidemment écrit après la publication des Evangiles. Cette compilation d'absurdités, due à la plume de quelque sectaire, contient des blasphèmes contre la religion juive et contre la religion chrétienne; Jérusalem y est appelée un lieu d'abomination et les adorateurs du Messie y sont représentés dans l'enfer punis par le supplice de Tantale. Cette allégorie ne manquerait pas de justesse si elle s'appliquait seulement aux juifs, qui attendent toujours le Messie depuis la venue de Notre-Seigneur. Ce livre d'Adam a été appelé quelquefois l'Evangile des mandaïtes.

Un autre livre apocryphe plus orthodoxe, le Testament des douze patriarches, contient des passages curieux et des pages véritablement belles; le testament de Joseph surtout, qui a fourni à un littérateur distingué, M. Saint-Marc-Girardin, le sujet d'un bel article dans un journal d'abord, puis dans ses *Essais de littérature et de morale*. Voici quelques passages qu'il cite avec admiration : « Le soir que je fus vendu par mes frères (c'est le saint patriarche qui parle) les Ismaélites me demandèrent qui j'étais, et moi, pour ne pas accuser ni humilier mes frères, je répondis que j'étais leur esclave. Alors le chef de la troupe me regarde et me dit : Tu n'étais point leur esclave, ton visage te dément, et il me menaça de mort si je ne disais la vérité : j'étais leur esclave, répondis-je, et je me tus. » Tant de dévouement et d'abnégation est vraiment sublime, et l'on ne saurait objecter que le saint patriarche commet ici un mensonge officieux. N'était-ce pas le droit du fort qui décidait en ce temps-là de la liberté ou de l'esclavage, et Joseph n'était-il pas violemment réduit en servitude par ses frères, du moment que ceux-ci le vendaient ? il accepte l'esclavage pour eux et par eux et ne veut cacher que leur crime. Si cette histoire n'est point fondée sur une tradition véritable, un chrétien seul peut l'avoir inventée.

Dans un autre endroit, Joseph raconte les combats de sa chasteté contre l'infidèle épouse de Putiphar, qui pendant sept années entières essaya de l'entraîner au crime. « Que de fois elle me menaça de la mort ! Puis à peine avait-elle ordonné de me punir, elle démentait ses ordres et me rappelait près d'elle pour me menacer encore. Elle me disait : Tu seras mon maître, le maître de tous mes biens, tu seras mon seigneur et mon roi. Mais moi je me souvenais des commandements de mes pères, et, rentrant dans ma chambre, je priais le Seigneur et je jeûnais. Un jour elle me dit : Tu ne veux pas m'aimer? eh bien, je tuerai mon mari, et alors je t'épouserai. Quand j'entendis cette parole, saisi de douleur, je déchirai mes vêtements, et je dis : Femme, respecte le Seigneur et ne fais point cette méchante action; ne perds pas ton âme. Si tu persistes, je dénoncerai ta pensée impie à tout le monde. Elle me pria en grâce de ne point révéler sa faute, puis elle m'envoya pour m'apaiser des présents. Son mari, la voyant ainsi abattue, lui dit : Pourquoi ton visage est-il désolé? elle répondit : Je souffre du cœur, et ma respiration m'étouffe. A peine était-il sorti qu'elle accourut à moi : Si tu ne m'aimes, dit-elle, je m'étrangle, ou je me jette dans un puits, dans un précipice. Je la regardais, l'esprit de Bélial la possédait. Je priai le Seigneur, et je dis à l'Egyptienne : Pourquoi es-tu troublée et hors de toi, tes péchés t'aveuglent. Souviens-toi que si tu te tues, Sétho, la concubine de ton mari, frappera tes enfants et détruira ta mémoire dans la maison. — Ah ! répondit-elle, tu m'aimes, puisque tu prends intérêt à ma vie et à mes enfants ! »

« Ceci me semble sublime (dit M. Saint-Marc-Girardin). Vos enfants auront une belle-mère ! Cette seule parole renverse toutes les idées de l'amante désespérée. Voilà son cœur changé. Ses enfants frappés par Sétho ! Quel discours, quelle éloquence contre le suicide eût valu ce mot-là ? Cette femme qui venait furieuse, possédée par l'esprit d'impureté, un mot l'a attendrie, un mot l'a guérie ; elle se souvient qu'elle est mère, elle ne veut plus mourir, elle se reprend à aimer la vie, elle espère encore, elle espère même que Joseph l'aimera un jour, et pourquoi ? C'est qu'il a pris intérêt à sa vie et à ses enfants ; ce mélange des sentiments divers qui l'agitent est naturel et touchant. »

Une autre légende, recueillie par Fabricius, a été également analysée par M. Saint-Marc-Girardin. On trouve dans ce récit une tournure d'imagination qui s'écarte un peu de la simplicité primitive des légendaires. On y voit apparaître des merveilles et des féeries. C'est un enchantement des Mille et une Nuits. Le sujet principal de ce petit roman oriental, est le mariage de Joseph avec Asseneth, fille de Pétéphris, un des satrapes du roi d'Egypte. Asseneth, y est-il dit, résidait dans une tour, cette tour était environnée d'une grande cour circulaire dont les murs fort élevés et construits en pierres énormes avaient quatre portes en fer que gardaient constamment dix-huit jeunes hommes ar-

més. Joseph arrive, Pétéphris l'annonce à sa fille comme celui auquel sa main est destinée ; l'orgueilleuse princesse ne veut s'unir qu'à un roi ou à un fils de roi ; mais elle voit Joseph, ses genoux se dérobent sous elle et elle fond en larmes. Joseph prie Dieu de la bénir; à cette voix, à cette prière, Asseneth a senti son âme toute bouleversée, elle rentre dans son appartement et brise toutes ses idoles : un sentiment vrai qu'elle éprouve pour la première fois lui a fait comprendre le vrai Dieu.

Cependant Joseph, instruit de ses refus, s'est retiré sans la revoir; elle prend alors des habits de deuil et ne veut plus admettre personne à la consoler dans sa solitude. Un ange du ciel lui apparaît, lui ordonne de quitter ses vêtements funèbres et lui donne un rayon de miel blanc comme la neige, et parfumé comme les parterres de l'Arabie Heureuse : Ce miel est celui que font les abeilles du paradis avec le suc des roses du ciel et doit être la nourriture des vrais croyants. L'ange disparaît, mais Joseph revient, la princesse va à sa rencontre, le salue, lui dit la visite et les paroles de l'ange, puis elle se prosterne et lui lave les pieds. Pharaon a déjà consenti au mariage, et la noce dure sept jours entiers, pendant lesquels l'Egypte entière, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, suspend ses travaux et se livre à la joie.

Nous n'avons rien à dire des apocryphes attribués à Salomon, parce qu'ils sont d'un médiocre intérêt au point de vue littéraire. M. Champollion en a fait l'objet d'une notice qui se trouve dans le Magasin encyclopédique, 1815, tom. II, pag. 383.

C'est sans doute à la réputation qu'eut Salomon d'être grand devineur d'énigmes, qu'est due l'idée-mère d'une composition bizarre, fort goûtée au moyen âge, et qui se compose d'une série de questions et de sentences échangées entre le roi d'Israël et un certain Marcolphe ou Marcou, espèce de rustre, de bouffon grossier, qui toutefois embarrasse souvent le monarque et en triomphe par moments. Il existe nombre d'éditions latines de cet opuscule, exécutées à la fin du XVe siècle, sous le titre de *Collationes* ou *Dialogus Salomonis et Marculfi* : on en connaît aussi plusieurs éditions françaises ; l'une d'elles in-8° de 4 feuillets, a été réimprimée à Paris en 1833, à quinze exemplaires seulement; une autre est de 7 feuillets et un exemplaire s'est payé 92 francs à la vente Nodier, en 1844 (n° 570). D'autres textes de cet opuscule se trouvent dans divers manuscrits. M. Crapelet, dans ses *Proverbes et dictons populaires* (Paris, 1832, grand in-8°), l'a publié (p. 189-200), d'après le manuscrit de la bibliothèque Nationale en 1830 ; Méon, dans son *Recueil des fabliaux* (1823, t. I, p. 426), en a publié une autre version en 136 strophes qui se font distinguer par un ton beaucoup plus libre. Les trouvères paraissent s'être donné carrière sur cet écrit ; les uns lui conservent un ton grave et sévère, les autres se laissent aller à une crudité de pensées et à une naïveté d'expressions qui choquent aujourd'hui les oreilles les moins difficiles. (Voir l'ouvrage publié par M. Gustave Brunet, sur les *Evangiles apocryphes*, 1849, p. 359.)

Le livre de l'ascension d'Isaïe le prophète contient quelques belles imitations des livres saints. On peut y remarquer surtout une prophétie assez curieuse sur les derniers temps, qui peut trouver sa place ici : « Beaucoup de signes et de miracles s'accompliront dans ces derniers jours, et les disciples du Seigneur conserveront sa foi aimée et pure, et la doctrine de son règne enseignée par les douze apôtres. Et il y aura beaucoup de disputes sur son avénement. Et dans ces jours il y aura beaucoup d'hommes qui chériront les dignités en raison même de leur défaut de sagesse. Il y aura beaucoup de vieillards iniques et de pasteurs oppresseurs de leurs troupeaux, et ils seront rapaces, et les pasteurs saints ne se livreront pas assidument à l'accomplissement de leurs devoirs. Et beaucoup changeront l'habit honorable des saints pour l'habit des amis de l'or, et il y aura souvent en ces jours acception de personnes, et ils aimeront les honneurs du monde. Les calomnies et les calomniateurs se multiplieront, parce que le Saint-Esprit se retirera de la foule.

« En ces jours les prophètes seront en petit nombre, et ceux qui annoncent la vérité et la justice souffriront persécution. A cause de l'esprit de mensonge et de fornication qui se sera répandu sur la terre, et les hommes avides d'or et jaloux de dominer concevront un grand courroux contre la vérité. Et il y aura au milieu d'eux une grande haine, parmi les pasteurs et parmi les vieillards, les uns contre les autres. Car la jalousie sera la grande passion de ces derniers jours. Et ils négligeront les prédictions des prophètes qui furent avant moi, et ils négligeront mes visions pour se livrer à l'ébullition de leurs cœurs. »

Venons maintenant aux évangiles apocryphes. Ces évangiles, au dire de M. Gustave Brunet, que nous aimons à citer, sont des monuments des plus curieux, des témoins irrécusables du mouvement des esprits à une époque particulièrement digne d'attention : « ces récits, ajoute-t-il, ces légendes naïves sont dignes souvent d'être comparées à ce que la poésie de tous les âges offre de plus beau. » M. Dohaire, l'un des écrivains de l'*Université catholique*, en parle aussi en des termes non moins remarquables ; selon lui, « les légendes des cycles évangéliques (apocryphes) sont de simples traditions trop crédules, souvent trop puériles ; mais à chaque page brillent la candeur et la bonne foi. Dans ces narrations familières, dans ces anecdotes contées au foyer domestique, sous la tente, à l'ombre des palmiers au pied desquels s'arrête la caravane, le tableau des mœurs de l'Eglise primitive se déroule en toute sincérité. L'âme et la vie de la nouvelle société chré-

tienne sont là et elles y sont tout entières. Ces récits sont maintes fois dénués de vraisemblance, nous en convenons; ils manquent d'exactitude historique, la chose est certaine, quant à de nombreux détails; mais les usages, les pratiques, les habitudes, les opinions dont ils conservent les traces, voilà ce qui réunit le mérite de l'intérêt à celui de la fidélité. »

Nous ajouterons une considération à ces appréciations faites par des savants distingués. Notre-Seigneur ayant recommandé à ses disciples de ne pas jeter les perles devant les pourceaux, et leur ayant enseigné l'ésotérisme par l'usage fréquent des allégories et des paraboles, les disciples, après la mort du maître, ne pouvant sans danger, au milieu des nations, s'entretenir de lui, de sa doctrine, de ses promesses, à moins que ce ne fût dans un langage allégorique et figuré, durent suivre l'exemple du Sauveur lui-même et parler de lui en paraboles, comme il leur avait parlé du royaume des cieux. Ces paraboles, répétées de bouche en bouche avec les ornements que leur prêtait l'imagination de chacun, formèrent un cycle de légendes dont l'intelligence des allégories est la clef. On pourrait donc, à notre sens, distinguer les Evangiles non-seulement en apocryphes et canoniques, mais aussi en allégoriques et historiques, en n'acceptant pour historiques que les quatre du canon sacré.

Nous avons analysé à ce point de vue tous les évangiles apocryphes, et nous avons trouvé notre conjecture pleinement justifiée par la beauté et la simplicité du sens que nous donnait de chaque parabole l'interprétation allégorique. Nous allons donner ici un abrégé rapide de notre travail en une série de petites légendes extraites des évangiles apocryphes et présentées sous un jour nouveau.

Iʳᵉ Légende. — ***Comment une femme pleurait de n'être point mère, et comment elle eut une fille qui devint la mère de Dieu.*** **(Extrait de l'Evangile de l'Enfance et du Protévangile de Saint Jacques.)**

Il y avait une femme nommée Hannah, qui était stérile parce que son époux s'était éloigné d'elle. Cette femme était donc triste et désolée (comme la Synagogue lorsqu'elle attendait le Messie).

Vint le temps de la Pâque, et elle n'osa se revêtir de ses habits de fête, parce qu'elle n'était pas mère et que ses servantes mêmes lui reprochaient d'être stérile. Elle s'en alla donc et se laissa tomber sous un laurier. (C'était du temps que Rome venait de soumettre le monde par la guerre et dominait sur la Judée.) Sur les branches de l'arbre elle vit un nid de moineaux, et elle pleura amèrement en répétant : Je ne suis point mère!

Alors l'esprit du Seigneur lui parla et lui dit : Je suis touché de ta douleur, et je te ramènerai ton époux. Car mon oreille est toujours inclinée vers les lèvres de ceux qui pleurent. Tu dis : Je n'ai point mis un homme au monde, et moi je te promets que tu enfanteras la femme; celle à qui je dirai, par la voix des siècles à venir : Vous êtes bienheureuse entre toutes les mères! C'est ainsi que la femme stérile sera réhabilitée par la femme divinement féconde; c'est ainsi que la servitude de la promesse engendrera la liberté de la grâce. C'est ainsi que de la Synagogue sortira l'Eglise.

A ces paroles, Hannah sentit ses larmes s'arrêter : elle se leva et elle courut, car elle pressentait que son époux n'était pas loin. Elle le rencontra qui ramenait son troupeau et qui revenait des champs en disant : Je dormirai cette nuit dans ma maison.

Et elle l'embrassa tendrement, puis elle lui dit : Demain j'aurai cessé d'être stérile.

(D'autres légendaires prétendent que ce fut dans le temple qu'Hannah ou sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge, rencontra Joachim son époux, et qu'elle le salua par un embrassement chaste et fraternel.)

Il lui fut fait selon ce qu'elle avait cru, et après le terme accompli, elle devint mère; mais ses compagnes qui la félicitaient, lui dirent, comme pour tempérer sa joie : Ce n'est qu'une fille. Qu'elle soit nommée Marie, répondit Hannah; le monde entier se souviendra de son nom, et le ciel et l'enfer seront émus en l'entendant prononcer, car cette fille aura un fils. Ses compagnes ne comprirent pas ce qu'elle leur disait, mais ayant baigné l'enfant dans l'eau, elles l'enveloppèrent de langes d'une parfaite blancheur, et la posèrent dans son berceau neuf, en admirant combien elle était belle.

Quand la petite enfant Marie eut trois ans, ses parents la portèrent au temple pour la consacrer au Seigneur, et comme Hannah qui la portait l'eût posée à terre, elle s'échappa des mains de ses parents et monta seule et de son propre mouvement les sept degrés de l'autel. (*Voy.*, pour la signification mystique du nombre sept, l'article Apocalypse.)

Elle resta dans le temple jusqu'à l'âge de quatorze ans, et se prit d'un saint amour pour la beauté éternelle. C'est pourquoi elle dit : Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice, et je demeurerai dans sa maison, puisque je l'ai choisie. Je suis la servante du Seigneur, et je ne me ferai point la servante d'un homme. Et ainsi elle voua sa virginité au Seigneur, ce qui était un sacrifice nouveau et inconnu jusqu'alors en Israël.

IIᵉ Légende. — ***Comment Joseph le Juste, homme sage et d'un âge mur, épousa une vierge du sang royal.***

Il y avait alors dans la tribu de Juda un bon vieillard nommé Joseph, charpentier de son état, homme veuf et père de plusieurs enfants, grand travailleur, bien que médiocrement habile, simple dans ses pensées, mais équitable dans ses jugements, fidèle à Dieu et n'ayant jamais trompé les hommes, ce qui l'avait fait surmommer le Juste. C'est à lui que devait être confié le trésor de la pureté de Marie, parce qu'il était sans reproche dans sa vie et sans orgueil dans son cœur.

Quand la vierge consacrée au Seigneur eut atteint l'âge de quatorze ans, le grand prêtre Siméon résolut de lui choisir un gardien

parmi les enfants d'Israël, afin que son séjour dans le temple ne fût pour personne une occasion de mauvaises pensées, et parce que le Seigneur lui avait positivement fait comprendre sa volonté à ce sujet. Il fit donc sonner de la trompette dans toutes les tribus pour convoquer le peuple au temple; et le sage ouvrier Joseph, jetant sa hache, vint comme les autres.

Le grand prêtre choisit alors douze jeunes gens parmi les plus honorables de chaque tribu et leur commanda de prendre chacun en main une baguette, afin que Dieu fît connaître sa volonté par un miracle. Et il leur dit que Marie serait l'épouse de celui dont la baguette deviendrait verte et fleurirait en la présence de Marie. Marie fut amenée et les douze baguettes restèrent sèches et stériles, ce qui étonna beaucoup les prêtres et les assistants. Alors les jeunes gens aperçurent le bon Joseph et l'appelèrent par badinage, en lui disant de prendre aussi une baguette et en même temps l'esprit de Dieu lui parla au cœur. Il prit donc une baguette, et lorsqu'il se présenta devant Marie, sa baguette sèche reverdit et se couvrit de feuilles et de fleurs, et cette baguette avait été coupée à la racine d'un arbre planté autrefois par David. Et sur la baguette fleurie vint se reposer une colombe d'une éblouissante blancheur. Ainsi fut accomplie la parole du prophète, *Il sortira un rejeton de l'arbre de Jessé et une fleur montera de sa racine, et sur elle se reposera l'esprit du Seigneur.*

Alors les prêtres dirent à celle qui devait être la mère bénie du Seigneur : Va avec Joseph et demeure avec lui jusqu'au jour des noces. Et Joseph le Juste la reçut et la conduisit dans sa maison, où elle trouva Jacques le Mineur, qui était encore triste et désolé à cause de la mort de sa mère. Marie prit soin de lui, et c'est pourquoi elle a été appelée la mère de Jacques. Et elle demeurait dans la maison de Joseph pendant que cet homme juste travaillait suivant son état de charpentier.

Cette légende, que nous avons extraite en manière de concordance de plusieurs évangiles apocryphes, explique un grand nombre d'anciens tableaux représentant le mariage de la sainte Vierge.

Le protévangile de saint Jacques raconte ensuite le mystère de l'Annonciation et celui de la Conception miraculeuse de Marie, puis les angoisses du saint vieillard Joseph et l'apparition de l'ange qui le rassure, avec quelques circonstances particulières, mais d'une manière peu différente au fond du récit des quatre évangélistes.

Voici maintenant comment les évangiles apocryphes racontent le mystère de la Nativité.

III° Légende. — *Pourquoi riait et pleurait Marie en se rendant à Bethléhem, et de ses deux sages-femmes Zélomi et Salomé.*

Après cela, Joseph fut obligé de se rendre à Bethléhem avec Marie pour obéir à l'édit de César-Auguste. Et comme ils étaient en chemin, Joseph, regardant Marie qui était assise sur son âne, la vit qui pleurait et lui dit : Pourquoi pleurez-vous? Marie lui répondit : Je vois un grand peuple qui pleure, et mon enfant se tourmente dans mon sein. Car ils sont là, couchés sur la terre nue comme des brebis maigres et tondues jusqu'à la peau, et personne pour les conduire.

Joseph regarda autour de lui, et ne voyant rien, il pensa que Marie était souffrante à cause de son état de grossesse avancée. L'instant d'après il la regarda encore et la vit qui souriait, bien que ses yeux fussent encore humides de larmes. Vous souriez donc maintenant? lui dit-il. Oui, répondit Marie, car je vois une multitude qui est dans la joie parce que mon enfant est venu briser leurs chaînes. — Soyez calme, dit Joseph avec bonté; j'espère que nous arriverons bientôt et que vous pourrez vous reposer; ne vous fatiguez point par de vaines pensées et des paroles inutiles.

Alors un ange se présenta et dit à Joseph : Pourquoi appelles-tu inutiles les paroles que tu ne comprends pas? Fais descendre Marie, car le temps presse, et c'est ici qu'elle doit enfanter le salut du monde. Or il lui montrait du doigt l'entrée d'une caverne. Marie entra donc dans la caverne, qui fut toute remplie de lumière lorsqu'elle mit seule et sans douleurs son enfant au monde.

Cependant Joseph était sorti pour aller chercher du secours, et il ramena deux sages-femmes; la première nommée Zélomi, et la seconde Salomé, et en entrant il vit la lumière céleste et le petit enfant enveloppé dans les voiles de Marie; alors il s'inclina en disant : Une vierge est devenue mère, et néanmoins elle est toujours vierge : car le Saint-Esprit qui avait assisté à sa Conception a pareillement assisté à sa délivrance.

La sage-femme Zélomi crut à la parole de Joseph, mais Salomé fut incrédule, et parce qu'elle avait voulu toucher Marie, sa main se dessécha. Mais Marie eut pitié d'elle et lui dit d'embrasser son enfant, et que par lui elle serait guérie. Salomé, touchée de repentir, prit l'enfant et l'embrassa avec respect, et sentant qu'elle était guérie, elle s'attacha avec Zélomi au service de Marie et de Jésus.

La poésie de cette légende est des plus remarquables. Les larmes et le sourire de Marie sont de l'effet le plus touchant. Les deux sages-femmes sont des figures allégoriques représentant la foi et la raison; la raison se dessèche en cherchant à expliquer les mystères de l'amour divin, et elle ne sera guérie que lorsqu'elle consentira à embrasser la sainte enfance chrétienne : alors la raison et la foi, unies ensemble par la même obéissance et le même amour, serviront également à la gloire du Verbe de vérité qui s'est fait homme en la personne de Jésus.

L'Evangile de l'enfance contient des légendes fort diverses, et toutes ne sont pas également gracieuses; mais il en est qui sont véritablement charmantes et que les chefs-d'œuvre de plusieurs grands peintres

ont immortalisées. Ce sont ou de touchants apologues ou des sujets gracieux d'idylles sacrées qu'on est toujours heureux de connaître lorsqu'on a le goût de la vraie poésie religieuse. L'une de ces légendes nous représente le Sauveur du monde se jouant avec d'autres enfants à façonner des petits oiseaux d'argile, les autres enfants vantaient fort leur propre ouvrage et le préféraient hautement soit par ignorance, soit par une secrète jalousie, à celui du divin maître. Jésus ne disait rien et achevait ses petits oiseaux, et lorsqu'ils furent faits : Allez, leur dit-il en frappant des mains, et les petits oiseaux s'envolèrent animés tout à coup par la parole du Créateur.

C'est ainsi qu'à l'époque de déclin où parut le Sauveur du monde, un grand nombre d'hommes fourbes ou exaltés se disaient envoyés pour régénérer le monde et produisaient des systèmes dont ils étaient fiers, au point de mépriser l'humble doctrine de Jésus; l'Evangile aussi, à son début, paraissait un système sans fondement, un ouvrage d'argile ; mais à la parole de Jésus l'argile a pris des ailes et s'est élevée dans le ciel, et la parole de vie s'est prouvée en donnant la vie.

Dans une autre légende on voit le doux enfant Jésus jouer avec d'autres enfants à l'entrée d'une caverne, sous les yeux de Marie et de Joseph. Soudain deux énormes serpents sortent de la caverne et s'élancent vers les enfants qui s'enfuient en poussant des cris affreux ; l'enfant Jésus seul reste à sa place et commande aux serpents d'aller poser leur tête sous les pieds de sa mère. Joseph lève son bâton et veut les frapper. Pourquoi les frapperiez-vous, dit Marie, puisqu'ils ne font plus de mal ! *Mater misericordiæ!*

La fuite en Egypte a fourni aussi les plus poétiques images. On connaît de nombreux tableaux qui rivalisent de grâce sous le titre du *Repos en Egypte*. Les anges abaissent vers la sainte famille les branches d'un palmier chargé de fruits, tandis que la sainte Vierge puise de l'eau à une source qui sort du pied même de l'arbre. Ces tableaux sont la reproduction d'un épisode de l'Evangile de l'Enfance. La sainte famille, pendant son voyage en Egypte, se reposait sous un palmier ; Marie désira quelques fruits, mais Joseph n'y pouvait atteindre : Incline-toi, dit l'enfant Jésus au palmier et donne de tes fruits à ma mère ; l'arbre obéit et resta la tige courbée jusqu'à ce que le Seigneur lui ordonna de se relever ; puis Jésus lui dit : donne maintenant à ma mère de l'eau de la source qui abreuve tes racines, et aussitôt la source commença à sourdre. Jésus, pour récompenser cette créature si docile bien qu'inanimée, promit au palmier qu'il ne mourrait pas, et commanda aux anges d'en cueillir des palmes afin de le replanter à jamais dans le royaume de son Père.

Cette poésie est pleine de charmes ; mais dans les évangiles apocryphes, et spécialement dans celui de l'Enfance, comme nous l'avons dit, il faut faire un choix. Il s'y trouve des traditions non-seulement mensongères, mais impies ; non-seulement peu édifiantes, mais ridicules ; et ce sont là sans doute ces contes de vieilles femmes dont saint Paul recommandait aux fidèles de son temps de se garder. Parmi les histoires impies on peut placer celle de saint Joseph tirant les oreilles au divin enfant, parce qu'il a fait mourir un autre enfant qui lui cherchait querelle ; parmi les histoires ridicules nous nous bornerons à citer celle d'un jeune homme changé en mulet, qui recouvre sa première forme par l'attouchement des linges qui ont servi à l'enfant Jésus ; et celle d'un enfant nommé Kaljufe, qui est jeté alternativement dans le feu et dans l'eau avec beaucoup de circonstances difficiles à bien suivre. Du reste il ne faut attribuer de pareilles fables qu'à des traditions mal comprises et à une piété mal éclairée : ce sont des broderies empruntées au génie des conteurs arabes, maladroitement risquées sur le tissu des souvenirs évangéliques.

Il existe un second Evangile de l'Enfance, fort abrégé et connu sous le nom d'Evangile de Thomas l'Israélite. Nous y voyons que dans un temps de famine l'enfant Jésus prit un grain de blé, le mit en terre et lui fit soudainement produire une abondante moisson : image de la fécondité du germe évangélique et des prodigieuses conquêtes du christianisme dès ses premiers jours.

On y trouve aussi l'histoire d'un pauvre ouvrier dont l'enfant était malade et sur le point d'expirer. Au bruit des sanglots de la pauvre mère, Jésus accourut et dit à l'agonisant : Enfant, ne meurs pas, reste avec ta mère ! L'enfant alors releva la tête, ouvrit les yeux et se prit à sourire. Ton enfant est sauvé, dit Jésus, prends-le et souviens-toi de moi. Ce miracle et, mieux encore, la manière dont il est raconté sont bien dans le génie de l'Evangile ; c'est ce qu'on peut en dire de mieux.

Dans une autre ancienne légende, intitulée : *Histoire de Joseph le charpentier*, l'auteur, par une fiction hardie, fait parler Notre-Seigneur lui-même, et lui fait raconter les principales circonstances de la vie et de la mort de son père adoptif. L'idée de cette composition n'est pas sans grandeur, surtout à l'endroit où l'agonie du bon vieillard Joseph est racontée.

Joseph plein de jours passés dans le travail et l'exercice des vertus les plus saintes, Joseph le Juste enfin, arrivé à son dernier jour, est envahi par les terreurs de l'agonie. L'esprit qui tourmenta Job vient arracher des plaintes au plus patient des hommes. Hélas ! malheur à moi ! dit le vieillard, car je suis un pécheur ! malheur au jour où je suis né ! et il répète les plaintes du saint Arabe. Marie cependant est près de lui ; attentive comme une mère, elle lui relève la tête et réchauffe ses pieds refroidis ; les angoisses de l'agonisant redoublent, et le Sauveur voit s'avancer la mort accompagnée de ses spectres les plus hideux ; il les repousse et, par de douces paroles, il assoupit les douleurs de son ami et de son père adoptif.

Cette lutte des ténèbres et de la lumière près d'un lit d'agonie, cette tempête apaisée par un geste du Fils de l'homme, la tempête des terreurs de l'enfer, et la sérénité de toute sa vie rendue aux derniers instants du vieillard, puis l'union mystérieuse de ces trois personnages, qui sont toute une hiérarchie et qui constituent ce qu'on a pieusement appelé la trinité de la terre; ce type nouveau de la famille régénérée, où c'est Dieu même qui est l'enfant, cette chasteté sans souillure qui préside au mariage des deux époux, et ce sacerdoce des œuvres de miséricorde exercé par la Vierge-Mère ! la reine du ciel exerçant les fonctions de la première sœur de charité, et le Sauveur du monde, le prêtre et le roi de l'avenir, inaugurant son double ministère en donnant la lumière et la paix et en repoussant les ténèbres; l'humilité profonde du plus juste des hommes, qui tremble à la pensée des jugements de Dieu; tout cela maintenant nous est familier; les dogmes du christianisme dont notre esprit est nourri dès notre enfance, ne nous étonnent plus par leur grandeur et ne nous surprennent plus par leur grâce; mais qu'on se reporte aux premiers siècles, à l'époque où se cachait encore aux Catacombes une semblable littérature. Supposons, comme cela arrivait alors, que toutes ces beautés si grandioses et si pleines d'humanité dans leur grâce divine soient révélées pour la première fois à un disciple de Socrate et de Platon ou à un des adorateurs d'Homère, quels cris d'admiration à l'ouverture de ce ciel ! comme l'Olympe devait tout à coup devenir ténébreux ! comme Jupiter devait descendre de son trône ! Je parle des grandes âmes et de ce qu'elles devaient ressentir, et par les grandes âmes je n'entends pas les âmes des grands, mais les petits accouraient en foule près du fils du charpentier, et il les faisait grandir par la résignation, le travail et la volonté forte, et tout le monde se convertissait à la nouvelle doctrine, car le monde, fatigué de mal vivre, se sentait intéressé à suivre la doctrine d'un Dieu qui apprenait aux hommes à bien mourir.

Dans une autre composition du même genre, attribuée au docteur de la loi, Nicodème, on trouve des détails sur la passion du Sauveur et sur sa descente aux enfers.

Lorsque les Juifs accusent Jésus-Christ devant Pilate, ce proconsul envoie un héraut pour introduire l'accusé; ce héraut salue profondément le Sauveur, et, détachant son manteau, le lui met sous les pieds; la foule s'en irrite et crie; le héraut dit : Il n'y a pas huit jours que je vous ai vus faire la même chose, je croyais vous plaire en honorant celui que vous avez honoré. Lorsque Notre-Seigneur entre dans le prétoire, les aigles romaines s'inclinent à leur tour et le saluent : nouveaux cris des pharisiens et de leur populace; Pilate lui-même s'étonne et interroge sévèrement les vexillaires : ceux-ci répondent que les aigles se sont inclinées sans leur consentement; on les remplace par d'autres plus forts et plus hostiles au Sauveur, les aigles s'inclinent encore, comme si la fortune des césars, reconnaissant son vainqueur, le saluait avant de s'en aller, puisque le jour approchait où des voix crieraient dans le temple : *Les dieux s'en vont !*

La descente aux enfers est un épisode digne de fournir des inspirations à une épopée chrétienne; la mise en scène est des plus dramatiques. A la nouvelle de la résurrection de Jésus-Christ, la ville de Jérusalem est pleine d'épouvante et de trouble; les pharisiens se renferment consternés dans leurs maisons; Nicodème, Gamaliel et Joseph d'Arimathie courent aux sépulcres et les trouvent ouverts; non-seulement Jésus est ressuscité, mais plusieurs justes sont ressuscités avec lui, et notamment les deux fils du vieillard Siméon, celui qui, avant de mourir, avait tenu entre ses bras le gage de la vie éternelle. Les docteurs reviennent à la ville et y trouvent les deux morts qu'ils cherchaient, ressuscités et vivants; ils les suivent dans la synagogue, et là ceux qui sortent des tombeaux, après avoir fait sur leur langue le signe de la croix, commencent à parler, et racontent les merveilles de l'autre monde, puis ils retombent dans le silence dont ils ont pris l'habitude, mais ils font signe qu'on leur donne de l'encre et un parchemin, et ils écrivent les cris de joie d'Adam et des prophètes à la venue du Sauveur dans les limbes.

« Lorsque nous étions avec nos pères, placés au fond des ténèbres, nous avons été soudain enveloppés d'une splendeur dorée comme celle du soleil, et une lueur royale nous a illuminés; et aussitôt Adam, le père de tout le genre humain, a tressailli de joie ainsi que tous les patriarches et les prophètes, et ils ont dit : Cette lumière, c'est l'auteur même de la lumière qui vient lui-même, selon sa promesse, nous illuminer d'un jour éternel !

« Au bruit de la venue du Sauveur, deux fantômes terribles se lèvent pour lui résister et s'opposer à son passage; c'est le roi des enfers et le prince de la mort. Il vient donc, ce Jésus, disent-ils, qui a déjà troublé notre empire en rendant des morts à la lumière ! préparons-nous à le charger de chaînes et à le retenir dans le plus profond de nos abîmes. Mais tout à coup une voix formidable se fait entendre : *Princes, ouvrez vos portes ! Ouvrez-vous, portes éternelles ! c'est le roi de gloire qui veut entrer !* La terreur paralyse le courroux des géants de l'abîme, Jésus frappe de sa croix les portes qui se brisent, et une éblouissante lumière envahit l'abîme et terrasse les démons avec l'éclat de la foudre. La cité ténébreuse est conquise et le vainqueur appelle à lui la foule des âmes dont il brise les fers; il étend la main, et, faisant sur leur tête le signe de la croix avec cette main blessée, d'où semble jaillir encore le sang avec la lumière, il les baptise du baptême de sa mort et de sa résurrection. Vous avez souffert, leur dit-il, mais ceux

qui vous opprimaient sont vaincus par les douleurs mêmes dont vous avez triomphé; puis il s'élève à travers la nuit éternelle vers les régions du divin soleil, et une ascension d'âmes, revêtues de la lumière qu'il épanche sur elles, s'élève à sa suite; les prophètes chantent la délivrance des saints; on entend tour à tour la harpe de David, les cantiques d'Isaïe et la puissante voix d'Ezéchiel; Habacuc et Michée se font entendre tour à tour : *Tu es sorti pour le salut de ton peuple, pour la délivrance de tes élus;* et tous les saints répondent : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Quel dieu est semblable à toi, Seigneur!* reprend Michée, *qui est comme toi ôtant les iniquités et effaçant les péchés des hommes? Tu as comprimé ta colère et tu t'abandonnes à ta miséricorde; tu nous as délivrés des ténèbres pour nous prendre dans ta lumière, et nos péchés seuls restent engloutis à jamais dans les abîmes de la mort!*

Voilà certainement des tableaux empreints de la plus brillante poésie et des sources où les amis de la littérature religieuse peuvent puiser les inspirations les plus heureuses. Klopstock et Alexandre Soumet, l'un dans sa *Messiade*, l'autre dans sa *Divine Epopée*, ont richement développé ces scènes majestueuses, qui du reste ressortent si naturellement des mystères de notre foi, que ces grands poëtes ont pu en trouver la première idée sans avoir consulté pour cela l'Evangile de Nicodème.

APOLLINAIRE, — évêque d'Héraclée vers la fin du second siècle, fut une des lumières de son temps. Il fut l'un des premiers à protester, au nom de la raison, de la justice et de la science, contre les odieuses persécutions dont le christianisme était l'objet. Son *Apologie*, adressée à l'empereur Marc-Aurèle, était un ouvrage excellent, au jugement de saint Jérôme, qui devait s'y connaître. C'est aussi saint Jérôme qui nous apprend qu'Apollinaire d'Héraclée avait composé cinq livres contre les païens et deux sur la Vérité. Ces ouvrages existaient encore du temps de Photius, qui en fait l'éloge et quant aux idées et quant au style.

Saint Apollinaire avait laissé d'autres ouvrages qui sont qualifiés de très-précieux par les anciens auteurs ecclésiastiques, mais dont les titres ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et un traité plein de force contre l'hérésie des montanistes. Il ne nous reste rien de tout cet héritage littéraire, et tout le bien qu'en ont dit les écrivains contemporains ou subséquents ne peut servir qu'à nous les faire regretter davantage.

Il y eut aussi deux autres Apollinaire, le père et le fils, professeurs d'éloquence à Laodicée. Le fils, qu'on appelle Apollinaire le Jeune pour le distinguer de son père, fut évêque de Laodicée et honoré de l'amitié de saint Basile et de saint Athanase; mais son caractère inquiet et superbe le sépara bientôt de ces grands hommes : il voulut sonder la profondeur des mystères et crut mieux établir la divinité de Jésus-Christ en anéantissant sa nature humaine, du moins quant à l'âme. Ce blasphème fut répété par la secte des apollinaristes, qui l'augmenta des rêveries de plusieurs hérésiarques. Mais nous n'avons à parler ici que des œuvres littéraires de cet évêque. Il avait mis les Evangiles en action dialoguée; et une tragédie sur la mort de Jésus-Christ, qui nous reste encore, semble avoir fait partie de cet ouvrage. On y trouve peu de beautés, beaucoup de longueur et une forme indécise entre la stérile abondance des rhéteurs et la majestueuse simplicité des livres saints. Quoi qu'il en soit, on peut faire remonter jusqu'aux dialogues évangéliques et à la tragédie d'Apollinaire le Jeune l'origine des mystères représentés au moyen âge par les clercs de la basoche et les confrères de la Passion. (*Voy.* MYSTÈRES.)

Apollinaire avait aussi mis en vers les livres historiques de l'Ancien Testament jusqu'au règne de Saül, et en avait fait un poëme en vingt-quatre chants, exemple imité depuis par plusieurs auteurs dont le succès n'a pas couronné l'œuvre, et spécialement parmi nous, par Guillaume de Salluste sieur du Bartas dont l'ouvrage, qu'on ne lit plus, eut un grand succès dans son temps. (*Voy.* DU-BARTAS.) Les autres ouvrages poétiques d'Apollinaire étaient des odes pindariques, des imitations d'Euripide et de Ménandre, des comédies et des tragédies. Tous ces ouvrages sont perdus, à l'exception de la tragédie de Jésus-Christ souffrant, qui, comme nous l'avons déjà dit, se trouve conservée parmi les poésies de saint Grégoire de Nazianze : encore n'est-on pas sûr que cette tragédie soit certainement l'ouvrage d'Apollinaire, évêque de Laodicée.

APOLLONIUS. — Apollonius vivait à la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe, sous les règnes de Commode et de Sévère. C'était un écrivain habile, et saint Jérôme en parle comme d'un homme très-savant. Sa polémique était ardente et son style avait quelque chose d'incisif et de mordant, qui devait plaire au rigide solitaire de Bethléem. Nous pouvons en juger par un fragment de son Traité contre les absurdités de Montan et de ses prophétesses *Priscilla* et *Maximilla;* il reproche aux sectateurs de ces rêveries mystiques leur mollesse et leur avarice.

« S'ils se tiennent assurés de leur innocence, dit-il, qu'ils paraissent pour se justifier des erreurs dont on les accuse; ou s'ils en sont convaincus, qu'ils aient honte de retomber dans la même faute. Faites-les convenir que les prophètes ne se vendent pas pour des présents, et prouvez-leur qu'ils en reçoivent; seront-ils encore des prophètes? On juge l'arbre par le fruit, et le prophète par ses œuvres. Quelles sont les œuvres d'un prophète? est-ce de teindre ses cheveux et de peindre ses sourcils? Quels sont les goûts d'un prophète? est-ce le luxe des vêtements, sont-ce les jeux de dés, les prêts usuraires? Qu'ils se déclarent sur le mérite ou la honte

de pareils actes, je me charge de les en convaincre! »

D'après ce passage on peut conclure qu'Apollonius était un auteur éloquent et un rude antagoniste. Saint Jérôme appelle son livre un long et remarquable ouvrage, *longum et insigne volumen*. On croit qu'il le composa vers l'an 213 de l'ère chrétienne.

APOLLONIUS CALLOT ou Callonius, prêtre de Novarre, vivait au VIIe ou au VIIIe siècle, si l'on en croit Margarin de la Bigne et quelques autres, mais n'a vécu qu'au XVe siècle, si l'on doit en croire Moreri, d'après les démonstrations de Barthius, de Vossius et d'autres savants.

Cet auteur, au jugement de M. du Pin, est un des meilleurs poëtes chrétiens que nous ayons. La lecture de son poëme du siége de Jérusalem ne confirmerait pas aujourd'hui le jugement de ce savant. Les vers d'Apollonius Callot sentent, il est vrai, l'étude, et l'on y trouve des imitations des anciens, parfois assez heureuses; mais le nom de poëte chrétien ne peut lui convenir, d'abord, qu'à cause des sujets qu'il a traités et non pour sa manière : il envisage la prise de Jérusalem comme l'accomplissement de la prophétie de Notre-Seigneur, il est vrai, mais il croit devoir se servir encore du merveilleux des auteurs profanes, et ne craint point d'invoquer Apollon et les Muses. Rien n'est si triste, à notre avis, que les essais de poésie chrétienne qui, en s'écartant de la naïveté des légendaires et des formes grandioses de la Bible, ne présentent plus que des réminiscences d'un culte auquel le poëte lui-même ne croit plus : nous les comparerions volontiers à ces peintures soi-disant religieuses, où les artistes de l'école de David nous représentent le Sauveur du monde sous les formes païennes de Jupiter.

Dans un poëme sur la prise de Jérusalem, les divinités de Rome peuvent intervenir sans doute, pourvu que sous leur forme le poëte chrétien nous fasse voir des anges de ténèbres, déjà forcés d'exécuter les ordres de celui qui vient renverser leur empire. Ce conflit de deux religions dont le règne est passé, pour venger l'auteur du christianisme, est sans doute quelque chose de bien grand dans l'histoire; et, considérée comme sujet de poésie, cette lutte intestine des puissances du vieux monde, tourmentées par le monde nouveau qui veut naître, est certainement quelque chose de beau et de gigantesque. Dans le ciel il faudrait montrer la figure terrible de Jéhova, sombre et attristée du dernier moment de son peuple, mais implacable toutefois, car entre lui et Jérusalem s'élève pour jamais l'ombre de cette croix où le Sauveur a expiré; et cette croix, signe de pardon pour tous, n'est pour Jérusalem que le symbole de la réprobation sans espérance. Le Sauveur du monde, tout déchiré de plaies, s'interposera désormais entre le ciel et la terre, quand Jéhova voudra punir; mais entre le ciel et Jérusalem, l'intervention de la victime du Golgotha ne peut arrêter que le pardon. Son sang, qui lave les péchés du monde, ne tombe sur le front des Juifs que pour leur imprimer des taches ineffaçables, car ce sang est leur crime, et ils ont crié : *qu'il retombe sur nous et sur nos enfants!*

La grandeur des images, la pompe des descriptions, les épisodes émouvants, ne doivent donc pas manquer à un poëme ayant pour titre *La ruine de Jérusalem*. L'Apocalypse surtout doit fournir de sublimes couleurs, et la vision rayonnante de la nouvelle Jérusalem pourrait clore magnifiquement cette épopée en relevant l'âme du lecteur, abattue par les désolantes images de la plus horrible destruction qu'il y ait eu jusqu'à présent au monde. Dante eût parfaitement compris et dignement rendu un sujet pareil; mais on peut, au-dessous de Dante, occuper encore, comme poëte chrétien, un rang justement mérité, pourvu qu'on s'inspire toujours à des sources purement chrétiennes et qu'on se serve utilement des anciens sans les suivre servilement.

Ces réflexions nous sont suggérées par le poëme du *Siége de Jérusalem*, auquel nous reprocherons de n'avoir pas le caractère assez franchement chrétien, ce qui est un défaut capital pour une œuvre de cette espèce : il contient du reste des morceaux assez travaillés et des pages qu'on peut lire avec plaisir, sans qu'ils nous paraissent entièrement dignes d'être cités.

Jean de Ganay, chancelier de l'université de Paris, et aumônier de François Ier, a publié, dans le XVIe siècle, le poëme d'Apollonius Callotius, et Adrien Vanderbuge, de Bruges, en a fait faire depuis, à Anvers, chez Plantin, une édition beaucoup plus correcte.

APOLOGIE.—D'Ἀπὸ et de λόγος, discours en faveur de quelqu'un ou de quelque chose; éloge ou justification.

Attaquée dès son origine, la religion a toujours eu à se défendre contre l'iniquité et les mensonges des hommes; persécutée par les maîtres du monde, elle a dû d'abord leur faire entendre courageusement le langage de la vérité et de la justice; déchirée par les hérésies, elle a dû défendre son dogme; niée par l'incrédulité, elle en a réfuté les blasphèmes, et n'a pas dédaigné de discuter des calomnies dans l'intérêt de ses enfants.

Maintenant le plan d'attaque est changé, mais la persécution est toujours la même. On ne dit plus à la religion qu'elle célèbre dans l'ombre d'infâmes agapes avec le sang des innocents; on ne discute plus son dogme, on s'incline même devant sa morale; mais ces respects hypocrites dont on l'entoure affectent les formes d'une oraison funèbre, et si l'on convient assez volontiers que la religion a été grande, c'est pour faire entendre qu'elle n'est plus.

L'apologie doit donc être dans l'Eglise un genre de littérature toujours étudié et dont les formes doivent se renouveler à toutes les époques de sa vie militante, dont la fin sera la fin même du monde.

Nous devons donc traiter ce sujet avec quelques détails. Nous considérerons l'apologie d'abord en général, et nous en établirons les

règles; nous chercherons de combien de parties elle se compose; nous en examinerons les modèles, soit des temps anciens, soit des époques modernes; puis nous nous demanderons quel but doit se proposer une apologie de la religion à l'époque actuelle, et quelles peuvent en être les différentes formes.

L'apologie en général a pour règles celles mêmes de l'éloquence, mais ce doit être une éloquence qui aille au cœur par la raison. Il ne s'agit pas ici de cette science cauteleuse des avocats, qui leur apprend à colorer les mauvaises causes d'une apparence de justice, et à montrer sous un jour favorable ce qui a souvent besoin d'être caché; l'apologie dont nous avons à nous occuper n'est autre chose que la défense de la vérité. Or la vérité n'a pas besoin qu'on la déguise ni qu'on l'excuse. Une logique rigoureuse, pleine de franchise et de fermeté, doit donc être la première qualité d'un apologiste de la religion, et toute son habileté, dans l'emploi de ses preuves et dans l'usage de ses moyens, ne peut être que de l'indulgence.

Nous disons de l'indulgence, parce que la vérité ne se défend pas pour elle-même : que lui importe en effet qu'on l'attaque? Elle se défend pour éclairer les simples, pour soutenir les faibles et pour sauver, en détruisant leurs préventions, les hommes de bonne foi qui peuvent se rencontrer parmi ceux qui lui font la guerre. L'apologiste doit donc préférer la lumière douce et insinuante du soleil qui dissipe les nuages à l'éclat de la foudre qui les déchire ; il doit éclairer et non pas brûler; désarmer ses ennemis, les terrasser même s'ils ne se rendent pas, mais il ne doit pas les écraser. Le glaive de sa parole doit briller plus qu'il ne frappe, à moins qu'il ne s'agisse de l'erreur elle-même, pour laquelle il faut se montrer sans pitié. Un apologiste doit toujours se représenter pour modèle le Sauveur lui-même, si injustement accusé et ne parlant pas pour se défendre, mais mourant en silence pour sauver ses accusateurs. C'était une sublime apologie que celle-là! A ceux qui niaient sa royauté, il s'est montré roi en pardonnant ; à ceux qui le blasphémaient, parce qu'il s'était dit le Fils de Dieu, il s'est montré Dieu même en sauvant le monde. Sa mort, silencieusement acceptée, a répondu aux Juifs qui l'accusaient d'ambition terrestre; sa résurrection et son triomphe ont réfuté les blasphèmes contre sa foi en son Père et les doutes mêmes de ses disciples. Il a fait de l'éloquence en actions, et ce sont ces actions divines que nous devons imiter dans nos paroles. Il n'a pas eu besoin de parler devant ses juges, parce qu'il lui suffisait d'agir devant l'éternité et devant les siècles. Parlons-en, nous souvenant de sa mort et de son triomphe, et rappelons-nous toujours qu'en mourant sur la croix il criait à son Père, en parlant de ses bourreaux : ***Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.***

C'est ainsi que l'apologie religieuse conservera la dignité qui lui convient et ne compromettra jamais la sainteté de sa cause par des récriminations haineuses et par d'indignes colères. Il n'est pas permis à tout le monde de vaincre un adversaire avec ses propres armes; il est des armes, en effet, qu'un honnête homme ne ramasse pas ; il en est d'autres qui, sans être précisément indignes d'un honnête homme, ne sauraient convenir à un chrétien : la plaisanterie, par exemple, lorsqu'elle va jusqu'au sarcasme ou jusqu'à la bouffonnerie. La religion et la vertu n'ont pas une bouche qui se prête aux grimaces du rire moqueur, et elles ne sauraient trouver plaisant ce qui émeut profondément leur indignation ou leur pitié. Que penserait-on, d'ailleurs, d'un grave magistrat qui s'arrêterait aux lazzis d'un arlequin et ne dédaignerait pas d'y répondre? Ne mériterait-il pas et n'attirerait-il pas plus que son interlocuteur les huées de la foule? On ne peut, d'ailleurs, ridiculiser que les belles choses: comment mettrait-on la laideur en caricature? L'incrédulité et le vice peuvent donc plaisanter à leur aise. Comme on permet parfois aux gens contrefaits de se moquer des hommes qui sont bien faits et qui marchent droit, ils savent que les gens bien élevés ne leur rendront jamais la pareille, et que, par égard pour les infirmités humaines, on ne hausse même pas les épaules des absurdités d'un bossu.

La dignité doit donc s'allier dans une apologie de la religion avec la force et la douceur. La religion plaidant sa propre cause, c'est Dieu se justifiant lui-même devant les hommes, pour qu'ils se repentent de leurs accusations et pour être dispensé de les punir. L'apologie est donc, à ce point de vue, une œuvre de miséricorde en littérature, et les moyens oratoires qui ont quelque chose de piquant et d'acerbe, comme l'art de rétorquer les accusations et de les tourner en arguments ***ad hominem*** contre ses adversaires, ne doivent y être employés qu'avec toute la discrétion d'un sage médecin qui fait entrer dans ses préparations des substances acides ou corrosives. Il faut que la réaction se fasse sur le mal et jamais sur le malade. Il faut que la charité tempère toujours le zèle pour le rendre salutaire. Le zèle amer peut confondre, mais il ne convaincra jamais, parce qu'il irrite, et que la conviction ne saurait s'achever sans un peu de persuasion; lorsqu'il s'agit des choses qui intéressent l'intelligence peut-être moins qu'elles ne touchent au cœur.

De la composition de l'apologie.

L'apologie se compose de trois parties distinctes, négation, affirmation et obsécration: négation du mal imputé ou du mensonge avancé par les adversaires; affirmation du bien et de la vérité qu'on rétablit, et obsécration aux juges pour qu'ils aient à faire justice: c'est une sorte de syllogisme oratoire ayant les prémisses et sa conclusion, et qui peut se réduire à celui-ci : On doit donner tort à ce qui est mal et raison à ce qui est bien ; or, dans la cause qui nous occupe,

l'accusation est le mal, et le bien appartient à l'accusé, donc c'est à l'accusation qu'il faut donner tort. Mais pour la religion le raisonnement ne finit pas là, et le syllogisme pourrait se changer en sorite. Si la religion a raison, on doit faire ce qu'elle prescrit. Voilà ce que redoutent surtout les adversaires, et dans les efforts qu'on fait pour les amener à la première conclusion, on doit sentir, à la vivacité de leur résistance, qu'ils redoutent surtout la seconde et qu'ils veulent l'éviter à tout prix.

Ainsi, réfuter le mal, établir le bien et solliciter la justice, voilà les différentes parties dont une apologie se compose ; et cette division de parties est si simple et si logique, qu'on nous dispensera facilement de la justifier.

La première, qui est la réfutation, est la plus difficile, comme nous l'avons déjà fait pressentir ; dans une cause où il s'agit non-seulement de convaincre, mais de persuader, il est certes facile de trouver des raisons pour défendre l'être contre le néant, le bien contre le mal, la foi contre le doute ; mais l'art de les choisir et surtout de les bien employer n'est pas chose facile ni vulgaire ; une raison plus que suffisante pour vous peut n'en être pas même une pour votre adversaire : il faut vous mettre à son point de vue et entrer en quelque sorte dans ses facultés pour l'amener ainsi à vous. Là, comme dans tous les discours dont la rhétorique nous enseigne le mécanisme, il faut des mœurs oratoires et un exorde insinuant : ne commencez pas par porter à votre antagoniste vos coups les plus rudes, car s'ils ne portent pas, le combat sera fini dès le commencement, et fini à votre désavantage ; ne l'écrasez pas, dès le début par des négations absolues qui ne laissent à son amour-propre aucun moyen de s'échapper. On ne nie jamais les majeures lorsqu'on argumente contre des personnes honorables : on les distingue. Or, quelque peu honorables que puissent être ceux qui attaquent la religion, les mœurs oratoires consistent à paraître toujours honorer en eux quelque chose, et de fait un chrétien honore toujours l'image de Dieu dans les hommes, et doit révérer en eux la possibilité du salut éternel, qui est un droit à l'héritage du plus grand et du plus glorieux des royaumes. La seconde partie de l'apologie, c'est-à-dire l'assertion, demande moins d'art peut-être, mais ne doit pas cependant être conduite sans beaucoup de tact et d'habileté.

Toute vérité n'est pas bonne à dire, à ce que prétend le proverbe, et le proverbe a raison en ceci : que si l'homme est fait pour la vérité, la vérité aussi est faite pour l'homme, et c'est elle qui lui fait les avances, parce qu'elle est la plus forte ; elle doit donc se présenter à lui avec des ménagements maternels, lui cachant d'abord ce qu'il ne saurait immédiatement comprendre et l'attirant par des grâces qu'il soit en état de sentir. C'est dans cet esprit que doit entrer l'apologiste pour bien mesurer les éloges qu'il donne à la vérité religieuse. Il ne faudrait pas pour ébranler des incrédules ou même pour ouvrir l'esprit à de simples catéchumènes, mettre à nu sans ménagement l'austérité de la doctrine ; et les profondeurs du dogme, exposées tout d'abord dans les termes exacts, mais peu attrayants, de l'école, seraient sans doute pour une intelligence dévoyée et malade un remède peu salutaire. Sans doute que jamais, par condescendance, il ne faut s'écarter de l'exactitude théologique ; sans doute qu'il ne faut pas faire au mensonge l'ombre même d'une concession ; mais tout ce que la vérité peut accorder, pourquoi le refuserait-elle ? La vérité est le médecin de nos âmes, et s'il faut qu'elle présente à nos lèvres un breuvage amer, elle peut l'adoucir du moins par l'indulgence de son sourire ; si elle doit approcher le fer ou le feu d'un membre gangrené, la légèreté de sa main et la pitié empreinte dans son regard doivent nous rassurer, en nous montrant combien elle nous aime. Nous personnifions ici la vérité, sans figure et sans poésie, puisque la vérité éternellement vivante c'est Dieu.

L'obsécration ou péroraison de l'apologie doit être touchante, vive, modeste, mais toujours digne ; on doit sentir que la religion ne demande jamais de grâce, mais qu'elle en offre, et que si elle descend à la prière en s'adressant aux hommes, c'est qu'elle pousse la sollicitude maternelle jusqu'à les conjurer eux-mêmes de consentir à leur salut.

Des apologistes anciens.

Athénagore, saint Justin et Tertullien, sont les plus connus parmi les apologistes des premiers siècles de l'Eglise, et ce sont à peu près aussi les seuls dont les ouvrages nous soient restés.

L'histoire ecclésiastique ne nous apprend rien sur la vie d'Athénagore : tout ce qu'on sait de lui c'est qu'il était un de ces derniers philosophes qui prolongèrent, jusqu'à la chute définitive de la sagesse invoquée au Parthénon, la gloire antique de l'école d'Athènes ; mais déjà la parole d'un pauvre tisserand avait étonné l'aréopage, et les autels du Dieu inconnu avaient révélé un nom nouveau. La persécution que ce nom alluma en fit connaître toute la puissance : les grandes âmes eurent soif d'une vérité pour laquelle il fallait souffrir, car l'humanité avait surtout besoin de dévouement à cette époque de découragement et d'ennui. Athénagore se fit chrétien et osa défendre hautement la vérité proscrite. Il est vrai qu'alors régnait Marc-Aurèle le philosophe, ce prince à qui ses qualités personnelles eussent dû épargner la honte d'être un persécuteur.

Ce fut vers l'an 177 qu'Athénagore lui dédia son *Apologie*, assez semblable, quant au fond, à l'apologie de saint Justin, qui lui est ordinairement réunie dans un même volume. Athénagore termine son apologie en remontrant aux empereurs que personne, plus que les chrétiens, n'est digne de leur attention, puisqu'en les servant avec une

fidélité et une affection inaltérables, les chrétiens offrent au ciel des vœux non interrompus pour la prospérité de l'empire. (*Voy.* ATHÉNAGORE.)

Saint Justin aussi fut un élève de la philosophie antique, et quitta cette nourrice épuisée pour trouver dans la religion chrétienne une mère toujours aimante et toujours féconde. Son *Apologie* est pleine en même temps de hardiesse et de mesure ; on y sent le disciple de celui qui voulait qu'on rendît à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Il ne laisse pas éclater d'indignation contre des persécutions atroces ; il croit aux gloires du martyre, mais il aime avant tout la justice. Il est un sujet fidèle des empereurs, et il veut les éclairer sur les crimes qui se commettent en leur nom. Il commence par déclarer généreusement son nom, celui de son père, de sa ville et de sa province : il déclare hautement son titre de chrétien et ose nier que le titre seul puisse être un crime. Jugez-nous sur nos actes et non sur un mot, dit-il aux Césars : si nous sommes trouvés coupables de quelques crimes, punissez des malfaiteurs sans examiner quel nom ils prennent ; si nous sommes innocents, laissez en paix les chrétiens ! On nous accuse d'athéisme, dit-il encore : eh quoi ! nous sommes des athées, parce que nous n'adorons que le Dieu véritable, l'éternel auteur de tout ce qui existe ! et parce que nous lui unissons dans un même culte la personne adorable de son Fils, qui a souffert sous Ponce-Pilate, et le divin Esprit qui a parlé par les prophètes ? On voit par cette révélation de saint Justin que la connaissance de nos saints mystères commençait alors à se répandre, car certainement le saint n'eût pas divulgué ainsi le mystère de la sainte Trinité au milieu de gens entièrement incapables de comprendre ce qu'il voulait leur dire.

Après avoir réfuté les sophismes des idolâtres, le philosophe chrétien prouve la vérité de la religion chrétienne par ces prophéties qui accompagnent les siècles dans leur marche et qu'ils se transmettent en finissant comme un héritage sacré ; il montre Jérusalem ruinée d'avance par la condamnation divine, les Juifs réprouvés par le fait même de leur déicide, et les nations appelées à la lumière qu'Israël n'a pas voulu voir. Les événements obéissent au Verbe divin, et la religion chrétienne n'est pas une opinion humaine, mais une nécessité imposée par la volonté providentielle, un fait accompli : il en conclut que les prophéties qui concernent l'avenir s'accompliront aussi bien que se sont accomplies celles qui regardaient le passé et le présent. Puis il compare les divins oracles aux oracles profanes, et montre toute la vanité et toute l'impuissance de ces derniers ; il montre pour la première fois au grand jour l'intérieur des cénacles et ne craint pas de divulguer les secrets des catacombes. C'était désormais le seul moyen de faire tomber d'elles-mêmes les impostures multipliées par la calomnie et encouragées par le mystère. Il parle d'abord du saint baptême, qui est comme la porte de l'Eglise et du ciel ; on y prépare les catéchumènes par des prières et des jeûnes que l'Eglise entière partage avec lui, puis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, on le plonge dans ce bain mystérieux d'où il sort purifié de toutes ses souillures. « Après cette ablution, continue saint Justin, nous amenons le nouveau fidèle au lieu où les frères sont assemblés, et là nous faisons en commun de très-ferventes prières, tant pour nous-mêmes et pour le baptisé, que pour tous les hommes en général. Les prières étant achevées, nous nous saluons par le baiser de paix ; puis celui qui préside, ayant reçu le pain et le calice où le vin est mêlé d'eau, il loue le Père par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et lui fait une longue action de grâces pour ces dons que nous avons reçus de sa bonté. Le pasteur ayant achevé les prières et l'action de grâces, tout le peuple fidèle qui est présent s'écrie d'une commune voix : *Amen*, c'est-à-dire : Ainsi soit-il, témoignant par cette acclamation la part qu'il y prend ; ensuite les diacres distribuent à chacun des assistants le pain et le vin consacrés et en portent aux absents. Cette nourriture est appelée parmi nous Eucharistie ; et il n'est permis d'y participer qu'à ceux qui croient que notre doctrine est véritable, qui ont reçu le baptême, et qui vivent conformément aux préceptes de Jésus-Christ. Car nous ne les prenons pas comme un pain commun et comme un breuvage ordinaire, mais comme la chair et le sang de ce même Jésus-Christ, qui s'est fait homme pour l'amour de nous. Ceux qui ont du bien assistent ceux qui sont dans le besoin. Le dimanche (qu'on appelle chez les païens le jour du Soleil), tous ceux qui demeurent à la ville et à la campagne s'assemblent au même lieu. On y lit les écrits des apôtres ou les livres des prophètes, ainsi que l'on a le temps. La lecture finie, celui qui préside fait un discours pour exhorter à la pratique des vérités qu'on a lues ; nous nous levons ensuite tous ensemble et nous faisons nos prières ; puis on offre, comme j'ai dit, le pain et le vin. Après la célébration, ceux qui sont plus riches donnent librement ce qu'ils veulent, et leur aumône est déposée entre les mains de celui qui préside, lequel emploie cet argent à pourvoir aux besoins de tous les pauvres. »

Ce tableau du christianisme aux premiers siècles a quelque chose de bien imposant et de bien vénérable. La vérité déjà ose se montrer tout entière et relève la tête sous la hache des bourreaux. On voit que déjà le monde moral était conquis, et que les martyrs, même aux yeux des persécuteurs, ne pouvaient plus mourir sans gloire.

Déjà la doctrine de Jésus-Christ était publiquement connue et discutée, du moins sans doute à la cour des Césars, auxquels s'adresse cet écrit. Saint Justin, dans une seconde *Apologie*, réfute les objections que faisaient sans doute contre le dogme les sophistes favorisés par les empereurs ; il croit devoir défendre surtout la terrible vérité des

peines éternelles que les païens combattaient avec acharnement de peur d'y croire. « S'il n'y a point d'enfer, dit saint Justin, les lois sont illusoires, la distinction du bien et du mal est arbitraire, il n'y a plus ni vice ni vertu, et Dieu même tombe entraîné sous les ruines de toute la morale. » Les *Apologies* de saint Justin firent du bruit, et un sophiste, nommé Crescentius, eut la lâcheté de provoquer le courageux apologiste à une conférence publique : c'était jeter le chrétien dans la gueule du lion.

Saint Justin accepta courageusement la dispute et la mort, et sortit doublement vainqueur de cette conférence et de la vie ; faute de raisons à lui donner on lui donna la mort, et le glaive qui lui trancha la tête put seul réduire au silence cette bouche éloquente et généreuse. Saint Justin signa de son sang ses deux belles *Apologies* et y ajouta la sanction de son martyre. « Il faut en croire des témoins qui se font égorger, » a dit Pascal ; surtout, pourrions-nous ajouter, lorsque leurs passions humaines et leur orgueil personnel ne sont pas intéressés dans la question.

Nous arrivons à Tertullien, le Lamennais du IIIe siècle, ce lion africain qui osa répondre par un rugissement d'éloquence aux clameurs de l'amphithéâtre, lorsque la populace de Rome hurlait dans ses fêtes : Les chrétiens au lion ! *Christianos ad leonem !* « Prenez garde, répond Tertullien, votre lion se rassasiera vite, il en a trop à dévorer ! *Tantos ad unum !* paroles latines qui signifient également tant d'hommes et des hommes si grands sacrifiés à un seul monstre ! Ne semble-t-il pas que l'avocat des martyrs, ou plutôt le tribun du peuple chrétien égorgé, brave déjà les Césars dans leur despotique solitude ? Les mots de Tertullien sont pleins de ces allusions qui font frissonner. «Les Césars eux-mêmes croiraient en Jésus-Christ, dit-il ailleurs, si l'on pouvait être en même temps César et chrétien. » Le radicalisme exagéré de ces paroles fait déjà pressentir l'hérétique dans le docteur.

Tertullien était un de ces caractères qui poussent tout à l'extrême et qui peuvent produire également des grands coupables et des héros. Il pousse souvent l'énergie jusqu'à la dureté, et l'austérité de ses convictions ne sait jamais fléchir. Mais cette dureté même d'expression et cette invincible rudesse ne sont pas déplacées dans ce siècle des prodigieux dévouements, où le sexe et l'âge les plus tendres semblaient se jouer avec la mort et les tortures. Dans son livre sur l'ornement des femmes, Tertullien ose dire qu'une femme chrétienne ne doit se glorifier dans sa chair que lorsqu'elle est déchirée par les bourreaux. Ainsi, des blessures et du sang, voilà tous les joyaux qu'il permet aux jeunes chrétiennes ; et pourquoi en voudraient-elles d'autres ? Des mains destinées aux menottes doivent-elles faire leur apprentissage avec des bracelets ? Pourquoi des bandelettes à ces jambes qui attendent des entraves ? Otez ces perles et ces émeraudes, débarrassez votre cou, faites de la place pour l'épée ! Voilà de bien affreux compliments à faire à des dames ! Mais les chrétiennes de ce temps-là n'étaient pas des dames, c'étaient des saintes, et elles comprenaient Tertullien.

Revenons à son Apologie, ou *Apologétique*, comme on l'appelle ordinairement.

Ce chef-d'œuvre de raison et d'éloquence doit faire époque dans la littérature chrétienne et dans l'histoire de l'esprit humain. C'est une sublime protestation contre les lois et les hommes d'un jour, au nom de la justice éternelle et souveraine ; c'est un appel à la conscience de l'humanité tout entière, au nom de sa propre inviolabilité ; c'est une réaction toute-puissante de la vigueur intellectuelle contre la force brutale. Tertullien rejette au front des persécuteurs et de leurs dieux le sang et la fange dont ils voulaient souiller leurs victimes. Spectacle étrange ! l'accusé se fait juge à son tour ; l'opprimé flagelle son maître pris en flagrant délit d'iniquité et d'imposture. Tel est le pouvoir dont Dieu arme le génie, au nom de la justice outragée, que la voix d'un prêtre africain fait chanceler la fortune de Rome et change en piloris les trônes et les autels du vieux monde. C'est que ni le sceptre ni le glaive ne peuvent rien contre le Verbe de vérité ; c'est que la pensée échappe aux entraves des lois humaines ; c'est que le Dieu fait homme avait déjà affranchi les âmes en disant à ses disciples : *Ne craignez pas ceux dont le pouvoir finit à la mort de la chair, et qui deviennent impuissants contre vous lorsqu'ils vous ont tués ; craignez celui qui dispose pour l'éternité et de vos corps et de vos âmes !*

C'est d'abord au nom du droit commun qu'il interpelle les Césars. Hé quoi ! on juge les chrétiens sans les connaître ! on les condamne sans les entendre, on agit tout autrement avec les criminels ; mais il est évident que ce ne sont point des crimes qu'on poursuit en nous ! il y a un nom qu'on ne pardonne pas : se dire chrétien, c'est provoquer une sentence. Aveugles que vous êtes ! vous faites de ce nom une tache à ceux-là mêmes chez qui vous reconnaissez les vertus dont il est la cause. Ce serait un honnête homme, dites-vous, si ce n'était pas un chrétien ; mais c'est précisément pour cela qu'il est si honnête : sa vertu même le dénonce. Mais que peut-on poursuivre dans un nom ? se demande Tertullien ; quelle est donc la puissance magique de ces syllabes exécrées ? Est-ce le mot lui-même qu'on proscrit ? sont-ce les choses qu'il signifie ? Mais ni dans le mot ni dans le sens du mot on ne peut rien trouver de criminel ; et bien que l'ignorance même des vertus qu'il cache en ait fait un épouvantail pour le vulgaire, a-t-on jamais vu les dépositaires des lois condamner des hommes sans les entendre pour un nom proscrit du vulgaire ? On objecte que ce nom est défendu par les lois ; mais la loi ne saurait être absurde : et si on lui demande

pourquoi, elle doit avoir quelque chose à répondre. Y a-t-il des lois contre la justice? y a-t-il des lois contre les droits imprescriptibles de la raison et de l'humanité?

D'ailleurs les lois humaines n'ont-elles jamais cédé au mouvement de l'opinion? ne changent-elles pas avec le temps? ne meurent-elles pas avec les préjugés qui les ont quelquefois fait naître? Ce qui rend les bonnes lois immortelles, ce n'est ni l'antiquité de leurs usages ni le nom de leurs auteurs; c'est la vérité et la justice. Les lois de l'empire font un crime du nom de chrétien! mais la flétrissure de ces lois sanglantes, c'est le zèle qu'ont montré à les faire observer les empereurs les plus ennemis de la justice et les plus abhorrés de la nature entière; les bons empereurs ont si bien senti toute la barbarie et toute l'absurdité de ces lois, qu'ils n'ont pas eu le triste courage d'en poursuivre l'exécution: c'étaient les Caligula et les Néron, ces tigres impériaux, qui pactisaient le mieux avec les tigres de l'amphithéâtre pour livrer les chrétiens aux bêtes.

Prenait-on pour prétexte aux persécutions le zèle pour les anciens dieux de l'empire? Mais au fond, dans l'empire même, qui donc croyait encore à de pareils dieux? Pourquoi ne pas remettre plutôt en vigueur les lois qui proscrivaient le luxe et qui condamnaient l'adultère? Si tel était le respect des Romains pour les souvenirs du passé, pourquoi ne revenaient-ils pas à l'austérité de mœurs et à la frugalité de leurs pères, plutôt que de protéger des simulacres devenus impuissants et dépopularisés par l'association à leur divinité banale des plus grands monstres couronnés qu'avait jamais vomis l'empire? Ici l'orateur chrétien s'arme sans pitié du fouet sanglant de Juvénal, et poursuit la main haute toutes les turpitudes publiques: Et ce sont de pareils hommes qui osent poursuivre les chrétiens au nom de la morale! Ce sont les adorateurs de Saturne qui nous accusent de manger les enfants! Ce sont de pareils débauchés, pâles enfants de l'incestueux Jupiter, qui font de nos agapes des orgies nocturnes et des conflits d'inceste! Quoi! les chrétiens sont de pareils monstres et leur nombre s'augmente tous les jours! Quoi! cet attrait caché qui entraîne la multitude et lui fait braver vos bourreaux, ce sont des festins de Thyeste et des noces d'Œdipe? Quoi! pour attirer à nous un prosélyte, nous lui disons: Viens à nos agapes; amène ta femme, tes sœurs, ta mère, pour l'orgie; apporte ton enfant pour le reste et prépare du pain que tu tremperas dans le sang!... Et les prosélytes viennent à nous, et nous remplissons déjà l'empire, et vous ne tremblez pas, imprudents qui nous persécutez! Mais non, vous savez bien que ce sont d'infâmes calomnies; mais ces calomnies, vous les protégez, parce qu'elles servent vos fureurs!

Puis, sans répondre autrement à d'infâmes imputations, il parle de la chasteté chrétienne. Ces hommes et ces femmes qu'on accuse d'une abominable promiscuité, tiennent à honneur et à vertu de conserver jusqu'à la vieillesse et jusqu'à la mort l'innocence du premier âge; et ces choses dont on les accuse qu'y répondraient-ils? ils n'en savent pas même le nom. A ceux qui inventent de pareils forfaits, la honte de les connaître; à eux seuls, si de pareilles monstruosités existent, le remords de les avoir commises.

Puis, cessant de s'occuper de ces méprisables calomnies, Tertullien en vient aux crimes prétendus dont les chrétiens étaient ouvertement coupables; car ils ne s'en défendaient pas, ils n'adoraient ni les Césars ni leur fortune; ils n'offraient point d'encens aux dieux protecteurs de l'empire; en deux mots c'étaient des impies et des mauvais citoyens! des impies, parce qu'ils avaient à dégoût les fangeuses bacchanales, les mystères immondes de la Bonne-Déesse et les débauches de Jupiter le parricide! des impies, parce qu'ils ne vouaient pas leurs vierges au culte de Vénus sous la lampe de la *fornix* ou du *lupanar*. Quels dieux en effet qu'un Mercure voleur, un Jupiter incestueux, usurpateur et assassin, une Vénus prostituée! Et nous nous inclinerions devant des autels que vous souillez par de semblables images! Comment nous forcerez-vous à honorer des divinités que vous déshonorez ainsi vous-mêmes? Ah! ce n'est pas de nous que vos dieux doivent se plaindre, c'est de vous qui les avez faits infâmes et qui vous étonnez ensuite qu'on les méprise!

Mais quel est donc le Dieu des chrétiens? Les païens le savent-ils? veulent-ils même le savoir? Les uns disent que nous adorons le soleil, parce que dans nos prières nous nous tournons vers l'Orient; d'autres prétendent que nous avons pris pour idole le gibet du Crucifié. « J'ai vu, dit Tertullien, une peinture grossière exposée à la risée publique: elle représentait un homme ayant la tête d'un âne, le corps drapé dans un manteau, et tenant un livre à la main; au-dessous de ce chef-d'œuvre on lisait: ***Deus christianorum onochœtes;*** Le fils de l'âne, dieu des chrétiens. J'ai ri moi-même de cette sottise. »

Maintenant écoutez, vous qui êtes de bonne foi et qui désirez sincèrement être instruit, voici quel est le vrai culte des chrétiens.

« Ce que nous adorons, poursuit Tertullien, c'est le Dieu unique, créateur de l'univers et de tout ce qu'il renferme. S'obstiner à l'ignorer encore c'est le comble de l'impiété et de la folie, lui dont ses ouvrages proclament si haut l'existence, lui à qui vous rendez un témoignage involontaire, malgré les préjugés de l'éducation, des passions et d'une religion mensongère, lorsque du fond même de votre conscience sortent journellement ces locutions exprimant la foi en un seul Dieu: ***Grand Dieu! Bon Dieu! Dieu le voit; Je le recommande à Dieu; Dieu me le rendra:*** témoignages d'une âme naturellement chrétienne; et quand

vous dites ces paroles, ce n'est pas le Capitole que vous regardez, c'est le ciel ! »

Dieu s'est manifesté à nous par des Ecritures miraculeuses, car elles prédisaient l'avenir et révélaient à l'homme les mystères mêmes de son propre cœur. Puis il les a visités dans la personne de ses saints et de ses prophètes : il a répandu son esprit sur des âmes d'élite et les a envoyées annoncer au monde que lui seul est Dieu, et qu'à lui seul est réservé pour l'éternité le droit de récompenser et de punir : car tous les hommes qui ont vécu doivent ressusciter un jour. Ces élus chargés de la révélation divine ont été appelés prophètes, et les juifs en lisent publiquement les livres dans leurs synagogues. L'antiquité de ces livres rend leur authenticité incontestable, et Moïse, qui en est le premier auteur, a vécu bien longtemps avant qu'il fût question ni des Grecs ni des Romains. Les derniers de nos prophètes sont plus anciens eux-mêmes que vos premiers législateurs, et l'accomplissement de leur parole nous en démontre assez l'inspiration divine ; aussi croyons-nous aussi fermement celles de leurs prophéties dont l'événement est encore dans l'avenir que celles qui sont déjà justifiées par le passé ou par les choses mêmes qui se passent encore sous nos yeux, puisqu'elles viennent de la même source.

Ayant ainsi rapidement indiqué les preuves de la religion véritable, il examine les origines des cultes idolâtriques : tous ont eu pour principe la superstition et l'erreur fomentées par des esprits ennemis du salut des hommes. Il parle de ces génies tentateurs que l'Apôtre appelait les princes de l'air et qui produisent les illusions des faux miracles et des prophéties mensongères ; il décrit leurs artifices et combien ils sont jaloux de se faire adorer et avides du sang des sacrifices ; il les montre assujettissant les idolâtres à leurs caprices, tandis qu'ils tremblent devant le moindre des chrétiens. En voulez-vous la preuve ? ajoute-t-il : qu'on amène un possédé du démon, le premier chrétien venu le forcera d'avouer ce qu'il est ; et si ceux qui passent pour être agités de quelque dieu et qui rendent des oracles, n'avouent pas au premier chrétien qui les interrogera qu'ils sont des démons séducteurs et trompeurs des hommes, je vous abandonne le sang de ce chrétien, vous avez droit de le répandre. « Quant au crime de lèse-majesté humaine nous respectons l'empereur, dit Tertullien, et c'est pourquoi je ne le nommerai jamais dieu, parce que je ne sais pas mentir et que je l'honore trop sincèrement pour vouloir me moquer de lui. Les chrétiens seraient-ils des ennemis publics uniquement parce qu'ils célèbrent les fêtes de la patrie plutôt par la sérénité d'une conscience pure et les sentiments élevés du cœur, que par les joies grossières de la table et de la débauche ; comme si c'était donner de grandes marques d'affection aux Césars et à la patrie que de remplir les rues de feux et de tables dressées qui changent la ville en taverne ! On regarde les chrétiens comme de mauvais citoyens ; et qui donc rend au pays des services plus désintéressés ? Ils se dévouent, et pour récompense on les proscrit ! Ah ! si nous voulions être des séditieux, si la loi de notre maître n'était pas une loi d'obéissance et de paix, nous n'aurions pas même besoin de prendre les armes, il suffirait de nous retirer pour vous épouvanter de votre solitude. Nous ne sommes que d'hier et déjà nous remplissons vos villes, vos campagnes, votre sénat et votre armée ; nous ne vous laissons que vos temples ! » — Dans de pareilles remontrances on sent déjà sans doute percer la raison du plus fort : moralement et même matériellement, le christianisme avait vaincu ; mais c'est une grande et sublime raison que celle du plus fort qui obéit et se résigne, parce qu'il a confiance dans une force plus grande encore que la sienne, celle de la vérité, de la justice et de la raison. Nous pourrions nous faire justice, disent les chrétiens par l'organe de leur apologiste, mais nous aimons mieux vous la demander. Voyez si vous avez le droit de nous traiter de séditieux et de nous imputer les malheurs de l'empire. Partout où la grandeur se trouve unie à la force, il faut que la force sans grandeur soit terrassée ou se soumette. C'est ce qui arriva dans l'empire dont Tertullien avait publié l'agonie : quelques années plus tard les Césars furent jaloux de joindre le nom de chrétien à celui d'Auguste, car la fortune de Rome avait changé, séduite ou effrayée peut-être par l'éloquence de Tertullien.

Apologistes des temps modernes.

Maîtresse du monde, la religion n'eut plus à justifier son existence, mais il lui fallut défendre ses dogmes contre les efforts toujours renaissants de l'hérésie, et sa morale contre les invasions du luxe et le relâchement des mœurs. Les Pères de l'Eglise, depuis Tertullien, ne sont plus des apologistes d'une Eglise proscrite, ce sont des défenseurs d'une Eglise régnante, mais contre laquelle on conspire. Toutes les conspirations successives avortèrent, mais se transmirent de l'une à l'autre un ferment de haine qui souleva enfin contre le centre de l'unité plusieurs grands empires du monde, et contre le joug du Seigneur l'orgueil entier de la liberté humaine. L'esprit des derniers siècles sembla vouloir imiter la lutte de Jacob contre l'ange, lorsque, pendant une nuit entière, Israël se montra fort contre Dieu même : mais l'ange avait béni Jacob en le quittant, et Dieu, en se retirant des siècles de négation et de doute, leur laissa, comme un stigmate de malédiction, le signe du néant sur la tête et sur le cœur. Les hommes, après avoir essayé des luttes corps à corps contre la vérité, se vengèrent en la niant du chagrin de n'avoir pu la vaincre. Le culte de la nature, c'est-à-dire des passions et des appétits sensuels, fut substitué encore une fois à la religion du vrai Dieu,

non par conviction nouvelle de l'erreur, mais par lassitude de la vérité. On appela philosophie cette négation téméraire des faits accomplis dans la psychologie et dans l'histoire. Pour avoir le droit de proscrire les vraies croyances, on les calomnia, et les apologies devinrent de nouveau nécessaires.

Les apologistes modernes ne datent donc véritablement que du XVIIIe siècle. Pascal, Bossuet, Fénelon et même La Bruyère, dans le siècle de Louis XIV, avaient plutôt ébauché que tracé des apologies, parce que ces grands hommes pressentaient l'avenir par la puissance de leur génie. Bossuet, qu'on a appelé le dernier Père de l'Eglise, avait laissé ses œuvres imposantes comme une digue de granit au flux prochain des idées désorganisatrices. Pascal, déjà travaillé par le mal du siècle qui s'approchait, mais trop intelligent pour pouvoir devenir incrédule, préparait sur les ruines de la raison individuelle qu'il attaquait avec les armes de Montaigne, le triomphe de l'autorité et de la foi. Exalté par le travail et par les veilles, on dit qu'il croyait toujours voir un abîme auprès de lui : c'est qu'il avait beaucoup médité sur le vide de la raison abandonnée à elle-même et sur les ténèbres du doute, et sa pensée fixe se traduisait en une effrayante vision. Les apologistes du XVIIIe siècle ne firent guère qu'amplifier et commenter les idées laissées par ces grands maîtres; il y eut alors sans doute d'honorables et sérieux travailleurs, mais comment se mesurer avec un ennemi comme Voltaire? Ce n'était pas avec des raisons qu'on attaquait surtout l'Eglise, c'était avec des sarcasmes, et que pouvait-elle répondre? Que dire d'ailleurs à un homme qui persifle la Bible en se justifiant seulement par le ridicule des traductions qu'il en a faites? La défection était presque générale et se faisait avec toute la passion et l'entêtement du parti pris. Que pouvaient contre ce délire les raisonnements des défenseurs de la religion, puisqu'aux yeux de la plupart des apostats le tort réel, le tort irréparable de la religion de leurs pères, était d'avoir eu trop longtemps et trop invinciblement raison?

Cela explique comment le XVIIIe siècle, qui renouvela les travaux des apologistes, ne nous en montre aucun brillant d'un éclat victorieux au-dessus de la renommée et des succès des encyclopédistes. D'ailleurs il n'était pas temps encore de reconstruire, car la prétendue philosophie n'avait pas terminé son œuvre de destruction. Il fallait que la révolution française renouvelât l'ère des martyrs, pour faire renaître encore le temps des Athénagore et des Tertullien; il ne fallait pas moins que les cris d'angoisse d'une société à l'agonie, les sanglots des mères et les malédictions du monde entier, pour faire oublier le bruit des risées du patriarche de Ferney. La société française, cruellement punie de sa légèreté et de sa gaieté impie par tant de terreurs et de larmes, apprit enfin combien il est doux d'espérer quand on pleure, et une immense acclamation de sympathie et de repentir accueillit à son retour dans l'ancien monde le génie de Châteaubriand, de ce Châteaubriand qui aurait dû respecter son propre tombeau et ne pas le rendre responsable, après un si brillant et si pieux début dans la carrière des lettres, des dernières amertumes de sa vie et du découragement de ses derniers jours.

Presque en même temps que le *Génie du christianisme* parurent les *Conférences* de Mgr Frayssinous et le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*.

Mgr Frayssinous ne fit guère, dans ses Conférences, que traduire dans le bon français, qu'on appelait dans le grand siècle la langue des honnêtes gens, les enseignements classiques du séminaire de Saint-Sulpice. Son ouvrage reproduit, à peu de choses près, le Traité de la religion, qui fait partie du cours de théologie enseigné par les disciples de M. Olier. Cet ensemble de raisons parut nouveau à une société qui avait désappris même le catéchisme. La parole de Mgr Frayssinous unissait d'ailleurs l'autorité de la bonne littérature à celle de la saine théologie; ses conférences furent suivies avec empressement et firent événement dans ce Paris qui avait vu naguère spolier les églises et renverser les croix. Mgr Frayssinous frappait d'une conviction nouvelle les esprits déjà fatigués de doute et de blasphèmes, tandis que les œuvres de Châteaubriand réagissaient sur les imaginations et sur les cœurs. (*Voy.* CHATEAUBRIAND.) L'*Essai sur l'indifférence* vint à son tour ébranler les âmes endurcies, par les traits d'une éloquence qui rappelait en même temps les grandes pensées de Bossuet et l'énergie de Tertullien. Le premier volume de cet ouvrage fut généralement admiré comme un chef-d'œuvre, et reçu dans l'Eglise comme un excellent livre. L'auteur y poursuivait le doute dans ses derniers retranchements, en prouvant que, dans une guerre semblable à celle que se livrent dans ces derniers temps la vérité et le mensonge, la neutralité est impossible. Puis commençait l'apologie du catholicisme, dont l'écrivain faisait magnifiquement ressortir la vérité exclusive et les majestueuses grandeurs.

Il nous semble qu'une apologie qui réunirait à l'orthodoxie irréprochable ou, pour mieux dire à l'exactitude théologique de Mgr Frayssinous, l'éloquente énergie de Lamennais et les grâces attendrissantes du style de Châteaubriand, pourrait être un admirable ouvrage. Peut-être est-ce trop demander à un seul écrivain : c'est une question qu'il ne nous appartient pas de trancher et dont il faut renvoyer la solution au révérend P. Lacordaire.

Les motifs d'une apologie de la religion doivent varier avec les âges et les personnes; car la religion, étant également vraie sous tous les rapports, doit se prouver de toutes les manières. La sagacité de l'orateur ou de l'écrivain lui fera choisir l'ordre de

preuves le plus convenable pour les esprits dont il veut faire la conquête. L'examen ou même l'indication des preuves théologiques ne sont pas de notre ressort ; les preuves historiques sont tellement évidentes et ont été si souvent répétées sans rien perdre pour cela de leur force, qu'il n'est pas nécessaire de les rappeler ici : d'ailleurs, au siècle où nous vivons, l'esprit de système s'attache à dénaturer l'histoire, et la fausse science interprète à sa manière les prophéties et les miracles; et avant d'entrer au champ clos pour briser une à une toutes les lances des adversaires, peut-être pourrait-on, par des preuves d'un autre ordre, encore essayer de les ébranler. Nous allons indiquer rapidement quelques-unes de celles qui rentrent le mieux dans notre sujet, c'est-à-dire les preuves qui, en s'adressant plus spécialement au sentiment et à la raison, sont du ressort de la littérature plutôt que de la théologie.

Voici comment nous voudrions procéder : La seule religion véritable est la religion catholique, apostolique et romaine, et en dehors de celle-là il n'y a pas de religion possible, parce que les hérésies sont des branches mortes détachées du tronc vivant, et parce que la philosophie, loin de pouvoir constituer une religion, n'a jamais su que les détruire. Je prouve la première partie, c'est-à-dire, la religion catholique est la seule religion véritable.

La seule religion véritable doit être celle qui seule donne un fondement certain à la foi; celle qui donne à l'homme des moyens sûrs et garantis par une autorité infaillible de savoir s'il remplit son devoir dans ses relations avec Dieu; celle qui peut suppléer, pour les ignorants et les faibles, à la science et au raisonnement qui leur manquent; celle où l'on trouve les principes constitutifs de la meilleure société possible, les règles de conscience les plus assorties au besoin des individus, les dogmes les plus supérieurs à tous les caprices de la raison, les inspirations enfin les plus grandes et les plus belles pour attirer et pour grouper autour d'elle les sciences et les arts.

Voyons maintenant s'il existe une religion qui réunisse tous ces caractères.

Nous n'avons pas à chercher dans les religions du passé, puisqu'elles ne sont plus. Le christianisme a envahi le monde, c'est un fait qu'il faut subir. Maintenant, si nous examinons les diverses communions chrétiennes, nous trouvons une orthodoxie et des hérésies : lisons l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, par Bossuet, et nous en finirons vite avec les hérésies: le mahométisme et le bouddhisme ne comptent pas dans le monde civilisé; il nous reste donc le catholicisme.

Or nous disons d'abord : La religion catholique donne seule un fondement certain à la foi par la constitution durable d'une hiérarchie dépositaire de l'Ecriture et de la tradition et infaillible dans son enseignement : infaillible, parce que Dieu ne saurait manquer à la réunion de la charité, de l'obéissance et de foi; infaillible, sans qu'aucun homme en particulier puisse s'attribuer cette divine prérogative. Assis sur la chaire de saint Pierre, le pape n'est plus considéré comme un homme isolé et responsable de ses actes individuels, il est le chef de l'Eglise, et c'est l'Eglise entière qui parle par sa bouche; rentré dans son oratoire, il prie, il interroge sa conscience, il s'accuse humblement de ses fautes comme le dernier d'entre les fidèles : où donc est l'usurpation des attributs divins dont l'accusent les protestants? L'infaillibilité du pape, n'est-ce pas celle de l'Eglise entière qui le reconnaît et qui l'écoute? Quoi de plus nécessaire qu'un pareil frein aux écarts de la raison? Quoi de plus beau et de plus divin qu'un même symbole expliqué à tous d'une manière uniforme et devant lequel s'abaissent les intelligences supérieures, tandis que par lui les intelligences débiles croissent et s'élèvent au niveau des plus grands génies? Trouvez, si vous le pouvez, dans les utopies des socialistes, une loi d'égalité plus imposante et plus sage que cette unité de la foi, de l'espérance et de la charité pour tous? Mais, direz-vous, l'autorité infaillible immobilise les croyances et les empêche de se transfigurer en suivant la loi du progrès. Objection peu raisonnable ! Et pourquoi voulez-vous donc que l'édifice de notre éternité repose sur des fondements toujours mobiles? Les sciences et les vertus peuvent et doivent reconnaître un progrès, parce qu'elles marchent toujours vers le but montré par le dogme; mais le dogme lui-même, quelle confiance vous inspirera-t-il, s'il peut changer? qui ne se lasserait pas de courir vers un but qu'on déplacerait et qu'on reculerait sans cesse? Voulez-vous faire de la religion une science humaine? combien vous la rapetissez pour en faire le patrimoine exclusif et incertain de quelques hommes, au détriment de tous les autres; car si tous peuvent croire de même, tous ne peuvent pas également savoir: vous établirez donc des castes dans l'intelligence de Dieu et de sa loi, et vous offrirez une prime de divinité à l'orgueil en décourageant la faiblesse! L'autorité infaillible de l'Eglise, au contraire, donne à l'ignorant la bonne vie, qui est le résultat le plus précieux de la science, et au savant la modestie, qui guérit l'enflure du savoir. La foi en l'autorité infaillible est la vraie communauté des enfants de Dieu; et par elle l'homme apprend à ne rien s'approprier dans l'ordre spirituel que ses erreurs et que ses fautes. La foi est donc la chose la plus populaire, la plus sociale, la plus progressive, par conséquent, qui soit au monde, s'il nous est permis de donner, au nom de la vérité catholique, un sens raisonnable à ces grands mots qui autrement n'en auraient pas; et nous disons en parlant de la foi, la foi en une autorité infaillible, ajoutons et visible à tous sur la terre : car si l'autorité infaillible n'est pas visible et accessible à tous, où est la règle

de la foi? Cette règle, une seule religion se vante de la posséder, et les sectes qui la lui contestent n'ont pas même osé y prétendre. Appuyée sur dix-huit siècles et demi de luttes et de victoires sur toutes les erreurs, la main étendue sur le symbole qu'elle a conquis et qu'elle conserve intact et inaltérable, l'autorité catholique seule offre à la raison qu'elle soumet sans l'avilir une garantie suffisante contre les surprises du charlatanisme et des préjugés humains. La religion catholique est donc seule, par la force même de son autorité, une religion vraiment libérale, vraiment populaire, accessible à tous et certaine pour tous, parce que seule elle donne à la foi de tous une base immuable et certaine : la religion catholique, apostolique et romaine, est donc la seule véritable.

Nous disons de plus que la religion catholique donne seule la règle certaine des devoirs et les moyens sûrs de communiquer avec Dieu.

Que veut dire le mot religion, sinon réunion de l'homme avec Dieu et des hommes entre eux? La religion est entre le ciel et la terre un pacte de miséricorde et d'amour, un échange de grâces et de prières, un lien entre Dieu et l'homme, une médiation entre l'infini et le fini, un gage de l'éternité dans le temps, un moyen de rapprochement entre le ciel et la terre. Mais à qui appartient l'initiative, à Dieu ou à l'homme? Est-ce Dieu qui commence par connaître et aimer l'homme, ou l'homme qui le premier parvient à connaître et aimer Dieu? S'il faut que l'infiniment grand et l'infiniment petit se donnent la main, lequel sera le plus facile, au grand de se baisser, ou au petit de se grandir? Et si l'on suppose, comme on le doit, que l'infiniment grand est aussi l'infiniment bon, n'est-il pas certain qu'il se baissera? c'est-à-dire, pour parler sans figure, ne devons-nous pas croire que la vérité éternelle se manifestera d'elle-même à l'humanité? Sans doute que Dieu révèle assez son existence par ses œuvres : l'univers est un problème dont l'unique solution est Dieu; mais comment plaire à cet être suprême et inconnu, si lui-même ne se fait connaître et ne révèle sa volonté. L'impuissance de la raison ne démontre-t-elle pas la nécessité d'une révélation? et si cette révélation est nécessaire, ne devons-nous pas croire qu'elle existe, et si elle existe, doit-elle être cachée ou douteuse? Non; elle doit être inaltérable et accessible à tous. Comment donc doit-elle se faire? Ici deux moyens différents s'offrent à l'esprit : ou Dieu interrompra l'ordre majestueux de la nature et parlera surnaturellement à chacun (idée qui a le premier tort de renfermer un cercle vicieux d'absurdités, car les miracles ainsi prodigués cesseraient d'être des miracles, et rentreraient dans la classe des phénomènes naturels auxquels on s'habitue, et qui ne font plus d'impression sur les esprits), ou bien il inspirera de son Verbe quelques hommes d'élite, et confiera leur parole à la garde d'une hiérarchie organisée et conservée par sa providence : hiérarchie composée d'hommes faillibles chacun en particulier et infaillibles par l'assistance de Dieu dans l'exercice collectif de sa mission divine; en sorte que le prodige du Verbe fait chair, après avoir éclaté dans les miracles, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, se perpétue dans la merveilleuse indéfectibilité de son Eglise; il épargnera ainsi aux frayeurs du sexe et de l'enfance le bruit d'une voix surnaturelle et terrible; il mettra un voile humain entre sa gloire et le monde pour éclairer les hommes sans les consumer; il ne violera ni la nature ni la liberté humaine par la pression continuelle des miracles; il ne veut pas écraser le monde sous sa volonté toujours manifestée au bruit du tonnerre; il veut nous amener à lui obéir et non pas nous y contraindre. D'ailleurs la révélation personnelle de Dieu à chaque homme détruirait l'association religieuse et dépouillerait la famille de sa plus belle et de sa plus sainte prérogative. Quoi! les mères n'apprendraient plus à leurs fils à aimer Dieu en les aimant, elles ne joindraient plus leurs petites mains pour la prière, elles n'auraient plus le droit de leur montrer le ciel! Qui, en effet, oserait parler avant ou après Dieu, si Dieu devait parler lui-même! Ah! sans doute il a été plus digne de Dieu d'appeler les hommes à se transmettre mutuellement les dons de sa vérité et de son amour, afin que la religion non-seulement les unisse à lui, mais les unisse aussi les uns avec les autres, puisqu'il a fait de leur fraternité une condition de son vrai culte. Sans doute elle est admirable cette hiérarchie, qui donne à la société une base immuable et à l'obéissance une raison divine, qui agrandit et consacre le sanctuaire de la famille, en faisant du peuple chrétien tout entier la famille du sanctuaire. Ainsi, avec sa hiérarchie infaillible et indéfectible, l'Eglise est toute la force de la société : elle en est le cœur, elle en est la tête, elle en est la vie : et la preuve, c'est que partout où les croyances catholiques ne vivent pas, germe et se développe rapidement un principe de mort; c'est qu'elle seule, par son organisation providentielle, peut mettre Dieu à la portée de tous, le faire goûter de tous, le faire en quelque sorte toucher à tous. Dites-nous, d'ailleurs, disciples de Jean-Jacques, comment un enfant, à qui Dieu parlerait sans intermédiaire, saurait-il que c'est Dieu qui lui parle, si la chose ne lui était d'ailleurs assurée par sa mère? et qui l'assurerait à sa mère elle-même? Samuel le prophète, dans son jeune âge, entendit la voix miraculeuse de Dieu, et la prit pour celle du grand prêtre; trois fois il s'y trompa, et il eut besoin du grand prêtre lui-même et de son ordre exprès pour prêter l'oreille à la révélation immédiate; c'est que l'homme n'a reçu des organes que pour converser avec l'homme; et de même que, dans son enfance, il faut que les aliments pris par sa nourrice lui soient présentés sous la forme

plus douce du lait maternel, il a besoin de famille et de fraternité dans la prière, il faut qu'il soit allaité comme un enfant de croyances toutes faites et toutes prouvées; autrement, où en serait-il ? sa vie entière ne suffirait pas à la recherche de ce qu'il doit croire pour bien vivre. Il faut, en un mot, qu'il aime pour apprendre à croire; et ce n'est pas une voix terrible soudainement venue du ciel, ce n'est pas un interlocuteur invisible, qui lui enseigneront toutes les saintes tendresses du cœur; il lui faut une bouche qui bégaie avec la sienne, des yeux compatissants à ses larmes, un sourire maternel enfin, qui encourage l'inexpérience de ses lèvres, lorsqu'il épèle pour la première fois le nom incompréhensible de Dieu. Eh bien, dans l'Eglise catholique, la grâce de Dieu s'est faite visible, ses miracles se sont vulgarisés, ses mystères se sont humanisés, si l'on peut parler de la sorte; il a donné une mère à l'enfance spirituelle des hommes; son Verbe incréé a parlé par la voix de nos meilleurs amis, et la Providence a veillé sur nous avec des yeux accessibles aux larmes. Il a mis au front de cette Eglise des signes qui ne sauraient échapper aux regards même des plus faibles, et il a attaché à ces signes la certitude de sa grâce; il s'est multiplié en quelque sorte pour mieux se rapprocher de nous; il fait ses délices de demeurer parmi les enfants des hommes; il veut être leur docteur, leur père, leur ami... et que dirai-je?... il est leur pain de chaque jour ! Dites s'il pouvait faire quelque chose de plus; mais s'il devait faire quelque chose de moins, dites si vous consentiriez à perdre cette union si certaine, si visible, si palpable avec votre Dieu, vous tous que l'Eglise catholique a comptés au nombre de ses fidèles enfants: et vous, poëtes, qui êtes amateurs de beaux rêves, qu'imagineriez-vous de plus sublime à la fois et de plus tendre? où chercheriez-vous une divinité plus humaine que Jésus-Christ? où trouverez-vous une humanité plus divine que dans ce pieux troupeau qu'il nourrit de sa vie et qu'il abreuve de lui-même? Ah! cela doit être vrai, n'est-ce pas ? puisque c'est si beau ! Oui, sans doute, et cela est beau, parce que cela est vrai. Mais toute cette splendeur du dogme, toute cette certitude de la foi, toute cette intimité des âmes avec Dieu n'existerait pas sans l'autorité infaillible des successeurs des saints apôtres. Otez cette autorité, et la religion cesse d'être une révélation certaine, pour se transformer en un sentiment vague; Dieu se retire de nous et s'éloigne; un espace infini nous en sépare; il nous reste des aspirations religieuses, mais nous n'avons plus de religion réelle. Donc, en dehors de la religion catholique, il n'y a pas de religion réelle, et le culte tombe de lui-même dans l'ennui des réunions officielles; l'homme se sent loin de Dieu, et son cœur reste froid devant des autels sans consécration, dans des temples sans vénération et sans mystères. Mais dans l'Eglise catholique, Dieu est toujours présent réellement et substantiellement sur les autels; les temples vivent, les autels parlent, les marbres mêmes du sanctuaire ont des souvenirs et des larmes; donc la religion catholique est la seule religion véritable.

Continuons à développer les autres preuves du même ordre.

La religion catholique seule peut suppléer, pour le pauvre d'esprit, à la science et à la philosophie; elle seule tient lieu d'expérience au jeune homme, de génie à l'intelligence bornée, et de raisonnement aux esprits faibles.

Dieu, dit le grand Apôtre, voyant que, par la sagesse de la philosophie, les hommes ne parvenaient pas à le connaître assez pour le servir, voulut par la folie de la prédication sauver la foule des croyants. Et pourtant la philosophie des anciens était grande et belle: Pythagore, au moyen des mathématiques transcendantes, avait presque deviné le mécanisme de l'univers; Platon s'approchait de nos dogmes; Socrate semble avoir deviné notre morale; mais Socrate et Platon étaient de ces hommes que la foule admire quand ils sont morts, mais que de leur vivant on bafoue et on tue; leur science était inaccessible au vulgaire, et pourtant ils n'avaient pas poussé l'héroïsme de leur vertu jusqu'à cette charité qui commence par l'abnégation et le renoncement à tout orgueil. Que d'efforts de raison, quels prodiges de génie ne fallait-il pas faire avant d'en venir là, et jamais les hommes y fussent-ils parvenus par leurs propres forces ? Mais voilà que, par un symbole qui résume et précède de bien loin et domine de bien haut tous les théorèmes de la philosophie la plus avancée, le résultat pratique de la plus haute sagesse et de la science la plus profonde est mis à la portée de tous: les femmes et les enfants du peuple vont franchir d'un pas cette barrière inaccessible qui les séparait du sanctuaire de la sagesse, et plus heureux tout à coup et plus forts en même temps que les savants les plus avancés qui cherchent et doutent encore, ils croiront! Les théorèmes vainement cherchés par Pythagore sont des dogmes que la foi d'un enfant possède, et les conséquences de ces dogmes admis par la foi sont plus claires et plus pratiques que ne seraient les conséquences des théorèmes, s'ils eussent été trouvés et démontrés par la raison. Les hommes les plus simples, sortis des classes les plus obscures, peuvent désormais pratiquer une morale plus pure que celle de Socrate, et la justifier par des principes immuables, puisqu'ils sont fondés sur la foi. L'aristocratie de l'intelligence est anéantie, car ce ne sont pas les dons, mais l'usage des dons qui fait la véritable grandeur; et tous les hommes, égaux devant le devoir et devant la vertu, s'élèvent par leur fidélité dans la hiérarchie de la grâce. Quel modèle de société que celui-là! monarchie par l'autorité, république par la consécration des droits de chacun et le respect des pauvres, le catholicisme résout seul tous les problèmes politiques et sociaux de notre

époque. Quelle doctrine est mieux appropriée aux besoins de l'homme et sait mieux combler les vides et suivre les inégalités de son cœur; elle l'arrache à la soumission forcée par l'obéissance volontaire, aux humiliations par la modestie, au désespoir par l'amour de la croix; elle a pour les enfants des images et des légendes, pour les hommes faits des enseignements graves et sévères, pour les femmes des grâces de poésie maternelle, pour tous des consolations et des couronnes; elle donne seule le repos à l'âme fatiguée du savant, et à l'artiste des inspirations infinies : Michel-Ange, Raphaël, Dante et tant d'autres, sont là pour l'attester, toujours présents dans leurs œuvres immortelles, et l'on dit que le catholicisme s'en va! Non; c'est vous qui vous en allez, enfants perdus du dix-huitième siècle; le catholicisme est la dernière colonne de la civilisation et du monde; tout tombe autour de lui, et c'est ce qui le fait paraître en ruines; mais le lendemain du jour où il tombera lui-même, il n'y aura rien pour le remplacer, et personne pour se lamenter ou pour raconter sa chute.

Cet essai d'apologie, où nous avons indiqué seulement des preuves de sentiment et de raison, suffira pour expliquer ce que nous voulons dire en parlant, au commencement de cet article, de l'indulgence et de la charité dont on peut faire usage dans la défense même de la vérité, selon les mœurs et les époques. Dans l'âge où nous vivons, l'humanité ressemble à un malade qui est dégoûté de toutes choses et se défie même de ses médecins ; il faut le traiter avec douceur, et ne pas lui dire plus de paroles qu'il n'en pourrait entendre.

APOLOGUE. (*Voy.* PARABOLE.)

APOSTOLIQUES (TEMPS). *Voy.* APÔTRES.

APOSTROPHE. — L'apostrophe est une figure de rhétorique par laquelle on adresse directement la parole à quelqu'un en particulier ou même à quelque chose, car on apostrophe quelquefois les objets insensibles. Il faut distinguer l'apostrophe de l'invocation. L'apostrophe se fait ordinairement, soit pour appliquer à une personne ou à un certain nombre de personnes l'enseignement qui fait le sujet du discours, ou même le reproche qui fait le sujet de la plainte, car l'apostrophe se fait surtout dans l'indignation et dans la douleur : on ne doit donc apostropher que ses inférieurs ou ses égaux; et, dans le ministère sacré de la parole, on n'a parmi les hommes que des égaux, sinon des inférieurs. On sait que Bourdaloue apostropha un jour le grand roi lui-même au milieu d'un sermon, et que le roi fut assez grand pour dire au sortir du sermon : Le prédicateur a fait son devoir, faisons le nôtre.

Mais les élans vers Dieu, les paroles adressées à lui ou à la bienheureuse Vierge, ou à ses saints, ou à ses anges, ne sont point des apostrophes, ce sont des invocations.

Nous trouvons, dans le psaume CXXXVI, plusieurs beaux exemples d'apostrophe et d'invocation : *Jérusalem, si je t'oublie, que ma main droite soit livrée à l'oubli;* voilà une invocation à la patrie. *Souviens-toi, Seigneur, des fils d'Edom au jour de Jérusalem;* voilà une invocation à Dieu. *Fille de Babylone, misérable! heureux qui te rendra tout ce que tu nous a fait!* voilà une apostrophe très-vive, accompagnée d'imprécation.

Les lettres de saint Jérôme sont pleines d'exemples de l'apostrophe sous les formes les plus saisissantes. Dans sa belle lettre à Héliodore, par exemple, il s'écrie : « Que fais-tu dans la maison paternelle, soldat sans vigueur? où est le fossé, où sont les retranchements, où sont les hivers passés sous la tente? » Ce genre d'apostrophe, par forme d'interrogation, est de la plus grande vivacité, surtout quand les questions accablantes se succèdent et se pressent. Le diacre Sabinien avait poussé l'oubli de ses devoirs jusqu'à chercher à séduire, dans la grotte même de Bethléem, une vierge consacrée à Dieu; saint Jérôme raconte cette profanation, puis tout à coup il s'écrie, en adressant la parole à Sabinien : « Et tu n'as pas eu peur que du fond de la crèche il ne s'élevât un vagissement? tu n'as pas eu peur des regards de la Vierge-Mère? La voix des anges se fait entendre dans le ciel, les pasteurs accourent, l'étoile brille, Hérode est épouvanté, et toi, cependant, que fais-tu? » Cette apostrophe est une des plus belles que nous connaissions dans la littérature sacrée.

On sait comment le P. Bridaine apostropha son auditoire dans ce fameux exorde reproduit par l'abbé Maury, et qui se termine par ces mots : « A force de remords vous me trouverez assez éloquent. »

Une des plus saisissantes et des plus terribles apostrophes qui se trouvent dans l'Ecriture sainte, est celle du prophète Nathan au roi David, lorsqu'après avoir entendu la parabole du riche qui a volé la brebis du pauvre, le roi s'est écrié : *Vive le Seigneur, celui qui a fait cela est un fils de la mort! — C'est vous qui êtes cet homme,* lui dit simplement le prophète : *Tu es ille vir.*

On se met à la place du roi en entendant cette sentence de sa propre bouche se retourner ainsi contre lui-même, et l'on ressent quelque chose de semblable à ce frisson dont il est parlé dans le livre de Job, lorsqu'un souffle mystérieux vous passe près du visage, et vous porte l'épouvante jusqu'au fond des os.

L'apostrophe étant une figure d'un grand effet, on ne doit pas en abuser en la rendant trop fréquente, autrement elle perdrait toute sa force.

Nous avons distingué entre l'invocation et l'apostrophe ; il y a aussi une espèce d'apostrophe qu'on pourrait appeler évocation, c'est celle qui s'adresse aux objets inanimés ou aux morts, ou même aux réprouvés et aux démons.

« Marbres du sanctuaire, vous le savez: prenez une voix pour le dire. » (*Sermon pour le renouvellement des vœux du baptême.*)

« Soulève-toi, pierre des tombeaux, laisse

parler le spectacle affreux de la mort ! » (*Sermon sur la mort.*)

« O mort ! où est ton aiguillon ? O enfer ! où est ta victoire ? »

« O mort, je serai ta mort ! » (*Office de la semaine sainte.*)

La plupart des apostrophes adressées aux êtres malfaisants sont des conjurations ou des exécrations :

« Retire-toi, Satan ! car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul ! »

« Princes de l'enfer, ouvrez vos portes ! le roi de gloire veut entrer. »

« Retirez-vous de moi, maudits ! car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas couvert ; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité : allez au feu éternel. »

D'autres apostrophes du Sauveur sont pleines de tendresse et de regrets : « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants autour de moi, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ? »

Il y a dans l'Evangile des exemples d'apostrophes adressées à l'Homme-Dieu par ses bourreaux ; mais ces apostrophes changent de nom et sont réellement des blasphèmes, ce qui ne change rien à la règle que nous avons précédemment établie.

C'est dans le sentiment de cette règle que saint Paul se rétracte après avoir apostrophé le grand prêtre Ananias, qu'il ne connaissait pas. Ananias a commandé à un satellite de frapper saint Paul : « Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie, lui crie l'Apôtre, car tu es assis pour me juger suivant la loi, et tu ordonnes contre la loi que je sois frappé ! » Les assistants lui disent alors : « C'est le grand prêtre ; » et saint Paul se reprend en disant : « Je ne savais pas que ce fût le grand prêtre, autrement je ne l'aurais pas maudit. »

On trouve d'ailleurs, dans les Epîtres du même saint Paul, de beaux exemples de tous les genres d'apostrophe.

Apostrophe véhémente : « O Galates insensés ! qui donc vous a fascinés à ce point que vous n'obéissiez plus à la vérité, vous à qui le Sauveur a été si vivement dépeint qu'il est comme crucifié parmi vous ? »

Apostrophe touchante : « Ma bouche est ouverte pour vous parler avec franchise, ô Corinthiens ! Vous n'êtes pas à l'étroit dans notre cœur, mais nous nous sentons à la gêne dans le vôtre. » Nos grands orateurs chrétiens, pleins des leçons de l'Ecriture sainte, ont su faire souvent de l'apostrophe l'usage le plus saisissant. Tout le monde sait que Massillon, dans son sermon sur le petit nombre des élus, fit à son auditoire une apostrophe si bien préparée et d'un si grand effet, que l'assemblée entière se leva à demi en poussant un cri de terreur.

On ne doit faire d'apostrophes que dans la chaleur du discours. Les apostrophes comme les exclamations sont insipides et ridicules lorsqu'elles sont faites à froid. Il faut se garder aussi avec soin des apostrophes de mauvais goût ou qui choquent en quoi que ce soit la bienséance ou la charité. En éloquence comme en style, le sublime manqué devient de l'absurde et fait rire. Nous terminerons cet article par quelques exemples de ces apostrophes de mauvais goût, qu'on trouve dans les sermonnaires de la fin du XVIe siècle et des premières années du XVIIe.

« Que dirai-je de vous autres, dit le P. Bosquier, dans un sermon sur l'éducation des enfants ? que dirai-je de vous autres, pères cruels, non plus pères, mais vipères, mais Saturnes lunatiques, qui dévorez ou perdez, ou êtes cause de la perdition de vos enfants ; non-seulement omettant de les dresser, vous y portant non-seulement *privative*, sans rien faire, mais aussi *active*, faisant devant eux choses par lesquelles vous les rendez corrompus !

« O la chose déplorable ! ô larmes ! où êtes-vous retirées ? Accourez à la file, fontaines, rivières, mers, océan, accourez et passez par les canaux de mes yeux, pour déplorer dignement une destruction si lamentable ! Déploie-toi et débande-toi, ma langue, pour contester contre un massacre si barbare, que le père et la mère soient cause que l'enfant ne vive pas éternellement, ains meure de la plus misérable mort qui soit. O terre, ô ciel. que mieux vaudrait aux enfants n'avoir jamais été nés, que périr ainsi par la vie scandaleuse de leurs parents !

« Où n'est-il pas au monde des mères si folles qui apprennent à leurs filles, comme Hérodiade à la sienne, ou par préceptes ou par exemples, à marcher à pas composés et compassés par art ; à s'entourer de vertugades, vrais cache-bâtards ; à se frisotter le poil, à faire de leurs cheveux chinons entrelassés ; à se goudronner, rétrécir le corps et le rendre plus grêle que jonc ; à se pourprer et farder le visage, appliquer je ne sais quels monstres de couleurs, ou à se rendre pâles, comme bon leur semble, voire à danser, cabrioler et bien baller.

« Misérables mères de plus misérables filles, savez-vous pas que les singes de nature aiment tant et si follement leurs faons, les accolent, les étreignent et serrent d'embrassements si forts, que souvent ils les oppressent et les tuent ? Et vous, vraies singesses, craignez-vous pas qu'enfin, amignardisant si douillement vos enfants, vous les froissiez et ruiniez, et ici et en l'autre monde ? O amour aveugle ! ô quelle singerie que ce *cæcus amor prolis !* Sottes mères ! pourquoi abreuvez-vous de vanités et de je ne sais quelles mondanités vos fillettes encore pendantes à la mamelle ! »

Les sermons du P. Bousquier sont pleins de semblables passages. Il les publia au commencement du XVIIe siècle, en huit volumes in-8°, et les dédia au roi Louis XIII.

APOTRES (Actes des). — Saint Luc, auteur des Actes des apôtres, paraît avoir été le plus lettré des quatre évangélistes. Son

Evangile, écrit en grec, se distingue par la pureté de sa diction, et a été mis au rang des classiques : ses formes littéraires se rapprochent de celles des anciens historiens grecs, et sa manière d'entrer en matière rappelle les antiques récits d'Hérodote ou de Thucydide.

Que l'Evangile selon saint Luc et les Actes des apôtres soient écrits purement en grec, cela n'est sans doute pas une chose indifférente pour les philologues; mais au point de vue de la littérature religieuse, l'auteur des Actes des apôtres, eût-il écrit dans l'idiome le plus barbare, n'en serait pas moins le plus merveilleux, le plus intéressant et le plus grave en même temps des historiens.

Si en effet il est une histoire importante dans les annales du monde, c'est celle de ce grand événement qui vint en changer la surface et en renouveler de fond en comble toutes les institutions, il y aura bientôt deux mille ans : événement imprévu par la politique, négligé par l'histoire contemporaine, inexplicable par les lois qui président au cours ordinaire des choses. Un prophète de Galilée, un juif qui se dit le Fils de Dieu, est mis à mort dans un coin reculé de l'empire romain : ses disciples effrayés l'abandonnent; il lui reste à peine douze pauvres ouvriers qui se cachent; rien dans tout cela ne semble digne, je ne dis pas d'éveiller la sollicitude des maîtres de l'empire, mais de troubler même un instant la sécurité d'un proconsul; eh bien! ces douze hommes, illettrés et sans éducation pour la plupart, sortent tout à coup de la retraite où ils se cachent, et annoncent hautement que leur maître est ressuscité, qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont touché, qu'ils ont bu et mangé avec lui. On se moque d'eux d'abord, et on les prend pour des gens ivres; ils ne se découragent pas, et bientôt huit mille personnes sont entraînées par cette conviction contagieuse qui, en ne cédant pas à la contradiction, finit par la vaincre et par s'imposer. On s'alarme et l'on persécute les douze : ils se séparent et se dispersent dans toutes les parties du monde, et c'est alors que commence le merveilleux. Ces malheureux proscrits, ces sectaires rejetés par la Synagogue, partent pour renverser tous les temples du monde, pour changer les autels et les lois de l'univers. Ce sont des fous, n'est-ce pas? — Tout le monde le penserait encore s'ils n'avaient pas réussi. Ils ont réussi!... le fait est là, incontestable, irrévocablement accompli. Ces douze hommes ont parcouru la terre, et la terre a changé; les Césars, alors maîtres du monde, ont lutté pendant trois cents ans et ont cédé; les dieux qui depuis tant de siècles semblaient présider à la fortune des empires; ce culte de la force, des plaisirs et de la beauté, qui charmait depuis si longtemps le peuple par sa riante mythologie, par la beauté de ses idoles et par la splendeur de ses fêtes; les traditions si poétiques de la Grèce, les images consacrées par le génie d'Homère et que semblait avoir tout récemment encore vouées à une seconde immortalité la gloire immense de Virgile, tout cela a été balayé comme des feuilles sèches par l'orage à la parole obscure de ces douze pêcheurs, mis à mort sur tous les points du monde sans que l'empire officiel daignât savoir s'ils avaient vécu : par quelle puissance d'éloquence, par quelle séduction de doctrine ont-ils remporté cette effrayante victoire? Quel dieu plus disert que Mercure, plus brillant qu'Apollon, plus gracieux que l'Amour, leur a prêté le prestige de ses attraits; ils prêchaient un Dieu austère, dont les seuls attributs étaient des clous et des épines, un vase plein de fiel et une croix! ils parlaient de chasteté et d'abstinence à la populace des saturnales et aux prêtresses de Vénus! Mais le temps était venu où l'on devait les écouter et les croire, et toujours les remèdes divins se révèlent par leur opposition tranchée avec les maux qu'ils viennent guérir. Le monde alors était malade comme un débauché au lendemain d'une orgie, et il accepta l'austérité des doctrines chrétiennes comme un moyen de revenir à la santé et à la vie. L'heure était venue encore une fois : Dieu le voulait. Les Actes des apôtres sont le premier chapitre de cette étrange histoire, qui se déroule entre le crucifiement du Sauveur sous Tibère, et l'exaltation de la croix sous le règne de Constantin; c'est là que sont retracés les premiers symptômes de cette révolution universelle qui changea le gibet en *labarum*. Ici les merveilles de l'histoire non-seulement justifient, mais rendent nécessaires les miracles du livre sacré : la grandeur des événements relève la simplicité du narrateur, et ses récits, qu'on pourrait appeler la Genèse du monde chrétien, empruntent pour nous un nouvel éclat de merveilleux divin à dix-huit siècles et demi de vénération et de croyance. Quel poëme épique pourrait offrir plus d'intérêt que l'histoire de ces douze fondateurs de la société nouvelle? Les Actes, en effet, sont les premières pages d'une grande épopée dont le poëte a été Dieu même. Le récit de saint Luc commence après l'ascension du Sauveur; les disciples sont encore debout sur cette montagne des Oliviers où le Sauveur vient de laisser ses dernières empreintes; une nuée vient de le couvrir, et deux anges vêtus de blanc apparaissent et disent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous à regarder le ciel? Ce Jésus qui a été enlevé au ciel redescendra vers vous un jour comme vous l'avez vu monter. Les disciples reviennent à Jérusalem, et les douze se constituent en assemblée apostolique, en complétant leur nombre par l'élection de saint Mathias, élection qui se fait non à la majorité des suffrages, mais par la décision du sort, puis ils se retirent dans le cénacle, où leur consécration miraculeuse se fait le jour de la Pentecôte; puis, animés du Saint-Esprit, ils commencent à se livrer au ministère de la parole.

Le premier discours de saint Pierre commence par une citation remarquable de la prophétie de Joël :

« Dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair et vos fils prophétiseront : et vos filles et vos jeunes hommes verront des visions, et vos vieillards songeront des songes. Et alors sur mes serviteurs et mes servantes, dans ces jours-là je répandrai de mon esprit et ils seront prophètes. Et je donnerai des prodiges en haut dans le ciel et en bas sur la terre : le sang, le feu et la vapeur de la fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang avant que ne vienne le jour du Seigneur grand et manifeste. Et il arrivera, et quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé. »

Ce Seigneur dont le nom invoqué au dernier jour sauvera les élus de la conflagration universelle, saint Pierre vient le révéler aux Juifs. C'est ce même Jésus de Nazareth qu'ils ont crucifié ! A cette voix, déjà investie d'une autorité infaillible, les vrais Israélites, ceux qui étaient mûrs pour l'Eglise nouvelle, se sentent frappés au cœur et ils se soumettent à la direction sacerdotale de Pierre et des apôtres, en leur disant : « Frères, que ferons-nous ? » Ecoutons la réponse de saint Pierre, car nous y trouverons la première institution du culte chrétien : « Faites pénitence, » leur dit-il ; « que chacun de vous soit baptisé au nom du Seigneur Jésus-Christ, et vous recevrez le don de l'Esprit-Saint. » Nous voyons commencer ici la pénitence des catéchumènes et l'administration des deux sacrements de baptême et de confirmation. Quant à la sainte Eucharistie, c'était le grand héritage du Sauveur, mais on ne devait y admettre que les parfaits, c'est-à-dire les chrétiens confirmés. Dès ce moment la religion de Jésus-Christ existe déjà dans le monde comme elle existe encore de nos jours. C'est à la suite de cette institution du culte par le cénacle que vient cet admirable tableau de l'Eglise primitive, lorsqu'elle ne faisait encore pour ainsi parler qu'une seule famille. Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communication de la fraction du pain et dans les prières. Et la crainte se répandait dans toutes les âmes, car il se faisait beaucoup de signes et de prodiges par les apôtres dans Jérusalem, et la terreur était générale. Tous ceux qui croyaient vivaient d'une vie pareille et ils avaient toutes choses en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et en distribuaient le prix suivant les besoins de chacun. Tous les jours ils étaient réunis dans le temple, et, rompant le pain de maison en maison, ils prenaient leur nourriture dans l'allégresse et la simplicité du cœur, louant Dieu tous ensemble et trouvant grâce devant le peuple, car le Seigneur augmentait tous les jours le nombre de ceux qui étaient sauvés par cette doctrine. »

Une vie si sainte et si paisible ne pouvait durer longtemps sans persécutions. La haine des bourreaux du Sauveur éclate au sujet de la guérison éclatante de ce boiteux qui mendiait devant la belle porte du temple.

« Je n'ai ni or ni argent, lui dit saint Pierre, mais ce que j'ai je te le donne : Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, lève-toi et marche ! »

Ceux qui avaient de l'or et de l'argent et qui ne connaissaient pas d'autre puissance, s'indignèrent de ce pouvoir qui guérissait les malades et commandait aux infirmités humaines. Les princes de la synagogue veulent connaître de cette guérison merveilleuse, et il faut que saint Pierre leur rende compte de son audace pour avoir fait le bien dont ils étaient incapables. Saint Pierre, au milieu de cette synagogue qui a conspiré la mort de son maître, répare glorieusement ses faiblesses de la veille par un témoignage éclatant qu'il rend à la vertu du divin Crucifié. A la nouvelle de cette généreuse manifestation, toute l'Eglise naissante se répand en actions de grâces, et, à la fin du chapitre quatrième, l'auteur des Actes revient encore une fois et comme avec amour à cette image de la fraternité et de la vie commune des premiers fidèles, qu'il nous montre si dignes de toute notre admiration et de tous nos regrets :

« La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et aucun parmi eux ne disait être à lui ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient communes. Et il n'y avait personne parmi eux qui manquât du nécessaire, car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient et apportaient le prix de la vente. Et ils le déposaient aux pieds des apôtres, qui le distribuaient suivant les besoins de chacun. »

C'est au sujet de cette communauté volontaire et facultative qu'est rapportée l'histoire d'Ananie et de Saphire, qui sont frappés de mort non pour avoir soustrait une partie de leur bien à la communauté des fidèles, mais pour avoir menti au Saint-Esprit en se parant d'une générosité hypocrite. « Pourquoi avez-vous menti ? » leur dit saint Pierre : « n'étiez-vous pas les maîtres de garder tout ce qui était à vous ? » Ils tombèrent donc l'un après l'autre, frappés d'une mort surnaturelle et soudaine, et une grande épouvante se fit dans toute l'Eglise et pour tous ceux qui en entendirent parler.

Le nombre des fidèles augmentait de jour en jour, et les miracles se multipliaient au point que les malades étaient apportés sur le passage de saint Pierre, afin que du moins, en passant devant eux, il les couvrît de son ombre, et tous ceux qui touchaient son ombre étaient guéris.

Jésus-Christ avait promis à la foi de ses apôtres des miracles pareils aux siens, et plus grands même que les siens : la promesse du maître était déjà réalisée.

Tant d'éclat provoquait le martyre : on commence à poursuivre et à emprisonner les apôtres ; on leur défend de prêcher au nom de Jésus-Christ. Les apôtres répondent avec une dignité pleine de modestie : « Voyez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; » et ils continuent, sans affectation, mais aussi sans crainte,

l'accomplissement de leur devoir. C'est alors que, dans l'assemblée des prêtres et des docteurs, un pharisien nommé Gamaliel ouvre cet avis plein de sagesse et que les persécuteurs de la vérité auraient dû méditer dans tous les temps : « Laissez faire ces hommes ; car si leur doctrine vient de Dieu, vous ne pouvez pas vous y opposer ; si elle vient des hommes, elle tombera d'elle-même. » Malheureusement les ennemis du christianisme étaient des hommes injustes et passionnés, qui ne croyaient en Dieu qu'au gré de leurs intérêts égoïstes et de leur orgueil ; ils ne firent aucune attention à la prudente observation de Gamaliel, et la persécution continua.

Cette persécution était d'ailleurs nécessaire ; c'était le vent qui devait éparpiller sur toute la surface de la terre la semence précieuse du salut. Les combats des martyrs commencent par le meurtre de saint Etienne. Saint Etienne était l'un des sept diacres qui avaient été choisis pour être les économes de la communauté chrétienne. Plein de l'enthousiasme que lui donne le Saint-Esprit, il dévoile devant les Juifs assemblés tous les secrets de leur religion et de leur histoire ; il leur montre dans la loi et les prophètes les figures et les promesses qui ont été réalisées et accomplies par Jésus-Christ. Les Juifs, furieux, se bouchent les oreilles pour ne pas l'entendre ; ils poussent un grand cri ; ils l'entraînent et l'accablent à coups de pierres. Le sang des saints devait être l'engrais de la moisson nouvelle, et celui d'Etienne n'aura pas été versé en vain. Un jeune homme nommé Saul, complice de la mort du juste, gardait les vêtements des bourreaux. Ce jeune homme est la conquête du martyr, et doit un jour verser lui-même son sang pour la foi, après avoir été l'apôtre des nations. Ici un nouveau personnage entre en scène, et l'Eglise salue d'avance sa plus brillante lumière ; ce jeune Saul, zélateur fanatique de la loi, est un homme d'une conscience droite, d'une volonté forte et d'une énergie à toute épreuve. Il a été élevé dans les doctrines pharisaïques, mais aussi dans la droiture des sentiments honnêtes à l'école de Gamaliel : il voit dans les chrétiens des novateurs et des sectaires ennemis de la religion de Moïse, et il les poursuit à toute outrance. Les princes des prêtres en ont déjà fait leur séide : il ne respire que menaces ; il se met à la tête d'une troupe de satellites ; il entre dans les maisons pour y chercher les disciples de la doctrine nouvelle, et il traîne en prison les hommes, les femmes et les vieillards. Une inquiétude qu'il prend pour du zèle l'agite et le tourmente : Dieu travaille déjà son cœur, et Jésus-Christ l'attend sur le chemin de Damas. Pendant ce temps, un des apôtres nommé Philippe était allé à Samarie prêcher la doctrine du salut.

Or, il y avait à Samarie un mage nommé Simon, qui, par sa fausse science et ses prestiges, avait acquis une grande autorité sur le peuple.

Cet imposteur lui-même, ne pouvant résister au torrent de la vérité, se laisse gagner à la nouvelle doctrine. Grande est donc la joie dans la capitale du royaume d'Israël ; car les Samaritains ne sont plus des maudits, et le Fils de David a reconquis les dix tribus séparées. Pierre et Jean, apprenant cette nouvelle, se hâtent de venir à Samarie ; ils imposent les mains aux nouveaux baptisés, et ils reçoivent le Saint-Esprit. Simon le Magicien devient secrètement jaloux de ce pouvoir qu'ont les apôtres d'imposer les mains, et il leur offre en secret de l'argent, pour être investi du même pouvoir ; mais saint Pierre le foudroie par cette réponse qui devait être l'éternelle condamnation de ceux qui voudraient trafiquer des dons de Dieu et des dignités de l'Eglise : « Que ton argent périsse avec toi ! »

Nous ne nous arrêtons pas à l'épisode du baptême de l'eunuque de Candace, qui va porter la foi nouvelle jusqu'à la cour de la reine d'Ethiopie, et nous arrivons au grand événement de la conversion de saint Paul.

« Saul », dit l'historien sacré, « ne respirait alors que les menaces et le meurtre contre les disciples du Seigneur. Il alla donc trouver le prince des prêtres, et lui demanda des lettres pour Damas, adressées à la synagogue, afin que, s'il trouvait là quelqu'un d'engagé dans cette voie, soit hommes, soit femmes, il pût les emmener captifs à Jérusalem. »

Le voilà donc sur le chemin de Damas, comme autrefois Antiochus sur la route de Jérusalem ; il se hâte dans sa fureur ; il conduit avec lui des satellites et des bourreaux ; mais la main de Dieu l'attend au passage : un souffle lumineux l'atteint et le renverse ; le voilà abattu sur la route et atterré par le bruit d'une voix : Saul ! Saul ! pourquoi me persécutez-vous ? » Saul, éperdu, se relève ; il tremble comme un enfant, et étend les mains pour qu'on vienne le conduire : il est aveugle, comme si la lumière de ses yeux était rentrée dans son cœur ; désormais il ne regimbera plus contre l'aiguillon : il est tombé persécuteur ; il se relève apôtre.

Après une retraite de quelques jours, pendant laquelle il recouvre la vue par l'imposition des mains d'un chrétien nommé Ananias, il commence à prêcher dans les synagogues. Remarquons ici que Notre-Seigneur, qui a converti saint Paul sans intermédiaire, emploie, pour le guérir et pour le confirmer, Ananias. Ananias était sans doute un des premiers évêques délégués par les apôtres ; et à l'origine même du ministère évangélique, nous trouvons déjà la hiérarchie.

Cependant la vocation des gentils est révélée à Pierre par une vision qui annonce la fin de l'excommunication judaïque et des observances légales. Le centurion Cornélius reçoit le baptême des mains mêmes de saint Pierre, qui fonde ainsi la nouvelle Rome.

L'accomplissement des desseins de la Providence est précipité par la mauvaise volonté des hommes. Hérode fait périr saint Jacques par le glaive ; et voyant que ce meurtre l'a rendu populaire parmi les ennemis du

nom chrétien, il fait mettre saint Pierre en prison; mais le chef de l'Eglise est miraculeusement rendu aux prières et aux larmes des fidèles. Hérode fait de vaines recherches pour connaître celui qui a délivré son prisonnier. A quoi bon chercher si loin? L'ange qui a ouvert les portes de la prison va venir lui-même fermer pour jamais les yeux d'Hérode. Un jour qu'il était sur son trône, au milieu de ses flatteurs, entouré d'une pompe orientale et de tous les attributs de la puissance, il parlait et la foule prosternée s'écriait que c'était la parole d'un Dieu qui se faisait entendre..... Tout à coup le dieu se sent frappé d'une main invisible; il pâlit, il chancelle : on l'emporte, et il meurt misérablement de la même mort qui avait déjà frappé l'impie Antiochus au temps des Machabées.

La persécution d'Hérode a consommé la réprobation des Juifs : les apôtres, forcés de s'exiler, vont porter la foi parmi les gentils. Le temple, qui va rester désert de ses véritables adorateurs, commence à se faire peur à lui-même, et des voix ont crié sur Jérusalem que Dieu s'en va.

Saint Paul, accompagné de saint Barnabé, prêche l'Evangile d'abord aux Juifs de la dispersion, puis aux gentils eux-mêmes, et sème partout des églises; il frappe d'aveuglement le magicien Elymas, convertit le proconsul Sergius Paulus, est lapidé à Lystre pour n'avoir pas voulu se laisser adorer à la suite d'un miracle, et tout brisé encore de ce meurtre mal exécuté, s'en va prêcher à Antioche. Il voit en rêve la Macédoine qui lui tend les mains et qui l'appelle à son secours: il va prêcher en Macédoine, où il est battu de verges; les violences des hommes s'élèvent partout contre la force de l'Esprit de Dieu, et restent impuissantes. Saint Paul passe à travers les prisons et les bourreaux, et trouve que c'est le chemin le plus court pour aller où Dieu l'appelle. Lorsqu'il faudra qu'il se rende enfin à Rome pour se prendre corps à corps avec le génie du vieil empire, ne demandez pas comment il se procurera un vaisseau et une escorte : le proconsul y pourvoira.

Ce conquérant du Verbe passe donc victorieux de ville en ville. A Thessalonique, à Bérée, ses victoires se succèdent avec rapidité. Le voici devant le tribunal qui a condamné Socrate : il prêche dans l'aréopage l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme; mais quand il en vient au dernier jugement et à la résurrection des morts, les uns rient, les autres lui disent : Nous entendrons le reste une autre fois. Cependant sa parole n'est pas restée sans fruit : un des membres de l'aréopage, nommé Denys, ouvre les yeux à la lumière nouvelle; une femme nommée Damaris et quelques autres formeront, avec Denys l'Aréopagite, le petit troupeau des élus dans cette ville, si vaine encore d'une civilisation épuisée. La majorité des Athéniens ne vit dans la prédication de saint Paul que l'anecdote du jour, et le lendemain de son départ on s'abordait sans doute encore devant le temple de Minerve, en se demandant : Qu'y a-t-il de nouveau?

Semblable en cela à nos modernes compagnons du tour de France, saint Paul, en Grèce et ailleurs, s'arrêtait dans les bonnes villes pour travailler, et suffisait, par le moyen de ce travail, aux frais de ses voyages. Nous lisons au ch. XVIII des Actes qu'au sortir d'Athènes il se rendit à Corinthe, où, ayant trouvé un Juif nommé Aquila, qui exerçait la même profession que lui, il resta pour travailler dans la maison de ce Juif, et les jours de sabbat il se rendait à la synagogue. Mais il y trouva tant de mauvaise volonté dans ses anciens coreligionnaires, qu'il rompit définitivement avec eux et les quitta en secouant ses vêtements et en leur disant : « Que votre sang soit sur vous; j'irai désormais vers les gentils! » Et avec l'aide de son hôte Aquila et de Priscille, femme d'Aquila, qui s'étaient adjoints un Juif éloquent et influent dans la ville, nommé Apollo, il commença si bien à répandre la vérité dans Ephèse, qu'il s'ensuivit une sédition. Ici l'historien des Actes nous paraît admirable : il peint en quelques traits ces agitateurs qui couvrent toujours d'un prétexte patriotique et moral les rancunes de leur intérêt privé; il nous montre l'argent comme étant le secret ressort et le grand nerf de tous ces mouvements prétendus religieux par lesquels on essaye de soutenir la caducité des faux cultes, et retrace avec une grande naïveté la stupidité de ces masses populaires que des intrigants font mouvoir. Un artisan nommé Démétrius, qui avait pour industrie de faire en argent de petits modèles du temple de Diane à Ephèse, pensa que les prédications de saint Paul pourraient faire tort à son commerce et souleva le peuple. Le peuple se rue en foule vers le théâtre : les uns crient : Vive la grande Diane des Ephésiens, les autres crient autre chose, car dans cette cohue la plupart ne savaient pas pourquoi ils étaient rassemblés. Saint Paul veut se précipiter dans cette foule et leur parler, on l'en empêche; un nommé Alexandre veut se faire entendre, mais quelqu'un ayant dit qu'il est Juif, une clameur immense couvre sa voix, et pendant deux heures entières on n'entend autre chose que le cri : La grande Diane des Ephésiens!

Enfin saint Paul dit adieu à ses disciples et s'embarque pour Jérusalem; ne pouvant porter le salut à cette ville ingrate, il veut y retourner, comme son maître, pour y souffrir. Vainement on cherche à l'en détourner, vainement le prophète Agabus lui prédit des liens, il part et ne tarde pas à trouver dans Jérusalem ce qu'il était venu y chercher. La rage des Juifs est telle contre le saint apôtre, que plusieurs d'entre eux ont fait vœu de ne boire ni de ne manger avant de l'avoir mis à mort. On l'arrête pour le protéger; le proconsul lui donne une escorte, et veut savoir le motif de tant de haine. Paul se défend successivement devant Félix, devant Festus et devant le roi Agrippa, qui a désiré l'entendre, ainsi que la reine Bérénice. Il en

appelle à César des accusations intentées contre lui par les Juifs, et on l'embarque pour Rome sous bonne garde. Pendant la navigation, l'ascendant du saint apôtre s'exerce même sur ses gardiens. Il est beau de voir cet homme chargé de chaînes rassurer l'équipage pendant la tempête, donner du courage au pilote et aux rameurs, comme s'il commandait non-seulement au vaisseau, mais encore à la mer et aux orages. Le vaisseau périt près de Malte; mais saint Paul ne veut pas qu'un seul de ses compagnons de voyage périsse lorsqu'il s'en est constitué le gardien : l'équipage entier est donc sauvé; et c'est alors que saint Paul, occupé à entretenir le feu pour sécher les habits des naufragés, est piqué à la main par une vipère sortie d'une brassée de sarments : il secoue sa main dans le feu, et ne reçoit aucun mal de cette morsure d'un animal si venimeux. Ce miracle achève d'étonner les gardiens de saint Paul, et leur imprime le plus salutaire respect : aussi, lorsqu'on a trouvé un autre navire pour continuer la route, lui laissent-ils la plus grande liberté, lui permettant de s'arrêter à Syracuse, à Reggium et à Pouzzoles, dans la maison des frères qui s'empressent de le recevoir. Son escorte est devenue pour ainsi dire son cortége; et arrivé à Rome on le laisse demeurer où il veut, prisonnier pour ainsi dire sur parole et sous la surveillance d'un seul soldat. Cette liberté était nécessaire pour l'accomplissement des desseins de la Providence. Les Juifs ne se doutaient pas, en accusant saint Paul, qu'ils envoyaient à Rome même, dans la capitale du monde, le plus puissant missionnaire du culte qu'ils voulaient proscrire. Pendant deux ans, saint Paul resta sous la garde des lois romaines; et protégé en quelque sorte par sa chaîne, il recevait chez lui tous ceux qui voulaient l'entendre. Ainsi le christianisme fit son entrée dans Rome.

Ainsi se termine le livre des Actes des apôtres, et désormais l'histoire du christianisme se mêlera à l'histoire du monde.

Nous demandons si les faits merveilleux contenus dans le simple récit de saint Luc ne suffiraient pas à la plus sublime des épopées?

Eh bien! qu'un génie comme celui de Milton ou de Klopstock donne à ce récit les ornements de la poésie, son poëme semblera languissant auprès des Actes des apôtres, et l'on en préférera la majestueuse simplicité.

C'est que le positif de Dieu est plus poétique mille fois que l'idéal des hommes. Osez donc mêler à des faits aussi grands quelques chétives fictions. Rehaussez donc si vous le pouvez, par le vain bruit de vos paroles, la majesté du Verbe divin. Littérature sacrée des premiers âges, devant tes monuments simples comme la vérité il faut s'incliner et se taire. Saint Luc, en écrivant dans la langue d'Homère ces scènes patriarcales et primitives du cénacle et de l'apostolat, a fermé pour jamais le cycle des légendes littéraires de l'ancienne Grèce. Saint Paul est venu donner aux derniers enfants de la savante Athènes le commentaire du plus beau des hymnes d'Orphée, et expliquer aux doctes de l'aréopage les autels du Dieu inconnu.

A l'article des APOCRYPHES, nous n'avons pas parlé des légendes apostoliques qui portent le nom d'Actes, tels que les Actes de saint Paul et de sainte Thècle, les Actes de plusieurs martyrs des premiers temps, ceux de saint Matthias, de saint Marc et de saint Barnabé, etc.; nous en dirons ici quelques mots.

Il existe des Actes de saint Jean attribués à Prochore, diacre de l'Eglise d'Ephèse. C'est un tissu de fables mêlées sans doute à quelques traditions sur la vie du saint apôtre; quelques-unes de ces traditions expliquent certains attributs avec lesquels ce saint évangéliste est souvent représenté, tels que la coupe et le serpent. On raconte en effet que saint Jean se soumit à l'épreuve du poison sans en ressentir aucun mal, pour prouver la divinité de Jésus-Christ devant les prêtres de la Diane d'Ephèse, et qu'il rendit la vie à un malheureux qui avait été tué par un serpent au moment où il profanait un tombeau.

Ces histoires sont racontées au long, tant dans le livre de Prochore que dans l'histoire du combat apostolique d'Abdias.

Cette dernière histoire, attribuée à Abdias, évêque de Babylone, nous est connue seulement par la traduction de Jules Africain, et a paru pour la première fois dans le recueil de W. Lazius, *Collectio rar. monum. Basileæ*, 1551, fol.; Paris, 1566. On la retrouve dans le second tome du *Codex apocryphus* de Fabricius. Nous voudrions pouvoir donner place ici à une analyse complète de ces légendes merveilleuses et naïves, considérées comme des types de poésie chrétienne primitive; car ces récits des combats des douze témoins du Sauveur se sont embellis en passant de bouche en bouche, comme il arriva plus tard pour les exploits des douze pairs de Charlemagne ou des champions de la cour d'Artus. Nous nous bornerons toutefois à une seule de ces histoires : il s'agit de l'apostolat et du martyre de l'évangéliste saint Matthieu.

« Matthieu, surnommé Lévi et fils d'Alphée, fut au rang des publicains et fut appelé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui le mit au nombre de ses disciples; il arriva ensuite à l'honneur de l'apostolat.

« Or, avant l'ascension du maître, il ne fit rien de remarquable en dehors des fonctions ordinaires que remplissaient tous les apôtres; mais après qu'il eut reçu la lumière du Saint-Esprit, avec l'ordre d'aller prêcher l'Evangile par toute la terre, il prit pour sa part l'Ethiopie, et, s'y étant transporté, il résidait dans une grande ville appelée Nadaver, où régnait le roi Eglippus. Il y avait là deux magiciens, nommés Zaroës et Aphaxat, qui fascinaient tellement le prince par leurs prestiges, qu'il les prenait pour des dieux et avait en eux la confiance la plus aveugle; et non-seulement les habitants de la ville, mais encore ceux des provinces les plus reculées

de l'Ethiopie venaient pour les adorer, car ils mettaient subitement les hommes dans l'impossibilité de se mouvoir, et la paralysie durait aussi longtemps que le voulaient ces magiciens. Ils privaient aussi de la vue et de l'ouïe ceux qu'il leur plaisait d'affliger ainsi; ils commandaient à la morsure des serpents, comme savent encore le faire les Marses, et par leurs enchantements ils guérissaient un grand nombre de maladies. Ils étaient donc les objets d'une grande vénération de la part des Ethiopiens, par cette raison, fondée sur l'opinion vulgaire, que la peur inspire plus de respect pour les méchants que l'amour n'en fait concevoir pour les bons.

« Mais Dieu, ayant compassion des hommes, envoya contre ces imposteurs son apôtre Matthieu. Etant entré dans la ville, il se mit à combattre leurs maléfices; il guérissait, au nom de Jésus-Christ, ceux qu'ils avaient frappés de paralysie, rendait la vue aux aveugles qu'ils avaient faits, engourdissait les serpents qu'ils excitaient, et guérissait par le signe du Seigneur ceux qui avaient été mordus. Un eunuque éthiopien, nommé Candace, qui avait été baptisé par l'apôtre Philippe, ayant vu ces choses, tomba à ses pieds et dit en l'adorant : Dieu a jeté ses regards sur cette ville afin de la délivrer de la main des deux enchanteurs que les insensés prennent pour des dieux! Il reçut donc l'apôtre dans sa maison, et tous ceux qui étaient les amis de l'eunuque Candace, y venaient entendre la parole de vie et croyaient au Seigneur Jésus-Christ. Et chaque jour un grand nombre de personnes, voyant que le disciple de Dieu guérissait tous les maux que faisaient les magiciens, recevaient le baptême. Car ces magiciens frappaient les hommes afin de les guérir ensuite et de se faire révérer. Mais Matthieu, l'apôtre de Jésus-Christ, guérissait non-seulement ceux qui avaient été victimes de la malice de Zaroës et d'Aphaxat, mais encore tous ceux que l'on apportait devant lui, quelles que fussent les maladies dont ils étaient affligés, et il prêchait au peuple la divine vérité avec tant de force, que tous admiraient sa parole.

« L'eunuque Candace, qui l'avait reçu chez lui avec la plus grande affection, l'interrogea disant : Je te prie de me dire comment, étant libre de naissance, tu sais les langues grecque, égyptienne et éthiopienne, si bien que ceux qui sont nés dans ces contrées ne parlent pas mieux que toi. L'apôtre répondit : Tous les hommes avaient originairement le même langage, mais leur présomption fut si grande qu'ils voulurent élever une tour d'une hauteur telle qu'elle parvînt au point le plus élevé du ciel. Le Seigneur tout-puissant confondit leur orgueil en faisant qu'ils cessassent de se comprendre les uns les autres lorsqu'ils se parlaient, car il s'éleva une diversité de voix, et l'uniformité du langage primitif fut rompue. Maintenant le Fils de Dieu a voulu lui-même nous apprendre à l'aide de quel édifice on peut s'élever au ciel : il nous a envoyés, à nous les douze disciples, son Saint-Esprit, et lorsque nous étions réunis dans le même cénacle, l'Esprit-Saint est venu sur nous et nous avons été enflammés comme le fer qui est en contact avec le feu. Et lorsque cette splendeur eut cessé, et que nous fûmes revenus de notre effroi, nous avons commencé à parler aux gentils en diverses langues, et à annoncer les merveilles de la naissance du Christ qui est le Fils de Dieu, et dont nul ne connaît l'origine, antérieure à tous les siècles. Nous avons dit comment il était né de la vierge Marie, et comment il avait été nourri et élevé, comment il avait été tenté, comment il avait souffert, avait subi la mort, avait été enseveli, et comment il était ressuscité le troisième jour. Il est monté au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu, le Père tout-puissant, et il viendra juger tous les hommes. Nous autres, les disciples de Jésus crucifié, nous savons en perfection, non-seulement les quatre langues que tu as nommées, mais encore toutes celles qui sont en usage parmi les nations. Et quel que soit le peuple chez lequel nous allons, nous possédons entièrement sa langue. Ce n'est pas avec des pierres, mais avec les vertus du Christ que s'élève la tour où sont admis tous ceux qui sont baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et par le moyen de laquelle ils peuvent arriver au ciel.

« Tandis que l'apôtre les instruisait ainsi, quelqu'un vint dire que les magiciens arrivaient accompagnés de plusieurs dragons. Ces dragons étaient couverts d'écailles et leur souffle répandait une odeur de feu. Ils lançaient par les narines des vapeurs de soufre qui faisaient périr les hommes. Matthieu, ayant appris cela, fit le signe de la croix et s'avança tranquillement au-devant d'eux. Candace voulut l'arrêter, et faisant fermer les portes dit : Adresse la parole par la fenêtre à ces magiciens; mais l'apôtre répondit : Fais ouvrir les portes, fais les ouvrir et regarde par la fenêtre, tu verras à quoi se réduit l'audace de ces enchanteurs : et l'apôtre sortit, et les magiciens venaient vers lui précédés chacun d'un dragon; mais ces deux dragons n'eurent pas plutôt vu Matthieu, qu'ils vinrent se coucher à ses pieds et s'y assoupirent. Et il dit aux magiciens : Où est votre puissance? Si vous le pouvez, réveillez ces dragons. Si je n'avais pas prié mon Seigneur Jésus-Christ, ils auraient tourné contre vous toute leur fureur que vous excitiez contre moi. Ils resteront endormis jusqu'à ce que tout le peuple soit rassemblé, et je leur ordonnerai de rentrer dans leur caverne sans faire de mal à personne. Zaroës et Aphaxat s'efforcèrent vainement de réveiller leurs dragons; ils ne purent ni leur faire ouvrir les yeux, ni les amener à se mouvoir, et le peuple adressait ses prières à l'apôtre, disant : Nous te supplions, maître, de délivrer notre ville de ces monstres. Et l'apôtre repondit : Ne craignez rien : je leur ordonnerai de s'éloigner en toute douceur, et se tournant vers les dragons il dit : Au nom de Jésus-Christ mon Sauveur, qui a été conçu du Saint-Esprit,

est né de la vierge Marie, que Judas à livré aux pharisiens et qui a été crucifié, qui est ressuscité le troisième jour et qui, après avoir durant quarante jours répété les instructions qu'il nous avait données, est monté en notre présence au ciel d'où il viendra juger les vivants et les morts, je vous ordonne, dragons, de retourner dans vos asiles, sans faire aucun mal à nul homme, à nul quadrupède et à nul vivant. Et, à sa voix, les dragons, élevant la tête, se mirent à s'éloigner; le peuple entier les vit sortir de la ville où jamais depuis ils ne se montrèrent plus.

« Ensuite l'apôtre parla au peuple en ces termes : Ecoutez, mes frères et mes enfants, et vous tous qui voulez délivrer vos âmes du véritable dragon, c'est-à-dire du diable : Dieu m'a envoyé vers vous pour votre salut, afin que, renonçant à la vanité des idoles, vous vous convertissiez à celui qui vous a créés. Quand Dieu eut fait l'homme, il le mit dans un paradis de délices avec sa compagne qu'il avait formée d'une de ses côtes. Ce paradis est au-dessus de toutes les montagnes et proche du ciel, et il ne s'y trouve rien qui puisse être funeste aux hommes : les oiseaux ne s'y épouvantent ni de l'aspect de l'homme ni de sa voix; il n'y vient ni épines ni ronces; les roses, les lis et les autres fleurs ne s'y flétrissent pas; on n'y est point sujet à la fatigue du travail, et nulle infirmité n'y vient détruire la santé; la tristesse, le deuil et la mort n'y ont aucune place, les voix des anges s'y font entendre et enchantent les oreilles : le serpent ne s'y rencontre point, et ni le scorpion, ni les mouches, ni aucun animal fâcheux pour l'homme ne s'y trouve; les lions, les tigres et les léopards y vivent en paix avec les hommes, et lorsque ceux-ci donnent leurs ordres aux animaux ou aux oiseaux du ciel, ceux-là s'empressent d'obéir aux amis de Dieu; quatre fleuves y coulent: l'un d'eux se nomme le Géhon, le second le Physon, le troisième le Tigre, le quatrième l'Euphrate; ils abondent en parfums de toute espèce, et la face du ciel au-dessus d'eux n'est jamais obscurcie par un nuage.

« L'apôtre parlait encore, et voilà qu'on entendit tout à coup le bruit d'un grand tumulte; c'était une foule de peuple qui pleurait la mort du fils du roi. Les magiciens essayèrent de le ressusciter, mais ne pouvant y parvenir, ils essayèrent de persuader au roi qu'il avait été enlevé par les dieux pour être admis dans leur assemblée, et qu'il fallait lui élever une statue et un temple. L'eunuque Candace, ayant appris ces choses, s'approcha de la reine et lui dit : Ordonnez qu'on garde ces magiciens, et je vous prie de faire venir Matthieu, l'homme de Dieu : s'il ressuscite ton fils, tu commanderas qu'on brûle vifs ces hommes, car ils sont cause de tout le mal qui survient en notre ville. Quelques officiers du roi furent donc envoyés vers Matthieu et l'amenèrent avec honneur auprès du monarque : quand Matthieu parut, la reine Euphœnisse se prosterna à ses genoux et dit : Je te reconnais pour l'apôtre que Dieu a envoyé pour le salut des hommes, et pour le disciple de celui qui ressuscitait les morts et qui guérissait toutes les maladies; viens et invoque son nom sur mon fils qui est mort, et je crois que si tu le fais il revivra. L'apôtre lui dit : Tu n'as pas encore entendu de ma bouche la prédication de mon Seigneur Jésus-Christ, et comment peux-tu dire que tu crois? Sache que ton fils te sera rendu. Et étant entré, il éleva les mains au ciel et dit : Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, qui pour nous racheter as envoyé sur la terre ton Fils unique chargé de nous convertir de nos erreurs et de nous montrer le Dieu véritable, souviens-toi des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ ton Fils : *En vérité je vous dis que tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père il vous l'accordera.* Afin que les nations connaissent qu'il n'y a que toi de tout-puissant, et que tout ce que j'avance est vrai, que cet enfant se lève. Et prenant la main du mort, il dit : Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ le crucifié, lève-toi, Euphranor! — Et l'enfant se leva aussitôt. La cour du roi se troubla à ce spectacle, et il ordonna aussitôt de porter à Matthieu des couronnes et de la pourpre. Et il envoya des hérauts dans la capitale et dans les diverses provinces de l'Ethiopie, disant : Venez à la ville, et voyez Dieu qui est caché sous l'aspect d'un homme.

« Et une grande multitude étant venue avec des torches, des autels, de l'encens et tout ce qui sert aux sacrifices, Matthieu, l'apôtre de Dieu, parla en ces termes : Je ne suis point un Dieu, mais je suis le serviteur de Jésus-Christ mon Seigneur, le Fils du Dieu tout-puissant, qui m'a envoyé vers vous afin qu'abandonnant l'erreur de votre idolâtrie, vous vous convertissiez au Dieu véritable. Si vous me regardez comme un dieu, moi qui ne suis qu'un homme, combien ne devez-vous pas avoir plus de foi en ce Dieu dont j'avoue que je suis le serviteur, et au nom duquel j'ai rendu la vie au fils de votre roi? Otez de devant mes yeux cet or, cet argent et ces couronnes, et employez-en la valeur à élever au Seigneur un temple, où vous vous rassemblerez pour entendre la parole de Dieu.

« Aussitôt qu'il eut parlé, onze mille hommes, se mettant à l'ouvrage, achevèrent en trente jours une église qui fut consacrée au Seigneur. Et Matthieu la nomma l'église de la Résurrection, parce qu'une résurrection avait été cause qu'on la fit bâtir. Matthieu y passa vingt-trois ans; il ordonna des prêtres et des diacres, il plaça des évêques dans les villes d'Ethiopie, et il y fonda de nombreuses églises; il baptisa le roi Eglippus et la reine Euphœnisse, et son fils Euphranor qui avait été ressuscité, et sa fille Iphigénie, qui consacra sa virginité à Jésus-Christ. Les mages, saisis d'épouvante, s'étaient enfuis vers la Perse. Il serait long de raconter combien l'apôtre guérit d'aveugles et de paralytiques; combien il délivra de possédés et ressuscita de morts; combien il détruisit

d'idoles et de temples érigés en leur honneur.

« Le roi Eglippus, accablé de vieillesse, étant allé vers le Seigneur, son frère Hyrtacus devint maître du royaume. Il voulut prendre pour épouse Iphigénie, la fille du roi défunt, qui avait pris le voile et s'était consacrée à Jésus-Christ entre les mains du saint apôtre. Elle était déjà à la tête d'une congrégation de plus de deux cents vierges, et le roi espérait que l'apôtre la déciderait à accéder à ses désirs. Il lui dit donc : Qu'Iphigénie consente à m'épouser, et prends la moitié de mon royaume. L'apôtre lui répondit : fais réunir, selon l'usage de ton prédécesseur qui se rendait chaque jour de sabbat à l'assemblée où je prêchais la parole de Dieu, fais réunir toutes les vierges qui sont avec Iphigénie, et tu entendras les louanges que devant le peuple je donnerai au mariage, et comme je dirai qu'une union sainte est agréable à Dieu. Hyrtacus, ayant entendu ces paroles, fut rempli de joie, et s'empressa de convoquer une grande assemblée, pensant que l'apôtre engagerait Iphigénie à l'épouser. »

Loin de se rendre au désir du monarque, l'apôtre fait l'éloge de la virginité qu'il exalte au-dessus de toutes choses. Hyrtacus, qui se voit à la fois trompé et joué par l'apôtre, se retire furieux et envoie un de ses satellites le frapper par derrière d'un coup d'épée, pendant qu'il célébrait la messe : le peuple irrité veut se porter au palais pour y mettre le feu, mais les prêtres et les diacres l'apaisent. Iphigénie donne tout ce qu'elle possède d'or et d'argent pour être distribué aux pauvres. Hyrtarcus, ne sachant comment triompher de la résistance de cette vierge royale, a recours aux magiciens : par eux il tente de faire lancer sur le monastère où Iphigénie est renfermée des brandons d'un feu inextinguible ; tout à coup le vent change de direction, un ouragan terrible rejette les flammes magiques sur le palais du roi dont rien ne peut empêcher la destruction totale ; le roi lui-même, atteint d'une maladie affreuse, se perce de son épée, et le démon s'empare de son fils. Ainsi est puni par le Seigneur le meurtre de son saint apôtre.

Nous ferons sur cette légende, que nous avons choisie pour type parmi les récits d'Abdias, quelques observations importantes.

Deux impressions, qui semblent d'abord contradictoires, se produisent en nous à la lecture de ce récit. Premièrement, le merveilleux nous semble exagéré ; secondement, nous sommes frappés du ton de bonne foi, de simplicité et même de piété du narrateur.

Aucun motif de religion ne nous engage à accepter pour vrais des miracles qui semblent fabuleux et qu'aucune autorité ne protége ; mais aussi, aucune raison ne peut nous forcer à regarder un pareil écrit comme le produit de l'imposture.

Les fausses légendes dont sont remplis les livres pseudo-canoniques des hérésiarques ont été produites par un intérêt de secte : ici respire la foi la plus orthodoxe et la plus naïve piété, et il est évident que les auteurs d'un récit qui porte de tels caractères ne sauraient être des imposteurs. Or voici comment nous nous expliquerions l'existence de la légende.

1° D'abord elle est brodée sur une tradition vraie. Que saint Matthieu ait évangélisé l'Ethiopie, et qu'après y avoir fondé la religion chrétienne il y soit mort assassiné pour avoir résisté aux passions brutales d'un mauvais roi ; que l'assassin, en poursuivant l'exécution de ses mauvais desseins, ait trouvé le châtiment dans son crime, il n'y a rien là que de très-probable : voilà la partie historique de la légende.

2° Les merveilles dont elle est pleine peuvent s'entendre dans un sens allégorique, comme, par exemple, l'histoire des dragons et des enchanteurs.

L'Ethiopie, avant la prédication de l'Evangile, était livrée au culte des mages adorateurs du feu, et l'on sait qu'ils représentaient sous la figure d'un dragon terrible l'élément objet de leur culte ; la lutte de l'apôtre avec les mages et leurs faux dieux, dont il assoupit la fureur en enseignant au peuple à ne plus les craindre, puisqu'il les chasse à jamais du pays, est une peinture poétique des travaux de l'apostolat ; et ce qui prouverait ici notre thèse c'est que la reconnaissance de plusieurs peuples a consacré de pareils souvenirs sous de pareilles images. L'Angleterre a renouvelé, dans la légende de saint Georges, l'histoire mythologique d'Andromède ; en plusieurs endroits de l'Allemagne, de la France et des autres pays chrétiens, on représente les apôtres qui ont évangélisé ces contrées comme les ayant délivrées de quelque reptile monstreux dont des peintures votives et des processions allégoriques ont fait longtemps mémoire. Rouen a sa Gargouille, Marseille sa Tarasque, Metz son Graouilli ; saint Taurin d'Evreux, saint Marcel de Paris, ont aussi vaincu des dragons. Cette image du dragon pour représenter l'idolâtrie est donc commune au symbolisme de presque tous les légendaires, et nous ne devons pas nous étonner de la trouver dans le récit qui porte le nom d'Abdias.

Remarquons, en troisième lieu, que le légendaire prolonge à dessein les discours de ces personnages pour y faire entrer les éléments de la doctrine chrétienne, le symbole, les principaux commandements, l'éloge de la virginité et plusieurs autres instructions : ici son but se révèle et son merveilleux s'explique, il se sert du moyen employé jadis par Démosthènes pour captiver l'attention des Athéniens ; il embellit un récit afin d'y cacher pour ainsi dire les instructions qu'il veut graver dans la mémoire soit des enfants soit des peuples encore barbares, auxquels il destine ses légendes ; il met dans la bouche des saints apôtres les saints enseignements qu'on peut leur attribuer sans erreur, et leur donne ainsi une autorité plus grande : ses récits sont une espèce de

catéchisme en actions. (*Voy.* Légendes.)

On peut remarquer aussi, à l'appui de ce que nous avançons sur l'existence d'une tradition de symbolisme sur la partie allégorique de l'histoire des saints de l'ancienne légende, que cette tradition est restée dans les arts qui s'inspirent de la poésie : ainsi les attributs que la peinture donne aux différentes images des saints et des saintes sont empruntés souvent aux légendaires les plus apocryphes et n'en conservent pas moins une véritable autorité traditionnelle et populaire. (*Voy.* Symbolisme.)

Toutes ces traditions sont précieuses à recueillir et intéressantes à conserver, surtout au point de vue artistique et littéraire, puisque ce sont les premières créations de l'art renouvelé par la transformation des idées dans le monde, et les premières sources de la littérature chrétienne.

Les Actes des apôtres ont été mis en vers par Arator, sous-diacre de l'Eglise romaine, qui vivait dans le vi° siècle. Cet ouvrage, écrit sans élévation et d'une poésie au-dessous du médiocre, n'a pas été sans jouir dans son temps d'une certaine réputation.

APOSTOLIQUES (Ecrivains des temps). — On désigne ordinairement sous ce nom les auteurs contemporains des apôtres, tels que saint Ignace d'Antioche, saint Polycarpe, saint Clément pape (*Voy.* Clément), saint Hermas (*Voy.* Apocryphes), et d'autres moins célèbres. Le style de ces écrivains se rapproche beaucoup de celui de l'Evangile et des saints apôtres : ils sont remarquables par une grande simplicité de diction, des formes empruntées aux saintes Ecritures, et cette éloquence toute particulière à la littérature chrétienne qui ne cherche pas ses effets par le choix, le rapprochement ou l'opposition des mots, mais qui les produit par l'énergie des convictions et l'enthousiasme des sentiments surnaturels. C'est là toute une poétique nouvelle, qui n'a pas échappé au génie de Châteaubriand (*Voy.* Chateaubriand), et qui doit être l'objet de l'attention spéciale et des études assidues de quiconque veut se livrer avec succès aux exercices de la littérature religieuse. On trouve dans ces auteurs un merveilleux qui ne ressemble en rien à celui des anciens : les anciens inventaient, ceux-ci croient et se tiennent pour mieux assurés de l'existence du monde surnaturel que s'ils le voyaient de leurs yeux. Aussi, dans leurs écrits, toutes les choses de la vie sont-elles pour ainsi dire transparentes et laissent entrevoir l'éternité toujours présente à leur pensée ; le monde pour eux est une ombre qui passe devant la lumière éternelle, un nuage qui fuit devant la face du soleil de vérité : ils vivent déjà dans le ciel, portent la vie comme une croix ou comme une chaîne et appellent la mort comme un affranchissement et un triomphe. Pour parler un pareil langage, ce n'est pas de la science qu'il faut, ce sont des vertus et des vertus surnaturelles. M. Charles Nodier a dit un jour que le génie est peut-être de la vertu ; nous ne savons si cela peut se dire, mais il est certain que les vertus, et surtout les vertus que la religion inspire, ont un langage aussi élevé et des inspirations pour le moins aussi belles (nous parlons au point de vue littéraire seulement) que le génie le plus élevé.

Dans les écrivains des temps apostoliques on trouve quelquefois des répétitions et des longueurs ; la phrase n'est pas toujours assez claire, et on pourrait leur reprocher peut-être de ne pas écrire assez purement les langues dont ils ont fait usage. On peut répondre à cela que cette médiocrité même des moyens humains dans la forme ne fait que mieux ressortir la grandeur de l'idée, et que leur éloquence inculte et primitive est préservée ainsi de l'alliage qu'aurait pu y mêler l'enflure des rhéteurs à cette époque de décadence.

ARATOR, — sous-diacre de l'Eglise romaine au vi° siècle, natif de Ravenne, selon quelques auteurs, et selon d'autres, de Milan, quoiqu'il soit prouvé qu'il était de la Ligurie et né sur la côte de Gènes ; d'abord secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, roi des Ostrogoths, il reçut ensuite le sous-diaconat et s'occupa de poésie sacrée ; il présenta au pape Vigile, en 544, sa traduction en vers des Actes des apôtres. (*Voy.* Apôtres.)

ARÉOPAGITE (Denys l'). *Voy.* Denys.

ARNAUD D'ANDILLY. — L'aîné des Arnaud, qui furent si tristement célèbres dans les querelles du jansénisme, a laissé des poésies chrétiennes assez estimées. Son poëme sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ a le tort de paraphraser l'Evangile dans un style quelquefois ampoulé, comme s'il avait voulu en embellir d'ornements humains la divine simplicité. Nous ouvrons le livre au hasard et nous tombons sur le récit de la tentation de Notre-Seigneur au désert ; le démon vient de dire au Sauveur : *Je te donnerai tous les royaumes de la terre si tu veux me rendre hommage :*

Et pour être adoré tu n'as qu'à m'adorer.
. . . .
Va, lui répond Jésus, va séducteur infâme,
Ton empire est l'enfer, ton royaume la nuit
Où le feu qui dévore est le soleil qui luit,
Où ton sceptre te brûle et ton trône t'enflamme:
Sache qu'il est écrit sur des tables d'airain
Qu'on rende à l'Eternel un culte souverain,
Et qu'on offre à lui seul ses vœux et son hommage!
Du tonnerre grondant l'épouvantable bruit
Cause moins de terreur que ce divin langage;
Tout le désert en tremble, et le démon s'enfuit.

Comparez cette strophe pompeuse à la majesté si simple du texte : *Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul.* Le sublime de ces paroles victorieuses est dans le calme parfait de celui qui les prononce ; pourquoi donc en faire un bruit de tonnerre qui fait trembler le désert tout entier ? C'était bien assez que le prince des enfers tremblât. Et combien n'y a-t-il pas plus de dignité et de divinité même dans ces pa-

roles : *Retire-toi, Satan*, que dans ce torrent d'injures qui, adressées même à l'esprit du mal, sont toujours malséantes dans la bouche de Jésus-Christ.

Arnaud d'Andilly a donné des traductions de plusieurs bons ouvrages tant des hagiographes que des Pères et plusieurs ouvrages de piété. La plus belle édition de ses œuvres est celle de Pierre Le Petit, en huit volumes in-fol. Traducteur estimable, poëte médiocre, et janséniste considéré, M. de Balzac (*l'ancien*) a dit de lui : « C'était un homme qui, possédant toutes les vertus morales et chrétiennes, ne tirait point vanité des premières et ne rougissait point des secondes. » Nous citons ce mot non à cause de l'éloge d'A. d'Andilly, qui ne reviendrait pas à notre sujet, mais parce que c'est une antithèse pleine de finesse et qui ne fait pas moins d'honneur à l'esprit de celui qui l'a écrite qu'au caractère de celui qui en a fourni le sujet.

ARNOUL de Lisieux. — Arnoul, évêque de Lisieux dans le XII[e] siècle, à son retour de la terre sainte, où il était allé avec le roi Louis le Jeune, et où il demeura deux ans, se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Victor, et s'adonna à la poésie. Il a laissé des épîtres, des discours et des épigrammes : ses épîtres sont remarquables, tant à cause de leur élégance et des traits d'esprit qu'on y rencontre, que pour les particularités qu'elles renferment et qui peuvent servir de documents à l'histoire de ce temps-là. Son style est assez correct pour son époque, ses épigrammes ou poésies diverses manquent assez généralement d'intérêt et ne peuvent être lues avec plaisir que par un motif d'étude et pour l'amour de l'érudition.

ART (Grand). *Voy.* Raymond Lulle.

ART ORATOIRE. (*Voy.* Éloquence.)

ART POÉTIQUE. (*Voy.* Poésie.)

ATHANASE (saint). — « Saint Athanase, dit l'abbé de la Bletterie, dont nous reproduisons avec plaisir ici le beau passage, saint Athanase était le plus grand homme de son siècle, et peut-être qu'à tout prendre, l'Eglise n'en a jamais eu de plus grand. Dieu, qui le destinait à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à la fois de la subtilité, de la dialectique et de la puissance des empereurs, avait mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce qui pouvaient le rendre propre à remplir cette haute destination : il avait l'esprit juste, vif et pénétrant ; le cœur généreux et désintéressé ; une foi vive, une charité sans bornes ; une humilité profonde ; un christianisme mâle, simple et noble comme l'Evangile ; une éloquence naturelle, semée de traits perçants, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa vie rendait sa vertu respectable ; sa douceur dans le commerce la faisait aimer. Le calme et la sérénité de son âme se lisaient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avait quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas les sciences profanes, mais il évitait d'en faire parade ; habile dans la lettre des Ecritures, il en possédait l'esprit ; jamais ni Grecs ni Romains n'aimèrent autant la patrie qu'Athanase aima l'Eglise, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avait rompu aux affaires ecclésiastiques. Il avait un coup d'œil admirable pour apercevoir des ressources, même humaines, quand tout paraissait désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il était dans son siége, et de la mort lorsqu'il était en exil, il lutta pendant près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnements, profonds en intrigue, courtisans déliés, persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche ; il les fit trembler, lors même qu'il fuyait devant eux, et qu'il était enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisait dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses ennemis, et les ariens l'accusaient de magie ; tant il est vrai que sa prudence était une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les moments de se produire ou de se cacher; c[illegible] de la parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Egypte, et dans le sein même d'Alexandrie, entretenir des correspondances, ménager des protections, lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un faible ami ne se faire jamais un ennemi, excuser les faiblesses avec une charité et une bonté d'âme qui font sentir que, s'il condamnait les voies de rigueur en matière de religion, c'était moins par intérêt que par principes et par caractère. »

Ce magnifique portrait joint à l'avantage de nous faire bien connaître un des plus grands hommes de l'Eglise, celui d'être un modèle parfait du genre, et une étude achevée sous le rapport du style. C'est en effet une grande et imposante figure que celle de ce saint Athanase, qui seul a balancé toutes les puissances de la terre, et qui a retenu dans l'orthodoxie le monde entier, lorsqu'il roulait vers l'abîme de l'arianisme. Un poëte païen nous a représenté Caton plus grand que ses dieux, restant fidèle au vaincu pendant que l'Olympe se range à l'obéissance du vainqueur ; mais Caton fut vaincu à son tour et se déchira les entrailles. Athanase fut plus grand et surtout plus fort contre les Césars et les faux dieux : cette toute-puissance d'un seul homme appuyé sur la vérité a été une grande manifestation de l'assistance de Dieu même dans l'établissement de la vraie doctrine. Rien de plus capable d'élever le courage et d'exalter la foi

des défenseurs de la vérité que le souvenir de ces grandeurs de la vertu.

Considéré seulement comme écrivain, saint Athanase justifie parfaitement les éloges de l'abbé la Bletterie. Nulle part en effet on ne saurait trouver une parole plus douce, plus insinuante et en même temps plus souveraine. « Copiez les écrits de saint Athanase, disait un ancien à un saint abbé, copiez-les quand vous les trouverez, et si le papier vous manque, écrivez sur vos vêtements. » Son discours contre les païens, qu'il composa étant âgé à peine de vingt ans, pouvait faire présager tout ce qu'il serait un jour. Cet ouvrage se compose de deux parties et peut se ranger dans la classe des apologies. (*Voy.* Apologie.) La première partie est consacrée à la réfutation des erreurs du paganisme, dont il démontre l'origine superstitieuse, puis il commente magnifiquement ce qu'ont écrit les prophètes sur la vanité des idoles qui ont une bouche et ne parlent point, des yeux et ne voient point, des mains et ne peuvent rien toucher. Il fait honte à la raison humaine de s'être si longtemps avilie et courbée devant ces ridicules simulacres de la souveraine puissance. Dans la seconde partie, le saint établit l'existence du vrai Dieu, par les preuves toujours invincibles que nous retrouvons encore dans les apologistes modernes; car saint Athanase est un de ces riches en raison et en éloquence auxquels on peut toujours emprunter sans jamais les appauvrir. Le discours contre les païens n'est lui-même que la première partie d'un Traité de la vraie religion, dont le livre de l'Incarnation est le complément et la fin. Le saint docteur y expose en termes dignes de la grandeur du sujet, toute l'économie du salut. Il y montre, se déroulant dans toute sa majesté, la série de nos saints mystères, et nous la fait envisager surtout comme une révélation des grandeurs et de la divinité du Verbe. On sent que Dieu avait choisi ce grand homme pour être le défenseur de sa parole éternelle et pour confondre ces ignorants sophistes qui cherchaient à rabaisser le Verbe divin pour dépouiller l'Homme-Dieu de ses prérogatives et anéantir ainsi le christianisme, dont leur hérésie ruinait les bases. On s'est étonné dans les temps modernes, en méditant sur les troubles de l'arianisme, de voir le monde en feu pour une diphthongue, comme si toutes les révolutions du monde ne se résumaient pas toujours par deux mots ou même deux couleurs opposées. *Dieu, loi, roi,* ne sont pas des mots bien longs ni bien compliqués, et depuis bientôt six mille ans ils agitent le monde.

La plupart des écrits de saint Athanase entrent dans un ensemble de puissante polémique contre les ariens. Partout il poursuit et confond le dangereux malentendu de ces sectaires envahisseurs. Les principaux sont: la circulaire aux évêques de toute l'Eglise; l'Apologie contre les ariens; un grand nombre de lettres sur les affaires de l'Eglise; une autre Apologie adressée à l'empereur Constance; l'Histoire de l'arianisme, adressée aux solitaires; le désert alors avait de l'influence sur le monde par la piété de ses solitaires, et l'hérésie tentait surtout la simplicité de ces anachorètes devant lesquels se prosternaient si volontiers les personnages les plus marquants de la société officielle.

Saint Athanase a laissé encore un Traité de la sainte Trinité et du Saint-Esprit; un récit des persécutions que lui-même a endurées sous Julien; deux livres contre les erreurs d'Apollinaire, et un grand nombre de discours qui sont malheureusement perdus. Dans tous ceux de ces ouvrages qui nous restent on retrouve la même puissance de raison, la même énergie de conviction, la même ardeur de piété et la même facilité de style: sa manière est majestueuse et simple, et il semble tirer sa principale autorité de sa modération même et de sa modestie. Nul n'a su mieux que lui accommoder son langage aux temps et aux personnes, sans déroger jamais ni de la dignité du docteur, ni de l'autorité d'une saine littérature. Ce qui donne à ses écrits une beauté durable, c'est qu'ils ne doivent rien aux ornements dont le goût peut changer. La clarté, la simplicité, la noblesse de l'expression, la bienveillance des intentions, sont des qualités immortelles, et saint Athanase les possède au plus haut degré. Acerbe lorsqu'il confond les hommes de mauvaise foi, il est plein d'indulgence pour les faibles, et sa polémique est un véritable modèle du ton qui convient à un écrivain religieux: il a d'ailleurs excellé dans tous les genres; ses écrits historiques ne fatiguent jamais par des digressions et des longueurs, et tout dans ses œuvres est si bien lié, qu'on peut difficilement s'arrêter lorsqu'on y cherche des citations. La page sur laquelle on s'arrête vous invite toujours à lire la précédente d'abord, puis la suivante, et l'on ne s'arrête volontiers qu'à la fin du livre. Sans doute que maintenant, et grâce aux efforts victorieux du saint docteur, les discussions sur l'arianisme ont perdu beaucoup de leur intérêt; mais les armes qu'ont employées contre cette hydre toujours renaissante alors et maintenant à jamais abattue, les grands écrivains de cette époque, n'en sont pas moins pour l'Eglise des monuments historiques et de glorieux trophées, et sur ces armes victorieuses doit être gravé comme un éternel souvenir le beau nom de saint Athanase.

ATHÉNAGORE, — un des premiers apologistes de la religion chrétienne. Il était d'Athènes et cultivait la philosophie lorsqu'il se convertit à la foi du christianisme; il adressa son Apologie à l'empereur Marc-Aurèle, vers l'an 177. (*Voy.* Apologie.)

Athénagore a aussi écrit un Traité de la Résurrection des morts, où l'on trouve une connaissance approfondie des mystères, une logique exacte et un style élégant. Les ouvrages d'Athénagore ont été imprimés à Oxford, en 1682, par les soins de M. Fell,

évêque de cette ville, et à Leipsick, en 1684, sous la direction d'Adam Rechemberg. Ces éditions, enrichies de notes, contiennent une traduction latine mise en regard du texte grec, comme on en trouve dans la plupart des éditions des Pères de l'Eglise orientale.

AUGUSTIN (saint). — Saint Augustin est en même temps une des plus grandes et des plus poétiques figures de l'histoire ecclésiastique et un Père de la littérature chrétienne non moins que de la théologie. Son histoire joint à l'intérêt du roman toutes les grâces de la légende; ses écrits respirent l'éloquence autant que la piété. Né avec les passions les plus ardentes, il a su les dompter sans les détruire, les transformer sans les éteindre, et il reporte au service de Dieu un cœur dont les créatures ont dégoûté mais non épuisé l'énergie. Il entre dans notre plan d'étudier ce beau caractère avant d'entrer dans l'analyse littéraire de ses œuvres.

Publius Aurelius Augustinus naquit à Tagaste, ville de Numidie, en Afrique, le 13 de novembre de l'an 354. Son père, nommé Patrice, était un homme assez vulgaire; sa mère Monique était un grand cœur, et qui plus est une sainte. L'insouciance paternelle, d'accord avec la légèreté du premier âge, le perdit d'abord; il était réservé à sa mère de le sauver lorsqu'il serait digne de la comprendre. Une âme ardente, un cœur trop aimant et trop facile à s'éprendre, un esprit pénétrant et curieux, joints à des qualités physiques qui exprimaient parfaitement l'image de ses qualités morales, faisaient du jeune Augustin un sujet également désirable pour le vice et pour la vertu, également capable de l'un et de l'autre; mais entraîné vers le premier par la pente naturelle des fils d'Adam et par un sang africain, il désira tomber, comme il le dit lui-même, et il tomba. Les déceptions du fol amour régnèrent sur son cœur en même temps que les chimères de l'hérésie captivèrent son intelligence. Son âme entière ainsi fut livrée à l'infidélité, et pourtant quelque chose en lui resta toujours pur : c'était un généreux désir de la vérité, qui ne devait pas le laisser en paix dans les égarements du mensonge. Les rêveries du manichéisme avaient d'abord séduit son imagination en flattant sa curiosité naturelle; mais lorsque pour adopter le dogme nouveau de ses docteurs, il chercha une base solide où ce dogme prétendu pût s'asseoir, il ne trouva qu'un abîme de doutes et d'inconséquences; il devint rêveur et triste : pendant ce temps sainte Monique priait pour son fils, et pleurait. C'est alors qu'une voix du ciel se fit entendre à l'âme agitée d'Augustin : Prends et lis, disait cette voix; il écoute, il réfléchit, il est frappé. Cette voix ressemblait à celle d'un enfant; le cœur du rhéteur superbe en est attendri. Un livre est sous sa main, il l'ouvre; ce sont les Epîtres de saint Paul : il en a lu quelques lignes et devient un homme nouveau. La pieuse Monique est deux fois mère. Le voilà donc chrétien, cet homme né pour être le premier de son siècle, et il va entraîner vers le Sauveur du monde bien d'autres siècles après lui, car sa parole, unie désormais au Verbe de vérité, doit rester à jamais vivante. Il prêche la parole sainte, il commente les Ecritures, il écrit la *Cité de Dieu;* régénéré par le baptême, il a été entraîné par la pieuse violence de l'évêque Valérius sur les hauteurs du sacerdoce : la lumière brille sur le chandelier, et l'humble chrétien qui éclaire le monde pleure encore son indignité et ne fait que grandir en s'abaissant. Devenu évêque d'Hippone, il se sacrifie tout entier à son peuple; une prélature pour lui c'est un calvaire, et il s'attache volontairement à cette croix du haut de laquelle son agonie instruira le monde.

Voici le saint et le grand homme; d'autres apprécieront le théologien et le docteur; il nous reste à étudier l'écrivain.

Les œuvres de saint Augustin sont un monument complet de la littérature de son siècle. On y trouve les derniers reflets du soleil d'Auguste mêlés aux ombres du couchant, et les jeunes splendeurs du christianisme à son matin; la joie des espérances éternelles se fait jour dans son style à travers la mélancolie du passé; et les élans du divin amour font déborder l'éloquence du cœur et la vie de l'âme à travers les phrases arrangées de l'ancien rhéteur. Les antithèses qu'il prodigue sont parfois d'un effet sublime, parce que les mystères du christianisme leur donnent un sens profond et une admirable justesse. C'est le poëte de la raison et le philosophe de la foi : ses arguments en faveur de la vérité révélée sont pleins de cette chaleur que donne la prière, et ses élans vers Dieu jettent des éclairs d'intelligence à éblouir et à soumettre la plus opiniâtre raison. « C'est un homme, dit Fénelon, dans ses Dialogues sur l'éloquence, qui raisonne avec une force singulière, qui est plein d'idées nobles; qui connaît à fond le cœur de l'homme; qui est poli et attentif à garder dans tous ses discours la plus exacte bienséance; qui s'exprime enfin presque toujours d'une manière tendre, affectueuse, insinuante... Je n'ai jamais trouvé qu'en lui seul une chose que je vais vous dire; c'est qu'il est touchant lors même qu'il fait des pointes... Il corrige les jeux d'esprit autant qu'il est possible, par la naïveté de ses mouvements et de ses affections : tous ses ouvrages portent le caractère de l'amour de Dieu; non-seulement il le sentait, mais il savait merveilleusement exprimer les sentiments qu'il en avait : voilà la tendresse qui fait partie de l'éloquence. »

Il serait difficile de compter les éditions particulières des œuvres de ce grand docteur. La *Cité de Dieu* parut presque aussitôt après l'invention de l'imprimerie. Cette première édition est de 1416, et ne porte aucun nom, soit de ville, soit d'imprimeur, pouvant servir à indiquer comment et par quels soins elle fut faite. Au commencement du XVI[e] siècle parut la grande édition générale d'Amerbach, que celle d'Erasme surpassa

en exactitude : puis des réimpressions en furent faites à Venise, à Lyon et à Paris. Les théologiens de Louvain se livrèrent à un nouveau travail qui eut pour résultat une édition plus complète et plus correcte que tout ce qui avait paru : ce fut l'édition d'Anvers, 1677, dix volumes in-folio, souvent réimprimée depuis. L'édition la plus estimée est celle des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, augmentée et corrigée par M. Migne.

Il n'entre pas dans notre plan d'analyser tous les ouvrages du plus éloquent et, si l'on peut parler ainsi, du plus poétique de tous les Pères de l'Eglise. Peu de ses écrits appartiennent exclusivement à la littérature sacrée. Mais quel poëte ne serait pas attendri en lisant le livre des *Confessions*? Quel philosophe l'ouvrira sans devenir pensif et sans douter enfin de sa propre sagesse? Comme le saint docteur ouvre profondément le cœur humain pour y faire pénétrer la grâce divine, de quelle lumière surnaturelle il en éclaire les abîmes! Quelle poésie élégiaque serait égale à ce long soupir d'une âme toujours si tendre, qui repasse avec tant de regrets les beaux jours perdus de sa vie? Beaux jours perdus, parce qu'ils n'ont pas été consacrés au service de Dieu. Là les premières joies de l'enfance, les fougues de la première jeunesse, l'ardeur pour les études profanes et toutes les vanités de l'espérance humaine reviennent, tristes comme des enfants prodigues, s'agenouiller en silence autour de la pénitence qui pleure; et dans ce grand désillusionnement on ne trouve cependant ni découragement ni désespoir : c'est que la vérité dans ce cœur a pris la place des choses vaines, c'est que l'éternel amour a succédé aux affections passagères, et si Augustin s'afflige d'avoir aimé follement, c'est qu'il est épris à jamais de l'éternelle sagesse, qui est divinement jalouse. On ne trouve que dans ce livre ce qu'on pourrait appeler la passion chrétienne, si des mots profanes pouvaient jamais être admis à exprimer les choses les plus saintes; mais il y a dans la charité brûlante du saint évêque d'Hippone une telle véhémence d'aspirations, une telle poésie de regrets, une profondeur d'expressions si émouvante, qu'on ne sait comment qualifier les élans d'un si saint amour. Mais à l'exemple du Sauveur qu'il adore, saint Augustin, tout en devenant le plus divin des docteurs, reste le plus humain des hommes. Qui mieux que lui a su ressentir les affections que Dieu permet à ses enfants? Ecoutez-le regretter son ami Nébridius : « Tout ce que je voyais, dit-il, me semblait la mort; je haïssais toutes ces choses qui de son vivant me disaient : Il va venir, et qui désormais ne me le disaient plus; je ne savais où poser mon âme et je ne trouvais plus nulle part le repos et la joie. » Puis il se demande, dans un chapitre plein d'attendrissement et de charmes, pourquoi les larmes sont si douces aux malheureux, et l'on sent qu'après bien des années écoulées depuis la mort de son ami il aime à le pleurer encore : il aime à pleurer, parce qu'il espère. «Nébridius, se dit-il bientôt, Nébridius est maintenant heureux pour toujours, il se désaltère à la source vivante et boit à longs traits la sagesse; mais je ne puis l'en croire assez enivré pour qu'il m'oublie quand le Dieu dont il s'abreuve se souvient de moi! »

Ici la pensée se confond au sentiment, et le sentiment lui-même est tout entier dans une grande pensée. Le mot de poésie serait faible pour exprimer toutes les richesses d'un pareil style, et nous pouvons remarquer ici que le docteur africain, si souvent accusé d'avoir sacrifié au goût de son siècle pour les jeux de mots et les antithèses, fait naître souvent les plus grandes beautés de ce qu'on veut bien appeler les fautes de style. L'antithèse a toujours été familière aux écrivains mystiques, et ils trouvaient cette figure sans la chercher dans la méditation même de nos mystères. L'Homme-Dieu n'est-il pas dans la révélation une antithèse si hardie que personne sur la terre n'eût jamais osé l'inventer?

La lecture des *Confessions* de saint Augustin donne soif de Dieu, si l'on veut nous passer cette expression que nous empruntons à notre sujet même. On ressent avec lui les vagues inquiétudes qui précédèrent sa conversion; on se fatigue avec lui des chimères du manichéisme et de la faconde de Faustus; on s'ennuie des choses du monde; on se dégoûte de ses vanités et de sa fausse gloire; on souffre comme lui en fuyant devant le Dieu qui nous poursuit; et lorsqu'enfin, haletant, épuisé de forces, il tombe vaincu au pied du figuier qu'il arrose de ses larmes, on est tenté de pousser un cri de joie qui se termine par un sanglot de repentir. Jamais on ne lit ce passage sans se sentir à la place même d'Alypius; on tend involontairement les bras à cet ami qui nous revient tout en pleurs, on sent qu'il faut pleurer avec lui et qu'il n'y a plus rien à lui dire, car Dieu vient de lui parler, et désormais ce sera lui qui nous instruira.

Quelle belle et touchante figure de mère chrétienne que celle de cette sainte Monique, devenue si grande par la piété, que son fils lui-même ne croit pas devoir cacher les faiblesses qu'il a sues de l'enfance même de sa mère, faiblesses toutes puériles d'ailleurs, et qui servirent d'occasion à une grande âme pour manifester ses premières vertus!

Combien cette mère chrétienne est touchante dans ses larmes, lorsque ses prières font violence au ciel et en arrachent pour ainsi dire la grâce qui doit convertir Augustin! Mais quelle joie aussi succède à ses douleurs. C'est à elle, surtout en cette circonstance, qu'il faut appliquer ces paroles de l'Evangile : *Quand une femme enfante, elle a de la tristesse, parce que son heure est venue, mais lorsqu'elle est délivrée, elle ne se souvient plus de son angoisse, parce qu'elle a mis un homme au monde.* Plus douloureuse et plus heureuse en même temps que les autres mères, Monique avait deux fois souffert le travail et ressenti les joies de l'enfan-

tement pour un seul et même fils; la première fois elle avait donné un homme au monde, la seconde fois elle rendit un chrétien au ciel.

Signalons ici, pour sa grande beauté, un passage que nous résisterons à l'envie de transcrire, afin que nos lecteurs l'aillent chercher dans le livre même: c'est le tableau de cette soirée où sainte Monique et saint Augustin, réunis près d'une fenêtre d'où leurs regards plongent dans l'immensité du ciel, s'entretiennent de l'autre vie; là le vrai génie du christianisme se manifeste tout entier. Un de nos plus grands peintres, M. Ary Scheffer, s'est inspiré de cette scène et l'a traduite avec bonheur. Cette pureté du ciel qui s'assombrit, cette quiétude des deux personnages, qui, assis l'un près de l'autre, semblent oublier la terre et laissent leurs âmes avec leurs regards se perdre dans l'immensité, la lumière intérieure qui semble illuminer la sainte et rendre diaphane cette enveloppe mortelle que l'esprit aspire à briser, l'aspiration plus ardente de la mère qui semble triompher encore de la conquête de son fils, et la docilité de ce fils maintenant digne de sa mère, tout cela réuni fait un véritable chef-d'œuvre de ce petit tableau qui ne contient que deux figures et qu'au premier aspect on pourrait prendre pour une étude.

La mort ne tarda pas à combler les vœux les plus ardents de la sainte femme, et c'est ici encore que saint Augustin nous révèle toutes les grandeurs de la religion. Sainte Monique mourante entend quelqu'un s'affliger de ce qu'elle ne meure pas dans sa patrie, et elle ne peut s'empêcher de sourire: « Entends-tu ce qu'il dit? » s'écrie-t-elle en se tournant vers saint Augustin; puis elle leur demande si d'un point de la terre plutôt que d'un autre, le chemin est plus court pour aller au ciel. Cette pensée est de la plus grande beauté et on peut en ranger l'expression parmi les exemples du vrai sublime. Victor Hugo, dans sa préface de Cromwell, cite avec admiration ce vers de Théophile exilé:

Le ciel n'est pas plus loin d'ici que de Paris;

on peut voir que ce vers n'est que l'imitation et presque la traduction du beau mot de sainte Monique.

C'est dans les ouvrages de saint Augustin et principalement dans le livre de ses *Confessions* qu'il faut chercher ces paroles qui touchent au fond même de l'âme et qui sont des révélations pour le cœur: *Fecisti nos ad te et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Là respirent toutes les saintes tristesses du divin amour, et ce qu'on pourrait appeler la *mélancolie* chrétienne, si ce mot de mélancolie n'avait prêté dans les littératures romanesque et romantique à de si étranges abus.

La philosophie devait envier à la religion cet épanchement intime d'une âme qui se révèle à Dieu tout entière pour la consolation des hommes, et la doctrine du dix-huitième siècle a eu aussi ses *confessions*. Pour avoir une idée de l'abîme qui sépare ces deux livres, dont le titre est le même, il suffit d'en lire et d'en comparer ensemble les deux premières pages. Saint Augustin commence par le néant de l'homme et ne s'enhardit à rompre le silence de ce néant que par le désir de louer Dieu, dont il exaltera la grandeur en confessant devant lui sa bassesse. Jean-Jacques embouche la trompette par ces paroles pleines d'enflure: « Je forme une entreprise qui n'a jamais eu d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateurs; » puis il défie Dieu et les hommes en ajoutant « que la trompette du dernier jugement sonne maintenant quand elle voudra... et que quelqu'un dise s'il l'ose: Je fus meilleur que cet homme-là. » En vérité jamais la folie ne parodia la sagesse par des antithèses aussi choquantes, mais la Providence devait permettre de pareilles oppositions; l'ombre n'est-elle pas nécessaire pour faire ressortir les formes que dessine la lumière, et les petitesses de l'orgueil ne font-elles pas mieux comprendre les grandeurs de l'humilité.

L'ouvrage le plus littéraire de saint Augustin après les *Confessions* est son grand livre de la *Cité de Dieu*: dans ce livre, la majesté du Père de l'Eglise éclate et se révèle tout entière. La vieille Rome se sentait mourir, et elle accusait le christianisme de l'avoir empoisonnée: les Césars s'en allaient avec les dieux et ne voulaient pas voir que l'impuissance de ces dieux mêmes faisait la force de celui qui venait les chasser. Déjà l'on ne criait plus: *Les chrétiens aux lions*; tous les lions de Rome avaient été domptés par les martyrs; mais les rhéteurs se lamentaient dans leurs écoles souvent désertes, et les prêtres de Jupiter à leur table, forcément frugale, feignaient de regretter les dieux d'Homère et voulaient voir dans les progrès de la décadence les preuves du courroux des immortels: pauvres immortels, que la poésie seule pouvait regretter encore, et qu'on s'étonnait d'avoir vus sitôt mourir! L'ancien rhéteur de Tagaste se souvient alors d'avoir aussi trop aimé ces fables qui font place à la vérité éternelle, et plein de l'esprit qui a inspiré l'Apocalypse au plus aimé des apôtres, il voit les grands combats qui se livrent dans le ciel, il entend les trompettes qui annoncent la ruine de la cité des méchants, et, debout parmi les débris d'un monde qui s'écroule, il salue avec amour la venue prochaine de la céleste Jérusalem. Toutefois, il contient les élans de son esprit et l'enthousiasme de son cœur; c'est avec leurs propres armes qu'il veut vaincre les aveugles défenseurs du passé, car il craint de triompher d'eux sans les convaincre: il est moins jaloux de les abattre que de les gagner. Alors, tempérant l'autorité de la foi par le ton de la discussion, il réfute les uns après les autres tous les arguments des vaincus; sa dialectique se fait petite et patiente pour eux, il les attend, il les écoute;

il démonte pièce à pièce leurs idoles, il ne les brise pas. Les dix premiers livres de la *Cité de Dieu* appartiennent à la polémique et l'on y trouve toute la force de Tertullien et de saint Jérôme, sans leur amertume. Dans les douze derniers livres, le saint évêque d'Hippone fait la comparaison des deux cités : celle des pécheurs, où le vieux monde est condamné à périr, et celle de Dieu qui doit descendre du ciel sur la terre, selon la vision de saint Jean. Le dogme catholique est le type architectural de cette cité divine : saint Augustin le déroule comme un plan magnifique et en démontre victorieusement la raison, la force et la grandeur. La *Cité de Dieu* est un monument littéraire qui résume toute une époque ; il faut en étudier le plan, en admirer l'ensemble, puis en examiner avec soin toutes les parties : sa lecture convient surtout à notre époque, où les faux dieux, galvanisés par la Renaissance, s'en vont une seconde fois ; l'agonie du monde romain a plus d'une analogie avec le malaise de nos sociétés révolutionnaires, et maintenant comme au siècle de saint Augustin, les deux cités, celle de Dieu et celle des hommes, ne pouvant subsister ensemble, paraissent pressées d'en finir et de terminer leur antique antagonisme par le dernier et le plus mémorable de tous leurs combats.

Après la *Cité de Dieu*, nous citerons avec admiration les *Lettres* de saint Augustin parmi les plus beaux monuments de la littérature chrétienne. Ces lettres, si importantes pour la théologie, puisque la doctrine du grand docteur s'y trouve exprimée tout entière, ne sont pas moins remarquables par leur style que par la science qu'elles contiennent. On y retrouve partout la grande âme et l'homme de cœur qui dans la *Cité de Dieu* nous étonne et nous subjugue, mais qui dans les *Confessions* nous intéresse et nous attache. L'onction de son langage fait oublier la sécheresse de ses démonstrations ; et lors même qu'il discute, on sent qu'il enseigne toujours avec la mansuétude d'un père.

Les œuvres complètes de saint Augustin sont peut-être à la littérature chrétienne ce que les ouvrages d'Homère sont à la poésie profane. Il est le premier parmi les Pères qui ait complété une sorte d'encyclopédie et comme une épopée de théologie, de science et de raison. Aussi l'Eglise le regarde-t-elle comme une de ses gloires les plus brillantes et les plus pures. La langue dans laquelle il a écrit est un latin déjà assez barbare et qui se ressent parfois un peu trop des idiomes particuliers à l'Afrique ; toutefois il sait rendre à cette langue déchue une élégance sinon cicéronienne, du moins augustinienne, car pourquoi ne dirait-on pas la langue de saint Augustin comme on dit la langue de Cicéron ?

AUTORITÉ. — En littérature comme en toute chose, on peut définir ainsi l'autorité: C'est la puissance qui fait et conserve la loi. Or la loi étant la règle du bien et l'obstacle au mal, il s'ensuit que l'exercice de l'autorité est une coopération à l'œuvre de Dieu même.

Les lecteurs auxquels nous nous adressons spécialement ne trouveront pas étrange que nous fassions intervenir la Divinité dans les règles de la littérature comme dans le gouvernement des empires. Qu'est-ce en effet que *le beau*, sinon la forme *du vrai ;* et quel est le suprême arbitre et l'éternel régulateur de la vérité et de la beauté dans la nature, dont l'art en général et la littérature en particulier sont une imitation ? Pour bien imiter l'œuvre d'un si grand maître ne faut-il devenir entièrement son disciple ? n'est-ce pas à son école qu'on peut devenir maître à son tour ? et l'autorité dans les beaux-arts ne se forme-t-elle pas d'une aptitude spéciale à comprendre et à reproduire les œuvres de Dieu, aidée d'une étude consciencieuse et approfondie ?

Maintenant, qu'est-ce à proprement parler que l'autorité en littérature ? Est-elle nécessaire ? en existe-t-il une qui soit invariable ? les autorités qui régissent la littérature profane doivent-elles être invoquées par les littérateurs chrétiens ? existe-t-il une autorité spéciale pour la littérature sacrée ? Nous allons essayer de répondre à ces diverses questions.

Et d'abord qu'est-ce, à proprement parler, que l'autorité en littérature ?

Nous avons défini l'autorité, en général, la puissance qui fait et conserve la loi : or la loi en littérature, ce sont les règles du bon goût ; quelle est donc la puissance qui a fait les règles de la saine littérature ? d'où vient cette puissance ? de Dieu ou des hommes ? A quels signes infaillibles peut-on la reconnaître ? La puissance qui fait la loi en littérature, c'est le génie servi par le talent et sanctionné par l'approbation des hommes ; or le génie vient de Dieu, mais le talent s'acquiert par l'étude et doit beaucoup à la société ; puis, comme ce n'est pas assez du génie uni au talent pour faire autorité en littérature, et qu'il faut aussi les succès de la publicité, on peut en conclure que l'autorité en littérature est tout à la fois divine et humaine. Maintenant, à quels signes infaillibles peut-on la reconnaître ? Des hommes sans génie et sans talent n'ont-ils pas dû souvent à des cabales de coterie un succès dont le mauvais goût de leur siècle a prolongé le scandale ? Ronsard et Dubartas, qu'on appelait de leur temps les princes de la poésie française, n'avaient-ils pas alors une autorité qui n'a point vécu autant que leurs noms ? Sans doute. Mais ces imitateurs maladroits des anciens, bien qu'ils ne fussent point dépourvus d'un certain talent, manquaient de ces dons du génie qui font les poëtes créateurs. Comment une école aurait-elle pu, par exemple, prendre Ronsard pour maître, lorsque Ronsard ne marchait qu'appuyé sur Pindare, Horace, Virgile et Anacréon ? Ce qui appartenait en propre à ce poëte gaulois, c'était sa tentative de gréciser et de latiniser la langue française ; mais cette tentative n'eut pas même de son

temps un succès incontesté, et bien avant que Malherbe n'en fît justice, Rabelais l'avait ridiculisée dans le jargon du Limousin de Pantagruel. Ronsard ne pouvait être une autorité que pour les hommes de son parti : or il ne nous semble pas sage de prendre pour maîtres en littérature les novateurs dont la valeur est contestée, et c'est surtout en matière de goût que le pouvoir est électif au gré du suffrage universel ; mais ce n'est pas tout encore, et il lui faut la sanction du temps.

En effet, les beautés réelles sont durables et ne doivent rien à la mode ou au caprice d'un siècle ou d'un peuple. Le beau n'est que la forme du vrai ; or le vrai ne se transforme jamais en mensonge. Ce qui fait que les anciens sont encore nos maîtres, c'est leur étude consciencieuse de la nature et la simplicité de leur expression. Voilà donc à quels signes on reconnaîtra l'autorité véritable en littérature : d'abord ce sera celle que tout le monde accepte, puis ensuite celle que notre propre jugement nous montrera appuyée sur des titres semblables à ceux des anciens, l'exactitude des pensées, la vérité des images, la pureté et la simplicité de l'expression ; car notez bien que cela seul, chez les maîtres dans l'art de bien sentir et de bien dire, conserve une autorité immortelle. On trouvera peut-être bientôt des archaïsmes dans Racine, aux endroits où le maître du théâtre fait imiter à ses héros le beau parler de la cour de Versailles ; mais l'admirable dialogue d'Athalie et de Joas, la prophétie de Joad et les chœurs d'Esther et d'Athalie ne vieilliront jamais, parce qu'il y a là des beautés qui tiennent au fond de la nature humaine et de la pensée divine. A quel signe donc pouvons-nous reconnaître maintenant l'autorité de Racine en poésie ? A l'éternelle jeunesse de ses pensées et de sa langue dans les beaux passages dont nous parlons, à l'impossibilité où est notre siècle de mieux faire, tout en critiquant ce grand homme : or c'est ainsi que l'autorité en littérature s'impose d'elle-même ; malgré les efforts de la cabale, elle brille comme le soleil, dont Lefranc de Pompignan a dit dans sa plus belle ode :

> Le Nil a vu sur ses rivages
> De noirs habitants des déserts
> Insulter par leurs cris sauvages
> L'astre éclatant de l'univers.
> Cris impuissants ! fureurs bizarres !
> Tandis que ces monstres barbares
> Poussaient d'insolentes clameurs,
> Le Dieu, poursuivant sa carrière,
> Versait des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

L'autorité est-elle nécessaire en littérature ? Nous userons ici de la forme savante de saint Thomas, dans sa Somme de théologie, et nous répondrons en exposant d'abord les objections de nos adversaires : *Videtur quod non*, il nous semble que non. En effet, dit l'école des fantaisistes, à quoi bon une autorité où les lois sont inutiles ? Or, en littérature, les règles sont parfaitement inutiles, si elles ne sont pas nuisibles. Qui a fait les règles ? Les grands hommes, direz-vous ? Non pas ; mais des commentateurs et des pédants, qui ont cherché dans l'œuvre des génies passés de quoi entraver l'essor des génies à venir. En faveur de qui sont faites les règles ? le vrai talent n'en a pas besoin, puisqu'on les invente d'après ses œuvres : les règles ne servent donc que de lisières à la faiblesse ou d'échasses à la médiocrité. Homère a bien su se passer d'Aristote : pourquoi M. Victor Hugo, par exemple, devrait-il quelque chose à Boileau ? La vraie autorité en littérature, c'est le feu sacré ; celui qui le sent brûler dans son cœur marche seul et n'a pas besoin de béquilles : pour le servile troupeau des imitateurs, qu'a-t-on besoin de les aider à être médiocres ? Sans vos règles ils auraient peut-être une certaine originalité, ne fût-ce que dans le ridicule ; ils seraient plaisants peut-être, et vous les rendez insipides. Concluons que les règles sont plus nuisibles qu'utiles à ceux-là mêmes qui en ont le plus besoin, et qu'elles ne peuvent que gêner, ralentir, entraver les autres. Donc elles ne peuvent servir à personne, donc elles sont complétement inutiles, sinon nuisibles ; donc l'autorité est une chose impossible en littérature, parce que c'est une chose inutile et fâcheuse. Voilà certes les opinions de l'anarchie littéraire bien caractérisées, et nous n'avons rien dissimulé de ce qui peut faire leur force ; voyons maintenant si les raisons qu'elle apporte sont bien fondées.

Et d'abord, ce sont les règles qui font les grands hommes, et les grands hommes ne font que manifester, sanctionner et justifier les règles. En effet, nous n'entendons pas par autorité une obséquiosité passive pour toutes les paroles du maître, et, en littérature surtout, le *Magister dixit* ne nous satisfait point. Le maître l'a dit, c'est fort bien ; mais comment et pourquoi l'a-t-il dit ? Il l'a dit, parce que c'est vrai, doit répondre mon sens intime, et je dois chercher à m'en bien convaincre. La prophétie de Joad ne doit pas nous paraître belle seulement parce que Racine en est l'auteur, car n'est-ce pas à leurs chefs-d'œuvre que les grands hommes doivent d'abord leur réputation, et ensuite leur autorité : cette autorité est donc celle de la société tout entière, qui a reconnu l'existence du génie et qui a admis les preuves du talent. La parole du maître est donc pour nous appuyée sur l'autorité d'un ou de plusieurs siècles, et n'en est pas moins offerte à notre jugement et à notre appréciation personnelle, sans que la sanction d'un succès durable puisse être autre chose à nos yeux qu'un puissant préjugé en faveur de la vérité ou de la beauté que nous cherchons.

On peut distinguer en littérature deux sortes d'autorité : l'autorité d'exemple et l'autorité de précepte ; l'autorité d'exemple est celle des maîtres qui ont enseigné l'art de bien écrire en écrivant bien, et l'autorité de précepte est celle des savants qui, ayant analysé les exemples des maîtres, ont formulé les lois de l'art de bien dire. Homère et Virgile n'ont

laissé que des exemples de belle poésie; Aristote n'a donné que des préceptes : Horace et Boileau ont su réunir les préceptes aux exemples, et c'est d'après les grands législateurs que la littérature profane, régie par leurs décisions, s'est constituée en littérature classique : or nous savons que Boileau lui-même était peu favorable à l'emploi du merveilleux chrétien et ne reconnaissait pas de littérature sacrée proprement dite; c'est pourquoi nous qualifions ici de profane la littérature classique, sans prétendre pour cela jeter de défaveur sur elle. L'autorité n'existe donc pas sous la forme du précepte dans la littérature sacrée, et ne s'est encore imposée que par de grands et magnifiques exemples. La raison de cette lacune est peut-être qu'il serait difficile de trouver un Aristote ou un Boileau pour la poésie des prophètes; et, d'ailleurs, n'y aurait-il pas une grande témérité, de vouloir régler en quelque sorte l'inspiration divine par les lois d'une poétique toute humaine? C'est du moins ce que pensent quelques adeptes de cette littérature mystique, introduite au commencement de ce siècle par les trop jeunes admirateurs du génie de Châteaubriand. Mais des essais de cette école à la littérature sacrée, telle que l'ont comprise Bossuet et Racine, il y a loin, et c'est encore à ceux-là que nous devons remonter si nous voulons trouver nos maîtres. Il faut que leurs exemples nous servent de leçons dans l'art de lire, d'étudier et même d'imiter les prophètes; et les façons de dire de ces grands maîtres doivent agrandir nos idées en nous fournissant des applications imprévues, des règles du bon goût déterminées, mais non rigoureusement terminées par les docteurs de l'art profane; car l'autorité étant indispensable en toutes choses, comme l'ont surabondamment prouvé les essais de révolte et d'anarchie en tout genre, nous n'en croyons pas moins les lois susceptibles de perfectionnement, surtout dans les choses que la révélation a successivement développées et agrandies; et dans cette espèce nous comptons, au premier rang, tout ce qui tient à la manifestation de la vérité par le Verbe ou de la pensée par la parole. Nous pensons donc qu'il faut respecter les vieilles règles, sans proscrire pour cela les nouvelles beautés. Les règles doivent servir de lisières et non de liens à ceux qui apprennent à marcher dans la voie du progrès littéraire, et nous aurons toujours le droit de préférer l'autorité du bon sens à celle d'Aristote, comme en philosophie la vérité doit nous être plus chère que notre ami Platon: *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Les règles générales du bon goût établies par les anciens ne sauraient être abrogées par des idées nouvelles; ce n'est qu'en les bornant et en les restreignant à des applications spéciales qu'ils peuvent avoir erré par ignorance involontaire. Boileau, trop plein d'Horace, ne rend pas justice à l'auteur de la Jérusalem délivrée, et ne saurait comprendre Milton. C'est ce qui nous autorise à récuser la compétence du jugement de Boileau en matière de poésie chrétienne, d'autant plus que le janséniste, auteur de l'épître sur l'Amour de Dieu, a véritablement calomnié la religion, en lui refusant les grâces et les couleurs de la poésie. Selon lui :

L'Evangile à nos yeux n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

Et il n'a lu sans doute ni la touchante parabole de l'Enfant prodigue, ni l'histoire de la femme adultère, ni les paroles du bon Sauveur bénissant les petits enfants. Le bon pasteur cherchant et ramenant, ou plutôt rapportant au bercail la brebis égarée, lui paraît sans doute un sujet d'idylle moins touchant que les niaises disputes de Corydon et de Tircis. En cela Boileau n'a été que le précurseur de Voltaire, ce malheureux homme de goût qui trouvait le christianisme ridicule; et l'un comme l'autre ne peuvent faire autorité en ceci que pour montrer les écueils sur lesquels se brise la froide raison, lorsqu'elle refuse de se laisser guider par la lumière que Dieu fait briller dans nos cœurs. Toujours est-il qu'il nous manque une poétique chrétienne comme une rhétorique spéciale à l'usage des écoles ecclésiastiques, et que ce vide ne saurait être trop tôt comblé. Le mouvement de réaction de l'esprit humain en faveur du christianisme, commencé par Châteaubriand, doit s'achever par le triomphe complet de l'inspiration chrétienne sur toutes les rêveries profanes, même dans le domaine en quelque sorte neutre de la littérature et du bon goût. C'est la destinée de l'Evangile de créer un ciel nouveau et une terre nouvelle, c'est-à-dire de régénérer entièrement les idées et les mœurs, en substituant un monde nouveau aux ruines poudreuses du vieux monde. Les fantômes de l'idolâtrie antique ne doivent plus être les dieux de notre poésie, et l'indignation du Sauveur balayant les vendeurs du temple doit fournir à notre éloquence des mouvements plus beaux que ceux de Cicéron tonnant contre Verrès. Quelle poésie légère égalera jamais les grâces de la sainte enfance? quels cantiques seront assez suaves et assez beaux pour exprimer la pureté de Marie et sa miséricorde envers les pécheurs? Mais c'est assez répondre à une erreur de jugement que tant de chefs-d'œuvre ont réfutée : Boileau restera notre maître tant qu'il s'agira de la sévérité de la langue française; mais nous sommes loin de ses opinions lorsqu'il s'agit de poésie chrétienne.

En bien des choses déjà le goût a changé depuis Boileau : les tristes plaisanteries de Voltaire ont préparé le retour des honnêtes gens aux beautés des livres saints; les angoisses révolutionnaires ont expliqué à bien des âmes les sanglots de Job et de Jérémie; mais si nous nous efforçons de les traduire, ce ne saurait être dans une langue plus épurée que celle de Pascal et de Racine : Bossuet et Fénelon seront toujours nos maîtres dans l'art de bien dire les choses saintes: leur autorité n'a fait que grandir à l'épreuve

du temps, et leur exemple peut suffire pour répondre à cette question : Existe-t-il en littérature une autorité infaillible ? Bossuet et Fénelon sont des maîtres aussi incontestables qu'Homère et que Virgile ; le temps a passé et ils restent toujours aussi grands. La vraie autorité en matière littéraire, comme en matière dogmatique, se prouve surtout par l'argument de prescription.

Cette prescription a été acceptée, même par les pères de la littérature chrétienne, à l'égard des plus grands maîtres de l'antiquité païenne. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze étaient pleins des souvenirs d'Homère, et nous voyons dans leur correspondance revivre avec une grâce nouvelle l'atticisme du siècle de Périclès. Saint Augustin avait été idolâtre des lettres profanes avant d'écrire les belles pages de la *Cité de Dieu*, et ce n'est pas à son étude des anciens modèles, mais à l'enflure et au mauvais goût du siècle où il vivait, qu'il faut attribuer les difficultés qu'il éprouva pour habituer son esprit à la simplicité grandiose des Evangiles. La belle antiquité était toujours simple, et les personnages d'Homère semblent quelquefois parler la langue des apôtres. Ces rapports, qui existent entre les beautés des poëtes primitifs et celles de nos livres saints, ont inspiré à Châteaubriand plus d'une belle page, et l'on ne saurait lire sans attendrissement ces passages des *Martyrs* où Cymodocée, la prêtresse des Muses, devenue chrétienne, prie encore dans le doux langage d'Homère un Dieu inconnu aux disciples du sublime aveugle. L'antiquité païenne, ne voyant dans la nature que des formes extérieures, et s'éprenant de la beauté des créatures sans remonter jusqu'au Créateur, s'est adonnée au perfectionnement matériel de tous les arts d'imitation que le christianisme devait plus tard redresser, inspirer et spiritualiser. L'art en général, et, sous cette dénomination un peu vague, nous entendons la littérature comme la peinture, etc., l'art fut façonné par les Grecs et les Latins comme cette argile de Prométhée, à laquelle manquait toujours une âme, tant que le feu du ciel ne fut pas encore descendu : mais cette image sans vie était façonnée avec soin, et nous n'en contestons point la beauté ; aussi dans cette œuvre des hommes respectons-nous les desseins de la Providence, qui fait servir à notre instruction les erreurs mêmes des peuples qu'elle a laissés dans l'ignorance de son éternelle vérité. Les aveugles imitateurs de la nature nous ont appris à étudier l'œuvre de Dieu, et les beautés extérieures qu'ils ont admirées sont mille fois plus admirables pour nous, qui les reportons à leur source et pouvons reconnaître en elles les manifestations de la sagesse infinie. Les anciens peuvent donc et doivent encore être nos maîtres selon la lettre ; mais l'esprit qui vivifie nous ayant été donné, nous avons de bien plus grandes choses à exprimer dans le beau langage qu'ils nous ont appris, et leur autorité s'arrête où commence celle des saintes et infaillibles Ecritures.

Invoquer en matière littéraire l'infaillibilité des saintes Ecritures, c'est peut-être une hardiesse ; mais on comprendra que ce n'est pas une témérité si l'on considère combien les apôtres eux-mêmes, qui se disaient ignorants en l'art de bien dire, ont ouvert de nouvelles voies à l'éloquence et à la poésie. Sans doute que le texte sacré, tel qu'il nous est parvenu, mélangé de locutions appartenant à toutes les langues qu'il a traversées, ne saurait être un modèle de pureté ou de construction grammaticale ; mais la sublime simplicité des narrations, mais la majesté des images, mais l'inattendu et la grandeur des mouvements, voilà ce qui doit être pour nous un intarissable sujet d'études ; c'est là en effet que tous les Pères, depuis Tertullien jusqu'à Bossuet, ont puisé la force de leurs pensées et la pompe sévère de leur style : ni Tertullien ni Bossuet d'ailleurs n'étaient étrangers aux chefs-d'œuvre de la littérature profane : Homère et Virgile leur avaient appris à bien lire la Bible ; Juvénal, Démosthènes et Cicéron leur montraient l'art de la bien traduire et de l'employer à propos ; ils sont devenus maîtres en suivant la tradition des maîtres, et c'est par leur respect pour l'autorité qu'ils sont devenus eux-mêmes des autorités pour nous.

Résumons-nous : l'autorité en littérature c'est la puissance qui fait la loi ; puissance acquise par la science et sanctionnée par le talent à l'épreuve du temps, et universellement reconnu.

Cette autorité indispensable s'appuie éternellement sur les lois divines du vrai et du beau, qui en est la conséquence et la forme. Les anciens sont des autorités pour nous tant qu'ils ont été dans le vrai, parce qu'alors leurs œuvres ont reproduit la véritable beauté qui ne change pas, étant le reflet de Dieu même et l'expression de sa pensée ; nous devons donc respecter les formes que l'antiquité a données au langage, mais nous devons chercher ailleurs nos inspirations et nos images. La foi, loin d'éteindre la science dans les arts, a pour mission de l'utiliser et de l'agrandir : les arts d'ailleurs ne sont plus pour nous un moyen de plaire aux hommes, mais de les instruire et de les élever à Dieu. La poésie n'est plus un rêve de l'imagination, c'est une prière du cœur : l'éloquence s'élève pour nous à la hauteur d'une sainte prédication ; les formes des anciens elles-mêmes ne sont plus suffisantes à de si grandes choses ; le vêtement de la muse d'Homère serait étroit et immodeste porté maintenant par l'ange de la poésie chrétienne, et Ravignan serait ridicule sous le manteau de Cicéron. Ce que nous devons recevoir des anciens, c'est la manière de créer la forme et non la forme toute faite, car la forme qu'ils ont donnée à leurs pensées ne saurait exprimer les nôtres ; faisons comme eux en faisant autre chose que ce qu'ils ont fait ; soyons leurs disciples et non

leurs serviles imitateurs. L'autorité doit nous guider et non nous neutraliser, nous contenir et non nous enchaîner. On peut en dire en un mot ce que notre Sauveur lui-même disait de la loi positive : Elle est faite pour l'homme et l'homme n'est pas fait pour elle. Elle doit toujours servir au triomphe du génie et ne peut jamais l'asservir.

B

BALLADE. — Il ne s'agit pas ici de cette ballade dont Despréaux a dit :

La ballade, fidèle à ses vieilles maximes,
Doit souvent tout son lustre au caprice des rimes.

Cette vieille ballade, qui emprunte toute sa grâce à son archaïsme et à ses rimes difficiles ou bizarres, n'entre point dans notre sujet. Rarement elle a servi de cadre à des sujets pieux, et sa forme s'y prêterait d'ailleurs difficilement, bien qu'il soit arrivé une fois à Clément Marot d'en faire une fort édifiante, que, pour la rareté du fait, nous allons relater ici :

Le chant de mai et de vertu.

Ballade.

Volontiers en ce mois icy
La terre mue et renouvelle :
Maints amoureux en font ainsy,
Sujets à faire amour nouvelle,
Par légièreté de cervelle,
Ou pour être ailleurs plus contents :
Ma façon d'aymer n'est point telle ;
Mes amours durent de tous temps.

N'y a si belle dame aussy
De qui la beauté ne chancelle ;
Par temps, maladie ou soucy,
Laideur les tire en sa nacelle ;
Mais rien ne peut enlaidir celle
Qu'à servir sans fin je prétends ;
Et pour ce qu'elle est toujours belle,
Mes amours durent de tous temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est vertu la nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur éclaircy,
Tous ses vrais amoureux appelle :
Venez à moy, venez, dit-elle,
Venez vite, je vous attends :
Venez, ce dit la jouvencelle,
Mes amours durent de tous temps.

Envoi.

Prince, fais amie immortelle,
Et à la bien servir entends ;
Lors pourras dire sans cautèle :
Mes amours durent de tous temps.

Ce genre de ballade se confond maintenant avec la chanson, dont elle n'était en effet qu'une variété plus capricieuse et plus difficile à bien faire.

La ballade, telle qu'on l'entend dans la poésie moderne, est plus ancienne que la ballade marotique. Son nom signifie chanson à danser, du vieux mot *baller*, et ce n'est autre chose qu'une légende mise en chanson. Toutes les traditions populaires, tous les contes merveilleux sont des sujets pour la ballade. Les rondes des petits enfants sont les ballades du premier âge dont elles ont la naïveté, et les vieilles romances de nos pères ressemblent souvent, pour le fond et pour la forme, aux ballades de l'école allemande, naturalisées en France par plusieurs de nos poëtes les plus illustres.

Le merveilleux est l'âme de la ballade, et c'est par là qu'elle peut se rattacher et se rattache en effet à la poésie religieuse. La ballade doit être naïve dans sa forme : elle aime les répétitions et les refrains si chers aux rondes des petites filles sous les marronniers. Nous citerons ici pour exemple une ancienne ballade enfantine, qui nous paraît réunir tous les caractères du genre, mais dont, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu connaître l'auteur.

L'enfant qui dort et l'ange qui veille.

Ballade.

L'enfant dormait doux et beau :
Un ange autour du berceau
Etendait ses ailes blanches,
Au petit enfant charmant
Souriant tout doucement.
Le vent cueille les fleurs en agitant les branches.

Souriant tout doucement
L'enfant croisait en dormant
Ses deux petites mains blanches :
Le bon ange l'admirait
Et tout en riant pleurait.
Le vent cueille les fleurs en agitant les branches.

Et tout en riant pleurait,
Car l'innocent grandirait :
Pauvre tige aux roses blanches
Qu'écraserait en marchant
Le vieux monde si méchant.
Le vent cueille les fleurs en agitant les branches.

Le vieux monde si méchant
L'écraserait en marchant,
Disait l'ange aux ailes blanches :
Mon Dieu, gardez son réveil,
Ou prolongez son sommeil !
Le vent cueille les fleurs en agitant les branches.

Ou prolongez son sommeil,
Et montrez à son réveil
Des frères en robes blanches.
Depuis l'enfant toujours dort ;
Le monde croit qu'il est mort.
Le vent cueille les fleurs en agitant les branches.

Le monde croit qu'il est mort ;
Mais quand sa mère s'endort,
Elle voit des roses blanches,
Et l'enfant cher à ses pleurs
Se jouant parmi les fleurs.
Le vent cueille les fleurs en agitant les branches.

Que de grâces la religion ne peut-elle pas prêter à ces chansons de mères et de nourrices dont on berce le premier âge ! Quelles charmantes berceuses, quelles ballades pures

et naïves ne fourniraient pas dans ce genre les mystères de Jésus enfant ! il y a là toute une littérature à créer. La religion et le cœur des mères doivent si bien se comprendre, et il serait si doux de répondre, en endormant le nouveau-né, aux bienveillantes et suaves pensées des anges qui entourent notre berceau.

Pourquoi aussi la piété, ou du moins la saine morale, ne s'empareraient-elles pas de ces rondes que chantent les petites filles, sans rien changer à ce qu'elles ont d'original et de naïf? Il en est une, par exemple, ayant pour refrain : *Giroflée-girofla*, avec cette rime niaise et insignifiante : *L'amour m'y comptera*, et qu'on pourrait si facilement changer. On nous pardonnera de donner nous-même ici un essai de cette correction, puérile, si l'on veut, mais qui ne saurait être indifférente à la religion, puisque la religion est une mère. Voici la ronde, ou si l'on veut la ballade, refaite et utilisée au moyen de quelques légers changements.

Bonnes petites filles,
Giroflée-girofla,
Bonnes petites filles,
Dieu vous bénira.

Soyez toujours gentilles,
Giroflée-girofla,
Soyez toujours gentilles,
Dieu vous bénira.

Laissez fleurir les roses,
Giroflée-girofla,
Laissez fleurir les roses,
Dieu vous bénira.

Les roses sont écloses,
Giroflée-girofla,
Les roses sont écloses,
Dieu vous bénira.

Une petite fille.

J'irai dans la prairie,
Giroflée-girofla,
J'irai dans la prairie,
Dieu vous bénira.

Tous les enfants.

Quoi faire à la prairie?
Giroflée-girofla,
Quoi faire à la prairie?
Dieu vous bénira.

La petite fille.

Des bouquets pour Marie,
Giroflée-girofla,
Des bouquets pour Marie,
Dieu nous bénira.

Les autres enfants.

Mais si quelqu'un vous blâme ?
Giroflée-girofla,
Mais si quelqu'un vous blâme?
Dieu nous bénira.

La petite fille.

Je prierai pour son âme,
Giroflée-girofla,
Je prierai pour son âme,
Dieu nous bénira.

Les enfants.

Si l'aveugle soupire,
Giroflée-girofla,
Si l'aveugle soupire....
Dieu nous bénira.

La petite fille.

J'irai pour le conduire,
Giroflée-girofla,
J'irai pour le conduire,
Dieu nous bénira.

Les enfants.

Si la vieille t'appelle,
Giroflée-girofla,
Si la vieille t'appelle....
Dieu nous bénira.

La petite fille.

J'aurai du pain pour elle,
Giroflée-girofla,
J'aurai du pain pour elle,
Dieu nous bénira.

Par de semblables changements, qui ne nuisent en rien à la gaieté de la ronde, la petite ballade devient chrétienne, et n'y perd sous aucun rapport.

Mais il est des ballades d'un genre plus sérieux, et toutes les poésies de ce genre ne sont pas destinées à égayer les danses des petits enfants. Nous nous garderons bien de faire ici l'apologie de ces sombres ballades du Nord, où le mauvais esprit et les fantômes sont si souvent en jeu. On nous dira peut-être que les contes à faire peur ne sont bons qu'à faire des chansons; nous demanderons à notre tour à quoi de pareilles chansons peuvent être bonnes, sinon à remplir l'imagination de terreurs vaines et de chimères.

D'ailleurs, nous sommes loin de partager les doctrines de cette école moderne, qui fait consister la beauté littéraire dans la peinture fidèle de toutes les laideurs. La laideur est à nos yeux un désordre dont il est fâcheux et triste de multiplier les empreintes. Le mal qu'on ne peut pas détruire, il faudrait au moins le cacher.

Ce serait donc l'œuvre d'un poëte chrétien que de faire sortir la ballade du cycle des légendes superstitieuses, pour la fixer dans le domaine de la vérité. La religion ne manque ni de merveilles ni de grâces, ni même d'épouvantes, pour inspirer les génies les plus aimables ou les plus sombres. L'éternité et sa terrible alternative, les saints et leurs combats, les chevaliers chrétiens et leurs prouesses, les âmes pures et leurs sacrifices, les mystères du désert, les soupirs du cloître, les aspirations au ciel, les dégoûts de la terre, les piéges du tentateur et le triomphe des bons anges, combien de sujets pour la ballade chrétienne !

Telles sont, n'en doutons pas, les tendances littéraires de notre époque : un besoin immense de vérités, de consolations et de croyances travaille le monde et se révèle dans la poésie, comme partout ailleurs le romantisme, sorti de l'école de Chateaubriand, tout monstrueux et tout absurde

qu'il ait été, était le cauchemar des consciences tourmentées par l'amour du bien. Son apparition n'a été qu'un phénomène passager, et il ressemblait à ces champignons vénéneux qui se hâtent de paraître à la surface d'une terre fécondée par des pluies d'orage.

La poésie vraiment chrétienne, la poésie irréprochablement catholique surtout, est encore assez rare dans les langues modernes pour que les âmes pieuses se détournent en général de toute espèce de poésie. On regrette de trouver encore un peu d'affectation dans les formes de ceux de nos jeunes poëtes qui ont donné à la religion le plus d'espérance : il est rare surtout de trouver des ballades qui ne soient pas entachées d'un peu de romantisme. Aussi est-ce avec bonheur que nous nous empressons d'en transcrire une ici, dont le charme nous paraît tenir autant à la sainteté du sujet qu'à la manière dont ce sujet est traité. Cette ballade est tirée d'un petit recueil qui a paru en 1825, sous le titre d'*Essais poétiques d'une jeune solitaire.*

Derniers adieux de sainte Scholastique à saint Benoît son frère.

L'orage, en s'éloignant, menace et gronde encore;
Le torrent débordé s'écoule avec fracas :
En vain tu veux partir, il arrête tes pas,
Mon frère. Ah! près de moi reste jusqu'à l'aurore!
Dans ces lieux désormais je ne reviendrai plus.
Une secrète voix tout bas dit à mon âme :
« Laisse enfin ta prison, ton époux te réclame,
Et pour toi va s'ouvrir le palais des élus. »
O régions si belles!
Séjour délicieux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux?

Dans l'ombre de la nuit la ville ensevelie
Offre l'aspect d'un lac surchargé de vapeurs;
L'œil ne peut distinguer les sites enchanteurs
Et les riches moissons de la belle Italie.
Mais le brillant Vesper illumine un ciel pur.
Eh! comment vers la terre abaisser sa pensée?
La mienne, d'ici-bas tout à coup élancée,
Parcourt avec transport cette plaine d'azur.
O régions si belles!
Séjour délicieux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux?

A la fleur de mes jours, j'ai méprisé la terre.
Richesse, honneurs, plaisirs, j'ai tout sacrifié,
Tout a fui de mon cœur, hors la tendre amitié
Qui dès mes jeunes ans m'unissait à mon frère.
Au moment de briser des liens si chéris,
La nature s'émeut, malgré moi je soupire;
Et pour me consoler j'ai besoin de me dire :
Il viendra me rejoindre aux célestes parvis.
O régions si belles!
Séjour délicieux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux?

Oui, surmontant bientôt un instant de faiblesse,
J'étouffe des sanglots échappés à demi :
Dans le sein de mon Dieu je verrai mon ami!
Mon frère, de ton cœur, ah! bannis la tristesse!
L'espérance et la foi doivent nous ranimer;
La mort dissout en vain une argile grossière;
Lorsque le corps glacé rentre dans la poussière,
L'esprit emporte au ciel le doux besoin d'aimer.
O régions si belles!
Séjour délicieux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux?

Mais l'horizon au loin faiblement se colore;
La cloche du vallon tinte pour les mourants;
C'est l'appel du Seigneur : à sa voix je me rends.
Toi seul en ces bas lieux me retenais encore,
Mon frère! Offre pour moi les mystères sacrés;
Et quand l'astre du jour, s'élançant à la nue,
Pour la troisième fois réjouira ta vue,
Elève tes regards vers les champs éthérés.
O régions si belles!
Séjour délicieux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux?

Deux soleils ont brillé : la diligente aurore
Eclaire de nouveau les sommets du Cassin.
Tout à coup un oiseau, des airs fendant le sein,
Apparaît couronné d'un ardent météore.
C'est elle!.. dit Benoît. C'est toi, c'est toi, ma sœur!
Telle on voit du ramier la fidèle compagne
D'un vol paisible et doux effleurer la montagne
Pour rejoindre le nid où l'attend le bonheur.
O régions si belles!
Séjour délicieux!
Ah! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux?

Nous citerions aussi volontiers, si nous ne craignions de trop multiplier nos citations, une charmante ballade de M. Boucher de Perthes, adressée à un jeune prince au berceau, avec le refrain : *O pauvre enfant, tu seras roi!*

Déjà je vois à la lumière,
Cher petit, tes yeux s'entr'ouvrir!
Referme un instant ta paupière,
Le jour est si long pour souffrir!
Tu naquis pour la paix du monde,
Et cette paix n'est plus pour toi;
Que de mes larmes je t'inonde;
O pauvre enfant, tu seras roi!

Ce couplet suffira pour donner une idée de la pièce entière.

Parmi nos anciens Noëls, il en est un grand nombre qui, par la naïveté de la forme, la bonhomie du refrain et le merveilleux du sujet, sont de véritables ballades.

Résumons en peu de mots ce que nous avons dit de ce genre de poésie. La ballade est une légende ou une scène empruntée à une légende, ou du moins une situation saisissante et dramatique mise en vers par couplets égaux avec refrain, et de manière à pouvoir être mis en musique et chantés. La ballade proprement dite est une ronde destinée à être chantée en dansant; mais on donne aussi le nom de ballades à tous les petits poëmes du genre de ceux dont nous avons donné des descriptions et des exemples.

BARLETTE ou BARLETTA (Gabriel), prédicateur célèbre du XVIe siècle, dont les sermons servent maintenant de type au ridicule et au mauvais goût. C'était, dit-on, un homme plein de zèle, qui crut devoir sacrifier au goût de son temps pour se faire écouter et obtenir quelques succès dans ce siècle dont les facéties de Rabelais et de Marot nous révèlent assez l'esprit et les modes littéraires.

Il semblait que le monde, las des choses sérieuses, se laissait aller de propos délibéré à une sorte d'ivresse, et au milieu des fureurs qu'enfantaient les guerres de religion, s'abandonnait à toute la licence du rire. C'était le carnaval de la raison, et les débauches de l'esprit ne respectaient même pas le sanctuaire. Les princes, qui se disaient alors les protecteurs de l'Eglise, scandalisaient souvent le monde lui-même par la licence de leurs cours; on sait quelles étaient les mœurs de la cour de François Ier : on sait que ce prince fit exécuter, pour une dame de ce temps-là, un livre d'heures dont toutes les pages étaient ornées de grotesques et de miniatures licencieuses; quelques prédicateurs du temps purent supposer qu'ils auraient peu d'auditeurs, à cette époque de folie, s'ils annonçaient la parole de Dieu de la manière digne et sévère qui lui convient : quelques-uns, et le P. Barlette paraît avoir été du nombre, pensèrent qu'on pouvait sacrifier la forme au fond, et pécher contre le goût pour mieux accomplir les devoirs du zèle. C'est ainsi que le P. Barlette a pu dire que le Saint-Esprit, venant après Notre-Seigneur, avait choisi la forme du vent et celle du feu, pour échapper ainsi à la méchanceté des hommes qui avaient crucifié le Fils de Dieu fait homme. Les traits de ce genre sont assez fréquents dans les sermons qui ont été publiés sous le nom de ce Père, Venise, 1571, 2 vol. in-8°. Léandre Alberti prétend que ces sermons sont apocryphes et ont été attribués à Barlette par un ignorant que lui-même a connu. Mais le P. Altamura, dans sa *Bibliothèque des Jacobins*, admet l'authenticité des sermons du P. Barlette, et en relève seulement quelques passages qui ont été signalés par Henri Estienne.

BARUCH. — La prophétie de Baruch semble être un écho sympathique et fraternel des lamentations de Jérémie. Elle se compose d'une admirable prière des Juifs dans leur captivité, et d'une belle et touchante prosopopée de Jérusalem elle-même, pleurant comme Rachel, et ne voulant pas être consolée parce que ses enfants ne sont plus; puis la parole de Dieu fait descendre l'espérance comme un baume sur tant de blessures; un avenir consolateur est promis à Jérusalem, une voix lui dit de se lever et de se dépouiller de ses habits de deuil, parce qu'elle est appelée à une nouvelle alliance avec son Dieu.

Le style de Baruch est plein de charmes; sa tristesse a de la grandeur, et le sentiment, dans les pensées qu'il exprime, l'emporte sur la douleur, en sorte qu'on se sent, en le lisant, plus attendri qu'affligé. Les sentiments de ferveur résignée qu'il prête aux captifs de Babylone peuvent servir de modèle, par la beauté de leur expression, aux plus ardentes prières de la pénitence chrétienne, et la prosopopée de Jérusalem est de la plus haute poésie. On raconte que Lafontaine, le fabuliste, dans cette première époque de sa vie où il se montrait assez négligent de ses devoirs de chrétien, entra un jour dans une église avec quelqu'un de ses amis, et qu'ayant ouvert une Bible qui lui fut présentée, il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch; il la lut d'abord avec distraction, puis la relut avec étonnement, et lut aussi tous les autres chapitres du même prophète. Au sortir de l'église, une seule idée le préoccupait : la beauté du génie de Baruch ; et il allait disant à tous ceux qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Baruch ? c'est un bien beau génie. »

On a ri de la distraction de Lafontaine et de sa singulière exclamation, parce qu'il attribuait au génie de Baruch cette élévation de pensée, cet infini dans les aspirations, et cette tendresse ineffable que l'amour de Dieu seul peut donner aux soupirs de l'homme. Sans doute qu'il faut rapporter au Saint-Esprit seul l'inspiration de ces pages inimitables, mais il nous est permis de penser cependant que Baruch était en effet un beau génie. Sa naissance distinguée et l'éducation qu'il avait sans doute reçue en faisaient un homme éminent parmi les Juifs; mais ce qui l'honore davantage, c'est qu'il s'attacha au prophète Jérémie en qualité de scribe ou de secrétaire, et partagea volontairement les persécutions et l'exil qui marquèrent toute la vie de ce grand serviteur de Dieu.

Après la mort de Jérémie, selon l'opinion de quelques commentateurs, Baruch alla rejoindre les captifs israélites à Babylone, et c'est là que fut composée cette prophétie. Baruch, comme il le raconte lui-même, en tête de son premier chapitre, lut ce livre à Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, en présence de tout le peuple qui s'était assemblé pour l'entendre, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, près des fleuves de Babylone. Et en l'écoutant ils priaient, jeûnaient et pleuraient en présence du Seigneur. Puis une collecte fut faite, et l'argent fut envoyé à Jérusalem, avec une copie du livre et quelques-uns des vases sacrés qui avaient été enlevés du temple par Nabuchodonosor. Il fut mandé aux prêtres qui étaient restés à Jérusalem qu'ils eussent à offrir un sacrifice pour leurs frères captifs. Le premier chapitre tout entier semble être la lettre d'envoi, dont la rédaction fut confiée à Baruch, et qui sert comme d'introduction ou de préface au reste de la prophétie.

La prière des Juifs remplit les deux chapitres suivants, et, s'il nous fallait en faire ressortir toutes les beautés, il nous suffirait pour cela de la copier toute entière; mais il ne nous serait pas permis d'en omettre un seul mot; il y règne partout cette mélancolie du fond de l'âme qui rend les exilés malades du souvenir de leur patrie; le retour vers Dieu, qu'on y trouve exprimé avec tant d'onction et de douceur, est plein de tendresse et de larmes : ce sont déjà les regrets de l'enfant prodigue songeant aux délices de la maison de son père; ce sont presque les saintes douleurs d'une âme chrétienne; le sentiment de l'immortalité de l'âme s'y trouve exprimé très-clairement, en dépit de ceux qui, de nos jours encore, prétendent que ce dogme universel fut inconnu des anciens

Hébreux, et qu'il ne s'en trouve aucune trace dans les livres de l'Ancien Testament.

Dieu d'Israël, s'écrie le prophète, au chapitre III, vers. 4, *entends la prière des morts d'Israël et de leurs fils qui ont péché devant toi!* Ainsi l'âme de ceux qui ont péri s'unit à la prière des vivants dans la pensée du prophète, et l'on pressent déjà ici cette admirable communion des vivants et des morts qui étend jusqu'au delà du monde visible les bornes de l'Eglise universelle.

La prosopopée de Jérusalem sous les traits d'une mère affligée qui repousse les consolations des enfants qui lui restent, parce qu'elle ne peut plus rien faire pour eux, ni les arracher de la main de l'étranger, ni les abriter dans son sein, cette figure, disons-nous, est tout à la fois grandiose et attendrissante. *Allez, mes fils, allez*, dit-elle, *éloignez-vous de moi; car je suis vouée à l'abandon et à la solitude.* Puis elle exhorte ses enfants à espérer dans le Seigneur; elle se résigne, et la consolation suprême ne tarde pas à arriver: *Jérusalem, dépouille-toi de ta robe de deuil et d'affliction; revêts-toi de beauté et d'honneur, car ton Dieu veut te parer d'une gloire éternelle: Dieu veut faire éclater en toi sa splendeur devant tout ce qui est sous le ciel.*

Le prophète console ainsi de la part de Dieu la cité sainte; il lui montre ses fils réunis de l'Orient et de l'Occident; ils sont partis à pied comme des esclaves, ils reviennent dans des chars, honorés comme des fils de rois.

C'est à ces promesses de la miséricorde de Dieu et de la gloire d'Israël que se termine la prophétie de Baruch, avec le chapitre V. Le chapitre suivant contient une lettre de Jérémie contre les idoles, où le saint prophète tâche de détourner ses concitoyens de l'adoration des simulacres matériels, et s'efforce de les préserver de la contagion des fêtes de Babylone. On pourrait s'étonner maintenant de la stupidité d'un peuple auquel il est nécessaire de tenir un pareil langage, si les hommes de nos jours n'adoraient encore l'or et l'argent sous d'autres formes, et si les piéges de Babylone ne se trouvaient encore dans nos grandes villes. On ne rencontre encore que trop d'hommes auxquels on peut dire de nos jours: *Vos dieux ne sauraient vous délivrer de la mort; ils ne délivrent pas le faible de la main du puissant. Ils ne rendront pas la vue à l'aveugle, ils ne sauveront personne de la misère. Ils n'ont pas pitié de la veuve, ils ne protégent pas l'orphelin. Ce sont des dieux semblables aux rochers de la montagne; ils sont de bois, de pierre, d'or et d'argent: ceux qui les adorent seront confondus. Comment donc pourriez-vous penser et dire que ce sont des dieux!*

Jérémie répète plusieurs fois la même pensée sous diverses formes, et avec les expressions les plus énergiques qu'il peut trouver, pour peindre l'impuissance des idoles, tant il sent que les hommes ont de penchant naturel pour la superstition et le culte de la matière.

Baruch était digne de servir d'interprète à Jérémie, et tous deux sont animés d'une inspiration vraiment fraternelle. Il serait difficile de décider, au point de vue seulement du mérite littéraire, lequel est le disciple; car les quelques pages de Baruch sont de main de maître, et révèlent même un grand maître. Peut-être la manière de Baruch est-elle plus oratoire. Jérémie est, pour les Lamentations, un poëte qu'on ne peut comparer qu'à Job.

BASILE (saint). — Le nom de saint Basile-le-Grand, évêque de Césarée, sous l'empereur Valens, est un des plus beaux noms que puissent invoquer la philosophie et la littérature chrétiennes.

Pendant que les successeurs de Constantin se disputaient un empire déjà menacé par les barbares, l'école d'Athènes, qui brillait alors de son dernier éclat, comptait parmi ses élèves deux jeunes hommes dont elle était fière. Le premier avait déjà toute la gravité des anciens, le second semblait devoir hériter de la lyre des poëtes antiques, et la différence même de leurs caractères était un lien de plus pour les unir. Jamais amitié plus étroite et plus belle n'avait rapproché l'une de l'autre la poésie et la sagesse. Ces deux jeunes gens se complétaient l'un par l'autre: Grégoire pensait comme Basile; Basile, de son côté, semblait avoir confié son cœur à celui de Grégoire. Toujours on les voyait ensemble, aux études comme à la prière. L'école les couronnait ensemble, et Dieu les bénissait toujours réunis; car ils ne savaient que deux chemins dans cette capitale encore brillante de la civilisation antique: celui de l'église et celui de l'école; pour les chemins qui conduisaient aux promenades, aux fêtes et aux spectacles, ils les ignoraient absolument. Ces deux âmes pures trouvaient dans leur intimité un principe toujours plus puissant d'émulation à la science et à la vertu. Les parents de Basile le destinaient au barreau; mais déjà l'âme du jeune philosophe s'était élevée au-dessus de cette atmosphère mondaine où brillent les feux follets de la gloire. Son cœur était devenu trop grand pour battre à l'aise dans la foule: il lui fallait Dieu et le désert. Toujours sérieux, et préoccupé de pensées profondes, on ne le désignait que sous le nom du jeune vieillard. Déjà tout ce que l'école d'Athènes pouvait lui fournir de science était dévoré; sa soif de belles choses avait épuisé les sources de l'antique éloquence et de la poésie des enfants d'Homère, et ces aliments vides de substance, qui ne nourrissent les âmes que comme dans un rêve, ne lui avaient donné qu'une plus grande soif et une faim plus insatiable de la vérité éternelle. Un instant il déplora ces études qui lui semblaient vaines: « Une seule chose est nécessaire, s'écriait-il, et je me suis laissé distraire du soin de mon salut par mille occupations profanes! » Plus tard, cependant, il reconnut l'utilité des bonnes études, lorsqu'on en consacre les fruits au service de Dieu, et conseilla à la jeunesse chrétienne l'étude des belles-lettres et un commerce

prudent et judicieux avec l'antiquité. Il est certain que sans littérature, saint Basile eût pu être un saint et un grand évêque, mais il n'eût pas donné à ses vertus cet éclat de science et ce poli d'urbanité qui les rendait vénérables même aux adversaires du christianisme. Nous voyons par la correspondance de saint Basile, que le sophiste Libanius, un des plus illustres défenseurs de l'idolâtrie à cette époque, entretenait avec les Pères de l'Eglise un commerce de lettres bienveillantes et d'affectueuse politesse. Ils s'envoyaient réciproquement leurs ouvrages, espérant peut-être naturellement se conquérir, et s'ils n'eurent ni l'un ni l'autre la satisfaction de se trouver réunis dans les mêmes pensées religieuses, ils ne cessèrent du moins jamais de se rencontrer dans la fraternité du bon goût et du talent.

L'éloge des vertus de saint Basile et la glorieuse histoire de son épiscopat n'appartiennent pas à notre sujet; mais il est une page de sa vie dont la littérature chrétienne s'ornera toujours; car les plus belles scènes de Corneille, dans sa tragédie de *Polyeucte*, n'égalent pas la simplicité et la grandeur de saint Basile dans son entretien avec le préfet que Valens avait envoyé pour l'intimider ou le séduire. C'est là un de ces dialogues héroïques dont les exemples n'ont été donnés à l'éloquence universelle que dans les actes des martyrs. Quelle philosophie, quelle poésie même ne doivent pas s'incliner devant une telle grandeur! Et l'on a osé dire que la religion rapetissait les âmes! Ecoutons comment parle un homme vraiment libre.

Le préfet Modeste, favori de Valens, a été envoyé exprès pour vaincre l'évêque de Césarée, et l'entraîner à des complaisances pour l'hérésie de l'empereur.

Basile est en présence du préfet. C'est un homme de grande taille, d'un visage calme, sévère avec bienveillance. Il est du reste exténué de jeûnes et amaigri par les veilles et les travaux de son ministère. Modeste est un de ces hommes qu'on appelle de nos jours des hommes positifs, ne se demandant jamais si la vie a un autre but que les tourments qu'ils se donnent pour fixer la fortune qui passe, et la faveur qui change toujours. Il suppose à tout le monde, comme c'est l'usage de pareils hommes, les passions dont il est animé lui-même, et cherche d'abord, pour s'en emparer, à découvrir un peu d'ambition et d'orgueil dans l'âme du saint évêque.

Quel dommage, lui dit-il, qu'un homme de votre science et de votre mérite soit confiné au fond de ce diocèse! L'empereur n'ignore pas ce que vous valez, et souvent il parle de vous avec estime et avec regret. Pourquoi faut-il que vous refusiez à ses volontés un peu de complaisance, quand cela vous serait si facile? Les plus honnêtes gens ont cédé, les évêques les plus recommandables se sont soumis; pourquoi seriez-vous seul à résister? — Parce qu'il faut, répond saint Basile, que j'obéisse d'abord à mon empereur qui est au ciel. — Que sommes-nous donc à vos yeux? reprend Modeste avec vivacité. — Rien, quand vous commandez l'injustice. — Comptez-vous également pour rien les dignités et les faveurs qui vous attendent? — Je songe à l'enfer qui m'attend si je trahis mon devoir pour complaire à votre empereur. Que parlez-vous de dignités? je n'en ai qu'une, elle m'accable, et je n'aspire qu'à m'en démettre. Que m'importe le nombre des prévaricateurs? Vous avez cru, parce que vous êtes le puissant ministre d'un souverain, que vous triompheriez facilement d'un homme qui ne peut vous opposer que son devoir; mais sachez que mon devoir est plus fort que vous. J'ai mon âme à sauver, et je suis évêque. Qu'ai-je à démêler avec votre politique? J'en ignore les détours et ne désire pas les connaître. Prêcher et pratiquer l'Evangile, voilà toute mon ambition. — L'empereur a trop de bonté pour vous, reprend Modeste avec hauteur: mais puisque vous la rendez inutile, cette bonté, craignez sa colère. — Et que puis-je craindre de sa colère? demanda Basile avec calme. — L'exil, la confiscation, la prison, la torture, la mort. — Cherchez autre chose, si vous voulez me faire peur. Le ciel est mon unique patrie, et pour moi l'exil est partout sur la terre; la confiscation ne saurait m'atteindre: je n'ai rien; la prison serait pour moi un asile glorieux, où je braverais la tyrannie et les flatteurs; la torture n'a pas prise sur moi: le premier coup me donnerait la mort, et la mort, ce serait la liberté et la victoire. — Je n'ai jamais rencontré personne qui m'ait parlé ainsi, dit Modeste. — Vous n'avez donc jamais rencontré d'évêque? reprend paisiblement Basile. Excusez-nous, ministre de l'empereur; en toutes choses vous trouverez en nous les plus humbles et les plus soumis des hommes, hormis en ce qui touche aux intérêts de Dieu et de la vérité; car en cela nous ne connaissons pour maître que Dieu seul. Le feu, les lions, les ongles de fer sont nos délices. Tourmentez tant que vous voudrez, je vous préviens d'avance que vous ne triompherez pas.

Modeste repartit consterné. et dit à Valens: Nous sommes vaincus par ce chétif évêque: ni les promesses ni les menaces ne peuvent l'ébranler. L'empereur, tout entêté qu'il était dans son arianisme, avait le sentiment des grandes choses, et il ne voulut pas qu'on persécutât saint Basile; il se rendit lui-même à Césarée et vint à l'église le jour de l'Epiphanie. Le saint évêque était à l'autel; les prêtres et les ministres l'entouraient dans un bel ordre; la majesté de Dieu même semblait remplir le sanctuaire. Un peuple immense était prosterné, et, lorsque l'empereur entra, personne ne fit attention à lui. Le César se sentit seul et sans puissance devant cette assemblée qui semblait appartenir déjà à une autre monde; la pensée de la mort et du juge suprême le saisit sans doute, car on le vit pâlir et frissonner; il fut obligé de s'appuyer au balustre du sanctuaire, puis de s'asseoir, tant il était subjugué par l'ascendant de la religion et de la vertu. Plus

tard son orgueil blessé se redressa, il voulut avoir du moins le triste courage de la persécution ; mais trois plumes se rompirent dans sa main lorqu'il allait signer contre saint Basile un arrêt d'exil, et il s'arrêta épouvanté.

Saint Basile est le premier qui ait soumis la vie monastique en Orient à des observances régulières. Entièrement détaché des biens du monde, plein de l'esprit des temps apostoliques, son idéal était la vie de communauté, et il savait la rendre si belle et si pure, qu'il en inspira l'amour à un grand nombre de disciples ; il se trouvait heureux surtout d'avoir près de lui saint Grégoire, l'ami de ses premières années et de toute sa vie. La correspondance de ces deux Pères est d'un grand charme, on y retrouve les deux brillants élèves de l'école d'Athènes, vieillissant dans la piété la plus ardente et simples toujours comme deux enfants. Basile fait à Grégoire la plus poétique description de sa solitude : ce sont les îles Fortunées, ce sont les Echinades ; et il prépare à son ami des banquets dignes d'Alcinoüs. Grégoire se laisse tenter non par les festins d'Alcinoüs, sur lesquels il sait un peu à quoi s'en tenir, et va passer quelque temps au désert ; puis, lorsqu'il est de nouveau éloigné de son ami, il lui rappelle avec gaieté les souvenirs de leur bonne chère. « Il m'en souviendra, de vos tristes légumes, et de ces pains si mal cuits et si durs que les dents, parvenues à y entrer par une lutte désespérée, avaient à recommencer les mêmes efforts pour en sortir ! Et ce chariot qu'à nos heures de récréation il nous fallait traîner ensemble, croyez-vous que je l'aie oublié ? Mes épaules et mes mains sont bien forcées de s'en souvenir ; elles en portent encore les tristes marques. Oui, je l'ai voituré par monts et par vaux, ce chariot d'heureuse mémoire ! Nous y étions attelés de compagnie, Basile et moi, mais d'une si ingénieuse manière que Basile était le rieur et moi le pauvre patient. O terre ! ô mers ! avais-je envie de m'écrier sur le ton de la tragédie antique. Il ne s'agissait point toutefois du remaniement de Calpée et d'Abyla ; tant de travaux si nobles avaient uniquement pour but de combler une fondrière. »

Mais Grégoire craint bientôt de fatiguer par ses innocentes plaisanteries la gravité de son ami ; il prend un ton plus sérieux et donne un libre cours à ses regrets. « O prières que nous adressions à Dieu ensemble ! ô pieuses veillées accompagnées du chant des psaumes ! ô vie des anges sur la terre, qu'êtes-vous devenues, maintenant que les deux amis sont séparés ? Bonheur d'une céleste union entre deux grandes âmes, qui peindra dignement tes délices ? » La lettre de saint Grégoire a commencé par un sourire, elle se termine par des larmes, mais les larmes du poëte de Nazianze ont encore quelque chose de la sérénité du sourire, et dans la tendresse si enfantine de son sourire, il semble qu'on devinait déjà des pleurs.

Les lettres de saint Basile sont plus constamment graves, mais non moins affectueuses que celles de son ami. Avant 1830, M. Génin, alors professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, publia une traduction de la correspondance de ces deux immortels amis, et en fit un petit recueil plein d'élégance, qu'il mettait avec raison entre les mains de ses élèves, comme un modèle d'atticisme chrétien et de piété aimable, s'exprimant suivant toutes les règles de la grammaire et du bon goût.

Les homélies du saint évêque de Césarée sont pleines de force et de raison. L'esprit évangélique s'y montre dans toute son énergie, et il n'y ménage pas plus l'égoïsme et la mollesse des riches de son temps, qu'il n'avait épargné la susceptibilité des complaisants de l'empereur. Comment osez-vous, leur dit-il, revêtir vos murailles de tapisseries spendides, tandis que les membres de Jésus-Christ sont nus ? Vous laissez les moissons se pourrir dans vos greniers, et les pauvres meurent de faim à votre porte. Vous dites que votre superflu est à vous, et vous ressemblez sur la terre à des gens qui seraient entrés les premiers au cirque, et qui s'emparant à eux seuls de toutes les places, voudraient empêcher les autres d'entrer.

Vers la fin de sa vie, le saint docteur écrivit son traité *sur l'instruction des jeunes gens*, et là il donne les règles les plus sages pour prévenir les dangers qui peuvent résulter de l'étude des auteurs profanes. Il en recommande toutefois la lecture, parce que les chefs-d'œuvre de l'esprit humain ouvrent l'intelligence de la jeunesse, la préparent à une étude plus sérieuse, en la prédisposant aux grandes pensées. « Arrêtez-vous, dit-il, à ce qui est bien, aux préceptes de saine morale, aux éloges de la vertu ; mais passez rapidement sur les fables, sur les passions des dieux et sur les faiblesses des héros ; craignez ces peintures licencieuses qui empoisonneraient vos âmes après avoir amolli vos cœurs ! » Au précepte il joint l'exemple, et offre lui-même à ses disciples un choix d'exemples et de préceptes qu'il extrait des anciens, et dont il enrichit les études chrétiennes, comme s'il sanctifiait, en épurant l'or et l'argent de leurs temples, la dépouille opime des faux dieux. L'autorité de saint Basile est grande dans l'Eglise, mais elle doit être souveraine dans la littérature chrétienne, dont il est aussi un des pères. On peut le regarder comme le patron des bonnes études, en même temps que le fondateur de la discipline qui a fait la gloire des communautés savantes. Par l'austérité de sa vie, par l'autorité de sa science, par la gravité de sa parole, saint Basile doit en imposer non-seulement aux dociles enfants de la foi, mais encore aux adeptes les plus dédaigneux de la philosophie humaine, et le dernier grand nom de l'école d'Athènes ne saurait être indifférent à ceux même qui ne partagent pas les convictions religieuses de l'évêque de Césarée.

BERNARD (saint). — Les ouvrages de saint Bernard appartiennent à l'ascétisme et à la controverse plutôt qu'à la littérature : nous ne saurions pourtant passer ici sous silence cet avant-dernier des Pères de l'Eglise, si l'on compte Bossuet pour le dernier. Dans un siècle où la littérature sérieuse disparaissait absorbée par la scolastique, le sévère abbé de Clairvaux sut conserver le style des anciens Pères, comme il avait fait revivre l'esprit des premiers anachorètes. Il fut un de ces hommes qui résument leur siècle et le dominent en le surpassant ; aussi son influence fut-elle immense dans l'Eglise, comme le prouve son histoire. Pour régner par la vertu sur un siècle grossier, mais croyant, il fallait une bien haute vertu et une foi bien souveraine ; or, telles furent surtout les qualités qui éclatèrent dans la vie et qui respirent encore dans les œuvres de saint Bernard. Fortement nourri des saintes Ecritures, il en a fait passer la substance dans celle même de ses écrits, et sait unir souvent la science de saint Augustin à l'onction et à l'autorité de saint Ambroise ; il sait échapper aux dangers du mauvais goût par une sobriété de formes et une rigueur de logique qui rejettent tous les ornements inutiles. Saint Bernard avait, pour ainsi dire, dépouillé toutes les faiblesses humaines, et semblait parler plutôt comme un esprit que comme un homme. On sait que, dans les premiers temps de sa retraite, il compatissait difficilement aux imperfections de ses frères : plus tard il devint assez grand pour mieux comprendre la miséricorde ; mais ce qui domine dans ses écrits, c'est toujours la sévérité, excepté pourtant lorsqu'il épanche son cœur devant Dieu : car alors l'austère anachorète se transfigure, et semble avoir pris les ailes et les inspirations enflammées d'un séraphin. On lui attribue assez généralement le *Memorare*, cette prière si pieuse adressée à la Mère de Dieu, et si célèbre dans toute l'Eglise par les miracles qu'elle opère pour la conversion des pécheurs ; un saint prêtre, qui portait aussi le nom de Bernard, avait, comme on sait, dans cette prière une confiance illimitée.

Les livres *de la Considération* adressés au pape Eugène sont d'une grande beauté. Ce sont des conseils où respire la sainte liberté des enfants de Dieu, il craint pour les chefs de l'Eglise cet affaiblissement de la foi qui suit les vertiges du pouvoir ; il ne ménage pas le peuple romain : Tout le monde, dit-il, connaît son insolence et son faste. C'est une nation accoutumée au tumulte, cruelle, intraitable, qui ne sait se soumettre que quand elle ne peut résister. Ils sont adroits à faire le mal et ne savent faire aucun bien. Ils sont odieux au ciel et à la terre, impies envers Dieu, séditieux entre eux, jaloux à l'égard de leurs voisins, cruels envers les étrangers ; ils n'aiment personne, et personne aussi ne les peut souffrir ; ils font de magnifiques promesses et n'en tiennent aucune ; ils sont flatteurs, traîtres, avares et dissimulés. Ce passage peut donner une idée du peu de ménagement dont saint Bernard était capable envers le vice. En effet, il avait assez de vertu pour oser tout dire et personne n'osait ouvertement s'en offenser.

Mais le ton du saint docteur est bien différent lorsqu'il parle de la charité et de ses délices. O homme ! s'écrie-t-il dans son explication du Cantique des cantiques, qu'as-tu jamais trouvé de ravissements dans les affections humaines qui égale ce que l'Ecriture te révèle de l'amour de ton Dieu ? car tu n'en peux douter, c'est l'esprit de ton Dieu qui parle et qui te découvre les mystères de son cœur : l'esprit de vérité, l'esprit de Dieu même qui ne peut ignorer ce qui est en Dieu ni annoncer autre chose que ce qu'il voit en lui. Je ne puis, mes frères, retenir mes transports, quand je vois la majesté souveraine s'abaisser jusqu'à notre faiblesse avec une familiarité si pleine de charmes, s'unir par des liens sacrés à une âme condamnée aux misères et à la tristesse de l'exil, et lui témoigner tout l'amour du plus tendre des époux. Quelles ne seront pas dans le ciel les délices de cette âme qui dans cette vie tellement comblée des faveurs de son Dieu, portée entre ses bras, cachée dans son sein, gardée avec une vigilance qui ne permet à personne d'interrompre un sommeil dont l'âme bien-aimée doit marquer la fin en se réveillant elle-même.

Ces sermons de saint Bernard sont pleins de ces ardentes aspirations et il console par sa tendre piété les âmes qu'il avait intimidées peut-être par l'austérité de sa morale : on peut le regarder comme un des Pères de la théologie mystique. Il excelle dans l'art de citer à propos et d'employer avec bonheur les passages de la sainte Écriture et des Pères ; il peut fournir aux prédicateurs de la sainte parole, des modèles d'un style énergique et châtié, et l'on ne peut que profiter dans l'étude des écrits de ce grand homme.

Quant à son caractère et à son influence sur son siècle, c'est un des plus beaux sujets d'études historiques que nous fournisse le moyen âge. Ses disputes contre Abailard, terminées par la condamnation de ce dernier, doivent faire époque dans la philosophie comme dans l'histoire. Saint Bernard, l'homme le plus libre de son siècle, puisqu'il osait tout dire aux papes mêmes et aux rois, y représente cette autorité raisonnable, comme parle saint Paul, qui doit toujours abattre les protestations individuelles ou collectives de la raison sans autorité, ou de l'autorité sans raison. Si on lui a reproché d'avoir été un peu acerbe dans la polémique, c'est qu'on n'a point songé au danger que faisait courir à la vraie foi, et par suite à la société tout entière, la popularité d'Abailard. Le combat de Jacob avec l'ange, la lutte de l'esprit humain contre l'esprit de Dieu, allait se renouveler dans le monde, et saint Bernard, par une sorte d'intuition prophétique, en pressentait toutes les étreintes ; déjà dans Abailard il avait deviné Luther.

Nous avons lu dans une vieille chronique cette légende singulière sur saint Bernard.

Un jour qu'il voyageait dans un chariot pour les intérêts de l'Église, le démon, voulant lui opposer du moins un obstacle matériel, se mit sur son passage, et brisa une des roues de sa voiture; mais le malin en fut pour sa peine et sa honte; car le saint abbé lui ordonna de se rouler lui-même autour de l'essieu, et de servir de roue à la place de celle qu'il avait brisée: allégorie ingénieuse pour exprimer avec quelle habileté l'abbé de Clairvaux faisait tourner au profit de la vérité et au triomphe de la bonne cause les obstacles mêmes que lui opposait la mauvaise volonté de ses ennemis.

BERRUYER. — Le P. Berruyer, disciple du fameux P. Hardouin, dont tout le monde connaît l'épitaphe :

Ci-gît le père Hardouin, d'heureuse mémoire,
En attendant le jugement;

Isaac-Joseph Berruyer, professeur de belles-lettres et jésuite, est devenu célèbre par la singularité de ses idées et de son style. Il a fait pour l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament ce qu'Alexandre Dumas fait de nos jours pour l'histoire de France : il l'a mise en roman, et l'a traitée en style galant, selon le goût des gens de cour de son époque, ce qui en fait un ouvrage non-seulement assez ridicule, mais encore pénible à lire pour les personnes pieuses et graves. Les patriarches s'y font mutuellement des politesses françaises ; Eliézer y aborde Rébecca avec des phrases galantes et des compliments tout à fait dignes d'un intendant de bonne maison ; madame Putiphar y soupire avec des airs précieux comme une petite-maîtresse ; les généraux de David ont l'air de porter perruque, et font antichambre de la meilleure grâce du monde; enfin c'est la Bible travestie dans la manière de la *Clélie* et du *Cyrus*. Le style du P. Berruyer est toutefois incomparablement plus élégant, plus coulant et meilleur que celui des la Calprenède et des Scudéry, surtout dans la première partie de son travail, qui comprend l'histoire de l'Ancien Testament.

Le P. Tournemine, jésuite, a fait une critique sévère, mais juste, de l'*Histoire du peuple de Dieu* par Berruyer. Il lui reproche une chronologie plus que hasardée, une manière cavalière et profane tout à fait inconvenante dans un pareil sujet et de la part d'un religieux. Il montre le danger de certaines peintures sur lesquelles le Père eût mieux fait de passer légèrement que de vouloir les retoucher et les enjoliver à sa manière ; puis un grand nombre d'expressions trop légères et mal sonnantes, comme, par exemple, celles-ci : *Après une éternité tout entière, Dieu créa le monde*, manière de parler inexacte et absurde, puisqu'*avant* et *après* ne sont pas des mots qui puissent s'accorder avec l'idée d'éternité ; puis encore : *A l'air aisé dont Dieu faisait des miracles, on voyait bien qu'ils coulaient de source :* phrase qui ressemble à une moquerie sacrilége. *Le mal allait toujours croissant, à la honte du Seigneur Dieu*, inconvenance de langage qu'il est difficile de qualifier.

Le P. Berruyer fut condamné d'abord par l'évêque de Montpellier, puis par le pape, et se soumit au jugement du saint-siége, comme il convenait à un jésuite et à un chrétien, et montra plus d'esprit en se rétractant qu'il n'en avait mis dans ses livres.

BEAU. — En littérature comme en toute chose, le beau est la forme du vrai. Le vrai, en toute chose, c'est l'ordre : le résultat de l'ordre, c'est l'harmonie ; l'harmonie, dans l'essence des êtres et dans leurs rapports métaphysiques, c'est la vérité ; l'harmonie dans leur forme et dans leur rapports physiques, c'est la beauté.

Cette définition n'est pas de nous ; nous la trouvons dans saint Ambroise, qui prouve, dans son livre *des Offices*, que le beau en morale n'est que la forme de l'honnête ; or qu'est-ce que l'honnête en morale, sinon le vrai ? Si l'honnête n'était pas le vrai en morale, l'honnêteté pourrait se confondre avec l'erreur ; en d'autres termes, ce serait se tromper que d'être honnête ; mais l'honnête est inséparable du vrai en morale, et la beauté en est la forme ou l'apparence réelle. En littérature, l'honnête c'est le convenable; c'est-à-dire ce qui est conforme aux lois de la nature modifiées par l'éducation et nous comprenons dans l'éducation toute l'instruction religieuse. Ce qui est donc en littérature l'expression de la nature telle que Dieu la veut, c'est-à-dire de la nature innocente ou régénérée, de la nature *en harmonie* avec son Créateur, tout cela, disons-nous, est le vrai et le résultat de cette harmonie; la forme de cette vérité, c'est ce qu'on appelle le beau.

Il existe, du P. André, jésuite, un *Traité sur le beau* assez estimé. C'est un ouvrage d'analyse fort remarquable en effet, mais qui manque de synthèse. L'auteur a distribué son travail en quatre chapitres : dans le premier il traite du beau visible ; dans le second, du beau dans les mœurs ; dans le troisième, du beau dans les ouvrages d'esprit, et dans le quatrième du beau musical.

Nous n'avons pas à analyser ici ce qu'il dit des formes visibles de la morale et de la musique ; il divise le beau littéraire en trois espèces, qu'il appelle le beau essentiel, le beau naturel et le beau conventionnel.

Le beau essentiel consiste, selon lui, dans l'ordre, dans la proportion et dans la symétrie. C'est le résultat de l'exactitude dans les mathématiques de la pensée formulant leurs opérations par l'algèbre de la parole ; le beau naturel résulte des proportions de la symétrie et des relations exactes entre la nature et l'imitation de la nature qui constitue l'art. Enfin, le beau artificiel, imaginaire ou conventionnel, consisterait dans l'ordre, la symétrie et les proportions observés dans les choses accessoires à la vie de l'homme, et qui procèdent de la civilisation, comme les édifices, les jardins, les parures et les ornements de tous genres.

Il divise le beau artificiel en beau arbitraire et beau absolu ; l'absolu dans l'artificiel est l'imitation exacte de la nature, et se rapporte, par conséquent, au beau naturel;

l'arbitraire se subdivise, toujours suivant le même auteur, en beau de génie, beau de goût et beau de pur caprice; le beau de génie se rapproche du beau essentiel; le beau de goût n'est autre chose que le beau naturel, et le beau de caprice étant purement imaginaire, n'existe que dans l'opinion et doit être variable comme elle.

Le P. André applique ensuite ces règles aux ouvrages d'esprit, et y distingue le beau essentiel, qui constitue un bon ouvrage; le beau naturel, qui s'applique à un ouvrage bien fait selon les lois de la nature, et le beau artificiel, qui caractérise un ouvrage bien écrit selon les lois de la grammaire et les règles de la bonne littérature.

Il nous semble que le P. André eût pu simplifier son ouvrage en rattachant ses divisions à une définition générale. Ainsi, en reconnaissant dans tous les êtres une vérité de nature conforme à l'idée du Créateur, à sa parole créatrice, à son *Verbe*, et une vérité de relations conforme aux lois établies par sa providence, qui est une création permanente et une manifestation continuelle de ce même Verbe divin, il eût trouvé que le beau, en métaphysique, n'est que le sentiment de l'harmonie du vrai; en morale, l'expression extérieure de l'honnête, et il eût défini le beau métaphysique, la forme du vrai dans les idées et dans leur juste application; puis, comprenant que les formes extérieures sont aussi le résultat d'une idée d'ordre et d'harmonie qui est l'affirmation du Verbe créateur, il eût trouvé la beauté physique dans l'harmonie de la forme, et y eût vu comme un premier reflet de la beauté métaphysique; puis enfin, considérant que l'art n'est qu'une imitation de l'œuvre du Créateur, il eût trouvé que le beau artificiel était la forme du vrai dans l'imitation, et les autres divisions rentrant naturellement dans celles-là, lui eussent semblé inutiles.

Dire que le beau dans l'art n'est que la forme du vrai ou de l'exactitude dans l'imitation de la nature, c'est supposer le beau dans la nature elle-même; et, en effet, ce que la philosophie purement humaine pourrait contester, la religion ne nous laisse aucun lieu d'en douter, et nous affirme que le mal dans la nature, et par conséquent la laideur, sont le résultat d'un désordre introduit par le péché. Ce sont donc des négations de la nature elle-même, qui est une affirmation du Verbe. La laideur n'est dans la nature que comme un commencement de destruction. Tout ce que Dieu a fait au commencement était extrêmement bon, dit la Genèse : *Vidit Dominus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* Or, dans les langues anciennes, on sait que *bon* est le synonyme de *beau*, et cette particularité grammaticale confirme notre définition du beau, ou plutôt celle de saint Ambroise : « Le beau, c'est la forme du vrai. »

Boileau a presque formulé cette définition lorsqu'il a dit :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;

et l'on pourrait retourner la proposition en affirmant qu'en littérature rien n'est vrai que le beau : car le beau en littérature peut résulter de l'imitation même des laideurs naturelles.

Il n'est point de serpent ou de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux,

a dit le même Despréaux, qui a peut-être mis là *les yeux* au figuré, et a voulu parler des yeux de l'esprit, puisqu'il est question d'art poétique. Boileau n'a donc pas proscrit de la poésie les imitations de la laideur, et a voulu seulement que l'art, dans l'imitation, suppléât aux défauts de la nature. Ce qu'il dit de la poésie peut s'appliquer également à la peinture : or, examinons ce qui, dans la peinture, peut faire une beauté des imitations de la laideur.

Ce sont premièrement les contrastes. Nous voyons avec plaisir saint Michel terrassant le diable, ou sainte Marguerite foulant aux pieds le hideux dragon; mais un tableau qui ne représenterait que des difformités et des objets d'horreur ne serait pas un tableau agréable, et ne plairait ni à l'imagination, ni aux yeux. Ce tableau, toutefois, pourrait encore être beau, non pour le fond, mais pour les accessoires. Ainsi, par exemple, il pourrait être d'une belle couleur; le modèle et la perspective pourraient en être excellents, les lumières pourraient y être ménagées avec beaucoup d'art; mais ces beautés en elles-mêmes n'auraient rien qui se rattachât directement à la laideur du sujet, et seraient toujours le résultat d'une vérité d'ordre et d'harmonie dans les procédés d'imitation; puis la lumière elle-même et ses dégradations harmonieuses sont des beautés qui contrastent avec la laideur des objets sur lesquels elle passe ou se reflète. Un tableau où rien de beau, mais absolument rien ne serait habilement imité pour contraster avec les laideurs de l'ensemble, ne saurait être un beau tableau.

En second lieu, les laideurs d'un tableau peuvent être compensées par la beauté de la composition. Une pensée de génie peut s'exprimer sous la forme même des Furies qui tourmentent Oreste. Exprimer l'horreur du vice par l'effroi de la laideur, c'est faire de la laideur même l'instrument d'une belle pensée. Or cette pensée est belle parce qu'elle est vraie. Éloigner du vice et du mensonge, c'est rendre hommage à la vérité et à la vertu. Les figures du tableau sont laides, mais la pensée du peintre est belle : il tire la lumière des ténèbres; il fait de l'ordre avec le désordre; ce qui est beau dans son tableau, ce n'est pas le désordre qu'il représente, c'est la pensée d'ordre qui y préside.

Il en est absolument de même en littérature : les laideurs morales qui sont le résultat des mensonges métaphysiques, et les laideurs physiques qui résultent des laideurs morales, peuvent y être dépeintes et représentées comme la conséquence du désordre,

afin d'exciter par l'éloignement qu'elles inspirent l'amour de l'ordre et de la vérité.

Ainsi la peinture du péché et de ses turpitudes peut être une puissante exhortation à la vertu; mais alors le vice sera peint avec des couleurs vertueuses, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire, avec les vraies couleurs qui lui conviennent. On ne lui prêtera pas un jour qui puisse le rendre ou aimable ou même excusable : car alors la littérature se salirait d'un double mensonge, et serait doublement mauvaise.

Cependant, pourra-t-on nous dire ici, ne trouve-t-on pas dans les auteurs anciens, et même dans les modernes, de véritables beautés littéraires prodiguées en faveur du vice? Les chants passionnés d'Anacréon ou de Sapho, les odes licencieuses ou du moins épicuriennes d'Horace, n'ont-elles rien de beau au seul point de vue littéraire? On peut répondre que, dans les anciens comme dans les modernes, les peintures du vice, lorsqu'elles sont faites avec vérité, ne sauraient jamais être belles. Pour que le vice plaise, il faut le parer des attraits de la vertu, ou lui prêter du moins la candeur de l'innocence : alors l'objet qu'on déguise peut plaire non pour lui-même, mais pour le vêtement brillant qu'on lui prête; un beau masque n'en est pas moins beau pour couvrir un visage difforme. Lorsque le vice parle un langage délicat et poli, il se dissimule lui-même, et les succès qu'il peut obtenir sont un hommage rendu à l'honnêteté dont il prend les apparences; s'il se montrait sous ses formes révoltantes, et s'il parlait son langage grossier, il ferait horreur même à ceux qui lui font la cour.

On nous demandera peut-être si la forme du vrai est toujours la beauté, et si, par exemple, le résultat d'une équation algébrique, la solution d'un problème, une démonstration géométrique, une simple proposition mathématique dans le genre de celle-ci: Deux fois deux font quatre, sont quelque chose de beau par cela même qu'ils expriment quelque chose de vrai. Et si l'on trouvait le beau dans de pareilles expressions du vrai, il s'ensuivrait aussi que dans les choses plus vulgaires, dans cette proposition, par exemple: Il pleut ou il fait beau temps, on trouverait des expressions du vrai, et par conséquent des beautés.

Ces objections ne sont pas sérieuses. L'expression banale d'une vérité relative est, si je puis m'exprimer ainsi, une parcelle du vrai, et peut contenir par là même une parcelle de beauté; et s'il faut prendre un exemple dans la beauté matérielle, tout le monde conviendra qu'une belle chevelure est une beauté; mais un seul cheveu peut-il être beau? Et non pas même un cheveu, mais un segment de cheveux? Ici la beauté échappe par la ténuité de l'objet, et toutefois un naturaliste armé d'un microscope pourra trouver encore de l'harmonie, et par conséquent de la beauté dans la contexture de l'objet offert. On voit que la vérité, pour nous sembler belle, doit être d'un ordre assez élevé pour frapper notre esprit ou intéresser notre cœur; or ce qui nous frappe et nous intéresse ordinairement, ce sont les beautés d'ensemble; ce qui ravit notre intelligence et attire notre cœur ce sont les harmonies de la grâce et de la nature; il faudrait donc peut-être, pour préciser davantage notre définition du beau, y ajouter quelque chose et dire : Le beau, c'est la forme du vrai dans l'harmonie des êtres. Cette définition exprimera le beau réel ou divin; quant au beau artificiel et humain, nous dirons que c'est la forme du vrai dans l'imitation de la nature, et nous croirons avoir prévenu toutes les objections.

La définition du beau est plus importante qu'on ne saurait dire; car cette définition sert de règle à ce qu'on appelle l'idéal dans les arts. Exclure l'harmonie de l'idéal, c'est faire l'apothéose de la laideur, c'est déifier le mensonge, c'est adorer le démon; or, telle était l'accusation excessivement grave qu'on a portée contre les chefs de l'école moderne, improprement appelée romantique; on leur reprochait de chercher l'absolu dans le désordre, en se créant un idéal de laideur. Si ce reproche était vrai, des auteurs ainsi dévoyés ne pouvaient faire que de la littérature négative, et leurs disciples pouvaient admirer non pas les beautés, mais les laideurs de leurs ouvrages. Il existe un cercle de vérités et de beautés vulgaires d'où sortent difficilement les hommes, en dehors de ce cercle; mais plus haut on trouve le sublime, en dehors aussi de ce cercle; mais plus bas on tombe dans l'absurde. Que des hommes, désespérant d'atteindre au sublime, se soient réfugiés dans l'absurde plutôt que de rester dans le cercle vulgaire, cela n'a rien qui doive étonner. L'homme est tourmenté dans sa misère intellectuelle, et ne saurait rester dans le crépuscule de ce monde; il lui faut le jour ou la nuit; sa nature est de chercher le ciel, mais s'il pervertit la nature, son essor se retourne, et il est attiré vers l'enfer. Lorsque l'échelle de Jacob s'est retirée pour lui, lorsqu'il n'a plus d'ailes pour monter, il creuse pour descendre.

Le beau artificiel en général, et le beau littéraire en particulier, consistent non-seulement dans les harmonies du sujet, mais aussi dans celles de la forme. La forme harmonieuse est la forme vraie de l'idée vraie; et sa vérité consiste en deux choses, l'exactitude et la correction, qui sont les deux vérités du langage. L'exactitude est le vrai logique, la correction est le vrai grammatical, et toutes les vérités se tiennent et dépendent les unes des autres. La logique est l'expression des harmonies de la pensée dans le mécanisme de leurs mouvements; la grammaire est la logique de la parole extérieure. Ces trois choses sont donc inséparables, et pour qu'il existe une beauté littéraire, il faut réunir d'abord une pensée d'harmonie, une forme logique et une expression correcte.

Quand nous disons une pensée d'harmonie, nous ne prétendons pas restreindre la beauté littéraire aux peintures de la vertu et

du bonheur. Les ombres sont nécessaires à l'écrivain comme au peintre, pour donner du relief à ses tableaux; mais dans les tableaux comme dans les ouvrages d'esprit les ombres sont rendues harmonieuses par la lumière; la laideur rend hommage à la beauté; les misères humaines proclament la grandeur de Dieu seul, et c'est ainsi que Bossuet s'est élevé souvent jusqu'à des beautés qu'on pourrait appeler surhumaines, dans ses appréciations du néant de la vie et dans ses peintures de la faiblesse et des misères de l'humanité. (*Voy.* BOSSUET.)

La source première de toute beauté c'est Dieu. Il n'y a que Dieu qui soit absolument beau, parce que lui seul est absolument bon et absolument vrai. C'est en lui que toutes les harmonies ont leur raison d'être, il est la cause unique de l'ordre dans les esprits et dans la nature. L'expression première et souveraine de cet ordre, c'est le Verbe divin, parole éternelle de lumière et de beauté. C'est donc en lui qu'il faut chercher le vrai pour trouver le beau, et comme le Verbe de Dieu se communique de deux manières, par la parole extérieure tracée dans l'Ecriture sainte, et par la parole intérieure communiquée aux âmes recueillies et dociles, il s'ensuit que pour trouver les vraies inspirations et les beautés durables de la littérature religieuse, il y a surtout deux moyens à prendre : l'étude de la sainte Ecriture et cette prière de recueillement qu'on appelle l'oraison.

Saint Thomas d'Aquin disait qu'il avait plus appris au pied de son crucifix que dans tous les livres, et ce n'était pas principalement de théologie mystique, mais de vérités logiques et de beautés scientifiques que s'occupait le pieux docteur. Sa *Somme* est un véritable univers de doctrine où, dans un ordre harmonieux, toutes les connaissances humaines, comme des astres, gravitent autour du Verbe divin qui est leur soleil. C'est dans la méditation des œuvres de Dieu que le Docteur Angélique trouva cette simplicité de plan avec cette disposition immense et magnifique. Aussi en lisant la *Somme* de saint Thomas, ne peut-on s'empêcher de s'écrier : C'est beau parce que c'est vrai ! et l'on pourrait également dire : C'est vrai parce que c'est beau !

Il y a des beautés d'ensemble et des beautés de détails. Tel ouvrage manque de plan et se compose de pages bien écrites; on pourrait dire d'un tel livre que c'est une liasse de feuilles détachées. Tel autre est sagement tracé et avorte dans l'exécution; c'est un livre justement pensé, et qui reste à écrire. On peut trouver un beau passage dans un livre mal écrit, comme un échantillon de fini dans une ébauche; mais pour qu'un ouvrage d'esprit soit vraiment beau, il faut qu'il ne pèche ni par l'ensemble, ni par les détails; qu'il soit harmonieux dans son tout et dans ses parties; qu'il ne fatigue pas l'attention par la sécheresse de sa métaphysique, ni l'imagination par l'éclat indiscret de ses images; mais que tout y soit mis à sa place et dans son jour, nuancé convenablement et habilement disposé. (*Voy.* COMPOSITION.)

BIBLE. — Considérée seulement comme un monument littéraire, la Bible est encore le livre par excellence. Ce n'est pas seulement une œuvre littéraire, c'est une littérature complète; ce n'est pas un livre, c'est une bibliothèque. Résumé de la sagesse du vieux monde pour l'enseignement du monde nouveau, ce recueil colossal renferme les archives de l'humanité tout entière. C'est la grande épopée du Verbe rendu accessible aux hommes; c'est la parole écrite annonçant la parole incarnée; c'est la poésie du passé et la prophétie de l'avenir. On peut appliquer au gigantesque génie de ce monument sacré ce qu'Orphée disait de Dieu dans un de ses hymnes :

La mer est à ses pieds, il s'assied sur les nues;
Ses mains touchent du ciel les bornes inconnues.
L'une est à l'orient et l'autre à l'occident,
Et ses regards sont clairs comme un soleil ardent.

Le génie de la Bible, si l'on peut le personnifier ainsi, touche de ses deux mains étendues les deux extrémités du temps et s'appuie d'un côté et de l'autre sur l'éternité; sous ses pieds mugit l'océan des âges; il a pour trône les nuées du Sina, d'où partent les éclairs et les tonnerres de la prophétie, et ses yeux qui contemplent et éclairent le monde entier, sont fixes et resplendissants comme le soleil.

Les livres dont se compose la Bible sont ou historiques ou dogmatiques, et légaux ou philosophiques, et moraux ou poétiques et prophétiques. Les cinq livres de Moïse, connus sous le nom de Pentateuque, et regardés spécialement par les juifs comme le livre de la loi, sont à la fois historiques, dogmatiques, légaux et prophétiques. La Genèse, qui est le premier de tous, commence par une imposante et magnifique cosmogonie. La terre est informe et vide, et l'esprit de Dieu plane sur les eaux. Dieu dit une parole, et la lumière se fait; pendant six jours la parole divine travaille le chaos et en tire toutes les merveilles de la création : *Faisons l'homme*, dit enfin le Créateur, comme s'il recueillait pour ce dernier ouvrage sa pensée et son amour. L'homme est formé du limon de la terre; Dieu lui souffle la vie et en fait le ministre de son Verbe, en lui confiant le soin de donner *un nom* à tous les êtres vivants; puis, comme pour l'associer en quelque sorte à sa dernière création, il tire de la substance même de l'homme l'être qu'il veut lui donner pour compagne, et veut que la femme soit enfantée du côté de l'homme, afin qu'elle ne s'enorgueillisse pas trop de ses prérogatives de mère, quand l'homme à son tour sortira de ses flancs; car la femme, plus faible et plus ardente que l'homme, n'est que trop portée à la présomption et à l'orgueil. Elle le prouve en écoutant les promesses du serpent, et se laisse entraîner à goûter, contre la défense de Dieu, le fruit de la science

du bien et du mal. Elle tombe ainsi dans l'ignorance et dans la mort en faisant tomber son époux avec elle. Dieu les chasse du paradis de délices où s'étaient écoulés les premiers instants de leur vie et de leur innocence. Ils sont condamnés à travailler pour vivre, et à vivre pour souffrir. La douleur se révèle à l'homme, comme son unique destinée sur la terre. Mais par cette douleur, que doivent sanctifier les souffrances et l'amour d'un Dieu, il trouvera le commencement d'une félicité éternelle.

L'Exode contient les magnifiques tableaux de la délivrance du peuple de Dieu sauvé par Moïse de la servitude d'Egypte ; les scènes terribles et merveilleuses du désert; la loi donnée sur le Sinaï au mileu des trompettes et du tonnerre. Le Lévitique est le livre du culte; les Nombres et le Deutéronome, les livres de l'organisation sociale des Juifs; les Juges contiennent l'histoire du gouvernement des prophètes, successeurs de Moïse : ce sont les annales de la république théocratique des Hébreux, tour à tour esclaves des rois étrangers et délivrés par les élus que Dieu suscite : Samgar, Aod, Gédéon, Débora, Jephté, Samuel, noms glorieux et pleins d'épouvante. Samgar le laboureur, qui tue les ennemis de son peuple avec un coutre de charrue ; Aod combattant des deux mains après avoir abattu le roi de Moab ; Gédéon, avec sa poignée de braves, éclairant tout à coup l'épouvante des Madianites, sonnant leur défaite sans les combattre, et entrechoquant des vases de terre au milieu desquels se broie et disparaît une formidable armée; Débora victorieuse chantant la gloire de Jahel, qui vient de clouer contre terre la tête affreuse de Sisara ; Jephté avec son vœu resté pour l'histoire un effrayant mystère; et le merveilleux Samson, que nous allions passer sous silence, ce vainqueur des lions vaincu si souvent par les femmes étrangères ; cet arracheur des portes de Gaza pris aux piéges de la volupté, puis ensevelissant le souvenir de sa honte dans le triomphe de son désespoir ; puis enfin Samuel, le malheureux père, forcé de donner un roi à ce peuple qu'ont fatigué les exactions de ses enfants ; la royauté, fille du sacerdoce, luttant bientôt contre son père ; Saül usurpant les fonctions pontificales, et livré par Samuel à l'anathème, tels sont les tableaux que nous présente dès son début l'histoire contenue dans les quatre livres des Rois. La réprobation de Saül, qui s'obstine à régner malgré la volonté du ciel, semble préluder à ces excommunications du moyen âge et à ces guerres gigantesques entre l'empire et la papauté, dont la Réforme et la révolte de tant de peuples contre l'Eglise n'ont pas encore signalé la fin ni prononcé le dernier mot. Pendant que Saül vieillit sur un trône qui ne lui appartient plus, David grandit en silence, et n'apparaît tout à coup dans le monde qu'avec le double éclat d'une prouesse et d'un miracle. Le jeune vainqueur de Goliath n'est qu'un berger plein de beauté et de douceur. Les dons de la poésie et de la musique préludent en lui à la plus haute inspiration des prophètes ; il a conquis son peuple par sa beauté et par sa gloire ; il enchaîne par ses chants et par les accords de sa harpe le mauvais génie de son rival qui se croit encore son roi. Saül veut se venger et achève de se perdre en persécutant la vertu et la gloire ; repoussé par le sanctuaire, il le souille du sang de ses prêtres. David, forcé de vivre au désert avec une troupe de fugitifs comme un rebelle, se montre vraiment roi en faisant grâce à son persécuteur, et se rend digne de la couronne en épargnant deux fois la tête couronnée de Saül. Enfin Saül, condamné même par l'enfer, sort furieux de la vie et laisse son diadème à David.

Le règne de David est une époque de gloire pour Israël, et l'esprit de Dieu dont ce prince est rempli fait de ses chants prophétiques une sorte de révélation nouvelle. David chante le rédempteur qui doit naître de sa race, et semble pressentir toutes les merveilles de sa charité et toutes les grâces de sa loi d'amour ; l'âme humaine soupire pour Dieu dans les psaumes, et Dieu semble prêt à descendre du ciel pour partager les douleurs de sa créature exilée. De nouveaux horizons se découvrent, l'avenir rayonne, et déjà, dans les profondeurs du ciel, à l'orient, on voit poindre une nouvelle étoile.

Mais pour que tant de grandeurs n'égarent pas l'orgueil de David, Dieu le laisse un instant à ses propres faiblesses, et le voilà qui tombe dans le meurtre et dans l'adultère. Ses chants de joie et de triomphes n'étaient que pour l'avenir, et l'interprète de l'âme humaine avait à traduire, en attendant, bien des sanglots et des douleurs. La pénitence fait de lui le prophète des larmes. Job n'avait pas pleuré avec tant d'éloquence, et Jérémie plus tard ne devait pas se lamenter avec une plus sublime tristesse. Salomon et son règne sont le fruit de tant de larmes : Dieu mesure ses bénédictions dans la mesure même de ses vengeances, et le roi le plus sage, le plus magnifique et le plus puissant qui ait jamais paru sur la terre porte à son apogée la grandeur du royaume d'Israël.

Plus l'homme s'élève, plus il s'expose à tomber. Salomon allait se croire plus qu'un homme, lorsqu'il tomba dans la servitude des femmes, qui courbèrent la majesté de ce grand roi devant les autels des idoles; son empire se brisa avec sa gloire, et les morceaux de son royaume se séparèrent entre les mains inexpérimentées de Roboam. Arrivent le schisme des dix tribus et les temps de la décadence. On élève autel contre autel, les prophètes se cachent au désert, les règnes sanglants se précipitent et se dévorent les uns les autres. A peine la piété de Josias, de Josaphat et d'Ézéchias nous laisse respirer un instant au milieu de tant de crimes. Les prophètes fatiguent le peuple et le roi de leurs clameurs : Dieu détourne enfin la tête, et siffle, dit le prophète, pour appeler les Assyriens des extrémités de la terre. Déjà Nahum entend le frémisse-

ment des multitudes armées, le piétinement des chevaux qui hennissent, et le tonnerre roulant de la roue des chars; mais les rois s'endurcissent, et le peuple est corrompu; ils croient qu'ils anéantiront les menaces du ciel en tuant les prophètes. Enfin l'orage prédit éclate, un souffle de colère a passé sur Jérusalem, et Jérusalem n'est plus qu'un amas de pierres encore fumantes, sur lesquelles est assis Jérémie qui pleure, image de l'éternité qui viendra un jour s'asseoir immobile sur les débris des mondes.

Voici la captivité et l'histoire de Daniel. Les soixante-dix semaines commencent; Dieu humilie dans Nabuchodonosor l'orgueil des fastueux empires d'Orient, et brise contre terre la tête d'or du colosse aux pieds d'argile. Daniel voit sortir d'une mer agitée les fantômes monstrueux de tous les pouvoirs qui doivent successivement envahir la terre; aucun d'eux n'a la figure humaine, et Daniel, qui sait comment l'ange du Seigneur ferme la gueule des lions, ne craint point que toutes ces bêtes furieuses dévorent l'espérance des élus. Il a vu l'homme vêtu de blanc qui se tient debout sur les eaux, et il attend celui dont le royaume doit être éternel.

Les temps s'accomplissent : « Cyrus appelé par son nom dans une célèbre prophétie, obéit à Dieu et vient régner pour relever Jérusalem. Le sacerdoce reprend un instant son empire avec Zorobabel et Esdras, et Israël se croit revenu aux beaux jours de sa république. Mais un homme s'élève dans le monde qui le remplit tout entier du bruit de ses armes et s'y trouve trop à l'étroit. Les régions les plus éloignées et les plus barbares apprennent le nom d'Alexandre, et la terre se tait devant lui; puis il tombe sur un lit et se sent mourir. Nous commençons le livre des Machabées. Les successeurs d'Alexandre se partagent le monde, et la Judée tombe dans la part d'Antiochus Epiphanes, qui ouvre l'ère des martyrs, et donne lieu aux grandes batailles des Machabées. Judas, Simon, Eléazar, accomplissent les plus grands prodiges de la vaillance soutenue par la foi, et donnent à leur épée autant de gloire que David et Salomon en avaient acquis à leur sceptre. Un autre Eléazar, un vieillard de plus de cent ans, meurt sous les coups en refusant de violer la loi de ses pères; Razias se déchire les entrailles pour ne pas tomber entre les mains des ennemis de son Dieu : tant de résistance irrite enfin le superbe Antiochus; il part pour détruire Jérusalem, tombe en chemin et meurt rongé de vers.

L'empire des successeurs d'Alexandre avait démembré le monde; Rome vient en réunir les débris, et recompose enfin le grand empire qui devait être conquis par l'Evangile. Après bien des luttes et des déchirements, la paix universelle se fait sous le règne de César Auguste, et le Fils de Dieu vient au monde.

Ici la Bible se ferme et l'Evangile s'ouvre; mais l'Evangile, c'est encore la Bible réalisée dans ses promesses et accomplie dans ses figures. Les quarante-cinq livres de l'Ancien Testament et les vingt-sept livres du Nouveau se servent mutuellement de commentaire, tant il y a d'unité dans l'esprit de tous ces ouvrages écrits à des époques si différentes et par des auteurs si divers!

Nous avons dit que la Bible est une immense épopée dont Dieu même est le poëte et le héros; l'humanité y joue d'abord le rôle secondaire; puis s'allie étroitement avec la Divinité dans l'incarnation de l'Homme-Dieu. Or ce triomphe de la charité divine dans l'assomption de la faiblesse humaine est le dénouement de l'action du poëme; poëme véritablement typique, dont toutes les créations sont vraies par la volonté toute-puissante de celui qui seul peut créer; poëme encyclopédique, espèce d'arche littéraire où sont renfermés, pour nager sur tous les déluges, les principes de toutes les connaissances humaines, les éléments de toutes sciences, les types de tous les chefs-d'œuvre littéraires. Telle est la Bible dans son ensemble. Nous en avons rapidement analysé l'idée générale en nous tenant uniquement au point de vue littéraire, dont nous ne devons pas nous écarter. Entrons maintenant dans quelques détails.

La littérature de la Bible se compose, comme nous l'avons dit, de modèles en prose et en vers : les livres en prose sont ou des lois ou des histoires; les livres en vers sont des poëmes, ou des cantiques, ou des prophéties. Les styles varient avec les sujets ; celui de la Genèse est simple et grandiose à la fois, comme doivent l'être les récits de l'enfance du monde; la cosmogonie y est tracée à grands traits : c'est un dessin pur et sévère, esquissé par un grand maître. Longin, qui était païen, y a, le premier que nous sachions, remarqué des formes qu'il ne craint pas de proposer aux amis de la belle littérature comme des modèles du genre sublime : *Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.* Jamais les dieux de l'antiquité, jamais le Jupiter d'Homère, de Cléanthe, ou même d'Orphée, n'avait été peint en deux mots si majestueux dans leur concision, si beaux dans la simplicité de leur force. Les tableaux du paradis terrestre sont des sujets d'idylles enchanteurs. Le drame de la chute de l'homme joint le gracieux au terrible avec des proportions si saisissantes, que le sublime poëme de Milton ne doit être regardé que comme un commentaire fidèle, mais insuffisant quelquefois, d'un chapitre de la Genèse. La division qui se manifeste entre les enfants d'Adam, types de deux races ennemies parmi les hommes, est une révélation profonde des destinées humaines, et doit porter la lumière sur des questions physiologiques dont la solution est encore de nos jours le tourment des penseurs.

La guerre n'est pas finie entre les enfants d'Abel et ceux de Caïn, et telle sera la destinée immuable de ces deux races, que les enfants de Caïn seront toujours bourreaux et vaincus, les enfants d'Abel toujours vic-

times et vainqueurs. L'expiation sur la terre se fait par le sang; mais le sang du juste a seul une vertu expiatoire, et c'est pourquoi la vertu toujours immolée rachètera toujours le monde, parce qu'ainsi l'a voulu la sagesse du Verbe, qui a sanctifié par le sien le sang de toutes les victimes, et a voulu perpétuer dans un sacrifice nouveau la mort volontaire par laquelle il nourrit le monde de sa propre vie.

L'histoire d'Abraham et des patriarches est de l'intérêt le plus saisissant et de la plus naïve poésie. On y trouve au plus haut degré ce qu'on appelle de nos jours la couleur locale. C'est bien l'Orient primitif avec ses chefs de tribus nomades et ses rois pasteurs. On trouve dans les mœurs des patriarches je ne sais quoi de primitif et de sauvage qui étonne notre imagination, mais qui lui plaît. Dieu d'ailleurs semble marcher dans le désert avec ces familles errantes, roi suprême de ces maîtres subalternes, pasteur de ce troupeau de bergers qu'il conduit la houlette haute, toujours prêt à châtier les écarts de ces natures impétueuses et bouillantes encore de la première séve de la vie humaine.

L'Exode est grand comme le génie de Moïse; l'histoire des dix fléaux et celle du passage de la mer Rouge, les révoltes et les châtiments du désert, tout cela est empreint d'un merveilleux divin qui ne s'efface jamais de la mémoire. Il fallait de pareilles impressions à l'enfance d'un grand peuple, et de pareils souvenirs à toute sa vie morale et politique, pour en faire cette race à part toujours en lutte avec toutes les nations, et toujours vivace même après ses défaites; car les principes de la religion de Moïse étaient ceux qui devaient survivre à toutes les révolutions religieuses des siècles suivants, et Moïse ne les avait pas, sans une grande intuition prophétique, incarnés en quelque sorte dans un peuple qui devait être si souvent dispersé, si difficilement abattu, tant de fois vaincu, mais jamais changé; souvent proscrit, toujours errant, jamais détruit.

Les livres poétiques de la Bible sont : un poëme dramatique; celui de Job, un épithalame mystique, le Cantique des cantiques de Salomon; plusieurs fragments des livres sapientiaux, les Psaumes de David et les livres des prophètes.

Les savants hébraïsants ne sont pas encore parfaitement d'accord sur le rhythme particulier de la poésie hébraïque. L'opinion du savant M. Garnier, supérieur général de la société des prêtres de Saint-Sulpice, était que le parallélisme seul y tenait lieu de mesure et de rime; la phrase poétique se composant ainsi de deux hémistiches qui riment par l'idée, si je puis m'exprimer ainsi, et dont les mots s'accentuaient sans doute dans le rhythme musical avec un certain parallélisme de mesure qui ajoutait une harmonie nouvelle au parallélisme de la pensée.

Le parallélisme de la poésie hébraïque consiste en une répétition de la même idée en termes différents et sous un autre point de vue. Ainsi prenons pour exemple le psaume qui se chante tous les dimanches à vêpres : *In exitu Israel de Ægypto.*

— Lorsqu'Israël sortit d'Egypte,
— Quand la maison de Jacob se délivra d'un peuple barbare,
— La Judée fut faite la sanctification du Seigneur;
— Israël devint sa puissance;
— La mer le vit et s'enfuit;
— Le Jourdain retourna en arrière.

On voit par cet exemple que dans le parallélisme le second hémistiche de phrase ajoute toujours au sens du premier, s'il répète exactement la même idée, ou produit les plus grands effets par le rapprochement de deux beautés ou de deux pensées analogues, bien que distinctes.

La poésie orientale en général se distingue d'ailleurs par un luxe de comparaisons et une richesse d'expressions qui lui sont propres. La vivacité des sentiments y multiplie volontiers l'hyperbole, et les comparaisons y ont plutôt une grande vérité de sentiment qu'une parfaite exactitude de raison. Ainsi, quand Salomon dit à l'épouse du Cantique : *Votre nez ressemble à la tour du Liban qui regarde vers Damas*, il n'a certainement pas songé à établir entre les deux choses comparées une parfaite similitude : il veut seulement peindre une grande rectitude de lignes, et il compare à un chef-d'œuvre d'architecture noble et hardie un des traits les plus caractéristiques du visage de sa royale fiancée.

Voltaire, qu'il ne faudrait jamais nommer lorsqu'il s'agit des beautés de la Bible, Voltaire, qui n'était pas capable de les comprendre ni de les sentir, a fait preuve de la plus complète ignorance du génie des langues orientales, ou de la plus insigne mauvaise foi, lorsqu'il s'est moqué si peu judicieusement de certaines comparaisons des livres poétiques des Hébreux; mais un aveu de ce triste philosophe peut nous donner la mesure de sa conscience comme critique. « David, dit-il quelque part, lui plairait assez, s'il ne vantait un peu trop sa triste cité sainte. » Ce n'est certainement pas au patriotisme du roi d'Israël que le reproche peut s'adresser, c'est aux aspirations célestes du prophète, et le sectaire de Ferney, atteint d'un mal jusqu'alors inconnu dans l'humanité, et qu'on pourrait nommer *théophobie*, si toutefois une pareille manie peut avoir un nom, calomniait le prophète de la cité sainte en haine du ciel, et tous les prophètes sans doute en haine de l'esprit qui les inspire, parce que c'est l'esprit du Père et du Fils qui sont au ciel!

(*Voy.*, à leurs titres particuliers, tous les livres de la Bible.)

BIBLIOTHÈQUE, — collection de livres. L'art de composer ou de ranger une bibliothèque n'est pas aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer. Un amas confus de livres n'est pas une bibliothèque : pour faire un choix parmi tant de matériaux (car la quantité de

livres qui existe est innombrable), pour les classer dans un ordre vraiment logique, il faut nécessairement adopter un système bibliographique, c'est-à-dire un plan de divisions et de subdivisions qui puisse diriger les recherches dans ce labyrinthe d'ouvrages. Un bon plan de bibliothèque serait le plan d'une encyclopédie, et pourrait servir non-seulement à classer convenablement des volumes dans leurs casiers, mais encore toutes les connaissances acquises dans l'esprit et dans la mémoire. Le plan d'une bibliothèque complète, avec ses subdivisions, ses divisions et son unité, ne serait rien moins que l'esquisse d'une synthèse universelle ou d'une somme de toutes les connaissances humaines.

Rapporter tout ce qu'on a écrit et tout ce qu'on peut écrire à des divisions générales rattachées ensemble par une idée mère, c'est préparer les voies pour l'organisation d'une science universelle qui, au point de vue catholique, ne saurait être qu'une théologie transcendante, puisque toutes les connaissances humaines et l'usage qu'on en peut faire ont leur raison d'être et leur règle dans la connaissance de Dieu. Cette théologie universelle pourrait, comme la notion même de Dieu, se diviser en trois branches principales, conformément à l'idée des trois personnes divines. Dieu manifeste en effet ses trois personnes par une triple opération : Père, il est créateur; Fils, il est rédempteur; et Saint-Esprit, il est sanctificateur.

A Dieu considéré comme créateur, c'est-à-dire à Dieu le Père, on pourrait rapporter la philosophie, sorte de théologie naturelle qui procède du connu à l'inconnu, et passe du sensible à l'intelligible par voie de déduction et de raisonnement. — A Dieu considéré comme rédempteur se rapporte tout ce qui tient à la science du salut et toutes les parties dont se compose la théologie soit dogmatique, soit morale; et enfin à Dieu sanctificateur se rapporte tout ce qui tient à la théologie mystique, en classant tous les hagiographes selon les degrés de la vie spirituelle, dont sainte Thérèse et plusieurs autres nous ont indiqué la synthèse dans les traités complets qu'ils en ont donnés.

Bien entendu que la Bible avec tous ses commentaires doit tenir la première place dans une bibliothèque ainsi conçue; puis on disposera trois grands compartiments distincts consacrés aux trois notions distinctes des personnalités divines. Sous l'invocation du Père on classera tous les livres de sciences philosophiques et naturelles; la démonologie, ou la science poétique des mythes et des fables de l'antiquité; la physiologie, à laquelle on rapportera tout ce qui tient à la science sociale et à la politique des associations humaines divisées en royaumes, en républiques et en empires; puis toute la partie de l'histoire qui se rapporte à l'Ancien Testament et au règne du Père, et comme compléments et monuments de cette histoire, tous les monuments littéraires des anciens peuples classés par ordre de date et divisés en séries correspondantes aux périodes historiques qu'elles représentent : tout cela sera rangé dans le domaine de la philosophie soit spéculative, soit pratique, comme documents authentiques à l'appui des théories et pièces justificatives pour ou contre la philosophie purement humaine.

Les sciences naturelles viendraient ensuite, comme complément de la philosophie, si l'on veut faire sa classification selon l'ordre de dignité, et ranger la science des esprits avant celle des corps; si au contraire on voulait suivre dans la classification des livres un ordre plus conforme à la marche et aux progrès de l'esprit humain, on commencerait par la physique, dont toutes les sciences naturelles sont les dépendances et les parties. La chimie viendrait à son rang, puis l'anatomie comparée, la zoologie, la médecine, et tout le dédale enfin de ces sciences positives dont les mathématiques nous font coordonner entre eux tous les détours, à l'aide de leur fil conducteur.

En les rapportant à l'idée de Dieu rédempteur, on disposera par rang d'autorité tous les *lieux* théologiques. Le Nouveau Testament, les écrits des Pères et des docteurs, les livres des théologiens présidés par la *Somme* de saint Thomas, les conciles et leurs actes, les livres de droit canon et de liturgie, les apologistes, les sermonnaires, les historiens de l'Eglise et les littérateurs chrétiens.

Enfin, dans la série placée sous l'invocation du Saint-Esprit, pourront se trouver les ouvrages de piété de tous les siècles, les légendes des saints, les traités de théologie mystique, les livres de pieux désirs ou de prières, les poésies qui traitent du divin amour, les traités allégoriques, les livres de pieuses images et d'ingénieux emblèmes, enfin tout ce qui tient à la direction que la religion doit donner aux facultés aimantes de notre cœur et aux puissances créatrices de notre esprit dirigé par la charité. La symbolique chrétienne, la poésie religieuse, les commentaires laissés par les plus grands hommes et les plus saints personnages de l'Eglise sur les livres qui restent encore prophétiques pour nous, après l'avénement du Sauveur, tels que l'Apocalypse et le Cantique des cantiques, les méditations sur les psaumes, les œuvres de saint François de Sales, que nous prenons ici pour type des écrivains inspirés par le véritable amour de Dieu et de leur prochain, qui savent répandre dans leurs écrits toutes les suavités de la charité divine; enfin tout ce qui peut consoler, avertir, relever, fortifier l'âme, l'initier aux entretiens avec Dieu et à cette vie intérieure qui est le royaume de Dieu sur la terre, tout ce qui peut porter à aimer Dieu, à l'exalter, à le bénir, à le faire aimer des autres, tout ce qu'il y a dans la religion de beau, de gracieux, d'aimable, tout ce qui peut adoucir les mœurs, nous rendre plus heureux en nous rendant d'abord meilleurs,

tout ce qui peut contribuer à la concorde entre les frères, au pardon des injures, à la consolation des affligés, à la récréation des malades, à l'édification des justes et à la conversion des pécheurs, trouverait naturellement sa place dans la partie de notre bibliothèque mise sous l'invocation du Saint-Esprit.

Il nous semble qu'une bibliothèque ainsi disposée aurait quelque chose d'abord de pieusement monumental, et serait comme une espèce de temple consacré à l'étude, mais que, dans cette classification toute simple, on trouverait un grand avantage soit pour ranger et retrouver au besoin tous les livres qu'on pourrait avoir, soit pour classer et coordonner dans son esprit toutes les connaissances déjà acquises, ou qui nous restent encore à acquérir.

On pourrait distinguer les classes générales par des signes particuliers, les subdivisions par des couleurs, et n'employer l'ordre alphabétique que pour les livres des mêmes séries qui n'auraient pas un arrangement plus logique et moins arbitraire, indiqué par les degrés hiérarchiques de la science et de l'autorité.

Nous ne donnons d'ailleurs cette idée de classification que comme un exemple et comme un essai, et nous ne prétendons en aucune manière avoir résolu la grande question non-seulement de la bibliographie, mais de la science encyclopédique et de l'enseignement universel.

BIBLIQUE (Style). — On appelle ordinairement style biblique non pas le style même de la Bible, mais une imitation, ou, comme on dit en peinture, *un pastiche* du style de la Bible. Cette imitation a presque toujours quelque chose de prétentieux et d'affecté. Ce n'est qu'en citant les paroles mêmes de la Bible que les anciens Pères en ont imité le style, et quant aux auteurs des temps apostoliques, ils ont une manière de s'exprimer et de couper leurs phrases qui ressemble à celle de l'Evangile, mais naturellement, et parce que étant pleins du même esprit que les apôtres, ils devaient s'exprimer de la même sorte. Les hérésiarques de tous les temps et les enthousiastes de toutes les sectes ont affecté au contraire de se servir du langage figuré des prophètes, et de parler la langue des écrivains inspirés pour cacher les mystères souvent honteux de leurs dogmes, et se donner de l'autorité en étonnant l'imagination du vulgaire. Les anabaptistes de Munster, les puritains d'Ecosse et d'Angleterre ne parlaient pas un autre langage, et Cromwell lui-même tombait en extase et prophétisait à sa manière, lorsqu'il fallait tromper les soldats ou le peuple, afin d'en obtenir quelque chose. On n'entendait jurer ces têtes rondes que par Gog et Magog, Béhémoth et Léviathan. Leurs ennemis étaient des Goliath, des Sennachérib, des Téglat-Phalasar. C'était les versets de leur Bible à la bouche qu'ils égorgeaient les catholiques, et le régicide fut accompli en Angleterre avec les circonstances aggravantes de l'hypocrisie et du sacrilége, Dieu voulant faire voir au monde que la foi pervertie et séparée du principe d'autorité aboutit aux mêmes résultats que l'incrédulité et l'athéisme : la révolte et le parricide national, qui s'en prend aux rois pour se venger de ne pouvoir atteindre à Dieu.

Un grand génie déchu a renouvelé de nos jours, dans un livre que Rome a condamné, les plus enthousiastes prédications de l'anabaptisme allemand et du radicalisme anglais. Le style biblique devint à la mode, et la librairie fut inondée d'élucubrations par versets, affectant une manière plus ou moins orientale, et affichant la prétention de réfuter les *Paroles d'un Croyant.* Cette manie donna naissance à un flux de mauvaises paroles, qui restèrent heureusement sans réponse et sans échos.

Nous avons dit en commençant que le style biblique est un pastiche ; or, jamais le pastiche ne constitue un genre qui puisse être avoué par le bon goût et avoir un succès durable. Il faut laisser aux puritains de théâtre et aux illuminés de la rue Croix-des-Petits-Champs l'abus qu'ils font des alinéa commençant par la conjonction *et*, les phrases obscures qu'ils surchargent de mots hébreux et leur lyrisme épileptique. Cette littérature est plutôt du ressort de la médecine que de la faculté des bonnes études, et demande une guérison mieux qu'elle ne provoque la critique.

BLOSIUS (Ludovicus). — Louis de Blois, auteur d'une *Théologie mystique* et de plusieurs ouvrages de piété, remplis de grâce et d'onction, est un de ces auteurs qu'il faut étudier et méditer pour s'initier aux mystérieuses beautés que répand sur le style des écrivains catholiques adonnés à l'oraison la tendresse du divin amour. C'est toute une poésie intérieure et surnaturelle qui ne s'analyse pas, et qu'il faut sentir pour la comprendre. M. de Lamennais, que sa chute n'empêche pas d'être un des premiers écrivains de notre siècle, n'a pas dédaigné de prêter son beau style aux inspirations du pieux Louis de Blois, et a traduit un de ses opuscules. Il en est un plus gracieux encore dont nous ne connaissons pas de traduction française, et qui est intitulé : Le Bouquet des douces prières : *Fasciculus mellifluarum precum.* Nous y renvoyons nos lecteurs.

BOECE, — une des plus grandes âmes dont s'honore la littérature chrétienne, fut un de ces vrais philosophes qui savent résister aux rigueurs comme aux faveurs de la fortune. Modeste dans la prospérité, il ne fut pas abattu par le malheur, et composa, au fond de la prison où l'avait jeté la calomnie, un livre de consolation, qu'il dédie aux grands malheurs et aux grands courages. Le livre de Boëce, intitulé : *Des Consolations de la philosophie*, prouve dans son auteur un caractère élevé, une force morale vraiment virile et une grande foi en la Providence. On est fâché d'y trouver quelquefois des formes un peu trop classiques dans le sens des écu-

les philosophiques de l'antiquité, et une personnification de la Sagesse qui ressemble trop à la Minerve du paganisme. Nous aimerions mieux voir apparaître, dans le cachot de Boëce, le Sauveur couronné d'épines, ou la douce et compatissante Mère de Dieu, qui essuie si divinement les larmes de tous les affligés, et qui peut rendre bien facilement les oracles de la Sagesse éternelle, dont elle a toujours été le temple.

A part ce reproche, qui ne s'adresse qu'à la forme de l'ouvrage, le livre de Boëce est digne d'un philosophe chrétien. Son langage est celui d'une raison éclairée par la foi et élevée au-dessus de toutes les vicissitudes humaines. Son style est élégant pour son époque; mais il fait un usage fréquent de termes scolastiques, et se perd quelquefois dans des distinctions plus spécieuses que réelles, ce qui rend la lecture de ses ouvrages un peu fatigante. Son livre *Des consolations* est mêlé de vers et de prose; et l'abbé Régnier-Desmarais en a donné une traduction française, également en prose et en vers. Les vers n'ont rien de remarquable ni dans la traduction, ni dans l'original.

BONAVENTURE (saint). — *O buona ventura!* s'était écrié saint François d'Assise, en recevant dans ses bras un enfant de quatre ans qui venait d'être guéri, par ses prières, d'une dangereuse maladie. Le patriarche des disciples de la pauvreté ne s'était pas trompé: la vie de cet enfant fut précieuse pour l'Eglise, et, en mémoire de sa miraculeuse guérison, on le nomma *Bonaventure*.

On sait qu'il entra dans l'ordre des Frères Mineurs, où, s'étant rendu illustre par son éloquence et par ses vertus, il fut promu au cardinalat. On sait aussi que les envoyés du saint-siége, qui lui apportaient la pourpre romaine, le trouvèrent lavant la vaisselle, et durent attendre qu'il eût fini, circonstance vraiment romaine dans le sens antique.

Saint Bonaventure est un des écrivains ascétiques les plus remarquables par la fécondité de l'imagination et par cette richesse de sentiments et d'images qui procède du cœur. Plein de l'esprit de cette humble famille vouée à la folie de la croix, il fut toujours franciscain et fidèle jusqu'à la mort à sa chaste et sévère amie, *la bonne vertu de pauvreté*.

On a de lui une *Apologie des pauvres*, où il rappelle ses frères à cette perfection si peu estimée des hommes, du détachement entier de toutes les choses de la terre; l'apparence même de la propriété était un crime chez un enfant de Saint-François, non que ces saints religieux en contestassent le droit aux autres, puisqu'il est écrit : *Tu ne convoiteras point ce qui appartient à ton frère;* mais ils comprenaient que la perfection chrétienne consiste à y renoncer volontairement, et à faire ainsi à Dieu le sacrifice de ce qui nous touche de plus près et de ce que nous avons de plus cher. Il n'y avait pas trente ans que saint François était mort, et déjà son ordre, attaqué de toutes parts, n'avait que trop donné prise aux attaques. Saint Bonaventure, comme un général intrépide, leur adresse, tout en combattant pour eux, des exhortations et des reproches. Il ne veut pas que le sel du monde s'affadisse, et il exhorte ces laborieux mendiants à ne pas se départir de cette humilité, qui devait être pour l'orgueil du monde une pierre d'achoppement et un scandale, mais en même temps un salutaire remède. Quoi de plus touchant, en effet, que de voir des ouvriers évangéliques, se dévouant tout entiers aux travaux les plus pénibles du ministère, tendre la main comme des serviteurs inutiles, et solliciter comme une grâce ce qu'ils pourraient si bien réclamer comme un droit. Car l'apôtre saint Paul n'a-t-il pas dit que *tout travailleur doit vivre de son travail*, et que *l'autel doit pourvoir à la subsistance du ministre de l'autel?*

Saint Bonaventure, à l'exemple de son maître, saint François, mettait au service de la piété toutes les facultés qui produisent la poésie. Il donne à la science du salut ces formes vives qui la font entrer dans l'esprit des ignorants par l'imagination et par le cœur; il emploie souvent les paraboles et les légendes. L'Ecriture sainte, qu'il applique d'une manière souvent inattendue, semble produire pour lui seul de nouvelles et intarissables richesses; ses livres sont de ferventes oraisons écrites au courant de la plume et au souffle du Saint-Esprit. Il n'est guère question pour lui du goût des anciens, ni des règles de Cicéron ou d'Horace : qu'en aurait-il affaire? Un homme simple lui disait un jour : Vous êtes bienheureux, vous autres savants, vous pouvez louer Dieu, vous pouvez le faire louer par les autres; vous étudiez la profondeur de ses mystères; vous pouvez comprendre tous les livres qui parlent de lui; et nous, que pouvons-nous faire, pauvres ignorants que nous sommes? — Vous pouvez faire plus que tout cela, lui répond saint Bonaventure. — Et comment? — Vous pouvez l'aimer. Dans cette parole le génie du saint docteur éclate tout entier.

Il composa, pour l'édification des filles de Sainte-Claire, une légende de la vie de Notre-Seigneur, qui est une sorte d'amplification du récit des quatre évangélistes, complété par les traditions des anciens légendaires, et coloré de tout ce qu'une pieuse imagination a pu suggérer à son auteur. « Car, dit-il, ne croyez pas que nous puissions méditer tout ce qu'il a fait ou dit, ni que tout soit écrit; mais afin que ses actions fassent plus d'impression sur vous, je les raconterai comme si elles s'étaient passées de la manière qu'on peut se le figurer par l'imagination; car nous pouvons ainsi méditer l'Ecriture même, pourvu que nous n'y ajoutions rien de contraire à la vérité, à la foi et aux bonnes mœurs. »

Ces paroles et cet exemple de saint Bonaventure sont d'une grande importance pour la littérature chrétienne, et donnent la mesure de l'usage qu'on peut faire en poésie des aimables récits de l'Evangile et des ta-

bleaux de la sainte Ecriture. Elles répondent en même temps à cette critique chagrine et inintelligente par laquelle les prétendus réformés ont voulu proscrire les merveilles plus ou moins authentiques, mais toujours édifiantes, de nos légendes, comme ils ont banni de leurs temples les ornements et les images, afin d'avoir un culte triste, sombre et froid comme leur pauvre raison sans amour.

Saint Bonaventure est aussi un des auteurs qui ont poussé le plus loin le culte si consolant et si doux de la sainte Mère de Dieu. Il ne lui mesure pas ses éloges avec une inquiétude avare, et ne craint jamais de déplaire au Fils en témoignant trop de confiance et d'affection à la Mère.

On attribue à saint Bonaventure un psautier de la sainte Vierge, où les psaumes de David sont appliqués dans un sens accommodatice (*sensus accommodatitius*) à la louange de Marie.

Ses sermons sont remplis des plus merveilleux éloges et des élans d'amour les plus tendres en l'honneur de cette divine Mère. Saint Bonaventure, comme tous les vrais catholiques de ces derniers temps, sentait que, pour sauver le monde dans ses derniers dangers et le consoler dans ses angoisses suprêmes, le cœur d'une mère devait avoir reçu plein pouvoir, et que les pécheurs n'avaient plus d'espérance qu'en celle en qui l'on espère encore lorsqu'il n'y a plus à espérer.

Saint Thomas d'Aquin, contemporain de saint Bonaventure, lui témoignait la plus haute estime. Un jour qu'il l'était venu voir, il le trouva occupé à écrire la Vie de saint François; et se retira doucement sans lui parler, dans la crainte de l'interrompre. « Laissons les saints louer les saints, » dit-il; comme s'il faisait l'antithèse de cette parole de Notre-Seigneur dans l'Evangile : *Laissez les morts ensevelir les morts.*

Un autre jour le Docteur Angélique, demandant avec une grande modestie à saint Bonaventure où il prenait toute cette onction, toute cette puissance de ferveur qui fait le caractère de ses écrits, saint Bonaventure lui montra son crucifix, et les deux saints se comprirent si bien, que saint Thomas répéta depuis lui-même à ceux qui l'interrogeaient sur la source de son grand savoir, le secret de saint Bonaventure.

BOSSUET. — Lorsque le monde moral est menacé de quelque déluge, Dieu suscite toujours un homme à qui sera confié le soin de bâtir une arche où il renfermera tous les principes d'ordre, de vérité et de grandeur. Quand l'arche est faite, le cataclysme peut venir; plus le flot monte, plus elle s'élève, et quelque courroucées que puissent être les vagues, elles mugissent toujours à ses pieds. Quand des signes observés à l'horizon annoncent qu'il va bientôt passer un de ces siècles ravageurs qui ne laissent après eux que des ruines, la Providence fait surgir quelque gigantesque renommée au front de granit, pour briser la trombe qui passe et rester debout après la tempête. Ces faiseurs d'arches, ces constructeurs de pyramides, ces hommes que l'ancienne mythologie représentait sous la figure d'Atlas, n'abandonnent jamais à la mort que le vêtement usé de leur grande âme; ils restent tout entiers sur la terre, qu'ils dominent de leur génie, qu'ils illuminent de leur gloire. A toutes ses époques de grands périls et de douloureuses épreuves, l'Eglise a été visitée par ces consolateurs envoyés du ciel comme *des anges puissants et forts qui tiennent dans leur main le petit livre doux aux lèvres et amer aux entrailles;* mais quand s'est élevée la dernière et la plus terrible tempête; quand l'orgueil humain, prêt à se dresser de toute sa hauteur, espérait se mesurer bientôt avec Dieu même; quand l'impiété croyait tout ébranler et tout détruire, Dieu a dit à un homme, réservé pour cette dernière heure, de se lever et d'étendre la main sur la mer pour en dominer et en rabaisser les vagues. Cet homme a enraciné ses pieds dans la pierre vive des croyances éternelles, et il s'est dressé comme un chêne; puis il a laissé passer, en les brisant toujours, les flots de l'orgueil et l'écume de ses blasphèmes; son front est resté audessus des nuages, et ses pieds n'ont pas été ébranlés; cet homme, nous ne craignons pas de faire trop attendre son nom à nos lecteurs, puisqu'en tête de cet article nous avons inscrit celui de BOSSUET.

Nous ne craignons pas d'être accusé d'enthousiasme en reconnaissant Bossuet pour le grand maître et la plus imposante autorité de la littérature chrétienne. Quelles pensées, en effet, ont jamais été plus hautes que les siennes, et quel style, mieux que le sien, s'est jamais élevé au niveau de toutes les grandeurs? Bossuet théologien, c'est la lumière descendant avec facilité jusqu'au fond des questions les plus obscures; Bossuet controversiste, c'est la force assez sûre d'elle-même pour vaincre avec élégance et triompher avec douceur; hagiographe, il semble s'élever jusqu'au trône de Dieu avec les six ailes des mystérieux chérubins; historien, il plane comme un aigle sur les nations et sur les âges, en poussant un cri de victoire au nom du Dieu crucifié; orateur, c'est le Jérémie des majestés éteintes, et sa parole, dans la grandeur de sa tristesse, fait pressentir le silence éternel qui vient s'asseoir sur la tombe des rois et des siècles ensevelis.

Le *Discours sur l'histoire universelle* est, après la Bible, ce que nous connaissons de plus grand dans la littérature. Jamais le génie humain ne s'était élevé si haut. Assis à la source des âges au pied du trône de l'Eternel, l'orateur les voit bouillonner au-dessous de lui, et, l'œil fixé sur leur cours, il semble en diriger la marche et en mesurer l'étendue. Avec une puissance dont le Créateur lui-même semble l'investir, il partage en trois fleuves le torrent des événements et des siècles; ici, les époques se suivent et s'enchaînent; là, les empires se renversent

et se succèdent; et, au milieu de tout, la religion poursuit paisiblement ses conquêtes et accomplit ses destinées.

Ainsi l'on voit d'un côté l'humanité qui grandit et se prépare à l'alliance de son Dieu, en s'instruisant à l'école du malheur des rois et de la décadence des peuples; les grandes nations s'élèvent et disparaissent, les colosses de l'Assyrie s'engloutissent dans le sable du désert avec les derniers débris de Babylone et de Ninive; les Pharaons usent leur puissance et leur orgueil à bâtir ces pyramides qui sont des tombeaux, et disparaissent dans l'ombre de la mort, sans jouir même de leurs sépulcres. La Grèce passe à son tour comme une fête profane, et laisse le monde fatigué de ses dieux tombés sous le joug des Césars. Pendant tout cela, Dieu se cache dans la Judée, et parle au cœur de ses prophètes à l'heure où l'univers se tait devant Alexandre. Tous ces grands, tous ces conquérants, tous ces ravageurs de provinces, sont des laboureurs aveugles qu'il envoie défricher le monde, afin que le monde soit prêt pour la semence du salut. Ils labourent d'abord avec l'épée, puis ils tombent, et leur cendre servira d'engrais à la terre. Enfin les conquérants ont achevé leur ouvrage; les prophètes se taisent, les sages attendent, une paix universelle prépare tous les peuples à des destinées nouvelles, les temps de l'ancienne alliance et des promesses sont accomplis : Jésus-Christ vient au monde.

A partir d'ici, une puissance nouvelle dominera l'histoire : puissance extraordinaire, qui s'agrandit par la persécution, et n'est jamais plus forte que lorsqu'elle semble succomber sous les efforts de ses ennemis. Servie par ceux-là même qui pensent la proscrire, indifférente aux injures et aux mépris affectés de ceux qui emploient leur intelligence à la combattre, et qui ne seraient ni libres ni intelligents sans elle, si elle pouvait éprouver une défaillance passagère, on verrait défaillir toute la société avec elle, et son faux pas, si elle en pouvait jamais faire, donnerait une secousse au monde. Bossuet nous fait voir, dans l'humilité même de son origine, toutes les merveilles de sa grandeur : cette puissance, qu'on appelle l'Eglise, semble, dans la parole de l'évêque de Meaux, se révéler dans toute son irrésistible magnificence, et il n'a pas besoin d'achever son *Discours sur l'histoire universelle* autrement que par ses autres ouvrages. Là, en effet, se résument les combats et les triomphes de l'Eglise, l'éloquence des Pères, la science des docteurs et la prescience des prophètes.

Après le *Discours sur l'histoire universelle*, il faut placer les oraisons funèbres qui en sont comme la péroraison, et qui résument tous les récits des gloires humaines par cette parole d'un roi désabusé : *Vanité des vanités, et tout est vanité, excepté de servir Dieu et de s'attacher à lui seul.* Il convenait à Bossuet d'honorer les funérailles des rois et des reines, lui qui connaissait si bien le secret des véritables grandeurs et l'écueil de toutes les puissances.

On ne saurait assez admirer comment l'auteur des *Oraisons funèbres* mêle l'enseignement à l'histoire, les figures les plus vives à la logique la plus sévère, et l'énergie des grandes leçons aux formes les plus convenables qui puissent exprimer le respect des grandes infortunes et la soumission au pouvoir.

On a voulu voir dans Bossuet un flatteur des majestés royales, comme si jamais un flatteur eût osé parler de la mort et de l'éternité devant les rois! Pourquoi d'ailleurs eût-il été flatteur, et qu'avait-il à ambitionner de plus grand que sa renommée? Ce que Bossuet respectait dans les rois, ce n'était ni la pompe qui les environne, ni les faveurs dont ils disposent : c'était le principe d'autorité temporelle, aussi nécessaire dans le monde que l'autorité spirituelle; ce qu'il respectait enfin, c'était *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance;* et il pensait que si quelque part au monde la nécessité se montrait impérieuse et pressante de soutenir et de relever l'autorité légitime des puissances de la terre, c'était sur le tombeau des rois.

Les Oraisons funèbres de Bossuet se refusent à l'analyse, et si l'on en veut remarquer les beautés, il faut les transcrire d'un bout à l'autre. On est étonné de cette incroyable magnificence d'expressions qui tiennent l'admiration en haleine et ne la fatiguent jamais; de cette profondeur de sagesse et de cette hauteur de pensées qui font la solidité et la grandeur de sa parole. Le grand siècle vit encore tout entier dans ces éloquentes funérailles de ses princes, et quand Bossuet en termine le recueil par *les derniers efforts d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*, on croirait que le magnifique génie se pleure lui-même et qu'il voit sa mémoire, prête à lui survivre, clore la série des majestés dont il déplore la perte en immortalisant à la fois et ses larmes et son tombeau!

Dans l'*Histoire des variations*, l'évêque de Meaux a porté un coup mortel au protestantisme, et il a achevé son œuvre par *l'Exposition des doctrines de l'Eglise catholique* sur les points controversés. Les erreurs des sectes séparées de l'unité sont déjà réfutées lorsque Bossuet les raconte, et quelle manière de raconter! Comme il laisse parler les faits en s'abstenant de toute réflexion injurieuse! Quelle supériorité dans sa modération, et quelle polémique de bon goût! En vain les protestants se sont-ils écriés que si l'Eglise tout entière avait parlé comme Bossuet, ils auraient écouté l'Eglise, car l'Eglise avoue Bossuet et n'a donné de démenti à aucune de ses paroles. Où était d'ailleurs la force de Bossuet et l'autorité de son éloquence, si ce n'est dans la vérité de ce qu'il enseigne et dans l'approbation de l'Eglise entière? Mais c'est Dieu seul qui change les cœurs.

Les *Elévations sur les mystères* sont un ouvrage non moins sublime par les pensées que par le style, et jamais titre ne fut mieux approprié à un livre. Il est difficile, en effet, de s'élever plus haut dans ces mystérieuses profondeurs, et de confesser plus magnifiquement la faiblesse des efforts de l'homme et l'impuissance de sa raison. Lorsque avec saint Jean, si bien surnommé le *Fils du Tonnerre*, il fait entendre sa voix imposante au-dessus de l'origine des temps ; lorsqu'il commente cette parole si pleine d'éternité : *Au commencement était le Verbe*, on ne sait plus de saint Jean ou de Bossuet lequel nous étonne davantage ; nous sommes éblouis par tant de lumière. Ils nous abattent, ils nous étourdissent. « *Au commencement était le Verbe!* Au commencement et avant tout commencement : on ne le créait pas, il ne naissait pas, il ne commençait pas ; il était ! » Dans ce passage, Bossuet s'élève au-dessus de l'enthousiasme de la poésie lyrique, et nul effort du génie humain ne saurait le surpasser dans son vol.

Si ce *Dictionnaire* était un recueil de citations et de morceaux choisis, nous aurions voulu le remplir presque exclusivement d'emprunts faits à cet admirable modèle. Ici nous nous bornerons à citer deux pages sublimes de ses *Oraisons funèbres*, l'exorde de celle qu'il fit à la reine d'Angleterre, et la péroraison de celle du prince de Condé ; non que nous jugions nécessaire de rapporter ici des choses que tout le monde sait par cœur, mais parce que nous éprouvons le besoin de laisser parler le grand homme lui-même, et de terminer cet article qui le concerne par les seules paroles qui puissent être dignes de lui.

Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

> *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.* PSAL. II.
> Maintenant, ô rois, apprenez ; instruisez-vous, juges de la terre.

Monseigneur,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes, aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rebellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes ; le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram*. Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde.

Péroraison de l'oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé.

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire ; jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec

tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, *qui* vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu, et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: ***Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra :*** « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue: vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

BOURDALOUE. — Le P. Bourdaloue, de la société de Jésus, d'abord professeur d'humanités, puis prédicateur célèbre, a laissé des sermons qui l'ont placé au premier rang parmi les orateurs chrétiens. Nous n'avons pas à l'étudier ici comme prédicateur, mais simplement comme écrivain religieux, et à ce titre nous vanterons comme elle le mérite l'excellence de ses discours. Personne ne sait mieux déduire, mieux diviser et mieux établir ses preuves. Son éloquence, profondément fondée en raison et en autorité, s'appuie sur une science forte, sur une logique sévère, et procède avec un ordre admirable remplissant exactement tout le cadre qu'il s'est tracé, au moyen d'une élocution abondante mais châtiée, austère mais avec élégance. Sa manière de concevoir, de distribuer et de traiter un sujet rappelle assez ces grandes lignes, belles mais un peu monotones des monuments religieux du siècle de Louis XIV, sans avoir rien toutefois de la piété chagrine de Port-Royal et de la sécheresse systématique dont se sont plus ou moins attristés plusieurs moralistes célèbres de cette époque. Bourdaloue n'a jamais rien exagéré, ni rien affecté; sa parole dit tout ce qu'il veut dire, et rien que ce qu'il veut dire: éloge qui suffirait pour le placer au premier rang parmi les écrivains sérieux de la littérature chrétienne. Ses sermons, pleins de substance, sont des traités complets dont la doctrine est toujours sûre, la division toujours exacte, la distribution toujours lumineuse, et l'exécution toujours entièrement satisfaisante. C'est par ces rares qualités que le P. Bourdaloue a toujours mérité au plus haut degré l'estime des esprits solides et la confiance des amis de la vérité.

« Le P. Bourdaloue, écrivait un de ses critiques, est plus avocat que prédicateur, plus propre à convaincre les gens d'esprit qu'à émouvoir le peuple. Il est admirable du côté du raisonnement, mais il a peu d'onction et même de pathétique. Il a cette force qui vient de la raison, du vrai mis dans son jour, d'un esprit solide et ferme; et non celle qui vient du sentiment des mouvements et d'un cœur tendre et affectueux. On pourrait dire de plusieurs prédicateurs qu'ils apportent des raisons plutôt qu'ils ne raisonnent, et qu'ils apportent des preuves plutôt qu'ils ne prouvent. Le P. Bourdaloue démontre, tant par les preuves directes les plus évidentes et les mieux choisies, que par la réfutation la plus complète et la plus entière de tout ce qu'on pourrait lui objecter avec la moindre vraisemblance. C'est surtout dans ce dernier point qu'il excelle: il réduit le pécheur au silence; il ne lui laisse ni prétexte ni excuse; il le force à se con-

damner, à se mépriser lui-même, à rougir (le dirai-je ?) de sa sottise et de sa folie. Et voilà cette dialectique victorieuse, par laquelle le P. Cerutti le caractérise. Le P. Bourdaloue pénètre d'autant mieux le pécheur de cette honte salutaire, qu'en lui prouvant ce qu'il devrait être, il lui montre ce qu'il est. Le P. Bourdaloue connaissait parfaitement les hommes et le monde, le cœur et les mœurs, et il les peignait, ou, pour mieux dire, il les racontait, les exposait, les décrivait. Par là il intéressait, car rien n'intéresse plus que la peinture des mœurs. Mais ses descriptions, quoique vives, sont sans images. C'était un homme de grand sens plutôt qu'un homme d'esprit, ou plutôt qu'un homme d'imagination, à prendre ces termes dans le sens qu'on y attache d'ordinaire. Il a peu de ces traits qui peignent d'un mot, de ces expressions de génie qui présentent une idée commune sous une face toute nouvelle. Il n'étonne point en détail, mais il attache, il retient, il fixe et contente toujours. C'est une abondance continue, mais une abondance de choses, qui remplit, qui comble. Quand il a tout dit, on est surpris qu'il ait tant dit; et de l'étonnement naît la réflexion. »

A toutes ces qualités si estimables, le P. Bourdaloue joignait un sens parfait des convenances, et tout ce qu'il y avait à dire il savait toujours le dire bien, sans offenser jamais ceux qu'il entreprenait de corriger.

C'est ainsi qu'ayant à parler devant la cour sur l'ambition, il prend ces précautions oratoires :

« Plus votre rang vous distingue des autres, plus vous devez vous en approcher, plus vous devez, pour user de cette expression, vous humaniser; plus vous devez avoir de douceur, de modération, de charité. Si j'insiste sur cette morale, et si je le fais avec la sainte liberté de la chaire, vous ne pouvez la condamner. Quand je parle aux peuples, mon ministère m'oblige à leur apprendre le respect et l'obéissance qu'ils vous doivent; mais puisque je vous parle dans cette cour, puisque je parle à des grands, je dois leur dire ce qu'ils doivent aux peuples. »

Dans un autre sermon, traitant la question si délicate des attachements criminels et de la nécessité de les rompre, Bourdaloue combat ainsi les prétextes qu'on pourrait lui opposer :

« Je ne puis, dites-vous.—Vous ne le pouvez ? Et moi je prétends, souffrez cette expression, oui, je prétends qu'en parlant de la sorte, vous mentez au Saint-Esprit et vous faites outrage à la grâce. Voulez-vous que je vous en convainque, mais d'une manière sensible, et à laquelle vous avouerez que le libertinage n'a rien à opposer? Ce ne sera pas pour vous confondre, mais pour vous instruire comme mes frères, et comme des hommes dont le salut doit m'être plus cher que ma vie même : *Non ut confundam vos.* La disposition où je vous vois m'est favorable pour cela ; et Dieu m'a inspiré d'en profiter. Elle me fournit une démonstration vive, pressante, à quoi vous ne vous attendez pas, et qui s'offrira pour votre condamnation, si vous n'en faites le motif de votre conversion... Ecoutez-moi, et jugez-vous. Il y en a parmi vous, et Dieu veuille que ce ne soit pas le plus grand nombre! qui se trouvent, au moment où je parle, dans des engagements de péché si étroits, à les en croire, et si forts, qu'ils désespèrent de pouvoir jamais briser leurs idoles. Leur demander que, pour le salut de leur âme, ils s'éloignent de telle personne, c'est, disent-ils, leur demander l'impossible. Mais cette séparation sera-t-elle impossible, dès qu'il faudra marcher pour le service du prince à qui nous faisons tous gloire d'obéir ? Je m'en tiens à leur témoignage. Y a-t-il un d'eux qui, pour donner des preuves de sa fidélité et de son zèle, ne soit déjà disposé à partir et à quitter ce qu'il aime? Au premier bruit de la guerre qui commence à se répandre, chacun s'engage, chacun pense à se mettre en route; point de liaison qui le retienne; point d'absence qui lui coûte et dont il ne soit résolu de supporter tout l'ennui. Si j'en doutais pour vous, je vous offenserais; et quand je le suppose comme indubitable, vous recevez ce que je dis comme un éloge et vous m'en savez gré. Je ne compare point ce qu'exige de vous la loi du monde et ce que la loi de Dieu vous commande. Je sais qu'en obéissant à la loi du monde vous conserverez toujours la même passion dans le cœur, et qu'il y faut renoncer pour Dieu; et certes, il est bien juste qu'il y ait de la différence entre l'un et l'autre, et que j'en fasse plus pour le Dieu du ciel que pour les puissances de la terre. Mais je veux seulement conclure de là que vous imposez donc à Dieu, quand vous prétendez qu'il n'est pas en votre pouvoir de ne plus rechercher le sujet criminel de votre désordre, et de vous tenir au moins pour quelque temps, et pour vous éprouver vous-mêmes, loin de ses yeux et de sa présence; car, encore une fois, vous retiendra-t-il quand l'honneur vous appellera? Avec quelle promptitude vous verra-t-on courir et voler au premier ordre que vous recevrez, et que vous vous estimerez heureux de recevoir? Quiconque aurait un moment balancé serait-il digne de vivre? Oserait-il paraître dans le monde? N'en deviendrait-il pas la fable et le jouet? »

On peut juger par ce passage de tout l'art et de toute l'habileté de l'orateur à combattre les mauvais penchants par les bons, et à chercher ses armes dans les cœurs mêmes et dans les habitudes de ceux qu'il instruit. Avec quels ménagements il les reprend ! Avec quelle adresse il les circonvient en quelque sorte et les met dans ses intérêts, en faisant appel à des sentiments dont ils s'honorent ! Comme il sait en même temps effleurer délicatement l'amour-propre le plus légitime du roi qui l'écoute, et lui offrir un éloge d'autant plus délicat qu'il est moins direct !

Avec tant de tact et de convenance, le P.

Bourdaloue ne pouvait manquer de réussir à la cour de Louis XIV, qui aimait en même temps la piété dans les actes et la discrétion dans les manières. Bourdaloue avait cela de particulier, qu'il mettait toute la délicatesse d'un vieux courtisan au service, non pas de son ambition, car il n'en avait pas d'autre que d'accomplir son devoir, mais de sa charité et de tout le zèle d'un apôtre.

C

CALMET (Dom Augustin), — savant estimable, dont la vaste érudition et la bonne foi ne sont malheureusement pas toujours soutenues par une critique bien éclairée. On dit que Voltaire cherchait dans les traités de dom Calmet des objections contre la foi et les lui empruntait sans s'embarrasser des réponses. Dom Calmet mourut en 1757, à l'abbaye de Sénones, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe :

Hic jacet
Frater Augustinus CALMET
Natione Lotharus,
Religione Christianus,
Fide, Rom. Cathol.
Professione Monachus
Abbas nomine.
Legi, scripsi, oravi;
Utinam! bene.
Exspecto donec veniat immutatio mea.
Veni, Domine Jesu.
Amen.

Le *Dictionnaire de la Bible* de dom Calmet est un ouvrage très-utile, et l'on peut encore profiter beaucoup dans l'étude de ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte.* Il publia vers la fin de sa vie un *Traité des apparitions* empreint d'une excessive crédulité. On lui reproche aussi d'avoir trop négligé son style.

CAMPANELLA (Thomas), — religieux dominicain, célèbre par son utopie communiste intitulée : *La cité du soleil*, dont M. Villegardelle et madame Louise Collet ont publié récemment deux traductions. C'était un esprit ardent, ami passionné de la vérité et de la justice, mais ayant trop peu le tact des convenances et ne sachant pas régler son zèle. Aussi se fit-il des ennemis implacables, et eut-il à souffrir pendant vingt-sept ans tout ce que la méchanceté des hommes peut inventer d'atrocités et de tortures. Le grand tort de Campanella était de rêver pour les hommes dégradés par le péché originel un ordre de choses qui leur serait applicable s'ils étaient parfaits, et c'est par là que pèchent et pècheront éternellement les utopies socialistes. On les réfutera toujours en leur disant : C'est trop beau ! Et en effet, on peut voir de notre temps que les plus enthousiastes prôneurs de la fraternité universelle ne peuvent s'accorder seulement deux ou trois ensemble. La religion seule peut apprendre à l'homme qu'il ne doit rien s'approprier ici-bas, puisqu'il n'emporte rien avec lui dans la tombe, que la conscience de ses crimes ou de ses vertus. Seule elle peut fonder sur l'abnégation et le désintéressement la communauté des enfants de Dieu, et c'est ce qu'elle a fait dans ses monastères. Un seul homme a compris le vrai socialisme catholique, et a pu réaliser dans le monde l'association spirituelle et temporelle des hommes dans une communauté d'études et d'efforts vers un but commun : cet homme se nommait Ignace de Loyola : nom qui fait encore frémir et trembler les ennemis de l'Eglise. La communauté entre les hommes a été, dès les premiers siècles et dès les premiers jours du christianisme, l'idéal de la perfection sociale; mais les hérétiques et les catholiques se sont séparés radicalement quant au principe de la réalisation de cet idéal. Les hérétiques voulaient la communauté des brutes, les catholiques aspiraient à la communauté des anges; les uns voulaient faire de la terre une mangeoire commune, les autres un oratoire et un couvent; les uns disaient, comme Rousseau : L'homme est bon naturellement, et c'est la civilisation qui le dégrade; les autres : L'homme est naturellement mauvais, par suite de la déchéance originelle, et la religion seule peut le rendre meilleur, en lui imposant l'abnégation et le sacrifice. La consécration du droit de propriété a été dès l'origine le seul moyen d'empêcher les hommes de s'entredéchirer comme des bêtes sauvages, en mettant des bornes à l'égoïsme de chacun, et si, maintenant plus que jamais, l'égoïsme se gonfle et bouillonne, ce n'est pas le moment de briser ou de lever les digues. Campanella, comme bien d'autres rêveurs, ne comprenait pas ces tristes vérités, et crut souffrir pour la justice pendant qu'il n'était que le martyr de son ignorance et de sa présomption. Rien cependant ne saurait justifier les auteurs des tourments qu'on lui fit souffrir, et on ne saurait les attribuer à l'inclémence de l'autorité ecclésiastique, puisqu'il dut sa délivrance au pape lui-même, et fut accueilli à Paris, où il se réfugia, par les bienfaits du cardinal de Richelieu. Il y mourut en 1639, âgé de soixante-onze ans. Il a laissé quelques opuscules sur les sciences et la poésie, et l'on peut résumer en ces mots tout ce qu'on pourrait dire sur lui : Ce fut un savant incomplet, un philosophe incompris et un poëte malheureux.

CAMUS (Le). — Jean-Pierre Le Camus, évêque de Belley, ami de saint François de Sales, a essayé de conquérir pour la religion le domaine de la littérature profane. C'était un esprit loyal et hardi, qui ne croyait pas qu'on remédiât assez aux désordres en les dissimulant : il écrivit contre les abus de l'état monastique, et fut accusé, par ceux qui

étaient intéressés à la conservation de ces abus, d'avoir voulu détruire la religion en conséquence d'un serment prêté par lui, à ce qu'on prétendait, dans un conciliabule secret tenu à Mortfontaine : calomnie que le zèle et les vertus épiscopales de l'évêque de Belley ont suffisamment réfutée. Jean-Pierre Le Camus, dans son vif désir d'amener les personnes du monde à la connaissance et à l'amour des vérités chrétiennes, a un peu trop sacrifié, dans ses livres, au mauvais goût de son siècle. Son style est vif, leste, brillant, mais déparé souvent par des jeux de mots puérils, et surchargé d'une érudition mal digérée. Il aurait dû mieux profiter de ses relations avec l'illustre évêque de Genève, pour prendre un peu de son immortelle simplicité et de sa grâce sans apprêts. Voyant que les gens du monde négligeaient pour les romans la lecture des livres de piété, il eut l'ingénieuse idée de prêcher la morale dans des romans, et en composa plusieurs qui eurent du succès dans son temps. (*Voy.* ROMAN.)

En voici les principaux titres : *Dorothée*, Paris, 1621. — *Hyacinthe*, histoire catalane, in-8°, Paris, 1627. — *Les spectacles d'horreur*, in-8°, Paris, 1630. — *Alcime*, relation funeste, in-12, Paris, 1625. — *Spiridion*, ou l'anachorète de l'Apennin, in-12, Paris, 1623. — *Alexis*, in-8°, Paris, 1622.

CASAS (LAS). — Barthélemy de LAS CASAS, évêque de Chiappa, dans l'Amérique septentrionale, auteur d'un mémoire historique intitulé : *De la destruction des Indes*, se fit le défenseur des Indiens contre la férocité des aventuriers espagnols, et vint lui-même plaider leur cause, qui était celle de la religion et de l'humanité, devant le roi d'Espagne. La philosophie du siècle dernier a voulu rejeter sur la religion des crimes dont elle ne pouvait pas même être le prétexte, comme s'il y avait quelque chose de commun entre les enseignements de la charité et des actes inspirés par la grossièreté, la débauche et l'amour de l'or. Cependant Marmontel lui-même, dans son roman des *Incas*, a rendu justice à l'humanité de Las Casas, seul véritable représentant de la religion parmi ces peuples opprimés. Cet homme de Dieu, après avoir consacré à leur défense les plus héroïques efforts, se démit de son évêché, et revint définitivement en Espagne, pour n'être plus témoin d'un mal qu'il ne pouvait empêcher, et qui lui déchirait le cœur. Il mourut à Madrid en 1566.

CASSIEN. (*Voy.* PÈRES DU DÉSERT.)

CÉSAIRE, ou CÉSARIUS, frère de saint Grégoire de Nazianze, médecin célèbre et philosophe chrétien, eut la magnanimité de défendre la religion contre l'empereur Julien lui-même, dans une conférence publique. Julien, qui, comme on sait, se piquait de modération, soit qu'il eût reconnu combien les persécutions avaient accru et favorisé les succès du christianisme, soit qu'ayant reçu lui-même une éducation chrétienne, il eût subi comme malgré lui l'influence des doctrines de miséricorde et de douceur, Julien, vaincu par Césarius, lui pardonna, ce qui était, pour un sophiste, le comble de la générosité, et s'écria en le congédiant : Heureux père ! malheureux enfants ! témoignant par là combien il estimait Césarius et son frère Grégoire, et combien il eût désiré les amener à lui, et les gagner à sa cause.

Césarius a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; les *Dialogues* qui lui sont attribués, dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui ont été également attribués à saint Grégoire de Nazianze, étant d'un écrivain anonyme beaucoup plus récent.

CANTIQUE. — Le cantique, dans son origine, se confond avec l'ode, et leurs deux noms signifient la même chose. C'est l'expression d'un sentiment élevé de l'âme, destinée à être chantée. L'ode, à son origine, était essentiellement religieuse, et il serait difficile encore de lui faire perdre ce caractère sans la priver de ce qui fait toute sa force, c'est-à-dire de l'enthousiasme. (*Voy.* POÉSIE LYRIQUE, ODE, PSAUMES.)

Le nom de psaume se confond également avec celui d'ode et de cantique ; il n'y a entre les trois mots que la différence des langues où ils prennent leurs racines, et tous trois signifient également chanter. Le nom de psaume est resté exclusivement consacré aux poésies lyriques et prophétiques de David ; le nom d'ode, consacré par la poésie grecque, convient mieux ordinairement aux sujets profanes, et le nom de cantique est habituellement affecté aux compositions religieuses accompagnées de chant.

Les cantiques, chez les Hébreux, étaient consacrés à l'action de grâces. Il nous en reste deux de Moïse, qui sont des chefs-d'œuvre, l'un improvisé après le passage de la mer Rouge, l'autre composé après la promulgation de la loi, et formant comme l'épilogue du Deutéronome. Le premier respire l'enthousiasme du triomphe et l'exaltation de la foi ; jamais la poésie religieuse ne déploya plus de grandeur et ne s'élança avec plus de force : l'inspiration lyrique est à son comble. Quel spectacle ! en effet : la mer Rouge est couverte de débris comme après un naufrage, et ce qui vient de périr là, c'est tout un peuple de persécuteurs pris dans les eaux comme dans un filet immense. Un seul instant a porté les Israélites de l'extrémité de la crainte à toute l'assurance de la victoire. L'ombre de la colonne de nuées plane encore comme un voile funèbre sur le tombeau mouvant de l'Egypte entière. Mais le peuple élu, sauvé de l'esclavage et du glaive, est environné d'une lumière resplendissante..... C'est alors que l'esprit du Seigneur s'empare de la prophétesse Marie ; elle saisit le *tympanum*, dont les sons précipités annoncent la joie ; elle s'apprête à accompagner la voix de son frère. Moïse, debout sur un rocher qui domine toute la mer, commence alors d'une voix retentissante, et tout le peuple répète, à mesure qu'il les prononce, les paroles de son cantique :

« Chantons au Seigneur ! il a magnifique-

ment fait éclater sa gloire : il a renversé dans la mer le cheval et le cavalier.

« Ma force et ma louange, c'est le Seigneur, et il s'est fait mon salut. C'est lui qui est mon Dieu, et je le glorifierai ; c'est le Dieu de mon père, et je l'exalterai ! »

Voilà le début et la dédicace de l'ode sacrée ; l'enthousiasme y est motivé par l'énoncé rapide du sujet. Tout plein encore de la grande action qui vient de s'accomplir, le prophète en parle avec une sorte de saisissement. Toute cette armée innombrable, toute cette bruyante cavalerie, viennent de disparaître à la fois comme un seul homme et un seul cheval abîmés ensemble. En présence des éléments soulevés, toute gloire humaine s'anéantit, et c'est la puissance de Dieu seul qui éclate avec magnificence : *Gloriose enim magnificatus est.*

L'âme du prophète, abaissée et comme anéantie devant tant de grandeur, se relève tout à coup pleine de confiance, et prend les ailes de la reconnaissance et de l'amour pour s'élancer vers celui qui la subjugue par ses merveilles : « Pourquoi craindrais-je de le glorifier ? N'est-il pas mon Dieu ? Pourquoi ne l'exalterais-je pas ? N'est-il pas le Dieu de mon père ? » Ainsi, dans le début, on trouve deux mouvements distincts : l'admiration et l'épouvante qui abattent ; la reconnaissance et l'enthousiasme qui relèvent. Tout le sujet et toute la forme du cantique sont annoncés et se font pressentir dans le début, et l'on peut remarquer ici les analogies des trois genres principaux de la poésie ; le genre épique, le genre lyrique et le genre dramatique. Peut-être faudrait-il placer le genre lyrique le premier, comme générateur des deux autres. Quoi qu'il en soit, il faut, dans les trois genres, commencer par une exposition du sujet qui contienne les éléments du poëme entier ; et les grands maîtres n'y manquent jamais.

Après l'exposition et l'invocation, le récit commence dans l'épopée, et la louange dans le cantique. Cette louange doit être tirée du fond même du sujet, car l'ode ou le cantique sont l'épopée du sentiment, qui ne doit pas s'écarter de son objet. Le poëte lyrique ne raconte pas les faits, il les voit et suppose que nous les voyons aussi, ou plutôt il fait passer en nous l'esprit qui le domine, et les tableaux qui frappent sa pensée nous apparaissent reflétés par la poésie de ses paroles.

Voici comment Moïse entre au cœur de son sujet et nous fait revoir les grandes scènes du passage de la mer Rouge :

« Le Seigneur est comme un homme de guerre, et le Tout-Puissant est son nom. Il a poussé dans la mer les chars de Pharaon et son armée, l'élite des chefs du roi d'Égypte, a été submergée dans la mer Rouge.

« Les abîmes les ont couverts, ils sont descendus au fond comme une pierre. »

Ici le sujet s'agrandit : c'est, pour ainsi dire, une seconde exposition plus détaillée que la première, ou un premier récit abrégé encore par l'admiration. On sent que l'esprit s'empare de plus en plus du prophète, d'abord essoufflé et comme anéanti par la grandeur des choses qu'il avait à dire.

Après le premier tableau qui commence le cantique, l'admiration du prophète et sa reconnaissance s'exhalent encore : « Ta droite, Seigneur, s'est montrée grande dans sa force ; ta droite a frappé l'ennemi dans la multitude de ta gloire ; tu as renversé tes adversaires, tu as envoyé ta colère qui les a dévorés comme une paille. »

Puis le récit recommence plus complet cette fois, et plus circonstancié, mais peint avec tant de vivacité qu'en quelques traits il met sous nos yeux cette scène immense et nous agite tour à tour d'espérance, de terreur, d'épouvante et de joie.

« Au souffle de ta fureur se sont rassemblées les eaux ; l'onde fluide s'est dressée, les deux abîmes se sont resserrés au milieu de la mer.

« L'ennemi a dit : Je les poursuivrai et je les prendrai ; je partagerai les dépouilles, mon âme en sera enivrée ; je tirerai mon glaive, et ma main les tuera.....

« Ton vent a soufflé, et la mer les a recouverts ; ils ont été submergés comme un plomb dans les eaux impétueuses. »

On peut remarquer la gradation de ces trois parties du tableau d'un si grand miracle : l'énoncé d'abord, puis le simple récit, puis la peinture détaillée ; l'esquisse d'abord, puis le dessin, puis le tableau avec toutes ses couleurs, et les sentiments suivant dans leur expression une gradation pareille, et éclatant comme des applaudissements adressés à Dieu après chaque manifestation nouvelle du miracle célébré dans le cantique.

« Qui est semblable a toi parmi les forts, Seigneur ? Qui est comme toi magnifique en sainteté, terrible et digne de louanges, et faisant des choses admirables ?

« Tu as étendu ta main, et la terre les a dévorés. »

La terre est prise pour le sol personnifié en quelque sorte, et la mer est aussi comprise dans cette dénomination générale.

Ici finit, par ce résumé grandiose et fait en deux mots, la première partie du cantique, qui contient le récit du miracle. Dans la seconde partie, le prophète tire de ce miracle des conséquences pour l'avenir ; il y trouve des motifs de foi et d'espérance pour le peuple : le triomphe sur les Moabites, sur les Edomites et sur les Philistins est assuré, puisque Dieu combat avec les enfants d'Israël. Moïse raconte d'avance leur défaite, puis il leur envoie l'épouvante comme une malédiction, et promet aux succès de son peuple l'éternité de Dieu lui-même.

« Le Seigneur régnera dans l'éternité et au delà ; » hyperbole dans le génie oriental. Qu'y a-t-il au delà de l'éternité ? l'éternité toujours. Mais pour peindre l'infini de durée se succédant sans cesse à lui-même, il faut bien que le poëte se serve des images empruntées au temps.

Il résume enfin tout son cantique en expliquant le sens du mot *ascensor*, employé

au premier verset, par celui d'*eques*, qu'il applique à Pharaon, et il nomme ici le roi d'Égypte, pour faire comprendre qu'il s'agissait de lui au commencement de l'ode, lorsque Moïse disait : « Dieu a renversé dans la mer le cheval et le cavalier.

« L'homme à cheval, Pharaon, est entré dans la mer avec ses chevaux et ses chars, et le Seigneur a ramené sur eux les eaux de la mer. Mais les enfants d'Israël, pendant ce temps-là, l'ont traversée à sec en marchant au fond de l'abîme. »

Alors le chœur des jeunes filles et la prophétesse Marie reprennent au bruit des instruments :

« Chantons au Seigneur ! il a magnifiquement fait éclater sa gloire : il a renversé dans la mer le cheval et le cavalier ! »

Tel est dans le texte, que nous traduisons littéralement, cet admirable cantique, un des chefs-d'œuvre de la littérature des livres saints. Il est difficile de faire passer dans le génie de notre langue tout ce que renferme cet admirable chant historique et religieux d'un peuple et d'un temps si éloignés de nous. Il existe plusieurs traductions en vers du cantique de Moïse, et aucune ne nous a paru répondre à la grandeur de l'original ; aucune surtout ne reproduisait cette exaltation prophétique et cet enthousiasme d'une foi qui croira désormais tout possible. C'est ce sentiment entraînant qui fait la plus grande beauté du cantique ; aussi est-ce là seulement ce que nous avons essayé de reproduire, en nous bornant à imiter ce qui a été jusqu'à présent assez malheureusement traduit.

Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge.

Consacrons au Seigneur les chants de la victoire ;
Il a superbement fait éclater sa gloire :
Il s'est levé pour nous armé comme un guerrier,
Et sa main, comme un piége, ouvrant la mer profonde,
Fait trébucher dans l'onde
L'homme avec le coursier !

Les chars du roi d'Egypte ont roulé dans le gouffre.
Dieu vient briser les fers de son peuple qui souffre,
Il a des oppresseurs déjoué les complots :
Les chefs de Pharaon, tous ses hommes de guerre
Lancés comme une pierre
Sont tombés dans les flots.

Dieu des forts, gloire à toi ! Ta droite est invincible.
Ta colère a passé dévorante et terrible ;
Ton souffle était présent, la vague s'arrêta :
L'abîme avait compris l'arrêt de tes vengeances ;
Comme des murs immenses,
L'eau jusqu'au ciel monta.

Notre ennemi disait : Ma main n'a qu'à s'étendre ;
Je les vois, je les suis, marchons, je vais les prendre ;
A la pointe du glaive ils seront tous comptés !
L'insolent parle encor... Dieu souffle, la mer gronde,
Et comme un plomb dans l'onde
Ils sont précipités.

Ah ! conduis-nous toujours, et que la terre tremble !
Seigneur, nous braverons tous les peuples ensemble.
Les géants pâliront en nous voyant marcher ;
Et lorsque nos rivaux reviendront de leur crainte,
Sur ta montagne sainte
Qu'ils viennent nous chercher !

Pharaons, rois mortels, venez, roulez en foule :
Une vague vous prend, puis avec vous s'écoule ;
Mais du peuple choisi le ciel garde les jours.
Votre cendre à nos pieds comme un limon s'entasse,
Une éternité passe,
Et Dieu règne toujours !

Dans cet essai d'imitation, nous avons omis quelques répétitions fort belles dans l'hébreu, et nous avons un peu changé la construction de l'ode pour satisfaire aux exigences du goût français, qui veut toujours qu'on garde pour la fin les images les plus saisissantes et les traits les plus forts. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de dire que nous ne le donnons pas comme un modèle, mais simplement comme un exemple.

Le second cantique de Moïse est d'un mouvement bien différent du premier, et ces deux compositions peuvent servir à caractériser deux manières de traiter en poésie lyrique les sujets les plus élevés. Dans l'une l'inspiration déborde comme un torrent qui rompt ses digues, s'élance à bonds précipités et entraîne tout sur son passage ; dans l'autre, elle coule et se déploie avec la majesté et la tranquillité d'un grand fleuve qui réfléchit à la fois dans son cours la face accidentée du ciel et les passages variés de ses rives. Le cantique que nous venons d'analyser appartient au premier genre ; nous avons à voir maintenant un modèle admirable du second, dans le second cantique de Moïse qui se trouve vers les derniers chapitres du Deutéronome. Ici le prophète a changé de rôle : toujours médiateur entre le ciel et la terre, ce n'est plus au ciel qu'il va présenter les hymnes de la terre, c'est à la terre qu'il expliquera les volontés du ciel ; aussi s'élève-t-il plus haut que les cieux visibles, et, comme s'il était debout au pied du trône de la vérité éternelle, il adresse ses enseignements à la création tout entière :

« Cieux, écoutez ce que je dis, que la terre entende les paroles de ma bouche.

« Que ma doctrine s'accroisse comme la pluie ; que mon langage coule comme la rosée et comme les gouttes d'eau sur les gazons.

« Parce que j'invoquerai le nom du Seigneur ; donnez la magnificence à notre Dieu ! »

Voilà le début, l'exposition et l'invocation. Le début vous élève au point de vue du poëte et vous rend raison de son enthousiasme. Il parle de la part de Dieu, et la création tout entière doit être attentive. Son apostrophe au ciel et à la terre est sublime, parce qu'elle est sérieuse de sa part. Tout autre qu'un prophète serait ridicule de prendre un ton si élevé.

Que ma doctrine croisse comme la pluie: cette expression poétique peut s'interpréter de deux manières : premièrement, il peut être question de ces pluies qui commencent doucement et vont en augmentant toujours ; secondement, on peut attribuer à la pluie elle-même la croissance qu'elle donne aux

plantes, dans la séve desquelles elle passe réellement, de sorte qu'elle grandit avec leur tige et se multiplie avec leurs feuilles et leurs fleurs. Peut-être les deux sens étaient-ils dans la pensée du poëte et ne servent-ils, par leur concours, qu'à rendre la comparaison plus riche et l'expression plus belle.

Après ce début, le poëte commence à raconter les bontés de Dieu et les iniquités de son peuple ; il fait tonner sur Israël prévaricateur les menaces de Jéhovah ; dans ce cantique dogmatique, la prospérité est montrée comme un écueil pour la sagesse, et la douleur comme un remède à la folie du péché. Dieu punit pour guérir, et frappe parce qu'il est père ; telle est la profonde moralité qui ressort des belles images que Moïse emploie dans ce cantique.

« Dieu s'est irrité, parce que ses fils et ses filles l'ont provoqué, et il a dit : « Je leur cacherai mon visage, et je verrai comment ils finiront. »

Ainsi Dieu ne s'irrite qu'en raison même de son amour, et l'on se rappelle ici les belles et touchantes paroles que l'Eglise, dans son office de la semaine sainte, met dans la bouche du Sauveur se plaignant avec une amère tendresse de la trahison de Judas : Si un autre m'avait offensé, je l'aurais supporté sans me plaindre ; mais toi dont l'âme était unie à mon âme : *tu autem, homo unanimis, dux meus et notus meus!* C'est ainsi que l'Eternel est offensé par son peuple, par ses enfants, *filii et filiæ*. Et que fera-t-il pour les punir ? Voyez-le : il se couvre le visage des deux mains, comme un père qui pleure ; il se tait, et il les abandonne à eux-mêmes ! Les malheureux seront assez punis ! *Je cacherai mon visage et je les regarderai mourir ;* car Dieu nous voit toujours, même quand il se cache. Quelle grandeur dans ce silence de Dieu, patient parce qu'il est éternel ! et comme il nous fait bien entendre quelle est la nature de sa colère ! Quand Dieu veut punir, il n'agit pas, il se retire. Sentir son action même lorsqu'il nous tourmente, c'est la vie ; mais ne plus le voir, ni le connaître, ni le sentir, c'est la mort pour les individus comme pour les nations.

« Vous m'avez préféré ce qui n'était pas Dieu ; moi je vous préférerai ce qui n'est pas un peuple, et je vous rendrai jaloux d'une race insensée. »

Des traits sublimes apparaissent, à travers ces menaces, comme des éclairs dans les nuées du Sinaï. « J'ai parlé ; où sont-ils ? » dit le Seigneur, dont la seule menace a dévoré ses ennemis ; et ailleurs il lève la main au ciel et jure par lui-même que l'éternité est à lui : *Levabo ad cœlum manum meam, et dicam : Vivo ego in æternum!*

Après ce cantique dogmatique et moral, nous placerons les chants patriotiques et sacrés de Débora et de Judith, les deux héroïnes auxquelles il faut joindre Jahel, cette femme dont l'hospitalité fut si terrible. Commençons donc par le cantique de Débora.

« Vous qui, parmi les enfants d'Israël, avez volontairement exposé votre vie aux dangers, bénissez le Seigneur ! Ecoutez, rois, princes, prêtez l'oreille : c'est moi, c'est moi, qui chanterai le Seigneur, qui offrirai mes chants au Dieu d'Israël. »

Ainsi Débora s'adresse d'abord aux hommes de guerre d'Israël, puisqu'il s'agit d'une bataille gagnée par eux, puis aux rois et aux princes, parce que la chute de Sisara est pour eux un terrible exemple. Heureuse d'être, malgré l'infirmité de son sexe, admise à gouverner le peuple de Dieu et à chanter les louanges du Seigneur sur la harpe des prophètes, elle s'écrie deux fois avec admiration : *C'est moi, c'est moi qui chanterai le Seigneur!* Puis elle rappelle les anciennes merveilles de Dieu, et dit comment, après le miracle du Sinaï, après les triomphes de Samgar, dont elle rattache le nom à celui de Jahel, qui était probablement sa parente ou son alliée ; comment, disons-nous, après ces jours, les hommes forts manquèrent en Israël.

C'est alors que se leva Débora, et *le peuple de Dieu eut une mère!* Parole sublime de la part d'une femme qui gouverne ! Régner, pour elle, c'est être mère ; elle comprend le pouvoir comme Dieu exerce sa providence.

Mais Dieu réserve son peuple à de nouveaux combats : il a renversé lui-même les portes des ennemis. En avant ! braves d'Israël ; prenez le bouclier et la lance ! Chefs des légions du Seigneur, ne rougissez pas de combattre sous les yeux d'une femme qui vous aime, puisque vous êtes ses enfants. *Cor meum diligit principes Israel*, dit la guerrière Débora, après s'être donné le nom de mère du peuple. Il y a une grande habileté dans cette parole. La faiblesse de la femme disparaît dans l'autorité de la mère, et cette autorité elle ne l'exerce que par une sainte affection, elle ne dit pas : Je commande aux chefs de l'armée, ce qui humilierait l'orgueil des soldats ; elle dit : *J'aime les princes d'Israël*, et cette affection de leur mère est pour eux un encouragement et une récompense.

Après cet exorde insinuant, la prophétesse répète comme un refrain les paroles de son début : « Vous qui vous êtes offerts volontairement au danger, bénissez le Seigneur. »

Ici nous la laissons parler :

« Vous qui montez les onagres à la robe brillante, qui siégez pour le jugement, ou qui marchez dans la voie, parlez : dites où ont été brisés les chars les uns contre les autres, et où une armée a été étouffée, pour que nous y chantions les justices du Seigneur, et sa clémence envers les forts d'Israël ! C'est maintenant que le peuple du Seigneur peut s'asseoir aux portes où l'on rend la justice, car il est roi parmi les peuples !

« Lève-toi, lève-toi, Débora ; lève-toi, lève-toi, et dis un cantique ! Lève-toi, Barac, et prends tes captifs, fils d'Abinoëm !

« Les restes du peuple sont sauvés ; le Seigneur a combattu avec les forts ! »

Quel enthousiasme guerrier ! quels chants

de victoire! Les cris éloquents de la poésie triomphante se succèdent avec rapidité dans cette ode, comme les éclats de la trompette. La victoire est remportée, et Débora, qui est une mère, songe à ses enfants que la guerre a épargnés. Elle fait la revue de son armée triomphante, elle nomme les tribus qui se sont distinguées à cette guerre, et flétrit ceux des enfants d'Israël qui se sont abstenus d'y prendre part.

« Les rois sont venus, dit-elle ensuite, et ils ont combattu; ils ont combattu les rois de Chanaan à Thanach, près des eaux de Mageddo, et toutefois ils n'ont pas emporté de butin!

« Le ciel a combattu contre eux; les étoiles, rangées en bataille, sans sortir de leur place et sans interrompre leur course, ont lutté contre Sisara!

« Le torrent de Cison a traîné leurs cadavres dans ses eaux, et l'esprit du torrent a dit: J'ai broyé la dépouille des forts.

« Les ongles des chevaux tombaient dans l'impétuosité de leur fuite, pendant que les plus puissants de l'armée ennemie roulaient dans les abîmes.

« Maudissez la terre de Méros, a dit l'ange du Seigneur; maudissez ses habitants, parce qu'ils ne sont pas venus au secours du Seigneur, à l'aide de ses braves guerriers.

« Mais bénie soit entre les femmes Jahel, femme de Haber le Cinéen, et bénie soit la tente qui lui sert d'abri!

« Elle a donné du lait à celui qui lui demandait de l'eau: elle lui a servi la crème dans la coupe des princes.

« De la main gauche elle a pris le clou, et de la droite un marteau de forgeron, et, choisissant la place du coup sur la tête de Sisara, elle a frappé et lui a troué vigoureusement la tempe.

« Il a roulé entre ses pieds, il s'est affaibli et il est mort, et il palpitait à ses pieds, où il gisait expirant et misérable!

« Regardant par la fenêtre, sa mère cependant l'appelait par des cris douloureux, et du fond de sa demeure elle disait: Pourquoi son char tarde-t-il donc à revenir? Qui peut avoir ralenti la course de ses quadriges?

« Une de ses épouses, plus sage que les autres, répondait alors à sa belle-mère: Peut-être qu'il partage les dépouilles, et qu'on choisit pour lui la plus belle d'entre les captives. On donne à Sisara, pour sa part, des vêtements de diverses couleurs et des bijoux pour orner le cou de ses femmes.

« Ainsi périssent tous tes ennemis, Seigneur; mais que ceux qui t'aiment brillent toujours comme le soleil à son matin! »

Nous avons cessé d'analyser, parce que cette poésie, si magnifiquement orientale, nous débordait et marchait plus vite que nous. Cette grandeur, qui tient aux idées religieuses, jointe à ces cris de triomphe, peut-être un peu barbares, qui sont la couleur locale de cette œuvre antique; l'opposition entre la mort de Sisara terrassé par une femme et les idées de la femme même de Sisara, qui est déjà peut-être un peu jalouse de cette belle captive qu'elle croit destinée au vainqueur; les cris douloureux de sa mère inquiète pendant qu'on le tue, et s'inquiétant déjà de ne le pas voir revenir, tout cela appartient au génie de la femme autant qu'à celui de la prophétesse; mais le patriotisme ardent, la haine des étrangers et la fureur du combat la rendent insensible aux délicatesses de son sexe, dont elle ne veut voir que le double triomphe. Elle raconte avec complaisance l'action de Jahel et l'agonie de Sisara. Les dernières angoisses de cet homme, le sang qui coule de sa tête traversée par un clou, ne la font point pâlir: on dirait qu'elle veut rivaliser d'énergie avec Jahel, afin de partager la fin comme le commencement de la victoire.

Le cantique de Judith n'est pas d'une moins sombre énergie: il commence aux cris d'une ville sauvée, mêlés au bruit des tambours et des cymbales. Judith rend grâces au Dieu qui termine les guerres comme on tue les serpents en leur écrasant la tête. Ce Dieu a établi son camp au milieu de son peuple; que pouvait un misérable lieutenant du roi d'Assyrie? Les enfants d'Assur étaient tombés des montagnes comme les cataractes; ils arrivaient poussés par l'aquilon comme des nuées; leurs chevaux, en s'abreuvant, tarissaient les fontaines et dépouillaient en passant les collines de leur verdure; quand ils passaient en se serrant les uns contre les autres, les torrents étaient arrêtés par une digue humaine; ils apportaient la mort, l'incendie et l'esclavage. Mais voilà que Dieu lui-même prend le chef de cette formidable multitude et le livre aux faibles mains d'une femme! On doutait si des géants oseraient l'attendre, et il est tombé sans combattre, vaincu par un regard de la fille de Mérari!

Parée comme aux beaux jours de son mariage, elle est allée tendre des piéges au chef superbe; elle l'a pris comme un oiseau dans les filets de sa beauté, puis elle a coupé la tête à sa victime!

« Adonaï, tu es grand, malheur à qui s'élève contre ton peuple et contre toi: car personne ne pourra jamais se flatter de t'avoir vaincu.

« Tu as dit, et tout a été fait; tu as envoyé ton esprit, et toutes choses ont été créées, et il n'est personne qui résiste à ta voix.

« Les montagnes seront arrachées de leurs fondements et emportées avec leurs fleuves; les rochers se liquéfieront comme la cire devant ta face; mais ceux qui te craignent seront toujours grands devant toi. »

Puis le cantique se termine par de nouvelles et plus terribles imprécations contre les ennemis du Seigneur et de son peuple.

S'il fallait comparer ensemble les cantiques que nous venons d'analyser, nous dirions que ceux de Moïse nous paraissent les plus sublimes, celui de Débora le plus brillant, et celui de Judith le plus patriotique et le plus fier.

Le Nouveau Testament a aussi ses canti

ques, et ce sont les plus admirables de toute l'Ecriture sainte. Mais devant eux la littérature s'arrête, pour faire place à la piété qui s'incline. Il ne s'agit plus, en effet, de l'élégance des images, ni de la pompe des expressions : le temps des figures est passé, et tout l'éclat du langage des hommes tombe et s'évanouit au seul murmure des lèvres du petit enfant de Bethléem. La grandeur des mystères surpasse tellement ici la puissance des termes, qu'un style simple comme la vérité et modeste comme la foi suffit aux interprètes du Verbe éternel. Nous n'analyserons donc ici ni le *Benedictus*, ni le *Magnificat*, de peur d'empiéter sur les droits des théologiens : car, pour expliquer toutes les beautés de ces cantiques, dont chaque mot exprime quelque particularité ineffable du plus profond de nos mystères, il faudrait entrer dans des explications relatives aux mystères eux-mêmes, et ce serait sortir du cercle que notre sujet et notre position nous ont tracé.

La composition et le chant des cantiques étaient en usage dans la primitive Eglise. Saint Paul, dans une de ses Epîtres, recommande aux fidèles de s'édifier mutuellement par des hymnes et des cantiques. Il est à regretter qu'aucune composition de ce genre ne soit venue de ces temps de foi jusqu'à nous ; mais il est probable que l'usage des cantiques s'étant perpétué dans l'Eglise, les premiers chants destinés à l'édification des catéchumènes et des fidèles ne se sont perdus qu'en subissant de siècle en siècle des transformations successives. Ainsi le recueil de cantiques dont on se sert maintenant dans les catéchismes et les assemblées de confréries, ne remonte guère plus haut que le XVIIe siècle, et aurait déjà besoin d'être profondément modifié, la plupart des poésies dont il se compose ayant déjà vieilli et ne supportant plus l'examen de la saine critique et du bon goût, du moins quant à la forme et à l'expression, le fond étant toujours assuré contre toute erreur par l'examen de l'ordinaire et l'approbation de NN. SS. les évêques.

Il serait à désirer que les poëtes vraiment chrétiens consacrassent leurs loisirs à la correction et au renouvellement de nos cantiques ; les plus grands talents ne seraient point rapetissés par ce travail, et les plus habiles, lorsqu'ils s'exerceraient dans ce genre si difficile, à force d'être simple, auraient de la peine peut-être à se trouver satisfaits d'eux-mêmes. C'est que les cantiques, destinés à tous les âges et à tous les états, doivent, pour échapper à l'obscurité, aux contre-sens et au ridicule, réunir toutes les qualités qui font les succès populaires et universels. Le plus bel ornement des phrases, dans un cantique, doit être leur clarté ; l'expression doit être noble sans être jamais recherchée ; la métaphore ne doit jamais exposer une pensée novice à des erreurs ou à des contre-sens d'intelligence. Le poëte doit s'étudier à être plus clair, plus précis que le catéchiste lui-même ; car il n'a pas, comme ce dernier, le loisir d'expliquer sa pensée d'abord mal comprise, et de la reproduire sous une autre forme. Quant aux mots qu'il doit employer, il n'en a pas le choix lorsqu'il s'agit de dogme, et doit s'exprimer suivant toute la rigueur de l'exactitude théologique, en évitant toutefois d'être sec, guindé, ou d'abuser des lieux communs. Resserré dans l'étroit espace de quelques strophes, il faut qu'il instruise l'esprit, qu'il touche le cœur et qu'il plaise encore au bon goût. On conviendra que la tâche est excessivement difficile.

On a déjà senti tout ce qu'il y avait d'inconvenant à mettre les cantiques sur des airs de chansons profanes, dont les titres mêmes, indiqués en tête de chaque cantique, semblaient une épigraphe irrévérencieuse et quelquefois insultante.

Nous avons dans notre enfance entendu avec une sorte d'effroi les airs révolutionnaires de la *Marseillaise* et du *Chant du Départ*, retentir encore dans le saint lieu, comme un triste souvenir des fêtes de la Raison. On avait parodié les chants de Rouget de l'Isle et de Chenier. Tout le monde se souvient encore de ce refrain où l'on avait substitué le nom de chrétien à celui de Français, et le nom de la Religion à celui de la République, sans aucun égard pour le mètre et pour la césure, en sorte que le vers était coupé par la mesure musicale au milieu d'un mot.

La religi — on vous appelle.

Des fautes aussi visibles contre les convenances et le bon goût sont fâcheuses, et nuisent au respect que l'on doit aux choses saintes.

Il serait à désirer qu'on supprimât avec soin, dans les cantiques, toutes les expressions trop communes ou incorrectes qui peuvent exciter le dégoût ou l'ennui. Pourquoi la forme des petits poëmes que l'Eglise consacre à l'éducation des enfants ne serait-elle pas aussi pure que leur doctrine ? Ne saurait-on apprendre les mystères à nos jeunes écoliers sans y joindre des barbarismes ? Quelle nécessité y a-t-il de leur faire chanter des vers avec des fautes de la nature de celle qui dépare ceux-ci :

> Quelle est cette aurore nouvelle
> Dont le lever est si pompeux ?
> Qu'elle est brillante, qu'elle est belle !
> Est-il *d'astres* plus radieux ?

Sans compter que dans le second vers il faut choisir entre un hiatus ou une mauvaise consonnance, et que l'adjectif pompeux est presque un contre-sens appliqué à la gloire si modeste et si gracieuse de Marie.

Dans les nouvelles éditions, il est vrai qu'on a remplacé le solécisme par un barbarisme, dans le quatrième vers, en disant :

> Est-il astre plus radieux ?

Il nous semble qu'on eût mieux fait de changer résolument les deux vers, de cette manière, par exemple, ou de toute autre :

Quelle est cette aurore nouvelle
Dont l'éclat a charmé nos yeux?
Qu'elle est brillante, qu'elle est belle!
Que son triomphe est radieux?

Dans le troisième couplet du même cantique, il est parlé des *appas* de la sainte Vierge: *appas* est une expression qui a vieilli, mais qui a toujours eu une signification profane. Ce mot vient du mot latin *appetere*, convoiter, désirer; or que peut-il y avoir de commun entre les chastes ornements de la Reine des anges et les convoitises terrestres? *Appas* a été mis là sans doute pour la rime; mais malheureusement il rime assez mal avec éclat, qui vient au vers croisé suivant. Pourquoi ne pas dire tout simplement:

Du péché la vapeur funeste
N'a jamais flétri sa beauté;
Jamais de ce flambeau céleste
La mort n'a terni la clarté.

Si nous nous montrons un peu sévère pour ce cantique, c'est qu'il est d'ailleurs un des plus poétiques du recueil. Il serait donc bien à désirer qu'il fût sans tache.

Il faut éviter aussi avec le plus grand soin les vers qui ne disent rien, parce qu'ils disent trop, ou qui ne disent pas assez: ainsi, par exemple, dans un cantique sur la sainte enfance de Marie:

Elle étonne et ravit les anges
Prosternés devant son berceau,
Et leurs lyres pour ses louanges
N'ont plus de concert assez beau.

Quels *concerts avaient* donc *les lyres* des anges avant la naissance de Marie, s'il faut parler ce langage un peu barbare? Nous devons croire que les concerts dont les harpes des anges avaient alors l'habitude célébraient la gloire de Dieu seul; comment donc n'en trouvent-ils plus d'assez beaux pour Marie, qui est la plus parfaite des créatures, mais qui, pour cela même, est loin de s'égaler à Dieu? Cette hyperbole présente donc à l'esprit un sens faux, et le vers ne dit rien, pour vouloir trop dire.

Dans le même cantique, une strophe se termine par ces vers:

L'amour, la candeur, l'innocence
Accompagnent ses premiers pas.
O! heureuse, ô l'aimable enfance!
Pourrions-nous ne l'imiter pas?

Il est certain que nous le pourrions, et que Dieu seul peut nous faire la grâce signalée de *pouvoir* le contraire. Ce vers à forme interrogative manque donc si pleinement son effet, qu'il a toute la non-valeur d'un contre-sens.

Il faut éviter aussi dans les cantiques les expressions qui peuvent ne pas convenir à tous les usages qu'on peut faire de la même composition. Ainsi, dans un cantique pour la première communion, on trouve au refrain ce vers:

Chantons sous cette *voûte antique*,

qui devient une absurdité, lorsque la première communion se fait dans une église neuve ou dans une chapelle particulière ayant un plafond au lieu d'une voûte.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions entreprendre de critiquer, cantique par cantique, strophe par strophe, et vers par vers, le recueil de Sainte-Geneviève ou celui de Saint-Sulpice, déjà tant de fois revus et corrigés. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans ces recueils d'excellents cantiques; mais il faut avouer qu'ils sont en petit nombre; nous en citerons un qui est à nos yeux le plus parfait modèle du genre; c'est le cantique à la sainte Vierge, qui a pour refrain:

Vous qu'en ces lieux combla de ses bienfaits
Une mère auguste et chérie,
Enfants de Dieu, que vos voix à jamais
Exaltent le nom de Marie.

Ce cantique est parfait sous le rapport des pensées, de la piété et de la poésie simple et tendre, qui convient si bien au sujet; mais il pèche encore un peu contre la correction, sous le rapport des vers. Ainsi, dans le refrain, il n'aurait pas fallu faire rimer les hémistiches.

Vous qu'en ces lieux...
Enfants de Dieu...

Ainsi, au huitième couplet, on trouve un vers sans césure, qui fait boiter la strophe:

Heureux celui qui dès ses premiers ans
Se fit un bonheur de lui plaire!
Heureux ceux qu'elle adopta pour enfants!
La Reine des cieux est leur mère.

On pourrait facilement corriger la fin de ce couplet, en disant:

Heureux celui qui, parmi ses enfants,
A la Reine des cieux pour mère.

La sécheresse et la vulgarité sont des défauts qu'il faut d'autant plus éviter dans les cantiques, que le style en doit être plus correct et la forme plus simple; mais ce qu'il ne faut jamais admettre, c'est le vague des expressions à la mode, les couleurs vaporeuses de la mélancolie, et les rêveries de la sensibilité sans objet. Le romantisme a mis à la mode les chansons mystiques, genre parfaitement détestable, qui ne devrait être admis nulle part, mais qui serait véritablement l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Les modèles qu'il faut étudier lorsqu'on veut composer des cantiques, sont les hymnes de l'Eglise, les traductions du bréviaire, par Jean Racine, les pieuses aspirations des saints qui ont donné la forme poétique à leurs prières, comme saint François d'Assise, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse. Il faut s'inspirer des choses les plus belles et les plus simples de la tradition catholique, puis écrire soi-même, comme si l'on priait avec le désir de faire entendre et répéter sa prière à des pauvres et à des enfants. Il y aurait aussi beaucoup à profiter dans l'étude des légendaires naïfs du moyen âge; on y trouverait peut-être le secret de cette

onction qui vient des expressions vraies et non cherchées en matière de sentiment.

Les anciens recueils de cantiques doivent aussi être recherchés et compulsés avec soin; il en existe un très-complet, connu sous le nom de *Cantiques de Marseille*, qui contient un cours de doctrine chrétienne et une série des principales légendes accréditées au moyen âge. Ce recueil, dont le style et les histoires ont vieilli, est encore remarquable par la piété et la simplicité d'un grand nombre de ses cantiques, dont plusieurs pourraient être facilement rajeunis sans rien perdre de leur originalité primitive.

Châteaubriand parle avec attendrissement d'un cantique de Notre-Dame de la Garde, qui faisait le plus grand effet, entonné par la voix rude des matelots à genoux, leurs chapeaux goudronnés à la main, entre le ciel et l'Océan. Ce cantique se trouve parmi ceux dont nous parlons, dans le recueil des *Cantiques de Marseille*, et il nous a paru toujours de la plus touchante beauté. Nous allons le transcrire ici, en y faisant seulement quelques légères corrections de style, mais avec le plus grand respect.

Cantique de Notre-Dame de la Garde, patronne des mariniers.

Vierge sainte, exaucez-nous,
Notre espoir est tout en vous :
Notre-Dame de la Garde
Très-digne Mère de Dieu,
Soyez notre sauvegarde
Pour nous défendre en tout lieu.

Si vous daignez nous garder,
Nous pourrons tout hasarder,
Nous braverons la furie
Du corsaire et du Croissant,
Et toute la barbarie,
Sous votre bras tout-puissant!

Ouvrez les yeux aux nochers,
Pour voir de loin les rochers;
Lorsque nous courons fortune,
Au gré des vents et des flots,
Brillez au ciel, belle lune,
Pour vos mariniers dévots.

Protégez à tous moments
Tous nos pauvres bâtiments;
Faites que pas un n'échoue
Quand les écueils et les flots
Font chanceler sur la proue
Les plus hardis matelots!

Quand un bruyant tourbillon
Est chassé par l'aquilon,
Lorsque le tonnerre gronde,
Et que tout semble périr,
Hâtez-vous, Reine du monde,
De nous venir secourir!

Pour échapper aux dangers,
Rendez nos vaisseaux légers;
Mais quand les vagues chenues
Font bondir les bâtiments
Des abîmes jusqu'aux nues,
Calmez les flots écumants!

Soutenez de votre bras
Et nos vergues et nos mâts;
Fortifiez le bordage,
Les câbles et les haubans,
Pour résister à l'orage,
Malgré la fureur des vents!

Conservez-nous l'artimon,
La boussole et le timon;
Soyez notre ancre maîtresse,
Aidez notre faible effort,
Et nous donnez quelque adresse
Pour nous guider à bon port.

Ne nous permettez jamais
De rompre entre nous la paix,
Chassez loin, douce Marie,
De tribord et de babord
Le trouble et la crierie,
En nous tenant bien d'accord.

Chacun de nous est fâché
D'avoir si souvent péché.
Notre-Dame de la Garde
Faites-nous ressouvenir
Que le bon Dieu nous regarde
Pour mieux vivre à l'avenir.

Suppliez votre cher Fils
Qu'il bénisse nos profits,
Ajoutez au bon voyage
Un heureux et prompt retour
Et recevez cet hommage
De notre sincère amour!

Les amateurs de cantiques qui voudront comparer notre version avec le texte du cantique de Marseille verront que nous n'avons changé en rien la physionomie de ce petit chef-d'œuvre, et que toutes nos corrections se bornent à des cacophonies évitées par de simples transpositions de mots. Le cantique de Notre-Dame de la Garde est donc ici dans toute son intégrité et nous semble réunir toutes les qualités qui nous paraissent désirables dans un cantique.

Dans la littérature populaire, on sait que la plus grande beauté est dans la plus grande simplicité, et la popularité en littérature, c'est la véritable gloire. Homère et La Fontaine n'ont été si populaires que parce qu'ils sont simples. C'est ce que doit comprendre surtout un auteur de cantiques, et c'est ce qu'avait compris le bon prêtre qui a composé ou du moins recueilli les cantiques de la collection de Marseille : il a traduit ou paraphrasé le plus naturellement possible le symbole et les principales prières de l'Eglise :

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant
Le Créateur du ciel et de la terre;
En Jésus-Christ, rédempteur innocent
Notre-Seigneur, Fils unique du Père.

Il fut d'abord conçu du Saint-Esprit,
Puis il est né de la Vierge Marie;
Pour nous sauver sous Pilate il souffrit
Lorsque sa chair sur la croix fut meurtrie.

Il expira, puis fut mis au cercueil, etc.

Il est difficile de traduire plus littéralement en vers. Voici maintenant quelques passages d'un cantique à la sainte Vierge imité de la prose *Ave maris stella :*

Astre des mers, par grâce éclairez-nous,
Parmi les flots et les écueils du monde :
Porte du ciel, nous aspirons à vous,
Mère de Dieu, toujours vierge et féconde !

Prenez nos cœurs et nous donnez la paix ;
En recevant le doux salut de l'ange ;
Régnez sur nous, et que d'Eve à jamais
Le nom fatal en votre nom se change.

Nous vous prions, prosternés devant vous,
De vouloir bien vous montrer notre mère ;
Dieu, votre Fils, daigna naître pour nous,
Il recevra de vous notre prière.

Dans ces citations, comme dans le cantique de Notre-Dame de la Garde, nous avons seulement retouché quelques passages et remplacé quelques vieux mots. Le sens de la prose est fidèlement conservé, l'expression est correcte et simple, ce qui suffit, à notre avis, au style des meilleurs cantiques; puis on n'y trouve pas ces rimes communes qui fatiguent dans beaucoup de nos cantiques modernes, *larmes*, *charmes*, *appas*, *trépas*.

J'ai mon âme
Toute de flamme, etc.

Portes éternelles,
Portes immortelles,
En ce grand jour
Ouvrez votre séjour,

le séjour des portes ! etc., etc.

Le recueil des cantiques de Marseille contient un grand nombre d'histoires tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de légendes tirées de la vie des saints mises en cantiques, et se rapportant beaucoup plus à la ballade ou à la complainte qu'au cantique proprement dit; quelques-unes sont dialoguées, et peuvent se réciter ou se chanter à plusieurs personnages, comme les mystères des confrères de la Passion. Les pèlerins chantaient autrefois ces ballades en montrant des figurines de cire : ce sont les histoires touchantes d'Abraham et de son fils, de Joseph et de ses frères, de Judith et d'Holopherne, de l'Enfant prodigue, du Mauvais riche, de saint Eustache, etc., etc. Le dialogue de ces complaintes est ordinairement très-naïf et rappelle celui des anciens mystères, dont elles sont sans doute un dernier souvenir. Nous citerons seulement quelques traits choisis au hasard. Dans la ballade du Mauvais riche, les serviteurs disent à leur maître :

Monseigneur, souffrez, de grâce,
Qu'on vous fasse
Le récit d'un pauvre gueux
Qui gémit dans votre rue,
Tête nue,
Accablé de maux affreux.

Ce qui se perd sous la table
Est capable
De l'empêcher de périr ;
Nous vous supplions, cher maître,
De permettre
Que nous l'allions secourir.

Le Mauvais riche.

N'en parlez pas davantage,
Car ma rage
Est prête de prendre feu ;
Que ce vilain pauvre pleure,
Ou qu'il meure,
Cela m'importe fort peu.

Pas tant de miséricorde :
Qu'on n'accorde
Aucun bien à l'indigent !
Je ne veux pas qu'on raisonne
Sur l'aumône :
Je sais user de l'argent.

Si ce pauvre est à ma porte,
Qu'on l'emporte,
Et qu'on le jette bien loin :
Je défends, sur toute chose,
Qu'aucun n'ose
Satisfaire à son besoin.

Que si j'entends qu'il résiste
Et persiste
A sans cesse lamenter,
Par mes chiens faites-le mordre :
C'est mon ordre,
Puisqu'il vient nous infecter !

Voilà bien la dureté implacable du mauvais riche; mais bientôt la scène change : c'est lui bientôt qui est réduit à la plus affreuse misère au fond de l'abîme brûlant où il sollicite en vain une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, tandis que Lazare le pauvre se repose au sein d'Abraham.

Le cantique de saint Eustache est d'un grand intérêt dramatique. Il commence par une apparition du Sauveur à un général romain nommé Placide, que Notre-Seigneur apostrophe en ces termes :

Que t'ai-je fait, Placide ? réponds-moi,
Que t'ai-je fait, que tu me persécutes?
Je suis Jésus, mort sur la croix pour toi;
Je te poursuis, bien que tu me rebutes.

Placide demande pardon au Sauveur de l'avoir si longtemps méconnu, et lui demande ce qu'il faut faire. — Recevoir le baptême avec tous les tiens, lui répond Notre-Seigneur, et te disposer à souffrir pour moi. Placide, déjà converti dans le fond de son cœur, s'écrie :

Je suis chrétien et tout prêt à souffrir :
Que vous m'ôtiez fortune, enfants et femme,
Tous les tourments qui se pourront offrir
Pour votre amour seront doux à mon âme.

Le Seigneur lui répond :

Tu perdras tout, enfants, et femme, et bien :
On te dira le Job évangélique ;
Si tu tiens bon, comme font tous les miens,
Tu montreras un courage héroïque.

Telle est l'exposition du drame. La scène change. Nous sommes au bord de la mer : Placide a été baptisé avec toute sa famille, et a reçu au baptême le nom d'Eustache; la sévérité des édits contre les chrétiens l'a dépouillé de tous ses biens et de son rang, et, forcé de s'enfuir avec sa femme et ses deux fils encore enfants, il est réduit à solliciter la compassion d'un patron de vaisseau. Celui-ci lui permet de s'embarquer sur son na-

vire, et nous apprend en même temps ses perverses intentions.

Embarquons-nous, et traversons les mers ;
Certain projet me séduit et m'enflamme :
Au premier port, malgré tes pleurs amers,
Te débarquant, je veux ravir ta femme.

Saint Eustache est en effet débarqué et abandonné avec ses deux enfants, non dans un port, mais sur une plage déserte, et le vaisseau part à pleines voiles, malgré les pleurs de Théopiste, épouse du saint, qui adresse à son époux les plus tendres adieux et lui promet de conserver sa pureté sans tache jusqu'à la mort. Saint Eustache, après avoir vu disparaître à l'horizon le vaisseau ravisseur, s'avance avec ses enfants à la découverte pour trouver un abri. Une rivière s'oppose à leur passage : saint Eustache la traverse à la nage avec un de ses enfants dans ses bras; il le dépose sur le rivage et retourne pour chercher l'autre. Lorsqu'il est au milieu du courant, des cris affreux l'arrêtent : un lion emporte l'enfant qu'il vient de laisser sur la rive; il va retourner pour le secourir, lorsque des cris semblables partent du rivage opposé : un loup énorme vient de saisir son autre enfant, et le malheureux père voit ses deux fils disparaître sans pouvoir leur porter secours.

Des animaux emportent mes deux fils,
Et je ne puis secourir l'un ni l'autre;
Je n'ai plus rien qu'un petit crucifix,
Pour m'y coller comme le grand Apôtre.

Sorti enfin de la rivière, il se présente, après avoir traversé des contrées désertes, au premier barbare qu'il rencontre. Celui-ci l'engage comme berger :

Mon bon ami, viens garder mes troupeaux,
Je te promets le pain bis du ménage,
Le ciel pour toit, pour maison les coteaux,
Le sol pour lit, l'eau pure pour breuvage.

L'ancien général des armées de l'empereur accepte cette misérable condition, et remercie Dieu de la détresse et de l'abandon où il se trouve :

Grâces à Dieu, je garde les moutons,
Moi qu'on a vu commander une armée ;
Pour vêtements j'ai de pauvres haillons,
Tant il est vrai que tout n'est que fumée!

Ici se termine la première partie ou le premier acte du mystère de saint Eustache.

La décoration change : nous sommes à la cour de l'empereur Trajan ; de toutes parts on lui annonce que les ennemis menacent l'empire; Trajan se souvient alors avec regrets du bon général qu'il a perdu, et il dit à ses émissaires :

Allez chercher Placide le guerrier ;
Cherchez-le bien et par mer et par terre :
Mon chef par lui sera ceint de laurier,
Car il vaincra ceux qui me font la guerre.

Les envoyés partent. La scène change et représente le camp des Romains. Le guerrier Placide, maintenant Eustathius, a été retrouvé et rétabli dans sa dignité première ; deux jeunes soldats se racontent leurs aventures, et une femme voilée est cachée près d'eux et les écoute. Ces deux jeunes soldats trouvent une étrange ressemblance dans leurs destinées : ni l'un ni l'autre n'a connu ses parents. Le premier a été trouvé vivant dans l'antre d'un lion; l'autre dans la retraite d'un loup. Ces circonstances qu'ils rapprochent réveillent en eux des souvenirs confus : ils se reconnaissent enfin pour frères, et se tendent les bras; alors la femme voilée se précipite au milieu d'eux en les appelant ses enfants, car cette femme n'est autre que sainte Théopiste, épouse de saint Eustache, qui, après avoir échappé miraculeusement aux attentats du patron de navire, foudroyé au moment où il allait se livrer aux dernières violences, parcourt le monde en cherchant son époux et ses enfants. Heureuse d'avoir enfin retrouvé ses fils, elle veut aller avec eux se jeter aux pieds de leur général, qu'elle ne connaît pas. Le général les accueille, écoute leur histoire et reconnaît à son tour sa femme et ses enfants. Ce tableau termine le second acte.

Au troisième acte, Placide ou saint Eustache, vainqueur des ennemis de l'empire, revient en triomphe à Rome, où il refuse de sacrifier aux faux dieux; il se jette avec sa femme et ses enfants aux pieds de l'empereur et lui raconte leur histoire surprenante. L'empereur voit le culte des dieux et la majesté de l'empire compromis si Eustache et sa famille n'abjurent pas le christianisme. Il commence par les promesses les plus flatteuses et finit par les plus terribles menaces : rien n'ébranle la constance des confesseurs; alors le prince, qui se croit dédaigné, veut se venger par un supplice affreux : il fait fabriquer un monstrueux taureau d'airain, semblable à celui que Phalaris avait autrefois inventé, et y fait enfermer les quatre martyrs; puis un feu immense est allumé autour de l'instrument de supplice : mais, au lieu de mugissements de douleur, c'est une musique céleste qui sort des entrailles enflammées du taureau, et la bienheureuse famille, calme comme les trois enfants dans la fournaise, s'endort paisiblement au sein du Seigneur.

Tel est le mystère de saint Eustache, dont nous trouvons les derniers vestiges dans le cantique de Marseille, sans distinction d'actes et de scènes, mais en couplets alternatifs, avec le nom des interlocuteurs. (*Voy.* MYSTÈRES.)

Cette sorte de longs cantiques sur la vie d'un saint ou sur un miracle particulier n'est maintenant plus guère d'usage, et les anciens modèles de ce genre ne se retrouvent plus que dans les campagnes, aux rebords de grandes images enluminées grossièrement qui ornent les murailles des chaumières.

Les cantiques consacrés à célébrer la na-

tivité du Sauveur forment une série particulière connue sous le nom de noëls. Chaque province a les siens, et il serait curieux d'en faire une collection universelle. Il y aurait aussi parmi les noëls un choix et une classification à faire : il faut en effet distinguer les noëls nouveaux des anciens, et les cantiques des chansons de bergers.

Le mélange de ces deux genres est essentiellement primitif dans la composition de ce qu'on appelle les bibles de noëls; car ces chants ont été destinés à rappeler des cantiques des anges et les chants joyeux des pasteurs. Il faut donc distinguer deux sortes de noëls : les noëls angéliques, qui sont des cantiques, et les noëls pastoraux, qui sont des chansons. (*Voy.* Noels.)

Les cantiques de la Nativité offrent à l'esprit et au cœur du poëte chrétien les sujets les plus gracieux, et peuvent être sans cesse renouvelés avec une fécondité inépuisable. Quoi de plus magnifique, en effet, et de plus doux que ces mystères de la sainte famille? Quoi de plus glorieux que ces chants du ciel qui annoncent la paix à la terre! Quoi de plus consolant que cette harmonie des anges qui veillent sur le monde endormi, et combien de pieuses larmes ne peut-on pas verser autour de cette crèche où un Dieu si grand se cache sous les formes débiles d'un doux et beau petit enfant!

Nous citerons ici un noël inédit qui se rapporte davantage au genre des cantiques : c'est le cantique de l'étoile qui annonce à tous les peuples du monde la naissance du Rédempteur.

Le cantique de l'étoile.

La belle étoile voyageant,
Avec sa couronne d'argent,
Que les diamants environnent,
Du monde a commencé le tour,
Et chante aux peuples qui s'étonnent :
Réveillez-vous,
Réveillez-vous, voici le jour.

Quand de la nuit le soleil sort,
Vous qui dans l'ombre de la mort
Dormez aux portes de l'aurore,
Perses adorateurs d'un feu
Qui vous laisse glacés encore,
Réveillez-vous (*bis*) pour le vrai Dieu.

Enfants dégénérés d'Assur,
Qui gardez le marais impur
Où dort la morte Babylone,
Fils d'Ismaël abandonné,
Dont un dromadaire est le trône,
Réveillez-vous (*bis*), Jésus est né.

Grecs idolâtres, levez-vous,
Ne languissez plus à genoux
Devant le tombeau d'Alexandre.
Pour un plus heureux conquérant
Laissez votre monarque en cendre
Réveillez-vous (*bis*). Dieu seul est grand!

Romains, si puissants autrefois,
Vous qui des faux dieux et des rois
Recueillez la dépouille immonde,
Césars dont la pourpre en lambeaux
Ensevelit encor le monde,
Réveillez-vous (*bis*), dans vos tombeaux.

Blonds Germains, peuple sage et fort,
Et vous cruels enfants du Nord
Qu'endurcit la Scandinavie,
Brisez vos armes pour jamais :
Dieu vient à tous rendre la vie,
Réveillez-vous (*bis*), voici la paix.

Toi que ravit le gouffre amer,
Amérique, sors de la mer,
Belle comme une fiancée;
Peuples des archipels flottants,
Jésus vous dit dans sa pensée :
Réveillez-vous (*bis*), je vous attends.

Que les îles, fendant les eaux,
Apportent, comme des vaisseaux,
Leurs adorateurs à la crèche;
Continents que Dieu va bénir
Sous cette loi qu'un enfant prêche,
Réveillez-vous (*bis*) pour vous unir.

Peuples des climats opposés,
Princes rivaux, rois divisés,
Rapprochez-vous, jetez vos armes;
Du grand pardon voici le jour,
De l'enfant-Dieu séchez les larmes
Réveillez-vous (*bis*), voici l'amour.

La belle étoile ainsi chantait,
Et dans les airs sa voix tintait
Comme une clochette argentine;
Et tout le ciel illuminé
Disait par sa splendeur divine :
Réveillez-vous,
Réveillez-vous, Jésus est né!

Un des priviléges des cantiques destinés à la nuit de Noël, c'est de comporter un plus grand nombre de couplets que les cantiques ordinaires; car les cantiques destinés à être chantés dans les réunions de paroisse, soit pour le catéchisme, soit pour des instructions particulières, doivent surtout être extrêmement courts, et c'est encore un défaut que nous signalerons dans les cantiques soit de Sainte-Geneviève, soit de Saint-Sulpice, que leur excessive longueur. Il en résulte qu'on se borne ordinairement à faire chanter les deux ou trois premiers couplets, qui sont loin quelquefois d'être les plus remarquables, ou qui ne présentent à l'esprit qu'un sens imparfait. Un bon cantique ne devrait pas avoir plus de trois couplets et dans ces trois couplets il faudrait resserrer la pensée des six, des huit ou des dix qui se trouvent souvent dans les anciens recueils. C'est une difficulté de plus pour le poëte, et celle-là est peut-être la plus grande de toutes. Mais aussi on pourrait dire du cantique parfait ce que Boileau disait du sonnet :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

A l'œuvre donc! poëtes catholiques, professeurs de littérature, ecclésiastiques chargés de la direction des catéchismes, cette tâche est digne de vous. Dans un recueil de cantiques, l'amour-propre de l'auteur s'efface avec son nom, et il ne reste de lui que les choses vraiment utiles. Quelle plus belle destination peuvent d'ailleurs avoir des poésies que d'être répétées dans les temples de Dieu par les voix les plus in-

nocentes, et de suggérer des paroles à la prière de ceux que Dieu se plaît le plus à entendre et à exaucer!

CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE. — La beauté des cérémonies de l'Eglise, leur influence sur les esprits, et par conséquent sur la littérature chrétienne, ne sauraient être contestées par personne. On sait que l'empereur Valens, un des plus farouches sectaires de l'arianisme, trembla de tous ses membres en entrant dans l'église au milieu de la messe de saint Basile; tant la majesté du culte et la grandeur du spectacle qui s'offrait à ses yeux avaient terrassé son orgueil!

Les cérémonies religieuses constituent le culte extérieur, et sont la forme extérieure de la piété. C'est une réunion de signes choisis pour exprimer l'adoration de Dieu et la croyance à ses mystères. C'est donc une représentation de la religion elle-même, et cette représentation, réglée par l'autorité infaillible d'après les lois les plus claires et les plus orthodoxes du symbolisme religieux, est arrivée à une perfection d'ensemble et de détail qui peut la faire comparer aux plus belles compositions littéraires et aux poëmes les plus accomplis.

L'usage des cérémonies religieuses est aussi ancien que la religion elle-même, c'est-à-dire qu'il remonte au berceau des temps. Nous lisons dans la Genèse que Caïn et Abel firent des offrandes au Seigneur, sans doute suivant les instructions que leur avaient données Adam et Eve, les premiers des humains, et ces premiers sacrifices ne se firent pas sans l'observation d'un certain rite. Enos, fils de Seth, est marqué ensuite comme ayant le premier invoqué le nom du Seigneur, c'est-à-dire qu'il institua la prière publique, commencement de l'association dans le culte.

Noé et Abraham offrirent ensuite à Dieu des sacrifices solennels, et le culte traditionnel des patriarches se perpétua jusqu'à Moïse, qui le régénéra et en régla les pratiques par une loi constitutive après le passage de la mer Rouge et la réception du Décalogue parmi les tonnerres du mont Sinaï.

On a dit que Moïse avait emprunté beaucoup aux Egyptiens, sans réfléchir aux emprunts que les Egyptiens eux-mêmes ont pu et ont dû faire à la tradition patriarcale. On ne croira sans doute pas que le patriarche Joseph, pendant sa longue faveur qui l'éleva jusqu'à la toute-puissance, n'ait exercé aucune influence sur la religion et sur le culte. On voit dans son histoire qu'il constitua le peuple en communauté dépendante de Pharaon, et n'exempta que les prêtres de la servitude. Joseph, le fidèle serviteur du Dieu de Jacob, eût-il voulu favoriser ainsi les prêtres des faux dieux? Il est donc très-probable que du temps de Joseph la vraie religion était connue en Egypte, et qu'elle ne dégénéra en idolâtrie que sous les Pharaons persécuteurs du peuple de Dieu, lorsque la caste sacerdotale abusa de ses priviléges et employa, pour augmenter sa puissance, les prestiges des Jannès et des Membrès.

Moïse et tous les grands serviteurs de Dieu ont attaché toujours la plus grande importance aux cérémonies du culte. Ces cérémonies, en effet, sont la prière publique mise en actions, et doivent représenter aux yeux des multitudes toute la magnificence des mystères. L'esprit frondeur de nos puritains irréligieux s'est beaucoup exercé contre la richesse des ornements et des autels, et ils ont répété, après Judas Iscariote : *A quoi bon cette perte? On eût pu vendre ces ornements et ces parfums bien cher, et en donner l'argent aux pauvres.* La réforme s'est signalée en appauvrissant le sanctuaire, comme elle avait appauvri le dogme et la littérature chrétienne. Et qu'est-ce que les pauvres y ont gagné? Est-ce que la pompe des cérémonies n'est pas la gloire du pauvre comme celle du riche? Est-ce que le denier de la veuve n'y concourt pas comme la plus somptueuse offrande? Est-ce que le pauvre est humilié d'être servi à la table de Dieu dans des vases d'or et de vermeil? Si l'héritier de Dieu qui se tient à la porte de l'église est couvert des haillons de l'indigence, ses médiateurs auprès de son Père, ses ambassadeurs, ses mandataires sont couverts de velours et de drap d'or; c'est seulement dans les pompes de la religion que les déshérités de la terre peuvent retrouver les splendeurs de la maison paternelle; les églises sont les palais de ceux qui ont à peine une demeure, et les prêtres étincelants de chapes, de chasubles, et de dalmatiques précieuses, sont les ministres de cette cour où les malheureux sont admis. Vous parlez de dépouiller les églises pour nourrir les pauvres; mais la réforme et la révolution l'ont fait, et les pauvres ont-ils été nourris? Non! Les dépouilles du sanctuaire ne profiteront jamais à personne, mais le peuple y perdra son unique richesse, et sera exilé de ces magnificences qui étaient pour lui. Les rois de la terre ont dépensé souvent de grandes sommes pour enivrer la multitude dans les fêtes publiques, et la philanthropie n'a pas murmuré; mais qu'on emploie à élever son esprit par de nobles et pieux spectacles, les aumônes des fidèles et les épargnes de la pénitence, c'est ce qu'on ne pardonne pas. N'est-il pas convenu d'avance que tout argent, tout soin, tout talent, toute beauté, consacrés au culte de Dieu, sont des soins, des talents, des beautés et de l'argent perdus?

Les cérémonies religieuses sont à la littérature des offices divins ce que les couleurs sont aux tableaux, ce que le chant est à la poésie, ce que la déclamation est à l'éloquence, ce que la mise en scène est à une composition dramatique. Nous ne devons donc pas négliger d'en étudier le symbolisme et d'en bien comprendre l'harmonie et la majesté.

Les cérémonies ont toujours été l'expres-

sion du sentiment religieux chez les peuples, et ont été en rapport avec leurs croyances. Les idées primitives de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps avaient donné à l'Egypte le culte des tombeaux, et les minutieuses cérémonies de l'embaumement des morts, en sorte que le culte égyptien était presque tout entier dans les funérailles, ce qui explique comment les seuls souvenirs que l'Egypte nous ait laissés sont des momies et des tombeaux. La Grèce honorait ses divinités sensuelles par des fêtes et des orgies; le judaïsme, au contraire, parlait à l'âme par les mystères du Saint des saints, les trompettes et les chants des lévites, les abstinences de viandes impures, et les ablutions, les offrandes de prémices et le sacrifice perpétuel. Dieu était présent dans le sanctuaire, et venait s'asseoir invisible sur la table d'or du propitiatoire; le grand prêtre seul osait entrer dans cette enceinte redoutable où l'on cachait aux regards du vulgaire les tables de la loi écrites de la main de Dieu. Il n'y avait qu'un grand prêtre et qu'un temple, pour rappeler sans cesse au peuple le dogme spécial dont Israël était le dépositaire; l'unité de Dieu; et c'est pourquoi tant de magnificence et de grandeur enrichissait et rehaussait ce temple unique et cette dignité suprême, afin que la vérité parlât ainsi aux yeux et à l'imagination de tous.

Le sacrifice a été de tout temps l'essence du culte divin, et une sorte d'instinct sacré le révèle partout aux hommes. Là, en effet, se trouve tout le secret de la religion et de la vie, la conquête de l'immortalité et de l'éternelle joie par l'acceptation momentanée et volontaire de la destruction et de la douleur. Dans tous les symbolismes religieux, les animaux sont des emblèmes de l'homme et de ses passions diverses. C'est à ce point de vue emblématique que Moïse sépara les animaux en espèces pures et impures; les animaux immondes non-seulement ne devaient pas être présentés à Dieu, mais ne pouvaient servir à la nourriture des Israëlites. Et en cela, la vraie religion se distingue de tous les cultes idolâtriques; ceux-ci croyaient honorer leurs divinités par les passions les plus grossières, et ne trouvaient même pas le pourceau indigne de leurs sacrifices; mais l'holocauste du temple n'acceptait que les bœufs sans tache, les béliers choisis et les colombes innocentes : première révélation de ce grand mystère, que l'expiation appartient à l'innocence, et que le sacrifice n'est profitable qu'à la justice.

Comme la religion ne s'était perdue chez les Egyptiens que par l'abus du symbolisme, et la matérialisation des images allégoriques, Moïse préféra les signes aux images, et prohiba dans l'exercice du culte les exhibitions de la figure humaine. Les images mêmes d'animaux étaient dangereuses pour les Juifs, qui, voyant dans le bétail la source de tout leur bien-être et de leurs richesses, étaient toujours tentés de se représenter leur Dieu comme le rejeton du bœuf Apis, cette incarnation permanente de l'Osiris des Egyptiens.

Quand Israël voulait avoir une image de son Dieu, il ne trouvait autre chose à faire que de se couler un veau d'or.

Il nous est difficile de déterminer maintenant ce que la Bible entend par les *Chérubs*, dont les figures étaient mêlées à des représentations de palmes, de fruits et de fleurs, sur les tapisseries du tabernacle et du temple. Etaient-ce des têtes d'anges à six ailes? Étaient-ce des figures ailées à tête de taureau? Le mot *Chérub* signifie également les deux choses, et l'on trouverait peut-être, dans cette analogie de nom, un nouveau sens allégorique et mystique de l'immolation perpétuelle des taureaux et des bœufs sur l'autel de ce Dieu suprême en présence duquel brûlent éternellement les ardents esprits des chérubins.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant réalisé en lui-même et aboli pour toujours tous les sacrifices sanglants, éleva l'offrande eucharistique ou l'oblation du pain et du vin, qui se faisaient pour l'action de grâces dans l'ancien temple, à la dignité de sacrifice, et rendit ce sacrifice non-seulement perpétuel, mais universel, en faisant répandre partout, avec la prédication de son saint évangile, la foi en la présence réelle de son corps, de son sang, de son âme et de sa divinité sous les espèces du pain et du vin.

Ici commence un nouveau culte, tout spirituel, où la mort ne sera plus rappelée aux adorateurs de Dieu qu'avec des idées de résurrection, d'immortalité et de gloire. La hiérarchie commence à ces paroles de Jésus-Christ : *Celui d'entre vous qui voudra être le premier de tous sera le serviteur de tous.—Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. —Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Pais mes brebis. Pierre, m'aimes-tu? Pais mes agneaux. — Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. — Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir.—Si quelqu'un ne vous écoute pas, dites-le à l'Eglise; et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme un païen et un publicain.*

Avec la hiérarchie commencèrent la liturgie et les offices. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même n'avait pas institué la divine eucharistie et célébré la dernière cène avec ses apôtres, sans un certain cérémonial; nous voyons qu'il fit préparer d'abord une grande salle tapissée de tentures (*Cenaculum grande, stratum*); des lumières furent disposées dans ce cénacle : il commença par purifier ses disciples par une ablution ou lavement des pieds semblable à ce que pratiquaient les prêtres dans le temple avant de vaquer à la prière ou aux sacrifices. Pour procéder à cette ablution, il quitte une partie de ses vêtements, attache sa robe autour de ses reins avec un linge, et purifie alternativement ses disciples, auxquels il recommande de pratiquer à l'avenir, les uns envers les autres, l'humilité et la charité dont il vient de leur donner l'exemple;

puis, lorsqu'ils sont à table et qu'ils ont soupé, nous le voyons prendre alternativement le pain et le vin; il les bénit, il les consacre; il rompt le pain et fait circuler le vin à tous ses apôtres. Cette cérémonie est précédée et suivie d'exhortations et de prières; enfin la sainte assemblée chante une hymne et se lève pour se rendre avec le Sauveur au jardin des Oliviers.

Indépendamment du sacrifice eucharistique que les apôtres ne manquèrent pas d'offrir tous les jours après la mort de Notre-Seigneur, selon l'exemple et le précepte que leur en avait laissés le Maître, ils consacraient certaines heures du jour à la prière publique et leurs soirées aux pieuses exhortations ou aux lectures édifiantes. Les premiers chrétiens s'assemblaient au temple dans le portique de Salomon, et nous voyons que saint Pierre et saint Jean se rendaient à la prière vers l'heure de None. Cette prière consistait sans doute, comme celle des autres Israélites, dans la récitation des psaumes, et telles sont les origines de nos offices et de la liturgie apostolique perpétuée presque sans changements jusqu'à nos jours.

Au chapitre VI des Actes des apôtres, on voit l'Eglise instituer des diacres pour distribuer la communion: *Non est æquum nos derelinquere verbum Dei et ministrare mensis..... Septem viros constituamus super hoc opus; nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.*

Au chapitre XX, il est question du saint sacrifice célébré avant le départ de saint Paul dans un local où il y avait beaucoup de lampes allumées, et d'un discours du saint apôtre qui se prolongea jusque bien avant dans la nuit.

« Quand nous recevons avec actions de grâces, » dit le même saint Paul dans la première Epître aux Corinthiens, « quand nous recevons avec actions de grâces le calice que Jésus-Christ a béni et que nous bénissons après lui, n'est-ce pas le sang de Jésus-Christ que nous recevons? Et quand nous rompons le pain, ne mangeons-nous pas le corps du Seigneur? Car, mangeant d'un même pain et buvant d'un même calice, nous témoignons que nous ne faisons tous qu'un seul et même corps. »

« Nous avons un autel, dit-il encore dans son Epître aux Hébreux; chacun récite les psaumes, écoute la lecture et en reçoit l'explication. » Telles sont les indications que nous fournit le Nouveau Testament sur les cérémonies primitives de la messe et des saints offices.

Si l'on consulte les antiquités ecclésiastiques, voici à quoi se réduisent, quant au saint sacrifice de la messe, les seules notions positives qu'il soit possible d'y trouver. On commençait les prières par le chant des psaumes; quelquefois on y ajoutait une hymne tirée de la sainte Ecriture ou composée par quelque fidèle; car l'inspiration était fréquente dans ce temps-là, et chacun apportait à la liturgie naissante le tribut de sa piété. On faisait ensuite en commun la lecture des livres saints; l'évêque adressait des exhortations au peuple, expliquait le catéchisme et indiquait le vrai sens du dogme. Puis on recueillait les offrandes volontaires de chacun pour les malades, pour les vieillards, pour les veuves et les orphelins qui étaient à la charge de l'église. « L'évêque, dit l'abbé Fleury, ne manquait jamais de présider aux prières publiques, d'expliquer les saintes Ecritures, d'offrir le sacrifice tous les dimanches. Lui et ses prêtres étaient continuellement occupés à instruire les catéchumènes, à consoler les malades, exhorter les pénitents, réconcilier les ennemis. » Mais il n'y avait pas d'ennemis dans les assemblées chrétiennes, chacun se ressouvenant de la parole de Jésus-Christ: *Si tu viens pour offrir ton présent, et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton présent devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis tu viendras achever ton offrande.*

Unis tous dans le même esprit par une concorde vraiment fraternelle, les chrétiens priaient ensemble à des places qui leur étaient assignées, les femmes d'un côté, soigneusement voilées et recueillies, les hommes de l'autre, la tête découverte, et attentifs seulement à la prière. L'offrande se faisait pour l'église et même pour les infidèles; avant de s'approcher de la communion, les fidèles se donnaient mutuellement la paix par un saint baiser fraternel en signe de charité et de réconciliation.

Après le baiser de paix commençait réellement le saint sacrifice; la consécration était précédée de la préface et du canon, et suivie de la communion du prêtre, du clergé et des fidèles; on congédiait ensuite l'assemblée par ces paroles: *Ite, missa est*, à moins que les prières ne dussent encore se prolonger après la messe, et alors on substituait à l'*Ite, missa est*, le *Benedicamus Domino.* Avant la consécration, les diacres avaient soin de faire retirer les infidèles et les catéchumènes. Le sacrifice était ordinairement suivi d'un repas fraternel appelé *agape* ou *charité.*

Les chrétiens se réunissaient encore soit dans l'église, soit en famille, pour chanter les psaumes aux différentes heures du jour; de là sont venues les heures canoniales, distribuées encore suivant le partage du temps usité chez les anciens. A cette époque, la liturgie et le saint sacrifice composaient à peu près tout le culte. Obligée de fuir et de se cacher dans les cryptes et les catacombes, la religion ne pouvait déployer d'autres splendeurs que celles de ses vertus, et les chefs de la hiérarchie sacerdotale n'avaient d'autre pourpre que celle qu'ils teignaient eux-mêmes de leur sang sur les chevalets et dans les amphithéâtres; les croix étaient de bois, dit un ancien, mais les prêtres étaient d'or; l'église était pauvre, et ses faibles ressources suffisaient à peine pour l'entretien de ses veuves et de ses orphelins, le soulagement de ses malades et la subsistance de ses vieillards.

On sait la magnanime réponse de saint Laurent, diacre, à un préfet qui le sommait de lui livrer toutes les richesses de l'église : le saint diacre rassemble ses infirmes et ses pauvres, et conduit le magistrat au milieu d'eux, en lui disant : « Voilà le trésor de l'église; c'est ici qu'elle met toutes les aumônes de ses fidèles; c'est ici qu'elle cache son or et son argent; voici ses vases les plus riches et ses ornements les plus précieux. »

Plus tard, lorsque la doctrine du Dieu pauvre eut enfin conquis l'empire des Césars, un saint amour de la pauvreté se répandit dans toutes les classes de la société : l'or que les riches donnaient aux pauvres retournait à l'Eglise, qui était la nourrice et la mère des pauvres ; on pensa que les pierreries, les étoffes précieuses et toutes les magnificences royales appartenaient de droit à celui qui, étant Dieu, s'est fait pauvre pour instruire les peuples et les rois. A quoi pouvait servir l'or chez des peuples voués à la pauvreté, sinon à parer les autels? Les biens de la terre étaient alors donnés par surcroît à ceux qui avaient conquis le ciel, et les dépouilles de la Rome persécutrice s'amoncelaient sur les tombeaux des martyrs. Un nouvel essor fut donné aux arts par ce luxe des majestés nouvelles ; il fallut des orfèvres pour ciseler des châsses précieuses, des peintres et des statuaires pour orner les basiliques; les églises devinrent des merveilles qu'on venait voir de loin, et tout le monde, même les plus pauvres, avaient leur part au triomphe du patron ou de la patronne, de la Mère de Dieu ou du bon Sauveur. On était fier de son église, comme on peut l'être maintenant de sa patrie; et dans ces siècles où le vieux monde se déchirait en tant de lambeaux, l'Eglise n'était-elle pas la seule patrie durable des chrétiens? Les autres changeaient de noms et de tyrans au gré des flots et des tempêtes de la guerre et de l'invasion; celle-là, du moins, ayant jeté ses racines dans les cœurs, ne tenait pas au sol plus que les institutions et les hommes; elle surnageait toujours et s'élevait en même temps que les eaux du déluge, arche nouvelle, non plus seulement d'une famille juste, mais des élus de toute l'humanité, dont un lien céleste et surhumain ne faisait plus qu'une famille.

A mesure donc que les empires chancelaient et que les fortunes du monde étaient plus incertaines, la gloire temporelle de l'Eglise s'augmentait : car les richesses venaient, à l'ombre des autels, chercher un asile comme les âmes. On vouait souvent à Dieu des biens qu'on n'espérait plus conserver, et l'Eglise, à son tour, employait ses richesses à la conversion de ces mêmes barbares qui menaçaient et faisaient trembler l'ancien monde.

De nouveaux et sauvages enfants accouraient en foule se soumettre à une reine spirituelle qui devenait leur mère ; il fallait bien les captiver par les yeux, en même temps que de merveilleuses et douces instructions enchantaient leurs oreilles. Il fallait représenter à l'imagination de ces barbares toutes les richesses de la grâce divine, toutes les splendeurs de l'adoption nouvelle, toutes les pompes enfin de la royauté de Jésus-Christ : alors la liturgie prit des formes plus solennelles ; les évêques et les prêtres se décorèrent d'ornements plus riches ; la beauté des offices divins frappa les yeux d'une splendeur inaccoutumée ; les églises rivalisèrent entre elles de magnificences et de pieuses séductions ; la poésie du culte, enfin, se déploya dans tout son luxe ; on unit les chants les plus capables d'émouvoir les cœurs à des cérémonies qui en imposaient aux regards. Saintes séductions maternelles, spectacles touchants et sublimes offerts à des enfants pour obtenir le salut de leur âme ; richesses inépuisables de la divine charité !

Jusque-là les prêtres ne se distinguaient des simples fidèles que par la modestie et la simplicité des vêtements : les premiers habits sacerdotaux n'étaient que des costumes romains, et l'on reconnaît encore la toge dans la forme des anciennes chasubles. Quand l'invasion des barbares changea les modes de l'empire et substitua la tunique courte à la robe longue, le clergé ne changea pas comme le siècle, et conserva l'ancienne forme dans ses vêtements. A l'époque où l'Eglise crut devoir frapper les yeux du peuple par la pompe de ses cérémonies, elle enrichit de broderies, d'or et de pierres précieuses les vêtements qu'on devait mettre pour aller à l'autel. L'introduction des étoffes de drap d'or, de drap d'argent et de brocard dans les vêtements ecclésiastiques, dut nécessairement en modifier la forme. C'est ainsi qu'on échancra des deux côtés la chasuble, pour laisser aux bras le libre usage de leurs mouvements, lorsque les étoffes dont elles étaient faites furent trop lourdes et trop roides pour se relever facilement sur les bras à grands plis comme les anciennes toges romaines; c'est pour la même raison qu'on supprima l'ampleur de l'étole, pour n'en laisser subsister que la bordure, sur laquelle on brodait ordinairement le signe de la croix ; les chapes, qui étaient primitivement des manteaux d'hiver garnis de capuchons pour préserver la tête du froid et des intempéries de l'air pendant les processions, devinrent un ornement qui eut besoin lui-même d'être préservé de la pluie. Rien n'égala bientôt la richesse des chasubles, des chapes et des dalmatiques, et les ministres de Dieu les plus pauvres et les plus humbles témoignèrent toujours le plus grand zèle pour la beauté des ornements et les magnificences d'un culte qui consacrait ainsi à la gloire de Dieu toutes les richesses de la terre.

L'Eglise eut encore un autre motif pour effacer par l'éclat de son culte toutes les pompes de la terre ; la doctrine de Jésus-Christ avait fait cesser, en les proscrivant, les jeux cruels mais splendides de l'amphi-

théâtre et les rites dissolus des fêtes de Flore. Partout avaient cessé les sacrifices et les solennités en l'honneur des dieux ; la multitude, pleine encore des souvenirs de la Rome païenne, sentait un vide qu'il fallait combler. Le peuple a besoin de représentations et de fêtes : il faut parler aux sens des enfants pour être entendu de leur cœur, et l'Eglise a toutes les condescendances d'une mère. C'est surtout à l'époque si poétique du moyen âge que l'année ecclésiastique déroula avec plus de profusion que jamais le cycle resplendissant et étoilé de ses fêtes et de ses offices. On sait qu'en ce temps la séve de poésie religieuse fut si forte qu'elle déborda en quelques rameaux inutiles au feuillage surabondant et parasite. L'imagination populaire, réagissant sur le clergé, mêla aux fêtes de la liturgie des représentations par trop théâtrales ; les mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament furent figurés dans les églises par des personnages vivants ; on entendit parler l'ânesse de Balaam, et l'on vit l'étoile des trois rois resplendir et marcher sous les voûtes sombres des églises ; enfin aux pieuses représentations on mêla d'ignobles parodies dont le récit soulève de nos jours le murmure et l'incrédulité. Nous avons peine à comprendre maintenant que des évêques et leurs chapitres aient toléré dans les métropoles catholiques la célébration de la fête des *Fous* et de celle des *Anes*. L'histoire cependant atteste, la piété se contente de gémir ; la littérature seule peut, croyons-nous, hasarder quelques explications à ce sujet.

Mais avant de rien expliquer, rappelons en peu de mots ces solennités scandaleuses et bizarres. La fête des Fous se célébrait dans les derniers jours de septembre, à l'occasion de la commémoration des saints Innocents ; ce jour-là l'office divin ressemblait à une parodie, et des bouffonneries indignes de la sainteté des autels déshonoraient le sanctuaire ; tous les truands de la ville où se célébrait la fête choisissaient un évêque ou un pape des fous ; c'était ordinairement quelque idiot, quelque impotent ou quelque ivrogne ; on le faisait monter sur une estrade élevée dans la nef de la cathédrale, et après l'avoir entièrement dépouillé de ses vêtements, on lui jetait de tous côtés des sceaux d'eau pour le laver, et si l'on réfléchit que cette indigne farce se jouait en hiver, on aura quelque pitié du misérable qui servait ainsi de plastron à la foule ; on le revêtait ensuite d'habits pontificaux destinés à ce seul usage, et qui excitaient le rire par des formes exagérées et étranges ; ainsi vêtu, l'évêque des fous était mené processionnellement dans la ville, puis on le ramenait à l'eglise, où il officiait gravement, entonnant les antiennes à rebours et excitant par ses bévues d'effroyables charivaris. Un buffet était dressé dans le chœur, où l'on buvait et mangeait pendant les offices ; on brûlait dans les encensoirs du cuir de vieilles chaussures au lieu d'encens. Après l'office les jeunes clercs se répandaient dans la ville, et couraient quelquefois de maisons en maisons dans un état presque complet de nudité, puis ne rentraient guère, le soir, que dans un état complet d'ivresse.

Ces saturnales augmentaient leur licence d'année en année sans qu'il fût possible aux hommes graves de ce temps-là de s'opposer au torrent de l'usage. Au commencement du XIIIe siècle, Pierre de Corbueil, archevêque de Sens, homme d'une naissance illustre et qui passait pour un des plus savants théologiens de son temps, voulut du moins introduire un peu d'ordre dans la célébration de la fête des Fous, et en composa un office. Après le *Deus, in adjutorium*, on y chante un *Alleluia* coupé en manière de tmèse : *Alle resonent ecclesiæ, dulci melo symphoniæ Filium Mariæ genitricis piæ, ut nos septiformis gratiæ repleat donis et gloriæ, unde Deo dicamus luia.*

Quatre chantres placés derrière l'autel chantaient ensuite en faux-bourdon ·

Hæc est clara dies, clararum clara dierum;
Hæc est festa dies festarum festa dierum.

Le reste était à l'avenant. Pierre de Corbueil avait supprimé seulement tout ce qui sentait l'indécence et le blasphème ; quant aux absurdités grammaticales, aux non-sens et aux cacophonies de langage, il avait dû les respecter, comme étant de l'essence même de la fête.

La fête de l'*Ane* n'était ni moins grotesque ni moins indigne de la majesté des saints offices. On la célébrait en l'honneur des voyages de Notre-Seigneur, soit pendant la fuite en Egypte, soit lors de son entrée triomphale dans Jérusalem, où il se rendit, comme on sait, monté sur une ânesse alternativement et sur le poulain de l'ânesse. Un âne richement caparaçonné était introduit ce jour-là dans l'église; on le couvrait d'une chape comme les chantres, et on le conduisait au lutrin, en l'invitant à braire par des hymnes et des proses que l'on chantait en son honneur.

On conserve encore dans la bibliothèque de Sens un manuscrit en vélin relié en ivoire, richement orné de figurines en relief, qui contient l'office des Fous et celui de l'Ane ; la prose de l'Ane est entremêlée de latin et de français.

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.

Eh ! messire âne, hé !
Belle bouche, rechignez ;
Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine à plantez!

Aurum de Arabia,
Thus et myrrham de Saba
Tulit in ecclesia
Virtus asinaria.

Eh ! messire âne, hé !
Belle bouche, rechignez ;

Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez!

Outre la fête des Fous et celle des Anes, il y avait dans diverses localités des cérémonies à peu près du même genre, à propos de différentes dévotions spéciales et de quelques fêtes particulières. C'est ainsi que tous les ans à Louvain on faisait entrer dans la ville avec grand bruit et grandes acclamations une machine de bois représentant Notre-Seigneur monté sur une ânesse : la foule se disputait l'honneur de le traîner, et l'excès du zèle à cette occasion dégénérait souvent en rixes et en batailles.

A Sens on célébrait la fête des apôtres par une représentation qui dégénérait également presque toujours en débauches et en scandale. Douze ouvriers représentant les douze apôtres, choisissaient une jeune fille qui devait représenter la sainte Vierge, puis tous ensemble revêtus des costumes allégoriques de leur emploi, ils se promenaient en grande cérémonie dans la ville et visitaient les principales églises; la procession se terminait par un festin où l'on trouva que les représentants des apôtres n'honoraient pas toujours assez par leur sobriété et leur modestie les saints dont ils avaient pris les costumes et les noms.

Les conciles et les souverains pontifes ne parvinrent qu'avec la plus grande peine à supprimer ces orgies; les ordonnances mêmes et les plaintes des évêques restèrent longtemps sans résultat, et l'on voit que ces cérémonies burlesques étaient encore en usage à Troyes au commencement du XVIe siècle. Voici comment Jean l'Eguise, évêque de Troyes, s'en plaignait à son métropolitain Tristan de Salazar :

« Très-révérend Père en Dieu, et mon très-honoré seigneur.

« Après toute humble recommendacion, vous plaise savoir que cette présente année, aucuns gens d'Eglise de ceste ville, soubs umbre de leur feste aux fols, ont fait plusieurs grandes moqueries, dérisions et folies contre l'onneur et révérence de Dieu, et au grand contempt et vitupère des gens d'Eglise et de tout l'estat ecclésiastique, et ont plus excessivement fait la dite feste que au tems passé n'avoient accoustumé, et sy n'ont pas été contents de la faire ung jour ou deux, mais l'ont faicte quatre jours entiers, et ont tant fait d'esclandre que raconter ne les saroie, et pour ce que, selond la pragmatique sanction et les anciens droits, les dits fols ne doibvent faire aucuns evesques ne arcevesques des fols qui portent en l'eglise mitre, croix, crosse et autres ornements pontificaux, ja pièca je requis à ceux de vos églises de sainct Père et sainct Estienne de ceste ville, que en observant la ditte pragmatique sanction voulsissent cesser de faire en leur église, à la ditte feste des fols, evesques et arcevesques, ainsy que anciennement avoient accoutumé de faire. A quoy par especiale n'ont voulu obtemperer ceulx de la ditte eglise de sainct Estienne, et ancor ceste présente année ont eleu et fait ung arcevesque des fols vicaire d'icelle eglise, lequel la veille et le jour d'icelle circoncision de nostre Seigneur, fist le service en la ditte eglise, vêtu *in pontificalibus* en baillant la benediction solemnelle au peuple, et avec le dict arcevesque en allant parmy la ville, faisoit porter la croix devant ly et bailloit la bénédiction en alant en grant dérision et vitupère de la dignité archiepiscopal. Et quand on leur a dict que c'estait mal faict, ont respondu que ainsy le faict-on à Sens et que vous mesme aviez commandé et ordonné la ditte feste, combien que soie informé du contraire. Et qui pis est, le dimanche avant Noël, aucuns des dits fols firent un jeu de personnage, que ils appelent le jeu du sacre de leur arcevesque, et à la fin du dict jeu, de quelque vile et orde matière fut faict le dict sacre en soy moquant, et au très grant vitupère du sainct mystère de consecration et pource qu'à ces choses je ne puis de moi-mesme pourvoir, pource qu'ils sont exempts de ma jurisdiction, et que les dittes églises sont à vous subjectes, je vous supplie que pour la révérence de nostre Créateur et l'onneur des gens d'église, il vous plaise de pourvoir aux dicts excès et abuts, afin que touts meux et esclandres qui pourroient venir doresnavant à l'occasion de la ditte feste, cessent de tout poinct. très révérend Père en Dieu et très honoré seigneur, se aucune chose vous plaist à me commander, je l'accomplirai de bon cœur, priant nostre Seigneur qui vous doïnt bonne vie et longue. Escript à Troyes, le XXIIIe jour de janvier.

« Le toust vostre humble serviteur et subject,

« L'évesque de Troyes. »

A Vienne l'archevêque était tributaire de l'évêque des fous, et devait lui donner chaque année trois florins, une mesure de vin et deux fois autant de bois que pouvait en porter un âne; chaque chanoine devait donner également une charge de bois. Le jour de la Saint-Laurent, on promenait dans la ville un homme étendu sur un gril, et sous lequel on agitait et faisait étinceler quelques charbons ardents. Le premier jour de mai, quatre hommes, entièrement nus et barbouillés de noir, sortaient du palais archiépiscopal et parcouraient les rues jusqu'à midi. Ils rentraient alors dans le palais, où se trouvaient réunis les meuniers et les bouchers de la ville, bien vêtus, bien montés et bien armés; l'archevêque leur nommait un roi dont les quatre noirs venaient baiser les pieds; puis le roi montait à cheval, suivi de toute la cavalcade, les quatre barbouillés en avant, et ils se rendaient à l'Hôtel-Dieu qu'on appelait l'hôpital Saint-Paul : on demandait saint Paul, et un homme se présentait vêtu en ermite, portant en bandoulière un jambon, un pain, un petit baril de vin et une terrine remplie de cendre, qu'il jetait par poignées à la figure des passants. De l'Hôtel-Dieu on allait à l'abbaye des dames Saint-

André, où l'abbesse nommait une reine qu'on faisait monter à cheval à côté du roi; puis le cortége faisait le tour de la ville à la grande joie et aux nombreuses acclamations de la menue populace.

Toutes ces fêtes, même les plus indécentes et les plus grossières, avaient leur raison d'être dans des habitudes anciennes et dans le caractère encore demi-barbare des peuples que la religion civilisait avec une prudente lenteur. On sait qu'à Rome, au renouvellement de l'année, on célébrait les fêtes de l'âge d'or sous le nom de Saturnales : c'était un hommage rendu par les maîtres aux droits primitifs des esclaves. Alors tout le monde était libre, chacun se livrait à la joie, comme si tous les rangs eussent été égaux; les serviteurs pouvaient s'asseoir à la place des maîtres et se faire servir à leur tour : souvenir de la fraternité des hommes conservé malgré l'orgueil des castes, et qui dut sembler consacré par le christianisme lui-même, lorsque l'Evangile vint abolir l'esclavage et apprendre au monde que les premiers devaient être les derniers et que les derniers seraient les premiers dans le nouveau royaume. La fête de Noël était donc surtout pour les peuples barbares que Rome avait destinés à l'esclavage, la fête de l'émancipation universelle. Cette émancipation, ils la comprenaient à la manière des enfants, et en exprimaient leur joie à la mode des peuples grossiers par des extravagances dont l'intention était loin d'être impie.

D'ailleurs la fête des Fous était la traduction et la mise en scène de cette parole de l'Ecriture : *Dieu a choisi la folie pour confondre l'orgueil de la sagesse; il se servira de ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, et de ce qui est méprisé pour abattre ce que l'on estime.* C'était aussi un souvenir de ce banquet du père de famille dont il est parlé dans une parabole de l'Evangile, banquet dont seront exclus par leur faute ceux qui avaient été invités, mais auquel sont admis pêle-mêle les passants, les pauvres, les infirmes et les estropiés ramassés sur tous les chemins. Cette pantomime de la folie, cette affectation allégorique de la sottise était un défi porté à la philosophie par la naïveté d'une foi plus ardente qu'éclairée. Cet homme abject, choisi pour évêque de ces nouvelles saturnales et porté en triomphe, représentait toutes les misères de l'humanité que la charité honore et que l'Evangile a rendues respectables en leur offrant le salut éternel. Sans doute qu'il était fort inutile et fort condamnable de représenter, en les imitant, toutes les folies du péché que l'Eglise appelle à la guérison et reçoit à la pénitence; mais les peuples barbares sont comédiens outre mesure, et, semblables en cela aux enfants, ils sont toujours prêts, si on ne les surveille, à dépasser dans leurs jeux toute règle et toute raison.

La fête de l'Ane venait peut-être d'un principe plus dangereux, et l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître le génie satirique qui préside aux fabliaux des trouvères et même aux ornements artistiques de nos anciennes cathédrales. Souvent, dans la sculpture gothique, on remarque des ânes habillés en clercs, prêchant, se prélassant, faisant mine de chanter au lutrin. C'est un sarcasme multiplié contre l'ignorance, sarcasme qui sans doute ne tombait pas sur les membres du clergé, qui l'ont toléré les premiers, et qui ne saurait atteindre le plus grand nombre de leurs successeurs.

C'est à la cour du bon roi René de Provence que le goût des brillantes allégories et des processions symboliques se manifesta avec le plus de luxe et de poésie. On se souvient du roi René comme d'un patriarche de l'âge d'or. Excellent prince, chrétien fervent et ingénieux troubadour, il cultivait et protégeait les beaux-arts, tout en rendant paternellement la justice à ses peuples, et il contribuait à leur bonheur par ses fêtes et ses spectacles, puisque les représentations, la poésie et toutes les choses émouvantes et magnifiques seront toujours du goût des populations ardentes du Midi.

Il institua à Aix, au XV[e] siècle, une grande procession allégorique à l'occasion de la fête du Saint-Sacrement, et tout le Midi fut en émoi des choses merveilleuses qu'y fit paraître le roi des troubadours. Cette procession était un véritable poëme en action, et se déroulait comme l'épopée de la religion tout entière. Les dieux de l'ancienne mythologie y paraissaient d'abord comme des démons déguisés et parés de toutes sortes de séductions, tendant des piéges à la vertu des saints et des saintes de l'Ancien Testament. Jupiter, armé d'un tonnerre de clinquant et paré d'un diadème en carton doré, était à tout moment désarmé et découronné par la baguette de Moïse. Samson s'y laissait prendre aux piéges de Dalila et de Vénus, puis finissait toujours par rompre ses chaînes. La ville entière prenait part à ces représentations somptueuses ; l'ordre et la marche en étaient réglés d'avance; on élisait à la majorité des suffrages, un président de la fête, qu'on nommait le prince d'amour, puis un duc et une duchesse d'Urbin, ainsi nommés du mot latin *urbs*, qui signifie ville, parce qu'ils étaient chargés de représenter la ville d'Aix; puis, lorsque le rang de chacun était assigné, et la police des jeux proclamée, la procession commençait. La Renommée, avec sa trompette, ouvrait la marche; puis venaient les dieux de la fable faisant caracoler leurs chevaux et faisant mine d'attendre ou de harceler, pour les attaquer, les personnages de l'Ancien Testament, qui marchaient en bon ordre, repoussant les divinités profanes; mais les faux dieux et les démons étaient mieux accueillis par la cohorte des Juifs, qui venaient derrière Moïse, adorant le veau d'or, qu'ils portaient au bout d'un bâton, à peu près comme les enseignes romaines du temps de la Louve. Un jeu auquel se livraient les faux dieux et les idolâtres divertissait beaucoup la foule; on l'appelait *lou jué dou cat*, le jeu du chat : il consistait à jeter en l'air un chat vivant,

qu'il fallait recevoir dans ses mains pour le renvoyer à d'autres, en évitant d'être égratigné ; celui qui n'était pas assez leste à la riposte, ou aux vêtements duquel le malheureux animal se cramponnait, gardait le chat et devait l'emporter *pour son souper*, disaient les enfants.

Ensuite venaient les acteurs chargés d'exécuter le petit et le grand jeu des diables. Le petit jeu figurait les combats de l'âme contre les démons ; l'âme était représentée par une jeune fille vêtue de blanc ; le grand jeu figurait l'âme d'Hérode livrée aux furies ; les dieux à cheval qui ouvraient la procession, après avoir été vaincus et chassés par les patriarches et les prophètes, leur cédaient enfin le pas, et revenaient se ranger à la suite de la grande et de la petite diablerie ; là ils prenaient définitivement leur rang et ralliaient autour d'eux leurs cortéges de faunes, de satyres, de ris, de jeux, de nymphes et de tritons, troupe brillante, bruyante, riante, testonnée à plaisir, et mignardement crepelée en tout artifice de chevelure, dit un auteur du temps. Après le jeu des diables et le cortége des dieux, paraissait le char de la Mort, tout composé d'ossements, sur lequel un squelette hideux se tenait debout, faisant craquer ses os, et brandissant une faux terrible. Autour d'elle se jouaient des enfants couronnés de fleurs qui faisaient mille espiègleries et se moquaient des coups inutiles du fantôme : idée brillante de poésie, qui fait rêver à l'immortalité en opposant les joies et les espérances de l'enfance aux terreurs et aux tristesses de la mort.

Après cette danse macabre venait le clergé, la croix et la bannière en tête ; puis le saint sacrement suivi des autorités de la ville et de la plus grande partie du peuple. Nous nous ferions difficilement une idée de la magnificence et de la grandeur de ce spectacle, tout bizarre qu'il ait pu paraître dans quelques-uns de ses détails. Il tenait lieu à la multitude de lecture et de méditation et suggérait à la mémoire de tous un abrégé et un ensemble de toutes les instructions religieuses. On a dit que la cathédrale gothique, avec ses sculptures allégoriques, ses figures innombrables, ses anges et ses démons, était l'épopée véritable du moyen âge. Eh bien ! la procession du roi René c'était la cathédrale animée, vivante et menant le cortége de ses patriarches, de ses saints, de ses anges, de ses démons, de ses réprouvés, de ses tarasques et de ses guivres au-devant du Sauveur du monde. Le saint sacrement résumait et expliquait tout ce mystère, donnait un sens profondément sérieux à ces jeux emblématiques de la vie et de la mort. Dieu alors dominait et remplissait tellement le présent et l'avenir des peuples, que le sacré empiétait sur le profane, et que réciproquement le profane était dépendant et tributaire du sacré. Cet ensemble de cris, de rires, de chants, de prières, de larmes ; ces bouffonneries à côté de cette piété sincère ; cette bigarrure de costumes, ce mélange de tous les âges, ce pandémonium, cet olympe, ce paradis et cet enfer, c'était la réunion de toutes les idées, le sommaire de toute la science, le compendium de la foi, le résumé de toutes les espérances. Puis c'étaient le culte et le spectacle, la réjouissance et la prière, choses disparates, s'il en fut jamais, et que conciliaient une immense foi et une simplicité plus grande encore. Mais la civilisation, en s'avançant, devait effacer toutes ces grandeurs enfantines, et l'imprimerie, en ouvrant une porte plus large aux conceptions de l'esprit et aux fictions de la poésie, devait détruire les magnificences extérieures des cathédrales et le luxe poétique des processions du roi René.

Toutefois, la force de l'habitude prolongea ces trop poétiques usages jusque dans le XVII[e] siècle, où ils étaient déjà plus que déplacés. Une lettre écrite à Gassendi par un savant nommé Nevré, contient des plaintes amères rédigées en latin médiocre, *de parum christianis provincialium suorum ritibus in celebritate Corporis Christi*. Les détails de la procession d'Aix y sont à peu près semblables à ceux que nous avons rapportés. On y voyait, dit-il, Adam et Eve causant ensemble, absolument nus ; Caïn menaçant son frère Abel avec une mâchoire d'âne : un chérubin environné de flammes défendant l'entrée du paradis terrestre ; Abraham prêt à immoler son fils ; le roi Pharaon entouré de magiciens, une troupe de démons nus, la peau revêtue d'une couche de poix noire ; une lamie ou sorcière d'un visage hideux, coiffée de serpents, armée de cornes, tenant à la main une torche ardente qu'elle agitait avec fureur. Nevré donne d'autres détails, que nous aimons à croire exagérés, sur les momeries de ceux qui représentaient les incrédules, les débauches et les pécheurs. Il en est qu'on traduirait difficilement, et qu'il serait même peu séant de citer ici textuellement en latin.

Il reste à peine maintenant quelque vestige de ces anciens usages si longtemps chers aux populations et particulièrement aux enfants de la Provence. A peine peut-on trouver un souvenir de la fête de l'Ane dans la bénédiction des bêtes de service qui se fait à Rome, le jeudi-saint, dans une église particulière. Et quant à la fête des Saints-Innocents, elle est célébrée maintenant non plus par des fous, mais par les enfants de chœur, à qui ce jour-là les chantres et les assistants du célébrant cèdent les honneurs de l'office. Le pain bénit est offert pour eux, et ils vont le distribuer dans la paroisse, sous prétexte de bonne année et d'étrennes, pendant toute la quinzaine qui suit la fête des Saints-Innocents ; dernier reste d'un ancien abus, tant il est difficile de déraciner entièrement les vieilles coutumes !

Mais laissons les abus et occupons-nous des usages. Le culte, à mesure que l'esprit humain s'est dégagé des ombres de la barbarie, est revenu à sa simplicité première, et n'y a rien perdu en majesté ni en grandeur. Il a conservé seulement, dans ses vê-

tements sacerdotaux, dans l'ornement de ses temples, dans son luminaire et dans ses chants, quelque chose qui rappelle encore les magnificences byzantines. Nous disons qui *rappelle*, car nous ne voyons déjà plus ces chandeliers d'or massif, ces lampes ornées de diamants, ces chapes ruisselantes de pierreries qui embellissaient les solennités du moyen âge et du Bas-Empire. Les hommes ont voulu s'enrichir en appauvrissant les autels, comme si la richesse des autels avait jamais appauvri les hommes! Mais du moins nos cérémonies n'ont rien perdu de leur gravité et de leur haute signification religieuse, signification qu'il importe de bien comprendre, si l'on veut sentir toute la portée des poésies liturgiques, et si l'on veut entrer dans l'esprit de l'Eglise pour l'intelligence de la symbolique chrétienne.

Commençons par les vêtements des prêtres. Leur robe de dessous est en laine noire, et les canons ecclésiastiques défendent expressément l'usage de la soie. *Vestes deferant talares laneas*, dit saint Charles, *in quibus non fastus nec mentis levitas*. Ce vêtement long, qu'on appelle soutane, n'a pas toujours été rigoureusement noir, mais il a toujours été d'une couleur sombre, et a ressemblé longtemps, par sa forme, sa couleur et sa capuce, aux robes que portent encore les Franciscains. Sur la soutane ils portent la ceinture, également noire, symbole de force, d'activité et de continence. La couleur noire représente le deuil du vieil homme, et la mort de l'ecclésiastique aux choses vaines de ce monde. Le rabat n'a aucune signification symbolique, et ne représente ni la barbe, ni les deux tables de la loi, comme le disent quelquefois les personnes qui aiment à interpréter toutes sortes de choses à leur façon. Le rabat représente tout simplement le col de la chemise, que l'on rabattait autrefois sur le collet de la soutane par mesure de propreté et pour éviter que le bord du collet ne soit graissé par la sueur et par le contact de la peau. La calotte a été inventée pour protéger la tête du froid à la place de la tonsure. La tonsure ou couronne, est une marque de la royauté spirituelle du sacerdoce, *regale sacerdotium*. Le retranchement des cheveux a d'ailleurs été regardé de tout temps dans l'Eglise comme un signe extérieur de renoncement au monde et d'austérité. Les ecclésiastiques d'une régularité sévère, à l'exemple des religieux et des moines, ont toujours porté les cheveux fort courts.

Cet usage introduisit dans l'Eglise celui de l'amict, du camail et des autres voiles dont on se servait pour défendre la tête des impressions du froid pendant les offices de l'hiver et de la nuit.

Au commencement du ve siècle, c'est-à-dire en 428, le pape Célestin Ier écrivait aux évêques des Gaules : « Ce n'est pas par l'habit, mais par la doctrine et par les mœurs qu'il convient de nous distinguer du peuple. Nous ne devons point chercher à en imposer aux yeux des simples par un extérieur singulier. » Cette recommandation s'adressait aux fantaisistes qui eussent voulu innover dans le costume ecclésiastique, et montre que dès lors l'Eglise faisait de l'extérieur de ses clercs un objet tout particulier de sa sollicitude et de ses soins.

« La chasuble, dit l'abbé Fleury, était un habit vulgaire du temps de saint Augustin. La dalmatique était en usage dès le temps de l'empereur Valérien. L'étole était un manteau commun, même aux femmes; et nous l'avons confondu avec l'*orarium*, qui était une bande de linge dont se servaient les hommes propres, pour arrêter la sueur autour du cou et du visage. Enfin le manipule, en latin *mappula*, n'était qu'une serviette sur le bras, pour servir à la sainte table et s'essuyer au besoin. L'aube même, c'est-à-dire la robe blanche de laine ou de lin, n'était pas dans l'origine un habit particulier aux clercs, puisque l'empereur Aurélien fit au peuple romain des largesses de ces sortes de tuniques, aussi bien que de ces grands linges de cou qu'on appelait *oraria*. »

N'en déplaise au savant abbé Fleury, nous croyons que la *stola* ou étole ne doit pas être confondue avec l'*orarium*, et n'a pu en prendre le nom que par la confusion des deux sens du mot *orarium*, qui signifie également linge destiné au visage et vêtement réservé pour la prière. Ce dernier usage paraît avoir été de tout temps celui de l'étole. Dans les peintures antiques des Catacombes, nous voyons toujours les images des prêtres ou les figures allégoriques de l'Eglise revêtues d'une robe très-ample, que distingue des autres vêtements une bande large de quelques doigts qui passe derrière le cou exactement comme notre étole moderne, et se prolonge jusqu'aux pieds sur le devant du vêtement. C'est cette bande seule qui a été conservée pour alléger le prêtre du poids d'un trop grand nombre de vêtements superposés, puisque la soutane, l'aube, l'étole et la chasuble étaient alors des vêtements complets.

Les peintres se méprennent souvent et tombent dans des anachronismes plus ou moins grossiers, lorsqu'ils ont à représenter les costumes ecclésiastiques des différents siècles. Nous avons vu souvent saint Nicolas, évêque de Myre, vêtu d'une soutane violette, et des prêtres du moyen âge ayant des cols droits et des rabats. Le rabat tel qu'on le porte maintenant ne remonte guère plus haut que le règne de Louis XV. Sous Louis XIV, ils étaient tout blancs et beaucoup plus larges; sous Louis XIII, ils avaient aussi beaucoup d'ampleur, mais une forme différente; avant, ils ne différaient en rien d'un simple col de chemise rabattu, mais au moyen âge la chemise ne paraissait pas; les soutanes avaient ordinairement un capuchon en place de collet, et le cou des ecclésiastiques, comme celui des moines, était presque entièrement dégagé.

La robe des évêques, dans les premiers

siècles de l'Eglise, était d'une couleur brune comme celle des simples prêtres, et lorsqu'ils commencèrent à se distinguer par la couleur du vêtement, ils n'adoptèrent pas d'abord le violet, mais le vert, et il reste encore quelques traces de cette coutume dans les franges et les cordons verts et or dont se servent les évêques nommés avant leur consécration.

Les anachronismes qu'on peut reprocher aux peintres sont également à éviter en littérature, et ne seraient pas moins ridicules dans une description, dans un discours ou dans un poëme que dans un tableau. Nous ne pouvons toutefois ici indiquer que superficiellement quelques notions imparfaites. Ceux qui voudront étudier plus à fond ces matières, peuvent consulter les ouvrages spéciaux, et en particulier, celui de dom Claude de Vert, avec la réfutation qu'en a faite M. Languet, archevêque de Sens.

Les cérémonies peuvent être partagées en deux classes : celles des offices et celles des sacrements. Dans les cérémonies des offices, on comprend les processions des Rogations et de la Fête-Dieu, la consécration des églises et la bénédiction des cloches : les cérémonies des sacrements sont publiques ou particulières. Les cérémonies des offices sont remarquables, surtout pendant la semaine sainte : nous n'avons jamais vu sans un grand saisissement de cœur ces cierges inégaux allumés dans le sanctuaire et qui s'éteignent l'un après l'autre pendant l'office des Ténèbres; il semble que les lumières des siècles passés s'éclipsent encore une fois ; on voit mourir successivement toutes les lumières du vieux monde, et cependant l'humanité prie, pleure et espère toujours. On entend retentir seulement dans cette nuit, qui devient de plus en plus sombre, les soupirs de David et les sanglots de Jérémie. Enfin une seule lumière est restée, et celle-là ne s'éteindra pas, mais voilà qu'elle est enlevée de sa place et emportée derrière l'autel, où des voix d'enfants chantent le cantique de la naissance du Précurseur; puis un profond silence se fait et à un signal du célébrant, que tout le clergé répète en frappant sur les livres, l'assemblée se sépare et les prières continuent dans le recueillement et dans l'ombre.

L'absoute du jeudi saint, les prières pour le monde entier, même pour les infidèles, même pour les juifs déicides, préparent dignement l'esprit et le cœur à la commémoration du grand mystère de l'amour et de la paix universelle. Les cérémonies du lavement des pieds et du lavement des autels, rappellent et mettent sous les yeux du peuple les touchants préparatifs de la dernière cène du Sauveur; mais rien ne saisit plus puissamment l'imagination des fidèles que ce tombeau triste tout à la fois et glorieux, préparé dans une crypte ou dans une chapelle dont on intercepte le jour. Là, le silence et le léger frémissement d'une multitude prosternée qu'on voit à peine, la lueur pâle des cierges sur les tentures rouges et blanches; l'odeur de l'encens et des feuillages qui rappellent l'embaumement des morts, la présence réelle dans ce tombeau du Dieu caché sous les espèces eucharistiques, ces souvenirs de sang et d'amour, cette croix couverte d'un linceul, tout contribue à briser le cœur et à faire monter aux yeux les larmes les plus amères dans leur source et les plus douces à répandre. Tous ceux qui ont pleuré un objet tendrement chéri, trouvent au tombeau de Jésus-Christ un renouvellement de leur douleur, et des consolations au fond de cette douleur même, telles qu'ils n'en avaient jamais ressenti. Quelle mère n'a pas compati aux angoisses inexprimables de Marie, et n'a pas senti son cœur se déchirer, et ses yeux se noyer de larmes, lorsqu'elle a entendu chanter dans la crypte de la sépulture les strophes du *Stabat mater dolorosa*? Qui de nous n'a aimé et pleuré Jésus comme on pleure un père, une mère, un époux, un enfant uniquement aimé!

O tendre agneau de Bethléhem! vous, notre enfant, notre espoir et notre espérance à tous, que nous adorions avec tant de joie dans la crèche, et qui, en étendant vos petites mains vers nous, saviez déjà si doucement nous sourire, ô notre unique ami dans nos peines, consolateur des pauvres, unique bonté et suprême beauté du monde, vous nous êtes donc ravi! Vous êtes mort pour moi, et vos yeux si doux et si purs se sont éteints dans les larmes et dans le sang! Ils vous ont tué parce que je méritais la mort!..... Mais il faut renoncer à en écrire davantage, une demi-heure passée dans la chapelle du tombeau, le soir du jeudi saint, en dira mille fois plus que tous les efforts de notre pauvre éloquence. A quoi bon parler et écrire? il vaut mieux prier en silence et pleurer!

Le chant de la Passion à la messe du vendredi saint, puis l'adoration de la croix ont quelque chose de si dramatique et de si pénétrant, que souvent nous nous sommes cru transporté au milieu de ces anges que les statuaires représentent en pleurs autour de la céleste mère pendant qu'elle accomplit les derniers devoirs de la piété envers son Fils. Ces lévites vêtus de blanc qui soutiennent la croix sur leurs bras entrelacés, ce chant de la passion qui ressemble à la mélopée des tragédies antiques, le prêtre à l'autel remplissant réellement et en vérité le personnage de Jésus-Christ, cette histoire à la fin de laquelle on se prosterne pour baigner de ses pleurs le pavé du temple, quels sujets d'émotion profonde pour un chrétien et pour un littérateur! quelles inimitables beautés! Quel disciple de Voltaire pourra les comprendre une fois et ne pas tomber anéanti en se couvrant le visage de ses deux mains? Ils riaient; ils riaient ces hommes, s'écrie le P. Lacordaire, ils riaient du Christ!... O mon Dieu!...

Pendant toute la journée du vendredi saint les cloches se taisent et l'on n'entend dans l'église que le bruit lugubre et discordant de la crécelle. Les autels sont dépouillés, les tabernacles sont vides; toutes les richesses de l'église sont à la chapelle du tombeau

toute la chrétienté jeûne et s'afflige ; un silence solennel règne dans les communautés; la chaire retentit des souffrances de l'Homme-Dieu, et nous avons vu souvent ces jours-là le soleil se voiler de nuages vers les trois heures et le ciel s'attrister comme le monde catholique. Quelque chose d'ineffable et d'infini pèse sur les âmes et les tourmente ; on ressent quelque chose des bouleversements de la nature quand le Fils de Dieu expira ; il semble que la terre tremble et se dérobe sous nos pieds ; on ne pleure plus mais on frissonne : la mort d'un Dieu saisit et glace toutes les âmes, on se sent à peine le courage d'espérer encore et de prier.

Mais à l'office du samedi saint, comme l'âme brisée se relève ! Quelle lumière brille tout à coup dans la nuit universelle ! le cierge pascal s'allume ; on vient de bénir le feu nouveau, et les étoiles qui annoncent le jour de la résurrection apparaissent déjà dans le ciel : l'hymne des anges, *Gloria in excelsis Deo* retentit sous les voûtes des temples et les fait tressaillir d'allégresse ; toutes les voix éclatent, les cloches sonnent : elles sont revenues de Rome, disent les nourrices aux petits enfants, où elles étaient allées chercher les bénédictions du saint-père et les étrennes de Pâques. Voici Pâques qui approche ! Pâques, c'est bientôt, c'est demain ! on vient de chanter *Alleluia !* à ce ce soir les premières vêpres ! Les croix, les chandeliers, les tableaux, les statues sortent déjà du linceul ; Jésus-Christ va ressusciter avec toute la pompe de ses fêtes les plus solennelles. *O filii et filiæ ! rex cœlestis, rex gloriæ, morte surrexit hodie. Alleluia !*

Nous passons sous silence le luminaire brillant de la Chandeleur, les palmes et les buis bénits du jour des Rameaux, les aubes éblouissantes de Pâques, les mystères de la nuit de Noël ; mais ne sont-ce pas là des souvenirs qui vivent à jamais dans tous les cœurs chrétiens, des époques inhérentes à notre vie, des impressions qui ne s'effacent jamais ! Suivons à travers les campagnes la procession des Rogations, écoutons ce chant des litanies qui s'étend sur les sillons comme un soupir de la terre qui crie vers Dieu pour être fécondée. La prière de l'Eglise appelle les morts au secours des vivants et invite les âmes glorieuses qui se reposent à seconder les efforts du pauvre laboureur qui travaille; la communion du ciel est invoquée pour le succès de ces fatigues qui feront produire aux sillons et aux coteaux le pain et le vin pour la communion de la terre.

Mais Dieu a écouté ses ministres, les beaux jours sont venus pleins de fécondité : le soleil mûrit les moissons et la terre est couverte de verdure et de fleurs.

Maintenant, que le temple de Dieu ouvre toutes ses portes ! que la cité de Dieu orne ses maisons de tentures et de feuillages ! que les ministres du roi de gloire se revêtent de leurs vêtements les plus solennels ! voici la grande fête de l'humanité tout entière, l'anniversaire de la paix universelle, le triomphe de la charité, la fête de la communion, la fête du divin amour ! la grande fête de Dieu ! Que les cloches jettent aux nuages du matin leurs volées joyeuses et triomphales ! que les enfants en s'éveillant demandent la bénédiction de leur mère ! que les rues se jonchent de fleurs, car le Dieu fait homme va passer.

Déjà toutes les familles chrétiennes ont entendu le signal de la prière, les mères achèvent de parer leurs enfants, les jeunes filles voilées et vêtues de blanc se réunissent autour du sanctuaire. La joie et la piété sont dans tous les regards; celui qui aimait les enfants va revenir au milieu d'eux et se promener dans les rues en les bénissant comme autrefois. Les roses effeuillées remplissent des corbeilles; les encensoirs fument et font monter jusqu'à la voûte les vapeurs odorantes de l'encens mêlé à la senteur des roses.

Un prêtre vénérable vient d'achever le sacrifice pour les vivants et pour les morts; l'Eglise du ciel se réjouit et semble être descendue tout entière sur la terre pour escorter le roi des trois Eglises; la longue file des prêtres en chasubles et des clercs en chapes ou en dalmatiques, ressemble à cette cour splendide des élus que sut peindre si rayonnante et si belle fra Angelico de Fiesole.

L'Eglise souffrante interrompt sans doute ce jour-là ses larmes et ses gémissements, et le sang du divin calice, épanché sur les flammes du purgatoire comme une douce et fraîche rosée, en tempère la dévorante ardeur.

L'Eglise militante goûte d'avance les joies de la victoire et marche avec des chants de triomphe sous les bannières du conquérant pacifique.

Les chants sacrés s'élèvent dans les rues, les bruits de la place publique ont cessé ; on n'entend que les voix alternativement graves et mélodieuses des hommes, des femmes et des petits enfants qui disent les louanges de Dieu, puis le bruit cadencé des encensoirs, et par intervalles le roulement lointain des tambours.

L'hostie pacifique apparaît dans son ostensoir d'or porté par un vénérable prêtre. La foule se presse en silence et s'incline; les mères s'empressent comme autrefois à l'approche du Sauveur, pour lui faire bénir leurs petits enfants. Oh ! c'est lui ! c'est lui toujours : on le reconnaît à la paisible sérénité de ses fêtes; on le reconnaît à la confiance des mères et des pauvres ; on le reconnaît aux larmes qui, à son approche, viennent mouiller les paupières de ceux qui ont un cœur ! Voilà le bon pasteur qui vient visiter son troupeau, voilà le vainqueur pacifique qui pardonne à ses ennemis... Où sont-ils ? Peut-il avoir des ennemis encore, lui qui est toute indulgence et tout amour !

Les grands du monde, humbles et la tête découverte, marchent à sa suite, confondus avec la foule du peuple, et si les rois se rencontrent sur son passage, ils se prosternent et ils l'adorent. Oui, prosternez-vous devant

le symbole vivant de l'union universelle, pasteurs des peuples dont les troupeaux, réunis dans la même foi, dans la même espérance et le même amour, ne doivent plus former qu'un seul troupeau; c'est à lui que vous devez compte des brebis qu'il vous a confiées : pasteurs des hommes adorez votre bon pasteur!

Que toutes les inimitiés cessent à l'approche de ce Dieu de paix : ennemis, tendez-vous la main; frères, pardonnez à vos frères; chrétiens qui avez le bonheur de croire, priez pour ceux qui sont faibles dans la foi; chrétiens séparés de l'unité, souvenez-vous des saints des premiers siècles et de leur foi ardente au doux sacrement de l'amour, et ne protestez plus contre l'immense et incompréhensible charité d'un Dieu!

Le jour de la Fête-Dieu doit être le jour de la réconciliation universelle, et la prière des cœurs unis par une sainte fraternité est le plus agréable encens qui puisse s'élever devant son autel.

A genoux donc, à genoux tous ensemble, car voilà le Sauveur qui vient à nous plein de mansuétude; un nuage de fleurs et d'encens le précède et l'annonce : c'est le roi de l'éternité qui vient nous visiter et nous consoler dans le temps; il a pour favoris des petits enfants et des pauvres, et ses ministres les plus chers sont d'humbles et paisibles vieillards.

Le jour de la Fête-Dieu les villes entières deviennent des temples, et l'idéal de la nouvelle Jérusalem dont parle saint Jean se trouve ainsi réalisé.

Les cérémonies des sacrements sont d'une beauté qui correspond parfaitement à celle des offices. Le baptême, qui est l'initiation à la vie spirituelle, est accompagné d'exorcismes et d'interrogatoires qui transportent les assistants dans le monde surnaturel, et leur font apprécier toutes les grandeurs de la dignité chrétienne. Satan, le prince du vieux monde, s'arrête à la porte de l'église, et l'enfant, qui était né sous son empire, lui échappe pour passer sous le joug aimable de l'Evangile. On consacre le nouveau chrétien aux vertus austères et à la douleur qui sauve les âmes, en lui déposant sur les lèvres le sel, emblème de la sagesse; puis son parrain prononce pour lui la profession de foi et les promesses, et le sacrement est enfin administré avec l'eau sainte, le signe de la croix et l'invocation des trois personnes divines.

L'absoute du jeudi saint est le seul vestige qui nous reste des anciennes cérémonies de la pénitence publique et de la réconciliation solennelle des pécheurs. On sait que dans la primitive Eglise les expiations étaient longues et difficiles. Certains pécheurs n'étaient reçus à la communion qu'à la mort, d'autres devaient passer un grand nombre d'années parmi *les consistants*, *les pleurants* ou *les prosternés*. On sait que les empereurs mêmes ne pouvaient se soustraire alors à la juste sévérité de l'Eglise, et qu'on vit l'empereur Théodose, revêtu du cilice des pénitents, pleurer à la porte de l'église sous le pontificat de saint Ambroise.

Mais celle de toutes nos cérémonies ecclésiastiques modernes qui est le plus profondément enracinée dans tous les cœurs, la plus populaire, la plus touchante des solennités, c'est sans contredit la première communion des enfants. L'Eglise a senti combien d'importance avait pour le reste de la vie cette première impression religieuse faite sur de jeunes âmes, et elle emploie tout ce qu'elle a d'énergie et de douceur, tout ce qu'elle a de magnificences modestes et de pieux entraînements pour rendre cette impression à jamais durable dans les cœurs. Avec quel soin maternel, en effet, n'instruit-elle pas les enfants dans les catéchismes; combien de formes prend la doctrine céleste pour pénétrer dans ces intelligences inattentives : distinctions flatteuses, récompenses, encouragements, tout est mis en usage pour exciter l'émulation, fixer l'esprit et exercer la mémoire : puis il faut subir des examens, satisfaire à diverses épreuves, passer une retraite sévère, où les instructions les plus pathétiques, les exhortations les plus pressantes, les plus tendres sollicitations sont tour à tour mis en usage. Enfin le grand jour arrive, tous les cœurs palpitent, les enfants ont à peine dormi tant ils sont préoccupés de leur bonheur; on les revet de vêtements nouveaux, les jeunes filles sont toutes blanches comme un troupeau de pures et candides brebis; les enfants sont rangés dans la nef et tiennent à la main des cierges allumés dont les feux scintillent au-dessus de leurs têtes comme des étoiles; les cœurs des parents sont émus et attentifs; les mères essuient leurs larmes; la messe commence; le chant des cantiques se fait entendre par intervalles; plus le moment approche, plus l'émotion redouble. Plusieurs enfants (et ce ne sont pas les âmes les moins pures) tremblent et croient ne pas être assez bien préparés, leurs directeurs spirituels les rassurent et les consolent; enfin la sainte table est prête; on amène sur deux rangs les jeunes communiants, profondément recueillis... Oh! malheur à qui n'a pas senti alors bien plus profondément et plus irrésistiblement que s'il la voyait, la présence réelle du Sauveur sous les espèces eucharistiques; appelons-en au cœur des pères et des mères; qui donc voudrait alors que son enfant n'eût pas la foi? et quel impie oserait donner un démenti à la foi si naïve et si pure de son enfant! On rapporte qu'un jour quelqu'un vint en toute hâte prévenir le roi saint Louis qu'un miracle s'accomplissait dans sa chapelle, et que la forme visible de Notre-Seigneur Jésus-Christ était apparue sur une hostie. On invitait le saint roi à venir s'en assurer par ses propres yeux. « Pourquoi irais-je, dit-il, si je l'avais vu je ne le croirais plus. » C'est que saint Louis comprenait la foi, c'est que nos philosophes en disant qu'ils veulent voir pour croire, disent tout simplement une absurdité, puisque le bonheur de la foi est dans le sentiment de la confiance et de l'amour. Quand Dieu a parlé, il faut plaindre celui qui demande des preu-

ves; comment peut-on hypothéquer sur des sens grossiers et périssables les dettes que l'éternité veut bien contracter envers nous?

Le soir de la première communion, on fait dans l'église le renouvellement des vœux du baptême et la consécration des enfants à la sainte Vierge : deux engagements sacrés pour l'avenir, deux promesses qui obligent l'existence entière à la fidélité et aux plus douces vertus. Qui de nous, en ce moment, n'aurait voulu mourir pour éviter d'offenser Dieu? Dans quel autre moment de la vie a-t-on retrouvé un enthousiasme aussi pur, aussi paisible, aussi doux que celui-là? et quelle grandeur nouvelle le plus humble enfant ne sent-il pas se développer dans son âme? On parle d'institutions libérales, d'égalité et de fraternité, beaux mots dont on abuse pour déguiser les passions les plus égoïstes et les plus brutales; mais quel philanthrope eût imaginé cette égalité et cette fraternité des enfants à la table de Dieu? La fille du riche communie auprès de la fille du pauvre, toutes deux sont simplement vêtues de blanc et voilées comme des sœurs d'une même communauté; rien ne les distingue aux yeux des hommes, et Dieu qui juge les cœurs donne le premier rang à celle qui sait le mieux prier et qui veut aimer davantage : *Quoniam dilexit multum.*

Le sacrement de l'ordre est celui de tous dont les cérémonies sont le plus compliquées, le plus savantes et le plus prolongées. Il est bon qu'un littérateur religieux en étudie l'esprit et la forme, s'il ne veut pas s'exposer à des péripéties dramatiques aussi fausses que celles du Jocelyn de M. de Lamartine, qui reçoit malgré lui, dans un moment de trouble, les sept ordres, ou du moins les trois ordres sacrés, sans avoir eu le temps de se reconnaître. Il est tombé à genoux atterré par les menaces d'un évêque dont nous n'avons pas ici à examiner le rôle, et voici en quels termes il raconte sa triple ordination :

Un changement soudain se fit dans tout mon être :
Quand je me relevai de terre, j'étais prêtre.

Cette ordination forcée, faite par un évêque qui veut se confesser avant d'aller au martyre, et qui commet pour cela le plus grand peut-être de tous les péchés, cette ordination faite dans un instant et sans que l'ordinand ait eu le temps de se reconnaître, tout cela est absurde en théorie comme en pratique, et accuse chez l'illustre poëte l'ignorance la plus affectée ou l'oubli le plus complet des doctrines et des pratiques de l'Église; et ce n'est pas le seul passage de ce roman en vers qui pèche contre le bon sens et contre l'orthodoxie. (*Voy.* LAMARTINE.)

La consécration, ou, comme on dit vulgairement, le baptême des cloches, est une des cérémonies les plus poétiques du culte. Il semble que la bénédiction de l'église donne une âme à cet airain qui est la voix du temple. Et qui n'a senti mille fois en effet que les cloches ont comme de l'âme dans leurs réjouissances ou dans leurs plaintes? Comme elles pleurent tristement sur les morts dont elles sonnent le glas funèbre! comme elles annoncent joyeusement l'entrée des vivants dans l'Église universelle! comme elles savent distinguer, par leur double ou triple carillon, les différentes solennités des fêtes! Ce sont véritablement des voix humaines qui parlent à l'âme. Dans quelle douce mélancolie vous plonge le tintement de l'*Angelus*, entendu au loin dans la campagne! Que de souvenirs touchants rappelle au chrétien le son des cloches : promesses du baptême, solennités de l'enfance, joies ineffables de la première communion, regrets de ceux que nous avons aimés; le son des cloches est comme un écho de la vie tout entière; c'est comme une promesse persévérante d'une vie moins agitée et plus heureuse, c'est la voix de Dieu même qui rappelle ses enfants à lui. Le son des cloches a toujours exercé un merveilleux empire sur les imaginations poétiques et sur les cœurs tendres, et il a suffi quelquefois pour les détourner du crime ou les préserver du désespoir. Un grand poëte de l'Allemagne, Goëthe, qu'on ne soupçonnera pas de dévotion ou de partialité en faveur du catholicisme, a fait du son des cloches le moyen dramatique de la plus belle scène de son drame de *Faust*, et Lamartine, dans son poëme de *Jocelyn*, a imité le principal passage de cette scène.

Faust est seul dans son laboratoire. Il rêve à tout ce qu'il a voulu apprendre, à tout ce qu'il sait, à tout ce qu'il ignore, et il est profondément triste : nulle part il n'a trouvé dans la science l'explication du grand mystère de la vie, le *pourquoi* suprême auquel seul le catéchisme peut répondre; mais le malheur de Faust est d'être savant et de ne plus savoir écouter les réponses du catéchisme; aussi combien ses plaintes sont amères.

Trouverai-je jamais ici de quoi combler le vide de mon esprit et de mon cœur? dit-il en gémissant. Faudra-t-il recommencer encore la lecture de ces milliers de volumes pour y trouver toujours la même chose et savoir que la multitude des hommes s'est tourmentée inutilement, et que çà et là un heureux s'est rencontré, par hasard, sur la terre?

Il regarde une tête de mort et la prend dans sa main.

Pauvre crâne vide, pourquoi ris-tu de tes dents noires et déchaussées? Est-ce pour me dire que tu as pensé comme moi, que tu as cherché comme moi, que tu as souffert comme moi?...

Il le laisse retomber sur la table et regarde autour de lui.

Tous ces instruments de la science ou plutôt de l'ignorance semblent me narguer avec leurs roues, leurs dents, leurs anses et leurs cylindres : clefs menteuses qui m'avez laissé à la porte! erreurs, fatigues, déceptions et rien! rien pour arrêter mes regards... rien que ce flacon pour me pro-

mettre encore... pour me permettre une espérance ! et cette espérance, c'est la mort !

« Je te salue, fiole solitaire, que je saisis avec un pieux respect ! En toi j'honore l'esprit de l'homme et son industrie : remplie d'un extrait des sucs les plus doux, favorable au sommeil, tu contiens aussi toutes les forces qui donnent la mort ; accorde tes faveurs à celui qui te possède ! Je te vois et ma douleur s'apaise, je te saisis et mon agitation diminue, et la tempête de mon esprit se calme peu à peu ! Je me sens entraîné dans le vaste océan, le miroir des eaux marines se déroule silencieusement à mes pieds, un nouveau jour me luit sur des plages inconnues.

. . . .

« Sors maintenant, coupe d'un pur cristal, sors de ton vieil étui, où je t'oubliai pendant de si longues années. Tu brillais jadis aux festins de mes pères, tu déridais les plus sérieux convives, qui te passaient de main en main : chacun se faisait un devoir, lorsque venait son tour, de célébrer en vers la beauté de tes ciselures et de te vider d'un seul trait ; tu me rappelles les nuits de ma jeunesse ; je ne t'offrirai plus à aucun voisin, je ne célébrerai plus tes ornements précieux. Voici une liqueur que je dois boire avec soin, elle te remplit de ses flots noirâtres ; je l'ai préparée, je l'ai choisie, elle sera ma boisson dernière et je la consacre avec toute mon âme, comme une libation religieuse, à l'aurore d'un jour plus beau... » Il va porter la coupe à ses lèvres ; on entend les cloches qui annoncent les matines de Pâques, et dans le son des cloches, Faust croit entendre les voix des anges.

Le Christ est ressuscité, disent ces voix, joie au mortel qui languissait ici-bas dans les liens de l'iniquité ! — Ah ! s'écrie Faust, quels murmures sourds, quels sons éclatants arrachent invinciblement la coupe à mes lèvres altérées ? Le bourdonnement des cloches annonce-t-il déjà la fête de Pâques ? Pâques, la fête de la résurrection et de la vie ! Pâques, le jour de la joie et de l'espérance !... et c'est aujourd'hui que dans mon désespoir j'allais mourir ?

Et cependant les cloches continuent à chanter et les voix des fidèles qui s'élèvent en chœur dans l'église voisine s'unissent aux carillons joyeux de l'office du jour :

O filii et filiæ!
Rex cœlestis, rex gloriæ
Morte surrexit hodie.
Alleluia !

Et Maria Magdalene,
Et Jacobi et Salome,
Venerunt corpus ungere.
Alleluia !

« Pourquoi, chants du ciel, s'écrie Faust attendri, chants puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière ? retentissez pour ceux que vous touchez encore. J'écoute bien la nouvelle que vous apportez, mais la foi me manque pour y croire : le miracle est l'enfant le plus chéri de la foi. Pour moi, je n'ose aspirer à cette sphère où retentit l'annonce de la bonne nouvelle, et cependant par ces chants dont mon enfance fut bercée, je me sens rappelé dans la vie ! Autrefois les caresses de l'amour divin descendaient sur moi pendant le silence solennel du dimanche. Alors le son grave des cloches me remplissait des plus doux pressentiments et la prière était la plus vive jouissance de mon cœur ; des désirs ineffables et purs m'entraînaient vers ces fleuves sacrés, vers ces régions inaltérables et pures, où l'infini se révèle à travers des larmes... Ce souvenir plein de toutes les tendresses et de toutes les joies de mon plus bel âge m'arrête lorsqu'un dernier pas allait me précipiter dans l'abîme... Oh ! retentissez encore, cloches bénies ; cantiques du ciel, vous avez pénétré mon âme... Mes larmes coulent en abondance ; je suis vaincu, et la terre m'a reconquis. »

Ce charme indéfinissable qui s'attache aux souvenirs de l'enfance, quand l'enfance a été pieuse, est un hommage rendu à la vérité de la foi. L'enfance est heureuse parce qu'elle croit, parce qu'elle espère, parce qu'elle aime. Parlez à un enfant de vos doutes sur le but de la vie, sur l'origine du mal, sur l'absolu, il ne comprendra pas, ou il croira que vous voulez vous moquer de lui. Lorqu'on lui dit au catéchisme que Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen mériter la vie éternelle, il trouve cette raison parfaitement suffisante : le but de l'existence est clairement défini à ses yeux. Pourquoi voulez-vous qu'il doute ? Après qu'il aura douté pendant soixante ans, saura-t-il mieux ou davantage. Le doute est une maladie de l'esprit, c'est une hébétude du jugement ; l'état normal de l'intelligence et du cœur, l'état naturel, l'état raisonnable, c'est la foi forte, simple, naïve ; la foi incurieuse et insoucieuse, comme disait Montaigne ; la foi du charbonnier, comme dit le proverbe ; la foi des petits enfants, comme disent Notre-Seigneur Jésus-Christ et son adorable Evangile.

Remarquons que la foi seule vivifie et anime d'une poésie admirable les cérémonies religieuses. La raison humaine, abandonnée à ses propres forces, se couvrira toujours de ridicule lorsqu'elle voudra inventer et établir des cultes officiels ; on aura beau compulser La Réveillère-Lépeaux et Pierre Leroux, déterrer les momies d'Egypte, organiser des fêtes grecques, romaines, indoues, tartares, thibétaines ou malabares, on attirera certainement la foule, mais elle ne prendra pas le change ; elle s'amusera, elle rira au nez des masques, et vous serez tout étonnés d'avoir organisé un carnaval en croyant fonder une religion. Il est possible d'être plus amusant que le citoyen Robespierre, plus décent que le dieu Chaumette, plus gai que les théophilanthropes, plus moral peut-être que les saint-simoniens ; mais faire quelque chose de plus durable, c'est ce qui sera toujours impossible.

Qu'est-ce, en effet, que des symboles sans autorité et des cérémonies arbitraires, sinon des parades et des grimaces ; et quel respect voulez-vous qu'on ait pour des hommes qui seraient habillés en prêtres, comme les marchands de vulnéraire suisse sont habillés en généraux? Les protestants l'ont bien senti, et c'est moins par système que par impuissance de faire autrement qu'ils ont déshabillé leur culte et dénudé leurs temples, et c'est par là que les sectaires présents et à venir sont frappés de stérilité. Nous avons eu tout dernièrement des templiers et des prétendus chrétiens primitifs, qui officiaient en robes et en manteaux blancs avec des croix rouges : on est allé voir cette parade et l'on a haussé les épaules. Qui empêche en effet tout le monde de s'habiller en templier ou en mamamouchi ? Ce qui a surtout déconsidéré l'abbé Châtel aux yeux mêmes des personnes sans religion, c'était l'abus de confiance dont il se rendait coupable envers les ignorants, en imitant les cérémonies du culte catholique, lors même que tous ses efforts ne tendaient qu'à détruire le catholicisme. Soyez déistes si c'est votre malheur ou votre opinion, pouvait-on lui dire, mais ne trompez pas par les apparences de la religion ceux qui se laissent encore prendre à votre ancien titre de prêtre. Les cérémonies sont des signes hypocrites, si vous ne croyez plus aux choses signifiées. Pourquoi vous prosternez-vous à l'élévation de votre messe sacrilége, si vous ne croyez plus à la présence réelle? Vous êtes tout simplement des incrédules qui jouez à la religion ; vous répétez et vous organisez, dans un but de captation, les farces de Chaumette et des spoliateurs de Saint-Germain-l'Auxerrois ; vous êtes des charlatans et des faussaires.

La philosophie ici doit se trouver fort mal à son aise. Nous savons bien qu'elle a la prétention de remplacer le catholicisme comme elle avait la prétention de remplacer l'hellénisme et le judaïsme, car elle se fait le croque-mort de toutes les formes religieuses, dans l'espérance d'hériter, et elle ne remplace jamais rien ni ne peut hériter de rien. Tout dans le monde religieux se fait sans elle et se fera toujours ainsi, parce que la philosophie joue forcément le rôle du niais dans le drame de l'humanité, si elle n'usurpe pas celui du traître. Quelles vérités possède-t-elle en propre au delà des axiomes de M. de la Palisse ou des roueries de Machiavel? Inventer que deux et deux font quatre, ou faire accroire aux hommes que deux et deux font six, voilà toute son alternative en fait de génie, elle qui se moque des croyances, et dont tout le savoir, si elle veut être logique et sincère, se résumera toujours dans le *Que sais-je* de Montaigne, et le *Peut-être* de Trouillogan.

Ce qui distingue essentiellement les cérémonies des momeries et le costume officiel de la mascarade, ce sont les idées et les croyances qui sont représentées par les signes extérieurs et acceptées par le consentement universel. Mais les cérémonies religieuses ont cela de particulier, qu'elles doivent être sanctionnées par la Divinité elle-même. Ce ne sont pas les lois humaines qui font les religions; mais ce sont les religions qui sanctionnent les lois humaines. Vouloir qu'à jour et à heure fixe les citoyens d'un État viennent de par le gouvernement adorer la Divinité suivant le programme de la police, c'est vouloir que le bon sens soit de l'opposition pour dépopulariser l'exactitude religieuse. Que Dieu fasse savoir aux hommes comment il veut être adoré, rien de mieux, rien de plus juste; nous obéirons sans examen et sans murmure, parce que Dieu seul, en pareille matière, peut prescrire quelque chose sans être téméraire ni ridicule. Nous disons ceci à propos de Rousseau, dont les déplorables idées à ce sujet sont répétées par Pierre Leroux, qu'il faut une religion publique réglée par le prince selon les intérêts de sa politique, et une religion particulière, suivant laquelle chaque individu pourra contrôler les dogmes de la religion publique. Oh ! les beaux faiseurs de progrès, qui, pour faire avancer la voiture, attèlent en sens opposé des chevaux devant et derrière! Le catholicisme ou la mort! voilà ce que dit l'avenir au monde.

Notre intention, dans cette petite digression, est de bien faire comprendre à tous ceux qui aiment et recherchent le symbolisme des cérémonies et des pratiques religieuses, pour en faire ressortir les beautés poétiques et littéraires, qu'il n'y a ni vérité ni beauté dans le symbolisme en dehors de l'orthodoxie ; et nous revenons à la charge contre cette religiosité bâtarde et niaise qui s'introduit depuis quelque temps dans la littérature. Nous ne craignons pas de comparer de pareilles rêveries mystico-romantiques aux parades des templiers, des saint-simoniens ou même du triste abbé Châtel : c'est de la licence déguisée sous des vêtements sacerdotaux de fantaisie, c'est l'incrédulité masquée en dévote, mascarade qui ne peut inspirer que la pitié et le dégoût.

L'autorité, voilà la grande loi du vrai et la règle du beau ; et c'est aussi l'autorité qui a dégagé des superstitions et des excès de verve enfantine du moyen âge, ce culte si beau et si grand que l'étude seule de ses cérémonies suffirait pour régler le goût d'un poëte ou, ce qui est plus difficile encore, d'un prosateur, et lui faire comprendre quels sont les mouvements nobles, quelles sont les figures sublimes, quelles sont les symboles réguliers dans la littérature chrétienne, et comment Dieu doit être loué par la parole soit écrite, soit parlée. Nous ne croyons rien avancer d'étrange, et nous sommes à couvert de tout soupçon d'exagération, quand nous établissons une sorte de parallèle entre la méthode de louer Dieu acceptée par l'Eglise dans ses offices et les règles de l'art d'écrire que doit observer un auteur religieux. Dans les cérémonies, en effet, domine toujours l'unité de plan dans la diversité d'action; la hiérarchie s'y fait toujours reconnaître dans un ensemble harmonieux; le pontife

est servi par les prêtres, les prêtres par les ministres, les ministres par les jeunes clercs, et les jeunes clercs par les enfants : or, tout se fait sans confusion, chacun ayant sa place assignée, son costume spécial et ses fonctions particulières. Or, établir le même ordre entre les différentes parties d'un livre ou d'une œuvre littéraire quelconque, ne serait-ce point la perfection littéraire et religieuse tout à la fois ? Un livre, un discours, un poëme à la gloire de Dieu, c'est en quelque sorte un office dont il faut s'acquitter, un sacrifice de louange qu'il faut offrir. Or, la pensée dominante, la pensée mère de l'ouvrage doit être comme le pontife, qui est servi à l'autel dans un ordre hiérarchique et admirable par tout le clergé inférieur ; aucune des idées principales ne doit être omise ; la place de chacune doit être conservée, toutes doivent apparaître avec leurs vêtements particuliers et spéciaux ; tout doit se faire ainsi hiérarchiquement et solennellement dans le recueillement universel de toutes les puissances de l'âme ; et à cette solennité de la pensée, à cet office du génie, doit présider, non pas le caprice de l'homme, mais la règle, mais l'autorité, mais le bon goût, qui en est l'expression catholique, c'est-à-dire universelle, comme aux cérémonies de l'Eglise préside l'autorité apostolique universelle et traditionnelle des usages déterminés par les légitimes pasteurs.

Mieux que toute autre, la littérature religieuse est en mesure de donner des lois au monde intellectuel, parce qu'elle peut et doit recevoir les siennes d'une autorité infaillible. Ce qu'on appelle inspiration, dans les littératures profanes, n'est souvent que le jeu des passions ou l'enthousiasme factice d'une imagination qui s'échauffe à la poursuite des fantômes. Le beau est conventionnel chez les poëtes profanes, parce que le vrai peut être toujours contestable. Les plaisirs des sens ne sauraient même être une règle sûre ; quoi, en effet, de plus changeant, de plus inégal, de plus incertain, de plus capricieux que les sens ? Mais le sens intime de la vérité, conçu par l'âme et sanctionné par une autorité infaillible, nous donne le type véritable du beau en philosophie, en littérature, et même dans les arts plastiques. On a comparé la littérature à un sacerdoce, et elle peut en effet s'en rapprocher par des caractères communs ; mais le premier de ces caractères, c'est de recevoir ses inspirations de Dieu seul, et de suivre un ordre hiérarchique dans la disposition des idées ; c'est d'établir, pour coordonner entre elles, toutes les parties diverses d'une même œuvre, un plan que domine toujours la majestueuse unité ; l'unité dans la diversité, l'ordre dans la distribution et l'harmonie dans les rapports, voilà les lois régulatrices du vrai et du beau dans tous les ouvrages des hommes. Or, c'est ce qui se trouve d'une manière suréminente dans le cérémonial de l'Eglise ; pourquoi donc n'admettrait-on pas que l'ensemble des cérémonies religieuses est un grand poëme en action, et qu'un vrai poëme religieux devrait être conçu, disposé orné et exécuté comme une solennité écrite ?

On en est venu maintenant à ne plus rien négliger des richesses de la religion, et pour venger le bon sens des dégoûts affectés de Voltaire, les hommes d'un goût véritable savent où ils doivent chercher désormais les incontestables beautés ; mais l'étude de la liturgie, à laquelle nous consacrons dans ce *Dictionnaire* un long article distinct de celui-ci (*Voy.* LITURGIE), et celle des cérémonies religieuses ne sont peut-être pas encore assez consciencieuses et assez suivies : nous avons une ignorance profonde à combattre et des nuages épais à dissiper ; car la littérature nébuleuse du commencement de ce siècle, combinée avec les vapeurs méphitiques du siècle dernier, a bien obscurci, je ne dirai pas l'or pur et incorruptible du sanctuaire, mais les yeux des faibles chrétiens, qui cherchent maintenant l'entrée de l'église à tâtons. Tendons-leur la chaîne de la tradition universelle ; faisons-leur toucher au doigt ces vérités qui se tiennent si étroitement, qu'on ne peut en détacher une sans que toutes les autres soient perdues ; reconstruisons pièce à pièce le sanctuaire de Dieu, comme faisaient les Israélites au retour de la captivité ; tenons, comme eux, d'une main l'épée pour nous défendre ; de l'autre la truelle pour rebâtir, et ne craignons pas de proclamer hautement que non-seulement tout est vrai, mais que tout est beau dans le culte catholique, apostolique et romain ; que là est la sanction de toute morale, de toute science et même de toute poésie. Puis faisons appel à tous les talents, ouvrons une lice artistique, proposons des tournois à l'éloquence, à la science, aux belles-lettres ; nous marcherons au combat armés de l'autorité éternelle ; les fantaisistes et les incrédules viendront avec leur armure brillante et légère, et l'on verra bien qui le premier sera désarçonné, et qui le dernier tiendra la lice.

CHANSON. — On ne s'étonnera pas de trouver, dans un *Dictionnaire de littérature religieuse*, un article sur la chanson, lorsqu'on saura que ce genre éminemment français est cultivé avec succès au séminaire de Saint-Sulpice, pendant les vacances, dans les pieuses solitudes d'Issy, et que les plus fervents parmi les élèves s'y montrent quelquefois les plus francs et les plus joyeux chansonniers.

La religion, en effet, ne proscrit aucun genre de littérature honnête, et c'est un devoir pour ses enfants de lui consacrer spécialement les talents dont on a le plus abusé. La chanson, destinée à exprimer la joie, à récréer l'esprit, à toucher le cœur par de gracieuses images, s'est trop souvent inspirée de souvenirs dangereux et d'images licencieuses. Pourquoi ne serait-elle pas aussi bien consacrée aux souvenirs de l'innocence, aux saintes joies de la vertu, aux allégresses d'une bonne conscience ?

Saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint François d'Assise et plusieurs autres

saints personnages ont fait des chansons spirituelles. La plupart des vieux noëls ne sont autre chose que des chansons villageoises où se trouvent quelquefois, sans offense de Dieu, les plus franches joyeusetés. Un assez grand nombre de pièces contenues dans le recueil des cantiques de Saint-Sulpice sont de véritables chansons, comme, par exemple, celui-ci, qui n'est évidemment pas fait pour être chanté en chœur dans une église, mais solitairement parmi la paix et les beautés de la campagne.

Bénissez le Seigneur suprême,
Petits oiseaux, dans vos forêts,
Dites sous ces ombrages frais :
Dieu mérite qu'on l'aime !
. . . .
Dans ces beaux lieux tout est fertile ;
J'y vois des fruits, j'y vois des fleurs,
Et je dis en versant des pleurs :
Je suis l'arbre stérile !

Le pieux archevêque de Cambrai, Fénelon, composait aussi, dans ses moments de loisirs, des chansons sur des sujets de piété. Il nous en reste une de lui où l'on trouve ce couplet :

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais tout savoir ;
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge,
Sans rien prévoir.

Fénelon explique dans les autres couplets cette sorte d'indifférence pour le savoir et les prévoyances humaines, par un abandon complet à la sainte volonté de Dieu.

Ce qui distingue la chanson spirituelle du cantique, c'est un ton moins grave, une mesure plus vive, une versification plus légère. Le cantique, destiné à être chanté dans l'église, doit être toujours grave et sérieux.

On peut distinguer, dans la chanson rapportée à la littérature religieuse, trois genres spéciaux : la chanson spirituelle, la chanson morale, et la chanson récréative. La chanson spirituelle doit, pour les chrétiens, remplacer les chansons d'amour profane : elle doit exprimer les joies, les espérances et les tristesses du saint amour, s'élever à Dieu par le spectacle de la nature, faire parler les objets inanimés; pleurer, sourire, méditer, se plaindre doucement, rappeler de touchants souvenirs, etc. La chanson morale doit exprimer l'admiration de ce qui est bien, le blâme de ce qui est mal : elle peut contenir des préceptes plus édifiants que ceux des chansons épicuriennes ; elle doit surtout présenter le côté aimable et gracieux de la vertu; elle peut rire des travers de l'incrédulité et du vice, exprimer une fine et spirituelle satire, mais toujours, cependant, avec les égards de la charité et les ménagements de la discrétion chrétienne. Enfin, la chanson récréative est réservée aux jeux innocents de l'esprit, à des récits d'aventures plaisantes, à des caricatures ingénieuses. Voici quelques exemples de ces différentes sortes de chansons :

L'église de campagne.

Air : Combien j'ai douce souvenance.

Solitude auguste et profonde,
Un Dieu de sa gloire t'inonde ;
Il est ici, non pour les grands
Du monde,
Mais pour les humbles habitants
Des champs.

Dans la retraite et le silence
Mon âme vers Jésus s'élance ;
Au temps où je bravais ses lois
Je pense,
Et j'embrasse en pleurant sa croix
Cent fois.

Mon cœur s'unit à la victime
Qui vient s'immoler pour mon crime :
A sa vue un céleste feu
M'anime ;
Avec transport j'aime en ce lieu
Mon Dieu.

Plaisirs, honneurs que l'on envie,
A Jésus je vous sacrifie ;
Je veux lui donner chaque jour
Ma vie,
Et pour lui mourir à mon tour
D'amour !

La solitude.

Amis, grandeurs, plaisirs, fortune et gloire
Camps orageux, intrigues de la cour,
Trop vains objets, fuyez de ma mémoire,
Je vous oublie en cet heureux séjour.

D'aimables soins ma vie est occupée ;
L'oisiveté m'était un lourd fardeau :
Qu'avec plaisir j'échangeai mon épée
Contre la bêche et le simple râteau !

Jeunes beautés, sirènes infidèles,
De vos liens j'ai su me dégager :
Ici les fleurs autant que vous sont belles,
Mais une rose enivre sans danger.

Lis éclatant ! quelle magnificence !
Le Créateur t'a vêtu comme un roi ;
Le souverain qui règne sur la France
Avec sa gloire est moins brillant que toi.

Aimables fleurs que vit naître l'aurore,
Avant le soir vous allez vous flétrir :
Ornez l'autel du maître que j'adore,
A son service il est doux de mourir.

Cette chanson pieuse, ainsi que la précédente, est de mademoiselle Angélique Gordon, et a paru dans le recueil intitulé : *Elégies chrétiennes*, deuxième édition des *Essais poétiques d'une jeune solitaire*.

Nous ne donnons pas ici la traduction des chansons spirituelles de sainte Thérèse, saint Jean de la Croix et saint François d'Assise, parce qu'on les trouvera à leur place dans ce Dictionnaire. (*Voy.* saint FRANÇOIS, saint JEAN DE LA CROIX et sainte THÉRÈSE.)

La chanson spirituelle se confond peut-être un peu trop avec le cantique : il faudrait établir, pour les distinguer, que les vérités sacrées du dogme sont réservées au cantique, tandis que les affections et les considérations pieuses, exprimées avec grâce et poésie, seraient du domaine de la chanson.

La chanson morale est essentiellement

philosophique, et nous entendons ce mot ici dans un sens chrétien. Il existe plusieurs chansons morales sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, etc., qui se distinguent des odes et traités poétiques sur le même sujet par la légèreté de la manière et la délicatesse de la touche. On ne raisonne pas en chanson, mais on peut faire sentir le résultat du raisonnement. Ce qui caractérise la chanson, c'est le trait : du moment que le trait porte, la chanson est bonne; mais le trait doit être toujours léger et frapper bien droit à son but.

Voici quelques chansons morales :

Dieu.

Il est un Dieu, me disait la nature,
Quand le soleil, lui rendant ses couleurs,
D'un feu propice et d'une clarté pure
Réjouissait les sillons et nos cœurs.
— Oui, sur les mers, au ciel, sur la verdure,
Je vois partout l'empreinte de ses pas ;
Il est un Dieu, disais-je à la nature,
Et les méchants ne le détruiront pas.

Il est un Dieu, mais ce Dieu me ressemble,
Dit le méchant pour tromper ses remords ;
Quand les tombeaux, sous son trône qui tremble,
Prêts à s'ouvrir, font tressaillir les morts.
Dans les enfers la révolte est punie :
Baissez la tête et gémissez plus bas.
— Il est un Dieu, dis-je à la tyrannie,
Et les méchants ne le détruiront pas.

Il est un Dieu ! — Non, murmure un athée
Le hasard seul commande à l'avenir,
Et la nature, industrieux Panthée,
Renaît sans cesse et change sans finir.
— Lors une mère à nous s'est présentée,
De son enfant guidant les premiers pas.
Il est un Dieu, répondis-je à l'athée,
Et les méchants ne le détruiront pas.

Il est un Dieu, dit le pauvre qui pleure,
Et cependant les méchants sont heureux ;
La faim cruelle ignore leur demeure,
Et les hivers n'ont que des fleurs pour eux.
— Mais des vertus connaissent-ils les charmes ?
Lui dis-je alors, en lui tendant les bras,
Il est un Dieu qui voit couler tes larmes
Et les méchants ne le détruiront pas.

Le bon Dieu du petit enfant.

Sais-tu celui qui dans la plaine
Nourrit le petit lapin blanc ?
Qui fait une robe de laine
Au beau petit agneau tremblant ?
Celui qui de plumes légères
Habille l'oiseau qui grandit,
Et lui donne des petits frères
Pour qu'il n'ait pas froid dans son nid ?

Sais-tu celui qui sur la terre
Fait venir de si belles fleurs,
Et qui leur donne sa lumière
Avec de si vives couleurs ?
Celui qui suspend à la branche
Le fruit, objet de ton désir,
Et jusqu'à tes lèvres le penche
Pour t'inviter à le choisir ?

Sais-tu celui que les étoiles
Regardent pendant ton sommeil ?
Qui du matin blanchit les voiles
Pour le lever du beau soleil ?
Celui par qui le pauvre espère,
Celui qu'on doit aimer toujours,
Et qui fait, aux soins de ton père,
Trouver le pain de tous les jours ?

Enfant, si tu veux le connaître,
Sois sage et bien obéissant ;
Car à la fois il est ton maître
Et ton ami compatissant.
Tu sais déjà comme on le prie,
Ta voix s'essaye à le nommer ;
Mais de ta mère si chérie
L'amour seul t'apprend à l'aimer.

Béranger, celui de tous les poëtes français qui a porté la chanson à sa plus haute expression poétique, n'en a malheureusement pas bien compris la portée morale, et s'est d'ailleurs fait trop souvent l'écho des préjugés irréligieux du XVIIIe siècle, pour que nous ayons à le citer beaucoup ici; mais nous détacherons avec d'autant plus de plaisir de son volumineux recueil une chanson tout entière et quelques couplets glanés çà et là.

La chanson que nous revendiquons comme religieuse et morale est intitulée : *Le voyageur*. C'est un dialogue entre un homme fatigué des déceptions de la vie, qui blasphème la Providence, et un vieillard qui le réfute en lui faisant du bien, et lui prouve Dieu par toutes les consolations que l'hospitalité, l'amitié et la paix de la famille peuvent apporter à une âme longtemps blessée. Il y a dans cette réfutation muette des blasphèmes d'un insensé par des bienfaits, quelque chose de délicat et de touchant. Le vieillard sent qu'il faut soigner le pauvre voyageur comme un malade, et non le confondre comme un raisonneur, et il se trompe d'autant moins en cela que le malheureux déraisonne; mais il déraisonne comme le siècle, et cette chanson n'est rien moins qu'une réfutation des poésies sataniques de l'école byronienne. Cette chanson est d'autant plus remarquable, qu'on peut y trouver le sujet d'une idylle dans le genre de Gesner et de Berquin, d'une composition dramatique et d'un petit roman moral, ou tout au moins d'une nouvelle. Voici cette chanson :

Le voyageur.

Air : Plus on est de fous, plus on rit.

Le vieillard.

Voyageur, dont l'âge intéresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

Le voyageur.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse
En butte aux orages des cours.

Le vieillard.

Le sort est injuste, sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux ;
Dieu, qui m'a placé sur ta route :
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

Le voyageur.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas ;
Bientôt le crime aura des temples
Des palais il doit être las !

Le vieillard.

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux;
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

Le voyageur.

Quand j'invoquais, dans la tempête,
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Des poignards, levés sur ma tête,
Portaient gravé son nom sanglant.

Le vieillard.

Nous voici dans mon ermitage,
Versons-nous d'un vin généreux;
Hélas! mon fils aurait ton âge!
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

Le voyageur.

Non, il n'est point d'être suprême
Qui, seul, peuple l'immensité;
Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

Le vieillard.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux;
Elle a consolé ma vieillesse.
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

Le voyageur.

Dans cette nuit profonde et triste,
Ce Dieu vient-il guider nos pas?
Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas?

Le vieillard.

Voici ta couche et ta demeure;
Chasse tes rêves ténébreux;
Tiens-moi lieu du fils que je pleure:
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

L'étranger reste, il plaît, il aime,
Et bientôt, de fleurs couronné,
Epoux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné:
Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux:
Dieu, qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

Il est impossible d'imaginer une réponse plus spirituelle et plus charitable à la fois à toutes les divagations diaboliques du doute, de l'athéisme et du désespoir. Le fameux mot: *Va te coucher, Basile, tu sens la fièvre*, est ici parfaitement appliqué. En effet, à quoi bon perdre son zèle et ses arguments contre des gens qui ne savent plus ce qu'ils disent? Il faut leur tâter le pouls ou bien leur parler d'autre chose; car indubitablement ils sont malades ou timbrés.

Un chrétien sévère censurerait peut-être dans la chanson que nous venons de citer, ce vers, qui semble un peu païen:

Le sort est injuste sans doute;

mais il faut remarquer qu'à l'injustice du sort et pour la corriger, le vieillard oppose la providence de Dieu; il réfute donc celui qu'il console, tout en paraissant lui faire une espèce de concession.

L'illustre chansonnier n'a pas été souvent aussi heureux à notre point de vue, et la chanson que nous venons de citer est la seule peut-être de tout son recueil que nous ayons pu sans inconvénient transcrire ici tout entière. Il faut le louer encore cependant du tendre intérêt qu'il témoigne souvent aux pauvres, cette famille souffrante du Sauveur. Deux de ses chansons, *Le vieux vagabond* et *Jacques*, sont des tableaux dramatiques et navrants de la mort dans la rue et dans la chaumière. C'est le mendiant qui expire dans un fossé, abandonné de tout le monde, et se consolant de passer pour être ivre, parce qu'il échappera ainsi aux dernières insultes d'une froide pitié.

Dans ce fossé cessons de vivre;
Je finis vieux, infirme et las;
Les passants vont dire: Il est ivre;
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.

Quoi de plus triste et en même temps de plus touchant que les paroles suivantes:

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim;
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin;
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné!
La rue, hélas! fut ma nourrice;
Vieux vagabond, je meurs où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit: Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez: Travaille,
J'eus bien des os de vos repas;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non, mieux vaut tendre la main.
. . . .

Ces sentiments de pardon et de probité que la dégradation de la misère n'a pu encore effacer sont d'un grand effet dans cette chanson, ou plutôt dans cette sombre élégie: car Béranger a fait entrer dans la chanson tous les genres de poésie.

La scène dramatique intitulée *Jacques* n'est pas moins saisissante. Une pauvre femme de village entend l'huissier qui va de chaumière en chaumière exiger l'impôt; elle appelle son mari avec désespoir:

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille!
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, Jacques, lève-toi,
Voici venir l'huissier du roi.

. . . .

Il entre, ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot; quelle pâleur!
Hier, tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.
Lève-toi, Jacques, lève-toi,
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain, il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens priez pour sa femme!
Lève-toi, Jacques, lève-toi,
Voici monsieur l'huissier du roi.

Ce qui rend plus épouvantables ces tableaux de la suprême misère, c'est que l'idée de l'autre vie, l'image de Dieu et de son

Christ ne viennent pas les adoucir, c'est que la charité est absente, et en effet qui donc ira maintenant, à la place de saint Vincent de Paul, relever le pauvre qui agonise dans la rue? Qui consolera, dans une froide et répugnante masure, les derniers moments d'un misérable dont l'odeur et la vue soulèvent le cœur? Sera-ce les enfants de Voltaire? les amis du bon vin et de Lisette? Ceux qui branlent la tête en passant devant la croix, et qui disent encore : Il venait pour sauver les autres, et il n'a pu se sauver lui-même?

Comparons à ces deux tableaux une autre pièce de poésie du même genre, mais conçue dans un esprit bien différent; on pourra voir ce que l'incrédulité du siècle a ôté de consolations aux douleurs humaines, et combien sont cruels envers le pauvre, l'infirme et le cœur isolé, ceux qui mettent tout le prix de l'existence dans le bien-être de la terre.

La pauvre Lidwine.

La neige au loin, brillant malgré les ombres,
Charge le toit de mon triste réduit,
Et l'aquilon, sifflant dans les décombres,
Vient ajouter aux horreurs de la nuit.
Sur mon grabat, tremblante et demi-nue,
Pâle victime échappée à la mort,
De mes douleurs je ne suis point émue;
Mon cœur est calme, et je bénis mon sort.

Depuis vingt ans, sous mon toit solitaire,
N'a point paru la froide humanité;
Objet d'horreur aux enfants de la terre,
Dans mon réduit nul ne s'est arrêté.
A murmurer qui pourrait me contraindre?
Depuis vingt ans, mes maux sont de mon choix;
D'un long martyre, eh! saurais-je me plaindre,
Fille d'un Dieu mort pour moi sur la croix?

Si ma douleur émeut leur bienfaisance,
Si j'attendris des cœurs si dédaigneux,
Leurs dons légers, ah! qui me les dispense?
Des serviteurs froids et distraits comme eux.
Mais en secret, à l'aube renaissante,
Les fils du ciel viennent me consoler;
La charité, douce et compatissante,
Près du malheur toujours aime à voler.

Sans doute, hélas! sa voix sainte et divine
N'a pas l'accent de la tendre amitié.
Point de regrets!... pour la pauvre Lidwine,
C'est bien assez d'inspirer la pitié.
Aux sentiments, doux charme de la vie,
Depuis vingt ans, n'ai-je pas dit adieu?
Et faudrait-il à mon âme ravie
Un autre ami que son père et son Dieu?

Ce Dieu si bon, quittant son tabernacle,
Daigne venir pour se donner à moi,
Quand de mes maux le dégoûtant spectacle
A tout mortel inspire de l'effroi.
Viens, je t'attends, ô père que j'implore!
Viens, hâte-toi, mon divin Rédempteur,
Dieu bien-aimé, du mal qui me dévore,
En te voyant, j'oublirai la rigueur.

J'entends au loin la clochette argentine;
Jésus s'avance, il arrive en ce lieu:
Le son s'approche; à l'heureuse Lidwine
Une voix dit : Je suis l'agneau de Dieu!
Maître des rois, qui forme ton cortège?
Des grands? Oh non! des enfants, des vieillards.
D'un pied timide ils vont foulant la neige,
Sur leur rosaire arrêtant leurs regards.

A ton aspect un plaisir pur m'inonde:
Mon cœur bénit la lumière du jour;
Et dans ce cœur, si dédaigné du monde,
Brille un rayon d'espérance et d'amour.
O doux espoir! voilà mon juge : il m'aime!
Je dois attendre un arrêt indulgent.
Pourrais-je craindre, à mon heure suprême,
L'ami qui vient sous mon toit indigent?

Au méchant seul, qu'elle accable d'alarmes,
La mort, hélas! est un affreux réveil;
Mais, pour le juste, elle brise ses armes
Et prend les traits d'un paisible sommeil.
Rouvre les yeux, chrétien, ton Dieu t'appelle;
Entre ses bras tu t'étais endormi.....
Heureux cent fois, heureux le cœur fidèle
Qui se réveille auprès de son ami!

(Angélique GORDON.)

La misère sans Dieu est un abîme : c'est l'enfer, d'où peuvent sortir toutes les furies et tous les crimes. La misère que Dieu console, c'est un Calvaire d'où l'expiation et le pardon descendent encore sur le monde avec les pleurs du pauvre mêlés au sang intarissable d'un Dieu.

Voilà des réflexions bien graves à propos de chansons; mais nous venons de faire voir que des chansons peuvent être quelquefois fort sérieuses, surtout lorsqu'elles appartiennent à la catégorie des chansons morales.

La chanson a une grande importance par son influence populaire. L'imprimerie la multiplie comme les feuilles que le vent disperse, et elle pénètre partout, mais surtout dans les ateliers et dans les chaumières, portant aux blessures du peuple le baume ou le poison. Les hérétiques de tous les temps ont reconnu l'efficacité de ce moyen de propagande. Arius, ou du moins quelqu'un de ses premiers disciples, avait mis son hérésie en chansons. Les albigeois et les vaudois rimaient en roman provençal des invectives contre Rome, et l'Allemagne s'est soulevée au chant du choral de Luther. La révolution de 1793 s'est résumée dans la *Marseillaise*, et l'influence de Béranger s'est fait sentir de 1830 à 1848. Le socialisme a maintenant ses chansonniers, qui veulent *qu'on boive à la ronde pour l'indépendance du monde*, ce qui pourra constituer d'abord tant bien que mal la fraternité des buveurs, mais n'avancera guère l'indépendance du monde hors des limites du cabaret. Pourquoi la vérité catholique et la vraie propagande de l'Evangile ne s'emparent-elles pas de ce moyen si simple? Pourquoi n'avons-nous pas de chansonniers religieux? Sont-ce les inspirations qui manquent, ou désespérerait-on du succès? Mais les socialistes ne doivent les leurs qu'au nom de Jésus-Christ qu'ils invoquent. La croix est toujours populaire, quoiqu'on l'ait abattue en 1830; c'est un arbre vivace et qui renaît de ses blessures. Il faudrait seulement savoir faire et oser.

On peut ranger aussi parmi les chansons morales celles qui excitent aux sentiments honnêtes, comme l'amour de la patrie, le dévouement, le respect de la famille, l'union entre les frères et l'affection mutuelle des époux, celles qui célèbrent les vertus et les belles actions des héros, la justice et le

désintéressement, la bravoure militaire, et enfin toutes les qualités relatives aux différents devoirs sociaux. L'on peut voir par là que la chanson n'est pas par elle-même un genre que la littérature chrétienne puisse et doive excommunier, et qu'il serait facile à des hommes d'un talent spécial de composer un volumineux chansonnier où rien ne blesserait ni la foi, ni l'honnêteté, ni les mœurs.

Les chansons purement récréatives sont celles qu'il faudrait surveiller et châtier avec le plus de soin, d'abord parce que la bonne plaisanterie est de toutes les choses de l'esprit la plus difficile et la plus rare, ensuite parce que la charité est aussi délicate qu'une sensitive, et qu'on l'effleure rarement sans la blesser. Le problème à résoudre c'est de trouver une gaieté communicative qui ne soit ni bouffonne, ni licencieuse, ni méchante. Donner de la force, de la vivacité et de la grâce à une innocente malice est, comme on peut bien le comprendre, un travail assez délicat, et la réussite dans ce genre peut être appelée une trouvaille et un bonheur. Sainte Thérèse a dit : « Ne raillez jamais de quoi que ce soit, » et c'est une excellente maxime ; mais comment plaisanter sans railler? Voilà le problème à résoudre.

La peinture des ridicules en général et sans intention de personnalités marquées divertit toujours et ne blesse jamais, parce que personne ne prend pour soi les critiques générales ; les bons mots qui ne s'adressent pas à l'amour-propre des auditeurs les amusent ordinairement, mais il faut éviter le batelage et la bouffonnerie : les excessives difficultés de ce genre expliquent pourquoi les sages directeurs de Saint-Sulpice permettent à leurs élèves de s'y exercer pendant les vacances, et encouragent même leurs tentatives en ce genre; ils n'ont pas de meilleure occasion pour juger le caractère, l'esprit, la finesse, la charité, l'habileté de talent des candidats au saint ministère. Un jeune homme qui saura faire une chanson comique sans déroger en rien à la gravité ecclésiastique, sans blesser aucune convenance et sans offenser qui que ce soit, ne sera pas seulement un habile prédicateur, ce sera un bon diplomate. Si l'on lisait dans quelque ancien auteur qu'on ait mis le caractère et l'esprit des jeunes élèves de Platon ou d'Aristote à une semblable épreuve, on admirerait sans doute ce mélange de stoïcisme et d'urbanité, car le stoïcisme aussi est mis en jeu dans les chansons du séminaire, et voici comment :

Tout ce qui prête à la plaisanterie, soit dans le caractère personnel, soit dans les aventures et mésaventures particulières de chacun, sert de matière à la chanson. Ces chansons, après avoir été préalablement soumises à la censure du directeur, se chantent le soir publiquement dans la salle des conférences, en présence de toute la communauté réunie. Ce sont de véritables *Nuées* d'Aristophane, où le Socrate doit non-seulement se tenir debout au milieu de l'assemblée, mais tenir encore la chandelle et éclairer lui-même son poëte malicieux, qu'il pourra condamner le lendemain à un pareil office par de trop justes représailles. On comprend par là combien d'adresse et d'esprit il faut au chanteur pour ne pas changer les fonctions gracieuses de son acolyte en véritable pilori, et tout ce qu'il y a d'ingénieusement habile de la part des supérieurs dans le choix d'une récréation si philosophique et si littéraire tout à la fois.

Cet usage d'ailleurs n'est pas nouveau à Saint-Sulpice, où l'on ne sait guère ce que c'est que des usages nouveaux. Les gazettes jansénistes y trouvaient, du temps même de Louis XIV, un prétexte pour médire et pour fronder, et l'on y appelait les soirées chantantes d'Issy les *Représentations de la troupe de M. l'abbé Couturier*. M. Couturier était alors supérieur général de Saint-Sulpice ; les chansons survécurent néanmoins aux gazettes, et continuèrent, sans autre interruption que celle de la révolution française, sous l'autorité de MM. Bourrachot, Legallic, Emery, Duclaux et Garnier. Ce dernier, vieillard vénérable à cheveux blancs, l'un des hommes les plus instruits de l'Europe, encourageait par sa présence, malgré son grand âge et ses nombreuses infirmités, ces innocents combats littéraires, où souvent vainqueurs et vaincus se réunissaient pour le fêter et le bénir. Cet usage des chansons n'était pas d'ailleurs du goût de tout le monde : quelques esprits chagrins y trouvaient souvent à redire; l'un d'eux osa même, un jour, se plaindre aux supérieurs d'un usage que leur sagesse et leur expérience toléraient depuis si longtemps ; on ne se fâcha pas de la réprimande de l'élève, et on lui permit même de développer sa thèse en public, pourvu que la thèse fût en chansons : le puritain se fit poëte alors malgré lui, peut-être même *malgré Minerve*, comme dit le proverbe latin, et l'on s'amusa beaucoup d'un argumentateur qui se donnait tort pour avoir raison ; ce fut alors le cas de renouveler le fameux cercle vicieux : « Epiménides dit que les Crétois sont toujours menteurs ; or Epiménides est Crétois ; donc s'il ne ment pas il ment, et s'il ment il ne ment pas, etc., etc.

Mgr l'archevêque de Paris et plusieurs autres prélats ne dédaignèrent pas quelquefois d'encourager, par leur présence, les efforts novices de nos modestes chansonniers; on improvisait alors, à la fin de la chanson, quelque couplet de circonstance, toujours gracieusement accueilli. En 1835, Mgr de Quelen avait passé au séminaire d'Issy toute la journée de la Nativité de la très-sainte Vierge, le 8 septembre. Le temps avait été magnifique, et un grand luxe de préparatifs champêtres avait été déployé par les élèves ; les guirlandes de feuillages et de fleurs, les illuminations brillantes, le feu d'artifice au chiffre lumineux de la Reine des anges, rien ne manqua à la solennité de la soirée. Il y eut même une chanson : le poete se représentait embarrassé et comme désœuvré au milieu de l'empressement universel, tout

le monde se disputant l'honneur de tresser pour le bon archevêque des guirlandes et des couronnes ; il ne lui restait plus rien à glaner.... .

Quand par pitié l'on me propose
De prendre part à la moisson ;
Je n'ai cueilli qu'une chanson ;
C'est toujours quelque chose (*bis*).

Mais dans cette chanson que dire?
Viendrai-je à vos yeux, lourdement,
Des vertus que le monde admire
Dérouler le dénombrement?
Pauvres poëtes,
Les maux de têtes
Suivent parfois notre encens ; taisons-nous.
Sans tant de feintes,
Aux vertus saintes
Un cœur bien noble offre un encens plus doux.
Dans nos bosquets s'il se repose,
Rossignols, venez le charmer ;
Nous nous bornerons à l'aimer,
C'est toujours quelque chose (*bis*).

Ce sentiment était dans tous les cœurs : aussi les couplets furent-ils applaudis avec enthousiasme. Mgr de Quelen, visiblement ému, répondit au jeune chanteur avec cette grâce et ce sourire dont il avait seul le secret : « Je voudrais pouvoir vous répondre en aussi jolis vers que les vôtres, mais je ne sais pas plus faire les chansons que vous ne prétendez savoir bien faire les couronnes ; je me contenterai donc aussi de la part que vous choisissez, et je vous emprunterai votre refrain, pour dire aussi, après vous avoir assuré de toute la réciprocité de mon affection : *C'est toujours quelque chose.*

Les chansonniers du séminaire ne se piquaient pas tous de poésie : il en était dont la bonhomie et la franche gaieté faisaient tout le succès ; d'autres se livraient aux écarts d'un style plus ambitieux.

L'ardent courroux du monstre de Némée
Languit et meurt dans ses yeux assoupis ;
Phébus sommeille, et sa tête enflammée
Repose au sein de la Vierge aux épis.
L'étude aussi s'endort sur une thèse,
Et le plaisir lui vole une saison ;
Avec les ris il folâtre à son aise,
Et la vertu sourit à la chanson.

Que tour à tour la famille inspirée
De ses loisirs nous serve un nouveau fruit :
La muse ici, discrète et timorée,
Nous couvrira d'une gloire sans bruit.
Sous la calotte un laurier poétique
Peut serpenter à l'abri du soupçon ;
L'obscurité peut narguer la critique,
Et la vertu sourit à la chanson.

Ces couplets, accompagnés de plusieurs autres, servirent une année de discours d'ouverture à la petite académie chantante : « Que vous a donc fait le monstre de *Némée*, et que voulez-vous dire avec votre Phébus? » demandait-on, après la séance, au trop mythologique poëte? — « Je veux dire, répondit celui-ci, que j'ai fait mes humanités et que j'en suis bien aise ; car si je ne les avais pas faites, j'aurais à les faire, et elles m'ont ennuyé beaucoup. (Imitation libre d'un *Cours de philosophie pratique sur les épinards*, emprunté à Henri Monnier.)

Le même poëte, affligé de si bonnes études, déploya un jour toute son éloquence contre un confrère qui ne pouvait lui pardonner un jugement un peu sévère, et qui l'avait chansonné plusieurs fois. Le sujet du différend était une chanson un peu longue, qui avait été traitée de botte de paille entremêlée de fleurs : *inde iræ*. Le poëte maltraité se plaignit de son rival (en chansons, bien entendu), et voulut le forcer à répondre. Le rival se renferma quelque temps dans un dédain superbe, puis enfin il répondit :

Qui t'a cédé n'est pas tombé sans gloire ;
Je me taisais par crainte et par respect ;
Mais tu le veux, je chante ta victoire,
Et mon orgueil s'abaisse à ton aspect.
Admirateur jadis trop peu docile,
J'avais osé te donner des leçons ;
Homère ainsi fut sifflé par Zoïle,
Et je portais envie à tes chansons (*bis*).

Oui, sur ton front les muses et les grâces
Aux lauriers verts ont marié les fleurs.
Déjà l'envie, expirant sur tes traces,
Vient de noyer son flambeau dans ses pleurs.
De tes beaux vers de savantes abeilles
Ont préparé les divines moissons,
En déposant sur tes lèvres vermeilles
Un miel choisi moins doux que tes chansons.

Quand tu naquis, la belle poésie
Vint te donner un maternel baiser
Ta faim naissante eut pour mets l'ambroisie,
Et les neuf sœurs chantaient pour t'apaiser.
Le ciel sourit à l'astre du génie,
De fleurs la terre épancha des moissons,
Et les oiseaux, par leur douce harmonie,
Préludaient tous à tes douces chansons.

En te voyant, la déesse d'Athènes
Cessa d'aimer son oiseau gracieux ;
Jamais aussi les nymphes des fontaines
N'ont sans rougir réfléchi tes beaux yeux.
Ainsi que toi, tes rimes sont si belles
Que, pour les dire à ses chers nourrissons,
Vénus t'offrit ses colombes jumelles,
Sans obtenir une de tes chansons.

Ce couplet, qui contenait des réminiscences trop anacréontiques et des allusions assez médiocrement charitables à la figure peu avantageuse et aux yeux un peu rouges du poëte attaqué, fut impitoyablement mais justement supprimé par la censure. Voici les deux derniers couplets :

Nouvel Orphée, un jour l'affreux Ténare
Sera sensible à tes doctes accords,
Et des enfers alors le gouffre avare
Sera surpris de la gaieté des morts.
Du vieux nocher la barque passagère
S'endormira, malgré les avirons,
Et pour fermer les six yeux de Cerbère,
Il ne faudra qu'une de tes chansons.

Finissons donc une indigne bataille ;
Placé plus haut, tu dois mieux pardonner ;
Garde les fleurs et laisse-moi la paille
Dont mon erreur voulait te couronner.
Peut-être un jour tu deviendras mon maître ;
C'est à toi seul de donner des leçons,
Je les attends, et je pourrai peut-être
Par leur secours comprendre tes chansons.

Ce dernier trait était d'autant plus piquant, que l'adversaire à qui s'adressait cette chanson avait peu de clarté dans le style,

surtout lorsqu'il écrivait en vers, ce qui faisait parfois paraître ses chansons un peu longues.

Tous les ecclésiastiques qui ont fait leurs études à Saint-Sulpice ont entendu raconter la célèbre histoire d'un capucin de pierre qu'un élève en théologie prit pour une personne naturelle et entreprit de convertir, parce qu'on le disait très-entiché des doctrines du jansénisme. Des conférences furent entreprises, un interlocuteur caché présentait les objections du capucin ; après bien des chicanes, le disciple du P. Quesnel parut ébranlé, et son interlocuteur, dans un moment de zèle, se jeta au cou du capucin pour l'embrasser. Ce fut un coup de théâtre ; en sentant le froid et la rigidité de la pierre, le pauvre théologien s'écria : Il est mort! Des éclats de rire qui partirent de tous côtés lui firent comprendre sa méprise : il s'en consola sans doute, en pensant qu'il avait repassé son *Traité de la grâce*, et s'était exercé à la dialectique : il eut encore à essuyer une chanson. C'était un assez rude apprentissage du zèle ; mais les apôtres de la vérité ne doivent-ils pas toujours se tenir prêts à de semblables déceptions? On raconte que Diogène demandait l'aumône à des statues pour s'accoutumer aux refus, et que Démosthènes haranguait les flots de la mer pour apprendre à vaincre le bruit et l'agitation des multitudes. Parler à des pierres et recueillir des risées, c'est la destinée de ceux qui veulent convertir les autres. Le séminariste dont nous parlons dut savoir gré à ses confrères de ce qu'ils l'aidaient si bien à repasser sa théologie et à s'exercer aux peines du saint ministère.

CHARLEMAGNE. — Le christianisme est l'œuvre de Dieu, mais la société chrétienne a été constituée par Charlemagne. Charlemagne est le fondateur de cette société moderne dont la réforme a nié l'âme et dont la révolution a tranché la tête. Aussi, lorsque le grand homme des jours de ruine essaya de refaire le monde brisé, il prit pour modèle le globe de Charlemagne, et son épée pour instrument de travail. Charlemagne avait été le David de la Jérusalem nouvelle, et il ne manqua peut-être à Napoléon que la foi en Jésus-Christ pour en être le Salomon.

Le monde constitué par Charlemagne était fait à l'image de l'homme, qui est créé lui-même à l'image de Dieu : il avait une âme et un corps soumis tous deux ensemble à l'autorité de l'Evangile, représentée par deux pouvoirs distincts, celui des âmes et celui des corps, celui des clefs et celui du glaive. Le pape était la conscience de l'empereur, l'empereur était la force du pape. L'un était le pouvoir constituant et législatif, l'autre le pouvoir exécutif. Au-dessus d'eux il n'y avait que la loi, et au-dessus de la loi...rien, car Dieu même était la loi, et son Verbe c'était l'Evangile.

Le monde, ainsi constitué, fut glorieux et fort, et accomplit majestueusement tous les jours de son âge.

Charlemagne, appuyé sur la croix qui plonge éternellement ses racines dans le monde, avait pu relever le trône de Constantin pour s'y asseoir, et avait donné le sien au père des fidèles : or, la royauté du pape était alors une véritable royauté populaire, car il représentait la conscience universelle et protégeait les droits du peuple contre l'arbitraire des mauvais rois.

Or, sur ces deux bases, le trône de l'empereur et celui du pape, le monde se tenait debout comme sur deux pieds. Ces deux pouvoirs étaient les deux colonnes de l'édifice de Samson : en ébranler une, c'était ébranler l'autre. C'est ce que Napoléon ne comprit pas assez, ou peut-être ce qu'il comprit trop : quoi qu'il en soit, il éleva son édifice sur une seule colonne et voulut mettre son colosse en équilibre sur un seul pied. Le colosse tomba et l'édifice s'écroula. La chute de l'empire entraîne nécessairement celle de la papauté temporelle, l'œuvre de Charlemagne ne peut pas subsister à moitié. Mais si le monde n'est pas arrivé à ses derniers jours, si la société chrétienne doit sortir victorieuse des épreuves de ces derniers temps, un nouvel empereur ressaisira le sceptre de Charlemagne, et recevra sa couronne des mains du saint-père, dont il protégera la tiare avec son glaive, et c'est ce que nous promettent toutes les prophéties qui annoncent la venue prochaine d'un grand pape et d'un grand monarque.

Charlemagne ayant si magnifiquement distribué l'empire du monde, commença lui-même à obéir et à régner. Comme il savait que l'âme régit le corps, et qu'on s'assure des actions de l'homme dont on possède les pensées, il voulut présider à l'éducation de la société qu'il fondait. L'autorité pour les choses de l'esprit étant solidement établie, il voulut éclairer les esprits. Le pape devait apprendre au monde à croire et à penser, l'empereur voulut lui apprendre à lire. Le grand livre de Charlemagne, c'était la Cité de Dieu de saint Augustin, et cette cité, il s'efforçait de la bâtir sur la terre. Son grand principe, c'était l'autorité et l'unité. La source est toujours plus pure que les ruisseaux, disait-il, en s'efforçant de remettre en vigueur les institutions de saint Grégoire le Grand, remontez à la source. Il se montrait véritablement dans l'Eglise le vicaire du pape pour le temporel et le bras droit de l'autorité ecclésiastique ; il s'occupait de la réforme des monastères, de la discipline et de la régularité du culte ; il avait appelé de toutes les parties du monde les savants et les hommes distingués de son temps pour en former un faisceau de lumière, et il ne dédaignait pas de se faire lui-même l'écolier d'Alcuin : il composa une grammaire et donna des lois au langage ; il remplissait en un mot tous les devoirs d'un père envers ses peuples dont l'Eglise était alors la mère immortelle et toute-puissante. Terrible et redouté du monde, il courbait devant la croix sa tête couronnée, et déposait son glaive au pied de l'autel. La littérature chrétienne doit honorer en lui un de ses plus

illustres soutiens et sa gloire la plus éclatante. Charlemagne est un poëte qui a écrit son épopée avec des institutions et des triomphes sur les premières pages de notre histoire. C'est le patriarche de la monarchie chrétienne religieuse, politique, scientifique et littéraire, car il se montre à la tête de tout. Si Jésus-Christ lui-même avait daigné se revêtir de la monarchie temporelle sur la terre, son règne eût été sans doute bien plus beau et bien plus admirable, puisqu'on ne peut comparer Dieu à un homme, mais il n'eût pas marché dans une autre voie.

Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée!
Un édifice avec deux hommes au sommet :
Deux chefs élus auxquels tout roi-né se soumet.
Presque tous les Etats, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires,
Mais le peuple a toujours son pape et son César.
Dieu par l'élection corrige le hasard :
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Electeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave
Et tous les rois, soudain, verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur [terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient, sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant.
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux : les rois sont à la [porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc [suaire.
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

Victor Hugo.

CHARRON (Pierre). — Pierre Charron, théologal de Condom, né à Paris en 1541, et mort en 1603, est un philosophe chrétien qui s'est placé par ses ouvrages entre Montaigne et Pascal. C'était un esprit plein de noblesse et de vigueur, qui a contribué de tous ses efforts au triomphe de la vraie foi et de la saine raison. Le chapitre de Montaigne intitulé : *Apologie de Raymond de Sébonde*, donne à peu près le résumé de la philosophie et de la méthode théologique de Pierre Charron. Fatigué des subtilités de l'école, il rompt tout à coup en visière à la vieille argumentation, et démontre combien peu sont fondés les raisonnements humains, combien notre jugement est sujet à l'erreur, combien nos déductions mêmes sont incomplètes et inexactes; puis, sur la table rase qu'il veut faire de nos préjugés, de nos opinions préconçues et de nos mésalliances intellectuelles, il veut établir les vérités de la foi purement et simplement comme croyances révélées et non comme principes démontrés, attendu que, sans la révélation directe et positive, nous ne pourrions avoir en partage que les préjugés ou le septicisme, l'erreur ou le néant de la raison.

Tel est le fond des idées de Pierre Charron, qui a fait faire un pas au doute philosophique de Montaigne, et en a tiré des conclusions pratiques, les unes négatives, les autres positives : s'abstenir de juger et croire simplement, voilà ce qu'il établit, dans son livre *de la Sagesse* et dans ses *Discours chrétiens*, avec un style calqué sur celui de Montaigne, avec plus de réserve, toutefois, et un abandon moins *primesautier*.

Pour bien faire comprendre le caractère philosophique et littéraire de Charron, il faut esquisser celui de Montaigne, et nous allons faire mieux que parler nous-même : nous allons écouter Blaise Pascal.

Caractère de Montaigne.

Montaigne, né dans un Etat chrétien, fait profession de la religion catholique : mais, comme il a voulu chercher une morale fondée sur la raison, sans les lumières de la foi, il prend ses principes dans cette supposition, et considère l'homme destitué de toute révélation. Il met donc toutes choses dans un doute si universel et si général, que, l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos, s'opposant également à ceux qui disent que tout est incertain, et à ceux qui disent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute, qui doute de soi, et dans cette ignorance, qui s'ignore, que consiste l'essence de son opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun terme positif : car, s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre son intention, il est réduit à s'expliquer par interrogation, de sorte que, ne voulant pas dire, je ne sais, il dit, que sais-je? De quoi il a fait sa devise en la mettant sous les bassins d'une balance, lesquels, pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il est pur pyrrhonien. Tous ses discours, tous ses essais roulent sur ce principe, et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir. Il détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire, avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance.

Dans cet esprit il se moque de toutes les assurances; il combat, par exemple, ceux qui ont pensé établir un grand remède contre les procès par la multitude et la prétendue justesse des lois; comme si on pouvait cou-

per la racine des doutes d'où naissent les procès; comme s'il y avait des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude, et captiver les conjectures. Il dit à cette occasion qu'*il voudrait autant soumettre sa cause au premier passant qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances*. Il n'a pas l'ambition de changer l'ordre de l'Etat, il ne prétend pas que son avis soit le meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut seulement prouver la vanité des opinions les plus reçues, montrant que l'exclusion de toutes lois diminuerait plutôt le nombre de différends, que cette multitude de lois qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les obscurités croissent à mesure qu'on espère les ôter : elles se multiplient par les commentaires; et le plus sûr moyen d'entendre le sens d'un discours est de ne le pas examiner, de le prendre sur la première apparence; car si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dissipe : sur ce modèle, il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a, selon lui, que de fausses mesures. Ravi de montrer par son exemple les contrariétés d'un même esprit dans ce génie tout libre, il lui est également bon de s'emporter ou non dans les disputes, ayant toujours, par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans le doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite.

C'est dans cette assiette, toute flottante et toute chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible, et foudroie l'impiété horrible de ceux qui assurent que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'apologie de Raymond de Sebonde ; et, les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, et abandonnés à leur lumière naturelle, tout fait mis à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Etre souverain, qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des moindres choses de la nature. Il leur demande sur quels principes ils s'appuient, et il les presse de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, et il pénètre si avant par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. Il demande si l'âme connaît quelque chose, si elle se connaît elle-même, si elle est substance ou accident, corps ou esprit, ce que c'est que chacune de ces choses, et s'il n'y a rien qui ne soit quelqu'un de ces ordres ; si elle connaît son propre corps, si elle sait ce que c'est que matière ; comment elle peut raisonner, si elle est matière, et comment elle peut être unie à un corps particulier, et en ressentir les passions, si elle est spirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être ? avec ou devant le corps ? Finit-elle avec lui ou non ? Ne se trompe-t-elle jamais ? Sait-elle quand elle erre ; vu que l'essence de la méprise consiste à la méconnaître ? Il demande encore si les animaux raisonnent, pensent, parlent : qui peut décider ce que c'est que le *temps*, l'*espace*, l'*étendue*, le *mouvement*, l'*unité*, toutes choses qui nous environnent, et entièrement inexplicables ; ce que c'est que *santé*, *maladie*, *mort*, *vie*, *bien*, *mal*, *justice*, *péché*, dont nous parlons à toute heure; si nous avons en nous des principes du vrai, et si ceux que nous croyons, et qu'on appelle axiomes, ou notions communes à tous les hommes, sont conformes à la vérité essentielle. Puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Etre tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connaître la vérité, qui saura, sans cette lumière de la foi, si, étant formées à l'aventure, nos notions ne sont pas incertaines, ou si, étant formées par un être faux et méchant, il ne nous les a pas données fausses pour nous séduire ? Montrant par là que Dieu et le vrai sont inséparables, et que, si l'un est ou n'est pas, s'il est certain ou incertain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait si le sens commun, que nous prenons ordinairement pour juge du vrai, a été destiné à cette fonction par celui qui l'a créé ? Qui sait ce que c'est que vérité, et comment on peut s'assurer de l'avoir sans la connaître ? Qui sait même ce que c'est qu'un être, puisqu'il est impossible de le définir, qu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudrait pour l'expliquer se servir de l'Etre même, en disant c'est telle ou telle chose ? Puis donc que nous ne savons ce que c'est qu'*âme*, *corps*, *temps*, *espace*, *mouvement*, *vérité*, *bien*, ni même l'*être*, ni expliquer l'idée que nous nous en formons, comment nous assurons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes ? Nous n'en avons d'autres marques que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes ; car ceux-ci peuvent bien être différents, et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

Enfin Montaigne examine profondément les sciences : la géométrie dont il tâche de montrer l'incertitude dans ses axiomes, et dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'*étendue*, de *mouvement*, etc. ; la physique et la médecine, qu'il déprime en une infinité de façons ; l'histoire, la politique, la morale, la jurisprudence et le reste : de sorte que, sans la révélation, nous pourrions croire, selon lui, que la vie est un songe, dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, et pendant lequel nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel.

C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que, lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins que l'homme, il l'a fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée et la met par grâce en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre

jusqu'à ce quelle soit instruite, par son créateur même, de son rang qu'elle ignore; la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de toutes; ce qui lui paraît aussi facile que le contraire; et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant que pour reconnaître sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sotte vanité. On ne peut voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, laquelle, de la société avec Dieu où il s'élevait par les maximes de sa faible raison, le précipite dans la condition des bêtes; et on aimerait de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, en suivant les règles d'une bonne morale, il portait ces hommes qu'il avait si utilement humiliés à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir seulement connaître. C'est ici le faible de Montaigne : voyons sa morale.

De ce principe, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et considérant combien il y a de temps qu'on cherche le vrai et le bien sans grand progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres; demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur ces sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant; prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides que, quelque peu que l'on serre la main, ils s'échappent entre les doigts et la laissent vide. Il suit donc le rapport des sens et les notions communes, parce qu'il faudrait se faire violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il y gagnerait, ignorant où est le vrai. Il fuit aussi la douleur et la mort, parce que son instinct l'y pousse, et qu'il n'y veut pas résister par la même raison : mais il ne se fie pas trop à ces mouvements de crainte, et n'oserait en conclure que ce soient de véritables maux : vu qu'on sent aussi des mouvements de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature, dit-il, parle au contraire. « Ainsi je n'ai rien d'extravagant dans ma conduite, poursuit-il, j'agis comme les autres; et tout ce qu'ils font dans la sotte pensée qu'ils suivent le vrai bien, je le fais par un autre principe, qui est que les vraisemblances étant pareilles de l'un et de l'autre côté, l'exemple et la commodité sont les contre-poids qui m'entraînent. » Il suit les mœurs de son pays, parce que la coutume l'emporte; il monte son cheval, parce que le cheval le souffre, mais sans croire que ce soit de droit; au contraire, il ne sait pas si cet animal n'a pas celui de se servir de lui. Il se fait même quelque violence pour éviter certains vices; il garde la fidélité au mariage à cause de la peine qui suit les désordres; la règle de ses actions étant en tout la commodité et la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes dans une morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher; fantôme, dit Montaigne, capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait autre chose avec un travail continuel que de chercher un repos où elle n'arrive jamais : au lieu que sa science est naïve, familière, plaisante, enjouée, et pour ainsi dire folâtre : elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons et mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes, qui cherchent la félicité avec tant de peine, que c'est là seulement qu'elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même.

Comparaison d'Epictète et de Montaigne.

En lisant Montaigne et le comparant avec Epictète, on ne peut se dissimuler qu'ils étaient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde infidèle, et qui sont les seules entre celles des hommes destitués de la lumière de la religion, qui soient en quelque sorte liées et conséquentes. En effet, que peut-on faire sans la révélation, que de suivre l'un ou l'autre de ces deux systèmes? Le premier : Il y a un Dieu, donc c'est lui qui a créé l'homme : il l'a fait pour lui-même, il l'a créé tel qu'il doit être pour être juste et devenir heureux : donc l'homme peut connaître la vérité, et il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu, qui est son souverain bien. Second système. L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu, ses inclinations contredisent la loi; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles, et même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paraît donc incertain, et le vrai bien l'est aussi : ce qui semble nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude pour les sciences. Il y a un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements en quoi les uns et les autres ont aperçu quelque chose de la vérité qu'ils ont essayé de connaître. Car, s'il est agréable d'observer dans la nature le désir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages où l'on en voit quelques caractères, parce qu'ils en sont les images, combien plus il est juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent? C'est la principale utilité qu'on doit tirer de ses lectures. Il semble que la source des erreurs d'Epictète et des stoïciens d'une part, de Montaigne et des épicuriens de l'autre, est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création. Les uns, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, ont traité la nature comme saine, et sans besoin de réparateur, ce qui les mène au comble de l'orgueil. Les autres, éprouvant sa misère présente, et ignorant sa première dignité, traitent la nature comme nécessairement infirme et irré-

parable, ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ces deux états, qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices ; à l'orgueil ou à la paresse, où sont infailliblement plongés tous les hommes destitués des lumières de la révélation, puisque s'ils ne demeurent point dans leurs désordres par lâcheté, ils n'en sortent que par vanité et sont toujours esclaves.

C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que, les uns connaissant l'infirmité, et non le devoir, ils s'abattent dans la lâcheté; les autres, connaissant le devoir sans connaître leur infirmité, s'élèvent dans leur orgueil. On s'imaginera peut-être qu'en les alliant on pourrait former une morale parfaite : mais, au lieu de cette paix, il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre et une destruction générale : car les uns établissant la certitude, et les autres le doute, les uns la grandeur de l'homme, les autres sa faiblesse, ils ne sauraient se réunir et se concilier, ils ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de la contrariété de leurs opinions.

Conciliation des deux systèmes.

Il faut qu'ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de la révélation : c'est elle qui accorde les contrariétés les plus formelles par un art tout divin. Unissant tout ce qui est de vrai, chassant tout ce qu'il y a de faux, elle enseigne, avec une sagesse véritablement céleste, le point où s'accordent les principes opposés qui paraissent incompatibles dans ces doctrines purement humaines. En voici la raison : les sages du monde ont placé les contrariétés dans un même sujet; l'un attribuait la force à la nature, l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne peut subsister : au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puissance au secours de Dieu. Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait faire. C'est ainsi que la philosophie conduit insensiblement à la théologie : et il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité que l'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités : ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle renferme si visiblement ce qu'il y a de vrai dans ces opinions contraires. Aussi on ne voit pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. S'ils sont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Evangile ? et s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale point celle de la véritable faiblesse du péché. Chaque parti y trouve plus qu'il ne désire, et, ce qui est admirable, y trouve une union solide, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur. (PASCAL.)

En faisant cette comparaison entre Montaigne et Epictète, qu'il corrige ainsi l'un par l'autre, il semble que Pascal ait eu en vue de caractériser la philosophie et la manière de Charron ; on trouve en effet, soit dans les *Discours chrétiens*, soit dans le traité *de la Sagesse*, un mélange de stoïcisme qui élève l'âme, et de modestie philosophique bien propre à rabaisser l'orgueil. On sent que Charron est vertueux, et le serait peut-être avec trop d'indépendance et de fierté, s'il ne s'humiliait profondément devant la croix et les dogmes de l'Evangile. La franchise de son expression a parfois quelque chose de roide qui sent trop le philosophe de l'antiquité et pas assez le prêtre. Le traité *de la Sagesse*, par exemple, s'il n'était pas complété par les *Discours chrétiens*, pourrait laisser des doutes sur la foi de son auteur, et contient des principes qui, mal expliqués et mal appliqués, peuvent conduire à des conséquences funestes pour la religion et pour les mœurs. La vie pieuse et irréprochable de Charron comme prêtre aurait dû le mettre à l'abri de tout soupçon de mauvaise foi ou d'intentions perverses. Il n'en fut pas ainsi toutefois, et ses opinions philosophiques lui attirèrent bien des persécutions et des chagrins. On trouve dans les ouvrages de Charron moins d'élan et de génie, mais aussi plus de correction et de sagesse que dans ceux de Montaigne, son maître. Ses *Discours chrétiens* sont d'une grande manière. et devraient être plus connus de notre temps et plus étudiés qu'ils ne le sont généralement; car ils contiennent une apologie de la religion, qui serait goûtée par tous les bons esprits un peu gâtés par les habitudes philosophiques. Son livre *des trois Vérités*, qui résume à peu près tout ce qu'il y a dans les *Discours*, est un ouvrage plein de science et de force. En somme, nous ne trouvons pas que Pierre Charron ait obtenu la réputation qu'il mérite, et il a dû peut-être cet insuccès à la hardiesse même de son esprit, qui l'a fait se placer sur le terrain de la conciliation entre la philosophie et la révélation, entre le doute et la foi, terrain neutre où portent tous les traits des parties belligérantes, et où l'on est sûr de se trouver seul. Si Charron a bien compris cette position, il est beau à lui de l'avoir affrontée par zèle pour la vérité, qui se trouve si rarement dans les extrêmes. Charron était un de ces esprits calmes et conciliants que la sérénité de leurs pensées élève toujours au-dessus des orages de la dispute, et qui n'ont rien à répondre aux injures, parce que les injures ne sauraient monter jusqu'à eux. Ses livres sont plus propres à éclairer la raison qu'à échauffer la piété; mais si on les étudie avec soin et dans leur ensemble, on n'y trouvera rien qui ne puisse contribuer à affermir la foi, et à fortifier l'esprit.

CHATEAUBRIAND.—Hasarder une appréciation littéraire de Châteaubriand dans un siècle que sa gloire domine tout entier, n'est-ce pas se condamner d'avance au métier de panégyriste ou au rôle d'écrivain téméraire ? Nous n'aurions certainement pas osé répondre négativement à cette question, lorsque

Chateaubriand était encore tout entier dans le *Génie du christianisme* et dans les *Martyrs;* malheureusement les tristes *Mémoires d'Outre-Tombe* nous ont ramené à l'auteur de l'*Essai sur les révolutions*, et celui-là, il n'est ni téméraire ni difficile de le juger.

Disons d'abord, pour être juste, que l'influence de Chateaubriand a été immense. Il lui avait été donné assez de génie pour faire contre-poids à tout l'esprit de Voltaire, des larmes assez éloquentes pour dépopulariser le rire du singe de Ferney. Voltaire avait dit : Le christianisme est ridicule, et on l'avait cru. Chateaubriand vint dire ensuite : Le christianisme est sublime, et il se fit croire.

La littérature païenne se mourait de consomption, n'ayant plus ni racines ni séve; Chateaubriand vint, après une révolution dont les patrons mythologiques, mêlés à des fêtes grecques et romaines, avaient achevé de discréditer les faux dieux, nous dire que Dieu seul est grand, que la vérité seule est belle, et que le Verbe de Dieu est seul réellement inspirateur; et il l'a dit avec un talent assez puissant pour faire accepter et admirer sa parole. Il initia le monde aux beautés de l'Ecriture sainte et de la liturgie; il indiqua les recherches à faire plutôt qu'il ne les fit lui-même; il ouvrit une porte aux générations nouvelles, et fut l'initiateur plutôt que le fondateur d'une littérature débarrassée des entraves grecques et romaines. Il vint enfin chasser de la poésie, où ils se réfugiaient encore, les retardataires du vieil Olympe, au grand chagrin des peintres de l'école de David et des poëtes de la suite de Lebrun ou de Marie-Joseph Chénier. Voilà ce que Chateaubriand a fait de vraiment beau et de vraiment durable. Trop poëte d'ailleurs pour être un historien sérieux, trop rêveur pour être solidement philosophe, il ne pouvait être grand que par la poésie des croyances et la puissance des souvenirs. Il se voua donc, en histoire, au culte du passé; en philosophie, à un éclectisme plein de regrets et d'incertitudes, et en religion à des adorations vagues pleines de fantaisies et de mystère. Imagination fébrile, mais tendre, cœur desséché par des illusions perdues et des ambitions inassouvies, talent créateur et facile, goût un peu blessé par les maladies de l'âme, Chateaubriand joignait à tout cela des souvenirs chevaleresques, une phraséologie harmonieuse, mélancolique et sonore; il revenait pleurer sur des tombeaux, et y replanter une croix, après l'orage qui avait brisé les croix et dispersé la cendre des tombeaux. Ses pensées et son style se trouvèrent en conformité parfaite avec les tristesses d'un monde sans Dieu, qui commençait peut-être déjà à douter même de la gloire. Il peignit des passions qui ressemblaient à des remords, et fournit ainsi quelques rêves de sombre amour-propre aux consciences troublées et aux âmes inquiètes. C'est ainsi que nous sommes forcé de caractériser ce *vague des passions* dont René est la personnification lugubre : c'est le *spleen* de l'incrédulité endormi par l'opium des croyances factices; c'est le doute complet, le doute universel avec ses aspirations désespérées et son incurable malaise, se prenant avec frénésie à des objets qui ne peuvent ni le satisfaire ni le guérir. Le siècle se reconnut à ces tristes tableaux, et s'engoua bientôt des rêves et des larmes de Chateaubriand, parce qu'il était dégoûté des sarcasmes de Voltaire. L'état des esprits en France, à l'époque où parut le *Génie du christianisme*, ressemblait un peu à cette migraine qu'éprouvent, le lendemain de leurs orgies, ceux qui se livrent à des excès honteux, et, tristes de leurs excès, les hommes commençaient à comprendre qu'en brisant tous les liens de l'autorité, ils avaient coupé les traits de leurs chevaux, ôté les poutres de leur maison, arraché les clous et les ferrements de leur navire. Ils surent bon gré à ce proscrit de la révolution d'aimer encore, au retour de l'exil, son Dieu et son roi. La Restauration fut ainsi sanctionnée dans l'opinion publique par le succès d'un homme de génie, et Bonaparte avait plus de raisons de redouter Chateaubriand, que Châteaubriand lui-même n'a jamais pu en avoir de craindre ou de haïr Bonaparte.

Chateaubriand s'est étonné à tort d'un phénomène fort simple et ressortant tout à fait de la nature même des choses. Son *Génie du christianisme*, qui rendait à l'Eglise une si éclatante justice contre les calomnies de la philosophie et les préjugés du siècle, eut plus d'influence et de succès dans le monde incrédule que dans l'Eglise elle-même. Incontestablement cela devait être. Les croyants n'avaient pas besoin qu'on leur ouvrît les yeux sur les beautés du christianisme, et quelques-unes même de ces apologies destinées à produire tant d'impressions sur des âmes hostiles, leur semblaient à eux insuffisantes, et scandalisaient même la simplicité de leur foi. Le livre était d'ailleurs superficiel et abondait en lieux communs de sensibilité, qui ressortaient sur un fond de beau style, au moyen de quelques hardiesses d'expression assez souvent de mauvais goût. D'ailleurs, les peintures passionnées qu'il avait cru devoir intercaler dans son livre alarmaient les consciences timorées. Il s'ensuit donc que l'utile ouvrage de M. de Chateaubriand, parfait pour sa destination, excellent pour les gens du monde, monumental pour la littérature contemporaine, pouvait paraître incomplet et inexact à la science théologique, inutile et dangereux à la piété, peu convenable pour l'éducation de la jeunesse. Si le livre de M. de Chateaubriand eût été mieux, il eût mérité moins de succès, et n'en aurait certainement pas eu autant; car ce n'est pas tout de bien penser et de bien écrire, il faut encore penser et écrire à propos, il faut atteindre le but qu'on se propose, il faut être goûté de ceux à qui l'on parle. Le succès du *Génie du christianisme* fut parfaitement mérité, et l'Eglise, tout en bénissant Dieu de l'événement, avait cependant droit de censurer le livre.

Si l'ouvrage de Chateaubriand appartenait davantage à la littérature religieuse, il eût

été moins utile à la cause de la religion. N'avait-on pas les chefs-d'œuvre de Bossuet et de Fénelon? N'avait-on pas les superbes ouvrages des Pères pour prouver la majesté du dogme, l'excellence de la morale et la beauté des doctrines? Tous les esprits sérieux ne pouvaient-ils pas trouver dans l'ensemble des monuments ecclésiastiques de quoi réfuter pleinement les calomnies de l'ignorance? Sans doute; mais qui aurait parlé à la masse des esprits superficiels, à tout ce profane vulgaire qui ne sait apprécier aucune beauté, si on ne les conduit comme des enfants par la main devant les objets, et si on ne les leur montre du doigt, en leur disant: Ceci est beau? S'agissait-il de préventions raisonnables contre la religion? Y avait-il vraiment des barbaries à excuser, des grossièretés à atténuer, des absurdités à faire trouver acceptables? Rien de tout cela: on s'était lassé de la messe à force de l'avoir mal entendue; des vêpres, à force de les avoir chantées sans attention, et l'on s'était pris à rire de la messe et des vêpres, pour s'engouer de nouveau, et par esprit de contradiction, de ces coutumes païennes dont Lucien de Samosate avait fait rire les païens. Que faire à cela? Prouver sérieusement à ces gens-là que les psaumes de David ne sont pas moins poétiques que le chant séculaire d'Horace, et que la messe ne le cède en rien aux initiations antiques. Avoir lu la Bible comme par hasard, et arrêter par le bras tous ses amis, à l'exemple de La Fontaine, en leur disant: Avez-vous lu Baruch? s'emparer de la mode, en un mot, et lui passer, quoi qu'elle en ait, un chapelet au cou et un *Paroissien* sous le bras, voilà ce qu'il y avait à faire et ce que Châteaubriand sut faire avec un rare bonheur. Mais, pour plaider contre la frivolité la cause de la raison, n'a-t-il pas fallu emprunter à la frivolité même les arguments les plus spécieux? N'a-t-il pas fallu, pour convaincre le monde, parler le langage du monde? Plus Châteaubriand paraît imbu des maximes du siècle, plus il est romanesque et rêveur; plus sa manière d'envisager les choses s'éloigne des habitudes d'un chrétien sincèrement convaincu, moins il est suspect d'avoir, si l'on peut s'exprimer ainsi, des intelligences dans la place assiégée. Personne n'a pu dire de lui: Défiez-vous, c'est un jésuite, ou, c'est un dévot. Il ne parle guère qu'aux sens, à l'imagination pour arriver au cœur, et il est obligé d'employer quelquefois des moyens artificiels, et de créer des rapports imaginaires entre la sensibilité exaltée d'une certaine manière et des choses fort grandes et fort belles sans doute, mais dont la beauté et la grandeur ne seraient pas comprises s'il les montrait à leur véritable point de vue.

Voilà, selon nous, la critique et l'apologie en même temps du *Génie du christianisme*, C'est un ouvrage profane sur la question religieuse qui est en dehors de la littérature sacrée, mais qui peut en être l'introduction. C'est un chef-d'œuvre d'habileté et d'à propos, bien qu'il s'y trouve, et peut-être parce qu'il s'y trouve quelques ornements puérils. Il est triste qu'on ait été réduit à écrire un pareil ouvrage pour défendre la religion chrétienne, et c'est un bonheur providentiel qu'il se soit trouvé un homme pour l'écrire; mais ce livre n'est fait ni pour l'édification du clergé, ni même pour son éducation littéraire: tout ce qu'il tient de l'esprit du monde, toute cette poésie nuageuse, tout ce vague de rêverie, toute cette sensibilité romanesque, nécessaires sans doute à l'auteur pour plaire aux lecteurs dont il voulait remuer les âmes, ne peuvent que fatiguer et flétrir même des âmes pures élevées dans la sérénité du sanctuaire.

Le poëme en prose des *Martyrs* (s'il peut y avoir des poëmes en prose) est une application des théories littéraires énoncées dans le *Génie du christianisme*. C'est un duel à armes courtoises entre le génie d'Homère et la poésie si simple et si grandiose du christianisme primitif; c'est la transfiguration du monde artistique des anciens régénéré par le baptême: étude savante, mais d'une exécution parfois un peu trop brillantée; les types, les passions, les tableaux, sont opposés les uns aux autres avec une grande habileté; la peinture des passions, toujours dangereuse, a été pourtant, cette fois encore, l'écueil de l'artiste: sa Velléda, quoi qu'il puisse faire, est plus intéressante que sa Cymodocée. Cymodocée n'est qu'une enfant; Velléda est une femme entourée de toutes les séductions de la passion la plus ardente, de la solitude et du malheur. Le rôle que joue Eudore dans ce triste épisode a quelque chose d'indigne et de lâche, que le poëte a vainement essayé de colorer, et que n'excuse pas le repentir du coupable... Mais quel style! quelle harmonie de diction! Jamais la prose française n'avait résonné avec une cadence si nombreuse. Il semble parfois que Châteaubriand a créé un nouveau rhythme, et qu'on lit en français des vers hexamètres mesurés à la manière de Virgile.

Le livre des *Martyrs* contient des scènes de la plus grande beauté au point de vue dramatique. Le plaidoyer d'Eudore contre Hiéroclès et Symmaque serait digne d'être versifié par le grand Corneille, s'il n'avait été écrit dans la prose de Châteaubriand. La scène de la mort de l'impie Hiéroclès, qui ferme les yeux pour se réfugier dans le néant, et qui est tout à coup ébloui par la flamboyante révélation de l'immortalité de l'âme; le repas libre où Eudore prisonnier, apprenant que son épouse est condamnée aux lieux infâmes, sollicité à grands cris par ses vieux soldats de la sauver en sacrifiant, demande d'une voix sourde: Où sont les aigles? Puis, voyant les confesseurs se voiler le visage, entendant le gémissement de ses frères de chaîne au moment où il va offrir l'encens sacrilége, repousse ceux qui l'entourent, jette l'encens, renverse l'autel et s'écrie: Je suis

chrétien ! Les soupirs de Cymodocée prisonnière, la scène du martyre enfin, et le mariage sanglant des deux chrétiens unis dans la mort et dans l'immortalité ; d'autres pages encore aussi belles, ont fait la fortune littéraire de cette œuvre, imparfaite encore sans doute, mais presque toujours grande et souvent sublime. Du reste on peut dire des défauts du livre des *Martyrs* ce que nous avons dit de ceux qu'on peut reprocher au *Génie du christianisme*. Ce coloris trop vif ou trop vague, ces teintes de sensualisme ou de mélancolie profane qui peuvent déparer, aux yeux d'un chrétien, la peinture des choses chrétiennes, sont une concession de Châteaubriand à son siècle, ou plutôt le résultat d'une sympathie malheureusement trop réelle entre l'âme sensible et triste de Châteaubriand et les souffrances morales de l'époque où il a vécu. Châteaubriand admirait sincèrement les beautés de la religion, mais il n'y croyait peut-être pas assez pour être heureux ; il attachait peut-être trop de personnalité à ses succès, et ne se trouvait pas assez bien payé par les hommes pour avoir plaidé la cause de Dieu. Aussi mourut-il désenchanté et triste, en laissant après lui un testament de profonde amertume.

Châteaubriand était un de ces hommes qui, après s'être créé un monde imaginaire, s'obstinent à y vivre en dépit de toutes les réalités, et règlent toutes leurs actions en raison de ce monde-là. Eloquents monomanes que la réalité fatigue et que l'idéal enchante ; malades et chagrins comme Rousseau au milieu des plus riantes chimères, ils s'en prennent à Dieu de ce qu'ils ne trouvent nulle part les hommes qu'ils se sont faits, et aux hommes de ce qu'ils ne propagent pas assez vite le culte du Dieu qu'ils rêvent. Les idées les plus disparates se concilient dans leur cerveau, et ils accusent ensuite le monde de mauvaise et perverse volonté, s'il ne réalise pas leurs utopies. Malades étranges, dont les plaintes sont harmonieuses et qui semblent dévoués à une vie de souffrances pour le plaisir de la foule qui se délecte au concert de leurs gémissements.

CHRONIQUE. (*Voy.* Grégoire de Tours.)

CRITIQUE. — La critique peut être considérée comme une science ou comme un genre littéraire. Considérée comme science, la critique n'est autre chose que l'art d'apprécier et de juger suivant les règles du bon goût les productions de l'esprit humain. Considérée comme genre, la critique est l'application des lois littéraires aux produits de la littérature. Avoir une saine critique, c'est posséder la science suffisante pour faire un critique. Le critique, en littérature, exerce les fonctions de juge : pièces en main, il absout, approuve ou condamne ; faire une critique c'est dresser en quelque sorte un procès-verbal de contravention au bon goût ou même de services rendus à la littérature : car la critique ne dispense pas seulement le blâme, elle distribue aussi les éloges, et ses éloges deviennent d'autant plus flatteurs qu'on doit les croire plus mérités.

La critique doit être juste dans ses œuvres et convenable dans ses formes, comme il est du devoir de toute magistrature. Injuste, la critique se changerait en détraction et en zoïlisme ; trop acerbe ou peu digne dans ses formes, elle deviendrait de l'insulte et serait justiciable elle-même d'une critique plus honnête : car l'injure n'est pas seulement une mauvaise action en littérature, c'est une faute. Jamais les véritables grands écrivains n'ont injurié personne ; la critique même des écrivains dont les pensées et le style nous paraissent le plus condamnables, ne doit jamais dégénérer en personnalités, surtout quand la critique est inspirée par un sentiment religieux : autrement on prête soi-même le flanc aux adversaires, et l'on s'expose à des représailles qui, lorsqu'elles sont faites avec convenance et finesse, deviennent véritablement écrasantes. Nous en citerons pour exemple un feuilleton critique emprunté à la presse contemporaine, qui nous paraît doublement utile à notre cause, parce qu'il nous donne en même temps un exemple et une leçon ; et de plus nous le citons d'autant plus volontiers, que son auteur, M. Eugène Pelletan, se pose en adversaire des institutions, des hommes et des choses que nous devons le plus aimer. Nous ferons donc preuve, en rendant justice à son esprit et à sa finesse, lorsqu'il nous attaque, de cette loyauté qui est une des premières conditions de la polémique lorsqu'on soutient la bonne cause.

LES LIBRES PENSEURS,

PAR M. LOUIS VEUILLOT.

Ce petit ouvrage est écrit contre les libres penseurs. Les libres penseurs sont, par ordre de matières, les écrivains, les journalistes, les femmes auteurs, les avocats généraux, les tartufes, les persécuteurs, les hommes d'Etat, les préfets, les législateurs, les gens de palais, les gens d'industrie, les gens de négoce, les gens enfin de drap fin et d'éducation officielle qu'on appelle *bourgeois*. Nous transcrivons textuellement la définition.

L'affiche, comme on le voit, promet un riche spectacle. Nous allons voir processionnellement défiler devant nous les vices, les mœurs, les iniquités, les prétentions de la bourgeoisie et de l'université, car l'université n'est que la bourgeoisie passée au raffinage. Cependant nous pourrions être trompé dans notre attente. M. Veuillot est rédacteur de l'*Univers* : « Ma qualité de catholique, dit-il dans sa préface, m'imposait des devoirs que j'ai respectés. Je me serais trouvé coupable de *charger* un seul portrait. »

Après s'être signé d'avance, par mesure de charité, M. Veuillot ouvre sa campagne contre les libres penseurs. Il commence par le bataillon des écrivains, et dans ce bataillon par le poëte. A tout seigneur tout honneur.

« Le poëte, dit-il, est un moineau lascif; c'est là le fond de sa nature. Il n'arrive pas à sa virilité intellectuelle; il est vain, capricieux, poltron, colère, flatteur comme l'enfant et comme la femme. Changeant sans cesse de jouet, d'amour, de parure, il lui faut des rubans, des verroteries, des louanges, et surtout un maître : Louis XIV ou Samuel Bernard, ou le parterre, peu importe, pourvu qu'on le flatte et qu'on l'empiffre. Il se baisse sur sa pâtée, sort repu, lève la tête, et se croit le premier homme du monde. Ai-je en vue Cottin? Non, mais Molière... »

Voilà le compte du poëte réglé; et comme le poëte nous paraît passablement opulent sur l'article des faiblesses humaines, nous espérons qu'il aura payé pour toutes les académies. Eh bien! non. Il y a dans le giron de l'Institut un libre penseur encore plus dépravé que le moineau lascif qui se baisse sur sa pâtée, etc.; mais laissons parler M. Veuillot :

« Que Platon me le pardonne, dit-il, le poëte est un innocent et un sage à côté du philosophe... Nous comptons que sur cinquante hommes de lettres, il y en a trente-quatre plus ou moins timbrés, et quinze tout à fait fous. Ces quinze sont philosophes. »

La statistique, à première vue, n'est pas flatteuse pour les gens qui, comme moi, tiennent de l'écritoire.

Nous sommes tous plus ou moins condamnés au coup de marteau; mais, à seconde vue, on finit par apercevoir une toute petite porte de derrière, légèrement entrebâillée pour laisser échapper un de nous des Petites-Maisons. Quinze et trente-quatre font quarante-neuf, si je sais bien compter : donc, sur la cinquantaine il y a un écrivain sensé. La catégorie des philosophes est au grand complet : quinze philosophes, quinze fous. Je n'ai rien à voir de ce côté; mais dans la catégorie des hommes plus ou moins timbrés, il y a une place réservée au sens commun. Je la prends modestement, avec l'agrément de M. Veuillot, d'autant plus qu'il m'a remis son livre, avec prière de lui en dire mon avis, et qu'un écrivain sensé ne va pas chercher des conseils à Charenton.

Eh bien! je me trompais. Ce trente-cinquième littérateur, invisible, inconnu, anonyme, le seul équilibré sur cinquante, ce n'est pas, malgré l'opinion très-naturelle que je puisse avoir de la pondération de mes facultés, l'humble critique de ce feuilleton; car, à quelques feuillets de distance, hélas! je m'aperçois que ce mystérieux trente-cinquième, cet indispensable complément de quinze fous et de trente-quatre timbrés, c'est... — Vous ne le devineriez jamais. — M. de Montalembert, peut-être? Vous n'y êtes pas. M. de Riancey, peut-être? Vous n'y êtes pas. M. Lenormand? Vous n'y êtes pas. M. Thiers? Vous y êtes encore moins; M. Thiers fait partie des libres penseurs. C'est tout uniment un navet.

Mais un navet de bonne qualité, comme vous allez en juger. « Ferneuse et le pays qui m'a vu naître, dit M. Veuillot, produisent des navets excellents; ils sont petits, jaunes, secs, durs, de peu de mine, mais d'une chair saine et d'un goût exquis.

« A Paris il s'en fait d'autres. A force d'engrais hideux, un jardinage homicide souffle et gonfle ces navets blanchâtres et fades qui gâtent les potages et déshonorent le vrai navet. C'est par eux que ce légume estimable est devenu le symbole d'une particulière espèce de sottise : *Avoir rêvé*, dit un poëte, *les trésors hespérides, et presser tendrement un navet sur son cœur*. C'est le navet de Paris, le seul qui soit connu.

« Paris produit beaucoup d'écrivains que je compare à ces navets.

« Il en pousse partout et dans toutes les écoles, mais singulièrement dans les écoles de philosophie. C'est là que l'engrais abonde; on l'y jette à pelletées, on l'y porte à tombereaux...

« Voyez ce jeune gars. Il était sur les bancs hier; il monte en chaire aujourd'hui. Sa parole est coulante; il parle proprement. Il a fait cinq articles dans la *Revue des Deux-Mondes;* il a réuni ces articles en un volume...

« Il est professeur titulaire, chevalier de la Légion d'honneur, rédacteur du *Journal des Débats*. On va le marier dans les centres; on achètera ses livres pour les bibliothèques publiques. Il sera député, conseiller royal, ministre. On l'appelle l'espoir de la philosophie, on l'en appellera l'honneur. Moi je l'appelle un navet. Mais je proteste qu'il y a d'excellents et savoureux navets à Ferneuse et dans mon pays. »

La morale de la fable est facile à tirer. Ce bienheureux trente-cinquième tant cherché est le Navet de Ferneuse; c'est le Navet du pays de M. Veuillot, c'est M. Veuillot en personne : charité bien ordonnée commence par soi-même. Seulement, puisque la place est prise, nous retenons la vacance au premier trente-cinquième disponible.

Cette explication une fois donnée, M. Veuillot cite Navet à son tribunal, Navet de Paris, s'entend, et non pas Navet de Ferneuse. Or, voulez-vous connaître le principal crime de Navet? C'est d'être philosophe? Assurément. C'est là son crime ancien, toujours sous-entendu; mais son crime actuel, c'est d'avoir eu, entre deux dissertations de métaphysique, une légère pointe de commisération pour les malheurs d'Abailard.

« Navet, écrit M. Veuillot, nous dit aussi son mot sur Abailard. Savez-vous ce qu'il lui reproche? De n'être pas assez amoureux. Navet veut qu'on brûle. S'il eût vécu du temps d'Abailard, Navet, comme un beau petit comte Ory, ayant rasé sa barbe jeunette et pris l'habit des nonains, se serait introduit au moutier de la gémissante Héloïse et n'aurait pas laissé se perdre sans fruit tant d'amour. »

Or voici maintenant comment Navet de Ferneuse, ou à peu près, répond à Navet de Paris; c'est-à-dire comment M. Veuillot répond à M. de Rémusat :

« L'histoire ne vaut pas le roman, dit-il. Cette lamentable Héloïse devient une commère assez mafflue, haute en couleurs, qui latinise et qui veut que son professeur lui communique d'autres connaissances, à quoi ses parents ne l'avaient point invité.

« Je n'aimerais nullement, pour mon compte, une sœur, ni une mère, ni une cousine si ardente à s'instruire; et quand je me tâte, il me semble qu'à la place de l'oncle qui mit fin à cette belle éducation, j'aurais pu me permettre aussi quelque vivacité... Ce sont de ces cas où la main démange, et le rasoir, qui joue un si grand rôle dans l'histoire du théologien amoureux, ne me paraît plus tant barbare. Je ne dis pas qu'un nerf de bœuf n'aurait pu suffire. Comment! pendarde! tu deviens la fable du quartier, et quand ce poltron qui nous couvre de honte se résigne à t'épouser, tu refuses? Tu veux rester dans la fornication et dans le concubinage? Tu veux faire des bâtards?... Je prendrai une trique et je te rouerai.

« Pour Abailard, c'est un pauvre sire, même avant sa destitution... »

Vraiment, nous craignons que Navet de Ferneuse, à force de se tâter, ait un peu oublié son Evangile; car l'Evangile ne nous recommande nulle part, j'imagine, de pousser jusqu'au deuxième degré, en ligne collatérale, le redressement des injures. Prendre une trique, ce n'est pas précisément tendre la joue au soufflet; et venger la morale à coups de rasoir, ce n'est pas traduire fidèlement la parabole de la femme adultère : « Que le premier d'entre vous qui est sans péché, » dit certain verset. Eh! mon Dieu! si la théorie de M. Veuillot était rigoureusement appliquée, qui sait si Ferneuse lui-même n'aurait pas des Navets condamnés à *la destitution?*

Mais nous nous hâtons de le dire, pour rassurer M. Veuillot, nous ne trouvons pas qu'il ait offensé l'Evangile. Nous ne prenons pas, il ne prend certainement pas lui-même au sérieux sa démangeaison. Il y a des gens, nous le savons, qui ne peuvent s'habituer à ces façons de parler. Nous ne partageons pas leur sévérité. Les paroles ne sont pas toujours les pensées; elles simulent l'emportement peut-être, mais c'est un emportement de convention.

Nous autres écrivains d'une époque troublée, qui cherchons humblement, péniblement la vérité, en passant, hélas! sur des ponts d'erreurs, nous recevons chaque jour de notre conscience de trop cruelles leçons de modestie pour jeter dédaigneusement, du haut de notre infaillibilité, la pierre à nos voisins. Nous avons au contraire pour eux une secrète indulgence. Nous payons cette dette à notre passé. La colère n'est jamais bien réelle dans les écrits. Comment voulez-vous qu'un homme d'esprit, et M. Veuillot est spirituel à l'occasion, un homme pieux, et M. Veuillot se déclare lui-même uniquement occupé de son salut, puisse trouver, sur ses exercices de piété, le temps de se mettre en colère?

Nous pouvons vous dire le secret de ces intempérances de style, qui ne révoltent nullement notre pruderie. Les écrivains sont nombreux; l'oreille du public est dure à leurs paroles : il faut donc rudoyer l'attention de ce public pour obtenir son regard. Je ne sais plus à la suite de quelle naissance ou de quelle victoire il y eut, sous le règne de Louis XIV, baise-main général à Versailles. Tous les courtisans furent admis à cette faveur. Ils arrivaient à la file; ils s'agenouillaient, baisaient et passaient, pendant que le roi continuait négligemment sa conversation. Son regard distrait n'en remarquait aucun. Mais lorsque ce fut le tour de je ne sais plus quel courtisan ou quel ambassadeur, celui-ci saisit le pouce du monarque et le mordit jusqu'au sang. Le roi poussa un cri. « Que voulez-vous, sire, dit le courtisan, en inclinant le front jusqu'au parquet, si je n'avais pas un peu appuyé la dent, Votre Majesté ne m'eût pas remarqué. » Le gascon n'avait mordu que pour flatter.

C'est ainsi que je m'explique le style de M. Veuillot : il mord les doigts de Sa Majesté. Il n'insulte ici que pour aduler ailleurs. Mais j'écarte la morsure et je vais droit à l'intention. Je me dis : Ce style est le scandale de l'épithète, corrigé par un bon motif. Il ne faut pas s'arrêter à l'étalage; l'étalage surfait un peu la marchandise; les prix sont légèrement enflés. Mais on peut honnêtement marchander avec la critique et avoir son opinion à meilleur marché. C'est au lecteur à faire lui-même la défalcation.

Ainsi *Navet de Ferneuse* et *Navet de Paris :* compte égal.

Ainsi Jean-Jacques Rousseau, au dire de M. Veuillot, est *un coquin plein d'enflure*. Effaçons plein d'enflure et gardons coquin. Compte net : Rousseau est un coquin.

Ainsi, quand M. Veuillot dit : « Mme de Staël est un dragon : je doute de son sexe. Cette grosse femme, avec son turban, je suis tenté de la prendre pour le Grand-Turc et de lui en reconnaître les priviléges. Ne me citez pas cette femme parmi les *femmes hardies. Je la classe parmi les hommes impudents.* »

Effaçons encore *dragon*, *Grand-Turc* et *homme impudent;* car il est impossible que MM. de Broglie fils aient deux grands-pères du côté maternel.

Ainsi, quand M. Veuillot, rencontrant des pourceaux dans les ruines de l'abbaye de Maubuisson, s'écrie : « O vieille abbaye! le premier pourceau qui t'a souillée, c'est Henri IV, roi de France. Il a frayé le chemin à ceux que nous venons de voir. »

Nous effaçons pourceau, et nous mettons à la place vert galant. Compte net : Vive Henri IV! vive ce diable à quatre! suivi de tous les couplets, comme au beau temps de notre enfance.

Ainsi, quand M. Veuillot dit à la reine d'Espagne : « Courir les rues non plus en amazone, mais en cocher; habiter de préférence où votre mari n'est point, fréquenter les soldats, vous connaître en acteurs, faire

des bons mots phalanstériens et publier aux peuples les ennuis de votre alcôve, et porter comme un chapeau de vivandière la couronne catholique, ce n'est encore que de la littérature, etc., etc. »

Nous réduisons ce passage de moitié ; nous disons, comme M. de Montalembert : Il faut respecter l'autorité, surtout lorsqu'elle a envoyé deux frégates et deux régiments assiéger Rome, à Terracine. La reine très-catholique ne peut pas être la vivandière des armées de la papauté.

Ainsi, quand M. Veuillot dit : « Dans un salon plein d'hommes politiques, de journalistes, d'écrivains, de gens d'affaires, un provincial, chevalier de la Légion d'honneur, ayant entendu annoncer Montalembert, demandait qu'on le lui fît voir : Le voilà là-bas, dans ce groupe où vous voyez Gérard, Giraud, Giroux, Greluche, Patin, Navet et Cuvilhier-Fleury. C'est celui qui n'est pas décoré. »

Espérons, pour la moralité humaine, qu'il s'est trouvé dans ce salon un autre génie incorruptible qui ne fût pas éclaboussé de la croix d'honneur. Ce ne sera pas Navet assurément : Navet, comme nous l'avons vu, est irrévocablement condamné à la décoration ; mais ce sera Greluche. Ainsi, désormais, Montalembert, Greluche, auront seuls droit aux couplets de vaudeville pour la virginité immaculée de leur boutonnière.

Ainsi, quand M. Veuillot dit : « Le gros Polygamon porte haut sa tête ronde, son nez camus, son fade visage rehaussé de quelques enluminures; il étale superbement son ampleur d'Hercule obèse. Rien qu'à le voir passer, toujours serré d'un habit aux basques arrondies en voiles de navire, on devine qu'il est reconnu bel homme. Avec l'amitié d'un chef de parti, ministre en fusion prêt à sortir du moule, et qui lui donnera bon rang parmi les subalternes, avec trois épigrammes à dépenser par session, etc. »

Nous ne connaissons pas ce Polygamon, vulgairement don Juan; mais nous connaissons le ministre en fusion : c'est M. Thiers. Or nous cherchons parmi les intimes de M. Thiers l'éloquent orateur qui a passé, comme M. Veuillot le reproche à Polygamon, du centre à l'opposition. Est-ce M. Duvergier de Hauranne? Mais M. Duvergier de Hauranne n'est pas enluminé; de plus, il porte des lunettes, et M. Veuillot n'eût pas oublié un détail de cette importance. Est-ce M. de Rémusat ? Mais M. de Rémusat n'est pas un Hercule, et, de plus, il a déja comparu sous la forme de Navet (de Paris). Ne pouvant donc certifier l'identité de Polygamon, nous renvoyons ce passage à l'article des vérifications. Compte à revoir.

Ainsi, quand M. Veuillot dit : « *Non mœchaberis*, ou comme l'enseigne naivement le catéchisme, l'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. Prendre la femme et ne pas prendre le mariage, c'est, qu'on me pardonne la comparaison, manger toute crue une viande qui doit passer par le feu. Si friande qu'elle paraisse dans cet état de nature à l'appétit dépravé qui la dévore, l'arrière-goût en est horrible, la digestion s'en fait malaisément et tout le corps ne tarde pas à sentir qu'au lieu d'une nourriture il a pris du poison... *Non mœchaberis*. Le mariage est un désinfectant. »

Article encore à réduire. *Non mœchaberis* est sans doute un excellent précepte; mais nous ne saurions croire que tant d'honnêtes pères de famille, à commencer par M. Veuillot, se soient mariés uniquement pour se désinfecter.

Ainsi, quand M. Veuillot s'écrie : « M. Sue renvoie à MM. de Saint-Priest et Dupin la gloire de son œuvre, et il a raison, elle leur est due. Il s'est éclairé de leurs lumières. Leur généreuse audace a exalté son courage. Que cette souillure rejaillisse donc sur eux. Que le sang innocent y retombe s'il est versé un jour. Que ce procureur général, que cet ambassadeur, restent accolés à leur complice dans la plus abominable page qu'on ait écrite en France depuis le règne de Marat. »

Que M. Veuillot se rassure, au train dont vont les choses, les jésuites ne courent aucun danger. Article à défalquer.

Ainsi, quand M. Veuillot dit d'une femme qui s'est illustrée par ses romans entre tous nos romanciers : « Plus je lis ses livres, plus elle me fait l'effet d'avoir toute sa vie désiré l'amour d'un scélérat, et de n'avoir jamais obtenu que le caprice des drôles. »

J'efface encore, et je passe à Byron.

Ainsi, quand M. Veuillot dit de Byron : « Il a un grand parti de gredins, de niais et de filles publiques...; mais une fois mort, il n'est plus qu'un insecte innommé dans la tourbe de cette hideuse vermine qui se ronge impérissablement.... un monstre hideux et cynique, bouc, singe, serpent et pourceau... »

J'efface toujours.

Vous voyez que nous finissons par trouver notre compte à force d'effacer; mais arrivons au second chapitre des libres penseurs. Après les écrivains viennent les journalistes. Par cette loi de composition qui veut que l'intérêt aille toujours croissant, le journaliste renchérit prodigieusement sur le moineau lascif et sur les navets (de Paris). Il est une poule... mouillée peut-être ? Non; mais une poule dans le plus déplorable moment, — une poule couveuse.

« Les naturalistes, dit M. Veuillot, prétendent que la poule n'est nullement le modèle des mères et ne couve ses œufs avec tant de sollicitude que pour se soulager d'une certaine démangeaison qui lui vient au temps de la ponte. Le gredin (c'est encore un pseudonyme du journaliste) est incessamment tourmenté de cette démangeaison-là. Il en veut à la beauté, au rang, à l'esprit, au courage, à la vertu, au talent, à la renommée, à la force, à l'honneur, à tout ce qu'il n'a pas et qu'il n'aura jamais. Il en veut surtout à ceux qu'il loue, car lui qui le louera ? Or sa plume le soulage. S'il avait un poignard, peut-être qu'il cesserait d'écrire, ou ce se-

rait pour flétrir la mémoire de ceux qu'il viendrait d'assassiner. »

Ce portrait du journaliste est un peu sévère ; si le journaliste, je veux dire le *gredin*, en veut à la *beauté* ; au *rang*, à l'*esprit*, au *courage*, à la *vertu*, au *talent*, à la *renommée*, etc., il n'est pas un écrivain qui ne coure le danger d'aller au poulailler traiter ses démangeaisons. Car enfin, si Héloïse n'eût été *mafflue*, si Mme de Staël eût eu de l'esprit, si la reine d'Espagne eût eu un rang, si Molière eût eu du talent, si Byron eût eu de la renommée, M. Veuillot lui-même, malgré sa qualité de catholique, serait peut-être, à l'heure qu'il est, condamné lui aussi à couver.

Passons maintenant au chapitre des femmes auteurs. « Elles font, dit M. Veuillot, des vers incroyables, où l'on entend rugir la chair la plus endiablée qui fut jamais, ne parlant que d'ivresses, que de transports, de délires : *Aimer* ;... ah ! aimer... oh ! aimer ! c'est... Mon sexe ne me permet pas de répéter les définitions et les hennissements de ces dames. J'y renvoie le lecteur, qui verra tout cela signé du nom d'un mari...

« Ce mari en laisse tant passer que parfois je ne crois plus à son existence. Où le voit-on ? Comment s'habille-t-il ? Que fait-il de sa canne ? »

La canne du moins est un progrès de civilisation sur la trique. Passons au chapitre des tartufes. Ici M. Veuillot laisse un moment reposer la littérature. Les tartufes ne sont pas précisément écrivains. Ils portent le bonnet carré. Ils sont avocats généraux de cours d'assises. Ils font des tournées électorales en patache, ce qui les expose à essuyer amicalement avec leur mouchoir le front des patachons, et de plus, à leurs moments perdus, ils poursuivent devant le jury la prose de M. Veuillot. Ne croyez pas que M. Veuillot soit pour cela un partisan de la liberté illimitée de discussion.

« J'ai soutenu, dit-il, toute ma vie, et je soutiens encore la doctrine opposée. Mais ce que je blâme et ce que je réprouve avec toute l'énergie que peut donner le sentiment profond du droit et de la justice, c'est cet abus, c'est cette iniquité de la répression qui, sous le dernier gouvernement, déshonorait tout à la fois la loi et les juges. »

Nous nous arrêtons ; car aussi bien on ne peut pousser des citations jusqu'au jugement dernier. Nous laisserons de côté le chapitre du public, des gens qui ne pensent point, et la correspondance de Jeanne et de Céline, car nous n'avons pas les mains assez bénies pour cueillir ces sortes de fleurettes.

En résumant nos impressions de lecture, nous ne comprenons pas la petite ébullition de colère que ce volume a suscitée chez certains philosophes. Il n'y a point là matière à se fâcher. Nous avouons même que dans notre perpétuel voyage de livre en livre, nous aimons ces sortes de rencontres. Cela rompt la monotonie du chemin. Au milieu de populations affadies et blafardes de la littérature, nous sommes bien aise de trouver quelques-uns de ces héros de l'excentricité, de ces guerilleros du journalisme qui tirent assez de leur propre fonds pour mépriser la liberté de pensée, assez de confiance dans leur parole pour donner des étrivières au siècle tout entier.

Quand on voit successivement passer par la main de M. Veuillot, et on sait si c'est une main qui démange, Molière, Byron, Lamartine, Cousin, Royer-Collard, George Sand, Thiers, Dupin, Rémusat, Musset, Gioberti, de Saint-Priest, Mme de Staël, Eugène Sue, Michelet, Sainte-Beuve avec ses *mélancoliques paillardises*, et jusqu'à ce pauvre M. Taschereau, pour avoir dit en parlant des biens du clergé : nous *mettrons la main dessus*, ce qui est un mot de socialiste doublé de gendarme, — toutes les renommées et toutes les illustrations de notre époque, avec MM. Chambolle et Cuvilhier-Fleury par-dessus le marché, Saisset et Lherminier encore par-dessus le marché, nous nous disons intérieurement : Il faut évidemment que M. Veuillot soit quelqu'un. Le premier venu ne ferait pas ce métier. Ensuite nous ne sommes pas injuste, M. Veuillot a de l'esprit à sa façon ; un esprit grivois. Il a surtout un langage fortement aromatisé d'un fumet de Rabelais qui doit réjouir l'estomac délabré des vieux célibataires.

Sa phrase est galament troussée, son épithète luronne. Si l'on veut bien, comme nous, se précautionner d'avance contre ses *démangeaisons*, et ne jamais prendre au pied de la lettre ses critiques, on peut, pour une fois, se débaucher agréablement avec son ouvrage : véritable pique-nique provençal, assaisonné d'ail, de vinaigre, de poivre, de piment, de vin épais comme le couteau et de pots pourris à l'avenant, racontés au dessert par le plaisant de la compagnie. On peut trouver la soirée très-originale, même au milieu des plats cassés. Mais à la condition de ne plus recommencer le lendemain, de se débarbouiller ensuite, de se laver les mains et de passer dans une autre société.

Eugène Pelletan.

En citant à la fois le livre de M. Louis Veuillot et le feuilleton de M. Eugène Pelletan, nous n'avons voulu faire autre chose que mettre en opposition deux manières différentes et également incisives de deux critiques qui combattent dans des camps opposés ; mais ce n'est pas dans les formes légères et passionnées de la polémique moderne qu'il faut chercher les modèles de cette critique sévèrement élégante qui appartient à notre sujet. Il y a loin de là aux *Provinciales* de Blaise Pascal, ce livre, condamné pour le fond, mais si admirable pour la forme, le seul ouvrage qui ait pu paraître parfaitement beau sans être parfaitement vrai.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir citer les *Provinciales* à propos de critique, car c'est à ce titre seulement que peut nous appartenir encore ce beau monument de la langue française. Pascal a été universellement désapprouvé comme théologien et admiré comme écrivain. Or comment peut-il

être bon écrivain dans un ouvrage de théologie, si sa théologie est mauvaise ? Car pour bien écrire il faut bien penser. Comment un ouvrage dont le fond est mauvais peut-il être réellement bon par la forme ? On peut répondre à cela que ce qu'il y a d'admirable dans Pascal, ce n'est pas l'appréciateur de telles ou telles doctrines, mais le critique de telles ou telles expressions. Parmi les RR. PP. jésuites dont Pascal s'est fait le détracteur, plusieurs sans doute, par des expressions peu exactes ou des manières de dire peu en rapport avec la rectitude de leurs pensées, avaient donné lieu aux jansénistes de les attaquer; Pascal excelle dans l'art de relever une expression incorrecte ou dont les conséquences peuvent être mauvaises : il sait admirablement mettre un écrivain en contradiction avec lui-même, et profiter de toutes les fautes de ses adversaires; sa polémique est tout entière dans des chicanes sur les mots : la langue française est son arme, et il la manie trop victorieusement pour qu'on ait quelque chose de valable à lui répondre lorsqu'il vous prend dans les réseaux de l'analyse logique, et il force la théologie de rendre des comptes à la grammaire. Comme écrivain critiquant des écrivains, l'auteur des *Provinciales* a pris et gardera toujours une incontestable supériorité; que son autorité soit nulle en théologie, cela n'infirme en rien celle qu'il exerce comme écrivain.

Pour qu'une critique soit bonne, il faut qu'elle soit juste et convenable. Si celle de Pascal n'est pas toujours juste quant au fond, elle paraît du moins telle quant à la forme, et il rachète tous les défauts cachés que sa critique peut avoir par la convenance la plus exquise.

Au point de vue de la littérature religieuse, la critique est astreinte à des obligations dont elle ne doit jamais se départir; elle doit être orthodoxe et charitable, deux qualités qui peuvent rentrer pour elle dans la justice et la convenance, parce que la justice et même, si l'on veut, la justesse, ont pour règle, chez nous, l'autorité infaillible qui constitue l'orthodoxie, tandis que la convenance a pour principe et pour règle la charité.

La malédiction et l'injure sont des blasphèmes dans la bouche d'un chrétien, comme le fait si admirablement observer l'apôtre saint Jude. Lorsque Michel disputa avec le diable, il craignit de blasphémer en le maudissant; il lui dit seulement : *Que le Seigneur te commande !*

Il ne faut pas confondre la critique avec la raillerie. Voltaire, par exemple, a été grand railleur et critique fort peu judicieux. Il défigure les textes pour avoir le droit d'en rire, cite presque toujours inexactement, condamne ce qu'il ne comprend pas, fait passer des quolibets pour des raisons, esquive le bon sens au moyen d'un jeu de mots, et croit avoir tout gagné lorsqu'il a déridé son lecteur. Dans tout ce qui tient à la religion (et Voltaire n'a guère attaqué autre chose), le philosophe de Ferney se montre moins critique et moins philosophe que bouffon et passionné détracteur.

L'empirisme de la critique moderne tient encore d'un côté à l'école voltairienne, tandis qu'elle s'enfonce de l'autre dans les nuées du rationalisme allemand. On part du doute absolu, qui est le scepticisme, ou de la transaction du doute avec toutes les doctrines, qui prend maintenant le nom d'éclectisme, pour arriver à juger sainement de toutes les pensées qui naissent de la conviction ou de la foi. Cette critique manque par la base; car, dans le monde de l'intelligence, on doit être jugé par ses pairs. Le catholicisme peut donc, en tout ce qui se rapporte ou directement ou indirectement au fond des choses, décliner la compétence de ses critiques; mais il n'en a pas moins le droit de juger de tout, parce que sa foi lui rend raison de tout, tandis que le doute philosophique ne rend raison de rien. *Spiritualis autem de omnibus judicat, et a nemine judicatur.*

Nous ne confondons pas ici les différents domaines de la critique. Nous savons qu'on peut distinguer entre la critique scientifique, la critique philosophique et la critique littéraire. Mais la science touche de bien près à la philosophie, et la philosophie ne saurait être étrangère à la littérature, qui n'en est le plus souvent que le vêtement et la forme. On dit que le style c'est l'homme, et l'on a raison dans un sens. Qu'est-ce que l'homme, en effet, sinon un esprit rendu visible par l'entremise d'un corps ? Le style, c'est la pensée rendue sensible par la parole qui lui sert de corps. Une parole peut-elle être belle autrement que par la pensée qu'elle exprime ? Qu'est-ce qu'une parole sans pensée ? C'est un corps sans âme, un vêtement sans corps, un accident sans sujet; mais il est des pensées d'ordre différent, et celles qui président spécialement à l'arrangement harmonieux des paroles et à la relation de la forme avec l'idée, s'appellent plus spécialement pensées littéraires.

Il n'y a pas de littérature qui ne soit l'expression de la religion ou de la philosophie, et comme la forme est déterminée nécessairement par la nature même et les harmonies de l'idée, il s'ensuit que la lutte établie entre les idées doit occasionner également un antagonisme entre les formes. Il y a donc une ligne profonde de démarcation entre la littérature sacrée, expression de l'idée religieuse, et la littérature profane, expression de l'idée philosophique : l'une prend l'idéal pour absolu et le positif pour accessoire; l'autre prend le positif pour idéal et l'accessoire pour absolu : elles ne pourront donc jamais s'entendre. Mais le catholicisme a cet avantage sur la philosophie, qu'en la critiquant il la connaît, tandis que le scepticisme philosophique en est réduit à blasphémer ce qu'il ignore.

Il n'y a pas de critique sans autorité, parce que la critique est l'application des lois en littérature, comme la justice en politique.

ôtez l'autorité de l'Etat et la justice sera sans force; supprimez l'autorité littéraire et vous n'aurez plus de critique sérieuse.

Un clerc pour quinze sous sans craindre le holà
Peut aller au parterre attaquer Attila.
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

En littérature comme en toute chose, avant qu'il y ait quelque chose qui plaise ou qui déplaise à nos sens, il y a une vérité, et c'est par elle que nos jugements comme nos actions doivent être réglés plutôt que par notre plaisir, dit Bossuet.

Cependant l'autorité catholique ne critique pas, elle censure; et lorsqu'elle a condamné le fond d'un ouvrage, elle s'embarrasse peu de la forme : elle atteint la forme par le fond, tandis que la critique atteindrait le fond par la forme; mais cette manière d'agir en sens inverse prouve surtout que les deux choses dont nous parlons doivent toujours se rencontrer en frappant l'une de haut en bas, l'autre de bas en haut; la censure peut rendre la critique inutile, mais la critique peut éclairer et diriger la censure.

La critique dont nous avons spécialement à nous occuper ici, la critique qui appartient à la littérature religieuse ne saurait être simplement grammaticale ou littéraire, il faut qu'elle entre plus ou moins dans le domaine de l'idée, et qu'elle exerce une sorte de magistrature morale. C'est au nom du beau, du vrai et de l'honnête, dont les types éternels sont dans le Verbe divin, qu'elle doit régenter les ouvrages de l'esprit; c'est au nom du mieux qu'elle doit demander le bien, et c'est parce qu'elle sait où la perfection réside qu'elle peut exiger la correction et le progrès.

On dit proverbialement que la critique est aisée; cela ne saurait être vrai que de la mauvaise critique. La critique aisée est celle des ignorants et des sots, la critique de dénigrement et de raillerie. A quoi en effet cette dernière ne peut-elle pas s'appliquer? quels chefs-d'œuvre de l'esprit humain sont à l'abri de ses outrages? elle ne les a pas épargnés au Verbe divin lui-même. Avec un jugement faux, du bavardage et de l'audace, on peut tout critiquer et donner même aux critiques les plus mal fondées une apparence raisonnable et plausible. La mauvaise critique spécule surtout sur l'ignorance du vulgaire et sur les complicités du sot amour-propre et de toutes les mauvaises passions.

Lorsque Voltaire blasphémait contre l'Ecriture sainte, il se posait en critique, et l'on peut voir dans les *Lettres de quelques juifs*, de l'abbé Guénée, combien l'érudition d'un pareil critique était peu sûre et jusqu'où allait sa bonne foi. Mais qu'importait cela au plus grand nombre de ses lecteurs? en avait-il moins ce ton libertin qui les amusait, ce persiflage qui les faisait rire, et que lui demandait-on davantage? Toutefois la critique religieuse devra beaucoup aux attaques du XVIII[e] siècle, car il a fallu chercher dans la science véritable et dans la raison la plus élevée des moyens de défense contre les agressions de l'érudition superficielle et du prétendu bel esprit. C'est un des triomphes de la vérité de profiter également de ce qu'on fait pour elle ou contre elle, et il est certain que notre plus grande force en critique nous vient de nos plus zélés adversaires : ils ont remué ciel et terre pour trouver des raisons contre nous, et ils nous ont découvert des réponses; en fouillant pour déraciner l'édifice de nos croyances, ils nous ont fait apercevoir combien les fondements de cet édifice sacré ont de profondeur et d'étendue. Ce sont les froides plaisanteries de Voltaire qui ont fait l'immense succès du *Génie du christianisme;* les critiques inconséquentes de Rousseau ont été réfutées par le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion;* et la révélation, que le sophiste de Genève voulait détruire, s'est montrée plus grande, plus incontestable et plus universelle que jamais. La critique est ce feu dont parlait saint Paul lorsqu'il disait des diverses doctrines de son temps : « Jésus-Christ est le fondement de tout édifice spirituel, et, sur ce fondement, les uns bâtissent avec du bois, d'autres avec de la paille, d'autres avec des pierres, d'autres avec de l'or et des pierres précieuses. Quel sera l'ouvrage durable? Celui qui soutiendra l'épreuve du feu. »

La critique scientifique, étant plus utile aux intérêts de la vérité que la critique littéraire, a été aussi plus cultivée dans l'Eglise. Les lettres chrétiennes ont leurs grands hommes, mais ces grands hommes n'ont pas été jusqu'à présent l'objet d'une appréciation complète, et un cours de littérature spécial à l'usage des écoles ecclésiastiques est encore un ouvrage à faire.

Ce qui est le plus indispensable pour faire de la saine critique, c'est un jugement droit, car l'érudition sans jugement n'est qu'un encombrement de matériaux sans architecte. Le goût n'est que l'instinct du jugement, ou si l'on veut c'est le tact de l'intelligence et du cœur appliqué aux ouvrages d'esprit. Pour avoir le jugement droit en littérature il faut avoir l'intelligence saine et le cœur susceptible d'émotions nobles et belles, il faut de plus une science suffisante et une méthode facile pour faire l'application de ce qu'on sait : il faut être capable d'une attention soutenue, être exempt de préjugés et d'idées toutes faites, avoir enfin la patience du travail et la bonne foi d'un juge intègre. On voit donc bien que nous avions raison de dire que la bonne critique n'est pas chose si aisée que le ferait supposer le proverbe, et que la fonction du critique est dans la monarchie des lettres une magistrature véritable.

Nous disons la monarchie des lettres au lieu de la république, comme on dit ordinairement, parce que nous nous occupons spécialement des lettres religieuses; or les lettres religieuses c'est le royaume de Dieu manifesté par la parole, et jamais on n'a entendu parler, ni en théologie, ni en philo-

sophie, ni même en littérature catholique, de la république de Dieu.

Pour bien juger il faut non-seulement être exempt de tout préjugé, mais encore de toute préoccupation et de tout système exclusif. A l'époque où furent condamnées à Rome les *Paroles d'un croyant* de M. de Lamennais, parut un livre de M. Boyer, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, où se trouvait certainement une saine doctrine théologique, nous n'en doutons en aucune manière ; mais le vénérable auteur, beaucoup plus célèbre par ses distractions que par son infaillibilité en littérature, poussait le zèle pour les intérêts du saint-siége et des saines idées jusqu'à refuser au Tertullien moderne les éminentes qualités du style, qui le distinguent entre tous les autres écrivains ecclésiastiques de son temps, et en donnait pour raison celle-ci, entre autres, que, dans les passages gracieux de son livre, M. de Lamennais ne ressemblait ni à Florian ni à Gessner. On peut aimer Florian et Gessner sans offenser Dieu, mais leur comparer un écrivain comme M. de Lamennais, en paraissant exiger qu'il leur ressemble, c'est pécher contre le bon goût et contre la saine critique.

La critique, n'étant que l'exercice du bon goût et de la raison, doit toujours présider à l'étude de la littérature religieuse et nous guider surtout dans le dédale des conceptions mystiques du moyen âge, pour nous faire dégager l'or pur des véritables beautés, de toutes les scories de la mauvaise scolastique et de la rouille de l'ignorance. Il faut savoir choisir, même dans les écrits des Pères, les pages qui peuvent en tout temps servir de modèles, et les distinguer de celles qui peuvent seulement nous édifier et nous instruire. Il faut étudier également le génie et le progrès des langues, afin de voir comment on peut faire passer les beautés de l'une dans l'autre et quelle influence a exercée la Bible, par exemple, sur tous les idiomes dans lesquels elle a été traduite. Il serait à désirer que les ouvrages de la décadence ou des époques de barbarie fussent analysés avec soin et judicieusement critiqués par des éditeurs savants, afin que le goût n'ait rien à perdre dans l'étude de ces monuments souvent précieux. Les ouvrages ascétiques sont aussi de ceux que la critique devrait épurer avec le plus de soin. L'amour de Dieu étant de tous les sentiments le plus légitime et le plus pur, ne devrait jamais s'exprimer qu'avec la pureté la plus parfaite de langage et la plus exquise correction, ce qui n'exclut en aucune manière la grâce et la simplicité. C'est dans de pareils livres surtout que la piété doit se montrer avec tous ses attraits : une expression impropre, une comparaison de mauvais goût, peuvent la rendre ridicule. Le mysticisme n'est pas un prétexte pour parler un langage barbare et pour donner des entorses au bon sens. Nous ne voulons pas rappeler ici ces ouvrages qu'on a désignés depuis, à tort ou à raison, sous le nom de *capucinades*, et qui semblent des railleries de la dévotion plutôt que des livres de piété, comme la *Brosse de pénitence*, la *Savate d'humilité*, et autres productions dont les titres grotesques ont défrayé le génie facétieux de Rabelais. Mais il se trouve encore, dans des auteurs justement accrédités, des comparaisons, des expressions et des images que l'usage consacre en quelque sorte et qui n'en sont pas moins de mauvais goût : ainsi, par exemple, plusieurs auteurs, en faisant allusion à ce passage du Cantique des cantiques, *Meliora sunt ubera tua vino*, attribuent ces paroles à l'épouse et parlent des mamelles de l'époux ; ainsi l'on invite souvent les âmes fidèles à se réfugier dans les plaies de Notre-Seigneur, et l'on amplifie cette métaphore qui blesse la sensibilité naturelle et présente une image impossible. Nous en dirons autant de beaucoup de comparaisons qu'on emploie en parlant de son divin cœur, dont on fait une maison où l'on se retire, etc. : façons de parler qui tiennent un peu du goût des *Précieuses ridicules* et qui sont empruntées soit au jargon du XVII[e] siècle, soit aux déclamations mystiques des âges d'ignorance, et dont on ne se servirait plus depuis longtemps, si l'on n'en trouvait des exemples dans les bons auteurs de l'ascétisme, qui certainement ne doivent pas à cela même leur excellente réputation. Nous avons vu du reste avec plaisir que dans les dernières éditions des ouvrages de M. Olier, par exemple, MM. les sulpiciens, qui en sont les éditeurs, ont assez bien compris le respect qu'ils doivent à la mémoire de leur pieux fondateur pour effacer de son manuscrit quelques expressions choquantes qui se trouvaient dans la première édition de l'*Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes* et du *Catéchisme spirituel de la vie intérieure*. Il serait bien à désirer qu'une censure sévère fût établie sur les livres de piété comme sur les tableaux d'église et les images, afin que le bon goût n'ait pas à gémir du pauvre style et des talents par trop modestes qu'on ne craint pas de consacrer quelquefois à la louange et à l'honneur de Dieu.

Qu'on ne pense pas cependant que nous dédaignons ici l'humilité et la simplicité de style ; ces qualités admirables sont les vraies beautés de la littérature chrétienne : mais s'il est toujours recommandable d'être simple il n'est jamais permis d'être ignorant au point de s'acquitter mal des devoirs qu'on s'impose. Celui qui ne sait pas écrire et qui se permet cependant d'écrire, devrait pousser l'humilité jusqu'au bout et se faire corriger par un plus habile que lui. Une irrégularité de langage, lorsqu'elle est volontaire, n'est pas moins une négligence qu'une irrégularité de conduite ; et si l'ordre en toute chose honore Dieu, s'il est sage d'obéir pour sa gloire aux autorités établies, pourquoi voudrait-on se soustraire aux lois de la grammaire, de la logique et du bon goût, pour se livrer au désordre des expressions inexactes, des répétitions, des négli-

gences et des métaphores outrées ? Une vérité paraît moins vraie lorsqu'elle est mal dite, et la beauté des expressions découle naturellement d'une conviction profonde et d'un sentiment élevé.

Un reproche que la critique peut encore faire à beaucoup d'ouvrages de dévotion, c'est de contenir beaucoup plus de considérations que d'affections, et de s'adresser rarement au cœur. On devrait se régler davantage sur les exemples de l'Evangile et des apôtres. Est-ce que Notre-Seigneur faisait beaucoup de raisonnements à ses disciples ? divisait-il ses prières en plusieurs points, subdivisés eux-mêmes en plusieurs considérations dont chacune est appuyée sur plusieurs preuves. La scolastique dont nous sommes bien loin d'ailleurs de contester les services immenses et la haute utilité, a ce danger cependant qu'elle dessèche un peu le cœur. Il faudrait peut-être garder les thèses pour les cours de théologie ou de philosophie, et ne pas argumenter avec Dieu, du moins dans des livres destinés à exciter et à entretenir les pieuses affections. J'aime mieux sentir la componction que d'apprendre comment on la définit, dit excellemment à ce sujet l'auteur de l'*Imitation*.

La critique et le goût pourraient même exercer sur l'enseignement scolastique une influence salutaire, en faisant rejeter ces questions oiseuses et ces subtilités puériles dont se repaissait l'avidité inquiète des esprits pendant le grand travail de l'émancipation intellectuelle au moyen âge. Il faudrait bien se garder, par exemple, d'expliquer la présence réelle par la divisibilité de la matière à l'infini et un dédoublement instantané des molécules du corps glorieux de Notre-Seigneur, qui iraient, avec la rapidité de la parole, se substituer aux molécules du pain sous les espèces sacramentelles, ou de faire aux enfants qu'on instruit pour le catéchisme des questions du genre de celle-ci : « Notre-Seigneur avait-il besoin, comme Dieu, de la gloire qu'il recevait comme homme dans son union hypostatique avec la divinité ? » Mieux vaudrait encore demander à des gens de la campagne ce qu'ils entendent par la circuminsession des personnes divines, et comment ils pourraient expliquer en Notre-Seigneur la communication des idiomes.

La critique doit se proposer aussi pour objet de régler les dévotions populaires en éclairant les fidèles sur les objets véritables de leur croyance et en éloignant d'eux les fausses légendes, les faux miracles, les traditions pharisaïques et les pratiques ridicules. Sans doute que les évêques y pourvoient plus efficacement par la censure que la critique ne pourrait faire par les moyens que la littérature seule met à sa disposition ; mais la littérature et la judicieuse critique peuvent faire comprendre aux fidèles toute la sagesse et toute l'équité des censures de leurs évêques, attendu qu'il est un grand nombre d'erreurs parmi celles que l'Église condamne, qui jamais n'auraient eu de prise sur des esprits soumis à l'école de la raison et du bon goût. Les convulsionnaires de Saint-Médard, par exemple, et les fanatiques dévots aux reliques du diacre Pâris auraient certainement rougi d'eux-mêmes, s'ils avaient pu comprendre les règles d'une saine critique, et en revenir en seul instant aux convenances du bon goût.

Dieu, qui ne se contredit jamais lui-même, nous ayant imposé dans la loi naturelle la décence, la convenance et la régularité des actions comme les premiers devoirs d'une personne bien élevée, confirme toujours et perfectionne la loi naturelle par la révélation, loin de l'infirmer et de la contredire. Jamais la vérité, qui est la règle suprême, ne doit se présenter à nous sous des formes désordonnées. Etre honnête homme c'est une excellente disposition pour devenir bon chrétien ; être raisonnable et d'un esprit juste c'est être préparé à croire et à bien croire. Souvent un homme dépravé croit se convertir et tombe dans l'illuminisme ou dans l'hérésie. La raison de l'autorité ne saurait être en désaccord avec l'autorité de la raison, tandis que la fantaisie est souvent aussi dangereuse dans le bien que dans le mal ; lorsqu'on sait apprécier ce qui est beau on n'est pas éloigné de pratiquer ce qui est bien.

La critique a cependant ses limites et ne doit pas être poussée, surtout en matière de langage, jusqu'aux dernières extrémités du purisme. C'est être bien malheureux que de trouver vingt fautes de français dans la plus belle page de Racine, comme on assure que Buffon proposait d'en faire la gageure ; on est quelquefois impatienté des observations de d'Olivet, par exemple, sur ce même Racine, qui est chez nous un des grands maîtres du style pur et du beau langage. Ainsi, par exemple, lorsque Racine dit :

> Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit.

D'Olivet crie à la faute de français et argumente ainsi pour prouver son dire : « Tout pronom rappelle son antécédent, or l'antécédent ici est *nulle paix; il la cherche*. Qui *il* ? réponse : l'*impie* ; quoi *la* ? réponse : *nulle paix* ; l'impie cherche donc nulle paix. C'est une misérable chicane dont un grammairien seul peut s'aviser peut-être ; mais enfin d'Olivet a raison, et son tort est d'avoir trop raison. Si Racine avait dit :

> Point de paix pour l'impie...

d'Olivet aurait-il prétendu encore que l'antécédent de *la* eût été *point de paix* ? mais Racine n'eût jamais consenti à piller ainsi le *porcorum pugna per patrem Porcium*, et n'eût jamais laissé entrer tant de fois la lettre *p* dans un même vers.

> . . . . Cruel, pouvez-vous croire
> Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?

Expression impropre, dit d'Olivet ; il fallait écrire : « Pensez-vous que je sois moins jalouse de ma gloire que vous ne l'êtes de la vôtre ? » Voilà ce que d'Olivet eût fait

entrer, de gré ou de force, dans ses vers, s'il eût été Racine, et à vrai dire peut-être que Racine se fût contenté d'une poésie pareille, s'il avait été d'Olivet.

. . . . . Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.

Manière de parler incorrecte, dit encore d'Olivet, parce que *lassés* et *soumis* sont coupés par un nominatif auquel ils n'appartiennent point.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance.

On n'espère pas un malheur, dit notre imperturbable grammairien, qui ne comprend pas cette admirable ironie de l'orgueil en lutte avec l'adversité.

« On a appauvri, desséché et gêné notre langue, dit Fénelon; elle n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire. On voit toujours venir un nominatif substantif qui mène son adjectif comme par la main ; son verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui ne souffre rien entre deux, et le régime appelle aussitôt un accusatif qui ne peut jamais se déplacer : c'est ce qui exclut toute suspension de l'esprit, toute attention, toute surprise, toute naïveté, et souvent toute magnifique cadence. »

Les plaintes de Fénelon s'adressent ici non pas aux écrivains comme Racine, mais aux grammairiens comme d'Olivet, ou peut-être aux puritains du genre de Gueudeville ou de Faydit, dont le nom serait maintenant oublié s'ils ne s'étaient si sottement et si maladroitement acharnés à décrier le *Télémaque*.

En résumé, la critique grammaticale ne devrait pas être pédantesque; la critique scientifique doit se garder du parti pris et se souvenir des disgrâces du P. Hardouin ; la critique philosophique doit être de bonne foi (si un philosophe peut l'être), la parenthèse est de Jean-Jacques ; la critique littéraire enfin doit être faite avec toute l'intelligence du génie et une connaissance approfondie de la littérature. N'est-ce pas demander beaucoup, surtout à des journalistes, car de notre temps c'est dans le journal surtout qu'on s'occupe de critique ? Oui, sans doute c'est demander beaucoup ; mais ce n'est pas demander trop, et la critique à laquelle manquerait une seule de ces conditions serait hasardée et téméraire, si elle n'était pas entachée de zoïlisme et d'injustice.

CYPRIEN (saint). — Saint Cyprien de Carthage, évêque et martyr, est un des plus beaux génies et une des plus grandes âmes qui aient illustré les premiers siècles de l'Église. « Qui êtes-vous, lui demandait le proconsul. — Je suis chrétien et évêque, répondait-il avec énergie ; je ne connais qu'un seul vrai Dieu qui a fait la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. C'est lui seul que nous servons et nous le prions tous les jours pour tous les hommes, et en particulier pour la prospérité des empereurs. » Pour bien comprendre la magnanimité de cette réponse, il faut se souvenir que les empereurs d'alors se croyaient au-dessus de la condition humaine, et se faisaient donner publiquement les titres et les honneurs de la Divinité.

Saint Cyprien paya cette hardiesse de sa tête, après avoir passé quelque temps en exil ; mais le martyre était son désir le plus ardent, et il ne comprenait pas qu'on aimât sincèrement la vérité et qu'on ne combattît pas pour elle jusqu'à la mort. Il avait fui pourtant au commencement de la persécution, par condescendance pour les fidèles, qu'il ne voulait pas inciter par son exemple à affronter témérairement la mort. Il fut exécuté à Sexti, près de Carthage, en l'an 258 de Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Dèce.

Issu d'une famille noble et né avec un génie ardent qui ne trouvait rien de difficile, Cyprien avait d'abord cultivé avec succès les lettres grecques et romaines. A cette époque, tourmentés d'un immense besoin de spiritualisme, les philosophes avaient déjà profondément modifié les doctrines de la religion hellénique; il n'était bruit de tous côtés que d'initiations mystérieuses, d'évocations souterraines, de miracles et de théurgie. Le jeune Cyprien, comme toutes les natures actives et puissantes de cette époque, avait une soif ardente de l'inconnu; il se lança dans les abstractions du philosophisme néo-pythagoricien, et se fit initier aux mystères. L'ancienne légende de saint Cyprien ressemble au fameux drame de *Faust* ; il n'y manque même ni un Méphistophélès ni une Marguerite ; mais le Faust de la légende dont nous parlons se convertit et la chaste Marguerite ne succombe pas. La jeune vierge dont il s'agit ici se nommait Justine, et avait déjà résisté aux coupables sollicitations d'un Grec nommé Agleidas. Ce Grec, qui était adonné aux empoisonnements des philtres et aux pratiques ténébreuses de la théurgie, ne sachant comment se venger des mépris dont il était l'objet, voulut à tout prix faire succomber l'innocence de Justine : il alla donc trouver le jeune Cyprien, qui était alors le plus brillant et le plus redouté des adeptes, et mettant toutes les ressources de sa science sacrilége au service des qualités éminentes du jeune mage, il tâcha d'exciter son orgueil contre les dédains de Justine et parvint à lui inspirer le désir d'exercer sur elle toute la puissance de ses séductions naturelles et de son art.

Le drame ainsi noué, on se livra à toutes les manœuvres de la passion ouverte et des évocations mystérieuses; des sacrifices furent offerts avec des rites étranges et les parfums connus seulement des initiés, préparèrent le magicien aux visions surnaturelles ; mais au lieu de l'Olympe qu'il attendait, Cyprien ne vit qu'une troupe de démons difformes; l'ancien Panthéon n'était plus qu'un hospice d'invalides ; les dieux avaient vieilli et la vieillesse n'est pas belle : Cyprien ne put cacher sa surprise et son dégoût. Toutefois les esprits évoqués offrirent leurs services

et donnèrent la recette d'un philtre; Vénus en ce temps-là n'était déjà plus qu'une ignoble sorcière, et le ci-devant jeune Eros au carquois d'or s'était changé en un vieil empoisonneur. Il fallait toutefois aller jusqu'au bout, puisqu'on avait tenté l'entreprise; un talisman fut placé sous le seuil de la maison où demeurait la chaste Justine, et le philtre fut répandu dans sa chambre même, par une servante qu'on gagna; pour cette fois les démons eurent menti. La jeune sainte éprouva bien dans ses sens un trouble passager, mais bientôt elle redevint calme et sereine. La porte que les talismans devaient faire ouvrir resta fermée aux impurs solliciteurs, et l'orgueil de Cyprien fut vaincu comme toutes les pratiques du magicien Agleidas. Cyprien n'avait pas une âme vile, la résistance qu'il avait rencontrée l'étonna et lui inspira du respect; il alla se jeter aux pieds de la vierge Justine en lui avouant ses tentatives impures, dont il implorait le pardon et en lui demandant le secret de sa puissance sur tous les esprits de ténèbres. « Je suis chrétienne, répondit simplement sainte Justine, et quand une mauvaise pensée se présente à mon esprit, je fais le signe de la croix. — Apprenez-moi comment on fait ce signe. — Le voici : Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, *amen*. — Eh bien! au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, sœur, priez pour moi, car à partir de ce moment je suis chrétien. — Vous savez que cette parole peut être votre arrêt de mort. — Qu'elle soit pour vous celui de mon pardon, je la répéterai devant les juges. — Allez donc et soyez béni. — J'espère que je serai martyr, nous nous reverrons dans le ciel. » Telles furent les fiançailles spirituelles du saint et de la sainte. Peu d'années après Cyprien était évêque de Carthage et confessait le nom de Jésus-Christ devant les proconsuls envoyés par Décius.

Quel parti ne pourrait pas tirer d'un pareil sujet la dramatique chrétienne? Il y a là dedans une tragédie qui ne le céderait en rien au *Polyeucte* du grand Corneille.

Cette énergie et cette audace, qui avaient poussé saint Cyprien jusqu'au bout des sciences et des passions mondaines, sanctifiées par l'effusion du Saint-Esprit, en firent le plus intrépide capitaine du camp des martyrs, et se répandirent dans ses écrits en caractères de flammes. Il est difficile de trouver une éloquence plus mâle et un plus indomptable courage, unis à une plus douce charité et à un plus tendre amour de ses frères. Mais la tendresse de cœur ne dégénère jamais chez lui en mollesse; c'est un père qui pardonne, mais c'est aussi un médecin qui doit guérir et dont la main ne tremblera pas s'il faut employer le fer et le feu. Sa lettre au pape saint Corneille, qui s'était laissé intimider un instant par les menaces de Félicissime, envoyé de Fortunat, évêque schismatique de Carthage; cette lettre, vraiment épiscopale, peut être citée comme un modèle de force et de chaleur : « Si vous laissez, dit-il, emporter par la violence et par l'audace

des méchants ce qu'ils n'obtiendraient pas par la justice, c'en est fait de la vigueur du sacerdoce, et le pouvoir divin qui gouverne l'Eglise est abattu. Si l'on se laisse ébranler par les menaces des impies, il ne faut plus parler de la religion chrétienne. Les païens, les juifs, les hérétiques et toute la tourbe des esclaves du démon ne nous menacent-ils pas? La fureur n'éclate-t-elle pas dans leurs paroles? Que faire donc? Leur céder? Mais quel est donc l'ennemi au monde qui soit plus grand que Jésus-Christ? Vous êtes dans la vraie foi, tenez-vous ferme et ne chancelez pas plus qu'un rocher battu par l'orage. Quoi, mon frère, parce qu'on jette au vent autour de nous du bruit et des injures, nous abandonnerions la discipline de l'Eglise et nous abaisserions à la crainte la majesté de l'épiscopat? Qu'ils viennent les vrais pénitents! Qu'ils viennent à moi ceux qui pleurent et qui s'humilient! mes bras sont ouverts et mon cœur va au-devant d'eux. Mais céder à ceux qui frappent à la porte du lieu saint avec violence et croient se faire ouvrir en employant les menaces? mais obéir à l'intimidation des superbes? jamais! Est-ce qu'ils ne savent pas que le camp de Jésus-Christ n'est jamais forcé, et qu'on peut tuer un évêque, bien plus qu'on ne peut le vaincre? Vienne donc l'Antechrist avec des menaces de mort, pour voir si on lui cédera! Eh! que nous importe après tout l'instrument du supplice, que nous fait le nom du bourreau, si c'est au prix de la mort qu'est la victoire avec sa couronne? »

Dans le traité de l'*Unité de l'Eglise*, le saint docteur établit vigoureusement la nécessité de l'orthodoxie pour le salut. On y retrouve ce style plein de feu, d'entraînement et d'énergie, le même laconisme de phrases fortes et d'expressions inévitables dans leur portée, qui pourraient encore servir de modèles aux plus grands écrivains. « Celui qui se sépare de Jésus-Christ ne recevra jamais la récompense de Jésus-Christ; c'est un étranger, c'est un profane, c'est un ennemi! Si quelqu'un, au temps du déluge, a pu se sauver hors de l'arche, on peut se sauver hors de l'Eglise. Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Christ, il n'y a qu'une Eglise : un corps ne saurait vivre démembré; qui se sépare du corps vivant n'a plus la vie. Ne vous imaginez pas que les justes puissent être entraînés hors de l'Eglise; le vent n'emporte jamais le froment, il agite seulement et chasse la paille légère; le schisme est le crime radical qu'on n'expie même pas par le sacrifice de la vie. Celui qui n'est pas dans l'Eglise ne saurait être martyr; il peut être tué, mais il ne peut être couronné. »

C'est à de pareils hommes, assistés de l'esprit de Dieu que l'Eglise doit cette vigueur de discipline qui la rend maîtresse du monde.

Le traité des Tombés (*de Lapsis*) est le plus bel ouvrage de l'antiquité sur la pénitence. On doit s'attendre à y trouver des maximes sévères et des paroles plus que stoïques. Nous en citerons seulement quel-

ques-unes. Voici ce que le saint évêque de Carthage pense de la mollesse dans le traitement des pécheurs : « Celui qui flatte le pécheur par des paroles douces et complaisantes fomente pour lui la récidive et l'entretient dans ses crimes dont il devait arrêter le cours ; mais celui qui reprend son frère avec vigueur et l'instruit avec fermeté le remet sûrement dans la bonne voie. Les ministres de Dieu trahiraient les pécheurs par des adoucissements coupables, lorsqu'il faut appliquer au mal des remèdes énergiques ; un chirurgien manque à son devoir, lorsqu'il laisse se gangrener une plaie pour avoir craint de la toucher ; il faut la sonder, il faut la rouvrir, il faut couper et nettoyer les chairs. Le malade poussera des cris, il se plaindra, il vous maudira peut-être ; mais il sera guéri, et plus tard il bénira la main du chirurgien habile qui a été assez courageux pour ne pas l'épargner. »

Durant la peste qui ravagea l'empire sous Gallus, saint Cyprien publia son traité de la *Mortalité*, livre sublime où l'éternité apparaît s'approchant d'un monde à l'agonie, et où se montre dans toute la grandeur de ses magnanimes dédains, cette foi qui foule aux pieds toutes les choses du temps, et ne se sent vivre que par l'espérance. C'est l'immortalité anticipée, c'est la résurrection vivante et présente, c'est quelque chose de plus grand que l'univers, qui plane au-dessus de toutes les catastrophes et de tous les fléaux ; c'est une littérature de l'autre monde, devant laquelle s'évanouissent toutes les espérances et toutes les craintes de celui-ci. Qu'importent à la sécurité du chrétien les prospérités ou les catastrophes de la terre ; sa patrie est plus haut, et il n'a rien à perdre ni à espérer ici-bas. La mort est la porte de l'immortalité bienheureuse, et tous les genres de mort sont bons à celui qui n'a souci que de bien mourir pour aller plus vite au ciel. Ces doctrines, si elles eussent été exagérées, eussent changé le monde en une immense Thébaïde; mais elles sont trop grandes et trop fortes pour que la contagion en soit à craindre, et rien n'a jamais été plus capable de relever le courage et les espérances de ceux qui souffrent et qui voient s'avancer la mort.

Le juge de Carthage, Démétrius, accusait les chrétiens de toutes les calamités publiques; c'est pour lui répondre que saint Cyprien composa le livre *contre Démétrius*, où il rejette sur les persécuteurs du christianisme la responsabilité des malheurs du monde. « C'est le sang des chrétiens qui crie vengeance, lui dit-il ; Dieu vous paye l'ouvrage de vos bourreaux, et nous n'avons pas même provoqué sa vengeance par nos plaintes. Que nous importent à nous vos persécutions et les calamités du monde? Que ceux-là s'affligent des malheurs publics qui mettent dans les choses du siècle toute leur joie et toute leur gloire; pour nous les calamités ne sauraient nous abattre; les pertes et les maladies ne nous font jamais murmurer : nous vivons bien plus par l'esprit que par la chair, et ce que vous appelez un supplice nous l'appelons une épreuve ... : à vous l'impatience qui murmure, à nous la patience qui se résigne et bénit Dieu. Nous ne recherchons ici-bas ni les prospérités ni la joie ; aussi les tempêtes humaines nous trouvent-elles toujours calmes, impassibles et forts. Armés des promesses divines, nous avons l'inébranlable appui de la foi qui nous soutient. Debout, au milieu des débris d'un monde qui tombe, nous conservons une vertu à l'épreuve de la persécution, une patience toujours contente, et une espérance toujours heureuse, parce qu'elle est sûre de son Dieu. »

Etonnez-vous qu'avec de pareils évêques le christianisme ait conquis le monde, et que de pareils écrivains aient fait oublier au monde tous les bavardages dorés de ses poëtes et de ses rhéteurs.

CYRILLE D'ALEXANDRIE (saint). — La faillite des dieux de Rome était définitivement déclarée, et les philosophes s'étaient constitués en conseil de famille pour tâcher de satisfaire ou d'apaiser les créanciers. Ils avaient imaginé une transaction des vaincus avec le vainqueur, une espèce de compromis qui devait, selon eux, contenter tout le monde et qui ne satisfit personne. Pour parler en termes plus clairs, l'école philosophique et néo-platonique d'Alexandrie essayait de faire rétrograder le christianisme, pour injecter aux vieilles fables mourantes la jeune séve des vérités chrétiennes. Alexandrie était alors l'école du monde, et toutes les lumières du passé et de l'avenir s'y trouvaient réunies ; mais le passé, qui jetait encore quelques lueurs, ressemblait à ces lampes des vierges folles qui, faute d'huile, vacillent et vont s'éteindre après avoir jeté un grand éclat. Les beaux jours d'Ammonius Saccas et de Plotin étaient déjà passés; Maxime, Jamblique et Porphyre avaient disparu avec le règne éphémère de Julien; Théodose s'était humilié devant saint Ambroise, et Valens avait tremblé devant saint Basile, lorsque saint Cyrille fut élu patriarche d'Alexandrie. C'était un homme d'une ardente piété et d'une volonté invincible, qui reçut les insignes épiscopaux comme une armure, et sa mission comme un ordre de combattre. Déjà l'hérésie se soulevait par tout l'empire, et conspirait ouvertement, ou en secret, avec les restes des anciennes superstitions. L'arianisme remuait partout; des évêques sacriléges intriguaient pour usurper les siéges de la catholicité; les grands centres de population et d'influence étaient les buts constants de leurs efforts : Carthage avait eu déjà à se défendre contre eux; ils menaçaient Alexandrie.

Une population séditieuse prenait souvent les questions religieuses pour prétextes à ses fureurs : la savante et malheureuse Hypathie, fille du rhéteur Théon, essaya alors de faire refleurir les souvenirs encore récents de l'école d'Alexandrie, et mourut massacrée par quelques misérables, ameutés par un lecteur nommé Pierre. Tels étaient les temps et les

hommes dont Cyrille avait à modérer les violences et la barbarie; on ne doit donc pas s'étonner de lui voir déployer quelquefois le zèle d'un tribun et l'énergie un peu ardente d'un chef de parti. On l'accuse d'avoir fait empiéter l'épiscopat sur l'autorité temporelle; mais ce n'est pas de cela que nous avons à nous occuper ici. Les œuvres de saint Cyrille d'Alexandrie doivent être recommandées aux amis de la littérature, à cause de la science analogique et tropologique des saintes Ecritures dont ils sont remplis. Il a intitulé lui-même ses Commentaires sur le Pentateuque les *Glaphyres*, d'un mot grec qui signifie la réunion de l'agréable et de l'utile; un autre de ses ouvrages, où il traite de la très-sainte Trinité, est intitulé *le Trésor*, et justifie ce titre qui semblerait peut-être, au premier abord, un peu ambitieux. Les rapprochements que saint Cyrille a trouvés entre l'Ancien et le Nouveau Testament sont souvent très-ingénieux, et ces rapprochements peuvent inspirer les idées les plus poétiques. Mais il ne faut pas prendre pour modèle le style de saint Cyrille d'Alexandrie : sa phrase est difficile, son élocution dure et quelquefois embarrassée; on dirait qu'il fait à l'élégance antique des écoles païennes, qu'il avait encore à combattre, une opposition systématique et affectée. La forme du dialogue qu'il a employée dans quelques-uns de ses traités n'en fait oublier ni la sécheresse ni la longueur; aussi faut-il le lire pour profiter et non pour se plaire à sa lecture. Il ne manque pas de force; mais son éloquence, pleine de zèle, n'étant adoucie par aucun atticisme dans les manières, dégénère presque toujours en âpreté. Saint Cyrille est un grand caractère, un grand docteur en Ecriture sainte, un esprit vif dans ses conceptions, un génie absolu et sévère. Préoccupé entièrement de la grandeur des vérités chrétiennes, il a peut-être trop dédaigné les formes qui peuvent les rendre aimables; saint Cyrille les montrait plus volontiers imposantes et terribles. Pour l'excuser de ce défaut, si c'en est un, il faut réfléchir à la vie toute militante de ce saint patriarche, et aux chagrins dont son épiscopat dut être traversé. Son zèle le faisait passer pour un caractère remuant et inquiet. Sa résistance aux donatistes, et la mesure vigoureuse qu'il prit en bannissant les Juifs d'Alexandrie, lui attirèrent l'animadversion du gouverneur Oreste. Trois cents moines de Nitrie se jetèrent dans la ville pour appuyer leur prélat; une sédition s'ensuivit. La docte et malheureuse Hypathie fut rencontrée dans la ville, et comme elle passait pour être hostile au patriarche, les furieux la renversèrent de son char, la dépouillèrent de ses vêtements, la traînèrent dans un baptistère, où, insultant à la mémoire des martyrs par cette abominable violence, ils lui déchirèrent le corps avec des têts de pots cassés, et finirent par la brûler. Ce crime, que la malveillance ne manqua pas de rejeter sur le saint évêque, dut empoisonner sa vie et lui causer les regrets les plus amers.

Venger les martyrs par de semblables représailles, c'était donner droit à leurs bourreaux et insulter à leur gloire. Nous ne voyons pas que saint Cyrille ait puni les meurtriers d'Hypathie. Sans doute que son autorité épiscopale fut méconnue en cette circonstance, au milieu d'une ville agitée en sens contraire par tant de mouvements séditieux; les efforts qu'il tenta pour affermir et pour étendre les priviléges de la dignité patriarcale, prouvent qu'il sentait le besoin d'opposer dans Alexandrie une autorité véritable à l'insuffisance des lois et des pouvoirs temporels qui penchaient alors vers leur ruine. Saint Cyrille combattit vaillamment contre l'hérésie de Nestorius, et présida le fameux concile d'Ephèse, où, aux acclamations de l'Eglise et du monde, Marie fut solennellement proclamée Mère de Dieu.

CROIX. — Les traditions poétiques qui se rattachent à la croix sont d'une grande beauté. On sait que dans le symbolisme de l'antique Egypte la croix était le signe de la félicité éternelle, et on la représentait dans la main de toutes les images divines comme l'emblème de leur béatitude et la clef du séjour céleste.

La croix est tracée astronomiquement dans le ciel planétaire par les quatre points cardinaux et l'axe du monde coupé par l'écliptique forme aussi le signe de la croix.

Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal un livre manuscrit très-ancien, qui a pour titre *le Livre de la pénitence d'Adam*. Nous avons retrouvé dans ce précieux légendaire une histoire de la vraie croix, qui réunit aux traditions les plus pieuses les allégories les plus touchantes, et c'est une bonne fortune pour nous que de pouvoir en donner l'analyse détaillée. L'auteur de la légende entreprend de raconter l'histoire du bois de la vraie croix, bois deux fois vivant, et qui devait distiller jusqu'à la fin des temps l'huile de la miséricorde pour la guérison de toutes les infirmités du monde.

Seth, troisième fils d'Adam, qui lui fut donné à la place d'Abel, tué par Caïn, fut juste et craignit le Seigneur. Or il pleurait lorsqu'il songeait au péché de son père, et souvent il se tournait vers le paradis terrestre, tant qu'il en retrouva de lui-même le chemin et put s'avancer jusqu'à la porte qui est gardée, comme chacun sait, par un chérubin armé d'une épée flamboyante. Le chérubin, en voyant la douleur du juste Seth, ne lui opposa pas les éclairs de son épée; il le cacha au contraire et se détourna, car il savait bien que Seth n'enfreindrait pas le commandement du Seigneur : il le laissa donc arriver jusqu'au seuil où Seth se prosterna en priant avec larmes. Le chérubin, pour laisser au fils d'Adam le mérite de son obéissance, s'éloigna lentement de la porte, et rentra dans l'intérieur du paradis; alors Seth osa lever les yeux, et vit le jardin de délices encore aussi fleuri qu'à sa première matinée, mais triste cependant et désert, parce que les êtres vivants ne le visitaient plus. Seth alors eut une vision : il entendit gron

les eaux du déluge et vit s'effacer la place du jardin; seulement l'arbre de vie et celui de la science du bien et du mal entrelacèrent leurs rameaux et ne firent plus qu'un seul arbre qui s'élevait toujours au-dessus des eaux amoncelées. Les eaux se retirèrent enfin, puis des siècles passèrent comme des flots, et la place où l'arbre était planté s'éleva toujours comme une montagne. Autour de cette montagne s'étendit une ville qu'on appela Jérusalem. Le ciel s'assombrit, et au milieu d'un orage Seth revit encore l'arbre sur la montagne; mais cet arbre n'avait plus que trois branches et portait pour fruit un corps ensanglanté. Une voix alors se fit entendre, qui disait : Ce qui avait péri par le bois est sauvé par le bois.

Lorsque Seth revint à lui-même, il ne vit plus que le paradis terrestre, toujours florissant, mais désolé de l'absence de ses hôtes; et il vit l'ange qui revenait lentement vers lui le glaive abaissé vers la terre, et tenant trois grains dans sa main gauche. L'ange donna au patriarche les trois grains en lui disant : Voilà la semence de l'arbre du bien et du mal, mais aussi de l'arbre de vie; et l'arbre qui naîtra de ces grains produira l'huile de la miséricorde pour guérir toutes les infirmités du monde. Quand ton père, qui fut le premier homme, aura passé de vie à trépas selon la loi de la justice divine, tu lui fermeras les yeux, et tu déposeras dans sa bouche cette semence d'avenir et d'immortalité.

Seth reçut les trois grains et les conserva précieusement; puis, lorsque son père mourut, il se ressouvint de la parole de l'ange, et déposa religieusement les trois grains du paradis terrestre entre les lèvres pâles et refroidies d'Adam. Or Adam fut enseveli et mis dans son tombeau, et les trois grains y prirent racine, puis poussèrent au dehors trois arbustes qui entrelacèrent leurs branches et formèrent un buisson mystérieux. Lorsque Moïse, plus tard, fuyait de la terre d'Egypte, le Seigneur lui apparut sur ce buisson qui brûlait sans se consumer, et il fut dit à Moïse de couper les trois branches entrelacées du buisson ardent. Telle fut l'origine de la verge miraculeuse, qui produisit tant de merveilles, et ne cessa jamais d'être verte et vivante, bien que séparée de ses racines. Après la mort de Moïse, la verge sacrée fut déposée dans l'arche d'alliance.

Mais David, le roi-prophète, ayant reçu en songe un avertissement du Seigneur, tira la verge miraculeuse de l'arche sainte et la planta dans sa citerne, sur la montagne de Sion. Puis il fit faire des cercles d'argent pour protéger la croissance de l'arbre sacré. Or un arbre poussa qui était formé de trois tiges distinctes et de trois espèces de bois mêlés, et pour ainsi dire confondus ensemble. Cet arbre donna des feuilles et de l'ombrage, et il en distillait un baume précieux et d'une très-suave odeur. Il l'éleva au-dessus de la citerne au bord de laquelle David allait s'asseoir pour prophétiser et composer ses psaumes.

Après la mort de David, lorsque Salomon bâtit le saint temple, il coupa l'arbre et en fit la principale colonne du sanctuaire. Or, comme on l'eut coupé, il sortit de sa racine une huile merveilleuse qui rendait la vue aux aveugles, le marcher aux paralytiques, et guérissait toutes les langueurs. Et, lorsque la colonne fut placée dans le temple, il s'en exhalait une vertu merveilleuse qui repoussait les faux prophètes et empêchait les prêtres indignes d'entrer dans le sanctuaire du Dieu vivant.

Or les faux prophètes et les docteurs corrompus, et ceux d'entre les lévites qui n'exerçaient pas dignement leur ministère sacré, reconnaissant qu'ils avaient à combattre une vertu cachée dans la colonne de Salomon, lui substituèrent pendant la nuit une colonne faite d'un bois commun, et jetèrent le bois de l'arbre sacré dans la piscine Probatique, en le chargeant de pierres pour qu'il restât au fond de l'eau. C'est pourquoi l'ange du Seigneur venait tous les ans à pareille époque remuer les eaux de la piscine, en souvenir de la chute de la colonne sainte, et le premier malade qui entrait dans l'eau après le passage de l'ange était guéri.

Au temps de Jésus-Christ, la piscine fut réparée et nettoyée; il fallut donc d'abord la mettre à sec, et le tronc de l'arbre d'Adam fut trouvé au fond par les Juifs qui, ne le connaissant pas, le rejetèrent hors de Jérusalem comme une pièce de bois inutile et qui ne pouvait leur servir à rien.

Des voyageurs qui le trouvèrent le jetèrent sur le torrent de Cédron, et en firent un pont qui conduisait de la ville au jardin des Oliviers. C'est sur ce pont que le Sauveur refusa de marcher lorsque les soldats de Caïphe l'entraînaient en tumulte, pendant la nuit qui précéda sa mort; c'est pourquoi ils le traînèrent à travers l'eau du torrent. Et, prenant le pont qu'ils emportèrent sur leurs épaules, ils lui dirent : Si tu ne veux pas marcher dessus, tu marcheras dessous, et tu mourras dessus. C'est pourquoi ils le charpentèrent grossièrement et en firent en toute hâte une croix, que le Sauveur porta sur ses saintes épaules, depuis le prétoire jusqu'au Calvaire, et sur laquelle il mourut pour la rédemption du monde.

Cette légende est certainement apocryphe et ne soutient même pas l'examen de la critique quant à la vérité des faits; mais si on la considère comme une allégorie (et elle ne peut guère être autre chose, dans l'intention même de ses auteurs), on sera charmé de ses ingénieuses figures et du sens profond qu'elle renferme : là, en effet, se trouve indiquée la solution la plus belle du plus terrible des problèmes de la philosophie, l'origine du mal. La semence d'immortalité, déposée comme une communion anticipée sur les lèvres mourantes d'Adam, représente admirablement le Rédempteur contenu en quelque sorte dans la promesse en laquelle pour avoir cru, Adam devait être sauvé. La perpétuité de cette même promesse germant comme la vie du sein de la mort, le buisson

ardent, la verge de Moïse et l'arbre de David, représentant la durée et les transformations du dogme ancien et donnant l'unité pour sanction à toutes les missions divines qui se succédèrent sous l'ancienne loi, cette colonne de Salomon qui représente toujours la promesse et la vraie foi au Messie tel que l'attendaient les Juifs spirituels, la colère des Juifs charnels qui substituent leurs intérêts humains à l'intérêt de Dieu même et changent la colonne du sanctuaire : cette piscine Probatique, où est caché l'arbre du salut, devenant le symbole du baptême; enfin le bois salutaire méconnu par les Juifs qui le rejettent, image de l'esprit même de leur tradition et de leur loi dont ils ne se souvenaient plus; cette croix que le Sauveur refuse de fouler aux pieds, devenant l'instrument de sa mort, et la religion présentée à nos yeux sous la figure d'un arbre immortel dont les premiers fruits ont donné la mort et dont les derniers fruits donnent la vie et l'immortalité; l'épreuve expliquée ainsi par la rédemption; le mal passager par le bien éternel, et tout cela rattaché au signe vénérable de notre salut, voilà ce qu'on trouve dans cette ancienne légende, que la littérature religieuse doit au moins recueillir comme un de ses apologues les plus ingénieux, et qu'il faut conserver comme une relique de pieuse imagination et d'ingénieuse poésie.

Cette légende et d'autres du même genre, relatives à la coupe du saint Graal ou sang réal, ont été citées souvent par les écrivains mystiques, et on les retrouve dans les visions de la sœur Catherine Emmerich, cette religieuse extatique dont les vives méditations sur la passion du Sauveur ont été écrites par M. Brentano et présentent un récit coloré des plus poétiques nuances, mais de cette poésie qui ne doit rien à l'art profane, et qui est puisée tout entière dans les traditions de la piété catholique.

La croix est en effet, pour les poëtes religieux, l'arbre éternellement vivant des inspirations les plus saintes. Du haut du ciel où elle apparaît pour se refléter sur le Labarum de Constantin, elle domine depuis près de seize cents ans la littérature, la philosophie et l'histoire. Ce signe est celui que les enfants apprennent à connaître avant la première lettre de leur alphabet et que les hommes saluent par un dernier baiser avant de sortir de la vie. C'est ce signe qui protége la tranquillité de leur tombe et qui seul reste debout à leur place quand ils sont couchés pour toujours. Mais que disons-nous, toujours? ce mot même n'appartient plus à la mort, c'est sur la croix qu'il faut l'écrire : la mort passera et finira avec le temps; mais la croix régnera et triomphera pendant toute l'éternité.

Nous terminerons cet article par deux pages du même auteur, empruntées à des ouvrages à peu près inédits, parce qu'ils ont eu peu de publicité. Le premier de ces ouvrages est intitulé *La Fête-Dieu* et a été imprimé en 1845; quant à l'autre, nous l'avons retiré de la publicité à cause de ses tendances philosophico-mystiques, et nous n'en indiquerons pas même le titre; les pages que nous en détachons pourront servir de spécimen d'une transition qui se fait en ce moment de la littérature romantique à la littérature religieuse : on y trouvera l'obscurité et peut-être l'enflure, mais aussi la hardiesse des œuvres qui caractérisent les époques de transition. Voici la page empruntée au livre intitulé *La Fête-Dieu.*

Le signe du salut.

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

« Quel est le signe de l'espérance? Quel est le signe de l'avenir heureux? Quel est le signe du salut? Pourquoi souriaient les martyrs au milieu des supplices? et dans quelle heureuse pensée s'endormaient les pauvres du Christ, lorsqu'ils mouraient abandonnés? C'est qu'ils croyaient à la parole de leur maître et de leur modèle. « Bienheureux les pauvres! bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux qui souffrent! » En quoi donc la misère affreuse est-elle un bien? Quelle douceur y a-t-il dans les larmes? Quelle volupté dans la souffrance? Ce qu'il y a au fond de tout cela? il y a la foi, l'espérance et la charité. Il y a le ciel, il y a l'éternité, il y a Dieu.

Est-ce que Dieu est le bourreau de ses enfants? Non, vous dis-je, il en est le père; et puisqu'il les éprouve par la pauvreté, c'est que dans cette pauvreté il a caché les titres de la plus splendide richesse. Puisqu'il laisse couler leurs larmes, c'est que les anges les comptent, les recueillent, et n'en laisseront pas une seule dans l'oubli. Puisqu'il les laisse souffrir, c'est qu'à ce prix ils achètent une félicité immense.

Pourquoi le Christ, notre maître, est-il maintenant le Dieu du monde? Parce qu'il a été d'abord la victime du monde. Et à quel signe reconnaît-on ce triomphateur pacifique? A ses stigmates et à sa croix. Il fallait qu'il mourût innocent pour avoir le droit de pardonner aux coupables. Il fallait qu'il fût aimant et résigné jusqu'à la fin, pour nous léguer la foi et son immortelle espérance. Il fallait qu'il fût pauvre, affligé, calomnié, flétri et tué, lui qui était Dieu, pour nous donner confiance en Dieu qui saura tirer le bien du mal.

Quel est donc le signe de la divinité du Christ? La croix. Quel est le signe de sa victoire sur le mal et sur les esclaves du mal? La croix. Quel est le signe qui console les vivants et qui adoucit les angoisses de ceux qui meurent? La croix.

La croix a triomphé du glaive des Césars et s'est élevée glorieuse sur le faîte du Capitole; la croix a fait le tour du monde et tout s'est incliné devant elle. L'orgueil humain s'est soulevé, et pour la précipiter du haut des palais et des temples, on a démoli les temples et les palais. Puis les démolisseurs sont morts, les uns de fatigue et de découragement, les autres ensevelis sous les décombres; et sur cet amas de cadavres et

de ruines, comme sur un grand tombeau, une seule chose est restée debout... la croix.

Voici maintenant la citation empruntée à l'autre ouvrage :

Le sphinx et la croix.

La grande énigme des siècles anciens, le sphinx, après avoir fait le tour du monde sans trouver de repos, s'est arrêté au pied de la croix, cette autre grande énigme ; et depuis dix-huit siècles et demi il la contemple et la médite. Qu'est-ce que l'homme? demande le sphinx à la croix ; et la croix répond au sphinx en lui demandant : Qu'est-ce que Dieu?

Déjà dix-huit fois le vieil Aaswerus a fait aussi le tour du globe ; et à la fin de tous les siècles, et au commencement de toutes les générations, il passe près de la croix muette et devant le sphinx immobile et silencieux. Quand il sera las de marcher toujours sans arriver jamais, c'est là qu'il se reposera. Et alors le sphinx et la croix parleront tour à tour pour le consoler.

Je suis le résumé de la sagesse antique, dira le sphinx ; je suis la synthèse de l'homme ; j'ai un front qui pense et des mamelles qui se gonflent d'amour ; j'ai des griffes de lion pour la lutte, des flancs de taureau pour le travail et des ailes d'aigle pour monter vers la lumière ; je n'ai été compris dans les temps anciens que par l'aveugle volontaire de Thèbes, ce grand symbole de la mystérieuse expiation qui devait initier l'humanité à l'éternelle justice : mais maintenant l'homme n'est plus l'enfant maudit qu'un crime originel fait exposer à la mort sur le Cithéron, le père est venu expier à son tour le supplice de son fils, l'ombre de Laïus a gémi des tourments d'Œdipe, le ciel a expliqué au monde mon énigme sur cette croix : c'est pourquoi je me tais en attendant qu'elle-même s'explique au monde ; repose-toi, Aaswerus, car c'est ici le terme de ton douloureux voyage.

Je suis la clef de la sagesse à venir, dira la croix ; je suis le signe glorieux du *stauros* que Dieu a fixé aux quatre points cardinaux du ciel, pour servir de double pivot à l'univers.

J'ai expliqué sur la terre l'énigme du sphinx, en donnant aux hommes la raison de la douleur ; j'ai consommé le symbolisme religieux en réalisant le sacrifice ; je suis l'échelle sanglante par où l'humanité monte vers Dieu et par où Dieu descend vers les hommes ; je suis l'arbre du sang, et mes racines le boivent par toute la terre, afin qu'il ne soit pas perdu, mais qu'il forme sur mes branches des fruits de dévouement et d'amour ; je suis le signe de la gloire, parce que j'ai révélé l'honneur, et les princes de la terre m'attachent sur la poitrine des braves. Un d'entre eux m'a donné une cinquième branche pour faire de moi une étoile ; mais je m'appelle toujours la croix. Peut-être celui qui fut le martyr de la gloire prévoyait-t-il son sacrifice, et voulait-il, en ajoutant une branche à la croix, préparer un chevet à sa propre tête à côté de celle du Christ. J'étends mes bras également à droite et à gauche, et j'ai répandu les bénédictions de Dieu sur Madeleine et sur Marie ; j'offre le salut aux pécheurs, et aux justes la grâce nouvelle ; j'attends le repentir de Caïn pour le réconcilier avec Abel. Je dois servir de point de ralliement aux peuples, et je dois présider au dernier jugement des rois. Je suis l'abrégé de la loi, car je porte écrit sur mes branches : Foi, espérance et charité. Je suis le résumé de la science, parce que j'explique la vie humaine et la pensée de Dieu : ne tremble pas, Aaswerus, et ne redoute plus mon ombre ; le crime de ton peuple est devenu celui de l'univers, car beaucoup de chrétiens aussi ont crucifié leur Sauveur : ils l'ont crucifié en foulant aux pieds sa doctrine, ils l'ont crucifié en la personne des pauvres ; mais l'incrédulité des hommes les enveloppe tous dans le même pardon ; et toi, le Caïn humanitaire ; toi, l'aîné de ceux que doit racheter la croix, viens te reposer sous l'un de ses bras encore teint du sang rédempteur ! Là tu seras réconcilié par la bénédiction que te donnera le souverain pontife de la loi nouvelle, le successeur de Pierre ; lorsque les nations l'auront proscrit comme toi ; lorsqu'il aura pour quatrième couronne celle du martyre, comme le juste Abel, alors viendra Marie, la femme régénérée, la Mère de Dieu et des hommes ; et elle réconciliera le Juif errant avec le successeur des papes, puis elle recommencera la conquête du monde pour le rendre à ses deux enfants. L'amour régénérera les sciences, la raison justifiera la foi. Alors je redeviendrai l'arbre du paradis terrestre, l'arbre de la science du bien et du mal, l'arbre de la liberté humaine. Mes immenses rameaux ombrageront le monde entier, et les populations fatiguées se délasseront sous mon ombre ; mes fruits seront la nourriture des forts et le lait des petits enfants ; et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire ceux qui passent en chantant, portés sur les ailes de l'inspiration sacrée, ceux-là se reposeront sur mes branches toujours vertes et chargées de fruits. Repose-toi donc, Aaswerus, dans l'espérance de ce bel avenir ; car c'est ici le terme de ton douloureux voyage.

Alors le Juif errant, secouant la poussière de ses pieds endoloris, dira au sphinx : Je te connais depuis longtemps ! Ezéchiel te voyait autrefois attelé à ce chariot mystérieux qui représente l'univers, et dont les roues étoilées tournent les unes dans les autres ; j'ai accompli une seconde fois les destinées errantes de l'orphelin du Cithéron ; comme lui, j'ai tué mon père sans le connaître, lorsque le déicide s'est accompli, et lorsque j'ai appelé sur moi la vengeance de son sang, je me suis condamné moi-même à l'aveuglement et à l'exil. Je te fuyais et je te cherchais toujours ; car tu étais la première cause de mes douleurs. Mais tu voyageais péniblement comme moi, et par des chemins différents nous devions arriver ensemble ; béni sois-tu, ô génie des anciens âges, de m'avoir ramené au pied de la croix.

Puis, s'adressant à la croix elle-même, Aaswerus dira, en essuyant sa dernière larme : Depuis dix-huit siècles je te connais : car je t'ai vue portée par le Christ qui succombait sous ce fardeau. J'ai branlé la tête et je t'ai blasphémée alors, parce que je n'avais pas encore été initié à la malédiction; il fallait à ma religion l'anathème du monde, pour lui faire comprendre la divinité du maudit; c'est pourquoi j'ai souffert avec courage mes dix-huit siècles d'expiation, vivant et souffrant toujours au milieu des générations qui mouraient autour de moi, assistant à l'agonie des empires, et traversant toutes les ruines, en regardant toujours avec anxiété si tu n'étais pas renversée; et après toutes les convulsions du monde je te voyais toujours debout! mais je ne m'approchais pas de toi, parce que les grands du monde t'avaient profanée encore, et avaient fait de toi le gibet de la sainte pauvreté et des maximes évangéliques. Les saints formés à ton école étaient devenus encore une fois sur la terre le scandale et la risée du monde. Le monde outrageait le Sauveur, dont il me reprochait la mort. Il n'avait pour moi que des menaces; moi, je ne pouvais entendre que des paroles de miséricorde et d'union! Aussi, dès que ta voix est parvenue à mon oreille, j'ai senti mon cœur changé, et ma conscience s'est calmée! Bénie soit l'heure salutaire qui m'a ramené au pied de la croix!

Alors une porte s'ouvrira dans le ciel, et la montagne du Golgotha en sera le seuil; et devant cette porte l'humanité verra avec étonnement la croix rayonnante gardée par le Juif errant, qui aura déposé à ses pieds son bâton de voyage, et par le sphinx qui étendra ses ailes et aura les yeux brillants d'espérance, comme s'il allait prendre un nouvel essor et se transfigurer.

Et le sphinx répondra à la question de la croix, en disant: Dieu est celui qui triomphe du mal par l'épreuve de ses enfants; celui qui permet la douleur parce qu'il en possède en lui le remède éternel; Dieu est celui qui est et devant qui le mal cède au bien.

Et la croix répondra à l'énigme du sphinx : L'homme est le Fils de Dieu qui s'immortalise en mourant, et qui s'affranchit, par un amour intelligent et victorieux, du temps et de la mort; l'homme est celui qui doit aimer pour vivre, et qui ne peut aimer sans être libre : l'homme est le Fils de Dieu et de la sainte obéissance, qui est la véritable liberté!

Ce passage, à part sa forme obscure et son emphase, qui tient au mauvais goût du temps où il a été écrit, résume assez bien tout ce que nous pourrions dire sur la croix au point de vue du symbolisme, et la met en opposition avec le sphinx, qui résume les allégories religieuses de l'antiquité. Nous demandons humblement pardon pour le ton un peu prophétique qui règne dans tout ce morceau : c'est de l'exaltation de mauvais goût qui se rachète peut-être par quelques aspirations vraiment chrétiennes.

CROYANCE. — Un de nos amis nous autorise à reproduire ici un excellent article, signé de lui, qui a paru dans l'*Intelligence*, journal d'un cercle littéraire, sur la croyance en général chez les grands hommes.

De la croyance chez les grands hommes.

Dieu, en assignant des bornes à l'intelligence humaine, n'a point fermé sans retour devant nous les portes de l'infini : ce que nous ne pouvons comprendre, il nous a permis de l'aimer, et par conséquent, de le croire, car toujours on croit ce qu'on aime. Aussi est-ce par la foi, cette sublime confiance de l'amour, que l'homme grandit et s'élève; par la foi seule il communie avec la divinité elle-même en s'identifiant à l'objet aimé; un sceptique sait à peine s'il est un homme; les croyants sont presque des dieux.

En agissant d'après la raison seule, on n'a jamais fait de grandes choses; il faut au génie de l'homme la passion qui l'exalte et l'entraîne vers un but sublime, et pour se passionner il faut croire. C'est à cet entraînement d'une volonté convaincue que le monde doit ces courants de puissance qui renouvellent sa surface; torrents dévastateurs, si la croyance était fausse; fleuves réparateurs, si la croyance était vraie. Les mauvaises passions sont contagieuses, on le sait : l'ambition effrénée, le despotisme brutal, ont toujours eu des séïdes parmi les esprits faux et les cœurs lâches. Mais, disons-le vite à l'honneur de l'humanité : ce qui entraîne sans retour les populations entières, ce qui produit au sein des masses un enthousiasme durable, ce sont les saintes et nobles aspirations vers la Divinité. Les hommes qui, par leur intelligence élevée et leur cœur pur, ont, en quelque sorte, touché Dieu, ont contracté, dans ce contact, une sorte d'aimantation qui attire après eux tout ce que le besoin de la divinité fait languir, désirer, rêver et souffrir sur la terre. C'est quand elle parlait de Dieu dans la langue mystérieuse de l'harmonie que la lyre d'Orphée adoucissait la férocité des lions et faisait tressaillir le cœur des chênes. Consolons enfin l'humanité qui s'est crue trop souvent abusée : les vrais grands hommes n'ont jamais été des imposteurs. Ne croyons pas que Dieu laisse tomber jamais les destinées du monde dans les mains d'un vil sycophante; la fausse gloire s'éteint avec les cupidités qu'elle décèle : mais tout éclat durable a la vérité pour principe. Non, l'humanité ne s'est pas laissé abuser par des mots sonores et vides, quand elle a cru à l'honneur et à la gloire; l'honneur, c'est le martyre du dévouement; la gloire, c'est le reflet de la splendeur divine, c'est l'instinct de l'immortalité qui les fait aimer plus que la vie, et les hommes qui ont régné sur la terre au nom de l'honneur et de la gloire, n'ont été forts que parce qu'ils étaient les représentants de Dieu.

Il fallait être un fanfaron stupide ou un croyant sublime pour dire à un rameur tremblant en présence et à la merci de la mer irritée : « Que crains-tu? tu portes César!

L'histoire toutefois n'a pas pris le change, et n'a pas même hésité à trouver sublime cette parole d'un grand capitaine. C'est que les ouvriers de la Providence ont le vague sentiment de leur mission et ne sont forts que par la foi qui les porte à s'en montrer dignes. César avait à reconstituer la monarchie romaine, et Dieu se servait de lui pour préparer les bases de l'empire chrétien; aussi une force invincible le poussait à travers les flots du Rubicon vers cette patrie où l'attendait, en aiguisant le poignard du dernier des Brutus, la république vaincue et expirante. Et plus tard..... « Prends garde aux Ides de Mars, » lui criaient en vain les augures. César marchait au-devant de la pourpre que lui-même il s'était préparée; il ne pouvait plus s'arrêter, et dût-il la teindre de son sang, il ne pouvait dans un moment pareil redescendre jusqu'à la crainte.

Cet étrange instinct d'ambition inexpliquée qui rendait César plus invincible que la mort même dans le désir de donner une tête unique à ce monde dont le christianisme devait plus tard organiser et vivifier le grand corps; ce rêve que j'appellerais presque une extravagance, avait déjà, longtemps avant César, envahi l'âme d'un jeune homme, et l'univers alors, comme le dit avec sa majestueuse simplicité l'historien des Machabées, l'univers fut réduit à se taire devant Alexandre.

Finissons-en avec les conquérants du monde : Napoléon aussi était un rêveur, c'est à dire un croyant, et s'il laissa tomber un jour ce sceptre continental, sous lequel il avait fait ployer l'orgueil de tant de rois, c'est que dans le ciel brumeux où s'ensevelissait le soleil d'Austerlitz, il cherchait en vain son étoile. Le jour où il put douter de lui-même il ne fut plus qu'un homme qui, en tremblant, abdiquait ses droits, comme pour expier sa gloire; un jour avant, c'était plus qu'un grand peuple, c'était la tête de l'humanité triomphante marchant à la conquête de l'avenir; homme, il semblait être devenu plus petit que son épée; empereur dans toute la puissance de sa foi et de son génie, il était grand comme le monde.

J'ai parlé d'Alexandre et je n'ai pas cité un beau passage de Rousseau qui revient merveilleusement à mon sujet. Il s'agit de l'anecdote du médecin Philippe, accusé d'empoisonnement, et le citoyen de Genève demande à ses lecteurs pourquoi le jeune héros avalant le breuvage est sublime : « Infortunés, répond-il enfin lui-même, avec cet éloquent chagrin qu'on lui connaît; s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'est qu'Alexandre *croyait* à la vertu et à l'amitié? c'est qu'il y croyait sur sa vie. » Rousseau a raison, et c'est par des traits pareils bien plus que pour avoir tué beaucoup d'Indiens et de Perses, qu'Alexandre mérite encore que nous lui conservions le nom de grand.

Mais encore une fois, c'est assez parler des ravageurs de province, comme les appelle Bossuet, et nous n'aurons pas le courage de dire qu'à cause de sa foi sauvage en une mission de ruines et d'épouvante, Attila aussi fut un grand homme à sa manière. Parlons des bienfaiteurs de l'humanité; j'ai déjà prononcé le nom d'Orphée, le prophète de la poésie antique, et le martyr de la sainteté primitive des mœurs. Demandez à la Grèce pourquoi elle frémit encore d'un religieux enthousiasme au grand nom d'Eschyle, et pourquoi elle s'enorgueillit encore d'Homère, le père de ses arts et de ses dieux. C'est qu'Eschyle, à travers l'immense avenir, avait entrevu la délivrance de Prométhée; c'est qu'Homère ne prêtait aux images des dieux les faiblesses des hommes que pour élever ses héros jusqu'à la sagesse des dieux. Tous les maux enfantés par la colère d'Achille et surmontés par la prudence et la persévérance d'Ulysse, voilà le sujet de ces deux grands poëmes qui résument toute la philosophie d'une grande époque et qui dominent tous les âges, parce qu'étant l'expression la plus simple et la plus vraie du génie humain dans sa robuste enfance, ils seront toujours vrais tant qu'il y aura des enfants et des hommes.

Homère croyait-il à ses dieux? lisez ses hymnes et vous connaîtrez mieux les dieux d'Homère que par les malices combinées de Vénus et de Junon, et les faiblesses du Jupiter de l'Iliade. Rapprochez ces hymnes de la magnifique prière de Cléanthe et des fragments qui nous restent d'Orphée, et vous vous inclinerez devant la foi religieuse de ces pères de l'hellénisme.

Mais le temps de la forme est passé : l'idée la gonfle et la brise pour éclore; *la foi incarne la divinité* tout entière dans un homme que le monde eût toujours traité de fou si la contagion des grands sentiments et des grandes choses, si des bienfaits inouïs et incontestables, si des vertus qui arrachent aux plus hostiles des cris d'admiration et des larmes, si l'exemple enfin de tout ce qui est venu après lui de vraiment grand et de sagement fort, ne nous contraignait de l'adorer.

Ici, laissons parler une grande voix qui s'élève au milieu de l'aéropage : c'est un pauvre juif nommé Paul, qui vient seul, avec sa croyance, justifier Jésus parmi les enfants de ceux qui ont tué Socrate, et adjuger sans retour à la foi le trône vacant de la philosophie. C'est lui qui parle, écoutons : « La foi, c'est le corps de l'espérance, c'est la preuve de l'invisible. » Quel est ce langage, et quel monde nouveau s'ouvre devant nos esprits éperdus? Mais il continue, et raconte avec enthousiasme les merveilles de la foi; il fait tressaillir les ossements de Joseph, et arrache un cri d'adhésion à la cendre de tous les patriarches. Il nous montre Moïse devenu le roi de Pharaon et l'arbitre des fléaux, parce qu'il a cru à cette voix qui lui disait de sauver son peuple : « Que vous dirai-je, continue-t-il; le temps me manquera pendant que je vous raconterai les merveilles de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes, qui par la foi ont vaincu les rois de la terre, ont réa-

lisé la justice, et ont forcé l'accomplissement des promesses divines en fermant la gueule des lions. Ils ont éteint la violence du feu; ils ont trompé la pointe du glaive, ils ont trouvé la force dans leur faiblesse; et ils ont entraîné dans une merveilleuse désertion les camps armés pour les combattre. La résurrection a rendu l'époux à l'épouse; et c'est à travers les chevalets et les échafauds qu'on s'est élancé vers la vie. Ils ont été lapidés, proscrits, errants, affamés, poursuivis de montagne en montagne, de caverne en caverne, ces hommes dont le monde n'était pas digne... » Voilà ce que saint Paul écrivait avant de mourir sous le glaive des empereurs de Rome, et de léguer en mourant au successeur des apôtres et des martyrs Rome vaincue par ses victimes, et l'empire du monde soumis aux proscrits de toute la terre.

Si l'on peut se placer en dehors de toutes les croyances et considérer de tels faits comme des événements purement naturels, on n'en sera pas moins forcé de conclure que la foi accomplit seule les choses les plus grandes et parvient aux résultats les plus magnifiques : c'est ce que nous avons entrepris de prouver. Mais nous disons plus; nous soutenons que, sans une foi quelconque, il est impossible d'être un grand homme. En effet, pour qu'une erreur entraîne et passionne les âmes, il faut qu'elle ressemble assez à la vérité pour être trouvée belle, et alors, dans les succès passagers de l'illusion, c'est toujours la foi qui triomphe; seulement, c'est une foi qui s'est trompée d'objet. Telle est peut-être, d'ailleurs, toute la différence qui sépare le fanatisme de la religion, et nous savons que le fanatisme même a eu ses héros; quelles que soient les destinées probables de l'islamisme, le nom de Mahomet restera toujours un grand nom.

Oui, pour être grand, il faut croire : les facultés de l'homme ne se rapprochent de la toute puissance que lorsqu'elles deviennent les instruments de Dieu. Quelle inspiration y a-t-il dans le doute? Quelle force peut-on trouver dans le néant de l'espérance. A quoi se prendront les plus belles facultés sans objets? La devise de la philosophie sans Dieu est toujours celle de Montaigne : *Que sais-je?* Et à cette question le croyant peut répondre par celle-ci : Que peux-tu faire? Moi, je ne sais rien, mais je crois, et c'est une plus grande certitude. Je crois, parce que je pense; je crois surtout parce que j'aime. Ce que je crois existe certainement pour moi, et ce que je crois pouvoir, je le puis.

Un chef-d'œuvre est toujours un acte de foi; l'homme ne s'élèverait jamais au-dessus de lui-même s'il n'avait pas la conscience de cet idéal, qui est une réalité saisissable seulement pour la foi. On ne s'embarque pas au hasard pour des régions dont on ignore absolument l'existence. Avant de partir pour son entreprise aventureuse, Colomb, dans la prescience de sa foi, avait vu l'Amérique.

L'homme ne saurait agir sans but; or, comme il est de la logique que les moyens soient proportionnés à la fin, jamais un intérêt égoïste, jamais une spéculation sordide ne feront naître ni grandes actions, ni paroles sublimes. L'hypocrisie dans les discours et dans les actes est un masque dérobé à la vertu, qui ne doit une apparence de beauté qu'à l'empreinte de son visage. Aussi tout ce qui est beau appartient à la foi; mais, dans ce genre, la sincérité seule peut créer. Le mensonge est ce qu'il y a au moral de plus négatif; or le néant ne produit rien, et l'on peut dire qu'en éloquence, comme en vertu, l'hypocrite n'est qu'un voleur.

Corneille, qui comprenait le martyre parce qu'il croyait à l'honneur, a révélé toute son âme dans son *Polyeucte*. Racine préludait, en écrivant *Athalie*, à la tendre et profonde piété de ses derniers jours, et Voltaire lui-même ne s'est élevé une fois au-dessus de son merveilleux et déplorable talent, dans une belle scène de *Zaïre*, qu'en se faisant le comédien de la foi, comme on a si bien dit qu'il était le singe du génie.

Nous avons cité notre auteur sans l'interrompre, mais il nous permettra de relever dans son excellent article quelques expressions inexactes au point de vue chrétien. Par exemple, lorsqu'il parle d'Orphée et des autres croyants profanes, nous trouvons qu'il en dit trop ou trop peu. Nous avons souligné aussi une expression qui semble faire entendre que l'incarnation ne s'est accomplie que par la foi. Nous croyons que Corneille comprenait le martyre par un sentiment plus chrétien que celui de l'honneur, et nous ne partageons pas l'opinion de M. Seure relativement à M. Victor Hugo. Ces réserves faites, nous achevons de citer en soulignant ce qui nous paraît contestable ou inexact.

Quand Berryer parle, il est convaincu, et c'est pourquoi il entraîne; quand Lamartine chante, il adore, et en l'écoutant on prie. C'est par cette foi ardente en l'avenir de l'humanité, que doivent se régénérer la liberté sage et le véritable amour; c'est en se faisant l'organe des plus poignantes douleurs et des *aspirations les plus saintes vers la justice* que Victor Hugo règne sur la scène. Quand Rachel joue *Zaïre*, elle est chrétienne; et quand il s'élevait jusqu'à la véritable éloquence, M. Guizot parlait en parfait honnête homme.

Nodier a dit que le génie n'est peut-être autre chose que la vertu. Mais qu'est-ce que la vertu, si ce n'est la croyance en action. Comment voulez-vous qu'il se fasse violence ou qu'il s'impose des sacrifices, l'homme qui abandonne à l'arbitraire et aux préjugés des nations la différence du bien et du mal, et qui trouve avec le sceptique Montaigne que l'insouciance et l'incuriosité sont de doux oreillers pour une tête bien faite?

Nous pourrions donc avancer que le génie n'est autre chose que Dieu même se manifestant dans l'homme et l'élevant par la foi

au-dessus de la faible nature, ou, en moins de mots, le génie, c'est la foi. Mais nous ne voulons pas nous adjuger ainsi nous-mêmes gain de cause, et nous nous bornerons à dire que, sans la foi, il ne peut y avoir dans l'homme ni inspiration, ni génie, comme il n'y a nécessairement ni religion, ni vertu.

Onésime Seure.

Croyances poétiques et populaires.

Dans ces derniers temps on a beaucoup abusé en littérature des croyances populaires du moyen âge : il n'est donc pas sans intérêt pour nous de les étudier, d'abord pour les bien distinguer et les séparer, en poésie comme ailleurs, des choses qui tiennent à la piété et à la foi ; secondement pour être en état de comprendre les allusions que font à ces croyances les anciens auteurs ; troisièmement, enfin, pour avoir une direction dans l'usage ou dans la censure qu'on peut en faire.

Ces croyances ont toujours été de deux sortes : premièrement celles qui tenaient aux traditions et aux habitudes idolâtriques de l'ancien monde, et l'Eglise leur a toujours fait une guerre implacable ; secondement, celles qui sont nées de la simplicité de la foi, et l'Eglise les a tolérées en s'efforçant toujours de les diriger et de les éclairer. Aux premières se rattachent les sciences occultes, la théurgie, la magie, la démonologie, les opérations superstitieuses, les rites non autorisés et bizarres ; aux secondes, les légendes apocryphes, les miracles supposés ou amplifiés, les imaginations pieuses et les merveilleuses histoires.

Les sciences occultes sont celles dont l'objet surpasse la portée de l'esprit de l'homme et ne saurait être atteint par le secours de Dieu puisqu'il se rapporte à des secrets que la Providence n'a pas voulu révéler aux hommes : comme la connaissance de l'avenir, la révélation des plus secrètes pensées, la mauvaise influence sur la santé des autres, etc. Elles se divisent en deux branches : les sciences ou prétendues sciences divinatoires et les sortiléges ou maléfices. Nous mettons à part l'alchimie ou science hermétique dont nous nous occupons ailleurs. (*Voy.* Raymond Lulle.)

Les sciences divinatoires procèdent par inspection ou par évocation.

Celles qui procèdent par inspection ont le panthéisme pour base et se règlent d'après une croyance aveugle à la fatalité. A l'inspection elles joignent l'interprétation presque toujours arbitraire ou fondée sur des rapports incertains et puérils entre les effets et les causes : telles sont l'astrologie judiciaire avec toutes ses dépendances, la chiromancie, la rhabdomancie, la xilomancie auxquelles on peut joindre toutes les pratiques superstitieuses des anciens augures. Celles qui procèdent par évocation ont recours au démon ou du moins à une puissance inconnue pour obtenir les réponses que sollicite une indiscrète curiosité. Soit qu'on attende une apparition en fixant sa vue sur un vase plein d'eau, comme dans l'hydromancie ; soit qu'on attende un mouvement surnaturel d'une chose inanimée, comme dans la cleidomancie, l'axionomancie, etc. ; soit qu'on attende de l'instinct des animaux les oracles du sort, comme dans l'alectryomancie ; soit qu'on évoque les âmes des morts par la nécromancie.

Aux sciences occultes qui procèdent par évocation, il faut rapporter les mystères de la théurgie et les opérations de la haute cabale.

La doctrine catholique en démontrant la fausseté des systèmes panthéistiques et en établissant la liberté de l'homme, a nécessairement frappé de mort toutes les sciences occultes spéculatives qui ont pour base l'astrologie et la fatalité ; et l'Eglise catholique, ayant reçu pour mission spéciale de combattre le pouvoir des esprits de ténèbres, doit condamner sévèrement tout essai et même tout désir, de la part des hommes, de communiquer avec eux.

Les sciences occultes sont donc et doivent être à jamais, par la nature même des choses, réprouvées par la religion.

Notez toutefois que l'Eglise les condamne comme pratiques et comme croyances sans les admettre comme science ; et en cela la saine critique et la droite raison doivent juger exactement comme l'Eglise.

Le principe de la liberté morale de l'homme (base de toutes nos institutions politiques et légales), le rend responsable de ses croyances. Parce que ses croyances sont l'expression de sa confiance, sa confiance révèle son amour, son amour est déterminé par son choix et son choix par sa volonté. Croire à l'astrologie, au moyen âge, c'était nier le christianisme ; nier le christianisme c'était attaquer la société. Quant aux maléfices, l'intention même en était très-punissable : c'est ce qui explique les rigueurs de l'Eglise et de l'Etat contre les gens accusés de magie.

Mais c'est moins au reproche de cruauté qu'à celui de crédulité que nous avons ici à répondre, puisque nous avons pour but dans cet article de distinguer les fausses croyances et les croyances purement poétiques de la vraie et invariable foi ; le crime de magie existait-il ? ont dit les critiques, et l'Eglise ne s'est-elle pas montrée trop crédule en l'admettant ? Nous avons déjà répondu à cette question en disant que l'Eglise admettait ou plutôt proscrivait et condamnait la magie, non comme science, mais comme croyance et comme pratique. Maintenant est-il vrai que certaines personnes ont cru à la magie et l'ont pratiquée ? cela ne saurait faire l'ombre d'un doute. L'Eglise les a condamnés, comme c'était son devoir et son droit : en quoi je vous prie se serait-elle montrée trop crédule ? mais des innocents, des maniaques, des épileptiques ont été punis comme sorciers. Si ces faits sont avérés, ce sont des malheurs qu'il faut attribuer au temps et à la magistrature d'alors ; mais

dont l'Eglise ne saurait être en aucune façon responsable.

M. Ferdinand Denis, dans son *Traité des Sciences occultes*, explique les traditions du sabbat par les derniers vestiges des traditions gauloises. L'organisation du sacerdoce druidique était en effet assez forte et avait jeté des racines assez profondes au cœur du pays, pour que le sacerdoce pût lutter encore en secret et pendant assez longtemps contre les institutions nouvelles. Il est donc probable que, longtemps encore après l'établissement du christianisme dans nos contrées, les successeurs mystérieux des druides assemblèrent leurs adeptes dans les forêts et se livrèrent avec eux à la pratique de leurs rites sanglants et bizarres. De là ces lueurs observées de loin, ces voix étranges entendues dans les solitudes, ces cercles immenses piétinés par des danses infernales, ces cendres de brasiers éteints et quelquefois ces débris d'ossements humains mêlés aux vestiges des sacrifices avec les empreintes des pieds nus des hommes, des femmes et des enfants et des ongles de boucs, multipliés autour des foyers, comme si l'on s'était livré à des festins de cannibales ou à des unions monstrueuses. La vie retirée de ces derniers adorateurs de Teutatès ou d'Irminsul, leur société secrète, la puissance qu'ils attribuaient à des plantes coupées la nuit avec une faucille d'or, leurs prêtresses vêtues de robes blanches, noires ou écarlates, selon les rites qu'elles devaient accomplir, les anciennes traditions germaines ou gauloises sur la puissance surnaturelle des druidesses qu'on appela depuis des elfes et des fées, leur idolâtrie, enfin, qui depuis la promulgation de la loi chrétienne ne pouvait plus être que le culte formel du démon; tout cela est plus que suffisant pour expliquer dans toutes les contrées du Nord l'existence des sorciers, des sorcières du sabbat et de toutes les histoires où figurent les opérations magiques.

On sait que les cultes idolâtriques de la Grèce et de Rome allèrent aussi expirer dans les antres de la magie et essayèrent vainement sous Julien de populariser les sacriléges de la théurgie. Les hérésies, qui ne furent souvent que des déguisements essayés par les anciennes superstitions, eurent aussi leurs évocations et leurs mystères. Ainsi, tous les dogmes réprouvés et toutes les pratiques mauvaises allèrent aboutir de concert à cet antichristianisme dont l'incrédulité, l'égoïsme et la volupté sont les dogmes, et les sciences occultes le mysticisme; dont la révolte est le génie, le mensonge et les superstitions les instruments, et le but, celui des Titans et de Lucifer, la déchéance de Dieu et la déification de l'orgueil.

D'un autre côté, les mystères si simples et si grands de la foi nouvelle, ne durent pas rencontrer à la naissance du christianisme des esprits exempts de préjugés et d'erreurs. Un vieux levain se mêla dans beaucoup d'âmes aux révélations évangéliques, et le souvenir des anciennes superstitions défigura parfois les nouvelles pratiques et le nouveau dogme. D'ailleurs les âmes simples sont naturellement avides de merveilleux et les imaginations incultes ont une séve toute particulière pour multiplier et rendre touffu leur buisson de conjectures risquées et de conséquences hasardées.

L'incertitude où les mystères de la conscience nous laissent sur l'état des âmes après la mort, la crainte de l'enfer et des démons et les figures horribles que l'imagination doit prêter naturellement aux puissances du mal enfantèrent les terreurs et les fantômes du moyen âge: les ombres du soir se peuplèrent de spectres; les cimetières, où la terre sainte rejetait avec horreur les cadavres des réprouvés, laissèrent errer, la nuit, les goules, les vampires, les brucolaques, les psylles, corps sans âmes que le démon animait et nourrissait de sang humain. Les sorciers, derniers descendants des païens, furent condamnés aux métamorphoses inventées par leurs pères et coururent la nuit le *garou* ou la *ganipote*, transformés en loups blancs ou en chèvres noires. Les souvenirs mêmes de l'école de Platon redevinrent vivants dans cette transfiguration infernale et les esprits élémentaires dont ce philosophe composait sa grande âme du monde devinrent des lutins et des démons familiers; les sylphes de l'air remplacèrent les classiques zéphyrs, les ondins, et leurs compagnes s'emparèrent de l'empire vacant des tritons et des nymphes; les gnomes pullulèrent dans les ateliers abandonnés des cyclopes, et les salamandres trouvèrent leur existence dans les flammes. Ainsi l'ancienne mythologie renaissait sous des formes nouvelles, tant est puissant sur l'imagination des hommes l'empire de l'habitude, et tant le merveilleux poétique exerce de fascination sur la raison du vulgaire !

L'allégorie, employée de tout temps pour faire accepter aux enfants et aux hommes des vérités encore au-dessus de leur portée et de leur âge, produisit une innombrable multitude de paraboles que l'ignorance populaire confondit ensuite avec l'histoire. C'est ainsi qu'il faut distinguer avec grand soin l'histoire des saints de leur légende: leur histoire contient des faits réels; leur légende, des allégories. C'est du moins une distinction littéraire qu'on peut établir en déclarant que sous le nom générique de légende on ne comprend en aucune façon les notices historiques du Martyrologe et du bréviaire. Ces notices appartiennent à l'histoire ecclésiastique et à la liturgie; celles que nous désignons sous le nom de légendes appartiennent seulement aux traditions vulgaires et à la poésie religieuse.

L'enfance de la science dans les choses de la nature transformait alors facilement les phénomènes en prodiges; les barbares, en effaçant les traces de l'ancien monde, en avaient comme anéanti les connaissances: tout était à recommencer. Les premiers naturalistes qui essayèrent d'expliquer le monde visible le devinèrent d'abord ou plutôt le rêvèrent, et donnèrent leurs fictions pour

de la science. Cosmas Indicopleustès, savant Egyptien du VIe siècle, a fait de sa Cosmographie la légende fantastique plutôt que la description du monde ; selon lui la terre est un immense parallélogramme, portant en longueur le double de sa largeur, et borné de tous côtés par l'Océan, qui s'est frayé lentement quatre impasses et a produit ainsi la mer Méditerranée, la mer Caspienne, le golfe d'Arabie, et le golfe Persique. L'Océan, violemment déplacé par le déluge, a séparé le monde actuellement habité d'un autre continent, patrie originelle des hommes, mais où ils ne retourneront jamais. Ce continent maintenant inconnu est le paradis terrestre ; quatre fleuves, dont les anges eux-mêmes dirigent les eaux, arrosent cette contrée heureuse, ceinte de puissantes murailles de cristal qui s'arrondissent en dôme et forment la voûte du ciel. C'est autour de cette voûte que tourne éternellement la procession des étoiles scintillantes dans la nuit comme des cierges allumés. Il est à remarquer que le clergé d'alors, loin d'accréditer de pareilles fables, se maintenait dans une extrême réserve quant aux choses encore inexplorées de la nature, et que les traditions scientifiques des siècles civilisés ne furent conservées alors que dans les cloîtres. Saint Isidore de Séville, que Cuvier appelle le dernier savant du monde ancien, ne se hasarda pas dans les téméraires et puériles conjectures de Cosmas ; plein de cet esprit catholique ennemi de toute nouveauté et conservateur des choses acquises, il transmit aux siècles chrétiens les richesses des temps antiques, sans en augmenter, sans doute, mais sans en altérer la valeur.

Les dogmes fantastiques de Mahomet étaient venus à cette époque du VIe siècle décourager les premiers efforts de l'étude renaissante et fermer les sources primitives de l'Orient avec les portes de fer de la fatalité. On sait que Omar, lieutenant de Mahomet, brûla la bibliothèque d'Alexandrie. La vraie foi d'un côté, l'aveugle fanatisme de l'autre, se partagèrent alors l'empire du monde, et la science n'y trouva plus sa place. Les questions de l'éternité, qui agitaient le monde depuis six cents ans, étaient devenues si brûlantes qu'on s'inquiétait peu du temps : l'idéal était tout pour le monde, et les apparences terrestres semblaient déjà s'enfuir devant les cavaliers de l'Apocalypse. L'islamisme apparaissait au monde occidental comme le faucheur à la grande épée, que suivaient d'un pas inégal, la famine sur son maigre cheval noir et la mort sur son cheval pâle. A quoi bon mesurer cette terre que les fléaux allaient ravager ? N'y aurait-il pas toujours dans la vallée de Josaphat assez de place pour tout le monde, et Dieu n'élargirait-il pas au besoin le champ de la résurrection ?

L'univers languit dans cette torpeur jusqu'au siècle de Charlemagne et d'Alcuin, alors que la Rome chrétienne devint libre et devint le foyer de l'intelligence et de la foi. Alors le monde chrétien fut fondé sur sa double base et le règne temporel du Christ commença sur la terre.

Cependant le Xe siècle approchait et une tradition, universellement répandue, fixait la fin du monde à cette époque. Un texte de saint Pierre, mal entendu, à propos des mille ans qui sont devant Dieu comme un jour, les mille ans de l'Apocalypse dont on avait mal calculé le commencement et une parole attribuée au Sauveur par l'opinion du vulgaire, bien qu'elle ne se trouve dans aucun des Evangiles, faisaient croire que la fin des temps était arrivée : ce fût une épouvante générale dans le monde, et les études furent de nouveau abandonnées. Le Xe siècle passa avec ses terreurs. On comprit que le règne du Sauveur n'était pas fini, et l'on se remit à enseigner avec plus d'ardeur que jamais le *trivium* et le *quadrivium*, le triangle et le carré des arts libéraux ; mais les lueurs des sciences humaines restaient encore bien ternes devant les splendeurs de la foi ; le monde a toujours eu besoin de croire bien plutôt que de savoir : les sources de la foi étaient alors ouvertes et l'humanité ne se lassait pas d'y tremper ses lèvres. La lumière que le christianisme avait fait apparaître dans le ciel illuminait seule la terre, et comment voir l'éclat vacillant des lampes en plein soleil ? On a reproché à saint Grégoire le Grand son mépris pour les auteurs profanes, et saint Grégoire n'en était pas moins le plus grand esprit de son siècle. Mais les hommes que Dieu met à la tête des gouvernements du monde sentent les besoins de leur époque ; et l'humanité alors, après avoir senti le besoin d'oublier, était tourmentée de la soif d'apprendre, mais d'apprendre autre chose que ce qu'elle avait dû oublier. La vraie science, celle de l'âme et de ses destinées, suffisait alors pour remplir toutes les pensées, et lorsqu'il s'agissait de savoir coopérer avec Dieu à la rédemption du monde, qu'avait-on besoin du compas de Ptolémée ou d'Euclide, n'avait-on pas la croix de Jésus-Christ ?

L'âme aussi est un monde et un monde bien supérieur à celui des formes matérielles et des créatures visibles. Le monde intérieur parut alors aux croyants le seul monde réel, l'autre passait comme le rêve d'une ombre, pour nous servir d'une belle expression que l'Ecriture applique à la vie. Aussi les premiers maîtres en sciences naturelles, même après le règne de Charlemagne, créèrent-ils une image du monde réel d'après les types de leur idéal, et peuplèrent-ils l'histoire naturelle de leurs chimères. Ce fut alors le temps des animaux fabuleux, emblèmes du bien ou du mal, blason vivant de l'enfer ou du ciel : les graouillis, les guivres, les tarasques apparaissaient de tous côtés pour mourir sous la houlette des saints pasteurs ; les chroniques de Charlemagne sont étranges, et c'est à son époque que commence l'ère historique des romans. Des auteurs sérieux écrivaient encore du temps de Louis XII que Charlemagne trouva des statues parlantes au milieu de la mer ; qu'un petit oiseau

lui parla également un jour pour le remettre dans son chemin, et que des armées de nécromants apparaissaient au nord armés de lances enflammées pour combattre les chevaliers chrétiens. Tout le monde connaît encore les prouesses de Roland, si célèbre par les chants de tous nos vieux troubadours et les poétiques folies de l'Arioste. Les enchanteurs, les hippogriffes, les talismans étaient déjà des fables du temps de l'Arioste, mais pour les chroniqueurs de Charlemagne et de Roland c'était de l'histoire; et en effet, comment révoquer en doute toutes les merveilles des enchanteurs et des animaux monstrueux qu'ils façonnaient à leur service? La nature elle-même semblait alors un enchantement, tant on l'avait déguisée avec des fables; et les accouplements de formes les plus bizarres rêvés autrefois par le symbolisme égyptien, ou plus tard par le sombre esotérisme des druides, étaient devenus des types de races qu'on croyait existantes. Il y avait alors des hommes qui n'avaient qu'un œil au milieu du front comme les cyclopes. D'autres, plus monstrueux encore, n'avaient point de tête et portaient la bouche près de la poitrine et les yeux entre les épaules. L'histoire naturelle était un véritable cauchemar : la mer était peuplée de baleines de six cents pieds de long sur trois cents de large et de physetères encore plus monstrueux. Le trop fameux serpent de mer, que nos grands journaux ressuscitent encore de temps en temps lorsqu'ils éprouvent le besoin de mystifier leurs lecteurs, avait dû naître dans ce temps-là et se dressait quelquefois, aussi grand qu'un mât de navire, pour se battre contre des chevaux volants dont le front était garni de cornes comme celui du taureau. Alors on voyait ondoyer dans les airs des serpents aux écailles dorées et qui avaient des ailes comme des oiseaux; on croyait aussi, sur la foi d'Athénée et d'Elien, à un animal domestique, ami de l'homme beaucoup plus encore que le dauphin et le lézard : c'était le porphyrion, espèce de synthèse animale capable de voler, de courir et de nager. Ce porphyrion veillait à la chasteté des épouses et mourait de douleur lorsqu'elles venaient à manquer à la fidélité conjugale.

On sait que la licorne était un cheval aux pieds de biche, ayant au milieu du front une corne torse d'une raisonnable longueur. Les propriétés de cette corne étaient merveilleuses : plongée dans l'eau d'une fontaine, elle en purifiait les eaux et en faisait sortir tous les reptiles; la licorne était un animal extrêmement farouche qui ne se laissait approcher, caresser et même dompter que par des jeunes filles d'une pureté irréprochable. Il faut lire les récits de Petacchia et de Benjamin de Tudèle, deux voyageurs qui firent le tour du monde après la première Croisade, pour comprendre jusqu'où allait la crédulité publique et l'amour du merveilleux chez les conteurs. Benjamin de Tudèle n'a vu partout que palais enchantés et murailles de fin cristal; il a parcouru le monde en somnambule, et au lieu des tristes réalités, il ne vous raconte que des rêves brillants; en vain Jérusalem ne lui a montré qu'une mélancolique bourgade au milieu d'un désert de montagnes âpres et nues; il ne se laisse pas fasciner ainsi par la malice des enchanteurs : la véritable Jérusalem est enfouie dans des souterrains immenses dont l'entrée est le secret de la suprême cabale; là des milliers de lampes ornées de pierreries se reflètent sur les colonnes d'or massif du tombeau de David qui dort dans son manteau royal et le sceptre à la main, immobile et incorruptible, en attendant le signal de la résurrection. Benjamin de Tudèle n'est pas allé jusqu'en Chine et lègue à de plus aventureux que lui une recette fort singulière pour faire ce voyage. Cela consiste à se cacher dans des peaux d'animaux et à se faire enlever dans cet état par les rochs, espèce d'aigles gigantesques ou de griffons, célèbres dans les contes des Mille et une Nuits. Les rochs, du temps de Benjamin de Tudèle, avaient leurs nids sur les montagnes de la Chine et se répandaient de là sur les mers et dans les îles éloignées pour y chercher leur proie, qu'ils rapportaient ensuite avec une célérité merveilleuse. Une fois arrivé dans le nid de l'oiseau gigantesque, il fallait mettre l'épée à la main ou mieux encore, allumer du feu pour le chasser. L'ingénieux conteur ne nous dit pas comment on s'y prenait pour revenir de ce voyage.

Nous ne parlerons pas des oiseaux merveilleux ayant des ailes de saphir et des têtes de femmes; des palmiers qui balançent pour fruits des figures humaines et qui ont pour feuillages des ailes d'anges, pleines des images d'un monde surnaturel; les imaginations naïves de ce temps-là personnifiaient et animaient tout : l'enthousiasme était comme une fièvre dont le délire poétique changeait l'apparence des objets. Au XIIIe siècle, le maître de Dante, messer Brunetto Latini, refait une encyclopédie nouvelle et commence à tirer le monde réel du chaos des fables; mais ce monde, il l'embellit encore de mille figures fantastiques; les animaux qu'il décrit semblent empruntés à la science hiéroglyphique plutôt qu'à la nature, ce sont des emblèmes plutôt que des réalités : le spiritualisme donnait alors un sens à toutes les lettres de la création et conformait plus volontiers la lettre à la pensée que la pensée à la lettre. Etait-ce ignorance affectée? Non. C'était croyance et poésie. Qui sait d'ailleurs si de nouveaux progrès de l'intelligence humaine ne nous révéleront pas les pensées que Dieu cache sous les formes variées des animaux? Qui sait si le moyen âge n'avait pas raison de chercher un sens spirituel à toutes les formes de la nature? Dieu avait révélé aux croyants les secrets du ciel; il avait associé les chrétiens à sa divinité en les faisant communier à lui-même, et leur foi s'exerçait à créer le monde. Ils construisaient leur science sur des arguments *a priori* et voulaient commencer leur édifice par le faîte : c'était trop hardi pour être logique, mais c'était beau, et dans tout ce qui est

beau n'y a-t-il pas quelque chose de vrai? N'est-ce pas une création merveilleuse que cet emblème de la plus belle des vertus, qui se consume et renaît toujours d'elle-même, la charité représentée par le phénix lorsqu'elle étend ses ailes pour s'élever vers Dieu? N'est-ce pas une figure touchante que celle de ce pélican qui se saigne pour ses petits, image de la charité de Dieu pour les hommes? N'est-il pas bien ennobli cet aigle, image du génie, qui se plonge dans les feux du soleil quand il se sent vieillir, et dépose la caducité de l'âge dans un bain de splendeurs? Que penser aussi de ce lion qu'un coq blanc étonne, qu'un serpent arrête, qu'un petit agneau émeut de pitié, et que Dieu frappe périodiquement de fièvre et de langueur, dit maître Brunetto, de peur qu'il ne s'enorgueillisse dans sa force? N'est-ce pas le lion hiéroglyphique, symbole de la royauté et de la force humaine, avec leurs générosités, leurs fureurs et leurs faiblesses; et si ce n'est pas là de la poésie, qu'est-ce donc que la poésie? L'âme humaine avait tant de forces alors dans ses croyances, qu'elle s'emparait en quelque sorte de toute la nature visible et la refaisait à son image.

A côté des belles et nobles créatures dans lesquelles se personnifiaient les vertus, apparaissaient des monstres infernaux, incarnations horribles du péché et de ses laideurs: le basilic avec sa couronne sur la tête, affreux serpent si gonflé de venin qu'il en reluit, dit Brunetto, et dont le regard donne la mort; quand il touche la racine des arbres, les branches de ces arbres exhalent un air mortel pour les oiseaux, mais il meurt lui-même de la morsure de la belette blanche; le dragon qui tend des piéges à l'éléphant dont le sang étanche sa soif; la guivre, horrible sirène, qui chante pour attirer sa proie, dévore le reptile qui la rend mère et perd la vie elle-même, déchirée par un épouvantable enfantement. N'est-ce pas dans une semblable histoire naturelle que Milton a puisé ces monstrueux accouplements de la mort et du péché qui répugnaient tant au goût anacréontique de Voltaire? Nous devons convenir du moins que le moyen âge n'est pas moins formidable dans ses créations de la laideur que merveilleux dans ses inventions de la beauté, et que la sombre énergie de ses peintures de l'enfer fait resplendir d'un éclat d'autant plus miraculeux ses visions de la beauté céleste.

Dans l'épopée du Dante, le monde spirituel, tel que l'avait pensé la poésie chrétienne, apparaît avec tant de grandeur et se constitue avec un ensemble si plein de force et d'harmonie, que sa beauté le rendra désormais impérissable dans la littérature, et que la science elle-même, par ses progrès, n'en pourra ébranler les bases. Le monde poétique n'est-il pas comme un passage entre la terre et le ciel, entre la matière et l'esprit? Plus habile que nous, et surtout plus heureux, le moyen âge spiritualisait la forme, tandis que tous les efforts de notre siècle tendent à matérialiser la pensée. Mais attendons; sans doute cette seconde décadence du monde moral, cette chute des pensées humaines, ce sommeil de l'esprit, sont les avant-coureurs d'un glorieux réveil et d'une éclatante résurrection; alors le monde fantastique du moyen âge sera retrouvé comme un recueil merveilleux de peintures qui expliqueront d'elles-mêmes leurs allégories à la science éclairée par la foi. Le monde de l'incrédulité, ce désert où le scepticisme s'ennuie, cette machine sans but et sans moteur, est-ce donc le monde réel? n'est-ce pas la plus mensongère de toutes les apparences? et n'y a-t-il pas cent fois plus de vérité dans le moindre rêve d'un croyant que dans toutes les veilles arides d'un savant qui ne peut rien savoir parce qu'il ne croit pas? L'idéal peut suppléer à la science lorsqu'il a un point d'appui, mais la science ne saurait suppléer à l'idéal que par une réalité vraiment divine, qu'elle ne pourra jamais atteindre qu'en faisant alliance avec la foi. En attendant qu'elle y parvienne, il nous sera permis de regretter les ingénieuses rêveries et les allégories savantes du moyen âge.

On a injustement accusé l'Eglise de s'être opposée aux premiers progrès des sciences, et l'on répétera encore longtemps le nom de Galilée comme un reproche contre l'autorité ecclésiastique, sans vouloir entendre que dans Galilée l'Eglise n'a pas condamné le savant, mais le théologien téméraire qui tirait des conséquences absurdes de ses découvertes en astronomie.

L'Eglise ne s'est jamais montrée ennemie que de cette science matérialiste qui veut éloigner Dieu des hommes et rendre sa providence inutile. Cette mère de l'humanité connaît trop ce qui convient à ses enfants pour souffrir tranquillement qu'on vienne les dépouiller de leurs richesses spirituelles et les repousser dans leur exil en leur cachant le ciel. Le premier de nos dogmes, c'est celui de la déchéance de l'homme et du monde, et les sciences, soit anthropologiques, soit physiques, n'ont plus que des ruines à parcourir pour y asseoir les bases de leurs théories. L'erreur des savants a toujours été de juger des causes par les effets, tandis que la religion nous fait juger les effets par les causes. Dieu, nous dit-elle, a fait l'homme à son image: quelle théorie de perfections à acquérir! La science philosophique, au contraire, remarquant tout d'abord les imperfections de notre nature, cesse de croire à Dieu plutôt que d'admettre une chute, ou se fait, à l'image de l'homme, un Dieu idéal qui se confond bientôt avec l'homme lui-même et avec l'homme dégradé.

Nous avons dit que l'idéal pour avoir une base certaine devait s'appuyer sur la foi, laquelle s'appuie à son tour sur l'autorité, dont il reçoit son frein et sa règle. En effet, c'est l'idéalisme sans frein et sans règle qui a enfanté toutes les monstruosités des hérésies. Marcion, Montan, Bardesanes, Basilides, Valentin, Manès, étaient de grands poëtes égarés qui ont fait des avortements au lieu de produire de belles œuvres; il faut

dire de la poésie des idées ce qu'Horace a si bien dit de la poésie des images :

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne,
Spectatum admissi risum teneatis, amici.

En littérature, c'est le sens commun qui fait loi; en religion, c'est la foi commune qui fait règle : la littérature a ses grands hommes universellement reconnus, la religion a ses pontifes canoniquement institués; donc si, en littérature profane, il faut s'en rapporter au sens commun et à la doctrine des maîtres, en religion, et par suite en littérature religieuse, puisque le fond doit emporter la forme, il faut se conformer à la foi commune et aux décisions des pasteurs. C'est ce que n'avaient pas compris les gnostiques, lorsqu'ils donnèrent leurs incohérentes poésies pour des dogmes sacrés, faute d'en pouvoir faire de la littérature passable.

Nous aurions beaucoup de choses à dire ici sur l'orthodoxie du bon goût et de la beauté en littérature, mais nous les réservons pour un article spécial. Nous voulons seulement établir ici que l'hérésie, étant un désordre, ne peut produire que des laideurs en art comme en philosophie. Et c'est un fait bien avéré que le protestantisme, non-seulement n'a pas d'art religieux, mais a posé la négation formelle de tout luxe de forme et de toute magnificence de poésie. Une religion sans soumission ne pouvait être qu'une religion sans amour et sans merveilleux, c'est-à-dire une religion sans infini; et de quoi voulez-vous que l'art et la littérature puissent vivre chez de pareils sectaires ? les artistes protestants n'ont et ne peuvent avoir de beau que ce qu'ils empruntent au catholicisme : peuvent-ils être sensibles et honorer les images de leurs parents et de leurs amis, ceux qui ne souffrent rien dans leurs temples qui leur rappelle l'image de Dieu et celle de ses fidèles apôtres ! ils craignent l'idolâtrie, disent-ils, pauvres gens, assez arriérés, assez primitifs, assez sauvages, tranchons le mot, pour croire qu'on puisse adorer sérieusement le bois et la toile des images !

Le protestantisme, avec son caractère étroit et frondeur, s'est reproduit dans le jansénisme et a laissé en France je ne sais quoi de sa sécheresse et de sa roideur. Les jansénistes se disaient les défenseurs de la grâce théologique et se montraient les ennemis les plus acharnés de la grâce artistique et littéraire. La froide raison, chez eux, éteignait, à force de les contrôler et de les châtier, tous les élans spontanés du cœur, phénomène qui se reproduira chez tous les hommes qui, séparés de l'autorité infaillible et réduits aux simples lumières de la raison, ne voudront pas être entraînés à tous les caprices d'un enthousiasme sans règle, et d'une imagination sans frein : ils supprimeront les choses dont ils auront peur d'abuser, et ne trouveront jamais ailleurs que dans la mort le remède aux élans désordonnés de la vie. Le jansénisme de l'esprit a produit en France Voltaire, c'est-à-dire la mort de toute croyance et de tout idéal en poésie. Après Voltaire tout était dit, et il n'y avait plus de possible en littérature qu'une révolution. Cette révolution fut commencée par Châteaubriand, et s'acheva par le retour de la littérature à la vie par les croyances et par l'amour.

Les essais intermédiaires ont déjà produit quelques ébauches auxquelles on a donné le nom de romantisme. On revint instinctivement aux croyances naïves du moyen âge, on crut retrouver la foi en exhumant les œuvres qu'elle avait produites dans son enfance, et la poésie se fit superstitieuse de propos délibéré. Jamais on ne parla tant d'enchanteurs, de sylphes et de fées; on tira du christianisme, amalgamé avec les anciennes mythologies du Nord, je ne sais quelle mythologie vaporeuse, à moitié scandinave, à moitié petite-maîtresse de Paris; on inventa des petits anges sentimentals et des madones romanesques; les formes bibliques se mêlèrent dans le style à la mode avec l'enflure vaporeuse des phrases vides de sens. Les muses alors sacrifiaient de nouveau sur l'autel du Dieu inconnu, et ressemblaient, dans leur ignorance de la vérité, à ce paysan qui, allumant un cierge devant l'image de saint Michel, s'avisa d'en allumer un second en l'honneur du diable. L'enfer du moyen âge ne fut pas moins réhabilité que son ciel; et les monstres les plus bizarres, les gnomes les plus contrefaits, les wuivres les plus monstrueuses semblèrent être descendus des voûtes et des tours de nos cathédrales mutilées pour grouiller et fourmiller dans la prose et dans les vers de nos jeunes hommes les plus élégants. On en vint jusqu'à penser que la suprême laideur n'était pas moins émouvante que la suprême beauté, et l'école de Victor Hugo broda sur ses bannières les hures monstrueuses de Han d'Islande et de Quasimodo, comme des enseignes chinoises; et toute ridicule qu'elle dût sembler alors et qu'elle était réellement, cette école triompha, parce qu'on n'opposait plus que des beautés mortes à ses vigoureuses mais vivantes laideurs; tant il est vrai que le diable de la légende est plus réel que la Minerve du paganisme, et que la déesse Raison avait dû faire regretter même les sorcières et les fées du moyen âge, même les drées et les psylles, même les goules et les vampires, moins froids et moins insatiables de sang que la plate divinité dont le sacrificateur s'appelait Marat !

Toutefois, cette réaction ne pouvait être durable, et du culte de la laideur, adopté comme protestation contre le culte de la mort, on devait passer et l'on passera réellement à celui de la véritable beauté.

Si donc dans ce *Dictionnaire de littérature religieuse* nous exhumons les ignorantes, mais larges aspirations de la foi du moyen âge,

ce n'est point pour indiquer ce musée fossile à l'imitation des étudiants en littérature, mais pour le livrer à leurs appréciations, mieux éclairées déjà que celles du siècle dernier, et leur faire retrouver dans les types de ces œuvres du passé quelques éléments des inspirations et des succès de l'avenir. Nous voulons ressaisir en même temps la chaîne de la vraie tradition poétique, unie inséparablement à la vraie tradition religieuse et diriger les recherches des amateurs vers ces monuments si riches d'imagination et de pensées dont nos cathédrales résument encore les prodigieuses magnificences. Un des premiers résultats de la révolution littéraire dont Châteaubriand a donné le signal a été la réhabilitation de l'art gothique et la restauration des cathédrales; on a su rendre enfin à la foi ce qui appartenait à la foi et à l'art ce qui appartenait à l'art, sans écouter les scrupules du protestantisme et du jansénisme; c'est déjà un commencement et puisque déjà on comprend la cathédrale, puisque le génie du Dante a cessé d'être méconnu, il faut espérer que bientôt l'épopée des temps modernes se produira par une synthèse essentiellement catholique de toutes les sciences et de tous les arts.

L'Allemagne, ce beau pays des légendes et des croyances poétiques, n'a pu entièrement laisser sa fleur intellectuelle se flétrir au souffle glacé de Luther. Depuis qu'elle s'est insurgée au fatal appel de ce Caïn, ses anciens souvenirs, ses souvenirs d'enfance au sortir des fonts sacrés, ses catholiques souvenirs la poursuivent comme des fantômes; il n'y a encore des artistes en Allemagne, que parce qu'il y reste des catholiques; Goëthe et Schiller ont emprunté à la légende catholique tout le merveilleux de leurs œuvres titanesques, où ils déclarent la guerre à la société tout entière, comme s'ils étaient rendus furieux par l'ennui du prêche et les vapeurs délétères du protestantisme. Novalis était catholique, Klopstock aurait dû l'être et son poëme n'y eût certes rien perdu; mais tel qu'il est il a scandalisé le rigorisme des protestants, et un pasteur entreprit un jour un long voyage pour le supplier d'effacer une des plus belles pages de son œuvre. Owerbeeck, le Raphaël de l'Allemagne, amené à la vérité par l'attrait de la beauté dans les formes, est allé à Rome pour étudier les vieux maîtres et s'est fait catholique à leur école, non-seulement comme peintre, mais encore comme chrétien. L'Allemagne protestante n'a su que détruire les merveilles du catholicisme: elle ne laissera ni un tableau, ni un poëme, ni même une simple légende qu'elle ne doive aux souvenirs de l'orthodoxie ancienne et aux mélancoliques souvenirs du catholicisme exilé.

Peut-être un jour quelque tradition allemande nous dira que Luther n'est pas mort, qu'il est captif dans quelque caverne où se pressent toutes les âmes qui moururent dans sa fausse doctrine en lui demandant la lumière; le malheureux moine veut parler pour leur dire qu'il les a trompées, et la parole est refusée à ses lèvres; il est obligé d'entendre les discours insensés de ces malheureux, il sent toute la fausseté de leurs raisonnements; leur présence et leurs sollicitations lui font souffrir mille angoisses poignantes jusqu'à ce qu'enfin elles le quittent désespérées et s'en vont, sans conseils et sans guides, dans les ténèbres extérieures; il pleure cependant, mais Dieu ne compte pas ses larmes; il reviendra peut-être au monde avant la fin des temps et on le verra nu-pieds et la corde au cou brûler ses propres ouvrages sur cette place de Vittemberg où il a brûlé la bulle et les décrétales, et il ne pourra se reposer dans la tombe que quand il aura ramené un à un, après les avoir cherchés par tout le monde, les derniers fils des protestants, pour leur faire abjurer leurs erreurs dont il fera pénitence à leur place. Tel est du moins le génie des croyances populaires de l'Allemagne; c'est ainsi que l'empereur Frédéric Barberousse subit tout vivant les peines du purgatoire dans la montagne de Kiffhauser. Dieu, pour le punir d'avoir usurpé la couronne, le garde prisonnier avec toute sa cour; mais vers l'époque du dernier jugement Frédéric sortira et ira conquérir la terre sainte. L'empereur captif se désennuie, en attendant le jour de l'expiation, en faisant du bien aux pauvres qui lui semblent mériter sa protection, et en gratifiant ou en punissant selon leurs mérites les voyageurs qui se hasardent à traverser seuls la montagne.

On raconte à ce sujet qu'une compagnie de musiciens résolut un jour de réjouir par des concerts le vieil empereur Frédéric dans sa solitude; ils montèrent donc, au milieu de la nuit, sur le Kiffhauser et quand l'horloge de Tilleda sonna minuit ils commencèrent leur sérénade. Tout à coup une vive lumière dissipe les ténèbres, et les musiciens étonnés voient un cortége de seigneurs et de dames qui viennent vers eux avec des flambeaux; on les invite poliment à souper avec l'empereur, et la montagne ouvre ses flancs pour leur livrer passage; ils arrivent ainsi, tout en jouant de leurs instruments, jusque auprès de l'empereur qu'ils trouvèrent magnifique et grave, avec une barbe rousse qui descendait jusqu'à ses pieds; ils prirent leur part d'un festin magnifique servi à la mode de l'ancien temps, et quand ils partirent l'empereur les salua gravement, et la fille de l'empereur leur remit à chacun un rameau vert. Les musiciens partirent en se moquant de cette étrange libéralité et jetèrent leurs rameaux au pied de la montagne, excepté un seul qui emporta le sien chez lui et le donna à sa femme. Celle-ci ne l'eut pas plutôt touché que toutes les feuilles du rameau se détachèrent et tombèrent avec un bruit métallique; les deux époux regardèrent et virent avec surprise la terre jonchée de belles médailles d'or à l'effigie de l'empereur. Les autres musiciens, ayant appris la bonne fortune de leur confrère, retournè-

rent en toute hâte à la montagne pour reprendre leurs rameaux, mais ce fut inutilement car ils ne les retrouvèrent plus.

En ces siècles où la foi était si vive dans tous les cœurs, où les fins dernières étaient toujours présentes à l'esprit des hommes, on n'entendait pas gronder la foudre sans voir la main de Dieu se lever sur le monde, et le Rédempteur étendre les siennes et montrer ses plaies à son père ; on n'entrait pas dans une maison sans en saluer les anges protecteurs, et le coupable ne foulait qu'en tremblant une terre qui n'avait qu'à s'ouvrir pour le faire descendre tout vivant dans l'enfer. L'autre monde avait des portes toujours ouvertes sur celui-ci ; les volcans vomissaient des démons avec leurs flammes, et dans le fond des cavernes les plus profondes on entendait des gémissements et des bruits de chaînes. Chaque église avait sa légende, chaque image avait ses miracles, et la tradition de ces miracles et de ces légendes était pleine de poésie.

Tout concourait à entretenir les peuples dans la présence de Dieu et de ses mystères, on reproduisait partout les spectacles religieux de la Bible et du légendaire ; les fêtes publiques s'ornaient d'exhibitions étranges figurant le ciel, l'enfer, le purgatoire, le calvaire et le mont Sinaï. « Madame la Vierge avec son beau petit enfantelet qui s'esbattoit à part luy avec ung moulinet fait d'une coquille de noix, » comme dit un auteur du temps, y paraissait, aux grandes acclamations du populaire, qui applaudissait et criait *Noël* ; on jouait en public de grandes diableries à trois ou quatre personnages dont les sujets étaient toujours les tentations et les victoires de l'âme chrétienne. La vie humaine, avec ses fins dernières, était un mystère en quatre actes qui fut souvent représenté. (*Voy.* MYSTÈRES.) La terrible tragédie de la damnation de l'homme épouvantait alors tous les cœurs et préoccupait tous les esprits, et les drames nombreux auxquels cette idée donna naissance ont laissé dans notre littérature théâtrale une tradition conservée jusqu'à nos jours et à laquelle l'Allemagne doit la création de son *Faust*, et l'Espagne la légende de son *don Juan*. Ces spectacles, trop souvent répétés, manquèrent parfois leur but en le dépassant ; on habitua le peuple à considérer l'esprit du mal comme un personnage bouffon ; le démon Alichino finit en Italie par se changer en Arlequin, et le Faust italien dégénéra en Polichinelle ; telle fut l'origine de la déchéance du théâtre et de son excommunication lorsqu'il devint tout à fait profane ; mais les traditions populaires et les légendes surtout se ressentirent de cette funeste influence de la bouffonnerie introduite dans les mystères et substituée à la terreur des supplices éternels ; le diable y est représenté souvent comme un valet fripon qui joue des tours pendables à son maître et a toujours les rieurs de son côté ; c'était le rendre populaire et rien ne pouvait nuire davantage au respect des choses saintes, mais c'est ainsi que dans le monde les meilleures choses sont gâtées par l'abus qu'on en peut faire.

Les traditions gracieuses avaient peut-être alors moins de succès que les fantaisies terribles de la légende infernale ; il en est pourtant de bien touchantes, mais il faut les chercher dans les écrits des auteurs ascétiques et dans des sermonaires oubliés. Rien de plus suave et de plus chastement merveilleux que les légendes apocryphes de nos vierges et de nos martyrs. Nous avons lu une Chronique de la Mère de Dieu, *Chronicon Deiparæ*, où les bienfaits de la reine du ciel et les prodiges de son amour pour les pécheurs sont rapportés siècle par siècle et année par année ; rien de plus aimable et de plus riche en poésie que ces histoires filiales et maternelles.

Les miracles alors étaient nombreux parce qu'on y croyait, mais l'Eglise, toujours sage, ne donnait pas sa sanction à tous les miracles que propageait la piété populaire ; la plupart de ces chroniques merveilleuses n'ont d'autre autorité que celle de la foi simple dont elles sont les monuments et appartiennent à la poésie.

Nous n'en dirons pas autant des pratiques superstitieuses et de tous les vestiges encore existants de l'ancienne idolâtrie. Il ne nous appartient pas de trouver un intérêt même littéraire aux choses que l'Eglise réprouve. On peut, si l'on est curieux de connaître les diverses superstitions défendues à différentes époques, consulter l'ouvrage de M. Thiers, curé de Vibraye, qui a pour titre *Traité des superstitions*, quatre volumes in-12, en se défiant toutefois des appréciations de ce savant qui nous semblent parfois un peu entachées de cette roideur que nous signalions précédemment comme ayant été transmise au jansénisme par la réforme. C'est ainsi qu'il condamne comme superstitieuse une des proses les plus touchantes de la Liturgie, l'hymne de la compassion, le *Stabat mater* ! il prétend que la douleur de la divine Mère y est peinte sous des couleurs trop vives et que c'est lui manquer de respect que de la supposer capable d'une pareille affliction ; c'est se faire une bien étrange idée de la dignité d'une mère.

Parmi les pratiques qu'il signale, il en est d'absurdes et de criminelles, il en est d'autres que l'Eglise elle-même a longtemps tolérées, comme l'usage du feu bénit de la Saint-Jean et le soin qu'on prenait d'en recueillir les charbons, l'espèce de consécration ou de baptême de la bûche de Noël appelée le *tréfoir*, et le soin qu'on avait d'en conserver les restes toute l'année : superstitions qui n'avaient rien de dangereux, et prenaient au contraire leur source dans des habitudes de piété qui en sanctifiaient la simplicité par la foi.

Enfin il est d'autres pieuses croyances qui n'ont rien de superstitieux, parce que l'Eglise les approuve ou du moins ne les blâme pas ; celles-là, plus encore que toutes les autres, doivent être recueillies et consacrées comme traditions poétiques dans la littéra-

ture chrétienne. La première et la plus autorisée de ces pieuses croyances est celle qui est relative à l'immaculée conception de la très-sainte Vierge; quoique la dévotion à cette croyance puisse paraître nouvelle, la tradition en est cependant très-ancienne, et ce qu'on pourrait en appeler la convenance se trouve étroitement lié aux origines mêmes du dogme.

Il existe à ce sujet, en Orient, une tradition des plus poétiques : On sait qu'il est dit dans le premier chapitre de la Genèse, au sujet de la création de l'homme, *Dieu les créa homme et femme*, et cela avant qu'il soit question encore de la création de la femme rapportée au livre suivant. Voici comment la tradition dont nous parlons explique cette difficulté du texte sacré :

Lorsque Dieu créa l'homme du limon de la terre et du souffle de sa bouche, il lui fit une compagne semblable à lui; mais comme il voulait faire de cette dernière créature le chef-d'œuvre de sa magnificence et de son amour, et montrer à l'homme en la lui donnant combien était grande la tendresse du Créateur pour son ouvrage, la femme que Dieu créa fut si parfaite, que les anges la saluèrent avec respect et que l'homme n'osa lever les yeux sur elle et se trouva en sa présence plein de confusion et de crainte. Dieu alors eut pitié de la faiblesse d'Adam, il retira à lui la femme immaculée et impeccable et la conserva dans le ciel pour qu'elle réparât un jour les fautes que commettrait la femme faible qu'il tira du côté d'Adam. Or Adam aima tendrement cette dernière, parce qu'elle était la chair de sa chair et l'os de ses os. Mais Eve n'était pas la véritable femme typique ni la vraie mère du genre humain. Or, lorsque le péché d'Eve perdit la postérité d'Adam, la femme sans tache qui était dans le ciel pria pour la femme coupable et reçut de Dieu la première promesse de sa dignité à venir, Dieu l'ayant accueillie avec des paroles d'amour et l'ayant appelée *Ma mère*. Aussi ce fut d'elle qu'il fut dit à Adam : *La femme écrasera la tête du serpent;* et lorsqu'elle vint au monde elle descendit pleine de grâces du sein de Dieu où elle reposait depuis l'origine du monde, ayant conservé sans tache son innocence primitive et venant souffrir, quoique innocente, pour participer à la passion de son Fils et coopérer avec lui au salut des hommes. Les mêmes légendaires assurent que la conception de Marie dans le sein de sainte Anne, sa mère, ne se fit pas selon les lois ordinaires de la nature. La chair immaculée de Marie, étant elle-même descendue du ciel et n'ayant eu aucun contact avec la masse de corruption de la race d'Adam, elle serait née miraculeusement sans causer de douleurs à sa mère. Les anciennes peintures qu'on voit encore sur les vitraux des anciennes chapelles consacrées au culte de la sainte Vierge rappellent encore cette légende : on y voit sainte Anne et saint Joachim se rencontrant dans le temple et unissant leur consentement pour la naissance de Marie par un embrassement chaste et fraternel; puis on voit la naissance de Marie qui arrive pendant la nuit sans que Joachim, qui dort auprès de sa compagne, ait été éveillé par un seul cri de la mère ou de l'enfant.

Il est d'autres pieuses croyances relatives aux âmes des morts, à la fête de la Toussaint et à la veillée de Noël. On croit encore, dans nos campagnes, que le soir de la Toussaint les âmes des défunts de chaque famille viennent s'asseoir autour du foyer pour solliciter des prières, et l'on a toujours regardé la nuit de Noël comme l'époque de l'année la plus féconde en révélations et en prophéties. Les apparitions de Noël sont célèbres dans la Bretagne et un littérateur anglais d'un grand talent, Charles Dickens, a publié dernièrement encore sous ce titre, les *Contes de Noel*, une série de petites nouvelles poétiques de la moralité la plus touchante.

Mais parmi les pieuses croyances du premier ordre, c'est-à-dire parmi celles qui ont acquis une autorité presque égale à celle du dogme, il ne faut pas oublier la dévotion aux saints anges et la croyance aux anges gardiens, si consolante pour les âmes isolées sur la terre et pour les cœurs abandonnés, amitié céleste qui ne nous trahit jamais, pensée d'encouragement et de bon conseil dans toutes les vicissitudes de l'existence.

Terminons cet article en disant un mot des pieuses pratiques autorisées par l'Eglise et qui ont un caractère spécial de grâce et de poésie.

De ce nombre est la solennité annuelle du mois de Marie : touchante dédicace du plus beau mois de l'année à la plus parfaite de toutes les créatures; chaste consécration du printemps et de la jeunesse à la plus pure des femmes et à la plus aimable des mères. C'est une pieuse et heureuse pensée que d'avoir tourné vers le ciel toutes les émotions que peut faire naître dans le mois des fleurs le luxe de grâce et de beauté qui se déploie dans la nature et d'avoir mêlé le souvenir de Marie à la douceur des brises de mai et à la suavité des fleurs. C'est dans les maisons d'éducation surtout que cette pratique doit sembler belle et laisser des souvenirs qui dureront toute la vie. Aux analogies de la belle saison se mêlent alors les sympathies du bel âge pour un culte qui rappelle si vivement les joies les plus pures de la famille et les solennités du foyer. La fête de Marie doit être douce, surtout pour les pauvres enfants qui n'ont plus de mère ici-bas et qui n'en sont que plus aimés de la mère qui est au ciel.

La récitation du chapelet, cette pratique des bonnes femmes, comme disent les grands esprits qui ne sont pas de bons esprits, cette pratique si simple en elle-même, renferme pourtant tous les secrets de la prière et rappelle les plus touchants souvenirs. Chapelet, en vieux français, signifie couronne : les premiers chapelets furent des couronnes de verroteries bleues qu'on mettait sur la tête des femmes chrétiennes pour les exposer dans le cirque. Ces couronnes, teintes de leur sang, étaient ramassées dans l'amphithéâtre par les chrétiens et gardées

précieusement comme des reliques. On les prenait entre ses mains pour prier Dieu, et sur chaque perle qui avait touché le front de la sainte, la piété répandait une larme et une prière. L'usage de ces couronnes sanctifiées se répandit ainsi dans l'Eglise et se perpétua après l'époque des persécutions; alors on remplaça les couronnes sanglantes par des couronnes simplement bénites et l'on en partagea les grains en nombres égaux, en attachant des intentions pieuses à la signification des nombres. Ainsi tous les sujets possibles de méditation purent se rattacher au chapelet, qui devint ainsi le plus simple et le plus universel des livres de dévotion : son cercle ne représente-t-il pas celui de la vie; ses dixaines, les commandements de Dieu qui doivent sanctifier nos jours; l'ordre de ses grains, la hiérarchie; la répétition des mêmes prières, la régularité et l'héroïsme de la vie cachée, où tous les jours se suivent et se ressemblent; puis cette croix, qui est le commencement et la fin de la prière comme de l'œuvre du salut, et vers laquelle le cercle du chapelet nous ramène comme celui de la vie, cette croix qui a été imprimée sur notre front à notre baptême et qui reposera sur notre tombeau après la mort; le Symbole des apôtres qu'on récite en commençant; la prière de recommandation à celle qui nous protége contre toutes les terreurs et tous les dangers; tout cela ne nous rappelle-t-il pas le commencement et la fin de la vie chrétienne, le baptême et ses obligations, la mort et son alternative ? Le chapelet est donc bien véritablement un livre, et rien ne peut être plus utile aux simples et aux ignorants que de leur en expliquer tous les usages et de leur en faire retenir toutes les significations et tous les mystères. Le scapulaire est une de ces dévotions pleines de tendresse que comprendront tous ceux qui ont un cœur capable de véritables affections. Il y a des hommes qui garderont sur leur poitrine des cheveux de quelque créature qui les trompe, ou le portrait d'une personne dont le souvenir devrait être pour eux un reproche, et qui ne comprendront pas qu'un chrétien porte sur sa poitrine l'image de la Mère de Dieu, comme un vêtement et comme une cuirasse. Mais rien de ce qui marque de la confiance et témoigne de l'affection n'est puéril aux yeux de ceux qui aiment, toute la question est dans le choix des objets vers lesquels on dirige son amour. Or le plus beau rêve de l'amour, quand même ce ne serait qu'un rêve, ne serait-ce pas celui de l'éternité ? Un amour filial, un amour sans ombre et sans tache, un amour parfait, un amour éternel, voilà ce qu'il faut au pieux enfant de Marie, et voilà ce que lui rappelle sans cesse la livrée si glorieuse pour lui du saint scapulaire. Le scapulaire est l'habit religieux des personnes du monde; il oblige la conscience sans ostentation et attache le cœur en secret. C'est une pieuse croyance parmi les membres de cette confrérie que personne de ceux qui mourront sous ce saint vêtement ne souffrira des peines éternelles, et que même les souffrances méritées du purgatoire seront abrégées en leur faveur. Pourquoi, en effet, ne l'espéreraient-ils pas ? Ne sont-ils pas du nombre de ceux dont l'Eglise peut dire ce que Notre-Seigneur disait de la Magdeleine : *Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Nous ne finirons pas cet article sur les pieuses et poétiques croyances sans dire un mot de cette médaille miraculeuse, si célèbre dans nos derniers temps, et où la Mère de miséricorde est représentée les mains étendues et faisant tomber sur la terre une rosée de lumières et de bénédictions. Cette médaille apparut, comme on sait, à une bonne religieuse de la rue du Bac pendant qu'elle méditait sur les grandeurs et les priviléges de Marie, et il lui fut dit intérieurement que ceux qui la porteraient avec confiance en ressentiraient des effets salutaires. La légende de cette médaille est : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Ces mots : *qui avons recours à vous* ne sont pas une exclusion de ceux qui n'ont pas recours à Marie, mais une sorte d'acceptation personnelle que fait de la légende celui qui porte la médaille, afin que cette légende soit sur sa poitrine comme une prière perpétuelle signée en quelque sorte de lui et indiquant formellement qu'il se confie à la médiation de la puissante Mère de Dieu.

Sur le revers de la médaille, on voit une M surmontée d'une croix et entourée d'une couronne d'étoiles, symbole de maternité, de gloire et de douleur.

L'Eglise, tout en protégeant le culte des images, est toujours attentive pour que la poésie ne dégénère pas en extravagance, et les pieuses pratiques en superstitions. C'est ainsi que le dernier concile de Paris a censuré les miracles apocryphes, l'usage superstitieux des médailles et les innovations très-anciennement prohibées dans les images. C'est par cette autorité salutaire, toujours exercée dans l'Eglise, que la symbolique chrétienne est restée pure de toute alliance profane avec les chimères des anciens cultes et les monstruosités qui ont ridiculisé les Egyptiens. C'est une remarque importante à faire que le christianisme est le seul culte dont les emblèmes n'altèrent pas la figure humaine par des mélange d'animaux, et c'est à ce signe qu'on reconnaît d'abord les images du catholicisme. L'hellénisme, si jaloux des beautés de la forme, admettait néanmoins ces impurs mélanges, caractéristiques de l'erreur; le christianisme a banni pour jamais du ciel et de la terre les hommes à têtes d'épervier ou d'ibis, les cynocéphales, les centaures, les faunes et les satyres; il a résolu le problème du sphinx, et le monstre s'est pour jamais précipité dans l'abîme. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours combattu avec énergie contre le faux mysticisme des gnostiques et de leurs successeurs, qui embarrassaient les dogmes si simples de la foi dans ces questions inconvenantes et dans ces inutiles généalogies, dont saint Paul recommandait de se

garder. L'abus du merveilleux et les inventions de légendes ridicules étaient stigmatisés par le même Apôtre du nom d'inepties et de contes de vieilles femmes. Saint Paul faisait allusion sans doute à quelques histoires absurdes insérées dans les évangiles apocryphes, et à tous ces calculs persans ou égyptiens qui tendaient à syncrétiser d'une manière trop absorbante pour la vraie doctrine les anciens dogmes de Zoroastre et de Thot. C'est à ces hérésies justement condamnées qu'il faut rapporter l'invention de ces pierres gravées, connues sous le nom d'Abraxas, où le nom du Christ est écrit sous des figures qui portent les attributs d'Osiris ou du Soleil, avec des assemblages de membres hétérogènes et difformes. Mais le catholicisme n'a jamais autorisé et approuvé dans les images que l'harmonie, la simplicité et la beauté.

L'influence que l'autorité légitime exerce sur les images s'étend aussi sur la littérature sacrée. On a trop cherché, de nos jours, les croyances vagues et une sorte de religiosité vaporeuse, si l'on veut nous passer ce barbarisme, pour exprimer une chose assez barbare. Les vraies croyances catholiques n'ont rien de vague; elles s'arrêtent devant l'infini, et ne cherchent jamais à se perdre dans les nuages. S'il est curieux d'observer quels furent, dans les temps primitifs du christianisme, les effets de ces croyances sur l'imagination et sur la poésie des peuples, il est parfaitement inutile d'imiter les ébauches qui se sont produites sous la double influence de l'ignorance et d'une religion mal éclairée. Chercher des inspirations dans les souvenirs du moyen âge, c'est chercher de l'or dans la cendre. Il faut bien se garder de prendre le tout pour de l'or, on se tromperait bien grossièrement. Et c'est ce qui arrive en peinture, en sculpture et en poésie, à tous les faiseurs de pastiche, qui, au lieu de la naïveté et de la pureté des compositions, ne savent copier que la roideur des lignes, la gaucherie des poses et les archaïsmes, soit dans le dessin, soit dans le coloris. Imiter l'ignorance des siècles croyants, ce n'est certes pas avoir reconquis les croyances; pour avoir dans les effets le secret des analogies, il faut remonter aux analogies des causes.

Il faut prendre garde aussi, en voulant éviter l'ignorance crédule des peuples du moyen âge, de tomber dans l'ignorance présomptueuse du nôtre. Un homme qui rit et hausse les épaules au seul nom de miracles, de magie, de possession ou d'apparition, n'est guère plus sage que celui qui voit des merveilles partout. Il est certain que resserrés comme nous sommes sur un point dans l'infini, pressés de toutes parts dans le temps par l'éternité qui nous précède et qui nous suit, ne sachant pas plus les mystères de la vie que ceux de la mort, nous avons mauvaise grâce de déterminer et de poser irrévocablement les limites du possible. La négation sans raison est aussi inepte, pour ne pas dire plus, que la croyance téméraire, et nous donnerions volontiers même la préférence à la crédulité parce qu'elle affirme, tandis que l'incrédulité nie : or, celui qui affirme peut se tromper d'objet; mais il y a toujours dans son acte un mouvement vers la vérité, puisque la vérité est une affirmation; quant à la négation elle ne crée rien, elle ne cherche rien, elle ne conserve rien : c'est le doute, c'est l'inertie, ce sont les ténèbres, c'est la mort.

CHRYSOSTOME (saint Jean). — Saint Jean *à la bouche d'or* (car c'est ce que veut dire le nom de Chrysostome) fut un de ces hommes qui règnent sur le monde par l'éloquence autant que par la vertu, un de ces hommes dont le souvenir est comparable à l'image des vingt-quatre vieillards qui tiennent des harpes et des lampes, et qui déposent leur couronne d'or au pied du trône de l'Agneau. Aucune espèce de grandeur ne manqua à ce père de son siècle. Austère comme les anachorètes les plus terribles, mais humain comme le Sauveur lorsqu'il ne pouvait voir les larmes de la pauvre veuve de Naïm, il sut concilier le sacrifice absolu de toutes choses avec les devoirs de la piété filiale. Comme il voulait fuir dans la solitude, Anthuse, sa mère, le prit par la main, le conduisit dans sa chambre, autrefois nuptiale, maintenant solitaire, et le faisant asseoir sur le lit où elle l'avait mis au monde, elle se jeta à ses pieds en pleurant et restant dans cette posture malgré les efforts du fils pour relever sa mère; elle le conjura au nom de tous les soins qu'elle avait pris de son enfance, au nom de son amour et de ses douleurs, de ne pas la laisser seule au monde, où elle serait méprisée et opprimée parce qu'elle serait abandonnée et sans défense. Cette scène touchante que saint Chrysostome raconte lui-même au commencement de son livre sur le sacerdoce a un caractère tout à fait antique : on croirait lire un des plus beaux récits d'Homère. Saint Jean pleura avec sa mère et ne la quitta pas; mais il se fit une Thébaïde dans la maison de sa famille, et sut concilier ainsi ses attraits surnaturels avec les devoirs de la nature.

A la mort de sa mère il se retira au désert et vécut de la vie des anges, perdu avec son Dieu dans le creux des cavernes et dans la profondeur des forêts. Ses austérités et ses extases dévorantes avaient détruit sa santé et presque anéanti son corps lorsqu'il revint à Antioche et fut ordonné diacre par saint Mélèce, puis prêtre cinq ans plus tard par le vénérable saint Flavien. Chargé du ministère de la parole, il commença à étonner, à émouvoir et à entraîner le monde : la fable des chaînes d'or qui sortaient de la bouche du Dieu de l'éloquence semblait s'être réalisée en lui. Jamais des convictions plus ardentes ne s'étaient exprimées avec tant d'autorité et de force, jamais les expressions et tout le langage d'un homme n'avaient pris à ce point la forme et l'empreinte de ses vertus. Il y avait alors des évêques relâchés qui aimaient la domination et le faste. Un tel prêtre les effraya, et ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner

d'abord du siége patriarcal de Constantinople, puis pour le perdre lorsqu'il y fut élevé. A leur tête était un nommé Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui fut le prédécesseur de saint Cyrille. (*Voy.* CYRILLE d'Alexandrie.) Mais l'ascendant des vertus et des talents de saint Chrysostome triompha de leur mauvais vouloir : de prêtre il devint patriarche et fut l'oracle et le défenseur de l'Eglise universelle. Ses combats contre les mauvais prêtres et les mauvais rois furent gigantesques comme ceux de saint Athanase. Chrysostome semblait être l'autorité de l'Eglise incarnée et vivante; Dieu parlait par sa bouche et faisait frémir les maîtres du monde. C'est qu'on ne pouvait rien pour cet homme qui dédaignait toutes les choses de la terre; on ne pouvait rien non plus contre cet évêque amoureux des souffrances et exercé dès sa première jeunesse au suprême combat du martyre. « Ils veulent me déposer, disait-il tout haut, parce que je ne suis pas vêtu de soie, parce que je n'ai pas de tapisseries, et parce que je ne tiens pas table! » Aussi ses ennemis n'osaient-ils pas le regarder en face, et l'impératrice Justine, son ennemie personnelle, n'osait le frapper des coups de sa tyrannie, tant cet homme pauvre, mortifié et intrépide lui faisait peur. Un jour on avait fini par l'exiler : le lendemain la terre tremblait; et le peuple et les grands, pâles d'épouvante, rappelaient à grands cris le saint confesseur. Jamais plus de gloire ne s'était mêlée à plus de tourments. Toujours calomnié, toujours accusé, traîné devant les conciliabules, chargé de chaînes et toujours libre, toujours souverain comme la vérité, d'un mot il terrassait la calomnie et faisait tressaillir le monde. Un jour on osa lui interdire l'entrée de son église, et c'était le jour même de la solennité pascale. Ce jour-là l'église resta déserte, et les calomniateurs purent s'y voir et s'y compter. Chrysostome était une métropole vivante, et le peuple, qui reconnaissait en lui les caractères de Jésus-Christ même, le suivait en pleurant et en priant dans ses retraites; lorsqu'il sortait de Constantinople, on eût dit que la ville entière allait en exil. On ne trouvait pas de désert assez reculé pour le dérober à l'enthousiasme des populations. A Cucuse sur les confins de la Cilicie, on le trouve encore trop près; c'est à Pythyonte, ville déserte et la dernière de l'Empire sur le bord oriental du Pont-Euxin, qu'on le relègue, et on tremble encore qu'il n'y arrive vivant : on le livre à des gardes qui sont de véritables bêtes féroces, et on leur promet de l'avancement s'il meurt entre leurs mains. On traîne le faible vieillard par des routes détournées, comme s'il était captif d'une bande de voleurs; on le fait marcher sous des pluies torrentielles et sous un soleil dévorant, pauvre faible vieillard, prêt à succomber, et que redoutent encore, en l'assassinant, toutes les puissances mauvaises de la terre. Il arrive enfin à Comane dans le Pont, et obtient comme une grâce de se reposer dans une chapelle consacrée à saint Basilisque. Le martyr de Comane, à la vue de cette grande et sainte victime, se lève de son sommeil et sort de la tombe pour le saluer; les yeux du saint vieillard se ferment un instant, et il voit en songe saint Basilisque, martyr, évêque de Comane, qui lui dit : « Courage, mon frère Jean, demain tu seras avec moi. » Le lendemain, les cris de ses gardes se font entendre : il se lève encore et se remet en route. Mais bientôt ses forces l'abandonnent, il tombe, et on le rapporte dans la chapelle où il expire. Il y a un grand évêque de moins sur la terre et un martyr de plus dans le ciel.

Telle fut la glorieuse destinée de saint Jean Chrysostome. Son esprit, affranchi de la terre, resta immortel dans ses ouvrages, et ne cessa du haut du ciel de continuer son œuvre. Les tyrans qui croyaient avoir tué Chrysostome mirent ses reliques sur les autels et ses pensées dans toutes les âmes généreuses; ils avaient fait un crime inutile pour assurer le triomphe immortel de celui dont la puissance ne pouvait mourir.

Les livres de saint Jean Chrysostome appartiennent à la plus belle antiquité ecclésiastique et portent le caractère des grands siècles de la littérature chrétienne. On y respire partout cette foi qui peut bien transporter les montagnes, puisqu'elle change les empires, déplace les pouvoirs, et fonde des institutions nouvelles, en leur donnant une base qui doit les rendre inébranlables. Son style a cette simplicité primitive qui caractérise les vrais chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et l'on n'y trouve rien qui se ressente de la corruption de la décadence, ni du mauvais goût du Bas-Empire. Ce qu'il recommande surtout dans ses livres et dans ses homélies, c'est la foi et la confiance en Dieu, parce que là est la religion avec toute sa force. « Croyons en Dieu, en toutes choses, s'écrie-t-il, et ne le contredisons point; et s'il nous dit des choses qui nous paraissent contraires à notre raison et à notre degré d'intelligence, ayons plutôt confiance en sa parole qu'en nos fragiles raisonnements. Elle seule ne saurait nous tromper, et puisqu'elle nous dit que ceci est son corps, soyons en sûrs, et n'en doutons plus. Combien n'y en a-t-il pas qui disent : Oh! si je voyais le Sauveur dans cette même chair qu'il a revêtue pour venir en ce monde! — Eh bien! moi je vous dis que vous le voyez; eh bien! moi je vous dis que vous le touchez, et plus encore, que vous le mangez! Quel soin ne devez-vous pas prendre pour veiller sur vous-mêmes! Prenez garde!... n'allez pas profaner le corps et le sang de Jésus-Christ! Quoi! Dieu ne s'est pas contenté de se faire homme et d'être crucifié pour nous : il s'identifie encore à nous, se confond à notre substance et devient notre propre corps, non pas seulement par la foi, mais d'une manière très-réelle. Quelle doit donc être la sainteté de celui qui participe à un tel sacrifice? Les rayons du soleil n'approchent pas de la pureté que doit avoir la

main qui touche cette chair, la bouche qui aspire cette flamme, la langue qui est teinte de ce sang redoutable! Considérez à quels honneurs vous êtez admis et à quelle table il vous est donné de vous asseoir. Celui que les anges ne regardent qu'en tremblant, ou plutôt n'osent regarder, tant l'éclat de sa majesté les éblouit; c'est celui-là même qui nous sert de nourriture, qui s'unit à nous et avec qui nous ne faisons plus qu'une même chair et un même corps. Qui sera capable de parler assez dignement de la toute-puissance du Seigneur et de publier les louanges qui lui sont dues? Quel est le pasteur qui ait jamais donné son sang pour la nourriture de ses brebis? Or voilà ce que fait Notre-Seigneur; il nous donne son sang pour nourriture et nous incorpore à sa chair! » Il est impossible d'exprimer plus dignement une foi plus orthodoxe, plus ardente, et plus entière, à un mystère plus adorable et à un sacrement plus digne de tout notre amour.

Le *Traité du Sacerdoce*, le livre *sur la Divinité de Jésus-Christ*, sont pleins de pages semblables à celle que nous venons de citer. Les homélies de saint Jean Chrysostome sont encore des chefs-d'œuvre d'éloquence que les prédicateurs ne sauraient trop étudier ni citer trop souvent. Dans les ouvrages de ce saint la forme n'est pas moins belle que les pensées, et il doit faire autorité en littérature religieuse comme en théologie par sa doctrine et en morale par ses admirables exemples.

CLÉMANGIS. — Clémangis ou Nicolas de Clémange, poëte, orateur et savant célèbre du XIVe siècle, disciple de Jean Gerson, et recteur de l'université de Paris en 1393, fut mêlé aux affaires de l'Eglise à l'époque déplorable du grand schisme. Il a écrit avec une grande énergie et un zèle quelquefois un peu acerbe contre les vices du clergé de son époque. Jamais en effet la foi catholique, apostolique et romaine n'avait été soumise à de pareilles épreuves. Pierre était *criblé comme le froment*, et tout semblait perdu, hormis l'intégrité du dogme. Mais le dogme lui-même ne semblait-il pas chanceler sur sa base quand le centre de l'infaillibilité se partageait en deux anathèmes réciproques? Chose qu'on n'aurait jamais crue possible, la chrétienté avait deux têtes qui s'excommuniaient l'une l'autre, et pendant quarante ans dura cet incalculable scandale. La foi alors fut ébranlée dans bien des cœurs; et le relâchement des mœurs s'ensuivit naturellement. L'Eglise traversait une de ces nuits profondes où s'éteint, comme la lampe des vierges folles, la lumière de toutes les âmes qui ne sont pas munies en abondance de l'huile de la charité. C'était alors par de hautes vertus et par d'héroïques exemples plutôt que par des déclamations dangereuses qu'il eût fallu réagir contre les langueurs de la piété; mais le zèle chez plusieurs écrivains de ce temps-là l'emporta sur la prudence. Le discrédit où l'autorité suprême tombait par ses divisions faisait d'ailleurs fermenter déjà dans les âmes ce levain de révolte et d'indépendance que devait achever d'aigrir la mort de Jérôme de Prague et de Jean Hus. Il semblait que le ciel s'éloignait de la terre, parce qu'on voyait des hommes dans ceux qu'on avait regardés uniquement jusqu'alors comme les représentants de Dieu, et l'espérance des biens éternels ne touchait plus que faiblement les âmes découragées et refroidies. C'est en cet état de choses que Clémangis publia son *Traité de l'état corrompu de l'Eglise*, dont nous ne voulons ni analyser ni citer les pages, de peur de réveiller encore, sous les cendres trompeuses qui le couvrent, un feu trop souvent excité par l'hérésie et qui a fourni des flammes à tant d'incendies.

Clémangis publia aussi un *Traité de l'Antechrist*, où l'on trouve des recherches assez curieuses et des explications parfois un peu téméraires de la tradition et des saintes Ecritures au sujet de cette réaction de la chair contre l'esprit, annoncée par les apôtres et prédite dans les premiers siècles de l'Eglise comme devant arriver aux derniers jours. L'ouvrage de Clémangis sur l'Antechrist ne manquait pas d'opportunité à une époque de scandale où tout semblait prêt à périr. Aussi est-ce avec une grande solennité que l'auteur le dédie aux peuples et aux puissances soit ecclésiastiques, soit séculières, qui étaient alors dans l'attente de quelque terrible événement. « Je suis obligé, princes orthodoxes, et vous, pontifes de l'Eglise catholique, et vous tous, qui faites profession de la foi chrétienne, de vous révéler les maux effroyables qui sont prêts à fondre sur vous, autant que j'ai pu le comprendre par la lecture assidue des prophètes et de ceux qui les ont médités avec le plus de soin. J'ai cru que, pour contribuer au bien de la religion et au salut de ceux qui seront éprouvés dans cette tentation comme l'or dans la fournaise, il était important de publier ce que j'ai pu apprendre des écrits des prophètes, et des commentaires où ils sont expliqués avec plus de solidité; en m'attachant à ce qui regarde le temps présent et les malheurs terribles qui doivent tomber bientôt sur l'Eglise latine. » On voit que Clémangis était doué d'une sorte de seconde vue, ou plutôt c'était un esprit judicieux qui prévoyait les effets dans les causes, et pour qui le grand schisme apparaissait comme le germe des plus épouvantables malheurs et d'une ruine universelle. Voici du reste sur la question de l'Antechrist les principales choses établies par la tradition que recueille et développe Clémangis dans son ouvrage.

1° Il doit venir dans le monde un faux prophète dont la vie et les enseignements doivent être en opposition directe et absolue avec les exemples et la doctrine de Jésus-Christ.

2° Ce faux prophète sortira de l'Eglise catholique, et quelques commentateurs du moyen âge ont été jusqu'à affirmer qu'il se

rait le fruit incestueux du sacrilége d'un prêtre avec une religieuse réunis par l'entremise d'un démon tour à tour incube et succube.

3° Il régnera sur le monde entier, et à l'aide de faux miracles il se fera adorer comme Dieu, s'élevant même beaucoup au-dessus de tout ce qu'on aura appelé Dieu jusqu'alors.

4° Il viendra quand l'empire romain sera entièrement détruit et même, selon l'expression de Lactance, lorsque le nom Romain sera effacé de la terre : ce qui, par parenthèse, n'est guère favorable au dire des protestants qui, dans la personne de l'Antechrist, ont voulu reconnaître le pape.

5° Le centre de son empire sera au nord, et ses principaux instruments seront les peuples désignés dans les prophètes par les noms de Gog et de Magog, qui s'appliquent, selon quelques commentateurs, aux races asiatiques et aux Slaves.

6° Longtemps avant sa venue, l'empire romain aura été demembré en dix principaux royaumes. L'Antechrist détruira d'abord trois de ces royaumes, et usurpera ensuite une domination absolue sur *la république universelle*. Cette circonstance particulière et ce mot singulier de *république* employé pour caractériser l'empire du monde dont s'emparera l'Antechrist, se trouvent dans Lactance, à la fin du *Traité des Institutions divines*. Voici ses propres paroles : *Qui* (*Antichristus*) *tribus eorum* (*imperiorum*) *ex numero deletis, rempublicam suam faciet, vexabit*, etc.

7° Il persécutera les chrétiens, et sa persécution sera plus terrible que toutes celles qui ont signalé les premiers siècles de l'Eglise. Elie et Enoch, qui ont été enlevés vivants au ciel, reviendront dans ces derniers jours pour soutenir les élus dans cette angoisse suprême du dernier combat, et seront mis à mort par l'Antechrist.

8° Il viendra vers l'an 2000 de l'ère chrétienne, selon une tradition contenue dans l'épître apocryphe de saint Barnabé, et qui n'a été négligée depuis que parce qu'elle semblait favoriser les rêveries des millénaires. Voici quelle est cette tradition : Les sept jours de la création suivie du repos de Dieu représentent la durée entière du monde qui doit être de sept mille ans. Il est dit en effet dans différents endroits de l'Ecriture et notamment dans les Epîtres de saint Pierre que mille ans devant Dieu sont comme un jour. Les six premiers jours de l'âge du monde seront employés à préparer le repos du septième par une création morale et spirituelle dont la création corporelle était la figure. Les six jours ou les six mille ans du travail divin pour constituer la révélation parfaite seront partagés en trois périodes de deux mille ans chacune, par la manifestation et la coopération successive des trois personnes divines. Ainsi la loi de nature, règne du Père, aura duré deux mille ans, la loi de crainte, règne du Fils, deux mille ans, et la loi de grâce, règne du Saint-Esprit, deux mille ans encore; après quoi les trois personnes régneront ensemble pendant mille ans, puis le monde finira ou sera transfiguré.

9° L'Antechrist régnera *un temps des temps, et la moitié d'un temps*, ce que les commentateurs et les interprètes expliquent ordinairement par trois ans et demi.

10° Il aura un nom dont le nombre est 666. Mais d'après quelle combinaison numérique; en quelle langue et en quels caractères, l'Apocalypse ne le dit pas; ce qui ouvre un champ fort large aux conjectures.

11° Sa doctrine sera celle de la bête, c'est-à-dire sans doute qu'il satisfera tous les appétits grossiers et toutes les passions animales de ses sectateurs.

12° Il sera précédé et accompagné d'un faux prophète dont la parole exercera une puissante séduction et qui fera pour son maître un nombre incroyable de prosélytes. Ce faux prophète sera un homme de science et de prestiges; il fera descendre le feu du ciel à sa volonté et pourra donner la parole à des êtres inanimés.

13° Jésus-Christ détruira le royaume de l'Antechrist par la lumière de son dernier avénement et par le souffle de sa bouche.

14° Un des caractères particuliers de l'Antechrist et de ses précurseurs, c'est de *diviser le Christ*, selon l'expression de saint Jean, c'est-à-dire de séparer sa divinité de son humanité et mettre le schisme dans son Eglise qui est véritablement son corps animé de son esprit, et qu'on peut considérer comme lui-même.

15° Le règne de l'Antechrist sera préparé de longue main par des doctrines et des vices dont la tradition ne sera pas interrompue et qui commençaient déjà à se manifester du temps des apôtres. Ce qui faisait dire à saint Jean : *Vous savez que l'Antechrist doit venir et il est déjà dans le monde*. L'Antechrist résumera donc dans sa personne toutes les sensualités et tous les orgueils, dans sa doctrine toutes les erreurs de la chaîne des hérésiarques, dans son gouvernement tous les abus de la politique et de la force : en un mot, ce sera le messie du mal et le verbe incarné de l'enfer. Il réhabilitera la débauche, mais toute répugnante que seront au fond ses doctrines il saura les colorer, les appuyer, les rendre tellement acceptables que *les élus eux-mêmes, si cela était possible, seraient induits en erreur*.

Tels sont les caractères principaux que les prédictions donnent à l'Antechrist. D'après ces caractères chaque siècle de crise a cru voir ce monarque du mal. Les premiers chrétiens le reconnaissaient dans Néron, et lorsque Néron eut disparu sans que le règne temporel du Christ lui eût immédiatement succédé, on fit courir le bruit que Néron n'était pas mort et qu'il réapparaîtrait au monde à la fin des temps. Au sixième siècle on vit l'Antechrist en la personne de Mahomet, dont le nom donnait en chiffres Grecs le nombre fatidique de 666. Les protestants firent ensuite tous leurs efforts pour démon-

trer que l'Antechrist n'était autre chose que la puissance pontificale, représentée également selon eux par la grande prostituée de Babylone, assise sur une bête couleur d'écarlate, et qui porte le mot *mystère* sur son front chargé de diadèmes.

Plusieurs commentateurs et interprètes de l'Apocalypse ont vu l'Antechrist dans les empereurs Julien et Dioclétien. Clémangis ne suppose pas, comme l'a fait depuis Bossuet, que toute la prédiction apocalyptique ait seulement rapport à l'établissement du christianisme, et soit par conséquent accomplie depuis longtemps; il croit voir au contraire dans les malheurs de l'Eglise les signes avant-coureurs des plus terribles catastrophes, annoncées tant par les prophètes de l'Ancien Testament que par saint Jean dans le Nouveau. Du reste, bien que ce savant docteur n'ait jamais donné lieu de suspecter son orthodoxie, on sent s'agiter au fond de sa pensée je ne sais quelles tendances réformatrices dans le sens protestant, semblables à celles que plus tard on a justement reprochées au savant et spirituel Erasme. Dom Luc d'Acheri, bénédictin, a publié, dans le septième tome du *Spicilége*, un traité sur l'étude de la théologie, où il veut qu'on reconnaisse un docteur par la science, et non par le bonnet. Rien de mieux sans doute : mais voilà les universités qui donnent le bonnet de docteur mises en état de suspicion; plus tard Jean Hus dira : Ne reconnaissez les prêtres qu'à leurs vertus et n'en croyez ni leur tonsure ni leurs lettres d'ordination. Un homme scandaleux ou ignorant peut porter le titre de prêtre, mais il le porte faussement, car c'est dans la science et les vertus ecclésiastiques que consiste l'essence du sacerdoce. Assertion qui semble au premier abord si judicieuse et qui ne tend à rien moins qu'à bouleverser la hiérarchie, anéantir l'autorité et détruire le culte dans l'Eglise.

Clémangis, dans un autre traité, s'élève contre l'institution des nouvelles fêtes et voudrait même qu'on réduisît le nombre des anciennes, sous le prétexte que dans le repos des fêtes il est presque impossible que les hommes n'offensent pas Dieu. On devait plus tard prendre à peu près les mêmes prétextes pour attaquer la sanctification du dimanche; mais Clémangis était loin de prévoir jusqu'où on pourrait pousser des idées qu'il ne proposait que pour le bien. Outre quelques autres traités, il reste de Clémangis cent trente-sept lettres adressées aux principaux personnages de son temps sur les affaires de l'Eglise. Elles sont écrites avec une grande élégance. On y trouve des instructions chrétiennes, morales et politiques; des peintures du vice et de la vertu, des traits d'histoire, des morceaux de littérature et de critique. Son style rappelle celui des anciens Pères dont il a quelquefois l'éloquence; ses pensées sont élevées, son élocution pure et facile, ses termes choisis, son imagination riche en élégances; c'est enfin un auteur qu'on peut étudier avec fruit, bien que nous ne rangions pas ses écrits parmi les modèles vraiment irréprochables de la littérature religieuse. Clémangis est un critique trop acerbe et un moraliste un peu chagrin. Il tombe parfois dans la déclamation lorsqu'il attaque le vice, et on pourrait lui souhaiter un peu plus de cette onction qui tempère dans les écrits des saints toute l'amertume des reproches et justifie tous les emportements du zèle.

Clémangis mourut en 1440, au collége de Navarre, où il s'était retiré, et fut enterré dans la chapelle même du collége, sous la lampe. Cette inscription fut gravée sur la dalle qui recouvrait sa tombe :

Qui lampas fuit Ecclesiæ sub lampade jacet.

CLÉMENT (saint) pape. — Saint Clément pape est un écrivain des temps apostoliques. Il reste de lui deux épîtres fort remarquables. Il avait conversé avec les apôtres et touché aux sources de la tradition. On trouve dans une de ses épîtres une parole énigmatique attribuée à Jésus-Christ lui-même, et qui n'est rapportée dans aucun des évangélistes. Notre-Seigneur interrogé sur l'époque de son avénement et de son règne, aurait répondu : « Ce sera quand deux ne feront qu'un, quand ce qui est au dedans sera au dehors, et quand l'homme avec la femme ne seront plus ni homme ni femme. » Réponse difficile à bien expliquer, mais qui peut s'appliquer à la sainteté du mariage, parce que là remonte en effet le bien ou le mal dans la société. (*Voy.* APOSTOLIQUES.)

CLÉMENT (saint) d'Alexandrie. — Clément, disciple de saint Pantène, fut une des lumières de l'école d'Alexandrie, et eut lui-même pour disciples le grand Origène et saint Alexandre. On trouve dans ses écrits les formes élégantes et savantes du christianisme néoplatonicien. Il parle souvent plutôt en philosophe qu'en évêque, et se montre toujours studieux de la sagesse antique et des souvenirs de la Grèce savante. Son *Pédagogue*, ses *Stromates* et ses *Hypotyposes* sont des traités de morale d'une grande beauté et auxquels on ne saurait reprocher autre chose qu'une certaine affectation des formes païennes qui rend disparate l'éloquence de saint Clément comparée à celle des apôtres. Nous pensons d'ailleurs que ce reproche serait mal fondé. La vérité chrétienne n'a sans doute pas eu besoin pour se propager dans le monde de l'élégance des paroles ni de l'artifice des pensées, mais les belles formes de l'antiquité n'ont rien d'incompatible avec les belles et saintes pensées que le christianisme seul pouvait suggérer à la philosophie; et si la science et les arts de l'ancien monde avaient été insuffisants pour l'éclairer et le sauver, ils n'en pouvaient pas moins recevoir eux-mêmes de la doctrine du salut une vie et une existence nouvelles. Le beau est la forme du vrai et l'hellénisme n'avait pu en Grèce présider à une civilisation brillante qu'à la faveur de quelques rayons échappés au foyer du Verbe éternel, et ré-

fléchis par quelques puissants génies qui répandirent sur l'ancien paganisme un peu de la lumière des prophètes. Pythagore avait rêvé la triade éternelle et toute-puissante, et faisait présider à la création de toutes choses ces mathématiques incréées et vivantes dont les combinaisons lui révélaient presque les harmonies de la nature déterminées par la sagesse éternelle du Verbe. Ce Verbe qu'avait entrevu Pythagore, Platon l'avait nommé, et la philosophie du *Logos* n'avait plus à admettre que l'incarnation et la croix pour se changer en foi chrétienne. Saint Clément d'Alexandrie est un des grands hommes qui rajeunirent la vieille philosophie et la tinrent pour ainsi dire sur les fonts du baptême. A ce titre la piété, la science et la littérature, trois belles choses qui ne s'excluent pas mutuellement, quoi qu'on en dise, doivent également honorer sa mémoire.

Nous ferons mieux connaître saint Clément d'Alexandrie par quelques citations que par l'analyse de ses ouvrages. Nous choisirons quelques pages dans ses livres afin de le faire connaître comme orateur, comme historien et comme poëte; et nous aurons occasion d'intercaler ici une des légendes les plus touchantes des temps apostoliques, racontée par saint Clément d'Alexandrie, avec toute l'élégance qui caractérise sa manière.

Le philosophe chrétien, exhortant les fidèles à la charité, se plaint de leur indifférence et de leur froideur; car leur intérêt même devrait les exciter puissamment à la pratique des préceptes divins, s'ils avaient la foi. « Quelle récompense cependant de votre charité et de vos bienfaits! les tabernacles éternels! Quelle admirable et divin commerce! échanger des biens qui périssent contre des biens qui ne périssent pas! Vous bâtir de vos propres mains dans le ciel une demeure indestructible! O vous qui êtes riches, si votre folie ne vous aveugle point, hâtez-vous, faites, concluez un marché si avantageux! Parcourez, s'il le faut, la terre entière, n'épargnez ni soins ni dangers. Tandis que cette vie vous est laissée, tandis que vous le pouvez encore, achetez le royaume des cieux. Pourquoi mettre votre joie dans des pierres précieuses, dans des palais que le feu dévore, que le temps détruit, qu'un tremblement de terre ébranle et renverse, que l'injustice des tyrans vous ravit? Tournez vos vœux vers les palais célestes. Y voulez-vous régner avec Dieu? Un homme vous les ouvrira. Partagez avec lui vos trésors terrestres; il partagera avec vous les trésors du ciel. Pressez, priez, suppliez pour qu'il accepte vos bienfaits. Craignez surtout qu'il ne les refuse. Il ne lui est point ordonné de les recevoir, il est à vous de les lui offrir. Le Seigneur enfin n'a point dit: Offrez, donnez, soyez bienfaisant et secourable, il a dit: *Faites-vous un ami.* Pensez-vous qu'un ami s'acquière par quelques présents? Non, il faut une longue habitude, une longue suite de soins et de bienfaits. Pensez-vous qu'il suffise d'être fidèle, patient charitable un seul jour? Non, il faut l'être tous les jours de votre vie. *Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.*

« Comment un homme nous distribuera-t-il les trésors du ciel? Ecoutez ce que dit le Seigneur: *Je ne donnerai pas seulement à mes amis, mais aux amis de mes amis.* Eh! qui est l'ami de Dieu? Ce n'est point à vous à juger lequel de vos frères est digne ou indigne de ce nom. Vous pourriez vous tromper en choisissant. Ne choisissez donc pas. Donnez à tous indistinctement; n'enchaînez point votre bienfaisance par la crainte de la répandre sur ceux qui en sont indignes. Vous pourriez, par cette précaution dangereuse, passer sans les secourir auprès des amis de Dieu, et un seul, vous le savez, un seul d'entre eux que vous négligez de secourir, vous rend digne du feu de l'enfer. D'ailleurs, en donnant à tous ceux qui sont dans le besoin, vous donnerez infailliblement à celui qui peut faire votre salut auprès de Dieu. Ne jugez point de peur d'être jugés. *La mesure que vous ferez aux autres est celle qui vous sera faite. Dieu vous la rendra bonne, pleine et surabondante.* Ouvrez donc vos entrailles à tous vos frères inscrits au nombre des disciples du Seigneur; n'en repoussez aucun par dégoût de leur âge, de leur faiblesse ou de leur laideur. Ces haillons qui les couvrent, ces maladies qui rendent leur corps difforme ou défigurent leur visage, loin de vous inspirer de l'aversion, doivent, par un juste retour sur vous-mêmes, vous faire réfléchir que c'est une des nécessités de notre faible humanité, une leçon commune à tous les hommes. Songez d'ailleurs que, sous cet extérieur repoussant, sont cachés le Père et le Fils: le Père, qui nous a créés; le Fils, qui est mort pour nous et qui ressuscite avec nous.

« Cet extérieur offert à leurs yeux trompe la mort et le démon, à qui demeure invisible et cachée la beauté intérieure qu'il enferme. Pleins de mépris pour la chétive faiblesse de notre corps, ils s'élèvent contre lui avec une vaine fureur, aveugles qu'ils sont pour voir les richesses intérieures de notre âme, et ne comprenant pas combien est grand le trésor que nous portons dans ce vase d'argile, trésor défendu par la puissance du Père, par le sang du Fils, par la rosée du Saint-Esprit. Mais vous, qui avez goûté des fruits de la vérité et qui êtes jugés dignes des récompenses que le Sauveur vous a acquises par son sacrifice, craignez de tomber dans une si funeste erreur! Rassemblez contre l'usage ordinaire des autres hommes, rassemblez autour de vous, pour vous défendre, une armée inhabile à la guerre, impuissante à répandre le sang, que la colère ne trouble pas, que les vices ne souillent point: des vieillards admirables de piété, des orphelins de mœurs pures et religieuses, des veuves instruites à la patience et à la douceur; des hommes ornés et embellis par la charité; faites-vous-en, par vos richesses, des gardes vigilantes autour de votre âme et de votre corps. Dieu les commandera. Par eux, par

les prières des saints, votre navire, prêt à s'enfoncer dans l'abîme, se relèvera et voguera légèrement vers le ciel. Par eux, toutes vos maladies seront vaincues, toutes vos craintes effacées et détruites, et la violence du démon se brisera, impuissante, contre la doctrine qu'ils vous apprendront à méditer et à suivre.

« Aucun des membres de cette milice courageuse ne restera oisif et inoccupé, aucun ne vous sera inutile. Les uns verseront devant Dieu des prières pour votre salut; les autres verseront des larmes Ils vous consoleront dans vos afflictions, vous instruiront dans votre ignorance. Ceux-ci vous reprendront avec hardiesse; ceux-là vous donneront des conseils pleins de bienveillance ; tous enfin, sans crainte, sans fard, sans dissimulation, sans flatterie, vous entoureront, comme d'un rempart, d'une sincère et solide amitié. Quelle douceur dans leurs bons offices ! Quelle puissance dans la généreuse liberté de leurs conseils ! Quelle sincérité dans leur foi, garantie par la crainte de Dieu ! Quelle vérité dans leurs paroles, que le mensonge ne saurait souiller ! Quelle beauté dans leurs œuvres, choisis de Dieu pour le servir, pour le fléchir et pour lui plaire ; n'aimant pas votre corps, mais votre âme ; vous parlant, mais s'adressant au roi invisible qui habite en vous, roi des temps et de l'éternité !

« Tous fidèles, tous admirables de justice et de probité, tous aimés de Dieu, auquel ils ressemblent, et le front ceint comme d'un diadème de la couronne éclatante de leurs bonnes œuvres. Il en est même parmi eux qui, choisis entre les choisis, élus entre les élus, brillent d'une gloire d'autant plus vive que, s'éloignant volontairement des dangers du monde, ils s'ouvrent, par leur modestie, un port assuré contre ses orages; qui, craignant de paraître saints, rougissent quand on leur en donne le nom; qui cachent au fond de leur cœur d'ineffables mystères, et dédaignent d'exposer leur gloire en spectacle aux regards des hommes. Ce sont ces justes que l'Ecriture sainte appelle *la lumière du monde et le sel de la terre*, véritable semence de Dieu, son image et sa ressemblance, ses enfants et ses héritiers. Voyageurs exilés en ce monde par cette haute Sagesse, dont leur destinée merveilleuse est d'accomplir les desseins cachés; des choses que le monde enferme, soit visibles, soit invisibles, les unes ont été faites pour leur usage, les autres pour les éprouver, les purifier et les instruire. Le monde fut créé pour eux. Tant que cette semence divine germera et produira des fruits sur la terre, la terre ne périra point. La moisson faite et recueillie dans les tabernacles éternels, le monde entier se dissoudra.

« Vous tous donc qui êtes riches, orgueilleux de votre puissance et de vos dignités, placez, il le faut pour votre salut, placez au-dessus de vous un homme de Dieu dont la vertu anime la vôtre et qui vous soit un guide fidèle et assuré. Ayez au moins un homme que vous respectiez, un homme que vous craigniez. Accoutumez-vous à l'entendre vous parler librement, soit qu'il vous blesse par ses reproches, soit qu'il vous touche par des discours pleins de tendresse et de douceur. Des objets toujours agréables fatiguent la vue et gâtent les yeux. Il faut pleurer quelquefois pour les conserver mieux. Il est bon de souffrir pour se bien porter : une volupté prolongée affaiblit et aveugle l'âme ; elle se retrempe dans la douleur que lui fait éprouver une juste sévérité. Craignez-le donc quand il s'irrite, gémissez quand il gémit, respectez-le quand il s'efforce d'apaiser votre colère. Allez vous-même au-devant des peines qu'il s'apprête à vous imposer ; qu'il passe en votre faveur de nombreuses nuits sans sommeil, versant devant Dieu des prières pour votre salut, et le touchant par les accents d'une voix qui lui est connue. Dieu est tout cœur et tout entrailles pour ceux qui sont ses enfants. Si vous honorez ce saint guide à l'égal d'un ange de Dieu; si vous ne l'attristez point, mais qu'il s'attriste de lui-même à cause de vous, ses prières pour votre salut seront pleines de puissance et de pureté, et votre pénitence ne sera point vaine. *Dieu ne sera ni moqué ni trompé;* de vaines paroles ne le désarmeront point. Il sonde nos reins et nos cœurs, il pénètre la moelle cachée de nos os. Il entend ceux qui crient vers lui du milieu des flammes; il exauce le repentir de celui qui pleure dans le ventre de la baleine. Toujours près des fidèles, il s'éloigne des infidèles; mais il revient avec joie à ceux qui reviennent vers lui.

« Afin d'accroître encore votre confiance que je vous engage à placer dans le repentir, et de vous assurer que si vous vous repentez sincèrement vos espérances de salut ne seront point vaines : écoutez ce qu'on nous raconte de l'apôtre saint Jean. C'est une histoire religieusement transmise et recommandée à la mémoire des fidèles. Ce saint apôtre, après la mort du tyran, revenu de l'île de Patmos à Ephèse, fut prié de visiter les églises voisines pour y établir des évêques, pour en régler et réformer la discipline, pour choisir et ordonner prêtres ceux que l'Esprit-Saint lui désignerait. Parmi les villes qu'il visita, il s'en trouvait une voisine d'Ephèse, dont plusieurs rapportent le nom, où, tandis qu'il consolait ses frères par sa présence et par ses discours, il aperçut un jeune homme, aussi remarquable par l'élégance de son corps et la beauté de son visage que par la force de son caractère et la vivacité de son esprit; se tournant aussitôt vers l'évêque du lieu : « Je prends, lui dit-il, cette église et le Christ à témoin que je vous recommande ce jeune homme de tout mon pouvoir. » L'évêque le reçut de ses mains; et tandis que saint Jean redoublait ses recommandations et ses instances, il promit de veiller fidèlement à son instruction et à sa conduite. Cependant l'apôtre revint à Ephèse, et l'évêque ouvrit sa maison au jeune homme qui lui avait été confié. Il

l'éleva, l'instruisit, l'éclaira, et lui administra enfin le baptême; mais alors s'imaginant sans doute que ces eaux saintes qui l'avaient marqué du sceau de Dieu lui étaient une sauvegarde assurée, et éloignaient de lui tout danger, il se relâcha de ses soins, et son attention sur la conduite de son élève devint moins vive et moins sévère. Cette liberté prématurée fut fatale à ce jeune homme, qui se mêla à des jeunes gens de son âge oisifs, dissolus, vicieux par choix et par habitude. Les joies de la table, des festins magnifiques, l'entraînèrent d'abord; bientôt il descendit avec eux dans la rue pour y dépouiller les passants. De là il s'abandonna à des projets de crimes encore plus grands et plus affreux. Semblable à un cheval jeune et vigoureux qui n'a point de bouche et que le mords ne peut retenir, plus ce jeune homme avait de force et de grandeur dans le caractère, plus il se lançait avec emportement dans la carrière qu'il s'était ouverte. Désespérant de son salut, et ne pouvant plus aller au grand par la vertu, il y voulait aller par le crime, content, puisqu'il était perdu, de périr avec les autres. Il réunit donc les compagnons de ses débauches, en forma une bande de voleurs, et, s'en faisant déclarer le chef, il se distingua entre tous par la violence de sa conduite et l'atrocité de ses crimes.

« Cependant de nouveaux soins réclamèrent encore la présence de saint Jean dans cette ville. Il y vint donc; et après avoir réglé et mis en ordre les affaires qui l'y avaient fait venir, « Maintenant, dit-il à l'évêque, rendez-nous le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de cette église, dont vous êtes le chef, et que nous avons appelée en témoignage. » L'évêque pensant d'abord qu'on lui redemandait, par calomnie, un argent qu'il n'avait point reçu, demeurait surpris et interdit, ne pouvant croire qu'il eût en sa possession ce qu'il savait bien n'y pas avoir, et n'osant pas non plus se défier de saint Jean. Mais dès que l'apôtre, expliquant sa pensée, lui eut dit : « Je vous redemande le jeune homme que je vous ai confié; je vous redemande l'âme de mon frère, » le visage du vieillard se couvrit de larmes, et poussant un profond soupir, il s'écria : Il est mort ! — Comment ! reprit saint Jean, de quel genre de mort ? — Il est mort à Dieu, repartit l'évêque; il s'est corrompu et perverti, et, ce qui est le comble du crime, il s'est fait voleur, et de l'église qu'il habitait il est passé sur une montagne voisine, où il commande une troupe d'assassins et de brigands comme lui. L'apôtre, à ce discours, déchira ses vêtements, et, se frappant la tête avec de grands cris : « J'avais certes choisi, en vous choisissant, un bon gardien pour l'âme de mon frère ! Qu'on m'amène à l'instant un cheval et un guide ! » Il part aussitôt tel qu'il est de l'église, il presse son cheval, il se hâte. Arrivé sur la montagne, et saisi par les sentinelles des voleurs, il ne cherche point à prendre la fuite, il ne demande point qu'on l'épargne : « Saisissez-vous de moi, s'écrie-t-il, c'est pour cela que je suis venu; conduisez-moi à votre chef. » Ce chef l'attendait tout armé; mais il n'eut pas plutôt reconnu saint Jean qui s'approchait, que la honte le mit en fuite. Cependant saint Jean, oubliant son grand âge, le poursuivait de toutes ses forces et s'écriait en le poursuivant : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père vieux et désarmé ? Ayez pitié de moi, mon fils, ne craignez point; ni votre salut ni votre vie ne sont encore désespérés. Je payerai votre rançon au Christ. Je donnerai ma vie pour la vôtre comme Jésus-Christ a donné la sienne pour tous les hommes. Arrêtez-vous seulement, et croyez. Je suis envoyé par le Christ. » Le jeune homme s'arrête enfin; il s'arrête, le visage baissé vers la terre, et, jetant ses armes loin de lui, tremblant de tous ses membres, pleure amèrement. Il embrasse le vieillard qui vient de le joindre; il expie, autant qu'il le peut, ses crimes par ses sanglots et ses gémissements; il les lave dans l'eau de ses larmes comme dans les eaux d'un second baptême; seulement il cache encore sa main droite. Alors l'apôtre, l'assurant et lui protestant que le Sauveur le reçoit en grâce, le prie lui-même et se jette à ses pieds; il cherche sa main, toute rouge encore du sang qu'elle a versé tant de fois, il la cherche, il la prend, il la baise comme déjà blanchie et purifiée par la pénitence, et ramène enfin un fils à l'Eglise. Là, par des prières ardentes et continuelles, par des jeûnes austères qu'il partage tous avec le coupable, combattant le courroux de Dieu et implorant sa miséricorde, il rassure cette âme effrayée, il la persuade, il la console par mille discours tendres et touchants et ne la laisse point qu'il ne l'ait réconciliée avec elle-même, rendue à Dieu et à l'Eglise, pleine de force et de confiance. Grand exemple d'une pénitence sincère, admirable enseignement pour les générations à venir, trophée acquis au mystère de la résurrection future, lorsqu'à la consommation des siècles les anges porteront sur leurs ailes dans les habitations célestes ceux qui se seront repentis sincèrement pendant leur vie. Quel spectacle alors s'offrira à tous les regards ! D'un côté, les esprits célestes se réjouissant de leur gloire, chantant leurs louanges, leur ouvrant le ciel; de l'autre, et avant tous, le Sauveur lui-même s'avançant au-devant d'eux et les recevant avec une ineffable douceur; répandant sur eux cette lumière que les ténèbres n'obscurcissent point, et qui dure autant que l'éternité, les conduisant enfin dans le sein de son Père, dans la vie éternelle, dans la possession du royaume des cieux. Celui qui croit aux promesses divines, et, partageant la foi des disciples de Dieu, s'assure et se confie dans les paroles des prophètes, des évangélistes et des saints, qui, réglant sa vie sur leur doctrine, leur prêtant une oreille attentive et fidèle, conforme à cette doctrine sacrée sa conduite et toutes ses œuvres, en verra à la fin l'accomplissement, et la vérité brillera sans voile à ses

yeux. Oui, si vous ouvrez votre cœur à l'ange de la pénitence, si vous l'y recevez avec joie, si vous ne l'en bannissez plus, vôtre âme, en se séparant de son corps, ne devra rien à la justice divine, et, lorsque le Sauveur, environné de l'armée céleste, apparaîtra au monde expirant dans tout l'éclat de sa majesté, vous n'éprouverez aucune confusion des péchés que vous aurez expiés, aucune crainte des feux de l'enfer; mais si, au contraire, vous demeurez dans vos vices; si vous vous y plaisez et que vous vous y enfonciez chaque jour davantage; si vous repoussez avec dureté le pardon que le Sauveur vous offre avec indulgence, n'accusez personne de votre perte, n'en accusez ni Dieu ni vos richesses; c'est votre âme qui s'est perdue et vous a perdus avec elle. Tournez vos regards et vos soins vers le salut, désirez-le ardemment, demandez avec sollicitude que la force divine vienne en aide à votre faiblesse; votre Père, qui est dans les cieux, vous inspirera un vrai repentir et vous donnera la vie éternelle. A lui donc, par son fils Jésus-Christ, roi des vivants et des morts, à lui, par son Fils et le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, éternelle majesté, maintenant et toujours, dans les générations des générations et dans les siècles des siècles. »

Nous avons vu l'orateur et le biographe; voyons le moraliste : « Les femmes que le soin de leur beauté extérieure préoccupe seul, ne s'aperçoivent pas que, tandis qu'elles parent leur corps, leur âme demeure inculte, horrible et stérile. Tels sont les temples des Egyptiens : des bois sacrés, de longs portiques, des vestibules spacieux vous y conduisent; d'innombrables colonnes en supportent le dôme élevé; les murailles, revêtues de pierres précieuses et de riches peintures, jettent de toute part un éclat qui vous éblouit. Rien ne manque à cette magnificence. Partout de l'or, partout de l'argent, partout de l'ivoire. Vous vous étonnez justement que les Indes et l'Ethiopie aient pu, pour y suffire, produire assez de richesses. Cependant le sanctuaire se cache encore à vos regards sous de longs voiles de pourpre brodés d'or et de pierreries. Si, tout plein de ce grand spectacle, vous en rêvez un plus grand encore, et que, vous approchant, vous demandiez à voir l'image du Dieu, pour qui un temple si magnifique a été construit; si alors, dis-je, un des sacrificateurs qui l'habitent, vieillard au visage grave et vénérable, vient au chant des hymnes sacrés, soulever le voile du sanctuaire comme s'il allait vous montrer un Dieu, un sentiment amer de mépris succède dans votre âme à votre admiration trompée; ce Dieu puissant que vous cherchiez, cette magnifique image que vous aviez hâte de voir, c'est un chat, c'est un crocodile, c'est un serpent, ou tout autre monstre semblable, indigne, je ne dirai pas d'habiter un temple, mais dont la seule demeure doit être l'obscurité des cavernes ou la fange d'un marais impur. Ce Dieu des Egyptiens est un monstre qui se roule sur des tapis de pourpre. N'est-ce point là l'image de ces femmes qui, toutes couvertes d'or, ne se lassant point d'abattre et de relever l'édifice de leur chevelure, les joues étincelantes de fard, les sourcils imprégnés de fausses couleurs, emploient, pour embellir leur corps et séduire de nombreux amants, le même art impur et menteur que les Egyptiens mettent en usage pour attirer des adorateurs au monstre qu'ils appellent leur Dieu? Si vous soulevez, en effet, le voile de ce nouveau temple; si vos yeux percent ces habits de pourpre, ces bijoux, ce fard, ces teintures dont elles sont couvertes et tout imprégnées; si vous pénétrez avidement jusqu'à leur âme, dans l'espoir d'y trouver une véritable beauté qui réponde à tant d'ornements, ce que vous trouverez, je le sais, vous repoussera et vous fera horreur. Ce temple magnifique est impur : l'image de Dieu ne l'habite plus. Vous l'y chercheriez vainement : un esprit d'orgueil et d'impureté en a pris la place, semblable à la bête impure et magnifiquement parée que l'Egypte place sur ses autels. Ce serpent séducteur ronge et dévore leur intelligence par l'amour de la fausse gloire; de leur âme il fait sa caverne, et lorsque enfin il l'a tout inondée de venins mortels, lorsqu'il y a vomi de sa bouche impure et empoisonnée les passions infâmes dont il est le père, il change toutes ces femmes en autant de prostituées; devenu, dis-je leur corrupteur, il fait métier et marchandise de leur corruption. Ce ne sont plus des femmes, ce sont des courtisanes éhontées. Elles n'ont plus aucun soin de leurs maisons, plus aucun soin de l'administration de leurs familles; elles dévorent, elles épuisent dans leurs débauches toutes les richesses de leurs maris. Il faut qu'elles paraissent belles, il faut que de nombreux amants le leur disent et le leur fassent croire, et tandis que des esclaves, achetés à prix d'argent, vaquent aux occupations qu'elles devraient remplir, elles consument les longues heures de la journée à composer et décomposer l'artifice de leur parure. Vous diriez qu'elles veulent faire un ragoût de leur chair, tant elles s'étudient à la rendre molle et délicate. Cependant elles s'enferment dans leurs appartements et n'en sortent point de tout le jour, de peur que son éclat ne trahisse et n'efface l'éclat emprunté de leur teint. Il faut à ces beautés factices des lumières artificielles. C'est le soir seulement qu'elles osent sortir de leur antre. Alors l'ivresse des festins, la clarté pâle et presque obscure des flambeaux, viennent en aide à leur mensonge. Elles sont horribles et paraissent belles. »

Au moraliste succèdent tour à tour dans le même chapitre le poëte, le théologien, le naturaliste, toujours avec la même verve et la même éloquence. « Pourquoi me couronner de fleurs au moment où le doux printemps en revêt toute la nature? Dans ces prés brillants de rosée et parsemés de fleurs naissantes aux mille couleurs variées, n'est-il pas meilleur de se promener et d'en respirer, comme l'abeille, les suaves exhalaisons?

Pourquoi dépouiller les prairies de leur ornement et s'en faire dans sa maison une ridicule parure? Pourquoi, dans les festins, charger sa tête de bouquets de roses, de lis, de violettes et de mille autres fleurs ou herbes brillantes? Cette folie, indigne de tout homme sage, est encore nuisible à tous ceux à qui elle est commune. L'humidité des fleurs refroidit le cerveau, déjà froid par lui-même, comme le prouvent assez les divers remèdes que l'expérience des médecins emploie pour le réchauffer. Il est donc absurde et dangereux de le charger de ces couronnes humides qui le refroidissent encore. D'ailleurs ceux qui se couronnent de fleurs se privent ainsi des plaisirs qu'il est de leur nature de procurer à la vue et à l'odorat. Placés sur leur tête, au-dessus des organes de ces sens, comment verraient-ils leurs fraîches couleurs, comment pourraient-ils respirer les doux parfums qu'elles exhalent? Il est dans la nature de la fleur, comme dans celle de la beauté, de charmer les regards des hommes; de leur peindre la gloire du Créateur, et de leur faire chanter ses louanges dans la reconnaissance de ses bienfaits. Mais ces choses si douces à voir sont dangereuses à toucher. Il ne s'en faut approcher qu'avec méfiance; leur usage d'un jour laisse de longs regrets. Les fleurs refroidissent, la beauté brûle et enflamme quiconque les touche. Enfin, des plaisirs qu'elles donnent, un seul est légitime, c'est celui de la vue; les autres sont trompeurs et criminels. Suivons donc, en ceci comme en tout, les instructions de l'Ecriture, et que nos plaisirs sur la terre soient aussi purs, s'il est possible, que ceux qu'on goûte dans le paradis.

« L'homme est le chef et l'ornement de la femme, le mariage est la couronne de l'homme. Les enfants qui naissent du mariage en sont comme les fleurs que le divin jardinier cueille dans les prairies vivantes. *Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères sont la gloire des enfants.* Jésus-Christ, qui est le père universel de la nature, est le chef et la couronne de l'Eglise universelle; les fleurs ont, comme les plantes et les racines, des qualités qui leur sont propres. De ces qualités les unes sont utiles, les autres nuisibles ou dangereuses. Le lierre est rafraîchissant. Le noyer exhale une vapeur léthargique qui engourdit et qui endort. L'odeur trop forte du narcisse attaque les nerfs et les affaiblit; l'odeur plus douce de la rose et de la violette calme et dissipe les pesanteurs du cerveau. Quant à nous, l'ivresse qui naît des parfums ne nous est pas moins défendue que celle que produit le vin. Le safran et le troëne procurent un doux sommeil. Un nombre infini d'autres fleurs réchauffent d'un parfum bienfaisant la froideur du cerveau et dissipent les vapeurs grossières qui s'y condensent. De là vient peut-être que le nom grec de la rose exprime la richesse de ses parfums, richesse prodigue qui l'épuise si vite.

« Cet usage des couronnes était inconnu aux anciens Grecs. Nous ne le trouvons établi ni chez les amants de Pénélope ni chez les Phéatiens, peuple mou et efféminé. La première fois qu'on en ait distribué, c'est aux athlètes après le combat. D'abord on se contentait de les récompenser par de vifs applaudissements, ensuite on leur offrit des branches et des feuilles vertes; plus tard enfin, lorsque, après les triomphes de la Grèce sur la Perse et sur la Médie, les mœurs publiques se furent amollies et corrompues, on chargea leurs têtes de couronnes. Est-ce à nous cependant qui savons que Notre-Seigneur a été couronné d'épines, est-ce à nous d'insulter aux souffrances de sa passion, en nous couronnant de roses? Ne serait-ce pas le comble de la déraison et de la folie? La couronne d'épines du Seigneur était le symbole de notre ancienne stérilité, stérilité qu'il a fait cesser en nous unissant à l'Eglise, dont il est le chef. Elle est de plus le type de la foi; de la vie, à cause de la substance du bois; de la joie, à cause du nom de couronne; de la douleur, à cause de l'épine, car il est impossible d'approcher du Verbe sans répandre du sang. Ces bouquets de fleurs tressés en couronne se flétrissent, sèchent et meurent; ainsi est morte la gloire de ceux qui ne crurent point au Seigneur. Ils l'élevèrent cependant et le couronnèrent, attestant ainsi la profondeur de leur aveuglement. Ils appellent encore outrage et infamie du Sauveur l'accomplissement d'une prophétie qui fait sa gloire et que la dureté de leur cœur les a empêchés de comprendre.

« Ce peuple, qui s'était éloigné des voies du Seigneur, ne l'a point connu quand il s'est présenté à lui. Circoncis de corps il ne l'était plus de raison et d'intelligence. Les ténèbres dont son orgueil l'avait entouré étaient si épaisses, que la lumière divine n'a pu les percer. Il a méconnu Dieu, il l'a nié, il a cessé d'être Israël. Il a persécuté Dieu, il a follement espéré de pouvoir outrager le Verbe; et celui qu'il a crucifié comme malfaiteur, il l'a couronné comme roi. Mais, dans cet homme qu'ils ont méconnu, ils reconnaîtront le Seigneur, Dieu juste et clément: sa divinité, que leurs outrages se sont efforcés de lui faire manifester à leurs yeux par quelque signe éclatant, eux-mêmes l'ont manifestée et lui ont rendu témoignage en l'élevant en haut et en plaçant sur sa tête, au-dessus de tout nom humain, ce diadème de justice dont l'épine n'a pas cessé depuis sa mort et ne cessera jamais de fleurir. Cette couronne fait la perte des incrédules et le salut des fidèles qu'elle rassemble et qu'elle entoure comme d'un rempart. Elle est la brillante et l'éternelle parure de tous ceux qui ont cru à la glorification du Sauveur; elle punit, elle blesse, elle ensanglante ceux qui l'ont niée. Elle atteste la bonté infinie de Jésus-Christ, qui a chargé sa tête du poids de nos crimes, souffrant ainsi les peines que nous devions souffrir. Car lorsqu'il nous eut délivrés des épines de nos péchés par celles de sa passion; lorsqu'il eut vaincu le démon et anéanti sa

puissance, il eut raison de s'écrier : *O mort! où est ton aiguillon?*

« Nous cueillons des raisins parmi les épines et des figues sur les buissons; mais les mains du peuple infidèle et stérile vers lequel le Verbe étend vainement les siennes, s'y blessent et s'y déchirent. Ce sujet que je traite est tout plein de mysticité; car lorsque le Créateur tout-puissant de la nature commença à donner sa loi, et qu'il voulut manifester sa puissance à Moïse, il lui apparut en forme de lumière dans un buisson ardent, qui brûlait sans se consumer. De même, lorsque le Verbe eut établi sa loi et cessé de converser avec les hommes, il remonta au ciel, d'où il était descendu, avec une mystique couronne d'épines sur la tête; unissant ainsi les deux époques de la promulgation de sa loi, afin de prouver que c'est un un seul et même Dieu, le Père et le Fils, principe et fin du siècle, qui les a données. »

Le poëte paraît seul dans le passage suivant : « O beauté, mère de l'adultère ! cet amour outré des vaines parures et des coupables voluptés, ce luxe impur d'un prince barbare, ruinent la Grèce, corrompent la chasteté lacédémonienne, et changent en une vile prostituée la fille même de Jupiter. Hélas ! ces peuples n'avaient point de maître divin qui leur dit : *Vous ne commettrez point d'adultère* ; et, vous livrant à l'impétuosité de vos désirs, vous n'ouvrirez point à ces flammes vicieuses qui dévorent le cœur une route large et facile. Quelles ne furent pas cependant les suites fatales de ce crime ! De quels malheurs ne furent point accablés ces insensés qui n'avaient pas su résister à l'entraînement de leurs passions effrénées ! Il suffit du crime d'un jeune barbare pour ébranler tout l'univers. La Grèce et l'Asie sont en feu. La Grèce entière s'élance sur les mers, dont les flots mugissent et disparaissent sous d'innombrables vaisseaux ; une guerre interminable s'allume, les combats succèdent aux combats, les cadavres s'amoncellent sur les cadavres. Les Troyens poursuivent les Grecs jusque dans leurs vaisseaux embrasés. L'injustice triomphe : un faux Jupiter la protége. Le plus pur sang de la Grèce inonde les plaines et grossit les fleuves d'un pays barbare. Toutes les poitrines se frappent et gémissent ; la terre entière est pleine de deuil. Le haut Ida, dont les pieds sont baignés par d'innombrables fontaines, s'agite sur ses profondes bases jusqu'à ses sommets les plus élevés, et menace d'ensevelir sous une même et vaste ruine la ville de Priam et la flotte des Grecs. « Où fuirons-nous, ô poëte ! en quel lieu nous cacherons-nous ? Montre-nous quelque terre lointaine où cet affreux désordre n'ait point pénétré ! »

Nous laisserons exprimer à deux hommes plus éloquents que nous les réflexions que nous suggère la citation de ces belles pages.

« Si c'est le grand et le sublime de la religion, dit La Bruyère, qui éblouit ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits-forts, mais de faibles génies et de petits esprits ; et si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles, que les Léon, les Basile, les Jérôme, les Augustin. Un Père de l'Eglise, un docteur de l'Eglise, quels noms, quelle tristesse dans leurs écrits ! quelle sécheresse ! quelle froide dévotion ! et peut-être quelle scholastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lus ; mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs ! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que, pour l'étendue des connaissances, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité des discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et que Cicéron. »

« La devise éternelle de l'Eglise, dit le comte de Maistre, est le mot du prophète : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.* Sûre d'elle-même, jamais on ne l'a vue balancer. Le doute, comme l'a fort bien dit notre célèbre Huet, n'habite point la cité de Dieu. Aussi, comme rien n'est si contagieux que la persuasion, l'enseignement catholique exerce une force prodigieuse sur l'esprit humain. Animé par sa conscience et par son succès, le ministère ne dort jamais, et, je ne sais comment, son silence même prêche. Brûlant de l'esprit de prosélytisme, on le voit surtout enfanter certains livres extraordinaires, qui n'ont rien de dramatique, rien de contentieux, et qui semblent n'appartenir qu'à la simple piété, mais qui sont pleins de je ne sais quel esprit inexplicable qui pénètre dans le cœur, et de là dans l'esprit, au point que ces livres opèrent plus d'effet que ce que les docteurs les plus savants ont produit de plus concluant dans le genre démonstratif. »

COEFFETEAU (Nicolas). — Apologiste et prédicateur distingué, choisi par Henri IV à la sollicitation du cardinal Duperron pour répondre au livre de Duplessis Mornay, le fit avec un grand succès. La plus grande partie de ses écrits est consacrée à des questions de controverse qu'il a su rendre en quelque sorte littéraires par l'honnêteté de ses mœurs oratoires, la décence de son style, la belle disposition et l'enchaînement logique de ses preuves. C'est un des auteurs de la vieille littérature française qu'on peut lire

encore avec plaisir et étudier avec fruit. Il a laissé, indépendamment de ses ouvrages sur la religion, une traduction de Florus, suivie d'une histoire de l'empire romain depuis Auguste jusqu'à Constantin, qui fut regardée de son temps comme un des chefs-d'œuvre de la langue française. Vaugelas cite cet ouvrage comme un modèle. Son mérite principal a été d'éviter les locutions vicieuses, le néologisme et les tours surannés, mérite considérable sans doute à une époque où le goût n'était pas encore formé, et où il fallait en quelque manière le pressentir.

COFFIN (CHARLES). *Voy.* HYMNES.

COMÉDIE. *Voy.* MYSTÈRES.

COMPARAISON. *Voy.* ALLÉGORIE.

COMPOSITION. *Voy.* INVENTION, STYLE.

CONFÉRENCES.—Il y en a de trois sortes. 1° Les traités de théologie faits en forme de dialogues. 2° Les discours prononcés dans des assemblées de religieux ou d'ecclésiastiques. 3° Les discussions publiques sur les vérités de la religion où un ecclésiastique se charge du rôle des adversaires et présente les objections pour donner occasion à l'orateur de les réfuter. Les deux dernières espèces de conférences sont du ressort de la littérature sacrée, surtout la dernière, où l'on doit frapper l'esprit du peuple par une réfutation vive, saisissante, et qui puisse se graver dans son esprit, de ces objections banales, de ces sentences de carrefour qui paraissent invincibles aux hommes dépourvus de science et de réflexion.

Il faut dans les conférences que les objections soient présentées de bonne foi, avec toute la prétendue force qu'on leur attribue : elles seront toujours assez chétives ; autrement l'auditeur croirait en savoir plus long que le prêtre et roulerait dans sa pensée l'objection qu'il supposerait irréfutable au lieu d'écouter ce qu'on lui dirait. Donnons quelques exemples de ces objections si victorieuses et de leur solution.

L'avocat du diable. (On appelle ainsi vulgairement celui qui propose les doutes.) — En me créant, Dieu a prévu ce que je ferais, il sait d'avance si je serai sauvé ou damné ; donc, quoi que je puisse faire, il n'en sera que ce qu'il sait.

Réponse.—Sans doute. Il savait même que vous feriez un aussi pauvre raisonnement, mais il ne vous a pas forcé à le faire. Ce que Dieu sait de votre avenir, vous n'en savez rien; mais ce que vous savez certainement, c'est que, si vous faites le bien, vous serez sauvé. Serez-vous moins heureux alors en pensant que Dieu l'avait prévu ? Ce n'est pas parce que Dieu les prévoit que les choses arrivent, mais c'est parce qu'elles arrivent qu'il les a prévues. Comment peut-il les prévoir ? Ce n'est pas ce qui nous regarde. Nous comprenons seulement qu'il doit les prévoir, parce que rien ne peut échapper à sa providence infinie.

L'avocat du Diable. — Mais si Dieu a prévu en me créant que je me damnerais, de deux choses l'une : ou il n'a pas voulu s'abstenir de me créer et alors il n'est pas bon; ou il ne l'a pas pu, et alors il n'est pas tout-puissant.

Réponse. — A quoi alors pourrait penser Dieu en s'abstenant de vous créer? A rien, puisque de fait vous ne devriez jamais être. Aurait-il prévu aussi qu'il s'abstiendrait? Mais de quoi, et pourquoi? L'idée même de votre individualité, de votre volonté personnelle , de votre liberté en tant qu'appartenant à vous, ne saurait exister dans sa pensée. Il pourrait se dire seulement : Je vais créer un homme de moins. Mais pourquoi? Il lui serait impossible de se le dire, puisque votre existence, ne devant jamais être, ne saurait être prévue par lui. Vous venez donc tout simplement de dire une absurdité, une chose qui implique contradiction dans l'idée de la manière la plus complète. Vous faites dire à Dieu ce qu'un spirituel caricaturiste fait dire à un vieillard ridicule : Je n'aime pas les épinards et j'en suis bien aise ; car si je les aimais, j'en mangerais : et je ne peux pas les souffrir.

L'avocat du Diable. — Comment cela ?

Réponse. — Selon vous, Dieu dirait : Je ne veux pas créer cet homme, et j'en suis bien aise ; car si je le créais, il pécherait : et je ne veux pas le créer. L'absurde même va plus loin ici que dans la phrase des épinards, car au moins les épinards existent. Mais de quel homme, je vous prie, Dieu pourrait-il parler ainsi, puisque réellement vous ne devriez jamais exister, et que par conséquent dans sa pensée vous n'existeriez pas? Son idée en ne créant pas devrait donc être vague et générale; il devrait dire: Un individu qui n'existe pas doit m'offenser, donc il n'existera jamais ; enthymème dont la majeure est fausse, le conséquent absurde, et la conséquence ridicule. Cherchez quelque chose de plus fort.

Cet exemple et mille autres qu'on pourrait donner et citer sont du genre qui convient à la conférence populaire qui est en usage surtout dans les missions. Le style doit en être généralement simple, familier même, sans descendre jamais au trivial, mais ne doit manquer ni d'énergie, ni de couleur, ni de vivacité dans la répartie. Le questionneur ne doit pas affecter la bêtise; au contraire, il doit faire de l'esprit, et celui qui répond doit tellement écraser cet esprit à force de bon sens et de raison, que le faiseur d'objections paraisse d'autant plus ridicule qu'il aura l'air plus prétentieux. Ces nuances du dialogue ne doivent cependant pas être marquées au point de faire dégénérer la conférence en scène de haute comédie. Il faut garder toujours la gravité et la décence qui convient au saint lieu et aux vêtements sacrés dont les interlocuteurs sont couverts. Seulement si les auditeurs sont des enfants, on peut être plus simple et plus familier, afin de se mieux mettre à la portée de leurs jeunes intelligences.

CONTE. — Un conte est un récit inventé dans le but d'amuser ou d'instruire. La perfection du genre serait d'instruire et d'amuser tout à la fois.

Les contes peuvent être ou fantastiques, ou allégoriques, ou seulement moraux. Les contes purement et simplement fantastiques peuvent avoir une certaine valeur comme poésie ou comme style, mais ne sauraient appartenir à la littérature religieuse, ni même à la littérature sérieuse. Les contes allégoriques sont à proprement parler des paraboles et l'on en trouve beaucoup dans les anciens légendaires. (*Voy.* Légendes, Paraboles.) Les contes moraux ne sont guère qu'à l'usage des enfants, car les exemples de vertus religieuses et les histoires édifiantes ne manquent pas pour les jeunes gens et les grandes personnes.

La littérature orientale est fertile en contes merveilleux, et le génie particulier à l'Orient est naturellement enclin aux fictions et aux prodiges. Les Evangiles apocryphes conservent des traces de ces tendances et font comprendre pourquoi saint Paul recommandait aux fidèles de son temps de ne pas s'arrêter aux contes de vieilles dont il signale l'ineptie. Le goût des petits enfants est assez semblable en cela même au génie des Orientaux : les contes les plus invraisemblables, les prodiges les plus absurdes, les métamorphoses les plus étranges plaisent particulièrement à leur ignorance de la vie réelle et à l'activité inquiète et frivole de leur imagination. Cependant un moraliste peu profond, mais estimable, Berquin, a su dans le siècle dernier substituer aux contes d'ogres et de fées des historiettes pleines d'intérêt et de naïveté, puisées dans les scènes de la vie de famille, et a remplacé avantageusement Perrault dans la bibliothèque des enfants. Avant Berquin le pieux archevêque de Cambrai avait composé, pour son élève le duc de Bourgogne, un recueil de fables et de contes dont la plupart ont sans doute servi au jeune prince de sujets de thèmes ou d'analyses. On y voit que Fénelon n'a pas dédaigné d'appeler à son aide les merveilles des génies et des fées, mais il en fait un emploi plein de grâces. Son conte de *La vieille reine et la jeune paysanne* présente un contraste des plus frappants entre les biens de la nature et ceux de l'opinion, et fait voir combien l'inconstance de nos désirs fatiguerait la Providence si elle se chargeait d'y satisfaire. Quelques-unes des pièces du recueil de Fénelon sont de véritables idylles à la manière antique, dont rien ne surpasse le charme, et sous le rapport du style et sous celui des pensées et des images. (*Voy.* Légendes, Paraboles, Poésie, etc.)

CONVENANCE. — Qualité essentielle du style et qui réunit presque toutes les autres. (*Voy.* Style.)

CORRECTION. *Voy.* Style.

D

DAMASE. — Le pape Damase eut pour secrétaire saint Jérôme qui l'appelle *le docteur vierge de l'Eglise vierge*, à cause sans doute d'un poëme *Sur la virginité*, que ce souverain pontife avait composé en vers héroïques, et qui ne nous est pas parvenu. Il ne reste du pape Damase que quelques poésies et sept à huit lettres dont deux se trouvent parmi les ouvrages de saint Jérôme. On lui attribue aussi des épigrammes et des épitaphes en vers, rapportées par Baronius et par Gruter; tout ce qui est certain, c'est qu'elles sont d'un poëte espagnol, nommé Damase, mais rien ne prouve qu'on doive les attribuer au pape de ce nom.

DANIEL (Le Père). — Le P. Daniel, jésuite, est un écrivain estimable, plutôt théologien que littérateur, mais qui eut le zèle mal inspiré de vouloir réfuter les *Provinciales* de Pascal en opposant les efforts de son propre style aux qualités inimitables de celui du grand écrivain. La plaisanterie est une arme bien difficile à manier; et d'une autre part on fera lire difficilement une réfutation sérieuse d'un ouvrage léger; c'est ce qui a fait l'avantage de Pascal sur le P. Daniel, malgré l'absurdité du jansénisme et la souveraine injustice de ce mauvais livre que le génie de son auteur a malheureusement rendu immortel.

DANIEL. — Le prophète Daniel est le grand historien synoptique de l'avenir. En lui le génie prophétique éclate d'une manière si surprenante qu'il va jusqu'à marquer les dates des événements qu'il annonce. En le voyant tirer des ombres de l'avenir les fantômes des grandes monarchies, on dirait qu'il évoque les souvenirs du passé et qu'il dessine sur les tombeaux des nations ses allégories funèbres. Les douze premiers chapitres de Daniel sont consacrés à ses gigantesques prophéties; les deux derniers contiennent l'histoire de Susanne, et pourraient être pris pour un ouvrage séparé.

Les prophéties de Daniel sont précédées d'une introduction historique où l'auteur raconte comment Daniel avec trois jeunes Hébreux remarquables par leur science, par leurs vertus et par leur beauté furent admis à la cour de Nabuchodonosor ou Nébuchad-Nésar, roi d'Assyrie. Ainsi les enfants de la captivité viennent exercer dans le palais des vainqueurs d'Israël la toute-puissance de ce Dieu qui triomphe toujours dans la faiblesse, et se sert de ce qui n'est pas pour anéantir ce qui est. Azarias, Misaël et Ananias commencent à étonner le roi et ses serviteurs par leur abstinence; une force nouvelle, celle de la volonté et de l'esprit, se révèle supérieure aux attraits grossiers de la volupté, et se montrera bientôt plus forte que la crainte et inaccessible à la douleur. Que peut maintenant le grand roi d'Assyrie? Il est vaincu, il est désarmé par ses esclaves : voici quatre enfants pour lesquels et contre lesquels il ne peut rien! Mais la visite de l'es-

prit divin qui habite avec les quatre enfants tourmente déjà et menace le sommeil du prince. Les visions prophétiques que Dieu envoie à Daniel viennent par une sorte de communication mystérieuse et providentielle tourmenter le maître du monde dans ses rêves. La puissance royale lui est apparue sous la forme d'un colosse à la tête d'or et aux pieds d'argile, et cette gigantesque image d'une autorité qui manque par la base, s'écroule sur elle-même, parce qu'un caillou se détachant du flanc de la montagne est venu heurter son pied d'argile. Le roi s'éveille épouvanté : il n'a pas compris tout le songe, mais ce qu'il a vu suffit pour le faire trembler. Il s'éveille en sursaut, il se lève : il veut qu'on appelle à l'instant les devins et les mages. Mais il ne leur dira pas ce qu'il a rêvé; il l'a oublié, dit-il, dissimulant peut-être sa terreur ; il veut non-seulement qu'on explique, mais qu'on devine son rêve. Le silence des savants et des sages est pour eux un arrêt de mort. Nabuchodonosor se venge sur la science impuissante des anxiétés du pouvoir et de son ignorance. Daniel et ses compagnons vont être enveloppés dans l'arrêt de mort qui proscrit tous les prophètes, car la vérité ne s'est pas encore fait connaître pour être distinguée du mensonge. C'est alors que Daniel, esclave et proscrit, paraît devant Nabuchodonosor.

Il vient confondre et sauver les sages, il vient éclairer et terrasser son maître superbe : « Roi, dit-il à Nabuchodonosor, vous avez vu un colosse couronné, dont la tête était d'or et les pieds d'argile : ce colosse, c'est l'empire du monde dont vous êtes le maître; il est composé d'or, d'argent, de fer, de bronze et d'argile; puis vient la pierre qui brise la statue, et grandit elle-même comme une montagne. Cette pierre, c'est le règne de Dieu qui succédera à l'empire de l'or, à l'empire de l'argent, à l'empire du fer et à celui de l'argile. Roi, inclinez-vous devant lui!.... » Frappé comme d'un coup de foudre, le superbe roi d'Assyrie se lève de son trône et se prosterne devant Daniel. Le voile qui couvrait l'avenir vient de se déchirer devant ses yeux : il a vu la chute du vieux monde et la création du monde nouveau, l'écroulement des empires renversés les uns sur les autres et les destinées de cette pierre sur laquelle Jésus-Christ fondera la nouvelle Jérusalem et contre laquelle ne prévaudront jamais les portes de l'enfer... Eperdu, le roi demande de l'encens, il ordonne des sacrifices, il veut adorer Daniel qui l'arrête en baissant les yeux et en montrant le ciel. — Oui, votre Dieu est vraiment le Dieu des dieux, s'écrie alors le roi, et il revêt Daniel d'une grande puissance dans son empire, et le met au-dessus de tous ses satrapes et de tous ses conseillers. Daniel partage cette puissance avec Sidrach, Misach et Abdenago, les trois jeunes Israélites dont nous avons déjà parlé et dont on avait changé les noms.

Cependant l'orgueilleux monarque d'Assyrie était poursuivi par l'image de la statue d'or aux pieds d'argile et rêvait sans cesse la chute de son empire. Il voulut se roidir contre les arrêts de la Providence et opposer à la statue qu'il avait vue une statue réelle qui ne se briserait pas si facilement, car il la ferait toute d'or, et il forcerait le monde de l'adorer. Il faudrait bien alors que Daniel et les trois jeunes sages Hébreux vinssent rétracter, le front dans la poussière, les oracles de la prophétie. Roseau superbe que le souffle de l'esprit de Dieu avait courbé jusqu'à terre, Nabuchodonosor se relève et défie l'Eternel ! Daniel et les trois jeunes hommes acceptent le défi. La statue d'or est élevée, les trompettes sonnent, le peuple entier tombe le front dans la poussière devant l'idole royale : Daniel et ses frères sont debout . « Qu'on les saisisse, dit le roi, qu'on allume une fournaise cent fois plus ardente que de coutume, et nous verrons si leur Dieu les délivrera ! » La fournaise s'allume et vomit des flammes; une colonne de fumée s'élève en tourbillonnant jusqu'au ciel. Misach, Sidrach et Abdenago y sont jetés les premiers et leurs bourreaux sont suffoqués par la flamme... O prodige ! du milieu de la fournaise ardente un cantique s'élève vers Dieu. Les jeunes hommes apparaissent brillants au milieu du brasier, comme des anges dans une auréole de lumière ; le tyran frémit et se confesse vaincu encore une fois. Mais bientôt il portera la peine de son crime.

Dieu le poursuit dans son sommeil par de nouvelles visions. Il voit un arbre superbe qui touchait le ciel de sa tête et couvrait la terre de son ombre, mais qui avait une hache à sa racine ; et une voix terrible parlait à la hache, en lui commandant de couper l'arbre et d'exposer ses rameaux flétris aux bêtes de la terre et à la rosée du ciel. Nabuchodonosor tremble d'abord de recourir encore à Daniel : il préfère consulter ses devins qui le flatteront peut-être ; mais ils restent muets et consternés. Alors Daniel : « Cet arbre que vous avez vu, ô maître du monde, c'est vous. Vous avez voulu vous égaler à Dieu, et Dieu va vous égaler aux bêtes qui broutent l'herbe de la terre et reçoivent la rosée du ciel. Humiliez-vous et faites le bien pendant qu'il en est temps peut-être encore !... »

Il n'était plus temps ! Un an après, Nabuchodonosor marchait superbe et impénitent dans son palais, et du haut de ses terrasses il contemplait les magnificences de Babylone, et il disait : « Toute cette grandeur est mon ouvrage ; toute cette puissance est à moi, et mon royaume est éternel ! » — Ton règne est passé ! lui répond une voix qui le terrasse. Mais cette fois, le maître du monde ne se relève plus : il a perdu la raison, il s'enfuit en mugissant. Les grands de sa cour le voient passer et se détournent avec horreur. Le faux dieu n'est même plus un homme, et pendant sept ans, il vivra de la vie des animaux sauvages jusqu'à la mort de son orgueil. Alors se réveillera sa raison; il se souviendra, il pleurera ; Dieu lui rendra alors sa couronne, il mourra pénitent,

heureux d'avoir lutté et d'avoir été vaincu par Dieu seul !

On ne respire pas au milieu de ces tableaux si grands, si terribles et si sublimes, qui se succèdent avec rapidité dans la prophétie de Daniel ! Voyez-vous ces autels, ces tables, ce palais resplendissant de lumières ? Entendez-vous ces cris, ces chants, ces rires ? Voyez-vous étinceler ces vases d'or entre les mains des princes et des femmes perdues ! Sacrilége ! Ce sont les vases du temple de Dieu, et cette orgie, c'est le festin de Balthasar ! Chose terrible ! Devant les yeux fixes de tous ces gens ivres, il y a une main qui écrit sur le mur, *Mané, Thecel, Pharès !* Les lampes s'éteignent et l'inscription seule resplendit en caractères de sang et de feu. Au milieu de l'épouvante universelle et du désordre de la cour, nous voyons reparaître Daniel... puis tout s'efface comme sous un tourbillon terrible. A la nuit du festin ne succédera jamais l'aurore pour les pâles convives du roi de Babylone : l'empire des Assyriens s'est éteint comme les lampes de l'orgie. Demain, les Mèdes et Darius dicteront de nouvelles lois au monde !

C'est sous le règne de Darius le Mède que Daniel est jeté deux fois dans la fosse aux lions et en sort vivant, tandis que ses accusateurs sont dévorés.

Le chapitre septième de Daniel contient une seconde vision qu'on pourrait appeler universelle comme celle de la statue et de la montagne. Des flots d'une mer agitée le prophète voit sortir successivement des animaux monstrueux qui représentent les grands empires, et qui s'entre-dévorent. Mais au-dessus des flots du temps et des multitudes, au-dessus de la sphère des pouvoirs humains et de la poussière que font en s'agitant les majestés de la terre, des trônes sont posés dans le ciel. Là s'est assis l'ancien des jours, et devant lui se tient debout le Fils de l'Homme, qui attend son heure, et qui doit apparaître pour fonder, après les derniers combats de la force brutale, le règne éternel de l'intelligence et de l'amour. Ici finit la paroie, ajoute le prophète. Comme s'il disait : Ici s'arrête l'œuvre du Verbe ! explication anticipée du *Consummatum est* que le Sauveur devait prononcer en expirant.

A ce tableau qui embrasse le temps et l'éternité, succèdent bientôt d'autres images. Mais ici nous laissons la parole à un plus éloquent interprète :

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe ? « Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton approche, je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est (1) » ; c'est-à-dire c'est moi qui fais tout et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, « dit-il, ce conquérant ; avec quelle rapidité « il s'élève de l'occident comme par bonds, et « ne touche pas à terre ? (2) » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains ; « à sa vue il s'est animé ; *efferatus est in eum*, dit le Prophète ; il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte ou lui arracher sa proie. » Est-ce Bossuet que nous entendons, ou Daniel lui-même ? Daniel, accablé par des pensées trop grandes pour l'esprit humain, nous dit qu'il est tombé malade, et Bossuet parle pour lui ; car l'évêque de Meaux a seul une voix assez forte et une poitrine assez puissante pour transmettre au monde et pour maîtriser en lui-même le génie surhumain, le souffle tout-puissant de l'Esprit qui a inspiré Daniel !

Au chapitre neuvième, nous trouvons la célèbre prophétie des soixante et dix semaines. Cette prophétie est précédée d'une belle et touchante prière. Le messager de la promesse est l'ange Gabriel qui vole vers le prophète à l'heure du sacrifice du soir ; il lui annonce la venue et la mort du Christ en lui précisant les époques ; il prédit la réprobation du peuple juif et la ruine du temple qui ne sera jamais relevé. Daniel pleure et s'afflige de l'affliction prochaine de son peuple ; mais le Verbe éternel lui apparaît sous cette même figure qui devait ouvrir plus tard l'Apocalypse de saint Jean. C'est un homme vêtu d'une robe blanche, dont la face est resplendissante et dont les yeux lancent des éclairs : ses pieds ressemblent à du bronze en fusion, et sa voix est grande comme la voix des eaux ou le bruissement des multitudes. Daniel tombe comme mort devant cette figure céleste ; mais l'homme divin le touche, le relève, et lui dit que la lutte des génies touche à sa fin, et que les anges des nations étrangères ne résisteront plus désormais au vainqueur des anges rebelles, à l'archange Michel, le chef de la milice céleste et le protecteur du peuple de Dieu. Puis les prédictions du Verbe divin sur les révolutions prochaines, sur les com-

(1) Hæc dicit Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram.... Ego ante te ibo : et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam..... Ut scias quia ego Dominus qui voco nomen tuum.... Vocavi te nomine tuo.... Accinxi te, et non cognovisti me.... Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. ISAI. c. 45, v. 1, 2, 3, 4, 7.

(2) Veniebat ab occidente super faciem totius terræ et non tangebat terram. DAN. c. 8, v. 5.

bats et les défaites des rois, depuis Alexandre le Grand jusqu'à Antiochus le Superbe, remplissent le onzième chapitre et peuvent également s'appliquer à l'histoire des empires qui suivront la chute d'Antiochus ; car en dehors du principe de vie et de progrès dans le bien qui sera Jésus-Christ, les hommes retomberont dans les mêmes errements et recommenceront jusqu'à la fin des temps la même lamentable histoire. Antiochus est l'image d'un autre roi qui doit venir à la fin des temps, et qui unira les violences du pouvoir aux séductions de la parole. Puis, quand l'oppression sera venue à son comble, Michel, le chef du peuple, se lèvera, et les morts ressusciteront ; alors les lumières de l'intelligence resplendiront, et les sages des temps passés brilleront dans le ciel comme des étoiles. « Va donc, Daniel, ajoute le Seigneur, et repose-toi dans la tombe ; ton sort est fixé, et tu retrouveras ton héritage à la fin des jours ! » *Tu autem vade ad præfinitum et requiesces et stabis in sorte tua ad finem dierum.* Ainsi se termine le douzième et dernier chapitre de la prophétie de Daniel.

L'histoire de Susanne, également écrite par le prophète, ne se trouve pas dans l'hébreu et a été empruntée par les traducteurs de la Vulgate à la version grecque de Théodotion. Nous n'analyserons pas cette touchante histoire qui commence la vie et la gloire prophétique de Daniel ; mais nous ferons remarquer combien elle pourrait fournir un beau sujet de drame et même de poëme. L'illustre et malheureux André Chénier avait en effet conçu le dessein d'un poëme de Susanne dont il avait même déjà ébauché quelques parties, lorsque la révolution, qui récompensait de la même sorte tous les talents et toutes les vertus, le fit passer sous le niveau qui égalisait alors les hommes à la manière de Tarquin.

DANTE. — Après ceux des prophètes et des Pères, il n'y a pas dans la littérature chrétienne un plus grand nom que celui de Danté. Le poëme de Dante Alighieri n'est pas seulement une épopée dont l'action surhumaine embrasse les destinées de l'humanité tout entière, et son ascension vers Dieu par une échelle de douleurs, d'ombre, de clarté et de gloire ; c'est l'encyclopédie des siècles catholiques, coordonnée et disposée en une admirable synthèse ; c'est la *somme* poétique du moyen âge, c'est le magnifique résumé du symbolisme de tous les temps, de toutes les allégories, de toutes les légendes, de tout ce qui a été formulé enfin en hiéroglyphes, en allégories, en peintures dorées et en sculptures mystérieuses, autour des anciennes cathédrales. L'action de l'épopée, c'est le voyage de l'humanité à travers l'infini, à la recherche du bonheur éternel. L'humanité est figurée par l'âme du poëte, conduite alternativement par l'ombre sage et mélodieuse de Virgile et par la céleste Béatrix, la fiancée de l'esprit chrétien, l'épouse du Cantique des Cantiques, la beauté sans ombre et sans déclin, la vérité toujours jeune et toujours vierge.

Pour bien comprendre le personnage de Béatrix et l'action de la *Divine Comédie*, il faut avoir lu et bien compris *la Vie nouvelle*, petit poëme de la jeunesse de Dante. Là nous voyons qu'épris de la beauté d'une personne chaste et vertueuse, nommée Béatrix, qui fut enlevée par la mort à sa respectueuse affection, il s'éleva, par le souvenir de cette grâce trop tôt flétrie, à la contemplation de la beauté et de l'amour, qui ne sauraient jamais mourir. L'idéal de la perfection prit donc dans son souvenir la ressemblance de la personne qu'il avait aimée, et il donna le nom de Béatrix à l'image fugitive du bonheur qu'il ne pouvait plus désormais poursuivre sur la terre, mais qu'il espérait voir un jour se réaliser dans le ciel.

Dante vivait à une époque orageuse et profondément troublée. Les haines infernales de la guerre civile, les fureurs des Guelfes et des Gibelins déchiraient alors l'Italie et épouvantaient le monde. Dante, emporté par le tourbillon, dut traverser d'étranges nuits morales et plonger dans bien des abîmes de douleur et de haine. Puis, calmé par l'adversité et puni par l'exil, il parcourut le purgatoire de l'expiation et des souvenirs. Enfin, lorsque des jours plus calmes lui firent espérer de revoir bientôt sa chère Florence, la pensée de la patrie se mêla dans son cœur aux plus touchants souvenirs de son enfance, et il crut voir la main céleste de Béatrix lui montrer la porte du ciel. Voici donc une première explication du poëme dantesque ; ce poëme est l'épopée de son âme, l'histoire de ses tourments, de ses crimes peut-être, puis de son repentir, de ses expiations et de son retour vers Dieu. La Poésie, sous la figure de Virgile, l'a toujours consolé et soutenu jusqu'au fond même de l'enfer. La Religion, dont Béatrix est pour lui l'image, le recevra à la porte du ciel et le conduira jusqu'au centre de la gloire incréée au pied du trône invisible de Dieu. L'Inspiration antique et la nouvelle Poésie se transmettent ainsi cette âme, comme des anges de deux ordres différents qui doivent aider un mortel à gravir les degrés de l'échelle de Jacob. Les souvenirs de l'ancienne mythologie sont encore vivants dans l'enfer, dont les ombres se dissipent encore à la clarté du poëte de Mantoue. Là nous retrouverons encore Caron avec sa barque fatale, Minos avec ses pâles assesseurs ; là galoppent encore des Centaures aux ongles retentissants ; là volent sous un ciel de fumée des Gérions aux corps difformes ; mais tous ces fantômes de l'âme épouvantée et malade, n'ont d'autre réalité que le caprice des démons. Dans le purgatoire, la poésie s'épure de toutes ces reminiscences profanes, et elle va se transfigurer tout à fait dans la rayonnante clarté du ciel. Ainsi voici une seconde explication de l'œuvre de Dante. C'est l'épopée de la poésie et l'histoire du progrès de la littérature : l'histoire qui ne s'arrête qu'en

présence de l'éternité, perfection toujours croissante et limitée seulement par l'infini.

Dante possédait parfaitement cette science orientale des analogies, qui est la clef de l'écriture hiéroglyphique et des allégories de l'Apocalypse et des prophètes. Les nombres qu'il emploie, les formes qu'il donne à ses pensées, n'ont rien d'arbitraire et ont une signification rigoureusement exacte et conforme aux traditions de la théologie mystique et du symbolisme religieux. Il semble avoir deviné les mystères que la science n'avait pas encore révélés à son siècle ; il comprend la force qui attire tous les corps au centre de la terre ; il voit les quatre étoiles de la croix du sud, découvertes plus tard avec étonnement par les hardis navigateurs qui s'avancèrent les premiers vers les régions équinoxiales. A ces connaissances prodigieuses pour son temps, il rattache toutes les traditions de l'histoire naturelle, qui était, comme on sait, au moyen âge, une sorte de légende dorée. Il parle du phénix, qui ne se nourrit que de baume et d'encens ; de l'héliotrope, espèce d'agate verte, cendrée de rouge, au moyen de laquelle on peut se rendre invisible ; enfin il cite les grands hommes de tous les temps, et évoque, avec les souvenirs de l'histoire contemporaine, tous les plus grands noms de l'histoire universelle. Il se fait le juge suprême du passé, du présent et de l'avenir, en classant toutes les gloires et toutes les renommées du monde dans ses inexorables catégories, l'enfer, le purgatoire et le ciel. Satirique hardi quelquefois jusqu'à l'excès, il ose plonger dans l'enfer des personnages encore vivants, et n'est pas même arrêté par le respect de la tiare. Toutefois, il est sincèrement catholique ; catholique comme les saints de la légende, et romain comme Pasquin et Marforio, afin que le génie du moyen âge vive en lui tout entier, et qu'on trouve la foi vive d'un enfant de l'Italie pour servir de palliatif ou d'excuse aux rancunes du vieux Gibelin.

Le poëme de Dante est d'un bout à l'autre allégorique et mystique, à l'exception des épisodes qu'il a empruntés à l'histoire. Il se compose de trois parties parfaitement en rapport les unes avec les autres, dont la première est l'enfer, la seconde le purgatoire, et la troisième le paradis. L'enfer et le purgatoire se ressemblent, mais en sens inverse. Le purgatoire est une montagne que gravissent péniblement les âmes ; l'enfer est un gouffre où elles s'enfoncent. L'enfer et le purgatoire se composent de cercles superposés au nombre de sept principaux, avec des subdivisions, relatifs aux sept péchés capitaux qui sont punis dans l'enfer et expiés dans le purgatoire, ici par des peines salutaires, là par des supplices mérités. L'analogie la plus ingénieuse et l'imagination la plus puissante ont présidé au choix de ces peines et de ces supplices. Les cercles de l'enfer se rétrécissent à mesure qu'on approche du fond de l'abîme, et ceux du purgatoire à mesure qu'on approche du sommet. Le dernier cercle du purgatoire est un cercle de flammes ; le dernier cercle de l'enfer est un étang glacé : singulier contraste, mais qui n'est pas sans raison dans la science du symbolisme, où le feu est l'emblème de la vie et de l'amour. On sait que l'extrême froid brûle comme l'extrême chaleur, mais par une action toute contraire bien qu'identique dans ses effets. C'est un feu négatif, si nous pouvons parler ainsi ; et c'est un trait de génie de la part du poëte et du penseur d'avoir opposé au feu positif du purgatoire, qui n'est autre que l'amour divin, le feu négatif de l'enfer qui est la haine. La haine ! cette horrible mort vivante qui glace et qui brûle le cœur !

Les premiers cercles de l'enfer sont les plus larges et les moins féconds en horreurs : ils sont destinés aux âmes faibles, qui n'ont eu ni vices ni vertus, à ceux qui ont péché par faiblesse et qui sont morts sans repentir. Le cercle où s'agitent sans fin ceux qui se sont abandonnés aux délices des folles amours est rempli d'une tempête éternelle qui tournoie en emportant les âmes comme des tourbillons de cendre : c'est là que le poëte voit passer devant lui la belle et coupable Françoise de Rimini, baignant encore de son sang et de ses larmes la blessure de Paolo. Elle s'arrête pour raconter son crime et son supplice avec tant de pleurs sans espérance, que l'âme du poëte qui l'écoute en est navrée ; il se sent défaillir, épuisé par la sympathie ou plutôt par l'impuissante pitié que lui arrachent tant de douleurs, et il tombe comme mort, pendant que la tourmente infernale mugit et emporte d'abîmes en abîmes les sanglots éternels et les ombres toujours unies de Francesca et de Paolo.

Dante, toujours conduit et protégé par le génie de Virgile, descend de cercle en cercle ; et à mesure qu'il s'enfonce, il voit se resserrer les cercles, les péchés revêtir des formes plus horribles, et les tourments devenir plus épouvantables. Les hérétiques qui ont divisé le corps mystique de Jésus-Christ sont blessés eux-mêmes des coups qu'ils ont portés à l'unité de l'Eglise, et cherchent vainement à réunir les membres saignants de leurs propres corps. Les suicidés, éternellement chargés de la forme hideuse de leur cadavre tel que l'a fait leur attentat, sont enfermés dans des arbres noirs et horribles, qui composent une forêt sans autre feuillage que des cadavres pendus à des branches : ces branches plient et souffrent en portant ces dépouilles affreuses ; mais lorsqu'elles se rompent, l'arbre saigne et gémit. Les hypocrites, revêtus de chapes de plomb brûlant au-dessous, dorées au-dehors, font autour d'une croix renversée une procession lente, chancelante, silencieuse et éternelle ; sur cette croix est cloué pour l'éternité le souverain prêtre Caïphe souffrant la peine du talion pour le supplice de son Dieu qu'il a méconnu. Les âmes rampantes, envieuses et perfides, se tordent au milieu des serpents et se mêlent avec eux par des transformations mons-

trueuses. Il y a un tableau d'un homme et d'un serpent qui se confondent l'un avec l'autre et changent de forme, en sorte que le serpent devient homme et que l'homme devient serpent; et dans ce tableau le poëte semble avoir épuisé tout ce que l'horrible peut avoir de sombres beautés sous un pinceau aussi hardi et aussi créateur que le sien. Nous ne parlerons pas du lac de poix bouillante, où sont plongées des âmes qui viennent quelquefois pour respirer à la surface où elles sont saisies par des démons volants qui les enlèvent et les déchirent. Ici comme dans les peintures et les sculptures du moyen âge le grotesque se mêle au sublime; mais dans ce grotesque même il y a de la verve et surtout de la terreur. D'ailleurs, le grotesque et l'immonde étant des caractères du vice, ne sauraient être déplacés dans la peinture de l'enfer pourvu qu'on les y place dans l'ombre et seulement comme accessoires au terrible qui doit dominer.

C'est dans le marais glacé du dernier cercle destiné aux traîtres et aux hommes implacables dans leur haine qu'apparaît au poëte le couple monstrueux d'Ugolin et de Ruggieri, unis ensemble par l'acharnement d'une bouche affamée sur une plaie toujours béante. Ugolin, que Ruggieri a fait mourir de faim dans une tour où il vit expirer successivement sous ses yeux ses enfants dont il dévora ensuite les cadavres, ronge éternellement le crâne de son bourreau, et ne s'essuie un instant la bouche après ses cheveux que pour raconter à Dante cette histoire qui alimente sa rage, et qu'il termine pour enfoncer avec une frénésie nouvelle ses dents vivantes et intelligentes de vengeance dans le crâne de sa victime. Enfin au-dessous de tous les cercles, portant l'enfer entier sur sa poitrine apparaît sous la forme d'un monstre à trois gueules et à queue de serpent, la gigantesque figure de Satan. Dans ses trois gueules il broie éternellement les trois âmes les plus coupables de la géhenne; ce sont celles de Brutus, de Cassius et de Judas Iscariote : trilogie où se révèle le Gibelin qui voit l'image de la divinité dans César. César en effet est la personnification morale de l'Empire, comme Pierre est le fondement spirituel de l'Eglise. Le monde appartient à Dieu et à Pierre, disaient les Guelfes. — Non, répondaient les Gibelins, il est à Dieu et à César! Hypocrisie du génie de la révolte qui ne délivrait César de la tutelle de Pierre que pour délivrer ensuite le monde de la tutelle de César, et s'affranchir successivement des deux grands pouvoirs en les brisant l'un contre l'autre! Toutefois les Gibelins de ce temps-là n'étaient pas des républicains, et ne servaient pas ou du moins ne voulaient pas servir la cause des peuples. Comparer Brutus et Cassius à Judas Iscariote, et réunir dans l'égalité du même supplice ces trois traîtres à l'amitié, les uns d'un empereur, l'autre de Dieu, ce n'était guère vouloir l'honneur des idoles de la république et du stoïcisme assassin.

Dans les chemins de l'enfer jamais on ne retourne en arrière, et la porte de l'abîme ne s'ouvre jamais deux fois pour le même voyageur. « Laissez toute espérance, vous qui entrez! » telle est l'inscription terrible que le poëte a lue avant de pénétrer dans la cité des larmes. Quel chemin lui fera donc suivre son guide pour le ramener à la lumière? lorsqu'on ne peut aller en arrière il faut aller en avant. Les deux poëtes se plongent dans le gouffre même où est enfoncé le corps de Satan qui traverse la terre jusqu'au cœur, comme un ver traverse le fruit qu'il a mordu.

Dante descend le long des poils de ce ver maudit jusqu'au centre du globe, où il se retourne mettant ses pieds à la place de ses mains et ses mains où étaient ses pieds. Alors il voit avec étonnement une ouverture qui se prolonge au-dessus de sa tête, et à force d'être descendu il finit par remonter. Avec quelle joie il revoit la lumière du jour! comme il respire à longs traits l'air pur de la vie! Ici se termine son premier voyage et la première partie de son poëme. Bientôt une barque mystérieuse, conduite par un ange, va le conduire vers des régions nouvelles. La croix qui brille vers le pôle sud va le diriger sur l'Océan, et bientôt il abordera au pied de ce pic à étages superposés comme ceux de la tour de Babel, et qui porte à son sommet l'ancien paradis de délices dont la faute de notre premier père nous a pour jamais exilés. Virgile peut l'accompagner encore jusqu'à ce paradis des fidèles de la loi de nature; mais il ne saurait monter plus haut, et c'est alors que pour emporter Dante jusqu'au ciel de la révélation chrétienne, il faudra le char volant d'Elie conduit par la main pure de Béatrix qui représentera alors la science qui croit et qui voit.

Le purgatoire se compose, comme nous l'avons déjà remarqué, d'autant de cercles que l'enfer, et les mêmes péchés y sont punis, mais dans une mesure différente. Ici la peine est une expiation salutaire. L'âme y perd les habitudes funestes du péché, soit par l'exercice des vertus contraires, soit par l'ennui des peines inhérentes au péché même. Là les orgueilleux marchent courbés sous des fardeaux qui leur rappellent leur faiblesse et leur misère; les paresseux sans cesse aiguillonnés se livrent à des courses incessantes et salutaires; et ainsi des autres imperfections que les sept péchés capitaux ont laissées dans les âmes justes. Les gourmands souffrent la faim et s'exercent à l'abstinence et à la patience des appétits, au pied de beaux arbres chargés de fruits qui ne tombent jamais et vers lesquels il leur est défendu de monter. C'est dans la flamme du dernier cercle que se purifient les affections, et que l'amour doit être éprouvé comme l'or. Dante, après avoir traversé cette fournaise divine, arrive sous les ombrages du paradis terrestre, au sommet de la montagne sainte des épreuves; là, Virgile prend congé de lui, et Béatrix,

invoquée par le poëte, daigne descendre vers lui et lui apparaître voilée encore, mais toute transparente de sa gloire intérieure, et respirant la lumière à travers son voile. Elle emporte le poëte d'abord à travers les cercles du monde planétaire, et nous retrouvons encore le septenaire mystérieux présidant aux différents orbes des sept planètes, toutes peuplées d'esprits bienheureux d'un ordre correspondant toujours au nom et au caractère de la planète qu'ils habitent. Dans la lune, par exemple, sont renfermées comme dans un globe de cristal les âmes qui, s'étant consacrées à Dieu par des vœux perpétuels, se sont laissé entraîner à changer de pensée et se sont fait absoudre par l'Eglise. Là ils ne jouissent que d'une lumière empruntée et habitent un astre changeant. Le soleil est le séjour des âmes glorieuses qui pendant leur vie ont été la lumière du monde; mais ce paradis planétaire n'est encore habité que par des vertus naturelles et humaines, et n'est en communion avec le ciel supérieur que par les visites des saints et des anges qui viennent comme de bons pasteurs réjouir de leur présence et encourager tour à tour toutes les églises du ciel. Au-dessus des divers mobiles s'étendent les champs infinis de l'empyrée, campagnes d'azur émaillées d'étoiles dont les chemins sont sablés de nébuleuses : par ces chemins éthérés, comme par l'antique échelle de Jacob, montent et descendent des milliers d'âmes radieuses et dans l'espace resplendit le divin *Stauros*, l'immense constellation de la croix à laquelle semble éternellement attachée l'image glorieuse du Rédempteur, toujours vivant et toujours mourant pour le salut des hommes. Au seuil de l'empyrée trois apôtres, ceux qui président à la foi, à l'espérance et à la charité. Saint Pierre l'apôtre et le protecteur de la foi, saint Jacques l'apôtre de l'espérance, et saint Jean l'apôtre du saint amour, viennent interroger Dante et lui font faire des actes de ces trois vertus qui sont la clef du ciel supérieur. Le poëte, assisté de Béatrix et conduit par les saints apôtres, monte de ciel en ciel et de splendeur en splendeur. Il voit d'abord les cercles des vertus théologales, puis cette rose mystique dont les pétales sont des âmes, dont les prières sont le parfum, et au sein de laquelle, semblable à un miel précieux, repose l'âme glorieuse de Marie toujours vierge et pleine de grâces. Au-dessus de cette rose d'amour, comme une couronne de beauté, s'étendent trois cercles de lumière qui semblent sortis les uns des autres comme la splendeur sort de la flamme et la lumière de la splendeur. Au centre de ce triple cercle divin Dante ébloui ne voit plus rien que l'apparence d'une figure humaine; il succombe à une vision qui est près de l'anéantir; et lorsqu'il revient à lui il se retrouve sur la terre.

L'espace nous eût manqué pour indiquer seulement tous les épisodes, toutes les légendes, toutes les prières, tous les cantiques dont il a enrichi le récit de son voyage au ciel. Tous les grands saints du martyrologe lui apparaissent tour à tour, les docteurs l'instruisent, les rois l'accueillent, les saintes daignent lui sourire, et Béatrix, à mesure qu'elle monte vers le sanctuaire de Dieu, laisse échapper des splendeurs toujours plus éblouissantes, en sorte que le poëte ose à peine arrêter les yeux sur sa rayonnante compagne. Dante parcourt ainsi successivement trois paradis : le paradis terrestre, le paradis spirituel ou planétaire, et le paradis divin qui est au-dessus de l'empyrée, séjours progressifs de la foi, de l'espérance et de l'amour. Mais dans chaque ciel se trouvent des reflets des trois vertus qui sont comme les trois couleurs mères du prisme divin dont les nuances composent le septenaire lumineux qui complète les rayons émanés du ciel. Une chose bien digne de remarque, c'est que la suprême félicité est figurée dans le poëme du Dante, sous la forme d'une rose comme dans le fameux roman de Jean de Meung et de Guillaume de Lorris, qui est le plus ancien monument de notre littérature française : tant il est vrai que Dante résume, agrandit, explique tout ce que le moyen âge avait pu produire de traditions poétiques, de gracieuses allégories et d'ingénieuses fictions. Il n'eut qu'un tort, celui d'être trop gibelin, et ce tort il l'expia par son exil. Il faut attribuer uniquement à l'homme de parti les quelques paroles amères qui peuvent déparer son ouvrage ; mais sa gloire est toute catholique et doit réunir dans la même admiration les descendants malheureux des Guelfes et les enfants désabusés des Gibelins.

Quant au style de Dante, il est dans la poésie ce que la manière de Michel-Ange est dans la peinture ; aussi Michel-Ange dans la grande fresque du *Jugement dernier* a-t-il pour ainsi dire traduit et résumé toute l'épopée du Dante. Mais il a été possible à Sigalon de donner à la France une copie exacte du Jugement dernier de Michel-Ange et Dante attend toujours un traducteur. Peut-être les difficultés sont-elles insurmontables, et le traducteur rencontre-t-il les difficultés dont parle le poëte pour exprimer dans une autre langue ce que Dante trouvait si pénible à dire dans la sienne.

S' i' avessi le rime e aspre e chiocce,
Come si converebbe si tristo buco,
Sovra 'l qual, pontan tutte l' altre rocce
I' premerei di mio concetto il suco
Più pienamente : ma perch' i' non l' abbo,
Che non c' impresa da pigliare a gabbo
Deserirer fando a tutto l' universo
Nè da lingua, che chiami mamma, o babbo.

Tout en considérant la nature en poëte, dit le savant M. Libri, Dante l'observait en philosophe, et son esprit pénétrant a vu et deviné des choses qui n'ont été reproduites que longtemps après par des savants spéciaux. Il faudrait transcrire son poëme si l'on voulait citer tous les passages qui renferment des observations d'histoire naturelle ; mais il en est de si remarquables qu'il est impossible de ne pas les signaler. Ainsi

dans une comparaison des plus gracieuses, Dante décrit le sommeil des plantes. Des naturalistes ont assuré que le poëte florentin avait connu les plantes cryptogames et avait indiqué en même temps qu'on les semait sans en voir les graines. Il a connu l'action de la lumière solaire sur la maturation des fruits; l'étiolement et les circonstances qui influent sur la couleur des feuilles ne lui ont pas échappé, et il paraît avoir eu quelque idée de cette espèce de circulation qui se fait dans les végétaux. Ses connaissances botaniques, que nous pouvons à peine indiquer, ont été exposées par des naturalistes distingués.

Les observations physiques sont encore plus intéressantes : il en fait sur le vol des oiseaux, sur la scintillation des étoiles, sur l'arc-en-ciel, sur les vapeurs qui se forment dans la combustion; il a parlé de l'aiguille aimantée comme d'une chose assez généralement connue pour qu'on pût l'employer dans des comparaisons poétiques. Cependant des commentateurs de la *divina commedia* ont prouvé, à propos de ce passage, qu'il ne connaissait pas les forces directrices de l'aimant. Au reste, Dante ne faisait pas seulement des observations, il faisait aussi (ce qui est bien extraordinaire pour son siècle) des expériences; il en recommande l'emploi et il s'en sert dans les démonstrations.

Dante se plaisait à montrer ses connaissances astronomiques : il a suivi le système planétaire de Ptolémée; mais on voit qu'il a profité aussi des travaux des Arabes. L'un des passages les plus controversés de la *divina commedia* est celui où il est question de la constellation du *crociero*, ou de ces quatre étoiles situées près du pôle antarctique que les Européens furent tout étonnés de voir, lorsque longtemps après ils avancèrent vers les régions équinoxiales. Cette espèce de divination a donné lieu à bien des commentaires. On a commencé d'abord par dire que ces quatre étoiles n'étaient que les quatre vertus cardinales, et cette opinion s'appuyait surtout sur l'impossibilité où était le poëte de connaître une constellation que ni lui, ni aucun Européen n'avaient jamais pu voir. Mais Francastoro assura plus tard, et cela est prouvé maintenant, que Dante devait avoir eu connaissance de ces quatre étoiles par le moyen des Arabes, qui, ayant formé des établissements sur toute la côte orientale de l'Afrique, avaient dû observer les étoiles australes et les faire connaître aux Européens. Les Arabes, qui avaient fait connaître à Sanuto la vraie forme de l'Afrique, avaient pu indiquer aussi aux Italiens quelques-unes des constellations de l'hémisphère austral. Dante fait souvent allusion aux antipodes; il en parle clairement là où, après être descendu jusqu'au centre de la terre, il se retourne pour remonter de l'autre côté, et il définit le centre de la terre le point où se dirigent de tous côtés les corps pesants.

DAVID (Le roi). *Voy.* PSAUMES.

DÉFINITION. *Voy.* STYLE.

DENYS (L'Aréopagite). — Il ne s'agit plus maintenant de savoir si saint Denys l'Aréopagite, converti par la prédication de saint Paul, est identiquement le même que le saint Denys, apôtre des Gaules, qui souffrit le martyre avec les saints diacres Rustique et Eleuthère : ce point de critique est décidé depuis longtemps. On a également reconnu que les livres qui nous restent sous le nom de saint Denys l'Aréopagite sont entièrement apocryphes, et ne peuvent guère avoir été composés avant le ve siècle, que par quelque Grec imbu des traditions de l'école d'Alexandrie. Ils sont donc déchus de l'autorité qu'ils avaient autrefois dans la littérature sacrée, et c'est un malheur pour la littérature, car, de saint Denys l'Aréopagite ou d'un autre, ces livres sont de beaux et savants ouvrages.

Le livre *Des Noms divins* est un admirable traité de l'unité de Dieu. L'auteur ayant à traiter des perfections divines, commence par établir qu'il n'y a de différences entre les perfections de Dieu que pour notre intelligence imparfaite, qui doit distinguer sous des noms divers les opérations différentes de la perfection unique, indivisible et infinie qui est Dieu. Traiter des diverses perfections divines, c'est donc uniquement énumérer les noms qu'il est permis de donner à l'unité absolument parfaite, en déduisant et en subdivisant toutes les propriétés grammaticales et les applications philosophiques de ces noms. Il est impossible de partir d'une idée plus vraie, plus élevée et plus féconde, pour analyser Dieu sans le détruire en le décomposant. C'est ainsi que dans la syllepse il indique déjà la synthèse, et qu'en faisant passer au prisme de la science les rayons du soleil divin, il ne les détache jamais de leur foyer éternel, et ramène toujours vers l'unité infinie les pensées et les yeux qu'il exerce à distinguer les couleurs et les nombres de la lumière parfaite et de l'unité indivisible.

Le livre *De la Hiérarchie céleste* n'est pas moins admirable, et se lie intimement au traité des noms divins. Exprimé par les images de feu, de lumière et de chaleur, Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit : le feu engendre la lumière, et de la lumière et du feu procède la chaleur vitale. Or, ce que Dieu crée, il le fait à son image, d'abord dans le monde des intelligences, puis dans le monde matériel, qui n'est autre chose que la forme sensible, et comme le vêtement du premier. L'ordre ternaire préside donc à la création et à l'harmonie hiérarchique des esprits célestes, et chaque personne divine se reflète dans un ordre d'anges; mais comme chaque personne divine porte en elle l'essence de la Trinité tout entière, chaque ordre de la hiérarchie céleste peut se diviser, comme le rayon solaire, en trois différentes couleurs, ou en chœurs distincts et subordonnés les uns aux autres. La grande loi des esprits est l'amour : aussi leur vie éternelle est-elle toute d'obéissance, et c'est dans cette obéissance qu'ils trouvent leur parfaite liberté. Dans la hié-

rarchie céleste, les premiers sont les derniers, selon l'ordre de la révélation divine ; en sorte que si l'on compare le ciel des esprits à une roue, les esprits du Père en sont la circonférence, les esprits du Fils les rayons, et les envoyés du Saint-Esprit représenteraient le moyeu. Les esprits du Père président à la foi, ceux du Fils à l'espérance, ceux du Saint-Esprit à la charité. On peut aussi se représenter la hiérarchie céleste comme une tiare dont chaque couronne a trois fleurons. Dans le premier ordre des anges, en descendant, qui est le dernier en montant, les Séraphins, anges du pur amour, tiennent le rang le plus élevé, et sont assistés par les Chérubins, anges de l'intelligence, et les Trônes, anges de la souveraine puissance; dans le second ordre président les Vertus, anges de la charité active et militante, et ils sont assistés par les Puissances et les Dominations, anges préposés à la force morale des saints et aux destinées des empires ; enfin le troisième ordre, qui est le dernier en descendant et le premier en montant, se compose des Principautés servies par les Archanges et les Anges ; ceux-là sont employés au gouvernement des choses visibles. Les Anges sont les gardiens des hommes, les Archanges sont les gardiens des peuples, et les Principautés sont les gardiens du pouvoir. La sainte milice obéit à trois chefs de hiérarchie subordonnés les uns aux autres, et qui se communiquent les volontés de Dieu par l'entremise de quatre lieutenants. Ces sept princes du ciel sont les Archanges par excellence. Le chef suprême du premier ordre et de toutes les hiérarchies est Michel, qui combat pour la gloire du Père; le chef du second ordre est Gabriel, qui annonce la venue du Fils; et le chef du troisième ordre est Raphaël, l'archange de la miséricorde, de la charité et de la pureté dans l'union conjugale, le guide du jeune Tobie et le vainqueur du démon Asmodée qui obsédait la jeune Sara. Les noms des quatre autres grands archanges ne se trouvent pas dans l'Écriture, et ne nous ont été conservés que par une tradition incertaine : ce sont Uriel, Sealtiel, Jéhudiel et Barachiel.

Le troisième livre attribué à saint Denys l'Aréopagite est celui *De la hiérarchie ecclésiastique :* il est la conséquence et l'application des deux premiers. De même que le ciel angélique reflète Dieu, la terre ecclésiastique doit refléter le ciel. Le gouvernement de l'Eglise est donc organisé comme la hiérarchie des anges; il y a donc les évêques, les prêtres et les ministres qui représentent les trois ordres : parmi les évêques il y a les primats, les archevêques et les simples évêques; parmi les prêtres, les archiprêtres, les pasteurs et les vicaires; parmi les ministres, les diacres, les sous-diacres et les minorés ; puis à toute la hiérarchie préside le pape, représentant le suprême archange, et remplissant les fonctions de saint Michel.

L'œuvre de l'auteur inconnu est donc une trilogie : Dieu, le ciel et la terre ; Dieu en trois personnes, le ciel avec ses trois ordres d'esprits bienheureux, la terre avec ses trois classes de ministres sacrés ; et la triade se répète encore dans chaque unité de la triade primitive. Ainsi se superposent trois mondes : le naturel, le spirituel et le divin, qui sont gouvernés l'un par l'autre avec une harmonie que peut seule troubler la perverse volonté de l'homme. Mais cette loi hiérarchique est tellement dans la volonté de Dieu et ressort si bien de la nature même des choses, qu'en étudiant bien l'humanité on trouvera les hommes partagés en trois classes, par la hiérarchie naturelle du mérite et des aptitudes matérielles. Ainsi, au premier rang on trouve les hommes en qui l'intelligence et l'amour ont quelque chose de divin : les grands saints et les grands génies; puis ceux dont l'intelligence est ordinaire, et chez qui la volonté lutte contre les mauvais penchants; puis, enfin, ceux qui subordonnent l'intelligence aux instincts et qui vivent comme des brutes. Ces trois ordres d'hommes étaient appelés par les sages de l'école d'Alexandrie, les premiers *gnostiques* ou voyants, les seconds *psychiques* ou pensants, et les troisièmes *hyliques* ou sensuels. Cette hiérarchie naturelle, qu'on peut difficilement se dispenser de reconnaître, explique suffisamment l'origine et la nécessité du pouvoir, et fait disparaître toutes les difficultés philosophiques enfantées par les théories de l'égalité absolue.

Les livres attribués à saint Denys l'Aréopagite sont peut-être ce qu'il y a de plus profond en théologie mystique et en philosophie religieuse. Swedenborg semble y avoir puisé tout ce qu'il y a de grand et de logique dans le dédale de ses obscures visions. L'esprit se sent élever au spectacle de cette grande harmonie du ciel et de la terre, qui assigne à chacun sa place et rend facile la solution d'une multitude de problèmes. Si les analogies que l'auteur indique ne sont pas rigoureusement démontrées, elles plaisent du moins à l'imagination, et agrandissent le domaine de la poésie. C'est pour les poëtes surtout que nous en avons donné l'analyse rapide; mais nous les invitons à ne pas s'en contenter, et à chercher eux-mêmes dans la mine dont nous leur avons à peine montré l'or.

DENYS (Saint) d'Alexandrie. — Disciple et successeur d'Origène dans la présidence de l'école d'Alexandrie, adversaire des erreurs de Novatien et de Sabellius, saint évêque et philosophe chrétien des plus distingués, saint Denys a laissé quelques ouvrages qui ne nous sont parvenus que par fragments, et il ne nous reste de lui, dans son entier, qu'une lettre adressée à l'évêque Basilide sur des questions de discipline et de liturgie.

DIDYME. — Philosophe chrétien de l'école d'Alexandrie, Didyme a composé un traité complet du Saint-Esprit, qui a été traduit par saint Jérôme, à la prière du pape

Damase. Saint Jérôme fait un grand éloge de cet ouvrage, et le donne comme la source de tout ce qui a été publié depuis sur le même sujet. On reproche à Didyme de s'être perdu dans une métaphysique trop abstraite, en cherchant à justifier Origène d'avoir avancé des erreurs sur la très-sainte Trinité. Ce n'en était pas moins un personnage considérable dans la science et dans les lettres, et saint Jérôme, qui fit en 386 le voyage d'Alexandrie pour le consulter, se glorifiait d'avoir été son disciple. On dit que rien n'égalait le charme de son éloquence; et comme il était aveugle, on le comparait au rossignol qui chante mieux lorsqu'il est privé de la vue. Cet Homère de la philosophie et de l'éloquence chrétienne, mourut vers l'an 399. Il ne nous reste du grand nombre d'ouvrages qu'il avait composés que le livre *Du Saint-Esprit* et un *Traité contre les Manichéens;* le premier surtout mérite d'être lu et profondément médité.

DISCOURS. *Voy.* ÉLOQUENCE.

DRACONCE. — Prêtre espagnol et poëte chrétien du v[e] siècle, Draconce a laissé, outre une élégie assez faible adressée à Théodose-le-Jeune, un *Hexaméron* ou poëme des six jours de la création, espèce de résumé d'histoire naturelle fantastique et mystique tel qu'on pouvait le faire de son temps : ce poëme fut augmenté et corrigé par saint Eugène II, évêque de Tolède. Le P. Sirmond, jésuite, en a donné une édition; on le trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères* et dans le *Cours complet* de *Patrologie*, publié par M. l'abbé Migne.

DRAMATIQUE, DRAME. *Voy.* MYSTÈRE, TRAGÉDIE.

E

ECCLESIASTE, ECCLÉSIASTIQUE. *Voy.* SAPIENTIAUX (*Livres*).

EDUCATION (LIVRES D'). — Les livres d'éducation sont une branche des plus importantes de la littérature chrétienne, tout le monde le sait suffisamment ; mais il en existe peu d'excellents, et un trop grand nombre de médiocres et de mauvais. L'art de bien élever les enfants n'est pas facile, et il faut, pour y réussir, une grâce de Dieu toute particulière. Il faut écrire pour les enfants comme on leur parlerait, et pour savoir leur parler il faut les aimer et les comprendre, se mettre à leur place, rapetisser, en quelque sorte, son esprit à la mesure de leurs jeunes intelligences, comme le prophète s'efforçait d'égaler sa taille à celle de l'enfant qu'il voulait ressusciter. Ecrire des livres d'éducation, c'est élaborer en quelque sorte le lait dont s'abreuvera le premier âge. Combien donc ne doit pas être saine et sainte tout à la fois une intelligence qui se dévoue à la fonction de nourrice et de mère ! Dans les livres d'éducation on ne doit pas trouver des fleurs, mais du miel; point de beautés affectées, mais la grâce, plus belle encore que la beauté, comme a si bien dit La Fontaine. Quel choix exquis de pensées, quelle méthode dans leur arrangement, quelle douceur et quelle facilité d'expression ne faut-il pas pour rencontrer toujours et suivre sans les devancer jamais les opérations mystérieuses de la nature dans le réveil des jeunes intelligences ! La foi, l'espérance et la charité sont les trois grâces qui sourient à l'enfance chrétienne, et qui doivent la conduire par la main. Instruisez l'enfant à croire, afin que plus tard il sache ; à espérer, afin que plus tard il ait du courage; à aimer, afin que plus tard il se dévoue ! Mais rappelons-nous bien que l'enfance est le paradis terrestre de la vie ; éloignons des yeux de notre jeune élève tout ce qui pourrait lui rappeler l'arbre funeste de la science du bien et du mal. Ne laissons approcher de lui que les anges ! Le serpent ne se glissera-t-il pas d'ailleurs assez tôt parmi les fleurs de son Eden ?

L'enfance est essentiellement poétique; elle aime tout ce qui sourit, tout ce qui rayonne, tout ce qui chante. Les fictions merveilleuses la séduisent, les récits étranges l'attachent. Le pressentiment des destinées éternelles n'a pas été éteint en elle par les déceptions de la vie. Pour elle il n'existe encore que de beaux rêves; ses larmes mêmes sont riantes comme les gouttes de rosée où brillent les feux du matin, et ce bonheur pur, cette confiance en l'avenir, ce sommeil enchanté de l'âme, tout cela est de l'innocence, tout cela est saint et respectable, tout cela est, pour ainsi dire, la fleur arrosée par le saint baptême ; il faut la cultiver avec soin. C'est alors qu'il faut émerveiller ces âmes naïves par le récit des prodiges de la religion, prodiges de sagesse et d'amour que les soins de leurs mères leur feront mieux comprendre; c'est alors qu'il faut les initier à la connaissance de la nature, comme on leur expliquerait les richesses du palais des fées, ou plutôt à quoi bon les fées ? en leur disant tout simplement que ce sont les trésors du roi leur père, et qu'ils sont les héritiers de Dieu. Avec quel soin ne faut-il pas les préparer aux premières leçons de l'histoire, en rattachant tout ce qu'ils apprendront plus tard à ces idées divines que la Bible place au berceau des temps ! Qu'ils s'habituent à voir en Dieu un père, et dans le genre humain une famille de frères : ils sauront assez tôt que l'un des deux premiers frères a été Caïn !

On a beaucoup ri dans ces derniers temps des livres d'éducation des Révérends Pères Jésuites, et particulièrement de ceux du P. Loriquet, parce que cet excellent homme supprimait dans ses abrégés d'histoire tous les scandales historiques, et ne racontait que le bien. Ceux qui ont ri de cette fraude maternelle étaient pères peut-être; mais

une mère en sera toujours touchée, et regardera avec pitié ceux qui riront.

Les Jésuites seuls ont bien compris l'éducation, parce qu'ils avaient, pour aimer les enfants sans faiblesses, l'austérité du religieux et la tendresse de la piété. Ceux même des incrédules de nos tristes jours qui ont eu le bonheur d'être élevés dans leurs colléges, s'en souviendront toujours avec attendrissement. Où retrouver ailleurs cette discipline sévère, tempérée par une charité si douce, cette touchante émulation de vertus sous les auspices des saints anges, cette piété si tendre envers Marie, cette poésie et cette lumière que la foi communiquait aux études les plus ingrates ! Belles fêtes de Saint-Acheul, de Forcalquier, de Montmorillon et de Sainte-Anne, qu'êtes-vous devenues ? Où sont maintenant ces maîtres plus intègres que Socrate, et qu'on a osé accuser comme lui de corrompre la jeunesse ? Mais du moins le nom du philosophe calomnié est maintenant réhabilité et glorieux, tandis que les vénérables Pères Jésuites, pour prix de leurs services et de leur dévouement, ont recueilli la haine du monde et les injures d'une tourbe de publicistes imbéciles ou corrompus.

La taquinerie chagrine des jansénistes a reproché aux Jésuites leurs efforts pour rendre la piété aimable : on a pu accuser ces hommes si stoïques dans leur vie d'être indulgents dans leur morale. Ah ! sans doute, s'ils eussent été vicieux, qu'ils se seraient drapés comme tant d'autres dans un rigorisme impitoyable : ce sont les plus coupables qui pardonnent le moins, on le sait. Mais que nous importe la mauvaise foi du jansénisme ou le puritanisme des gens sans foi ? Les Jésuites ont toujours parlé comme l'Eglise, pardonné et aimé comme elle ; en vain ceux qui sont le moins sans péché leur ont présenté la pierre qui devait frapper la femme adultère, afin que cette pierre, soit acceptée, soit repoussée par eux, leur retombât toujours sur la tête. Nos républicains modernes ne les accusaient-ils pas de vouloir la mort des mauvais rois ? Vous verrez que les socialistes les accuseront de pratiquer le communisme ! Mais leur crime véritable, le savez-vous ? C'est d'être où est l'Eglise catholique ; c'est de tenir les rames de la barque de Pierre, c'est d'effrayer et d'humilier les passions orgueilleuses et brutales par une vie toute d'obéissance et d'abnégation. Du temps de Voltaire on désignait la religion elle-même sous le nom de superstition, et de nos jours tous les prêtres sincèrement attachés à leur devoir et au centre de l'autorité religieuse sont des *jésuites*.

Jamais personne cependant n'a su rendre l'éducation plus facile et plus aimable que ces hommes si noirs et si furieusement proscrits. Nulle part les belles-lettres n'ont été cultivées avec plus de soin et plus de succès que dans les maisons dirigées par ces prétendus apôtres de l'obscurantisme. On sait que Voltaire et bien d'autres furent leurs élèves, indociles sans doute, mais rarement ingrats. Voltaire dédiait un de ses premiers ouvrages au P. Porée, son professeur, et Gresset, qui avait *jeté*, comme on dit, *le froc aux orties*, leur témoignait du moins par des adieux remplis des éloges les plus sincères sa reconnaissance et ses regrets. Combien n'ont-ils pas travaillé pour l'enfance ! Avec quelle patience n'ont-ils pas étudié cet âge que le Sauveur du monde entourait lui-même de tant de soins et de tant d'indulgence ! Aussi est-ce chez eux qu'il faut chercher les vraies traditions de l'éducation chrétienne ; c'est à leur exemple, sous leur inspiration et en s'éclairant de leur avis, qu'il faut dresser des plans d'enseignements et écrire des livres d'éducation ; ils savent avec quelle méthode les sciences doivent être disposées et présentées successivement à tous les âges ; ils ont surtout ce tact, nous disons presque maternel, pour éloigner de l'enfant tout ce qui pourrait faire passer une ombre sur la blancheur de son innocence ; ils ont enfin cette vertu indulgente qui déride la sévérité des leçons ; ils savent dire des mots qui plaisent et colorer des récits qui amusent, parce que l'éducation n'est pas pour eux un métier, c'est un dévouement, et par conséquent un bonheur.

Beaucoup de livres d'éducation sont écrits par des dames, et c'est en effet le genre de littérature qui convient le mieux à leur sexe. On trouve assez généralement la mollesse et l'afféterie à la place de la douceur et de la sensibilité dans les œuvres des personnes dont les principes religieux n'ont pas dirigé les pensées ; il y a donc un grand choix à faire, et les mères de famille ne sauraient trop se montrer sévères pour l'admission d'un livre dans la bibliothèque de leurs enfants.

C'est surtout par le cœur que les enfants peuvent comprendre ; mais il ne faut pas se borner à développer chez eux le sentiment ; il faut le soumettre d'avance à la raison, en leur faisant sentir ce qui est vrai et aimer seulement ce qui est juste. Nous avons entendu souvent le vénérable M. Boyer, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, dire qu'un des fléaux de la religion et des mœurs en notre temps est la sensibilité niaise, c'est-à-dire le sentiment dépensé au hasard et surexcité sans objet raisonnable. Dans quel livre trouve-t-on plus de vraie sensibilité, plus de tendresse même que dans l'Evangile ? Mais dans quel prosateur ou dans quel poëte le sentiment est-il plus motivé et plus sage ? Voilà l'exemple dont il ne faut jamais se départir ; voilà de quel merveilleux, de quelle morale et de quelle raison il faut nourrir l'esprit des enfants. L'Evangile est le livre de tous les âges ; mais souvenons-nous que le Sauveur du monde aimait particulièrement, bénissait et embrassait les petits enfants : le premier âge n'est pas ingrat ; les enfants devinent par une sorte d'instinct et chérissent ceux qui les aiment : faites-leur donc aimer le divin Sauveur du monde ; il suffira pour cela de le leur faire bien connaître.

Jean Gerson, ce chancelier de l'Université de Paris qui mérita d'être appelé *très-chrétien* comme les rois de France, ne trouva rien de plus beau et de plus méritoire à faire, vers la fin de sa vie, que de se consacrer tout entier à l'éducation des enfants : il se fit donc le maître d'école des pauvres, et il ne réclamait de ses écoliers, pour tout salaire, que cette simple prière adressée à Dieu tous les jours : « Mon Dieu, prenez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson ! » Or, parmi les écrits de Gerson, nous trouvons un petit traité de l'éducation en quelques chapitres très-courts, qui trouveront naturellement leur place ici, et pourront servir à la fois de préceptes et de modèle.

Ce traité est intitulé : *De parvulis ad Christum ducendis*. « Des moyens de conduire les enfants à Jésus-Christ. »

Jésus-Christ, ce divin fondateur du christianisme, auquel nous devons tant de bons exemples et d'excellents préceptes propres à guider les personnes de tout rang et de tout état, disait à ses disciples, en parlant des petits enfants qui venaient à lui : *Laissez-les s'approcher de moi, car les récompenses célestes sont acquises à leur innocence.* Ainsi, considérant que la jeunesse était la plus belle et la plus intéressante partie de l'humanité, il défendait qu'on la laissât privée d'instruction et blâmait ceux qui, par un respect mal entendu, une rudesse déplacée, ou par le sot orgueil d'un peu de savoir, éloignaient de sa personne les jeunes créatures qui accouraient vers lui. Il s'indignait de cette rigueur et répétait : *Laissez-les m'approcher*; puis il les caressait et les bénissait.

Si nous méditons, comme elles le méritent, ces quelques paroles, nous n'hésiterons point à blâmer avec énergie et conviction toute négligence apportée à l'éducation de la jeunesse, négligence d'autant plus coupable qu'elle entraîne à la fois la perte de l'âme et du corps. Nous ne mettrons cependant aucune amertume dans nos conseils, nous en bannirons l'âpreté et l'orgueil ; ayant à parler de l'enfance, nous en imiterons la simplicité et la candeur : loin de nous l'esprit de dispute et d'animosité. Suivons en cela l'exemple de Jésus-Christ, qui, ayant à reprendre ses disciples de leur dureté, se bornait, malgré l'indignation qu'il éprouvait intérieurement, à leur dire avec bonté : *Laissez ces enfants venir à moi.*

Ayons donc aussi pour la jeunesse un langage plein de douceur, et, s'il en est besoin pour être compris de sa faible intelligence, ne rougissons pas de descendre à lui parler comme le feraient de bonnes et tendres mères, car il faut surtout et avant tout se faire comprendre, ne se proposer d'autre but, ne rechercher d'autres succès que celui d'instruire, de former l'enfance à la pratique de la vertu, en mettant le plus grand zèle à écarter d'elle tous les sujets de scandale qui pourraient la corrompre.

Nous exposerons les considérations auxquelles nous allons nous livrer. Nous tâcherons d'abord de démontrer de quelle importance il est pour la société que les enfants soient religieusement et vertueusement élevés ; nous signalerons ensuite les écueils à éviter pour les diriger sûrement dans la bonne voie ; dans un troisième article, nous traiterons de la manière de régler le zèle des personnes qui se dévouent à l'enseignement ; et enfin dans la quatrième partie nous présenterons la sanction et comme une sorte d'apologie de tout ce qui aura précédé, en même temps qu'une exhortation à la jeunesse de se laisser conduire par nos conseils et nos préceptes, tout indigne que nous nous regardions de cette grande mission. Nous soumettons d'ailleurs nos doctrines à l'examen des personnes qui nous sont supérieures en vertus et en lumières, et nous subordonnerons toujours nos propres idées, notre prudence et nos jugements à leurs conseils. Notre zèle, ainsi tempéré par une juste modestie, nous n'aurons pas à craindre de nous égarer. Puissions-nous mériter leur approbation ! Quant à ce que pourront dire la légèreté, la malveillance et ceux qui n'aspirent à rien de bon, nous sommes résolus à ne pas nous en émouvoir, pensant avec un sage que, si quelquefois on arrive à la vertu par un chemin glorieux, quelquefois aussi on n'y parvient qu'abreuvé de dégoûts et et d'humiliations (*Per infamiam et bonam famam pervenitur ad Christum*).

Combien il est important que les enfants soient élevés dans la pratique de la vertu.

C'est un grand bonheur pour l'homme lorsque dès son bas âge il a été habitué à porter le joug de ses devoirs, *joug facile et léger*, selon le divin auteur de l'Evangile ! La vérité de cette sentence éclate surtout dans les âmes qui ont conservé toute leur pureté par de constants efforts. Cette innocence est la vraie nourriture des cœurs, elle les ennoblit et les fortifie. Lorsqu'on la néglige ou qu'on s'en écarte, lorsqu'on abuse des dons de Dieu et qu'on ne remplit pas avec scrupule les obligations de père de famille, obligations si douces et si faciles lorsqu'on s'y prend dès le principe, il devient alors presque impossible de conserver ou de recouvrer cette innocence. Et cependant sans elle, que deviendront les enfants ? Dans quels abîmes, dans quels malheurs sa perte ne les entraînera-t-elle pas ? Si dans la première jeunesse, encore exempte de fautes et de vices, il est douteux qu'on puisse jamais s'élever jusqu'à la vertu, que sera-ce, lorsque l'ennemi paraîtra ? Lorsque les mauvais penchants de l'humanité viendront assaillir l'âge mûr et l'accabler de leur poids ? Qui ne sait que l'enfance a toute la fragilité des jeunes plantes, que ses grâces naturelles l'exposent à des dangers dont la vieillesse est affranchie, abandonnée qu'elle est des passions plutôt qu'elle ne s'est soustraite à leur empire (*Non vitia deserunt senes, sed a vitiis relinquuntur*). Hélas ! ces premières années, les plus belles de la vie, s'écoulent rapidement Si l'on considère alors quelle est la force de l'habitude, si l'on pense avec un

ancien philosophe que cette force est si grande, qu'elle devient en quelque sorte une seconde nature (1), on restera profondément convaincu qu'il n'y a rien de plus à craindre et de plus amer dans leurs suites que les mauvaises coutumes, quand au contraire il n'y a rien de plus doux, de plus satisfaisant pour la conscience que les bonnes.

Aussi les philosophes, les poëtes et les théologiens sont-ils tous d'accord sur ce point, *qu'il est de la plus grande nécessité de ne pas laisser la jeunesse se livrer indifféremment à ses goûts, à sa légèreté.* Tous recommandent de la former de si bonne heure à la vertu, que la pratique lui en devienne facile à force d'habitude (2). « L'éducation, dit Horace, accoutume un jeune cheval dont la bouche est encore tendre à suivre la main du cavalier. Un jeune chien aboye longtemps après une peau de cerf dans la maison avant de faire la guerre aux habitants des forêts. Jeune Lollius, que votre âme encore neuve et pure se pénètre de ces leçons; recherchez les maîtres les plus sages. Un vase retient l'odeur de la première liqueur qu'il a reçue (3). »

C'est à l'empire de l'habitude qu'il faut attribuer les mauvaises lois, les superstitions sacriléges, la dépravation des mœurs. Quelle heureuse impulsion ne recevrait donc pas la société, si les hommes conservaient dans l'âge mûr la pureté de cœur qu'ils avaient plus jeunes? Aussi ce n'est jamais sans effroi que nous entendons ces paroles vraiment infernales : « L'homme commence par être un ange et finit par être un démon (4). » Certes, nous ne voyons pas ce qu'il y aurait à attendre de la vieillesse de ceux qui auraient été corrompus dès leur enfance, quand à des inclinations naturellement perverses seraient venues se joindre ensuite des habitudes plus perverses encore. Qui donc a pu inventer cette détestable sentence, véritable blasphème, sinon des personnes profondément ignorantes, n'ayant d'ailleurs aucun souci de leurs devoirs et cherchant à s'excuser à leurs propres yeux du peu de soin qu'elles avaient de leurs enfants? Cette classe n'est malheureusement que trop nombreuse, et ce n'est pas cependant avec de telles idées qu'on obtiendra l'extirpation du plus petit défaut! Qu'elles demeurent donc à jamais l'objet du mépris et du blâme de tous les gens de bien, et surtout de cette partie saine de la jeunesse dont l'instruction et les mœurs sont soigneusement cultivées.

Qu'arrive-t-il aussi? C'est que nous entendons quelquefois louer stupidement dans un enfant la hardiesse de ses regards ou l'inconvenance de ses paroles; on rit en le voyant s'emporter. A quoi seront bons, je le demande, des hommes dressés à une pareille école? La société ne souffre-t-elle pas tous les jours des suites désastreuses de semblables erreurs. Celui-là ne se trompait donc pas, qui disait que pour réussir à réformer les mœurs, il fallait commencer par l'éducation de l'enfance, qui, moins corrompue, moins incurablement infectée de mauvaises doctrines, se trouvait plus disposée à recevoir aisément de saines notions.

C'est aussi ce qu'avait remarqué le sage Aristote et ce qui lui avait fait dire que, pour que les leçons de la sagesse et de la vertu fructifiassent dans de jeunes cœurs, il fallait qu'ils y eussent été préparés d'avance par de bonnes habitudes et que déjà leurs mœurs fussent en rapport de conformité avec les bons enseignements; qu'ils ne recherchassent enfin que ce qui est honnête, fuyant par un heureux instinct et comme par inspiration ce qui est honteux et bas.

La jeunesse est d'autant plus apte à recevoir des impressions salutaires, qu'elle ne peut encore être imbue de fausses opinions, que l'erreur n'a pas encore poussé des racines profondes dans son âme. Les vases neufs sont les plus convenables à recevoir les meilleures liqueurs, et les jeunes plantes obéissent plus facilement à la main qui les cultive. C'est tout le contraire chez les vieillards : on les briserait plutôt que de les faire plier sous un autre joug que celui auquel ils sont accoutumés. Il y a longtemps que cela est écrit (dans Jerémie) : On ferait plutôt changer de couleur à un nègre, et perdre au léopard les taches de sa peau, avant que de conduire à bien celui qui n'aurait reçu que de mauvais enseignements dans son enfance.

Si donc, comme nous le pensons, il reste démontré que l'œuvre de la réforme des mœurs et du retour sincère aux sentiments religieux doit être entreprise sans retard et poursuivie sans relâche, n'est-ce point par l'éducation de la jeunesse qu'il faut se hâter de commencer? n'est-ce pas surtout dans le pays qui marche à la tête de la civilisation que ce noble et utile travail doit être celui de tous les instants, de tous les gens de

(1) *Consuetudo, altera natura.* Pensée d'Aristote, un des plus grands philosophes de l'antiquité, qui par ses vertus et son prodigieux savoir mérita d'être choisi par le roi de Macédoine pour être le précepteur de son fils qui devint plus tard Alexandre-le-Grand. Il est curieux de voir en quels termes Aristote fut prié par Philippe de se charger de l'éducation de l'héritier du trône : « Je remercie moins le « ciel, lui dit-il, du fils qu'il m'a donné que de l'avoir « fait naître dans un temps où je puisse le donner à « un maître tel que vous. »

(2) *Quod male fers, assuesce, feres.* Il faut s'habituer insensiblement au fardeau que l'on doit porter.

(3) *Fingit equum docilem tenera cervice magister*
Ire viam quam monstrat eques; venaticus ex quo
Tempore cervinam pellem latraverit aula
Militat in silvis catulus : nunc adhibe puro
Pectore verba, puer, nunc te melioribus offer.
Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu.

TRADUCTION DE DARU.

Domptez vos passions, soumettez-les au frein,
Songez qu'il faut en être esclave ou souverain.
Le coursier obéit à la main qui le guide;
Contre la peau d'un cerf, le limier intrépide
Exerce sa fureur, animé par ses traits,
Avant d'aller poursuivre un cerf dans les forêts.
Conserve ces leçons dans ton âme affermie,
Comme un vase retient l'odeur de l'ambroisie.

(4) *Angelicus juvenis senibus sathanizat in annis.*

bien ? Les savants sont sans doute d'excellents guides, de très-bons instituteurs pour une certaine classe de personnes ; mais l'éducation domestique, au sein et dans l'intérieur de la famille, est la plus nécessaire, la plus féconde en bons résultats. Nous ne saurions donc trop répéter que rien n'est plus funeste à la société et ne peut la conduire plus promptement à sa perte que l'absence de cette éducation domestique, qui consiste à ne mettre que de bons exemples sous les yeux de la jeunesse et à ne lui faire entendre que des discours dont sa pudeur et son innocence n'aient point à souffrir.

Des mauvais exemples et de leur danger pour la jeunesse.

Le divin fondateur du christianisme mettait un si haut prix à l'innocence des enfants, qu'il maudissait les parents qui lui portaient la moindre atteinte par leurs discours ou par leurs actions (*Corrumpunt bonos mores colloquia prava*). Il serait mieux, disait-il, de leur suspendre une pierre au cou et de les précipiter dans le fond de la mer. Il voulait qu'on éloignât de l'enfance tous les dangers de ce genre, convaincu de leurs funestes et inévitables suites à l'égard de faibles créatures qui, ainsi qu'une cire molle (1), peuvent recevoir aisément une impression vicieuse que plus tard il devient difficile d'effacer. Un ancien nous a également transmis cette grave et belle sentence : qu'on doit porter le plus grand respect aux enfants (2), c'est-à-dire qu'il faut s'abstenir devant eux de proférer des paroles ou de commettre des actions qui, en blessant leur pudeur et leur chasteté, les détourneraient des voies de la vertu pour les engager dans celles de la perdition, à laquelle ils étaient loin d'être destinés.

Nous allons examiner les différentes manières de donner des sujets de scandale à la jeunesse. On peut la corrompre soit par des discours, soit par des actes, qui lui donnent directement ou indirectement l'occasion de faillir. Il y a scandale toutes les fois qu'on l'expose à mal faire, à s'écarter de ses devoirs, et tout cela ne peut manquer d'arriver à la suite de paroles inconvenantes, d'actions répréhensibles.

La personne qui pouvait s'opposer au scandale et qui ne l'a point fait, quoiqu'elle en eût le droit et le devoir, devient coupable elle-même. C'est ainsi que la négligence du pilote entraîne la perte du navire.

Il y a des individus qui, avec la bonne volonté d'éviter tous sujets de scandale, n'osent cependant pas se livrer à cette louable inspiration, poussés par une fausse honte ou par la crainte pusillanime de je ne sais quelle opinion. C'est par un motif de cette espèce que les disciples de Jésus-Christ chassaient durement de sa présence les enfants qui voulaient l'approcher : conduite irréfléchie, n'ayant rien de conforme à la saine raison, et dont il fit bonne et prompte justice. A voir l'indignation qu'elle lui causa, on ne peut douter qu'il ne la regardât comme très-blâmable ; car, un instant, elle troubla son inaltérable sérénité, et il ne paraît pas s'être aussi vivement ému dans aucune autre occasion. En effet, il supporta avec plus de patience et reprit avec plus de mansuétude d'autres fautes que les orgueilleux et intolérants pharisiens relevaient avec aigreur, s'emportant contre l'indulgence du Christ, qui recherchait particulièrement la compagnie des pécheurs, afin de les ramener à la vertu par ses prédications. Evitons donc de donner de mauvais exemples à la jeunesse, si nous ne voulons pas nous souiller d'un véritable crime aux yeux de la Divinité, et si nous redoutons la colère des grands de ce monde, gardons-nous à plus forte raison de braver le courroux du ciel.

Quant aux mauvais exemples qui se donnent journellement à la jeunesse, tout le monde les devine et les comprend. Nous entrerons néanmoins dans quelques détails. Il y a des personnes qui non-seulement se glorifient de mal faire, mais qui, non contentes de se complaire dans leurs mauvais penchants, s'efforcent, par une perversité vraiment infernale, d'entraîner d'autres victimes avec elles. On dirait qu'elles n'ont pas d'autre but que celui de ne pas périr seules. C'est ainsi que fit Catilina, à Rome, lorsqu'il associa tant de jeunes et illustres Romains à sa criminelle entreprise. C'est ainsi que font tous les hommes corrompus. Leurs séductions perfides aveuglent tellement ceux à qui elles s'adressent, qu'ils en restent comme privés des lumières du simple bon sens, et que même ils deviennent dans la suite plus vicieux, plus dépravés que leurs corrupteurs eux-mêmes. Ceux-ci ne se contentent pas seulement de leur propre perte, ni de celle de personnes qui leur sont étrangères, ils finissent même par ne tenir aucun compte des liens du sang, des charmes de l'innocence et de la pureté de la jeunesse. Ils empoisonnent tout du souffle infect de leurs détestables suggestions. Le déchaînement de leurs excès dégénère alors en une sorte de frénésie qui confond tout dans son égarement, le juste et l'injuste, le bien et le mal, le crime et la vertu. Il semble, comme dit Origène, qu'ils soient plutôt possédés par un mauvais génie qu'en proie à leurs propres penchants ; mais cette obsession continuelle de désirs insatiables, de tentations sans cesse renaissantes, n'est-elle pas déjà une sorte de châtiment anticipé ?

Etonnons-nous donc, si de notre temps et plus que de coutume, les pensées de l'homme se tournent vers le mal lorsqu'il sort à peine de l'adolescence, quand à la corruption de notre nature vient se joindre celle que les enfants sucent en quelque sorte avec le lait de leurs nourrices ; car le nombre des parents et des instituteurs qui n'ont aucun soin des mœurs des enfants est incalculable. Abandonnés et sans guides, comment ces êtres faibles ne s'engageraient-ils pas

(1) *Talis quilibet et cereus in vitium flecti.* Hor.
(2) *Maxima debetur puero reverentia.* Juvénal.

dans la route du vice et du libertinage où ils finissent par trouver leur perte? Plût au ciel qu'on ne fît encore que les négliger; mais on expose à leurs regards, on fait entendre à leurs oreilles toutes sortes d'infamies; pourraient-ils ne pas se dépraver en présence de telles turpitudes? Aussi, c'est un ancien qui nous le dit encore: « Les mauvais exemples que nous recevons dans l'intérieur de la famille nous corrompent d'autant plus facilement qu'ils ont en quelque sorte le poids de l'autorité paternelle (1). » Que veut-on que fasse un enfant, si ce n'est ce qu'il voit faire à ses parents? Il suivra toujours leurs traces (2). De là il arrive qu'il n'y a plus aucun espoir de réforme chez beaucoup d'individus, parce que ce qui en eux n'avait d'abord été qu'une disposition vicieuse, est devenu plus tard une habitude invétérée et insurmontable (3).

Ces scandales, je le répète, sont les plus dangereux et les plus propres à amener la perte des mœurs chez les enfants. Malheur donc à ceux qui les donnent!

Je ne décide pas si ceux qui, par des voies indirectes, détournent l'enfance du sentier de la sagesse, sont plus coupables que les personnes dont nous venons de parler. Cette autre espèce de corrupteurs ne jettent pas précisément le mauvais exemple aux regards de la jeunesse, mais ils en amènent les déplorables effets par les obstacles cachés dont ils embarrassent la tâche des maîtres, détruisant comme à plaisir et en quelques instants le fruit des leçons les plus assidues et les plus répétées. Cette pernicieuse influence est d'autant plus à redouter, qu'il est presque impossible de la combattre et qu'on ne peut que s'écrier: « N'empêchez pas de faire le bien, si vous ne voulez pas le faire vous-même! » Le moyen de réduire ces êtres dangereux qui empoisonnent, sans qu'on puisse découvrir l'auteur du mal, le plus heureux naturel? On ne s'aperçoit de leurs ravages qu'aux traces qu'ils laissent après eux, lorsque tout remède est devenu inutile, et quand ils ont flétri et dévoué à la mort les plus tendres et les plus belles fleurs! Il arrive ensuite qu'on accuse injustement le malheureux et innocent instituteur.

Que dirai-je des personnes secrètement poussées par le mépris de la morale et de la vraie piété? de ces gens qui regardent la religion comme une véritable niaiserie et comme un signe certain de la caducité de l'intelligence? de ceux enfin qui sont en proie à une criminelle indifférence pour le bien? Si ce n'est que de tels êtres font le malheur et la honte des sociétés, qu'ils sont responsables de la perte d'une foule de jeunes cœurs dont la corruption n'est que leur ouvrage, et qu'on ne saurait trop désirer de les voir connus et appréciés comme ils le méritent. Heureuses les contrées où l'on parviendrait à paralyser leur malfaisante et mortelle influence.

Combien le zèle des personnes qui se consacrent à l'éducation des enfants est louable.

Le zèle de ceux qui se dévouent à élever la jeunesse dans la pratique de la vertu, est d'autant plus méritoire, d'autant plus digne d'estime et de louanges, qu'il assure le bonheur, dans ce monde et dans l'autre, des âmes dont on aura pris de bons et tendres soins. Il n'y a point d'œuvre plus utile en soi et plus agréable à la Divinité que cette attention continuelle à former l'esprit et le cœur de l'homme, à les épurer, à en bannir tous les mauvais penchants. Et quand je pense à ce que coûte de soucis, de travaux, de périls, la recherche, quelquefois même infructueuse, de biens périssables, aux éloges que nous voyons prodiguer à l'intelligence de ceux qui arrivent à la fortune, je me demande ce que l'on doit penser et dire de la négligence à cultiver l'âme humaine qui est immortelle? Ne trouverons-nous pas dans cet oubli du premier, du plus important des devoirs, quelque chose de vraiment criminel, puisque son résultat inévitable n'est autre que la perte de la jeunesse? Quoi! les hommes se livrent en tout temps et avec ardeur aux soins de leurs intérêts matériels; on s'empresse de retirer l'animal du bourbier où il est tombé, de le remettre dans le bon chemin, et l'on n'apporterait pas le zèle le plus constant à retenir les enfants dans les voies de la vertu, à les soustraire pour jamais à l'empire du vice? Efforçons-nous au contraire à ne pas les laisser tomber dans le dur esclavage des passions, et surtout hâtons-nous d'accomplir une œuvre si utile et si sainte. Ce que l'on peut faire, il faut, dit le roi Salomon, l'exécuter sur-le-champ. Semons enfin de bonne heure, car nous ne savons pas ce qui arrivera plus tard.

Les libertins, en général, ont fort peu de souci de l'opinion et de ce qu'on dira de leurs personnes et de leur conduite, pourvu qu'on ne les trouble pas dans leurs jouissances; et, par un inexplicable contraste, nous voyons quelquefois les justes s'émouvoir et trembler au seul murmure de quelques voix malveillantes! L'âme de l'homme cependant, lorsqu'elle n'est point le sanctuaire de la divinité, est sans cesse et de tous les côtés en butte aux attaques des passions: Comment donc alors ne pas veiller incessamment à la préserver de toute souillure? Que d'éloges ne donne-t-on pas au médecin généreux qui consacre son art au soulagement de l'humanité souffrante; à l'avocat qui défend avec désintéressement la cause du malheur; à l'artiste qui, dans ses travaux, recherche plutôt l'utilité publique que son intérêt particulier? En présence de ces faits, n'y aurait-il pas une injustice révoltante à refuser aux personnes qui se vouent à l'éducation de la jeunesse les encouragements et la considération qu'el-

(1) *Velocius et citius nos corrumpunt exempla domestica. Præterea quid aget filius, nisi quod viderit patrem facientem?*

(2) *Patrem sequetur sua proles.*

(3) *Quia quæ fuerant vitia, mores fiunt.* Sénèque.

les méritent? Ne serait-ce pas le comble de l'iniquité que de susciter des obstacles à l'accomplissement de cette noble et utile tâche? Tous les jours cependant, on ne peut le nier, nous voyons la jeunesse excitée au vice par les discours les plus inconvenants et les plus coupables; on le sait, et néanmoins l'on ne s'inquiète guère de combattre les funestes effets de ces indiscrètes paroles, en leur opposant de bons exemples; on ne tient aucun compte du besoin pressant qu'ont de jeunes cœurs d'une nourriture vraiment morale et religieuse.

Ce n'est point ce que Jésus-Christ a enseigné et encore moins ce qu'il pratiquait; car, dans son zèle à éclairer, et à purifier les âmes, à les réunir par un lien commun, il se comparait à une tendre couveuse qui étend ses ailes sur tous ses petits, les y rassemble, les y réchauffe, songeant plutôt à leur sûreté et à leurs besoins qu'à prendre soin d'elle-même. Et nous, qui nous disons les sectateurs de Jésus-Christ, nous négligeons les devoirs auxquels il consacrait sa vie, nous temporisons, nous n'agissons pas enfin! Il ne doit pas en être ainsi.

Il y a plusieurs moyens de donner l'instruction morale et religieuse aux enfants; la prédication, les instructions particulières et l'enseignement des maîtres, enfin la confession, qui est une pratique particulière à la religion chrétienne. Chacun pensera de ce dernier moyen ce qu'il voudra; mais moi, dans ma simplicité et dans ma conviction, je jure que la confession, lorsqu'elle est faite dans des dispositions convenables de part et d'autre, est la meilleure et la plus sûre manière de diriger les âmes. Par elle, si le confesseur a tout à la fois le savoir et la prudence indispensables, les plaies les plus secrètes du cœur humain peuvent être sondées et soulagées; elle peut le délivrer de toutes les souillures, de tous les mauvais penchants, qui par leur présence et leur séjour finiraient par fermer à jamais à la jeunesse le chemin de la vertu et du bonheur, en la retenant pour toujours dans la fange du vice. Elle croupirait alors dans cet état de dégradation et serait morte à tout bien. Quand un trait est demeuré longtemps dans une blessure, il envenime et corrompt la masse du sang; il en est de même pour la conscience lorsqu'elle se complaît dans les attaques des passions et dans les assauts d'une multitude de coupables désirs.

J'ajoute qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour donner de bons avis que la confession, et qu'elle est un excellent remède pour l'âme. Plût à Dieu que les enfants accomplissent sincèrement ce devoir! qu'une fois l'année seulement ils passassent une revue scrupuleuse de leur conduite antérieure et qu'ils en fissent un examen recueilli! Que de bien il résulterait de cette attention sur soi-même! quelle garantie pour un avenir meilleur! en effet, l'enfance, entraînée par sa légèreté naturelle, se livre à une foule d'irrégularités et de fautes dont il est indispensable qu'elle connaisse le démérite et la gravité. Elle a donc besoin d'être affectueusement avertie et prudemment sondée. Alors seulement elle commence à s'amender, à concevoir l'horreur du péché, à goûter le charme d'une conscience tranquille et à devenir capable enfin de la ferme résolution de bien faire.

Ces résultats sont d'autant plus désirables que personne n'ignore la tyrannie que la honte peut exercer sur certains esprits, et que, lorsque l'âme et le corps se sont livrés depuis longtemps à des habitudes perverses, on rendrait plutôt la parole à un muet que d'obtenir les aveux et la réforme des coupables. Est-il à dire pour cela que tous les avertissements donnés à l'enfance dans le confessionnal soient inutiles? que plus tard elle aura recours à la fraude au mensonge, et qu'enfin elle retombera dans toutes ses erreurs? A cela nous répondrons que personne, hélas! n'est exempt de commettre des fautes; que l'enfant, que l'homme fait, quels que soient son état et son rang, y succombent tous quelquefois. Est-ce le cas alors d'abandonner le navire quand il fait eau? Serait-il sage de ne pas la rejeter, sous le prétexte qu'elle revient toujours? L'important, ce nous semble, est de ne pas être submergé; car, ainsi que le dit Sénèque, nos efforts réussissent moins à nous débarrasser entièrement de nos vices, qu'à n'en pas être exclusivement et tyranniquement possédés (***Pugnamus contra vitia, non ut vincamus, sed ne vincant***). La propreté enfin n'est-elle pas un soin de tous les jours, et devrait-on y renoncer pour cela? Assurément, c'est tout le contraire; car, en la négligeant, le corps ne serait bientôt plus qu'un réceptacle d'immondices qu'on ne pourrait faire disparaître qu'à force de temps et de peine.

Je n'ignore pas que quelques enfants cachent leurs fautes et mentent à leur directeur; mais par de sages avis, par des questions qu'inspirera toujours un zèle éclairé, chaste et judicieux, la vérité pourra se découvrir, et dès qu'on sera parvenu à inspirer l'amour et la crainte du Père de tous les hommes, la haine de tous les mauvais penchants qui l'outragent, on peut être certain de la confiance et du repentir des coupables. Que s'il en est un petit nombre tellement abandonnés du ciel que personne ne puisse les réformer, il en est d'autres qui deviendront meilleurs, et quand enfin par ses efforts, on n'en ramènerait qu'un seul à la vertu, ce serait encore une grande et suffisante récompense de son travail et de sa peine, connaissant tout le prix dont l'âme de l'homme est aux yeux de la Divinité, et qu'elle doit avoir aux nôtres.

L'indulgence, d'ailleurs, doit jeter quelquefois un voile sur des fautes légères: qui ne se rappelle en avoir commis dans son enfance? Mais avec cette charité qui les couvre de son manteau, il faut en même temps mettre tout son zèle à affranchir l'homme de l'influence des passions et à le préserver de sa perte.

Vous surtout, pères de famille, maîtres et

directeurs de l'enfance, observez bien envers elle cette règle de conduite! Je vous la recommande avec conviction et de la manière la plus cordiale; car, en vous donnant cet avis, je ne prétends pas vous rien imposer, ni vous laisser croire que je pense que vous agissez différemment. Ne vous bornez donc pas, je vous en conjure, à détourner seulement la jeunesse des sentiers du vice, mais engagez-la pour jamais dans ceux de la vertu. Et comme de tous les animaux l'homme est celui qui se trouve le plus naturellement enclin à se laisser aller à la bonne ou à la mauvaise influence des compagnies qu'il fréquente, veillez sans cesse à préserver l'enfance de tout contact avec les méchants. Il suffit d'une brebis malade pour gâter tout le troupeau (*Unica prava inficit omne pecus*). Un seul enfant vicieux suffit de même pour en perdre beaucoup d'autres. Enfin, dit le prophète, vous vous pervertirez en fréquentant les pervers (*Cum perverso perverteris*).

On apporte la plus grande activité à la recherche des malfaiteurs, on s'en empare, on les châtie. Qu'est-ce cependant que le vol des biens temporels en comparaison du larcin qui enlève les cœurs à la vertu. Ce dernier n'est-il pas mille fois plus criminel? N'est-ce point un sacrilége? N'y a-t-il pas enfin une véritable infamie à corrompre des âmes neuves et innocentes? Puissent le mépris public et la réprobation générale atteindre ceux qui se rendent coupables d'un tel forfait; c'est le châtiment le plus doux à leur infliger.

Peut-être me trouvera-t-on bien rigoureux, bien sévère; mais je suis moins sensible à ce reproche qu'au désir et à l'espérance qui m'animent, de ramener les brebis égarées; je n'ai pas d'autre but, et c'est dans cette pensée qui me préoccupe exclusivement que je puise mon zèle et les conseils que je crois utiles. Est-il rien en effet de plus aimable et de plus attrayant que la vertu? N'est-il pas dès lors de la plus haute importance d'en inspirer le goût à la jeunesse, de lui inculquer la connaissance et l'empire de soi-même. Négligeant de le faire, n'aura-t-elle pas plus tard le droit d'adresser ce reproche à ses devanciers : « Vous avez semé de piéges la carrière que nous avons à parcourir, vous ne nous avez donné que de mauvais exemples, et notre perte est votre ouvrage. » Tel serait cependant le triste et inévitable résultat de l'indifférence à remplir envers les jeunes gens les devoirs que la nature et la religion nous imposent!

Confirmation de tout ce qui a été dit précédemment.

Si quelqu'un est tombé dans l'erreur, c'est à force d'indulgence et de bonté qu'il faut tâcher de l'en tirer. Ces sentiments seront toujours ceux des âmes pures et sensibles auxquelles le spectacle et la conviction de la fragilité humaine auront inspiré une juste humilité. Il avait bien observé le moral de l'homme, ce sage qui disait que « l'art le plus difficile est celui de gouverner les cœurs. » Et néanmoins il n'en est pas de plus négligé! On ne voit guère que des aveugles qui en conduisent d'autres; et l'on s'étonne de la dépravation générale! Il semble qu'il soit au-dessous de la dignité de certaines personnes de s'abaisser aux soins de l'éducation des enfants. C'est un sentiment de cette nature qui fit que les disciples de Jésus-Christ repoussaient ceux qui voulaient l'approcher. Sans doute qu'ils trouvaient indigne d'un si grand docteur qu'il daignât condescendre à tant d'humilité; son langage ne tarda pas à prouver le contraire. Il enseigna dans cette occasion que les guides de la jeunesse doivent avoir l'esprit de douceur et de simplicité, et que, suivant les paroles de l'Apôtre, ils ont à veiller aussi sur eux-mêmes, si, comme tant d'autres, ils ne veulent pas succomber à leur tour. Mais hélas! qu'il est affligeant de penser au petit nombre de maîtres agissant de la sorte? Ah! s'il en est qui sachent reprendre avec douceur les faiblesses auxquelles nous sommes tous en proie, qui n'aillent à la recherche de la vertu que pour la vertu elle-même et non pour des succès mondains, qui se livrent sincèrement à la charité, à l'humilité, sans aucun alliage d'orgueil ou d'ambition; dont les vues ne tendent que vers le bien sans se laisser subjuguer par l'espoir des louanges ou la crainte du blâme; qui enfin sachent concilier tous leurs devoirs et se conserver intacts : qu'on me montre de semblables maîtres, je n'hésiterai point à les proclamer dignes de leur sainte mission.

De quelle utilité serait la possession de tous les biens de la terre à celui dont le cœur serait perverti, et qui aurait méconnu ce commandement de Dieu : « Prenez soin de votre âme, si vous voulez m'être agréable (*Miserere animæ tuæ, placens Deo*). » Si donc, au lieu de se conduire par des motifs purs et élevés, on ne se laisse toucher que par les objets extérieurs, on retombe alors dans la foule des êtres vulgaires et l'on devient complétement inhabile à gouverner et à former les cœurs.

Mais ces conseils ne seront-ils pas taxés à leur tour d'orgueil et de suffisance? Ne trouvera-t-on pas que je manque moi-même d'humilité en me permettant de tracer ainsi la conduite des précepteurs de la jeunesse? Des personnes d'ailleurs bien intentionnées ne s'élèveront-elles pas contre le penchant qui m'entraîne à prendre soin de l'enfance? On m'opposera la différence entre les mœurs et les habitudes de mon âge et celles d'un âge plus tendre; d'autres croiront la dignité de mon caractère compromise; enfin, on me dira que la nouveauté de l'entreprise excitera l'envie et la malveillance de ceux qui, voués par état à l'éducation des enfants, pourront me regarder comme un rival dangereux. Je répondrai à ces diverses observations; et d'abord quoiqu'il soit très-vrai qu'il n'y ait aucun rapport entre les habitudes d'un vieillard et celles de l'enfance, il est plus vrai encore que, pour être utile à la jeunesse et lui tendre une main secourable, il faut se

mettre à sa portée. La morgue et la bienveillance ne vont point ensemble (*Non bene conveniunt, nec eadem sede morantur majestas et amor*), et cependant sans bonté, sans douceur, il n'est point de succès possible. Qu'espérer en effet d'enfants dont on ne sera pas docilement écouté, qui n'auront point de confiance en ce qu'on leur dira et dont on n'obtiendra pas la plus entière soumission? C'est pourquoi il faut se dépouiller de l'air dur et hautain et se faire enfant avec les enfants (*Quare majestatem oportet omnem exueri, et pro parvulis parvum se facere*), non en ce qu'ils ont de léger et de défectueux, mais en tout ce qu'ils ont de louable. J'ajoute que la nature est opiniâtre, et qu'on réussit moins à la contraindre qu'à la diriger (*Magis ducitur quam trahitur*. Sen.). Les bons naturels ont cela de particulier qu'ils se rendent plutôt aux caresses qu'à la crainte; les animaux eux-mêmes sont soumis à cette influence. Comment d'ailleurs pourrait-on obtenir des sujets même les plus dociles l'aveu de leurs fautes, s'ils tremblent devant ceux à qui cet aveu doit être fait? Celui-là ne les persuadera jamais, qui ne leur montrera qu'un visage sévère, qui ne répondra pas à leur sourire en leur souriant à son tour, qui ne partagera pas quelquefois leurs divertissements, qui leur épargnera les louanges qu'ils auront méritées, et mettra enfin de l'emportement et de la dureté dans ses avis, au lieu d'y apporter cette douceur et cette patience qui font qu'on paraît bien plus les chérir comme un bon père que leur commander comme un maître. Si donc on n'use envers eux d'aucune condescendance, si on ne leur parle qu'en maître irrité, n'attendez rien de bien des meilleurs conseils donnés de cette façon.

Telle n'était point la conduite de l'apôtre, car se faisant tout à tous, comme il le dit, pour conquérir les cœurs à la vertu, il commençait par appliquer cette règle aux enfants en se mettant à leur portée. Il recommandait aux parents la bonté, la douceur; leur défendait expressément de donner l'exemple de la colère, moyen infaillible pour n'inspirer à l'enfance d'autre sentiment que celui de la crainte et lui laisser croire qu'on la déteste plutôt qu'on ne l'aime.

Le même esprit animait le divin législateur des chrétiens, lorsqu'il prononça ces sublimes et consolantes paroles : « Venez à moi, vous qui éprouvez des peines, car je suis doux et humble de cœur. » *Venite ad me qui onerati estis. Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Les témoignages des sages de tous les temps et de tous les lieux se réunissent également pour proclamer qu'il n'y a rien de mieux que la douceur et la clémence pour réformer l'humanité. *Nihil melius ad correctionem et emendationem hominum, facilitate ac clementia.*

L'apôtre saint Jean, cet homme si versé dans la connaissance du cœur humain, n'ignorait pas cette vérité, quand, pour obtenir la conversion de grands coupables, il allait presque jusqu'à leur prodiguer des caresses en les exhortant au repentir. Quel astre bienfaisant conduisit saint Augustin dans le sein de l'Eglise? Saint Ambroise. Par quel moyen? A force de bienveillance et de mansuétude. « Je commençai, dit saint Augustin, à l'aimer, non comme un illustre docteur enseignant la vérité, mais comme un excellent homme qui me témoignait la plus tendre amitié. » Ce saint évêque, plein de prudence et de l'esprit de Dieu, ne dit point à Augustin alors infecté des opinions les plus erronées : « Retire-toi, tu es un pécheur, un hérétique, un blasphémateur. » Encore moins aurait-il vomi ces injures aux enfants qui venaient recevoir ses instructions pastorales.

Que si, comme nous devons le penser, il n'y a rien eu d'indifférent ni de vain, rien qui ne portât l'empreinte de la gravité et de l'utilité dans les actions, dans les préceptes de Jésus-Christ, nous resterons convaincus de la haute importance qu'il attacha à appeler auprès de lui, à les rassurer et à les bénir, les enfants que ses disciples éloignaient de sa personne. Qui pourrait, après un tel exemple, ne pas faire usage de douceur et de simplicité envers la jeunesse? qui oserait, s'enorgueillissant d'une vaine grandeur ou de quelque savoir, mépriser la faiblesse et l'ignorance des jeunes créatures, quand celui qui était animé de l'esprit de Dieu, qui participait de sa sagesse et de sa science, ne dédaignait pas de pousser la bonté jusqu'à les caresser, les bénir et les presser dans ses bras? Rejetons donc loin de nous la morgue et la rigueur. Socrate (1), ce sage si vanté, ne rougissait pas, après avoir donné ses soins au bien public, de se reposer de ses fatigues en partageant les jeux des jeunes Athéniens. Certes, l'exemple que donna plus tard le législateur des chrétiens est plus touchant encore que la bonhomie du philosophe grec; mais les prétendus sages seront loin de sentir comme nous ce que ces faits ont de beau, de grand et d'utile. Quoi qu'il en soit, l'humilité ne nous est pas seulement commandée par les livres saints. Cicéron (2) dans son Traité des devoirs, nous la prescrit : « Plus vous êtes grand, dit-il, plus

(1) Socrate, le plus vertueux des hommes, enseignait la philosophie à Athènes; non cette vaine philosophie qui ne sait que torturer l'intelligence, mais cette science qui, émanant de l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme, procure à l'homme la connaissance de ses devoirs et le rapproche de la vérité. Socrate, pour avoir instruit ses contemporains de vérités qui portaient atteinte aux croyances peu épurées de son temps, fut condamné et mis à mort par ses ingrats compatriotes. Il expira entouré de quelques amis fidèles, en leur continuant jusqu'au moment suprême, et avec la plus grande tranquillité d'âme, ses vertueuses leçons.

(2) Cicéron, orateur, philosophe et consul romain, qui, en cette dernière qualité, sauva sa patrie des entreprises parricides de Catilina, dont nous avons parlé plus haut. Il périt d'une mort violente au temps des proscriptions d'Antoine et d'Auguste, qui se disputaient l'empire. Il n'était plus question alors des antiques vertus qui avaient fait de Rome la maîtresse des nations.

vous devez être humble. » *Quanto major es, humilia te in omnibus.* Et Jésus-Christ, voulant graver profondément cette règle dans le cœur de ses disciples, leur dit en plaçant un enfant devant eux : *Le plus grand d'entre vous sera comme le plus petit, et s'il ne se rend pas digne des récompenses célestes par sa simplicité et son innocence, il ne les obtiendra jamais.*

Je n'ai que peu de mots à répondre au reproche que l'on m'adresse de me livrer à une entreprise tout à fait nouvelle, et à l'observation qu'on me fait qu'elle pourra m'exposer à la malveillance et à la calomnie. S'il n'était pas permis, en effet, d'introduire quelquefois des améliorations dans l'état de la société, la chose publique commençant bientôt par tomber en langueur, irait ensuite en se détériorant jusqu'au jour où elle s'écroulerait enfin sous le poids de sa décrépitude et de sa caducité. Il y donc de temps à autre nécessité d'innover, mais je le confesse, à la condition d'améliorer. Quant à la malveillance et à tout ce qu'elle pourra m'attirer, je m'y résigne. Quel est l'homme un peu en évidence, dont les actions les plus indifférentes ne soient pas méchamment interprétées ? Quel droit aurais-je plus qu'un autre d'être à l'abri de la malignité ? L'important pour moi, c'est de tâcher de faire le bien hautement, et au grand jour. *Celui-là seul peut être soupçonné de mal agir, qui recherche les ténèbres.* C'est, enfin, d'être un jour jugé selon que mes œuvres auront mérité de l'être.

Je termine en adressant de nouveau les plus vives instances à tous les pères de famille, à tous les instituteurs de la jeunesse, de se bien pénétrer de tout ce que je viens d'exposer ; il n'y a pas un seul de mes conseils qui ne soit le fruit d'une longue expérience, de méditations profondes et du plus sincère amour de l'humanité. Et vous, jeunes enfants, renoncez pour jamais à la folie du premier âge, au mensonge, à l'orgueil, à la cupidité. Il n'y a point d'embûches à redouter dans le chemin que je vous montre. Soumettez-vous et accoutumez-vous à la pratique journalière de quelque acte de piété qui vous porte au recueillement, à l'examen de vous-mêmes, à la connaissance de vos défauts, à vous en inspirer la haine en même temps que la ferme volonté de vous en corriger à jamais. C'est alors que vous pourrez espérer d'être véritablement heureux dans ce monde et dans l'autre ; car c'est aussi le bonheur que de pouvoir puiser dans une conscience sans reproches les consolations dont l'homme a besoin, lorsque par les décrets impénétrables de la Providence, il tombe dans une infortune qu'il n'a pas méritée par ses débordements. *Nulla nocebit adversitas, si nulla dominetur iniquitas.* Conservez enfin précieusement votre innocence et votre pureté, car, ne l'oubliez jamais, c'est à elle que vous avez dû d'être appelés auprès de Jésus-Christ, votre divin maître.

Ce petit traité dit tout ce que nous pourrions dire, et le dit mieux que nous pourrions le dire. Rien de plus sage, de plus simple et de plus gracieux à la fois. Il serait à désirer que toutes les personnes qui veulent s'occuper des enfants, soit pour leur parler, soit pour écrire des livres à leur usage, fussent bien pénétrées des maximes du bon chancelier Gerson, dont le petit traité sur l'éducation n'est pas assez généralement connu.

On pourra consulter aussi sur le même sujet un petit ouvrage du bienheureux de la Salle, fondateur de la communauté des frères des Ecoles chrétiennes. Cet ouvrage est intitulé : *Les douze vertus d'un bon maître*, et si nous ne le citons pas ici après Gerson, c'est qu'il entre moins dans le cadre que nous nous sommes tracé, et ne se rattache que très-indirectement à la littérature religieuse, tandis que le livre de Gerson nous paraît non-seulement un recueil de préceptes utiles, mais encore un modèle de netteté, d'élégance et de concision bien digne d'un auteur auquel on a attribué longtemps l'*Imitation de Jésus-Christ*.

EGLOGUE. — L'églogue est, comme on sait, la représentation d'une action champêtre, dans un poëme auquel on peut donner la forme dramatique, ou qu'on peut renfermer dans un simple récit.

L'églogue diffère de l'idylle par son action et par la forme ordinairement dialoguée.

Nous avons peu d'églogues religieuses. M. Godeau, évêque de Vence, a essayé de créer ce genre et l'a fait sans succès, non que le genre en lui-même soit plus ingrat qu'un autre, mais pour avoir trop voulu calquer ses nouvelles compositions sur celles des anciens, et peut-être un peu aussi, faute du talent nécessaire. Nous ne parlerons pas de quelques essais en poésie italienne par un écrivain dont les productions ordinaires sont de telle nature que son nom même n'est pas convenable à prononcer.

Les bergeries de Ronsard, de Racan, de Segrais et de Fontenelle en France, les pastorales de Gesner en Allemagne, voilà à peu près tout ce que les modernes ont produit de remarquable pour continuer les traditions de Virgile et de Théocrite. Puis le céladonisme de d'Urfé et les pastorales d'opéra ont affadi complétement et même ridiculisé dans l'opinion le genre de l'églogue. André Chénier, qui entreprit de le relever à la fin du dernier siècle, remonta directement à la source, et fit des pastiches fort savantes de Théocrite et de Virgile ; mais il ne créa pas pour cela l'églogue française, qui semble impossible parmi nous, faute de bergers. Les seules pastorales chrétiennes que nous ayons, réelles, populaires, mais encore informes, ce sont les vieux noëls de nos campagnes. Là on trouve de véritables églogues, auxquelles il ne manque rien que d'être écrites et versifiées avec un peu de cette science qui ne nuit pas à la simplicité.

L'églogue, parmi nous, est donc encore dans son enfance, et c'est pour les poëtes chrétiens une création qui reste à faire. Combien de sujets d'églogues ne peut pas fournir le mystère touchant de la Nativité! En combien de façons ne peut-on pas varier les entretiens des anges avec les pasteurs! La Genèse tout entière est aussi une source inépuisable de pastorales, et quelles riches descriptions fournirait à ces poëmes la nature de l'Orient, embellie encore par tout ce que l'imagination peut supposer des magnificences des premiers jours! Caïn et Abel, Abraham et les patriarches, Joseph et ses frères, Gessen et sa fertilité, la simplicité de Jacob mise en contraste avec les splendeurs de l'Egypte; puis Moïse dans le désert protégeant les filles de Jéthro, la vie nomade des tribus sous la tente, les combats de la religion d'Israël contre les séductions des filles de Madian; puis encore David et ses premières armes, David poëte et pasteur, jouant de la harpe et terrassant les lions; enfin Salomon et son Cantique des cantiques, admirable et dangereux modèle.

Indépendamment des églogues de la Nativité, le Nouveau Testament nous fournirait encore ses paraboles touchantes : le Bon pasteur qui cherche la brebis égarée, l'Enfant prodigue et ses regrets. Après les livres sacrés, n'aurait-on pas, pour s'y inspirer encore, la poésie inépuisable des légendes? Marie, la divine bergère, conduisant parmi les lis les blanches brebis de son fils; sainte Agnès, la jeune martyre au nom plein de douceur, qui fait entre ses bras un lit pour le céleste agneau; sainte Madeleine, visitée dans la Sainte-Baume par les anges et chantant avec eux les louanges de Dieu sept fois le jour; tant d'autres encore. Ne pourrait-on pas aussi, dans les analogies des devoirs du prêtre avec les fonctions du pasteur, trouver les allégories les plus touchantes? Tels peuvent être les sujets de l'églogue religieuse, et l'on voit qu'ils ne font défaut ni par le nombre ni par la richesse.

Mais déjà nos jeunes littérateurs chrétiens pressentent l'expansion prochaine de tous ces trésors de poésie, et nous avons déjà vu de beaux essais inédits, même dans le genre encore inexploré de l'églogue. Un jeune homme qui fait des vers comme André Chénier, M. Leconte de l'Isle, a fait une églogue où les deux muses, la muse antique et la muse chrétienne, chantent alternativement comme les bergers de Théocrite et de Virgile. Voici quelques fragments de ce beau poëme :

La muse chrétienne.

Dans ma robe à longs plis, humble vierge voilée,
Mains jointes, l'œil au ciel, je viens de l'Orient.
Au rivage lointain du lac de Galilée,
Sous les larmes d'un Dieu je suis née en priant.
Heureux qui se réchauffe à mon pieux délire!
Heureux qui s'agenouille à mon autel sacré!
Les cieux sont un beau livre où tout homme peut lire,
Pourvu qu'il ait aimé, pourvu qu'il ait pleuré!

La muse antique.

Plus belle que Diane aux forêts d'Ortygie,
Rejetant le cothurne en dansant dénoué,
Sur les monts florissants de la verte Phrygie,
J'ai bu les vins sacrés en chantant Evohé.

La muse chrétienne.

Les archanges de Dieu m'ont saluée en reine;
Pâle comme le lis, à l'abri du soleil,
Je parfume les cœurs, et la vierge sereine
Se voile de mon aile à l'heure du sommeil.

La muse antique.

Dans l'Attique sacrée aux sonores rivages,
Dans la douce Ionie aux souffles amoureux,
Partout où le soleil éclaire un monde heureux,
La volupté divine a reçu mes hommages.

La muse chrétienne.

Partout où l'on gémit, où murmure un adieu,
Partout où l'âme humaine a replié son aile,
J'ai fait germer toujours l'espérance éternelle,
Et j'ai guidé la terre au-devant de mon Dieu.
Je suis l'amour sans tache, impérissable flamme,
Aurore du seul jour qui n'ait point de déclin;
Les yeux ne m'ont point vue, et je veille dans l'âme,
En y parlant du ciel à ce monde orphelin.

On trouve dans Klopstock des dialogues qui sont du genre de l'églogue, et qui peuvent mettre sur la trace du beau et du vrai en ce genre. Alexandre Soumet, dans sa *Divine Epopée*, a esquissé aussi quelques églogues dans les campagnes du paradis, campagnes dont il a créé les richesses et qu'il embellit d'arbres dont les noms mêmes nous sont inconnus sur la terre.

Au commencement du chant neuvième, l'âme d'une bienheureuse, nommée Sémida, soupire de l'absence du Christ, qui est allé conquérir un dernier triomphe sur les enfers; elle est assise sous un palmier céleste et converse avec sa viole; car, suivant le poëte, dans le paradis, les instruments de musique ont une âme et répondent d'eux-mêmes lorsqu'on leur adresse la parole.

Sémida.

O ma viole! pourquoi, ma douce viole aimante,
Vous taire sur mon cœur, de tristesse dormante?
J'appelle en vain votre âme, et l'hymne commencé
Expire en votre sein comme un cygne blessé!
De lilas couronnée, et si jeune, et bénie,
Pourquoi me refuser vos baisers d'harmonie,
Et vous cacher ainsi sous mes cheveux?

La viole céleste.

Pourquoi?
Regardez Madeleine aussi triste que moi.
Christ est absent, et moi, comme la fleur des plaines,
En l'absence du jour je retiens mes haleines,
Et je le redemande, et j'espère, et j'attends,
Et j'attends pour chanter, la vie et le printemps;
Et veuve, et de lilas tristement couronnée,
Je renferme en pleurant l'âme qu'il m'a donnée.
Ne m'interrogez plus sous vos doigts frémissants;
Pourquoi loin de l'autel vouloir brûler l'encens?
Poëte abandonné des souffles du génie,
Ne voyant plus l'amour, j'ai perdu l'harmonie;
Et mes fils lumineux, des anges applaudis,
Ont cessé de chanter aux fleurs du paradis;
Et je ne verse plus dans leur coupe irisée
De mes notes du ciel la suave rosée.
Sous votre chevelure, aux regards des élus,
Sémida, cachez-moi, ne m'interrogez plus,

Ne m'interrogez plus, allez à Madeleine,
Et sous les amandiers parlez-lui de sa peine.

. . . .

Madeleine écoutant souleva sa paupière ;
Et leurs âmes alors, échangeant leur lumière,
Se virent des pensers pareils en ce moment,
Pareils, comme en leurs yeux le bleu du firmament ;
Et sous les amandiers, sous leur blancheur fleurie
A tous leurs entretiens, du Dieu né de Marie
Mêlèrent le doux nom, comme à ses beaux présents
La reine de Saba mêlait toujours l'encens.

Sémida.

Depuis le triste jour où longtemps nous pleurâmes,
Me reposant en lui comme les autres âmes,
Je pense à lui, ma sœur, et le demande aux cieux.
Est-ce pour me punir qu'il se cache à mes yeux?

Madeleine.

Où donc êtes-vous, Christ, notre souffle adorable?

Sémida.

La fleur de l'amandier vous cherche ainsi que nous.

Madeleine.

Les échos endormis au fond des bois d'érable
S'éveillent en disant : Christ, où donc êtes-vous?

Sémida.

Si, pour le retrouver, sœur, nous partions ensemble,
Le demandant tout bas à ce qui lui ressemble ;
Aux lis blancs de sa mère, à l'agneau caressant,
A l'humble nyctantès dans la nuit fleurissant,
Comme sa douce grâce au fond d'une âme sombre?
Si nous le demandions à l'air, au jour, à l'ombre,
Au loxia qui passe, au doux printemps de mai,
Comme vous autrefois, avec sœur Salomé?

Madeleine.

Non, le ciel est trop vaste ; et parmi ses aurores
Dans ses bois de palmiers, sous ses frais *mélodores*,
Nous nous égarerions : levons-nous, car voilà
Eve qui vient donnant la main à Méhala.
A-t-elle vu celui que notre cœur demande?
De son front maternel l'auréole est plus grande
Que la nôtre : elle sait ce que nous ignorons.

Eve.

Je vous aime, et mes mains se posent sur vos fronts,
Je passais ; une voix m'a dit sous le palmiste :
— Avez-vous vu mon fils? ma sœur, mon âme est [triste. —
Enfants, c'était la reine, oh! tombons à genoux ;
Car la mère du Christ le cherche ainsi que nous.

Méhala.

Quel silence de deuil loin des pas du Messie!
On entendrait, ma sœur, les feuilles de l'ixie
Se fermer au soleil, et de l'*alexanor*
Aux fleurs du balsamier se poser l'aile d'or.
L'archange Gabriel a dénoué l'écharpe
Qui retient sur son cœur les soupirs de sa harpe.
L'hymne éternel se tait dans les cieux du matin..
Oh! j'ai peur du silence ; un souvenir lointain
Se réveille et s'entend dans mon âme agitée,
Comme l'*alexanor* ou l'*ixie* attristée.

Eve.

Enfant, pourquoi pâlir sous tes longs cils soyeux?
Quand la paix est en nous, le silence est joyeux.

Méhala.

Que ma douleur fut grande au jour du fratricide!

Madeleine.

Que ma douleur fut grande au jour du déicide!

Méhala.

Hélas! hélas! l'amour se cache à ses élus!
A la paix de nos cœurs l'Eden ne suffit plus.

Madeleine.

Où donc êtes-vous, Christ, notre souffle adorable?

Sémida.

La fleur de l'amandier vous cherche ainsi que nous.

Eve et Méhala.

Les échos endormis au fond des bois d'érable
S'éveillent en disant : Christ, où donc êtes-vous?

Cette églogue, car c'en est une véritable, ne peut pas être citée comme un modèle du style vraiment chrétien qui conviendrait à ces sortes de compositions : elle est écrite dans ce goût ossianique et bizarre qui était la mode du temps de l'Empire ; mais ce n'en est pas moins l'ouvrage d'un poëte distingué, dont les vers sont quelquefois d'une grande beauté et dont les conceptions portent l'empreinte du génie.

ÉLÉGANCE DU STYLE. *Voy.* STYLE.

ÉLÉGIE. — L'élégie est un petit poëme qui contient l'expression d'un sentiment triste ou tendre. A ce titre, les prières en vers sont du genre de l'élégie, et il est difficile de trouver une élégie plus touchante et plus belle que la prière d'Esther dans la tragédie de Racine :

. . . . ô mon souverain roi!
Me voici donc tremblante et seule devant toi...

et le reste que nous ne transcrivons pas, parce que ces admirables vers sont dans la mémoire de tout le monde.

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie,

a dit Boileau : il n'y faut donc ni phrases pompeuses, ni jeux d'esprit, ni comparaisons recherchées. L'expression des sentiments vrais est toujours simple.

Voici une charmante élégie de la reine Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, qui, comme on sait, a composé un assez grand nombre de poésies soit religieuses, soit profanes. Elle fit cette élégie à l'occasion de la triste maladie qui emporta son frère :

Rendez tout un peuple content,
O vous notre seule espérance,
Dieu! celui que vous aimez tant
Est en maladie et souffrance.
En vous seul il a sa fiance.
Hélas! c'est votre vrai David ;
Car de vous a vraie science
Vous vivez en lui tant qu'il vit.

De toutes les grâces et dons
A vous seul a rendu la gloire,
Par quoi les mains à vous tendons,
Afin qu'ayez de lui mémoire ;
Puisqu'il vous plaît lui faire boire
Votre calice de douleur,
Donnez à nature victoire
Sur son mal et notre malheur.

Le désir du bien que j'attends
Me donne de travail matière ;
Une heure me dure cent ans,
Et me semble que ma litière

Ne bouge et retourne en arrière,
Tant j'ai de m'avancer désir.
Oh ! qu'elle est longue la carrière
Où gît à la fin mon plaisir !

Je regarde de tous côtés
Pour voir s'il n'arrive personne,
Priant la céleste bonté
Que la santé à mon roi donne
Quand nuls ne vois, l'œil abandonne
A pleurer, puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne :
Voilà mon douloureux métier !

La poésie moderne serait essentiellement élégiaque si elle était plus simple et plus vraie dans ses formes. M. de Lamartine a gâté tous nos jeunes talents par la contagion du mauvais goût le plus séduisant qui ait jamais déparé les œuvres d'un beau génie. Nous lui devons une poésie qui rêve sans penser, qui soupire sans aimer et qui pleure sans larmes : espèce de psalmodie monotone dont se bercent les vanités blessées et les sensibilités désœuvrées.

Ces mélancolies de la poésie moderne viennent, comme nous l'avons dit ailleurs, d'un sentiment imparfait et d'une étude superficielle des saintes tristesses de la Bible : dans la Bible, en effet, on trouve les modèles les plus parfaits de la poésie élégiaque, comme de tous les autres genres, soit de prose, soit de poésie. La prophétie de Jérémie et ses lamentations sont les élégies les plus sublimes qui existent dans aucune langue. (*Voy.* JÉRÉMIE.) C'est à la Bible que sont empruntées les paroles qui peignent le plus énergiquement et le plus simplement la douleur : *Rachel pleure ses enfants et ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus. — Mon fils ne reviendra plus vers moi, mais c'est moi qui irai vers lui ;* et tant d'autres paroles plus éloquentes en douleur que les sanglots et que les larmes. Les plaintes de Job, par exemple, n'expriment-elles pas les plus suprêmes angoisses de l'âme, et ne semble-t-il pas qu'on entende gémir en lui toute l'humanité souffrante ? (*Voy.* JOB.) Nous avons, dans le II[e] livre des Rois, une élégie de David sur la mort de Jonathas, qui est de la plus touchante beauté.

« Songe, ô Israël ! à ceux qui sont tombés et qui sont morts blessés sur la montagne.

« Tes glorieux défenseurs, Israël, ont été tués sur la montagne : comment ont succombé les forts ?

« Ne l'annoncez pas à Geth : n'allez pas le dire dans les carrefours d'Ascalon; ne donnez pas cette joie aux filles des Philistins, ce triomphe aux enfants des incirconcis !

« Montagnes de Gelboé, que la rosée ni la pluie ne viennent jamais sur vous; que vos campagnes soient stériles, parce que là est tombé le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme si son front n'avait pas reçu l'onction de l'huile sainte !

« Jamais la flèche de Jonathas n'est revenue à lui sans avoir bu le sang des forts, sans avoir dévoré leur chair ! Jamais le glaive de Saül n'a frappé de coups inutiles.

« Saül et Jonathas, dignes d'amour pendant leur vie, n'auront pas été séparés même dans la mort; eux plus rapides que des aigles, plus vigoureux que des lions.

« Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'étoffes précieuses dans vos fêtes, et qui donnait à vos parures des colliers et des bijoux d'or.

« Comment les forts sont-ils tombés dans la bataille ? Jonathas, ô Israël, a été tué sur tes montagnes !

« Je pleure sur toi, mon frère Jonathas, car tu étais beau et digne d'une tendresse qu'on n'aurait même pas pour une épouse; comme une mère aime son fils unique, voilà comment je te chérissais.

« Comment sont tombés les braves ? Comment ont été brisées les armes de notre patrie ! »

David excellait dans le genre élégiaque : un grand nombre de psaumes exprime la tristesse mêlée d'amour et d'espérance, ce qu'on pourrait appeler mélancolie chrétienne, si l'on n'avait tant abusé de ce mot de *mélancolie* pour exprimer le marasme de l'orgueil impuissant et les migraines de la vanité négligée.

Les sept psaumes de la pénitence nous semblent les chefs-d'œuvre du genre élégiaque, surtout celui qui est devenu, dans notre liturgie, le cantique de la mort, le cri d'angoisse et d'espérance qui monte sans cesse vers Dieu du fond des ténèbres de la tombe : *De profundis clamavi ad te, Domine.*

L'élégie peut exprimer des douleurs individuelles ou collectives; l'amour de la patrie a aussi ses douleurs comme ses triomphes. Casimir Delavigne a rajeuni pour nous et a introduit dans notre littérature les antiques élégies de Messène opprimée. Les *Messéniennes* contiennent des pages de la plus grande beauté, surtout celles où l'auteur s'est inspiré de la poésie des livres saints, et a su donner aux regrets de son jeune diacre l'accent des plaintes de Jérémie.

Entre le mont Evan et le cap de Ténar
La mer baigne les murs de la triste Coron :
Coron ! nom malheureux ! nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu ! la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout ! jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles !
Ces murs battus des flots, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron; le Croissant en dépeupla l'enceinte.
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux
Du profane étendard qui chassa la croix sainte
Voyez-vous dans les airs flotter les crins mouvants ?
Entendez-vous au loin la voix de l'infidèle
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents ?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.
Qu'entends-je ? c'est le bruit de deux rames pareilles
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Debout sur un esquif, l'œil fixé vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien glisse sur l'onde amère.

Il remplit dans le temple un humble ministère:
Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin pendant les saints mystères.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;
Un luth qui les remplace a frémi sous ses doigts.
Il chante : ainsi chantaient David et les prophètes.
Ainsi, troublant les cœurs des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots
Quand l'alcyon gémit au milieu des tempêtes.

Beaux lieux où je n'ose m'asseoir,
Pour vous chanter, sur ma nacelle,
Au bruit des vagues chaque soir,
J'accorde ma lyre fidèle,
Et je chante sur nos revers.
Comme les Hébreux dans les fers,
Quand Sion descendit du trône,
Pleuraient au pied des saules verts
Près des fleuves de Babylone.

Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'implorer:
Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes;
Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer.
Il leur était permis de confondre leurs larmes;
Et je m'exile pour pleurer!

Le ministre de ta colère
Prive la veuve et l'orphelin
Du dernier vêtement de lin
Qui sert de voile à leur misère.
De nos mains il reprend encor,
Comme un vol fait à son trésor,
Un épi glané dans nos plaines,
Et nous ne buvons qu'à prix d'or
L'eau qui coule de nos fontaines.

De l'or! ils l'ont ravi : dans la fureur des jeux,
Du tabernacle en deuil la dépouille éplorée
De leurs dés incertains suit l'oracle honteux
Ou brille sur le cou de la meute altérée
Qui chasse le daim devant eux.

O nature! ta voix si chère
Cède à la peur de l'étranger :
Sans accourir pour le venger,
Le frère voit frapper son frère!
Aux tyrans qu'il n'attendait pas
Le vieillard livre le repas
Qu'il a dressé pour sa famille,
Et la mère, au bruit de leurs pas,
Maudit la beauté de sa fille.

Le lévite est en proie à leur férocité;
Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
Ou si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
Chaste victime, il tombe avec son innocence
Sous le bâton ensanglanté.

Les rois, lorsqu'il faut nous défendre,
Sont avares de leurs soldats;
Ils se disputent des Etats,
Des peuples, des cités en cendre;
Et tandis que sous les couteaux
Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
Inonde la terre où nous sommes,
Comme on partage les troupeaux,
Les rois se partagent des hommes!

Un récit qui s'efface ou quelque vain discours
A des indifférents parlent de nos misères,
Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours;
Et nous sommes chrétiens! et nous avons des frères!
Et nous expirons sans secours!

L'oiseau des champs trouve un asile
Dans le nid qui fut son berceau.
Le chevreuil sous un arbrisseau,
Dans un sillon le lièvre agile.
Le ver se glisse dans un fruit,
L'insecte des bois, quand il fuit,
Caché sous la feuille qui tombe,
Echappe au pied qui le poursuit.
Notre asile à nous, c'est la tombe.

Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu! leur cruauté
Veut convertir les cœurs par le fer et la flamme
Dans ce temple où les saints prêchaient ta vérité,
Où de leurs bouches d'or descendaient dans les âmes
L'espérance et la charité.

Sur ce rivage où des idoles
S'éleva l'autel réprouvé,
Ton culte pur s'est élevé
Des semences de leurs paroles.
Mais cet arbre, enfant des déserts,
Qui doit ombrager l'univers,
Fleurit pour nous sur des ruines,
Ne produit que des fruits amers
Et meurt tranché dans ses racines.

Grand Dieu! la Grèce libre, en ses jours glorieux,
N'adorait pas encor ta parole éternelle;
Chrétienne, elle est aux fers, tend ses bras vers les cieux.
Dieu puissant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux?

Il chantait, il pleurait, quand, d'une tour voisine
Un musulman se lève; il court, il est armé;
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline.....
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé;
L'air siffle, un cri s'entend... l'hymne pieux expire.
Ce cri... qui l'a poussé? vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, lévite, est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?

Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre;
La barque, s'égarant sous un épais brouillard,
Et sans rame et sans guide errait comme au hasard:
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse; aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait seul au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue.
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à moitié détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.

Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche.
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit :
Vers les murs de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier... la menace expire dans sa bouche,
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse,
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
Et regardant les cieux seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse :
Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps;
Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends.

C'est au genre de l'élégie patriotique qu'il faut rapporter cet admirable psaume CXXXVI, qu'on a essayé tant de fois de faire passer dans notre langue. Godeau, évêque de Vence, Lefranc de Pompignan, Malfilâtre, M. de Marcellus, M. Charles Loyson, M. Alexandre Guillemin et beaucoup d'autres ont essayé de traduire ce chant de douleur qu'on gâte toujours en le paraphrasant. Il faudrait garder, même en vers français, cette harmonieuse simplicité : *Super flumina Babylonis, illic sedimus, et flevimus cum recordaremur Sion.*

La traduction de M. Godeau commence par ces vers :

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Dont le fier et rapide cours
Baigne les orgueilleuses tours
De qui Babylone se flatte.

Les trois premiers vers sont beaux; mais que nous importent ici le fier et rapide cours de l'Euphrate, et les orgueilleuses tours de Babylone? Est-ce que nous avons le loisir de songer à tout cela? *Cum recordaremur Sion!*

Malfilâtre commence ainsi :

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs;
Nous songions à Sion sur cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

C'est déjà plus simple; mais pourquoi la terre des bords de l'Euphrate est-elle ingrate si ce n'est pour rimer et ne pas être disparate? Pourquoi nos yeux laissaient-ils couler des pleurs malgré nous? Le texte ne dit pas cela. C'est peut-être parce qu'il eût mieux valu cacher ses regrets à l'orgueil des vainqueurs? Pourquoi, puisque ces vainqueurs demandaient de la musique et de la joie? Il y avait alors du courage dans les larmes.

Essayons de traduire plus simplement et plus exactement : peut-être arriverons-nous à bien faire. Nos deux premiers vers sont tout faits dans le texte.

Près des fleuves de Babylone,
Nous nous sommes assis et nous avons pleuré.

Mais nous voici arrêté tout court par la rime. Madame Pernelle, dans Molière, est la seule qui soit parvenue à rimer richement avec Babylone.

Et c'est précisément la tour de Babylone,
Car chacun y babille et tout le long de l'aune.

Or, nous n'avons que faire ici des rimes de madame Pernelle, et nous voilà forcé, si nous voulons conserver notre premier vers, de cheviller un trône ou de faire intervenir une zone quelconque. Changeons donc le premier vers :

A Babylone, au bord des fleuves,
Nous nous sommes assis et nous avons pleuré,
Suspendant nos cithares veuves
Aux branches du saule éploré.

La rime nous a forcé encore d'ajouter deux épithètes; mais l'une de ces épithètes exprime une métaphore assez juste : la cithare est en quelque sorte l'épouse du chant, qu'elle accompagne et qu'elle embellit. On peut donc dire qu'elle est veuve lorsqu'elle est privée du chant qui la rendait féconde en accords. La seconde épithète fait image et caractérise le saule. Fort bien donc : reprenons et continuons :

A Babylone, au bord des fleuves,
Nous nous sommes assis, et nous avons pleuré,
Suspendant nos cithares veuves
Aux branches du saule éploré.

Nous songions à la cité sainte,
Et nos vainqueurs disaient : Sur des airs de chanson
Chantez nous votre gloire éteinte
Et les cantiques de Sion.

Hélas! sur la terre étrangère
Comment chanterons-nous les hymnes du Seigneur!
O Jérusalem! ô ma mère!
Si je t'efface de mon cœur,
Que ma main tombe desséchée!

Si tu n'es le premier, le seul de mes amours,
Qu'au palais ma langue attachée
Reste muette pour toujours!

Seigneur, au jour de ta justice
Souviens-toi de nos pleurs et des enfants d'Edom
Qui criaient : Qu'on l'anéantisse,
Qu'on efface jusqu'à son nom!

Babylone, ah! fille insolente,
Heureux qui te paira tes crimes triomphants!
Heureux, sur la pierre sanglante,
Qui pourra broyer tes enfants!

Nous ne terminerons pas cet article sur l'élégie sans rendre compte d'un charmant recueil de poésies que nous aimons à citer souvent, et qui a été publié à Paris en 1835, sous le titre d'*Elégies chrétiennes*, par mademoiselle Angélique Gordon, de Pons (Charente-Inférieure). Nous regrettons que cette demoiselle, fort âgée sans doute maintenant, si elle vit encore, n'ait pas conserve les grâces modestes de l'anonyme qui donnait tant de charmes à la première édition de ses œuvres intitulées : *Essais poétiques d'une jeune solitaire*. Cette muse inconnue et si chrétienne se révélait alors par un parfum semblable à celui de la violette qui se cache; c'était beaucoup plus qu'une muse, c'était une virginité de talent et de vertu : aussi a-t-on parlé beaucoup de la *jeune solitaire* et très-peu de mademoiselle Angélique Gordon.

Ses élégies n'en sont pas moins pleines de charmes, surtout la première, qui seule peut-être dans son recueil appartient réellement et seulement au genre de l'élégie : car, sous ce titre, mademoiselle Gordon a réuni des ballades, des cantiques, des gloses, des dialogues et des chansons spirituelles. Nous en avons déjà cité plusieurs aux articles BALLADE et CHANSON. (*Voy.* ces articles.)

Toutefois nous ne saurions disconvenir que l'ensemble de ses poésies n'appartienne au genre élégiaque, tant par les sentiments doux et tristes qu'on y sent partout dominer, que par la pureté et la simplicité touchantes du style. Voici quelques-unes de ces pièces :

Saint Augustin pleurant son ami.

SUJET.

Saint Augustin a décrit l'amitié comme il l'a sentie, d'abord avec la véhémence d'un homme qui n'était pas encore chrétien, et qui s'attachait aux objets passagers aussi ardemment que s'ils avaient dû être éternels; puis, avec cette sensibilité profonde, mais calme, d'un cœur solidement affermi en Dieu, et sûr de retrouver au sein du Père céleste les objets de son attachement sur la terre.

J'ai réuni dans les vers suivants les regrets de saint Augustin sur son ami de Thagaste, et ses espérances après la mort du vertueux Nébride.

« Tout ce que je voyais me semblait la mort..... Je haïssais toutes ces choses qui ne pouvaient plus me dire : *Le voici !* comme elles me le disaient durant sa vie, lorsqu'il était absent..... Je ne savais où reposer mon âme ; rien ne lui plaisait plus, ni les riants bosquets, ni les jeux, ni les chants, ni les lieux les plus agréables, ni les festins, ni la lecture ni la poésie. » (*Confess.* liv. IV, ch. 4 et 7.)

« Maintenant, heureux pour toujours, il puise à la source spirituelle, et boit la sagesse avec avidité; mais je ne puis l'en croire assez enivré pour m'oublier, puisque vous, ô mon Dieu, qui l'abreuvez de votre essence même, vous vous souvenez de moi. » (Lib. IX, ch. 3.)

Ajoutons à ces passages celui d'un panégyrique de saint Victor, par saint Bernard :

« Victor nage dans un océan de délices; mais il s'occupe encore de nous. La terre des saints qu'il habite n'est point une terre d'oubli. Le ciel ne refroidit point les cœurs; il les rend, au contraire, et plus tendres et plus compatissants; il communique une nouvelle activité à leurs affections. » (*Traduction de Godescard.*)

Quels songes douloureux agitent mon sommeil!...
J'ai vu son œil mourant me regarder encore;
Il vivait, et pour nous allait briller l'aurore...
Les élans de l'espoir ont pressé mon réveil.
Séduisante et vaine espérance,
Tu rends mes tourments plus aigus :
J'appelle mon ami, je cherche sa présence :
Hélas! je ne le verrai plus!

. . . .

. . . .

Ecoutez... Jusqu'à moi quel long soupir arrive?
Est-ce lui? ses accents me sont si bien connus!
Malheureux! je lui prête une oreille attentive :
Hélas! je ne l'entendrai plus!

Mais l'aube matinale a chassé les ténèbres;
Une pâle lueur vient éclairer ces lieux ;
Les objets qui frappent mes yeux
Rappellent à mon cœur des souvenirs funèbres.
C'est là qu'un doux repos suspendait ses douleurs.
Ce livre à nos loisirs prêta souvent des charmes :
Quand l'écrivain touchant faisait couler nos larmes,
Thagaste essuyait mes pleurs.
Combien tu nous plaisais, divine poésie,
Mais combien mes sanglots sont amers aujourd'hui!
Je suis seul, et sa main chérie
N'essuiera pas les pleurs que je verse pour lui.

A ma douleur vive et profonde
Qu'importe l'ombre de ces bois,
Le parfum de ces fleurs et la fraîcheur de l'onde,
Et le touchant concert des lyres et des voix?...
Malheureux! je suis seul au monde,
L'image de la mort est tout ce que je vois.
Quand il vivait, ces eaux, ces fleurs, ce rocher même,
Tout disait à mes yeux émus :
« Vous allez le revoir. » Le voir, plaisir extrême!
Hélas! rien ne me le dit plus.

O mon Dieu! prends pitié des peines que j'endure!
A nos maux tu sais compatir :
En revêtant notre nature
Tu voulus apprendre à souffrir (1),
Et, sous les murs de Béthanie,
Quand Lazare au tombeau reposait endormi,
Bien sûr de lui rendre la vie,
Tu daignas pleurer ton ami.

Oh! que ne puis-je au mien rendre aussi la lumière...
Qu'ai-je dit?... je murmure... Ah! pardonne, ô mon [Dieu!
Voudrais-je l'arracher au charme de ce lieu
Où les pleurs à jamais fuiront notre paupière (1)?
Ah! son amour au ciel ne s'est point affaibli;
La terre des saints qu'il habite
N'est point une terre d'oubli,
Comme ce triste monde où ma douleur s'agite.
Oui, qu'un doux souvenir m'unisse encore à toi,
Qui puises le bonheur à la source sacrée!
Pourrais-tu m'oublier, quand ton âme enivrée
Se pénètre d'un Dieu qui se souvient de moi?

Soupirs d'Ethelgive.

Succombant aux ennuis d'une pénible veille,
Et donnant une trêve à ses longs déplaisirs,
Ma mère enfin légèrement sommeille,
Je puis exhaler mes soupirs....
Aide mes pas tremblants, ô ma douce compagne!
Je veux à la nature adresser mes adieux.
Le soleil disparaît au bas de la montagne,
L'éclat de ses rayons ne blesse plus mes yeux;
Un souffle parfumé rafraîchit la campagne,
Tout renaît..... Seule, hélas! je languis en ces lieux.

. . . .

Adieu, vallon témoin des jeux de mon enfance!
Tu me vis croître avec tes arbrisseaux :
Quand l'aquilon viendra dépouiller tes berceaux,
Il finira mon existence.
Son haleine glacée a flétri mes couleurs :
Telle sous les frimas périt la sensitive.....
Il finira mes jours..... et la pauvre Ethelgive
N'aura pas dix-sept fois vu la saison des fleurs.
L'automne, qui s'enfuit dans sa course rapide,
Ne la reverra plus près du ruisseau limpide.....
Beau lieu que j'aimais tant, pourquoi t'ai-je quitté?
Comme le lis de la vallée (2),
Tendre fleur, des champs exilée,
J'ai rencontré la mort au sein de la cité.....

. . . .

De crainte et de plaisir combien j'étais émue,
En ce jour où le monde, étalant ses attraits,
Pour la première fois vint éblouir ma vue!
Ah! qu'un moment d'erreur m'a causé de regrets!
« Régnez, régnez en souveraine, »
Disait à mes genoux un peuple adorateur :
« Mériter vos dédains est notre unique peine,
« Et vous plaire est notre bonheur..... »
Insensés! ils juraient, dans leur délire extrême,
De me rendre un culte immortel!.....
Le Très-Haut de son trône entendit ce blasphème;
Son regard renversa l'idole et son autel.....

. . . .

J'ai langui, j'ai souffert, du monde abandonnée;
Il eût craint près de moi de gagner mon ennui;
En folâtrant il s'est enfui
Loin de sa reine infortunée.
Dans les cercles brillants, hélas! qui songe à moi?
Ces mondains si flatteurs, si légers, si volages
A des objets nouveaux prodiguent leurs hommages.
Le plaisir est leur dieu, l'égoïsme est leur loi
Jamais des cœurs si froids et des âmes si vaines
Dans la douleur d'autrui ne furent de moitié;
Je n'ai, comme Jésus, pour témoin de mes peines,
Que l'amour maternel et la tendre amitié.....

. . . .

Quoi! j'ose à vos tourments comparer mes souffrances,
Vous qui pour mes péchés êtes mort sur la croix!
O mon Dieu! pardonnez : j'ai mérité cent fois
Le châtiment de mes offenses.

(1) Epître de saint Paul aux Hébreux, ch. IV, v. 15.

(1) Apocalypse, ch. VII, v. 17. *Voyez* aussi Isaïe, ch. XXV, v. 8.

(2) Cantique des cantiques, ch. II, v. 1 et 2.

Une vapeur brillante avait séduit mon cœur,
Je m'égarais dans une nuit profonde;
Vous, pour me détacher du monde,
Vous m'avez envoyé l'ange de la douleur.
Je m'unis à vos maux, j'accepte ce calice;
Mais lorsque mes regards se détournent des cieux,
Je vois ma mère, hélas! présente à mon supplice,
Et des larmes baignent mes yeux.....
. . . .

Toi, qu'un si doux lien unissait à ma vie,
Toi qui partageais tout, mes peines, mes plaisirs,
Isaure, ô ma fidèle amie,
Quand je ne serai plus, réprime tes soupirs;
Ah! console ma pauvre mère!
Qu'elle retrouve en toi mes soins et mon amour.
En précédant vos pas dans l'éternel séjour,
Pour vous sans cesse à Dieu j'offrirai ma prière.....
. . . .

Pensive, à l'heure de partir,
Ma raison s'agrandit dans cette solitude;
J'ai sur le monde appris à réfléchir:
Il cause mon inquiétude;
Pourquoi jamais ne l'ai-je combattu?.....
Pour lui mon jeune cœur, timide, ardent, sincère,
S'ouvrit au vif désir de plaire;
Il eût pour lui peut-être oublié la vertu.
Si ce cœur, innocent encore,
Contre un sévère honneur ne se reproche rien,
Hélas! je le sens trop, c'est un grand mal, Isaure,
De n'avoir jamais fait le bien (1)!....
. . . .

La fleur s'épanouit; le vent du soir l'effeuille,
Et disperse au hasard ses parfums dans les airs (2),
Qu'importe à cette fleur la ville ou les déserts,
Qu'un insecte la ronge, ou qu'un prince la cueille?
L'esprit n'habite point son calice embaumé;
Elle tombe sur la poussière
Sans avoir rien senti, sans avoir rien aimé,
Sans rendre compte au ciel de sa vie éphémère.
Deux matins j'ai brillé comme la jeune fleur;
Mais une âme, ardente étincelle,
Animait de ses feux ma dépouille mortelle,
Et le souffle de Dieu faisait battre mon cœur.....

Devant ce Dieu bientôt la tremblante Ethelgive
Rendra compte de ses talents,
Et du frivole emploi des précieux instants
D'une existence fugitive.
Econome infidèle, ai-je fait prospérer
Les bienfaits de mon divin maître?....
Etait-ce pour briller qu'il m'avait donné l'être?
Non, non, c'était pour l'adorer.....
. . . .

S'il me rendait ces milliers d'heures
Que je prodiguai follement,
J'en voudrais employer jusqu'au moindre moment
Comme un ange l'emploie aux célestes demeures.....
Il abrége ma vie: est-ce pour me punir?.....
Non; mais son œil sublime a percé l'avenir:
Dès l'aurore de ma jeunesse
Il m'appelle; et ce Dieu d'amour
Daigne épargner à ma faiblesse
La chaleur et le poids du jour.

1825.

L'Irlandaise à Bagnères.

Sur ce rocher mousseux, au bord du précipice
Où le Gave écumant tombe, et roule en courroux,
Des jours de l'amitié faisons le sacrifice:
Ils ne renaîtront plus pour nous.

(1) Lettre de saint François de Sales.
(2) Ful en many flower is born to blush uns,
And waste its sweetness on the desert air.
(Gray's *Elegy on a Country Church-Yard.*)

Aux rives du Gardon le devoir vous rappelle,
L'aube fuit, et déjà l'horizon étincelle,
D'Ellinor à jamais il faut vous séparer.
Vers l'automne, en ce lieu vous reviendrez encore,
Vous reverrez ce tertre, et le Gave, et l'aurore,
Mais vous serez seule à pleurer.
Ne cherchez pas, ô bonne Hélène,
A me dérober vos douleurs:
Sur mon front pâlissant vous lisez que je meurs:
Ah! je savais ma fin prochaine.

Des plantes et des eaux les secrètes vertus
Ont prolongé mes jours, mais ne m'ont point guérie.
Je m'éteins lentement..... Non, mes yeux abattus
Ne reverront jamais le ciel de ma patrie.

Beau lac de Killarney, torrents, voûtes des bois,
Pittoresque séjour où croissait mon enfance,
Je vous ai dit adieu pour la dernière fois
Ellinor dormira sous le gazon de France.

La France! déjà je l'aimais;
Hélène me la rendait chère:
Pouvais-je rester étrangère
A ce pays charmant auquel je vous devais?.....
Mais, et le monde et vous, tout va donc disparaître!
Le sort, toujours constant à me persécuter,
Ne m'a permis de vous connaître,
Hélas! que pour vous regretter.....

Je cherchais à la fois un cœur qui sût m'entendre!
Des talents distingués, de touchantes vertus
Lasse de mes vœux superflus,
Au bonheur, ici-bas, je n'osais plus m'attendre,
L'espoir d'un bien si doux me semblait une erreur
Que la raison devait combattre:
Enfin, j'ai rencontré ce cœur,
Mais le mien va cesser de battre.
A l'aspect du bonheur il s'était ranimé:
Pourquoi faut-il que je vous quitte!
Pourquoi faut-il briser si vite
Un lien à peine formé!

Qu'elle est récente la journée
Où, près d'Ellinor amenée,
Sur ce rocher mousseux Hélène vint s'asseoir!..
Des oiseaux gazouillaient sous l'aile de leur mère,
Ils inclinaient du saule une branche légère,
Bercés par la brise du soir.
Vers le mouvant rameau votre main étendue
Cherchait en vain à le saisir:
Et moi, je l'atteignis, tremblante de plaisir,
Mais le nid s'échappa de ma main trop émue;
Le Gave le reçut dans ses rapides eaux,
Et vos yeux attristés suivirent les oiseaux
Jusqu'au moment de leur naufrage...
De notre sort, Hélène, ah! c'était le présage!
Je suis le pauvre oiseau qui, du nid maternel,
Est tombé dans l'onde agitée;
Par les flots longtemps ballotée,
Je descends au gouffre éternel...

Qu'ai-je dit? oh! non, chère Hélène,
La tombe ouverte sous mes pas
Pour une éternité ne se fermera pas:
J'emporte en expirant l'espoir d'une chrétienne...
Si le fleuve des ans nous entraîne au cercueil,
L'âme, invincible passagère,
Echappe à ce naufrage, et, dans les bras d'un père
Se jette au sortir de l'écueil.
Vers le port du salut à mon tour je m'élance.
Si le ciel m'eût encore accordé de longs jours,
N'aurais-je pas quitté la France,
Et peut-être, hélas! pour toujours?
Je pars: la mort n'est qu'une absence,
Dont les instants seront bien courts
Vous, qui restez sur le rivage,
Quand le soir votre cœur offrira son hommage

A notre Dieu crucifié,
Priez pour Ellinor.... A la céleste voûte
Votre ange protecteur m'apportera sans doute,
Le souvenir de l'amitié.
Un jour ce messager, dans son élan rapide,
N'arrivera pas seul au parvis du saint lieu :
Un autre ange suivra l'aimable et tendre guide...
Jusqu'à cet heureux jour, Hélène! Hélène! adieu!

9 décembre 1831.

La petite œuvre des Savoyards à Bordeaux.

SUJET.

Depuis que la hache révolutionnaire avait abattu le vénérable abbé de Fénelon, c'est-à-dire, depuis 1794, les pauvres enfants de la Savoie étaient abandonnés. Le vertueux abbé Legris-Duval, aidé de quelques bons jeunes gens, releva l'œuvre des Savoyards à Paris en 1816.

Une petite œuvre se forma sur ce modèle à Bordeaux en 1818. C'est dans l'ouvrage (1) de M. Adrien Dupuch qu'il faut lire les touchants détails qui la concernent; et c'est à Bordeaux même qu'il faut voir tout ce qu'il y a d'intéressant, de gracieux, d'aimable, tout ce qu'il y a de piété, de charité ingénieuse dans cette association d'enfants de 7 à 12 ans qui protégent les pauvres émigrés des montagnes. A diverses époques, une messe est dite à la chapelle des Savoyards pour les protecteurs et pour les protégés. Les *Trésoriers* apportent les recettes produites par la souscription d'*un sou* par mois de la part des associés, et les dons qu'ils ont recueillis dans leurs familles ou chez leurs amis. Des ressources si faibles en apparence ont suffi à tous les besoins de cette *noire famille*.

M. l'abbé Dupuch m'ayant demandé quelques vers pour son Essai sur les Savoyards, le morceau suivant a été inséré dans son ouvrage.

Non, Dieu ne veut point qu'il périsse
L'enfant que sur nos bords ramènent les hivers.
Donnez au Savoyard, et que Dieu vous bénisse;
Que les cieux pour vous soient ouverts!
Quand la saison de la tempête
Du foyer paternel a pressé son départ,
Comme l'Enfant divin, le petit Savoyard
N'a pas où reposer sa tête.
L'oiseau retrouve un nid sous l'abri d'un vieux toit,
Le renard, son terrier caché dans la campagne,
Et nul asile ne reçoit
Le pauvre enfant de la montagne.
Pourtant, sous des lambeaux défiant les frimas,
Il jette vers le ciel un regard d'espérance;
Déjà les cités de la France
Ont offert à ses yeux leur luxe et leur fracas....
Mais il succombe à la souffrance,
Et la faim ralentit ses pas.
Non, Dieu ne veut point qu'il périsse,
L'enfant que sur nos bords ramènent les hivers :
Donnez au Savoyard, et que Dieu vous bénisse,
Que les cieux pour vous soient ouverts!

« Mon fils! » dit un vieillard au voyageur novice,
« Ne prends pas conseil de la faim:
« Repousse le poison que l'organe du vice
« Te propose en t'offrant du pain.
« L'ange qui, plein d'amour, te garde sous ses ailes,
« Elève un regard pur vers le maître des cieux,
« Il voit à chaque instant les splendeurs éternelles :
« Ne lui fais pas baisser les yeux.
« Ah! demeure innocent comme auprès de ta mère,
« Laisse au crime son or, et garde ta misère..
« Mais, hélas! je te vois pâlir :
« Tes genoux ont fléchi, ta voix est oppressée,
« Ton front s'est appuyé sur la pierre glacée,
« Pauvre petit, vas-tu mourir?

« Non, Dieu ne veut point qu'il périsse
« L'enfant que sur nos bords ramènent les hivers :
« Donnez au Savoyard, et que Dieu vous bénisse,
« Que les cieux pour vous soient ouverts!

« Cesse, ô mon fils! ta plainte amère;
« Lève-toi, ne t'afflige plus :
« Voici les anges de la terre,
« Les enfants aimés de Jésus.
« Vers toi l'Enfant-Dieu les envoie;
« Les transports d'une sainte joie
« Eclatent dans leur doux regard;
« De charité leur cœur palpite,
« Et c'est à qui sera plus vite
« Auprès du pauvre Savoyard.
« De leur main bienfaisante et pure
« Tu peux recevoir sans danger
« L'*indispensable* nourriture
« Qu'elle apporte au jeune étranger. »

Non, Dieu ne veut point qu'il périsse
L'enfant que sur nos bords ramènent les hivers;
Donnez au Savoyard, et que Dieu vous bénisse;
Que les cieux pour vous soient ouverts!

Aimables bienfaiteurs, quel sort pour vous s'apprête!
Un jour le Roi des rois acquittera la dette
Des Savoyards reconnaissants;
Et, devant tous les chœurs des anges,
Jésus, répétant vos louanges,
Vous dira ces mots si touchants :
« Venez, les bénis de mon Père!
« J'étais pauvre et mourant de faim :
« Vous m'avez nourri sur la terre,
« Venez à l'éternel festin!..... »

9 août 1832.

(1) *Essai sur l'Œuvre des Petits Savoyards*, 1 vol. in-8°, à Bordeaux, chez les principaux libraires.

ELOCUTION. (*Voy.* STYLE.)

ELOQUENCE. — Nous avons peu à nous occuper ici des préceptes de l'éloquence en général, qui se trouvent dans toutes les rhétoriques; quant à l'éloquence de la chaire, il ne nous appartient pas d'en parler après Fénelon, et pour le reste nous renvoyons nos lecteurs au *Dictionnaire d'Eloquence religieuse*, qui fait partie de cette Encyclopédie.

L'abbé Sabatier de Castres, dans son *Dictionnaire de littérature*, a fait sur l'éloquence de la chaire un fort bon article, que nous nous bornerons à transcrire tout simplement ici.

L'espèce d'éloquence consacrée à la religion se propose d'instruire les hommes des vérités que Dieu a révélées à son Eglise. Elle embrasse le dogme et la morale, c'est-à-dire les mystères et autres vérités spéculatives dont la connaissance est nécessaire au salut, les vertus chrétiennes et toutes les vérités de pratique qui tendent à la sanctification de l'homme; et, par une conséquence nécessaire, elle s'attache à combattre les erreurs opposées à ces vérités, et à déraciner les vices contraires à ces vertus. Ses deux princi-

paux devoirs sont donc d'éclairer l'esprit et de triompher des résistances du cœur.

L'étude des livres saints et celle des Pères doivent être l'étude capitale d'un orateur chrétien. C'est dans ces sources qu'il puisera les principes du dogme et de la morale, les autorités propres à appuyer ses raisonnements, et l'unique fonds des vérités qu'il entreprend d'expliquer et de développer. La théologie et l'histoire ecclésiastique ne lui doivent pas être moins familières, soit pour distinguer exactement ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que d'opinion, soit pour établir la religion par des faits; méthode que Dieu lui-même nous a tracée dans les Ecritures. A ces connaissances qui, pour le dire en passant, ne font point d'un prédicateur un homme aussi superficiel que l'imaginent certains esprits, ajoutons les secours qu'il peut tirer de l'éloquence humaine, non pour s'attirer une vaine réputation indigne de son ministère, mais pour ne pas rendre ce même ministère méprisable aux hommes par une négligence qu'on regarde faussement comme une perfection.

C'est en effet une erreur démontrée par le raisonnement et par l'expérience, que la parole de Dieu doit être annoncée sans art et sans ornement. On croit avoir foudroyé l'éloquence, quand on n'exige d'un prédicateur que la simplicité apostolique, et quand on allègue ce mot de saint Paul, que *la prédication ne doit point être fondée sur les discours persuasifs de la sagesse humaine*. L'apôtre a voulu dire seulement que la conversion des peuples et l'établissement de l'Eglise n'étaient point dus aux raisonnements et aux discours persuasifs des hommes, mais à la vertu de la croix, et que les apôtres ne faisaient pas dépendre l'efficace de la parole des grâces du langage auxquelles s'attachaient les orateurs païens. Mais si l'éloquence consiste principalement à convaincre et à toucher, saint Paul lui-même n'a-t-il pas été très-éloquent? Ses raisonnements dans ses Epîtres aux Romains et aux Hébreux ne sont-ils pas serrés, subtils et profonds? Ses discours devant Félix et en présence de l'Aréopage ne sont-ils pas forts et véhéments? Et quelle idée les Lycaoniens n'eurent-ils pas de son éloquence, lorsqu'ils le prirent pour un autre Mercure, qu'ils regardaient comme le dieu de l'éloquence!

Quelques auteurs modernes ont pensé que l'étude de la rhétorique et la lecture des anciens orateurs profanes n'étaient d'aucune utilité pour l'éloquence de la chaire, parce que c'était un genre nouveau, inconnu aux anciens, qui ne s'étaient appliqués à former des orateurs que pour la tribune et le barreau. Mais il semble que ces auteurs ont confondu le fond de l'éloquence avec la forme qu'on peut lui donner. Il est évident qu'on n'ira point chercher des modèles de sermons dans Cicéron ni dans Démosthènes; mais on y trouvera sûrement de l'ordre, de la véhémence, des agréments, qui contribuent à la persuasion. Ce sont des couleurs applicables à toutes sortes d'objets : il ne s'agit que de les employer habilement. La nécessité d'instruire, de toucher et de plaire, est indispensable à l'orateur chrétien comme à l'orateur profane. La persuasion est également le but de l'un et de l'autre; les moyens leur sont communs : toute la différence n'est que dans les sujets; l'art de les traiter est, dans le fond, à-peu près le même.

En supposant ce principe, dont le developpement serait inutile, nous ne craindrons pas de définir l'éloquence de la chaire, comme Cicéron a quelque part défini l'éloquence en général : *Hoc est proprium oratoris, oratio gravis et ornata, et hominum sensibus accommodata* (*De Orat.* liv. I). Ainsi, par application, l'éloquence de la chaire sera le talent de persuader, en parlant des matières de la religion d'une manière grave, ornée, proportionnée à l'intelligence et aux dispositions des auditeurs. Dès qu'elle sera grave, elle aura toute la bienséance et la majesté convenables à l'importance des sujets qu'elle traite. Proportionnée à l'intelligence des auditeurs, elle ne laissera rien à désirer pour leur instruction, et ne craindra pas de s'avilir en descendant jusqu'à eux. Ornée, mais avec la retenue qui convient à la religion, elle invitera les auditeurs, par l'attrait d'un plaisir innocent, à mieux goûter la vérité. Enfin, si elle sait tirer parti de leurs dispositions, les remuer à propos pour leur faire pratiquer le bien et fuir le mal, n'aura-t-elle pas rempli son principal objet, qui est d'incliner ou de vaincre la volonté? Saint Augustin n'en avait point d'autre idée, quand, appliquant à l'éloquence chrétienne ce que Cicéron avait dit de l'orateur, il ajoute que la prédication a trois fins : *que la vérité soit connue, qu'elle soit écoutée avec plaisir et qu'elle touche les cœurs* (*De Doct. Christ.*, liv. IV).

Quoique ce soient là, en général, les trois principaux devoirs de l'orateur chrétien ainsi que de l'orateur profane, et que, pour arriver à son but, l'un doive comme l'autre connaître et employer les trois genres d'éloquence, toutes les matières qui sont du ressort de la chaire ne sont cependant pas également susceptibles de tous ces genres; tous les sujets ne doivent pas être traités du même ton. Les vérités spéculatives se contentent d'une exposition simple et de raisonnements solides; les vérités pratiques demandent plus de véhémence et de feu; les exemples qu'on propose à imiter veulent des couleurs attrayantes. Ce qu'on annonce à des auditeurs ignorants ou grossiers exige des détails plus approfondis et moins de suppositions que ce qu'on prononce devant un auditoire éclairé. Enfin il est des pièces d'éloquence destinées, en certaines occasions, à annoncer des événements intéressants, et à exciter, à leur occasion, la piété des peuples. C'est à quelqu'une de ces différentes classes qu'on peut rapporter les homélies ou prônes, les sermons de mystères et de morale, les panégyriques et oraisons funèbres, les conférences et les mandements des évêques. La théorie que nous nous proposons d'établir ne sera

que d'après les exemples et la pratique des plus grands orateurs.

« Les sermons de saint Augustin, dit M. de Fleury, dans son livre des *Mœurs des chrétiens*, sont les plus simples de ses ouvrages, parce qu'il prêchait dans une petite ville à des mariniers, des laboureurs, des marchands. Au contraire, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Léon, qui prêchaient dans de grandes villes, parlent avec beaucoup plus de pompe et avec plus d'ornement; mais leurs styles sont différents, suivant le génie particulier et le goût de leur siècle..... Les ouvrages des Pères grecs sont la plupart solides et agréables. Saint Grégoire de Nazianze est sublime, et son style travaillé. Saint Chrysostome me paraît le modèle achevé d'un prédicateur, etc. »

Ce portrait de l'éloquence des Pères justifie sensiblement ce que nous avons avancé, que l'éloquence de la chaire doit être grave, ornée en certaines occasions, et toujours proportionnée soit à l'intelligence, soit aux besoins spirituels des auditeurs. Mais, en général, le caractère des homélies est la simplicité; et, s'il s'y rencontre quelques pointes et quelques pensées affectées, elles sont bien rachetées par la solidité qui règne d'ailleurs dans ces ouvrages. Ce qu'en dit M. de Fénelon est bien propre à régler l'estime que nous en devons faire. « Certaines personnes éclairées, dit-il dans sa *Lettre sur l'éloquence*, ne rendent pas aux Pères une exacte justice. On en juge par quelque métaphore dure de Tertullien, par quelque période enflée de saint Cyprien, par quelque endroit obscur de saint Ambroise, par quelque antithèse subtile et rimée de saint Augustin, par quelque jeu de mots de saint Pierre Chrysologue; mais il faut avoir égard au goût dépravé des temps où les Pères ont vécu..... On pardonne à Montaigne des expressions gasconnes, et à Marot un vieux langage; pourquoi ne veut-on pas passer aux Pères l'enflure de leur temps, avec laquelle on trouverait des vérités précieuses et exprimées par les traits les plus forts ? »

Aux homélies des Pères ont succédé les instructions ou prônes des pasteurs chargés d'enseigner les peuples. Ces sortes de discours demandent un style extrêmement clair pour instruire, et cependant fort et nerveux pour toucher. On peut même donner quelque chose à l'agrément, dans les villes où l'auditoire est plus éclairé, ou plus poli que dans les campagnes; mais ici l'on doit tout sacrifier à la clarté, et parler si intelligiblement, qu'on ne puisse pas ne point être entendu des paysans. Ce serait manquer grossièrement aux bienséances que de parler contre des vices auxquels les auditeurs ne peuvent être sujets : cela arrive néanmoins fort souvent. On débite dans les villages et les bourgs les mêmes instructions qu'on avait composées pour la ville. Quel fruit peuvent-elles produire dans le cœur des auditeurs?.....

La force et la véhémence ne sont pas moins nécessaires dans les prônes faits pour les gens de la campagne. Plus ils sont grossiers et rustiques, plus on a besoin de raisons solides, mais à leur portée, pour les convaincre, et de mouvements forts pour les émouvoir. On grave plus aisément sur une pierre tendre et polie que sur un caillou brut et compact.

Nous avons des homélies imprimées de l'abbé de Mont-Morel et de M. Lambert, des prônes de MM. Joly et de la Chétardie, où les Epîtres et Evangiles sont expliqués avec une méthode et des divisions, suivant l'usage moderne. L'*Année chrétienne* de M. le Tourneux et les *Instructions* de M. Nicole sur les Epîtres et Evangiles sont plus dans le goût des anciens : ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, et leur mérite est décidé depuis longtemps; c'est pourquoi nous y renvoyons le lecteur. Il suffit de lui rappeler que le but des homélies et des prônes étant d'instruire et de toucher, on doit les rapporter au genre simple et au genre véhément, mais beaucoup moins à ce dernier qu'à l'autre.

Les sermons de mystères et de morale sont des discours méthodiques sur les vérités qu'on doit croire ou pratiquer. La route qu'ont tenue sur l'une et l'autre matière le P. Bourdaloue et M. Massillon, n'est peut-être pas l'unique qu'on puisse suivre; mais jusqu'à présent c'est la plus sûre et la plus digne de la religion. Ce que j'en vais dire est d'après les éditeurs de ces deux orateurs célèbres, et la connaissance que je puis avoir de leurs écrits. Je respecte trop le lecteur pour lui donner comme règle ce qui ne pourrait être pris que sur le pied d'un éloge.

« Avant le P. Bourdaloue, les prédicateurs, dit le P. Bretonneau (dans la préface des *Mystères* du P. Bourdaloue) traitaient les mystères de la religion d'une manière abstraite et sèche; et si quelques-uns les tournaient à la pratique, à la morale, ce n'était qu'en peu de mots et assez superficiellement. Ils expliquaient le fond de chaque mystère, ils en établissaient la vérité, ils en montraient les convenances par de longues citations de l'Ecriture, des Pères, et quelquefois des auteurs profanes; de sorte que leurs discours étaient, à le bien prendre, plutôt des leçons de théologie que des prédications. D'autres, moins solides, s'en tenaient à une simple exposition des mystères qu'ils relevaient par une élocution vive ou brillante, souvent plus recherchée que naturelle; par des applications ingénieuses de l'Ecriture, et même quelques sentiments dévots et affectueux, mais peu de substance et peu de suc.

« Le P. Bourdaloue, qui vit le défaut de cette spéculation trop vague, comprit qu'en instruisant l'auditeur sur le dogme, il fallait le ramener à lui-même, et l'intéresser par une peinture de ses mœurs, pour lui faire tirer de la connaissance du mystère le fruit convenable. »

M. Massillon suit la même route, non pas en imitateur servile, mais avec ce génie original qu'il a pour aller au cœur, et manier

la morale aussi habilement que le P. Bourdaloue, et néanmoins avec un tour différent, qui prouve qu'on peut appliquer à ces deux grands hommes ce que Cicéron a dit de deux autres très-célèbres, que, quoique très-différents pour le style et pour le caractère, ils étaient toutefois également parfaits, en sorte qu'il serait difficile de décider auquel des deux on aimerait mieux ressembler.

Les sermons de morale sont d'un autre genre, en ce que le dogme n'y entre qu'incidemment, et que le but principal est la perfection ou la correction des mœurs. Des déclamations vagues et générales n'aboutiraient à rien, des applications trop particularisées de principes généraux restreindraient l'utilité de ces discours dans des bornes trop étroites. Il y faut donc des traits forts, marqués, qui puissent s'appliquer, sinon à tout l'auditoire, du moins au plus grand nombre des auditeurs. C'est la pratique d'une vertu ou la fuite d'un vice que l'orateur se propose ordinairement de montrer: ici, ce sont des préjugés à vaincre; là, des préceptes à réfuter, des illusions à dissiper. Ce n'est pas par ce que le vice a de ridicule qu'on doit le combattre dans la chaire, mais par ce qu'il a d'odieux, de funeste à la société, de contraire à la religion. Il ne faudrait que de la finesse pour le tourner en ridicule: il faut de la véhémence et de la gravité pour en montrer la noirceur et le danger. Dans le nombre presque infini de nos prédicateurs qui ont traité la morale, arrêtons-nous aux deux dont nous venons de parler, et étudions leur manière. « Le P. Bourdaloue, persuadé que le prédicateur ne touche qu'autant qu'il intéresse et qu'il applique [ce sont les paroles de son éditeur (*Préf. de l'Avent*) que nous avons déjà cité], et que rien n'intéresse davantage et n'attire plus l'attention qu'une peinture sensible des mœurs où chacun se voit lui-même et se reconnaît, il tournait là tout son discours..... Après avoir donné aux points les plus obscurs tout l'éclaircissement nécessaire, il passait à ce qu'ils ont d'instructif et de moral; et c'est là que lui servait infiniment la connaissance qu'il avait du monde et du cœur de l'homme; car il ne disait rien qu'il ne connût ni qui portât à faux. C'est de là même que ses expositions sont si vraies et ses portraits si ressemblants. Pour peu qu'on ait d'usage du monde et qu'on sache comment vivent les hommes, on les y voit peints sous les traits les plus marqués. Aussi avec quelle attention se faisait-il écouter! et combien de fois s'est-on écrié dans l'auditoire qu'il avait raison, et que c'était là en effet l'homme et le monde! » Ce qu'on peut recueillir encore de la lecture de cet orateur, c'est qu'il choisit des sujets intéressants, qu'il les tire naturellement de son Evangile, et qu'il ne les y amène pas comme par force; qu'après avoir distribué son sujet avec clarté, il pose des principes solides et lumineux; descend ensuite à la morale par des inductions fortes, mais sages; par des portraits où, sans noter les personnes, il rend les vices odieux, et conduit par degrés l'auditeur à de salutaires conséquences et aux résolutions qu'il doit prendre pour la réformation de ses mœurs.

M. Massillon, avec un style plus fleuri que le P. Bourdaloue, et en imitant sa clarté et sa véhémence, s'est néanmoins ouvert pour traiter la morale une route différente, et qui paraît lui être particulière. « Il trouvait (*Préf. du Pet. Carême*) que les détails sur les conditions et les mœurs extérieures étant froids pour les trois quarts de l'auditoire, il fallait attaquer les passions, qui sont les mêmes dans tous les hommes, malgré la différence des objets vers lesquels elles se portent, et qu'en peignant d'après nature les mouvements, les ruses, la souplesse des passions, rien de ce qu'on dit ne peut être étranger pour ceux qui écoutent..... Dès la première phrase, supposant les principes ou les établissant, il cherche les raisons sur lesquelles chacun en particulier, sans connaître l'existence de la loi, ni la nécessité de lui obéir, se met dans le cas de la dispense. Il cherche ces raisons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à leurs passions. C'est là qu'il découvre la source intarissable de tous ces frivoles prétextes et de ces tempéraments que l'homme imagine pour allier Dieu et le monde. Dans la vue de nous mettre à l'abri des remords, nous avons recours à mille subtilités, à des subterfuges, à des exceptions, à des modifications, qui, laissant subsister le précepte en lui-même, anéantissent totalement, pour chacun de nous en particulier, l'obligation de le remplir. Ainsi la conscience est rassurée contre les terreurs de la loi; elle apprend à ne plus redouter ses menaces. Que fait M. Massillon? Afin de dissiper ces ténèbres, il vous met votre propre cœur sous les yeux: il vous force de vous y voir tel que vous êtes et tout autre que vous ne croyez être, c'est-à-dire le jouet déplorable de mille passions qui obscurcissent les lumières de votre esprit et corrompent la droiture de votre cœur. Il vous force de reconnaître que ce n'est pas de ce fonds de lumière et de droiture naturelles que Dieu a mis en vous, encore moins des lumières de l'Evangile, que vous tirez les raisons par lesquelles vous prétendez être dispensé de la loi; que le langage que vous tenez est le langage des passions et qu'elles vous inspirent..... Il ne se contente pas de vous montrer que le parti de la vertu est le plus raisonnable et le plus digne de l'homme: dans ses discours, la vertu vous paraît souverainement aimable..... Il ne se borne pas à vous faire sentir l'injustice et la déraison du vice: il le fait trouver difforme, haïssable..... Chacun se reconnaît dans ces tableaux vifs et naturels où ce prédicateur peint le cœur humain et montre les ressorts qui le font mouvoir: chacun s'imagine que c'est à lui que le discours s'adresse; que l'orateur n'en veut qu'à lui: de là l'effet prodigieux de ses instructions, etc. » La manière de traiter la morale n'est donc pas la même dans ces deux orateurs: chacun a sa marche particulière dans laquelle il excelle.

On en peut juger par ces morceaux sur des matières semblables pour le fond.

Rechute dans le péché.

Le P. Bourdaloue prouve de la sorte qu'elle est singulièrement opposée à la grâce de notre conversion. « La rechute ajoute à la malice du péché l'ingratitude et le mépris de la majesté de Dieu offensée. Deux obstacles à une seconde réconciliation. Ingratitude du bienfait, qui consiste, dit Tertullien, non-seulement en ce que nous oublions les miséricordes de Dieu passées, mais en ce que nous les tournons contre lui-même, jusqu'à nous en servir pour pécher plus hardiment et plus impunément ; et en effet, si nous étions sûrs que la rémission de ce péché, qui vient de nous être accordée, est la dernière de toutes les grâces que nous avons à espérer, et qu'après cela la porte de la miséricorde nous sera fermée pour jamais ; si nous le savions, quelque emportés que nous soyons, ce serait assez pour nous retenir et nous préserver de la rechute. Nous nous faisons donc du remède même de la pénitence un attrait à notre libertinage ; et, comme parle Tertullien, l'excès de la clémence d'un Dieu sert à fomenter et à entretenir la témérité de l'homme : ***Et abundantia clementiæ cœlestis libidinem facit humanæ temeritatis***, c'est-à-dire que nous sommes méchants parce que Dieu est bon, et qu'au préjudice de tous ses intérêts, le moyen unique qu'il nous a laissé pour retourner à lui et pour rentrer dans la voie du ciel nous est comme une ouverture aux égarements de nos passions et à la corruption de nos mœurs : *Quasi pateret via ad delinquendum, quia patet ad pœnitendum*. Or, Dieu, chrétiens, étant ce qu'il est, peut-il, pour l'honneur même de sa grâce et pour la justification de sa Providence, n'avoir pas une opposition spéciale à se réconcilier avec nous dans cet état ? Mépris de la majesté et de la souveraineté de Dieu ; car, pour suivre la pensée de Tertullien, qu'avait fait le pécheur en se convertissant la première fois et en embrassant la pénitence ? Il avait détruit l'empire du démon dans son cœur pour y faire régner Dieu. Et que fait-il en retombant dans son désordre ? Il bannit Dieu de son cœur pour y rétablir l'empire du démon. L'homme, dans cette alternative de pénitence et de rechute, semble vouloir faire comparaison de l'un et de l'autre ; et, après avoir essayé de l'un et de l'autre, il conclut contre Dieu, en s'attachant à son ennemi et le choisissant par préférence à Dieu... Or, si quelque chose peut nous rendre irréconciliables, n'est-ce pas un tel outrage ?... car une semblable rechute est une espèce d'apostasie dont le savant Estius a prétendu expliquer le passage de saint Paul : ***Impossibile est renovari ad pœnitentiam***. Ne voulant pas que cette impossibilité, même morale, de revenir à la pénitence, fût l'effet des simples rechutes qui arrivent par surprise, par faiblesse, par fragilité, mais soutenant, et avec raison, que dans le sentiment de l'Apôtre, c'était la suite de ces rechutes méditées et délibérées, de ces rechutes

qui portent conséquence pour l'état de la vie, et qui, après des conversions édifiantes et publiques, déshonorent le culte de Dieu, et scandalisent la piété. Vous le savez, chrétiens, et fasse le ciel que votre expérience ne vous ait jamais fait sentir combien ces constances criminelles rendent difficile et comme impossible le retour à Dieu ! »

Rechute dans le péché.

M. Massillon prouve également l'énormité du péché de rechute par l'ingratitude et le mépris affecté qu'il renferme. Pour rendre cette ingratitude plus odieuse, il en relève les circonstances, qui sont : 1° la grandeur du bienfait ; 2° la manière dont il a été accordé ; 3° le grand nombre d'offenses qui avaient été remises au pécheur. Examinons seulement avec lui la première circonstance. « Plus le bienfait dont on vous avait favorisé était grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire : or, mon cher auditeur, quel bienfait plus signalé que celui de votre délivrance, lorsque, frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les déceler aux pieds des autels, et promettre à Dieu une vie plus retirée ? Rappelez-vous l'état déplorable d'où la grâce vous vint tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Antechrist, un monstre d'iniquité ; vous étiez chargé de mille anathèmes qui devaient vous rendre éternellement ennemi de Dieu ; vous n'aviez plus de part à l'espérance des chrétiens : vous étiez déjà jugé, et votre condamnation était certaine. Votre malheur pouvait-il être plus terrible ? Mais opposez à cet état déplorable la situation où la grâce des sacrements vous a établi. Vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel et des promesses futures, le membre vivant de Jésus-Christ. Votre âme, embellie de justice, est devenue la demeure de l'Esprit-Saint : vous avez reçu la charité, ce don qui ne passera pas, etc. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait ? Une vie entière de reconnaissance pourrait-elle le payer ? etc. » M. Massillon montre ensuite le mépris qu'on fait de Dieu par le péché de rechute. « Vous ne retournez à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ ; qu'après avoir comparé la douceur et la gloire de son joug à la honte et à la servitude du péché. Le parallèle fait, les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grâce, Jésus-Christ avec Bélial, vous allez vous déclarer pour ce dernier ; vous allez prononcer qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu. O Dieu ! quel outrage fait à votre gloire ! vous, que tout partage blesse ; vous que toute égalité même d'amour et d'hommages insulte. »

Dans ces deux morceaux, les principes, le fond des preuves et des moyens, la morale et son application sont les mêmes ; mais le tour de l'expression est différent. Celui du P. Bourdaloue est plus périodique et plus

qu'elle aime. Si saint François de Sales eût écrit en vers avec autant de grâce et de facilité qu'en prose, il eût pu faire d'excellentes épîtres sur l'amour de Dieu. Sainte Thérèse, qui faisait quelquefois des vers pleins de feu et d'élégance, nous eût donné sans doute aussi d'excellents modèles dans ce genre, si elle avait pris la peine d'écrire en vers au bienheureux Jean de la Croix ou à quelque autre serviteur de Dieu capable de la bien comprendre.

L'épître du genre badin est celle dont la lecture est ordinairement la plus facile et la plus agréable, mais il est extrêmement difficile d'y bien réussir, et d'ailleurs c'est un genre qui n'appartient pas à notre sujet. Les épîtres sérieuses se font ordinairement en grands vers à rimes suivies, ou en vers de dix syllabes ; les épîtres badines s'accommodent mieux des petits vers ; on fait aussi des épîtres en vers croisés et inégaux, c'est ce qu'on appelle des épîtres en vers libres.

Il y a aussi des épîtres héroïques contenant le récit de quelques grandes infortunes, et qu'on nomme des héroïdes. Les histoires des martyrs, leurs adieux à leurs familles, les lettres de mères chrétiennes qui, à l'exemple de la mère de saint Symphorien, exhortaient leurs fils à souffrir vaillamment les supplices, les derniers aveux des grands pénitents, et autres sujets de la même sorte, conviennent parfaitement à l'héroïde. Ce genre de poëme, inventé probablement par Ovide, avait été mis à la mode en France, au siècle dernier, par Colardeau. Dorat, Gilbert et quelques autres poëtes du XVIII[e] siècle ont laissé sur différents sujets profanes des héroïdes qu'on ne lit plus.

Jean-Baptiste Rousseau, dont les épîtres sont inférieures à ses autres ouvrages, à cause de son affectation du style marotique, était en général plus heureux en inspirations lorsqu'il traitait des sujets religieux. Son épître à Racine, sur le poëme de *la Religion*, ne manque ni de gravité ni de raison ; le style en est majestueux et simple, quoique un peu froid. La réponse de Louis Racine est plus belle encore, et nous citerons ici ces deux épîtres comme les exemples du genre dont nous nous occupons, les plus remarquables que nous ayons trouvés dans la littérature française.

Epître de Jean-Baptiste Rousseau à Racine le fils.

De nos erreurs, tu le sais, cher Racine,
La déplorable et funeste origine
N'est pas toujours, comme on veut l'assurer
Dans notre esprit, facile à s'égarer.
Et sa fierté dépendante et captive
N'en fut jamais la source primitive.
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.
S'il prend son vol vers la céleste voûte,
L'esprit docile y vole sur sa route.
Si de la terre il suit les faux appas,
L'esprit servile y rampe sur ses pas.
L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète.
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs,
De nos autels antiques defenseurs,
Sur lui toujours se sont fait une gloire
De signaler leur première victoire.
Oui, cher Racine ; et pour n'en point douter
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
Celui qui veut de mon esprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidèle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par soumettre mon cœur ;
Et plein du feu de ton illustre père,
Me préparer un chemin nécessaire
Aux vérités qu'Esther va me tracer,
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.
C'est par cet art que l'auteur de la grâce,
Versant sur toi sa lumière efficace,
Daigna d'abord, certain de son succès,
Toucher mon cœur dans tes premiers essais ;
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,
Et secondant ta force et ton courage,
Il brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchait son orgueil,
Et grave en lui les derniers caractères,
Qui de ma foi consacrent les mystères.
Quelle vertu ! quels charmes tout-puissants
A son empire asservissent mes sens !
Et quelle voix céleste et triomphante
Parle à mon cœur, le pénètre, l'enchante !
C'est Dieu, c'est lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois : ma raison même
N'écoute plus que l'oracle suprême.
Qu'attends-tu donc ? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants, non moins doux que sublimes,
Se sont ouvert tous les divins abîmes,
Où sa grandeur se plaît à se voiler ?
Qu'attends-tu, dis-je, à nous les révéler
Ces vérités qui nous la font connaître ?
Et que sais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ses sujets non soumis,
Ou consoler du moins ses vrais amis ?
Dans quelle nuit, hélas ! plus déplorable
Pourrait briller sa lumière adorable,
Que dans ces jours où l'ange ténébreux
Offusque tout de ses brouillards affreux ?
Où, franchissant le stérile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine,
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux
Osent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'osé-je dire ?
La vérité soumise à leur empire,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'est plus le temps où la licence
Daignait encor copier l'innocence,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste et vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infâme hypocrite,
Toujours pourtant du scandale ennemi,
Dans ses dehors il se montre affermi ;
Et plus prudent que souvent nous ne sommes,
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.
Mais en ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui, sur des monts d'arguments entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades,
Jusques au sein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,

De ses arrêts lui faire rendre compte;
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main pour écraser la foi,
De leur raison l s foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, et tombe à chaque pas :
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle?
Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'auteur de l'univers :
Ne comptez plus avec ses lois suprêmes;
Comptez plutôt, comptez avec vous-memes :
Interrogez vos mœurs, vos passions :
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur sagesse
Avons-nous vu briller votre jeunesse?
Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paisible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices insensés,
A l'amour-propre, aux vœux intéressés
Dompter l'orgueil, la colère, l'envie,
La volupté des repentirs suivie?
Vous a-t-on vus, dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des lois
De vos trésors mesurer la récolte,
Et de vos sens apaiser la révolte?
S'il est ainsi, parlez : je le veux bien.
Mais non. J'ai vu, ne dissimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour exposée,
Une conduite, hélas! bien opposée.
Une jeunesse en proie aux vains désirs,
Aux vanités, aux coupables plaisirs.
Un fol essaim de beautés effrénées,
A la mollesse, au luxe abandonnées,
De faux amis, d'insipides flatteurs,
Furent d'abord vos sages précepteurs.
Bientôt après, sur leurs doctes maximes
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel air
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissants;
Compter pour rien toutes vos injustices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin, par vos désordres memes,
Justifier vos désordres extrêmes;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais, au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remords qui vous ronge,
Jusqu'au plus fort de vos dérèglements
Vous exposait à de trop durs tourments.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'âme avec lui meurt ainsi qu'elle est née!
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur au plein soulèvement
De votre esprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre; et son vrai personnage
Est de glisser par degré son poison,
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De là sont nés, modernes Aristippes,
Ces merveilleux et commodes principes,
Qui, vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre âme et ses efforts
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,
Qui, dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine et conduit le hasard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés et paisibles :
Et désormais au trouble inaccessibles
Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.
Mais c'est trop peu. De si belles lumières
Luiraient en vain pour vos seules paupières;
Et vous devez, si ce n'est par bonté,
En faire part du moins par vanité,
A ces amis si zélés, si dociles,
A ces beautés si tendres, si faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs,
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos esprits :
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaises,
Ces arguments émaillés d'antithèses,
Ces riens pompeux avec art enchâssés
Dans d'autres riens, fièrement énoncés.
Où la raison la plus spéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous? ces tendres nourrissons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes
Et comme vous bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes.
Leur enseigner que l'esprit et le corps,
Bien qu'agités par différents ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matière éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux essaim
D'êtres divers émanés de son sein :
Que ces grands mots d'âme, d'intelligence,
D'esprit céleste, et d'éternelle essence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
Et qu'en un mot notre pensée altière
N'est rien au fond que la seule matière
Organisée en nous pour concevoir,
Comme elle l'est pour sentir et pour voir,
D'où nous pouvons conclure, sans rien craindre,
Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre;
Qu'il vit et meurt tout entier; et qu'enfin
Il est lui seul son principe et sa fin.
Voilà le terme où, sur votre parole,
Et sur la foi de votre illustre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche et tout raisonnement.
Car de vouloir combattre les mystères
Où notre foi puise ses caractères,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
Est-il encor d'assez faibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du monachisme obscurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un mystique entêté,
Pouvaient jadis abuser des Cyrilles,
Des Augustins, des Léons, des Basiles :
Mais quant à vous, grands hommes, grands esprits;

C'est par un noble et généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères
Épouvantail d'enfants et de grand'mères.
Car aussi bien, par où se figurer,
Poursuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidèle et sûr
Nous guiderait dans ce dédale obscur?
Suivre à tâtons une si sombre route,
C'est s'égarer, c'est se perdre. Oui, sans doute :
C'est s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur dissous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont sa misère abonde,
Dans la mollesse et la corruption,
Dans l'arrogance et la présomption,
Vous élever aux vérités sublimes
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'est point dans ces obscurités
Qu'on doit chercher les célestes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus sûres
Vous élancer vers ces clartés si pures
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une sainte ardeur
Dans leurs écrits consacrent la splendeur?
Faites comme eux : commencez votre course
Par les chercher dans leur première source :
C'est la vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes :
Devenez doux, simples, chastes, modestes :
Approchez-vous avec humilité
Du sanctuaire où gît la vérité.
C'est le trésor où votre espoir s'arrête :
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir superbe et pointilleux.
Pour le trouver ce trésor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en règle et commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchants indociles :
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos désirs follement curieux :
Par fuir enfin ces amorces perverses;
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur, et poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle et la prière
Auront pour vous franchi cette barrière,
N'en doutez point, l'auguste vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe platonique.
Quoi? gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir jusqu'à nos volontés?
Tyranniser des passions si belles?
Répudier des amis si fidèles?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment :
C'est condamner son âme à la torture;
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez; mais malgré tant d'obstacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles:
Il peut changer nos glaçons en bûchers,
Briser la pierre et fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;

Qui comme vous commençant sa carrière,
Ferma longtemps les yeux à la lumière,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.
Pour toi, rempli de sa splendeur divine,
Toi, qui rival et fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ses talents,
Je l'avoûrai : quelques rayons de flamme
Que par avance eût versés dans mon âme
La vérité qui brille en tes écrits;
J'en eusse été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuse amorce
N'eût secondé sa puissance et ta force;
Et si mon cœur attendri par tes sons,
A mon esprit n'eût dicté ses leçons.

Epître de Louis Racine, en réponse à celle de J.-B. Rousseau.

Mieux que toi, cher Rousseau, qui pouvait les con-[fondre?
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils s'étaient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a soumis,
Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie?
Frappés de ton exemple, étonnés de ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu [crois.

Ce n'était point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence :
Ce n'était point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa loi.
Tu lui devais encor cet éclatant hommage.
Puissent les derniers vers qu'a dictés ton courage
Montrer aux ennemis de la religion
Et sa gloire, et la tienne, et leur confusion!

Elle n'est en effet que honte et que faiblesse,
Cette force d'esprit, qu'ils nous vantent sans cesse.
Un grand homme, Rousseau, si l'homme est jamais [grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien; il l'avoue, et sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, et de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité.
Exemple peu commun dans le siècle où nous som-[mes.
Serait-il donc passé le siècle des grands hommes?

Eh! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli?
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissaient dans l'enfance;
Aujourd'hui rejetant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous régner que la raison.

Que béni soit le ciel, qui sur notre horizon
Fit lever tout à coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos pères.
Goûtons notre avantage, et plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant! et quel temps fut le leur!
J'y vois dans son midi le soleil de la France.

Oui, ce même soleil, si pâle en sa naissance,
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur,
Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Mabillon, Renaudot, Bossuet, Bourdaloue,
Pour ses pères encor l'Eglise vous avoue;
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs;
Ils revivent en vous ces illustres docteurs.
Conservant au milieu de vos grâces aimables
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves écrits d'un saint zèle enflammés,
Je me tais, c'est assez de vous avoir nommés.
Et sans peindre Pascal dont la plume et la vie
Sera dans tous les temps la terreur de l'impie,

Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmants,
Agréables auteurs de nos amusements.
Que de héros! Je crois entendre dans Athènes
Les Platons discourir, tonner les Démosthènes,
Par de nouveaux plaisirs tour à tour enchanté,
Et loin de la tribune au théâtre emporté,
Près de Socrate assis, je trouve Thucydide :
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chefs-d'œuvre naissaient ;
Les juges éclairés qui leur applaudissaient,
Assuraient d'une longue et brillante fortune
Phèdre, le Misanthrope, Armide, Rodogune.
O pères trop fameux, que vos noms triomphants
Sont pesants à porter par vos faibles enfants!
A la religion soyons du moins fidèles :
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles.
Cherchaient-ils à briller par d'insolents propos?
Le ciel fût-il jamais l'objet de leurs bons mots?
A-t-on vu dans leurs vers ces sublimes génies,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies?
Le peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ses noires couleurs en oppose d'aimables,
Et peint la piété sous ses traits véritables :
Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret
La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle :
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qui s'approche il prévient la justice;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux,
Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguste et d'Emilie,
A côté d'Akempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime et ses tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vu sur toi verser de véritables.
Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même at-
[trait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret!

O France, riche alors en âmes si parfaites,
Oui, la religion captivait tes poëtes,
Faut-il s'en étonner? L'honneur, la bonne foi,
L'austère probité fut leur première loi.
Dans leurs écrits charmants auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aima-
[bles,
Colbert, à double titre épuisant ses faveurs,
Récompensait en eux les talents et les mœurs.
Ils ne prétendaient pas qu'un accès près des Muses,
A des vices honteux pût fournir des excuses.
Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir,
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit régner même entre eux une paix éternelle :
Leur estime sincère en était le lien.
Qu'aisément, cher Rousseau, l'honnête homme est
[chrétien!

Ranimez un moment votre illustre poussière,
O morts : si vous daignez revoir notre lumière,
Sortez de vos tombeaux, et considérez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnaissez-vous?
Vos fils . . . . . vous retombez, vous ne pouvez le
[croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la
[gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paraissez sans art : vos enfants plus habiles
Cherchèrent des beautés moins simples, moins fa-
[ciles,
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux sans elle éblouit un instant :
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la raison,
Qui lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais,
Elle espéra, malgré tant de brouillards épais,
Etendre son empire en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble, usurpant son nom et sa puissance,
Compagne du déisme et de la tolérance,
Par l'orgueil soutenue et par la volupté,
Sur son trône hardi monta l'impiété.

Un mortel préparait la voie à ses conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable et propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisait qu'à voir arguments terrassés,
Disputeurs en déroute, et partis renversés.
Ainsi d'un œil content Marius dans sa fuite
Contemplait les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir! cœur cruel! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier conquérant, ravageur de systèmes,
Ne traînait après lui que doutes, que problèmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre,
Infidèle aux drapeaux qu'il paraissait défendre,
Adversaire du camp, qui l'avait protégé,
Et souvent déserteur aussitôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussière
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.
Combien de raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans son informe et critique recueil!
L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légère écorce;
Mais l'étude est pénible et le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent!
Tout s'y trouve : science, histoire, longs passages,
Grave métaphysique, et galants badinages.
Bientôt à décider son disciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout aprofondi.
Enfin chez l'imprimeur la gémissante presse
Vit sortir de son sein las d'enfanter sans cesse,
D'innombrables journaux, dont le fécond progrès
Changea les ignorants en savants par extraits.

Dès longtemps la Tamise au trouble accoutumée
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.
L'âme dès sa naissance en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensait seule, et jamais n'avait eu cette crainte
Qu'à son grand privilége on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.
L'âme dans ce procès ne craint point qu'on décide :
Son droit n'est point douteux, mais son juge est ti-
[mide.
Locke pèse, examine; et pour trop balancer
Trouve la cause obscure, et n'ose prononcer.
Cruelle modestie! ô fatale lumière!
O mer, entre elle et nous oppose ta barrière!
Vœux tardifs! à nos yeux elle vint se montrer
Elle était étrangère, il fallut admirer.
Peu contents de nos biens, nous vantons ceux des
[autres.
Nos voisins autrefois vantaient aussi les nôtres.

Eprise du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudissait à ces spéculatifs
Qui dans le sein de l'Etre en qui tout est visible,
Contemplaient l'étendue, immense, intelligible,
Archétype, en qui seul je vois, sans le savoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La raison change aussi de méthode.
Ecrits, habillements, systèmes, tout est mode.

L'homme dans tous les temps déplora ses mal-
[heurs.
Rousseau, tu l'appelais *un miroir de douleurs*.
Et quand pour son portrait tu peignis la souffrance
Il n'y trouva que trop sa triste ressemblance.
Il se trompait lui-même, et son peintre nouveau
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.
« Eh! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
« Vous plaire à vous forger des maux imaginaires?
« La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous?
« Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux;
« Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un père,
« Où son amour éclate, y chercher sa colère?
« Heureux membres d'un tout sagement ordonné,
« Au bonheur général chaque être est destiné.
« Il n'est point de désordre : et des mains de son
[maître
« L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit être.
« Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
« Qu'élèvent si souvent de folles passions.
« Reconnaissez, ingrats, que leurs secrets ravages
« Vous emportent au bien par d'utiles orages.
« Tels, en se disputant le royaume des airs,
« Par leurs affreux combats les vents servent les
[mers. »

Philosophes profonds, vos chimères sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles?
Et quoi! lorsque la paix dans le mien veut entrer,
Il se plaint, et c'est lui que j'entends soupirer.
Qu'il se taise à l'instant; votre honneur le demande;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi serais-je mécontent?
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant,
J'appelle en vain la joie : il la repousse encore.
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre est l'instant du naufrage :
Je le sais; mais hélas! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort!
Savants navigateurs, si c'est là votre port,
L'asile est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrèce, s'il veut, à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux traducteur,
Qui, d'un maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien, tissu par la mélancolie,
Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.
Pour moi peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos sermons, apôtres du bonheur;
Et quand l'impiété qui vante son breuvage,
Cher et dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
Distillerait pour moi tout le suc des pavots,
Je laisse son nectar à ses tristes héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumières
Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrières,
Que peuvent élever dans les faibles mortels
Vos rigoureux Pascals, misanthropes cruels,
Qui, ne parlant jamais que de crime et de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris et que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur sort?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment sévères,
L'orgueil et le mensonge, enchanteurs nécessaires.
« Oui, pour attacher l'homme à sa condition,
« Sans cesse à ses côtés marche l'opinion,
« Dont l'art inépuisable en utiles merveilles
« Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles,
« Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
« Faire danser l'aveugle et chanter le boiteux.
« Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
« Que soulève et grossit, complaisant charitable,
« L'orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
« Le plus cher des amis, le plus doux des trom-
[peurs. »

De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi! vous que la raison éclaire de si près,
Vous pour qui la nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres ri-
[chesses!
De nos enfants plutôt reprenons les faiblesses.
Ne sont-ils pas heureux, lorsqu'une goutte d'eau,
Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de son globe fragile,
Vide ouvrage du vent, que le vent va briser?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuser.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même?
Si telle est, selon vous, la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger : j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue;
Ou plutôt j'aime mieux, plein d'un esprit flatteur,
Me jeter dans le sein de mon consolateur.

Oui, l'homme est malheureux; dès long-temps tu
[l'éprouves.
Et son consolateur, cher Rousseau, tu le trouves.
C'est celui qu'implorait d'une mourante voix,
Ce saint roi de Juda, dont ta lyre autrefois
Par des sons si touchants accompagnait les larmes.
C'est celui qui souvent prend contre nous les armes,
Et qui, par ses rigueurs préparant ses bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre·
Contre ses ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces vers qui les ont terrassés :
Puissent-ils par lui-même être récompensés!
Que pour premier bienfait sa clémence attendrie,
Au gré de mes désirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie est partout;
Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout?
Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse,
Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse!
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné?
Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné
Tant de gloire et d'exil ne doit-il pas éteindre?
Et sous tant de lauriers quel foudre peux-tu crain-
[dre?

ÉPOPÉE. (*Voy*. Poésie épique.)

EPHREM (saint), — diacre d'Edesse, l'un des plus vénérables parmi les Pères du désert, et qui sut unir les œuvres de miséricorde de la vie active aux grâces de la vie contemplative. Il se cachait lorsqu'on voulait l'élever aux dignités de l'Eglise, et se montrait pour soigner les malades et consoler les affligés lorsqu'il survenait quelque fléau. Ses exhortations étaient si pénétrantes, que les riches d'alors se laissaient entraîner par lui à se faire les serviteurs des pauvres. Saint Ephrem a laissé un grand nombre d'opuscules de piété qui attendent encore un bon traducteur. Les orientalistes, versés dans la connaissance de la langue syriaque, ne trouvent rien au-dessus de l'onction et même de l'élégance de ce Père dans sa langue originale : la version grecque ne rend qu'une partie de ces beautés, et renferme pourtant des passages pleins d'éloquence. Saint

Ephrem excelle surtout pour la piété affectueuse et les prières qui viennent du cœur. Il était très-dévot à la sainte Vierge, ce qui ne contribuait pas peu à rendre son éloquence pleine de grâces. (*Voy.* PÈRES DU DÉSERT.)

EPIPHANE (saint), — évêque de Constantia ou de Salamine, dans l'île de Chypre, joint à sa grande autorité comme théologien celle d'un écrivain mystique dont il faut consulter les explications sur la symbolique de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Il a écrit un traité des douze pierres précieuses du rational d'Aaron, qui contient des traditions curieuses sur la vertu qu'on attribuait autrefois aux pierreries et sur leur signification symbolique. Il a composé aussi une physiologie ou étude de la nature, qui est un monument curieux de l'état des sciences naturelles à cette époque. On peut comparer les idées de saint Epiphane avec celles de Lactance, qui fleurissait presque en même temps. Lactance se moque beaucoup des philosophes qui croyaient aux antipodes, et les réfute par cette lumineuse idée, que dans des régions pareilles les hommes marcheraient la tête en bas et seraient exposés à tomber dans le ciel. Nous ne voyons pas que les savants des écoles philosophiques aient rien répondu à cela, ce qui prouverait assez que les lois de l'attraction n'étaient pas encore connues, et qu'on ne savait pas sur quelle base était fondé l'équilibre des mondes. On reproche à saint Epiphane une excessive crédulité pour les merveilles qu'il a prises dans le pays d'*oui-dire* ou dans le pays de *satin*, pour nous servir de deux expressions de Rabelais, c'est-à-dire dans la tradition poétique et dans les livres fabuleux. Il avait beaucoup fréquenté les gnostiques dans sa jeunesse, mais il se préserva toujours de leurs erreurs, et a mérité d'être admis au nombre des Pères de l'Eglise.

ERASME (DIDIER), — savant illustre et latiniste distingu du XVI[e] siècle, que l'atticisme et la politesse de son caractère surent préserver des erreurs de la réforme, tant il était éloigné de tout ce qui ressemblait à la grossièreté et à des emportements ridicules. Erasme était un homme très-sage, peut-être un peu égoïste et amoureux de sa célébrité, qu'il ne voulait pas compromettre. Saint Ignace de Loyola raconte qu'il se trouva un jour tout refroidi dans la piété et tout desséché d'âme et de cœur, pour avoir essayé de lire le *Soldat chrétien*, par Erasme; en effet, on peut regarder l'élégant écrivain de Rotterdam plutôt comme un philosophe que comme un écrivain religieux, et ses écrits, toujours convenables et respectueux en ce qui touche à la religion, ne portent pas l'empreinte d'une foi très-vive ni d'une piété bien affectueuse. L'esprit de la réforme le possédait comme à son insu, et subordonnait trop en lui les croyances aux calculs de la raison. Son *Eloge de la folie* a peut-être donné à Rabelais l'idée de son épopée satirique et bouffonne : c'est déjà l'esprit voltairien qui commence à poindre. Mais Erasme, modéré et convenable en toutes choses, sait rendre la raillerie élégante et plaisanter sans se compromettre. Erasme appartient beaucoup plus comme latiniste, comme philosophe, comme savant et comme bel-esprit, à la littérature profane, qu'il ne peut, pour quelques opuscules de théologie et de morale, tenir un rang parmi les écrivains religieux. Les plus remarquables de ses productions chrétiennes sont des lettres et des préfaces, où il apprécie savamment le caractère des principaux Pères de l'Eglise. Erasme n'était pas un catholique ardent, mais on a tout lieu de croire cependant qu'il était un catholique sincère. Il avait trop d'esprit et de bon sens pour n'être pas frappé des absurdités de la réforme, et pour ne pas comprendre qu'une raison sans autorité ne peut servir elle-même d'autorité qu'à la déraison. « On ne doit pas s'étonner, dit-il dans une lettre adressée, en 1527, à son ami Bilibeldus, si je m'en tiens à l'interprétation de l'Eglise, lorsqu'il sagit d'expliquer l'Ecriture sainte, puisque c'est l'autorité de l'Eglise qui me fait recevoir l'Ecriture et m'engage à y croire. » Erasme, d'ailleurs, n'était pas homme à se brouiller facilement avec ceux qui pouvaient ou qui valaient quelque chose : il sut ménager également et la science, et la foi, et la réforme, et l'orthodoxie, et les rois, et les souverains pontifes, et son amour-propre, et sa tranquillité. Il mourut à Bâle, âgé de soixante-dix ans, laissant un nom universellement estimé et des œuvres incontestablement estimables. Comme critique et comme savant, Erasme a rendu des services à l'Eglise, qu'il eût pu défendre peut-être avec un peu plus de chaleur, à une époque où son nom était une imposante autorité dans le monde savant, et où l'unité catholique recevait les plus rudes atteintes qui l'eussent encore frappée. On est surpris du sang-froid d'Erasme lorsqu'on le compare à la pétulance de Luther; mais on peut dire, à la justification d'Erasme, qu'il ne craignait rien pour l'Eglise, et que, dans sa conviction, elle et ses défenseurs peuvent imiter Dieu, patient parce qu'il est éternel, selon la belle expression de saint Augustin.

EVANGILE. — « J'avoue que la majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté des Evangiles parle à mon cœur, » disait un des adversaires de la révélation au dernier siècle, et après d'autres belles paroles que tout le monde sait par cœur, il ajoutait que si l'Evangile était une fiction, l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.

C'est qu'il est temps, en effet, de reconnaître la majesté divine de cet ouvrage, qui, s'il n'était pas appuyé sur le témoignage infaillible de l'Eglise et sur la vénération de dix-huit siècles et demi, révélerait assez son auteur par la beauté surhumaine et l'adorable simplicité de ses formes ; c'est qu'il faut s'incliner devant le monument littéraire autant que devant le monument religieux, et convenir enfin que rien de si vrai en philosophie, rien de si touchant en poésie, rien de si incontestable en histoire, n'a été conçu

par les hommes et ne le sera jamais. Prenons ce livre, lisons-le en savant plutôt qu'en fidèle, en littérateur et en homme du monde plutôt qu'en chrétien, et notre admiration, loin de diminuer, grandira.

Nous allons essayer d'esquisser rapidement tout ce que ce livre divin, en dehors des mystères de la théologie, qu'il ne nous appartient pas de toucher, dit à l'imagination et au cœur; tout ce que nous y trouvons d'aperçus lumineux en science, en philosophie, en sentiment surtout. Les pages que nous allons écrire se perdront dans ces milliers de volumes dont il faudrait remplir le monde, si l'on voulait tout dire sur la vie et les enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Esquissons donc, comme une série de tableaux, ces mystères si doux, ces miracles si divins, ces paraboles si profondes, ces enseignements si forts, plutôt pour indiquer la carrière aux écrivains, aux philosophes et aux artistes, que pour la parcourir nous-même : nos forces n'y suffiraient pas.

I. *Le commencement de l'Evangile selon saint Jean.*

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Tel est le début sublime de l'Evangile selon le disciple de l'amour, surnommé le fils du tonnerre; celui qui s'élance comme l'aigle jusque dans les profondeurs du ciel, et qui fait éclater sa parole comme la foudre, les yeux fixés sur le soleil de l'éternelle vérité.

Au commencement de tout, et avant tout commencement, et sans commencement, dans le principe était la pensée; la pensée était l'essence de l'être, et elle se manifestait par des formes : ainsi elle devenait ou plutôt elle était une *parole*, un *verbe;* et ce Verbe remplissait l'immensité de l'être qui est Dieu, et ce Verbe était Dieu.

Ainsi, il est avant tout une vérité vivante et éternelle, qui est la vie de tout ce qui vit et la loi immuable des êtres; une parole intime et toute-puissante qui leur assigne à tous leur commencement et leur fin. Et cette vérité, et cette vie, et cette parole, et cette loi, c'est Dieu!

Par lui a commencé tout ce qui commence, et rien dans le monde ne se fait sans lui. En lui seul est l'existence de tout ce qui existe, et la lumière de tout ce qui pense. L'homme qui vient en ce monde ouvre les yeux à ce soleil de justice, et parle pour rendre témoignage à sa divine beauté. L'homme n'a pas en lui la lumière, mais il la regarde et s'écrie : La voilà. — Cette lumière luit sans déclin dans nos ténèbres, quoique nos ténèbres ne la comprennent pas. Dieu est venu parmi les hommes en la personne des sages et des justes, et ses enfants l'ont méconnu, parce que la chair et le sang ne comprennent rien à la vérité. Mais il est toujours parmi les hommes, des hommes d'intelligence et d'amour, qui vivent de la vie de l'esprit. Ceux-là ont connu Dieu et l'ont reçu dans leur âme, et ils ont mérité d'être appelés ses enfants : ***Et le Verbe s'est fait chair.*** La pensée divine s'est révélée tout entière dans un homme, et cet homme a été parfait parce qu'il était le Fils de Dieu.

C'est ainsi que saint Jean l'Evangéliste explique les mystères de la théologie chrétienne : théologie éternelle, monument de granit que ne peuvent miner les flots ni ébranler les tempêtes; montagne dont le génie de l'homme, en s'élevant de siècle en siècle, découvre avec effroi l'incommensurable hauteur. Toujours et au fond de toute philosophie, lorsque l'agitation des vents contraires qui la tourmentent comme une mer, se sera calmée, se réfléchira la grande parole de l'apôtre : ***Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.***

Oui, il est une vérité éternelle qui est la vie et la lumière du monde. C'est le flambeau qui marche devant l'humanité et qui ne l'égare jamais; il est une vie qui meut et emporte la matière, et la matière lui obéit sans la comprendre; mais l'homme intelligent et aimant voit la lumière et sent la vie; et cette vie le remplit de la béatitude de Dieu; car le bonheur de Dieu, c'est l'intelligence et l'amour. Et Dieu n'est pour tout ce qu'il anime que suprême béatitude, puisqu'il est tout amour et tout intelligence. C'est par lui que nous vivons, puisqu'il est tout être; c'est par lui que nous comprenons, puisqu'il est tout intelligence; c'est par lui que nous aimons, puisqu'il est tout amour.

II. *Le précurseur et l'annonciation.*

La Synagogue avait vieilli, et les splendeurs du culte de Jéhovah étaient éteintes; les prêtres s'étaient corrompus dans l'ambition des honneurs et la convoitise des richesses, et les pauvres attendaient un Sauveur. Tout annonçait qu'une grande révolution était inévitable et prochaine. Les derniers zélateurs de la loi de Moïse parlaient de réforme; les esséniens préludaient aux austérités du christianisme par une vie frugale et laborieuse, soumise aux lois de la communauté, et les pharisiens, jaloux de ces vertus naissantes, étaient forcés de cacher leur luxe et leur orgueil sous le voile de l'hypocrisie.

L'Eglise mosaïque, devenue stérile, nous est représentée, au commencement de l'Evangile selon saint Luc, sous la figure d'Elisabeth. Zacharie, emblème du sacerdoce mourant, reçoit dans le temple une promesse d'avenir : un fils lui est annoncé; mais il ne peut croire à une fécondité dont il a désespéré depuis longtemps, et Dieu, pour le punir, lui ferme la bouche et le rend muet, comme le sont de nos jours les philosophes qui ne croient pas à la naissance du Sauveur. Cependant Jean, l'homme de tempérance et d'abnégation personnelle, sort du sein d'Elisabeth, comme les esséniens du flanc mort de la Synagogue, et prêche la réforme dans le désert. Il plonge dans les eaux

ceux qui viennent à lui, pour les laver des souillures du vieux monde, et il leur annonce qu'un plus grand que lui va venir les régénérer par l'esprit de l'intelligence et par la flamme de l'amour. C'est ainsi que l'homme, noyé dans les voluptés des sens et énervé par les joies de la brute, doit être sevré d'abord de ce lait empoisonné qui le ferait languir dans une éternelle enfance. Il doit se purifier dans les sueurs et dans les larmes, car la douleur est l'initiation à la vie d'intelligence et d'amour; puis, lorsqu'il sortira des eaux de la tribulation, il verra le Christ lui sourire; car il comprendra sa doctrine pure et simple comme le sourire d'un enfant, et il sera purifié dans l'esprit et dans le feu.

Le temps du salut approche : Gabriel, le grand messager de Dieu, est envoyé à la femme; car c'est par la femme que l'initiation douloureuse a commencé, et c'est par elle que toute douleur doit finir. Eve aussi a passé par le baptême des eaux; car depuis quatre mille ans ses larmes ont coulé sur son corps pour laver la honte de sa nudité; mais Dieu a eu pitié d'elle, et lui a donné un voile de pardon en lui tendant la main; Eve maintenant est devenue la chaste Marie, qui sera mère sans cesser d'être Vierge, parce que l'opprobre que le péché attachait à la génération humaine sera effacé en elle. Aussi le messager de l'avenir la salue reine des hommes et des anges, et lui annonce qu'en donnant naissance au Père du siècle nouveau, elle sera la mère de Dieu.

Ainsi la femme est régénérée et glorifiée la première; et, comme elle initie l'humanité à la vie, elle doit aussi l'enfanter au bonheur, afin qu'on l'aime doublement, comme mère et comme épouse, et que la divinité soit révélée et glorifiée tout entière par la sainteté de ce mystérieux amour.

Alors Marie, la religion nouvelle, se lève et va dans les montagnes visiter Elisabeth, la religion vieillie. Elisabeth se prosterne devant Marie, et l'enfant du passé adore le fruit de l'avenir encore dans les entrailles de sa mère : gracieux emblème de cette chaîne de la tradition, qui lie l'avenir au passé, la parenté de Marie et d'Elisabeth les réunit dans les embrassements d'une sainte amitié; la vieillesse s'incline devant la jeunesse que Dieu a bénie, et Marie, belle et rayonnante de toutes les gloires promises à l'humanité, Marie, qui représente l'humanité future, la société nouvelle et la liberté à venir, Marie, mère de Dieu, chante l'hymne de la régénération du monde :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit s'élance vers le Dieu qui m'a sauvée, parce qu'il a regardé d'en haut l'humiliation de sa servante, et désormais les générations me proclameront bienheureuse; parce qu'il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant et dont le nom est saint; et sa miséricorde, de race en race, descendra sur ceux qui craindront de l'offenser. Il a fait triompher la puissance de son bras, il a brisé ceux qui s'élevaient, superbes, dans les rêves de leurs pensées. Il a renversé les puissants de leur trône, et il a élevé les pauvres. Il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et chassé les riches, le cœur et les mains vides. Il a reçu le peuple d'Israël comme son enfant, en souvenir de sa miséricorde, comme il l'avait promis à Abraham et à sa postérité, qui ne doit plus finir. »

Marie resta quelques mois auprès d'Elisabeth, puis elle la quitta pour retourner chez elle. Cependant celle qui représente l'ancienne religion mit au monde le précurseur de la loi nouvelle, et on voulait qu'il s'appelât Zacharie, c'est-à-dire souvenir ou crainte du Seigneur, car c'est ainsi que se nommait son père. Mais c'était à une mère qu'il appartenait de donner un nom à la religion nouvelle, et celle du nouveau-né voulut qu'on le nommât Jean, nom qui signifie grâce, pardon et amour.

III. *Le mystère de la Nativité.*

César Auguste avait atteint le faîte du pouvoir auquel il a été permis à l'homme de monter, et de là il regardait autour de lui le monde soumis par les armes de Rome, et Rome elle-même, qui, maîtresse de l'univers, ne reconnaissait que lui pour maître. Il ordonna un dénombrement général de ses sujets, et c'est alors qu'au fond de la Judée, de la petite ville de Nazareth, partit un homme du peuple, nommé Joseph, avec sa femme, dont la grossesse était déjà avancée, pour se faire inscrire à Bethléem, leur ville natale; un ouvrier pauvre et voyageur sur une terre où il ne possédait rien, tel est le père apparent du Sauveur du monde. Il arrive avec Marie vers le soir, et ne trouve de place nulle part, parce qu'il était pauvre et que les riches avaient envahi les hôtelleries. C'est ainsi que le pauvre peuple trouve un représentant sublime en la personne même du Fils de Dieu. Enfin Joseph et sa compagne s'arrêtent dans une étable abandonnée; ce qu'il y avait de plus juste et de plus saint au monde est réduit à partager la demeure des animaux, et c'est là que, dans le plus grand abandon, à minuit, dans une saison rigoureuse, naît cet Enfant qui doit détruire toutes les puissances et enchaîner toutes les principautés de ce monde, pour remettre l'empire universel entre les mains de Dieu son père.

Aussitôt des voix chantent dans le ciel : *Gloire à Dieu, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté;* une grande lumière illumine les ténèbres et éveille de pauvres pasteurs; mais les grands du monde ne peuvent la voir, car entre eux et le ciel s'élève la muraille dorée de leurs palais. Le pauvre peuple est convié le premier à venir adorer dans la crèche le Sauveur du monde, et une étoile messagère annonce le salut aux sages de l'Orient, qui veillent dans l'attente d'un astre nouveau. Tableau tout à la fois doux et sublime, gracieux et sombre, touchant et magnifique! Un monde corrompu, qui dort dans son faste et sa décrépitude, couvert d'une profonde nuit, et quelque part, dans une

étable abandonnée, une jeune et modeste mère avec un religieux vieillard qui veillent près d'un enfant nouveau-né; une grande lumière qui illumine les campagnes, et de pauvres bergers qui se lèvent et se hâtent, pleins d'espérance, en écoutant chanter les anges; une étoile qui part en sillonnant le ciel, et des sages de l'Orient qui la saluent sur de lointaines hauteurs; pacifique et mystérieuse transition entre deux mondes, révolution toute divine qu'une paix universelle a préparée, et qui commence par le sourire d'une mère et le sommeil pur d'un enfant !

IV. *Le mystère de l'Epiphanie.*

Voici un des plus gracieux tableaux de l'Evangile. Sur les ruines de l'ancien monde représentées par les débris d'un palais qu'on a transformé en étable (car les puissants de l'ancien monde étaient devenus semblables à de vils animaux), une vierge est assise: reine par la majesté de sa grâce et de sa pudeur, et riche d'un bel enfant qui tend les mains avec un naïf amour, les trois parties du monde connu alors viennent, en costume de rois et avec des figures de sages, se prosterner devant l'homme de l'avenir, le Christ naissant, l'Homme-Dieu, qui doit sauver le monde. Une étoile non encore vue dans le ciel plane au-dessus de la misérable demeure où l'univers vient de renaître, et les mages qu'elle a guidés reconnaissent dans ce faible enfant l'explication et l'incarnation de la vérité cachée dans leurs dogmes astronomiques et mystérieux. L'hiver de l'humanité fait place à un printemps céleste, et la constellation de la Vierge voit sortir de son sein le doux soleil de la nouvelle saison. Les mages offrent à Jésus l'or de la royauté, l'encens de la divinité et la myrrhe de l'humanité, et reconnaissent ainsi en lui l'unité du peuple à venir pour une puissance souveraine et divine, quoique toujours humaine. La myrrhe servait à embaumer les morts; c'est pourquoi elle est ici le symbole de l'humanité, parce qu'elle représente la conservation dans la mort. En effet, l'humanité meurt et vit toujours : le souffle divin qui l'anime est en elle comme un baume qui l'empêche de se corrompre, et lorsqu'elle paraît immobile et sans vie au fond d'une tombe, elle ne fait que dormir, et demain, éveillée avec une beauté nouvelle, elle racontera et expliquera au monde les longs rêves de son sommeil et les mystères du cercueil.

Cependant Hérode se trouble et Jérusalem avec lui. Quel est ce nouveau roi que l'on vient adorer des extrémités du monde? Il interroge les savants, et leur science adulatrice ne sait que lui répondre; il appelle à son secours la violence, et veut tuer dans sa terre natale le fruit de la liberté; mais le génie de Dieu veille sur son Christ. Joseph est averti en songe, et fuit dans le désert avec Marie et son Jésus, tandis que la tyrannie, se montrant dans toute sa laideur, se rue sur les enfants à travers les cris et les malédictions des mères, et va traînant sur le marbre de ses palais les cadavres des innocents. Alors est réalisée cette parole touchante du prophète : *Une voix dans Rama s'est fait entendre, pleine de pleurs et de lamentations : c'est Rachel qui pleure ses enfants, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.*

V. *La fuite en Egypte.*

L'Enfant-Dieu avait reçu, avec le nom qui signifie Sauveur, la marque symbolique de la génération purifiée sous le couteau de la circoncision; il avait été offert à Dieu dans le temple selon le précepte de Moïse, et la religion de Jéhovah, représentée par le vieillard Siméon et par Anne la prophétesse, avait salué, avant que de mourir, le Verbe de vie qui renaissait pour l'avenir plus puissant encore, mais plus doux. L'agneau innocent était venu se dévouer pour le salut du monde entre les bras de sa mère, dont l'âme pressentit déjà alors le glaive de douleur qui devait plus tard la traverser. Ici commencent les douleurs de la mère et les travaux du fils : le nouveau-né est en butte à la colère des rois, et le voilà qui s'enfuit exilé dans le désert.

Une tradition touchante nous raconte que, près de périr dans ce périlleux voyage à travers de vastes et mornes solitudes, la sainte famille fut sauvée par un brigand qui lui donna asile dans sa caverne, bienfait que Jésus devait reconnaître plus tard en pardonnant au voleur sur la croix. Ainsi, dès ses premiers jours, Jésus est confondu avec les proscrits qu'il vient sauver. Les pouvoirs et les lois du monde qu'il vient détruire se brisent en frappant sur la justice elle-même, qui nous est représentée vivante et incarnée dans cet enfant mystérieux, et il souffre, quoique innocent, toutes les peines du péché, pour avoir droit de pardonner à ceux qui sont coupables, et de les couvrir de sa propre innocence pour en faire les juges des dieux avilis et des rois corrompus.

On dit qu'à l'arrivée du saint Enfant sur la terre antique de la servitude, les vieux temples de Memphis frémirent sur leurs fondements ébranlés, les sphinx gigantesques tressaillirent comme s'ils pressentaient la solution de leur énigme séculaire, et les dieux monstrueux du culte hiéroglyphique tombèrent de leurs autels et se brisèrent devant le résumé vivant de tous les symboles antiques. Cependant Marie et Joseph s'asseyaient, voyageurs obscurs et fatigués, à l'ombre des vieilles pyramides, et la mère regardait dormir entre ses bras un enfant destiné à être véritablement plus grand que le monde.

A quelque temps de là Hérode mourut, et le pauvre charpentier, qui faisait peur à ce puissant monarque d'Orient, revint de son exil avec Marie et son enfant Jésus.

VI. *L'enfant au milieu des docteurs.*

Lorsque les doctrines du judaïsme eurent

fait leur temps, les vieillards s'étonnaient de les voir se perdre dans la nuit du passé, et ils reculaient à leur poursuite; alors ils s'aveuglaient pour ne pas voir la route où s'avançait l'humanité, et ils espéraient follement l'arrêter par leurs gémissements et leurs clameurs. Cependant l'homme d'avenir, qui ouvre les yeux et voit à l'Orient une lumière nouvelle, s'étonne de l'obstination de ces prêtres de la nuit; encore enfant, il balbutie des mots qui confondent toute la science des vieillards, et il surprend les docteurs insensés par son ignorante sagesse.

C'est ainsi que nous voyons apparaître dans le temple, au milieu des vieux interprètes de l'ancienne loi, Jésus enfant, l'ange du siècle à venir, le pontife de la loi nouvelle. Les révélations les plus profondes, en s'échappant de sa bouche, semblent, tant elles lui sont naturelles, des naïvetés de son âge, et les savants qui veulent l'embarrasser par des questions artificieuses, sont étourdis de la simplicité divine de ses réponses.

Cependant sa mère le cherche avec angoisses depuis trois jours, et lui adresse, en le retrouvant, quelques reproches pleins de douceur. *Pourquoi me cherchiez-vous?* répond l'enfant sublime. *Avant de vous appartenir, est-ce que je n'appartiens pas à Dieu, qui est mon père?* Dans cette parole, la nouvelle loi, la loi de liberté et d'amour, se déclare tout entière; l'autorité la plus sainte, celle de la famille, l'affection la plus sacrée, celle d'une mère, n'ont aucun droit sur la liberté de l'enfant de Dieu, qui fait le bien. Les parents ne peuvent rien commander à leurs enfants qu'au nom de la justice, et dans l'autorité paternelle, l'autorité royale est modérée dans sa source. On sent ici qu'un nouveau monde moral a commencé : l'enfant et le sujet sont appelés à connaître la vérité suprême, et peuvent répondre, l'un à ses parents : Dieu est mon père, et l'éternelle justice est ma mère; l'autre, à ses maîtres : Dieu seul est mon maître et mon roi.

Cependant, après avoir ainsi protesté de sa divine indépendance, l'enfant Jésus, qui ne venait pas rompre, mais sanctifier et resserrer tous les liens du saint amour entre les hommes, revient à Nazareth avec Joseph et Marie, et l'Evangile nous dit simplement qu'il leur était soumis.

Il leur était soumis par amour et parce qu'ils étaient justes; il leur était soumis, parce que c'est la volonté du Père céleste que tout père de famille représente Dieu à ses enfants; mais si, pour la gloire du Seigneur, il eût fallu les quitter et les inquiéter encore, Jésus leur aurait répondu, comme la première fois : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne faut-il donc pas, avant de vous obéir, que j'obéisse à Dieu mon père?*

VII. *Le baptême de Jean.*

En ce temps-là un prophète prêchait dans le désert. C'était Jean le précurseur qui faisait entendre à tout le peuple sa voix triste et menaçante, et qui annonçait la colère à venir. Noé construisait l'arche en prophétisant le déluge, et les hommes de ce temps-là se moquèrent de lui et périrent dans la grande inondation. Jérémie se lamenta vainement sur la ruine de Jérusalem, que ses avertissements n'avaient pu prévenir. Jean-Baptiste prêcha dans le désert, et paya de sa tête la hardiesse de ses discours. *Race de vipères*, criait le prophète du Jourdain, *qui donc vous a inspiré la crainte de la colère à venir? Produisez donc les fruits de la pénitence et du repentir; car déjà la cognée est à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.*

A ces menaces terribles la foule frémissait, et quelques voix effrayées criaient : *Que faut-il donc faire?* — *Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a pas, et que celui qui a du pain le partage avec son frère qui a faim!* Voilà, selon saint Jean, le premier précepte de la justice, et cela nous rappelle qu'au dernier jugement le Rédempteur doit dire aux impies : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas couvert; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez point visité : ouvriers d'iniquité, retirez-vous de moi!*

Jean était donc bien véritablement le précurseur du maître qui allait enseigner la charité au monde. Aussi, lorsque le Sauveur se présente à son baptême, lui dit-il en s'inclinant devant lui : *C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi!*

VIII. *La tentation de Jésus par Satan.*

Après le baptême de Jean vient la tentation au désert, sublime tableau des luttes de l'esprit contre la triple concupiscence de la chair. Jésus triomphe de la faim, de l'orgueil et de l'ambition, ces trois têtes de tous les crimes. Quoi de plus dramatique et de plus grand que ce dialogue entre le Dieu fait homme et l'esprit du mal qui croit pouvoir triompher du Verbe, parce que le Verbe s'est fait chair! Quelle terreur nous saisit quand nous voyons le Fils de l'homme emporté sur le pinacle du temple ou sur la cime escarpée de la montagne! Mais comme la faible nature humaine se révèle tout à coup, grande et invincible dans son union avec la Divinité! Ces réponses simples et calmes qui dissipent si promptement toute une fantasmagorie de grandeurs et de plaisirs, ce roi superbe des pompes de la terre, qui s'enfuit, repoussé par une seule parole; puis le juste qui s'est voué à la solitude et au martyre, servi par les anges du ciel! Que pourra donc admirer celui qui ne trouvera pas sublimes les moindres traits de ce tableau?

IX. *Le sermon sur la montagne.*

Heureux les pauvres! heureux les simples et les modestes! heureux ceux qui souffrent! heureux ceux qui pleurent! Quelles antithèses, ou plutôt, aux yeux de la raison

humaine, quels paradoxes! Tais-toi, raison humaine! laisse-nous prier, pleurer et adorer; mais ne limitons pas notre enthousiasme à des cris d'admiration; car *ce n'est pas celui qui crie : Seigneur! Seigneur! qui entrera dans le royaume des cieux, c'est celui qui prie en faisant la volonté de mon Père. Beaucoup ont parlé en mon nom, à qui je répondrai un jour : Je ne vous ai jamais connus : retirez-vous de moi, ouvriers de l'iniquité!*

Toute société fondée sur ces principes sera fondée sur la pierre vive : les orages éclateront, les vents souffleront, les fleuves passeront, et elle ne tombera pas. Mais ceux qui n'écoutent pas la parole du Christ et veulent édifier une société sur les bases de leur vaine sagesse, construisent leur maison sur le sable; l'orage est venu; le vent a soufflé, le fleuve a passé, et la maison a croulé; et plus elle s'était élevée, plus grandes ont été ses ruines.

X. *Les noces de Cana.*

C'est au milieu d'un mariage et d'un banquet que le Christ fait éclater pour la première fois sa puissance divine; c'est ainsi qu'il commence à parcourir cette carrière merveilleuse qui s'ouvre par une noce et finit par un festin funèbre. A Cana, il change l'eau en vin, et à la dernière cène, il change le vin en son sang. C'est ainsi qu'il ramène tout à lui, en perfectionnant la nature, et qu'il se donne ensuite tout entier lui-même pour le salut de l'humanité.

Le Christ est venu pour affranchir la femme esclave de l'homme et l'élever à la dignité d'épouse; il est venu lui-même épouser la liberté sainte, et faire de la société l'épouse légitime et chérie de Dieu. Mais, pour célébrer dans la joie cette sainte alliance, il faut qu'une nouvelle effusion d'amour réchauffe et ranime nos cœurs glacés. Le Christ, par sa parole pleine de la toute-puissance de l'amour divin, fait couler le vin brûlant de la charité, au lieu des eaux froides de la philosophie humaine, et, pour que l'humanité se plaise à son céleste banquet, il enivre tous les convives de ce vin miraculeux dont il devait dire plus tard : *Buvez-en tous, ceci est mon sang.*

Ici se révèle la tendre sollicitude de la femme, et cet instinct divin qui lui fait comprendre toutes les gênes et tous les besoins de l'homme pour la dévouer tout entière à nous secourir. Aux noces de Cana, on oublie le fiancé et la fiancée pour ne s'occuper que de Jésus et de Marie; et ces deux têtes douces et rayonnantes sont en effet les véritables époux de cette noce symbolique. Marie dit à Jésus : *Ils n'ont pas de vin.* C'est une prière maternelle qui ressemble à un ordre; c'est tout l'empire insinuant et invincible de la femme; l'homme aussi, représenté par le Christ, est jaloux de garder son indépendance, et il répond froidement en apparence : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi! mon heure n'est pas encore venue.* Cependant le cœur de la femme est sûr d'avoir triomphé; et comme elle a eu, par la promptitude du sentiment, l'initiative du salut, elle commence aussi l'exécution de ses bienfaits en disant aux hommes, qu'elle adopte pour ses enfants, et qui seront ainsi les frères de son fils : *Faites tout ce qu'il vous dira!*

XI. *Les miracles.*

Notre siècle croit aux merveilles du magnétisme qu'il ne comprend pas, et ne voudrait pas croire aux miracles du Sauveur sous prétexte qu'il ne saurait les comprendre. Pauvres raisonneurs que Dieu gêne! Comme s'ils pouvaient espérer d'être bien à l'aise dans leur raison, si Dieu et son infini se retirent! « Oh! heureux, dit l'auteur du *Génie du christianisme*, mille fois heureux ceux qui croient; » et il a bien raison, parce que croire c'est aimer; et aimer, lorsqu'il s'agit de Dieu, n'est-ce pas toujours avoir raison? Mais ces miracles ne sont pas seulement des faits historiques incontestables, ce sont aussi des enseignements, et il y a cela d'admirable dans nos livres saints, que l'allégorie y existe partout sans fictions, que la vérité des faits y représente la vérité de la doctrine. Sublime caractère que veulent méconnaître les froids raisonneurs de l'exégèse socinienne! Selon eux, tout n'est que mythes et symboles; sont-ils sûrs alors que la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne soit pas également un rêve de la philosophie et une abstraction de l'ésotérisme? Et voilà le christianisme tout entier qui s'évanouit en fumée, emportant avec lui le mot éternellement introuvable de l'énigme du sphinx! Malheureux imitateurs d'Œdipe, depuis le jour où ils ont offensé leur mère, la sainte Eglise catholique, ils se sont aveuglés eux-mêmes!

Mais nous qui avons le bonheur de croire à la fois, à la divinité et à l'humanité de notre maître, nous ne renonçons à aucune des beautés de son Evangile; si nous admettons la vérité des faits matériels, nous n'en recherchons pas moins la vérité des faits spirituels, dont les premiers sont la figure; et c'est avec cet esprit que nous voulons rappeler ici à notre mémoire les principaux miracles du Sauveur.

Le paralytique.

Le Christ trouva le genre humain couché comme un pauvre paralytique au bord de la piscine dont un ange remuait tous les ans les eaux pour la guérison des malades. L'homme attendait, pour être guéri, que Dieu agitât de nouveau les doctrines saintes qui le purifient, et leur donnât une nouvelle chaleur. Cette fois, c'est Jésus lui-même qui vient agiter les eaux de la piscine avec le doux bruit de sa voix : Tes crimes sont effacés, dit-il à l'homme languissant, et comme les docteurs orgueilleux se scandalisent d'un Dieu qui pardonne, le Christ jus-

tifie la grâce par l'évidence du progrès, et dit à l'homme : Lève-toi et marche !

La tempête apaisée.

Jésus et ses disciples étaient sur une barque au milieu de la mer; les disciples ramaient, et le maître se laissait aller au sommeil. Cependant la mer était grosse et le ciel se chargeait d'orage, le monde allait périr dans la tempête, et Dieu dormait... L'orage redouble, les apôtres crient... Jésus se réveille et sourit... Vent, tais-toi ; mer, calme-toi, dit-il, et il se fait un grand calme, et alors, se tournant vers ses disciples, l'Homme-Dieu leur dit : ***Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?*** — Symbole divin qui doit nous consoler dans l'époque orageuse que nous traversons. Le ciel est noir, la mer est furieuse ; mais le Sauveur est avec nous, et nous ne sommes pas en danger, puisqu'il dort ! Attendons qu'il s'éveille, et nous saurons alors quel est celui auquel les vents et la mer obéissent.

Jésus marche sur l'eau.

Une autre fois les apôtres voguaient dans la nuit et luttaient seuls contre la tempête : car le maître n'était pas avec eux, et voilà qu'au milieu de la nuit il vient à eux en marchant sur la mer, et comme ils crient de frayeur, il leur dit : ***C'est moi, ne craignez rien.*** C'est ainsi que le Christ vient au secours des malheureux en soumettant sous ses pieds les vagues agitées des passions et des vicissitudes humaines. Maître, si c'est vous, dit Pierre, celui qui représente le peuple, celui à qui le Christ a dit : ***Je bâtirai mon église sur toi***, si c'est vous, dit ce disciple plein de foi, dites que j'aille à vous en marchant aussi sur les flots... Viens, dit le maître, et le peuple chrétien marche aussi sur la tempête... Mais bientôt vient un coup de vent terrible... des révolutions mugissent, les lumières du ciel se couvrent, et l'homme chancelle, le disciple du Christ a peur... Aussitôt la puissance de Dieu l'abandonne, et les vagues noires vont l'engloutir... Mais le Christ lui tend la main et lui reproche son peu de foi. C'est maintenant, Seigneur, que nous sommes prêts à périr : tendez-nous la main de nouveau, car nous avons douté, et les flots des passions humaines ne nous obéissent plus.

La guérison des dix lépreux.

Un jour dix lépreux implorèrent la compassion de Jésus. *Allez vous montrer aux prêtres*, leur dit-il, et comme ils y allaient ils furent guéris ; or un seul d'entre eux retourna se jeter aux pieds de son Sauveur, et celui-là était un Samaritain. ***Tous les dix n'ont-ils donc pas été guéris?*** dit Jésus : ***où sont donc les neuf autres?***

Tous les hommes sont couverts de la lèpre du péché, mais les prêtres de l'ancienne loi ne sauraient les guérir. Si c'est par l'ordre de l'esprit de Jésus que les lépreux se mettent en route pour montrer leur maladie à des médecins impuissants, ils sont déjà guéris avant que d'arriver. Si tu te repens sincèrement de tes fautes, ô mon frère, va d'abord les confesser à un prêtre, qui soit le représentant, non de la loi de crainte, mais de la loi de grâce, à un prêtre catholique qui puisse t'absoudre. Laisse là ces pratiques humaines de la loi pharisaïque, et reviens te donner tout entier au Christ qui t'a sauvé !

Mais les prêtres juifs n'aiment pas qu'on parle ce langage; ils aiment mieux qu'on reste lépreux en les consultant que de voir qu'on est guéri par l'esprit de grâce et de charité : et celui qui retourne à Jésus au lieu de venir à eux, celui qui préfère la grâce évangélique aux observances légales, celui-là ils le nomment un Samaritain, c'est-à-dire un hérétique et un maudit... Que nous importent les injures des Juifs ! ils ont appelé Belzébuth le père de famille. Ecoutons plutôt le Sauveur qui nous bénit en nous disant : ***J'avais pourtant offert le salut à tous les hommes; d'où vient que cet étranger seul est revenu à moi?***

Aveugles et sourds.

Le genre humain était plongé dans la nuit avant la venue du Sauveur, et une surdité morale l'empêchait d'entendre le Verbe éternel que toute la nature écoute. C'est pourquoi Jésus nous est représenté guérissant des aveugles et des sourds ; il touche leurs yeux et leurs oreilles en gémissant, et leur dit : ***Ouvrez-vous.*** Pour quelques-uns la guérison est lente et laborieuse. ***Que vois-tu?*** dit Jésus à un aveugle dont il vient de toucher les yeux. — ***Je vois les hommes comme des arbres qui marchent***, répond le matérialiste. Beaucoup d'hommes de nos jours ressemblent à cet aveugle : ils commencent à voir, mais ils voient mal, et leur état est plus dangereux pour eux qu'un aveuglement complet, car maintenant ils ne veulent plus se laisser conduire. Le Christ, pour guérir les aveugles, délaye un peu de poussière avec sa salive et leur met de cette boue sur les yeux. Cela signifie que l'orgueil étant la principale cause de l'aveuglement de l'homme, il faut lui mettre aux yeux tout ce qu'il est, pour les lui faire ouvrir : un peu de poussière humectée par la bouche de Dieu, voilà l'homme, et Jésus, après avoir mis cette souillure salutaire sur les yeux encore fermés d'un aveugle, l'envoie se laver à la piscine de Siloé. C'est dans les eaux pures de la sagesse éternelle que l'homme doit débarrasser ses yeux de la fange qui les couvre; qu'il cesse de se voir lui-même avec complaisance, et ses yeux ne seront plus voilés par un peu de boue, et il reverra la belle nature que Dieu bénit, et la douce lumière du ciel.

La fille de Jaïre.

Il y avait en ce temps-là un chef de la Synagogue dont la fille se mourait. La fille du chef de la Synagogue représentait la religion de Moïse. Or ce bon père, image de

ce qu'auraient dû être tous les prêtres lors de la venue du Sauveur, comprit que Jésus seul, le Verbe nouveau, le Verbe de vie, pouvait rendre la santé à sa fille agonisante. Jésus se leva et dit à ce père désolé : *Je vais au secours de votre fille.* Mais comme ils étaient en chemin, ils rencontrèrent des gens qui dirent au père : *Ne tourmente pas le Maître : ta fille est morte.* C'est ce que les hommes superficiels disent aussi aujourd'hui de la religion catholique, cette belle fille du Christ, qui à son tour est, selon eux, devenue malade et a lutté, disent-ils, contre plusieurs siècles d'agonie. Mais le père, qui avait la foi, et le Christ, qui était Dieu, marchaient toujours.

Arrivés à la maison où la jeune fille était étendue sans mouvement, ils trouvèrent une foule de gens qui faisaient un grand bruit de lamentations et de musique funèbre. Jésus leur dit : *Ne troublez pas cette jeune fille, elle n'est pas morte, elle dort; et ils se moquaient de lui.* Vaines plaintes des hommes sans foi, vous n'êtes qu'un bruit importun. La vérité éternelle, représentée par une jeune fille, s'endort quelquefois pour se réveiller plus vivante et plus belle ; mais elle ne saurait mourir ! ne la troublez pas par vos gémissements insensés : elle est silencieuse, elle sommeille; mais voici le Verbe de Dieu qui va la réveiller ! Que nous importe que les insensés se moquent de Dieu et de nous ! Dieu sauvera les insensés, et nous nous vengerons d'eux en les embrassant dans les joies prochaines de la fraternité nouvelle.

Car, écoutez ce que fit le Christ : il ne prit avec lui que trois de ses disciples ; Pierre, l'apôtre de la foi ; Jacques, le pèlerin de l'espérance, et Jean le disciple de l'amour, et prenant la main de la jeune fille, il lui dit à haute voix : *Ma fille, levez-vous! et la jeune fille se leva, et il la rendit à sa mère.*

Non, tu n'es pas morte, jeune fille aimée de nos pères ; déjà reviennent doucement sur ta pâleur les douces couleurs de la vie, et le Christ va bientôt te rendre à ta mère en unissant, par un miracle de puissance et d'amour, le passé avec l'avenir !

L'hémorroïsse.

Ce jour-là même, comme Jésus était pressé par la foule, une femme tourmentée d'un flux de sang s'approcha de lui par derrière : *Car*, disait-elle, *si je puis toucher seulement la frange de son vêtement, je serai guérie.* Or il y avait de longues années que cette femme était malade, et l'art des médecins avait été impuissant pour la soulager. Elle s'approcha donc du Christ et toucha son vêtement, et tout à coup elle se sentit guérie. *Quelqu'un m'a touché*, dit le Christ en se retournant... *Maître*, disent les apôtres, *ne voyez-vous pas que la foule vous presse de tous côtés? — Je vous dis que quelqu'un m'a touché, car j'ai senti une vertu sortir de moi.* Alors la femme épouvantée se jeta aux pieds du Sauveur et lui confessa ce qu'elle venait de faire. *Allez, ma fille*, lui dit Jésus, *c'est votre foi qui vous a guérie.*

Cette femme, qui perdait depuis si longtemps la substance de sa vie, c'est la sagesse humaine que personne n'avait pu guérir; il a fallu qu'elle se rapprochât du Christ et qu'elle se mît en contact avec lui par la foi, par l'espérance et par l'amour. Il a fallu qu'elle touchât de la main le vêtement du Christ, c'est-à-dire qu'elle comprît les paraboles où il enveloppe sa doctrine. Et quand le Christ sentit qu'une puissance salutaire était sortie de lui, la sagesse humaine, étonnée de trouver tant de divinité dans un homme, se prosterna devant lui et l'adora; mais lui, divin Fils de Dieu et Dieu lui-même, répond à l'humanité prosternée: C'est votre foi qui vous sauve ; aimez et vivez, puisque vous avez cru !

Le serviteur du centenier.

En ce temps-là, un officier de la milice romaine vint conjurer Jésus de guérir son esclave. — *J'irai*, dit le Sauveur. — *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. — En vérité*, s'écrie alors Jésus, *je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël; allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru;* et le centenier, en rentrant dans sa maison, trouva son serviteur guéri.

Le centenier représente l'empire romain qui, penchant alors vers sa ruine, implorait un Sauveur qui pût le guérir de sa grande maladie : l'avilissement et l'esclavage. Le peuple romain, qui commandait alors au monde entier, était le maître d'un esclave malade, et ne sachant plus que faire dans sa détresse, il appelait un libérateur.

Jésus ne devait pas entrer dans la maison des Césars, et Rome ne se sentait pas digne de recevoir la doctrine trop pure de l'Evangile; mais le Christ envoya sa parole, et l'empire romain ayant eu à cette parole plus de foi que le Sauveur n'en avait trouvé même en Israël, vit son esclave non-seulement guéri de toutes ses corruptions, mais encore de sa servitude.

Le démoniaque et les pourceaux.

Jésus, chassant toutes les erreurs qui obscurcissaient l'esprit de l'humanité et toutes les mauvaises passions qui torturaient son cœur, nous est montré délivrant des malheureux frénétiques de l'obsession des esprits impurs.

Mais comme le bien de l'humanité est dans l'harmonie et l'amour, le plus mauvais de tous les esprits c'est l'esprit de division et de guerre. L'homme possédé de ce mauvais démon nous est offert sous une image dont le sens est facile à deviner.

Jésus rencontra un homme furieux qui brisait toutes ses chaînes, fuyait la société des hommes, cherchait la solitude et vivait dans les tombeaux. A l'approche de Jésus, ce possédé du démon de la guerre trembla et s'écria : *Pourquoi viens-tu nous tourmenter avant le temps?* Car, à l'époque de la venue du Christ, la discorde pouvait se

promettre encore de longues années de triomphe : *Comment te nommes-tu?* dit le Christ. — *Je me nomme Légion*, dit l'esprit mauvais, *parce que nous sommes plusieurs.* Et il conjurait le Christ de leur permettre d'entrer dans un grand troupeau de pourceaux qui paissaient là, sur le rivage. Jésus le leur ayant permis, les pourceaux, emportés d'une soudaine fureur, coururent tous se précipiter à la mer, et le malade fut guéri.

Le génie de la guerre, depuis la prédication du Christ, doit cesser de tourmenter l'homme éclairé. Il n'est plus un besoin de gloire pour les peuples, mais un moyen de salubrité pour les Etats; il enrégimente des troupeaux inutiles, et les poussant par la brutale puissance du faux honneur et de la tyrannie mutuelle, il les engloutit dans la mort.

Le fils de la veuve de Naïm.

Jésus entrait dans la petite ville de Naïm, lorsqu'il rencontra le convoi d'un jeune homme que l'on portait en terre : c'était le fils unique d'une pauvre veuve, et la mère désolée suivait le triste cortége en pleurant.

Jésus fut touché de la douleur de cette mère, et s'approchant d'elle il lui dit : *Ne pleurez pas;* puis il fit arrêter les porteurs, et il cria au mort : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.* Et le jeune homme, étonné, se leva sur son séant, et Jésus le rendit à sa mère.

C'est ainsi que le Christ, touché des larmes de l'humanité, lui a rendu l'avenir, ce fruit douloureux de ses entrailles, qui un jour avait paru lui échapper, et qu'elle croyait mort pour toujours.

XII. *La doctrine.*

Toute la doctrine du Christ se résume dans la destruction et l'absorption de l'individualisme et dans la constitution de l'unité. Aussi cette doctrine est-elle une *religion*, c'est-à-dire une réunion des hommes à Dieu, et des hommes entre eux.

Pour détruire dans les hommes l'amour de la personnalité, le Christ prêche le dépouillement volontaire, l'abnégation et le sacrifice. Il élève l'esprit en abaissant la chair, parce que les exigences de la chair dépriment et embarrassent l'esprit. Il voulait qu'on perdît son âme, c'est-à-dire sa vie, pour la retrouver dans la vie de Dieu même. *Ne craignez pas*, dit-il, *ceux qui ne peuvent tuer que votre corps; craignez ce qui fait mourir l'âme. Ne possédez ni or ni argent, et ne vous inquiétez pas du lendemain : à chaque jour suffit son mal. Choisissez toujours la dernière place, car celui qui s'humilie sera élevé; pardonnez à votre frère lorsqu'il vous offense; pardonnez-lui, je ne dis pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois*, c'est-à-dire toujours; *n'ayez ni parents ni famille. Ceux qui font la volonté de mon Père, ceux-là sont ma mère et mes frères et mes sœurs. Celui qui aime son père ou sa mère ou ses enfants plus que moi n'est pas digne de moi.* Haïssez pour l'amour de moi les êtres qui vous sont les plus chers; faites plus : haïssez-vous vous-mêmes, et lorsque vous aurez accompli toutes ces choses, lorsque vous aurez consommé les plus pénibles sacrifices, dites : *Nous sommes des serviteurs inutiles*, nous n'avons fait que ce que nous devions faire.

Jésus a le premier annoncé au monde la loi consolante du progrès véritable. Le germe de la parole doit lentement produire son fruit, et ce qui n'était d'abord que la plus petite de toutes les semences sera un jour un grand arbre où tous les oiseaux du ciel viendront se reposer. L'Evangile sera comme le levain qui fait peu à peu fermenter toute une masse de farine. Aucune des paroles de Dieu ne tombe inutile sur la terre, et toutes auront leur accomplissement. Ce qu'on dit maintenant à l'oreille sera un jour crié sur les toits. Ceux qui sont maintenant les premiers seront les derniers, ce qui s'élève sera abaissé, et ce qui s'abaisse sera élevé; les peuples viendront de l'Orient et de l'Occident s'asseoir à la table du Père; quand la doctrine du Christ triomphera, lorsqu'il reviendra glorieux régner à jamais sur les élus, les lumières qu'il fera briller sur le monde seront semblables à l'éclair qui luit à l'orient et paraît jusqu'à l'occident; alors le bon pasteur rassemblera toutes ses brebis dans une même bergerie, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un même pasteur.

Le Christ promettait aussi à ses disciples la venue du Saint-Esprit, de l'Esprit d'intelligence et d'amour qui doit annoncer toute vérité aux hommes. *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne sauriez les supporter encore*, leur disait-il; *mais quand viendra vers vous l'Esprit* qui procède du Père, il vous enseignera tout ce que vous ignorez. Ainsi l'Evangile est une doctrine qui doit expliquer à tous les hommes l'effusion qui doit se faire dans tous les cœurs de l'Esprit d'intelligence et d'amour.

La cité du démon, que le Christ venait combattre avec sa parole toute-puissante, repose tout entière sur l'égoïsme, égoïsme qui se reproduit en s'élargissant dans la constitution des familles et des Etats, toujours divisés d'intérêts et usant leurs forces à s'entre-détruire au lieu de travailler au bien commun. Aussi le Christ frappe-t-il d'anathème l'esprit de personnalité : il se plaît à humilier les prétentions misérables de l'homme, qui se fait à lui-même son propre centre, et qui tournoie ainsi autour de son néant, comme s'il aspirait à retomber dans la mort éternelle. Il menace des jugements divins les hommes qui oseront juger; il démasque l'hypocrisie des pharisiens, qui s'appropriaient le monopole de la vertu, et leur préfère le publicain, qui se reconnaît coupable. Il censure amèrement la folie et l'impiété des traditions humaines, qui déguisent et dénaturent la loi éternelle. Il se rit de cette frêle créature qui veut posséder le ciel et la terre, et qui n'a même pas un vrai pouvoir sur un seul cheveu de sa tête. Il nous montre le riche, au milieu de ses ré-

coltes, se disant à lui-même : *O mon âme! agrandis tes greniers et sois heureuse. Tu possèdes de grands biens, et voilà que cette nuit même Dieu vint reprendre à l'insensé cette âme qui n'était pas à lui, et les richesses restèrent comme une dérision entassées autour d'un cadavre.*

Il ne déteste pas moins l'amour exclusif de la famille, et lorsqu'il se livre aux travaux de sa vie apostolique, il ne reconnaît plus sa mère. *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois où me demandent les intérêts de mon Père? — Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. — Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel, ceux-là sont ma mère et mes frères et mes sœurs.* Celui qui renoncera pour moi à sa famille et à ses biens, en sera payé au centuple dans le royaume de Dieu, et dans le siècle présent il aura pour arrhes les joies célestes du martyre. *Seigneur*, lui dit un jeune homme, *je vais vous suivre, mais permettez-moi avant d'aller ensevelir mon père? — Suis-moi*, répond Jésus, *et laisse les morts ensevelir leurs morts.*

Le Christ aimait la nation juive, et voulait d'abord la sauver; mais il protestait contre ce patriotisme haineux qui la mettait sans cesse aux prises avec les autres nations. *Allez, et instruisez tous les peuples du monde*, dit-il à ses apôtres. *J'ai encore des brebis qui ne sont pas de ce bercail : il faut que je les amène, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.*—Et lorsque les Juifs, pour le tenter et l'accuser d'aimer peu sa patrie, lui demandent s'il est permis de payer le tribut à César : *Montrez-moi une pièce de monnaie*, répond-il : *De qui est cette image et cette inscription? — De César. — Eh bien! rendez donc à César ce qui est à César*, puisque vous l'avez laissé se faire votre maître. Mais *rendez à Dieu ce qui est à Dieu :* voilà tout ce que je vous demande! C'est-à-dire, obéissez aux nécessités du présent, mais travaillez pour l'avenir. Rendez à l'homme, pendant quelque temps encore, le tribut que vous vous êtes laissé imposer; mais rendez à Dieu ce qui est à Dieu. Dieu, c'est l'intelligence, c'est l'amour; vous vous devez tout entier à lui : rendez-lui ce que vous lui devez, et il vous affranchira de la domination des hommes.

Le Christ pressentait assez d'ailleurs qu'une lutte terrible devait s'engager à cause de sa doctrine entre la mauvaise société expirante et l'association nouvelle. *Ne croyez pas*, dit-il, *que je sois venu apporter la paix sur la terre; j'y suis venu apporter le glaive et la division; les parents s'élèveront contre les parents, les nations contre les nations, les frères contre les frères, et les serviteurs de l'homme en deviendront les ennemis. Mais le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent. On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres; autrement le vin emporte les outres, et se répand à terre; mais au vin nouveau il faut des outres nouvelles, afin que les outres et le vin puissent se conserver ensemble. On ne coud pas une pièce neuve à un vieux vêtement; autrement le neuf emporte le vieux, et la déchirure est plus grande. Il vaut mieux entrer dans la vie borgne, boiteux et manchot, que de rester dans la mort et dans l'enfer avec tous ses membres.* C'est pourquoi, dans la lutte que vous avez à soutenir pour entrer dans le nouveau royaume, *si votre œil vous égare, arrachez-le; si votre main vous trompe, coupez-la; si votre pied chancelle, tranchez-le, et le jetez loin de vous*, et afin que les armes ne vous manquent pas, *que celui de vous qui n'a rien, vende sa tunique et achète une épée;* car les méchants m'ont mis au rang des malfaiteurs.

Mais s'il prêchait la destruction, c'était pour reconstruire. *Renversez ce temple*, disait-il, en montrant les superbes bâtiments du temple de Salomon, *et je le rebâtirai en trois jours. Il entendait par là*, dit l'Evangile, *le temple de son corps*, au propre, et au figuré le grand corps social des chrétiens, dans lequel le Christ, mis à mort pour ses doctrines, devait ressusciter glorieux.

Il choisit douze apôtres parmi les derniers du peuple, et s'adressant au plus grossier et au plus ignorant d'entre eux, il lui dit : *Tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que je bâtirai ma société.* Ainsi le pauvre artisan, Céphas, cette pierre brute que les architectes avaient rejetée comme inutile, deviendra la pierre angulaire dans une construction nouvelle : ceux sur qui elle tombera seront écrasés, et ceux qui la heurteront s'y briseront la tête.

Il renverse toutes les notions hiérarchiques du vieux monde, pour établir les lois de la hiérarchie nouvelle. *Les rois commandent aux nations*, dit-il, *mais il n'en sera pas ainsi parmi vous. Celui qui voudra être le premier doit se faire le dernier, et le chef des autres sera le serviteur de tous. N'appelez personne père, maître ou seigneur sur la terre : car vous n'avez qu'un Père, qu'un Seigneur et qu'un Maître :* c'est Dieu! Dieu est notre père à tous, et nous sommes tous frères!

De cette doctrine sublime se déduit naturellement la communion de biens spirituels entre les chrétiens. Il conseille aux hommes d'être comme des économes infidèles, et de se faire des amis avec l'argent qu'il appelle *mammona iniquitatis;* il ordonne aux créanciers de laisser en paix leurs débiteurs, afin que Dieu leur fasse aussi crédit; il veut qu'on invite à sa table ceux qui sont incapables de rendre le festin, et il compare le royaume du ciel à un banquet auquel les vagabonds, les infirmes et les mendiants sont invités. Il se nourrit lui-même des épis qu'il arrache des sillons du riche, et ne dédaigne pas d'aller avec ses disciples s'asseoir, sublime parasite, aux tables des publicains et des pécheurs. Enfin, prêt à mourir pour sa doctrine égalitaire, il dit que sa chair est un pain qui sera partagé entre les pauvres, et que son sang, métamorphosé en

un vin immortel, coulera pour les abreuver dans la coupe du sacrifice, et à la veille du supplice, après s'être fait le serviteur de ses apôtres et les avoir invités à suivre son exemple, il partage à tous le pain mystérieux de l'Eucharistie et fait circuler la coupe sacramentelle qu'il a bénie pour la *communion* du peuple nouveau.

Il abolit les juges et les tribunaux du viel empire. *Si ton frère est injuste envers toi*, dit-il, *reprends-le doucement ; s'il ne t'écoute pas, répète ton avertissement en présence de deux ou trois témoins; s'il ne t'écoute pas encore, dénonce-le à l'assemblée des frères ; s'il n'écoute pas l'assemblée, qu'il ne te soit plus rien*, Dieu le jugera.

Il condamne les débats de préséance et abolit l'orgueil des rangs. — Comme ses disciples disputaient un jour entre eux pour savoir lequel était le plus grand, il appelle un petit enfant, et dit que celui-là était le plus grand dans le royaume du ciel qui ressemblait davantage, d'âme et de cœur, à la simplicité ingénue et à la douce candeur de cet enfant. Enfin il fait cesser les pompes figuratives du culte extérieur, en annonçant que le jour va venir où l'on n'adorera plus Dieu sur la montagne de Sion, ni sur les hauts lieux de Garizim : car *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité.*

XIII. *Les paraboles.*

Jésus, selon le génie des Orientaux, se servait du voile de l'apologue pour dissimuler à demi des vérités encore trop hardies dont il réservait l'intelligence à l'avenir, ou seulement aux hommes d'élite de son temps.

C'est ainsi que, voulant peindre la miséricorde infinie de Dieu, il raconte la touchante parabole de l'enfant prodigue. Le père de famille, c'est Dieu ; il a deux enfants, dont l'un, docile et sage, reste dans la maison paternelle, tandis que l'autre, le plus jeune, sans doute le plus aimé, demande à son père ce qui lui revient de son héritage et va le dissiper dans la débauche sous un ciel étranger ; voilà l'homme avide de bonheur et de vie qui offense Dieu en abusant de ses bienfaits, qui s'approche du banquet de la vie avec une faim que rien ne peut satisfaire, et qui consume en peu de temps tout ce qu'une époque a reçu de lumière et d'amour.

Puis vient la misère, le dégoût et la famine. Las de débauche, l'enfant prodigue a faim d'amour. Lui qui a vécu dans les délices, il se voit réduit à garder les pourceaux, et il regrette la maison de son père. Voilà l'initiation par la douleur; voilà l'audace du péché tout à la fois punie et pardonnée; voilà l'enfant qui devient homme dans le malheur. Il se lève et il dit : *J'irai vers mon père !* Ainsi l'humanité, lasse, va bientôt se lever de son abjection pour retourner vers Dieu. Ainsi nous devons espérer que les protestants, les hérétiques et les révolutionnaires se convertiront dans leurs fils, et illuminés par le repentir qui suivra leur épreuve douloureuse, ils reviendront vers leur père comme l'enfant de la parabole.

Aussitôt que le père vit de loin revenir son fils, il sortit transporté de joie, et se jetant au cou du pauvre repentant, il l'embrassa avec beaucoup de larmes; il ordonna à ses gens de lui faire fête, il lui rendit ses premiers vêtements, lui mit au doigt un anneau d'or et fit tuer le veau gras pour se réjouir dans un festin. Cependant le fils sage, qui était resté près de son père, s'offensa et ne voulait plus rentrer. Mon fils, lui dit le père, tes reproches sont injustes. *Tu es resté près de moi, et tous mes biens sont à toi ; mais ne fallait-il pas me réjouir du retour de ton frère? C'est mon fils qui était mort, et je l'ai retrouvé vivant ; il était perdu, et il est revenu à moi. Aussi,* ajoute le Sauveur, *je vous déclare qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour le retour d'un seul pécheur que pour un grand nombre de justes.* Car Dieu ressemble au bon pasteur qui a cent brebis, et qui laisse sur la montagne les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée, et lorsqu'il la retrouve, il la prend sur ses épaules et revient joyeux au bercail. Les pécheurs sont donc préférés aux justes, et c'est pour eux seuls que le travail de la rédemption s'accomplit, selon cette parole du maître : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.* Ainsi, dans la rédemption, la race d'Adam coupable est préférée aux anges fidèles, et Dieu, jaloux en quelque sorte de vaincre sa rébellion, abandonne le ciel pour s'associer à l'infortune de sa créature.

Nous n'entrerons pas dans l'examen des autres paraboles, car l'Eglise seule s'en étant réservé l'explication, nous ne pourrions en admirer la justesse et la beauté sans entrer dans cette explication même, ce qui serait en dehors de notre mission. C'est dans les paraboles en effet que sont contenus tous les mystères de la doctrine évangélique; c'est là qu'on trouve quelquefois des paroles qui sembleraient dures à la raison insoumise, telles, par exemple, que celles-ci : *Il sera donné à celui qui a déjà, et à celui qui n'a pas il sera repris même ce qu'il semble avoir.* C'est là que se trouve formulé le dogme terrible de l'exclusion et de la condamnation aux ténèbres extérieures; mais là aussi est mise en action cette divine parole de la prière du Seigneur : *Pardonnez, pour qu'il vous soit pardonné.* Dans les paraboles aussi sont indiqués les deux plus grands mystères de la doctrine chrétienne, celui de la prédestination et celui de l'existence du mal. Nous renvoyons nos lecteurs aux admirables interprétations des saints Pères, et nous relirons en pleurant la parabole de l'enfant prodigue !

Enfin le Sauveur, après avoir enseigné ouvertement et en secret, se prépare à son sacrifice : il s'y prépare par des œuvres de miséricorde et de pardon, il relève la femme adultère en invitant à la condamner, ceux-

là seulement dont la vie est parfaitement irréprochable; il guérit les malades, il rompt et multiplie le pain pour la nourriture des multitudes affamées, et révèle à ses disciples et au monde qu'il est doux et humble de cœur. Il n'achève point le roseau brisé, et ne met pas le pied sur la mèche qui fume encore. Il ne dédaigne même pas, lui la chasteté sans tache et la pureté sans ombre de souillure, il ne dédaigne pas les larmes et les parfums d'une pauvre femme livrée au mépris public par les erreurs de sa vie passée. Cette femme aima le Christ d'un saint et douloureux amour. C'était la Madeleine, qui avait été fille de débauche, et du corps de laquelle il avait chassé sept esprits impurs. C'est-à-dire que les sept vices capitaux avaient fait place en elle aux sept vertus, qui sont comme les couleurs prismatiques de la lumière morale, et qu'elle avait été intérieurement illuminée de cette blanche et douce clarté évangélique qui chasse toutes les ténèbres et efface toutes les souillures. Quel touchant spectacle que la pécheresse aux pieds de Jésus dans la maison du pharisien! Les prêtres, couverts d'habits splendides sont là sur des lits magnifiques; ils se repaissent de faste et d'orgueil, et daignent admettre à leur table, par une sorte de curiosité insolente, Jésus, le prophète du peuple, le pauvre docteur de Galilée. Personne ne lui a offert de parfums, parce que ses vêtements sont grossiers, et l'on n'a point versé de l'eau sur ses pieds couverts encore de la fange des villes et de la poussière des chemins. Mais une femme entre tout éperdue dans la salle du festin, elle n'y voit qu'un seul homme, elle se précipite aux pieds de son Sauveur, lui baigne les pieds de ses larmes et les essuie avec ses beaux cheveux. Les Pharisiens murmurent de ce que cette femme est entrée, car ils l'ont reconnue, pour l'avoir vue ailleurs sans doute. C'est la pécheresse de Magdalé. Cet homme se dit prophète, disent-ils en murmurant, et il ne sait pas par qui il se laisse toucher. — *Simon*, dit alors Jésus au maître du logis, *vous m'avez reçu avec mépris, et celle-ci me glorifie. Personne, quand je suis entré, ne m'a donné le baiser fraternel; personne n'a répandu de parfums sur ma tête; personne ne m'a offert une eau hospitalière pour laver mes pieds, et celle-ci les a baignés de ses larmes, les a couverts de ses baisers, les a embaumés de ses parfums et les a essuyés de ses cheveux!... O femme!* ajouta-t-il en se tournant vers elle, *Dieu vous pardonnera beaucoup, car vous avez beaucoup aimé!*

Enfin il va commencer cette manifestation toute pacifique dont il prévoyait d'avance le résultat pour lui-même, cette révolution impossible avec les éléments viciés de la société d'alors, et qui eût pourtant épargné au monde entier bien du sang et des larmes. *Voici*, dit-il à ses disciples, *voici que nous allons à Jérusalem, où le fils de l'homme sera livré entre les mains des étrangers; ils l'outrageront, ils le flagelleront et ils le crucifieront, mais il ressuscitera le troisième jour.* Pierre alors s'épouvante pour son maître, et veut le détourner de marcher à une mort certaine. — *Retire-toi de moi, Satan*, répond le sacrificateur sublime, *tu es pour moi un scandale! Car tu ne comprends pas les mouvements de l'esprit de Dieu!*

Prêt à entrer dans la ville sainte, il envoie deux de ses disciples emprunter pour lui une modeste monture : *Dites à ceux qui voudraient vous empêcher de la prendre que le maître en a besoin.* Il entendait par là que cet animal étant utile à l'œuvre de Dieu, pouvait être, comme toutes choses, réclamé au nom de son véritable maître Il fit donc ainsi son entrée dans Jérusalem, monté tour à tour sur un ânon et sur une ânesse, et une foule curieuse et enthousiaste qui avait entendu parler des prodiges de sa doctrine et de sa vie, se porta au-devant de lui avec des cris de joie et de triomphe; les palmes jonchèrent le chemin; plusieurs même étendirent leurs vêtements sur le passage du Sauveur, qui, triste et recueilli dans sa grande pensée de sacrifice, fixait ses regards du côté du Calvaire, et croyait déjà entendre, à travers les acclamations de cette population volage, les voix haineuses qui huit jours plus tard devaient crier devant Gabbatha : *Qu'il soit crucifié!*

Toutefois il ne voulait pas que l'enthousiasme populaire, ne durât-il qu'un jour, restât infructueux pour la sainte doctrine qu'il annonçait; il osa entreprendre de purger le sanctuaire d'un ramas de trafiquants et de vendeurs qui s'y étaient établis. Le Christ, à la tête du peuple, entre dans le temple de Salomon, et voit avec amertume qu'on en a fait un vaste marché; il s'arme d'une corde pour chasser tout ce bétail humain ou autre qui infectait la maison sainte; les tables des changeurs sont renversées, l'argent est jeté sous les pieds du peuple : *Otez tout cela d'ici*, s'écrie le maître, *car Dieu a dit : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs!* — Quelques prêtres osent s'opposer à Jésus, et lui demandent de quelle autorité il fait de pareilles choses? — *Le peuple courait après Jean-Baptiste dans le désert*, répond-il, *et Jean les instruisait et les baptisait. De quelle autorité agissait-il ainsi?* — Les prêtres comprirent la parabole, ils sentirent que s'ils ne reconnaissaient pas Jean-Baptiste pour un prophète, ils choqueraient l'opinion du peuple, et que s'ils reconnaissaient l'inspiration du précurseur, ils devaient céder à celle du Christ. Ils balbutièrent donc qu'ils n'en savaient rien. — *Eh bien!* dit Jésus, *restez dans votre ignorance*, je n'ai rien à répondre à vos questions. Cependant les enfants, comme s'ils pressentaient l'avenir qui était promis aux races nouvelles, criaient sous les voûtes du temple : *Salut et gloire au fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Faites donc* au moins *taire ces enfants*, disent en désespoir de cause les Pharisiens confus et jaloux. — *Pourquoi les ferais-je taire?* dit le Maître; *c'est dans la bouche des enfants que Dieu a*

placé la vérité, pour être glorifié par elle, et je vous dis en vérité que si ces enfants se taisent, les pierres crieront. Puis il se mit à enseigner dans le temple, et il disait : *Ne ressemblez pas aux scribes et aux pharisiens qui aiment à prier au coin des rues et à être salués sur les places publiques. Malheur, malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui faites la loi religieuse insupportable pour les autres et facile à vous seuls! Vous mettez sur le dos du pauvre peuple des fardeaux qui l'écrasent, et vous ne voudriez pas vous-mêmes y toucher seulement du bout du doigt! Malheur à vous qui détruisez la loi de Dieu pour* établir vos traditions humaines! *Malheur à vous, docteurs, qui prenez la clef de la science et qui empêchez les autres d'y entrer, sans y entrer jamais vous-mêmes! Malheur à vous qui tuez les prophètes et qui lapidez les envoyés de Dieu, car Dieu vous redemandera le sang de tous les justes depuis Abel; vous égarez le peuple, et vous perdez Jérusalem : aussi je vous dis en vérité que bientôt elle sera déserte.*

A ces mots, des murmures commencèrent à s'élever : une partie du peuple se retira, les prêtres et les pharisiens entraînèrent le reste. Des cris de mort se firent entendre, les faibles eurent peur et sortirent, le Christ se déroba dans la foule à la faveur du tumulte. On était arrivé au soir de cette journée de triomphe, et la popularité du juste était à son déclin. Le lendemain Jésus sortit avec ses disciples hors des murs de la ville sainte, et s'étant assis sur une hauteur, il regarda Jérusalem en pleurant. *Jérusalem,* s'écriait-il avec des sanglots, *pourquoi n'as-tu pas compris la visite de Dieu! J'ai voulu rassembler tes enfants autour de moi comme la poule rassemble ses petits sous son aile, et tu n'as pas voulu!* Ses disciples, cependant, voyant le Maître livré à la tristesse, s'étaient un peu éloignés et contemplaient d'en haut les immenses bâtiments du temple qui couvrait toute la montagne de Sion comme une cité merveilleuse : Maître, s'écriaient-ils, voyez donc ces masses de pierre et cette gigantesque structure! que de puissance et de travail! Le Christ, alors, sortant de sa rêverie : vous voyez tous ces bâtiments, leur dit-il d'une voix sombre, mais forte : *il n'en restera pas pierre sur pierre,* tout sera détruit! Les disciples ne le comprirent pas, mais ils furent tristes, et en descendant de la montagne, personne n'osait interroger le Maître, qui prévoyait déjà sa mort et la ruine de sa patrie.

XVI. *La transfiguration.*

L'Evangile nous raconte que, peu de temps avant sa mort, le Christ s'étant retiré sur une haute montagne avec trois de ses disciples, se transfigura en leur présence. Son visage devint comme le soleil, et ses vêtements prirent la blancheur éclatante de la neige, et l'on voyait Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui des mystères de sa mort prochaine et de sa résurrection. Hors de lui-même, et comme transporté, saint Pierre s'écrie : *Il nous est bon d'être ici : faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes : une pour Moïse, une pour Elie et une pour vous.* Ces paroles du chef des apôtres expriment admirablement la grandeur et l'esprit du dogme catholique, qui devait résumer toutes les prophéties et concilier toutes les manifestations de la religion révélée à ses différentes époques. Dans son extase, le chef des nouveaux croyants exprime d'un seul mot toute la félicité des élus, et cette béatitude surtout que procure l'intuition de la vérité : *Il nous est bon d'être ici!*

Cette page de la transfiguration qui précède le récit des douleurs de l'Homme-Dieu est du plus grand effet au point de vue littéraire, et forme un contraste splendide. Raphaël en a traduit les beautés sur une toile qui est le chef-d'œuvre de la peinture, et dont le plan a quelque chose de hiérarchique. En effet, l'intérêt y est gradué de bas en haut, et les personnages y sont groupés en trois séries : en bas on dispute et on lutte contre le mauvais esprit; plus haut on se prosterne et on adore; plus haut enfin Moïse et Elie, les deux grands types des *voyants,* s'élèvent de terre et nagent dans des flots de splendeur. Raphaël a voulu exprimer ainsi les trois états de la vie spirituelle, et faire de son tableau un résumé de théologie mystique, ce qui était merveilleusement comprendre le beau sujet de la transfiguration.

XVII. *La dernière cène.*

Nous ne chercherons pas à analyser les beautés qu'offre à l'imagination des chrétiens le plus auguste de leurs mystères : c'est la foi seule qui doit parler ici, et nous craindrions de profaner, en les admirant d'une manière trop humaine, des mystères qu'il faut adorer. Devant ces prodiges de l'amour divin, le recueillement et le silence peuvent seuls prouver qu'on les apprécie, et au lieu de paroles pour les exprimer, on ne doit trouver que des larmes.

XVIII. *La passion.*

Ici se déroule dans l'Evangile le grand drame lugubre qui depuis dix huit cents ans fait pleurer le genre humain tout entier : la justice et la vérité condamnées au dernier supplice par la puissance hypocrite ou brutale; la société tout entière complice du meurtre d'un Dieu, selon la profonde et symbolique parole de la foi; les prêtres et les rois, avec leurs flatteurs et leurs satellites conjurés contre le Verbe de vie et travaillant à faire un cadavre, puis ce cadavre se dressant tout sanglant dans la tombe et étendant ses mains percées pour demander justice, parlant au ciel et au monde par le sanglot de toutes ses douleurs, et criant vengeance par toutes ses plaies comme par des bouches implacables, le peuple à venir tué dans un homme, et cet homme ressuscité dans le peuple que sa doctrine identifie à sa personne; le gibet devenant un trône, et les palais des rois, avec les temples de leurs

dieux, changés en gémonies, le monde régénéré par un mort, et le supplicié devenant le Dieu des rois qui l'ont fait mourir. Tel est en abrégé le magnifique symbole de la passion du Christ; telle est la grande histoire qui rattache ses souvenirs à la moindre petite croix de bois que le pauvre vient planter sur la tombe de sa mère.

Le drame commence au jardin des Olives : là le Sauveur du monde est seul accablé du poids de son sacrifice, que personne ne comprend encore; le genre humain sommeille comme les disciples amis de Jésus, et toutes les mauvaises passions veillent et conspirent dans l'ombre avec Judas ..... Jésus prie et pleure, une sueur de sang couvre ses membres pâles et amaigris ..... Il cherche autour de lui ..... personne, et il retombe la face contre terre. Il cherche ses apôtres, mais ils se sont endormis; il les éveille, et ils se rendorment; l'homme d'avenir est seul au monde .... quelqu'un le cherche cependant ... voici la lueur rouge des torches. « Judas le traître s'est glissé jusqu'auprès de son ami qu'il a vendu, et le livre par un baiser. Jésus lui pardonne et se livre; la résistance serait inutile, et le Christ ne veut pas qu'il se perde une seule goutte de sang, lui qui veut épuiser le sien pour le salut du monde; il est traîné devant les prêtres qui étouffent sa voix calme et sainte par des cris d'anathème : car cette voix tourmente dans leur cœur les souvenirs d'une conscience qu'ils n'ont plus. Des valets répondent par des soufflets à ses raisons divines, et lorsque toutes les voix de la haine s'unissent contre lui, la faiblesse de ses disciples l'épouvante, et il est renié par son ami.

Les prêtres le livrent aux grands et aux rois : Pilate le renvoie à Hérode, Hérode le méprise, et ses courtisans le baffouent, revêtu des livrées de la folie, mais trouvé assez sage pour mériter la haine. On le traîne de nouveau devant le préfet du prétoire, qui, pour complaire à une populace égarée, le fait déchirer de coups avant de l'avoir jugé. Ainsi toutes les passions, ennemies entre elles, s'unissent contre la justice; Hérode et Pilate sont réconciliés par le crime, les prêtres trompent et ameutent la populace qu'ils méprisent; Pilate rit du peuple et des prêtres, et leur livre le sang innocent; les satellites du pouvoir inaugurent sur le Christ une sanglante dérision de la royauté; on le couronne d'épines et on lui donne, au lieu de pourpre, des haillons, puis on le frappe avec son sceptre dérisoire, et on le montre au peuple garrotté, déchiré, insulté, en disant : *Voilà l'homme!*

Oui, voilà l'homme tel que le faisait l'ancien monde; mais cet homme va mourir pour ressusciter glorieux. Chargé du poids de sa croix, le Sauveur se traîne jusqu'au Calvaire, et les seuls gémissements qui s'échappent de sa poitrine sont pour la triste Jérusalem; on arrive sur le Golgotha, on le dépouille, on l'étend, on le cloue .... Le marteau retentit, le sang coule .... Un cri déchirant sort des entrailles de la mère; Madeleine, échevelée et abattue sur elle-même, regarde sans voir et fixe ses yeux sans larmes sur une machine qu'on élève ..... Jean, le disciple bien-aimé, se couvre le visage et soutient Marie .... Jésus est crucifié !

La vérité lutte contre la mort, et le soleil se couvre d'un voile de sang; l'univers semble languir avec Jésus, et le monde s'emplit d'épaisses ténèbres ..... A travers cette nuit on entend une voix qui crie douloureusement dans l'angoisse de l'agonie : ***Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !***

Jésus confie sa mère à Jean, le prophète de l'avenir; il prie pour le larron repentant, et lui promet le ciel ..... Il se plaint à Dieu d'avoir été abandonné, car il eût voulu vivre encore pour se sacrifier plus longtemps. Il pousse un grand cri, comme un cri de guerre contre le péché qui le tue, puis, laissant retomber sa tête, il expire.

Alors un voile qui cachait la vérité aux hommes, le voile du temple se déchira, la terre trembla, une révolution universelle avait commencé; les morts ressuscitèrent touchés par le sang de Jésus, et l'on vit bientôt ceux mêmes qui avaient été les bourreaux du juste s'en retourner en se frappant la poitrine et en disant : ***Cet homme était vraiment le Fils de Dieu!***

C'est ainsi que doit lutter et triompher la justice, c'est ainsi que la raison et la sagesse doivent combattre la force brutale et triompher d'elle en succombant à ses violences. La vérité est née dans la crèche avec l'Enfant-Dieu; la liberté fuit avec lui devant le poignard d'Hérode; elle parle dans le temple par la bouche des enfants qui crient plus haut que les sophismes des docteurs; l'amour fraternel change en un vin délicieux les eaux froides de l'égoïsme; il guérit toutes maladies de l'humanité et la convie à un banquet divin et fraternel; l'innocence est accusée, l'amitié est trahie, la raison est calomniée, la franchise est souffletée, la vertu est flagellée, la royauté de la vertu est couronnée d'épines, et baffouée par la royauté usurpée de l'orgueil; le faible est chargé de la croix qu'on devait réserver au coupable, et la Divinité meurt pour avoir le droit de détruire la vengeance, les supplices et la mort; car l'homme que les rois condamnent se montre Dieu en leur ôtant le prestige de leurs diadèmes et en leur pardonnant pour qu'ils aspirent à devenir aussi des hommes.

Peuple, ne renverse plus les croix qui te rappellent cette croix où le Christ a vaincu; celle du Christ est ton trophée ..... Mais prends garde de crucifier ton Sauveur une seconde fois ! car tu ferais encore de la croix l'instrument de ceux qui te trahissent. Mérite d'avoir un Dieu, en n'ayant plus besoin de maîtres parmi les hommes : car le Christ a dit que nous ne devons avoir un maître que dans le ciel, et c'est pourquoi les prêtres l'ont fait mourir : car ils l'accusaient dans

leur rage, de conspirer contre César!.... Qu'est-ce donc que César devant Dieu!

XIX. *La résurrection.*

Consolons-nous des scènes funèbres du jardin des Olives, du Prétoire et du Calvaire : voici un emblème rayonnant et magnifique. Le Christ ressuscite glorieux, le crucifié sort de sa tombe, et ses plaies brillent comme des étoiles : il porte dans sa main la croix comme un étendard. D'où vient-il? il remonte victorieux des enfers, dont il vient de briser les portes, et il entraîne après lui la captivité captive. *Alleluia!* ont chanté les anges; *alleluia!* ont répondu les âmes des justes délivrées de leur prison ténébreuse et couronnées déjà d'une éternelle lumière. *Alleluia!* répondra d'année en année et de siècle en siècle l'Eglise toujours militante et toujours victorieuse; une nouvelle ère est ouverte, la renaissance de l'humanité est commencée, la porte de l'éternité est ouverte, et celui qui marche à la tête pour nous montrer la voie et nous préparer le passage y entre triomphant et entraîne tout le monde après lui! Où sont les ombres des anciens cultes! où sont les fictions des poëtes? où sont les chefs-d'œuvre des nations sous cette éblouissante lumière qui submerge toutes les œuvres de la nuit et fait éclore un nouveau monde? Quelle épopée que celle qui commence à la crèche et qui finit au ciel! Comme toute la science est petite en présence de ces adorables mystères! Comment tant de grandeur n'a-t-elle pas déjà subjugué toutes les âmes? Comment ceux qui s'éprennent de la beauté ont-ils pu aimer autre chose que l'Evangile après l'avoir lu? et comment, après l'avoir médité, a-t-on osé écrire encore quelque chose? Mais quoi! toute parole humaine revêtue de quelque grandeur et de quelque beauté n'est qu'un écho ou l'expression d'un désir de celle-là. Les œuvres des hommes passent et changent avec les hommes; la parole de Dieu reste avec Dieu, et si l'on considère combien les opinions changent, combien les vérités d'hier sont sujettes à être demain des erreurs, et qu'on réfléchisse à la distance où se maintient toujours la parole évangélique de toutes les paroles humaines, on en conclura avec nous qu'une raison éclairée et judicieuse ne doit pas trouver difficile de se soumettre aux mystères et d'admettre les miracles de l'Evangile, puisque l'Evangile, ce mystère de perfection divine dans un monde si imparfait, est lui-même le plus permanent, le plus incontestable et le plus éclatant des miracles!

EXODE. — Le livre de l'Exode, par la grandeur et le merveilleux des tableaux qu'il contient, mérite d'être rangé parmi les livres prophétiques de l'Ecriture sainte. Il débute par une scène dont rien n'égale la majesté et la terreur, le passage de la mer Rouge, scène que les Pères de l'Eglise ont regardée comme une prophétie ou une figure de ce qui doit arriver à la fin des temps, lorsque le petit nombre des fidèles sera sauvé miraculeusement de la tyrannie de l'Antechrist. Les hymnes que l'Eglise chante à Pâques font allusion au passage de la mer Rouge, et l'on y prend ce grand événement comme une figure de la délivrance spirituelle des âmes, comme le séjour des Israélites dans le désert a été pour la plupart des écrivains mystiques l'image de la solitude et des épreuves de l'âme chrétienne qui s'achemine vers la terre promise de la perfection. On peut trouver ainsi dans les peintures de l'Exode de grands enseignements politiques et religieux, tant pour les peuples que pour ceux qui sont chargés de les conduire. Nous trouvons dans l'Exode le sujet d'une vaste épopée qu'on pourrait intituler : *Moïse*, et qui se compléterait par le récit de la mort du grand patriarche sur le mont Nébo. Nous allons esquisser rapidement et en prose chacun des trois grands motifs qui pourraient dominer une composition littéraire dont l'Exode fournirait le sujet, en essayant de suppléer au silence de l'Ecriture relativement aux détails de la mort de Moïse, qui ne se trouve ni dans l'Exode, ni ailleurs.

I. *Le passage de la mer Rouge.*

Ils avaient multiplié, et leur nombre était égal à celui des grains de sable de la mer.

Ceux qui se disaient leurs maîtres en avaient peur; et pour les affaiblir, ils les faisaient travailler sans les nourrir, et ils leur défendaient d'élever des enfants mâles.

Alors la souffrance de ce peuple poussa un cri, dont la plainte douloureuse s'éleva jusqu'au ciel.

Dieu alors ordonna à cette multitude de se lever et de se rassembler pour la grande Pâque, parce que l'Exterminateur allait passer. Le banquet de la Pâque fut le signal de la délivrance : cette foule, qui avait parlé par la voix de son défenseur, eut une tête et devint un peuple dont les tyrans n'osèrent plus arrêter la marche.

Ils sortirent de la servitude en emportant les dépouilles de leurs maîtres, et le pouvoir interdit les regarda passer.

De qui parlons-nous ici? Faisons-nous de l'histoire ou de la prophétie? Racontons-nous ce qui arriva aux Israélites, ou annonçons-nous ce qui doit arriver à l'immense famille des catholiques, quand sera venu le jour de ses pâques universelles, et quand les fléaux de Dieu seront venus frapper à la porte des impies?

Enfants persécutés de l'Eglise, mes frères, qui vous découragez et qui n'attendez plus rien en ce monde de Dieu ni de sa justice, écoutez la parole de Moïse et voyez ce qui se prépare : car, je vous le dis en vérité, ce n'est pas une histoire du passé qu'il vous raconte, c'est une vision de l'avenir.

Un cri de désespoir s'est élevé des bords de la mer Rouge; le peuple nouvellement affranchi, mais poursuivi par ses anciens maîtres, est arrivé près de la mer..... D'un côté le glaive, de l'autre le gouffre : plus d'issue qu'à travers les cadavres ou les abîmes!

La triple immensité du ciel, du désert et

de la mer, semble attendre avec épouvante le résultat de cette lutte suprême; le crépuscule blanchit à peine l'horizon ; la multitude des proscrits borde le rivage, et l'armée des persécuteurs s'avance comme un long serpent tout étincelant de casques et de boucliers, et tout hérissé d'épées et de lances.

Les fugitifs lèvent les mains vers le ciel et poussent des cris de désespoir ; ils pleurent comme des enfants ! et voilà que Moïse indigné se dresse de toute la hauteur de son génie ; et se plaçant debout entre les Israélites qui tremblent et les Egyptiens qui s'avancent, il semble abriter derrière lui un peuple entier.

Debout, s'écrie-t-il, debout ! esclaves qui retombez aux pieds de vos indignes maîtres; regardez-les encore une fois, si vous les regrettez, car demain vous ne les verrez plus !

Qui vous arrête ? Quand vous marchez avec foi, n'est-ce pas Dieu qui passe ? Avez-vous peur des flots de la mer ou des rochers du rivage ? Marchez ! C'est la mer qui doit céder ! Ce sont les rochers qui doivent vous craindre !... Marchez, vous dis-je, et la nature entière vous obéira.

Ne voyez-vous pas la colonne de lumière qui vous précède s'avancer sur les flots qui frémissent et se séparent ?... L'intelligence vous trace une voie audacieuse, marchez ! et malheur aux aveugles qui oseront vous poursuivre !

L'enthousiasme de Moïse a électrisé tout le peuple. Il se lève, il croit, il sent sa force, il marche..... et les flots de la mer reculent et s'ouvrent devant lui !

Eclairé par les reflets terribles de la colonne de feu, Moïse est immobile et tient ses deux mains étendues..... L'une protége, l'autre menace..... Les Hébreux traversent la mer Rouge, et les Egyptiens approchent.

Cependant la merveilleuse lumière qui guidait le peuple affranchi devient sanglante et tourmentée : elle revient se ranger près du prophète comme un auxiliaire terrible, et s'élevant jusqu'au ciel, elle éclaire au loin le peuple qui se délivre et menace les bourreaux qui osent courir après lui. Elle éclaire les uns et aveugle les autres, car la vérité qui brille aux yeux des hommes libres n'est qu'une nuit profonde pour les tyrans et leurs esclaves.

Déjà les assassins du peuple se sont engagés sans le savoir dans les abîmes, ils ne voient pas qu'ils ont quitté la terre ; leurs pieds s'enfoncent dans un sable mouvant ; et des montagnes d'eau, semblables à la colère du Seigneur lorsqu'elle se contient encore, pendent sur leurs têtes et les pressent de toutes parts.

Il marche encore, ce bétail de la mort ! Tout à coup le tonnerre éclate, et ils se voient aux lueurs de la foudre..... ils lisent leur arrêt de mort sur le visage livide de leurs conducteurs; ils poussent à leur tour un cri de désespoir qui expire écrasé par les vagues... L'abîme s'est refermé sur sa proie, et le soleil qui se lève n'éclaire sur la mer qu'une immensité morne et paisible, sur laquelle flottent, dispersés comme des brins de paille, quelques débris de chars et d'armures, tandis qu'un flot vient jeter aux pieds de Moïse le cadavre de Pharaon.

Sombre et magnifique tableau des destinées humaines ! Allégorie pleine de menaces pour ceux qui oppriment, et d'espérance pour ceux qui souffrent !

Que les fidèles se réunissent, qu'ils mangent ensemble la Pâque symbolique en communiant au même amour et à la même pensée, et qu'ils sachent bien que l'ange des fléaux est debout avec eux.

Qu'ils marchent ensuite; qu'ils marchent ensemble et qu'ils ne doutent pas ! La lumière éternelle marchera devant eux, le Verbe lui-même les accompagnera : c'est la colonne de feu qui aveugle les oppresseurs et qui illuminera toujours la fuite triomphante des proscrits !

Oui, je vous le dis, au nom de la vérité éternelle, à vous tous qui souffrez : Tant que vous serez ensemble, tant que vous aurez une tête pour vous conduire et une voix qui parle pour vous, sachez que vous serez alors un grand peuple et que la toute-puissance de Dieu sera avec vous. Quand vous vous lèverez, on ne vous fera pas plier les genoux ; quand vous parlerez, personne ne vous fera taire; et quand vous marcherez, ni les tyrans, ni leurs satellites, ni les bourreaux, ni les déserts, ni les abîmes ne pourront s'opposer à votre passage, et ceux qui vous poursuivront auront cherché la mort, car le ciel, la terre et la mer sembleront combattre pour vous.

II. *Le peuple au désert.*

Ce n'est pas tout d'échapper aux oppresseurs, il faut savoir être libre. Avant d'avoir une patrie, il faut qu'un peuple soit vraiment peuple.

C'est ce que Moïse nous enseigne en laissant périr tout entière dans le désert une race indigne encore de la terre promise.

Etudions les leçons contenues dans le récit du livre sacré.

Le peuple périt misérablement dans le désert à cause de son ignorance qui le rend défiant envers ses amis, et confiant pour ses ennemis ; de son matérialisme grossier, qui lui fait regretter la servitude ; de sa pusillanimité, qui l'entraîne sans cesse au doute, au murmure et à la révolte.

Au moment même où Moïse, sur le Sinaï, pose sur deux tables de pierre les bases de la vraie liberté humaine et de l'égalité des justes devant Dieu, cette odieuse populace se prosterne devant le veau d'or et veut se créer des chefs pour retourner en Egypte.

Tandis que la foi du prophète dispute au désert la vie de tout un peuple, fait jaillir l'eau des veines du rocher et arrache au ciel un pain miraculeux, les Israélites sont assis et pleurent en songeant aux oignons de l'Egypte et aux marmites pleines de viande

qui repaissaient la faim des esclaves de Pharaon.

Moïse pleure et prie. Seul à l'entrée du tabernacle, ses entrailles sont torturées comme celles de la femme qui enfante; il est en quelque sorte en travail de l'unité divine; il va, en révélant au monde l'esprit suprême, proclamer la loi hiérarchique des esprits et leurs destinées éternelles..... Que fait le peuple?... il danse avec des femmes impures autour des autels de Madian ou va s'initier furtivement au culte immonde des idoles de Moab!

Sans cesse Moïse est forcé de remédier avec le fer et le feu à la gangrène de cette chair malade; la terreur lui soumet cette race d'esclaves, qu'il fatigue de ses miracles et de ses enseignements sublimes, sans pouvoir élever leur pensée et agrandir leur cœur.

O solitude cruelle du génie! ô agonies des pensées qu'on exile, inexprimables amertumes d'une volonté sainte qui se dévoue toujours et que toujours on brise, quand donc le ciel, qui vous comprend seul, mettra-t-il un terme à vos douleurs?

Non, jamais le peuple ne s'affranchira que par l'intelligence de ses droits et de ses devoirs! Pour se rendre libre, il faut agir; pour agir il faut vouloir; pour vouloir, il faut savoir; et pour savoir, il faut comprendre.

L'homme seul peut être libre; l'animal est esclave de ses instincts, et en les dominant on s'empare de sa force. Ainsi donc, toute multitude qui n'a pour loi que ses instincts brutaux, quelle que soit d'ailleurs la figure des êtres qui la composent, n'est pas un peuple, c'est un troupeau; et elle est fatalement soumise au bâton du pâtre et au couteau du boucher.

Vous tous, qui vous plaignez de vos maîtres, l'esprit de liberté n'a qu'une parole à vous répondre: Vous êtes plus vils que ceux dont vous vous plaignez, puisqu'ils sont vos maîtres.

La tête seule distingue et fait reconnaître les hommes; et l'on doit juger une nation d'après son chef. Conspirer contre un roi, c'est conspirer contre ses sujets. Jamais un vrai peuple ne conspire; il approuve ou il condamne, parce que lui seul est responsable des actes de celui qui le conduit.

Mais tant que le peuple ne sera pas au moins aussi intelligent que ses chefs, le gouvernement arbitraire ne sera pas aboli, et les conducteurs du peuple pourront invoquer le droit divin. Tant qu'on pourra enivrer la multitude, on pourra l'enchaîner; et tant que le peuple ne mettra pas les besoins de l'âme au-dessus des nécessités du corps, il se vendra pour une vile pâture qu'on ne lui donnera même pas. Tant que le peuple n'aimera pas la liberté plus que sa vie, il aura peur: et la peur est la première servante des tyrans et la conseillère de tous les crimes.

A quoi servent de vaines déclamations, si vous ne voulez pas souffrir pour vous racheter de l'esclavage? Pourquoi murmurez-vous, mauvais serviteurs, si vos âmes ne sont pas libres? Savez-vous quels sont vos premiers et vos plus redoutables tyrans? Ce sont vos erreurs et vos vices!

Un jeune Spartiate avait été vendu comme esclave; arrivé chez celui qui se croyait son maître, il lui dit avec un sourire de mépris: Tu vas savoir ce que tu as acheté! et se précipitant par une fenêtre, il se tue.

Chez les Juifs le vieux Razias, chez les Romains Caton d'Utique, aimèrent mieux se déchirer les entrailles que de survivre à leur liberté! Qu'il vienne au monde un peuple animé de l'esprit de Razias et de Caton, puis qu'on essaie de lui imposer des lois iniques et de mauvais maîtres! La loi des hommes intelligents, c'est la justice; et les hommes libres ne reconnaissent qu'un maître, c'est Dieu. C'est à Dieu seul qu'ils obéissent dans la personne de leurs supérieurs. Les hommes libres n'obéissent jamais aux passions des autres hommes, parce qu'ils règnent sur eux-mêmes; demandez aux martyrs si l'on peut contraindre la volonté!

Eh bien donc, vous tous qui aspirez à voir tomber les chaînes de la servitude, il faut vous le crier avec cette voix puissante qui ressuscite les morts, et c'est à vous de le comprendre et de croire que vous le pouvez. Soyez libres! Du jour où vous l'aurez voulu, vous aurez commencé à l'être!

III. *Moïse sur le mont Nébo.*

L'homme qui se dévoue au salut de l'humanité ne doit rien attendre des autres hommes. Tout initiateur est une victime du progrès humain. Malheur à lui s'il a peur de mourir! Trop au-dessus de son époque pour être compris par elle, il ne vit déjà plus dans le siècle qui s'achève; et ses aspirations l'emportent toujours et tout entier vers un siècle qui n'est pas encore: aussi sa vie n'est-elle qu'une longue souffrance et qu'une lente déception. Tout ce qui doit cesser d'être n'étant déjà plus pour lui, il lui semble qu'on l'a enchaîné vivant à des cadavres; et il traîne comme un insupportable fardeau son existence orpheline et désolée. Il ressemble à Moïse sur le mont Nébo: d'un côté, il voit dormir à ses pieds les paresseuses caravanes d'Israël, auxquelles il n'a plus rien à dire; de l'autre, il aperçoit la terre promise dans laquelle il n'entrera point; et il se sent mourir, seul au monde, sans que personne le soutienne et le console!

Le législateur des Hébreux, après avoir renouvelé le peuple dans le désert, voyant que l'exil et les tourments des siens étaient près de finir, jugea qu'ils n'avaient plus besoin de lui et que son œuvre était accomplie. Il déposa dans l'arche les tables de la loi et la verge du commandement, dans cette arche qui était la figure du berceau de l'Eglise.

Puis il se retira seul sur une montagne, où il se mit à prier en attendant la mort. Combien de jours dura sa lente agonie! Combien de sanglots et de larmes laissa-t-il s'é-

chapper de son cœur brisé par l'ingratitude des hommes? les cimes arides du Nébo ne l'ont pas raconté, et Dieu seul en a gardé le secret et le souvenir. Peut-être, dans cette solitude, le doute vint-il envahir son cœur; peut-être regretta-t-il l'oubli qu'il pouvait trouver dans la maison de Jéthro avec l'amour de Séphora. Des visions tournoyèrent devant ses yeux fatigués de larmes, le sable rouge du désert se changea en un lac de sang, et sur ce lac se soulevèrent les ombres de ceux qu'il avait livrés au glaive; les rochers volcaniques qui avaient englouti Coré, Dathan et Abiron, s'entrouvrirent de nouveau, et les fantômes poudreux et noirs des schismatiques du désert se dressèrent contre Moïse. Toutes ces ombres le montraient du doigt; et leur gémissement ressemblait à un rire amer. Toutes élevaient vers le ciel leurs mains pleines de sang, et ils accusaient leur meurtrier. Moïse détourna les yeux du côté de la Terre-Sainte, dont le soleil levant faisait resplendir les campagnes et enrichissait les vallées d'un luxe solennel.

Alors Jérusalem se montra au prophète, rayonnante de toute la pompe de Salomon; et son cœur se remplit de confiance et de joie. Il oublia le désert rouge de sang et n'entendit plus les imprécations des fantômes.

Mais tout à coup les sons d'une musique lascive lui traversent le cœur comme des glaives... Il ne s'est pas trompé: ce sont encore les fêtes du veau d'or! Israël tout entier se prostitue à des idoles; ils dansent, ils chantent, puis ils dorment, les insensés! et ils ne voient pas ce nuage noir tout étincelant d'armes qui accourt à l'horizon. Mo se entend le hennissement des chevaux, le grondement des chars d'airain qui roulent comme le tonnerre; il voit les éclairs du bouclier et de la lance. Il veut encore sauver son peuple, il veut crier..., mais sa voix n'est pas entendue; et la vision achève de dérouler devant ses yeux les plus épouvantables images.

L'auréole de Dieu a cessé d'entourer le saint temple; une épaisse fumée roule ses nuages le long des portiques déserts, la flamme s'élève en colonnes sanglantes; Jérusalem n'est plus qu'un immense holocauste... Moïse détourne les yeux avec horreur, et il revoit plus menaçants les spectres de ses victimes, rendus plus livides par les reflets de l'incendie. Tous les proscrits du désert grincent les dents et semblent triompher en regardant tomber Jérusalem... Déjà le reflet rouge s'est éteint: une lumière blafarde et morne s'étend dans le ciel comme un linceul. Moïse reporte malgré lui ses regards du côté de Jérusalem..., il ne voit plus qu'une montagne couverte de cendre et de ruines; et au milieu de ces ruines, le dernier des prophètes pleure inconsolable, comme cette mère qui ne veut plus rien écouter parce que son enfant n'est plus.

Palpitant d'épouvante, assailli presque de remords et le cœur brisé d'angoisses, l'élu du Sinaï lève les yeux au ciel pour interroger son Dieu... Le ciel est d'airain, et la voix de Dieu ne se fait plus entendre. Le prophète expirant se dresse sur ses pieds par un suprême effort; il est debout: ses cheveux se hérissent, ses mains crispées se portent à ses yeux, un cri déchirant s'échappe de sa poitrine: Mon Dieu! mon Dieu! dit-il, tu m'as abandonné! Puis comme si la vie s'échappait de son sein avec ce cri désespéré, il tombe affaissé comme un temple qui s'écroule, et le dernier sentiment de l'existence humaine est pour lui un désespoir irrémédiable et profond comme l'enfer.

Cependant une voix le réveille de cet assoupissement de mort et le fait tressaillir; une main le touche et le fortifie; il voit près de lui quelqu'un dont il reconnaît le visage sans l'avoir jamais contemplé. C'est lui! doux et souriant avec sa figure pâle et résignée! Il tient à la main un livre fermé de sept sceaux; ses cheveux dorés, qui tombent en boucles sur ses épaules, sont pressés d'une couronne d'épines; ses mains et ses pieds sont ensanglantés d'avance des plaies qu'il doit recevoir un jour; il parle à l'oreille du prophète mourant et il lui raconte les gloires à venir de la nouvelle Jérusalem. Pourquoi donc as-tu douté, ô mon fils, ajoute-t-il? Tu n'as pas souffert comme je dois souffrir; et c'est moi qui sauverai le monde! Quitte maintenant la terre; viens te reposer; les anges prendront soin de ta sépulture!

L'âme de Moïse alors s'éleva radieuse dans le ciel, appuyée sur le Verbe divin, et son corps resta sur le Nébo, les mains croisées sur sa poitrine, contre laquelle il semblait presser le signe du salut à venir.

— Deux anges terribles s'avancèrent alors des deux points opposés du ciel, et vinrent se disputer le corps de Moïse: c'étaient Lucifer et l'archange Michel.

Le *Livre des Symboles* sacrés ne nous dit pas quel fut le résultat de leur lutte; mais il nous apprend que l'archange ne crut pas avoir le droit de maudire Lucifer, et qu'il en appela au jugement du maître suprême. Toutefois le corps de Moïse ne put être retrouvé; et la tradition des *voyants* est qu'il fut emporté par deux anges dans la terre promise, où il fut caché avec le dépôt sacré qu'il tenait toujours sur son cœur, dans un sépulcre du mont Moria, dont une des collines s'appela depuis le Calvaire.

— Dans la triple esquisse qu'on vient de lire sur les grands tableaux de l'Exode, auxquels nous réunissons celui de la mort de Moïse, nous avons seulement voulu indiquer les ressources poétiques, morales et politiques même qu'on peut trouver dans le second livre de la Bible. On pourrait y trouver d'abord le sujet d'un poëme en trois chants, dont le sommaire pourrait être indiqué par nos trois études et dont les chants seraient consacrés à ces trois tableaux: le passage de la Mer Rouge, le peuple dans le désert, et Moïse sur le mont Nébo. Il existe déjà plusieurs poëmes sur Moïse. Un entre autres de Saint-Amand dont Boileau a dit:

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos d'une voix insolente
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante
Et poursuivant Moïse à travers les déserts
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

C'est ce même Saint-Amand qui, décrivant le passage des Israélites entre les deux montagnes d'eau suspendues,

Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Cette citation suffit pour nous convaincre que Saint-Amand, quoiqu'il ne manquât pas d'imagination et de verve, manquait absolument de goût et que son poëme a été justement oublié.

EZÉCHIEL. — Le prophète Ezéchiel est le plus sombre, le plus énergique et le plus mystérieux des prophètes. Né de la race sacerdotale, c'est au sacerdoce surtout qu'il adresse ses prophéties; les initiés à la théologie secrète doivent le comprendre, et il ne craint pas d'entrer dès son début dans la nuit des plus formidables mystères. Le sphinx antique lui apparaît non plus comme dans l'Egypte avec son unique tête de femme; car Isis pour le prêtre hébreu n'est plus la reine de l'initiation; le sphinx prophétique a quatre faces: celle de l'homme, celle de l'aigle, celle du taureau, et celle du lion, figure du génie viril de la nation juive soutenue par la prophétie, l'aigle, par le sacerdoce, le taureau, et par la guerre, le lion. Ces symboles de la politique juive sont écrits dans les constellations du ciel. Ezéchiel voit tourner les cieux étoilés les uns dans les autres comme des roues mystérieuses, et met pour frontispice à son œuvre prophétique le double tableau allégorique du monde religieux, politique et moral, figuré par les quatre animaux qui ne forment ensemble qu'un seul corps, et du monde planétaire figuré par les roues mystérieuses. Il annonce ainsi son autorité par les emblèmes synoptiques de la science universelle et de la gnose sacerdotale; prophète, prêtre et initié, il a une triple autorité pour parler au monde, aux Israélites et à la tribu de Lévi.

Le livre qu'il va écrire, il ne l'inventera pas; il l'a lu tout entier écrit de la main de Dieu même, ou pour parler son langage hardi, il l'a dévoré... Alors ses entrailles ont été pleines de menaces; Dieu l'a enlevé de la terre et lui a donné un front inexorable, pour qu'il annonçât sans pâlir les terribles décrets du ciel. Son visage est devenu dur et immobile comme le diamant, et il s'est armé d'un style de fer comme d'un couteau de sacrifice. L'esprit de Dieu qui le remplit le condamne d'abord à des macérations étranges; il doit figurer en sa personne tous les malheurs que la cité sainte va souffrir. Dieu le frappera comme Job et le trouvera insensible à toutes les douleurs; il lui ôtera une épouse chérie, et Ezéchiel ne pleurera pas; il lui dira de se livrer à des jeûnes terribles, de coucher sur la dure, sans qu'il lui soit permis de se retourner d'un flanc sur l'autre pendant ses insomnies douloureuses; de se nourrir d'un pain amer cuit sous des cendres immondes, et le prophète obéira sans se plaindre. Car en présence de l'avenir de son peuple il est devenu insensible à ses propres maux; il voit les fléaux s'avancer sur Jérusalem comme des nuages terribles poussés par le vent; la faim, la guerre, la peste étendent à la fois leurs ailes funèbres sur le soleil, et passent en balayant devant elles les cités comme de la poussière et les hommes comme des tourbillons d'insectes que la pluie abat.

Crie, fils de l'homme; Voici ce que dit le Seigneur: La fin! Voici la fin de la terre d'Israël; je l'ai abandonnée aux quatre fléaux du monde; son dernier jour est arrivé, et toutes ses abominations vont s'élever contre elle!... Sonnez la trompette: aux armes! Mais il n'y aura plus personne pour aller au combat! La famine et la peste vont prévenir le glaive; le glaive moissonnera les champs; la contagion et la faim dévoreront les villes... Ceux qui échapperont au carnage et à la mort se cacheront dans les montagnes comme des colombes effrayées. Ils se sont livrés au culte de l'or, ils ont mis leur orgueil dans les parures, ils ont élevé des palais superbes, et voilà les plus vils d'entre les esclaves des nations qui vont entrer dans ces richesses abandonnées comme dans un héritage que Dieu leur donne! La terre sera arrachée au peuple, la loi aux prêtres, la couronne aux rois; Dieu va leur rendre selon leurs œuvres, et les juger selon leurs jugements, afin qu'ils sachent que lui seul est le Seigneur.

Telle est l'analyse rapide des sept premiers chapitres d'Ezéchiel qui sont comme la préface ou le prologue de sa prophétie.

La prophétie débute au chapitre VIII par une scène des plus dramatiques. Le prophète voit Dieu sous les symboles de l'intelligence et de l'amour, la flamme et la lumière. Depuis les reins jusqu'en bas, dit-il, son aspect était celui du feu; plus haut c'était une splendeur. Alors une main prend Ezéchiel par les cheveux et le transporte dans le temple; la porte en était fermée, mais l'esprit perce les murailles et dévoile aux yeux du prophète les abominations qui souillent le lieu saint. Ici des femmes étaient assises et pleuraient Adonis; plus loin des hommes tournaient le dos au sanctuaire et adoraient le soleil. L'âme d'Ezéchiel se rassasie d'indignation et d'épouvante, et alors les menaces de la colère divine se personnifient à ses yeux. Dieu envoie un chérubin pour marquer au front d'un *Tau* mystérieux (le signe de la croix) tous ceux qui doivent être épargnés, le très-petit nombre des justes; car les exterminateurs vont passer. Dieu leur crie: Frappez, et commencez par le temple! Le sanctuaire qu'ils ont profané sera leur tombeau! Qu'on y entasse les cadavres!... Une vision de meurtre passe alors devant les yeux du prophète qui tombe

tout tremblant la face contre terre, et il entend l'ange chargé de marquer au front les élus dire à Dieu : J'ai fini mon ouvrage.

Au chapitre x une autre vision commence. Un trône posé sur une pierre de saphir apparaît et parle. Il commande à l'homme vêtu de blanc, celui qui représente toujours le Verbe dans les prophéties, de prendre sur l'autel une poignée de charbons ardents et de les jeter sur la terre... Ainsi le feu du sacrifice est dispersé et sa braise est changée en semence d'incendies. Le bruit des ailes des chérubins se fait entendre ; la vision des roues et des animaux mystiques reparaît multipliée, comme si la science se divisait, et on les voit remonter au ciel en s'éloignant de la terre. La voix qui crie : Les dieux s'en vont ! peut se faire entendre. Cependant les mauvais prêtres s'endurcissent dans leur orgueil ; ils croient que le temple de Dieu est une marmite à leur usage ; cette parole impie est attribuée au prince des prêtres, Pheltias. Si le temple de Dieu est une marmite, vous en êtes l'écume, dit Ezéchiel indigné, et Dieu va vous rejeter avec dégoût. Cette parole a l'effet de la foudre ; Pheltias tombe le visage contre terre et meurt. Mais Dieu console le prophète épouvanté, par des promesses de réconciliation et de retour ; car la captivité du peuple est maintenant inévitable, mais elle ne sera pas éternelle.

Après ces visions, Ezéchiel prophétise encore par signes, selon la coutume orientale. On le voit préparer et déménager ses hardes comme s'il partait pour l'exil ; il rentre dans sa maison par une brèche ; il marche à tâtons en plein jour avec un voile sur les yeux ; puis, quand le peuple s'assemble autour de lui, il lui parle avec force et lui explique ce qu'il vient de faire, en prenant de là occasion de les rappeler à la pénitence en leur prédisant leurs malheurs prochains. Puis il tonne contre les faux prophètes qui endormaient le peuple dans une fausse sécurité. Vous avez foi en de pareils hommes ! dit-il au peuple ? mais quand vous auriez maintenant parmi vous Noé, Daniel et Job, ils se sauveraient peut-être eux-mêmes à force de vertus, mais ils ne vous sauveraient pas ! Vous êtes la vigne arrachée, à quoi peut servir le sarment lorsqu'il est mort ?

Après ces terribles menaces commence une allégorie plus terrible encore. Sous la figure de deux prostituées qu'il nomme Olla et Ooliba, le prophète décrit les désordres de Jérusalem et de Samarie. Ici la prophétie ne garde plus aucuns ménagements, et fait palpiter sans voiles sous le soleil les plus monstrueuses turpitudes. Juvénal, dans toute la verve de ses sanglantes invectives, n'est pas allé plus loin que le prophète. Aussi, à cause de ces tableaux d'une trop affreuse vérité, défendait-on chez les Juifs la lecture du prophète Ezéchiel aux jeunes gens et même aux hommes âgés de moins de trente ans.

Au chapitre xvii on trouve la parabole des deux aigles, dont l'un plante et l'autre arrache une vigne. Nouvelle menace de destruction pour la triste Jérusalem. David est l'aigle qui l'a fondée en l'agrandissant et en la rendant glorieuse : un autre aigle va venir, par qui la vigne sera arrachée : car il s'y est embarrassé avec ses serres, et il est pris dans les filets du roi de Babylone. La captivité se prépare : mais Dieu ne frappera pas les enfants à cause des pères, et quand son ire sera apaisée, il ramènera les restes d'Israël dans leur patrie : car *ce n'est pas moi qui veux la mort de ceux qui meurent*, dit le Seigneur : *revenez à moi et vivez !* c'est par cette parole si touchante que finit le chapitre xviii de la prophétie d'Ezéchiel.

Au chapitre xix se trouve la parabole de la lionne, imitée en vers par Lefranc de Pompignan.

> Israël, pourquoi donc ta mère
> A-t-elle, aux yeux des nations,
> Souillé son divin caractère
> Dans l'antre sanglant des lions?

Le texte dit : « Pourquoi ta mère s'est-elle couchée lionne parmi les lions pour y nourrir ses petits ? Elle a élevé un de ses lionceaux, et il est devenu lion, et il a appris à ravir la proie et à manger de l'homme.

« Les nations ont entendu parler de lui, et non sans être blessées au combat, elles l'ont pris et l'ont conduit enchaîné dans la terre d'Egypte. Quand sa mère s'est vue affaiblie par sa perte, elle a pris un autre de ses lionceaux et l'a fait lion. En marchant parmi les lions, il devint lion lui-même et il apprit à ravir la proie et à dévorer les hommes. Il apprit à faire des veuves et à changer les villes en solitudes ; et la terre désolée fut remplie de son rugissement. De tous côtés les nations se réunirent contre lui et elles tendirent leurs filets, et elles le prirent enfin après avoir reçu de lui des blessures ; et elles le jetèrent dans une fosse et l'amenèrent enchaîné au roi de Babylone, qui l'enferma dans une cage de fer, afin que l'on n'entendît plus désormais ses rugissements sur les montagnes d'Israël. »

Après cette image de la captivité successive des deux rois Joachas et Joachim, le prophète compare Israël à une vigne plantée dans le sang qui va être arrachée et transplantée dans le désert, où elle ne trouvera qu'un sable aride.

Le prophète revient ensuite sur les infidélités de Jérusalem et sur les péchés du peuple, et prédit encore une fois les vengeances prochaines de la souveraine justice; puis il étend le cercle de la colère et des fléaux ; sa menace se déploie comme un incendie et envahit les cités des enfants d'Ammon : les corrupteurs de Jérusalem seront châtiés avec elle ; Dieu, comme un époux irrité, veut anéantir les complices de l'adultère Moab ; l'Idumée et la superbe Tyr sont condamnées tour à tour. Les vaisseaux qui passeront devant les plages où fût Tyr s'étonneront de leur solitude et du silence de la mer. Le prophète chante l'hymne funèbre de cette capitale des délices et des ri-

chesses de l'ancien monde, et son chant sur la ruine de Tyr a été répété plusieurs siècles après comme par un écho prophétique, lorsque saint Jean, dans l'île de Pathmos, pleurait la chute de la grande Babylone.

Dieu paye les exécuteurs de ses hautes œuvres : il donne l'Egypte à Nabuchodonosor pour prix de la ruine de Tyr ; Pharaon et Assur sont comme deux cèdres superbes que l'ouragan des justices célestes va briser l'un contre l'autre ; Assur renversera Pharaon, mais la scie et la hache sont déjà dans les racines d'Assur. A la chute de Pharaon, la terre tremble et tous les arbres ont tressailli, mais l'arbre gigantesque est tombé, son front traîne dans la poussière avec les dépouilles des morts, et une voix dit : *Voilà ce Pharaon avec toute sa multitude !*

Ezéchiel adresse ensuite à la monarchie égyptienne des adieux funèbres semblables à la complainte de Tyr.

« Tu as été le lion des nations et le grand dragon de la mer ; Dieu t'a pris dans ses filets, et les nations t'ont traîné sur le sable ; ton sang noircit de sa vapeur les étoiles du ciel, les astres sont en deuil de ta gloire, mais Dieu consolera l'ombre de Pharaon en lui envoyant bientôt ses vainqueurs pour lui tenir compagnie dans la tombe. »

Ezéchiel, après avoir prédit tant de désastres, justifie sa mission redoutable et se compare à la sentinelle dont le devoir est de jeter le cri d'alarme ; puis il éclate en invectives contre les mauvais pasteurs qui oublient leur devoir sacré et n'avertissent pas leur troupeau des dangers qui le menacent.

Mes pasteurs, dit Dieu, ne s'occupaient pas de mon troupeau ; ils se repaissaient eux-mêmes au lieu de paître mes brebis. C'est pourquoi, pasteurs, écoutez la parole du Seigneur : Je reprendrai moi-même mon troupeau des mains des pasteurs, afin qu'ils ne se repaissent plus de la chair de mes brebis et j'arracherai mes agneaux de leur bouche. Je sauverai mon troupeau, afin qu'il ne soit plus un objet de rapine, et je le réunirai tout entier sous la houlette d'un seul pasteur.

« Bonne espérance donc au troupeau ! Montagnes de Seïr, plaines de l'Idumée, malheur à vous ! mais vous, montagnes d'Israël, consolez-vous, car le salut doit vous visiter encore ! Les cités désertes vont se repeupler, les troupeaux d'hommes se multiplieront, et ils sauront que je suis le Seigneur, dit le Dieu d'Israël. »

Après cette promesse vont venir les paroles d'espérance et de salut qui forment la seconde partie du livre d'Ezéchiel. Cette seconde partie a pour introduction la vision célèbre des ossements desséchés qui reviennent à la vie : tableau plein d'une poésie qui fait frémir, et que la plupart de nos poëtes religieux se sont efforcés de traduire. Lamartine l'a imité en l'abrégeant :

L'Eternel emporta mon esprit au désert.
D'ossements desséchés le sol était couvert,
J'approche en frissonnant ; mais Jéhova me crie :
Si je parle à ces os reprendront-ils la vie ?
—Eternel, tu le sais.—Eh bien ! dit le Seigneur,
Parle à ces ossements, prophétise, et dis-leur :
Ossements desséchés, insensible poussière,
Levez-vous ! revoyez la vie et la lumière !
. . . .
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple et connut Jéhova.

Cette campagne couverte d'ossements, c'est Israël pour qui toute espérance semble morte et que Dieu veut rendre à la vie. Puis viendront les derniers combats contre les armées de Gog et de Magog, les rois de l'hiver et de la nuit. Ces armées terribles, au sentiment de tous les commentateurs, représentent les derniers efforts que doit tenter la force brutale pour anéantir dans le monde le règne de l'intelligence et de l'amour. Ainsi, après la captivité, qui est l'image de la mort, une résurrection ; après la résurrection, la grande et suprême bataille, tel est, selon Ezéchiel, le programme de la fin des temps. Gog et Magog sont vaincus et encombrent la terre de leurs morts ; les enfants du peuple de Dieu sont occupés pendant sept mois à rechercher et à ensevelir les cadavres ; puis on commence à rebâtir la cité sainte et l'on élève un nouveau temple plus magnifique que celui de Salomon. Les neuf derniers chapitres d'Ezéchiel sont consacrés à la description de ce temple, dont il indique minutieusement et longuement les proportions et les mesures, mesures et proportions qui ne peuvent se rapporter au second temple, et qui doivent s'appliquer à un troisième édifice plus vaste et plus splendide que les deux autres. C'est d'après cette prophétie que plusieurs commentateurs ont imaginé la réédification future du temple de Jérusalem à la fin des temps ; mais, d'un autre côté, Jésus-Christ a prédit qu'on ne le rebâtirait jamais. Il faut donc que la prophétie d'Ezéchiel ait un sens allégorique et se rapporte à l'Eglise : en ce cas, toutes les figures et tous les nombres auraient un sens mystérieux, qu'il faudrait chercher pour trouver dans cette partie de la prophétie d'Ezéchiel un plan complet de l'édifice divin qui est l'Eglise et la société universelle ; mais cette explication n'appartient pas à notre sujet.

La prophétie d'Ezéchiel, dont Voltaire s'est amusé d'une manière si peu digne, est peut-être ce qu'il y a de plus fort et de plus énergique dans la poésie des livres saints. Lefranc de Pompignan en a traduit les principaux passages, et ces traductions, qui laissent beaucoup à désirer, n'en sont pas moins les productions les plus vigoureuses de ce magistrat distingué. Nous ne les citerons pas, parce qu'on les trouve partout, mais nous placerons ici une étude inédite sur la vision des roues d'Ezéchiel, qui a été lue dans un de nos salons littéraires les mieux composés, et a obtenu l'assentiment des poëtes les plus distingués de notre littérature moderne.

Les Roues d'Ezéchiel.

I

Le char de Jéhova roule dans l'étendue,
Et fait trembler sous lui la voûte suspendue
Où s'inclinent les cieux :
L'orbe de chaque roue a pour clous des étoiles
Et des soleils perçant l'ombre de tous les voiles,
Pour flamboyants essieux.
Leur lumière aimantée,
Par l'orbe reflétée,
Y fixe ses rayons ;
Et leur marche splendide
Ensemence du vide •
Les ténébreux sillons.

II.

Semence de chaleur, de lumière et de flammes,
Qu'arrose de ses pleurs l'esclavage des âmes
Par le char emporté :
Car le char éternel vole et revient sans cesse
Sans reculer jamais ; unissant la vitesse
A l'immobilité :
Aux points qui se répondent
Les rayons se confondent
En un cercle de feu :
Et le char est lui-même
Comme un grand diadème
Qui tourne autour de Dieu.

III.

Mais le foyer central de la lumière pure
Est aux yeux de la chair la nuit la plus obscure
Et les anges tremblants
Qui sont du char sacré l'orbe le plus intime,
De leur aile qu'agite une crainte unanime
Couvrent leurs fronts brûlants:
Seul, l'aigle symbolique
D'un regard prophétique
Peut percer cette nuit ;
Et franchir la barrière
Que ferment le tonnerre
La fumée et le bruit.

IV.

Ainsi d'Ezéchiel l'aventureux génie,
Mesurant dans son vol la hauteur infinie
Des mystères sacrés,
Dans cet abîme immense où tout orgueil échoue,
Embrassa la rondeur de la céleste roue
Et ses rayons dorés :
Puis, dans un moindre orbite
Il la vit circonscrite,
Et compta les retours
De la roue enfermée
Dans la roue enflammée
Qui se meuvent toujours.

V

Ezéchiel ainsi précéda Galilée,
A qui de l'univers la sphère dévoilée
Par son centre de feu,
Montra dans le soleil, du Christ larme féconde,
Comme dans l'œil humain qui lui-même est un monde,
La figure de Dieu :
Et vers l'axe poussée,
Mais toujours relancée
Par l'active splendeur ;
Sur un fil de lumière,
Se balancer la pierre
Du céleste frondeur.

VI.

Si le fil se rompait, notre terre brûlante,
Déchirant l'infini de sa course sifflante

Comme un trait ennemi,
Irait frapper au front, dans son triste royaume,
Le chaos, noir géant, silencieux fantôme,
Sur son trône endormi ;
Ou bien, sœur du tonnerre,
Rendant guerre pour guerre
A l'infernal tyran,
Inattendue et sûre,
Fracasser sous l'armure
Le crâne de Satan !

VII.

Mais Dieu nous retiendra dans sa main paternelle;
Et d'ailleurs les rayons de la roue éternelle
Aux clous de diamants,
Sont forgés d'un or pur, céleste, indestructible,
Que ne fatigue point l'effort irrésistible
Des coursiers écumants.
Les coursiers que Dieu guide
Sont l'aigle au vol rapide,
Le lion rugissant,
Le taureau qui rumine,
Et l'homme qui domine,
Mais en obéissant.

VIII.

L'aigle est le confident du soleil de justice :
Le taureau, qu'immolait l'antique sacrifice,
Travaille résigné :
L'homme par la prudence est fort dans sa faiblesse
Et soumet du lion la fureur vengeresse
Et l'orgueil indigné.
L'aigle, c'est la prière ;
Le bœuf, la vie austère
Et ses privations ;
Le lion, la puissance:
Et l'homme, l'espérance
Dans les afflictions.

IX.

Le voyant de Patmos comme un aigle superbe
Nagea d'un vol hardi dans la clarté du Verbe
En fixant le soleil :
Le médecin, fidèle ami de la justice,
Décrivit du Sauveur offert en sacrifice
Le douloureux sommeil.
Marc, le disciple austère,
Le fit craindre à la terre,
Lion ressuscité,
Et, devenu fidèle,
Vers Dieu, Matthieu rappelle
La triste humanité.

X.

Et les quatre animaux, dans un cercle rapide,
Semblent tirer le char que l'Eternité guide
De son centre voilé ;
Ils reviennent sans fin dans la même carrière,
Sans s'arrêter jamais, ni courir en arrière
Dans leur cirque étoilé.
Soleil qui toujours brille,
Ce cadran sans aiguille
Et sans divisions,
Marque l'heure éternelle
Où Dieu crée et rappelle
A lui les nations.

Voici une imitation en prose d'une autre vision d'Ezéchiel.

La plaine couverte d'ossements.

Parle, dit l'esprit de Dieu au fils de l'homme. — Seigneur, à qui parlerai-je? Je suis seul au milieu des morts ! Les larmes ont usé leurs yeux ; le blasphème a dévoré leurs lèvres ; le doute a fait évanouir leur

pensée; ce sont des crânes vides et desséchés! En vain le soleil de Dieu se lève sur eux; ils ne savent plus s'il y a un Dieu, parce qu'ils ne sentent plus la chaleur de son soleil. Les intérêts rivaux leur ont mangé le cœur, l'égoïsme a décharné leur poitrine, et leurs entrailles se sont corrompues, parce que les affections humaines ne les faisaient plus tressaillir. Ceux qu'ils avaient pris pour chefs les ont conduits dans le champ de la mort et chacun d'eux s'est empressé d'y choisir une place, parce qu'un lourd sommeil les courbait déjà vers la terre; et quand ils ont dormi du sommeil de la tombe, les pasteurs de ce troupeau de cadavres se sont applaudis en disant : Nous avons donné la paix au monde!

Viens maintenant, toi que l'esprit d'avenir tourmente; fais le tour de ce royaume de la mort, et vois si tous ces squelettes ne sont pas immobiles et froids! Chacun d'eux a creusé dans la poussière une petite fosse pour servir de lit à son crâne; et au fond de cette fosse il a enfoui quelques pièces d'or sur lesquelles rampent les vers qui le rongent. Soulève dans tes mains toutes ces têtes l'une après l'autre, et parle-leur d'avenir, de patrie, de gloire, de dévouement, de liberté, de Dieu!.. Puis abandonne-les à elles-mêmes; elles retomberont lourdes et froides sur leur chevet de corruption et de métal impur.

Que vas-tu faire dans l'exil de ta pensée et de ton cœur? N'es-tu pas effrayé du bruit de ta voix sans échos? Vas-tu t'asseoir, morne et découragé, au milieu de cette plaine de cendre, et laisseras-tu tomber ta tête sur tes mains et se figer les larmes de sang de tes yeux, comme celles des statues qui semblent pleurer sur les morts! Aspireras-tu, pour cesser de souffrir, à devenir froid comme les figures de marbre qui sont accroupies sur les tombeaux!

Non! non! tu ne le dois pas; tu ne le peux pas! l'esprit de Dieu te le défend! Lève-toi et marche, car bientôt la terre va trembler! N'entends-tu pas fermenter quelque chose dans ses entrailles? Ne sens-tu pas, dans l'air lourd et chargé d'orages, je ne sais quoi se mouvoir et s'avancer? Parle toujours au nom de Dieu et de la justice! car si tu gardes le silence, le tonnerre parlera.

La terre est étouffée dans le suaire de cette société morte qui l'emprisonne; ses entrailles commencent à sentir les douleurs de l'enfantement, elle est en travail d'un nouveau monde! Sous les cendres glacées qui la couvrent, sous les ossements inertes de ceux qu'on appelle les vivants, s'agitent les cendres brûlantes encore de ceux qui sont morts pour revivre dans l'avenir!

Quoi! des pécheurs contents de leurs chaînes, dorment dans leur ivresse sur le tombeau des saints martyrs, et ils ne rêvent pas que le tombeau s'ouvre; et ils n'ont pas peur que la terre ne s'agite! Quoi! des impies, le front chargé de couronnes et les vêtements brodés d'or, sommeillent sur le tombeau des hommes de Galilée, et ils ne sentent pas se soulever déjà, pour les repousser, les reliques encore vivantes des pauvres qui ont jugé le monde!

Ceux qui, semblables à la chenille, ont filé des tombeaux pour y faire languir l'Eglise en captivité, se tiennent pour assurés de leur captive, et ils dorment sur cette terre prophétique que travaille depuis près de deux mille ans le génie de saint Paul! Le peuple dort, fatigué de ses efforts inutiles pour s'affranchir; il dort, parce que la faim a affaibli son cerveau et appesanti sa tête. Les oppresseurs du peuple dorment aussi, parce qu'ils sont ivres de sang et de larmes..

Mais un spectre terrible soulève lentement la terre, et regarde si l'heure est venue. Ses bras décharnés sortent l'un après l'autre de sa tombe; d'une main il tient une torche fumante que son souffle s'apprête à rallumer, et de l'autre un marteau sanglant. Malheur! malheur à ceux qui ne se sont pas levés à l'appel des anges de paix lorsqu'ils ont passé en chantant la fraternité et l'amour!

Prophète de l'Apocalypse, toi que Jésus avait nommé le fils du tonnerre, toi qui as tant pleuré le Dieu que tu as vu mourir; toi qui as pris les ailes d'un aigle pour aller le chercher au ciel, et la voix d'une trompette de guerre pour annoncer son second avénement au monde, n'as-tu pas vu le Crucifié sortir de son sépulcre et revenir vers nous? Etait-il encore doux comme une femme et soumis comme un enfant? Etait-ce toujours l'agneau paisible qui tend la gorge au couteau des sacrificateurs. — La première fois que le Christ est venu au monde, il est venu pour semer, répond le prophète : maintenant il va venir pour moissonner; et c'est pourquoi il viendra armé d'une faux! Sa parole est un glaive à deux tranchants qui sort de sa bouche, et qui va et vient parmi les institutions flétries du vieux monde, comme parmi des branches sèches et des épis morts. Il est monté sur un coursier terrible que rien n'arrête; il est vêtu d'une robe triomphale tachée du sang de ses ennemis; il est paré des diadèmes qu'il a repris aux rois : et l'exterminateur vole devant lui en invitant tous les vautours du ciel à un immense festin! Il a jeté la faux dans la moisson, et les épis tombent : il a envoyé la serpe dans la vendange, et le sang coule! — Car Babylone doit disparaître pour faire place à la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel sur la terre, belle comme une fiancée qui vient au-devant de l'époux!

Dormez votre sommeil, générations épuisées; dormez, immondices humaines, grappes pressurées qui n'avez plus ni jus ni sève, épis arides qui brûlerez comme de la paille sèche quand le monde passera par le feu! Dormez, riches! bétail paresseux que sa graisse énerve; dormez, pauvres, dormez, brebis maigres et tondues jusqu'à la peau, qui n'avez plus la force de marcher ni de bêler!

Je vois au Nord Attila qui se lève, le fouet

à la main; je vois flamboyer les yeux rouges de ses chiens, et j'entends leurs aboiements; la grande chasse va recommencer, et les trompes infernales vont retentir bientôt du Nord au Midi.

Réveillez-vous! réveillez-vous, vous tous qui avez peur! ne vous endormez pas, vous qui broutez dans les parcs de la servitude! Hélas! vous avez cru que l'esclavage c'était le repos et que l'avilissement c'était la paix; mais il n'y a pas plus de repos pour les esclaves qu'il n'y a de paix pour les lâches!

F

FABLE, APOLOGUE. (*Voy.* PARABOLE.)

FABLE POÉTIQUE ou FICTION. (*Voy.* FICTION.)

FAUST (JEAN). — Comme inventeur de l'imprimerie et comme ayant publié et répandu en Europe les premières éditions de la Bible, Jean Faust mérite d'être mentionné dans le *Dictionnnaire de littérature religieuse.* Son nom appartient d'ailleurs à la poésie des légendaires, et a été popularisé par le drame allégorique de Goëthe.

A l'époque où nous vivons, il est permis encore de douter si l'invention de l'imprimerie fut pour l'humanité un bienfait ou un fléau : toujours est-il que par le moyen de cet art, l'arbre de la science du bien et du mal secoua ses feuilles sur le monde, et a déjà fait goûter aux nations ses fruits les plus amers. C'est donc avec une grande raison que la tradition populaire des légendes, toujours si vraie dans ses symboles et si poétique dans ses allégories, a supposé qu'en la personne de Faust l'orgueil humain avait fait alliance avec l'esprit superbe qui nie Dieu.

Dans la légende de Faust écrite par Widmann, que nous donnerons à la suite de cet article, il n'est pas parlé de l'imprimerie, mais on en décrit les effets dans les conditions du pacte que fait Faust avec Méphistophélès : ainsi le démon s'engage à prendre toutes les formes et à obéir au docteur, même les formes du génie, même celles de la beauté; il s'engage à venir quand on l'appellera, à aller où on l'enverra; or n'est-ce pas tout ce que peut faire l'esprit du mal au moyen de l'imprimerie? Au moyen de cette alliance, l'esprit de l'homme peut évoquer les morts de leur tombe, et vivre dans la société des anciens, comme nous voyons dans la légende que Faust évoqua le fantôme de la belle Hélène et vécut avec elle dans les liens d'un fantastique et criminel amour. Cette explication jette une lumière nouvelle sur la légende de Faust, qu'on ne relira pas ici sans intérêt, et qu'on peut regarder comme une des plus belles fictions du génie populaire qui préside aux allégories merveilleuses et aux fantastiques légendes.

Légende de Faust par Widmann, traduite en français, au XVIe siècle, par Palma Cayet.

L'origine de Faust et ses études.

Le docteur Faust fut fils d'un paysan natif de Veinmar sur le Rhod, qui a eu une grande parenté à Wittenberg, comme il y a eu de ses ancêtres gens de bien et bons chrétiens; même son oncle qui demeura à Wittenberg et en fut bourgeois fort puissant en biens, qui éleva le docteur Faust, et le tint comme son fils; car, parce qu'il était sans héritiers, il prit ce Faust pour son fils et héritier, et le fit aller à l'école pour étudier en la théologie. Mais il fut débauché d'avec les gens de bien, et abusa de la parole de Dieu. Pourtant, nous avons vu telle parenté et alliance de fort gens de bien et opulents comme tels avoir été du tout estimés et qualifiés prud'hommes, s'être laissés sans mémoire et ne s'être fait mêler parmi les histoires, comme n'ayant vu ni vécu en leurs races de tels enfants impies d'abomination. Toutefois, il est certain que les parents du docteur Faust (comme il a été su d'un chacun à Wittenberg) se réjouirent de tout leur cœur de ce que leur oncle l'avait pris comme son fils, et comme de là en avant ils ressentirent en lui son esprit excellent et sa mémoire, il s'ensuivit sans doute que ses parents eurent un grand soin de lui, comme Job, au chap. 1, avait soin de ses enfants, à ce qu'ils ne fissent point d'offense contre Dieu. Il advient aussi souvent que parents qui sont impies ont des enfants perdus et mal conseillés, comme il s'est vu de Cham, Gen. IV; de Rub, Gen. XLIX; d'Absalon, II, Reg. XV, 18. Ce que je récite ici, d'autant que cela est notoire, quand les parents abandonnent leur devoir et sollicitude, par le moyen de quoi ils seraient excusables. Tels ne sont que des masques, tout ainsi que des flétrissures à leurs enfants; singulièrement comme il est advenu au docteur Faust d'avoir été mené par ses parents. Pour mettre ici chaque article, il est à savoir qu'ils l'ont laissé faire en sa jeunesse à sa fantaisie, et ne l'ont point tenu assidu à étudier, qui a été envers lui par sesdits parents encore plus petitement. Item, quand ses parents eurent vu sa maligne tête et inclination, et qu'il ne prenait pas plaisir à la théologie, et que de là il fut encore approuvé manifestement, même il y eut clameur et propos commun, qu'il allait après les enchantements, ils le devaient admonester à temps, et le tirer de là, comme ce n'était que songes et folies, et ne devaient pas amoindrir ces fautes-là, afin qu'il n'en demeurât coupable.

Mais venons au propos. Comme donc le docteur Faust eut parachevé tout le cours de ses études, en tous les chefs plus subtils de sciences, pour être qualifié et approuvé,

il passa outre de là en avant, pour être examiné par les recteurs, afin qu'il fût examiné pour être maître, et autour de lui il y eut seize maîtres, par qui il fut ouï et enquis, et avec dextérité il emporta le prix de la dispute.

Et ainsi, pour ce qu'il fut trouvé avoir suffisamment étudié sa partie, il fut fait docteur en théologie. Puis après, il eut encore en lui sa tête folle et orgueilleuse, comme on appelle des curieux spéculateurs, et s'abandonna aux mauvaises compagnies, mettant la Sainte-Ecriture sous le banc, et mena une vie d'homme débauché et impie, comme cette histoire donne suffisamment à entendre ci-après.

Or, c'est au dire commun et très-véritable : Qui est au plaisir du diable, il ne le laisse reposer ni se défendre. Il entendit que dans Cracovie, au royaume de Pologne, il y avait eu ci-devant une grande école de magie, fort renommée, où se trouvaient telles gens qui s'amusaient aux paroles chaldéennes, persanes, arabiques et grecques, aux figures, caractères, conjurations et enchantements, et semblables termes, que l'on peut nommer d'exorcismes et sorcelleries, et les autres pièces ainsi dénommées par exprès les arts dardaniens, les nigromances, les charmes, les sorcelleries, la divination, l'incantation, et tels livres, paroles et termes que l'on pourrait dire. Cela fut très-agréable à Faust, et y spécula et étudia jour et nuit; en sorte qu'il ne voulut plus être appelé théologien. Ainsi fut homme mondain, et s'appela docteur de médecine, fut astrologue et mathématicien. Et en un instant il devint droguiste; il guérit premièrement plusieurs peuples avec des drogues, avec des herbes, des racines, des eaux, des potions, des receptes et des clystères. Et puis après, sans raison, il se mit à être beau diseur, comme étant bien versé dans l'Ecriture divine. Mais, comme dit bien la règle de notre Seigneur Jésus-Christ : Celui qui sait la volonté de son maître, et ne la fait pas; celui-là sera battu au double.

Item. « Nul ne peut servir deux maîtres. »

Item. « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Faust s'attira tous ces châtiments sur soi, et mit son âme à son plaisir pardessus la barrière; tellement qu'il se persuada n'être point coupable.

Le serviteur de Faust.

Le docteur Faust avait un jeune serviteur qu'il avait élevé quand il étudiait à Wittenberg, qui vit toutes les illusions de son maître Faust, toutes ses magies et son art diabolique. Il était un mauvais garçon, coureur et débauché, du commencement qu'il vint demeurer à Wittenberg : il mendiait, et personne ne voulait le prendre à cause de sa mauvaise nature. Ce garçon se nommait Christofle Wagner, et fut dès lors serviteur du docteur Faust : il se tint très-bien avec lui, en sorte que le docteur Faust l'appelait son fils. Il allait où il voulait, quoiqu'il allât boitant et de travers.

Le docteur Faust conjure le diable pour la première fois.

Faust vint en une forêt épaisse et obscure, comme on se peut figurer, qui est située près de Wittenberg, et s'appelle la forêt de Mangealle, qui était autrefois très-bien connue de lui-même. En cette forêt, vers le soir, en une croisée de quatre chemins, il fit avec un bâton un cercle rond, et deux autres qui entraient dedans le grand cercle. Il conjura ainsi le diable en la nuit, entre neuf et dix heures; et lors manifestement le diable se relâcha sur le point, et se fit voir au docteur Faust en arrière, et lui proposa: Or sus, je veux sonder ton cœur et ta pensée, que tu me l'exposes comme un singe attaché à son billot, et que non-seulement ton corps soit à moi, mais aussi ton âme, et tu me seras obéissant, et je t'envoierai où je voudrai pour faire mon message; et ainsi le diable amiella étrangement Faust, et l'attira à son abusion.

Lors le docteur Faust conjura le diable, à quoi il s'efforça tellement, qu'il fit un tumulte qui était comme s'il eût voulu renverser tout de fond en comble; car il faisait plier les arbres jusques en terre; et puis le diable faisait comme si toute la forêt eût été remplie de diables, qui apparaissaient au milieu et autour du cercle à l'environ comme un grand charriage menant bruit, qui allaient et venaient çà et là, tout au travers par les quatre coins, redonnant dans le cercle comme des élans et foudres, comme des coups de gros canon, dont il semblait que l'enfer fût entr'ouvert, et encore y avait-il toutes sortes d'instruments de musique amiables, qui s'entendaient chanter fort doucement, et encore quelques danses; et y parurent aussi des tournois avec lances et épées, tellement que le temps durait fort long à Faust, et il pensa de s'enfuir hors du cercle. Il prit enfin une résolution unique et abandonnée, et y demeura, et se tint ferme à sa première condition (Dieu permettant ainsi, à ce qu'il pût poursuivre), et se mit comme auparavant à conjurer le diable de nouveau, afin qu'il se fît voir à lui devant ses yeux, de la façon qui s'ensuit. Il s'apparut à lui, à l'entour du cercle, un griffon, et puis un dragon puant le soufre et soufflant, en sorte que, quand Faust faisait les incantations, cette bête grinçait étrangement les dents, et tomba soudain de la longueur de trois ou quatre aunes, qui se mit comme un peloton de feu, tellement que le docteur Faust eut une horrible frayeur. Nonobstant il embrassa sa résolution, et pensa encore plus hautement de faire que le diable lui fût assujéti. Comme quand Faust se vantait, en compagnie un jour, que la plus haute tête qui fût sur la terre lui serait assujétie et obéissante, et ses compagnons étudiants lui répondaient qu'ils ne savaient point de plus haute tête que le pape, ou l'empereur, ou le roi. Lors répondait Faust : La tête qui m'est assujétie est encore plus haute, comme elle est écrite en l'Epître de saint Paul aux Ephésiens : « C'est le prince de ce monde sur la terre et dessous

le ciel. » Ainsi donc, il conjura cette étoile une fois, deux fois, trois fois, et lors devint une poutre de feu, un homme au-dessus qui se défit, puis après, ce furent six globes de feu comme des lumignons, et s'en éleva un au-dessus, et puis un autre par-dessous, et ainsi conséquemment, tant qu'il se changea du tout, et qu'il s'en forma une figure d'un homme tout en feu, qui allait et venait tout autour du cercle, par l'espace d'un quart d'heure. Soudain ce diable et esprit se changea sur-le-champ en la forme d'un moine gris, vint avec Faust en propos, et demanda ce qu'il voulait.

Le nom du diable qui visita Faust.

Le docteur Faust demanda au diable comme il s'appelait, quel était son nom. Le diable lui répondit qu'il s'appelait Méphistophélès

Les conditions du pacte, quelles elles sont.

Au soir, environ vêpres, entre trois et quatre heures, le diable volatique se montra au docteur Faust derechef, et le diable dit au docteur Faust : « J'ai fait ton commandement, et tu me dois commander. Partant, je suis venu pour t'obéir, quel que soit ton désir, d'autant que tu m'as ainsi ordonné, que je me présentasse devant toi à cette heure ici. » Lors Faust lui fit réponse, ayant encore son âme misérable, toute perplexe, d'autant qu'il n'y avait plus moyen de différer l'heure donnée. Car un homme en étant venu jusque-là ne peut plus être à soi; mais il est, quant à son corps, en la puissance du diable, et de là en avant la personne est en sa puissance. Lors Faust lui demanda les pactions qui s'ensuivent.

Premièrement, qu'il peut faire prendre une telle habitude, forme et représentation d'esprit, qu'en icelle il vînt et s'apparût à lui. Pour le second, que l'esprit fît tout ce qu'il lui commanderait, et lui apportât tout ce qu'il voudrait avoir de lui. Pour le troisième, qu'il lui fût diligent, sujet et obéissant, comme étant son valet. Pour le quatrième, qu'à toute heure qu'il l'appellerait et le demanderait il se trouvât au logis. Pour le cinquième, qu'il se gouvernât tellement par la maison, qu'il ne fût ni vu ni reconnu de personne que de lui seul, à qui il se montrerait, comme serait son plaisir et son commandement. Et finalement, que toutes fois et quantes qu'il l'appellerait, il eût à se montrer en la même figure comme il lui ferait commandement.

Sur ces six points, le diable répondit à Faust qu'en toutes ces choses, il lui voulait être volontaire et obéissant, et qu'il voulût aussi proposer d'autres articles par ordre, et lorsqu'il les accomplirait, qu'il n'aurait faute de rien.

Les articles que le diable lui proposa sont tels que ci-après : Premièrement, que Faust lui promît et jurât qu'il serait sien, c'est-à-dire en la possession et jouissance du diable. Pour le second, qu'afin de plus grande confirmation, il lui ratifiât par son propre sang, et que de son sang il lui en écrivît un tel transport et donation de sa personne. Pour le troisième, qu'il fût ennemi de tous les chrétiens. Pour le quatrième, qu'il ne se laissât attirer à ceux qui le voudraient convertir. Conséquemment, le diable voulut donner à Faust un certain nombre d'années qu'il aurait à vivre, dont il serait aussi tenu de lui, et qu'il lui tiendrait ces articles, et qu'il aurait de lui tout son plaisir et tout son désir. Et qu'il le pourrait en tout presser, que le diable eût à prendre une belle forme et telle qu'il lui plairait.

Ledit Faust fut tellement transporté de la folie et superbité d'esprit, qu'ayant péché une fois, il n'eut plus de souci de la béatitude de son âme; mais il s'abandonna au diable, et lui promit d'entretenir les articles susdits. Il pensait que le diable ne serait pas si mauvais, comme il le faisait paraître, ni que l'enfer fût si impétueux, comme on en parle.

Le docteur Faust s'oblige.

Après tout cela, le docteur Faust dressa par dessus cette grande oubliance et outrecuidance, un instrument au diable et une reconnaissance, une briève soumission et confession, qui est un acte horrible et abominable. Et cette obligation-là fut trouvée en sa maison après son misérable départ de ce monde.

C'est ce que je prétends montrer évidemment pour instruction et exemple des bons chrétiens, afin qu'ils n'aient que faire avec le diable, et qu'ils puissent retirer d'entre ses pattes leurs corps et leurs âmes, comme Faust s'est outrageusement abandonné à son misérable valet et obéissant, qui se disait être par le moyen de telles œuvres diaboliques, qui est tout ainsi que les Parthes faisaient, s'obligeant les uns aux autres; il prit un couteau pointu et se piqua une veine en la main gauche, et se dit un homme véritable. Il fut vu en sa main ainsi piquée un écrit comme d'un sang de mort, en ces mots latins : *O homo*, *fuge!* qui est à dire : O homme, fuis-t'en de là, et fais le bien.

Puis le docteur Faust reçoit son sang sur une tuile et y met des charbons tout chauds, et écrit comme s'ensuit ci-après :

« Jean Faust, docteur, reçois de ma propre main manifestement pour une chose ratifiée, et ce en vertu de cet écrit; qu'après que je me suis mis à spéculer les éléments, et après les dons qui m'ont été distribués et départis de là-haut, lesquels n'ont point trouvé d'habitude dans mon entendement; et de ce que je n'ai peut-être enseigné autrement des hommes, lors je me suis présentement adonné à un esprit qui s'appelle Méphistophélès, qui est valet du prince infernal en Orient, par paction entre lui et moi, qu'il m'adresserait et m'apprendrait, comme il m'était prédestiné, qui aussi réciproquement m'a promis de m'être sujet à toutes choses, partant et à l'opposite, je lui ai promis et lui certifie que d'ici à vingt-quatre ans, de la date de ces présentes, vivant jus-

que-là complétement, comme il m'enseignera en son art et science, et en ses inventions me maintiendra, gouvernera, conduira, et me fera tout bien, avec toutes les choses nécessaires à mon âme, à ma chair, à mon sang et à ma santé, que je suis et serai sien à jamais. Partant je renonce à tout ce qui est pour la vie du maître céleste et de tous les hommes, et que je sois en tout sien. Pour plus grande certitude et plus grande confirmation, j'ai écrit la présente promesse de ma propre main, et l'ai sous-écrit de mon propre sang, que je me suis tiré expressément pour ce faire, de mon sens et de mon jugement, de ma pensée et volonté, et l'ai arrêté, scellé et testifié, etc. »

Faust tira cette obligation à son diable, et lui dit : Toi, tiens le brevet. Méphistophélès prit le brevet et voulut encore de Faust avoir cela, qu'il lui en fît une copie, que le malheureux Faust dépêcha.

Les hôtes du docteur Faust se veulent couper le nez.

Le docteur Faust avait, en un certain lieu, invité des hommes principaux pour les traiter sans qu'il eût apprêté aucune chose. Quand donc ils furent venus, ils virent bien la table couverte, mais la cuisine était encore froide. Il se faisait aussi des noces, le même soir, d'un riche et honnête bourgeois, et avaient été tous les domestiques de la maison empêchés, pour bien et honorablement traiter les gens qui y avaient été invités; ce que le docteur Faust ayant appris, commanda à son esprit que de ces noces il lui apportât un service de vivres tout apprêtés, soit poissons ou autres, et qu'incontinent il les enlevât de là pour traiter ses hôtes. Soudain il y eut en la maison où l'on faisait les noces un grand vent par les cheminées, fenêtres et portes, qui éteignit toutes les chandelles. Après que le vent fut cessé et les chandelles derechef allumées, et qu'ils eurent vu d'où le tumulte avait été, ils trouvèrent qu'il manquait à un mets une pièce de rôti, à un autre une poule, à un autre une oie, et que dans la chaudière il manquait aussi de grands poissons. Lors furent Faust et ses invités pourvus de vivres; mais le vin manquait, toutefois non pas longtemps, car Méphistophélès fut fort bien au voyage de Florence dans les caves de Fougres, dont il en emporta quantité. Mais après qu'ils eurent mangé, ils désiraient (qui est ce pour quoi ils étaient principalement venus) qu'il leur fît pour plaisir quelques tours d'enchantement. Lors il leur fit venir sur la table une vigne avec ses grappes de raisin dont un chacun en prit sa part. Il commanda puis après de prendre un couteau et le mettre à la racine comme s'ils l'eussent voulu couper; néanmoins ils n'en purent pas venir à but; puis après il s'en alla hors des étuves, et ne tarda guère sans revenir. Lors ils s'arrêtèrent tous et se tinrent l'un l'autre par le nez et un couteau dessus. Quand donc puis après ils voulurent, ils purent couper les grappes. Cela leur fut ainsi mis aucunement; mais ils eurent bien voulu qu'il les eût fait venir toutes mûres.

Au jour du dimanche, Hélène enchantée.

Au jour du dimanche, des étudiants vinrent, sans être invités, en la maison du docteur Faust pour souper avec lui, et apportèrent avec eux des viandes et du vin, car c'étaient gens de dépense volontaire.

Comme donc le vin eut commencé à monter, il y eut propos à table de la beauté des femmes, et l'un commença de dire à l'autre qu'il ne voulait point voir de belles femmes, sinon la belle Hélène de Grèce, parce que sa beauté avait été cause de la ruine totale de la ville de Troie, disant qu'elle devait être très-belle de ce qu'elle avait été tant de fois dérobée, et que pour elle s'était faite une telle élévation.

Le docteur Faust répondit : Puisque vous avez tant de désir de voir la belle personne de la reine Hélène, femme de Ménélaüs et fille de Tyndare et de Léda, sœur de Castor et de Pollux (qui a été la plus belle femme de la Grèce), je vous la veux faire venir elle-même, que vous voyiez personnellement son esprit en sa forme et stature comme elle a été en vie.

Sur cela, le docteur Faust défendit à ses compagnons que personne ne dit mot, et qu'ils ne se levassent point de la table pour s'émouvoir à la caresser, et sortit hors du poêle.

Ainsi, comme il entrait dedans, la reine Hélène suivait après lui à pied, si admirablement belle que les étudiants ne savaient pas s'ils étaient eux-mêmes ou non, tant ils étaient troublés et transportés en eux-mêmes.

Ladite Hélène apparut en une robe de pourpre noire précieuse; ses cheveux lui traînaient jusques en bas si excellemment beaux qu'ils semblaient être fin or, et si bas qu'ils venaient jusques au-dessous des jarrets, au gros de la jambe, avec de beaux yeux noirs, un regard amoureux et une petite tête bien façonnée, ses lèvres rouges comme des cerises, avec une petite bouche, un beau long cou blanc comme un cygne, ses joues vermeilles comme une rose, un visage très-beau et lissé, et son corsage longuet, droit et proportionné. Enfin il n'eût pas été possible de trouver en elle une seule imperfection. Elle se fit ainsi voir par toute la salle du poêle avec une façon toute mignarde et poupine, tellement que les étudiants furent enflammés en son amour, et si ce n'est qu'ils savaient que ce fût un esprit, il leur fût facilement venu un tel embrasement pour la toucher. Ainsi Hélène s'en retourna avec le docteur Faust hors de l'étuve.

L'enfant de Faust et d'Hélène.

Ici la légende de Faust raconte comment le démon prit pour séduire ce docteur la figure de cette Hélène célèbre dans l'antiquité pour avoir causé tous les malheurs qui accompagnèrent la guerre de Troie. Faust en eut un fils qui périt malheureusement et fut englouti tout vivant dans l'enfer avec le fan-

tôme de sa mère. Cette allégorie nous semble caractériser d'une manière remarquable le génie de la renaissance, qui fut une passion malheureuse de l'esprit humain pour une beauté morte qui était le fantôme du paganisme. Il en naquit une littérature profane condamnée d'avance à périr comme le fils de Faust et d'Hélène. Nous substituons ici notre analyse au texte même de la légende, qui, dans sa naïveté, nous a paru manquer un peu de gravité et de réserve.

Les lamentations et gémissements du docteur Faust.

Au docteur Faust coulaient les heures comme une horloge, toujours en crainte de casser; car il était tout affligé, il gémissait, et pleurait, et rêvait en soi-même, battant des pieds et des mains comme un désespéré. Il était ennemi de soi-même et de tous les hommes, en sorte qu'il se fit céler et ne voulut voir personne, non pas même Méphistophélès ni le souffrir auprès de lui. C'est pourquoi j'ai bien voulu insérer ici une de ses lamentations qui ont été mises par écrit.

Ah! Faust, tu es bien d'un cœur dévoyé et non naturel qui, par ta compagnie, es damné au feu éternel, lorsque tu avais pu obtenir la béatitude, lors tu l'as instamment perdue. Ah! libre volonté, est-ce que tu as réduit mes membres, que dorénavant ils ne peuvent plus voir que leur destruction! Ah! miséricorde et vengeance, en quoi j'ai eu occasion de m'engager pour gage et abandon! O indignation et compassion! pourquoi ai-je été fait homme? O la peine qui m'est apprêtée pour endurée! Ha! ha! malheureux que je suis! Ha! ha! que me sert de me lamenter?

Ha! ha! ha! misérable homme que je suis! O malheureux et misérable Faust! tu seras fort bien en la troupe des malheureux, que je suis pour endurer les douleurs extrêmes de la mort, et même une mort plus pitoyable que jamais créature malheureuse ait endurée. Ha! ha! mes sens dépravés, ma volonté corrompue, mon outrecuidance et libertinage! O ma vie fragile et inconstante! ô toi qui as fait mes membres et mon corps, et mon âme aussi aveugle comme tu es, ô volupté temporelle, en quelle peine et travail m'as-tu amené, que tu as ainsi aveuglé et obscurci mes yeux! Ha! ma triste pensée, et toi, mon âme troublée, où est ta connaissance? O misérable travail! ô douteuse espérance! que jamais plus il ne soit mémoire de toi! Ha! tourment sur tourment, ennui sur ennui! Hélas! déploration! Qui me délivrera? où m'irai-je cacher? où fuirai-je? Or je suis où j'ai voulu être: je suis pris!

Sur un tel regret ci-dessus récité, il apparut à Faust son esprit Méphistophélès, qui vint à lui et l'attaqua par ses discours injurieux de reproche et de moquerie.

Comment le docteur Faust fut en enfer.

Le docteur Faust s'ennuyait si fort, qu'il songeait et rêvait toujours de l'enfer. Il demanda à son valet Méphistophélès qu'il fit en sorte qu'il pût enquérir son maître Lucifer et Bélial, et allèrent à eux; mais ils lui envoyèrent un diable qui avait nom Belzébub, commandant sous le ciel, qui vint et demanda à Faust ce qu'il désirait. Il répond que c'était s'il y aurait quelque esprit qui le pût mener en enfer et le ramener aussi, tellement qu'il pût voir la qualité de l'enfer, son fondement, sa propriété et substance, et s'en retirer ainsi. Oui, dit Belzébub, je te mènerai environ la minuit, et t'y emporterai. Comme donc ce fut à la minuit, et qu'il faisait obscur, Belzébub se montra à lui, et avait sur son dos une selle d'ossements, et tout autour elle était fermée, et y monta Faust là-dessus, et ainsi s'en va de là. Maintenant, écoutez comment le diable l'aveugla et lui fit le tour du singe; c'est qu'il ne pensait en rien autre chose, sinon qu'il était en enfer.

Il l'emporta en un air où le docteur Faust s'endormit, tout ainsi que quand quelqu'un se met en l'eau chaude ou dedans un bain. Puis après il vint sur une haute montagne, au-dessus d'une grande île. De là les foudres, les poix et les lances de feu éclataient avec un si grand bruit et tintamarre, que le docteur Faust s'éveilla. Le serpent diabolique faisait de telles illusions en cet abîme au pauvre Faust; mais Faust, comme il était tout entouré de feu, comme il lui semblait, c'est qu'il ne trouva pourtant pas aucune roussure ni brûlure; mais il sentait un petit vent comme un rafraîchissement et une récréation. Il entendit aussi là-dessus certains instruments dont toute l'harmonie était fort plaisante; et toutefois il ne put voir aucun instrument ni comment ils étaient faits, tant l'enfer était en feu, et n'osa pas demander de quelle forme ils étaient faits, car il lui avait été défendu auparavant qu'il ne pouvait absolument parler ni demander d'aucune chose, parce qu'il était ainsi englouti de son diabolique serpent, de Belzébub et de deux ou trois autres. Alors le docteur Faust entra encore plus avant dans l'abîme, et les trois s'en étant allés avec le susdit Belzébub, il se rencontra au docteur Faust sur cela un gros cerf-volant avec de grosses cornes et trompes qui voulut fracasser ou enfondrer le docteur Faust en l'abîme susdit, dont il eut grande frayeur; mais les trois susdits serpents chassaient avec ledit cerf. Comme donc le docteur Faust se vit entrer plus avant au fond de la caverne, il vit que tout à l'entour de lui il n'y avait rien que des verminiers et couleuvres puantes. Mais les couleuvres étaient fort grosses; après lesquelles vinrent des ours volant comme au secours, qui combattirent et joûtèrent contre les couleuvres et les vainquirent tellement, qu'il lui fut sûr et libre de passer par là, et comme il fut arrivé plus en avant en descendant, voici un gros taureau volant qui venait d ssus une grande porte et tour, qui s'en courut ainsi furieux et bramant contre Faust, le poussa si rudement contre son siége, que le siége et le serpent avec vint à donner dessus dessous avec ledit Faust.

Le docteur Faust tomba encore plus bas dans l'abîme avec de grandes blessures et avec un grand cri; car il pensait déjà maintenant : c'est fait de moi; même il ne pouvait plus avoir son esprit. Toutefois il le vint encore attaquer pour le faire tomber plus bas; un vieux, tout hérissé magot vint le tourmenter et irriter. En la suprémité de l'enfer il y avait un brouillard si épais et ténébreux, qu'il ne voyait rien du tout, et au-dessus il se forma une grosse nuée sur quoi montaient deux gros dragons, et menaient un charriot avec eux où le vieux magot mit le docteur Faust; après s'ensuivit, l'espace d'un gros quart d'heure, une grosse nuée ténébreuse, tellement que le docteur Faust n'eût su voir ni les dragons ni le chariot, ni s'y prendre en tâtonnant; et en allant plus avant, il descendit encore plus profondément. Mais aussitôt que cette grosse nuée ténébreuse et puante fut engloutie, il vit un cheval et un chariot suivant après. Et après, fut le docteur Faust remis à l'air, et au même instant il entendit plusieurs coups de foudre et éclairs, tellement que cela allait si menu, que le docteur Faust se tint coi sans dire mot, ayant grande frayeur et tout tremblant. Sur cela, le docteur Faust vint sur une eau grosse et tempestueuse, où les deux dragons le poussèrent dedans pour y être submergé; mais il n'y trouvait point d'eau. Ainsi il y trouva une grosse vapeur de chaline ardente, et les vapeurs et les ondes venaient à battre tellement le docteur Faust, qu'il perdit le cheval et son chariot, et tomba encore de plus en plus au profond et en une impétuosité de haut en bas, tant que finalement il vint à tomber dans l'abîme, qui était fort creux et tout pointu par le dedans des rochers; c'est pourquoi il se tint là comme s'il eût été mort : il regardait de tous côtés, et ne vit personne ni ne put rien entendre. Mais enfin il lui commença à naître une petite lumière : comme il fut descendu encore plus bas, il vit de l'eau à l'entour de lui. Le docteur Faust regarda alors ce qu'il devait faire, disant : « Puisque tu es abandonné des esprits infernaux, il faut que tu t'enfonces dans ce gouffre ou dans cette eau, ou que tu te défasses comment que ce soit. » Alors il se dépita en soi-même, et se va mettre en un courage désespéré au travers un endroit qu'il vit tout en feu, en disant : « Maintenant, vous, esprits, recevez cette offrande dévouée à votre service, à quoi mon âme est condamnée. » Comme il se fut ainsi jeté à travers par précipitation, il entendit un bruit et tumulte fort effroyable qui faisait ébranler les montagnes et les rochers, et tant plus que lui pensait qu'il se passât, le bruit se faisait encore plus grand; et comme il fut venu jusqu'au fondement, il vit dans le feu plusieurs bourgeois, quelques empereurs, rois, princes, seigneurs, et des gens d'armes tout enharnachés à milliers. Autour du feu il y en avait une grande chaudière pleine d'eau, dont quelques-uns d'eux buvaient; les autres se rafraîchissaient et baignaient; les autres, sortant de la chaudière, s'en couraient au feu pour s'échauffer.

Le docteur Faust entra dans le feu, en voulut tirer une âme damnée, et comme il pensait la tenir par la main, elle s'évanouit de lui tout à coup en arrière. Mais il ne pouvait alors demeurer là longtemps à cause de la chaleur; et comme il regardait çà et là, voici que vint le dragon ou bien Belzébub avec sa selle dessus, et s'assit dessus et le passa ainsi en haut; car Faust ne pouvait là plus endurer à cause des tonnerres, des tempêtes, des brouillards, du soufre, de la fumée, du feu, froidure et chaleur mêlés ensemble; de plus, à cause qu'il était las d'endurer les effrois, les clameurs, les lamentations des malheureux, les hurlements des esprits, les travaux et les peines, et autres choses. Le docteur Faust n'ayant eu en tout ce temps-là aucun bien au dedans de cet enfer, aussi son valet n'avait pensé autre chose d'en pouvoir rien emporter, puisqu'il avait désiré de voir l'enfer, il eût mieux aimé le voir une fois et demeurer toujours dehors, puis après. En cette façon vint Faust derechef en sa maison. Après qu'il se fut ainsi endormi sur sa selle, l'esprit le rejeta tout endormi sur son lit; et après que le jour fut venu et que le docteur Faust fut réveillé, il ne se trouva point autrement que s'il se fût trouvé aussi longtemps en une prison ténébreuse, car il n'avait point vu autre chose, sinon comme des monceaux de feu et ce que le feu avait baillé de soi. Le docteur Faust, ainsi couché sur son lit, pensait après l'enfer. Une fois il le prenait à bon escient qu'il eût été là-dedans, et qu'il l'avait vu; une autre fois il doutait là-dessus que le diable lui eût fait quelque illusion et trait d'enchanterie par les yeux, comme cela fut vrai; car il n'avait garde de lui faire voir effectivement l'enfer, de crainte de lui causer trop d'appréhension. Cette histoire et cet acte, touchant ce qu'il avait vu, et comment il avait été transporté en enfer, et comment le diable l'avait aveuglé, le docteur Faust lui-même l'a ainsi écrit, et a été ainsi trouvé après sa mort en une tablette de la propre écriture de sa main, et ainsi couché en un livre fermé qui fut trouvé après sa mort.

Esprits infernaux, entre lesquels les sept principaux sont nommés par leurs noms.

Le diable, qui s'appelle Bélial, dit au docteur Faust : Depuis le septentrion j'ai vu ta pensée, et est telle que volontiers tu pourrais voir quelques-uns des esprits infernaux qui sont princes; pourtant j'ai voulu m'apparaître à toi avec mes principaux conseillers et serviteurs à ce que tu aies ton désir accompli. Le docteur Faust répond : Or sus, où sont-ils? Sur cela Bélial les fit venir. Or Bélial était apparu au docteur Faust en la forme d'un éléphant marqueté et ayant l'épine du dos noire; seulement ses oreilles lui pendaient en bas, et ses yeux tout remplis de feu, avec de grandes dents blanches comme neige, et une longue trompe qui avait

trois aunes de longueur démesurée, et avait au col trois serpents volants. Ainsi vinrent au docteur Faust les esprits l'un après l'autre dans son poêle; car ils n'y eussent pu être tous à la fois. Or Bélial les montra au docteur Faust l'un après l'autre comme ils étaient et comment ils s'appelaient. Ils vinrent devant lui, les sept esprits principaux, à savoir : le premier, Lucifer, le maître gouverneur du docteur Faust, lequel se décrit ainsi : c'était un grand homme, et était chevelu et picoté, de la couleur comme des glands de chênes rouges, qui avaient une grande queue après eux. Après venait Belzébub, qui avait les cheveux peints de couleur, velu par tout le corps; il avait une tête de bœuf avec deux oreilles effroyables, aussi tout marqueté de hampes, et chevelu, avec deux gros floquets si rudes comme les charains du foulon qui sont dans les champs, demi-vert et jaune, qui flottaient sur les floquets d'en bas, qui étaient comme d'un four tout de feu; il avait une queue de dragon. Astaroth, celui-ci, vint en la forme d'un serpent, et allait sur la queue tout droit; il n'avait point de pieds; sa queue avait des couleurs comme de briques changeantes; son ventre était fort gros; il avait deux petits pieds fort courts, tout jaunes, et le ventre un peu blanc et jaunâtre, le cou tout de châtain-roux, et une pointe en façon de piques et traits, comme le hérisson, qui avançaient de la longueur des doigts. Après vint Satan, tout blanc et gris, et marqueté; il avait la tête d'un âne et avait la queue comme d'un chat, et les cornes des pieds longues d'une aune. Suivit aussi Annabry : il avait la tête d'un chien noir et blanc, et des mouchetures blanches sur le noir, et sur le blanc des noires; seulement il avait les pieds et les oreilles pendantes comme un chien, qui étaient longues de quatre aunes.

Après tous ceux-ci, venait Dythican, qui était d'une aune de long; mais il avait seulement le corps d'un oiseau, qui est la perdrix; il avait seulement tout le cou vert et moucheté ou ombragé.

Le dernier fut Drac, avec quatre pieds fort courts, jaune et vert, le corps par-dessus flambant brun, comme du feu bleu, et sa queue rougeâtre. Ces sept, avec Bélial, qui sont ses conseillers d'entretien, étaient ainsi habillés des couleurs et façons qui ont été récitées.

D'autres aussi lui apparurent, avec semblables figures, comme des bêtes inconnues, comme des pourceaux, daims, cerfs, ours, loups, singes, lièvres, buffles, chevaux, boucs, verrats, ânes et autres semblables. En telles couleurs et formes, ils se présentèrent à lui selon que chacun sortait dudit poêle, l'un après l'autre. Le docteur Faust s'étonna fort d'eux, et demanda aux sept qui s'étaient arrêtés, pourquoi ils étaient apparus en autres? Ils répondirent et dirent qu'autrement ils ne pourraient plus rentrer en enfer, et pourtant qu'ils étaient les bêtes et les serpents infernaux; quoiqu'ils fussent fort effroyables et hideux, toutefois, ils pouvaient aussi prendre forme et barbe d'homme quand ils voulaient. Le docteur Faust dit là-dessus : C'est assez, puisque les sept sont ici, et pria les autres de prendre leur congé, ce qui fut fait.

Lors le docteur Faust leur demanda qu'ils se fissent voir en essai pour voir ce qu'il en arriverait, et alors ils se changèrent l'un après l'autre, comme ils avaient fait auparavant, en toutes sortes de bêtes, aussi en gros oiseaux, en serpents et en bêtes de rapine à quatre et à deux pieds. Cela plut bien au docteur Faust, et leur dit : Si lui aussi le pourrait davantage? Ils dirent oui, et lui jetèrent un petit livre de sorcellerie, et qu'il fit aussi son essai, ce qu'il fit de fait. Toutefois le docteur Faust ne put pas faire davantage. Et devant qu'eux aussi voulussent prendre congé, il leur demanda qui avait fait les insectes? Ils dirent : Après la faute des hommes ont été créés les insectes, afin que ce fût pour la punition et honte des hommes, et nous autres ne pouvons tant, que de faire venir force insectes, comme d'autres bêtes; lors tout incontinent apparurent, au docteur Faust, dans son poêle ou étuve, toutes sortes de tels insectes, comme fourmis, lézards, mouches bovines, grillons, sauterelles et autres. Alors toute la maison se trouva pleine de cette vermine. Toutefois, il était fort en colère contre tout cela, transporté et hors de son sens; car entre autres de tels reptiles et insectes, il y en avait qui le piquaient comme fourmis le mordaient, les bergails le piquaient, les mouches lui couraient sur le visage, les puces le mordaient, les taons ou bourdons lui volaient autour. Tant qu'il en était tout étonné, les poux le tourmentaient en la tête et au cou, les araignées lui filaient de haut en bas, les chenilles le rongeaient, les guêpes l'attaquaient. Enfin il fut tout partout blessé de toute cette vermine, tellement qu'on pourrait bien dire qu'il n'était encore qu'un jeune diable, de ne se pouvoir pas défendre de ces bestions. Au reste, le docteur Faust ne pouvait pas demeurer dans lesdits étuves ou poêles; mais d'abord qu'il fut sorti du poêle, il n'eut plus aucune plaie, et n'y eut plus de tels fantômes autour de lui, et tous disparurent, s'étant dévorés l'un l'autre vivement, et avec promptitude.

Moqueries de Méphistophélès, et gémissements du docteur Faust.

Comme le docteur Faust se tourmentait tellement qu'il ne pouvait plus parler, son esprit Méphistophélès vint à lui, et lui dit : D'autant que tu as su la sainte Ecriture, et qu'elle t'enseigne de n'aimer et adorer qu'un seul Dieu, le servir seul, et non pas un autre, ni à gauche, ni à droite, et que c'était ton devoir d'être soumis et obéissant à lui; mais comme vous n'avez pas fait cela, ainsi au contraire, vous l'avez abandonné, et renié, vous avez perdu sa grâce et miséricorde; et vous vous êtes ainsi abandonné en corps et en âme à la puissance du diable; c'est pourquoi il faut que vous accomplis-

sier votre promesse ; et entends bien mes rhythmes :

As-tu été, ainsi quoi ?
Tout bien te sera sans émoi.
As-tu cela, tiens-le bien,
Le malheur vient en un rien.
Partant, tais-toi, souffre et accorde,
Nul ton malheur plaint ni recorde.
C'est ta honte, et de Dieu l'offense.
Ton mal court toujours sans dépense.

Partant, mon Faust, il n'est pas bon de manger avec de grands seigneurs et avec le diable, des cerises, car il vous en jette les noyaux au visage, comme tu vois maintenant ; c'est pourquoi il te faut tenir loin de là. Tu eusses été assez loin de lui, mais ta superbe impétuosité l'a frappé ; tu as un art que ton Dieu t'a donné, tu l'as méprisé, et ne l'as pas rendu utile ; mais tu as appelé le diable au logis, et vous êtes convenu avec lui pour vingt-quatre ans, jusque aujourd'hui. Il t'a été tout d'or, ce que l'Esprit t'a dit : Partant, le diable t'a mis une sonnette au col comme à un chat. Vois-tu ? tu as été une très-belle créature dès ta naissance ; mais tout ainsi qu'un homme porte une rose en sa main, elle est passée et écoulée ; il n'en demeure rien ; tu as mangé tout ton pain, tu peux bien chanter la chansonnette ; tu es venu jusqu'au jour du carême-prenant, tu seras bientôt à Pâques. Tout ce que tu appelles à ton aide ne sera pas sans occasion ; une saucisse rôtie a deux bouts. Du diable il ne peut rien venir de bon ; tu as eu un mauvais métier et nature, pourtant la nature ne laisse jamais la nature ; ainsi un chat ne laisse jamais la souris. L'aigre principalement fait l'amertume. Pendant que la cuiller est neuve, il en faut user à la cuisine ; après quand elle est vieille, le cuisinier la jette, d'autant que ce n'est plus que fer. N'est-il pas ainsi de toi ? N'es-tu pas un vrai pot neuf, et une cuiller neuve pour le diable ? Maintenant il ne t'est point nécessaire que le marchand t'apprenne à vendre. En après, n'as-tu pas suffisamment fait entendre, par ta préface, que Dieu t'a abandonné ? De plus, mon Faust, n'as-tu pas abusé par une témérité grande, qu'en toutes tes affaires et en ton département tu t'es appelé l'ami du diable ? Tu as voulu être appelé le maître Jean en tous bourgs ou villages ; ainsi pourrait être un homme fou, de vouloir jouer avec les pots au lait ; quiconque veut beaucoup avoir aura fort peu. Fais maintenant cette mienne doctrine entrer dedans ton cœur ; et mon enseignement, lequel tu as possible oublié, c'est que tu n'avais pas bien connu qui est le diable, d'autant qu'il est le singe de Dieu. Aussi est-il un menteur et meurtrier, et la moquerie apporte diffame. Oh ! si vous eussiez eu Dieu devant les yeux ! mais tu t'es laissé aller. Après donc que le diable eut assez chanté ces choses à Faust, il disparut incontinent, et rendit le docteur tout mélancolique et troublé.

La damnation.

Les vingt-quatre ans du docteur Faust étaient terminés, quand en la dernière semaine l'Esprit lui apparut. Il le somma sur son écrit et promesse, qu'il lui mit devant les yeux, et lui dit que le diable, la seconde nuit d'après, lui emporterait sa personne, et qu'il en fût averti.

Le docteur Faust, tout effrayé, se lamenta et pleura toute la nuit. Mais son esprit lui ayant apparu, lui dit : Mon ami, ne sois point de si petit courage : si tu perds ton corps, il n'y a pas loin d'ici jusqu'à ce qu'on te fasse jugement. Néanmoins tu mourras à la fin, quand même tu vivrais cent ans : Les Turcs, les Juifs, et les empereurs qui ne sont pas chrétiens, mourront aussi, et pourront être en pareille damnation. Ne sais-tu pas bien encore qu'il t'est ordonné ? Sois de bon courage, ne t'afflige pas tant, si le diable t'a ainsi appelé, il te veut donner une âme et un corps de substance spirituelle, et tu n'endureras pas comme les damnés. Il lui donna de semblables consolations, fausses cependant et contraires à l'Ecriture Sainte. Le docteur Faust, qui ne savait pas comment payer autrement sa promesse qu'avec sa peau, alla, le jour susdit que l'Esprit lui avait prédit que le diable l'enlèverait, trouver ses plus fidèles compagnons, maîtres bacheliers et autres étudiants, lesquels l'avaient souvent cherché ; il les pria qu'ils voulussent venir avec lui au village de Romlique, situé à une demi-lieue de Wittenberg, pour s'y aller promener, et puis après prendre un souper avec lui, ce qu'ils lui accordèrent. Ils allèrent là ensemble, et y prenaient un déjeuner assez ample, avec beaucoup de préparatifs somptueux et superflus, tant en viandes qu'en vin que l'hôte leur présenta ; et le docteur Faust se tint avec eux fort plaisamment ; mais ce n'était pas de bon cœur. Il les pria encore derechef qu'ils voulussent avoir agréable d'être avec lui, et souper avec lui au soir, et qu'ils demeurassent avec lui toute la nuit, qu'il avait à leur dire chose d'importance ; ils le lui promirent et prirent encore un souper. Comme donc le vin du souper fut servi, le docteur Faust contenta l'hôte, et pria les étudiants qu'ils voulussent aller avec lui, en un autre poêle, et qu'il avait là quelque chose à leur dire. Cela fut fait, et le docteur Faust parla à eux de la sorte.

Mes amis fidèles et du tout aimés du Seigneur, la raison pourquoi je vous ai appelés est que je vous connais depuis longtemps et que vous m'avez vu traiter de beaucoup d'expériments et incantations, lesquels toutefois ne sont provenus d'ailleurs que du diable, à laquelle volupté diabolique rien ne m'a attiré que les mauvaises compagnies qui m'ont circonvenu, et tellement que je me suis obligé au diable ; à savoir, au dedans de vingt-quatre ans, tant en corps qu'en âme. Maintenant ces vingt-quatre ans-là sont à leur fin jusqu'à cette nuit proprement, et voici à présent, l'heure m'est présentée devant les yeux, que je serai emporté : car le temps est achevé de sa course ; et il me doit enlever cette nuit, d'autant que je lui ai

obligé mon corps et mon âme, si sûrement que c'est avec mon propre sang.

Finalement, et pour conclusion, la prière amiable que je vous fais est que vous vouliez vous mettre au lit et dormir en repos, et ne vous mettez pas en peine si vous entendez quelque bruit à la maison, ne vous levez point du lit, car il ne vous arrivera aucun mal ; et je vous prie, quand vous aurez trouvé mon corps, que vous le fassiez mettre en terre ; car je meurs comme un bon chrétien, et comme un mauvais tout ensemble ; comme un bon chrétien, d'autant que j'ai une vive repentance dans mon cœur, avec un grand regret et douleur ; je prie Dieu de me faire grâce, afin que mon âme puisse être délivrée. Je meurs aussi comme un mauvais chrétien, d'autant que je veux bien que le diable ait mon corps, que je lui laisse volontiers, et que seulement il me laisse avec mon âme en paix. Sur cela, je vous prie que vous vouliez vous mettre au lit, et je vous désire et souhaite la bonne nuit ; mais à moi, elle sera pénible, mauvaise et épouvantable.

Le docteur Faust fit cette déclaration avec une affection cordiale, avec laquelle il ne se montrait point autrement être affligé, ni étonné, ni abaissé de courage. Mais les étudiants étaient bien surpris de ce qu'il avait été si dévoyé, et que pour une science trompeuse, remplie d'impostures et d'illusions, il se fût ainsi mis en danger de s'être donné au diable en corps et en âme ; cela les affligeait beaucoup, car ils l'aimaient tendrement. Ils lui dirent : Ah ! monsieur Faust, où vous êtes-vous réduit, que vous ayez si longtemps tenu cela en secret, sans en rien dire, et ne nous ayez point révélé plus tôt cette triste affaire ? Nous vous eussions délivré de la tyrannie du diable par le moyen des bons théologiens. Mais maintenant c'est une diffamie et une chose honteuse à votre corps et à votre âme. Le docteur Faust leur répondit : Il ne m'a été nullement loisible de ce faire, quoique j'en aie eu souvent la volonté. Comme là-dessus un voisin m'avait averti, j'eusse suivi sa doctrine, pour me retirer de telles illusions et me convertir ; mais alors que j'avais fort bien la volonté de le faire, le diable vint qui me voulut enlever, comme il fera cette nuit, et me dit qu'aussitôt que je voudrais entreprendre de me convertir à Dieu, il m'emporterait avec soi dans l'abîme des enfers.

Comme donc ils entendirent cela du docteur Faust, ils lui dirent : Puisque maintenant il n'y a pas moyen de vous garantir, invoquez Dieu, et le priez que, pour l'amour de son cher fils Jésus-Christ, il vous pardonne, et dites : Ah ! mon Dieu ! soyez miséricordieux à moi, pauvre pécheur, et ne venez point en jugement contre moi ; car je ne puis pas subsister devant vous, et combien qu'il me faille laisser mon corps au diable, veuillez néanmoins garantir mon âme : s'il plaît à Dieu, il vous garantira. Il leur dit qu'il voulait bien prier Dieu, et qu'il ne voulait pas se laisser aller comme Caïn, lequel dit que ses péchés étaient trop énormes pour en pouvoir obtenir pardon. Il leur récita aussi comme il avait fait ordonnance par écrit de sa fosse pour son enterrement. Ces étudiants et bons seigneurs donnèrent le signe de la croix sur Faust pour se départir, pleurèrent et s'en allèrent l'un après l'autre.

Mais le docteur Faust demeura au poêle, et comme les étudiants s'allaient mettre au lit, pas un ne put dormir ; car ils voulaient entendre l'issue. Mais, entre douze et une heure de nuit, il vint dans la maison un grand vent tempétueux qui l'ébranla de tous côtés, comme s'il eût voulu la faire sauter en l'air, la renverser et la détruire entièrement : c'est pourquoi les étudiants pensèrent être perdus, sautèrent hors de leurs lits, et se consolaient l'un l'autre, se disant qu'ils ne sortissent point de la chambre. L'hôte s'encourut avec tous ses domestiques en une autre maison. Les étudiants qui reposaient auprès du poêle, où était le docteur Faust, y entendirent des sifflements horribles et des hurlements épouvantables, comme si la maison eût été toute pleine de serpents, couleuvres, et autres bêtes vilaines et sales : tout cela était entré par la porte du docteur Faust dans le poêle. Il se leva pour crier à l'aide et au meurtre, mais avec bien de la peine et à demi-voix ; et un moment après on ne l'entendit plus. Comme donc il fut jour, et que les étudiants, qui n'avaient point dormi toute la nuit, furent entrés dans le poêle, où était le docteur Faust, ils ne le trouvèrent plus, et ne virent rien, sinon le poêle tout plein de sang répandu : le cerveau s'était attaché aux murailles, d'autant que le diable l'avait jeté de l'un à l'autre. Il y avait là aussi ses yeux et quelques dents, ce qui était un spectacle abominable et effroyable. Lors les étudiants commencèrent à se lamenter et à pleurer, et le cherchèrent d'un côté et d'autre. A la fin ils trouvèrent son corps gisant hors du poêle, ce qui était triste à voir ; car le diable lui avait écrasé la tête et cassé tous les os.

Les susdits maîtres et étudiants, après que Faust fut ainsi mort, demeurèrent auprès de lui jusqu'à ce qu'on l'eût enterré au même lieu ; après, ils s'en retournèrent à Wittenberg, et allèrent en la maison du docteur Faust, où ils trouvèrent son serviteur Wagner, qui se trouvait fort mal, à cause de son maître. Ils trouvèrent aussi l'histoire de Faust toute dressée et décrite par lui-même, comme il a été récité ci-devant, mais sans la fin, laquelle a été ajoutée des maîtres et étudiants. Semblablement au même jour, Hélène enchantée avec son fils d'enchantement ne furent plus trouvés depuis, mais s'évanouirent avec lui. Il y eut aussi, puis après dans sa maison, une telle inquiétude, que personne depuis n'y a pu habiter. Faust apparut à son serviteur Wagner, encore plein de vie, en la même nuit, et lui déclara beaucoup de choses secrètes. Et même on l'a vu encore depuis paraître à

la fenêtre, qui jouait avec quiconque y fût allé.

Ainsi finit toute l'histoire de Faust, qui est pour instruire tout bon chrétien, principalement ceux qui sont d'une tête et d'un sens capricieux, superbe, fou et téméraire, à craindre Dieu et à fuir tous les enchantements et tous les charmes du diable, comme Dieu a commandé bien expressément, et non pas d'appeler le diable chez eux et lui donner consentement, comme Faust a fait; car ceci nous est un exemple effroyable. Et tâchons continuellement d'avoir en horreur telles choses et d'aimer Dieu surtout; élevons nos yeux vers lui, adorons-le et chérissons-le de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces : et à l'opposite, renonçons au diable et à tout ce qui en dépend; et qu'ainsi nous soyons finalement bienheureux avec Notre-Seigneur. *Amen.* Je souhaite cela à un chacun du profond de mon cœur. Ainsi soit-il.

Soyez vigilants, et prenez garde; car votre adversaire le diable va autour de vous, comme un lion bruyant, et cherche qui il dévorera : auquel résistez, fermes en la foi. *Amen.*

Cette légende, comme on le voit, n'offre aucune donnée qui se rattache à l'invention de l'imprimerie dont Faust partage l'honneur avec Guttemberg et Schœffer : nous avons choisi la plus curieuse; mais un grand nombre d'autres constatent ce détail et supposent que Faust s'était donné au diable pour réparer sa fortune, perdue dans les essais de son invention. Le plus ancien auteur qui ait parlé de ces documents, Conrad Durieux, pense que ces légendes ont été fabriquées par des moines irrités de la découverte de *Johann Fust* ou *Faust*, qui leur enlevait les utiles fonctions de copistes de manuscrits. Klinger, l'auteur allemand du livre remarquable intitulé les *Aventures de Faust*, et sa descente aux enfers, a admis cette version.

Cependant à Leipsik, où l'on voit encore la cave de l'*Auerbach*, illustrée par le souvenir de Faust et de Méphistophélès (comme on le verra dans la pièce), les peintures anciennes conservées dans les arcs des voûtes et qui viennent d'être restaurées, portent la date de 1525, et l'invention de l'imprimerie date environ de 1440; il faudrait donc admettre, ou qu'il a existé deux Faust différents, ou que Faust était très-vieux lorsqu'il fit un pacte avec le diable; ce qui rentrerait du reste, dans la supposition qu'a faite Goëthe, qu'il invoque le diable pour se rajeunir.

Suivant l'opinion la plus accréditée, Faust naquit à Mayence où il commença par être orfévre. Plusieurs villes, du reste, se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance et conservent des objets que son souvenir rend précieux; Francfort, le premier livre qu'il a imprimé; Mayence, sa première presse. On montre aussi, à Wittemberg, deux maisons qui lui ont appartenu et qu'il légua à son disciple Wagner. L'histoire du vieux Paris conserve aussi des souvenirs de Faust, qui vint apporter à Louis XI un exemplaire de la première Bible, et qui, accusé de magie, à cause de son invention même, parvint à se soustraire au bûcher, ce que l'on attribua, comme toujours, à l'intervention du diable.

« L'histoire de *Faust*, populaire tant en Angleterre qu'en Allemagne, et connue même en France depuis longtemps, comme on peut le voir par la *légende*, a inspiré un grand nombre d'auteurs de différentes époques. L'œuvre la plus remarquable qui ait paru sur ce sujet, avant celle de Goëthe, est un *Faust* du poëte anglais Marlowe, joué en 1589, et qui n'est dépourvu ni d'intérêt ni de valeur poétique. La lutte du bien et du mal dans une haute intelligence est une des grandes idées du XVIe siècle, et aussi du nôtre; seulement la forme de l'œuvre et le sens du raisonnement diffèrent, comme on peut le croire, et les deux Faust de Marlowe et de Goëthe formeraient sous ce rapport un contraste intéressant à étudier. On sent dans l'un le mouvement des idées qui signalaient la naissance de la réforme; dans l'autre, la réaction religieuse et philosophique qui l'a suivie et laissée en arrière. Chez l'auteur anglais, l'idée n'est ni indépendante de la religion, ni indépendante des nouveaux principes qui l'attaquent; le poëte est à demi enveloppé encore dans les liens de l'orthodoxie chrétienne, à demi disposé à les rompre. Goëthe, au contraire, n'a plus de préjugés à vaincre, ni de progrès philosophiques à prévoir. La religion a accompli son cercle, et l'a fermé; la philosophie a accompli de même et fermé le sien. Le doute qui en résulte pour le penseur n'est plus une lutte à soutenir, mais un choix à faire; et si quelque sympathie le décide à la fin pour la religion, on peut dire que son choix a été libre et qu'il avait clairement apprécié les deux côtés de cette superbe question.

« La négation religieuse qui s'est formulée en dernier lieu chez nous par Voltaire, et chez les Anglais par Byron, a trouvé dans Goëthe un arbitre plutôt qu'un adversaire. Suivant dans ses ouvrages les progrès ou du moins la dernière transformation de la philosophie de son pays, ce poëte a donné à tous les principes en lutte une solution complète, qu'on peut ne pas accepter, mais dont il est impossible de nier la logique savante et parfaite. Ce n'est ni de l'éclectisme ni de la fusion; l'antiquité et le moyen âge se donnent la main sans se confondre, la matière et l'esprit se réconcilient et s'admirent; ce qui est déchu se relève; ce qui est faussé se redresse : le mauvais principe lui-même se fond dans l'universel amour. C'est le panthéisme moderne : Dieu est dans tout. »

Cette appréciation du *Faust* de Goëthe est de M. Gérard de Nerval. Mais ici la voix populaire aura encore raison contre un homme de science et d'esprit. En pratique le panthéisme détruit Dieu, puisqu'il confond les notions du bien et du mal et anéantit la morale : or, si les notions fondamentales de la

morale reposent sur celle de Dieu, on peut dire aussi que réciproquement l'idée de Dieu est fondée sur les notions morales, dont elle est la règle et l'abstraction vivantes. Le panthéisme spéculatif est donc l'athéisme pratique, et l'athéisme pratique doit conduire bientôt à l'athéisme spéculatif. La voix publique a donc raison lorsqu'elle accuse Goëthe d'avoir été athée : car on nie tout aussi bien Dieu en voulant ajouter qu'en voulant retrancher quelque chose à son être; dire *plus* de l'infini, c'est nécessairement en dire *moins*, et ajouter seulement *un* au nombre universel, c'est retrancher tout. Voilà ce que fait le panthéisme.

Mais nous n'avons pas à donner ici des preuves de notre opinion sur Goëthe, dont le drame n'appartient à la littérature religieuse que par ses emprunts à la légende et par son magnifique début, que nous avons rapporté ailleurs, et qui est imité des plus belles pages du livre de Job.

FÉNELON.— Fénelon, qu'on pourrait appeler le Platon du christianisme, est célèbre, surtout en littérature, par son beau roman poétique de *Télémaque*, si mal à propos ridiculisé de nos jours à cause même de son excessive popularité. Mais le *Telémaque* n'appartient pas à la littérature spéciale dont nous avons à nous occuper. Fénelon, comme écrivain, appartient à la philosophie beaucoup plus qu'à la religion. Son *Traité de l'existence de Dieu*, celui *de l'Education des filles*, son *Histoire des philosophes*, ses *Contes* et ses *Fables* sont des livres purement philosophiques et littéraires; mais on peut dire qu'ils contiennent la plus saine philosophie et les modèles littéraires les plus irréprochables qu'on puisse rechercher pour l'éducation de la jeunesse.

Fénelon avait autant d'esprit et de talent qu'il est possible d'en concevoir, et il réunissait la piété d'un ange à toutes les vertus d'un sage et à toutes les élégances d'un écrivain digne des plus beaux siècles; mais il était loin de pouvoir opposer au génie de Bossuet un génie aussi éminemment ecclésiastique et aussi vigoureusement créateur dans l'ordre des beautés qui appartiennent exclusivement à la littérature chrétienne. On trouve entre ses œuvres spirituelles et celles du grand évêque de Meaux la même différence qu'on peut remarquer entre Apollonius, par exemple, l'auteur du correct et élégant poëme des *Argonautes*, et le vieil Homère, qui sommeille quelquefois, mais dont le réveil est toujours si lumineux et si magnifique. Fénelon sera toujours cher aux femmes spirituelles; Bossuet est le docteur des hommes de génie; l'un est d'une inaltérable douceur et d'une grâce peut-être un peu monotone, l'autre est plus inégal, parce qu'il s'élève souvent plus haut. On reprocherait presque à Fénelon d'avoir un peu la coquetterie du talent, et à Bossuet de mal dissimuler la rudesse du génie. C'est dans leur controverse surtout que ces deux illustres rivaux se montrent dans toute la diversité de leur caractère. Fénelon a plus de patience, Bossuet plus d'impétuosité, et les violences mêmes de ce dernier ont une apparence de franchise qui échappe peut-être à notre appréciation dans la défense toujours mesurée et toujours prudente de son rival. Fénelon est l'Athénien de la controverse, Bossuet a des brusqueries de Spartiate, et semble être dans son tort, parce qu'il sait moins se contenir. En lisant Fénelon, il est impossible de ne pas aimer l'auteur de ces pages si douces et si sages; en méditant Bossuet, on est transporté de l'enthousiasme de la vérité, et l'on aime la religion qui peut inspirer d'aussi admirables choses. Aussi Fénelon est-il également vanté par les ennemis de la religion et par ses amis, tandis que la réputation de Bossuet est plus franche et plus exclusive. Enfin, l'un semble avoir été catholique par philosophie, tandis que l'autre n'était tout ce qu'il était, et philosophe comme autre chose, que par principe de catholicisme et sous la garantie de la foi. Nous exprimons d'ailleurs ici notre sentiment sans juger entre ces deux gloires de l'Eglise, et nous ne prétendons préférer à l'autre aucun de ces deux prélats également illustres, l'un par sa soumission, l'autre par son zèle à défendre la vérité. Bossuet et Fénelon honorent également le siècle de Louis XIV, et si nous croyons devoir donner ici un avantage à Bossuet, c'est uniquement au point de vue du sujet de notre *Dictionnaire*, et par rapport à la différente influence de ces deux écrivains sur la littérature chrétienne.

FICTION. — Fiction, en littérature et surtout en poésie, n'est pas le synonyme de mensonge. *Fiction* veut dire *création*, du verbe latin *fingere*, faire. Les beaux-arts ne subsistent que par la fiction. Tous les tableaux historiques sont des fictions quant à la mise en scène du fait représenté et quant à la disposition des personnages, laissée au libre arbitre du peintre. Il en est de même bien souvent des récits de l'histoire : on sait le mot de Vertot : *Mon siége est fait.* L'art de la fiction consiste à donner aux choses vraies leurs apparences probables. La fiction est recommandée même par les maîtres de la vie spirituelle, qui, dans leurs méthodes d'oraison, conseillent de faire mentalement la construction du lieu et de se représenter le plus vivement possible, soit la crèche, soit le Calvaire, soit tout autre lieu sanctifié par l'accomplissement des mystères, et de se représenter la scène comme si elle se passait sous nos yeux. On comprend que, dans une représentation pareille, les accessoires ne peuvent être que des fictions plus ou moins imaginaires. Cette puissance créatrice, qui permet à l'imagination de suppléer aux formes que l'intelligence ignore, est de l'essence de la poésie, et c'est pourquoi la poésie, qui est une sorte de divination, était regardée par les anciens comme ayant quelque chose de divin. (*Voy*. POÉSIE.)

Dans la poésie religieuse, l'immobilité de la foi doit toujours servir de règle à la fiction et la contenir dans de justes bornes.

On peut distinguer trois sortes de fictions:

la fiction simple et autorisée, la fiction hardie ou douteuse, et la fiction téméraire ou blâmable. La fiction simple, et qui est autorisée par les exemples de tous les poëtes sacrés, consiste dans la supposition des circonstances et des discours probables, dans la personnification des êtres métaphysiques, et dans les descriptions du monde surnaturel. Les fictions hardies sont celles qui sortent de l'usage reçu, et qui supposent des choses nouvelles et inouïes dont on peut tout au moins contester la possibilité même poétique. Enfin, la fiction téméraire est celle qui suppose des choses directement contraires aux vérités reçues et aux dogmes éternellement établis, comme, par exemple, quand Alexandre Soumet suppose, dans sa *Divine Epopée*, que Notre-Seigneur descend aux enfers pour y être crucifié une seconde fois, afin de sauver les damnés, et qu'il sauve en effet tous les habitants de l'enfer, y compris l'Antechrist et Satan lui-même.

L'avantage de la fiction, en poésie, est de suppléer facilement et vivement à des dissertations métaphysiques et arides. Ainsi, par exemple, dans une fiction que nous allons citer, l'auteur a voulu prouver que la vraie liberté est le prix de l'obéissance, et que l'orgueil, par sa révolte, ne pourra jamais conquérir que la servitude, et voici par quelle fiction il arrive à son but:

La chute de Lucifer.

Comme elle apparut grande aux yeux ravis des anges
La sainte Liberté, reine de leurs phalanges,
Lorsqu'ouvrant ses deux bras dans un ciel calme et pur,
Dieu la laissa sortir de son manteau d'azur!
Pleine de majesté dans sa grâce immortelle,
Elle marchait riante, immaculée et belle.
Dieu dit : Voici ma fille ; au plus humble de vous
Je la donne aujourd'hui pour qu'il en soit l'époux.
Car il faut à ma fille une chaste alliance,
Et si d'un fol amour la coupable espérance
Lui donne, au lieu d'époux, un téméraire amant,
L'ingrat n'aura choisi qu'un éternel tourment.
Comprenez sa pudeur en la voyant si belle.
Quel est celui de vous qui se croit digne d'elle?
Qu'il parle, car le ciel et l'abîme infini
Aujourd'hui le verront triomphant ou puni!

Ainsi parla le père, et la vierge mystique
Au milieu des neuf chœurs du concert angélique,
Comme une fiancée attendant son époux,
Baissait modestement ses yeux chastes et doux.

Cependant Lucifer, l'ange le plus sublime,
D'un regard scrutateur fixait déjà l'abîme.
De la damnation sondant la profondeur,
Il crut y voir descendre une ombre de grandeur.
Son œil vertigineux, qui feint d'être paisible,
S'est relevé plus sombre ; et, le front impassible,
Il sourit, il s'avance, et d'un geste de roi,
Prenant sa jeune reine, il crie : Elle est à moi!
Puis, comme en défiant Dieu même de l'absoudre,
Il s'élance avec elle aussi prompt que la foudre.
Il fuit, il vole, il tombe!... et l'abîme béant
Soulève autour de lui les spectres du néant :
Son diadème d'or traîne dans la nuit sombre
Des sillons lumineux qui se perdent dans l'ombre :
Et comme des soleils détachés, ses regards
Attirent en fuyant quelques globes épars,
De la création derniers grains de poussière,
Qu'agite un faible souffle au seuil de la lumière :
Mais sa main les écarte ; il ne veut que la nuit.
Il croirait que du ciel la clarté le poursuit,
Il faut la nuit immense aux tourments de sa joie,
Il cherche un infini pour y cacher sa proie,
Son rêve, son bonheur, sa transfuge des cieux,
L'objet de ses désirs enfin victorieux,
Il la tient, il la presse, il la cache, il l'entraîne
Avec des cris d'amour, de triomphe et de haine!
A travers la tempête et le chaos grondant
La couvant de son ombre et de son souffle ardent,
Plus loin, toujours plus loin dans ses bras il l'emporte.
Enfin, quand il s'arrête, il regarde...—Elle est morte.
Alors, d'un rire affreux attristant l'infini,
Je suis trompé, dit-il, je ne suis pas puni.
Eh bien! puisqu'à son tour le ciel me l'a ravie,
Seul et malgré le ciel je lui rendrai la vie!
Les humains le verront, ce fantôme adoré,
Leur sang ranimera son front décoloré ;
Les mondes, secondant ma révolte agrandie,
Réchaufferont son cœur par leur vaste incendie.
Tu ressusciteras, Liberté, Liberté!
Pour faire un nouveau ciel du chaos révolté,
Moi, pour te réveiller et te rendre enfin mère,
J'irai jusqu'à Dieu même arracher son tonnerre.

C'est ainsi que de haine et de rébellions
S'arma l'ange irrité des révolutions,
Qui promène depuis sur la terre fumante
Le corps toujours glacé d'une impossible amante.
Aux tremblantes lueurs de l'infernal flambeau,
Pâle et sans mouvement, ce cadavre est si beau,
Que l'univers entier, dans son délire, envie
La gloire de mourir pour lui rendre la vie.

O peuple, ô Lucifer! ton bras est impuissant,
Egaré par la haine et souillé dans le sang!
Ton épouse vivra quand, déposant les armes,
Dans tes yeux attendris tu sentiras des larmes;
Ton épouse vivra lorsque, libre en tout lieu,
Tu seras assez grand pour te soumettre à Dieu ;
Et si jamais au ciel, entre le père et l'ange,
Le pardon ne doit faire un ineffable échange
Toi du moins, pauvre peuple enfin ressuscité,
Tu reverras au ciel vivre la Liberté!

Les pensées philosophiques et chrétiennes de ce morceau sont assez clairement indiquées par la fiction même, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les expliquer davantage.

Cette fiction de l'ange rebelle enlevant la Liberté qu'il n'est pas digne de recevoir des mains de Dieu, l'étouffant dans ses bras et incendiant le monde sans pouvoir la ressusciter, parce qu'elle ne peut vivre que d'un souffle du céleste amour, n'a rien, malgré sa grandeur, qui ne soit simple et autorisé tant par les données de la foi que par les exemples des grands poëtes.

Voici maintenant une fiction d'un autre ordre, que nous qualifierons de fiction hardie, parce qu'elle suppose ce que Dieu tient caché à la science humaine et n'a pas même révélé à la foi, c'est-à-dire le secret de la pluralité des mondes habités et de la dispensation du salut à leur égard.

La communion des mondes.

Que la rédemption s'étende à tous les mondes
Conviés par le Verbe à ses clartés fécondes,
Et qu'un Sauveur unique et multiple à la fois
Partage aux univers sa présence et ses lois ;
Qu'il revive incarné dans toute la nature,
Pour offrir le salut à toute créature,
Est-ce donc un miracle impossible à ce Dieu

Que l hostie à la fois multiplie en tout lieu.
Disons donc que du ciel l'immense Eucharistie
Voit dans chaque soleil sa rayonnante hostie.
Le Christ universel, domptant tous les enfers,
S'immole tous les jours dans tous les univers.
L'éternel sacrifice ainsi remplit le temple
Où dans son divin Fils le Père se contemple,
Et dans chaque soleil, miroir de sa clarté,
Il incarne un rayon de sa divinité.
Les soleils sont de Dieu les vivants tabernacles
Où le conseil des saints médite ses miracles,
Et pour les présider le grand Verbe de Dieu
Dans son âme et sa chair est présent en tout lieu.
Comme on sait parmi nous qu'aux paroles du prêtre,
Sur mille autels divers tout entier Dieu peut naître,
Et vient au même instant de tant d'hommes divers
Régénérer les cœurs, ces autres univers.
Eglise des soleils, communion des mondes,
Dissipez de nos cœurs les ténèbres profondes;
Beaux astres présidés au service de Dieu
Par des évêques d'or, à la mitre de feu,
Priez pour nous, priez pour la terre assoupie,
Qui se meurt dans la nuit d'une ignorance impie;
Priez, pour que le Verbe en lui rendant le jour,
Réchauffe tous nos cœurs par un souffle d'amour;
Pour que l'ardent soleil s'incline enfin vers elle,
Et rajeunisse encor cette épouse infidèle :
Qu'admise à partager le froment et le vin,
Elle reprenne encore place au banquet divin;
Qu'elle comprenne enfin les douceurs fraternelles
Et de l'attraction les lois universelles,
Pour ne plus attrister de murmures pervers
Le long recueillement de l'immense univers.

Cette fiction peut être appelée hardie, parce que rien n'autorise à admettre ce qu'elle suppose. Elle n'est cependant pas téméraire, parce qu'elle ne suppose rien de contraire ni au dogme, ni aux analogies de la foi, ni à la saine raison.

Nous ne citerons pas d'exemples de la fiction téméraire, il nous aura suffi de les indiquer comme nous l'avons fait plus haut.

La fiction, en poésie, revêt des formes aussi diverses que les nuances du talent et que les ressources de l'imagination; elle généralise, elle abstrait, elle personnifie, elle symbolise; les larmes et les sanglots du monde sont pour elle les échos de la voix qui pleure; les hymnes et les cris de joie des enfants de Dieu sont les accents de la voix qui chante. La fiction nous montre dans la mort un fantôme qui passe suivi de l'espérance et de la vie pour ceux qui croient et qui aiment; elle nous montre toutes les grandeurs de la terre se couchant tour à tour pour dormir leur sommeil, comme dit Bossuet, et au-dessus de tout ce qui tombe, au-dessus de tout ce qui passe, elle nous fait voir celui qui est toujours debout. La fiction ici n'est que l'ouvrière de la vérité chargée de lui préparer un vêtement; puis, sous la figure de l'étoile et de la comète, elle personnifie l'intelligence et le génie, ces deux sentinelles de Dieu chargées de fonctions différentes. Ces idées, que nous jetons ici sans les développer, parce que la place nous manque, les lecteurs les trouveront répétées dans quelques esquisses qui suivent cet article. Nous sommes obligé de resserrer ici en quelques pages ce qui demanderait des volumes, et d'expliquer mieux par des essais rapides ce qui ne pourrait être exprimé en préceptes, que par de longues et ennuyeuses dissertations.

Fiunt oratores, nascuntur poetæ. Nous écrivons ici pour être compris, surtout de ceux auxquels la Providence a départi le don douloureux et dangereux de la poésie, et nous invitons les hommes graves, aux yeux de qui la poésie n'est qu'une maladie du cerveau, de passer ces pages et les suivantes. Du reste, les quelques esquisses poétiques ajoutées ici sont plutôt ce qu'on appelle dans les classes des *matières de vers* que des sujets traités même en prose. Ce sont des idées, et rien de plus.

I. *La voix qui pleure.*

La voix qui pleure est la prière de tous les êtres qui souffrent. Heureux ceux qui pleurent comme des enfants, car les larmes des hommes sont amères et terribles!

La voix qui pleure est déchirante surtout lorsqu'elle est sans larmes; elle est infernale lorsqu'elle rit.

Oh! combien l'humanité devait souffrir lorsqu'elle exprima ses douleurs par les sarcasmes de Voltaire! combien elle était profondément désolée, lorsqu'elle souriait avec le Don Juan de Byron!

La poésie du doute est devenue la poésie des larmes. Les jeunes poëtes de nos jours ressemblent à des mendiants qui gémissent au bord du chemin en implorant un peu de pitié : on se détourne pour ne pas les entendre, car chacun a bien assez de ses propres misères.

La voix qui pleure proteste pour le bien contre le mal : elle rend témoignage au progrès, elle prophétise l'avenir!

Jusqu'à ce jour le livre de Job a été l'interprète de l'humanité. Les sanglots du saint Arabe ont été répétés par les échos de tous les âges, et ses larmes ont été l'héritage de toutes les générations.

Aux plaintes de Job Dieu n'avait fait qu'une réponse : Ne désespère pas et ne m'accuse pas; puisque j'ai fait ce que tu ne pouvais pas faire, je puis savoir ce que tu ignores.

Job n'était pas le plus malheureux des hommes, puisqu'il croyait en Dieu et qu'il pouvait pleurer.

L'enfant qui pleure implore; et lorsqu'on implore on espère!

La douleur de celui qui ne croit plus en Dieu ne doit plus même avoir de voix pour se plaindre. A qui se plaindrait-il? Les hommes sont jaloux de ceux qui se plaignent; ils sont avares de leur pitié comme de leur argent, et il semble toujours qu'on veuille la leur dérober.

O Dieu! prends pitié de ceux qui se taisent et qui dévorent lentement leur cœur! abrége l'épreuve de ceux qui ont assez souffert pour ne plus espérer en toi! prends par la main les aveugles qui ne te voient plus; viens consoler ceux qui te maudissent, fais tomber sur eux une des larmes de ton Fils pour amollir la sécheresse de leur cœur!

Eclaire ceux qui blasphèment, dirige ceux qui doutent, relève ceux qui tombent.

La voix qui pleure a un écho dans le cœur de Marie, et c'est un doux symbole que celui de la divine Mère priant sans cesse pour nous avec des larmes ineffables et une bienheureuse tristesse.

Oh! c'est la femme qui comprend bien pourquoi l'on pleure; et elle seule aussi doit savoir consoler, parce qu'elle est mère.

O mon Dieu! viens consoler les femmes affligées, pour que les femmes nous consolent! Rends-nous meilleurs pour elles, fais que nous ne les trompions jamais, et que nous ne les abandonnions plus. Fais-nous respecter en elles le caractère divin de la maternité! qu'elles dirigent notre force au lieu d'en être les victimes! Qu'elles soient affranchies de toute contrainte, et qu'aucune violence ne soit jamais faite à leur pudeur; que l'intérêt sordide n'impose jamais silence à leur cœur, et qu'il leur soit permis de suivre la douce loi de la charité, puisque c'est la loi de la vie!

II. *La voix qui chante.*

La prière de la foi persévérante est un hymne de sacrifice. Le soupir de la douleur qui espère est un chant de résignation et de désir; l'élan de la charité est un long cantique d'amour

Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

La voix qui chante est la prière du monde; c'est l'hymne du matin qui annonce le réveil des siècles, comme la chanson des oiseaux accompagne le lever du jour!

Les martyrs chantaient au milieu des supplices; car la foi dans leur âme se sentait immortelle comme le phénix, et reprenait une jeunesse nouvelle au milieu de la flamme des bûchers.

La poésie de l'âme s'éveille harmonieuse dans les derniers soupirs du juste qui meurt, et chante, comme le cygne fabuleux, son passage à une existence nouvelle.

Tout ce qui rit dans la nature, tout ce qui rayonne dans les belles saisons, tout ce qui resplendit dans le ciel, parle et répond à la voix qui chante.

La beauté, toute revêtue de lumière et couronnée de fleurs, chante à Dieu les préludes du grand cantique de l'amour; la terre au printemps se pare comme une fiancée, et chante par la voix de ses forêts; la mer élève aussi vers Dieu le cantique sévère de ses grandes eaux; le soleil a vu tous les malheurs du monde, et son front est radieux encore; il semble écouter l'harmonie des sphères et lancer par tous ses rayons des jets d'harmonie et d'amour!

Laissez pleurer les enfants de la terre, ils ne sentent que la douleur présente, et ne rêvent pas aux biens à venir; mais vous, enfants de Dieu, poëtes de la charité, de l'espérance et de la foi, vous qui verriez le monde se briser sans cesser de bénir Dieu au milieu des ruines, prophètes consolateurs, chantez! chantez toujours!

La voix qui chante endort les petits enfants qui pleurent: chantez, poëtes, chantez pour les cœurs isolés que personne ne comprend et ne console.

La voix qui chante encourage le travailleur et l'aide à supporter le poids du jour: chantez, consolateurs du peuple, chantez pour ceux qui fatiguent leurs bras sans que rien sourie à leurs cœurs.

La voix qui chante perpétue le culte de Dieu sur la terre; chantez, petits oiseaux, car vous avez des ailes; chantez, petits enfants, car vous avez une mère; chantez, pauvres captifs et pauvres orphelins, car vous avez un Dieu qui veille sur vous et qui compte vos larmes!

Vous qui êtes heureux, chantez pour bénir le Père suprême; vous qui souffrez, chantez pour vaincre la douleur, car elle ne saurait durer toujours!

Que les fausses religions se confondent et vieillissent, que la philosophie s'égare dans les ombres du doute, que l'égoïsme s'empare de la terre comme un froid mortel, que nous importe, si dans nos cœurs nous entendons la voix qui chante!

Aimons, et la vie de notre cœur sera un chant plein de mansuétude; car l'amour est toute harmonie; et si vous me demandez quelle est la voix qui chante, je vous répondrai: C'est la voix de l'amour qui croit et qui espère!

III. *La mort qui passe.*

Connaissez-vous la vieille souveraine du monde, qui marche toujours et ne se fatigue jamais?

Toutes les passions déréglées, toutes les voluptés égoïstes, toutes les forces effrénées de l'humanité et toutes ses faiblesses tyranniques précèdent la propriétaire avare de notre vallée de douleurs: et, la faucille à la main, ces ouvrières infatigables font une éternelle moisson.

La reine est vieille comme le temps; mais elle cache son squelette sous les débris de la beauté des femmes qu'elle enlève à leur jeunesse et à leurs amours.

Sa tête est garnie de cheveux froids qui ne sont pas à elle. Depuis la chevelure de Bérénice, toute brillante d'étoiles, jusqu'aux cheveux blanchis avant l'âge que le bourreau coupa sur la tête de Marie-Antoinette, la spoliatrice des fronts couronnés s'est parée de la dépouille des reines.

Son corps pâle et glacé est couvert de parures flétries et de suaires en lambeaux.

Ses mains osseuses et chargées de bagues tiennent des diadèmes et des fers, des sceptres et des ossements, des pierreries et de la cendre.

Quand elle passe, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes; elle entre à travers les murailles, elle pénètre jusqu'à l'alcôve des rois, elle vient surprendre les spoliateurs du pauvre dans leurs plus secrètes orgies, s'assied à leur table et leur verse à boire, ricane à leurs chansons avec ses dents dégarnies de gencives, et prend la place de la courti-

sane impure qui se cache sous leurs rideaux.

Elle aime à rôder autour des voluptueux qui s'endorment; elle cherche leurs caresses comme si elle espérait se réchauffer dans leurs étreintes; mais elle glace tous ceux qu'elle touche et ne se réchauffe jamais.

Parfois cependant on la dirait prise de vertige : elle ne se promène plus lentement, elle court; et si ses pieds ne sont pas assez rapides, elle presse les flancs d'un cheval pâle et le lance tout essoufflé à travers les multitudes. Avec elle galope le meurtre sur un cheval roux; l'incendie, déployant sa chevelure de fumée, vole devant elle en balançant ses ailes rouges et noires, et la famine avec la peste la suivent pas à pas sur des chevaux malades et décharnés, glanant les rares épis qu'elle oublie pour lui compléter sa moisson.

Après ce cortége funèbre viennent deux petits enfants rayonnants de sourire et de vie, l'intelligence et l'amour du siècle à venir, le double génie de l'humanité qui va naître.

Devant eux les ombres de la mort se replient, comme la nuit devant les étoiles de l'aurore; ils effleurent la terre d'un pied léger, et y sèment à pleines mains l'espérance d'une autre année. Mais la mort ne viendra plus, impitoyable et terrible, faucher comme de l'herbe sèche les épis mûrs du siècle à venir; elle cédera sa place à l'ange du progrès, qui détachera doucement les âmes de leur chaîne mortelle pour les laisser monter vers Dieu.

Quand les hommes sauront vivre, ils ne mourront plus : ils se transformeront comme la chrysalide, qui devient un papillon brillant.

Les terreurs de la mort sont filles de notre ignorance, et la mort elle-même n'est si affreuse que par les débris dont elle se couvre et les couleurs horribles que lui prêtent nos vices et nos frayeurs.

L'homme passe par deux naissances successives; et quand la science harmonieuse l'aura initié aux secrets de l'immortalité, il ne croira plus à la mort.

Qu'elle achève donc son voyage, la vieille souveraine du monde, et qu'elle se hâte d'arriver au lieu de son repos : car Dieu a marqué l'heure de la fin de son règne, et bientôt elle se couchera sur un lit d'ossements et de cendres, inclinera sur sa poitrine sa tête appesantie, et ne la relèvera plus.

IV. *Celui qui est debout.*

Tous ses ennemis sont tombés; tous ceux qui le condamnaient sont morts; ceux qui le persécutaient sont couchés pour toujours, et lui il est toujours debout.

Les hommes d'envie se sont coalisés contre lui; ils se sont accordés sur un seul point : les hommes de division se sont unis pour le détruire; ils se sont faits rois, et ils l'ont proscrit; ils se sont faits hypocrites, et ils l'ont accusé; ils se sont faits juges, et ils lui ont lu sa sentence de mort; ils se sont faits bourreaux, et ils l'ont exécuté. Ils lui ont fait boire la ciguë, ils l'ont crucifié, ils l'ont lapidé, ils l'ont brûlé et ont jeté ses cendres au vent. Puis ils ont rugi d'épouvante... Il était debout devant eux, les accusant par ses blessures et les foudroyant par l'éclat de ses cicatrices.

On croit l'égorger au berceau à Bethléem : il est vivant en Égypte! On le traîne sur la montagne pour le précipiter; la foule de ses assassins l'entoure et triomphe déjà de sa perte certaine... Un cri se fait entendre... N'est-ce pas lui qui vient de se briser sur les roches du précipice?... Ils pâlissent et ils se regardent... Mais lui, calme et souriant de pitié, il passe au milieu d'eux et s'en va.

Voici une autre montagne qu'ils viennent de teindre de son sang; voici une croix et un sépulcre;... des soldats gardent son tombeau... Insensés! le tombeau est vide! et celui qu'ils croyaient mort chemine paisiblement entre deux voyageurs sur la route d'Emmaüs.

Où est-il? où va-t-il? Avertissez les maîtres de la terre, dites aux Césars que leur puissance est menacée! Par qui? Par un pauvre qui n'a pas une pierre où reposer sa tête, par un homme du peuple condamné à la mort des esclaves. Quelle insulte ou quelle folie! N'importe, les Césars vont déployer toute leur puissance : de sanglants édits proscrivent le fugitif; partout des échafauds s'élèvent; des cirques s'ouvrent tout garnis de lions et de gladiateurs; des bûchers s'allument; des torrents de sang ont coulé, et les Césars, qui se croient victorieux, osent ajouter un nom à ceux dont ils rehaussent leurs trophées... Puis ils meurent, et leur apothéose déshonore les dieux qu'ils ont cru défendre. La haine du monde confond dans un même mépris Jupiter et Néron : les temples dont l'adulation a fait des tombeaux sont renversés sur des cendres proscrites, et sur les débris des idoles, sur les ruines de l'empire, *Lui seul*, celui que proscrivaient les Césars, celui que poursuivaient tant de satellites, celui que torturaient tant de bourreaux, *Lui seul* est debout; *Lui seul* règne; *Lui seul* triomphe!

Cependant, du milieu même de ses disciples, la hideuse hérésie lève la tête : Jésus-Christ, dans son Église est déchiré par les faux frères, et le schisme, semblable à un oiseau de proie, voudrait dévorer sa chair toujours renaissante. Au lieu de l'imiter dans son sacrifice et de donner leur sang pour leurs frères dans la foi, ils l'enchaînent sur le Calvaire comme sur un nouveau Caucase, et se font les vautours de ce divin Prométhée. Mais que lui importe leur mauvais rêve? Ils n'ont enchaîné que son image; pour lui, il est toujours debout, et il marche d'exil en exil et de conquête en conquête.

C'est qu'on peut enchaîner un homme, mais on ne retient pas captif le Verbe de Dieu. La parole est libre, et rien ne peut la comprimer. Cette parole vivante est la condamnation des méchants, et c'est pourquoi ils voudraient la faire mourir. Mais ce sont

eux enfin qui meurent, et là parole de vérité reste pour juger leur mémoire !

Depuis Abel jusqu'à Zacharie, les justes ont souffert persécution pour la justice ; le saint diacre Étienne a été lapidé, et en mourant que voyait-il ? Je vois le ciel ouvert, et le Fils de l'homme *debout* à la droite de Dieu ! La rosée de son sang a fécondé la terre et l'a fait produire une moisson de chrétiens. La faux des persécuteurs s'est promenée dans la moisson, mais les dieux aveugles et sourds pour qui l'on moissonnait n'ont pas joui de leur récolte : ils sont tombés eux-mêmes avant la dernière gerbe de martyrs ; ils sont tombés avec l'empire des Césars, mais l'esprit de Jésus et des martyrs restera toujours vivant au milieu des persécuteurs morts à leur tour : il reste debout au milieu des institutions qui tombent et des empires qui se renversent !

C'est cet esprit divin, l'esprit du Fils unique de Dieu, que saint Jean représente dans son Apocalypse, debout au milieu des chandeliers d'or, parce qu'il est le centre de toutes les lumières ; tenant sept étoiles dans sa main, comme la semence de tout un ciel nouveau, et faisant descendre sa parole sur la terre sous la figure d'une épée à deux tranchants.

Quand les sages découragés s'endorment dans la nuit du doute, l'esprit du Christ est debout, et il veille.

Quand les peuples, las du travail qui délivre, se couchent sur leurs fers, l'esprit du Christ est debout, et il proteste.

Quand les sectateurs aveugles des cultes idolâtriques et stériles se prosternent dans la poussière des vieux temples, et rampent servilement dans une crainte superstitieuse, l'esprit du Christ reste debout, et il prie.

Quand les forts s'affaiblissent, quand les vertus se corrompent, quand tout se plie et s'amoindrit pour chercher une vile pâture, l'esprit du Christ reste debout en regardant le ciel, et il attend l'heure de son Père

V. *La malédiction du glaive.*

Une légende orientale attribuée à Mahomet dit qu'à la fin des siècles, lorsque Dieu sera las des crimes des hommes et de l'infidélité des anges, il appellera le génie exterminateur, et lui dira : Prends ton épée, et fais le tour du ciel, de la terre et des enfers, en tuant tout ce qui existe !

L'ange obéira, puis il reviendra devant Dieu ; mais Dieu détournera sa face et dira : Puisque tu as exterminé toutes mes créatures, va-t'en et meurs !

Alors le génie consterné s'en ira aux limites de la lumière, entre la nuit du chaos et l'auréole de Dieu ; et là il s'enveloppera dans ses fortes ailes et s'étouffera lui-même en poussant un sanglot formidable.

Cette allégorie est profonde et d'un génie vraiment chrétien. Dieu laisse ainsi la violence travailler au renouvellement du monde ; mais il l'a condamnée au suicide, et il sait bien qu'elle se détruira d'elle-même.

Le Sauveur, qui a dit : *J'apporte le glaive sur la terre*, n'a-t-il pas maudit les œuvres du glaive, lorsqu'il a dit : *Celui qui frappe de l'épée périra par l'épée !*

Le glaive qu'apportait le Christ était celui de la parole évangélique, et ses premiers apôtres ont bien compris ce mot dans un sens spirituel, puisque saint Jean représente le Verbe avec une épée qui lui sort de la bouche. Mais l'épée matérielle et brutale, Jésus l'a maudite : car il n'est pas venu prêcher la vengeance et le meurtre, mais la miséricorde et la paix.

Maudit soit donc le glaive qui tue ceux que Jésus voulait sauver ! Symbole et instrument de division, aiguillon de la mort, sois maudit au nom de l'unité universelle ! sois maudit au nom de la paix ! sois maudit au nom de l'amour ! Sois maudit dans la main de l'homme violent qui croit être autorisé à se faire justice par le meurtre ! Sois maudit dans la main des frères qui combattent les uns contre les autres pour les limites de la terre, qu'ils devraient cultiver ensemble ! Sois maudit dans la main de ceux qui se vengent de la société par l'assassinat, et qui rendent le mal pour le mal ! Sois maudit par le premier sourire des petits enfants qui espéraient vivre, et par les gémissements des mères qui pleurent dans Rama et ne veulent pas être consolées ! Sois maudit par le dernier soupir des vieillards qui n'ont plus de fils pour leur fermer les yeux ! Sois maudit par le monde entier, que tu vas peut-être bientôt moissonner encore !

Oh ! si des cris pouvaient t'arrêter ! si des larmes pouvaient te dévorer de rouille ! si des prières pouvaient émousser ta dent toujours sanglante et toujours affamée !

Si les hommes comprenaient qu'ils sont frères, et que la détresse d'un seul est le malheur de tous ; s'ils voulaient pratiquer ensemble la sainte charité évangélique et secourir les misères des pauvres avec une tendresse semblable à celle de l'Homme-Dieu ; s'ils voulaient s'asseoir fraternellement ensemble autour de la table de Dieu ; s'ils ne repoussaient pas toutes les idées chrétiennes avec le grondement inquiet de l'animal vorace qui craint, lorsqu'on lui parle, qu'on ne veuille lui ravir sa proie !... c'est alors que s'accomplirait cette parole du prophète : *On forgera des coutres de charrues avec les épées et les lances, et l'on n'entendra plus dans le peuple la voix des clameurs ni la voix des larmes. Ceux qui bâtiront les maisons les habiteront, et ceux qui travailleront à la vigne mangeront de ses fruits. Ils ne travailleront plus en vain et ils ne trembleront plus en mettant des enfants au monde. Le loup et l'agneau iront ensemble au pâturage ; le lion et le bœuf partageront la même nourriture, et il n'y aura plus sur toute la terre du Seigneur aucun être qui tue ou qui fasse du mal.*

O juges de la terre, la société vous investit d'un pouvoir terrible : vous pouvez perdre ou sauver sur la terre, et vos arrêts sont exécutés. Mais vous qui donnez la mort, savez-vous ce que c'est que la vie ? Et ne ressemblez-vous pas à ces morts dont parle

l'Evangile, et auxquels le Sauveur veut qu'on laisse le soin d'ensevelir les morts!

VI. *La comète et l'étoile.*

L'étoile fixe est belle, radieuse et calme; elle boit les célestes arômes et regarde ses sœurs avec amour. Revêtue de sa robe splendide, et le front paré de diamants, elle sourit en chantant son cantique du matin et du soir. Elle jouit d'un repos éternel que rien ne saurait troubler, et elle marche solennellement, sans sortir du rang qui lui est assigné, parmi les sentinelles de la lumière.

La comète errante, cependant, toute sanglante et tout échevelée, accourt des profondeurs du ciel; elle se précipite à travers les sphères paisibles, comme un char de guerre entre les rangs d'une procession de vestales; elle ose affronter le glaive brûlant des gardiens du soleil, et, comme une épouse éperdue qui cherche l'époux rêvé par ses nuits veuves, elle pénètre jusque dans le tabernacle du roi des jours, puis elle s'échappe exhalant les feux qui la dévorent et traînant après elle un long incendie. Les étoiles pâlissent à son approche; les troupeaux constellés, qui paissent des fleurs de lumière dans les vastes campagnes du ciel, semblent fuir son souffle terrible. Le grand conseil des astres est assemblé, et la consternation est universelle; la plus belle des étoiles fixes est chargée enfin de parler au nom de tout le ciel et de proposer la paix à la courrière vagabonde.

Ma sœur, lui dit-elle, pourquoi troubles-tu l'harmonie de nos sphères? Quel mal t'avons-nous fait? Et pourquoi, au lieu d'errer au hasard, ne te fixes-tu pas comme nous à ton rang dans la cour du soleil? Pourquoi ne viens-tu pas chanter avec nous l'hymne du soir, parée comme nous d'une robe blanche qui se rattache sur la poitrine par une agrafe de diamant? Pourquoi laisses-tu flotter à travers les vapeurs de la nuit ta chevelure qui ruisselle d'une sueur de feu? Oh! si tu prenais une place parmi les filles du ciel, combien tu paraîtrais plus belle! Ton visage ne serait plus enflammé par la fatigue de tes courses inouïes; tes yeux seraient purs, et ton visage souriant serait blanc et vermeil comme celui de tes heureuses sœurs. Tous les astres te connaîtraient, et, loin de craindre ton passage, ils se réjouiraient à ton approche; car tu serais unie à nous par les liens indestructibles de l'harmonie universelle, et ton existence paisible ne serait qu'une voix de plus dans le cantique de l'amour infini.

Et la comète répond à l'étoile fixe :

Ne crois pas, ô ma sœur! que je puisse errer à l'aventure et troubler l'harmonie des sphères : Dieu m'a tracé mon chemin comme à toi; et si ma course te paraît incertaine et vagabonde, c'est que tes rayons ne sauraient s'étendre assez loin pour embrasser le contour de l'ellipse qui m'a été donnée pour carrière. Ma chevelure enflammée est le fanal de Dieu; je suis la messagère des soleils, et je me retrempe dans leurs feux pour les partager sur ma route aux jeunes mondes, qui n'ont pas encore assez de chaleur, et aux astres vieillissants, qui ont froid dans leur solitude. Si je me fatigue dans mes longs voyages, si je suis d'une beauté moins douce que la tienne, si ma parure est moins virginale, je n'en suis pas moins, comme toi, une noble fille du ciel. Laissez-moi le secret de ma destinée terrible, laissez-moi l'épouvante qui m'environne, maudissez-moi si vous ne pouvez me comprendre : je n'en accomplirai pas moins l'œuvre qui m'est imposée, et je continuerai ma course sous l'impulsion du souffle de Dieu! Heureuses les étoiles qui se reposent et qui brillent comme de jeunes reines dans la société paisible des univers! Moi, je suis la proscrite qui voyage toujours et qui a l'infini pour patrie. On m'accuse d'incendier les planètes que je réchauffe, et d'effrayer les astres que j'éclaire, on me reproche de troubler l'harmonie des univers, parce que je ne tourne pas autour de leurs centres particuliers, et que je les rattache les uns aux autres en fixant mes regards vers le centre unique de tous les soleils. Sois donc rassurée, belle étoile fixe, je ne veux pas t'appauvrir de ta lumière paisible : je m'épuiserai, au contraire, pour toi de ma vie et de ma chaleur. Je puis disparaître du ciel quand je me serai consumée : mon sort aura été assez beau! Sachez que dans le temple de Dieu brûlent des feux différents, qui tous lui rendent gloire. Vous êtes la lumière des chandeliers d'or, et moi la flamme du sacrifice : accomplissons nos destinées.

En achevant ces paroles, la comète secoue sa chevelure, se couvre de son bouclier ardent et se plonge dans les espaces infinis, où elle semble disparaître pour toujours.

Outre les fictions hardies et téméraires, on peut signaler aussi les fictions singulières, bizarres, extravagantes et monstrueuses : on en trouve de ces derniers genres dans les poëmes sur l'enfer, comme ceux de Milton et de Dante, et elles se rachètent chez ces grands hommes par de véritables beautés. Mais il serait dangereux de les imiter dans leurs écarts. Ce qu'il y a d'admirable dans Milton, ce n'est pas l'horrible accouplement du Péché avec la Mort, et toute la génération incestueuse qui s'ensuit, ni ce bizarre pandémonium où les démons vont siéger sous des proportions lilliputiennes. Ce qu'il faut remarquer dans la belle épopée du Dante, ce ne sont pas les combats de Graffiacane et de Farfarello, ni l'étrange trompette dont sonnent les démons lorsqu'ils se rangent en bataille, de même qu'en admirant les belles proportions d'une cathédrale du moyen âge il ne faut pas s'arrêter aux quelques figures hybrides qui tirent la langue ou font des contorsions grotesques, autour des clefs de voûte ou sous les arceaux du portail.

FIGURES. — On appelle figures certains modes d'expression qui, sans altérer le sens propre des mots, donnent au discours plus de grâce, de variété, de force ou d'éclat.

Ainsi, dans les figures, les termes conser-

vent toujours leur acception propre, et c'est ce qui distingue des *tropes* les figures proprement dites.

La classification des figures est assez arbitraire, et varie dans presque toutes les rhétoriques. On peut distinguer des figures de diction et des figures de pensée. Parmi les figures de diction, nous trouvons d'abord, la *répétition*, dont le nom seul explique assez la nature ; l'*analogisme*, qui consiste, 1° à reproduire le même substantif, le même adjectif ou le même verbe, avec une différence dans le genre, le nombre, le temps, le mode ou la personne; 2° à faire usage dans la même phrase, du simple et du composé, ou du primitif et du dérivé.

L'*inversion*, qui est un changement motivé par quelque raison de force ou d'harmonie dans la disposition naturelle d'une phrase. L'inversion ne doit jamais être forcée et n'est permise que rarement, surtout en français.

La *parenthèse*, qui interrompt et coupe en deux une phrase, par une proposition isolée qui en suspend le sens, et après laquelle la phrase s'achève et le discours continue.

La *syllepse* que d'autres appellent aussi *synthèse*, bien que ces deux mots ne soient pas synonymes, est une anticipation du sens sur l'expression qui produit une sorte de solécisme toléré. Exemple :

La plupart, *emportés* d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher la pensée.
(BOILEAU.)

Le *pléonasme*, qui est une répétition de la même idée sous plusieurs expressions différentes. Quand le pléonasme n'est pas motivé, au lieu d'être une figure, il devient une faute.

L'*ellipse*, qui est l'opposé du pléonasme, et qui retranche ou sous-entend une partie de l'expression.

La *périphrase*, dont Quintilien et Dumarsais ont fait un trope, qui consiste à remplacer par un plus grand nombre de mots ceux dont on se sert ordinairement pour exprimer une idée.

L'*interrogation*, qu'on emploie pour exprimer soit une hypothèse soit une éventualité, soit une négation pure et simple, soit enfin l'ignorance ou le doute.

L'*hypallage*, qui est une transposition logique des deux membres essentiels à toute proposition complexe, de telle sorte que le membre complémentaire ou déterminatif en devienne fictivement le principal. Exemple : « La pourpre dont il était revêtu, la capacité qu'il fit voir, et la douceur dont il usa après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie, » pour : « Il se mit enfin au-dessus de l'envie par la pourpre, etc. » (Fléchier.)

La *prosopopée*, qui fait parler les morts ou les êtres inanimés.

L'*accumulation*, qui rapproche les expressions et les idées pour leur donner plus de force en les énonçant ensemble.

L'*exclamation :* O tempora ! O mores !

L'*homophonie* ou *onomatopée*, qui consiste dans l'harmonie imitative :

Quel accompagnement sublime
Pour le barde inspiré des cieux,
Que le bruit du canon roulant de cime en cime,
Le clair hennissement du coursier belliqueux,
Le cri du combattant que la trompette anime,
Et le fracas du pont qui gronde et qui s'abîme
Sous la bombe tombant des cieux !
(LAMARTINE.)

Parmi les figures de pensée, il faut ranger : l'*antithèse*, qui renferme dans une même phrase deux idées contraires; la *gradation*, qui coordonne les mots selon leur degré de force, lorsqu'ils expriment une progression de qualités ou d'actions; l'*ironie*, qui dit le contraire de la pensée, et fait comprendre l'opposé de ce qu'elle dit; la *concession*, qui accorde quelque chose à un adversaire, pour mieux le vaincre sur un autre point; la *prétérition* et la *réticence*, qui consiste à taire avec art ce qu'on veut mieux faire entendre ou ce qui pourrait blesser le lecteur; la *correction*, lorsqu'on se reprend à dessein; la *suspension* qui excite l'intérêt; l'*allusion*, qui fait deviner quelque chose à l'esprit, et enfin l'*allégorie*, dont nous avons parlé longuement dans un article spécial. (*Voy.* ALLÉGORIE.)

FLAVIEN (saint). — Saint Flavien, évêque d'Antioche sous le règne de Théodose, est célèbre par un des plus beaux triomphes de la charité épiscopale et de l'éloquence chrétienne. La ville d'Antioche, dans un moment de sédition, avait offensé l'empereur : la populace avait renversé et traîné indignement par les rues les statues de l'impératrice ; puis à l'effervescence avaient succédé, comme toujours, la consternation et la terreur ; on n'entendait plus dans Antioche que des cris et des sanglots; on s'attendait à toutes les rigueurs d'un châtiment terrible ; les moines des environs quittaient leurs solitudes et venaient consoler les malheureux habitants ; des commissaires extraordinaires avaient été nommés par l'empereur, dont les colères étaient terribles, et qu'on avait cruellement offensé dans la personne d'une épouse qui lui était chère. L'anxiété des malheureux habitants d'Antioche était affreuse ; alors saint Flavien, leur évêque, se rendit à Constantinople pour implorer la clémence de Théodose. Dès que ce prince l'aperçut, il s'adressa vivement à lui en lui rappelant tous les bienfaits dont il avait comblé Antioche, et à chaque nouvelle grâce qu'il rappelait, il ajoutait, en forme de reproche : « Et c'est là leur reconnaissance! » Saint Flavien le laissa tout dire, puis, lorsque l'empereur eut fini et s'arrêta, regardant le saint évêque et paraissant attendre ce qu'il allait répondre, saint Flavien, avec une humilité pleine de gravité et de douleur, confessa le crime des habitants d'Antioche, et, par un exorde insinuant, abonda dans le sens de l'empereur et reconnut combien son indignation était juste. « Mais, ajouta-t-il, plus le crime est grand, plus le pardon vous sera glorieux. Vous pouvez en cette occa-

sion conquérir une couronne bien plus belle que celle dont votre front est paré, car vous la devrez à vous-même, et non aux volontés d'un autre; vous régnez sur l'empire par le choix de votre prédécesseur : régnez sur vous-même par la puissance de vos vertus. Des malheureux ont abattu des statues de pierre ou d'airain, mais vous pouvez les remplacer, dans les cœurs de vos sujets, par des images durables; chacun de ceux que vous pourriez frapper, et que vous laisserez vivre, sera une statue vivante érigée à votre clémence. » Puis il rappelle à Théodose l'exemple du grand Constantin, qui, en apprenant qu'on avait jeté des pierres à ses images, se contenta de passer la main sur son visage, et de dire en souriant : *Je ne me sens pas blessé.* « N'écoutez pas, seigneur, ajoute le saint évêque, ceux qui vous disaient que le pardon accordé à Antioche encouragera l'insolence des autres villes; vous le pourriez craindre si vous étiez hors d'état de punir, si vous aviez quelque chose à redouter en frappant les coupables; mais, hélas, Antioche tremble devant vous, et c'est elle seule qui a tout à craindre. Ah! si vous pouviez les voir, les malheureux! vous les trouveriez déjà assez punis : la crainte de la mort est sans cesse devant leurs yeux, et ils n'ont, pour se défendre contre votre justice, que leurs larmes et leurs prières. Pardonnez, prince, et l'on dira un jour qu'une grande ville étant si coupable, que ni juges, ni magistrats, ni gouverneurs n'osaient ouvrir la bouche pour la défendre, vous avez été touché des prières d'un pauvre vieillard, parce qu'il se présentait à vous revêtu du caractère sacré de prêtre et de ministre du Dieu de la miséricorde. Aussi la ville qui m'envoie a-t-elle bien compris votre grande âme lorsqu'elle a pensé qu'un ministre de Dieu aurait plus de pouvoir sur vous par la sainteté de son caractère que les personnages les plus brillants et les plus habiles. » Ce discours, modèle accompli de mœurs oratoires, arracha des larmes à Théodose. Il pardonna, et saint Flavien fut reçu, à son retour à Antioche, comme un véritable sauveur.

Le discours de saint Flavien est un des plus beaux morceaux d'éloquence chrétienne qui nous ait été conservé par les annales du Bas-Empire; non-seulement les idées en sont belles, l'arrangement parfait et les mouvements admirables, mais la diction même en est pure comme celle des meilleurs classiques grecs. Quelques auteurs prétendent que ce discours a été rédigé par saint Jean Chrysostome, et en apportent des preuves qui ne paraissent pas convaincantes. Saint Flavien mourut en 404.

FLÉCHIER. — Esprit Fléchier, évêque de Nîmes, s'est illustré surtout par de belles *Oraisons funèbres*, qu'on peut lire encore avec plaisir après avoir lu celles de Bossuet lui-même. Il y a entre Bossuet et Fléchier la différence qui existe entre le génie et l'esprit aidé par le talent. Fléchier a moins d'inspiration, moins de verve, moins de grandeur, mais plus d'art, plus de correction et un style plus travaillé. On doit étudier Bossuet pour s'instruire, pour élever son âme, pour s'inspirer de belles et sublimes pensées, et Fléchier pour se perfectionner dans la véritable élégance de diction; car c'est un des auteurs qui aient le mieux parlé ce qu'on appelait, sous le règne de Louis XIV, le *langage des honnêtes gens.*

Indépendamment de ses *Oraisons funèbres*, Fléchier a laissé un assez grand nombre d'ouvrages. Il sut toujours allier la culture des lettres aux soins pénibles de l'épiscopat, dans un diocèse agité plus que tous les autres par les dissensions religieuses. La beauté de son caractère et la majesté de ses talents le firent toujours respecter des protestants comme des catholiques, et l'on vit même plusieurs fanatiques des Cévennes déposer à ses pieds leur férocité. Il avait établi à Nîmes une académie, et avait fait de son palais une brillante école de hautes sciences littéraires, de belles mœurs et d'éloquence sacrée. Les charmes de sa conversation, l'égalité de son humeur et la politesse exquise de ses manières, le faisaient aimer et estimer de tous ceux qui le connaissaient. On dit que ses beaux ouvrages étaient péniblement travaillés, et qu'il cherchait quelquefois des inspirations dans les vieux auteurs. Cela peut être, et n'ôte rien à la gloire d'un écrivain qui savait si bien s'approprier les pensées des autres et les renouveler par les richesses de son beau style. Fléchier mourut à Montpellier en 1710.

FLEURY (L'abbé). — Claude Fleury, judicieux et sévère écrivain, a laissé plusieurs excellents ouvrages qui sont devenus classiques dans l'éducation chrétienne. Les *Mœurs des Israélites et des chrétiens* et le *Catéchisme historique* auraient suffi pour lui faire un nom estimable. Son *Histoire de l'Eglise*, savamment et sévèrement écrite, commence admirablement, et rien dans ce genre ne surpasse la peinture qu'il fait des six premiers siècles. Mais le mérite du reste de l'ouvrage est justement contesté, tant sous le rapport du style, qui devient quelquefois traînant et ennuyeux, au jugement de Lenglet, que sous celui de la pensée, empreinte d'une partialité trop évidente pour les tendances jansénistes.

FRANÇOIS D'ASSISE (saint).—Saintement amoureux de la pauvreté et de la folie de la croix, saint François d'Assise est une des plus poétiques figures du XIIIe siècle. François n'était pas le nom qu'il avait reçu au baptême; il se nommait Jean, et ne fut appelé François que pour sa facilité à apprendre la langue française. Ainsi le glorieux patron des plus héroïques vertus est pour la France, aussi bien que pour l'Italie, une gloire patriotique.

Saint François d'Assise, fervent disciple de la perfection évangélique, avait l'ardente charité d'un séraphin et la simplicité d'un enfant. Il aimait avec tendresse non-seulement tous les hommes, mais toutes les créatures de Dieu, et faisait ses délices de vivre

crucifié avec le Sauveur du monde, afin de partager les joies douloureuses d'un Dieu qui s'immole pour ceux qu'il aime. Il donnait le nom de frères et de sœurs à tous les êtres et à toutes les créatures; car il sentait dans son cœur que la nature entière n'existe que pour bénir Dieu. Il eût pansé en pleurant les blessures d'une biche atteinte par le chasseur; il eût porté dans ses bras une pauvre brebis fatiguée, et l'on dit dans sa légende que ses douces paroles désarmaient les bêtes sauvages de leur férocité; il fit même plus, il força un jour deux factions ennemies à déposer les armes, et les rivaux à s'embrasser. Or, il s'agissait d'une de ces haines de race qui ont si tristement immortalisé les crimes de cette belle Italie, où il semble qu'on ne doit vivre que pour bénir Dieu et s'entr'aider.

Cette réconciliation fut un miracle de la sainteté et de la poésie réunies; car saint François d'Assise était poëte et composait pour le divin enfant Jésus et sa chaste mère de délicieuses chansons de louanges et d'amour.

Le cantique improvisé par lui le jour où il réconcilia deux familles rivales nous a été conservé dans ses œuvres, du moins quant aux pensées, dont voici à peu près le sens:

« Seigneur, je voudrais vous louer et vous bénir, mais je ne suis rien devant vous; vous ne m'avez pas donné l'éclat de vos belles créations qui annoncent votre gloire; vous ne m'avez pas donné cette sagesse qui resplendit dans toute la nature; vous ne m'avez donné qu'un pauvre cœur pour vous aimer: aussi j'aime de tout mon cœur cette nature qui vous chante, qui vous glorifie et qui vous aime, et dont tous les êtres sont vos enfants comme moi.

« Soyez béni, mon Dieu, par mon frère le Soleil, parce qu'il est beau et bienfaisant dans sa splendeur. Il donne également sa lumière à tous les êtres; il éclaire avec miséricorde le pécheur que vous attendez et le juste qui est toujours avec vous. Il est riche, mais c'est pour faire du bien; il mûrit les moissons qui donnent du froment pour votre divine eucharistie; il réjouit ceux qui sont tristes et réchauffe les pauvres dont les membres sont mal vêtus.

« Soyez béni, mon Dieu par ma sœur la Lune, parce qu'elle est vigilante et silencieuse, et parce qu'elle passe les nuits devant vous comme une lampe, vous contemplant dans un recueillement profond et luisant doucement pour encourager le pilote et remettre dans son chemin le pèlerin qui s'égare pendant la nuit.

« Soyez béni, mon Dieu, par mon frère le Feu, parce qu'il est actif, impétueux, plein d'ardeur et de force, et aussi parce qu'il est charitable et ranime en hiver les membres défaillants de vos orphelins et de vos vieillards.

« Soyez béni, mon Dieu, par ma sœur l'Eau, parce qu'elle est chaste, diligente et amie de la sobriété; c'est par elle qu'on se purifie, et elle coule sur nos fronts avec la grâce de votre saint baptême.

« Soyez béni, mon Dieu, par tout ce qui vit, par tout ce qui pense, par tout ce qui aime, et surtout par les cœurs qui pardonnent. Soyez béni par ceux qui oublient les injures pour se rappeler seulement qu'ils sont frères sur cette terre, où il leur reste si peu de temps pour s'entr'aimer, mais où ils n'ont jamais le temps de se haïr. Soyez béni par le temps, soyez béni par l'espace, par le ciel, par la terre, par la joie, par la douleur dans le temps et dans l'éternité: ô mon Dieu, soyez béni! »

Pendant que saint François chantait ces choses dans le bel idiome de l'Italie, aux inflexions si caressantes et si douces, des larmes coulaient de tous les yeux, et lorsqu'il eut fini, il n'eut plus rien à dire aux deux partis qui s'étaient réunis pour combattre: les deux troupes étaient mêlées et les ennemis s'embrassaient.

Cet admirable saint, dont le cœur s'était comme identifié avec celui du Sauveur des hommes, et qui partagea la gloire et la douleur de la passion et de ses stigmates, mourut d'amour pour Dieu et pour les hommes, après avoir inutilement cherché le martyre chez les Sarrasins, qui admirèrent eux-mêmes sa foi et le respectèrent, et pratiqué des vertus que notre siècle n'est plus digne de comprendre, et ne sait même plus honorer d'une admiration stérile. Il fut canonisé par Grégoire IX, deux ans après sa mort.

FRANÇOIS DE SALES (Saint).—Saint François de Sales est celui de tous les saints qui a su revêtir la piété des formes les plus gracieuses et donner aux leçons de la piété le plus de suavité et d'attrait. Son *Introduction à la vie dévote* est un chef-d'œuvre de sagesse, de charité et d'amabilité chrétiennes. Ses *Lettres* sont admirables de bonté, de douce gaieté et de charité fraternelle, nous dirions presque maternelle, tant le bon et saint évêque s'y révèle avec des entrailles de miséricorde pour tous ceux que ses devoirs d'évêque et de directeur lui avaient donnés pour enfants. Son *Traité de l'amour de Dieu* est d'une spiritualité plus relevée, et aussi d'un style moins simple que ses autres ouvrages. Son vieux style ne manque ni d'élégance, ni d'images, ni surtout de naïveté, surtout celui de l'*Introduction à la vie dévote*.

G

GAICHIEZ. — Le P. Gaichiez, de l'Oratoire, homme de lettres et théologien, est auteur d'un excellent livre sur l'éloquence sacrée, intitulé: *Maximes sur le ministère de la*

chaire (1730, in-12). Voici le jugement qu'en a porté le célèbre abbé Desfontaines :

« Il serait difficile de rassembler en moins de mots et avec autant de goût et de discernement tout ce qui sert à bien connaître l'art de prêcher. L'auteur a recueilli avec soin les préceptes les plus importants sur cette matière, et quoique distingués par des chiffres, ils ne laissent pas de former un tissu délicat et ingénieux. On voit tout d'un coup qu'il n'a observé cette méthode que pour les rendre plus vifs et plus aisés à retenir. Il y a un art admirable à avoir ainsi fondu ses idées, et à les avoir exprimées avec un laconisme dont l'énergie ne nuit point à la clarté. On peut dire sans flatterie qu'un ouvrage si bien digéré, et dont toutes les parties tiennent par un fil presque imperceptible, suppose la méditation la plus profonde, la plus parfaite connaissance des vraies beautés de l'éloquence, et l'attention la plus sérieuse aux principes et aux conséquences qui en résultent. Rien n'y sent la sécheresse didactique ; le style est toujours plein d'agrément et de noblesse. Un grand éloge de ses *Maximes*, plusieurs fois réimprimées, c'est que dans une édition faite à Toulouse, on les attribua, sur un bruit assez répandu, au P. Massillon ; mais on se trompait, et le célèbre orateur déclara qu'il n'en était pas l'auteur, en marquant en même temps toute l'estime qu'il en faisait. »

Le P. Gaichiez a laissé quelques discours qui ne sont pas indignes de l'auteur des *Maximes*. On y voit qu'il a profité pour lui-même des conseils qu'il donne aux autres. Ce savant oratorien, après avoir été théologal de Soissons, mourut à la maison de la rue Saint-Honoré, le 5 mai 1731.

GENÈSE. — De tous les livres de la Bible, la Genèse est celui qui contient les scènes les plus riantes et les plus terribles, les images les plus imposantes, les paroles les plus sublimes. Ce livre est le commencement de toutes choses, et la genèse du monde est aussi celle de la littérature et des arts. Ce livre est comme l'ombilic du génie humain : c'est un signe mystérieux laissé à l'humanité en mémoire de sa génération divine. *In principio :* Au *commencement, Dieu créa*, tels sont les trois premiers mots de la Genèse, mots qui embrassent l'éternité et qui expriment toute la divinité. *In principio creavit Deus*, qu'est-ce que le commencement ou le principe, et qui nous donnera le commentaire de cette première parole de la Bible ? — Ecoutez l'aigle de Pathmos : *In principio erat Verbum.* « Dans le principe était le Verbe. » Le commencement c'est le Verbe éternel, qui dit, en parlant de lui-même : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin.* Voilà donc Dieu et son Verbe qui se contemplent dans ces deux mots placés en regard l'un de l'autre ; puis entre deux, le verbe du Verbe même et de Dieu, leur fécondité, leur puissance, leur action, *creavit*, action égale aux deux personnes du Père et du Verbe, amour actif qui procède de l'un et de l'autre. Quelques critiques ont pensé que Moïse devait avoir écrit une théogonie maintenant perdue, et qui précédait la Genèse, où ils ne voient qu'une cosmogonie. Ils se trompent : la théogonie est tout entière dans les trois premiers mots de la Genèse. Que dire avant cela, et comment remonter plus haut ? Au commencement, dans *le principe, Dieu créa*, voilà toute la Divinité. Et que créa-t-il ? le ciel et la terre, voilà toute la création, voilà l'idée de l'artisan céleste complétée par celle de son œuvre. Qu'on trouve un dernier mot de toute science et de toute philosophie plus profond que celui-là ; qu'on invente une raison plus satisfaisante de tout ce qui est, et dans l'éternité et dans le temps : qu'on dise en métaphysique, en physique, en poésie, quelque chose qui ne rentre pas et ne se résume pas dans cette phrase, si simple et si primitive : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ! »

Le génie humain a ses bornes comme l'Océan. Dieu les a tracées de son doigt divin, et a dit aux pensées de l'homme, comme aux flots de la mer : « Vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas plus loin ; ici vous briserez l'enflure de vos vagues. » Or cette limite, cette barrière éternelle au-dessus de laquelle ne s'élèvera jamais notre orgueil, la voici écrite à la première page et à la première ligne du livre sacré : *In principio creavit Deus cœlum et terram.*

Cette première phrase de la Genèse, c'est l'absolu, c'est la révélation tout entière, c'est le manifeste de l'éternité et tout ce qu'il nous est donné d'en comprendre. Entre cette première phrase et la suivante il peut y avoir des abîmes et des siècles, ce sont les secrets de l'Eternel ; mais à l'endroit où notre histoire commence, *la terre était nue et dépeuplée, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux*, ou, suivant une autre traduction, *le souffle du Seigneur se portait sur les eaux.*

Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Paroles dont la sublimité ressort d'elle-même sans commentaire. Quel poëte de l'antiquité eût trouvé un trait pareil pour agrandir ses dieux ? Le Jupiter d'Homère fait trembler le ciel d'un froncement de ses sourcils, mais sa parole a-t-elle jamais enfanté la lumière, simplement, sans effort et comme la respiration de sa bouche ? *Il dit, et la lumière fut ;* il y a de l'infini dans cette parole, et la toute-puissance s'y manifeste si naturellement et sans efforts, que Dieu seul peut avoir pensé ce qu'elle exprime. La révélation ici se prouve par elle-même. L'homme n'est pas assez grand pour inventer de ces choses-là.

On a beaucoup parlé de géologie à propos des six jours de la création, dont le récit commence aussitôt après l'enfantement de la lumière. Les demi-savants du XVIII[e] siècle ont fait rage de trouver des fossiles démentant le récit de Moïse. Les monuments de l'antique Egypte ont été explorés ; on a exhumé de vieux zodiaques, et le résultat de tout cela a été la pleine et entière justification, par la science, de l'ordre adopté dans la Genèse pour la classification des œuvres

de la grande semaine. Seulement rien ne limite ni ne détermine la durée des jours de la création, lorsque Dieu seul en marquait les heures. Il est probable que chaque jour est une grande époque, et d'ailleurs nous ne pouvons rien savoir de précis sur ces âges mystérieux que les débris fossiles nous racontent exactement de la même manière que l'écrivain sacré de la Genèse.

Après les grands tableaux de la création commence le drame de la chute, drame dont l'intérêt saisissant et la profondeur ont fait toute la gloire du beau poëme de Milton. Chute inexplicable, que sa réparation nous force d'appeler bienheureuse! drame étrange, où Dieu joue le rôle d'un père dont la bonté trompée se change en indignation. Là se révèlent tous les secrets de la vie humaine dans le caractère des deux premiers époux, la femme crédule et défiante, audacieuse et faible comme le cœur; Adam, facile à séduire et à entraîner comme la raison. L'origine du mal expliquée par l'épreuve des volontés libres, et l'initiation par la douleur et par la mort, tels sont les mystères contenus dans cette histoire, qui laisse bien loin d'elle les plus séduisantes peintures de l'âge d'or. Dieu conversant sous une forme humaine avec ses créatures dans un jardin délicieux, et ces deux belles créatures revêtues d'innocence et de beauté, chastes au sein d'une nature vierge et parlant à Dieu comme à leur père et à leur ami, quelle grande et séduisante image! Adam et Eve, aussitôt après leur chute, se montrent pusillanimes et ingrats, affaiblis qu'ils sont tout à coup par le succès de leur révolte. Ils se cachent, puis ils s'excusent en accusant, comme font les enfants pris en faute. Enfin ils sont chassés du paradis de délices, et envoyés à la conquête du pardon, conquête qui remplira désormais l'histoire du monde; l'humanité gravissant vers Dieu du fond de sa chute et de sa misère, et Dieu descendant et s'inclinant vers l'homme à travers les cieux étonnés de tant d'amour, ne doivent plus désormais se rencontrer que sur le Calvaire et s'embrasser que sur la croix!

Après cette grande explication de nos destinées viennent les deux types dont les caractères opposés rempliront la terre de combats et de révolutions jusqu'à la fin des temps. Caïn conçu dans la révolte, et Abel l'enfant du repentir, personnifient, l'un la nature déchue et rebelle, l'autre la grâce réparatrice et soumise, la force et l'intelligence, la liberté sans frein et l'autorité obéissant à Dieu. La piété d'Abel blesse la sauvage indépendance de Caïn, car Abel demande à Dieu ce que Caïn ne demande qu'à son bras, et l'orgueilleux cultivateur s'irrite contre l'humble et doux berger. Chose remarquable, cependant, le sacrifice d'Abel est sanglant, car il offre à Dieu les prémices de son troupeau, tandis que Caïn n'offre que les fruits de la terre. Abel est prêtre, et il a droit de sacrifier comme pontife. Caïn, au contraire, ne peut verser le sang que comme assassin, différence qui existera éternellement entre l'autorité légitime et l'autorité usurpée. Aussi les révolutionnaires de tous les temps refuseront-ils un glaive à la justice, et appelleront-ils sur leur tête tout le sang qu'ils feront couler avec la hache et le poignard. Marat avait écrit contre la peine de mort, et le comte Joseph de Maistre a fait l'apologie du bourreau. Caïn assassine Abel, et Dieu le marque au front d'un signe terrible en le condamnant à vivre maudit, et l'excommunie de la famille humaine. Ainsi la première branche de l'arbre généalogique des hommes est deux fois maudite, et la seconde est brisée; mais la race d'Abel se multipliera par la grâce, et celle de Caïn par le sang. L'antagonisme commence et se perpétuera à jamais dans le monde. Les enfants de Caïn bâtissent des villes et vont faire des rois, les enfants de Seth se retirent dans les solitudes, et forment le petit troupeau des saints; les enfants de Dieu se distinguent ainsi des enfants des hommes.

Mais les séductions de la femme viennent encore tout mêler et tout confondre. La justice n'existe plus que dans la seule famille de Noé, et Dieu se repent d'avoir créé l'homme, expression dont l'énergie épouvante. Les crimes des hommes ont forcé l'Immuable à se repentir! La terre est lavée par le déluge, et Noé recommence l'œuvre d'Adam. Parmi les enfants de Noé il se trouve aussi un Caïn, celui-là ne tue pas son frère, mais il insulte son père, et mérite ainsi d'être maudit dans sa génération. Ainsi toujours le péché détruit l'égalité naturelle à la source des races, et produit des castes impures. Jésus-Christ seul en expiant le péché originel, a changé l'ordre de la hiérarchie humaine, et a substitué les degrés de la vertu à ceux de la naissance. Les enfants de Cham corrompent encore la terre, et Dieu se choisit la famille d'Abraham comme il avait choisi celle de Noé. Dieu fait d'Abraham son représentant sur la terre, et figure le mystère de la rédemption par le sacrifice d'Isaac. Jacob et Esaü, enfants d'Isaac, recommencent le mystère de Caïn et d'Abel, mais cette fois c'est Abel qui triomphe par l'intelligence de la force brutale de Caïn. Jacob, à qui son sauvage frère a vendu son droit d'aînesse, devient le chef de la famille patriarcale à la place d'Esaü, comme le christianisme des nations devait plus tard supplanter les enfants de la promesse, après que Judas aurait vendu son maître pour trente deniers.

Les douze enfants de Jacob deviennent les chefs de douze puissantes tribus qui se multiplient en Egypte par suite des événements arrivés à Joseph, fils de Rachel et frère de Benjamin. Ici tout est plein d'allégories et de mystères, la Providence faisant de tout ce qui arrive la figure de tout ce qui doit être, par une secrète analogie entre les effets et les causes. La touchante histoire de Joseph est trop populaire, trop universellement connue, pour que nous l'analysions ici. Tout le monde a senti dans son cœur la beauté de ce cri de la nature : *Je suis Joseph! mon père est-il vivant?* Dans cette destinée de Jo-

seph devenu maître d'une terre où il a été amené esclave, les Pères ont vu une nouvelle figure de Jésus-Christ, et ont pressenti dans le pardon de Joseph la prophétie de cette grande réconciliation future du peuple juif, lorsqu'il reconnaîtra pour son Messie celui que Judas a vendu, celui qu'ils ont descendu dans la tombe comme Joseph dans la citerne, et qui leur criera à son tour : Je suis Jésus, votre frère ! Je suis votre Joseph, que vous avez vendu ! Le souvenir de mon Père qui est au ciel est-il encore vivant dans vos cœurs ? La Genèse finit après la mort de Joseph, dont les ossements mêmes prophétisent le retour des tribus dans la terre paternelle, et doivent être conservés pour être emportés par les Israélites au jour de leur délivrance. Telle est l'esquisse rapide de ce livre plein de mystères et de révélations pour la foi, mais pour la littérature, qui est ici l'objet dont nous devons nous occuper, resplendissant des beautés les plus sublimes. La Genèse peut être pour les poëtes chrétiens une source intarissable d'inspirations que Milton et Gessner n'ont fait qu'indiquer à leurs recherches. Un peintre anglais, John Martyn y a puisé les compositions de ses plus gigantesques tableaux ; quelles idylles rendront jamais tous les charmes de l'Eden ? Quels drames surpasseront jamais tout ce qu'il y a de sombre et de terrible dans les destinées de Caïn, dans les scènes du déluge et de la destruction de Sodome et de Gomorrhe ? Quelles touchantes histoires que celles d'Agar abandonnée dans le désert et secourue par un ange au moment où elle s'est éloignée pour ne pas voir mourir son enfant ; d'Isaac résigné sous le glaive de son père qui sacrifie son propre cœur et ses espérances les plus chères, et que Dieu récompense de ce sacrifice par la confirmation de ses promesses ! Quelles pastorales auraient un caractère d'antique simplicité et de grandeur primitive préférable à celui des scènes entre Eliézer et Rebecca, entre Jacob et Esaü, entre ce même Jacob et les personnes de la famille de Laban ? La vision de l'échelle par où montent et descendent les anges est une des plus belles images de la révélation divine qui se puisse concevoir, et la lutte de Jacob avec l'ange est une grande révélation symbolique de la nécessité des épreuves pour agrandir les hommes et augmenter leurs forces morales. Enfin, tout est divin dans cet admirable livre, qui renferme en lui seul le génie de la Bible tout entière ; drames, épopées, théologie transcendante, résumés scientifiques, le germe de toutes choses s'y trouve. C'est vraiment le premier chapitre du Livre des livres, et le début de la grande épopée divine, qui est la Bible tout entière.

GÉNIE. — Le génie est l'intelligence imitatrice de la création ; c'est une communication du Verbe divin qui exprime dans leur ensemble les idées de vérité, d'harmonie et de beauté. L'homme de génie est celui qui crée, ou, si cette expression est impropre appliquée à la créature, l'homme de génie est celui qui trouve de nouveaux rapports ou de nouvelles relations entre les êtres : nouveaux, eu égard à l'ignorance humaine, mais préexistants et éternels dans le Verbe de Dieu.

En deux mots, le génie, c'est l'intuition du Verbe. Charles Nodier a dit que le génie, c'est peut-être la vertu, et il se souvenait alors de cette parole de l'Evangile : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.*

Comme tous les dons excellents de la Divinité dont le libre arbitre humain peut abuser, le génie est céleste ou infernal. Dante et Byron ont été des hommes de génie, ainsi qu'Innocent III, et peut-être Machiavel.

Le génie, c'est encore l'inspiration naturelle, nous disons *naturelle*, pour distinguer les grands hommes des révélateurs et les artistes des prophètes.

Le génie diffère de l'inspiration divine en ce qu'il est soumis au libre arbitre de l'homme. Balaam, qui recevait des leçons de son ânesse, n'était pas un homme de génie, autrement il n'eût pas été forcé, contre son gré, de bénir Israël ; mais le génie bien dirigé et l'inspiration doivent être toujours d'accord, et c'est ce qui a fait de Bossuet un si grand apologiste de la religion chrétienne.

En appelant son ouvrage le *Génie du christianisme*, M. de Châteaubriand a prévenu ses lecteurs qu'il leur présenterait de la religion les beautés purement humaines et appréciables par les facultés du génie. C'est de cette donnée qu'il faut partir pour chercher s'il a bien ou mal rempli son programme.

Le talent est au génie ce que l'esprit est à la raison : le talent n'est que l'usage du génie, c'est pourquoi un homme doué de talent sans génie doit être nécessairement l'instrument du génie des autres, s'il ne veut pas annuler complétement ses plus brillantes facultés. (*Voy.* INVENTION.)

GERSEN (JEAN), abbé de Verceil, ami de saint François d'Assise et maître de saint Antoine de Padoue, bénédictin célèbre, auquel les religieux du même ordre attribuent le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

GERSON (JEAN-CHARLIER), chancelier de l'Université, un des pères du gallicanisme et une des autorités du concile de Constance, où il fit condamner la doctrine du tyrannicide, ce qui lui attira l'indignation du duc de Bourgogne. Ce grand homme cultivait les lettres et même la poésie. Nous avons de lui, entre autres ouvrages, un petit *Traité de l'art de conduire les petits enfants à Jésus-Christ*, que nous avons donné tout entier à l'article ÉDUCATION (*Voy.* ce mot.)

GESSNER (SALOMON), — poëte allemand du dernier siècle, célèbre, dans la littérature profane, par des pastorales assez gracieuses, et dans la littérature sacrée par son poëme de la *mort d'Abel*.

La *mort d'Abel* est un petit poëme très-connu et qui a eu beaucoup de succès, même en France, comme l'atteste le grand nombre de traductions qui en ont été faites. Ce sujet convenait parfaitement à la manière douce de Gessner, quant aux descriptions gracieuses de la vie de nos premiers pères. Il s'est toutefois assez bien tiré des peintures terribles et dramatiques qui forment la péripétie et le dénouement de l'ouvrage; mais peut-être ses idées manquent-elles d'ensemble et de hauteur. Pourquoi, par exemple, charger un démon particulier et inconnu de pervertir Caïn, quand on pouvait disposer de Satan lui-même? Pourquoi, en outre, égarer l'esprit du meurtrier par un songe, afin qu'à son réveil il crût prévenir par un meurtre l'esclavage de ses enfants? Gessner eût été plus heureux en suivant pas à pas l'Ecriture, et en supposant le dessein du meurtre arrêté dans l'âme de Caïn; il eût peint les deux frères sortant pour se promener ensemble et Caïn envenimant peu à peu sa conversation, toujours repoussé par la douceur angélique d'Abel à peu près comme dans la fable *du Loup et de l'Agneau*. Gessner a eu peur de faire son Caïn trop méchant, et n'a pas assez nettement posé l'antagonisme du bien et du mal. Les scènes d'amour conjugal, bien que chastes et honnêtes, dont il a cru devoir orner son poëme, énervent aussi l'action en multipliant trop les personnages. Le juste Abel, figure du Christ immolé pour les hommes, devrait être vierge comme lui. Les soins et les respects d'une sœur mal interprétés par Caïn, qui ne connaît pas d'affections pures, eussent pu redoubler sa jalousie, et Gessner en eût tiré des scènes du plus grand effet. On eût pu voir cette créature angélique, modèle de la générosité de son sexe, s'attacher à Caïn après sa malédiction, et le suivre en exil par le dévouement sublime de la femme au malheur, et cet instinct d'apostolat qui est en elle et qui la rend ambitieuse de coopérer au salut des grands pécheurs. Cette femme eût pu devenir l'héroïne du poëme, qui manque d'unité dans le sujet, et le dénouement eût pu être la conversion de Caïn devenu père, et ses angoisses à la vue de la malice précoce de ses enfants. L'âme d'Abel eût pu intervenir comme ressort merveilleux de l'action; l'âme d'Abel eût pu, dans une touchante apparition, déterminer elle-même une sœur tendrement aimée à se faire la compagne et l'unique espérance de Caïn. Abel, reconnaissant envers son frère de la gloire du martyre et priant dans le ciel pour la conversion de son assassin, eût été une idée fort belle; mais le bon Gessner avait en grâces et en douceur ce qui lui manquait en énergie. Son poëme n'est guère qu'une pastorale héroïque, qu'il n'a pas su élever à la grandeur d'une épopée génésiaque.

Le malheureux poëte Gilbert a traduit en assez beaux vers français les deux premiers chants du poëme de Gessner. Il en existe une traduction également en vers par M. Lablée, de l'académie de Lyon, et un grand nombre de traductions en prose, qui ne rendent pas parfaitement la grâce de l'original allemand.

GOBINET, docteur de Sorbonne, principal du collége Duplessis en 1647, a laissé d'excellents livres d'instructions chrétiennes pour la jeunesse. On a conservé de lui une belle parole de foi, d'espérance et d'amour divin, qu'il prononça à l'article de la mort. L'ecclésiastique qui l'exhortait, ayant cru devoir exciter en lui la crainte des jugements divins, lui disait, en le voyant calme et résigné : « Songez, mon frère, qu'il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis!* — Oui, mon Père, répondit le mourant avec un sourire; mais je pense aussi qu'il est bien doux de se réfugier dans les bras d'un Dieu mort pour nous sauver. » Jamais antithèse ne fut plus heureuse et plus juste, et elle exprime un sentiment sublime, dans lequel Gobinet s'endormit en paix, le 9 décembre 1690, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

GODEAU, — évêque de Vence et de Grasse, dut ce dernier évêché au besoin qu'éprouvait le cardinal de Richelieu de faire un jeu de mots. M. Godeau ayant mis en vers le cantique des trois enfants dans la fournaise, qui commence par *Benedicite*, le cardinal, auquel il dédia son ouvrage, lui dit : « Puisque vous me donnez *Benedicite*, je vous donne Grasse. »

Les vers de Godeau sont faciles et médiocres, et ils sont oubliés maintenant, après avoir joui, dans le temps de leur nouveauté, d'une certaine réputation. Malherbe était déjà venu, et l'évêque de Vence, dans ses traductions de psaumes et dans ses odes sacrées, ne profitait pas assez de ce beau modèle.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde, etc.

Godeau était lié, dit-on, avec les solitaires de Port-Royal, et on lui reproche, dans quelques-uns de ses écrits, un peu de partialité contre les jésuites. Ses ouvrages de controverses sont assez superficiellement écrits, et le style en est ennuyeux.

GODEFROI DE VITERBE, — a écrit une *Chronique* en vers et en prose, qui commence à la création du monde et finit à l'an 180 de l'ère chrétienne. Cette *Chronique*, imprimée à Francfort en 1584, est curieuse pour les fables et les traditions populaires dont elle est remplie. On peut la consulter surtout pour étudier les idées du XII[e] siècle, où vivait l'auteur. On a de lui encore une histoire manuscrite intitulée le *Spicilége des rois*, et qui contient la suite des événements qui forment la continuation de sa *Chronique*.

GOUT. — Le goût n'est autre chose que le bon sens appliqué aux sujets de la littérature. C'est le discernement du beau, du vrai et du bien en toutes choses.

Il faut distinguer le goût de l'engouement: c'est l'engouement qu'on appelle ordinairement le goût à la mode d'un siècle, et celui-là varie avec les mœurs et les caprices des âges. Mais le vrai goût est éternel comme le vrai, le bien et le beau, qui ne changent pas plus que les lois de la nature.

Chercher, en écrivant, à se mettre à la mode de son siècle, c'est s'exposer à tomber dans le mauvais goût, et de plus c'est se montrer peu soucieux de l'avenir. Le bel-esprit d'un siècle, pâture ordinaire de l'engouement, n'est que du jargon pour le siècle qui vient ensuite. Voiture, que Boileau lui-même, fasciné par la mode malgré toute sa sévérité, appelle un auteur si charmant, n'est plus pour nous qu'un joli causeur du temps des précieuses ridicules.

Le vrai, le naturel, le simple, l'harmonieux, voilà ce qui est toujours beau et ce qui a immortalisé, par le jugement traditionnel du goût, les ouvrages de quelques anciens.

Le XVIIIe siècle a reçu de l'école de Voltaire un ton persifleur et impie, qui serait maintenant du plus mauvais genre dans toutes les bonnes sociétés. Au commencement de notre siècle, les romantiques de l'école d'Ossian ou les mystifiés de Macpherson introduisirent dans la langue française les images les plus brumeuses, les épithètes les plus hasardées et les rêveries les plus vagues qui se soient jamais heurtées dans la solitude d'un cerveau creux. Maintenant, au contraire, on aime les phrases bourrées de mots techniques et serrées de manière à bien remplir des périodes souvent vides de toute espèce de sens, mais qui prennent par cela même un air de mysticisme et de profondeur.

« La langue que parlaient Racine et Fénelon nous suffirait encore, si vous le trouviez bon, » disait Berchoux aux novateurs de son temps, et il ne dirait pas autre chose à ceux du nôtre.

Il serait assez curieux de suivre à travers les derniers siècles toutes les transformations et tous les scandales du mauvais goût. Nous suppléerons à ce travail, qui nous prendrait trop de place, par la citation de quelques pages d'une brochure très-spirituelle, due à la plume d'un catholique belge, M. Victor Joly.

« Et qu'on ne dise pas que l'enthousiasme des masses, que les médailles, les traductions et les réclames de la camaraderie politique et industrielle, sont des preuves suffisantes du mérite d'une œuvre. Les peuples ont encensé trop de faux dieux, et se sont courbés devant trop de veaux d'or, pour qu'un homme de sens se prosterne désormais, avant d'avoir constaté l'identité du Dieu. Déjà du temps de Lucien, l'Olympe fourmillait d'intrus, et sur le Parnasse, à l'époque de Boileau, la société était terriblement mêlée.

« Les faveurs de la foule ont été prodiguées trop souvent à des grimauds et à des cuistres, au détriment du génie et du vrai mérite, pour que le ***vox populi*** ait encore aujourd'hui quelque valeur en matière de choses d'intelligence et de littérature. Et puis, les médiocrités ambitieuses ont si bien l'instinct des passions et des faiblesses contemporaines ! Elles savent les caresser avec tant de servilité, les défendre avec tant d'adresse, que cette banale courtisane qu'on appelle la renommée, les adopte parfois pour ses mignons, séduite qu'elle est par les applaudissements de la foule. Les talents sérieux, les gloires durables, s'établissent avec moins de fracas, mais chaque jour les consolide, et ils ne sont pas exposés à ces brusques révolutions qui, au bout de quelques années, de quelques mois souvent, changent les lauriers en chardons, le char triomphal en vinaigrette et la pourpre en guenille. Ces tristes mésaventures sont advenues à plus d'un, qui de son vivant rêva la gloire et vit bientôt les acclamations transformées en brocards. Témoin Georges Scudéry, dont le portrait se vendait par les ruelles, avec cette inscription :

Et poëte et guerrier,
Il aura du laurier.

« Quelques mois suffirent pour faire tomber l'idole et une légère variante dans la légende du portrait constata le revirement de l'opinion :

Rimailleur et gascon
Il aura du bâton.

« Mais nous empiétons sur ce qui nous reste à dire. Procédons par ordre.

« En l'an de grâce 1567, naquit à Marseille un gentilhomme de bonne noblesse, dont le nom devait, quelques années plus tard, être l'objet de l'admiration de l'Europe entière. Placé au collége de Tournon-sur-Rhône, le jeune Honoré d'Urfé s'y distingua de bonne heure par son imagination brillante et fertile. A l'âge de 14 ans, il composa une espèce de drame, pour la *triomphante entrée de madame Magdeleine de La Rochefoucault, en la ville de Tournon*. Dans cette pièce, d'Urfé joua le rôle d'Apollon, vêtu d'une ample robe de taffetas cramoisi et orangé, et la tête entourée d'un soleil rayonnant. Costume fort galant et tout à fait olympique, comme on voit. Après quelques années passées dans la carrière des armes et dans les rangs de la ligue, d'Urfé fut fait prisonnier par les partisans de Marguerite de Navarre et conduit au château d'Usson, en Auvergne, où, loin d'être traité avec rigueur, il devint bientôt pour la reine un *charmant ennemi*, comme on disait dans l'argot métaphysique et galant de l'époque. Ce fut à Usson, que l'astre poétique vint tourmenter d'Urfé et qu'il reçut les premiers baisers de la Muse. Mais ses *Epîtres morales* à Marguerite ne lui valurent que ce compliment bourru du vieux Malherbe : « Ne « persistez pas à écrire de la poésie, vous « n'avez pas assez de talent pour cela, « et un gentilhomme comme vous devrait « éviter de passer pour un mauvais poëte. »

« D'Urfé se le tint pour dit : il renonça à la poésie, et se retira quelque temps après dans une charmante terre qu'il avait aux environs de Nice ; car le Béarnais gardait une rancune profonde aux anciens favoris de Marguerite. Ce fut dans cette retraite, aux bords de la Méditerranée, que d'Urfé médita et composa cette *Astrée*, dont la renommée fut si grande, qu'elle préoccupa l'Europe entière pendant dix ans, et fit oublier les guerres civiles, les querelles religieuses des huguenots, et les troubles de toute espèce, qui accompagnèrent l'avénement de Henri IV au trône.

« Jamais livre n'avait eu un tel retentissement ! On attira d'Urfé à la cour de Turin, où les pensions et les honneurs lui tombèrent drus comme grêle. Pierre Huet, évêque d'Avranches, l'un des hommes les plus savants de son siècle, salua d'Urfé comme un génie incomparable. Segrais couchait avec l'*Astrée* sous son oreiller, et Pélisson dit de d'Urfé : qu'il fut *un des plus rares* et des plus *merveilleux esprits* que la France ait jamais portés. Les femmes poussèrent l'enthousiasme jusqu'à prendre ses héroïnes pour modèles. On écrivait de toutes parts à d'Urfé pour le prier de donner quelques nouveaux volumes. A sa mort, un spéculateur nommé Boistel, donna sous le nom de d'Urfé, une suite à l'*Astrée*, qui fut dévorée par le public avec autant d'avidité que les premiers volumes.

« Boileau lui-même ne parle de l'*Astrée* qu'avec un certain respect. Il garde toute sa verve de satirique pour les imitateurs de d'Urfé, dont le succès fut encore plus éclatant. Il appelle l'*Astrée* une *invention très-agréable*. « Le grand succès de ce roman, dit-« il, échauffa si bien les beaux esprits d'a-« lors, qu'ils en firent à son imitation quan-« tité de semblables dont il y en avait même « de dix à douze volumes, et ce fut pen-« dant quelque temps comme une espèce de « débordement sur le Parnasse. »

« Lorsqu'on trouve dans les contemporains et chez des hommes aussi graves que Boileau, de pareils témoignages de l'admiration d'une époque, et que, sur la foi de ces paroles, on se hasarde à ouvrir l'*Astrée*, on se sent pris d'un étrange étonnement. Les fadeurs les plus alambiquées, les narrations les plus diffuses, les subtilités les plus pointues, les logogriphes galants les plus enchevêtrés, les *concetti* les plus abstraits et les plus nuageux, vous accueillent dès le premier chapitre. Toute cette prose bocagère et fleurie vous donne mal au cœur. Ces bergers galants sont monstrueusement ennuyeux, et il faut les témoignages que nous venons de citer pour croire à cette renommée, qui de son temps éclipsa celle de Marot et de l'immortel Rabelais !

« L'euphuïsme, la préciosité et la mignardise galante étaient poussés à un tel point dans ce roman, que d'Urfé ôta l'é au nom de son héros Céladon, voulant qu'on écrivît Celadon, contre l'usage reçu. Pour les autres personnages, ils portaient des noms au son desquels on se pâmait d'aise. Téombre, Meridor, Tirinte, Sylvanire, Lindamor, Fossinde, Dorisée, Céliodante, Olymbre, etc. Dans le voyage que fit Céladon en Italie, « il était vêtu, dit d'Urfe, non « en habit de bureau, non en sabots, non « en accoutrements mal faits comme les « gens de village, mais une houlette en « main, peinte et dorée, vêtu de taffetas, « avec une pannetière bien troussée et « quelquefois faite de toile d'or ou d'ar-« gent. Les cheveux blonds et naturelle-« ment frisés de Céladon étaient devenus si « grands depuis ses malheurs, qu'il fut « aisé de le coiffer avec des rubans et des « fleurs. »

« Céladon écrit à Astrée : « Belle Astrée, « mon exil a été vaincu par ma patience ; « fasse le ciel qu'il l'ait aussi esté de vostre « amitié ; je suis parti avec tant de regret et « revenu avec tant de contentement que n'es-« tant mort, ny en allant ny en revenant, « je témoigneray toujours, qu'on ne peut « mourir de trop de plaisir, ny de trop de « desplaisir. Permettés-moy que je vous « voye, afin que je puisse raconter ma for-« tune à celle qui est ma seule fortune ! »

« Ces nauséabondes platitudes qui firent pendant longtemps le charme de la nation et de la cour la plus spirituelle et la plus éclairée, sont aujourd'hui enfouies dans la poussière des bibliothèques, et nous doutons que depuis cinquante ans il y ait eu en Europe un homme assez intrépide pour lire l'Astrée.

« La pastorale avait à cette époque, pour certaines gens, le même attrait qu'a le roman philosophique farci de socialisme et de fouriérisme, pour les bourgeois du XIXe siècle. — La France n'était plus qu'une immense bergerie où chacun bêlait la prose la plus quintessenciée qui se pût ouir. « Aussi, dit Boileau, les imitateurs de d'Urfé « renchérirent sur leur original, et préten-« dirent ennoblir ses caractères. Au lieu « de prendre comme lui, pour leurs héros, « des bergers occupés du seul soin de gagner « le cœur de leurs maîtresses, ils prirent, « pour leur donner cette étrange occupation, « non-seulement des princes et des rois, mais « les plus fameux capitaines de l'antiquité, « qu'ils peignirent pleins du même esprit que « ces bergers. *Leurs ouvrages néanmoins ne « laissèrent pas de trouver un nombre infini « d'admirateurs et eurent longtemps une fort « grande vogue*. Mais ceux qui s'attirèrent « le plus d'applaudissements, ce furent le « *Cyrus* et la *Clélie* de Mlle de Scudéry. »

« En effet, Mlle de Scudéry, aidée de Georges de Scudéry, son frère, trouva moyen de reculer les bornes du ridicule, de l'afféterie et de la préciosité. La France tout entière tournait à la stupidité la plus musquée, sans le bon sens de quelques hommes de goût. Cyrus transformé en Artamène devint plus fou que tous les Céladons et les Sylvandres, ne se montrant occupé que du soin de fléchir sa cruelle Mandane. Ecoutez le fils de Cambyse débiter les sornettes sui-

vantes, aux applaudissements de toute l'Europe :

« Tu me flattes, trop complaisant Féraulas,
« Es-tu si peu sage que de penser que Man-
« dane, l'illustre Mandane, puisse jamais
« tourner les yeux sur l'infortuné Artamène ?
« Aimons-la toutefois! Mais aimerons-nous
« une cruelle? Servirons-nous une insensi-
« ble? Adorerons-nous une inexorable? Oui,
« Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oui, Ar-
« tamène, il faut servir une insensible. Oui,
« fils de Cambyse, il faut adorer l'inexorable
« fille de Cyaxare ! »

« Le roman de Clélie vint couronner toutes ces colossales fadaises qui depuis quelques années faisaient les délices de la France et de l'Europe. Cette fois ce n'étaient plus des Céladons, ni des Lygdamons qui remplissaient les principaux rôles dans ces ridicules romans où l'on cherche en vain à reconnaître la langue de Théophile, de Rabelais, de Desportes, sous l'accoutrement langoureux et galant dont elle est revêtue. Ce n'est plus sur les bords du Lignon, mais dans la Rome républicaine et consulaire, dans la Rome rude et fière des Virginius et des Cincinnatus, que M[lle] de Scudéry va chercher ses héros. Dans la *Clélie*, Horatius Coclès, Mutius Scévola, Clélie, Lucrèce, Brutus, etc., parlent un langage dont on ne pourrait se faire une idée aujourd'hui. C'est un effort continuel de l'imagination pour arriver au non-sens, aux concetti, à l'antithèse; c'est un excès de doucereuse extravagance, de phébus alambiqué, dans lequel l'on cherche en vain l'ombre d'une pensée. Tous ces rudes Romains sentent l'ambre gris et le benjoin à vous donner des pâmoisons. Les occupations de ces héros consistent, dans *Clélie*, à tracer des cartes géographiques d'amour, à se proposer des questions galantes, des énigmes et à débiter les plus abrutissantes fadeurs de l'air le plus charmant du monde (1).

« Eh bien! cette *Clélie*, dont le seul contact suffit pour donner au plus intrépide, une migraine d'une force de quarante chevaux, cette *Clélie* a fait l'admiration d'une époque plus spirituelle que la nôtre. Des reines et des princesses étaient en correspondance avec M[lle] de Scudéry pour savoir ce que deviendrait l'héroïne, pour implorer d'elle qu'elle allongeât sa Clélie de quelques volumes.

« Ecoutez encore ici les étonnantes paroles de Boileau :

« Comme j'étais fort jeune dans le temps « que tous ces romans, tant ceux de Mademoiselle de Scudéry, que ceux de La Calprenède et de tous les autres *faisaient le plus d'éclat, je les lus ainsi que les lisait tout le monde, avec beaucoup d'admiration : et je les regardai comme des chefs-d'œuvre de notre langue*. Mais mes années s'étant « accrues, je reconnus la puérilité de ces « ouvrages. »

(1) Il y a trois sortes de Tendre : Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination et Tendre sur Reconnaissance. Lorsqu'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut d'abord aller au village de Petits-Soins, etc.

« Nous avons cité La Calprenède qui tient un rang considérable parmi tous ces Césars devenus Laridons. Disons-en quelques mots.

« Gauthier de Costes, seigneur de la Calprenède, était un gentilhomme de bon lieu, qui naquit au château de Tolgou, près de Cahors. Lorsque La Calprenède entra dans le monde, les romans de d'Urfé tournaient toutes les cervelles et la littérature française donnait à plein collier dans la bergerie. L'*Astrée* se trouvait dans tous les châteaux — dans toutes les ruelles un peu galantes. On rencontrait partout des gens qui arrêtaient leurs amis pour leur demander ce qu'ils pensaient de Céladon, de la divine Astrée et de l'incomparable Clélie.

« La Calprenède, amoureux de la gloire comme tout gentilhomme doit l'être, trouvant sans doute qu'il y avait peu de difficultés à conquérir l'immortalité au moyen de pareils écrits, pendit au clou sa rapière d'officier du régiment des gardes, et se mit à griffonner des romans à l'imitation de Gomberville, de Desmarets et de Scudéry. Sa fécondité éclipsa bientôt celle de ce dernier, que Nicolas Despréaux a si rudement blasonnée. En 1642, il fit paraître *Cassandre*, 10 volumes in-8°. — En 1650, il publia sa *Cléopâtre*, 23 vol. in-8°. (Pendez-vous, M. Sue!) En 1661 *Faramond* en 12 vol. in-8°. Il publia dans la même année, sous le nom de sa femme Madeleine de Lycé, les *Divertissements de la princesse Alcidiane*.

« Voici comment l'esprit le plus sain de cette époque, la raison la plus droite, M[me] de Sévigné, enfin, jugeait la Calprenède.

« Cléopâtre va son train, écrivait M[me] de « Sévigné à sa fille. Le caractère m'en plaît « beaucoup. Pour les sentiments, j'avoue « qu'ils me plaisent et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle « âme. » Ailleurs elle dit : « Je reviens à « mes lectures. Je songe quelquefois d'où « vient la folie que j'ai pour ces choses. J'ai « peine à la comprendre. Vous savez combien je fuis les méchants styles, aussi celui de La Calprenède est maudit en mille « endroits : de grandes périodes de romans, « de méchants mots. Je sens tout cela. J'écrivais l'autre jour à mon fils une lettre de « ce style, qui était fort plaisante. Je trouve « donc La Calprenède détestable, et cependant je m'y laisse prendre comme à la glu. « La beauté des sentiments, la grandeur des « événements et le succès miraculeux de « leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille. J'entre dans « leurs desseins, et si je n'avais pas M. de « La Rochefoucault pour me consoler, je « me pendrais de trouver en moi cette faiblesse! »

« Voyez-vous avec quel soin cet esprit délicat et fin s'efforce de se soustraire à l'engouement général, comme elle se roidit, pour résister au torrent! Et La Rochefoucault, l'auteur des *Maximes*, partageant cet enthousiasme et se laissant aussi *entraîner*

comme un enfant par ces *grands coups d'épée* qui séduisaient si fort Mme Sévigné et qui enchantaient la foule !

« Que reste-t-il aujourd'hui de La Calprenède et de ses nombreux romans qui pendant trente ans tinrent la France en extase? Les orfraies des vieux donjons et les rats qui habitent les bibliothèques moisies des châteaux de province, peuvent seuls le dire ! Ainsi s'obscurcissent et tombent ces renommées, qui fondèrent leur succès sur les ridicules, les passions ou les préjugés de leur temps !

« Que dire de Georges Scudéry, ce méchant rimeur gascon, ce tranche-montagne littéraire, dont la renommée balança et éclipsa un moment celle de l'auteur de *Cinna?* Comment expliquer la faveur dont jouit ce grimaud vantard et fanfaron, qui écrivait, à propos de ses œuvres, des choses telles que celles-ci :

« Je ne suis qu'un soldat : je m'entends « mieux à carrer des bataillons que des « périodes, et j'ai usé plus de mèches d'ar- « quebuses que de mèches de chandelles. « Je sors d'une maison où l'on ne porte de « plume qu'au chapeau. Ce petit ouvrage « que le lecteur ne peut manquer de trouver « admirable, je l'ai fait par manière de fan- « taisie et de passe-temps Jamais ouvrage « de cette sorte (*le Trompeur trompé*) n'eut « plus longue durée. Tous les hommes sui- « vaient cette pièce partout où elle se repré- « sentait ; les dames en savaient les stances « par cœur.

« Pour mon grand *Arminius*, c'est mon « chef-d'œuvre et l'ouvrage le plus achevé « qui soit sorti de ma plume. Il est certain « que je n'ai jamais rien fait de plus beau, « de plus grand, ni de plus juste ; et si mes « labeurs pouvaient mériter une couronne, « je ne l'attendrais que de ce dernier, etc., etc. »

« Il faut lire tous les éloges que cet avaleur de charrettes ferrées se donne modestement, puis entendre les sanglantes critiques qu'il fait du *Cid* de Corneille, pour comprendre comment une nation tout entière peut être dupe des faux dieux !

A entendre le Scudéry, Corneille n'est qu'un méchant poétastre, un pilleur, un tirelaine littéraire, sans verve ni talent. Et ce qu'il y a de plus édifiant au milieu de tout cela, c'est de voir l'Académie française donner raison à Scudéry, et déclarer : « *que Chimène est contre la bienséance de son sexe, amante trop sensible et fille trop dénaturée et qu'elle est au moins scandaleuse, si elle n'est pas dépravée.* »

Veut-on d'autres exemples? Desmarets, pitoyable auteur de farces foraines, fut longtemps préféré à Molière. On trouvait l'*Ecole des Femmes* une méchante pièce, et l'on applaudissait des vers tels que ceux-ci, tirés du *Don Bertrand de Cigarral :*

Or, çà, voyons un peu quelle est votre figure,
Et si vous n'êtes point de laide regardure ?...
Elle a l'œil, à mon gré, mignardement hagard !
. . . .
Ce n'est rien, ce n'est qu'un peu de gale,
Je tâche à lui jouer pourtant d'un mauvais tour.
Je me frotte d'onguent cinq ou six fois par jour.
Ma mère, mon aïeul, mon oncle et ma tante
Ont été de tout temps et *galants* et *galantes.*
C'est un droit de famille où chacun a sa part.
Quand un de nous en manque, il passe pour bâtard.

« Faut-il rappeler l'immense vogue dont jouit Chapelain pendant sa rapide royauté littéraire ? Jamais gloire ne fut plus éclatante et plus universelle. Le monde littéraire attendait ses oracles à genoux. Godeau, évêque de Vence, lui écrit :

Le grand bruit de ton nom te trouble et t'incommode.
L'un t'apporte un sonnet, l'autre t'apporte une ode.

« Jamais écrivain n'eut autant ni de plus illustres courtisans. C'était M. le duc de Montausier, l'original de l'*Alceste*, qui faisait à sa louange deux sonnets et une ode. Madame la princesse de Guemenée, Godeau, l'évêque de Vence, Huet, le savant évêque d'Avranches l'ont célébré en latin et en français. Balzac fait son éloge, Sarrazin, Ménage Vaugelas, Tallemant des Réaux et le grand Corneille lui-même, brûlent de l'encens sur les autels du faux dieu. Les savants étrangers viennent, comme les rois mages, apporter la myrrhe et le nard aux pieds du *grand Chapelain !*

« Six éditions de la *Pucelle* se succédèrent en moins de dix-huit mois, sans diminuer l'enthousiasme inspiré par le poëme le plus rocailleux, le plus coassant et le plus antipoétique qui soit dans aucune langue, en y comprenant l'iroquois et le bas-breton. Pendant plus de deux ans la France et l'Europe admirèrent des vers tels que ceux-ci :

O grand prince ! que grand dès cette heure j'appelle,
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle,
Mais ton illustre aspect me redouble le cœur ;
Et me le redoublant me redouble la peur.
A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contre-mont, la dure terre quitte.
O que n'ai-je le ton désormais assez fort,
Pour aspirer à toi sans te faire de tort !
Pour toi puissé-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge est conjointe !
Que le coup brisât l'os et fit pleuvoir le sang,
De la tempe, du dos, de l'épaule et du flanc !

« A ce heurtis de mots farouches et anguleux, à cette mélopée étrange, qui rappelle un chant de guerre de Boutoucoudos, ou le bruit d'une vaisselle que des mousquetaires en belle humeur jettent par les fenêtres, vous pourriez douter que ce soient là des vers que l'Europe attendit trente ans avec impatience, et qu'elle salua avec enthousiasme. -Rassurez-vous, c'est de la *poésie françoise* du grand Chapelain, lequel reçut pour sa *Pucelle* quelque chose comme 100,000 francs qni en ferait deux cent mille à notre époque (1).

(1) Pour bien apprécier tout ce qu'un succès pareil avait d'enivrements pour la vanité d'un homme, il faut se rappeler qu'à cette époque les classes supérieures de la société, celles qui brillaient par leur esprit et leur élégance, formaient la majorité des lecteurs. Alors le cortége des triomphateurs litté

« Voici comment le pensionnaire du duc de Longueville, l'oracle de Colbert, définit la gloire :

Un seul endroit y mène, et de ce seul endroit
Droite et roide est la côte et le sentier étroit.

« Après cinquante vers aussi harmonieux, on devait s'estimer heureux de conserver ses dents dans la bouche. Et le grand siècle se pâmait à ces rimes caillouteuses, comme les badauds de notre époque aux merveilleuses histoires de M. Sue !

« Le bon sens et le bon goût d'une femme (1) donna le signal de la réaction contre l'*âpre et dur* Chapelain. La république aquatique, en apprenant que son dictateur n'était qu'un soliveau, lui sauta sur les épaules et lui fit mille avanies. Boileau acheva le pauvre diable, en compagnie de Furetières, et celui qu'on avait salué du titre d'Homère français vit son nom devenir un synonyme de poëte ostrogoth, et l'harmonie de sa poésie fut assimilée à celle que produirait un troupeau de bœufs se ruant dans la boutique d'un faïencier.

« Après de pareils exemples, après des apothéoses littéraires aussi éclatantes, que signifient, s'il vous plaît, les suffrages de la foule et l'approbation du public ? Et n'est-ce pas ici le cas de répéter avec Champfort : *Combien faut-il de sots pour faire un public ?*

« Si cependant la vanité contemporaine allait s'imaginer que ces déplorables engouements d'une nation entière pour quelques écrivains soient exclusivement propres à une époque où le goût et l'intelligence *étaient loin d'être aussi développés* que de nos jours, ainsi que l'insinuent candidement quelques journaux, nous allons prendre, pour étayer nos affirmations, des exemples plus rapprochés de nous, mais non moins ridicules.

« En 1760, un jeune écrivain écossais, plus habile que savant, et dont les facultés littéraires étaient dominées par une haute raison pratique et une grande connaissance des tendances intellectuelles de son époque, publia à Londres un volume intitulé : *Fragments de poésies anciennes, recueillies dans les montagnes d'Ecosse et traduits de la langue gallique*. L'apparition de ce livre mit tous les esprits en émoi, et fut pour le public anglais comme une révélation. Les intelligences, en Angleterre, étaient disposées à cette tristesse vague, à cette sensiblerie maladive dont nous avons eu un accès poétique il y a dix ans et qui s'est manifesté chez nous par des romans, dans lesquels le suicide, l'adultère, le bagne, les scélérats vertueux, la morgue, les cadavres verts et bleus ont joué un si grand rôle.

« Ici nous posons la plume pour laisser parler M. Philareste Chasles.

« Macpherson était plein de la Bible et « d'Homère : il comprenait l'effet que pou« vaient produire des poésies galliques, mê« lées de paganisme et de christianisme ; le « tout relevé par une certaine emphase, *tou« jours précieuse en fait de spéculations vani« teuses ou pécuniaires*. Macpherson fut heu« reux autant qu'il était prévoyant. Le public « anglais de cette époque aimait le vague, le « triste et le démesuré. Ce goût faux et dan« gereux, partagé par les écrivains français, « se répandit dans presque toute l'Europe. « Bientôt une souscription s'ouvrit pour l'ai« der à augmenter son recueil. Macpherson « publia, en 1765, sa collection désirée, avec « la traduction anglaise en regard du texte « gallique : il mettait l'ouvrage sur le compte « d'Ossian. Cette publication fut un évé« nement inespéré. On ne parla plus que « d'Ossian, et l'on en *vint sérieusement à lui « sacrifier Homère*. Les critiques prirent feu « pour ou contre, et l'ouvrage fut attaqué « avec violence par Samuel Johnson, auteur « d'un Dictionnaire gallique. Johnson fit un « voyage aux îles Hébrides et en revint avec « des arguments accablants pour Macpher« son. Aujourd'hui que le procès est jugé, « on a mé à rire de l'immense bonheur de « Macpherson. La poésie dite *ossianique* ré« pondait à l'état des esprits, et l'une des « dupes les plus amusantes de Macpherson « fut Bonaparte. Cet homme se fit aussi ro« manesque au fond, qu'il fut positif par la « forme ; il pensa toute sa vie à la fantas« magorie de Macpherson. Mme de Staël *y « fut prise* aussi. En 1807, la société écos« saise fit imprimer des fragments de poésie « gallique, avec une traduction littérale. On « trouve dans ces poésies éparses une vi« gueur naïve et fruste dont Macpherson « n'a point respecté le caractère. Entre le « poëte primitif et l'arrangeur on trouve à « peu près la même différence qu'il y a entre « la simplicité de nos chroniques cheva« leresques et chrétiennes et l'imitation « ambitieuse et mensongère qui a nom : ro« mantisme et école du moyen âge. »

« M. Villemain est plus sévère encore : « Je ne vois, dit-il dans *Ossian*, qu'un des « premiers essais de ces *pastiches* de la pen« sée et du style, communs aux littératures « vieillies. »

« Avant d'aller plus loin, nous croyons nécessaire de déclarer que nous n'avons eu ici aucune pensée de comparer le mérite littéraire de Macpherson et de M. Sue. Il y a, dans la fraude poétique de l'écrivain écossais un talent que nous chercherions en vain dans la littérature industrielle de l'auteur du *Juif-Errant*. Nous avons voulu montrer seulement un nouvel exemple de la faci-

raires se composait d'hommes savants, spirituels, initiés à tous les secrets de l'art, et dont les noms n'étaient pas sans quelque renommée ; de femmes, dont l'esprit délicat était raffiné encore par les joutes intellectuelles de l'hôtel Rambouillet ! Aujourd'hui la quantité des lecteurs a succédé à la qualité, et la foule qui jette des palmes sur les pas de l'auteur du *Juif-Errant*, en chantant : Hosanna se compose non plus d'évêques, de savants, d'hommes éminents de toute espèce, mais de badauds, de commis-voyageurs et de courtauds de boutique, qui ne voient dans ce roman superlatif qu'un commentaire dramatique du *Citateur* de Pigault-Lebrun.

(1) La duchesse de Longueville.

lité avec laquelle s'improvisent certaines renommées.

« A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'admiration pour le brumeux et nuageux *Ossian* n'existe plus guère que chez les jeunes filles à marier, atteintes de ces rêveuses et indicibles tristesses d'une *âme* à la recherche de l'*autre moitié* de son âme, et chez les collégiens d'Eton ou d'Oxford, qui trouvent dans leur *spleen* britannique une image affaiblie des vagues mélancolies du roi de Morven, de l'auguste fils de Finn-Gall !

« Voici venir Restif de la Bretonne, le plus fécond des romanciers, n'en déplaise à MM. Sue et Dumas et autres machines à vapeur littéraires. Chapeau bas ! Messieurs, devant le Lope de Vega du roman français, qui, dans le court espace qui sépare l'année 1767 de 1791, c'est-à-dire en moins de vingt-quatre ans, se vantait d'avoir livré à la presse *seize cent trente-deux histoires !* ou, pour parler la langue des chiffres, *soixante-dix* romans par année !

« Restif était un pauvre diable, fils d'un paysan des environs d'Auxerre, et qui semblait d'abord destiné à suivre l'état honorable de son père. Mais le jeune homme avait l'imagination vive, les passions volcaniques, et dès son jeune âge il improvisait à ses camarades des histoires dans lesquelles la morale jouait le rôle du Géronte des comédies de Molière. Apprenti imprimeur d'abord, il trouva les mœurs des bourgeois d'Auxerre trop collet monté, et vint à Paris, où il débuta dans la carrière littéraire par un roman en 4 vol. in-12. Les romans n'avaient alors que 4 vol. in-12 : nous avons bien progressé depuis !

« Le succès de Restif fut grand, immense, prodigieux, et il devait l'être. Restif, qui, en fait de débauches, de goinfreries et de franches-repues avec les Philis de lupanar, avait beaucoup vu, avait aussi beaucoup retenu, et comme il mettait en scène, sans aucune espèce de feuille de vigne, le fruit de son expérience, il obtint un succès qui lui donna la conviction qu'auprès de lui Cervantès, Lesage et Sterne *n'étaient que des polissons ;* paroles mémorables qui devaient être appliquées plus tard, par les romantiques chevelus, à l'auteur de Mithridate.

Nous laissons parler ici un des biographes de Restif.

« Le succès de ses premiers romans lui « tourna la tête ; il se crut le premier hom- « me du siècle, et *comme le vent soufflait « alors aux réformes, il émit ses idées sur « tout.* Telle était la facilité de son travail, « qu'il composait, dictait et imprimait en « même temps. »

« Quel malheur que ce pauvre Restif ait eu la sotte idée de se laisser mourir en 1806 ! Un écrivain pareil eût été mis en adjudication publique par les journaux de notre époque, et nous ne doutons pas que M. Véron n'eût fini par le monopoliser, pour l'édification de ses abonnés !

« Mais revenons à Restif.

« Des 200 et quelques volumes que Restif a publiés, on ne lit plus même aujourd'hui ce *Paysan perverti*, qui faisait pousser des cris d'admiration aux bons Parisiens. « Cet ouvrage, dit Laharpe, est une suite de « tableaux sans ordre et sans liaison, où « l'on vous présente tour à tour un mauvais « lieu, la prison, la Grève, une guinguette, « une école de philosophie, un consistoire, « une taverne, une église, le salon d'une « femme de la cour et le galetas d'une pros- « tituée. »

« A lire ces lignes, ne croirait-on pas que Laharpe a eu la prescience de la littérature actuelle, et connu par une intuition particulière, les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant !*

« Cependant, malgré qu'en dise Laharpe, la gloire de Restif eût bientôt traversé les mers et rempli les deux mondes, sans la concurrence brutale et fort peu littéraire que vinrent lui faire Robespierre, Marat, Coffinhal, Carrier, Lebon, inventeurs du drame en plein vent, où cinquante têtes tombaient à chaque scène, sans fatiguer un public avide d'émotions. Quelles infortunes, quelles péripéties auraient pu lutter avec celles de cette place de la Révolution où, selon Ducis, on avait du sang *jusqu'à la cheville*, et où le bourreau, après avoir vidé sa charrette, disait à la foule abrutie par l'épouvante : *La suite au tombereau prochain !*

« En 1795, le Directoire vint rendre Restif à sa gloire. Barras et Tallien, qui tentèrent un moment de ramener la France aux mœurs de l'âge d'or et aux costumes du Paradis terrestre, aimaient fort la littérature *gaillarde* de Restif, auquel ils accordèrent un encouragement de quelques milliers de francs, comme auteur de *plusieurs ouvrages de morale*, ce qui prouve infiniment en faveur de l'esprit du Directoire.

« Aujourd'hui qui connaît Restif de la Bretonne, s'il vous plaît ? Qui de vous a lu ce *Paysan perverti*, qui devait faire oublier *Gil-Blas*, la *Marianne* de Marivaux et la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost ?

« Nous ne pouvons passer sous silence les romans vertueux de M. Ducray-Duminil, qui inondèrent la France d'une cataracte de larmes. *Cœlina ou l'enfant du mystère*, et *Victor ou l'enfant de la forêt*, ont obtenu un succès qui rappelle celui de l'*Astrée* de d'Urfé. Toutes ces victimes innocentes, emprisonnées, tympanisées et persécutées par un tyran cruel, farouche, et même *sans politesse*, avaient conquis les sympathies de la France, et cela au milieu de la grande épopée impériale (1). On oubliait les désastres de Moscou pour pleurer sur les malheurs de Cœlina, l'innocente victime de l'impitoyable Truguelin. On abandonnait les bulletins de la grande armée, pour savoir comment les *Orphelins du Hameau* se tireraient du donjon de cette méchante châtelaine Julia, qui se promenait à minuit, *heure*

(1) Nous serions curieux de voir mettre la gloire littéraire de M. Sue à l'épreuve d'un coup de canon tiré sur le Rhin.

funèbre, un flambeau et un poignard à la main, par les galeries de son terrible manoir ! On bénissait Gervais, *l'homme sensible et vertueux*, et l'on se réveillait comme d'un terrible cauchemar, quand, après huit volumes de traverses de tout genre, la vertu trouvait enfin une tardive et maigre récompense !

« Honnête Ducray-Duminil ! que l'oubli te soit léger ! et puisse l'ange des affligés faire luire, dans ta tombe, un rayon de ta gloire passée !

« Et Pigault-Lebrun, qui fut à Voltaire ce que M. Sue est à Pascal ! Pigault-Lebrun, l'auteur du *Citateur*, de la *Folie Espagnole*, des *Barons de Felsheim*, de *M. Botte*, d'*Angélique et Jeanneton*, et de tant d'autres romans qui depuis dix ans ont servi à allumer les chaufferettes des sibylles qui tiennent les cabinets de lecture. Quel éclat ! quelle popularité ne fut pas attachée à ce nom qui se mêlait au fracas des batailles impériales ! De quelle renommée ne jouirent pas ces romans qu'on lisait sous le feu de l'ennemi, sur l'affût des canons, dans les hôpitaux, dans les casernes, partout enfin ! Comme M. Sue, Pigault avait compris qu'il y avait dans la saturnale religieuse, dans l'orgie littéraire, tous les éléments d'un bon succès, et, comme M. Sue, l'auteur de l'*Enfant du carnaval* fut proclamé un grand écrivain par des critiques qui le trouvaient bien supérieur à *l'insipide* chantre d'*Atala* et du *Génie du christianisme*.

« Quel est ce héros sombre et mystérieux, vêtu de tempêtes et voilé de nuages ! Il descend du Mont-Sauvage, farouche et hérissé. Son regard brille sous sa profonde paupière ! Que nous veut ce mystérieux inconnu, dont le langage a quelque rapport avec la langue française de M. Baour-Lormian ? C'est le *Solitaire* de M. le vicomte d'Arlincourt, ce *Juif-Errant* de la littérature, qui nous rapporta l'an dernier des régions polaires un livre d'impressions de voyages, que vingt personnes ont lu, tandis que le *Solitaire* a été dévoré par le monde entier et traduit en *neuf* langues !

« Quelle élévation et quelle chute profonde ! et n'est-ce pas ici le cas de s'écrier comme Bossuet : Molière seul est grand, mes frères !

« Le succès du *Solitaire* est l'apogée de l'engouement, le summum de la fièvre chaude, le point culminant de l'hydrophobie admirative ! Jamais livre ne fut reçu avec un fracas pareil ! Jamais l'extase littéraire ne revêtit des formes plus grotesques, plus sincères, plus fanatiques et plus drôlatiques ! On porta des robes, des pantalons, des habits couleur *Solitaire*. Les marchands prirent le *Solitaire* pour enseigne, on grava le héros de M. d'Arlincourt sur les tabatières, on le peignit dans les assiettes, on l'imprima sur les foulards. Il y eut des contredanses et des valses intitulées : le *Solitaire*. On en fit des romances, des gravures, des casse-noisettes, des complaintes, des pendules, des écrans. On en fit des drames, des mélodrames, des mimodrames, des ballets, des opéras, et jusqu'à des bons-hommes de pain d'épice ! Sans compter que c'est depuis cette époque, que toutes les blanchisseuses s'appellent Elodie.

« Et puis, quelle religieuse admiration pour ce style, où la boursouflure des mots cache des niaiseries superlatives, où le paillon, l'or faux et le strass sont prodigués avec amour, où l'inversion systématique amène des rencontres de mots inouïs, des accouplements d'idées hybrides et incongrues.

« Le *timbre de son âme* grossièrement « frappé par les sens, n'avait jamais rendu « que des *sons* trompeurs, parfois éclatants, « toujours faux, *mais* jamais *sublimes*.

« Fille d'Underlach, dit enfin l'inconnu, « pardonnez à l'homme de l'adversité, qui, « peu maître des mouvements de son cœur, « croit qu'un ruban qu'avait porté l'innocence pouvait, en talisman céleste, purifier « sa sombre demeure et rendre le repos à « son âme.

« Il dit, et quelque chose de sinistre a « passé de ses lèvres dans son regard ; d'une « voix sauvage il continue : Colombe du « monastère, non, ce n'est point à ton oreille « que les brises de la nuit portent jamais « de ces voix plaintives qui glacent les mouvements.....

» Sa démarche était calme, son front assuré. S'avançant au sein de la tourmente, « c'était le rayon de l'espérance à travers la « nuit du malheur. Sa voix semblait le premier souffle d'une tempête, et son œil « étincelant roulant *çà* et *là* dans son orbite, « paraissait devoir consumer les objets qu'il « voulait fixer. Son regard semblait l'éclair « d'une explosion. La nature épouvantée a « fait silence !...

« .....Je le sens, le terme de tous mes « maux est arrivé ; bientôt j'irai rejoindre, « je l'espère, celle qu'un *funeste météore*, en « passant sur la terre, a dévorée. O ma « nièce ! toi seule, ici-bas, aurais réussi à « calmer mes regrets amers, si les consolations eussent pu descendre dans mon âme ; « mais comme la lionne désespérée, qui, « poursuivie par le *chasseur farouche*, fut « témoin du *massacre* de son dernier lionceau, j'ai vu *l'homme féroce* m'arracher l'être chéri qui seul charmait mon existence, « et sur la cendre d'Iréna, quiconque eût « voulu essayer d'adoucir ma souffrance, « m'eût paru insulter à mon infortune.

« Elodie, faible roseau du *rivage désert*, « je tremblais que, moi disparu, la tempête « ne renversât aussi *ta faible tige !*

« . . . .

« C'en est fait ! entre la vierge et le mourant, l'ange aux ailes funèbres a *tiré le rideau* de l'éternité.

« ....Jamais, poursuivit-il avec une *farouche amertume*, jamais sur le front d'une « épouse, ma main le bandeau nuptial n'attachera. Le souffle brûlant du malheur a « éteint pour moi les flambeaux de l'hymen « et séché d'amour les guirlandes ! »

« Nous croyons inutile d'augmenter ces citations, qui expliquent combien il est facile d'escamoter un succès littéraire. Le *Solitaire* eut plus de dix éditions en Belgique seulement. En France, il eut cette popularité de l'orgue de Barbarie, qu'on feint de mépriser et que Rossini préfère aux plus belles couronnes. Cet emphatique et amphigourique roman fut traduit en espagnol, en italien, en anglais, en allemand, en russe, en polonais, en hollandais, en portugais, et la renommée de M. le vicomte d'Arlincourt étendit ses ailes sur les deux mondes.

« Essayez aujourd'hui de relire ce *Solitaire* qui fit tourner tant de têtes et couler tant de larmes ! Essayez de lire dix pages de cette prose hydropique, gonflée d'épithètes ridicules, qui semblaient le beau idéal de la langue française, et demandez-vous ensuite si M. Eugène Sue, s'adressant à des passions religieuses, à des haines mal éteintes, ne devait pas obtenir un succès plus facile encore que le vicomte d'Arlincourt, lequel avait consciencieusement travaillé à ce qu'il croyait une œuvre immortelle et l'un des plus beaux monuments de la littérature du XIXe siècle ? »

Nous devons ajouter ici, pour être juste, que les défauts du livre de M. d'Arlincourt étaient ceux du goût de son époque, et qu'il a depuis modifié son style et mérité de nouveaux succès. D'ailleurs la conception de ce *Solitaire* si singulièrement écrit avait quelque chose de vraiment dramatique, ce qui appartenait à M. d'Arlincourt dans l'ouvrage attestait l'écrivain de talent, et les défauts ne devaient être attribués qu'au littérateur à la mode.

Lorsqu'on écrit des choses profanes et frivoles comme des romans, on est excusable peut-être de sacrifier à la mode, mais la littérature religieuse doit être à jamais exempte des caprices de l'engouement et des chances du mauvais goût. Les modèles du beau et du vrai nous sont offerts dans l'Ecriture sainte et dans les Pères quant au fond, et dans les immortels ouvrages des beaux écrivains du grand siècle quant à la forme; c'est à cela que nous devons nous tenir.

Nous avons choisi à dessein nos exemples de mauvais goût dans des auteurs profanes, parce qu'il est pénible d'entendre parler de choses sérieuses dans un style qui provoque le rire, surtout lorsqu'il s'agit des objets de notre culte et de notre vénération. Nous trouverions en effet, dans des recueils de sermons du temps de Henri IV et de Louis XIII, des pages non-seulement ridicules mais bouffonnes, non-seulement inconvenantes mais indécentes : il suffirait, pour s'en convaincre, de feuilleter les sermons du P. Valladier, et de lire l'incroyable dédicace qu'il en fit à la reine-régente Marie de Médicis : voici comment il y débute :

« Madame,

« Le divin amoureux, chastement passionné des parfaites beautés de l'épouse, chef-d'œuvre de son idée éternelle, s'occupant doucement à l'admiration des merveilles que la nature a le plus enrichies en l'architecture de votre sexe, me licencie de les relever d'un grand estage plus haut, jusqu'au couronnement du frontispice de l'âme..... »

Le reste ne saurait s'écrire; et pourtant tout cela se lisait alors à la cour et partout sans scandale, et peut-être même avec une certaine édification, puisque nous ne voyons pas que le P. Valladier ait été condamné pour ses fleurs de rhétorique, qui nous sembleraient à nous des images licencieuses.

La nature d'abord et ensuite les grands maîtres, tels doivent être les guides de notre goût, et nous devons en chercher les règles dans les préceptes et les exemples des plus excellents écrivains. C'est à cela que doit servir surtout la lecture des beaux modèles. Il faut, autant que possible, ne lire que de bons ouvrages tant pour le fond que pour la forme, et éviter avec un soin presque égal tout ce qui peut entacher le goût ou corrompre les bonnes mœurs. Le goût d'un homme est l'enseigne de sa raison, et ce n'est pas en vain qu'on a donné à cette faculté du jugement le nom du sens qui nous fait distinguer la nature des aliments : il y a en effet entre le goût moral et le goût physique une complète analogie. Un goût vicié est une preuve de maladie tant pour le jugement que pour le corps, et la physiologie pourrait aussi bien apprécier les excès de l'âme qui ont causé le mal, que la médecine peut découvrir à quels excès physiques est dû le dépérissement ou l'altération de la vraie sensibilité dans les organes de la nutrition. Les lectures sont en effet la nourriture de l'esprit, comme les aliments sont celle du corps.

Le goût peut être un don naturel ou acquis : un homme de goût n'est pas toujours un savant, et réciproquement; mais le goût peut nous diriger dans la science, et la science sert beaucoup à éclairer le goût naturel. (*Voy.* AUTORITÉ, STYLE.)

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (saint), — l'une des plus brillantes lumières de l'Eglise grecque au IVe siècle, fut élevé, avec saint Basile, dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, à l'école d'Athènes. Il honora également la religion et les lettres par ses ouvrages, et fut non-seulement un profond théologien et un orateur plein d'éloquence, mais aussi un poëte distingué. On sait que Julien l'Apostat, pour ridiculiser le christianisme et le ruiner dans l'opinion publique, avait défendu aux chrétiens l'étude de la littérature profane. Saint Grégoire de Nazianze essaya de remplacer les œuvres des poëtes anciens par des compositions chrétiennes, et sut consacrer aux beautés du dogme véritable les grâces antiques de la langue d'Homère. Les poésies de saint Grégoire de Nazianze sont véritablement belles, et méritent de faire époque dans la littérature chrétienne. Les sujets qu'il traite sont peut-être d'une métaphysique trop élevée, et l'abondance des pensées nuit quelquefois à la vivacité des images; mais le rhythme est toujours plein, l'expression pittoresque et sonore :

on sent que la muse hellénique parle un langage nouveau pour elle, mais elle sait encore le revêtir des formes qu'elle a rendues si douces, et l'on croit entendre saint Paul adresser à l'Aréopage la doctrine de ses Epîtres traduite dans la langue harmonieuse de Platon.

Un paisible sommeil avait clos ma paupière,
Mon âme s'éveilla dans des flots de clarté,
Deux vierges descendaient brillantes de lumière,
Couvertes de beauté.

Leurs yeux étaient baissés, leurs lèvres étaient closes;
Mais leur bouche exprimait un céleste désir,
Et, comme les boutons qui promettent les roses,
Semblait prête à s'ouvrir.

L'or pur d'une auréole encadrait leur visage,
Leurs fronts d'un seul amour s'unissaient enflammés,
Et l'air, en s'épurant, révélait le passage
De leurs pieds embaumés.

Emu, je contemplais ces jeunes immortelles;
Je tremblais de les voir vers le ciel s'envoler,
Et ma bouche n'osait, tant elles étaient belles,
S'ouvrir pour leur parler.

Mais, elles, me donnant le baiser d'une mère,
S'inclinèrent vers moi dans un chaste abandon,
M'appelèrent deux fois leur enfant et leur frère,
Et me dirent leur nom.

Je suis la chasteté, je suis la tempérance;
Jésus est notre guide, et nous suivons ses pas :
Car la lampe céleste, où brille l'espérance,
Dans nos mains ne meurt pas.

Sois à nous, cher enfant, et reste-nous fidèle,
Nous te présenterons à l'éternel époux,
Quand ton ange, le soir, te couvrant de son aile,
T'amènera vers nous.

Charmé, je le promis par le Dieu que j'adore,
Et les saintes beautés, aux paroles de miel,
Devant mes yeux en pleurs, qui les cherchaient encore,
Remontèrent au ciel.

C'est à peu près en ces termes que saint Grégoire nous raconte les premiers vœux de son adolescence. Ces vers, si pleins de grâce dans l'original grec, sont en effet un ouvrage et un touchant souvenir de sa jeunesse. On peut y voir toute la vivacité de son imagination et la tendresse de son cœur, tout entier dès son enfance à l'amour de ses devoirs et à son amitié pour Basile.

Plus tard, la muse céleste, ou plutôt les deux muses, car il fut toujours fidèle à la sainte vision de son enfance; plus tard, disons-nous, la sainte tempérance et la divine chasteté lui inspirèrent des chants plus sévères : il imita, en l'honneur des trois personnes divines, les hymnes de Callimaque, de Cléante et d'Orphée. Voici, autant qu'il nous a été donné de les traduire, les beaux vers qu'il adresse au Fils.

Gloire au Fils incréé, dont la vertu féconde
Des sources de la croix s'épanche sur le monde :
Rendons un faible hommage à son nom glorieux,
Et vengeons ses autels d'un blasphème odieux (1).

Avant lui rien n'était, en lui tout reçoit l'être;
Il était dans le Père avant qu'il daignât naître,
Identique en substance, égal en majesté,
Embrassant avec lui la même immensité.
Dans la gloire du Fils le Père se contemple,
Et du Père infini le Verbe ouvre le temple,
A jamais engendré, mais toujours éternel,
Et n'ayant rien d'égal que le sein paternel.
Mais de la chair ici, loin de nous le langage!
Dieu n'a pas été fait comme il fait son image :

A la mort, en naissant, promis par la douleur,
L'homme est un fruit maudit de l'arbre du malheur :
Son front à sa naissance est tourné vers la tombe,
Sur la terre où tout meurt, pour s'y flétrir il tombe :
Mais le fruit incréé du principe infini
De l'arbre paternel n'est jamais désuni.
Je ne puis contempler le Fils sans voir le Père,
Comme en Dieu, sans son Fils, c'est en vain que j'espère;
Qui veut les séparer les blasphème tous deux,
Car l'amour mutuel se réfléchit en eux.
Et comme la clarté que le soleil nous donne
Dans la splendeur de Dieu c'est le Fils qui rayonne!
Présents toujours ensemble et vivants en tout lieu,
Ils sont Dieu, Père et Fils, mais sont un même Dieu,
Et si vous divisez votre imparfait hommage,
Au lieu de l'honorer, votre culte l'outrage.

Quoi! de son amour même indignement jaloux,
Vous l'accusez des maux qu'il a soufferts pour vous!
De la mort, comme vous, souffrant l'égale atteinte,
Doit-il être déchu de sa majesté sainte?
Mais si Dieu l'a créé pour être dans ses mains
Le fragile instrument du salut des humains,
Cet exilé du ciel, méconnu par la terre,
Dans le travail divin ressort supplémentaire,
De la faute de l'homme innocent et puni,
Est bien moindre que nous.... s'il n'est pas infini!
Défende qui voudra cet insolent système!
Moi, jusque dans la croix du Sauveur qui nous aime,
J'adore du salut le signe glorieux,
Et l'ombre de la mort le grandit à mes yeux!

Immortel médecin des mortelles souillures,
Il les baigne de sang et reste sans blessures.
La victime des juifs est le Dieu des chrétiens,
Il est fils de David, mais nous sommes les siens;
Dans le sein d'une vierge il s'enferme en silence,
Mais son Verbe éternel remplit l'espace immense
Une crèche a reçu son doux vagissement,
Mais les rois de la terre, avec empressement,
Devant l'humble berceau conduits par une étoile,
De sa grandeur cachée ont soulevé le voile.
Homme, il combat l'enfer dont il triomphe en Dieu;
Il figure avec l'eau son baptême de feu;
Le pain vient au secours de sa chair affaiblie,
Mais l'eau se change en vin, le pain se multiplie;
Et le ciel, le couvrant d'un nuage enflammé,
Fait entendre ces mots : C'est mon Fils bien-aimé.
Un long et dur chemin fatigue sa faiblesse,
Mais le paralytique à sa voix se redresse :
Homme faible il s'endort... Mais Dieu de l'univers,
Il s'éveille et commande à la fureur des mers!
Quand sur la terre il prie, au ciel il nous écoute,
Il descend jusqu'à nous pour nous montrer la route,
Il est victime et prêtre, il est sujet et roi :
Par son obéissance il consacre sa loi,
Et présentant à Dieu le pur sang qui l'inonde,
Il suspend à sa croix tous les crimes du monde!

Que dirai-je de plus? Vendu pour racheter,
Il descend dans la mort pour nous ressusciter!
Il fait mourir la mort pour que l'espoir revive,
Et la captivité pour lui devient captive!
Ne sois donc pas ingrat, toi qu'il a consolé;
C'est pour toi que d'un corps le Verbe s'est voilé!
Adore cet amour qui pour toi s'humilie,
Embrasse de la croix la céleste folie,
Et bénis en pleurant cet auteur de ta foi,
Qui pour t'unir à lui s'est fait semblable à toi!

(1) L'hérésie d'Arius.

Cet hymne que, malgré les imperfections de notre traduction, nous ne craignons pas d'appeler admirable, peut donner une idée suffisante de saint Grégoire de Nazianze, considéré comme poëte, et montre jusqu'à quel point les sévères enseignements du dogme peuvent se prêter à la mesure, aux ornements et à la pompe artificielle des vers.

Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, le monde, les deux lois, les intelligences, l'âme, la Providence, tels sont les grands sujets que traite saint Grégoire de Nazianze avec toute l'exactitude d'un théologien et toute la pompe des hymnes antiques. Sans doute de pareilles poésies n'ont pas l'attrait d'une fable ou d'un conte, la légèreté gracieuse de l'idylle; mais quiconque s'est occupé un peu sérieusement de poésie, doit sentir tout ce qu'il y a de difficultés à vaincre lorsqu'il s'agit de faire entrer dans un vers plein, harmonieux, élégant, les vérités les plus abstraites et les dogmes dont l'expression ne vous laisse souvent aucun choix ni aucune liberté.

Saint Grégoire, tout en voulant employer la forme des vers comme un instrument de la mémoire, comprit que la beauté de cette forme devait se graver dans l'esprit en même temps que les idées se graveraient dans la mémoire, et qu'il devait donner ainsi à son œuvre une double utilité. Il fit donc dans son temps, mais avec plus de succès encore, ce que Louis Racine a heureusement essayé dans le nôtre: il fit un poëme *de la Religion*, en rassemblant sous une même idée et sous divers titres ses hymnes à Dieu et ses poëmes dogmatiques, dont la forme est la même que celle des hymnes, et qui n'en diffèrent que par le sujet. Le poëme *de l'âme* surtout nous a frappé par sa beauté; nous allions essayer de le traduire, lorsqu'il nous est tombé sous la main une traduction très-élégante et très-exacte de M. Victor de Perrodil, qui nous a fait renoncer à notre entreprise, et que nous allons donner tout simplement à nos lecteurs.

L'âme.

De la bouche de Dieu notre âme est émanée,
Mais dans un corps mortel elle habite enchaînée;
Mystérieux hymen, étrange amour qui joint
Au corps qui doit mourir l'esprit qui ne meurt point.
Du Dieu qui l'a créé cet esprit est l'image,
A travers la mort même il se fraye un passage,
Soit qu'il cède en effet ou résiste à l'orgueil,
Innocent et coupable il échappe au cercueil.

Que de fois cependant les sciences humaines
Ont pour l'anéantir bâti des fables vaines
Et placé follement notre âme hors de Dieu!
Ce philosophe-ci prétend qu'elle est de feu,
Celui-là qu'elle est d'air, cet autre qu'en nos veines
Elle est le sang qui coule et dont elles sont pleines.
Quoi donc! un élément qui détruit notre corps
En peut-il être l'âme et mouvoir les ressorts?
Voit-on jamais en nous cette essence subtile,
L'air que nous respirons, demeurer immobile?
Est-ce enfin de lui-même et sans aucun moteur
Que mon sang animé circule dans mon cœur?
Non, ces systèmes vains, nés d'un savoir profane,
L'orgueil les enfanta, la raison les condamne.
Cet orgueil va plus loin. D'autres disent encor
Qu'elle est cette harmonie et cet heureux accord
Qui d'un être animé maintient chaque partie
En un tout merveilleux plein de force et de vie,
Et que de notre corps l'organisation
Produit seule les sens, l'esprit et la raison.
Ainsi l'âme et le corps sont la même matière.
Le vice et la vertu n'ont plus rien qui diffère,
Et l'instinct de la brute égale mon esprit,
Puisqu'une même cause en nous deux le produit.
Déshérité des droits de sa noble origine,
L'homme est un automate, impuissante machine,
Et si son corps n'est sain, bien fait et vigoureux,
Ni son esprit n'est droit ni son cœur vertueux.

D'une commune erreur naquirent ces systèmes;
Différents l'un de l'autre et cependant les mêmes.
Ne pouvant expliquer le secret des ressorts
Par où l'esprit se meut et fait mouvoir le corps,
Tout ce qui nous fait vivre était pour eux notre âme;
Ils la voyaient dans tout, dans l'air et dans la flamme,
La structure du corps, le sang et la santé:
Etrange amas d'erreurs par l'orgueil inventé!

Une autre opinion plus détestable encore,
Que ma raison repousse et que mon cœur abhorre,
Est celle qui prétend que de chaque mortel
L'esprit est émané d'un centre universel;
Que partout invisible et partout répandue,
Du monde qu'elle anime occupant l'étendue,
Cette âme universelle en ses fertiles flancs
Reçoit l'esprit des morts pour le rendre aux vivants;
Que chacun à son tour sorti d'un même centre,
En vient quand nous naissons, quand nous mourons y rentre.
Mais si mon âme habite un lieu déterminé
Et ne descend en moi qu'après que je suis né,
Est-ce moi qui vivais dans le sein de ma mère,
Ou, sensible déjà, n'étais-je que matière?
Vains et frivoles jeux d'imagination,
Détestable pensée, absurde opinion,
Tout ce qui trompe et ment ce dogme le rassemble,
Plus impie à lui seul que les autres ensemble.
Notre âme tour à tour, semblable aux éléments,
Entre, sort, et repasse en des corps différents;
Selon qu'elle a vécu plus ou moins vertueuse,
Sa nouvelle demeure est plus ou moins heureuse.
Elle va soulevant, de prison en prison,
Le rocher fabuleux que roulait Ixion,
Et sans cesse revêt dans ses courses errantes
De la création les dépouilles changeantes,
Passant du corps de l'homme au corps des animaux,
Et du chêne superbe aux humbles végétaux.
Partisans insensés de ces contes frivoles,
Avez-vous de la brute entendu les paroles,
Avez-vous vu parler les arbres des forêts,
Et les poissons des mers cesser d'être muets?
Quel charme vous retient en ce dogme profane?

Une autre absurdité vous presse et vous condamne
Notre âme, dites-vous, doit à la fin des temps
Subir encor de Dieu les derniers jugements;
Et si, dans ce grand jour, la justice éternelle
En son dernier cachot la saisit criminelle,
Malgré ses longs tourments précédemment soufferts,
Vous dictez son arrêt; sa place est aux enfers.
Descendra-t-elle seule en ces brûlants abîmes;
Ou bien avec son corps qui partagea ses crimes?
Si Dieu la punit seule, on ne peut concevoir
Sur quel juste motif un arrêt peut s'asseoir,
Qui de deux criminels, l'un de l'autre complices,
En laisse échapper un, livre l'autre aux supplices.
Si Dieu punit le corps, me direz-vous lequel
De ceux qu'elle anima subit ce choix cruel?
Sera-ce le premier, le second, le troisième?
Est-ce enfin le dernier qui dans votre système
Devra dans les enfers porter injustement
Tout le poids des forfaits dont il est innocent?
Et puis expliquez-moi cette étrange ignorance
Où demeure plongé, selon votre croyance,
Un esprit immortel qui dans ses changements

Anima tant de fois tant d'êtres différents.
Quel fruit lui revient-il de ses métamorphoses,
Si de ses maux présents il ignore les causes,
Et que de ses forfaits perdant le souvenir,
Il ne s'en puisse aider pour un autre avenir.
En pénétrant au cœur de ce système impie,
Vous diriez que de Dieu la puissance infinie,
Luttant contre son œuvre en bizarres efforts,
Ait eu pour la peupler moins d'âmes que de corps.
Mais laissons ces erreurs. Je vais à vos oreilles
Rappeler de ma foi les brillantes merveilles,
Et, pour remplir vos cœurs d'un doux enchantement,
Je prendrai mon récit dès le commencement.

Dès le commencement Dieu produisit le monde,
Témoignant à son Fils sa volonté féconde.
L'un veut et l'autre parle, aussitôt tout est fait.
Dans des flots de beauté l'univers apparaît :
La terre avec ses fruits, le ciel avec ses flammes,
La mer avec l'émail de ses brillantes lames.
Chaque élément divers nourrit ses animaux;
L'air s'ouvre au battement de l'aile des oiseaux;
Le poisson devant lui creuse sans résistance
Sa route dans les eaux qu'il habite en silence;
La terre voit courir ou ramper sur son sein
D'animaux différents un innombrable essaim.

Mais il manquait encore à cette œuvre si belle
Un être qui connût la sagesse éternelle,
Qui fût le roi du monde, et, sentant son bonheur,
Payât de son amour l'amour du Créateur.
Dieu dit : près de mon trône est le chœur pur des anges
Exécutant mes lois, célébrant mes louanges,
Simples esprits sans corps qui ne peuvent mourir,
Que j'ai faits pour aimer, pour chanter et bénir
Tout à l'heure en son sein la terre obéissante
A produit à ma voix l'animal et la plante,
La plante sans instinct, l'animal sans raison,
Qui ne peuvent connaître et prononcer mon nom.
Le ciel dans mon ouvrage est trop loin de la terre;
Maintenant pour lier l'esprit à la matière,
Pour tenir dans ma main, l'un par l'autre suivis,
De la création les anneaux réunis,
Entre l'ange et la brute il me plaît d'introduire
Un être en qui ma voix descende pour l'instruire;
Qui du bien et du mal soit libre de choisir,
Et sans être ange encor, puisse le devenir.
L'homme créé par moi sur mon divin modèle
Aura de la raison la lumière éternelle,
Et par elle en ses vœux s'élevant jusqu'à moi,
Comprendra l'univers dont il sera le roi.
Il dit, et dans sa main sur le sein de la terre
Qu'il venait de créer, prend un peu de poussière,
Il lui donne ma forme, il l'anime, et soudain
L'homme né de la terre en est le souverain.
Dans mon être en effet formé de deux parties
S'agitent à la fois deux différentes vies;
Deux amours différents, l'un terrestre et mortel,
Inclinant au tombeau, l'autre aspirant au ciel;
Et la raison commande à ma double nature,
Comme un phare allumé sur une côte obscure.

C'est ainsi que de Dieu les tout-puissantes mains
Tirèrent du néant le premier des humains;
Mais il ne voulut point, même pour son image,
Troubler l'ordre établi dans un parfait ouvrage.
La nature suivit son cours, et depuis lors
La chair naît de la chair, le corps produit le corps.
L'âme seule échappant aux lois de la matière
La pénètre en nos corps par un secret mystère,
Le même qui d'abord les avait réunis,
Mystère impénétrable à nos faibles esprits.
Dieu se l'est réservé. Vous me direz peut-être
Qu'il ne nous a jamais interdit de connaître
Comment depuis le jour de la création
De l'âme avec le corps s'opère l'union,
Et que comme le corps se suit et se succède,
L'esprit, de père en fils, l'un de l'autre procède;
Que celui dont Adam fut jadis animé

Est le même aujourd'hui dans chaque homme enfermé;
Que, divisé sans cesse en subtiles parcelles,
Il suffit aux besoins des natures mortelles,
Et que, naissant en nous par les mêmes ressorts,
Il s'élève, il grandit, il s'use avec le corps.

Oui, dans un corps mortel notre âme emprisonnée
Partage jusqu'au bout la même destinée.
Faible en un corps naissant, elle croît avec lui;
Elle redevient faible en un corps affaibli.
Tel le musicien, même le plus habile,
Sur un faible instrument n'a qu'un pouvoir stérile;
Et ne peut en tirer ces accords enchanteurs
Qui d'un charme si doux pénètrent dans nos cœurs.
Telle avant que le corps ait toute sa croissance,
L'âme ne peut en nous déployer sa puissance.

Aussi sur cette terre où s'écoulent mes jours
Je ne fus pas créé pour demeurer toujours.
Je dois, après l'effort d'une pénible course,
Remonter dans le ciel d'où je tire ma source.
Le ciel est ma patrie; oui, mais pour y rentrer,
Des lois de ma nature il faut me pénétrer.
Voyez le premier homme En un lieu de délice,
Le corps sans vêtement et l'âme sans malice,
Dieu le place en sa force et le laisse à la fois
Libre de transgresser ou de suivre ses lois.
Un arbre en ce beau lieu, l'arbre de la science,
Lui peut ravir du cœur sa divine ignorance.
Dieu lui montre cet arbre. et d'un soin paternel
Lui défend d'en cueillir le fruit surnaturel.
S'il y touche avant l'heure où sa raison mûrie
En pourra sans danger savourer l'ambroisie,
La science à ses yeux montrant la volupté,
Souillera de son corps l'aimable nudité.
Il connaîtra l'orgueil, il en saura les ruses,
Et son esprit troublé de lumières confuses,
Au lieu d'un ordre unique et facile à remplir,
Devra péniblement comparer et choisir.
C'est de lui que dépend le destin de sa race;
Il tient entre ses mains ma gloire ou ma disgrâce.

Mais déjà du démon l'artifice jaloux
A fait tomber la femme, et la femme l'époux;
Le monde est avec eux entraîné dans leur chute,
Et du terrible arrêt la rigueur s'exécute.
Le mal a tout souillé; la mort seule en son cours
Peut l'empêcher de croître et de durer toujours.
Dieu l'appelle, aussitôt frémissante de joie
Elle ouvre une aile immense et s'abat sur sa proie.
L'homme, du mont sacré misérable banni,
Redescend sur la terre, où son corps fut pétri.
A la terre en pleurant il demande un asile,
Il la laissa féconde, il la trouva stérile;
Et sans doute en son cœur le plus cruel tourment
Est de se reprocher cet affreux changement.
A qui s'en plaindrait-il? Son crime en est la cause.
Désormais de l'Eden la porte sera close.
Un chérubin ardent est debout sur le seuil,
De peur que se brisant contre le même écueil
Des successeurs d'Adam la race criminelle
Ne s'affermisse encor en son penchant rebelle;
Ainsi ce beau jardin que Dieu m'avait donné,
Patrimoine de l'homme à l'homme destiné,
Ce riant paradis où l'homme avec les anges
Eût appris de Dieu même à chanter ses louanges,
Et de là dans le ciel s'élevant sans effort,
Eût connu le plaisir sans connaître la mort;
Ces beaux lieux qu'aujourd'hui souillerait ma présence
Peuvent s'ouvrir encore à mon obéissance;
Mais la tombe où mon œil frémit de pénétrer
Est l'unique chemin par où j'y puis rentrer.
Tel qu'un marin, jouet des flots et de l'orage,
Arrache à la tempête un débris du naufrage,
Et dans l'obscurité nage avec désespoir
Vers le port que son cœur craint de ne plus revoir.

Telle, du sein de Dieu violemment bannie,
Notre âme désormais n'y sera réunie
Qu'après avoir vaincu par un constant effort
Et la mort et l'orgueil, plus cruel que la mort.

Ce petit poéme dogmatique, remarquable par sa précision, distingue nettement les vraies croyances catholiques des rêveries néo-platoniciennes de l'école d'Alexandrie, et établit d'une manière positive la personnalité, et par conséquent la responsabilité de l'âme humaine. Cette doctrine, qui est l'unique fondement de la morale, et sans laquelle toute société serait impossible, n'a pas moins de grandeur que de vérité. L'homme irresponsable ne serait qu'une brute perfectionnée, et un esclave de la fatalité toujours trompé par les apparences d'une liberté mensongère. L'unité, par coopération volontaire, mais non par absorption, voila la grande tendance du catholicisme, tandis que l'hérésie et la philosophie ne savent que briser l'unité en la fractionnant, ou anéantir l'individualité en l'absorbant. Double erreur dont le résultat est le même; la mort de la société et celle de l'être moral.

Telle est donc l'importance de ce petit poëme quant à la pensée : maintenant si nous examinons les idées accessoires et la beauté de la forme, nous y trouverons des choses qui parlent à la fois à l'intelligence et au cœur, des expressions nobles et élégantes, une marche parfaitement logique et des propositions admirablement liées entre elles, sans aucune affectation de sécheresse ou de pédantisme. On peut remarquer cette belle pensée : que Dieu n'a fermé aux descendants du premier pécheur le paradis terrestre que pour les empêcher de renouveler le crime de leur père; ainsi même en les punissant Dieu se montre toujours le charitable médecin des hommes et il ne les frappe que pour les guérir.

Il semble que la réfutation des erreurs de l'école d'Alexandrie soit le principal objet que saint Grégoire de Nazianze se propose dans ses poëmes : en effet le panthéisme et l'arianisme étaient alors les deux plus redoutables ennemis de la vérité catholique : le panthéisme qui détruit Dieu, et l'arianisme qui annulait la divinité des saints Evangiles. Saint Grégoire, dans son poëme *Du Monde* et dans celui *De la Providence*, s'oppose avec vigueur aux doctrines du fatalisme et de l'éternité de la matière :

De la hauteur du ciel jusqu'à la mer profonde
La sagesse de Dieu pénètre et meut le monde,
En suit le mouvement, en règle le ressort,
Et de chaque partie harmonise l'accord.
Les feux dont il peupla la voûte immesurée
Doivent de l'univers égaler la durée
Et voir au-dessous d'eux jusqu'à son dernier jour
Des choses d'ici-bas la fuite et le retour;
Mais de ces changements c'est Dieu seul qui dispose,
Ils en sont les témoins sans en être la cause.
Admirable spectacle à nos regards offert!
Tantôt la main de Dieu s'y montre à découvert,
Tantôt de notre orgueil défiant la malice,
Dans le plus faible objet défend qu'on le saisisse;
Et dans cet objet même, invisible à nos yeux,
Son pouvoir plus caché n'en éclate que mieux.

D'ailleurs un jour viendra, jour de vive lumière,
Jour où la vérité brillera tout entière,
Eclairant de ses feux sur le monde détruit
La dernière moisson de la paille et du fruit.
Telle est la foi chrétienne. En elle aucune entrave
Des astres ou du sort ne rend l'esprit esclave;
L'homme est libre, il choisit à son gré son chemin,
Mais au bout trouve un maître infernal ou divin.

C'est ainsi que le saint évêque établit sur une base inébranlable la providence active de Dieu et la liberté humaine qui en est la conséquence et l'image. Il explique le mal par l'abus de cette liberté, abus impossible à Dieu, irréparable dans les anges, réparable dans l'homme par la pénitence et fonde sur cette doctrine l'édifice entier de la morale et du culte catholique.

L'ordre spirituel de la création
Descend de l'ange à l'homme, et de l'homme au démon.
Impossible dans Dieu, dans l'ange difficile,
Le mal trouve dans l'homme un élève docile.
Ainsi cet air lointain qui nous semble d'azur,
Le plus près du soleil est aussi le plus pur,
Et plus il s'en éloigne et descend vers la terre,
Plus sa limpidité se flétrit et s'altère.
Le premier cependant de qui l'orgueil fatal
S'alluma de lui-même et produisit le mal
Fut un suprême archange aux magnifiques ailes,
Le plus beau des enfants des voûtes éternelles.
Enflé du rang sublime où Dieu l'avait placé,
Il conçut d'être Dieu le désir insensé;
Ce désir corrompit sa nature immortelle,
Le rendit traître, ingrat, envieux, infidèle,
Et des rayons divins l'ange déshérité
Dans l'abîme infernal tomba précipité.
De sa nature en vain la force primitive
S'opposait à sa chute et la rendait moins vive;
Vainement de descendre il pleurait indigné,
Sous le poids de son crime il tombait entraîné.

Cette peinture de la chute de l'ange rebelle est d'une grande beauté. Tout le monde doit sentir cette belle opposition d'images dans la description des douleurs de cet ange qui aspirait à monter et qui s'indigne de descendre. Les poésies de saint Grégoire sont pleines de ces expressions, pleines de profondeur et d'énergie qui expriment en quelques mots les plus admirables pensées.

Le poëme *Sur la vertu* mérite d'être cité tout entier. Comme un modèle de saine philosophie et de sagesse vraiment chrétienne. Quoi de plus beau que la vertu éclairée de toutes les lumières d'une haute intelligence et revêtue de tous les attraits que peuvent lui donner l'éloquence et la poésie?

De la vertu.

Mon cœur, pour la vertu d'un tendre amour épris,
En aperçoit le charme, en distingue le prix,
Et par elle entraîné vers mon souverain maître,
Pour la mieux acquérir, je cherche à la connaître.
Quelle est-elle en effet? Si, comme un fleuve pur
Où du ciel étoilé tombe et brille l'azur,
Sa chasteté n'admet aucune impure idée,
Quel mortel ici-bas l'a jamais possédée?
Quel mortel dans son cœur n'a point connu le mal
Lors même que luttant contre l'ange infernal
Notre âme avec effort échappe à sa malice,
Les combats qu'elle endure en attestent le vice.

Le vice et la vertu, l'un de l'autre ennemis,
Par un triste accident en mon sein réunis,
Tour à tour de mon cœur se disputent l'empire,
Tour à tour c'est le bien ou le mal qui m'inspire;
Mon esprit vers le ciel est souvent appelé,
Plus souvent sur la terre il retombe accablé.
Je cherche le bonheur, la tristesse me ronge,
La vérité me plaît, et je cède au mensonge.
Souvent je crois saisir le bien que je poursuis,
J'approche, et tout à coup à mes yeux obscurcis
Lui-même il se dérobe et laisse dans mon âme
D'un désir impuissant la douloureuse flamme.
Pourquoi me fuyez-vous? Est-ce afin que mon cœur,
O mon Dieu! vous recherche avec plus de ferveur;
Car telle est des mortels la nature fragile,
Ils poursuivent plus loin un but plus difficile.
Est-ce afin que ce bien chèrement acheté
Me soit d'autant plus cher qu'il m'aura plus coûté?

Souvent mon ennemi par une adroite ruse,
Vous le savez, mon Dieu! me séduit et m'abuse.
Il donne au vice impur un ornement trompeur,
Couvre la vérité des voiles de l'erreur,
Et l'homme ainsi perdu dans un dédale sombre
Croit suivre le vrai bien, dont il ne suit que l'ombre.

La chair m'excite au mal, la loi me l'interdit;
Mais les sens révoltés triomphant de l'esprit,
L'abîme est devant moi, je le vois et j'y tombe,
Honteux de succomber, cependant je succombe.
Bientôt ma crainte meurt et ma raison s'endort,
Et je marche en riant vers l'éternelle mort.
Sur le seuil de l'enfer dont je deviens la proie,
J'avance en témoignant une effroyable joie.

Toujours léger et vain, faible et capricieux,
Aujourd'hui je suis humble, et demain orgueilleux.
Je change à chaque instant de mœurs et de langages,
Et selon divers temps je prends divers visages:
Tel on voit le polype aux membres transparents
Refléter des couleurs les divers éléments.
Mes larmes en coulant n'emportent point mes crimes,
Je pleure et brûle encor d'ardeurs illégitimes.
Je suis vierge de corps. Le suis-je aussi d'esprit?
Je ne sais. De pudeur mon visage rougit,
Mais mon cœur le dément et ne sent point de honte.
De mes nombreux défauts je ne fais aucun compte;
Tout éclatants qu'ils sont à peine je les voi,
Mais j'abhorre en autrui ce que j'excuse en moi.
Chaque jour plus avant plongé dans la matière,
Mon discours tend au ciel, ma pensée à la terre;
Et la faible vertu dont je m'enorgueilli
Ne trouve en elle-même aucun solide appui
Le moindre choc l'ébranle et la change en orages,
Mon cœur, dans un jour pur, se couvre de nuages,
Et je n'ai nul penser si ferme en mon esprit
Qu'il ne soit par un autre en un moment détruit.
Que dis-je? à l'instant même où mon âme épurée
Monte pleine d'espoir et touche à l'empyrée,
Dans mon vol vertueux par le démon saisi,
Plus bas que je n'étais je retombe avec lui.
Semblable au voyageur qui debout sur l'arène
Sent le sable céder sous sa marche incertaine,
Je me relève encore, et c'est pour retomber,
Un moment me voit vaincre, un moment succomber;
D'autant plus malheureux que ces chutes nombreu-
[ses,
Remplissent mon esprit de terreurs douloureuses,
Et que perdant l'espoir de l'éternelle paix,
Je ne sais où je suis et j'ignore où je vais.
Plus mes jours se font vieux, plus mes crimes aug-
[mentent.
Où chercher un remède aux maux qui me tourmen-
[tent?
Je le cherche en un dogme auguste et que l'on craint.

Dieu seul est juste et bon, père, fils, esprit-saint,
Triple unité d'amour, seule substance pure
D'où découle tout bien sur toute créature.
L'ange est auprès de Dieu, l'homme en est éloigné;
L'un jouit du bonheur dans lequel il est né,
L'autre a perdu le sien par sa folle conduite,
Et pour le recouvrer il faut qu'il le mérite.
Tel est l'ordre du Christ. Mais quel est le mortel
Dont l'effort vertueux se rouvrira le ciel?
C'est celui qui, parmi ces malheureux sans nombre
Délaissant le vrai bien pour en poursuivre l'ombre,
Commet le moins de mal, sans cesse a devant lui
La présence de Dieu pour frein et pour appui,
Et dans le malheur même adorant sa justice,
Aime et cherche le bien, déteste et fuit le vice;
Dont la vertu puissante entraîne dans son cours
Tout le mal dont l'enfer a pu noircir ses jours,
Comme on voit un grand fleuve absorber dans ses
[ondes,
Sans en être souillé, des souillures immondes.
Telle est notre vertu; rien de plus. Ici-bas
Etre entièrement bon, l'homme ne le peut pas,
Ce n'est qu'après sa mort qu'il est semblable à l'ange,
Et jouit avec lui d'un bonheur sans mélange.
Autrefois, il est vrai, des mortels vertueux
Même avant de mourir sont entrés dans les cieux,
Mais ce rare bienfait de la bonté céleste,
Loin d'affaiblir la loi, la maintient et l'atteste.

Pouvons-nous ici-bas par de pieux labeurs
D'une vertu sans tache atteindre les hauteurs,
Vaincre et fouler aux pieds les crimes de la terre?
Non, trop d'obscurité s'allie à la matière,
Le mal a trop avant pénétré notre corps,
Trop de notre nature affaibli les ressorts;
Et c'est assez pour moi si, quittant ma dépouille,
Je quitte en même temps le vice qui la souille.
La vertu ne m'est point accordée en pur don;
C'est mon œuvre d'atteindre à sa possession,
Et d'obtenir de Dieu cette puissante grâce
Qui rend vrai notre amour et notre œuvre efficace.
Trop borné pour atteindre à la perfection,
Ma force est tout entière en sa protection;
Car ainsi que notre œil ne voit point sans lumière
Notre esprit est aveugle à moins qu'il ne l'éclaire.
C'est de lui qu'en mon cœur tout bien est descendu:
D'abord il m'a créé capable de vertu,
Et puis s'offrant à moi pour guide et pour modèle
Il donne à ma faiblesse une force immortelle.
Tout succès vient de lui. Me prête-t-il son bras?
Je marche, et vers le bien je m'avance à grands pas
De ses divins secours devient-il plus avare?
Je m'arrête incertain, je me trouble et m'égare.

Otez l'onde au poisson, il cesse d'exister.
Otez le Christ à l'homme, il ne peut mériter.

Craignez donc que l'orgueil ne vous rende coupa-
[ble;
N'allez point à vous seul vous croire redevable
Des vertus que le Christ inspire à votre cœur;
Ne vous croyez pas bon, et vous serez meilleur;
Surtout en contemplant les mortelles misères
Ne vous élevez pas au-dessus de vos frères.
Vertueux jusqu'ici soyez-le jusqu'au bout,
Gardez chaque partie, ou vous perdrez le tout.
Contre l'homme amoureux d'une vaine fumée
La colère de Dieu sans cesse est allumée.
Soyez humble de cœur, doux et simple d'esprit;
L'orgueil ferme le ciel, la douceur y conduit.
Adorez-le en ses dons, croyez-en sa promesse;
Et courbant devant lui votre vaine sagesse,
Reconnaissez le terme où finit le chemin
Qu'il ouvre à la raison et ferme de sa main.

Mais en fuyant l'orgueil et ses folles pensées,
Craignez du désespoir les terreurs insensées;
Dans l'un et l'autre excès vous trouveriez la mort.
Sur ses préceptes saints réglez donc votre effort
Souvent de la vertu l'ardeur immodérée
Se change en un orgueil dont elle est dévorée.
Au-delà de la loi gardez-vous d'avancer,

Car c'est manquer le but que de le dépasser.
Si parfois cet orgueil sollicite votre âme,
C'est à l'humilité d'en éteindre la flamme.
Rappelez-vous alors comment vous êtes né,
Dans un corps faible et nu pauvre esclave enchaîné,
Et sorti pour souffrir du sein de votre mère,
Ne sachant que pleurer et ramper sur la terre.
Rappelez-vous alors que vous devez mourir,
Nourriture des vers et cendre devenir,
Et que dans le sépulcre où sont entrés vos pères,
Vous entrerez semblable au moindre de vos frères.
Si ce n'est point l'orgueil qui trouble votre esprit,
Si c'est le désespoir et sa terrible nuit,
Songez, songez que Dieu vous fit à son image,
De la création le plus parfait ouvrage;
Que de ses propres mains votre corps fut formé,
Et d'un souffle immortel de sa bouche animé,
Que par un vil péché, tombés dans sa disgrâce,
Il nous a tant aimés qu'il a pris notre place,
Souffrant jusqu'à la mort des tourments infinis
Pour nous rouvrir le ciel d'où nous étions bannis.

Combattez donc la chair, et n'aimez sur la terre
Rien qui puisse du Christ un moment vous distraire.
Elevez à sa gloire un temple en votre cœur
D'où s'exhale sans cesse une agréable odeur
De saintes actions, de discours salutaires,
Sacrifice d'amour, de vœux et de prières.
Sur cette mer du monde où déjà sous vos yeux
Tant d'hommes ont péri dans les flots orageux,
Ne vous embarquez point sur des vaisseaux fragiles
Que l'orgueil ait parés d'ornements inutiles;
Que le vôtre soit simple et d'ailleurs dépourvu
De toute autre beauté que de votre vertu;
Car sous les yeux perçants de votre auguste maître
Vous devez être saints, et non point le paraître.
Je ne vous défends pas la sainte ambition
D'envier l'un à l'autre une bonne action,
Pourvu que de l'orgueil la pensée hypocrite
N'en affaiblisse pas la gloire et le mérite;
Et que, de tout le bien dont vous serez l'auteur,
Vous ne rendiez qu'à Dieu la gloire en votre cœur.
Moi, surtout, qui, choisi de Dieu pour vous instruire,
En aspirant au ciel cherche à vous y conduire,
Moi de qui le devoir, plus auguste et plus saint,
Apparaît à mes yeux plus terrible et plus craint,
Car par delà la tombe où tend notre nature
Bien pour bien, mal pour mal, mesure pour mesure.

Ceux que ces sentiments n'abandonneront pas,
Même dans le malheur sont heureux ici-bas;
Et lorsqu'ils quitteront leur dépouille mortelle,
Le ciel leur ouvrira sa splendeur éternelle.

Nous compléterons ces citations, que nous ne voulons pas multiplier outre mesure, par le discours sur la nature de l'homme, suivi d'une élégie sur les misères de la condition humaine.

Nature de l'homme.

Dans les riants détours d'un vallon solitaire
Cherchant de mes douleurs le remède ordinaire,
Le silence des bois, le murmure des eaux,
Les soupirs de la brise et le chant des oiseaux;
Parmi les fleurs, les fruits d'une campagne heureuse,
Je promenais hier ma tristesse rêveuse,
Mais de tous ces objets l'harmonieux bonheur
Ne pouvait cette fois pénétrer dans mon cœur.

Qu'ai-je d'abord été? que suis-je? que dois-je être,
C'est en vain que mon cœur brûle de le connaître?
Je l'ais-je; cette étude est un gouffre sans fond;
En vain je le demande à ma faible raison,
Je le demande en vain aux sages de la terre,
Rien ne peut m'expliquer cet effrayant mystère,
Et cet ardent désir que j'ai de le savoir,
Toujours inassouvi, se change en désespoir.

Hélas! tel est le sort de la nature humaine,
Tant qu'elle est ici-bas attachée à sa chaîne!
Et sans doute il vaut mieux, pour vivre satisfait,
Se croire à tort savant que de l'être en effet.

Déjà s'est écoulée une part de ma vie,
D'une autre incessamment et d'une autre suivie;
Ce que j'étais hier aujourd'hui n'est plus rien,
Ce qu'aujourd'hui je suis ne sera plus demain.
L'un par l'autre pressés, mes jours vont comme l'onde
Qu'un fleuve impétueux porte à la mer profonde.
Deux fois le même flot ne m'est point apparu,
Le même homme deux fois ne sera point revu.
Des trois modes de temps dont l'être se compose,
En est-il vraiment un, un qui soit quelque chose?.....
Eh bien! prouvez-le-moi, saisissez-moi soudain,
Hatez-vous; mais déjà j'échappe à votre main.

Quels bizarres ressorts! suis-je esprit ou matière!
Ma mère dans son sein me reçoit de mon père;
Ma chair, informe encor, sans voix ni sentiment,
De la chair de tous deux s'y forme lentement,
Et je vois plein d'horreur, aux deux bouts de mon être,
L'effroyable néant comme un spectre apparaître.
Chaque jour de ma vie est un pas vers la mort,
Et sorti du tombeau j'y redescends d'abord.

Mais quoi! s'il était vrai que cette courte vie
Fût éternellement par une autre suivie!
Non, non, l'homme n'est rien. Et pourtant quel fardeau
Pèse sans le briser sur ce faible roseau!
Que d'horribles douleurs, qui jamais ne vieillissent,
Que d'effroyables maux sur lui s'appesantissent!
De tourments destructeurs quel cercle dévorant!
Il vient à la lumière, il la quitte en pleurant,
Et sa plaintive voix, sur le seuil de la vie,
Est de ces tristes maux la triste prophétie.

Il est, dit-on, des bords dont les peuples heureux
Ne voient ni loups cruels, ni serpents venimeux;
Il en est où jamais l'hiver qui nous assiége
N'ensevelit les champs sous des monceaux de neige.
Mais en est-il aucun où l'homme avant sa mort
N'ait sujet mille fois de maudire son sort?
Parmi tant de périls qu'en vivant il traverse,
S'il échappe aux premiers, le dernier le renverse.
Oui, tel est son destin, depuis le jour fatal
Qu'Adam a succombé sous le piége infernal.
Depuis ce jour, sa chair corrompue et rebelle
Lui livre incessamment une guerre cruelle,
Et soit dans la douleur, soit dans la volupté,
Exerce sur son âme un empire indompté.
L'âme dut commander, et le corps est le maître.

Qu'es-tu donc, ô mon âme! et qui t'a donné l'être?
Quel habile ouvrier a trempé ces ressorts
Dont la chaîne te presse et te lie à mon corps?
L'un de l'autre ennemis quelle main vous rassemble,
Vous fait vivre, mouvoir, souffrir, jouir ensemble?
Croirai-je que mon corps, par toi seule animé,
Te forme et te produise ainsi qu'il s'est formé;
Que tout entier sorti des flancs de la matière,
J'y doive tout entier retourner en poussière?
Et que de ma raison le flambeau lumineux
Naisse et s'épanouisse en un plaisir honteux?
Non; mais viens-tu du ciel? es-tu, comme je pense,
Un pur souffle émané de la divine essence?
Ah! lorsque repoussant le crime loin de toi,
Tu te plais dans le bien, je t'admire et te croi;
D'où vient donc que malgré ta céleste origine
Un tyran ténébreux si souvent te domine?
Combien doit être lourd le fardeau de tes fers,
Puisque venant du ciel tu tends vers les enfers!
Mais séduit par l'orgueil je m'aveugle peut-être,
Et le souffle de Dieu ne t'a point donné l'être
Peut-être un faux espoir égare mon esprit:
Non, non, de toutes parts la vérité me luit;

Le monde, œuvre de Dieu, l'Eden, séjour de l'homme;
L'astuce de Satan et la fatale pomme,
Le déluge couvrant le coupable univers,
Le feu du ciel tombé sur des peuples pervers,
La gloire du Très-Haut dans ses œuvres écrite,
La loi de siècle en siècle assurant ma conduite,
Dieu lui-même fait homme, et pour me secourir
Comme un humble pécheur daignant vivre et mourir.
Que faut-il à mon cœur, si son sang ne le touche?
Et pourtant je ne sais quelle force farouche
Malgré moi dans le mal me fait précipiter,
Et le Christ me cherchant m'excite à l'éviter;
Pour surcroît de misère un doute affreux m'obsède.
Je n'ai rien qu'avec moi le méchant ne possède.
Que dis-je? Tourmenté par ce doute fatal,
Plût au ciel qu'avec lui j'eusse un partage égal!
Mais il se rit des maux dont mon âme est atteinte,
Et tandis que saisi d'une effroyable crainte,
De l'enfer sous mes pieds je sens le gouffre ardent,
Sans craindre l'avenir il jouit du présent.
Mais quoi! suis-je le seul que la douleur atteigne?
Non, il n'est ici-bas rien où le mal ne règne,
La terre même souffre, et sur ses fondements
Tremble au choc réuni de la foudre et des vents;
Les saisons l'une à l'autre à regret enchaînées
Se disputent les jours, les mois et les années.
La lune errante croît et décroît tour à tour,
Et le soleil enfin père éclatant du jour,
Le soleil dont la flamme obscurcit les étoiles,
Dans l'orage pâlit sous d'effroyables voiles.
Le mal même a souillé les célestes palais;
Un archange orgueilleux en a troublé la paix,
Et tombé sans retour des voûtes éternelles,
Il a perdu son nom, son amour et ses ailes.
Que dirai-je de plus? Dieu même est insulté.
L'hérétique insolent, contre lui révolté,
Le blasphème ou le nie en sa triple puissance:
Mais jusqu'où de ma plainte ira la violence?
Je rétracte un discours impie et furieux.
Dieu ne m'a point créé pour être malheureux.
Ces secrets redoutés, pleins de noires ténèbres,
Où mon âme s'égare en des pensers funèbres,
Ces secrets à ma mort me seront découverts
Dans les palais du ciel... ou le feu des enfers.

Misère de l'homme.

Qu'ai-je d'abord été? que suis-je? et tout à l'heure
Que serai-je enfermé dans ma froide demeure?
Que feras-tu, grand Dieu! de l'œuvre de tes mains,
De cette œuvre admirable où tes dons souverains
Brillent, quoique cachés, d'une clarté si pure
Qu'ils laissent loin de moi toute autre créature?
L'esprit mystérieux dont je suis animé
Dans la tombe avec moi sera-t-il consumé?
Ah! s'il en est ainsi, quel être est sur la terre,
Dont je puisse à la mienne égaler la misère!

Comparez en effet l'homme et les animaux
Et s'il meurt tout entier, dites s'ils sont égaux.
Voyez le bœuf docile; à peine il vient de naître
Que sa force promet d'être utile à son maître,
Et son robuste front n'a pas encor trois ans
Qu'il traîne sous le joug des chariots pesants.
Le faon dans les forêts, aussi prompt que sa mère,
Evite du chasseur l'atteinte meurtrière;
Le tigre et le lion, l'ours et le léopard,
Menacent en naissant de l'ongle et du regard;
Nés pour vivre de sang, de carnage et de proie,
A l'aspect du péril ils bondissent de joie.
Les ailes de l'aiglon, invisibles d'abord,
Bientôt jusqu'au soleil le portent sans effort;
L'abeille, dans un antre ou dans le creux d'un chêne,
Amasse un doux trésor pour la saison prochaine.
C'est l'œuvre d'un printemps. La nature d'ailleurs
Fournit à leurs besoins sans peine et sans labeurs;
Ils ne cultivent point un sol dur et rebelle,
Ils ne traversent point une mer infidèle;
Leurs désirs sont bornés; peu de chose y suffit;
Les bois sont leurs palais; et le gazon leur lit;
Les noires passions, sources de maladie,
N'altèrent point en eux les douceurs de la vie.
Ils vivent sans remords et meurent sans frayeur.
Combien le sort de l'homme est différent du leur!
Il naît faible et souffrant, doux fardeau de sa mère,
Il ne peut sans péril s'appuyer sur la terre,
Et plus tard devant lui ce n'est pas sans efforts
Qu'il étend ses deux bras pour soutenir son corps.
Pour voix, il a des cris; pour paroles, des larmes;
Un sourire ou des pleurs, voilà ses seules armes.
La force vient enfin; mais avec elle aussi
Les noires passions dont il est assailli;
Chaque âge dans son cœur apporte une tourmente,
Et toujours le démon le poursuit et le tente.
Le fleuve de la vie est, comme l'océan,
Incessamment troublé par l'horrible ouragan;
Nul n'en descend en paix les rives incertaines.
Voulez-vous, comparant vos plaisirs et vos peines,
Dans la même balance avec les mêmes poids
Que nous pesions le bien et le mal à la fois,
Vous verrez à l'instant ce que vaut cette vie,
Dont la triste durée excite votre envie.

Aux chagrins naturels nous avons ajouté
Les chagrins bien plus vifs de la société;
Et les simples plaisirs offerts par la nature,
Nous les avons changés en une joie impure.
Que sert de vous en faire un détail douloureux?
Le bonheur se mesure aux maux les moins affreux.

Telles sont les poésies de saint Grégoire de Nazianze, dont notre faible traduction, ni même celle plus exacte et plus savante de M. Victor de Perrodil ne peuvent donner encore qu'une idée assez imparfaite. Il y a en effet dans la langue grecque des euphonismes et des richesses d'expression qu'on peut difficilement transporter dans la nôtre, et bien que le grec de saint Grégoire de Nazianze ne soit plus celui d'Homère et de Platon, on y trouve, pour cela même peut-être, plus d'idiotismes et d'élégances relatives. Son style d'ailleurs est aussi pur qu'il pouvait l'être dans un idiome déjà corrompu, et son goût est toujours celui d'un écrivain de l'école d'Athènes.

Nous nous sommes étendu assez longuement sur les poésies de saint Grégoire de Nazianze, parce qu'elles sont généralement peu connues et mériteraient pourtant de l'être davantage. Ceux qui se livrent à la poésie religieuse devraient non-seulement les lire, les traduire et les méditer, mais encore les apprendre par cœur; ils y trouveraient du moins des idées sainement et fortement philosophiques, de hautes et puissantes inspirations, un langage digne des sujets les plus élevés et une sensibilité grave et virile.

La lecture de saint Grégoire de Nazianze est d'autant plus recommandable aux amis des saintes lettres que cet illustre Père de l'Eglise a toujours été l'ami des vraies lumières de la science, et ne voulait pas qu'on retranchât de l'enseignement quoi que ce fût d'utile à la culture de l'esprit. Voici les règles qu'il prescrit à un jeune homme sur la lecture des auteurs profanes : « Appliquez-vous-y, lui dit-il, avec prudence et précaution, en faisant, d'une part, un choix sage et un discernement judicieux de tout ce

qui peut vous être utile, et fuyant, de l'autre, tout ce qui est pernicieux. Imitez en cela la prudence de l'abeille qui, sans autres leçons que celles de la nature, apprend d'elle-même à bien choisir les fleurs où elle se pose, et à n'y recueillir que ce qui lui est nécessaire avec un merveilleux instinct. Puisque vous avez la raison pour vous conseiller, prenez de la lecture des livres profanes ce qui vous est avantageux, et quand vous y trouverez quelque suc dangereux, faites comme l'abeille : volez ailleurs. »

Les œuvres théologiques et les sermons de saint Grégoire de Nazianze ne sont pas inférieurs à ses poésies, et l'on y trouve amplement de quoi justifier la haute réputation de sainteté, de science et d'éloquence qu'il s'est acquise. Ses lettres sont des chefs-d'œuvre de charité, d'élégance et d'urbanité, surtout dans sa correspondance avec saint Basile le Grand.

Aux charmes d'un esprit cultivé saint Grégoire savait unir l'austérité des doctrines les plus sévères. Toute sa vie ne fut qu'une longue pénitence et dans son épître canonique à Aléthius, évêque de Mélitymne en Arménie, il pose des règles de pénitence qui effrayeraient même les personnes les plus vertueuses de notre époque. Pour la simple fornication, par exemple, il impose une pénitence de neuf ans. Trois ans à être entièrement exclus de la prière, trois ans à être auditeur, trois ans prosterné. Pour l'adultère le double avec la même distribution; pour l'homicide, vingt-sept ans. La sainte virginité était la vertu préférée du chaste ami de saint Basile, et il en a écrit un traité où l'on trouve toutes les qualités aimables et sérieuses qui distinguent sa manière.

Vers la fin de sa vie saint Grégoire se démit de l'évêché de Constantinople auquel on l'avait promu malgré lui, et se retira dans la solitude d'Arianze, où il ne s'occupa plus que de son éternité. Une de ses plus grandes douleurs avait été de survivre à son ami saint Basile ; et il exprime vivement ce regret dans une élégie que lui inspira la mort du saint évêque de Césarée.

« O Athènes! ô doux souvenirs de nos premières études! combien de fois n'avions-nous pas promis de ne nous séparer jamais? Tout était commun entre nous, et l'un ne pouvait être heureux sans l'autre. Pourquoi donc suis-je seul à souffrir? Pourquoi Basile a-t-il pris pour lui le ciel et ne m'a-t-il laissé ici-bas que la tristesse et que les larmes! »

Dieu exauça enfin les prières de son apôtre et de son poëte. Saint Grégoire mourut à Arianze en 390, âgé de soixante ans.

GRÉGOIRE de Tours (saint). — Chroniqueur et légendaire. La Chronique et les Miracles de saint Grégoire de Tours appartiennent à la poésie encore plus qu'à l'histoire. Ces ouvrages contiennent pourtant des renseignements importants : on y trouve une foi ardente, un grand cœur et peu de critique, mais d'admirables traditions et de merveilleuses histoires. On a pensé avec raison que les œuvres choisies de saint Grégoire de Tours pourraient fournir au premier âge une lecture utile et amusante, et l'on a arrangé une traduction des Chroniques pour la bibliothèque des enfants. Saint Grégoire de Tours vivait dans les ve et vi^{e} siècles.

H

HABACUC.— S'il était permis de considérer les prophètes comme de simples poëtes inspirés de Dieu, on pourrait dire qu'Habacuc est un des premiers lyriques de la Bible.

En effet, si l'enthousiasme de la conception, la grandeur des idées, la majesté des images et la hardiesse de l'expression constituent la perfection du genre lyrique, on ne peut en refuser la palme au prophète, ou pour mieux dire, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le Saint-Esprit lui a dicté, pour transmettre ses inspirations, les formes les plus magnifiques, et l'élocution la plus pompeuse.

L'âme oppressée du spectacle de la prospérité de l'impie, Habacuc demande au Seigneur : « Jusques à quand durera l'épreuve et se prolongera le scandale? » La gloire des Chaldéens lui apparaît comme un sinistre météore. Dieu les a laissés s'élever pour le châtiment de son peuple : cette race cruelle, aux conquêtes rapides, s'étend insolemment sur toute la surface de la terre, et s'empare des habitations qui ne lui appartenaient pas. Mais elle porte en elle-même les causes de sa perte prochaine, sa ruine à venir la travaille comme un mal rongeur.

« Ses chevaux sont légers comme des léopards, ils s'élancent comme les loups du soir : ses cavaliers franchissent l'espace, ils volent comme des aigles qui ont faim.

« Ils courent tous où les attire la proie ; leur face est comme le vent qui brûle, et ils rassemblent les esclaves comme le Simoum rassemble des amas de sable.

« Elle triomphera des rois, et les maîtres du monde seront ses bouffons : elle rira de toutes les murailles, elle emportera les forteresses et prendra les villes.

« Puis le vent changera : elle passera, elle tombera comme la tempête qui s'apaise. Telle est toute la force de son Dieu! »

Cette magnifique image de la force aveugle se trouve dans le premier chapitre. Nous ne chercherons pas à en faire ressortir la beauté. Cette nation comparée au vent du désert, rassemblant des esclaves comme de la poussière, renversant les remparts, remplissant les villes, puis tombant tout à coup comme le vent qui change, présente une de ces images qu'on chercherait vainement

dans les auteurs profanes. Il faut être élevé bien haut par l'inspiration pour voir tourbillonner et mourir ainsi les grands agitateurs de la terre!

Dès le premier verset du second chapitre nous voyons en effet que l'esprit du prophète se place sur des hauteurs et que là, comme une sentinelle, il écoute les ordres de son Dieu. Du haut de cette élévation, il laisse tomber sur les oppresseurs de son peuple les sentences que lui dicte la justice suprême. « Non! l'injustice ne triomphera pas à jamais sur la terre. La vérité qu'on s'efforce de tenir captive se fera jour et parlera par toutes les voix de la nature. La pierre des murailles criera, et le bois qui compose la charpente des édifices répondra aux clameurs de la pierre. Malheur à ceux qui cimentent avec du sang l'édifice de leur orgueil! Les nations conjurées contre la justice s'épuisent en vains efforts; elles travaillent dans le vide et le néant sera la palme de leur triomphe... » Que de grandeur et de vérité dans ces images!

Mais écoutons comment le prophète compare la vanité des idoles à la grandeur du Dieu vivant: « Malheur à celui qui dit au bois: Réveille-toi, et qui dit, lève-toi, à la pierre muette! Est-ce que la pierre pourra lui enseigner quelque chose? Voyez ce simulacre: il est tout couvert d'or et d'argent, mais dans ses entrailles, pas un souffle de vie! Cependant le Seigneur est dans son saint temple: que devant sa face se taise l'univers entier! » Il semble que l'enthousiasme lyrique ne puisse s'élever plus haut et cependant il reste un chapitre encore.

Ce chapitre est intitulé dans la Vulgate *Oratio Habacuc prophetæ pro ignorantiis*; prière du prophète Habacuc pour les péchés d'ignorance. C'est un chant à la manière des psaumes, composé en grands vers et sur le mode tyrien. Là se trouvent peut-être les plus grandes hardiesses de langage qui soient dans la Bible tout entière. On y voit le Tout-Puissant qui se lève comme le soleil dans toute sa splendeur; il tient sa force cachée dans ses mains, la mort fuit devant lui, et l'esprit du mal est chassé devant ses pieds. Il s'arrête et il mesure la terre. Il regarde et il dissout les nations; les montagnes du siècle sont écrasées, les collines du monde s'inclinent sous les pas de son éternité!... Les fleuves de la terre se déchirent et séparent leurs eaux: les montagnes le voient et sont en travail... le gouffre des eaux se dessèche et tarit..... L'abîme fait entendre sa voix: l'immensité étend ses mains... Arrêtons-nous ici: de pareilles beautés ne s'analysent pas, et il faudrait bien se garder surtout de les proposer pour modèles. Le sublime se trouve et ne s'imite pas; et d'ailleurs la jeunesse est assez portée à admirer surtout l'étrangeté des expressions et ce qu'il y a d'inattendu dans leurs rapprochements. Mais vouloir parler ainsi sans une inspiration pareille, qu'il serait bien téméraire d'espérer, ce serait tomber dans l'enflure et par suite dans toutes les exagérations du mauvais goût. C'est du reste contre cet écueil que sont venus se heurter tant de jeunes écrivains de l'école dite romantique, et qui ont voulu par engouement pour le *Génie du christianisme* de M. de Châteaubriand imiter la littérature de la Bible. (*Voy.* CHATEAUBRIAND.)

Il faut lire en entier la prophétie d'Habacuc, en suivre toutes les pensées, en étudier toutes les images, pour admirer dans toute sa pompe la richesse du langage que l'esprit de Dieu met dans la bouche de ses prophètes. C'est un éblouissement d'images, grandes, terribles, ravissantes. On entend le frémissement des peuples que le pied du Seigneur écrase, le soleil et la lune s'arrêtent et se cachent dans le ciel comme dans leur tente; ils sont illuminés par les éclairs des flèches du guerrier éternel, ils marchent à la splendeur de sa lance, les coursiers célestes se font une voie à travers les flots de la mer, leurs pieds labourent le fond de l'Océan et en pétrissent le limon comme de la fange; on reste étonné devant des traits aussi gigantesques et le monde paraît bien petit dans l'immensité de cette lumière.

Le but de la prophétie d'Habacuc paraît avoir été de faire rentrer les Juifs en eux-mêmes et d'humilier l'orgueil des Chaldéens. Il annonce la délivrance prochaine des Juifs par Cyrus, et celle du monde entier par cet humble fils d'une Vierge qui sera plus grand que tous les rois et que dans la Vulgate il nomme déjà par son nom en l'appelant son Dieu: *Ego autem in Domino gaudebo; et exultabo in Deo Jesu meo!*

HARDOUIN. — Le P. Hardouin, savant jésuite du XVIIe siècle, s'est rendu célèbre par son érudition et ses paradoxes littéraires. Il avait cru découvrir que tous les auteurs anciens dont nous possédons les ouvrages n'étaient que des pseudonymes, et que leurs prétendus écrits avaient été forgés au XIIIe siècle par une société secrète d'athées, qui se proposaient par là d'anéantir le christianisme. Il n'exceptait de cet étrange jugement que les ouvrages de Cicéron, l'Histoire Naturelle de Pline, les Georgiques de Virgile, les Satires et les Epîtres d'Horace, et quelques autres du même genre. Il croyait avoir trouvé une clef de tous ces ouvrages prétendus supposés, et les expliquait à sa manière par d'incroyables allégories. Ainsi dans l'Enéide, Troie aurait été Jérusalem, et l'établissement d'Enée dans l'Italie, représenterait le triomphe de la religion chrétienne. Je ne sais trop ce qu'il en concluait dans l'intérêt des athées, auteurs de cette supposition. Mais que ne trouverait-on pas dans n'importe quel livre avec un système pareil d'interprétation? On aurait pu facilement sans doute, au moyen des mêmes preuves et de similitudes tout aussi concluantes, lui prouver à lui-même qu'il était un P. Hardouin supposé, et que les athées avaient inventé son système pour arriver adroitement à la négation de l'authenticité des livres saints. Les athées étaient l'idée fixe de ce pauvre

savant sans jugement. Il fit un ouvrage intitulé *Athei detecti*, pour prouver que Jansenius, Malebranche, le P. Thomassin, Pascal, Descartes, le fameux Arnauld et le P. Quesnel étaient des athées. Les pauvres gens étaient du moins des athées sans le savoir; et si le P. Hardouin n'avait pas tout à fait tort quant aux coryphées du jansénisme, puisque c'est détruire l'idée de Dieu que de la rendre odieuse et absurde, ce que faisait l'hérésie janséniste, on peut se demander pourquoi il enveloppe le philosophe Malebranche dans une semblable réprobation. Toute son argumentation contre ce dernier roule sur une mauvaise interprétation d'un mot. Malebranche a dit que la vérité c'est Dieu, ou que Dieu c'est la vérité, ce qui revient au même. Or, dit le P. Hardouin, la vérité n'est qu'un être philosophique, et n'a pas de personnalité propre : donc affirmer que Dieu n'est autre chose que la vérité, c'est nier l'existence personnelle, réelle et indépendante, qui est l'essence même de Dieu. On sait que Malebranche voyait tout en Dieu ; ce qui fait dire à Voltaire, en parlant de lui :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Or, voir tout en Dieu, selon le P Hardouin, c'était changer seulement les mots et appeler Dieu ce qu'on appelle ordinairement raison, réflexion, philosophie; donc, le P. Malebranche n'était qu'un athée déguisé ; conclusion un peu hasardée. Le P. Hardouin étendait son scepticisme jusqu'aux faits les plus incontestés de l'histoire de France, et croyait y trouver sans cesse des allégories et des énigmes dont il cherchait l'explication au moyen d'une cabale qu'il avait inventée. Ainsi, dans la bataille de Bouvines, il ne voyait qu'un rébus signifiant les noms des trois plus anciens traducteurs de la Bible, et voici comment il procédait. Le récit de la bataille de Bouvines peut se résumer par trois mots : le nom de l'empereur, celui de Philippe-Auguste et le verbe *combattre*. Or, le nom de l'empereur a pour hiéroglyphe l'aigle, Philippe-Auguste était surnommé Dieudonné, et nous trouvons pour résultat de notre opération cabalistique *Aquila*, qui veut dire aigle, *Symmaque*, qui signifie combattre, et *Théodotion*, qui veut dire, en grec Dieudonné. Donc toute l'histoire de la bataille de Bouvines ne signifie autre chose que les noms des trois traducteurs Aquila, Symmaque et Théodotion. Et l'on peut ajouter, Vive l'érudition !

Il n'est pas inutile de rappeler de semblables folies, dût-on s'exposer à perdre un instant sa gravité, pour avertir l'esprit humain des écarts que la raison individuelle peut faire dès qu'elle s'écarte de l'autorité en science, en littérature ou en religion.

Du reste, les athées vrais ou imaginaires que combattait si singulièrement le P. Hardouin ont trouvé un grotesque défenseur digne d'entrer en lice avec le grand démolisseur des monuments antiques. Nous voulons parler de Dupuis, qui a prêté ses arguments à Volney, et qui prétend trouver dans les mystères de toutes les religions toujours la même allégorie astronomique, prouvant clairement que le signe du Bouvier, par exemple, ne peut être autre chose que saint Joseph, puisque dans l'étable de Bethléem on représente ordinairement un bœuf; puis encore que nos prêtres adorent Mithra, attendu qu'ils portent sur la tête une tonsure ronde comme le disque du soleil; et d'autres billevesées qu'on ne réfute pas, mais dont on rit, comme l'a fait très-spirituellement l'auteur d'une petite brochure ayant pour titre : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, parodie du livre de Dupuis, qu'on pourrait refaire en l'appliquant à tous les événements contemporains. Ne pourrait-on pas, par exemple, dans la chute du roi Louis-Philippe, mort en exil pour avoir voulu empêcher un banquet, trouver l'histoire de Pharaon englouti dans la mer Rouge à l'occasion de la Pâque des Israélites? La mer Rouge représenterait la république, ou réciproquement, comme on voudra ; les douze membres du gouvernement provisoire seront, s'il vous plaît, les douze tribus; les ateliers nationaux deviendront le campement du peuple dans le désert, où le pain tombait du ciel, etc., etc.; car on pourrait prolonger indéfiniment cette mauvaise plaisanterie, et en conclure, avec Dupuis, que tout cela étant évidemment copié sur la Bible, qui est non moins évidemment copiée sur les traditions égyptiennes, lesquelles sont copiées sur le soleil, la lune et les étoiles, il s'ensuit que l'histoire contemporaine n'est pas plus vraie que le christianisme : conclusion qui ne sera pas celle de Dupuis, et qui se déduira rigoureusement pourtant des prémisses de son syllogisme, si jamais il en a fait un.

Pour en revenir au P. Hardouin, on assure qu'il eut pour partisans des hommes assez distingués, et entre autres le cardinal de Tencin. Il n'est pas probable, cependant, que des personnes raisonnables aient jamais approuvé toutes les extravagances de ce savant homme, dont il faut laisser reposer la cendre sous cette épitaphe, qui, dit-on, lui fut faite sans malice :

Ci-gît le Père Hardouin
d'heureuse mémoire
En attendant le jugement.

HÉLYOT. — Pierre Hélyot, de l'ordre de Saint-François, est l'auteur d'un ouvrage savant et consciencieusement écrit sur l'histoire des ordres monastiques. C'est le livre le plus complet qu'on ait fait sur cette matière. Pierre Hélyot était né en 1660, et mourut en 1716.

HERMAS. (*Voy.* APOCRYPHES.)

HISTOIRE SAINTE. (*Voy.* LIVRES HISTORIQUES.)

HUET. — Evêque d'Avranches en 1685, était poëte, mathématicien, géographe, et savait plusieurs langues. Il a rendu d'importants services à la science et à la littérature. Frappé de l'analogie qui existe entre les fables du paganisme, expliquées d'une certaine manière, et les vérités de la religion, il essaya de prouver que toutes les mytho-

logies sont postérieures à la Bible, et n'en sont qu'une altération. Il fait à ce sujet des rapprochements curieux, et aurait pu en faire d'autres encore, comme nous l'avons prouvé en analysant les allégories religieuses des Indiens. (*Voy.* ALLÉGORIE.) Mais il tombe un peu dans le travers du P. Hardouin, en voulant tout rapporter invariablement à une seule idée. Il veut absolument que Moïse et sa femme Séphora soient les deux types de toutes les divinités anciennes, et veut retrouver en eux non-seulement Isis et Osiris, sauvé des eaux, mais Jupiter et Junon et toutes les autres divinités de la Grèce. Les raisons qu'il en donne ne sont pas concluantes, et d'autres savants ont pensé avec plus de probabilité que la révélation primitive, originairement unique et conservée dans la famille de Noë, a dû s'altérer après la dispersion des hommes, lorsqu'ils cessèrent de s'entendre, et se séparèrent à la place même où ils voulaient élever la tour de Babel : mais que les principales vérités, tout en s'effaçant de la mémoire des hommes, ou en se défigurant dans leurs souvenirs, laissèrent partout quelques empreintes qui forment, dans les traditions religieuses de tous les peuples du monde, une sorte de concordance et de symbolisme commun. (*Voy.* ALLÉGORIE.)

HYMNE.—L'hymne est un chant en l'honneur de la divinité, d'une forme relevée et grave, destinée à l'instruction du peuple ou au culte public.

On peut distinguer les hymnes d'*initiation* des hymnes *liturgiques*. Les hymnes d'initiation sont dogmatiques, les hymnes de liturgie sont plus spécialement eucharistiques, tout en se prêtant aussi à l'exposition des vérités du dogme.

L'hymne a été parmi les hommes la première forme d'enseignement religieux : le rhythme et le chant aidaient la mémoire à retenir et à transmettre de génération en génération les enseignements des premiers prophètes.

On chantait dans la Grèce les vers de Linus et d'Orphée, auxquels on attribuait l'honneur d'avoir civilisé les hommes : ces poëtes illustres célébraient surtout la grandeur et les bienfaits de la Divinité. On n'a rien conservé du premier ; et si l'on juge de son mérite par les honneurs que les anciens lui rendirent, c'est une perte irréparable. On lui attribue l'invention du rhythme et de la mélodie : on célébrait dans plusieurs villes de la Grèce l'anniversaire de sa mort par des fêtes funèbres. La ville de Thèbes, où il mourut, lui fit élever un magnifique tombeau : ce fut de lui qu'Orphée et Thamyris apprirent l'art des vers ; et les vers qui nous restent d'Orphée ont été tellement altérés par le temps, qu'ils ne sauraient plus nous donner aujourd'hui une idée juste du génie de ce lyrique sacré.

On est étonné, quand on parcourt les témoignages des anciens à son sujet, du nombre prodigieux de ses écrits : il avait tout étudié, pour pouvoir parler de tout. On citait avec admiration ses *Origines du monde et des dieux* : on lisait avec un respect religieux ses livres sacrés sur les initiations et les mystères. Il avait cherché dans l'étude des astres de nouveaux témoignages de la puissance infinie de l'Eternel. C'est dans sa *Théogonie* qu'on trouve l'allégorie ingénieuse du Temps et de l'Amour, pères de la nature : presque tous ses ouvrages sont perdus. L'on n'a conservé que son poëme sur l'expédition des Argonautes, un Traité des pierres précieuses, et quatre-vingt-six hymnes en l'honneur des dieux ; mais le premier de ces ouvrages est trop défiguré pour être de lui. On a des doutes les mieux fondés sur le second ; et les hymnes ont été, comme on vient de le dire, trop souvent remaniés pour y reconnaître son génie ; mais on le reconnaît dans quelques fragments que le temps ne nous a pas enviés, et qui nous donnent la plus haute idée de sa morale et de ses principes religieux.

« Dieu, dit-il, existe par lui-même, et tout « existe par lui : il est partout, sa présence « remplit l'univers ; l'œil des mortels ne peut « le voir, et ses regards embrassent l'uni- « vers ; il distribue, dans sa justice, les biens « et les maux ; il gouverne les vents et les « tempêtes qui agitent les terres et les mers ; « il allume les feux qui grondent dans les « nues ; il est assis au sommet des cieux sur « un trône éclatant d'or et de lumière ; les « mondes sont sous ses pieds ; il étend sa « main jusqu'aux dernières limites de l'O- « céan, et les montagnes tremblent, à sa pré- « sence, jusque dans leurs fondements : c'est « de sa main puissante qu'est sorti l'univers « entier ; il est, tout à la fois, le commence- « ment, le milieu, la fin. »

On croit, dans ces derniers vers, entendre David lui-même célébrer sur sa harpe immortelle la grandeur du Dieu d'Israël. Orphée ajouta deux cordes à la lyre, il inventa le vers hexamètre. Le charme de sa voix avait adouci les tigres ; il ne put adoucir des femmes, qui le déchirèrent cruellement.

Ajoutons à cette appréciation du génie d'Orphée, empruntée à l'auteur d'un ouvrage remarquable sur la littérature des offices divins, que ce poëte antique, proclamant l'unité et la toute-puissance de Dieu, et mourant victime de sa chasteté, nous apparaît maintenant couronné d'une triple auréole et doit être mis au rang de ces hommes d'élite qui, par leurs chants divins et leurs sublimes exemples, ont travaillé à rendre les autres hommes meilleurs et plus heureux.

Nous ne parlerons pas ici des hymnes d'Homère, dont une mythologie profane déguise déjà les beautés ; ni de ceux de Callimaque, dont la poésie est si belle, mais dont les pensées religieuses se rapprochent si peu des nôtres :

Χαῖρε μέγα, Κρονίδη πανυπέρτατε, δῶτορ ἐάων
Δῶτορ ἀπημονίης· τεὰ δ' ἔργματα τίς κεν ἀείδοι;
Οὐ γένετ', οὐκ ἔσται· τίς κεν Διὸς ἔργματ' ἀείσει.
Χαῖρε, πάτερ, χαῖρ' αὖθι· δίδου δ' ἀρετήν τ' ἄφενός τε
Οὔτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλβος ἐπίσταται ἄνδρας ἀέξειν
Οὔτ' ἀρετὴ ἀφένοιο. Δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλβον

Salut, fils de Cronos, père et maître des dieux,
Salut! Fais-nous toujours riches et vertueux.
Les biens sans la vertu sont un luxe inutile,
La vertu sans richesse est un présent stérile
Salut, père immortel! Que nos vœux soient les tiens,
Donne-nous des vertus, mais aussi de grands biens.

L'hymne du Lycien Cléanthe offre des sentiments plus élévés. Cléanthe, poëte sublime, philosophe religieux, et gagnant sa vie dans les travaux d'un homme de peine, n'aurait pas blasphémé la vertu au point de la subordonner aux richesses matérielles. Aussi a-t-il eu de la divinité suprême une bien plus haute idée que Callimaque, et les belles paroles qu'il adresse à Jupiter ne seraient pas déplacées dans la bouche d'un chrétien parlant au vrai Dieu. Voici son hymne tel que l'a traduit Thomas dans son *Essai sur les éloges:*

« O toi qui a plusieurs noms, mais dont la puissance est infinie! ô Jupiter, premier des immortels, souverain de la nature, qui gouvernes tout, qui soumets tout à tes lois, je te salue; car il est permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui rampe, tout ce qui existe de mortel sur la terre est ton ouvrage; nous naquîmes de toi, nous sommes de toi une faible image. Je t'adresserai donc mes hymnes, et je ne cesserai de te chanter. Ces globes suspendus sur nos têtes, et qui semblent rouler autour de la terre, c'est à toi qu'ils obéissent. Le tonnerre, ministre de tes lois, repose entre tes mains invincibles; ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe et la nature s'épouvante; tu diriges l'esprit universel qui anime tout et vit dans tous les êtres, tant, ô roi suprême, ton pouvoir est illimité et souverain! Génie de la nature, dans les cieux, sur la terre, dans les mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal, qui sort du cœur du méchant.

« Par toi, la confusion devient l'ordre; par toi les éléments qui se combattent s'unissent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il s'établit dans le tout une harmonie éternelle et générale. Seuls, parmi tous les êtres, les méchants rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux, ils cherchent le bonheur; ils n'aperçoivent pas la loi universelle qui, en les éclairant, les rendrait tout à la fois bons et heureux; mais tous s'écartant du beau et du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire. Ils courent à la renommée, à de vils trésors, à des plaisirs qui, en les séduisant, les trompent. O dieu qui verses tous les dons, dieu à qui les orages et la foudre obéissent, écarte de l'homme cette erreur insensée, daigne éclairer son âme; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te sert de guide et d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par un hymne non interrompu, comme il convient à l'être faible et mortel; car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a pas de devoir plus pressant que d'honorer par ses chants la raison sublime qui préside à la nature. »

Nous n'avons rien dans notre langue qui ressemble aux hymnes des anciens, si ce n'est quelques imitations savantes, poétiques, mais écrites d'un style barbare par Ronsard, qui, marchant pas à pas sur les traces de Callimaque, pour la forme, de Cléanthe et d'Orphée pour le fond des idées, nous eût laissé des hymnes admirables, s'il eût su les écrire en français. Pour justifier ce que nous en disons ici, il nous suffira de citer un de ses hymnes, et nous choisissons celui qui nous a paru le plus beau. C'est son hymne à l'Eternité.

Hymne à l'Eternité.

Tourmenté d'Apollon qui m'a l'âme échauffée,
Je veux, plein de fureur suivant les pas d'Orphée,
Rechercher les secrets de nature et des cieux,
Ouvrage d'un esprit qui n'est point ocieux.
Je veux, s'il m'est possible, atteindre à la louange
De celle qui jamais par les ans ne se change,
Mais bien qui fait changer les siècles et les temps,
Les mois et les saisons et les jours inconstants,
Sans jamais se muer, pour n'être point sujette,
Comme reine supresme, à la loi qu'elle a faite.

Immense Éternité, la première des dieux,
Seconde de mes vers l'essor audacieux,
Et fais que mes chansons, pour toi seule entonnées,
Triomphent, comme toi, des jours et des années.
Tout au plus haut du ciel, dans un trosne doré
Tu te sieds en l'habit d'un manteau coloré
De pourpre rayé d'or, passant toute lumière,
Autant que ta splendeur sur toutes est première:
Et là, tenant au poing un grand sceptre aimantin,
Tu établis tes lois au sévère destin
Qui n'ose les enfreindre, et que lui-même engrave
Fermes au front du ciel, car il est ton esclave.

A tes costés, jeunesse au teint vermeil et franc,
D'une bouche d'azur ceinte dessus le flanc,
Dans un vase doré, de la dextre te donne
A boire du nectar, afin que ta personne
Soit toujours du même âge, et afin que ton front
Ne soit jamais ridé comme les nostres sont.

Elle, de l'autre main, vigoureuse déesse,
Repousse l'estomac de la triste vieillesse,
Et la bannit du ciel à coup d'épée, afin
Que le ciel ne vieillisse et qu'il ne prenne fin.

A ton autre costé, la puissance éternelle
Se tient debout plantée, armée à la mamelle
D'un corselet ferré qui lui couvre le sein,
Menaçant et branlant un espieu dans la main.

Loin derrière tes pas, ainsi que ta servante,
La Nature te suit, qui toute chose enfante,
D'un baston appuyée, à qui même les dieux
Font honneur du genouil, quand elle vient aux cieux.

Saturne après la suit, le vieillard vénérable
Marchant tardivement, dont la main honorable,
Bien que vieille et ridée, élève une grand'faux.
Le soleil vient dessous à grands pas tous égaux;
Et l'an, qui tant de fois tourne, passe et repasse,
Glissant d'un pied certain par une même trace,
Vive source de feu qui nous fait les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons.

La lune pend sous lui, qui, muable, transforme
Sa face tous les mois, en une triple forme
Œil ombreux de la nuit, guidant par les forests
Molosses et limiers, les veneurs et leurs rets
Que la sorcière adore, et de nuit réveillée

La regarde marcher, nuds pieds, échevelée,
Fichant ses yeux en elle. O grande Eternité!
Tu maintiens l'univers en tranquille unité!
De chaînons enlacés les siècles tu attaches,
Et, couvé sous ton sein, tout le monde tu caches,
Lui donnant vie et force; autrement il n'auroit,
Membres, âme, ni vie, et sans forme il mourroit.
Mais ta masle vigueur le conserve en son estre,
Toujours entier et sain, sans amoindrir ni croistre.
Tu n'as pas les mortels si doucement traités,
Que tu as de vieillesse et de peine hérités!

Quand tes lois, au conseil, l'estat du monde ordon-
[nent
En parlant à tes dieux qui ton trosne environnent,
Trosne qui de régner jamais ne cessera,
Ta bouche ne dit point : *Il fut* ou *il sera*.
C'est un langage humain, pour remarquer la chose.
Le temps présent tout seul à tes pieds se repose,
Sans avoir compagnon; car pour le temps passé,
Et celui dont le pas n'est encore avancé,
Sont présents à ton œil, qui, d'un seul clin, regarde
Le passé, le présent, voire celui qui tarde,
Qui tarde, quant à nous, et non pas quant à toi,
Car ton œil voit toujours tous les temps devant soi.

Comme haute déesse, éternelle et parfaite,
Et non ainsi que nous, de masse impure faite,
Tu es toute dans toi, ta partie et ton tout,
Sans nul commencement, sans milieu, ni sans bout,
Invincible, immuable, entière et toute ronde,
N'ayant partie en toi, qui en toi ne responde
Toute commencement, toute fin, toute milieu,
Sans tenir aucun lieu, de toutes choses lieu;
Qui fais ta déité, en tout, partout estendre,
Qu'on imagine bien et qu'on ne peut comprendre.

Regarde-moi, déesse au grand œil tout voyant!
Reine du grand Olympe au grand tour flamboyant,
Grande mère des dieux, grande dame et princesse,
Si je l'ai mérité, concède-moi, déesse,
Concède-moi ce don : c'est qu'après mon trespas,
Ayant laissé pourrir ma dépouille çà-bas,
Je puisse voir au ciel la belle Marguerite,
Pour qui j'ai ta louange en cet hymne décrite.

Les hymnes des anciens étaient des hymnes d'initiation que les hiérophantes faisaient répéter à leurs adeptes; c'est pourquoi ils contiennent toutes les figures dont l'ésotérisme des anciens couvraient l'idée divine. Ils étaient ordinairement écrits en grands vers et pouvaient se chanter sur un mode lent et sévère avec accompagnement de la lyre.

Les hymnes de saint Grégoire de Nazianze sont faits sur le même modèle, et sont autant supérieurs en inspiration à ceux de Callimaque, que le vrai Dieu est au-dessus des fantômes du paganisme. Pourtant ils sont moins connus et doivent moins plaire à ceux qui s'arrêtent uniquement aux grâces des images et à la poésie de la forme : trop de beauté et de grandeur peut nuire aux ouvrages des poëtes en les mettant au-dessus de la portée du commun des admirateurs. (*Voy.* Saint GRÉGOIRE de NAZIANZE.)

Si l'on compare à l'hymne d'Orphée quelques fragments de l'hymne sur Dieu, écrits par le poëte chrétien, on sera surpris de ce rapprochement.

Cieux et terre, écoutez! Esprit-Saint sur tes ailes
Porte ma faible voix aux voûtes éternelles;
Et que les bienheureux dans la sainte cité,
Tressaillent d'une chaste et pure volupté!
Un Dieu qui contient tout, qui produit toute chose,
Qui n'aura point de fin, qui n'a point eu de cause,
Un, incompréhensible, immuable, infini,
Père éternel d'un Fils éternel comme lui,
Du Père avec le Fils l'inexplicable essence
Réunissant en elle une seule existence;
Dieu tous deux, tous deux un, ni second, ni premier,
Se divisant lui-même et restant tout entier;
Le Père égal au Fils par un profond mystère,
Le Fils, force, action, image de son Père,
Double éternel pouvoir qui se résout en un,
L'un ayant tout créé par un pouvoir commun,
L'autre gouvernant tout, et de qui la sagesse
Ne s'épuise jamais en s'exerçant sans cesse;
L'Esprit-Saint jaillissant de leur divinité,
Dieu lui-même, formant cette triple unité
Qui crée, aime et maintient chaque être dans sa sphère,
Telle est de mes discours la sublime matière.
Périssent les méchants que de ses feux sacrés
L'Esprit-Saint déshérite et n'a point éclairés,
Dont l'orgueil, fils impur d'une science impie,
Révolté contre Dieu, le blasphème et le nie;
Leur bouche à flots épais verse l'impureté,
Et leur cœur est un gouffre où meurt la vérité.

Cette poésie ne résume-t-elle pas en les augmentant et en les éclairant d'une lumière nouvelle toutes les beautés de Cléanthe et d'Orphée réunis? C'est ainsi que les choses grandes et vraies ne périssent pas, mais se transfigurent pendant que l'humanité marche dans la voie qu'il plaît à Dieu de lui faire parcourir.

Au commencement du cinquième siècle, le grand Synésius, un des derniers philosophes de l'école d'Alexandrie, le disciple distingué d'Hypatie, cette belle et chaste adoratrice des antiques erreurs, Synésius de Cyrène à peine chrétien fut choisi pour évêque par le peuple de Ptolémaïde, tant était grande sa réputation de science et de vertu. Le philosophe refusa longtemps cet honneur : il avait une femme qu'il aimait tendrement et dont il ne voulait pas se séparer; il croyait, disait-il, à la sainteté et à la légitimité des plaisirs honnêtes, qui seuls peuvent consoler l'âme dans la triste prison où la chair la retient captive; il renoncerait difficilement à l'étude des anciens et à la chasse; de plus il avait, au sujet du dogme de la résurrection, des opinions particulières. Néanmoins le peuple et le clergé de Ptolémaïde insistèrent, et Synésius fut porté sur le siége épiscopal, qu'il honora par ses talents, par sa science et surtout par ses vertus.

Synésius est le premier poëte chrétien qui ait consacré à des sujets religieux le rhythme et l'inspiration lyrique de Pindare: Ses hymnes sont des odes pleines de mouvement et de grandeur. On y trouve plus d'enthousiasme, mais aussi moins de beautés sévères que dans les poésies de saint Grégoire de Nazianze, la partie dogmatique y est plus obscure et moins irréprochable au point de vue de l'orthodoxie.

Le poëte moderne, dont les idées religieuses et les formes poétiques nous semblent se rapprocher le plus de celles de Synésius, est M. de Lamartine, qui dans plusieurs passages de ses *Harmonies religieuses*

semble avoir imité l'évêque de Ptolémaïde et le disciple d'Hypatie.

Voici comment Synésius débute dans son hymne du matin :

Déjà la vigilante Aurore
Annonce le lever du jour,
Mon âme se réveille encore
Pleine d'espérance et d'amour.
Chante donc un hymne, ô mon âme!
Un hymne à Dieu qui de sa flamme
Couronna tant d'astres divers,
Qui des cieux règle la cadence,
Et des mondes conduit la danse
Autour de ce grand univers !

Dans une de ses Harmonies qui est aussi un hymne du matin, M. de Lamartine décrit toutes les magnificences de la nature qui semble se renouveler dans l'éclat naissant d'un beau jour et s'écrie :

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur !

Synésius décrit ensuite les merveilles de la création et rappelle les chants d'amour des esprits célestes, lorsque la création, vierge encore, apparut à son premier matin.

L'éther s'étendit comme un voile
Sur le sein palpitant d'Hyla,
Le feu brillant comme une étoile
Dans la nuit sombre étincela.
L'eau descendit dans les vallées,
Et de forêts échevelées
La terre frissonnante encor
Couvrit ses épaules robustes,
Se fit des ceintures d'arbustes
Et prit une couronne d'or.

Cette couronne de lumière
Lui fut offerte à son réveil
Devant le trône de son père
Par son jeune époux, le soleil.

. . . .

Le poëte se plonge ensuite dans des abstractions qui rappellent peut-être un peu trop le disciple de Platon et de Pythagore. Il parle de trois substances distinctes, l'une divine, infinie et increée, la seconde spirituelle et finie, la troisième matérielle. C'est la matière qu'il désigne sous le nom d'Hylé ou d'Hyla. Au-dessus de la matière il place l'âme universelle, qui se partage selon lui entre les anges, les astres et les hommes. C'est le système néo-platonicien de l'école d'Alexandrie avec des modifications chrétiennes. En invoquant le Père, on sent toujours que le philosophe se souvient du Jupiter de Cléanthe; le Fils semble se confondre parfois dans ses souvenirs avec le λόγος de Platon, et son explication du mécanisme de l'univers est pleine de réminiscences des combinaisons de Pythagore; mais tout est racheté par des aspirations ardentes à la vérité, qui est la lumière des intelligences, et à la charité qui est la vraie poésie du cœur.

Les sujets traités par Synésius dans ses odes, sont à peu près les mêmes que ceux des hymnes de saint Grégoire de Nazianze, et l'on peut d'autant plus justement les comparer et les opposer l'un à l'autre, que saint Grégoire semble avoir pris à tâche de réfuter dans ses poésies cette espèce de gnose philosophique dont Synésius a été l'un des plus éloquents coryphées. On peut dire qu'il y a entre ces deux poëtes une différence égale à celle qui existe entre les œuvres spirituelles de saint François de Sales par exemple, et celles de Mme Guyon : d'un côté est l'autorité, la règle, la discipline, rendues aimables par la charité la plus persuasive et la plus douce; de l'autre les ardeurs d'une imagination pieuse sans doute, mais exaltée par des systèmes. Les idées poétiques de Synésius et les sentiments mystiques de Mme Guyon, pris au sérieux et poussés à leur dernière conséquence conduisent au panthéisme, tandis qu'avec saint Grégoire de Nazianze et saint François de Sales on est sûr d'être protégé et retenu toujours par l'orthodoxie la plus inviolable et toute l'autorité de la foi.

Maintenant si des hymnes dogmatiques nous passons aux hymnes de la liturgie, nous aurons à déplorer d'abord l'antipathie profonde de l'esprit janséniste contre la poésie touchante et naïve des chants traditionnels conservés dans le Bréviaire romain, et défigurés, nous dirions presque parodiés dans la liturgie française ou gallicane par le même goût barbare qui a fait rajouter des morceaux d'architecture moderne à nos antiques et vénérables cathédrales. Les belles poésies ecclésiastiques du moyen âge et celles même du temps des Pères ont eu leurs Soufflots comme Notre-Dame de Paris a eu le sien. Qui croirait en effet qu'un recteur de l'Université de Paris, fort en vers latins, a osé raturer et corriger les hymnes de saint Ambroise? Voici pourtant des pièces de conviction, et d'abord voici une hymne de saint Ambroise : c'est l'hymne du dimanche à prime, dans le Bréviaire romain :

Jam lucis orto sidere,
Deum precemur supplices,
Ut in diurnis actibus
Nos servet a nocentibus.

Linguam refrænans temperet
Ne litis horror insonet,
Visum favendo conterat
Ne vanitates hauriat.

Sint pura cordis intima
Absistat et vecordia
Carnis terat superbiam
Potus cibique parcitas.

Ut cum dies abscesserit
Noctemque sors reduxeri
Mundi per abstinentiam
Ipsi canamus gloriam.

Tel est le thème de l'illustre écolier : voici maintenant le corrigé du présomptueux maître :

Jam lucis orto sidere,
Deum precemur supplices
Nostras ut ipse dirigat
Lux increata semitas.

Nil lingua, nil peccet manus;
Nil mens inane cogitet.
In ore simplex veritas,
In corde regnet charitas!

Incæpta dum fluit dies,
O Christe, custos pervigil,
Quas sævus hostis obsidet
Portas tuere sensuum!

Superba ne nimis caro
Menti licenter imperet
Carnis domet superbiam
Potus cibique parcitas, etc.

Traduisons maintenant les deux hymnes.

Hymne de saint Ambroise.

L'astre de la lumière est déjà levé : prions Dieu avec ferveur pour que dans les actions de la journée il nous préserve de tout mal.

Qu'il gouverne notre langue avec un frein pour étouffer, avant sa naissance, le bruit horrible des querelles, que sa grâce émousse nos regards de peur qu'ils ne puisent aux sources de la vanité.

Que le fond de nos cœurs soit pur, que la lâcheté n'y trouve jamais de place et que la sobriété brise l'orgueil de la chair.

Afin qu'au déclin du jour, lorsqu'il faudra que la nuit revienne, nous nous soyons abstenus du monde assez pour être dignes de glorifier Dieu.

Hymne de Coffin

L'astre de la lumière est déjà levé ; prions Dieu avec ferveur pour que lui-même, lumière incréée, il dirige nos sentiers.

Qu'en rien la langue, qu'en rien la main ne pèche, que l'esprit ne pense rien de vain ; que dans la bouche la simple vérité, que dans le cœur règne la charité.

Pendant que le jour commencé s'écoule, ô Christ, gardien très-vigilant, défends les portes des sens qu'un ennemi cruel assiége.

Afin que la chair orgueilleuse ne commande pas trop licencieusement à l'esprit, que l'orgueil de la chair soit dompté par la sobriété dans le boire et dans le manger.

Nous laissons aux hommes de piété et de goût le jugement entre les deux versions.

On doit être surpris, après un pareil exemple de goût, que Coffin ne se soit pas avisé de corriger la latinité ou même les pensées de cette hymne des saints Innocents qu'il devait trouver sans doute défectueuse et qui est cependant un chef-d'œuvre de grâce et de poésie, bien qu'elle ait été composée par Prudence, du temps de Théodose le Grand :

Salvete, flores martyrum!
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram ante ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Le grand Corneille a traduit ces deux strophes dans son style déjà vieilli, mais toujours beau :

Du troupeau des martyrs prémices innocentes,
Qui payez pour un Dieu qui vient payer pour tous,
A peine vous vivez, qu'un tyran fond sur vous,
Ainsi qu'un tourbillon sur des roses naissantes.

De ce Dieu nouveau-né victimes *les plus prêtes*,
Tendre *escadron* mourant aussitôt que mortel,
Vous vous jouez ensemble, aux marches de l'autel,
De ces mêmes lauriers qui couronnent vos têtes.

Mourant aussitôt que mortel est une belle expression qui n'appartient qu'à Corneille et qui n'est pas dans le latin.

C'est à l'ancienne liturgie et au Bréviaire romain que Racine a emprunté ces belles hymnes dont il nous a donné une traduction si heureuse.

Somno refectis artubus, etc.

Tandis que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse ;
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre,
Viendra bientôt recommencer son tour :
O vous, noirs ennemis, qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos armes;
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exaucez, Père saint, notre ardente prière ;
Verbe son Fils, Esprit, leur nœud divin,
Dieu qui tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les temps,
Le Père tout-puissant en qui le monde espère,
Qu'il soutienne d'en-haut ses fragiles enfants.

Donne-nous un ferme courage ;
Brise la noire dent du serpent envieux :
Que le calme, grand Dieu ! suive de près l'orage ;
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Garde notre âme dans ta route,
Rends notre corps docile à ta divine loi ;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre paix céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur :
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin ;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille ;
Que leur persévérance ignore le déclin.

Au rang des plus belles hymnes de l'Eglise, il faut compter celles de l'Office du Saint-Sacrement qui sont également admirables et pour la précision théologique et pour les expressions qui sont de la plus haute piété et d'une majesté irréprochable. On sait que l'office tout entier du Saint-Sacrement est le chef-d'œuvre de saint Thomas d'Aquin.

« Les quatre hymnes dont il a enrichi l'Office du Saint-Sacrement, dit M. de Marcellus, en parlant de ce saint docteur, sont des champs de triomphe qui font tour à tour retentir la voûte de nos temples, quand le Roi de gloire y paraît, caché sous les voiles eucharistiques. On ne sait laquelle il faut le plus admirer, et chacune a son caractère propre: le *Sacris solemniis* est plein d'un saint enthousiasme; le *Pange lingua* brille d'une noble et imposante majesté; une élégante et sublime concision se fait remarquer dans le *Verbum supernum prodiens*, et l'*Adoro te, supplex*, respire l'humilité, l'anéantissement, la reconnaissance et l'amour. S. Thomas a également varié le mètre de ces odes magnifiques: l'une (c'est le *Pange lingua*) est écrite en grands vers trochaïques, tels qu'on en trouve dans Catulle, dans Sénèque, chez les Latins, et chez les Grecs, dans Sophocle (1) et dans Euripide (2). C'est ce vers (3) qui, dépouillé de la quantité et accentué, fait aujourd'hui ce grand vers, ou vers héroïque des Grecs modernes (4), formé sur le vers *politique* du moyen âge, que J. Tzetzès a adopté pour écrire ses volumineuses chiliades (5). La strophe du *Sacris solemniis* est la strophe asclépiade qu'Horace a employée si souvent et avec tant de succès. Le *Verbum supernum* est écrit en petits iambiques, ou *iambiques dimètres*. La plupart des hymnes de l'Eglise sont écrites dans ce mètre; et on remarque que saint Ambroise, qui a enrichi l'Eglise de ses poésies comme il l'a éclairée par ses éloquents traités, faisait fort bien cette espèce de vers, et tournait avec grâce et douceur la strophe iambique (6). Enfin dans l'*Adoro te, supplex*, saint Thomas a imité le vers phaleuce, qui a tant de grâce dans Catulle et dans Martial. Je dis qu'il l'a imité, car saint Thomas écrivait dans un temps où la langue latine comme la langue grecque, devenant l'une et l'autre usuelles et modernes dans les divers dialectes auxquels elles donnaient naissance, perdaient leur pureté et leur génie primitif par le mélange des idiomes barbares. Ainsi la quantité ne s'observait guère plus dans les vers. Ses lois sévères étaient remplacées par les règles bien moins rigoureuses de l'accent, qui président aujourd'hui à la prosodie de la plupart des langues de l'Europe, et même quelquefois par la rime, qui depuis a étendu son sceptre sur la poésie de toutes les nations modernes, et surtout en France, où l'on peut presque dire qu'elle règne presque tyranniquement (1).

« Saint Thomas ne s'est donc pas astreint à la régularité du mètre antique: il paraît avoir compté la quantité à peu près pour rien; mais il rachète ce défaut par l'onction de son style, la noblesse et l'élévation de ses pensées, le choix de ses expressions. C'est le jugement que porte de sa poésie un critique moderne, qui paraît en avoir senti le charme. « Saint Thomas, ajoute-t-il, s'im-« posa une nouvelle entrave, celle de la ri-« me. Peu d'auteurs d'hymnes avant lui l'a-« vaient employée, et bien peu après lui l'ont « conservée. Saint Ambroise, au IVe siècle, « est le premier qui l'ait fait entrer dans la « poésie latine, où, quoi qu'on dise, elle n'est « pas sans agrément. » Saint Thomas en effet a rimé ses hymnes comme sa prose, où la rime était de rigueur. »

M. le comte de Marcellus, qui se montre ici l'excellent appréciateur de la poésie de saint Thomas, a essayé de faire passer dans la langue française les beautés religieuses de ses hymnes. Les traductions du noble pair sont nobles et élégantes, mais peut-être sont-elles un peu trop accommodées au goût du siècle de Louis XIV et ne gardent-elles pas assez le caractère de l'original latin. Rien de plus difficile en effet que de bien traduire les poésies liturgiques et surtout les hymnes du moyen âge. Le latin de cette époque, tout corrompu qu'il était en effet et tout barbare qu'il peut paraître, avait une force particulière pour exprimer les choses théologiques ou mystiques que nos langues modernes ne possèdent plus. Quoi qu'il en soit, les hymnes de M. de Marcellus sont belles, et nous croyons bien faire en les citant.

Traduction de l'hymne
SACRIS SOLEMNIIS (2).

Il paraît l'Homme-Dieu, le souverain des anges;
Il offre à ses enfants le froment des élus (3)
Que le zèle et l'amour inspirent nos louanges:
Le jour brille, l'ombre n'est plus.

(1) Sophocl., Œdip. Col., v. 880 et seq.

(2) Euripid., Iphigen. in Aulid., v. 317 et seq.

(3) Ces vers, grands trochaïques, sont appelés par les grammairiens *trochaïques-tétramètres-catalectiques*, ce qui veut dire qu'ils sont composés de huit trochées, mais qu'il leur manque une syllabe. La syllabe qui reste incomplète sans former de pied, prise à la fin du vers, fait le vers trochaïque; prise au commencement, elle le rendrait iambique, ce qui est une propriété de tous les vers trochaïques incomplets. Terentianus, dans son *Traité en vers des syllabes*, appelle ce vers *trochaïcum-catalecticum-quadratum*; et dans son *Traité des mètres* il en donne les règles conformes à ce que nous venons d'exposer. (*Note de M. de Marcellus.*)

(4) Voyez *Chants populaires de la Grèce moderne*, par M. Fauriel, tom. I, Discours préliminaire, p. 119.

(5) Dans le vers *politique*, ainsi nommé de ce qu'il se chantait dans les rues des *villes*, la quantité n'est point observée: on n'a égard qu'au nombre des syllabes et aux accents. (*Note de M. de Marcellus.*)

(6) Voyez *Grammaire latine de Port-Royal*, poésie latine, ch. VI.

(1) En effet, la langue française n'admet pas les vers blancs.

(2) Dans mes traductions en vers d'hymnes et de proses, comme dans mes paraphrases de psaumes, je me suis presque toujours attaché à traduire verset par verset, et à rendre chaque strophe ou chaque verset par une strophe particulière. (*Marcellus.*)

(3) *Frumentum electorum.* (Zachar. IX, 17.)

Fuyez, d'un monde impur adorateurs frivoles.
Que l'esprit du Très-Haut, renouvelant nos mœurs,
Règle nos actions, préside à nos paroles;
Que sa loi règne dans nos cœurs.

Jésus, prêtre et victime,en se donnant lui-même
Épuise les trésors de la divinité.
Les enfants de Jacob n'avaient vu que l'emblème;
Nous voyons la réalité.

Jadis l'agneau pascal, figure vénérable,
Prophétisait un Dieu qui s'immole pour nous.
Jésus près de mourir, de sa main adorable
Se donne à chacun comme à tous.

Ce pain miraculeux soutient notre faiblesse.
Sa force vient du ciel; qui pourrait l'ébranler?
Ce vin délicieux charme notre tristesse :
Il coule pour nous consoler.

Disciples fortunés qu'il admet à sa table!
« Prenez tous, vous dit-il, c'est le sang du Dieu fort :
Buvez, enivrez-vous de ce vin délectable (1);
Il vous rend vainqueurs de la mort (2)

Il faut un sacerdoce à la sainte victime
Qui nourrit de sa chair un peuple adorateur.
Le prêtre est à la fois, dans ce banquet sublime,
Convive et sacrificateur.

O miracle d'amour, de bonté, de puissance!
Le Christ, le Saint des saints, de splendeur couronné,
Enrichit de ses dons, nourrit de sa substance
L'esclave à ses pieds prosterné.

Il descend, entouré des célestes phalanges.
Le voile est déchiré, la vérité nous luit.
L'homme, héritier du ciel, mange le pain des an-
[ges (3);
La figure s'évanouit.

Puissions-nous adorer, aimer, bénir et croire
Un seul Dieu trois fois saint, immortelle unité,
Et partager un jour le bonheur et la gloire
De l'ineffable Trinité!

Traduction de l'hymne

PANGE, LINGUA.

Chantons cette merveille, objet de tant d'oracles,
Le Dieu saint, qui, pour nous prodiguant les miracles,
Devient un pain de vie et d'immortalité.
Le Très-Haut s'humilie; une vierge est féconde :
Un sang divin, versé pour le salut du monde,
Coule; l'enfer s'étonne, et l'homme est racheté.

Ce Dieu, pour nous sauver envoyé par son père,
Naît du sein virginal d'une mortelle mère;
Il vit, il parle, il souffre, il expire pour nous.
D'innombrables bienfaits signalent ses vestiges,
Et sa bonté nous laisse, après tant de prodiges,
Un miracle d'amour qui les surpasse tous.

Il choisit pour créer ce sublime mystère
Le moment où finit son exil sur la terre,
Que du joug de l'enfer il venait d'affranchir.
Pour nous faire à jamais jouir de sa présence
Il se donne lui-même, et sa toute-puissance
D'un don plus précieux ne peut nous enrichir.

Dieu commande à l'amour d'animer sa parole.
Le Verbe se fait chair, s'anéantit, s'immole :
Un nuage le cache et voile sa splendeur.
Enflé de sa raison, l'orgueil en vain murmure ·
La foi découvre à l'homme une route plus sûre,
Triomphe de ses sens et maîtrise son cœur.

(1) *Accipite et comedite . . . Bibite ex hoc omnes.* (Matth. XXVI, 26, 27.) *Bibite et inebriamini, charissimi.* (Cantic. V, 1.)

(2) *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.* (Joan. VI, 51.)

(3) *Panem angelorum manducavit homo.* (Psaume LXXVII, 25.)

Humblement prosternés devant le pain des anges,
Célébrons ses bienfaits dans un chœur de louanges
La grâce a dissipé les ombres de la loi.
Héritiers fortunés des promesses antiques,
Adorons notre Dieu sous des voiles mystiques,
Et captivons nos sens sous le joug de la foi.

Louons Dieu! c'est sa mort qui nous donne la vie,
Mais ce Dieu, que l'amour sur l'autel sacrifie,
D'un amour sans mesure exige le retour.
O vous, esprit de grâce et source de lumière,
Vous, l'égal, le lien et du Fils et du Père,
Esprit d'amour, nos cœurs vous offrent notre amour.

Traduction de l'hymne

VERBUM SUPERNUM PRODIENS.

Le Verbe, éclat de la lumière
Dont les rayons sont éternels (1),
Sans quitter la droite du Père
Rendu visible aux yeux mortels,
Voyait s'approcher le supplice
Que lui prépare la malice
D'un monde ingrat qui le poursuit;
Son œuvre allait être accomplie;
Le jour d'une si belle vie
Déjà s'éteignait dans la nuit.

Ce bon, cet adorable maître
A la mort pour nous s'est soumis.
Il sera livré par un traître
A ses farouches ennemis.
Mais il veut se livrer lui-même
Aux disciples choisis qu'il aime;
Il les comble de ses bienfaits;
Leur sert un banquet délectable,
Et leur fait goûter à sa table
Le bonheur, la vie et la paix.

Un Dieu même à ses créatures
Donne ce qu'il a de plus cher,
Et sous deux diverses figures
Leur offre son sang et sa chair.
Ce Dieu, surpassant ses promesses,
De ses ineffables richesses
Ouvre pour nous tous ses trésors.
Le sacrifice se consomme :
L'Homme-Dieu se prodigue à l'homme,
Et nourrit son âme et son corps.

Il naît, et dès lors s'associe
A nos douleurs, à nos travaux.
Prêtre à la fois, convive, hostie,
Pain céleste, il guérit nos maux.
Il meurt : c'est la rançon du monde.
Pour nous, source en grâces féconde.
Son sang ruisselle sur la croix.
Ses faveurs n'exceptent personne;
Il règne, et sera la couronne
Des cœurs fidèles à ses lois.

Victime sainte et salutaire
Qui, vous immolant sur l'autel,
Dans cet adorable mystère
Nous ouvrez la porte du ciel!
De cruels ennemis nous pressent :
Brisez des piéges qu'ils nous dressent
Les tristes et honteux liens.
Soyez notre appui, notre force
Contre la périlleuse amorce
Des faux plaisirs et des faux biens.

Honneur sans fin, gloire et louanges
A vous, modèle des pasteurs,
O Jésus! qui du pain des anges
Nourrissez vos adorateurs!
Gloire au Père, source de vie;
A l'Esprit qui nous sanctifie,
Auteur de toute vérité.

(1) *Candor (splendor) lucis æternæ.* (Sap. VII, 26.)

Gloire au banquet dont les délices
Sont pour nous les douces prémices
Du banquet de l'éternité!

Traduction de l'hymne

ADORO TE, SUPPLEX.

Je vous adore, ô Dieu caché dans ce mystère!
Vous dont la majesté remplit toute la terre,
Mais dérobe à nos yeux l'éclat qui l'investit.
Mon cœur brûle pour vous d'une ardeur ineffable,
Mon esprit confondu, que tant de gloire accable,
Vous contemple et s'anéantit.

Soumettons à la foi nos sens vains et frivoles.
Mais l'oreille d'un Dieu recueillant les paroles,
Seule a droit d'exiger notre docilité.
La raison subjuguée applaudit au miracle
Le Fils de Dieu l'a dit; je crois ce grand oracle
Proclamé par la vérité.

Le Dieu seul se cachait, mourant sur le Calvaire;
Mais, voilés par l'amour au fond du sanctuaire,
C'est l'homme, c'est le Dieu que j'adore et je crois.
Au pied des saints autels, qu'avec larmes j'embrasse,
Humblement prosterné, je demande la grâce
Qu'obtint le larron sur la croix.

Moins heureux que Thomas, et sans voir vos bles-[sures,
Mon Sauveur, comme lui, sous ces humbles figures
Je reconnais un Dieu qui s'immole pour nous.
Puissé-je, en attendant le jour de votre gloire,
Sous ces voiles sacrés vous honorer, vous croire,
N'espérer et n'aimer que vous!

Monument de la mort qu'une sainte victime
Voulut souffrir pour nous! pain vivant! mets su-[blime,
Qui nous rend du Très-Haut les heureux posses-[seurs!
Faites qu'en ce banquet ma foi se fortifie;
Et que mon cœur souvent, en y puisant la vie,
En goûte les chastes douceurs.

Source de pureté que les anges adorent,
Ne coulez pas en vain pour ceux qui vous implo-[rent;
Dans nos sens epurés faites régner la paix;
Sang que l'amour répand, dont l'amour nous inonde,
Dont une seule goutte, en rachetant le monde,
Peut expier tous nos forfaits!

O Jésus! que ma foi découvre sous ces voiles!
Puissé-je un jour, voyant à mes pieds les étoiles,
Près du Dieu dont les cieux proclament la grandeur
Jouir de votre gloire et jouir de vous-même,
Contempler tel qu'il est celui que mon cœur aime,
Et m'enivrer de sa splendeur!

Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur de ces traductions, c'est d'avoir été préoccupé en les faisant de l'idée des poésies classiques de Coffin et de Santeuil, et qu'il a trop cherché à donner quelque chose de leur manière aux belles hymnes de saint Thomas. Nous ne prétendons pourtant en aucune manière nier le mérite poétique de Coffin et de Santeuil; leurs hymnes sont souvent belles et toujours dignes de la gravité et de la décence des offices divins. Nous sommes disposé à leur savoir gré d'avoir comblé plus d'une lacune, tant dans le Bréviaire que dans l'Eucologe; mais ce que nous ne leur pardonnons pas, c'est d'avoir substitué leur latin de collége et leurs strophes horatiennes à la majestueuse antiquité des hymnes rimées et de la liturgie gothique. Comment n'ont-ils pas senti le respect de cette auguste vieillesse, la piété de ces formes naïves, la sainteté de cette rouille même? Ne sentaient-ils pas en eux la religion des reliques? Ne trouvaient-ils rien de touchant dans ces rimes empreintes de je ne sais quelle harmonie toute particulière à la foi? N'avaient-ils jamais pleuré en chantant les anciennes proses ou les hymnes à la sainte Vierge? L'*Ave, maris stella*, par exemple, que par bonheur ils n'ont pas essayé de nous traduire en vers de Catulle.

Ave, maris stella,
Dei mater alma
Atque semper virgo,
Felix cœli porta.

Otez cette simplicité, ôtez ces rimes si harmonieuses qui rappellent à la fin de chaque vers le nom si doux de *Maria*, et l'hymne aura perdu tout son charme.

Sumens illud ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace
Mutans Evæ nomen.

Solve vincla reis,
Profer lumen cæcis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.

Monstra te esse matrem,
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.

Virgo singularis
Inter omnes mitis,
Nos culpis solutos
Mites fac et castos!

Vitam præsta puram,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum
Semper collætemur!

Salut, étoile de la mer,
Du Créateur mère féconde,
Toujours vierge, malgré l'enfer
Porte du ciel ouverte au monde!

Gabriel est à vos genoux
Pour vous offrir notre prière;
Changez en votre nom si doux
Le nom d'une coupable mère!

Des captifs brisez les liens,
Aux aveugles rendez la vue:
Eloignez le mal qui nous tue,
Obtenez pour nous tous les biens.

Montrez-nous que vous êtes mère.
Celui qui fut l'homme pour nous
Se donna d'abord tout à vous;
Il recevra votre prière.

O Vierge unique en pureté
Et douce entre toutes les femmes,
Rendez l'innocence à nos âmes,
La douceur et la chasteté!

Soyez notre guide fidèle,
Gardez nos pas et notre amour:
Et nous verrons Jésus un jour
Au sein de la joie éternelle!

Cette traduction est un essai que nous donnons à nos lecteurs seulement comme un exemple de la rigoureuse fidélité et de la

simplicité auxquelles nous croyons qu'un traducteur doit s'astreindre, s'il veut rendre avec quelque bonheur la poésie des hymnes de l'Eglise. Puisse cet exemple n'être pas une preuve qu'on puisse opposer à notre système de traduction ! (*Voy.* OFFICES, LITURGIE, PROSES.)

I

IGNACE (saint), martyr. (*Voy.* APOSTOLIQUES (écrivains des temps).

IMAGE. (*Voy.* ALLÉGORIE FICTION.)

IMAGINATION. (*Voy.* STYLE.)

IMITATION de la nature. (*Voy.* POÉSIE.)

INVENTION. (*Voy.* FICTION.)

INVOCATION. (*Voy.* HYMNES, POÉSIE ÉPIQUE ET LYRIQUE.)

IRÉNÉE (saint). — Saint Irénée, évêque de Lyon au IIe siècle de l'ère chrétienne, est presque un écrivain des temps apostoliques; ses écrits intéressent plus la théologie que la littérature religieuse; son style, toutefois, a cette force et cette grandeur divine qui caractérisent les docteurs dont la tête était toujours sous la hache et l'âme préparée au martyre. Il s'est appliqué surtout à réfuter les rêveries des gnostiques, et l'on voit par ses écrits que le nom de *gnostiques*, usurpé par des sectaires impies, était alors un nom honorable dans l'Eglise, car saint Irénée donne les caractères du vrai gnostique, qui n'est autre que le parfait chrétien. (*Voy.* MYSTICISME.)

Saint Irénée enseigne les doctrines des millénaires, qui n'étaient pas condamnées à l'époque où il vivait et qu'il tenait de Papias, disciple de saint Jean. Il paraît que ce Papias était un homme simple et de peu de jugement, qui avait pris à la lettre et dans un sens tout matériel ce qui ne doit être entendu qu'allégoriquement et dans un sens tout spirituel.

ISAIE. — Isaïe, fils d'Amos, est sans contredit le plus éloquent et le plus sublime de tous les prophètes. On l'a appelé le cinquième évangéliste, tant il décrit fidèlement tour à tour les souffrances et les triomphes du Sauveur. Sa poésie est plus correcte et son élocution plus pure que celle de tous les autres; il y a dans sa diction une sorte de majesté royale : on croit entendre un prince de la cour du Messie; sa parole tombe de haut sur les têtes coupables, et il ne ménage pas plus les maîtres que les esclaves, pas plus les prêtres que les rois. Mais sa colère est calme et patiente comme celle de Dieu; car il est consolé des afflictions du présent par les visions de l'avenir : le crime et la rédemption toujours présents à ses yeux égalisent son âme comme les plateaux d'une balance, et l'imprécation s'échappe de ses lèvres sans y laisser de traces de colère; il menace, puis il console, et la consolation est aussi douce que la menace était terrible. Un seul poëte dans notre langue eût été capable de bien traduire Isaïe et l'a heureusement imité. Tous ceux qui savent par cœur la célèbre prophétie de Joad dans Athalie, comprennent déjà que nous voulons parler de Racine.

Le début du prophète est plein d'enthousiasme; rempli du Verbe divin dont il sent la toute-puissance, il ose interpeller le ciel et la terre et leur ordonne de l'écouter. Ce n'est pas lui en effet qui parle, c'est Dieu qui se plaint de son peuple, et tout le premier chapitre d'Isaïe, qui sert comme de prologue à sa prophétie, est plein de reproches et de menaces. C'est la haute satire avec une sanction divine, c'est une éloquence dont Juvénal et les autres anciens n'approchent pas. Ce chapitre a été traduit avec fidélité et bonheur par M. Victor de Perrodil, que nous avons déjà cité à l'article saint GRÉGOIRE de Nazianze.

Prophéties d'Isaïe.

Cieux et terre, écoutez ! Dieu parle et vous appelle;
Servez-lui de témoins contre un peuple rebelle :

J'ai choisi des enfants et je les ai nourris;
J'ai marché devant eux contre leurs ennemis;
Je leur ai partagé des campagnes fertiles,
J'ai bâti leurs maisons, fortifié leurs villes;
Et ces enfants ingrats, révoltés contre moi,
Ont blasphémé mon nom et déserté ma loi !
Peuple sans souvenir et sans intelligence,
Ils ont entre eux et moi rompu toute alliance.
Malheur à cette race impie et sans remords,
Dans le crime plongée et voisine des morts;
A ces enfants ingrats détournés de ma voie,
Sur qui mon bras vengeur vainement se déploie !
De quel nouveau fléau puis-je encor les frapper ?
Un seul de ces pervers a-t-il pu m'échapper ?
Non, tout cœur est tremblant, toute tête abattue;
Cette terre recèle un venin qui la tue.
Leur corps n'est qu'une plaie; ils n'ont, près de mourir,
Ni lin pour la sécher, ni vin pour l'adoucir.

Vos champs sont dévastés, vos villes sont désertes,
Vos voisins triomphants insultent à vos pertes;
Un maître impitoyable asservit vos maisons;
Il mange sous vos yeux le pain de vos moissons,
Il récolte vos fruits, il vendange vos vignes;
Vous pâlissez de crainte aux moindres de ses signes.
Triste Jérusalem ! tu n'as plus d'habitants;
Telle que, pour un jour, dans le milieu des champs,
S'élève du berger la cabane isolée,
Telle sur des débris tu t'asseois désolée,
Et, sans l'espoir du juste enfermé dans ton sein,
Le destin de Sodome eût été ton destin.

Rois pervers, écoutez ! écoute, peuple impie !
Avez-vous assez loin poussé l'hypocrisie ?
Au pied de mes autels que venez-vous chercher ?
Les mains teintes de sang, osez-vous m'approcher ?
Pensez-vous que la graisse et le sang des victimes
Effacent devant moi le moindre de vos crimes ?
Vous ai-je demandé ces présents odieux
Qui souillent mes autels et fatiguent mes yeux !

Cessez, remportez-les, reprenez ces hosties;
Je hais et vos sabbats et vos néoménies;
Le cri des opprimés, le sang des innocents,
Se mêlent dans mon temple aux vapeurs de l'encens,
Et, prenant en horreur une épouse adultère,
De ce temple souillé j'ai fui le sanctuaire.

C'en est fait, tout commerce est détruit entre [nous,
Je t'ai répudiée et tu n'as plus d'époux;
Et, dans ces mêmes lieux, témoins de mes merveil- [les,
Je n'aurai plus pour toi des yeux ni des oreilles.

Sortez, sortez du crime où vous êtes plongés,
Témoignez en effet que vous êtes changés;
Arrachez de vos cœurs l'orgueil et l'avarice;
Aimez la vérité, recherchez la justice,
Protégez, secourez la veuve et l'orphelin,
Et, sans plus redouter de m'invoquer en vain,
Si, d'un vrai repentir la flamme vous pénètre,
Revenez, à mes pieds hâtez-vous de paraître;
Vos péchés fussent-ils rouges comme le sang,
L'agneau sous sa toison ne sera pas plus blanc:
Et délivrés du joug de la race étrangère,
Vous mangerez en paix les fruits de votre terre.
Mais si, persévérant dans de noirs attentats,
Vos cœurs incirconcis ne se repentent pas,
Si, lorsque ma bonté vous offre votre grâce,
Votre fureur s'accroît et jamais ne se lasse,
Mon glaive, de carnage et de sang enivré,
Ne s'arrêtera plus qu'il n'ait tout dévoré.

Comment cette cité, fille de la justice,
Est-elle devenue un repaire de vice?
Ses enfants, dans ses murs l'un par l'autre égorgés,
En impurs assassins ont tous été changés.
Ton argent est du plomb, ta gloire de la rouille;
Tu répands jusqu'à moi le venin qui te souille;
Tes rois sont des tyrans sans honneur et sans foi;
Le mensonge est leur dieu, l'avarice leur loi.
Comme une marchandise exposée à la vue,
Devant leur tribunal la justice est vendue;
La veuve et l'orphelin n'y trouvent point d'accès,
Et le pauvre est chassé du seuil de leurs palais.

C'est trop longtemps souffrir leur brutale insolence;
Je répandrai sur eux les feux de ma vengeance,
Sur eux, sur leurs forfaits, j'étendrai cette main
Dont ils ont blasphémé le pouvoir souverain;
J'irai, j'arracherai de cette ville impie
Tout ce qu'elle a d'orgueil, de luxe et de folie.
Elle redeviendra ce qu'elle fut jadis,
Pleine d'un peuple pur à mes ordres soumis;
La justice et la paix rempliront son enceinte;
Ses rois seront mes fils; son nom, la ville sainte.
Aucun des déserteurs de ma divine loi,
Aucun ne trouvera de grâce devant moi;
Je les inonderai des flots de ma colère.
Ces idoles de bois, d'or, d'argent et de pierre,
Ces jardins où leur cœur dans la honte perdu
Brûle aux pieds de Baal un encens qui m'est dû,
Comme un cèdre où ma main vient de lancer la fou- [dre,
Disparaissent déjà séchés, réduits en poudre;
Il n'en reste plus rien, et leurs adorateurs
Ont eux-mêmes éprouvé le poids de mes fureurs.
Ils sont morts, et leur vie impure et criminelle
A duré ce que dure une ardente étincelle.

Après ces terribles invectives viennent les plus magnifiques promesses et les peintures les plus ravissantes du siècle à venir, lorsque les glaives seront changés en coutres de charrues et les lances en faux, époque de paix universelle, prédite aussi dans les livres sibyllins, âge d'or que nous attendons toujours, mais auquel le monde ne croit plus.

Après ce chant d'espérance, la harpe du prophète gronde de nouvelles menaces, et sa prophétie tout entière n'est qu'un mélange de joie et de larmes : les souffrances du peuple surtout l'irritent, et il maudit de la part du Seigneur l'insolente prospérité des heureux du siècle. « Pourquoi écrasez-vous mon peuple? leur dit-il. Pourquoi broyez-vous sous la meule la tête de mes pauvres? » a dit le Seigneur, Dieu des combats. Puis Dieu maudit le luxe des filles de Jérusalem, qu'il va dépouiller de toutes leurs parures. « Leur chevelure bouclée et brillante sera rasée, leurs vêtements de pourpre et de soie seront remplacés par un cilice, leurs ceintures et leurs bijoux par une corde. Jérusalem, privée de ses défenseurs, va s'asseoir veuve et désolée à ses portes désertes. Dieu est las de cultiver une vigne ingrate; elle va être arrachée et foulée aux pieds : malheur à vous, qui vous levez le matin pour chanceler à la poursuite de l'ivresse, et qui vous plongez jusqu'au soir dans les excès du vin, pour que l'iniquité bouillonne ensuite dans vos veines! Malheur à vous qui vous attelez au char du vice avec les chaînes de la vanité, et qui traînez le péché comme un joug! Malheur à vous qui appelez mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal! qui faites de la nuit le jour, et du jour la nuit, de l'amertume la douceur, et de la douceur l'amertume! Malheur à vous qui justifiez l'impie pour des présents, et qui ôtez au juste sa justice! L'ennemi se lève, il ne se reposera plus; ses flèches sont aiguisées, ses arcs sont tendus, les ongles de ses chevaux sont comme des cailloux, les roues de ses chars tourbillonnent comme la tempête. Il rugira comme le lion auquel ses lionceaux répondent; il grincera des dents et saisira sa proie; il l'enserrera dans ses griffes, et personne ne pourra la lui arracher. Il bruira comme la mer; et quand nos yeux chercheront la terre pour nous y réfugier, nous la trouverons couverte de ténèbres, et la lumière du ciel sera perdue dans cette nuit! »

Plusieurs commentateurs croient que le commencement de la prophétie d'Isaïe a été transposée et se trouve au chapitre sixième. Là en effet nous trouvons la vision que Lamartine traduit en ces termes :

Ozias n'était plus. Dieu m'apparut; je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante.
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

C'est alors qu'un chérubin prend sur l'autel un charbon ardent et vient purifier les lèvres d'Isaïe. Il semble en effet que cette vision devrait être comme le frontispice de la prophétie : quoi qu'il en soit, les promesses et les menaces, les chants de triomphe et les lamentations continuent : le prophète chante les victoires et la chute de Sennachérib. Rien de plus énergique alors que les figures de son style. Sous la figure d'Ezéchias, dont la piété doit triompher, il repré-

sente le roi pacifique et fort, le roi de l'avenir, le Messie. La description de la marche des Assyriens, qui se trouve à la fin du dixième chapitre, est d'une rapidité de style qui fait image. « Il viendra dans Acath, il passera à Magron : il laissera ses bagages à Machmas. Ils ont traversé Gaba au pas de course : Rama est dans la stupeur, Gabaath, la ville de Saül, est déserte. Fille de Gallim, pousse un cri d'épouvante ! Prends garde, Laïsa?... Malheureuse Anathoth !... Medémena s'est exilée : courage, habitants de Gabim !.. Encore un jour, et il est à Nobé, et de là il étendra la main sur la montagne sainte contre la fille de Sion. Mais voici que Dieu, le dominateur des armées, va briser ce vase d'argile rempli de terreurs, il va couper les géants par la racine, et mettre à bas les têtes superbes. Le fer passera dans la forêt, et le Liban tombera avec ses grands cèdres. »

Jamais l'enthousiasme lyrique ne s'est élevé plus haut : ce n'est pas une description, ce sont des cris arrachés de l'âme par le spectacle même de la dévastation : le prophète voit et nous fait voir Sennachérib qui court de ville en ville : la poésie est rapide dans les formes comme dans l'idée ; ou arrive palpitant jusqu'aux portes de Jérusalem : là le style change ; le torrent dévastateur se brise ; Dieu apparaît dans sa majesté, et quelques phrases calmes et simples représentent l'anéantissement et le silence éternel de cette multitude si audacieuse et si bruyante.

La ruine de Sennachérib a été regardée par les interprètes comme l'image de la dernière délivrance des justes, qui doit arriver à la fin des temps : en effet le prophète annonce ensuite une ère de félicité dont il avait déjà esquissé précédemment le tableau, le loup alors habitera avec l'agneau, le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira. Le mal et le meurtre auront cessé partout sur la montagne sainte, parce que la terre sera envahie par la science du Seigneur comme par les eaux de la mer.....

Transporté de joie à la vue de cette époque de charité parfaite, Isaïe chante un cantique d'action de grâces; puis il s'éveille comme en sursaut, se retrouve dans le présent et recommence ses chants de deuil et de colère. Malheur à tous les peuples qui participent à la perte d'Israël ! L'ange du Seigneur rassemble les iniquités de chacun d'eux comme un fardeau, et les leur jette sur les épaules. Voici la charge de Babylone, voici la charge de Moab, voici la charge de Damas, voici la charge de l'Egypte. Le chant funèbre sur la mort du roi de Babylone est assez célèbre, et Louis Racine en a donné une traduction digne de son père :

Comment est disparu ce maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés?
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accablait les humains languissants,
Ce sceptre qui frappait d'une plaie incurable
Les peuples gémissants.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence;
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
Cruel et superbe tyran.
Les cèdres même du Liban
Se réjouissent de ta perte:
Ils est mort, disent-ils, et nous ne verrons plus
Comme autrefois la campagne couverte
De nos tristes débris par le fer abattus !

Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres;
Tout l'enfer se troubla : les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir :
Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
Toi-même, comme nous te voilà donc percé,
Sur la poussière renversé ?
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la pourriture!

Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore ?
Tyran cruel, prince orgueilleux,
La terre aujourd'hui te dévore :
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore ?

Dans ton cœur tu disais : à Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte :
A mes pieds trembleront les humains éperdus·
Tu le disais, et tu n'es plus.

Les passants qui verront ton cadavre paraître
Diront en se baissant pour te mieux reconnaître :
Est-ce là le mortel qui troubla l'univers?
Qui laissa ses captifs soupirer dans les fers?
Qui perdit tant d'Etats, détruisit tant de villes;
Qui ravageant nos campagnes fertiles,
Les changeait en déserts?

Tous les rois de la terre ont de la sépulture
O tenu le dernier honneur;
Toi seul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Préparez à la mort ces enfants misérables;
La race des méchants ne subsistera pas :
Courez à tous ses fils annoncer le trépas :
Qu'ils périssent, l'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Le reste impur du sang dont ils ont hérité.

C'est ainsi que la justice de Dieu parcourt en cercle les nations; puis elle revient à Jérusalem. Ici le prophète pousse un cri d'angoisse : il voit une ville livrée au carnage et à l'épouvante ; il parle à ses concitoyens effrayés : « Qu'avez-vous donc pour monter ainsi sur les toits, ville pleine de bruit, ville pleine de monde, ville pleine de joie? Tes morts n'ont pas été frappés par le glaive, et ne sont pas morts à la guerre ; tes princes ont fui ; tous ceux qu'on a trouvés sont enchaînés... » Voilà le siége et ses horreurs. Mais les grands et les princes ne se repentent pas de leurs crimes : « Buvons et mangeons, se sont-ils écriés, puisque demain il faudra mourir ! »

Le prophète nous laisse sur cette épou-

vante, et tourne ses menaces du côté de Tyr. Sa voix se prolonge et expire dans un chant funèbre. « Malheur au temple ! malheur à vous, qui faites le mal en pensant qu'on ne vous voit pas ! malheur à ceux qui espèrent du secours de l'Egypte et qui se confient dans la multitude de ses chars ! Les bêtes sauvages vont bientôt trouver leur repaire parmi les débris de ce beau temple ; des bêtes hideuses y allaiteront leurs faons difformes, et des voix lamentables s'y répondront pendant la nuit. » Quel abaissement, ô Jérusalem ! mais ensuite, quelle joie et quelle gloire ! Les chapitres suivants, à partir du trente-quatrième, ne sont plus de la prédiction ; c'est de l'histoire, l'histoire du saint roi Ezéchias, dont le cantique a été interprété avec tant de sentiment et d'harmonie par le premier de nos lyriques sacrés.

Ode tirée du Cantique d'Ezéchias.

(*Isaïe*, chap. XXXVIII.)

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant,
Au midi de mes années,
Je touchais à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève;
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable
Le mal a brisé mes os,
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour ;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon âme semblait se nourrir ;
Et mes yeux noyés de larmes
Etaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Ecoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace,
Puisé dans ses saints trésors ;
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps.

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours ;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos celestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés ;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

La prophétie d'Isaïe se trouve ainsi divisée, par l'histoire d'Ezéchias, en deux parties bien distinctes, dont la seconde ne commence qu'au chapitre quarantième. Cette seconde partie est plus sublime encore que la première. Dieu s'y révèle dans tout son amour ; il adresse à son peuple les reproches les plus tendres ; il réitère ses promesses ; il annonce la venue prochaine du juste, du grand Orient, de l'étoile de Jacob ; il décrit d'avance toutes les vertus et toute la douceur de ce fils, objet de toutes les complaisances du père ; il ne marchera pas sur le roseau brisé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Un nouveau pouvoir, celui de la miséricorde et de la paix, va renouveler la face du monde. La mer ouvre des chemins à la concorde universelle ; les torrents creusent des sentiers pour le zèle des apôtres : le mal est vaincu. « Monstres des déserts, glorifiez Dieu, car Dieu abreuve les déserts, et y fait couler les eaux vives du salut. Console-toi, mon peuple ; vaines idoles, disparaissez ! Quoi ! un bûcheron aura coupé un chêne ou un cèdre ; il en aura fait des planches et des instruments pour son usage, du bois pour son foyer, et du reste, dont il ne savait que faire, il s'est fait un Dieu ! Votre Dieu à vous n'est pas l'ouvrage des hommes ; mais le ciel et la terre sont l'ouvrage de ses mains : qu'il soit éternellement béni ! »

Au chapitre quarante-cinquième, on trouve cette belle prophétie touchant le roi Cyrus : « Je t'ai appelé par ton nom, lui dit le Seigneur ; je t'ai soumis la terre à cause de mon peuple, et tu ne m'as pas connu. »

Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,

Repassez les monts et les mers
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

On peut citer Racine lorsqu'on analyse Isaie : le poéte n'est pas indigne du prophète, et l'a parfaitement compris.

Cependant, après tous ces chants d'allégresse, la harpe sacrée semble se souvenir de ses premiers accents de douleur. Les chapitres XLVII et XLVIII surtout sont pleins encore d'amertume et de reproches; il semble que la sentinelle du Seigneur ne veuille pas laisser les méchants s'endormir dans leur crime. « Il n'y a point de paix pour les impies, dit le Seigneur. Ecoutez cependant, îles de la mer; prêtez l'oreille, peuplades lointaines, car vous êtes tous appelés, et tous vous pouvez être élus. Plus de barrières entre les hommes; partout la concorde et la paix. Dieu brise les chaînes des captifs; il essuie les larmes de ceux qui pleurent. Ses enfants désormais n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, et ils ne seront plus brûlés par les feux du soleil :

Celui qui a pitié d'eux les gouvernera désormais, et les abreuvera dans l'eau de ses fontaines.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond des déserts brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque éternelle ?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle ;

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
Les rois des nations devant toi prosternés
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux répandez votre rosée
Et que la terre enfante son sauveur !

Il est impossible d'analyser et de traduire en même temps d'une manière plus parfaite les derniers et les plus beaux chapitres d'Isaïe, dont l'esprit se retrouve tout entier dans la belle prophétie de Joad. Racine a eu le talent de faire tenir tout Isaïe dans une page, sans rien lui faire perdre de ses inimitables beautés.

Rien de plus tendre et de plus doux que les dernières paroles d'Isaïe. Dieu n'est pas seulement un bon maître, un charitable sauveur, un père; c'est une mère pour ses enfants: il leur prodigue ses consolations comme le lait, il les comble de ses caresses. Ici les images de félicité surpassent les espérances et les forces de la vie présente ; il s'agit du ciel, car à tant de bonheur s'oppose comme une grande ombre l'éternité cadavéreuse des pécheurs. « Leur ver ne mourra point et leur feu ne s'éteindra point ; et ils existeront jusqu'à ce que tous les yeux se soient fatigués de les voir. » Ainsi se termine le chant si varié du prophète de la palingénésie humaine. On pourrait peut-être, s'il s'agissait d'un simple poëte, trouver qu'il se répète quelquefois ; mais dans l'original hébreu les couleurs variées du langage empêchent la trop grande uniformité du discours. Les menaces d'ailleurs succèdent aux promesses, et les joies aux douleurs, avec un art que nous avons fait déjà remarquer. Peut-être quelques chapitres ne sont-ils pas tout à fait à leur place, le temps et le nombre des copistes ayant pu occasionner des transpositions. Tels qu'ils sont d'ailleurs, les chapitres se suivent assez pour que rien ne choque ni n'embarrasse l'esprit. M. de Genoude a fait sur Isaïe, d'après les cahiers de M. Garnier, supérieur général de Saint-Sulpice, un travail qui mérite d'être consulté, quoique sa traduction ne soit pas toujours rigoureusement exacte.

ISIDORE (saint) de Séville. (*Voy.* CROYANCES POETIQUES ET POPULAIRES.)

J

JACQUES (saint). — L'Epître catholique de l'apôtre saint Jacques est remarquable entre toutes les autres par ses mouvements oratoires et l'énergie de ses expressions. Il se déchaîne contre l'incontinence de la langue; il prouve que la foi sans les œuvres est morte ; il sépare la sagesse céleste de la sagesse humaine; il établit les bases de la morale chrétienne, défend qu'on fasse acception des personnes et met hors du christianisme ceux qui honorent les riches plus que les pauvres. « Si dans votre assemblée, dit-il, entrent en même temps un homme richement vêtu, avec un anneau d'or, et un pauvre en habits sordides, et que, vous tournant vers celui qui brille par son extérieur vous lui disiez : Mettez-vous à la place d'honneur, et que vous disiez ensuite au pauvre : Toi, reste à la porte, ou assieds-toi sur l'escabeau de mes pieds, ne vous jugez-vous pas ainsi vous-mêmes, ne vous faites-vous pas ainsi les juges de vos mauvaises pensées ?

« Ecoutez, frères bien-aimés, est-ce que Dieu n'a pas choisi les pauvres en ce monde pour être riches dans la foi et pour hériter du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ?

« Et vous avez déshonoré le pauvre ! Est-ce donc que ce ne sont pas les riches qui vous oppriment par le pouvoir ? Ne sont-ce pas eux qui vous traînent devant les juges ? »

Puis saint Jacques exhorte ses frères à ne rechercher ni les premières places, ni les premières fonctions ; car, dit-il, vous at-

tireriez sur vos têtes un jugement plus terrible.

Puis il termine son Epître par une terrible invective contre les riches :

« Allez maintenant, riches, pleurez avec des hurlements sur vos misères qui vont bientôt tomber sur vous. Vos richesses sont en putréfaction, vos vêtements sont mangés par les vers !

« Votre or et votre argent sont rongés par la rouille, et cette rouille témoignera contre vous, et elle dévorera vos chairs comme le feu.

« Vous vous êtes thésaurisé la colère des derniers jours.

« Voilà que le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos campagnes, et que vous leur avez retenu par fraude, crie vengeance, et ce cri est entré dans les oreilles du Dieu des combats.

« Vous avez fait bombance sur la terre et vous avez engraissé vos cœurs de luxure pour le jour de la tuerie.

« Vous avez cité en jugement et vous avez fait mourir le juste, et il ne vous a pas résisté.

« Soyez donc patients, mes frères, jusqu'au jour de l'avénement du Seigneur. »

Ainsi les terribles menaces de saint Jacques ne sont pas des provocations à la haine, à la vengeance et à la guerre civile. S'il fait des menaces, c'est au nom du Seigneur; mais après avoir tonné contre les riches, il ne s'adresse aux pauvres que pour les exhorter à la patience et à la paix.

JEAN (saint) l'Evangéliste. — Saint Jean, successeur de Jésus-Christ, et souverain pontife de l'Eglise sur le Calvaire, puisque saint Pierre alors était absent, saint Jean, à qui le Sauveur du monde donna sa mère, parce qu'il était un autre lui-même, le confident de toute sa pensée et de tout son cœur; saint Jean qu'on représente toujours jeune, parce que la charité ne vieillit pas, est le plus divin des hommes après l'Homme-Dieu. Du premier mot qu'il dit en commençant son Evangile, il se place plus haut que Moïse : *Au commencement Dieu créa*, avait dit l'auteur de la Genèse. — *Au commencement était le Verbe*, s'écrie le prophète de l'Apocalypse, et tout est dit; car l'intelligence humaine n'a jamais pu et ne pourra jamais monter plus haut. Ce que saint Jean prêche surtout, c'est la *philanthropie* du Sauveur, mot que nous employons, parce qu'il appartient au texte sacré et qu'il y a été pris par les faux apôtres de la bienfaisance qui l'ont profané. Jésus-Christ avait réduit toute la loi à deux préceptes; saint Jean réunit ces deux préceptes dans un seul : *Aimez-vous les uns les autres. Si vous n'aimez pas votre frère que vous voyez*, ajoute-t-il, *comment aimez-vous Dieu que vous ne voyez pas? Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.* On sait comment le saint apôtre mettait lui-même en pratique le précepte de la charité fraternelle. On sait la touchante histoire de ce voleur qu'il alla lui-même chercher dans la montagne, et qu'il ramena dans son église. (*Voy.* les citations à l'article CLÉMENT d'Alexandrie.)

Les Epîtres de saint Jean roulent toutes sur un même objet : la charité envers le prochain. Aimez-vous les uns les autres, répétait-il toujours dans sa vieillesse; et ses disciples lui demandaient pourquoi il leur répétait toujours la même chose. — C'est que je n'ai rien de plus à vous dire, répondait le saint vieillard, puisque c'est toute la loi du Seigneur. On croyait dans l'Eglise apostolique que saint Jean ne devait pas mourir, et même après qu'il se fut endormi du sommeil des justes, on disait qu'il respirait encore dans sa tombe, et que son souffle agitait doucement la poussière de sa sépulture; il sortait aussi de son tombeau une huile qui guérissait tous les malades : traditions touchantes et vraies; car, selon la promesse de l'apôtre, la charité ne doit jamais mourir, et Dieu laissera toujours au monde, affligé et brisé par la verge de sa colère, l'huile de la miséricorde qui guérit toutes les blessures. (*Voy.* APOCALYPSE et EVANGILE.)

JEAN DE LA CROIX (saint), né en 1542, réformateur des Carmes, a laissé des poésies mystiques pleines de grâce, dont nous donnons ici une traduction nouvelle, calquée rigoureusement sur le texte espagnol.

La montée du mont Carmel.

ARGUMENT.

Sous les emblèmes mystérieux de l'époux et de l'épouse, le saint décrit ici les merveilles de l'amour de Dieu pour l'âme fidèle et de l'âme fidèle pour son Dieu. Ici commence le récit des délices de la sainte union des âmes avec Jésus-Christ. L'âme fidèle, après avoir fait taire en elle-même les passions et leurs vains désirs, pressée d'une angoisse d'amour qui la sollicite à se donner à Dieu tout entière, sort d'elle-même par un plus parfait renoncement et va chercher son bien-aimé à travers la nuit obscure de la foi ; elle le trouve dans la solitude, et s'abandonne à ses chastes embrassements, heureuse d'être à lui, parce que telle est sa volonté sainte, ne voyant que lui au milieu de ses caresses et le préférant toujours à son propre bonheur.

L'épouse.

Dans le calme que la nuit sombre
Fait succéder aux bruits du jour,
Quand je sentais brûler dans l'ombre
Les angoisses de mon amour,
Ouvrant la porte solitaire,
O souvenir délicieux !
Je suis sortie avec mystère
De mon réduit silencieux.

Forte d'amour et d'espérance,
Couverte d'un voile discret,
Je me suis glissée en silence
Par l'escalier le plus secret.
Avec moi tout semblait se taire :
O souvenir délicieux !
L'ombre était pleine de mystère
Et mon réduit silencieux.

Pendant cette nuit fortunée
J'allais sans guide et sans soutien
Par une route détournée
Où mes yeux ne distinguaient rien.
Sans crainte, heureuse aventurière,
J'allais où voulait mon vainqueur,
En suivant pour toute lumière
Celle qui luisait dans mon cœur.

Elle ne m'a pas égarée,
Car du feu sacré de l'amour
La splendeur est plus épurée
Que les plus beaux rayons du jour,
Et bientôt je suis parvenue
Où me désirait sans témoin
Celui qui m'avait reconnue
Et qui me souriait de loin.

O nuit, que je bénis encore!
Ineffable et divin sommeil!
Nuit plus aimable que l'aurore
Plus brillante que le soleil!
Nuit qui vis l'union charmante
De mon âme avec le Seigneur :
Car de Dieu mon âme est l'amante,
Et mon repos est sur son cœur.

Avec une haleine paisible,
L'agneau s'endort parmi les fleurs,
Et mon âme est inaccessible
Aux désirs qui causent des pleurs.
Je la garde à lui toute entière,
Je contemple mon bien-aimé,
Et j'agite sur sa paupière
Un rameau de cèdre embaumé.

Lorsque le souffle de l'aurore,
Faisant voltiger ses cheveux,
Effleurait son front que j'adore
D'un baiser chaste et lumineux,
Comme une goutte de rosée
Sur les feuillages frémissants,
Sa main sur mon front s'est posée,
Et j'ai senti mourir mes sens.

Alors, en m'oubliant moi-même,
Je ne vis que mon bien-aimé;
Je laissai près du Dieu que j'aime
Tomber mon visage enflammé;
Ses regards étaient ma lumière;
Loin de moi le monde avait fui,
Et mon âme était toute entière
Parmi des lis blancs comme lui.

La nuit obscure de l'âme.

PREMIÈRE PARTIE.

Le divin époux, jaloux de tout ce qui pourrait distraire l'âme fidèle, ne se contente pas de l'avoir dépouillée de tout ce qui n'est pas lui; il veut la priver en apparence de lui-même, de peur qu'elle ne s'amollisse ou ne devienne vaine dans les délices de la sainte union. Il disparaît donc pour un temps à ses regards intérieurs, et la laisse dans une inexprimable désolation : c'est alors qu'elle sent combien peu elle était encore généreuse dans son amour, car elle a peine à se soumettre d'abord aux rigueurs du céleste amant; elle le cherche avec inquiétude, elle le demande même aux créatures qu'elle voyait naguère si au-dessous d'elle; mais les créatures ne peuvent la consoler et ne lui montrent qu'une imparfaite image de celui qu'elle croit avoir perdu.

Où vous cachez-vous, mon amour,
Loin des pleurs de votre compagne?
M'avez-vous donc fui sans retour
Comme le cerf de la montagne!
Après m'avoir blessée au cœur
Vous m'avez ainsi délaissée,
Et je cours comme une insensée
Sans rien trouver que ma douleur.

Pasteurs, vous tous qui m'entendez,
Si vous passez par le village
Et si bientôt vous vous rendez
Aux collines du voisinage,
Vous trouverez parmi les fleurs
Celui que mon exil adore;
Dites-lui que je me dévore,
Que je languis et que je meurs!

En le cherchant j'irai pleurer
Le long des eaux et des montagnes.
Sans la cueillir pour me parer
Je verrai la fleur des campagnes
Et je ne craindrai ni les ours
Ni les autres bêtes cruelles;
J'affronterai les citadelles,
Les ponts, les remparts et les tours.

Des ombrages qu'il a plantés,
O forêts, épaisseurs profondes,
Prés par le zéphyr habités,
Campagnes mouvantes et blondes,
Si vous le cachez à mes yeux,
A ma douleur daignez le rendre,
Ou du moins parlez pour m'apprendre
S'il a passé dans ces beaux lieux!

Il a passé par nos forêts
En y répandant milles grâces;
La beauté qui suivait ses traces
Les revêtit de mille attraits.
Il s'est miré dans leur fraîcheur
Et le regard de son visage
A tout rempli sur son passage
De l'empreinte de sa douceur.

Hélas! qui me pourra guérir!
Venez, ô Dieu que mon cœur aime!
Pour que je cesse de souffrir,
Venez et parlez-moi vous-même;
Car ceux qui me parlent de vous
Ne font que redoubler ma flamme,
Ils ne peuvent dire à mon âme
Ce dont mon amour est jaloux.

Ceux qui ne t'ont vu qu'en passant
Ont vanté ta grâce divine.
A mon cœur triste et languissant,
Qui les prévient et les devine,
Ils me disent je ne sais quoi
Qui me laisse toute mourante!
Ah! leur parole est ignorante
Et bégaie en parlant de toi!

Mais comment puis-je vivre encore
Puisque ma vie est mon trépas?
Ma langueur ne vient-elle pas
De celui même qu'elle implore?
Qui peut te sauver, ô mon cœur,
Si la flèche qui te déchire
Vient de la main que tu désire
Et si tu chéris ton vainqueur!

Pourquoi donc m'avez-vous blessée
Si j'étais indigne de vous?
Si de moi vous êtes jaloux,
Pourquoi m'avez-vous délaissée?
Dites pourquoi vous m'oubliez
Après m'avoir ôté ma joie,
Et pourquoi vous laissez la proie
Qui tombe mourante à vos pieds?

Éteignez l'ennui qui consume
Ce cœur qu'on ne saurait guérir :
Vous seul pouvez le secourir
Et tempérer son amertume.
Venez, oh! venez éclairer
Ces yeux éteints sous ma paupière
Qui, privés de votre lumière,
Ne s'ouvrent que pour la pleurer.

Découvrez-moi votre présence,
Afin que j'expire d'amour.
Vous savez bien que sans retour
J'ai perdu toute autre espérance.
Le mal d'amour ne se guérit
Qu'auprès de la personne aimée :
La fleur mourante est ranimée
Lorsqu'un beau soleil lui sourit.

Fontaine pure et cristalline,
Oh! si mes yeux pouvaient le voir
Se dessiner sur le miroir
De votre surface argentine!
Dans votre claire profondeur,
Que ne peut son brillant visage
Terminer la vivante image
Commencée au fond de mon cœur!

DEUXIÈME PARTIE.

Le bien-aimé, qui ne se cachait à son amante que pour la purifier dans l'épreuve, est attendri de ses indicibles tourments. Il lui apparaît tout à coup au milieu de ses larmes, il lui apparaît plus beau qu'elle n'a jamais osé se l'imaginer, et, si elle n'avait pas repris de nouvelles forces dans le sacrifice, elle ne pourrait supporter tant de bonheur. Qui dira les extases de son cœur, les murmures amoureux de sa joie, le ravissement de ses larmes, le bégayement de son délire! C'est aux âmes qui ont aimé l'époux dans la douleur et qui l'ont possédé ensuite dans la paix de bien entendre toutes ces choses, et il n'a été donné qu'à Salomon et à saint Jean de la Croix de les exprimer dans leurs mystérieux cantiques.

Détournez ces yeux que j'adore,
Amant trop doux et trop cruel!
Car je m'envole vers le ciel
Qui ne m'attendait pas encore.
Revenez, colombe d'amour!
Le cerf blessé qui vous appelle
Veut se rafraîchir sous votre aile
Des feux de sa course et du jour!

Il est beau comme les montagnes
Et les creux vallons ombragés
Dans un frais silence plongés
Et les merveilleuses campagnes,
Comme les îles de la mer,
Comme une rive murmurante,
Avec la douceur enivrante
Des molles caresses de l'air.

Il est comme une nuit paisible
Qui s'approche du point du jour,
Comme une musique d'amour
Dont le murmure est insensible
C'est un désert qui parle au cœur
Dans sa solitude éloquente;
C'est comme un soupir qui m'enchante
Et qui prélude à mon bonheur.

Les fleurs que son regard fait naître
Couvrent notre lit bienheureux,
Et les lions sont amoureux
D'y dormir aux pieds de leur maître.
La pourpre l'enrichit encor,
La paix le porte et l'environne,
Et la charité le couronne
De ses mille boucliers d'or.

De vos pas en suivant la trace
Les âmes tendres ont couru;
Votre nom leur est apparu
Comme une étincelle de grâce;
L'étincelle a touché leur cœur;
Et pour leur tendresse enflammée
Du vin la séve est parfumée,
Le baume a donné son odeur

J'ai pris la coupe des délices
Dans le cellier du bien-aimé,
D'un vin par ses mains exprimé
Ma lèvre a goûté les prémices;
Puis mes pas, de joie enivrés,
Erraient au hasard dans la plaine,
Et loin de ma vue incertaine
Mes troupeaux se sont égarés.

Là j'ai puisé sur sa poitrine
Les secrets d'un chaste bonheur,
J'ai savouré les profondeurs
D'une science humble et divine;
Puis, toute à son amour jaloux,
J'ai donné mon âme et ma vie
Et j'ai contenté mon envie
Des secrets de Dieu mon époux

Lui seul remplit ma destinée :
Je ne garde plus mes troupeaux,
Lui seul dirige mes travaux
Depuis que je me suis donnée.
Mais, hélas! pour me conformer
A sa volonté souveraine,
Il ne m'en coûte aucune peine
Il ne m'ordonne que d'aimer.

Si donc mes compagnes chéries
Sont tristes de ne me plus voir,
Si l'on me cherche en vain le soir
Pour fouler l'herbe des prairies,
Dites que je suis, sans retour,
Perdue au sein du Dieu que j'aime,
J'ai voulu m'y perdre moi-même
Pour me trouver dans son amour.

D'émeraudes et de fleurs belles
Qu'au matin nous irons choisir
Nous ferons pour votre plaisir
Toujours des guirlandes nouvelles.
Votre amour, fidèle à mes vœux,
Les trouvera toujours écloses :
Nous ferons des bouquets de roses
Liés de l'un de mes cheveux.

Un seul cheveu que le zéphyre
Sur mon front faisait se jouer
Naguère a suffi pour nouer
Des nœuds dont vous aimez l'empire.
Il n'a fallu qu'un de mes yeux
Pour blesser et brûler votre âme,
La charité qui vous enflamme
Du néant vous rend amoureux.

Savez-vous pourquoi je suis belle?
C'est qu'un regard délicieux
M'a de la grâce de vos yeux
Imprimé l'image fidèle;
C'est pourquoi d'un amour si doux
Vous flattez en moi votre ouvrage
Mes yeux, remplis de votre image,
Ne sont pas indignes de vous.

J'étais brune comme une Maure;
Pourtant ne me dédaignez pas :
Vos yeux m'ont donné des appas
Qui changent ma nuit en aurore.

A vos vœux je n'osais céder
Quand mon âme était avilie,
Mais vos regards m'ont embellie,
Et vous pouvez me regarder.

Notre vigne est déjà fleurie.
Prenez ces renards ravisants
Qui rongent les pampres naissants
De notre vendange chérie.
Tandis qu'en bouquet doux et frais
Nous lions les roses divines,
Que personne de nos collines
Ne vienne interrompre la paix !

Arrêtez, mortelles haleines
Du septentrion menaçant!
Viens du midi, souffle innocent,
Réveiller les lis dans nos plaines ;
Répands les suaves odeurs
De mon parterre de délice,
Et que le bien-aimé jouisse
De son repos parmi les fleurs!

TROISIÈME PARTIE.

Après les épreuves la récompense, après les agitations de l'âme captive la belle et douce inquiétude de la sainte liberté. L'épouse est intimement unie à l'époux, et elle sent qu'elle n'en sera jamais séparée ; elle se repose doucement sur le cœur du bien-aimé, et ne vit plus qu'en lui et par lui. Comme un fleuve qui cesse de s'agiter et de courir lorsqu'il entre dans la vaste profondeur de l'Océan, cette âme perdue en Dieu se dilate et se repose en lui; alors elle est tranquille de la paix de cet océan de délices ou agitée des mouvements mystérieux de ses ondes; un zèle ardent lui fait chercher le salut des hommes sans que son individualité humaine y soit pour quelque chose ; sa volonté n'est plus qu'un consentement sans borne, un *amen* sans fin à la divine volonté; la terre s'abaisse loin d'elle : et le rugissement du lion infernal parvient à peine jusqu'à ses oreilles dans la profondeur du ciel, où l'emportent et la soulèvent les grandes eaux du divin amour.

Maintenant l'épouse est entrée
Dans le jardin du bien-aimé :
Sur un lit de roses semé
Elle dort de joie enivrée.
L'âme sourit en s'endormant
Dans la paix que son Dieu lui donne,
Et la charité la couronne
Des grâces du céleste amant.

L'époux.

Sous un pommier je t'ai connue,
Et là je t'ai donné ma foi;
Là tu me juras d'être à moi
Avec une grâce ingénue.
Ainsi j'ai sauvé ta pudeur
Où ta mère perdit la sienne,
Afin que ton cœur se souvienne
De ce que tu dois à mon cœur.

Ailes promptes et frémissantes
Des oiseaux nés dans nos vergers,
Cerfs timides et daims légers,
Lions des forêts rugissantes,
Eaux qui murmurez avec bruit,
Vents qui descendez des montagnes,
Ardeurs qui brûlez les campagnes,
Craintes qui veillez dans la nuit,

Par l'enchantement de la lyre
Et par les chants de mon amour,
Je vous interdis le séjour
Où ma jeune épouse respire.
Laissez devant ces murs jaloux
Mourir vos voix respectueuses,
Pour que les heures amoureuses
Lui versent un sommeil plus doux.

O jeunes filles de Judée!
Pendant qu'entre les rosiers verts
L'ambre gris parfume les airs
Pour celle que j'ai possédée,
Réjouissez-vous loin de nous
Et laissez-nous cueillir nos roses ;
Maintenant de nos portes closes
Le seuil n'a plus besoin de vous.

L'épouse.

Tournez les yeux vers les montagnes,
O le bien-aimé de mes jours !
Cachons nos célestes amours,
Mais regardez vers les campagnes.
Mon âme s'égare et se perd
A travers les îles lointaines,
Et l'amour emporte mes peines
Dans le silence du désert.

Quand la colombe fugitive
Eut quitté l'arche du repos,
Elle y revint rasant les flots
Et portant la branche d'olive.
La tourterelle, en soupirant,
Cherche sa compagne chérie
Et la trouve dans la prairie
Au bord du ruisseau murmurant.

Elle vit dans la solitude
Et bâtit loin de tous les yeux
Le petit nid délicieux
Que couve sa sollicitude.
Dans un solitaire séjour
Elle suit son ami fidèle,
Qui veut être seul avec elle :
Ainsi Dieu seul est mon amour.

Abandonnons-nous à la joie !
Montrez à mon cœur enchanté
Le miroir de votre beauté,
Afin que mon amour s'y voie.
Sur les monts et sur les coteaux
Suivons les bords heureux de l'onde,
Entrons dans la forêt profonde
Et cachons-nous sous les rameaux.

Dans les grottes inaccessibles
Nous ombragerons nos amours;
Nous y verrons couler nos jours.
Aux mortels tous deux invisibles
Nous cueillerons pour nous nourrir
Quelques grenades savoureuses
Que les chaleurs officieuses
Autour de nous viendront mûrir.

Là vous montrerez à mon âme
Ce qu'elle a tant désiré voir ;
Là vous consommerez l'espoir
De la vive ardeur qui m'enflamme ;
Là, dans un instant fortuné,
Vous m'apprendrez ce que j'ignore
Et vous me donnerez encore
Tout ce que vous m'avez donné.

Le souffle de l'air qui soupire,
La voix du rossignol charmant,
Les bois et leur égarement
Où la fraîcheur des nuits respire,
Et la flamme que dans mon cœur
Déjà vous avez allumée

Et dont je me sens consumée
Sans en éprouver de douleur.

Votre rival est mis en fuite.
Aminadab ne paraît plus :
Sentant ses efforts superflus,
Il a ralenti sa poursuite ;
Le bruit du pas de ses chevaux
Ne trouble plus ces lieux tranquilles,
Et tous ses soldats inutiles
Sont descendus le long des eaux.

La vive flamme d'amour.

Ce cantique n'a pas besoin d'argument ; ceux à qui Dieu donnera de le comprendre n'ont pas besoin qu'on le leur explique, et il serait impossible de le faire comprendre aux autres.

O vivante et céleste flamme
Qui causez un si doux tourment,
En caressant légèrement
Le milieu secret de mon âme,
Puisque votre toucher m'est doux,
Prenez la victoire facile
Et brûlez l'obstacle fragile
Qui me sépare encor de vous !

O feu qui brûle et qui console,
Blessure pleine de douceur,
Main légère qui frappe au cœur
Avec le trait d'une parole !
L'univers ne me doit plus rien,
Et je ne dois plus rien au monde ;
Je vis dans une mort profonde
Qui me rend ma vie et mon bien !

O flambeau de clarté divine
Dont les rayons resplendissants
Pénètrent au fond de mes sens,
Que leur douce ardeur illumine,
Vous donnez à la fois le jour
Et la chaleur qui fait renaître,
Feu divin, qui savez connaître
Celui que vous brûlez d'amour !

Avec quel amour plein de charmes
Vous éveillez-vous dans mon cœur,
Où vous savourez la douceur
De mon silence et de mes larmes !
Que de gloire vous aspirez
Dans ce néant plein de richesse,
Et de quel torrent de tendresse
En m'altérant vous m'enivrez !

JÉRÉMIE. — Le prophète Jérémie, consacré dès le sein de sa mère à la prophétie et aux larmes, est le grand poëte élégiaque de la Bible. Les cinquante-deux chapitres de sa prophétie, ses trois livres de Lamentations et la prière qui les termine n'ont qu'un objet, appeler le peuple à la pénitence soit avant, soit après les châtiments du Seigneur. Toute la vie du prophète ne fut qu'un long martyre. Témoin des désordres de son peuple et de l'aveuglement des chefs du peuple, il voyait s'avancer à grands pas la ruine de sa patrie, et parlait en vain à des aveugles et à des sourds. Il menaçait, et ses menaces faisaient rire ; il priait, il conjurait avec larmes, et on détournait la tête en haussant les épaules. Il annonçait la ruine prochaine de la ville et du temple, et on l'accusait de blasphémer et de maudire sa patrie. On le montrait au doigt comme un traître, on le jetait tantôt dans un cachot, tantôt dans une citerne bourbeuse ; mais rien ne pouvait étouffer l'esprit qui le dominait, ni faire taire en lui le verbe de vérité. On trouve dans ses prophéties moins d'allégories que dans les autres prophètes. Le danger est prochain, il est imminent, on y touche, il faut s'exprimer clairement ; Jérémie n'exhorte pas seulement, il supplie, il prêche moins qu'il ne pleure. Ses accents sont pleins d'une tendresse ineffable et d'une tristesse infinie. Il ne faut pas chercher dans sa prophétie un autre intérêt que celui de la douleur. On comprend combien les vérités pénibles qu'il répète sans cesse devaient sembler fastidieuses à des cœurs endurcis qui ne voulaient rien écouter ni rien comprendre. En vain la voix de Dieu prend dans la bouche de Jérémie des accents partis des entrailles, des cris sublimes de maternité. « Non, c'en est fait, répond Jérusalem, il n'est plus temps, j'ai donné mon amour, et je m'en irai avec les étrangers ! — Reviens, mon peuple, reviens encore à moi que tu as offensé, et tout sera oublié. Jérusalem, épouse adultère, toute souillée et tout impure que tu es, reviens à moi, et je te recevrai encore ! Lève les yeux, regarde sur les chemins, cherche un endroit où tu ne te sois pas prostituée ! Tu étais assise à l'angle des routes, attendant les passants comme le voleur dans la solitude. La terre a été souillée de tes infamies : tu t'es fait un front de courtisane, et tu ne sais plus rougir !... Eh bien ! maintenant, maintenant encore, appelle-moi, et je viendrai. Dis-moi : Tu es mon père, c'est toi qui as veillé longtemps sur ma virginité !... O ma fille, seras-tu donc toujours irritée ? Persévéreras-tu donc dans le crime jusqu'à la fin ? Tu l'as voulu, tu as fait le mal, et tu as vu qu'il était facile... » Est-ce un Dieu qui parle, ou plutôt n'est-ce pas une mère qui pleure ? Quoi ! c'est le maître offensé qui supplie ? c'est lui qui semble demander grâce ? « O ma fille ! seras-tu donc toujours irritée ? » ***Nunquid irasceris in finem !*** Non, rien d'aussi touchant n'avait été encore exprimé ni senti par les hommes ; la révélation est évidente ici et se prouve par elle-même, et le Dieu qui parle ici n'est déjà plus le sombre Jéhova, si terrible dans ses vengeances. Maintenant surtout, nous, enfants du christianisme, nous devons reconnaître la voix de celui qui parle ; c'est une voix qui nous est bien connue et bien chère : c'est la voix de celui qui étend vers nous ses mains sanglantes et qui nous montre son cœur blessé ; c'est le maître au regard si doux et au front couronné d'épines ; c'est celui qui souffre, qui pleure, qui prie et qui pardonne toujours. Jérémie, en effet, n'a pas seulement prophétisé l'Homme-Dieu, il l'a représenté dans sa vie, il a été le premier précurseur de sa miséricorde : aussi, comme saint Jean-Baptiste, le second précurseur, il a été sanctifié dès le sein de sa mère. Il faut être bien innocent et bien pur pour comprendre si bien la miséricorde et le pardon. Tout l'esprit de Jérémie est dans ce passage que nous venons de citer, et cet

esprit est aussi celui de l'Evangile. Toutefois, comme devait faire plus tard le Sauveur du monde, Jérémie adresse les reproches les plus sévères aux profanateurs du temple et aux violateurs de la loi. La parole la plus dure qui soit sortie de la bouche du Sauveur était empruntée à Jérémie : *La maison de mon Père est la maison de la prière, et vous en avez fait la caverne de voleurs.* Jérémie avait dit : *N'avez-vous pas fait une caverne de voleurs de cette maison, où mon nom a été invoqué? C'est moi, c'est moi qui l'ai vu, dit le Seigneur.*

Il est difficile de donner du prophète Jérémie une analyse complète et suivie, il se répète comme les personnes affligées et comme celles qui prient. Son expression est toujours poétique et d'une magnifique couleur, mais c'est moins à l'esprit qu'il s'adresse qu'au cœur qu'il essaye de convertir; s'il ne fait pas pleurer, il lasse, car il ne faut pas le lire avec un cœur froid ni avec un esprit distrait. Comme Isaïe, il raconte l'accomplissement de ses prophéties et le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor. Ainsi Jérémie survit à ces princes et à ces rois qui avaient juré sa mort et qui insultaient à sa douleur, il reste seul sur les ruines de Jérusalem qu'il avait voulu sauver. L'événement qu'il avait prévu passe sans l'étonner et sans changer le cours de ses larmes. Toutefois ses pleurs ne sont pas sans espérance. La captivité maintenant est commencée, mais il prophétise déjà le retour. Ses larmes sont toutes généreuses; il pleure sur sa patrie, et il souffre lui-même sans se plaindre. Ses lamentations mêmes, il les fait au nom de son peuple : c'est Israël affligé qui pleure, ce n'est pas le fils d'Helcias. Aussi reprend-il sévèrement son disciple Baruch, qui, au milieu de ces immenses calamités publiques, avait trouvé quelques pleurs pour ses propres maux. « Voici ce que le Seigneur Dieu d'Israël te dit à toi, Baruch, » s'écrie le prophète en appuyant avec amertume sur ce nom propre et sur cette parole : *à toi.* « Tu as dit : Malheur à moi, malheureux, parce que le Seigneur ajoute la douleur à ma douleur. Je me suis fatigué à gémir et je n'ai pas trouvé le repos.

« Le Seigneur m'a dit : Voici ce que tu lui diras, *à lui* : Ce que j'avais édifié, je le détruis; ce que j'avais planté, je l'arrache, et je dévaste ma propre terre, et tu veux que je m'occupe de tes *grandes destinées!* Cesse de te plaindre toutefois, car j'amènerai l'extermination sur toute chair, et je te laisserai la vie sauve dans tes exils!

« Mais que Babylone ne s'enorgueillisse pas de sa victoire; que Moab, qu'Arnon et Damas n'applaudissent pas à notre ruine : Dieu prépare le calice brûlant qu'il vous fera boire et qui vous assoupira d'un assoupissement éternel. Les fleuves de Babylone s'épuiseront comme les veines d'un homme égorgé; la mer déserte n'est plus sillonnée par ses vaisseaux, la cité d'Assur est changée en une morne nécropole où sifflent les serpents qui se répondent de ruine en ruine. La mer enfin montera sur la place où fut Babylone, et on n'en trouvera plus de traces.

« Va, dit le prophète à Saraias, fils de Nérias, et qui était un des principaux entre les prophètes, prends ce livre où j'ai écrit les destinées de Babylone, et emporte-le avec toi dans la terre de la captivité. Dis à cette grande ville que Dieu l'a condamnée à n'être plus qu'une funèbre solitude, et quand tu auras achevé de lire les menaces du Seigneur, tu attacheras une pierre au livre et tu le jetteras au milieu de l'Euphrate, et tu diras : Ainsi sera submergée Babylone, et elle ne reparaîtra plus. » *Ici s'arrêtent,* dit le livre sacré, *les paroles de Jérémie.*

Le livre des *Thrènes*, ou des *Lamentations*, est distinct de la prophétie. Ce sont, à proprement parler, des chants élégiaques qui ont dû être mis en musique et que le prophète a dû chanter sur les ruines en s'accompagnant de la harpe. Elles sont divisées en strophes, marquées et distinguées par les caractères de l'alphabet hébraïque. La poésie s'y élève jusqu'au lyrisme, et le début en est saisissant :

« Comment est-elle assise solitaire, la cité qui était pleine de peuple? Elle est devenue comme veuve, la reine des nations; la tête des provinces du monde s'est courbée sous le tribut. Elle pleure, et ses larmes coulent dans l'ombre sans que personne les essuie. Et personne de ceux qu'elle aimait n'est venu pour la consoler. Tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis.

. . . .

« Les rues de Sion sont en deuil, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités; ses portes sont détruites, ses prêtres sont dans les gémissements, ses vierges sont souillées et passent écrasées d'amertumes.

Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour à tour et ramène sa main :
Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère?
(LAMARTINE.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé!
(RACINE.)

. . . . . . Déplorables victimes,
Que nous servent, hélas! des regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.
(*Id.*)

Ainsi les soupirs de Jérémie ont encore des échos sur toutes les lyres sacrées (*Voy.* ELÉGIE); ainsi ses larmes sont immortelles comme les douleurs de l'humanité : la prière qui termine tout le livre est la plus touchante des élégies et la plus tendre des prières.

« Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé; regardez et considérez notre opprobre. Notre héritage est passé à des étrangers et notre maison à des hommes qui ne nous sont rien. Nous sommes devenus orphelins sans pères; nos mères sont comme si elles étaient veuves. Nous buvons notre

eau à prix d'argent, nous achetons notre bois au prix de l'or. »

Le ministre de ta colère
Prive la veuve et l'orphelin
Du dernier vêtement de lin
Qui sert de voile à leur misère.
De nos mains il reprend encor,
Comme un vol fait à son trésor,
Un épi glané dans nos plaines,
Et nous ne buvons qu'à prix d'or
L'eau qui coule de nos fontaines.

Nous avons cité tout entière, à l'article Elégie, cette belle imitation de la prière de Jérémie faite par Casimir Delavigne.

C'est la destinée des prophètes de malheur de n'être jamais écoutés d'abord, puis d'être rendus responsables ensuite des maux qu'ils annoncent. C'est ce qui arriva à Jérémie, qui finit par être lapidé par ses concitoyens, irrités et fatigués de ses larmes éternelles et de ses prédications incessantes. Ainsi il compléta en lui-même la figure du Rédempteur, et le sang ne manqua même pas à la gloire de son auréole de prophète.

JEROME (saint). *Voy.* Pères du désert.

JOB. — Quel que soit l'auteur du livre de Job, ce que nous n'avons pas à discuter ici, ce beau poëme dramatique, entremêlé de chants lyriques et élégiaques, doit être regardé comme l'œuvre la plus remarquable que nous ait transmise l'antiquité hébraïque.

Le sujet en est simple : l'action se renferme entre Dieu, un juste et l'ange tentateur, auquel les autres personnages serviront d'auxiliaires ou d'instruments. Dieu permet que le juste soit éprouvé de la manière la plus cruelle pour mieux le récompenser lorsqu'il sortira triomphant de ses épreuves.

Le but que l'auteur sacré semble s'être proposé a été de répondre à cette antique objection que l'existence du mal fait soulever contre la divine providence ; la réponse est complète et solennelle : le mal existe parce que Dieu peut le changer en bien, et de plus, peut-on dire encore, quel est donc le génie assez puissant pour interroger l'Eternel ?

Job est un de ces personnages typiques qui résument l'humanité tout entière. Le livre de Job est l'épopée des douleurs humaines ; il semble avoir été envoyé de Dieu pour consoler les martyrs de toutes les époques, et pour préluder, par la patience d'un juste, aux mystérieuses douleurs de ce juste par excellence, qui devait absorber en lui seul toutes les amertumes de la vie humaine pour les changer en une source éternelle d'amour, de miséricorde et de gloire.

Le style de Job est simple comme l'antiquité la plus sévère, et riche en même temps comme l'Orient dans toute sa pompe.

La figure majestueuse et calme de Job est dessinée en traits aussi purs que l'âme de ce juste. Le récit commence par la peinture de sa vie patriarcale :

« 1. Un homme était dans la terre de Hus, nommé Job, et cet homme était simple et droit, craignant Dieu et se retirant du mal. 2. Et il lui naquit sept fils et trois filles. 3. Et sa possession fut de sept mille brebis et de trois mille chameaux ; il eut cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses, et une famille de serviteurs extrêmement nombreuse : et cet homme était grand entre tous les Orientaux. 4. Et ses fils allaient et faisaient un festin dans leurs maisons chacun à son jour, et, envoyant, ils appelaient leurs trois sœurs pour qu'elles vinssent manger et boire avec eux. 5. Et lorsqu'à la ronde étaient passés les jours de festin, Job envoyait vers eux et les sanctifiait, et se levant dès l'aube, il offrait un holocauste pour chacun, de peur, disait-il, que mes fils n'aient péché et n'aient pas béni Dieu dans leurs cœurs. Ainsi faisait Job tous les jours. »

Ce cercle de banquets fraternels que sanctifie toujours la prière du père de famille, cette vie d'amour et de sacrifices accomplis dans l'opulence et dans la joie, offrent l'image du ciel sur la terre. La justice, à ce prix, est accompagnée de trop de bonheur pour ne pas exciter l'envie et les sarcasmes de l'esprit qui doute et qui nie : Satan ne croit pas à la vertu de Job.

Ici l'écrivain sacré nous transporte dans l'infini, et nous fait assister à une de ces scènes mystérieuses qui font hérisser d'une sainte horreur les cheveux des prophètes :

« Or un jour les fils de Dieu étaient venus pour se tenir devant le Seigneur, et parmi eux se présenta aussi Satan. Le Seigneur lui dit : D'où viens-tu ? Il répondit en disant : J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue. »

Combien s'élève tout à coup au-dessus des idées vulgaires, et même au delà de toutes les conceptions humaines, ce tribunal divin où Satan lui-même a la parole pour répondre, et où il peut formuler ses accusations et exhaler son envie sans en troubler la sérénité immuable et le recueillement éternel !

Mais la majesté paisible du Tout-Puissant, et le bonheur inaltérable qui resplendit autour de lui, augmentent le supplice de l'ange rebelle ; il a vu les crimes et les malheurs du monde, et c'est pourquoi il ose se présenter devant Dieu avec le dédain de l'incrédulité sur les lèvres. La sagesse divine le comprend et ne le méprise même pas, tant elle est plus forte que lui. Dieu lui fait une question pour l'autoriser à répondre ; l'Eternel daigne demander à Satan : « D'où viens-tu ? » La réponse du démon est pleine de réticences et de haine triomphante : « J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue. » Il n'en dit pas davantage. La terre avec ses crimes et ses douleurs lui semble un assez grand blasphème, et il croit que pour triompher de Dieu il suffit de dire qu'on l'a vue.

C'est ainsi que l'écrivain sacré personnifie, dès le début de son ouvrage, le sophisme auquel il veut répondre. Le doute se dresse au milieu des pensées religieuses comme Satan au milieu des anges, et ose interroger l'Eternel en lui disant : J'ai vu le monde, et

j'ai été forcé de croire à l'existence du mal. Écoutons maintenant ce que le Seigneur répond à Satan : « As-tu considéré mon serviteur Job, qui n'a pas son semblable sur la terre : homme simple et droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal ! » Ainsi voilà l'artisan céleste qui répond en montrant son chef-d'œuvre. Le triomphe d'un seul juste justifie pleinement la rigueur de l'épreuve. Dieu a pu permettre le mal, puisqu'un homme, avec son secours, suffit pour en vaincre tous les efforts.

Ici le tentateur lui-même va rendre nécessaire un nouveau mal, et le plus grand peut-être de tous ceux qui sont sur la terre : il suppose que Job n'est juste que par égoïsme; il nie la persévérance de la vertu dans le malheur : et Dieu, non pas précisément pour confondre Satan, mais pour donner un nouveau spectacle sublime au ciel et à la terre, à son nom une gloire nouvelle et à son serviteur un nouveau mérite, Dieu permet à Satan de frapper Job dans sa famille et dans ses biens : l'esprit mauvais se retire et se met à l'œuvre.

Toutes les calamités les plus imprévues et les plus terribles fondent à la fois sur Job sans l'ébranler; ses enfants sont écrasés sous un toit qui s'écroule, ses troupeaux sont enlevés par les larrons du désert, ses esclaves sont massacrés, tous ses biens enfin sont perdus..... Job alors se prosterne et adore! « Je suis sorti nu du sein de la terre et nu je vais y retourner. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Comme il a plu au Seigneur tout est arrivé : que le nom du Seigneur soit béni ! »

Ici se révèle toute la grandeur de l'âme humaine lorsqu'elle est élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment religieux. Jamais la poésie profane n'eût imaginé une guerre pareille entre les êtres surnaturels pour faire triompher ainsi dans une créature mortelle la religion victorieuse de la nature. Les dieux d'Homère se passionnaient pour les rois de l'Iliade, par des motifs plus misérables encore que ceux des assaillants eux-mêmes : Junon et Minerve vengeaient leur vanité blessée, Vénus protégeait l'adultère de Pâris, et Mars adultère lui-même faisait cause commune avec la déesse des passions impures. Les hommes étaient les jouets que brisaient sans pitié ces divinités plus déraisonnables que des enfants, et l'on s'étonne avec raison de cette majesté des paroles et de cette puissance de l'harmonie qui sauve du ridicule, du moins dans les vers du poëte, les dieux célébrés par Homère. Le livre de Job révèle à la fois un ciel, un monde et une humanité nouvelle. Le Dieu du prophète arabe ne s'intéresse qu'au triomphe de la vertu et semble s'enorgueillir lui-même, si j'ose parler ainsi, des victoires de son serviteur; déjà, en lisant le livre divin, on pressent ces paroles étranges qui doivent venir plus tard étonner et changer la terre : « Heureux ceux qui pleurent ! »

En effet Job est riche, il a une nombreuse famille, il est honoré parmi les hommes, et ce serait peu que tout cela pour son bonheur si Dieu ne lui avait donné autre chose : car ses enfants peuvent mourir, il peut perdre ses biens, et la lâcheté du vulgaire, qui insulte toujours au malheur, lui rendra en ignominie le centuple de ses honneurs passés. L'homme, pour être vraiment heureux, doit posséder des biens que personne ne puisse lui ravir, et telles sont les richesses de l'âme; mais comment saura-t-on si l'âme de Job est plus grande que ses richesses et s'il est supérieur par sa vertu à sa fortune ? Il faut qu'il soit dépouillé de tout ce qui n'est pas inhérent à lui, et c'est alors que nu, sur la terre nue, et le front dans la poussière, il offrira au ciel un spectacle digne de Dieu et de ses anges : c'est alors qu'il montre vraiment sa supériorité sur les biens de la terre et le droit qu'il avait de les posséder puisqu'il sait les perdre en restant toujours le même. Ses disgrâces sont un progrès pour son courage, sa pauvreté soudaine investit son âme de la royauté que donne la résignation. La fortune ne s'était pas rendue maîtresse de lui et n'entraîne pas cette grande âme dans sa fuite; l'esprit calomniateur est vaincu, et la rage dans le cœur il se présente une seconde fois devant le trône de l'Éternel.

Dieu en daignant de nouveau l'interroger l'autorise à parler encore, et l'esprit jaloux répète son premier sarcasme : — « J'ai fait le tour de la terre et je l'ai parcourue. » Mais il ne parle pas de Job, car il ne veut pas encore s'avouer vaincu.

Le Seigneur, alors, prenant la parole : « As-tu vu mon serviteur Job? sais-tu qu'il n'y a pas son pareil sur la terre, homme droit et simple et craignant Dieu, s'éloignant du mal et faisant le bien et conservant encore l'innocence. Et toi tu m'as soulevé contre lui pour me le faire affliger en vain! »

Remarquons ici la forme poétique des expressions de la Bible et le sens profond qu'elles renferment. Quoi de plus calme et de plus majestueusement solennel que ces deux tableaux, si semblables l'un à l'autre, de l'apparition du mauvais esprit devant Dieu : il y a dans cette uniformité de traits quelque chose qui peint mieux l'Immuable, agissant avec sérénité dans son repos éternel, qu'on ne pourrait le faire par les plus longs discours. Satan seul se tourmente au milieu de l'harmonie universelle, et son tourment même a été tellement prévu par le Créateur, Dieu le contient tellement sous sa loi, que nous entendons l'Eternel lui-même se reprocher en quelque sorte les maux que Satan a pu infliger à l'homme juste : « Tu m'as soulevé contre lui et je l'ai affligé en vain ! »

Satan répond : « La chair seule peut payer le prix de la chair et l'homme donnera tous ses biens pour conserver sa vie. Mais autrement étends ta main et touche son visage et sa chair, et tu verras alors s'il te bénit encore en face ! » Dieu dit à Satan : « Voilà qu'il est dans ta main; cependant conserve lui la vie. »

La beauté de cette double scène entre Dieu et Satan a été si bien sentie par Goëthe, qu'il l'a presque littéralement copiée au début de ce drame symbolique de *Faust*, qui a tant de réputation en Allemagne, et qu'on pourrait regarder peut-être comme une parodie sérieuse ou du moins une contre-partie du livre de Job. (*Voy.* les articles GOETHE et FAUST).

Ainsi le spectacle de la résignation du juste n'était pas encore assez sublime : il faut donner à la force morale un triomphe si grand sur la nature qu'on ne puisse le voir sans une admiration mêlée d'épouvante.

Or voici ce qui arrive à Job : « Satan, s'étant retiré de devant la face du Seigneur, frappa Job d'un abominable ulcère de la plante du pied jusqu'au sommet de la tête : Et avec un fragment d'un pot de terre, Job raclait la sanie de ses plaies et il était assis sur un fumier. »

Voilà le grand symbole des douleurs humaines ! arrivée à l'apogée des souffrances ; une seule figure désormais pourra se contracter d'autant d'afflictions et s'inonder de plus de larmes, ce sera la figure pâle et sanglante de l'*Ecce homo !*

Cependant il reste à Job des consolations morales : il a encore une épouse et des amis... Hélas ! Satan a bien compté sur la faiblesse humaine pour infliger au juste des tourments dont lui-même n'avait pas osé parler devant Dieu ; il se fera des auxiliaires de ceux qui devaient soutenir la patience du héros : la femme de Job ne peut résister à l'horreur que lui inspirent les plaies dont son mari est couvert : elle veut qu'il bénisse Dieu et qu'il meure. Elle croit que l'homme peut justement accuser son Dieu d'injustice et lui rejeter son âme avec une bénédiction ironique, et elle ne trouve plus d'autres remèdes à tant de douleurs que le blasphème et le suicide. Job ne s'indigne pas contre elle, parce qu'étant faible elle a défailli ; il lui répond seulement avec calme : « Tu as parlé comme une femme insensée ; si nous recevons des biens de la main de Dieu, pourquoi ne recevrions-nous pas aussi les maux qu'il nous envoie ! » Et l'écrivain sacré remarque qu'en tout ceci Job conserva ses lèvres pures de tout péché.

Cependant Job n'avait pas été abreuvé des douleurs morales les plus amères : sa femme avait cherché à le désespérer, Satan allait lui envoyer des consolateurs.

Trois anciens amis de Job viennent le voir et il semble qu'il y ait dans cette démarche quelque chose qui honore l'humanité. Ceux qui sont aussi malheureux que Job sont ordinairement abandonnés et ceux qui se disaient leurs amis, loin de songer à les visiter, ne veulent plus même les connaître : il est vrai ; mais lorsqu'on a été aussi heureux que Job, on a du avoir autant d'envieux que d'amis : Eliphas, Baldad et Sophar en sont la preuve. Ils viennent moins pour consoler l'affligé que pour se consoler eux-mêmes par le spectacle de sa ruine : s'ils pleurent en le voyant et s'ils déchirent leurs vêtements en poussant des exclamations et en jetant de la cendre sur leur tête, c'est pour mieux déchirer le cœur du pauvre lépreux, en lui faisant comprendre combien son aspect est effroyable ; pendant sept jours et sept nuits ils le torturent par leur accablement et leur silence, et le cœur du malheureux, tout gonflé de gémissements et de sanglots, éclate enfin sous la pression de cette fausse pitié : il parle, il se lamente et ses pleurs vont résumer la douleur des siècles passés et prévenir les sanglots des âges futurs ; ses sanglots vont se transmettre de génération en génération pour servir d'expression aux plaintes de l'humanité souffrante : ici l'élégie s'élève à toute la puissance de l'ode. « Périsse le jour où je suis né et la nuit dans laquelle il fut dit : Un homme est conçu ! » Job maudit le jour de sa naissance, mais il n'accuse pas son créateur ; sa plainte est amère, mais elle n'est point impie. Il faut nous souvenir d'ailleurs que la résignation de Job ne peut pas être encore celle d'un chrétien. Mais dans cette plainte du saint Arabe que d'expressions saisissantes ! comme la tristesse qu'il exprime vous prend au cœur et vous force à pleurer avec lui ! Ecoutez-le regretter de n'être pas mort en naissant

« Maintenant, endormi, je me tairais et je me reposerais dans mon sommeil avec les rois et les consuls de la terre, qui se bâtissent des solitudes, ou avec ces princes qui possèdent l'or et remplissent d'argent leurs demeures. Semblable à l'avorton caché, je ne subsisterais plus, je serais comme ces germes conçus qui n'ont jamais vu la lumière. C'est là que les impies ont fini leur tumulte et se reposent fatigués de puissance. Et près d'eux sommeillent leurs égaux, ceux qui étaient jadis à la chaîne ; exempts désormais de toute peine, ils n'entendent plus la voix de l'exacteur. Le petit et le grand sont là ensemble, et le serf y est affranchi de son maître.... »

Arrêtons-nous ici devant cette majesté de la mort, qui égalise tous les fronts inclinés sous son sceptre redoutable. Quelle mélancolie respire dans toutes les paroles qui tombent si tristes et si lentes en brisant toutes les grandeurs de la terre ! Ici se devine la loi chrétienne et commence l'espérance du pauvre ; ici un frein est donné à la puissance, et les abîmes du néant se creusent sous les pieds de la richesse. Que pensez-vous de ces rois qui consument leur vie à se bâtir des tombeaux pour isoler un jour leurs cadavres ? Ne rêvez-vous pas avec épouvante à tout le bruit qu'a fait sur la terre le passage de l'impie, et ne sentez-vous pas un froid glacial parcourir vos os, dans ce silence soudain qui se fait autour de son cercueil ?

Ecoutez encore : le poëte des douleurs va caractériser en peu de mots la vanité et les afflictions de la destinée humaine tout entière : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable et la vie à ceux qui sont

dans l'amertume de l'âme? Qui attendent la mort et elle ne vient pas, comme s'ils déterraient un trésor. Leur joie est à son comble, lorsqu'ils ont trouvé un tombeau !

Ce passage a dû inspirer à Malherbe son plus beau vers :

Et celui qui, chétif, aux misères succombe
Sans avoir d'autre espoir que celui de la tombe;
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever!

Toute analyse de pareilles beautés serait froide; il faut lire, il faut se laisser pénétrer par le charme de cette tristesse presque divine, et livrer son cœur surtout à l'espérance cachée qui soupire à travers ces plaintes vers des biens inconnus encore; Job appelait le Rédempteur de tous ses vœux et de toutes ses larmes; aussi plus bas l'entendrons-nous s'écrier : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me lèverai de la terre ! » La douleur sans espérance n'a ni plaintes ni larmes; elle doit être morne et silencieuse comme le découragement éternel : si Job se plaint, c'est qu'il croit à un juge suprême qui l'entend; il pleure parce qu'il espère, et son espérance même a déjà tempéré sa plainte : il pleure parce que, semblable aux enfants, il a peur dans les ténèbres; aussi dit-il que Dieu l'a environné d'ombres et a caché devant lui le sentier où il marchait; il ne doute pourtant ni de Dieu ni de lui-même, mais il ne comprend plus les voies de la justice suprême, et il crie pour que Dieu l'éclaire : sa plainte est une prière, et non pas un blasphème; il demande pour obtenir.

Eliphas prend la parole pour répondre à Job, et les paroles de ce faux ami sont amères et poignantes. Il reproche à l'affligé d'avoir été autrefois le consolateur de ceux qui souffraient; il lui fait un crime de ses vertus qui éclataient dans la prospérité, et il exagère, pour lui en faire un opprobre, l'accablement de sa douleur. On peut rapprocher des discours d'Eliphas les paroles que plus tard les pharisiens et les scribes adressaient au Dieu crucifié : « Il est venu sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui ! »

La cruauté du discours de ce prétendu ami de Job afflige l'âme, en lui révélant toute la perversité des faux sages. Eliphas triomphe dans son orgueil de l'abaissement de son ami, et voudrait ôter à tant de malheur le refuge de la vertu : l'adversité, selon lui, est la conséquence du crime, et le souffle brûlant des fléaux de Dieu ne consume que les pécheurs; la voix qui pleure est le rugissement du lion blessé, et la clameur des lionceaux à qui l'on a brisé les dents; les sanglots de la misère sont les cris du tigre qui pleure sa proie : c'est ainsi que ce prétendu sage, qui semble avoir été un des patriarches du pharisaïsme, justifie la dureté de son cœur : les malheureux pour lui sont voués à l'anathème; infortuné veut dire coupable; mais pour accabler son interlocuteur, il croit devoir appeler l'hypocrisie à son aide; il veut effrayer l'esprit déjà troublé de Job, en lui racontant des visions, et ici se trouve cette célèbre vision d'Eliphas, dont M. le vicomte de Châteaubriand fait ressortir les beautés dans son *Génie du christianisme*, en la comparant à un passage d'Homère (*Voy.* les articles CHATEAUBRIAND, GÉNIE DU CHRISTIANISME) : « Dans l'horreur d'une vision nocturne, quand le sommeil ordinairement tient les hommes enchaînés, la peur me prit et le tremblement, et tous mes os furent ébranlés d'épouvante. Et comme un esprit en ma présence passait, tous les poils de ma chair se hérissèrent d'horreur. Quelqu'un s'arrêta dont je ne reconnaissais pas le visage, une image fut devant mes yeux, et j'entendis une voix comme un souffle léger. »

Mais pourquoi Eliphas évoque-t-il ainsi des fantômes? C'est pour leur faire débiter des sentences vagues et désespérantes; l'homme comparé à Dieu sera-t-il jamais trouvé juste? Le Seigneur a trouvé la perversité parmi ses anges, que sera-ce donc des chétifs habitants de nos demeures d'argile, héritage promis d'avance à la corruption et aux vers? Du soir au matin ils seront fauchés comme l'herbe; et morts, sans avoir compris la vie, ils seront la pâture du trépas éternel. Du reste les paroles du faux ami ne manquent ni d'habileté ni de pompe; le luxe de l'éloquence orientale est employé tout entier à pallier la pauvreté du sophiste : ses maximes erronées sont entremêlées de sentences pleines de sagesse, telles par exemple que celle-ci : « L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler. » Puis vient un éloge de la Providence divine, dont les inspirations semblent empruntées à la piété la plus sincère. Voilà donc le martyr de la résignation qu'on accuse d'être un impie; des hommes superbes et jaloux s'arrogent le droit de lui donner des leçons et de prendre contre lui les intérêts de Dieu même! Quelle profondeur de philosophie, quelle sagacité d'observation ne révéleraient pas de semblables pages, si elles pouvaient être attribuées à un homme! Quelle opposition entre la fausse piété et la véritable vertu ressort de ce magnifique dialogue auquel bientôt vont se mêler de nouveaux interlocuteurs!

Job répond cependant avec douceur et dignité aux tristes exhortations d'Eliphas; et ces graves et saisissantes beautés, qui n'appartiennent qu'aux livres saints, se multiplient encore une fois dans son discours. La réponse de Job est une nouvelle plainte du genre de l'élégie; c'est une lamentation dont les soupirs s'exhalent en poésie, c'est une mélodie toute de sanglots et de larmes : il reproche à ses faux amis leur cruelle pitié. « Car, leur dit-il, je ne vous demandais rien.. Vous ai-je dit : Apportez-moi et donnez-moi de votre richesse? ou, Délivrez-moi des mains de l'ennemi? Instruisez-moi et je vous écouterai en silence. Mais pourquoi vous faites-vous les détracteurs de la vérité, lorsque pas un de vous ne peut me

réprimander? Mais vous ornez vos discours pour vous complaire dans leur amertume, et vous jetez des paroles au vent. Vous précipitez votre colère sur l'orphelin, et vous vous efforcez de faire tomber votre ami. Achevez ce que vous avez commencé! »

Quelle énergie de sentiments et quelle modération d'expressions dans cette réponse! Quelle supériorité elle laisse à Job dans l'éloquence de sa tristesse! il adresse aux hommes quelques mots pour apprécier leur conduite à son égard, puis bientôt il revient à la pensée de Dieu, à ces aspirations vers l'immortalité qu'on sent tressaillir seules dans l'immobilité de ses rêveries sur la mort: « La vue de l'homme ne me regardera plus, tourne tes yeux vers moi, et tu ne me retrouveras pas. Comme la nuée se dissipe et s'efface, ainsi celui qui descend en bas ne remontera plus. Il ne reviendra plus dans sa maison, et la place qu'il occupait ne le connaîtra plus. » Quelle mélancolie profonde, et combien ne sent-on pas respirer d'immortalité dans cette inconsolable tristesse!

L'homme ne se sent pas fait pour mourir.

Le premier interlocuteur de Job est confondu et n'a rien à répliquer, un second ami de Job prend la parole, c'est Baldad. Le discours de celui-ci est moins insolent que celui d'Eliphas, mais il n'en est peut-être que plus cruel. Baldad affecte une foi sincère et une piété triomphante; il décrit en style pompeux l'inconstance des prospérités du méchant et la profondeur de la sagesse de Dieu, comme si Job en avait douté; aussi le saint arabe interrompt-il le sophiste : « Je sais bien qu'il en est ainsi, lui dit-il, et que l'homme comparé à Dieu ne sera point justifié; s'il veut disputer avec lui il ne pourra lui répondre un mot sur mille..... C'est Dieu qui ébranle la terre sur ses fondements et qui fait trembler les colonnes du monde. Il commande au soleil, et le jour ne se lève point, il imprime son sceau sur les étoiles. Seul, il étend les cieux et mesure en les abaissant sous ses pieds les vagues immenses de la mer..... »

Le grand prophète des douleurs humaines rend ainsi en termes magnifiques un hommage solennel à la toute-puissance et à la sagesse de Dieu : « Et qui suis-je, moi, pour lui répondre, ajoute-t-il; que pourraient lui prouver mes faibles paroles? Quand j'aurais à dire quelque chose de juste, je ne le dirais pas, je me prosternerais et j'implorerais uniquement la clémence de mon juge. »

Ainsi, le juste affligé n a pas prétendu être justifié devant Dieu: il croit avoir observé fidèlement tous les préceptes divins, mais ce n'est pas une raison pour lui d'accuser son créateur; il veut seulement constater une chose, c'est que Dieu frappe également en ce monde les bons et les méchants, et sans disputer ni se plaindre, il conjure l'arbitre suprême des biens et des maux de mettre un terme à ses douleurs: ainsi les larmes de Job sont des prières et non des blasphèmes, comme voudrait le faire croire le faux zèle de ses hypocrites amis: « Mes jours ont été plus rapides qu'un courrier; ils ont passé sans avoir vu le bonheur: ils se sont enfuis comme les vaisseaux qui portent des fruits et comme l'aigle qui vole vers sa proie. » Job parle ici de ses premiers jours, des jours de sa félicité, et cette pensée lui rappelle le souvenir de ses vertus.

Il semble que Dieu ait voulu, par les douleurs de Job, détacher d'avance l'humanité des charmes trompeurs de la vie mortelle, et la préparer à ce combat dont l'immortalité est le prix et dont le héraut à la fois et le commandant devait être cet Homme-Dieu plus affligé que Job et plus résigné que lui, et dont le cri suprême devait résumer à la fois toutes les angoisses des siècles passés, toutes les espérances d'une génération nouvelle, et toutes les joies d'un glorieux avenir. Le dégoût de la vie n'est pas une impiété dans le saint Arabe, car il ignore encore le prix d'une minute de souffrance endurée pour Dieu; il devine pour ainsi dire la résignation, cette admirable patience de la foi, cette longanimité de l'espérance, cette preuve de la charité. Job n'est pas chrétien, mais il pressent assez le Sauveur pour être mis au rang des plus grands prophètes. Il ne se justifie pas, mais dans la sincérité de son cœur il demande justice, car il a la conscience pleine de bonnes œuvres, et la paix de son âme lui rend encore témoignage de la pureté de ses désirs. Pourquoi donc le ciel semblerait-il justifier les sarcasmes des impies? Tant de calamités n'ont pas ébranlé sa constance, mais elles l'ont étonnée, en affligeant sa foi; il a peur de douter, il craint le blasphème plus que la mort, et au prix de souffrances plus cruelles encore, s'il était possible, il voudrait s'expliquer à lui-même les voies de Dieu pour prévenir le blasphème sur les lèvres des ignorants; en un mot, il brûle de zèle plus encore qu'il n'est dévoré par l'horrible plaie dont il est frappé. Tous ces sentiments admirables se traduisent par des chants de douleur et d'amour, que l'oreille humaine n'avait pas encore appris à écouter. Ici se révèle dans sa plus sublime mission la poésie qui vient du ciel, et qui remonte vers Dieu avec les soupirs et les prières des justes. Job semble avoir été envoyé de Dieu pour apprendre au monde la science des larmes. *Heureux ceux qui pleurent!* devait s'écrier plus tard un Dieu fait homme qui venait mettre les douleurs, si je puis m'exprimer ainsi, à une sorte de folle enchère; mais déjà, dans les siècles contemporains au beau livre dont nous analysons seulement les beautés littéraires, les âmes amoureuses de tout ce qui est divin dans les choses humaines pouvaient dire: Heureux ceux qui savent pleurer ainsi!

Il faudrait transcrire le livre de Job dans son entier si l'on voulait en faire remarquer toutes les pensées sublimes ou profondes, toutes les expressions pittoresques et justes dans la hardiesse de leur primitive beauté. Les discours des faux amis eux-mêmes ont de l'énergie et de la grandeur. Le poëte *di-*

vin n'a pas voulu ménager à son serviteur une victoire trop facile : il semble, en les écoutant, que leur parole est sage, et souvent on médite quelque grande maxime qui vient de leur échapper, comme on méditerait la parole de Dieu même; et en effet c'est Dieu qui fait parler admirablement l'insuffisance des hommes, pour faire comprendre combien il y a de néant dans tout ce qui paraît grand sur la terre, même dans la sagesse apparente, même dans l'éloquence qu'une vraie piété ne dirige pas.

Après Baldad, c'est Sophar qui prend la parole, et comme les deux autres il semble accuser Job d'orgueil et de témérité. Pas plus qu'eux il ne peut admettre qu'un homme malheureux soit juste et puisse trouver encore de la confiance dans la pureté de son cœur : le saint patriarche éprouve alors tout ce qu'il y a de tourments à n'être pas compris lorsqu'on s'efforce de rendre témoignage à la vérité : « Eh quoi! dit-il à ces trois infatigables parleurs, vous seuls vous êtes des hommes et la sagesse doit mourir avec vous! J'ai pourtant un cœur comme vous, et les choses que vous savez, qui donc les ignore? »

Job sent la vanité et la jalousie secrète de ces hommes opposer dans leurs âmes un obstacle insurmontable à la vérité, et c'est à Dieu qu'il en appelle. « Le juste, dit-il, est une lampe méprisée par les riches, et dont la clarté resplendira plus tard dans les ténèbres du monde. » Il va plus loin, et, rétorquant les arguments erronés d'Eliphas, il affirme à son tour que l'abondance se plaît dans la tente des voleurs. Ici se préparent déjà les malédictions contre les riches, qui sortiront plus tard de la bouche de Jésus. Ne sent-on pas, dans les tortures de Job, comme une sorte d'enfantement des huit béatitudes? Les heureux de la terre ne sont-ils pas déjà assez condamnés par cette épopée de la souffrance, qui fait triompher Dieu même dans les afflictions d'un simple mortel? Et que disons-nous, un mortel! Un seul jour de douleur pour un juste prouve l'éternité que Dieu lui prépare; aussi toutes les plaintes de Job sont-elles pleines de toute la mélancolie de la mort. Le patriarche de Hus ne peut croire que Dieu lui prenne ainsi, pour les changer en supplices, les heures qui lui restent entre le néant de son berceau et celui de sa tombe; il ne peut admettre qu'après avoir tant souffert il doive s'en aller pour jamais dans cette région de ténèbres et de misère où s'étend l'ombre de la mort et où nul ordre ne peut régner, mais où habite l'éternelle horreur; les luttes intérieures de son espérance et de sa foi doivent finir enfin par ce cri sublime : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me lèverai de la terre!* et c'est à ce moment surtout que l'épreuve de l'humanité, figurée par Job, s'explique tout entière. Nous savons maintenant à quoi ont servi les angoisses du juste : il a lutté contre la mort, et il l'a vaincue; il a enfanté au milieu des gémissements et des larmes une révélation nouvelle, car c'est parmi les sanglots de Job que se trouve dans la Bible pour la première fois le dogme tout chrétien de l'immortalité de l'âme.

Ainsi la vraie grandeur de l'homme se manifeste dans la peinture même de ses plus profondes misères. Quoi de plus tristement vrai que le tableau de la vie humaine qui commence avec le quatorzième chapitre par ces paroles : *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis?* Là il semble douter de cette résurrection même qu'il appelle de tous ses vœux, et l'on trouve un mouvement tout à fait semblable dans la prophétie d'Ezéchiel, lorsque Dieu dit au prophète, en lui montrant une plaine couverte d'ossements desséchés : — *Penses-tu que cette poussière puisse revivre?*

C'est après ces peintures funèbres, dont la tristesse est prise par Eliphas pour du découragement, que cet ancêtre du pharisaïsme ose essayer de parler encore. Semblable à tous les orgueilleux qui s'écoutent et n'écoutent jamais qu'eux-mêmes, il répète presque dans les mêmes termes ce qu'il a déjà dit, et n'ajoute à son premier discours que de nouvelles amertumes : Job est abreuvé de vinaigre et de fiel, comme doit l'être sur la croix celui qu'il représente : il ne peut s'empêcher de laisser éclater sa répugnance et son dégoût : « Je n'ai que trop entendu de pareilles choses, vous êtes tous des consolateurs insupportables : plût à Dieu que vous fussiez à ma place! je vous consolerais par de bonnes paroles, et ma tête s'inclinerait compatissante vers vos douleurs. » Ici Job est au comble de ses afflictions, la patience même semble lui échapper, sa souffrance est une véritable agonie, et cette mort qu'il redoutait comme l'enfer, il la salue maintenant comme une amie :

Ouvrez-moi mon dernier asile :
Là j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs :
O tombeau! vous êtes mon père,
Et j'ai dit aux vers de la terre :
Vous êtes ma mère et mes sœurs!

C'est M. de Lamartine qui traduit ainsi la triste espérance du malheureux réduit au désespoir, et sa traduction est d'autant plus belle qu'elle est plus littérale et reproduit dans toute son énergie les pittoresques expressions de l'original.

Baldad, à son tour, répond à Job, et laisse percer tout ce qu'il y a d'orgueil dans le faux zèle qui le porte à affliger toujours de plus en plus son saint ami. En effet, il s'indigne d'être méprisé, et croit voir dans la défense de l'innocent qu'ils accusent un outrage pour ses amis et pour lui. « Pourquoi nous sommes-nous avilis à tes yeux, et sommes-nous devenus pour toi comme des animaux sans raison? » Etrange profondeur de l'écrivain sacré, et comme il connaît bien les hommes! Ils s'irritent d'avoir tort et les noms que, dans leur propre conscience, ils sont forcés de se donner à eux-mêmes, ils les reprochent comme autant d'injures à l'homme droit et juste qui a essayé de les convaincre. C'est

les outrager que d'avoir raison, et l'on comprend déjà, en entendant parler Baldad, la fureur de ces hommes qui plus tard répondront aux douces paroles du Sauveur tout empreintes du calme de la vérité éternelle : *Il a blasphémé : Qu'en pensez-vous? — il mérite la mort!*

Job est accablé et ne cherche plus à se faire comprendre, mais il fait un nouveau tableau de toutes ses douleurs et implore un peu de pitié. Il lui semble que l'orgueil de ses persécuteurs devrait être désarmé devant ce lépreux qui se tord sous la main de l'ange que Dieu a déchaîné contre lui : *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi*, dit-il, *vous au moins qui étiez mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé!*

Selon le cœur de Job déjà si chrétien dans ses aspirations, on doit admettre cette maxime formulée par un de nos poëtes :

Et c'est être innocent que d'être malheureux;

mais le pharisaïsme haineux et superbe ne juge pas ainsi, et telle n'est pas la pensée des accusateurs de Job; toutefois Sophar, le plus hypocrite des trois, feint d'être accessible à la pitié, et prétend que les discours de Job ont fait de l'impression sur son esprit. Il ne l'accuse plus en effet directement, mais il recommence une peinture terrible du châtiment des impies et de la vanité de leur gloire sur la terre. Le discours de Sophar est plein d'énergie, et l'on sent qu'il fait passer sa colère contre Job dans la force de ses expressions, et dans la terreur de ses images.

« Quand l'orgueil de l'impie se serait élevé jusqu'au ciel, et quand sa tête aurait touché les nuages, il sera dispersé à la fin comme du fumier sur la face de la terre, et ceux qui l'avaient vu diront : Où est-il?

« On ne le retrouvera pas plus que le songe qui s'est envolé; il aura passé comme une vision de la nuit..... Ses os s'imprégneront des vices de sa jeunesse, et ils dormiront avec lui dans la poussière. Le mal aura été doux à sa bouche, et il le cachera sous sa langue. Il le ménagera et ne voudra plus s'en séparer; il le dissimulera dans son gosier. Le pain qu'il mangera deviendra du fiel d'aspic dans ses entrailles; il vomira les richesses qu'il a dévorées, et Dieu les arrachera de son ventre!... »

Quelles expressions en présence d'une telle infortune! Combien de haine se trahit dans ce langage, et combien sont tristement vrais les caractères tracés dans ce grand drame! Les méchants n'ont jamais pitié du juste, et plus il est malheureux, plus ils le haïssent, parce que la douleur le grandit, pendant que leur vengeance les abaisse.

La discussion continue entre Job et les trois sophistes qui veulent faire de la Divinité une puissance dédaigneuse et impitoyable pour l'homme, tandis que Job, au contraire, prétend que plus Dieu est grand, plus il doit être équitable, et que sa justice, si elle est toute-puissante, doit pouvoir se proportionner à la faiblesse de l'homme. L'idée de puissance lui révèle l'idée de bonté, et il ne doute pas du maître qui le frappe, mais il se plaint de ne pas comprendre les rigueurs dont il est l'objet. En un mot, la religion qui résulte des assertions d'Eliphas, de Baldad et de Sophar est une religion de servitude et de crainte, semblable à l'obéissance des esclaves de l'Orient. Job ne conçoit Dieu qu'avec son intelligence et son cœur; il aspire d'avance à la loi d'amour et à la sainte liberté des enfants de Dieu. Fort du témoignage de sa conscience, il expose sa vie entière aux regards de Dieu et des hommes; il a fait un pacte avec ses yeux pour ne point outrager l'innocence des vierges; il n'a jamais laissé ses serviteurs avoir faim, et la porte de sa demeure n'a jamais été fermée au voyageur ni à l'étranger. Il n'a consulté, pour faire le bien, ni la crainte de l'opinion des multitudes, ni les préjugés de ses proches... « Oh! qui me donnera, s'écrie-t-il enfin, quelqu'un pour me comprendre? et puisse ma vie être écrite par celui qui me juge! Je porterai ce livre sur mon épaule; je m'entourerai de lui comme d'une couronne, je le relirai à chaque pas, et je l'offrirai à l'avenir comme à un prince.

« Si la terre crie contre moi, et si les sillons pleurent avec elle; si j'ai mangé ses fruits sans les avoir achetés, et si j'ai affligé l'âme de ses cultivateurs; au lieu de froment, qu'elle me donne des ronces, et au lieu d'orge, des épines. »

Ici finissent les paroles de Job, et il est remarquable qu'il résume ainsi l'iniquité dans ce seul crime de manger les biens de la terre sans les avoir achetés, et de contrister l'âme des cultivateurs et des travailleurs. Jésus devait dire plus tard : *Malheur aux riches! il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume du ciel.* Job semble être le type primitif du pauvre Lazare insulté par le mauvais riche; Dieu, en permettant au mauvais esprit d'affliger le plus juste des hommes, voulait honorer la douleur.

Les trois amis de Job se taisent enfin. Les hommes n'ont plus rien à dire devant celui qui en appelle à Dieu seul; mais voici qu'un quatrième interlocuteur, dont on n'avait pas parlé et qui se trouve là comme s'il n'y était pas, va trouver encore dans l'inexpérience et dans l'orgueilleuse témérité de sa jeunesse le triste courage d'insulter aux larmes du juste. Nous trouvons ici quelque analogie entre cette donnée du livre sacré et l'ancien apologue du lion malade. Qui sait d'ailleurs si cet apologue, transmis à Esope par Lockman, n'est pas une sorte de symbole hiéroglyphique de l'histoire du saint patriarche? Le lion de la fable ne peut se résigner à l'outrage de l'animal qui représente l'entêtement joint à la sottise, et Dieu lui-même va s'interposer pour ne pas laisser son serviteur sous le coup des sarcasmes d'Elihu.

Ce quatrième parleur nous apprend lui-même qu'il est jeune, et on le voit assez à

l'enflure de ses paroles et à l'ingénuité de son sot orgueil. Il traite avec le plus profond mépris les vieillards qui viennent de parler, parce qu'il n'a pas trouvé dans leurs longs propos assez d'injures contre Job.

Le début d'Elihu est d'une enflure ridicule, et pourtant l'enthousiasme naturel à la jeunesse le conduit ensuite plus près de la vérité que n'ont pu en approcher aucun des trois amis de Job. Il proclame la nécessité de la foi, et répète en termes plus juvéniles ce que le saint prophète a dit lui-même à la gloire de la Providence. Le discours d'Elihu est plein d'expressions pittoresques et d'un effet inattendu; les nuages qui sèment la lumière, Dieu qui cache le jour dans ses mains, les gonds des portes de la mer sur lesquels la lumière de la foudre s'étend comme un voile; on y trouve aussi les plus étranges notions de physique; les cieux solides et fabriqués d'airain fondu, l'or qui vient de l'aquilon. Ainsi Elihu enveloppe des sentences dans les discours inconsidérés d'un enfant, comme le déclare Dieu même, qui vient imposer silence à ce présomptueux, et qui vient clore ce colloque titanique par des paroles aussi magnifiques que la création dont il déroule les merveilles.

Le discours de Dieu à Job est plein de ces beautés surnaturelles qui sont familières aux écrivains sacrés, mais qui ne se trouvent nulle part avec autant de profusion que dans ces pages si puissamment colorées.

« Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre? Qui en a fixé les mesures? Qui en a jeté la pierre angulaire, à l'heure où me célébraient ensemble les astres du matin, et quand se réjouissaient tous les fils de Dieu.

« Qui a refermé des portes sur la mer lorsqu'elle s'élançait dans l'énergie de son enfantement? lorsque j'étendais la nuée pour la vêtir, et lorsque je l'emmaillotais de ténèbres comme dans les langes de l'enfance.

« J'ai tracé autour d'elle mes limites, et je lui ai dit : Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin; ici tu briseras l'orgueil de tes flots!... »

Les forces et les beautés de la nature, tel est le double sujet des descriptions qui se succèdent dans le discours de l'Eternel. Dieu, en effet, n'a pas d'autre réponse à faire à l'orgueil qui se révolte à cause de l'existence du mal, que de montrer qu'il est fort et qu'il est bon, mais qu'à lui seul appartient le secret de ses œuvres.

Après les magnificences du ciel, viennent se résumer, dans la peinture de quelques animaux, les mystères de la nature, l'ibis et l'onagre du désert, le rhinocéros indomptable, l'autruche qui abandonne ses œufs à l'incubation du soleil, le cheval qui semble créé pour la guerre, et l'aigle qui suspend son aire à la crête des montagnes, et qui partage des lambeaux sanglants à ses aiglons affamés. Tous les littérateurs qui se sont occupés de la Bible ont parlé du discours de Dieu à Job, et se sont complus d'une manière toute particulière dans la description du cheval guerrier. Les amateurs du genre descriptif ont rapproché de cette belle étude de cheval plusieurs morceaux analogues extraits des poëtes profanes; le résultat de ce rapprochement a laissé la poésie du livre sacré au-dessus de toute comparaison comme de tout éloge. Dieu seul, en effet, peut faire sortir de la terre, comme des sauterelles, ces animaux doués de tant de force et de beauté; lui seul peut inspirer de gloire la terreur qui gonfle les naseaux des coursiers, et jeter autour de leur cou nerveux, qui s'arrondit et se replie, le tonnerre des hennissements; brûlant et frémissant, le cheval absorbe l'espace; la rapidité de sa course semble dévorer la terre que creuse son ongle; il se jette au-devant des combattants; le bruit de la trompette lui fait pousser un souffle de fierté et de joie qui ressemble à une parole; il respire la bataille et semble savourer à longs traits cette odeur de poussière et de sang qui se mêle aux cris des capitaines et au mugissement des armées.

Jamais, dans les sujets les plus simples, la parole humaine ne pourra déployer autant de puissance, parce qu'ici l'audace ne saurait être de la témérité; le Créateur est le maître absolu des modifications de la parole, et quand il crée en parlant, c'est lui qui se révèle. Ici les plus grandes hardiesses de l'ode sont calmes et simples, ou du moins semblent telles à cause de la grandeur infinie de celui qui parle; on sent que, loin de s'exalter par l'enthousiasme, le divin interlocuteur tempère la force de ses expressions pour ne pas briser, en les remplissant de sa gloire, les formes finies du langage des hommes : Dieu parle d'une voix douce et tranquille, et l'on se sent accablé, ébloui, étourdi. Comme il confond l'orgueil humain en lui opposant l'instinct même de ces animaux que l'homme domine sans pouvoir les comprendre!

Mais c'est surtout lorsqu'il en vient à la description de Léviathan et de Béhémoth, ces deux personnifications de la force animale dans ses proportions les plus gigantesques, lorsqu'il fait couler les fleuves dans les entrailles de Léviathan pour le désaltérer, et qu'il endurcit la cuirasse de ce géant de la terre, sur les écailles duquel glissera la foudre; c'est alors, dis-je, que l'homme, repoussé au fond de son néant, se sent écrasé sous le poids de tant de merveilles, et doit s'incliner devant cette nature, qui est si petite elle-même devant l'immensité de Dieu.

Le drame de Job se dénoue par cette intervention de la Divinité; les calomniateurs du juste sont réduits à le prendre pour médiateur; la protection manifeste du Très-Haut ramène à Job des amis avec des secours; il devient plus riche et plus heureux qu'il n'avait été, et il ne lui reste de ses maux que la couronne de la patience et les admirables prières qu'il doit laisser vivantes à jamais dans la mémoire de Dieu et des hommes.

Il existe un assez grand nombre de traductions ou de paraphrases en vers du livre

de Job. On en trouve une du docteur Young à la suite de son poëme des *Nuits*. M. Baour-Lormian de l'Académie française a traduit assez heureusement les passages les plus remarquables du discours de Dieu à Job. Il y a dans le livre de Job le sujet d'un drame admirable qui n'a pas encore été traité ; le moyen âge seul a pu hasarder quelques mystères où Dieu et le démon venaient jouer leur rôle; mais l'épopée dramatique de Job reste dans sa simplicité primitive, et découragera toujours les imitateurs. Le sujet en est, pour ainsi dire, éternel. La lutte du bien et du mal, le combat de la vie, la vertu triomphante des douleurs et de la mort; voilà l'histoire morale du monde, que Dieu n'a créé que pour ses élus; et en effet la vertu seule est quelque chose: Satan et ceux qui parlent pour lui ne sont que des ombres qui font mieux resplendir l'auréole de Dieu autour de la tête du juste.

Le livre de Job étant un des livres poétiques de la Bible, et le plus important peut-être de ceux de l'Ancien Testament, nous avons consacré un long article à son analyse et nous regrettons que les bornes de cet ouvrage ne nous aient pas permis de suivre page à page, phrase par phrase et mot à mot, une œuvre qui serait un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, s'il n'était pas une des plus éclatantes manifestations de l'esprit de Dieu.

JOEL. — La prophétie de Joël tout entière peut être prise pour une image du jugement dernier et des événements qui doivent le précéder, c'est la prophétie des derniers temps : des malheurs comme on n'en avait pas encore entendu raconter, une succession de fléaux qui dévorent les biens de la terre et répandent la famine dans les campagnes; les cités désolées, le sacrifice perpétuel interrompu, une horrible sécheresse qui tarit les sources des eaux et brûle toute la verdure. « Sonnez de la trompette dans Sion, hurlez sur la montagne sainte, que tous les habitants de la terre soient dans le trouble, car le jour du Seigneur arrive et le voilà tout près de nous! »

Joël voit apparaître alors ces armées innombrables et mystérieuses qui plus tard devaient remplir d'épouvante les sombres visions de saint Jean : cette cavalerie qui souffle le feu et qui laisse après elle des traînées de flammes, ces chevaux à têtes de lion et à queues de serpents : c'est la milice du dernier dévastateur, c'est l'Antechrist qui passe comme le simoun au désert : il trouve la terre cultivée comme un jardin de délices et la laisse aride et dévastée; les soldats courent sur les remparts, ils montent sur les murs, ils entrent dans les maisons par les fenêtres : la terre tremble et les cieux sont ébranlés, le soleil et la lune s'obscurcissent et les étoiles perdent leur clarté. Convertissez-vous, dit le Seigneur, et peut-être la colère s'arrêtera et votre Dieu vous pardonnera. Dieu arrêtera en effet dans sa course celui qui vient du nord, et il le repoussera dans ses déserts; il fera refleurir la campagne aride et l'abondance reviendra dans le monde. Il y aura entre les calamités qui annonceront la fin prochaine et les dernières catastrophes un temps de repos et de félicité. L'esprit de Dieu se répandra sur toute chair, la prophétie deviendra en quelque sorte commune, les songes alors seront lucides et il y aura des prodiges qui paraîtront comme des signes, et ces signes, dit Joël, seront le sang, le feu, et la vapeur, étrange prescience des inventions modernes! puis le soleil deviendra noir et la lune couleur de sang, et Dieu rassemblera toutes les nations dans la vallée de Josaphat. Le ciel et la terre seront changés, et l'on saura qui est le Seigneur.

Alors Jérusalem sera sainte et il n'y passera plus d'étrangers. Les montagnes distilleront le miel, et le lait coulera dans les vallées. Ces peintures d'une félicité qui devra être éternelle se rapportent à la Jérusalem céleste et à l'éternité bienheureuse

La prophétie de Joël n'a que trois chapitres, mais elle est citée plusieurs fois dans le Nouveau Testament, ce qui prouve son importance. Plusieurs des images de Joël sont répétées dans l'Apocalypse, et c'est à différents passages de ce prophète qu'on a emprunté les traditions sur le jugement dernier.

JONAS. — L'histoire de Jonas est un de ces merveilleux récits qui font de la Bible le livre le plus attachant qui soit au monde : c'est une de ces figures touchantes comme la parabole de l'enfant prodigue, et qui font aimer Dieu en le rapprochant des hommes; car la vérité historique de la Bible ne l'empêche pas d'être tout entière une représentation et un symbole de l'avenir. Il y a dans la narration du prophète tout un drame palpitant d'intérêt et plein d'un enseignement sublime. Jonas le prophète reçoit l'ordre d'aller prêcher à Ninive, mais au lieu d'obéir il veut se cacher et se dérober aux fatigues et au péril du saint ministère. Il s'embarque donc à Joppé pour aller à Tarse; mais voici une horrible tempête qui assiége le vaisseau en pleine mer : cette tempête paraît surnaturelle, on en conclut que la vengeance du ciel poursuit quelque grand coupable caché parmi l'équipage, on tire au sort pour connaître celui que Dieu veut punir et le sort tombe sur Jonas qui dormait.

On peut rapprocher de ce sommeil de Jonas pendant la tempête celui de Jésus-Christ un instant avant qu'il ne calmât la mer. Jonas aussi va rendre la tranquillité aux flots en leur livrant leur victime : il reconnaît sa faute, il l'avoue et insiste pour qu'on le jette à la mer ; les gens du vaisseau ont peine à y consentir, mais la tempête augmente et ils disent : « Seigneur, ne nous punissez pas à cause de la mort de cet homme : c'est vous qui avez fait ce que vous avez voulu! » Ils le prennent donc et le jettent à la mer : aussitôt la tourmente s'apaise. Tel est en quelque sorte le premier acte de ce drame prophétique.

Cependant Jonas, devenu victime pour le salut de tous, et représentant ainsi le rédempteur du monde, Jonas ne doit pas périr dans les flots. Dieu ne veut pas la mort de son envoyé désobéissant, mais il ne souffre pas qu'on lui désobéisse, et il veut le renvoyer à Ninive : un poisson monstrueux se trouve prêt par les soins de la Providence et engloutit Jonas tout vivant dans ses entrailles. Du fond de cet abîme Jonas élève vers Dieu ses actions de grâces et ses prières. Il serait intéressant de rapprocher du cantique de Jonas l'élégie de Danaé exposée dans un coffre à la merci des flots, telle que nous la trouvons dans les fragments de Simonides : il y a dans les plaintes de Danaé quelque chose de plus humainement touchant, car elle pleure et elle prie pour son enfant endormi près d'elle sur la poupe ; tandis qu'autour d'eux mugissent les mers et qu'au-dessus d'eux se jouent et se brisent les vagues, elle prie les dieux de prolonger le sommeil de son enfant et d'endormir aussi l'abîme et les angoisses de son cœur...

Dormez, vagues ; dormez, souffrances maternelles.

On s'attendrit pour la coupable Danaé lorsqu'on l'entend prier pour son enfant, et le sommeil de cet innocent, puni des fautes de sa mère, donne à ce tableau, à la fois touchant et terrible, un intérêt des plus dramatiques. Jonas se dévouant pour le salut des matelots qui ne peuvent se résoudre à le sacrifier, Jonas précipité dans les flots, et recueilli par un monstre de la mer, n'est déjà plus le prophète pusillanime qui fuyait les devoirs sacrés de sa mission. Il est devenu l'image du Rédempteur, auquel le faisait ressembler d'avance son sommeil si plein de résignation au milieu de la tempête. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de remarquer la même image répétée trois fois dans des circonstances si différentes et dans deux littératures si opposées : le sommeil de l'innocence, celui de la Divinité et celui du repentir. Au milieu de l'orage, le Persée de Simonides est moins touchant que Moïse exposé sur les eaux ; car il dort du moins auprès de sa mère, tandis que Moïse est abandonné, seul dans son berceau, flottant sur le Nil. Jonas ne peut exciter la même pitié que Persée, et cependant on le plaint lorsqu'on l'entend demander la mort ; on tremble pour lui lorsqu'on voit le monstre prêt à l'engloutir ; mais quand du fond même des entrailles du léviathan son cantique s'élève vers Dieu, on ne craint plus pour le prophète, on admire les merveilles de la toute-puissance divine, et Jonas nous paraît aussi en sûreté dans cet épouvantable asile que le Sauveur lui-même lorsque nous le voyons dormir plus tard sur la barque battue des flots.

L'élégie de Simonides, que nous venons de citer, n'en est pas moins un des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; nous n'avons pourtant comparé la prière de Danaé à celle de Jonas que pour faire ressortir par ce contraste tout ce que la grandeur du Dieu qu'ils adorent donne de supériorité à ceux qui invoquent l'Eternel. Jonas n'est pas inquiet, il ne se plaint pas de son sort ; il chante, au contraire, les louanges du Seigneur, qui le sauve en le punissant, tandis que Danaé n'ose ni espérer ni attendre son salut de ce Jupiter qui est son complice, et qui mériterait d'être plutôt châtié qu'elle-même. Le vrai Dieu seul pouvait avoir de vrais adorateurs, et seul il peut donner à ceux qui croient en lui une foi plus forte que les tempêtes, plus profonde que la mer, plus invincible que la gueule béante des monstres de l'abîme. La foi de Jonas n'est pas vaine ; le poisson gigantesque qui l'avait recueilli, plutôt que dévoré, le rend sain et sauf au rivage, après trois jours et trois nuits passés au fond du gouffre : nouvelle image de la sépulture de Jésus-Christ et de sa résurrection. Cette fois Jonas obéira sans retard aux ordres du Seigneur : il se rend immédiatement à Ninive. Le prophète marche pendant tout un jour dans cette cité immense, puis il élève la voix, et crie au peuple qui se rassemble autour de lui : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! »

« Les hommes de Ninive crurent en Dieu, dit le texte sacré, et ils annoncèrent un jeûne, et ils se revêtirent de sacs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Et la parole parvint jusqu'au roi de Ninive, et il se leva de son trône, et il jeta ses vêtements loin de lui ; il se revêtit d'un sac, et s'assit dans la cendre. »

Ainsi, voilà tout un empire en deuil parce qu'un prophète a parlé. C'eût été un triomphe assez grand pour le zèle d'un apôtre ; mais les zélateurs de l'ancienne loi comprenaient mieux la justice de Dieu que sa miséricorde. Jonas se retire de la ville, et attend l'accomplissement de sa menace.

Les quarante jours se passent, et Ninive subsiste toujours. L'orgueil du prophète en est blessé. « N'est-ce pas ce que j'avais prévu, dit-il, lorsque je voulais fuir à Tarse ? Je savais combien vous êtes un Dieu porté à la miséricorde et à la clémence. Maintenant, faites-moi mourir ; car la mort serait pour moi meilleure que la vie ! »

Dieu ne lui répond qu'une parole, dans laquelle respire toute la sagesse de l'éternité et toute la compassion de l'infini pour les imperfections humaines : « Penses-tu que ta colère soit bien raisonnable ? » Et il abandonne le prophète à ses propres réflexions. Cependant il veut frapper son esprit par un signe. Jonas s'était fait un abri contre l'ardeur du soleil pendant qu'il priait : une touffe de lierre y croît dans l'espace d'une nuit, et procure à Jonas un ombrage épais ; puis un ver pique la racine de la plante, et elle meurt. Alors l'irascible Jonas, ou plutôt l'enfant déraisonnable du Seigneur, se désole encore, et souhaite encore une fois la mort. « Penses-tu, lui répète l'Eternel, que ta colère soit bien raisonnable ? — Oui, ose répondre l'insensé ; j'ai raison d'être irrité et de désirer la mort

à cause de ce lierre. » Et Dieu lui répond : « Tu pleures sur le lierre qui ne t'a coûté aucun travail, et que tu n'as point fait croître : en une nuit il est né, et en une nuit il a péri. Et je n'épargnerais pas Ninive, cette grande cité, où se trouvent plus de cent vingt mille hommes qui ne savent pas distinguer entre la main gauche et la droite, et un grand nombre d'animaux! »

L'histoire et la prophétie de Jonas finissent par cette touchante parabole, si encourageante pour le repentir, et qui semble déjà, dans l'ancienne loi elle-même, rapprocher le ciel de la terre. Vienne maintenant le Sauveur du monde, il devra être compris de ceux qui auront médité les Ecritures, lorsqu'il apprendra aux hommes à s'écrier : « Notre Père, qui êtes au ciel! »

Le récit de Jonas est remarquable par cette abnégation qui sacrifie l'homme tout entier à la gloire de son maître, par le sentiment de la solidarité des hommes devant Dieu et de la réversibilité des pardons ou des châtiments, principe du dévouement de Jonas le désobéissant, principe aussi, plus tard, du dévouement de ce juste par excellence, qui est ici représenté par Jonas en sens inverse, quant à la culpabilité de ce dernier. C'est pourquoi sans doute l'histoire du prophète englouti par la mer a inspiré à l'art chrétien plusieurs de ses premiers symboles, comme on peut le voir dans les ouvrages sur l'archéologie chrétienne. Ce type de l'homme conservé vivant dans les entrailles de la mort, et bénissant Dieu du fond même de l'abîme, est du reste assez sublime pour avoir mérité le rire stupide et les sarcasmes méprisables du XVIIIe siècle. Comment Jonas aurait-il échappé à la verve plaisante de ces infortunés qui ont pu rire de Jésus-Christ?

K

KLOPSTOCK. (*Voy.* POÉSIE ÉPIQUE.)

L

LACTANCE (*Lactantius Firmianus*), l'un des plus savants hommes du IVe siècle, s'était livré avec ardeur pendant sa jeunesse à la culture des lettres profanes; aussi parle-t-il le latin du siècle d'Auguste, et donne-t-il à ses ouvrages des formes cicéroniennes; ce qui n'est pas une qualité au point de vue de la littérature religieuse. Lactance n'en est pas moins un apologiste distingué, et il a réfuté avec force les erreurs du paganisme. Son traité *de la Mort des persécuteurs* est surtout remarquable. Son ouvrage principal est le traité *des Institutions divines*, à la fin duquel on trouve une curieuse prédiction des choses qui doivent arriver à la fin des temps.

LA MENNAIS. — L'abbé Félicité de La Mennais, qu'on peut appeler le Tertullien du XIXe siècle, a écrit le premier volume de l'*Indifférence en matière de religion*, la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et un petit livre intitulé le *Guide du premier âge*. Nous devons nous abstenir de mentionner ses autres ouvrages. Sous le rapport du style, c'est un des premiers écrivains de son siècle. Il traite seulement un peu trop la philosophie en poëte et la théologie en philosophe. La simplicité chrétienne lui a manqué, et après avoir éloquemment réfuté Rousseau, il a marché dans la même voie de rationalisme chagrin et d'égoïsme sentimental déguisé en philanthropie. C'est une brillante étoile éclipsée, et un pauvre homme de génie qui a survécu à sa gloire en même temps qu'à sa foi. Que Dieu fasse paix à ses derniers jours!

LAMARTINE. — M. de Lamartine est une des plus grandes renommées poétiques de notre époque, et son nom mérite une place des plus honorables dans notre *Dictionnaire*, si nous avons seulement égard à ses tendances exclusivement religieuses, à ses belles études sur l'Ecriture sainte et au caractère chrétien d'un grand nombre de ses poésies. Sa versification est d'une harmonie qui va peut-être jusqu'à l'excès, et l'on peut facilement s'enthousiasmer pour ses œuvres. Il personnifie, en l'idéalisant encore, le côté romanesque du génie de Châteaubriand, mais nous trouvons dans ses rêveries trop séduisantes quelque chose de dangereux pour la jeunesse, et dans sa forme brillante, qui déguise souvent un fond peu solide, quelque chose de préjudiciable au bon goût. Mettons à part le prestige du talent, que nous reste-t-il de ses œuvres?

Les *Méditations poétiques* sont les migraines d'un génie fatigué à force d'ennui. Les *Harmonies* sont des airs de pastorales d'opéra-comique carillonnés avec des cloches garnies de coton et de satin rose. La *Chute d'un ange* est une parodie sérieuse du *Pentagruel* de Rabelais en style de la *Belle aux cheveux d'or*. Le *Jocelyn* est le sublime du genre niais, traité en beaux vers. C'est l'histoire d'un prêtre malgré lui, qui se fait le martyr des croyances qu'il n'a pas, et se dévoue par amour-propre seulement (puisque la foi et, par conséquent, la charité lui manquent) à des sacrifices que son cœur réprouve, et dont il n'est pas la seule victime. On pleure en lisant *Jocelyn*, et l'on hausse les épaules lorsqu'on cherche à l'analyser.

Ses ouvrages en prose ont les mêmes qualités et les mêmes défauts. Son *Voyage en Orient* est une apologie du mahométisme; son *Histoire des Girondins*, un éloge contre-révolu-

tionnaire de la révolution, et un plaidoyer en faveur des victimes qui conclut en faveur des bourreaux. Ce contre-sens historique a été l'occasion d'une révolution, qui a été elle-même un autre contre-sens historique dont M. de Lamartine a été le paradoxe vivant.

On pourrait dire de ce poëte au génie malade, en imitant son style : M. de Lamartine est un enfant gâté de la gloire, qui s'adore vaguement lui-même. Dédaigneux des complaisances de la terre qui lui prodigue toutes ses séductions, il se mire continuellement dans le ciel comme dans un lac d'azur sans rivages. Sa propre image, qu'il croit voir se refléter dans l'infini, aspire continuellement et attire à elle toute la séve de son génie, qui s'étiole et maigrit sous l'action de ce vampirisme imaginaire, mais céleste !... Lorsque sa tige se sera desséchée ici-bas, cette belle plante exotique revivra sans doute dans le ciel vague des rêves romantiques, sous la forme d'une fleur de lumière ayant la corolle d'un narcisse et le diadème d'une étoile.

LÉON (saint). — Le pape saint Léon, surnommé le Grand, résuma dans sa personne toute la sainteté, toute la science et toute l'éloquence de l'Eglise au v° siècle. Ce fut lui que Dieu opposa au débordement des barbares comme cette marque de son doigt qui dit aux vagues de la mer : *C'est jusqu'ici que vous viendrez*. Léon osa marcher seul au-devant d'Attila, et le Fléau de Dieu eut peur devant la majesté du prêtre. Il crut voir les saints apôtres marcher, l'épée nue, aux côtés du pape; il baissa la tête et tourna bride. Cette magnifique victoire de l'influence morale sur la force physique a fourni à Raphaël le sujet d'un de ses plus beaux tableaux, et pourrait être le plus bel ornement d'un beau poëme.

Saint Léon est le premier pape qui nous ait laissé un corps d'ouvrages; nous avons de lui 96 sermons, 141 lettres et un livre *sur la vocation des gentils*. Le style de saint Léon est facile et élégant; on sent partout qu'il avait fait d'excellentes études; mais ce qui fait le principal mérite de son style, c'est l'énergie de la foi qu'il y manifeste et les sentiments d'une véritable piété.

LÉGENDES. — Les légendes sont l'histoire poétique du christianisme. On peut les partager en trois classes : 1° les légendes authentiques et liturgiques adoptées pour le bréviaire; 2° les légendes allégoriques; 3° les légendes traditionnelles et populaires.

Le protestantisme a fait la guerre aux légendes, comme aux images, comme aux cérémonies, comme aux costumes religieux, comme à tout ce qui charmait l'imagination et parlait au cœur. Une raison sèche et jalouse a dépouillé, dans toutes les régions frappées du souffle aride de la réforme, les autels de leurs flambeaux et de leurs fleurs, le lit des pauvres de ses images bénites, et les veillées de Noël de leurs merveilleuses histoires. On a fait des crimes à l'Eglise de son indulgence maternelle, de son luxe de poésie pour attirer vers Dieu les âmes aimantes, de ses livres coloriés d'or et d'azur, de ses naïfs et admirables légendaires. Qu'en est-il advenu? Hélas! C'est que l'ennui officiel a pris la place de la piété, et qu'on a substitué à la religion je ne sais quelle hypocrisie froide, roide et guindée, qui paye à Dieu ses prières à l'échéance, et se formaliserait beaucoup si ce créancier mal satisfait réclamait encore, en sus de son tribut de paroles, quelques soupirs et quelques larmes.

Sans doute qu'il ne faut pas confondre avec l'histoire authentique des saints les miracles souvent hazardés de la légende allégorique ou fabuleuse; mais il ne faut proscrire sans pitié ni ces allégories qui sont des poëmes dans la manière des prophètes, ni ces traditions du foyer embellies, de génération en génération, par une piété crédule. Les unes, en effet, sont des créations de l'esprit; les autres, les rêves du cœur; et les unes comme les autres réalisent l'idéal de la vraie poésie chrétienne.

Les chroniques sont la légende de l'histoire; la *Légende dorée* est la poésie de la vie des saints, et la somme des anecdotes chrétiennes, transmises de bouche en bouche, commentées, embellies, ornées de circonstances merveilleuses, formant une espèce de catéchisme en images qui a été recueilli et mis en ordre par les collecteurs de la fleur et du miroir des exemples.

Parmi les légendes allégoriques, quelques-unes s'élèvent à la grandeur de l'épopée, et même de la prophétie. L'histoire symbolique du Juif errant, par exemple, pourrait servir de thème à une épopée universelle du christianisme. M. Eugène Sue a mal compris cette idée, dont il a cependant pressenti la grandeur. Seulement, ayant des passions à caresser et des préjugés à ménager, il a fait un long pamphlet au lieu d'une épopée. Mais tout le monde n'est pas capable d'une épopée, et il suffit d'avoir un peu de méchant esprit pour réussir dans le pamphlet.

La légende de saint Christophe, dont nous avons parlé ailleurs, est une figure digne du génie des prophètes (*Voy.* Allégorie). L'idée en était gigantesque, comme la statue qui en rappelait le souvenir. Cette allégorie magnifique contenait tous les mystères de l'initiation chrétienne : aussi disait-on que pour être en sûreté il fallait avoir vu saint Christophe, c'est-à-dire avoir compris le sens de cette parabole.

Les Evangiles ont aussi leurs légendes dans le cycle des apocryphes (*Voy.* Apocryphes), et ces récits, que Voltaire a cru devoir traduire pour décrier par la comparaison les Evangiles authentiques, ajoutent un nouveau charme à la simplicité des récits du livre divin, et peuvent, si on les emploie avec choix, fournir les sujets les plus touchants à de nouvelles et délicieuses poésies.

Chaque pays chrétien a ses légendes particulières, conformes à ses antiques traditions et au génie qui lui est propre. Celles du Nord sont plus sombres, celles du Midi plus gracieuses. C'est au Nord que le démon

apparaît sous les formes les plus horribles; le Midi est plus fréquenté par les anges, et les mauvais esprits eux-mêmes s'y cachent sous des figures angéliques. Ce sont des péris et des fées, ce sont des sylphes et des ondins. L'Allemagne est la patrie des gnomes, et la Scandinavie croit toujours voir passer, sur les nuages de son ciel sombre, la tête monstrueuse du loup Fenris, le grand ancêtre des loups-garous, et la barbe hérissée de frimas sanglants du géant Hymer, le père des ogres et des vampires.

L'histoire des légendes est celle de la poésie chrétienne. Au temps des apôtres elles sont simples et évangéliques comme les visions du *Pasteur* de saint Hermas; à l'époque de l'invasion des barbares, elles prennent un caractère de merveilleux plus incroyable et plus terrible; les siècles de la chevalerie et surtout des Croisades reflètent sur les récits des légendaires les couleurs vives et chaudes du ciel d'Orient.

Les légendes des premiers siècles sont pleines des combats et des victoires des martyrs, et ne font que dorer un peu, si nous pouvons parler ainsi, l'auréole sanglante des confesseurs. Lorsqu'il s'agit de cette héroïque époque, nous sommes sûrs que les fictions restent bien au-dessous de la réalité, et que les traditions populaires n'ont traduit que bien imparfaitement les chants réels de cette épopée historique dont le Christ était le héros toujours vainqueur par le supplice des siens, et immortalisant sa mort sur les échafauds et sur les bûchers, comme sur les tombeaux des catacombes où se célébraient alors les saints mystères. C'est que dans ce temps-là la folie du martyre (et nous pouvons dire le mot comme saint Paul a dit la folie de la croix), la folie du martyre donc était contagieuse, et donnait au monde d'étranges spectacles; les femmes, les jeunes filles, les enfants mêmes y couraient comme à une fête; le surnaturel, dans ce temps-là, était de l'ordinaire, et en supposant tous les prodiges imaginables, on ne croyait rien inventer. Toute cette époque merveilleuse se résume dans la grande légende de saint Christophe.

Les Pères du désert viennent à leur tour: le martyre devient volontaire; une soif immense d'expiation s'empare de toutes les âmes; la volonté humaine, divinisée par la foi, triomphe de la chair au point d'en détruire les besoins et la pesanteur. Ici l'histoire et la légende se confondent encore, et, en présence de tant d'incontestables merveilles, on ne sait plus de quels miracles douter. Cassien, Pallade, Jean Moschus, contiennent ces poétiques récits de saint Jérôme, où l'on voit les lions creuser la tombe des solitaires, et les derniers fantômes du paganisme fuir sous les figures hideuses de satyres et de centaures devant les premiers Pères du désert. Saint Jérôme a-t-il fait de l'histoire ou de la légende? On ne sait plus que répondre, la raison se confond devant les austérités des Hilarion et des Stylites; on croit tout possible, puisqu'on est obligé de reconnaître, dans l'histoire ecclésiastique de cette époque, que les impossibilités les plus grandes s'y sont souvent réalisées.

Enfin les légendes du moyen âge, les grands combats des chevaliers chrétiens contre les serpents monstrueux, les tarasques et les gargouilles enchaînées par des saints, puis les visions de l'enfer qui préludent à la terrible poésie du Dante, voilà la légende dans tout son merveilleux et dans toute sa gloire. Elle prend toutes les formes dans les instructions des anciens prédicateurs: tantôt douce et gracieuse, comme Marie remettant le bon pèlerin dans sa route, servant à son tour ceux qui la servent, et essuyant le front à ceux qui travaillent pour elle; tantôt terrible comme les jugements de Dieu, elle fait voir aux puissants injustes leur place dans la géhenne, condamne à mort l'archevêque Udon de Magdebourg, et le fait décapiter la nuit par les anges devant le maître-autel de sa cathédrale. Le comte de Mâcon est enlevé vivant par un cheval noir aux yeux de toute la ville épouvantée; car tout le monde avait toujours vu les incroyables merveilles des légendaires. Le vice fut puni dès cette vie par des châtiments horribles; les fléaux de Dieu atteignaient toujours les coupables, et si la vengeance au pied boiteux se montrait tardive, jamais elle ne manquait d'arriver. Il y avait des peines pour toutes les fautes, et même pour toutes les négligences. Dieu alors était sans cesse auprès des hommes pour les encourager ou les punir. Les images outragées saignaient et pleuraient, les morts se relevaient du fond de leur tombe pour révéler les secrets de l'autre vie aux vivants, et tout cela était rendu palpable par une foi immense. On frémit encore en lisant soit le *Catéchisme en histoires*, soit *la Fleur des exemples*, de toutes les punitions soudaines et terribles qui atteignent les prévaricateurs. Saint Alphonse de Liguori, dans sa paraphrase du *Salve Regina*, a conservé quelques-unes de ces légendes, qui ajoutent à ses pieuses méditations un grand attrait de saisissement, de tendresse et de poésie.

Nous n'indiquerons même pas ici les principales et les plus célèbres légendes, puisque, dans la collection dont ce *Dictionnaire* fait partie, se trouve un dictionnaire spécial sur ce sujet. Nous laisserons donc nos lecteurs y chercher les exemples dont ils pourront avoir besoin. (*Voy.* PARABOLES.)

LIVRE. — Il ne faut pas confondre un livre avec un volume: un livre peut être en plusieurs volumes; un volume, quelque fort qu'il soit, n'est pas toujours un livre.

Pour faire un livre, il faut avoir un ensemble d'idées dominées par une idée-mère, et donner une certaine étendue au développement de cette idée. Le fond d'un livre c'est toujours une thèse, et il n'y a pas de livre si, la lecture finie, le livre lui-même ne vous a pas fourni une réponse satisfaisante à cette question: Qu'est-ce que cela prouve?

Un livre de poésie est-il également le développement d'une thèse? Oui, sans doute:

autrement ce ne serait pas un livre ; ce serait un recueil. Que prouve l'Iliade d'Homère ? — L'*Iliade* d'Homère, étant une épopée, est un livre complexe, et prouve plusieurs choses dans plusieurs ordres d'idées. Premièrement, en philosophie, l'*Iliade* prouve le danger de la colère chez les princes ; secondement, en politique, l'*Iliade* prouve la sentence contenue dans ce vers :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi,

troisièmement, en poésie, l'*Iliade* prouve d'abord le génie d'Homère, puis la vérité des théories poétiques de l'ancienne Grèce, puisque le poëme est incontestablement beau.

On raconte qu'un mathématicien qui venait d'assister à la première représentation d'*Athalie* demanda à son voisin : Qu'est-ce que cela prouve ? On ajoute que le voisin répondit brutalement : Cela prouve que vous êtes un sot. C'était sottement répondu. *Athalie* prouve d'abord la vérité de cette maxime, exprimée en deux beaux vers par le poëte :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Athalie prouve en second lieu que les sujets bibliques prêtent beaucoup à la tragédie, et peuvent être admirablement traités. Enfin *Athalie* prouve que Racine était un poëte supérieur, et qui fait honneur à la nation française. Tout cela pourrait être mis en syllogisme et prouvé aussi rigoureusement que deux et deux font quatre.

Athalie, il est vrai, n'est pas un livre, mais c'est une œuvre. La pensée y est mise en scène au lieu d'y être mise en volume. Il y a là le fond d'un livre, la forme seule est différente.

Pour faire un livre il faut donc avoir d'abord fait une thèse, savoir ce qu'on veut dire, coordonner ses idées, disposer ses preuves. Il faut, en un mot, faire preuve d'ordre et de logique ; puis enfin il faut savoir écrire. Un livre à faire, c'est un monument à bâtir, il faut d'abord la conception de l'architecture, puis les matériaux, qui sont les études suffisantes ; puis enfin le travail des maçons, qui est le style : travail que le plan de l'architecte, c'est-à-dire la pensée dirige toujours.

Un bon livre, c'est celui qui prouve bien une thèse utile. Un livre bon dans l'intention et mauvais dans la forme est celui dont la thèse est bonne, mais qui la prouve mal. Enfin un mauvais livre est celui qui prouve bien ou mal une thèse soit fausse, soit dangereuse, soit inutile.

LIVRES HISTORIQUES. — Les livres historiques de la Bible sont particulièrement les Juges, les Rois, les Paralipomènes, Esdras et les Machabées. D'autres livres sont consacrés à des histoires particulières, comme ceux d'Esther, de Judith et de Tobie. Enfin l'on trouve dans plusieurs prophètes, tels qu'Isaïe, Jérémie et Daniel, des fragments historiques. Nous passons légèrement dans ce *Dictionnaire* sur tout ce qui tient à l'histoire, parce que cette partie de la science ecclésiastique et de la littérature chrétienne est l'objet d'un *Dictionnaire* particulier qui fait partie de la collection où celui-ci doit trouver place. Voyez ce *Dictionnaire*, et dans celui-ci l'article BIBLE, où l'histoire sainte est rapidement analysée.

LIVRES DE PIÉTÉ. (*Voy.* PIÉTÉ.)

LIVRES SAPIENTIAUX. — Les livres sapientiaux sont au nombre de quatre : 1° l'Ecclésiaste de Salomon ; 2° les Proverbes du même ; 3° la Sagesse, attribuée à Salomon ; 4° l'Ecclésiastique, par Jésus, fils de Sirach.

On les appelle *Sapientiaux*, parce qu'ils contiennent les enseignements de la sagesse.

L'Ecclésiaste se résume par cette pensée : « Tout est vanité dans le monde, excepté de servir Dieu et de faire le bien. » Les Proverbes, la Sagesse et l'Ecclésiastique règlent, par des maximes fondées sur l'expérience des siècles et le génie des sages, toutes les relations de la vie, et l'on pourrait peut-être joindre comme complément aux livres sapientiaux le Cantique des cantiques, qui révèle aux âmes aimantes le dernier mot de la sagesse et du bonheur dans les tableaux du plus saint et du plus parfait de tous les amours.

Le livre de l'Ecclésiaste est d'une tristesse salutaire. Il humilie à la fois et l'ambition de l'homme, et la fougue de ses désirs, et les saillies de son orgueil. Jamais la mélancolie n'aurait parlé un langage si désolant, sans le nom du Seigneur qui relève et ranime notre courage. Eh quoi ! tout est vanité dans le monde ? Quoi ! même la gloire qui s'achète par de si pénibles travaux ? Quoi ! même la puissance, qui sied si bien au génie ? Quoi ! même les affections et l'amitié ? Oui, vanités que tout cela, répond le roi sage, si tout cela n'a pas en Dieu son immortalité et sa durable raison d'être. La gloire ? mais elle trompe toujours les vivants et ne s'asseoit que sur la tombe de ceux qui ont désespéré d'elle. La puissance ? mais c'est un rêve, et des monstres en ont tant abusé qu'elle est devenue odieuse à la vertu. Les affections ? regardez les tombes : c'est là qu'elles cessent, quand elles peuvent aller jusque-là. Que chercherez-vous encore ? La science ? miroir brisé qui ne vous montre jamais votre image entière et vous fait rêver l'inconnu, mais qui vous rirait au nez si vous pouviez une fois lui faire dire son dernier mot. Quoi donc encore ? Le plaisir ? c'est un scorpion dans une rose, c'est une coupe pleine de lie, c'est le précurseur du dégoût. O misère ! que faire donc ? fermer les yeux, vivre sa vie, se résigner, sourire à Dieu, qui sait bien ce que nous ignorons ; croire en lui, pour toute science ; mettre son amour au-dessus de toutes les affections ; estimer sa loi sainte plus que tous les plaisirs ; puis être bons, être paisibles, être résignés et faire du bien tant que nous le pourrons, voilà la doctrine de l'Ecclésiaste.

Les Proverbes sont un recueil de fortes

pensées et souvent de belles expressions; on y trouve au chapitre VII un tableau fort poétique des séductions de la femme de mauvaise vie et du jeune insensé qui se laisse entraîner par elle comme le bœuf qu'on mène au sacrifice, et comme l'agneau qui bondit plein de joie, sans savoir qu'on va lui lier les pieds. Puis, dans les chapitres suivants, on trouve de belles exhortations à la sagesse, qui est mise en opposition avec la folie, figurée par la courtisane. D'ailleurs, la morale des Proverbes ne peut guère s'accorder toujours avec celle de l'Evangile, qu'en la prenant souvent au sens figuré. Salomon y fait parfois l'éloge d'une prudence humaine qu'autorisait l'ancienne loi, et que la sainte folie de la croix a rendue inutile. Les maximes de Salomon sont des résumés énergiques de toutes les sciences philosophiques, politiques et morales de son époque. Il y tranche souvent d'un mot des questions qui embarrassent encore le monde: celle de l'égalité, par exemple, par le proverbe que voici (ch. XXVI, 3): « Le fouet est fait pour le cheval, le bât pour l'âne et le bâton pour le dos des hommes sans intelligence. »

Un imitateur de Salomon a dit: « Eprouvez l'homme avec la verge et avec l'amour; s'il obéit à l'amour, faites-en votre frère; s'il n'obéit qu'à la verge, faites-en votre bête de somme. »

Au chapitre XXXI, Salomon fait l'éloge de la femme forte avec les expressions les plus énergiques et les plus pittoresques: « elle a ouvert sa bouche à la sagesse, dit-il, et la loi de clémence est sur ses lèvres. » Magnifique et consolante image, qui peint d'un seul trait le caractère tout entier de l'admirable mère de Dieu!

Le livre de la Sagesse est écrit avec plus de méthode et d'élégance: on y reconnaît la politesse et la forme fleurie des Grecs: aussi saint Irénée, Tertullien, saint Ambroise et d'autres ont affirmé que Salomon ne pouvait en être l'auteur. Ce livre n'est, au surplus, qu'une imitation et comme une amplification des premiers chapitres du livre des Proverbes. Ce qu'on y trouve sur la constance des justes et sur la gloire des martyrs a fait même soupçonner un auteur chrétien à quelques critiques, ou du moins un auteur à qui les doctrines du christianisme n'auraient pas été étrangères, comme, par exemple, Philon; mais le livre de la Sagesse se trouvant cité dans des écrits antérieurs à l'école d'Alexandrie, on l'attribue plus communément à Jésus, fils de Sirach, qui aurait ainsi composé deux ouvrages complémentaires des livres sapientiaux de Salomon, l'Ecclésiastique pouvant servir de suite et de commentaire à l'Ecclésiaste, et la Sagesse étant le résumé des Proverbes.

On trouve dans le chapitre II de la Sagesse un poétique et élégant résumé de la philosophie des épicuriens, qui ne le cède en rien aux odes d'Horace et d'Anacréon.

« Ceux qui pensent mal ont dit en eux-mêmes: Rapide et ennuyeux est le temps de notre vie, il n'y a point de renaissance dans la mort, et l'on ne connaît personne qui soit revenu des enfers.

« C'est de rien que nous sommes nés, et nous serons après comme si nous n'avions pas été. Un peu de fumée est le souffle de nos narines, et la pensée est une étincelle qui fait palpiter notre cœur. Est-elle éteinte, il reste un peu de cendre; l'esprit s'évapore comme un air léger; notre vie passera comme l'ombre d'un nuage, elle s'évanouira comme une vapeur que dissipe ou fait tomber la chaleur du soleil. Notre nom aura pour héritage l'oubli, et personne n'aura mémoire de nos œuvres. Le temps, pour nous, est le passage d'une ombre, et notre fin est sans retour. L'heure du départ est marquée, et personne ne revient jamais.

« Venez donc, et jouissons des biens qui sont réels, et pour posséder le plaisir, hâtons-nous comme la jeunesse. Plongeons-nous dans les délices des vins précieux et des plus doux parfums; ne laissons perdre aucune des fleurs que le temps fait éclore. Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se fanent, et qu'il n'y ait point de prairies où ne s'égarent nos amours. Que personne de nous ne soit infidèle au plaisir; signalons partout notre allégresse, car telle est notre destinée, et tel doit être notre partage. »

La fin du chapitre n'est pas moins remarquable, et semble être une allusion marquée à la passion de Jésus-Christ.

Le discours des méchants continue; après la luxure, la cruauté; après les débauches de la Rome païenne, les fureurs de la persécution.

« Opprimons le pauvre qui est juste; n'épargnons pas la veuve, et n'ayons aucun égard pour des cheveux blanchis par la vieillesse. La loi, pour nous, c'est la force; le faible est inutile au monde. Entourons de piéges le juste qui ne nous sert à rien et qui s'oppose à nos projets. Sa morale nous est un reproche, et sa prétendue vertu nous diffame. Il se fait Dieu pour juger nos pensées; il nous est insupportable même à voir, car sa vie ne ressemble en rien à celle des autres, et ses voies sont tournées à rebours de la raison. Pour lui nous sommes des êtres frivoles: il s'abstient de notre manière de vivre comme d'une impureté, et il lui préfère la mort des justes, car il se flatte d'avoir Dieu pour père. Voyons s'il dit vrai, éprouvons sa destinée, sachons ce qui lui arrivera. S'il est vraiment le fils de Dieu, Dieu le recevra sous sa protection, et le délivrera des mains de ceux qui lui sont contraires. Questionnons-le par l'humiliation et la torture, nous verrons ce qu'il a de résignation et de patience. Condamnons-le à une mort infamante; il lui restera, pour se consoler, ses beaux discours.

« Voilà ce qu'ils ont pensé, et ils se sont trompés, car leur méchanceté les aveuglait! Ils n'ont pas su les secrets de Dieu, ils n'ont pas espéré les récompenses de la justice, ils n'ont pas compris la majesté des âmes saintes! Car Dieu a créé l'homme *inexterminable*,

et il l'a fait à l'image de sa ressemblance. C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde, et ceux qui sont avec le démon imitent les œuvres de leur maître; mais les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera pas. Aux yeux des insensés ils ont paru mourir, et leur fin a été trouvée triste : car ce qui est pour nous un passage, ces gens-là pensent que c'est le terme; mais pour les justes, ils sont en paix; et s'ils ont souffert aux yeux des hommes, leur espérance est pleine d'immortalité. Ils ont acheté par un peu de douleurs une félicité immense. Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui; il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, il les a reçus comme la victime d'un holocauste, et il saura les retrouver. Alors on verra briller les justes comme les feux du soir qui voltigent parmi les roseaux. Ils jugeront les nations, ils seront les maîtres des peuples, et leur maître à eux aura un empire éternel! »

Tout le livre de la Sagesse est écrit dans ce beau style, et révèle cette inspiration profonde. Les sentiments y sont si chrétiens, que l'on pourrait hardiment donner à son auteur le titre de prophète, si, comme tout engage à le croire, il a vécu avant Jésus-Christ.

Le livre de l'Ecclésiastique est un monument élevé à la gloire de la sagesse et des hommes sages. Jésus, fils de Sirach, y a réuni des maximes à l'instar de Salomon, et finit son livre par la louange des grands hommes de l'ancienne loi, Moïse, Aaron, Phinées, Josué, Caleb, Samuel, Nathan, David, Salomon et tous les autres jusqu'à Simon, fils d'Onias. Le style de l'Ecclésiastique est orné et pittoresque comme celui de la Sagesse; mais les beautés en sont moins classiques et portent un plus grand caractère d'antiquité.

LITURGIE. (*Voy.* Cérémonies, Hymnes, Propre du temps, Proses.)

LULLE (Raymond), — est un de ces grands hommes problématiques dont le nom appartient à la poésie plutôt qu'à l'histoire, parce que leur vie se confond avec leur légende. Raymond Lulle personnifie la recherche de l'absolu au moyen âge. Docteur sans avoir jamais étudié, alchimiste de la pensée et de la science, il prétendit avoir inventé un art universel. Un génie plein d'aspirations puissantes, une âme passionnée, une activité infatigable ne lui permettaient pas d'être un grand homme ordinaire : il fallait qu'il devînt un révélateur ou un fou, et il sut éviter l'une et l'autre extrémité en se précipitant dans le martyre. Ses partisans voulurent en faire un saint, ses ennemis poursuivirent sa mémoire, et, au XVII[e] siècle encore, il lui restait de chauds partisans. Sa légende est des plus romanesques, mais elle emprunte aux idées religieuses de si grandes beautés, que nous ne saurions la mettre en oubli.

Un gentilhomme de Barcelone, nommé Raymond, de l'antique et illustre famille des Lulle, ayant servi généreusement Jacques I[er], roi d'Aragon, entreprit de chasser les Sarrasins des îles de Majorque et de Minorque, et, ayant réussi dans cette campagne contre les infidèles, vint se fixer dans une des îles qu'il avait reconquises à son roi, et y amena sa femme, dont il eut, dix ans après, un fils auquel il donna son nom de Raymond, et qui fut notre Raymond Lulle.

Quand cet enfant, qui manifestait une intelligence extraordinaire, fut en âge d'étudier, on lui donna des maîtres, mais il ne put rien apprendre. Son génie était comme ces belles perles de la mer qui ne s'ouvrent qu'à la rosée du ciel, et le ciel n'avait pas encore parlé pour lui. Son père l'envoya donc à la cour de Jacques II, qui, plus tard, fit le jeune Lulle sénéchal des îles et grand prévôt ou maire de son palais. Ayant acquis une grande faveur et de grandes richesses, il fit un mariage de convenance, et eut trois enfants, deux garçons, nommés, l'un Guillaume et l'autre Raymond comme son père; mais le cœur inquiet de Raymond Lulle ne trouva la paix ni dans la faveur de son prince, ni dans les honneurs qui accompagnent les richesses, ni dans les joies de la famille. Il aspirait à quelque chose d'immense et d'éternel, qu'il ne savait pas définir, et son âme était malade de ce vague désir de l'inconnu. Il vit un jour une dame dont la piété extraordinaire augmentait encore l'éclatante beauté; l'expression angélique de cette figure, où se révélait d'avance la béatitude infinie, trompa les aspirations de Raymond; il crut trouver dans une passion criminelle le bonheur qui le fuyait toujours, et il se mit à importuner et à obséder même cette dame, qui était de Gênes et se nommait Ambrosia di Castello. Cette sage personne ne crut pas devoir combattre rudement et ouvertement la passion de cet insensé, en qui elle devinait un grand homme, et peut-être un jour un grand serviteur de Dieu. Elle lui dit seulement que jamais elle ne se livrerait à des sentiments que la crainte de la mort empoisonnerait toujours pour elle. « Je sens mon cœur fait pour aimer toujours, et c'est pourquoi il se retient d'aimer dans ce monde où tout doit mourir. Mais, ajouta-t-elle, on dit que la science peut trouver un élixir qui prolonge indéfiniment la vie. Cherchez le secret de cet élixir, ô Raymond! et quand vous l'aurez trouvé pour nous deux, peut-être alors pourrai-je vous aimer et vous appartenir. »

Ambrosia di Castello ne parlait ainsi que pour gagner beaucoup de temps, espérant que pendant cet intervalle, l'étude, le temps et la ferveur de ses prières éteindraient la passion de Raymond Lulle. Mais cette parole d'une personne aimée frappa l'imagination du chercheur. La science! il n'y avait pas encore pensé. Le voilà qui se livre à l'étude de l'alchimie avec persévérance, avec opiniâtreté, avec désespoir; les années se succèdent, il devient veuf, Ambrosia di Castello perd elle-même son époux : Raymond semble avoir oublié celle qu'il avait voulu rendre coupable; la science l'absorbe tout entier, il

palpite d'espérance, il va achever le grand œuvre : l'or se liquéfie et devient potable ; une liqueur vermeille a rempli deux fioles de cristal. Raymond a reconnu tous les signes alchimiques de la médecine universelle. Dans son enthousiasme il boit avidement l'immortalité, et court chez Ambrosia di Castello ; mais, hélas ! l'élixir qui conservait la vie ne pouvait rendre la jeunesse, et pendant de longues années de recherches le pauvre alchimiste avait vieilli. L'élixir qu'il vient de boire n'a immortalisé que ses rides, mais il ne le croit pas, tant la foi en son œuvre le transporte : il se sent immortel, et il se croit jeune. Hélas ! est-ce bien la belle Ambrosia qu'il a devant les yeux ? Il ne voit qu'une pauvre femme pâle, mourante et déjà ridée. « J'apporte la vie, lui dit-il en lui tendant la fiole avec délire : voici votre part d'immortalité ; buvez sans crainte, j'ai déjà bu la mienne : vous ne me reconnaissez pas sans doute. Oh ! c'est que je suis rajeuni !.. — Reconnaissez-vous vous-même, lui dit Ambrosia en lui présentant un miroir. Est-ce avec ces cheveux blancs et ces rides qu'il sied de se rappeler les erreurs de la jeunesse autrement que pour en gémir ? N'avez-vous donc à partager avec moi qu'une immortelle décrépitude ? Pitié pour moi ! Raymond ; je préfère le ciel à votre enfer ; mais pitié aussi pour vous-même ! Voyez ce que vous voulez rendre immortel. » A ces mots, d'un geste terrible, Ambrosia entr'ouvre sa robe et fait voir à Raymond un ulcère hideux qui lui a rongé la poitrine : l'alchimiste pousse un cri terrible en portant les deux mains à ses yeux ; la fiole tombe à terre et se brise. — « Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de lui ! murmure la sainte femme en tombant à genoux, tandis que Raymond Lulle s'enfuyait éperdu en criant : « Mourir ! mourir ! » Puis, rentré dans son laboratoire, il brisa ses instruments de chimie, se revêtit d'un cilice et jeûna pendant plusieurs jours avec d'affreuses macérations et des larmes continuelles. Ses forces ne s'affaiblirent pas, et il murmura en se tordant les mains : « Ah ! je suis immortel. . . comme les damnés ! »

Après plusieurs nuits de veilles et de larmes il s'endormit enfin, et Jésus crucifié lui apparut en songe. « J'étais immortel par nature, lui dit le Sauveur du monde, et j'ai donné volontairement ma vie pour toi. Donne-toi tout entier à moi, et je te sauverai de l'enfer de la science. »

A son réveil, Raymond Lulle avait tout oublié, excepté son ardent désir d'expier ses fautes. Il assista quelques jours après, Ambrosia di Castelli à son lit de mort, et se chargea pour elle d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle : il fit ce voyage pieds nus et demandant l'aumône. A son retour il distribue tous ses biens aux pauvres, et se retire sur la montagne des Lauriers, appelé en arabe *Arienda*, et en espagnol *Renda* ; là il se bâtit un petit ermitage, ou plutôt une tombe, et devint malade de la maladie dont il devait naturellement mourir, si l'élixir qu'il avait bu ne lui eût conservé la vie. Alors il conjura encore une fois avec larmes Dieu de le laisser mourir. Sa prière fut si fervente, que le Sauveur lui apparut encore une fois, et lui promit de le délivrer quand il aurait vaillamment combattu pour lui contre les infidèles ; mais lui dit encore une fois que la mort du martyre était la seule porte ouverte pour la délivrance d'un chrétien qui avait eu la folie de vouloir être immortel sur la terre. Raymond eut donc la tristesse de guérir ; mais les anges, pour le consoler de vivre, lui apparurent, ainsi que l'âme d'Ambrosia di Castello, dans une chapelle consacrée à la Mère de Dieu. Là, Raymond Lulle fut tout à coup illuminé d'un rayon de la science universelle : il vit un grand arbre dont toutes les feuilles étaient chargées de caractères mystérieux en toutes les langues, et il lui fut promis qu'autant de nations profiteraient de ses enseignements qu'il y avait de caractères différents sur les feuilles de cet arbre, qui représentait la synthèse universelle. Raymond alors tombe en extase, et un seul mot, qui résume à la fois Dieu et ses œuvres, s'échappe plusieurs fois de ses lèvres : *O bonitas !*

Tous les ans, à pareille époque la maladie revenait, comme si la nature eût réclamé ses droits et protesté annuellement et à chaque anniversaire contre la violation de ses lois. Le Sauveur du monde alors revenait consoler Raymond Lulle, et remplissait la maison qu'il habitait d'une suave et incomparable senteur. En mémoire de ces visions, plusieurs actes authentiques ont été dressés, et plusieurs tableaux ont été peints en manière d'*ex-voto*, dont plusieurs se voient encore tant dans la maison d'André de Cazelles, où avait demeuré Raymond Lulle, que dans les archives du sénat de Majorque et dans l'église des Pères Franciscains de Palma.

Après la mort de Jacques le Vainqueur, Raymond fonda un monastère pour les Cordeliers, dont il prit l'habit, et commença à étudier la langue arabe pour aller prêcher la vraie religion aux mahométans : car l'inspiration divine le poussait au martyre ; et comment eût-il obtenu la couronne du martyre ailleurs que parmi les fanatiques sectateurs du Coran ? En ce temps-là il vint à Paris, et y publia une sorte d'encyclopédie.

Le nombre de ses ouvrages n'est pas moindre que trois cents volumes, dit toujours la légende : aussi ne sait-on pas au juste combien de temps se prolongea sa vie. On voit passer les papes, les empereurs, les générations, et Raymond Lulle vit toujours. Il advint cependant une fois que le saint homme crut toucher à l'heure de sa délivrance : il avait pris pour valet un Maure, afin de se mieux familiariser avec la langue des Sarrasins. Cet infidèle ayant compris que son maître voulait détruire la religion de Mahomet, résolut de l'assassiner pour être agréable à son prophète. Raymond Lulle reçut en effet un coup de poignard qui ne se trouva pas mortel, et eut encore la force de défendre son assassin contre ceux qui accoururent au bruit, et voulurent mettre le misérable en

pièces. Le saint homme ne put empêcher que l'Arabe ne fût mis en prison, et il faisait tous ses efforts pour le sauver, lorsque ce malheureux, de rage d'avoir manqué son coup, s'étrangla lui-même.

Raymond Lulle, après cet événement, parcourut l'Europe, fondant partout des écoles et ouvrant des cours de langues orientales pour préparer la fusion de l'Orient avec l'Occident; puis il passa la mer et se rendit à Tunis, où il alla disputer avec les imams, leur prouvant la fausseté du mahométisme et la vérité éternelle de l'Evangile de Jésus-Christ. On sait que chez les musulmans le prosélytisme en faveur d'une religion étrangère à celle de Mahomet est un crime digne de mort. Raymond Lulle fût dénoncé, et ne put obtenir encore la délivrance qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. Sa vieillesse vénérable et sa haute réputation de science le firent épargner : il fut seulement battu de verges et reconduit avec des coups et des huées jusqu'au vaisseau génois, où il s'embarqua avec tous ses livres. Il vint alors à Naples, où il demeura, enseignant publiquement son grand art, jusqu'au pontificat de Célestin V.

A cette époque, il recommença ses courses apostoliques, et prêcha la vraie religion, c'est-à-dire celle de l'unité catholique, aux hérétiques, nestoriens, jacobites et Géorgiens, qui pullulaient dans l'île de Chypre. Mais, au lieu de profiter de ses leçons, ces hommes endurcis voulurent le retenir dans une prison perpétuelle, d'où il s'échappa par une assistance presque miraculeuse du ciel.

Enfin, las de combattre sans obtenir la couronne, il résolut de retourner en Barbarie; mais avant de s'y rendre, il voulut revoir Paris, qu'il prévoyait devoir être un jour un centre de lumières pour la religion catholique. Là, il eut l'occasion de connaître le docteur Scot et d'argumenter victorieusement contre lui. *Dominus quæ pars?* lui avait demandé le docteur, comme pour lui rappeler cette parole des moines lorsqu'ils prennent l'habit : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*. Le docteur croyait ainsi embarrasser et humilier le vieux moine, qu'il ne connaissait pas, et qui se permettait de sourire et de hocher la tête en l'entendant, lui, docteur accrédité, avancer une chose peu exacte. Mais il fut bien étonné de la réponse de Raymond Lulle : *Dominus non est pars*, dit le vieillard, *sed est totum*. Scot alors interrogea plus sérieusement le franciscain, et s'inclina avec respect lorsqu'il entendit le nom de Raymond Lulle, déjà célèbre alors par tout le monde, et s'entretint longtemps avec le docteur illuminé.

Enfin nous touchons au dernier voyage et à la mort de Raymond Lulle. Ayant continué son second tour du monde et prêché la foi en Asie, il passa en Afrique et s'arrêta quelque temps dans la ville de Bone, où, malgré les mauvais traitements des barbares, il convertit soixante-dix philosophes de l'école d'Averroès; il prit sa route vers Alger, où, ayant fait encore un grand nombre de conversions, il fut battu, mis en prison, bâillonné et privé de nourriture pendant quatorze jours, puis livré à la populace, traîné par les rues et banni enfin du royaume, tant la vie chez lui était forte, et tant il lui était difficile de mourir.

D'Alger il se rendit à Tunis, d'où il fut encore chassé; mais il y revint, et passa de là à Bougie, où il osa prêcher Jésus-Christ hautement sur les places publiques. « Ceux qui vous gouvernent m'ont chassé de ce pays et de Tunis, de peur que je ne vous éclaire; mais je suis revenu, afin que vous sachiez que la religion de Jésus-Christ est la seule véritable, et que pour elle je suis disposé à mourir ! » On s'étonne d'abord, et on feint de ne pas l'entendre; mais comme il insiste et élève toujours de plus en plus la voix, on s'assemble autour de lui, on murmure, puis une sédition éclate. Raymond Lulle est poursuivi à coups d'épée et de bâton jusque sous les murs de la ville; il fait quelques pas vers le port, et chancelle accablé sous une nuée de pierres; bientôt la place où il est tombé en est couverte, et le corps du martyr a disparu sous ce tombeau.

La nuit suivante, quelques marchands génois, entre autres un nommé Etienne Colon et un certain Luis de Pastorga, venant du côté de Tunis, aperçurent de loin une pyramide de lumière qui semblait s'élever audessus d'un monceau de pierres. Ils trouvèrent la chose assez intéressante pour se détourner de leur chemin, et ayant jeté l'ancre et pris terre, ils allèrent déblayer ce monceau et trouvèrent Raymond Lulle entièrement brisé, mais encore vivant : ils le portèrent dans leur vaisseau et firent voile vers Majorque, pour ramener le grand docteur mourant dans sa patrie; mais la pénitence de Raymond touchait à sa fin : il expira tranquillement, deux jours après, en vue de l'île, le 3ᵉ des calendes de juillet, la veille ou le jour même de la fête des saints apôtres Pierre et Paul.

Les Génois, arrivés au port de Palma, voulurent cacher les restes du martyr, afin de les remporter avec eux; mais quand ils furent prêts à repartir, les voiles étendues, leur navire ne put avancer : ils furent obligés, pour obtenir un vent favorable, de déclarer leur pieux larcin. Alors le vice-roi, accompagné de toute la noblesse et du clergé de l'île, vint chercher processionnellement les reliques du saint docteur, qui ne devaient pas reposer dans une terre étrangère, et que la Providence consentit enfin à rapprocher, après une si longue et si éclatante expiation, des ossements d'Ambrosia di Castello.

Cette légende, bien qu'un peu longue, est tellement empreinte du génie du moyen âge et de la poésie merveilleuse de cette époque, qu'on nous saura gré sans doute de l'avoir racontée en entier.

LYRIQUE (Poésie). *Voy.* Poésie.

M

MAISTRE (Joseph de).— Le comte Joseph de Maistre, dont nous n'avons pas à juger ici les opinions, est un des plus hardis penseurs et l'écrivain peut-être le plus incisif et le plus énergique du siècle. L'audace de ses assertions les fait ressembler souvent à des paradoxes, mais sa logique serrée et la profondeur de ses aperçus épouvantent. La croix lui a révélé la grande loi du sacrifice; l'humanité lui apparaît assujettie aux infirmités de la femme; elle expie sa maternité par le sang. Le supplice est une prière, et le bourreau un sacrificateur providentiel, ou, si l'on veut, un chirurgien social. C'est pour cela que les assassins ont souvent conspiré contre le bourreau. Marat avait écrit pour l'abolition de la peine de mort.

Ces doctrines du comte de Maistre ont quelque chose de terrible et d'effrayant, et il est difficile de lire certains passages des *Soirées de Saint-Pétersbourg* sans avoir le cœur serré. On a accusé de Maistre d'avoir fait du catholicisme une application de l'idée russe; on s'est trompé, car en défendant avec autant d'énergie qu'il le fait l'autorité pontificale, il élève contre l'ambition des héritiers de Pierre le Grand la seule digue qui pourra jamais les arrêter.

Napoléon avait dit: « Dans cinquante ans l'Europe sera républicaine ou cosaque, » et un autre penseur a répondu: Il est déjà trop tard pour l'alternative; l'Europe sera cosaque, parce qu'elle sera républicaine. Achevons la pensée, en ajoutant: A moins qu'elle ne redevienne sincèrement et fortement catholique.

Telle était la pensée du comte de Maistre, dont le coup d'œil était sûr et l'intuition profonde. En effet, la république n'a d'issue que dans le socialisme communiste et égalitaire. Le communisme est impossible sans la dictature, et cette dictature ne peut être imposée et maintenue que par la force. Nous voici donc sous le knout d'un autocrate des Cosaques. Qui résistera à cette force brutale? l'intelligence. Comment? par l'union et l'autorité. Où l'union et l'autorité sont-elles possibles? dans le catholicisme. Comment? par l'infaillibilité du pape. Il est impossible de sortir de cette alternative, et de Maistre était de ces hommes qui ne savent pas louvoyer entre le oui et le non. De Maistre n'est donc pas un ami de l'absolutisme imposé par la force brutale; mais il ne voit de remède contre l'autocratie du mal que dans la souveraineté absolue du bien. Il est impossible de concilier ensemble l'ordre et le désordre, et la liberté de l'un implique la servitude de l'autre. La vraie liberté du monde, la civilisation, le progrès, tout ce qui tient enfin à l'intelligence n'a de sauvegarde que dans l'autorité religieuse. De Maistre l'avait compris: aussi est-ce au nom de la liberté qu'il émet ses fortes doctrines. Voyez le second chapitre du troisième livre de son traité *du Pape*.

« Nous avons vu, dit-il, que le souverain pontife est le chef naturel, le promoteur le plus puissant, le grand *Démiurge* de la civilisation universelle; ses forces sur ce point n'ont de bornes que dans l'aveuglement ou la mauvaise volonté des princes. Les papes n'ont pas moins mérité de l'humanité par l'extinction de la servitude qu'ils ont combattue sans relâche, et qu'ils éteindront infailliblement, sans secousses, sans déchirements et sans danger, partout où on les laissera faire. »

M. de Maistre établit ensuite qu'à cause des vices de sa nature, l'homme abandonné à lui-même est trop méchant pour être libre. Vérité niée opiniâtrément par Rousseau, qui s'est suicidé dans un accès de misanthropie, et par Lamennais, qui a écrit des boutades semblables à celle-ci:

« On dit qu'il y a eu des anthropophages; mais en tout cas cela n'a pas duré longtemps: ils ont dû mourir empoisonnés. »

De Maistre montre ensuite le catholicisme seul, c'est-à-dire l'Eglise *ou le pape, c'est tout un*, consacrant la fraternité des hommes qui est la destruction de l'esclavage, et relevant la nature humaine par l'émancipation morale de la femme. Ecoutons-le parler:

(*Du Pape*, liv. III, ch. 2.) « Partout où règne la servitude, il ne saurait y avoir de véritable morale, à cause de l'empire désordonné de l'homme sur la femme. Maîtresse de ses droits et de ses actions, elle n'est déjà que trop faible contre les séductions qui l'environnent de toutes parts. Que sera-ce lorsque sa volonté même ne pourra la défendre? L'idée même de la résistance s'évanouira; le vice deviendra un devoir; et l'homme, graduellement amolli par la facilité des plaisirs, ne saura plus s'élever au-dessus des mœurs de l'Asie.

« M. Buchanan... a fort bien remarqué que dans tous les pays où le christianisme ne règne pas, on observe une certaine tendance à la dégradation des femmes.

« Rien n'est plus évidemment vrai; il est possible même d'assigner la raison de cette dégradation, qui ne peut être combattue que par un principe surnaturel. Partout où notre sexe peut commander le vice, il ne saurait y avoir ni véritable morale, ni véritable dignité de mœurs. La femme, qui peut tout sur le cœur de l'homme, lui rend toute la perversité qu'elle ne reçoit, et les nations croupissent dans ce cercle vicieux dont il est radicalement impossible qu'elles sortent par leurs propres forces.

« Par une opération toute contraire et tout aussi naturelle, le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme, c'est d'en-

noblir et d'exalter la femme ; c'est à quoi le christianisme seul travaille sans relâche avec un succès infaillible, susceptible seulement de plus ou de moins, suivant le genre et la multiplicité des obstacles qui peuvent contrarier son action. Mais ce pouvoir immense et sacré du christianisme est nul, dès qu'il n'est pas concentré dans une main unique qui l'exerce et le fait valoir. Il en est du christianisme, disséminé sur le globe, comme d'une nation qui n'a d'existence, d'action, de pouvoir, de considération et de nom même, qu'en vertu de la souveraineté qui la représente et lui donne une personnalité morale parmi les peuples.

« La femme est donc, plus que l'homme, redevable au christianisme ; c'est de lui qu'elle tient toute sa dignité. La femme chrétienne est vraiment un être *surnaturel*, puisqu'elle est soulevée et maintenue par lui à un état qui ne lui est pas *naturel*. Mais par quels services immenses elle paye cette espèce d'ennoblissement !

« Ainsi le genre humain est *naturellement* en grande partie serf, et ne peut être tiré de cet état que *surnaturellement*. Avec la servitude, point de morale proprement dite ; sans le christianisme, point de liberté générale ; et sans le pape, point de véritable christianisme, c'est-à-dire, point de christianisme opérateur, puissant, convertissant, régénérant, conquérant, *perfectilisant*. C'était donc au souverain pontife qu'il appartenait de proclamer la liberté universelle ; il l'a fait, et sa voix a retenti dans tout l'univers. Lui seul rendit cette liberté possible en sa qualité de chef unique de cette religion seule capable d'assouplir les volontés, et qui ne pouvait exercer toute sa puissance que par lui. Aujourd'hui il faudrait être aveugle pour ne pas voir que toutes les souverainetés s'affaiblissent en Europe. Elles perdent de tous côtés la confiance et l'amour. Les sectes et l'esprit particulier se multiplient d'une manière effrayante. Il faut purifier les volontés ou les enchaîner, il n'y a pas de milieu. Les princes dissidents qui ont la servitude chez eux, la conserveront ou périront. Les autres seront ramenés à la servitude ou à l'unité. »

Ainsi donc le pape ou un autocrate des Cosaques : il n'y a pas de milieu pour la société qui veut sortir de ses angoisses. C'est la liberté durable et fondée sur un principe, ou la domination aveugle de la force qu'il faut prendre : voilà pourquoi de Maistre, en servant la cause du pape, est le champion de la liberté.

Supposons que demain l'idée révolutionnaire triomphe de toutes les monarchies de l'Europe, le pape sera infailliblement exilé et proscrit avec les autres souverains, et ne sera plus que le chef du catholicisme opprimé. Cependant la révolution enfantera son César, et ce sera un Napoléon quelconque, moins le sacre ; un résumé vivant du panthéisme, un homme qui se fera Dieu. Cet homme proclamera le droit aux jouissances de la vie et l'émancipation physique et contre nature des femmes, avec la sanction des échafauds et des baïonnettes ; il reconstituera la servitude universelle, en abolissant la propriété et la famille. Cet homme sera l'Antechrist, et, peu importe par quelle nation il soit vomi, ses sujets seront des Cosaques. Qui protestera alors ? et qui pourra le faire efficacement, sinon le représentant immortel du christianisme divin, le pape, successeur de saint Pierre, crucifié comme Jésus-Christ ? Et qu'on ne s'y trompe pas, tous les éléments chrétiens perdus dans la démocratie moderne se rallieraient alors au souverain pontife, ou se perdraient dans le panthéisme matérialiste, parce que la logique des faits est plus forte que celle des hommes. Entre de Maistre et Proudhon il n'y a pas de place pour Lamennais.

« O sainte Eglise de Rome ! s'écrie de Maistre, en terminant son beau livre *du Pape*, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, mère immortelle de la science et de la sainteté ! SALVE, MAGNA PARENS ! C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance ; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartiennent. MAGNA VIRUM ! Tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste. Les pontifes seront bientôt universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain. Si quelquefois ils ont prouvé qu'ils étaient des hommes : *Si quid illis humanitus acciderit*, ces moments furent courts : *un vaisseau qui fend les eaux laisse moins de traces de son passage*, et nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu. Au milieu de tous les bouleversements imaginables, Dieu a constamment veillé sur toi, ô VILLE ÉTERNELLE ! Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout ; et comme tu fus jadis le centre de l'erreur, tu es depuis dix-huit siècles le centre de la vérité. La puissance romaine avait fait de toi la citadelle du paganisme, qui semblait invincible dans la capitale du monde connu. Toutes les erreurs de l'univers convergeaient vers toi, et le premier de tes empereurs, les rassemblant en un seul point resplendissant, les consacra toutes dans le PANTHÉON. Le temple de TOUS LES DIEUX s'éleva dans tes murs, et seul de tous ces grands monuments il subsiste dans toute son intégrité. Toute la puissance des empereurs chrétiens, tout le zèle, tout l'enthousiasme, et, si l'on veut même,

tout le ressentiment des chrétiens, se déchaînèrent contre les temples. Théodose ayant donné le signal, tous ces magnifiques édifices disparurent. En vain les plus sublimes beautés de l'architecture semblaient demander grâce pour ces étonnantes constructions; en vain leur solidité lassait les bras des destructeurs. Pour détruire les temples d'Apamée et d'Alexandrie, il fallut appeler les moyens que la guerre employait dans les siéges. Mais rien ne put résister à la proscription générale : le Panthéon seul fut préservé. Un grand ennemi de la foi, en rapportant ces faits, déclare par quel concours de circonstances heureuses le Panthéon fut conservé jusqu'au moment où, dans les premières années du VII° siècle, un souverain pontife le consacra A TOUS LES SAINTS. Ah! sans doute *il l'ignorait;* mais nous, comment pourrions-nous l'ignorer? La capitale du paganisme était destinée à devenir celle du christianisme; et le temple qui, dans cette capitale, concentrait toutes les forces de l'idolâtrie, devait réunir toutes les lumières de la foi. TOUS LES SAINTS à la place de TOUS LES DIEUX! quel sujet intarissable de profondes méditations philosophiques et religieuses! C'est dans le PANTHÉON que le paganisme est rectifié et ramené au système primitif dont il n'était qu'une corruption visible. Le nom de DIEU, sans doute, est exclusif et incommunicable; cependant il y a plusieurs DIEUX dans le ciel et sur la terre. Il y a des intelligences, des natures meilleures, des hommes divinisés. Les DIEUX du christianisme sont les SAINTS. Autour de DIEU se rassemblent TOUS LES DIEUX, pour le servir à la place et dans l'ordre qui leur sont assignés.

« O spectacle merveilleux, digne de celui qui nous l'a préparé, et fait seulement pour ceux qui savent le contempler!

« PIERRE, avec ses clefs expressives, éclipse celles du vieux JANUS. Il est le premier partout, et tous les saints n'entrent qu'à sa suite. Le dieu de l'iniquité, PLUTUS, cède la place au plus grand des thaumaturges, à l'humble FRANÇOIS, dont l'ascendant inouï créa la pauvreté volontaire, pour faire équilibre aux crimes de la richesse. Le miraculeux XAVIER chasse devant lui le fabuleux conquérant de l'Inde. Pour se faire suivre par des millions d'hommes, il n'appela point à son aide l'ivresse et la licence; il ne s'entoura point de bacchantes impures : il ne montra qu'une croix; il ne prêcha que la vertu, la pénitence, le martyre des sens. JEAN DE DIEU, JEAN DE MATHA, VINCENT DE PAUL (que toute langue, que tout âge les bénissent!), reçoivent l'encens qui fumait en l'honneur de l'homicide MARS, de la vindicative JUNON. La *Vierge immaculée*, la plus excellente de toutes les créatures dans l'ordre de la grâce et de la sainteté, *discernée entre les saints comme le soleil entre les astres; la première de la nature humaine qui prononça le nom de* SALUT; *celle qui connut dans ce monde la félicité des anges et les ravissements du ciel sur la route du tombeau; celle dont l'Eternel bénit les entrailles en soufflant son esprit sur elle, et lui donnant un fils qui est le miracle de l'univers;* celle à qui il fut donné d'enfanter son Créateur; qui ne voit que Dieu au-dessus d'elle, et que tous les siècles proclameront heureuse; la divine MARIE monte sur l'autel de la VÉNUS PANDÉMIQUE. Je vois le CHRIST entrer dans le *Panthéon*, suivi de ses évangélistes, de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, de ses confesseurs, comme un roi triomphateur entre, suivi des grands de son empire, dans la capitale de son ennemi vaincu et détruit. A son aspect, tous ces *dieux-hommes* disparaissent devant l'HOMME-DIEU; il sanctifie le *Panthéon* par sa présence et l'inonde de sa majesté. C'en est fait, *toutes* les vertus ont pris la place de tous les vices; l'erreur aux cent têtes a fui devant l'indivisible vérité. Dieu règne dans le *Panthéon* comme il règne dans le ciel, au milieu de TOUS LES SAINTS!

« Quinze siècles avaient passé sur la ville sainte, lorsque le génie chrétien, jusqu'à la fin vainqueur du paganisme, osa porter le Panthéon dans les airs, pour n'en faire que la couronne de son temple fameux, le centre de l'unité catholique, le chef-d'œuvre de l'art humain, et la plus belle demeure terrestre de CELUI qui a bien voulu demeurer avec nous, PLEIN D'AMOUR ET DE VÉRITÉ. »

Ajoutons à ce magnifique passage, qui est une des plus belles pages dont puisse se glorifier la littérature chrétienne, une citation des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, qui complétera la pensée de Joseph de Maistre dans sa portée presque prophétique :

« Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs; des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés. Plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportaient à nos temps modernes. Un écrivain est allé jusqu'à dire que l'événement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite) qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire. Or, n'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses? Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur; à cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : *L'Orient est sur le point de triompher... Le vainqueur partira de la Judée... Un enfant divin nous est donné; il va paraître : il descend du plus haut des cieux; il ramènera l'âge d'or sur la terre...* Ces idées étaient universellement répandues, et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poëte latin s'en empara, et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son *Pollion*. Aujourd'hui, comme au temps de Virgile, l'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion, et de quel droit

condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches?

« Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare : cherchez-la dans les sciences; considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous, par exemple, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que *les corps célestes sont mus précisément, comme le corps humain, par des intelligences qui leur sont unies* sans qu'on sache comment : c'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie. L'apparition de cet homme ne saurait être éloignée. Alors des opinions qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter, et l'on parlera de notre *stupidité* actuelle comme nous parlons de la superstition du *moyen âge*. » (Extrait des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, par Joseph de Maistre, ouvrage publié en 1821, p. 308.)

Comme on le voit, Joseph de Maistre croit au progrès, à la synthèse des sciences qui doit soumettre la raison à la foi, à une révolution immense qui favorisera le triomphe définitif de la religion, dont elle agrandira le domaine et augmentera les conquêtes. Nous n'avons pas ici à discuter cette idée, et nous constatons seulement que Joseph de Maistre est un de nos plus profonds penseurs, un de nos plus forts logiciens et un de nos écrivains les plus éloquents.

MAISTRE (Xavier de), frère du précédent, est loin d'être un écrivain aussi sérieux que le comte Joseph; mais c'est un littérateur aimable, connu par quelques nouvelles écrites avec beaucoup de grâce. Quelques-uns de ses opuscules ne sont pas exempts d'une légèreté mondaine qui nous empêche de les citer dans ce *Dictionnaire*. La littérature chrétienne le revendique cependant, à cause du touchant dialogue intitulé *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, ouvrage que nous citerions ici tout entier si l'espace nous le permettait, mais dont nous détacherons seulement les pages les plus intéressantes. Le but de ce dialogue est de montrer combien la religion peut apporter de soulagement aux maux les plus désespérés, et comment le souvenir de Dieu peut peupler et rendre tolérable la plus affreuse solitude.

Voici le sujet et les personnages de ce dialogue : Pendant la guerre des Alpes, en 1797, un militaire, voyant près des anciennes murailles de la cité d'Aoste une sorte d'habitation solitaire et un petit jardin, dont la porte était entr'ouverte, a la curiosité d'y entrer, et se trouve bientôt en présence d'un lépreux, qui lui parle en cachant son visage. La conversation s'engage, et bientôt la confiance s'établit. Après les premiers compliments, quelques demandes et quelques réponses sur la position du malheureux solitaire; après que les deux interlocuteurs ont échangé quelques observations sur la campagne, sur les fleurs, le dialogue se poursuit ainsi :

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné!

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie?

LE LÉPREUX.

Ah! mon nom est terrible! je m'appelle *le Lépreux!* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux;* voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis!

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent-être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complétement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe

suffisamment : pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes : je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que la travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli : ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité, mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de

rencontrer ; et, du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps?

LE LÉPREUX

Ces derniers ne sont pas les plus cruels.

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE

Quoi ! le sommeil même vous abandonne !

LE LÉPREUX.

Ah ! Monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir : mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi, je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous dissiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu lui seul sait ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici, sur cette pierre ; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Imprudent ! vous allez saisir ma main ?

LE MILITAIRE

Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE

Quoi donc ! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir !

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains. Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé : c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble, sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors, sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse ; adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux ; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété ! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune ; lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années, un petit

chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaîté continuelle, nous avaient souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans ma tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies ; ils marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés. Tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je ? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient : j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur : je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable ! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours ! L'Eternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne... Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non ! non ! m'écriai-je enfin, dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs ! infortuné, meurs ! Assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la place de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre : les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée. « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle;

souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés; je m'approchai en tremblant du livre sacré. Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis! Et comme je retirai la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents: tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris et j'y lus en sanglottant ces paroles, qui seront éternellement gravées dans mon cœur: « Mon frère, je vais bientôt te quitter; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pourrai te montrer toute mon affection; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre ou mourir en bon chrétien. » Lettre chérie! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne, n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait: c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune.

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis: depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter: elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu? me disait-elle? pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. »

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle; j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers : je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais

son voile s'élever de temps en temps et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein; je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur; délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille dans mes bras! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. *Etranger*, dit-il, *lorsque le chagrin ou le découragement s'approchera de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aosté; vous ne lui aurez point fait une visite inutile.*

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel : *Dieu de bonté*, s'écria-t-il, *comble de tes bénédictions cet homme compatissant !*

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. *Pourquoi*, dit-il enfin, *chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois pas avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux*.... Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

MALACHIE. — Le prophète Malachie, qui écrivait après le retour de la captivité, dut s'attirer toute la haine des faux zélateurs et des membres corrompus de la Synagogue. Il s'indigne contre l'orgueil national des Israélites, qui les portait à se vanter des préférences de Dieu, alors qu'ils ne préféraient pas eux-mêmes la loi de Dieu à leurs mauvaises passions; il attaque avec véhémence le sacerdoce juif, et prédit la fin des sacrifices de l'ancienne loi par l'inauguration d'une nouvelle oblation universelle. Il dévoile sans pitié les turpitudes du sanctuaire, et révèle au monde l'affaiblissement des croyances anciennes : les Israélites n'offrent plus en sacrifices que le rebut de leurs troupeaux, les prières sont vénales, les prêtres sont indifférents et regardent leur saint ministère seulement comme une besogne qui les fait vivre; les vœux deviennent dérisoires, l'autel du sacrifice est une mangeoire souillée.... et pourtant je suis le grand roi, dit le Seigneur Dieu des armées, et mon nom est l'épouvante des nations ! (Chap. I.)

« A vous maintenant, ô prêtres! ce qu'il m'est enjoint de vous dire (Chap. II) : si vous ne voulez pas m'entendre, si vous n'imposez pas à votre cœur de rendre gloire à mon nom, dit le Seigneur des armées, je jetterai sur vous la misère, et je maudirai vos bénédictions. Je les maudirai, vous dis-je, parce que vous n'avez rien appris à votre cœur! J'étendrai le bras sur vous et je vous éparpillerai sur la face le fumier de vos fêtes, et je balayerai le tout ensemble. (*Ibid.*, v. 3.) Les lèvres du prêtre sont les gardiennes de la science, et c'est à sa bouche qu'il faut demander la loi, parce qu'il est l'ange du Dieu des armées (*Ibid.*, v. 7).

« Mais vous vous êtes écartés de la voie, vous avez fait de la loi une pierre d'achoppement pour la multitude, vous avez rendu inutile mon alliance avec Lévi, et c'est pour cela que je vous ai abandonnés au mépris des nations, et vous êtes devenus les derniers des hommes, parce que vous n'avez pas gardé la rectitude de mes voies, et vous avez donné plusieurs faces à ma loi. (*Ibid.*, v. 8.) C'est ainsi que les passions des hommes altèrent la vérité qui était confiée à leur sagesse. C'est ainsi que les institutions s'affaiblissent et que la routine fait dégénérer le culte en profanations; mais moi, dit Dieu, je suis le Seigneur, et je ne change pas : *Ego Dominus et non mutor*. L'huile est tarie dans la lampe des vierges folles. Ceux qui ont mis toute leur religion dans des pratiques intéressées, sans se mettre en peine de la charité, qui seule entretient la lumière, voient pâlir et s'éteindre en vacillant la lueur qui les éclairait. Cependant un grand cri se fait entendre : voici le fiancé qui vient ! allez tous au-devant de lui ! malheur alors à ceux dont les pieds sont embarrassés dans les vaines observances des pratiques du pharisaïsme !.. Je vous envoie mon ange pour préparer la voie devant ma face. (Ch. III, v. 1.) Le maître que vous cherchez, *le Dominateur*, va visiter son temple, dit le Seigneur Dieu des armées. Je vais venir vous trouver la justice à la main; je rendrai témoignage, sans que rien m'arrête, contre les malfaiteurs, les adultères et les parjures. Je confondrai ceux qui calomnient le travail et son salaire (*qui calumniantur mercedem mercenarii*, ch. III, v. 5), qui mentent au préjudice de la veuve et de l'orphelin, et qui oppriment le pauvre étranger!... A-t-on jamais entendu dire que l'homme puisse être le meurtrier de Dieu? et pourtant vous m'avez percé de vos coups, dit le Seigneur... Puis le prophète, après avoir tonné contre les prêtres et contre les puissants, reproche au peuple sa négligence à payer les dîmes et

la pénurie du sanctuaire : enfin il annonce le grand jour de la justice qui va s'allumer comme une fournaise, et qui dévorera toutes les iniquités comme de la paille, puis le soleil de justice montera dans le ciel comme un aigle rayonnant de splendeur, et le salut sera la rosée de ses ailes; alors le troupeau béni de Dieu sortira joyeux dans les campagnes, et foulera aux pieds la cendre de ses ennemis; mais avant cette grande épreuve le Seigneur enverra Elie le prophète, qui ramènera le cœur des pères à leurs enfants et le cœur des enfants à leurs pères, afin que la terre ne périsse pas enveloppée dans un immense anathème. (Ch. IV, v. 6.)

Comme on le voit, le style de Malachie est énergique et sobre d'ornements; c'est un tribun plutôt qu'un poëte, et l'on comprend à son audace que, pour obéir à l'esprit qui l'inspire, il fait bon marché de sa vie; mais on sent bien aussi que ce n'est pas un ressentiment haineux contre le sacerdoce, mais le pur zèle de la gloire de Dieu qui l'anime dans ses reproches adressés aux mauvais pasteurs. Ils ont mérité sans doute leur abjection et leur misère, mais cette misère et cette abjection n'en sont pas moins le crime et le malheur du peuple. Il respecte toujours la chaire de Moïse, où sont assis les docteurs dont la foi s'est affaiblie, et ce n'est pas en le renversant qu'il veut purifier le sanctuaire. La prophétie de Malachie est fort courte, puisqu'elle ne comprend que quatre chapitres, dont le plus long n'a pas plus de dix-huit versets ; elle est néanmoins d'une grande importance, et a été plusieurs fois citée dans le Nouveau Testament, où l'on applique spécialement à saint Jean-Baptiste ce qui est dit de cet ange du Seigneur qui vient lui préparer les voies, et de l'avénement d'Elie à la fin des temps.

MASCARON (Jules), — évêque d'Agen, osa, étant simple prêtre de l'Oratoire, prêcher contre les vices des grands et les mauvais exemples des rois, devant la cour même de Louis XIV, et en présence de ce fier monarque, si fort accoutumé aux adulations de tout ce qui l'environnait. Il y eut alors dans l'église un silence terrible ; tous les yeux étaient portés sur le roi, et les cœurs des fidèles palpitaient de crainte. Louis XIV avait les yeux baissés, et paraissait prêter au prédicateur l'attention la plus docile. Les courtisans, qui croyaient voir dans ce silence les signes précurseurs d'un orage d'autant plus violent qu'il aurait été d'abord mieux contenu, s'approchèrent du roi à la fin du sermon, et commencèrent à murmurer contre le prédicateur. Il a fait son devoir, messieurs, faisons le nôtre, dit alors ce prince, qui se connaissait en grandeur, et qui ne confondait pas le courage avec l'insolence. Quelque temps après, Mascaron fut nommé évêque de Tulle, et plus tard évêque d'Agen. Le roi le redemanda plusieurs fois pour son prédicateur, et l'entendit même avec plaisir dans sa vieillesse. Votre éloquence seule ne vieillit point, lui disait-il, avec cette obligeance qui avait alors tant de prix dans la bouche des rois. Mascaron, dans l'oraison funèbre, tient le premier rang après Fléchier, qui ne le cède, comme on sait, qu'au grand Bossuet.

MASSILLON. — Jean-Baptiste Massillon est un des écrivains les plus polis, les plus corrects, les plus faciles en même temps et les plus brillants de la langue française. Son *Petit-Carême*, qui est un chef-d'œuvre de goût, de pensées sages et de belle diction, a été critiqué par les amis de la vraie littérature chrétienne, comme trop fleuri et d'une éloquence trop mondaine. Peut-être, avec plus de simplicité et d'onction, l'œuvre eût-elle été plus parfaite et mieux appropriée au but que l'auteur se proposait d'atteindre. Du reste, l'éloge et la critique de Massillon appartiennent moins à notre *Dictionnaire* qu'à celui qui traite spécialement de l'éloquence sacrée.

MERVEILLEUX. — Le merveilleux, en littérature, consiste dans les moyens empruntés au monde surnaturel ; l'intervention des esprits supérieurs à l'homme et les prodiges qui résultent de leur influence, les apparitions, les enchantements, les prosopopées, les visions du ciel et de l'enfer, les combats des anges et des démons, constituent le merveilleux chrétien, comme le merveilleux païen consistait dans les métamorphoses des dieux et des hommes, dans les intrigues de l'Olympe ou dans les tremblements de l'Erèbe, éclairé tout à coup par l'ouverture que fait à la terre un coup de trident de Neptune, ou ébranlé par le froncement du noir sourcil de Jupiter. Le merveilleux ouvre à la fiction un champ immense qui n'est borné que par les limites du possible. Mais jusqu'où va le possible dans le domaine du merveilleux? Telle est la question qu'une sage critique peut examiner sans parvenir peut-être facilement à la résoudre.

Le plus sûr dans la pratique, et ce qu'on peut conseiller le plus sagement aux poëtes chrétiens, est de se tenir dans les limites de l'Ecriture sainte et de la tradition catholique. Le savant dom Calmet a laissé sur cette matière une dissertation entachée peut-être d'un léger soupçon de crédulité trop excessive. Nous engageons nos lecteurs à le consulter, et nous n'en citerons ici que les quelques pages irréprochables qui se rapportent aux apparitions, tant des bons que des mauvais anges. Nous laissons parler dom Calmet :

Les apparitions de bons anges sont fréquentes dans les livres de l'Ancien Testament : celui qui fut mis à l'entrée du paradis terrestre (*Gen.* III, 24) était un chérubin armé d'un glaive flamboyant ; ceux qui apparurent à Abraham, et qui lui promirent la naissance d'un fils (*Gen.* XVIII 1, 2, 3) ; ceux qui apparurent à Lot, et lui prédirent la ruine de Sodome, et des autres villes criminelles (*Gen.* XIX) ; celui qui parla à Agar dans le désert (*Gen.* XXI, 17), et lui ordonna de retourner dans la maison d'Abraham, et de demeurer soumise à Sara sa maîtresse ; ceux qui apparurent à Jacob allant en Mésopotamie, qui montaient et descendaient

l'échelle mystérieuse (*Gen.* XXVIII, 12); celui qui lui enseigna la manière de faire naître de ses brebis des moutons de différentes couleurs (*Gen.* XXXI, 10, 11); celui qui lutta contre Jacob à son retour de la Mésopotamie (*Gen.* XXXII), étaient des anges de lumière et bienfaisants, de même que celui qui parla à Moïse dans le buisson ardent à Horeb (*Exod.* III, 6, 7), et qui lui donna les tables de la loi sur le mont Sinaï. Cet ange, qui prend ordinairement le nom de Dieu, et agit en son nom et avec son autorité (*Exod.* III, IV), qui servit de guide aux Hébreux dans le désert, caché dans une nuée sombre et obscure pendant le jour, et brillante pendant la nuit; celui qui parla à Balaam, et qui menaça de tuer son ânesse (*Num.* XXII, XXIII); celui enfin qui combattit contre Satan pour le corps de Moïse (*Jud.* IX), tous ces anges étaient sans doute des bons anges.

Il faut porter le même jugement de celui qui se présenta en armes à Josué dans la plaine de Jéricho (*Josue* V, 13), et qui se déclara chef de l'armée du Seigneur: on croit avec raison que c'était l'ange saint Michel. Celui qui se fit voir à la femme de Manué (*Judic.* XVII) père de Samson, puis à Manué lui-même, et lui prédit la naissance de Samson. Celui qui annonça à Gédéon qu'il délivrerait Israël de la servitude des Madianites (*Judic.* VI, 7). L'ange Gabriel apparut à Daniel à Babylone (*Dan.* VIII, 16; IX, 21); et Raphaël conduisit le jeune Tobie à Ragès de Médie (*Tob.* V). La prophétie du prophète Zacharie est remplie de visions d'anges (*Zach.* V, 9, 10, 11, etc.). Dans les livres de l'Ancien Testament on nous décrit le trône du Seigneur posé sur les chérubins; et on nous représente le Dieu d'Israël ayant devant son trône sept anges principaux (*Psal.* XVII, 10; LXXIX, 2, etc.), toujours prêts à exécuter ses ordres; et quatre chérubins chantant ses louanges, et adorant sa sainteté souveraine; le tout faisant une espèce d'allusion à ce qu'on voyait dans la cour des anciens rois de Perse (*Dan.* VII, 10; *III Reg.* XII, 16; *Tob.* XII; *Zach.* IV, 10; *Apoc.* I, 4), où il y avait sept principaux officiers, qui voyaient la face du roi, qui s'approchaient de sa personne, et qu'on appelait les yeux et les oreilles du roi.

Les livres du Nouveau Testament sont de même remplis de faits qui prouvent les apparitions des bons anges. L'ange Gabriel apparaît à Zacharie, père de Jean-Baptiste, et lui prédit la future naissance du Précurseur (*Luc.* I, 10, 11, 12, etc.). Les Juifs qui virent sortir Zacharie du temple, après y avoir demeuré plus longtemps qu'à l'ordinaire, ayant remarqué qu'il était devenu muet, ne doutèrent pas qu'il n'y eût eu quelque apparition d'ange. Le même Gabriel annonça à Marie la future naissance du Messie (*Luc.* I, 26, 27). Jésus étant né à Bethléem, l'ange du Seigneur apparut aux pasteurs pendant la nuit (*Luc.* II, 9, 10), et leur déclara que le Sauveur du monde était né à Bethléem. Il y a tout lieu de croire que l'étoile qui apparut aux mages en Orient, et qui les conduisit droit à Jérusalem, et de là à Bethléem, était dirigée par un bon ange (*Matth.* II, 13, 14). Saint Joseph fut averti par un esprit céleste de se retirer en Egypte avec la mère et l'enfant Jésus, de peur que Jésus ne tombât entre les mains d'Hérode, et ne fût enveloppé dans le massacre des Innocents. Le même ange informa Joseph de la mort du roi Hérode, et lui dit de retourner dans le pays d'Israël.

Après la tentation de Jésus-Christ au désert, les anges vinrent lui servir à manger (*Matth.* IV, 6, 11). Le démon tentateur dit à Jésus-Christ que Dieu a commandé à ses anges de le conduire, et d'empêcher qu'il ne heurtât contre la pierre; ce qui est tiré du psaume XCII et qui prouve la créance des Juifs sur l'article des anges gardiens. Le Sauveur confirme la même vérité (*Matth.* XVIII, 16), en disant que les anges des enfants voient sans cesse la face du Père céleste. Au jugement dernier les bons anges feront la séparation des justes (*Matthieu* XIII, 45, 47), les conduiront au royaume des cieux, et précipiteront les méchants dans le feu éternel.

A l'agonie de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, un ange descendit du ciel pour le consoler (*Luc.* XXII, 43). Après sa résurrection les anges apparurent aux saintes femmes, qui étaient venues à son tombeau pour l'embaumer (*Matth.* XXVIII; *Joan.* X): dans les Actes des apôtres, ils apparurent aux apôtres dès que Jésus-Christ fut monté au ciel: et l'ange du Seigneur vint ouvrir les portes de la prison où étaient enfermés les apôtres et les mit en liberté (*Act.* V, 19). Dans le même livre, saint Etienne nous apprend que la loi a été donnée à Moïse par le ministère des anges (*Act.* VII, 30, 35); par conséquent ce sont des anges qui lui ont apparu à Sinaï et à Horeb, et qui lui ont parlé au nom de Dieu comme ses ambassadeurs, et comme revêtus de son autorité: aussi le même Moïse, parlant de l'ange du Seigneur qui devait introduire Israël dans la terre promise, dit que le nom de Dieu est en lui: *et est nomen meum in illo* (*Exod.* XXIII, 21).

Saint Pierre étant en prison en est délivré par un ange (*Act.* XII, 8, 9), qui le conduisit à la longueur d'une rue, puis disparut. Saint Pierre frappant à la porte du logis où étaient les frères, on ne pouvait se persuader que ce fût lui: on crut que c'était un ange qui frappait et parlait. Saint Paul, instruit dans l'école des Pharisiens, pensait comme eux sur le sujet des anges; il en croyait l'existence contre les Saducéens (*Rom.* I, 18; *I Cor.* IV, 9; VI, 3; XII, 7; *Galat.* III, 19; *Act.* XXIII, 9; XVI, 5; *Apoc.* I, 11), et supposait qu'ils pouvaient apparaître. Lorsque cet apôtre, ayant été arrêté par les Romains, raconta au peuple assemblé la manière dont il avait été renversé à Damas, les Pharisiens qui se trouvèrent présents répondirent à ceux qui criaient contre lui: Qué

savons-nous si un ange ou un esprit ne lui a pas parlé? *Si spiritus locutus est ei, aut angelus?* Saint Luc dit qu'un Macédonien (apparemment l'ange de la Macédoine) apparut à saint Paul, et le pria de venir annoncer l'Evangile dans ce pays.

Saint Jean dans l'Apocalypse parle des sept anges qui présidaient aux Eglises d'Asie. Je sais que ces sept anges sont les évêques de ces Eglises ; mais la tradition ecclésiastique veut que chaque Eglise ait son ange tutélaire. Dans le même livre de l'Apocalypse sont racontées diverses apparitions des anges : toute l'antiquité chrétienne les a reconnues; la Synagogue les a reconnues de même, en sorte que l'on peut avancer que rien n'est plus certain que l'existence des bons anges et leurs apparitions

Je range au nombre des apparitions, non-seulement celles des bons ou des mauvais anges, et des âmes des défunts qui se font voir aux vivants, mais aussi celles des vivants qui se font voir aux anges et aux âmes des trépassés : soit que ces apparitions se fassent en songe, dans le sommeil ou dans la veille ; soit qu'elles se manifestent à tous ceux qui sont présents, ou seulement aux personnes à qui Dieu juge à propos de les manifester. Par exemple, dans l'Apocalypse (*Apoc.* IV, 4, 10), saint Jean vit les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards qui étaient vêtus d'habits blancs, portaient des couronnes d'or sur leurs têtes, étaient assis sur des trônes autour de celui du Tout-Puissant, se prosternaient devant le trône de celui qui vit éternellement, et jetaient leurs couronnes à ses pieds.

Et ailleurs : « Je vis quatre anges qui étaient debout sur les quatre coins du monde, qui tenaient les quatre vents, et les empêchaient de souffler sur la terre ; puis je vis un autre ange qui se levait du côté de l'orient, et qui cria aux quatre anges qui avaient ordre de nuire à la terre et à la mer : Ne faites aucun mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons imprimé un signe sur le front des serviteurs de Dieu ; et j'ouïs que le nombre de ceux qui avaient reçu ce signe était de cent quarante-quatre mille. Ensuite je vis une troupe innombrable de gens de toutes nations, de tribus, de peuples et de langues, qui étaient debout devant le trône du Très-Haut vêtus de robes blanches, et ayant des palmes à la main (*Apoc.* VII, 1, 2, 3). »

Et dans le même livre (*Apoc.* VII, 13, 14) saint Jean, après avoir décrit la majesté du trône de Dieu, et les adorations que lui rendent les anges et les saints prosternés devant lui, un des anciens lui dit : « Ceux que vous voyez couverts de robes blanches sont ceux qui ont souffert de grandes épreuves et de grandes afflictions, et qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau : c'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le seront nuit et jour dans son temple; et celui qui est assis sur le trône, régnera sur eux, et l'ange qui est au milieu du trône les conduira aux fontaines de l'eau vive. » Et encore : « J'ai vu sous l'autel de Dieu les âmes de ceux qui ont été mis à mort pour la défense de la parole de Dieu, et pour le témoignage qu'ils lui ont rendu; ils criaient à haute voix, disant : jusqu'à quand, Seigneur, ne vengerez-vous pas notre sang contre ceux qui sont sur la terre (*Apoc.* VI, 9, 10), etc. »

Toutes ces apparitions et plusieurs autres semblables que l'on pourrait rapporter tirées tant des Livres saints que des histoires authentiques, sont de véritables apparitions, quoique ni les anges ni les martyrs dont il est parlé dans l'Apocalypse, ne soient pas venus se présenter à saint Jean ; mais qu'au contraire cet apôtre ait été transporté en esprit au ciel, pour y voir ce que nous venons de raconter. Ce sont des apparitions qu'on peut appeler passives de la part des anges et des saints martyrs, et actives de la part du saint apôtre qui les voit.

La manière la plus ordinaire dont les bons anges apparaissent dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, est sous la forme humaine : c'est sous cette forme qu'ils se sont fait voir à Abraham, à Lot, à Jacob, à Moïse, à Josué, à Manué père de Samson, à David, à Tobie, aux prophètes; et, dans le Nouveau Testament, ils ont apparu sous la même forme à la sainte Vierge, à Zacharie père de saint Jean-Baptiste, à Jésus-Christ après son jeûne de quarante jours, et au même, dans le jardin des Oliviers, dans son agonie : ils se montrent de même aux saintes femmes après la résurrection du Sauveur. Celui qui apparut à Josué (*Josue* V, 19) dans la plaine de Jéricho, se montra apparemment sous la forme d'un guerrier, puisque Josué lui demanda : Etes-vous des nôtres, ou de nos ennemis?

Quelquefois ils se cachent sous quelque forme qui n'a nul rapport à la figure humaine, comme celui qui apparut à Moïse dans le buisson ardent (*Exod.* III, 3, 44), et qui conduisit les Israélites dans le désert sous la forme d'une colonne de nuée obscure et épaisse pendant le jour, et lumineuse pendant la nuit (*Exod.* XIII, 14). Le Psalmiste nous dit que Dieu se sert de ses anges comme d'un vent subtil et d'un feu brûlant, pour exécuter ses ordres (*Psal.* CIII, 4). Les chérubins, dont il est souvent parlé dans l'Ecriture, et qui sont dépeints comme servant de trône à la majesté de Dieu, étaient des figures hiéroglyphiques, à peu près comme les sphinx des Egyptiens : ceux qui sont décrits dans Ezéchiel (*Ezech.* I, 46), sont comme des animaux composés de la figure de l'homme, ayant les ailes d'un aigle, les pieds d'un bœuf : leurs têtes étaient composées de la figure du visage de l'homme, de celle d'un bœuf, d'un lion et d'un aigle ; deux de leurs ailes étaient étendues vers leurs semblables, et deux autres leur couvraient tout le corps; ils étaient brillants comme des charbons ardents, comme des lampes allumées, comme le ciel enflammé, lorsqu'il lance des éclairs. C'était un spectacle terrible à voir.

Celui qui apparut à Daniel (*Dan.* X, 5) était différent de ceux que nous venons de décrire : il était sous la forme d'un homme

couvert d'une robe de lin, ayant sur les reins une ceinture d'or très-fin ; son corps était aussi brillant que la pierre chrysolithe, sa face éclatante comme un éclair : ses yeux jetaient un feu comme une lampe enflammée, ses bras et tout le bas de son corps ressemblaient à l'airain fondu dans la fournaise, sa voix était bruyante comme celle d'une multitude de personnes.

Saint Jean dans l'Apocalypse (*Apoc.* IV, 7, 8) vit autour du trône du Très-Haut quatre animaux, qui étaient sans doute quatre anges : ils étaient couverts de quantité d'yeux devant et derrière. Le premier ressemblait à un lion, le second à un bœuf, le troisième avait la forme comme d'un homme, et le quatrième ressemblait à un aigle ayant les ailes éployées : chacun d'eux avait six ailes, et ils ne cessaient de crier nuit et jour : *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui doit venir.*

L'ange qui fut mis à l'entrée du paradis terrestre était armé d'une épée brillante (*Gen.* III, 24), de même que celui qui apparut à Balaam (*Num.* XXII, 22, 23), et qui menaçait de le tuer lui et son ânesse ; et apparemment celui qui se fit voir à Josué dans la plaine de Jéricho (*I Par.* XXI, 16), et l'ange qui apparut à David disposé à frapper tout Israël. L'ange Raphaël conduisit le jeune Tobie à Ragès sous une forme humaine de voyageur (*Tob.* v, 9). L'ange qui se fit voir aux saintes femmes au sépulcre du Sauveur, qui renversa la grosse pierre qui fermait l'entrée du tombeau, et qui s'assit dessus, avait le visage éclatant comme un éclair, et les habits blancs comme la neige (*Matth.* XXVIII, 3).

Dans les Actes des apôtres (*Act.* v) l'ange qui les tira de prison et leur dit d'aller hardiment prêcher Jésus-Christ dans le temple, leur apparut de même sous la forme humaine. La manière dont il les tira du cachot est toute miraculeuse ; car les princes des prêtres ayant envoyé pour les faire comparaître en leur présence, ceux qui furent envoyés trouvèrent les prisons bien fermées, les gardes bien éveillés ; mais, ayant fait ouvrir les portes, ils trouvèrent la prison vide. Comment un ange a-t-il pu, sans ouverture ni sans fracture des portes, tirer ainsi des hommes de prison, sans que ni les gardes ni les geôliers s'en soient aperçus ? La chose est au-dessus des forces connues de la nature, mais elle n'est pas plus impossible que de voir notre Sauveur après sa résurrection revêtu de chair et d'os, comme il le dit lui-même, sortir de son sépulcre sans l'ouvrir et sans en arracher les sceaux (*Matth.* XXVIII, 1, 2), entrer dans une chambre où étaient ses apôtres sans en ouvrir les portes (*Joan.* XIX, 20), parler aux disciples allant à Emmaüs sans se faire connaître à eux, disparaître et se rendre invisible (*Luc.* XXIII, 15, 16, 17, *seqq.*). Pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre jusqu'à son ascension, il but et mangea avec eux, il leur parla, il leur apparut ; il ne se fit voir qu'aux témoins préordonnés du Père éternel pour rendre témoignage à sa résurrection

L'ange qui apparut au centenier Corneille, homme païen, mais craignant Dieu, lui parla, répondit à ses demandes, lui découvrit des choses inconnues, et qui furent suivies de l'exécution.

Quelquefois les anges, sans prendre aucune figure sensible, donnent des preuves de leur présence par des voix intelligibles, par des inspirations, par des effets sensibles, par des songes, par des révélations de choses inconnues, futures ou passées ; quelquefois en frappant d'aveuglement, ou répandant un esprit de vertige et de stupidité dans l'esprit de ceux à qui Dieu veut faire sentir les effets de sa colère : par exemple, il est dit dans l'Ecriture que les Israélites n'entendirent aucune parole distincte, et ne virent aucune figure à Horeb, lorsque Dieu parla à Moïse, et lui donna sa loi : *Non vidistis aliquam similitudinem in die qua locutus est vobis Dominus in Horeb* (*Deut.* IV, 15). L'ange qui voulut frapper de mort l'ânesse de Balaam ne fut pas d'abord aperçu par ce prophète (*Num.* XII, 22, 23). Daniel fut le seul qui vit l'ange Gabriel, qui lui révéla le mystère des grands empires qui devaient se succéder les uns aux autres (*Dan.* X, 7, 8) : *Porro viri qui mecum erant non viderunt, sed terror nimius irruit super eos.*

Lorsque le Seigneur parla pour la première fois à Samuel, et lui prédit les maux dont il devait frapper la maison du grand prêtre Héli, ce jeune prophète ne vit aucune figure sensible : il ouït seulement une voix, qu'il prit d'abord pour celle du grand prêtre Héli, n'ayant pas encore l'habitude de distinguer la voix de Dieu de celle d'un homme. Les anges qui tirèrent Lot et sa famille de Gomorrhe et de Sodome, furent d'abord aperçus sous une forme humaine par les citoyens de cette ville ; mais ensuite les mêmes anges les frappèrent d'aveuglement, et les empêchèrent de trouver la porte de Lot, où ils voulaient entrer de force. Les anges n'apparaissent donc pas toujours sous une forme sensible, ni sous une figure uniforme ; mais ils donnent des preuves de leur présence par une infinité de manières différentes, par des inspirations, des voix, des prodiges, des effets miraculeux, des prédictions du futur, et d'autres choses cachées et impénétrables à l'esprit humain.

Saint Cyprien raconte qu'un évêque africain, étant tombé malade pendant la persécution, demandait avec instance qu'on lui donnât le viatique : en même temps il vit comme un jeune homme d'un air majestueux, et brillant d'un éclat si extraordinaire que les yeux des mortels ne l'auraient pu voir sans frayeur ; toutefois il n'en fut point troublé. Cet ange lui dit, comme en colère et d'une voix menaçante : Vous craignez de souffrir, vous ne voulez pas sortir de ce monde ; que voulez-vous que je vous fasse ? Ce bon évêque comprit que ces paroles le regardaient de même que les autres chrétiens, qui craignaient la persécution et la

mort. L'évêque leur parla, les encouragea, et les exhorta à s'armer de force contre les tourments dont ils étaient menacés : il reçut la communion, et mourut en paix. On trouvera dans les histoires une infinité d'autres apparitions d'anges sous une forme humaine.

Après tout ce que nous venons de rapporter des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, on ne peut disconvenir que le commun des Juifs, les apôtres, les chrétiens et leurs disciples n'aient cru communément les apparitions des bons anges. Les Sadducéens, qui niaient l'existence et les apparitions des anges, étaient considérés par le commun des Juifs comme des hérétiques, et comme soutenant une doctrine erronée. Jésus-Christ dans l'Evangile les a réfutés. Les juifs d'aujourd'hui croient à la lettre ce qui est raconté dans l'Ancien Testament des anges qui ont apparu à Abraham, à Lot, aux autres patriarches. C'était la créance des pharisiens et des apôtres du temps de notre Sauveur, comme on le voit par les écrits des apôtres, et par l'Evangile.

Les mahométans croient, comme les juifs et comme les chrétiens, que les bons anges apparaissent quelquefois aux hommes sous une forme humaine; qu'ils ont apparu à Abraham et à Lot; qu'ils ont puni les habitants de Sodome; que l'archange Gabriel a apparu à Mahomet (*Coran*, surat. 6, 53), et lui a révélé ce qu'il débite dans son Alcoran; que les génies sont d'une nature mitoyenne entre l'homme et l'ange (1); qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils engendrent, qu'ils meurent, qu'ils prévoient les choses futures. Par une suite de ce principe, ils croient qu'il y a des génies mâles et femelles; que les mâles, à qui les Perses donnent le nom de *dives*, sont mauvais, fort laids et malfaisants, faisant la guerre aux *péris*, qui sont les femelles. Les rabbins veulent que ces génies soient nés d'Adam seul, sans le concours de sa femme Eve, ni d'aucune autre femme, et qu'ils sont ce que nous appelons esprits follets.

L'antiquité de ces opinions touchant la corporéité des anges paraît dans plusieurs anciens, qui, trompés par l'autorité du livre apocryphe qui passait sous le nom d'*Enoch*, ont expliqué des anges ce qui est dit dans la Genèse (VI, 2) que *les enfants de Dieu ayant vu les filles des hommes, furent épris de leur beauté, les épousèrent, et en engendrèrent les géants*. Plusieurs des anciens Pères (2) ont embrassé ce sentiment, qui est aujourd'hui abandonné de tout le monde, à l'exception de quelques modernes, qui ont voulu faire revivre l'opinion de la corporéité des anges, des démons et des âmes, sentiment qui est absolument incompatible avec celui de l'Eglise catholique, qui tient que les anges sont d'une nature entièrement dégagée de la matière.

Je reconnais que dans leur système la matière des apparitions s'expliquerait plus commodément : il est plus aisé de concevoir qu'une substance corporelle apparaisse, et se rende sensible à nos yeux, que non pas une substance purement spirituelle; mais il n'est pas question ici de raisonner sur une question philosophique, sur laquelle il est libre de proposer différentes hypothèses, et de choisir celle qui expliquerait plus plausiblement les apparences, et qui répondrait d'une manière plus satisfaisante aux questions qu'on pourrait faire et aux objections qu'on pourrait former contre les faits et contre la manière proposée.

La question est résolue, et la matière décidée. L'Eglise et les écoles catholiques tiennent que les anges, les démons et les âmes raisonnables sont dégagées de toute matière; la même Eglise et les mêmes écoles tiennent pour certain que les bons et les mauvais anges, et les âmes séparées du corps, apparaissent quelquefois par la volonté ou par la permission de Dieu; il faut s'en tenir là : quant à la manière d'expliquer ces apparitions, il faut, sans perdre de vue le principe certain de l'immatérialité de ces substances, les expliquer suivant l'analogie de la foi chrétienne et catholique, reconnaître de bonne foi qu'il y a dans cette matière des profondeurs que nous ne pouvons pas sonder, et captiver notre esprit et nos lumières sous l'obéissance que nous devons à l'autorité de l'Eglise, qui ne peut errer ni nous tromper.

Les apparitions des bons anges, des anges gardiens, sont fréquentes dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Lorsque l'apôtre saint Pierre fut sorti de prison par le ministère d'un ange, et qu'il vint frapper à la porte de la maison où étaient les frères, on crut que c'était son ange, et non pas lui qui frappait : *Illi autem dicebant, angelus ejus est* (*Act.* XII, 15); et lorsque Corneille le centenier priait Dieu dans sa maison, un ange (apparemment son bon ange) lui apparut, et lui dit d'envoyer quérir Pierre, qui était alors à Joppé (*Act.* X, 2, 3). Saint Paul veut que dans l'Eglise les femmes ne paraissent dans l'assemblée que le visage couvert d'un voile, à cause des anges, *propter angelos* (*I Cor.* XI, 10); sans doute par respect pour les bons anges, qui président à ces assemblées. Le même saint Paul rassure ceux qui étaient comme lui en danger d'un naufrage presque certain, en leur disant que son ange lui a apparu (*Act.* XXVII, 21, 22) et l'a assuré qu'ils arriveraient à bon port.

Dans l'Ancien Testament nous voyons de même plusieurs apparitions d'anges, qu'on ne peut guère expliquer que des anges gardiens : par exemple, celui qui apparut à Agar dans le désert, et lui ordonna de retourner dans la maison d'Abraham son maître, et de demeurer soumise à Sara sa maîtresse (*Gen.* XVI, 7); et l'ange qui apparut à Abraham, comme il était prêt d'immoler Isaac son fils,

(1) D'Herbelot, *Bibl. Orient.*; Perith., *Dive*. Idem, pag. 243 et 785.

(2) Joseph., *Antiquit.*, lib. I, c. 4; Philo, *de Gigantib.*; Justin., *Apol.*; Tertul., *de Anima*. Vide commentatores in Genes. IV.

et lui dit que Dieu était content de son obéissance (*Gen.* XVI, 7); et lorsque le même Abraham envoie son serviteur Eliézer en Mésopotamie, pour demander une femme à son fils Isaac, il lui dit que le Dieu du ciel, qui lui a promis de lui donner la terre de Chanaan, enverra son ange (*Gen.* XXIV, 7) pour disposer toutes choses selon ses désirs. On pourrait multiplier les exemples de pareilles apparitions des anges tutélaires tirées de l'Ancien Testament; mais la chose ne demande pas un plus grand nombre de preuves.

Dans la nouvelle alliance les apparitions des bons anges, des anges gardiens, ne sont pas moins fréquentes dans les histoires les plus authentiques; il y a peu de saints à qui Dieu n'ait accordé de pareilles grâces : on peut citer en particulier sainte Françoise, dame romaine du XVIe siècle, qui voyait son ange gardien qui lui parlait, l'instruisait, la corrigeait.

Sentiments des Grecs et des Romains sur les apparitions des bons génies.

Jamblique, disciple de Porphyre, est celui des auteurs de l'antiquité qui a traité le plus à fond la matière des génies et de leurs apparitions. Il semble, à l'entendre discourir (*Lib.* II, c. 3 et 4), qu'il connaît et les génies et leurs qualités, et qu'il a avec eux un commerce intime et continuel. Il prétend que les yeux sont réjouis par les apparitions des dieux; que celles des archanges sont terribles, celles des anges plus douces. Mais lorsque les démons et les héros apparaissent, ils inspirent de l'effroi; les archontes qui président à ce monde font une impression de douleur, et en même temps d'épouvante. L'apparition des âmes n'est pas tout à fait si désagréable que celle des héros; il y a de l'ordre et de la douceur dans les apparitions des dieux, du trouble et du désordre dans celles des démons, et du tumulte dans celles des archontes.

Lorsque les dieux se font voir, il semble que le ciel, le soleil et la lune aillent s'anéantir; on croirait que la terre ne peut résister à leur présence. A l'apparition d'un archange, il y a tremblement dans quelque partie du monde; elle est précédée d'une lumière plus grande que celle qui accompagne les apparitions des anges : elle est moindre à l'apparition d'un démon, elle diminue encore lorsque c'est un héros qui se fait voir.

Les apparitions des dieux sont très-lumineuses, celles des anges et des archanges le sont moins; celles des démons sont obscures, mais moins que celles des héros. Les archontes qui président à ce qu'il y a dans le monde de plus brillant, sont lumineux; mais ceux qui ne sont occupés que des choses matérielles sont obscurs. Lorsque les âmes apparaissent, elles ressemblent à une ombre. Il continue dans sa description de ces apparitions, et entre dans un détail ennuyeux sur tout cela : on dirait, à l'entendre, qu'il y a entre lui, les dieux, les anges, les démons et les âmes separées du corps, une liaison intime et habituelle. Mais tout cela n'est que l'ouvrage de son imagination, il n'en savait pas plus qu'un autre sur une matière qui est au-dessus de la portée des hommes. Il n'avait jamais vu d'apparitions des dieux, ni des héros, ni des archontes; à moins qu'on ne dise que ce sont de véritables démons qui apparaissent quelquefois aux hommes. Mais d'en faire le discernement, comme le prétend faire Jamblique, c'est une pure illusion.

Les Grecs et les Romains ont reconnu, comme les Hébreux et les chrétiens, deux sortes de génies, les uns bons et bienfaisants, les autres mauvais et portant au mal. Les anciens croyaient même que chacun de nous recevait des dieux en naissant un bon et un mauvais génie : le bon nous portait au bien, le mauvais au mal; le premier nous procurait du bonheur et des prospérités, et le second nous engageait dans de mauvaises rencontres, nous inspirait le déréglement, et nous jetait dans les derniers malheurs.

Ils assignaient des génies non-seulement à chaque personne, mais aussi à chaque maison, à chaque ville, à chaque province. Horace dit, lib. I, epist. 7, v. 94 :

Quod te per genium, dextramque deosque penates,
Obsecro et obtestor.

Et Stace, lib. V, Syl. 1, v. 73 :

. . . . . *Dum cunctis supplex advolveris aris,*
Et mitem genium domini præsentis adoras.

Ces génies étaient censés de bons génies, des génies bénins (*Antiquité expliquée*, t. I), et dignes du culte de ceux qui les invoquent. On les représentait quelquefois sous la figure d'un serpent, quelquefois sous la forme d'un enfant ou d'un jeune homme. On leur offrait des fleurs, de l'encens, des gâteaux, du vin : *Funde merum genio* (Pers., sat. II, v. 3). On jurait par le nom des génies : *Villicus jurat per genium meum se omnia fecisse* (Senec., epist. 12). C'était un grand crime de se parjurer après avoir juré par le génie de l'empereur, dit Tertullien : *Citius apud vos per omnes deos, quam per unicum genium Cæsaris perjuratur* (Apolog., c. 23). L'on voit assez souvent dans les médailles l'inscription : *Genium populi Romani;* et quand on abordait dans un pays, on ne manquait pas d'en saluer et d'en adorer le *génie*, et de lui offrir des sacrifices. Ils en usaient de même lorsqu'ils quittaient une province; ils en baisaient la terre avec respect.

Troja, vale, rapimur, clamant; dant oscula terræ
Troades.

(Ovid., *Metam.* lib. XIII, v. 421.)

Enfin il n'y avait ni royaume, ni province, ni ville, ni maison, ni porte, ni édifices publics et particuliers, qui n'eussent leur génie.

Quamquam cur genium Romæ mihi fingitis unum?
Cum portis, domibus, thermis, stabulis soleatis
Assignare suos genios?

(Prudent., *Contra Symmach.*)

Nous avons vu ci-dessus ce que Jamblique nous apprend des apparitions des dieux, des

génies, des bons et des mauvais anges, des héros et des archontes qui président au gouvernement de ce monde.

Homère, le plus ancien des écrivains grecs, et le plus célèbre théologien du paganisme, rapporte plusieurs apparitions, tant des dieux que des héros et des hommes décédés. Dans l'Odyssée (*Odyss.*, XI, *sub fin.*) il représente Ulysse qui va consulter le devin Tirésias; et ce devin ayant préparé une fosse pleine de sang pour évoquer les mânes, Ulysse tire son épée pour les empêcher de venir boire ce sang dont ils sont altérés, et dont on ne voulait pas qu'ils goûtassent avant que d'avoir répondu à ce qu'on demandait d'eux. Ils croyaient aussi que les âmes n'étaient point en repos, et qu'elles rôdaient autour de leurs cadavres, tandis que leurs corps n'étaient pas inhumés.

Après même qu'ils étaient enterrés, on leur offrait à manger, surtout du miel, comme si, sortant du tombeau, elles venaient goûter de ce qui leur était offert (1). Ils étaient persuadés que les démons aimaient la fumée des sacrifices, la mélodie, le sang des victimes, le commerce des femmes; qu'ils étaient attachés pour un temps à certains lieux et à certains édifices qu'ils infestaient; ils croyaient que les âmes, séparées du corps grossier et terrestre, conservaient après la mort un corps plus subtil et plus délié, ayant la forme de celui qu'elles avaient quitté; que ces corps étaient lumineux et semblables aux astres; qu'elles conservaient de l'inclination pour les choses qu'elles avaient aimées pendant leur vie; que souvent elles apparaissaient autour de leurs tombeaux.

Pour ramener tout ceci à la matière que nous traitons ici, c'est-à-dire aux apparitions des bons anges, nous pouvons dire que, de même que l'on rapporte aux apparitions des bons anges les esprits tutélaires des royaumes, des provinces, des peuples, et de chacun de nous en particulier, par exemple, le prince du royaume des Perses, où l'ange de cette nation, qui résista à l'archange Gabriel pendant vingt et un jours, comme il est dit dans Daniel (*Dan.*, X, 13); l'ange de la Macédoine, qui apparut à saint Paul (*Act.*, XVI, 9), et dont nous avons parlé ci-devant; l'archange saint Michel, qui est considéré comme le chef du peuple de Dieu et des armées d'Israël (*Josue*, V, 13; *Dan.*, X, 13, 21; XII, 1; *Jud.*, V, 6; *Apoc.*, XII, 7), et les anges gardiens députés de Dieu pour nous conduire et nous garder tous les jours de notre vie : ainsi nous pouvons dire que les Grecs et les Romains gentils croyaient que certaines espèces d'esprits, qu'ils croyaient bons et bienfaisants, protégeaient les royaumes, les provinces, les villes et les maisons particulières.

Ils leur rendaient un culte superstitieux et idolâtre, comme à des divinités domestiques; ils les invoquaient, leur offraient des espèces de sacrifices et d'offrandes d'encens, de gâteaux de miel, de vin, etc., mais non des sacrifices sanglants. *Forsitan quis quærat quid causæ sit ut merum fundendum sit genio, non hostiam faciendam putaverint..... Scilicet ut die natali munus annale genio solverent, manum a cæde ac sanguine abstinerent* (Censorin., *de Die natali*, c. 2. Vide Taffin, *de Anno sæcul.*).

Les platoniciens enseignaient que les hommes charnels et voluptueux ne pouvaient voir leurs génies, parce que leur esprit n'était pas assez épuré, ni assez dégagé des choses sensibles; mais les hommes sages, modérés, tempérants, qui s'appliquaient aux choses sérieuses et sublimes, les voyaient; comme Socrate, qui avait son génie familier qu'il consultait, qu'il écoutait, qu'il voyait au moins des yeux de l'esprit.

Si les oracles de la Grèce et des autres pays sont mis au nombre des apparitions du mauvais esprit, l'on peut aussi y rappeler les bons esprits qui ont annoncé les choses futures, et ont assisté les prophètes et les hommes inspirés tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. L'ange Gabriel fut envoyé à Daniel pour l'instruire sur la vision des quatre grandes monarchies, et sur l'accomplissement des septante semaines qui devaient mettre fin à la captivité (*Dan.*, VIII, 16; IX, 21). Le prophète Zacharie dit expressément que l'*ange qui paraît en lui*, lui révéla ce qu'il avait à dire; et il le répète en cinq ou six endroits (*Zach.* I, 10, 13, 14, 19; II, 3, 4; IV, 1, 4, 5; V, 5, 10). Saint Jean, dans l'Apocalypse, dit de même que Dieu lui envoya son ange pour lui inspirer ce qu'il avait à dire aux Églises (*Apoc.* I, 1). Ailleurs il fait encore mention de l'ange qui lui parlait, et qui prit en sa présence les dimensions de la Jérusalem céleste (*Apoc.* X, 8, 9, et XI, 1, 2, 3, etc.). Et saint Paul aux Hébreux : Si ce qui a été prédit par les anges doit passer pour certain : *Si enim qui per angelos dictus est sermo, factus est firmus*, etc. (*Hebr.* II, 2).

De tout ce que nous venons de dire il résulte que les apparitions des bons anges sont non-seulement possibles, mais aussi très-réelles; qu'ils ont souvent apparu, et sous diverses formes; que les Hébreux, les chrétiens, les mahométans, les Grecs, les Romains les ont crues; que lorsqu'ils n'ont pas apparu sensiblement, ils ont donné des preuves de leur présence en plusieurs manières différentes. Nous examinerons ailleurs de quelle façon on peut expliquer la manière des apparitions, tant des bons que des mauvais anges, et des âmes séparées du corps.

Des apparitions des mauvais anges prouvées par l'Écriture ; sous quelle forme ont-ils apparu?

Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament et les histoires sacrées et profanes sont remplis d'apparitions des mauvais es-

(1) Virgil., *Æneid.* l. IV, de Palinuro et Misene. August., serm. 15 de SS., et quæst. 5 : in Deut., l. V, c. 43. Vide Spemer. de Leg. Hebræor. ritual.

prits. La première, la plus fameuse et la plus fatale apparition de Satan, est celle de ce mauvais esprit à Eve, la première femme, sous la figure du serpent, qui servit d'organe à cet esprit séducteur pour la tromper et l'induire au péché (*Genes.* III, 1, 2, 3). Depuis ce temps-là il a toujours affecté de paraître sous cette forme plutôt que sous une autre : aussi, dans l'Ecriture, il est assez souvent nommé l'*ancien serpent* (*Apoc.* XII, 9); et il est dit que le dragon infernal combattit contre la femme, qui figurait l'Eglise; que l'archange saint Michel le vainquit et le précipita du haut du ciel (*Apoc.* XX, 2). Il a souvent apparu aux serviteurs de Dieu sous la figure d'un dragon, et il s'est fait adorer par les infidèles sous cette forme en un grand nombre d'endroits : à Babylone, par exemple, on adorait un dragon vivant, à qui Daniel donna la mort en lui faisant avaler une boule composée d'ingrédients mortels (*Dan.* XIV, 25, 26). Le serpent était consacré à Apollon, dieu de la médecine et des oracles. Les païens avaient une sorte de divination par le moyen des serpents, qu'ils nommaient *ophiomanteia*.

Les Egyptiens, les Grecs et les Romains adoraient les serpents, et les regardaient comme quelque chose de divin (*Sap.* XII, 16). On fit venir à Rome le serpent d'Epidaure, à qui l'on rendit des honneurs divins. Les Egyptiens tenaient les vipères pour des divinités (*Œlian.*, *Hist. animal.*). Les Israélites adorèrent le serpent d'airain que Moïse avait élevé dans le désert (*Num.* XXI), et qui fut dans la suite mis en pièces par le saint roi Ezéchias (*IV Reg.* XVIII, 4). Saint Augustin assure que les manichéens tenaient le serpent pour le Christ, et disaient que cet animal avait ouvert les yeux à Adam et à Eve par le mauvais conseil qu'il leur donna. On voit presque toujours la figure du serpent dans les figures magiques d'*Abraxas* et d'*Abrachadabra* (1), qui étaient en vénération parmi les anciens hérétiques basilidiens, qui, de même que les manichéens reconnaissaient deux principes de toutes choses, l'un bon, l'autre mauvais. *Abraxa* en hébreu signifie *ce mauvais principe*, ou le père du mal, *ab-ra-achad-ab-ra*, *le père du mal*, *le seul père du mal*, ou le seul mauvais principe.

Saint Augustin (*De Gen. ad litt.* l. II, c. 18) remarque que nul animal n'a été plus sujet à éprouver les effets des enchantements et de la magie, que le serpent, comme pour le punir d'avoir séduit la première femme par son imposture.

Pour l'ordinaire, toutefois, le démon a pris la forme humaine pour tenter les hommes : c'est ainsi qu'il apparut à Jésus-Christ dans le désert, qu'il le tenta et lui dit de changer les pierres en pain pour se rassasier; qu'il le transporta au haut du temple, et lui fit voir tous les royaumes du monde, dont il lui promit la jouissance (*Matth.* IV, 5, 11). L'ange qui lutta contre Jacob à Manaïm au retour de son voyage de Mésopotamie (*Gen.* XXXIII, 24, 25), était un mauvais ange, selon quelques anciens : d'autres, comme Sévère Sulpice (*Hist. sac.*) et quelques rabbins, ont cru que c'était l'ange d'Esaü qui était venu pour combattre Jacob; mais la plupart croient que c'était un bon ange : et comment Jacob aurait-il voulu lui demander sa bénédiction, s'il l'eût cru mauvais ange? Mais de quelque manière qu'on le prenne, il n'est pas douteux que le démon n'ait apparu sous la forme humaine.

On raconte plusieurs histoires anciennes et modernes, qui nous apprennent que le démon a apparu à ceux qu'il a voulu séduire, ou qui ont été assez malheureux pour l'invoquer et pour faire pacte avec lui, sous la figure d'un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, vêtu de noir, d'un abord disgracieux, faisant mille belles promesses à ceux à qui il se manifestait, mais promesses toujours trompeuses, et jamais suivies d'un effet réel : je veux même croire qu'ils voyaient ce qui ne subsistait que dans leur idée troublée et dérangée.

On voit à Molsheim (1), dans la chapelle de Saint-Ignace en l'église des Pères Jésuites, une inscription célèbre, qui contient l'histoire d'un jeune gentilhomme allemand, nommé Michel Louis, de la famille de Boubenhoren, qui, ayant été envoyé assez jeune par ses parents à la cour du duc de Lorraine pour apprendre la langue française, perdit au jeu de cartes tout son argent. Réduit au désespoir, il résolut de se livrer au démon, si ce mauvais esprit voulait ou pouvait lui donner de bon argent : car il se doutait qu'il ne lui en fournirait que de faux et de mauvais. Comme il était occupé de cette pensée, tout d'un coup il vit paraître devant lui comme un jeune homme de son âge, bien fait, bien couvert, qui, lui ayant demandé le sujet de son inquiétude, lui présenta sa main pleine d'argent, et lui dit d'éprouver s'il était bon. Il lui dit de le venir retrouver le lendemain.

Michel retourne trouver ses compagnons qui jouaient encore, regagne tout l'argent qu'il avait perdu, et gagne tout celui de ses compagnons. Puis il revient trouver son démon, qui lui demanda pour récompense trois gouttes de son sang qu'il reçut dans une coquille de gland; puis, offrant une plume à Michel, il lui dit d'écrire ce qu'il lui dicterait. Il lui dicta quelques termes inconnus qu'il fit écrire sur deux billets différents (2), dont l'un demeura au pouvoir du démon, et l'autre fut mis dans le bras de Michel, au même endroit d'où le démon avait tiré du sang. Et le démon lui dit : Je m'engage de vous servir pendant sept ans, après lesquels vous m'appartiendrez sans réserve.

(1) Ab-raca, *pater* mali, ou *pater* malus.

(1) Petite ville de l'électorat de Cologne, sur une rivière de même nom.

(2) Il y avait en tout dix lettres, la plupart grecques, mais qui ne formaient aucun sens. On les voyait à Molsheim dans le tableau qui représente ce miracle.

Le jeune homme y consentit, quoiqu'avec horreur, et le démon ne manquait pas de lui apparaître jour et nuit sous diverses formes, et de lui inspirer diverses choses inconnues et curieuses, mais toujours tendantes au mal. Le terme fatal des sept années approchait, et le jeune homme avait alors environ vingt ans. Il revint chez son père. Le démon auquel il s'était donné lui inspira d'empoisonner son père et sa mère, de mettre le feu à leur château, et de se tuer lui-même. Il essaya de commettre tous ces crimes : Dieu ne permit pas qu'il y réussît, le fusil dont il voulait se tuer ayant fait faute jusqu'à deux fois, et le venin n'ayant pas opéré sur ses père et mère.

Inquiet de plus en plus, il découvrit à quelques domestiques de son père le malheureux état où il se trouvait, et les pria de lui procurer quelques secours. En ce même temps, le démon le saisit et lui tourna tout le corps en arrière, et peu s'en fallut qu'il ne lui rompît les os. Sa mère, qui était de l'hérésie de Suenfeld et qui y avait engagé son fils, ne trouvant dans sa secte aucun secours contre le démon qui le possédait ou l'obsédait, fut contrainte de le mettre entre les mains de quelques religieux. Mais il s'en retira bientôt et s'enfuit à l'Islade, d'où il fut ramené à Molsheim par son frère, chanoine de Wirsbourg, qui le remit entre les mains des Pères de la Société. Ce fut alors que le démon fit de plus violents efforts contre lui, lui apparaissant sous la forme d'animaux féroces. Un jour entre autres, le démon, sous la forme d'un homme sauvage et tout velu, jeta par terre une cédule ou pacte différent du vrai qu'il avait extorqué du jeune homme, pour tâcher, sous cette fausse apparence, de le tirer des mains de ceux qui le gardaient, et pour l'empêcher de faire sa confession générale. Enfin on prit jour au 20 octobre 1603 pour se trouver en la chapelle de Saint-Ignace, et y faire rapporter la véritable cédule contenant le pacte fait avec le démon. Le jeune homme y fit profession de la foi catholique et orthodoxe, renonça au démon, et reçut la sainte eucharistie. Alors, jetant des cris horribles, il dit qu'il voyait comme deux boucs d'une grandeur démesurée, qui, ayant les pieds de devant en haut, tenaient entre leurs ongles, chacun de leur côté, l'une des cédules ou pactes. Mais dès qu'on eut commencé les exorcismes et invoqué le nom de saint Ignace, les deux boucs s'enfuirent, et il sortit du bras ou de la main gauche du jeune homme, presque sans douleur et sans laisser de cicatrice, le pacte qui tomba aux pieds de l'exorciste.

Il ne manquait plus que le second pacte qui était resté au pouvoir du démon. On recommença les exorcismes, on invoqua saint Ignace, et on promit de dire une messe en l'honneur du saint. En même temps parut une grande cigogne difforme, mal faite, qui laissa tomber de son bec cette seconde cédule, et on la trouva sur l'autel.

Le pape Paul V fit informer de la vérité de tous ces faits par les commissaires députés, savoir : M. Adam, suffragant de Strasbourg, et Grégoire, abbé d'Altorf, et un grand nombre d'autres témoins, qui furent interrogés juridiquement, et qui assurèrent que la délivrance de ce jeune homme était due principalement après Dieu à l'intercession de saint Ignace.

La même histoire est rapportée un peu plus au long dans un livre intitulé : ***De Vita et Instituto sancti Ignatii Societatis fundatoris libri quinque, ex italico R. P. Danielis Bartoli S. J. Romæ edito, latine reducti a P. Ludovico Janin ex eadem Societate. Lugduni, sumptibus Laurentii Anisson, an.*** **MDCLXV,** ***cum privilegio***

Mélanchton reconnaît (*Lib. de Anima*) qu'il a vu plusieurs spectres, et a discouru et conversé plusieurs fois avec eux ; et Jérôme Cardan assure que son père, Fassius Cardanus, voyait les démons quand il voulait, apparemment en forme humaine.

Les mauvais esprits apparaissent aussi quelquefois sous la figure d'un lion, ou d'un chien, ou d'un chat, ou de quelqu'autre animal, comme d'un taureau, d'un cheval ou d'un corbeau : car les prétendus sorciers et sorcières racontent qu'au sabbat on le voit de plusieurs formes différentes, d'hommes, d'animaux, d'oiseaux ; soit qu'il prenne la forme de ces animaux, ou qu'il se serve des animaux mêmes comme d'instruments pour tromper ou pour nuire ; ou qu'il affecte simplement les sens et l'imagination de ceux qu'il a fascinés, et qui se sont donnés à lui : car dans toutes les apparitions du démon, on doit toujours être en garde, et se défier de ses ruses et de sa malice. Saint Pierre (*I Petr.* III, 8) nous dit que Satan est toujours autour de nous comme un lion rugissant qui cherche à nous dévorer ; et saint Paul, en plus d'un endroit (*Ephes.* VI, 11 ; *Tim.* III, 7), nous avertit de nous défier des piéges du diable, et de nous tenir en garde contre lui.

Sulpice Sévère, dans la Vie de saint Martin (*c.* 15), rapporte quelques exemples de personnes trompées par des apparitions du démon, qui se transformait en ange de lumière. Un jeune homme de très-grande condition, nommé Clarus, et qui fut dans la suite élevé à l'ordre de prêtrise, s'étant donné à Dieu dans un monastère, s'imagina d'avoir commerce avec les anges ; et comme on ne voulait pas l'en croire, il dit que la nuit suivante Dieu lui donnerait un habit blanc, avec lequel il paraîtrait au milieu d'eux. En effet, sur le minuit, tout le monastère fut comme agité de grands tremblements, la cellule du jeune homme parut toute brillante de lumière, et on ouït comme le bruit de plusieurs personnes qui allaient, qui venaient et qui parlaient.

Après cela, étant sorti de sa cellule, il montra aux frères la tunique dont il était couvert : c'était une étoffe d'une blancheur admirable, brillante comme la pourpre, et d'une finesse si extraordinaire, qu'on n'avait rien vu de semblable, et que personne ne pouvait dire de quelle matière elle était tissue.

On passa le reste de la nuit à chanter des

psaumes en action de grâces. Le matin, on le voulut mener à saint Martin; il résista tant qu'il put, disant qu'on lui avait expressément défendu de paraître en sa présence: comme on le pressait d'y venir, cette tunique disparut aux yeux des assistants, ce qui fit juger que tout cela n'était qu'une illusion du démon.

Un autre solitaire se laissa persuader qu'il était Elie, et un autre qu'il était saint Jean l'Evangéliste. Un jour, le démon voulut séduire saint Martin lui-même, s'étant apparu à lui sous un habit royal, portant en tête un riche diadème orné d'or et de pierreries, ayant la chaussure dorée et tout l'appareil d'un grand prince. Adressant la parole à Martin, il lui dit: « Reconnais-moi, Martin; je suis Jésus-Christ qui, voulant descendre en terre, ai résolu premièrement de me manifester à toi. » Saint Martin se tut d'abord, craignant quelque surprise, et le fantôme lui ayant répété qu'il était le Christ, Martin répondit: « Mon Seigneur Jésus n'a pas dit qu'il viendrait vêtu de la pourpre et orné de diadème; je ne le reconnaîtrai pas, à moins qu'il ne paraisse en la forme dans laquelle il a souffert la mort, et à moins que je ne le voie avec les stigmates de sa croix et de sa passion. »

A ces mots, le démon disparut; et Sulpice Sévère assure qu'il tient de la bouche même de saint Martin ce qu'il en raconte en cet endroit. Il dit un peu auparavant que Satan se montrait quelquefois à lui sous la forme de Jupiter, ou de Mercure, ou de Vénus, ou de Minerve; et on l'entendait quelquefois qui faisait de grands reproches à Martin, de ce qu'il avait converti et régénéré par le baptême tant de grands pécheurs. Mais le saint le méprisait, le chassait par le signe de la croix, et lui répliquait que le baptême et la pénitence effacent tous les péchés dans ceux qui se convertissent sincèrement.

Tout cela prouve, d'un côté, la malice, les fraudes, l'envie du démon contre les saints; et de l'autre, sa faiblesse et l'inutilité de ses efforts contre les vrais serviteurs de Dieu, et qu'il n'est que trop vrai qu'il apparaît souvent sous une forme sensible.

On voit dans les histoires des saints qu'il s'est quelquefois caché sous la forme d'une femme, pour tenter des solitaires, et les engager dans le désordre; quelquefois sous la figure d'un voyageur, d'un prêtre, d'un religieux, d'un *ange de lumière* (*II Cor.* XI, 14), pour séduire les âmes simples et les induire dans l'erreur: car tout lui est bon, pourvu qu'il exerce sa malice et sa haine contre les hommes.

Lorsque Satan parut devant le Seigneur au milieu des saints anges, et qu'il lui demanda la permission de tenter Job (*Job*, I, 6-8) et d'éprouver sa patience dans ce que le saint homme avait de plus cher, il s'y présenta sans doute dans son état naturel comme un simple esprit, mais rempli de rage contre les saints, et dans toute la difformité de son péché et de sa révolte.

Mais lorsqu'il dit dans les livres des Rois qu'*il sera un esprit de mensonge dans la bouche des faux prophètes* (*III Reg.* XXII, 21); et que Dieu lui permet d'exécuter sa mauvaise volonté: *Decipies et prævalebis; egredere et fac ita*; on ne doit pas s'imaginer qu'il se soit fait voir corporellement aux yeux des faux prophètes du roi Achab: il leur inspira seulement le mensonge, ils le crurent et le persuadèrent au roi.

On peut mettre parmi les apparitions de Satan les mortalités, les guerres, les tempêtes, les calamités publiques et particulières que Dieu envoie aux nations, aux provinces, aux villes, aux familles, à qui le Tout-Puissant fait ressentir les effets terribles de sa colère et de sa juste vengeance. Ainsi l'ange exterminateur fait mourir les premiers nés des Egyptiens (*Exod.* XI, 6). Le même ange frappe de mort les habitants des villes criminelles de Sodome et Gomorrhe (*Gen.* XVIII, 13, 14). Il en use de même envers Onan, qui commettait une action abominable (*Gen.* XXXVIII). *Le méchant ne cherche que la division et les querelles*, dit le Sage; et *l'ange cruel sera envoyé contre lui* (*Prov.* XVII, 11). Et le Psalmiste parlant des plaies dont le Seigneur frappa l'Egypte, dit qu'il envoya contre ce pays des anges malfaisants: *Immissiones per angelos malos* (*Psal.* LXXVII, 49).

Lorsque David eut fait faire par un esprit de vanité le dénombrement de son peuple, Dieu lui fit voir un ange placé sur Jérusalem, disposé à la frapper et à la perdre (*II Reg.* XXIV, 16). Je ne décide pas si c'était un bon ou un mauvais ange, puisqu'il est certain que quelquefois le Seigneur emploie les bons anges pour exercer sa vengeance contre les méchants. Mais on croit que ce fut le démon qui mit à mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib (*IV Reg.* XIX, 35). Et dans l'Apocalypse, ce sont de même des anges malfaisants qui répandent sur la terre des fioles remplies du vin de la colère de Dieu, et y causent tous les fléaux énoncés dans ce saint livre (*Apoc.* VIII, 7, 8, etc.)

Nous mettons au nombre des apparitions et des opérations de Satan les faux Christs, les faux prophètes, les oracles des païens, les magiciens, les sorciers et sorcières, ceux qui sont inspirés par l'esprit de Python, les obsessions et possessions des démons; ceux qui se mêlent de prédire l'avenir, et dont les prédictions sont quelquefois suivies de l'effet; ceux qui font des pactes avec le démon pour découvrir des trésors et pour s'enrichir; ceux qui usent de maléfices pour faire une diligence extraordinaire; les démons incubes et succubes, les évocations par la voie de la magie, les enchantements, les dévouements à la mort: les supercheries des prêtres idolâtres, qui feignaient que leurs dieux buvaient et mangeaient, et recherchaient le commerce des femmes. Tout cela ne peut être que l'ouvrage de Satan, et doit être mis au rang de ce que l'Ecriture appelle *les profondeurs de Satan*.

C'est dans ces traditions bibliques, chrétiennes, et même théurgiques, lorsqu'il s'agit

d'esprits infernaux et de magie, que les poëtes chrétiens doivent chercher les sources de leur merveilleux, et non dans cette personnification si froide et si ennuyeuse des vertus ou des vices, ou même d'êtres encore plus métaphysiques et plus abstraits, qui a fatigué l'engouement français de la *Henriade* de Voltaire. Mais Voltaire était le poëte le plus antipoétique et le plus ennemi du merveilleux qu'il soit possible d'imaginer. Son esprit n'était fertile en fictions que lorsqu'il s'agissait de bouffonneries contre les croyances les plus saintes. Aussi son Ciel, son Enfer, et même son temple de l'Amour sont des fictions sans terreur comme sans attraits. Son sacrifice magique des Seize est absurde, raconté par un écrivain qui ne sait mettre de magie nulle part, et qui ne veut d'ailleurs enchanter que les incrédules.

Cette grande époque de la Ligue si merveilleuse par elle-même gênait les haines de Voltaire, aussi bien que les exploits de Jeanne d'Arc, et il n'entreprit de les chanter que pour leur ôter systématiquement toute leur poésie chrétienne. Quelle épopée, en effet, que cette guerre décisive de l'hérésie, c'est-à-dire de l'orgueil humain révolté contre l'unité catholique, c'est-à-dire contre l'autorité divine, et Paris, le centre civilisateur du monde à venir, devenu le prix du combat ! D'un côté Satan, avec le cortége des enfants de Caïn, de l'autre, Jésus-Christ lui-même, suivi de ses apôtres et de ses martyrs ; le ciel attentif à cette lutte ; Marie, protectrice de la France, éplorée, aux pieds de son Fils, qui, de la droite du Père où il se repose à jamais, dirige les efforts des combattants ; sainte Geneviève, envoyée du ciel à la terre comme une messagère d'espérance et de pardon ; les âmes rebelles de Luther et de Calvin errant sur les champs de bataille, pour accueillir de leur bienveillance amère les âmes de ceux qui meurent pour eux : quels motifs inépuisables de terreur et d'espérance, quelles beautés du premier ordre eût tiré de toutes ces fictions inhérentes pour ainsi dire au sujet, un poëte vraiment chrétien ! Car nous ne voulons et nous ne pouvons parler ici que de la *Henriade* : le poëme sur Jeanne d'Arc n'a pas de nom qu'une plume honnête sache écrire.

Mais laissons Voltaire et ses fautes systématiques, et cherchons ailleurs les exemples du merveilleux que nous avons à étudier. Retournons à la Bible, retournons à nos vieux légendaires et aux naïves croyances du moyen âge (*Voy.* CROYANCES POPULAIRES) ; relisons l'admirable épopée de Dante, toute composée de choses merveilleuses et qu'on pourrait appeler la *Somme* du merveilleux et de la poésie chrétienne. (*Voy.* DANTE) ; cherchons, dans les plus belles pages du Tasse, les inspirations qu'il doit aux croyances chrétiennes, et ces images chaudement colorées qu'il doit à la foi de l'Italie. C'est surtout dans le merveilleux que le Tasse excelle, parce qu'il puise toujours aux sources fécondes de la tradition catholique. Son Enfer, par exemple, n'a rien de païen et étonne par des touches fortes, sombres et puissantes d'effet dont aucun des anciens ne lui a fourni le modèle.

« D'un son lugubre et rauque, l'infernale trompette appelle les habitants des ombres éternelles ; le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs et profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémissements. Tel et moins bruyant encore, le tonnerre gronde, éclate et tombe. De moins terribles secousses font trembler la terre, quand les vapeurs amoncelées de son sein s'agitent, s'allument et s'embrasent.

« Soudain accourent les puissances de l'abîme : ciel ! quels spectres étranges, horribles, épouvantables ! la terreur et la mort habitent dans leurs yeux : quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux sont entrelacés de serpents : leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux.

« On voit d'immondes harpies, des centaures, des sphynx, des gorgones, des scylles qui aboient et dévorent ; des hydres, des pythons, des chimères qui vomissent des torrents de flamme et de fumée ; des polyphèmes, des gérions, mille monstres nouveaux, mille formes plus bizarres que jamais n'en rêva l'imagination, mêlées et confondues ensemble.

« Ils se placent, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant : son front superbe, armé de cornes menaçantes, surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux : Calpé, l'immense Atlas lui-même, ne seraient auprès de lui que d'humbles collines.

« Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect accroît la terreur et redouble son orgueil : son regard, tel qu'une funeste comète, brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue ; sa bouche dégoûtante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme.

« De cette bouche empestée s'exhalent un souffle empoisonné et des tourbillons de flamme et de fumée. Ainsi l'Etna, de ses flancs embrasés, vomit avec un bruit affreux de noirs torrents de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible, Cerbère se tait épouvanté : l'hydre est muette, le Cocyte s'arrête immobile, l'abîme tremble, et ses gouffres ténébreux répètent ces sinistres accents :

« Divinités de l'enfer, vous qui méritiez mieux d'être assises au-dessus du soleil, dans ces régions d'où vous tirez votre origine ; vous que la grande révolution précipita jadis avec moi du séjour du bonheur dans ces horribles cachots : je ne vous rappellerai point les soupçons jaloux et les cruels dédains du tyran qui nous opprime, ni notre glorieuse et trop funeste entreprise. Arbitre de tout, il règne aujourd'hui sur les étoiles ; et nous, l'événement a décidé que nous étions des rebelles.

« Au lieu de ce jour pur et serein, au lieu de ce soleil, au lieu de ces globes lumineux qu'autrefois nous habitions, le barbare nous a renfermés dans cet abîme obscur : il ne nous permet plus d'aspirer à nos premiers honneurs, à notre félicité première. Et encore, ah ! cruel souvenir ! souvenir affreux qui aigrit mes peines et mes supplices ! dans cet immortel séjour sa haine appela l'homme, l'homme sa créature, cet insecte aussi vil que la fange dont il est né !

« C'était trop peu pour sa vengeance : afin de mieux nous punir, il a livré à la mort son fils même. Il est venu, ce fils ; il a brisé les barrières du Tartare : il a osé porter ses pas dans notre empire, et nous arracher des âmes que le sort nous avait dévouées. Riche de nos dépouilles, il est retourné dans les cieux, et l'enfer vaincu a servi d'ornement à son triomphe.

« Mais pourquoi renouveler encore nos profondes douleurs ? qui ne connaît pas et ses injures et les affronts qu'il nous a faits ? En quel temps, en quel lieu le barbare a-t-il suspendu le cours de ses outrages ? Mais oublions d'anciens ressentiments ; de nouvelles offenses doivent enflammer notre courroux. Eh ! ne voyez-vous pas comme il tente de rappeler toutes les nations à son culte ?

« Et nous, engourdis par nos malheurs, nous traînerons dans l'inaction des moments inutiles ! un généreux courroux n'enflammera pas votre courage ? et nous souffrirons que chaque jour le peuple soumis à ses lois s'agrandisse dans l'Asie, qu'il subjugue la Palestine, que le culte, que la gloire de notre oppresseur s'étendent encore, que son nom retentisse dans de nouvelles langues, qu'il soit chanté dans de nouveaux hymnes, qu'on le grave sur de nouveaux bronzes et sur des marbres nouveaux ?

« Nous souffrirons que nos idoles tombent anéanties, que nos autels deviennent ses autels, qu'à lui seul on adresse des vœux, que pour lui seul l'encens brûle, qu'à lui seul on offre de l'or et des parfums ? Et nous, pour qui jamais temple ne fut impénétrable, nous n'aurons plus un asile sur la terre : et privé du tribut accoutumé, errant au milieu d'un empire solitaire, votre roi régnera sur des déserts ?

« Non : j'en jure par cette antique valeur qui respire et qui vit encore en nous. Ne sommes-nous pas tels que nous étions, lorsque, armés du fer et de la flamme, nous disputions l'empire des cieux ? Nous succombâmes, je l'avoue, dans ce combat ; mais le courage ne manqua point à nos projets : la palme fut au plus heureux ; il nous resta la gloire d'une audace invaincue.

« Mais pourquoi vous arrêté-je encore ? Allez, ô mes fidèles compagnons, ma force et mon appui ! Allez, volez, anéantissez dans son berceau une puissance ennemie : éteignez cette flamme naissante avant qu'elle ait embrasé la Palestine : mêlez-vous parmi eux, et pour les perdre, employez tour à tour et la ruse et la force.

« Que ma volonté soit le destin. Que les uns errent dispersés ; que les autres tombent sous vos coups : que d'autres, idolâtres d'un doux regard, esclaves d'un sourire, languissent plongés dans la mollesse et dans de honteuses amours : que rebelles et divisés, chrétiens contre chrétiens, eux-mêmes ils se déchirent et s'égorgent. Que tout le camp périsse exterminé, et que les derniers vestiges en disparaissent.

« Il parlait encore ; et déjà les esprits infernaux se sont élancés avec furie du sein de la nuit profonde vers le séjour de la lumière. Ainsi les vents mutinés et les bruyantes tempêtes s'échappent de leurs prisons, vont obscurcir le ciel, et portent sur la terre et sur la mer le ravage et la destruction. »

Le sévère Despréaux, qui comprenait la religion comme un janséniste et la poésie comme un auteur du siècle d'Auguste, n'a point approuvé le merveilleux du Tasse :

Et quel spectacle enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Boileau paraît avoir même ignoré complétement ou méprisé profondément la *Divine Comédie* de Dante, et ne voulant voir dans la poésie qu'un jeu élégant de l'esprit, il murmurait avec l'accent chagrin des larmoyeurs de Port-Royal :

De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

Il en concluait qu'il fallait laisser à Neptune l'empire des eaux ; à Flore celui des zéphyrs et autres nouveautés. La Bible avait donné tort d'avance à Despréaux ; mais dans ce temps-là on ne paraissait pas se douter encore qu'il y eût une grande littérature toute faite et une poésie toute parfaite dans la Bible. Le sens mystique faisait tort à l'intelligence poétique, les métaphores des écrivains sacrés passaient pour des énigmes théologiques, et ce qu'on lisait en tremblant, ce dont on cherchait péniblement l'explication dans des in-folio ennuyeux, on ne s'avisait pas encore de l'admirer.

Les siècles de philosophie négative que nous venons de traverser se sont efforcés, comme Voltaire, de détruire dans la raison humaine toute confiance au merveilleux et toute croyance à ce qui est surnaturel : on a voulu fermer ainsi la porte de communication des deux mondes, et reléguer la vie humaine dans sa prison matérielle. Mais à quoi bon refouler l'âme sur la terre pour la sevrer de miracles ? Est-ce que la terre aussi n'est pas la patrie du merveilleux ? Empêcherez-vous le soleil d'apparaître, dans la crainte qu'il ne révèle aux hommes les splendeurs de Dieu ? Et si le jour cesse de proclamer les prodiges de sa lumière, comment ferez-vous taire dans nos cœurs le silence même de la nuit ?

Quel silence profond règne sur la nature ?
Quelle main de ces corps éleva la stature ?
Quel invisible bras, par la force conduit,
Sema d'or et de feux les déserts de la nuit,

De ces astres roulants étendit la surface,
Et versa leurs rayons au milieu de l'espace,
Plus nombreux mille fois que les sables des mers,
Les perles du matin, les flocons des hivers,
Et tous ces flots qu'au sein des villes consumées
Promène l'incendie aux ailes enflammées?
C'est en vain que l'impie ose élever la voix,
Et dépouiller encor l'Éternel de ses droits.
Oui, la Religion est fille d'Uranie;
Tout d'un Dieu créateur atteste le génie
Il est sans doute un chef qui, sous ses pavillons,
De ce peuple étoilé range les bataillons.
Guerriers du Tout-Puissant, ministres de sa gloire,
Leurs mains à ses drapeaux attachent la Victoire,
Quel œil pourrait les suivre en leur brillant essor?
Des casques de rubis pressent leurs cheveux d'or;
De saphirs immortels rayonne leur armure;
Leurs rangs aériens, sans trouble, sans murmure,
S'étendent par milliers dans l'éther radieux,
Et veillent, en silence, à la garde des cieux. »
Et l'homme, incessamment témoin de ces spectacles,
Pour croire à l'Eternel demande des miracles!....
Des miracles! ingrat, contemple l'univers.
Mais au brillant aspect de ces globes divers,
Je ne sais quel délire a passé dans mon âme;
Je me crois enlevé sur des ailes de flamme,
Et, du sein de la terre, élancé vers les cieux,
Le globe des vivants disparaît à mes yeux.
J'ai franchi de la nuit l'astre mélancolique;
Je touche au voile d'or, au voile magnifique,
Qui des mondes lointains me cachait la grandeur.
Perdu dans ces rayons d'éternelle splendeur,
Je m'égare à travers des soleils innombrables,
De vie et de chaleur foyers inépuisables.
Que vois-je? un long espace, un désert enflammé!...
Sans doute du grand roi le trône accoutumé
S'élève dans ces lieux.... Vain espoir qui m'abuse!
A se montrer déjà l'Eternel se refuse:
Il est encor plus haut, par-dela les soleils,
Par-delà tous les cieux et leurs palais vermeils.
Arrêtons un moment.... aussi bien ma paupière
Ne s'ouvre qu'à regret et fuit tant de lumière.
Commandons, s'il se peut, à mes sens effrayés.
Quel amas d'univers sous mes pas deployés!
Que d'astres radieux, de sphères vagabondes!
Me voici seul, debout sur le sommet des mondes.
Invisibles témoins de mon secret effroi,
Habitants de ces bords, parlez, rassurez-moi.
Dans ce monde où bientôt dormira ma poussière,
L'homme ne vit qu'un jour de trouble et de misère;
Les yeux à peine ouverts, il gémit et pressent
Les ennuis du séjour qu'il habite en passant.
Vous que déjà mon cœur chérit sans vous connaître,
Si loin du grain mouvant où le ciel me fit naître,
Partagez-vous, hélas! notre funeste sort?
De douleurs en douleurs marchez-vous à la mort?
Mais sans doute, étrangers aux passions humaines,
Un sang aérien fait palpiter vos veines.
Vous ne connaissez pas nos besoins renaissants,
Tous ces fougueux désirs, orages de nos sens.
Aussi pur que le ciel qui vous sert de ceinture,
Chacun de vous respire et nage à l'aventure,
En des flots lumineux, dont la foudre et les vents
Respectent le cristal et les trésors mouvants...
Eh quoi! vous m'entendez et n'osez me répondre!
Que votre voix s'élève et vienne me confondre,
Si dans ma folle erreur, multipliant les cieux,
Je tends, vers l'infini, mon vol audacieux.
Que dis-je? et qui pourrait, sans crime et sans blasphème,
Assigner quelque borne à l'artisan suprême?
S'il créa d'un seul mot l'atome et l'univers?
N'a-t-il pu s'entourer de cent mondes divers?
Mon âme aime à le croire: ici-bas exilée,
Elle vole en espoir dans la sphère étoilée,
Sous ces berceaux d'azur, à travers ces jardins
Où rayonnent la pourpre et l'or des séraphins.
Mortel qui, dans la nuit majestueuse et sombre,
Contemples, loin de moi, ces prodiges sans nombre,
Tous ces milliers de cieux, miroir éblouissant
Où vient se réfléchir le front du Tout-Puissant,
Oh! que le grand destin promis à ta noblesse,
Fasse battre ton cœur d'une sainte allégresse;
Reconnais du Très-Haut le bienfait paternel;
Ces mondes passeront, toi seul es éternel.
Oui toi seul.... Mais où suis-je? et quel rayon m'éclaire.
L'avenir se dévoile à mon œil téméraire;
Tout s'émeut.... tout frémit.... dans l'espace arrêtée,
Le temps suspend son vol précipité.
Voici l'heure dernière; une voix qui menace,
La voix du Dieu vivant tonne au sein de l'espace:
« Fils des hommes, sortez de la profonde nuit;
Le grand jour est venu; l'éternité vous luit. »
Alors au fond des bois, des eaux et des vallées,
Les générations se lèvent désolées;
Et deux rideaux de flamme, au même instant ouverts,
Offrent, dans sa splendeur, le roi de l'univers.
Sur un trône flottant, où l'or pur étincelle,
Il repose, entouré de sa garde fidèle;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux;
Vingt soleils, à ses pieds, rassemblent tous leurs feux;
Ses habits sont semés d'étoiles flamboyantes;
Et l'éther réfléchit leurs clartés ondoyantes
Mais le fatal arrêt est déja prononcé
De la création le prodige a cessé,
L'homme seul, des tombeaux secouant la poussière,
Superbe, revêtu de force, de lumière,
S'élève et va s'asseoir dans le palais divin;
Sur sa tête immortelle éclate un jour sans fin.
Tandis qu'à son bonheur les harpes applaudissent,
Que de l'hymne d'amour tous les cieux retentissent;
Quel spectacle ici-bas! Mille sombres vapeurs
Des astres de la nuit éclipsent les lueurs.
L'Océan mutiné soulève les orages
Gronde dans tous ses flots, franchit tous ses rivages.
Les montagnes, les tours, les temples, les cités,
Dans l'abîme des eaux croulent de tous côtés;
Les cieux sont des volcans; mille éclairs en jaillissent;
Mille foudres rivaux se croisent et rugissent;
Tous les enfants de l'air, turbulents, vagabonds,
S'échappent, à la fois, de leurs antres profonds,
Se heurtent en courroux, et d'une aile hardie
Aux plus lointains climats vont porter l'incendie.
Les astres, arrachés de leurs axes brûlants,
Du sommet de l'éther l'un sur l'autre roulants,
Nourrissent de leurs feux la flamme universelle·
Déjà brille et s'éteint la dernière étincelle.
Fuyons, fuyons la mort.... Mais la mort est partout;
Sur l'univers détruit son fantôme est debout.
Dans l'antique chaos la nature retombe;
Toute une éternité va peser sur sa tombe.
Dieu chasse devant lui, comme de vains brouillards,
La poudre des soleils dissous de toutes parts·
Et, porté sur un char où sa colère gronde,
Il passe, et, dans sa course, il efface le monde.
(Baour-Lormian.)

C'est ainsi que le spectacle de la nature nous élève encore aux vérités éternelles, qu'il nous cache comme un voile transparent qui ne fait qu'irriter notre désir de l'infini. Ouvrez donc une porte à l'enthousiasme! Laissez à la foi ses miracles, puisque la nature n'a pas encore expliqué les siens à la raison! Le merveilleux nous investit, nous presse de toutes parts, ne nous laisse pas une place où poser le pied sans que nous foulions un miracle; et quand le doigt de

Dieu les aveugle, quand sa voix les assourdit, des philosophes d'un jour viendront hausser les épaules et sourire en nous entendant répéter que Dieu se communique quelquefois à ses saints par des visions et par des songes !

Nous venons de nommer les songes, et voici tout un nouvel ordre de prodiges qui se présente à notre pensée. Qu'est-ce donc que cette vie factice qui se révèle à nous pendant que nous dormons ? Quel est l'auteur des spectacles que la pensée se donne alors à elle-même, tandis qu'elle semble être passive ? Les illusions du sommeil sont-elles un mensonge brillant ou une vérité voilée ? Pourquoi présentent-elles souvent à notre âme des tableaux que jamais nous n'avions même rêvés dans l'état de veille ? Les anciens avaient fait des songes un essaim de génies diaphanes et plus légers que l'air, avec des sceptres de fleurs et des ailes de papillon, et de ces fantômes fugitifs nous avons fait les sylphes de nos féeries, brillantes phalènes au visage enfantin qui dormaient dans les roses et se glissaient, les mains pleines de trésors fantastiques, au chevet des jeunes filles et des enfants.

L'enfant du Nord, errant au sein des bois profonds,
Des esprits lumineux, des sylphes vagabonds,
Rois au sceptre de fleurs, à l'écharpe légère,
Voit descendre du ciel la foule mensongère.
Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et le soir, s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse;
Et de leurs blonds cheveux, dégagés de liens,
Les zéphyrs font rouler les flots aériens.
O surprise! Bientôt dans la forêt antique
S'élève, se prolonge un palais fantastique,
Immense, rayonnant du cristal le plus pur.
Tout le peuple lutin, sous ces parvis d'azur
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillants des fées,
Et boire l'hydromel qui pétille dans l'or,
Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat, douteux encor,
Dissipant cette troupe inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.
Plus loin, au pied d'un mont obscurci de vapeurs,
Sous le chêne d'Odin, les trois fatales sœurs,
Monstres que le Danois en frémissant adore,
Au fracas du torrent, aux feux du météore,
D'un breuvage fatal commencent les apprêts.
Quel est le roi puissant que menacent leurs traits?
Un poignard à la main, pâles, échevelées,
Elles chantent. Leur voix rugit dans les vallées;
Et les spectres, du fond des sombres monuments
Accourent éveillés par leurs enchantements.
Que dis-je? Ah! des tombeaux franchissant la bar-[rière,
Si les morts, en effet, rendus à la lumière,
Reviennent quelquefois errer autour de nous,
O ma mère! ô ma sœur! spectres charmants et doux,
A cette heure de paix quand ma voix vous appelle,
Pourquoi reposez-vous dans la nuit éternelle?

Ces vers mélancoliques de l'auteur des *Veillées poétiques et morales* prouvent combien d'analogie il y a entre la rêverie et les rêves qui bercent également, soit dans la veille, soit pendant le sommeil, notre imagination et nos souvenirs pendant les heures d'oubli et de repos de notre intelligence. Dieu s'est quelquefois servi des rêves pour manifester ses volontés aux hommes : le témoignage de l'Ecriture sainte ne nous permet pas d'en douter. L'enfer peut aussi, pendant ces heures où la volonté est désarmée, tendre des piéges à nos désirs ; et les prières de l'Eglise nous prouvent assez les embûches dont elle cherche à nous préserver. Les songes ont donc une autorité en littérature et surtout en poésie. Tout le monde sait par cœur le beau rêve d'Athalie, dans la tragédie de Racine. Nous avons trouvé dans un livre publié en 1670, par M. de Cériziers, aumônier du roi, une dissertation assez curieuse sur les songes, et comme elle n'est pas longue, nous la transcrivons ici d'autant plus volontiers que le livre où elle se trouve est assez rare.

« MONSEIGNEVR, puis qu'il plaist à vostre excellence d'ouyr ce que i'ay autrefois appris sur ce suiet, ie la supplie tres-humblement de croire, que ma seule incapacité empéchera vostre entiere satisfaction, et que si i'estois plus sçauant vous seriez plus éclaircy. Et pour ne me point diuertir de vostre intention, i'estime qu'on ne peut dire que les songes, qui sont des mouuemens de l'ame qui se forme diuerses figures ou qui les reçoit, soient tous de fausses illusions ou d'infaillibles veritez. Quelque respect que les profanes ayent eu pour la veine science qu'on en fait, les plus sages se mocquent également des superstitieux et des incredules. Aristote dont l'humeur n'est pas de croire sans bonne caution, ne peut approuver le sentiment de son maistre, qui veut que toutes les resueries de la nuict, viennent des dieux, et partant que ce soient des instructions celestes et surnaturelles aux hommes. Et à dire le vrai (comme il remarque) les chiens et les autres bestes songeans aussi bien que nous, il y a peu d'apparence, que de si haute majestez se voulussent abaisser à faire leçon aux brutes. Philon qui s'est toûjours témoigné grand partisan des Platoniciens, fait naistre les songes dans l'ame, de la sympathie de ses mouuemens au cours de l'uniuers. Synese reconnoist vn certain esprit en nous, que ie ne connoist pas, qui leur sert de siege et de vehicule : de la même façon que les naturels et les vitaux conduisent la vigueur et la vie, dans toutes les parties de l'homme. D'autres les font couler des astres, et certains osent bien asseurer, que les resueries de nostre esprit ne sont que des ressouuenirs des connaissances, qu'il apporte de dehors dans nostre corps.

« On ne peut nier qu'Hippocrate n'en ait mieux trouué la source et le principe, quand pour l'ordinaire il les attribuë à la nature, et quelquefois à son autheur. Il aurait tout dit, s'il eust adiousté, que les demons se meslent bien souuent dans nostre sommeil ; il est vray que n'ayant pas distingué le mauuais génie des bons, il a deu confondre ces deux diuerses causes. Qu'il nous vienne des songes de la nature, l'expérience de toutes les nuicts l'apprend ; que Dieu les enuoye assez souuent, l'Escriture saincte nous l'enseigne. Qui seroit temeraire à ce poinct que de contester, que ceux d'Abraham, d'Isaac,

de Iacob et de Ioseph (sans parler de cet autre Ioseph du Nouueau Testament) ne fussent des aduis du ciel à ces illustres Patriarches. Ie n'entreprends pas de verifier que les demons fassent resuer les hommes, et que par fois, pour leur donner quelque creance de leur diuinité, ils ne leur donnent des pressentimens de leurs bonnes ou mauuaises fortunes. Personne de ceux qui connoissent tant soit peu l'histoire profane, n'ignore ce qu'on nous raconte du temple de Podalire en la Poüille, de celuy de Seraphis en Alexandrie, et d'Esculape à Pergame. Qui n'a point ouy parler de la chapelle de cette Pasiphaé, que l'on adoroit aux fauxbourg de Lacedemone, et de la Venus de Gaze, où les ieunes filles alloient dormir, pour songer les auantures de leurs amours? Sans doute cet infame commerce, qui se continuë encore auiourd'huy auecque les diables, sur le succès de nopces, n'a point d'autres commencement, que dans ces sacrileges obseruations des idolatres. On ne sçait que trop l'impureté de ces deuotions; pour celles qui se proposoient d'autres fins que de connoistre les mariages, en voicy la ceremonie :

« Ceux qui consultoient les demons, après leur auoir sacrifié vn mouton noir, s'enueloppoient de sa peau, et dormoient ainsi dans leurs temples, afin de les obliger et par leur confiance et par leur liberalité, de leur découurir en songe ce qui leur deuoit arriuer. I'aduouë bien que ces fausses diuinitez n'attendoient pas toûjours, que ces pauures aueugles leur rendissent des hommages si ridicules; comme s'ils se fussent picquez de preuenir leur mirite, ils deuançoient quelquefois leurs vœux. Et partant, quand Socrate songea qu'il entroit dans la ville de Phtihe, ce qui fut expliqué de sa mort, à cause que ce mot signifie corruption, ses dieux vsoient de magnificence. Et quand Odatis ayma son cher Zariadre, et Zariadre sa belle Odatis, sans s'estre iamais veus qu'en songe; et que quelque temps après cette infante presenta la fiole d'or qui luy deuoit choisir vn espoux à ce ieune prince, qui parut inconnu dans sa chambre, c'estoit vn effect de leur impulsion plustost que de sa prudence. Ie ne parle point d'Alexandre, qui songea la prise de Tyr pour auoir veu vne satyre en dormant, comme ces deuins l'interpreterent; parce que *satyros* signifie en langage grec, Tyr est à toy. Constance ne receut-il pas aussi vn aduis de son desastre allant contre les Sarrazins, lors qu'il s'imagina, en dormant, qu'il sortoit de Thessalonique, dont les sillabes diuisées font ces trois mots, *Thes allo niquen*, laisse la victoire à vn autre. Quand Astiages vit sortir vne vigne du ventre de Mandané, et que la mere d'Auguste creut qu'on enleuoit ses entrailles au ciel, les demons pretendoient de se mettre en credit par les presages d'une grandeur, qu'ils promettoient en songe, et que le vray Dieu leur destinoit en vérité.

« Mais afin que ces euenemens et ceux qui leur ressemblent, ne portent point nostre esprit à croire que toutes nos réueries soient veritables, il est à propos de considerer quelles coniectures on en peut innocemment tirer. Et pour dire en peu de mots ce que i'en pense, il est certain qu'il faut aussi peu soupçonner la verité des songes qui viennent de Dieu, que receuoir ceux qui viennent des diables, quoy que parfois ils soient exempts d'impostures. La raison est, que nous deuons nostre creance à Dieu, et nostre mépris aux demons. Il n'appartient pas neantmoins à tout le monde de iuger de ces visions nocturnes; la prudence nous oblige d'en laisser le discernement à ceux qui gouuernent nos consciences. Pour le regard des songes naturels, soit qu'ils viennent de la reflexion que l'ame fait sur ses actions passées, soit qu'ils ayent leur principe dans l'habitude du corps, il est éuident qu'on en peut recueillir sans crime ce qui nous doit arriuer; puisque l'humeur qui commande chez nous en est la cause necessaire; et que le reste de nos actions precedentes peuuent estre des signes de celles qui doiuent suiure. Voicy la liaison des accidens de nostre vie auecques nos songes, et en suitte le fondement qu'ils donnent aux presages que nous en tirons. Les songes naissent pour l'ordinaire du temperament; le temperament forme nos mœurs; nos mœurs ont ascendant sur nos actions en ce qu'elles les produisent ou les reglent, nos actions iournalieres ont beaucoup de rapport et de pouuoir sur les effects dont les causes nous sont secretes. Il n'y a donc point de magie que l'esprit voye nos accidens dans nos songes, pourueu qu'on n'asseure pas cette veuë infaillible. Ainsi nous apprenons de la conduite des Peres spirituels, qu'on peut former de probables iugemens, non pas de l'acte, mais de l'inclination du vice ou de la vertu des resueries d'une personne. Voilà sur quel fondement vn homme qui craint de pecher mesme en dormant, et qui resiste aux sales imaginations du sommeil se peut asseurer qu'il ayme la pureté, et qu'vn plaisir illegitime auroit de la peine de surprendre sa raison lors qu'elle veille. Les coniectures, qui ne regardent point la liberté, sont moins suspectes. Partant l'on peut croire, que celuy qui ne songe que des choses agreables est d'humeur sanguine; que ceux en qui le phlegme domine, n'ont en vision que de l'eau, des naufrages, de la pluye et des neiges. Vne colere fait presque tousiours la guerre pendant la profonde paix de son repos, et le melancholique ne voit que des objets tristes, et d'horribles phantômes. Ainsi les medecins sçauent prudemment iuger de l'intemperie de l'humeur, par l'assiduité de songer les mesmes choses. Or la raison pourquoy nous connoissons mieux l'excez du temperamment de ce qui se passe la nuit que le iour, c'est que l'humeur ne souffre aucune diuersion dans ses operations taudis que l'ame repose, et que n'étant point occupée à ses plus importantes actions, elle ne suspend pas celles du corps, qui suit ordinairement son application. Ie ne pretends point de nier que la plus familiere

source de nos songes, est dans les entretiens et les negoces du iour; parce que les especes en estant encore toutes fraisches, l'esprit qui est de loisir s'amuse à les reuoir; et parce que la raison n'est qu'à moitié éueillée, il les range si mal et les confond quelquefois auecque tant de desordre, que des plus belles images du iour, il n'en reüssit que d'estranges grotesques. »

On trouvera sans doute que les idées du sieur de Cériziers, au sujet des songes, étaient très-philosophiques et très-sages surtout pour son temps, car on était alors très-adonné encore à toutes les superstitions divinatoires. Entre la superstition qui voit partout des visions et des présages, et la prétendue philosophie qui méprise tous les mystères de l'âme faute de pouvoir les expliquer, il y a de nombreux degrés. Quoi qu'il en soit, les songes restent au nombre des merveilles inexpliquées de la nature, et sont par conséquent du domaine de la poésie. Mais comme la religion enseigne de ne pas trop s'arrêter aux rêves, la poésie chrétienne doit être engagée par là même à se servir avec modération et prudence de ce genre de merveilleux.

Quant aux enchantements et à la magie, il faut bien se garder de leur attribuer un pouvoir vraiment surnaturel, et de partager avec le démon la puissance de Dieu. Pour ce qui est de l'existence et des bornes de l'art magique, quelques Pères même des premiers siècles ont eu des doutes à ce sujet. Saint Méthodius affirme que l'apparition de Samuel à Saül ne fut qu'une jonglerie de la pythonisse d'Endor; et il remarque assez judicieusement que Saül lui-même ne vit pas le fantôme, mais que la pythonisse ayant jeté un cri, le roi l'interrogea en lui demandant ce qu'elle voyait, et qu'elle répondit : « Je vois des dieux sortir de terre, et celui que je vois a l'apparence d'un vieillard couvert d'un manteau. » Le crédule Saül tomba alors la face contre terre, et une voix sépulcrale lui parla. Nous ne protestons en aucune façon contre l'opinion de saint Méthodius, sans regarder toutefois la question comme tranchée. On sait que les sorciers ont pullulé au moyen âge, et qu'un grand nombre de ces malheureux ont avoué les crimes dont on les accusait. La pensée que l'Eglise a de tous temps exprimée par ses exorcismes, c'est que dans l'intention de celui qui se livre à la magie il y a un crime réel : sa mission n'est pas de décider la question au point de vue de la science.

De tous les genres de merveilleux que nous venons de parcourir, le plus incontestablement vrai et le plus fécond en beautés pour la littérature chrétienne, c'est le don des miracles que Notre-Seigneur a promis à la foi. « La foi transporte les montagnes, » dit l'Evangile; elle fait plus : elle dispose du cœur des hommes et change les loups en agneaux. Les miracles de la foi sont de tous les temps et se renouvellent tous les jours. Non, la Légende Dorée n'est pas finie. Tous les jours encore dans la paix des cloîtres, dans les pieuses solitudes, et même au milieu du fracas des affaires temporelles, la foi renouvelle parmi nous les miracles des anciens jours; la prière est encore toute-puissante, et la grâce n'a jamais cessé ses mystérieuses conquêtes. Combien d'épopées merveilleuses se cachent dans l'ombre où Dieu tient attachées les âmes, en attendant qu'il les fasse jouir de son ineffable lumière! L'histoire seule de saint Augustin n'est-elle pas un admirable poëme? Qu'est-ce qu'un monde comparé à une âme? Et combien d'âmes sont vraiment plus grandes que le monde, quand elles savent le fouler aux pieds?

Monarque du trépas, soleil de la nature
Arbitre souverain de ma grandeur future,
C'est pour me rendre heureux que tu m'as animé!
Je m'élance vers toi d'un pur zèle enflammé.
Glorieux avenir! espoir où je me livre!
Sûr de m'unir à toi, que m'importe de vivre!
Plaignons tous ces mortels que l'âge et le malheur
N'ont point désabusés d'une coupable erreur.
Trop aveugles mortels, vous, dont l'âme asservie
Traîne complaisamment les chaînes de la vie,
Vous verra-t-on toujours, comme ces vieux ormeaux,
Dont les ans et la foudre ont brisé les rameaux,
Sur un sol desséché, couvert de vos ruines,
Pousser encor au loin de stériles racines?
Vous verra-t-on toujours dans la vague de l'air,
Pour saisir un fantôme errant comme l'éclair,
Etendre, promener vos mains impatientes,
De vieillesse et d'ardeur tout à la fois tremblantes,
Et toujours mécontents de vous-même et du sort,
Dans vos reproches vains calomnier la mort,
Jusqu'à l'heure où la tombe, hélas! trop méconnue,
Vous fera traverser sa funèbre avenue
Pour vous conduire enfin, rayonnants de clarté,
Au temple de la Gloiré et de l'Eternité?

(Young, traduction de Baour-Lormian).

Ainsi Dieu n'a pas besoin de moyens surnaturels pour nous initier à ses miracles. Il fait vivre son éternité dans nos désirs, sa toute-puissance se reflète dans notre imagination, qui crée sans cesse et démolit des mondes. Qu'on ferme le livre sacré de la révélation, qu'on étende un voile sur celui de la nature, qu'on enferme l'homme dans une prison profonde, son âme s'élancera encore dans l'infini sur les ailes de la pensée, et en se contemplant elle-même, elle verra l'image de Dieu. Ce merveilleux raisonnable, cette poésie philosophique, cette révélation naturelle, nous les portons dans toutes nos facultés, comme dans le gland sont contenus les racines profondes, le tronc vigoureux et les immenses rameaux du chêne.

Mais que sert au mortel de promener ses yeux
Sur les vastes tableaux de la terre et des cieux,
Si, toujours insensible à sa grandeur suprême,
Il connaît la nature et s'ignore soi-même?
Et la terre et les cieux ne l'instruisent-ils pas
Du destin qui l'attend au jour de son trépas?
Ne lui parlent-ils point de sa haute origine,
De son âme, rayon de la gloire divine;
De son âme, plus belle et plus sublime encor
Que ces astres bornés dans leur brillant essor!

L'âme tend vers les cieux : notre seule faiblesse
La détourne d'un vol digne de sa noblesse.
Celui qui, pour un rang à grands frais acheté,
De cette âme immortelle abaisse la fierté,

Me paraît aussi lâche, en son erreur profonde,
Que Néron déposant la couronne du monde
Pour aller dans le cirque, aux yeux du spectateur,
Solliciter le prix d'un vil gladiateur.
Pleurons sur ces mortels qui, dans leur vain délire,
Des puissants de la terre implorent le sourire.
Moi-même, il m'en souvient, au pied du trône admis,
Et sous les dignités baissant un front soumis,
Je traînai dans les cours, nourri d'inquiétude,
La chaîne de l'opprobre et de la servitude;
Mes yeux se sont ouverts; je respire, et mon cœur
Renaît au sentiment de sa propre grandeur.
Esclave si longtemps je m'appartiens encore.
Homme, le seul trésor dont la pompe t'honore,
Ne va point le chercher dans les flancs entr'ouverts
Ou des mines de l'Inde, ou des bruyantes mers :
Il repose en ton sein : ce trésor, c'est ton âme :
Que sa possession et t'élève et t'enflamme :
Par elle l'univers est rangé sous tes lois,
Et par elle tu peux ce que peuvent les rois.

Analyse tes sens : leur force souveraine
De la terre et du ciel te compose un domaine;
Tes sens prêtent aux fruits leur suc délicieux;
Aux chantres des forêts, leurs sons mélodieux;
A la plaine, l'argent du fleuve qui l'arrose;
Ses perles au matin, ses parfums à la rose :
Sans eux, tout l'univers muet, désenchanté,
N'offrirait qu'un chaos à ton œil attristé.
Mais bénis du Très-Haut la sagesse profonde;
Tes sens sont les pinceaux qui colorent le monde.

Homme ingrat! qui te plains de ta félicité,
Connais tu de tes droits toute l'immensité?
Connais-tu les trésors promis à ta puissance?
Investi de bonheur et de magnificence,
As-tu bien mesuré tous ces présents divers
Qu'en foule, à tes genoux, dépose l'univers?
Cette voûte d'azur, d'astres brillants semée,
Chef-d'œuvre du Très-Haut, et par ses mains formée,
S'élève sur ton front, comme un dais radieux.
Pour éclairer tes pas le jour luit dans les cieux.
Lorsque la sombre nuit commence sa carrière,
Pour toi la lune épand sa douteuse lumière,
Te conduit à travers les vallons embaumés,
Te guide sur les flots aplanis et calmés;
Et prodiguant au loin ses clartés amoureuses,
Adoucit des objets les teintes ténébreuses.
Quand un sommeil profond appesantit tes yeux,
Les riants souvenirs, les songes gracieux
Voltigent sur ta tête, amusent tes pensées :
Des longs travaux du jour la terre est délassée;
Et le zéphyr du soir, le calme, la fraîcheur,
Te bercent sur ta couche, asile de bonheur.
A peine le soleil a-t-il dispersé l'ombre,
Tes yeux sont éblouis de prodiges sans nombre.
Le monde réveillé proclame ton pouvoir;
Les champs sont tes greniers; les mers ton réservoir;
Les animaux domptés devant toi s'humilient;
A tes goûts, à tes vœux, les éléments se lient;
Tu règnes sans partage, ingrat! et cependant
Tu baisses sous le crime un front indépendant;
Tu flétris ta noblesse, et sous l'œil de Dieu même,
Tu souilles, dans les fers, l'éclat du diadème!

MORALE et MORALISTES. — Les moralistes se divisent en deux classes : Ceux qui admettent pour base le dogme du péché originel, et ceux qui ne l'admettent pas ; les premiers sont chrétiens, et les seconds antichrétiens. Les premiers ont pour code l'Evangile et pour modèle l'Homme-Dieu. La morale pour eux c'est l'expiation qui améliore lorsqu'elle est sanctionnée par la grâce. Ils disent que l'individu est mauvais et que la société est bonne. La conséquence de leur principe, c'est le dévouement de l'individu à la société. Leur morale est donc essentiellement sociale. Les autres croient que l'individu est bon, mais que la société le gâte. Jean-Jacques Rousseau est un de leurs chefs les plus célèbres. La conséquence de leur principe, c'est la résistance de l'individu aux lois de la société, et par conséquent la destruction de toute espèce d'ordre social. Avec le principe de Rousseau et une logique inflexible on arrive rapidement aux conclusions de Lacenaire. Si l'homme naît dénué de toute lumière, de toute force et de toute vertu, et qu'il doive ensuite tout à la société, il est obligé de rendre tout à la société, et le dévouement devient justice ; si au contraire, l'homme n'a reçu de la société que du mal, pourquoi en bonne justice lui rendrait-il du bien et à quoi servirait le bien fait à la société, sinon à perpétuer le mal? Si la société corrompt tous les hommes, l'amour même de l'humanité doit nous porter à la détruire..., et cependant la société se compose de tous les hommes : il faut donc les détruire tous pour les sauver tous? Quelle absurdité! Détruire la société, est-ce seulement isoler les individus? Quelle abominable sauvagerie! Ainsi donc le dogme du péché originel est la base non-seulement de la morale chrétienne, mais encore de toute morale. Ceux qui disent que les attractions sont proportionnelles aux destinées, disent vrai s'ils parlent seulement des goûts ou des aptitudes pour telle ou telle profession, pour tel ou tel art, pour telle ou telle science ; mais ils disent une énormité, s'ils parlent de tous les penchants même de la chair et des instincts irréfrénés de la nature brutale. Ils protestent d'ailleurs qu'ils n'ont jamais voulu dire cela, bien que leur maître Fourier l'ait malheureusement assez fait entendre.

La morale est le frein des passions ; ce qui déchaîne les passions est au contraire l'immoralité. On aura beau dire et beau faire, on ne changera jamais le sens des mots au point de transposer cette double notion si simple et si naturelle. En d'autres termes, la morale c'est la compression, et l'immoralité c'est l'expansion absolue ; l'expansion absolue est la conséquence du dogme matérialiste : c'est le droit de la brute ; la compression libre et volontaire est la conséquence du dogme spiritualiste : c'est le devoir de l'homme.

Maintenant disons que l'homme a des devoirs à remplir même envers la brute, mais que la brute n'a pas de droits, car celui-là seul a des droits qui peut faire valoir des titres. Or quels sont les titres de la brute? Ses appétits? — Dieu les lui a donnés, direz-vous. — Oui, mais Dieu a donné aussi à l'homme un bâton de commandement pour les réfréner.

Avant Jésus-Christ les moralistes qui n'avaient pas pour base le décalogue, n'étaient que des charlatans de vertu. Socrate dogmatisait chez Aspasie sur la science des cour-

tisanes. Il parlait raisonnablement d'ailleurs des devoirs des hommes, et les hommes qui n'aiment pas les raisonneurs lui firent boire la ciguë, sans qu'il soit resté de Socrate autre chose qu'un nom célèbre, et cette épitaphe injurieuse que lui fit Lucien :

Παιδεραστής εἰμι καὶ σοφὸς τὰ ἐρωτικά,

et qu'on nous dispensera de traduire.

Depuis Jésus-Christ les vrais moralistes n'ont été que les commentateurs de l'Evangile. En effet toute la morale est là, parce que là se trouve le remède au péché originel, la sainte et immortelle doctrine de la croix !

L'insuffisance de la morale naturelle est assez prouvée par les désordres qui ont amené la ruine de l'ancien monde. Le nôtre aussi menace ruine. Malgré l'Evangile, nous dira-t-on. — Oui, vous dites bien, malgré l'Evangile, et parce qu'il s'en est séparé. Mais séparé de l'Evangile, notre monde moderne n'est plus qu'une ombre du monde païen, un fantôme des vieux empires tombés, qui est revenu au jour à cette époque que vous appelez la Renaissance, et qui le prédestinait à mourir encore une fois. Si le monde pouvait jamais être entièrement chrétien et catholique, le monde ne finirait jamais ; car sur des principes éternels on ne pourrait constituer autre chose que des institutions éternelles. L'ancienne société a péri par ses croyances ; les nouvelles ne périront jamais que par leur apostasie. Les moralistes du dix-huitième siècle, en essayant de ressusciter la religion naturelle et les dogmes moraux du temps de Socrate, n'ont fait que lapider les vivants avec les ossements des morts : ils ont fait comme ces médecins qui parlent de joie et de fêtes à des mourants pour les distraire des progrès de leur mal. On était las du régime des idées chrétiennes, et l'on s'est remis à celui des vieux charlatans qui ont précipité la mort de nos pères. Ce n'était pas le moyen de guérir.

Les livres de morale philosophiques et doucereux qui ne parlent pas de guérir d'abord par le fer et le feu la gangrène de nos vices sont des lectures dangereuses : ils assoupissent la raison et nous font prendre pour de la vertu le plaisir même qu'ils nous causent par leurs molles condescendances. Ce n'est pas avec des déclamations sentimentales et des rêveries romanesques qu'on réformera jamais les mœurs; mieux valent après tout ces sectaires qui ont le courage de leur cynisme et qui se déclarent franchement les adversaires de la morale : à la bonne heure, au moins on sait à qui parler, et l'on a soin de ne pas laisser tomber les livres de ces messieurs entre les mains des enfants. Mais où les laisserons-nous tomber ? Où ils voudront : que nous importe ?

Le dogme de l'homme bon et de la société mauvaise, c'est la religion de Caïn et de Lucifer : c'est le protestantisme le plus radical qui soit possible. C'est l'individualisme déifié.

Dire que l'homme et la société sont bons, ce serait nier l'existence du mal. Sans doute, ils sont originairement bons, mais ils sont déchus, et les vices de la société ne viennent que des vices de l'homme. Le christianisme est venu pour les sauver l'un par l'autre, en ordonnant que chacun fût prêt à se dévouer pour tous, et que la sollicitude de tous pourvût à la conservation de chacun : voilà la vraie loi sociale.

Du reste, les doctrines de l'attrait et de l'expansion légitimes ne sont pas nouvelles dans le monde. Un auteur nommé Félicien, cité dans la *Fleur des exemples*, rapporte un fait qui s'est renouvelé depuis sous mille formes différentes dans les sectes d'anabaptistes, de chercheurs et d'illuminés dont la réforme a rempli le monde. Nous citons ici l'ancien texte de la *Fleur des exemples* :

« De nostre temps a regné vne secte d'heretiques, lesquels promettoient à leurs complices et sectateurs vne telle affluence du S. Esprit, que tout ce qui leur viendroit en fantaisie de faire, prouenoit de l'operation d'iceluy. Et pour prouuer et confirmer leur dire, ils se seruoient d'vn passage de monsieur S. Paul, prins du Prophete Ieremie : par où il dit, que la loy de l'Euangile est la grace mesme du S. Esprit : qui s'espand aux cœurs des Chrestiens. Voici les mots : Ie donneray ma loy escrite en leurs cœurs, et vn chacun n'enseignera point son prochain et son frère : disant : Cognois le Seigneur, car tous me cognoistront depuis le plus petit iusques au plus grand. Voilà, disent ils, que le S. Esprit enseigne et vient à esmouuoir les cœurs des Chrestiens sans aucune aide exterieure. Et confirmoient leur sotize, d'autant que Iesus Christ sans rien escrire, a dit : L'esprit de verité, que ie vous enuoyeray de mon pere, vous enseignera toute verité. Donc, disent ils, la verité de Iesus Christ ne depend point des liures ni des escritures, mais du S. Esprit, qui est ès cœurs des fidelles. Certainement ie ne sçay si l'on pourroit trouuer secte plus meschante ni plus pestilentieuse, ni qui face plus d'ouuerture à librement perpetrer toute sorte de maux, que ceste-là, car elle croit tout ce qu'elle veut, et ce qu'elle ne veut point, ne le croit point. Elle fait tout ce qu'elle veut, soit bien soit mal, et ce qu'elle ne veut point, elle ne le fait point : des œuures d'impieté en fait la pieté, et pense que le vice soit vertu, etc. Or il est aduenu en quelque ville d'Italie, où ceste secte en auoit pipé et gaigné plusieurs, qu'vn certain personnage voulant violer la fille d'vn sien amy, vsa de telle ruse et finesse, disant audit sien amy : Le S. Esprit me dit, que ie dorme auec ta femme. L'amy croyant au S. Esprit, luy accorda sa demande : et retourné qu'il fut au logis, commanda à sa femme d'aprester le souper, et accommoder vne chambre et vn lict, brief de faire tout ce qu'elle pouuoit pour vn amy lequel deuoit venir souper chez eux. Le mary cependant se retira vers quelque sien amy. Or sur le soir vint cest amy impudic et méchant : l'on soupa plaisamment, et puis demanda, que la fille,

qui estoit vierge, voulut dormir auec luy. L'vne et l'autre, tant la mère que la fille y consentirent, à cause que le mary l'auoit ainsi commandé. Le lendemain matin le mary reuint, et s'enquesta de ce qui s'estoit passé. Ayant entendu tout le discours de l'affaire, print vn poignart, et sortant hatiuement hors sur la ruë, et y trouuant cestuy, lequel auoit corrompu et violé sa fille, luy dit : Ne m'as-tu pas dit, que le S. Esprit t'auoit commandé, que tu eusse la compagnie de ma femme? Pourquoy donc as-tu menti au S. Esprit, ayant dormi auec ma fille? Sçache que tout à l'instant le S. Esprit me dit, que ie te vienne à oster la vie. Et apres luy auoir donné trois ou quatre coups, le rua par terre. Par le moyen duquel estant ceste secte descouuerte, fut abolie par les Princes Chrestiens. »

Cette histoire nous paraît contenir un grand enseignement philosophique à l'adresse de tous ceux qui voudraient substituer les attraits de la libre expansion à l'austérité de la morale évangélique.

Le plus beau livre de morale qu'on puisse citer après le Nouveau Testament est l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce livre souvent triste, mais toujours salutaire, qu'on pourrait appeler le miroir du solitaire chrétien ; car l'*Imitation* n'est pas un traité complet de morale chrétienne, et ne se propose pour but que de régler l'intérieur de l'homme qui se convertit et qui se retire du monde. Quant à la charité fraternelle, le christianisme tout entier nous l'enseigne par des exemples bien plus efficaces que les paroles ; et c'est dans la vie des saints qu'il faut en chercher les plus solides enseignements.

La morale en actions a toujours été l'idée dominante de l'enseignement catholique. Les histoires frappent plus vivement l'imagination, et gravent l'enseignement dans la mémoire avec plus de facilité et de force que les plus beaux discours. C'est dans ce but qu'ont été recueillies et même inventées tant d'historiettes édifiantes dont les recueils ont été rajeunis d'âge en âge, et ont perdu bien de la poésie en se soumettant successivement aux censures de la critique, le *Pré spirituel*, la *Fleur des exemples*, le *Miroir des exemples*, etc.

Le récit et les exemples sont encore la forme qui convient le mieux aux traités de morale destinés à l'éducation des enfants ou à l'instruction du peuple. Les *Prisons* de Silvio Pellico ont fait lire son petit livre *Des Devoirs*, et sont un des livres modernes qui aient produit le plus de bien. Un homme d'un bien moindre talent, mais d'un zèle qu'on ne saurait trop louer, M. d'Exauvillez, a exercé avec ses petits livres d'histoires un véritable apostolat. Ce genre de littérature nous semble digne des plus grands encouragements, et il est à désirer que les personnes chrétiennes à qui Dieu a départi les dons si précieux du talent, les consacrent souvent à ce modeste et saint usage. Cet enseignement, pour ainsi dire primaire, de la morale, ayant en lui-même quelque chose de vraiment maternel, convient surtout au génie des dames chrétiennes. Dieu leur a donné des grâces d'état pour s'approcher avec fruit des oreilles et du cœur de l'enfance. Elles ont d'ailleurs cette exquise délicatesse qui corrige sans blesser jamais. Nous avons lu de charmants ouvrages de mesdames Tarbé des Sablons, Elise Voyart, Louise Boyeldieu d'Auvigny, dont le talent et le mérite ont été justement appréciés. Le prix que l'Académie française accorde chaque année, d'après les intentions du vertueux Montyon, à l'ouvrage qui paraît devoir être le plus utile aux mœurs, est souvent mérité par des dames. Ainsi les noms de mesdames Elise Voyart, Louise d'Auvigny et Rose de Saint-Surin sont inscrits non-seulement dans les fastes de la littérature, mais encore dans ceux de la philanthropie qui, pour nous, est tout simplement la charité.

La morale est, pour les hommes comme pour les enfants, un breuvage amer qu'on ne peut les décider à boire qu'en frottant de miel le bord de la coupe : or c'est à cela surtout que peuvent être utiles les abeilles du Parnasse chrétien, pour continuer notre figure. C'est ainsi que la charité peut sanctifier des choses, même en apparence, frivoles et profanes. Le Télémaque de Fénelon, par exemple, sous une forme païenne, cache beaucoup de christianisme. Les fables, les contes, les romans même, tout peut être employé au service de Dieu et au salut de nos frères. Ainsi donc, soit que nous demandions nos inspirations à la reine des prophètes et des apôtres, soit que, n'osant encore prononcer son nom à des oreilles indignes de l'entendre, nous invoquions, en pensant à elle seule, le mythologique fantôme de la muse profane, ayons toujours en vue la morale chrétienne, l'instruction de nos frères, et répétons, dans notre invocation, ces paroles que le Tasse a placées au début de la *Jérusalem délivrée :*

« O Muse ! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon ; qui habites dans l'Olympe au milieu des célestes chœurs ; toi dont le front est couronné d'étoiles immortelles ! ô muse ! allume dans mon sein une ardeur divine, enflamme mes chants ; pardonne, si j'orne la vérité de fleurs, et si je répands sur mes vers d'autres charmes encore que les tiens !

« Tu sais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse ; tu sais que la vérité, parée des grâces de la poésie, entraîne et subjugue les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons à un enfant malade les bords d'un vase abreuvés d'une douce liqueur : heureusement trompé, il boit des sucs amers, et doit la vie à son erreur. »

MESSE. — La communion des trois mondes, le ciel tout entier descendant avec son Dieu sur un tombeau pour donner l'immortalité à ceux qui vivent ; la cendre des martyrs toujours présente au sacrifice de celui qui met sa gloire à mourir tous les jours et à toute heure pour ceux qu'il aime ; l'Eglise

militante consommant ce sacrifice et se montrant mère de Dieu, puisqu'en la personne et par la voix du prêtre elle produit son Dieu; Jésus-Christ victime et sacrificateur apparaissant sous les doubles apparences de la mort et de la vie, mortel et immortel tout à la fois, et dans le prêtre qui est un autre Jésus-Christ, *sacerdos alter Christus*, et dans l'hostie qui est la chair du souverain prêtre, l'éternité donnant le baiser de paix au temps; la justice et la paix s'unissant par une fraternelle étreinte; la fraternité du ciel réalisée sur la terre par un banquet royal, où le pauvre a la même part que le riche; Dieu rendu visible et descendant lui-même au-devant de la prière; la matière spiritualisée; l'unité constituée par la foi, l'espérance et l'amour, la synthèse du symbolisme; le ciel ouvert; l'incarnation rendue présente; l'humanité tout entière résumée dans un prêtre; l'Ancien et le Nouveau Testament réduits à une simple hostie : voilà ce que c'est que la messe. Et combien de choses plus sublimes n'en pourrait-on pas dire encore? La sainte messe est le dernier culte possible, car l'imagination, nous ne dirons pas d'un homme, mais d'un ange; car la pensée même d'un Dieu ne saurait rien trouver de plus divin et de plus humain tout à la fois : Dieu et l'humanité, le pain et le vin, un tombeau où germe l'espérance, un vieillard qui étend ses mains pour bénir, et qui se place sur les marches de l'autel, entre le ciel et la terre, comme un propitiatoire vivant : où trouver quelque chose de plus grand à la fois et de plus simple?

Qu'il me soit permis d'emprunter ici les sublimes pages de l'auteur du *Génie du christianisme*, pour peindre ce que l'office de la messe a de grand, de magnifique, de véritablement digne des hommes qui savent apprécier les productions du génie et du goût.

« Supposons, dit-il, que la messe soit une cérémonie antique dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques; comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien!

Verset. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu;*
Répons. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

Verset. *Faites luire votre lumière et votre vérité : elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

Répons. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

Verset. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur! mais, mon âme, d'où vient ta tristesse, et pourquoi te troubles-tu?*
Répons. *Esperez en Dieu*, etc.

« Ce dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le catéchumène. Le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

« Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-Puissant pour le peuple et pour lui-même.

« Ce dialogue recommence :
Verset. *Seigneur, écoutez ma prière;*
Répons. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

« Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs.

« En ce moment, le prêtre est saisi d'un feu divin. Comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel,
« et paix aux hommes de bonne volonté sur
« la terre! Nous vous louons, nous vous bé-
« nissons, nous vous adorons, Roi du ciel,
« dans votre gloire immense. »

« L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles de douceur, où le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de Dieu. Prêt à lire une leçon de l'Evangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Eternel de purifier ses lèvres avec les charbons de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de Jésus-Christ retentissent dans l'assemblée : c'est le jugement sur la femme adultère; c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur; ce sont les petits enfants bénis dans leur innocence.

« Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe; la philosophie, qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité de Dieu : *Credo in unum Deum.*

« Cependant, le sacrificateur prépare l'hostie pour lui, pour les vivants, pour les morts; il présente le calice : *Seigneur, nous vous offrons la coupe de notre salut.* Il bénit le pain et le vin : *Venez, Dieu éternel; bénissez ce sacrifice.*

« Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit : *Priez, mes frères.*

« Le peuple répond : *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice!*

« Le prêtre reste un moment en silence; puis tout à coup, annonçant l'éternité, il s'écrie : *Per omnia sæcula sæculorum* (élevez vos cœurs à Dieu, *Sursum corda*); et mille voix répondent : *Habemus ad Dominum* (nous les élevons vers le Seigneur).

« La préface est chantée sur l'antique mélopée, ou récitatif de l'ancienne tragédie grecque. Les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles le triple *Sanctus* et l'*Hosanna* éternel.

« Enfin on touche au moment redoutable.

Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir; la consécration s'achève par les paroles mêmes de Jésus-Christ : *Seigneur*, dit le prêtre en s'inclinant profondément, *que l'hostie sainte vous soit agréable comme les dons d'Abel le juste, comme le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme celui de votre grand prêtre Melchisédech. Nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre autel sublime par les mains de votre ange, en présence de votre divine majesté.*

« A ces mots le mystère s'accomplit; l'agneau descend pour être immolé. »

O moment solennel! ce peuple prosterné;
Ce temple, dont la mousse a couvert les portiques;
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue;
Les pleurs, les jeux, l'encens qui monte vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or, l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
Alors, de toutes parts, un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

(FONTANES.)

Toutes les beautés que vient de décrire le célèbre auteur du *Génie du christianisme*, sont des beautés de sentiment : on n'y trouve aucun des ornements, aucune de ces figures éclatantes qui caractérisent les productions de l'esprit humain; tout y est simple, mais tout y est touchant, tout y est attendrissant. Les cérémonies de la messe, les prières, le chant qui les accompagne, transportent pour ainsi dire l'âme dans un monde idéal, dans ces régions célestes qui sont promises à l'homme, et dont la conquête est la plus belle à laquelle il puisse aspirer, puisqu'elle ne demande de combats que contre le vice, et d'autres armes que des vertus. L'auteur de l'*Emile* lui-même était profondément pénétré de ces sentiments : « Autrefois, fait-il dire à son vicaire savoyard, je disais la messe avec la légèreté qu'on met à la longue aux choses les plus graves, quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération; je me pénètre de la majesté de l'Etre-Suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain, qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son auteur. Là, songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les rits; je récite attentivement; je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot ni la moindre cérémonie. Quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exigent l'Eglise et la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême Intelligence; je me dis : Qui es-tu, pour mesurer la puissance infinie? Je prononce avec respect les paroles sacramentelles, et je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystère inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur. »

« Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient! s'écrie l'homme de génie qui a tracé celui du christianisme; ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes : leurs pleurs ne sont point perdus; la religion les reçoit dans son urne, et les présente à l'Eternel. Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires; un bon ange veille à ses côtés : il lui donne des conseils dans ses songes; il le défend contre le mauvais ange. Ce céleste ami lui est si dévoué, qu'il consent pour lui à s'exiler sur la terre. »

Cependant, les beautés de sentiment qui distinguent l'office de la messe ne sont pas les seules qui s'offrent à notre admiration; On y trouve aussi ce charme des beautés naturelles, qui nous touche, qui nous séduit, qui élève pour ainsi dire l'homme au-dessus de lui-même. La religion chrétienne a aussi ses David, ses Isaïe; et si ce n'est pas l'Esprit saint, c'est au moins l'amour de Dieu qui les inspire. Ses proses, ses préfaces, les prières qui précèdent et qui suivent le saint sacrifice, nous forceraient à l'admiration, quand même elles n'auraient pas pour objet Dieu lui-même. Que de sujets d'éloges dans ce *Gloria in excelsis*, dont les premières paroles viennent du Ciel; dont les secondes viennent de l'homme! Quand l'amour, le respect, la reconnaissance, se manifestèrent-ils d'une manière plus animée, plus rapide que par ces mots : *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te?* L'âme, frappée des grandeurs de l'Eternel et de ses bienfaits, trouve à peine dans la langue assez de termes pour exprimer ce qu'elle éprouve; elle accumule ensuite les épithètes : *Domine Deus, Rex cœlestis, Deus pater omnipotens.* « Dieu, maître du monde, roi des cieux; « Dieu, père de la nature; Dieu, dont la puis- « sance est sans bornes. » Elle s'adresse ensuite à Jésus-Christ, généreux intercesseur entre le ciel et la terre, et s'écrie : *Domine, Fili unigenite, Jesu Christe, Domine Deus, agnus Dei, Filius Patris, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.* « Dieu, Fils unique de « Dieu, Dieu vous-même, adorable victime, « agneau céleste qui vous êtes immolé pour « nous, qui vous êtes chargé des péchés de « la terre, ayez pitié de vos enfants! » Elle redouble ses instances, elle multiplie les titres de son divin Rédempteur, et répète : *Qui tollis peccata mundi suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris miserere nobis. Quoniam tu solus sanctus, tu solus altissimus, Jesu Christe, cum sancto Spiritu in gloria Patris.* « Dieu, qui vous êtes « chargé des péchés de la terre, Dieu qui « êtes assis à la droite de votre Père céleste, « portez à son trône nos humbles supplica- « tions; ayez pitié de vos enfants! O Jésus!

« vous êtes le seul saint, le seul qui soit élevé au comble de la gloire paternelle avec « le Saint-Esprit ! »

Quand le prêtre prie les mains élevées vers le ciel, on s'unit à cette prière perpétuelle qui monte sans cesse de la terre pour empêcher le Seigneur d'en détourner à jamais sa face; à cette prière commencée par Moïse sur la pierre d'Horeb, continuée et sanctifiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire. Aaron et Hur soutenaient les bras de Moïse, des clous sanglants tenaient étendus ceux du Sauveur, et tous par notre ferveur nous devons en esprit soutenir les mains du prêtre qui sont en ce moment les nôtres et qui implorent pour nous les grâces et les faveurs du ciel.

Après la lecture de la parole sainte dans le livre des Epîtres et dans celui des Evangiles, le prêtre, représentant de tous les siècles chrétiens, récite le symbole de la communion universelle, cet admirable *Credo* que la philosophie avec ses plus profonds théorèmes ne pourra jamais surpasser, ce résumé d'une foi qui précède la science et qui guidera toujours la raison, tant que la raison sera vivante et pourra marcher. Après le *Credo* le prêtre dit la préface.

La préface est une des plus anciennes et des plus belles prières de l'office divin. Elle est ainsi appelée, parce qu'elle précède les paroles de la consécration. La préface des simples féries est courte, mais noble et majestueuse dans sa brièveté. C'est une action de grâce offerte à Dieu, dans laquelle le prêtre, ministre de son fils unique, fait intervenir toutes les puissances célestes : les anges, qui ne cessent de célébrer Dieu dans leurs hymnes et leurs cantiques : les dominations, qui se prosternent aux pieds de son trône; les puissances qui ne l'abordent qu'avec une religieuse frayeur; les séraphins, qui, réunissant leurs voix à celles de toutes les vertus célestes, chantent ensemble sa puissance et sa gloire. Prêt à offrir son sacrifice, le prêtre de Jésus-Christ supplie humblement le Très-Haut de lui permettre de mêler les hommages de la terre à ceux du ciel, et de répéter avec les sublimes hiérarchies, ces paroles sacrées : *Sanctus, sanctus, sanctus.*

Ces nobles pensées se reproduisent dans toutes les préfaces; mais le zèle, l'admiration, la piété, les ont agrandies aux principales fêtes de l'Eglise. Ainsi, dans les messes de l'Avent, époque où l'on attend le libérateur des nations, le prêtre, se rappelant, avec une religieuse confiance, les promesses que Dieu, dans sa miséricorde, a daigné faire à la terre, le conjure humblement d'envoyer ce divin rédempteur, dont la vérité, comme un jour lumineux, éclairera le monde, dont la sainteté confondra les impies, dont la force relevera le faible. Il se livre à la joie pure et sainte que lui inspire l'approche de tant de bonheur; il voit déjà briller le jour de notre salut, et, reprenant les paroles des préfaces ordinaires, il dit : *Et ideo cum angelis et archangelis*, etc.

La préface de Noël est l'expression courte et animée d'une vive reconnaissance. Les promesses sont accomplies ; le jour de salut a brillé, il a éclairé nos yeux et notre âme. Le Verbe s'est fait homme, Dieu s'est rendu visible, et le bonheur de le voir augmentera en nous l'amour des choses invisibles : *Per incarnati verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit : ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc, in invisibilium amorem rapiamur.*

Mais les préfaces les plus riches en développements religieux, sont celles de la Dédicace et de la Commémoration des morts ; celle de la Dédicace surtout s'élève pour ainsi dire aux figures et aux formes de la poésie. L'auteur voit Dieu lui-même résider dans le temple que la main des hommes lui a élevé; il le voit rempli de sa présence et de ses bienfaits. C'est la maison de la prière, l'habitation glorieuse du maître du monde, le séjour de l'immuable vérité, le sanctuaire de l'éternelle miséricorde : *Hæc est enim vere domus orationis, templum habitationis gloriæ tuæ, sedes incommutabilis veritatis, sanctuarium æternæ charitatis.*

C'est l'arche qui nous a sauvés du déluge et qui nous conduit au port du salut : *Hæc est arca quæ nos a mundi ereptos diluvio, in portum salutis inducit.*

De ces idées éminemment grandes, saintes et naturelles, l'auteur passe à des pensées d'un autre genre, et s'élève du simple au figuré. L'Eglise est l'Epouse unique et chérie que Jésus-Christ a payée de son sang, qu'il vivifie de son esprit, dans le sein de laquelle nous avons puisé une nouvelle vie, qui nous nourrit du lait de sa doctrine, qui nous fortifie du pain de vie, sur laquelle il répand les trésors de sa miséricorde : *Hæc est unica et dilecta sponsa, quam acquisivit Christus sanguine suo, quam Spiritu vivificat, cujus in sinu , renati per gratiam tuam, lacte verbi pascimur, pane vitæ roboramur, misericordiæ tuæ subsidiis confovemur.* C'est enfin cette Eglise qui , protégée par son céleste époux, combat fidèlement sous ses enseignes, et reçoit de ses mains la couronne immortelle : *Hæc fideliter in terris, sponso adjuvante, militat, et perenniter in cælis, ipso coronante, triumphat.* Toutes ces idées sont grandes, éminemment religieuses ; cette répétition : *Hæc est domus orationis*, etc. *Hæc est arca*, etc. *Hæc est unica et dilecta sponsa*, etc. *Hæc fideliter in terris*, etc., annonce un cœur vivement ému, une âme pénétrée des grandeurs de la religion, et des espérances qu'elle promet à l'homme souffrant et malheureux. Ce n'est pas de l'éloquence humaine, c'est de cette éloquence douce et touchante, qui n'appartient qu'à la religion, et qu'on appelle *onction.*

L'auteur de l'office des morts a répandu sur la préface de cette douloureuse solennité une teinte de mélancolie, et je dirais presque de philosophie, qui touche et attendrit. De quels bienfaits la religion ne comble-t-elle pas l'homme? Elle lui donne l'espérance d'une heureuse résurrection. Si la

certitude de la mort le contriste, la promesse d'une future immortalité le console. Un chrétien ne meurt pas, il ne fait que changer de vie; et pour une habitation terrestre et périssable, la religion lui en assure une éternelle dans les cieux : *Ut dum naturam contristat certa moriendi conditio, fidem consoletur futuræ immortalitatis promissio. Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur non tollitur, et dissoluta terrestris hujus habitationis domo, æterna in cœlis habitatio comparatur.*

Supposez l'homme pénétré de ces vérités, les ayant continuellement sous ses yeux, quelle admirable société un peuple vraiment chrétien ne formerait-il pas? Mais nous sommes descendus dans un temps où les cérémonies de la religion sont presque tout, ses dogmes et sa morale presque rien.

La préface de l'office de la Toussaint, celle des Apôtres et de saint Denis sont également remarquables par le choix et la beauté des pensées. Dans l'une, le prêtre invoque Dieu au nom de cette société de saints, dont il couronne le mérite dans le ciel, en ne couronnant toutefois que son propre ouvrage; car tout nous vient de Dieu : *Qui glorificaris in concilio sanctorum, et eorum coronando merita, coronas dona tua.* Il le remercie de nous avoir donné, dans l'exemple de ces chrétiens vertueux, des modèles de sainteté, dans leur intercession un appui précieux, et dans leur nombreuse réunion, une multitude de témoins qui nous encouragent à combattre comme eux, pour mériter, comme eux, une couronne de gloire incorruptible.

Dans l'autre, le prêtre invoque la protection de Dieu pour son Eglise. C'est par les apôtres qu'il l'a fondée; ils ont été les pasteurs du troupeau, puissent leurs successeurs suivre leurs traces glorieuses!

Dans celle de saint Denis, Dieu ne s'est pas contenté de nous affranchir du joug de l'enfer, de nous choisir pour ses fils d'adoption; il a voulu encore faire servir à notre salut les travaux des martyrs; c'est de leurs mains que sa miséricorde et sa grâce se sont servies pour semer la foi dans nos cœurs; c'est de leur sang même qu'il a voulu féconder ce germe précieux, avant d'offrir le sacrifice; le ministre de Jésus-Christ le conjure d'affermir son ouvrage, de conserver le troupeau sacré qu'il a confié à son fils unique, et de le recevoir dans les cieux, après l'avoir sanctifié sur la terre

On ne connaît point les différents auteurs de ces préfaces; mais il est évident que c'étaient des hommes d'une foi élevée et d'une haute pensée, d'un cœur fécond en généreux sentiments. Répétons ici que les préfaces sont un des plus touchants et des plus nobles ornements de l'office de la messe.

Le canon, qui les suit immédiatement, est rempli de beautés du même genre; ce sont d'admirables prières pour la conservation de l'Eglise chrétienne, pour celle des fidèles qui assistent présentement au sacrifice, ou qui l'ont offert autrefois, et qui dorment maintenant du sommeil de paix. C'est une suite d'invocations à Dieu pour le supplier d'agréer les offrandes qui lui sont présentées, de jeter sur elles un regard doux et favorable; de les accepter comme il a daigné accepter les dons du juste Abel, le sacrifice d'Abraham, et l'offrande pure et sans tache de Melchisédech. Tout ce qui peut toucher Dieu, le prêtre le lui rappelle : la passion de Jésus-Christ, sa sortie glorieuse du tombeau, sa céleste ascension : l'hostie qu'on lui présente est une hostie pure, une hostie sainte; c'est le pain sacré de la vie immortelle, c'est le calice du salut éternel.

Toute l'Eglise se joint au ministre de cet adorable sacrifice, et supplie l'Eternel d'ordonner que ces divins présents soient portés à son autel sublime, par les mains de son saint ange, afin que tous ceux qui auront participé au divin mystère, soient comblés de grâces et de bénédictions.

Des paroles si belles, des prières si touchantes, ont elles-mêmes quelque chose de divin; tous les artifices de l'éloquence ne réussiraient point à les inspirer. Il faut être persuadé pour s'exprimer ainsi. C'est la foi de l'antiquité chrétienne, c'est l'âme des apôtres et des martyrs, c'est l'unité catholique elle-même qui, formant une seule voix de toutes les voix du ciel, de la terre, des siècles passés, présents et futurs, adresse à Dieu cette touchante prière. Nous ne connaissons rien en dehors des saints Evangiles qui porte un caractère de divinité aussi frappant. La prière collective n'est-elle pas en effet une sorte de révélation divine? n'est-ce pas Notre-Seigneur lui-même qui prie dans les assemblées des fidèles? et le Saint-Esprit, qui procède du Fils aussi bien que du Père, ne ressemble-t-il pas alors à ces anges qui montaient et qui descendaient sur l'échelle lumineuse de Jacob ?

La messe telle qu'on la célèbre aujourd'hui dans nos églises est toujours le sacrifice mystérieux des Catacombes : rien n'a changé que notre cœur devenu indifférent à tant de beautés. Si l'on pouvait supposer que la hiérarchie catholique ait pu changer quelque chose à la simplicité des antiques agapes, il faudrait dire qu'elle en a perfectionné le rite et complété les cérémonies : mais rien n'est altéré ni dans le fond ni dans la forme. On sait donc ce que veulent dire ceux qui prétendent ramener l'Eglise à la simplicité des temps primitifs : ils veulent abolir sous prétexte de réformer. D'ailleurs ceux qui accusent tant l'Eglise d'avoir changé ses pratiques et ses doctrines dans le passé ne sont-ils pas les mêmes qui lui reprochent dans le présent une organisation d'immobilisme qui la rend invariable jusque dans les plus petites choses, et la rend étrangère à toutes les idées d'avenir qui n'ont pas leur infaillible raison d'être dans l'immuable fidélité de son présent et de son passé! *Tenete traditiones.*

MÉTHODE. — L'esprit de la religion catholique est un esprit de méthode, parce que c'est un esprit d'ordre et de logique. Le

divin fondateur du christianisme étant la raison éternelle, le *logos* par excellence, nulle part, sinon dans l'Eglise catholique, on ne trouve une logique infaillible, nulle part aussi on ne trouve une raison plus forte. Aussi l'Eglise s'est-elle emparée de toutes les conquêtes de la raison et de la philosophie antique résumées dans les ouvrages d'Aristote, et a-t-elle façonné l'esprit humain à la méthode par les exercices et même par les tours de force de la scholastique. La scolastique a été la gymnastique de l'esprit humain : elle lui a donné de la souplesse et de la vigueur ; et les services qu'elle a rendus ne sont pas encore tellement dans le passé qu'on doive l'en remercier en la quittant. La forme scolastique est encore conservée dans les études ecclésiastiques, et les maîtres de théologie de la Congrégation de Saint-Sulpice y tiennent avec raison comme ils tiennent à toutes les traditions pieuses et à tous les bons usages. En effet un homme qui ne sait pas renfermer sa pensée dans la forme rigoureuse du syllogisme ne saura jamais ni parler ni écrire avec justesse. Si l'on perd le fil de l'argumentation logique et serrée, la discussion devient un labyrinthe d'où il est impossible de sortir. Celui-là d'ailleurs ne fera jamais ni un bon discours, ni un bon livre, qui n'a jamais su faire une thèse. La scolastique est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la géométrie de la pensée. Avant de savoir peindre, il faut étudier les lignes de la géométrie qui donnent les proportions et la perspective ; il en est de même en littérature. Nos plus puissants orateurs ont été d'abord de sévères théologiens scolastiques ; et à l'esprit de méthode qui distingue Bossuet, on sent qu'il étaye sa grande éloquence sur des bases rigoureuses, et qu'il la sait d'autant plus forte qu'elle est contenue dans des limites plus exactes.

Il n'y a pas d'harmonie possible sans méthode : il n'y a pas de méthode arbitraire, car la méthode, c'est l'ordre dans la disposition et dans la succession soit des parties d'un tout, soit des mouvements d'une force. Tout ce qui émane de l'intelligence doit donc, pour être vrai, être fondé sur la logique et s'établir avec méthode. Les beautés poétiques elles-mêmes sont fausses et par conséquent nulles, si elles n'ont pas pour preuves des propositions logiques et des sortes d'équations d'accord ou de désaccord entre les idées et les mots. Une expression n'est jamais belle quand la pensée manque de justesse, et ce qu'on appelle le mauvais en littérature est le résultat des pensées sans justesse disposées sans méthode et rendues sans précision.

MICHÉE. — Ce qui rend la prophétie de Michée remarquable entre toutes les autres, c'est d'abord la prédiction formelle de la conversion finale des Juifs, prédiction que saint Paul accepte comme une promesse et qui doit signaler le grand triomphe de l'Eglise après la persécution de l'Antechrist et avant la fin des temps. Les Juifs doivent être convertis par Elie et Hénoch, qui ne sont pas morts, et qui doivent souffrir le martyre sous le règne de l'Antechrist. Il y aura ensuite une ère de félicité merveilleuse déjà décrite par Isaïe et dont Michée renouvelle le poétique tableau. Alors, n'en déplaise aux sectaires qui veulent autoriser leurs rêves par l'Ecriture sainte, la propriété ne sera pas abolie, l'égoïsme seul sera détruit et chacun se reposera en paix à l'ombre de sa vigne ou de son figuier et personne ne viendra lui disputer sa place : tableau abrégé d'un ordre parfait où la propriété de chacun sera sous la protection de tous. Alors Jérusalem redeviendra la reine des nations ; mais toutes ces choses doivent sans doute s'entendre dans un sens spirituel et la Jérusalem dont il est ici question ne peut être que la nouvelle Jérusalem, puisque l'ancienne a été détruite. Or on sait que la nouvelle Jérusalem dans la prophétie de saint Jean est la figure de l'Eglise triomphante.

Michée est célèbre encore entre tous les prophètes pour avoir nommé par son nom la ville où devait naître le Sauveur du monde. « Et toi, Bethléem d'Ephrata, tu es petite entre mille parmi les cités de Juda, et c'est pourtant de toi que je ferai sortir le dominateur d'Israël, celui dont la carrière va de l'éternité à l'éternité, *ab initio a diebus æternitatis.* » « Celui-là sera la paix (ch. v, v. 5), et il donnera à Israël sept pasteurs et huit primats (Voyez aux articles Apocalypse et Allégorie la signification symbolique des nombres), et les restes de Jacob seront au milieu de la multitude des peuples comme la rosée sur l'herbe qui n'attend pas le travail des hommes pour féconder la terre (ch. v, v. 7).

Le septième chapitre de Michée commence par une satire plus amère que celles de Juvénal. « La race des saints est perdue sur la terre, le juste n'existe plus parmi les hommes ; toute la terre est pleine de machinations de sang : le frère est le gibier de son frère. Le mal qu'ils commettent, ils l'appellent le bien ; le prince mendie avec menaces, le juge solde avec ses arrêts la dette de ses vices... Ne vous fiez pas à votre ami, craignez la trahison de celui qui vous commande, et même auprès de la femme qui dort dans votre sein gardez les barrières de votre bouche ! car nous sommes au siècle où le fils injurie son père et où la fille se dresse contre sa mère. La famille d'un homme est la coalition de ses ennemis !..» Cette inexorable peinture d'une époque de décadence nous rappelle les vers d'Auguste Barbier :

Plus de Dieu ! rien au ciel ! ah ! malheur et misère !
Et sans Dieu maintenant qu'est-ce donc que la terre ?
La terre ! ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,
Un tripot dégoûtant d'où l'or a chassé Dieu ;
Un cabaret infâme, où la face rougie
Roule la brute humaine..... une effroyable orgie !
Là, sans frein, sans remords, et prête à tout métier,
La femme s'abandonne à qui veut la payer.
Quant à l'homme, il en rit ! il blasphème, il parjure ;
Il jette à tout visage et la boue et l'injure ;
Il tue, il démolit, il monte sur l'autel,
Sur l'or saint du calice il porte un bras charnel ;

Puis il maudit tout haut la santé de son père;
Et même encore enfant, plein du lait de sa mère,
Sa première pensée, au sortir du maillot
Est pour lui souhaiter de l'enterrer bientôt!
Tant la cupidité le travaille et le mange;
Tant l'or, ce Dieu de boue, emplit son cœur de fange;
Tant le venin de l'or sur son front abattu
Avant le premier poil fait tomber la vertu!

La prophétie de Michée contient encore des menaces et des promesses qui diffèrent peu de celles qu'on retrouve dans presque tous les autres prophètes. Son style a des beautés assez inégalement réparties. C'est à lui que l'office de la Semaine Sainte doit ces paroles qui, dans la bouche d'un Dieu souffrant pour nous sauver, sont faites pour arracher des larmes : Mon peuple que t'avais-je fait? *Popule meus, quid feci tibi?*

MOSCHUS. — Jean Moschus, surnommé *eviratus* ou l'eunuque, était un moine de Palestine intimement lié avec saint Sophrone et avec saint Jean l'Aumônier. Ayant fait divers voyages pour visiter les plus célèbres monastères et les solitaires les plus illustres, il se rendit à Rome avec douze de ses disciples et rédigea un recueil de tout ce qu'il avait entendu dire et raconter d'édifiant pendant ses visites au désert. Son livre qu'il intitula le *Pré spirituel* et qu'il dédia à saint Sophrone auquel il emprunte plusieurs de ses récits, est un précieux monument des premières traditions de la vie monastique. On y trouve l'esprit du christianisme dans toute sa première énergie, des visions consolantes ou terribles, des traits d'angélique charité, une âpre poésie de mortifications terribles mêlées à des prières pleines d'amour et exprimées avec des paroles toutes de simplicité et de douceur. Les récits de Jean Moschus sont de véritables peintures de l'école espagnole, pleines de lumières vives et d'ombres vigoureuses. Mais combien de grandeur dans la simplicité même de ces figures toutes haletantes d'un enthousiasme surhumain! Les grandes guerres de la chair contre l'esprit y sont racontées sans le moindre ménagement pour l'ennemi; la délicatesse mondaine de nos oreilles trouverait maintenant de la crudité dans les expressions dont il se sert pour humilier la nature et stigmatiser le vice. D'ailleurs, à la manière des Orientaux, il met sa morale en récits et raconte plus qu'il n'enseigne; il laisse parler les exemples des saints et les leçons de l'expérience; et la chose à laquelle il pense certainement le moins, c'est à l'effet littéraire de ses récits. On pourrait les orner en les traduisant, mais ils y perdraient : il faut les lire dans toute leur naïveté native, et nous préférons de beaucoup à cause de cela les traductions anciennes aux nouvelles. Nous le citerons donc en vieux français. Ecoutons-le d'abord nous dire comment un moine devint lépreux, et remercia Dieu de cette plaie terrible, comme d'une faveur signalée, car elle avait sauvé sa vertu. « L'abbé Polychronius, dit Sophronius, nous a raconté, que au cloistre de Pentucule, y auoit vn frere, lequel estoit fort chaste et attentif à soy-mesme. Vn iour aduint qu'il estoit vexé et tourmenté par l'esprit de fornication, et n'y pouuant resister ni soustenir cette forte guerre, sortit hors du monastere, et s'en alla en Hierico, afin de satisfaire à sa concupiscence. Or tout aussi tost qu'il fut entré en la chambre de quelque pécheresse, deuint du tout ladre. Iceluy donc apperceuant sa lepre, retourna tout soudain au monastere, en remerciant Dieu, et disant : Dieu ma voulu punir et frapper de ceste playe afin que mon ame soit sauuee, et glorifioit Dieu magnifiquement. »

Voici quelque chose encore de plus dramatique et de plus terrible : « L'abbé Helias nous a raconté, dit le mesme autheur, disant : Quand ie demeurois autrefois aupres du fleuve Iourdain en vne cauerne pres le monastere des Eunuques, afin que ie ne communicasse auec l'archeuesque de Ierusalem, vn iour aduint enuiron sur les six heures (c'est à dire à midy) faisant vne chaleur tres-extreme, auec vn air très-chaud et bruslant (car c'estoit au mois d'aoust), quelqu'vn frappa à la porte de ma chambrette, et moy estant sorti dehors, ie vis vne femme, à laquelle ie dis : Que fais-tu ici? Elle me respondit, disant : Mon pere, ie suis de mesme conuersation et vie que vous, et ma demeure n'est distante de la vostre, que d'vn iect de pierre, et elle montroit le lieu vers le midy; et dit encore : I'ay circuy toute ceste grande forest, et pour la grande ardeur ie suis trauaillee de soif : faites moy donc charité, mon pere, et me donnez vn peu d'eau. Et lors ie luy presentai vne cruche d'eau, laquelle ayant prinse, elle beut, et la laissay aller. Mais partie qu'elle fut de moy, le diable me commença à tenter, me suggerant des mauuaises et sales pensees sur icelle. Me trouuant donc en fin vaincu, et ne pouuant plus auant supporter l'ardeur de la concupiscense, ayant prins mon baston en la main, ie sorti de ma chambrette à la grande chaleur du iour, lors que les pierres iettoient feu embrasees de chaleur, et m'en allay apres elle, afin d'accomplir ma concupiscence sale et vilaine. Mais comme ie fus enuiron distant une stade de sa cauerne, l'ardeur de concupiscence bruslant, ie fus subitement raui en extase : Ie vis la terre ouuerte, et un grand gouffre qui m'engloutissoit, et lors i'appercu dedans des corps morts, charoignes plaines d'vne incroyable puanteur, et aussi me semblait voir vn homme vestu honorablement, lequel me monstroit et disoit : Voy, c'est à cet état que seront réduits les objets de ta convoitise : prens maintenant plaisir auec iceux si tu veux, à exercer ta passion et concupiscence desordonnee, tant que tu voudras; toutesfois regarde que pour ceste volupté tu as perdu tant de labeurs et œuures meritoires; voy et contemple que par le peché tu te veux priuer du royaume des cieux. Malheur sur la misere de l'homme qui pour la volupté et plaisir d'vne heure se priue d'vn si grand loyer de la paine et labeur qu'il a prins. Mais moy ne pouuant

plus endurer ni me contenir pour la grande puanteur, ie tombay par terre. Alors cest homme venerable, qui s'estoit apparu à moy, me retint, et en rendant graces à Dieu, ie suis retourné en ma demeure. »

On serait tenté, si l'on n'était pas chrétien, de se demander en lisant de pareils récits, à quelle espèce appartenaient donc les hommes qui livraient à la nature des combats si terribles. Quelle scène que cette tentation dans la solitude ! Cet homme exténué, haletant sous le soleil, brûlé par les feux intérieurs de la convoitise et arrêté dans sa course insensée par les images de la corruption et de la mort éternelle ! D'infernales nudités guérissant les ardeurs de la convoitise, les horreurs de la mort guérissant par le dégoût les derniers assauts de la vie mortelle, et l'immortalité triomphante dans l'agonie des derniers désirs de la nature. Combien de pareilles batailles sont plus grandes que celles d'Homère !

Voici maintenant une nouvelle Marie Madeleine, qui se laisse gagner aux séductions du saint Evangile. « Deux anciens peres allerent, dit Sophronius, de la ville de Ega en Tharse, et entrerent dans une estable pour se reposer (car c'estoit en la chaleur du iour) et par permission diuine trouuerent là dedans trois ieunes iouuenceaux avec vne courtisane. Or les anciens peres se tirerent à part, et s'assirent : l'vn d'iceux print et leut le liure de l'Euangile. La femme si tost qu'elle apperçeut l'ancien lire, quittant sa compagnie, s'en vint au vieillard, et s'assit aupres de luy. Le pere ancien la reiettant et repudiant, luy dit : O malheureuse, tu es fort impudente, qui n'a eu honte ni vergogne d'approcher pres de nous. Ie vous prie, pere S., lui dit-elle, ne me repudiez pas ainsi : car iaçoit que ie sois pleine de tous pechez, toutesfois le Seigneur et Sauueur Iesus Christ n'a reietté de soy la pecheresse s'approchant d'iceluy. L'ancien luy respondit : Voire, mais ceste femme n'a persisté en son peché. A quoy repliqua, disant : Iespere au Dieu vivant, que dés auiourd'huy ne demeureray plus en mon peché. Delaissant donc les ieunes hommes, et quittant tout son bien, suiuit les peres, et ils la mirent dans vn monastere pres de la ville de Ega. I'ay vue ceste ancienne mere femme de grande prudence, ayant aprins ces choses de sa propre bouche ; elle s'appelle Marie. »

La pénitence en ce temps là était contagieuse, et les pécheurs enviaient aux anciens compagnons de leurs désordres les expiations du repentir. Ecoutons encore Moschus : « Y auoit en Tharse de Cilice vn bateleur nommé Habilas, lequel auoit deux concubines avec luy : l'vne desquelles s'appelloit Comete, et l'autre Nicose ; viuoit luxurieusement adonné à ses plaisirs, faisant tout ce que le diable lui suggeroit. Vn iour aduint qu'estant entré en l'eglise par le vouloir diuin, et ayant ouy lire l'Euangile, et ce que l'on lisoit alors estoit : *Faites penitence, car le royaume des cieux s'approche :* estant comtrit et dolent, commença à plorer et trembler de peur, se reputant miserable pour les pechez par lui commis. Sorti donc qu'il fut de l'église, incontinent appella à soi ses deux concubines susdites, et leur dit : Vous scauez comme i'ay lubriquement vescu auec vous, et que je n'ay pas plus aimé l'vne que l'autre : parquoy ie vous laisse tous les biens que i'ai iamais acquis ; prenez-les, et les departissez entre vous, car des maintenant ie renonce au monde et me rends moine et penitent, voulant estre solitaire. Or elles luy respondirent d'vne mesme voix auec larmes, disant : Nous auons participé avec toy en iniquité au grand detriment et dommage de nos ames : et maintenant quand tu veux faire penitence et œuure à Dieu agréable tu nous delaisse, et veux estre seul en ceste œuure. Certainement il n'en sera ainsi : ains communiquerons auec toy aussi au bien. » Et ainsi les désordres de Babylas furent changés en une sainte union ; le libertinage disparut seul, l'amitié resta, sanctifiée par le repentir : les trois nouveaux solitaires demeurèrent unis de cœur et d'esprit et allèrent pleurer et prier séparément pour se retrouver un jour au ciel.

Ce qui vivifie surtout le livre de Jean Moschus, c'est l'ardente charité envers Dieu et envers les hommes dont il donne partout les préceptes et les exemples. La pénitence qu'il enseigne n'est point cette austérité pharisaïque par laquelle de faux chrétiens se croient dispensés d'aimer leurs frères. Dans l'esprit de Moschus comme dans l'Evangile, la charité c'est la fin, les pratiques religieuses sont le moyen, et il montre que le précepte divin de l'amour fraternel et du pardon des injures est au-dessus même de la religion du serment, parce qu'il n'y a pas de serment qui puisse tenir contre le plus saint des devoirs.

« Vn iour que i'estois, dit Sophronius, en la cité, vint à moy vn homme de bien et fidele, me disant : Parce qu'il y a quelque querelle suruenuë entre moy et mon frere, et mon frere ne se veut reconcilier auec moy, ie vous prie parlez à luy, et l'exhortez à reconciliation mutuelle. Ce que ie fis tres volontiers : car ie m'accostay de son frere, et luy tins propos conuenables à la charité et concorde : et me sembla de prime-face, qu'il s'y acquiesçoit du tout, et qu'il estoit appaisé. Mais par apres il me dit : Ie ne me puis reconcilier, parce que i'ay iuré et protesté auec serment de ne me reconcilier. Ce qu'ayant entendu, ie luy dis en souriant : Vostre serment est-il de si grande vertu et poids, qu'il soit irreuocable, comme si vous auiez dit : Par vostre croix precieuse Iesus Christ ie iure que ie n'obserueray vos commandemens : mais au contraire ie feray la volonté de vostre ennemy le diable ? Nous ne deuons tant s'en faut garder ce que nous aurons promis et accordé iniquement, mais, qui plus est, nous en deurions faire penitence, et nous affliger de ce que nous aurions indiscrettement et malicieusement determiné et arresté contre le salut de nostre ame. Car si Herode se fut repenti, et eut

fait penitence, et qu'il n'eut gardé le serment qu'il auoit iniustement fait et proferé, certe iamais il n'eut commis et perpetré ce meschant acte de decoler le precurseur de nostre Seigneur S. Iean Baptiste. Ce qui est confirmé par la sentence de monsieur S. Basile, laquelle il a extrait et puisé de l'Euangile, lors que nostre Seigneur voulut lauer les pieds à son apostre S. Pierre. Au commencement il le refusoit tout à plat auec pertinacité, et après il changea de propos. »

On a répété souvent que les Pères du désert étaient de grands égoïstes d'abandonner le monde à la perdition et de chercher dans la solitude le salut pour eux seuls. Ceux qui ont parlé ainsi travaillaient eux-mêmes fort peu, soyez-en sûrs, à la conversion du monde. Mais les austérités de ces anachorètes prétendus si égoïstes épouvante encore la mollesse de ceux qui ne supportent pas de pareils exemples. Que ne disent-ils aussi que Notre-Seigneur était un égoïste lorsqu'il souffrait seul sur la croix? Loin d'aller s'éteindre dans la solitude, les vertus chrétiennes y prenaient une nouvelle force et une nouvelle chaleur : l'amitié même n'y était pas étrangère si nous en croyons l'histoire attendrissante que voici :

« Nous lisons de deux hermites, qui auoient iuré l'un à l'autre de viure tousiours ensemble sans iamais se separer. Auec le temps l'vn d'eux fut tenté de retourner au monde et prendre ses plaisirs : l'autre le suit afin de le ramener à l'hermitage, pour le moins lors qu'il auroit satisfait à sa volupté. Or aduint qu'il le trouua et embrassa sortant du mauvais lieu, et le pria de retourner auec luy : mais comme il persistait en son peché, l'autre aussi demeura en la mesme cité, iournellement trauaillant des mains pour donner le fruit de son labeur iournalier à son compagnon ainsi desbauché : il ieusnoit et s'affligeoit soy-mesme pour le salut de son frère. »

Certes, on ne saurait raconter plus simplement et plus brièvement une plus admirable légende. Quel supplice de Mézence que celui de ce saint attaché ainsi à ce pécheur et travaillant pour le nourrir, supportant peut-être ses mauvais traitements et ses moqueries! On sent venir les larmes lorsqu'on songe à des hommes pour qui de pareilles vertus n'avaient rien d'étrange et qui vous racontent tout bonnement des traits d'un pareil héroïsme.

La charité de ces hommes d'un autre siècle n'avait pas toute la vaine prudence et tous les calculs intéressés de la nôtre. Ils se dévouaient d'abord, ils donnaient tout, ils se donnaient eux-mêmes et laissaient à Dieu le soin de faire le compte. Ils ne croyaient pas qu'il fût possible de se perdre par suite d'un excès de charité, et ils croyaient que les miracles du dévouement pouvaient s'attendre aux miracles de la Providence et de la miséricorde. La légende qui suit est la mise en action de cette généreuse pensée :

« L'abbé Thomas et Théodore nous ont raconté qu'en Alexandrie du temps du patriarche Paul, certaine fille estoit demeurée orpheline de pere et de mere, qui luy auoient laissé de grands biens, et icelle n'estoit encore baptisée. Vn jour comme s'estoit allée promener en vn vergier, qui estoit dans la ville, qu'elle auoit eu par succession de ses predecesseurs elle apperçeut un homme, qui apprestoit des cordes pour se pendre. Elle y courut incontinent, et luy dit : Que fais-tu, pauure malheureux? Laisse-moy : luy dit-il, car ie suis accablé de trop grande tribulation et fascherie. Que i'en sçache l'occasion, dit-elle, peut-estre que je te pourray aider. Il luy respond, disant : Ie suis extrémement pressé de debtes, et mes crediteurs me tourmentent tous les iours grandement : De sorte que i'ayme mieux vne fois finer ma vie, que de mourir ainsi tous les iours. Lors elle luy dit : Ie te prie, mon ami, prens tout ce que i'ay de moyens : paye ce que tu dois, et ne te perds pas ainsi toy-mesme. Il le print donc, et paya toutes ses debtes. Mais la pauure fille n'ayant personne qui eut soin d'elle, commença depuis à auoir necessité. Laquelle estant ainsi destituee de parens et de conseil se détermina de tenir boutique ouuerte à tous venans : et de fait s'abandonna, pour auoir de quoy viure. Les gens de bien par compassion disaient : Qui la cognoit sinon Dieu? sçauoir est comme il permet qu'elle soit ainsi delaissee pour vn temps, et pour des raisons, que luy seul cognoit. Peu de iours apres ceste fille deuint malade : laquelle reuenant à soy, eut grande repentance de ses fautes, et pria l'euesque de la faire chrestienne. Mais personne ne tenoit conte d'elle, disant : Qui voudroit tenir sur fonds vne pécheresse, comme elle est? Ce qui l'affligeoit infiniment. Or comme elle estoit en ceste angoisse, vn ange la vint assister en forme de cest homme, auquel elle auoit fait miséricorde, le secourant en son besoin : auquel elle dit : Ie desire fort de receuoir le baptesme, mais personne ne veut parler ni respondre pour moy : Est-il vray, dit-il, que vous ayez enuie de cela? Ouy certainement, monsieur, dit-elle, et vous supplie de me faire tant de bien, que me le vouloir impetrer. Il luy dit : Ne vous fachez point, i'en ameneray quelques vns, qui vous receuront. Il en amena deux autres : et iceux estoient aussi deux saints anges, qui la menerent en l'église. Et derechef s'estans transformez en personnes illustres, honorables et cognus pour gentilshommes de la famille de l'empereur, ils appellerent le clergé, à sçauoir le prestre et le diacre, qui estoient ordonnez pour telle affaire. Les gens d'église leur demandèrent : Vous, messieurs, respondez-vous pour elle? Ouy, dirent-ils, nous promettons en son nom. Alors ils la prindrent et la baptiserent. Puis estant reuestuë de blanc, ils la ramenerent en sa maison : où l'ayant laissee ils disparurent. Mais les voisins la voyant ainsi vestuë de blanc, apres que ces anges furent retirez, ils luy demanderent, qui l'auoit baptisée? Elle leur en fit le discours entier : et leur récita, comme quelques vns estant venus, la menèrent en

l'eglise : lesquels parurent aux prestres, qui la baptiserent. Ils luy demandèrent, qui estoient ceux-là? Mais ne pouuans respondre qui ils estoient, allerent aduertir l'euesque : lequel demanda à ceux qui auoient la charge de baptiser, s'ils l'auoient baptisee? et confesserent qu'ils l'auoient baptisée par la prière de deux gentils hommes de la maison de l'empereur. En fin l'euesque les ayant fait appeller, leur demanda s'ils estoient constituez pleiges pour ceste fille? A quoy respondirent, qu'ils ne la cognoissoient pas, et mesme que telle chose n'auoit esté faite de leur consentement. A donc l'euesque cognut que c'estoit vne œuvre de Dieu. L'ayant donc appellee, il luy demanda, disant : Venez-çà, ma fille : n'auez-vous point fait autrefois quelque bien, pour lequel nostre Seigneur vous ait voulu faire ceste grâce? Helas! monsieur, dit-elle, comment pourray-ie auoir fait rien de bon, moy qui ay esté de mauuais gouvernement, et qui suis fort paure : l'euesque luy dit : Mais encore dites moy, n'auez-vous totalement rien fait pour l'honneur de Dieu? Elle luy fit response, disant. Quelque iour voyant vn homme, qui se vouloit pendre pour estre fort tourmenté de ses crediteurs, luy ayant baillé tout ce que i'auois de bien, ie le deliuray. Ce qu'aiant dit, tout à l'instant elle rendit l'âme à Dieu. Alors l'euesque, loüant et bénissant nostre Seigneur, dit : *Tu es juste mon Dieu, et tes jugemens sont droits et equitables.* »

Nous ne connaissons pas de poésie qui puisse faire sur le cœur autant d'impression que cette histoire, si ressemblante pour le fond et pour la forme aux paraboles de l'Evangile. Sans doute ils pouvaient disposer en quelque sorte de la miséricorde de Dieu ces hommes dont la foi était assez ardente pour forcer en quelque sorte les miracles. Lisons en effet ce qu'on raconte de saint Ephrem.

« Saint Ephrem, patriarche d'Antioche, estoit homme fort zelateur et feruent en la foy. Icelui ayant entendu, que Stylites, qui residoit ès quartiers de Hierapolis, estoit enuelopé en l'hérésie de Seuere, et s'en alla vers luy, pour lui dissuader son erreur et le retirer de ceste impiété et mal-heur. Donc là arriué qu'il fut, commença le saint personnage à le reprendre et admonnester le prier qu'il s'incorporast au S. siege Apostolique, et se ioignit à l'vnion de sainte Eglise Catholique, Apost. et Rom. Mais ce Stilites lui fit réponse, disant : Quand à moy, dit-il, ie ne communique entièrement à aucune synode. Or saint Ephrem luy dit : Comment veux-tu que ie te guerisse et rende peine de t'impetrer la grace de nostre Seigneur Iesus Christ : car la sainte Eglise est sans macule quelconque de meschanceté d'heresie. Lors Stylites dit au patriarche : Monsieur, dit-il, allumons le feu, et entrons vous et moy dedans : et cestui de nous deux, qui ne sera endommagé de la flamme du feu, sera orthodoxe, et sera cestui-là que nous deuons suiure. Mais il mettoit ce propos en auant, afin d'espouuanter le patriarche. Neantmoins le saint personnage lui respondit : Il t'estoit bien besoin, mon fils, que tu obeyses à moy comme à ton pere, sans t'enquerir d'autre chose, toutesfois, pour ce que tu fais vne requeste qui surpasse la force et capacité de ma petitesse, me confiant en la bonté et misericorde de nostre Seigneur, ie te l'accorderay aussi pour l'amour de ton salut. Lors le patriarche dit à toute l'assemblee presente : Le Seigneur soit beny, apportez ici du bois. Quand l'on en eut apporté, le patriarche l'alluma aupres d'vn pilier, en disant à Stylites : Descens maintenant dedans le feu, afin que selon ton ordonnance nous y entrions l'vn et l'autre. Stylites estonné de voir la constance d'Ephrem n'y voulut pas entrer. Alors Ephrem luy dit : N'as tu pas desiré qu'ainsi fut fait ? et comment maintenant n'y veux-tu pas entrer ? Le patriarche deuestit sa robbe, et abordant pres du feu pria en ceste maniere : Mon Dieu, mon Seigneur Iesus Christ, à qui il a pleu prendre chair humaine de nostre Dame mere de Dieu tousiours vierge, et prendre naissance d'icelle pour l'amour de nous, qu'il vous plaise nous montrer la verité. Et apres auoir fait son oraison, il ietta sa robbe au milieu du feu. Et combien que le feu durast presque l'espace de trois heures, et que le bois fust tout bruslé et consumé, neantmoins ils retirerent du feu la robbe entiere et sans estre en rien endommagee, en sorte que l'on n'y pouuoit apperceuoir nulle marque de bruslure. Adonc Stylites ayant veu ce qui s'estoit passé, certioré de la verité anathematiza et abiura Seuere auec son heresie, embrassant la S. Eglise Catholique, receut la communion des mains de S. Ephrem, puis loua et remercia Dieu. »

C'est ainsi que s'accomplissaient alors tous les jours dans l'Eglise ces paroles de Notre-Seigneur : *Ceux qui croiront en moi feront les œuvres que je fais et de plus étonnantes encore.* Le désert en ce temps-là était plein de prodiges : les corbeaux d'Elie et les lions de saint Paul ermite semblaient avoir instruit au culte des saints les bêtes farouches du désert. Des moines suspendaient leurs manteaux aux rayons du soleil, ou passaient la mer sur leurs manteaux. Tout était possible. On croyait, on espérait, on aimait ; et la charité, réunissant tous les chrétiens dans une même espérance, donnait un fondement inébranlable à leur foi. Car ils n'étaient pas seulement chrétiens, ils étaient surtout catholiques et avaient en horreur le soupçon même de l'hérésie. Moschus raconte qu'un moine se pendit de désespoir pour être entré seulement contre l'avis de son supérieur dans la chambre d'un hérétique, et voici un autre récit qui montre jusqu'à quel point l'horreur de l'hérésie était alors profonde dans les âmes de tous les vrais chrétiens :

« Certain personnage ancien nommé Cyriac, de grand merite enuers Dieu, residoit en l'aure de Calamon pres du fleuue Iordain. Vn iour entr'autres, quelque pelerin moine, appelé Theophane, de la religion de Dora, vint vers lui, pour lui proposer quelque

difficulté qu'il auait touchant les pensees de fornication. Le bon vieillard soudain se meit a l'exhorter et donner bon courage auec propos de chasteté et pudicité. Au moyen desquels le pelerin fut si bien edifié, qu'il vint à luy dire : Vrayement, mon pere si ie n'auoye communication et accointance auec les nestoriens de mon pays, ie serois content de demeurer aupres de vous. Quand Cyriac eut ouy ce mot de nestorien, il fut grandement contristé de la perdition de ce religieux : cause pourquoi l'admonesta d'abandonner cette pernicieuse heresie, et soy mettre au giron de la sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, lui disant qu'il n'y auoit point d'espoir de venir au port de salut, si nous ne croyons (comme il est vray) la vierge Marie estre la mere de Dieu. Or ce religieux respondit au vieillard : Certes toutes sectes et heresies disent comme vous: N'estqu'ayez communication auec nous, vous ne pouuez estre sauuez. O malheureux que ie suis, ie ne scay ce que ie dois faire, priez donc pour moi, qu'il plaise à Dieu m'acertener de fait quelle est la vraye foy. Le saint homme recueilla avec ioye ces paroles du religieux, et lui dit : Seez vous ici auec moy, et mettez toute vostre fiance en Dieu, il le vous reuelera et fera cognoistre. Et ayant laissé le religieux en sa cauerne, le vieillard se transporta pres de la mer Morte, priant Dieu pour cedit frère. Mais enuiron les neuf heures du lendemain, ce religieux veit vn homme debout, horrible de regard, luy disant : Viens, et vois la verité, et l'apprehendant, le mena en vn lieu tenebreux, puant et iettant feux et flammes : et en ce feu y apperceut Nestor, Eutyques, Appolinaire, Dioscorus, Seuere, Arrius, Origene, et aucuns autres. Or celui qui apparut, luy dit : Voila la place preparee aux heretiques, et aux blasphemateurs, comme aussi à tous ceux qui ensuivent leur doctrine : si donc ceste place te plaist, demeure en ta doctrine : mais si tu ne veux pas experimenter ce supplice, approche toi de la saincte Eglise Catholique, Apostolique, que t'enseigne ce vieillard. Car ie t'asseure que si l'homme vient à executer toutes sortes de vertus et ne croit pas droitement, sera tourmenté en ce lieu. Par lesquelles paroles, ledit moine reuint à soimesme, et recita tout ce qu'il auoit veu au vieillard, estant retourné en sa cauerne : et par ainsi rentra en l'union de l'Eglise Catholique. »

Nous ne voulons pas terminer l'article de Jean Moschus sans extraire encore du *Pré spirituel* une bien touchante histoire que nous traduisons nous-même parce qu'ici notre traduction gothique nous fait défaut.

« Un solitaire ayant été mordu par un serpent s'en alla dans la ville prochaine pour faire panser sa blessure. Il y fut recueilli dans la maison d'une femme pieuse et craignant Dieu, qui se mit à le soigner elle-même jusqu'à ce qu'il entrât en convalescence. Alors l'esprit du mal inspira de mauvaises pensées à ce solitaire, et un jour il cherchait à prendre la main de sa bienfaitrice. Celle-ci alors lui dit avec douceur : Mon père, il ne faut pas agir ainsi. Ayez la crainte de Dieu ; souvenez-vous de votre piété, de vos pénitences austères, de tant de larmes que vous avez versées devant Dieu. Songez aux regrets amers et aux pleurs qui suivraient votre faute. En entendant cette vertueuse personne parler ainsi et lui dire encore d'autres paroles aussi bonnes, le solitaire sentit sa mauvaise pensée s'évanouir ; il eut honte alors de lui-même et n'osait plus regarder celle dont il avait si mal reconnu la charité ; il voulait même s'enfuir sur-le-champ de sa demeure, mais elle le retint en lui disant : Non, restez, mon père, vous avez encore besoin de mes soins. Cette mauvaise pensée n'est pas venue de votre âme pure ; elle appartient au démon qui est l'auteur de toute malice. Et ainsi elle le guérit doublement ; puis le laissa aller en paix sans être fâchée contre lui, après s'être privée de sa propre nourriture pour la lui donner. »

Jean Moschus mourut l'an 619. Son ouvrage a été traduit en latin par Ambroise, général des camaldules, et imprimé en grec dans la Bibliothèque des Pères de 1624. M. Cotelier a donné, dans son second volume des *Monuments ecclésiastiques*, le grec de quelques chapitres qui manquaient. La traduction française d'Arnaud d'Andilly est assez estimée, mais ne rend pas assez fidèlement, du moins à notre avis, la simplicité et la naïveté du texte original.

MYSTÈRES. — Les mystères de la religion, tout en humiliant notre raison orgueilleuse, élèvent et agrandissent notre âme. Le génie de Bossuet n'a jamais été plus sublime que quand il s'élançait dans les profondeurs de la révélation comme un aigle qui se plonge dans les splendeurs du soleil, et faisait entendre au monde ces *Amen*, plusieurs fois répétés, qui étaient tout à la fois le cri de son admiration et l'hommage d'une foi soumise. Les *Elévations à Dieu sur les mystères* sont un admirable livre où l'éloquence de l'âme et l'expression de l'enthousiasme s'élèvent quelquefois jusqu'au lyrisme. (*Voy.* Bossuet.)

Les mystères de grâce qui abondent dans la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte mère sont aussi des mystères d'éloquence et de poésie. De tous les temps l'Eglise a entouré la mère de Dieu de toutes les beautés du Cantique des cantiques, et les expressions de son amour pour cette reine des anges sont rassemblées dans de glorieuses litanies comme un chapelet de louanges. C'est la rose mystique, c'est le vase d'or où Dieu conserve le baume de la dévotion, c'est la consolatrice des affligés, c'est le trône vivant de la sagesse. Son titre de *theotocos* (1) ou mère de Dieu, était familier aux chrétiens des temps primitifs, et est employé, parmi d'autres écrivains, par Origène, Eusèbe, saint Alexandre, saint Athanase, saint

(1) *Développement de la doctrine chrétienne*, du docteur John Newman ; traduction de L. Boyeldieu d'Auvigny, pag. 374.

Ambroise, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse et saint Nil. Elle avait été appelée *toujours vierge* par saint Epiphane, Didyme et d'autres; par d'autres *la mère de tous les vivants*, comme étant l'antitype d'Eve; car, comme l'observe saint Epiphane, la vie elle-même fut, non en figure, mais en vérité apportée dans le monde par Marie; Marie pouvait produire des choses vivantes et pouvait devenir la mère des vivants. Saint Augustin dit que tous ont péché, excepté la sainte Vierge Marie, de laquelle, pour l'honneur de Dieu, ajoute-t-il, je souhaite qu'il ne soit fait aucune mention quand nous parlons de péché. « Elle était seule et travailla au salut du monde, » dit saint Ambroise, faisant allusion à la conception du Rédempteur. Elle est figurée par la colonne de nuée qui guidait les Israélites, selon le même père; et elle avait une si grande grâce, que non-seulement elle avait la virginité elle-même, mais qu'elle la donna à ceux vers lesquels elle vint; « La verge de la tige de Jessé dit saint Jérôme, est la porte par laquelle le grand prêtre seul entre et sort; la femme sage, dit saint Nil, qui a revêtu tous les croyants de la toison de l'agneau qui est né d'elle, qui les a couverts de vêtements incorruptibles et les a délivrés de leur invisible nudité; la mère de la vie, de la beauté, de la majesté; l'étoile du matin, selon Antiochus; le nouveau ciel mystique, le ciel portant la divinité, la vigne féconde par laquelle nous passons conduits de la mort à la vie, selon saint Ephrem; la manne délicate, brillante, douce et pure, qui, comme venant du ciel, a répandu sur tout le peuple de l'Eglise une nourriture plus agréable que le miel, selon saint Maxime.

Saint Proclus l'appelle la coquille sans tache qui renferme la perle de prix, le sanctuaire sacré de l'innocence, l'autel doré de l'holocauste, la sainte huile de l'onction, le précieux vase d'albâtre qui renferme le nard, l'arche dorée en dedans et en dehors, la génisse dont les cendres c'est-à-dire le corps immolé du Sauveur venu d'elle, purifient ceux qui sont souillés de la corruption du péché. La belle fiancée des cantiques, le soutien (στήριγμα) des croyants, le diadème de l'Eglise, l'expression de l'orthodoxie. Ailleurs il l'appelle le seul pont qui conduise l'homme à Dieu; et ailleurs il s'écrie: « Parcourez par la pensée toute la création, et voyez s'il y a un être égal ou supérieur à la sainte Vierge, mère de Dieu. »

Théodote aussi, un des Pères de l'Eglise, ou celui dont les homélies sont attribuées à saint Amphiloque parle ainsi: « Comme débiteurs et serviteurs de Dieu bien intentionnés, honorons par des paroles, autant que nous le pouvons, Dieu le Verbe et sa mère. Salut, mère resplendissante de lumière, de la lumière qui ne s'éteint pas! salut, source pure du fleuve qui donne la vie! » Parlant ensuite de l'incarnation, il continue: « La divine Vierge-Mère nous entraîne toujours dans ses saints rayonnements; car avec elle est la fontaine de vie et les mamelles du lait spirituel le plus pur. Or, pour en sucer promptement la douceur, nous avons couru rapidement vers elle, non comme par oubli de ce qui était auparavant, mais comme par aspiration à ce qui devait venir.

Saint Fulgence dit dans le même temps: « Marie devint la croisée du ciel, car par elle Dieu a répandu sur le monde la vraie lumière; l'échelle du ciel, car par elle, Dieu descendit sur la terre. Venez, vierge, vers une vierge; venez vous qui concevez, vers celle qui a conçu; vous qui souffrez, vers celle qui souffrit; mères, vers une mère; vous qui donnez le sein, vers celle qui allaita; jeunes femmes, à la jeune femme. » Et, en dernier lieu: « Combien, disait saint Pierre Chrysologue, est pleine de grâces celle qui comme une pluie féconde, peut se répandre dans toute la création! Celui-là ne connaît pas la grandeur de Dieu, dit le même saint, qui ne s'étonne pas devant l'âme de Marie et n'admire pas son courage. Le ciel craint, les anges tremblent, la création est en défaillance, la nature cède, et voilà que seule une jeune fille reçoit, captive et charme Dieu à ce point en le recevant dans son sein, qu'elle peut lui demander pour prix de son hospitalité la paix de la terre, la gloire du ciel, le salut de ceux qui étaient perdus, la vie des morts, l'adoption du ciel pour les enfants de la terre, et l'alliance de la divinité avec la chair; tel est le loyer de cette maison sainte!

L'auteur de ce *Dictionnaire* a publié en 1844 un livre intitulé *La Mère de Dieu*, auquel il ne prétendait donner d'autre portée que celle d'une étude littéraire. C'était une fiction poétique sur le jugement dernier, suivie d'une sorte d'utopie qui n'a pas obtenu l'assentiment de l'autorité ecclésiastique. Enfant soumis, quoique malheureux, de l'Eglise, l'auteur a supprimé son livre, qui ne fut point et ne sera point réédité. Il a même racheté en grande partie le reste de la première édition, et ne veut conserver de son travail que quelques études préliminaires qui ont été trouvées convenables et orthodoxes par Mgr l'évêque d'Evreux, qui a bien voulu examiner et juger lui-même l'ouvrage entier. Nous reproduisons donc ici ces études, qui appartiendront désormais exclusivement à ce *Dictionnaire*, dont elles formeront un article. Nous espérons que la sainte Eglise catholique voudra bien accepter la suppression du reste de notre livre, comme un éclatant désaveu et une rétractation expresse de tout ce qu'il pouvait contenir de contraire ou de moins conforme à ses divins enseignements.

Etudes sur les mystères de la très-sainte Vierge et de son divin Fils.

PREMIÈRE ÉTUDE.

Ève et Marie.

De même qu'Adam, en qui tous ont péché, est pris symboliquement et théologiquement pour l'humanité tout entière, avant

la rédemption, le Christ peut et doit être pris pour toute l'humanité, qu'il régénère, en sorte que l'on peut dire très-légitimement que Jésus-Christ, c'est l'homme selon Dieu, et c'est aussi en ce sens que nous sommes tous les membres de Jésus-Christ. La grande œuvre du christianisme est de faire mourir le vieil homme pour accroître la vie de l'homme nouveau, c'est-à-dire détruire, soit dans les individus, soit dans les peuples, les habitudes de la vie animale, personnifiée dans Adam, pour augmenter la vie de l'homme spirituel, dont Jésus-Christ est le type. Ceci est connu de tous les catholiques quelque peu instruits de leur religion.

Or, l'homme pris collectivement est un être complexe, il comprend l'homme et la femme. La femme d'Adam, c'est Eve qui sort du côté de son mari pour le séduire et lui donner la mort. Jésus-Christ n'a point d'épouse selon la nature, mais il a une mère, et Marie est opposée à Eve par toute la tradition : ainsi la femme animale sort de l'homme ancien et rampe sous lui en lui tendant des piéges suivant les leçons du serpent qu'elle a pris pour maître ; l'homme spirituel, au contraire, est le fils de la femme, et honore dans sa mère celle qui écrase la tête du serpent. Sous l'empire de la chair, la femme est nécessairement la servante de l'homme, parce que la loi des sens, c'est la force brutale, contre laquelle on ne proteste que par les mensonges de la ruse : sous la loi de l'esprit, la femme est la servante du Seigneur et la mère de l'homme.... Que dis-je ! l'Eglise n'a-t-elle pas déclaré, aux grands applaudissements des peuples, que Marie est mère de Dieu !

Or, de même que tout ce qui se dit de Jésus-Christ peut se dire de son corps mystique, qui est l'Eglise, et de sa vie nouvelle dans l'humanité, ce qui se dit de Marie peut s'appliquer à la femme régénérée. Car Marie étant dans Jésus comme Jésus est dans Marie, et ces deux types réunis formant ensemble le type de l'homme parfait, l'humanité ne peut communier à l'un sans s'unir à la vie de l'autre ; et l'homme ne peut pas se sauver sans la femme, parce qu'il a aimé ses séductions jusqu'à se perdre pour elle.

Il y a plus : dans les symboles sacrés c'est avec la femme seule que se traite l'affaire du salut, et l'homme lui obéit comme l'enfant à sa mère. C'est à Eve que le démon s'adresse pour insinuer à l'humanité primitive l'étrange idée, l'idée titanique et colossale dans sa folie, de lutter contre Dieu en lui désobéissant ; c'est à Marie que l'ange Gabriel propose la nouvelle alliance, et il semble que Dieu et son Verbe attendent pour accomplir leur œuvre que la jeune vierge ait bien voulu y consentir. C'est que Marie, par un privilége spécial, est conçue sans péché ; une brusque transition s'est faite dans la postérité d'Eve. La femme immaculée succède, sans aucun effort de sa part, mais par la bienveillance gratuite et la prédestination éternelle de Dieu, à la femme mère du péché ; et celle-là non-seulement n'est pas la servante de l'homme pécheur, mais c'est volontairement qu'elle doit se dire la servante du Seigneur, lorsque Dieu, par un ambassadeur glorieux et solennel, lui enverra signifier qu'il a besoin de son concours pour sauver le monde !

C'est que, si l'homme est le chef de l'humanité, la femme en est le cœur, et que la tête suit toujours les entraînements du cœur. Dieu ne l'a pas tirée du front d'Adam, comme la Minerve antique sortit du front de Jupiter ; il l'a tirée de son côté en lui ôtant une de ses côtes, sans doute pour laisser plus de place à la dilatation de son cœur ; et il n'ignore pas qu'en lui donnant une compagne il lui a donné un guide dont il suivra toujours les doux entraînements ; car lui-même il dit par son prophète : Je t'ai attiré à moi par les chaînes d'Adam, par les liens de l'amour ! *In vinculis Adam, in funiculis charitatis !*

Considérons en outre que, dans la création telle que les livres saints nous la racontent, Dieu procède toujours du moins parfait au plus parfait, épurant toujours la matière et la rapprochant de lui par une organisation plus parfaite. L'homme est son chef-d'œuvre et son dernier ouvrage; mais, pour finir l'homme et lui donner son complément et son bonheur, il en fait sortir la femme, et croit pouvoir se reposer après avoir ainsi pourvu au bonheur de celui qu'il n'était pas bon de laisser seul : *Non est bonum hominem esse solum.*

Cependant cette puissance d'amour et de bonheur donnée à l'homme devient une puissance de péché qui le précipite dans la mort. Le feu impur de la convoitise s'allume par la femme, et l'homme est entraîné : son innocence, son paradis, son Dieu, son immortalité, tout est oublié, tant est puissante la séduction de cette redoutable compagne ! Mais elle va être punie par le péché même dont elle est cause. La concupiscence, en régnant dans l'homme, y éteint le flambeau de la raison ; il regarde comme une proie offerte à ses mauvais désirs celle qui les a fait naître. La liberté de la femme, qui avait cédé à l'attrait du mal, succombe maintenant à la force qu'elle-même a rendue sans frein; et elle enfantera désormais avec douleur, soumise à l'empire de celui qui rampe en mangeant la terre jusqu'au jour où, triomphant par la douleur des tristes attraits du plaisir, après s'être librement et volontairement dévouée à Dieu, qui l'a fait renaître innocente, elle doit écraser la tête du serpent au pied de la croix où son fils, en mourant, détruira cette mort que la première femme avait introduite dans le monde.

C'est alors que la voix mourante d'un Dieu réhabilita solennellement la femme, en disant d'elle à son disciple le plus aimé : Voilà ta mère.

Maintenant, depuis Eve jusqu'à Marie, suivons d'un coup d'œil la femme à travers l'histoire du monde religieux, en acceptant, selon les règles du symbolisme catholique,

les faits réels pour des figures prophétiques qui sortent les unes des autres jusqu'à leur entier accomplissement.

Eve criminelle est chassee avec son trop faible époux du paradis de délices ; elle enfante dans la douleur Caïn et la mort. Le premier fruit de son péché est l'homme violent et brutal, qui abusera de sa force contre elle-même ; puis, comme pour expier le premier enfantement, elle met au monde le doux Abel, qui est tué par son frère et qui devient la cause de l'exil de Caïn. Ainsi dans Eve, mère d'Abel, se fait déjà pressentir Marie, et l'enfant d'amour expiant le péché de sa mère la purifie par la plus cruelle des douleurs humaines, celle de la mère pleurant son fils, et cause par sa mort la ruine et le bannissement de l'enfant d'orgueil. Eve repentante devient ensuite la mère de Seth, qui fut le type de l'homme juste, et dont le descendant Hénoch mérita d'être enlevé vivant au ciel, figure de la seconde maternité de Marie dans la justification et la glorification des fidèles. Mais l'œuvre de la réparation, figurée dans la pénitence et la seconde maternité d'Eve, finit avec elle et laissa régner dans le monde le péché qu'elle y avait apporté par sa faute. Les filles d'Eve, séduisantes comme leur mère et comme elle oublieuses ou jalouses de Dieu, séduisent les enfants de Seth. Les fils de Dieu se perdent, entraînés par les filles des hommes. Les lois de la création sont enfreintes par une convoitise que rien n'arrête plus, et des naissances monstrueuses épouvantent la jeunesse du monde.

La chair révoltée s'étend et s'agrandit outre mesure. Les géants paraissent sur la terre. La violence devient la loi du monde. Les faibles deviennent la pâture des forts. La femme perd ses prérogatives de mère et n'est plus qu'une proie ; elle se venge de sa servitude en semant la division entre ses maîtres, et le meurtre contracte avec la débauche une alliance horrible que bénit la mort. Dieu se détourne avec dégoût et se repent d'avoir fait l'homme ; le déluge universel en finit avec la dissolution de cette race maudite, et lave les souillures du monde.

Cependant le péché originel avait tellement infecté toute la génération des hommes que Noé le juste n'en est pas exempt et en multipliera le venin sur la terre avec une race nouvelle. On voit encore dans son histoire l'opprobre attaché à l'origine de la vie humaine. Deux fils pieux couvrent Noé en détournant la vue de sa honte, et le mauvais enfant qui rit en regardant avec effronterie l'ivresse et le sommeil de son père est maudit dans sa propre génération et devient le père des esprits infâmes qui, en étalant les souillures de leur naissance, rient stupidement à la face de Dieu contristé, et semblent vouloir en eux-mêmes imprimer à son image un stigmate éternel de honte.

C'est du souvenir du péché et de l'espérance du pardon promis à la femme, espérance qu'elle gardait mystérieusement au fond de son cœur comme Pandore dans sa boîte symbolique ; c'est du sentiment de ce double mystère que se forma dans la femme et dans quelques hommes justes cette discrétion céleste touchant les mystères du berceau, discrétion qui respecte surtout l'heureuse ignorance des enfants et que nous appelons pudeur : instinct de la honte des filles d'Eve, vague pressentiment de la gloire des filles de Marie sous la loi chrétienne. Ce sentiment est devenu la blanche vertu de modestie ; et le monde même, en l'appelant honneur, a été forcé de respecter en lui le culte de la Vierge-Mère.

Cependant les enfants de Cham perpétuent dans le monde nouveau la postérité de Caïn. Les fils de celui qui avait ri de son père devaient méconnaître leur mère : la femme est de nouveau punie de sa chute par des outrages. Les hommes en qui vivait encore le souvenir du déluge se sentent aussi criminels que leurs pères, et ils veulent bâtir une tour pour se défendre contre Dieu. L'Eternel sourit de pitié en se baissant pour voir leur amas de poussière ; il confond leur langage en les appelant à l'égoïsme qui divise jusqu'aux formes de la parole : ainsi le colosse de l'orgueil humain, dont Babel eût été l'image, se brise en retombant sur lui-même de tout son poids ; et les fables grecques elles-mêmes, sous la figure des Titans foudroyés, conservent le souvenir de sa chute.

La corruption humaine dispersée sur toute la surface de la terre semble être comme un engrais qui prépare une race nouvelle. Dieu songe aux promesses qu'il a faites à la femme ; il plante cet arbre où doit, après plusieurs générations, germer la fleur de Jessé. Il veut donner des ancêtres dans une famille de justes à celle qu'il a d'avance choisie pour sa mère : Abraham vient au monde.

Dieu le laisse grandir dans une patrie idolâtre ; puis il l'appelle par son nom pour le tirer de cet exil, et lui donner la terre où il doit passer comme un étranger. Le père des croyants devient la figure de tous ceux à qui plus tard le monde sera donné comme un lieu de passage, et qui seront les citoyens de la promesse divine, n'ayant de demeure et de repos que dans l'avenir.

Abraham le juste est accompagné d'une épouse qu'il honore du nom de sa sœur, et il est forcé de cacher cette chaste union pour échapper à la violence des rois idolâtres ; car l'homme, tombé comme avant le déluge dans la corruption de la chair, avait pris la matière pour son Dieu et la force brutale pour sa loi : c'est, aux yeux de ces hommes de rapine et de sang, un crime digne de mort qu'une légitime alliance avec la femme. Abraham voyageur confie à la garde de Dieu son épouse et sa sœur, et deux rois qui osent porter la main sur elle sont épouvantés par les menaces de leurs songes et peut être aussi par la majesté d'une femme libre et juste ; ils la rendent à son époux, qui s'afflige de n'avoir pas d'elle au moins un fils : car Dieu, dit l'Ecriture, avait fermé son sein. La femme régénérée et affranchie, dont Sara

était la figure, ne devait pas encore enfanter sur la terre, où il n'y avait pas encore de place pour ses fils ; il faut donc le sein d'une esclave pour peupler cette terre d'esclaves. Sara elle-même, comprenant les œuvres de Dieu, détermine Abraham à l'approche d'Agar, et le sauvage Ismaël naît pour peupler les déserts. Mais bientôt voici que trois anges qui se tiennent par la main, images d'un Dieu en trois personnes, viennent marquer la fin de la stérilité de Sara ; Dieu rend au peuple de son adoption une mère légitime et libre : Marie est annoncée et figurée vierge dans Sara qui est stérile, et sera féconde comme elle par un miracle. Tous les Pères ont reconnu dans Isaac la figure du Sauveur. A peine est-il né que le fils de l'esclave le prend en haine; mais l'enfant persécuteur est déshérité et chassé avec sa mère : la sainte liberté chasse la servitude, la génération pure proscrit la génération animale, l'Eglise abolit la Synagogue, et les eaux du salut s'épuisent pour la servante exilée et pour son indocile enfant. Cependant Dieu, qui veille à la conservation de tous et qui regarde dans l'avenir, fait jaillir une source dans le désert et sauve la vie d'Ismaël.

Cependant Isaac est consacré à Dieu par le sacrifice que son père allait consommer; un bélier, figure du céleste Agneau, est immolé à la place de l'enfant, et l'humanité est sauvée avec Isaac. Les ombres de Moria préludent à la grande nuit du Calvaire, où le soleil du monde s'éteindra et où resplendira seul le sang du juste pour illuminer tous les cœurs lorsque le Verbe, triomphant de la mort et de la chair, poussera ce grand cri qui fendra la terre, fera voir le ciel aux abîmes, et brisera la pierre des tombeaux.

Isaac ne doit point trouver d'épouse dans l'exil, Dieu lui en réserve une dans sa patrie. Tout le mystère de la sainte virginité du Christ et de ses prêtres est figuré et expliqué par ce symbole. Rébecca, la femme digne du juste, nouvelle figure de Marie, est reconnue par sa douce et laborieuse charité, qui non-seulement accueille et rafraîchit le voyageur, mais qui a même pitié des animaux et leur donne aussi à boire. Elle abandonne sans regret sa famille pour s'en aller où Dieu l'appelle, et baisse son voile avec une sainte modestie lorsqu'elle aperçoit son époux; aussi le Christ, vivant prophétiquement en Isaac, se réjouit-il dans son cœur à la vue de celle qui représente son Eglise bien-aimée, et il sent en lui-même que le nouveau peuple de Dieu, fiancé à la grâce, oubliera un jour l'ancienne loi qui fut sa mère, et dont la mort ne sera plus pour lui un sujet de douleur.

Ainsi l'histoire de l'humanité se répète, et renouvelle ses figures dans la vie de chaque patriarche. Avec Isaac et Rébecca commence une nouvelle série d'images. Caïn et Abel renaissent en Jacob et Esaü ; mais, cette fois, l'homme charnel sera supplanté par l'homme spirituel devenu fort par la préférence de sa mère.

Esaü cède à Jacob son droit d'aînesse pour une vile nourriture, et n'en espère pas moins les bénédictions d'Isaac ; mais la femme, inspirée, trompe les mains du vieillard, et les fait reposer sur la tête préférée de son Jacob. En vain Esaü, de retour, pousse-t-il des cris de fureur : le patriarche mourant reconnaît l'œuvre de Dieu dans ce qu'a accompli le cœur d'une mère, et soumet Esaü à la primogéniture adoptive de Jacob.

Isaac meurt, et Jacob fuit devant la jalousie de celui qu'il a supplanté; mais l'exil et l'épreuve doivent lui faire acquérir des vertus et des richesses immenses. Les visions de Dieu descendent vers lui lorsque, dans sa fatigue, il dort sur la pierre du désert : une échelle mystérieuse rattache au sein de Dieu la terre où il repose, et les anges montent et descendent le long de cette chaîne d'amour. Plein d'une force nouvelle, il continue son voyage... Et où va-t-il ? il va chercher une épouse, afin de se faire une famille selon les desseins de Dieu; et ce n'est pas une servante qu'il doit posséder, car lui-même sera esclave pendant sept années pour obtenir la main de Rachel. Après cette grande semaine d'épreuve, qui doit, comme celle de la création, se terminer par le mariage d'un couple béni du ciel, Jacob est trompé par le père de sa fiancée comme Adam par le séducteur de son épouse; le serpent substitue la pécheresse à la femme innocente, et Laban donne à Jacob Lia à la place de Rachel.

Jacob se plaint ; mais l'injustice est consommée, il faut encore un septenaire de travail et de douleur pour obtenir celle qu'il aime. L'amour véritable triomphe de tout, et Rachel est à lui, — comme Marie, avec toutes les grâces et toutes les vertus de Dieu qui la rendent si belle, sera donnée au Christ pour mère sur la terre et dans le ciel, et pour épouse spirituelle dans l'Eglise.

Rachel, la plus douce et la plus belle des grandes figures de la femme dessinées dans la Bible, est digne en tout d'être comparée de loin à Marie. Elle réunit, pour ainsi dire, en elle seule toutes les douleurs et toutes les joies de la maternité : elle n'a que deux fils; mais l'un est Joseph, qui sera appelé le Sauveur, et l'autre est Benjamin, le fils de la douleur et de la prédilection. Joseph est symboliquement le Christ qui sera vendu par ses frères ; Benjamin est l'esprit de justice et d'amour qui sera, dans l'Eglise, la consommation de l'œuvre de Dieu. Rachel ne se contente pas de donner la vie à cet enfant trop cher, il faut qu'elle lui donne la sienne, et elle expire consolée en le mettant au monde.

Mais où Rachel déploie surtout la grandeur du caractère de la femme spirituelle, c'est lorsque, fuyant avec son époux, elle dérobe par zèle les faux dieux de son père. Ici la fille agit en mère, et le père est un enfant. Laban s'irrite et poursuit ses idoles; mais Dieu étend la main sur Jacob, et Laban, désarmé, s'exhale en plaintes. Jacob ignore le pieux larcin des faux dieux : Rachel ne l'a-t-elle pas jugé assez fort pour lui confier son dessein, ou veut-elle courir seule les dangers

du zèle ? Le danger, en effet, est pour elle seule; la mort la menace, et elle s'assied tranquillement sur les idoles qu'elle a cachées. Son calme en impose; la paix est conclue, et le père idolâtre s'en retourne, pleurant peut-être ses dieux plus que sa fille, qu'il devrait bénir de les lui avoir dérobés. Rachel meurt; mais, sur son tombeau, les enfants de Jacob verseront bien des larmes. Son souvenir et son âme veilleront encore sur la famille d'Israël, et, lorsque le glaive d'un tyran moissonnera plus tard deux saisons de fleurs innocentes, on entendra dans Rama une voix et des gémissements, et l'on dira : « C'est Rachel qui pleure ses fils, et ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus ! »

Les privilèges de l'esprit excitent l'envie des hommes de chair. Joseph, que Dieu inspire, est vendu par ses frères pour aller en Egypte y triompher d'une fille d'Eve qui veut corrompre l'enfant de Rachel, et y conquérir le triomphe par la douleur. Il devient le prophète de l'Egypte, et annonce les sept années d'abondance et les sept années de famine, symboles des règnes opposés du bien et du mal. Figure nouvelle de Jésus-Christ, il est élevé à la souveraine puissance et s'en sert pour sauver ceux qui l'ont vendu et pour leur pardonner lorsqu'il revoit son frère Benjamin et qu'il se jette à son cou en pleurant.

Toutefois Joseph, par ses bienfaits mêmes, prépare un châtiment à la race de Jacob; il leur fait recevoir en propre la terre de l'étranger, et ils possèdent la servitude. Joseph est mort, et les Pharaons, qui ne se souviennent plus de lui, le vengent à leur insu en faisant esclaves les enfants de ses frères ; ils les voient courbés pour s'approprier un héritage profane, et ils leur mettent le pied sur la tête. Israël, comme un vil bétail, est abandonné au bâton des exacteurs, parce qu'il oublie la promesse faite à ses pères ; enfin l'oppression devient si excessive qu'elle va exciter et produire la réaction, comme cela arrive toujours. Pharaon, effrayé de la multitude de ses esclaves, fait jeter dans le Nil tous leurs enfants mâles. Sa propre fille, alors, sent frémir ses entrailles de femme; elle désobéit à son père, et sauve elle-même des eaux celui qui, plus tard, y ensevelira Pharaon au milieu d'une fuite victorieuse et des soulèvements de la mer Rouge.

A quelques années de là, voici le roi qui pâlit sur son trône à la voix d'un proscrit venu du désert. Voici l'Egypte qui frissonne dans une nuit horrible et prodigieuse, ou qui fuit poursuivie par des fleuves de sang. Voici les cris perçants des mères et les cadavres des enfants immolés prr l'ange. Voici deux multitudes qui vont se heurter entre deux mers, l'une d'eau, l'autre de sable. L'eau se divise sous un coup de la baguette de Moïse, une vallée profonde se creuse entre deux montagnes pendantes. Les Juifs sont passés, les Egyptiens les suivent de près... Moïse étend la main; le sillon s'efface, la mer s'aplanit en balançant mollement ses vagues... Tout est dit pour l'Egypte !... il faut qu'elle recommence à peupler lentement ses opulentes solitudes.

Cependant les Israélites continuent leur marche vers le désert, et, à leur tête, à côté de Moïse, conduisant un chœur de femmes inspirées, une prophétesse nommée Marie chante le cantique de la délivrance ; et voici ce beau nom de Marie qui nous apparaît triomphant pour la première fois !

Laissons l'Egypte, affaiblie pour longtemps, chercher dans les hiéroglyphes obscurs la science qui lui échappe avec Moïse; elle a pu briller encore depuis, mais sa grandeur n'importait plus à Dieu, si je puis parler de la sorte. Et maintenant elle n'est plus qu'un nom, une terre dévastée, et quelques montagnes de pierre faites de main d'homme, qui sont les tombeaux vides de son ancienne grandeur... Masses colossales, qui entament à peine l'horizon lorsqu'on les aperçoit du fond du désert ; tels sont les plus grands ouvrages qu'ait pu laisser l'orgueil des hommes.

Le peuple, renouvelé par quarante années d'épreuves au désert, est enfin établi dans la terre promise. Nous sommes au temps des juges, et voici venir la prophétesse Débora. Une femme est à la tête du peuple de Dieu, et le Seigneur est avec elle. En vain le géant Sisara accourt avec un grand fracas de chariots et un redoutable appareil de faux tranchantes ; Débora a prié, et l'armée ennemie se dissipe au souffle de Dieu... Arrête, Sisara ! entre ici, car c'est ici le pavillon de Jahel. — Le géant, fatigué, se couche aux pieds de la femme, s'abreuve d'un peu de lait et s'endort... Un instant après, Jahel est debout à l'entrée de la tente, calme et un marteau à la main ; Barac et les guerriers d'Israël qui poursuivaient les vaincus lui demandent : « Où est Sisara ? — Le voici, » dit-elle en se détournant. Ils s'approchent... le géant n'est plus, Jahel lui a cloué la tête contre terre comme Marie, un jour, doit y clouer du pied la tête de l'ancien serpent.

Laissons passer Gédéon et Abimelech : ce fils de la prostitution, qui tue les enfants légitimes, parcourt la terre comme un incendie, et meurt de la main d'une femme; Jephté, qui, (selon quelques interprètes) offre en holocauste à Dieu la virginité de sa fille ; puis ce temps d'anarchie où il n'y a plus de juges en Israël et où l'outrage fait à une femme soulève le peuple tout entier et cause la ruine d'une des douze tribus ; partout Eve et Marie se révèlent dans les destinées de l'humanité : Babylone s'élève par la puissance de Sémiramis, et une femme pour la première fois, du moins d'une manière aussi éclatante, régit publiquement la force des hommes par l'ascendant de sa volonté. Digne fille d'Eve, elle semble revêtir ses fautes elles-mêmes de quelque chose de divin, elle réalise les rêves les plus audacieux et paraît sublime jusque dans ses folies. L'empire des Assyriens commence, et le colosse aux pieds d'argile va bientôt porter jusqu'au ciel sa tête revêtue d'or et d'orgueil ; Nabuchodonosor se proclame dieu, et envoie Ho-

lopherne lui ramasser des adorateurs et des victimes. Ce pontife de la force insolente ne trouve pas d'hommes pour honorer son épée d'une résistance; mais Judith, nouvelle figure de Marie victorieuse du démon, vient au-devant d'Holopherne sous les murs de Béthulie, l'enchaîne et le désarme d'un regard; l'Assyrien s'enivre de vin et de convoitise impure, et sa tête tombe sous les coups d'une femme.

Les événements ont marché dans la Judée. Le peuple a voulu un roi : Saül se perd dans ce rang si périlleux; David, qui lui succède, se laisse entraîner au meurtre pour pallier un adultère; la confusion et l'inceste entrent dans la famille, et, lorsqu'il va mourir pénitent, Bethsabé, à l'imitation de Rébecca, substitue le sage et pieux Salomon à l'orgueilleux Adonias, et lui assure le trône et la bénédiction de son père. Aussi Salomon, qui, par la magnificence pacifique de son règne et par sa sagesse inspirée, a été la figure du Christ ressuscité et triomphant, fait-il asseoir sa mère sur un trône à côté du sien, et lui dit-il cette parole que Jésus dans le ciel répète depuis dix-huit cents ans à Marie : « Demandez, ô ma mère! car il n'est rien que je puisse vous refuser. »

Cependant ce même Salomon, qui avait compris et chanté le céleste amour, laisse amollir son cœur par les filles d'Eve, et succombe aux trompeuses douceurs de la femme de péché : sous la fin de son règne Israël se corrompt et se divise après sa mort. L'ascendant de la beauté corruptrice hâte la ruine d'Israël et comble la mesure des iniquités de Judas : Jézabel et Athalie osent lutter ouvertement contre Dieu même. Les prophètes errants et persécutés attirent par leurs plaintes et grossissent l'orage qui menace Jérusalem. En vain l'ange gardien d'Ezéchias brise-t-il devant la cité sainte l'armée puissante de Sennachérib comme on brise un vase d'argile; l'heure de la vengeance a sonné, et voici un nouveau tourbillon d'hommes conduit par Nabuchodonosor, qui passe sur la ville maintenant maudite : il se fait un fracas d'écroulement et une poussière de ruines; puis, dans le silence qui succède à tout ce bruit, on n'entend plus que les sanglots d'un vieillard qui verse de la poésie et des pleurs sur sa patrie changée en morne solitude.

Ici les grands desseins de Dieu se déploient, et du fond de sa captivité Daniel voit les principales puissances du monde s'élever tour à tour des flots d'une mer orageuse, comme des bêtes féroces qui s'attaquent et s'entre-dévorent. La Perse a eu à peine le temps de se complaire dans son orgueil, et voici que le bélier de Macédoine accourt en bondissant pour briser le front pâle de Darius... Mais détournons les yeux de toute cette mêlée d'empires qui tombent les uns sur les autres, pour contempler une image de Marie dans la chaste Suzanne, dont la pureté sans tache triomphe proclamée et justifiée par la sagesse d'un enfant.

Cyrus a relevé Jérusalem, dont les Machabées ont vainement défendu l'indépendance : — Antiochus est mort rongé de vers, — Rome étend son empire sur la Judée et sur le monde, les temps sont accomplis, un grand événement se prépare, et l'univers est dans l'attente. C'est alors que, d'un prêtre nommé Joachim et d'une femme pieuse nommée Anne, naît une petite enfant obtenue par bien des prières et des larmes, après une longue stérilité. Des anges ont annoncé sa venue et s'empressent autour de son berceau : toutefois le monde l'ignore, et la fleur de Jessé ne s'annonce que pour les âmes pures de ses parents par un parfum délicat de suavité et de candeur; elle naît toute sainte et toute vierge, et Dieu, dont elle est le chef-d'œuvre, semble l'entourer des voiles de son amour et des ombres de sa sainte jalousie. Sa mère, étonnée du respect qu'elle éprouve pour son enfant, demande au ciel quel nom il convient de lui donner, et le Saint-Esprit lui répond qu'elle doit être appelée Marie.

DEUXIÈME ÉTUDE.

Les Mystères de Marie.

Elle est venue, enfin, la consolatrice du monde, et Dieu va révéler à elle seule les secrets les plus intimes de son cœur. Que le ciel descende tout entier pour admirer maintenant les merveilles de la terre, et que les splendeurs de l'empyrée s'embellissent à l'envi pour préparer un trône à la reine des anges; que les plus belles étoiles de l'espace sidéral entrelacent leurs diamants pour sa couronne, car le soleil sera son vêtement splendide, et la lune s'offrira à ses pieds comme un escabeau d'argent; que la terre prodigue devant elle toutes ses richesses et qu'elle jette sous ses pas un luxe merveilleux de verdure et de fleurs, qu'elle fasse entendre tous ses murmures, qu'elle soupire tous ses parfums pour accueillir le passage de la mère de Dieu, que la mer aplanie sous un ciel pur frémisse et étincelle, et que le pilote perdu sur l'Océan ne redoute plus l'approche de la nuit; car voici qu'est apparue la belle étoile de la mer. La beauté des fables antiques était sortie de l'écume des flots, Marie descend du ciel pour calmer les flots, et leur écume ne souillera pas même le bord de son vêtement immaculé comme elle. Son sourire fait la sérénité du ciel, dissipe et chasse les tempêtes, fait taire les orages du cœur et répand le silence de la paix dans la nature et dans les âmes... O profond Océan! cherche dans tes abîmes, visite le secret de tes antiques trésors, et si tu trouves parmi les richesses enfouies dans ton sein un or pur comme sa charité, une perle sans tache comme son cœur, frémis de joie, bouillonne d'empressement et d'orgueil, et viens étaler ton trésor aux pieds de la reine du monde; elle préférera à tout cela un pauvre naufragé prêt à périr que tu jetteras à ses pieds et qu'elle sauvera en lui tendant la main. O terre! tes fleurs sont belles et tes murmures printaniers sont doux; mais Marie

aime mieux les prières des pauvres : les larmes qu'elle essuie lui sont plus douces que ta rosée, et elle ne fait pas attention à tes chants, ni à tes murmures, parce qu'elle prête l'oreille aux soupirs des petits enfants qui apprennent de leurs mères à bégayer son nom !

Dès avant sa naissance, Marie nous apparaît, dans les peintures de l'Eglise, entourée d'une gloire si merveilleuse, que le cœur en palpite éperdu et que la raison s'en étonne : revêtue du soleil, elle foule aux pieds le monde, sur lequel elle écrase la tête du serpent ; la Trinité la couronne, le Père lui sourit en la bénissant, le Fils s'incline déjà respectueux devant sa mère, et le Saint-Esprit l'enveloppe de son souffle de lumière et d'amour. Seule au milieu de tant d'éclat dans sa douce et modeste simplicité, elle est plus belle que sa gloire ; et les cantiques des anges qui se prosternent devant elle disent au ciel ce qui sera bientôt répété par toute la terre : Marie a été conçue sans péché.

Au moyen âge, des âmes extatiques et jalouses à l'excès de la pureté du berceau de Marie voulaient la faire participer d'avance au privilége unique de son divin fils. Selon ces pieux mais trop hardis légendaires Anne et Joachim ne connaissaient de leur union sainte que le mariage des âmes par la prière, et un saint baiser de paix, présenté par Joachim à sa chaste épouse dans l'enceinte sacrée du temple et au seuil même du sanctuaire, eût été le seul signe humain de la conception de Marie. L'Eglise, attentive au dépôt sacré de la tradition, a rejeté cette fable peut-être touchante, mais elle ne nous défend pas d'être attendris du zèle si ardent, quoique peu éclairé, de ceux qui l'ont si naïvement et pieusement inventée.

L'Eglise a mieux accueilli la tradition selon laquelle Marie a été enfantée sans douleurs. En effet, un enfantement exempt du péché originel ne devait en éprouver ni les châtiments, ni les souillures. Le berceau de Marie fut donc tout immaculé, et ne connut d'autres larmes que celles de la reconnaissance et du divin amour. Les peintures naïves des siècles croyants nous offrent d'une manière bien touchante ce mystère si doux de la naissance de Marie : c'est vers l'aube du jour, à l'heure où apparaît l'étoile du matin. Joachim qui, sans doute dans l'attente des merveilles de Dieu, a veillé près de sa sainte épouse, vient de se laisser aller au sommeil. Sa tête paisible et vénérable repose inclinée sur sa main, et son coude est appuyé sur le lit nuptial. Cependant Anne reçoit dans ses bras et presse sur son cœur en extase sa tendre enfant qui vient de naître, et, comme Marie ne lui apporte que de la joie sans douleur, pas un seul cri, pas un seul gémissement n'a troublé le léger sommeil du juste qui dort auprès d'elle.

Les premières pensées de Marie sont pour Dieu, ses premiers regards pour le ciel, ses premiers désirs pour la retraite et le sacrifice. Et voici un nouveau mystère qui se prépare. Une enfant de trois ans à peine se détache sans regret des bras de sa mère pour marcher vers le sanctuaire. La jeune reine des anges se sent attirée vers le sein de Dieu d'un attrait plus puissant que toutes les douceurs de la famille ; et ses pieux parents, qui adorent les desseins de la Providence, versent en la quittant des larmes mêlées de regret et de joie. Le grand prêtre reçoit avec attendrissement cette enfant déjà si grande en céleste amour, et il songe peut-être à la colombe qui revenait vers l'arche parce qu'elle ne trouvait pas où poser ses pieds sur la terre. Le temple s'ouvre avec respect, et son sanctuaire a frémi sous les pas légers de Marie ; comme s'il pressentait que cette enfant est plus grande et plus sainte que lui, et que Dieu va l'abandonner pour habiter désormais en elle.

Ici se laissent seulement pressentir aux âmes aimantes et contemplatives les mystères de la vie intérieure de Marie. C'est dans la solitude du temple, dans le silence de ses longs jours de travail et de prière, que son cœur s'ouvre aux douces émotions de la grâce et qu'elle voue à son Dieu un éternel amour !

Cette mystérieuse alliance, cette sainte et ineffable union du Verbe avec les âmes pures, dont Salomon avait chanté les délices dans son cantique, s'accomplit pour la première fois entre le ciel et la terre : la jeune vierge entend au fond de son âme son époux céleste aspirer à devenir son enfant et lui demander ses caresses maternelles avec des larmes de pieux désir : *Osculetur me osculo oris sui, quia meliora sunt ubera tua vino.* Oh ! que je sois ton enfant ! puis tu me prendras par la main, tu m'apprendras à former mes premiers pas sur la terre, tu m'entraîneras après toi, et nous courrons ensemble à l'odeur de tes parfums ! Et la jeune vierge, étonnée du ravissement de son âme, s'enivrant sans les comprendre encore des caresses du bien-aimé, lui répondait avec l'épouse du cantique : Le roi m'a fait entrer dans le cellier de ses délices, il m'a offert toutes les joies et toutes les ivresses, et j'ai préféré ton amour.

O le bien-aimé de mon âme, dis-moi où tu conduis le troupeau candide de tes élus ? dis-moi où doit être ton repos sur cette terre que tu visiteras au milieu de son mauvais jour, afin que j'adore d'avance le tabernacle qui doit prêter son ombre à ton mystérieux sommeil ? — Tu ne te connais donc pas toi-même, ô la plus belle entre les femmes ? lui répondait le bien-aimé. Ecoute, écoute dans l'avenir ce que disent de toi les pasteurs des peuples ; écoute ce que disent de toi les anges ! — Je ne suis qu'une obscure et simple enfant, disait Marie ; mais je n'envie ni la beauté de Jérusalem ni les splendeurs de Salomon : car vous êtes beau, mon bien-aimé ! — Et toi, tu es belle, ô Marie ! ton regard est pur comme celui de la colombe ! — Je suis belle parce que je suis tout à vous, ô mon Dieu ! Oh ! soyez le bouquet de ma virginité ; que je vous attache sur ma poi-

trine comme un bouquet de myrrhe, et restez à jamais sur mon cœur! Votre nom est plus doux à ma lèvre que les raisins des vignes d'Engaddi; vous serez mon unique époux, et mon lit nuptial sera jonché de lis! Oh! qui me donnera de vous voir naître sur la terre? qui me donnera de te rencontrer, petit enfant! de voir en toi mon frère et le fils de ma mère? Je te prendrais dans mes bras, j'oserais te donner des caresses de sœur; et alors qui oserait mépriser cette humble fille d'Eve, heureuse maintenant du péché de sa mère?... Il me semble que je te vois; tu descends rapidement les collines éternelles; tu franchis les vallées qui te séparent de la terre; j'entends la voix de mon bien-aimé qui me dit : Hâte-toi, lève-toi, ma colombe, ma bien-aimée; car déjà l'hiver a passé, la pluie s'en est allée et s'est retirée, les fleurs sont apparues dans notre terre, le temps de l'émondeur est venu, la voix de la tourterelle a été entendue dans notre terre, le figuier a montré ses fruits nouveaux, et les vignes fleurissantes ont donné leur odeur. Oh! venez, mon bien-aimé! sortons ensemble de ce monde, dont le bruit fatiguerait mon amour; allons aux champs de l'éternité, demeurons dans les solitudes. Au point du jour, lorsque vous visiterez la terre, nous sortirons ensemble; je descendrai avec vous du ciel, et nous irons voir si la vigne de votre Eglise est en fleurs, si les fleurs sont en travail, si les grenadiers sont fleuris.... Alors, ô époux de mon amour, enfant chéri de mes désirs! quand tu naîtras pour le salut du monde, oh! si j'étais ta mère, avec quels frémissements d'adoration et de joie je te présenterais le doux aliment de l'enfance! Mais je suis devant toi comme un jardin fermé et comme une source close. Je ne serai pas mère, puisque je suis indigne d'être la tienne.... Seulement, ô mon Dieu, montre-moi celle que toutes les générations doivent appeler bienheureuse, afin que je puisse la servir à genoux et baiser la trace de ses pas!

Cependant le jour est venu où Marie doit choisir un époux parmi les enfants des hommes, car Dieu veut donner un gardien à son arche sainte. La Vierge connaît intérieurement les desseins du Seigneur, et elle se confie tout à lui. Ici se présente le type du mariage selon Dieu, du mariage chrétien dans toute sa pureté et sa blancheur céleste : un homme juste et irréprochable reçoit, en présence du prêtre, la main confiante de la Vierge immaculée. L'innocence et la pureté président à leur union; ils se promettent de servir Dieu ensemble, de s'aimer et de se servir mutuellement, de ne se séparer jamais volontairement dans cette vie, afin d'être encore unis dans une vie plus belle et plus heureuse. Voilà l'essentiel du mariage chrétien, et c'est tout ce que le monde doit en savoir; le reste est le secret de Dieu et de la sainte modestie. Le divin fils de Marie aura devant les hommes un gardien et un ami qu'ils appelleront son père. Mais Marie, Joseph et Jésus, unis ensemble dans la prière, diront tous trois, en s'adressant à Dieu : Notre Père, qui êtes au ciel!

Une gracieuse légende, reproduite par les anciens tableaux, suppose que douze jeunes gens choisis des douze tribus d'Israël aspiraient à la main de la plus belle des vierges; que Joseph, désigné par le sort et averti secrètement par le Seigneur, se trouvait parmi eux au nom de la tribu de Juda : tous ils demandèrent à Dieu un miracle pour désigner celui qui devait avoir pour épouse la merveille de la terre, et l'épreuve qui avait fait donner autrefois à Aaron le souverain sacerdoce fut renouvelée pour connaître quel serait le gardien du nouveau tabernacle de Dieu. Douze verges furent déposées sur l'autel de Dieu, et celle de Joseph, bien qu'ancienne et desséchée, reverdit et poussa des fleurs d'une blancheur éclatante sur lesquelles une colombe merveilleuse de pureté se reposa en battant des ailes : les rivaux de Joseph se retirèrent confus en brisant leurs verges stériles, et les deux célestes époux se donnèrent la main en présence du prêtre et de Dieu.

Mais nous pouvons laisser ici les traditions populaires et leur naïve poésie. Nous entrons dans le récit évangélique. Voici que l'esprit de Dieu raconte lui-même ses miracles : Gabriel est envoyé à Marie; le Verbe éternel va se renfermer dans le sein d'une femme. Tout le ciel est attentif et regarde la terre.

Ici se présente à l'âme contemplative un tableau plus magnifique encore que celui de la conception immaculée de Marie.

Le monde entier gémissant sous l'empire du démon, qui s'inquiète malgré lui dans les ténèbres de sa gloire en sentant tressaillir la terre sous ses pieds; les âmes de tous les justes pleurant dans les limbes et tendant leurs mains vers le ciel; l'enfer, au-dessus duquel le monde est suspendu, réclamant à grands cris sa proie; le ciel ouvert, et Dieu incliné vers la terre; le Verbe impatient de revêtir la forme qui doit sauver le monde, suspendu en quelque sorte entre le ciel et la terre aux rayons mystérieux qui sont le souffle de l'esprit d'amour; et au centre de tout cet infini, une chétive cabane et une jeune fille en prière, une pauvre enfant obscure et ignorée, la nouvelle épouse de l'artisan Joseph, la petite Marie, comme on disait peut-être alors. Un ange se prosterne devant elle et la salue pleine de grâce; puis il lui demande en quelque sorte, qu'on me passe cette expression, il lui demande de la part de Dieu et de son Verbe la permission de sauver le monde par elle! Marie se trouble un instant; elle qui a voué à Dieu sa virginité, comment deviendra-t-elle la mère du Sauveur? Elle ne doute pas, mais elle ne comprend pas d'abord, et elle se sent troublée. L'ange la rassure en lui disant que le Saint-Esprit la couvrira de son ombre et que sa génération sera merveilleuse et sans tache. Alors Marie : Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole! Le ciel et la terre attendaient ce consente-

ment de la Vierge divine; le Père fait un signe ineffable, la lumière du Saint-Esprit entoure Marie comme un voile et la pénètre comme le diamant est pénétré par les feux du soleil; le Verbe s'élance en elle revêtu de la forme humaine; un reflet de lointaine splendeur illumine les limbes, qui poussent un cri d'espérance; le trône de Satan tremble, et l'enfer, que la lumière nouvelle menace jusqu'au fond de ses abîmes, pousse un rugissement de terreur et referme à vide sa gueule béante qui allait engloutir le monde.

Maintenant suivons Marie dans les montagnes où elle va avec empressement visiter Élisabeth, sa parente, celle qu'un miracle a rendue féconde dans sa vieillesse pour la faire devenir mère du Précurseur. Ici l'on ne voit que deux mères, qui disparaissent pourtant aux regards de la contemplation pour laisser agir deux enfants que l'on ne voit pas encore; Jésus, avant que de naître, vient sanctifier son précurseur et lui donner sa mission. Ici Marie n'est plus, c'est Jésus qui vit en Marie. Marie est comme la forme visible du Verbe incarné: c'est Jésus qui marche et qui se hâte d'aller trouver Hélie dans la montagne pour lui annoncer sa venue, c'est Jésus qui parle par la douce voix de sa mère; et saint Jean a si bien entendu dans cette voix l'accent du Verbe éternel, qu'à la salutation de Marie il tressaille de joie dans les entrailles d'Élisabeth, et s'incline pour adorer l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Oh! quand Dieu viendra-t-il ainsi dans toutes nos actions? Sainte société des enfants de Dieu, où une seule âme divine conduit, rapproche et fait agir les membres selon la pensée unique qui régit tout le corps, quand donc nous serez-vous montrée? Quand viendra le temps où les mères pourront adorer dans la fécondité les unes des autres les chastes merveilles du Dieu trois fois saint, et où les hommes s'aimeront pour ainsi dire avant que de naître, et se reconnaîtront pour frères en communion avec la divine humanité du Sauveur!

Marie est revenue dans sa petite maison de Nazareth, et voilà qu'un édit de César-Auguste la contraint de partir pour Bethléem. Elle ne songe pas aux fatigues de son corps si délicat et si tendre; la volonté de Dieu se manifeste, et sa vie est de lui obéir. Voici donc Marie et Joseph qui s'acheminent vers Bethléem, et les anges de Dieu qui vont leur préparer la crèche.

Prosternons-nous avec eux dans cette pauvre étable où Marie a été réduite à chercher un asile avec son saint conducteur, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie; voyons-la immobile, à genoux, les mains jointes, contempler avec un céleste ravissement mêlé à l'étonnement de l'innocence le doux Agneau qui vient de naître: que son attitude est simple et belle! que de majesté dans sa grâce! que de pureté et de grandeur dans ses traits! que de virginité dans tout ce qui respire autour d'elle et jusque dans les plis de son vêtement, qui s'allongent en lignes si pures, se brisent et se répandent sur ses pieds en flots si harmonieux et si tranquilles! Que Joseph est bon et quelle joie pleine de douceur et de force dans la figure de cet homme juste! Et ce petit enfant qui est là couché dans la crèche: ô mon Dieu, c'est donc vous! Quel temple que cette pauvre étable! Un silence de ravissement s'y répand comme de l'encens, silence au fond duquel on entend la musique des anges et l'écho de la grande voix qui vient de crier dans le ciel: Gloire à Dieu dans les cieux les plus élevés, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! Déjà commence à s'assembler le peuple juste autour de l'enfant qui sera le père du siècle futur; déjà arrivent les premiers soldats de cette milice sainte qui doit détrôner les Césars: ce sont quelques hommes du peuple, de pauvres et simples bergers.

Après les simples viendront les savants et les sages, mais de bien loin, en petit nombre et comme en ambassade au nom de l'avenir. Ceux-là n'auront que le second rang après les pauvres: ce sont des rois. — Mais c'est d'un pauvre enfant nouveau-né qu'ils viendront se déclarer les tributaires: l'étoile de Jacob les amène de l'Orient, ils l'ont vue et ils ont tout quitté; ils sont partis, ils viennent. Cependant le nouveau-né est soumis au couteau de la circoncision et reçoit, avec la marque du péché, le nom béni de Jésus, qui signifie sauveur, agneau désigné pour le sacrifice. Quelques gouttes de son précieux sang coulent déjà pour nous sur la pierre sacrée; l'enfant divin y mêle quelques larmes qui, en tombant sur la terre, préludent au baptême du monde. Marie aussi apprend déjà à pleurer avec son divin fils et à le voir souffrir: mais maintenant du moins elle peut lui donner des soins et des témoignages d'amour maternel en essuyant religieusement ses larmes précieuses; plus tard elle ne pourra lui donner que des prières et des pleurs.

Les rois mages sont arrivés; Jérusalem est dans le trouble, parce qu'elle sait qu'Hérode a peur et que les frayeurs du tyran sont des calamités publiques. Cependant les mages sortis de Jérusalem revoient l'étoile qui s'était cachée à cette ville déjà abandonnée du ciel, et trouvent sur un trône digne de lui, sur les genoux et dans les bras de sa mère, le petit enfant de la crèche, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; la dignité simple et modeste de la femme du peuple, qui ne s'étonne pas de voir des rois proternés devant son enfant, révèle aux mages tout un nouveau monde. C'est ici un des grands tableaux prophétiques et symboliques de l'Évangile: c'est le monde à venir opposé au monde présent; l'innocence, unie à la divinité, donnant des lois à l'âge, à la sagesse, à la puissance; le petit enfant, qu'Isaïe avait vu conduire les lions aux pâturages des agneaux, faisant déjà courber les têtes royales; le monde, représenté par ses ambassadeurs, adorant le fils du pauvre artisan; la hiérarchie des intelligences humaines, en qui se reproduit l'image de la Trinité venant recevoir la promesse de cette

triple dignité sacerdotale, qui sera bientôt donnée aux gentils, et offrant déjà à son Dieu et à son roi les symboles du culte pur que lui rendra toute la terre. L'or est le pur amour; l'encens, l'adoration et la crainte; la myrrhe, la tempérance et les vertus qui gardent l'âme nouvelle dans la foi contre les corruptions de la chair. Ainsi l'amour, l'intelligence et les sensations se soumettent au roi des âmes, et en même temps, par un symbolisme plus connu et plus accessible à tous, l'encens est offert à la divinité, l'or à la royauté et la myrrhe à l'humanité du Verbe : l'encens, afin qu'il l'offrît à son Père en qualité de grand prêtre de la nouvelle alliance; l'or, afin qu'il le changeât en charité dans la main des pauvres, et la myrrhe, afin qu'il daignât l'employer lui-même pour nous préserver de la corruption. L'Evangile, enfin, tout entier, représenté dans toute sa douceur et dans toute sa grâce par un petit enfant qui sourit à des vieillards, et ce petit enfant présenté aux adorations du monde par une femme, répondant par la voix aux hommages qui lui sont adressés, se révélant tout entier par elle, et se montrant plus grand que Salomon sur son trône dans les bras et sur le sein de sa divine mère !

Les mages, avertis en songe de se défier d'Hérode, s'en retournent par un autre chemin ; et Marie porte son fils au temple pour se purifier selon la loi, donnant ainsi l'exemple de la soumission et se montrant plus obéissante par cela même qu'elle est plus éclairée et plus pure : tout l'esprit du christianisme est là. Marie est trop au-dessus de la loi pour chercher à s'y soustraire ; et tout son privilége consiste à être exempte de la gêne et de la crainte, et à accomplir toute chose avec amour. Ne faut-il pas que comme son divin fils elle commence ce grand sacrifice d'obéissance qui ira jusqu'à la mort, afin de faire comprendre aux enfants de la grâce ce que c'est que la liberté et la vie ! Jésus avait déjà pris la marque du péché originel; ici il se substitue à l'homme pécheur, et en cette qualité il semble qu'il ait besoin d'être racheté lui-même : deux colombes, symbole de pureté et de douceur, image de l'humanité régénérée en Jésus et Marie, sont offertes pour lui ; et le divin enfant, qui médite son holocauste futur, prête en quelque sorte son âme à ces créatures innocentes, et se sent mourir avec elles sous le couteau du sacrifice.

Ici les deux grands âges de l'Eglise se donnent la main : Siméon et Anne, symboles et dépositaires de la sainteté antique et de l'esprit des prophètes, semblent les députés de quatre mille ans de désirs ; ils ont vu le Sauveur, maintenant ils peuvent mourir, afin de l'annoncer aux patriarches. Siméon chante l'hymne d'actions de grâces qui est la clôture de l'ancienne alliance ; et il prédit les combats et les triomphes de l'alliance nouvelle ; il salue les deux victimes pures qui s'offrent à Dieu pour abolir les sacrifices sanglants devenus inutiles, la rédemption opérée sur la croix et s'achevant dans le cœur de Marie, et l'on peut dire qu'ici commence à se manifester le culte de ce très-saint cœur qu'un glaive doit traverser pour en faire couler tant de grâces et tant de pardon ; et Siméon, en saluant la passion du Sauveur du monde, console et rassure ceux pour les péchés desquels l'innocent va mourir, en leur montrant cette mère affligée, qui pour eux se résigne au glaive et leur offre son cœur blessé.

Marie ne tarde pas à sentir l'accomplissement de la parole du vieillard ; voici le glaive qui est levé sur son enfant ; un ange est venu : Vite, il faut traverser le désert, il faut partir, il faut fuir en Egypte ! La tyrannie de l'Egypte avait chassé Moïse vers la Judée, voici que la Judée chasse vers l'Egypte celui que Moïse annonçait : c'est ainsi que les oppresseurs forcent la vérité de marcher sans relâche et de faire le tour du monde ; ainsi les coups qu'ils dirigent contre elle retombent toujours sur eux-mêmes. Pharaon était venu périr dans la mer Rouge pour voir Israël lui échapper; Hérode se baigne dans le sang innocent et met le comble à sa réprobation sans pouvoir atteindre l'enfant qui déjà l'épouvante. Cependant une légion d'anges nouveaux va porter aux limbes la nouvelle de la délivrance prochaine et les prémices du martyre : ils vont, si cette figure m'est permise, baptiser leurs pères avec leur sang, et la sainte assemblée, qui bientôt va peupler le ciel, salue avec un tendre amour ces fleurs des martyrs que la cruelle épée a moissonnés comme un tourbillon moissonne les roses naissantes, ces enfants privilégiés, qui obtiennent la victoire sans avoir connu le combat et qui sur le sein de Dieu, pensant encore être sur le sein de leur mère, se jouent, comme dit l'Eglise, dont nous citons ici la liturgie, avec leurs palmes et leurs couronnes.

On dit qu'à l'arrivée de la sainte famille en Egypte, toutes les idoles s'émurent et tombèrent. Ceci est pris dans le sens mystique : l'Egypte représente le monde, et lorsque Jésus arriva dans le monde, les faux dieux se renversèrent d'eux-mêmes, car leur règne était passé.

Hérode meurt, car les persécuteurs de l'Eternel sont mortels, et c'est pour cela que Dieu leur laisse leur blasphème d'un jour ; la sainte famille revient à Nazareth y disparaître dans l'obscurité des vertus de la famille. Et que faisait alors Marie ? comment servira-t-elle de modèle aux femmes chrétiennes, si l'Evangile ne nous dit rien de sa conduite ? L'Evangile nous dit tout en un mot : Marie conservait toutes les paroles qui étaient dites de son divin fils et s'en entretenait dans son cœur. Ainsi la retraite, les soins de la famille et l'oraison, voilà Marie dans son intérieur, et voilà aussi la femme chrétienne.

Un seul incident traverse et révèle en même temps cette admirable vie cachée de la sainte famille : dans un des voyages que l'on faisait tous les ans à Jérusalem pour la Pâque, l'enfant Jésus, âgé alors de douze ans, laisse échapper le Verbe éternel renfermé en lui,

oublie la maison maternelle pour le temple, qui est la maison de Dieu, son Père ; reste au milieu des docteurs pour s'entretenir avec eux et les confondre; laisse passer le temps comme un songe et reste perdu pour sa sainte famille pendant trois jours. Marie et Joseph le cherchent avec anxiété, et le retrouvent enfin dans le temple, assis parmi les docteurs, les interrogeant, leur répondant et les laissant confondus de sa sagesse. Marie a tant souffert qu'elle ose se plaindre, non pas d'abord en son propre nom, toutefois comme si elle craignait de laisser voir quelque chose de trop humain dans une si pieuse et si légitime douleur : Mon fils, dit-elle, pourquoi nous avez-vous traités ainsi ? voilà que votre père (et elle ajoute timidement et moi), voilà que votre père et moi nous vous cherchions avec douleur ! La réponse de l'enfant est sublime et révèle d'un mot tout l'intérieur divin de la céleste famille : Pourquoi me cherchiez-vous ? Il semble s'étonner d'un soin trop empressé, comme d'un doute de la part de celle à qui rien n'est caché des profondeurs de Dieu : Pourquoi me cherchiez-vous ? — Vous ne saviez donc pas, ou plutôt ne saviez-vous donc pas ? Question qui équivaut à ceci : Vous saviez pourtant... — Et quoi ? Tout ce que l'Homme-Dieu savait lui-même ; c'est-à-dire qu'il fallait qu'il fût tout entier aux choses qui regardaient son Père ; et pour savoir cela ne fallait-il pas que Marie connût Jésus comme il se connaissait lui-même, et que tout le cœur de son fils fût une seconde fois vivant en son cœur ? *Quid est quod me quærebatis ?*

L'enfant revint à Nazareth avec ses augustes parents, et *il leur était soumis ;* ce mot achève d'un trait le sublime tableau de la vie cachée. Voici un Dieu qui obéit à ses créatures, et des créatures assez simples, assez pures et assez abandonnées à Dieu pour le connaître dans la personne de leur fils et se sentir capables de lui commander. Voici la femme dans toute sa gloire : non pas la femme selon Eve, la mère, mais la femme selon Dieu et la mère selon son cœur. Toute-puissante dans la retraite et le silence de sa maison, l'Evangile a tout dit sur elle en n'en disant presque rien ; car la femme vraiment active pour le bien est celle dont le monde ne parle pas ; sa puissance est toute cachée et mystérieuse, comme tout ce qui vient du cœur, qui est le sanctuaire de l'âme ; on ne la voit nulle part et l'on ressent partout ses bienfaits : douce et discrète comme la Providence, attentive comme elle à multiplier ses bienfaits en cachant leur source comme par une céleste pudeur, la femme doit être l'ange de la vie intérieure, la douceur secrète de la vie, l'ange gardien du foyer ; sa gloire à elle, c'est d'être reine en servant ceux qu'elle aime et de paraître leur servante en régnant sur eux par ses vertus pour leur communiquer son âme et son cœur. Voilà Marie, voilà la mère, voilà la femme selon Dieu ; voilà la confidente du Sauveur du monde, celle qui le tient dans ses bras, qui est admise à ses caresses les plus tendres, qui passe avec lui tous ses jours et qui le soir, en s'entretenant avec lui du salut des hommes, le voit incliner doucement vers elle sa tête vénérable et chérie et s'endormir en paix sur son cœur.

Trente ans s'écoulent dans les mystères de cette admirable vie intérieure comme une minute de l'éternité bienheureuse; la vie publique du Sauveur va commencer, et celui que Marie s'affligeait d'avoir perdu pendant trois jours va lui être ravi pendant trois ans pour lui être rendu ensuite sur le Calvaire... et comment rendu, ô sainte Mère de douleurs !

Mais avant de se séparer de son Jésus, Marie assiste avec lui aux noces de Cana, et c'est à sa prière que le Sauveur fait son premier miracle : ici tout est mystérieux, l'Homme-Dieu et la femme toute sainte assistent à des noces pour régénerer le mariage et sanctifier la génération dans sa source. Marie avec son cœur et sa sollicitude de mère voit ce qui manque aux unions des hommes... Ils n'ont plus de vin ! c'est-à-dire : Ils n'ont plus cette charité, qui est le véritable et saint amour ; car le vin en est le symbole, comme le savent ceux qui sont versés dans l'esprit des Écritures. — Femme, répond le Sauveur, car c'est *la femme* qui vient de lui parler, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi ? comme s'il disait : Vivons-nous dans ces pauvres enfants que ma mort doit faire grandir, et les promesses de Dieu pour la race à venir ne sont-elles pas déjà réalisées et vivantes en nous ? Que nous importe donc un mal qui déjà n'existe plus pour nous, puisque nous possédons déjà le bien qui est dans l'avenir et auquel le mal passager a dû préparer la race humaine ? Pour eux *mon heure n'est pas encore venue ;* mais pour nous elle existe, cette heure, et nous savons qu'elle viendra. Marie a compris, et que lui reste-t-il à faire pour ceux dont elle s'établit dès lors de plein droit la médiatrice et l'avocate ? elle leur montre son admirable fils en leur disant : Faites tout ce qu'il vous dira. Jésus, tout en paraissant résister à sa mère, est comme entraîné par elle ; son heure semble être avancée au gré de l'amour de sa sainte mère, et le prodige s'accomplit. Ainsi se révèlent le commencement et la fin de l'apostolat de Marie.

Cependant Jésus a commencé la prédication, et Marie rentre dans le silence comme dans un mystérieux tabernacle, d'où elle suit intérieurement les œuvres merveilleuses de son fils ; le Verbe éternel, qu'elle a renfermé dans son sein, parle maintenant au monde : que pourrait-elle avoir de plus à dire ? Cette voix qui instruit les pauvres n'est-elle pas aussi la sienne ? n'est-ce pas la voix de son sang, le murmure de son cœur, le cri de ses entrailles ? n'est-ce pas elle qui a formé cette bouche divine à articuler des sons et à prononcer des paroles ? l'Évangile n'est-il pas sorti tout vivant de son sein, et ne l'accompagne-t-elle pas encore de tous les élans de son cœur ? Oh ! l'œuvre de la femme, qu'on le comprenne

bien, n'est pas l'œuvre des places publiques; sa parole doit être tout intérieure comme celle de l'esprit d'amour. La femme doit, nous le répétons, ressembler à cette Providence qui fait le bien avec mystère, et sa pudeur doit étendre un voile jusque sur ses vertus. Ce n'est que lorsqu'il y a des douleurs à partager ou à soulager, des œuvres de martyre à accomplir, des outrages à recevoir pour la justice, des justes abandonnés de tous et condamnés par le monde à accompagner au supplice, ce n'est, dis-je, qu'alors que la femme ose se montrer, et c'est aussi sur le Calvaire que nous allons retrouver Marie.

Voici le tableau qui correspond à celui de la chute originelle : ici sont expliqués et accomplis les mystères d'Eden. A la naissance de la mort dans un jardin de délices par un acte voluptueux, s'oppose ici la renaissance de la vie sur des rochers affreux, sous un ciel sombre et terrible, par une double agonie et par une mort sanglante. Ici se revèlent les profondeurs de la philosophie religieuse et de la nature intime de l'homme; ici sont résolus tous les problèmes : l'harmonie qui est dans l'équilibre de la chair et de l'âme, et dans le règne de l'âme sur la chair, se rétablit par une réaction égale à la chute; la chair pour vivre avec excès avait engendré la mort, il faut qu'elle meure volontairement pour recouvrer la vie. Ainsi le délicieux tableau d'Eden avec toutes les séductions de la nature si belle, du serpent et de la femme, ne vous y trompez pas, c'est là le symbole de douleurs! c'est ici qu'il faut trembler et pleurer! car tous nos maux et ceux du monde entier sont représentés en germe sous cette voluptueuse image; c'est ici que se prononce l'arrêt de mort de Jésus, et que se préparent les tourments du cœur de sa mère! Mais sur le Calvaire!... je n'ose dire : Réjouissons-nous en présence d'un pareil sang et de pareilles larmes!... qui pourrait voir Jésus en travail de notre délivrance et ne pas souffrir avec lui? qui pourrait voir Marie au pied de la croix et ne pas pleurer avec elle? — Pleurons donc; mais cette fois pleurons des larmes de reconnaissance et d'amour, et embrassons de toutes nos forces le pied de cet arbre salutaire. Demandons à la nouvelle Eve qu'elle cueille pour nous ce fruit de douleur dont la première elle a savouré toute l'amertume. Que la femme répare ainsi la séduction de ses criminelles délices par la séduction nouvelle de ses maternelles et imposantes douleurs! La voyez-vous debout au pied de la croix comme un prêtre devant l'autel? La vie divine de son fils semble passer en elle pour la soutenir et lui faire accomplir un sacrifice plus inouï que celui d'Abraham; Dieu, qui avait eu pitié du père et qui avait retenu son glaive, en plonge sept dans le cœur de Marie et les retourne dans ses déchirements! Il semble repaître sa justice avide des sacrifices de l'amour des souffrances ineffables de sa bien-aimée, parce que l'ambition de sa tendresse pour elle, si je puis parler ainsi, ne peut se rassasier de gloire.

Il sait que le temple du bonheur éternel, pour la nature humaine, doit jeter ses fondements dans le travail du sacrifice, et c'est pourquoi, plus il aime, plus il creuse. Mais il soutient sa mère d'une main toute-puissante, tandis que de l'autre il la frappe; la terre frissonne et chancelle, le soleil pâlit et éprouve une défaillance; Marie est debout au pied de la croix, elle ne voit rien, elle n'entend rien; elle se plonge avec de cruelles délices dans l'océan d'amertume qui inonde le cœur agonisant de son fils; il y a là deux corps, mais il n'y a qu'une âme : Marie ne vit plus en elle, elle meurt en Jésus; ses membres se roidissent, ses pieds froids comme du marbre sont cloués à la terre, ses mains se contractent, ses yeux pleurent sans larmes dans une fixité terrible, sa poitrine haletante se soulève et se brise, sa bouche est brûlée de la soif de Jésus et sent l'amertume du fiel dont on l'abreuve... Mais quand il pousse les derniers cris de l'agonie, lorsqu'il se plaint à son Père d'être abandonné, oh! comme l'âme de Marie s'élance vers lui pour lui dire que sa mère du moins ne l'abandonne pas!... Enfin, quand l'âme du Sauveur s'arrache victorieuse de son corps, Marie reste comme sans vie; toutefois un effort puissant comme la mort même d'un Dieu l'arrache à son Jésus et la fait redescendre sur la terre; ce fut là sans doute la plus grande et la plus sublime de ses souffrances, et il lui fallut plus de force pour survivre à son fils que pour le voir mourir.

Mais elle avait de suprêmes devoirs à lui rendre; et d'ailleurs n'avait-elle pas son testament à accomplir? Jésus, qui semblait, dans l'institution de l'Eucharistie, avoir épuisé la puissance de l'amour d'un Dieu et ne pouvoir plus rien donner à son Eglise, venait pourtant de lui léguer sa mère. Il revivait comme fils de Marie dans la personne du disciple bien-aimé, selon la pensée du pieux M. Olier, et dans saint Jean étaient représentés les enfants de l'Eglise catholique, dont Marie est la mère et la figure. Ainsi la société nouvelle était constituée en Jésus et Marie : en Jésus, qui revivait dans son disciple; et en Marie qui devenait, selon l'esprit et selon la vérité, la mère du nouveau Jésus-Christ qui doit demeurer dans l'Eglise jusqu'à la fin. Ainsi, la tête du serpent est brisée, et celle que jadis, au pied de l'arbre de la science, Dieu avait présentée à l'homme innocent en lui disant : Voici ton épouse, du haut de l'arbre de la croix, il la présente de nouveau en une personne nouvelle à l'homme absous et régénéré par son sang divin, en lui disant : Voilà ta mère! car tant que la femme avait enfanté dans le péché elle n'était pas véritablement mère : engendrer la mort, c'est une maternité négative; mais Marie, et sous son nom la sainte Eglise, étant affranchies du péché originel, enfanteront désormais la vie; la génération selon Dieu vient donc seule-

ment d'être révélée, et Dieu, pour la première fois, peut dire à l'homme sans ironie en lui montrant la femme : Voici ta mère; *ecce mater tua.*

Maintenant contemplons les merveilles de la foi, de l'espérance et de la charité dans Marie au pied de la croix. La foule a abandonné le Calvaire ; elle est seule et recueillie dans sa profonde douleur, et le corps inanimé de son fils, détaché de la croix, est étendu devant elle, la tête posée sur ses genoux, Jésus a cessé de souffrir dans sa chair, mais il achève dans le cœur de sa mère la rédemption du monde. Quant à Marie, elle est à la fois morte et vivante : morte dans son Jésus et se préparant avec lui à une résurrection glorieuse, vivante encore cependant à cause de ce qu'elle sent vivre de lui en elle-même, vivante pour aimer et pour souffrir ! Les sept glaives de la douleur plongent et cachent leur pointe dans son cœur béni, et les douze étoiles mystérieuses se rassemblent en couronne autour de sa tête vénérable : dépositaire, comme l'Eglise, du corps sacré de Jésus immolé, et disposant ce germe de vie à être confié pendant trois jours à la terre d'où il sortira comme un palmier chargé de palmes et de fruits pour nourrir et récompenser ceux qui viendront s'asseoir sous son ombre: *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo;* ou comme le cep de cette vigne nouvelle dont nos cœurs boiront la séve et dont nous serons les rameaux : *Ego sum vitis vera, vos palmites.*

Du Calvaire Marie nous conduit au cénacle, et du cénacle nous la voyons, après un peu de temps, s'en aller vers un tombeau qui ne peut la garder et d'où elle s'élève glorieuse vers le ciel. La femme revêtue du soleil est montée au-dessus des nuées pour donner un nouveau printemps au monde ; l'étoile de la mer s'est élevée comme un phare pour sourire aux matelots du haut du ciel : mais la terre la possède encore en quelque sorte; elle revient vers ceux qui la prient, et son assomption glorieuse ne sera consommée que lorsque l'Eglise tout entière accomplira au ciel son mariage avec le céleste époux.

TROISIÈME ÉTUDE.

Marie et l'Eglise.

Lorsque Dieu créa la première femme, il créa la société : *Non est bonum hominem esse solum.* Eve fut non-seulement la mère, mais le type de l'ancienne association humaine ; et en effet, la société, dans sa formation, dépend de la femme. Il semble que le mot famille soit formé de son nom, comme mariage a pour racine le titre de mère. C'est à la mère que se rattachent le plus directement les rameaux de la généalogie humaine; aussi par elle la société primitive a été perdue et infectée dans sa source; par elle la société nouvelle a eu pour fondateur le Verbe, qui s'était fait chair dans son sein.

Si Eve a été le type de la société corrompue et adultère, et si la synagogue n'a offert que l'image d'Eve repentante et courbée sous la peine de sa faute, Marie est le type de la société fidèle et pure que Jésus-Christ appelle à la liberté de l'esprit; Eve n'était qu'une femme, Marie est une mère, et elle est mère de Dieu !

Jésus, en promettant à ses apôtres d'établir son Eglise et en confiant ses agneaux à la fidélité de Pierre, avait annoncé la société nouvelle. Dans la dernière cène, il avait donné, à cette société à peine naissante, pour loi son amour, et sa propre chair pour nourriture; mais ce que serait un jour cette Eglise et quels trésors d'amour et de miséricorde seraient renfermés en elle, il ne le découvre qu'à saint Jean, à celui qui pendant la cène avait été digne de reposer sur le cœur de son maître; et c'est lorsqu'en la personne de Marie Jésus crucifié lui fait voir l'Eglise future et qu'il lui dit : Voici ta mère !

Aussi saint Jean, initié aux mystères du cœur sacré de Jésus et du très-saint cœur de Marie, fût-il le grand voyant de la loi nouvelle et le prophète de l'Eglise catholique.

Jésus avait trois disciples qui l'accompagnaient partout et pour lesquels il n'avait rien de caché; et ici se retrouve le mystère symbolique des nombres sacrés : les apôtres sont douze, comme les patriarches et comme les étoiles de la couronne de Marie; mais trois sont choisis pour voir de plus près le Verbe incarné : Pierre, que l'on représente sous les traits d'un vieillard, l'apôtre des Juifs, le symbole de la loi ancienne régénérée par la foi, celui qui tient la chaîne de la tradition, la pierre sur laquelle sera fondée l'Eglise, celui qui comprend peu afin, pour ainsi dire, de croire davantage ; son vêtement traditionnel est bleu, la moins claire des couleurs vives, la couleur la plus négative parce que le noir n'en est pas une; mais son manteau est couleur d'or, symbole de la pureté de la foi et de la sincérité de son amour. Jacques, l'aîné des fils de Zébédée, est l'homme d'intelligence et de désir ; on l'appelle le frère du Seigneur, et son attribut spécial est l'espérance ; il ne prêche guère que par son martyre, qui suit de près la mort de Jésus. On le représente avec une robe verte, emblème de l'espérance, parce que le vert est l'alliance du négatif et du positif et comme un milieu entre la nuit et la lumière ; c'est la teinte crépusculaire de la végétation; son manteau est couleur de sang, souvenir du martyre. Enfin, saint Jean, surnommé le fils du tonnerre, peut-être parce que l'esprit de douceur succède, par une réaction nécessaire, au fracas de la tempête, ou bien parce que la voix de la révélation est puissante en lui et écrasante comme le tonnerre ; il a pour symbole l'aigle qui plane au-dessus des orages, afin qu'on sache bien que le tonnerre de saint Jean éclate plus haut que tous les nuages de la raison humaine ; l'aigle qui fixe le soleil avec un cri de triomphe parce que saint Jean, l'œil intérieur fixé sur le Verbe, a crié d'une voix

de tonnerre : *In principio erat Verbum!* Il est jeune d'une jeunesse symbolique et immortelle comme celle des anges, parce qu'il est l'apôtre de l'amour, qui seul survit à toutes les choses qui vieillissent et ne saurait jamais vieillir. Pierre vieillira, et alors il étendra les bras, un autre le ceindra et le conduira où il ne voulait pas aller. Mais si celui-ci doit rester jusqu'à ce que le Sauveur revienne, que nous importe? Pour nous, suivons Jésus crucifié. Le bruit se répand donc que saint Jean ne doit pas mourir; et en effet, le saint Jean mystique ne meurt point, car ce qui est exempt de la vieillesse est par là même exempt de la mort. La charité restera sur la terre jusqu'à la fin pour attendre la venue du Sauveur; et si la foi, en s'éteignant de toutes parts, la refroidit et la rend plus rare, elle veillera du moins dans la nuit comme ces lampes du sanctuaire qui conservent le feu pour le sacrifice du matin. Saint Jean tient en main un calice qui contient un serpent. C'est le calice de la passion du Christ, rempli de la malice du démon, que le Christ a bue en douleurs et en angoisses pour la détruire ainsi à jamais. Saint Jean devait boire son calice et être baptisé de son baptême; aussi partage-t-il en quelque sorte avec son maître la gloire d'absorber la mort et de rester vivant, de boire le venin de Satan et d'en détruire le principe de mort par la force du principe de vie qui habite en lui par la charité. Son nom, en hébreu, signifie la grâce, la miséricorde et la piété. Sa robe est couleur d'émeraude, et son manteau de pourpre, c'est l'espérance de la chasteté comblée et satisfaite par la royauté du divin amour. A lui est révélé l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin : au commencement était le Verbe; la fin de toutes choses, c'est la charité. Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, car c'est le précepte du Seigneur; et celui qui aime accomplit la loi, mais celui qui n'aime pas demeure dans la mort.

Voilà pourquoi tous les trésors de la vie présente et future ont été confiés à l'apôtre de la charité. On peut dire qu'il a été le premier dépositaire des secrets du cœur sacré de Jésus, inséparable du très-saint cœur de Marie; et son âme a été tellement unie à ces cœurs glorieux, qu'il semble n'avoir été que leur organe, et que l'Evangile selon saint Jean pourrait être appelé avec raison et vérité l'évangile du Sacré-Cœur.

C'est dans le cœur de son divin maître, sur lequel il avait reposé durant la cène, que saint Jean puisa les révélations sublimes dont il fut l'oracle. C'est là que l'amour filial de Jésus pour sa mère passa et s'étendit, comme par sympathie, dans le disciple bien-aimé qui, dans la personne de Marie, comprit l'emblème touchant et la figure vivante de l'Eglise future lorsque Jésus la lui donna pour mère du haut de la croix, puis s'écria que tout était consommé, et rendit le dernier soupir.

Aussi l'Apocalypse, cette dernière des grandes prophéties, qui ferme si magnifiquement le cycle des livres inspirés, est dominée par deux grandes idées : la destruction du règne du mal, et le triomphe du bien; et par deux grandes images : la société antique et dépravée, sous la figure de la prostituée de Babylone; et la société nouvelle, sous la figure de cette femme en travail d'enfant, qui est couronnée de douze étoiles et qui a la lune sous ses pieds. Cette femme, c'est l'Eglise, tous les Pères l'ont reconnu; mais tous les mystiques ont vu que l'Eglise est représentée ici sous la figure de Marie, parce que, sous le point de vue du symbolisme, tout ce qui peut être attribué à l'une convient également à l'autre. Développons rapidement cette pensée.

Le nom de Marie signifie mère par excellence, étoile des mers, amertume ou sel des eaux, et myrrhe pour embaumer. Or, la mère par excellence, c'est aussi l'Eglise. L'Eglise est le phare de tous ceux qui sont égarés sur l'océan du monde, plongés dans la nuit de l'erreur. L'Eglise, par l'amertume de ses lois disciplinaires et le sel de ses enseignements, préserve de la corruption la masse des eaux qui, dans l'Ecriture, représentent toujours les peuples ou les connaissances humaines; enfin l'Eglise, comme une myrrhe précieuse, embaume et conserve pour l'avenir toutes les traditions et toutes les reliques des saints. Voilà pour le nom de Marie.

Marie sort de la race juive, comme l'Eglise de la synagogue, emportant toute la noblesse divine de sa race sans en avoir contracté les souillures; c'était le péché, dit saint Paul, qui avait été la cause de la loi, et le péché vivait par elle; mais l'Eglise est née de la rémission même du péché; elle a eu pour origine l'accomplissement du mystère de la rédemption; elle est fille de David, mais non pas de David pécheur. Jésus-Christ est le David nouveau, dont l'autre n'était que la figure; et sur le Calvaire, sa montagne sainte, qui succède à la montagne de Sion, il transmet un sang pur à sa fille bien-aimée : l'Eglise, comme Marie, a été conçue sans péché.

Les premières années de l'Eglise, comme celles de Marie, se passent à l'ombre de l'ancien temple; les premiers fidèles, disent les Actes, se réunissaient pour prier dans le portique de Salomon, et personne n'osait se joindre à eux, mais tous admiraient leur recueillement et leur ferveur.

La virginité de Marie est confiée à Joseph, qui sera en apparence son époux, et en réalité son gardien. Ainsi la pureté de l'Eglise est confiée, dès l'âge de son adolescence, aux soins vigilants de Pierre, qui lui représentera son céleste époux, et la protégera aux jours de son enfantement mystérieux. Comme à Marie, l'avenir est annoncé à l'Eglise par les apôtres, qui remplissent l'office des anges; comme Marie, elle deviendra mère sans cesser d'être vierge, car le fruit qu'elle mettra au monde germera sous un souffle du Saint-Esprit, et plus elle sera mère, plus elle apparaîtra vierge et pure; l'esprit ascétique des Esséniens sem-

ble être le précurseur de ses saintes austérités, et tressaillir dans les montagnes à l'approche de cette divine mère, qui porte l'avenir et le salut dans son sein. Enfin, c'est dans l'étable, c'est-à-dire aux derniers degrés de l'ordre social, parmi le pauvre peuple, parmi les pêcheurs et les pâtres, que l'Eglise enfante comme Marie le Verbe qui doit combler les vallées et abaisser les montagnes. C'est l'Eglise qui tient Jésus enfant sur ses genoux pour l'offrir aux adorations des rois et des sages de la terre. C'est elle qui le dérobe à la persécution des tyrans, en conservant, malgré tous les efforts de ses ennemis, l'intégrité de sa parole. Enfin le Verbe éternel lui obéit comme il obéissait à Marie; et lorsque Jésus vient régénérer l'humanité en consacrant sa nouvelle alliance, lorsqu'il vient changer les eaux froides du siècle en un vin pur, le vin de son calice, le vin de la charité, le vin de l'ivresse du ciel, c'est à l'Eglise, comme à Marie, qu'il appartient de dire aux hommes, en leur montrant le Rédempteur : Faites tout ce qu'il vous dira!

Enfin, comme Marie au pied de la croix, l'Église est continuellement debout devant l'autel du sacrifice, offrant comme mère celui qui s'offre comme prêtre et comme victime, et participant à son martyre aussi bien qu'à son sacerdoce. C'est elle qui persévère toujours dans la foi au milieu des commotions et des épouvantes du monde, et qui, les yeux fixés sur la croix, laisse le soleil s'obscurcir, le voile du temple se déchirer et les tombes se fendre en laissant échapper leurs captifs. C'est elle qui ensevelit avec amour celui que l'enfer se flatte d'avoir vaincu, celui que les Pharisiens prétendent avoir tué, et qui dort doucement du sommeil précurseur de la résurrection; à l'Eglise appartiennent aussi le linceul, l'éponge rougie de sang et l'eau pure pour laver les plaies du Sauveur.

A l'Église, enfin, appartient la place de Marie au cénacle, et les langues de feu descendent d'abord sur elle pour se distribuer ensuite aux apôtres; à l'Église quelques jours encore d'épreuves, de travaux et de larmes, et à elle aussi bientôt une transfiguration glorieuse et une rayonnante assomption!

Je vous salue, Marie!

Église de mon Dieu, je vous salue!

Maintenant, le titre de Mère de Dieu appartient-il moins à l'Église qu'à Marie? Marie a enfanté une fois l'Homme-Dieu, l'Eglise l'enfante mille fois tous les jours par le Verbe et par le sacrement.

L'Église n'est-elle pas, comme Marie, la reine des anges, des patriarches et des martyrs, les délices du ciel, la consolation du purgatoire, l'espérance de la terre? Oui, l'on peut dire que si le grand peuple de l'univers, lorsqu'il sera régénéré par la grâce, ne fera qu'un avec Jésus-Christ, la société nouvelle, l'Eglise, ne fait qu'un avec Marie et se personnifie en elle; car elle aussi est pleine de grâce. *Ave, gratia plena.*

L'on doit pressentir ici combien Marie est essentiellement catholique. Retournons à saint Jean, le fils de Marie et le prophète de l'Eglise, et entrons avec lui autant que Dieu nous le donnera dans la révélation de l'avenir.

La première figure qui se présente au voyant de Pathmos dans son extase, c'est la personnification humaine de ce Verbe dont il avait raconté l'éternité dès le commencement, revêtu de lumière et de pureté, ceint de charité pure et foulant la terre sous ses pieds d'airain brûlant. Le Verbe lance des éclairs partout où il regarde, porte dans la main sept étoiles et marche au milieu de sept chandeliers d'or, triomphant par la vertu du glaive qui sort de sa bouche.

On sait ce que signifie le nombre sept, composé de trois, le nombre de Dieu, et de quatre, le nombre de la création, et la lumière des étoiles correspond à celle des chandeliers. L'Église est le reflet du ciel sur la terre: c'est une forme de l'unité divine, c'est comme une extension de la divinité communiquée aux hommes; c'est le temple de la Sagesse que la Sagesse a construit elle-même en taillant sept colonnes pour le soutenir: *Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem.*

Par la puissance du Verbe, le prophète s'élève au ciel et voit le centre mystérieux de l'Être, un trône au milieu du ciel, et sur ce trône quelqu'un qu'il ne nomme pas, qu'il ne définit pas, parce que la langue humaine lui manque; il nous représente seulement cet inconnu divin, immobile comme la pierre et transparent comme le jaspe: un arc-en-ciel est sous ses pieds, un océan de cristal est autour de lui. C'est la création où il se mire et où nous pouvons entrevoir son image, et vingt-quatre vieillards sont autour de lui, les deux Testaments chacun avec leurs douze lumières, le temps de l'épreuve multiplié par la révélation de Dieu dans l'humanité, six par quatre les six jours de la création, par les quatre relations divines, par les quatre effusions créatrices, par les quatre fleuves du paradis, par les quatre animaux symboliques d'Ezéchiel, qui se retrouvent ici marquant encore les quatre points cardinaux du ciel mystique et figurant les quatre vertus cardinales. Ces figures étaient familières aux premiers chrétiens et ne peuvent étonner que ceux qui ont fait une étude peu approfondie de l'antiquité religieuse. Voilà la grande image du mystère de Dieu que nous a donnée saint Jean, mais ensuite sa révélation devient plus claire: il voit distinctement, sur les genoux de celui dont il ne pouvait regarder le visage, un livre, et ce livre est fermé de sept sceaux. Voilà le Verbe écrit qui doit servir de médiation entre Dieu et les hommes; mais ce livre est fermé pour eux, et une septuple ignorance les empêche de connaître les sept vérités qui n'en sont qu'une, Dieu en lui-même et dans ses relations, son essence et ses œuvres, la trinité et l'univers, trois et quatre, comme nous l'avons indiqué.

Personne, ni dans le ciel ni sur la terre,

ne peut ouvrir le livre, et saint Jean pleure amèrement. Mais voici qu'un agneau égorgé et vivant se présente devant le trône : il brise les sceaux de l'ignorance humaine, et tous les siècles et toutes les lumières, et toutes les voix et toutes les couronnes se réunissent, s'inclinent et se prosternent devant lui. Voilà comment s'établit la légitimité du règne de Jésus-Christ dans le ciel et sur la terre

Le livre éternel, en s'ouvrant, ouvre une nouvelle époque, annonce un nouveau monde et condamne l'ancien à la destruction. Le règne du Fils de l'homme doit s'élever sur les ruines de celui de la bête; aussi un tourbillon d'images terribles se succèdent devant saint Jean avec la rapidité du temps qui passe et des destinées qui s'accomplissent. La destruction, sous les quatre formes opposées aux quatre formes de la création, foule et pétrit la terre sous l'ongle de ses quatre coursiers terribles; sept trompettes retentissent; sept coupes pleines de colère sont répandues. Nous ne répéterons pas ici les analogies du nombre sept : le soleil change de couleur, les étoiles tombent du ciel, le ciel se roule comme un livre, les montagnes tremblent et descendent dans les vallées ou sont précipitées dans la mer; la terre est moissonnée et vendangée par les anges exterminateurs, et les âmes des martyrs crient vengeance sous l'autel. Voici la prédication de l'Évangile, les révolutions qu'il opère et le jugement qu'il annonce, puis voici maintenant l'Église.

Un prodige nouveau apparaît dans le ciel : Une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles, et elle criait dans les douleurs de l'enfantement. Ainsi voilà l'Église, et la prière qui est le cri de son travail. La voilà revêtue de la splendeur même du Verbe, ayant sous les pieds la loi ancienne et son pâle reflet du jour éternel, et autour de la tête, comme un diadème de gloire, toutes les lumières de la révélation; les étoiles des patriarches et des apôtres, les douze fruits célestes de l'esprit d'intelligence et d'amour, et elle est en travail de l'homme nouveau : *Clamabat quasi parturiens.*

Maintenant regardez la société animale qui est assise sur la bête, et qui règne par les dix puissances brutales du péché sur les sept vices capitaux. Contemplez cette prostituée assise à la source des eaux et infectant les générations humaines; sa tête, chargée de diadèmes, chancelle d'une horrible ivresse. Elle a bu le sang des martyrs, et elle offre aux nations, dans une coupe d'or, ses immondices à boire; elle se hâte de jouir du peu de temps qui lui reste, parce qu'elle sait bien que son règne est passé. Déjà s'élève la fumée de son incendie, déjà les rois qu'elle a couronnés se révoltent contre elle, déjà un ange formidable soulève et balance en l'air une pierre immense qu'il va précipiter dans la mer en s'écriant : Ainsi tombera Babylone!

Rois et trafiquants de la terre, pleurez maintenant et couvrez vos têtes de cendre... Hélas! hélas! qui fut semblable à cette grande cité? Maintenant la lumière des fêtes n'y brillera plus pendant la nuit, on n'y entendra plus les chants de l'époux et de l'épouse; elle est tombée à jamais, la cité ennemie de Dieu! Mais voici que descend du ciel sur la terre la cité des élus, la Jérusalem nouvelle, la grande Église catholique triomphante et glorifiée, sainte société universelle, car voilà ce que veut dire Église catholique : tous les hommes constitués dans l'unité, et l'unité humaine constituée en Dieu par la transfiguration de son Verbe fait chair! La société, maintenant est une mère, et l'homme est l'enfant qui repose sur son cœur. Or le cœur de la société chrétienne et catholique, c'est le cœur sacré de Jésus vivant pour nous dans le très-saint cœur de Marie. Voici la grande assomption de la vierge-mère, voici le règne de la mère de Dieu dans le triomphe de son Eglise : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

Maintenant si, pour voir se réaliser la prophétie de saint Jean, nous parcourons l'histoire de l'Église qui semble être le commentaire de l'Apocalypse mise en action, nous verrons le culte de Marie naître pour ainsi dire avec la puissance de l'Église, se développer avec le principe catholique et s'accroître avec cette société maternelle dont Marie est tout à la fois la reine, la mère, le type céleste, le doux emblème et le symbole glorieux; nous verrons toutes les hérésies ennemies de Marie comme de l'Eglise, tous les enfants de l'orgueil qui déchirent le sein de leur mère s'indigner des priviléges de la mère du Sauveur, et Marie toujours douce dans son triomphe, faire mourir toutes les hérésies par la vertu de la grâce dont elle est pleine, répondre à ses ennemis en leur montrant le petit enfant qu'elle tient dans ses bras, et écraser toujours la tête du serpent tant de fois renaissante : *Quæ sola interemisti omnes hæreses in universo mundo.*

Aussi les saints ont-ils en quelque sorte confondu ensemble Marie et l'Église lorsqu'ils se sont écriés qu'on ne pouvait être sauvé que par elle et que Dieu ne voulait nous donner aucune grâce que par elle; lorsque, au grand scandale des hérétiques, ils ont adoré Dieu vivant en Marie et ont vu cette vierge sainte si remplie de Dieu et si absorbée en lui, que souvent les prières d'adoration qu'ils n'adressaient qu'à Dieu semblaient s'adresser à elle et ne craignaient pas de s'égarer. Ici, à l'exemple de Jésus-Christ, lorsqu'il révélait pour la première fois les mystères de la sainte eucharistie, l'Église ne craint pas de scandaliser et d'éloigner les orgueilleux Capharnaïtes; et, par la douce voix de Marie, lorsque des enfants ingrats se scandalisent de son culte, elle semble nous dire encore : Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter?—Eh! où irions-nous? n'avez-vous pas les paroles de la vie? *Verba vitæ æternæ habes!*

Aussi, dès que le concile de Nicée eut établi l'autorité maternelle de l'Église et cons-

titué l'unité dans la soumission de la foi, l'esprit, qui lutte et qui nie en se repliant comme un serpent, chercha d'abord à tarir son autorité dans sa source, en niant la divinité du Saint-Esprit, et attaqua indirectement la maternité divine de Marie. L'Église prouva son autorité divine en l'exerçant une seconde fois, et Macédonius fut condamné au premier concile de Constantinople. Alors le génie murmurateur attaqua l'Église dans la personne même de Marie; et, en lui refusant le titre de Mère de Dieu, il le refusa en même temps à l'Église, qui n'eût plus été dépositaire que d'un verbe humain, d'un sacrement sans réalité et sans force, et d'une autorité faillible. A cette grande attaque du démon contre le ciel, l'univers s'étonna et les peuples attendirent avec anxiété le résultat de la lutte.

Le succès de l'Église ne se fit pas attendre : Marie fut proclamée à Éphèse Mère de Dieu, θεοτόκος. Et l'instinct divin qui est dans le peuple lui fit comprendre que cet arrêt lui donnait, à lui aussi, une mère pour le guider et le sauver. Le triomphe de la Vierge fut pour les Éphésiens et pour le monde entier une fête populaire; car Dieu restait ainsi parmi les hommes réellement présent sur l'autel avec la chair du Sauveur, et l'Église aussi venait indirectement d'être proclamée mère de Dieu! L'hérésie n'avait pu séparer Marie de Dieu, elle tenta de la séparer des hommes en refusant au Christ une volonté humaine, et d'affaiblir encore ainsi l'autorité de l'Église en éloignant Dieu de la terre. Eutychès, auteur de cette nouvelle impiété, fut condamné à Chalcédoine, et ses sectateurs furent poursuivis dans plusieurs autres conciles.

Effrayé alors de cette grande image de la mère de Dieu, qui symbolisait d'une manière si admirable les caractères, les priviléges et les devoirs de la société nouvelle, l'orgueil humain essaya de briser la chaîne du symbolisme et d'empêcher le Verbe de parler aux yeux par des images, dans l'espérance qu'alors les masses échapperaient à son action, et que l'Église étendrait plus difficilement sa puissance maternelle lorsque l'enseignement de la plus grande partie des hommes lui serait devenu presque impossible. Des tyrans hypocrites, sous prétexte de zèle, proscrivirent le culte des images, comme si Dieu parlait aux hommes autrement que par des images et comme si tout l'univers n'était pas lui-même une grande image de Dieu. De la proscription des images à celle de toute la liturgie, et enfin des sacrements eux-mêmes, il n'y avait qu'un pas. On détruisait ainsi tout enseignement et tout lien social dans l'Église; l'Église n'était plus mère et n'avait plus le droit d'apprendre à lire à ses enfants. Le second concile de Nicée abattit ce nouvel effort de l'ancien serpent, ordonna d'honorer les images saintes et détermina en particulier quels hommages devaient être rendus à l'image de la mère de Dieu, honorée déjà dans l'Église d'un culte d'hyperdulie, continué depuis et augmenté par les fidèles enfants catholiques de Marie, qui l'honorent en faisant mention d'elle avant tous les saints et immédiatement après Jésus-Christ, et en lui donnant le titre de très-sainte, qui l'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Aussi, depuis cette époque, voyons-nous le culte de Marie s'étendre avec la puissance de l'Eglise et la piété des fidèles, multiplier ses images et ses temples. Voici le temps des légendes merveilleuses et des glorieux miracles. Marie se montre revêtue de toute-puissance pour le pardon ; elle guérit tous les malades qui l'invoquent, obtient de Dieu les grâces les plus inespérées, touche les cœurs les plus endurcis et change les loups en agneaux. Elle semble avoir en main l'autorité divine pour l'exercer à son gré ; elle touche, elle brise, elle sauve tout ce qui lui résiste : elle voit tomber à ses pieds ses plus farouches ennemis. Elle poursuit Satan jusque dans son triste royaume et lui reprend les âmes jusque dans sa gueule béante. — Quelle douce et sublime philosophie religieuse dans toutes ces images populaires, si l'on songe que Marie représente aussi l'Eglise catholique, et que ses miracles sont les œuvres habituelles et comme familières de cette Eglise qui enfante Dieu tous les jours! Car il faut voir l'Eglise catholique dans la personne de Marie, et Marie dans le corps mystique de l'Eglise, non pas, et je ne le répète ici que pour les simples, non pas dans ce sens que Marie ne soit qu'un symbole et qu'une fiction, aucune personne bienveillante et sensée ne nous soupçonnera de ce blasphème ; mais comme deux réalités dont l'une est la figure exacte de l'autre, et qui sont tellement inséparables qu'on ne peut les comprendre que l'une par l'autre, et que Marie, mère de Dieu, est aussi essentiellement catholique que l'Eglise catholique est dévouée sincèrement au culte de Marie. De là ces deux formules également catholiques : Hors de l'Eglise point de salut ; et : Un vrai serviteur de Marie ne périra jamais ; et celle-ci encore : C'est par Marie que Dieu veut nous donner tout ce qu'il nous donne, ce qui équivaut à dire : Hors de la confiance filiale en Marie il n'y a point de salut.

Aussi voyez quelles prérogatives l'Eglise reconnaît à cette mère du Verbe dont elle sent bien que le culte est toute la force sociale. Aucun ministre de la parole n'annonce l'Evangile au peuple sans avoir d'abord salué Marie, et sans lui avoir, comme l'ange, demandé sa coopération de la part de Dieu pour montrer le Verbe à la terre ; tout le peuple fidèle la salue trois fois le jour au son des cloches consacrées au souvenir de la prière ; on lui consacre un jour de chaque semaine et le plus beau mois de chaque année. Tout est plein de son culte, tout est embaumé de son nom. Le catholicisme tout entier semble fleurir à l'ombre de son voile. Sa grâce ineffable retient encore dans nos temples les faibles cœurs dont la foi chancelle, y attire malgré eux les pécheurs et les

trouble souvent par son parfum de piété, d'innocence et de paix. Quel orgueil ne serait désarmé à la vue d'une mère si douce et si modeste, quel cœur sauvage ne se laisserait attendrir à son sourire de miséricorde et à ses chastes paupières qu'elle abaisse si miséricordieusement vers les pécheurs! Qui n'envierait le calme de ce petit enfant qui dort si paisible entre des bras si purs et sur une poitrine si aimante, surtout lorsque la voix secrète de cette grâce qui veille toujours aux pieds des autels de Marie dit au cœur de l'enfant du monde : Voilà la paix dont jouissent les enfants soumis de l'Eglise; tu peux redevenir semblable à ce petit enfant et reposer auprès de lui sur le cœur de sa mère! Sans doute plusieurs résistent à cet entraînement de la grâce, mais ils emportent dans leur âme une tristesse, un désir vague, peut-être une espérance; et Marie, qui les connaît déjà, attend avec mansuétude le moment de les reprendre et d'achever son œuvre de salut et de pardon.

Les prières solennelles que l'Eglise adresse à Marie sont merveilleuses de confiance et d'amour, et attribuent à cette reine du ciel une puissance sans borne et un empire sur *le cœur* de Dieu qui ne connaît pas de limites. Je vous salue, ô notre reine, ô mère de la miséricorde! Je vous salue, ô notre vie, notre bonheur et notre espérance! Nest-ce pas là de quoi scandaliser les raisonnements superbes et les cœurs sans amour qui sont jaloux du bonheur des simples et qui blasphèment ce qu'ils ignorent? Ne parlons-nous pas à Marie comme il convient de parler à Dieu seul? Mais l'Eglise, sans répondre à ces murmurateurs de mauvaise foi, continue et dit encore à Marie, dans une autre prière : Brisez les liens des coupables, donnez la lumière aux aveugles! Donnez-nous une vie pure, rendez-nous doux et chastes comme vous! L'Eglise sait bien à qui elle parle, et Marie comprend bien le langage de l'Eglise. Ce que l'Eglise demande à Marie pour ses enfants, Marie le demande en même temps à l'esprit qui vit dans l'Eglise. Prosternées en quelque sorte l'une devant l'autre et n'adorant que Dieu, Marie et l'Eglise se donnent le saint baiser de la justice et de la paix, puisque, comme nous l'avons dit, il y a réciprocité, communion intime, correspondance parfaite entre l'Eglise et Marie, entre l'épouse de Jésus-Christ et sa mère.

C'est en ce sens qu'il faut interpréter ce qu'on serait tenté d'appeler les pieux excès des saints et les extravagances de leur amour pour Marie, car plusieurs l'ont aimée jusqu'à la folie et sont redevenus, en quelque sorte, à la lettre de petits enfants pour lui bégayer le doux nom de mère. C'est ainsi qu'il faut comprendre les paroles des docteurs qui ont le plus aimé Marie, tels que saint Ephrem, saint Bernard, saint Anselme, saint Bonaventure et d'autres moins célèbres : ils n'ont pas séparé Marie de l'Eglise ni l'Eglise de Marie, et, dans la maternité de l'Eglise et de Marie, ils ont vu le propitiatoire de Dieu et le tabernacle où il demeure parmi les hommes; ils ont vu Dieu même, enfin, et n'ont voulu voir que lui dans les merveilles de son amour. Faut-il donc s'étonner qu'ils adressent la parole au roi lui-même en parlant à son interprète?

Le temps et l'espace nous manqueraient si nous voulions rapporter au sujet de Marie toute la poésie des traditions populaires et toute la merveilleuse théologie poétique des légendes, il nous faudrait aller de Sainte-Marie-des-Neiges à Notre-Dame del Pilar, de Notre-Dame-des-Roses à Notre-Dame-des-Tempêtes pour retrouver toujours Marie guérissant toutes les douleurs, accourant à tous les dangers, veillant sur toutes les angoisses, adoucissant tous les hivers, sanctifiant toutes les saisons et bénissant tous les frimas comme toutes les fleurs.

Tout parle d'elle dans la religion catholique, tous les temples et toutes les chapelles sourient de sa douce peinture! les vitraux en étincellent et colorent le soleil de l'azur de son voile, elle a gravi les plus âpres rochers et tend la main aux voyageurs errants dans la montagne, son souvenir vit sur les lèvres de tous les enfants et dans le cœur de toutes les mères. Les affligés l'invoquent dans leurs peines, les malades l'appellent auprès de leur lit de douleur, les matelots battus de l'orage murmurent aux tempêtes le charme de son nom; la jeune fille cueille des fleurs pour elle, et lui offre son innocence, en même temps que le repentir ne craint pas de lui présenter ses larmes, lui qui ne trouve souvent un asile qu'au pied de son autel. Toujours occupée au bien des hommes, elle bénit, elle console, elle relève, elle instruit, elle guérit, elle fortifie : ses mains toujours ouvertes pour répandre des grâces ne s'épuisent jamais, et semblent deux miraculeuses fontaines de lumière, de grâce, de pardon et d'amour. Image si vraie et si ancienne dans sa nouveauté que depuis quelques années seulement qu'elle a été révélée à une pauvre âme obscure elle a déjà conquis le monde et qu'elle est devenue vraiment catholique comme la croyance en Marie.

C'est du reste une chose digne de toute l'attention du cœur de voir l'Eglise dans tous ses périls, opposer Marie à ses ennemis comme un bouclier qui la protége et qui les désarme. Une légende raconte que Chartres assiégée par les hérétiques dut son salut à une image de la sainte Vierge qui arrêtait et amoncelait dans son manteau tous les boulets qui étaient dirigés contre les défenseurs des murailles; c'est ici comme dans presque toutes les légendes, une touchante image de ce que fait Marie pour l'Eglise, qu'elle protége, et pour toute âme qui se confie en l'Eglise et en elle.

C'est Marie qui, lorsque les protestants déchaînèrent contre elle et contre l'unité catholique tous les orages ténébreux d'une raison révoltée, suscita dans l'Eglise cette puissante Société de Jésus qui conserva l'esprit d'obéissance et d'abnégation, pour l'opposer à toutes les tentatives de la chair re-

naissante, et qui fit trembler la corruption du monde devant la vertu de la croix. Ce fut, dit-on, Marie elle-même qui, apparaissant à saint Ignace de Loyola dans la caverne de Manrèse, lui dicta les constitutions de cette association si glorieuse de plusieurs siècles de persécutions et de calomnies, honorée par tant de vertus, illustrée par tant de saints et féconde encore en ce siècle, où tout semble devenir stérile, en apôtres et en martyrs. Ils sont connus des puissances des ténèbres, ces hommes qui ont lutté si victorieusement contre la violence du lion et contre la ruse du serpent, les amis de l'enfer ne les nomment pas sans frémir, et la haine des méchants serait leur plus beau titre à la gloire s'ils cherchaient une autre gloire que celle de leur Dieu. Ce fut Marie enfin qui inspira le vénérable M. Olier, l'un des plus grands hommes de Dieu qui aient été montrés à la terre, et l'un des plus profonds écrivains qui aient révélé aux élus l'esprit intérieur de la religion de Jésus-Christ et les mystères de son adorable cœur. Marie lui donna le plan et les règlements d'une compagnie de nouveaux soldats non pas précisément pour défendre, mais pour conserver l'esprit de la religion avec une abnégation et un dévouement qui ont quelque chose d'effrayant pour la nature. Les sulpiciens étaient destinés de Dieu à opposer leur immobilité aux mouvements désordonnés d'un siècle convulsif; à protester contre les tâtonnements sacriléges d'une vaine science par une ignorance volontaire du monde ; à veiller fidèlement sur l'arche sainte, pour empêcher des défenseurs téméraires d'y porter la main, et leur épargner le châtiment d'Oza. C'est quelque chose d'admirable à voir que ces hommes, en qui toute chose humaine est morte sans retour, vivant du seul sentiment de leur devoir et vieillissant en silence à leur poste comme des sentinelles de Dieu, tandis que les vains systèmes qu'ils ignorent s'entrechoquent, se brisent, se succèdent et meurent ; tandis que e siècle court et s'agite jusqu'à l'épuisement pour revenir toujours dans le même cercle et tomber découragé en se moquant de ces hommes qui ne marchent pas ! et il ne sait pas, l'insensé, que Dieu leur a dit d'attendre qu'il meure et qu'une rapide putréfaction ait débarrassé leur chemin de son cadavre, afin que leur pas grave et solennel comme les vérités qu'ils gardent n'ait pas à se heurter inutilement contre cet obstacle éphémère. Les sulpiciens sont, si j'ose parler ainsi, les temporiseurs de l'Eglise, il y a en eux quelque chose d'immobile, de calme et de fort comme l'éternité, et c'est dans l'esprit de leur société surtout que l'on comprend cette belle parole de saint Augustin : Dieu est patient parce qu'il est éternel, *patiens quia æternus*. Tout l'esprit de Saint-Sulpice est là : et les hommes vénérables qui composent cette société sont heureux d'avoir, pour science principale et pour génie, l'esprit d'obéissance, d'abnégation et de fidélité aux usages : *Tenete traditiones*.

Le vénérable M. Olier, qui est resté fidèle, même après sa mort, au principe de la vie cachée, car son génie élevé et ses sublimes écrits sont encore presque inconnus, M. Olier, dis-je, qui avait le don de vue en Dieu, fit de la dévotion à la sainte Vierge la base et l'avenir de sa congrégation. Il a écrit sur Marie des choses admirables, et a compris que tout le génie du catholicisme était dans le cœur de cette immaculée mère de Dieu. Il fit faire par le peintre Lebrun deux images mystiques qui sont comme la prophétie de l'avenir de l'Eglise et aussi les conceptions religieuses les plus avancées, non seulement pour son époque mais encore pour la nôtre : l'une, qui était le tableau du grand autel de la chapelle du séminaire, représentait le mystère de la Pentecôte ; Marie, élevée sur une sorte d'estrade au-dessus de tous les apôtres, recevait la plénitude du Saint-Esprit ; près d'elle, mais au-dessous, quoique plus élevé que les autres apôtres, saint Jean, vêtu de blanc, semblait assister Marie comme le diacre assiste le prêtre à l'autel, et Marie en prière faisait descendre le Saint-Esprit sur les autres apôtres prosternés autour d'elle.

La seconde image, qui a été reproduite souvent par le pinceau et par le burin, représentait l'intérieur de la très-sainte Vierge. Marie était représentée dans sa gloire céleste, ayant, pour ainsi dire, le Saint-Esprit pour cœur et toute remplie de sa lumière, les mains croisées sur sa poitrine, en signe d'offrande et de sacrifice, et les yeux fixés sur le nom divin de Jésus par lequel doit s'opérer le salut du monde : calme et dans une immobilité parfaite, environnée à demi de nuages que repousse lentement la lumière qui l'environne, la très-sainte Vierge représente également dans cette image, et l'Eglise qui attend en paix le retour de ses enfants dans un siècle de trouble où elle ne peut leur faire entendre sa voix, et la Société des sulpiciens cachés dans leur vie intérieure et agissant sur l'Eglise entière par leur silence et leur abnégation. Aussi cette figure, si caractéristique, est-elle comme le signe et le symbole favori des prêtres de Saint-Sulpice qui célèbrent tous les ans la fête de la vie intérieure de Marie et qui en placent l'image dans toutes les cellules de leurs séminaires comme un ornement indispensable

CONCLUSION.

Le saint cœur de Marie.

Quand tout fut consommé sur le Calvaire, quand Jésus eut incliné la tête pour rendre le dernier soupir, le voile intérieur du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas, et un soldat, d'un coup de lance, ouvrit le côté du Sauveur.

Ainsi, après avoir tout fait pour son Eglise, après avoir consommé et confirmé son enseignement divin et vaincu toutes les hérésies, Jésus, pour rappeler à lui tous ceux qui s'en étaient éloignés dans les jours de lutte et de colère, leur révéla le culte de la miséricorde et de l'amour en leur présentant son

cœur et, du culte de ce cœur divin, celui du très-saint cœur de Marie sortit bientôt naturellement, comme Eve jadis était sortie du côté entr'ouvert du premier homme.

La religion se résuma ainsi tout entière dans le plus touchant des symboles, le cœur d'une mère.

L'Eglise répond ainsi aux sophismes et aux crimes des derniers siècles en montrant à ceux qui souffrent loin d'elle son cœur maternel dans celui de Marie, comme si elle leur disait : Revenez, et je vous aimerai comme si vous ne m'aviez jamais outragée; ou plutôt : Revenez, et je vous aimerai davantage, parce que vous m'avez outragée.

Ces études sur les mystères de la très-sainte Vierge et de son divin Fils sont bien incomplètes sans doute, mais nous ne les donnons que comme l'esquisse d'un travail qui peut et qui doit être immense.

La folie de notre siècle, dont nous voudrions nous être toujours préservé, est de prétendre expliquer les mystères. On n'explique pas ce qu'on croit et ce qu'on adore; et l'interprétation humaine pour les choses divines serait la mort, si jamais elle était possible. *Ne révèle pas les mystères de ta mère*, dit la Bible; et en effet, toucher au voile du sanctuaire, c'est se rendre coupable d'un crime plus grand que celui de Cham. Mais la lumière de Dieu, qui ne se dérobe pas en vain à nos regards, est plus inaccessible à notre intelligence charnelle que le soleil ne l'est à nos yeux : elle aveugle ceux qui la regardent, et, selon la magnifique allégorie de Dante, ceux qui veulent fixer le centre divin n'y aperçoivent que leur propre figure, reflet d'une intelligence aveuglée qui se mire dans les ténèbres en voulant fixer la lumière!

MYSTÈRES (DRAMATIQUES). — Le symbolisme religieux mis en action a produit les cérémonies du culte, et Dieu lui-même ne dédaigna pas d'en révéler les formes. Le culte est la révélation écrite dans les signes qui accompagnent le sacrifice; c'est l'enseignement religieux mis en spectacle pour l'instruction des multitudes. La pompe des cérémonies saisit l'esprit et parle au cœur. Dieu, qui a voulu, pour l'épreuve de nos âmes, les emprisonner dans des corps dont les sens doivent être en quelque sorte les geôliers, veut bien lui-même, par respect pour ses propres lois, nous parler par l'entremise des sens. Aussi la seule véritable Eglise, celle qui est inspirée de son esprit, ne pouvant méconnaître cette indulgence du Créateur, a-t-elle conservé avec soin, contre tous les efforts de l'impiété et de l'hérésie, son luxe gracieux d'images et de cérémonies, qu'on l'accusait d'emprunter au paganisme, et qui était au contraire, dans le paganisme même, une sorte d'instinct divin et de pressentiment catholique. Ainsi la philosophie, cette révélation naturelle, et la révélation, cette divine philosophie, s'accordent pour instruire l'enfance des nations et du monde avec des signes et des symboles, et pour traduire en images vivantes l'alphabet du Verbe éternel. Les cultes idolâtriques, qui se résumaient dans la philosophie de la nature, ont dramatisé leurs mystères dans les initiations d'Isis et de Cérès Eleusine, et comme l'enseignement était double, l'ésotérisme a eu ses mystères secrets, et l'exotérisme ses mystères publics et solennels. Eschyle est le grand hiérophante de la Grèce antique : il a créé le drame titanique de Prométhée enchaîné : rêve sublime de l'orgueil humain, si le faux pouvait être sublime; expiation forcée qui glorifiait la faute, ou plutôt vengeance sans expiation, car le vautour céleste qui se repaît d'une colère sans cesse renaissante (*jecur*) symbolise plutôt la damnation éternelle qu'un châtiment salutaire et qui doit finir. Et cependant il est prédit qu'un jour Prométhée sera délivré et détrônera Jupiter. Le vautour tombera percé des flèches d'Hercule. C'est la rédemption par la force, l'antiquité n'en savait pas davantage; son rêve était grandiose, mais son explication de la douleur tournait à la honte du ciel : Prométhée enchaîné était plus grand que tout l'Olympe; aussi voyons-nous dans Eschyle toutes les personnifications poétiques du Ciel, de la Terre et de l'Océan venir pleurer autour de lui. Ce spectacle donné à la Grèce entière était compris par les âmes d'élite, et sapait déjà par la base les grands temples de Jupiter. L'orgueil que l'homme prend pour son génie, telle était donc pour les initiés l'unique et dernière divinité qui devait survivre aux fables gracieuses et molles de l'hellénisme. L'orgueil était, à l'insu même de l'hiérophante, le véritable vautour de Prométhée; vautour que la flèche d'Hercule ne tue pas, mais que le Sauveur du monde enchaîne à son tour dans l'enfer, en guérissant du sang de sa propre blessure la blessure de Prométhée. Ainsi le grand mystère de la Passion continue et explique dans la poésie universelle des symboles le mystère de Prométhée. Le moyen âge recommence l'œuvre d'Eschyle, et pour les chrétiens comme pour les Grecs, le théâtre prend naissance dans les initiations du culte public.

Peu importe que la Renaissance nous ait rendu les fables sanglantes d'Atrée et de Thyeste et les éternels assassinats de la famille d'Agamemnon, avec toutes les imitations dramatiques qui firent dégénérer en Grèce la solennité des grands mystères d'Eschyle. Les érudits ont pu avoir la permission de cultiver à loisir la version grecque et latine, la langue seule y a profité; mais la science dramatique n'y a pas fait un pas. L'étude des belles formes de l'antiquité a préparé seulement des matériaux pour la construction de l'œuvre chrétienne dont Corneille et Racine ont donné les modèles dans *Polyeucte* et dans *Athalie*, et dont le plan et la base ont été préparés par les mystères du moyen âge.

On se fait en général de ces représentations pieuses une assez fausse idée : on pense que le grotesque devait, dans ces drames grossiers empruntés à la Bible, à l'Evangile ou aux légendaires, l'emporter sur le sérieux,

et que l'ignorance seule et la bonne foi de ces siècles barbares atténuaient le scandale de ces profanations naïves et consciencieuses. Ce jugement sévère, justifié peut-être par quelques exemples de bouffonneries et de mauvais goût, ne saurait s'appliquer aux mystères dramatiques en général, dont personne de bien informé ne contestera, nous le pensons, l'utilité morale, la portée religieuse et la grandeur au point de vue de l'art.

Le mystère de la *Passion* (car, ne l'oublions pas, c'était là le grand et principal mystère, et les comédiens de ce temps-là se nommaient les *Confrères de la Passion*), le mystère donc de la *Passion* était représenté après la messe, et lui servait, pour ainsi dire, de commentaire. Le théâtre était la succursale de l'église, qui prêtait ses chapes et ses ornements encore tout parfumés d'encens pour les personnages des anges ou de Dieu le Père. Les personnes divines étaient ordinairement représentées par des prêtres, et la foi du peuple, voyant dans les prêtres les images de Dieu sur la terre, trouvait dès lors dans cette représentation une sorte de réalité. Le prêtre qui remplissait le rôle du Sauveur se montrait sur la scène pour combattre tous les vices de ce peuple, figurés par les mauvais docteurs, la populace juive et les bourreaux. Les trivialités mêmes étaient alors des enseignements; il fallait faire rougir la foule de ses propres grossièretés; il fallait dénoncer à la risée publique les sarcasmes et les blasphèmes des mal-pensants de ce temps-là; il fallait faire entrer dans la conspiration contre l'Homme-Dieu les sept péchés capitaux sous des traits connus de la foule. Le rôle ingrat de Judas Iscariote était alors rude à remplir, tant le peuple prenait au sérieux ces scènes au fond desquelles il sentait tant de vérité. Souvent le malheureux acteur était poursuivi à coups de pierre; d'un autre côté, le rôle de l'Homme-Dieu était rempli avec tant de conscience par des prêtres dont la foi acceptait le sacrifice du Calvaire, qu'on cite quelques exemples de prêtres acteurs qui expirèrent réellement sur la croix en représentant devant le peuple le mystère de la *Passion*.

Sans doute ce sont là des excès que la religion éclairée de nos jours ne saurait approuver; mais ce sont des excès de piété et de zèle qu'on ne saurait tourner en ridicule. C'était une chose sérieuse et très-sérieuse que les mystères, puisque c'était, comme nous l'avons déjà dit, une sorte d'appendice et de supplément aux cérémonies du culte. (*Voy*. Cérémonies.)

Rien n'était épargné d'ailleurs pour donner à ce spectacle de la magnificence et de la grandeur : les décors étaient souvent réels, et le théâtre immense. On raconte que le mystère de l'*Enfer* fut un jour représenté sur un pont au milieu d'un fleuve, afin que l'eau, en réfléchissant les flammes, donnât à ce spectacle plus de splendeur et d'épouvante. Les flammes brûlèrent si bien qu'elles se prirent à la charpente du pont sur laquelle ruisselaient le soufre et la résine enflammés, et au milieu de la représentation le drame devint réellement effroyable; car tout l'édifice embrasé, avec les damnés et les démons, s'abîmèrent dans le fleuve. On voit que le luxe et l'émotion de notre scène moderne sont bien peu de chose comparés aux moyens dramatiques de nos pères.

Pour les représentations du mystère de la *Passion*, le théâtre était disposé à trois étages : l'étage supérieur, tendu de draps bleus à étoiles d'or, représentait le ciel; l'étage du milieu, orné d'arbres naturels et de maisons quelquefois peintes, souvent artistement sculptées en bois, représentait la terre; enfin l'étage inférieur ayant pour ouverture une gueule monstrueuse garnie de dents et pleine de démons, figurait l'enfer. Dieu le Père apparaissait et venait trôner dans le ciel avec les ornements et les attributs d'un évêque; il annonçait aux anges que les temps étaient accomplis et que son Fils allait mourir pour sauver les hommes; il ordonnait à Gabriel de se tenir prêt pour aller annoncer à Jésus cette nouvelle. Au-dessous, Caïphe et les prêtres s'assemblaient et conspiraient la mort du Sauveur; Judas Iscariote venait les trouver et leur vendait son maître; Malchus et les satellites préparaient leurs lanternes et leurs armes, et tout cela se passait tandis qu'au fond du théâtre, dans une maison ouverte aux spectateurs, on voyait Jésus faisant la Cène avec ses disciples. Cependant Lucifer, de son côté, tenait conseil dans les régions infernales, et envoyait des messagers soit aux pharisiens, soit à Judas, pour les presser de faire ce qu'ils voulaient faire. Chacun sortait de son côté pour tout préparer, et l'on entendait alors la prière de Jésus après la Cène, naïvement et scrupuleusement traduite.

Père, voici mon heure, glorifie
Ton Fils, qu'ainsy ton Fils te glorifie,
Sur toute chair si luy donnas pouvoir,
Afin qu'à tous ceulx que luy fis avoir
Il donne à eux vie et gloire éternelle
Or ceste vie et gloire quelle est-elle,
Sinon toy seul adorer en esprit,
Toy seul vray Dieu et ton Fils Jhésus-Christ?
J'ai ton nom sainct ici-bas faict bénir,
Et j'ai voulu mon ouvrage finir,
Que ta bonté m'octroyoit à parfaire.
Et maintenant rends-moy, cher sire et père,
Ceste clarté qu'en toy toute divine
Je possédai depuis mon origine,
Quand tout le monde et l'enfer n'étoyent pas.
Or saulve-moy des umbres du trépas.
J'ai aux humains manifesté ton nom,
Les justes l'ont béni, les autres non.
Ceux que pour tiens avois predestinés,
Dans ton amour tu me les as donnés;
Ils etoient tiens, et tu les as faits miens,
Afin qu'ils soyent et sauvés et chrestiens :
Ils savent bien que de toy suis yssu,
Croyant en toy dès que croire ils ont su.
Donc c'est pour eux, et non pas pour le monde,
Que je t'adjure en ta bonté profonde;
Pour eux je prie et pour ce qu'ils sont tiens
Les veulx sauver, car les tiens sont les miens;
Ce qu'as donné à moy leur ay rendu,
Et j'ay pour eux faict plus que je n'ay du.

Père divin, fais du moins par la foy
Qu'ils soyent unis comme suis avec toy.

Après cette prière, Jésus et ses disciples sortaient derrière le théâtre, et l'on voyait paraître *madame la Vierge Marie*, pour nous servir des expressions du temps, *qui s'en alloit moult dolente à la recherche de son fils*.

Mon doux enfant, cher fils et petit ange,
Que j'enserrois blanchement en son lange,
Après avoir. à la fontaine clère,
Tant doucement pource qu'étois sa mère,
Baigné son corps tant délicat et beau,
Puis le couchois en son petit berceau,
Et luy chantant, pour le faire dormir,
Me pourpensois qu'on le feroit souffrir;
Par quoy pleurant je chantoys, et ryant,
Le regardois vermeil comme orient,
Blanc comme lys et la paupière close,
Doux respirant comme senteur de rose!
Qu'est devenu? n'est-ce déjà ce soir
Qu'il doit mourir? Ne doibs-je le revoir
Que les yeux clos de nuict ensanglantée?
Ne doibs-je plus sur sa tête abritée,
Mettre mon voile, et bellement veiller
En doux espoir de le voir s'éveiller?

Jésus avait pitié de sa mère, et voulait bien venir à sa rencontre, en allant au jardin des Oliviers pour lui adresser ses derniers adieux; il la priait de ne pas le suivre.

Ne demandez où je vais, ô ma mère!
Je vais où veut la voulenté du Père;
Ne me suivez, ains avec moy priez,
Et rassurez vos esprits effrayés;
Je reviendray vous voir en Galilée,
Et vous serez de me voir consolée.

Marie.

Voudrois vous voir avant.

Jésus.

Eh bien! demain
Vous rencontrer me convient en chemin;
Mais n'ayez peur, en voyant mon visage
Meurtri peut-être et suant à l'ouvrage.
Car vais marcher pour ceux que tant aimez,
En des sentiers tout d'épines semés.

Marie.

A deux genoux veux marcher la première
Pour les ôter.

Jésus.

Dieu ne le veut, ma mère;
Ains après moy, si voulez, vous viendrez,
Et quand tous vont me haïr, m'aymerez
Priant pour eux, si que Dieu leur pardonne,
Et du pardon n'exceptcrez personne.

Marie.

Ah! mon cher fils, pardonnez aussi moy,
Car tout mon cœur défaut en grand émoi.
Et bien voudrois aux clartés des étoiles
Vous emporter bien caché dans mes voiles,
Comme autrefois en Egypte, ou plus loin.
Las mon Dieu! las! faut-il estre témoin
De ceste mort que tant ai redoutée!

Jésus.

Mère, avec moy vivrez ressuscitée
Bientot, et là, parmi tous les élus,
Aurez un fils qu'on ne vous prendra plus.

Marie s'éloignait enfin à pas lents en pleurant et en joignant les mains, et Jésus s'en allait en un coin du théâtre qui représentait le jardin des Oliviers; car sur cette scène gigantesque on arrivait à l'unité de lieu par une décoration très-complexe qui contenait, comme nous l'avons dit, le ciel, la terre et l'enfer. Or, dans la partie du décor qui représentait la terre, on voyait la ville de Jérusalem et toutes les stations principales de la Voie Douloureuse. Ainsi tout se passait sur le théâtre sans invraisemblance, les acteurs passant d'un lieu à l'autre sous les yeux mêmes du spectateur, à peu près comme dans ces anciennes images où une histoire est représentée tout entière avec toutes ses péripéties figurées sur les différents plans de l'estampe, où le même personnage se trouve ainsi répété un certain nombre de fois. Ainsi sur le théâtre de la *Passion*, l'on voyait à la fois, pendant la prière du Sauveur au jardin des Oliviers, les princes des prêtres qui s'assemblaient, Judas Iscariote qui rassemblait les soldats du temple, et qui se retirait ensuite dans un coin pour compter ses trente deniers.

Or voyons mes deniers s'ils sont
De bon aloy, quel titre ils ont,
Si l'argent rien et dûment sonne,
Car je ne suis vu par personne.
Un, deux, trois... mais ils sont tachés;
Et les ecripts en sont cachés:
Est-ce verd de gris qui les souille
Ou peut-être ung petit de rouille?
Mais plus je le vais effaçant
Plus s'estale... on diroit du sang!

Pendant ce temps le Sauveur va vers ses disciples qui dorment, et revient prier son Père.

Dieu! si m'entendre vous daignez
De moy ce calice esloignez
Ains soit faict pour que tout soit bien
Vostre vouloir et non le mien.

Telles sont les choses qui se passent sur la terre. Dans le ciel, le Père éternel couvre son visage de ses deux mains, et les anges qui sont à genoux devant lui pleurent en silence. Dans l'enfer on se prépare au combat et à la victoire. Cependant Béelzébub n'est pas entièrement rassuré.

Si par moy je vois terrassé
Celuy qui souvent m'a chassé
J'ai bien paour que ne soit faincte,
Et ne puis le tuer sans crainte.
J'apprehende que cest effort
N'esmousse le dard de la mort.

Il appelle donc un démon rusé, auquel il confie le soin de surveiller tout ce qui va se passer, et d'aller vite porter un songe effrayant dans l'imagination de la femme de Pilate, qu'on voyait endormie dans une chambre haute avec cette inscription naïve au-dessus de son lit: *Cy est la femme de Pilate;* car dans ces représentations la plupart des acteurs ne cessaient jamais d'être en scène: c'est ce qui explique la manière dont le dialogue est coupé, et comment on entend parler tour à tour des acteurs qui sont censés parler dans des endroits absolument séparés les uns des autres.

On suivait ainsi, du jardin des Oliviers chez Caïphe, chez Pilate et sur le Calvaire, le

drame sanglant de la *Passion*. La flagellation, le couronnement d'épines et la présentation de l'*Ecce homo*, étaient exprimés au vif, comme disent les auteurs du temps. Le portement de la croix était une procession que la foule suivait en pleurant, et qui faisait le tour non-seulement du théâtre, mais encore de la place et quelquefois de toute la ville. Nous voyons dans les mémoires du temps de la Ligue un dernier exemple de ces processions. La personne du Sauveur était représentée par le frère Ange de Joyeuse, capucin, qui traînait une grande croix, et qui marchait avec peine pendant que ses confrères lui battaient les épaules à coups de discipline, et faisaient ruisseler le sang. Les auteurs de la satire *Ménippée* et les critiques protestants ont prétendu que la croix était de carton, et que les disciplines étaient de coton, imprégnées d'un sang artificiel. Peu importe à notre sujet le plus ou moins de sagacité des inventeurs de cette malice.

Le crucifiement s'accomplissait sur la scène, que dominait la montagne du Calvaire, et les trois corps crucifiés demeuraient suspendus assez longtemps pour que ce leur fût une incommodité considérable. Pendant ce temps le ciel était en deuil et l'enfer en joie; les démons faisaient mille contorsions et mille bravades; la foule des Juifs et la tourbe des bourreaux éclataient en injures et en moqueries obscènes et grossières, et ces grossièretés et ces moqueries mêmes, en présence de ce spectacle de douleur qui consternait la terre et le ciel, étaient de l'effet dramatique le plus saisissant et le plus terrible; les rires alors faisaient pleurer, et les lazzis des bourreaux faisaient frémir.

Le grand mystère de la *Passion* se divisait non pas en actes, mais en journées; on lui donnait pour prologue les scènes de la naissance et de la vie du Sauveur, et pour épilogue la grande scène triomphante de la résurrection; rarement le même acteur pouvait remplir jusqu'au bout le rôle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme le prouve la Chronique de Metz, dans le passage que nous allons citer:

« L'an 1437, le 3 juillet, fut fait le jeu de la *Passion* en la plaine de Veximil, et fut fait le parc (théâtre) de très-noble façon; car il était de neuf étages de haut... Et fut Dieu un sire appelé Nicole, curé de Saint-Victor de Metz, lequel fût presque mort en croix, s'il n'avait été secouru. On convint que un autre prêtre fût mis en croix pour parfaire le personnage du crucifiement pour ce jour; et le lendemain ledit curé de Saint-Victor parfit la résurrection, et fit très-hautement son personnage... Un autre prêtre, qui s'appelait messire Jean de Nicey, qui était chapelain de Métrange, fut Judas, lequel fut presque mort en pendant; car le cœur lui faillit, et fut bien hâtivement dépendu. »

Le mystère de la *Passion*, tel que nous l'avons encore, remplit un volume in-folio, et un grand nombre de manuscrits en donnent de nombreuses variantes; on y a ajouté tous les prologues tirés tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament. Dans l'un de ces prologues la famille de Marie est visitée par un parent nommé Abias, qui s'adresse ainsi à saint Joachim et à sainte Anne, en leur montrant Marie:

Est-ce pas ici votre fille
Marie, que je vois si habile
Sage, courtoise et amyable
A tous vos amis acceptable?

Puis, s'adressant à la très-sainte Vierge:

Que dictes-vous?
Marie.
Rien que tout bien.
Abias.
Avez nécessité?
Marie
De rien.
Abias.
Que voulez-vous?
Marie.
Vivre en simplesse.
Abias.
Et l'estat mondain:
Marie.
Je le laisse.
Abias.
Que souhaitez-vous?
Marie.
Dieu servir.
Abias.
Après?
Marie.
Sa grâce desservir (mériter).
Abias.
Voulez-vous pompeux habit?
Marie.
Non.
Abias.
De quoi parée?
Marie.
De bon renom.

Voilà bien le modèle de ces dialogues énergiques, simples et rapides, qui plus que toute autre beauté ont fait la réputation du grand Corneille.

Satan lui-même, dans l'enfer, fait l'éloge de la sainte Vierge. Voici ce qu'il en dit dans la même version du grand mystère:

Elle est plus belle que Lucresse,
Plus que Sara dévote et sage;
C'est une Judith en courage,
Une Esther en humilité,
Et Rachel en honnesteté:
En langage est aussi bénigne
Que la sybille Tyburtine;
Plus que Pallas a de prudence;
De Minerve elle a la loquence.
C'est la non pareille qui soit,
Et suppose que Dieu pensoit
Rachepter tout l'humain lignage
Lorsqu'il la fit....

Ce mélange du sacré et du profane n'a rien d'étrange dans la bouche de Satan, qui est le génie de la confusion, et à qui l'on

peut chrétiennement attribuer l'invention de toutes les fables du paganisme.

Le personnage de saint Jean le précurseur, qui paraissait au commencement du second prologue, était bien réellement un prédicateur qui s'adressait à bon escient à son nombreux auditoire, et l'exhortait à la pénitence.

Je suis venu pour vous le dire ;
Car celuy m'a voulu eslire
Qui fut, qui est et qui sera,
Et pour nous tous en croix mourra.
Pour ce, préparez sa venue :
La prophétie est advenue :
Partant je parle ici à tous :
Amandez-vous ! amandez-vous !
Amandez-vous, povres meschants,
Amandez-vous, bourgeois, marchands,
Sans tant amasser biens mondains,
Eh ! êtes-vous tant incertains
Du chemin que devez tenir ?
Mettez peine de retenir
Mes bons et saints enseignements.
Se vous avez deux vêtements
Et de richesse qui vous point,
Donnez à ceux qui n'en ont point...
Vous autres, seigneurs, gentilshommes
Juges, commis, officiers,
Qui debvez estre les piliers
Soustenant la chose publique,
Ne soustenez débats ne pique
Envers aucunes simples gens :
Soyez de vos gaiges contents,
Sans violence ne rapine ;
Chacun en équité chemine...
Et vous obtiendrez sans doutance
La gloire qui toujours durera
In sæculorum sæcula.

Dans une variante de la belle scène entre Notre-Seigneur et sa sainte mère, dont nous avons déjà parlé, la sainte Vierge supplie son divin Fils de ne pas la rendre témoin de sa mort. Notre-Seigneur lui répond :

Ce ne seroit pas vostre honneur
Que vous, mère tant doulce et tendre,
Veissiez vostre vray fils estendre,
En la croix et le mettre à mort
Sans en avoir aucun remord
De douleur et compassion.
Et ainsi le bon Siméon
De vos douleurs prophétisa
Quand entre ses bras m'embrassa ;
Dit que le glaive de douleur
Vous perceroit l'âme et le cœur
Par compassion trop amère.
Pour ce, contentez-vous, ma mère
Et confortez en Dieu vostre âme ;
Soyez forte, car onques femme
Ne souffrit tant que vous ferez ;
Mais en souffrant, mériterez
La lauréole du martyre.

La Vierge.

O mon fils, mon Dieu et mon sire !
Excuse ma fragilité,
Si par humaines passions
Ai faict telles requêtes vaines.

Jésus.

Elles sont doulces et humaines,
Procédantes de charité ;
Mais la divine volonté
A prévu qu'aultrement se face.

La Vierge.

Au moins veuillez de vostre grâce
Mourir de mort brève et légère.

Jésus.

Je mourrai de mort très-amère.

La Vierge.

Doncques bien loin, s'il est permis ?

Jésus.

Au milieu de tous mes amis.

La Vierge

Soit doncques de nuit, je vous pry.

Jésus.

Non, en pleine heure de midy.

La Vierge.

Mourez donc comme les barons.

Jésus.

Je mourrai entre deux larrons.

La Vierge.

Que ce soit sur terre et sans voix.

Jésus

Ce sera hault pendu en croix.

La Vierge.

Attendez l'âge de vieillesse.

Jésus.

En la force de la jeunesse.

La Vierge.

Ne soit vostre sang répandu !

Jésus.

Je serai tiré et tendu
Tant qu'on nombrera tous mes os...
. . . .
Puis perceront mes pieds, mes mains
Et me feront playes très-grandes

La Vierge.

A mes maternelles demandes.
Ne donnez que responses dures.

Jésus.

Accomplir fault les Escriptures.

Ce dialogue nous semble admirable : le combat entre une tendresse humaine et une tendresse divine, cette mère qui débat avec son fils les circonstances du supplice dont elle doit être témoin, ces cris de la tendresse maternelle qui lutte en quelque sorte contre Dieu même, et ces réponses en apparence impitoyables d'un Dieu qui n'épargne pas sa mère, parce qu'il est jaloux de la gloire qu'il veut lui donner, et la sait assez forte de sa grâce pour tout entendre ; ces sentiments divins, cette foi terrible, cette invincible espérance, cet amour surnaturel de la mère et du fils, tout cela constitue un merveilleux et une puissance dramatique qui ne sauraient être même compris de notre siècle sceptique et railleur, mais adonné surtout à la sensibilité niaise de l'égoïsme sentimental. Eschyle, dans son *Prométhée*, ne pouvait avoir de beautés pareilles, et le mystère chrétien, rien que par une scène pareille, s'élève au-dessus de la tragédie grecque et du mystère antique, autant que l'Evangile est au-dessus de l'Odyssée, et que Racine, dans *Athalie*, est supérieur à tout ce qu'ont pu faire de plus beau les Sophocle et les Euripide.

Que manque-t-il d'ailleurs au mystère de

la *Passion* pour être un immense monument littéraire? Une langue plus formée et le style de Racine ou de Corneille. Quoi qu'il en soit, ces représentations vraiment religieuses, auxquelles assistait tout un peuple, cette scène qui représentait l'univers, ce drame surnaturel, grand et merveilleux comme une épopée, terrible comme une tragédie, vrai comme un sacrifice, ce théâtre à plusieurs étages, élevé dans une plaine d'où une immense multitude peut assister au spectacle, tout cela rend bien misérables et bien mesquines nos plus belles salles de spectacle avec leurs loges étroites, leurs planches resserrées, leur lustre fumeux, leurs toiles peintes et leurs oripeaux. Puis, qu'est-ce donc, je vous prie, que tous les mauvais romans tragiques ou comiques dont s'amuse notre public civilisé, auprès de ces magnifiques émotions théâtrales qui faisaient palpiter à la fois tant de poitrines dans les plaines ou sur les immenses places que remplissait autrefois, dans des siècles réputés barbares, de ses terreurs et de ses pompes surhumaines le mystère de la *Passion?*

A ce grand mystère, clef de voûte de tout l'édifice de la dramatique chrétienne, se rattachèrent bientôt une foule de mystères empruntés, soit à la Bible, soit à la légende des martyrs. Les miracles de saint Nicolas, la belle allégorie de saint Christophe, les combats des vierges célèbres, telles que sainte Agathe, sainte Agnès, sainte Ursule, sainte Catherine, et surtout sainte Marguerite avec sa terrible gargouille, furent successivement mis en scène. Le plan et le style de ces tragédies primitives étaient tout simplement dus aux traductions gothiques et rimées de la *Légende dorée* et des autres vieux légendaires, traductions qu'il ne faudrait pas mépriser sans examen, car elles sont d'une grande exactitude pour le sens et d'une admirable simplicité pour la forme : deux caractères de beauté. Pour que nos lecteurs puissent comparer le style des mystères avec celui des légendes rimées, et justifier pleinement ce que nous avons dit de l'identité des deux manières, nous donnerons ici tout entière la légende de sainte Marguerite, que nous avons retrouvée dernièrement sur quelques feuillets détachés d'un vieux livre. Il ne nous a pas été difficile de rétablir le vieux texte, altéré en quelques endroits par une impression plus moderne. Voici cette légende dans toute son intégrité :

La vie de Madame saincte Marguerite, vierge et martyre.

Après la saincte passion
De Jésus et l'assension,
Et qu'il fut aux saincts cieux monté,
Plusieurs furent de grand' bonté,
De mœurs et de religion.
Après la prédication
Des apostres, comme est escript,
Prindrent la foy de Jhésus-Christ,
Des vieux, des jeunes, des enfants,
Depuis les petits jusqu'aux grands :
Des dames, aussi des pucelles,
Qui estoyent de Jhésus ancelles :

Entre lesquelles une avoit
Que Marguerite on appelloit,
Laquelle fut bien advisée
Si voulut estre baptisée,
Et laissa la loy sarrasine
Secrétement pour la divine,
Sans le révéler à son père,
A ses amis ny à sa mère.
Et dès lors mit tout son plaisir
A Dieu bien aimer et servir.
Premièrement promis luy a
Que jamais ne se mariera,
Mais virginité garderoit.
D'Antioche natifve estoit
Fille de Théodosien,
Un grand patriarche payen,
Et Sarrasine estoit sa mère,
Qui moult l'aimoit et tenoit chère.
Son père, qui pas ne l'aimoit,
A merveille la haïssoit.
Gente de corps et de visage,
Honnête, vertueuse et sage ;
Ses dits parents peu luy durèrent,
Tous deux en ung temps trépassèrent.
Donc demoura jeune orpheline
De sa nourrice la meschine,
Qui l'avoit nourrie en enfance.
Elle lui apprint sa creance,
Et la foy de chrétienté.
Elle savoit sa voulenté
Et la cognoissoit de jeunesse :
Aussi l'appeloit sa maîtresse.
Elle gardoit de sa nourrice
Les brebis, pure de tout vice,
Les menoit de jour en pasture,
Et de ce siècle n'avoit cure.
Elle estoit mise pauvrement,
Mais le corps avoit bel et gent,
Les yeux verds et claire la face,
Comme celle qui de la grâce
Nostre-Seigneur estoit garnie
Et de son amour sy remplie,
Et l'aymoit si très ardemment
Que n'avoit d'aultre pensement.
A le servir mettoit sa cure.
Un jour advint, par adventure,
Qu'elle alloit ses brebis gardant,
Olibrius par là passant
Seigneur du pays, s'y tarda,
Au visage la regarda :
Outre passé, mais sans séjour,
Tant fut esprins de son amour,
Sans prendre garde au vêtement
Mais au corps qui estoit très gent,
Qu'incontinent va envoyer
Vers la pucelle un messager,
Pour mieux savoir qui elle estoit,
Et si aimer elle vouloit.
Le messager y est allé,
Et à la pucelle a parlé,
Et luy a commencé de dire :
Damoiselle, mon maistre et sire,
Qui naguères par cy passa
Par devers vous envoye m'a
Savoir comment vous avez nom,
Et si vous l'aimerez ou non :
Qui vous êtes, de quelles gens,
Et aussi qui sont vos parens,
Quelle est la loy que vous tenez,
Devant quel Dieu vous prosternez,
Quelle foy gardez et creance ?
— Sire, dit-elle, dès l'enfance
Je suis chrestienne et baptisée
Et de Jhésus-Christ l'épousée,
Qui ne quiers aultre amy avoir.
— Belle, je vous fays assavoir,
Que si vous aimez mon seigneur,

Il vous en viendra grand honneur;
Il a chevance, auctorité,
Croyez qu'il est bien hérité
Et possède grand seigneurie:
Donnez-vous à luy, je vous prie;
Il vous aime de tout son cœur.
— Vous direz à votre seigneur
Que suis ancelle à Jhésus-Christ,
Qui pour nous mort en croix souffrit,
Et qu'autre je ne veulx aimer.
Adonc s'en va le messager
Vers son seigneur, et luy raconte
Que de lui n'avait tenu compte
La pucelle, mais luy a dit
Qu'elle est espouse à Jhésus-Christ.
Lors le tyran la faict querir,
A celle fin de la punir.
Devant luy elle est amenée
Et l'a présente arraisonnée
En lui disant: Belle pucelle,
Es-tu, dy moy, franche ou ancelle?
Quelle est ta loy? le veulx savoir,
Et sy te fays rementevoir
Sy à moy ne veulx consentir,
Tu t'en pourras bien repentir.
Croy-moy, et tu feras que sage,
Si te prendray en mariage.
Lors répond, comme bien stylée;
Marguerite suys appelée.
Je croys en Dieu l'omnipotent
Qui tous les siens de mal défend.
Et en Jhésus-Christ, son seul Fils,
Qui nous sauve de grands périls
Où nous estions par mauvaistié
Que fit Adam le dévoyé.
Le prévot dit: Tu n'es pas sage
De mettre à celuy ton courage
Que les Juifs si fort maltraitèrent,
Et après le crucifièrent.
Elle répond: Ce fut folie,
Toute leur gent en est périe.
Quand le prévot vit qu'elle estoit
Ferme en son cas et persistoit
A peu qu'il ne se voulust pendre.
Adonc fist la pucelle prendre
Et mettre en prison bien fermée,
Puis quand survint l'autre journée,
Devant soy la fit amener
Pour la vaincre ou la condamner.
Lors luy a dit: Entends à moy,
Laisse ton Christ et prends ma loy,
Autrement t'en repentiras:
Car plusieurs tourments souffriras,
Et après en feu seras arse
Et ta poussière au vent esparse.
La vierge répond briévement:
Sy mon corps tu mets en tourment,
Mon âme sera bienheurée
Et parmy les vierges parée.
Quand le prévot si l'entendit
Il cuida crever de despit.
Lors commanda que toute nüe
De fortes verges fust battue:
Tellement devant et derrière,
Qu'il n'y demeurast peaue entière.
Adonc bourreaux plus n'attendirent,
Et toute nüe haut la pendirent:
Sa blanche chair et deliée
Ont tant battue et flagellée
Qu'ils ne laissent cuir ne peau saine,
Mais ainsy que d'une fontaine
S'en va le sang aval courant
Et tellement la vont battant,
Que ceulx qui là autour estoyent
Plus regarder ne la pouvoyent,
Tant pour le sang qui d'elle yssoit
Que pour douleur qu'elle souffroit.

Olibrius, fier et despit
Plus qu'un lyon ne un aspic,
Luy crioit: Fausse Marguerite,
Escoute-moy, plus ne m'irrite.
Croy-moy et fais ma volonté,
Tu peux revenir en santé.
Et ceulx qui estoyent là autour
Luy disoyent tous: Croy mon seigneur,
Le croys, et tu feras que sage:
C'est un moult riche mariage
Que mon sire t'offre et présente.
Ne te perds pas, belle jouvante
Ou par enfance, ou par folie;
Saulve ton corps, saulve ta vie.
Ha, ha, dit-elle, folles gens
Qui me voyez cy en tourmens,
Cuidez-vous que je me vay rendre
A qui par bourreaux me veut prendre
Et que Jhésus, mon seul soucy,
Me laisse à pareille mercy?
De grand folie mesprenez,
Vous qui tels conseils me donnez,
De perdre pour vostre seigneur
L'amour de mon Dieu créateur.
Si me voyez cy en tourment,
Mon âme ira plus promptement
En paradis avec les saincts;
Pourtant ce martyre ne crains:
Laissez vostre folle créance,
Ayez en Jhésus-Christ fiance,
Qui donne joye à ses amis
Et les met en son paradis.
A luy se vous ne vous donnez,
A tousjours mais serez damnés.
Or, ainsy qu'elle remonstroit
Au peuple qui présent estoit,
Olibrius va pourpenser
Comment mieux la fera cesser,
Aux bourreaux dit: Qu'on la despende,
Et qu'en la chartre on la descende
Où n'y reluit nulle clarté,
Ains est pleine d'obscurité.
Si la despendent et la meinent
Et de la tourmenter se peinent
Pour avoir grâce à leur seigneur.
De gêne est entrée en grigneur.
A l'huys de la chartre est venue
Toute sanglante et toute nue,
Mais avant que dedans s'incline,
Du signe de la croix se sine.
Donc en ceste chartre on l'avalle,
Toute noircie, et devint pasle
Quand le lieu vit noir et obscur
Moult au cœur lui fut grief et dur
Ne se peut tenir de plourer,
Quand céans luy convint entrer.
Quand fut là dedans sans lumière
Elle s'Inclina contre terre
A deux genoux dévotement:
Dieu réclama moult doucement,
En luy priant que par sa grâce,
Il lui monstrast en ceste place
Celui qui grever la vouloit
Et à elle se combattoit.
Et quand elle eut fait sa prière
Subitement une lumière
Si entra dedans la prison:
Lors advisa un fier dragon
En ceste chartre où elle estoit!
Qui par la gueule feu jettoit
Par les yeux et par les oreilles;
La teste avoit grosse à merveilles
Des puanteurs de son haleine
Estoit la chartre toute pleine.
Quand le vit vers elle venir
Elle ne sceut que devenir,
Mais elle print en Dieu fiance.

Si luy pria sans demeurance :
Vray Dieu qui formas paradis
Et d'enfer garde tes amis,
Garde mon corps de ceste beste,
Qu'elle me face aucun moleste.
Quand eut son oraison finie,
Le fier dragon l'a transgloutie,
Mais en ce dangier se signa,
Et le dragon parmy creva,
Si que la vierge prévenue
De l'amour de Dieu est yssue
Hors du dragon entière et saine,
De l'amour de Dieu plus certaine
Qu'elle n'eust été paravant
Parquoy elle va Dieu louant.
Adonc vint à elle un grand dyable
Par trop laid et espouvantable,
En forme d'homme sembloit estre;
Mais quand l'apperceut en cest estre,
En oraison se prosterna
Et dévotement Dieu pria,
Et quand elle fut relevée,
Par la dextre la empoignée
Luy disant que elle cessast
Et jà plus ne le tourmentast,
Et que suffire luy devoit
Ce qu'à son frère faict avoit.
Elle, par les cheveux le happe
Et contre-mont le jette et frappe,
Le pied sur le col mis luy a
Et le battant luy dit cela :
Estans toy sous moy ennemy.
— Ha ! dit-il, je te cri mercy;
Pucelle je me tiens vaincu.
— Or me dy doncques qui es-tu
Et qui t'a faict icy venir ?
— Dame, puisque c'est ton plaisir,
Tout maintenant te sera dict :
Mais lève ton pied un petit,
Et tout mon crime te diray,
D'un mot jà je ne mentiray.
Lors un petit l'a desserré
Et lors luy a tout déclaré
Que Beelzebub nom avoit
Et que illec venu estoit
Pour la grever et dommager
Et pour son compagnon vanger,
Qui en semblance de dragon
L'engloutist; mais le faulx glouton
Qui s'estoit contre elle levé,
Tout par le ventre estoit crevé.
Je me délecte en tous les tems
A guerroyer les christians ;
Je les fay leur foy dementir,
Et quand au lict doibvent dormir,
Je les faict de leur lict tomber
Pour les voisins aller rober,
Ou pour austre péché commettre
En quoy je les sens enclins estre :
Et quand en peux aucuns tenir
En enfer, je les fays bouillir.
Loyaument m'a servi ton père,
Pareillement aussi ta mère,
Ainsy a fait tout ton lignage,
Mais ne peux vaincre ton courage;
Mieux as faict que ta parenté,
Car tu as prins chretienté,
Parquoy je n'ay pouvoir sur toi.
Mais nonobstant quand est de moy,
Je t'ay toujours été contraire,
Et des tourments je t'ay fait faire
Prendre te fis, lier et pendre,
Encore tu peux pis attendre,
Sy ne fays bientôt le vouloir
D'Olibrius qui a pouvoir
De te délivrer du martyre.
Quand la vierge l'eust ouy dire

Toute sa harangue et son conte,
Elle n'en fit mise ne compte,
Mais pria nostre Seigneur Dieu
Que mettre le fist en un lieu
Que jamais à nul ne mesfit.
Lors nostre Seigneur Jhésus-Christ
Si fist tantost ouvrir la terre,
En laquelle s'enfuit grand-erre.
Quand il eut la vierge laissé,
Tantost le tyran a pensé
Faire le peuple rassembler,
Si a faict la vierge amener
Devant luy rigoureusement:
Si luy a dit publiquement.
Pense en ton cas, entens à moy,
Laisse ton Dieu et prens ma loy,
Autrement te feray mourir
Et en tourments tes jours finir.
Elle répond que pour menace
Ne pour tourments qu'on luy en face,
Jà son Créateur ne lairra,
Ains toujours toute en luy croira.
Adonc, quand si ferme l'a veüe
La fit despouiller toute nüe,
Et brandons ardens fort souffler
Dont les côtés luy fit brûler,
Puis luy dit qu'elle le receust,
Laissast Jésus, et Mahom creust
Elle respond que non feroit
Pour tout l'or qui au monde estoit,
Alors se print à forcener
Un grand vase a faict amener
D'eau bouillante l'a faict emplir,
Pour dedans la faire mourir.
Mais luy a faict premièrement
Lier pieds et mains fermement.
Quand dedans a été plongée,
De prier Dieu s'est efforcée,
Et dit ainsi : Père puissant,
Confort de tout bon christian,
Par ta vertu romps ces liens
Dont ta mort a sauvé les tiens,
Desquels yssit ne partir puy
Si ton sainct nom n'est mon appui.
Quand eut finé son oraison,
La terre trembla environ,
Le ciel s'ouvrit soudainement,
Duquel un ange clairement
Une couronne a déposée,
Qu'il luy a sur le chef posée;
Puis luy a dit : Viens-t'en, amie,
Tu auras perdurable vie.
Ne t'esbahis, sœur Marguerite,
Car Dieu t'aime d'amour d'eslite·
Ayes en luy bonne fiance:
La couronne est signifiance
Que je t'ai présente donnée
Dont Dieu t'a si bien couronnee,
Qu'avec nous viendras par martyre :
Ce te mande Dieu nostre sire.
Et quand l'ange si lui eut dit,
Incontinent s'esvanouit.
La vierge Marguerite alors
Rompant liens yssit dehors,
Dont ceux qui estoyent environ
Furent convertis par raison,
Le nom de Jhésus-Christ louèrent.
En lui creurent, leur loy laissèrent,
Et y en eut plus de cinq mille
Qui furent menez hors la ville
D'Antioche où par le prévost
Exécutés furent la tost
En grand douleur et grief tourment,
Puis commanda qu'en ce moment
Marguerite fust amenée,
Et que tantost fust décollée,
Pour ce qu'elle convertissoit

Chacun et chacune preschoit
A croire en la foy Jhésus-Christ.
Alors un bourrel si l'a prit
Qui, sans plus braire ne tancer,
Luy voulut la teste trancher :
Ains la vierge si luy requist
Que un peu attendre il voulsist
Qu'elle eust faicte son oraison :
Et voyant que c'estoit raison,
Il luy respond de son bon gré
En disant : Fais ta volonté.
Donc à deux genouils s'est placée,
Et sa prière a commencée :

O Jhesus-Christ, mon rédempteur,
Chacun te doit porter honneur,
Te louer, te craindre et servir,
Car pour nous as voulu souffrir,
En la présence de ta mère,
Mort et passion très-amère,
Et au tiers jours ressusciter,
Et puis après au ciel monter,
Pour nous ouvrir ton paradis
Duquel nous estions interdits
Par le péché de nos parents :
Humblement grâce je te rends
Des biens que m'as faicts en ma vie,
Et outre plus je te supplie
Que mon âme tu veuilles mettre
En ton royaume et en ton estre,
Et que la veuilles préserver
Des lacs de l'ennemy d'enfer,
Et par mérites et tourments
De la mort qu'endurer j'attends,
Tu pardonne à ces gens icy,
Et tu leur en face mercy;
Car ils ne savent pas qu'ils font.
Pareillement ceux qui feront
Mémoire de ma passion,
Et qui, par grand dévotion
Me querront en nécessité,
Que tu les gard' d'adversité.
Et après te prie et requiers
Que tu ne veuilles oublier
Les femmes quand me requerront
Et en peine d'enfants seront.
Quant feront ma passion lire
Mon grief tourment et mon martyre,
Que leur mal face tost finer,
Et leur fruit baptême gaigner.
Quand la pucelle bienheurée
Eust dit ceste oraison dorée,
Une voix du ciel descendit
Qui luy a respondu et dict,
Dieu a ouy ton oraison,
Si fera ta pétition,
Puis encore t'a octroyé
Plus que ne l'en avois prié,
Car qui de cœur t'appellera,
Jhésus-Christ pardon lui fera :
Et tous ceux qui te requerront,
Et ton sainct nom appelleront,
Des ennemis auront victoire,
Et enfin paradis et gloire.
Or va et reçoy ton martyre,
Si te mande Dieu nostre sire,
Car les anges si sont transmis
A la porte du paradis,
Qui attendent ton sainct esprit.
Adonc au bourel elle a dict
Que il fit d'elle à son plaisir,
Et qu'il en avoit bon loisir :
Le chef baisse, le col estend
Et celuy fiert, plus n'y attend,
A un seul coup l'a décollée,
Et l'âme tout droict est volée
En paradis dont est concierge
La saincte et bienheureuse Vierge.
Or ains est finée Marguerite
Dont icy la vie est escrite,
Les anges l'emportent chantant
Et nostre Seigneur Dieu louant.

Théodore fut un preud'hom
Qui luy livroit en la prison
Pain et eau dont elle vivoit,
Et de jour en jour escrivoit
Pour l'honneur de Dieu, sans mentir,
Ce qu'il luy voyoit advenir.
Et puis après secrettement
Le corps a mis honnêtement
Luy et plusieurs bons christians
En terre pleine d'oignemens,
Puis sa passion envoya
L'espace de temps qu'il alla
Aux églises et dévots lieux,
Et lors vissiez jeunes et vieux
Venir pour guérison avoir
De mal et santé recepvoir.
Lesquels pour vray i's s'en alloyent
Tous sains quand ils s'en retournoyent.
Or prions la gente pucelle
Marguerite, de Dieu ancelle,
Que pour nous prie au Créatour
Que il nous doint la sienne amour,
Et en ses œuvres maintenir
Par quoy nous puissions tous venir
En paradis la saincte voye,
Amen, et que Dieu nous l'ottroye.

On peut voir, par les vers de cette légende, comme par nos citations du mystère de la *Passion*, que la poésie française, tout informe qu'elle était alors, n'était cependant pas dénuée de toute grâce et de toute harmonie. Plusieurs des vieux mots qu'on employait alors ont un charme et une euphonie tout particuliers. Le récit est simple, le style est sans prétention et presque sans ornements, si ce n'est pas un très-bel ornement que cette simplicité même. On trouve dans les dialogues de Marguerite avec ses bourreaux ce sublime que Pierre Corneille a si bien su emprunter aux actes des martyrs. Nos lecteurs ont pu remarquer que la célèbre réponse de Mirabeau à M. de Brézé : *Allez dire à votre maître*, qui passe pour un beau trait d'éloquence moderne, se retrouve dans la légende de sainte Marguerite, lorsqu'elle répond aux envoyés d'Olibrius :

Vous direz à vostre seigneur
Que suis ancelle à Jhésus-Christ
Qui pour nous mort en croix souffrit,
Et qu'autre je ne veulx aimer.

Telles sont donc les premières sources des beautés du théâtre moderne, qui nous semble être encore dans l'enfance. Les mystères du moyen âge en ont posé les principes et en ont déterminé les motifs; la Renaissance, par son retour vers l'élément antique, a préparé un syncrétisme des belles formes anciennes et des grandes idées nouvelles. Les tragédies imitées de Sophocle et d'Euripide n'ont été que des exercices et des versions grecques, comme nous l'avons déjà dit, et n'ont mis en progrès que la grammaire du théâtre. Mais que nous importent les Pélopides ?

Et toi, triste famille, à qui Dieu fasse paix
Race d'Agamemnon qui ne finis jamais,

Dont je voyais partout les attentats classiques
Et les assassinats mis en vers héroïques !

Racine et Corneille, les deux grands maîtres de l'art dramatique, ont du moins connu et touché le but de leurs efforts; chacun de ces deux pères du théâtre français nous a donné un admirable mystère, qui a été le dernier mot de son talent. Ainsi Racine n'a recueilli l'héritage harmonieux de la poésie antique des Grecs, et Corneille n'a ressuscité toute l'énergie des vieux Romains que pour en embellir le style de la tragédie chrétienne, et inaugurer dans toute sa perfection la poésie dramatique des mystères du moyen âge.

Athalie et *Polyeucte*, telles sont pour nous les colonnes d'Hercule de l'art dramatique : mais il manquait encore à Racine et à Corneille un théâtre digne de leur génie. Lorsque Corneille écrivait le *Cid*, il croyait travailler pour une scène multiple, comme on en voyait aux théâtres du moyen âge, et prenait toute une ville pour unité de lieu, comme les auteurs du mystère de la *Passion* prenaient l'univers tout entier, et même plus que l'univers, puisque leur spectacle embrassait le ciel et l'enfer. Dans nos théâtres, où l'espace manque, on supplée à cette sorte d'ubiquité par les changements à vue, qui ont toujours quelque chose de grotesque et d'impossible. Mais enfin l'on fait comme on peut.

De nos jours on a senti la nécessité d'intéresser le drame en mettant sur la scène les grandes catastrophes dont la tragédie classique permettait seulement le récit; et en cela on s'est encore rapproché des mystères du moyen âge. Il est à croire que si Corneille eût vécu dans ce temps-là ou de nos jours, il eût accompli la conversion de Pauline et de Félix sur le corps sanglant du martyr; Racine, dans *Athalie*, a pressenti ce besoin des grandes scènes et des coups de théâtre : le couronnement de Joas est un tableau magnifique, et peu s'en faut que la marâtre ne soit immolée sur la scène.

Le drame moderne, qui s'adresse aux passions des masses, n'est qu'une parodie des anciens mystères au profit des doctrines antichrétiennes; mais on se lassera bientôt de tous ces meurtres, de ces adultères justifiés, de ces prostitutions qu'on excuse. Nous avons vu déjà reparaître sur la scène des boulevards des mystères portant ce titre, et offrant une imitation bien imparfaite encore du théâtre de nos pères. C'est ainsi qu'on a joué le *Festin de Balthazar*, le *Juif-Errant* (non pas celui de M. Eugène Sue), *Don Juan de Marana* ou *la Chute d'un Ange*, le *Miracle des Roses*, imité de la légende de sainte Elisabeth, de M. de Montalembert, et qu'au moment même où nous écrivons on joue sur le théâtre de l'Ambigu une pièce tirée d'une légende bretonne, qui porte pour titre : *Un Mystère*.

Mais nous ne croyons pas que des pièces nouvelles, composées sur le modèle des mystères du moyen âge, puissent jamais réussir tant qu'on ne leur rendra pas leurs magnifiques accessoires : un théâtre immense et à plusieurs étages, des décors féeriques, des effets de scène gigantesques, et surtout, mais ceci est le plus difficile à obtenir, la sympathie croyante des spectateurs. Il faudrait en outre réunir dans cette œuvre si difficile le style de la belle tragédie, le mouvement et la terreur du drame romantique, et tout le prestige du grand Opéra. Le théâtre où de semblables pièces pourront être jouées n'est certes pas encore bâti.

Le mystère est, à nos yeux, une synthèse dramatique, et comme nous ne doutons pas que la foi catholique, victorieuse enfin dans ses derniers combats, ne doive accomplir son œuvre en régénérant le monde autant dans ses beaux-arts que dans ses lois, nous croyons qu'une littérature nouvelle et parfaitement catholique remplacera tous les essais informes qu'on a tentés, soit pour galvaniser le cadavre de la tragédie païenne, soit pour animer des larves et des cauchemars, avortons du drame romantique. L'Eglise alors reprendra la direction et la censure du théâtre, qui lui appartiennent de droit, puisque le théâtre est une chaire d'enseignement public, et que l'Eglise seule au monde est l'héritière légitime de ceux auxquels il a été dit : *Allez et enseignez*.

Les idées que nous avançons ici pourront sembler paradoxales à ceux qui n'ont jamais compris que la littérature profane, et nouvelles peut-être au grand nombre de nos lecteurs. Nous les prions de considérer sans préoccupation les tendances littéraires de notre époque, et de tenir compte de toutes ces aspirations encore vagues, mais si ardentes, à des croyances fortes et à des émotions durables. Nous les prions de réfléchir sur les grands succès de notre siècle dans toute l'Europe, et de comparer les travaux dramatiques de Byron, de Shakespeare, de Goëthe, et même de Victor Hugo, avec les tragédies grecques d'un côté, et de l'autre avec les mystères chrétiens, puis de nous dire en conscience quelles sont, à leur avis, les tendances de la littérature moderne, si elles ne sont pas plutôt chrétiennes que païennes, même dans leurs doutes et leurs blasphèmes; si le tourment de tous les cœurs n'est pas le besoin d'un énergique retour à Dieu; si l'on ne sent pas avec douleur un vide immense dans tout ce qui n'est pas lui, et si bientôt on pourra trouver le moindre intérêt dans ce monde, où tout passe si vite, et où l'esprit humain use si tôt et brise si facilement tous ses jouets et toutes ses idoles, à tout ce qui ne se rattache pas aux grandes questions de la foi, qui ne meurt pas, et de l'éternité, dont le trône est inébranlable.

Goëthe et Shakespeare, les grands révolutionnaires du théâtre moderne, sont devenus créateurs en retournant tout droit à la grande et audacieuse poésie des mystères. Le premier *Faust* est un vieux mystère chrétien, perpétué jusqu'à nous de siècle en siècle, et vulgarisé même sur les tréteaux des

spectacles forains en la personne de Polichinelle, ce type difforme de l'homme vicieux qui s'enivre, bat sa femme, résiste à l'autorité et finit par être la proie du diable. Le second *Faust* n'a été publié qu'après la mort de Goëthe, et lui a valu une mauvaise réputation d'athéisme, qu'il ne méritait peut-être que par induction. Dans son *Rêve d'une nuit d'été*, et dans *la Tempête*, Shakespeare met en scène les bons et les mauvais génies, et dans tous ses drames il agrandit prodigieusement les limites du théâtre. Victor Hugo ne nous a donné encore que quelques essais à tendances révolutionnaires et socialistes; la littérature de l'avenir n'est pas là. Nous attendons encore le vrai drame chrétien et catholique.

Un peintre anglais, John Martyn, a parfaitement compris quel doit être l'effet grandiose de la mise en scène dans les mystères bibliques. Ses tableaux sont eux-mêmes des mystères en peinture. L'Ecroulement de la tour de Babel, le Passage de la mer Rouge, le Festin de Balthazar, la Destruction de Babylone et de Ninive, représentés par le pinceau titanique de ce hardi décorateur, sont bien capables d'inspirer le génie des poëtes.

Dans les anciens mystères, on mêlait aussi le chant au récitatif. Nous voudrions donc que les grandes ressources de la musique fussent, non pas prodiguées, mais employées pour augmenter l'effet et la pompe de ce qu'on appellera comme on voudra, tragédie chrétienne, drame biblique ou mystère, mais qui tiendra quelque chose de tout cela.

Nous faisons ici une utopie littéraire, nous le savons bien, et, comme tous les faiseurs d'utopie, nous allons être mis en demeure d'essayer au moins nos propres théories, parce que c'est le devoir de tous ceux qui indiquent un chemin nouveau d'y marcher les premiers, dussent-ils y prêter à rire par leurs chutes. Nous ne refusons à personne cette preuve de loyauté, et soit pour mieux expliquer nos préceptes par un exemple, soit pour donner à pressentir tout ce qu'on pourrait faire avec le génie et le talent qui nous manquent, nous oserons donner ici le *libretto* d'un mystère biblique tel que nous le concevons, et qu'un plus habile pourrait facilement l'exécuter. Nous avons pris pour sujet l'origine des sociétés et des pouvoirs, Nemrod et la Tour de Babel, une leçon donnée à l'orgueil, qui est le vice capital de notre siècle. Mais donnons notre essai sans autre préambule; il ne s'agit pas ici d'un modèle, mais d'un acte de bonne volonté.

LE MYSTERE DE BABEL,

ou

NEMROD,

Drame biblique en quatre actes et en vers, avec un prologue (1).

PERSONNAGES.

NEMROD.
ENOS.
ARIEL, nommé aussi MESRAÏM.
ADA.
ZELPHA.
JUBAL.
TUBAL CAÏN.
Le génie du mal.
Prêtresses de Baal; esclaves; chasseurs; soldats; bourreaux.

(La scène est à Babel, ancienne et première capitale de la Babylonie.)

PROLOGUE.

(La porte de Babel. — Un torrent. — Une forêt. — Un pont d'un seul bloc jeté sur le torrent.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ENOS

(Tenant dans ses bras la petite Ada endormie, et conduisant par la main le jeune Ariel. Il sort de la ville et se retourne pour en contempler les murs qui ne sont pas encore achevés).

Les voilà donc ces murs! Voilà donc le cercueil
Où des rêves humains se corrompra l'orgueil!
C'est ici que Nemrod veut parquer ses victimes,
Pour nourrir de leur chair le repos de ses crimes!
En vain pour les sauver ai-je osé mille fois
Tourmenter leur sommeil et fatiguer ma voix.
J'ai vu des vérités la tristesse importune
Sous leurs mépris d'un jour vieillir mon infortune,
Et déjà mon exil d'avance est oublié!
Ta mort les avait vus ingrats et sans pitié,
O mon fils! seul amour que m'ait laissé ta mère!
Et tu m'as livré seul aux ennuis de la terre;
Que dis-je?... si vers toi mon cœur prend son essor,
Tes enfants ici-bas me retiennent encor!
Pauvre ange! elle sommeille et ne sent pas mes larmes.
Tu pleures, toi?... mon fils!... Oh! viens... sois sans alarmes;
Je dois vivre pour vous! sur mon sein votre front
N'apprendra pas du moins l'insolence ou l'affront,
Et vos cœurs dans l'exil, loin d'un lâche esclavage,
Sentiront d'un martyr palpiter l'héritage!
Mais le soleil se lève et sa sérénité
Semble sourire encore aux jours de liberté;
Qu'est-ce que l'homme esclave ou le reptile immonde
Devant l'immensité que sa lumière inonde?
Rien ne trouble la paix de son cours solennel
Il voit sous lui le temps et sur lui l'Eternel!
Mais la cité parjure en murmurant s'éveille:
Echappons au tyran dont la cruauté veille!
C'est maintenant Abel qui marchera brisé,
La terre est aux méchants: Caïn s'est reposé!

(1) Ce drame étant entièrement inédit et ayant été refusé par nous à la direction de plusieurs théâtres, ne pourra être ni reproduit ni surtout représenté.

SCÈNE II.

Les précédents, deux chasseurs.

(Ils arrêtent Enos à l'entrée du pont qui conduit à la forêt.)

PREMIER CHASSEUR.

Arrête ! où veux-tu fuir?

ENOS.

Que t'importe ma fuite?

PREMIER CHASSEUR.

J'obéis à Nemrod.

ENOS.

Quoi donc! à ma poursuite
A-t-il mis ses chasseurs? a-t-il tendu ses rêts?
Suis-je à présent sa proie? et ces tristes forêts
Pour le vieillard proscrit n'ont-elles plus d'asile?

SECOND CHASSEUR

Nemrod te l'apprendra, car il sort de la ville.
Le voici qui s'avance.

SCENE III

Les précédents, NEMROD.

Oui, moi-même, vieillard,
J'ai daigné sur tes pas abaisser mon regard;
Mon pouvoir vigilant te suit et t'environne
Pour tendre à ton erreur une main qui pardonne.

ENOS.

Pardonner! toi, Nemrod!...

NEMROD.

Oui, car je sais régner,
Toi-même à mon pouvoir sache te résigner,
Et ton maître indulgent te nommera son père.

ENOS.

Son père! ah! de ce nom qu'au ciel même on révère,
Quand ta lèvre se joue... Elle est teinte de sang.

NEMROD.

Celui que j'ai versé n'était plus innocent
Ton fils a provoqué sa triste destinée,
Et ma main souveraine, au pouvoir enchaînée,
Sur les fronts trop altiers frappant pour s'affermir,
D'une utile rigueur m'a contraint de gémir...
Ne me dis rien : je sais ce que tu veux répondre!
J'ai compris ton orgueil, et je le puis confondre.
Tu doutes de mon droit; mais qui donc peut douter,
Si j'ai droit de punir ceux que j'ai su dompter?
Regarde dans ces murs, interroge ces plaines
Dont l'horizon sans borne élargit mes domaines,
Partout on m'obéit, je commande en tout lieu,
Et mon droit est semblable à celui de ton Dieu.
Lorsqu'un faible mortel demande à le connaître
Ton Dieu, s'il lui répond, lui dit : Je suis ton maître.
Eh bien! mon droit à moi, c'est le droit du plus fort,
Je commande, obéis.

ENOS.

Nemrod! pense à la mort!
Un jour elle viendra, la main sur sa balance,
De l'Eternel à toi peser la différence!
Alors, quand ses pâleurs sur ton front abattu
Froides se répandront, lui commanderas-tu?

NEMROD

Plus près d'elle que moi tu dois mieux la compren-
[dre
Et je puis t'envoyer lui commander d'attendre;
Mais n'épuisons pas l'heure en discours superflus;
Ton fils m'avait bravé, j'étais maître, il n'est plus!
Je vois avec pitié ses enfants en bas âge,
Et ton pâle chagrin qu'à l'orgueil j'encourage.
Pourquoi veux-tu nous fuir? Le peuple t'aime encor.
Prends la course des vents ou l'aile du condor;
Mes terres lasseront ta haine fugitive!

Quel antre cachera ta famille plaintive?
Les lions du désert qui tremblent devant moi
Contre tes jours proscrits armeront leur effroi.
Tu peux les affronter... Mais ces enfants!... barbare,
Vois quelle liberté ta fureur leur prépare?

ENOS.

Ta pitié leur propose un plus horrible sort,
Les monstres du désert ne donnent que la mort.
Dieu les contraint parfois à respecter l'enfance,
Et le doigt du Seigneur leur impose silence :
Ils frémissent de crainte à son commandement,
Et près de l'exilé s'endorment doucement.
Ils connaissent la voix du grand maître qui gronde;
Toi, tu n'entends plus rien... rien qu'une voix au
[monde,
Celle de ton orgueil...

NEMROD.

Je n'ai pas oublié
Comme toi cependant celle de la pitié,
Moi qui pour deux enfants daigne demander grâce.

ENOS.

Grâce de ta pitié!

NEMROD.

Pitié pour ton audace!
Vieillard, ne force pas ton maître à te punir.
Si ton œil dans la nuit peut chercher l'avenir,
Moi j'ai des jours présents mieux compris le mys-
[tère;
Tu regardes le ciel et je vois sur la terre.
Le peuple, à ta parole autrefois entraîné,
Au culte des autels te croit prédestiné;
Moi, pour des dieux nouveaux je cherche des ancê-
[tres,
Et mes jeunes autels ont besoin de vieux prêtres.
A nous deux le pouvoir; toi l'esprit, moi les bras:
Tous ces troupeaux humains que tu m'amèneras,
Je serai leur pasteur.

ENOS.

Ou leur bourreau.

NEMROD.

Peut-être;
Mais tu viendras t'asseoir à la table du maître:
Car pourquoi feindre ici? J'ai tout lu dans ton œil,
Et tu n'es vertueux que par excès d'orgueil.
Tu me hais par envie... et moi je te fais grâce,
Car j'en ferais autant si j'étais à ta place,
Et sachant que tout prêtre en son cœur se fait roi,
Si je n'étais Nemrod... je voudrais être toi.

ENOS.

Tes bontés m'irritaient, tes outrages m'apaisent,
Et je laisse tomber les affronts qui te plaisent.
Non, je n'espérais pas te voir ramper si bas;
Laisse-moi mon exil... je ne te réponds pas.

NEMROD.

Il me faut ta réponse ou ton sang :

ENOS.

Viens le prendre,
Mon âge contre toi saura peu le défendre.

NEMROD.

Et que fait à ma gloire un peu de sang glacé?
Va, le tien désormais ne sera plus versé;
Je le veux tout vivant, tout chaud de ton audace,
Et fier du préjugé qui s'attache à ta race.
Si devant ton orgueil j'ai fait fléchir mes lois,
De la reconnaissance épargne-toi le poids.
C'est pour moi que je cède, et tu devrais compren-
[dre
Que je marchande ici ce que je saurais prendre.
Tu peux fuir ou rester, mais songe qu'aujourd'hui
Nemrod veut tes enfants et qu'ils seront à lui.

ENOS.

Peut-être qu'à ton joug je saurai les soustraire.

NEMROD.

Comment?

ENOS.

En les cachant.

NEMROD.

Où donc.

ENOS.

Près de leur père,
Dans la tombe.

NEMROD.

Sois donc l'arbitre de leur sort,
Et livre-moi leur vie, ou donne-leur la mort.
Du peuple et des guerriers j'aperçois les cohortes,
Les vieillards assemblés les guident vers ces portes
Qui doivent se fermer ou s'ouvrir à ma voix :
Leur suffrage en ce jour va consacrer mes droits
Comblé de mes faveurs, soutien de ma puissance,
Tu peux ressusciter ton antique éloquence :
Mon bras est plus fort qu'elle; et je puis en ce jour
D'un peuple qui t'a fui te rendre tout l'amour.
Sois soumis, ils croiront que le Seigneur t'inspire,
Et que par ton oracle il m'a livré l'empire.
Mais rebelle impuissant, un immense abandon
Te livre à ma vengeance... et même à mon pardon.
Tu seras oublié, tandis que ma puissance
S'appuira sur tes fils livrés à ma clémence,
Songes-y bien, vieillard! Ils viennent... les voici.
Le sort de tes enfants va s'accomplir ici!
Quand j'interrogerai, tu répondras... prends garde,
Car ma main peut s'étendre... et le roi te regarde.
Un signe de mes yeux fait la vie ou la mort;
Toi, soumets ton orgueil à la loi du plus fort.

SCÈNE IV.

Les précédents, les vieillards, le peuple, etc.

UN VIEILLARD.

Qui donc parle à Nemrod?

SECOND VIEILLARD.

C'est Enos le prophète.

PREMIER VIEILLARD.

Comme nous sous le joug il va courber la tête.
Il jetait au pouvoir de superbes défis,
Mais le malheur rend sage... il a pleuré son fils.

SECOND VIEILLARD.

Que pouvaient les conseils de sa vaine sagesse?

UNE FEMME.

Deux orphelins sans doute ont fléchi sa rudesse;
Seul, on peut emporter son orgueil au tombeau,
Mais comment délaisser deux enfants au berceau?

LES VIEILLARDS

Honneur au grand Nemrod!

LE PEUPLE.

Gloire au maître du monde!

NEMROD.

Paix au peuple soumis dont l'amour me seconde!

PREMIER VIEILLARD.

Par tes ordres, Nemrod, tu nous vois assemblés
Nous, les représentants des âges écoulés,
Et ces jeunes guerriers que l'avenir espère
Pour reconnaître un prince et pour bénir un père.
Tu règnes; c'est assez : la force t'a fait grand,
Mais dans le vœu des cœurs tu cherches un garant,
Et nous te l'apportons. Accomplis ton beau rêve!
Nous combattrons pour toi, si ta main prend le [glaive,
Et quand la douce paix suspendra tes travaux,
Nous veillerons ensemble autour de ton repos
Lorsque tu marcheras, nous te suivrons sans crainte;
Nous t'environnerons d'une vivante enceinte,
Tes dieux seront nos dieux, tes désirs notre loi.
Quel nom désires-tu?

NEMROD.

Je veux le nom de roi.

LE PEUPLE.

Vive le roi Nemrod!

NEMROD.

Paix à l'obéissance!
Peuple, je comprends trop votre reconnaissance
Pour ne pas accepter une seconde fois
Un hommage et des vœux auxquels j'ai tant de droits
Le passé me répond d'un avenir fidèle,
Et vous n'attendez pas qu'aujourd'hui je rappelle
Comment à vos tribus vagabondes encor
J'ai fait chérir mes fers en les changeant en or.
Des enfants de Noach la famille incertaine
Sur un sol dévasté s'affermissait à peine,
Et de l'impur limon maîtres encor rampants,
Vous disputiez vos jours au venin des serpents.
Je fis connaître alors mes flèches toujours sûres;
Je fus maître, on craignit, j'effrayai les murmures
Des membres subjugués je fis un corps puissant :
Le peuple que j'ai fait règne en m'obéissant,
Et la force de tous, vers un seul but poussée,
Prête un bras invincible à ma grande pensée.
Tout brise l'homme seul, rien ne résiste à tous.
L'onde a fui, les rochers reculent devant nous;
Sous nos palais géants nous courbons les montagnes
A travers les forêts s'étendent nos campagnes.
Instruits à commander par l'honneur de servir,
Vous conservez pour moi ce que j'ai su ravir.
J'ai créé le pouvoir pour les forts et les braves,
Et je vous ai laissé les faibles pour esclaves!
A la faiblesse donc un pain laborieux!
A nous seuls la puissance et le repos des dieux!

VOIX D'ENFANTS ET DE FEMMES.

Malheur! malheur à nous!

NEMROD.

Malheur à qui murmure!
Je sais vaincre et punir d'une main toujours sûre
Mais je protége aussi, parce que je suis fort,
Et je rendrai la vie où j'ai porté la mort.
Je ne livrerai point aux lointaines misères
Le prophète du Dieu qu'ont invoqué vos pères.
De son fils Azraël, dont j'aimais la fierté,
J'ai puni malgré moi le faux zèle emporté,
Mais j'en veux effacer le souvenir funeste,
Et d'un sang généreux je sauverai le reste.

LE PEUPLE.

Longue vie à Nemrod, le roi juste et clément!

NEMROD *à Enos qui veut parler.*

Songe à ce que j'ai dit, et prends garde!....

ENOS *serrant ses enfants dans ses bras et levant les yeux au ciel.*

O tourment!
Mon Dieu, prenez pitié!... Nemrod...

NEMROD *étendant la main.*

Non, pas encore!
Ta voix pourra bénir ce peuple qui m'honore,
Quand il aura paré ma digne royauté
Du signe glorieux par moi-même inventé,
Les enfants, jeune espoir de ma grandeur suprême,
Apportent à mes pieds le premier diadème;
Tu vois que tout le peuple, ému de ce beau jour,
Pour fêter mes désirs n'a qu'un seul cri d'amour,
Et je ne pense pas que ta bouche sensée
Puisse rêver un mot contraire à ma pensée.
Gardes..... veillez sur lui; vierges, approchez-vous.

(On contient Enos : des gardes s'emparent des enfants, Enos veut les défendre : un geste menaçant du roi le fait céder.)

SCÈNE V.

Les précédents.

(Des jeunes filles couronnées de fleurs apportent un diadème.)

UNE JEUNE FILLE.

Seigneur que les vieillards implorent à genoux,
Jetez sur des enfants un regard favorable;
Nous mettons à vos pieds ce bandeau redoutable
Que n'oseront jamais chercher encor nos yeux
Lorsqu'il embellira votre front radieux.
Nous dirons à nos fils, quand nous deviendrons mères,
De n'élever jamais leurs regards téméraires
Jusqu'à ce don sacré que nos tremblantes mains
Ont tissu pour parer le maître des humains.

NEMROD.

Par le droit du plus fort.....

ENOS *à part.*

Droit stupide et barbare!...

NEMROD.

La faiblesse me l'offre, et ma main s'en empare!
Des enfants l'ont tissu, mais saisi par mon bras
Les peuples tout entiers ne le briseront pas!

ENOS.

Dieu sourit de mépris à la gloire usurpée.

NEMROD *met la couronne sur sa tête et tire son épée.*

Voici mon diadème, et voici mon épée!

LE PEUPLE *s'inclinant.*

Gloire, honneur à Nemrod! longs jours! jours triom-
[phants!

NEMROD.

Tu peux parler, Enos.

ENOS.

Rends-moi donc mes enfants!
Pour répondre à ta force et soutenir la mienne,
Il faut que dans mes bras, sur mon cœur je les
[tienne.

NEMROD.

Sache les mériter pour qu'ils te soient rendus
A mon titre de roi des hommages sont dus:
Que ton superbe front devant moi s'humilie.

ENOS.

Viens donc fouler aux pieds cette tête avilie;
Si je n'avais, hélas! que leurs jours à sauver,
Je saurais avec eux mourir et te braver.

NEMROD.

Il succombe... à genoux!...

ENOS.

O pleurs, tourments d'un père!
Rends-les-moi, j'obéis...

NEMROD.

A genoux, téméraire!

ENOS.

Je n'adore que Dieu!

NEMROD.

Fléchis devant le roi,
Fléchis, ou pour jamais...

ENOS.

O mon Dieu!

(Il tombe à genoux les mains levées au ciel, puis se tournant vers Nemrod :)

Rends-les-moi.

NEMROD.

Rendez-lui ses enfants.

ARIEL.

O mon père!

ENOS

Ma fille!
Ne pleure pas, c'est moi!... Malheureuse famille!

ARIEL.

Père, où donc allons-nous?

ENOS.

Mourir!... Pauvre Ariel!...

NEMROD.

Maintenant, écoutez l'interprète du ciel.
Enos, relève-toi! peuple, à genoux!... silence!
Le prophète sacré qu'écouta votre enfance
Va nous parler encor.

ENOS.

Tu le veux, j'y consens;
Mais pour étendre au loin mes débiles accents,
Laisse-moi de ce pont gravir encor la pierre,
Et jure d'exaucer mon unique prière;
Jure que jusqu'au bout tu m'entendras parler,
Pour que ma voix au moins s'élève sans trembler.

NEMROD.

Tu seras écouté, j'en jure par moi-même.

ENOS, *montant sur le pont avec ses enfants dans ses bras :*

Voici donc ma parole : Anathème! anathème
Sur toi, sur ta couronne et sur tes vils flatteurs!
Anathème au troupeau qui, las de ses pasteurs,
A des loups dévorants livrant sa destinée,
Engraissera pour eux sa mollesse enchaînée.
Vous êtes à genoux, courbez vos fronts plus bas,
Et quand je vous maudis ne vous redressez pas.
Pour mes derniers enfants quand j'implorais cet
[homme,
Que je n'ose appeler comme l'enfer le nomme,
Courbé, pour les reprendre à son pouvoir honteux,
J'allais me relever pour mourir avec eux!
Nemrod, tu crois trop tôt savourer le parjure
Dans le sanglot des cœurs que ta rage torture!
Pourquoi donc es-tu pâle? On dirait que c'est toi
Qui vas subir mon sort et que je suis ton roi!
C'est qu'il est dans la mort une majesté sainte
Qui sur les cœurs pervers fait descendre la crainte;
C'est que je vais t'attendre au delà de ces bords,
Où sous la main de Dieu s'inclinent tous les morts.
Adieu! la solitude attend tes funérailles,
Et le ver du trépas se promet tes entrailles.

NEMROD.

Gardes, saisissez-les!...

ENOS.

Bourreaux, n'avancez pas!
Je puis vous échapper si vous faites un pas.
Du Seigneur qui nous voit redoutez la justice,
Et laissez-moi finir mon dernier sacrifice.
Enfants infortunés, pauvre couple innocent
Que me laissa mon fils tout couverts de son sang,
Puisqu'il n'est plus pour vous d'asile que la tombe,
Sur l'infâme oppresseur que votre sang retombe.

(Il embrasse ses enfants.)

NEMROD.

Qu'on sauve ces enfants! Arrêtez le vieillard
Courez : que craignez-vous?...

ENOS, *se précipitant avec ses deux enfants :*

Nemrod, il est trop tard!

LES FEMMES.

Ah!...

LE PEUPLE.

Quel crime!...

NEMROD.

O fureur!... qu'on plonge dans ces ondes
Suivez-en les détours sous ces roches profondes

Rendez-moi ces enfants que j'avais adoptés.
Votre vie en répond.....

(*Plusieurs esclaves descendent dans le torrent, le peuple se penche sur les roches et regarde en bas.*)

SCÈNE VI.

Les précédents, moins Enos et ses enfants.

UNE FEMME.

Comme ils sont emportés
Par les flots!... les voici. Voyez!.....

UNE AUTRE.

L'enfant surnage.

LA PREMIÈRE.

On l'atteint.

LA SECONDE.

On l'emporte, on le pose au rivage;
Il est évanoui, c'est le plus grand des deux;
Enos a disparu sous les flots écumeux.

UN VIEILLARD *du haut du pont.*

Hâtez-vous, le jour baisse, et le tonnerre gronde;
L'orage va venir et va faire enfler l'onde.

(*On entend le tonnerre. Des plongeurs apportent à Nemrod le petit Ariel évanoui.*)

NEMROD, *faisant un geste vers le torrent.*

Va, prophète insensé, malgré la foudre et toi,
Ma volonté triomphe, et ton fils est à moi!
L'on n'a donc pu sauver la sœur avec le frère?

LE PLONGEUR.

Seigneur, entre les bras de son coupable père,
On l'a vu un instant; il levait vers les cieux
Son front souillé d'écume, et son œil furieux.
Mais sous la voûte sombre, où le torrent s'engouffre,
Tous deux nous échappant ont plongé dans le gouffre.

NEMROD.

C'est bien : qu'on abandonne aux justices du ciel
Ce meurtrier sauvage, et qu'on sauve Ariel.

UN VIEILLARD.

Seigneur, l'orage éclate et la ville est prochaine.

NEMROD.

Eh bien! précédez tous ma marche souveraine.
Du tonnerre et des vents la sombre majesté,
Va fêter dignement mon jour de royauté;
D'un vaincu trop jaloux, est-ce l'orgueil qui gronde?
Orages, taisez-vous! Nemrod est roi du monde!
Et que peut contre moi le choc des éléments?
J'imposerai silence à leurs soulèvements.
Ils ne sont plus ces jours où l'homme, encor sauvage,
Ne sut point au déluge opposer un rivage.
Tous les efforts humains, en un seul réunis,
Permettent d'espérer des combats infinis.
Jusqu'à Dieu maintenant que mon orgueil s'élève,
Rendons la vérité jalouse de mon rêve!
Lève enfin dans Babel ton front audacieux,
Tour dont la majesté fera pâlir les cieux;
Multiplie en tournant tes arches colossales,
Enlace des palais dans tes vastes spirales,
Et que de l'horizon les longs voiles dormants
N'atteignent que tes pieds de leurs sommets fumants.
Alors sous les plaisirs de Babel dédaigneuse
Que Dieu fasse éclater sa fureur orageuse;
Aussi haut que son trône, et plus haut que sa loi,
Je lui dirais : Sois Dieu, si tu peux... Je suis roi!

(*Le tonnerre gronde.*)

LE PEUPLE.

Vive le roi Nemrod! Vive le dieu du monde!

NEMROD.

Mêlez vos chants au bruit du tonnerre qui gronde!

LE PEUPLE.

Vive le roi Nemrod, heureux et triomphant!

NEMROD.

Femmes, dans mon palais emportez cet enfant.

(*Marche. Musique. Tonnerre. La toile tombe.*)

ACTE PREMIER.

(*Une terrasse du palais de Nemrod, un siége en forme de lit de repos; des arbustes, des tentures précieuses. En panorama la ville de Babel, et la tour cachée d'abord par un rideau.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MESRAÏM.

Que les bruissements de cette multitude
Affligent de mon cœur la morne solitude!
Et combien semblent lourds à mes bras énervés
L'or et les bracelets dont ils sont entravés!
Babel adore en vain ma brillante misère;
Je suis esclave ici, Nemrod n'est pas mon père,
Et la secrète horreur qui fait pâlir mon front,
Vient dans tous ses bienfaits m'accuser un affront.
Un vague souvenir me poursuit comme un rêve,
Je ne sais quel fantôme en mon cœur se soulève,
Et semble rappeler mes regrets éperdus
Vers je ne sais quels biens qu'à jamais j'ai perdus.
Les grandeurs de Nemrod m'ont pris comme une [tombe
Qu'effleure de son aile une triste colombe.
Mes jours sont un enfer où je rêve le ciel,
Et mon âme, étrangère au faste de Babel,
N'envie à ses regards qu'une beauté vivante
Qui trouble de mon cœur la jalouse épouvante.
Et je voudrais la fuir!... ou plutôt... malheureux,
Tremble de t'avouer le crime de tes vœux.
Je voudrais séparer la fille de son père,
Ou mériter pour elle un trépas que j'espère.
Zelpha! pourquoi le ciel, trop rigoureux pour moi,
A-t-il donné mon cœur à la fille d'un roi?
Que ne puis-je avec toi, douce et belle compagne,
Comme le passereau voler sur la montagne,
Voir pâlir pour toi seule et renaître vermeil
Un jour dont l'amitié serait le doux soleil!
Malheureux orphelin! les ténèbres du crime
Entourent mon berceau sans doute illégitime;
Un mystère sanglant au seuil de ce palais
Cachant mes premiers pas m'y flétrit à jamais.
J'étais si jeune encor! Quelle homicide envie
Avait proscrit mes jours? Pourquoi sauver ma vie?
Car l'horreur du trépas, troublant mon souvenir,
Des secrets du passé priva mon avenir.
Que veut faire de moi cet homme qu'on adore,
Et devant qui mon cœur n'a pu fléchir encore?
Serait-il mon sauveur? Suis-je un ingrat? Mais lui
M'aime-t-il, et l'espoir qui me trouble aujourd'hui,
S'il l'avait pénétré de son regard sévère,
Attendrait-il de lui l'indulgence d'un père?
Un père! O nom si doux pour les autres, et moi,
Je n'en ai point connu, je ne connais qu'un roi!

SCÈNE II.

MESRAÏM, ZELPHA.

ZELPHA, *qui s'approchait doucement de Mesraïm, recule à ces dernières paroles.*

Mesraïm, que dis-tu? Quoi! tu n'es pas mon frère!

MESRAÏM.

Dieux! c'est elle! Zelpha! grands dieux, si votre [père!...
Oh! laissez-moi! fuyez, je suis si malheureux!

ZELPHA.

Eh bien! cher Mesraïm, nous le serons tous deux.
Mais quelle est ta naissance?

MESRAÏM.

Un mystère.

ZELPHA.

Tu pleure!
Oh! je ne devais pas t'interroger... Demeure
Un instant près de moi. Frère, ce n'est donc rien
D'être aimé d'une sœur! Car mon père est le tien;
Je te croyais son fils en voyant comme il t'aime.

MESRAÏM.

Non, je suis seul au monde.

ZELPHA.

Ah! ta douleur blasphème;
Je ne te suis donc rien, moi qui t'aime tant! moi
Qui n'ai d'autre bonheur, d'autre rêve que toi!
Cruel!...

MESRAÏM.

Que m'as-tu dit?

ZELPHA.

Que je t'aime.

MESRAÏM.

O misère!
Elle aurait pu m'aimer!...

ZELPHA.

Qu'as-tu donc, pauvre frère?

MESRAÏM.

Je ne suis pas ton frère.

ZELPHA.

Et je t'aime encor mieux;
Toi seul ne m'aimes pas, tu détournes les yeux.

MESRAÏM.

Oh! grâce! épargne-moi, Zelpha.

ZELPHA.

Grâce, toi-même!
Ne sois plus irrité: dis-moi : Ton frère t'aime!
Vois! quand je te souris, tu ne souris jamais,
Et tu ne m'as pas dit encor que tu m'aimais.

MESRAÏM.

Non, Zelpha! taisez-vous! Ce mot... c'est un blasphème,
Et quelque chose au ciel s'irrite lorsqu'on aime.
Notre amour est l'encens dont les dieux sont jaloux,
Et quand je sens mon cœur frémir... j'ai peur de vous!

ZELPHA.

Peur de moi! qu'ai-je donc d'effrayant?

MESRAÏM.

Votre père;
Sa couronne, les dieux, mes tourments, ma misère.

ZELPHA.

Et ma tendresse même?

MESRAÏM.

Oui, l'on t'en punira :
Oh! puissé-je mourir plutôt!...

ZELPHA.

Zelpha mourra
Si tu meurs, Mesraïm. Un nouveau jour m'éclaire;
Je ne sais si je dois encourir la colère
D'un père qui m'aimait... Je n'ai peur que pour toi.
On vient... fuis!... c'est trop tard : non reste; c'est le roi!

SCÈNE III.

Les précédents, NEMROD.

NEMROD.

Pourquoi donc mes enfants craignent-ils mon approche?
Il semble que ma vue est pour eux un reproche.
Zelpha, c'est aujourd'hui qu'à l'autel de mes dieux
Vous devez de mon peuple offrir les premiers vœux,

Il faut qu'un sacrifice ouvre cette journée
Qui pour nous, ce matin, recommence l'année;
Et l'on sait que le ciel préfère les présents
De la main virginale et des cœurs innocents.
Vous rougissez...

ZELPHA.

Mon père...

NEMROD.

Allez, pour cette fête
De nos jeunes beautés l'élite est déjà prête.
Je vous suivrai de près; allez, préparez-vous,
Car peut-être ma main vous y garde un époux.

ZELPHA.

Un époux! moi! seigneur!...

MESRAÏM.

O chute épouvantable!
Je n'ai plus qu'à mourir!...

ZELPHA.

O douleur qui m'accable!

NEMROD.

Quoi! vous tremblez tous deux, et vos fronts étonnés
Sont encore une fois pâles et consternés?
Craignez d'en dire plus que je n'en veux comprendre.
Mesraïm, demeurez; ma fille, allez m'attendre.

SCÈNE IV.

NEMROD, MESRAÏM.

NEMROD.

Maintenant, Mesraïm, parlez-moi sans détour,
J'ai compris vos pâleurs et je sais votre amour.

MESRAÏM.

Seigneur, grâce pour elle!...

NEMROD.

Appelle-moi ton père.

MESRAÏM.

Vous, mon père!... ah! parlez, que faut-il que j'espère?

NEMROD.

Tu le sauras bientôt, mais il faut que ton roi
Avant de t'adopter puisse compter sur toi.
Surmonte le respect, triomphe de la crainte,
Et réponds librement quand je parle sans feinte.
Ton père, Mesraïm, mourut en criminel,
Mais j'ai lavé ton nom du forfait paternel.
Car je voulais, du sang qui forma ta naissance,
Sans en tarir la source affaiblir la licence.
Tu comptes des aïeux dans les rangs vagabonds
De ceux qui cherchent Dieu sur le sommet des monts,
Et qui, de la parole héritiers qu'on révère,
Veulent au nom du ciel épouvanter la terre.
Le vulgaire crédule à tes fourbes aïeux
Avait commis le soin de lui forger des dieux;
Leur orgueil les perdit : l'homme voulait un maître,
Et dans son conducteur il ne trouva qu'un prêtre.
Il fallait un héros pour être un dieu mortel.
Et je vins affranchir le trône de l'autel,
Je ne te dirai point d'une caste alarmée
Les complots et l'audace aussitôt réprimée;
Il fallait de grands coups pour guérir de grands maux,
Mais du chêne abattu j'épargnais les rameaux,
Et pour les préjugés de ce peuple servile
Je voulais recueillir une semence utile.
Épargné par mes lois, ton aïeul furieux
Te vouait à la mort pour te soustraire aux dieux;
Mais par son attentat ma bonté fut servie,
Et ma main s'étendit pour te sauver la vie.
Ils disaient que leur Dieu ne m'avait point fait roi,
Moi j'ai créé des dieux plus indulgents pour moi,
Et prêtant à Baal l'ombre du diadème,
J'ai dressé des autels à la royauté même.
Je fais plus; je prétends à la divinité

Attribuer des cieux l'immense hérédité;
Je veux, du Dieu vaincu pillant le sanctuaire,
Enrichir mon Baal d'une dépouille entière,
Et qu'un sang ennobli d'antiques préjugés
Vieillisse en les servant des noms que j'ai changés
Je ne veux pas de l'homme éclairer la folie,
Ni la laisser douter d'une erreur ennoblie.
Pour degrés au pouvoir il faut créer des rangs
Qui courbent les humains sous des jougs différents,
Et puisque ce vil peuple, amant de ses chimères,
D'un souffle inspirateur avait doué tes pères,
Je t'en veux faire un titre, et l'exploitant pour moi,
T'approcher des secrets et du rang de ton roi.
Du trône et de l'autel unissant les oracles,
Fais taire la raison, fais parler tes miracles,
Et sans mentir au vœu de son rang souverain,
Ma fille d'un grand prêtre acceptera la main.

MESRAÏM.

Je reste confondu, seigneur, je ne puis croire
Que tant d'ignominie épouse tant de gloire.
D'un dieu créé par vous prophète séducteur,
Je prêterais au ciel mon intérêt menteur!
Calomniateur vil des cendres de mes pères,
Je servirais d'oracle à des lois arbitraires,
Et j'oserais offrir à la belle Zelpha
Un cœur que le mensonge avec peine étouffa,
Et cette main si jeune au parjure affermie,
Présentée à la sienne à travers l'infamie!
J'unirais à son nom mon nom que le mépris
Absoudrait de l'honneur de mes aïeux proscrits!
Et vous dites, seigneur, que vous parlez sans feinte!
Non, non, vous m'éprouvez; et je réponds sans crainte,
Pour que la dignité de mon cœur sans détour
M'obtienne le pardon d'un téméraire amour.

NEMROD.

Vos refus seulement le rendraient téméraire;
Sachez, quand j'ai parlé, vous soumettre et vous taire.
Et qui donc êtes-vous pour juger mes desseins,
Reste d'un sang coupable épargné par mes mains!
Mais à tort je m'irrite..... et l'inexpérience
Doit excuser l'erreur de ton adolescence,
Enfant! Qui sait mentir n'est jamais imposteur,
Et pour l'homme abusé le vrai seul est menteur.
Son âme est une terre avide de mensonges,
C'est le champ du sommeil que labourent les songes,
Et les maîtres qu'il hait, cultivateurs adroits,
Profitent des sillons pour y planter leurs droits.
Si l'homme est un enfant qui chérit ses lisières
Il faut en conserver les tissus éphémères;
Mais d'une main puissante il faut les contenir,
Par l'esclavage même il faut le soutenir.
Car tels sont les excès de la démence humaine,
Que l'homme doit la vie à la main qui l'enchaîne,
Que l'erreur assoupit son orgueil comprimé,
Et qu'il faut le trahir pour mieux en être aimé.

MESRAÏM.

Vous me faites frémir.

NEMROD.

Puisque ma fille t'aime,
Apprends à maintenir la puissance suprême.
Car vos fils régneront et vivront après moi,
Et vous leur apprendrez les profondeurs d'un roi
Mes sages et mes grands ici doivent se rendre;
Admis à mes conseils, tu pourras les attendre.
Médite leur pensée et retiens leurs discours :
Favoris du pouvoir, ils ont vu bien des jours,
Et de la vérité leur front dépositaire
Sait que pour s'en servir il faut savoir la taire.
Venez, fiers successeurs des enfants de Caïn,
Emules de Jubal et de Tubalcaïn,
Vous à qui j'ai donné ces grands noms pour ancêtres,
Pour avoir retrouvé, sans conseils et sans maîtres,
Des arts que le déluge avait anéantis
Les utiles secrets sous les eaux engloutis.
Gardes, que de ces lieux on défende l'entrée.

SCÈNE V.

Les précédents; JUBAL, TUBALCAÏN, les vieillards.

JUBAL.

Puisse votre grandeur toujours être adorée!
Nous attendions son ordre, il nous a trouvés prêts
A seconder toujours vos sublimes décrets.

TUBALCAÏN.

Prince, que devant vous toujours l'univers tremble.

NEMROD.

L'intérêt de mon trône aujourd'hui vous rassemble;
D'un cercle de sagesse environnez le roi;
Approche, Mesraïm, viens t'asseoir près de moi;
Conseillers de Nemrod, appuis de votre maître,
Dans le jeune prophète accueillez un grand prêtre.

MESRAÏM.

Ai-je donc accepté cet honneur dangereux?

NEMROD.

Vous l'avez accepté quand j'ai dit : Je le veux.

MESRAÏM.

Et pour me rassurer, en voulant m'y résoudre,
Avez-vous fait, seigneur, un pacte avec la foudre?

NEMROD.

Je la mets à tes pieds, regarde.

(Il tire un rideau, on voit la tour de Babel déjà élevée à une grande hauteur.)

Cette tour,
Semblable à mon pouvoir, monte de jour en jour.
C'est là que de Baal je veux placer le temple;
Là je veux qu'à genoux l'univers te contemple!

MESRAÏM.

Un Dieu qu'on foule aux pieds peut relever son bras.

NEMROD.

C'est s'avouer vaincu que de frapper d'en bas.

JUBAL.

Nemrod a-t-il besoin d'entasser les montagnes
Pour dominer au loin sur les mornes campagnes?
Sa seule volonté, plus forte que les dieux,
En soumettant la terre épouvante les cieux.

NEMROD.

Je puis vouloir du moins que la terre le croie.
Que m'importe le ciel quand le monde est ma proie?
Prenez place, vieillards; vous, jeune homme, écoutez:
Tout l'univers se tait devant mes volontés.
Mais du génie humain je crains l'inquiétude,
Et je fais du pouvoir une sévère étude :
Instruments glorieux du vouloir souverain,
Je vous ai devinés et choisis de ma main;
Vos talents, séparés devenus ma conquête,
Composent un grand corps dont je me fais la tête,
Et dans ma volonté tous vos conseils divers
Forment, en s'unissant, les lois de l'univers.
Or, pour lancer le char de ma toute-puissance,
Deux routes devant nous ouvrent l'espace immense.
Déjà quinze ans de gloire et de constants efforts
Nous ont soumis le peuple et nous ont rendus forts;
La foule à nos autels à peine gémissante
Offrirait au couteau sa gorge obéissante,
Mais il faut élever ce dangereux troupeau,
Il faut le préserver de tout instinct nouveau,
Et garder à nos fils cette pâture humaine
Qui leur devra son sang et sa chair et sa laine.
Or, pour que leur sommeil n'ose jamais rêver,
Faut-il les endurcir? faut-il les énerver?
Je sais tout ce que peut l'ignorance brutale
Pour qui la loi du maître est une loi fatale.
L'esclave qu'on exerce à des désirs guerriers
Aime le bras puissant qui garde ses foyers;
Loin de la liberté l'instinct du sang l'égare,
Et son cœur devient lâche en se rendant barbare.

Mais comment, dans la paix courbant leurs fronts meurtris,
Assoupir ces lions au carnage nourris?
Faut-il rendre la guerre ou la paix éternelle,
Flétrir la race humaine ou triompher par elle,
Endormir à jamais ou tromper son orgueil?
Mais de chaque côté j'entrevois un écueil,
Parlez donc tour à tour pour éclaircir mon doute,
Vous êtes le premier, Jubal, je vous écoute.

JUBAL.

Vous connaissez mes soins, pourquoi m'interroger!
Avec trop d'intérêt tout m'incline à juger.
Seigneur, je suis peu fait pour le fracas des armes,
Et je hais des combats les stériles alarmes;
Mais je connais pour l'homme au fer même indompté
Une chaîne invincible, et c'est la volupté.
La mollesse fléchit le guerrier qui soupire,
Et le glaive retombe aux accords de la lyre.
C'est pourquoi mon génie a médité toujours
Les sons harmonieux et les chants des amours
J'ai su doubler la voix par des tuyaux ductiles,
Et former des échos sur les cordes mobiles,
La lyre est ma conquête, et les chœurs enchaînés
En subissent l'empire à ma suite entraînés.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu dans des brutes humaines
Vibrer des sens grossiers et plus durs que les chênes,
Je les ai vus soudain trembler et s'adoucir;
J'ai vu leurs yeux altiers de larmes s'obscurcir.
Seigneur, par le plaisir étendez vos conquêtes;
Que Babel s'illumine aux reflets de vos fêtes.
Les guerriers endurcis aiment les conquérants,
Mais les maîtres pour eux sont bientôt des tyrans.
Accoutumés à vaincre, ils sont prêts à combattre,
Et n'élèvent les rois que pour mieux les abattre.
Mais contre qui d'ailleurs armeriez-vous leurs bras?
Où sont les ennemis? D'où viendront les combats?
Craignez-vous ces proscrits dont le lâche courage
Cache leur dieu vaincu dans quelque antre sauvage?
Par de vaines rumeurs le vulgaire trompé
Dit que le vieil Enos, au torrent échappé,
Et trois fois impuissant dans son triple homicide,
A travers les forêts traîne sa faim livide.
Quelques infortunés, sauvages comme lui,
Puiseraient dans sa haine un courroux sans appui;
Mais quand de ces faux bruits naîtrait la certitude,
Pourriez-vous honorer de votre inquiétude
D'un prophète oublié les sectateurs tremblants,
Indignes qu'une épée ose ennoblir leurs flancs?
Que nos arts gracieux à jamais les bannissent,
Jouissons du bonheur pendant qu'ils nous maudissent.
Le plaisir, des mortels multipliant les soins,
A l'égal des désirs grandira leurs besoins.
Le despotisme alors maintiendra l'équilibre,
Car un peuple enivré n'a plus soif d'être libre,
Et, nonchalant esclave aux rêves oublieux,
Il se fait de sa chaîne un lit voluptueux.
Qui pourra l'éveiller quand sa longue paresse
Assouplira sa force au gré de la mollesse,
Et quand la vérité, comme un jour odieux,
Fatiguera sans fruit l'ombre chère à ses yeux?
Ainsi, pour assurer votre éternel empire,
Il faut du vin, des fleurs, des festins et ma lyre.

NEMROD.

Parlez, Tubalcaïn.

TUBALCAÏN.

Mes conseils seront courts,
Je sais tordre le fer mieux qu'orner les discours.
Je dis que, pour régner sur une multitude,
Il lui faut imposer un joug pesant et rude.
La volupté fatigue; et, soumis aujourd'hui,
L'homme sera demain rebelle par ennui.
Il faut courber son dos sous le poids d'une armure,
Et bâillonner de fer son plus léger murmure;
Il faut que l'ignorance, endurcie aux travaux,
Le rende inaccessible à tous besoins nouveaux,
Pour que ses bras puissants, qu'il ne sait pas connaître,
Usent leur énergie au service du maître;
Et, loin de négliger d'inglorieux combats,
Il faudrait s'en créer si l'on n'en avait pas,
De peur qu'un peuple vil soit généreux en rêve,
Sur son sommeil esclave il faut suspendre un glaive,
Et lui faire un lit dur : autrement ce bétail
S'engraissera sans force, inutile au travail.
L'homme étant un abîme où la vue est trompée,
Pour pénétrer les cœurs, moi j'aiguise l'épée :
Cette race de fer est plus dure à limer
Que les métaux brillants dont j'ai su vous armer;
Elle abuse de tout, et jamais ne s'attache;
Dans une main leur chaîne, et dans l'autre une hache,
Voilà comme j'entends l'attitude d'un roi,
Et le guerrier Nemrod doit penser comme moi.

NEMROD.

Je pense que tous deux, dans un conseil contraire,
Vous m'ouvrez à la fois un avis salutaire :
Je crois qu'il faut mêler les plaisirs aux combats,
Et corrompre les cœurs en exerçant les bras.
Sur mes nouveaux autels j'érige ce système,
Et j'en veux à Baal faire porter l'emblème.
Désormais sa statue unira dans sa main
La lyre de Jubal au fer de Tubalcaïn.
N'est-ce pas Mesraïm? mais qu'entends-je? On s'avance.
Qui donc vient sans mon ordre affronter ma présence?

MESRAÏM.

C'est Zelpha; dieux puissants! ses yeux versent des pleurs.

TUBALCAÏN.

Viendrait-elle à son père annoncer des malheurs?

SCÈNE VI.

Les précédents, ZELPHA.

NEMROD.

Ma fille! quoi! c'est vous! Eh bien! que vais-je entendre?
Aux autels de Baal vous deviez nous attendre.

ZELPHA.

Ah! mon père... pardon... mes sens encor troublés...
Aux pieds de votre dieu nous étions assemblés;
Un murmure s'élève, et pâle, sans haleine,
J'entrevois dans la foule un vieillard qu'on entraîne:
Ses longs cheveux blanchis, son imposant aspect,
N'avaient pu des soldats obtenir le respect;
J'invoque votre nom, je veux savoir son crime :
Pardonnez ma pitié, peut-être illégitime;
Vos bourreaux de sa mort demandaient le signal,
En criant : Ce vieillard n'adore point Baal.
Des sacrificateurs la hache toujours prête
De l'étranger sans arme a menacé la tête;
Je frémis, je pâlis, je crains de voir le sang.
Tout à coup dans la foule éclate un cri perçant,
Et le son d'une voix enfantine et plaintive
Rend à ses longs sanglots ma frayeur attentive.
Mon père! criait-elle, ô mon père, arrêtez!
Je maudis plus que lui vos dieux ensanglantés;
Ne frappez que moi seule; et belle, échevelée,
Sous les pieds des soldats déjà presque foulée,
Elle atteint le vieillard à travers mille morts,
L'entoure de ses bras, le couvre de son corps,
Et se tourne vers moi si touchante et si belle,
Que la hache tremblante hésite devant elle.
Son courage inspiré, son regard, sa pâleur,
Et son œil fier encor sous les coups du malheur,
Tout me rendait propice à la jeune étrangère :
J'ai protégé ses jours et ceux de son vieux père,
Et je viens à vos pieds implorer mon pardon.
Seigneur, votre bonté m'avait promis un don
Qui serait pour l'année, au jour des sacrifices
De vos bienfaits sur moi les heureuses prémices.

Pour ces infortunés qu'on traîne devant vous,
Je conjure et je pleure à vos sacrés genoux.
Etrangers dans ces murs, l'infortune peut-être
Leur laissait ignorer le culte de leur maître,
Et l'autel de nos dieux n'exige pas un sang
Que l'âge et le malheur rendent presque innocent.

NEMROD.

Deviez-vous de votre âge écouter l'imprudence?
Et venez-vous dicter des lois à ma clémence?
Quel était ce vieillard impie et vagabond?
A l'autel de mes dieux s'il a fait cet affront,
Vous avez seulement retardé son supplice,
Et d'inflexibles lois demandent qu'il périsse.

ZELPHA.

Avec eux ma pitié se verra condamner.

NEMROD.

Baal seul désormais pourrait leur pardonner.

ZELPHA.

Mais Baal est muet; seigneur, c'est une idole.

NEMROD.

Qu'un prêtre souverain lui prête sa parole:
J'offrais à Mesraïm ce redoutable honneur.
Demande-lui s'il veut l'accepter.

ZELPHA.

Quoi! seigneur!..
Ah! je tombe à vos pieds et maintenant, j'espère,
Mesraïm sauvera cette enfant et son père.
Eh quoi!.. cher Mesraïm! vous détournez les yeux!

MESRAÏM.

Je ne me connais plus, punissez-moi, grands dieux!

NEMROD.

Il faut parler enfin! Repousses-tu ma fille?
Refuses-tu mes dons? l'honneur de ma famille,
Quand tu peux mériter l'alliance du roi?

ZELPHA.

Mesraïm!.... il balance!

MESRAÏM, *se jetant dans ses bras.*

Oh! non, je suis à toi!

ZELPHA.

Quoi! c'était lui! Merci! merci, dieux de mon père!

NEMROD.

Exercez dès ce jour votre saint ministère;
Qu'on amène en ces lieux le coupable étranger
C'est à vous de le voir, mon fils, et de juger
Si son crime en effet mérite qu'on l'excuse,
Et si dans sa pitié votre épouse s'abuse,
Venez, que dans ma main s'unissent vos deux mains,
Et que votre union fasse envie aux humains;
Sous mes lois désormais jurez de vivre ensemble.

MESRAÏM.

Oui, je serai fidèle au nœud qui nous assemble.

ZELPHA.

Je jure de chérir mon père et mon époux.

MESRAÏM.

Souvenirs inquiets, voix du sang, taisez-vous!
L'amour est plus puissant, mon cœur en vain mur-
[mure.

NEMROD.

Des prêtres de Baal apportez la parure,
Que mon fils soit un dieu parmi nous descendu.
Donnez.

ZELPHA.

Je suis heureuse;

MESRAÏM

Et moi je suis perdu.

(Il se laisse revêtir des insignes de grand prêtre.)

SCÈNE VII.

Les précédents, un garde.

LE GARDE.

Voici cet étranger qu'à vos pieds on amène.

NEMROD *à Mesraïm.*

Songe à faire honorer la grandeur souveraine;
Dis-leur que le pardon cherche le repentir,
Et que dans mon royaume ils doivent m'obéir.
Sortons, ma fille.

SCÈNE VIII.

MESRAÏM, ENOS, ADA, gardes.

ENOS.

O ciel!

ADA.

Où sommes-nous, mon père?

ENOS.

Du farouche Nemrod c'est ici le repaire;
Le prêtre de Baal va nous interroger;
Le voici sur ce trône assis pour nous juger.

MESRAÏM.

Approchez sans rien craindre, étranger vénérable;
Le malheur vous protége et vous rend moins cou-
[pable.

ADA.

Mon père, il est bien jeune, et ses regards sont doux.

ENOS.

Craignons sa voix flatteuse, espérons son courroux.

MESRAÏM.

Qui cherchiez-vous ici, quel pays vous vit naître?

ENOS.

J'ai connu cette terre avant qu'elle eût un maître;
Voici bientôt cent ans: je suis né dans des lieux
Que n'avaient point souillés les autels des faux dieux.
Je m'en suis exilé... Mais cette voix si tendre
Me trouble, et malgré moi je frémis de l'entendre.
Ce regard... ô grand Dieu! combles-tu mes malheurs?
M'avais-tu réservé cet excès de douleurs!...
De mon fils égorgé par un barbare maître
Je viens chercher l'enfant; c'est ici qu'il doit être.
Jeune homme, à votre tour, parlez, répondez-moi:
Quelle est votre famille? Etes-vous fils du roi?
Votre nom? Dieu puissant, rends-le-moi pur encore,
Et fais-moi retrouver un enfant qui t'adore.
Oh! dis-moi, Dieu puissant, dis que ce n'est pas lui.

MESRAÏM.

Au culte de Baal consacré d'aujourd'hui,
Je suis un orphelin qui n'ai point vu mon père;
Mais vous tremblez! Quoi donc? ô terreur! ô misère!
Quoi! le fils, dites-vous, d'un père assassiné
Dans ce palais impie à languir condamné,
Quel affreux souvenir!.. ô mes rêves d'enfance!
Mais qui donc à Nemrod livra son innocence?

ENOS.

Le torrent et la mort qui nous avaient trahis.
Nous périssions tous trois...

MESRAÏM.

Arrêtez! votre fils,
Je le connais...

ENOS.

Dis-moi qu'il a perdu la vie.

MESRAÏM.

Il regarde la tombe avec un œil d'envie;
Ne m'interrogez pas, ô père infortuné!
Lorsque je vous jugeais vous m'avez condamné.
Non, votre fils n'est plus, mais il respire encore;
Il respire, et sa vie, hélas! vous déshonore.
Par le Dieu de son père en secret tourmenté,

Honteux d'un titre impur qu'il n'eût pas accepté,
Nemrod l'avait choisi pour le chef de ses prêtres...

ENOS.

Et tu n'as pas tonné, grand Dieu de nos ancêtres!
Quand pour chercher mon fils, affrontant le trépas,
Mon cœur le voyait mort, il ne se trompait pas.
O Nemrod! que sur toi retombent nos misères!..
Comment t'a-t-il caché, le grand Dieu de tes pères,
Dont l'univers entier proclame la grandeur,
Et qui du ciel profond déroule la splendeur?
Comment t'a-t-il fait croire à son infâme idole,
Son dieu sans mouvement, sans âme et sans parole?
Non, tu n'es pas le fils du martyr Azraël;
Vil prêtre de Baal, rends-moi mon Ariel.

ADA.

O mon père! à sa honte épargnez ce langage;
Voyez, de ses deux mains il couvre son visage!
Implorons avec lui le céleste pardon.

MESRAÏM.

Oh! que ne suis-je mort sans savoir mon vrai nom?

ENOS.

Il en est temps encor : fuis ce palais impie;
Dans l'exil avec nous que ton erreur s'expie :
Jette ces ornements et cet or odieux;
Viens, viens dans nos forêts oublier les faux dieux.

MESRAÏM OU ARIEL.

O mon père, écoutez! je n'ose tout lui dire;
O tourments de l'amour! ô gloire du martyre,
En déchirant mon cœur, que lui demandez-vous?

ENOS.

Mon fils, veux-tu nous voir pleurer à tes genoux?

ADA.

Mais tu pleures toi-même, oh! courage, mon frère!..

ARIEL.

Hélas! mais de Zelpha puis-je trahir le père?
La fille de Nemrod, tout l'amour de mon cœur,
Puis-je l'abandonner mourante de douleur?
Car elle est toute à moi! car il me l'a donnée,
Et ce jour à la sienne unit ma destinée...
Ah! je vois le courroux allumer votre front...

ENOS.

Je ne m'attendais pas à ce dernier affront!

ARIEL.

O mon père! daignez ne pas maudire encore!

ENOS.

Tu l'aimes!...

ARIEL.

Par pitié!

ENOS.

Tu l'aimes!

ARIEL.

Je l'adore!...

ENOS.

Il suffit : je t'entends, je n'ai plus qu'à mourir;
Tes dieux aiment le sang, tu vas leur en offrir;
Viens laver dans le mien la honte de ta race,
Punis de mon amour la gémissante audace;
Accuse la lenteur de mes pas chancelants,
Et jusqu'à tes autels traîne mes cheveux blancs.
Toi le fils de Nemrod! toi l'époux de sa fille!
Pour mériter ce titre, égorge ta famille!

ARIEL.

O mon père! ô ma sœur!...

ENOS.

Anathème sur toi!
Mais sois donc courageux dans ton crime! Suis-moi,
Sur l'autel renversé de ton dieu que j'abhorre,
Viens voir si mon vieux sang pourra fumer encore.
Je veux fouler aux pieds ton encens profané,
Et menacer Nemrod de ce bras enchaîné.

ARIEL.

Non; mon père, arrêtez, je consens à vous suivre;
Souffrez en ce moment que ma main vous délivre.

ENOS.

Es-tu sincère au moins!.....

ARIEL.

Oh! suivez-moi d'abord.

SCÈNE IX.

Les précédents, NEMROD.

NEMROD.

Gardes, que ce vieillard soit conduit à la mort;
Caché près de ces lieux où j'ai pu tout entendre,
J'ai vu de Mesraim ce qu'on pouvait attendre;
Maintenant qu'il choisisse entre cet homme et moi :
Veux-tu l'amour du père ou le courroux du roi?

ARIEL.

Nemrod, de ta douceur j'aurais craint la magie,
Mais ta férocité me rend mon énergie..

(Il déchire ses ornements de prêtre.)

Fais apporter des fers!

ENOS, *lui tendant les bras.*

Mon fils est retrouvé!

ARIEL.

Mon père!

NEMROD.

Il est perdu!

ADA.

Mon frère! il est sauvé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Une prison souterraine; au fond une porte haute et étroite, coupée en deux par un escalier; à droite la voûte est affaissée. Des ruines. A gauche un lit de pierre et une grosse chaîne scellée au pilier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ADA.

Ils nous ont séparés. Veille sur mon vieux père,
Dieu puissant! et soutiens le zèle de mon frère!
Je suis seule en ces lieux qu'assombrit la terreur;
De l'antre des lions j'ai su braver l'horreur,
Et malgré moi je tremble au fond de cette tombe.
O Dieu! ne permets pas que jamais je succombe.
Ces voûtes de leur poids écrasent mes douleurs,
Et ces mornes piliers semblent suer des pleurs!
Grandes voix du désert et des forêts profondes,
Où des bruissements roulent comme des ondes;
De l'air et des oiseaux gazouillements confus,
Mon âme vous écoute et ne vous entend plus;
Car je suis parvenue au terme de la vie
Dont l'espoir dans nos bois flattait ma jeune envie.
Près d'un frère perdu qu'il fallait secourir,
Enos m'a ramenée en âge de mourir!
Que de pleurs il versa sur ma débile enfance
Qu'il ne pouvait laisser sans guide et sans défense!
Et combien j'ai frémi d'espoir mêlé d'effroi,
Lorsque, pour affronter le martyre sans moi,
Il remit en mes mains ces pages révérées
Où Noë de son Dieu grava les lois sacrées!
J'ai caché ce trésor, et j'ai suivi ses pas,
Pour trouver avec lui mon frère et le trépas.
Veillez, anges du ciel, sur ce noble héritage!
Qu'il transmette aux élus votre espoir d'âge en âge;
Dirigez le proscrit qui viendra le chercher,
Aux regards des pervers veillez pour le cacher.
Que j'expire du moins sans cette inquiétude!
Mais mon corps affaibli cède à sa lassitude..

Je puis dormir encore... Oh ! puisse le sommeil
M'approcher doucement d'un glorieux réveil !
(Elle se couche sur les pierres.)
Mes saints anges, veillez..... je dors, et mon cœur
{prie.
O terme de l'exil ! ô céleste patrie !
Qu'ils sont beaux et joyeux dans ce riant azur
Mon père !... mes amis... ! Oh ! que le ciel est pur !...
(Elle s'endort.)

SCÈNE II.

ADA, NEMROD.

(Nemrod descend lentement l'escalier et vient contempler Ada endormie.)

NEMROD.

Elle dort, et c'est moi que le chagrin tourmente ;
Captive en ses grandeurs, mon âme se lamente,
J'ai peur que mon palais ne m'entende gémir,
Et dans ce noir cachot cette enfant peut dormir.
Suis-je donc en effet le maître de la terre,
Moi qui veux à mes pieds asservir le tonnerre,
Et qui viens, le cœur triste et la pâleur au front,
Dans le fond d'un tombeau recevoir cet affront ?
Elle dort ! et j'attends, moi son juge et son maître,
Le réveil d'une esclave et son mépris peut-être !
Quel est donc ce pouvoir qu'ils nomment la vertu ?
Par les pleurs de Zelpha mon cœur est abattu :
Pourquoi l'ai-je exposée au mépris d'un barbare
Qui par le même orgueil l'aimait et s'en sépare ?
Hélas ? de mon bonheur l'astre s'est obscurci,
Nemrod rival de Dieu ! Que viens-tu faire ici ?
Es-tu roi maintenant, pour la nuit qui t'écoute
Avouer à ton cœur l'affreux tourment du doute ?
Non, je ne doute pas, je suis roi, je suis Dieu !
En vain mon diadème est un cercle de feu !
Ce front qu'il a ridé sous son poids se relève,
Et malheur à qui peut m'insulter... même en rêve !
Captive, éveille-toi ? jeune fille, entends-tu ?

ADA *rêvant.*

Mon père !.... je suis digne encor de ta vertu.

NEMROD.

Ton père n'est plus là, c'est ton roi qui t'appelle.

ADA.

Ah ! de l'affreux Nemrod j'entends la voix cruelle.
Que vient-il m'annoncer ? qu'a-t-on fait d'Ariel ?
Enos et lui déjà m'attendent-ils au ciel !
Vais-je mourir comme eux ?.........

NEMROD.

Je viens pour te les rendre,
Si tu veux m'obéir et si tu veux m'entendre ;
Enfant, laisse parler ce vieillard odieux ;
Toi, pleine d'avenir, sacrifie à mes dieux.
Rappelle à son devoir ton infortuné frère,
Et pour prix d'un effort je sauverai ton père.

ADA.

Mon Dieu, fais-moi mourir digne de mes parents,
Et préserve-nous tous du bienfait des tyrans !
Sauve-nous du salut que Nemrod nous prépare !

NEMROD.

Ainsi tu veux forcer ma main d'être barbare ?
J'apporte le pardon pour te voir me braver...

ADA.

Des pardons ! toi cruel, où peux-tu les trouver ?
Dieu même n'en a plus pour balancer tes crimes.

NEMROD.

Et si je lui rendais son culte et ses victimes ?

ADA.

Si le sang peut payer pour le sang innocent,
Nemrod, en sacrifice il faudrait tout ton sang.
Va, Dieu n'a pas besoin de tes honneurs funestes.

NEMROD.

De ses adorateurs je puis sauver les restes.

ADA.

Peux-tu rendre la vie à ceux qui ne sont plus ?
Mais je n'écoute pas tes discours superflus,
Va-t'en.

NEMROD.

Je puis du moins rendre la mort affreuse :
Oseras-tu braver la torture hideuse ?

ADA.

Tes bourreaux malgré toi me donneront la mort,
Et je succomberai sous leur premier effort.

NEMROD.

Faut-il qu'à mes bienfaits ton orgueil s'endurcisse ?

ADA.

Le bienfait que j'attends de toi, c'est le supplice.

NEMROD.

Tu n'auras pas longtemps à l'implorer encor.

ADA.

Mon âme vers le ciel prend déjà son essor.

NEMROD.

De ton corps déchiré les tourments vont l'abattre.

ADA.

Pour remporter le prix, je sais qu'il faut combattre.

NEMROD.

Et tu crois, faible enfant, pouvoir me résister ?

ADA.

Sur mon Dieu, roi d'un jour, tu prétends l'emporter ?

NEMROD.

Je vais tout préparer.

ADA.

Prépare aussi ta tête
Pour quand viendra la mort ; la mienne est déjà prête.

NEMROD.

Tu sentiras bientôt les vengeances d'un roi.

ADA.

J'ai pitié de ta rage, et vais prier pour toi.

SCÈNE III.

ADA, puis ARIEL.

ADA.

Tu triomphes par moi de ce tigre farouche,
Seigneur, et ton esprit a parlé par ma bouche ;
Maintenant il me livre au poids de mes douleurs,
Et je sens que mes yeux se remplissent de pleurs.

*Voix d'*ARIEL.

Ada ?

ADA.

M'appelle-t-on ?

ARIEL.

Ma sœur Ada ?

ADA.

Qu'entends-je ?
Est-ce un rêve trompeur ou la voix d'un bon ange ?

ARIEL, *sortant des ruines à droite.*

C'est ton frère, c'est moi. Je te vois donc enfin !

ADA.

Ciel !

ARIEL.

De ces murs affreux qu'interrogeait ma main
J'ai deviné l'issue, et guidé par ta plainte,
J'ai rampé jusqu'à toi.

ADA.

Mon frère !

ARIEL.

Sois sans crainte :
Au moindre bruit de pas que j'entends s'approcher ,
Derrière ces débris je saurai me cacher.
Dans la prison voisine Enos est là qui veille ,
Et doit de toute approche avertir mon oreille.
Oh ! combien ses discours ont éclairé mon cœur !
Par son enthousiasme il calmait ma douleur ,
Quand de mon triste amour l'importune mémoire
Du Dieu qu'on m'a rendu balançait la victoire.
Mais les moments sont chers ; écoute, il me parlait
D'un livre précieux pour lequel il tremblait ;
Il t'avait confié ce dépôt redoutable ,
Lorsque, pour me chercher dans la ville coupable,
Il te quitta naguère aux portes de Babel :
C'est le livre d'Hénoch, l'un des neveux d'Abel,
D'un testament si saint seul trésor du prophète.
Le destin dans ses fers l'afflige et l'inquiète ,
Qu'en as-tu fait , ma sœur?

ADA.

Il est en sûreté.

ARIEL.

Ce mot apaisera ta vive anxiété ,
Noble Enos. Maintenant, toi que Dieu m'a rendue ,
Calme aussi les chagrins de mon âme éperdue ;
Combats un souvenir dans mon cœur trop charmé ;
Mais toi, peut-être, hélas! tu n'as jamais aimé.

ADA.

Je n'ai jamais aimé que le ciel et mon père.

ARIEL.

Ah ! tu ne peux savoir ce que je souffre !

ADA.

Espère,
Le ciel rendra sa force à tes humbles regrets ;
Moi je suis faible aussi... j'avais peur... je pleurais ;
Je sens en te voyant mon courage renaître.

ARIEL.

On ouvre cette porte....

ADA.

Ah ! les bourreaux peut-être !
Mon frère , à mon secours!... Non, fuis!...

ARIEL.

Viens dans mes bras.

ADA

Fuis, c'est pour moi qu'on vient : l'on ne te cherche pas;
Retourne près d'Enos; réponds-lui du saint livre.
Ton sexe est le plus fort, c'est à toi de survivre.
N'irritons pas en vain la fureur des tyrans ;
Dérobe tes douleurs à mes yeux expirants.
On entre, cache-toi du moins !...

ARIEL.

Grand Dieu ! c'est elle !
Oh ! soutiens maintenant ma vertu qui chancelle !
Je braverais la mort, c'est Zelpha que je crains ;
Pourquoi me poursuit-elle au fond des souterrains ?
Oh ! non, je ne pourrais soutenir sa présence !...
Mais sans être aperçu l'admirer en silence ,
Entendre de sa voix la plaintive douceur ,
Me défends-tu, mon Dieu, ce douloureux bonheur ?
(*Il se cache.*)

SCÈNE IV.

ARIEL caché , ADA, ZELPHA.

ADA.

De Nemrod en ces lieux ne vois-je pas la fille ?

ZELPHA.

Non, je suis orpheline et n'ai plus de famille.

ADA.

Prêtresse de Baal, ici que cherchez-vous ?

ZELPHA.

Je viens chercher la mort ou sauver mon époux.

ADA.

Celui qui l'a jugé n'est-il pas votre père?

ZELPHA.

Oh ! pitié, jeune fille, et parlons de ton frère :
Que me font de Nemrod le titre et le courroux ?
Mon père, mon ami, mon Dieu, c'est mon époux !
Oh ! si tu comprenais les douleurs d'une amante ,
Tu prendrais en pitié l'horreur qui me tourmente.
Sœur d'Ariel, pourquoi détournes-tu les yeux ?
Ai-je donc pu choisir ma patrie et mes dieux ?
Mais lui, je l'ai choisi, mon bonheur, mon beau songe,
Mon amour seul est vrai ; le reste est un mensonge ;
Et pour ce triste amour j'oublie en ce moment
Mon père, mes grandeurs, mes trésors, mon serment.
Oh ! laisse-moi baiser tes chaînes que j'envie ,
Car les dieux de mon père ont tant flétri ma vie ,
Et m'ont fait près du trône un destin si cruel ,
Que je veux dans les fers croire au Dieu d'Ariel:
Jusqu'à la porte sombre échappée en silence ,
J'ai de tes gardiens payé la complaisance ;
Ceux de mon Ariel, plus nombreux et plus durs ,
N'offraient nulle espérance à mes efforts peu sûrs ;
Mais on dit qu'en ces lieux une ruine antique
Avec son noir séjour dans l'ombre communique.

ADA *la retenant.*

Voulez-vous l'amollir par un coupable feu ,
Et le rendre infidèle à son père, à son Dieu !

ZELPHA.

Je connais Mesraïm, et jamais, je le jure ,
Jamais un lâche amour ne le rendra parjure.
Mais puisqu'il veut mourir, joyeuse en frémissant ,
Pour le confondre au sien j'apporte tout mon sang.
Laisse-moi l'appeler, il saura me comprendre.
Mesraïm !... Ariel !... dieux !...

ARIEL, *se jetant dans ses bras.*

Il vient de t'entendre !
Oui, de ton saint amour j'accepte la grandeur ,
Ada ! viens embrasser mon épouse et ta sœur?

SCÈNE V.

Les précédents, Enos.

(*Enos entre par où Ariel est entré.*)

ENOS.

Tu tardes bien, mon fils : oh !.. vers vous c'est à peine
Que ma lente vieillesse avec effort se traîne ;
Mais j'ai voulu moi-même aussi la voir encor ,
Mes enfants ! Mon Ada, qu'as-tu fais du trésor ?
C'est moi, ne craignez rien, sous ces pierres mouillées
J'ai fait ramper vers vous mes douleurs inquiètes.
Mais que vois-je? est-ce un rêve, une erreur de mes
[sens ?
La fille de Nemrod aux bras de mes enfants !

ZELPHA.

Nemrod veut désormais que sa fille périsse ,
Puisqu'il a condamné mon époux au supplice.

ARIEL.

Père, elle est exilée et veut nous suivre au ciel.

ADA.

Elle abjure ses dieux pour le Dieu d'Ariel.

ARIEL.

Pour ne plus la quitter j'allais servir un maître ;
A l'horrible Baal j'avais pu me soumettre :
C'était plus que mourir ; je ne m'étonne pas
Qu'elle ose par amour affronter le trépas.

ENOS.

Jeune fille, vos mains sont bien tendres encore
Pour porter les liens dont un martyr s'honore,

Et sous tant d'ornements comment le fer jaloux
Trouvera-t-il jamais la place de ses coups ?

ZELPHA.

Eh bien ! pour essayer mes mains encor peu sûres,
Je briserai les nœuds de ces vaines parures ;
Si je ne puis alors les porter comme vous,
Je traînerai mes fers en rampant à genoux,
Pourvu que Mesraïm d'un regard m'encourage.

ENOS.

Je crois à votre amour, mais j'ai peur de votre âge.

ZELPHA.

Votre Dieu n'est-il pas tout-puissant ?

ENOS.

A ses lois
Voulez-vous vous soumettre ? y croyez-vous ?

ZELPHA.

J'y crois !
C'est le Dieu d'Ariel.

ENOS.

Oh ! pour toucher cette âme,
Que n'ai-je ici le livre écrit en traits de flamme ?
Car Dieu nous a parlé, ma fille, et ses discours
Sont gravés sur l'airain pour demeurer toujours.
Là tu le verrais bien, mourir pour lui c'est vivre ;
Car lui... ma chère Ada, qu'as-tu fait du saint livre ?

ADA.

Il est dans la forêt qui conduit au désert,
Dans le flanc d'un rocher de feuillages couvert.

ZELPHA.

Demain Tubalcaïn, envoyé par mon père,
Doit sonder en tout sens la forêt tout entière.
On dit que, dans les flancs d'un rocher vierge encor,
Les chasseurs attentifs on découvert de l'or.

ADA.

Grand Dieu !

ENOS.

Que dites-vous ?

ADA.

O fatale imprudence !

ENOS.

Sauvez le testament de l'antique alliance,
Le lien d'union du monde avec le ciel.
Vous, fille de Nemrod, épouse d'Ariel,
Allez, qu'il soit remis aux tribus dispersées
Par d'injustes rigueurs au fond des bois chassées.
Mais comment s'échapper ? comment trouver le lieu
Que seule tu connais, toi, ma fille !... Grand Dieu !
Comment vers le désert trouver la route sûre
Pour suivre les élus errants à l'aventure ?
Ada seule pourrait.....

ZELPHA.

Envoyez-la.

ENOS.

Comment ?

ZELPHA.

Qu'elle prenne mon voile et ce vain ornement
Que m'a donné l'orgueil, ce triste diadème.
Cette porte est à moi, je l'ouvrirai moi-même ;
Un esclave m'attend, lorsqu'Ada sortira,
En silence au palais l'esclave la suivra,
Du palais, vers le nord, une porte est ouverte,
Et l'ardente chaleur rend la ville déserte ;
Les gardes devant elle abaissant leur regard
Ne s'opposeront point à son brusque départ.

ARIEL.

Ma Zelpha ! c'est le ciel qui t'inspire sans doute.

ENOS *à Ada.*

Va, ma fille, c'est Dieu qui t'ouvre cette route.

ZELPHA.

Oh ! que ne puis-je rompre ou détacher vos fers !

ENOS.

Par ce manteau royal, ils vont être couverts ;
Ces ornements sont faits pour déguiser des chaînes.

ZELPHA.

Quand vous aurez passé les trois portes de chêne,
L'esclave sans parler devant vous passera ;
Vous n'aurez qu'à la suivre, elle vous conduira.
Allez rendre aux élus les trésors de leurs pères.

ADA.

Mais quand j'aurai remis ce dépôt à nos frères,
Je pourrai revenir pour mourir avec vous.

ENOS.

Tu reviendras, ma fille, être heureuse avec nous.
Hâte-toi, le temps fuit.

ARIEL *l'embrassant.*

Ma sœur !

ZELPHA.

Venez.

ADA.

Mon père,
Bénissez-moi, je pars, il vous reste mon frère.

(*Zelpha ouvre la porte, conduite par Ada, dont elle a pris les vêtements, et revient en scène.*)

ENOS.

Que Dieu guide tes pas !

ZELPHA.

Maintenant à genoux,
Que j'embrasse Ariel : père, bénissez-nous,
Ouvrez à nos amours une terre plus belle.

ENOS.

Que Dieu donne à vos cœurs l'alliance éternelle ;
La mort va vous unir. On ouvre, c'est le roi.

ZELPHA.

Ariel ! sur ton cœur, dans ton sein cache-moi.

SCÈNE VI.

Les précédents, NEMROD, les bourreaux avec des instruments de torture.

NEMROD.

Ils sont donc tous ici ! l'enfer d'intelligence
Les a donc réunis pour servir ma vengeance !
Je n'ai point pardonné, n'espérez pas mourir :
J'ai des droits plus cruels ; vous m'avez fait souffrir.

ENOS.

N'as-tu que tes bourreaux pour inspirer la crainte !
Dis-leur donc de venir m'arracher une plainte.

NEMROD.

Peut-être pourront-ils deviner dans vos cœurs
Quelques fibres encor qui saigneront des pleurs !

ENOS.

Si tu fais palpiter ma chair encor vivante
Ce peut être d'horreur, mais jamais d'épouvante.

NEMROD.

Pour l'esclave insensé dont l'orgueil se croit fort
J'ai des mépris muets et froids comme la mort,
Et je n'expose point ma royale torture
Aux dédains insolents d'une âme altière et dure.
Quand je frappe, je veux qu'on se sente mourir,
Et je touche aux endroits où le cœur peut souffrir.
Pour punir le superbe il faut le rendre infâme,
Et pour que l'homme souffre on tourmente la femme.
Dans ma fille aujourd'hui vous m'avez outragé,
Voici la tienne, Enos, je vais être vengé.

ARIEL.

O comble de l'horreur !

ENOS.

Tremble, malheureux père,
N'irrite point du Ciel la tardive colère,
Sous le fer des bourreaux ton courroux pâlissant
Peut-être va sentir couler ton propre sang;
Peut-être les tourments que ta main nous prépare
Vont sous leurs dents de fer broyer ton cœur barbare.

NEMROD.

Contenez ce vieillard, faites rougir le fer,
Déployez devant eux les tourments de l'enfer.

ENOS.

Oui, prépare l'enfer, il convient à ton âme.

NEMROD.

Des bras de ce jeune homme arrachez cette femme.

ZELPHA.

Ariel!

NEMROD.

Quelle voix!...

ARIEL.

Qu'on ose la toucher,
Je brise sous mes fers quiconque ose approcher.

(*Les bourreaux sur un signe de Nemrod s'approchent et menacent Ariel.*)

ZELPHA.

Ariel! non, c'est moi!.. laissez-moi sa colère.

NEMROD.

Grands dieux!

ZELPHA.

A vos bourreaux je me livre, mon père.

NEMROD.

Ma fille, juste Ciel! ma fille me trahir!

ZELPHA.

S'il ne faut que mon sang, je vais vous obéir;
Puisse-t-il assouvir l'ardeur qui vous dévore;
Mon père, à vos genoux je puis pleurer encore,
Pitié pour Ariel!

ARIEL.

Que fais-tu? lève-toi,
Cet homme est un bourreau! tu n'appartiens qu'à moi.

NEMROD.

O malheur! ô tourments! supplice épouvantable.

ENOS.

Reconnais-tu le Dieu dont le courroux t'accable?

NEMROD.

Zelpha! Zelpha! c'est elle! oh! c'est elle, grands dieux!
L'espoir de ma couronne et l'orgueil de mes yeux,
Elle que je gardais aussi pure que belle
Pour être père encore et m'oublier en elle.
Malheureux insensé, pour conquérir son cœur,
J'ai trompé mes projets, j'ai trahi ma grandeur.
Ah! c'est trop! j'ai rêvé: je croyais être père!
Je règne maintenant; soyons juste et sévère.
Cherchez Tubalcaïn, qu'il vienne.

SCÈNE VII.

Les précédents, TUBALCAÏN.

TUBALCAÏN.

J'étais là.

NEMROD.

A l'autel de Baal qu'on emmène Zelpha;
Qu'on cherche une captive au supplice échappée,
Et sur l'autel en deuil qu'on dépose une épée.

TUBALCAÏN.

Vous serez obéi.

NEMROD.

Venge mon amitié.
As-tu les yeux sans pleurs et la main sans pitié?

TUBALCAÏN.

Je n'eus jamais d'épouse, et n'ai point de famille.

NEMROD.

Eh bien, il faut toi-même immoler...

TUBALCAÏN.

Qui?

NEMROD.

Ma fille;
A moins que son retour sincère et repentant
N'expie aux yeux de tous un forfait éclatant.
Elle a trahi mes dieux pour s'allier au crime.
Prêtresse repentante, ou rebelle victime,
Elle doit ou répandre ou racheter son sang,
Consacrer ou subir le glaive obéissant,
Ordonner d'Ariel ou souffrir le supplice,
Subir enfin sa peine ou remplir son office.
Qu'on orne ces captifs de cyprès et de fleurs,
Je consacre leur tête à tous les dieux vengeurs.
Allez, que la trompette annonce ma justice,
Et que le peuple accoure à ce grand sacrifice.

ZELPHA.

Adieu, je vais mourir; adieu, mon Ariel;
Mon père me condamne

ARIEL.

Et Dieu t'ouvre le ciel.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

NEMROD, LES FANTÔMES.

NEMROD.

Ma fille! Il est donc vrai, j'ai condamné ma fille,
Et je vais rester seul, sans appui, sans famille!
Les ombres de la mort environnent mes yeux.
Mais que lui voulaient donc ces bourreaux furieux?
Où la conduisent-ils? qu'a-t-elle fait? barbare!
C'est moi: je me souviens... ah! mon esprit s'égare.
Ma Zelpha: qu'on l'arrête. Ah! son sang va jaillir.
Mais c'est le mien! je sens tout mon cœur défaillir.
Qu'on la sauve! courez!.. personne! où sont mes armes?
Qu'on épargne mon sang et qu'on prenne mes larmes.
Quoi, tu pleures, Nemrod! qu'as-tu donc, insensé?
(*Il tombe assis.*)

(*Un fantôme sort de dessous une dalle qui se soulève, et passe lentement devant Nemrod, puis va se perdre entre les piliers massifs du souterrain*).

LE FANTÔME.

Nemrod, ton heure approche et ton règne est passé.

NEMROD.

Non, je suis roi toujours, je veux... je règne encore,
L'astre de mes grandeurs n'a lui qu'à son aurore.

UN SECOND FANTÔME (*de même*).

Nemrod, ta grandeur penche et touche à son déclin.

UN TROISIÈME FANTÔME.

L'oppresseur de Babel sera jugé demain.

UN QUATRIÈME FANTÔME.

Hâte-toi, le temps fuit: finis ta tour superbe,
Et demain son sommet sera perdu dans l'herbe.

TOUS A LA FOIS.

Pleure, pleure, Nemrod! pleure, pleure, insensé!
Le temps fuit, la tour penche, et ton règne est passé.

LE PREMIER.

Nemrod, reconnais-tu la voix de tes victimes?

LE SECOND (*montrant un poignard qui lui traverse le sein*).

Nemrod, reconnais-tu le premier de tes crimes?
Pleure, pleure, Nemrod, pleure, pleure, insensé!
Le temps fuit, la tour penche, et ton règne et passé.

NEMROD.

Qui donc me parle ainsi? quoi! j'aurais peur des [ombres!
Vains fantômes, fuyez dans vos cavernes sombres.
(*Il tire son épée.*)
Ce glaive saura bien vous chasser devant moi.
Esclaves? les enfers n'ont-ils donc pas un roi?
Dites-lui que Nemrod l'appelle et le défie
Par ce sang qu'à Baal mon orgueil sacrifie.

SCÈNE IX.

NEMROD, LE GÉNIE DU MAL.

(*Une lumière rouge sort des décombres; le génie du mal sous une figure gigantesque se dresse devant Nemrod.*)

LE GÉNIE DU MAL.

Me voici, que veux-tu?

NEMROD.

Rends-moi ma fille.

LE GÉNIE.

Eh quoi!
Pour te la rendre encor, ta fille est-elle à moi?
Je ne puis que le mal pour venger ta puissance.

NEMROD.

Qu'ai-je besoin de toi pour servir ma vengeance.
Puisque j'ai condamné, je ne fléchirai pas.
Mais il faut malgré moi l'arracher au trépas;
Le peux-tu?

LE GÉNIE.

Je le puis en soulevant la terre,
En armant contre toi la révolte et la guerre.

NEMROD.

Arme encor, si tu veux, ton enfer déchaîné,
Je saurai vaincre seul et mourir couronné.

LE GÉNIE.

J'aime de ton orgueil l'audace renaissante,
Et je te couvrirai de mon aile puissante.

NEMROD.

Je n'en ai pas besoin, je suis fort, je suis roi!
Ne sauve que ma fille, en t'opposant à moi.
De ce que j'ai voulu puisque je suis l'esclave,
A mes ordres cruels fais surgir une entrave.

LE GÉNIE.

Ce n'est pas moi qui sauve! et pourtant, par pitié,
Je vais agir pour toi, puisque tu m'as prié.

NEMROD.

Je ne t'ai pas prié : j'ai défié tes ombres,
Et mon œil sans frémir soutient tes regards som- [bres.
Tu règnes sur les morts, et moi sur les vivants,
Que mon souffle soulève en tourbillons mouvants;
Et je te laisse, toi, soumis à ma couronne,
Ramasser à mes pieds les morts que je te donne.

LE GÉNIE.

Puis, jeté sous les miens par un plus fort que toi,
Je te ramasserai, superbe et puissant roi!

NEMROD.

En attendant du sort la volonté fatale,
Sers en la respectant ma puissance rivale;
Comme toi je suis fier, et comme toi cruel.

LE GÉNIE.

Comme moi, par malheur, tu n'es pas immortel.
(*Il s'enfonce sous la terre; des flammes sortent des décombres.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(*La salle du trône dans le palais de Nemrod. Un trône d'or soutenu par des lions et des éléphants, et dont les degrés sont couverts de vases précieux et de bijoux. Des esclaves en apportent encore.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

JUBAL, LES ESCLAVES.

JUBAL.

Qui peut compter encor sur la toute-puissance?
Le peuple a de Nemrod renversé la vengeance;
Du malheur de Zelpha les pères ont frémi;
Ses pleurs ont soulevé tout un peuple ennemi;
Et, muette longtemps, la souffrance commune
Semble emprunter la voix d'une grande infortune.
Soit que Tubalcaïn le trahisse en secret,
La garde pour Nemrod combat comme à regret.
Quels cris! quel jour d'horreur! quelle sanglante [fête!
Le roi court, il peut vaincre et prévoit sa défaite;
Il veut que ses trésors avec soin ramassés
Près du trône avec lui périssent entassés...
Esclaves, par pitié partagez mes alarmes.
N'entend-on pas les cris et le fracas des armes?
Avez-vous vu Nemrod? sait-on s'il est vainqueur?

UN ESCLAVE (*déposant un vase*).

Que nous font les combats et les armes, seigneur?
S'il vient un nouveau maître, il nous laissera vivre.
Si l'on nous fait mourir, le trépas nous délivre.

JUBAL.

Dieux! mourir sous les coups d'un peuple révolté!

L'ESCLAVE.

Esclaves de Nemrod, liberté, liberté!

LES AUTRES ESCLAVES.

Nemrod est donc vaincu?

L'ESCLAVE.

Voyez, son Jubal tremble.

UN AUTRE ESCLAVE, *à demi voix*.

A leurs dieux irrités qu'on les envoie ensemble!

JUBAL.

Infâme! que dis-tu? Nemrod va revenir.
Il combat, il triomphe, il vient pour vous punir.

LE DEUXIÈME ESCLAVE.

Quoi donc! ai-je parlé?

PREMIER ESCLAVE.

Quel amas de richesse!
Comme sur ces tapis dormirait la mollesse!
Que de magnificence et de luxe entassés!

UN AUTRE ESCLAVE (*apportant des vases*).

De l'or, encor de l'or, en avez-vous assez?

JUBAL.

Ah! j'entends la trompette et les cris de victoire :
Nemrod nous a sauvés, il a vengé sa gloire;
On approche, il revient! esclaves, à genoux.
Grands dieux! ce n'est pas lui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LES PRÊTRESSES ET LES FEMMES DU PALAIS.

CRIS DES FEMMES.

Les voici! cachons-nous.

JUBAL.

Qu'est-ce donc? quel effroi?...

UNE FEMME.

Le tumulte redouble!

JUBAL.

Que fait, que dit Nemrod?

LA FEMME.

Il recule, il se trouble.
Tous ses efforts sont vains, ses cris mal entendus,
Et son glaive émoussé se lasse à coups perdus.
Mais pour sauver du moins sa défaite hardie,
Il a de ce palais préparé l'incendie.

JUBAL.

Ah! tout est donc perdu!

UNE PRÊTRESSE.

Lamentable trépas!
Et Baal notre dieu ne nous sauvera pas!

UNE FEMME.

Peut-être en ce moment le roi cesse de vivre!

UN ESCLAVE.

Eh bien! fêtons du moins l'heure qui nous délivre.
Jouissons, jouissons de nos derniers moments.
Versons à flots la vie et ses enivrements.
A nous cet or!

UN AUTRE.

Pourquoi ce métal inutile?
Pour ceux qui vont mourir sa pesanteur est vile.
A nous les chants joyeux et les vins les plus doux!
(*Ils prennent des coupes et des vases pleins de vin et se versent à boire.*)

UN ESCLAVE *courant vers les femmes.*

A nous tous les plaisirs!

LES FEMMES (*se refugiant autour de Jubal qui se cache auprès du trône*).

Jubal, protégez-nous.

L'ESCLAVE (*se saisissant de Jubal*).

Allons, joyeux chanteur, si tu crains pour ta tête,
Prends ta lyre, Jubal, et commence la fête.

LES AUTRES.

Oui, qu'il chante ou qu'il meure!

L'ESCLAVE.

Allons! ne tremble pas,
Que ta lyre en cadence accompagne nos pas!
(*Les esclaves entraînent les femmes dans leur danse.*)

UN JEUNE ESCLAVE (*il chante, Jubal l'accompagne en tremblant*).

Dans ce dernier instant épuisons notre vie;
Mourons ivres de joie, ivres de volupté;
Au bûcher de Nemrod le plaisir nous convie,
Et la mort c'est la liberté!
Que les vins généreux ennoblissent nos veines;
Noyons un sang flétri qui ne servira plus,
Et dans les coupes d'or perdons nos craintes vaines
Et nos souvenirs superflus!
A ce dernier banquet venez, jeunes prêtresses,
Votre Dieu qui vous laisse à d'autres soins que vous.
Il vous jette en nos mains, partagez nos ivresses,
Et que Baal en soit jaloux!
Et vous qui de Nemrod fleurissiez la demeure,
Jeunes filles, cette heure est tout notre avenir.
Subissez maintenant la royauté d'une heure
Des esclaves qui vont mourir!

VOIX D'ESCLAVES.

Venez à nous, jeunes prêtresses.

LES PRÊTRESSES.

Baal, Baal, protége-nous!

ESCLAVES.

Versez, versez toujours, partagez nos ivresses!
— Jouissons! du ciel en courroux
— Entends-tu s'approcher la tourmente qui gronde?
— Que ces vins sont délicieux!
— Buvons, chantons sur les débris du monde,
— Les esclaves d'hier aujourd'hui sont des dieux!
— Pourquoi verser encor des larmes?
N'entends-tu pas le bruit des armes?
Jeune fille, tu vas mourir!

Enivre ta vertu pour endormir ta crainte;
Que nos cœurs affranchis d'une longue contrainte
Expirent de plaisir!

UN ESCLAVE (*menaçant Jubal*).

Chante, chante, Jubal, ta lyre est languissante,
L'esclave est ton maître à son tour.
Mêle au bruit de la guerre à nos pieds frémissante
Les sons mélodieux dont se berce l'amour!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dans ce dernier instant épuisons notre vie:
Mourons ivres de joie, ivres de volupté!
Au bûcher de Nemrod le plaisir nous convie,
Et la mort c'est la liberté!

UN ESCLAVE.

Nemrod! le roi Nemrod! (*Silence d'épouvante; les prêtresses, qui se sont défendues pendant l'orgie, tombent épuisées aux pieds du roi qui entre.*)

SCÈNE III.

Les précédents, NEMROD (*l'épée à la main*).

LES PRÊTRESSES.

Sauvez-nous!

NEMROD (*levant les bras*).

Misérables.
Non... J'honorerais trop de si lâches coupables.
Rampez, honteux serpents! troupeaux vils et flétris,
Pour qui j'ai des pardons à force de mépris!
(*Les esclaves se prosternent.*)

Que fais-tu là, Jubal?

JUBAL.

Ces esclaves rebelles,
M'ont forcé d'animer leurs danses criminelles.
Ils insultaient, seigneur, les prêtresses et moi...

NEMROD.

Va-t'en! J'ai d'autres soins que ces femmes et toi!
(*Les balayant du geste.*)
Eloignez-vous! (*Ils se retirent; un seul esclave reste en vue, il se couche et s'endort.*)

SCÈNE IV.

NEMROD.

Ici doit donc finir ma gloire!
Et j'ai perdu le fruit de vingt ans de victoire!
Oh! de l'enfer jaloux sombre dérision!
Et d'un cœur trop royal cruelle illusion!
De ce peuple insolent, rebelle à ma justice,
Moi-même contre moi je me suis fait complice!
Celle qu'un fol amour entraîne à me braver,
Je la frappais en lâche et voulais la sauver.
Et tandis que ma fille, à mourir condamnée,
Spectacle dangereux pour la foule étonnée,
Allait de mon pouvoir triompher par ses pleurs,
Et jusque dans la fange éveiller des sauveurs,
Tremblant comme une femme, en proie aux rêves sombres,
Caché dans ce palais j'interrogeais les ombres!
Ah! je me suis trahi, j'ai cessé d'être roi!
Pouvais-je être abattu par un autre que moi?
De ma fausse pitié la terreur satisfaite
Peut emporter du moins l'orgueil de ma défaite,
Et je puis mourir fier ainsi que j'ai vécu,
Car l'enfer m'a trompé, mais ne m'a pas vaincu.
De ce palais du moins l'enceinte inaccessible
Protége de ma mort la majesté terrible;
L'élite des guerriers retranchés sous ses tours
Prolonge en combattant le dernier de mes jours.
Je ne veux pas mourir de la main de ces traîtres;
Un peuple ne doit pas pouvoir tuer ses maîtres.
Mais le feu tarde bien à servir ma fureur.
Suis-je désobéi? malheur alors, malheur!
Esclaves!.. où sont-ils? non, pas vous! pas de larmes!

Esclaves! levez-vous, qu'on apporte des flammes!
Ils ne répondent pas, sourds comme le tombeau?
(*Il secoue l'esclave qui dort.*)
Lève-toi! m'entends-tu? qu'on m'apporte un flambeau!
Est-il donc mort d'effroi? (*Il le rejette avec dégoût.*)
Misérable! il est ivre.

L'ESCLAVE (*rêvant*).

Frères, Nemrod est mort, et sa mort nous délivre!

NEMROD.

Ah! je ne règne plus, et je ne puis mourir!
(*Poussant du pied l'esclave.*)
Brute infâme!

CRIS DES FEMMES.

Ah! seigneur, grâce de tant souffrir!
Dieux! ah! dieux, c'en est fait! brûler, brûler vivantes!

NEMROD.

Taisez-vous! taisez-vous, détestables servantes!
Quoi je ne trouve plus, en face de la mort,
Que cette chair qui tremble et cette chair qui dort!
Avec mes assassins la mort d'intelligence
Veut-elle me livrer vivant à leur vengeance?
Oh! ces spectres l'ont dit: mon règne était passé.
Qui vient?.... Tubalcaïn!

SCÈNE V.

Les précédents, TUBALCAÏN (*blessé et mourant*).

TUBALCAÏN.

Le palais est forcé.
Ils sont maîtres déjà de la seconde enceinte;
Tes guerriers sont captifs et la flamme est éteinte;
Mesraïm furieux commande aux révoltés,
Et dirige vers toi leurs pas ensanglantés.
Ta fille a disparu dans la mêlée ardente,
Et moi je meurs.

NEMROD.

Salut à ta grandeur mourante!
Tu meurs en combattant et fidèle à ton roi;
S'il me restait des pleurs, ils couleraient pour toi!

TUBALCAÏN.

Non, garde-les, Nemrod, à tes grandeurs passées!
Pleure tes dieux, tes lois à jamais effacées;
Pour te faire glisser j'ai répandu le sang,
Et je tombe avant toi, mais en te maudissant

NEMROD.

Que dis-tu? malheureux! quelle démence impie!...

TUBALCAÏN.

Nemrod, Nemrod, il faut que ton crime s'expie.
Le mien fut de servir quand j'aurais dû régner,
De te craindre, et surtout, monstre, de t'épargner!
Car je te haïssais, vois-tu, mais d'une haine
Plus forte que l'orgueil de ton âme hautaine.
Pour me venger d'un peuple impassible à tes pieds,
J'armais tous tes dédains contre ces fronts ployés,
Et frappant du pouvoir ces rampantes racines,
De ton chêne royal j'avançais les ruines.
Tu tombes et je meurs!.. du sang! toujours du sang!
Ah! j'en vois ruisseler sur ton front pâlissant!..
Mes yeux en sont remplis... l'or de ce trône en sue.
Oh! malheur à la main qui se lève et qui tue!
Je sens ma chair frémir d'un tremblement glacé,
Comme si dans mes os le glaive avait passé.
Mon cœur est torturé par d'horribles tenailles,
Et sous des mains de fer se tordent mes entrailles.
Du sang! partout du sang! Nemrod, malheur à toi!
Pour mieux te dévorer le glaive t'a fait roi,
Et sa soif de ton sang ne sera pas trompée!
Qui règne par le fer périra par l'épée!

NEMROD.

Achève, misérable, achève de mourir!...

TUBALCAÏN.

Pas encor... pas encor! j'aime à te voir souffrir.
Ils viennent! m'entends-tu? ta perte est mon ouvrage,

J'ai sur ta tête infâme amoncelé l'orage!...
Ah! mon âme s'éteint... ma langue.... se roidit.
Du sang! toujours du sang!... J'expire.... sois maudit!

SCÈNE VI.

NEMROD, puis ZELPHA.

NEMROD.

Et toi, sois un cadavre!... O néant de la vie!
Et l'on voit nos grandeurs avec un œil d'envie!
Lâche, qui m'as trahi pour me ravir la mort!
O tourments de l'enfer, inexorable sort!
O du mal que je brave impur et vil génie,
Triomphe maintenant de ta froide ironie!
M'as-tu rendu ma fille en sauvant mon pouvoir?
Va! je suis fier encor de ne rien te devoir.
(*Il tire son poignard.*)
On vient, frappons!

ZELPHA.

Mon père, arrêtez! (*Elle lui saisit le bras.*)
O mon père,

NEMROD.

Est-ce de l'agonie une vaine chimère?
Malheureuse, est-ce toi? que viens-tu faire ici?
C'est elle enfin! c'est elle! Eh bien, Satan, merci!
Zelpha, viens-tu d'un père insulter l'agonie,
Et sais-tu que du mal le fidèle génie
Te livre entre les mains de ton père outragé,
Qui mourrait seul au monde, et va mourir vengé?

ZELPHA.

Ah! laissez-moi du moins le temps de vous défendre,
Et qu'au peuple irrité ma voix se fasse entendre.
De mon corps éperdu laissez-moi vous couvrir;
Quand vous serez sauvé, je consens à mourir.
Lorsque de Mesraïm vous menaciez la vie,
Un légitime amour à vos bras m'a ravie;
Mais quand vous succombez sous la foule en courroux,
Votre danger m'entraîne et me rend toute à vous,
Car des nobles malheurs ma tendresse est jalouse.
Un père sans pitié m'avait rendue épouse;
Maintenant qu'Ariel s'avance triomphant,
D'un père malheureux je veux être l'enfant;
Opposer ma tendresse à la fureur des armes,
Racheter, s'il se peut, son sang avec mes larmes,
En face des bourreaux rester son seul appui,
Sauver enfin mon père, ou mourir avec lui!

NEMROD.

Ma fille! il est donc vrai! c'est elle, c'est ma fille;
O mon unique amour, et ma seule famille!
Elle m'aimait encore!.... Eh bien! sois donc à moi,
Mais sache que Nemrod saura mourir en roi.
Ah! je suis consolé dans ce moment suprême,
Car j'enlève au barbare une épouse qu'il aime;
Je retrouve ma fille... Oh! mais peut-être encor
Je donne à mon espoir un trop facile essor.
Regarde-moi, Zelpha; dis-moi, puis-je bien croire
Que ton époux vainqueur a perdu sa victoire?
N'as-tu pas espéré dans ton cœur avili
Que d'un lâche pardon mon front serait sali?
Crois-tu que d'Ariel pâlissante victime,
Je lui cède en tremblant un succès magnanime,
Et que sous sa clémence humble et le dos courbé,
Je puisse vivre encor lorsque je suis tombé?
Tu m'aimes, disais-tu, partage donc ma haine;
Sois ma fille en un mot, et non ma souveraine;
Renonce à ton amour, renonce à me trahir!

ZELPHA.

Non, je ne puis forcer mon cœur à le haïr,
Hélas! et le pardon qu'à vos genoux j'implore,
Mon père, c'est celui d'un époux que j'adore.

NEMROD.

Tu l'adores? dis-tu, quand le fer à la main,
Jusqu'au cœur de ton père il se fraye un chemin,

Et tu viens m'insulter de ton amour infâme,
Lorsque je vais mourir! O lâche cœur de femme,
Que viens-tu faire ici? tu veux me secourir;
Eh bien donc! tu mourras pour m'aider à mourir,
Car la guerre en fureur a changé ma tendresse
Et je t'aime, vois-tu, d'un amour de tigresse;
Je n'ai point au démon fait des vœux superflus,
Il t'a rendue à moi, l'autre ne t'aura plus!

ZELPHA.

Mon père! par pitié! grâce pour vous!

CRIS DU PEUPLE.

Victoire!

NEMROD.

Que le ciel conjuré soit jaloux de ma gloire:
Ce fer consolera mon honneur outragé,
Et je meurs triomphant, puisque je meurs vengé.

(Il s'assied sur le trône le poignard à la main, et tient Zelpha à demi renversée sur lui.)

SCÈNE VII.

Les précédents, ARIEL, ENOS, le peuple.

ARIEL.

A moi! frappez! c'est lui! dieux! que vois-je? Ah! [perfide.
Arrêtez! écartez ce poignard parricide!
C'est elle, c'est Zelpha, c'est mon bien, mon amour!
Ah! c'est trop de mourir deux fois en un seul jour!

NEMROD.

Comment n'as-tu pas eu la joyeuse pensée
Qu'ici je t'attendais avec ta fiancée?
C'est la soif de mon sang qui semble te presser,
Viens le boire, Ariel, je vais te le verser.

ARIEL.

Zelpha!...

ZELPHA.

Mon Ariel, prends pitié de mon père.

ARIEL.

Mais qui donc t'a livrée à sa main sanguinaire?
Sauvons-la de son père, il est son assassin.

NEMROD.

Un pas de plus, ce fer est plongé dans son sein!

ZELPHA.

Ariel!... Ariel!...

ARIEL.

Ah! sa voix me désarme,
Moi, qui lui donnerais mon sang pour une larme.
Peuple! souffrirons-nous qu'il l'égorge à nos yeux?
Vous vous êtes armés contre ce furieux,
Pour sauver cette enfant, songez-y, qu'on me tue,
Si l'on veut! que ma tête à ses pieds abattue
Aille rouler sanglante! arrêtez! sauvez-la!

LE PEUPLE.

A mort Nemrod! A mort!....

ARIEL *les arrêtant.*

Zelpha! sauvez Zelpha!

ZELPHA.

Ariel! sous ce fer qui cherche ma poitrine
Laisse-moi révérer la volonté divine;
Nemrod était mon père, il a des droits sur moi,
Et lorsqu'il veut ma mort, je l'attends sans effroi.
Mon devoir le plus saint, quand je devins épouse,
Rendait de tes malheurs ma tendresse jalouse;
Il fallait te sauver ou mourir de ta mort,
Car j'avais épousé les rigueurs de ton sort;
Maintenant, malheureux, tu veux tuer mon père;
Dis-moi donc désormais ce qu'il faut que j'espère.
Veux-tu donc soulever entre d'affreux amours
Le fantôme sanglant de l'auteur de nos jours?
Voudrais-tu condamner le cœur de ton amante
A frémir sous ta main d'horreur et d'épouvante,
Et pourrais-tu toi même, assassin pâlissant,
Y sentir palpiter le reste de mon sang;
De ce sang dont toi-même aurais tari la source,
Tandis que, comme un fleuve absorbé dans sa course,
Je me dessécherais dans l'ennui, dans les pleurs,
A mon coupable amour reprochant mes douleurs!
Veux-tu que le courroux d'une ombre paternelle
Poursuive chaque nuit sa fille criminelle?
Moi, j'aime mieux mourir. Oh! va! mon Ariel,
Si ton amour si doux m'a fait croire à ton ciel,
Je n'ai pas cru du moins, femme dénaturée,
De l'amour filial trahir la loi sacrée:
Son caractère auguste en mon cœur est tracé
Et par ma passion ne peut être effacé;
Je ne crains donc au ciel aucun juge sévère,
Tous les dieux sont pour moi quand je défends mon [père!

ENOS.

Ton père est un tyran pour le peuple outragé;
Le sang des justes crie, il faut qu'il soit vengé!

NEMROD.

Et par quel droit ce peuple en est-il donc l'arbitre?
Que vient-il demander? que veut-il? à quel titre?
Est-ce d'avoir rampé sous moi pendant vingt ans,
Qu'il réclame l'honneur par ses cris insultants?
Si j'ai versé le sang, lui, bourreau sans colère,
Il fut de mes rigueurs l'instrument mercenaire.
Il n'est point de tyrans quand le peuple obéit,
Et l'on absout les rois du jour qu'on les trahit!
Le taureau révolté peut-il juger le prêtre?
Est-ce au tigre échappé de condamner son maître?
Je laisse à mon mépris de juger vos desseins,
Je cherche un peuple ici; je vois des assassins!

ARIEL.

Dieu puissant! il dit vrai! jamais la violence,
Jamais l'orgueil de l'homme, altéré de vengeance,
Ne pourront conquérir la justice et les lois,
La révolte du peuple a compromis ses droits.
Qu'ai-je fait, malheureux! quel jour affreux m'é-[claire!
Les rois même que Dieu donne dans sa colère
N'ont que lui seul pour juge; ils règnent cependant;
Et le glaive des lois se brise en remontant.
Nemrod, tu m'as vaincu! tiens voilà mon épée.

ENOS.

Du peuple ainsi par toi la vengeance est trompée.

ARIEL.

Mais que veut-il, ce peuple au hasard entraîné?
Il baisse maintenant son regard consterné;
Un seul mot de son roi suffit pour le confondre;
Qu'il parle, que veut-il?

NEMROD.

Il ne peut te répondre,
Il n'en sait rien!

ENOS.

Hélas! je me trompais aussi:
A l'empreinte des fers ce peuple est endurci;
Emporté par licence à des combats sans gloire,
Il est embarrassé déjà de sa victoire!
Tu triomphes, Nemrod: prends nos têtes, sois roi,
Ce peuple qui t'épargne est digne encor de toi.

UN HOMME DU PEUPLE.

Il nous insulte, amis.

UN AUTRE.

Mais que venions-nous faire!
Nous vengions la princesse... elle a sauvé son père.

ARIEL.

Nemrod, garde ta fille, et donne-moi la mort.

ZELPHA.

Si mon père est sauvé je m'attache à ton sort.

J'allais mourir pour lui! pour toi seul je veux vivre,
Ariel; si tu fuis, permets-moi de te suivre!

NEMROD.

Que ceux qui sont à moi passent de mon côté!

ENOS *à Ariel.*

Vois, la moitié du peuple a déjà déserté.

NEMROD.

Que les dieux maintenant jugent notre querelle.
Mais Zelpha, quand le crime a combattu pour elle,
Ne peut dans mon rival suivre encore un époux.
Pères qui m'écoutez, voyez et jugez-nous.
Je ne puis accepter un horrible partage;
J'ai rompu de Zelpha le sanglant mariage,
Il ne peut s'accomplir : je la reprends!

ZELPHA.

Et moi
Puis-je reprendre un cœur dont je l'avais fait roi?
Croyez-vous que l'amour change comme les armes,
Et que le sang du peuple ait épuisé mes larmes?

NEMROD.

Eh bien! qu'il vienne donc à moi te disputer!

ZELPHA.

Ah! songez que mes pleurs avaient su l'arrêter.
Voulez-vous de nouveau rallumer le carnage?

NEMROD.

Je veux faire cesser un amour qui m'outrage.

ZELPHA.

Vous-même en l'approuvant l'avez rendu sacré.

NEMROD.

Mais j'en brise à présent le nœud déshonoré.

ZELPHA.

Moi, je n'ai point deux cœurs, si l'on a deux pro-
[messes.

NEMROD.

Sais-tu quel prix je garde à tes lâches tendresses?

ZELPHA.

Je sais que les serments sont écrits dans le ciel.

NEMROD.

Sois ma fille!..

ZELPHA.

Je suis l'épouse d'Ariel.

ARIEL.

Tu l'entends... rends-la-moi!...

NEMROD.

Va, je vais te la rendre,
Puisque ta lâche main n'ose venir la prendre.
Une dernière fois, ma fille, renoncez,
Renoncez à cet homme; enfant, obéissez.
Détournez-vous de lui, si vous m'êtes rendue;
Vers lui faites un pas, si vous êtes perdue.
Eh quoi! vous balancez!

ZELPHA.

Je ne balance pas,
Je suis à lui, seigneur... Ariel!..

NEMROD (*la retenant*).

Le trépas
Est entre nous, Zelpha! va! fille abandonnée;
Mais ta vie est à moi qui te l'avais donnée.
Pour la dernière fois je suis père, et je veux
Anéantir l'affront de mon sang malheureux.
De ton bonheur, vois-tu, ma tendresse est jalouse,
C'est de moi qu'Ariel doit tenir son épouse.
Meurs d'abord! (*Il la tue.*)

ZELPHA.

Ariel! j'expire.

NEMROD.

Tiens! voilà
Ton épouse, Ariel; elle est morte, prends-la!

ARIEL.

Ah! monstre! peuple, à moi! punissez ce barbare!
Mais quel rempart s'oppose à ma main qui s'égare?
Dieu! le marbre s'agite et tremble sous mes pas!
N'importe! tu mourras, cruel...

SCÈNE VIII.

Les précédents, LE GÉNIE DU MAL.

(*Le génie se dresse derrière Nemrod et lui fait un bouclier de son aile.*)

LE GÉNIE.

N'approche pas!

(*Ariel tombe à la renverse.*)

LE PEUPLE.

Baal, pitié pour nous! grâce, Baal, pardonne!

NEMROD *à Enos.*

Tu vois, comme ton Dieu, le peuple t'abandonne.
Tu criais vers ton Dieu; t'a-t-il bien écouté?

ENOS.

Pour te punir, barbare, il a l'éternité.

LE GÉNIE.

Moi, je commande au temps, vieillard, courbe la tête,
Devant le peuple entier proclame ta défaite,
Je suis le dieu puissant des ombres et du feu.

ENOS.

Périssent tes autels! le Seigneur seul est Dieu!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(*La ville de Babel. A droite le palais de Nemrod; à gauche le tombeau provisoire de Zelpha; au fond la tour de Babel.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

ENOS, ARIEL, Gardes.

ENOS.

Voilà donc la faveur de ce peuple imbécile,
Toujours et sans raison remuant et servile!
Il s'apaise au hasard comme il s'est irrité;
Téméraire sans gloire, orgueilleux sans fierté,
De l'audace effrénée il tombe à la bassesse,
Et se fait pardonner à force de faiblesse.
Comme il sait bien venger son tumulte inconstant
De nous avoir aimés et suivis un instant!
Au seuil de ce palais, où tout nous abandonne,
C'est lui qui maintenant déjà nous emprisonne.
Mais ne nous plaignons pas! ces malheurs nous sont
[dus,
Ton déplorable amour, hélas! nous a perdus,
Le peuple à ton exemple allait frapper un traître;
Lorsqu'il t'a vu subir le prestige du maître,
Son courage énervé l'a trahi sans retour,
Tant les plus nobles cœurs sont trompés par l'amour!
Mon fils, le droit divin, le droit de la justice,
De tout grand criminel consacre le supplice;
Si le peuple est victime, et le tyran bourreau,
Le tyran doit régner par le droit du tombeau.
Sur la corruption Dieu lui donne l'empire,
Et livre tous les morts au néant qui l'inspire.
Mais si comme un seul homme un peuple en se le-
[vant
Repousse le cercueil et se montre vivant,
Si Dieu lui souffle au cœur le sublime courage
De secouer le joug d'un indigne esclavage,
Il est maître à son tour, et peut rendre la mort
Par le droit du plus juste et celui du plus fort.
Quant à nous, aujourd'hui, nos mains sont crimi-
[nelles,

Et nous ne sommes plus que d'impuissants rebelles.

ARIEL.

Hélas! on tarde bien, mon père, à nous punir.

ENOS.

J'entends : à ta Zelpha tu veux te réunir,
Puisqu'en nous perdant tous tu ne l'as point sauvée.
Ah! l'heure du salut n'était pas arrivée.

ARIEL.

Père, notre salut maintenant n'est qu'au ciel!
Pardonnez en mourant à l'erreur d'Ariel,
Et, dans Zelpha martyre adoptant une fille,
Réunissez enfin votre heureuse famille.
Pour sauver les humains vous avez fait assez,
Laissons à leurs tyrans ces troupeaux insensés.
Quand nous allons mourir, est-ce donc moi, mon [père,
Qui dois vous rappeler au mépris de la terre!

ENOS.

Non, mon fils, mais pardonne aux regrets d'un vieil- [lard
Qui jette sur la vie un douloureux regard.
J'ai vieilli dans l'exil et dans les solitudes,
Ma main s'est endurcie aux travaux les plus rudes;
J'ai vieilli, j'ai pleuré, j'ai langui, j'ai crié,
Dans mes nuits sans sommeil jusqu'au jour j'ai prié;
Et pour tant de tourments, de pleurs et de prières,
Je ne voulais qu'un bien!... le salut de mes frères.
J'aurais pour les sauver renoncé même au ciel;
Dieu m'en punit peut-être! Oh! vois, mon Ariel,
Comme ils sont retombés dans leur sommeil esclave,
Comme de l'habitude ils ont repris l'entrave.
Tout est silencieux, et déjà, sans retour,
Babel vient d'oublier sa liberté d'un jour.
Et moi qui me vouais pour eux à l'anathème,
Je ne puis en mourant affranchir que moi-même.

ARIEL.

Père, c'est au Seigneur de sauver les humains.

ENOS.

Oui... remettons, mon fils, notre âme entre se [mains.
D'un zèle trop amer je blâme les tristesses;
Mais qui peut ici-bas être homme sans faiblesses?
A la fin de ses jours tel se croit triomphant,
Qui pour le ciel encor n'est qu'un débile enfant.
Te l'avouerai-je aussi, dans cet instant suprême,
Mon œil cherche en pleurant une autre enfant que [j'aime;
Je tremble pour Ada, pour le livre sacré.

ARIEL.

Je vois s'ouvrir enfin ce palais abhorré.
Un cortége funèbre! ô fille infortunée!
Morte en sauvant son père, et morte assassinée
Par lui!

ENOS.

Que veut cet homme au visage insolent?

SCÈNE II.

(*Des jeunes filles en deuil et portant des lampes allumées apportent le corps de Zelpha.*)

Les précédents, JUBAL, jeunes filles en deuil, musiciens.

JUBAL *aux musiciens.*

Marquez le pas d'un ton plus lugubre et plus lent.
... Assez! arrêtez-vous!

ARIEL (*se penchant vers le corps*).

Zelpha! ce n'est plus elle!

ENOS.

Non! mais lève les yeux, son âme est immortelle.

JUBAL.

Criminels, dont l'orgueil sait cacher son effroi,
Ecoutez maintenant la volonté du roi.

Protégé par ses dieux il a jugé le vôtre,
Et vous laisse le choix d'en adorer un autre.
Il regarde en pitié votre immense abandon,
Et ne vous devra pas l'outrage d'un pardon.
Il te rend, Mesraïm, celle qui fut ta femme,
Telle qu'il la devait à ton amour infâme.
Maintenant, si tu veux affranchir au cercueil
Ces restes que Nemrod veut couvrir de son deuil,
Renonce à des liens que la nature abhorre,
Et fuis dans tes déserts, il en est temps encore.
A ces restes muets si tu veux t'attacher,
Votre lit nuptial doit être le bûcher.
Mais Nemrod ne veut pas déshonorer sa gloire,
En usant contre toi des droits de la victoire.
Il te méprise trop pour daigner te punir,
Et te craint assez peu pour oser te bannir.
Toi, vieillard, va cacher ta colère impuissante,
Et reproche à ton Dieu sa force languissante.
A moins que, pour venger la gloire de ton Dieu,
Tu veuilles te soumettre à l'épreuve du feu.
En un mot, ce bûcher que Baal fera juge
Dans Babel maintenant est votre seul refuge.
Nemrod sera vaincu mieux que par tes discours,
Si le feu te respecte et conserve tes jours.
Mais je ne pense pas que votre orgueil affronte
Des trahisons du ciel la douleur et la honte.
Ainsi donc vous fuirez un trop juste courroux,
Et Nemrod généreux sera quitte envers vous.

ENOS.

Esclave, tu peux dire à celui qui t'envoie
Que son impiété me comblerait de joie,
Si j'aimais la vengeance au-dessus du Seigneur,
Et si la haine en moi pouvait vaincre l'horreur.
Le voilà donc monté de blasphème en blasphème
Jusqu'à braver la foudre et s'en prendre à Dieu [même!
Eh bien! à ses fureurs dussé-je succomber,
Avant ma mort du moins je veux le voir tomber.
J'accepte le défi qui lui sera funeste;
Son heure va venir, je l'attends et je reste.

ARIEL.

Va dire à l'assassin de tout ce que j'aimais
Que la mort à Zelpha m'unira pour jamais.

JUBAL.

Déposez donc ce corps sur ce bûcher sans gloire,
Les feux seront brillants quand la nuit sera noire.
Du faîte des palais déjà l'ombre descend,
Et bientôt de l'airain le cri retentissant
Réunira le peuple au lieu du sacrifice.
C'est vous qui le voulez! que le sort s'accomplisse!

ENOS.

C'est de Dieu que le sort doit accomplir la loi.

JUBAL.

Cependant la mort cède aux volontés du roi;
Puisque vous le bravez, renoncez à la vie.

ARIEL.

Va, je vois le supplice avec un œil d'envie;
A ma Zelpha si chère il doit me réunir.

JUBAL.

Soit, les bourreaux, le peuple et le roi vont venir.

(*Il sort avec le cortége.*)

SCÈNE III.

ENOS, ARIEL, ADA.

ADA.

Qui m'instruira du sort de ma triste famille?
Où retrouver Enos pour lui rendre sa fille?
J'ai vu brûler au loin de lugubres flambeaux,
Et je croyais marcher au milieu des tombeaux.
Quel deuil rend la cité morne et silencieuse,
Quand je crois la trouver libre et victorieuse?
Car un bruit au désert parvenu jusqu'à moi

M'a dit qu'une révolte a renversé le roi,
Et je ne vois partout que des fronts qui pâlissent;
Partout à mon aspect les citoyens frémissent,
Et le mot de fantôme à leur bouche échappé
M'expliquait mal l'effroi de leur regard trompé.
Mais que vois-je? un vieillard, un jeune homme,
[ô mon père!

ENOS.

Ada! ma fille Ada!

ARIEL.

C'est ma sœur!

ADA.

Oui, mon frère,
Oui, mon père, c'est moi. Quoi! vous versez des
[pleurs!
Quel est donc cet objet de vos saintes douleurs?
On m'a dit qu'en ce jour le peuple vous délivre;
Me voici, je reviens, j'apporte le saint livre.

ARIEL.

O! qu'as-tu fait? retourne, oh! retourne au désert!
Ah! c'est assez pour nous d'une erreur qui nous perd,
Le ciel à notre foi ne doit pas de miracle;
Nous pouvons mourir, nous! mais sauvons les ora-
[cles.

ADA.

Qu'entends-je? ainsi ce bruit me trompait.

ARIEL.

Tu peux fuir,
Il en est temps encor...

ADA.

Je reste pour mourir.

ENOS.

Oui, reste maintenant, c'est Dieu qui te renvoie;
Que le livre sacré devant nous se déploie:
Le jugement de Dieu provoqué par le roi
Réclame pour témoin le livre de la loi;
Que Nemrod triomphant le regarde, et qu'il tremble;
Aujourd'hui nous vaincrons, ou nous mourrons en-
[semble!
Regarde! ce bourreau prodigue de son sang
En a déjà versé ce qu'il eut d'innocent,
Ce cadavre sanglant hier était sa fille!

ARIEL.

Ma Zelpha méritait de changer de famille.

ADA.

Les anges maintenant sont ses frères et sœurs.
Oh! laissez-moi sur elle épancher quelques pleurs.
Elle a donc succombé sous les coups de son père?

ARIEL.

Elle est morte pour moi.

ADA.

Sœur digne de mon frère,
Attends encore un peu, nous allons te revoir.
Mais reçois cependant ce funèbre devoir.

(Elle s'agenouille dans le tombeau au pied du corps de Zelpha.)

SCÈNE IV.

Les précédents, JUBAL, des hérauts.

JUBAL.

Allez; que la trompette en tous lieux retentisse!
Il est l'heure! annoncez l'heure du sacrifice.
Que tous les instruments l'annoncent à grand bruit,
Et que mille flambeaux illuminent la nuit!

(Les hérauts partent; on entend le bruit des trompettes et toute la ville s'illumine.)

SCÈNE V.

Les précédents, le peuple.

(Ada est cachée dans le tombeau; Enos et Ariel sont debout sur le seuil.)

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Enfin nous verrons donc punir ce faux prophète!

DEUXIÈME.

Ce sera pour nos fils une lugubre fête,
Dont ils se souviendront, j'espère, bien longtemps.

PREMIER.

Tout leur sang va couler, les dieux seront contents.

TROISIÈME.

Il nous ont entraînés dans leur révolte impie,
Il est juste à présent que notre erreur s'expie.

PREMIER.

Oui, car le roi Nemrod nous a tout pardonné.

DEUXIÈME.

Ariel seul d'ailleurs doit être condamné.

TROISIÈME.

Sans doute il nous trompait par un nom sacrilége:
Il criait liberté, le monstre!

PREMIER.

Ah! dans quel piége
Il nous entraînait tous! mais les dieux outragés
Ont enfin leur victime, et nous serons vengés.

DEUXIÈME.

Ainsi donc plus d'espoir de briser nos entraves.

PREMIER.

Lorsqu'on n'est pas nés rois, il faut bien être escla-
[ves!

TROISIÈME.

Mais Nemrod peut mourir.

DEUXIÈME.

Le roi vivra toujours,
Les maîtres se suivront pour nous comme les jours.
Il en est de plus doux, il en est de plus sombres,
Les bons sont la lumière et les mauvais les ombres.

PREMIER.

Quel fantôme d'ailleurs nomme-t-on liberté?

TROISIÈME.

C'est un pain dur et noir par du sang acheté.

DEUXIÈME.

C'est l'orgueil qui triomphe aux dépens de la vie,
C'est le droit du plus fort, c'est le droit de l'envie.

TROISIÈME.

C'est le droit des tyrans peut-être.

PREMIER.

Ce n'est rien,
Ce qui n'existe pas ne saurait être un bien.

SCÈNE VI.

Les précédents, NEMROD, JUBAL, Gardes.

NEMROD.

Esclaves, approchez les torches funéraires,
A ma vengeance enfin j'invite tous les pères.
Nous allons voir si Dieu sera plus fort que moi,
Et s'il est un pouvoir devant celui du roi.

(Les bourreaux s'approchent du monument funèbre pour y mettre le feu; Ada paraît voilée sur le seuil; mouvement général d'épouvante.)

NEMROD.

Prestiges de l'enfer! n'approche pas, fantôme!

ADA.

Si je viens des enfers annoncer le royaume,
C'est à toi, roi cruel, et je veux au tombeau

Restituer aussi ce voile et ce bandeau,
Tout ce qui te manquait de ta fille égorgée,
Mais qui par le Seigneur sera bientôt vengée!
Tiens! je rends à la mort ce qui vient des enfers
J'abjure ta couronne, et je garde mes fers!

(Elle dépose sur le corps de Zelpha le voile et la couronne, et paraît comme au deuxième acte.)

NEMROD.

Je suis donc satisfait, puisque tu m'es rendue.
Enos, ta fille au moins ne sera pas perdue.
Ton Dieu comme le mien paraît te secourir,
Il te rend un enfant que tu verras mourir.
Allumez le bûcher! vois, ta chambre est parée
Va rejoindre, Ariel, ton épouse adorée!
Le cèdre et l'aloès parfument tes lambris,
De ton fidèle amour va recevoir le prix!

ARIEL.

Le ciel te doit encor celui de tant de crimes;
Mais tu n'attendras pas tes dernières victimes;
Puisque l'autel est prêt...

ENOS.

Non! c'est un tribunal,
J'y monte pour juger ton pouvoir infernal.
Ma fille, donne-moi le livre redoutable
Où le ciel écrivit l'arrêt de tout coupable.

NEMROD.

Hâte-toi donc, vieillard! tu doutes de ton Dieu.

ENOS.

Mon Dieu commande aux rois comme il commande [au feu.
Suivez-moi, mes enfants, le ciel attend nos âmes,
Régnons au nom du ciel sur ce trône de flammes.

(Il entre avec ses enfants dans la fournaise embrasée, en élevant le livre sacré au-dessus de sa tête; à l'instant les flammes s'éteignent, et le livre jette une vive lumière.)

Gloire à Dieu! gloire à Dieu!

ARIEL et ADA.

Jéhova! Jéhova!

NEMROD.

Trahison!

ENOS.

Courbe-toi, maître du monde!

NEMROD.

Va!
Je brave ton triomphe et ta magie impure.
Crois-tu nous éblouir d'une vaine imposture?
Il y va de la vie, esclaves noirs! Bourreaux,
Levez-vous, rapportez du bois et des flambeaux!
Rallumez ce bûcher! Vous tremblez, misérables!

ENOS *(ouvrant le livre).*

Voici ce que le Ciel déclare aux rois coupables.
A toi qui veux du Ciel usurper le pouvoir,
J'annonce les terreurs du dernier désespoir.
Du faîte de l'orgueil tu vas tomber dans l'ombre,
Car le Ciel de tes jours a mesuré le nombre,
Et Dieu te comptera les siècles de douleurs
Par les gouttes de sang et le nombre des pleurs
Que fit couler vingt ans ta royale injustice,
Et de ta cruauté sortira ton supplice!

NEMROD *(aux bourreaux).*

Rallumez cette flamme où vous allez mourir.

LES BOURREAUX.

Seigneur! devant nos pieds le sol vient de s'ouvrir,
L'ouragan nous renverse et les torches s'éteignent.

ENOS.

Le Seigneur a sauvé les enfants qui le craignent.

ARIEL et ADA.

Gloire à lui pour toujours!

NEMROD.

A moi! Baal, à moi!

(Le génie du mal se dresse au pied de la tour de Babel.)

LE GÉNIE.

Peuples, rassemblez-vous autour de votre roi,
Et montez dans la tour qui brave l'anathème.

ENOS.

Seigneur, touche le front de l'ange du blasphème,
Punis les successeurs du meurtrier d'Abel.

(Le tonnerre gronde.)

NEMROD.

A la tour de Babel!

LE PEUPLE.

A la tour de Babel!

(Tout l'horizon s'enflamme, et des vagues rougeâtres se soulèvent au pied de la tour. L'âme de Zelpha, une palme à la main, s'avance sur une barque; elle touche le front du mauvais génie, qui se courbe devant elle et disparaît.)

SCÈNE VIII.

Les précédents, l'âme de ZELPHA.

L'AME DE ZELPHA.

Retourne, esprit impur, dans les ombres hideuses,
Et vous, amas poudreux, murailles orgueilleuses,
Remparts que du Très-Haut dédaigne le courroux,
Sous un souffle de femme évanouissez-vous.

(Elle souffle contre la tour; la tour s'enfonce et disparaît dans les vagues qui montent toujours.)

L'AME *(étendant sa main vers le peuple).*

Peuple, dispersez-vous, le Seigneur vous exile;
Allez, comme Caïn, chercher un autre asile;
Car vous avez trempé dans le sang innocent.
Travaillez et pleurez, les pleurs lavent le sang.
Dieu vous avait donné la vie et la parole
Pour vous soustraire au joug de toute infâme idole,
Et du roi bienfaisant qu'il gardait aux humains
L'héritage immortel était entre vos mains.
Mais vous en avez fait un partage adultère,
Et Dieu dans vos tourments vous condamne à vous [taire.
Vos langages divers, désormais confondus
Entre les nations qui ne s'entendront plus,
Vont semer pour toujours la discorde et la guerre.
Dispersez-vous! allez!

(Le peuple se disperse; Nemrod reste seul au pied de son palais.)

Et toi qui fus mon père,
Il en est temps encor, sois homme et repens-toi.

NEMROD.

Si je me repentais, je ne serais plus roi,
Va-t'en! Zelpha, va-t'en! non ton sang coule en- [core!...

ZELPHA.

Oui, tu m'as immolée et c'est moi qui t'implore.
Une larme! un soupir! parle, le Ciel attend;
Pour ton éternité tu n'as plus qu'un instant.

NEMROD.

L'enfer aussi m'attend, c'est bien! je le mérite,
Et ton Dieu me maudit, puisque je l'ai maudite.
Je ne suis pas vaincu, non, je suis malheureux.
Il triomphe, et je meurs... parce que je le veux.
Ramasse qui voudra ma puissance abattue,
Je souris à ses coups, et c'est moi qui me tue.

(Il se frappe.)

Bois le sang de ton père, esprit digne du ciel.

(*Il tombe, et sa couronne roule jusqu'auprès d'Ariel, qui la repousse du pied. Son palais s'écroule.*)

ENOS.

Mon fils, ne touche pas à cet or...

ZELPHA.

.Ariel!

ARIEL.

Oh! puis-je me baisser pour voir une couronne
Et daigner la toucher même du pied! pardonne,
Mon père! me voici, Zelpha, je suis à toi.

ZELPHA.

Montez dans ma nacelle, et voguez avec moi.
Je suis l'ange gardien que le Ciel vous envoie,
Et vers les régions de l'éternelle joie
Je conduirai votre âme à travers les douleurs,
Malgré les flots amers de l'océan des pleurs.
Venez, il est un monde où l'on est libre encore,
Où le maître qu'on sert est le Dieu qu'on adore.
Celui qui fut mon père, hélas! et que j'aimais,
Par son orgueil impie a péri pour jamais.
Qu'il soit pour les tyrans un formidable exemple;
Dieu seul est éternel et la terre est son temple!
Il doit aux nations donner pour leur bonheur
Un roi nommé David, un roi selon son cœur,
Dont le Fils, couronné d'un sanglant diadème,
Régnera sur le monde au nom de Dieu lui-même.
Par lui des rois futurs la sainte autorité
Doit sur l'équité même asseoir la royauté,
Et par lui leur pouvoir divin dans sa naissance
Doit des peuples sans frein subjuguer la licence.
Rois, courbez votre front sur le seuil du saint lieu,
Peuples, obéissez au roi qui vient de Dieu!

(*Ils montent dans la barque; tout le ciel s'illumine; des nuages s'abaissent, et des anges leur jettent des fleurs.*)

FIN DU MYSTÈRE DE BABEL.

Comme on le voit, la moralité du mystère est exprimée dans les derniers vers, et si les faiblesses de notre talent laissent beaucoup à désirer dans cet ouvrage, nous croyons du moins avoir prouvé que dans le même ordre d'idées on pourrait faire beaucoup mieux.

Nous avons choisi le sujet de notre essai parmi les personnages primitifs et les événements les plus anciens de la Bible, dans la crainte d'aborder nos mystères les plus redoutables, et de paraître trop peu respectueux par excès de zèle. Nous ne croyons pas que le personnage de Notre-Seigneur, par exemple, puisse reparaître sur le théâtre, tant que l'auditoire ne sera pas composé de vrais chrétiens, et que le rôle ne sera pas rempli par un prêtre. Aussi maintenant est-ce uniquement dans l'église, le dimanche des Rameaux ou le jour du vendredi saint, que le drame de la *Passion* se chante à trois personnages, le prêtre à l'autel, le diacre et le chantre, l'un au jubé, l'autre au lutrin; et ce chant dialogué produit encore un effet des plus saisissants et des plus capables d'exciter les larmes. (*Voy.* TRAGÉDIE.)

MYSTIQUES. — Le mysticisme est à la piété ce que la poésie est à la littérature. De même qu'il existe une bonne et une mauvaise poésie, il faut reconnaître deux mysticismes : le vrai et le faux. La bonne poésie et le mysticisme catholique ont pour sanction l'autorité, et pour garantie la soumission aux règles et aux lois; le faux mysticisme est enfant de Bélial, comme la mauvaise poésie est fille de l'ignorance, de l'inattention et d'un goût dépravé qui ne reconnaît pas de maîtres.

Le mysticisme insoumis est la doctrine de toutes les sociétés secrètes qui se sont succédé depuis le commencement du monde. C'est l'ésotérisme de la loi naturelle interprétée par la philosophie humaine.

Le mysticisme catholique a pour base le dogme du péché originel, dont les conséquences nécessaires sont la loi d'expiation et la doctrine d'obéissance.

Le mysticisme insoumis est ce que l'Apôtre appelle la profondeur de Satan; le mysticisme catholique est la véritable piété, que les adversaires de l'autorité religieuse proscrivent et poursuivent encore avec acharnement sous le nom de jésuitisme.

Ces deux mysticismes, opposés dans leurs principes, puisque l'un adore la nature comme divine, tandis que l'autre la combat comme dégradée, sont les deux philosophies opposées l'une à l'autre, qui produisent encore maintenant, par leur lutte, tout l'antagonisme du monde moral.

Le mysticisme philosophique n'est pas nouveau dans le monde : il résume les cultes anciens de l'Egypte, de l'Inde et de la Grèce, les opinions de tous les dissidents des premiers siècles du christianisme, les sophismes séduisants de l'école d'Alexandrie, et vient enfin aboutir de nos jours à un panthéisme que ses sectateurs osent appeler catholique, parce qu'ils le croient universel. Et c'est ainsi qu'une fausse religiosité s'insinue ou tente de s'insinuer dans la véritable Eglise pour en usurper le nom et en énerver les dogmes.

Le vrai mysticisme résiste et résistera toujours à ces tendances, qui n'ont d'autre but que de renverser la croix et d'anéantir la hiérarchie en détruisant l'obéissance.

La poésie religieuse, étant l'expression la plus naturelle du mysticisme, doit en exprimer le caractère. Nos poëtes modernes sont presque tous mystiques, mais malheureusement leurs tendances panthéistiques et passionnées les rattachent presque tous au mysticisme philosophique ou rationnel.

Ce mysticisme de la raison humaine n'a donné jusqu'à présent que deux solutions au dogme religieux qu'il interprète : le panthéisme, qui absorbe Dieu dans l'homme ou l'homme en Dieu, et le dualisme, qui n'est qu'un panthéisme en partie double; mais dans l'un ou dans l'autre de ces systèmes, son résultat pratique est toujours la négation de la liberté humaine et l'anéantissement de toute morale. Aussi cette doctrine a-t-elle toujours été tenue secrète jusqu'à l'époque où un homme est venu réhabiliter toutes les passions au nom de la légitimité des attraits, et prononcer hautement que les attractions sont proportionnelles aux destinées.

Cette justification de la nature a toujours

pour principe ce qui sépare radicalement les doctrines rationalistes et sensuelles du dogme catholique : la négation du péché originel, dont les anciens gnostiques faisaient même un mérite et une gloire au premier homme.

Chose étrange ! le mysticisme insoumis détruit la liberté de l'homme, que la fidélité catholique consacre par l'obéissance. Il se flatte d'être la vraie science du bien et du mal, et il en détruit les notions les plus simples ; il efface le dogme en voulant l'expliquer; il ramène tout à l'attraction et détruit l'équilibre du monde moral ; il croit agrandir Dieu, et il l'anéantit dans la pensée des hommes. Il a toujours été révolutionnaire et a conspiré de tous les temps contre l'autorité ; mais ses tendances conduisent fatalement à la plus inconcevable tyrannie ; il adore la nature et la corrompt ; il a pour maxime la fraternité universelle, et pour pratique l'égoïsme le plus abject.

Le mysticisme catholique, au contraire, régénère la nature en la combattant. C'est un sel qui conserve, c'est une mort apparente qui donne la vie éternelle. Il fortifie la volonté par la lutte contre les attraits, et fait triompher l'immortalité non-seulement de la mort, mais encore de la vie. Il sauve la liberté par l'obéissance, et l'espérance par la crainte, et ne laisse d'autres biens à l'homme que ceux qu'il sacrifie. Paradoxes divins d'un côté, sataniques de l'autre, qui mettent les deux doctrines en éternelle opposition, et font que l'une pour l'autre elles sont une monstruosité et un scandale. Le mysticisme panthéistique est toujours le rêve de Prométhée : c'est la déification de l'homme par l'homme, et il regarde la révélation positive comme sa chaîne et son vautour. Il cherche à absorber et à s'assimiler tous les dogmes, et les explique pour les détruire. Remontons au christianisme primitif, et nous le trouvons déjà tel qu'il nous apparaît aujourd'hui. Analysons rapidement les doctrines secrètes du gnosticisme, et nous retrouverons les idées de MM. Michelet, Cousin, Pierre Leroux, etc.

En tête de toutes ces hérésies des premiers âges, il faut placer d'abord l'ésotérisme hellénique, le *néo-platonisme*. —L'Evangile expliqué par les orthodoxes avait surmonté le premier obstacle, la volonté des empereurs ; restait le néo-platonisme, le plus fort des autres ennemis à vaincre. Si un grand nombre de philosophes platoniciens embrassa le christianisme, soit orthodoxe, soit hétérodoxe, tous ceux qui restèrent dans les rangs des polythéistes le combattirent. Les stoïciens ne défendaient point par écrit la religion expirante déconsidérée dans l'esprit de leurs anciens coréligionnaires ; mais ils eurent de l'autorité ou approuvèrent (il y a des exceptions à faire) l'usage que l'autorité faisait de sa force pour empêcher le nombre des chrétiens de se grossir; tels furent les Antonins, et nombre de gouverneurs et de gens regardés comme sages.

Les platoniciens, au contraire, crurent que par un système fondé sur celui de leur chef d'école, mais mieux combiné, mieux approprié aux circonstances, ils parviendraient par leurs écrits à maintenir la religion de leurs pères. Parce que les chrétiens louaient d'une manière plus ou moins prononcée la philosophie de Platon, ils eurent la folie de prétendre qu'en la commentant, qu'en l'étendant à leur gré, ils triompheraient de la doctrine de l'Evangile, de l'éloquence et de la logique de Clément d'Alexandrie, d'Origènes et de tant de personnages éminents dans l'Eglise.

An 249 de J.-C. — On doit à Ammonius, philosophe d'Alexandrie, le nouveau platonisme. Jésus, selon lui, ne s'était proposé que de purger la religion de la doctrine superstitieuse qu'on y avait ajoutée ; et fondant sur cette idée le projet de concilier tous les cultes, il reconnaissait non-seulement un être nécessaire et infini, lequel est Dieu, mais encore une multitude infinie de génies, de démons même. Les âmes humaines étaient une partie de l'Etre-Suprême. Il supposait dans l'âme deux portions, l'une spirituelle et intelligente, l'autre naturelle et sensible. Par le moyen de la première, l'âme sensible purifiée et perfectionnée pouvait apercevoir les démons, qui avaient un corps très-subtil et très-délié (1).

Avec cette doctrine unie à la théurgie et à la magie, la philosophie néo-platonicienne ne pouvait arrêter la ruine du polythéisme. Photin est à la tête de ceux qui combattent le christianisme. Disciple d'Ammonius et maître de Porphyre, il établit trois principes: Dieu, l'âme du monde, le monde ou la matière. C'est la doctrine pure et sans mélange du fondateur de la secte, de Platon.

Il ajoute : « Le monde est aussi beau que bon; il est l'image de Dieu; il est gouverné par l'âme du monde émanée de l'Etre-Suprême ; elle le régit comme l'âme conduit le corps. En général, tout s'y fait selon les lois de la justice, et Dieu lui-même en prend soin.

Photin pense que ceux qui se croient le pouvoir de chasser les mauvais génies par des paroles et des formules mystiques ne voient pas le mal qu'ils souffrent : les mauvais génies ne sont souvent que de mauvaises maladies.

Ce philosophe ne veut pas non plus qu'on s'appesantisse, comme font certains hérétiques de l'Eglise chrétienne, sur la nature vicieuse des choses visibles. « En méprisant tout ce que l'on trouve autour de soi, on s'ôte tout moyen de se perfectionner. Que personne ne s'imagine que ce soit un moyen de devenir bon que de mépriser le monde, les dieux qui y règnent et tout ce qu'il y a de beau. Il faut rester sans murmurer et avec résignation dans cette demeure, le corps, qui nous a été donné par *notre bonne sœur l'âme du monde*, qui a tant de puissance qu'elle fait ces corps sans peine.»

(1) *Mémoires pour servir aux égarements de l'esprit humain*, p. 113.

An 255 de J.-C. — Porphyre, né l'an 223 de l'ère chrétienne, le disciple le plus enthousiaste de Photin, expliquant la doctrine des nouveaux platoniciens à sa manière, dit : « Dieu est trop haut pour recevoir les sacrifices ; tout ce qui est matériel est impie pour lui et ne peut lui être offert ; la vie même ne peut être employée à son service. Il faut l'adorer en silence et par de simples pensées : tout autre culte est indigne de lui. Les sacrifices s'adressent dans les temples à des esprits trompeurs et malfaisants, il faut rejeter ce culte comme irréligieux (1).

Il avait un esprit actif et entreprenant par amour de la nouveauté. En lui on doit reconnaître l'auteur du langage mystérieux dont la secte ne cessa d'user depuis ; on lui doit la théurgie et la magie auxquelles les platoniciens crurent alors et par lesquelles ils se distinguèrent. Ils crurent procurer aux hommes, par le moyen des génies, tout ce qui leur est utile et agréable. Heureux l'initié à la théurgie qui a mérité l'estime et la confiance des dieux intermédiaires (2).

Ce philosophe, maître de Jamblique, enseignait avant et pendant la plus terrible des persécutions, celle de Dioclétien, de 284 à 300 de l'ère vulgaire. Ainsi l'autorité, d'une part, et les faux raisonnements d'une philosophie impuissante contre la religion d'autre part, semblaient armés de tous leurs moyens de destruction ; mais une force invisible était armée pour sa défense.

Jamblique ne craint pas d'interpréter à sa manière l'antiquité, et il ose dire que les Egyptiens n'adoraient qu'un Dieu sous diverses formes. Au contraire, Porphyre, dans sa lettre à Anebon, assurait que Chérébon et divers savants, en parlant de la cosmogonie des Egyptiens, ne faisaient mention que des êtres sensibles et des agents corporels, appliquant toutes les fables aux divers aspects des étoiles et des astres, à leurs levers, à leurs couchers, aux saisons et aux changements dans la température de l'air (3).

Il entreprit aussi d'épurer la religion des Romains et des empereurs. Selon l'enseignement de Porphyre, il composa une théologie mystérieuse toute fondée sur les besoins qu'ont les hommes des génies et des intermédiaires. C'est pourquoi il fit une langue à part pour exprimer ses nouvelles idées (4). La théurgie et la magie de Jamblique ne consistaient que dans des mots dont la signification n'était pas connue, mais dont la puissance, selon lui, était admirable, parce que, s'ils n'ont aucun sens pour les hommes, ils signifient beaucoup pour les dieux (5).

An 360 de J-C. — Julien avait pour Jamblique une si grande vénération, qu'il le regardait comme un dieu tutélaire (1). L'empereur et le philosophe croyaient sans doute à la ruine prochaine du christianisme, battu par des instruments aussi faibles ; mais la guerre des Perses mit fin à la vie de cet empereur. (An 363 de J.-C.)

On aura de la peine à se faire une idée de sa crédulité. Il était occupé à chercher dans les entrailles des victimes les augures et les présages, montrant un goût passionné pour l'astrologie, les sortiléges, les horoscopes, la divination, comme pour la magie et les évocations des âmes et des démons. D'un autre côté, il avait toute l'austérité d'un pythagoricien, habillé qu'il était de vêtements très-simples, n'ayant pour lit qu'un tapis et une peau de tigre, vivant dans la plus grande sobriété, ne mangeant que des fruits et des légumes, enfin se privant de tous les plaisirs des sens (2).

Valens, qui lui succéda, regardait comme le signe d'une conspiration la curiosité de certains philosophes qui les portait à chercher dans les opérations magiques la destinée de l'empereur. Sur le bruit répandu qu'il finirait bientôt ses jours par un horrible genre de mort, Valens s'en prit aux philosophes ; la plupart d'entre eux périrent par les plus affreux supplices (3).

An 480 de J.-C. — Proclus, qui se rattachait à Jamblique par Syriacus d'Alexandrie, trouvait des ennemis dans les rangs des chrétiens orthodoxes et dans ceux des chrétiens hétérodoxes ; il fit, comme Julien, et admit plusieurs de leurs opinions dans l'espoir qu'il pourrait les entraîner sous ses drapeaux.

Suivant le système de Proclus, qui n'a rien de nouveau, si ce n'est ce qui lui est personnel, dans le monde tout est émané d'une monade primitive, tous les êtres y forment une chaîne unique. Dieu est cette monade, et lui, Proclus, est le dernier nombre de cette série d'émanations. C'est se placer bien haut. Enfin il se voua au célibat ; voulant d'ailleurs vaincre les plaisirs des sens, son âme se recueillit de toutes parts ; il s'imposait nombre de privations (4). Ce qui n'empêcha pas la chute de sa philosophie.

Les gnostiques, ou les sages. — *1° Ecoles de Syrie et de Phénicie.* — Saturnin et Bardesanes jouèrent ici le plus grand rôle. Leur exaltation n'était pas aussi grande que leurs prétentions philosophiques.

Saturnin est simplement un homme qui expose son opinion. Il part du principe qu'il y avait dans l'univers deux actions différentes l'une de l'autre et appartenant à deux empires différents, la lumière et les ténèbres. L'Être-Suprême, selon lui, reste inconnu. Cependant il développe et manifeste ses perfections par les puissances qui émanent de lui de degré en degré.

(1) Porph., II, *de Abstinent.* — Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe part., c. 26.
(2) Théodor., *Hist. ecclés.*, lib. III et VII. — Deslandes, *Histoire de la Philosophie*, t. III, p. 138, 139.
(3) Fréret, Œuvres, in-18, t. X, p. 26, 27, 28.
(4) Deslandes et ibid., p. 140.
(5) Lévesque, *Études de l'Histoire ancienne*, t. V, p. 317, 318. Il s'appuie sur un texte traduit de Jamblique : *de Myster. Ægyptior.*

(1) Deslandes et ibid., t. III, p. 142, 143.
(2) Ibid., p. 174, 175.
(3) Théodor., lib. 1. — Deslandes et ibid., p. 95, 96. Matter, *Hist. du Gnosticisme*, ibid., p. 476, 477.
(4) Ibid., p. 478.

Elles s'affaiblissent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. Sur le dernier degré du monde pur et au delà de la chaîne des émanations, il place sept anges qui sont ce qu'il y a de plus parfait dans les régions intellectuelles : ce sont les sept esprits sidéraux créateurs du monde (1).

Ceux-ci créèrent le monde pour enlever à l'esprit des ténèbres un empire indépendant où ils pussent les combattre. Ils n'étaient cependant que de purs génies de la lumière. Se trouvant sur le dernier échelon du monde supérieur, il leur arriva de se séparer de Dieu, et ainsi de séparer de la source du bien toutes les créatures visibles, de sorte qu'il ne tombait plus sur eux qu'un faible reflet de lumière. Ce reflet leur inspira cependant l'idée de rentrer dans le domaine de la lumière, et ne pouvant y réussir impunément, ils firent un effort pour fixer ce reflet dans un ouvrage de leurs mains et dont ils fussent les maîtres; ils ne produisirent que l'homme faible qui ne pouvait s'élever jusqu'à Dieu. Mais la puissance supérieure l'anima et lui donna une âme (2).

Le Dieu suprême de Saturnin était Jéhovah, et ce Jéhovah n'était point celui des Juifs. Celui-ci, quoiqu'imparfait, tenait un rang assez haut, mais sans méchanceté; il était le principal adversaire de Satan (3).

Dans son système, Satan, à la fois esprit et matière, est le principe de tout ce qu'il y a de mal dans le monde spirituel et matériel, et il oppose à des hommes purs des méchants qui sont ses instruments et ses organes. Les destinées de la race sainte étant compromises, le père *inconnu* leur envoya sa puissance sans corps matériel, sans forme réelle, n étant pas né d'une femme. Le Sauveur, le Christ, apparut sous l'aspect d'un homme, et portant aux bons plus de secours que les méchants n'en avaient reçu des démons. Ce fut le but du Christ pour détruire en même temps la puissance des méchants, des démons, du dieu des Juifs et l'influence morale des prophètes de ce dernier, inspirés quelquefois par Satan (4).

Saturnin, qui pensait que la religion chrétienne élève à de hautes destinées et que la religion juive attache à la terre, ne pouvait se résoudre à croire qu'elles s'appartinssent comme *mère et fille*, et les déclara ennemies (5).

En plaçant la religion chrétienne au-dessus de celle des Juifs, il lui reconnut une morale plus sublime, mais outra cette morale. Ainsi le mariage, institué par les anges et le Dieu des Juifs, était indigne de la haute perfection des *sages*. Cependant il n'était proscrit et défendu que pour les parfaits. L'usage du mariage, des nourritures animales et le contact de la terre, siége du mal, fut

(1) Matter et ibid., p. 217, 218.
(2) Ibid., p. 279, 280.
(3) Ibid., p. 283, 284.
(4) Ibid., p. 287, 288.
(5) Ibid., 289.

permis à ceux qui ne prétendaient point s'élever au-dessus du commun des hommes. Mais les méchants étaient prédestinés à ne devenir jamais des enfants de lumière (1).

Les disciples de Saturnin, peu nombreux, ne se répandirent qu'en Syrie. Antioche était le séjour principal du maître. Son école perdit insensiblement du crédit qu'elle avait pris dans certains esprits, et il ne resta que le principe des abstinences immodérées que d'autres sectaires adoptèrent (2).

An 163 de J.-C.—Bardesanes, fondateur d'une autre école de gnostiques de la Syrie, est un des hommes les plus célèbres dans les fastes chrétiens du premier âge. Il s'arrêta au système de Saturnin après avoir abandonné la religion orthodoxe dans laquelle il avait été élevé à Edesse, après l'avoir défendue contre Marcion, système qu'il remplaça par un autre de sa création et qui donna lieu à un schisme parmi ces sectaires.

L'unique source à laquelle il croyait devoir puiser n'était pas le recueil des codes sacrés. Comme adversaire de Marcion, qui rejetait ces codes, il devait en défendre l'origine, et il admit, non-seulement l'authenticité de tous les écrits canoniques des Juifs et des Chrétiens, mais encore celle de plusieurs livres apocryphes (3).

A la tête de son système il plaça, avec une partie de l'Orient, deux principes intellectuels, l'un bon, l'autre mauvais. L'un, le *père inconnu*, dieu suprême et éternel, vivant dans le sein de la lumière, heureux de la plus parfaite pureté de son être; l'autre, la *matière éternelle*, masse inerte, informe et ténébreuse, source de tous les maux, mère et siége de Satan (4).

Ce qui distingue ce système de tous les autres, c'est qu'on n'y considère point Satan comme une incarnation de lumière dégradée par le fait de son orgueil et de sa chute. C'est le chef des esprits méchants et grossiers par suite de leur grossière enveloppe. Il se rattache à un principe différent de toute éternité (5).

Dieu, éternellement heureux de la plénitude de sa vie et de sa perfection, ayant résolu de répandre ce bonheur et cette vie hors de lui, se multiplia et se déploya en plusieurs êtres de sa nature, éons et émanations intelligentes. Le premier être que produisit le *Père inconnu* fut sa compagne, sa pensée, la mère du Fils du Dieu vivant, du *Christ*, image ou Fils de Dieu. Au Christ succéda sa sœur et son épouse, le *Saint-Esprit* (6). Les autres générations se firent par couple mâle et femelle.

Cette hardiesse innovatrice était contraire aux codes sacrés, où la génération unique attribuée à l'Etre suprême s'opéra à l'exclusion de toute idée de femme (7). Bardesanes

(1) Ibid., p. 290, 291.
(2) Ibid., 292, 293.
(3) Ibid., 303.
(4) Ibid., 304, 305.
(5) Ibid., p. 306.
(6) Ibid., p. 307.
(7) Ibid., p. 308, 309.

admet sept générations par couple ; le nombre de sept formant le nombre sacré de toute antiquité.

C'est avec le secours de quatre couples, types des quatre éléments produits par le *fils* et l'*esprit*, sa compagne, que ceux-ci ont fait le ciel et la terre, ainsi que l'homme et tout ce qui est visible. *Les sept couples, avec le père inconnu et sa pensée*, forment le *pléroma* de plusieurs autres systèmes. Celui-ci reconnaît encore d'autres puissances inférieures qui résidaient dans les sept planètes et dans les douze signes du zodiaque, dont elles portaient les noms. On voit que ce sont des esprits sidéraux (1).

Le soleil et la lune sont les premières des puissances sidérales par leur influence génératrice. Les autres ne manquent pas non plus de force dans l'ordre des choses physiques et morales. Le bonheur ou le malheur de la vie, l'abondance et la disette, en un mot, les destinées de l'homme dépendent de leurs volontés. Cependant Bardesanes défend le libre arbitre contre l'influence des astres. « Tout se fait, disait-il, avec l'agrément de Dieu; rien de ce qu'il veut ne peut être évité, car personne ne peut résister à sa volonté. Ce qui paraît y résister se fait par sa bonté, qui accorde à chacun une nature propre et une volonté indépendante (2). »

L'homme est un membre distingué du monde des intelligences; son âme, née des éons, est par conséquent, en dernière analyse, une émanation de l'esprit suprême. Elle a transgressé la loi de cet être; elle a été déléguée pour l'expiation de ses fautes dans un corps emprunté au monde matériel, qui est la source du mal (3).

Quoique sortie du *pléroma*, l'âme humaine n'a aucune connaissance de sa nature céleste. Plusieurs éons vinrent au secours des hommes et leur apportèrent des lois. Enfin le Christ, Fils du Dieu vivant, vient lui-même apprendre leur haute origine, leur ouvrir la perspective de leurs sublimes destinées et les dégager du fardeau qui pesait sur leur vie.

Né, comme homme, d'une vierge, il ne reçut d'elle rien de terrestre. Il était revêtu d'un corps céleste qui ne fit que traverser la naissance terrestre, apparut aux hommes comme il avait apparu aux patriarches, puis retourna dans le *pléroma* après avoir souffert une mort, mais une mort apparente (4).

L'autre vie était regardée par Bardesanes comme une existence qui semblerait solennelle, parce qu'il n'en parlait et ne la représentait que comme pleine de jouissances semblables à celles qui font nos délices sur la terre. Ces banquets, ces unions conjugales, qui reviennent constamment sous sa plume, tiennent à des idées mystiques, d'usage en Orient. Mais les reproches que les orthodoxes lui font sont sans force, puisqu'il

(1) Ibid., p. 309, 310.
(2) Ibid., 313.
(3) Ibid., p. 319, 320.
(4) Ibid., p. 325, 326.

n'admettait pas la résurrection des corps. Les alliances des gnostiques dans l'éternité sont toutes spirituelles (1). Cette secte s'éteignit sans avoir eu une trop longue existence, et se fondit dans les rangs des orthodoxes.

An 134 de J.-C. — 2° *Ecoles de l'Asie et de l'Italie.* — L'école gnostique de l'Asie-Mineure place au premier rang des docteurs Marcion. Elevé par un hérétique, par Cerdon, originaire d'Asie, il propagea des doctrines que son maître n'enseignait qu'avec crainte et avec grande réserve.

Il pensait, comme son maître, que l'institution de la nouvelle religion ne se liait à aucune et qu'elle n'était pas préparée par une autre. La doctrine chrétienne lui semblait une antithèse formelle à celle du code judaïque, et il en vint à cette idée qu'il développa, que le Dieu du Nouveau Testament n'était pas celui de l'Ancien (2). En conséquence, il osa dire que les codes évangéliques étaient falsifiés (3).

Marcion professa hautement l'opinion qu'aucun autre système religieux ou philosophique n'approchait de celui des chrétiens, parce que le Dieu de bonté et de charité qu'a fait connaître le Sauveur s'est révélé par lui seul; il ne s'était jamais manifesté ni dans la nature, ni dans le judaïsme, ni dans le paganisme (4).

Il avait remarqué que saint Paul, dans son épître aux Galates, s'était plaint de quelques faux prophètes qui altéraient la vérité de l'Evangile par des opinions judaïques; il supposa que l'apôtre des Gentils reprochait à ses collègues dans l'apostolat d'avoir ébranlé par des altérations historiques et dogmatiques l'authenticité des véritables évangiles (5). Il préféra l'évangile de saint Luc, ne pouvant, avec une exégèse défectueuse, les concilier tous (6). Exposons sa pensée.

Marcion admet trois principes : *la matière*, qui est éternelle et qui est le principe du mal; une *intelligence* d'une sagesse, d'une puissance et d'une bonté bornées, mais d'une justice rigoureuse; enfin, un *Dieu parfait*, *l'Etre suprême*, qui, par sa nature, ne peut avoir aucun rapport avec la matière (7).

Apelles, disciple de Marcion, expliqua la faiblesse apparente de l'*intelligence* ou du demiurge; il enseignait qu'elle était une puissance, un ange du Dieu parfait. Le demiurge est un développement des puissances de l'Etre suprême qui a formé le monde de la matière éternelle et mauvaise qu'il avait obtenue par convention du principe du mal, et qu'il retint malgré lui par la force. Ses intentions, en formant un monde, étaient bornées, mais elles étaient justes. Il fut in-

(1) Ibid., p. 329, 340.
(2) Ibid., p. 341, 342.
(3) Ibid., p. 343.
(4) Ibid., p. 348, 349.
(5) Tertullian., *Cont. Marc.* lib. I, c. 20; lib. IV, c. 3. — Matter ibid., p. 352.
(6) Matter et ibid., p. 353.
(7) Ibid., p. 376.

capable de les réaliser, sa faiblesse n'ayant pu maîtriser entièrement ni la matière ni les mauvais esprits (1).

La même impuissance se déclara dans la création et dans toutes les destinées de l'homme que forme le démiurge. L'homme est, à la vérité, son seul ouvrage, il est fait à l'image de son maître; mais il est impossible à son maître de lui communiquer assez de force pour résister à ce que la matière renferme de vicieux.

Les âmes des premiers hommes étaient de la plus pure essence du demiurge; mais le Créateur leur ayant donné un commandement trop sévère, et le génie du mal les ayant engagées, sous la forme du serpent, à manger de l'arbre du fruit défendu, leur nature primitive fut altérée, et la rigoureuse justice de leur maître fit passer sur elles des maux physiques et moraux (2).

Les générations qui succédèrent aux premiers hommes, sujets à la puissance des démons et de la matière, ne valaient pas mieux que leurs pères. De là le déluge.

Quelques-uns restèrent fidèles à Dieu, tels que Noé et Abraham fuyant l'idolâtrie. Les Juifs, leurs descendants, tout malheureux qu'ils étaient, peuvent être regardés comme les heureux de la terre : leur Dieu leur promit la domination sur tous les autres peuples; mais il ne parvint point à réaliser ce projet : son fils, le Messie, devait leur apparaître revêtu d'une très-grande puissance; il devait réunir leurs tribus, juger les païens qui méprisaient son autorité, étendre sur la terre celle d'un dieu juste et conduire les siens au lieu de la félicité éternelle (3).

D'un autre côté, des calamités sans nombre pesaient sur la foule des nations (4). Par amour pour elles et par compassion pour le démiurge mécontent et affligé, l'Etre suprême résolut d'appeler le genre humain tout entier à de hautes destinées. N'étant pas connu des nations, il ne devait s'introduire parmi elles qu'en prenant le nom et le caractère du Sauveur promis aux Juifs (5). Il ne naquit pas d'une vierge, mais quitta les cieux supérieurs, traversa ceux du démiurge et se montra subitement dans la synagogue de Capharnaüm, la quinzième année de Tibère.

Il s'annonça comme le fils, l'envoyé ou le Christ d'un dieu bon et inconnu, et se légitima par des miracles, ne voulant pas en appeler aux prophètes inspirés du démiurge ou s'en rapporter au Christ de ce dernier, dont il venait de renverser la tyrannique domination.

C'est pourquoi il annonça un autre dieu; il appela tous les peuples avec les Juifs à un bonheur non terrestre, mais éternel et céleste; il n'observa ni le sabbat ni les lois du judaïsme, et fonda une société morale différente de l'ancienne, choisissant des coopérateurs qui n'avaient joué aucun rôle dans les anciennes institutions (1).

La mort du Sauveur n'avait qu'un avantage dans l'opinion de Marcion : elle ne devait produire que l'affranchissement de l'ancienne loi; les orthodoxes, au contraire, se croyaient et se croient réconciliés par elle avec le Créateur et ramenés à son amour. Cependant, par une contradiction propre au système, après sa mort, le Rédempteur, touché de compassion pour les anciennes générations, descendit aussitôt dans les régions inférieures où se trouvaient les âmes des morts; il leur prêcha le dieu inconnu; mais les bons et les heureux le rejetèrent. Les pervers, au contraire, saisirent un ordre de choses qui les délivrait de leurs souffrances, et s'élevèrent avec lui dans les domaines célestes (2).

L'Etre suprême n'a pas la toute-puissance dans ce système, car plusieurs renoncent, comme on le voit, à la grande rédemption, et attendent le Messie qu'ont prophétisé les organes du démiurge. D'ailleurs ce Messie régnera sur la terre, selon la permanente espérance des Juifs (3).

Les bienfaits de l'Etre suprême sont cependant d'un prix infini. Ceux qui les reçoivent librement sont adoptés par Dieu à titre d'enfants, avec l'assurance d'une vie divine et vivant dans la charité, la chasteté et la sainteté; leur âme se dégagera un jour de son enveloppe matérielle pour prendre part aux félicités d'un dieu bon, juste et parfait, revêtue d'un corps ou organe aérien semblable à celui des anges (4). Point de résurrection des corps.

C'est en peignant la condition inférieure de l'homme que Marcion s'élève au-dessus des âmes vulgaires, mais pour tomber dans un ascétisme qui n'est pas dans la nature. « Les actions du mariage entretenant des impressions sensuelles sont mauvaises. L'action conjugale est permise, mais dans cette union la continence est si bien un devoir, que ceux qui s'y refusent ne peuvent participer à l'eucharistie (5). »

Les marcionites ne se bornaient point à cette abstinence : ils évitaient de manger la chair des animaux qui nourrit le corps, et se contentaient d'eau, de lait, de pain, d'huile et de poisson, *en mémoire de la pêche miraculeuse de Jésus-Christ*, combattaient la chair par toutes sortes de privations, et s'interdisaient les spectacles avec les habillements somptueux (6).

Le parti des marcionistes grossit avec ra-

(1) Ibid., p. 378, 379, 380.
(2) Ibid., p. 381.
(3) Ibid., p. 382.
(4) Tertul., *Cont. Marc.*, lib. I, c. 18, 19; lib. IV, c. 4. — Matter et ibid. p. 384.
(5) Tertul., ibid., c. 4, et *de Carne Christi*, c. 7, v. 8. — Matter et ibid., p. 385.

(1) Tertul., *Cont. Marc.*, ibid., lib. I, c. 25; lib. III, c. 4; lib VII, c. 7, 8.—Matter et ibid., p. 386, 387.
(2) Tert., ibid., lib. III, c. 25; lib. IV, c. 24. - Matter, ibid., p. 393, 394.
(3) Matter et ibid., p. 395, 394.
(4) Ibid., p. 396, 397.
(5) Ibid., p. 398, 399.
(6) Ibid., p. 401, 402.

pidité; il frappait par cet attrait que présente la nouveauté. Ses disciples Marcus et Apelles modifiaient sa doctrine. Cependant, à raison de sa rigidité, elle se conserva longtemps. Enfin les marcionistes se perdirent dans les rangs des orthodoxes au VIe siècle, toujours repoussés par la législation byzantine (1).

3° *Sectes nées en Egypte.* — Basilides est au premier rang des philosophes syncrétistes chrétiens. Né en Syrie, originaire de Perse, il étudia dans l'école d'Alexandrie. Quoiqu'il prétendît ne s'éloigner en rien de l'enseignement véritable et primitif des chrétiens, sa doctrine était loin de se rapprocher des dogmes de l'église orthodoxe, répandus dans tout l'empire. Il osait affirmer que les écrits apostoliques étaient supposés ou altérés, alléguant qu'il tenait tout ce qu'il enseignait de Glaucias, disciple de saint Pierre (2).

Son opinion était évidemment basée sur celle de Zoroastre, modifiée en ce qui concernait les deux principes de la théologie persane; l'un, auteur de tout ce qui est bonté, pureté, lumière; l'autre, source de tout ce qui est mal, vice, ténèbres. Les deux principes avaient tiré leur existence d'eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils existaient de tout temps l'un et l'autre (3).

Basilides admet, comme tous les gnostiques, les émanations diverses par couple mâle et femelle. Les sept premières de ce système sont les déploiements et les images d'un Être suprême; elles produisent une série d'êtres qui réfléchissent leurs images. Il en est de même de la seconde série, d'où il sort d'autres êtres qui réfléchissent l'image de la série supérieure. Il en est constamment ainsi dans toutes les séries, qui sont toujours composées de sept intelligences; elles s'élèvent au total de trois cent soixante-cinq et forment autant de mondes intellectuels (4).

La pure et harmonieuse activité de toutes les puissances émanées de l'Etre suprême se maintient toujours. Mais plus elles s'éloignent de l'intelligence parfaite, plus elles dégénèrent, sans toutefois manquer à leur destination, qui est de présider, selon leur rang, au mouvement des astres et à la vie de leurs habitants (5).

Les deux empires cessèrent de se maintenir dans leurs limites respectives. La création ne se fait pas dans ce système comme dans tous les autres. La confusion s'opéra spirituellement. Il n'y avait point de matière éternelle, mère du mal physique et moral, et de qui provenaient les êtres malfaisants. Les puissances des ténèbres, qui touchaient aux derniers des mondes des pures intelligences, cherchaient à envahir l'empire de la lumière. C'est ce que Basilides appelait le trouble, ou la confusion primitive (1).

Basilides, tout en admettant une invasion du mal dans l'empire du bien, regardait le monde comme une révélation de Dieu; il y voyait la manifestation de Dieu et y reconnaissait les soins de la Providence. Quant aux apparences des injustices et du désordre, il regardait ce monde comme un lieu d'épreuves et de purifications, disant ensuite que les doutes élevés par notre ignorance sur la parfaite justice de Dieu tomberaient d'eux-mêmes si nous pouvions connaître l'ensemble des causes et des effets (2).

L'âme humaine, arrivant à un haut degré de perfection, s'unit avec l'Etre suprême, esprit simple, et un. Celui qui n'atteint pas une parfaite pureté ne parvient qu'à une sphère qui répond à son état. Ainsi l'âme passe de sphère en sphère, d'existence en existence, de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle ait mérité d'être délivrée d'une enveloppe matérielle (3). Ainsi le dogme de la métempsycose adopté par lui n'avait rien de petit, d'avilissant et de désolant pour l'espèce humaine (4).

Cependant l'ange créateur et protecteur des hommes ne connaissait pas l'économie morale tout entière de l'existence terrestre. Dieu résolut de se manifester lui-même aux hommes et de s'élever au-dessus des lois imparfaites reçues du dernier chef du monde des intelligences. Il envoya donc sa première intelligence se réunir, par le baptême, à l'Homme-Jésus, qui se distinguait de ses contemporains par ses belles qualités.

Dieu donnait ainsi à l'homme un rédempteur, afin de lui faire connaître le haut rang auquel l'appelait son origine, et lui indiquait les moyens d'y parvenir par la foi (5). L'homme, ramené à la connaissance de la vie divine par le Christ, devait l'embrasser avec ardeur (6).

Basilides admettait les codes de la première et de la deuxième révélation. Cependant il ne pensait pas que ces codes, accessibles à tout le monde, renfermassent la vérité toute pure et tout entière. Les prophètes n'avaient pas vu tous les mystères; c'est pourquoi, avec la tradition secrète de Glaucias, il admettait certaines prophéties et la fausse théosophie de Cham et de Parchor (7).

Ce système, comme tous les autres, fut modifié par des esprits qui l'embrassèrent. Tous les gnostiques, quant au Sauveur, avaient quelques similitudes de doctrine avec les orthodoxes, et ils regardaient la vie de Jésus-Christ comme un type moral (8).

(1) Ibid., p. 408, 409, 425.
(2) Matter, *Histoire du Gnosticisme*, ibid., t. II, pag. 39.
(3) Ibid., p. 42, 43.
(4) S. Irén., lib. I, c. 25. — Matter et ibid., p. 41, 42.
(5) Ibid., p. 53.

(1) Ibid., p. 60.
(2) Ibid., p. 65, 66.
(3) Ibid., p. 67.
(4) Ibid., p. 68.
(5) Ibid., p. 74.
(6) Ibid., p. 78.
(7) Ibid., p. 80.
(8) Ibid., p. 91, 94.

Les partis les plus prononcés pour un ascétisme outré sont les premiers à se corrompre. Telle fut l'école de Basilides. Les germes de faiblesse paraissent s'être développés promptement. Plus les années s'écoulent, plus la licence des principes augmente. Ses partisans pensaient, pour la plupart, au IVe siècle, que les parfaits n'étaient tenus à aucune loi, et que leurs corps pouvaient sans danger suivre les penchants qui les agitent, que la volupté ne saurait avoir de prise sur l'âme (1). Affectant le mystère sur leurs doctrines comme sur eux-mêmes, livrés à des pratiques vulgaires de magie et d'autres impostures, et se discréditant par une morale licencieuse, ils s'anéantirent (2).

An 142 de J.-C. — Valentin forma une autre école de gnostiques en Egypte et y sema des doctrines du genre de celle de Basilides; il ne se fit connaître qu'après la mort de celui-ci, en l'année 135 de Jésus-Christ. Dans la ville d'Alexandrie, où il étudia, il ne fut l'objet d'aucun soupçon, et témoigna le plus grand respect pour le canon entier de l'Eglise. Cependant il prétendait posséder seul la véritable doctrine chrétienne, c'est-à-dire les secrets communiqués par le Sauveur aux apôtres, ou les traditions de Théodose, disciple de saint Pierre (3).

Il adopta, comme Basilides, une double série d'émanations et d'êtres qui tous se rattachent à une seule cause première, et qui néanmoins ne se ressemblent pas, et dont les uns sont des déploiements immédiats de la vie divine, et dont les autres ne sont que des émanations d'un genre secondaire (4).

Dieu, qu'il appelle *Bythos*, après avoir passé des siècles infinis dans le repos et le silence, résolut de se manifester, et il se servit pour cela de sa *pensée*, qui est toute de lui sans être une manifestation de son être, mais qui est la source de toute manifestation, la *mère* qui reçut le germe de ses créations (5).

La première manifestation que produisit la *pensée* de l'Etre suprême fut l'*intelligence* (6). Les éons suivants ne sont que la manifestation de Dieu en détail : ce sont les formes du grand être. Dieu est un; dès qu'il se déploie, il en résulte des couples divers d'éons, des unions conjugales d'éons qui sont leurs images, leurs révélations. Tout l'ensemble forme le *pléroma* de Bythos, la plénitude des attributs et des perfections de celui que personne ne peut connaître dans son ensemble, si ce n'est sa *pensée* (7).

Tous ces déploiements de Dieu étaient purs et réfléchissaient quelques rayons de ses divins attributs. Cependant tous les éons n'étaient pas égaux en perfection; plus leur rang les éloignait de lui, moins ils le connaissaient et plus ils touchaient à l'imperfection. La décadence même alla jusqu'à la chute (1).

Cette chute provient, dans les intelligences dernières, par le désir immodéré de connaître le Dieu caché, voulant scruter sa majesté (2). L'harmonie était donc troublée dans le sein du *pléroma;* il fallut une restauration, une rédemption. L'éon *Horus* la commença, un autre, *Noüs*, engendra le Christ, et *Pneuma*, sa compagne, ou l'*Esprit*, considérée comme femme (3).

Le Christ expliqua aux éons le mystère des déploiements de l'Etre suprême, leur fit comprendre qu'ils ne pouvaient le connaître que par ses manifestations successives, et, en dernier lieu, par le monogène, qui est la première. Ces communications satisfirent leur ambition, et dès lors, pleins de reconnaissance pour l'auteur de leur être, ils revinrent, sous la direction de l'*Esprit*, au calme et au bonheur.

Dans leurs mouvements de gratitude, ils résolurent de glorifier Bythos par une création qui réunît tout ce qu'il y avait de beau dans la nature. Cette nouvelle Pandore fut l'éon Jésus, qui renfermait dans sa personne le germe d'une vie divine qu'il devait répandre sur toutes les existences placées en dehors du *pléroma*.

Jésus fut le premier-né de la création, comme Monogène était le premier-né de l'incarnation, et fut pour le monde inférieur ce que le Christ avait été pour le *pléroma*, ce qui le fit appeler Christ comme lui (4).

La Sophie (l'esprit), aidé de Jésus, émit un agent chargé de la création. Il sépara le principe spirituel d'avec le principe matériel confondus, et en forma six mondes et autant d'intelligences pour les gouverner (5).

Le démiurge n'avait voulu former l'homme que d'après son image imparfaite, et non d'après celle de Bythos; mais la Sophie, à son insu, lui communiqua un germe de lumière divine. Il en résulta le malheur de l'homme, de concert avec les esprits qui partageaient ses sentiments. Il lui défendit de toucher dans le paradis l'arbre de la science du bien et du mal, et quand cet ordre fut violé, il le précipita de la région aérienne du paradis dans ce monde grossier, où son âme fut revêtue d'une enveloppe matérielle et soumise à l'influence des esprits matériels (6).

Une sorte de révélation et de rédemption avait été nécessaire dans le monde des intelligences supérieures, où s'était faite une espèce de chute. Une révélation et une rédemption étaient également nécessaires dans les régions inférieures, où s'était faite la plus déplorable dégénération. L'œuvre entière dans chaque monde habité par des intelligences se fit par la première intelligence de

(1) Epiphan., *Hæres.*, 25. — Théod., *Hæres fabul.*, lib. IV, c. 4. — Matter et ibid., p. 95, 96.
(2) Matter et ibid., p. 100.
(3) Ibid., p. 106, 107, 108.
(4) Ibid., 109, 110.
(5) Ibid., p. 114, 115.
(6) Ibid., p. 115.
(7) Ibid., p. 116, 117.

(1) Ibid., p. 125.
(2) Ibid., p. 127, 128.
(3) Ibid., p. 129.
(4) Ibid., p. 129, 130.
(5) Ibid., p. 136, 137.
(6) Ibid., p. 137, 138.

Bythos, de qui émane le Christ du *pléroma* (1). Quant au monde inférieur habité par *le genre* humain, le sauveur fut l'éon Jésus, l'image du Sauveur, du Christ supérieur (2).

Il se fit une union des deux Christs sur la terre, au Jourdain, lors du baptême, pour opérer la rédemption. Mais le Christ supérieur quitta le Christ inférieur avant le jugement de Pilate, et ce dernier seul souffrit sur *la croix* (3).

Les révélations les plus précieuses se firent pendant l'union. Le Christ inférieur y apprit le sens des prophéties mal expliquées suivant les inspirations du démiurge (4). C'est *cette union* qui épura l'homme, qui lui apprit à vaincre les mauvais esprits dont son âme *est* assiégée (5).

Enfin les valentiniens, se disant en possession d'une science supérieure à celle que les codes sacrés donnent à tout le monde, étaient loin de rejeter leur enseignement; *ils les* citaient avec complaisance, et s'attachaient surtout aux écrits de saint Jean (6). Le chef de cette secte avait beaucoup de partisans et même de disciples enthousiastes (7). Multipliés avec une effrayante rapidité, et répandus dans les Gaules ainsi que dans l'Espagne, ils ne subsistaient plus qu'obscu*rément* vers le milieu du ve siècle, puisqu'à la fin du IVe on les plaçait déjà au nombre des sectaires dont l'opinion s'éteignait d'elle-même (8).

Sectes chrétiennes ascétiques. — La Syrie et la Phrygie, ennemies de la spéculation, donnent naissance aux chrétiens hété*rodoxes* d'un ascétisme outré, par conséquent plus ou moins contagieux.

An 184 de J.-C. — 1° Les encratites appartiennent à la Syrie. Tatien, leur chef, né en Mésopotamie vers le milieu du IIe siècle, professa des doctrines qui ressemblaient beaucoup à celles des gnostiques. La plupart de ces sectaires avaient donné la préférence à l'un des quatre évangélistes canoniques ou à quelque relation apocryphe. Pour Tatien, il se composa un code avec les quatre grandes relations sous le titre d'*Harmonie des Evangiles;* cet écrit est perdu (9).

Le *Logos* est le premier né, l'auteur de la création visible. L'âme humaine n'est pas immortelle par elle-même. Si elle n'arrive point à la connaissance de la divinité, elle périt avec le corps qu'elle animait; si, au contraire, elle parvient à s'unir avec *la pensée*, elle obtient des dons célestes, elle apprend et révèle les mystères les plus profonds, et retourne dans les lieux suprêmes d'où elle provient et dont elle ne s'éloignait qu'en tombant d'erreur en erreur (1).

(1) Ibid., p. 144.
(2) Ibid., p. 145.
(3) Ibid., p. 146.
(4) Ibid., p. 147.
(5) Ibid., p. 149.
(6) Ibid., p. 154.
(7) Ibid., p. 156.
(8) Ibid., p. 183.
(9) Ibid., p. 339.

La Syrie pardonne à Tatien ses théories, mais elle le censure avec ses partisans lorsqu'il ose proscrire, sous le prétexte d'une perfection supérieure, le mariage, l'usage de la viande et du vin, et en général tous les plaisirs des sens (2).

Les encratites étaient nombreux; ils s'affaiblirent en se divisant. Théodose crut cependant devoir rendre contre eux trois édits successifs. Ils étaient répandus non-seulement en Syrie, en Mésopotamie, mais dans l'Asie-Mineure, mais jusque dans les Gaules et l'Espagne, où ils s'anéantirent sans bruit (3).

2° Les montanistes propagèrent leur dissidence religieuse en Phrygie sous l'influence de Montan, Phrygien d'une imagination mystique et ardente, ne s'occupant que de la religion pratique, c'est-à-dire du culte, de la discipline et de la morale.

Dans sa société, les jeûnes étaient rigoureux, les secondes noces interdites, les pénitences sévères, les exclusions fréquentes. Le but était louable, mais des petitesses d'exécution se mêlaient à de bonnes vues et à un rigorisme impraticable (4). Ils succombèrent sous l'enseignement des écoles orthodoxes d'Alexandrie et de Rome et sous les tendances très-positives des édits de Byzance (5).

Sectes ascético-spéculatives. — An 277 de J.-C. — Les manichéens sont les seuls dont je doive m'occuper. Ils ont joint à la morale et à l'ascétisme les spéculations les plus hardies et les plus innovatrices en matière de dogme chrétien. Mais le fondateur de la secte, avant d'embrasser le christianisme, avait vécu au milieu des mages de Perse et s'était distingué dans leurs rangs par des connaissances de divers genres. Il prétendait épurer les doctrines chrétiennes, les dégager des altérations qu'elles avaient subies et y joindre des développements qui leur manquaient (6).

Il se disait le paraclet lui-même, et, s'attribuant une haute supériorité sur les apôtres, il rejeta l'Ancien Testament tout entier et ne conserva du nouveau, altéré, selon lui, par le judaïsme, que ce qui pouvait être conforme à son but; c'est pourquoi il composa un évangile qu'il disait tombé des cieux. Ce livre supposait que la révélation n'avait rien d'exclusif, et il attribuait aux sages et aux prophètes du paganisme des révélations si sublimes, qu'il les préférait à celles de Jésus-Christ (7).

Le panthéisme est l'âme de ce système. Non-seulement la cause et la source de ce qui existe est Dieu, mais en dernière analyse Dieu est en tout et anime tout. Le pre-

(1) Ibid., p. 341, 342, 343.
(2) Ibid., p. 343, 344.
(3) Ibid., p. 345, 346.
(4) Ibid., p. 347.
(5) Ibid., p. 350.
(6) Ibid., p. 352.
(7) Ibid., p. 353, 356.

mier principe est modifié par le dualisme de l'Asie.

Le dieu du bien n'est pas l'auteur du mal, le dieu du mal n'est pas l'auteur du bien. Deux dieux indépendants existent de toute éternité ; chefs de deux empires différents, ils sont nécessairement ennemis l'un de l'autre par leur nature même (1).

Le dieu bon a pour symbole la lumière, et pour domaine l'empire de tout ce qui est pur. Le dieu méchant gouverne l'empire du mal et des ténèbres. Ce n'est pas une intelligence dégradée, c'est Satan, le génie du mal (2).

Le dieu de la lumière est bien supérieur à celui des ténèbres. Pour Manès, l'un est le vrai dieu, l'autre n'est que le chef de ce qui est ennemi de Dieu, et, malgré tous ses efforts, il finit par succomber à la puissance du bien. L'empire de la lumière est le seul véritable et le seul qui durera éternellement. Manès s'en déclare l'apôtre (3) excellent dans sa gloire, incompréhensible dans sa grandeur. Le *Père* s'est adjoint de bienheureux éons dont on ne saurait déterminer ni la puissance ni le nombre (4).

Satan, matière, chef de l'empire ténébreux, a une armée d'éons ou de démons placés sous ses ordres. Ils réfléchissent plus ou moins l'image de leur chef. Cependant, quelle que soit leur analogie, ils vivent sans harmonie, et une guerre intérieure, qui éclata dans leur sein, amena leur mélange avec l'empire de la lumière (5).

Cette guerre avait conduit les combattants sur les limites du règne de la lumière. Les démons, saisis de ravissement, voulurent le conquérir ; mais la *mère de vie, la pensée primitive de Dieu, l'âme du monde* entra directement en rapport avec le monde matériel. Etant trop pure pour se mettre elle-même en contact avec la matière, elle demeura sur les limites de la région supérieure. Un fils, qui naquit d'elle, qui est son image, le premier homme, fut de nature à s'opposer aux puissances des ténèbres (6).

Destiné à combattre les démons et à les amener à une autre condition par les cinq éléments purs, le feu, la lumière, l'air, l'eau, la terre, il commença cette grande lutte. Mais sur le point de tomber lui-même dans l'empire des ténèbres, il n'est arraché à ce péril que par l'*esprit vivant* que Dieu accorde à sa demande (7).

L'esprit vivant, après avoir ramené l'homme primitif dans l'empire des lumières, élève au-dessus du monde la partie de l'âme céleste qui n'avait pas été atteinte par le mélange avec l'empire des ténèbres. Placée dans la région du soleil et de la lune, cette âme pure, ce fils de l'homme, ce Rédempteur, ce *Christ* en un mot, travaille à délivrer et à attirer de nouveau à elle la partie de la lumière ou de l'âme du premier homme qui s'était répandue dans la matière (1).

Le chef des ténèbres avait résolu de créer un être dans lequel il pût enchaîner les rayons de la lumière qui avaient absorbé les éons et qui tendaient sans cesse à s'échapper. Tel fut Adam, dont l'âme est de la lumière divine et le corps de matière, et qui tient ainsi à l'un et à l'autre des deux empires ennemis (2).

L'âme, d'une origine sublime, allait s'affranchir de la matière, lorsque les démons lui défendirent de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal qui pouvait lui faire connaître l'empire de la lumière et celui des ténèbres. Il obéissait à ce commandement, mais un ange le lui fit transgresser et lui assura les moyens de la victoire. Malheureusement les démons produisirent Eve, et Adam fut enchaîné dans un acte de sensualité qui l'attacha de nouveau à l'enveloppe matérielle (3).

Ainsi, les aveugles forces de la matière et des ténèbres enchaînent les âmes qui aspirent après leur délivrance ; car l'âme de l'homme est toujours faible, livrée qu'elle est au pouvoir des sens et au charme du monde terrestre. D'ailleurs, ceux des démons qui n'étaient pas enchaînés aux astres par l'*esprit de vie* avaient détourné les hommes du culte de Dieu, et institué même par de faux prophètes une religion pleine d'erreurs comme le judaïsme (4).

Pour délivrer l'âme captive dans les ténèbres, le génie du soleil, chargé de la rédemption du monde primitif, vint lui-même se manifester parmi les hommes. La lumière approcha des ténèbres ; elle ne se revêtit qu'en apparence du corps humain et ne prit le nom de Christ, de Messie que pour s'accommoder au langage des Juifs.

Le chef de l'empire des ténèbres fit crucifier le Christ ; mais celui-ci ne souffrit pas réellement. Son but fut atteint, sa mort offrant à toutes les âmes le symbole de leur affranchissement (5).

La morale des partisans de Manès est pure, mais exaltée. Elle demande une abnégation de tout ce qui peut flatter le corps, qui est la prison de l'âme : l'abstinence de tous les plaisirs des sens, qui aveuglent la lumière céleste en nous ; le mépris absolu du mariage, qui en affaiblit les rayons (6).

Une vie sainte, délivrant l'âme de tous ses attachements terrestres, la rend digne de parvenir, après la mort, de sa prison terrestre dans la région de la lune, où elle est purifiée dans un grand lac pendant quinze

(1) Ibid., p. 357, 358.
(2) Ibid., p. 358, 359.
(3) Ibid., p. 359, 360.
(4) Ibid., p. 360.
(5) Ibid., p. 361.
(6) Ibid., p. 362, 363.
(7) Ibid., p. 363.

(1) Ibid., p. 364, 365.
(2) Ibid., p. 365, 366.
(3) Ibid., p. 366, 367.
(4) Ibid., p. 367, 368.
(5) Ibid., p. 368, 369, 370.
(6) Ibid., p. 371.

jours. C'est un baptême d'eau céleste. De là elle arrive dans le soleil, où elle est purifiée par le feu, ou le baptême du feu céleste, et admise au commerce intime avec le Rédempteur et les saints apôtres des cieux. Alors elle n'a plus de peine à s'élever avec eux dans l'empire de la lumière (1).

L'âme, ainsi dégagée, ne regrette pas et ne voudrait pas reprendre un corps dont elle est charmée d'être délivrée. Pour l'âme qui est souillée par des voluptés terrestres, elle rentre dans d'autres corps pour recommencer sa carrière d'épuration. Elle peut parvenir à l'empire du bien par la lutte de la sanctification (2).

Manès admet les institutions des chrétiens. Ses partisans reconnaissent douze apôtres et soixante-douze disciples; ainsi ils avaient des évêques, des prêtres avec des diacres. Ils furent en butte à de longues persécutions de la part des rois de Perse, ennemis du christianisme hétérodoxe aussi bien que de l'orthodoxe. Les empereurs de Constantinople leur retirèrent leur protection, l'orthodoxie étant professée par le plus grand nombre, au point de leur refuser des temples et des autels. Ils étaient réduits à un très-petit nombre et presque anéantis au ve siècle (3).

9° Les priscilianistes sont les plus célèbres des sectaires nés des manichéens. Leur doctrine se répandit de l'Orient dans les Gaules et dans l'Espagne. Priscilien, né en Egypte, étudia dans l'école de Memphis. Il avait pris pour base de son enseignement la religion chrétienne; mais cette base fut fortement modifiée par le gnosticisme et le manichéisme. Il reconnaissait le code entier des chrétiens et des Juifs pour sources pures de la vérité religieuse; mais il expliquait à sa manière les saintes Ecritures (4).

A la tête de son système, il plaçait deux principes, l'un et l'autre éternels : l'un la divinité, l'autre la matière primitive. Satan est le fils et le produit de la matière, ainsi que les anges secondaires et les démons. C'est Satan qui a créé le monde; c'est lui qui le gouverne avec ses anges; c'est à lui qu'il faut attribuer le mouvement et les phénomènes (5).

L'homme, au contraire, d'une origine supérieure, ayant une âme émanée de Dieu, est de la même substance que Dieu, et se trouve, avant de descendre vers le monde, dans une région céleste. C'est par séduction et par degrés que son âme l'a quittée. Les mauvais esprits s'en emparent, l'entraînent de sphère en sphère dans les zones terrestres, la revêtent de matière et conservent, tant qu'elle reste sous le charme de leurs perfidies, assez de pouvoir sur elle pour la faire passer par toutes sortes de corps jusqu'à

(1) Ibid.
(2) Ibid., p. 372, 373.
(3) Ibid., p. 373, 374.
(4) Ibid., p. 379.
(5) Ibid., 380.

ce qu'elle s'épure, s'amende et s'élève à Dieu (1), ce qui n'a lieu que par la rédemption.

C'est une obligation des puissances sidérales de délivrer les âmes. Pour la remplir, le sauveur, le rédempteur Jésus-Christ est venu sur la terre et mourut sur la croix (2).

Jésus-Christ est de la vraie substance de Dieu comme toutes les âmes; n'étant qu'une émanation de la Divinité, il ne forme point une seconde puissance (3).

La morale des priscilianistes dérive tout entière de leur opinion sur la corruption de la matière, et spécialement sur celle du corps, qui sert de prison à l'âme, et dont celle-ci doit tâcher de se débarrasser à jamais. Cette morale est d'ailleurs d'un ascétisme outré; elle condamne le mariage non à cause des liens, mais en raison des actes physiques soumis à l'influence des démons. Les priscilianistes s'interdisent les plaisirs habituels, jeûnent fréquemment et s'abstiennent de la chair des animaux (4).

Leur liturgie les distingue des autres chrétiens. Ils administrent le baptême avec des rites différents, et permettent aux femmes et aux filles d'enseigner publiquement (5).

Priscilien, orateur très-distingué, eut à son début une très-grande influence dans les Gaules et en Espagne; sa doctrine séduisit des évêques et des femmes. Mais deux conciles provinciaux proscrivirent sa doctrine, et saint Martin, évêque de Tours, ne put le dérober au supplice par ses prières. L'empereur Maximin fut inexorable. Cependant les priscilianistes se maintinrent en Aquitaine et en Espagne. Le vi^e siècle vit leur ruine, ou plutôt leur société ne fut dissoute qu'après l'invasion des Sarrasins (6).

On connaît peu la discipline et les rites de tous ces sectaires. Plusieurs d'entre eux existaient sans hiérarchie, comme on le peut présumer des gnostiques (7). Les priscilianistes, au contraire, en avaient une; nous venons de le voir. La plupart n'avaient pas de temples. Les marcionites et les valentiniens n'en eurent que lorsqu'ils furent très-nombreux, et les manichéens n'en eurent jamais (8).

Les gnostiques célébraient avec soin le baptême qui les initiait à la sagesse. Quelques valentiniens le dépréciaient. Les marcionites qui tenaient au gnosticisme en avaient jusqu'à trois (9) : le dernier assurait à l'initié l'élévation au *pléroma;* mais dans

(1) Ibid., p. 380, 381.
(2) Ibid., p. 381.
(3) Ibid., p. 384.
(4) Ibid., p. 384, 385.
(5) Ibid.
(6) Ibid., p. 385, 386.
(7) Ibid., p. 496.
(8) Tertul., *Cont. Marcion*, lib. iv, c. 5. — Beausobre, *Histoire du Manichéisme*, t. II, p. 705. — Matter, ibid., p. 489.
(9) S. Irén., lib. iii, c. 10. — Théodor., *Hæres.*, lib. i, c. 9.

le temps de la première ferveur, on n'accordait cette grâce qu'à ceux qui renonçaient au mariage (1).

Quant au sacrifice eucharistique, plusieurs [illegible]aut, ils attribuaient cette institution [illegible]oth, dieu des Juifs (2), et le condam[illegible]omme un acte purement extérieur (6). [illegible]s l'admettant, ne le regardaient que [illegible]mme un emblème d'une union mystique avec un être du *pléroma*, et le célébraient pour cette raison avec quelques cérémonies qui leur étaient propres (4).

Ils admettaient aussi l'imposition des mains pour l'initiation au sacerdoce (5), et même l'onction des malades avec une huile mêlée d'eau (6). Cette onction devait protéger les mourants dans leur pèlerinage à travers les régions habitées par le démiurge et ses anges, auxquels ils adressaient des prières (7).

Les carpocratiens, et probablement d'autres sectaires, avaient les images de leurs docteurs (8). Leurs liturgies, d'ailleurs, admettaient les prières pour les catéchumènes, des homélies et des hymnes (9).

On voit, par tous ces systèmes d'erreur, que les anciennes mythologies dont les dieux animaient toutes les parties de la nature, étaient reléguées, par les hommes élevés au-dessus du vulgaire, dans la classe des fables. Mais ce qu'il y a de plus singulier, ceux qui se qualifiaient avec un certain orgueil du titre de sages erraient plus grièvement que les autres hérétiques.

Saturnin, Bardesanes, Marcion, Priscilien, admettaient deux principes intelligents; l'un, bon; l'autre, mauvais. Le premier, placé au milieu de la lumière, ils l'appelaient *le Père inconnu*, ou l'Etre-Suprême, auteur du bien; l'autre, vivant au milieu des ténèbres, était la matière, mère de Satan, ou Satan, père de la matière, auteur du mal.

De ces deux principes émanait une série d'intelligences bonnes et mauvaises, se reproduisant par couples, et toujours perdant de leur énergie et de leur force à mesure qu'elles s'éloignaient de leur origine.

Ainsi l'on voit qu'il n'y a rien de nouveau dans les rêves des novateurs modernes; ce qui peut seulement nous étonner, c'est que des doctrines tant de fois répétées et convaincues d'impuissance osent encore se produire, et recrutent encore des adeptes dans toutes les parties du monde.

C'est que le duel de la chair et de l'esprit, de la nature contre la grâce, de l'humanité contre Dieu dure toujours : duel étrange, figuré dans la Bible par la lutte de Jacob avec l'ange; lutte où Dieu semble s'opposer à l'humanité, pour la rendre forte et la faire grandir dans cette étreinte de guerre qui est aussi une étreinte d'amour. Le catholicisme apparaît à la nature sous les traits d'un bourreau qui tue, et c'est un médecin qui sauve. L'obéissance nous présente un calice amer qui contient la vie, et nous conduit à l'immortalité par les voies de la mortification. Pour nous rendre grands, elle nous humilie, et rend nos affections éternelles en les épurant par la chasteté. Aussi, ce qui caractérise le mysticisme orthodoxe, c'est le saint amour des humiliations, de la chasteté, de la pauvreté, des souffrances, et le culte de la douleur, *Amor meus crucifixus est*. Aussi le symbole de cet amour sur la croix est-il un cœur blessé qui brûle environné d'épines, et qui répand son sang sur le monde. Ce mysticisme est une ineffable soif du calice d'amertume que le Sauveur du monde a épuisé jusqu'à la lie. Il se plaît dans l'abjection, se repose dans les travaux les plus rudes, et aspire toujours, comme sainte Thérèse, ou à souffrir ou à mourir.

C'est surtout dans cet ordre d'idées que doivent être cherchées les beautés de la littérature chrétienne; c'est à de semblables inspirations qu'on reconnaîtra la poésie vraiment catholique, et qu'on la distinguera de toutes les rêveries sentimentales, quiétistes et panthéistiques.

Le mysticisme de la philosophie moderne est emprunté surtout aux livres du Suédois Swedenborg, visionnaire célèbre, dont la doctrine forme un vaste et complet système assez analogue à ceux de l'école d'Alexandrie. Swedenborg est ennemi de la virginité, et affirme qu'il n'y a de chasteté possible que dans le mariage; il nie que l'homme puisse mériter et démériter, et veut que chaque âme, après la mort, se fasse un ciel ou un enfer de la sphère de son amour. Il ne reconnaît pas d'autres anges que les âmes des justes; mais les âmes, selon lui, ayant été créées par couples, doivent se réunir dans le ciel où, contre l'enseignement exprès de Notre-Seigneur, il permet encore des mariages et une génération spirituelle à la vérité, mais faite à l'image et à la ressemblance de nos générations de la terre. Il parle de trois mondes superposés : le divin, le spirituel et le naturel, et fait consister la révélation en une communication perpétuelle entre ces trois mondes, dont toutes les formes expriment la parole du Verbe, selon ses trois degrés de signification divine, spirituelle et humaine. Le bien, c'est l'harmonie entre les trois mondes; la parole de Dieu, c'est l'expression de cette harmonie. Ainsi le vrai exprime le bien, parce que le bien c'est le vrai manifesté dans l'ordre, etc., etc.

Aux yeux de Swedenborg, toutes les formes visibles ont des significations spirituelles et divines, et cette analogie, qui se reproduit de monde en monde, est ce qu'il appelle les correspondances. Nous en signalerons ici quelques-unes prises au hasard

(1) Tertul., *Cont. Marcion*, lib. IV, c. 34. — S. Épiphan., lib. IV, c. 2. — Beausobre, Ibid., t. II, p. 723.
(2) S. Épiphan., lib. IV, c. 2.
(3) Origène, *de Oratione*, c. 13.
(4) S. Irén., ibid., Titul., 13.
(5) Clém. d'Alex., *Strom.*, lib. VI, c. 13. — Spiciség., t. XI, p. 66.
(6) Matter et ibid., p. 495.
(7) S. Irén., lib. I, c. 21. — *S. Epiph.* lib. XXII, c. 2.
(8) S. Hieron. *in Epist. ad Galatas*, c. 6, v. 6.
(9) Matter et ibid., p. 495, 496.

soit dans les *Arcanes célestes*, soit dans la *Clef Hiéroglyphique des arcanes*.

Correspondances ou analogies.

Les animaux signifient les affections : Jardin et paradis, l'intelligence et la sagesse ; les arbres, les perceptions et les connaissances ; les aliments, les choses qui nourrissent la vie spirituelle ; le pain, toute bonté qui nourrit la vie spirituelle de l'homme.

Les bœufs et les veaux correspondent aux affections de l'esprit naturel ; les moutons et les agneaux, aux affections de l'esprit spirituel ; les oiseaux, aux intellectuels.

L'or signifie la bonté céleste ; l'argent, la bonté spirituelle ou la vérité provenant d'origine céleste. — Le cuivre, l'airain, signifient la bonté naturelle ; le fer, la vérité dure sans bonté ; le feu, l'amour dans l'un et l'autre sens. — Le feu céleste, c'est le divin amour ; le feu infernal, l'amour de soi-même et du monde.

Les choses qui sont au côté droit de l'homme se rapportent à la bonté dont provient la vérité, et celles qui sont au côté gauche, à la vérité d'après la bonté.

La chaleur signifie l'amour, et la lumière, la vérité. Les étoiles et les astres signifient les connaissances de bonté et de vérité. — Dans la parole, le soleil signifie le Seigneur quant à l'amour ; la lune, le Seigneur quant à la foi ; les tribus, toutes les vérités et les bontés. — L'avénement du Seigneur est sa présence dans la parole.

Les nuées signifient la parole dans le sens de la lettre ; la gloire, le vrai divin tel qu'il est dans le ciel et dans le sens interne de la parole.

La consommation d'un siècle est le dernier temps d'une église.

Les vêtements signifient les vérités, parce qu'elles environnent la bonté. — La poitrine signifie la charité ; le cœur, la volonté et la bonté d'amour ; les poumons, l'intelligence et la vérité de la foi, les bras et les mains, la puissance de la vérité ; les pieds, le naturel ; l'œil, l'intellect ; les narines, la perception ; les oreilles, l'obéissance ; les reins, l'éclaircissement de la vérité.

Tous les nombres signifient les choses : le nombre 3 est la figure de Dieu en lui-même ; le nombre 4, celle de Dieu dans le monde ; le nombre 9 exprime la Trinité dans sa puissance ; le nombre 7 révèle une idée complète de Dieu et de sa vie active épanchée dans la création ; le nombre 12 exprime l'ensemble des œuvres de Dieu.

Les nombres multipliés ont la même signification que leurs simples.

La mesure signifie la qualité de la chose en vérité et en bonté.

Dans la parole, faire justice et jugement, c'est faire le bien et le vrai.

Le triangle est la figure géométrique du nombre 3 ; le carré, du nombre 4 ; le cercle représente l'infini et la perfection dans la forme.

L'aigle correspond à l'air ; le lion, au feu ; le taureau, à la terre ; l'homme, à l'eau.

Les chars signifient la doctrine ; les chevaux, l'intelligence de la doctrine.

Le front correspond à l'amour céleste ; les yeux, à l'intellect.

La chair du Seigneur signifie la divine bonté de son amour ; et le sang du Seigneur, la divine vérité et la sainteté de la foi.

L'orient signifie l'amour en perception claire ; l'occident, l'amour en perception obscure ; le midi, l'état de lumière ou de sagesse et d'intelligence ; le septentrion, cet état dans l'obscur.

Le blanc et le brillant signifient la vérité

L'âme signifie l'intellect, la foi et la vérité ; le rouge, la bonté ; la pierre, la vérité ; le bois, la bonté.

Montagne signifie amour céleste ; colline, amour spirituel ; rocher, foi.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions indiquer toutes les autres. Les ouvrages de Swedenborg offrent un singulier mélange de raison et de folie, de poésie et de pauvreté. Son système est parfaitement lié ; il a des idées qui éblouissent et qui séduisent au premier abord, mais ses visions fatiguent le bon sens des lecteurs, et il semble mystifier souvent la curiosité naturelle de l'esprit humain. C'est un savant ridicule et un fou sublime.

M. de Balzac, celui de tous les écrivains modernes qui a possédé au plus haut degré la faculté de l'analyse, a résumé assez complétement, dans les trois nouvelles qui composent son livre mystique, le système de Swedenborg, auquel il ajoute un peu du sien.

Jacob Bœmh, Pascalis Martinès et Saint-Martin ont été, après Swedenborg, les illuminés les plus célèbres. Madame Guyon était aussi une illuminée, dont les doctrines allaient droit au panthéisme passif. Bien qu'on trouvât dans ses écrits, à la première lecture, selon le témoignage non suspect de Bossuet, une lumière et une onction qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, la contagion de ses idées n'en était que plus dangereuse. On trouve dans ses livres des pages véritablement pleines de charme, surtout lorsqu'elle parle de la charité envers Dieu et de la simplicité de la sainte enfance. Elle protesta toujours de sa soumission entière à l'autorité ecclésiastique, et il ne fallut pas moins pour cela l'enfermer pendant une partie de sa vie, autrement il eût été difficile de l'empêcher de dogmatiser.

Le panthéisme mystique n'est pas seulement répandu, au siècle où nous vivons, dans les écrits des auteurs à la mode, il forme encore des illuminés et de faux prophètes. Vers l'an 1837, un nommé Pierre-Michel Vintras forma, en Normandie, une association mystique appelée l'*Œuvre de la Miséricorde*. Il annonçait la conversion prochaine du souverain pontife à ses idées extravagantes, et se disait envoyé de Dieu pour préparer le monde à l'avénement du Saint-Esprit, et la France au règne de Louis XVII. Comme cet enthousiaste, que la police correctionnelle a convaincu d'être plutôt un imposteur, affectait pour la sainte Vierge une très-grande

vénération, il séduisit plusieurs personnes simples, et même des ecclésiastiques. Dans le même temps, il y avait à Londres un Génevois nommé Naündorf, qui se disait Louis XVII, échappé miraculeusement de la prison du Temple et conservé par la Providence pour apporter au monde une révélation nouvelle. Le fourbe poussait l'imposture jusqu'à se faire assassiner pour se donner une importance politique, et avait réuni autour de lui quelques sectaires.

Enfin, en plein Collége de France, un poëte polonais, M. Mickiewicz, annonça la venue d'un nouveau Messie que Dieu aurait envoyé au monde du fond de la Pologne. Ce prétendu Messie, nommé Towianski, se dit le précurseur de Napoléon, qui ressuscitera bientôt, à ce qu'il assure, pour réaliser, au nom d'une religion nouvelle, son système continental.

On aurait peine à croire que de semblables aberrations aient pu trouver des partisans à une époque qui se dit aussi éclairée que la nôtre, si les journaux du temps n'étaient pas encore là pour en faire foi. Voici ce qu'on lisait dans l'*Univers* du 26 mars, et ce qui à été reproduit dans les *Annales de philosophie chrétienne*, numéro d'avril 1844:

« Depuis quelques mois, M. Mickiewicz nous menaçait de quelque excentricité de première force; mais, tout préparés que nous étions, nous avons été cependant surpris par ce qui s'est passé mardi dernier au Collége de France.

« Ordinairement, un petit troupeau d'adeptes, hommes et femmes, divisés en deux camps, occupe les deux côtés de la chaire du professeur. Mardi, les fidèles, au lieu d'être réunis en masse compacte, s'étaient formés en petits groupes sur tous les points de la salle, de manière à dominer l'auditoire entier et à tenir les intrus en respect.

« La mise en scène, ainsi préparée, le professeur qui a tant fait de prologues, d'avant-propos, d'introductions, de discours préliminaires sur tous les points de la doctrine nouvelle, a enfin abordé la base de son nouveau système de métempsycose.

« D'abord est venue la question « qui « embarrasse tout penseur, question de nos « rapports avec tout ce qui n'est pas l'hom« me, avec les animaux et les végétaux. »

« On va trouver que nous manquons quelquefois de clarté, et l'on n'aura pas tort. Mais que l'on veuille bien considérer que nous ne comptons pas parmi les initiés à la nouvelle doctrine, et que nous exposons les idées de M. Mickiewicz, idées non moins brumeuses que profondes.

« Reprenons notre exposé.

« L'homme est le roi de la création, — oui, — mais un roi sauvage, qui ne sent pas que ses sujets peuvent avoir des droits et sont destinés à un état plus élevé qu'il doit les aider à atteindre. Les philosophes n'ont pas médité sur les causes du mutisme des races inférieures. Il y a là un mystère qu'il faut découvrir; et, pour le découvrir, il faut s'intéresser au sort de ceux que nous voulons secourir. La voix du professeur sur ce sujet n'est pas solitaire, dit-il, il se tait lui-même pour nous faire entendre l'écho qui lui répond de l'autre hémisphère. — Il prend pour exemple la race qui touche de si près la race humaine, la race *murine*, dont les substructions ne sont éloignées de nos pieds que de l'épaisseur d'un plancher; et deux voix plaintives déplorent à l'unisson que pas un mot du langage d'une de ces races n'ait pénétré dans le langage de l'autre. Le christianisme, précurseur de la nouvelle doctrine, doit réaliser la réhabilitation des races inférieures, et la preuve, c'est la sympathie que les chrétiens professent pour les animaux, en reconnaissance de ce que ceux-ci ont les premiers reconnu le Sauveur.

« Ensuite, M. Mickiewicz définit le Verbe. Le Verbe est partiel et universel. Le Verbe donne la force à l'homme qui le porte au dedans et appauvrit celui qui le jette au dehors; cependant il est obligé d'annoncer ce Verbe. Le Verbe partiel est pour chacun le *moment* où il trouve la solution d'un problème difficile, où il trace un tableau projeté. Par exemple : Verbe d'Archimède, Verbe de Newton. Mais voilà que l'homme lui-même est aussi ce Verbe, pourvu cependant que cet homme soit complet. (Exemples : Alexandre le Grand, Jules César, Napoléon.) Lorsque Napoléon, après une victoire, s'est écrié : « Je suis l'homme de la France, » Napoléon a senti qu'il était le Verbe de la France. Les hommes qui réalisent même ce Verbe partiel sont très-rares, mais ils seront récompensés. Le général en chef est le Verbe de l'armée.

« *On trompe singulièrement le monde quand « on dit que Jésus-Christ a tout fait. — Non. « — Il faut que chacun de nous devienne, « après 2,000 ans, après 3,000 ans, un autre « Jésus-Christ, l'égal de Jésus-Christ.* »

« Alexandre le Grand, homme complet, réalisa en lui la mythologie, *qui sans lui eût été une fable*, en croyant de bonne foi qu'il était Dieu. Ici le professeur, en habile orthopédiste, allonge en quelques mots « la moyenne stature d'Alexandre, » abrége « son col trop haut, » redresse sa tête « un peu penchée sur le côté gauche, » le déclare beau comme un Adonis, je ne sais quoi comme Bacchus, et incarne en lui la mythologie, trouve son ouvrage bien fait, et passe à Jules César qui avait grandement raison de s'écrier : « Est-ce que les Romains me croient vraiment un homme comme eux ? » Et voilà Jules César tout préparé à loger en lui le paganisme. Le tour du catholicisme arrive. La chose est prévue : Napoléon a le mieux réalisé en lui le catholicisme; Napoléon retrouvait le secret des apôtres. Dans la leçon précédente, Napoléon baptisait ses soldats, il les confirmait; et les évêques chrétiens, dans une insolente apostrophe, étaient invités à apprendre à confirmer de ce pontife modèle. Mais il faut encore quelque chose pour rendre Napoléon complet, il faut une de ces exclamations à la Jules César. Or, voici une vérité historique dont l'authenti-

cité est garantie par l'autorité privée de M. Mickiewicz, et qui établit que Napoléon se sentit un jour prêtre, et que, n'en ayant pas dans sa suite, il proposa à ceux qui la composaient de les confesser. Nous ne pouvons pas ne pas mentionner ici un incident auquel donna lieu le mot *confesser*. Un monsieur d'un certain âge, l'ayant trouvé trop dur pour son oreille, s'est écrié : « Autant vaudrait écouter Lacordaire. » Le professeur continue ainsi : « Une masse de chaleur et de lumière est répartie pour chaque époque. Cette chaleur et cette lumière constituent l'époque... J'ai prié Dieu qu'il me donnât quelque chaleur et quelque force pour vous communiquer de la chaleur et de la force. J'ai accompli ma mission en vous annonçant le Verbe incarné, nouvellement envoyé parmi nous, et l'honneur d'avoir été trouvé digne de l'annoncer fera la joie *de toute ma vie et de toutes mes vies.* »

« Puis, d'un cri véhément, il a continué : « J'ose sommer ceux d'entre les Polonais et ceux des Français qui ont approché de ce Verbe de déclarer s'ils l'ont vu, oui ou non ? » Un bruit tumultueux de près d'une soixantaine de voix a répondu par un *oui* prolongé et répété. Toutes ces personnes se sont rapidement levées et ont étendu le bras. Une seconde sommation a été suivie d'un nouveau bruit, et de la réponse : « Nous le jurons ! »

« Une dame étrangère à la secte, effrayée de cette scène, tomba dans une crispation nerveuse. Des cris mêlés de sanglots se firent entendre parmi les femmes adeptes, dont une est restée les mains jointes, les bras élevés au-dessus de sa tête et tendus vers le professeur. Le bruit général couvrait la voix de M. Mickiewicz.

« L'auditeur qui préférait Lacordaire témoigna son indignation en disant : « Il y a des Jésuites ici, » et sortit brusquement.

« Mais, à propos, comment tout cela se rattache-t-il aux langues et littératures slaves, dont nous n'entendons plus parler depuis longtemps ? Le professeur va nous l'expliquer.

« Le peuple polonais, à différentes époques, est venu apporter à la France le Verbe. Il s'est présenté autrefois sous la forme de frères d'armes, de légions amies; aujourd'hui, sous celle d'exilés, de *mendiants*. En marchant vers le secret de son existence, il marchait vers le secret de toutes les existences. Dieu ne commence à former sa cour que parmi les mendiants.

« Ainsi c'est en exploitant le nom des Polonais, en se couvrant de leurs malheurs, que M. Mickiewicz apporte le Verbe nouveau, qu'il insulte à la religion de la majorité des Français ! Comme Polonais, comme catholique, en mon nom et au nom de mes compatriotes, je proteste contre cette calomnie. » *Un catholique polonais.*

Joignons à cet article, comme pièces justificatives, les quelques fragments que voici, extraits du *Banquet du 17 janvier 1841*, brochure d'une feuille in-8°, chez Béchet, 14, rue de Sorbonne.

Le traducteur de cet opuscule l'a fait précéder d'une note ainsi conçue :

« *Aux auditeurs du cours de langues et littératures slaves.*

« Nous croyons rendre service aux auditeurs habituels du cours de M. Mickiewicz en leur offrant la traduction *fidèle* de l'écrit dont ils l'entendent souvent parler, non-seulement avec les plus grands éloges, mais même avec une admiration exaltée et passionnée; il pourront juger par eux-mêmes ce que c'est que cette production. Dans l'original polonais, elle porte pour titre : le *Banquet* (Biesiada); le professeur l'appelle ordinairement la Cène. L'auteur de cet écrit est un certain M. Towianski, homme parfaitement inconnu dans la littérature polonaise; nous croyons même pouvoir affirmer le plus positivement, qu'il n'a paru jusqu'à ce jour rien autre chose de sa plume. »

Extraits.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« *Discours d'ouverture* de la solennité du 17 janvier, célébrée intérieurement et extérieurement pour la plus grande gloire du Seigneur, et les plus ferventes actions de grâce pour l'admission du frère..... dans le giron du saint ministère; célébrée en une assemblée petite et paisible encore, comme il convient à ce premier pas de l'œuvre sainte qui s'accomplit dans le monde extérieur, d'une œuvre qui, jusqu'à présent, était tout entière dans le monde des esprits. »

. . . .

« Représentons-nous l'homme comme la dernière gaîne, comme le dernier point visible par lequel des nuées d'esprit agissent invisiblement. Ces masses d'esprits armés sont très-diverses, car l'esprit de l'homme, que dis-je? *l'esprit de chaque créature* doit s'accorder avec eux, pour former une certaine harmonie prescrite par le décret du Très-Haut. — Des nuées d'esprits que l'œil ne peut embrasser encombrent le globe terrestre, lesquels ordinairement, en cet état d'esprits, sans enveloppe, sans organisation, c'est-à-dire sans vie selon la terre, accomplissent leur pénitence en se façonnant et en attendant que la volonté supérieure les introduise de nouveau dans cette vie terrestre qui est la mort pour tout esprit, car elle est la destruction de ses facultés, de ses caractères, de sa force ; — ou bien, comme les esprits supérieurs, esprits saints, qui, ayant déjà accompli le pèlerinage terrestre selon les lois de l'amour, ne peuvent plus, à cause de leur élévation, demeurer sous aucune voûte terrestre, ni subir d'opération de cette espèce. Ils continuent leur opération à l'état d'esprit, à l'état de liberté et de vie. »

« — La terre est une vallée, car les esprits inférieurs, d'où les tentations, occupent exclusivement sa surface. — Mais Dieu ayant, du haut de ses tabernacles éternels,

envoyé Jésus-Christ, a vaincu, dispersé en partie le mal terrestre, car Jésus-Christ a ouvert le chemin du ciel, a vaincu l'enfer, c'est-à-dire les esprits inférieurs qui encombrent la terre et la gouvernent selon leur nature.... »

« Aujourd'hui donc, lorsque, par la falsification de la lumière de Jésus-Christ, ou par son extinction totale, pour n'avoir pas nourri le feu divin dans nos cœurs, les colonnes obscures se sont de nouveau étendues sur la terre par la force de la même loi, Dieu résolût, dans son inextinguible miséricorde, que, non-seulement la lumière de Jésus-Christ fût épurée et attisée, mais encore qu'elle fût mise dans une telle tension qu'il s'en allumât une étoile ardente, et que le feu de l'amour divin, feu de la nouvelle alliance, réjouît la terre assombrie, afin que l'enfer perdît plus de son sceptre, plus de son pouvoir ; car les nuées des mauvais esprits, ces colonnes obscures, par la force de la même loi, sont obligées de fuir devant l'étoile, tandis que les esprits purs descendent à la lumière divine. — Et lorsque, d'après la miséricorde révélée pour la terre, Dieu, en envoyant de ces espaces non terrestres des esprits supérieurs, et attisant toujours davantage le feu de son amour, l'œuvre, du temps du septième envoyé, le plus attisé, et que ce feu aura embrasé la terre, alors le mal disparaîtra de la terre, *périra*, selon la sainte expression. »

. . . .

« L'homme possède la volonté, mais elle est une partie infiniment petite de ses actions. Souvent Dieu met l'homme en liberté, lui facilite tout, et les colonnes de lumière et d'obscurité se retirent, et attendent que l'homme, abandonné à lui-même et entièrement libre, prenne nécessairement une direction, et après cette direction prise vers la lumière ou l'obscurité, les colonnes lumineuses ou obscures, en vertu de la loi de l'harmonie, loi suprême, occupent (encombrent) l'intérieur de l'homme et le gouvernent d'après leur nature. Un grand et volontaire assombrissement de l'âme produit ce fatal effet, que pour longtemps une colonne obscure occupe l'âme humaine ; et un tel homme, d'après les paroles de la révélation, « *est abandonné au pouvoir du mal.* » Un tel malheureux perd sa volonté, car une colonne sombre occupe, encombre son esprit. Il a toujours la liberté de sortir de cet état par un effort intérieur; il peut, au milieu de cet enfer où il se trouve, faire jaillir une petite lumière, et évoquer, au moyen de cette petite lumière, une colonne protectrice au sein de son malheur. Mais cela est presque impossible, car s'il ne l'a pas fait, libre et la grâce aidant, comment y réussira-t-il au milieu d'une atmosphère infernale ? Il arrivera un temps où, en vertu de la miséricorde divine, il recevra encore la liberté et le secours de la grâce, et il lui adviendra de nouveau, suivant l'usage qu'il fera des dons du ciel. Qu'est-ce donc que notre raison terrestre ? Qu'est-ce que la doctrine ? Qu'est-ce que la force terrestre ? Combien, sur notre vrai chemin, la lumière terrestre la plus haute n'est rien auprès de celle de Dieu, lorsque le plus élevé sur la terre (d'après les paroles de la révélation) peut, dans la seconde vie, n'être pas même un homme, et l'esprit d'un ours, ayant quitté les plaines polaires, peut arriver au comble d'élévation dans la première capitale du monde.... »

« .... L'amour, le plus saint des sentiments, doit être reçu volontairement par la créature; — de cette pleine spontanéité dépend la sainteté de l'amour partant de Dieu, qui n'est que l'amour même. — L'amour exigé, imposé, ordonné, même par la toute-puissance de Dieu, cesserait d'être amour, perdrait sa sainteté, son éclat céleste. — Quand nous aurons senti cet être, nous sentirons pourquoi le Seigneur, le Tout-Puissant, qui, d'un seul signe de sa volonté, ébranle les globes, peut les élever et les détruire, pourquoi fait-il tant d'efforts pour gagner un seul soupir d'un seul ver de terre? »

. . . .

« Et à nous, hommes coopérant à l'œuvre de l'esprit, il nous est permis de vider la coupe avec un ardent soupir, pour la prospérité de l'œuvre et de notre patrie. Première coupe de ce genre sur la terre ; car il n'y eut point encore de tel service sur la terre, et par conséquent de telle coupe, en nous souvenant qu'il est permis à l'homme de renouveler la sainte Cène du Seigneur en élevant l'esprit.

Premier toast. (A Dieu.)

« Dieu ! daigne recevoir à ta gloire cette exposition de l'œuvre de l'esprit dans les termes terrestres :

« Pour ta prospérité, pour que ton nom, ô Seigneur, soit sanctifié, pour la prospérité de la plus sainte cause des peuples, pour la prospérité de notre patrie.

Deuxième toast. (A Napoléon.)

« La miséricorde du Seigneur, le pardon et le repos, et prompte union avec nous ! O esprit, cher pour nous, d'un héros, frère, collègue et coopérateur dans l'œuvre sainte. O toi, maître illuminé, connaissant de plus près les décrets du Seigneur en faveur de la terre ! toi qui, après vingt années de souffrances, par permission supérieure, partages en ce moment notre banquet en esprit, reçois en ce moment notre solennelle assurance (et calme les soucis qui te rongent, ô ombre chère !) que nous ferons tous nos efforts pour devenir dociles à tes inspirations, à la direction que, d'après la volonté de Dieu, dont tu es plus rapproché, tu nous imprimeras pour la joie, le repos et le salut de ton esprit. »

Troisième toast. (Au frère nouvellement admis.)

« Pour la prospérité, la bénédiction et la santé du très-cher frère qui, par grâce et privilége de Dieu, entrant dans le giron du saint-office, a rempli notre cœur de joie.

vive......, qu'il marche dans la paix et la force, conduit par la droite toute puissante sur le chemin sacré de sa grande destinée. »

D'après l'auteur du *Banquet*, le monde matériel est un immense laboratoire employé à l'épuration et à la sublimation des esprits.

Chaque globe, dans ce travail, a sa destination propre, et la terre, le moindre de tous les globes, est le siége des opérations les plus grossières (1).

Toutes les créatures ont un esprit, les animaux et les végétaux aussi bien que l'homme (2); et si ce dernier est le roi de la création, ce n'est pas pour qu'il oublie, comme il le fait, les droits de ses sujets, mais pour qu'il les aide au contraire à monter plus haut (3).

Ne vantons point trop notre supériorité. La doctrine, la raison, la force terrestre, sont peu de chose en définitive, car « le plus élevé sur la terre peut, dans la seconde vie, n'être pas même un homme, et l'esprit d'un ours, ayant quitté les plaines polaires, peut arriver au comble de l'élévation dans la première capitale du monde (4). » Le christianisme avait soupçonné cette grande vérité, et la sympathie des chrétiens pour les animaux en est une preuve très-remarquable. Toutefois, les races inférieures ne devaient être complétement réhabilitées que sous le règne de la nouvelle doctrine (5).

Comment l'esprit de chaque créature se perfectionne-t-il, et quelle est ici-bas son action? Le voici :

Le globe terrestre est entouré d'une multitude innombrable d'*esprits libres*, sans organisation, qui agissent invisiblement (6). On en distingue trois espèces : les esprits *supérieurs*, les esprits *inférieurs* et les esprits que j'appellerai *mixtes*, faute d'un terme plus précis (7).

Parmi les esprits supérieurs, les uns n'ont jamais pris de forme matérielle, tant est sublime leur nature! les autres ont revêtu des corps; mais, *ayant accompli le pèlerinage terrestre selon les lois de l'amour*, ils ne recommenceront point leur épreuve, et ils continueront de vivre à l'état d'*esprits libres* (8). Ceux-là sont les anges, les chérubins, et ceux-ci les saints, les bienheureux (9). Ils forment tous des colonnes lumineuses, et au sommet de la plus élevée se trouve Dieu.

Les esprits inférieurs sont les mauvais esprits, les légions infernales; Satan dirige leurs ténébreuses colonnes.

Quelle est leur origine? Sont-ils naturellement pervers? Faut-il voir en eux des êtres déchus? Seront-ils réhabilités? Questions sans solution, ou dont la solution est obscure et douteuse!

Les esprits *mixtes* comprennent ceux qui, n'ayant point *accompli le pèlerinage selon les lois de l'amour*, subissent une sorte de pénitence, et « se façonnent en attendant que la volonté supérieure les introduise de nouveau dans cette vie terrestre (1). »

Ces trois ordres d'*esprits libres* s'unissent ou cherchent à s'unir aux esprits captifs revêtus d'une organisation matérielle, qui sont pour eux comme des instruments, des moyens d'action; d'un autre côté, les esprits captifs peuvent accepter ou refuser leur concours, attirer les colonnes lumineuses, ou se laisser dominer par les colonnes obscures. Dans le premier cas, ils *méritent* et se perfectionnent. Ils *déméritent* dans le second cas (2).

Mais laissons là les races inférieures, les animaux et les végétaux, et occupons-nous de l'homme exclusivement.

L'homme, esprit et corps, est le plus délicat des instruments mis sur la terre à la disposition des *esprits libres*. C'est le dernier *point*, la dernière *gaîne* par laquelle ils agissent.

L'homme possède la volonté, mais *elle est une partie infiniment petite de ses actions*. Il ne peut que repousser les esprits inférieurs quand ils veulent s'emparer de son âme, et attirer au contraire les esprits supérieurs par des aspirations brûlantes. Lorsque la direction est prise, que les colonnes lumineuses ou les colonnes obscures sont descendues, que l'homme a fait le vide du côté du bien ou du côté du mal, le sort en est jeté, il ne s'appartient plus. Les esprits *occupent* son intérieur, et le gouvernent selon leur nature.

L'homme que les mauvais esprits possèdent *est abandonné au pouvoir du mal. Il perd sa volonté*, et cela, *jusqu'à ce que Dieu la lui rende*, car il est *presque impossible* qu'il sorte de son malheureux état, et qu'il attire spontanément la colonne lumineuse, puisqu'il n'a pu y réussir *étant libre et la grâce aidant* (3).

Il y a donc lutte entre les esprits inférieurs et les esprits supérieurs se disputant le cœur de l'homme. Quant aux esprits mixtes, ils sont nos anges gardiens. Ils s'introduisent aussi dans nos âmes, s'efforcent de les bien diriger, et la fin de leur pénitence est à ce prix (4).

Les esprits supérieurs ont eux-mêmes un grand intérêt à s'emparer de notre intérieur pour y allumer les flammes de l'amour. En effet, tant qu'ils n'auront pas rempli cette mission, tant qu'ils n'auront pas vaincu les colonnes sombres, ils seront obligés de demeurer sur la terre et ne pourront jouir complétement du bonheur céleste (5).

(1) Le *Banquet*, p. 12.
(2) Leçon du 26 mars, et le *Banquet*, p. 6.
(3) Leçon du 26 mars.
(4) Le *Banquet*, p. 8.
(5) Leçon du 26 mars.
(6) Le *Banquet*, p. 6.
(7) Le *Banquet*, passim.
(8) *Id.*, p. 9.
(9) *Id.*, p. 6.

(1) Le *Banquet*, p. 6.
(2) Le *Banquet*, passim.
(3) Le *Banquet*, p. 8.
(4) *Id.*, passim.
(5) Le *Banquet*, p. 9 et 10.

Ainsi, la félicité des saints et des anges, et la délivrance des esprits mixtes sont entre nos mains, et en ouvrant notre cœur aux colonnes lumineuses, nous servons *non-seulement la terre, mais même le ciel* (1).

La force, la vertu, le devoir de l'homme, consistant à évoquer les colonnes d'esprits supérieurs, et « tout dépendant du mouvement de notre âme pour Dieu, considérons que sont toutes espèces de formes, que sont les confessions, les communions, sans ce mouvement? Ah! que dis-je? que sont ces formes qui nous étourdissent sur la voix de ce père aimant qui nous sollicite à ce mouvement attendu par lui, ces formes qui étouffent les inquiétudes de la conscience? c'est lorsque le mal tourne à son profit les moyens donnés par Dieu, lorsque, dans les temples, des fumées noires s'élèvent pour Satan, que le triomphe du mal est accompli. Mais, ô vaines entreprises! elles ne sont rien, ces vertus froides, mortes; ces prières, ces formes, ces fondations sans nombre: il n'y a que d'écouter Dieu parlant par la voix de son vicaire: Mon fils, donne-moi ton cœur; qu'une seule émotion, qu'une illumination de l'âme qui peut nous amener une colonne d'esprits saints, d'où la grâce, la bénédiction, le ciel (2).

Existe-t-il un moyen sûr et infaillible de distinguer les esprits supérieurs des esprits inférieurs à leur entrée dans notre âme? Les anges de ténèbres ne se transforment-ils jamais en anges de lumière? Si l'homme, une fois *encombré* par les colonnes inférieures, *perd sa volonté;* s'il est tellement abandonné au pouvoir du mal qu'il lui soit presque impossible de s'y soustraire, tant que Dieu *ne lui a pas rendu sa liberté;* si, quand une colonne lumineuse ou ténébreuse s'est emparée de lui, il n'est plus qu'un *instrument*, une *gaîne*, une enveloppe au service des esprits, le libre arbitre ne se trouve-t-il pas réduit à des proportions insignifiantes? On me dira probablement que l'homme peut d'abord choisir entre les bons et les mauvais esprits! C'est vrai, au début, mais ensuite, il est passif, et l'on ne saurait désormais lui imputer des actions auxquelles il devient moralement étranger. C'est l'esprit qui l'encombre, le dirige, le mène, qu'il faut récompenser ou punir.

Ces objections sont graves, et les prophètes n'y répondent pas.

La question de la vie future me paraît très-clairement résolue. Ceux qui auront accompli le pèlerinage terrestre selon les lois de l'amour, iront avec les séraphins et les bienheureux continuer leur vie à l'état d'esprits libres, en attendant l'ouverture définitive du ciel. Les autres, après avoir subi leur pénitence, rentreront, soit dans le corps d'un homme, soit dans celui d'un animal, soit dans celui d'une plante, suivant leurs mérites.

M. Mickiewicz a déclaré que l'honneur

(1) Le *Banquet*, p. 9.
(2) *Id.*, p. 13.

d'être aujourd'hui l'apôtre de la foi nouvelle ferait la consolation *de toute sa vie et de toutes ses vies* (1). L'homme peut donc conserver le souvenir de ses existences passées; mais une telle faveur n'est probablement accordée qu'aux prophètes.

Envisagé au point de vue historique, le système n'est pas moins curieux. Examinons en peu de mots ses principales applications.

Depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ, les colonnes lumineuses furent dominées par les colonnes obscures. C'est cette période que Vintras et les précédents réformateurs montanistes désignent sous le nom de *règne de justice, règne du Père*.

Jésus-Christ, le premier *après Dieu* (2), dans la colonne des grands chérubins fit descendre les esprits supérieurs sur la terre. *Il racheta le genre humain* (3). « La sainte Vierge écrasa la tête du serpent, parce qu'elle fut l'instrument si important de la dispersion des ténèbres par les colonnes lumineuses (4). »

« Mais jamais encore jusqu'ici la colonne lumineuse ne posséda le sceptre de la terre; la lumière de Jésus-Christ combattant encore contre des ténèbres prédominantes, n'est point arrivée jusqu'à ce point de force et de puissance. » D'ailleurs, on l'a *falsifiée pour se l'accommoder. Elle a servi d'instrument à l'orgueil* (5).

Cependant, après *deux mille années lunaires célestes*, Dieu a réclamé contre le *gaspillage* de sa grâce, et une nouvelle *grâce et miséricorde* doivent être répandues sur la terre.

« C'est à la moitié du XIXe siècle que tu as réservé, ô Seigneur! cet honneur, cette joie, ce phénomène inconnu au globe: le pouvoir en la possession de la colonne lumineuse et la domination de la lumière, de la vérité et de l'amour (6). »

Les esprits supérieurs ne conserveront pas toujours, il est vrai, ce pouvoir dans sa plénitude; mais ils ne le perdront plus entièrement, et dorénavant « il sera balancé entre l'esprit de lumière et l'esprit de ténèbres. »

Deux peuples recevront d'abord la grâce du Seigneur et serviront à éclairer les autres: le peuple Slave et le peuple Français (7): « et même aujourd'hui, la France présente, sinon un point lumineux, du moins un point gris au milieu des ténèbres du globe. — Et cela est le développement élémentaire, progressif de ta miséricordieuse pensée, ô Dieu (8)!

(1) Leçon du 26 mars.
(2) Le *Banquet*, p. 14. — *Après Dieu!* c'est la négation formelle de la divinité de Jésus-Christ. M. Mickiewicz s'en est expliqué plus nettement dans la leçon du 26 mars.
(3) Le *Banquet*, p. 8.
(4) Le *Banquet*, p. 9.
(5) *Id.*, p. 10.
(6) Le *Banquet*, p. 11.
(7) Leçon du 21 mai.
(8) Le *Banquet*, p. 11.

Un Messie (Towianski) vient d'être envoyé pour prêcher le nouvel Evangile et diriger l'œuvre naissante. Il arrive du fond de la Lithuanie (1); il ne faut point contester sa mission, car il a guéri plusieurs malades, et au premier jour il ressuscitera des morts (2) !

Ce messie religieux sera secondé par un messie politique; et tandis que Vintras prédit la conversion et le triomphe de Louis XVII, Towianski et M. Mickiewicz proclament le retour de Napoléon parmi nous. L'esprit de ce héros, n'ayant point entièrement accompli le pèlerinage terrestre selon les lois de l'amour, achève sa pénitence, en attendant que Dieu le délivre et l'incarne de nouveau (3). Il fait partie des esprits mixtes dont l'épreuve n'est point finie. Il cherche à descendre dans nos cœurs, afin de les préparer, de les secourir, et de mériter ainsi sa délivrance (4).

Ceux que la Providence a choisis pour commencer l'œuvre de la miséricorde et de la grâce doivent se disposer à l'apostolat d'une manière toute spéciale, s'enfermer *dans le cloître de leur intérieur* (5), se détacher de ce qui est humain, et travailler *sans scruter les destins*, sans demander la raison des volontés divines. Ils doivent activer la lumière de Jésus-Christ *jusqu'à l'état de feu de l'étoile, l'attiser* par des prières, des actes de contrition, d'humilité, d'amour, à l'aide du *travail intérieur de l'âme* (6). Ils doivent surtout attirer en eux l'esprit de Napoléon et suivre ses inspirations, afin d'abréger la durée de sa peine et de hâter son retour (7).

Tels sont les rêves de nos poëtes prétendus religieux, et nous enregistrons déjà comme des curiosités littéraires ces révélations qui devaient changer la face du monde, et qui sont si tristement renouvelées des Orientaux et des Grecs. Mais il faut bien permettre à Towianski de se croire Napoléon, quand Pierre Leroux se croit Pythagore. Dieu a rendu folle la sagesse des sages pour faire triompher la sainte folie de la croix au-dessus de toute sagesse.

C'est à saint François d'Assise, c'est à saint Jean de la Croix, c'est à sainte Thérèse qu'il faut demander le véritable esprit de la poésie mystique, c'est dans le Traité de l'amour de Dieu par saint François de Sales qu'il faut chercher les inspirations de cette éloquence qui vient du cœur; c'est dans les livres de M. Olier qu'on apprendra l'énergie de la foi chrétienne et les stoïques beautés de la vie intérieure. M. Olier, curé de Saint-Sulpice et fondateur de la société des prêtres qui dirigent actuellement les principaux séminaires de France, est un grand mystique, et nous oserions presque dire un grand génie encore inconnu, tant il y a de grandeur dans ses conceptions, de force dans son style, et même de poésie dans les révélations dont il fut favorisé. Plusieurs de ses ouvrages encore inédits qui nous ont été communiqués par le vénérable M. Garnier, l'avant-dernier supérieur de le congrégation des Sulpiciens, contiennent des choses de la plus grande beauté sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la personne de ceux qui le servent, et sur la lumière spéciale qui forme l'auréole des saints. Les relations de M. Olier avec la vénérable mère Agnès pourraient fournir le sujet d'une légende très-poétique et très-touchante. Voici comment il raconte lui-même ce mystère de charité :

« Un jour, étant dans la retraite, où je me disposais pour entreprendre le premier voyage de la mission d'Auvergne, je vis cette sainte âme venir à moi. Quoique je fusse effectivement assis, néanmoins j'étais à genoux en esprit. Elle portait en une main un crucifix, et un chapelet de l'autre. Son ange, parfaitement beau, portait la queue de son manteau d'une main, et un mouchoir de l'autre, pour recevoir les larmes dont elle était baignée ; et, avec un visage pénitent et affligé, elle me dit : Je pleure pour toi. Ce qui me donna beaucoup au cœur, et me remplit d'une douce tristesse. J'ai même son crucifix, et j'ai reçu son mouchoir plein de saintes larmes. Son bon ange, que l'on croit être un séraphin, m'a été donné l'avant-veille du jour que j'appris sa mort. Etant à la campagne, voilà un ange qui fond sur moi comme un aigle ferait sur sa proie ; et comme il m'embrassait, j'entendis ces paroles de mon ange : *Honore bien l'ange qui est auprès de toi ; c'est un des plus grands qui se soient donnés à créature sur terre.* J'avais bien ressenti quelques caresses du bon ange de la paroisse, mais pour celui-ci je me souviens que, passant par les rues de Paris quelque temps après (c'était sur le pont Notre-Dame, où il vit les anges de tous les marchands), il me sembla que je voyais les hommages et les grands respects que tous les autres anges lui rendaient. Or le jour que j'appris cette mort, aussitôt, touché, je m'en allai devant le saint sacrement... j'entendis une voix dans mon cœur qui partait du tabernacle, qui me dit : Je t'ai laissé mon ange ; paroles qui me fortifièrent tellement, qu'elles m'empêchèrent de pleurer et de m'affliger davantage. »

Cet esprit d'expiation, ce sacrifice incessant des justes les uns pour les autres, et des justes pour les pécheurs, ces chastes embrassements de deux âmes saintes qui se rencontrent dans le tabernacle où repose le Dieu immolé, ces douceurs amères de la croix, ces échanges de larmes, cette vie

(1) Le *Banquet*, p. 14.
(2) On raconte l'anecdote suivante : Mgr l'archevêque de Paris demandant un jour à M. Mickiewicz la preuve de la mission de Towianski, le professeur lui répondit : Monseigneur, il fait des miracles. Il a même guéri une femme qui était dangereusement malade. (*Annales de philosophie chrétienne*, n° d'avril 1844. *Les Verbes nouveaux.*)
(3) Le *Banquet*, p. 14, et leçon du 28 mai.
(4) Le *Banquet*, p. 14, 15 et 16.
(5) *Id.*, p. 14.
(6) *Id.*, p. 7.
(7) *Id.*, p. 15 et 16, et passim.

cachée en Dieu, cette prolongation des douleurs du Calvaire dans la personne des saints, cette agonie d'une volonté qui meurt pour s'immortaliser dans l'obéissance, voilà le véritable génie du christianisme, voilà le mysticisme des vrais gnostiques, c'est-à-dire de ceux *qui savent* ce que c'est qu'aimer Dieu. Arrière donc ces tendresses molles, ces rêveries sensuelles, ces mélanges d'amour profane qui déshonorent la poésie prétendue religieuse de notre époque! retrempons l'art chrétien dans les sources mêmes du christianisme. Le christianisme, c'est la croix, et notre Parnasse doit être le Calvaire. N'essayons pas de mêler la nuit avec le jour. Ils sont inconciliables : dès que le jour paraît, la nuit s'en va. N'essayons pas de concilier le panthéisme avec la vérité catholique, et la matière avec l'esprit : leur dualisme est éternel. Affirmer l'unité de substance, c'est matérialiser l'esprit. Dire que tout est Dieu, c'est affirmer que Dieu n'est pas. Prétendrions-nous renvoyer le Verbe éternel à l'école de Spinosa? Peut-on concilier ensemble la négation et l'affirmation sans les faire changer de nature? Que nous veulent donc les mystiques de la matière, les faquirs de la fatalité et les brames de l'attraction? Ils savent bien que du jour où nous leur donnerions la main, nous ne serions plus catholiques; et de leur doctrine à la nôtre, la destruction et l'absorption de l'une des deux est la seule conciliation possible.

Résumons-nous. La chair et l'esprit, l'orgueil et la foi, le sensualisme et l'ascétisme, se font dans le monde une guerre qui maintient l'équilibre moral dans la société des hommes, et cette guerre durera autant que le monde. Chacune des deux forces revendique pour elle la divinité et la religion; l'une nie ce que l'autre affirme, et réciproquement. Les anciens avaient pressenti ce mystère, lorsqu'ils faisaient lutter Eros et Anteros; parmi nous, c'est le Christ et l'Antechrist qui luttent l'un contre l'autre. L'Antechrist, parodie le Christ; il a ses ministres, ses mystères, ses hymnes, ses poëtes. Le mysticisme de l'Antechrist n'est que l'ésotérisme des joies de la chair, qui ensevelissent l'âme dans une désolation éternelle. Le mysticisme est la poésie intime des âmes, et c'est en lui qu'on trouve les sources de l'inspiration littéraire. Il faut donc veiller sur soi-même pour ne pas se laisser surprendre à des rêves contagieux; il faut craindre le venin des doctrines matérialistes dont est infectée l'école moderne, et n'étudier que les vrais maîtres, qui sont les écrivains sacrés, les Pères et les saints. Le mysticisme des autres n'est que de la corruption dans les mœurs et de l'amphigouri dans le style.

Ce n'est pas seulement dans les écrits des saints, c'est aussi dans leur vie, qu'il faut étudier ces secrets de la véritable vie intérieure, qui resteront toujours ignorés aux chrétiens infidèles, et seront pour la sagesse mondaine un éternel scandale. Sainte Élisabeth passant sa vie avec des lépreux, chassée comme une mendiante, et se soumettant avec joie aux rudes traitements de maître Conrad, ne sera jamais une héroïne de roman profane. Mais demandez à M. de Montalembert ce qu'on peut faire de sa légende? Le monde ne comprendra jamais l'héroïsme de tous ces grands cœurs, dont il n'était pas digne, et qui se sont consumés pour lui sur la croix : les stylites, les encuirassés, les stigmatisés, les saint François d'Assise, les saint Alexis, les saint Labre, toute cette sublime gueuserie, tous ces mendiants qui ne se seraient pas baissés pour ramasser la couronne du monde, et qui, semblables à Moïse sur la pierre d'Horeb, soutenaient les trônes chrétiens par leurs prières, et faisaient aux empires appauvris de vertus l'aumône de leurs saintes larmes! et tous les pieux solitaires qui sauvaient le monde par leur exil et se soumettaient à la servitude volontaire pour conquérir aux hommes la véritable et inaliénable liberté! Hermann Contracto, ou le contrefait, ce Job chrétien qui souffrait pour l'amour de Marie dont il était le fiancé; Henri Suso, dont la charité était si tendre et si cruelle, si tendre pour Dieu et pour le prochain, si cruelle envers lui-même, car il porta toute sa vie une croix hérissée de clous qui lui mordaient la chair. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer dans leur vieux style quelques pages détachées de cette vie admirable :

(*Tiré de la vie de Suso*, c. 20.)

Entre plusieurs autres que le bon pere Suso desiroit reduire à Dieu, vint à luy vne femme fine et cauteleuse, portant vn cœur de loup sous vne couuerture d'honneste conuersation, comme il sembloit : et se sçauoit si bien desguiser, qu'en longue espace de temps ledit Suso ne s'en pouuoit apperceuoir. Auparauant elle estoit tombee en vn forfait vilain et deshonneste auec quelque homme : et non contente de ceste meschanceté, elle la voulut augmenter et agrauer, donnant l'enfant qui estoit venu à vn autre, qui en estoit du tout innocent. Mais le bon pere ne la voulant chasser arriere de soy pour ce forfait, escouta ses confessions, et luy fit beaucoup d'honnestetez et plaisirs : mais quant cela eut long temps duré, tant lui qu'autres personnages dignes de foy, cogneurent quelle estoit en secret adonnee aux mesmes pechez qu'elle estoit auparauant. Ce que neantmoins il tint secret, ne la voulant manifester. Toutesfois il se retira d'elle, et ne lui fit plus de plaisirs accoustumez. Elle s'appercevant de cela, lui manda, qu'il ne fist pas ainsi : car si elle estoit frustree des commoditez et profits qu'elle receuoit de luy, qui se repentoit, et lui bailleroit l'enfant qu'elle auoit eu d'vn seculier, duquel elle le diroit et affermeroit pere, et que par cela elle lui feroit vn si grand deshonneur, qu'il en seroit par tout diffamé. Il fut espouuanté de ces paroles, et demeurant quelque temps tout pensif, il se print à souspirer du profond du cœur, et dit en soy

mesme : les angoisses me tiennent de tous costez, et ne scai où me tourner. Car si ie fais cela, ie suis malheureux, et si ie ne le fais, encore suis ie malheureux; et par ainsi les angoisses m'enuironnent de toutes parts, en sorte qu'elles me peuuent accabler. Cependant il attendoit d'vn cœur paoureux ce que Dieu permettoit à ce diable contre lui. Or il print ce conseil en soy et en Dieu, que c'estoit le meilleur pour le salut de son corps et de son ame, de choisir entre deux maux, et se separer de ceste meschante femme, quelque chose qu'il aduint de son honneur : ce qu'il suiuit aussi. Ceste femme fut tant esmeuë de cela, que courant de costé et d'autre aux religieux et aux seculiers, volontiers de grande meschanceté qui la tenoit, elle se diffamoit elle mesme, seulement afin de faire de l'ennuy à ce pauure homme et affermoit à tout le monde, qu'elle auoit eu cest enfant de luy. Ceste chose offensa et scandalisa bien grandement tous ceux qui croyoient ce quelle disoit, et d'autant plus que le bruit de la sainteté d'iceluy s'estoit plus loin espandu. Cela lui transperçoit le cœur et l'ame, et ne faisoit plus que languir de misere et angoisse : il passoit les nuicts sans dormir, et les iours en tristesse et ennuy. Il leua donc ses yeux à Dieu auec un triste visage et profonds souspirs disant : O Seigneur, voici ce temps miserable venu, voici mon heure, comment pourray-ie endurer les grandes afflictions et destresses de mon cœur? O que ne suis-ie mort, afin de ne voir et entendre ceste calamité ! O benin Iesus, vous mesme sçauez comme tous les iours i'ai honoré vostre tressaint nom, et en tous endroits i'ai tasché de le faire aimer d'vn chacun et honorer? voulez vous donc aporter vn tel diffame et ignominie à mon nom? A bon droit ie me puis plaindre de cela. L'ordre de Saint-Dominique celebre et renommé receura tant de deshonneur et infamie de moy, que iamais ne cesseray de pleurer. O les angoisses de mon cœur. Les gens de bien, qui iusques à present m'ont honoré comme vn sainct homme, chose qui me pouuoit donner courage, maintenant ne me regarderont point autrement, que pour vn abuseur de peuple, ce qui blesse mon ame de cruelles playes. Quand le bon pere eut quelque temps poursuiui de telle sorte ses complaintes et lamentations, que la vie et les forces lui defailloient, il y eut vne femme qui vint à lui, disant : Monsieur pourquoy vous tourmentez vous ainsi? Prenez bon courage, aisément ie vous aideray, si me voulez obeyr, et ferai en sorte, que ne perdrez vostre honneur et bonne renommee. Prenez donc bonne esperance et confort. Luy esleuant vn peu les yeux, dist : Par quel moyen ferez vous cela? Elle respondit : Ie prendray cest enfant entre mes bras, et l'emporteray sous mon manteau, et l'enterreray tout vif de nuict, ou le feray mourir, luy fichant une aiguille dedans le cerueau. Quant il sera mort, tout ce tumulte sera appaisé, et vostre honneur vous restera entier. Le bon pere grandement indigné respondit : O femme la plus cruelle qui viue, feras-tu donc ainsi mourir ce pauure petit innocent? Que peut il mais, si sa mere est meschante? L'enterreras-tu tout vif?Ià n'aduienne, ià n'aduienne, que ce meurtre soit iamais commis par mon consentement. Rien à la verité ne me sçauroit aduenir pire et plus dommageable de cecy, que la perte de ma bonne renommée : mais si la valeur d'vn royaume entier estoit à ma disposition, bien volontiers auiourd'huy ie l'offrirois et resignerois à Dieu plustost, que l'endurer que ce sang innocent fust espandu. Mais elle dist : Vous n'auez pas engendré cest enfant : dequoy vous souciez vous s'il meurt ainsi? Et quant et quant elle va tirer vn grand cousteau bien affilé disant : Laissez le moy emporter de deuant vous, ie luy auray tost coupé la gorge, ou bien ie luy mettrai ce cousteau dedans le cœur : quand il sera ainsi mort vous serez en paix. Il respondit : Tais toy, meschante femme. A qui que soit cest enfant, il est neantmoins formé à l'image de Dieu et racheté du precieux et sacré sang de Iesus Christ. Ie ne voudrois donc qu'on espandit si cruellement son sang. Mais ceste femme se mettant en colère, dist : S'il ne vous plaist qu'on le tuë, à tout le moins endurez qu'on le mette à l'eglise le matin, comme on fait les enfans exposez et abandonnez : autrement faudra que faciez des frais excessifs et intolerables, pour l'entretenir. Suso dist : Certainement i'ay confiance en Dieu tout puissant, qui a eu soin de moy iusques à present, que facilement il fournira les choses necessaires tant à moy qu'à ce petit enfant. Va donc, et me l'apporte secrettement ici, afin que ie le voye. Quand donc il l'eut pris entre ses bras, ce petit enfant lui sousrit. A cause dequoy souspirant du profond du cœur, il dist : Quoy, tueray-ie ce beau petit enfant qui me rit? Ià n'aduienne : Certainement i'endureray volontiers tout ce qui m'aduiendra pour l'amour de luy. Puis tournant amiablement son visage à l'enfant, il dist : O pauure petit enfant, que tu es vn orphelin miserable ! Car celuy qui t'a engendré ne te veut auoüer pour sien, ton infidele mere t'a voulu exposer et abandonner comme vn chien, duquel on ne tient aucunement compte. Mais par la permission de Dieu tu m'as esté donné, afin que ie sois ton pere, ce qu'aussi feray-ie bien volontiers, et ne te receuray point d'autre part que de Dieu. Tres-doux enfant, tu es dans mon sein, et combien que tu ne puisses parler, toutesfois tu me regardes doucement. Mais moy ie te regarde d'vn cœur nauré, d'vn œil pleurant, et te baise amiablement. I'arrouse ta face delicate de mes chaudes larmes. Mais quand ce tres-beau petit enfant sentit les larmes de Suso arrouser son visage, il se print pareillement à pleurer bien fort, et ainsi pleuroient tous deux. Or Suso voyant ce petit enfant pleurer, il le pressa amoureusement contre sa poitrine, disant : Ne pleure point mon tres-cher fils. Pourchasseray-ie ta mort parce que tu n'es engendré de moy, et qu'à cause de

toy il faudra que i'endure beaucoup de maux et de fascherie? Ie ne te puis aucunement affliger : car tu seras mon fils et celuy de Dieu, et pendant que par la grace de Dieu i'auray vne seule bouchee de pain, ie te la donneray à la loüange de Dieu, et endureray volontairement tout ce qui m'aduiendra de ceci. Quand ceste furieuse femme, qui auait deliberé de tuer l'enfant, entendit ces lamentables propos, elle en eut le cœur totalement attendri, et se print à pleurer et crier bien haut, en sorte qu'il la fallut faire taire, Suso craignant que la chose ne fust diuulguee. Apres qu'elle eut assez pleuré, il luy rendit le petit enfant, et luy souhaitant bon heur, il dist : Dieu te benisse, et les saints anges d'iceluy te preservent de tout mal! et commanda qu'il fust bien nourri et traité à ses despens. Apres ceci la detestable mere de cest enfant continua tousiours de plus en plus à diffamer Suso en tous endroits, et principalement où cela luy pouuoit nuire, de sorte que plusieurs honnestes personnages auoient pitié de sa fortune, et souuent prioient Dieu le iuste iuge, qu'il enuoyast la mort à ceste femme. Quelquefois vn sien cousin le fut trouuer : et luy dist : Malheur à ceste sacrilege femme, qui vous a ioüé vn si meschant tour. Certainement ie vous vengeray d'elle. Ie me cacheray quelque part sur ce grand pont, et quant elle passera dessus, la ietteray dans la riuiere, afin que par ce moyen son execrable cruauté soit punie et vengee. Suso lui respondit, Ami ne faites pas cela. Ià n'aduienne que pour l'amour de moy aucun soit mis à mort. Dieu qui cognoist les secrets de tous, sçait bien qu'à tort et sans cause elle m'a accusé du fait de cest enfant. Ie recommande donc cest affaire ès mains d'iceluy, afin qu'il la face mourir, ou la laisse viure, s'il luy semble bon. Et quand ie ne tiendrois compte du danger que mon ame encourroit, si je pourchassois la mort de ceste femme, toutesfois encore voudroy-ie honorer en elle toutes les autres chastes et honnestes femmes, et la laisserois viure. L'autre tout courroucé respondit à cela : Pour mon regard ie ne feroi aucune difficulté de tuer homme ou femme, s'il m'auoit fait vne telle iniure. Suso luy dist : Ne faites pas cela : car ce seroit vne extrême cruaute et barbare temerité. Cessez donc, et me permettez aduenir toutes les croix et afflictions que Dieu voudra que i'endure. Or ceste affliction croissant, vne fois vaincu d'infirmité d'esprit, se trouuant par trop chargé et greué, il vouloit prendre quelque recreation et allegement. Parquoy il s'en alla voir deux de ses amis, afin de receuoir quelque consolation d'eux : lesquels s'estoient monstrez familiers et fideles en son endroit, quand la fortune luy estoit riante. Mais Dieu permist en ce lieu, que de fait il experimentast en tous les deux, comme il n'y a rien de solide et d'entier ès créatures. Car il fut beaucoup plus griefuement affligé de ces deux et de leurs compagnons, que du peuple. L'vn de ces deux luy dist des paroles fort aspres et piquantes, et luy tourna le dos auec grande indignation, vsant mesmes d'iniures et reproches. Entre autres choses qu'il luy dist iniurieusement, il lui commanda de quitter son amitié et familiarité, d'autant qu'il auoit honte de hanter auec luy. Ces paroles luy touchoient au profond du cœur, et respondit d'vne voix triste et lamentable : O mon frère, si Dieu auoit permis que vous fussiez tombé dans ce profond bourbier, comme il a permis que ie sois tombé, ie me ietterois de bon cœur apres vous, et vous en retirerois benignement. Mais helas! ce ne vous est assez de me voir profondement plongé, ains encores vous vous efforcez de me fouler a beaux pieds. Ie me plains de cela au cœur autresfois tant affligé du tres-pitoyable Iesus : mais cestuy luy commanda de se taire, disant auec iniure : C'est fait de vous. Non seulement vos sermons, mais encores les liures qu'auez faits, seront reiettez. Et luy dressant les yeux au ciel, respond doucement : Ie me fie en Dieu tout puissant, que mes liures et mes esprits en temps oportun seront beaucoup plus agréables et chers, que iamais ils n'ont esté par ci deuant. Il reçeut ceste consolation vrayement lamentable de ses principaux compagnons et amis. En la mesme ville, iusques à ce temps les gens de bien l'auoient honnestement pourueu des choses necessaires : mais quand ils entendirent ces faux bruits, tous ceux qui les croyoient se tindrent de l'aimer et de le secourir, iusques à tant que, sçachans bien la verité de tout, ils retournerent encores vers luy. Vn iour il s'assit pour prendre quelque peu de repos. Or estant cependant retiré des sens, il luy sembla qu'il auoit esté mené en quelque region intelligible. Là quelqu'vn parloit lors au fons de l'ame diceluy en ceste maniere : Escoute, escoute vne parole de consolation que ie te liray maintenant. Il escoutoit attentiuement. Il luy leut donc en latin ces paroles d'Esaye : ***Tu ne seras plus appellee delaissee, et ta terre ne sera plus appellee desolee : mais tu seras appellee, ma volonte en icelle, et ta terre sera habitee, car le Seigneur s'est pleu en toy*** (***Esa.*** LXII). Quant il eut leu cela il le repeta par trois ou quatre fois. De quoy Suso s'esmerueillant, il dist : Que veut dire cela, que tant de fois vous me repetez ces choses? Afin, dit-il, qu'asseurant vostre esprit en Dieu, vous ayez bonne confiance en luy, puis que mesme il pouruoira des choses necessaires la terre de ses amis c'est à dire leurs corps mortels, et si quelque chose leur est ostee en vn endroit, il le leur rendra en lautre : Dieu vous en fera de mesme par sa benignité. Tout cela aduint par apres, et si euidemment, que plusieurs en rioient de ioye, et louoient Dieu, les yeux desquels parauant auoient ietté des larmes de grande pitié et compassion. Alors cest homme affligé ressembloit à vne bestiole mangee et deschiree des loups, qui rend encore quelque odeur, dont les guespes et freslons arriuez, y viennent par bandes, et acheuent de manger ce qui reste, iusques aux os, voire tirans la moëlle l'em-

portent en l'air auec eux : car il fut en la mesme sorte diuulgué et diffamé de tous costez par quelques vns religieux d'apparence, et qui faisoient cela sous couleur et quelques saintes ou deuotes complaintes et deuis, afin de se recreer les vns auec les autres comme par amitié, combien qu'il n'y eust en eux aucune fidelité. A cause de cela, il se sentit par fois aiguillonné de quelques mauuaises pensees en ceste maniere : Pitoyable Iesus, si quelqu'vn endure quelque tort des Iuifs, ou des Ethniques ou de ceux que chacun cognoist estre meschans, cela se peut aucunement supporter. Mais ceux-ci semblent vos amis, qui me tourmentent cruellement, à cause de quoy ceste croix est d'autant plus intolerable. Au reste reuenant à soy, et considérant toutes choses par raison et meur iugement, il ne leur en donna aucune faute, ains se persuada que Dieu auoit fait cela par eux, et qu'il deuoit ainsi endurer, et que Dieu par ses ennemis accomplit et parfait le salut eternel de ses amis, et specialement lors qu'il estoit esmeu de ces aiguillons d'impatience, il lui fut interieurement ainsi respondu : Souuienne-toy, que Iesus Christ voulut auoir en sa compagnie, non seulement S. Iean son tres-cher disciple, et S. Pierre à lui tres-fidèle, mais encore il voulut endurer ce meschant Iudas. Toi donc qui veux ensuiure Iesus Christ, pourquoi endures tu à regret ton Iudas ? Tout soudain vne pensee volante respondit ainsi à ces choses : Helas mon Iesus, si vostre amy affligé n'auoit qu'vn Iudas, cela seroit tolerable et facile à supporter : mais maintenant il n'y a coin qui n'en soit rempli, de sorte qu'vn s'en allant, cinq autres se mettent en place. Il lui fut interieurement respondu à ces choses : Celuy qui a l'esprit en bonne disposition, ne doit penser qu'aucun soit son Iudas, mais plustost cooperateur de Dieu, par lequel doit estre exercité pour son salut special. Veritablement quand Iudas trahit et liura Iesus Christ par vn baiser, Iesus Christ l'appella son ami, disant : *Ami, pourquoi estes vous venu?* (*Matt.* XXVI.) Apres que Suso plus qu'assez tourmenté de la façon, eut long temps enduré calamité, il lui demeura quelque petite consolation, qui lui faisoit encores prendre quelque peu de courage, d'autant que le bruit semé de lui, n'estoit encores paruenu aux principaux prelats de son ordre. Mais Dieu lui osta bien tost ceste petite consolation : Car celui qui estoit perfect ou general de tout l'ordre, et le prouincial de Germania vindrent l'vn auec l'autre en la ville où ceste meschante femme auoit faussement accusé Suso. Ce que le pauure homme qui demeuroit autre part entendant, il fut merueilleusement espouuanté, et pensoit ainsi : Peut estre que tes superieurs croiront ceste malheureuse femme, que s'ils le font, c'est fait de ta vie. Car ils t'enfermeront pour faire penitence; il te vaudroit mieux endurer la mort. Ceste crainte le tourmenta douze iours continuels et autant de nuicts, en sorte qu'il attendoit tousiours qu'on le chastiast de la façon. Un iour par humaine infirmité il sortit dehors auec des gestes peu rassis, et composez, vaincu de la grande angoisse qui le tenoit : et pendant ceste lamentable contenance et composition de son homme exterieur et interieur, il s'alla mettre en vn lieu secret et separé de la compagnie des hommes, où il ne pouuoit estre veu ni entendu de personne, et tantost il iettoit des hauts soupirs, tantost les larmes lui venaient aux yeux, et puis apres elles lui couloient impetueusement par les ioués. Il auoit le cœur si pressé, qu'il ne pouuoit arrester en place : maintenant il s'assistoit, maintenant se leuant subit, il courroit çà et là par la chambre, comme s'il eust esté aux angoisses de la mort. Quelquesfois ces paroles lui venoient et tomboient au plus profond du cœur : Helas tres-doux Iesus, que ferez-vous de moi ? Comme donc il estoit ainsi miserablement tourmenté, ce qui s'ensuit lui fut diuinement inspiré : Où est maintenant ta resignation? où est le demeurer d'vn mesme estat et disposition, tant en aduersité qu'en prospérité? Ce que toi-mesmes as bien souuent et ioyeusement conseillé aux autres, à sçauoir comme ils se deuoient sans difficulté resigner à Dieu, et ne hesiter aucunement. A quoi il respondit en pleurant : Demandez-vous donc où est ma résignation ? Mais moi ie vous demande, où est l'infinie misericorde de Dieu enuers ses amis. Ie n'attends rien autre chose qu'vne extréme calamité, et suis en moi mesme tout esperdu, comme celui qui doit estre condamné à mort, et a perdu ses biens et son honneur. Ie pensois que Dieu fut benin, pitoyable, et fidèle à tous ceux qui s'oseroient mettre et resigner entre ses mains : mais il semble auoir defailli en moi. Helas ceste fontaine de piété, qui n'a peu estre estoupee, se tient decouler vers moi malheureux. Ah, ce tres-pitoyable cœur, la benignité duquel est tesmoignee de tout le monde, m'a totalement abandonné en ma misère : il a destourné ses yeux de moy en son visage serain. O face de mon Dieu ! O cœur tres-doux, ie n'eusse iamais creu, ie n'eusse iamais esperé de vous, que me deussiez reietter de la façon. O abysme infini, secourez ce misérable defi a mort. Vous sçauez que toute mon esperance et consolation est mise et colloquee en vous seul, et non en aucun autre qui soit au monde. Vous tous qui estes affligez, escoutez moy, ie vous prie auiourd'hui. Il n'y a certes cause raisonnable, pour laquelle on se doiue scandeliser de ceste mienne lamentable perturbation, et de mes gestes mal composez. Car pendant que i'auois la resignation en la bouche, ce m'estoit chose plaisante d'en parler : mais ores i'ay le cœur tout outré de douleur, et les sagettes du Seigneur m'ont transpercé toutes les vaines, et ont espuisé mon cerueau, en sorte que ie n'ay membre en tout le corps, qui ne soit totalement consommé de douleur et de tourment; et comment enfin pourrai-ie estre resigné ? Apres qu'il se fut ainsi miserablement comporté iusques à la moitié du iour, ayant le cerueau fort affoibli et débilité, en-

fin il s'assit et demeura tranquille et coy, puis se destournant de soy, il se retourna vers Dieu, et se résignant à la volonté d'icelui, il dist : *Vostre volonté soit faite* (*Matth.* xxvi). Estant ainsi assis, il vit deuant soy en extase vne saincte vierge, qui avoit esté sa fille spirituelle, laquelle estant encore en vie lui auoit pré lit qu'il endureroit beaucoup d'aduersitez : mais que Dieu le déliureroit de toutes. Il vit, di-ie, ceste vierge lui assister, et le consoler doucement. Mais il fut indigné de cela, et la reprint de menterie. Alors ceste vierge se sousriant s'approcha plus pres et lui baillant sa sainte main, elle dit : Ie vous promets et donne asseurance és paroles et au nom de Dieu tout puissant, que iamais il ne vous laissera, ains que plutost par la bénignité et grace d'icelui, vous surmonterez ceste facherie, et toutes autres qui se pourront présenter. Suso respondit : Fille, la douleur et destresse que i'endure de present est si cruelle et terrible, que ie ne vous puis d'oresnauant plus adiouster foy, si ne me donnez un signe euident de cela. Elle dist : Dieu par soy-mesme vous excusera et purgera enuers tous les gens de bien et d'honneur : quand aux meschans, ils iugent toutes choses selon leur meschanceté : de quoi le sage et courageux ami de Dieu doit faire peu d'estime. Au reste, l'ordre de S. Dominique, lequel vous dites auoir reçeu deshonneur par cela, sera encore beaucoup plus agreable pour l'amour de vous à Dieu et à tous ceux qui vsent de raison. Et afin que vous cognoissiez que ie dis verite, sçachez que bientost Dieu vous vengera, espandant sa fureur sur ceste detestable femme, qui vous a causé ceste calamité, et la fera subitement mourir : et ceux pareillement qui lui ont aidé à semer de mauvais bruits de vous, perirons tous aussi de bref. Ces choses entenduës, Suso deuenu plus ioyeux pour sa déliurance, attendoit quelle fin Dieu mettoit à cette tragedie. Quelque peu de iours apres toutes ces choses veritablement aduindrent, car ceste sacrilege femme expira subitement, Dieu la punissant : et plusieurs des autres qui l'auoient le plus griefuement persecuté, moururent aussi de mort subite, partie sans confession, et sans receuoir le sainct sacrement de l'autel. L'vn d'iceux estoit quelque Prelat, qui l'avoit cruellement affligé. Cestui-ci après sa mort apparut à Suso par vision, et luy dit que pour cela il avoit perdu la vie et la dignité, et qu'il lui faudroit endurer de grands tourments. Or quelques vns de ses amis, qui sçauoient comme le tout estoit passé, voyans ceste inusitee vengeance, et la mort subite de ses ennemis, loüoient Dieu, disant : Veritablement Dieu aide à ce bon personnage, et voit-on clairement qu'on lui a fait tort : à cause de quoi nous et tous ceux qui ont du cœur, l'aurons en meilleure estime et en plus grande réputation de sainteté, que s'il n'auoit point enduré cela. Depuis cela toute ceste tempeste par la grace de Dieu fut assopie, comme la vierge l'auoit prédit en vision. Bien souuent après il disoit en soy-mesme : Seigneur, il est vrai ce qu'on dit communément. A qui Dieu veut aider, aucun ne lui peut nuire. Pareillement le compagnon d'icelui, qui ne s'estoit pas montré son ami en ceste cause, comme il est dit ci-dessus, et ne vescut gueres depuis, lui apparoissant après sa mort vestu d'vne belle et magnifique robe d'or, estant deliuré de tout cest empeschement, qui l'engardoit de voir la face de Dieu, amoureusement l'embrassa, et doucement appliqua et pressa le visage d'icelui contre ses ioués, lui priant qu'il lui pardonnast l'offense commise contre lui, et qu'il eust eternelle amitié entr'eux. Cela fut agreable à Suso, qui de son costé l'embrassa aussi fort amiablement, puis l'autre s'esuanoüit, et s'en alla au ciel. Et quand il s'embla temps à Dieu, Suso apres auoir bien enduré, fut diuinement déliuré de toute son affliction, et recreé d'vn interieure paix de cœur, d'vn tranquil repos et d'vne grace abondante. Il loüoit Dieu fort affectueusement et principalement pour ceste affliction passee, et disoit, qu'il n'eut voulu pour tout le monde n'auoir enduré tout cela. Facilement alors il cognoissoit par illumination diuine, qu'il auoit esté plus excellemment consolé, recreé, et pareillement esleué en Dieu, pour auoir esté ainsi humilié, que de toutes les autres afflictions que il auoit enduré depuis son enfance iusques à ce temps. »

Que pourrons-nous dire à ceux qui ne trouveront aucun charme dans de pareils récits, et qui n'admireront pas même au point de vue littéraire ces contrastes de grâce et de barbarie, d'austérité et de douceur, ces larmes plus que maternelles de la chasteté qui sympathise avec l'innocence? Nous leur citerons seulement ce passage de l'Ecriture : « Vos pensées ne sont pas mes pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit le Seigneur. *Cogitationes vestræ non sunt cogitationes meæ, neque viæ vestræ viæ meæ, dicit Dominus.* »

N

NAHUM. — Le prophète Nahum a chanté la ruine de Ninive dans un dithyrambe sublime. L'enthousiasme lyrique est porté à son comble dans cette prophétie pleine d'épouvante. Le début en est magnifique, et offre les plus belles oppositions.

« Le Seigneur est un Dieu jaloux qui se venge, mais il possède sa fureur. Il se venge de ceux qui lui font la guerre, il s'irrite contre ses ennemis. Mais le Seigneur est grand et patient dans sa force, et ne frappe pas l'innocent. Il passe dans la tempête, et les

nuages sont la poussière de ses pieds. Il gronde la mer et elle se dessèche... Sa colère déborde comme une lave et les rochers se fendent... Le Seigneur est bon, il donne la *force* aux siens pendant les jours de la tribulation, et il connaît ceux qui espèrent en lui. »

Cette opposition de la bonté et de la puissance des vengeances et de l'amour d'un Dieu sont de la plus haute poésie. Les expressions du prophète sont d'une hardiesse qui étonne.

« Le déluge passe et dévore la terre ; les ténèbres poursuivent les ennemis du Seigneur. Voyez ces gens qui s'enivrent ensemble, et qui s'embrassent comme se tordent les branches d'un buisson aride !... Ecoutez le feu qui pétille !... Demain le vieux monde aura passé comme la cendre qui vole, et voici venir sur les montagnes les pieds de ceux qui évangélisent la paix ! Israël, relève-toi, et reviens, célèbre tes fêtes ! Le mal n'existe plus dans le monde, et Baal est mort tout entier. »

Tel est le début et la première partie de l'ode, partie dogmatique où Dieu, ses ennemis, ses amis, le présent et l'avenir sont mis en présence ; et pourquoi ? Pour menacer Ninive.

« Malheur à Ninive ! Voici ton vainqueur, voici ton destructeur, ville impie ! Regarde sur les chemins, ils viennent ! ils viennent ! Prenez vos boucliers !... Mais déjà vos boucliers brûlent,... le feu a dévoré les courroies de vos chars,... vos conducteurs sont ivres, les quadriges s'entre-choquent sur vos places et courent en traînant des flammes comme des comètes échevelées... Où sont les guerriers, où sont les braves ? Un ennemi inconnu monte le long des murs, la nuit le couvre comme un voile, et personne pour défendre la ville... Malheur !... malheur ! Les portes des fleuves sont ouvertes et le temple est tombé sous le choc des eaux. L'inondation réfléchit les flammes, et le pavé de Ninive a disparu sous des vagues de feu liquide... Tous les combattants sont en fuite... Arrêtez ! arrêtez !... Personne n'entend ! personne ne revient au combat. Des troupeaux de captives se pressent comme des colombes effrayées, et gémissent comme des tourterelles. A vous tout l'argent ! à vous les monceaux d'or !... Les richesses sont intarissables, les vases précieux sont jetés à qui veut les prendre. Elle n'est plus ! elle est ruinée. Sa pourpre est déchirée, son cœur a défailli, ses genoux ont fléchi... O reine ! ô Ninive ! la fumée a noirci ton visage... Où est maintenant l'antre des lions ? Les lions se promenaient sur tes places, et personne ne se présentait pour les chasser ; ils venaient tranquillement chercher leur proie, et la pâture de leurs lionceaux, et ils choisissaient, et ils déchiraient, et ils remplissaient leurs tannières de débris ensanglantés : mais le Seigneur a dit : Le glaive dévorera les lions, les chariots s'évanouiront en fumée, et l'on n'entendra plus dans aucune cour du monde la voix de tes embassadeurs !

« Malheur à la cité sanguinaire, à la fille du brigandage ! Tu t'es agrandie par le vol, et c'est le vol qui t'anéantira. Entendez-vous claquer les fouets des guides, et le tonnerre de la roue qui gronde ? Ecoutez ! c'est le hennissement des chevaux qui piétinent, le tourbillon des chars qui mugissent, les cris des cavaliers qui s'excitent !... Regardez ! regardez ! ce sont les éclairs du glaive, les étincelles de la lance... Voici le râle de la multitude qui meurt, le fracas des ruines qui tombent ; le champ des cadavres n'a plus de bornes, et les vivants trébuchent en se heurtant contre les morts. Misérable Ninive ! toi qui étais belle et qui vendais tes sourires aux nations, te voilà hideuse et nue. Tous ceux qui te verront reculeront d'horreur et de dégoût, et l'on dira : Quoi ! cette Ninive est dévastée ! Mais qui te plaindra et daignera hocher la tête à cause de tes malheurs ? où chercherai-je celui qui pourra ou qui voudra te consoler ? »

On n'analyse pas une poésie pareille ; on la lit, et on frissonne.

« O roi d'Assur, » dit le prophète en finissant, « tes pasteurs d'hommes se sont endormis, tes princes sont dans le cercueil, ton peuple a fui dans les montagnes, et personne ne rassemblera le troupeau dispersé. La calamité qui t'écrase ne t'a pas frappé dans l'ombre, l'horreur de tes plaies est étalée à tous les yeux. Tous ceux qui ont appris ta chute ont frappé des mains et ont applaudi à ta perte. Sur quelle tête en effet n'avait pas marché ton orgueil ? »

Ainsi se termine la prophétie de Nahum, qui a inspiré à John Martyn un de ses tableaux les plus sombres et les plus terribles. Qu'est-ce auprès de cela que tous les chefs-d'œuvre de l'art profane ? Ecoutez donc les tambourins et les trompettes, quand un pareil tonnerre vient de gronder !

NARRATION. — Nous n'avons pas à parler ici de la narration en général. Quant à la narration qui appartient à la littérature chrétienne, les modèles en sont dans la Bible et dans l'Evangile. C'est là, en effet, que nos légendaires les plus poétiques se sont inspirés. On ne saurait trop imiter cette simplicité de formes, cette bonne foi si auguste, cette concision souvent si sublime. *Jésus revint avec ses parents à Nazareth, et il leur était soumis.—Les Galiléens menèrent Jésus sur une montagne pour le précipiter, mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla.—Inclinant la tête, il expira.* Comparez cette simplicité si émouvante à toutes les phrases de nos romanciers, et dites où vous trouverez le plus de force et de couleur.

Pour bien raconter, il faut savoir se mettre à la place de ceux qui écoutent ou qui lisent, supprimer par conséquent tous les détails qui font languir l'intérêt, s'étendre au contraire sur toutes les circonstances qui peignent et qui font mieux saisir les choses vraiment intéressantes, ne pas trop viser à la surprise, et varier avec soin ses couleurs,

car une narration est un tableau parlant. (*Voy.* Bible, Evangile, Légendes, etc.)

NATALIBUS (Pierre de). — Un des auteurs de la Légende dorée. (*Voy.* Légendes.)

NOELS. — Les Noëls sont des cantiques naïfs et populaires destinés à charmer la longue veillée de la nuit de Noël en attendant la messe de minuit lorsque la grosse bûche flambe dans la cheminée, et qu'on n'interrompt les chants joyeux que pour raconter d'étonnantes et de miraculeuses histoires. L'origine des Noëls remonte sans doute aux premiers siècles du christianisme, et l'usage s'en est perpétué dans nos campagnes. Le recueil des vieux Noëls s'appelle la grande Bible des Noëls, mot qui est évidemment employé pour livre, et qui donne à ce recueil traditionnel une origine grecque. La littérature des Noëls est une branche encore trop peu cultivée de la poésie chrétienne; il faudrait étudier avec soin toutes les vieilles chansons, en conserver la naïveté et la grâce, mais en retrancher les choses grotesques ou grossières. Saint François de Sales, dans ses lettres spirituelles, a sur le mystère de la Nativité des inspirations charmantes, qui pourraient fournir des motifs aux Noëls les plus gracieux. Les anciens recueils en contiennent quelques-uns qui peuvent être conservés presque dans leur entier, celui par exemple où les bergers s'entretiennent des merveilles de l'étable. L'un d'eux dit qu'après avoir adoré l'Enfant Dieu, il faudra se retirer.

Nous lui donnerons le bonsoir,
En lui faisant le révérence.
Adieu, poupon,
Adieu, poupon, jusqu'au revoir.

Ce à quoi un autre berger répond :

Comment! Guillot, que dis-tu là?
Il ne faut pas faire cela
J'aimerais mieux perdre la vie :
Restons plutôt dans ce saint lieu,
Tenons-lui toujours compagnie
Et ne disons,
Et ne disons jamais adieu.

Un troisième reprend alors :

Moi, je serais plutôt d'avis
De transporter ce petit fils
De l'étable à ma maisonnette,
Où j'ai préparé sur deux bancs
Un lit en forme de couchette
Avec des draps,
Avec des draps, qui sont tout blancs.

Voilà de la naïveté qui n'a rien de trivial et qui n'est pas sans grâce dans sa bonhomie.

D'autres Noëls sur le même air ont quelques couplets fort jolis :

Abreuvé de lait et de miel,
Bercé par la reine du ciel,
Je vois dormir l'Agneau sans tache
Sous son voile et près de son cœur;
En fermant les yeux il se cache
Comme un bouton,
Comme un bouton, sous une fleur.

Les soupirs qu'il fait en dormant
Vont et viennent si doucement
Autour de ses lèvres vermeilles,
Que les anges pour l'embrasser
Voltigent comme des abeilles,
Mais n'osent pas,
Mais n'osent pas, le caresser.

Croisant ses deux petites mains,
Il rêve au salut des humains,
Et son sommeil a tant de charme,
Qu'attentive à le surveiller,
La Vierge retient une larme,
Tant elle a peur,
Tant elle a peur, de l'éveiller.

Ces trois couplets forment un véritable petit tableau et expriment des choses qu'il serait difficile de bien rendre par la peinture.

Quelques Noëls sont distribués par personnages et peuvent être joués comme des mystères. Tel est celui où l'on voit Joseph et Marie cherchant un asile dans Bethléem, et ne trouvant partout que des refus; un hôtelier leur répond :

Pour des gens de mérite
J'ai des appartements ;
Point de chambre petite
Pour vous, mes bonnes gens.

Une femme s'amuse un instant à la porte de chez elle à plaindre la sainte Vierge avec une compassion toute banale, mais le mari de cette femme lui crie du fond de son lit :

Viendras-tu, babillarde?
As-tu fini ton bruit?
Faut-il te mettre en garde
A la porte à minuit!

LA FEMME.

C'est mon mari qui crie,
Il faut nous séparer :
Adieu, j'en suis marrie,
Je ne puis vous loger.

Nous avons des Noëls dans toutes les langues et dans tous les patois. Les Noëls bourguignons de Lamonnoye (gui Barozaï) ont acquis une assez grande célébrité pour que les éditeurs de la bibliothèque Charpentier les aient publiés dans leur collection. Nous n'en citerons rien parce que les poésies patoises perdent toujours toute leur grâce à la traduction. (*Voy.* Cantiques.)

O

ODE. (*Voy.* Poésie lyrique.)

OFFICES. (Pour les offices en général, *Voy.* Cérémonies, Messe, Hymnes, Proses, Psaumes. Pour les offices particuliers, *Voy.* Propre du temps.)

ORAISON. (*Voy.* Mystiques.)

ORAISON FUNÈBRE. (*Voy.* Bossuet.)

ORATEUR. (*Voy.* Eloquence de la chaire.)

ORATORIO, poëme musical dont le sujet est ordinairement religieux, et qui appartient moins à la littérature qu'à la musique.

ORIGÈNE. — Célèbre dans l'Eglise par sa grande science et ses vertus, Origène, le plus grand homme de l'école d'Alexandrie, mérite d'être cité comme un des plus éloquents apologistes de la religion chrétienne pour son livre contre Celsus. Le génie d'Origène était essentiellement synthétique, et le porta à exprimer des opinions beaucoup trop avancées pour son temps. Nous ne parlons pas ici, comme on doit bien l'entendre, de ses opinions condamnées, d'autant plus qu'il est resté toujours soumis à l'autorité catholique, et que, suivant ses disciples les plus zélés, des propositions hétérodoxes ont été intercalées dans ses livres après sa mort. Origène ne pouvait croire que, par le seul bon plaisir de sa volonté absolue, Dieu laissât, même après le sacrifice de son Fils, languir et mourir dans la réprobation la plus grande partie des hommes, pour ne donner sa grâce qu'à un petit nombre d'élus, et en cela il s'éloignait avec raison des abominables erreurs du jansénisme qui commençaient dès lors à germer comme de l'ivraie dans le champ de l'Eglise. Mais Origène allait trop loin dans la doctrine contraire, et détruisait la sanction de la morale en anéantissant toute idée de pénalité pour ne laisser subsister que la médication et l'épreuve. Selon lui Dieu, étant le bien absolu, détruisait essentiellement l'être du mal, et ne pouvait permettre que le bien: doctrine dangereuse qui eût absorbé bientôt le culte tout entier dans un panthéisme passif et eût énervé dans les hommes toute activité morale. A quoi bon, en effet, tant d'efforts pour nous sauver, si nous sommes assurés que, définitivement, Dieu nous sauvera? Le mensonge de ces théories si séduisantes en spéculation se révèle donc par la pratique, mais leur danger frappe moins vivement les grandes âmes, qui n'ont pas besoin de la crainte pour aimer le bien, ce qui explique pourquoi Origène a pu se laisser séduire par ces belles illusions. Les erreurs qu'on reproche à Origène étaient contenues dans son livre des *Principes*, dont il ne nous reste plus que la traduction extrêmement libre de Rufin. Son ouvrage contre Celsus est plus orthodoxe et moins affecté de platonisme. Il y fait ressortir le grand fait accompli de la régénération du monde par le christianisme, la chute providentielle de ces idoles protégées par toutes les forces et tous les intérêts d'un grand empire, et l'abandon où le judaïsme a été laissé pour avoir méconnu l'esprit et la transfiguration de son propre dogme. La conversion de l'humanité tout entière est aux yeux d'Origène le plus éclatant de tous les miracles, car la Providence n'est jamais étrangère aux mouvements universels de la pensée humaine. Il montre combien sont impuissants ceux qui veulent éterniser ce qui passe et entraver la marche de Dieu; il leur est aussi impossible de tenir la vérité captive, qu'il a été impossible aux Juifs de garder le Sauveur dans son sépulcre. A l'heure où ceux mêmes qui y croient le moins protégent un dogme auquel ils ont appuyé leur puissance injuste, ce dogme est mort et l'esprit de vie lui échappe. C'est ce qui est arrivé au dogme étroit et resserré de la Synagogue rabbinique, qui dans les temps anciens a été cependant la tête et l'autorité visible de l'Eglise universelle.

Origène fait voir comment une autorité nouvelle et indéfectible a succédé à l'autorité ancienne en s'appuyant sur les deux grandes colonnes de la révélation, les prophéties et les miracles, qui sont les preuves du double pouvoir de la foi. *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je te le donne: au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche...* Et le boiteux a marché. Voilà l'autorité confirmée par le fait, et Dieu est avec les hommes à qui la nature obéit.

Mais il faut bien reconnaître aussi l'existence des faux miracles et la réaction d'une puissance occulte contre l'autorité divine. Tel est le résultat de la liberté, cette ombre de divinité que la magnificence de Dieu abandonne à ses créatures. Qui sait jusqu'où s'étend le pouvoir d'une volonté rebelle et quels désordres peut occasionner dans le monde le génie révolté soit chez les hommes, soit chez les anges, qui sont peut-être des hommes d'un ordre supérieur! Origène examine cette question, et traite assez longuement des miracles diaboliques. Ce qu'il veut établir surtout, c'est que la puissance des démons ne saurait entraver les volontés de Dieu, ni interrompre la marche de la Providence, qui n'abandonnera jamais le monde à une erreur universelle. Il y a d'ailleurs une preuve de la sainteté des miracles, c'est la sainteté de sa vie. Les abstinences extraordinaires, la patience surhumaine des premiers chrétiens n'ont pu être l'ouvrage des démons; il faut donc croire aussi que les merveilles opérées par les apôtres, par les saints et par les martyrs, ont été l'ouvrage de Dieu.

Nous n'avons pas à parler ici des grands travaux d'Origène sur l'Ecriture sainte, ni des égarements de son zèle pour la chasteté. La mémoire de cet illustre Père est restée honorable et honorée dans l'Eglise, et il est certain qu'il se fût soumis complétement à tout jugement canonique qui eût condamné ses opinions ou ses œuvres. Origène mourut à Tyr l'an 253, et le soixante-neuvième de son âge.

OSÉE. — Le prophète Osée contient peu de beautés qui ne lui soient communes avec les autres prophètes, dont il répète les menaces. Il parle par sentences, et l'on ne trouve pas dans sa prophétie ces grands mouvements lyriques ni ces éloquentes invectives qui colorent si puissamment les belles pages d'Ezéchiel, d'Isaïe, ou même d'Habacuc et de Nahum. Il prophétise en actions comme Ezéchiel, et semble répéter

les symboles d'Oolla ou d'Ooliba pour reprocher à Jérusalem ses fornications et ses adultères. Mais Osée montre aux villes coupables leurs images vivantes dans les personnes de deux femmes, l'une prostituée, et l'autre adultère, vers lesquelles le prophète est envoyé pour accomplir sa mystérieuse mission. Osée convertit et rachète la femme adultère, afin que Jérusalem ne perde pas toute espérance de repentir.

« O Ephraïm ! pourquoi as-tu mis ta confiance dans Assûr ? Ce n'est pas lui qui sauvera le peuple du Seigneur, car Dieu se vengera des oppresseurs de son peuple ; il s'élancera comme une lionne à travers le chemin des Assyriens, et il déchirera les entrailles de Babylone. O mort ! je serai ta mort. O enfer qui dévores mes créatures ! je te dévorerai à mon tour, et ma morsure te fera une plaie incurable. O Israël ! reviens à ton Dieu, puisque tu vois bien maintenant que ton crime a été ta chute.

« Vois, Seigneur, ton peuple est devenu orphelin ; tu l'as brisé quand il marchait superbe et oublieux de ton obéissance. Sauve-le maintenant, car il ne mérite plus que ta pitié ! Oui, tu auras pitié de tes enfants. Oui, dit le Seigneur, je panserai leurs blessures ; je les aimerai désormais, parce que je le veux ainsi, et ma colère s'est éloignée d'eux.

« Je serai comme la rosée, et Israël germera comme un lis qui refleurit sur sa tige coupée, et ses racines s'étendront sur la surface de la terre comme celles des cèdres du Liban. Ses rameaux avanceront toujours en grandissant ; sa gloire sera comme celle de l'olive, et ses parfums comme ceux du Liban.

« Tous reviendront s'asseoir sous son ombre et le pur froment sera leur nourriture ; ils germeront comme la vigne, et leur souvenir fermentera comme le vin du Liban. Ephraïm, que ferai-je encore de tes idoles ? Pourquoi des simulacres entre mes enfants et moi ? C'est moi qui les entends, c'est moi qui les exaucerai. O mon serviteur fidèle ! je soutiendrai ta tige et je la rendrai droite comme celle du sapin vert ; tes fruits abonderont entre mes mains.

« Qui est sage ? il comprendra ce que j'annonce. Qui est intelligent ? et il n'ignore pas ces choses, car la voix du Seigneur est droite et les justes la suivent sans chanceler ; mais elle a des pierres d'achoppement pour les impies, et ils tomberont lorsqu'ils voudront marcher ! »

Cette dernière page est la plus ornée et la plus éloquente de la prophétie d'Osée, qui contient des images et des pensées mystérieuses dont la littérature ne saurait donner la clef. Les œuvres de ce prophète sont plutôt du ressort de la théologie et de l'exégèse. Comme certaines figures employées par le prophète au commencement de son livre semblent faire supposer des actions coupables accomplies par l'ordre de Dieu, on doit croire qu'Osée s'exprime alors dans un langage tout à fait symbolique et qu'il faut attacher un sens purement mystique aux images qu'il emploie. Or la décision d'une question si grave appartient aux maîtres de la science, et non à de pauvres étudiants en belles-lettres.

P

PALINGÉNÉSIE. — Les œuvres assez obscures de M. Ballanche, et ses efforts pour ressusciter de nos jours l'école néo-platonicienne d'Alexandrie, ont formé de racines grecques et donné à notre littérature ce mot nouveau, avec lequel il faudra bien se familiariser.

Palingénésie donc veut dire fin et commencement ; et, selon les philosophes qui s'en servent, il exprime le mystère de la renaissance par la mort, soit dans l'ordre religieux et philosophique, soit dans l'ordre social, soit enfin dans l'ordre physique et naturel.

Les anciens avaient figuré l'idée *palingénésiaque* par l'image du serpent qui se mord la queue, et exprimaient par là que le commencement et la fin de toutes choses se produisent et se succèdent mutuellement et naturellement. La grande question philosophique est de savoir si la *palingénésie* est toujours progressive, ou si elle tourne sur elle-même comme le serpent allégorique. Ainsi, selon certains philosophes, l'esprit humain aurait un mouvement semblable à celui d'une roue dont tous les points s'abaissent et s'élèvent tour à tour. Des cultes successivement spiritualistes et sensuels se seraient succédé dans le monde, et la littérature aurait suivi les mêmes phases. L'Inde et l'antique Egypte auraient été, selon eux, beaucoup plus loin que nous dans le symbolisme, qui est la science de *spiritualiser* la forme. Selon eux, donc, le génie humain tourne sur lui-même, mais avec un mouvement toujours plus lent et une force décroissante. Selon d'autres, chaque pas de l'humanité a été un progrès. Comment les accorder ensemble ? En les invitant à se soumettre purement et simplement à la révélation chrétienne et aux décisions de l'autorité catholique.

Notre-Seigneur dit dans l'Apocalypse : *Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.* Tout a commencé par le Verbe de Dieu, qui s'est manifesté au milieu des temps, dit le prophète ; à l'âge de la virilité humaine, dit saint Paul, et il est venu absorber et consommer toutes choses en lui, détruire les dominations et les puissances du péché pour remettre l'empire universel entre les mains de son Père à l'époque du jugement

suprême qui sera la fin du temps et le commencement de l'éternité pour les hommes.

L'Ancien-Testament était la figure du Nouveau ; et lorsque ces figures se sont réalisées, il y a eu une véritable palingénésie, c'est-à-dire un commencement de la loi de grâce dans la fin même de la loi de crainte. La terre alors a changé comme le ciel ; mais les anciens vices et les abus du vieux monde n'ont pas été radicalement détruits, puisque la chair et ses appétits brutaux devaient toujours s'opposer à l'esprit pour faire triompher la vertu dans le légitime usage de la liberté humaine. La chair donc résista à l'esprit, et la lutte entre les deux principes constitutifs de la nature humaine eut ses alternatives providentielles. Le spiritualisme exclusif eût été la mort de la chair, comme le sensualisme absolu serait la mort de l'âme. Dieu veut que l'esprit soumette les sens, et que les sens soient les serviteurs de l'esprit ; c'est pourquoi il a laissé tant de force à la révolte, qui doit se fatiguer et s'épuiser par ses propres efforts. Aussitôt que l'édifice catholique fut terminé, le déluge insurrectionnel se déchaîna, la chair eut sa renaissance et crut à une nouvelle *palingénésie ;* mais l'esprit aussi aura la sienne, et la chair sera soumise de nouveau. Les révolutions qui travaillent le monde ne serviront qu'à préparer les voies pour rattacher de nouveau toutes les nations au centre de l'unité catholique, et faire prévaloir sur toutes les rêveries systématiques le seul dogme invariable et éternel.

La littérature a suivi et doit suivre encore le mouvement des idées. Rabelais et Ronsard l'avaient rendue sceptique et païenne ; Dubartas et Théophile voulaient la soustraire à toute espèce d'autorité, et il est à remarquer que Théophile surtout avait dans ses opinions révolutionnaires, en poésie, tout le fanatisme d'un sectaire. Il croyait, dans le sens le plus matériellement fouriériste qui se puisse maintenant imaginer, que les attractions sont proportionnelles aux destinées, et qu'il faut donner aux attraits *passionnels* leur expansion *intégrale*. Il faut le voir professer hardiment, dans une de ses satires, cette doctrine excessivement excentrique pour son époque :

Je croy que les destins ne font venir personne
En l'être des mortels qui n'ait l'âme assez bonne ;
Mais on la vient corrompre, et le céleste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu :
Car l'imitation rompt notre bonne trame
Et toujours chez autrui fait demeurer notre âme.
Je pense que chacun aurait assez d'esprit
Suivant le libre train que nature prescrit.
A qui ne sait farder ni le cœur, ni la face,
L'impertinence même a souvent bonne grâce.
. . . .

Ailleurs, il dit, en parlant d'un père de famille qui enseigne la morale à ses enfants :

Tel est grave et pesant qui fut jadis volage,
Et sa masse caduque, esclave du repos,
N'aime plus qu'à rêver, hait les joyeux propos.
Une sale vieillesse en déplaisirs confite,
Qui toujours se chagrine et toujours se dépite,
Voit tout à contre-cœur, et ses membres cassés
Se rongent du regret de ses plaisirs passes,
Veut traîner notre enfance à la fin de sa vie,
De notre sang bouillant veut étouffer l'envie.
Un vieux père rêveur aux nerfs tout refroidis
Sans plus se souvenir quel il était jadis,
Alors que l'impuissance éteint sa convoitise,
Veut que notre bon sens révère sa sottise,
Que le sang généreux étouffe sa vigueur
Et qu'un esprit bien né se plaise à la rigueur.
Il nous veut arracher nos passions humaines,
Que son malade esprit ne juge pas bien saines.
Soit par rébellion, ou soit par une erreur,
Ces repreneurs fâcheux me sont tous en horreur,
J'approuve que chacun suive en tout la nature.
Son empire est plaisant et sa loi n'est pas dure :
Ne suivant que son train jusqu'au dernier moment,
Même dans les malheurs on passe heureusement.
Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable,
Qui dans l'état mortel tient tout indifférent.
Aussi bien même fin à l'Achéron nous rend :
La barque de Caron, à tous inévitable,
Non plus que le méchant n'épargne l'équitable.
Injuste nautonnier, hélas ! pourquoi sers-tu
Avec même aviron le vice et la vertu ?
. . . .

Il était impossible de prêcher plus ouvertement la liberté absolue de la chair, et par conséquent la légitimité de tous les vices. Théophile avait du moins le mérite de la franchise et d'une logique rigoureuse. La philosophie, qui nie le péché originel, doit arriver à cette conclusion, qui est la ruine de toute morale, de toute société et de toute existence humaine ; car tout le monde sait qu'il y a au fond de toutes les passions un principe de mort que la répression annulle, et que la licence développe avec une rapidité effrayante. La libre expansion avait produit le monde romain de Tibère, et elle eut ses incarnations dans Caligula, dans Néron et dans Héliogabale. Voilà ce que les philosophes de l'école de Théophile aspirent à recommencer.

Malherbe vint réfréner, du moins dans la forme littéraire, tout ce dévergondage de réminiscences païennes du Bas-Empire. En rappelant la poésie au culte exclusif du beau, il la rapprocha de Dieu, qui est la beauté suprême, et la soumit à l'autorité qui produit l'ordre et l'harmonie. La muse païenne, ainsi morigénée par la grammaire et la mesure, perdit bientôt cette force factice qu'elle devait à un moment d'ivresse, et tout le monde put voir qu'elle avait irréparablement vieilli. Elle put à peine se traîner jusqu'au XVIII[e] siècle, où elle mourut en enfance en radotant les maximes de Voltaire, à tort et à travers, parmi les nauséabondes bergeries de Dorat.

La vraie poésie était trouvée ; car la pensée chrétienne et la forme châtiée de Malherbe avaient produit leur synthèse. Corneille avait fait *Polyeucte*, et Racine avait fait *Athalie*. Nos poëtes modernes ont beau maintenant recommencer Théophile et copier Ronsard, les dieux du vieux Parnasse sont passés, les cauchemars scandinaves passeront de même. Il faut subir l'inspiration chrétienne, ou se débattre dans le vide ; il faut en revenir à Corneille et à Racine, ou

parler un jargon barbare. La vérité et la beauté doivent triompher toujours du mensonge et de la laideur.

PALINODIE. — Palinodie signifie chant final, ou fin du chant ; et ce que l'on entend par ce mot est une rétractation, comme si la mort était la rétractation de la vie, comme le doute ou la négation peuvent être la fin de toute assertion philosophique et de toute poésie humaine.

Errare humanum est, a dit un sage dont le mot est passé en proverbe, *perseverare diabolicum, retractare angelicum*. La palinodie, dans la littérature chrétienne, se nomme rétractation, et sous ce titre elle est honorée comme un acte de grande vertu. En effet, si un démenti nous offense mortellement, combien ne devons-nous pas souffrir dans notre orgueil lorsque nous sommes réduits à nous démentir nous-mêmes. *Je me suis trompé.* Ce mot, si simple et si facile à comprendre, semble ne pouvoir s'échapper qu'à regret de nos lèvres. Nous savons tous que nous sommes loin d'être infaillibles, mais nous rougissons de l'avouer. C'est pourquoi la rétractation a quelque chose d'héroïque lorsqu'elle est inspirée par un sincère amour de la vérité. La sublime vertu de pénitence est-elle d'ailleurs autre chose que la rétractation d'une vie mauvaise? Quand David composa le beau psaume *Miserere*, il chantait la palinodie de ses joies criminelles, et donnait un démenti formel à la sécurité de ses crimes et aux voluptueuses promesses de son péché.

Toutes les formes visibles étant tracées par un mélange de jour et d'ombre, et toutes les affirmations dans les choses purement humaines étant balancées par des négations également probables, la persistance dans une opinion quelconque (en dehors des croyances religieuses, bien entendu) n'est qu'un acte d'obstination ou d'inertie de jugement. L'homme qui réfléchit, et qui est sincèrement intelligent, modifie ses opinions de jour en jour. Pascal et Montaigne ont poussé à bout la philosophie, et l'ont acculée contre le doute universel. La foi seule peut nous sauver du scepticisme, et c'est seulement d'après l'enseignement de la foi que nous pouvons affirmer quelque chose sans craindre de nous tromper. Au bout de quel chemin la raison humaine n'aperçoit-elle pas un abîme? Dans celui de la foi au moins elle marche en fermant les yeux et en se laissant guider par une main toujours sûre. En dehors de cette certitude surhumaine, le génie humain ne court pas grand risque à désavouer d'avance tout ce qu'il affirme : ce sera autant de gagné sur l'avenir. Notre point de vue change à mesure que nous avançons dans la vie. Un homme qui, dans toute son existence, n'aurait eu qu'une opinion, prouverait par là seulement qu'il est incapable d'avoir deux idées de suite, et que les leçons de l'expérience lui sont inutiles.

Saint Augustin a écrit tout un livre qu'il a intitulé ses *Rétractations*. Dans ses *Confessions*, il raconte comment il fut tour à tour indifférent et sensualiste, puis manichéen, puis philosophe, puis enfin chrétien catholique et fervent. Saint Paul dit, en parlant de lui-même, et en appliquant la comparaison de sa propre expérience au progrès de l'humanité : *Quand j'étais un enfant, je sentais comme un enfant, je pensais comme un enfant, j'agissais comme un enfant; mais quand je suis devenu homme, je me suis dépouillé de tout ce qui appartenait à l'enfance.* L'esprit humain ne reste jamais stationnaire : il faut qu'il avance ou qu'il recule, parce que le mouvement est pour toutes les choses vivantes une condition essentielle de la vie : aussi notre âme se chante-t-elle à elle-même une continuelle palinodie, tant qu'elle n'est pas à jamais fixée dans la vie éternelle.

On a reproché à Montaigne et à Rousseau leurs fréquentes contradictions; on a eu tort, puisque, en philosophie, se contredire, c'est faire preuve de sincérité et de bonne foi. On sait que Montaigne mettait à ses contradictions une nonchalance qui ressemblait à une sorte de coquetterie. Il répondait d'ailleurs à tous par sa devise : « Que sais-je? » Les questions philosophiques sont d'ailleurs comme les diamants taillés à facettes: on peut les voir de plusieurs côtés. Il ne peut y avoir au monde d'absolument certain que ce qui est décidé par une autorité infaillible. Aussi Notre-Seigneur a-t-il dit : *Ne jugez pas, afin de ne pas être jugés.* Si nos jugements sur les choses peuvent être hasardés, combien sur les personnes ne peuvent-ils pas être téméraires? S'obstiner contre l'évidence dans un jugement qu'on a porté, c'est un entêtement puéril, pour ne pas dire davantage. « Je deviens vieux en apprenant toujours, » disait un sage de l'antiquité; et celui-là ne se serait certainement pas vanté de n'avoir jamais changé d'opinion sur rien.

Ce qui doit être invariable en nous, c'est la bonne foi et le désir de la vérité. Ainsi donc reconnaître nos erreurs, revenir sur nos jugements, non-seulement ce n'est pas une honte, mais c'est un acte de haute justice, de générosité, et quelquefois même d'héroïsme, à cause de la vanité humaine. Un écrivain qui veut exploiter la faveur publique fait bien de ne jamais se démentir; mais il mentira à sa conscience, et ne sera jamais qu'un charlatan qui vend sa drogue. La sincérité est beaucoup plus estimable que la popularité; car elle est plus difficile et plus rare. Mais aux yeux de la religion une généreuse palinodie, une rétractation sincère, peut effacer tous les torts d'un grand génie. Tout homme peut se tromper; persévérer dans l'erreur qu'on reconnaît, c'est un entêtement diabolique; se rétracter, c'est un acte digne d'un ange, car il a quelque chose de surhumain. *Errare humanum est, perseverare diabolicum, retractare angelicum.*

PARABOLES. — La parabole n'est autre chose que l'apologue appliqué à l'enseignement religieux, et, à cause de la dignité du

sujet, on ne doit y employer que les hommes pour personnages.

Il est inutile de dire combien cette forme est propre à exciter l'attention des enfants et du peuple, avec quelle facilité elle se grave dans la mémoire, et combien elle aide l'entendement à comprendre par des comparaisons sensibles les vérités spirituelles. La sagesse éternelle elle-même ne doit nous laisser aucun doute à cet égard, et nous savons que Notre-Seigneur ne parlait presque jamais qu'en paraboles.

La parabole a encore un autre but que de faciliter l'intelligence d'une doctrine, elle sert aussi à dérober des vérités trop fortes à des intelligences trop faibles. Notre-Seigneur lui-même déclare à ses disciples qu'il dit tout en paraboles pour n'être pas compris de la multitude, et ailleurs il recommande de ne pas semer des perles devant les pourceaux. Dire que la doctrine de Notre-Seigneur était démocratique, c'est faire un contre-sens et un blasphème. Notre-Seigneur a toujours prêché et pratiqué l'obéissance aux pouvoirs établis : seulement l'Evangile substitue l'aristocratie de l'intelligence et de la vertu à l'aristocratie de la naissance et de l'argent. En d'autres termes, Jésus-Christ veut émanciper l'esprit et lui subordonner la chair, ce qui n'est pas, comme on peut le comprendre tout d'abord, très-favorable au gouvernement des multitudes par elles-mêmes. Toute l'œuvre politique du christianisme consiste à substituer l'autorité infaillible de saint Pierre au despotisme de Néron. Quant aux rois, s'ils obéissent à saint Pierre, ils ont son infaillibilité pour garantie de leur pouvoir; s'ils sont opposés à saint Pierre, ils sont les héritiers de Néron. Les héritiers de Néron sont les tyrans qui ont causé toutes les révolutions du monde; les enfants de saint Pierre sont les bons rois, et entre ceux-ci et ceux-là il n'y a de milieu possible que la plus affreuse anarchie.

L'esprit qui agite les multitudes est représenté dans l'Evangile par le démon qui s'appelle *légion*, et qui entraîne vers la mer un troupeau d'animaux immondes. On sait d'ailleurs que Pilate, lors du jugement de Jésus-Christ, se plaça lui-même par lâcheté entre l'absolutisme et la démocratie. Il pouvait et il devait absoudre l'innocent au nom de César, et il aima mieux le condamner au gré d'une populace qui menaçait le préteur dans son crédit. Nous dirons, criait cet abominable peuple, que *vous n'êtes pas l'ami de César!* Pilate eut peur, il mit aux voix la mort du juste, et la foule s'écria comme un seul homme : *Qu'il soit crucifié!*

Jésus connaissait la multitude, et ne s'adressait qu'aux esprits d'élite. La multitude est appelée sans doute, disait-il; mais les élus sont en petit nombre : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.*

Remarquons bien ici qu'en parlant de la multitude nous n'avons pas égard au rang et à la classe selon le choix aveugle de la fortune. Les apôtres étaient choisis dans le bas peuple, et les premiers chrétiens ont été des artisans et des pauvres; mais ce n'était pas pour cela seulement qu'ils étaient choisis : c'est qu'ils étaient les premiers selon l'esprit, et qu'ils devaient par conséquent être préférés aux premiers selon la chair, puisqu'il s'agissait uniquement de soumettre la chair à l'esprit.

Etre compris des spirituels et non des charnels, telle était donc l'intention de Jésus-Christ dans ses paraboles. La raison transcendante de cet ésotérisme est magnifiquement exprimée par le poëte allemand Schiller dans des vers que M. Emile Deschamps traduit ainsi :

Oh! ne confions pas, par un jeu criminel,
Les célestes clartés à l'aveugle éternel!
Il s'en fait une torche, et, d'une main hardie,
Au lieu de la lumière, il répand l'incendie.

La réprobation des Juifs et la vocation des gentils est le sujet principal des paraboles de l'Evangile. Le pharisaïsme, appuyé sur les promesses qu'il interprétait dans un sens tout matériel, croyait que le salut était exclusivement réservé pour toujours à la Synagogue. Dire le contraire, c'était détruire la religion juive dans l'opinion du peuple; et Notre-Seigneur, qui n'était pas venu pour détruire, mais pour accomplir l'ancienne loi, ne voulait pas annoncer clairement une vérité qui pouvait scandaliser les faibles : il se contente donc de faire entendre qu'à des heures différentes le père de famille envoie des ouvriers à sa vigne, et qu'ils recevront tous le même salaire; que la porte sera fermée aux vierges folles qui laissent éteindre leur lampe; que l'enfant prodigue sera accueilli à son retour, malgré la jalousie de son frère; que la brebis égarée est celle dont s'inquiète le plus le bon pasteur; que la prière du publicain qui s'humilie est plus agréable au Seigneur que celle du pharisien orgueilleux; que le bon samaritain est préférable au prêtre sans miséricorde et au lévite sans charité.

Les autres paraboles sont dirigées contre la dureté des mauvais riches. On y voit le propriétaire qui rêve à l'agrandissement de ses greniers, et qui va mourir le lendemain; le riche qui laisse sans secours le pauvre Lazare, et qui est enseveli ensuite dans l'enfer, où il implore une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir. Partout le Sauveur montre la charité comme étant la piété véritable, et menace les hypocrites de l'enfer. Les auteurs qui ont composé les évangiles apocryphes ont voulu continuer, dans les circonstances mêmes de la vie du Sauveur, le système de paraboles employé par le divin Maître, et ont inventé de la sorte plusieurs miracles allégoriques (*Voy.* APOCRYPHES), et les auteurs de différents ouvrages philosophiques sur l'Ecriture ont voulu, surtout en Allemagne et dans l'esprit du trop célèbre docteur Strauss, donner comme de simples paraboles tous les miracles de l'Evangile : interprétations qui ne vont à rien moins qu'à nier l'infaillibilité de l'Eglise dans l'explication du saint Evangile, et à rendre pure-

ment humaine la personne divine de Notre-Seigneur.

Les paraboles peuvent être employées avec succès dans les instructions qu'on fait pour les enfants, et le P. Bonaventure Giraudeau en a composé un livre souvent réimprimé, et qui a fait beaucoup de bien. On pourrait utiliser de cette manière le goût passionné des enfants pour les histoires, et mettre en paraboles les principaux enseignements de la morale chrétienne. Le chanoine Schmidt l'a fait avec assez de succès dans plusieurs de ses contes, qui laissent pourtant encore beaucoup à désirer. (*Voy.* Allégorie, Evangile, *etc.*)

PASCAL. — Pascal, que Chateaubriand appelle un effrayant génie, a été un grand penseur, un écrivain du premier ordre, un chrétien sévère, mais malheureusement aussi un raisonneur excessif, qui est tombé dans le jansénisme, après avoir prouvé victorieusement la nécessité d'une autorité infaillible en matière de foi, le néant de la philosophie humaine et les incertitudes du jugement individuel.

Pascal avait conçu un beau livre qu'il ne fit pas, et en fit un autre dont les conceptions n'étaient pas de lui, mais d'un parti dont il s'était fait le séide. Le style admirable sans doute, mais trop admiré des *Provinciales* ne rachète pas la mauvaise action de ceux qui ont calomnié l'ordre le plus catholique de la chrétienté. De toutes les choses tristement vraies que Pascal a dites dans ses *Pensées*, aucune n'est si triste et si humiliante pour l'esprit humain que l'influence exercée sur le génie d'un pareil homme par la plus désagréable et la plus absurde de toutes les hérésies.

La vie littéraire de Pascal a donc été un avortement : comme si Dieu voulait donner cette leçon à la raison humaine, et nous en montrer le néant dans de grandes proportions. Le livre des pensées détachées qui nous reste de lui n'est qu'un amas de matériaux jetés sans ordre, et l'on a peine parfois à distinguer le paradoxe de l'esprit des jugements de la sagesse. Il semble, par exemple, qu'il nie parfois le principe de la propriété avec une singulière audace : « Ce chien est à moi, ceci est ma place au soleil, disaient ces pauvres enfants. » Voilà comment il explique l'origine de la propriété. Ailleurs, il dit :

« Sans doute que l'égalité des biens est juste. Mais, ne pouvant faire que l'homme soit forcé d'obéir à la justice, on l'a fait obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que la justice et la force fassent ensemble, et que la paix fût, car elle est le souverain bien.

Summum jus, summa injuria.

« La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir; cependant c'est l'avis des moins habiles.

« Si on avait pu, on aurait mis la force entre les mains de la justice; mais, comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle, dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force, et ainsi on appelle *justice* ce qu'il est force d'observer. »

La famille et les sentiments naturels qu'elle produit en nous ne sont pas des principes inattaquables dans le doute universel où Pascal s'efforce de jeter d'abord l'esprit humain, pour lui montrer ensuite la révélation comme son unique planche de salut. On s'étonne de son audace lorsqu'on l'entend dire, par exemple :

« Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ! Dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

« Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience ; et, s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

« Les pères craignent que l'amour des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée ? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature. »

Ainsi ce que nous attribuons à la nature, il n'est pas éloigné d'en faire la part des opinions qui se forment par la coutume et fait honneur de nos idées les plus certaines en apparence à la routine de l'esprit et à la paresse ou à l'impuissance du jugement. Nous continuons de citer :

« Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle *fantaisie* et *opinion*, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours : car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge ; mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

« Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains et ses malades, ses riches et ses pauvres, ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison. Les habiles, par imagination, se plaisant tout autrement en eux-mêmes que les prudents, ne se peuvent raisonnablement plaire ; ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres avec crainte et défiance ; et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants : tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut

rendre sages les fous, mais elle les rend contents ; à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

« Qui dispense la réputation, qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ?

« L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que ce titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Della Opinione regina del mundo.* »

Il y a dans ces pensées de Pascal un peu de cette âpreté misanthropique et de cette verve paradoxale qui ont fait plus tard la bonne fortune littéraire de Jean-Jacques Rousseau et qui ont préparé la chute de l'abbé de Lamennais. Il est faux que l'opinion seule fasse la justice et la beauté, et Jean-Jacques lui-même a réfuté victorieusement à ce sujet l'assertion de Montaigne et de Pascal. En aucun temps et nulle part la trahison par exemple n'a été honorée. Tous les hommes ont l'idée de la distinction du bien et du mal, et leurs erreurs même à ce sujet rendent hommage à la vérité. Pascal n'avait pas besoin d'exagérer les défaillances de la nature et de la raison pour prouver la nécessité où nous sommes de recourir à la révélation et à la foi ; il aurait suffi de prouver que la révélation complète et sanctionne les bonnes tendances de la nature, et que la foi donne une base inébranlable et une direction certaine aux efforts de notre raison.

Les grands hommes ont souvent le malheur de raisonner fort mal, tout en raisonnant plus juste que les autres, parce qu'ils prennent la mesure des hommes sur eux-mêmes et font les règles générales d'après les exceptions. Puis il y a dans leur logique quelque chose de trop rigoureux et d'excessif, parce que le génie n'est peut-être que le pressentiment de l'absolu. Cela fait qu'ils se trompent admirablement, et prennent eux-mêmes leur sublime folie pour une grande et incontestable raison. Si Pascal avait eu cette pensée parmi les siennes il ne fût sans doute jamais devenu janséniste et aurait laissé à la littérature française un autre monument que les *Provinciales*.

Comme apologiste de la religion, Pascal est souvent trop philosophe, lui qui a écrit que se moquer de la philosophie, c'est philosopher. Il n'a recours à la foi que par suite du désespoir de sa raison, et ne se décide pour l'affirmation en faveur du christianisme que par manque d'une audace suffisante pour jouer l'éternité à pair ou non. Il est donc religieux parce qu'il a peur que la religion ne soit vraie. Voilà bien une âme de janséniste ! Ecoutons ses raisonnements :

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais, puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Ecritures, *Deus absconditus;* et enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses, que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur ; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre ; puisque cette obscurité où ils sont et qu'ils objectent à l'Eglise ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine, bien loin de la ruiner ?

« Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait des efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'Eglise propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient, à la vérité, une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte, et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Ecriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable ; il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout.

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

« Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite ; et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs for-

ces à s'en instruire et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

« Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais, pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle; je prétends, au contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, nous doit mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous le ciel et l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile, et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

« Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

« C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort, qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence, et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

« Où peut-on prendre ces sentiments? quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

« Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

« Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et, en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

« Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est pas

naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles dans un cœur si sensible aux plus légères est une chose monstrueuse; c'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel.

« Un homme, dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence, que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la perte simple de la vie, et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

« Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car, quand ils auraient une certitude entière qu'ils n'auraient rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne serait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas une folie incontestable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute? Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal, entre la crainte de l'enfer et du néant, semble si beau, que non-seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre, que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

« Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement ses amis, parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qui a secoué le joug qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? et n'est-ce pas une chose à dire, au contraire, tristement, comme la chose du monde la plus triste?

« S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne. Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-elle, en vérité, vous me convertirez. Et elle avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

« Ainsi, ceux qui ne font que feindre ces sentiments sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés, dans le fond de leur cœur, de n'avoir pas plus de lumières, qu'ils ne le dissimulent point, cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir : rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient du moins honnêtes gens (1), s'ils ne peuvent

(1) Il s'agit ici de savoir si l'opinion de l'immortalité de l'âme est vraie, et non pas si elle annonce plus d'*esprit*, *une âme plus élevée* que l'opinion contraire; si elle est plus *gaie*, ou *de meilleur air*. Il faut croire cette grande vérité, parce qu'elle est prouvée, et non parce que cette croyance exciterait les autres hommes à avoir en nous plus de confiance. Cette manière de raisonner ne serait propre qu'à faire des

être encore chrétiens; et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore.

« C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, et qui, reconnaissant leur misère, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

« Mais, pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne les point mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais, parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons, au contraire, tomber dans l'aveuglement où ils sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions en leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs, peut-être y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais, pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de connaître la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine que l'on y a ramassées.

« C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on possède, et qu'on s'y puisse attacher sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

« Nous connaissons qu'il y a un infini et ignorons sa nature, comme par exemple nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre; mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est : et vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connaissons pas parfaitement sa nature.

« Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous le connaissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu; cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas : il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? la raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

« Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort et s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; et celui qui prend croix et celui qui prend pile ont tous deux tort : le juste est de ne point parier.

« Oui, mais il faut parier; cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué, et ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est point. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain et la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourr ez encore gager; et, s'il y en avait dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

« Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce qu'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi; tout joueur hasarde avec certitude pour gagner

hypocrites. D'ailleurs, il me semble que c'est moins d'après les opinions d'un homme, sur la métaphysique ou la morale, qu'il faut se confier en lui ou s'en défier, que d'après son caractère, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'après sa constitution morale. L'expérience paraît confirmer ce que j'avance ici. Ni Constantin, ni Théodose, ni Mahomet, ni Innocent III, ni Marie d'Angleterre, ni Philippe II, ni Aurengzeb, ni Jacques Clément, ni Ravaillac, ni Baltazar Gérard, ni les brigands qui dévastèrent l'Amérique, n'ont jamais élevé le moindre doute sur l'immortalité de l'âme. En général même, ce sont les hommes faibles, ignorants et passionnés, qui commettent des crimes; et ces mêmes hommes sont naturellement portés à la superstition.

avec incertitude, et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain : cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre ; mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte ; et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal, et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante ; et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain et de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif, et si les hommes sont capables de quelques vérités, ils le doivent être de celle-là.

« De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas grand'chose à perdre ; mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse ! »

Ces pensées de calcul ont quelque chose qui serre le cœur et qui satisfait mal la générosité de la foi : un chrétien s'en contenterait mal. Mais on peut nous répondre qu'il ne s'agit pas de convertir ceux qui croient, et qu'il faut bien attirer par la crainte ou par l'intérêt ceux qu'on ne saurait encore gagner par l'amour du vrai et du bien.

Nul doute que si Pascal eût vécu, il eût gradué et coordonné les différents systèmes de preuves qui devaient soumettre la raison à la foi et captiver la philosophie sous le joug aimable de l'Evangile. Toutefois nous pensons qu'il eût toujours manqué quelque chose à son argumentation, et que les preuves de sentiment eussent été chez lui les plus faibles. Pascal, qui ne comprenait rien à la poésie, devait être peu accessible à la religion du cœur : la pensée chez lui envahissait tout ; aussi sentait-il dans son organisme moral quelque chose de monstrueux, et éprouvait-il sans cesse une impression indéfinissable de vide. Il lui semblait toujours qu'un abîme était auprès de lui, et il portait sous ses vêtements, à la place du cœur, un parchemin roulé, afin de se souvenir toujours qu'un instant, pendant une nuit passée en prière, il avait éprouvé un sentiment fugitif et phénoménal d'amour divin. Le doute était l'éternel tourment de ce malheureux penseur. A son jugement, la religion n'était pas certaine, et il partait de là pour prouver qu'il faut y croire. Voici les pages auxquelles nous faisons allusion ici.

« *De la nature des preuves du christianisme.*

« I. S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain ? les voyages sur mer, les batailles. Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain ; et il y a plus de certitude à la religion qu'à l'espérance que nous voyions le jour de demain ; car il n'est pas certain que nous voyions demain ; mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit ; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas ? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison.

« II. Les prophéties, les miracles mêmes, et les autres preuves de notre religion ne sont pas de telle sorte qu'on puisse dire qu'elles sont géométriquement convaincantes. Mais il me suffit présentement que vous m'accordiez que ce n'est pas pécher contre la raison que de les croire. Elles ont de la clarté et de l'obscurité pour éclairer les uns et obscurcir les autres. Mais la clarté est telle, qu'elle surpasse ou égale pour le moins ce qu'il y a de plus clair au contraire. De sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre, et ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Ainsi il y a assez de clarté pour condamner ceux qui refusent de croire, et non assez pour les gagner ; afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent c'est la grâce et non la raison qui la fait suivre, et qu'en ceux qui la fuient c'est la concupiscence et non la raison qui la fait fuir.

« III. Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, et l'exposent au peuple, que c'est une sottise, *stultitiam*, et puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas : s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole ; c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens.

« IV. Commencez par plaindre les incrédules ; ils sont assez malheureux par leur condition : il ne les faudrait injurier qu'en cas que cela servît ; mais cela leur nuit.

« V. A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison, ensuite qu'elle est vénérable, et en donner du respect, après la rendre aimable et faire souhaiter qu'elle fût vraie : et puis montrer, par des preuves incontestables, qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et son élévation ; et enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

« VI. La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues et de principes différents, qu'elle doit avoir toujours présents qu'à toute heure elle s'assoupit ou elle s'égare faute de les voir tout à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment ; il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir et de mettre notre foi dans le sentiment du cœur ; autrement elle sera toujours incertaine et chancelante.

« VII. Il ne faut pas se méconnaître, nous sommes corps autant qu'esprit : et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration.

Combien y a-t-il peu de choses démontrées? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens, qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons, et qu'y a-t-il de plus universellement cru? C'est donc la coutume qui nous en persuade, c'est elle qui fait tant de turcs et de païens, c'est elle qui fait les métiers, les soldats, etc. Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car, d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaires. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire que par la force de la conviction, si les sens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pièces ensemble : l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie, et les sens par la coutume, et en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.

Des preuves morales du christianisme.

« VIII. Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion : les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne : et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

« IX. Si l'on ne se connaît plein d'orgueil, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connaissant on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable? Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme, et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables?

« X. La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste; et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, et l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remèdes dont la prière est le principal. Notre religion a fait tout cela; et nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

« XI. Il faut pour faire qu'une religion soit vraie qu'elle ait connu notre nature; car la vraie nature de l'homme, son vrai bien, la vraie vertu et la vraie religion sont choses dont la connaissance est inséparable. Elle doit avoir connu la grandeur et la bassesse de l'homme, et la raison de l'un et de l'autre. Quelle autre religion que la chrétienne a connu toutes ces choses?

« XII. Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires; car elles consistent toutes en extérieur; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur, et n'est pas parfaite sans les deux; car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, que les habiles soumettent leur esprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur.

« XIII. Nulle autre religion que la chrétienne n'a connu que l'homme est la plus excellente créature et en même temps la plus misérable. Les uns, qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes. Et les autres, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur qui sont aussi naturels à l'homme.

« XIV. Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela.

« XV. Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère; car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature, c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand, et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de l'un et de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, il faut que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui. Mais, comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connaissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion instruise aussi de cette impuissance, et qu'elle nous apprenne les remèdes.

« Il faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que notre véritable félicité est d'être à lui, et notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer, et qu'ainsi, nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous ensei-

gne les remèdes et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignèrent les philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce là le vrai bien? ont-ils trouvé le remède à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu? Est-ce ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien? Ont-ils apporté le remède à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a faits pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables à lui; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre. Et les autres disent : Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

« Que deviendra donc l'homme? sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes? quelle effroyable distance! Que serons-nous donc? quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que nous dit sur tout cela la sagesse de Dieu, qui nous parle dans la religion chrétienne.

« C'est en vain, ô hommes! que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères: toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point en vous que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu, et la concupiscence, qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblables par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetés dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences, qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ni vérité ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumières et d'intelligence. Je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et les misères qui l'affligent; mais

il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours. Les sens indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, en dominant sur lui, ou en le soumettant par la force, ou le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse.

Des preuves historiques de la religion.

« XVI. En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumières, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait porté dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, et ils me disent que non. Et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideront pas à mourir : je mourrai seul; il faut donc faire comme si j'étais seul. Or, si j'étais seul, je ne bâtirais pas des maisons, je ne m'embarrasserais point dans les occupations tumultuaires, je ne chercherais l'estime de personne; mais je tâcherais seulement à découvrir la vérité.

« Ainsi, considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'aurait point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques du Créateur, je reposerais en paix dans la foi; mais, voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait; qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis, et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où

est le vrai bien pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour cela.

« Je vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde et dans tous les temps; mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurais également refusé la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Egyptiens, par cette seule raison que, l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

« Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde un peuple particulier séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls au monde auxquels Dieu a révélé ses mystères, que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit; et que de là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religion et de coutume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite; mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer, qu'ils sont formés exprès pour être les héros de ce grand avénement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur

« La rencontre de ce peuple m'étonne et me semble digne d'une extrême attention, par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

« C'est un peuple tout composé de frères; et, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme; et, étant ainsi une même chair, et membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique !

« Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque, si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

« Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant; car, au lieu que les peuples de Grèce, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après, ont fini il y a longtemps, ceux-ci subsistent toujours; et, malgré les entreprises de tant de puissants rois, qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils se sont toujours conservés, et, s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires

« La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un Etat. C'est ce que Philon, Juif, montre en divers lieux, et Josèphe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; en sorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains, en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, et par les autres preuves que Josèphe en donne.

« Mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple, pour le tenir dans son devoir, à mille observations particulières et pénibles sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée, durant tant de siècles, parmi un peuple rebelle et impatient comme celui-ci; pendant que tous les autres Etats ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles à observer

« XVII. Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, qu'il le leur a assez dit : qu'enfin, Dieu s'irritant contre eux, les dispersera par tous les peuples de la terre; que, comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient point leur Dieu, il les irritera en appelant un peuple qui n'était point son peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

« XVIII. L'état ou l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la religion. Car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable, étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ qu'ils subsistent pour le prouver, et qu'ils soient misérables puisqu'ils l'ont crucifié. Et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de

subsister, il subsiste néanmoins toujours, malgré sa misère.

« XIX. La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contemporain, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût savoir que par là.

« XX. Moïse était habile homme; cela est clair. Donc, s'il eût eu dessein de tromper, il l'eût fait en sorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car, s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnaître l'imposture.

« Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, et si peu de générations? Il eût pu se cacher dans une multitude de générations : mais il ne pouvait en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations, qui rend les choses obscures.

« La vérité ne s'altère que par le changement des hommes; et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir, la création et le déluge, si proche qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il écrivait ces choses, la mémoire en devait encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

« XXI. La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, servait, au contraire, à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères, et ainsi ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite en celle-là, et qu'ils n'avaient ni les sciences, ni les arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

« XXII. Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, qu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner, et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là, parce que la chose ne pouvait être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables : le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

« Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortiléges, etc., que parce qu'il y en a de vrais; ni de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avait jamais rien eu de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, et encore plus que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très-grandes choses véritables, et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux; qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais, et qu'il n'y a de même de fausses religions que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme, se trouvant plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés.

« XXIII. Pour ne pas croire les apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompés ou trompeurs. L'un et l'autre est difficile : car, pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour être ressuscité; et, pour l'autre, l'hypothèse qu'ils aient été fourbes est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long; qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenti par tous ces attraits, et, qui plus est, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus.

« XXIV. Je crois volontiers les histoires dont les témoins se sont fait égorger.

« XXV. Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

« Que l'on considère son établissement : qu'une religion, si contraire à la nature, soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins qu'aucuns tourments n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser; et que tout cela se soit fait, non-seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais mal-

gré tous les princes de la terre qui l'ont combattue.

« Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humanité d'une âme chrétienne. Les philosophes païens se sont quelquefois relevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée et par des sentiments qui avaient quelque conformité avec ceux du christianisme; mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité, et ils l'auraient même crue incompatible avec les autres dont ils faisaient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avaient paru jusque-là si opposées, et qui ait appris aux hommes que, bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts.

« Que l'on considère les merveilles de l'Ecriture sainte, qui sont infinies, la grandeur, la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, et la simplicité admirable de son style, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, et qui porte un caractère de vérité qu'on ne saurait désavouer.

« Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eut un esprit très-grand et très-relevé, dont il avait donné des marques, dès son enfance, devant les docteurs de la loi; et cependant, au lieu de s'appliquer à cultiver ses talents par l'étude et la fréquentation des savants, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains et dans une retraite entière du monde; et cependant les trois années de sa prédication il appelle à sa compagnie et choisit pour ses apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit, et il s'attire pour ennemis ceux qui passaient pour les plus savants et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite, pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

« Que l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ, ces gens sans lettres, sans étude, et qui se trouvent tout d'un coup assez savants pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne, qu'ils annonçaient.

« Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes, qui se sont succédé les uns aux autres pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit, en tant de manières différentes, jusqu'aux moindres circonstances de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la conversion des nations, et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne et l'abolition du judaïsme.

« Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne le pas reconnaître, à moins de se vouloir aveugler soi-même.

« Que l'on considère l'état du peuple juif, et devant et après la venue de Jésus-Christ, son état florissant avant la venue du Sauveur, et son état plein de misères depuis qu'ils l'ont rejeté; car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations.

« Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les saints de l'Ancien-Testament, qui ont vécu dans l'attente de Jésus-Christ avant sa venue, soit dans ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en lui depuis sa venue, au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

« Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison, jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts; et qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne ne soit la seule véritable, et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât. »

Comme tous les grands penseurs, Pascal était triste. C'est lorsqu'il faut peindre les misères de l'âme qu'il est véritablement éloquent. Alors il entre dans la voie véritable des preuves de la religion qui conviennent à des chrétiens, et qui consistent en ces deux propositions : 1° L'âme humaine a soif de Dieu : *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te*, dit saint Augustin. 2° La religion chrétienne et catholique peut seule satisfaire pleinement à ce besoin de notre nature.

Pascal prouve admirablement la première de ces deux propositions, et peint avec une énergie et une mélancolie dignes de Salomon toute la vanité des agitations humaines.

« Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

« L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser s'écouler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

« C'est l'origine de toutes les occupations

tumultuaires des hommes et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans le sentir soi-même, et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneraient nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'âme ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli, et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.

« On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur et de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs parents et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices et des arts. On les charge d'affaires; on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux s'ils ne font en sorte, par leur industrie et par leur soin, que leur fortune, leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état, et qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verraient et ils penseraient à eux-mêmes, et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers et les dérobe à eux-mêmes.

« C'est pourquoi, quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes, j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siége d'une place; et, si on ne cherchait simplement qu'à vivre, on aurait peu besoin de ces occupations si dangereuses.

« Mais, quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne nous peut consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser et que nous ne voyons que nous.

« Mais, pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de se considérer et de se voir sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne cherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi, parce que, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir.

« Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans des vues affligeantes de l'avenir; et, si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

« La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est? faudra-t-il encore le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux que de le détourner de la vue de ses misères domestiques pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi? et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur? Quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit? Ne serait-ce pas faire tort à sa joie d'occuper son âme à penser, à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères et qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide. C'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

« Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

« Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puis-

sent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce, et qu'on les renvoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

« De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse et aux autres divertissements qui occupent toute leur âme. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mou et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser.

« De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde, que la prison est un supplice si horrible, et qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

« Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusent simplement à montrer la vanité et la bassesse des divertissements des hommes connaissent bien, à la vérité, une partie de leurs misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables : mais ils n'en connaissent pas le fond, qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auraient acheté ne les garantirait pas de cette vue, mais la chasse les en garantit. Ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain, s'ils répondaient comme ils devraient le faire, s'ils y pensaient bien, ils en demeureraient d'accord; mais ils diraient en même temps qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Un gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse : il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que, si l'on avait obtenu cette charge, on se reposerait ensuite avec plaisir, et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos, et l'on ne cherche en effet que l'agitation.

« Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors qui vient du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

« Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et, si on les a surmontés, le repos devient insupportable ; car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et, quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

« C'est pourquoi, lorsque Cinéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un conseil qui souffrait de grandes difficultés et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposaient que l'homme se peut contenter de soi-même et de ses biens présents sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conseillait son ministre était encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditait.

« On doit donc reconnaître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle; et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives et de ses divertissements, qui sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

« Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit et d'agitation de corps? Celui de se vanter le lendemain, avec leurs amis, qu'ils ont mieux joué qu'un autre: voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qui ne l'avait pu être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auraient prise aussi sottement, à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour

remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connaissent la vanité; et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient pas s'ils avaient cette connaissance.

« Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendrait malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, et non pas le gain; mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche; un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut donc qu'il s'y échauffe et qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, et qu'il se forme un objet de passion qui excite son désir, sa colère, sa crainte, son espérance.

« Ainsi les divertissements, qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas, ils sont encore faux et trompeurs, c'est-à-dire qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions qui seraient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avait perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'était rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil et d'une infinité d'autres vices; et ils ne nous soulagent dans nos misères qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective; car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous porterait à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

« Les hommes n'ayant pu guérir de la mort, de la misère, de l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et que, en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison, et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remède à ses maux; et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur, puisque l'homme ne s'ennuie de tout et ne cherche cette multitude d'occupations que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous ni dans les créatures, mais en Dieu seul. »

Tout le génie de Pascal est dans ces belles pages, qui rappellent si bien la majestueuse tristesse de l'Ecclésiaste. C'est le même dégoût de toutes les choses de ce monde, la même lassitude des toutes les agitations vaines, la même soif de l'infini. Dût le spectre de Boileau sortir de sa tombe pour nous gourmander, nous ne craindrons pas de dire que nous trouvons infiniment plus de mérite dans ce fragment que dans toutes les *Provinciales*; mais les *Provinciales* ont été prônées par un parti dont la cabale était puissante et dure encore sous une autre forme. Il est donc toujours convenu que ce livre n'a point d'égal dans la littérature française.

Quoi qu'il en soit, ce livre donne de la vertu, selon Pascal et selon ses amis les jansénistes, une idée bien triste et bien maussade. Voici à quels traits il déclare reconnaître le portrait d'un véritable chrétien :

« Il est sans yeux pour les beautés de l'art et de la nature. Il croirait s'être chargé d'un fardeau incommode, s'il avait pris quelque matière de plaisir pour soi. Les jours de fête, il se retire parmi les morts. Il s'aime mieux dans un tronc d'arbre que sur un trône.... une belle personne lui est un spectre, etc. »

Pascal reproche amèrement au P. Lemoine d'avoir fait ce portrait d'un fou sombre et mélancolique, et soutient que c'est celui d'un homme qui vit conformément au véritable esprit de l'Evangile. Quoi! l'Evangile veut qu'on soit sans yeux pour les beautés de l'art? Quels chrétiens c'étaient donc que les Vandales ? L'Evangile veut encore qu'on soit sans yeux pour les beautés de la nature? Nous ne pourrons donc plus chanter ce psaume du Roi-Prophète : *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum?* A ce titre, ceux qui s'élèvent à Dieu à la vue de ses ouvrages, ceux qui admirent les merveilles de la création sont des impies. Quoi! le vrai chrétien doit se refuser toute espèce de plaisir, même celui de faire le bien? Mais alors à quoi donc pensait saint Paul, lorsqu'il écrivait : *Semper gaudete*, ou lorsqu'il disait à ceux de Philippes : *Quæcunque amabilia, hæc cogitate ?* Saint Paul aussi était donc un Père jésuite ? Quoi! tout bon janséniste, pardon, ce n'est pas ce que vous dites, mais tout bon chrétien, doit passer ses jours de fête parmi les morts? Mais l'Evangile dit pourtant que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants, et le Psalmiste dit : *Non mortui laudabunt te, Domine*. Jésus-Christ a dit encore : *Laissez les morts ensevelir leurs morts et suivez-moi*. Qu'un vrai chrétien s'aime mieux dans un tronc d'arbre que sur un trône, cela peut être, et cela s'est vu même chez des princes du sang royal; cependant Charlemagne et saint Louis ont honoré le trône par leurs vertus, et s'y sont montrés

pour le moins aussi chrétiens qu'ils auraient pu le faire dans le trone d'arbre où aurait voulu les reléguer M. Pascal. Nous comprenons encore qu'un chrétien ne regarde une belle personne qu'avec modestie et circonspection, mais il y a loin de là à la regarder comme un spectre. Voilà pourtant ce que désirait l'auteur des *Provinciales;* et ce qui est le plus étonnant, c'est que, cherchant à faire rire, il ait eu les rieurs de son côté.

L'immense et incontestable avantage littéraire que Pascal a eu sur ses adversaires et sur quelques-uns mêmes des écrivains de la société de Jésus, c'est le ton parfaitement mesuré de sa polémique. Si sa critique n'est pas toujours judicieuse, elle est du moins toujours convenablement exprimée. On regrette qu'il ne dise pas la vérité, car il la dirait parfaitement bien. Voilà la plus belle part qu'on puisse faire à l'écrivain des *Lettres provinciales.*

PASSIONS. — Pour savoir de quel usage peuvent être les passions dans la littérature chrétienne, il faut chercher d'abord quelle est l'action de la religion sur ces puissances occultes de l'âme. Le christianisme a-t-il proscrit et condamné à mort toutes les passions, les a-t-il seulement réglées et soumises? C'est ce qu'il faut sommairement examiner.

Il faut d'abord bien s'entendre sur le sens qu'on attache au mot. Si par passions on entend les attraits légitimes de l'âme, la question est déjà résolue, et l'on sait que la religion ne veut que les affranchir et les diriger. Si l'on entend au contraire l'abus et la dépravation de ces mêmes attraits, on doit comprendre que la religion est l'intraitable ennemie de toutes les dépravations et de tous les abus.

Le mot passion, par sa composition grammaticale, semble exprimer un état où l'âme est purement passive. Or cet état constitue la servitude morale dont le Sauveur est venu nous affranchir. Les Pères du désert, qui s'exerçaient à résister à tous les attraits même légitimes, étaient comme ces guerriers qui s'exercent au combat pendant la paix; et lorsqu'ils mouraient à la peine, on pouvait les regarder comme des martyrs de la liberté morale.

Nés pour être les héritiers de Dieu, nous devons aspirer à une grandeur presque infinie. Voilà l'attrait légitime; mais que cette aspiration nous porte à mépriser et à écraser nos frères, voilà l'abus, et c'est ici que commence la mauvaise passion qu'on appelle l'orgueil.

L'orgueil sera toujours pour l'homme une grande douleur, parce que l'homme ne sent jamais mieux sa bassesse que lorsqu'il cherche à s'élever. L'orgueil est à la fois la plus noble et la plus vile des passions, parce qu'il emploie pour se hausser à la grandeur le mensonge qui est une bassesse. L'orgueil se ment à lui-même et se rend ingénieux à se tromper pour mieux tromper les autres. C'est une espèce de folie; c'est une rapine et une injustice; c'est la première racine de l'égoïsme et la source de tous nos maux et de toutes nos erreurs. Et cependant cette passion funeste est elle-même le plus généreux instinct de notre âme. C'est la preuve de notre origine plus que royale et de notre destinée immortelle; c'est un magnifique attrait vers la plénitude de l'être, c'est une espérance infinie quand ce n'est pas un implacable désespoir.

Qu'est-ce que ce désir de la gloire, qui a souvent enfanté tant de prodiges chez les païens, sinon le fanatisme de l'orgueil! mais cet orgueil est ennobli ou flétri par la direction qu'on lui donne; celui qui se sacrifie à un orgueil égoïste et qui meurt inutile au monde, ressemble à Eresichton qui se dévorait les entrailles. Celui qui trouve sa gloire dans le dévouement n'est peut-être qu'un égoïste mieux inspiré, mais on le juge par les œuvres et la postérité l'admire. Erostrate et Samson ont renversé chacun un temple. Curtius et le cynique Pérégrin se sont donné la mort publiquement. Les actions en elles-mêmes sont peu de chose, si une grande inspiration de dévouement ne leur donne leur prix. Mourir pour soi-même, c'est ridicule: mourir pour l'humanité, pour sa patrie, ou même pour son ami, c'est beau.

Remettez l'orgueil dans le chemin du ciel en lui faisant sentir quelle est la véritable grandeur et combien il est beau d'être le soutien des faibles et l'appui de nos inférieurs, si nous croyons en avoir. Sanctifié par le dévouement, le sentiment de la supériorité peut être encore une erreur, mais il ne sera jamais un vice; car je ne parle pas de cet orgueil des petites âmes qui en s'aigrissant se tourne en incurable envie : ceux qui s'en laissent posséder sont des méchants. Je ne dis rien non plus de la vanité qui est l'orgueil des enfants et des sots. Je ne suppose pas non plus que l'homme veuille usurper les droits de Dieu et marcher son rival, à moins qu'il ne soit atteint d'aliénation mentale. Le véritable orgueil, c'est au fond l'estime de soi-même, et si cette estime a pour cause de belles facultés dont la gloire revient à Dieu seul, c'est peut-être Dieu encore qu'on estime dans son ouvrage, et je ne vois pas pourquoi chaque soldat n'estimerait pas excellentes les armes que son général lui a données. Je vois là dedans de la confiance en la prévoyance du chef suprême, et cette foi dans les moyens de la Providence en nous qui est le gage de la victoire sur les difficultés de la vie. Je ne voudrais jamais rabaisser un enfant à ses propres yeux; ce serait lui ôter toute émulation et tout courage. Dites-lui au contraire que Dieu l'appelle à une véritable grandeur, mais faites-lui sentir en même temps qu'il ne peut être grand qu'en se livrant tout entier à l'action divine. Séparés de Dieu nous ne sommes que néant et turpitude; voilà ce que l'humilité nous enseigne. Humilions donc en nous la partie brutale, et tout ce que la partie spirituelle peut subir de dégradation par son union avec la chair. Abaissons la chair pour

élever l'esprit, et la chair elle-même devra son affranchissement et sa résurrection glorieuse à cette humiliation passagère et méritée.

Ceux qui disent que la religion amoindrit l'homme et brise les ressorts de son âme ne connaissent ni la religion ni l'homme, à moins qu'ils ne soient d'insignes calomniateurs. Quoi de plus vil et de plus bas que l'action d'un valet qui usurpe l'honneur de son maître? Quoi de plus noble et de plus beau que les efforts d'un enfant qui veut se montrer digne de son père? Quel est le plus noble, d'un être abject qui s'enfle et cherche à s'élever par le mensonge, ou d'un homme vertueux qui s'humilie et ne croit jamais avoir fait quelque chose de beau tant il a une haute idée de la vertu et du mérite?

L'orgueil est la source de tous les vices de l'esprit, et le sensualisme, que nous pouvons aussi appeler le fol amour, est l'origine de tous les vices du cœur.

Tous nos vices et tous nos crimes sont les enfants bâtards du fol amour, ce sont les écarts d'une aspiration ignorante et détournée de sa voie; c'est la course de l'âme sur un terrain sans consistance où elle plonge et se salit à chaque pas. Ce sont les divagations d'un espèce de somnambulisme éveillé et les visions d'un mauvais rêve.

Quelque violente que soit une mauvaise passion, elle a toujours pour principe de ses erreurs une grande ignorance et une grande faiblesse. L'être méchant, sans autre intérêt que celui de son antagonisme inconcevable et de la révolte éternelle contre Dieu, est heureusement impossible dans la nature humaine, et c'est pourquoi, selon notre symbolisme catholique, Dieu pardonne tout aux hommes et ne pardonne rien aux anges. Que l'enfer soit donc éternel pour les démons, et qu'il doive l'être pour l'obstination de beaucoup d'hommes diaboliques dont je ne veux ni ne puis sonder le mystère, c'est là un des grands dogmes de notre religion, et il serait impie d'en douter. Le dogme de l'éternité des peines de l'enfer est celui que les passions humaines repoussent avec le plus d'énergie, parce que ce dogme seul peut les combattre avec efficacité et les vaincre. Si en principe et en réalité le mal n'était pas éternellement inconciliable avec le bien, il n'y aurait pas de morale possible. La doctrine du panthéisme, au moyen de laquelle on veut saper par la base le dogme de la justice divine en faisant de Dieu un tout qui, après tout et à force d'être tout, se réduit à rien, ou une espèce de Saturne qui enfante éternellement pour absorber ce qu'il produit, cette doctrine, disons-nous, est la négation la plus formelle de toute vérité religieuse. La religion a nécessairement pour raison d'être un rapport de réciprocité entre Dieu et l'homme qui constitue en Dieu la grâce et dans l'homme la liberté. Or la grâce ne se concilie avec la liberté que par la possibilité d'une résistance, et cette possibilité, une fois admise, acquiert une puissance dogmatique dont la conséquence est l'éternité des peines de l'enfer. Autrement la liberté humaine serait une déception et un mensonge, la grâce un leurre, et la morale un piége tendu seulement aux esprits timides. Le vice et la vertu auraient des espérances égales, puisqu'en présence de l'éternité bienheureuse toute peine passagère devrait être comptée pour rien. Voilà ce que les hommes passionnés ne comprennent pas, et, comme ils n'osent espérer le ciel pour prix de leurs joies coupables, ils s'efforcent du moins d'éteindre l'enfer et de se réfugier dans le néant. Vaine espérance! le néant pour eux est partout, excepté dans leur terrible avenir! Le néant qu'ils cherchent, le néant qu'ils adorent, ils le trouvent dans leurs vains plaisirs. Jamais ils ne parviennent à jouir du fruit de leur crime. En étouffant dans leur âme le germe de la foi, ils y ont anéanti la puissance du bonheur et même de l'espérance. L'usage des passions, qui est une déception pour eux, les pousse immédiatement à l'abus, l'abus au dégoût et le dégoût au désespoir et à la mort, à moins qu'alors la voix de la grâce ne se fasse entendre et ne porte le pécheur à brûler ce qu'il avait adoré, et à se soumettre sans murmure à toutes les austérités de la pénitence comme à toutes les rigueurs salutaires d'un dogme incontestable et éternel.

Ainsi, plus un homme est vicieux, moins il jouit des voluptés dont il abuse et plustôt il se dégoûte de la vie. C'est une âme que Dieu poursuit, et qui est plus près qu'on ne pense de l'héroïsme de la vertu. Je me défierais plutôt d'un homme dont les vertus fausses et humaines ont lentement excité et exaspéré les passions, que d'un libertin chez qui la satiété engendre le dégoût. Tous deux sans doute peuvent pécher, l'un par surprise, l'autre par habitude; mais le péché de l'un sera peut-être son premier pas dans le vice où il se précipitera d'une ardeur effrénée, au lieu que le nouveau crime de l'autre ajoutera une nouvelle satiété à ses dégoûts, ou un nouvel aiguillon à ses remords, et déterminera peut-être son changement et son retour vers Dieu.

Aussi le salut des grands pécheurs est-il une des grandes préoccupations de notre époque. L'Eglise a gémi en regardant au fond des bagnes et des lieux de perdition: car elle n'a pu s'empêcher d'y reconnaître encore ses enfants, quelquefois les plus énergiques et les plus regrettés. Elle a pleuré de leur flétrissure sans remède, et elle a demandé à l'avenir du moins, une espérance pour le repentir de ces infortunés, dont elle avait seule le droit d'absoudre et d'effacer les crimes. En vain l'hypocrisie a pris le masque de la morale pour défendre les droits de la chiourme et du mauvais lieu, les droits de la miséricorde prévaudront, parce que ceux-là seuls sont véritablement des droits divins.

Ce sera un grand progrès dans la philosophie et dans la science sociale, lorsqu'il sera reconnu universellement que les vices de

l'homme sont des dégradations de son esprit et des maladies de son cœur. L'hygiène morale accompagnera alors la pénalité. Le système pénitentiaire sera dirigé vers des fins dignes d'une société vraiment mère et non marâtre. On rendra les coupables meilleurs en les instruisant, et l'on s'efforcera de ranimer chez eux l'intelligence et l'amour, afin que, détrompés de leurs cupidités insensées, ils conçoivent de nouveaux et plus heureux désirs. On les ramènera doucement à la raison et à la piété, et leur expérience dans le mal leur deviendra utile pour se conserver dans le bien. Ainsi la société sera deux fois mère et ne fera plus mourir ses enfants lorsqu'elle aura appris à les guérir. L'homicide moral surtout, le plus affreux des homicides aura disparu de nos lois et ne se retrouvera plus dans nos mœurs; ainsi les hommes deviendront meilleurs par cela même qu'on le leur persuadera par des exemples beaucoup plus que par des châtiments et des menaces.

Il n'est guère de passion déréglée qui ne puisse conduire l'homme qui s'y livre sans frein aux plus violents excès dans des circonstances données, et par passion déréglée j'entends toute espèce de fol amour. Notre amour est insensé lorsqu'il se trompe d'objet et lorsqu'il veut protester contre les lois de la nature. L'amour maternel lui-même, le plus saint et le plus beau de tous les amours humains, peut se changer en passion déréglée s'il sort de l'ordre et des conditions établies d'avance par l'auteur de la nature. Nous devons aimer chaque chose pour sa fin légitime et son usage naturel, autrement nous nous fourvoyons, et nous prenons les moyens pour la fin, et l'abus pour l'usage. Aimer un homme au point de ne pouvoir lui survivre, c'est se faire une idole de chair qu'on ne sauvera pas de la destruction en se sacrifiant pour elle. La mort doit toujours entrer en tiers dans nos arrangements d'amitié, comme un créancier qu'il faudra solder avant tout, et ceux qui se désespèrent de la mort de leurs proches, semblent avoir follement prémédité de faire banqueroute à la nature et de frauder les droits du cercueil.

Il y a deux manières d'aimer qui constituent, dans la moralité humaine, l'essence du bien et du mal, l'amour d'appropriation et l'amour de dévouement, l'amour de celui qui dévore et l'amour de celui qui nourrit. L'amour du séducteur et celui de la mère. Le premier est une faim aveugle qui brise les objets qu'elle convoite et ne s'en rassasie jamais que par la honte et le dégoût. L'autre est une plénitude divine qui s'épanche et qui ne s'épuise jamais, parce que plus elle se donne, plus elle surabonde, ayant des ressources infinies. L'un est l'appétit de la brute, l'autre est le plus noble besoin de l'homme; mais tous deux ont leur cause dans l'ordre providentiel et leurs degrés sur l'échelle du progrès. Le vide tend à l'absorption, et la plénitude à l'effusion. L'amour de convoitise est l'inanition de l'âme, l'amour de bienveillance est la preuve de la richesse. Pitié donc pour les malheureux qui aspirent à aimer et qui ne peuvent que dévorer. Pitié pour ceux dont l'âme est encore captive des sens au point de sacrifier toutes les nobles exigences de la religion et de la justice à l'entraînement d'une émotion brutale! Pitié pour ceux qui n'aiment pas par une pure et sainte charité! parce qu'une déception amère les attend au fond de leurs jouissances brutales! Malgré eux ils aspirent à la vie humaine : et chacune de leurs aspirations a un trait qui les blesse, chacun de leurs plaisirs a un rire qui les humilie. On n'échappe pas à sa destinée : on ne remonte pas le cours du fleuve divin. Il faut marcher dans la voie du progrès, et malheur à ceux qui se cramponnent aux angles des roches et aux ronces, car la force qui les emporte leur déchirera les mains : marche! marche! dit à toutes les têtes du bétail humain un inexorable pasteur!

La douleur est aussi le grand avertissement des erreurs humaines. C'est la sentinelle de la nature qui veille à l'observation de ses lois. Dès que vous vous en écartez, prenez garde, vous allez souffrir! Si vous attachez votre cœur à ce qui passe, votre cœur sera déchiré; si vous l'entourez de ce qui peut se corrompre, il respirera la putréfaction et languira vivant dans la mort. Si vous vous attachez au vaisseau que le vent emporte et que la mer va engloutir, vous périrez dans son naufrage. Aimez donc ce qui ne meurt pas, aimez Dieu dans les créatures, que la beauté soit à vos yeux un reflet de sa gloire et un sourire de son amour et lorsque le rayon se retire et s'efface, que votre amour suive le soleil et ne pleure pas sur la plante éphémère qui se décolore, car le soleil ne disparaît que pour renaître; demain son regard splendide illuminera une fleur nouvelle : ainsi Dieu seul rend les hommes aimables, ainsi lui seul en eux doit être chéri et adoré, lui qui n'a pas comme eux d'inconstance ni de lassitude dans son amour. Quant aux êtres qu'il nous donne à chérir un instant pendant notre pèlerinage, aimons-les pour eux et non pas pour nous. Ne nous approprions pas leur cœur dont eux-mêmes ils ne sont pas les maîtres. Donnons-leur toute notre affection, tous nos soins, tout notre dévouement, comme à des hôtes d'une nuit que le Seigneur nous envoie; mais lorsqu'ils partent, réjouissons-nous, car ils retournent vers leur père. Si nous les aimons, nous devons être heureux de voir s'abréger les jours de leur exil, et croire qu'au sein de Dieu nous retrouverons d'une manière bien plus parfaite, tout ce qui nous plaît dans ces frères tant aimés. Car toute grâce, toute amabilité, toute vertu sont en Dieu, et si un seul reflet de tant de divine grâce embellit la terre qu'il touche au point de nous la faire presque adorer, n'attribuons pas à la terre ce charme emprunté dont le soir la dépouille, et ne redemandons rien à la cendre qui s'est refroidie, croyons au soleil et espérons!

Mais il est bien plus facile de prévenir le fol amour par la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme, que de le guérir lorsqu'il s'est emparé du cœur. Comme la vie morale de l'homme est tout entière dans son amour, une passion déréglée qui nous domine est une maladie mortelle; mais notre âme est comme le phénix, elle ne meurt que pour renaître. Ainsi quelle consolation puis-je donner à ceux qui souffrent les angoisses irrémédiables d'une grande passion malheureuse? Je me tairai devant eux comme les amis de Job firent pendant sept jours en pleurant avec leur ami. Mais s'ils n'espèrent plus, j'espérerai pour eux, et puisque Dieu les laisse souffrir, je croirai que leur souffrance est salutaire, et qu'à force de déceptions leur âme sera enfin ramenée à un salutaire repentir.

Il est surtout une passion immense dans ses abîmes comme la mer, et terrible aussi dans ses orages. Les anciens l'avaient bien pensé, lorsqu'ils faisaient naître Vénus de l'écume des flots agités; cette passion, que le christianisme est venu combattre par la chasteté, attaque les principes mêmes de la vie tant spirituelle que physique. Aussi ses égarements sont sans remède, sa tristesse est le désespoir de l'enfer, elle blasphème les délices du ciel. Si Dieu a révélé aux âmes leur immortalité, c'est surtout dans les victoires sur l'amour; mais à cette passion fatale il a donné aussi la clef des plus épouvantables mystères. Les fureurs de la jalousie comprennent seules la damnation éternelle et s'en réjouissent, parce qu'elles cherchent d'un coup d'œil le fond de la vengeance et ne le trouvent pas.

Plus un bien est précieux, plus sa perte nous est douloureuse; mais la vie de l'homme avec tous ses biens les plus chers ne sont rien sans la charité. Salomon l'a bien dit: Donnez tout ce que vous possédez pour la charité, et vous l'aurez achetée pour rien. Sans elle nous n'avons que la moitié d'un cœur, et le regret est pour nous comme une blessure qui saigne et par laquelle toute notre existence s'en va. L'homme qui n'a pas de charité est nécessairement plus barbare que le sauvage. Le livre des larmes est fermé pour lui, il ne sait pas plaindre, parce que, n'ayant jamais été malheureux, il ne sait pas souffrir: il se fait une prétendue vertu de son insensibilité stupide, et il ose offrir à Dieu ce qu'il appelle son cœur, comme si son Dieu, à lui, était cet horrible Saturne, à qui jadis, selon la fable, une mère, pour sauver son enfant, donnait une pierre à dévorer!

Avant de savoir employer le feu à leurs usages, les premiers hommes, sans doute, furent souvent victimes de ce terrible élément. Or le feu est l'image matérielle de la passion; une étincelle l'allume, un souffle l'agrandit; elle envahit tout ce qui peut l'alimenter et ne laisse après elle que des ruines et de la cendre. Si son délire trouble les sens, il absorbe en lui seul toutes nos forces vitales et les brise; s'il monte jusqu'à l'âme, il en saisit toute l'énergie et en trouble toutes les pensées. C'est la triste puissance du mal qui nous touche, il faut ployer la tête sous sa main; l'art antique nous a montré Hercule filant aux pieds d'Omphale, et le Centaure dompté par un enfant; c'est que l'humiliation est le premier frein donné à l'orgueil de l'homme et à sa force brutale. Le géant superbe est tombé comme un oiseau dans le filet tissu des cheveux d'une Dalila, le péché a enveloppé ses membres invincibles comme une tunique dévorante qu'il ne peut plus désormais arracher qu'avec des lambeaux de sa chair et de sa vie. Il faut un bûcher pour délivrer Hercule du feu qui le consume; et les ruines d'un temple sous lesquelles il s'ensevelit, suffisent à peine pour étouffer dans le cœur de Samson les regrets d'un indigne amour. C'est ainsi que la force animale se brise dès que l'âme révèle sa puissance: or, si dans quelque chose de matériel on peut sentir la naissance de l'immatériel et de l'immortel, n'est-ce pas dans les triomphes de l'âme sur la passion et sur le feu étrange qu'elle fait circuler dans nos veines avec l'impétuosité de la foudre! L'amour chaste est le vainqueur du monde: il venge les faibles en faisant triompher la faiblesse, et il révèle la toute-puissance paisible de Dieu dans le triomphe de la beauté éternelle.

Déjà la beauté sensuelle était vaincue par le spiritualisme naissant: Psyché avait ravi les adorateurs de Vénus et avait mérité, par l'expiation, d'être l'épouse de l'Amour dont Vénus n'était que la mère. Le christianisme tout entier apparaissait déjà sous les voiles transparents de cette fable si touchante, lorsque fut révélée au monde la chasteté du fils de Marie. L'âme se livra alors contre la chair à une sorte de vengeance, et, comme tous les esclaves récemment libres, elle se montra à son tour inflexible et cruelle. Le devoir sacré de l'union conjugale fut presque flétri, et l'Eglise eut à défendre la sainteté du mariage. Le bruit se répandit que le monde allait finir. Un coupable mouvement du cœur fut expié par des années de jeûnes et de larmes: Jérôme dans son désert s'indignait de sentir sa poitrine palpiter encore aux souvenirs de Rome, et voulait, à coups de pierres, chasser les passions de son cœur Ici des religieuses se mutilent elles-mêmes; là c'est une vierge qui se crève les yeux pour les punir d'avoir troublé le cœur d'un jeune chrétien. La folie de la croix triomphe, mais au pied de la croix pleure et se régénère Madeleine la pécheresse. Le célibat volontaire va faire cesser la distinction des sexes, l'émancipation de la femme commencera dans les monastères, jusqu'à ce que le fondateur de Fontevrault en vienne enfin à soumettre les hommes au gouvernement de la femme, et à donner une mère spirituelle à des frères et à des sœurs unis ensemble pour servir Dieu.

Ainsi le cœur fut régénéré par la pénitence même qui semblait devoir l'éteindre: la compression produisit l'expansion en sens

contraire, et la grâce abonda où le délit avait régné. Dieu ayant sauvé les hommes, il les instruisit pour diriger leur affranchissement, et le culte catholique acheva la création morale de la femme; sous la protection de Marie, une nouvelle épouse fut offerte non plus au sens de l'homme, mais à son âme et à son cœur. Ainsi l'équilibre fut établi entre le corps et l'esprit, entre les sens et l'âme par une réaction égale à la chute, et le véritable amour fut enfin révélé tout entier à nos cœurs.

Marie est vierge pour protester contre la débauche, mais elle est mère pour donner l'exemple de la charité; en elle se trouve le type de la femme parfaite, parce qu'elle est mère de Dieu. Ainsi c'est d'elle que les mères doivent apprendre à aimer leurs enfants. Ce n'est pas pour s'en faire à elle-même une jouissance que Marie aime son Jésus; elle l'aime pour Dieu et pour lui. Elle ne songe pas à l'éloigner des dangers de sa vie apostolique : et sur le Calvaire où il meurt, elle a le courage de se tenir debout au pied de la croix, et de partager ainsi son sacrifice.

Il n'y a que deux manières d'aimer, l'une imparfaite et mensongère, c'est d'aimer pour son propre bonheur; l'autre plus vraie et plus généreuse, c'est d'aimer pour le bonheur de ceux qu'on aime. Un philosophe chagrin me dira peut-être qu'il y a de l'égoïsme aussi dans le dévouement, parce que c'est une volupté délicate et généreuse que de se dévouer pour ce qu'on aime. Je ne veux pas contester sur les mots : si la générosité est un égoïsme, soyons égoïstes ainsi, c'est tout ce que je prétends en écrivant ces pages. Substituez donc les pures et chastes délices du dévouement aux voluptés brutales et amères de la passion. Voilà le but du moraliste. Et sachons bien que toute affection qu'on absorbe en soi constitue une séduction et une tromperie. L'homme n'est pas fait pour aimer ainsi; et servir de jouet à un cœur qui s'égare, c'est une sorte de prostitution morale. Aussi un instinct sacré nous avertit de ne pas céder à un pareil amour. Voyez les mères qui gâtent leurs enfants, pour me servir de l'expression consacrée par l'usage vulgaire; ces femmes se font une idole de l'amour de ces petits êtres, au point de ne pouvoir les perdre un seul instant, ne fût-ce qu'en apparence. Elles aiment mieux les laisser se corrompre que de les contrister. Elles ne les aiment donc pas, elles s'aiment elles-mêmes, ou plutôt elles ne savent rien aimer, elles ne savent que jouir de la molle volupté des caresses qu'elles achètent au prix de leur devoir, et, par une juste punition de leur faute, elles sont méprisées de ceux pour qui elles s'avilissent; le cœur même de leurs enfants se révolte de tant de bassesse et répudie les mères faibles et sans amour qui ont peut-être encore la folle prétention de les trouver ingrats.

C'est surtout en affection que nous ne voulons pas être exploités. Le droit que l'on prélève sur nous, nous dégoûte bien vite de celui que nous pouvons recevoir en échange. Le dévouement seul attache, mais la passion qui enivre d'abord fatigue bientôt et rassasie. Alors commence une guerre d'égoïsme où le plus faible cesse le premier et s'indigne d'être vaincu. Une amitié à laquelle nous ne pouvons plus répondre nous gêne plus qu'une amitié à laquelle les autres ne répondent pas, et cela est tellement dans la nature, que les animaux domestiques fuient eux-mêmes et prennent en aversion ceux qui les caressent uniquement pour s'amuser. Notre affection veut être libre, et s'ennuie des devoirs qu'on lui impose par intérêt.

Que les cœurs malheureux profitent de ceci; car s'ils ne sont pas aimés, c'est que l'objet est indigne d'eux, ou qu'ils sont indignes de lui, et dans les deux cas, le bonheur de l'union serait impossible. Ils sont tourmentés d'un mauvais rêve, et si la raison pouvait être compatible avec leur folie, ils auraient honte et pitié d'eux-mêmes. Je sais que tout ceci est facile à dire à ceux qui ne souffrent pas, et qu'on ne raisonne plus avec un mal devenu extrême. Qu'on gémisse donc lorsqu'on en est là. Je parle seulement pour ceux qui se sentent encore un peu de force pour survivre à leur déception.

La passion se prend d'abord aux choses matérielles et positives, elle passe de là aux personnes et va ensuite aux choses vaines. C'est là sa marche dans les âmes noblement organisées; dans les autres, le mal agit en sens contraire. S'il commence par l'ange déchu, il finit par la brute; son origine est un rêve, et sa fin est la mort, et il ressemble ainsi à l'ivresse causée par l'opium.

C'est là le plus cruel ennemi de notre liberté morale, c'est le père de toutes nos illusions et l'auteur de tous nos mensonges; mais c'est un père qui tue et dévore ses enfants. Il ressemble à ces maladies violentes qui consument toutes les humeurs malfaisantes et qui affermissent pour longtemps la santé, lorsqu'elles ne donnent pas la mort.

Si nous croyons à Dieu et à l'immortalité de notre âme, les passions ne seront jamais pour notre vie un poison sans antidote, parce que le désespoir nous sera impossible, et que tous les maux sont tolérables à celui qui espère encore.

Ainsi la religion remédie aux maux que causent les passions aveugles, et utilise tous les bons et généreux attraits qu'elle émancipe et qu'elle conserve en les sauvant de la dépravation qui les conduisait à la mort. Aimer Dieu, aimer nos frères, telle est notre destinée et notre vie. Aimer notre néant à la place de Dieu, c'est l'orgueil, qui est le suicide de notre grandeur morale. Aimer notre plaisir aux dépens du bonheur des autres, c'est le sensualisme ou le fol amour, qui est le suicide de notre bonheur. Pour satisfaire à ces deux mortelles chimères, l'homme veut s'approprier le monde, et de là viennent les deux cupidités toujours avides et toujours déçues qui bouleversent la société humaine : l'ambition et l'avarice.

Au désir d'acquérir se joint ordinairement la crainte de perdre. L'égoïsme et l'i-

gnorance, qui ne se quittent jamais, enfantent la peur, la plus féroce de toutes les passions, car c'est elle qui dans nos révolutions a produit tant de cruautés. Laissons toutefois la peur aux méchants et aux lâches : elle est le commencement de leur punition ; mais tâchons de guérir d'une crainte excessive les âmes faibles et timorées.

La crainte est une avant-courrière de la mort, dont elle commence l'ouvrage. C'est une défaillance de la vie, aussi elle atteint principalement ceux qui ne vivent pas beaucoup encore et ceux qui ne vivent déjà presque plus : les enfants et les vieillards, ou ceux en qui la raison ne sait pas dominer les facultés imaginatives, et qui ne sentent en eux d'autre force contre le mal, que celle de se l'augmenter et de le rendre insupportable, en lui prêtant d'avance des proportions chimériques et colossales. Il faut donc éclairer la raison et raffermir le cœur de ceux qui tremblent ; il faut dire à leur cœur que Dieu est souverainement bon, et à leur esprit qu'il peut tout, puis leur faire comprendre combien il est dangereux et insensé de ne se pas abandonner entièrement à lui.

Si quelque chose peut offenser Dieu, c'est la crainte, j'entends la crainte peureuse et servile. Quelle bonne mère serait flattée de faire peur à son enfant, et d'ailleurs quel mépris de sa bonté, quelle ignorance de son pouvoir et de tout son être ! Quel reproche insolent adressé à sa sagesse et à son amour! Quoi ! vous avez eu une mère, vous avez connu l'amour divin, d'abord dans son premier sourire, puis dans les soins infinis dont elle a entouré votre première enfance, et vous avez peur! Vous voyez la marche splendide et régulière des astres, vous avez assisté au réveil du printemps, vous avez vu renaître toute la nature, et vous avez peur ! Votre cœur a senti le besoin d'aimer celui qui vous avait donné la vie, alors le ciel vous a montré un nom écrit en caractères de splendeur. La terre en exhalant le parfum de ses fleurs, les eaux brillantes de soleil ou endormies dans la fraîcheur du soir avec leurs murmures et leurs brises, les fruits en se donnant eux-mêmes à votre désir, de beaux enfants en vous regardant avec joie, de jeunes filles en tournant vers vous leur regard plein d'innocence, et les anges mêmes en berçant votre sommeil de songes heureux, vous ont répété le même nom que les étoiles écrivent dans le ciel. Et vous avez peur !

Est-ce de Dieu que vous avez peur ? Mais que penseriez-vous d'un enfant qui aurait peur de sa mère ? Il doit la craindre lorsqu'il fait mal ; mais dans cette crainte même il trouve sa sécurité, puisque sa mère le protége contre le mal en se faisant craindre.

De quoi auriez vous peur encore? de la douleur? Mais la douleur n'est-elle pas expliquée par la croix, et ne devez-vous pas l'aimer comme la cause de votre salut?

La douleur est comme un sel qui préserve l'âme de la corruption de la chair. C'est un avertissement de la mort qui nous empêche d'user insolemment de la vie, et d'ailleurs elle n'est vraiment un mal que lorsqu'on la craint. La force de la volonté en triomphait dans les martyrs, et changeait en délices les tortures les plus cruelles. Sous le paganisme il y eut des stoïciens et des cyniques, dont les uns plaçaient leur vertu et leur gloire dans le mépris des douleurs, les autres dans le mépris de la réputation et des richesses. Le christianisme a eu ses anachorètes et ses mendiants volontaires. Saint François était amoureux de la pauvreté, des abjections et de la croix. L'isolement, la faim, la soif, la nudité, la prison, ont eu leurs partisans et leurs séides : ces maux ne sont donc pas insupportables, et si l'enthousiasme de l'héroïsme, ou le fanatisme des opinions religieuses a pu les faire aimer à des hommes au-dessous quelquefois du médiocre quant à l'intelligence, et à des femmes de la condition la plus infime, comment la raison et la foi en un Dieu infiniment bon et sage, ne nous les feraient-elles pas au moins supporter avec patience ?

Il est dur sans doute de passer dans le monde, seul et accablé sous le faix des travaux, sans que personne vous tende la main; il est dur de perdre, comme Job, tout ce qu'on a possédé et tout ce qu'on a aimé sur la terre; il est dur d'être pauvre, déshonoré, méprisé, d'avoir faim, d'avoir froid et de ne savoir, comme le Christ, où reposer sa tête; il est dur d'être malade et de compter les minutes brûlantes d'une nuit qui semble éternelle; il est dur d'être privé de sa liberté et d'entrevoir à peine, à travers les barreaux d'une prison, le ciel dont la lumière est si douce à nos yeux, et l'air si nécessaire à notre poitrine. Mais tout cela n'est pas éternel, et l'instant qui vient après la douleur est toujours un instant de plaisir. Dieu mesure à tous la consolation dans la mesure de la peine, et ce sont les ingrats qui ne sentent que la douleur.

Que pouvons-nous craindre encore? d'être séparés pour un temps de ceux que nous aimons? mais quoi ! Nous voulons jouir de ce qui ne nous est donné que pour l'usage, nous voulons posséder éternellement ce qui nous est seulement prêté, et nous nous indignons de ce que Dieu et la nature ne nous obéissent pas, comme les enfants mal élevés qui se courroucent et trépignent en pleurant de ne pouvoir prendre la lune ou jouer avec les étoiles; nous avons des parents, des amis et ils meurent : nous voilà désolés comme si nous ne savions pas qu'ils étaient mortels. Sommes-nous donc jaloux de les voir arriver avant nous au lieu de leur repos? et parce que nos yeux ne voient plus leur forme matérielle, notre âme pour cela est-elle séparée de leur âme ? C'est que nous les aimions mal, et c'est à nous que s'adressent les leçons sur le fol amour. Que faire à cela? Notre idole est renversée, notre château de cartes est tombé, le petit bonheur éphémère, dans lequel nous vou-

lions renfermer notre éternité, a crevé comme une bulle de savon, et nous voilà au désespoir ! Comme Dieu doit nous regarder avec pitié, lorsque nous pleurons à cause du bien qu'il nous fait ! et combien ce médecin céleste est sage de couper impitoyablement nos chairs gangrenées sans avoir égard à nos puériles clameurs ! Sans doute, lui qui voit au delà du temps, il nous pardonne les blasphèmes de notre ignorance, et lorsqu'un jour nous verrons ce qu'il aura fait pour nous sauver, nous pleurerons peut-être encore, mais ce sera de repentir et d'amour.

La mort ne doit donc avoir pour nous ni ténèbres ni épouvante, puisque à travers le voile qui nous en dérobe les secrets rayonne la lumière de Dieu. Si j'avais une mère aussi riche qu'aimante dont je serais séparé pour un temps avec la certitude de la revoir un jour, je ne redouterais pas la venue de ce jour, et je pourrais ignorer dans quelle maison et à quelle heure précise je me retrouverais dans ses bras, sans éprouver pour cela de l'effroi ou de l'inquiétude. Je n'ai peur que de ceux qui veulent me faire peur de mon Dieu ; mais puisqu'il est la souveraine sagesse et l'amour suprême, je sais d'avance que tout ce qu'il me fera sera pour mon bonheur ; que tout ce qu'il décidera sera juste, que tout ce qu'il permettra sera nécessaire ; et quand viendra le soir de ma vie, je me confierai au repos de la mort avec autant de calme et de sécurité qu'à la fin de mes journées je me confie au repos du sommeil.

Tels sont les sentiments de confiance que la religion peut suggérer au chrétien pour les opposer à ceux d'une crainte peu filiale. Elle encourage toutefois et approuve les appréhensions qu'inspire la défiance de soi-même ; elle nous répète en même temps qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, mais qu'il est doux de se réfugier dans le sein d'un Dieu qui est mort pour le salut de tous les hommes.

La littérature chrétienne peut donc s'adresser aux passions pour les dompter, et aux attraits naturels pour les tourner vers le bien et les fixer dans la recherche de la vertu. La religion n'a-t-elle pas elle-même ses saints attraits qui peuvent souvent la faire comparer aux passions les plus énergiques et les plus brûlantes? L'esprit de mort, l'atonie morale, la froideur de cœur sont des symptômes de réprobation. Dieu vomit de sa bouche les tièdes : il faut être ardent à son service, il faut être passionné pour sa gloire, il faut l'aimer d'un invincible amour. Le Cantique des cantiques exprime les mystères de l'amour divin dans les termes les plus passionnés et les plus tendres; les prophètes ont exalté tour à tour l'espérance et la crainte. Le Sauveur du monde a manifesté autant de dévouement et d'amour qu'il est possible d'en concevoir; par quelle étrange calomnie peut-on se tromper sur le véritable esprit du christianisme, cette loi de grâce et de sainte liberté, cette loi de régénération et de vie? Le christianisme n'a détruit dans ses élus que le vice, il y a laissé toutes les vertus, c'est-à-dire toutes les forces morales et toutes les saintes affections. Tout ce qui est bien, tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, est chrétien, et c'est pourquoi la poésie est essentiellement chrétienne. Le christianisme est comme le Sauveur, complétement divin du côté du ciel, et complétement humain du côté de la terre. Il sait parler un langage également intelligible aux plus saintes affections de l'âme et aux passions les plus indomptables de la chair. Aux unes il montre le ciel, aux autres l'enfer; et, attirant les unes avec un sourire, tandis qu'il repousse les autres avec une menace, il leur dit à toutes : Obéissez !

PISAN (Christine de), — fut, au XIVe siècle, une des lumières de la France, et composa des ouvrages remarquables en prose et en vers, que la philosophie et la littérature chrétienne doivent enregistrer dans leurs archives. Fille d'un astrologue célèbre dans son temps, et portée naturellement à l'étude et à l'amour des lettres, la jeune Christine reçut une éducation aussi brillante qu'on le pouvait alors, et fut recherchée de bonne heure pour son esprit autant que pour sa beauté. A quatorze ans elle épousa un secrétaire du roi, nommé Ducastel, qui, peu d'années après, mourut en lui laissant trois enfants et des dettes.

Christine fut réduite alors à vivre de son travail, et dut faire argent de cette science qu'elle avait acquise pour son plaisir et sans penser qu'elle dût un jour en avoir besoin pour vivre. Elle présenta un recueil de ballades et de rondeaux au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, qui prit un de ses fils à son service ; un second volume de poésies lui valut, de la part du duc de Berri, une gratification de deux cents écus. Enfin, le 1er janvier 1403, elle présenta pour étrennes au duc de Bourgogne son livre intitulé : *De la mutation de fortune*. C'était une chronique traitée au point de vue alors tout nouveau de la philosophie de l'histoire : Christine y montrait les résultats funestes des mauvaises passions dans les princes, la ruine des empires servant de châtiments aux fautes des rois et à l'impiété des peuples ; la science et la sagesse toujours constantes dans les revers, et la vertu souvent persécutée, planant toujours au-dessus des événements, plus durable que le temps et plus grande que le monde. Le prince fut frappé du grand savoir et du beau talent que révélait cette œuvre ; il fit appeler Christine et la chargea d'écrire l'histoire du bon roi Charles V, que l'on a surnommé le Sage. Christine de Pisan s'acquitta dignement de cette noble tâche : fidèle à ses inspirations de philosophie transcendante, elle donna à son œuvre un but scientifique et moral, et fit de l'histoire d'un roi digne d'être proposé pour modèle, un traité de la vraie noblesse divisé en trois livres. Dans le premier on trouve l'éducation du prince, comment il apprit à se vaincre et devint maître de lui pour être digne de régner sur les autres. Ce livre est intitulé : *Noblesse de cou-*

rage. Dans le second elle raconte les principaux faits d'armes du roi et les guerres entreprises sous son règne, et elle appelle cette partie de son histoire *Noblesse de chevalerie.* Enfin dans le troisième livre elle rassemble toutes les paroles, tous les jugements, toutes les actions qui méritèrent à Charles V le titre de Sage, et couronne ainsi son héros et son ouvrage en faisant reluire en lui de tout son éclat la vraie *Noblesse de sagesse.* Courage, chevalerie, sagesse, tels sont les trois fleurons essentiels de toute couronne nobiliaire, selon Christine de Pisan, et c'est à son œuvre surtout que doit remonter ce beau dicton de nos pères : *Noblesse oblige.* Qui osera dire que la noblesse acquise par de belles actions et de grandes vertus soit un préjugé et une chimère? N'est-ce rien qu'un beau nom à transmettre sans tache? N'était-ce pas une utile et bien glorieuse noblesse que celle qui transmettait à la race des héros plus de devoirs à remplir que de droits à revendiquer? L'histoire de Charles V par Christine de Pisan est, comme on le voit, une œuvre de génie et de la plus haute portée morale : on ne peut lui reprocher qu'un peu de cet excès d'érudition mal digérée qui était à la mode au siècle où elle écrivait. Lorsqu'elle peut être elle-même, elle est toujours simple dans son style, noble dans ses pensées et intéressante dans sa manière de conter. Nous citerons pour exemple le récit de la mort du roi.

« Quand vint le dimanche au matin et jour qu'il trépassa, fist appeller devant luy tous ses barons, prélas, son conseiller et chancelier ; adont va parler devant eulx moult piteuses paroles, si que tous les contraigni à larmes après ces choses, requiert la couronne d'épines de nostre Seigneur : par l'evesque de Paris luy fust apportée, et aussi par l'abbé de Sainct-Denis la couronne du sacre des rois. Celle d'épines receupt à grand dévocion, larmes et révérences, et haultement la feit mettre devant sa face : celle du sacre feit mettre soubs ses pieds ; adont commença telle oraison à la saincte couronne : *O couronne précieuse, dyadème de nostre salut, tant est doulx et emmiellé le rassadyement que tu donnes, par le mystère qui en toy fut compris à nostre redemcion ; si vrayment me soit propice celuy duquel sang tu fus arrousée, comme mon esperit prent resjoyssement en la visitacion de ta digne présence.* Et longue oraison y dist, moult dévote.

« Après, torna ses parolles à la couronne du sacre et dist : *O couronne de France, que tu es précieuse et vile : précieuse, considéré le mystère de justice, lequel en toy tu contiens et portes vigoreusement ; mais vile et plus vile de toutes choses, considéré le feix, labour, angoisses, tourments et peines de cueur, de corps, de conscience, et périls d'âme, que tu donnes à ceulx qui te portent sur leurs épaules ; et qui bien à ces choses viseroit, plustot te laisseroit en la boe gésir, qu'il ne te releveroit pour meetre sur son chief.* La dist le Roy maintes notables parolles, plaines de si grant foy, dévocion et recognoissance envers Dieu, que tous les oyans mouvoit à grant compassion et larmes. »

Tout en se livrant à ces œuvres sérieuses en prose, Christine ne négligeait pas la poésie ; elle en cultivait avec succès tous les genres, et nous citerons seulement quelques-uns de ses vers pour donner à nos lecteurs une idée de son talent poétique. Voici deux strophes d'une ballade où elle déplore son veuvage :

Seulette suis, et seulette veuil estre,
Seulette m'a mon doulx amy laissée :
Seulette suis, sans compaignon ne maistre,
Seulette suis dolente et courroucée,
Seulette suis en langueux mésaisée,
Seulette suis plus que nulle esgarée,
Seulette suis sans amy demourée.

Seulette suis partout et en tout estre,
Seulette suis ou je voise ou je siée,
Seulette suis plus qu'aultre rien terrestre,
Seulette suis de chacun délaissée,
Seulette suis durement abaissée,
Seulette suis souvent toute esplorée,
Seulette suis sans amy demourée.

Remarquons cette expression si chrétienne, *plus qu'aultre rien terrestre.* Le sentiment du néant des créatures atténue ici celui de la douleur. Christine se plaint de souffrir, mais seulement plus qu'un autre *rien terrestre* ; il n'y a de réel à ses yeux que l'éternité et la vertu qui peut la conquérir.

Voici quelques quatrains moraux adressés par elle à son fils :

Se as bon maitre, sers-le bien.
Dys bien de luy, garde le sien ;
Son secret scelles quoi qu'il fasse,
Et sois humble devant sa face.

Se tu as estat ou office
Dont tu te mêles de justice,
Garde comment tu jugeras ;
Car devant le grand juge iras.

Ayme qui te tient amy,
Et te gard' de ton ennemy,
Nul ne peut avoir trop d'amys,
Et n'est nuls petits ennemys.

Si tu prends femme accorte et sage,
Croy-la du fait de son ménage ;
Ajoute foy à sa parolle,
Mais ne te confesse à la folle.

Si tu sais que l'on te diffame
Sans causes et que tu aies blâme
Ne t'en courrouces : fais toujours bien,
Car droit vaincra, je te dis bien.

S'aucun parle à ton bien, prends garde
La fin que le parlant regarde ;
Et se c'est requête ou semonce,
Prends ung petit avant response.

Ne laisse pas que Dieu servir
Pour au monde trop asservir ;
Car biens mondains vont à défin,
Et l'âme durera sans fin.

Ayes pitié de povres gens
Que tu voys nus et indigens,
Et leur aide quand tu pourras :
Souviegnes-toy que tu mourras !

Christine avait appris à l'école du malheur qu'il faut avoir pitié des pauvres, car elle était pauvre elle-même et le tableau de son infortune sert d'introduction à son grand poëme : *Le chemin de longue étude*. Ce poëme a pour sujet cette recherche de l'absolu qui préoccupait alors tous les esprits divisés comme aujourd'hui en trois classes, les philosophes, les matérialistes et les chrétiens. Les chrétiens avaient Dante pour interprète; les philosophes et les matérialistes se disputaient le roman de la rose et s'efforçaient d'y voir, les uns la pierre philosophale, les autres la volupté sensuelle, sous diverses allégories. Ce que la poésie cherchait toujours à trouver alors, c'était le grand secret des destinées de l'âme humaine, afin de donner une direction aux sciences et une base à l'édifice politique et social.

Les philosophes et les matérialistes cherchaient, les chrétiens avaient trouvé ; mais tout le monde n'entendait pas le christianisme de la même manière, et les esprits élevés avaient soif déjà de cette religion éclairée dont parle saint Paul, *rationabile obsequium*.

Le but que Christine de Pisan se propose dans le *Chemin de longue étude*, c'est de résumer toutes les sciences humaines en les rattachant à la vertu, et de soumettre la raison à la foi, en se servant de la foi comme d'une colonne inébranlable sur laquelle il faut placer, pour la faire resplendir au loin, la lampe de notre raison. Dante avait pris Virgile pour guide, peut-être à cause de cette belle églogue qui a fait mettre Virgile au nombre des prophètes par quelques savants du moyen âge ; Christine se fait conduire par la sibylle, parce que les oracles sibyllins ont été cités par Lactance et par d'autres comme une autorité favorable au christianisme. Le poëme de Dante est le récit d'une vision ; celui de Christine ne contient que la narration d'un rêve. Elle n'imite pas Dante, mais elle le complète et le reflète en quelque sorte, comme la lune fait pour le soleil, comme la femme doit faire pour l'homme dans les vues mêmes du Créateur. Dante avait visité les trois mondes surnaturels ; Christine, conduite par la sibylle de Cumes, parcourt le monde naturel et visite tour à tour les villes célèbres dont le nom est resté glorieux dans les sciences ou dans les arts. Enfin elle s'élève au ciel, non pas au ciel divin de la révélation, mais seulement dans ces régions supérieures où l'esprit domine la matière ; là les vertus humaines et la raison reçoivent les plaintes de la terre ; les hommes ne sont pas heureux, et les vertus sont impuissantes à les secourir ; les destinées du monde sont mises en balance ; la noblesse, la chevalerie et la richesse se disputent la prééminence, sans que la science et la raison parviennent à les mettre d'accord ; enfin la raison confie au génie très-chrétien de la France toutes les espérances de l'avenir, et veut que la couronne, en dépit des prétentions de l'Angleterre, soit conservée aux descendants de Charles VI. On voit que Christine joignait de grandes vues politiques et sociales à ses vastes connaissances et à ses talents poétiques.

De toutes les femmes qui se sont fait un nom dans la littérature, Christine de Pisan nous paraît la plus remarquable. Condamnée à la célébrité par ses infortunes, elle ne se fit auteur que pour donner du pain à ses enfants. Le tact le plus exquis préside à la composition de tous ses ouvrages : elle se tient à sa place, honore son sexe par ses exemples et par sa morale, et ne lui prêche jamais une folle émancipation. Ses écrits sont solides, sévères à la fois et gracieux comme un enseignement maternel, et elle ouvre aux personnes de son sexe la carrière plus noble encore que glorieuse de la littérature utile, carrière bien noble, disons-nous, mais souvent ingrate, où trop d'indifférence accueille souvent les efforts les plus généreux.

Christine de Pisan l'éprouva : car elle mourut dans la misère sans qu'on sache précisément le lieu et l'époque de sa mort. Cette glorieuse vieillesse s'éteignit ainsi dans l'indifférence publique, tandis que des courtisanes et des princesses déhontées remplissaient la France et le monde de leur luxe et de leur scandale. Si Christine de Pisan eût abaissé son génie jusqu'à chanter leurs intrigues, sa vieillesse eût été sans doute entourée de luxe et d'honneurs ; mais elle avait la dignité du vrai génie : elle était sage dans ses écrits comme dans ses mœurs ; aussi fut-elle pauvre, et parce qu'elle était pauvre, sans doute, le mérite de ses travaux fut méconnu ; et qui sait si peut-être sa solitude et son abandon ne furent pas calomniés ?

On doit savoir gré à Christine de Pisan de s'être bornée, dans son poëme, au culte des vertus morales et de la philosophie pratique. La théologie, en effet, n'est pas du ressort de la femme, et l'enseignement ecclésiastique ne saurait lui appartenir : *Mulieres taceant in ecclesia*, dit saint Paul. L'enseignement qui appartient aux mères, c'est celui du foyer domestique, et elles doivent conduire doucement leurs enfants à la connaissance des vérités divines par la pratique des vertus humaines. Aux pasteurs de l'Église le dogme et les préceptes de la morale ; aux mères de famille les vertus pratiques et le doux enseignement des exemples.

Or, selon nous, lorsqu'elle écrit surtout, et comme pour faire oublier qu'elle écrit (parce que les hommes sont jaloux de leurs priviléges), la femme doit se contenter d'être mère, et certes en cela son rôle est encore assez beau ! Ses leçons ne doivent pas ambitionner une publicité plus étendue que celle du foyer. Les larmes des enfants et les bons désirs des pauvres ramenés par elle à l'obéissance ou à la résignation sont ses gloires les plus chères et ses succès les plus incontestables. Il serait à désirer que ces gloires et ces succès fussent achetés par moins d'amertumes, et que le ridicule qui s'attache parfois avec raison aux fem-

mes de lettres n'atteignit jamais les nobles femmes qui se font ainsi les sœurs de charité de l'intelligence : car il est encore de nos jours des dévouements de ce genre, et de belles âmes subissent encore, pour instruire et pour consoler les autres, les privations et les ennuis d'une laborieuse solitude. La renommée répète des noms dont le scandale a fait excuser la gloire. On permet le génie à l'impiété des deux sexes, mais on n'admet guère l'alliance de la sagesse et du talent; c'est trop d'humiliations à la fois pour le vice et pour la sottise. Les bonnes œuvres littéraires obtiennent des succès d'estime et des médailles à l'Académie Française, grâce aux libéralités de M. Montyon; puis on oublie bien vite les lauréats, comme des créanciers ennuyeux qu'on s'imagine avoir payés. On dit dans les comptes rendus officiels : Tel ouvrage de telle dame, soit par exemple, *Montjouy* ou *Erreur et repentir*, par Mme Louise Boyeldieu d'Auvigny, a été couronné, et personne ou presque personne ne saura tout ce qu'il y a de charme et de vraie étude artistique dans ce récit qui tient de l'histoire, pour le naturel du roman, pour l'intérêt, et du meilleur livre de piété pour la morale, parce que rien de tout cela ne flatte les passions humaines, arbitres ordinaires des succès de vogue et des triomphes à la mode.

Nous n'avons pas nommé au hasard Mme Louise Boyeldieu d'Auvigny, car nous venons de lire d'elle quelques fragments manuscrits communiqués par un de ses éditeurs, et qui nous ont paru pleins de charmes. La disposition du livre est un peu dans le goût du moyen âge, et le style nous a rappelé celui de notre Christine de Pisan lorsqu'elle écrit en mère de famille plutôt qu'en savante. C'est ce qui nous fait mentionner ce livre à l'article où nous parlons d'elle. Il est intitulé : *Le bonheur dans le devoir*, et aurait pu être appelé aussi *Le calendrier des vertus morales*, car il contient pour chaque mois de l'année une histoire toute simple, mais touchante à tirer les larmes des yeux. Nous aimons surtout celle d'un pauvre infirme estropié pour sauver un enfant, lequel avait grandi et plus tard se moquait du pauvre clopin. Quelle confusion et quel repentir pour l'ingrat lorsqu'on lui raconte le dévouement de son bienfaiteur! Quelle leçon d'humanité doucement, mais énergiquement donnée! Les femmes seules peuvent écrire ainsi lorsque, par la délicatesse de leurs sentiments et la noblesse de leur âme, elles méritent vraiment ce nom de femme qu'a élevé si haut l'admirable mère de Dieu.

Nous avons regretté, en lisant ce livre, que l'ouvrage de Berquin, l'*Ami des enfants*, n'ait pas été écrit par une femme et par une femme pieuse : on y trouverait moins de coquetterie sentimentale et une sensibilité plus chrétienne et plus vraie; son style serait moins fleuri, mais plus touchant et plus naïf. Mme B. d'Auvigny nous paraît offrir dans ce genre le modèle le plus parfait.

Nous désirons que le *Chemin de longue étude* ne soit pas aussi aride pour les disciples de Christine de Pisan qu'il l'a été pour cette noble veuve, et qu'elles trouvent autre chose au bout du voyage que l'indifférence et l'oubli de leurs contemporains. Qu'importent les hommes, dira-t-on, lorsqu'on ne travaille que pour Dieu? Oh! sans doute, Dieu et le témoignage d'une bonne conscience suffisent pour nous consoler de toutes les ingratitudes, mais il est bien permis cependant d'être sensible à l'indifférence de ceux qu'on avait espéré, en se dévouant à les instruire, rendre meilleurs et plus heureux.

Les œuvres de Christine de Pisan sont fort volumineuses, et n'ont encore été imprimées qu'en partie; son grand poëme est encore manuscrit, tandis qu'on a réimprimé plusieurs fois les fabliaux de Rutebœuf et les friponneries de maître Villon. Ce poëme est pourtant un de nos plus curieux monuments littéraires; il est supérieur en conception au *Roman de la Rose*, et contient des pages pleines de grâce et de poésie.

PAUL (Saint). — Quand saint Paul se vantait d'ignorer l'art de bien dire, il prouvait par là son profond dédain pour l'enflure des mots et l'artifice des rhéteurs; mais il n'aurait pas dû en être cru sur parole par des chrétiens. Jamais, en effet, la parole humaine n'avait eu autant de force et de grandeur; jamais le style d'aucun orateur, d'aucun poëte, même de l'antiquité, n'avait approché de l'enthousiasme, de la véhémence, de l'inspiration réelle qui éclatent à chaque page du grand Apôtre. Son éloquence, il est vrai, déroute un peu les pédagogues et les grammairiens; la langue qu'il parle ne s'est guère jamais accommodée aux engouements littéraires d'une époque ou d'un pays; son idiome n'est pas cicéronien; ses périodes mêmes ne sont pas toujours symétriques : en voilà bien assez pour le faire mépriser par les arrangeurs de mots et par les phraseurs sans idées.

Perrault, l'auteur des *Contes de ma mère l'Oie*, a bien trouvé que Pindare radotait, et Lamotte Houdart a corrigé Homère, qu'il trouvait trop diffus et trop simple.

Si saint Paul n'était pas un écrivain directement inspiré de Dieu, nous dirions que c'est un génie du premier ordre. La grandeur de son caractère, l'élévation de son âme, l'ardeur de ses convictions; la justesse de ses vues, son activité infatigable, son ascendant irrésistible, en eussent fait un homme d'Etat s'il n'eût pas été un apôtre, et l'Apôtre par excellence. On dit que Napoléon lisait et admirait saint Paul, ce qui n'ajouterait rien au mérite de saint Paul, mais ce qui honorerait certainement le jugement de Napoléon.

Les quatorze *Epîtres* de saint Paul contiennent et résument admirablement toute la doctrine chrétienne, basée sur les sept grandes vertus, qui sont la foi, l'espérance et la charité, accompagnées des quatre vertus cardinales.

Dans l'*Epître aux Hébreux*, il prouve par la foi des patriarches la légitimité et l'éternité du sacerdoce de Jésus-Christ; dans l'*Epître aux Romains*, il rattache à la foi seule le privilége de l'élection; dans l'*Epître aux Galates*, il constitue l'unité en Jésus-Christ seul, et flétrit d'avance tous les germes de divisions et de sectes; dans l'*Epître aux Ephésiens*, il constitue l'ordre hiérarchique, ou du moins en constate et en justifie la constitution légitime dans l'Eglise comme dans la famille, suivant l'ordre naturel et divin; dans les *Epîtres aux Corinthiens*, il fonde la discipline ecclésiastique et la tempère par la charité; dans les *Epîtres aux Thessaloniciens* et *aux Colossiens*, il règle l'espérance chrétienne, et établit le dogme de la résurrection future sur des bases inébranlables; l'*Epître aux Philippiens* exprime la charité la plus dévouée et la plus pure : le saint Apôtre y donne en même temps les préceptes et les exemples de cette vertu dont il fait un si sublime éloge au chapitre XIII de la première aux Corinthiens.

Nous n'avons pas à faire ici l'analyse de la doctrine, mais bien du génie et de l'éloquence de saint Paul, et nous n'oublions pas que nos appréciations doivent être purement littéraires. Nos remarques ne portent donc pas sur la vérité, mais seulement sur la beauté des pensées.

L'*Epître aux Hébreux* définit le sacerdoce une *assomption de la nature humaine pour la médiation entre Dieu et les hommes.* Il faut, dit saint Paul, que le prêtre soit homme, afin qu'il sache compatir aux infirmités de l'homme; mais qu'il soit divin par sa vocation, pour communiquer avec Dieu. Le Sauveur du monde, divin et humain en même temps par l'alliance des deux natures dans la même personnalité, est donc le type suprême du sacerdoce figuré autrefois par ce Melchisédech sans père, sans mère, sans généalogie, le prêtre de l'éternité et le roi de la paix, à qui Abraham offrit la dîme, et qui offrit à son tour le pain et le vin, symboles du sacrifice eucharistique. L'Apôtre prouve que l'ancienne loi tout entière n'était que l'ombre des réalités de la nouvelle, que la foi aux promesses dont Jésus-Christ a seul donné au monde l'accomplissement, était toute la religion et toute la force des saints de l'Ancien Testament. C'est alors que, exalté lui-même par le souvenir des miracles de la foi, il en fait cette récapitulation célèbre qui est un des plus beaux passages de l'éloquence apostolique.

« La foi, c'est la certitude de l'espérance, c'est la réalité de l'invisible, c'est par elle que les anciens ont connu la vérité. C'est par la foi que nous comprenons la maturité des temps pour la réalisation de l'idéal divin. C'est la foi qui a rendu le sacrifice d'Abel préférable à celui de Caïn, et, par ce sacrifice, il mérita le titre de juste, Dieu le remerciant en quelque sorte de ses dons; et ce sacrifice toujours vivant est comme la voix d'Abel qui sort à jamais de sa tombe. C'est à cause de sa foi qu'Hénoch a été transporté pour ne pas voir la mort; car Dieu même le fit passer d'un monde dans un autre, et avant ce passage il lui avait été révélé que ses œuvres plaisaient à Dieu, car sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, et qui veut aller à lui doit croire d'abord qu'il existe, et qu'il récompense les efforts de ceux qui le cherchent.

« C'est par la foi que Noé, étant averti des choses qui ne paraissaient pas encore, disposa, dans la crainte de l'avenir, une arche pour le salut de sa famille; précaution qui fut la condamnation du monde, et qui mérita à son auteur l'héritage de cette justice qui ne s'obtient que par la foi.

« C'est par la foi qu'Abraham, s'entendant appeler, s'exila dans ces régions qui devaient être son héritage, et partit avec une obéissance aveugle, sans savoir même où il allait. Par la foi il demeura dans la terre de la promesse comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes avec Isaac et Jacob, les cohéritiers de cette même promesse, parce qu'il attendait cette inébranlable cité dont Dieu lui-même devait être l'architecte et le fondateur.

« Par la foi, Sara elle-même, toute stérile qu'elle était, reçut la vertu de conception même après les limites de l'âge, parce qu'elle crut à la fidélité de celui qui le lui avait promis. Aussi de son unique enfant, et après la mort de cet enfant même, lui vint-il une postérité plus innombrable que les astres du ciel et les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer.

« Tous ils sont morts dans la foi sans avoir vu s'effectuer les promesses, mais en regardant de loin la réalisation qu'ils saluaient, et confessant qu'ils n'étaient que des voyageurs et des étrangers sur la terre.

« Tenir ce langage, n'est-ce pas déclarer qu'on marche vers la patrie? Ils se souvenaient du départ, et ils avaient le temps devant eux pour le retour. Maintenant ils marchent encore vers une patrie meilleure, la céleste Jérusalem. Dieu ne craint pas d'être appelé leur Dieu, car il leur a préparé une patrie.

« Par la foi, Abraham, que Dieu éprouvait, lui offrit son fils unique et l'héritier des divines promesses. Il lui avait été dit pourtant : C'est d'Isaac que ta postérité sortira! Mais il pensa que Dieu peut ressusciter les morts, et il acquiesça au mystère.

« Par la foi, et pour l'avenir, Isaac bénit tour à tour Jacob et Esaü; par la foi, Jacob mourant bénit différemment les enfants de Joseph, et adora le bout de son sceptre; par la foi, Joseph, en mourant à son tour, *se souvint de la délivrance future*, et disposa d'avance de ses ossements; par la foi, Moïse, à sa naissance, fut caché pendant trois mois par ses parents qui virent un enfant si beau et ne craignirent pas les édits du roi; par la foi, Moïse devenu grand ne voulut pas être le fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de se livrer aux joies périssables du péché; estimant les opprobres du nom de Sauveur au-

dessus de tous les trésors de l'Egypte; car il savait le prix des souffrances!

« Par la foi il abandonna l'Egypte, sans craindre, soit absent, soit présent, l'animosité du roi; par la foi, il célébra la Pâque et fit les marques du sang pour sauver les rejetons d'Israël de la main de celui qui ravageait les prémices. Par la foi, ils ont traversé la mer Rouge à pied sec, et les Egyptiens, qui essayèrent d'en faire autant, furent aussitôt dévorés.

« C'est la foi qui a fait crouler les murailles de Jéricho après une procession qui dura sept jours. C'est la foi qui sauva la vie à la courtisane Rahab, choisie du milieu des incrédules pour avoir humainement accueilli les espions de Josué.

« Et que dirai-je encore? le temps me manque pour raconter Gédéon, Barac, Samson, Jephté, David, Samuel et les prophètes qui, par la foi, ont vaincu les dominations de la terre, ont réalisé la justice, ont vu l'accomplissement des promesses, ont fermé la gueule des lions, ont éteint la violence du feu, ont trompé la pointe du glaive, ont pris des forces dans l'infirmité même, sont devenus invincibles à la guerre et ont mis en fuite les camps des étrangers.

« Les femmes ont attendu que la résurrection leur rendît ceux qui étaient morts avant elles; car les uns ont été écartelés pour que cette résurrection leur fût meilleure, d'autres ont supporté les injures, les coups, et de plus encore les chaînes et la prison. Ils ont été lapidés, coupés en morceaux, tentés de toutes les manières; ils sont morts dans la tuerie du glaive; ils ont erré dans les solitudes couverts de peaux de bêtes, affamés, pleins d'angoisses et d'afflictions, eux dont le monde n'était pas digne; ils se sont cachés dans les montagnes, dans les antres, dans les cavernes de la terre.

« Et pourtant tous ces martyrs de la foi n'ont pas reçu l'accomplissement des promesses : Dieu a fait pour nous plus qu'il n'avait fait pour eux, afin qu'ils ne fussent pas seuls dans le chemin de la perfection.

« Ainsi donc, puisque nous voyons marcher devant nous cette nuée lumineuse des martyrs de l'ancienne loi, débarrassons-nous de tout ce qui nous pèse; brisons le péché qui nous attache, et courons par la voie des douleurs au grand combat qui nous appelle! »

Où trouver ailleurs de semblables modèles d'éloquence, nous dirions presque de poésie lyrique? Bossuet lui-même, avec tout son génie, n'est plus ici qu'un commentateur, et le torrent de saint Paul précède de bien loin le fleuve rapide de l'*Histoire universelle*. Quelle course à travers les siècles! Que de choses en si peu de mots! et quelles expressions hardies! Joseph mourant qui se *souvient de l'avenir!* Les martyrs de l'Ancien Testament qui marchent en colonne lumineuse devant les chrétiens, comme la nuée de la mer Rouge et du mont Horeb! Puis, comme on sent l'enthousiasme croître, les phrases devenir plus brèves à mesure que les exemples se rapprochent et sont plus nombreux! Puis cette énumération de supplices, de combats et de gloire, cette confusion de héros, cette foule d'exemples, cette nuée de témoins que l'Apôtre montre tout à coup, par un mouvement inattendu et sublime, pour amener la péroraison la plus énergique et la plus rapide! Est-ce de l'art? Est-ce du génie? C'est mieux que tout cela : c'est de l'inspiration divine; mais où le génie et l'art trouveront-ils de plus beaux modèles? Après les deux cantiques de Moïse, ce passage de saint Paul est peut-être ce qu'il y a de plus grandiose, de plus rapide, de plus poétique et de plus entraînant dans les livres saints.

L'*Epître* de saint Paul *aux Romains* a pour but de combattre le matérialisme religieux de ces juifs qui attachaient l'élection divine à la chair et au sang d'Abraham. L'âme des patriarches et des saints, c'est la foi, et ce sont les générations de l'âme qui font la vraie famille religieuse : les vrais enfants d'Abraham sont ceux qui croient comme Abraham, et l'élection divine s'adresse à la foi plutôt qu'à la race. Les traditions, les pratiques mêmes que saint Paul appelle les œuvres de la loi, ne sont rien sans la foi qui les vivifie. C'est ainsi que l'élection a passé des Juifs aux gentils, et peut encore passer des gentils aux Israélites : car les signes de l'élection sont dans l'esprit et non dans la chair, et celui qui a l'esprit de Dieu, qu'il soit Juif ou qu'il soit gentil, celui-là est l'élu de Dieu. Toute cette Epître de saint Paul est pleine de grandes et fortes pensées sur la religion véritable, qui se distingue de la superstition par une charité et une piété réelles. L'Apôtre y condamne formellement le pharisaïsme et ses jugements téméraires, et donne les préceptes de la morale la plus sublime, qu'il résume tout entière dans l'amour fraternel. Quant aux observances légales, l'Apôtre les subordonne entièrement à la charité et à la foi. *Abstenez-vous même des choses permises plutôt que de scandaliser les faibles*, dit-il avec mansuétude. *Heureux ceux dont la conscience est libre! mais que celui qui se croit obligé aux observances y reste fidèle, car autrement il manquerait à sa conscience, et tout ce qui se fait contre la conscience est péché.*

Le matérialisme religieux des Juifs charnels était l'ennemi que saint Paul avait surtout à combattre pour émanciper les consciences chrétiennes des servitudes légales. Ce matérialisme engendrait l'orgueil de race, l'esprit de caste, l'entêtement des personnalités et des sectes. Les nouveaux chrétiens de la Galatie s'étaient laissés circonvenir par cet esprit judaïque : saint Paul leur écrit avec véhémence.

« Je m'étonne, leur dit-il, de voir que vous abandonniez sitôt la grâce de Jésus-Christ pour vous tourner vers un autre Evangile, comme s'il y en avait un autre! Il n'y a pas deux évangiles, mais il y a de faux apôtres qui troublent vos consciences et veulent

retourner à contre-sens l'Evangile de Jésus-Christ...

« Eh bien ! quand même l'un de nous, ou un ange descendu du ciel vous annoncerait jamais un autre évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! » Et il répète une seconde fois cette parole étrange, dont la hardiesse semble tenir du paradoxe, et qui est l'expression complète de la foi catholique et de son autorité divine, qui serait nulle si elle pouvait être jamais opposée au saint Evangile : saint Paul ne veut rien être que par l'Evangile et pour l'Evangile : il a en horreur l'esprit de personnalité des sectaires, et ne veut pas que les Galates croient en lui au préjudice de Jésus-Christ ; et par une sorte de confession publique, il s'accuse à eux d'avoir été un persécuteur, et leur raconte comment il est devenu apôtre. Mais il leur dit aussi qu'il a résisté à Céphas, le prince des apôtres, qui favorisait trop les judaïsants. Pourquoi, en effet, retourner aux ombres et aux figures, lorsqu'on est parvenu à la lumière et à la réalité ? Pourquoi regimber contre la main de Dieu qui pousse l'humanité en avant ? Pourquoi finir par la chair, lorsqu'on a été initié aux choses de l'esprit ? Saint Paul répète ici aux Galates ce qu'il a déjà dit aux Romains sur la justification par la foi et sur les héritiers spirituels des promesses : « L'ancienne loi, dit-il, était comme la discipline sévère qui convient à l'enfance; la loi de grâce est une émancipation, et les Galates sont assez insensés pour vouloir retourner de la liberté à la servitude. Qu'importe à Jésus-Christ la circoncision de la chair ? Le vrai signe des élus devant lui, c'est la foi qui se prouve par les œuvres de la charité. Entre l'ancienne loi et la nouvelle, il y a une croix sanglante qu'il faudrait fouler aux pieds pour retourner de l'une à l'autre. Est-ce pour vous prêcher la circoncision, s'écrie-t-il, que j'ai tant souffert ? C'est à la liberté que je vous ai appelés ; est-ce donc pour que vous retombiez dans l'ancienne servitude ? Vous n'avez plus maintenant qu'une loi, et elle se résume en un seul précepte : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Or la loi de liberté et d'amour, c'est la loi de l'esprit qui nous affranchit des gênes de la chair. La chair et l'esprit sont opposés l'un à l'autre, mais il faut que la victoire reste à l'esprit. »

Tel est en substance le sens de l'*Epître aux Galates*, où l'on trouve du feu, de la rapidité et de la véhémence. L'Apôtre parle en maître, non pas en son propre nom, mais au nom de Jésus-Christ, et son éloquence est égale à son zèle.

Les deux *Epîtres aux Corinthiens* sont spécialement disciplinaires. On y trouve le premier exemple d'excommunication et de pénitence publique. Saint Paul y enseigne l'excellence de la virginité, et y prêche la chasteté dans le mariage. Nous reviendrons sur le chapitre XIII de la première aux Corinthiens, qui contient un admirable éloge de la charité. Il combat chez les fidèles de Corinthe l'esprit de secte qui les portait à se dire les uns disciples de Paul, et les autres d'Apollo, comme si Paul et Apollo pouvaient être quelque chose lorsqu'il s'agit de Jésus-Christ ! Le saint Apôtre, dans cette *Epître*, montre toute la grandeur de son âme et toute la beauté de son caractère ; il ne veut être à charge à personne ; il vit de son travail et distribue gratuitement le verbe évangélique. Libre de tous par l'émancipation de l'esprit, il s'est fait le serviteur de tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ ; car la liberté de l'esprit se reconnaît aux œuvres de l'esprit, et c'est pour cela que l'Apôtre se dévoue à la charité fraternelle, et réduit sa chair en servitude, *de peur*, dit-il, *qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé.*

Il veut aussi que la liberté des forts condescende aux servitudes des faibles. *Tout m'est permis*, dit-il, *mais tout n'est pas expédient. Tout m'est permis, mais tout n'est pas également édifiant pour mon frère. Soumettons-nous donc au choix des viandes pour ne pas blesser la conscience de celui qui ne croit pas pouvoir manger de tout. La terre est au Seigneur, et tout ce qu'il nous donne pour notre nourriture doit être pris avec action de grâces. Ne demandez donc pas avant de manger si ceci ou cela n'a pas été offert aux idoles; car les idoles ne sont rien. Mais si quelqu'un vous prévient de la présence d'une viande immolée, abstenez-vous, pour ne pas offenser le scrupule de celui qui vous avertit.* Saint Paul reprend aussi les fidèles de Corinthe de ce que l'inégalité se faisait trop sentir dans leurs agapes, où chacun mangeait seulement ce qu'il avait apporté, en sorte que les riches humiliaient par leur abondance la sobriété forcée des pauvres. *Ce n'est plus là*, s'écrie saint Paul, *manger la cène du Seigneur. N'avez-vous pas vos maisons pour y manger et pour y boire ?* Il donne ensuite une belle instruction à ceux qui disputaient de la préséance, et règle admirablement, selon les analogies mêmes de la nature, la grande société chrétienne. *Tous les membres*, dit-il, *appartiennent au corps, mais tous n'ont pas la même destination. Si tout était œil, comment pourrait-on entendre ? Si tout était oreille, comment pourrait-on respirer ?* Chaque membre du corps social doit ainsi se tenir à sa place et se contenter des fonctions auxquelles Dieu l'a destiné. Tout ce que dit le grand Apôtre dans cette Epître si remarquable, ressemble au *Fiat lux* de Jéhovah dans le chaos. On voit que la discipline n'existait pas encore alors dans l'Eglise; mais saint Paul en pose les bases et en jette les semences fécondes ; il édifie et il cultive ; il met tout à sa place et fait apparaître l'ordre au lieu de la confusion. Dans l'*Epître aux Ephésiens*, il montre la hiérarchie déjà constituée, et en indique la raison d'être. L'Eglise est constituée sur le modèle de la famille, et l'œuvre du sacerdoce c'est l'éducation de l'humanité, *donec occurramus omnes in unitatem fidei*, « afin que nous nous rencontrions tous dans l'unité de la même foi. » Il compare l'Eglise au corps humain, dont

la tête régit tous les membres ; il appelle l'unité de l'esprit le lien de la paix, et résume ainsi toute chose par cette formule catholique : *Un corps et un esprit, un seigneur, une foi et un baptême, un Dieu, père de tous, qui est au-dessus de tous, et qui est tout en tous.* Jésus-Christ avait déjà dit : « Il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur, » *unum ovile et unus pastor.* Pour constituer universellement l'ordre hiérarchique, saint Paul prêche à tous l'obéissance, établissant l'unité dans la famille par la suprématie du père, dans l'Etat par l'unité du chef, et voulant que tous les chefs subalternes apprennent à commander en s'exerçant à obéir. Or tel sera l'ordre éternel des choses, et l'on ne parviendra pas plus à supprimer le pouvoir dans la société qu'à faire vivre un corps sans tête. De plus, il n'y aura jamais de pouvoir stable, s'il n'est organisé selon les lois divines de la hiérarchie et résumé par l'unité. L'*Epître aux Ephésiens*, qu'on pourrait appeler catholique par excellence, est précieuse à cause de ces grands principes sur lesquels repose tout l'édifice de l'Eglise et de la société. C'est ainsi que le saint apôtre établit l'efficacité et l'organisation de la foi.

Quant à l'espérance de la résurrection future, il la défend avec énergie et enseigne aux Colossiens comment les chrétiens doivent commencer, même ici-bas, leur vie ressuscitée. Dans les *Epîtres aux Thessaloniciens*, il explique les mystères du dernier jugement et de la transfiguration des justes.

« Frères, leur dit-il, je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance touchant ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas contristés comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

« Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, ainsi Dieu réunira à son Fils ceux qui s'endorment en lui. Car nous vous le disons, en nous servant de la parole du Seigneur : Nous qui vivons et qui restons pour attendre l'avénement du Seigneur, nous n'arriverons pas avant ceux qui dorment. Car le Seigneur lui-même, à la voix de l'archange et au son de la trompette divine, descendra du ciel, et les morts qui reposent dans le Christ se réveilleront les premiers. Ensuite nous qui vivons, qui restons sur la terre, nous serons enlevés avec eux dans les nuées au-devant de Jésus-Christ dans les airs, et nous serons éternellement avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres avec ces paroles. Pour ce qui est des temps et des moments, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous l'écrive ; vous savez très-bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit. Lorsqu'ils diront : Paix et sécurité, une fin soudaine les envahira ; ils seront pris comme une femme par les douleurs de l'enfantement, et il n'y aura plus moyen d'échapper. Mais vous, mes frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur. Vous êtes tous les fils de la lumière et les enfants du jour. Nous n'appartenons plus ni à la nuit, ni aux ténèbres. Ne dormons donc pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres. Ceux qui dorment sont dans la nuit, et l'ivresse est une nuit factice. Mais nous, qui voyons le jour, soyons sobres, revêtus de la cuirasse de la foi et de la charité, armés du casque de l'espérance ! »

L'*Epître* de saint Paul aux *Philippiens*, écrite par lui dans les fers, est comme le testament de ce grand homme, et découvre toute son âme. C'est le dévouement le plus entier et la charité la plus tendre exprimés avec une onction toute céleste. « Dieu m'est témoin, dit-il au clergé et aux fidèles de Philippes, que j'ai pour vous aimer les entrailles de Jésus-Christ, et je prie pour que votre charité abonde toujours de plus en plus en science et en intelligence universelle. » Il leur donne ensuite des nouvelles de sa captivité ; ses chaînes mêmes sont devenues éloquentes et ont prêché l'Evangile jusque dans le prétoire ; le zèle des chrétiens s'en est accru. L'on ose davantage pour la parole sainte, maintenant que le pasteur est frappé. Quelques-uns le font par un véritable zèle, d'autres par méchanceté, pour faire resserrer ses chaînes ; car alors déjà il y avait de faux frères jusque dans l'Eglise de Rome. « Mais que m'importe, dit le grand Apôtre, pourvu qu'à tort ou à raison l'Evangile soit annoncé ? Priez pour moi et tout me tournera à bien. J'attends et j'espère ; j'ai toute confiance comme toujours, car Jésus-Christ sera glorifié soit par ma vie, soit par ma mort. Pour moi, la vie c'est Jésus-Christ, et mourir c'est gagner. Et pourtant j'ai à travailler encore, et je ne sais plus que choisir. Mon cœur est tiré en deux sens contraires : d'un côté je voudrais être délivré pour être avec Jésus-Christ, et c'est bien ce que je préfère. Mais j'ai besoin de rester encore à cause de vous, et je ne vous abandonnerai pas ! » Que de charité et de tendresse dans ces paroles ! On se rappelle ici ce que disait Notre-Seigneur lui-même dans son discours après la cène : *Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai vers vous.* Ce n'est plus un apôtre qui parle, c'est une mère : c'est la divine miséricorde elle-même, c'est la charité personnifiée dans un martyr !

« Si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque soulagement de charité, si quelque union d'esprit, si quelques entrailles de miséricorde, complétez ma joie, en ayant tous les mêmes sentiments et la même charité, un même esprit et les mêmes pensées. » Et encore : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous ! Que votre modestie soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est proche. Ne vous mettez en peine de rien, mais en toutes vos prières et oraisons faites connaître à Dieu vos demandes avec actions de grâces. Que la paix de Dieu, qui surpasse toute pensée, conserve vos cœurs et vos intelligences en Jésus-Christ.

« Au reste, mes frères, que tout ce qui

est vrai, que tout ce qui est honnête, que tout ce qui est juste, que tout ce qui est saint, que tout ce qui est aimable, que tout ce qui est de bonne réputation, que tout ce qui est vertueux, que tout ce qui est de bonne conduite, soit l'objet de vos pensées. »

Saint Paul résume ainsi en peu de mots la doctrine de la charité, et veut que les vrais chrétiens soient joyeux et aimables. Toute la douceur de saint François de Sales, toute l'élégance même de Fénelon sont en germe dans ce passage du grand Apôtre, qu'on n'accusera certainement pas de relâchement et de faiblesse. Après l'*Epître aux Philippiens*, il faut citer le beau chapitre de la première aux Corinthiens, qui contient un éloge célèbre de la charité.

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je suis comme l'airain qui résonne et comme la cymbale qui tinte. Et quand j'aurais le don de prophétie, et la connaissance de tous les mystères, et toute la science; quand j'aurais même toute la foi, en sorte que je transportasse les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis rien. Et quand je donnerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, et quand j'abandonnerais mon propre corps pour être livré aux flammes, si je n'ai la charité, cela ne me sert de rien.

« La charité est patiente, elle est pleine de douceur; la charité n'est point envieuse, elle ne fait rien de mal à propos, elle ne s'enfle point. Elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne se met point en colère, elle ne pense point le mal. Elle ne se réjouit point de l'iniquité, elle reçoit un extrême plaisir de la vérité. Elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.

« La charité ne s'éteint jamais, soit que les prophéties cessent, soit que les langues prennent fin, soit que la science soit détruite. Car nous ne connaissons qu'en partie, et nous ne prophétisons qu'en partie; mais quand ce qui est parfait sera arrivé, ce qui n'est qu'en partie cessera.

« Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je sentais comme un enfant, je pensais comme un enfant; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai quitté ce qui était de l'enfance.

« Maintenant nous voyons par un miroir, en énigme; mais alors ce sera face à face. Je connais maintenant en partie; mais alors je connaîtrai ainsi que je suis connu.

« Maintenant nous avons ces trois choses, la foi, l'espérance et la charité; mais la plus grande de ces trois c'est la charité! »

Quant aux vertus de force, de tempérance, de prudence et de justice, saint Paul les recommande dans toutes ses Epîtres, et en fait la base de sa morale pratique. L'ennemi du salut est comme un lion rugissant qui tourne cherchant quelqu'un à dévorer; il faut lui résister en se tenant fermes dans la foi. Il faut se garder avec soin des faux frères et des faux docteurs; il faut sevrer la chair de toutes les délices illicites; il faut être sobres et chastes, comme il convient aux membres de Jésus-Christ. Il faut prendre exemple sur saint Paul, qui accomplit dans sa chair ce qui manque aux souffrances de son maître; sur saint Paul, qui châtie son corps et le réduit en servitude. Il faut veiller et prier, rester toujours modeste et détaché des choses de ce monde, dont la figure passe comme un rêve. Il faut par-dessus tout être juste, en rendant à chacun ce qui lui est dû : l'obéissance aux princes, aux maîtres, aux pères et aux époux, la justice aux inférieurs, la tendresse et la protection aux femmes et aux enfants, la charité à tous. *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.* Telle est en abrégé toute la doctrine de saint Paul, qui est la doctrine chrétienne et catholique.

Les médiocres beaux-esprits du temps des précieuses ridicules trouvaient du galimatias dans Pindare, dont ils ne comprenaient pas le génie. C'est ainsi que les cicéroniens du Bas-Empire et les voltairiens de notre époque ont dû et doivent encore traiter saint Paul de barbare, eux qui sont forcés toutefois de rendre justice à Bossuet, qui est en littérature un simple disciple du grand Apôtre. La langue de saint Paul est elle-même une création de son génie : l'idée, chez lui, fait violence à la forme; c'est la révélation incarnée, c'est le génie humain spiritualisé et divinisé par la foi. Saint Paul serait un sublime artiste s'il n'était pas un grand prophète, un philosophe transcendant, un politique profond, et le plus grand de tous les apôtres. Ses quatorze *Epîtres* sont des esquisses de grand maître qui donnent le plan de tout un monde.

Les *Epîtres à Timothée* et *à Tite* contiennent les règles de la vie sacerdotale, et l'*Epître à Philémon* est une preuve de cette tendre charité que l'Apôtre fait voir dans son *Epître aux Philippiens*. Il a converti Onésime, et cet esclave affranchi par le baptême est, comme il le dit, « l'enfant de sa captivité : » *Pro filio meo, quem genui in vinculis, Onesimo.* Il le renvoie à Philémon et le réconcilie avec celui qui était son maître et qui est devenu son frère. Cette lettre du saint prisonnier est courte, mais elle contient tout un épisode digne du plus beau siècle de l'Eglise, et la conversion d'Onésime eût pu fournir un récit admirable à l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*.

PAULIN (saint), — est une des plus belles illustrations de la littérature du IVᵉ siècle. Né d'une famille patricienne, il avait pour père un préfet des Gaules qui fonda la petite ville de Bourg, sur la Garonne. Il eut pour précepteur le poëte Ausone, et montra de bonne heure les plus remarquables dispositions pour la poésie et l'éloquence. Il épousa une jeune fille espagnole, nommée Thérasia ou Thérèse, plus recommandable encore par son mérite personnel que par sa naissance et ses richesses. Il fut élevé à de grands emplois, dans lesquels il se comporta toujours avec une sagesse et une prudence qui lui valurent bientôt la plus haute

considération dans l'Etat. Sa piété ne devait pas le rendre moins recommandable dans l'Eglise. Dans un de ses voyages, il fit connaissance à Milan avec saint Ambroise, à Vienne avec saint Martin qu'il y rencontra, et à Bordeaux avec saint Delphin. Il puisa dans le commerce de ces grands hommes le goût d'une philosophie transcendante et d'une grande littérature dont il n'avait pas encore eu l'idée. Saint Delphin le détermina et le prépara lui-même à recevoir le baptême. Sa femme Thérasie l'encouragea dès ses premiers pas dans la voie étroite des commandements évangéliques, et leur enfant, l'unique fruit de leur union, étant mort huit jours après le baptême de son père, ils résolurent tous deux de vivre désormais dans la continence : ils vendirent tout ce qu'ils possédaient et en donnèrent l'argent aux pauvres, ne se réservant que la retraite et la pauvreté. Toutefois saint Paulin fut obligé d'accéder au vœu du peuple et du clergé de Barcelone, qui voulurent l'élever malgré lui à la prêtrise. Il fut donc ordonné à l'époque des fêtes de Noël de l'an 393. Quelque temps après il s'enfuit de Barcelone, où il se trouvait entouré de trop de vénération ; il se rendit à Nole et se cacha près du tombeau de saint Félix, se faisant le gardien et le portier de l'église où étaient renfermés les ossements du martyr. En 409, le siége de Nole vint à vaquer, et l'on y éleva saint Paulin, malgré sa résistance et ses prières. Un grand nombre de ses ouvrages ont été perdus. Il composait tous les ans un poëme anniversaire en l'honneur de saint Félix de Nole, qu'il avait choisi pour son protecteur et son modèle, et il nous reste encore quatorze ou quinze de ces panégyriques où l'on retrouve les principales circonstances de la vie de saint Félix. Les lettres de saint Paulin avaient, au jugement de saint Augustin, une grâce et une onction toutes particulières. Il ne nous en reste plus que cinquante. On y trouve plus de simplicité et de naturel que dans ses autres écrits, parce que ses lettres étant des épanchements de son cœur, étaient composées avec moins d'art. Le style de ses poésies est assez pur pour son siècle, mais il manque de caractère, et on pourrait le comparer aux peintures des catacombes, où les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament sont invariablement représentés couverts de la toge romaine, rasés et tondus à l'antique. La poésie nouvelle n'avait pas encore créé à cette époque son langage et sa prosodie ; les poëtes chrétiens se servaient encore, faute de mieux, des vieilles traditions poétiques de l'école profane enseignées par les rhéteurs de la décadence. Le christianisme n'avait pas eu encore son siècle d'Auguste, et toute une littérature ne s'improvise pas en un jour. Il nous reste de saint Paulin, outre les poëmes anniversaires sur la vie de saint Félix de Nole, un récit en vers du martyre de saint Genès d'Arles, et un beau discours sur l'aumône. Saint Jérôme parle avec éloge d'un panégyrique du grand Théodose, que nous n'avons plus, et où saint Paulin avait mis en œuvre toutes les ressources de son éloquence naturelle et de sa grande science oratoire. Saint Paulin mourut le lundi 15 juin de l'an 431, âgé d'environ soixante-quatorze ans, précisément le même jour où l'impie Nestorius fut condamné au concile d'Ephèse.

PELLICO (Silvio). — Le nom de Silvio Pellico est si généralement aimé et estimé, qu'on est dispensé de faire l'éloge tant du littérateur que du chrétien. Ce qu'on peut en dire de mieux, c'est que le littérateur doit plus au chrétien que le chrétien au littérateur, et qu'on doit l'estimer heureux d'avoir pu mettre un esprit aussi élégant et un génie aussi tendre au service d'une foi si vive et d'une modestie de cœur si sympathique. Son livre intitulé ***Mes Prisons*** a été accueilli comme une protestation contre la mauvaise littérature de son siècle. On était en effet tellement fatigué des tableaux assombris par la haine où l'humanité est montrée sous le jour le plus odieux, que le livre de Silvio fut accueilli comme le sourire d'un ami après un mauvais rêve où l'on s'était vu entouré de traîtres et d'assassins. Une parole douce et évangélique semblait une nouveauté au milieu de cette littérature d'enfer, et l'on en fut d'autant plus touché, que l'auteur du livre avait plus à se plaindre des hommes. On s'attendait naturellement à des imprécations de la part du prisonnier du Spielberg, et l'on trouvait un homme paisible, résigné, ramené à Dieu par l'adversité, pardonnant le mal et ne voyant que le bien chez tous les hommes. Or il y a dans ce sentiment quelque chose de si vrai au fond et de si juste, que tout le monde le comprit et en sut gré au bon Silvio Pellico ; car les bons cœurs ont de la peine à croire aux méchants, surtout à ces méchants qui n'ont rien gardé de bon et d'humain. Les hommes sont si insensés et si malheureux, ils s'égarent si facilement, ils tombent si souvent, que c'est une impiété d'exagérer leurs fautes et de n'être attentif qu'à leurs chutes. La littérature satanique de l'école de Byron n'est pas seulement mauvaise au point de vue moral, elle est mauvaise aussi parce qu'elle est fausse, et que le faux, en poésie même, ne peut jamais être beau. Les hommes absolument méchants sont aussi rares que les hommes parfaitement vertueux : la masse flotte entre ces deux extrêmes, faisant mollement le bien et le mal, partagée entre l'insouciance et le regret, mais gardant toujours quelque trace mal effacée de l'image de Dieu. Or c'est à ces traces seulement que Silvio a voulu juger les hommes : il jette un voile fraternel sur les misères humaines, et ne regarde que le côté divin de toutes les âmes. Aussi aime-t-on l'auteur des ***Prisons*** comme un frère, comme un ami ; on sent pour lui, en écoutant ses confessions, une confiance réciproque, et chacun voudrait remettre son cœur entre des mains aussi soigneusement bienveillantes. Le succès de Silvio Pellico a donc été non

un succès d'estime ou de vogue, mais un succès de sympathie et d'amitié universelle.

C'est que le livre de Silvio est écrit avec le tact le plus exquis, avec la convenance la plus parfaite, avec la bienveillance la moins douteuse. On y trouve la modestie de saint Augustin, la douceur de saint François de Sales, l'élégante bonhomie de Xavier de Maistre, et d'autres qualités encore qui n'appartiennent qu'au poëte italien. Que d'honnêteté dans ses affections ! Quelle délicatesse de conscience ! Comme il est simple et bon, même quand il avoue ses emportements passagers ! Il est touchant à Venise, mais au Spielberg il devient sublime, et à partir du soixantième chapitre de son livre jusqu'à la fin de sa captivité, il y a peu de pages qui ne soient admirables. Nous allons citer seulement les plus belles. Pellico vient de raconter la première journée de son installation dans le *carcere duro*, où il a déjà fait connaissance avec son geôlier, un vieux soldat, nommé Schiller, un peu brusque, mais plein de bonté au fond du cœur ; il continue ainsi :

Le soir, le surintendant, accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, vint faire la perquisition. Trois perquisitions étaient prescrites pour chaque jour : une le matin, une le soir, et une à minuit. On visitait tous les coins de la prison ; on examinait les moindres choses ; puis les employés subalternes sortaient, et le surintendant (qui matin et soir ne manquait jamais à la visite) restait à causer quelques instants avec moi.

La première fois que je vis cette troupe, il me vint une idée étrange. Ignorant encore ces usages importuns, je m'imaginai, dans le délire de la fièvre, qu'ils venaient pour me tuer, et je saisis la longue chaîne qui était auprès de moi, pour briser la tête au premier qui s'approcherait. « Que faites-vous ? me dit le surintendant. Nous ne venons pas pour vous faire le moindre mal. Il s'agit d'une visite de forme que nous faisons dans toutes les prisons, pour nous assurer qu'il n'y a rien de contraire à la règle. » J'hésitais ; mais quand je vis Schiller s'avancer vers moi et me tendre amicalement la main, son aspect paternel m'inspira de la confiance : je laissai aller la chaîne, et je pris sa main dans les miennes : « Oh ! comme il est brûlant ! dit-il au surintendant. On pourrait au moins lui donner une paillasse. » Il prononça ces mots d'un air de compassion si vrai, si affectueux, que j'en fus attendri.

Le surintendant me tâta le pouls, et parut touché de mon état. C'était un homme de bonnes manières, mais qui n'osait rien prendre sur lui. « Ici tout est rigueur, même pour moi, dit-il. Si je n'exécute pas à la lettre ce qui est prescrit, je risque d'être privé de mon emploi. » Schiller faisait la moue, et j'aurais parié qu'il se disait en lui-même : « Si j'étais surintendant, je ne serais pas peureux à ce point ; et il me semble qu'une décision ainsi justifiée par le besoin, et si peu nuisible à la monarchie, ne pourrait pas être d'une responsabilité bien dangereus[1]. »

Quand je fus seul, mon cœur, incapable depuis quelque temps de profonds sentiments religieux, s'attendrit et pria. C'était une prière de bénédictions pour Schiller, et je disais à Dieu : « Fais que je trouve aussi dans les autres quelque qualité qui m'attache à eux ; j'accepte toutes les tortures de la captivité, mais fais que je puisse aimer, et délivre-moi du tourment de haïr mes semblables. »

A minuit, j'entendis des pas dans le corridor. Les clefs bruissent, la porte s'ouvre. C'est le caporal avec deux gardes pour la visite. « Où est mon vieux Schiller ? » dis-je avec regret. Il s'était arrêté dans le corridor. — « Je suis là, je suis là, » répondit-il. Et s'étant approché du lit de camp, il me tâta le pouls de nouveau, et se pencha d'un air inquiet pour me regarder, comme un père sur le lit de son enfant malade. « Et maintenant que je m'en souviens, c'est demain jeudi ! marmottait-il ; c'est malheureusement jeudi ! — Que voulez-vous dire par là ? — Que le médecin n'a coutume de venir que le lundi, le mercredi et le vendredi dans la matinée, et que demain, malheureusement, il ne viendra pas. — Ne vous inquiétez pas de cela. — Que je ne m'en inquiète pas, que je ne m'en inquiète pas ! Dans toute la ville on ne parle que de l'arrivée de ces messieurs ; le médecin ne peut l'ignorer. Pourquoi diable ne s'est-il pas arrangé pour venir une fois de plus ? Serait-ce donc un effort si extraordinaire ? — Qui sait s'il ne viendra pas demain, quoique ce soit jeudi ? »

Le vieillard n'en dit pas davantage ; mais il me serra la main brutalement et presque jusqu'à m'estropier. Bien qu'il me fît mal, j'en ressentis du plaisir. C'est le plaisir qu'éprouve un amoureux, s'il arrive qu'en dansant sa maîtresse lui marche sur le pied. Il pousserait volontiers un cri de douleur ; mais au lieu de crier, il lui sourit et s'estime heureux.

Le jeudi matin, après une nuit très-mauvaise, affaibli et les os rompus par le lit de camp, je fus pris d'une sueur abondante. On vint faire la visite ; le surintendant n'y était pas : comme cette heure lui était incommode, il venait un peu plus tard. Je dis à Schiller : « Vous voyez comme je suis baigné de sueur ; je la sens déjà se refroidir sur ma peau ; j'aurais besoin de changer de chemise. — Impossible ! » s'écria-t-il d'une voix brutale. Mais, en cachette, il me fit signe des yeux et de la main. Le caporal et les gardes sortis, il me fit un nouveau signe en fermant la porte.

Peu après il reparut, m'apportant une de ses chemises, deux fois longue comme ma personne. « Elle est un peu longue pour vous, me dit-il ; mais en ce moment je n'en ai pas d'autres. — Je vous remercie, mon ami ; mais, comme j'ai apporté au Spielberg une malle pleine de linge, j'espère qu'on ne me refusera pas l'usage de mes chemises ;

ayez la complaisance d'aller en demander une au surintendant. — Monsieur, il n'est pas permis de vous rien laisser de votre linge. Tous les samedis on vous donnera une chemise de la maison, comme aux autres condamnés. — Honnête vieillard, lui dis-je, vous voyez en quel état je suis; il est peu vraisemblable que je sorte d'ici vivant : je ne pourrai jamais vous récompenser en rien. — Fi, monsieur! s'écria-t-il, fi! Parler de récompense à qui ne peut rendre service, à qui peut à peine prêter furtivement à un malade de quoi essuyer son corps inondé de sueur! » Et jetant brusquement sur moi sa longue chemise, il s'en alla en grondant, et ferma la porte avec bruit comme un furieux.

Environ deux heures plus tard, il m'apporta un morceau de pain noir. « Voilà, me dit-il, votre ration pour deux jours. » Puis il se mit à marcher en tressaillant. « Qu'avez-vous? lui dis-je. Vous êtes en colère contre moi. J'ai pourtant accepté la chemise que vous m'avez offerte. — Je suis en colère contre le médecin; quoique ce soit aujourd'hui jeudi, il pourrait bien se donner la peine de venir. — Patience! » répliquai-je. Je disais : *Patience!* Mais il n'y avait pas moyen de rester ainsi couché sur des planches, sans avoir même un traversin : j'avais tous les os endoloris.

Voilà donc le prisonnier du Spielberg étendu sur la croix et résigné déjà comme son divin modèle. On lui apporte les vêtements de la prison, une espèce de livrée mi-partie de brun et de gris ; il se laisse dépouiller sans murmures et revêtir de cet uniforme de douleur. La veste et le pantalon avaient, continue-t-il, des couleurs pareilles, mais placées différemment dans les deux vêtements : dans l'un le brun était à gauche et le gris à droite; dans l'autre, au contraire, le brun à droite et le gris à gauche. Les bas étaient en grosse laine ; la chemise en toile d'étoupe, remplie d'aspérités, — un vrai cilice : au cou, une cravate de toile, semblable à celle de la chemise. Les bottines étaient de cuir brun et lacées. Le chapeau était blanc.

Pour compléter ce costume, on nous mit les fers aux pieds, c'est-à-dire une chaîne qui allait d'une jambe à l'autre, et dont les anneaux étaient fermés avec des clous rivés sur une enclume. L'ouvrier qui me fit cette opération dit à un garde, croyant que je ne comprenais pas l'allemand : « Malade comme il est, on pourrait lui épargner ce jeu-là ; il ne se passera pas deux mois que l'ange de la mort ne vienne le délivrer. — *Möchte es Seyn!* (Eh bien, soit!) » lui dis-je en lui frappant sur l'épaule avec la main. Le pauvre homme tressaillit et resta confondu ; puis il dit : « J'espère que je ne serai pas prophète, et je désire que vous soyez délivré par tout autre ange. — Plutôt que de vivre ainsi, lui répondis-je, ne vous semble-t-il pas que même l'ange de la mort doive être le bienvenu ? » Il fit de la tête un signe affirmatif, et s'en alla en me plaignant. En effet, j'aurais volontiers cessé de vivre, mais je n'avais aucune tentation de suicide. Je comptais que déjà la faiblesse de mes poumons était telle, que je serais bientôt débarrassé de la vie. Dieu ne le voulut pas. La fatigue du voyage m'avait fait beaucoup de mal; le repos me donna quelque soulagement.

Un instant après la sortie de l'ouvrier, j'entendis résonner le marteau sur l'enclume dans le souterrain. Schiller était encore dans ma chambre. « Entendez ces coups, lui dis-je. Sans doute on met les fers au pauvre Maroncelli. » Et en disant cela, mon cœur se serra tellement, que je chancelai; et si le bon vieillard ne m'eût soutenu, je tombais. Je restai plus d'une demi-heure dans un état qui ressemblait à l'évanouissement; cependant ce n'en était pas un. Je ne pouvais parler; mes artères battaient à peine; une sueur froide m'inondait de la tête aux pieds, et malgré cela j'entendais toutes les paroles de Schiller, et j'avais complétement le souvenir du passé et le sentiment du présent.

L'ordre du surintendant et la vigilance des gardes avaient jusque alors maintenu le silence dans toutes les prisons voisines. Trois ou quatre fois, j'avais entendu entonner quelques chansons italiennes, interrompues à l'instant par les cris des sentinelles. Nous en avions plusieurs sur le terre-plein situé sous nos fenêtres, et une dans notre corridor même, qui allait et venait continuellement, écoutant aux portes et regardant aux guichets, pour empêcher le bruit.

Un jour, vers le soir (chaque fois que j'y pense je ressens encore l'émotion que j'éprouvai alors), les sentinelles, par un heureux hasard, furent moins attentives, et j'entendis, dans la prison contiguë à la mienne, un chant s'élever et se continuer d'une voix faible, mais claire. Oh! quelle joie, quel trouble s'empara de mes sens! Je me levai de ma paillasse, je prêtai l'oreille, et quand la voix se tut, je fondis en larmes malgré moi. « Qui es-tu, infortuné! m'écriai-je; qui es-tu ? Dis-moi ton nom. Moi, je suis Silvio Pellico. — Oh! Silvio, répondit le voisin, je ne te connais pas personnellement, mais depuis longtemps je t'aime. Mets-toi à la fenêtre, et causons en dépit des sbires. » Je grimpai à la fenêtre, il me dit son nom, et nous échangeâmes quelques mots de tendresse. — C'était le comte Antonio Oroboni, né à la Fratta, près de Rovigo, jeune homme de vingt-neuf ans.

Hélas! nous fûmes bientôt interrompus par les cris menaçants des sentinelles. Celle du corridor heurtait rudement, avec la crosse de son fusil, tantôt à la porte d'Oroboni, tantôt à la mienne. Nous ne voulions, nous ne pouvions obéir; mais cependant les malédictions des gardes devinrent telles, que nous cessâmes, en nous promettant mutuellement de recommencer, quand on aurait relevé les sentinelles.

Nous espérions (et c'est en effet ce qui arriva) qu'en parlant plus bas, nous pourrions nous entendre, et qu'il se rencontrerait quel-

quefois des sentinelles compatissantes qui feindraient de ne pas s'apercevoir de nos causeries. A force d'expérience, nous trouvâmes le moyen d'émettre des sons de voix tellement faibles, que, tout en parvenant à nos oreilles, ils échappaient aux oreilles des autres, ou se prêtaient à ce qu'on feignît de ne pas les entendre. Il nous arrivait bien de temps en temps d'avoir des auditeurs d'une ouïe plus délicate, ou d'oublier nous-mêmes de modérer le son de notre voix. Alors recommençaient les cris, les coups de crosse à nos portes, et, ce qui était pis, la colère du pauvre Schiller et du surintendant.

Peu à peu, nous perfectionnâmes toutes les précautions : ainsi, nous parlions dans certains moments plutôt que dans d'autres, quand c'était le tour de tel factionnaire plutôt que celui de tel autre, et toujours d'une voix très-basse. Soit qu'il y eût habileté de notre part, soit que nos gardiens prissent insensiblement l'habitude de la tolérance, nous pûmes converser chaque jour assez longtemps, sans qu'aucun des chefs trouvât presque jamais le moyen de nous gronder. Nous nous liâmes d'une tendre amitié. Il me raconta sa vie, je lui racontai la mienne ; les peines et les consolations de l'un devenaient les peines et les consolations de l'autre. Oh ! que d'encouragements nous nous donnions tour à tour ! Que de fois, après une nuit sans sommeil, chacun de nous, en allant le matin à la fenêtre, en saluant son ami, en entendant sa voix si chère, sentait dans son cœur la tristesse s'adoucir et le courage se doubler ! Chacun savait qu'il était nécessaire à l'autre, et cette conviction éveillait entre nous une douce rivalité de bienveillance, et nous faisait éprouver cette satisfaction que l'homme ressent même dans l'infortune quand il peut aider son semblable.

Chaque entretien nous laissait le besoin de le reprendre, et exigeait des éclaircissements; c'était un aliment continuel pour l'intelligence, pour la mémoire, pour l'imagination, pour le cœur.

Dans le principe, me souvenant de Julien, je me défiais de la constance de ce nouvel ami. Je faisais cette réflexion : — Jusqu'à présent, il ne nous est pas arrivé de nous trouver en désaccord; mais d'un jour à l'autre je puis lui déplaire en quelque chose, et de suite il m'abandonnera.

Cette défiance cessa bientôt. Nos opinions concordaient sur tous les points essentiels : si ce n'est qu'à une âme noble, pleine de sentiments généreux et supérieure à l'adversité, il joignait la foi la plus candide et la plus absolue au christianisme, tandis qu'en moi, depuis quelque temps, cette foi était chancelante, et me paraissait même souvent complétement éteinte. Il combattait mes doutes par des réflexions fort justes et avec une amitié extrême. Je sentais qu'il avait raison, je le reconnaissais, mais les doutes revenaient. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Evangile dans le cœur, à tous ceux qui haïssent leur prochain et s'enorgueillissent d'eux-mêmes. L'esprit entrevoit un instant la vérité; mais, comme elle ne lui plaît pas, il n'y croit plus l'instant d'après, et s'efforce de regarder ailleurs.

Oroboni avait l'art de fixer mon attention sur les motifs qui doivent porter l'homme à être indulgent envers ses ennemis. Je ne lui parlais jamais de quelques personnes haïes de moi qu'il ne prît avec adresse leur défense, et non-seulement par des paroles, mais encore par des exemples. Plusieurs individus lui avaient nui ; il en gémissait, mais il leur pardonnait à tous, et s'il pouvait me raconter de quelqu'un d'entre eux un trait digne d'éloges, il le faisait volontiers.

L'irritation qui me dominait et me rendait irreligieux depuis ma condamnation, dura encore quelques semaines ; puis elle cessa tout à fait. La vertu d'Oroboni m'avait fasciné. En m'efforçant de l'atteindre, je me mis au moins sur ses traces. Dès que je pus de nouveau prier sincèrement pour tous et ne plus haïr personne, mes doutes sur la foi s'évanouirent. *Ubi charitas et amor, Deus ibi est.*

Oui, sans doute, où se trouve la charité Dieu s'y trouve, et saint Jean l'avait dit avant Silvio Pellico ; mais la vraie charité ne se trouve que dans la vraie piété, et celui-là n'aime pas ses frères qui ne sait pas aimer Dieu de tout son cœur, comme on peut dire réciproquement que celui-là n'aime pas Dieu qui n'aime pas son prochain autant et plus que lui-même.

Le prisonnier raconte ensuite comment il souffrit le tourment de la faim. — Et ce tourment, dit-il, quelques-uns de mes compagnons le sentirent plus vivement encore, car étant plus robustes que moi, ils étaient habitués à une nourriture plus abondante. Je sais de quelques-uns d'entre eux qu'ils acceptèrent du pain de Schiller et des deux autres gardiens attachés à notre service, et même de ce brave Kunda. « On dit par la ville qu'on donne peu à manger à ces messieurs, » me dit une fois le barbier, un tout jeune homme, l'apprenti de notre chirurgien. — « C'est très-vrai, » lui répondis-je ingénument.

Le samedi suivant (il venait tous les samedis), il voulut me donner en cachette un gros pain blanc. Schiller feignit de ne pas remarquer cette offre. Quant à moi, si j'avais écouté mon estomac, je l'aurais acceptée, mais je demeurai inébranlable dans mon refus, afin que le pauvre garçon ne fût pas tenté de renouveler ce don, qui à la longue lui aurait été à charge.

Par la même raison, je refusais les offres de Schiller. Plus d'une fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, en me priant de le manger, et protestant qu'il ne lui coûtait rien, que c'était un reste de son repas, qu'il ne savait qu'en faire, qu'il le donnerait certainement à un autre si je ne le prenais pas. Je me serais de bon cœur jeté sur le morceau pour le dévorer; mais si je l'eusse pris, Schiller n'aurait-il pas eu tous les jours le désir de me donner quelque chose ?

Deux fois seulement, qu'il m'apporta une

assiettée de cerises, et une autre fois quelques poires; la vue de ces fruits me fascina irrésistiblement. Je me repentis de les avoir acceptés, précisément parce que, depuis, il ne cessait plus de m'en offrir. »

Le chapitre qui suit contient un épisode touchant.

« Dès les premiers jours, il fut réglé que chacun de nous aurait, deux fois la semaine, une heure de promenade. Dans la suite, cette récréation nous fut donnée de deux jours l'un; et plus tard, chaque jour, hors les fêtes. Chacun était conduit à la promenade séparément, entre deux gardes qui portaient le fusil sur l'épaule. Moi qui me trouvais logé à l'extrémité du corridor, je passais, en sortant, devant les prisons de tous les condamnés politiques d'Italie, excepté devant celle de Maroncelli, qui seul languissait en bas. « Bonne promenade! » murmuraient-ils tous par le guichet de leur porte; mais il ne m'était pas permis de m'arrêter pour saluer personne. On descendait un escalier, on traversait une grande cour, et on allait sur une terrasse située au midi, d'où l'on voyait la ville de Brünn et une grande partie du pays environnant. Dans cette cour, il y avait toujours beaucoup de condamnés ordinaires qui allaient et venaient pour les travaux, ou se promenaient par groupes en causant. Parmi eux, il y avait plusieurs voleurs italiens qui me saluaient avec un grand respect, et se disaient entre eux : « Ce n'est pas un coquin comme nous, et pourtant sa captivité est plus dure que la nôtre.» En effet, ils avaient beaucoup plus de liberté que moi.

J'entendais ces paroles et d'autres encore, et je leur rendais leur salut avec cordialité. L'un d'eux me dit une fois : « Votre salut, monsieur, me fait du bien. Vous voyez peut-être sur ma physionomie quelque chose qui ne dénote pas la scélératesse. Une passion malheureuse m'a entraîné à commettre un crime; mais, en vérité, monsieur, je ne suis pas un scélérat! » Et il fondit en larmes. Je lui tendis la main, mais il ne put me la serrer. Mes gardiens le repoussèrent, non par méchanceté, mais pour obéir à leurs instructions. Ils ne devaient me laisser approcher par qui que ce fût. Les paroles que ces condamnés m'adressaient, ils feignaient le plus souvent de se les dire entre eux, et si mes deux soldats s'apercevaient qu'elles me fussent adressées, ils imposaient silence.

Il passait aussi dans cette cour des individus de diverses conditions, étrangers à la forteresse et qui venaient rendre visite au surintendant, au chapelain, au sergent ou à quelqu'un des caporaux. « Voilà un des Italiens! voilà un des Italiens! » disait-on à demi-voix. Et on s'arrêtait à me regarder, et plus d'une fois j'entendis qu'on disait en allemand, croyant que je ne comprenais pas : « Ce pauvre monsieur ne vieillira pas, il a la mort sur le visage. » En effet, après avoir vu d'abord ma santé s'améliorer, je languissais par le manque de nourriture, et de nouvelles fièvres venaient souvent m'assaillir. Je traînais péniblement ma chaîne jusqu'au lieu de la promenade, et là je me jetais sur l'herbe, et j'y restais ordinairement jusqu'à ce que mon heure fût écoulée. Les gardes se tenaient debout ou s'asseyaient à mes côtés, et nous causions. L'un d'eux, nommé Kral, et né en Bohême, quoique issu d'une pauvre famille de paysans, avait reçu une certaine éducation, et l'avait perfectionnée lui-même, autant qu'il l'avait pu, par une appréciation fort juste des choses du monde, et par la lecture de tous les livres qui lui tombaient entre les mains. Il connaissait Klopstock, Weiland, Goëthe, Schiller et beaucoup d'autres bons écrivains allemands. Il en savait une infinité de morceaux par cœur, et les récitait avec intelligence et avec sentiment. L'autre garde était un Polonais, nommé Kubitzki, ignorant, mais plein de respect et d'affection. Leur compagnie m'était bien chère. »

Puis vient une des pages les plus attendrissantes de l'ouvrage :

« A l'une des extrémités de la terrasse étaient les appartements du surintendant; à l'autre extrémité, logeait un des caporaux avec sa femme et son petit enfant. Quand je voyais quelqu'un sortir de ces habitations, je me levais et je m'approchais de la personne ou des personnes qui se présentaient, et j'étais comblé par elles de témoignages de politesse et de compassion.

La femme du surintendant était malade depuis longtemps et dépérissait lentement. Elle se faisait quelquefois porter au grand air sur un canapé. Je ne saurais dire combien elle était émue en m'exprimant la pitié qu'elle ressentait pour nous tous. Son regard était plein de douceur et de timidité; mais, quoique timide, il s'attachait parfois, avec une confiance vive et curieuse, sur le regard de celui qui lui parlait. Je lui dis un jour en riant : « Savez-vous, madame, que vous ressemblez un peu à une personne qui m'était chère? » Elle rougit et reprit avec une simplicité sérieuse et touchante : « Ne m'oubliez donc pas quand je serai morte; priez pour ma pauvre âme et pour les petits enfants que je laisse sur la terre. » A partir de ce jour, elle ne put quitter le lit, et je ne la revis plus. Elle languit encore quelques mois, puis elle mourut.

Elle avait trois fils, beaux comme de petits amours, et dont l'un était encore à la mamelle. L'infortunée les embrassait souvent en ma présence et disait : « Qui sait quelle femme deviendra leur mère après moi! Ah! qui que ce soit, que le Seigneur lui donne des entrailles de mère, même pour les enfants qui ne sont pas nés d'elle. » Et elle pleurait. Mille fois je me suis souvenu de sa prière et de ses larmes. Quand elle eut cessé de vivre, j'embrassais quelquefois ses enfants, et je m'attendrissais, en répétant ce souhait maternel. Je pensais à ma mère et aux vœux ardents que son cœur si tendre élevait pour moi sans doute vers le ciel, et je m'écriais avec des sanglots : « Ah! cette mère qui, en mourant, laisse des en-

fants en bas âge, est mille fois plus heureuse que celle qui, après les avoir élevés avec des soins infinis, se les voit arracher ! »

Deux bonnes vieilles avaient coutume d'être avec ces enfants : l'une était la mère du surintendant, l'autre, sa tante. Elles voulurent savoir toute mon histoire, et je la leur racontai brièvement. « Que nous sommes malheureuses, disaient-elles avec l'expression de la douleur la plus vraie, de ne pouvoir vous servir en rien ! Mais soyez sûr que nous prierons pour vous, et que si un jour votre grâce arrive, ce sera une fête pour toute notre famille. » La première, que je voyais le plus souvent, savait donner des consolations avec un art merveilleux, avec une éloquence bien douce. J'étais pénétré, en les écoutant, d'une reconnaissance toute filiale, et elles se gravaient dans mon cœur. Elle me disait des choses que je savais déjà, et qui me frappaient comme des choses nouvelles : — Que le malheur ne dégrade pas l'homme, s'il n'est vil, mais l'élève au contraire; — que si nous pouvions pénétrer les desseins de Dieu, nous verrions que souvent il faut plaindre beaucoup plus les vainqueurs que les vaincus, les heureux que les affligés, les riches que les pauvres privés de tout ; — que la tendresse particulière que l'Homme-Dieu témoignait aux infortunés est un fait d'une haute portée ; — que nous devons nous glorifier de la croix, depuis qu'elle a été portée par des épaules divines.

Eh bien, ces deux bonnes vieilles, que je voyais avec tant de plaisir, durent bientôt, pour raisons de famille, quitter le Spielberg; les petits enfants cessèrent aussi de venir sur la terrasse. Combien ces pertes m'affligèrent ! »

Les chapitres suivants contiennent l'histoire d'Oroboni. Nous les citerons en entier.

« La gêne que j'éprouvais d'avoir les fers aux pieds, en me privant de sommeil, contribuait à ruiner ma santé. Schiller voulait que je fisse des réclamations à ce sujet, et prétendait qu'il était du devoir du médecin de me les faire ôter. Pendant un peu de temps je ne l'écoutai pas, puis je cédai à ses conseils, et je dis au médecin que, pour recouvrer le bienfait du sommeil, je le priais de me faire retirer la chaîne, au moins pour quelques jours. Le médecin répondit que mon état n'était pas encore tellement grave qu'il pût me satisfaire, et qu'il fallait nécessairement que je m'habituasse à la chaîne. La réponse m'indigna, et j'enrageai d'avoir fait une demande inutile. « Voilà ce que j'ai gagné à suivre votre conseil obstiné, » dis-je à Schiller. Sans doute je lui dis ces paroles d'un ton fort dur : car le brave homme, un peu brusque de sa nature, s'en offensa. « S'il vous déplaît, s'écria-t-il, de vous être exposé à un refus, moi, il me déplaît que vous fassiez le fier avec moi ! » Puis il continua, en me faisant un long sermon : « Les orgueilleux font consister leur grandeur à ne pas s'attirer de refus, à ne pas accepter ce qu'on leur offre, à rougir de mille niaiseries. *Alle eseleyen !* Aneries que tout cela ! vaine grandeur ! ignorance de la vraie dignité ! La vraie dignité consiste surtout à ne rougir que des mauvaises actions ! » Il dit, et s'en alla en faisant un fracas infernal avec ses clefs. Je restai ébahi. — Eh bien, disais-je, cette franchise brutale me plaît. Elle part du cœur, comme ses offres, comme ses conseils, comme sa compassion. Et ne m'a-t-il pas dit la vérité? Combien de faiblesses je décore du nom de dignité, qui ne sont réellement qu'orgueil !

A l'heure du dîner, Schiller laissa le condamné Kunda m'apporter dans ma prison l'eau et les pots de fer, et s'arrêta sur la porte. Je l'appelai. « Je n'ai pas le temps, » répondit-il avec sécheresse. Je quittai le lit de camp, j'allai à lui, et lui dis : « Si vous voulez que mon dîner me fasse du bien, ne me faites pas mauvaise mine. — Eh ! quelle mine voulez-vous que j'aie ? demanda-t-il en se déridant. — Celle d'un homme joyeux, d'un ami, répliquai-je. — Vive la joie ! s'écria-t-il. Et si, pour que votre dîner vous fasse du bien, vous voulez encore me voir danser, vous voilà servi à souhait. » Et il se mit à gambader avec ses maigres et longues perches, d'une manière si plaisante, que j'éclatai de rire. Je riais, et mon cœur était ému.

Un soir, Oroboni et moi nous étions à la fenêtre, et nous nous plaignions à l'envi de souffrir de la faim, nous élevâmes un peu la voix, et les gardes crièrent. Le surintendant, qui par malheur passait de ce côté, se crut obligé d'appeler Schiller, et de le gronder vertement de ce qu'il ne veillait pas mieux à nous faire garder le silence. Schiller, tout irrité, vint s'en plaindre à moi, et m'intima l'ordre de ne plus parler jamais à la fenêtre. Il voulait que je le lui promisse. « Non, répondis-je, je ne veux pas vous le promettre. — Oh ! *der teufel ! der teufel !* cria-t-il, c'est à moi qu'on dit : Je ne veux pas ! à moi qui reçois une maudite algarade à cause de vous ! — Je regrette, mon cher Schiller, que vous ayez reçu une algarade; je le regrette bien sincèrement ; mais je ne veux pas faire une promesse que je sens que je ne tiendrais pas. — Et pourquoi ne la tiendriez-vous pas? — Parce que cela me serait impossible; parce que cette solitude continuelle est un tourment si cruel pour moi, que je ne résisterai jamais au besoin de laisser échapper quelques mots de ma poitrine, et d'inviter mon voisin à me répondre. Et si le voisin se taisait, j'adresserais la parole aux barreaux de ma fenêtre, aux collines qui sont là en face de moi, aux oiseaux qui volent. — *Der teufel !* Et vous ne voulez pas promettre? — Non, non, non ! » m'écriai-je.

Il jeta à terre son bruyant trousseau de clefs, et répéta : « *Der teufel ! der teufel !* » Puis il s'écria en m'embrassant : « Eh bien, dois-je cesser d'être homme pour ces canailles de clefs? Vous êtes un galant homme, et je suis charmé que vous ne vouliez pas me promettre ce que vous ne tiendriez pas.

A votre place j'en ferais autant. » Je ramassai les clefs et les lui rendis. « Ces clefs, lui dis-je, ne sont pas si *canailles*, puisqu'elles ne peuvent faire d'un honnête caporal comme vous, un sbire farouche. — Et si je croyais qu'elles pussent le faire, répondit-il, je les reporterais à mes supérieurs, en leur disant : Si vous ne voulez pas me donner d'autre pain que celui du bourreau, j'irai demander l'aumône. » Il tira de sa poche un mouchoir, s'essuya les yeux, puis les tint levés, en joignant les mains, dans l'attitude de la prière. Je joignis les miennes, et je priai comme lui en silence. Il comprenait que je faisais des vœux pour lui, comme je comprenais qu'il en faisait pour moi. En s'en allant il me dit tout bas : « Quand vous causez avec le comte Oroboni, parlez au moins le plus doucement que vous pouvez. Vous ferez ainsi deux bonnes choses à la fois : d'abord, vous m'épargnerez les réprimandes de M. le surintendant ; ensuite vous ne laisserez pas entendre des conversations... dois-je le dire?... des conversations qui, si on les rapportait, irriteraient encore davantage celui qui peut punir... » Je l'assurai que désormais il ne sortirait pas de nos lèvres une seule parole qui, rapportée à qui que ce fût, pût nous compromettre.

Nous n'avions réellement pas besoin d'avertissement pour être sur nos gardes. Deux prisonniers qui se mettent en communication l'un avec l'autre, savent fort bien se créer un jargon qui leur permette de tout dire, sans être compris de quiconque les écoute.

Je revenais un matin de la promenade : c'était le 7 août. La porte d'Oroboni était ouverte, et dans sa prison se trouvait Schiller, qui ne m'avait pas entendu venir. Mes gardes veulent presser le pas pour fermer cette porte. Je les préviens, je m'élance, et me voilà dans les bras d'Oroboni. Schiller fut déconcerté; il s'écria : *Der teufel! der teufel!* et leva le doigt pour me menacer. Mais ses yeux se remplirent de larmes, et il dit en sanglotant : « O mon Dieu, ayez pitié de ces pauvres gens et de moi, et de tous les malheureux, vous qui avez été si malheureux sur la terre! » Les deux gardes pleuraient aussi. La sentinelle du corridor, s'étant approchée, pleurait de même. Oroboni me disait : « Silvio! Silvio! ce jour est un des plus beaux de ma vie! » Je ne sais ce que je lui répondis; la joie et la tendresse m'avaient mis hors de moi.

Quand Schiller nous conjura de nous séparer, et qu'il fallut lui obéir, Oroboni versa un torrent de larmes, et me dit : « Nous ne nous reverrons plus ici-bas. » Et je ne le revis plus! Quelques mois après sa chambre était vide, et Oroboni gisait dans ce cimetière que j'avais devant ma fenêtre!

Depuis que nous nous étions vus un instant, il semblait que notre amitié fût encore plus tendre et plus étroite qu'auparavant; il semblait que nous fussions devenus plus nécessaires l'un à l'autre. Oroboni était un beau jeune homme, de noble aspect, mais pâle et d'une mauvaise santé. Ses yeux seuls étaient pleins de vie. Mon affection pour lui s'augmentait encore par la pitié que m'inspiraient sa maigreur et la pâleur de ses traits. Il éprouvait la même chose pour moi. Tous deux nous sentions que vraisemblablement l'un de nous aurait bientôt le malheur de survivre à l'autre. Peu de jours après il tomba malade. Je ne faisais que gémir et prier pour lui. Après plusieurs accès de fièvre, il reprit un peu de force, et put recommencer avec moi les conversations amicales. Oh! quelle consolation ce fut pour moi d'entendre de nouveau le son de sa voix! « Ne t'abuse pas, me disait-il; ce sera pour peu de temps. Aie la force de te préparer à me perdre; que ton courage serve à m'encourager moi-même. »

A cette époque, on voulut badigeonner les murs de nos prisons, et on nous transféra, pendant ce temps-là, dans les souterrains. Malheureusement, durant cet intervalle, nous ne fûmes pas placés dans des chambres contiguës. Schiller me disait qu'Oroboni se portait bien ; mais je le soupçonnais de ne vouloir pas me dire la vérité, et je redoutais que la santé, déjà si faible, de mon ami, ne devînt plus mauvaise encore dans ces souterrains. Si, au moins, dans cette occasion, j'avais eu le bonheur d'être auprès de Maroncelli! J'entendis pourtant sa voix. Nous nous saluâmes en chantant, malgré les cris des gardes.

Vers le même temps, nous eûmes la visite du premier médecin de Brünn, appelé sans doute par suite des rapports que le surintendant avait faits à Vienne, sur l'extrême faiblesse à laquelle nous avait tous réduits la privation de nourriture, ou bien parce qu'alors il régnait dans les prisons un scorbut très-épidémique. Ne sachant pas la cause de cette visite, je m'imaginai qu'elle était motivée par quelque nouvelle maladie d'Oroboni. La crainte de le perdre me donnait une inquiétude inexprimable. Je fus pris alors d'une profonde mélancolie et du désir de mourir. La pensée du suicide recommençait à me poursuivre. Je la combattis ; mais j'étais comme un voyageur exténué qui, tout en se disant : « Mon devoir est d'aller jusqu'au bout, » sent un besoin irrésistible de se jeter à terre et de se reposer.

On m'avait dit que, récemment, dans un de ces cachots ténébreux, un vieux Bohémien s'était tué, en se brisant la tête contre les murs. Je ne pouvais chasser de mon esprit la tentation de l'imiter. Je ne sais si mon délire ne serait pas allé jusque-là, lorsqu'il m'arriva de vomir une gorgée de sang, ce qui me fit croire ma mort prochaine. Je remerciai Dieu de me faire mourir lui-même de cette manière, en m'épargnant un acte de désespoir que réprouvait mon intelligence. Mais, au contraire, Dieu voulut me conserver. Cette gorgée de sang allégea mes maux. Sur ces entrefaites, je fus réintégré dans la prison, à l'étage supérieur; et là, je retrou-

vai une lumière plus vive et le voisinage d'Oroboni, qui me rattachèrent à la vie.

Je lui confiai l'horrible mélancolie que j'avais éprouvée pendant que j'étais séparé de lui ; il me dit avoir eu également à combattre la pensée du suicide. « Profitons, ajoutait-il, du peu de temps qui nous est accordé de nouveau pour nous fortifier mutuellement par la religion. Parlons de Dieu ; excitons-nous à l'aimer ; n'oublions pas qu'il est la bonté, la justice, la sagesse, la beauté, tout ce que nous pouvons adorer de plus parfait. Je te le dis en vérité, la mort n'est pas loin de moi. Je te serai éternellement reconnaissant, si, à mes derniers moments, tu contribues à me rendre aussi religieux que j'aurais dû l'être toute ma vie. » Et nos conversations ne roulaient plus que sur la philosophie chrétienne, et sur le parallèle que nous établissions entre celle-ci et la doctrine mesquine du sensualisme. Nous nous réjouissions tous les deux de découvrir une relation si intime entre le christianisme et la raison ; tous deux, en confrontant les diverses communions évangéliques, nous trouvions que le catholicisme était la seule qui pût véritablement résister à la critique, et que la doctrine de la communion catholique reposait sur une morale et sur des dogmes essentiellement purs, et non pas sur de misérables sophismes enfantés par l'ignorance humaine. « Et si, par un événement qu'il ne nous est guère permis d'espérer, nous rentrions dans la société, disait Oroboni, serions-nous assez pusillanimes pour ne pas confesser l'Evangile, pour succomber au respect humain, si quelqu'un venait à s'imaginer que c'est la prison qui a affaibli notre intelligence, que c'est par faiblesse que nous sommes devenus plus fermes dans la foi ? — Cher Oroboni, lui dis-je, ta question me révèle ta réponse, et celle-ci est aussi la mienne. Le comble de la bassesse est de se faire l'esclave des jugements d'autrui, quand on est convaincu de leur fausseté. Je ne crois pas que nous puissions jamais, ni l'un ni l'autre, avoir cette bassesse. »

Dans ces effusions de cœur, je commis une faute. J'avais juré à Julien de ne jamais confier à personne, en dévoilant son véritable nom, les relations qui avaient existé entre nous. Je les racontai à Oroboni, en lui disant : « Dans le monde, jamais un tel secret ne s'échapperait de mes lèvres, mais ici nous sommes dans le sépulcre, et quand même tu en sortirais, je sais que je puis me fier à toi. » Cette âme délicate se taisait. « Pourquoi ne me réponds-tu pas ? » lui dis-je. Il se mit enfin à me blâmer sérieusement d'avoir violé ce secret. Ses reproches étaient justes. Il n'est pas d'amitié, quelque intime, quelque vertueuse qu'elle soit, qui autorise une pareille violation.

Mais, puisque la faute était commise, Oroboni sut en tirer un enseignement qui me fut profitable. Il avait connu Julien, et savait quelques traits honorables de sa vie. Il me les raconta, et me dit : « Cet homme s'est conduit si souvent en chrétien, qu'il ne peut persister jusqu'à la mort dans sa fureur d'athéisme. Espérons, espérons qu'il en sera ainsi ! Et toi, Silvio, sache lui pardonner de bonne grâce sa mauvaise humeur, et prie pour lui ! » Ses paroles étaient sacrées pour moi. »

Puis Silvio retrace le règlement de sa vie, dans cette Thébaïde que sa résignation rendait si pieusement méritoire :

« Voici quelle était alors ma vie de tous les jours. Je me levais dès l'aurore, et, debout au chevet de mon lit de camp, je me cramponnais aux barreaux de la fenêtre, et faisais ma prière. Oroboni était déjà à sa fenêtre ou ne tardait pas à y venir. Nous nous disions bonjour ; puis chacun de nous continuait silencieusement à élever ses pensées vers Dieu. Autant nos cachots étaient horribles, autant était beau le spectacle qui, au dehors, se déroulait à nos yeux. Ce ciel, cette campagne, ce mouvement lointain des créatures humaines dans la vallée, ces voix des jeunes villageoises, ces rires, ces chants, nous égayaient et nous faisaient sentir avec plus de délices la présence de Celui qui est si magnifique dans sa bonté, et dont l'assistance nous était si nécessaire.

Puis venait la visite que les gardes faisaient le matin. Ils donnaient un coup d'œil à la chambre pour voir si tout était en ordre, et examinaient ma chaîne anneau par anneau, afin de s'assurer qu'elle ne s'était pas brisée par quelque accident, ou que je ne l'avais pas rompue moi-même dans quelque mauvaise intention ; mais plutôt (car il était impossible de rompre cette chaîne) ils ne faisaient cette inspection que pour obéir fidèlement à la consigne. Si c'était le jour où venait le médecin, Schiller demandait si on voulait lui parler, et il en prenait note. Après avoir fait le tour de nos prisons, Schiller revenait accompagné de Kunda, qui était chargé de nettoyer notre chambre. Peu de temps après, on nous apportait le déjeuner. C'était un demi-pot d'un liquide rougeâtre, avec trois tranches de pain extrêmement minces ; je mangeais le pain sans boire le liquide.

Je me mettais ensuite à étudier. Maroncelli avait apporté d'Italie beaucoup de livres, et tous nos compagnons en avaient aussi apporté, qui plus, qui moins. Le tout réuni formait une bonne petite bibliothèque. Nous espérions, en outre, l'augmenter de nos deniers. On n'avait encore reçu aucune réponse de l'empereur, touchant la permission que nous lui avions demandée de lire nos livres et d'en acheter d'autres ; mais, en attendant, le gouverneur de Brünn avait autorisé provisoirement chacun de nous à avoir avec soi deux livres, et à les changer chaque fois que nous le voudrions. Vers neuf heures, arrivait le surintendant, et, si le médecin avait été demandé, il l'accompagnait. Cette visite faite, il me restait encore un peu de temps pour l'étude jusqu'au dîner, qui avait lieu à onze heures. On ne faisait plus de visites avant le coucher du soleil, et je recommençais à travail-

ler. Alors Schiller et Kunda venaient pour changer l'eau ; et un instant après, le surintendant, avec quelques gardes, faisait l'inspection du soir, visitait mes fers, et examinait toute ma chambre.

A l'une des heures de la journée, tantôt avant, tantôt après le dîner, selon le bon plaisir des gardes, nous allions à la promenade.

Après la visite du soir dont je viens de parler, Oroboni et moi nous nous mettions à causer, et c'est alors qu'avaient lieu d'ordinaire nos plus longs entretiens. De temps en temps il y avait aussi entre nous quelques causeries le matin, ou aussitôt après le dîner, mais elles étaient fort courtes pour la plupart. Quelquefois les factionnaires avaient la bonté de nous dire : « Un peu plus bas, messieurs; autrement la faute retombera sur nous. » D'autres fois, ils feignaient de ne pas s'apercevoir de nos conversations, puis, voyant paraître le sergent, ils nous priaient de nous taire jusqu'à ce qu'il fût parti, et à peine l'était-il qu'ils disaient : « Maintenant, messieurs, vous pouvez causer, mais le plus bas possible. » Quelques-uns de ces soldats poussaient même parfois la hardiesse jusqu'à converser avec nous, répondaient à nos questions, et nous donnaient des nouvelles d'Italie. A certains discours nous ne répondions qu'en les priant de se taire. La défiance était bien naturelle : comment savoir si leurs paroles étaient toujours l'expression de cœurs sincères, ou si elles n'étaient qu'un piége pour scruter nos pensées ? Néanmoins je suis beaucoup plus porté à croire que ces bonnes gens parlaient avec franchise.

Un soir, nous avions des sentinelles très-complaisantes; partant, Oroboni et moi, nous ne nous donnions pas la peine de modérer notre voix. Maroncelli, du souterrain où il était, s'étant cramponné à sa fenêtre, nous entendit et reconnut ma voix. Il ne put se contenir, et me salua en chantant. Il me demanda comment je me portais, et m'exprima dans les termes les plus tendres son regret de n'avoir pas encore obtenu que nous fussions mis ensemble. Cette grâce, je l'avais aussi demandée; mais ni le surintendant du Spielberg, ni le gouverneur de Brünn, n'avaient le pouvoir de l'accorder. Notre désir mutuel avait été transmis à l'empereur, et aucune réponse n'était encore venue.

Depuis le jour où nous nous saluâmes en chantant dans les souterrains, plusieurs fois, de l'étage supérieur, j'avais entendu ses chansons, mais sans saisir les paroles, et pendant quelques instants à peine, car on ne le laissait pas continuer. Cette fois, il éleva beaucoup plus la voix ; on ne l'interrompit pas si tôt, et je compris tout. Il n'y a pas de terme pour dire l'émotion que j'éprouvai. Je lui répondis, et nous continuâmes le dialogue environ un quart d'heure. Enfin, on changea les sentinelles sur la terrasse, et celles qui vinrent ne furent pas si complaisantes. Nous nous dispo-sions à reprendre nos chants ; mais des cris furieux s'élevèrent pour nous maudire, et il fallut les respecter. Je me représentais Maroncelli gisant depuis si longtemps dans ce cachot bien autrement affreux que le mien ; je m'imaginais la tristesse qui devait souvent l'y accabler, je me figurais tout ce que sa santé devait en souffrir, et j'en ressentais une profonde douleur. Enfin je pus pleurer ; mais les larmes ne me soulagèrent pas. Je fus pris d'un grand mal de tête et d'une fièvre violente. Ne pouvant me tenir sur mes jambes, je me jetai sur la paillasse. Mon agitation convulsive augmenta ; des spasmes horribles me déchiraient la poitrine. Je crus mourir cette nuit-là. Le jour suivant, la fièvre avait cessé et ma poitrine allait mieux, mais il me semblait avoir le cerveau en feu, et je pouvais à peine remuer la tête sans y réveiller d'atroces douleurs.

Je dis mon état à Oroboni. Lui aussi se sentait plus mal que de coutume. « Ami, me dit-il, le jour n'est pas éloigné où l'un de nous ne pourra plus venir à la fenêtre. Chaque fois que nous nous saluons peut être la dernière. Tenons-nous donc prêts l'un et l'autre soit à mourir, soit à survivre à notre ami. » Sa voix était émue ; moi, je ne pouvais lui répondre. Nous gardâmes un instant le silence, puis il reprit : « Tu es heureux, toi, de savoir l'allemand ! Tu pourras au moins te confesser ! J'ai demandé un prêtre qui sût l'italien : on m'a dit qu'il n'y en avait pas. Mais Dieu voit mes désirs, et depuis que je me suis confessé à Venise, en vérité je ne crois pas avoir rien qui me pèse beaucoup sur la conscience. — Moi aussi, je me suis confessé à Venise, lui dis-je, avec l'esprit plein de rancune, et j'ai fait pis que si j'avais refusé les sacrements. Mais si maintenant on m'accorde un prêtre, je t'assure que je me confesserai de cœur, et en pardonnant à tout le monde. — Que le ciel te bénisse ! s'écria-t-il ; tu me donnes une grande consolation. Faisons, oui, faisons tous deux notre possible, pour être unis dans l'éternelle félicité, comme nous l'avons été dans ces jours de malheur ! »

Le lendemain, je l'attendis à la fenêtre, et il ne vint pas. Je souffrais, mais je pouvais me soutenir. Plusieurs mois se passèrent, et pour lui et pour moi, dans ces alternatives de mieux et de pire.

Je parvins à me traîner ainsi jusqu'au 11 janvier 1823. Le matin, je me levai avec un léger mal de tête, mais je me sentais des dispositions à m'évanouir. Mes jambes tremblaient, et j'avais peine à respirer. Oroboni, de son côté, allait mal depuis deux ou trois jours, et ne se levait pas. On m'apporte la soupe ; j'en goûte à peine une cuillerée, et je tombe privé de sentiment. Quelque temps après, le factionnaire du corridor regarda par hasard à travers le guichet, et me voyant étendu à terre, avec le petit pot renversé auprès de moi, il me crut mort et appela Schiller. Le surintendant arriva aussi, le médecin fut appelé aussitôt, et on me mit au lit. J'eus peine à revenir. Le médecin dit

que j'étais en danger et me fit enlever mes fers. Il m'ordonna je ne sais quel médicament; mais mon estomac ne pouvait rien garder. Les douleurs de tête augmentaient d'une manière terrible. Un rapport fut immédiatement adressé au gouverneur, qui expédia un courrier à Vienne pour savoir comment je devais être traité. On répondit qu'il ne fallait pas me mettre à l'infirmerie, mais qu'on devait me servir dans la prison avec le même soin que si j'étais à l'infirmerie. De plus, on autorisait le surintendant à me fournir des bouillons et des potages de sa cuisine, tant que la maladie serait grave. Cette dernière recommandation fut d'abord inutile: aucune nourriture, aucun breuvage ne passait. Mon état empira pendant une semaine entière; j'avais le délire jour et nuit. Kral et Kubitzky me furent donnés pour infirmiers; tous deux me servaient avec affection. Chaque fois que je reprenais un peu connaissance, Kral me répétait: « Ayez confiance en Dieu; Dieu seul est bon. — Priez-le pour moi, lui disais-je, non pour qu'il me guérisse, mais pour qu'il accepte mes malheurs et ma mort en expiation de mes péchés. »

Il me suggéra la pensée de demander les sacrements. « Si je ne les ai pas déjà demandés, lui répondis-je, attribuez-le à la faiblesse de ma tête; mais ce sera pour moi une grande consolation de les recevoir. » Kral rapporta mes paroles au surintendant, et on fit venir l'aumônier des prisons. Je me confessai, je communiai et reçus l'extrême-onction. Je fus content de ce prêtre. Il s'appelait Sturm. Les réflexions qu'il me fit sur la justice de Dieu, sur l'injustice des hommes, sur le devoir du pardon, sur la vanité de toutes les choses du monde, n'étaient pas des lieux communs: elles portaient l'empreinte d'une intelligence haute et cultivée, et d'un cœur animé véritablement de l'amour de Dieu et du prochain.

L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements épuisa en apparence ce qui me restait de vie; mais il me fit réellement un grand bien, en me plongeant durant quelques heures dans une léthargie qui me reposa. Je m'éveillai un peu soulagé, et voyant Schiller et Kral à mes côtés, je pris leurs mains et les remerciai de leurs soins. Schiller me dit: « Mon œil est exercé à voir les malades: je parierais que vous n'en mourrez pas. » — Et vous ne croyez pas me faire là un mauvais pronostic? lui dis-je. — Non, répondit-il; les misères de la vie sont grandes, il est vrai; mais quand on les supporte avec noblesse et humilité, on gagne toujours quelque chose à vivre. » Puis il ajouta: « Si vous vivez, j'espère que vous aurez dans quelques jours une grande consolation. Vous avez demandé à voir M. Maroncelli? — J'ai demandé cela tant de fois, et en vain! je n'ose plus l'espérer. — Espérez, espérez, monsieur! et réitérez la demande. » Je la réitérai, en effet, le jour même. Le surintendant me dit également d'espérer, et ajouta qu'il était vraisemblable que non-seulement Maroncelli pourrait me voir, mais même qu'il me serait donné pour infirmier, et ensuite pour compagnon inséparable.

Comme tous tant que nous étions de prisonniers d'Etat nous avions plus ou moins la santé délabrée, le gouverneur avait demandé à Vienne la permission de nous mettre deux à deux, afin que nous pussions nous aider l'un l'autre. J'avais aussi demandé la faveur d'écrire un dernier adieu à ma famille.

Vers la fin de la seconde semaine, une crise s'opéra dans ma maladie, et le danger disparut. Je commençais à me lever, quand un matin on ouvre la porte, et je vois entrer avec un air joyeux le surintendant, Schiller et le médecin. Le premier court à moi, et me dit: « Nous avons la permission de vous donner Maroncelli pour compagnon, et de vous laisser écrire une lettre à vos parents. » La joie m'ôta la respiration, et le pauvre surintendant, qui, dans l'élan de son cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu. Quand je recouvrai mes sens, et que je me souvins de la nouvelle qu'on venait de m'apprendre, je priai qu'on ne mît pas de retard à un si grand bienfait. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut amené dans mes bras. Ah! quel moment que celui-là! « Tu vis! nous écriâmes-nous tous deux. O mon ami, ô mon frère! quel jour heureux il nous est encore donné de voir! Que Dieu en soit béni! »

Mais à notre joie, qui était immense, se joignait une immense compassion. Maroncelli devait être moins frappé que moi, en voyant mon dépérissement: il savait que j'avais fait une maladie grave. Mais moi, même en pensant combien il avait souffert, je ne me le figurais pas aussi différent de ce qu'il était autrefois. Il était à peine reconnaissable. Ses traits, si beaux, si frais, étaient flétris par la douleur, par la faim, par le mauvais air d'une prison ténébreuse! Toutefois, nous étions heureux de nous voir, de nous entendre, d'être enfin réunis. Oh! que de choses nous avions à nous dire, à nous rappeler, à nous redire encore! Quelle douceur de pouvoir pleurer ensemble! quelle harmonie dans nos idées! quelle satisfaction de nous trouver d'accord en fait de religion, de haïr l'un et l'autre l'ignorance et la barbarie, mais sans haïr personne, de plaindre les ignorants et les pervers, et de prier pour eux! »

En vérité, si l'on compare ce langage à celui de ces prisonniers politiques, toujours pleins de haine et de fiel, rugissant comme des bêtes fauves, insultant leurs gardiens, se dénonçant les uns les autres, ou se traitant mutuellement d'espions et d'hommes vendus, puis se croyant toujours des héros et des martyrs, on gémit sur ces malheureux, et on admire le pouvoir de la religion qui seule peut donner aux hommes tant de noblesse dans le malheur. En effet, Silvio Pellico diffère autant de ces prétendus défenseurs de la liberté que le Sauveur lui-même sur la croix différait du mauvais lar-

ron, c'est-à-dire qu'entre ces deux extrêmes il y a l'infini. On peut juger ainsi les opinions et les systèmes par leurs fruits : la vraie religion produit les siens. Ceux qui parlent de fraternité et qui ne peuvent être deux ou trois ensemble sans se haïr montrent assez par là qu'ils sont des hypocrites et des menteurs. Mais revenons au récit de Silvio Pellico :

« Oroboni, après avoir beaucoup souffert pendant l'hiver et le printemps, se trouva enfin dans un état déplorable quand vint l'été. Il crachait le sang et devenait hydropique. Je laisse à penser quelle était notre affliction, tandis qu'il allait s'éteignant si près de nous, sans que nous pussions renverser ce mur cruel qui nous empêchait de le voir et de lui prodiguer les soins de l'amitié. Schiller nous donnait de ses nouvelles. L'infortuné jeune homme souffrit des douleurs atroces, mais son courage ne se démentit jamais. Il reçut les secours spirituels du chapelain, qui, par bonheur, savait le français. Il mourut le jour qui porte son nom, le 13 juin 1823. Quelques heures avant d'expirer, il parla de son père octogénaire, s'attendrit et pleura ; puis il se remit en disant : « Mais pourquoi pleurer le plus heureux des êtres qui me sont chers, puisqu'il est à la veille de me rejoindre dans le repos éternel ? » Ses dernières paroles furent : « Je pardonne de cœur à mes ennemis. » D. Fortini, son ami d'enfance, homme plein de religion et de charité, lui ferma les yeux.

Pauvre Oroboni ! quel frisson parcourut nos veines, quand on nous dit qu'il n'était plus ! — et que nous entendîmes la voix et les pas de ceux qui vinrent prendre le cadavre! — et que nous vîmes, de la fenêtre, le char sur lequel il fut porté au cimetière ! Ce char était traîné par deux galériens, et suivi par quatre gardes. Nous accompagnâmes des yeux le triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte, et s'arrêta dans un angle : là était la fosse. Peu d'instants après, le char, les condamnés et les gardes revinrent sur leurs pas. L'un de ces derniers était Kubitzki. Il me dit (pensée noble et surprenante dans un homme vulgaire) : « J'ai marqué avec soin le lieu de la sépulture, afin que si quelque parent ou ami obtenait un jour de recueillir ses os et de les porter dans son pays, on pût savoir où ils reposent. »

Que de fois Oroboni m'avait dit, en regardant de sa fenêtre le cimetière : « Il faut que je m'accoutume à l'idée d'aller pourrir là dedans : pourtant je confesse que cette idée me fait frémir. Il me semble qu'on ne doit pas être aussi bien enterré dans ce pays-ci, que dans notre chère péninsule. » Puis, il s'écriait en riant : « Quel enfantillage ! Quand un habit est usé, et qu'il faut le quitter, qu'importe où on le jette ? » D'autres fois il disait : « Je me prépare de jour en jour à la mort ; mais je m'y serais plus volontiers résigné, à une condition : c'eût été de rentrer un instant sous le toit paternel, d'embrasser les genoux de mon père, d'entendre une parole de bénédiction, et de mourir ! » Il soupirait et ajoutait : « Si ce calice ne peut s'éloigner de moi, ô mon Dieu, que ta volonté soit faite ! » Et le dernier matin de sa vie, il disait encore, en baisant un crucifix que Kral lui présentait : « Toi, qui étais un Dieu, tu eus cependant horreur de la mort, et tu dis : *Si possibile est, transeat a me calix iste !* Pardonne-moi donc si je le dis aussi. Mais je répète encore tes autres paroles : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu !* »

Après la mort d'Oroboni, je tombai de nouveau malade. Je croyais rejoindre bientôt mon ami dans la tombe, et je le désirais. Mais, pourtant, me serais-je séparé sans regret de Maroncelli ? Souvent, tandis que lui, assis sur ma paillasse, lisait ou faisait des vers, ou peut-être feignait comme moi de se distraire par ces études, et méditait sur nos malheurs, je le regardais avec tristesse, et je pensais : — Combien ta vie sera plus triste encore quand le souffle de la mort m'aura touché, quand tu me verras emporter de cette chambre, quand, regardant le cimetière, tu diras : « Silvio est là aussi ! » — Et je m'attendrissais sur ce pauvre ami destiné à me suivre, et je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un autre compagnon capable de l'apprécier comme je l'appréciais moi-même, — ou pour que le Seigneur prolongeât mon martyre et me laissât le doux office d'adoucir celui de cet infortuné, en le partageant avec lui.

Je ne dirai pas combien de fois mes maladies s'évanouirent et reparurent. L'assistance que je recevais de Maroncelli, pendant que j'étais malade, était celle du frère le plus tendre. Il s'apercevait quand il ne me convenait pas de parler, et alors il restait silencieux ; il voyait quand ses paroles pouvaient me soulager, et alors il trouvait toujours des sujets d'entretien appropriés à la disposition de mon âme, tantôt cherchant à l'entretenir, tantôt s'efforçant de la changer peu à peu. D'esprits plus nobles que le sien, je n'en ai jamais connu ; de pareils au sien, un bien petit nombre. Un grand amour de la justice, une grande tolérance, une grande confiance dans la vertu humaine et dans les secours de la Providence ; un profond sentiment du beau dans tous les arts ; une imagination riche de poésie ; les qualités les plus aimables de l'esprit et du cœur, tout se trouvait réuni en lui pour me le rendre cher.

Je n'oubliais pas Oroboni, et chaque jour je gémissais de sa mort ; mais souvent mon cœur se réjouissait à la pensée que cet être chéri, délivré de tous ses maux dans le sein de la Divinité, devait compter parmi ses joies celle de me voir avec un ami non moins affectueux que lui. Une voix semblait m'assurer, au fond de l'âme, qu'Oroboni n'était plus dans le lieu des expiations ; néanmoins je priais toujours pour lui. Plusieurs fois je rêvai que je le voyais, qu'il priait pour moi ; et j'aimais à me persuader que ces rêves n'étaient pas le pur effet du hasard, mais bien de réelles apparitions que Dieu permettait pour me consoler.

Mais les sentiments religieux et l'amitié

de Maroncelli allégeaient chaque jour davantage le poids de mes afflictions. La seule idée qui m'épouvantât était la possibilité que cet infortuné, d'une santé déjà délabrée, quoique moins chancelante que la mienne, vînt à descendre avant moi dans la tombe. Chaque fois qu'il était malade, je tremblais; chaque fois que je le voyais aller mieux, c'était une fête pour moi. Ces craintes de le perdre donnaient à mon affection pour lui une force toujours plus grande ; et la peur de me perdre produisait en lui le même effet.

Ah ! il y a encore une douceur ineffable dans ces alternatives de crainte et d'espérance pour la seule personne qui nous reste ! Notre sort était assurément un des plus misérables qu'il y eût sur la terre ; toutefois l'estime et l'amitié sans bornes qui nous unissaient, nous procuraient, au milieu de nos malheurs, une sorte de félicité, et nous la sentions bien réellement.

J'aurais désiré que le chapelain (dont j'avais été si content lors de ma première maladie) nous fût accordé pour confesseur, et qu'on nous permît de le voir de temps en temps, quand même on ne nous trouverait pas gravement malades. Au lieu de lui confier cette mission, le gouvernement nous assigna un augustin, nommé le P. Baptiste, jusqu'à ce qu'on nous eût envoyé de Vienne l'ordre de confirmer celui-ci ou d'en nommer un autre. Je craignais que nous ne perdissions au change; je me trompais. Le P. Baptiste était un ange de charité ; ses manières étaient très-distinguées et même élégantes. Il raisonnait avec profondeur sur les devoirs de l'homme. Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, et plus fréquemment s'il le pouvait. Il nous apportait même, avec la permission du gouverneur, quelques livres, et nous disait, au nom de son abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été un grand avantage pour nous, s'il eût duré. Toutefois nous en profitâmes pendant plusieurs mois.

Après la confession, il s'arrêtait longtemps à converser, et tous ses discours décelaient une âme droite, pleine de dignité, un amour véritable de la grandeur et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir, un an environ, de ses lumières et de son affection, et jamais il ne se démentit. Jamais un seul mot qui pût faire soupçonner en lui l'intention de servir les intérêts de la politique, au lieu de remplir son ministère. Jamais le moindre manquement aux égards les plus délicats.

Dès l'abord, pour dire la vérité, je me défiais de lui, je m'attendais à le voir employer la finesse de son esprit à des investigations inconvenantes. Dans un prisonnier d'Etat, semblable défiance n'est que trop naturelle ; mais combien on se sent soulagé, lorsqu'elle s'évanouit, lorsqu'on ne peut découvrir dans l'interprète de Dieu d'autre pensée que le zèle pour la cause de Dieu et de l'humanité ! Il avait une manière toute particulière et très-efficace de donner des consolations. Je m'accusais, par exemple, d'accès de colère contre la rigoureuse discipline de la prison. Il moralisait un peu sur la nécessité de souffrir avec patience et en pardonnant ; puis il se mettait à peindre, avec les plus vives couleurs, les misères attachées à toutes les conditions autres que la mienne. Il avait beaucoup vécu à la ville et à la campagne ; il avait connu les grands et les petits, et médité sur les injustices humaines ; il savait décrire à merveille les passions et les mœurs des diverses classes de la société. Partout il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés ; partout la nécessité ou de haïr nos semblables, ou de les aimer par généreuse indulgence et par compassion. Les faits qu'il me racontait pour me rappeler l'universalité du malheur, et les bons effets qu'on en peut retirer, n'avaient rien de singulier ; ils étaient même très-ordinaires ; mais il les disait en termes si justes, si persuasifs, qu'il me faisait sentir parfaitement les déductions qui en dérivaient.

Ah ! certes, chaque fois que j'avais entendu ces doux reproches, ces nobles conseils, j'étais plein de l'amour de la vertu, je ne détestais plus personne, j'aurais donné ma vie pour le moindre de mes semblables, je bénissais Dieu de m'avoir fait homme. Ah ! malheureux celui qui ignore la sublimité de la confession ! Malheureux celui qui, pour ne pas paraître homme vulgaire, se croit obligé de la regarder avec mépris ! Parce que chacun sait qu'il faut être bon, il n'est pas vrai qu'il soit inutile de se l'entendre dire, et qu'il nous suffise de nos propres réflexions et de quelques lectures convenablement dirigées ; non ! la parole vivante d'un homme a une puissance que ni les lectures ni les réflexions ne peuvent avoir ! L'âme en est plus touchée ; les impressions qu'elle en reçoit sont plus profondes. Dans la parole d'un frère, il y a une vie, un à-propos que nous chercherions souvent en vain dans les livres et dans nos propres pensées.

Au commencement de 1824, le surintendant, qui avait ses bureaux à une des extrémités de notre corridor, se transporta ailleurs, et les chambres de la chancellerie, avec d'autres dépendances, furent converties en prison. Hélas ! nous comprîmes qu'on attendait d'Italie de nouveaux prisonniers d'Etat.

Arrivèrent bientôt, en effet, les condamnés d'un troisième procès, tous de mes amis ou de mes connaissances. Oh ! quand je sus leurs noms, quelle fut ma tristesse ! Borsieri était un de mes plus anciens amis ! J'étais lié avec Confalonieri depuis moins longtemps ; mais je l'aimais de tout mon cœur. Si j'avais pu, en me soumettant au *carcere durissimo* ou à quelque autre torture que ce fût, acquitter leur peine et les délivrer, Dieu sait si je ne l'aurais pas fait ! Et je ne dis pas seulement donner ma vie pour eux : ah ! qu'est-ce que donner sa vie ? souffrir, c'est bien plus !

J'aurais eu alors un si grand besoin des consolations du P. Baptiste! On ne lui permit plus de venir.

. . . .

Ainsi la confession, cette pratique si dédaignée des heureux du siècle, était devenue une nécessité à ces pauvres reclus. La religion peut ainsi toujours se consoler elle-même de l'abandon de ceux qui sont dans la joie, en n'abandonnant jamais ceux qui sont dans les angoisses et dans les larmes.

Silvio continue, avec la même expression de résignation chrétienne et de paix intérieure, le récit des épreuves qu'il eut à souffrir :

«Ces rigueurs croissantes rendaient de jour en jour notre vie plus monotone. Comment se passèrent pour nous toutes les années 1824, 1825, 1826, 1827? On nous priva des livres dont le gouverneur nous avait provisoirement permis de nous servir. La prison devint un véritable tombeau, dans lequel la tranquillité de la mort ne nous était même pas laissée. Chaque mois, à un jour indéterminé, le directeur de la police venait faire une minutieuse perquisition, accompagné d'un lieutenant et de soldats. On nous mettait entièrement nus; on examinait toutes les coutures de nos vêtements, dans la crainte que nous n'y tinssions caché quelque papier ou tout autre objet; on décousait les paillasses, pour en fouiller l'intérieur. Bien qu'on ne pût rien nous trouver de clandestin, cette visite hostile et inattendue, répétée sans fin, avait je ne sais quoi qui m'irritait et qui chaque fois me donnait la fièvre.

Les années précédentes m'avaient paru bien malheureuses, et maintenant je les regrettais comme un temps d'agréables douceurs. Qu'étaient devenues les heures où je m'enfonçais dans l'étude de la Bible ou d'Homère? A force de lire Homère dans le texte, mes faibles connaissances en grec s'étaient développées, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien j'étais fâché de ne pouvoir en continuer l'étude! Dante, Pétrarque, Shakspeare, Byron, Walter Scott, Schiller, Goëthe, etc., que d'amis on m'enlevait! Parmi ces livres, je comptais aussi quelques ouvrages de morale chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, l'Imitation de Jésus-Christ, la Philothée, etc., livres qui, si on les lit avec un esprit de critique étroit et mesquin, en se récriant à chaque défaut de goût qu'on y trouve, à chaque pensée peu solide, se jettent là et ne se reprennent pas; mais qui, lus sans malignité et sans se scandaliser des côtés faibles, offrent une philosophie élevée, qui nourrit et fortifie le cœur et l'intelligence. Quelques-uns de ces livres de religion nous furent dans la suite envoyés en cadeau par l'empereur, mais avec exclusion absolue de toute autre espèce de livres servant à des études littéraires.

Ce don d'ouvrages ascétiques nous fut obtenu en 1825, par un confesseur dalmate, qui nous fut envoyé de Vienne, le P. Etienne Paulowich, nommé deux ans après évêque de Cattaro. Nous lui fûmes aussi redevables du bienfait d'entendre enfin la messe, qui nous avait toujours été refusé jusqu'alors, par la raison qu'on ne pouvait nous conduire à l'église et nous tenir séparés deux à deux, comme c'était prescrit. Une séparation si rigide étant impossible, nous allions à la messe divisés en trois groupes : un groupe sur la tribune de l'orgue, un autre sous la tribune, de manière à n'être pas aperçu, et le troisième dans un petit oratoire ayant vue sur l'Eglise, au moyen d'une grille.

Maroncelli et moi nous avions alors pour compagnons, mais avec défense qu'un couple s'entretînt avec l'autre, six détenus dont la condamnation était antérieure à la nôtre. Deux d'entre eux avaient été mes voisins sous les *Plombs* de Venise. Deux gardes nous conduisaient à la place qui nous était assignée, et ramenaient, après la messe, chaque couple dans sa prison. Un capucin venait nous dire l'office. Ce brave homme terminait toujours la messe par un *Oremus* où il implorait Dieu pour qu'il nous délivrât des fers, et alors sa voix était émue. Quand il descendait de l'autel, il jetait un regard compatissant sur les trois groupes, et baissait tristement la tête en priant..... »

On le prive enfin de cet honnête geôlier qui était devenu pour lui un ami et presque un père :

« En 1825, Schiller fut trouvé trop affaibli par les infirmités de la vieillesse, et on lui confia la garde d'autres condamnés, à l'égard desquels on ne semblait pas exiger une aussi grande vigilance. Oh! comme nous regrettâmes qu'il s'éloignât de nous! et combien il lui coûta aussi de nous quitter! Il eut d'abord pour successeur Kral, qui ne lui cédait pas en bonté! Mais on donna bientôt aussi à ce dernier un autre emploi, et il nous échut un gardien, non pas méchant, mais bourru et étranger à tout témoignage d'affection.

Ces changements m'affligeaient profondément. Schiller, Kral et Kubitsky, mais surtout les deux premiers, nous avaient assistés dans nos maladies comme un père et un frère l'auraient fait. Incapables de manquer à leur devoir, ils savaient le remplir sans dureté de cœur. S'ils avaient un peu de rudesse dans les formes, elle était presque toujours involontaire, et complétement rachetée par les bons offices qu'ils nous rendaient. Quelquefois je m'emportais contre eux, mais comme ils me pardonnaient de bon cœur! Comme ils s'efforçaient de nous persuader qu'ils n'étaient pas sans affection pour nous! Comme ils se réjouissaient en voyant que nous en étions convaincus, et que nous les estimions comme des gens de bien!

Depuis qu'il était loin de nous, Schiller était tombé malade plusieurs fois, et s'était rétabli. Nous demandions de ses nouvelles avec une anxiété toute filiale. Quand il était convalescent, il venait quelquefois se promener sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer, et lui levait les yeux avec un sourire mélancolique, et disait à la sentinelle, de manière à être entendu de nous :

« *Da sind meine sæhne!* (Là sont mes enfants!) » Pauvre vieillard! avec quel chagrin je te voyais traîner péniblement ton corps malade, sans que je pusse te prêter l'appui de mon bras! Parfois il s'asseyait là sur l'herbe, et lisait. C'étaient des livres qu'il m'avait prêtés. Et afin que je le reconnusse, il en disait le titre à la sentinelle, ou en récitait quelque passage. Ces livres étaient, pour la plupart, des anecdotes d'almanach, ou des romans de peu de valeur littéraire, mais pleins de moralité.

Après plusieurs attaques d'apoplexie, il se fit porter à l'hôpital militaire. Il était déjà dans un déplorable état, et bientôt il y mourut. Il possédait quelques centaines de florins, fruit de ses longues épargnes, qu'il avait prêtés à quelques-uns de ses compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il appela ses amis auprès de lui, et leur dit : « Je n'ai plus de parents; que chacun de vous garde ce qu'il a entre les mains. Je vous demande seulement de prier pour moi. »

L'un d'eux avait une fille de dix-huit ans, qui était la filleule de Schiller. Peu d'heures avant de mourir, le bon vieillard la fit appeler. Il ne pouvait plus proférer de paroles intelligibles, il tira de son doigt un anneau d'argent, sa dernière richesse, et le mit au doigt de la jeune fille. Puis il l'embrassa en pleurant. La pauvre enfant poussait des cris et l'inondait de ses larmes. Il les lui essuyait avec son mouchoir. Enfin il lui prit les mains, et se les posa sur les yeux.— Ces yeux étaient fermés pour toujours.

Les consolations humaines allaient ainsi nous manquant l'une après l'autre; les douleurs étaient de plus en plus grandes. Je me résignais à la volonté de Dieu, mais je me résignais en gémissant; et mon âme, au lieu de s'endurcir à la souffrance, semblait la ressentir toujours plus douloureusement.

Une fois, je reçus en cachette une feuille de la *Gazette d'Augsbourg*, où l'on disait de moi quelque chose de fort étrange, à propos de l'entrée en religion d'une de mes sœurs. On y lisait : « La signora Maria-Angiola Pellico, fille de..... etc., a pris aujourd'hui le voile, dans le couvent de la Visitation, à Turin, etc. C'est la sœur de l'auteur de *Françoise de Rimini*, Silvio Pellico, lequel est sorti récemment de la forteresse de Spielberg, gràcié par S. M. l'empereur; trait de clémence bien digne d'un si magnanime souverain, et dont s'est réjouie toute l'Italie, d'autant plus que..., etc. » Suivait mon panégyrique.

Cette fable de ma grâce, je ne pouvais m'imaginer pourquoi on l'avait inventée. Il ne me paraissait pas vraisemblable que ce fût une simple plaisanterie de journaliste; était-ce par hasard quelque ruse des polices allemandes? Qui sait? Mais les noms de Maria-Angiola étaient bien ceux de ma sœur cadette. Sans doute ils avaient dû passer de la *Gazette de Turin* dans d'autres journaux. Ainsi cette excellente fille s'est réellement faite religieuse! Ah! peut-être a-t-elle embrassé cet état, parce qu'elle a perdu ses parents! Pauvre enfant! Elle n'a pas voulu que je souffrisse seul les tourments de la captivité : elle aussi a voulu s'emprisonner. Que le Seigneur lui donne, plus qu'à moi, la vertu de la patience et de l'abnégation! Que de fois, dans sa cellule, cet ange pensera à moi! que de fois elle s'imposera de dures pénitences pour obtenir de Dieu qu'il allége les maux de son frère!

Ces pensées m'attendrissaient et me déchiraient le cœur. Ah! certes, mes malheurs n'avaient dû que trop contribuer à abréger les jours de mon père ou de ma mère, de tous les deux peut-être! Plus j'y pensais, et plus il me semblait impossible que, sans cette perte, Mariette eût abandonné le toit paternel. Cette idée m'accablait comme une certitude, et me plongea dans une profonde affliction. Maroncelli n'en était pas moins ému que moi. Quelques jours après, il se mit à composer une élégie sur la sœur du prisonnier. Il fit un petit poëme, fort beau, et qui respirait la mélancolie et la pitié. Quand il l'eut terminé, il me le récita. Oh! comme je lui fus reconnaissant de cette pensée délicate! Parmi tant de milliers de vers, composés jusqu'alors pour des religieuses, ceux-ci étaient probablement les seuls qui eussent été faits en prison, pour le frère de la religieuse lui-même, par un compagnon de captivité. Quel concours d'idées pathétiques et pieuses!

C'est ainsi que l'amitié adoucissait mes douleurs. Ah! depuis ce moment, je ne passai plus un seul jour sans me transporter par la pensée au milieu d'un couvent de jeunes vierges; parmi ces saintes filles, j'en considérais une avec la plus tendre compassion; je priais ardemment le ciel d'embellir pour elle la solitude, et de ne pas permettre que son imagination lui peignît ma prison sous des couleurs trop horribles.

La crainte où j'étais que mes parents eussent cessé de vivre, fut, à quelque temps de là, plutôt augmentée que diminuée, par la manière dont le directeur de la police vint un jour m'annoncer qu'on se portait bien dans ma famille. « S. M. l'empereur, me dit-il, m'ordonne de vous apporter de bonnes nouvelles des parents que vous avez à Turin. » Je tressaillis de plaisir et de surprise à cette communication, qui jamais ne m'avait été faite auparavant, et je demandai de plus grands détails. « J'ai laissé à Turin, lui dis-je, un père et une mère, des frères et des sœurs. Vivent-ils tous? Ah! si vous avez une lettre de quelqu'un d'entre eux, de grâce, montrez-la moi! — Je ne puis rien montrer. Vous devez vous contenter de cela. C'est toujours une preuve de bonté, de la part de l'empereur, que de vous faire dire ces consolantes paroles. Cela ne s'est encore fait pour personne. — Je conviens que cela prouve la bonté de l'empereur; mais vous comprendrez qu'il m'est impossible de tirer aucune consolation de paroles aussi vagues. Quels sont ceux de mes parents qui se portent bien? N'en ai-je perdu aucun? — Mon-

sieur, je regrette de ne pouvoir vous en dire plus qu'il ne m'a été ordonné. »

Et à ces mots il se retira.

Quelques mois après, je reçus de nouveau un avis semblable, mais sans aucune lettre, sans une seule explication de plus. On vit que, loin de me contenter d'un si grand bienfait, j'en demeurais au contraire plus affligé, et depuis lors on ne me parla plus jamais de ma famille.

La pensée que mes parents étaient morts, que mes frères l'étaient aussi peut-être, ainsi que Joséphine, mon autre sœur bien-aimée; que sans doute Mariette, la seule personne qui leur survécût, s'éteindrait bientôt dans les angoisses de la solitude et dans les austérités de la pénitence, cette pensée me détachait de plus en plus de la vie. Quelquefois, violemment assailli par mes maladies ordinaires, ou par de nouvelles souffrances, telles que d'épouvantables coliques accompagnées de symptômes très-douloureux et semblables à ceux du *choléra-morbus*, j'espérais mourir. Oui, l'expression est exacte, *j'espérais*. Et néanmoins, ô contradiction de l'homme! en jetant un regard sur mon compagnon languissant, mon cœur se déchirait à l'idée de le laisser seul, et je désirais vivre encore.

Trois fois il arriva de Vienne de grands personnages, pour visiter nos prisons, et s'assurer qu'il ne s'y commettait aucun abus de discipline. La première visite fut celle du baron Von Münch, qui, s'apitoyant sur le peu de clarté que nous avions, nous dit qu'il implorerait la permission de prolonger notre journée, en faisant placer le soir, pendant quelques heures, une lanterne à l'extérieur du guichet. Cette visite eut lieu en 1825. Un an après, on mit à exécution sa pensée charitable. Grâce à cette lumière sépulcrale, nous pûmes alors apercevoir les murailles, et nous promener sans courir le risque de nous briser la tête. La seconde visite fut celle du baron Von Vogel. Il me trouva dans un fort mauvais état de santé; et, apprenant que le médecin, quoique persuadé que le café pouvait m'être salutaire, n'osait pas me l'ordonner, parce que c'était un objet de luxe, il dit un mot de consentement en ma faveur, et le café me fut prescrit. La troisième visite fut faite par je ne sais quel autre seigneur de la cour, homme de cinquante à soixante ans, qui nous témoigna, par ses manières et par ses paroles, la plus noble compassion. Il ne pouvait rien pour nous; mais l'expression suave de sa bonté était déjà un bienfait, et nous lui en sûmes gré.

Oh! comme le prisonnier soupire ardemment après la vue de ses semblables! La religion chrétienne, si riche d'humanité, n'a pas oublié de mettre au nombre des œuvres de miséricorde *la visite des prisonniers*. L'aspect des hommes, que touche votre infortune, suffit pour adoucir, quand même ils n'auraient pas d'autre moyen de vous consoler plus efficacement. La solitude complète peut être favorable à l'amendement de quelques âmes; mais je crois qu'en général elle l'est plus encore, si on ne la porte pas à l'extrême, si on la tempère par quelque contact avec la société. Moi, du moins, je suis ainsi fait. Lorsque je ne vois pas mes semblables, je concentre mon affection sur un petit nombre d'entre eux, et je cesse d'aimer les autres; si je puis en voir, je ne dirai pas beaucoup, mais un nombre raisonnable, j'aime avec tendresse tout le genre humain.

Mille fois je me surpris à aimer d'un amour exclusif quelques personnes à peine, et à sentir mon cœur si plein de haine pour les autres que je m'en épouvantais. Alors j'allais à la fenêtre avec le plus vif désir de voir quelque visage nouveau, et je m'estimais heureux si la sentinelle, en se promenant, ne rasait pas le mur de trop près; si elle s'écartait assez pour que je pusse la voir; si elle levait la tête, en m'entendant tousser; si sa physionomie était bonne. Quand je croyais y découvrir une expression de pitié, je me sentais pris d'une douce émotion, comme si ce soldat inconnu eût été un intime ami. S'il s'éloignait, j'attendais avec une tendre inquiétude qu'il revînt, et s'il revenait en me regardant, je jouissais de ses regards comme d'un grand bienfait. Quand il ne se promenait plus de manière à ce que je le visse, je restais mortifié comme un homme qui aime et qui s'aperçoit qu'on ne se soucie pas de lui.

Dans la prison contiguë à la nôtre, autrefois celle d'Oroboni, étaient maintenant D. Marco Fortini et M. Antonio Villa. Ce dernier, naguère robuste comme un Hercule, souffrit beaucoup de la faim pendant la première année, et, quand il eut plus de nourriture, il se trouva sans force pour digérer. Il languit longtemps, puis, réduit presque à l'extrémité, il obtint qu'on lui donnât une prison plus aérée. L'atmosphère méphitique d'un étroit tombeau lui était, sans doute, très-nuisible, comme elle l'était à tous les autres; mais le remède qu'il avait invoqué fut insuffisant. Dans cette grande chambre, il traîna encore quelques mois, puis, après plusieurs vomissements de sang, il mourut. Il fut assisté par D. Fortini, son compagnon de captivité, et par l'abbé Paulowich, venu en toute hâte de Vienne, quand on le sut près de mourir.

Bien que je ne fusse pas lié avec lui aussi intimement qu'avec Oroboni, sa mort, cependant, m'affligea beaucoup. Je savais qu'il était tendrement chéri de ses parents et de sa femme! Pour lui, son sort était plus à envier qu'à plaindre; mais ceux qui lui survivaient! Il avait été aussi mon voisin sous les *Plombs*; Tremerello m'avait apporté quelques vers de lui, et lui en avait porté des miens. Il régnait quelquefois dans ses vers un sentiment profond. Après sa mort, il me sembla que je lui étais plus attaché que je ne l'avais pensé durant sa vie, lorsque j'appris des gardes les cruelles souffrances qu'il avait endurées. Le malheureux, quoique plein de religion, ne pouvait se résigner à mourir. Il éprouva au plus haut degré l'horreur de ce terrible passage, sans cesser tou-

tefois de bénir le Seigneur et de s'écrier, en versant des larmes : « Je ne sais pas conformer ma volonté à la tienne, et cependant je le voudrais ; opère donc en moi ce miracle ! » Il n'avait pas le courage d'Oroboni; mais il l'imita en protestant qu'il pardonnait à ses ennemis.

A la fin de cette année (1826), nous entendîmes un soir, dans le corridor, le bruit mal comprimé de plusieurs personnes qui marchaient. Nos oreilles étaient devenues très-habiles à distinguer toute espèce de bruit. Une porte s'ouvre; nous reconnaissons que c'est la porte de la prison où était l'avocat Solera. On en ouvre une autre; c'est celle de Fortini. Au milieu de quelques voix qui parlent bas, nous distinguons celle du directeur de la police. — Que serait-ce ? une perquisition à une heure si avancée ? Et pourquoi ? Mais bientôt ils sortent de nouveau dans le corridor. Et voilà que nous entendons la voix du bon Fortini qui disait : « Etourdi que je suis ! Pardon, voyez-vous : j'ai oublié un volume de mon bréviaire. » Et il revint lestement sur ses pas pour prendre ce volume, puis il rejoignit les autres. La porte de l'escalier s'ouvrit, nous les entendîmes descendre jusqu'en bas; nous comprîmes que nos heureux camarades avaient reçu leur grâce, et, quel que fût notre regret de ne pas les suivre, nous nous réjouîmes de leur bonheur.

La délivrance de ces deux compagnons était-elle sans aucune conséquence pour nous? Comment sortaient-ils, eux qui avaient été condamnés comme nous, l'un à vingt ans, l'autre à quinze; et pourquoi la grâce ne s'étendait-elle pas à nous et à beaucoup d'autres? Existait-il donc, contre ceux qui n'étaient pas délivrés, des préventions plus hostiles ? Ou bien serait-on disposé à nous gracier tous, et deux à la fois, mais à de courts intervalles les uns des autres, peut-être chaque mois, peut-être tous les deux ou trois mois ?

Nous doutâmes ainsi pendant quelque temps. Et plus de trois mois se passèrent sans qu'il se fît aucune autre délivrance. Vers la fin de 1827, nous pensâmes que le mois de décembre pouvait être fixé pour l'anniversaire des grâces. Mais décembre passa et rien n'arriva. Notre attente se prolongea jusqu'à l'été de 1828, époque à laquelle expiraient pour moi les sept années et demie de prison équivalant, selon les paroles de l'empereur, à quinze années, si toutefois on voulait compter la peine du jour de l'arrestation. Mais si on voulait ne pas tenir compte du temps qu'avait duré le procès (et cette supposition était la plus vraisemblable), et ne dater que de la publication de l'arrêt, les sept ans et demi ne seraient accomplis qu'en 1829.

Tous les termes calculables passèrent, et la grâce ne vint pas. Cependant, déjà avant la sortie de Solera et de Fortini, il était venu à mon pauvre Maroncelli une tumeur au genou gauche. Au commencement la douleur était supportable; seulement elle le faisait boiter. Plus tard, il put à peine traîner sa chaîne, et il n'allait que rarement à la promenade. Un matin d'automne, il désira sortir avec moi pour prendre un peu l'air : il y avait déjà de la neige, et, dans un moment où par malheur je ne le soutenais pas, il trébucha et tomba. La secousse rendit à l'instant très-aiguë la douleur du genou. Nous le portâmes sur son lit, car il n'était plus en état de se tenir. Quand le médecin le vit, il se décida enfin à lui faire ôter la chaîne. La tumeur empira de jour en jour, devint énorme et de plus en plus douloureuse. Les souffrances du pauvre malade étaient si grandes, qu'il ne pouvait avoir de repos ni dans son lit ni hors de son lit. Lorsqu'il lui fallait faire un mouvement, se lever, se coucher, j'étais obligé de prendre le plus délicatement possible sa jambe malade, et de la placer très-lentement de la manière convenable. Quelquefois, pour le moindre changement de position, il fallait un quart d'heure de spasmes. Sangsues, cautères, pierre infernale, fomentations sèches ou humides, tout fut tenté par le médecin. C'était un surcroît de douleurs et rien de plus. Après l'application de la pierre infernale, la suppuration s'établissait. La tumeur n'était plus qu'une plaie; mais elle ne diminuait pas, et la suppuration n'apportait pas de soulagement à la douleur.

Maroncelli était mille fois plus malheureux que moi, et pourtant, hélas ! combien je souffrais avec lui ! Il m'était doux de remplir les fonctions d'infirmier auprès d'un si digne ami. Mais le voir dépérir ainsi au milieu de tourments si longs, si atroces, sans qu'il me fût possible de lui rendre la santé ! Présager que jamais ce genou ne pourrait se guérir ! Voir le malade plus convaincu de sa mort que de sa guérison ! Etre forcé d'admirer sans cesse son courage et sa sérénité ! Ah ! cela me torturait l'âme d'une manière inexprimable......

En ce déplorable état, il composait encore des vers, il chantait, il discourait : il faisait tout pour me tromper, pour me cacher une partie de ses maux. Il ne pouvait plus ni digérer, ni dormir; il maigrissait d'une façon effrayante; il avait de fréquents évanouissements; toutefois il semblait par moments reprendre vie et me donnait du courage. Ce qu'il souffrit pendant neuf longs mois ne saurait se décrire. Enfin on permit qu'il y eût une consultation. Le médecin en chef vint, approuva tout ce que le médecin avait essayé, et, sans prononcer son opinion sur la maladie et sur ce qui restait à faire, il se retira. Un instant après arriva le sous-intendant, qui dit à Maroncelli : « Le médecin en chef n'a pas osé s'expliquer en votre présence; il craignait que vous n'eussiez pas la force de vous entendre annoncer une nécessité cruelle. Moi, je l'ai assuré que le courage ne vous manquerait pas. — J'espère, dit Maroncelli, en avoir donné quelques preuves, en souffrant ces tourments sans me plaindre. On me proposerait donc ?... — Oui, monsieur, l'amputation. Cependant le

médecin en chef, voyant votre épuisement, hésite à la conseiller. Vous sentez-vous capable, dans l'état de faiblesse où vous êtes, de supporter l'amputation ? Voulez-vous vous exposer au danger ?... — De mourir ? Eh ! ne mourrai-je bientôt de même, si l'on ne met pas un terme à mes maux ? — Nous ferons donc de suite un rapport à Vienne sur tout ceci, et aussitôt la permission venue de vous amputer... — Quoi ! il faut une permission ? — Oui, monsieur. »

Huit jours après arriva l'autorisation attendue. Le malade fut transporté dans une chambre plus grande; il demanda que je le suivisse. « Je pourrais expirer durant l'opération, dit-il; que je me trouve au moins dans les bras de mon ami. » Ma compagnie lui fut accordée.

L'abbé Wrba, notre confesseur (il avait remplacé Paulowich) vint administrer les sacrements à l'infortuné. Ce devoir de religion rempli, nous attendions les chirurgiens et ils ne paraissaient pas. Maroncelli se mit à réciter encore un psaume. Les chirurgiens vinrent enfin; ils étaient deux. Le premier était le médecin ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier; et, quand il se présentait des opérations, il avait le droit de les faire de sa main, et ne voulait pas en céder l'honneur à d'autres. Le second était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, et qui jouissait déjà d'une grande réputation d'habileté. Celui-ci, envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération et la diriger, aurait bien voulu la faire luimême, mais il dut se contenter de surveiller l'exécution. Le malade fut assis sur le bord du lit, les jambes pendantes : je le tenais entre mes bras. Au-dessus du genou, à l'endroit où la cuisse commençait à être saine, on appliqua une ligature pour marquer le cercle que devait suivre l'instrument. Le vieux chirurgien tailla tout à l'entour, à la profondeur d'un doigt; puis il releva la peau coupée et continua de trancher les muscles mis à découvert. Le sang ruisselait à torrents des artères, mais aussitôt elles furent liées avec un fil de soie. Enfin on scia l'os.

Maroncelli ne jeta pas un cri. Quand il vit qu'on emportait sa jambe coupée, il la regarda d'un air de compassion; puis, se tournant vers l'opérateur, il lui dit : « Vous m'avez délivré d'un ennemi, et je n'ai aucun moyen de reconnaître ce service. » Il y avait, sur la fenêtre, une rose dans un verre. « Je te prie de m'apporter cette rose, » me dit-il. Je la lui donnai et il la présenta au vieux chirurgien, en lui disant : « Je n'ai pas autre chose à vous offrir pour vous témoigner ma reconnaissance. » Celui-ci prit la rose et pleura......

Les chirurgiens avaient cru que l'infirmerie du Spielberg était pourvue de tout ce qu'il fallait, à l'exception des instruments qu'ils avaient apportés. Mais l'amputation faite, ils s'aperçurent qu'il leur manquait plusieurs choses nécessaires : du taffetas gommé, de la glace, des bandages, etc. Le malheureux mutilé dut attendre deux heures que tout cela fût apporté de la ville. Enfin on put l'étendre sur le lit, et on lui appliqua de la glace sur le moignon. Le jour suivant on débarrassa ce moignon des grumeaux de sang qui s'y étaient formés; on le lava, on rabattit la peau et on banda la plaie.

Pendant plusieurs jours on ne donna au malade qu'une demi-tasse de bouillon avec un jaune d'œuf battu. Et quand fut passé le danger de la fièvre, qui accompagne cette opération, on commença à le restaurer graduellement avec une nourriture plus substantielle. L'empereur avait ordonné que, jusqu'au rétablissement de ses forces, on lui donnât de bons aliments de la cuisine du surintendant. La guérison s'opéra en quarante jours, au bout desquels nous fûmes reconduits dans notre prison. On nous l'avait agrandie en faisant une ouverture dans la muraille, et en réunissant à notre ancien cachot celui qui avait été habité d'abord par Oroboni et ensuite par Villa. Je transportai mon lit à l'endroit même où avait été celui d'Oroboni, là où il était mort. Cette identité de lieu me plaisait; je croyais m'être rapproché de lui. Souvent il occupait mes rêves, et il me semblait réellement que son esprit venait me visiter et m'apporter de célestes consolations.

Le spectacle horrible des souffrances de Maroncelli avant l'amputation de sa jambe, pendant et après cette opération, fortifia mon courage. Dieu qui, pendant sa maladie, m'avait donné la santé, parce que mes soins lui étaient nécessaires, me la reprit dès qu'il put se soutenir sur des béquilles. Il me vint des tumeurs glanduleuses dont je souffris beaucoup. J'en guéris, mais à ces douleurs succédèrent des maux de poitrine, que j'avais déjà éprouvés autrefois, mais qui maintenant me causaient des suffocations plus fortes que jamais, des vertiges et des dyssenteries spasmodiques. « Mon tour est venu, me disais-je. Serai-je moins patient que mon compagnon ? » Je m'appliquai dès lors à imiter sa vertu autant qu'il me fut possible.

Sans aucun doute, chaque condition humaine a ses devoirs. Ceux d'un malade sont la patience, le courage, l'obligation de faire tous ses efforts pour n'être pas insupportable à ceux qui l'approchent.

Maroncelli, sur ses pauvres béquilles, n'avait plus son agilité d'autrefois, et il s'en affligeait dans la crainte de me servir moins bien. Il craignait de plus que, pour lui épargner le mouvement et la fatigue, je n'eusse pas recours à ses services aussi souvent que j'en avais besoin. Et en effet, cela arrivait quelquefois, mais je mettais tous mes soins à ce qu'il ne pût pas s'en apercevoir.

Quoiqu'il eût repris des forces, il n'était cependant pas complétement rétabli. Il éprouvait, comme toutes les personnes amputées, des sensations douloureuses dans les nerfs, comme si le membre coupé vivait encore. Il souffrait du pied, de la jambe et du genou qu'il n'avait plus. Ajoutez à cela que l'os

ayant été mal scié, pénétrait dans les chairs nouvelles et y faisait souvent des plaies. Ce fut seulement au bout d'un an environ que le moignon fut assez endurci pour ne plus se rouvrir......

Mais de nouveaux maux vinrent assaillir l'infortuné, et presque sans intervalle. Ce fut d'abord une maladie articulaire, qui commença par les jointures des mains, et martyrisa ensuite toute sa personne pendant plusieurs mois, puis le scorbut. En peu de temps cette dernière maladie lui couvrit le corps de taches livides et nous glaça d'épouvante.

Je cherchais à me consoler en me disant : « Puisqu'il faut mourir ici, tant mieux si l'un de nous est attaqué du scorbut : c'est un mal contagieux et qui nous conduira au tombeau, sinon ensemble, du moins à peu de distance l'un de l'autre.

Nous nous préparions tous deux à la mort et nous étions tranquilles. Neuf années de prison et de cruelles souffrances nous avaient enfin familiarisés avec l'idée de la destruction totale de deux corps ainsi épuisés et avides de repos. Nos âmes se confiaient en la bonté divine et comptaient se réunir dans un lieu où cessent toutes les haines des hommes, et où nous demandions à Dieu de réunir aussi à nous, un jour, mais dépouillés de tout ressentiment, ceux qui ne nous aimaient pas.

Le scorbut, pendant les années précédentes, avait fait un grand ravage dans ces prisons. Le gouvernement, en apprenant que Maroncelli était atteint de ce terrible fléau, craignit une nouvelle épidémie scorbutique et consentit à la demande du médecin, qui disait qu'il n'y avait pour Maroncelli de remède efficace que le grand air, et conseillait de le tenir le moins possible renfermé.

Moi, comme son camarade de chambre, et de plus malade d'une dyscrasie, je jouis du même avantage.

A toutes les heures où le lieu de la promenade n'était pas occupé par d'autres, nous restions dehors; c'est-à-dire depuis une demi-heure avant le jour pendant une couple d'heures; puis pendant le dîner, si cela nous plaisait; ensuite pendant trois heures de la soirée, jusqu'après le coucher du soleil. Cela pour les jours ordinaires. Les jours de fête, comme il n'y avait pas habituellement de promenade pour les autres détenus, nous restions dehors du matin au soir, excepté à l'heure du dîner.

Un autre infortuné, âgé d'à peu près soixante-dix ans, et d'une santé entièrement délabrée, fut joint à nous, dans la pensée que l'air pourrait aussi lui faire du bien. C'était M. Constantin Munari, aimable vieillard, passionné pour les études littéraires et philosophiques, et dont la société nous fut très-agréable.

En comptant ma peine, non plus du jour de mon arrestation, mais du jour du jugement, les sept ans et demi finissaient en 1829, soit dans les derniers jours de juillet, selon la date de la signature de l'empereur, soit au 22 août, selon la date de la publication de l'arrêt. Mais ce terme passa encore, et toute espérance s'éteignit.

Jusqu'alors Maroncelli, Munari et moi, nous nous flattions quelquefois de revoir le monde, notre Italie, nos parents ; et c'était là pour nous un sujet de conversations pleines de regrets, de pitié et d'amour.

Le mois d'août une fois passé, puis septembre, puis toute cette année, nous nous habituâmes à ne plus rien espérer sur la terre, si ce n'est la continuation de notre amitié inaltérable, et l'assistance de Dieu, pour accomplir dignement le reste de notre long sacrifice.

Ah ! l'amitié et la religion sont deux biens inestimables ! Elles embellissent même les jours du prisonnier quand a cessé de luire à ses yeux toute espérance de grâce ! Dieu est vraiment avec les malheureux, — avec les malheureux qui aiment !... »

Ces dernières paroles résument toute l'œuvre de Silvio Pellicò, et pourraient lui servir d'épigraphe. Mais les malheureux qui aiment sont encore des heureux : les malheureux sont ceux qui n'aiment pas. Le ciel ou l'enfer sur la terre sont d'avance dans les cœurs des hommes. Des captifs qui s'entre-déchirent sont des démons justement punis; des prisonniers qui s'aiment et qui prient sont des anges qui expient les péchés du monde. Les sentiments si doux, si humains et si divins en même temps de l'auteur des *Prisons*, laissent de touchants souvenirs au fond même de cette captivité affreuse; il regrette presque son cachot en l'abandonnant : il y avait fait de si ferventes prières ! il y avait souffert avec tant de patience ! il y avait eu tant de saintes et nobles pensées ! il y avait tant pleuré et tant aimé !

Le livre intitulé ***Mes Prisons***, traduit dans toutes les langues de l'Europe, est le principal titre à la célébrité de Silvio Pellico. Il est connu en Italie par d'autres œuvres qui n'appartiennent pas à la littérature chrétienne. Ses sujets, en général, sont tristes et sa poésie mélancolique même dans ceux de ses poëmes qu'il avait composés avant sa longue captivité. On eût dit qu'il pressentait ses épreuves et son initiation à la perfection chrétienne par la douleur et par les larmes.

Un petit traité de morale chrétienne intitulé ***Des devoirs des hommes***, par Silvio Pellico, a été traduit plusieurs fois en français, et a pris place parmi nos meilleurs petits livres. C'est la morale du livre des *Prisons* mise en préceptes, et ces préceptes ont leur charme ; mais nous préférons les exemples, et bien des personnes sans doute partageront notre opinion.

Maintenant le bon Silvio Pellico vit tranquillement et pieusement à Turin, entouré de ses parents et de ses amis. L'auteur de ce ***Dictionnaire*** lui ayant adressé, en 1845, un livre intitulé ***La Fête-Dieu***, en reçut la réponse suivante :

« Monsieur,

« Votre livre est bon et beau ; je l'ai lu, comme nous disons, *avec amour*. Et c'est

bien *avec amour* que vous avez écrit des pages si saintes ! Dieu vous bénira, vous aurez la grâce de le servir constamment *avec amour*, d'honorer le grand ministère auquel il vous a appelé, d'édifier les âmes, de les attirer aux pieds de Jésus et de Marie. Oh ! que les dons de l'intelligence sont admirables, quand on rejette l'orgueil, quand on veut être humble et simple ! Ce n'est qu'alors qu'on est dans la vérité : on prie et on obtient.

« Mon ami le comte de Branges vous rend bien justice ; il vous aime, il vous estime. Oh ! faisons-nous tous saints ! Je me recommande à vos prières ; n'oubliez pas dans les vôtres le pauvre pécheur qui rend hommage à votre vertu et à votre talent. *Sursum corda !* « SILVIO PELLICO.

« 10 juin 45. »

Cette lettre étant de nature à nous humilier plutôt qu'à nous glorifier, mais étant infiniment honorable pour le caractère et la modestie de celui qui l'a écrite, nous n'avons pas craint de la publier ici, et nous en conservons avec soin le précieux autographe.

PÈRES DE L'ÉGLISE. — Les Pères de l'Eglise sont les prophètes de la nouvelle loi. Ils ont annoncé, préparé et fondé la civilisation catholique, comme les grands prophètes hébreux avaient pressenti et annoncé la révélation évangélique.

Ce sénat des vingt-quatre vieillards que saint Jean, dans son *Apocalypse*, nous représente siégeant autour du trône de l'Agneau avec des lampes dans les mains et des couronnes d'or sur la tête ; ces rois de la lumière, ces pères des siècles qui se prosternaient devant l'Agneau, nous représentent cette vénérable magistrature de l'intelligence et de la foi exercée par les Pères de l'Eglise, qui sont, pour ainsi dire, les délégués des patriarches, des prophètes et des apôtres. Ces sublimes intelligences nous apparaissent, en effet, comme un sénat immortel qui compose le conseil de Jésus-Christ et celui de son Eglise : ils sont dans le ciel, et leur esprit est toujours présent sur la terre, comme on les voit dans le beau tableau que Raphaël a intitulé : *La dispute des Saint-Sacrement*.

La chaîne des Pères compose ce qu'on appelle le corps de la théologie positive, et l'on peut y trouver également la *somme de la littérature chrétienne*. La théologie, depuis eux, n'a été que le commentaire de leurs décisions ratifiées par les saints conciles ; l'éloquence religieuse ne s'est formée que dans l'étude de leurs œuvres. L'Ecriture sainte et les Pères, voilà toute la littérature chrétienne, le reste sort de là et aspire à y retourner.

De même qu'on distingue en exégèse des grands et des petits prophètes, on peut établir pour les Pères une classification pareille, et, chose assez remarquable, les Pères qui doivent correspondre aux grands prophètes se trouvent également au nombre de quatre dans l'Eglise latine et de quatre dans l'Eglise grecque. Les quatre plus illustres Pères de l'Eglise latine sont saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire le Grand ; les quatre de l'Eglise grecque sont saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Athanase. Ces hommes, que Dieu avait prédestinés à être les lumières du monde, réunissaient en eux tous les dons de l'intelligence, du génie, du talent et de la vertu ; c'étaient des âmes énergiques et des cœurs tendres. Ils étaient pères pour instruire les enfants et pour perfectionner les justes ; mais ils avaient des entrailles de mères pour les pécheurs : ils ne craignaient ni les rois, ni la mort. Plus grands dans l'exercice de leur ministère que toute la puissance des Césars, et plus humbles dans leur personne que des pauvres et des enfants, ils ont achevé l'œuvre des apôtres en édifiant l'édifice spirituel de l'Eglise, dont ils sont restés les vivantes et inébranlables colonnes.

Les Pères sont, avant toute chose, les interprètes et les disciples de l'Ecriture sainte. Leurs ouvrages les plus volumineux sont des homélies ; dans leurs sermons ils se bornaient à lire le saint Evangile et à l'expliquer au peuple. Les homélies de saint Ambroise sont empreintes du véritable esprit de l'Evangile ; les sermons de saint Augustin sentent peut-être un peu plus le bel-esprit et le rhéteur; saint Jérôme est savant dans ses explications, érudit dans ses recherches, puissant dans ses pensées, hardi et fort dans ses expressions, parfois jusqu'à la dureté. Saint Jean Chrysostome est la bouche d'or de l'éloquence chrétienne : il eût convaincu les esprits par le seul charme de sa parole, si l'ascendant de sa sainteté n'eût pas entraîné tous les cœurs. Saint Basile, grave et austère comme Pythagore, saint Grégoire de Nazianze, abondant en doctrine et sublime en paroles comme Platon, semblent avoir régénéré et résumé en eux toute la sagesse de la Grèce antique ; saint Athanase, le courageux lutteur qui, comme le Sauveur sous la croix, incline son épaule sous le poids du monde et proteste presque seul contre tout l'Empire étonné de se trouver arien; tous ces grands hommes ont tour à tour succédé à saint Paul dans son œuvre d'enseignement et de résistance. Ils ont été, chacun dans son siècle et dans son Eglise, le champion de la vérité et le sauveur de l'unité catholique. Tous ont prêché la même parole avec des grâces différentes, et se sont appuyés sur le même Evangile : phalange glorieuse et sainte, dont les ossements prophétisent comme ceux de Joseph, et qui, comme saint Paul le dit du juste Abel, parlent encore après leur mort : *Defunctus adhuc loquitur*.

La littérature des Pères commence à saint Paul et finit provisoirement à Bossuet, qu'on a appelé, comme chacun sait, le dernier des Pères de l'Eglise. Les Pères des temps apostoliques ont eu saint Paul pour modèle, et c'est pourquoi nous le leur donnons pour docteur et pour maître. Les écrits de saint Ignace le Martyr, de saint Polycarpe, d'Her-

mas et des autres du même siècle, respirent un parfum d'éloquence apostolique qui nous ramène à saint Paul, le plus éloquent des apôtres. Bossuet résume dans ses livres admirables toute la doctrine et toute l'éloquence des grands siècles. Il semble avoir pris à cœur de faire la synthèse théologique et littéraire de tous les Pères de l'Eglise. Ainsi c'est à saint Paul qu'on semble avoir tout emprunté, et tout a profité à Bossuet, qui, à travers les siècles, tend la main à saint Paul, afin de faire passer sous leurs mains jointes, comme sous une porte, la tradition tout entière.

La mission des Pères était immense. Ils avaient à refaire le monde intellectuel et moral, d'après l'Ecriture sainte, sur les ruines de l'ancienne philosophie. Les plus grands d'entre eux furent envoyés à une époque où la terre tremblait et secouait tous les monuments des anciens cultes et des anciens pouvoirs. Au dedans la réaction religieuse qui vengeait sur les simulacres et sur les temples les désastres de l'empire; au dehors le vandalisme des barbares qui grondait et s'enflait déjà comme un flot prêt à tout effacer. C'est sur ce sol mouvant, au milieu des convulsions d'un monde à l'agonie, au bruit du clairon des Huns et des Vandales qu'il fallait rebâtir ou plutôt construire pour la première fois l'asile éternel de la paix. Il y eut alors un illustre insensé, nommé Julien, qui crut pouvoir se placer comme un géant entre deux mondes, retenir d'une main l'ancien au penchant de l'abîme, et y précipiter de l'autre le nouveau. Il appela donc à son secours le mysticisme de la nouvelle école de Platon et toutes les lumières des derniers sages de la Grèce réunis dans Alexandrie; il voulut galvaniser le cadavre de la beauté antique, en lui infusant le sang des nouvelles hécatombes et en lui insufflant le spiritualisme panthéistique de Plotin. Fanatique de son rêve titanique, il prêchait d'exemple et gardait sur le trône de l'univers toute l'austérité d'un disciple de Pythagore. Il espérait ainsi confisquer la réaction contre les orgies du paganisme au profit même de ses dieux; mais il n'avait pas compris ce que disait le Sauveur: *On ne met pas le vin nouveau dans des outres anciennes; autrement le vin fait éclater les outres.* Le spiritualisme que Julien ingérait aux doctrines sensualistes fut pour elles comme un poison qui acheva leur agonie. Partout, même dans la philosophie de Julien, le christianisme apparent ou caché mordait l'hellénisme au cœur. Au milieu des sceptiques qui le flattaient, Julien seul restait entêté dans ses croyances avec la ténacité d'un sectaire. Quand il mourut, on trouva que son œuvre de retour vers le passé était déjà morte avant lui. Les feux des sacrifices qu'il avait rallumés s'éteignirent d'eux-mêmes; les temples qu'il avait relevés restèrent vides, et cet empereur, digne peut-être des temps héroïques, s'il était venu en ces temps-là, mourut dans le désert, frappé par une main inconnue, et n'emporta avec lui, dans la tombe qui lui fut creusée dans le sable, que le surnom de l'*Apostat*.

Les chrétiens prévoyaient depuis longtemps la fin malheureuse de Julien, et ils laissaient passer son règne comme un orage. Un sophiste de la cour de l'empereur demandait avec ironie à un chrétien: « Que fait maintenant le fils du charpentier?—Un cercueil, » lui répondit celui-ci d'une voix triste et sévère. A la mort de Julien, des bruits étranges coururent, et la voix populaire répéta d'effrayants miracles qui furent transmis de bouche en bouche et reproduits de siècle en siècle jusque dans les légendes du moyen âge, où nous les retrouvons et où nous les copions en laissant à ces poétiques récits toute l'authenticité de leur vieux style. La mort de Julien n'y est plus regardée seulement comme un fait providentiel: c'est un miracle des plus étonnants qui se soient jamais opérés. Marie, la mère de Dieu, a pleuré pour ses enfants affligés, les ossements mêmes des martyrs se sont soulevés contre l'Apostat. Mais laissons parler le légendaire:

« *Comme la vierge Marie enuoya S. Mercure, pour occir Iulian l'Apostat.*

« Ivlian l'Apostat, tres-cruel ennemi de l'Eglise, sçachant que S. Basile par ses pieuses remonstrances, auoit fait demolir et mettre en pieces la deesse qu'il adoroit par le peuple de Cesaree, se partant pour aller guerroyer contre les Perses, le menaça de le massacrer auec tout son peuple, soudain apres son retour. Parquoi le sainct homme voulant encourager ses gens intimidez du cruel tyran, commanda à tout le clergé de la ville, et enioignit à tout le peuple de ieusner l'espace de trois iours, et de monter au temple dedié en l'honneur de la glorieuse vierge Marie, et où elle estoit reueree, sur le mont Didyme, afin de prier Dieu qu'il lui pleust rompre et dissiper le conseil malin de leur prince. Tandis que le peuple et le clergé estaient occupez auec toute humilité en oraison, S. Basile se veit representer en vision l'armee celeste en tournant de tous costez ceste montagne; et au milieu de la troupe, apperceut vne dame assise dans vn throsne fort excellent, laquelle disoit à vne compagnie d'hommes illustres, qui lui assistoient: Faites moy venir Mercure afin qu'il aille occir Iulian qui blaspheme abominablement Dieu et mon fils. Et veit soudain ledit S. Mercure equipé de toutes ses armes se presenter, et tout aussi tost par le commandement de ceste dame, se mettre en chemin. S. Basile donc s'esueillant et s'estonnant grandement de ce qu'il auoit veu en songe, s'en alla tout droist à l'eglise, où estoit le tombeau du sainct martyr de Iesus Christ, auquel il estoit inhumé et ne trouuant point ses armes que l'on y gardoit, s'enquit du sacristain, qui auoit leué le harnois de S. Mercure. Le sacristain l'asseura auec serment, que le soir precedent elles estoient encore en leur place accoustumee. Qui fut cause que S. Basile tint sa vision pour veritable et asseuree: et glorifiant Dieu de misericorde, qu'il n'oublie ia-

mais ceux, qui ont esperance en lui, retourna hastiuement et bien ioyeux vers la montaigne, où tous estoient assopis de sommeil, lequel apres les auoir esueillez, les exhorta à prière, et d'vn cœur allègre et riant, leur raconta la vision que Dieu luy auoit reuelee ceste nuict, touchant la ruine du tyran ennemy de l'Eglise. Ainsi rendant graces à Dieu auec toute l'assemblee, retournerent en la cité : et s'acheminans au lieu où reposoient les ossements du sainct martyr, y trouua la lance d'iceluy toute sanglante et arrousee de sang. Et là derechef on pria, et rendit-on graces à Dieu pour ses benefices tant grands et signalez. Et tost apres l'euenement, qui s'ensuiuit, monstra bien que S. Basile auait dit vray. Car Libanius tresorier de Iulian, eschappé par fuite de la bataille, arriuant en Cesaree, entendit que le peuple estoit assemblé en l'eglise, où vint annoncer la mort de l'Apostat, vsant de ces propos : lors que l'empereur estoit pres le fleuve d'Eufrate, et la nuict septieme, comme sa garde faisoit la sentinelle aupres de luy, voici venir vn cheualier incogneu, lequel branlant sa lance auec terrible impetuosité, s'attaqua contre iceluy, et le transperça tout à coup : ce qu'ayant fait, se retira n'estant plus veu de personne : et le miserable prince donnant horribles cris, se tourmentant, despitant et blasphemant Dieu, rendit l'ame. Bref cette commune priere instituee à l'instigation de S. Basile, et corroboree par l'inuocation de la vierge Marie fut de telle efficace et vertu, que ce Iulian tres pernicieuse peste de l'Eglise, en fut mis à mort, et le peuple pieux et deuot demeura sans endurer mal ni domage de la cruauté du tyran. »

On voit que dans ces premiers siècles le merveilleux de l'épopée se mêlait naturellement aux réalités de la vie, et que les croyances se transformaient d'elles-mêmes en une poésie admirable. Pendant que le génie de saint Basile triomphait ainsi, dans l'opinion populaire, de toute la puissance de Julien, saint Grégoire de Nazianze, du haut de la chaire évangélique, condamnait solennellement la mémoire de l'Apostat. Personne n'eut pitié de lui, parce qu'il avait eu, dans sa folie, cette grandeur d'audace et de persistance dans la révolte qui caractérise Satan. Avec un jugement moins faux, Julien eût pourtant réuni toutes les qualités d'un héros; mais son crime avait été l'orgueil : il avait rêvé les destinées d'Hercule, et il mourut seul, misérable et désespéré comme son faux dieu.

Julien eut quelques successeurs qui passèrent vite pour céder la place à Théodose, l'Auguste du beau siècle des Pères. C'est alors que la gloire de l'épiscopat se fit voir à son apogée en la personne de saint Ambroise. Valens avait déjà tremblé devant saint Basile, qui ne tremblait devant personne; Théodose se prosterna devant saint Ambroise et se soumit, comme le dernier du peuple, à la pénitence publique. Sous le règne de Théodose, le paganisme tenta son dernier combat, et fut vaincu en la personne du tyran Eugène. Les derniers adorateurs de la Victoire virent bien que leur déesse elle-même les avait quittés pour passer à l'ennemi, et pour se venger d'une victoire devenue chrétienne, ils renversèrent son autel.

Le règne de Théodose fut une halte sur le penchant de la décadence. L'empire était jugé, et ses destins devaient s'accomplir. La société tombait en ruines de toutes parts, et les philosophes accusaient le christianisme de toutes les calamités qui désolaient le monde. Alors saint Augustin déroula aux yeux des peuples affligés le plan de la Cité de Dieu : il montra le ciel à ceux qui sentaient la terre fuir sous leurs pieds, et fit voir surtout combien était calomnieuse la pensée de ceux qui accusaient le médecin des défaillances du malade, en rejetant sur le christianisme les tourments de ce vieux monde romain expirant des suites de ses débauches, mais au chevet duquel le christianisme apparaissait encore comme un consolateur, en lui montrant d'une main le ciel ouvert au repentir, et de l'autre, une croix sur laquelle ont été expiés tous les péchés du monde.

Lorsque les barbares du Nord, avec leur nature de fer, se ruèrent sur l'empire romain et brisèrent avec dédain ces races amollies par une longue corruption, ils ne trouvèrent que le christianisme qui fût assez fort pour les arrêter, pour leur résister et pour les soumettre. La pénitence, avec ses salutaires rigueurs, avait créé des forces morales suffisantes pour empêcher cette masse brutale de tout précipiter avec elle dans l'abîme de la barbarie ; tout fut effacé par l'invasion, mais l'Eglise, comme une arche nouvelle, conservait dans son sein les germes de toutes les bonnes, belles et grandes choses. L'arche surnagea quand vint le déluge : plus le flot monta, plus elle fut élevée vers le ciel ; puis un jour, le Rédempteur, qui semblait comme autrefois dormir sur la poupe de ce mystérieux vaisseau, se réveilla et dit aux flots, en étendant la main : *Vous viendrez jusqu'ici*. Un jour, le paisible successeur de saint Pierre et le furieux Attila se rencontrèrent dans la campagne de Rome, et le Fléau de Dieu s'inclina devant le bâton du pasteur. Rome vainquit à son tour les vainqueurs du monde, non plus par les armes, mais par le pouvoir mystérieux des clefs. Il fallait des hommes nouveaux pour les nouveaux dogmes, et l'invasion lui avait seulement donné des troupeaux ; elle dut élargir son bercail et élever plus haut, afin qu'il pût voir de plus loin, le siége révéré du pasteur. Le Bas-Empire acheva de se dissoudre, et sur ses débris s'éleva le trône glorieux de Charlemagne. L'empire chrétien fut alors constitué sur sa double base spirituelle et temporelle ; l'aigle de l'Evangéliste leva sa tête à côté de l'aigle impériale ; les deux puissances inséparables, mais distinctes, eurent pour sanction l'alliance intime du pape et de l'empereur ; le chef ecclésiastique dirigea le bras séculier, et le trône devint

inébranlable en s'appuyant contre l'autel.

La profonde sagesse des Pères et leur éloquence irrésistible préparèrent cette régénération du monde : les grands papes du moyen âge se souvenaient toujours de saint Ambroise et de saint Basile ; mais ils rencontrèrent des Valens plus souvent que des Théodose.

La littérature des Pères est immense, et notre siècle même n'est pas encore assez éclairé pour en comprendre toute la grandeur. Ils ont résumé tout le passé et préparé tout l'avenir. Leur mysticisme a fait cesser les recherches de l'école de Pythagore et les rêves sublimes de Platon. Leur morale adopte et surpasse les plus beaux désirs de Socrate ; ils ont compris l'Evangile avec une véritable science, et ils régénèrent toutes les sciences par la foi au saint Evangile. Leur langage n'est plus et ne peut plus être celui de l'ancienne Grèce ou de la Rome d'Auguste, et ce qu'ils ont de moins éloquent, ils le doivent encore à leurs bonnes études et aux façons littéraires de leur siècle; mais lorsqu'ils s'abandonnent à l'inspiration chrétienne, ils sont vraiment catholiques dans leur style, c'est-à-dire universels. La philosophie cherche encore la solution des problèmes qu'ils ont résolus, et rencontrant un jour leurs pensées, les citera comme des découvertes. Si l'on recommençait à les lire, leur doctrine paraîtrait nouvelle à force d'avoir été oubliée. On s'étonnerait de cette ampleur d'intelligence, de cette immensité d'amour, de cette majesté de langage. Le livre *des Devoirs* de saint Ambroise, par exemple, est tout ce qu'on pourra jamais imaginer en morale de plus philosophique et de plus beau. Les *Confessions* de saint Augustin porteront à jamais la lumière dans les ténèbres de la conscience humaine; le stoïque saint Basile et le poëte saint Grégoire de Nazianze ont ouvert une école littéraire dont peu de grands hommes depuis se sont montrés dignes d'être les élèves. Evidemment tout ce que Dieu a manifesté là de génie et de puissance n'a pas encore été compris du monde, et nous pouvons considérer nos études dans ce glorieux passé comme des révélations de l'avenir.

Faire descendre du ciel sur la terre la nouvelle Jérusalem, faire que la volonté de Dieu fût accomplie sur la terre comme au ciel, tel était dès le commencement, et tel est encore l'idéal politique et social du christianisme. A Dieu seul de savoir jusqu'à quel point l'Evangile peut modifier les institutions humaines, et quelle résistance le monde maudit du Sauveur apportera à la bonne nouvelle. Il fallait travailler à la vigne du père de famille, et les Pères ont fait consciencieusement leur journée. Ils rendaient à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César ; mais depuis que les maîtres du monde avaient fléchi le genou devant la croix, César, aux yeux de ces grands évêques, n'était que le premier des chrétiens et devait à son peuple la justice et le bon exemple. César veillait pour défendre l'Eglise, l'Eglise veillait sur César pour défendre le peuple contre les caprices de l'homme. L'excommunication était alors une peine terrible qui menaçait aussi bien les princes que les moindres de leurs sujets, et lorsque Valens le persécuteur trembla dans l'église de Césarée, c'est qu'il craignait que saint Basile ne voulût pas admettre son offrande.

Cette force morale qui n'avait jamais eu d'exemple, l'éloquence des Pères nous en révèle tout le secret. L'humilité profonde qui caractérise leur foi les mettait au-dessus de toute ambition, et ils se faisaient craindre par les rois en servant les pauvres et en dédaignant toutes les choses de la terre. Un prêtre est bien fort quand les passions des hommes n'ont aucun moyen de l'atteindre, de le reprendre et d'exercer envers lui leurs représailles ; et c'est ce que la philosophie du siècle ne comprendra jamais ; les penseurs mêmes de nos jours s'étonnent d'une prétendue puissance occulte qu'ils sentent au fond du catholicisme. On s'en prend aux jésuites, aux congrégations, à des êtres imaginaires, et l'on ne sait pas que la vraie force catholique, c'est la mortification chrétienne. Ce qui fait que l'Eglise résiste et résistera toujours à ceux qui espèrent la renverser, c'est qu'elle renferme dans son sein et renfermera toujours des héritiers de l'esprit des Pères, des hommes de foi et de dévouement, des hommes surtout d'abnégation et de pénitence. Jésus-Christ n'a pas voulu détruire la pauvreté; il l'a sanctifiée, au contraire, pour qu'elle devînt maîtresse de la fortune. *J'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir moi-même*, disait Curius. Les Pères ne disaient pas ce qu'ils aimaient mieux ; mais ils faisaient ce qu'avait dit Curius, et la sévère pauvreté présidait en leur personne à la répartition des richesses. Jamais on n'avait fait à l'égoïsme une si rude guerre que la leur. Les instincts rapaces de l'animal étaient combattus, dans leurs écrits et dans leurs discours, par le plus grand dévouement et la plus immense générosité qui ait jamais étonné la terre. Jésus-Christ, le Dieu pauvre, après avoir tout donné aux hommes pendant sa vie, leur distribuant encore, la veille de sa mort, sa propre chair et son propre sang, était toujours vivant dans la pensée de ces grands hommes, et parle encore dans leurs écrits pour juger et condamner le monde. Jésus-Christ est devenu, depuis eux, la pierre angulaire de l'édifice social ; elle a écrasé les institutions sur lesquelles elle est tombée, et tout ce qui viendra se heurter contre elle sera brisé.

Ce sont les grandes pensées qui font les belles paroles, et la littérature n'est que le vêtement de la philosophie. La poésie païenne, avec ses allégories séduisantes, était l'interprète des dogmes de la sagesse humaine, résumée si admirablement par saint Paul en deux mots : *Buvons et mangeons, car nous mourrons demain.* La littérature chrétienne est l'interprète d'une toute autre pensée, et cette pensée peut se résumer

également en peu de mots : *Aimons et souffrons jusqu'à la mort ; car après la mort nous vivrons toujours.* Ainsi, d'un côté, la volupté et le néant ; de l'autre, l'abnégation et le bonheur éternel ; d'un côté, les lits jonchés de fleurs qui recouvrent des ossements et une tombe ; de l'autre, la croix et les épines, mais l'espérance de l'immortalité et du ciel ; d'un côté, l'impudique Vénus ; de l'autre, la chaste Marie : telles sont la séparation, l'opposition et l'alternative des deux mondes, des deux philosophies et des deux littératures. Il s'agit maintenant de savoir quel dogme doit définitivement triompher : celui d'Epicure, de Lucrèce et de Voltaire, ou celui de Jésus-Christ, de saint Paul, de saint Basile, de saint Augustin, de Fénelon et de Bossuet.

Les Pères ont expliqué l'Evangile, les docteurs ont expliqué les Pères : les mystiques ont complété l'œuvre des docteurs, en apportant leur onction divine pour tempérer les aridités de la scolastique. Nous touchons au temps où le fruit de tant de travaux doit être recueilli, et où le résumé de tant de belles œuvres sera une nouvelle Somme universelle, c'est-à-dire catholique. Au point de vue littéraire, l'esprit de synthèse s'est déjà manifesté dans plusieurs grands hommes ; et Bossuet, par exemple, nous a fait voir ce que pouvait un génie comme le sien, nourri de la substance des Pères, réglé par la méthode scolastique, enrichi de toutes les révélations des hagiographes, tempérant le mysticisme du contemplateur par l'exactitude du docteur, et résumant en lui seul tous les siècles de la science et de l'éloquence chrétienne. Espérons donc, étudions et prions.

(*Voy.*, au nom de chacun des principaux Pères, les articles spéciaux.)

PÈRES DU DÉSERT. — L'époque des Pères du désert est une des plus importantes pour la littérature chrétienne ; c'est, à proprement parler, le siècle des légendes et la seconde époque héroïque des premiers âges de l'Eglise. L'esprit humain, en ce temps-là, ne craignait pas de se mesurer avec l'horreur des solitudes, et des volontés soutenues par la grâce accomplissaient des travaux plus incroyables que ceux d'Hercule. Les grandes âmes, que dilatait alors une aspiration incessante vers l'infini, se trouvaient à l'étroit dans le monde ; il leur fallait l'éternité dans le temps, et les gloires du martyre dans les privations de la vie. L'homme avait vu Dieu sur la croix, et s'était pris à l'aimer d'un immense et douloureux amour. La folie de la croix, pour parler le langage de saint Paul, l'emportait sur toute la sagesse des philosophes ; les enfants de la voluptueuse Rome des Césars avaient soif de souffrir pour expier les crimes de leur mère. On eût dit que les années de la persécution finissaient trop tôt ; le triomphe temporel de la religion semblait faire trembler les adorateurs de la croix, et la légende des solitaires continuait celle des martyrs. Le grand génie de cette époque est saint Jérôme, qui nous apparaît desséché d'austérités et de veilles, et se meurtrissant la poitrine à coups de pierre dans la grotte de Bethléem ; saint Jérôme, qui écrivait à Héliodore de fouler aux pieds son père et sa mère plutôt que de s'arrêter sur le chemin de la perfection et du désert ; saint Jérôme, enfin, le laborieux traducteur de l'Ecriture sainte, l'impétueux adversaire des hérétiques, le terrible ennemi de la chair, qui se punissait d'un souvenir et s'éveillait encore en sursaut, croyant entendre la trompette du dernier jour, et tremblant d'être surpris indigne.

L'éloquence de saint Jérôme est pleine de vigueur et d'âpreté ; il exagère quelquefois l'énergie et mêle des paroles dures à des paroles sublimes. Sa lettre à Héliodore, bien qu'un peu décl.matoire, contient de grandes beautés ; son invective contre le diacre Sabinien a des passages qui font frissonner ; son style ressemble à celui de Tertullien, mais il a quelque chose de plus châtié encore et de plus sévère dans la forme, en même temps que, dans l'ordre des idées, il développe souvent des facultés plus riches et plus brillantes. Ses histoires des Pères du désert sont admirables de poésie, surtout celle de saint Paul, premier ermite, où le merveilleux se mêle à la réalité comme dans les plus beaux poëmes. Les derniers fantômes du paganisme qui fuient devant saint Antoine, les lions qui viennent creuser la tombe de saint Paul, sont des tableaux dignes des plus grands maîtres. La Vie de saint Malc est un petit roman du plus saisissant intérêt, où la vérité a tout l'attrait de la fiction. La Fontaine l'a traduite en vers. Saint Jérôme a écrit aussi la Vie de plusieurs saintes femmes et de quelques vierges illustres ; car la virginité alors était honorée jusque dans le siècle. Une longue et terrible expiation devait succéder aux débauches de Rome, et les pauvres Stylites payaient les dettes des Lucullus. Les austérités volontaires de ces pénitents publics allaient jusqu'à des excès qui aujourd'hui nous feraient frémir : c'était la réaction de l'esprit contre la chair, et la chair avait été bien criminelle. Les fêtes de Néron s'expiaient dans la Thébaïde, et les enfants des martyrs aimaient à faire pénitence pour les enfants de leurs bourreaux.

Les légendes du désert sont de merveilleux épisodes pour l'épopée chrétienne ; elles sont toutes empreintes encore de l'esprit apostolique et de l'ascétisme primitif, et non-seulement saint Jérôme, mais le bon saint Ephrem d'Edesse, mais saint Sophrone, mais Pallade, Cassien et d'autres moins célèbres, ont su les raconter avec naïveté et avec grâce. La Vie de saint Abraham par saint Ephrem est un chef-d'œuvre de narration : l'histoire de ce que fit le vieux solitaire pour ramener à Dieu sa fille Marie surpasse en intérêt les péripéties romanesques les plus attachantes. Le dénouement arrache des larmes. Comme on aime ce bon et pieux vieillard ! Comme on plaint la pauvre Marie !

Nous avons voulu citer en entier ce drame si touchant et si simple, et nous avons détaché des œuvres de saint Ephrem la légende de saint Abraham pour la joindre à l'histoire de saint Malc et au récit de la mort de saint Paul, premier ermite, par saint Jérôme. Ces trois belles pages de la Vie des Pères du désert suffiront pour faire apprécier le reste.

La Vie de saint Malc paraît être sortie la première de la plume de saint Jérôme, si l'on s'en rapporte à la préface :

« Ceux qui doivent combattre sur la mer, dit-il en commençant, ont coutume, lorsqu'ils sont encore dans le port et dans le calme, de hausser et de baisser le gouvernail, de se servir des rames, de préparer les mains de fer destinées à accrocher les vaisseaux ennemis, et de mettre leurs soldats en ordre le long des bancs, pour leur apprendre à demeurer fermes dans un champ de bataille aussi glissant qu'est celui d'un vaisseau agité des flots, afin que, s'étant exercés de la sorte dans ces combats, qui ne sont que feints, ils n'aient point d'appréhension ni de crainte lorsqu'ils se trouveront dans des combats véritables. Ainsi, après avoir demeuré longtemps dans le silence que m'a fait garder celui qui ne peut souffrir que je parle, je veux m'exercer dans un petit ouvrage et comme dérouiller ma langue, afin de pouvoir entreprendre une histoire plus étendue ; car j'ai résolu d'écrire (si Dieu me conserve la vie, et si ceux qui me déchirent par leurs médisances cessent de me persécuter, au moins maintenant qu'ils voient que je m'enfuis et que je me cache) comment et par qui, depuis l'avénement de notre Sauveur jusqu'à notre siècle, c'est-à-dire depuis les apôtres jusqu'à la lie du temps où nous vivons, l'Eglise de Jésus-Christ s'est établie, s'est fortifiée, s'est accrue par les persécutions, et a été couronnée par le martyre ; et comment, depuis que les empereurs ont embrassé sa créance, ses vertus se sont diminuées par l'augmentation de son autorité et de ses richesses. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matière, et il faut venir au sujet que j'ai entrepris. »

Après cette préface, saint Jérôme commence ainsi l'histoire de saint Malc :

« Le petit bourg de Marone, assis du côté de l'orient, à trente milles ou environ d'Antioche, ville de Syrie, après avoir changé de plusieurs maîtres, passa enfin (lorsqu'étant encore fort jeune je demeurais en ce pays-là) entre les mains de l'évêque Evagrius, mon allié, lequel je nomme pour faire voir comment j'ai appris ce que je vais écrire.

« Il y avait un vieillard nommé Malc, qui est un nom syriaque, lequel signifie roi. Il était Syrien de nation, parlait fort bien cette langue, et je crois qu'il fut originaire de ce même bourg, où une bonne femme, cassée de vieillesse et toute prête à mourir, demeurait aussi avec lui. Ils vivaient tous deux dans une telle piété, et étaient si assidus à l'église, qu'on les aurait pris pour Zacharie et Elisabeth, n'eût été que saint Jean ne paraissait point au milieu d'eux. M'enquérant soigneusement des habitants si le lien qui les unissait était le mariage, ou la parenté, ou la dévotion, tous d'une commune voix me répondirent que c'étaient des personnes saintes et très-agréables à Dieu, et m'en contèrent certaines choses si merveilleuses, que, poussé du désir d'en apprendre la vérité, j'allai trouver ce saint personnage ; et ma curiosité m'ayant fait lui demander si je devais ajouter foi à ce que l'on m'avait rapporté, voici ce que j'appris de lui :

« Mon fils, me dit-il, mon père et ma mère, qui vivaient d'un petit champ qu'ils cultivaient dans le territoire de Nisibe, n'ayant point d'autres enfants que moi, et me regardant comme le seul qui restait de leur race et l'unique héritier de leur famille, me voulurent contraindre de me marier. A quoi ayant répondu que j'aimais beaucoup mieux être solitaire, il ne faut point de meilleure preuve des persécutions que mon père me fit par ses menaces, et ma mère par ses flatteries, pour me faire perdre ma virginité, que ce que je fus contraint de les abandonner pour m'enfuir de leur maison ; et d'autant que je ne pouvais aller en orient, à cause du voisinage de Perse, et que tous les passages étaient gardés par les gens de guerre des Romains, je tournai du côté de l'occident, portant quelque peu de chose avec moi pour me garantir seulement de l'extrême nécessité. Or, pour ne m'arrêter point à des discours inutiles, je vous dirai que j'arrivai enfin au désert de Calcide, qui, étant entre Imme et Béroé, est assis un peu plus vers le midi. Là, ayant trouvé des solitaires, je me mis sous leur conduite, et comme eux je gagnais ma vie par le travail de mes mains, et domptais par les jeûnes les aiguillons de la chair.

« Après plusieurs années il me vint en l'esprit de retourner en mon pays, afin de consoler ma mère dans son veuvage durant le reste de sa vie, car j'avais déjà su la mort de mon père, et avec dessein, lorsque Dieu aurait disposé d'elle, de vendre ce peu d'héritage que j'avais pour en donner une partie aux pauvres, en employer une autre partie à bâtir un monastère, et (ce que je ne saurais confesser sans rougir de honte de mon infidélité) réserver le reste pour m'entretenir et pour vivre. Quand je dis cela à mon abbé, il me répondit en s'écriant que c'était une tentation du diable et une ruse dont cet ancien ennemi des hommes se servait pour me tromper sous prétexte d'une chose qui d'elle-même n'était pas mauvaise; que c'était retourner comme un chien à son vomissement (*Prov.* XXVI), et que plusieurs solitaires avaient été surpris de la sorte, le démon ne se montrant jamais à découvert; sur quoi il m'alléguait plusieurs exemples de l'Ecriture sainte, et entre autres celui d'Adam et d'Eve qu'il ruina dès le commencement en leur faisant concevoir l'espérance de se rendre semblables à Dieu (*Genes.* III). Ne me pouvant persuader, il se jeta à mes genoux, et me conjura de ne le point abandonner, de ne me vouloir point perdre moi-

même, et de ne point regarder derrière moi après avoir mis la main à la charrue (*Luc* IX). Misérable que je suis ! je remportai par mon opiniâtreté une malheureuse victoire, m'imaginant qu'il ne recherchait pas tant en cela mon avantage que sa consolation. Il m'accompagna au sortir du monastère, comme s'il m'eût porté en terre, et enfin en me disant adieu il usa de ces paroles : Je vous regarde, mon fils, comme marqué du caractère du diable : ne m'alléguez point de raisons, je ne reçois point d'excuses : une brebis ne saurait quitter le troupeau sans courir fortune à toute heure d'être dévorée par les loups.

« En allant de Béroé à Edesse, il y a tout contre le grand chemin une solitude par laquelle les Sarrasins courent de tous côtés sans demeurer jamais en même lieu : l'appréhension qu'on a d'eux fait que tous les voyageurs se rassemblent là, pour éviter, par cette escorte qu'ils se font les uns aux autres, le péril qui les menace. Nous nous trouvâmes donc de compagnie environ soixante et dix personnes, tant hommes que femmes, vieillards, jeunes gens et enfants, lorsque soudain des Ismaélites, montés sur des chevaux et sur des chameaux, vinrent se jeter sur nous. Ils avaient de fort longs cheveux tout tressés, le corps à demi-nu, de grands manteaux, des carquois qui leur pendaient derrière le dos, de longs javelots, et tenaient en leurs mains des arcs débandés ; car ils ne venaient pas pour combattre, mais seulement pour voler. Ainsi nous fûmes enlevés, dispersés et emmenés de divers côtés ; et moi, avec ma belle prétention de rentrer dans mon bien quand je serais en mon pays, me repentant trop tard du mauvais conseil que j'avais suivi, je tombai, avec la femme d'un de ceux qui étaient en notre compagnie, sous la puissance d'un même maître. Nous fûmes menés, ou pour mieux dire nous fûmes portés comme en l'air sur des chameaux où nous étions plutôt attachés qu'assis, par l'appréhension continuelle que nous avions de tomber et de périr dans ce vaste désert. Nous avions pour nourriture de la chair à demi-crue, et pour breuvage le lait des chameaux. Enfin, après avoir passé une grande rivière, nous arrivâmes dans le désert le plus reculé de tous, où, ayant reçu commandement, selon la coutume de cette nation, d'adorer la femme et les enfants de notre maître, nous nous prosternâmes devant eux. Ainsi étant comme en prison, et ayant changé d'habits, c'est-à-dire étant réduit à aller tout nu, j'appris à marcher de la sorte : et il est vrai que les chaleurs excessives de ce climat ne permettent de couvrir aucune partie du corps que celles qu'il serait honteux de ne point cacher. On me donna la charge d'un troupeau de brebis, et en comparaison de mes autres maux, cette occupation me consolait lorsque je pensais qu'elle était cause que je voyais plus rarement mes maîtres et les autres esclaves. Il me semblait aussi que j'avais en cela quelque conformité avec Jacob et avec Moïse, qui ont été autrefois pasteurs de brebis dans le désert. Je vivais de lait et de fromage, je priais souvent, je chantais des psaumes que j'avais appris dans le monastère ; ma captivité me donnait de la joie, et je rendais grâces à Dieu de son juste jugement, qui me faisait trouver dans le désert la solitude que j'aurais perdue en mon pays.

« Oh ! qu'il est bien vrai qu'on n'est jamais assuré, ayant en tête un ennemi aussi puissant qu'est le démon ! Oh ! combien de piéges il nous tend, et par combien de diverses et incroyables manières il nous attaque ! L'envie qu'il porte aux hommes fit qu'il me trouva dans cette solitude où je pensais être si bien caché. Mon maître, voyant son troupeau multiplier entre mes mains, et ne trouvant rien à redire à ma fidélité, parce que j'avais appris de l'Apôtre *qu'il faut servir comme Dieu même ceux à qui nous sommes assujettis* (*Coloss.* III ; *Ephes.* VI), et voulant me récompenser afin d'augmenter encore mon affection à son service, me donna pour femme celle dont j'ai parlé, et qui avait été prise en même temps que moi. Sur ce que je refusais de la recevoir, et lui disais qu'étant chrétien il ne m'était pas permis d'épouser la femme d'un homme vivant (car son mari, ayant été fait esclave en même temps que nous, avait été emmené par un autre maître), cet homme, qui me témoignait auparavant tant de douceur étant devenu tout furieux, tira son épée et s'en vint à moi, et si je ne me fusse hâté de prendre cette femme par le bras, il m'eût tué à l'heure même.

« La nuit vint plus tôt que je ne voulais, et plus obscure que de coutume, je menai ma nouvelle épouse dans une caverne à demi ruinée, et la seule tristesse assistant à nos noces, nous avions horreur l'un de l'autre, et ne le confessions pas néanmoins. Ce fut lors que je sentis véritablement le malheur de ma captivité, et me jetant contre terre, je commençai à regretter avec larmes cette pureté d'un solitaire que j'allais perdre, et disais en moi-même : Misérable que je suis, étais-je donc réservé pour souffrir cette affliction ? et mes péchés m'ont-ils réduit à cet excès de malheur, que mes cheveux commençant déjà à blanchir, je devienne, de vierge que je suis, le mari de cette femme ? De quoi me sert d'avoir abandonné pour l'amour de Dieu mes parents, mon pays et mon bien, si j'entre maintenant dans une condition pour laquelle j'ai eu une telle répugnance, que plutôt que d'y entrer j'ai abandonné toutes ces choses ? Mais ce qui me met en cette extrémité, c'est sans doute le désir que j'ai eu de retourner en mon pays. Que ferons-nous, mon âme ! Succomberons-nous dans ce combat, ou remporterons-nous la victoire ? Attendrons-nous que la main de Dieu s'appesantisse sur nous pour nous châtier, ou perdrons-nous la vie par nos propres mains ? Tourne, tourne plutôt cette épée contre mon estomac : ta mort n'est-elle pas plus à craindre que celle de ce corps ? La chasteté conservée aux dépens de la vie n'a-t-elle pas son martyre aussi bien que la foi ? Qu'importe que je meure sans sépulture

dans ce désert, pourvu que je m'acquitte de ce que je dois à Jésus-Christ, et que, mourant pour lui témoigner ma fidélité, je sois tout ensemble, en me traitant ainsi moi-même, et le persécuteur et le martyr ? Ayant achevé ces paroles, je tirai mon épée, qui reluisait dans ces ténèbres, et tournant la pointe contre mon estomac, je dis : Adieu ! femme infortunée, tu m'auras plutôt pour martyr que pour époux. Alors, se jetant à mes pieds, elle me dit : Je te supplie par Jésus-Christ et par cette extrémité où nous nous trouvons maintenant, de ne verser point ton sang pour me faire répandre ensuite le mien ; mais si tu es résolu de mourir, commence par m'ôter la vie avec cette épée, afin de nous unir plutôt en cette sorte qu'en celle que voulait notre maître. La servitude m'a si fort instruite dans la chasteté, que quand mon mari même reviendrait, je le conjurerais de trouver bon que je la gardasse. Pourquoi veux-tu donc mourir de peur d'être mon mari, puisque je mourrais si tu le voulais être ? Aie-moi plutôt pour compagne de ta pudeur, et préfère l'union de nos âmes à celle de nos corps : que nos maîtres croient que tu es mon mari, mais que Jésus-Christ sache que tu n'es que mon frère ; il nous sera facile de leur persuader que nous sommes mariés, lorsqu'ils verront que nous nous aimerons parfaitement. J'avoue que ce discours m'épouvanta, et, admirant la vertu de cette femme, je l'aimai encore davantage que si elle eût été la mienne. Je ne l'ai pourtant jamais vue nue, ni jamais touché à sa chair, craignant de perdre dans la paix ce que j'avais conservé dans le combat. Plusieurs jours se passèrent dans cette sorte de mariage qui nous rendit plus agréables à nos maîtres, lesquels ne soupçonnaient nullement que nous eussions dessein de nous enfuir; et, fidèle pasteur que j'étais, je passais quelquefois un mois tout entier dans le désert avec mon troupeau.

« Longtemps après, comme j'étais un jour seul dans le désert, et ne voyais rien que le ciel et la terre, je commençai à repasser plusieurs choses en mon esprit : il me souvint, entre autres, de la société dans laquelle j'avais vécu avec les solitaires ; et surtout je me représentais le visage de ce saint homme qui m'avait servi de père, qui m'avait instruit, qui m'avait tenu auprès de lui avec tant de soin, et qui avait si fort regretté ma perte. Comme j'étais dans ces pensées, j'aperçus un petit sentier tout plein de fourmis : les unes portaient des fardeaux plus grands qu'elles ; les autres traînaient avec leurs petites bouches, comme avec des tenailles, des graines d'herbes, et les autres tiraient de la terre de leurs fosses pour boucher avec des digues les conduits qui y amenaient de l'eau ; celles-ci, se souvenant de l'hiver qui devait venir, coupaient le germe des grains qu'elles avaient amassés, de peur que l'humidité de la terre ne fît venir de l'herbe dans leurs greniers ; et les autres avec un grand deuil portaient les corps morts de leurs compagnes. Mais ce que j'admirais le plus dans une si grande multitude, c'est que celles qui sortaient n'empêchaient point celles qui entraient, et au contraire si elles en voyaient quelques-unes tombées sous la pesanteur de leur charge, elles les soulageaient en mettant leurs épaules sous le fardeau qui les accablait. Que dirai-je plus, sinon que ce spectacle m'était fort agréable, et m'ayant fait ressouvenir de Salomon, qui nous renvoie à la prudence des fourmis et nous excite par leur exemple à sortir de la paresse qui tient nos âmes engourdies, je commençai à m'ennuyer de ma captivité, à désirer de revoir les cellules du monastère et d'avoir part à la vigilance de ces fourmis saintes qui ne travaillent que pour le bien commun, et où nul n'ayant rien de propre, toutes choses sont à nous.

« Etant retourné au lieu où je couchais, ma femme de nom vint au-devant de moi : je ne pus cacher dans mon visage la tristesse que j'avais dans le cœur : elle me demanda pourquoi j'étais si abattu, je lui en dis la cause : elle m'exhorta à la fuite et me supplia d'avoir agréable qu'elle me tînt compagnie ; je lui demandai le secret, elle me le promit, et nous entretenant souvent en particulier, nous flottions entre l'espérance et la crainte.

« J'avais deux boucs dans mon troupeau d'une merveilleuse grandeur, je les tuai pour me servir de leurs peaux à ce que je vais dire, et de leur chair pour nous nourrir en chemin. Aussitôt que la nuit s'approcha, nos maîtres, pensant que nous étions couchés ensemble, nous nous mîmes en chemin, portant ces peaux de bouc et une partie de leur chair. Etant arrivés au fleuve, qui est à dix milles de là, nous enflâmes ces peaux, montâmes dessus, et nous laissâmes aller au fil de l'eau, remuant seulement un peu les pieds pour nous en servir comme d'avirons, afin que le fleuve nous portant en bas et nous faisant aborder de l'autre côté du rivage beaucoup plus loin que le lieu d'où nous étions partis, ceux qui voudraient nous suivre perdissent notre piste. Une partie de la chair que nous portions s'étant mouillée, et l'autre étant tombée dans l'eau, à peine nous en restait-il pour trois jours. Nous bûmes par delà notre soif pour nous préparer à celle que nous devions souffrir ; nous courions plutôt que de marcher, regardant toujours derrière nous, et avancions davantage la nuit que le jour, tant par la crainte des Sarrasins qui faisaient des courses de tous côtés, qu'à cause de l'ardeur excessive du soleil. Je tremble encore en vous rapportant ceci et tout le corps m'en frémit, bien que je sois en sûreté.

« Le troisième jour nous entrevîmes de fort loin deux hommes montés sur des chameaux, qui venaient en très-grande diligence, et comme notre esprit présage toujours notre malheur, nous crûmes que c'était notre maître ; nous n'eûmes plus d'autre pensée que la mort, et il nous semblait que le soleil était tout couvert de ténèbres.

Etant dans cet effroi, et connaissant que nous avions été trahis par les marques de nos pas imprimés sur le sable nous vîmes à notre main droite une caverne qui allait fort avant sous terre. Craignant qu'il n'y eût dedans des animaux venimeux (car les vipères, les basilics, les scorpions et autres serpents cherchent d'ordinaire ces lieux-là pour éviter l'ardeur du soleil et trouver de l'ombre), nous entrâmes bien dedans la caverne, mais nous nous arrêtâmes dans une fosse qui était tout à l'entrée sur la main gauche, n'osant passer plus outre de peur de rencontrer la mort en la voulant fuir, et pensant en nous-mêmes : Si Dieu nous veut assister dans ce péril, nous sommes en sûreté, et s'il nous abandonne à cause de nos péchés, nous trouverons ici un sépulcre. Mais dans quel abattement d'esprit et dans quelle frayeur croyez-vous que nous nous trouvâmes lorsque nous vîmes notre maître et l'un de ses esclaves arrêtés tout contre la caverne, et nous ayant suivis à la piste être arrivés au lieu où nous croyions être cachés ! Oh ! combien la mort est plus rude à attendre qu'à souffrir ! La crainte fait encore bégayer ma langue, et comme si mon maître criait encore, je n'ose pas seulement ouvrir la bouche. Il envoya cet esclave pour nous tirer de la caverne, et lui cependant tenait les chameaux, et avait l'épée nue à la main pour nous tuer aussitôt que nous sortirions. L'esclave étant entré et passé trois ou quatre pas plus avant que le lieu où nous étions, nous lui voyions le dos, mais lui ne nous voyait point (parce que c'est le propre des yeux de ne pouvoir distinguer aucun objet lorsqu'au sortir de la lumière ils passent dans les ténèbres), et nous entendîmes aussitôt retentir ces paroles dans cet antre : Sortez, pendards, sortez, misérables, sortez pour recevoir la mort ! qu'attendez-vous ? pourquoi tardez-vous ? Sortez, votre maître vous appelle. Comme il parlait encore nous vîmes à travers l'obscurité venir une lionne, qui le saisit, l'étrangla et le traîna ainsi tout sanglant dans le plus profond de la caverne. Bon Dieu ! quelles furent alors tout ensemble notre frayeur et notre joie ! nous voyions périr notre ennemi sans que son maître le sût, lequel, voyant qu'il demeurait si longtemps, s'imagina que deux personnes se défendaient contre une seule, et ne pouvant davantage retenir sa colère, vint à la caverne, l'épée nue à la main, et lorsqu'avec des cris furieux il reprochait à son esclave sa lâcheté, il fut plutôt emporté par la lionne qu'il ne fût arrivé au lieu où nous étions cachés. Chose étrange, et qui le croirait, qu'une bête sauvage ait ainsi devant nos yeux combattu pour nous !

Etant délivrés de la crainte que nous avions de lui, nous nous voyions exposés à toute heure à une mort semblable à la sienne, si ce n'est que la fureur d'une lionne est moins à craindre que la colère d'un homme. Nous étions saisis de frayeur, et n'osant pas seulement nous remuer, nous attendions quel serait le succès de cette aventure ; et notre seul espoir au milieu de tant de périls était en la connaissance que nous avions de notre chasteté, qui nous servait comme d'un mur contre cette bête furieuse. La lionne, voyant qu'elle avait été découverte, et craignant qu'on ne lui dressât quelque piége, emporta dès le matin dans sa gueule son lionceau et nous quitta la place. N'osant néanmoins nous fier à cela, nous ne partîmes pas si tôt ; mais ayant longtemps attendu et pensant à sortir, nous nous imaginions toujours l'avoir à la rencontre.

« Ayant passé tout le jour dans cette appréhension, nous sortîmes le soir, et trouvâmes ces chameaux (auxquels ils donnent en ce pays le nom de dromadaires, à cause de leur extrême vitesse) qui ruminaient. Nous montâmes dessus, et après avoir repris un peu de force avec quelques grains nouveaux, nous traversâmes le désert, et arrivâmes enfin le dixième jour au camp des Romains, où ayant été présentés au maître de camp, nous lui contâmes tout ce qui nous était arrivé. De là, étant envoyés à Sabinien, qui commandait en Mésopotamie, nous y vendîmes nos chameaux ; et parce que mon abbé, dont j'ai ci-devant parlé, était déjà mort pour aller jouir avec Dieu d'une meilleure vie, je retournai avec les solitaires qu'il avait laissés, et mis cette femme entre les mains de quelques vierges très-vertueuses, l'aimant comme ma sœur, et vivant néanmoins avec elle avec plus de retenue que si elle eût été ma sœur.

« Malc, étant déjà fort vieux, me contait ces choses lorsque j'étais encore fort jeune, et je vous les conte dans ma vieillesse. Je présente aux chastes un exemple célèbre de chasteté, et j'exhorte les vierges à la conserver. Contez cette histoire à ceux qui viendront après vous, afin qu'ils sachent qu'au milieu même des épées, des déserts et des bêtes farouches, la chasteté n'est jamais captive, et qu'un véritable serviteur de Jésus-Christ peut bien être tué, mais non pas vaincu. »

Ces fières paroles, qui terminent le récit d'une aventure si merveilleuse, sont bien du génie de saint Jérôme. Le grand Corneille devait aimer la lecture de ce Père vraiment Romain dans le christianisme, comme on l'était au temps des Horaces, mais avec une bien plus grande et plus sublime inspiration. La vie, ou plutôt la mort de saint Paul, premier ermite, est toute dans le même génie ; mais la poésie des situations et des caractères l'emporte, dans cette dernière légende, sur le merveilleux des événements. Saint Jérôme raconte avec la simplicité des anciens, et ne cherche pas à faire remarquer les beautés de sa diction. Il est tout entier à ce qu'il raconte, et fait preuve partout d'intégrité et de bonne foi. Voici comment il écrit la Vie de saint Paul, premier ermite :

Avant-propos.

« Plusieurs ont douté quel a été celui d'entre tous les solitaires qui a commencé

d'habiter les déserts, et il y en a qui, remontant bien loin jusque dans les siècles passés, veulent que les premiers auteurs d'une si sainte retraite soient le bienheureux Elie et saint Jean-Baptiste, dont l'un me semble devoir plutôt être considéré comme un prophète que comme un solitaire, et l'autre a commencé à prophétiser avant même que de naître. D'autres assurent, et c'est la commune opinion, que saint Antoine doit être considéré comme le chef de ce dessein, ce qui est vrai en partie, puisque encore qu'il n'ait pas été le premier de tous les solitaires qui, en fuyant le monde, ait passé dans le désert, il a été le premier qui, par son exemple, a montré le chemin et excité l'ardeur de tous ceux qui se sont portés à embrasser une vie si sainte : car Amatas et Macaire, deux de ses disciples, dont le premier l'a mis en terre, nous assurent encore aujourd'hui qu'un nommé Paul Thébéen a été celui qui a commencé à vivre de cette sorte, en quoi je suis bien de leur avis. Il y en a aussi d'autres qui, feignant sur cela tout ce qui leur vient en fantaisie, voudraient nous faire croire que Paul vivait dans un antre souterrain, et que les cheveux lui tombaient jusque sur les talons ; à quoi ils ajoutent d'autres semblables contes faits à plaisir, et que je n'estime pas devoir prendre la peine de réfuter, puisque ce sont des mensonges ridicules et sans apparence.

« Or, d'autant que l'on a écrit très-exactement, tant en grec qu'en latin, la Vie de saint Antoine, j'ai résolu de dire quelque chose du commencement et de la fin de celle de saint Paul, plutôt à cause que personne ne l'a fait jusqu'ici, que par la créance d'y pouvoir bien réussir : car quant à ce qui s'est passé depuis sa jeunesse jusqu'à sa vieillesse et les tentations du diable qu'il a soutenues et surmontées, personne n'en a connaissance. »

Récit.

« Du temps de la persécution de Dèce et de Valérien, lorsque le pape Corneille à Rome et saint Cyprien à Carthage répandirent leur sang bienheureux, cette cruelle tempête dépeupla plusieurs églises dans l'Egypte et dans la Thébaïde. Le plus grand souhait des chrétiens était alors d'avoir la tête tranchée pour la confession du nom de Jésus-Christ ; mais la malice de leur ennemi le rendait ingénieux à inventer des supplices qui leur donnassent une longue mort, parce que son dessein était de tuer leurs âmes et non pas leurs corps, ainsi que saint Cyprien, qui l'a éprouvé en sa propre personne, le témoigne lui-même par ces paroles : On refusait de donner la mort à ceux qui la désiraient. Et afin de faire connaître jusqu'à quel excès allait cette cruauté, j'en veux rapporter ici deux exemples pour en conserver la mémoire.

« Un magistrat païen, voyant un martyr demeurer ferme et triompher des tourments au milieu des chevalets et des lames de fer sortant de la fournaise, commanda qu'on lui frottât tout le corps de miel, et qu'après lui avoir lié les mains derrière le dos, on le mît à la renverse, et qu'on l'exposât ainsi aux plus ardents rayons du soleil, afin que celui qui avait surmonté tant d'autres douleurs cédât à celles que lui feraient sentir les aiguillons d'une infinité de mouches.

« Il ordonna que l'on menât un autre qui était en la fleur de son âge dans un jardin très-délicieux, et que là, au milieu des lis et des roses, et le long d'un petit ruisseau qui, avec un doux murmure, serpentait à l'entour de ces fleurs, et où le vent, soufflant agréablement, agitait un peu les feuilles des arbres, on le couchât sur un lit, et qu'après l'y avoir attaché doucement avec des rubans de soie pour lui ôter tout moyen d'en sortir, on le laissât seul. Chacun s'étant retiré, il fit venir une fort belle courtisane qui se jeta à son cou avec des embrassements lascifs, et, ce qui est horrible seulement à dire, porta ses mains en des lieux que la pudeur ne permet pas de nommer, afin qu'après avoir excité en lui le désir d'un plaisir criminel, son impudence victorieuse triomphât de sa chasteté. Ce généreux soldat de Jésus-Christ ne savait, en cet état, ni que faire, ni à quoi se résoudre : car se fût-il laissé vaincre par les délices, après avoir résisté à tant de tourments ? Enfin, par une inspiration divine, il se coupa la langue avec les dents, et en la crachant au visage de cette effrontée qui le baisait, il éteignit par l'extrême douleur qu'il se fit à lui-même les sentiments de volupté qui eussent pu s'allumer dans sa chair fragile.

« Au temps que ces choses se passaient, Paul n'étant âgé que de quinze ans, et n'ayant plus ni père ni mère, mais seulement une sœur déjà mariée, se trouva maître d'une grande succession en la basse Thébaïde. Il était fort savant dans les lettres grecques et égyptiennes, de fort douce humeur, et plein d'un grand amour de Dieu. La tempête de cette persécution éclatant de tous côtés, il se retira en une maison des champs assez éloignée et à l'écart.

Mais, détestable amour du plus beau des métaux, Combien inspires-tu de crimes et de maux !

Son beau-frère résolut de découvrir celui qu'il était si obligé de cacher, sans que les larmes de sa femme, les devoirs d'une si étroite alliance, ni la crainte de Dieu, qui du haut du ciel regarde toutes nos actions, fussent capables de le détourner d'un si grand crime, et la cruauté qui le portait à cela se couvrait même d'un prétexte de religion.

« Ce jeune garçon, qui était très-sage, ayant appris ce dessein, et se résolvant à faire volontairement ce qu'il était obligé de faire par force, s'enfuit dans les déserts des montagnes pour y attendre que la persécution fût cessée, et en s'y avançant peu à peu, et puis encore davantage, et continuant souvent à faire la même chose, enfin il trouva une montagne pierreuse auprès du pied de laquelle était une grande caverne dont l'entrée était fermée avec une pierre, laquelle

ayant ôtée pour y entrer, et regardant attentivement de tous côtés, par cet instinct naturel qui porte l'homme à désirer de connaître les choses cachées, il aperçut au dedans comme un grand vestibule qu'un vieux palmier avait formé de ses branches en les étendant et en les entrelaçant les unes dans les autres, et qui n'avait rien que le ciel au-dessus de soi. Il y avait là une fontaine très-claire, d'où il sortait un ruisseau qui à peine commençait à couler, qu'on le voyait se perdre dans un petit trou et être englouti par la même terre qui le produisait. Il y avait aussi aux endroits de la montagne les plus difficiles à aborder diverses petites maisonnettes où l'on voyait encore des burins, des enclumes et des marteaux dont on s'était autrefois servi pour faire de la monnaie; et quelques mémoires égyptiens portent que c'avait été une fabrique de fausse monnaie durant le temps des amours d'Antoine et de Cléopâtre.

« Notre saint concevant de l'amour pour cette demeure, qu'il considérait comme lui ayant été présentée de la main de Dieu, y passa toute sa vie en oraison et en solitude; et le palmier dont j'ai parlé lui fournissait tout ce qui lui était nécessaire pour sa nourriture et son vêtement : ce qui ne doit pas passer pour impossible, puisque je prends à témoin Jésus-Christ et ses anges que, dans cette partie du désert qui, joignant la Syrie, tient aux terres des Sarrasins, j'ai vu des solitaires dont il y en avait un qui, étant reclus il y avait trente ans, ne vivait que de pain d'orge et d'eau bourbeuse; et un autre qui, étant enfermé dans une vieille citerne, vivait de cinq figues par jour. Je ne doute pas néanmoins que cela ne semble incroyable aux personnes qui manquent de foi, parce qu'*il n'y a que ceux qui croient à qui telles choses soient possibles* (*Marc.* IX).

« Mais pour retourner à ce que j'avais commencé de dire, y ayant déjà cent treize ans que le bienheureux Paul menait sur la terre une vie toute céleste, et Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans (comme il l'assurait souvent), demeurant dans une autre solitude, il lui vint en pensée que nul autre que lui n'avait passé dans le désert la vie d'un parfait et véritable solitaire; mais lorsqu'il dormait, il lui fut la nuit révélé en songe qu'il y en avait un autre plus avant dans le désert, et beaucoup meilleur que lui, qu'il se devait hâter d'aller visiter.

« Dès la pointe du jour, ce vénérable vieillard, soutenant son corps faible et atténué avec un bâton qui lui servait aussi à se conduire, commença à marcher sans savoir où il allait; et déjà le soleil, arrivé à son midi, avait échauffé l'air de telle sorte qu'il paraissait tout enflammé, sans que néanmoins il se pût résoudre à différer son voyage, disant en lui-même : Je me confie en mon Dieu, et ne doute point qu'il ne me fasse voir son serviteur ainsi qu'il me l'a promis. Comme il achevait ces paroles, il vit un homme qui avait en partie le corps d'un cheval, et était comme ceux que les poëtes nomment hippocentaures. Aussitôt qu'il l'eut aperçu, il arma son front du signe salutaire de la croix, et lui cria : Holà ! en quel lieu demeure ici le serviteur de Dieu ? Alors ce monstre, marmottant je ne sais quoi de barbare, et entrecoupant plutôt ses paroles qu'il ne les proférait distinctement, s'efforça de faire sortir une voix douce de ses lèvres tout hérissées de poil, et, étendant sa main droite, lui montra le chemin tant désiré; puis en fuyant il traversa avec une incroyable vitesse toute une grande campagne, et s'évanouit de devant les yeux de celui qu'il avait rempli d'étonnement. Quant à ce qui est de savoir si le diable, pour épouvanter le saint, avait pris cette figure, ou si ces déserts si fertiles en monstres avaient produit celui-ci, je ne saurais en rien assurer.

« Antoine, pensant tout étonné à ce qu'il venait de voir, ne laissa pas de continuer son chemin, et à peine avait-il commencé à marcher, qu'il aperçut dans un vallon pierreux un fort petit homme qui avait les narines crochues, des cornes au front et des pieds de chèvre. Ce nouveau spectacle ayant augmenté son admiration, il eut recours, comme un vaillant soldat de Jésus-Christ, aux armes de la foi et de l'espérance (*Ephes.* VI); mais cet animal, pour gage de son affection, lui offrit des dattes pour le nourrir durant son voyage. Le saint s'arrêta et lui demanda qui il était; il répondit : Je suis mortel et l'un des habitants des déserts que les païens, qui se laissent emporter à tant de diverses erreurs, adorent sous le nom de Faunes, de Satyres et d'Incubes. Je suis envoyé vers vous comme ambassadeur par ceux de mon espèce, et nous vous supplions tous de prier pour nous celui qui est également notre Dieu, lequel nous avons su être venu pour le salut du monde, et dont le nom et la réputation se sont répandus par toute la terre.

« A ces paroles, ce sage vieillard et cet heureux pèlerin trempa son visage des larmes que l'excès de sa joie lui faisait répandre en abondance, et qui étaient des marques évidentes de ce qui se passait dans son cœur : car il se réjouissait de la gloire de Jésus-Christ et de la destruction de celle du diable, et admirait en même temps comment il avait pu entendre le langage de cet animal et être entendu de lui. En cet état, frappant la terre de son bâton, il disait : Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres en qualité de dieux ! Malheur à toi, ville adultère, qui es devenue la retraite des démons répandus en toutes les parties du monde ! De quelle sorte t'excuseras-tu maintenant ? Les bêtes parlent des grandeurs de Jésus-Christ, et tu rends à des bêtes les honneurs et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul ! A peine avait-il achevé ces paroles, que cet animal si léger s'enfuit avec autant de vitesse que s'il avait eu des ailes; et, s'il se trouve quelqu'un à qui cela semble si incroyable, qu'il fasse difficulté d'y ajouter foi, il en pourra voir un exemple dont tout le monde a été témoin

et qui est arrivé sous le règne de Constance : car un homme de cette sorte ayant été mené vivant à Alexandrie, fut vu avec admiration de tout le peuple, et étant mort, son corps, après avoir été salé, de crainte que la chaleur de l'été ne le corrompît, fut porté à Antioche pour le faire voir à l'empereur.

« Mais, pour revenir à mon discours, Antoine, continuant à marcher dans le chemin où il s'était engagé, ne considérait autre chose que la piste des bêtes sauvages et la vaste solitude de ce désert, sans savoir ce qu'il devait faire, ni de quel côté il devait tourner.

« Déjà le second jour était passé depuis qu'il était parti, et il en restait encore un troisième, afin qu'il acquît par cette épreuve une entière confiance de ne pouvoir être abandonné de Jésus-Christ. Il employa toute cette seconde nuit en oraison, et à peine le jour commençait à poindre, qu'il aperçut de loin une louve qui, tout haletante de soif, se coulait le long du pied de la montagne; il la suivit des yeux, et, lorsqu'elle fut fort éloignée, s'étant approché de la caverne et voulant regarder dedans, sa curiosité lui fut inutile, à cause que son obscurité était si grande, que ses yeux ne la pouvaient pénétrer; mais, comme dit l'Ecriture, *le parfait amour bannissant la crainte* (*I Joan.* IV), après s'être un peu arrêté et avoir repris haleine, ce saint et habile espion entra dans cet antre en s'avançant peu à peu et en s'arrêtant souvent pour écouter s'il n'entendrait point de bruit. Enfin, à travers l'horreur de ces épaisses ténèbres, il aperçut de la lumière assez loin de là; alors, redoublant ses pas et marchant sur des cailloux, il fit du bruit, lequel Paul ayant entendu, il tira sur lui sa porte qui était ouverte et la ferma au verrou.

« Antoine, se jetant contre terre sur le seuil de la porte, y demeura jusqu'à l'heure de Sexte et davantage, le conjurant toujours de lui ouvrir et lui disant : Vous savez qui je suis, d'où je viens et le sujet qui m'amène; j'avoue que je ne suis pas digne de vous voir, mais je ne partirai néanmoins jamais d'ici jusqu'à ce que j'aie reçu ce bonheur. Est-il possible que, ne refusant pas aux bêtes l'entrée de votre caverne, vous la refusiez aux hommes? Je vous ai cherché, je vous ai trouvé, et je frappe à votre porte afin qu'elle me soit ouverte. Que si je ne puis obtenir cette grâce, je suis résolu de mourir en la demandant, et j'espère qu'au moins vous aurez assez de charité pour m'ensevelir.

Il parlait de la sorte, et sa douleur sensible
Dans ce juste désir le rendait inflexible;
Lors d'un ton grave et doux, ce grand et saint héros
Pour calmer son esprit répond en peu de mots :

« Personne ne supplie en menaçant et ne mêle des injures avec des larmes; vous étonnez-vous donc si je ne veux pas vous recevoir, puisque vous dites n'être venu ici que pour mourir? Ainsi Paul en souriant lui ouvrit la porte, et lors, s'étant embrassés diverses fois, ils se saluèrent et se nommèrent tous deux par leurs propres noms; ils rendirent ensemble grâces à Dieu, et après s'être donné le saint baiser, Paul, s'étant assis auprès d'Antoine, lui parla en cette sorte :

« Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, et dont le corps flétri de vieillesse est couvert par des cheveux blancs tout pleins de crasse; voici cet homme qui est sur le point d'être réduit en poussière; mais puisque la charité ne trouve rien de difficile (*I Cor.* XIII), dites-moi, je vous supplie, comment va le monde : fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? Qui est celui qui règne aujourd'hui? et se trouve-t-il encore des hommes si aveuglés d'erreur que d'adorer les démons?

« Comme ils s'entretenaient de la sorte, ils virent un corbeau qui, après s'être reposé sur une branche d'arbre, vint de là en volant tout doucement apporter à terre devant eux un pain tout entier. Aussitôt qu'il fut parti, Paul commença à dire : Voyez, je vous supplie, comme Dieu, véritablement tout bon et tout miséricordieux, nous a envoyé à dîner. Il y a déjà soixante ans que je reçois chaque jour en cette sorte une moitié de pain; mais depuis que vous êtes arrivé, Jésus-Christ a redoublé ma portion, pour faire voir par là le soin qu'il daigne prendre de ceux qui, en qualité de ses soldats, combattent pour son service.

« Ensuite ayant tous deux rendu grâces à Dieu, ils s'assirent sur le bord d'une fontaine aussi claire que du cristal, et, voulant se déférer l'un à l'autre l'honneur de rompre le pain, cette dispute dura quasi jusqu'à vêpres, Paul insistant sur ce que l'hospitalité et la coutume l'obligeaient à cette civilité, et Antoine la refusant à cause de l'avantage que l'âge de Paul lui donnait sur lui; enfin ils résolurent que chacun de son côté, prenant le pain et le tirant à soi, en retiendrait la portion qui lui demeurerait entre les mains; après, en se baissant sur la fontaine et mettant leur bouche sur l'eau, ils en burent chacun un peu, et puis, offrant à Dieu un sacrifice de louange, ils passèrent toute la nuit en prières.

« Le jour étant venu, Paul parla ainsi à Antoine : Il y a longtemps, mon frère, que je savais votre séjour en ce désert; il y a longtemps que Dieu m'avait promis que vous employeriez comme moi votre vie à son service; mais parce que l'heure de mon heureux sommeil est arrivée, et qu'ayant toujours désiré avec ardeur d'être délivré de ce corps mortel pour m'unir à Jésus-Christ, il ne me reste plus, après avoir achevé ma course, que de recevoir la couronne de justice, Notre-Seigneur vous a envoyé pour couvrir de terre ce pauvre corps, ou, pour mieux dire, pour rendre la terre à la terre.

« A ces paroles, Antoine, fondant en pleurs et jetant mille soupirs, le conjura de ne le point abandonner, et de demander à Dieu qu'il lui tînt compagnie en ce voyage; à quoi il lui répondit : Vous ne devez pas dé-

sirer ce qui vous est plus avantageux, mais ce qui est plus utile à votre prochain. Il n'y a point de doute que ce ne vous fût un extrême bonheur d'être déchargé du fardeau ennuyeux de cette chair pour suivre l'Agneau sans tache; mais il importe au bien de vos frères d'être encore instruits par votre exemple. Ainsi, si ce ne vous est point trop d'incommodité, je vous supplie d'aller quérir le manteau que l'évêque Athanase vous donna, et de me l'apporter pour m'ensevelir. Or, ce que le bienheureux Paul lui faisait cette prière n'était pas pour ce qu'il se souciât beaucoup que son corps fût plutôt enseveli que de demeurer nu, puisqu'il devait être réduit en pourriture, lui qui depuis tant d'années n'était revêtu que de feuilles de palmier entrelacées, mais afin qu'étant éloigné de lui, il ressentît avec moins de violence l'extrême douleur qu'il recevrait de sa mort.

« Antoine fut rempli d'un merveilleux étonnement de ce qu'il lui venait de dire de saint Athanase et du manteau qu'il lui avait donné, et comme s'il eût vu Jésus-Christ dans Paul, et adorant Dieu résidant dans son cœur, il n'osa plus lui rien répliquer; mais pleurant sans dire une seule parole, après lui avoir baisé les yeux et les mains, il partit pour s'en retourner à son monastère, qui fut depuis occupé par les Sarrasins, et bien que son esprit fît faire à son corps affaibli de jeûnes et cassé de vieillesse une diligence beaucoup plus grande que son âge ne le pouvait permettre, il s'accusait néanmoins de marcher trop lentement; enfin, après avoir achevé ce long chemin, il arriva tout fatigué et tout hors d'haleine à son monastère.

« Deux de ses disciples, qui le servaient depuis plusieurs années, étant courus au-devant de lui, et lui disant : Mon père, où avez-vous demeuré si longtemps? il leur répondit : Malheur à moi misérable pécheur, qui porte si indignement le nom de solitaire! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, et pour parler selon la vérité, j'ai vu Paul dans un paradis. Sans en dire davantage et en se frappant la poitrine, il tira le manteau de sa cellule, et ses disciples le suppliant de les informer plus particulièrement de ce que c'était, il leur répondit : *Il y a temps de parler et temps de se taire* (*Eccl.* III); et sortant ainsi de la maison sans prendre aucune nourriture, il s'en retourna par le même chemin qu'il était venu, ayant le cœur tout rempli de Paul, brûlant d'ardeur de le voir, et l'ayant toujours devant les yeux et dans l'esprit, parce qu'il craignait, ainsi qu'il arriva, qu'il ne rendît son âme à Dieu pendant son absence.

« Le lendemain, au point du jour, lorsqu'il y avait déjà trois heures qu'il était en chemin, il vit au milieu des troupes des anges et entre les chœurs des prophètes et des apôtres, Paul tout éclatant d'une blancheur pure et lumineuse monter dans le ciel; soudain, se jetant le visage contre terre, il se couvrit la tête de sable et s'écria en pleurant: Paul, pourquoi m'abandonnez-vous ainsi? pourquoi partez-vous sans me donner le loisir de vous dire adieu? Vous ayant connu si tard, faut-il que vous me quittiez si tôt?

Le bienheureux Antoine contait depuis, qu'il acheva avec tant de vitesse son chemin, qu'il semblait qu'il eût des ailes, et non sans sujet, puisque étant entré dans la caverne, il y vit le corps mort du saint qui avait les genoux en terre, la tête levée, et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était vivant et qu'il priait, et se mit de son côté en prières; mais ne l'entendant point soupirer, ainsi qu'il avait accoutumé de faire en priant, il s'alla jeter à son cou pour lui donner un triste baiser, et reconnut que par une posture si dévote le corps de ce saint homme, tout mort qu'il était, priait encore Dieu auquel toutes choses sont vivantes.

« Ayant roulé et tiré ce corps dehors, et chanté des hymnes et des psaumes selon la tradition de l'Eglise catholique, il était fort fâché de n'avoir rien pour fouiller la terre, et pensant et repensant à cela avec inquiétude d'esprit, il disait: Si je retourne au monastère, il me faut trois jours pour revenir; et si je demeure ici, je n'avancerai rien; il vaut donc beaucoup mieux que je meure, et que, suivant notre vaillant soldat, ô Jésus-Christ, mon cher maître, je rende auprès de lui les derniers soupirs.

« Comme il parlait ainsi en lui-même, il vit deux lions, qui, sortant en courant du fond du désert, faisaient flotter leurs longs crins dessus leur cou. Ils lui donnèrent d'abord de la frayeur; mais, élevant son esprit à Dieu, il demeura aussi tranquille que si c'eussent été des colombes. Ils vinrent où était le corps du bienheureux vieillard, et s'arrêtant là et le flattant avec leurs queues, ils se couchèrent à ses pieds, puis jetèrent de grands rugissements, pour lui témoigner qu'ils le pleuraient en la manière qu'ils le pouvaient. Ils commencèrent ensuite à gratter la terre avec leurs ongles en un lieu assez proche de là, et, jetant à l'envi le sable de côté et d'autre, firent une fosse capable de recevoir le corps d'un homme; aussitôt après, comme s'ils eussent demandé récompense de leur travail, ils vinrent en remuant les oreilles et la tête basse, vers Antoine, et lui léchaient les pieds et les mains. Il reconnut qu'ils lui demandaient sa bénédiction, et soudain, rendant des louanges infinies à Jésus-Christ de ce que même les animaux irraisonnables avaient quelque sentiment de la divinité, il dit: Seigneur, sans la volonté duquel il ne tombe pas même une seule feuille des arbres, ni le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire; et après, leur faisant signe de la main, il leur commanda de s'en aller.

« Lorsqu'ils furent partis, il courba ses épaules affaiblies par la vieillesse sous le fardeau de ce saint corps, et l'ayant porté dans la fosse, jeta du sable dessus pour l'en-

terrer selon la coutume de l'Eglise. Le jour suivant étant venu, ce pieux héritier ne voulant rien perdre de la succession de celui qui était mort sans faire de testament, prit pour soi la tunique qu'il avait tissue de ses propres mains avec des feuilles de palmier en la même sorte que l'on fait des paniers d'osier; et retournant ainsi à son monastère, il conta particulièrement à ses disciples tout ce qui lui était arrivé, et aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte, ne manquait jamais de se revêtir de la tunique du bienheureux Paul.

« Je ne saurais m'empêcher, sur la fin de cette histoire, de demander à ceux qui ont tant de biens qu'ils n'en savent pas le compte, qui bâtissent des palais de marbre, qui enferment dans un seul collier de diamants ou de perles le prix de plusieurs riches héritages, ce qui a jamais manqué à ce vieillard tout nu. Vous buvez dans des coupes de pierres précieuses, et lui avec le creux de sa main satisfait au besoin de la nature. Vous vous parez avec des robes tissues d'or, et lui n'a pas eu le plus vil habit qu'eût pu porter le moindre de vos esclaves. Mais par un changement étrange, le paradis a été ouvert à cet homme si pauvre, et vous avec votre magnificence serez précipités dans les flammes éternelles; tout nu qu'il était, il a conservé cette robe blanche dont Jésus-Christ l'avait revêtu au baptême; et vous avec ces habits somptueux, vous l'avez perdue. Paul n'étant couvert que d'une vile poussière, se relèvera un jour pour ressusciter en gloire; et ces tombeaux si *élabourés* et si superbes qui vous enferment aujourd'hui, ne vous empêcheront pas de brûler misérablement avec toutes vos richesses. Ayez pitié de vous-mêmes, je vous prie, et épargnez au moins ces biens que vous aimez tant. Pourquoi ensevelissez-vous vos morts dans des draps d'or et de soie? Pourquoi votre vanité ne cesse-t-elle pas même au milieu de vos soupirs et de vos larmes? Est-ce que vous croyez que les corps des riches ne sauraient pourrir que dans des étoffes précieuses?

« Qui que vous soyez qui lirez ceci, je vous conjure de vous souvenir du pécheur Jérôme, lequel, si Dieu lui en avait donné le choix, aimerait incomparablement mieux la tunique de Paul avec ses mérites, que la pourpre des rois avec toute leur puissance. »

Terminons et complétons ces citations par la Vie de saint Abraham, ce chef-d'œuvre de saint Ephrem. Il y a, comme nous l'avons déjà dit, dans cette histoire, le sujet d'une belle action dramatique dont les situations et les scènes sont toutes tracées. Le dialogue de la scène principale est d'une simplicité touchante qui rappelle la parabole de l'enfant prodigue et qui tire les larmes des yeux; le commencement de la Vie de saint Abraham est comme le prologue de ce mystère, et nous le donnons ici pour ne rien ôter à ce bel ouvrage, qui est, selon nous, une des pages les plus touchantes de la littérature du désert.

La vie de saint Abraham, solitaire, écrite par saint Ephrem, diacre.

AVANT-PROPOS.

Je désire, mes frères, de vous raconter quelle a été la sainte manière de vivre du parfait et de l'admirable Abraham, qui a commencé et fini de telle sorte qu'il s'est rendu digne d'une gloire perpétuelle. Mais lorsque je me représente toutes ses vertus, l'extrême disproportion que je trouve entre les excellentes qualités d'une personne si accomplie et l'insuffisance d'un homme grossier et imparfait comme je suis, me fait appréhender d'écrire une histoire si pleine de merveilles et si féconde en perfections; car comment peut-on représenter, avec d'aussi mauvaises couleurs que sont les miennes, l'image d'une sainteté aussi extraordinaire et aussi éclatante qu'était la sienne? Mais, quelque incapable que je sois, je m'efforcerai de faire en partie ce que je ne saurais faire entièrement, et tâcherai, selon mon peu de pouvoir, de parler d'une homme qui, ayant mérité d'être surnommé le second Abraham, ne saurait être assez dignement loué par les paroles des hommes. Il a vécu de notre temps: il a mené sur la terre une vie tout angélique; il a mérité par sa patience la gloire du ciel, en souffrant comme un diamant toutes les épreuves imaginables; et d'autant que dès sa jeunesse il a conservé sa virginité et, comme un vaisseau sanctifié, s'est offert à Dieu avec une pureté extrême; il est devenu le temple du Saint-Esprit, et s'est rendu digne de le loger dans son âme.

CHAPITRE PREMIER. — *Le père d'Abraham l'ayant marié contre son gré, parce qu'il avait dessein de vivre dans la continence, il quitte sa femme par inspiration divine le jour de ses noces, et s'enferme dans une cellule, où il vivait avec une très-grande perfection.*

Le bienheureux Abraham eut pour père et pour mère des personnes fort riches, qui, l'aimant avec une tendresse si extraordinaire qu'elle allait au delà de toutes bornes, l'accordèrent, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, à une jeune fille, et avaient une impatience extrême de le voir élevé à quelque dignité séculière. Mais ses sentiments étant fort éloignés des leurs, aussitôt qu'il entra dans la jeunesse, il fréquentait avec assiduité les assemblées qui se faisaient aux églises, où il écoutait avec joie et attention tout ce que l'on y récitait de l'Ecriture sainte, et le conservait de telle sorte en son cœur, que lorsqu'il était de retour il le repassait sans cesse dans son esprit par une méditation continuelle.

Quand ses parents jugèrent qu'il était temps d'accomplir ses noces et le pressèrent de s'engager dans les liens du mariage, il le refusa au commencement; mais enfin, ne pouvant résister à leurs violentes et continuelles instances, il fut contraint de s'y rendre, par la honte qu'il avait de leur désobéir. Ainsi les noces furent célébrées, et après

des festins qui durèrent sept jours entiers, la mariée ayant été mise dans le lit, il sentit reluire en son cœur un rayon de la grâce de Dieu semblable à un rayon de lumière, lequel considérant comme un guide qui le devait conduire dans l'exécution de son désir, il se leva aussitôt pour le suivre, sortit de la ville, et trouvant à deux milles de là une cellule où il n'y avait personne, il s'y arrêta et y loua Dieu avec une joie nonpareille.

Ses parents et ses voisins étant extraordinairement surpris de cette retraite, l'allèrent chercher de tous côtés, et au bout de dix-sept jours le trouvèrent en oraison dans cette cellule. Le bienheureux Abraham, les voyant dans un merveilleux étonnement, leur dit : Pourquoi me regardez-vous avec tant d'admiration? Rendez plutôt grâces à Dieu de son infinie miséricorde, qui m'a retiré de la fange de mes iniquités, et priez-le pour moi afin qu'il me donne la force de porter jusqu'à la mort ce joug si doux qu'il a daigné mettre sur mes épaules encore que j'en sois très-indigne, et que je puisse, en accomplissant sa sainte volonté, me conduire de telle sorte que je lui sois agréable en toutes choses. Après l'avoir ainsi entendu parler, ils consentirent tous à son désir, et il les supplia de ne l'incommoder pas souvent sous prétexte de le venir voir. Lorsqu'ils furent partis, il boucha l'entrée de sa cellule, et s'enferma ainsi dedans, ne laissant qu'une très-petite fenêtre par où on lui apportait à manger à certains jours.

Ainsi son esprit étant éloigné de toutes les distractions et de tous les troubles du siècle, la grâce de Dieu y répandait sa lumière. Il s'avançait de jour en jour dans une vie sainte : la continence servait comme de fondement à toutes ses autres vertus; il s'exerçait à l'humilité et à la charité, et ses veilles et ses oraisons étaient accompagnées de ses larmes.

Le bruit de sa sainteté s'étant répandu dans tous les lieux proches, ceux qui en entendaient parler venaient de tous côtés pour le voir et profiter de ses discours, et Dieu lui donnait avec abondance la parole de sagesse, de science et de consolation, laquelle, comme un flambeau lumineux, éclairait les esprits des personnes qui l'écoutaient.

CHAPITRE II. — *Son père et sa mère étant morts et lui ayant laissé beaucoup de bien, il le fit donner aux pauvres sans sortir de sa solitude, où il vivait dans une extrême pauvreté accompagnée de plusieurs grandes vertus.*

Douze ans après qu'il eut en cette manière quitté le monde, son père et sa mère moururent, et lui ayant laissé quantité d'argent et d'héritages, il pria un intime ami qu'il avait de distribuer tout aux pauvres et aux orphelins, se reposant sur lui de cet office de piété, afin de ne se point divertir de la prière, comme il y aurait été contraint s'il s'en fût acquitté lui-même. Après qu'il se fut déchargé de ce soin, il demeura dans une pleine tranquillité d'esprit, et ne travaillant à rien tant qu'à dégager son cœur de toutes les affaires temporelles, il ne possédait sur la terre qu'une saie, une tunique de poil de chèvre, un pot à boire et une natte de jonc pour se coucher.

Son humilité était tout extraordinaire, et il avait une égale charité pour tout le monde, ne préférant point les riches aux pauvres, les princes à leurs sujets, ni les nobles à ceux de basse condition; mais il les aimait et les honorait tous d'une même sorte, sans faire aucune acceptation de personnes. Il ne reprenait jamais avec aigreur, mais ses paroles étaient accompagnées de douceur et de charité. Et qui est celui qui en l'entendant a pu être rassasié de ses discours? ou qui, en considérant la sainteté qui reluisait sur son visage, n'a pas désiré de le revoir fort souvent? Il ne se départit jamais de cette rude pénitence qu'il avait embrassée, et ayant passé cinquante ans avec joie dans les règles qu'il s'était prescrites à lui-même, l'amour dont il brûlait pour Jésus-Christ était si grand qu'il considérait tout ce long temps comme peu de jours, et ne comptait pour rien la rigueur d'une vie si austère.

CHAPITRE III. — *Saint Abraham, quelque résistance qu'il y pût apporter, est fait prêtre par son évêque, qui l'envoie dans un bourg plein de païens pour les convertir.*

Il y avait proche de la ville un grand bourg dont tous les habitants étaient païens, et les plus cruels du monde. Personne n'avait eu le pouvoir de les détourner de l'adoration des idoles, et quelques prêtres et diacres y ayant été envoyés par l'évêque, revinrent sans y avoir pu faire aucun fruit, et ne rapportèrent que de la douleur pour récompense de leur travail, d'autant que l'esprit farouche de ce peuple, au lieu de se laisser fléchir par les discours de ceux qui les exhortaient, les portait à les persécuter et à exciter contre eux des séditions très-violentes : ce qui n'ayant pas empêché plusieurs solitaires de tâcher de les persuader, ils ne purent gagner chose quelconque sur eux pour les convertir.

Un jour l'évêque étant assemblé avec son clergé, et se souvenant de ce saint personnage, leur dit : « Je n'ai jamais pu voir aucun homme si consumé en toutes sortes de bonnes œuvres, et si accompli en toutes les vertus qu'est maintenant, à ce que l'on m'a rapporté, le très-saint Abraham ; » sur quoi lui ayant tous répondu que c'était un véritable serviteur de Dieu et un parfait solitaire : « Je veux, dit-il, l'ordonner prêtre pour aller en ce bourg de païens, qu'il pourra convertir par sa patience et par le grand amour qu'il a pour Dieu; » et se levant à l'heure même il s'en alla avec son clergé en la cellule du saint homme. Après l'avoir salué, il fit aussitôt tomber le discours sur le sujet de ces païens, et le pria d'y vouloir aller pour procurer leur salut. Abraham, fort surpris et fort triste, répondit:

« Je vous supplie, très-saint père, de me permettre de pleurer ici mes péchés, et de ne commander pas à un homme aussi imparfait et aussi incapable que je suis d'entreprendre une affaire si importante. » L'évêque lui répliqua : « La grâce de Dieu vous donnera le pouvoir de l'exécuter, et ainsi ne refusez pas d'obéir pour accomplir une si bonne œuvre. » Ce bienheureux homme reprit encore la parole et lui dit : « Je conjure votre sainteté de me permettre de pleurer ici mes péchés. » L'évêque repartit : Vous avez abandonné le monde et toutes les choses du monde ; vous avez embrassé une vie crucifiée ; mais il faut que vous reconnaissiez qu'après avoir tant fait pour l'amour de Dieu, vous manquez de la plus grande de toutes les vertus, qui est l'obéissance. » A ces paroles, Abraham se mit à pleurer amèrement, et répondit : « Que suis-je, sinon un chien mort ? Et quelles sont mes actions pour vous avoir fait concevoir, ô très-saint père ! une si grande opinion de moi ? » L'évêque lui répliqua ; « En ne bougeant d'ici vous travaillez seulement pour votre salut ; mais allant en ce lieu-là, et la grâce de Dieu opérant par vous, vous sauverez aussi plusieurs personnes que vous convertirez à lui. Considérez donc lequel vous fera recevoir une plus grande récompense, ou de vous sauver tout seul, ou de sauver plusieurs autres avec vous. » Alors cet homme de Dieu dit en pleurant : « La volonté du Seigneur soit faite, je suis prêt à aller par obéissance en tel lieu qu'il vous plaira de me commander. »

Ainsi l'Evêque le mena de sa cellule dans la ville, où il le fit prêtre en lui imposant les mains, et l'envoya aussitôt en ce bourg rempli de païens.

Chapitre IV. — *Saint Abraham souffre durant trois ans dans ce bourg des outrages et des persécutions étranges.*

Saint Abraham priait Dieu en chemin disant : « O Dieu tout bon et tout miséricordieux ! considérez ma faiblesse et assistez-moi de votre grâce, afin que votre saint nom soit glorifié. Lorsqu'il fut arrivé au bourg et vit ce peuple passionné pour la folie de l'idolâtrie, il jeta du fond du cœur de grands soupirs, et fondant en larmes et levant les yeux au ciel, dit : « Vous, mon Dieu, qui seul êtes sans péché, ne méprisez pas les ouvrages de vos mains. » Ensuite il manda en diligence à cet ami intime qu'il avait dans la ville de lui apporter l'argent de ce qui lui pouvait rester de patrimoine. L'ayant reçu, il fit en peu de jours bâtir une église, laquelle considérant comme sa chère épouse, il l'enrichit de plusieurs ornements fort magnifiques.

Durant qu'on la bâtissait, il passait souvent au milieu des idoles des païens sans dire un seul mot ; mais il priait dans son cœur et lançait vers Dieu des soupirs mêlés de pleurs. Lorsque l'église fut achevée, il l'offrit à Dieu avec ses larmes comme un présent qu'il lui faisait, et mettant les genoux en terre il lui adressa cette très-humble prière : « Fils du Dieu vivant, dont la puissance est infinie, vous qui, par votre présence sur la terre, avez amené à la connaissance de votre lumière les nations ensevelies dans les ténèbres de l'erreur, rassemblez aussi dans le sein de votre Eglise ce peuple égaré dans les ténèbres, mais qui est à vous, et illuminez les yeux de leurs esprits, afin que, rejetant avec dégoût et avec horreur l'adoration de leurs idoles, ils connaissent que vous êtes le seul Dieu plein d'amour et de bonté pour les hommes. » Aussitôt qu'il eut achevé cette prière, il sortit de l'église et s'en alla au temple des païens, où il renversa et mit en pièces leurs autels et leurs idoles. Tous ceux qui se trouvèrent présents se jetèrent sur lui comme des bêtes farouches, et le chassèrent après l'avoir déchiré de coups. Ayant été traité de la sorte, il revint de nuit en secret dans l'église, où il s'assit sans se soucier de tant de plaies, et n'ayant autre soin que de prier Dieu avec larmes et avec soupirs de vouloir sauver ce peuple. Le matin, les païens entrant en l'église, où ils venaient tous les jours, non pas pour prier, mais parce qu'ils prenaient plaisir à en voir la beauté et les ornements, trouvèrent ce saint homme en oraison, dont ils furent si étonnés, que quelques-uns en demeurèrent comme immobiles.

Un jour, le bienheureux Abraham commença à les conjurer de reconnaître le vrai Dieu : sur quoi, étant devenus plus cruels que jamais, ils le fouettèrent avec des escourgées comme s'il eût été de pierre, et le mirent en tel état qu'il semblait être mort, puis le traînèrent avec une corde par les pieds au dehors du bourg, où, après l'avoir accablé de coups de pierre et le croyant expiré, ils le laissèrent quasi sans vie.

Etant revenu à lui sur le minuit, il commença à dire avec grande abondance de larmes : « Pourquoi, mon maître, dédaignez-vous ma bassesse ? Pourquoi détournez-vous votre visage de moi ? Pourquoi rejetez-vous les désirs de mon âme ? Et pourquoi méprisez-vous les ouvrages de vos mains ? Jetez les yeux, mon Dieu, sur votre serviteur, exaucez ma prière, fortifiez ma faiblesse ; rompez les liens qui engagent ces pauvres misérables dans la servitude du diable, et faites-leur la grâce de connaître que vous êtes le seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que vous. » Cette prière achevée il se leva, entra dans le bourg, et puis dans l'église, où il chantait des psaumes. Les païens y étant venus au point du jour et le voyant, furent remplis d'un étonnement étrange ; mais leurs cœurs étant incapables de compassion, ils furent transportés d'une si extrême fureur, qu'après l'avoir cruellement accablé de coups, ils le traînèrent hors du bourg avec des cordes, ainsi qu'ils avaient déjà fait.

Etant traité de la sorte durant trois années entières, il résistait comme un véritable diamant à toutes ces épreuves et à ces

souffrances, sans que jamais, quelque grandes qu'elles fussent, elles lui fissent perdre courage : car, encore qu'on le battît, qu'on le traînât par les pieds, qu'on le lapidât, qu'on le laissât mourir de faim et de soif, et qu'on le persécutât en toutes manières, jamais rien ne le mit en colère ni ne lui fit concevoir la moindre haine contre eux, et son esprit ne se laissa jamais abattre par le découragement, ni accabler d'ennui et de chagrin; mais plus ils le tourmentaient avec des inhumanités étranges, et plus son amour et sa charité pour eux s'augmentaient. Tantôt il les exhortait avec force, tantôt il leur parlait avec de grands témoignages de tendresse, et tantôt il s'efforçait de gagner leurs esprits par la douceur ses discours, qui étaient pleins d'attrait et de charmes. Il traitait avec les vieillards comme avec ses pères, avec les moins âgés comme avec ses frères, et avec les jeunes comme avec ses enfants, bien qu'il ne reçût d'eux que des mépris et des injures.

Chapitre V. — *Tous les habitants de ce bourg, admirant la vertu de saint Abraham, se convertirent à la religion chrétienne.*

Enfin tous les habitants de ce bourg étant un jour assemblés, ils se trouvèrent remplis d'un tel étonnement de le voir vivre de la sorte, qu'ils se disaient les uns aux autres : « Vous voyez quelle est l'extrême patience de cet homme; vous voyez son incroyable charité pour nous, et comme, nonobstant tous les maux que nous lui avons faits, il n'est jamais parti d'ici, il n'a jamais dit à qui que ce soit la moindre mauvaise parole, il n'a conçu aucune aversion contre nous, mais a supporté toutes nos persécutions avec une extrême joie. Or quelle apparence y a-t-il que, si le Dieu qu'il nous prêche n'était le Dieu véritable, et s'il n'y avait un paradis où les gens de bien régneront avec lui, et un enfer où les méchants seront châtiés de leurs crimes, il eût voulu souffrir inutilement d'être traité d'une manière si cruelle? N'est-ce pas aussi une chose étrange qu'étant seul il ait renversé toutes les statues de nos dieux, sans qu'ils aient pu lui faire le moindre mal pour s'en venger? Cet homme est sans doute un vrai serviteur de Dieu, et toutes les choses qu'on publie de lui sont véritables. Allons donc, croyons au Dieu qu'il nous prêche. » Parlant ainsi les uns aux autres, ils allèrent tous ensemble à l'église en criant à haute voix : « Gloire soit au Dieu du ciel, qui a envoyé son serviteur pour nous sauver en nous tirant de l'erreur où nous étions. »

Le saint homme fut rempli d'une si extrême joie, qu'il parut le même changement sur son visage que l'on en voit sur les fleurs lorsqu'elles ont été nourries de la rosée du matin, et son cœur, parlant par sa bouche, il leur dit : « Venez, mes pères, mes frères et mes enfants, rendons tous ensemble grâces à Dieu de ce qu'il lui a plu d'éclairer les yeux de vos esprits pour vous donner moyen de le connaître; recevez le sceau et la marque de la vie qui vous purifiera de l'abomination des idoles; et croyez de tout votre cœur et de toute votre âme qu'il n'y a qu'un seul Dieu du ciel, de la terre et de toutes les choses qu'ils contiennent; qu'il est de toute éternité; que sa grandeur est ineffable et incompréhensible; qu'il est la source de toutes les lumières; qu'il a aimé et racheté les hommes, et qu'il est terrible et doux tout ensemble. Croyez aussi en son Fils unique, qui est sa sagesse, et au Saint-Esprit, lequel vivifie toutes choses, afin que de terrestres que vous êtes maintenant, vous deveniez tout célestes. » Ils répondirent : « Oui, notre Père, oui, notre conducteur, pour le reste de notre vie, nous croyons et nous observerons ce que vous venez de nous dire et de nous enseigner. » Incontinent après saint Abraham les baptisa tous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; et ils étaient bien mille personnes. Il leur lisait tous les jours l'Ecriture-sainte, et les instruisait du royaume de Dieu, des félicités du paradis, des supplices de l'enfer, de la justice, de la foi et de la charité; et comme une bonne terre qui, après avoir été semée, apporte du fruit, et pour un grain qu'elle reçoit en rend trente, soixante et jusques à cent, ainsi les âmes de ces nouveaux fidèles l'écoutant avec très-grande joie, et s'avançant dans la crainte de Dieu, portaient des fruits en grande abondance; et ce saint homme leur paraissait comme un ange venu du ciel, et comme la liaison de tout cet édifice spirituel. Car la douceur de ses paroles dans les instructions qu'il leur donnait leur faisait concevoir tant d'amour pour lui, qu'il aurait semblé que lui seul était cause de la créance qu'ils avaient en lui.

Chapitre VI. — *Saint Abraham, voyant ce peuple confirmé dans la foi, se retire secrètement au bout d'un an; et, après s'être caché quelque temps, retourne dans son ancienne cellule.*

Saint Abraham continua ainsi, depuis leur conversion, à leur prêcher l'Evangile durant une année entière; mais les voyant pleins d'amour pour Dieu et très-fermes en la foi, et connaissant d'un autre côté qu'ils avaient une excessive affection pour lui et lui rendaient de très-grands honneurs, l'appréhension qu'il eut que, sous prétexte de les assister, il ne fût contraint de renoncer à ses anciennes austérités et de s'engager en quelque sorte dans les soins du siècle, fit qu'il se leva au milieu de la nuit et pria Dieu en cette manière : « Seigneur, qui seul êtes sans péché, et qui étant tout saint vous reposez dans les âmes saintes, vous qui aimez tant les hommes et avez tant de bonté pour eux; vous qui avez éclairé les yeux de l'âme de tout ce peuple; vous qui avez brisé les fers qui les retenaient dans l'esclavage des démons, et qui, les retirant de l'erreur de l'idolâtrie, les avez convertis à vous et leur avez fait la grâce de vous connaître, veuillez, mon Dieu, les conduire et les assister jusqu'à la fin : ne refusez

point votre secours à ces ouailles qu'il vous a plu de ramener dans votre heureuse bergerie, et qui sont maintenant si obéissantes à votre voix ; départez-leur toujours vos faveurs en abondance ; environnez-les de votre grâce comme d'un mur inébranlable, et ne cessez point d'illuminer leurs esprits et d'enflammer leurs cœurs, afin qu'en accomplissant toutes vos volontés ils se rendent dignes de posséder la vie éternelle. Ne me refusez pas aussi, s'il vous plaît, votre assistance dans mon extrême faiblesse, et ne m'imputez point comme un péché ce que je me hâte de les quitter. Car vous savez, mon Dieu, vous qui connaissez toutes choses, que je ne soupire qu'après vous seul, et que je vous regarde comme mon Seigneur et comme mon maître. » Ayant achevé cette prière et fait trois fois en partant le signe de la croix sur ce bourg, il s'en alla secrètement en un autre lieu où il se cacha le mieux qu'il put.

Le peuple étant selon sa coutume venu le matin à l'église, et ne l'ayant point trouvé, ils furent tous saisis d'un merveilleux étonnement, et comme des brebis égarées furent de tous côtés chercher leur pasteur, et remplissant l'air de cris, ils l'appelaient tous en fondant en larmes. Après l'avoir cherché très-longtemps, et ne le pouvant trouver, alors, tout abattus de douleur, ils furent dire à l'évêque l'affliction qui leur était arrivée, ce qui le toucha extrêmement, et il envoya aussitôt plusieurs personnes chercher l'homme de Dieu, afin de consoler son troupeau, qu'il voyait être dans une tristesse nonpareille. Chacun l'ayant cherché comme on chercherait une pierre précieuse, mais inutilement, l'évêque tint conseil, puis, se faisant accompagner de tout son clergé, il s'en alla dans ce bourg, où, pour consoler ce peuple, il leur fit une prédication si pleine d'amour et de charité, qu'il adoucit en quelque sorte la douleur qu'ils avaient conçue de la retraite de ce saint homme ; et les voyant si fermes en la foi de Jésus-Christ, il en choisit entre eux quelques-uns d'une vertu éprouvée, lesquels il établit prêtres, diacres et lecteurs. Saint Abraham l'ayant su en eut une joie tout extraordinaire, et dit en glorifiant Dieu : « O mon Dieu et mon maître ! qui êtes le Père très-doux et l'ami très-charitable des hommes, quelles actions de grâces vous rendrai-je de tant de faveurs, que vous m'avez faites ? J'adore et admire votre conduite. » Aussitôt après, il s'en retourna en son ancienne cellule, et en fit une autre plus reculée, dans laquelle il s'enferma avec joie.

N'est-ce pas un miracle, mes chers frères, dont on ne saurait trop s'étonner, et qui est digne d'une louange éternelle, que, durant tant d'afflictions qu'il avait souffertes dans ce bourg, il ne se départit jamais de sa règle ? et peut-on trop admirer la grandeur et la puissance de Dieu, qui le rendit si patient et si ferme qu'il se trouva capable de convertir les autres, et de se conserver en même temps dans la grâce de la sainte manière de vivre qu'il avait embrassée.

Chapitre VII. — *Le démon tente en diverses manières saint Abraham, sans lui pouvoir jamais donner la moindre crainte.*

Le démon, qui ne saurait souffrir les gens de bien, voyant que tant de persécutions qu'il avait excitées contre ce saint homme n'avaient pu lui faire perdre courage, ni diminuer en aucune sorte son extrême amour pour Dieu, mais qu'au contraire, ainsi que l'or sort plus éclatant de la fournaise, sa patience et sa charité s'augmentaient toujours et le comblaient de joie dans ses souffrances, alors, tout transporté de fureur et de rage, il l'attaqua par une grande vision, espérant de le pouvoir tromper en suite de la crainte et de la frayeur qu'il jetterait dans son esprit.

Ainsi, lorsque, au milieu de la nuit, il était debout et chantait des psaumes, il vit reluire dans sa cellule une grande lumière semblable à celle du soleil, et entendit une voix comme d'une grande troupe de personnes qui lui disaient : « Tu es heureux, Abraham, et véritablement heureux et fidèle, puisque, dans la vie que tu fais, il n'y en a un seul qui ait accompli toutes mes volontés si parfaitement que toi. » Le saint, connaissant la tromperie du malin esprit, éleva sa voix, et dit : « Que tes ténèbres soient maudites avec toi, ô esprit plein d'artifices et de tromperies ! car je sais bien que je suis un homme pécheur ; mais, tout faible que je suis, l'espérance me fortifie ; je ne crains, par la grâce de Dieu, aucune de tes embûches, et tous ces fantômes ne me sauraient étonner, d'autant que le nom de Jésus-Christ, mon Sauveur et mon maître, lequel j'ai toujours aimé de tout mon cœur, me sert d'un très-puissant rempart contre toi, et me donne le pouvoir de te menacer, monstre infernal que tu es, esprit impur et plus misérable que l'on ne saurait le dire. » A ces paroles, le démon s'évanouit de devant ses yeux comme une fumée, et le saint, plein d'une extrême joie, rendit des actions de grâce à Dieu avec un esprit aussi tranquille que s'il n'eût point eu cette vision.

Quelques jours après, comme il était la nuit en prières, le diable, tenant une cognée en la main, s'efforçait de renverser sa cellule, et lorsqu'il semblait y avoir déjà fait une ouverture, il cria à haute voix : « Hâtez-vous, mes amis, hâtez-vous de venir pour entrer et pour lui faire perdre la vie. » Alors saint Abraham n'employa pour toute défense que ces mots du psaume CXVII : *Toutes les nations m'ont environné ; mais étant fortifié du nom du Seigneur, je suis assuré de triompher d'elles.* Le démon n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il disparut, et la cellule demeura en son entier.

A peu de jours de là, ce bienheureux homme, chantant des psaumes sur le minuit, une grande flamme commença à brûler le jonc sur lequel il était couché. Alors, sans être touché d'aucune crainte, il mar-

cha sur ce feu et dit : *Je marcherai sur les aspics et sur les basilics ; je foulerai aux pieds les lions et les dragons ; et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mon appui et mon secours, je surmonterai toute la puissance de l'ennemi* (*Psal.* xc). Le démon s'enfuit, et criait en s'enfuyant : « Je te ferai mourir de quelque mort malheureuse, et trouverai des inventions pour t'écraser, toi qui me considères maintenant comme digne de mépris. »

Un jour, comme il mangeait, le démon prit la figure d'un jeune garçon et entra dans sa cellule, où, s'approchant de lui, il tâchait de renverser son pot à boire ; mais Abraham le tint ferme et continua de manger sans crainte. Alors le diable, en sautant, prit soudain une autre figure, et mit devant lui un chandelier sur lequel il y avait une lampe allumée, puis, d'une bouche abominable, commença de chanter à haute voix : *Bienheureuses sont les âmes pures qui marchent dans la voie du Seigneur* (*Psal.* cxvi), et continuant aussi à chanter plusieurs versets du même psaume, le saint ne lui répondit un seul mot jusqu'à ce qu'il eût achevé de manger ce qu'il avait accoutumé; et après il se leva et lui dit avec une fermeté d'esprit et une constance merveilleuse : « Malheureux et abominable esprit, qui n'es que faiblesse et que mensonge, si tu crois, comme il est très-véritable, que ceux qui marchent dans les voies de Dieu et qui l'aiment de tout leur cœur sont bienheureux, pourquoi leur es-tu si importun ? — Je les tourmente, répondit-il, afin de m'en rendre maître, et qu'ainsi, en les détournant de toutes sortes de bonnes œuvres, ils soient complices de mes méchancetés. » Le saint homme repartit : « Tu n'auras pas ce contentement, maudit que tu es, de vaincre aucun de ceux qui craignent Dieu, ni de pouvoir les détourner de la piété; mais ce sont ceux qui te ressemblent et qui, par leur propre volonté, s'éloignent de lui, que tu peux tromper et que tu peux vaincre, parce qu'il n'est pas en eux; au lieu que ceux qui ont son amour gravé dans le cœur te font disparaître et évanouir ainsi que le vent dissipe la fumée. Mais je prends à témoin mon Dieu, qui est le Dieu vivant, qui est béni dans tous les siècles, et qui est toute ma gloire, que, quand tu demeurerais ici durant tout le reste de ma vie, je ne te craindrai jamais, et je ne ferai non plus de compte de toi que d'un chien mort. »

Cinq jours après, ayant achevé la nuit de chanter les psaumes, le démon lui fit paraître une autre vision comme d'une grande troupe de gens qui s'exhortaient les uns les autres par de grands cris à le jeter dans une fosse ; ce que voyant il dit ce verset : *Ils m'ont environné comme un essaim de mouches à miel, et se sont allumés de fureur contre moi, ainsi que le feu s'allume dans les épines ; mais, fortifié du nom du Seigneur, je triompherai d'eux.* Alors le démon s'écria : « Hélas ! malheureux que je suis, je ne sais plus que faire pour te nuire. Tu demeures victorieux dans tous les combats que j'entreprends contre toi; tu méprises toutes mes forces et tu me terrasses partout; mais cela ne me fait pas perdre courage, et je ne te quitterai jamais jusqu'à ce que je te réduise à t'humilier sous ma puissance. » Alors le saint lui dit : « Que tu sois à jamais maudit avec toute cette puissance dont tu te vantes, impur et abominable démon ! et que Dieu soit à jamais honoré et glorifié, lui qui seul est saint et plein de sagesse, et qui, te livrant à tout ce que nous sommes qui l'aimons, afin que nous te foulions aux pieds, fait que nous nous moquons de tes finesses, et méprisons tous tes artifices. Reconnais donc, ô esprit également faible et malheureux, que nous ne craignons, ni toi, ni tous tes fantômes. »

Chapitre VIII. — *Des vertus de saint Abraham.*

Le démon continuant ainsi durant un fort long temps d'attaquer avec toutes sortes de machines cet invincible soldat de Jésus-Christ, ne put pas seulement par tant d'efforts jeter la moindre crainte dans son esprit, et tous ces combats ne produisaient d'autre effet que d'augmenter son amour pour Dieu et sa joie de le servir : car l'aimant de tout son cœur et réglant toutes ses actions sur ses volontés, il se rendait digne de recevoir des grâces en si grande abondance, que toutes ces puissances des ténèbres étaient incapables de lui nuire ; et il avait frappé avec tant de persévérance à cette porte céleste dont il est parlé dans l'Evangile, que lui ayant été ouverte, et les divins trésors de la grâce lui ayant été découverts, il s'était enrichi de trois pierres très-précieuses, la foi, l'espérance et la charité, qui servaient de base, de comble et d'ornement à toutes ses autres vertus.

Ainsi, formant de tant de bonnes œuvres une couronne sans prix, il l'offrait au Roi des rois, de la libéralité duquel il l'avait reçue. Car qui est celui qui a plus aimé Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même ? Qui est celui qui a eu davantage de compassion et de charité pour les affligés ? Qui est celui qui, apprenant que quelques solitaires vivaient dans une grande vertu, a prié Dieu avec plus d'ardeur de les vouloir préserver de toutes les embûches du diable, et de leur faire la grâce de continuer jusqu'à la fin dans une vie irréprochable ? Et qui est celui qui, entendant parler d'un pécheur et d'un impie, répandait plus de larmes jour et nuit en la présence de Dieu pour le supplier de le convertir? Il ne passa une seule journée, depuis qu'il eut quitté le monde, sans arroser la terre de pleurs; il ne riait que fort rarement ; il ne savait ce que c'était que d'huiler son corps, et, durant tout le temps qu'il fut solitaire, il ne lava jamais son visage, ni même ses pieds, parce qu'il vivait comme s'il eût dû mourir tous les jours.

N'est-ce pas véritablement, mes frères, un très-grand miracle de ce que, dans une si extrême abstinence, dans des veilles conti-

nuelles mêlées de pleurs, dans cette persévérance à coucher par terre sur un peu de jonc seulement, et dans toutes ces autres austérités qu'il faisait souffrir à son corps, il ne s'en est jamais tant soit peu lassé, il ne s'est jamais affaibli et ralenti en ces saints exercices, et n'est jamais entré dans le moindre dégoût et dans le moindre chagrin? mais, ainsi qu'une personne affamée et altérée, il entreprenait et soutenait tous ces travaux avec tant d'avidité, que son esprit ne se rassasiait jamais des douceurs qu'il trouvait en l'exécution de son dessein. La pureté de son âme se lisait dans son visage, sur lequel on voyait comme l'éclat de ces fleurs qui ne se flétrissent jamais; son corps, fort délicat de son naturel, paraissait aussi fort et aussi robuste que s'il n'eût souffert aucun travail, parce que la grâce de Dieu, répandue dans toutes ses actions, le faisait jouir du bonheur de cette joie spirituelle qui remplit l'âme de contentement; et à l'heure de sa mort il parut autant de fraîcheur sur son visage que s'il n'eût passé un seul jour de sa vie dans la pénitence. Mais ne fut-ce pas aussi un miracle que, durant les cinquante années qu'il vécut de la sorte, il ne quitta jamais cette tunique de poil de chèvre dont il était revêtu?

(Ici finit ce qui avait seulement rapport à saint Abraham, et commence l'histoire de sa nièce Marie.)

Chapitre premier. — *Le frère de saint Abraham ayant laissé une fille unique, âgée de sept ans, laquelle lui fut amenée, il la fit mettre dans la cellule proche de la sienne, où elle vécut durant vingt ans dans une très-grande perfection.*

Je veux aussi, mes très-chers frères, vous rapporter une autre action admirable que ce saint homme fit en sa vieillesse, étant assuré que les personnes sages et spirituelles en recevront beaucoup d'édification, et y trouveront un grand exemple d'humilité et de pénitence. Or ceci se passa de la sorte.

Saint Abraham avait un frère qui, en mourant, laissa une fille unique âgée de sept ans seulement. Ses amis, la voyant ainsi orpheline, la menèrent aussitôt à son oncle, qui la fit mettre dans la cellule qui était au dehors de la sienne, et il y avait entre les deux une fort petite fenêtre, au travers de laquelle il lui enseignait le psautier et le reste de l'Ecriture sainte. Elle passait avec lui plusieurs heures de la nuit à louer Dieu; elle chantait des psaumes avec lui; elle s'efforçait de l'imiter dans ses mortifications, et, s'avançant avec joie dans cette sainte manière de vivre, elle se hâtait de remplir son âme de toutes sortes de vertus. Ce très-saint homme, de son côté, demandait sans cesse pour elle à Dieu, avec des prières mêlées de larmes, de ne permettre pas que son esprit s'engageât dans les affections de la terre; et son père lui ayant laissé une très-grande somme d'argent, ce fidèle serviteur de Jésus-Christ, lorsque sa nièce lui fut amenée, comme en un lieu d'assurance, avait aussitôt commandé de donner cet argent aux pauvres et aux orphelins. Elle priait aussi continuellement son oncle de prier Dieu pour elle, afin qu'il lui plût de la délivrer de toutes mauvaises pensées et de tant de piéges que le démon tend sans cesse aux hommes pour les perdre. Ainsi elle demeurait ferme dans l'observation des règles qu'elle avait embrassées, et le saint homme était ravi de joie de la voir avancer avec tant de promptitude et de courage dans toutes les vertus chrétiennes; de la voir dans les larmes, dans l'humilité, dans la modestie, dans le repos d'esprit, et, ce qui est beaucoup plus que tout le reste, dans un extrême amour pour Dieu. Elle passa vingt ans avec lui en cette sainte manière de vivre, ainsi qu'un agneau sans tache et une très-chaste colombe. Mais le diable étant transporté de fureur contre elle, n'oublia rien de tous ses artifices accoutumés pour la faire tomber dans ses filets, afin de pouvoir au moins par là affliger son bienheureux oncle, et séparer pour un temps son esprit de l'union si étroite qu'il avait toujours avec Dieu.

Chapitre II. — *Cette fille, au bout de ce temps, tombe dans le péché, et en conçoit tant d'horreur, que, ne croyant point de salut pour elle, elle se porte dans le désespoir, et s'en va dans une ville où personne ne la connaissait.*

Un solitaire, qui ne l'était que de nom, venait souvent voir cette sainte fille sous prétexte de tirer profit de ses entretiens, et la regardant à travers de sa fenêtre, il fut tellement transporté d'une passion déréglée, qu'il désirait avec ardeur de lui vouloir parler hors de là, et sentait son amour impudique comme un feu dévorant embraser son cœur. Il n'y eut point d'artifices dont il ne se servît pour ramollir son esprit par la douceur de ses paroles, afin de lui faire changer de pensées, et il se passa un an de temps avant qu'il pût venir à bout de son dessein. Enfin elle ouvrit la fenêtre de sa cellule, elle l'alla trouver, et par un crime déplorable perdit avec lui cette pureté qui lui devait être mille fois plus chère que sa vie.

Ayant commis un si horrible péché, elle en demeura tellement effrayée, que, déchirant son cilice et se meurtrissant le visage de coups, l'excès de son affliction la portait jusqu'à se vouloir tuer elle-même. Etant ainsi accablée de douleur, et ne sachant, dans une telle agitation d'esprit, à quoi se résoudre, elle soupirait et fondait en larmes de voir qu'elle n'était plus ce qu'elle était auparavant, et elle disait souvent, en jetant de fort grands cris: « Je vois bien que dès cette heure je me dois considérer comme morte. J'ai perdu tout le temps que j'ai passé dans une sainte vie et tous les travaux que j'y ai soufferts: toutes ces larmes que j'ai répandues dans mes oraisons, toutes ces veilles que j'ai employées à chanter les louanges de Dieu me sont maintenant inutiles. J'ai irrité mon Seigneur et mon maître, et me suis donné la mort à moi-même. Hélas! misérable que je suis, pourrais-je trop

pleurer mon malheur, quand j'aurais en moi la source de toutes les larmes du monde? J'ai comblé l'esprit de mon saint oncle d'une affliction insupportable. Dans la confusion où est mon âme, je me vois couverte d'infamie d'avoir commis un si grand crime, et je suis maintenant le sujet de la risée des démons. Pourquoi vivre davantage, étant dans une telle extrémité de misère? Hélas! qu'ai-je fait? Dans quel malheur me suis-je engagée? D'où me suis-je ainsi précipitée, et de quelle sorte? Comment mon esprit s'est-il rempli de tant de ténèbres? Je suis tombée sans m'en apercevoir; j'ai perdu l'honneur sans y prendre garde, et je ne saurais dire comment il est arrivé qu'un si épais nuage ait environné mon cœur, que j'aie pu ignorer ce que je faisais. Où me cacherai-je? Où irai-je? et en quel abîme me jetterai-je? Que sont devenues toutes les instructions de mon très-saint oncle, et les charitables avis d'Ephrem, son intime ami, son compagnon dans la vie solitaire, par lesquels ils m'exhortaient de demeurer toujours vierge et de conserver mon âme pure pour mon Epoux immortel, me disant si souvent : Souvenez-vous que, comme il est très-saint, il est aussi très-jaloux. Hélas! que ferai-je? Je n'ose pas seulement à cette heure regarder le ciel, sachant que je ne suis pas moins morte devant Dieu que devant les hommes. Et comment, pécheresse que je suis, et plongée dans la fange de l'impureté, oserais-je retourner à cette fenêtre pour parler encore à mon saint oncle? Et quand je serais assez hardie pour y aller, n'en sortirait-il pas une flamme qui me dévorerait à l'instant? Il vaut donc mieux, puisque je suis déjà morte, et qu'il ne me reste plus aucune espérance de salut, que je m'en aille dans un autre pays où personne ne me puisse connaître. » Ayant pris cette résolution, elle s'en alla aussitôt en une autre ville, où, après avoir changé d'habit, elle s'arrêta dans une hôtellerie.

CHAPITRE III. — *Saint Abraham ayant su, deux ans après, où était sa nièce, s'habille en cavalier et va la trouver.*

Cette fille s'étant perdue de la sorte, saint Abraham eut en dormant une telle vision : il lui sembla voir un dragon cruel et épouvantable et dont le regard était hideux, lequel faisait en sifflant un bruit terrible, et qui, venant de sa caverne jusque dans sa cellule, y trouva une colombe qu'il engloutit, puis s'en retourna dans son antre. Le saint s'étant réveillé avec une merveilleuse tristesse, se mit à pleurer amèrement, croyant que cela signifiait que le diable allait émouvoir une grande persécution contre l'Eglise de Dieu, qui porterait plusieurs personnes à renoncer à la foi, ou que cette même Eglise était menacée d'un schisme. Alors, s'étant jeté à genoux, il fit cette prière : « Seigneur, vous qui connaissez toutes les choses à venir, et qui avez tant d'amour pour les hommes, vous savez ce que cette vision signifie. » Deux jours après, il vit encore la nuit en songe ce même dragon venir de la même sorte dans sa cellule, et il lui sembla que ce monstre lui ayant mis la tête sous ses pieds, il la lui avait écrasée, et qu'ayant trouvé dans son ventre cette colombe qu'il avait dévorée, il l'en avait retirée toute vivante. S'étant éveillé, il appela diverses fois sa nièce, qu'il croyait être dans sa cellule, en disant : « Ma fille Marie (car il la nommait ainsi), d'où vient que durant ces deux jours vous avez été si paresseuse à chanter les louanges de Dieu? Voyant qu'elle ne répondait point, et qu'il y avait deux jours qu'il ne l'avait entendue chanter des psaumes selon sa coutume, il reconnut que son songe la regardait très-assurément. Alors, jetant de grands soupirs et fondant en larmes, il commença à dire : « Hélas! malheureux que je suis, un loup très-cruel a ravi ma brebis, et ma fille est devenue captive. » Il éleva ensuite sa voix et dit en continuant de pleurer : « Jésus-Christ, Sauveur du monde, ramenez ma chère brebis et faites-la rentrer par votre grâce dans votre sainte bergerie, afin que ma vieillesse ne descende point avec douleur dans le sépulcre. Ne méprisez pas, mon Dieu, ma prière, mais faites-moi voir promptement les effets de votre miséricorde, et retirez ma fille encore vivante de la gueule de ce dragon. » Ces deux jours qui lui avaient été révélés en songe furent accomplis par le cours de deux années, que sa nièce, comme si elle eût été dans le ventre de ce cruel dragon, passa dans une vie débordée, sans que durant tout ce temps ce saint homme se ralentît jamais dans les prières qu'il faisait pour elle.

Au bout de deux ans, ayant appris où elle était et la vie qu'elle faisait, il pria l'un de ses amis de l'aller trouver et de s'enquérir avec grand soin de toutes choses. Celui-ci y étant allé et l'ayant informé exactement de la vérité, comme ayant même vu sa nièce, il apporta ensuite à ce saint homme, qui l'en avait prié, un habit de cavalier et lui amena un cheval. Alors, ayant ouvert sa porte, il sortit et prit cet habillement de soldat avec un de ces grands chapeaux que l'on n'ôte point de la tête, et qui lui couvrait une partie du visage; et, prenant de l'argent, il monta à cheval et s'en alla en diligence, se déguisant de la sorte pour n'être pas reconnu. Et de même que ceux qui veulent reconnaître le pays et les places de leurs ennemis s'habillent comme eux afin de n'être pas remarqués, ainsi le saint prit l'habit de son ennemi afin de le vaincre. Admirons donc, mes très-chers frères, ce second Abraham. Il est vrai que le premier étant allé au combat contre quatre rois, et les ayant vaincus, délivra Lot, son neveu, de captivité; mais cet autre Abraham va faire la guerre contre le diable, et après l'avoir mis en fuite ramènera sa nièce avec un triomphe encore plus illustre.

CHAPITRE IV. — *Ce qui se passa entre saint Abraham et sa nièce, jusqu'à ce qu'il se fit connaître à elle.*

Etant arrivé au lieu que son ami lui avait

dit, il alla loger dans cette hôtellerie, et jetait les yeux de tous côtés pour voir s'il n'apercevrait point sa nièce. Enfin, après avoir passé des heures entières sans en pouvoir trouver l'occasion, il dit à l'hôte en souriant : « Mon maître, j'ai appris que vous avez ici une fort jolie fille, et je serais bien aise de la voir si vous le trouviez bon. » Cet homme, considérant sa barbe blanche, le voyant cassé de vieillesse, et ne se pouvant imaginer qu'il désirait de la voir pour aucun mauvais dessein, lui répondit : « Il est vrai, monsieur, comme on vous l'a rapporté, qu'elle est d'une beauté incroyable (car en effet sa beauté semblait aller au delà de tout ce qu'il y a de plus parfait dans la nature). Abraham lui demanda son nom, et sut qu'elle s'appelait Marie ; sur quoi il lui dit avec un visage riant : « Je vous prie de me la faire voir, et que je puisse aujourd'hui souper avec elle : car, selon ce que j'en ai appris, c'est une personne fort accomplie. » L'hôte l'appela, et étant venue en habit de courtisane, quand son saint oncle la vit en cet état, il pensa mourir d'affliction ; mais il cacha sous un visage gai la douleur qu'il avait dans l'âme, et avec une fermeté généreuse retint les larmes qui voulaient sortir de ses yeux, de crainte que si sa nièce l'eût reconnu, elle n'eût eu recours à la fuite dans l'étonnement où la mettrait sa présence.

Lorsqu'ils se furent assis pour faire collation, cet homme admirable commença à railler et à se jouer avec elle : sur quoi se levant, elle l'embrassa par derrière la tête et le baisa ; mais, sentant en le baisant cette odeur si douce que donne la pureté de l'abstinence, elle se ressouvint du temps qu'elle en pratiquait une si parfaite ; et comme si quelque dard lui eût percé le cœur, elle jeta un grand soupir, elle commença à pleurer, et ne pouvant retenir la violence de son sentiment, le fit éclater par ces paroles : « Hélas ! misérable que je suis ! » L'hôte, fort étonné, lui dit : « D'où vient, mademoiselle Marie, que vous avez jeté tout d'un coup de si grands soupirs ? Il y a aujourd'hui deux ans que vous êtes céans sans que je vous aie jamais vue soupirer, ni entendue dire une seule parole qui témoignât la moindre tristesse ; et ainsi je ne sais ce qui a pu maintenant vous arriver. » Elle répondit : « Oh ! que je serais heureuse si je fusse morte il y a trois ans ! » Sur cela, le bienheureux vieillard, pour n'être point reconnu, lui dit avec un visage serein : « Lorsque nous sommes dans la joie, vous nous venez ici conter vos péchés ! »

O Dieu tout-puissant ! dont les conseils sont si profonds et qui dispensez les effets de votre miséricorde avec un ordre si admirable, n'y a-t-il pas sujet de croire que cette fille dit en elle-même : « Que ce visage ressemble à celui de mon oncle ? » Mais, mon Dieu, qui seul aimez véritablement les hommes, et qui êtes la source de toute la vraie sagesse, vous empêchâtes [illegible] connût, de peur que la [illegible]

ble où elle se serait trouvée ne l'obligeassent à s'enfuir ; et on ne le peut attribuer qu'aux larmes de son oncle, votre fidèle serviteur, qui eurent tant de pouvoir auprès de vous qu'elles vous portèrent à vouloir bien faire en sa faveur des choses impossibles en elles-mêmes.

Le saint donna de l'argent à l'hôte et lui dit : « Je vous prie, mon maître, de nous apprêter parfaitement bien à souper, afin que je puisse faire bonne chère avec cette fille, car je suis venu de bien loin pour l'amour d'elle. » O effet que l'on ne saurait assez admirer de cette véritable sagesse qui est selon Dieu, de cette véritable intelligence des choses spirituelles, et de ce véritable discernement de ce qui regarde le salut ! Cet homme, qui avait passé quarante ans sans manger un seul morceau de pain, ne fait point maintenant difficulté de manger de la chair, afin de sauver une âme qui était perdue ; et tous les chœurs des anges ne sont pas moins remplis de joie que d'étonnement de la conduite de ce saint, qui, au lieu d'en faire scrupule, mange et boit très-volontiers pour retirer de la fange du péché cette âme qui s'y était enfoncée de telle sorte. Sagesse des sages du monde, intelligence de ces esprits qui pensent savoir toutes choses ; prudence de ces judicieux qui s'estiment capables de juger de tout, venez admirer ici cette manière d'agir qui paraît si extravagante, et voyez avec étonnement ce changement merveilleux par lequel un homme si parfait, si sage, si judicieux et si prudent, a passé tout d'un coup dans des extrémités toutes contraires, afin d'arracher cette âme de la gueule du lion, et rompre les liens qui la retenaient attachée dans une prison si obscure.

Après qu'ils eurent fait grande chère, la fille le convia d'entrer dans sa chambre pour s'aller coucher : « Allons, » lui dit-il, et, étant entré, il vit un lit fort élevé sur lequel il s'assit aussitôt avec un visage extrêmement gai. Quel nom vous donnerai-je, incomparable soldat de Jésus-Christ ? Certes, je ne sais : vous nommerai-je chaste ou impudique ! sage ou insensé ? judicieux ou extravagant ? Il y a quarante ans que vous couchez sur le jonc, et vous montez maintenant sans crainte sur un lit tel que celui-ci. Mais en entreprenant ce voyage, en mangeant de la chair, en buvant du vin, et en vous arrêtant dans une hôtellerie, vous n'avez rien fait que pour la gloire de Jésus-Christ, et pour sauver une âme qui était perdue ; et nous autres, si nous voulons seulement dire une parole pour l'utilité de notre prochain, nous ne savons pas le faire avec discrétion et jugement.

CHAPITRE V. — *Saint Abraham se fait connaître à sa nièce, la console et la persuade de retourner dans sa cellule.*

Abraham étant assis dessus le lit, et la fille lui voulant aider à se déshabiller, il la pria de bien fermer la porte auparavant : ce qu'ayant fait, et puis étant revenue, il lui dit : « Mademoiselle Marie, approchez-vous,

s'il vous plaît. » Lorsqu'elle se fut approchée, il la prit par le bras comme s'il l'eût voulu baiser, et ôtant ce grand chapeau qui lui couvrait une partie du visage, et joignant ses larmes à ses paroles, il lui dit : « Ma fille Marie, ne me connaissez-vous point? Mon enfant, ne suis-je pas celui qui vous ai nourrie? Que vous est-il arrivé, ma fille? Qui est le meurtrier qui vous a tuée? Où est cet habit angélique que vous portiez? Où est cette pureté admirable? Où sont ces larmes que vous répandiez en la présence de Dieu? Où sont ces veilles que vous employiez à chanter ses louanges? Où est cette sainte austérité qui vous faisait prendre plaisir à coucher sur la terre? Comment êtes-vous tombée, ma chère fille, du plus haut du ciel dans cet abîme? Pourquoi, lorsque vous eûtes failli, ne me le dîtes-vous pas aussitôt, puisque certainement j'aurais fait pénitence pour vous avec mon intime ami Ephrem? Pourquoi avez-vous eu si peu de confiance en moi? Et pourquoi, en m'abandonnant ainsi, m'avez-vous comblé d'une douleur insupportable? car qui est celui qui est sans péché, sinon Dieu seul? »

A ces paroles, elle demeura entre ses mains aussi immobile qu'une pierre, tant elle se trouva également touchée de confusion et de crainte. Alors le saint homme, en pleurant toujours, continua de la sorte : « Vous ne me répondez point, ma fille, vous ne me dites pas un seul mot, vous qui êtes une partie de moi-même? N'est-ce pas pour l'amour de vous que je suis venu ici? Je prends sur moi votre péché; j'en rendrai compte à Dieu pour vous au jour du jugement, et je satisferai pour vous à sa justice. »

Il continua jusqu'à minuit à la consoler avec semblables paroles accompagnées d'abondance de larmes. Enfin cette pauvre fille s'étant un peu rassurée, lui dit en pleurant : « Ma confusion est si extrême que je n'ai pas la hardiesse de vous regarder; et comment pourrais-je adresser mes prières à Dieu, m'étant souillée dans la fange de tant d'impuretés? » Le saint homme lui répondit : « O ma fille! je me charge de votre faute, et veux bien que Dieu m'en demande compte au lieu de vous. Croyez-moi seulement, et vous en venez; retournons dans notre heureuse solitude. Mon cher Ephrem est dans une affliction nonpareille sur votre sujet, et fait des prières continuelles pour vous. Gardez-vous bien, ma fille, de vous défier de la miséricorde de Dieu; car quand vos péchés seraient arrivés à un tel comble qu'ils égaleraient la hauteur des montagnes, sa clémence est infiniment élevée au-dessus de toutes choses. N'avez-vous pas lu autrefois avec moi que cette femme qui était dans l'impureté s'étant approchée de notre Sauveur, qui est la pureté même, ne le souilla pas, mais au contraire fut purifiée par lui : *Elle lava avec ses larmes*, dit l'Evangile, *les pieds de Jésus, et les essuya de ses cheveux.* Il n'est pas plus impossible qu'une étincelle de feu embrase toute la mer, qu'il est impossible que tous vos péchés ternissent tant soit peu sa pureté. Ce n'est pas une chose fort extraordinaire d'être porté par terre dans le combat, mais il est honteux de n'avoir pas le courage de se relever. Retournez donc courageusement, ma fille, d'où vous êtes partie; et si ce mortel ennemi de notre salut a eu de la joie de vous voir tomber, qu'il reconnaisse qu'en vous relevant de votre chute vous êtes devenue plus forte qu'auparavant. Ayez compassion de ma vieillesse; ayez compassion des peines que j'ai souffertes avec ces cheveux blancs, et partons, je vous prie, pour retourner dans nos cellules. Perdez toute appréhension et toute crainte : tous les hommes sont sujets à faillir; mais comme ils tombent promptement, ils se relèvent promptement avec l'assistance de la grâce de Dieu, qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais leur guérison et leur vie. »

Elle lui répondit : « Si vous croyez, mon oncle, que je puisse faire pénitence et que Dieu ait agréable de la recevoir pour satisfaction de mes péchés, j'obéirai à ce que vous me commanderez; marchez devant, je suivrai votre sainteté et je baiserai la trace de vos pas, en reconnaissance de ce que votre extrême compassion pour moi vous a fait faire afin de me retirer du gouffre de l'impureté. En achevant ces paroles, elle se prosterna à ses pieds et pleura tout le reste de la nuit en disant : Mon Seigneur et mon Dieu, que puis-je faire pour reconnaître tant d'effets que je reçois de votre bonté et de votre miséricorde? »

CHAPITRE VI. — *Saint Abraham ramène sa nièce dans sa cellule, où elle fait une telle pénitence que Dieu, pour témoigner combien il l'avait agréable, fit plusieurs miracles par son intercession.*

Le jour commençant à paraître, le bienheureux Abraham lui dit : « Levez-vous, ma fille, et partons pour retourner en nos cellules. » Elle lui répondit : « J'ai quelque argent et quelques hardes, que vous plaît-il que j'en fasse? » Il lui dit : « Laissez-les ici, puisque vous les tenez du démon. » S'étant levés ils sortirent; il la prit sur son cheval, et comme le pasteur qui a retrouvé la brebis qu'il avait perdue la reporte avec joie sur ses épaules, ainsi ce saint homme, rempli de contentement dans son cœur, faisait son voyage avec sa nièce.

Lorsqu'ils furent arrivés en leurs cellules, il l'enferma dans celle où il demeurait auparavant, qui était la plus reculée, et se mit en l'autre. Marie, s'étant revêtue d'un cilice, persévérait avec humilité dans les larmes, et elle mortifiait son corps par les veilles et par les travaux les plus austères de la pénitence; elle élevait continuellement sa voix à Dieu avec modestie et repos d'esprit; elle pleurait ses péchés avec une ferme espérance de pardon, et ses prières continuelles étaient accompagnées de tant de sagesse, qu'il n'y a point de cœur de marbre qui n'eût été touché en entendant ses cris et ses plaintes : car qui est l'homme si barbare qui, la trouvant en cet état, n'eût pas pleuré avec elle?

ou, qui est celui qui n'eût pas rendu grâces à Dieu de la voir si véritablement et si sensiblement touchée de ses fautes? Que si l'on compare sa pénitence à nos prières, sa douleur d'avoir offensé Dieu allait si fort au delà de la nôtre, qu'il n'y avait point de proportion. Elle priait Notre-Seigneur avec tant d'ardeur de lui pardonner, qu'elle lui demanda même de lui faire connaître par quelque signe extraordinaire si sa pénitence lui était agréable; et Dieu, tout miséricordieux et qui ne veut point la mort des pécheurs, mais seulement qu'ils se convertissent, fut si pleinement satisfait de la grandeur de sa pénitence, qu'après qu'elle y eut passé trois ans, il redonna à sa prière la santé à plusieurs personnes : car les peuples ayant beaucoup de confiance en son secours allaient vers elle et ressentaient l'effet des prières qu'elle faisait à Dieu en leur faveur.

Chapitre VII. — *Mort de saint Abraham, et quelles étaient ses admirables vertus.*

Le bienheureux Abraham ayant encore vécu dix ans et vu l'admirable pénitence de sa nièce, en rendit des grâces infinies à Dieu, et mourut en paix à l'âge de soixante et dix ans, après en avoir passé cinquante avec une extrême dévotion, une parfaite humilité de cœur et une charité non feinte, dans l'étroite observance des règles de la vie solitaire.

Il ne fit jamais acception de personnes, ainsi que plusieurs ont accoutumé d'aimer les uns et de mépriser les autres. Il ne changea jamais sa manière de vivre dans la solitude; la paresse ne le porta jamais dans le relâchement; il ne faisait jamais rien avec négligence, et il vécut toujours comme croyant mourir chaque jour. Ce fut là la manière dont le bienheureux Abraham régla toutes ses actions, et la patience avec laquelle il souffrit tous ses travaux; il ne tourna jamais le dos dans tant de combats qu'il soutint contre l'ennemi; il ne fut jamais touché de crainte, et ne diminua jamais rien de la fermeté de son courage, ni dans toutes les persécutions qu'il souffrit dans ce bourg, ni dans tous les assauts que les démons lui livrèrent par tant de fantômes et de visions. Mais il n'a été en rien si admirable qu'en la manière dont il s'est conduit envers sa bienheureuse nièce, lorsque, par cette sagesse toute spirituelle qui faisait paraître aux yeux des hommes sa prudence imprudente et sa pureté incontinente, il la retira de ce gouffre d'iniquité où elle était misérablement tombée. O quel miracle! Il monta sur le lit même du dragon, et là, en le foulant aux pieds, il lui arracha d'entre les dents la proie qu'il avait enlevée. Voilà quels ont été les travaux, les sueurs et les combats de cet homme si saint et si admirable.

Nous écrivons ceci pour la consolation et pour l'édification de tous ceux qui se veulent engager avec joie dans une vie sainte, et afin de rendre à Dieu la gloire et les louanges qui lui sont dues, de ce que par sa grâce il nous donne avec tant d'abondance tout ce qui nous est nécessaire. Nous avons aussi représenté dans un autre discours les autres vertus de ce saint homme. Aussitôt qu'il eut rendu l'esprit pour passer à une meilleure vie, la ville presque tout entière s'assembla : chacun s'approchait avec dévotion de ce corps qui avait vécu dans une si extrême pureté, et emportait ce qu'il pouvait de ses habits, sachant qu'il y avait beaucoup de bénédiction, et tous les malades qui les touchèrent furent guéris à l'heure même.

Chapitre VIII. — *Mort de sainte Marie, nièce de saint Abraham, et conclusion de ce discours.*

Marie vécut encore cinq ans après lui et persévéra toujours dans une austérité incroyable, passant les jours et les nuits dans des plaintes et des larmes continuelles. Elle priait Dieu avec tant de ferveur, que plusieurs personnes qui en passant l'entendaient pleurer et soupirer, pleuraient et soupiraient avec elle; et lorsqu'elle s'endormit du sommeil des saints pour passer de la terre au ciel, tous ceux qui virent la splendeur qui reluisait sur son visage glorifièrent le nom du Seigneur.

Hélas! mes très-chers frères, ces deux saints dont je viens d'écrire la Vie ayant l'esprit détaché de toutes les occupations du siècle et ne pensant qu'à aimer Dieu, nous ont quittés pour aller vers lui avec une pleine confiance; et moi qui étais si mal préparé pour rendre compte à ce souverain Juge, suis encore demeuré dans le monde, où l'hiver de ma vie s'approche, et où une tempête épouvantable me trouvera dénué de toutes sortes de bonnes œuvres.

Je tremble de frayeur lorsque je pense en moi-même comme quoi j'offense Dieu tous les jours, et fais tous les jours pénitence; je détruis en certaines heures ce que j'édifie en d'autres; je dis le soir : Je me convertirai demain; et quand le matin est venu, je passe le jour sans m'humilier; je redis encore le soir d'après : je passerai la nuit en prières et demanderai à Dieu avec larmes qu'il lui plaise de me pardonner mes péchés; mais lorsque la nuit est venue, je me laisse accabler par le sommeil. Ceux qui ont reçu des talents en même temps que moi travaillent sans cesse pour les faire multiplier, afin de mériter d'en être loués et de commander à dix villes; au lieu que par ma paresse j'ai caché le mien dans la terre, et voici mon Seigneur et mon maître qui s'approche, ce qui me glace le cœur de crainte, ne sachant quelle excuse lui alléguer de tout le temps que j'ai passé dans une telle négligence.

Vous, mon Dieu, qui seul êtes sans péché, ayez pitié de moi; sauvez-moi, vous qui seul êtes tout clément et tout miséricordieux; car, excepté vous, qui êtes le Père tout-puissant, et votre Fils unique, qui s'est fait homme pour nous, et le Saint-Esprit, qui vivifie toutes choses, je n'en connais et n'en crois point d'autre. Souvenez-vous donc de moi, vous qui avez tant d'amour pour les

hommes; retirez-moi de cette prison de mes iniquités, puisqu'il est également en votre pouvoir et de m'avoir fait venir dans le monde lorsqu'il vous a plu, et de m'en faire sortir lorsqu'il vous plaira; souvenez-vous de moi qui n'ai autre protection que vous; sauvez ce pauvre pécheur et que cette même grâce dont vous m'avez favorisé, et qui dans cette vie a été tout mon appui, tout mon refuge et toute ma gloire, me couvre sous ses ailes dans ce jour terrible et épouvantable : car vous savez, Seigneur, vous qui pénétrez le secret des cœurs et des pensées des hommes, qu'il y a plusieurs méchancetés auxquelles je ne me suis pas laissé aller, que je n'ai pas marché dans les voies de ceux qui scandalisaient leur prochain; que j'ai méprisé la vanité de ces impudents qui font gloire de leurs vices, et que je ne me suis jamais engagé dans la défense des hérétiques. Je reconnais néanmoins qu'il n'y a rien de moi en tout cela, mais que je l'ai fait seulement par l'assistance de votre grâce, qui a illuminé mon âme; et c'est par cette même grâce que je vous supplie, mon Dieu, de me faire part de votre royaume, et de daigner répandre vos saintes bénédictions sur moi, ainsi que vous les avez répandues sur tous ceux qui vous ont été agréables, puisque c'est vous, Père, Fils, et Saint-Esprit, qu'on doit louer, adorer et glorifier dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Quel mélange d'austérité et de douceur! Comme la Divinité se montre humaine dans ces grands saints, et comme l'humanité semble être devenue divine! On serait effrayé de leurs vertus, si leur bonté et leur simplicité n'attendrissaient l'âme; on les aime, on les admire, et l'on a honte de soi-même. Comment concevoir, au milieu des horreurs de la pénitence la plus impitoyable, tant de sérénité et de bonheur? Les martyrs étaient donc heureux sur les chevalets et sur les roues! O mystères de la religion chrétienne, que vous êtes mal connus encore! Délices de la croix, volupté des souffrances, gloire de l'abjection, solitude habitée par les anges de la terre et enviée par les anges du ciel, avez-vous disparu, comme le paradis terrestre, et ne reste-t-il rien de vous, aux faibles chrétiens de notre âge, qu'un souvenir à peine compris par eux? Sages, qui du fond de votre Thébaïde sauviez le monde par vos prières, avez-vous cessé de prier pour nous maintenant que vous vous reposez au ciel!

En ce temps-là il se faisait des conversions étranges, et le monde était plein de voix divines qui appelaient les âmes au désert. Les délices mêmes de la vie se tournaient en amertume, et donnaient soif de la solitude; les crimes appelaient la miséricorde, la pénitence sortait du péché même, les tombeaux parlaient pour convertir les vivants, et les cadavres mêmes des morts se levaient de leur couche funeste pour montrer aux hommes le chemin du salut.

« Nous auons ouy raconter, dit Sophronius (*In Prat. spirit.*, c. 78), de l'abbé Iean, pere du monastere des Géans, que lorsqu'il fut venu en la ville de Theopolie, n'y auoit long temps que vn ieune enfant vint à luy, et luy dit : Pour l'amour de Dieu reçois moy en ta compagnie, car ie veux faire penitence. Il disoit cela auec plusieurs larmes et sanglots, et comme ie le vis, dit l'abbé Iean, fort contrit, et auec vne grande tristesse et amertume de cœur, luy dis : Di moy la cause de ceste tant grande componction et repentance, et ne me cele rien, car Dieu est tout-puissant pour t'aider. Et il me dit : Certes, pere abbé, ie suis vn grand pecheur. Auquel ie dis derechef : Croy moi, tout ainsi comme il y a plusieurs sortes de playes, ainsi y a-il plusieurs medicamens et remedes : mais si tu veux estre guari, di moy en verité tes pechez, afin que ie te donne conuenables remedes pour iceux. Car par autre moyen se guarit le fornicateur, autrement l'homicide, autrement l'auare, et autrement le menteur, et ainsi les autres se guarissent par diuers moyens. Iceluy, gemissant du profond de son cœur et frappant sa poitrine, estoit du tout fondu et trempé en larmes, et pour la grande tristesse le courage luy defailloit, et comme ie le vis tomber en vn désespoir et tristesse intolerable, et ne pouuant exprimer son mal ie luy dis. Mon fils, escoute moy, et fais aucunement force et violence à ton cœur, me racontant ce qu'il t'est aduenu : car nostre Seigneur Dieu te peut aider, comme estant celuy lequel par sa clemence ineffable a enduré le tout pour nostre salut. C'est luimesme qui a conuersé auec les publicains et pecheurs, et n'a reietté en arrière la pecheresse s'estant presentee à luy. Il a aussi receu le larron à penitence, et a esté appelé l'amy des pecheurs. Iceluy, mon fils, te receura tout ioyeux entre ses bras, te voyant conuerti à luy. Car il ne veut point la mort du pecheur, ains qu'il se conuertisse et qu'il viue. Alors se contraignant soy-même, et se contenant vn peu de temps de pleurer, il me dit : Monseigneur et pere, moy qui suis farci et rempli de tous pechez et meschancetez, et ne suis digne d'estre soustenu ni au ciel ni en la terre, y a deux iours passez qu'ayant entendu que la fille d'un des plus riches et apparens de la ville estoit defuncte, et que elle auoit esté ensepuelie auec plusieurs vestemens et ioyaux precieux en vn lieu hors la ville, selon la coustume des anciens, ie suis allé de nuict à son tombeau, estant incité à ce faire par une coustume ordinaire d'vn tel acte tant meschant : et estant entré dedans, ie commençois à la despoüiller : et quand ie l'eus deuestuë de ses robes, ne pardonnant mesme à sa chemise, laquelle ie lui ostay, la laissant toute nuë, ie voulais sortir du monument et sepulchre. Adonc icelle se leua, et estendant sa main gauche, empoigna ma main droite et me dit : Le plus meschant et perfide d'entre les hommes, te conuenoit-il ainsi me despoüiller et mettre nuë? n'as-tu pas crainte de Dieu? ou bien si tu ne crains la damnation de la future retribution, ne devois tu pas à tout le moins auoir pitié de celle qui est morte? Mais toy

qui es chrestien, as-tu estime conuenable et honneste que ie sois toute nuë presentee deuant Iesus-Christ mon Sauueur? N'as-tu pas eu honte de descouurir le sexe feminin? N'est-ce pas ce sexe qui t'a engendré et nourri? N'as-tu fait iniure à ta mère, quand tu la fais à ma nature? O homme d'entre tous le plus malheureux, quelle raison et compte pourras-tu rendre à Iesus Christ deuant son siege iudicial tant formidable, du peché et crime que tu as commis en ma personne, quand nul estranger n'a veu ma face tandis que ie viuois? et toy apres ma mort m'as despoüillee dedans le cercueil et as regardé mon corps tout nud? Malheur sur la misere humaine : en quelque infidelité et miserable condition est elle tombee? O homme cruel, auec quelle ame polluë et soüillee de peché, et auec quelles mains approche-tu et reçois le sacré corps de nostre Seigneur Iesus Christ? Moy donc quand i'ai veu et ouy ces choses, i'ay esté tout effrayé, et à grand peine luy ay osé dire : Laisse moy aller, et ie ne commettray plus tel acte; et elle me dit : Certes il ne sera ainsi, car tu es ici entré comme tu as voulu à ton plaisir, mais tu n'en sortiras comme tu voudras. Ce sepulchre ici nous sera commun à tous deux et ne pense pas mourir de brief, mais quand tu auras esté ici tourmenté par plusieurs iours, tu rendras ton ame mal-heureuse miserablement au gouffre de perdition. Or adonc ie la priois auec instance et plusieurs larmes qu'elle me laissast aller, luy promettant asseurément, que ie ne commettrois plus telle meschanceté. Finablement apres plusieurs larmes elle me respondit, disant : Si tu veux viure et estre deliuré de ceste peine, promets moy, que si ie te laisse aller non seulement tu t'abstiendras de telles œuures tant meschantes et prophanes, mais aussi qu'incontinent tu t'en iras, et en renonçant au monde tu te rendras moine, et feras penitence pour les maux que tu as perpetré, en seruant à Iesus Christ. Et lors ie luy iuray, disant : Par le Dieu qui doit receuoir mon ame, ie ne feray seulement ce que tu m'as enioint, mais dés auiourd'huy ie n'entreray dans ma maison, ains sortant d'ici ie m'en iray rendre en vn monastere. Adonc la fille me dit : Reuests moi ainsi que i'estois : et quand ie l'eu reuestuë, derechef se couchant elle mourut. Or ayant ouy toutes ces choses recitees par le iouuenceau, ie le remis en nature, et par paroles lui donnant esperance, et en le prouoquant et incitant à penitence et continence, ie lui ay tondu ou rasé les cheueux, et apres l'auoir vestu de l'habit monachal, ie l'ai enfermé en vne cauerne dedans une montagne, icelui rendant graces à Dieu de tout son cœur, le magnifiant et combattant vaillamment pour le bien et salut de son ame. »

Et ce n'était pas seulement des tombeaux que sortaient les prodiges : de faibles femmes épouvantaient les hommes par les cruautés sublimes de leur vertu. On cite une jeune vierge qui s'arracha les yeux parce que leur vue avait troublé l'âme d'un jeune homme. Un solitaire, tenté par une femme de mauvaise vie, se brûla lentement tous les doigts de la main à la flamme de sa lampe pour vaincre les séductions par la douleur. L'héroïsme était alors de tous les sexes et de tous les âges.

Les peintres de l'école espagnole ont bien compris cette époque du stoïcisme chrétien: les solitaires de Ribera et les moines de Zurbaran sont effrayants et admirables à voir. C'est une incarnation étrange de la vie dans la mort; c'est une lutte entre l'ombre et la lumière, où la lumière triomphe et resplendit dans la nuit comme une lampe sur un tombeau; c'est une étreinte de l'homme et de la divinité qui luttent l'un contre l'autre; c'est un embrassement de la volupté et de la douleur, qui les incorpore l'une à l'autre et les anéantit en quelque so te l'une dans l'autre. Ces grandes choses n'ont plus de sens pour les hommes soi-disant positifs de notre époque : on traiterait maintenant de fou ce saint Alexis, ce riche chevalier romain qui s'enfuit de sa maison, le soir de ses noces, pour mener la vie d'un mendiant! On ne comprendrait plus cette sainte Euphrosine dont Surius nous a conservé l'histoire, telle que nous la copions ici dans une ancienne traduction.

« Par beaucoup de prieres, ieusnes, aumosnes larges et liberales, et par les oraisons de quelque sainct homme, fut engendree à Paphnutius homme noble d'Alexandrie vne petite fillette, laquelle dés son enfance estoit doüee d'vne singuliere beauté corporelle, laquelle sans faute nulle prefiguroit la beauté et gayeté grande de son esprit, telle qu'apres a esté veuë en elle. Icelle ainsi estant nee, soudain par sa naissance a affranchi sa mere de son pesant fardeau de pauureté qu'elle supportoit, et quant et quant a retiré son pere du pressoir dur de tristesse, auquel il estoit ietté. Or afin qu'il luy fut imposé nom conuenable à la chose, laquelle ils auoient tant heureusement obtenuë de Dieu, incontinent l'appellerent Euphrosine, c'est à dire, ioye ou resiouyssance. Comme ceste fille estoit vrayement vn fruit procedant de la foy, aussi Paphnutius la nourrissoit plustost de vertu que des choses qui engraissent la chair : auec ce s'estudioit d'appliquer et tourner plustost son esprit aux choses stables et perdurables, qu'à celles qui bien tost comme fleurs passent et perissent : enseignoit aussi fort soigneusement d'auoir plus grand soin de son ame immortelle, que de son corps corruptible et mortel. Elle aussi iettant sa veuë sur la vertu de ses parens, et n'ayant son esprit discordant de la pieté d'iceux, comme elle croissoit de corps, aussi faisoit-elle, et beaucoup d'auantage, en beauté de son ame. Or prime auoit elle attaint l'âge de douze ans, et voila que sa mere par la mort luy fut rauie de ceste vie. Mais la fillette ainsi bien instruite et formee, et à cours d'aage receuant de plus en plus accroissement en vertu, desiroit et aussi grandement souspiroit apres

le vray et souuerain espoux : ayant pour ceste cause grand garde et souci de la beauté de son ame laquelle sçauoit luy estre tres-aggreable. Mais ceux-là qui tant seulement auoient esgard aux choses corporelles et à la beauté de son corps, n'estans ignorans de combien noble race elle procedoit, s'accostant de son pere, la demandoient en mariage ià aagee de dix-huit ans. Comme iceluy ne pouuoit honnestement (ce luy sembloit-il) reietter leurs requestes, vint à fiancer sa fille à quelque iouuenceau, lequel excedoit tous les autres en richesses, en gloire et en vertu : prenant par ainsi vn conseil et arrest de sa vertu tres-indigne, comme n'ayant en rien esgard à l'estat de sa fille et à la pieté qu'elle auoit en Dieu, ni que par vraye amour et charité elle luy estoit deuenuë toute familiere, et en fin que que son intention estoit de tousiours complaire à luy seul, et luy estre à tousiours espouse tres-fidele.

« Iceluy donc, rien ou peu considerant toutes ces choses apprestoit des nopces à sa fille peu conuenables. Mais le Seigneur Dieu son vray et vnique espoux épris d'vne sainte et diuine ialousie la vint rauir à soy, la destournant amoureusement de tout mariage et de tout ce qui s'ensuit, selon que l'oraison suiuante fera apparoistre : mais la faisant embrasser vne vie beaucoup plus noble, laquelle, par grande pureté et innocence, la venoient à soy de bien pres lier et vnir. Car comme son pere eut prins ce conseil et se fut ainsi arresté, et elle ne se trouuant asseuree ni à repos de conscience d'entrer au chemin de mariage, sans s'estre prealable recommandee et renduë participante des saintes prieres du susdit ancien pere, desquelles elle en estoit le fruit, elle et son pere vindrent audit personnage venerable, pour receuoir d'icelui sa sainte benediction. Apres qu'elle eut ouy ses pieuses deuises et veu par la premiere fois l'estat et conuersation pieuse des religieux, commença à dire du profond de son cœur : Bien-heureux sont vrayement ceux qui entreprennent ceste maniere de vie pour l'amour de Iesus Christ. Mais iceluy, par les yeux clair-voyans de son esprit, ayant consideré en soy-mesme ce que vouloit dire par ces propos la pieuse et deuote fille, commença à espandre deuant Dieu prieres conuenables à ses pieux desirs, disant : O fille, que Dieu vous vueille pieusement eslargir ce qui est à vostre ame le plus salutaire et expedient, vous vueille aussi confirmer en sa sainte crainte, et en fin iuger digne des biens à ceux-là preparez, qui de tout leur cœur luy ont pleu. Apres luy auoir dit ces propos, et quant et quant desiré choses tant bonnes, il ietta au cœur et en l'ame de la vierge doubles darts d'amour enuers Dieu, et fort enflamma la pieté, laquelle dés alors estoit en elle. Retournant donc en la maison, disoit derechef : O combien bien-heureux sont ceux qui entreprennent telle maniere de vie solitaire et religieuse : parce qu'ils viuent ainsi ici sur terre, que peu ou rien sont aux anges differens : et apres qu'ils sont passez de ceste vie, iouyssent de la vie éternelle.

« Retournee qu'elle fut en la maison, mesprisoit tout ornement de son corps, si auant que ne vouloit mesme lauer sa face d'eau fresche, mais en ieusnes et en larmes esgayoit la face de son ame. Quant aux chaines et bagues pendantes aux aureilles et au col ; quant à l'or et aux dorures, qui aux mains mondaines seruent de parure, luy seruoient de paremens pour son ame, comme estans de par elle pieusement employez pour l'aide et subside des pauures souffreteux. Ne se donnoit plus de souci d'auoir des doux et delicats vestemens : mais en ce lieu auoit grand soin de couurir sa chair de dur sac et de haires. Estant auec ses compagnes ne prenoit aucun plaisir auec icelles, qui vainement parloient des choses plaisantes et voluptueuses de ce monde : mais bien avec celles volontiers elle conuersoit, lesquelles trouuoit auec elle touchees de pareil amour en Dieu. Ne permettoit aucunement bruire à ses oreilles les fabuleux propos des veillottes et autres vains propos de femmes, mais bien s'estudioit fort d'entrer en deuises et saints colloques des choses diuines, taschant de les apprendre, estant enseignee des moines ou d'autres pieux personnages, qui par conuersation familiere, ou pour quelqu'autre pieuse cause s'approchoient de son pere : de telles visitations prenant par ainsi pieusement occasion de son instruction. Peu de temps apres son pere estant euocqué vint au monastere, où estoit ce vieillard venerable, pour auec les moines celebrer vne officieuse memoire du fondateur de leur monastere. Et comme son dit pere selon la chair eut seiourné en ce monastere par l'espace de trois iours, la bonne Euphrosine vsant bien de la bonne occasion ayant appellé à soy quelque moine du monastere de Setim, lequel alors par la prouidence diuine estoit venu en Alexandrie (or cestuy-ci estoit fort grand en vertu) luy communiqua et donna à entendre tout son desir et pieuse intention. Ce qu'ayant entendu luy dit : Pourueu que selon que ie puis voir, vous estes tres-pieuse enuers Dieu, et bien versee en la doctrine diuine, vous auez aussi entendu ma fille, ce que dit nostre Seigneur en son Euangile, que quiconque honore plus son pere et sa mere que luy, il n'est pas digne de luy. Vsant donc ainsi bien de ceste doctrine, et par ceste sentence resueillant vostre esprit, prenez cœur et courage, mettant tost en effet ce que tant pieusement auez proposé : et receuant en vostre cœur le feu de cestuy qui l'est venu enuoyer en terre, gardez vous bien de l'estaindre par paresse, ou par trop grand delay : mais au plustost que faire se pourra, amenez à bonne fin ce que de cœur vous ruminez. Car personne mettant la main à la charuë (selon le dire de l'escriture) et regardant en arriere, n'est propre pour entrer au Royaume des cieux.

« Comme elle eut entendu ces propos du bon vieillard, subit elle luy obeyt, et aussi

luy requit de pouuoir obtenir vn habit monastique. Ce qu'iceluy entendant, d'vn cœur prompt et allegre, tout soudain executa sa demande. Et tost apres qu'il eut acheué les prieres ordinaires, et tout ce qui est de coustume pour ce faire, la vint à vestir d'habit de religieux. Et apres luy auoir desiré tous biens auec vne heureuse fin, retourna en son monastere. Mais apres que cest ancien pere fut departi, Euphrosine pensoit en soy-mesme, où et comment elle pourroit vtilement exposer en pratique le talent, lequel luy auoit esté diuinement donné : comme sçachant bien que son pere luy seruiroit en cest endroit de grand empeschement, et tascheroit par tous moyens de rompre sa pieuse volonté. Or donc, comme elle eut recherché quelque moyen, par lequel elle pourroit demeurer incognuë, en fin oubliant la bien veillance et amitié de son pere, auec l'amour et affection grande de son espoux, arresta se deuestir de ses propres vestemens, pour se revestir en habit d'homme. Et pource qu'elle sçauoit que ceux là qui la poursuiuroient, la rechercheroient comme femme és monasteres des femmes delibera de se ranger au nombre des moines.

« Ayant prins ce conseil, quelque nuict apres se despoüilla de ses propres vestemens, et quant et quant de son infirmité feminine : mais elle print vn habit sainct et salutaire, estant sur vn instant changee en estat d'homme et viril. En apres estant ainsi incogneuë et cachee aux seruantes de la maison et à son pere propre : ayant outre ce virilement mesprisé tous superbes edifices, embrassant et emportant courageusement sur soy et en soy la croix de Iesus Christ, bien tost se retira de la maison et se mit en chemin, se voulant rendre digne de ce que tant elle desiroit : et si auant chemina, qu'en fin paruint au monastere, auquel heureusement commandoit ce vieillard venerable, des prieres duquel elle estoit le fruit. Venuë qu'elle fut en la presence de cestuy, qui auoit la charge et superintendance de ce monastere, elle fut enquise qui il estoit, d'où et pour quelle cause il estoit venu se presenter à luy. Icelle respondit, qu'il se nommoit Smaragdus, et qu'il estoit de la cour de l'empereur (ce que elle disoit pour demeurer incognuë) mais auoit tout laissé comme choses fameuses et trompeuses, et comme estant fort desireux de la vie religieuse : disoit en outre, qu'il s'estoit fuy de la ville royale, comme estant pleine de mauvais bruit et de tumultes et sans aucun repos, et pource qu'il ne vouloit à l'aduenir son repos estre interrompu, ni estre aucunement inquieté par la frequente visite et familiere compagnie de tous ses parens et amis : et comme il auoit aussi ressenti beaucoup de choses de la sainteté des religieux, pour ces causes il s'estoit là venu presenter, pour sçauoir s'il seroit bien digne d'estre enrollé et enregistré auec eux.

« Cest homme admirable en parole et en modestie de mœurs ayant entendu sa responce, s'en est fort esiouy : Voila, dit-il, mon fils, voila le monastere, personne ne vous empeschera d'y entrer ny d'estre mis au nombre des freres, si la chose vous agree. Mais pource qu'estes encore ieune d'âge, et n'auez encores parfaite expérience de l'estat monastique, vous conuient estre dessous maistre, apprendre d'iceluy la perfection de vie, à quoy fit responce, disant : Cela m'est aussi tres-agreable, et n'en desire pas vn, mais aussi plusieurs, s'ils vous plaist, qui me vinssent enseigner et dresser à la vertu. Icelle ayant presté audit ancien pere l'obedience, et par ainsi ayant ietté la premiere pierre fondamentale tres-solide de religion, fut donnee en charge à Agapius, moine tres-aduancé és choses diuines, et lequel auoit beaucoup gaigné sur ses propres passions par sa grande mortification en vertu de laquelle auoit grand commandement sur elles, les assuiettissant à la raison. Et afin que ie parle comme le diuin Dauid, par lui estoit instruit et formé comme vne ouurage fait en plain iour, et aussi de mieux en mieux disposé à la vie pieuse et religieuse.

Toutesfois cestui qui nous a porté enuie dés le commencement, et lequel se glorifie d'apprehender comme vn nid toute la rondeur de la terre, ne pouuoit souffrir voiant vne femme suruoler ses lacs, et comme vne simple colombe se transporter tant haut : mais creuoit de despit, voyant vn conseil tant prudent, par lequel Euphrosine estoit tant bien instruite, pour se maintenir incogneuë : voyant aussi toutes ses ruses et finesses estre ainsi tant subtilement exposees en ieu et en risees par vne personne sienne, et qui pire estoit, par une fillette mesme delicate et tendrelette. Certe quelquefois s'efforçoit de destourner Dieu de son cœur, avec les sollicitudes qu'elle auoit pour pieusement le seruir : et, pour ce faire commodement, luy eschauffoit l'esprit de ses parents : autresfois luy taschoit d'amolir pernicieusement son esprit par la representation des biens et honneurs de ce monde, et de son propre espoux : et en fin pour tant mieux encore la combattre et abatre, luy reduisoit en memoire les coustumes auec tous les comportemens anciens, qu'elle auait eu du passé auec ses compagnes plus familieres. Mais comme de tous costez l'assailloit, luy iettant darts ardans de tentations : aussi en estoit-il ardamment et courageusement reietté, à sa grande confusion. Or, que fait-il, se trouuant ainsi en tout et par tout si honteusement debouté? Voyez sa malice perilleuse. Voyant qu'il ne gaignoit rien en Euphrosine, il se vient perilleusement ietter aux yeux de tous les autres religieux, pour par Euphrosine mesme les surmonter : et de fait les remua de telle sorte, qu'il les naura par les darts de sa beauté. Et comme iceux ne pouuoient plus auant refrener ni contenir leur trop ardante conuoitise de laquelle se sentoient fort dangereusement transportez apres elle, sçachant n'estre chose assouree de celer la

maladie, descouurirent le susdit mal au superintendant de la maison : et par ce moyen emporterent la victoire de la guerre suscitee contre eux par le malin Satan. Et de là ceux-cy reçeurent allegement de leur mal : mais ceste-ci, à sçauoir Euphrosine, en print grand accroissement de perfection profitant par ceste occasion de plus en plus en vertu : car ce bon pere, comme homme fort sage et prudent, leur ordonna des medecines du tout propres et conuenables à leurs maladies. Quant à cestui-ci (Euphrosine à sçauoir) qui ne sçauoit en rien comment les choses s'estoient passees : Ie veux (luy dit-il) mon fils, que viuiez à part en quelque celle sequestré des autres, où que, gardant la regle, qui vous sera ordonnee, n'admettrez personne aupres de vous, ni aucunement en sortirez, ni mesme ne vous presenterez à personne en deuises familieres : mais Agapius seul vous fournira ce qui vous sera de besoin. Ce qu'ayant dit, tout incontinent commanda à Agapius d'auoir soin de Smaragdus tel que conuenoit, non seulement és choses spirituelles, mais bien aussi és corporelles : afin que, tant que faire se pourroit, ne luy manquast rien de necessaire. Par ainsi ceste bien-heureuse, luy estant aduenu chose tant agreable, comme estant par ce moyen affranchie de beaucoup de fascheries et incommoditez, à creu de plus en plus en l'amour de Iesus Christ, adioutant peines sur peines, ieusnes sur ieusnes et ioignant aux veilles passees encore nouuelles veilles, pour par icelles tant mieux combatre le sommeil et appesantissement de sa nature : de sorte que Agapius ce voyant, et attentiuement tout considérant, en entroit en grande admiration, et le donnoit à entendre aux autres. »

Sainte Euphrosine ne fut reconnue pour une femme qu'après sa mort, comme il arriva aussi à sainte Marine, qui, sous le nom de frère Marin, souffrit jusqu'à la mort une honteuse calomnie qu'elle pouvait faire tomber d'un seul mot, et éleva sans rien dire, à la porte du monastère, l'enfant dont on l'avait accusée d'être le père.

Lutter contre la nature et la vaincre, afin d'assujettir pour jamais la chair à l'esprit, les instincts à la volonté, telle était alors l'œuvre des belles intelligences et des grands cœurs. Une pareille lutte, sans le secours d'une grâce surnaturelle, conduirait droit à la folie ; mais les Pères du désert triomphaient de la folie elle-même, et leur foi soutenant leur raison la rendait toujours victorieuse des allucinations de l'abstinence et de la solitude. Jamais guerre plus gigantesque ne s'était livrée dans le monde : les hommes achevaient la bataille des anges et luttaient corps à corps avec l'enfer. La tentation de saint Antoine est devenue un type populaire des combats de la raison chrétienne contre les chimères du vice et les fantômes de l'imagination déréglée. Le paganisme eût fait des demi-dieux de ces intrépides lutteurs qui révélèrent à l'humanité des forces encore inconnues ; le catholicisme, en les déclarant saints, ne les sépara point de la faiblesse humaine ; car c'était dans le sentiment même de leur faiblesse qu'ils avaient puisé tant d'énergie. L'homme qui s'anéantit pour ne vivre qu'en Dieu et laisser agir Dieu en lui, dispose en quelque sorte de la toute-puissance divine.

La solitude et la pénitence ne desséchaient point les cœurs des Pères du désert, et plus il combattaient les affections mêmes les plus légitimes de la nature, plus leur charité s'en augmentait. Sans doute ils affligeaient leurs parents et leurs amis par un apparent abandon ; mais ils souffraient plus encore qu'ils ne faisaient souffrir, et ils offraient à Dieu en sacrifice, pour ceux qu'ils aimaient et qu'ils ne voyaient plus, les blessures toujours saignantes de leur propre cœur.

Saint Siméon Stylite, laissant mourir de douleur au pied de la colonne sa mère qui ne peut obtenir de lui la grâce de le voir avant d'expirer, serait un fils dénaturé et un barbare, si en même temps il ne fondait en larmes priant pour sa mère et se refusant à lui-même ses derniers regards, afin de la voir éternellement au ciel. C'était donc par piété filiale qu'il était si cruel, et qui osera le juger sans avoir cru et souffert comme lui? Citons cette page de sa vie, écrite par Antoine son disciple :

« Longtemps après, sa mère, ayant entendu parler de sa grande réputation, vint pour le voir ; mais on ne le lui permit pas, à cause qu'il n'entrait point de femmes au lieu où il était. Le bienheureux Siméon ayant entendu sa voix lui dit : Ma mère, je vous prie d'avoir encore un peu de patience, et s'il plaît à Dieu, nous nous verrons. Sur cela elle se mit à pleurer et à le conjurer qu'elle le pût voir ; puis, toute échevelée, elle se fâcha contre lui en disant : Mon fils, pourquoi me traitez-vous de la sorte? Pour récompense de ce que je vous ai porté dans mon sein, vous m'avez comblée de douleurs ; pour récompense du lait que vous avez tiré de mes mamelles, vous avez fait fondre mes yeux en larmes ; et pour récompense de tant de baisers que je vous ai donnés, vous avez rempli mon cœur de tristesse et d'amertume. Elle ajouta à cela tant d'autres choses semblables, qu'elle nous fit tous pleurer avec elle ; et le bienheureux Siméon, entendant ses plaintes, couvrit son visage de ses mains, et pleurant amèrement lui manda qu'il la suppliait d'avoir patience pour un peu de temps, et qu'ils se verraient dans le repos éternel. Elle répondit : Je te conjure par Jésus-Christ qui t'a formé, que je te voie s'il est possible, cette consolation ne m'étant point arrivée depuis tant d'années ; or, si tu ne veux pas me le permettre, qu'au moins je t'entende parler : après cela je ne me soucie pas de mourir à l'heure même, ainsi que ton père est mort d'affliction à cause de ton absence. Ne veuille pas permetttre, mon fils, que ce même déplaisir soit cause de ma mort.

Ayant achevé ces paroles, elle se trouva si accablée de tristesse et si lasse de pleurer, qu'elle s'endormit (car elle avait passé trois jours et trois nuits à le faire conjurer sans cesse qu'elle le pût voir). Alors le bienheureux Siméon pria Dieu pour elle, et aussitôt elle rendit l'esprit. Ceux qui se trouvèrent présents prenant son corps le lui apportèrent, et lui l'ayant vu, dit en pleurant : Le Seigneur veuille, s'il lui plaît, recevoir votre âme et la remplir de joie pour récompense des afflictions que vous avez souffertes à cause de moi, et de ce qu'après m'avoir porté neuf mois dans votre sein, vous m'avez nourri du lait de vos mamelles et élevé avec beaucoup de peine. Durant qu'il proférait ces paroles, tout ce que nous étions présents vîmes mouvoir le corps de sa mère et son visage jeter de la sueur. Alors, en élevant les yeux au ciel, il dit : « Seigneur Dieu des vertus, qui êtes assis sur les chérubins, et pénétrez jusque dans le fond des abîmes ; vous qui avez connu Adam auparavant même qu'il fût créé, qui avez promis de donner à ceux qui vous aiment les richesses du royaume des cieux ; qui avez parlé à Moïse dans un buisson ardent ; qui avez béni notre père Abraham ; qui recevez dans votre paradis les âmes justes, et précipitez celles des méchants dans les flammes éternelles ; qui avez fait que les lions se sont humiliés devant Daniel ; qui avez fait trouver du rafraîchissement à ces trois enfants vos fidèles serviteurs au milieu des ardeurs de la fournaise de Babylone, et qui avez employé des corbeaux pour porter à manger à Élie ; recevez dans votre bienheureuse paix l'âme de ma mère, et donnez-lui place parmi vos saints puisque vous êtes tout-puissant au siècle des siècles. »

Saint Jérôme lui-même, le rude et inflexible saint Jérôme, racontant la Vie de sainte Paule, rend justice à la tendresse de son cœur et la regrette lui-même avec une affection toute fraternelle.

« Cette sainte femme, dit-il, qui était si opiniâtre et si sévère dans l'abstinence des viandes, était très-tendre en la perte de ceux qu'elle aimait, se laissant abattre à l'affliction de la mort de ses proches, et particulièrement de ses enfants, comme il parut en celle de son mari et de ses filles, qui la mirent au hasard de sa vie : car bien qu'elle fît le signe de la croix sur sa bouche et sur son estomac pour tâcher d'adoucir par cette impression sainte la douleur qu'elle ressentait comme femme et comme mère, son affection demeurait la maîtresse, et ses entrailles étant déchirées, elles accablaient la force de son esprit par la violence de leurs sentiments. Ainsi son âme se trouvait en même temps et victorieuse par sa piété, et vaincue par l'infirmité de son corps : ce qui la faisait tomber dans une langueur qui lui durait si longtemps qu'elle nous mettait dans de très-grandes inquiétudes et lui faisait courir fortune de mourir, dont elle avait de la joie et disait quasi sans cesse : *Misérable que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort?* Que si le lecteur judicieux m'accuse de la blâmer plutôt que de la louer, je prends à témoin Jésus-Christ, qu'elle a servi et que je désire de servir, que je ne déguise rien en tout ceci, mais que, parlant comme chrétien d'une chrétienne, je ne rapporte que des choses véritables, voulant écrire son histoire, et non pas faire son panégyrique en cachant ses défauts, qui en d'autres auraient passé pour vertus ; je les appelle néanmoins des défauts, à cause que j'en juge par mon sentiment et par le regret qui m'est commun avec tant de bonnes âmes de l'un et de l'autre sexe avec lesquelles je l'aimais, et avec lesquelles je la cherche maintenant qu'elle est absente de nous par la mort.

« *Elle acheva donc sa course : elle conserva inviolablement sa foi ; elle jouit à cette heure de la couronne de justice* (*I Tim.* IV) ; *elle suit l'Agneau en quelque lieu qu'il aille* (*Apoc.* XIV) ; elle est rassasiée de la justice, parce qu'elle en a été affamée, et elle chante avec joie : *Nous voyons ce qu'on nous avait dit dans la cité du Dieu des vertus, dans la cité de notre Dieu* (*Psal.* XLVII). O heureux changement ! Elle a pleuré, et ses pleurs sont changés en des ris qui ne finiront jamais : *Elle a méprisé des citernes entr'ouvertes pour trouver la fontaine du Seigneur* (*Jerem.*). Elle a porté le cilice, pour porter maintenant des habits blancs et pour pouvoir dire : *Vous avez déchiré le sac dont j'étais couverte, et m'avez comblée de joie* (*Psal.* XXIX) ; *elle mangeait de la cendre comme du pain et mêlait ses larmes avec son breuvage* (*Psal.* CI), en disant : *Mes larmes ont été le pain dont j'ai vécu jour et nuit* (*Psal.* IV), afin d'être rassasiée éternellement du pain des anges et de chanter avec le Psalmiste : *Voyez et éprouvez combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII) ; *j'ai proféré des paroles saintes de l'abondance de mon cœur, et je consacre ce cantique à la gloire du Roi des rois* (*Psal.* XLIV). Ainsi elle a vu accomplir en elle ses paroles d'Isaïe, ou pour mieux dire ces paroles que Dieu prononce par la bouche d'Isaïe : *Ceux qui me servent seront rassasiés, et vous, au contraire, languirez de faim ; ceux qui me servent seront désaltérés, et vous, au contraire, demeurerez dans une soif perpétuelle ; ceux qui me servent seront dans la joie, et vous, au contraire, serez couverts de confusion ; ceux qui me servent seront comblés de bonheur, et vous, au contraire, vous aurez le cœur déchiré* (*Isai.* LXV). »

La vie des Pères du désert était un enseignement en action, comme celle des anciens prophètes. Plusieurs d'entre eux partageaient leur temps entre les austérités de la solitude et la prédication. Ils exerçaient l'hospitalité, ne dédaignant personne, mais faisant également du bien à tous. Le bon saint Ephrem, à l'exemple du Sauveur, s'intéressait surtout aux âmes perdues, et cherchait pendant ses voyages à convertir aussi, quand il le pouvait, quelque pauvre Samaritaine. Voici ce qu'on lit dans sa Vie.

« Saint Ephrem, désirant d'aller à Edesse, fit cette prière à Dieu : Jésus-Christ, mon

Seigneur et mon maître, ayez agréable, s'il vous plaît, que je voie cette ville, et qu'en y entrant celui que je rencontrerai le premier me parle de l'Ecriture sainte. Comme il entrait dans la ville, la première personne qu'il rencontra fut une courtisane : ce qu'ayant jugé à la manière dont elle était vêtue, il dit en soi-même avec beaucoup de douleur : Il paraît bien, mon Dieu, que vous n'avez pas exaucé la prière de votre serviteur, puisque je n'ai pas sujet d'espérer que cette femme entre en discours avec moi, sur le sujet de l'Ecriture sainte.

« La courtisane s'étant arrêtée et le regardant fixement, le saint lui dit : « Pourquoi vous arrêtez-vous, et me regardez-vous de la sorte ? — Je vous regarde, répondit-elle, parce qu'étant femme j'ai été tirée de vous qui êtes homme; mais vous, au lieu de me regarder, regardez la terre dont vous avez été tiré. — Ephrem, étonné de ces paroles, loua Dieu d'avoir donné une si grande intelligence à cette femme, qu'elle l'eût rendue capable de lui faire cette excellente réponse, et connut par là que Dieu n'avait pas méprisé sa prière ; puis étant entré dans la ville, il y passa quelques jours.

« Il arriva qu'une autre courtisane qui demeurait proche de son hôtellerie le regardant attentivement par la fenêtre, lui dit : Mon Père, donnez-moi votre bénédiction ; à quoi ayant répondu : Je prie Dieu qu'il vous bénisse. Elle ajouta : Vous manque-t-il quelque chose dans cette hôtellerie ? — Oui repartit le saint, il me manque trois ou quatre pierres et un peu de plâtre pour boucher cette fenêtre au travers de laquelle vous voyez ici. Elle repartit : Vous me traitez bien rudement pour la première fois que je vous parle ; je voulais dormir avec vous, et vous ne me permettez pas seulement de vous entretenir. — Si voulez dormir avec moi, répliqua le saint, venez au lieu que je vous dirai. — Je suis toute prête, répondit-elle. — Venez donc au milieu de la ville, dit Ephrem. — Mais la vue de tant de gens, lui répliqua-t-elle, ne nous ferait-elle pas rougir ? Alors ce grand serviteur de Dieu, reprenant la parole, lui dit : Si nous avons honte de commettre une telle action devant les hommes, ne devons-nous pas beaucoup plutôt avoir de la honte et de la crainte de la commettre devant Dieu, qui connaît non-seulement ce qui se passe à la vue de tout le monde, mais aussi les pensées les plus cachées, et qui, venant un jour juger tous les hommes, rendra à chacun selon ses œuvres (Rom. II) ? Cette femme fut si touchée de ces paroles, que, toute fondante en larmes, elle se jeta à ses pieds et lui dit : Serviteur de Jésus-Christ, mettez-moi dans la voie du salut, afin que Dieu me pardonne tant de crimes que j'ai commis. Le saint vieillard l'ayant confirmée dans le désir de la pénitence par plusieurs passages de l'Ecriture sainte, la mit dans un monastère, et retira ainsi cette âme de la fange de ses iniquités. »

Ces leçons données à la manière de Socrate, cette charité si patiente et si compatissante, ce tendre intérêt pour les êtres les plus méprisés, ont quelque chose qui touche et qui inspire du respect. Cette simplicité antique est en même temps du goût le plus pur en littérature chrétienne, et c'est à pareille école que nous devons apprendre l'art de bien penser et de raconter avec noblesse en même temps et avec grâce ; car la grâce véritable est toujours simple et naturelle, en littérature comme en toutes choses.

Dans la Vie de saint Pacôme, écrite par un ancien auteur grec, on trouve une vision prophétique pleine de poésie, et dont le sens instructif est des plus profonds. A l'occasion de cette vision, le saint fait à ses disciples un discours de la plus grande beauté ; la lecture et la méditation de ce passage pourraient être bien utiles à ceux qui se laissent scandaliser par les fautes des autres, et qui attribuent à la sainte Eglise les faiblesses et le relâchement où peuvent se laisser entraîner ses ministres. Jésus-Christ lui-même vient promettre à saint Pacôme que son esprit ne changerait pas, et que le salut serait toujours facile aux hommes de bonne volonté, même dans les plus mauvais jours. Voici ce passage remarquable :

« Les frères s'étant assemblés pour aller au réfectoire, le saint vieillard se retira dans la cellule où il avait accoutumé de faire oraison, et après avoir fermé la porte, se souvenant d'une vision qu'il avait autrefois eue, il pria Dieu avec grande instance de lui faire connaître l'état de ses solitaires, et ce qui arriverait après sa mort de tout ce grand nombre. Sa prière fut si longue qu'elle dura depuis None jusqu'à l'heure où le frère qui a soin d'avertir pour aller aux prières de la nuit commença à s'acquitter de sa charge. Enfin, vers minuit, comme il redoublait sa ferveur, il eut une vision qui l'instruisit pleinement de ce qu'il désirait de savoir, et lui fit voir que ses monastères se multiplieraient extrêmement ; que quelques-uns de ces solitaires vivraient dans une grande piété, et qu'il y en aurait plusieurs qui se perdraient par leur négligence. Il vit aussi, comme il le rapporta depuis, dans une vallée profonde et ténébreuse, une grande multitude de solitaires, dont les uns, voulant sortir pour monter en haut, en étaient empêchés ; d'autres qui, après s'être efforcés inutilement, se laissaient tomber de lassitude et descendaient dans l'enfer ; d'autres qui, étendus par terre, pleuraient et jetaient des cris lamentables ; et quelques-uns qui, étant favorisés d'une grande lumière lorsqu'ils montaient avec un extrême travail, rendaient grâces à Dieu de les avoir tirés d'un tel péril.

Saint Pacôme connut ainsi ce qui devait arriver dans la suite des temps, et ressentit une extrême douleur de l'aveuglement de l'esprit, de la dureté du cœur et du défaut des bonnes œuvres de ceux qui viendraient après lui, mais principalement des supé-

rieurs qui par leur lâcheté, leur négligence et leur peu de confiance en Dieu, seraient cause de la division des personnes qui devraient être si parfaitement unies, et ne pensant qu'à plaire à une multitude inconsidérée, se contenteraient de porter l'habit de solitaire sans en produire les actions ; car depuis que les plus méchants sont une fois élevés en autorité et qu'ils ne connaissent pas seulement de nom les choses qu'il faut observer pour vivre saintement, il arrive, par une suite nécessaire, qu'il se forme des jalousies et des disputes, et que l'on conteste avec ambition à qui sera supérieur. Ainsi les plus vertueux sont rejetés ; les méchants sont appelés aux charges, et chacun prétend devoir être élevé au-dessus des autres, non pas par sa vertu, mais à cause de son âge et de son ancienneté. Alors les gens de bien n'osent pas seulement ouvrir la bouche pour l'utilité commune, et sont contraints de demeurer dans le silence, ou sont même cruellement persécutés sous prétexte de justice. Mais qu'est-il besoin d'expliquer ceci plus particulièrement, et ne suffit-il pas de dire que tout ce qui est établi par les lois divines se change en des relâchements humains ?

« Saint Pacôme, voyant toutes ces choses des yeux de l'esprit, s'écria en pleurant : O Dieu tout-puissant ! si ceci doit arriver de la sorte, pourquoi avez-vous permis que j'aie établi tant de monastères. Si dans les derniers temps tous les supérieurs seront méchants, quels seront ceux qui vivront sous leur conduite, puisque lorsqu'un aveugle en conduit un autre, ils tombent tous deux dans la fosse ? Hélas ! j'ai donc bien travaillé inutilement ! Souvenez-vous, s'il vous plaît, Seigneur, de mes bons desseins que vous avez fait réussir par votre assistance ; souvenez-vous de vos serviteurs qui vous servent de tout leur cœur ; souvenez-vous de votre alliance que vous avez promis de conserver inviolable jusqu'à la consommation des siècles à ceux qui font profession de vous honorer. Vous savez, mon Dieu, que depuis que j'ai pris l'habit de solitaire, je me suis toujours humilié de tout mon pouvoir en votre présence, et que je ne me suis jamais rassasié ni de pain, ni d'eau, ni d'aucune autre nourriture.

« Comme il parlait de la sorte, il entendit une voix qui lui dit : Ne te glorifie point, Pacôme, puisque tu es homme et as besoin de miséricorde. Tout ce que j'ai créé ne subsiste que par ma seule bonté. Soudain, se prosternant par terre, il demanda pardon à Notre-Seigneur, en disant : O Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi, afin que je vive ; ne retirez pas, je vous supplie, votre miséricorde de dessus ce pauvre pécheur, puisque c'est d'elle et de votre vérité que j'ai toujours reçu tout mon appui et toute ma force : car je sais, Seigneur, que sans votre protection et votre secours, il n'y a rien qui puisse subsister dans le monde. Ayant achevé ces paroles, il vit au-dessus de lui des anges étincelants de lumière ; et au milieu d'eux un homme en la fleur de son âge, d'une beauté surpassant tout ce qui se peut imaginer, et qui, tout éclatant de splendeur, lançait des rayons aussi brillants que ceux du soleil, et avait sur sa tête une couronne d'épines Alors ces anges, en relevant Pacôme de terre, lui dirent : Vous avez demandé au Seigneur qu'il vous fît miséricorde ; et le voici qui vient lui-même, lui qui est votre miséricorde. Voici le Fils unique du Père éternel ; voici Jésus-Christ, le Dieu de gloire qui est descendu en ce monde, et qui, étant couronné d'épines, a été crucifié pour le salut des hommes. Pacôme, lui adressant la parole, lui dit : Seigneur, n'est-ce point moi qui vous ai crucifié ? Jésus-Christ lui répondit avec douceur : Ce n'est pas toi qui m'as crucifié, mais ce sont tes pères. Ne te troubles pas néanmoins et prends courage, puisque tu auras des successeurs jusqu'à la fin du monde, et qu'entre ceux qui viendront après toi, tous ceux qui vivront dans la pénitence et qui auront soin de leur salut seront délivrés de cette profonde obscurité que tu as vue, pourvu que, de même que durant ta vie ta présence les retient dans le devoir, ils continuent après ta mort à suivre l'exemple de ta vertu pour être éclairés de la lumière de la grâce, et que les autres qui viendront ensuite et qui auront demeuré quelque temps dans les ténèbres du siècle aient la prudence de savoir ce que l'on doit rechercher ou éviter, et que par une volonté libre ils renoncent aux mauvais exemples que l'on voit dans le monde, et sortent de ces épaisses ténèbres par l'exacte observation de la justice et par un ardent amour de la vie éternelle et bienheureuse. En vérité, je vous dis que se conduisant de la sorte, ils jouiront du même bonheur que ceux qui sont maintenant avec toi et qui excellent en vertu et en sainteté. Le Seigneur remonta dans le ciel après avoir dit ces paroles, et l'air fut rempli d'une telle lumière, qu'il n'y a point de langage humain qui soit capable de l'exprimer.

« Saint Pacôme, tout rempli d'admiration de ce qu'il avait vu, alla avec les frères aux prières qui se font la nuit, et le saint office étant achevé, et tous ces solitaires, selon la coutume, se tenant debout devant le saint vieillard pour entendre de sa bouche l'explication de la parole de Dieu, il leur dit : Mes enfants, combattez de toutes vos forces et de tout votre pouvoir pour opérer votre salut, malgré les efforts de cet irréconciliable ennemi qui est toujours armé pour vous perdre, et n'attendez pas ce temps auquel, si nous avons passé notre vie dans la négligence et dans la paresse, nous pleurerons et gémirons notre malheur et l'état misérable auquel nous serons réduits. Ne laissons pas couler inutilement les jours et les années que Dieu nous donne par sa bonté, mais employons-les avec joie pour acquérir le salut ; et je suis assuré que si vous saviez quelles sont les félicités que Dieu prépare dans le ciel aux saints, et quels sont les tourments que souffriront ceux qui ayant connu

la vérité, au lieu de marcher comme ils devaient dans ses voies, ont quitté le chemin de la vertu, il n'y a rien que vous ne fissiez pour éviter ces supplices éternels et vous rendre dignes de posséder l'heureux héritage que Dieu a promis à ceux qui le servent, dont le bonheur est si extrême qu'il faut être absolument abandonné dans le mal pour n'en tenir compte, et ignorer entièrement ce que l'on perd en le perdant.

« Lorsque ceux qui sont tombés dans ce malheur commencent à reconnaître leur faute, ils doivent renoncer à toutes les affections du siècle, et pleurer de telle sorte leurs péchés que Dieu leur fasse miséricorde, et qu'ainsi, changeant de vie, ils marchent avec tant de félicité dans ses voies, qu'ils puissent, au partir de la terre, arriver heureusement au ciel, en ce temps auquel l'âme, abandonnant sa demeure mortelle, entre dans la connaissance de ce qu'elle est véritablement, et que, se joignant aux chœurs des anges, elle se hâte de se présenter à ce Père des lumières.

« Pourquoi l'homme s'emporte-t il par la vaine gloire? Pourquoi, n'étant que poussière, s'élève-t-il par la vanité? Et pourquoi, n'étant que terre et que cendre, s'enfle-t-il d'orgueil et d'insolence? Pleurons-nous plutôt nous-mêmes, tandis qu'il est en notre puissance, afin qu'il n'arrive pas que, la course de notre vie étant achevée, nous demandions du temps pour faire pénitence lorsque nous ne serons plus dignes que Dieu nous l'accorde : car il nous est permis de pleurer nos péchés en cette vie; mais, comme dit le prophète : *Personne ne glorifiera dans l'enfer le nom du Seigneur* (*Psal.* CXIII).

« Il faudrait, mes très-chers frères, des ruisseaux de larmes, pour pouvoir assez pleurer le malheur d'une âme qui, ayant une fois renoncé au siècle, s'engage de nouveau dans les occupations qui en dépendent, et qui, s'étant délivrée de tous ces soins inutiles, rentre dans les engagements d'une si cruelle servitude; c'est pourquoi ne souffrons pas, je vous prie, que ce monde, où il n'y a rien d'assuré et qui passera bientôt, nous prive d'une vie éternelle et bienheureuse.

« Je tremble d'appréhension que nos parents selon la chair, qui, après avoir usé des choses du siècle et s'être employés jusqu'à leur mort dans les occupations de la vie présente, croyaient que nous avions renoncé à toute la corruption du monde pour acquérir par là la vie éternelle, ne nous condamnent au jour du jugement et ne nous disent : *Comment vous êtes-vous lassés de marcher dans le chemin où vous étiez entrés* (*Sap.* III)? Vos douleurs redoublent les nôtres, et les flammes dans lesquelles vous brûlez augmentent celles qui nous dévorent : car ils verront que nos rameaux seront demeurés stériles, en ne produisant pas les fruits que les fleurs que nous avions fait paraître donnaient sujet d'espérer. Je crains fort aussi qu'ils n'ajoutent ce que dit Jérémie : *C'est pourquoi ceux que j'avais tant aimés sont devenus la proie de leurs ennemis, se sont rendus abominables et ont laissé tomber la couronne qu'ils avaient sur la tête* (*Jerem.* XXIII); *les villes du côté du midi ont été fermées sans que personne les puisse ouvrir : car l'impie sera exterminé, afin qu'il ne voie pas la gloire de Dieu* (*Isa.* XXVI).

« Ayons continuellement, mes frères, ces pensées devant les yeux, pour nous obliger à combattre de toutes nos forces contre le diable, afin d'empêcher qu'il ne nous surmonte; car puisqu'il travaille sans cesse à nous perdre, nous devons veiller avec un extrême soin pour ne nous pas laisser surprendre par ses tromperies. Pour ce sujet, nous devons à toute heure nous représenter le dernier jour de notre vie, et trembler à chaque moment à la vue des supplices éternels : car par ce moyen l'âme s'accoutume à se connaître elle-même, et mortifiant son corps par les jeûnes et par les veilles, elle demeure dans la douleur et dans l'affliction de ses péchés jusqu'à ce qu'étant enflammée par l'ardeur du Saint-Esprit, elle se rende digne d'être favorisée de la contemplation de Dieu, et qu'en se détachant de tous les engagements de la terre, elle soit pleinement rassasiée par ses communications avec sa divine majesté.

« Celui qui s'occupe toujours dans ces méditations saintes acquiert la pureté de l'esprit, l'humilité du cœur, le mépris de la vaine gloire, et s'efforce de renoncer à toute la prudence du siècle. Ainsi, mes très-chers frères, il faut que l'âme, qui est toute spirituelle, emploie continuellement sa sagesse à combattre la masse terrestre de sa chair, et agisse si prudemment avec elle qu'elle l'oblige de consentir à ce qui est de plus parfait. Il faut, le soir, en s'en allant coucher, qu'elle dise à toutes les parties de son corps : Tandis que nous sommes ensemble, obéissez-moi, puisque je ne vous conseille rien que de juste, et servons le Seigneur avec joie. Il faut qu'elle dise à ses mains : Il viendra un temps que toute votre force cessera, que vous ne pourrez plus être les ministres de la colère, et que, ne pouvant plus ravir le bien d'autrui, vous serez contraintes de demeurer en repos. Il faut qu'elle dise à ses pieds : Il arrivera un jour que vous ne pourrez plus marcher dans les voies de l'iniquité, ni courir pour faire de mauvaises actions. Il faut qu'elle parle de la même sorte à toutes les parties de son corps en général, et leur dise : Avant que la mort nous sépare de cette séparation causée par le péché du premier homme, combattons généreusement, demeurons fermes dans nos bons desseins, et servons Jésus-Christ avec soin et avec courage, afin que, lors de son second avénement, il daigne essuyer de ses propres mains la sueur dont nous aurons été trempés durant quelques années en travaillant pour son service, et nous donner la possession d'un royaume qui ne finira jamais. Versez des larmes, mes yeux, et faites connaître, ma chair, que si vous m'êtes assujettie, c'est par une noble servitude; travaillez avec

moi dans les prières par lesquelles je confesse mes péchés en la présence de Dieu, de peur qu'en voulant dormir et vous reposer, vous ne soyez cause que nous tombions ensemble dans les tourments éternels ; employez-vous continuellement à de bonnes œuvres, puisqu'en vous conduisant de la sorte vous recevrez pour récompense des biens sans nombre, au lieu que si vous vous laissiez aller à la négligence vous seriez châtiée par des tourments épouvantables, et que je serais obligé de vous dire avec hurlement et avec cris : Hélas! que je suis malheureuse d'avoir été unie à vous, puisque vous êtes cause que je suis condamnée à des peines perpétuelles.

« Si nous repassons à toute heure ces choses par notre esprit, nous deviendrons véritablement le temple de Dieu; le Saint-Esprit habitera en nous, et nous ne pourrons plus être surpris par les artifices du diable; la crainte du Seigneur, par le moyen de ces pensées, nous instruira davantage et nous rendra plus prudents que dix mille maîtres ne pourraient faire ; et le Saint-Esprit nous inspirera des sentiments auxquels l'esprit humain ne pourrait atteindre : car, comme dit l'Apôtre : *Nous ignorons ce que nous devons demander ; mais le Saint-Esprit demande pour nous à Dieu par des gémissements inénarrables ce qui nous est nécessaire* (*Rom.* VIII). Je pourrais vous dire beaucoup d'autres choses sur ce sujet, mais afin de n'être pas trop long, je finirai ce discours. Je supplie, mes frères, le Dieu de paix, et qui est la source de toutes les grâces, de vous confirmer dans vos bons desseins et de vous fortifier dans sa crainte. Ayant achevé ces paroles, il se leva et partit aussitôt en les recommandant tous à Notre-Seigneur. »

L'esprit de prophétie et le don des miracles étaient choses communes parmi les Pères du désert, et l'on voit se retracer dans leur vie les admirables tableaux de la Bible et de l'Evangile. Saint Jérôme est sublime lorsqu'il nous représente l'humble solitaire Hilarion commandant à la mer comme Moïse et comme Jésus-Christ lui-même.

« En ce temps cet universel tremblement de terre qui arriva après la mort de Julien fit sortir les mers de leurs bornes ; et comme si Dieu eût menacé les hommes d'un second déluge, ou que toutes choses dussent retourner dans leur ancien chaos, les vaisseaux pendaient sur le haut des montagnes où la tempête les avait portés. Les habitants d'Epidaure, voyant les flots bruire de la sorte, et ces effroyables montagnes d'eau venir fondre sur leurs côtes; craignant, ainsi qu'il était autrefois arrivé, que leur bourg ne fût submergé, vinrent trouver le vieillard, et comme s'ils fussent allés au combat, le mirent à leur tête sur le rivage. Le saint ayant fait trois signes de croix sur le sable, et étendu ses mains vers ce déluge qui les menaçait, il n'est pas croyable jusqu'à quelle hauteur la mer s'enfla et se tint ainsi devant lui; mais après avoir grondé longtemps, comme si elle eût porté avec impatience de rencontrer cet obstacle, elle s'abaissa peu à peu, et fit retourner ses eaux dans elle-même. Epidaure et toute cette contrée publient encore aujourd'hui ce miracle, et les mères le content à leurs enfants, afin d'en faire passer la mémoire à toute la postérité. Ainsi il se voit que ce que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Si vous avez de la foi, vous direz à cette montagne : Jette-toi dans la mer, et elle s'y jettera*, se peut accomplir au pied de la lettre, pourvu que l'on ait une foi égale à celle des apôtres. »

Comment une pareille puissance sur les éléments étonnerait-elle ceux qui voient tous les jours le sexe et l'âge le plus faible dompter toutes les répugnances et tous les élans de la nature? Les passions humaines sont-elles donc plus faciles à réfréner que la mer? Ecoutons encore saint Jérôme, dans l'éloge de sainte Fabiole :

« Représenterai-je ici sur ce sujet les divers maux qu'on voit arriver aux hommes? Des nez coupés, des yeux crevés, des pieds à demi brûlés, des mains livides, des ventres enflés, des cuisses desséchées, des jambes bouffies, et des fourmilières de vers sortir d'une chair à demi mangée et toute pourrie? Combien a-t-elle elle-même porté sur ses épaules de personnes toutes couvertes de crasse et languissantes de jaunisse! Combien de fois a-t-elle lavé des plaies qui jetaient une boue si puante que nul autre n'eût pu seulement les regarder! Elle donnait de ses propres mains à manger aux pauvres, et faisait prendre de petites cuillerées de nourriture à des malades prêts à expirer.

« Je sais qu'il y a plusieurs personnes riches et fort dévotes, qui, ne pouvant voir de tels objets sans soulèvement de cœur, se contentent d'exercer par le ministère d'autrui semblables actions de miséricorde, et qui font ainsi avec leur argent des charités qu'elles ne peuvent faire avec leurs mains; certes, je ne les blâme pas, et serais bien fâché d'interpréter à infidélité cette délicatesse de leur naturel; mais comme je pardonne à leur infirmité, je puis bien aussi par mes louanges élever jusque dans le ciel cette ardeur et ce zèle d'une âme parfaite, puisque c'est l'effet d'une grande foi de surmonter toutes ces peines. Je sais de quelle sorte, par un juste châtiment, l'âme superbe de ce riche vêtu de pourpre fut condamnée pour n'avoir pas traité le Lazare comme il devait : ce pauvre que nous méprisons, que nous ne daignons pas regarder, et la vue duquel nous fait mal au cœur, est semblable à nous, et ses maux pourraient être les nôtres. Soyons donc pour lui comme nous voudrions alors qu'on fût pour nous. »

C'est une chose admirable de voir, dans le caractère de saint Jérôme, lutter l'antique âpreté romaine avec la mansuétude chrétienne. C'est un combat spirituel qui nous rappelle la lutte de Jacob avec l'ange. Dans sa lettre au diacre Sabinien, il tonne, il menace; puis il s'arrête et dit avec un mélange d'amertume et de charité : « Te voilà maintenant à mes pieds, et tu me demandes grâce

comme si j'étais un bourreau (*veniam sanguinis*) ; je t'ai pardonné, je l'avoue ; que puis-je faire autre chose, moi chrétien ? » Dans le passage que nous avons cité, où il excuse sainte Paule de ses tristesses excessives à l'occasion de la mort de ceux qu'elle aimait, il s'excuse en quelque sorte lui-même d'avoir pleuré cette grande sainte, lui dont les yeux s'étaient desséchés dans la prière et dans les veilles. En écrivant la Vie de sainte Marcelle, il éprouve, oserons-nous dire en parlant d'un si grand homme, une sorte de mauvaise honte de tant parler à la louange d'un sexe si méprisé et si avili par l'ancien monde, mais que le Fils de Marie venait d'appeler à tant de gloire.

Quelque lecteur sans piété se rira peut-être, dit-il, de ce que je m'arrête si longtemps à louer des femmes ; mais s'il se souvenait de celles qui ont accompagné notre Sauveur et l'ont assisté de leur bien, s'il se souvenait de ces trois Maries qui demeurèrent debout au pied de sa croix, et particulièrement de cette Marie-Madeleine, qui, à cause de sa vigilance et de l'ardeur de sa foi, a été nommée une tour inébranlable (1), et s'est rendue digne de voir, avant même aucun des apôtres, Jésus-Christ ressuscité, il se condamnerait plutôt de présomption qu'il ne m'accuserait d'extravagance lorsque je juge des vertus, non pas par le sexe, mais par les qualités de l'âme, et que j'estime qu'il n'y en a point qui méritent tant de gloire que ceux qui, pour l'amour de Dieu, méprisent leur noblesse et leurs richesses : ce qui fit que Jésus-Christ eut une si grande affection pour saint Jean l'Evangéliste, lequel étant si connu du pontife, à cause qu'il était de bon lieu, ne put néanmoins être retenu par la crainte qu'il pouvait avoir de la malice des Juifs, de faire entrer saint Pierre chez Caïphe, de demeurer seul de tous les apôtres au pied de la croix, et de prendre pour mère celle de notre Sauveur, afin qu'un fils vierge reçût une mère vierge, comme la succession de son maître vierge. »

Le récit qu'il fait de la mort de sainte Paule est admirable, et respire cette grande mélancolie pleine d'éternelles espérances, qui est le caractère dominant de l'éloquence des Pères et de toute la littérature chrétienne nourrie de l'Ecriture sainte. Il commence par des réflexions qui rappellent les paroles tristes de l'Ecclésiaste :

« Combien notre nature est-elle faible et fragile, puisque si la foi que nous avons en Jésus-Christ ne nous élevait vers le ciel, et s'il n'avait rendu notre âme immortelle, nos corps seraient de même condition que ceux des bêtes ? On voit mourir d'une même sorte le juste et l'impie, le vertueux et le vicieux, le pudique et l'impudique, celui qui offre des sacrifices et celui qui n'en offre point, et l'homme de bien comme le méchant, le blasphémateur comme celui qui abhorre les serments ; et les hommes comme les bêtes seront tous réduits en cendre et en poussière.

« Mais pourquoi m'arrêtai-je, et fais-je ainsi durer encore davantage ma douleur en différant de la dire ? Cette femme si prudente sentait bien qu'elle n'avait plus qu'un moment à vivre, et que tout le reste de son corps étant déjà saisi du froid de la mort, son âme n'était plus retenue que par un peu de chaleur qui, se retirant dans sa poitrine sacrée, faisait que son cœur palpitait encore ; et néanmoins, comme si elle eût abandonné des étrangers afin d'aller voir ses proches, elle disait ces versets entre ses dents : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire. Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables ! Mon âme les désire de telle sorte que l'ardeur qu'elle en a, fait qu'elle se pâme en les souhaitant ; et j'ai mieux aimé être la moindre de tous en la maison de Dieu, que de demeurer dans des palais avec les pécheurs.* Lorsque je lui demandais pourquoi elle se taisait et ne voulait pas répondre, et si elle sentait quelque douleur, elle me disait en grec que nulle chose ne lui donnait peine, et qu'elle ne voyait rien que de calme et de tranquille. Elle se tut toujours depuis, et ayant fermé les yeux comme méprisant déjà toutes les choses mortelles, elle répéta jusqu'au dernier soupir les mêmes versets, mais si bas qu'à peine les pouvions-nous entendre, et tenant le doigt tout contre sa bouche, elle faisait le signe de la croix sur ses lèvres. Ayant perdu connaissance et étant à l'agonie, lorsque son âme fit le dernier effort pour se détacher de son corps, elle changea en louanges de Dieu ce bruit et ce râlement avec lequel les hommes ont accoutumé de finir leur vie. Les évêques de Jérusalem et des autres villes, plusieurs prêtres et un nombre infini de diacres étaient présents, et des troupes de solitaires et de vierges consacrées à Dieu remplissaient tout son monastère. Aussitôt que cette sainte âme entendit la voix de son époux qui l'appelait et lui disait : *Levez-vous, ma bien-aimée, qui êtes si belle à mes yeux ; venez, ma colombe, et hâtez-vous, car l'hiver est passé, et toutes les pluies sont écoulées* (*Cant.* II). Elle lui répondit avec joie : *La campagne a été vue couverte de fleurs ; le temps de la moisson est arrivé* (*Ibid.*), et *Je crois voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants* (*Psal.* XXVI).

Après le récit des funérailles de la sainte, saint Jérôme adresse en ces termes des consolations à la vierge Eustoquie, fille de sainte Paule :

« Ne vous mettez en peine de rien, Eustoquie ; vous avez hérité d'une très-grande et très-riche succession ; le Seigneur est votre partage, et ce qui vous doit encore combler de joie, c'est que votre sainte mère a été couronnée par un long martyre : car ce n'est pas seulement le sang que l'on verse pour la confession de la foi qui fait les martyrs, mais les services d'un amour pur et sans tache qu'une âme dévote rend à Dieu, passent pour un martyre continuel. La cou-

(1) Il fait allusion au mot de Madeleine qui en hébreu signifie *turrita*, fortifiée de tours.

ronne des premiers est composée de roses et de violettes, et celle des derniers est faite de lis : c'est pourquoi il est écrit dans le Cantique des cantiques ; *Celui que j'aime est blanc et vermeil*, attribuant ainsi à ceux qui sont victorieux dans la paix les mêmes récompenses qu'à ceux qui le sont dans la guerre. Votre excellente mère entendit comme Abraham Dieu qui lui disait : *Sors de ton pays, quitte tes parents, et viens en la terre que je te montrerai ;* elle l'entendit lui dire par Jérémie : *Fuis du milieu de Babylone et sauve ton âme ;* aussi est-elle sortie de son pays, et jusqu'au jour de sa mort n'est point retournée dans la Chaldée : *Elle n'a point regretté les ognons ni les viandes de l'Egypte ;* mais étant accompagnée de plusieurs troupes de vierges, elle est devenue citoyenne de la ville éternelle du Sauveur ; et étant passée de la petite Bethléhem dans le royaume céleste, elle a dit à la véritable Noëmi : *Ton peuple est mon peuple, et ton Dieu est mon Dieu.*

« Etant touché de la même douleur qui vous afflige, j'ai dicté ceci en deux nuits, parce que toutes les fois que j'avais voulu travailler à cet ouvrage, comme je vous l'avais promis, mes doigts étaient demeurés immobiles, et la plume m'était tombée des mains, tant mon esprit languissant se trouvait sans aucune force ; mais ce discours si mal poli et sans ornement de langage témoigne mieux qu'un plus éloquent quelle est mon extrême affection.

« Adieu, grande Paule, que je révère du plus profond de mon âme ; assistez-moi, je vous supplie, par vos prières, dans l'extrémité de ma vieillesse ; votre foi jointe à vos œuvres vous unit à Jésus-Christ, et ainsi lui étant présente il vous accordera plus tôt ce que vous lui demanderez. »

On ne se lasse point de relire et d'admirer ces pages si pleines de foi, d'espérance et de saint amour. Quelle suavité de poésie dans ces pensées du ciel, où les lis, les roses et les violettes d'un éternel printemps doivent couronner les fronts si calmes et si purs des saintes vierges, des chastes épouses et des veuves fidèles ! Quelles images saintes, quelles affections grandes et durables ! Comment peut-on, avec une intelligence et un cœur, être assez malheureux pour ne pas trouver vrai ce qui est si beau, seulement parce que c'est beau ! Qui pourrait lire, sans être attendri jusqu'aux larmes, la vie de saint Jean l'Aumônier, cet évêque qui poussait la charité et la mansuétude jusqu'à des excès sublimes ? Ici le narrateur n'est plus le même. La vie de saint Jean l'Aumônier est écrite par saint Léonce, évêque de Napoli en Chypre ; mais l'esprit de Dieu est le même partout. Citons seulement un trait de cette vie admirable.

Saint Jean avait dû punir par l'excommunication deux clercs scandaleux de son Eglise ; l'un d'eux se soumit, mais l'autre, qui était corrompu au fond du cœur et qui ne se souciait pas de venir à l'église, protesta contre l'excommunication, et se répandit en invectives contre le saint évêque.

« On rapporta donc au saint que cet homme, par le ressentiment de l'injure qu'il croyait avoir reçue, continuait dans sa mauvaise volonté vers lui ; mais ce véritablement bon pasteur, qui avait toujours dans l'esprit cette parole de l'Apôtre : *Lequel d'entre vous peut être malade sans que je le sois aussi ?* et cette autre : *Vous qui êtes forts, êtes obligés de supporter les infirmités de ceux qui sont faibles*, voulut le faire venir et lever l'excommunication, après lui avoir fait une remontrance telle qu'il la méritait ; car il voyait bien que le loup infernal voulait dévorer cette brebis ; mais il arriva, par la conduite de Dieu, que chacun ayant su que le patriarche ne se souvenait point du mal qui lui avait été fait, il oublia d'envoyer quérir cet homme et de l'absoudre.

« Le saint jour de dimanche étant venu, lorsqu'il était à l'autel pour offrir le sacrifice non sanglant, et le diacre ayant quasi achevé l'oraison générale, et étant prêt à lever le saint voile, cet ecclésiastique lui revint en l'esprit, et aussitôt se ressouvenant de ce précepte de Notre-Seigneur : *Si lorsque tu es prêt à offrir ton présent à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton présent*, et ce qui suit, il dit au diacre de recommencer l'oraison, et après l'avoir achevée, de la recommencer encore jusqu'à ce qu'il fût de retour, feignant que quelque nécessité l'obligeait de quitter l'autel. Etant allé dans la grande sacristie, il envoya vingt de ceux qui étaient en semaine chercher le clerc de mauvaise vie, sa charité le poussant, comme un vrai pasteur qu'il était, de retirer cette brebis de la gueule du lion ; et Dieu, qui ne peut rien refuser aux désirs de ceux qui le craignent, fit qu'on trouva cet homme à l'instant même. Etant arrivé et reconnaissant la vérité, le patriarche mit le premier les genoux en terre et lui dit : Pardonnez-moi, mon frère. Ce clerc voyant ce vénérable vieillard prosterné à ses pieds, et redoutant la majesté épiscopale et la vue de tous ceux qui se trouvèrent présents ; mais craignant encore davantage le jugement de Dieu qui le faisait trembler de frayeur que le feu ne descendît du ciel à l'heure même pour le consumer, il mit aussi les genoux en terre, et demanda pardon et miséricorde ; sur quoi le patriarche disant : Dieu nous veuille pardonner à tous ; ils se levèrent et entrèrent en l'église, où ce clerc, tout transporté de joie, servit au saint autel, et se trouva en état de dire à Dieu avec une conscience pure : *Pardonnez-nous nos fautes comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Et depuis ce jour ce lecteur eut un tel sentiment de ses fautes et vécut dans une telle pureté, qu'il mérita d'être ordonné prêtre. »

Le même saint Jean l'Aumônier avait été cruellement offensé par un sénateur. « Il en fut contristé d'abord ; mais enfin cet homme si juste dit en lui-même : On ne doit point se mettre en colère ni sans raison ni avec

raison ; et sur les onze heures il envoya un archiprêtre, accompagné d'un clerc, dire de sa part au sénateur cette parole si mémorable : Le soleil est près de se coucher. Nicétas ne l'eut pas plutôt entendue, qu'il en fut si extraordinairement touché, que, comme s'il eût été embrasé du feu divin, il ne pouvait supporter l'ardeur qu'il ressentait dans son cœur, et tout fondant en larmes il alla aussitôt trouver le saint, qui lui dit : Vous, soyez le bien-venu, ô véritable enfant de l'Église, qui avez si promptement obéi à la voix de votre mère. Ils se mirent ensuite à genoux l'un devant l'autre, s'entr'embrassèrent, et puis s'assirent. Alors le patriarche lui dit : Je vous assure que si je n'avais reconnu que vous étiez extrêmement en colère de cette affaire, je n'aurais eu garde de manquer à vous aller trouver, sachant que Notre-Seigneur allait lui-même par les villes, par les châteaux et par les maisons pour visiter les hommes. Tous ceux qui l'entendirent parler de la sorte furent édifiés et remplis d'admiration de son humilité, et Nicétas lui répondit : Je vous proteste, mon père, que je n'écouterai jamais de ma vie les discours de ceux qui me voudront engager dans des contestations et des disputes.

« On rapporta un jour à saint Jean l'Aumônier qu'il y avait un ecclésiastique qui, conservant en son cœur une inimitié contre un certain homme, ne voulait pas se réconcilier avec lui ; sur quoi s'étant enquis de son nom, et quelle dignité il avait dans l'Eglise, il apprit le lendemain qu'il s'appelait Damien et qu'il était diacre. Il commanda à l'archidiacre de le lui montrer quand il viendrait à l'Eglise ; et le jour suivant, qui était un dimanche, Damien étant venu à la station, l'archidiacre le montra au patriarche, qui était monté à l'autel à cause de cette seule affaire, sans avoir dit à personne quel était son dessein. Comme Damien vint à son rang pour recevoir la sainte communion, le saint lui prit la main et lui dit : Allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, et après avoir oublié l'animosité que vous avez contre lui, venez pour recevoir dignement les mystères de Jésus-Christ, qui sont purs et sans aucune tache. Damien n'osant contester avec lui en présence de tant d'ecclésiastiques, et principalement en un lieu si saint et en une heure si terrible, lui promit d'obéir, et alors il lui donna la sainte communion. Depuis ce jour, non-seulement tous les ecclésiastiques, mais aussi tous les laïques, se gardaient avec soin d'avoir de la mauvaise volonté contre personne, craignant qu'il ne les confondît et ne les humiliât comme il avait fait ce diacre. »

Un aubergiste d'Alexandrie avait offensé le neveu du saint prélat, qui s'en plaignit amèrement à son oncle. « Saint Jean alors s'écria : Est-il possible qu'il y ait eu quelqu'un si hardi que d'ouvrir la bouche pour vous offenser ? Assurez-vous, mon fils, sur la parole que vous en donne votre père, que je ferai aujourd'hui une chose qui remplira d'étonnement toute la ville d'Alexandrie.

« Voyant que ce remède avait fait l'effet qu'il désirait, et qu'il ne restait plus de tristesse dans l'esprit de son neveu, sur ce qu'il s'imaginait sans doute qu'il agirait contre celui qui l'avait outragé, et le ferait fouetter publiquement et traiter avec infamie, il lui dit en le baisant : Mon fils, si vous êtes véritablement mon neveu, préparez-vous plutôt à être fouetté vous-même, et à souffrir toutes sortes d'injures de qui que ce soit ; car la véritable parenté ne dépend pas de la chair et du sang, mais de la vertu qui en est l'âme.

« Il envoya quérir en même temps l'officier qui était établi sur tous les hôteliers, et lui défendit de ne plus recevoir à l'avenir de celui-ci aucun droit, tant de ceux qu'il lui devait en particulier que de ceux qu'il devait à l'Eglise, ni même le louage de son hôtellerie, qui en dépendait aussi. Chacun fut touché d'étonnement de cette action, qui témoignait que rien n'était capable d'émouvoir son extrême patience ; et on comprit alors ce qu'il avait voulu dire par ces paroles : Je ferai aujourd'hui une chose qui remplira d'étonnement toute la ville d'Alexandrie, puisque non-seulement il ne châtia point cet homme comme il le méritait, mais au lieu de le punir, il lui fit du bien. »

Dans quels historiens de l'antiquité païenne chercherions-nous des traits semblables ? Quel poëte a jamais exprimé des sentiments plus élevés, un héroïsme plus sublime et avec aussi peu de faste ! Comment la religion chrétienne, rien qu'avec de pareils exemples, n'a-t-elle pas conquis tous les esprits et tous les cœurs ? Quelle philanthropie pourra jamais être plus généreuse et plus tendre ? Que parle-t-on de progrès ? Est-il donc un progrès possible après de pareils sentiments et de pareils actes ? Hélas ! combien ne sommes-nous pas déchus, au lieu de nous élever plus haut ! Que peut désirer l'Eglise, sinon de pareils pasteurs ? Est-ce là ce que les ennemis de la religion poursuivent sans cesse sous le nom de jésuitisme ? Nous n'en savons rien ; mais ce que nous savons bien, c'est que cet esprit des vrais chrétiens des premiers siècles est encore l'esprit des vrais catholiques de notre temps ; les hommes et les empires ont changé depuis saint Jérôme et saint Jean d'Alexandrie ; mais l'esprit de l'Eglise est toujours le même.

Quand nous admirons la poésie de ces récits, nous ne prétendons en aucune manière les comparer aux fictions des poëtes ; nous voulons dire simplement qu'ici la réalité s'élève jusqu'aux limites possibles de l'idéal, en sorte que l'invention des plus grands poëtes ne pourrait ni surpasser, ni même égaler ce que des hommes modestes racontent sans prétention aucune à l'imagination ou à la création poétique. La vie de sainte Marie d'Egypte, par exemple, surpasse en intérêt les récits les plus merveilleux qu'on puisse trouver dans les romans

anciens et modernes, ou même dans les contes orientaux. Cette main invisible qui repousse la courtisane lorsqu'elle veut entrer à l'église, et tant d'années après cette rencontre dans le désert d'un corps presque spiritualisé qui fuit devant l'abbé Zozime, cette narration dans la solitude, cette communion annuelle, cette mort miraculeuse, tout cela transporte nos esprits au delà de ce monde; il y a dans toute cette histoire quelque chose d'étrange et de merveilleux qui ne ressemble à aucune des inventions humaines. Cette vie angélique dans des corps mortels a été l'aspiration constante du christianisme, et plusieurs mystiques l'ont réalisée sur la terre; mais c'est aux Pères du désert que nous en devons en quelque sorte la révélation et la découverte.

Qui n'a senti dans son âme le besoin du recueillement et de la solitude, et, en présence des grands spectacles de la nature et de l'immensité, qui n'a désiré dans son cœur d'en jouir seul à seul avec Dieu dans une extase d'adoration qui durerait autant que la vie? L'éternité est comme l'abîme qu'on regarde d'une grande hauteur; elle a une voix intime qui nous appelle, un vertige qui nous attire. L'âme qui se penche pour puiser à cette source infinie est bientôt entraînée comme le jeune Hilas dont parle la fable, et se laisse tomber avec amour dans le gouffre.

L'écrivain de notre temps qui sentirait le mieux toute la grandeur de cette littérature des Pères du désert, si la pédanterie de l'égoïsme et le froid sensualisme de l'orgueil n'avaient faussé son esprit et son cœur, George Sand a osé dire que les histoires dont nous nous occupons ici sont des romans dangereux qui exaltent outre mesure les forces de la volonté humaine. Quand donc les malheureux adorateurs d'eux-mêmes comprendront-ils la toute-puissance de l'abnégation? Quand donc les profanateurs de l'intelligence divine cesseront-ils de juger ce qui doit les juger eux-mêmes un jour, et de blasphémer ce qu'ils ignorent?

Le traducteur de ces belles légendes, dont les pensées sont plus sages et plus chrétiennes, pense au contraire qu'on ne saurait trop reproduire le récit de tant d'admirables exemples: « C'est ainsi, dit-il, qu'après le VIII siècle, lorsque la langue latine commença à n'être plus d'un usage commun, les prêtres catholiques, voyant les fruits de piété et de grâce que ces admirables vies produisaient dans les esprits, les traduisirent en arabe avec l'Ecriture sainte et les livres de la *Cité de Dieu* de saint Augustin: car, comme le feu n'est jamais si nécessaire que dans la violence des plus rigoureux hivers, ainsi les exemples des grandes et extraordinaires vertus ne sont jamais plus utiles que lorsque tout le monde est plein de grands vices. Et quoique ces exemples ne soient pas de personnes vivantes, mais mortes depuis tant de siècles, néanmoins, comme les reliques de leurs corps, bien que réduits en cendre, ont encore une vertu divine qui fait des miracles, et que leurs portraits même servent quelquefois, par la grâce de Dieu, à la conversion des pécheurs, aussi l'histoire de leur vie sainte, qui est l'une des plus précieuses reliques qui nous reste d'eux, et l'image de la beauté de leur âme qui est immortelle, peuvent attirer les bénédictions de Dieu dans l'esprit et dans le cœur des lecteurs par la vertu que le Saint-Esprit a imprimée sur ces anciens et merveilleux ouvrages de sa grâce, et par la puissance de l'intercession de ces grands saints pour ceux qui les invoquent en lisant leurs vies.

« Mais comme l'utilité de ces illustres exemples était très-grande, il a plu à Dieu, qui est le Créateur et le Rédempteur de l'un et de l'autre sexe, d'avoir autant d'égard au bien du plus faible *qui a enfanté le Sauveur du monde*, qu'à celui du plus fort et du plus noble, et de rendre des filles, des femmes et des veuves aussi admirables par leur vertu que les plus grands saints, en leur inspirant par le même Saint-Esprit le même esprit de solitude, de pauvreté et de pénitence, comme saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, et le bienheureux Théodoret l'ont remarqué particulièrement.

« Il y a lieu seulement d'adorer la providence et la conduite de Dieu, qui a voulu faire faire des choses si extraordinaires et si merveilleuses à ces anciens Pères des déserts dans leur vie toute pénitente et toute céleste, que les fables et les fictions de l'esprit humain n'ont pas été si loin que leurs véritables et divines actions; et qu'ainsi que l'art de la peinture n'a point de couleurs assez vives pour représenter la lumière du soleil et les beautés de tant d'autres miracles de la nature, de même l'imagination de l'homme n'a pas eu assez de force ni d'étendue pour tracer seulement une idée de ces vertus surnaturelles et de ces chefs-d'œuvre de la grâce. Il a voulu que, comme le mystère de l'incarnation de son Fils n'est point entré dans l'esprit de l'homme, de même ce grand effet de ce grand mystère, savoir ce changement ineffable d'une vieille créature en une nouvelle, et d'hommes terrestres en hommes célestes, fût au delà des pensées humaines; et qu'ainsi que les dons de la gloire qu'il a préparés pour ceux qui l'aiment sont incompréhensibles aux hommes, ainsi les dons de la grâce qu'il a départis à ceux qu'il a tant aimés que de les ravir tout vivants au monde, lequel n'en était pas digne, pour se les réserver à lui seul en les menant dans ces solitudes où lui seul parlait à leurs cœurs, et les rendait les temples de son Saint-Esprit et les organes de sa puissance, surpassassent la portée et la lumière ordinaire de la raison, et eussent besoin d'être autorisés par les écrits de tant de témoins oculaires et irréprochables pour en rendre les hommes pleinement persuadés.

« Si donc il y a quelque crainte de Dieu et quelque discernement dans l'esprit de ceux qui s'amusent à lire ces malheureux romans où le démon s'est efforcé de faire un

art ingénieux et honnête de la passion de toutes la plus déshonnête et la plus brutale, et d'empoisonner l'esprit pour corrompre ensuite la volonté, j'espère qu'ils chercheront plutôt un divertissement agréable et sérieux dans la lecture de ces histoires également belles et dévotes, que dans ces contes profanes et ces illusions toutes païennes; qu'ils aimeront mieux des beautés naturelles et vivantes que des peintures mortes et des visages fardés; qu'ils préféreront la vérité à des fables, les miracles que l'amour divin a faits à ceux que l'amour impudique a inventés, et les grands et solides ouvrages de la grâce toute pure aux basses et vaines productions de la raison toute corrompue. »

PIERRE (saint). — Les deux Epîtres de saint Pierre sont dignes du prince des apôtres par la dignité du style, par la gravité des sentences et par l'autorité de leur morale. On n'y reconnaît plus le pauvre pêcheur de poissons de Bethsaïde : l'esprit de Dieu a transfiguré le génie de Céphas, et la pierre brute qu'on foulait aux pieds sans la voir est devenue la pierre angulaire dans un édifice impérissable.

« Et vous, dit-il aux chrétiens, vous êtes aussi les pierres vivantes de l'Eglise de Jésus-Christ : prenez donc pour base le fondement inébranlable qu'il a posé lui-même, et élevez-vous vers lui unis ensemble comme une maison spirituelle; achevez l'édifice de son sacerdoce royal, et faites resplendir l'éclat de vos vertus, vous qu'il a trouvés dans les ténèbres et qu'il a daigné appeler à son admirable lumière. Imposez silence par vos bonnes actions aux calomnies de l'ignorance » (*I Petr.* II).

« Agissez comme des hommes libres, dit-il encore; mais n'imitez pas ceux qui prennent la liberté comme un voile pour leurs vices : la vraie liberté est celle des serviteurs de Dieu. Honorez tout le monde, chérissez la fraternité, craignez Dieu et rendez des honneurs au roi » (*Ibid.*). Telle est en peu de mots toute la politique de saint Pierre.

Dans la seconde Epître, le premier des souverains pontifes fulmine contre les faux prophètes les plus terribles condamnations, et ses paroles s'élèvent dans ce passage à une véritable éloquence. Il faut le voir peindre à grands traits ces esclaves des convoitises de la chair, contempteurs de l'autorité, audacieux, amoureux d'eux-mêmes, qui ne craignent pas de causer par leurs blasphèmes des divisions dans l'héritage du Seigneur : « Les anges, dit-il, ne se maudissent jamais les uns les autres, et ces hommes ne craignent pas de condamner à jamais leurs frères. Ils s'en vont, comme des animaux sans raison, donner de la tête dans toutes les embûches de l'ignorance et du péché; ce qu'ils ne comprennent pas, ils l'outragent, et ils veulent périr dans leur corruption.

« Ils se font payer le salaire de leurs injustices; ils prennent pour la volupté les délices, les souillures et les impuretés d'un jour, et ne s'associent que pour les débauches de la table.

« Ils ont les yeux pleins d'adultères et d'un crime perpétuel... Ce sont des fontaines arides, des nuages tourmentés par tous les vents, et qui seront enfin repoussés dans la région des ombres éternelles.

« Ils promettent la liberté à ceux qu'ils séduisent et sont eux-mêmes les esclaves de la corruption : car n'est-on pas toujours l'esclave de qui vous surmonte et de ce qui vous mène? »

Grande et magnifique parole, que les démagogues de nos jours devraient bien profondément méditer. Sublime révélation de la vraie liberté qui durera plus longtemps que tous les sophismes de l'enfer et tous les rugissements des dresseurs d'échafauds.

Dans la dernière partie de son Epître, saint Pierre décide comme premier pape la grande question du jugement dernier, qui agitait les esprits à cette époque. On pensait que l'heure en était prochaine, parce qu'on avait mal compris Notre-Seigneur lorsqu'il avait dit, en comparant les malheurs de la destruction de Jérusalem aux angoisses du dernier jour : *Cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies.* Saint Pierre confirme les fidèles dans la foi au dernier jugement; mais il les invite à n'en pas calculer l'époque, les avertissant de ceci : Que « mille ans sont devant Dieu comme un jour, » et que « l'heure du jugement universel sonnera à l'improviste pour tous les peuples de la terre. Les cieux alors passeront avec l'impétuosité de la foudre, et le feu dévorera les autres éléments; puis viendront d'autres cieux et une terre nouvelle où habitera la justice. »

Les expressions de saint Pierre sont fortes; son style, plus simple et plus calme dans ses mouvements que celui de saint Paul, est énergique et coloré. Ses deux Epîtres sont courtes, mais contiennent d'admirables principes dont toute la doctrine de l'Eglise n'est que le développement et le commentaire.

PIÉTÉ (LIVRES DE). *Voy.* MYSTIQUES.

POEME.—Un poëme, en général, est une œuvre de poésie. Ainsi toute composition poétique est un poëme. On donne cependant plus particulièrement le nom de poëmes à des ouvrages réguliers, de longue haleine, et divisés en plusieurs chants. (*Voy.* POÉSIE.)

POÉSIE.—Poésie veut dire création, et en prenant ce mot dans sa signification rigoureuse, il faudrait dire que Dieu seul est le poëte de l'éternité, dont les univers sont l'épopée immense. L'homme créé à son image est appelé à sentir les harmonies de son œuvre. Dieu lui a donné une ombre de sa toute-puissance dans l'immensité des aspirations et des désirs qu'il permet à cette nature immortelle. Ce que l'homme ne sait pas il lui est donné de le pressentir, de le désirer et même de l'imaginer. L'imagination est comme un miroir spirituel où se reflète l'infini. C'est en réglant l'essor de l'imagination par l'instinct sacré des destinées éternelles, que l'homme peut combler en idée les abîmes qui le séparent de Dieu par des créations qui semblent être les échelons lu-

mineux de l'échelle de Jacob. Le verbe humain cherche ainsi à exprimer et à peindre la fécondité du Verbe divin. La voix humaine se fait l'écho de la voix divine. La poésie de Dieu est écrite sur les pages flamboyantes du ciel avec des soleils pour majuscules et des mondes pour ponctuation. Les harmonies des sphères sont le rhythme de sa parole, et l'homme a reçu de lui un sens intérieur pour l'entendre. Ce qu'il entend de loin à travers l'immensité, l'homme s'efforce de le répéter, et il accorde sa pensée à celle de Dieu comme un élève qui chercherait à reproduire les sons de la musique d'un grand maître. L'homme devient ainsi créateur à l'image de Dieu et cherche à expliquer le spectacle de la nature. Il idéalise les beautés qui frappent ses sens, et s'élève à l'esprit par le sentiment des formes. C'est pourquoi l'on dit que la poésie est une imitation embellie de la nature. On pourrait la définir aussi de cette manière : La poésie est l'expression humaine de la création divine; ou : la poésie est le sentiment des harmonies universelles, exprimé par un langage harmonieux et mesuré. La poésie est donc essentiellement religieuse dans son origine et dans son essence. L'hymne et la prière ont dû être ses premières formes, elle ne saurait exprimer le désordre et le mensonge sans se perdre et se dégrader.

Le sentiment poétique est dans l'humanité un besoin universel et insatiable. Il varie avec les âges et les saisons de la vie humaine, soit dans les individus, soit dans les peuples. Il subit les modifications des climats, mais il se manifeste toujours. La poésie semble être une fille du soleil et se manifester comme lui de l'Orient à l'Occident; aussi la Grèce avait-elle imaginé que Phébus était le frère et l'inspirateur des Muses. La Bible, qui est l'épopée universelle, contient le commencement et la fin de toute poésie. Entre la Genèse et l'Apocalypse il y a un espace immense, où l'ombre de Dieu est assise dans le temps, touchant l'éternité des deux mains.

La poésie sanscrite n'est qu'un reflet de celle de la Bible sous un voile souvent bizarre d'allégories et d'apologues plus spécialement appropriés au génie merveilleux de l'Inde. La Chine et l'Egypte avaient fait de la langue poétique une algèbre hiéroglyphique dont l'ésotérisme gardait la clef. La Grèce, dont le génie touche à celui de la Bible par les hymnes d'Orphée, oublia bientôt l'idée pour la forme, dont elle poussa le culte jusqu'à l'idolâtrie. C'est ainsi que pour elle l'unité divine disparut dans la confusion des images, et que le polythéisme naquit d'une poésie enivrée d'elle-même, qui s'adorait partout où elle voyait se refléter son sourire ou se projeter son ombre.

Homère résuma cette poésie excessive et se fit le conducteur aveugle des Muses égarées. La civilisation latine suivit et imita la civilisation grecque. Virgile vint après Homère; puis les oracles se turent devant l'éternelle vérité. La vraie et éternelle poésie sortit de la Bible, comme un fruit d'une fleur, sous la forme des saints Evangiles. Saint Jean résuma et compléta tous les prophètes. Le ciel et la terre furent changés : l'épée des barbares défricha le monde pour des semailles nouvelles ; Charlemagne balaya à son tour les barbares et posa sur leur base les colonnes de la société moderne : le pontificat et l'empire, ces deux pouvoirs dont l'équilibre devait être celui du monde. L'œuvre de Charlemagne finit où commence l'épopée du Dante, cette arche colossale de la poésie chrétienne, bâtie un peu avant les cataclysmes du grand schisme et de la réforme.

La poésie a trois formes successives : l'ode, l'épopée et le drame. Tout se rapporte à ces trois genres. L'ode est comme la syllepse poétique; l'épopée est la synthèse; le drame, c'est l'épopée en action. Entre l'ode et l'épopée il doit y avoir toute une philosophie et toute une civilisation. Le monde hellénique marche précédé par Orphée et suivi par le vieil Homère. L'un montre le chemin et règle le pas des nations avec sa lyre; l'autre fait passer devant lui les peuples comme un grand troupeau, et se sert de son bâton d'aveugle et de mendiant comme d'une houlette de pasteur. Euripide et Sophocle viennent ensuite et jouent en tragédie les poëmes d'Homère, dont ils ne sont que les interprètes et les commentateurs. La poésie chrétienne a pour guide Moïse au lieu d'Orphée ; pour épopée elle a la Bible, dont le Dante, le Tasse, Milton, Klopstock et Alexandre Soumet, ne sont que les commentateurs. La passion d'un Dieu et la résistance de l'homme qui se damne malgré la rédemption sont ses grands drames. Le mystère de la passion et le mystère de Faust marquent deux grandes époques dans la poésie moderne, et symbolisent tour à tour la foi du moyen âge et la philosophie des siècles d'incrédulité.

Selon quelques moralistes plus sévères que savants, la poésie ne serait que la surabondance de l'imagination exaltée et le luxe en quelque sorte de la nature déchue et condamnée à mourir. Pour eux la poésie chrétienne est impossible, car trouver de la poésie dans les mystères de la foi, c'est les profaner : les réalités terribles de l'éternité qui nous menace doivent épouvanter et décourager tous les inventeurs de fictions; la foi n'a pas besoin qu'on l'amuse. Tout cela est vrai en un sens. Mais si le Saint-Esprit n'a pas dédaigné d'orner sa parole des plus grandes beautés littéraires, nous est-il défendu de les voir? Est-il défendu à la méditation d'honorer les saintes images qui représentent les mystères, et de représenter à notre esprit les scènes touchantes de Bethléhem et du Calvaire? La foi n'a pas besoin qu'on l'amuse, sans doute, mais il faut l'instruire ou proportionner l'enseignement à toutes les intelligences. Or combien d'hommes pour arriver à la foi doivent y être attirés comme les enfants par l'imagination et par le cœur? L'espérance d'ailleurs n'a-

t-elle pas besoin d'être encouragée et consolée par l'image des biens qu'elle attend, et la charité ne sait-elle pas parler toutes les langues, mais la langue poétique surtout, parce que c'est la langue de l'harmonie et de l'amour? Nier la poésie chrétienne, c'est nier un fait, c'est fermer les yeux à une splendeur, c'est refuser son cœur à une beauté existante. Il n'est plus question de savoir si la poésie chrétienne peut ou ne peut pas être; elle est.

Pascal, ce penseur trop sublime, qui devint janséniste parce qu'il n'avait pas la religion du cœur, Pascal, qui calomniait l'indulgence, ne croyait pas à la poésie; il n'y voyait que des accouplements de grands mots vides de sens, comme : *fatal laurier, bel astre, à nulle autre seconde.* N'avait-il donc jamais lu de poésie que dans Chapelain ou Scudéri? Etait-il incapable de comprendre Corneille ou Racine? Ce serait triste à supposer.

La poésie est dans la nature, la science en a fait un art, la religion en fait un culte et un enseignement. L'art poétique s'est formé d'après les exemples des premiers maîtres, et ceux-ci n'eurent pour guides que la nature et leur propre génie. Aristote chez les Grecs et Horace chez les Latins ont composé des poétiques fort connues. En France l'art poétique commença par les rapsodies des chanteurs errants, dont les règles traditionnelles formaient ce qu'on appelait alors la *gaie science.* Sous le règne de Charles VIII, un anonyme, connu seulement sous le nom de l'infortuné, publia en vers un art poétique intitulé : *Le jardin de plaisance* et *Fleur de rhétorique.* Il y appelle la poésie une seconde rhétorique :

> Ensuyviz faut son éloquence
> Afin que l'inspiration,
> Don de seconde rhétorique,
> Et la réverbération
> De l'influence coloricque
> De son regard scientifique
> Donne la clère vision.

La poésie donc, selon *l'infortuné*, est une éloquence inspirée et plus vivement colorée. Ses préceptes sont bons, mais son style n'est ni harmonieux ni clair. Pierre Fabry, curé de Méray, composa peu de temps après et publia, en 1539, *Le grand et vrai art de pleine rhétorique*, où, après avoir donné les préceptes généraux, il indique dans un second livre « comment chacun pourra composer toutes sortes de descriptions en rhythmes, comme chants royaults, ballades, et généralement toutes sortes, taillées en manière de composition. ».

Plus de dix ans après, Thomas Sybillet publia pour la première fois un *Art poétique français.* Il y envisage son sujet d'un point de vue très-élevé. La poésie, dit-il, a une origine commune avec la vertu, c'est-à-dire qu'elle prend naissance en ce profond abîme céleste où est la Divinité. Il distingue comme nous la poésie de l'art poétique. L'art, selon lui, n'est que « l'écorce de la poésie, qui recouvre sa naturelle séve et son âme naturellement divine. » Sybillet avait lu Horace et Virgile, dont il parle avec admiration, et cherche déjà à ramener la poésie française à l'imitation des anciens. Joachim Dubellay le suivit dans cette voie et proscrivit en quelque sorte la poésie des troubadours. Il renvoie aux jeux floraux de Toulouse et au puy de Rouen « les rondeaux, ballades, virelais, chants royaux et autres *épiceries*, qui corrompent le goût de notre langue, et ne servent sinon à porter témoignage de nostre ignorance. » Nous ne parlerons pas des *art poétique* de Claude Boissière Daulphinois et de Jacques Pelletier du Mans, si ce n'est pour citer une phrase de ce dernier : « Les poëtes, dit-il, selon le divin Platon, sont interprètes des dieux, quant iz sont an leur saincte fureur : car eus raviz et abstrez des pansemans terrestres, conçoevent les secrets célestes, divins, naturez e mondains pour les manifester aux hommes. »

Ronsard, le grand restaurateur de la poésie païenne, considère la haute poésie comme une théologie allégorique, propre à faire entrer dans le cerveau des hommes grossiers, par le moyen des fables, les secrets qu'ils ne pourraient comprendre par le secours seul de la vérité. Cette définition aurait dû amener Ronsard à l'étude des légendaires; car si les traditions sont exactes, le poëte vandomois, si profane dans ses vers, était dans ses convictions un rude catholique, et fit à ses frais une guerre impitoyable aux protestants. Mais il ne suffit pas d'être homme de guerre pour bien comprendre tout ce qu'il y a dans l'enseignement catholique de touchant et de maternel.

En 1574 parut l'*Art poétique* de La Fresnay Vauquelin, composé par ordre de Henri III, devenu très-rare par suite du soin que les héritiers du poëte apportèrent à en faire disparaître les derniers exemplaires. Vauquelin n'a guère fait autre chose qu'une amplification de l'épître d'Horace aux Pisons, et a préparé les voies à la poétique de Despréaux, le dernier ouvrage didactique que nous ayons sur cette matière.

Le Père Buffier, l'abbé Dubos, Rémond de Saint-Marc et quelques autres, ont commenté Boileau et y ont ajouté quelques amplifications tirées d'Aristote. Mais personne n'a encore eu l'idée d'écrire une poétique exclusivement chrétienne. Nous n'aurons pas la témérité de l'essayer : non que les convictions, le courage et les matériaux nous manquent, mais parce que nous manquons nous-même de l'autorité convenable. Toutefois nous espérons avoir fourni dans ce dictionnaire la plupart des éléments nécessaires à la composition de cette œuvre importante. On doit sentir que ni Aristote ni Horace ni Despréaux même, leur imitateur et leur disciple, ne peuvent imposer à la littérature de la Bible et des légendaires leurs règles tirées d'Homère et de Virgile. L'épopée de Dante échappe tellement à toutes les mesures de l'antiquité, qu'il faut refaire les mesures ou condamner l'œuvre. Aussi Boileau n'en a-t-il fait aucune men-

tion : ce qui est fâcheux pour Boileau.

La poétique chrétienne, pressentie seulement par l'école de Châteaubriand et rendue nécessaire par toutes les tentatives dans le genre biblique et mystique, dont le ridicule même réclame l'intervention d'une autorité; cette poétique ne pourra être amenée à son terme que par des études vraiment et fortement catholiques, comme celles, par exemple, de M. de Montalembert et de son école. Puis quand le temps sera venu, un homme de génie mettra en préceptes ce qui aura déjà été compris et goûté dans les modèles, et l'on saura alors que la révélation est complète, et que le Verbe éternel n'est pas venu régénérer seulement les croyances et les pensées, mais les formes même du langage et les lois de la littérature.

Nous parlerons maintenant des trois genres principaux de la poésie.

I. — *Poésie lyrique*

La poésie est une musique parlée, comme la musique est une poésie chantée. Ces deux expressions de l'harmonie sont sœurs et s'allient parfaitement l'une avec l'autre. C'est le chant qui a donné l'idée du rhythme, et le chant est tellement naturel, que l'enfant chante avant de savoir parler. La première forme poétique a donc été un chant sur lequel on a successivement modulé des paroles. Ce chant était une prière ou une action de grâce, une invocation ou un hymne triomphal. La poésie lyrique a donc été la première confidente des besoins, des joies et des larmes de l'humanité au berceau. (*Voy.* Hymnes.)

La marche de la poésie lyrique est conforme à celle du sentiment qu'elle exprime. Elle procède par élans et n'a d'autre logique que celle de l'enthousiasme. Aussi a-t-elle peu varié parce qu'elle appartient au fond même de la nature qui ne change pas.

Le moment où commence l'ode doit être celui où l'inspiration, ne pouvant plus être contenue, éclate. Ainsi le poëte, dès son début, doit-il être si plein de son sujet, que sa première parole soit un cri sublime dans lequel le sentiment de son œuvre se révèle et se résume tout entier. Puis la digue une fois rompue, la poésie doit se précipiter à flots toujours croissants, et rouler enfin calme et souveraine, avec la majesté et l'abondance d'un fleuve.

Les plus beaux modèles de la poésie lyrique sont dans les livres des prophètes. Isaïe et Habacuc sont remarquables entre tous les autres pour leur enthousiasme et leurs expressions hardies; car le style figuré convient surtout au genre lyrique, et ces deux prophètes y ont excellé. Les psaumes de David sont tout à la fois des hymnes et des odes, dont l'imitation éloignée a fait la gloire de Jean-Baptiste Rousseau. Les grandes figures de l'Apocalypse conviennent aussi magnifiquement au mouvement et à l'inspiration de la poésie lyrique. Le tableau de la chute de Babylone, par exemple, avec les lamentations de ceux qui la pleurent, est une ode toute faite et de la plus saisissante beauté.

Auprès de ces grands modèles, on nous permettra de trouver bien froides les inspirations mythologiques du grand Pindare lui-même, lorsqu'il tourmente son génie et passe tous les dieux en revue à propos de chevaux et de chars. Les guerriers de l'Apocalypse qui représentent tour à tour des empires et des fléaux, et qui se renvoient, sous le galop de leurs chevaux symboliques, la poussière des générations, sont d'une bien autre portée poétique et d'une grandeur comme images bien autrement imposante que les coursiers olympiques d'Hiéron et toutes les palmes de l'hippodrome. Il faut admirer néanmoins que le génie du grand lyrique grec ait pu créer encore des beautés du premier ordre pour déguiser la stérilité et l'ingratitude d'un pareil sujet.

Les deux lyriques grecs les plus célèbres, Pindare et Anacréon, ont donné leur nom dans la poésie classique des anciens à deux genres bien opposés : l'ode anacréontique, remplacée par la chanson chez les modernes, n'a guère d'équivalents dans la poésie purement chrétienne que parmi les créations gracieuses des auteurs mystiques, comme on peut le voir en étudiant les poésies de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Les images de piété même présentent quelquefois des emblèmes et des pensées délicates qui pourraient fournir des sujets charmants à l'ode purement anacréontique, si l'on voulait la régénérer et la consacrer à l'amour divin. Ce genre de poésie pourrait fournir de jolies légendes à ces mêmes images dont nous venons de parler, et accompagner convenablement de pieuses allégories. Supposons, par exemple, que l'image représente une colombe qui plane sur un tombeau :

Voyez-vous cette colombe
Qui plane sur une tombe ?
L'enfant Jésus rencontra,
Pris au milieu des épines,
Cet oiseau, qu'il délivra,
En blessant ses mains divines.
Son sang fit naître des fleurs
Près des épines écloses,
Qui recueillirent ses pleurs
Dans leurs calices de roses.
Puis les abeilles du ciel
Ont changé ces pleurs en miel,
Dont la colombe est nourrie ;
Et le soir elle s'endort,
Comme une âme dans la mort,
Près du saint cœur de Marie.

On pourrait imiter de cette manière toutes les odes d'Anacréon, et créer une multitude de petites poésies semblables. Prenons, par exemple, pour sujet d'imitation l'amour piqué par une abeille.

L'enfant-Dieu toujours sauveur,
En relevant d'une fleur
La tête humide et vermeille,
Fut piqué par une abeille
La Vierge, le lendemain,
Vit une enflure à sa main ;
Car la douleur était vive,

Entre ses bras elle prit
Son enfant, qui lui sourit.
Pourvu que l'abeille vive
Dit-il, je veux bien souffrir
Et j'offre à Dieu cette larme,
Pour que mon mal la désarme,
Mais sans la faire mourir.

Nous ne multiplierons pas davantage nos essais d'imitation, qui ont pour unique but d'indiquer ce qu'on pourrait faire avec tout le talent et toute la grâce que nous n'avons pas.

En français les odes même anacréontiques doivent toujours être divisées en strophes, et c'est par cette forme surtout que l'ode se distingue des poésies fugitives inspirées par le sentiment et traitées avec grâce ou enthousiasme. Les strophes dans nos plus belles odes sont ordinairement régulières. Cependant les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, qui sont dans le genre lyrique d'une inspiration élevée ce que la littérature française possède de plus parfait, sont en strophes irrégulières et en vers libres : peut-être peut-on dire que ces chœurs ne sont pas des odes, bien qu'ils puissent servir de modèles aux odes les plus savantes et les plus correctes dans leur forme.

L'ode chez les peuples primitifs a toujours eu deux emplois : louer, invoquer et remercier d'abord la Divinité; puis conserver le souvenir des événements, et exciter les hommes à l'imitation des héros. L'ode historique en se développant a produit la poésie épique, comme les chroniques particulières unies ensemble et coordonnées entre elles composent enfin ce qu'on peut appeler une histoire. On a prétendu qu'Homère n'avait fait que réunir en un seul corps de poëme les chants de tous les rapsodes dont il avait appris les vers et avait composé son Iliade à peu près comme les Espagnols ont formé leur romancero. S'il n'est pas vrai que les beaux poëmes d'Homère soient des tissus des rapsodies (ce que l'homogénéité du style ne permettrait pas d'admettre, quand même il y aurait moins d'unité dans le plan de l'Iliade), il est probable du moins qu'Homère a recueilli et fondu ensemble, en les traduisant en belle poésie, les chansons des rapsodes, comme on a depuis, dans l'antique Allemagne, en rassemblant les anciens *bardites*, composé et complété la légende guerrière des Niebelungen.

II. — *Poésie épique.*

Nous avons dit que l'épopée est une synthèse, et c'est en cela que le poëme épique diffère de la chronique en vers ou du roman poétique. Les *argonautiques* d'Orphée étaient sans doute l'épopée de la Grèce primitive, dont l'élégant et médiocre poëme d'Apollonius nous offre à peine une pâle imitation. Lucain n'a pas fait une épopée, parce que César n'a pas été le génie constituant de son époque : il tua la république et avorta dans le travail de l'empire. Varius avait été plus heureux en choisissant Auguste pour son héros; et Virgile le comprit si bien, que, dans son enthousiasme pour le génie d'Auguste, il voulut sacrifier le fils de Vénus et d'Anchise au héros de Varius. Mais le génie du poëte de Mantoue l'emporta sur l'étoile d'Octave; d'ailleurs, n'était-ce pas Auguste que Virgile avait chanté sous le personnage allégorique d'Enée? C'est ainsi que dans les tragédies de Racine, le Virgile de la France, on retrouve toujours Louis XIV sous le casque d'Achille, sous la tiare d'Assuérus et sous le turban de Bajazet.

A partir de la promulgation de l'Evangile, l'épopée ne peut plus avoir pour héros un homme, car le monde a connu un Homme-Dieu; elle doit passer, comme saint Christophe dans sa légende, de la cour du plus grand roi qui soit au monde au service du Roi des rois, en passant peut-être par l'esclavage du génie du mal. L'Antechrist aura peut-être son épopée en résumant toutes les tendances de la littérature moderne, mais le Sauveur du monde aura la sienne tôt ou tard. La *Divine Comédie* de Dante, le *Paradis perdu* de Milton, n'en seront que des épisodes. Cette épopée, un poëte allemand l'a rêvée, car l'Allemagne devance toutes les réalités par la hardiesse de ses rêves. Klopstock a esquissé le poëme de la rédemption sur des proportions gigantesques, l'avenir le fera plus simple et plus complet. Alexandre Soumet, plus audacieux que tous les autres, a dépassé l'immensité du dogme catholique, et, dans une fiction dont il abandonne d'ailleurs l'audace à toute la sévérité des jugements ecclésiastiques, il a osé combler les gouffres de l'enfer, en y précipitant le Calvaire... : idée titanique d'orgueil, si elle n'était pas peut-être sublime de génie et de charité, du moins dans l'immense désir de pardon qu'elle révèle, et dans ses efforts malheureux pour exagérer le caractère miséricordieux de ce Sauveur que la pensée humaine, abandonnée à tous ses excès, soit dans le bien, soit dans le mal, ne pourra jamais égaler ni décourager dans son amour.

Dante a fait une somme de poésie plutôt qu'une véritable épopée. Son livre est une synthèse plutôt divine qu'humaine; c'est le chantre de l'idéal.

Le Tasse et l'Arioste sont plutôt d'ingénieux romanciers-poëtes que des créateurs épiques. Milton est un vrai poëte épique, parce qu'il a personnifié la révolution dont il était l'aveugle apôtre sous la figure de Satan, et son poëme du *Paradis perdu* a magnifiquement résumé l'époque protestante et révolutionnaire dans laquelle nous nous débattons encore. Klopstock a prédit le retour de la raison révoltée et ses pleurs au pied de la croix, et a personnifié le génie humain repentant dans cet ange déchu qui pleure sur le Calvaire, et que Dieu doit régénérer au dernier jour, Abdiel Abaddona, ce démon qui aime Dieu sans espérance, et qui seul parmi les esclaves des enfers ose résister à Satan. Soumet détrône Satan lui-même et fait usurper son empire par un homme qui est l'incarnation du mal; mais

cet Antechrist se fait ainsi l'antagoniste du Sauveur au point de provoquer un duel entre les deux incarnations opposées, et dans ce duel le mal est vaincu par le bien : le Christ est crucifié une seconde fois dans les enfers et triomphe de l'Antechrist dans l'éternité, comme il avait triomphé dans le temps de l'esprit du mal et de la mort.

Cette fiction téméraire en théologie nous jetterait dans l'origénisme et dans le panthéisme de Zoroastre, si le poëte lui-même n'avait demandé pardon pour les beautés hétérodoxes de son œuvre, et n'avait condamné d'avance tous les abus qu'on pourrait faire de ses gigantesques inventions.

Milton a commenté la Genèse, Klopstock l'Evangile, et Soumet l'Apocalypse : or ce sont bien là les trois chants principaux de la grande épopée biblique. Vienne un Homère chrétien qui résume Milton, Klopstock et Soumet dans un poëme de la rédemption, divisé en trois parties, comme la trilogie du Dante, et que dans son invocation il s'adresse au génie infaillible de la sainte Eglise universelle, dont le dogme seul sera le guide et le frein de ses élans, alors les livres d'Homère et de Virgile ne seront plus que de beaux contes d'enfants, et le véritable poëme épique des temps modernes se révélera par une synthèse universelle !

Les légendes du moyen âge doivent être pour la poésie chrétienne ce que les rapsodies de la Grèce primitive ont été à la poésie d'Homère, et les chansons des bardes aux romans chevaleresques du temps des croisades : les passions humaines soumises par la foi, ou même rebelles et châtiées par la justice divine, peuvent en fournir l'élément dramatique. La religion, comme son adorable fondateur, étant divine et humaine tout à la fois, sait allier aux plus inflexibles rigueurs les plus ineffables tendresses. De là peuvent naître dans les caractères les contrastes les plus sublimes. Ne voir dans la religion, comme Despréaux, que l'enfer et la pénitence, c'est pousser le jansénisme presque jusqu'à l'impiété, c'est séparer l'espérance et la charité de la foi. Lorsqu'on dit, comme Boileau, avec toute l'expression du dégoût et de l'ennui :

Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

on est bien près de dire avec le persifflage voltairien de Marie-Joseph Chénier :

Ah ! vous parlez du diable ; il est bien poétique !

J'aime ceux qui craignent Dieu, disait sainte Thérèse, mais je crains ceux qui ont peur du diable, et sainte Thérèse avait bien raison. (*Voy.* MERVEILLEUX, FICTION, ALLÉGORIE, et, pour la poésie dramatique, les articles MYSTÈRE et TRAGÉDIE.)

PROPRE DU TEMPS (Saints offices).— « Les absurdes rigoristes en religion, dit un des philosophes du siècle dernier, ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple : ils n'ont jamais vu notre adoration de la croix, le vendredi-saint; l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux ; tant d'hommes le front prosterné contre la terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. Il y a là-dedans je ne sais quoi de sombre, de mélancolique. J'ai connu un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-Pierre, au milieu des cardinaux et de toute la prélature romaine, sans devenir catholique. »

Cet hommage rendu au culte catholique n'est pas suspect dans la bouche de Diderot, qui se faisait quelquefois l'enfant terrible des encyclopédistes. Mais si la seule majesté des cérémonies pouvait en imposer ainsi à son orgueilleuse raison, qu'aurait-il dit, quels cris d'admiration n'eût-il pas laissé échapper, s'il en avait pénétré le sens, et s'il avait médité la théologie profonde et la poésie sublime qui se révèlent et se développent si harmonieusement dans le cycle des saints offices?

Nous avons dit que, au point de vue littéraire, la Bible est le grand poëme de Dieu, ayant pour sujet Dieu lui-même manifesté dans ses œuvres, et divisé en trois chants sublimes, qui sont les trois grands mystères du christianisme. L'Eglise, dépositaire de ce livre divin, l'explique à ses enfants, et le dramatise en quelque sorte dans un cycle annuel de solennités. Le culte chrétien, c'est le livre sacré mis en action ; les offices n'en sont que la distribution et le commentaire. Ce que Dieu a dit dans sa révélation tout entière, l'Eglise le répète, le chante et le représente dans la série complète des solennités qui composent son année sainte.

Les premiers chrétiens s'assemblaient dans la galerie de Salomon. « Saint Pierre et saint Jean, dit le savant abbé Fleury, allaient prier au temple à l'heure de none. Cet exemple fait croire qu'ils observaient dès lors les mêmes heures que l'Eglise a toujours gardées depuis. »

La division des heures de la prière remonte donc à la plus haute antiquité, et nous rappelle l'ancienne division du jour établie par les Romains. On ne célébrait point les saints mystères dans le temple, parce que l'on n'y aurait pas joui d'assez de liberté : on se retirait dans des maisons particulières ; on y priait de nouveau ; on

y rompait le pain, suivant l'expression de l'Ecriture ; on le distribuait aux fidèles ; et cette réunion fraternelle était habituellement suivie d'un repas, dont l'usage a continué longtemps sous le nom d'*agape*, mot grec qui signifie *charité*.

Dans ces repas fraternels on faisait mémoire du Sauveur ; et lorsque les persécutions eurent commencé, on y fit également mémoire des martyrs, spécialement le jour de leur anniversaire. L'usage des anniversaires, déjà familier aux Romains bien avant le christianisme, amena la célébration d'agapes particulières en l'honneur des principaux mystères de la Vie de Notre-Seigneur. L'autorité intervint et donna des règles universelles aux usages particuliers. Ces règles déterminèrent le choix des prières et des lectures à faire dans les assemblées chrétiennes, et on les appela liturgie.

Nous avons un autel, dit saint Paul dans son épître aux Hébreux ; *chacun récite le psaume, écoute la lecture et l'explication.* Telles sont les lumières que nous fournissent les livres du Nouveau Testament sur les formes les plus antiques de l'office divin

On a attribué aux apôtres plusieurs *liturgies :* on cite celles de saint Pierre, de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Jacques, dont nous avons déjà parlé. En 1589, un évêque de Gand, nommé *Lindanus*, ayant trouvé dans la bibliothèque du cardinal Sirlet une liturgie manuscrite en grec et en latin, qui paraissait fort ancienne, la fit imprimer à Anvers, avec des notes, et prétendit qu'elle était de saint Pierre. Il avouait cependant qu'on y avait fait des additions, mais il assurait qu'elles ne touchaient en rien aux parties essentielles de cette pièce précieuse, et qu'elle était encore aujourd'hui telle que saint Pierre l'avait composée.

Mais il est facile de reconnaître que cet ouvrage n'est qu'un mélange de la liturgie grecque et de la liturgie romaine ; que le commencement en est tiré de la messe de saint Basile ; la préface et le canon, de la liturgie romaine. Il y est fait mention de saints qui ont vécu bien après saint Pierre, tels que saint Corneille, le premier des gentils qui reçut la foi, et saint Cyprien. Si saint Pierre a laissé une liturgie à ses successeurs, c'est un monument que les temps nous ont ravi.

Il en est de même de la liturgie attribuée à saint Matthieu ; elle porte des marques de supposition trop visibles pour qu'on puisse s'y arrêter : on y parle des trois premiers conciles généraux ; on y cite le symbole du concile de Nicée.

Celle qu'on attribue à saint Marc ne mérite guère plus de confiance ; celle qui porte le nom de saint Jacques n'est pas sans quelque autorité ; elle est évidemment d'un auteur très-ancien, qui parle comme ayant connu personnellement Notre-Seigneur. Proclus la tenait pour authentique, malgré les mots dogmatiques d'ὁμοούσιος et de Θεοτόκος, qui ont évidemment été ajoutés après les conciles de Nicée et d'Ephèse.

Ces liturgies primitives ne règlent que la célébration de la sainte messe, et ne parlent pas des saints offices.

A mesure que le nombre des fidèles s'augmentait, ils se partageaient en Eglises, qui avaient chacune son évêque, ses prêtres, ses diacres ; elles communiquaient entre elles pour entretenir l'unité de la foi : les Eglises de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople, devinrent les plus célèbres ; celle de Rome surtout, à cause de la primauté de saint Pierre.

On rendait un honneur particulier aux martyrs ; on les enterrait religieusement ; on élevait des autels sur leur tombeau, et l'on ajoutait aux prières de l'office divin leur éloge, ou le récit de leur vie ; on invoquait leur intercession auprès du suprême médiateur. De là sont venues les légendes que l'on a insérées dans les offices, et l'usage de ne consacrer aucun autel sans y déposer des reliques.

La multiplicité des Eglises, en introduisant quelques différences dans l'ordre, la forme et le nombre des cérémonies et des prières, donna lieu à diverses liturgies. Ainsi, l'on eut la liturgie de saint Basile, la liturgie grecque, la liturgie romaine, la liturgie gallicane, mozarabique ; mais ces différences ne portaient que sur des pratiques et des rites indifférents ; la forme essentielle était toujours et partout la même, à cause de cette tendance admirable à l'unité qui a toujours été et sera toujours le caractère le plus divin de la religion et de l'Eglise catholique.

La liturgie de saint Basile s'est conservée dans l'Eglise grecque. Il y eut encore la liturgie romaine, celle de saint Ambroise, celle de l'Eglise gallicane et celle d'Espagne, qu'on a nommée mozarabique, du temps de l'invasion de l'Espagne par les Arabes ou les Maures.

La liturgie romaine était la plus simple de toutes, mais elle était aussi la plus apostolique ; on offrait le sacrifice de la messe sur les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul ; on n'y lisait qu'une épître et un évangile ; le chant et les hymnes étaient sans ornements, les prières mêmes participaient à cette simplicité ; la charité évangélique en faisait le principal caractère. « Nous adressons nos vœux à Dieu, » disait le pape Célestin, « pour qu'il daigne donner la foi aux infidèles, retirer les idolâtres de leur impiété, lever le voile qui couvre les yeux des Juifs, ramener les hérétiques, rendre à l'Eglise les schismatiques, pardonner aux pénitents, ouvrir les portes du ciel aux catéchumènes. »

Ce fut saint Jérôme qui introduisit à la fin des psaumes l'*alleluia*, que les Grecs avaient adopté depuis longtemps. Le pape Damase, voulant donner plus de pompe aux offices divins, consulta ce célèbre docteur, et le pria de lui envoyer la liturgie grecque pour en imiter le chant et en extraire ce

qu'il croirait le plus propre à enrichir la liturgie de Rome. Aussi la liturgie romaine est-elle appelée à réunir toutes les Eglises et à constituer l'unité parfaite dans le culte, comme le saint-siége romain a toujours constitué l'unité parfaite dans la doctrine.

Le culte, au moyen âge, subit quelques altérations, et dut au génie enfantin des peuples encore barbares des tendances plus pittoresques et presque théâtrales. Nous en avons déjà parlé à l'article CÉRÉMONIES, et à l'article MYSTÈRES, et nous avons montré comment le théâtre servit alors de supplément à la liturgie. Sans doute que la mode des représentations était poussée à l'excès en ce temps-là; mais s'il faut la juger par les effets qu'elle produisait, on devrait hésiter à la condamner. Ces cérémonies naïves, ces récits en drame, exécutés gravement et pieusement avec toute la pompe des saints offices, étaient pour les simples un enseignement qui forçait l'attention, aidait l'esprit, se gravait dans la mémoire et rendait en quelque sorte toujours présents et accessibles à tous les miracles et les mystères. Cette *illustration* vivante de la Bible était la plus émouvante série d'images qu'on pût offrir aux yeux émerveillés du peuple. Il voyait toujours présents devant lui les objets de sa foi, et se transportait au siècle des patriarches et des prophètes. Il les voyait, il les connaissait, il les entendait parler. Ils revivaient tous en la personne des prêtres de son Eglise, dont le sacerdoce semblait remonter ainsi jusqu'au berceau des siècles. Ainsi, par exemple, le jour de Noël, avant la messe, tous les chanoines de la cathédrale de Rouen sortaient en procession de leur cloître, et se rendaient dans la nef. Là, deux groupes représentaient les Juifs et les gentils; et deux jeunes clercs, revêtus de chapes, leur adressaient la parole et les exhortaient à reconnaître le mystère de l'incarnation. Les deux groupes d'incrédules faisaient des objections et refusaient de se convertir: alors les deux jeunes clercs appelaient successivement les prophètes qui avaient prédit la venue de Jésus-Christ. Moïse paraissait le premier, en aube et en chape, avec une longue barbe et des cornes, tenant en main les tables de la loi, et de l'autre sa baguette. Il chantait : *Vir post me veniet.* Venaient ensuite Aaron, Isaïe, Amos, Jérémie et tous les prophètes de l'Ancien-Testament, qui récitaient des passages relatifs à la venue du Messie. Deux ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, appelaient Balaam : celui-ci, monté sur son ânesse, lui retirait la bride et la pressait de l'éperon. Un jeune clerc, vêtu en ange, armé d'un glaive, s'opposait à son passage; un autre clerc, caché sous l'ânesse, disait : *Pourquoi me frappes-tu?* (*Quid me percutis?*) *Que t'ai-je fait?* (*Quid feci tibi?*)

L'ange exhortait Balaam à résister aux ordres du roi Balac, et les chantres l'invitaient à prophétiser; alors il disait : *Orietur stella ex Jacob, consurget virga ex Israel*, etc.

Venaient ensuite David, Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, sainte Elisabeth, saint Jean-Baptiste, Virgile, tenant en main son églogue *Sicelides Musæ*, la Sibylle avec son rameau d'or et ses trois volumes où était annoncée, dit-on, la naissance du grand monarque pacifique. Chacun de ces personnages chantait un verset caractéristique, puis la procession rentrait dans le chœur, et le clergé entonnait d'une voix éclatante : *Parvulus natus est nobis.*

C'est par ces figures bibliques qu'on résumait dans l'esprit du peuple les méditations que l'Eglise lui avait suggérées pendant l'avent; car tout le monde sait que les quatre semaines de l'avent représentent les quatre mille ans que le monde a passés dans l'expectative du Rédempteur. C'était alors un temps de pénitence aussi sévère que le carême, et l'Eglise unissait ses larmes et ses soupirs à ceux des patriarches et des prophètes. Les grandes antiennes qu'on chante encore aujourd'hui pendant l'avent, et qui expriment les désirs des justes, n'ont commencé à être en usage qu'au moyen âge. Ces prières qu'on appelle les *O*, parce qu'elles commmencent toutes par un soupir *O Adonaï, O clavis David*, etc., se chantaient alors dans toutes les églises avec une grande solennité, et personne ne se dispensait facilement d'y assister et de chanter avec les autres.

On voit, dans plusieurs bréviaires romains, qu'elles commençaient à la fête de saint Nicolas, et duraient jusqu'à Noël. Le nombre en a varié depuis sept jusqu'à douze. Alcuin répétait souvent l'*O clavis David*, auquel il trouvait un charme particulier : il redisait encore cette prière trois jours avant sa mort. Rome avait autrefois huit antiennes de ce genre; le pape Pie V retrancha *O Virgo virginum*, dont la composition lui semblait peu digne des autres.

Avant que les *O* se chantassent dans l'Eglise, les chanoines et les moines les récitaient dans leur réfectoire. A Châlon-sur-Saône, l'évêque et le chapitre s'y rendaient en procession, chantaient l'antienne, et se mettaient à table : cette cérémonie fut supprimée en 1624. A Paris, les *O* se chantaient dans la salle du chapitre : on y joignait trois répons. Un clerc versait ensuite du vin dans une vaste coupe de vermeil, et les chanoines s'y rafraîchissaient successivement. En 1545, cette distribution de vin fut transformée en rétribution d'argent.

Dans des temps où la piété n'était pas toujours accompagnée du bon goût, un vertueux ecclésiastique publia un petit commentaire sur ces antiennes, et l'intitula *la Moëlle savoureuse des O de l'Avent.*

On a aussi, sur le même sujet, un ouvrage d'un vicaire de Saint-Médard nommé *Turt*, et frère de celui à qui nous devons les savantes *Matinées sénonaises.*

A Rouen, Tours, Reims et quelques autres églises, on célébrait, après les matines de Noël, *la fête des pasteurs.* On dressait derrière l'autel une crèche; le clergé s'y rendait en procession, et amenait au célébrant

de jeunes clercs déguisés en bergers. Il s'établissait alors un dialogue entre eux et le célébrant : *Quid vidistis, pastores?* Ils répondaient : *Infantem vidimus quem genuit puerpera*, etc.

On voyait couché dans la crèche un joli petit poupon de cire, auquel les bonnes gens du peuple venaient apporter leurs offrandes à l'imitation des pasteurs de Bethléhem. Des enfants de chœur chantaient le cantique des anges, et les orgues faisaient retentir sous les voûtes de l'Eglise l'air du *Gloria in excelsis*.

L'époque où la solennité de Noël a commencé à être universelle dans l'Eglise est encore incertaine. Saint Augustin, dans une de ses lettres, parlant des fêtes qui étaient célébrées par l'Eglise universelle, ne cite que la Passion, la Résurrection, l'Ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit sur les apôtres ; il ne regarde la Nativité que comme une fête d'un ordre inférieur. Saint Jean Chrysostome la représente comme une très-ancienne institution. Quelques écrivains l'attribuent au pape Jules Ier, qui occupait le siége de Rome en 336, et que l'Eglise a mis au nombre de ses saints. Il en fixa l'office au 25 décembre, pour l'opposer à la fête que célébraient les païens à l'occasion de la renaissance des jours. Les discours que l'on prononçait à cette fête avaient pour objet d'honorer non le retour des saisons, mais le Dieu tout-puissant, qui règle et gouverne l'univers. On était d'ailleurs persuadé que Jésus-Christ était né le 8 des calendes de janvier, époque où les jours commencent à croître, comme saint Jean-Baptiste était né le 8 des calendes de juillet, époque où ils décroissent.

Pendant longtemps on avait été incertain sur ce fait. Saint Clément d'Alexandrie fixait la naissance de Jésus-Christ au 15 mai, saint Epiphane au 6 de janvier. Saint Chrysostome, dans un discours au peuple d'Antioche, rapporte que ce n'était que depuis douze ans que l'Eglise d'Orient avait transféré la fête de Noël au 25 décembre. Il est inutile d'entrer à ce sujet dans des recherches étrangères à notre sujet.

Dès les temps les plus éloignés, cette fête se célébrait avec la plus grande pompe. A Rome, on chantait doubles matines ; les premières dans la chapelle pontificale : elles étaient suivies de la messe, et le pape assistait à cet office avec ses élèves. Les secondes matines étaient pour le peuple, et se célébraient dans l'église de Saint-Pierre. On changeait à chaque nocturne la décoration des autels. Au premier, elle était noire, pour indiquer la loi de Moïse ; au second, blanche, pour annoncer la révélation ; au troisième, rouge, signe de la ferveur des fidèles et de la gloire de l'Eglise.

L'invitatoire était dans toutes les églises : *Christus natus est*. Les psaumes de chaque nocturne répondaient tous à l'objet de cette grande solennité ; c'était le pape lui-même qui lisait la dernière leçon.

Quelques empereurs, tels que Charles IV, au treizième siècle, et Frédéric III, au quatorzième, s'étant trouvés à Rome aux fêtes de Noël, réclamèrent l'honneur de lire la septième leçon, où l'on rappelle qu'il intervint un édit de César-Auguste. On les revêtit d'un surplis et d'une chape, et ils lurent la leçon, l'épée nue à la main. Sigismond obtint le même honneur au concile de Constance, mais on le revêtit de la dalmatique de diacre.

Du temps de saint Augustin, les églises d'Afrique ajoutaient à l'office des hymnes composées par saint Ambroise. Quand l'usage des *proses* fut introduit, on chantait dans les églises des Gaules une prose ou une hymne après chaque nocturne. C'était ordinairement l'hymne *A solis ortu*, qu'on coupait en trois parties, une pour chaque nocturne. Dans quelques églises, on lisait quatre évangiles ; dans d'autres trois, mais particulièrement ceux de la généalogie.

A Paris, on chantait encore des vers attribués à la sibylle. A Narbonne, le diacre lisait la généalogie, la mitre en tête. A Langres, on la chantait en chœur, le diacre faisant une partie, le clergé l'autre. L'usage de dire trois messes vient de Rome ; à chaque messe l'évêque prononçait un discours sur la fête. On donnait pour motif de cet usage le désir que personne ne manquât de messe ; car tous les fidèles étant obligés d'assister ce jour-là à l'office de la cathédrale, il se faisait un concours immense de toutes les paroisses et de leurs pasteurs.

Dans les Gaules et en Espagne, les prêtres ne disaient qu'une seule messe ; mais l'usage de Rome prévalut, quand les rois eurent imposé à ces Eglises la liturgie romaine.

La première messe se disait à minuit, *in galli cantu* ; on y chantait le *Gloria in excelsis* en grande musique, et dans quelques églises on la disait en grec, au son de toutes les cloches.

La seconde messe s'appelait *du point du jour*, et ne devait commencer qu'au lever du soleil, à cause de ces paroles de l'hymne : *Lux fulgebit*, etc.

La troisième messe était proprement la messe du jour, et se célébrait avec plus de pompe que les autres. A Rome, tous les cardinaux-diacres et tous les officiers du pape devaient y communier. Dans les plus anciens rituels on ne trouve point la prose *Lætabundus*, parce qu'on l'attribue à saint Bernard.

L'office de la nuit de Noël est composé des pages les plus consolantes des prophètes et des psaumes qui célèbrent avec le plus de pompe les magnificences du Verbe et son triomphe sur les nations révoltées, la miséricorde de Dieu et ses promesses accomplies. L'hymne est d'une belle poésie.

« Que nos soupirs cessent, le Très-Haut nous a entendus ; les cieux s'ouvrent, voici venir la paix promise aux mortels.

« Le chœur céleste éclate tout à coup en concerts dans le silence de la nuit.

« Les pasteurs éveillés courent à la grotte de la nativité ; allons y-avec eux, et portons

au chaste berceau tous nos respectueux baisers.

« Quel spectacle s'offre à nos premiers regards : une crèche, de la paille, des langes, une pauvre mère, un faible enfant !

« Est-ce donc vous, ô Christ, qui êtes la splendeur éternelle du Père ? Celui que je vois est-il donc le Dieu dont la main soutient l'univers sans fléchir et comme en se jouant ?

« C'est lui ! la foi dissipe les nuages qui le cachent. Je reconnais celui que les anges prosternés regardent en tremblant et adorent.

« Vous nous enseignez par votre silence, ô divin Maître, et cette crèche vous sert de chaîne pour nous apprendre à éviter ce qui plaît à nos sens, à souffrir ce qui les effraie.

« Pour nourrir les chastes affections, pour guérir l'enflure de nos âmes, daignez aussi, divin Enfant, naître en ce moment dans nos cœurs ! »

Jam desinant suspiria,
Audivit ex alto Deus :
Cœli patescunt : en adest
Promissa pax mortalibus.

Profunda noctis otia
Cœlestis abrumpit chorus :
Natumque festo carmine
Annuntiat terris Deum.

Specum sacratam pervigit
Dum turba pastorum subit
Eamus, et castis pia
Cunis feramus oscula.

At quale nobis panditur
Intrantibus spectaculum !
Præsepe, fenum, fasciæ,
Parens inops, infans puer !

Tune ille, Christe, filius
Et splendor æterni Patris ?
Illumne cerno qui levi
Orbem pugillo sustinet ?

Sic est ; verenda queis lates
Fides penetrat nubila :
Agnosco quem proni vident,
Tremunt, adorant Angeli.

Agis Magistrum vel tacens,
Ex hac cathedra nos doces
Vitare quod carni placet,
Caro quod horret perpeti.

Castos amores nutriens,
Sanans tumentes spiritus,
Divine, nostris, ô puer,
Præcordiis innascere. Amen.

Les trois messes qui semblent réunir dans une même solennité tous les âges du monde, et qui renouvellent trois fois le même mystère en l'honneur de la Trinité divine, les trois messes sont accompagnées par la harpe des prophètes ; les apôtres y assistent et rendent témoignage au Sauveur ; les Pères de l'Eglise expliquent le texte des apôtres ; les trois Eglises, qui n'en font qu'une, semblent se réunir autour de la crèche ; le ciel chante, la terre prie ; le séjour des expiations interrompt ses pleurs, et espère ; toute l'humanité répète de siècle en siècle : « Un petit enfant nous est né : *Parvulus natus est nobis ;* on l'appellera l'*admirable*, l'*ange du conseil*, le *Dieu fort*, le *Père du siècle futur*, le *prince de la paix ;* et cette nouvelle réjouit à la fois les vivants et les morts. La prose est pleine des sentiments les plus tendres ; la vue de ce divin enfant émeut tous les cœurs. Dieu est un Père : il s'est laissé fléchir ; sa tête s'incline vers nous ; il consent à notre bonheur. Le Ciel a laissé descendre le juste comme une pluie qu'attendait la terre ; une mère sans tache vient de mettre le Sauveur au monde ; le Dieu fait homme vient de naître !

Votis Pater annuit
Justum pluunt sidera
Salvatorem genuit
Intacta puerpera,
Homo Deus nascitur !

L'Eglise entend les concerts des anges qui célèbrent ce grand mystère ; elle voit les bergers accourir au lieu où repose l'Enfant divin ; et dans le transport qui l'anime, elle s'écrie : Allons nous mêler à leur troupe ; allons visiter le berceau de l'Enfant-Dieu !

Superum concentibus
Panditur mysterium,
Nos mixti pastoribus
Cingamus præsepium
Ubi Christus sternitur.

Cette expression *sternitur* est choisie avec goût. L'auteur pouvait dire *nascitur*, la rime eût été satisfaite ; mais l'opposition entre l'idée du Christ, fils de l'Eternel, Eternel lui-même, humblement étendu sur un peu de paille, cette belle et touchante opposition eût été perdue.

L'auteur considère ensuite la grandeur de l'enfant que le Ciel envoie à la terre. Il est la lumière du monde, lumière sublime, lumière émanée avant la naissance du soleil : sorti du sein de Dieu, il est Dieu lui-même ; le Fils est égal à son Père.

Vous êtes la lumière de la lumière, et votre splendeur a précédé le soleil ; vous êtes Dieu de Dieu, et dans l'éternité vous êtes engendré égal à votre Père !

Et vous qui êtes si grand, du haut de votre trône céleste (quelle est donc la charité qui vous entraîne !), vous vous laissez tomber sur la terre, et pour que notre infirmité se relève...

Infirmus humi jaces.

Cette dernière parole est trop belle et trop attendrissante en latin pour que nous osions la traduire.

Ici le poëte, on le sent, laisse parler l'attendrissement de son cœur, et les strophes suivantes sont pleines de larmes.

Ce que je devais, moi coupable, c'est vous, innocent, qui l'accomplissez.

Quæ nocens debueram
Innocens exequeris,
Tu legi quam spreveram
Legifer subjiceris,
Sic doces justitiam.

Cœlum cui regia
Stabulum non respuis ;
Qui donas imperia,
Servi formam induis,
Sic teris superbiam !

Les strophes suivantes ne sont que le développement des mêmes idées. L'auteur, entraîné par la chaleur du sentiment et la beauté de son sujet, ne peut se résoudre à l'abandonner :

Nobis ultro similem
Te præbes in omnibus,
Debilibus debilem,
Mortalem mortalibus,
Iis tradis nos vinculis.

Cum ægris confunderis
Morbi labes nesciens,
Pro peccato pateris
Peccatum non faciens,
Hoc uno dissimilis.

Le chant d'allégresse *Adeste, fideles* n'a pas moins de grâce et de poésie :

« Accourez, fidèles, et joyeux, triomphants, venez, venez à Bethléhem, vous y verrez naissant le Roi des anges. Les bergers abandonnent leur troupeau, courons avec eux : nous verrons la splendeur éternelle du Père cachée sous un voile de chair. Pauvre pour nous et couché sur la paille, réchauffons-le par de pieux embrassements. Qui n'aimerait à son tour un Dieu qui nous aime à ce point? Venez, adorons le Seigneur! »

Adeste, fideles, læti, triumphantes
Venite, venite in Bethleem :
Natum videte regem angelorum ;
Venite adoremus, venite adoremus,
Venite adoremus Dominum.
Natum videte, etc.

En grege relicto humiles ad cunas
Vocati pastores approperant ;
Et nos ovanti gradu festinemus
Venite, etc. Et nos, etc.

Æterni parentis splendorem æternum,
Velatum sub carne videbimus,
Deum infantem pannis involutum ;
Venite, etc. Deum, etc.

Pro nobis egenum et fœno cubantem
Piis foveamus amplexibus ;
Sic nos amantem quis non redamaret !
Venite, etc. Sic nos, etc.

La fête de l'Epiphanie, ou Théophanie, est la fête de l'intelligence divine communiquée aux hommes : c'est aussi la fête des rois, parce que c'est l'inauguration d'une royauté nouvelle. Au moyen âge les rois des nations chrétiennes se faisaient honneur d'apporter à l'autel et de présenter à genoux l'or, l'encens et la myrrhe, en souvenir des mages ; une étoile brillait à la voûte de l'église, et le soir on revoyait cette étoile se promener dans les rues de la ville où se faisait la solennité. L'esprit de symbolisme avait fait des trois rois mages les représentants des trois parties du monde alors connu, et c'est pourquoi, dans les tableaux qui représentent le mystère de l'Epiphanie, on remarque toujours un roi noir, qui est le représentant de l'Afrique. L'Evangile ne donne pas aux mages le titre de rois; mais, en prenant ces hommes sages pour les représentants du monde nouveau, la tradition chrétienne les a couronnés, pour exprimer que dans le royaume de Dieu la couronne est au plus digne et la royauté au plus sage. L'adoption de Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant fait tous les chrétiens prêtres et rois, comme il est dit dans l'Apocalypse, le jour des rois devint pour les familles du monde chrétien l'occasion d'une agape fraternelle, où l'on tirait le roi au sort : usage renouvelé des Romains, mais sanctifié par une intention de réjouissance pieuse et de fraternité chrétienne.

L'Epiphanie a toujours été regardée comme une des grandes solennités de l'Eglise. Ammien Marcellin rapporte que l'empereur Julien ne quitta Paris pour se rendre à Vienne, qu'après avoir assisté à l'office de l'Epiphanie. Mais alors les Eglises n'étaient pas d'accord sur l'objet de cette solennité. Dans les unes, c'était l'adoration des mages que l'on célébrait ; dans les autres, le baptême de Jésus-Christ ; dans quelques-unes, son premier miracle aux noces de Cana. Les Eglises s'entendirent ensuite, et réunissant ces trois objets, les comprirent tous sous la dénomination d'*Epiphanie*, parce que Jésus-Christ s'était en quelque sorte triplement manifesté par son baptême, le miracle de Cana, et les présents que les mages étaient venus lui offrir.

Le 6 de janvier était une fête chez les Romains : ils célébraient le jour mémorable où l'empereur Auguste, ayant pacifié l'univers, ferma les portes du temple de Janus. Les chrétiens, pour détourner les néophytes de cette fête profane, choisirent aussi ce jour pour célébrer la gloire de Jésus-Christ. Le concours des fidèles aux premières vêpres et aux matines était autrefois si grand, que l'on réduisit à un seul nocturne l'office de la nuit. On attribue à Sedulius, prêtre et poëte du v[e] siècle, l'hymne : *Hostis Herodes impie*, que le bréviaire romain a conservée. On y trouve les trois objets de la fête indiqués dans trois strophes différentes.

Ainsi l'Epiphanie est la fête de la manifestation ; et s'il est vrai, comme nous n'en doutons pas, que le monde fatigué du néant d'une vaine philosophie doive revenir un jour pleurer aux pieds du Père de famille les égarements de l'enfant prodigue, ce sera une manifestation nouvelle ou semblable à l'éclair. La lumière du Verbe se répandra en même temps à l'Orient et à l'Occident ; alors on renouvellera la mémoire des manifestations anciennes, et la fête de l'Epiphanie sera plus que jamais glorieuse.

La pénitence, la foi, l'espérance et la charité, telles sont les vertus qui, dans l'année ecclésiastique, représentent les quatre saisons, et il existe entre les saisons et ces vertus des analogies frappantes. L'année commence en hiver : alors tout semble mort, mais tout se prépare à renaître. Le vent balaye les dernières feuilles desséchées, la neige couve les germes de la terre, et la vie de la nature se répare sous une apparence de mort. Quoi de plus sombre et de plus austère que l'hiver? Le ciel est voilé de nuées grises.

Comme la cendre, la terre est dépouillée de tout ornement, la campagne est morne, les arbres sont nus, le vent semble gémir ; et quand la rigueur du froid semble s'attendrir un instant, les nuages se fondent et le ciel pleure; c'est alors que l'Eglise se revêt des sombres couleurs de l'avent ; elle appelle le Sauveur comme la nature attristée semble

rappeler le soleil. Noël arrive vers l'époque du solstice d'hiver, et alors commence la saison de la foi, l'époque où les germes travaillent et où l'on peut déjà compter les fruits dans les fleurs. La foi correspond au printemps; la légende fleurit alors comme les parterres; c'est le temps des allégories et des symboles, c'est l'enfance avec toute sa grâce. Mais à l'enfance il faut une discipline sévère; le carême nous conduit à Pâques, où commencent la saison de l'espérance et la partie du printemps qui se rapproche de l'été. La Pentecôte enfin vient marquer la saison où les promesses de l'année s'accomplissent. C'est le temps de la charité avec sa fécondité maternelle; c'est le temps des fruits, et bientôt va venir celui des vendanges; c'est l'abondance des productions de la terre, emblèmes des richesses du ciel. Ainsi chaque année retrace l'œuvre entière de Dieu, et l'Eglise dans les quatre saisons partage les solennités de son culte comme les pages d'une magnifique épopée; ainsi l'Ancien et le Nouveau Testament nous représentent tous les ans leurs grandes époques; et l'histoire du progrès spirituel, raconté d'année en année par le retour des mêmes fêtes, sert d'instruction aux chrétiens en perpétuant ses merveilles. Aux approches de Pâques on célèbre le grand mystère de la passion, dont l'office de la semaine sainte consacre et renouvelle tous les ans le drame immense. Cet office de ténèbres, ces cierges qu'on éteint, cette croix qu'on porte en marchant nu-pieds, ce tombeau où l'Eglise semble enfouir toutes ses richesses; qui a pu voir tout cela sans être ému, qui a pu le comprendre sans avoir le cœur serré d'une tristesse presque infinie?

Le dimanche des Rameaux est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme le premier acte du grand mystère, au milieu de la commémoration du triomphe passager de Jésus-Christ, au milieu d'une église magnifiquement parée; et tandis que tous les fidèles ont encore en main des rameaux et des palmes, on chante la passion comme en mémoire de cette parole du Maître : *Voilà que nous allons à Jérusalem où le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des gentils qui le crucifieront.* Les pressentiments de tristesse viennent se mêler à la joie de l'Eglise; la procession, qui est rentrée dans le sanctuaire après être sortie de l'église, et qui s'est fait ouvrir d'autorité les portes du saint lieu, était une marche triomphale en même temps et douloureuse; le clergé n'est rentré que pour entendre le triste récit des souffrances de son maître, comme autrefois le Sauveur sembla n'être entré dans Jérusalem que pour y mourir.

Autrefois les rameaux étaient bénits hors de la ville, et la procession n'y rentrait qu'après la distribution. C'était aux portes de la ville, à Paris, au grand châtelet, que le célébrant venait frapper avec sa croix. Pendant la semaine qui suivait, on se tenait dans le recueillement, et pendant les deux derniers jours, le jeûne était rigoureux et la prière continue. Peu de temps après, la ferveur des fidèles y ajouta le jeudi, puis le mercredi, et enfin la semaine entière fut réputée sainte, on la désigna souvent sous le nom de *grande semaine, hebdomada major*. On la passait en prières, en actes de charité, en aumônes. On fermait les tribunaux, afin de laisser aux juges le temps d'assister aux offices. Les empereurs accordaient la grâce des condamnés, et faisaient ouvrir les prisons. Les personnes les plus pieuses ne vivaient que de pain et de fruits secs, ne buvaient que de l'eau: quelques-unes passaient la semaine entière sans prendre aucune nourriture.

Cette semaine est surtout remarquable par les offices qu'on désigne sous le nom de *ténèbres*, et par ceux des trois derniers jours. Les *ténèbres* ne sont, sous un autre nom, que l'ancien office de la nuit. Pendant cet office, on place devant l'autel un candélabre triangulaire chargé de quinze cierges, qu'on éteint successivement après chaque psaume : c'était l'usage de l'Eglise primitive. On ne plaçait point de candélabres sur l'autel; on se servait de lampes suspendues à des cordes, ou de cierges portés sur des solives. Comme l'office se prolongeait jusqu'au delà de la naissance du jour, on éteignait quelques cierges à mesure que la lumière paraissait. En transférant l'office au soir, on a conservé l'usage d'éteindre, de sorte qu'à la fin de l'office, on se trouve dans une obscurité complète, ce qui probablement a fait donner le nom de *ténèbres* à cet office. Le jeudi, les cloches cessent de sonner en signe de recueillement.

C'est surtout dans la semaine sainte que le chant d'église devient une musique vraiment sublime. Tous les fidèles alors semblent souffrir avec l'Homme-Dieu; les psaumes sont empreints d'une tristesse profonde, et les lamentations de Jérémie, chantées par des voix d'enfants, ressemblent à des sanglots d'orphelins qui appellent leur père. Le chant traduit et accompagne merveilleusement ces paroles si difficiles à rendre même en poésie latine, dont nous citerons ici un fragment mis en vers par un habile professeur.

Ergone quæ cunctas inter caput altius urbes
Attollebat ovans nuper, mundique superbis
Exuviis gravida, et totum, regina, per orbem
Sub pedibus populos verti regique videbat
Ergone servili nunc fœde oppressa tributo
Assyriæ gentis fastus et herilia jussa
Heu! patitur, raptisque sedet viduata colonis!
Necquidquam horrendas inter neglecta ruinas
Sulcat in exhaustis per noctem fletibus ora,
Nullus adest parva immensi solatia luctus
Qui ferat et manibus lacrymas detergat amicis.
Quin etiam junctæ sociali fœdere gentes
Fœdera nunc rupere. Jocis hostilibus aram
Nunc omnes onerant, cladem et fera vulnera acerbant.
O Sion! o Solyma! o nuper, domus æmula cœli!
Non erit ut posthac festis de more diebus
Ingentem aspicias in sacris ædibus undam
Ferventem adorantum et solemnia dona ferentum.
En solidæ turres, en portarum ænea claustra
Procubuere : gemit pullato squalida amictu
Turba sacerdotum, detestatamque puellæ
Lucem aversantes, fortunæ nota prioris
Ornamenta suis manibus crinesque revellunt.
Horror ubique ingens et amara silentia regnant.
En illa ingeminans longos necquicquam ululatus,

Pallidaque attollens modo quæ celaverat ora :
O! iter, exclamat, carpis qui unque viator,
Siste gradum donec, metitus vulnera, dicas
Hunc ne meum possit dolor exæquare dolorem !
Non sic purpureas populatur vinitor uvas.
Ut me justa Dei populata est vindicis ira.

Puisque nous citons des vers latins à propos du chant des lamentations de Jérémie, quelques-uns de nos lecteurs nous sauront gré peut-être de rappeler ici une pièce latine de Santeul sur les règles du chant ecclésiastique, et d'en citer les passages les plus remarquables:

Hic tibi servandas quas scripsimus accipe leges :
Qui formavit habet quibus audiat et Deus aures.
Maxima debetur sacris reverentia templis.
Hæc habitat Deus et præsenti numine replet.
In toto sedeat depicta modestia vultu;
Ut qui te videat propiori numine tactus,
Sentiat esse Deum præsentem et pronus adoret.
Ne nimium celeri confundas omnia cantu.
Sed paveas ad verba ipso dictata Tonante.
Plena Deo sunt verba. Moras servare memento.
Cantanti prosunt, seu pectora fessa subinde
Respirent, seu mens quod profert lingua revolvat,
Ad numeros hilarem ne lentus protrahe cantum
Ne te adeo recreet vocis sonus : intima rerum
Scrutare et sensus tecum meditare profundos.
Non incompositis lædas clamoribus aures,
Nec leviore sono molles imitabere cantus.
Indecorem captans plausum ; nam talia temnit
Vota precesque Deus. Puri suspiria cordis.
Et tacitos gemitus attentis auribus audit
At neque cantanti rictus distorqueat ora
Vastior et rupto se vox de gutture jactans,
Neve solent resonare immani templa beatu.
Non clamore Deus placatur. Ut audiat alto
E solio, nil vocis eget. . . . . . .
Concordes animos monstret concordia vocum,
Par studium. Varia pro conditione locorum
Rite observentur quæ sunt præscripta quotannis.
Absint bella ; procul sacris discordia templis,
Ancipiti in ritu si quid peccatur, in ipso
Substituens melius momento corrige, dum res
Et tempus tulerit, sed si qui forte resistant
Ne valeas solus te contra opponere turbæ.
Ne tibi longa nimis subeant fastidia cantus.
Te super astra feras : propriis mens libera vinclis
Audeat interdum sedes percurrere sanctas,
Cœlestesque intrare domos. Te junge supernis
Obvius agminibus, superisque admixtus, adora
Quem cœli prona aula canit, quem terque beatum,
Terque canit sanctum, sic tu, novus ætheris hospes,
Laudare incipies quem mox laudabis in ævum.

Revenons à l'office de la semaine sainte. Le jeudi saint, l'Eglise célèbre l'institution de l'adorable sacrement de l'amour. Elle semble s'interrompre au milieu de ses larmes, pour élever vers le ciel des regards pleins de reconnaissance. Le gage de la vie est donné au monde chrétien la veille de ce jour terrible où la mort d'un Dieu va menacer la nature d'une défaillance universelle. Dans cette journée eucharistique nommée le jeudi saint, l'Eglise résume dans son office tout le testament de son divin Maître. Elle absout les pécheurs, réconcilie les pénitents, lave les pieds des pauvres et les sert à table. Elle célèbre avec pompe une messe à laquelle son désir serait de voir communier tous les fidèles. C'est comme une Pâque anticipée. Cette sainte solennité au milieu de tant de tristesse, cette union fraternelle la veille du grand jour de pénitence, rappelle le repas libre des martyrs la veille de leur supplice.

Pour le chant de ténèbres, le jeudi saint ne diffère pas des autres jours. L'office est aujourd'hui tel qu'il était il y a douze cents ans. Au premier nocturne, la leçon est tirée des lamentations de Jérémie. On la chante sur des airs composés avec soin et d'une mélodie touchante. Dans quelques églises, et dans les derniers temps, on en avait fait l'objet d'un luxe pieux ; on recherchait, surtout dans les monastères de femmes, les voix les plus pures et les plus touchantes, et personne n'ignore que les promenades, si connues à Paris sous le nom de *Longchamps*, remontent à l'usage où l'on était d'aller entendre les lamentations de Jérémie à l'abbaye de ce nom.

Le jeudi saint est désigné dans plusieurs sacramentaires sous le nom de *dies in Cœna Domini* (jour de la Cène), parce que ce jour est celui où Jésus-Christ institua le mystère de l'Eucharistie. On célébrait autrefois, dans cette sainte journée, trois messes différentes : une pour la réconciliation des pénitents, une pour la consécration des saintes huiles, et la troisième comme office du jour.

Presque tous les fidèles recevaient la communion à cette messe. Les prêtres eux-mêmes y participaient, revêtus de leur étole. A Paris, deux archidiacres officiaient concurremment avec l'évêque. A Chartres, les six archidiacres chantaient la préface et le *pater* avec l'évêque, et se tournaient avec lui vers le peuple, pour lui adresser, suivant l'ancien usage, la formule *Dominus vobiscum*. Ils communiaient tous ensemble sous les deux espèces.

Après la messe du jeudi on emporte le saint sacrement dans le tombeau. On dépouille les autels de leurs nappes et de leurs ornements, et les tabernacles restent vides. Autrefois, presque toutes les églises avaient des cryptes comme on en voit encore à Paris dans les églises de Saint-Sulpice, de Saint-Leu, Saint-Gilles et quelques autres. C'était dans ces cryptes qu'on établissait la représentation du tombeau. Les tentures en sont blanches et rouges, les couleurs de la foi et de la charité, les emblèmes du Verbe éternel, qui est la lumière du monde, et du sang répandu pour nous sauver. Rien dans ce reposoir ne respire le deuil, mais tout invite au recueillement et à une salutaire tristesse. La croix, recouverte d'un suaire, rappelle le supplice de l'Homme-Dieu, et la matinée du vendredi saint trouve les fidèles déjà en prières à la tombe de leur Sauveur. On appelait autrefois le vendredi saint *dies in Parasceve*, du mot grec παρασκευή, *préparation*, parce qu'on se préparait au grand événement de la Rédemption. C'était, comme aujourd'hui, dans toute l'Eglise, un jour de deuil; point de cloches, les autels sans ornement ; point de consécration à la messe. Le prêtre s'y communiait de l'hostie qu'on avait réservée la veille. L'évêque ne portait qu'une simple mitre en soie, et une chasuble de pareille étoffe. A Rome, l'office se faisait

à l'église de Sainte-Croix; le pape s'y rendait avec son clergé, pieds nus. On priait pour les Juifs. La croix, placée sur les degrés du sanctuaire, était exposée à la vénération des fidèles, et l'on venait l'adorer pieds nus. Dans les églises des Gaules, excepté celle de Marseille, depuis le IXe siècle, nul autre que le prêtre ne communiait le vendredi saint. L'adoration de la croix se rapportait non à la simple image de Jésus-Christ crucifié, mais à Jésus-Christ lui-même. Le *Popule meus*, et l'*Agios o Theos*, que l'on chante à l'office de ce jour, sont de la plus haute antiquité; l'office était autrefois tel qu'il est aujourd'hui; le profond respect de l'Eglise pour cette journée sainte ne lui a pas permis d'y introduire le moindre changement.

Tous les fidèles assistaient à l'office pieds nus, et ne prenaient d'autre nourriture que du pain et de l'eau. Dans quelques églises, on exposait aux hommages du peuple des morceaux de la vraie croix, et des fioles où l'on croyait être renfermé du sang de Jésus-Christ; maintenant la sainte Eucharistie supplée par sa réalité à toutes les reliques douteuses que la piété éclairée des évêques a fait successivement disparaître. Le chant de la passion, la prédication du même mystère, des prières pour le monde entier, même pour les hérétiques, même pour les Juifs, l'adoration de la croix, composent tout l'office du matin. Un silence profond est gardé toute la journée dans les communautés religieuses, les cloches se taisent, et dans les séminaires, ce jour-là, les supérieurs servent les élèves à table. A trois heures les fidèles viennent au tombeau pour méditer en silence à l'heure où le Sauveur du monde expira. Le soir on chante l'office de ténèbres, et l'Eglise a gardé pour ce jour-là les plus touchantes lamentations de Jérémie. Il semble qu'on entend se plaindre la voix des pères dans les limbes, et que l'Eglise tout entière soupire vers Dieu du fond des abîmes du tombeau. Elle est comme morte avec Jésus-Christ, et elle pleure encore avec Marie. Il y a dans ce moment une communion de foi résignée, d'espérance et de douleurs. Le samedi saint, on sent que l'heure de la résurrection approche : l'espérance du lendemain sèche les larmes de la veille; on prépare la maison pour le retour du Maître; on bénit l'eau et le feu. Ces coutumes sont très-anciennes dans l'Eglise, et l'on en voit des traces dans les auteurs des âges les plus reculés. Dès les premiers siècles on bénissait le jour du samedi saint l'eau renouvelée du baptistère.

Avant la bénédiction de l'eau, on procédait au renouvellement du feu. Dans plusieurs églises, on le tirait d'un caillou; dans d'autres on se servait d'un verre ardent. Le feu nouveau servait à allumer le cierge pascal. Cette cérémonie est ancienne, quoiqu'il soit difficile d'en assigner l'origine. Elle prit naissance en Espagne, passa ensuite dans les Gaules, et de là à Rome. Le concile de Tolède, au Ve siècle, la recommanda aux fidèles. C'est une pieuse allégorie. Les chrétiens ont toujours regardé l'œuvre de la Rédemption comme l'époque d'une nouvelle vie pour le genre humain, d'une nouvelle lumière venue du ciel pour éclairer la terre.

Cette cérémonie, et la bénédiction du feu nouveau, se faisaient avec un grand appareil. On se procurait un cierge d'une grandeur colossale et d'un poids considérable; on exigeait quelquefois qu'il pesât trente-trois livres, en mémoire des trente-trois ans de la vie de Notre-Seigneur.

Dans quelques églises, on en faisait une espèce de colonne de cire, sur laquelle on gravait l'ordre des offices et des fêtes pour toute l'année, à commencer depuis Pâques de l'année présente, jusqu'à la fête de Pâques suivante. Par la suite, on en diminua les dimensions, et l'on attacha au cierge une feuille sur laquelle ces instructions étaient inscrites.

La longue préface que chante le diacre pour la bénédiction du feu, du cierge pascal et de l'encens, est une page de poésie admirable où l'on trouve tout l'enthousiasme lyrique des prophètes. C'est une ode en prose dont le début élève l'âme jusqu'au ciel et transporte la pensée parmi les chœurs de la milice céleste. « *Exultet jam angelica turba cœlorum !* Que la multitude des anges se réjouisse dans le ciel! Que la joie éclate à travers l'ombre des divins mystères! et pour la victoire d'un si grand monarque, sonnez, trompettes du salut! Que la terre aussi se réjouisse illuminée de telles splendeurs et toute brillante de l'éclat du Roi éternel! Qu'elle sente que les ténèbres universelles se sont dissipées!

« Qu'elle soit joyeuse aussi, la Mère Eglise, parée des reflets de cette lumière immense, et que la grande voix des peuples retentisse dans cette cour! »

Après ce début véritablement lyrique, le diacre demande le concours des prières des assistants pour l'œuvre de bénédiction à laquelle l'appelle son ministère; bientôt il reprend la harpe des prophètes et continue son chant inspiré:

« L'ancien pacte vient d'être effacé par le sang, voici la solennité pascale! C'est cette nuit qui sauve Israël de l'Egypte et qui fait passer les vrais croyants des ténèbres à la lumière! C'est cette nuit, qu'après avoir brisé les chaînes de la mort, Jésus-Christ est remonté victorieux des enfers! Notre naissance n'est un bien qu'à cause de la rédemption, et nous ne sommes venus au monde que pour y être rachetés. O admirable condescendance de l'amour d'un Dieu! ô inestimable mystère de sa charité! pour racheter votre esclave, vous avez livré votre Fils! ô certainement nécessaire était le péché d'Adam qui a été effacé par la mort du Christ! ô heureuse faute qui a mérité d'avoir un pareil Rédempteur !.... »

Jamais l'enthousiasme de la poésie ne s'est élevé à une plus grande hardiesse. Le péché nécessaire! une faute qui mérite! quelles alliances de mots, mais quelles profondes

pensées ! On se rappelle alors ces paroles de saint Paul : « *Conclusit Deus omnia sub peccato, ut omnium misereretur*. Dieu a tout enfermé dans le péché pour envelopper tout dans la miséricorde; » et encore : *La grâce surabonde où abondait l'iniquité*.

Enfin voici Pâques! Pâques la grande solennité, la fête de la vie et de l'immortalité, la fête du ciel et de la terre, la fête de la joie, la fête du triomphe. Les cloches sonnent à toute volée, les églises étalent toute leur parure, le clergé quitte ses vêtements d'hiver et se revêt d'aubes et de surplis blancs. Le chant de l'*Alleluia* se fait entendre. Le temps de la pénitence et des larmes est passé. Dès les premières heures du jour le signal de l'angélus annonce le *Regina cœli;* on se lève, et l'on prie debout, parce que le Sauveur vient de se lever de sa tombe, puis on se prépare à l'office du matin.

Autrefois, en entrant dans l'église, les fidèles s'embrassaient en se disant : *Surrexit Dominus. Alleluia:* le *Seigneur est ressuscité. Alleluia.* Ce cri de joie retentissait partout; il terminait tous les psaumes. L'église était parée d'ornements blancs. Dans quelques diocèses, les choristes étaient vêtus d'une simple aube et d'une ceinture blanche à franges d'argent.

L'office commençait à la naissance du jour; et comme les fidèles et le clergé avaient passé la semaine sainte en prières, les matines n'étaient composées que d'un seul nocturne L'antienne était *Surrexit Dominus. Alleluia ;* on la répétait après l'hymne, qu'on terminait par des *alleluia* réitérés trois fois: tous les versets, tous les répons étaient suivis d'un triple *alleluia.*

Dans plusieurs églises, on se rendait à la chapelle du sépulcre, ou, s'il n'en existait pas, on en dressait un, et l'on y célébrait une espèce de dialogue entre les apôtres et les saintes femmes : *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via*, et Marie répondait : *Sepulcrum Christi viventis* , etc. Dans d'autres, trois jeunes clercs se tenaient derrière le sépulcre, vêtus de blanc, et la tête enveloppée d'un grand voile, pour représenter les trois Maries. Après le dialogue, le clergé se retirait en chantant : *Scimus Christum surrexisse.* Mais le défaut de gravité de cette cérémonie la fit supprimer : elle était en usage à Rouen, à Narbonne, à Sens, à Soissons, à Laon, à Paris, à Beauvais, à Châlons. Dans certaines églises aussi, pendant les siècles naïfs du moyen âge, de jeunes garçons et de jeunes filles, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, se livraient à des rondes enfantines, et dansaient pendant le chant de la prose *O filii et filiæ*, en répétant à la fin de chaque tercet le refrain de l'*Alleluia.*

La fête de l'Ascension est comme le complément de la fête de Pâques. Le Sauveur ressuscité remonte au ciel en conduisant la captivité captive. L'Eglise l'accompagne de ses chants de triomphe et donne à ses enfants l'espérance de le suivre un jour dans le ciel.

L'Ascension, comme on sait, se célèbre quarante jours après Pâques. Elle a toujours été regardée comme une des plus grandes solennités de l'Eglise. A Rome, le pape assistait aux premières vêpres avec les cardinaux. On se levait au milieu de la nuit pour chanter les nocturnes. Si les grandes solennités avaient une octave, on pouvait dire que l'Ascension avait une *décade*, car elle se prolongeait jusqu'à la Pentecôte. L'office de l'Ascension est aujourd'hui à peu près tel qu'il était dans le moyen âge. L'hymne des premières vêpres : *Jesu nostra redemptio*, conservée dons le bréviaire romain, est de saint Bernard. L'hymne : *Æterne rex altissime* est d'Ennodius, savant évêque de Pavie, au v[e] siècle. Pie V ordonna que l'on éteignît le cierge pascal le jour de l'Ascension. Dans plusieurs églises on faisait une procession solennelle où l'on portait toutes les reliques, pour indiquer le retour des saints au ciel, comme celui de Jésus-Christ à son Père. Le dimanche après l'octave de l'Ascension s'appelait à Rome le *dimanche des roses*, parce que c'est à cette époque qu'elles fleurissent, et qu'on les répandait avec profusion dans les églises.

La mauvaise humeur du protestantisme et du jansénisme a fait disparaître toutes ces coutumes si gracieuses. Il faut à la froide et orgueilleuse raison de ces gens-là des temples sans croix et sans fleurs, et ils foulent aux pieds également la couronne d'épines de Jésus et la couronne de roses blanches de la divine Mère de Dieu. Ils croiraient la liberté de conscience mortellement menacée, si l'on revoyait passer dans la belle saison, par nos rues tendues de linges blancs et de feuillage, de petits enfants effeuillant et semant des roses !

Mais avant de laisser aller notre cœur aux touchants souvenirs de la Fête-Dieu, revenons à l'Ascension qui nous conduit à la Pentecôte.

Quels nouveaux sujets de reconnaissance et d'allégresse ! l'Eglise reprend sa harpe, ses temples retentissent de nouveaux cantiques :

Opus peregisti tuum :
Te, Christe, victorem necis
Æterna quam reliqueras
Cœlo reposcit gloria.

Elle voit son libérateur porté sur des nuages éclatants, au milieu d'un cortége ravi de sa délivrance, les célestes hiérarchies frappées d'admiration, le Père partageant son trône avec son Fils immortel, et ce Fils immortel prêtre, pontife, sacrificateur, offrant encore son sang pour le salut des hommes :

Jam nube vectus fulgida
Terras jacentes despicis ;
Educta longo carcere
Regem sequuntur agmina.

Mirante turba cœlitum
Panduntur æternæ fores
Ovansque sublimem Patris
Homo Deus scandis thronum.

Illic patronus, pontifex,
Pacis sequester quem tua
Semel profudit charitas
Offerre pergis sanguinem.

Nous avons dit dans notre article sur les hymnes en général (*Voy.* HYMNES) ce que nous pensons des poésies sacrées de Coffin et de Santeul. Elles sont belles sans doute, mais leur correction trop froide et leur élégance trop classique nous laissent toujours regretter les hymnes du bréviaire romain.

Jesu, nostra redemptio,
Amor et desiderium,
Deus creator omnium,
Homo in fine temporum,
Tu esto nostrum gaudium
Qui es futurus præmium;
Sit nostra in te gloria
Per cuncta semper sæcula.

Nous ne pouvons cependant refuser un juste tribut d'éloges à la belle hymne de Coffin que nous chantons à laudes le saint jour de la Pentecôte.

Le poëte peint sous une brillante allégorie le prodige éclatant de la descente de l'Esprit-Saint; le ciel est en feu, l'éclair étincelle dans les nues, l'air est agité, la terre tremble. Est-ce Dieu donnant des lois sur le mont Sinaï?

Inter sulphurei fulgura turbinis
Flammarumque globos et sonitum tubæ
Antiquam veteri monte Sina super
Legem das populo, Deus.

« Oui, c'est ainsi, c'est au milieu des foudres et des éclairs que son doigt a tracé sur la pierre les lois qui doivent régir son peuple, peuple ingrat, peuple infidèle, qui, tandis que la foudre brille sur le sommet de la montagne, trahit son Dieu : »

En fumantis adhuc montis ad infima
Plebs oblita datam continuo fidem
Brutam perfida plebs effigiem colit,
Veri numinis in locum.

Le peuple chrétien sera-t-il aussi coupable? Le poëte reconnaît que, sans le secours du Ciel, le cœur de l'homme ne peut rien; il conjure le Très-Haut d'y répandre sa lumière, d'en amollir le marbre, de le rendre docile à sa voix. Ces idées sont exprimées en vers d'une rare beauté :

Heu! mens nostra, Deus, te sine nil potest:
Lucem prome animis, cordis aheneam
Molli duritiem. Redde, potes, Deus,
Voci nos dociles tuæ.

On attribue le *Veni Creator* à saint Ambroise; mais quelques critiques exercés dans l'étude des matières ecclésiastiques, croient n'y pas retrouver le style de ce grand et célèbre évêque; ses hymnes ont plus de force, mais moins d'onction, moins de ces sentiments doux et affectueux qui distinguent ce cantique célèbre. C'est une suite de tendres invocations à l'Esprit saint, à cet Esprit créateur qui remplit le cœur de l'homme de ses divines inspirations, qui anime sa pensée et ses paroles. Pleine de confiance dans son appui, l'Eglise le supplie de répandre ses grâces sur elle, de l'enrichir de ses dons, de l'éclairer de ses lumières, de fortifier sa faiblesse :

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti.

Elle invoque son secours contre ses ennemis, le conjure de lui assurer la paix, d'éloigner d'elle tout ce qui pourrait en troubler la durée, d'affermir enfin sa foi dans la triple unité qui règne dans les cieux :

Hostem repellas longius
Pacemque dones protinus
Ductore sic te prævio
Vitemus omne noxium.

Voici comment Lefranc de Pompignan et Pierre Corneille ont l'un imité, l'autre traduit cette belle invocation à la troisième personne de la très-sainte Trinité.

Voici d'abord Lefranc de Pompignan :

Viens, descends, Esprit créateur,
Esprit-Saint, source de lumière;
Descends, divin consolateur;
Des cieux viens ouvrir la barrière.

L'univers, dont tu fais l'espoir,
Cet univers qui va renaître,
Arrosé du sang de son maître,
Est digne de te recevoir.

Hélas! nous le pleurons sans cesse,
Ce maître rempli de bonté :
Du Seigneur, aux cieux remonté,
Acquitte aujourd'hui la promesse.

Fais luire aux yeux des nations
Ce trésor de lois, de mystères,
Et ce jour brillant dont nos pères
N'ont vu que de faibles rayons.

Voici maintenant Pierre Corneille :

Viens, Esprit créateur qui nous as donné l'être;
Descends du haut du ciel dans les esprits *des tiens*:
Et comme tu les as fait naître,
Remplis-les du plus grand des biens.

Illumine nos sens par tes saintes largesses;
Verse un ardent amour dans le cœur abattu;
Rends des forces à nos faiblesses
Par *une immuable vertu*.

Mets de notre ennemi toute l'audace en fuite;
D'une sincère paix assure-nous le fruit;
Fais enfin que, sous ta conduite,
L'âme évite *ce qui lui nuit*.

L'Eglise clôt le cycle de ses solennités en célébrant la fête de Dieu même, qu'elle honore dans le ciel le jour de la Sainte-Trinité et sur la terre le jour de la fête du Saint-Sacrement qui est la Fête-Dieu par excellence.

Telle est la bible des offices, si nous pouvons parler ainsi : car la série complète des offices divins résume et fait comprendre aux fidèles toute la grande épopée divine du livre sacré. La liturgie est la révélation traduite en solennités, et l'esprit de l'Eglise se montre partout le digne interprète de l'esprit de Dieu, ce qui ne doit pas surprendre ceux qui savent que c'est un seul et même esprit.

L'Eglise complète son commentaire du livre divin par les fêtes de son Martyrologe, qui sont l'illustration de la belle poésie des légendaires. Elle s'incline comme une mère vers tous les besoins de l'humanité, et tout en excitant ses enfants à n'aspirer qu'au ciel, elle demande à Dieu pour eux le pain quotidien dans ses prières de chaque jour, et implore, à l'entrée de chaque saison, la faveur du ciel pour les biens de la terre. La procession des Rogations a été décrite

avec assez de bonheur par un estimable poëte, trop peu estimé de nos jours, peut-être parce qu'on nous l'a trop vanté dans nos classes : nous voulons parler de Jacques Delille. Ce passage est extrait de son poëme *des Jardins :*

Enfin on la revoit dans la saison nouvelle,
Cette solennité si joyeuse, si belle,
Où la religion, par un culte pieux,
Seconde des hameaux les soins laborieux ;
Et dès que mai sourit, les agrestes peuplades
Reprennent dans les champs leurs longues promenades.
A peine du clocher le rustique métal
De cette grande fête a donné le signal,
Femmes, enfants, vieillards, rustique caravane,
En foule ont déserté le château, la cabane.
A la porte du temple, avec ordre rangé,
En deux files déjà le peuple est partagé.
Bientôt paraît du lieu le curé respectable,
Et du troupeau chéri le pasteur charitable.
Lui-même il a réglé l'ordre de ce beau jour,
La route, les repos, le départ, le retour.
Ils partent ; des zéphyrs l'haleine printanière
Souffle, et vient se jouer dans leur riche bannière ;
Puis vient la croix d'argent et leur plus cher trésor,
Leur patron, enfermé dans sa chapelle d'or,
Jadis martyr, apôtre, ou pontife des Gaules ;
Sous ce poids précieux fléchissent leurs épaules.
De la religion l'imposant appareil
Vient s'embellir encore aux rayons du soleil.
Le chef de la prière et l'âme de la fête,
Le pontife sacré marche et brille à leur tête,
Murmure son bréviaire, ou, renforçant les sons,
Entonne, avec éclat, des hymnes, des répons.
Chacun charme à son gré le saint itinéraire.
Dans ses dévotes mains l'un a pris son rosaire
Du chapelet pendant l'autre parcourt les grains.
Un autre, tour à tour invoquant tous les saints,
Pour obtenir des cieux une faveur plus grande,
Epuise tous les noms de l'antique légende.
L'autre, dans la ferveur de ses pieux accès,
Du prophète royal entonne les versets.
Leurs prières, leurs vœux, leurs hymnes se confondent.
Le ciel en retentit, les coteaux leur répondent ;
Et du creux des rochers, des vallons et des bois,
L'écho sonore écoute et répète leurs voix ;
Leurs chants montent ensemble à la céleste voûte.
Ils marchent ; l'aubépine a parfumé leur route ;
On côtoie en chantant le fleuve, le ruisseau ;
Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau ;
Et leurs pieds, en glissant sur la terre arrosée,
En liquides rubis dispersent la rosée.
On franchit les forêts, les taillis, les buissons,
Et la tendre pelouse et les vertes moissons ;
On parvient au sommet d'une haute colline,
Qui sur les champs voisins avec orgueil domine.
L'homme du ciel étend ses vénérables mains ;
Pour la grappe naissante et pour les jeunes grains
Il invoque le Ciel. Comme la fraîche ondée
Baigne, en tombant des cieux, la terre fécondée,
Sur les fruits et les blés nouvellement éclos,
Les bénédictions descendent à grands flots.
Les coteaux, les vallons, les champs se réjouissent,
Le feuillage verdit, les fleurs s'épanouissent ;
Devant eux, autour d'eux, tout semble prospérer ;
L'espoir guide leurs pas : prier, c'est espérer.

La procession des Rogations avait lieu autrefois dans les villes comme dans les campagnes ; elle durait trois jours. A Paris, la première procession avait lieu au Pont-au-Change, et s'arrêtait devant l'image de la sainte Vierge, placée sur une des maisons de ce pont. Un prêtre entrait dans cette maison avec le bénitier, et, du haut d'une fenêtre, bénissait la rivière ; de là on se rendait au cimetière des Saints-Innocents, où l'on récitait des prières pour les morts ; du cimetière au Saint-Sépulcre ; du Saint-Sépulcre à l'église de Montmartre, où était indiquée la station ; de Montmartre on descendait à Saint-Lazare ; de Saint-Lazare à Saint-Laurent, puis à Saint-Martin, et enfin à Saint-Médéric.

Le lendemain, la procession allait au Petit-Pont, et s'arrêtait devant l'image de la Vierge, placée sur la porte de l'hôpital du Petit-Pont ; de là elle se rendait à l'église de Saint-Benoît ; de Saint-Benoît à Saint-Etienne-des-Grés ; puis à l'église Notre-Dame-des-Champs ; et en revenant, à celle de Saint-Côme.

Le troisième jour, la procession visitait l'église de Saint-Victor, et celles de Saint-Marcel et de Sainte-Geneviève ; le clergé et les fidèles étaient nu-pieds.

A Rome, le pape et les cardinaux assistaient à la procession. On leur préparait des siéges à la porte des églises, quand ils ne devaient pas y entrer. On répétait cent fois le *Kyrie eleison*, sans nommer aucun saint. Lorsque Charlemagne assistait à ces processions, il imitait la piété publique, et marchait aussi pieds nus. La reine de Hongrie, sainte Elisabeth, se signalait par la même marque de dévotion. Comme on parcourait des lieux fort éloignés les uns des autres, on permettait aux vieillards, aux personnes faibles et aux femmes de s'appuyer sur des cannes. On faisait abstinence de viande, mais on ne jeûnait point ; le caractère même de ces fêtes s'y opposait.

Enfin, chaque jour de l'année chrétienne a sa fête particulière. Tous les états, tous les âges, toutes les conditions de la vie, ont leurs représentants dans le ciel, et trouvent dans le calendrier catholique leurs patrons et leurs anniversaires, depuis les glorieux apôtres et les rois civilisateurs jusqu'aux simples enfants martyrs, qui jouent avec leurs palmes et leurs couronnes. Chaque fête a sa physionomie et sa grâce particulière. La Reine des anges et des saints préside à toute cette famille céleste. Elle a aussi le cycle béni de ses mystères et des solennités pleines de grâce maternelle. Nous en avons indiqué l'esprit dans des études spéciales (*Voy.* MYSTÈRES) ; nous ne répéterons pas dans cet article ce que nous en avons déjà dit. Nous avons aussi analysé et traduit quelques hymnes que l'Eglise chante en son honneur. (*Voy.* HYMNES) ; mais combien ne nous reste-t-il pas encore dans ses offices de choses gracieuses à admirer ? la prose *Inviolata*, par exemple, la prière *Salve Regina*, et toutes ces allégories de chasteté, de saint amour et de majesté paisible, empruntées au Cantique des cantiques, aux prophètes de l'Ancien Testament et aux plus belles pages de l'Apocalypse. Marie, la mère universelle, résume en elle seule toutes les vertus, toutes les merveilles, toutes les grâces, toutes les poésies de la légende : aussi, dans toutes les fêtes des saints on fait mémoire d'elle ;

on lui consacre le plus beau mois de l'année, le dernier jour de chaque semaine, et trois fois par jour on la salue au son de la cloche, en répétant les douces paroles de l'*Angelus*.

La fête de la Toussaint, qui résume toutes les fêtes de l'année, est aussi toute spécialement consacrée à Marie, et un ancien légendaire nous la représente obtenant ce jour-là que les portes du purgatoire soient ouvertes, et que toutes les âmes des trois Eglises, réunies, puissent participer à la même solennité et à la même joie. Elle en porte la nouvelle aux pauvres âmes souffrantes, et, leur tendant les bras à l'entrée du ciel, elle les embrasse tour à tour, essuie leurs larmes et leur distribue de belles aubes toutes blanches. Cette fête est véritablement celle de l'Eglise, et, par conséquent aussi, doit être considérée comme la fête de l'humanité régénérée et glorieuse. La prose de la Toussaint fait l'énumération de toute la milice céleste, et nous montre, comme dans une procession, tour à tour à la tête Marie qui conduit cette armée de triomphateurs, les anges commandés par saint Michel, les patriarches et les prophètes présidés par saint Jean-Baptiste; puis les martyrs consacrés rois par l'injustice des tyrans, et dont le sang a teint la pourpre; les vierges qui tiennent des branches de lis et des roses, et qui suivent partout leur divin Fiancé; tous ne sont plus occupés que de la gloire de leur Dieu, et chantent éternellement les louanges du trois fois saint.

Sponsa Christi, quæ per orbem
Militas, Ecclesia,
Prome cantus, et sacratos
Dic triumphos cœlitum.

Hæc dies cunctis dicata,
Mixta cœli gaudiis,
Læta currat, et solemni
Personet melodia.

Laureatum ducit agmen
Juncta mater Filio,
Sola quæ partu pudorem
Virgo nunquam perdidit.

Mox sequuntur angelorum
Administri spiritus,
Siderumque conditori
Mille laudes concinunt.

His Joannes vate major,
Præco Christi prævius,
Patriarchæ cum prophetis
Accinunt dulci melo.

Principes sacri senatus,
Orbis almi judices,
Sedibus celsis sublimes,
Facta pendunt omnium.

Prodigi vitæ, cruore
Purpurati martyres,
Auspicati morte vitam,
Pace gaudent perpeti.

Turba sacra confitentum,
Cum Levitis, præsules,
Sæculi luxu rejecto,
Perfruuntur gloria.

Pompa nuptialis, Agno
Consecratæ virgines,
Liliis rosisque Sponsum
Æmulantur prosequi.

Omnibus sors hæc beata
Gloriam Deo dare,
Et potentem confiteri,
Terque sanctum dicere.

Cœlites o vos beati,
Quos Deus felicitat,
Supplicum votis adeste,
Et favete singuli.

Hausta fonte liberali,
Dona terris fundite,
Pace nostris in diebus
Obtinete perfrui.

Ut Deo cum sanctitate
Serviamus subditi,
Gloriæ posthac futuri
Quam tenetis compotes.
Amen.

La pensée qui se présentait le plus naturellement, après celle d'honorer tous les saints dans une même fête, était de consacrer une prière générale à tous les morts, dans un même office: ce fut celle de saint Odilon, abbé de Cluny, au commencement du XI° siècle. Depuis l'origine du christianisme l'Eglise n'avait cessé de prier pour les morts; les morts étaient recommandés tous les jours dans le sacrifice de la messe; mais leur consacrer un office particulier, était une pensée digne de la charité chrétienne. Cet office rappelle dans le cœur de l'homme les plus doux sentiments: l'amour conjugal dans celui des époux, l'amour filial dans celui des enfants, et les plus tendres souvenirs dans celui des amis. C'était bien à l'époque où la nature se dépouille de ses fleurs et de ses feuilles, qu'il convenait de nous rappeler la fragilité des choses humaines. L'office des Morts est un des plus touchants que l'Eglise ait institués. Le choix des psaumes, celui des leçons et des prières, produit dans l'âme les impressions les plus profondes: Châteaubriand, dans le *Génie du christianisme*, en fait ressortir les beautés sombres et l'attendrissante poésie. L'âme y pleure sa jeunesse flétrie, et demande à Dieu une existence nouvelle. Les gémissements de Job s'élèvent du sein de la terre: il semble qu'on entend se plaindre les ossements en travail de leur prochaine résurrection: « O mon Dieu! donnez-leur le repos éternel, et faites luire sur eux la lumière qui n'aura jamais de déclin! » *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* En attendant, qu'ils reposent en paix et que la tombe leur soit légère!

Il est bien malheureux pour les chrétiens de nos jours qu'une fâcheuse routine ferme leurs yeux et leur cœur à tant de beautés qui sont maintenant comme cachées dans toutes les parties de l'office divin. Combien y a-t-il de fidèles, même parmi les gens instruits, qui pensent chanter à vêpres, le dimanche, des odes sublimes? Combien de personnes assistent tous les dimanches au saint sacrifice de la messe, et n'en comprennent ni les cérémonies, ni les prières! Qu'on ne dise pas que la célébration des offices en langue latine est une des causes principales de cet oubli, puisque, dans tous les livres d'Eglise, on trouve des traductions en langue

vulgaire, tant de l'ordinaire de la messe que de tous les offices. Il serait à désirer seulement que ces traductions fussent faites avec plus de soin, et rendissent mieux les beautés littéraires du texte, qui ne sont certainement pas inutiles à la piété.

« On reproche au culte catholique, dit Chateaubriand, d'employer dans ses chants et dans ses prières une langue étrangère au peuple, comme si l'on prêchait en latin, et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'église. Nous croyons qu'une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie pas avec les siècles, convenait assez bien au culte de l'Etre éternel, incompréhensible, immuable. Et puisque le sentiment de nos maux nous force d'élever vers le Roi des rois une voix suppliante, n'est-il pas naturel qu'on lui parle dans le plus bel idiome de la terre, et dans celui-là même dont se servaient les nations prosternées pour adresser leurs prières aux Césars? »

D'ailleurs, l'unité de langage dans la prière est le signe de cette communion universelle qui doit faire de tous les peuples un seul peuple de frères, et de tous les hommes les membres d'une même famille. Les chrétiens n'ont tous qu'une patrie, dont Rome est la capitale; or le latin est la langue de Rome; c'est la langue-mère de la civilisation moderne, et l'on ne parviendra pas à faire de la nouvelle Jérusalem une Babel religieuse, en y introduisant la diversité des idiomes et la confusion des langues.

C'est à l'affaiblissement de l'esprit de foi qu'il faut attribuer surtout le peu d'intelligence que les chrétiens ont maintenant de leur propre liturgie. Ils ont besoin d'être réveillés de leur assoupissement par le zèle éclairé de leurs pasteurs; ils ont besoin qu'on leur dise, comme saint Jean de Jérusalem disait aux fidèles de son temps : « O hommes! que faites-vous lorsque le prêtre a dit : ***Elevez vos esprits et vos cœurs?*** Ne promettez-vous pas de le faire, en répondant : ***Nous les avons élevés vers le Seigneur?*** Cependant, vous n'avez point de honte de manquer à votre parole, et vous n'en rougissez point!..... Cet autel est couvert de mystères; l'agneau de Dieu y est immolé pour vous; les chérubins assistent à ce grand sacrifice, les séraphins s'y réunissent et intercèdent pour vous avec le prêtre..... Voilà, dans le calice, le sang même qui a été tiré du pur et divin côté de Jésus-Christ, afin de vous purifier..... Représentez-vous ce sang si salutaire comme coulant encore du côté de Jésus-Christ, et recevez-le avec une bouche toute pure. Je vous conjure donc de ne point vous absenter de l'église, de ne point vous y occuper de discours frivoles; soyons-y dans le tremblement et le respect, les yeux baissés, l'âme élevée, gémissant, mais en silence, et chantant, mais seulement dans le fond du cœur. »

Quant à ceux qui s'arrêtent aux cérémonies extérieures sans en méditer l'esprit, il faut leur rappeler que les signes ne sont qu'une lettre morte s'ils ne sont vivifiés par l'intelligence des vérités qu'ils expriment et la foi aux mystères qu'ils représentent, et on pourra leur donner à méditer ces paroles remarquables de saint Cyrille de Jérusalem : « Quand l'évêque et les prêtres lavent leurs mains, pensez-vous que ce soit pour les purifier? non; c'est un symbole qui nous annonce que nous devons être purs de tout péché. Quand le prêtre invite les fidèles à élever leur cœur à Dieu, il leur annonce que, dans ce moment redoutable, nos pensées ne peuvent plus s'abaisser aux choses du monde; qu'elles doivent monter jusqu'au ciel, en présence de ce Dieu qui a témoigné aux hommes un si grand amour. Nous récitons ensuite cette hymne sacrée que les séraphins chantent dans le ciel, en l'honneur des trois personnes divines, afin de communiquer, par cette psalmodie céleste, avec la sublime milice des anges. Quand les paroles de la consécration ont achevé le saint sacrifice, que les prières pour les vivants et les morts sont finies, que l'heure de la communion est arrivée, alors vous entendez une musique divine qui, pour vous inviter à participer au saint mystère, chante ces paroles sacrées : ***Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux!*** Mais ce n'est pas au sens du goût qu'elles s'adressent : c'est à la foi dont vous devez être pénétrés; c'est à ce sens intellectuel qui vous révèle, dans les espèces du pain et du vin, le corps et le sang du Sauveur des hommes. Vous terminez cette participation au sacrifice de la croix par des actions de grâces : quand furent-elles plus justes et plus méritées? »

Ce que saint Cyrille disait des cérémonies de la messe, il faut le dire de tous les offices de l'Eglise, qui sont pleins de symbolisme et de poésie. A l'aide de ce symbolisme l'Eglise a créé un nouveau monde intellectuel et moral, et c'est aux inspirations de sa liturgie qu'on doit la renaissance des arts et l'espérance d'une grande et suprême régénération pour la littérature et les arts.

PROSES. — On appelle ***proses*** d'anciennes hymnes latines en prose rimée, qui se chantent ordinairement à la messe et au salut des grandes fêtes.

A mesure que la langue latine se corrompit, on en perdit la véritable prononciation, et la prosodie des anciens n'étant plus guère comprise, on lui substitua une versification plus simple, qui consistait seulement dans le nombre des syllabes et surtout dans le retour régulier des mêmes sons qu'on appelait le rhythme, et depuis la rime.

On ne saurait se dissimuler que la rime est d'origine barbare, et se retrouve dans presque tous les essais poétiques des peuples sauvages : la ressemblance des sons semble être, pour les peuples enfants, la première initiation à l'harmonie des paroles et des pensées. Les chants des anciens bardes et des scaldes étaient probablement rimés, et leurs imitateurs continuèrent le même système de poésie lorsque les idiomes germains, tudesques, celtiques et gaulois se perdirent dans une latinité corrompue.

On sait que les bardes et les scaldes animaient les guerriers au combat par des chants que toute la nation, soit gauloise, soit germaine, apprenait par cœur et transmettait à la postérité de père en fils : ces peuples n'avaient pas d'autres annales. Telle fut aussi la fonction des *ménestriers* chez les Francs. Lorsqu'un guerrier avait succombé dans la bataille, on l'enterrait avec ses armes, et les ménestriers chantaient son éloge sur sa tombe. Ces sortes de poésies s'appelaient *chansons de geste*, parce qu'elles célébraient les *faits et gestes* des héros. Celle de Clotaire II, que Sidonius Appollinaris nous a transmise, prouve que l'orgueil national contribuait beaucoup plus à leur durée que le mérite de leur exécution. Nous en transcrivons ici le commencement :

De Clotario est canere, rege Francorum ,
Qui ivit pugnare cum gente Saxonum ;
Quam graviter provenisset missis Saxonum ,
Si non fuisset inclytus Faro de gente Burgundionum !

Quando venissent in terram Francorum ,
Faro ubi erat princeps , missi Saxonum ,
Instinctu Dei , transeunt , per urbem Meldorum ,
Ne interficiantur a rege Francorum.

TRADUCTION.

Chantons Clotaire, roi des Francs , qui alla combattre la nation saxonne. De quelles rigueurs les Saxons étaient menacés , sans l'appui de l'illustre Faron, de nation bourguignone !

Quand les envoyés saxons furent arrivés dans le pays des Francs, où Faron était prince, l'inspiration divine les fit passer par la ville de Meaux, pour les soustraire au supplice que leur réservait le roi des Francs.

On voit par ce morceau que, dès la première race, les Francs avaient des *chansons de geste* rimées en latin, si toutefois on peut nommer ainsi ce jargon barbare. Mais les anciennes chansons tudesques n'étaient pas perdues ; on ne les avait pas encore oubliées dans le VIIIe siècle. Eginhart dit que Charlemagne les recueillit et les apprit par cœur : *Barbara et antiquissima carmina quibus veterum regum actus et bella canebantur, scripsit memoriæque mandavit.*

Les cantiques de cette époque eurent le même but que les chants nationaux des bardes : ils servaient à l'instruction du peuple illettré ; ils furent composés en latin, puisque le latin était la langue de l'Eglise, et contribuèrent à rendre alors le latin plus universellement populaire que les anciens idiomes tudesques ou celtiques ; les plus belles compositions de ce genre furent annexées à l'office divin, et c'est ainsi que nous avons d'anciennes proses un peu barbares de forme, mais toutes remarquables par la simplicité de l'expression et la naïveté du sentiment.

Les réformateurs modernes du Bréviaire et du Missel n'ont peut-être pas toujours assez compris la valeur littéraire de ces monuments du passé. Plusieurs de leurs corrections ressemblent assez à ces couches de badigeon qui ont effacé, dans plusieurs églises, les traces des plus admirables peintures. On est revenu, du reste, à un goût meilleur, et tout fait espérer que les belles antiquités littéraires des premiers siècles seront désormais conservées, respectées et même restaurées dans nos offices, comme on restaure partout dans les églises gothiques les travaux artistiques du moyen âge.

Parmi toutes les proses, nous choisirons les deux plus belles, pour les analyser et en faire ressortir les beautés terribles, sublimes et tendres : car tout ce qui peut exalter l'imagination, étonner l'esprit, et toucher le cœur, se trouve mêlé dans ces étranges poésies. Les deux proses que nous choisissons, comme les plus populaires et les plus belles, tout le monde les a déjà nommées : c'est la prose des morts, *Dies iræ*, et la prose de la Compassion *Stabat mater*.

On attribue le *Dies iræ* au cardinal Malabranca, neveu du pape Innocent III, et l'on raconte que, renfermé dans un cachot où il attendait la mort, il composa pour lui-même ce chant funèbre. Jamais le grand tableau du dernier jugement ne fut tracé avec une plus effrayante énergie. Chanter cette prose et la bien comprendre, ce n'est pas dire de la poésie, c'est avoir une vision. Des poëtes modernes ont cherché à peindre cette effrayante scène de la vallée de Josaphat qui dénouera le drame de la vie humaine ; aucun, dans ses descriptions, n'a su égaler les grands traits de cette esquisse de maître qu'on nomme le *Dies iræ*.

Citons d'abord quelques fragments de poésie moderne :

Homme, empire , tout meurt : où retrouver encor
Babylone, Corinthe, et la cité d'Hector ?
Elles ont disparu. Reine pâle et terrible ,
O Mort ! ouvre à mes yeux la profondeur horrible
Du gouffre où, dans la nuit, flottent tes étendards.
Que de glaives rompus ! que de sceptres épars !
Mon souffle seul, perdu dans cet espace immense,
D'un écho de la mort réveille le silence ;
Et le ver du sépulcre, effrayé par ma voix ,
Ronge plus sourdement la dépouille des rois.

Qu'est ce monde lui-même ? un tombeau sans mesure.
La terre des vivants , rebelle à la culture ,
Ingrate et s'endormant dans son oisiveté ,
A la destruction doit la fécondité.
La substance des morts dans ses veines fermente.
Quelle poussière, ô ciel ! n'a pas été vivante ?
La bèche et la charrue, en nos jardins fleuris ,
De nos aïeux en poudre exhument les débris.
Avec l'or des moissons ils flottent et s'unissent
Au pain réparateur dont leurs fils se nourrissent.
Quand l'âme, rappelée au trône de son Dieu,
Monte et vole vers lui sur des ailes de feu ,
Le soleil de nos corps boit la flamme éthérée,
La terre en ressaisit la dépouille altérée ,
Et tous les éléments se disputent entr'eux
D'un souverain détruit les restes malheureux.

O mort ! si l'univers est ton vaste domaine,
Au gré de ton courroux que ta faux s'y promène ;
Efface sous tes pas les empires fameux ;
Arrache le soleil de son char lumineux ;
Que sa flamme s'éteigne au fond des noirs abîmes,
Et que ta faux terrible épouvante les crimes !

Que le sage est heureux ! Sûr de vivre toujours ,
Je l'entends s'écrier : « Pâlis, flambeau des jours !
« Levez-vous, ouragans, et soufflez la tempête !
« Astres, éteignez-vous ! Cieux, croulez sur ma tête !
« Mon âme invulnérable, à travers vos débris ,
« Monte, comme la flamme, aux célestes lambris ;

« Mon âme du Très-Haut est l'image vivante :
« La foudre, à son aspect, recule d'épouvante ;
« Et les traits de la mort sur les mondes lancés
« S'égarent autour d'elle, et tombent émoussés.
« J'habiterai bientôt ma nouvelle patrie.
« Toi que je pleure encor, mon épouse chérie!
« Que depuis si longtemps je brûle de revoir,
« Sous les parvis du ciel, oh ! viens me recevoir ;
« Oh ! viens, brillante encor d'éternelle jeunesse,
« Conduire le vieillard au banquet d'allégresse ;
« Et, dans ces beaux palais, de feux étincelants,
« Des roses de l'Eden couvrir mes cheveux blancs. »

Où seront, répondez, vos plaisirs chimériques,
Vos stériles grandeurs et vos jeux fantastiques ?
Hommes toujours bercés par des songes trompeurs,
D'un coupable sommeil dissipez les vapeurs !
Pouvez-vous oublier qu'un Dieu, dans sa puissance,
Pour l'immortalité vous donna la naissance ?
Quoi ! les yeux éblouis par un frivole éclat,
Vous prenez des hochets dans un jour de combat !
Eh bien ! que ferez-vous, quand la pâle agonie,
Appelant de ses maux la foule réunie,
Epanchera sur vous le vase de douleurs ;
Lorsqu'en vos yeux brûlants s'amasseront les pleurs;
Lorsque tous les objets de vos fougueux hommages
S'éloigneront de vous, ainsi que les rivages,
Les cités et leurs tours qui menacent les airs,
S'éloignent de l'esquif fendant les flots amers ?

Jeune voluptueux, qui, dans la fleur de l'âge,
Ecoutes en pitié ce sévère langage,
Eh quoi ! rien ne pourra t'effrayer sur ton sort !
L'airain autour de toi fait retentir la mort ;
Le temps fuit à grands pas ; l'éternité menace ;
Vers le terme commun tout se presse et s'entasse ;
Tout t'avertit de l'heure où tu dois succomber ;
Soutenu par un fil, toujours prêt à tomber
Dans le gouffre où des rois s'engloutit la puissance,
Quand tout tremble et frémit, tu dors en assurance !
L'orage universel gronde, éclate, et tu dors !
Malheureux ! foule au pieds les sceptres, les trésors,
Et, désormais vainqueur de ta propre faiblesse,
Regrette un seul instant perdu pour la sagesse.

Homme, lève les yeux ! regarde autour de toi
Cet immense univers où tu marches en roi ;
Contemple ces vieux monts aux gigantesques cimes,
Ces astres, ces rochers pendants sur les abîmes,
Ces déserts à ta voix transformés en guérets,
Ces superbes remparts, ces antiques forêts,
Ces hardis monuments, ces flottes souveraines
Voguant, avec orgueil, sur les humides plaines,
Ces fertiles vallons, ces prés silencieux ;
Vois, contemple surtout la majesté des cieux ;
Ce soleil qui, porté sur un char de lumière,
Poursuit, d'un pas égal, sa brillante carrière,
De ses vastes rayons divise les faisceaux,
Se brise en gerbes d'or sur le cristal des eaux,
Et, dispensant au loin sa chaleur fortunée,
Est le foyer du monde et le roi de l'année.
Compte tous les flambeaux de la voûte d'azur :
Ils brillent d'un éclat inaltérable et pur ;
Eh bien ! ils s'éteindront dans une nuit profonde.
Un jour doit se lever, le dernier jour du monde.

O jour de colère !
Terribles moments !
O jour de misère,
De pleurs, de tourments!

Vengeur de nos crimes,
Où fuir ? où cacher
Les tristes victimes
Qu'au fond des abîmes
Ta main va chercher !

Quel deuil, quelle épouvante extrême,
Quand sur un nuage éclatant,
Dieu, dans sa majesté suprême,
Viendra juger les fils d'Adam !
La trompette animant leur cendre
Dans les régions du tombeau,
Forcera les morts à se rendre
Au pied du trône du Très-Haut.

La nature avec épouvante,
La mort, immobile d'effroi,
Verront dans une morne attente
Les nations devant leur Roi.

Nous entrons ici dans la traduction de cette prose inimitable, à laquelle les beaux vers d'Young, de Baour-Lormian et de Le Franc de Pompignan, n'ont pu servir que d'introduction et de préface. Voici le texte de la prose :

Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

Quantus tremor est futurus
Quando Judex est venturus
Cuncta stricte discussurus !

Tuba mirum spargens sonum
Per sepulcra regionum
Coget omnes ante thronum.

Mors stupebit et natura,
Cum resurget creatura
Judicanti responsura.

Voici comment M. Antony Deschamps a essayé de traduire littéralement les premières strophes : nous ignorons pourquoi il a laissé en latin le quatrième vers de la première.

Jour de colère : ce jour-là
Sur l'univers il doit descendre,
Et réduire le ciel en cendre,
Teste David cum Sibylla.

Tout l'univers devra frémir
Lorsque, porté sur les nuages,
Au sein des feux et des orages
Il verra le juge venir.

La trompette et sa grande voix
Répand une terreur profonde
Parmi les sépulcres du monde
Qui s'ouvriront tous à la fois.

La mort sera dans la stupeur
En voyant toute créature
Se lever de sa sépulture
Pour répondre à son Créateur.

Une ancienne traduction, publiée du temps de Louis XIV, dans un recueil de poésies chrétiennes, rend ce début avec plus de pompe et en se rapprochant davantage de la sombre harmonie des rimes répétées :

O jour du Dieu vengeur, où, pour punir les crimes,
Un déluge brûlant sortira des abîmes,
Où le ciel s'armera de foudres et d'éclairs !

Quel trouble en tous les cœurs, quand ce juge sévère,
Lançant de toutes parts les feux de sa colère,
Sur un trône éclatant paraîtra dans les airs !

Aux antres les plus sourds la trompette entendue
Réveillant la poussière en cent lieux répandue,
Tous les morts sortiront de la nuit des tombeaux.

Et dans l'immense effroi de toute la nature,
Aux pieds du Créateur, la pâle créature
Attendra pour jamais ou les biens ou les maux.

Quel tableau ! le monde qui s'engloutit dans la cendre comme un vaisseau qui sombre dans la mer; cette trompette à la voix surprenante, dont le cri d'airain parcourt au même instant toutes les régions de la mort, rassemble les troupeaux de la tombe et les

pousse, encore tout pâles et tout poudreux, devant le trône de leur juge; la mort et la nature qui regardent avec stupeur ce bouleversement de leurs lois, et la création tout entière palpitante à la fois devant son auteur! Le livre des consciences est ouvert. Ah! misérable, que dirai-je? A quel défenseur aurai-je recours en cet instant qui fera trembler l'homme même le plus juste?

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur.

Quid sum, miser, tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
Quum vix justus sit securus?

A ce dernier trait, qui peint une suprême anxiété, le peintre s'arrête éperdu, le poëte fond en larmes, et le chrétien suppliant se prosterne en levant vers son Sauveur des mains tremblantes. La première partie de la prose était le tableau du jugement dernier, la fin est une fervente invocation inspirée par l'effroi que cette peinture terrible a fait naître dans toutes les âmes.

Rex tremendæ majestatis,
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me, fons pietatis.

Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuæ viæ:
Ne me perdas illa die.

Quærens me, sedisti lassus;
Redemisti crucem passus:
Tantus labor non sit cassus.

Juste Judex ultionis,
Donum fac remissionis
Ante diem rationis.

Ingemisco tanquam reus,
Culpa rubet vultus meus:
Supplicanti parce, Deus.

Peccatricem absolvisti,
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

Preces meæ non sunt dignæ,
Sed tu bonus fac benigne,
Ne perenni cremer igne.

Inter oves locum præsta,
Et ab hædis me sequestra,
Statuens in parte dextra.

Confutatis maledictis,
Flammis acribus addictis:
Voca me cum benedictis.

Oro supplex et acclinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mihi finis.

Lacrymosa dies illa,
Qua resurget ex favilla
Judicandus homo reus,
Huic ergo parce, Deus.

Roi dont la majesté est terrible, qui sauvez gratuitement ceux que vous voulez sauver, sauvez-moi, vous dont la miséricorde est inépuisable.

Souvenez-vous, ô Jésus plein de bonté, que j'ai été la cause de votre pénible voyage; ne me perdez pas en un seul jour!

En me cherchant, vous vous êtes assis fatigué; vous m'avez racheté par les douleurs de la croix: qu'un si grand labeur ne devienne pas inutile!

Vous avez absous Madeleine, vous avez exaucé un larron, et vous m'avez permis l'espérance! Mes prières sont indignes, mais vous êtes bon, je rougis comme un coupable et je baisse la tête; mon cœur est broyé comme de la cendre: ayez soin de ma dernière heure!

Essayons de traduire, en conservant la même mesure que l'original et en triplant aussi les rimes:

Le grand jour, le jour de la foudre
Viendra nous perdre ou nous absoudre,
Et réduira le monde en poudre.

Quelle terreur pour les pervers
Quand le juge de l'univers
Au crime ouvrira les enfers!

La trompette se fait entendre,
Et des morts soulevant la cendre,
Devant Dieu leur dit de se rendre.

La nature alors frémira
Et le tombeau s'étonnera
Quand la mort se réveillera.

Un grand livre à tous se révèle,
De l'âme juste ou criminelle
Portant la sentence éternelle.

Que dirai-je alors, moi, pécheur?
Où trouverai-je un défenseur
Parmi les saints pâles d'horreur?

Dieu, dont la majesté m'oppresse,
Vous faites grâce à la faiblesse;
Sauvez-moi, source de sagesse.

Souviens-toi, Jésus plein d'amour,
D'avoir souffert pour mon retour;
Ne me perds pas au dernier jour!

Quand tu tombas, las de me suivre,
Sur la croix tu cessas de vivre:
Que ta mort au moins me délivre!

Dieu toujours juste, Dieu vengeur,
Accordez la grâce au pécheur
Avant le jour de la terreur!

De mes remords le cri m'accable,
Et je rougis comme un coupable,
Pardonnez à ce misérable.

Marie (1) a cessé de pleurer,
Au ciel un larron put entrer,
Et vous m'aviez dit d'espérer.

Mes pleurs n'ont rien qui vous fléchisse,
Mais par votre bonté propice
Arrachez-moi du précipice?

Séparez-moi des boucs maudits,
Et parmi vos saintes brebis
Cachez-moi dans le paradis!

Je vois les âmes criminelles
En proie aux flammes éternelles!
Dieu! ne me traitez pas comme elles!

Ce cœur qui vous a méprisé...
Comme la cendre il est brisé!...
Par ma mort soyez apaisé!

O jour de terreur, jour de larmes,
Où les coupables, pleins d'alarmes,
Contre eux vous fourniront des armes!...

Avant l'éternité du feu,
Pardonnez, pardonnez, grand Dieu!

Seul juge du siècle qui tombe,
Accordez la paix à la tombe.

Délivrez-nous de nos remords,
Mon Dieu, donnez la paix aux morts!

A ces cris déchirants, à ces prières sublimes inspirées par la plus grande et la plus

(1) Il y a dans l'ancien texte: *Qui Mariam absolvisti.*

juste de toutes les craintes, opposons maintenant un chant de tristesse inspiré tout entier par la compassion et le saint amour. Tous les âges chrétiens se sont attendris des douleurs de Marie au pied de la croix; tous les saints et les saintes ont pleuré avec elle. L'Eglise aussi est une mère qui souffre d'ineffables angoisses lorsqu'elle voit les douleurs de ses enfants. La prose *Stabat mater* est l'expression de toutes les angoisses de sa charité, de toute sa tendresse pour Marie, de tout son amour compatissant pour les douleurs de l'Homme-Dieu.

M. Thiers, curé de Vibraie, dans son *Traité des superstitions*, range le *Stabat mater* parmi les prières superstitieuses, et en donne pour raison qu'il trouve indignes de la majesté de Marie ces tremblements, ces soupirs, ces larmes qui, dans la prose, la font paraître trop humaine; mais que voudrait-il donc qu'elle fût? La Reine des anges, la mère de Dieu était-elle autre chose qu'une femme? L'hérétique Vigilance trouvait également indignes de la majesté du Verbe les langes et le berceau de l'Homme-Dieu. Quoi! la mère eût dédaigné de verser des larmes, quand le fils versait tout son sang? Elle n'eût pas frémi quand les frissons de l'agonie parcouraient le corps de son fils? Elle n'eût pas tremblé, quand le Sauveur s'écriait d'une voix éteinte : *Mon Dieu! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Jésus avait défailli lui-même et sué du sang au jardin des Oliviers, et vous exigez de sa mère une impassibilité stoïque! Oh! ne craignez pas de la déshonorer en avouant les douleurs qui ont fait sa gloire. Pour apprendre à compatir à nos faiblesses, elle que Dieu avait créée impeccable, ne fallait-il pas au moins qu'elle succombât aux angoisses de son maternel amour?

La prose *Stabat* est restée malgré M. Thiers, et restera malgré la froide critique de l'esprit janséniste ou ultra-gallican.

Elle était debout, la mère douloureuse, auprès de la croix, toute en larmes, lorsque son fils était cruellement suspendu, et son âme, gémissante, contristée et navrée de douleur, était traversée par un glaive.

Oh! combien triste et affligée fut cette mère bénie d'un fils unique entre les hommes!

Elle était triste, et elle souffrait, et elle tremblait en voyant les peines de son glorieux enfant.

Quel homme aurait pu sans pleurer voir la mère du Christ livrée à un pareil supplice?

Qui pourrait n'être pas contristé en contemplant cette pieuse mère qui souffre avec son fils?

Pour les péchés de son peuple, elle a vu Jésus dans les tourments et enchaîné sous les verges. Elle a vu son doux enfant bien-aimé mourir abandonné de tout le monde à son dernier soupir.

Hélas! ô mère qui êtes la source d'amour, faites-moi sentir toute la profondeur de votre affliction, afin que je pleure avec vous!

Faites que tout mon cœur s'enflamme pour aimer mon Christ et mon Dieu, et que je parvienne à lui plaire.

Sainte mère, faites-moi cette grâce de graver les plaies du Crucifié profondément dans mon cœur!

Laissez-moi partager au moins les souffrances de votre enfant blessé, puisque c'est pour moi qu'il a daigné souffrir.

Stabat Mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Cujus animam gementem,
Contristantem et dolentem,
Pertransivit gladius.

O quam tristis et afflicta
Fuit illa benedicta,
Mater Unigeniti!

Quæ mærebat et dolebat,
Et tremebat cum videbat
Nati pœnas incluti!

Quis est homo qui non fleret
Christi Matrem si videret
In tanto supplicio?

Quis posset non contristari
Piam Matrem contemplari
Dolentem cum Filio?

Pro peccatis suæ gentis
Vidit Jesum in tormentis,
Et flagellis subditum.

Vidit suum dulcem Natum,
Morientem, desolatum,
Dum emisit spiritum.

Eia! Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac, ut tecum lugeam.

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Tui Nati vulnerati,
Jam dignati pro me pati,
Pœnas mecum divide.

Laissez-moi mêler aux vôtres de vraies larmes et compatir au pauvre Crucifié aussi longtemps que je vivrai.

Etre auprès de vous au pied de la croix, et confondre ma plainte à la vôtre, c'est tout ce que je désire.

Vierge glorieuse entre les vierges, ne me soyez pas amère; faites que je pleure avec vous.

Faites que je comprenne la mort du Sauveur, la destinée de sa douleur et le culte de ses blessures.

Blessez-moi de ces plaies, enivrez-moi de cette croix pour l'amour de votre fils.

Que je laisse brûler mon cœur, et que vous seule, ô Vierge! preniez ma défense au jour du dernier jugement.

Faites de la croix ma gardienne, de la mort du Christ le baume de mon âme, de la grâce l'unique chaleur de ma vie.

Et quand mon corps mourra, faites que mon âme obtienne le don de la gloire du ciel.

Fac me vere tecum flere,
Crucifixo condolere
Donec ego vixero.

Juxta crucem tecum stare
Te libenter sociare
In planctu desidero.

Virgo Virginum præclara,
Mihi jam non sis amara
Fac me tecum plangere.

Fac ut portem Christi mortem,
Passionis ejus sortem
Et plagas recolere.

Fac me plagis vulnerari
Cruce hac inebriari
Ob amorem Filii.

Inflammatus et accensus,
Per te, Virgo, sim defensus
In die judicii.

Fac me cruce custodiri,
Morte Christi præmuniri,
Confoveri gratia.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria.
Amen.

De pareilles beautés se refusent à l'analyse. Celui qui ne les sent pas tout d'abord ne les comprendra jamais : il ne faut que lire, comprendre, méditer et pleurer. Nous n'osons pas pour cette fois essayer de traduire en vers : de semblables paroles ne se traduisent bien qu'avec des larmes. Peu de poëtes ont essayé de traduire le *Stabat;* la musique seule pouvait en exprimer toutes les beautés : le *Dies iræ*, au contraire, a eu un grand nombre de traducteurs, à commencer par Jean de la Fontaine, dont la paraphrase n'est pas un chef-d'œuvre. Nous donnerons plus bas la traduction de M. de Marcellus, qui nous paraît supérieure à toutes celles que nous connaissons, et nous y joindrons deux autres proses traduites par le même auteur, celle de Pâques et celle du Saint-Sacrement.

Nous préférons de beaucoup les proses anciennes aux nouvelles compositions du même genre dont les bréviaires de plusieurs diocèses ont voulu s'enrichir. Nous ne comprenons pas, par exemple, le désir d'innovation qui a fait substituer, au Mans, d'autres paroles au chant catholique du grand *Alleluia* de Pâques. *L'O filii et filiæ* valait bien, même au point de vue littéraire, les strophes que nous allons citer :

O sancta gens fidelium!
Regale sacerdotium,
Date Deo præconium. Alleluia.
Alleluia, alleluia, alleluia. (Ter.)

Soluto mortis vinculo,
Erumpit Christus tumulo;
Cantu plaudamus æmulo. Alleluia, etc.

Amore Jesu sauciam,
Ad monumentum præviam;
Læti sequamur Magdalam. Alleluia, etc.

Affixi Christi genibus
Fossos pedes fidelibus
Teneamus amplexibus. Alleluia, etc.

Quæ tua, Jesu, gloria!
Mortem, dum cadis hostia,
Absorbes in victoria. Alleluia, etc.

Genus qui nostrum perdidit,
Sic dirus anguis occidit,
Sic lex peccati concidit. Alleluia, etc.

Ce n'est pas que nous poussions l'amour des choses gothiques jusqu'à refuser toute espèce de mérite aux inspirations d'une piété plus moderne ; mais nous croyons qu'il en est de la poésie comme de la peinture, et que c'est toujours chez les artistes du moyen âge qu'il faut étudier les formes simples, les expressions pieuses et toute cette beauté chaste et naïve qui doit être le caractère le plus essentiel de l'art chrétien.

Les proses anciennes paraissent maintenant peu intelligibles quelquefois, parce qu'elles sont écrites dans la langue des saints, dont les expressions mystiques ont cessé de nous être familières, par suite de l'affaiblissement de la foi. Un auteur souvent judicieux, et dont les recherches nous ont été utiles, critique amèrement la belle prose d'Hermann Contractus, *Veni, sancte Spiritus*, qui a été aussi attribuée au roi Robert. Voici en quels termes il s'exprime : « Il paraît que le *Veni sancte Spiritus* est d'un religieux du monastère de Richenon, en Souabe, nommé *Hermanus*, et par surnom, *Contractus*, parce que, dès son enfance, ses membres s'étaient horriblement retirés. C'était un des savants du XIe siècle; nous lui devons une chronique que l'on consulte encore de nos jours. On le croit aussi auteur des deux chants en l'honneur de la sainte Vierge, le *Salve Regina* et l'*Alma Redemptoris mater*. Quoi qu'il en soit, le *Veni sancte Spiritus* est loin de répondre à l'idée qu'on aurait d'un grand poëte. C'est une production qui se ressent du temps où elle a été écrite; les dernières strophes surtout n'ont rien de cette élévation, de cette noblesse de pensées qui convenait à une si grande fête.

Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium.

Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium.

Da tuis fidelibus
In te confidentibus
Sacrum septenarium.

« Il faut être bien versé dans le style de l'école pour deviner que ce dernier mot signifie les sept dons du Saint-Esprit. »

Nous pourrions répondre qu'il faut être bien étranger à la langue des mystiques et aux expressions scientifiques du symbolisme, pour ignorer ce que c'est que le septénaire sacré.

Le même auteur critique avec la même amertume et la même injustice la prose du jour de l'Assomption. Nous citons encore :

« Le goût et l'intérêt de l'Eglise demanderaient aussi qu'on réformât la prose de l'Assomption, quoique moins ancienne que celles de Pâques et de la Pentecôte ; elle porte comme elles des marques de notre ancienne barbarie. Qui pourrait approuver des strophes telles que celles-ci :

It in suam requiem,
Infert cœlo faciem
Arca viva Domini.

Christum, cum huc venerat
Quo mater susceperat
Non est venter purior.

Quæ te, Christe, genuit,
Quæ lactentem aluit,
Nunc beatam dicimus.

Imo quod crediderit
Quod sibi viluerit
Hinc beatam dicimus.

O præ mulieribus
Quin et præ cœlestibus
Benedicta filia !

Nous demandons à notre tour qui pourrait blâmer cette poésie si évangélique et si simple?

Elle s'en va vers le séjour de son repos; elle a tourné son visage vers le ciel, l'arche vivante du Seigneur !

Il n'y a point de sein plus pur que le sien : car elle y a reçu maternellement le Christ pendant les jours de son voyage parmi nous.

O Christ, celle qui t'a fait naître, celle qui t'a nourri de son lait, nous l'appelons maintenant bienheureuse.

Oh ! par dessus toutes les femmes, par dessus même tous les esprits célestes, fille de la terre, soyez bénie !....

Il n'y a rien là, il est vrai, qu'on puisse comparer aux odes d'Horace comme dans les hymnes de Santeul ou de Coffin. Reste à savoir si les odes d'Horace sont le modèle le plus parfait qu'on puisse choisir pour faire de la vraie poésie chrétienne.

L'auteur que nous citons et que nous réfutons ici a été plus heureux dans l'appréciation qu'il a faite de la prose de l'Annonciation, et c'est avec plaisir, cette fois, que nous le citerons encore : « La prose de l'Annonciation est, parmi les productions de ce genre, une des plus belles dont le Missel de Paris se soit enrichi. C'est l'ouvrage d'un esprit également élevé et religieux. L'homme n'a plus à soupirer: exilé de sa patrie céleste, il était errant et malheureux; il gémissait sous le poids du péché dont Adam avait accablé sa postérité; il invoquait en vain la miséricorde de Dieu, ses soupirs ne montaient point jusqu'au trône de l'Eternel: mais le jour fixé par le Très-Haut pour sa délivrance est enfin arrivé; un messager céleste en apporte la nouvelle; la plus pure des vierges d'Israël est élue pour l'accomplissement de ce grand dessein. Son sein, son chaste sein, renfermera un Dieu qui, pour sauver les hommes, se fait homme lui-même. Les palais éternels s'ouvrent, il en descend pour nous guider dans les voies du salut, et nous rendre à nos heureux destins. Toutes ces idées sont exprimées avec autant de facilité que d'élégance :

Humani generis
Cessent suspiria :
Beata miseris
Affert hic nuntia
Dies mortalibus.

Unius scelere
Cuncti concidimus
Lapsos erigere
Venit Altissimus
De cœli sedibus.

Delectæ virgini,
Quæ Deum pariat
Angelus Domini
Salutis nuntiat
Nostræ mysterium.

« L'auteur s'interrompt ici, et, rempli d'une sainte allégresse, il s'écrie : « O Vierge « mille fois heureuse, recevez dans votre « chaste sein le Fils de Dieu, Dieu lui-même. »

O beatissima
Præ mulieribus!
Virgo castissima
Deum visceribus
Suscipe Filium.

« Ses vœux sont accomplis. Du souffle de l'Esprit-Saint naît une chair céleste, exempte de toute tache, et destinée à servir de victime pour le salut de l'homme, à lui offrir une divine nourriture.

Virtute Spiritus
In sinu Virginis
Innocens penitus
A labe criminis
Caro compingitur.

Per hanc infantibus
Lactescit teneris
Ille qui, mentibus
Panis a superis
In cœlis editur.

Corpus hoc offeret
In sacrificium ;
Servos ut liberet
Totum in pretium
Effundet sanguinem.

« Frappé d'admiration pour un si grand sacrifice, il ajoute : « Je m'égarais loin des « routes de ma patrie; j'étais sans boussole « et sans guide. Le Fils de l'Eternel vient « partager mon exil, m'ouvrir la route dont « il est lui-même le terme sacré; je me hâte « de suivre ce guide divin. »

Errabam devius
Exsul a patria
Semitæ nescius
Ad vera gaudia
Per quam regrediar.

In mea Dominus
Venit exsilia
Viæque terminus
Ipse fit et via :
Tutus hac gradiar.

« Cette belle prose est terminée par une invocation pleine de grâce à la mère du Sauveur :

Et tu, pro miseris
Supplica numini
Quæ te dum asseris
Ancillam Domini,
Fis mundi Domina.

« Frappé des beautés de cette brillante production, un poëte français (1), dont le talent égale la modestie, a essayé de la faire passer en vers dans notre langue. S'il n'est pas toujours égal à son modèle, il a le mérite incontestable d'en approcher souvent.

Il luit enfin, ce jour qui comble nos désirs,
Jour heureux, si longtemps l'objet de nos soupirs;
Un Dieu vient relever son image sublime,
Que le premier mortel dégrada par le crime;
Et déjà l'ange instruit des volontés du Ciel

(1) M. Trécourt, ancien consul du roi dans le Levant. Nous lui devons un recueil digne d'éloges, sous le titre de *Poésies sacrées*, suivies de réflexions historiques et morales.

Cette Vierge, la gloire et l'honneur d'Israël.
Reçois-le, Vierge sainte, accueille son hommage ;
Du salut des humains il est le premier gage.
Le Fils de l'Eternel, dans ton auguste sein,
Unit l'homme à jamais à son être divin.
Ce Dieu, maître absolu de toute la nature,
Des esprits bienheureux céleste nourriture,
Sera bientôt la nôtre, et désormais en lui
Les fragiles mortels trouveront leur appui.
Immuable, éternel, aussi saint que le Père,
Il renonce à la gloire, il descend sur la terre,
Et de l'homme coupable effaçant les forfaits,
Il le rend à la vie, et lui donne la paix.
Mais quel nouveau prodige! et quelle est cette hostie
Que le Ciel, en courroux, veut qu'on lui sacrifie?
C'est ton fils, Vierge sainte, oui, c'est ce fils divin,
Ce fils que le Très-Haut a formé dans ton sein.
Voilà donc la victime et le seul sacrifice
Que réclame, ô mon Dieu! ta sévère justice!
Hélas! dans cet exil, errant, abandonné,
Et partout, de périls, de maux environné,
Je passais dans les pleurs ma malheureuse vie,
Privé du doux espoir de revoir ma patrie:
Quel mortel aurait pu m'en ouvrir le chemin?
Je le cherchais, hélas! et le cherchais en vain.

On peut remarquer combien la mesure des grands vers est peu favorable pour rendre le mouvement d'un chant sacré dont la légèreté du rhythme doit aider la marche. Le poëte que nous venons de citer, d'après notre auteur, a fait d'une prose une élégie rien qu'en changeant la mesure des vers.

La prose de l'office du Sacré-Cœur est celle de toutes les proses modernes qui se rapproche le plus du génie ancien pour l'expression des sentiments de piété. La poésie en est gracieuse fleurie même peut-être jusqu'à l'excès.

Hic floret innocentia,
Hic inflammatur charitas,
Hic reis datur venia,
Hic sanatur infirmitas.

Hic casta spirant lilia
Quibus nitescunt virgines;
Hic unguntur ad prælia
Mox coronandi pugiles.

Les anciennes proses des saints sont des légendes rimées qui rappellent particulièrement les chants historiques des bardes. Nous en citerons pour exemple la prose remarquable de l'office de saint Denis, dont le caractère gothique et primitif n'a pas encore été altéré par d'inhabiles corrections.

Gallorum apostolus
Venerat Lutetiam,
Quam tenebat subdolus
Hostis velut propriam.

Hic constructo Christi templo,
Verbo docet et exemplo,
Corruscat miraculis.

Turba credit, error cedit,
Fides crescit; et clarescit
Nomen tanti præsulis.

His auditis fit insanus
Imperator inhumanus,
Mittitque Sisinnium.

Qui pastorem animarum,
Fide, vita signis clarum
Trahat ad supplicium.

Infliguntur seni pœnæ,
Flagra, carcer, et catenæ:
Invicta sed constantia
Tormenta vincit omnia.

Recordatus emensorum
Fortis athleta laborum,
Per nova gaudens prælia,
Æterna quærit præmia.

Immolati vir beatus
Agni carne saginatus:
Et præsenti roboratus
Ad certamen numine.

Quam sermone prædicavit,
Mille signis quam probavit,
Hanc signare festinavit
Fuso fidem sanguine.

Prodit martyr conflicturus:
Sub securi stat securus:
Ferit lictor,
Sicque victor
Consummatur gladio.

Administri qui sacrorum
Consortes fiunt laborum,
Consecrantur,
Coronantur
Uno tres martyrio.

Tam præclara Passio
Repleat nos gaudio.
Amen.

Voici maintenant les traductions de M. le comte de Marcellus, que nous avons promises à nos lecteurs :

Traduction de la prose des morts
DIES IRÆ.

O jour! terrible jour d'horreur et de misère (1)!
La croix, signe d'effroi, brillera dans les airs:
Et d'un maître irrité la justice sévère
Jugera l'univers.

Du saint roi de Juda les célestes cantiques,
Chants de joie et de deuil, de colère et d'amour,
Et des temps fabuleux les oracles antiques
Ont prédit ce grand jour.

Quel spectacle, grand Dieu! des tourbillons de flammes
Accompliront du ciel les rigoureux décrets:
Et le Dieu qui voit tout dévoilera des âmes
Les coupables secrets.

La terre se dissout; la mer fuit et s'écoule.
L'astre du jour s'éteint, le ciel perd ses flambeaux.
La trompette soudain sonne: les morts en foule
S'élancent des tombeaux.

La mort pâle est vaincue et frémit: la Nature,
Comme elle, est dans le trouble et dans l'étonnement,
Voyant la tombe vide, et toute créature
Subir son jugement.

Là s'ouvriront du ciel les archives sublimes
Et ce livre où d'un Dieu la redoutable main
Grave en traits immortels les vertus et les crimes
De tout le genre humain.

Nulle injure en ce jour ne sera sans vengeance;
Rien ne fuira cet œil qu'on ne saurait tromper.
La force ni la fraude à sa juste sentence
Ne pourront échapper.

Comment fléchir, hélas! ce tribunal auguste?
Dévoré de remords, honteux, humilié,
Que deviendrai-je, ô ciel! quand à peine le juste
Sera justifié?

(1) *Dies iræ, dies illa..... Calamitatis et miseriæ* (Soph. I, 15).

Roi dont la majesté fait frissonner l'impie,
Dont la grâce à l'enfer arrache un réprouvé,
Jésus, souvenez-vous qu'au prix de votre vie
Votre amour m'a sauvé.

J'ai vu par vos douleurs ma chute réparée,
N'auriez-vous enduré qu'un stérile travail?
Par vous, combien de fois la brebis égarée
Est rentrée au bercail!

Vous avez des bourreaux épuisé la malice.
La croix a vu pour moi répandre un sang divin.
Achevez votre ouvrage: un si grand sacrifice
Hélas! serait-il vain?

Seigneur, n'attendez pas le jour de la vengeance.
Que dès cet instant même, ô mon juge! ô mon roi!
La justice se taise, et cède à l'indulgence:
Jésus, pardonnez-moi.

Coupable, je gémis; d'abîmes en abîmes
Egaré loin de vous, mille erreurs m'ont conduit.
Je vous offre aujourd'hui, pour expier mes crimes,
Le remords qui les suit.

Madeleine, à vos pieds, heureuse pénitente,
En pleurant ses péchés en obtint le pardon,
Et l'on vit sur la croix votre grâce puissante
Faire un saint d'un larron.

J'ai transgressé vos lois; mais mon juge est mon père.
Vous me tendez vos bras, et j'aime à m'y jeter.
Malgré tous mes forfaits vous voulez que j'espère;
Que puis-je redouter?

Seigneur, qu'auprès de vous ma prière fervente,
Tout indigne qu'elle est, trouve un facile accès.
Préservez-moi du feu dont l'ardeur dévorante
Ne s'éteindra jamais.

De vos préceptes saints gardant la voie étroite,
Que loin des boucs impurs soit placé votre fils;
Qu'auprès du bon pasteur il suive à votre droite
Les fid. les brebis.

Livrez, ô Dieu terrible! à la flamme éternelle
Ceux que vous maudissez, qui ne vous verront plus;
Mais daignez m'inviter d'une voix paternelle
Au bonheur des élus.

Prosterné devant vous, je tremble et vous confie
De mon éternité l'avenir incertain.
Prenez soin de mon âme, et que ma triste vie
Ait une heureuse fin.

O jour! terrible jour de pleurs et de colère!
Où le pécheur, confus, interdit, consterné,
Tremblant, se lèvera du sein de la poussière
Pour se voir condamné!

Pardonnez-lui, Seigneur, il en est temps encore;
Et qu'arrivant sans crainte à ce jour solennel,
Il puisse vous bénir et voir luire l'aurore
Du repos éternel!

Traduction de la prose de Pâques,

VICTIMÆ PASCHALI LAUDES (1).

A la Pâque nouvelle, au Christ, au roi de gloire,
Victime qui pour nous s'immole en ce grand jour,
Que l'univers chrétien, en chantant sa victoire,
Offre un sacrifice d'amour.

L'homme-Dieu par sa mort rendit la vie au monde.
Il traverse en vainqueur les horreurs du tombeau.
Et l'innocent agneau dont le sang nous inonde,
Rachète un coupable troupeau.

L'enfer frémit, il lutte, il défend sa conquête (2).
Bientôt il s'humilie, et tressaille d'effroi.
La mort, pâle, confuse, avouant sa défaite,
Tremble et tombe aux pieds de son roi.

Vous qui, fondant en pleurs, de l'auteur de la vie
Sur la croix expirant avez reçu l'adieu,
Dites, à son tombeau qu'avez-vous vu, Marie?
— J'ai vu la victoire d'un Dieu.

J'ai vu briller l'éclair, précurseur du tonnerre;
J'ai vu paraître un mort du tombeau triomphant;
J'ai vu le ciel s'ouvrir, j'ai vu trembler la terre;
J'ai vu le Christ, le Dieu vivant.

J'ai vu l'événement prédit par tant d'oracles.
Chef-d'œuvre du Très-Haut, préparé par ses soins,
Salut du monde entier. Du plus grand des miracles
J'ai vu les célestes témoins.

J'ai vu la tombe vide et ses dépouilles vaines,
J'ai vu ce Dieu captif, dès que le jour a lui,
Secouer du trépas les impuissantes chaînes.
Il vit; nous n'espérons qu'en lui.

Il vit; son peuple heureux pourra bientôt l'entendre.
Ses disciples chéris contempleront ses traits,
Dans ces lieux où ses mains se plaisaient à répandre
Les merveilles et les bienfaits.

Des maux du genre humain vous qui fermant l'abîme
Ouvrez à vos élus la terre des vivants,
Roi vainqueur de la mort, triomphante victime,
Ayez pitié de vos enfants.

Traduction de la prose

LAUDA, SION, SALVATOREM.

Sion, réjouis-toi: que tes pieux cantiques,
Enflammés par l'amour, ébranlent tes portiques:
Loue un Sauveur, un Dieu, ton guide et ton pasteur;
Fais monter jusqu'au ciel tes transports unanimes.
Les chants les plus sublimes
Ne sauraient de sa gloire égaler la splendeur.

De son amour pour nous ce beau jour est la fête.
Dieu s'abandonne à l'homme; il devient sa conquête;
Le Saint des saints réside au milieu des mortels.
Tous les jours le Très-Haut, devenu pain de vie,
Pour nous se sacrifie,
Et, sans quitter les cieux, habite nos autels.

Convives du Seigneur, invités à sa table,
Célébrons à l'envi ce mystère adorable:
Du bonheur des humains les anges sont jaloux.
D'un jour si solennel les pompes et la gloire
Consacrent la mémoire
De ce festin d'un Dieu prêt à mourir pour nous.

La vérité nous luit, la grâce se révèle.
L'antique loi n'est plus: une Pâque nouvelle
Appelle à son banquet tous les peuples divers.
L'aurore du salut succède à la nuit sombre,
L'éclat du jour à l'ombre:
Le soleil de justice éclaire l'univers.

Dieu, se livrant pour l'homme au plus affreux supplice,
Voulut éterniser ce sanglant sacrifice
Par un festin sacré, monument immortel.
Le pain, le vin détruits, n'en sont que la figure.
L'auteur de la nature
Obéit à son prêtre, et descend sur l'autel (1).

Les sens sont confondus, la raison doit se taire.
Mais la foi sait percer les ombres du mystère,
Et reconnaît un Dieu que cache un sacrement.
L'homme parle; à sa voix Dieu s'émeut, le ciel s'ouvre,
Et le chrétien découvre
Le corps de son Sauveur sous un simple aliment.

Le pain seul s'offre à nous, mystérieux symbole:
Et la chair de l'Agneau, qui sur l'autel s'immole,
Se couvre à nos regards d'un voile bienfaisant.
Son sang coule pour nous dans le suc de la vigne (2):

(1) On ne connaît point l'auteur de cette prose, qui est très-ancienne. (Voyez *Dictionnaire de Théologie* de Bergier publié par M. l'abbé Migne.)

(2) *Morsus tuus ero, inferne* (Osée, XIII, 14). (Jesum) *quem Deus suscitavit, solutis doloribus inferni* (Act. II, 24).

(1) *Obediente Domino voci hominis* (Josué, X, 14).

(2) *De hoc genimine vitis*. (Marc, XIV, 25.)

Ainsi sous chaque signe
L'homme-Dieu tout entier nous est toujours présent.

Son amour, secondé par sa toute-puissance,
Sait, sans rompre, altérer, diviser son essence.
Multiplier pour nous le plus grand des bienfaits ;
Seul, il remplit un cœur à ses leçons docile,
Seul, il suffit à mille,
Et se prodigue à tous sans s'épuiser jamais.

Il se donne au pécheur, il se donne au fidèle.
Tous deux mangent ensemble une chair immortelle :
Tous les deux cependant n'ont pas le même sort ;
Festin bien différent pour le juste et l'impie !
A la source de vie
L'un trouve le salut, l'autre puise la mort.

Saisis d'un saint respect, n'hésitons pas à croire
Qu'un fragment de ce pain qui cache tant de gloire
Comme le tout, d'un Dieu contient la majesté.
Le prêtre qui le rompt ne rompt que l'apparence :
Le Dieu reste en substance,
Le couvre, et le nourrit de sa divinité.

Chrétien, prosterne-toi ; tu vois le pain des anges,
Saint et touchant objet de tes justes louanges !
Pour l'homme voyageur mets céleste, heureux don !
Il se change en poison pour l'étranger coupable :
Et ce pain délectable,
Le père le réserve aux fils de la maison.

L'univers a de loin salué ce mystère.
L'Agneau pascal, déjà victime salutaire,
Isaac sur l'autel offert et racheté,
La manne, des Hébreux céleste nourriture,
N'étaient que la figure :
Les chrétiens ont joui de la réalité.

O Jésus ! bon pasteur ! Jésus, vrai pain de vie,
Vous qui, dans ce banquet où l'amour nous convie,
Enivrez de douceurs les cœurs purs et fervents !
Qu'il charme notre exil, que de ses chastes flammes
Il embrase nos âmes,
Et nous ouvre à la fin la terre des vivants.

Seigneur, vous dont les mains à nos maux attentives
Préparent un festin pour vos heureux convives,
Qui les rassasiez d'un pain délicieux,
Un jour, à leurs regards vous montrant sans nuage,
Donnez-lui l'héritage
Dont jouissent déjà les habitants des cieux.

PROSPER (saint), — poëte chrétien du ve siècle, consacra son talent aux sujets dogmatiques, sujets ingrats pour la poésie dont ils exagèrent les difficultés en lui laissant toujours quelque chose d'aride. Mais Prosper vivait dans un siècle où les questions théologiques passionnaient vivement tous les esprits. Ses écrits furent donc lus avec intérêt, et exercèrent une grande influence en faveur des doctrines catholiques soutenues par saint Augustin dans la question si difficile et si obscure de la grâce. C'est à la demande de saint Prosper que saint Augustin écrivit ses deux livres *de la Prédestination des saints* et *du Don de persévérance*, dans l'intention de poursuivre et de détruire entièrement les restes de l'hérésie de Pélage. On sait que d'autres hérétiques ont abusé en sens contraire des doctrines de saint Prosper et des livres de saint Augustin, tant il est difficile au génie de l'homme, lorsqu'il veut marcher sans guides, de suivre la ligne droite de la vérité.

Le poëme de saint Prosper *contre les Ingrats* (et l'on sait que par *ingrats* il entend les ennemis de la grâce), ce poëme a été imité sans succès par Louis Racine, qui s'était malheureusement entêté des tristes idées de Port-Royal. Voici d'ailleurs le jugement que porte de saint Prosper l'auteur quelque peu janséniste d'un *Dictionnaire des écrivains ecclésiastiques* imprimé en 1767 :

« Saint Prosper fut un illustre défenseur de la grâce, dans le ve siècle. Quoiqu'il ne fût engagé dans aucun degré du ministère ecclésiastique, il rendit à l'Eglise les plus importants services. La méditation des livres saints et la lecture des écrits des saints Pères qui l'avaient précédé, faisaient ses délices. Il étudia surtout les livres de saint Augustin, et se les rendit tellement propres, que ce grand docteur n'eut point de disciple plus habile ni plus fidèle que saint Prosper.

« Il était né au commencement du ve siècle, et vivait encore en 463 ; mais on ignore en quelle année il mourut. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont, 1° une lettre à saint Augustin ; 2° une à Rufin ; 3° un poëme *contre les Ingrats* ; 4° deux épigrammes contre un censeur jaloux de la gloire de saint Augustin ; 5° l'épitaphe des hérésies de Nestorius et de Pélage ; 6° cent seize autres épigrammes avec une préface ; 7° la réponse aux objections de Vincent ; 8° la réponse à ceux de Gennes ; 9° le livre *du libre Arbitre et de la Grâce* contre le Collateur, c'est-à-dire Cassien ; 10° le *Commentaire sur les psaumes* ; 11° le recueil de 392 sentences tirées des ouvrages de saint Augustin ; 12° la *Chronique*, divisée en deux parties, dont la première finit en 398, et la seconde en 455. On a attribué à saint Prosper plusieurs écrits qui ne sont pas de lui. Cet illustre défenseur de la grâce a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers et en prose. Ses poésies ont de la douceur, de l'onction et du feu ; la diction en est pure et le tour aisé. S'il n'y a point répandu certains agréments, comme les poëtes profanes, c'est qu'il ne cherchait qu'à défendre la vérité et à édifier, et non à plaire par des saillies d'imagination ; sa matière, d'ailleurs, ne le permettait pas. Mais, quelque épineuse qu'elle paraisse, il a su attirer son lecteur par la beauté de ses vers, par la force de ses expressions, par l'élévation et la noblesse de ses pensées. Ses ouvrages en prose sont d'un style concis, nerveux, naturel, sans affectation ni de termes ni de figures. Dans l'un et l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force et de netteté, songeant moins à orner son discours qu'à le rendre utile. Son éloquence est mâle ; elle a pour fondement des raisonnements très-forts et bien suivis, des expressions nobles, une érudition profonde dans les lettres divines et humaines, un excellent jugement et une pénétration d'esprit à laquelle rien n'échappe. Nous avons une traduction française, en vers et en prose, du poëme de saint Prosper faite par le célèbre M. de Sacy. Il est intitulé : *Contre les ingrats*. Le but de saint Prosper, en composant cet ouvrage, était uniquement de répandre dans le cœur des fidèles une sainte ardeur pour la vérité, et d'empêcher qu'ils ne fussent séduits par les ennemis de

la grâce. Ce poëme est, à proprement parler, l'abrégé de tous les écrits de saint Augustin sur la grâce. Il est divisé en quatre parties, qui sont précédées d'une petite préface. Il contient mille vers tous hexamètres, outre l'exorde, qui est comme une seconde préface. Les ouvrages de saint Prosper ont été imprimés à Paris, 1711 in-fol., par les soins de M. Maujeant, prêtre, et dans le *Patrologiæ Cursus completus* (tom. LI) publié par M. l'abbé Migne. Les critiques conviennent que les trois livres de la vie contemplative, qu'on a attribués à saint Prosper, sont de Julien Pomère. Ils soutiennent aussi que les deux livres *de la Vocation des gentils*, que quelques-uns lui ont attribués, sont de Prosper, Africain, qui, fuyant la persécution des Vandales, vint en Italie.

PRUDENCE. — *Aurelius Clemens Prudentius*, poëte chrétien, florissait dans le IVe siècle, sous l'empire de Théodose. Après avoir été successivement avocat, juge, homme de guerre et courtisan, il se lassa du monde, qu'il avait trop connu, et consacra tous ses loisirs aux belles-lettres. Quelques historiens en font, à tort, un personnage consulaire; mais il est certain qu'il avait exercé des emplois considérables. Il mit en vers l'abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament, à la suite d'un grand poëme *de la Création*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Cette œuvre capitale de Prudence a été répétée et renouvelée sur un nouveau plan, à l'époque de la Renaissance, par le sieur Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, qui a intitulé son poëme de la Création : *La première Semaine*, et son abrégé de l'Ancien Testament : *La seconde Semaine*, ouvrages qui eurent le plus grand succès dans leur temps.

Prudence a aussi composé un poëme *du Combat de l'esprit*. Ce pouvait être le sujet d'une grande et magnifique épopée, trop belle peut-être et d'un sentiment trop élevé pour être facilement comprise du plus grand nombre. Les triomphes des martyrs étaient alors tout récents, et la Thébaïde commençait à se peupler de solitaires; mais on chante toujours imparfaitement un combat qui dure encore, et Prudence n'a pu saisir qu'imparfaitement le vaste ensemble de son sujet. Ses hymnes pour tous les jours sont quelquefois plus heureuses, et toute l'Eglise admire encore sa belle hymne des saints Innocents: *Salvete, flores martyrum*. (*Voy.* HYMNES.)

Les *Couronnes des martyrs* contiennent la légende de plusieurs saints, entre lesquelles l'histoire du martyre de saint Laurent nous a paru particulièrement remarquable. Nous avons regretté seulement d'y trouver parfois le ton déclamatoire des poëtes de la décadence, et nous préférons de beaucoup, à ce style ampoulé de la latinité corrompue, la naïveté gothique des légendaires du moyen âge. Le traité *de la Divinité* contre les hérétiques, et celui *de l'Origine des péchés* se ressentent de ce goût des disputes théologiques qui signala les progres rapides de la décadence sous le règne des successeurs de Théodose Quoi qu'il en soit, Prudence n'était pas un homme sans talents, et malgré le mauvais goût de l'époque où il écrivait, il a trouvé plus d'une fois des inspirations qui révèlent chez lui un goût en quelque sorte instinctif des véritables beautés littéraires.

Son œuvre poétique avait un plan qui dénote du génie chez son auteur. C'était une conception encyclopédique, à laquelle devaient se rattacher non-seulement toutes les notions religieuses, mais encore toutes les connaissances humaines de son temps. Dieu et ses œuvres, la sainte Bible et les annales du christianisme naissant, la théologie et la philosophie étudiées dans les faits, soit divins, soit humains, les plus remarquables, tel était le plan de Prudence. Mais pour remplir ce cadre il lui restait trop à faire. Le christianisme n'avait pas encore sa littérature formée, et la poésie surtout, trop pleine encore des souvenirs impuissants du paganisme, manquait à cette époque de caractère et de chaleur.

En lisant le poëme *de la Création du monde*, de du Bartas, qui est comme une épopée des sciences naturelles au XVIe siècle, on peut juger de ce que pouvait être celui de Prudence, qui écrivait douze siècles auparavant. Il est vrai que, dans l'histoire de la science, ces douze siècles peuvent à peine compter pour douze jours; mais ce que le monde avait manqué ou négligé d'acquérir en savoir, il y avait suppléé par beaucoup de cette véritable poésie qui vient de la foi et des espérances éternelles; puis était venu le siècle de la prétendue réforme : les idées païennes avaient eu leur renaissance, et le crépuscule du soir avait reproduit les douteuses lueurs de celui du matin.

Nous avons diverses éditions des ouvrages de Prudence, entre autres celle de 1667, à Amsterdam, avec des notes de Nicolas Heinsius, celle de 1687, à Paris, à l'usage du Dauphin, par les soins du P. Chamillard, jésuite, et celle publiée par M. l'abbé Migne dans le tome LIX du *Patrologiæ Cursus completus*, qui peuvent passer pour les plus belles. La dernière surtout est précédée de magnifiques prolégomènes sur la vie et les ouvrages de Prudence.

PRUDENCE (LE JEUNE). — Prudence le Jeune, autrement appelé Galindon, était un savant espagnol du IXe siècle, qui, s'étant retiré en France pour se soustraire à la tyrannie des Maures, fut élevé sur le siége de Troyes à cause de sa science et de son mérite. On le consultait de toutes parts au commencement de son épiscopat, et il passait pour une des lumières de l'Eglise gallicane. Il contribua puissamment à conserver et à transmettre en France le goût de l'Ecriture sainte et des Pères, dont il faisait sa lecture et sa méditation habituelles. Il s'opposa avec énergie aux subtilités de Jean Scot, et contribua à conserver intactes, au milieu des orages de la scolastique, les dogmes imposants et les formes anciennes de la théologie positive. Il avait recueilli les maximes des principaux Pères sur la grâce, et, joignant les qualités d'un historien conscien-

cieux à celles d'un docteur éclairé, il composa une Chronique des cinq premiers siècles de la monarchie française, qui a été retrouvée dans l'abbaye de Saint-Bertin, et qui, à cause de cela, est connue, dans la littérature historique, sous le titre d'*Annales de Saint-Bertin*. Une lettre d'Hincmar nous apprend que saint Prudence de Troyes était l'auteur de cet ouvrage.

Saint Prudence n'avait pas moins de zèle pour la discipline que pour la doctrine. Il eût voulu voir autant de chrétiens parfaits qu'il voyait d'hommes; et tous les abus qu'il pouvait réformer étaient pour lui une occasion d'exercer son zèle. Il en donna des preuves toutes particulières dans la commission que Charles le Chauve lui donna de réformer, avec saint Loup, abbé de Ferrières, tous les monastères de France. Cette réforme, en rappelant les moines à des habitudes de travail et d'étude, contribua beaucoup à la conservation des lumières intellectuelles qui dans ces époques n'eurent, comme on sait, que les monastères pour refuges. Le nom de saint Prudence doit donc être cher aux amis de la civilisation et de la littérature chrétienne, non moins qu'aux défenseurs des saines doctrines de l'orthodoxie catholique.

Cet homme vénérable mourut le 6 avril 861. Ses œuvres théologiques, imprimées à Paris en 1650, dans le recueil des auteurs du XIe siècle qui ont écrit sur les questions controversées de la prédestination et de la grâce, seront prochainement reproduites (1851) dans le *Patrologiæ Cursus completus* de M. l'abbé Migne.

PSAUMES. — « Les psaumes, dit saint Ambroise, sont le langage de tous les fidèles; c'est la voix de l'Eglise, c'est la profession de foi la plus distincte, c'est le cri de joie et d'allégresse des enfants de Dieu. Ils chassent la colère, ils nous délivrent de nos inquiétudes, ils dissipent nos chagrins, ils nous défendent, la nuit, contre l'ennemi de notre salut; ils nous enseignent pendant le jour la loi du Seigneur; ils sont pour nous un bouclier impénétrable quand nous sommes dans la crainte, et un cantique de joie quand nous sommes dans la paix. Dès le commencement du jour on chante des psaumes, on en chante de même quand le jour finit. L'Apôtre ordonne aux femmes de se taire dans l'église, mais elles peuvent rompre le silence pour chanter un psaume. Les psaumes conviennent à tout âge, à tout sexe. Les vieillards quittent, pour les chanter, cet air grave et sérieux qui accompagne la vieillesse; ceux qui sont dans l'âge le plus tendre les chantent sans appréhender que leur chant les porte à la mollesse; on les chante dans un âge plus avancé sans ressentir les atteintes de la volupté. Les jeunes filles ne courent aucun risque pour leur pudeur, quand, d'une voix tendre et délicate, elles chantent ces saints cantiques; et, quoique les enfants aient ordinairement de la répugnance à apprendre, ils apprennent néanmoins un psaume avec plaisir. L'incarnation de Jésus-Christ, sa naissance, sa passion, sa résurrection, son ascension sont prédites dans les psaumes. On y apprend à éviter le péché, à ne pas rougir de la pénitence. L'exemple d'un si grand roi et d'un si grand prophète me retient et m'empêche de tomber; si j'ai eu le malheur de pécher, il m'anime à le confesser et à me relever de mes chutes.»

Nous ne pouvions mieux commencer notre étude littéraire sur les psaumes que par ce beau passage du plus docte et du plus éloquent des Pères de l'Eglise latine. Les psaumes, en effet, sont la grande poésie lyrique de l'Eglise, et rien de plus beau n'a jamais paru dans le monde. On trouve dans le livre des psaumes des modèles pour tous les genres lyriques, des hymnes d'abord, puis de grandes odes d'enthousiasme, des odes historiques, des odes morales et dogmatiques, des élégies nationales, des épithalames, des chants de triomphe et de deuil, des actions de grâces et des prières. Le livre des psaumes est donc le véritable manuel des littérateurs, et surtout des poëtes chrétiens: c'est là qu'ils doivent chercher toujours des inspirations et des modèles.

Les psaumes sont un dialogue sublime entre Dieu et l'humanité. C'est la grande physiologie de l'âme, et rien n'en prouve d'une manière plus évidente l'immortalité et les destinées divines. C'est une théologie mystique et une philosophie poétique auxquelles rien ne ressemble dans aucune littérature. On appelle le Sauveur du monde fils de David, et il l'était selon la nature; mais on peut dire en vérité que David a été le père du Messie selon la grâce; car toutes les tendres inspirations de l'Evangile se font pressentir dans les hymnes du roi-prophète. Quel amour des petits et des faibles dans ce prince si longtemps fugitif et persécuté! Quelle mélancolie pénitente et quel sentiment exquis de la divine miséricorde dans le cœur de cet homme si passionné, si coupable, mais si soumis à la main qui le châtie! On a pu dire de David aussi, comme de la Madeleine : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'il a beaucoup aimé;* et aussi, parce qu'il lui a été pardonné beaucoup, il aime encore davantage! Si David n'avait jamais péché, sa gloire serait trop grande, mais sa vie serait moins instructive et moins touchante. Quelle légende évangélique, en effet, que l'histoire du roi David! Jusqu'au péché exclusivement on la prendrait pour une parabole qui représente le Sauveur du monde. Cet enfant délicat qui frappe le géant blasphémateur et le tue avec ses propres armes, ce libérateur salué par les enfants et par les femmes, symbole des âmes simples et tendres, rend jaloux le roi du vieux monde, l'Hérode de ce temps-là, le réprouvé Saül, que David régénère et soulage pourtant dans ses fureurs par l'harmonie de sa harpe et de ses cantiques. Si Saül eût voulu adopter David comme il le lui avait promis, David eût protégé les dernières années du vieux roi, et le salut d'Israël se fût accompli sans secousses et sans effort. Mais l'or-

gueil humain ne transige pas avec la grâce divine. Saül veut tuer David, et le royaume légitime s'en va errer dans le désert. Quelles analogies avec l'histoire du Sauveur d'abord, fuyant en Egypte, puis du christianisme persécuté à son tour au berceau et fuyant dans les solitudes ! David est poursuivi comme un chef de bandits, et il épargne deux fois la vie de son persécuteur. Jésus-Christ se cache, on le surprend par trahison, on le condamne à mourir entre deux voleurs, et sur la croix il s'écrie : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. David, dans son exil, se nourrit des pains sacrés du temple ; Jésus mange avec ses disciples des épis le jour du sabbat, et proclame au nom de David que la loi est faite pour l'homme plutôt que l'homme pour la loi, tant sa divinité se fait humaine pour rendre l'humanité divine ! David est toute une synthèse religieuse, et il allie dans son caractère les traditions du judaïsme à des pressentiments chrétiens. Il s'irrite comme Jéhova, mais il pardonne comme Jésus. *Absalom ! mon fils Absalom ! puissé-je mourir pour te rendre la vie !* A ce cri, dont le vieux judaïsme se scandalise, on reconnaît l'inspiration plus que paternelle du Rédempteur. Une mère aurait-elle plus de miséricorde et de tendresse ? David a recouvré son trône, mais il a perdu son fils, son fils le rebelle et le parricide, son fils le violateur sacrilége du lit nuptial de son père, son fils l'incestueux vengeur d'un inceste, son fils le meurtrier de ses frères ! Mais plus Absalom est coupable, plus amèrement David le pleure : car plus il était méchant, plus il avait besoin de miséricorde et d'amour ! *Absalom, mon fils, ô mon fils Absalom !*

Le génie évangélique de David éclate tout entier dans les psaumes : aussi l'Eglise place-t-elle dans la bouche de Jésus-Christ les plus belles paroles du psalmiste ; le génie du christianisme respire dans ces hymnes sublimes, dans ces prières si tendres, dans ces entretiens si intimes de l'âme avec Dieu. De plus, on y retrouve toute l'histoire de la religion, et la Bible tout entière s'y résume depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. Commençons par le psaume CIII, qui est l'hymne de la création ; ajoutons-le aux deux premiers chapitres de la Genèse, et nous verrons s'il n'en est pas le complément nécessaire. Ce psaume commence par un cri d'admiration et d'enthousiasme : « Mon âme, bénis le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez révélé votre grandeur avec une infinie puissance ! vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté, vous vous couvrez de la lumière comme d'un vêtement.

« Vous étendez le ciel comme une tente, vous qui donnez pour toit les eaux supérieures ; vous abaissez la nuée pour monter sur elle, vous marchez sur les ailes des vents. »

Voilà le Créateur qui se met en marche et qui va commencer son œuvre : il a jeté la lumière comme un voile blanc sur ses épaules ; il monte et descend sur une échelle de nuages, et le souffle qui plane sur les eaux prête sa rapidité aux pas immenses de celui qui mesure l'étendue. Il passe, et les tempêtes l'écoutent ; les tonnerres sont ses messagers. *Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem.*

La création commence : la terre s'est assise sur son immobilité, et le torrent des siècles ne l'ébranlera même pas. La mer profonde l'enveloppe comme un manteau, les flots couvrent la cime des montagnes : Dieu parle, et la mer s'enfuit, les vagues ont peur du tonnerre de sa voix, les montagnes surgissent et les vallées s'abaissent à leur place prédestinée.

David colore vigoureusement la grande esquisse de Moïse, et décrit en poëte ce que le patriarche du Sinaï annonçait en révélateur. La mer mugit enchaînée dans ses limites, les sources s'infiltrent à travers les rochers, et vont sourdre dans les vallons pleins de fraîcheur et de verdure ; mille formes d'animaux gracieuses et étranges, tout un peuple bigarré d'oiseaux animent la terre et le ciel, et renvoient de rochers en rochers la voix répétée de leurs cris et de leurs chansons ; l'homme enfin apparaît dans cette solitude, et y vient comme un maître. La terre obéit à son travail et lui donne le pain de la force, le vin de la joie et l'huile de la réjouissance. Le Liban fait chanter ses grands cèdres, dont les branches sont des cités pour les passereaux ; le cerf bondit à travers les sinuosités de la montagne, le hérisson se cache dans les trous de la pierre, l'univers entier reconnaît son maître. Dieu assigne à la lune ses jours et ses heures, et montre au soleil la place où il doit se coucher à l'horizon. Il met les ténèbres dans le ciel, et la nuit est faite ; les brigands des forêts passent dans l'ombre, les lions avec leurs lionceaux rugissent leur prière et demandent leur pâture. Le jour qui renaît les chasse dans leur tanière, l'homme reparaît et continue ses conquêtes par le travail depuis le matin jusqu'au soir. « Oh ! que vos œuvres sont grandes, Seigneur ! s'écrie le prophète exalté par le tableau qu'il vient de peindre. Vous avez tout fait avec sagesse, et la terre est comme un domaine que vous remplissez de votre pouvoir ! Que la mer est grande lorsqu'elle déploie ses bras immenses, le sein peuplé d'innombrables poissons et sillonné par les vaisseaux ! Là se multiplie et s'agite toute une création nouvelle : c'est l'empire du dragon qui joue avec l'orgueil des vagues. Tous les êtres attendent de vous leur nourriture et la reçoivent à l'heure de leur besoin ; vous ouvrez la main, et ils sont comblés de bienfaits. Si vous détournez vos regards, tout se confondra, la vie manquera tout à coup, et les êtres vivants retomberont dans leur poussière ! Mais laissez échapper un souffle, et voilà toute une création nouvelle, la face de la terre est changée !

« Que la gloire du Seigneur soit éternelle, et qu'il triomphe dans ses œuvres ! Il regarde la terre, et elle tremble ; il touche les montagnes et elles fument !

« Ma vie entière sera un cantique au Seigneur ; tout mon être sera un hymne à sa louange. Puisse ma parole lui plaire ! car il est toutes mes délices... Que les pécheurs disparaissent de la terre et qu'ils ne soient plus !.. Mon âme, bénis le Seigneur ! »

L'enthousiasme est ici à son comble : ce ne sont plus des phrases poétiques, ce sont des cris d'adoration, d'admiration et de prière. Quelle poésie a jamais approché de celle-là ? Les puissances du ciel ont-elles pu, le jour où la création fut achevée, trouver un cantique plus sublime ? Ne voit-on pas le temps éclore au sein de l'éternité, dont le cercle commence et se ferme, dans la pensée du prophète, par une bénédiction répétée par un *Amen* toujours nouveau et toujours le même, par un *Alpha* et un *Oméga* de louange et d'amour ! N'avons-nous pas traversé les fraîches vallées d'Eden ? N'avons-nous pas assisté à la première aurore et entendu les innombrables concerts des solitudes du monde ? Venez donc maintenant nous parler de Pindare et des coursiers d'Hiéron, de Jupiter et de son aigle qui s'endorment au son de la lyre ! Taisez-vous : écoutez les oiseaux qui chantent, les cèdres qui murmurent comme les grandes eaux, la voix du premier homme qui prie. Mais quoi ! déjà les chants joyeux ont cessé... Pourquoi ces larmes, et quel est donc celui qui pleure ?

« Ayez pitié de moi, mon Dieu ! selon votre immense miséricorde, et selon la grandeur de votre clémence effacez mon iniquité.

« Du profond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, entendez ma voix.

« Seigneur, ne me châtiez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère.

« Je suis devenu malheureux, et je m'incline vers la mort... Mon cœur est troublé, ma force m'a abandonné, la lumière a délaissé mes yeux. Je suis comme une victime préparée aux coups de votre colère, et la douleur assiste à chaque instant de mes jours. »

Est-ce David ou l'humanité tout entière qui se lamente ? Est-ce le péché du roi d'Israël ou le péché d'Adam qui coûte tant de pleurs et de soupirs ?

La race d'Adam est exilée, et la postérité de Caïn opprime les enfants d'Abel. « Pourquoi te glorifier dans ta malice, toi qui es puissant en iniquité ? Enfants de Nemrod, race des géants, vous vous partagez la terre... Insensés ! Dieu dans le ciel vient de couronner roi éternel celui qui doit sauver le monde !

« Le Seigneur a dit à mon Maître : Assieds-toi à ma droite et attends ; car je donnerai pour escabeau à tes pieds les superbes qui te font la guerre.

« Je t'ai enfanté avant l'aurore du premier jour : tu es l'aîné de Lucifer, et il n'usurpera pas ton empire.

« Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains complots ? Dieu regarde du haut du ciel ; il voit tous les enfants des hommes ; le monarque ne se sauvera point par sa puissance, ni le géant par la grandeur de sa force... Vos chevaux ne serviront pas pour la fuite. Dieu tient les eaux de la mer renfermées comme dans une outre, et cache l'abîme dans les trésors de sa colère. Le déluge gronde déjà dans les profondeurs du ciel et de la terre. »

Enfin il éclate, et le psaume XVII nous en retrace l'effrayant tableau (v. 8-17).

La terre s'est agitée et tremble : les fondements des montagnes ont tressailli et se remuent ; les vapeurs montent comme des colonnes de fumée devant le visage de Dieu, qui étincelle de foudres et d'éclairs ; la détonation des volcans annonce le cataclysme universel ; une pluie de feu se mêle aux pierres calcinées et à la grêle. Le vengeur abaisse le ciel et descend, il presse sous ses pieds une nuit pleine de tempêtes, il s'environne des masses d'eau qui flottent dans l'air, et s'en fait une retraite d'où il lance les flèches de son tonnerre. La terre montre à nu ses abîmes et les sources de ses fleuves d'où l'eau se précipite comme le sang d'une artère blessée. La colère de Dieu agite en tout sens cette mer, et cependant il se penche encore pour chercher le dernier des justes ; il lui tend la main et le porte suspendu sur l'effrayant abîme des eaux !

Mais le déluge est passé ; les princes de la terre se rassemblent : *Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* La tour de Babel s'élève... Dieu sourit et se moque d'eux : *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.*

« C'est moi, dit le Verbe éternel, que Dieu a fait roi sur la montagne sainte pour annoncer aux peuples sa volonté.

« Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui au grand jour de l'éternité. Demande-moi la terre, et je t'en donnerai toutes les nations pour héritage. » (*Psal.* II.)

A cette voix les Titans se dispersent, et la confusion de leurs langages n'arrive même pas jusqu'à nos oreilles ; mais voici Abraham qui prie et fait entendre sur cette terre maudite une parole aimée du Seigneur.

(*Psal.* XXII.) « C'est le Seigneur qui me conduit, et rien ne pourra me manquer.

« Il m'a établi au milieu des pâturages, il m'a conduit aux sources qui désaltèrent, il a tourné mon âme vers lui seul...

« Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, ô mon Dieu ! parce que vous êtes avec moi ! »

Bientôt David fait entendre les plaintes de Joseph trahi par ses frères, et d'Israël dans la servitude ; ce n'est plus un homme, c'est un ver de terre qu'on foule aux pieds, l'opprobre des hommes et l'abjection de la populace. « Que Dieu se lève donc, et que ses ennemis soient dissipés ; que ceux qui le haïssent disparaissent devant sa face (*Psal.* LXVII.) »

« Qu'ils s'évanouissent comme la fumée, qu'ils fondent comme la cire devant un bra-

sier, et que les justes se réunissent devant Dieu dans un saint banquet; qu'ils goûtent les délices de la joie.

« Chantez des cantiques à Dieu ! Dites un psaume à son nom... Il délivre les captifs dans sa force, il marche devant son peuple, il traverse le désert, et le ciel fait pleuvoir la manne devant le Dieu du Sinaï... »

Ici le roi-prophète s'élève à la sublime inspiration de Moïse. Ici il faut placer ce beau psaume que nous sommes trop habitués à chanter pour ne pas être un peu blasés sur ses magnificences : *In exitu Israel de Egypto.*

« Voilà Israël qui échappe à ses maîtres barbares, voilà la famille de Jacob qui sort de la terre de servitude; la mer le voit et s'enfuit, le Jourdain retourne en arrière, les montagnes ont tressailli et lui font passage en bondissant.... Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous qu'il faut donner la gloire... afin que les nations ne puissent jamais dire : Où donc est leur Dieu ? — Notre Dieu ! il est dans le ciel et tout ce qu'il veut il le fait. »

Les psaumes CIV, CV et CVI, rappellent et retracent à grands traits les miracles du désert; enfin la terre de Chanaan est conquise, Dieu s'assied en maître au milieu du conseil des dieux, et il juge les maîtres du monde.

« Israël est sorti vainqueur des piéges des nations : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium* (*Psal.* CXXIII, 7.)

« La montagne de Sion est reine au milieu des montagnes, et le juste sera inébranlable comme elle (*Psal.* CXXIV).

« Heureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies (*Psal.* CXXVII). Vous mangerez le fruit de votre travail, et vous serez heureux. Votre épouse sera comme une vigne féconde aux côtés de votre demeure. Vos fils seront comme de jeunes plants d'olivier et fleuriront autour de votre table..

« Oh ! qu'il est bon et délicieux aux frères d'habiter ensemble ! (*Psal.* CXXXII.)

« La paix descend des grands aux petits, comme l'huile sainte, versée sur la tête d'Aaron, baigne sa barbe majestueuse et se répand jusqu'aux franges de son vêtement. Ainsi la rosée d'Hermon descend sur la montagne de Sion. »

Les psaumes sont remplis des contrastes entre la vie des bons et celle des méchants. David exalte le génie d'Israël, et rabaisse la gloire des nations étrangères : c'est un patriotisme ardent, mais plus élevé dans ses motifs que le patriotisme vulgaire. La cité sainte, aux yeux du roi-prophète, n'est pas seulement Jérusalem, c'est l'Eglise, dont il entrevoit d'avance la sainteté et les splendeurs. Ses soupirs et ses prières traduisent et expriment admirablement la soif ardente de l'humanité pour les sources du salut. « Comme le cerf désire les fontaines, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu ! Mon âme a eu soif du Dieu fort, du Dieu vivant : oh ! quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face du Seigneur ?

« Mon âme est devant vous comme une terre sans eau ; ma pensée est pleine de trouble, mais vous, Seigneur, jusques à quand ?... »

Il voit dans l'avenir ce Sauveur qui doit être son fils, et il chante ses fiançailles avec la céleste épouse ; il le voit beau entre tous les enfants des hommes (*Psal.* XLIV), conduisant la race humaine hors des ténèbres et de l'ombre de la mort, rassasiant ceux qui ont faim, désaltérant ceux qui ont soif (*Psal.* CVI) ; il change les sacrifices de sang en sacrifices de louanges ; il visite dans sa miséricorde ceux qui étaient dans la mendicité et dans les fers. Sa parole guérit toutes les maladies (*Ibid.*, v. 20); il rassemble toutes les familles dans le même bercail (v. 41) ; il apaise la mer irritée ; le souffle de la tempête était accouru, les flots montaient, enlevant la barque jusqu'au ciel, puis se creusaient en la replongeant dans les abîmes. Ils chancelaient dans leur trouble comme des hommes ivres, la crainte avait dévoré leur raison. Ils crient vers le Seigneur... la tourmente expire dans un souffle léger, et les vagues ont fait silence. *Et statuit procellam ejus in auram : et siluerunt fluctus ejus* (*Ibid.* v. 29.)

Il aime les enfants : car David les invite à le bénir : *Laudate, pueri, Dominum.* Il relève de terre le pauvre, et vient trouver sur leur fumier les hommes que Dieu éprouve comme Job ; il les prend par la main et les fait asseoir parmi les princes de son peuple (*Psal.* CXII, v. 8); il proclame heureux celui qui donne et qui prête, celui qui met son espérance dans le Seigneur, et distribue ses biens aux pauvres (*Psal.* CXI, v. 5 et 9).

David, après avoir peint de si frappantes couleurs le caractère du Messie, raconte tout ce qu'il aura de cruel à souffrir de la part des faux frères et des juges hypocrites ; il se plaint surtout avec amertume de la trahison de Judas. « Si un ennemi m'avait traité ainsi, dit-il, je l'aurais supporté; mais toi, l'homme de mon âme ; toi, mon compagnon de voyage et mon ami ! Nous avons prié ensemble dans la maison du Seigneur, et nous avons mangé ensemble ! » (*Psal.* LIV).

Il est devenu la fable du peuple : *De me loquebantur qui sedebant in porta, et in me psallebant qui bibebant vinum.*

« Tous ceux qui m'ont vu ont ri de mon abjection ; ils ont murmuré des lèvres, et ils ont branlé la tête (*Psal.* XXI).

« Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur maintenant le sauve !

« Et ils étaient autour de moi comme des taureaux furieux. Ma vie a été répandue comme l'eau ; mes os ont été disloqués : mon cœur a défailli dans mes entrailles comme la cire qui se fond.

« Mes ennemis m'entouraient comme des chiens altérés de sang, et le conseil des méchants avait assiégé mon innocence.

« Ils ont troué mes mains et mes pieds, et ils ont compté mes os ; puis ils me regar-

daient et me contemplaient dans mes angoisses. Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort (*Ibid.*, v. 19). »

Le Seigneur pousse un grand cri et il expire. Une grande voix annonce de nouvelles destinées au monde. « Voix du Seigneur sur les eaux; le Dieu de majesté a tonné sur les abîmes. Voix du Seigneur dans sa force; voix du Seigneur dans sa magnificence; voix du Seigneur qui brise le tronc des cèdres et qui fait trembler le Liban (*Psal.* XXVIII).

« Princes de l'enfer, ouvrez vos portes; portes éternelles, ouvrez-vous! le roi de gloire veut entrer (*Psal.* XXIII). » L'enfer est vaincu, le Sauveur remonte dans sa gloire entraînant la captivité captive; il apparaît victorieux au-dessus des rois qui se disent les dieux du monde. Il va juger à son tour ceux qui l'ont jugé. « Pourquoi, dit-il aux grands du siècle, faites-vous des jugements iniques, et altérez-vous la justice devant la face des pécheurs? Faites justice au pauvre et à l'orphelin; justifiez l'indigent et le faible, sauvez le malheureux et arrachez celui qui a faim de la main des pécheurs!...

« Mais ils n'entendent rien, ils ne comprennent rien, ils marchent au hasard dans la nuit... Eh bien! toutes les bases de la terre seront ébranlées! » — Prédiction terrible et qui se réalise sous nos yeux.

Le prophète continue, et c'est le Verbe de Dieu lui-même qui parle : « J'ai dit : Vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut, et vous mourrez comme des hommes, et vous tomberez à votre tour comme chacun d'entre les rois! ô Dieu! lève-toi et juge la terre, car tu hériteras de toutes les nations qui vont mourir! »

Ainsi le roi-prophète embrasse d'un coup d'œil toute l'histoire du monde, et promène son regard d'un rivage à l'autre du temps sur l'immensité éternelle; il va des splendeurs de la Genèse aux ténèbres de l'Apocalypse en passant par les mystères de l'Evangile. Il voit les nations briller et s'éteindre, elles tombent tour à tour aux pieds de celui qu'elles ont condamné et qui reste toujours vivant. Il assiste à ces révolutions terribles qui font tomber les couronnes comme des fruits mûrs que le vent secoue; et le Christ, le seul roi éternel, se prépare à recueillir l'héritage de tous les rois. Quel tendre amour pour les pauvres et les faibles! et dans quels livres de la loi ancienne David avait-il trouvé des modèles de cette tendresse? Le roi se souvient toujours qu'il a été berger, puis proscrit et fugitif; l'oppression irrite en lui l'esprit de Dieu : il voit une époque où la richesse sera mise à la place de la justice et tiendra lieu de toutes les vertus. Alors on ne voudra plus rien comprendre, et les plus forts feront la loi suivant leur égoïsme; alors il faudra se voiler la tête et s'attendre à un bouleversement universel... Ecoutez la clameur qui se fait entendre : « Dieu règne enfin! il triomphe; que la terre et que les îles soient dans la joie (*Psal.* XCVI). Les nuées et l'ombre l'environnent, la justice et le jugement soutiennent son trône. Le feu marche devant lui et trace dans les rangs de ses ennemis un cercle d'extermination.

« Les foudres ont éclairé le monde, la terre les a vues et elle s'agite pour s'enfuir. Les montagnes fondent comme la cire devant la face du Seigneur. Toute la terre va s'évanouir devant lui (*Ibid.*, v. 5). »

Ainsi le tableau du dernier jugement peut terminer la Bible poétique des psaumes, s'il nous est permis d'appliquer plus justement à la collection des chants sacrés du roi-prophète le nom qu'on donne aux recueils populaires des cantiques de Noël. Nous avons trouvé dans les psaumes l'esprit de la Bible toute entière et le génie des Evangiles; car David a complété la révélation donnée à Moïse, et son règne a figuré celui du Messie.

Le génie des psaumes est celui de la littérature chrétienne et de la civilisation moderne. L'ode de Malherbe qui a fixé la langue française est tirée des psaumes; Racine a pris dans les psaumes les inspirations et presque toutes les paroles de ses chœurs, qui sont les chefs-d'œuvre de son chef-d'œuvre; Jean-Baptiste Rousseau, dans ses odes sacrées imitées des psaumes, a élevé l'ode française à toute la grandeur qu'elle pouvait atteindre. Rien traduire David n'est pas une tâche facile, et il faut bien disposer de toutes les ressources de la langue et de l'art pour réussir même à l'imiter. Clément Marot, qui était un poëte charmant lorsqu'il s'agissait de badinage, donna le premier de presque tous les psaumes une traduction en vers qui fut admirée de son temps, et qui n'en est pas moins ridicule et illisible aujourd'hui. Théodore de Bèze et d'autres protestants ne furent guère plus heureux. Où Malherbe et Rousseau ont réussi, le grand Corneille lui-même et La Fontaine ont échoué. Depuis il a paru un grand nombre de traductions en vers des psaumes, et pas une n'est arrivée à la majesté des quelques imitations faites par les princes classiques de la poésie lyrique en France. Le moins malheureux de tous ces traducteurs a été peut-être M. le comte de Marcellus, chez qui une foi vive et une solide vertu aidaient si puissamment le talent poétique. Nous joignons ici quelques-uns de ses essais aux quelques odes sacrées que nous ne pouvions nous dispenser de choisir parmi les plus belles de Rousseau.

ODES SACRÉES DE ROUSSEAU.

Ode tirée du psaume XIV.

Caractère de l'homme juste.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice :

Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité;
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche;
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paraît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe;
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infâme gain
Ne fait point grossir ses richesses;
Celui qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

Ode tirée du psaume XVIII.

Mouvements d'une âme qui s'élève à la connaissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur gloire enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit :
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant :
Il prend sa course et s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Oh! que tes œuvres sont belles!
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits?
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie :
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant; inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connaître, Seigneur,
Les faiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens;
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocents.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a vu naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

Ode tirée du psaume XLVII.

Sur l'aveuglement des hommes du siècle.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille;
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'Esprit-Saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance :
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible! ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paira point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,

Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leurs raison soumise et complaisante,
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle Mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hom-[mes ;
Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous som-[mes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

Ode tirée du psaume CXLIII.

Image du bonheur temporel des méchants.

Béni soit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats.
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions :
En lui j'ai trouvé mon asile,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature ?
Qui suis-je, Seigneur ? et pourquoi
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper :
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre,
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper.

Mais quoi ! les périls qui m'obsèdent
Ne sont point encore passés :
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés.
Grand Dieu ! c'est toi que je réclame :
Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux,
Et viens sur leur voûte enflammée
D'une main de foudres armée
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix :
Toi dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des rois ;
Toi de qui les secours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi ;
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger ;
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidèle,
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connaît rien de légitime
Que le meurtre et l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous les yeux ;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines :
Leurs celliers regorgent de fruits :
Leurs troupeaux tout chargés de laines
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge :
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie.
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

ODES SACRÉES DE M. DE MARCELLUS.

Ode tirée du psaume XXVI, Dominus illuminatio mea.

Traduit et paraphrasé (1).

Dieu me protége : en vain éclate la tempête.
Du déluge de maux suspendu sur ma tête ;
En vain autour de moi j'entends gronder les flots.
Le Seigneur est ma force. Il m'éclaire, il me guide.
Je marche à sa lumière ; et d'un monde perfide
Je brave les complots.

Que vois-je ! les méchants triomphent. Ils m'entourent.
Avides de mon sang, mes ennemis accourent.
Hélas ! de tant d'horreurs qui peut me délivrer ?
Ils écument de rage... Ils tressaillent de joie.
Leur sanguinaire main s'ouvre, et saisit sa proie :
Ils vont me dévorer.

C'en est fait... Mais, Seigneur, votre main protectrice,
Prompte à me secourir, s'arme pour leur supplice.
Déjà la mort se peint dans leurs yeux effrayés.
Je vois tourner contre eux leurs projets sacriléges.
Interdits, confondus, arrêtés dans leurs piéges,
Ils tombent à mes pieds.

Oui, je verrais sur moi s'élancer une armée
Terrible, menaçante, à ma perte animée,
Si je marche avec vous, fidèle à mon devoir,
Seigneur, tant d'ennemis n'ébranlent pas mon âme ;
Leur puissance au combat m'aiguillonne, m'enflamme,
Et double mon espoir.

Mais que m'importe, ô ciel ! une victoire vaine
Des mortels insensés la faveur ou la haine,
Gémissant ici-bas, captif dans ma prison,
Si, consolé du moins à mon heure suprême,
Je vois alors pour moi s'ouvrir du Dieu que j'aime
La céleste maison !

(1) Cette paraphrase a paru dans les journaux en novembre 1832, dédiée à *S. A. R. Madame, duchesse de Berri, dans les fers.*

O palais du Seigneur ! enceinte radieuse !
Quand pourrai-je goûter ta paix délicieuse,
Dire à ce monde injuste un éternel adieu ;
M'enivrer au torrent de tes voluptés saintes (1),
Oublier mes travaux, mes douleurs et mes craintes
Dans le sein de mon Dieu ?

Déjà quand les méchants accablent ma faiblesse ;
Quand l'enfer déchaîné me poursuit et me presse ;
Dieu, m'offrant dans son temple un repos sûr et doux,
A leurs traits enflammés oppose sa puissance (2),
Me cache sous son aile, et met mon innocence
A l'abri de leurs coups.

Délivré des dangers que leur fureur m'apprête,
Les palmes du triomphe environnent ma tête ;
Dieu m'a rendu vainqueur de ceux qui m'ont bravé :
Aussi je vais partout, lui rapportant ma gloire,
Par des chants solennels publier la victoire
Du Dieu qui m'a sauvé.

Il prévient mes désirs, il entend ma prière.
Dans mes obscurités son ordre est ma lumière :
Si je marche en tremblant, sa grâce est mon appui;
Mes yeux cherchent les siens; son regard m'encourage,
Mon cœur pour lui palpite; et son secret langage
Ne s'adresse qu'à lui.

Je lui dis : O mon Dieu ! c'est en vous que j'espère,
Que la pitié pour moi parle au cœur de mon père ;
Ne fermez pas l'oreille à la voix du malheur.
Je n'ai d'autre soutien que le Dieu que j'adore
Ah ! ne méprisez pas un fils qui vous implore
Au jour de sa douleur.

Seigneur, vous le savez, né parmi les alarmes,
Mon berceau fut toujours arrosé de mes larmes.
Par un monde barbare à souffrir condamné,
Les auteurs de mes jours auraient pris ma défense ;
Hélas! ils ne sont plus : dès ma plus tendre enfance
Ils m'ont abandonné.

Mais Dieu me consola d'un regard favorable.
Puis-je assez exalter votre nom adorable,
Seigneur, assez bénir vos utiles secours ?
Ployez sous votre joug mes volontés rebelles ;
Et dans l'étroit sentier de vos lois immortelles
Que je marche toujours.

Ah ! ne me livrez pas à ces hommes perfides
Dont les subtils détours, les fraudes homicides
Portent à l'innocent d'inévitables coups.
En vain ils pensent fuir la justice divine :
Le méchant, ô mon Dieu! conspire sa ruine
En s'armant contre vous.

Enfin, pour couronner ma fidèle espérance,
Au jour de votre gloire et de ma délivrance
Mes yeux contempleront la terre des vivants :
Loin d'un monde, séjour du crime et du blasphème
Je jouirai des biens que la main d'un Dieu même
Prépare à ses enfants.

O mon âme! arme-toi de zèle et de courage ;
Affronte les périls, et fais face à l'orage :
Ton Dieu veut avec toi partager son bonheur.
Ne crains plus une mort d'un si grand bien suivie,
Et sache, en supportant les maux de cette vie,
Attendre le Seigneur.

Ode tirée du psaume LXIV, Te decet hymnus (3).

Traduit et paraphrasé.

A toi seul appartient la gloire,
Roi des cieux, maître des humains.
Mon cœur, mon esprit, ma mémoire,
Tout loue en moi le Saint des saints.

Le chœur des anges t'environne ;
Les étoiles font ta couronne :
Tout s'abîme dans ta splendeur.
En vain, pour chanter ta puissance,
Ma bouche s'ouvre : le silence
Est l'hymne digne du Seigneur.

Dieu juste, écoute ma prière ;
Rassure mes sens effrayés.
Mon front, caché dans la poussière
S'humilie et tremble à tes pieds.
L'univers est ta créature ;
Ta providence est la nature,
L'ordre des destins est ta loi.
L'immensité, c'est ton empire.
Père de tout ce qui respire,
Tout naît, tout vit, tout meurt en toi.

L'impiété parcourt le monde,
Semant l'horreur et le trépas.
Sa parole en douleurs féconde
A creusé l'enfer sous ses pas.
Hélas ! ou séduit, ou coupable,
En brisant ton joug adorable,
Ton peuple a cru trouver la paix.
Mais étends sur nous ta clémence,
Et couvre sous son voile immense
Et nos erreurs et nos forfaits.

Mais celui que ton choix délivre,
Rompant de funestes liens,
Loin de nous s'envole et s'enivre
A la source de tous les biens.
Admis au parvis de ton temple,
Il admire, il loue, il contemple :
Maison céleste ! heureux séjour !
Où mille concerts d'allégresse
Chantent l'immortelle sagesse,
Mère de l'immortel amour (1) !

Viens, arme-toi de ta justice (2) ;
Parais, rassure l'univers ;
Repousse le crime et le vice
Au fond du gouffre des enfers.
Des humains roi, pasteur et père,
En toi tout ce qui vit espère
Jusque dans l'ombre de la mort.
Le nautonnier près du naufrage
Pâlit, sur lui mugit l'orage ;
Il t'invoque, et se trouve au port.

Grand Dieu, la gloire est ta ceinture,
La puissance est ton vêtement.
Muette à tes pieds, la nature
Frémit à ton commandement.
Dans nos cœurs comme sur nos têtes
Quand tu veux tonnent les tempêtes,
Quand tu veux le calme renaît.
L'air siffle, la mer s'enfle et gronde,
Mais, docile à ta voix, son onde
Devant toi s'abaisse et se tait.

Qu'ainsi le démon de la guerre
Pâlisse et fuie à ton aspect.
Que tous les peuples de la terre
Tremblent d'amour et de respect ;
Qu'ils reconnaissent ta loi sainte ;
Qu'ils contemplent, saisis de crainte,

(1) *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ : et torrente voluptatis tuæ potabis eos* (Psal. XXXV, 9).
(2) *Tela nequissimi ignea* (Ephes. VI, 16).
(3) Le texte hébreu, que la Vulgate traduit par *Te decet hymnus*, peut se traduire aussi et peut-être plus exactement par *Tibi silentium hymnus*. « O « Seigneur ! le silence est votre louange. » David le chantait ainsi dans un de ses psaumes. (Bossuet, *Méditations sur l'Evangile, dernière semaine du Sauveur ; quarante-neuvième jour*. Voyez aussi la note de Bossuet sur ce texte, *loc. cit.*, et le P. Berthier sur le psaume LXIV.)

(1) *Sapientia... dicit... Ego mater pulchræ dilectionis* (Sap. XXIV, 1, 4, 24).
(2) C'est le sens du texte hébreu, qui semble faire rapporter ces mots *in æquitate* plutôt à *exaudi nos* qu'à *templum tuum*.

L'impie à tes pieds abattu.
Que tous les bons se réjouissent,
Et que tous les méchants frémissent
Du triomphe de la vertu.

La terre où brillent tes richesses
Que parent les plus doux attraits,
S'enorgueillit de tes largesses
Et s'enivre de tes bienfaits.
Ta main aux riantes campagnes,
Aux bois, aux vallons, aux montagnes
Prodigue tous les dons du ciel.
Tu bénis les rives fleuries
Et fais couler dans les prairies
Des ruisseaux de lait et de miel.

Tu couvres nos brebis de laine
Pour nous défendre des frimas.
Ton regard embellit nos plaines,
L'abondance naît sous tes pas.
Le ruisseau te doit son murmure,
La verte forêt sa parure,
Le doux rivage ses gazons.
Au terme de son cours l'année
Par tes soins se voit couronnée
De vendanges et de moissons.

Tu fais revivre les ruines,
Ta voix anime le désert.
La rose y succède aux épines,
Au noir buisson le bosquet vert.
Une pluie heureuse l'inonde :
Il se change en plaine féconde
Et brille de mille couleurs.
Sur la terre fertilisée
Un ciel pur en flots de rosée
Distille le parfum des fleurs.

Ta main puissante a donné l'être
Aux merveilles que nous voyons.
Mais l'homme, né pour te connaître,
Jouit du plus beau de tes dons.
Ton nom du couchant à l'aurore
Est béni; partout on t'adore,
On t'aime; on s'écrie en tout lieu :
« Louange au maître du tonnerre ! »
La mer, les fleuves, l'air, la terre,
Le ciel, tout chante : Gloire à Dieu ! »

Ode tirée du Psaume LXXXII, Deus, quis similis erit tibi?

Traduit, paraphrasé et appliqué à la France en 1829.

Levez-vous, Roi des rois; votre lente justice
Excite le blasphème, encourage le vice,
Consomme des pécheurs l'aveuglement fatal.
D'un Dieu prompt à punir qu'ils sentent la présence;
Qui ne tremblerait pas devant votre puissance,
Grand Dieu? qui marche à votre égal?

Ils vantent leurs succès, ils parlent de leur gloire,
Hélas! nous avons vu les fruits de leur victoire :
Tout céda, tout fléchit sous leur coupable effort;
Le sang coula partout sans assouvir leur rage;
Leur liberté devint un horrible esclavage,
Et leur règne un règne de mort.

Leurs complots ténébreux, avant-coureurs des crimes,
Dans l'ombre du secret choisissant leurs victimes,
De mille horribles vœux épouvantent la nuit.
Nous n'espérons qu'en vous; nos larmes vous implorent,
Seigneur; vous le savez, dans ceux qui vous adorent
C'est vous que leur fureur poursuit.

Ils ont dit : Haïssons d'une haine immortelle
Ce Dieu qu'invoque en vain son peuple trop fidèle,
Que son culte et son nom soient proscrits en tous lieux;
Conjurons à l'envi leur ruine commune;
Et détruisons partout la mémoire importune
Et de ce peuple et de son Dieu.

Ainsi, Dieu des vertus, du couchant à l'aurore,
Le pécheur vous maudit, le juste vous honore :
On ne peut être bon, Seigneur, sans vous aimer;
Contre votre saint nom tous les méchants frémissent,
Le mensonge, l'erreur, tous les crimes s'unissent,
Pour vous combattre et blasphémer.

Faites tomber sur eux votre main vengeresse.
Frappez leur fol orgueil; confondez leur sagesse;
Qui croit anéantir vos décrets immortels.
Ils osent de vos saints envahir l'héritage.
Ces temples sont à nous, disent-ils : et leur rage
Profane et brise vos autels.

Fiers des progrès trompeurs d'une aveugle science,
Ils verront leurs complots et leur vaine prudence
Tomber, s'évanouir aux pieds du Dieu vivant :
Comme le char qu'entraîne une pente rapide,
Ou comme dans les airs vole la paille aride,
Jouet des caprices du vent.

Tels ont vit autrefois, jaloux de votre gloire,
Des mortels au Très-Haut disputer la victoire :
Mais bientôt à son souffle ils disparurent tous.
Qui peut impunément vous déclarer la guerre,
Et qui jamais en vain du maître du tonnerre
Osa provoquer le courroux?

Comme un feu dévorant, né du sein des campagnes,
Consume les forêts, menace les montagnes,
De sa clarté funeste embrase au loin les airs (1) :
Que de votre courroux le tourbillon terrible (2)
Enveloppe l'impie, et que son bruit horrible
Frappe d'effroi tout l'univers.

On verra leurs palais renversés, mis en poudre,
Leurs fronts audacieux sillonnés par la foudre,
Eux-mêmes effacés du livre des vivants..
Mais non, Seigneur; ouvrez votre sein tutélaire,
Que l'amour paternel désarme la colère;
Ces ennemis sont vos enfants.

Imprimez sur leurs fronts la honte et les alarmes.
Soudain leurs yeux remplis de salutaires larmes
Tourneront vers leur Dieu leurs regards effrayés :
Le pécheur qu'égarait un sort longtemps prospère,
Si le bonheur s'enfuit, se souvient de son père,
L'invoque, et se jette à ses pieds.

Ainsi, par les méchants votre gloire outragée,
Aux yeux du monde entier triomphante et vengée,
Vous fera reconnaître à de nouveaux bienfaits.
En apôtre, Seigneur, vous changerez l'impie.
Dans la loi qu'il bravait il trouvera la vie,
Et rougira de ses forfaits.

Oui, grand Dieu! sous la main de votre providence,
Toujours l'humble vertu reçoit sa récompense,
Le crime s'humilie ou tombe sous vos coups.
Ah! contre le Très-Haut, l'auteur de la nature,
En vain s'enorgueillit la vile créature :
La gloire n'appartient qu'à vous.

Ode tirée du Psaume LXXXIII, Quam dilecta.

Traduit et paraphrasé en forme de prière, qu'adresse à Dieu un jeune chrétien au moment où il vient de faire sa première communion, 2 février 1832.

Qu'il est doux d'habiter dans vos saints tabernacles,
Seigneur, de méditer vos consolants oracles,
Au pied de vos autels;
De mépriser le monde et ses brillantes chaînes,
D'opposer à ses lois fugitives et vaines
Vos décrets immortels!

Combien plus belle encore est la demeure sainte
Dont votre gloire emplit la lumineuse enceinte!

(1) Ἠΰτε πῦρ ἀΐθηλον ἐπιφλέγει ἄσπετον ὕλην
Οὔρεος ἐν κορυφῇς· ἕκαθεν δέ τε φαίνεται αὐγή
(HOMER. *Iliad.* c. II, v. 455.)

(2) Cette image et le mot même *tourbillon* sont dans l'hébreu.

Ah! que fais-je ici-bas?
Epris de votre amour, consumé par sa flamme,
Je gémis, je languis, je me meurs, et mon âme
S'élance dans vos bras.

Quel éclat m'investit? Je triomphe du monde;
Mon jeune front rayonne, et l'allégresse inonde
Mon cœur pur et fervent.
Par vos tendres faveurs mes peines sont charmées,
Celui que je possède est le Dieu des armées,
Il est le Dieu vivant.

Un toit hospitalier recueille l'hirondelle (1);
Dans son nid dort en paix la jeune tourterelle;
Moi proscrit en tout lieu,
Exilé, fugitif, errant de ville en ville,
Dans mon triste abandon j'embrasse pour asile
Vos autels, ô mon Dieu!

Qu'il est heureux, Seigneur, qu'il est digne d'envie
Celui qu'après les maux de cette triste vie
Vous daignez consoler!
Il règne : dans le ciel son trône a sa racine.
La révolte et l'enfer, ligués pour sa ruine
Ne sauraient l'ébranler.

Bienheureuse après lui l'âme pure et fidèle
Qui, trouvant le repos à l'ombre de votre aile,
Vous offre ses douleurs :
Sur la terre d'exil, colombe désolée,
Languissant loin de vous dans la sombre vallée
Que fécondent nos pleurs!

Mais celui que Dieu guide et prend sous sa défense,
Dirigé par sa main, marche, court et s'avance
De vertus en vertus;
Foulant aux pieds la terre et sa gloire frivole
Par ces divins degrés il s'élève, il s'envole
Au séjour des élus.

Toujours dans vos décrets, législateur suprême,
De la gloire d'un Dieu qu'il adore et qu'il aime
Il vit luire un rayon.
Bientôt loin du séjour qu'ensanglante le crime,
De vos conseils secrets il sondera l'abîme
Dans la sainte Sion.

Grand Dieu! voyez mes maux, essuyez tant de lar-[mes
Que nos cris jusqu'à vous, que nos justes alarmes
Ne montent pas en vain.
Seigneur, Dieu des vertus, Dieu qu'adoraient mes
Entendez les soupirs, exaucez les prières [p res,
D'un royal orphelin.

Le Seigneur dans les rois honore son image.
De leur autorité sa parole est le gage :
Il vengera leurs droits.
Son nom est le Très-haut; il lance le tonnerre.
Il est le Dieu des dieux au ciel, et sur la terre
Il est le roi des rois.

Seigneur, que sont auprès de vos chastes délices
Ces triomphes d'un jour (2), ces grandeurs corrup-[trices
Dont l'homme est si jaloux?
Loin de moi des pécheurs la coupable demeure!
Un siècle au milieu d'eux n'égale pas une heure
Passée auprès de vous.

Dieu se donne lui-même à ceux dont l'âme est pure.
La vérité sans voile et l'amour sans mesure,
Tel sera leur bonheur.
Sa main répand la vie et donne la victoire.
Par lui nous triomphons, lui seul règne, et la gloire
N'obéit qu'au Seigneur.

De l'impie orgueilleux il abat la puissance,
Comble de biens le juste, et de l'humble innocence
Est l'immortel appui.
Il menace et console, il punit et pardonne.
A ses soins paternels heureux qui s'abandonne,
Et n'espère qu'en lui!

Ode tirée du Psaume CXV, Credidi, etc.

Traduit, paraphrasé et appliqué à la mort de Mgr Borderies, évêque de Versailles (1).

J'ai cru : ma foi toujours animant mes paroles,
J'ai combattu le monde et ses vaines idoles;
Seigneur, votre sagesse inspira mes discours.
Mais que mes tristes yeux ont répandu de larmes!
Que d'outrages, grand Dieu! que de maux, que d'a-[larmes
Ont affligé mes derniers jours (2)!

En voyant sans pudeur trahir la foi promise,
Vos bienfaits méconnus, et votre sainte église
Sans défense livrée aux plus noirs attentats,
Tous les crimes régner sur la terre où nous sommes,
J'ai gémi dans mon cœur, et j'ai dit : « Tous les [hommes
« Sont des fourbes et des ingrats. »

Cependant, votre grâce élevant mon courage,
Seigneur, sans me troubler, j'ai fait tête à l'orage :
Parmi tant de douleurs vous m'avez consolé.
Que faire pour le Dieu dont le bras me protége?
Faible, je ne puis rien, hélas! Que lui rendrai-je
Pour les biens dont il m'a comblé?

Appuyé sur son aide et sur ma conscience,
Et redoublant pour lui d'amour, de confiance,
Répondant à ses soins par mon tendre abandon,
Des méchants conjurés défiant la malice,
De la main du Seigneur je prendrai son calice,
Et j'invoquerai son saint nom.

Armé de cette foi qu'un vain orgueil condamne
Bravant l'impiété dans ce siècle profane,
J'adorerai le Dieu qui seul est mon appui.
Sa bonté fait briller sa sagesse profonde,
Et la mort de ses saints que méprise le monde
Est précieuse devant lui.

Plus je vois triompher la cause de l'impie,
Plus mon espoir en vous, Seigneur, se fortifie;
Les vaincus d'aujourd'hui seront vainqueurs un [jour (3).

Tranquille, je m'endors dans les bras d'un bon père.
Me repousseriez-vous? Votre Eglise est ma mère:
Je suis l'enfant de votre amour.

Aussi, m'adoucissant le terrible passage,
Vous avez terminé mon long pèlerinage,
Et je vais, affranchi des terrestres liens,
Bénir votre saint nom dans un chœur de louanges;
Et, partageant la gloire et le séjour des anges,
Boire à la source des vrais biens.

Des rayons immortels la splendeur m'environne;
Je reçois de vos mains la céleste couronne;
Et, quittant pour jamais un monde criminel,
J'habite le palais du maître du tonnerre,
Oubliant les douleurs du temps et de la terre
Au sein d'un bonheur éternel.

(1) Le mot hébreu signifie *hirondelle*, et est entendu ainsi par presque tous les hébraïsans. (Voyez le P. Berthier, psaume LXXXIII.)

(2) Pageant of a day. (*Pope, Elegy.*)

(1) Ce psaume CXV est, dans le psautier hébraïque, la suite et le complément du psaume CXIV, que j'ai autrefois appliqué à la mort du saint et illustre archevêque de Bordeaux, monseigneur d'Aviau. (Voyez mes *Odes sacrées tirées des quinze psaumes graduels*, dédiées à S. S. le pape Léon XII. Paris, 1827, p. 95.) Le psaume CXIV commence par *Dilexi* (*j'ai aimé*). Le CXV commence par *Credidi, j'ai cru*. Les deux vénérables prélats ont *cru* et *aimé*. Aujourd'hui ils ne *croient* plus, ils voient. Mais ils *aiment* et *aimeront* toujours. (*Note de M. de Marcellus.*)

(2) Le verbe hébreu que la Vulgate rend par *humiliatus sum* veut plutôt dire *afflictus sum*.

(3) *Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt* (Sap., V, 1).

R

RABELAIS et RACINE. — Joindre ensemble les deux noms de Rabelais et de Racine, c'est prendre à leur naissance et à leur apogée les gloires de la langue française. Rabelais, quoique prêtre et religieux, n'appartient pas à la littérature chrétienne; et toutefois on doit dire, à sa louange, qu'à une époque où le venin de la réforme infectait les meilleurs esprits, il sut, malgré les écarts de la plaisanterie, rester uni au centre de l'autorité, et exerça avec une décence qu'on n'eût peut-être pas attendue d'un pareil écrivain les fonctions du saint ministère dans la cure de Meudon.

La langue française doit à Rabelais ses premières saillies et sa première richesse, et c'est à l'école de cet écrivain que se sont formés tous les maîtres en malice naïve, tels que La Fontaine et Molière. La critique et la gaieté, dont l'Eglise ne réprouve que les excès et les abus, trouvèrent en lui leur grand docteur, et s'il ne sut pas encore se montrer poli, il fit du moins passer ses grossièretés à force de finesse. La Bruyère, qui a jugé Rabelais avec une grande sévérité, lui accorde toutefois les qualités les plus éminentes. « Son livre, dit-il, est un mélange inexplicable : c'est une chimère; c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelqu'autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille. Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats. »

« Rabelais, dit un écrivain remarquable, M. Emile Mazens, dans un travail justement apprécié où il examine le mouvement de la langue française depuis Rabelais jusqu'au XVIII[e] siècle, Rabelais n'était pas seulement un bel-esprit ; c'était un des hommes les plus savants de son siècle. Il possédait l'italien, l'espagnol, l'allemand, le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe. La grammaire, la poésie, la philosophie, la médecine, l'astronomie, la jurisprudence et la théologie ne lui étaient pas étrangères. Il mit un peu de tout cela dans son livre, et cette confusion ne tourna pas au profit du bon goût.

« Tandis que le langage inégal de Rabelais ne tombait que trop souvent dans le cynisme ou dans l'obscurité, Marot mettait dans le sien une grâce et une lucidité que nous admirons après trois cents ans. C'est lui qui nous apprit ce facile enchaînement du discours, ce tour ingénieux et cette netteté des constructions, ignorés auparavant. Chose étonnante ! c'est un poëte qui, sacrifiant à la clarté les licences et les inversions si chères à son art, imposa à la pensée cet ordre méthodique qu'elle ne semblait devoir emprunter qu'à un philosophe.

« A son école se formèrent des prosateurs célèbres, et tous les écrits qui suivirent attestent l'influence de ses vers. Marguerite de Valois fait passer dans ses contes l'attrayante naïveté de son badinage, et Amyot, lui dérobant sa gentillesse ingénue et ses grâces enfantines, n'a besoin que d'une abondance plus nombreuse pour donner à Plutarque un digne interprète, et faire la première de nos traductions où l'on reconnaisse les traits de l'original.

« Nos vieux translateurs étaient restés si loin des anciens, qu'on peut douter qu'ils en sentissent la perfection. Dès que le sens est grossièrement reproduit, ils pensent avoir rempli leur tâche, et nulle part on ne les voit entreprendre une lutte supérieure à leurs forces. Le choix même de leurs modèles nous permet ordinairement de juger de leur goût. Il est rare qu'ils préfèrent les chefs-d'œuvre du siècle d'Auguste à la latinité barbare du moyen âge, et souvent ils se bornent à traduire leurs devanciers.

« De quelle utilité leur travail pouvait-il être pour la langue ? n'offrait-il pas encore plus d'écueils que d'avantages ? Lorsqu'un idiome est fixé, l'étude assidue de l'antiquité lui communique sans doute des formes plus variées et des combinaisons plus savantes ; mais lorsque, incertain de lui-même, il s'agite et cherche son propre génie, tout commerce étranger peut lui devenir funeste et l'égarer dans sa marche.

« Au lieu donc de s'exposer aux dangers d'une imitation trop précoce, c'est dans l'usage ordinaire qu'on devait chercher cette aimable simplicité qui ne tient pas tant à l'esprit des écrivains qu'à celui de l'époque. Quand tout a été dit, on tourmente l'expression pour rajeunir les idées. Dans une littérature naissante, au contraire, on vise moins à l'effet; on ne s'efforce pas de tout faire ressortir, et le style a je ne sais quelle fleur de naturel qui ne saurait durer longtemps.

« Tandis que notre langue avait tous les agréments de l'enfance, quelle tentative audacieuse vient tout-à-coup la troubler et la travestir ? Un poëte veut l'enrichir des trésors d'Homère et de Virgile, et la couvre violemment de leurs dépouilles. Non content de modeler sa versification sur la leur, il adopte encore leurs mots combinés et une partie de leur vocabulaire. Les jargons mêmes de nos provinces ne sont point rejetés, et la France semble avoir rétrogradé vers la barbarie.

« Ainsi se manifeste à cette époque l'irrésistible ascendant des vers. L'enthousiasme de Ronsard entraîne ses contemporains, et la contagion se répand de tous côtés. Ses nombreux disciples parlant, comme lui, grec et latin en français, s'enorgueillissent de n'employer que des mots qui demandent un commentaire, et, pour les entendre, il

faut souvent avoir un lexique entre les mains.

« Cet abus de l'érudition n'était pas fait pour déplaire aux savants d'alors. Charmés de retrouver dans notre littérature les objets de leur culte, ils applaudissaient au travers général que leur style informe et décoloré n'eût jamais produit. Les efforts de la mémoire refroidissent et éteignent l'imagination. Aussi nos érudits ne connaissaient-ils pas ces mouvements rapides, cette flamme de l'expression, qui popularisent les défauts comme les beautés de la poésie ; et leurs compositions, pleines d'un savoir indigeste et d'un pédantisme bizarre, n'amenèrent pour l'art de la parole aucun résultat nouveau.

« D'autres écrivains se montrèrent plus éloquents, sans opérer à cet égard de réforme importante. Toutes les lois grammaticales étaient renversées. Chacun pouvait tout oser, et l'indépendance abusive des opinions, provoquée par nos disputes religieuses, s'accommodait assez de cette anarchie.

« Un homme doué d'une grande imagination peut manier habilement un idiome imparfait, sans contribuer beaucoup à ses progrès. Au lieu de substituer à un usage douteux des règles que son génie aurait peut-être fait respecter, il peut profiter du désordre où il trouve le langage pour donner à ses idées une marche plus libre et un tour plus original. Nulle contrainte ne gêne son expression. Ses pensées étincellent par la vivacité des images et par la variété des formes. En le lisant on lui pardonne son audace : on sent qu'on ne pourrait le corriger sans l'affaiblir. Mais, aussitôt qu'on passe à son école, on est surpris de ne plus trouver le même charme, et c'est alors qu'on est frappé de l'incorrection, des tournures vicieuses, des locutions triviales qu'il a laissées après lui. On voit bien que nous parlons de Montaigne.

« Admirateur de Ronsard, Montaigne partagea plusieurs de ses erreurs littéraires, et, quoique plus retenu dans ses excès, il méconnut ainsi que lui le caractère de notre langue. On dirait que, pour n'en pas être esclave, il négligea de l'étudier. *C'est aux paroles à servir et à suivre*, disait-il, *et que le gascon y arrive si le françois n'y peut aller*. Accoutumé dès l'enfance à penser avec les auteurs de l'ancienne Italie, il s'exprima de la même manière, et dut à leurs écrits tous les secrets de son style. Il étonne par une invention continuelle; mais ces tournures hardies, ces effets pittoresques n'appartiennent qu'à lui seul, et ne se transmettent pas plus que le talent de l'écrivain. On peut donc assurer, avec Voltaire, qu'il faut regretter l'imagination de Montaigne, et non pas son langage. C'est un instrument imparfait avec lequel il exécute un bel ouvrage, et qu'il transmet à ses successeurs sans l'avoir perfectionné.

« Il appartenait à la poésie de réparer le mal qu'un poëte avait fait. Elle ne se contente pas, comme l'érudition et la philosophie, de l'approbation de quelques hommes : les suffrages de la multitude lui sont nécessaires. Renonçant donc à un luxe pédantesque, elle recouvra dans Bertaud sa première simplicité. Ainsi un ruisseau dont on a troublé le cours reprend en peu d'instants la limpidité de ses eaux. Mais en sortant de l'affreux désordre où Ronsard l'avait précipitée, devenue plus timide par ses écarts, elle se soumit à une discipline plus sévère, et, en aspirant à la clarté, elle manqua d'audace et demeura sans élévation.

« Nous possédions depuis longtemps un idiome naïf et énergique; il restait à en découvrir un autre, que Ronsard avait cherché en vain, un autre interdit au vulgaire, et que les anciens appelaient le *langage des dieux*. Une pareille création n'avait pas encore de modèle parmi nous, tandis que nos écrivains avaient pu imiter tout le reste.

« A mesure que les progrès de la civilisation modifient les manières d'un peuple, la distance des rangs établit des différences dans les procédés, et de là une multitude de nuances qui donnent de la délicatesse aux propos. Cependant la louange prend de la finesse, la plaisanterie acquiert de l'enjouement, et du désir de plaire au pouvoir ou de désarmer la beauté, naissent tous les agréments de la conversation. C'est de cette façon qu'une cour galante et polie avait pu préparer le charmant badinage de Marot.

« Mais où trouver cette harmonie imposante, cette majesté soutenue, et cette grandeur idéale qui ne fut jamais dans les mœurs? Est-ce la prose ou les vers qui devaient nous y conduire? Cette question porte sa solution avec elle.

« Destinée à éclairer les hommes sur leurs intérêts ou sur leurs devoirs, l'éloquence fut d'abord obligée à parler comme eux, sous peine de nuire à son effet par l'apparence de la recherche. Bornée aux sentiments habituels, aux besoins et aux usages de la vie, pour paraître naturelle il fallut qu'elle se rapprochât constamment du langage ordinaire. Elle ne pouvait donc pas s'en détacher assez complétement pour s'élever à une dignité inconnue.

« La poésie surmonte ces entraves, et l'univers entier est son domaine. La riante étendue des campagnes et la triste âpreté des monts, la sérénité du matin et le fracas des tempêtes, fixent tour à tour ses regards, et nourrissent ses inspirations. Franchissant même les bornes du possible, elle s'élance dans un monde imaginaire, où elle fait revivre, en les embellissant, les formes de la nature physique. Les cieux et les enfers se peuplent à sa voix d'habitants dont elle raconte les actions et dont elle répète les discours. Elle ne saurait reproduire ces vastes images, ni proportionner ses chants à la stature colossale de ses héros, sans déployer la richesse du coloris et la magnificence de l'élocution.

« Il est vrai que, longtemps enchaînée par la familiarité de notre langue, elle nous amusa par ses jeux, au lieu de nous trans-

porter par ses merveilles; mais tout à coup cette langue s'enrichit, son âpreté fit place à une harmonie ravissante, les enjambements, les inversions forcées, les tours vicieux disparurent, et la France étonnée reconnut dans Malherbe le créateur de notre idiome poétique.

« Quel spectacle inattendu présente alors notre littérature! Tout change de face. Les émules de Malherbe s'instruisent à ses leçons, et, quand il a cessé de se faire entendre, ses élèves maintiennent presque l'art des vers à la hauteur où il l'a porté. La prose même reçoit de l'un d'eux cette noble gravité, ces périodes nombreuses qui conviennent à l'éloquence, et dès lors la langue est préparée pour les talents supérieurs qui vont bientôt l'immortaliser.

« Voilà sous quels auspices s'annonçait le brillant siècle de Louis XIV. Tout avait semblé concourir à son illustration. De longues douleurs précédèrent l'enfantement de sa gloire, et les esprits, retrempés au sein des déchirements publics, s'étaient remplis lentement de cette activité qui résulte de l'agitation.

« On dirait que le génie des peuples ne peut se réveiller qu'au sein des tempêtes. C'est après avoir triomphé de toutes les forces de l'Asie, que la Grèce nous surprend par l'éclat de ses chefs-d'œuvre, autant que par le prestige de ses victoires. C'est au sein de l'anarchie et des proscriptions que Rome voit naître le siècle d'Auguste. Avant de sortir de la barbarie, l'Italie moderne est en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins. Les lettres ne fleurissent en Allemagne qu'après la guerre de trente ans, et l'Angleterre ne les cultive avec succès, sous le règne de Charles II, qu'après les orages qui avaient renversé l'ancienne dynastie, et préparé l'usurpation de Cromwell. Il en fut de même parmi nous. Après nos querelles religieuses, nos guerres civiles et les troubles de la ligue, le XVIIe siècle commence, et le grand Corneille se montre à sa tête.

« Nous ne peindrons pas ici cet homme prodigieux tirant notre théâtre du chaos; nous ne nous arrêterons ni à la variété, ni à la vigueur de ses conceptions, pour n'envisager que les beautés dont son style étincelle.

« Malherbe avait indiqué les chemins qui conduisent au sublime, plutôt qu'il ne les avait frayés. Corneille sut si bien les aplanir, que ses inégalités ne furent plus pardonnables à ses successeurs. Il n'a pas, à la vérité, une marche constamment régulière; mais il s'élance comme par bonds, et quand l'expression se refuse à l'orgueil majestueux de ses pensées, il la dompte et l'asservit. Tout s'agrandit sous sa plume; les faiblesses même de l'amour prennent une teinte héroïque, et son génie est tellement au niveau des grands hommes qu'il introduit sur la scène, qu'il semble avoir évoqué leurs ombres. S'il se laisse quelquefois entraîner par le mauvais goût de ses contemporains, ce n'est que lorsqu'une action languissante ou les glaces de l'âge refroidissent son imagination. Son âme avait besoin d'être émue. Partout où il se livre à son enthousiasme, dirigé par l'instinct le plus heureux, il devine la langue qui ne saurait vieillir. Lors même qu'il succombe sous le poids des ans, ses productions portent encore son empreinte. Souvent il s'y montre tout entier, et, pour parler comme un ancien, ces fruits de sa vieillesse sont les rêves de Jupiter.

« Quel pas immense il fit faire à son siècle! Jamais la muse tragique n'eut une éloquence plus vigoureuse; jamais cette fierté des caractères, qui excite notre admiration, ne fut rendue avec une énergie plus mâle et plus altière.

« Cependant toutes les sources du beau n'étaient point épuisées, et nous avions encore à faire d'immenses conquêtes. Cette élégance continue qui soutient partout l'intérêt, cette douce mélodie et cette onction délicieuse qui s'emparent de l'âme; ces tours audacieux et corrects, lors même qu'ils ont secoué le joug de la grammaire; ces alliances de mots, dont la prudente témérité joint la vivacité à la justesse; ce langage des passions, tantôt plein de mollesse et de langueur, tantôt brûlant et impétueux comme elles, n'existaient qu'imparfaitement sur la scène, jusqu'au moment où Racine parut.

« Les chefs-d'œuvre de cet immortel écrivain et de son illustre devancier, représentés fréquemment devant une foule attentive, se gravèrent dans tous les esprits, et les sentiments héroïques qu'ils réveillaient au fond des cœurs furent peut-être un levain de grandeur dans les idées nationales. Il est certain du moins qu'aucun ouvrage en prose n'influa autant sur le langage que les vers de Racine.

« Aussi fugitive qu'une suite de sons désordonnés, la prose ne se retient que par le secours de la pensée; mais les vers, comme la musique, restent imprimés dans l'oreille, et, quand la pensée s'efface, la mesure fixe l'expression dans la mémoire. Un penchant à l'imitation, inné dans tous les hommes, les entraîne bientôt à leur insu, et tous les trésors de la poésie passent dans le discours ordinaire. Ainsi les hardiesses du génie s'introduisirent insensiblement dans la conversation, et perdirent pour nous de leur nouveauté.

« Telle était néanmoins la lenteur de nos progrès et l'obstination du mauvais goût, que les bons modèles n'eussent prévalu de longtemps, si Boileau n'avait contribué à mûrir la nation.

« Presque en sortant des ténèbres, frappée d'une éblouissante lumière, elle avait besoin d'un guide, et Boileau, précurseur et rival de Racine dans l'art d'écrire, était digne de la diriger.

« Non content de nous apprendre les convenances des styles par ses diverses compositions, et d'enrichir notre phraséologie par une multitude de ces vers *devenus*

proverbes en naissant, il décrédita le bel esprit et nous ramena à l'amour du naturel. Une fade galanterie, un délire romanesque emprunté à l'école italienne, avaient envahi notre littérature; la simplicité, étouffée par les pointes et les jeux de mots, avait fait place à un jargon métaphysique où régnait une obscurité précieuse et guindée.

« Pour comble de maux, des auteurs sans talent jouissaient d'une réputation usurpée qui servait à propager leurs défauts. Boileau s'arma du fouet de la satire, et aussitôt l'affectation de Cotin, le pompeux galimatias de Scudéry, l'âpreté de Chapelain, cessèrent d'être admirés et ne tardèrent pas à devenir un objet de dérision.

« Si nous ne craignions pas de nous écarter du sujet qui nous occupe, il serait intéressant d'examiner ici comment, dans une société célèbre à cette époque, une politesse excessive s'annonce par un raffinement d'idées qui dénature le langage; et, après avoir observé dans le siècle de nos grandes créations littéraires cette subtilité qui semble n'appartenir qu'à un peuple vieilli, nous nous étonnerions davantage de voir La Fontaine retrouver cette naïveté qui charme dans Marot, et qui, passagère comme l'aimable candeur de l'enfance, s'était évanouie parmi nous. Nous verrions aussi Molière repoussant le néologisme par la force comique de sa plaisanterie, et méritant par là l'honneur d'avoir épuré notre langue.

« Elle reçut sans doute beaucoup d'agrément de ces deux écrivains; mais le séduisant abandon et les grâces négligées du premier, ainsi que la diction vive et piquante du second, tout en supposant peut-être un génie plus rare et plus original, n'exigeaient pas autant d'invention que le langage toujours noble et toujours élégant des héritiers de Malherbe. D'un côté, il s'agissait de manier habilement l'idiome usuel; de l'autre, il fallait s'en créer un, et faire l'expression en faisant la pensée. Que d'obstacles ne présentait pas la haute poésie! Soumise à une syntaxe inflexible, elle n'en réclame pas moins certaines libertés qui plaisent à son audace. Malgré la dureté originelle de notre vocabulaire, elle ne saurait se passer d'harmonie; quoique les termes fussent en général ignobles ou familiers, le sublime lui est nécessaire.

« Tant de difficultés ne pouvaient être vaincues que par une infatigable industrie. Un mot est-il trop bas? C'est en l'entourant avec adresse qu'elle parvient à l'ennoblir, ou elle y supplée par des tropes qui fécondent et varient la langue poétique. Corneille, Racine et Boileau lui donnèrent tant d'étendue, qu'après eux on put composer des poëmes entiers sans y rien ajouter, et que la médiocrité cessa d'être ridicule pour n'être plus qu'insipide.

« La pensée même des grands écrivains appelle ces expressions originales et ces tours pittoresques qui l'offrent vivante à notre esprit, tandis que la foule des imitateurs, se traînant sur leurs traces, adopte certaines combinaisons de mots, certains procédés de style, et emprisonne pour ainsi dire ses idées dans des formes d'emprunt. De là vient qu'il n'est donné qu'aux hommes de génie de faire passer leur âme dans leurs ouvrages; et voilà ce qui met une si grande distance entre cette froide régularité que la médiocrité peut atteindre, et l'inimitable perfection des modèles.

« En vain la médiocrité s'efforce d'avoir un caractère à soi. Elle affaiblit tout ce qu'elle imite; et dès que, se livrant à une imprudente audace, elle s'éloigne un instant des grands maîtres, elle n'évite la platitude que pour tomber dans la bizarrerie, comme ces physionomies qui ne doivent qu'à une extrême laideur l'avantage de n'être pas vulgaires.

« Il est des époques où la nature se plaît à enfanter une réunion de talents supérieurs, et où l'esprit humain, brisant tout à coup ses entraves, déploie dans tous les genres une vigueur inattendue et marche à pas de géant. Un siècle qui avait vu naître les premiers chefs-d'œuvre de notre scène, avait reçu une impulsion trop puissante pour s'arrêter là. Aussi, pendant que la poésie prenait parmi nous un si grand essor, l'éloquence fondait-elle d'impérissables monuments.

« Corrompue longtemps par le mauvais goût, et peu secondée dans ses développements par les circonstances politiques, elle n'avait produit que d'informes essais. Quand, au milieu d'une multitude inconstante et facile à émouvoir, l'orateur se livre aux passions qui l'agitent, la chaleur pénétrante de ses discours fait plus d'effet sur tout ce qui l'environne que la logique la plus exacte. C'est par la force ou par la subtilité du raisonnement qu'on persuade un seul homme; mais la foule ne se laisse entraîner que lorsqu'on lui fait pousser des cris ou qu'on lui arrache des larmes. Un gouvernement démocratique est donc favorable à l'éloquence par ses inconvénients mêmes.

« Quand, au contraire, l'autorité se trouve concentrée dans les mains d'un seul, l'obéissance rend souvent la persuasion inutile : l'orateur public n'a plus d'autre ministère que de louer le souverain ou d'implorer sa clémence. S'il essaye de le convaincre, c'est par des démonstrations respectueuses et avec des précautions qui éteignent son enthousiasme. Exclu du domaine des affaires d'Etat, il n'ose y rentrer qu'en suppliant. Aussi l'art de la parole eut-il chez nous infiniment moins d'importance que chez les anciens. N'étant plus un instrument de domination, il s'éloigna des véritables beautés, pour courir après de faux ornements.

« La langue oratoire dut se ressentir de cet état des choses. Au barreau, défigurée par le démon de la chicane et par les atteintes mortelles que le latin lui avait portées en se retirant, elle consista dans un jargon barbare, jusqu'à ce que *les Plaideurs* de Racine eussent facilité la réforme commencée par Patru et par Le Maistre. Dans la chaire,

gâtée par le pédantisme et par la bouffonnerie, elle ne prit de la dignité que lorsque Malherbe et Corneille eurent corrigé le goût de la nation.

« Dès qu'ils nous eurent fait connaître cette pompe et cette harmonie que Du Vair avait à peine soupçonnées, que Coëffeteau avait cherchées en vain, que Lingendes n'avait pu saisir qu'imparfaitement, et que Balzac sut enfin communiquer à la prose, l'éloquence, jusqu'alors précédée par la poésie, de son élève devint sa rivale, et, après *le Cid*, *les Horaces* et *Cinna*, *les Provinciales* parurent.

« Dans ce livre, passant des finesses d'une mordante ironie aux mouvements subits et passionnés d'une vigoureuse indignation, déjà notre prose, loin d'être réduite à ne s'élever que par saillies, prend et soutient tous les tons divers. Bientôt, associant la sagesse classique à l'audace orientale des Ecritures, elle tonne dans la bouche de Bossuet, et, en servant d'interprète à la religion, elle devient imposante et auguste comme elle. Dès lors rien n'est plus hors de sa portée. Avec quelle abondance elle fournit à La Bruyère ces tournures originales et animées, dont l'inépuisable variété nous étonne sans cesse, et ces formes concises où la pensée semble s'étendre à mesure que l'expression se resserre!

« Ces génies créateurs paraissent sans doute avoir emprunté assez peu de chose à nos poëtes; mais que ne leur doivent-ils pas, puisque sans eux ils n'auraient trouvé qu'un langage imparfait et grossier? Que ne leur doit pas notre littérature, puisque la prose de Massillon et celle de Fénelon se sont formées sur les vers de Racine! Ainsi la muse d'Homère prêtait ses charmes à la philosophie de Platon. Qui ne prendrait *Télémaque* et les *Aventures d'Aristonoüs* pour les délassements de l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie?* A cette élocution douce et flatteuse, à son exquise simplicité, à son harmonie enchanteresse, comment ne pas reconnaître une imitation du plus touchant de nos poëtes? Voltaire l'a dit, et nous ne craignons pas de le répéter : ce que notre prose offre de mieux écrit doit être en partie attribué aux vers de Racine, et la célébrité du XVIIe siècle dépendit peut-être de Malherbe et de Corneille.

« Quand de nombreux chefs-d'œuvre ont développé le caractère d'un idiome, c'est aux grammairiens à en poser les principes. En tout, les modèles doivent précéder les règles : telle est la marche constante de l'esprit humain. Aussi a-t-on exagéré beaucoup l'influence de la grammaire, quand on a avancé qu'elle avait débrouillé le ch os des langues : elle se propose uniquement de constater leur état et de les y maintenir. On voit par là qu'elle en empêcherait plutôt les progrès, puisque ce n'est qu'en dépassant les limites de l'usage que les bons écrivains agrandissent l'art de la parole. Où en serions-nous, si l'on avait toujours respecté le *Traité de la bonne parleure*, que Brunetto Latini écrivit dès le XIIIe siècle, ou seulement les décisions grammaticales de Robert Estienne?

« On rapporte que Charlemagne, voulant tirer le tudesque de la barbarie, se mit à composer une grammaire. C'était renverser l'ordre des choses. S'il avait fait naître des poëtes autour de lui, l'informe jargon de ses aïeux n'eût pas été bientôt banni de nos climats par les chansons de nos trouvères.

« Lorsque, au lieu de se soumettre à l'autorité de l'usage, les grammairiens ont voulu le devancer et lui imposer des lois, il a rarement confirmé leurs arrêts. C'est en respectant ses caprices que les écrivains supérieurs parviennent à le subjuguer. La grammaire est moins tolérante : aimant à établir des règles générales, elle voit avec aversion les anomalies qui les renversent; et tandis qu'elle réduit en principes l'observation de quelques formes fondamentales, les finesses du langage demeurent le secret du génie.

« Au génie seul appartient aussi le droit de corriger et d'étendre l'usage. Guidé par de subtiles analogies, éclairé par un sentiment exquis des nuances les plus délicates, lui seul pénètre les mystères de cette logique naturelle qui préside à la formation des langues; et, sans les asservir à des méthodes arbitraires ou à des réformes systématiques, il les perfectionne et les féconde.

« Ce n'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, que par des améliorations de détail qu'elles s'avancent vers la perfection. Etant l'expression de tous les besoins d'un peuple, l'ouvrage lent et successif de plusieurs siècles, le résultat fortuit de mille circonstances diverses, elles ne peuvent que se ressentir toujours de cette progression irrégulière. Quand on entreprend de les redresser par des procédés généraux, on s'expose à leur donner ce qu'elles repoussent et à leur ôter ce qui leur est nécessaire.

« C'est ainsi que les Patru, les d'Ablancourt, les Vaugelas et leurs puristes sectateurs, afin de rendre notre période oratoire plus imposante, voulurent l'embarrasser de tous ces signes de liaison qui ne conviennent qu'au grec et au latin.

« Protéger une langue contre le néologisme, lorsqu'elle est une fois consacrée par des chefs-d'œuvre, tel est l'objet spécial de la grammaire. Encore observe-t-on que, lorsque cet art est le plus cultivé, son influence n'est pas en tout également utile. Les idiotismes, ces locutions caractéristiques et nationales, échappant à toutes les règles, et se refusant ordinairement à une analyse rigoureuse, sont peu à peu évités comme des défauts. En acquérant une correction compassée, les différents idiomes, insensiblement rappelés aux théories universelles du langage, perdent ce qui constitue leur physionomie distinctive, en sorte que s'ils pouvaient suivre jusqu'au bout une telle impulsion, ils se réuniraient enfin dans un système étroit, où tout serait prévu, et où la pensée serait toujours jetée dans un moule invariable et tracé d'avance.

« Les anciens, si ingénieux et si vrais dans leurs fables, racontaient que Minerve s'étant un jour mise en colère, fit un solécisme. Ce conte serait puéril, sans doute, s'il ne renfermait une importante vérité. Il est certain que la véhémence désordonnée des passions ne s'accommode guère de la régularité grammaticale, et que si elle l'avait toujours respectée, nous ne connaîtrions pas ces fautes heureuses, ces négligences pleines de charme, et ces tours hardis qui plaisent par leur incorrection même. Nous n'aurions enfin qu'une poésie prosaïque et rampante.

« On ne doit plus s'étonner que les travaux, d'ailleurs si estimables, de l'Académie, nous aient privés de certaines libertés que nos poëtes auraient peut-être dû conserver, et de beaucoup de mots précieux qu'on regrette encore. Si elle s'était moins hâtée de réformer le langage, on ne lui reprocherait pas de l'avoir appauvri. Que pouvait-elle faire avec des prosateurs tels que *Marion*, *Refuge* et *Dammartin*, avec des poëtes tels que *Motin*, *Touvant* et *Montfaucon*, qui dans ce temps étaient des autorités. C'est après les immortelles productions des Corneille, des Racine et des Boileau; des Pascal, des Bossuet et des La Bruyère; c'est lorsque la langue française, arrivée à sa perfection, commença à pencher vers sa décadence, que l'Académie aurait dû la fixer. Alors, au lieu d'arrêter l'essor du génie, elle eût opposé une digue salutaire à d'imprudentes innovations.

« Après les grands siècles littéraires, il vient une époque de satiété, où le simple et le vrai paraissent fades à des goûts émoussés. Dès-lors toutes les compositions se ressentent d'un certain apprêt. Tourmentés d'une vague inquiétude, et comme détrompés des illusions d'un monde fantastique, les esprits tendent à l'abstraction. On se tourne donc vers les sciences, où, sans être découragé par une perfection désespérante, on a toujours des découvertes à faire.

« Alors se dissipent ces croyances populaires qui servent de base aux fictions des poëtes; alors s'affaiblit la religion même, si riche en sublimes inspirations, et le merveilleux ne consiste plus qu'en des systèmes de convention qui ne reposent sur aucune opinion reçue. La contemplation de l'univers excite moins une admiration satisfaite qu'une curiosité qui veut tout expliquer.

« La langue du raisonnement doit gagner à cette nouvelle direction des idées; mais celle de l'imagination doit y perdre beaucoup. Telle est la différence de leur objet et de leur nature, qu'un idiome qui serait parfait pour l'un, exclurait absolument l'autre.

« Quand il s'agit de reproduire par la parole des passions dont les nuances varient à l'infini, et que chacun éprouve à différents degrés, l'expression doit se plier aux besoins de l'écrivain, et, changeant de valeur, selon qu'il convient, devenir le fidèle témoignage de ce qu'il sent. Quand, au contraire, il s'agit d'enchaîner plusieurs vérités, et d'en marquer la filiation, il importe que chaque terme ait pour tous un sens identique, et soit invariablement circonscrit dans son extension.

« De ces deux systèmes opposés, quel est celui qui doit le plus influer sur le perfectionnement du langage? Ce perfectionnement n'est rapide qu'autant que le discours ordinaire s'enrichit des conquêtes du génie. Qu'on s'imagine donc un peuple encore ignorant et grossier : qui écoutera-t-il plus volontiers des poëtes ou des philosophes, en admettant que ces derniers puissent dès-lors exister?

« Toute méditation abstraite suppose un vocabulaire étendu et une syntaxe à peu près régulière. Comme le raisonnement ne procède que par l'analyse, il a besoin d'un instrument déjà perfectionné. L'imagination est moins dépendante de la parole. Loin de n'opérer que par son secours, elle la devance, réveille en nous de vives impressions, et les combine dans ses tableaux, qu'il ne faut plus que reproduire.

« A la vérité, les langues ne se prêtent pas toujours à ce genre d'imitation. Dépourvues quelquefois de mouvement et de coloris, elles n'offrent à l'écrivain que des tournures languissantes, et refusent à sa pensée les signes qu'elle réclame. Toute élévation leur est étrangère; toute profondeur leur est interdite. Elles ne suffisent encore qu'à une conception commune. Mais qu'il se rencontre une imagination forte et originale, elle lutte contre cet idiome ingrat, l'asservit à ses efforts, et, en lui confiant des idées vigoureuses, elle lui impose des formes nouvelles. C'est ainsi qu'il acquiert de l'étendue de la souplesse et de l'énergie, et, ce que n'eût jamais fait une raison froide et lente, l'enthousiasme a su l'accomplir.

« Enfin la langue fécondée a pris tous les tons, et s'est partagée en plusieurs styles différents. Flexible et variée dans ses tours, elle rend avec exactitude toutes les nuances de la pensée. Les mots ont une signification précise, et il n'existe plus de synonymes. Alors la philosophie, l'appropriant aux discussions métaphysiques, régularise sa marche et met de l'ordre dans ses richesses. Telle fut la principale révolution que la langue française subit pendant le XVIIIe siècle.

« Si, dans les ouvrages de poésie, elle a généralement perdu de ces agréments faciles et de cette pureté soutenue qui la distinguaient naguère; si la versification offre moins de naturel, à mesure qu'elle a plus d'éclat, les sciences exactes font des progrès rapides, et le langage philosophique se perfectionne avec elles.

« Cependant l'art d'écrire appliqué à des genres nouveaux, enrichit notre littérature de productions dont il n'existait pas de modèles. Là Montesquieu répand sur la science des lois, auparavant sèche et repoussante, tous les charmes d'un style nerveux et animé, où des traits piquants réveillent

sans cesse l'attention; ici, J.-J. Rousseau fait passer dans la prose cette chaleur brûlante qui, jusque-là, n'avait appartenu qu'à nos poëtes tragiques. Ce ne sont plus ces grâces, pour ainsi dire involontaires, qui séduisent dans Fénelon; ce ne sont plus les élans soudains et inattendus de Bossuet; c'est une diction fortement travaillée, dont les profondes combinaisons tiennent le lecteur dans une admiration continuelle.

« Notre idiome, formé au théâtre, excellait à rendre toutes les affections du cœur. Il était touchant et pathétique; Rousseau, et surtout Buffon, achevèrent de le rendre pittoresque.

Le brillant coloris de ces deux écrivains donna naissance à la poésie descriptive. Mais c'était une époque de décadence que celle où la poésie marchait ainsi à la suite de la prose. Aussi rien ne fut-il plus défectueux qu'un genre où le plan général est partout sacrifié aux détails, et où des peintures détachées se succèdent sans liaison et sans unité.

« Au reste, le XVIII[e] siècle fut témoin de beaucoup d'autres innovations littéraires. Deux détracteurs de la poésie, Fontenelle et Lamotte, leur avaient frayé la route, en soumettant l'imagination à cet esprit philosophique qui lui est parfois si funeste. S'il nous était permis de l'examiner dans ses effets sur la langue, nous le verrions en même temps lui donner plus de précision et de méthode, et la corrompre, en détruisant par ses sophismes ce respect pour les principes qui seul peut ralentir la chute du goût. Nous le verrions mêler tous les genres, et proscrire l'art divin de Corneille et de Racine, comme un jeu puéril et vide de pensées. »

Ajoutons à cette appréciation une remarque naturellement amenée par ce qui précède : c'est que la langue française, comme la monarchie, comme la religion, ont dit leur dernier mot au grand siècle de Louis XIV. Corneille et Bossuet pour l'âme, Racine et Fénelon pour le cœur, ont posé les limites de la belle littérature, et l'on n'a fait, dans le siècle suivant, que les copier, ou dépérir en s'éloignant d'eux. Les efforts de la jeune littérature de notre époque nous ramènent à eux, en cherchant seulement à opérer une synthèse de tous les grands génies du grand siècle. Victor Hugo, par exemple, cherche la synthèse dans l'art dramatique en s'efforçant de réunir Molière, Corneille et Racine même, tant proscrit en 1830 par la jeune école romantique; mais tous ces efforts n'aboutiront qu'à démontrer la supériorité du génie de Racine, et la synthèse la plus parfaite de tous les genres de poésie, lorsqu'elle sera réalisée, ne donnera rien de plus parfait que l'*Athalie* de Racine. — Cette grande tragédie, en effet, qu'on pourrait appeler l'épopée dramatique, joint à l'observation sévère de toutes les règles antiques les émotions les plus palpitantes du drame, la magnifique mise en scène de l'opéra avec tous les prestiges du chant et de la musique; on y trouve toutes les beautés grandioses du style de l'épopée, toutes les grâces de l'idylle dans l'admirable dialogue entre Athalie et le jeune Joas; l'enthousiasme lyrique à sa plus haute puissance, et les plus admirables modèles du style qui convient à l'ode. *Athalie* est un poëme qu'il ne faut pas citer, car une page vous force toujours à lire la suivante, et l'on ne peut se détacher de cette lecture si pleine de charme. Tout le monde sait *Athalie* par cœur, aussi croyons-nous inutile de la reproduire ici, ce serait dépasser les bornes dans lesquelles nous sommes forcé de nous renfermer.

RACINE (LOUIS), — fils de l'illustre auteur d'*Athalie*, élevé dans la piété et malheureusement aussi dans le jansénisme, a laissé en poésie deux monuments qui annoncent cette double impression de son enfance. Le poëme de *la Religion* sera toujours cher à la piété, autant que recommandable aux amis des bonnes études, tandis que le poëme de *la Grâce* sera relégué parmi les documents oubliés d'une époque de grands talents perdus et de controverses malheureuses.

Il se trouve pourtant dans ce poëme qu'on ne lit plus quelques pages touchantes, celles par exemple qui sont traduites des *Confessions* de saint Augustin, et que nous citerons ici avec plaisir.

Regardons un mortel que la grâce divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine,
Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu, ce que Dieu peut sur lui.
« Ma fougueuse jeunesse (1), ardente pour les crimes,
« Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes :
« Je vous fuyais, Seigneur, vous ne me quittiez pas,
« Et la verge à la main, me suivant pas à pas,
« Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
« Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères.
« Vous tonniez sur ma tête; à vos pressants avis
« Ma mère s'unissait en pleurant sur son fils.
« Je n'entendais alors que le bruit de ma chaîne,
« Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
« Ma mère par ses pleurs ne pouvait m'ébranler,
« Et vous tonniez, grand Dieu! sans me faire trembler.
« Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie;
« Je revins à moi-même, et détestai ma vie.
« Je voyais le chemin, j'y voulais avancer;
« Mais un funeste poids me faisait balancer.
« J'avais trouvé, j'aimais cette perle si belle,
« Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
« Par deux puissants rivaux tour à tour attiré,
« J'étais de leurs combats au dedans déchiré.
« Mon Dieu m'aimait encor, et sa bonté suprême
« A mes tristes regards (2) me présentait moi-même.

(1) Ma fougueuse jeunesse. *Efferbui miser, sequens impetum fluxus mei, relicto te.... Tu semper aderas, misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas jucunditates meas; ut ita quærerem sine offensione jucundari* (S. Aug. *Confess.* lib. II, c. 2, n. 4.)

(2) A mes tristes regards. *Constituebas me ante faciem, ut viderem quam turpis essem, quam distortus et sordibus maculosus et ulcerosus. Et videbam et horrebam, et quo a me fugerem non erat.... sed dissimulabam, et connivebam, et obliviscebar.* (*Confess.* lib. VIII, c. 7.)

« Hélas! qu'en ce moment je me trouvais affreux!
« Mais j'oubliais bientôt mon état malheureux :
« Un sommeil léthargique accablait ma paupière.
« M'éveillant quelquefois, je cherchais la lumière,
« Et dès qu'un faible jour paraissait se lever,
« Je refermais les yeux de peur de le trouver.
« Une voix me criait : *Sors de cette demeure!*
« Et moi, je répondais : (1) *Un moment, tout à l'heure!*
« Mais ce fatal moment ne pouvait point finir,
« Et cette heure toujours différait à venir.
« De mes premiers plaisirs (2) la troupe enchanteresse
« Voltigeant près de moi, me répétait sans cesse :
« *Nous t'offrons tous nos biens, et tu veux nous quitter.*
« *Sans nous, sans nos douceurs, qui peut se contenter?*
« *Le sage en nous cherchant trouve un bonheur facile;*
« *Son corps est satisfait, et son âme est tranquille.*
« *Mortels, vivez heureux et profitez du temps :*
« *Du torrent de la joie enivrez tous vos sens.*
« *Fuyez de la vertu l'importune tristesse;*
« *Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse.*
« *Et toi que dès longtemps nos bienfaits ont charmé*
« *Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé*
« *Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime?*
« *Hélas! en nous perdant tu te perdras toi-même.*
« Mais devant moi l'aimable (3) et douce chasteté
« D'un air pur et serein, pleine de majesté,
« Me montrant ses amis de tout sexe et tout âge,
« Avec un ris moqueur me tenait ce langage :
« *Tu m'aimes, je t'appelle, et tu n'oses venir.*
« *Faible et lâche Augustin, qui peut te retenir?*
« *Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire?*
« *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
« *Tu veux rompre tes fers, tu veux et ne veux plus ;*
« *Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus?*
« *Regarde à mes côtés ces colombes fidèles :*
« *Pour voler jusqu'à moi Dieu leur donna des ailes,*
« *Ce Dieu t'ouvre son sein, jette-toi dans ses bras.*
« Hélas! je le savais, mais je n'y courais pas.
« Un jour enfin, lassé de cette vive guerre,
« Je pleurais, je criais, je m'agitais par terre,
« Quand tout à coup, frappé d'un son venu des cieux,
« Et des mots du saint livre où je jetai les yeux,
« L'orage se calma, mes troubles s'apaisèrent.
« Par votre main, Seigneur, mes chaînes se brisèrent :
« Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé ;
« Je sortis de la fange où j'étais embourbé.
« Ma volonté changea, ce qui vous est contraire
« Me déplut, et j'aimai tout ce qui peut vous plaire.
« Ma mère qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
« Pleurer sur un ingrat, rebelle à votre voix,
« Ma tendre mère enfin sortit de ses alarmes,
« Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
« Je connus bien alors que votre joug est doux :
« Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
« Dès ici-bas ma bouche, unie avec les anges,
« Ne se lassera point de chanter vos louanges.
« Je n'aimerai que vous ; vous serez désormais
« Ma gloire, mon salut, mon asile, ma paix.
« O loi sainte! ô loi chère! ô douceur éternelle!
« Ineffable grandeur! beauté toujours nouvelle!
« Vérité qui trop tard (4) avez su me charmer,
« Hélas! que j'ai perdu de temps sans vous aimer!

(1) Et moi je répondais. *Modo, ecce modo, sine paululum. Sed modo et modo non habebant modum, et, sine paululum, in longum ibat.* (Confess., lib. VIII, c. 7.)

(2) De mes premiers plaisirs. *Retinebant nugæ nugarum, et vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ, et succutiebant vestem meam carneam, et submurmurabant, Dimittis nos? et a momento isto non erimus tecum in æternum*, etc. (Idem ibid., n. 26.)

(3) Mais devant moi l'aimable. *Casta dignitas continentiæ, serena et non dissolute hilaris, honeste blandiens.* (Confess., c. 11, n. 27.)

(4) Vérité qui trop tard. *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua, et tam nova : sero te amavi.* (Confess., lib. X, cap. 27.)

On aime à entendre cette poésie de l'âme de saint Augustin s'exprimer dans cette langue si douce de la poésie dont Racine le père avait dû laisser tant d'échos dans les souvenirs de son fils.

On a dit du poëme de *la Grâce* qu'il n'y a de la grâce que dans le titre. Nous sommes heureux d'en avoir cité une page touchante pour réfuter ce sarcasme.

Le poëme de *la Religion*, qu'on nous a peut-être fait trop apprendre par cœur dans notre enfance pour que nous en sentions bien encore toutes les beautés et pour que nous lui pardonnions quelques dissertations peut-être un peu froides en poésie, est cependant l'œuvre de littérature chrétienne la plus irréprochable pour la forme que l'on ait écrite en français. La versification en est correcte, élégante et souvent aussi belle que celle des plus grands maîtres ; l'ordonnance en est méthodique, la logique parfaite. On y trouve une agréable variété de style, et des morceaux qui, dans tous les temps, pourront être proposés pour modèles.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté.
Dans vos vastes déserts il sème la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te reserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice,
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main,
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille la demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.

Des attraits de son fruit que ton œil enchanté
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire.
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
Toute plante en naissant déjà renferme en elle,
D'enfants qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ces enfants dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre; et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid, qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne,
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand de nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens;
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :
Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés?

A nos yeux attentifs, que le spectacle change.
Descendons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et certain de son prix
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Dans un champs de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Solitaire odieux, qui traînes ta prison,
Notre haine, il est vrai, t'écrase avec raison;
Mais qu'on doit t'admirer quand tu nous développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes,
Et qu'à nos yeux surpris tu présentes les tiens
Qu'élèvent par degré leurs mobiles soutiens!

De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui;
Chez ses frères rampants qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil :
On le vit plein de gloire, à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver! à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmants!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie :
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles :
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantot éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux,
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réside, ainsi que la candeur.
La douceur, dont l'aspect désarme la colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à nos jours,
Plus prompte que la voix appelle du secours.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre, et reprendre :
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source
Et toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois?
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connais à peine. Une attentive adresse
M'en apprend tous les jours et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur :
Fut-il jamais des lois sans un législateur?

J'entends du libertin murmurer l'insolence.
Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance?
Est-ce un coteau riant? est-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grele et la neige.
L'homme a perdu ses biens, la terre, ses beautés :
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés?
Des antres, des volcans et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs;

Là rugit le lion, où rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre.

Et tu crois, ô mortel! qu'à ton moindre soupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau,
Le reste t'est caché sous un épais rideau;
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage.
A tes besoins, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages.
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan, apportés goutte à goutte,
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Tranquille Ferrarais, le Pô va t'enrichir :
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne :
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'aquilon nous les [rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.

Les plus grandes difficultés de la versification sont ici heureusement vaincues, et les raisonnements empruntés aux sciences physiques n'ôtent rien à la poésie de ses charmes. Les vers sur les oiseaux sont pleins de la grâce la plus touchante. Quelquefois Louis Racine emprunte à Bossuet lui-même sa concision imposante, et fait en quelques vers l'oraison funèbre des empires :

Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi :
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte!
Eh! que vois-je partout! la terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.*
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux!
Superbes monuments, qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!

On se sent attendri lorsque le fils du grand Racine argumente en faveur du dogme de l'immortalité de l'âme et s'écrie :

Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit, plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois, jusqu'au ciel tu t'élances?
Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies
Poëtes enchanteurs, admirables génies,
Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés, et vapeurs passagères?

La description de la naissance des arts au troisième chant contient des vers admirablement faits et pleins d'harmonie imitative.

La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache,
Par le fer façonnée elle allonge la hache;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle, et fait tomber l'arbre dont elle sort :
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine,
Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.

Le début du chant quatrième est célèbre pour sa majesté et son éclat. On dit qu'un critique contemporain de Louis Racine disait en lisant ce magnifique passage, *Gloria Patri*, « Gloire au Père, » dans la pensée que le plus grand de tous les poëtes français, Racine le père, pouvait seul être parvenu à une aussi grande perfection.

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers, que notre erreur com- [mune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui, qui maître de nos cœurs
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs,
Et, de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse.
Les conquérants n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la religion :
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire :
C'est le prouver assez, que conter son histoire.

Je sais bien que féconde en agréments divers
La riche fiction est le charme des vers.
Nous vivons du mensonge, et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles :
Mais à des faits divins mon écrit consacré,
Par ces vains ornements serait déshonoré.
Je laisse à Sannasar son audace profane :
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne :
L'âme de mon récit est la simplicité :
Ici tout est merveille, et tout est vérité.

Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la [guerre,
Tranquille au haut des cieux, change à son gré la [terre.
Avant que le lien de la religion
Soit un lien commun de toute nation,
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
A ce même dessein dès longtemps Rome aspire;
Mais un état si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble et des divisions.
Il veut que sur la terre aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise

De ses ordres nouveaux les ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
Il l'a voulu, ce Dieu; la liberté de Rome
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus,
Dans ses hardis vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'Aurore.
Elle fuit, l'insensée : avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gélon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement :
Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la Guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La Discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand, loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.

Les poëtes surpris d'un spectacle si beau
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau;
Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
Un siècle, disent-ils, *recommence son cours,*
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà descend du ciel une race nouvelle;
La terre va reprendre une face plus belle;
Tout y deviendra pur, et ses premiers forfaits
S'il en reste, seront effacés pour jamais.

Ce pompeux début annonce dignement la venue du Sauveur dans le monde, et la partie du poëme où l'auteur traite de l'Evangile et de sa morale. Racine en fait ressortir le caractère éternel, et montre, par un résumé des maximes philosophiques de l'antiquité, que la révélation évangélique s'accorde en tout point avec les aspirations de la raison.

Dans le chant sixième, Louis Racine donne un exemple de l'usage qu'on peut faire de l'étude des auteurs profanes. Il applique à des sentiments d'amour divin les expressions les plus brûlantes de Tibulle, dans sa première élégie.

« La grandeur, ô mon Dieu! n'est pas ce qui m'enchante,
« Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.
« Ma seule ambition est d'être tout à toi.
« Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.
« Je ne soupire point après la renommée.
« Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
« Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins;
« C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
« Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
« Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde,
« Les hommes vainement m'offriraient tous leurs biens,
« Les hommes ne pourraient me séparer des tiens.
« Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
« Et que, les yeux sur toi, je t'embrasse et je meure.

Le poëme finit par un tableau du jugement dernier, où le poëte a réuni les traits les plus forts et les couleurs les plus sombres que les Pères aient jamais employés pour traiter un pareil sujet.

Jour de miséricorde, ainsi que de vengeance,
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés :
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés :
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent. Le Dieu si longtemps invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible :
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître
Malheureux, qui pour lors commence à le connaître!
Ses anges ont partout fait entendre leur voix,
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudrait les repousser :
Il n'est plus temps : il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris et de rugissements.
Dans ce séjour affreux quels seront vos tourments,
Infidèles chrétiens, cœurs durs, âmes ingrates,
Lorsque vous y voyez les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du ciel ils n'ont connu les dons)!
Réunir leurs douleurs à celles des Catons?
Lorsque le bonze étale en vain sa pénitence;
Quand le pâle bramine, après tant d'abstinence
Apprend que contre lui bizarrement cruel,
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel?
De sa chute surpris le musulman regrette
Le paradis charmant promis par son prophète,
Et, loin des voluptés qu'attendait son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai chrétien, lui seul, ne voit rien qui l'étonne,
Et sur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance :
Un éternel amour en est la récompense.
Sainte Religion, qu'à ta grandeur offerts
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers!

Rapprochons de ce beau morceau les plus belles strophes de Gilbert sur le même sujet.

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés,
Et sur son char de feu la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court en grondant battre les cieux,
Tout prêts à les couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait, l'Eternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé
Il a paru; c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains, voici de ce Juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème;
Ici l'homme à l'homme est égal;
Ici la Vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la Religion, mère autrefois sensible.
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle;
Rassemblez-vous, âmes des morts,
Et reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est lui qui vous appelle.
Arrachés de leurs froids tombeaux,
Les morts, du sein de l'ombre, avec terreur s'avan-[cent,
Pâles, et secouant la poudre des tombeaux.

O Sion! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourrait compter le nombre des coupables!
. . . .
Coupables, approchez;
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchez.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous.
Ce Dieu dort-il? répondez-nous.
. . . .
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire :
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel! plia ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards, des enfants, quelques infortunés!
A peine mon regard voit entre mille justes
S'élever deux fronts couronnés!

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose environné de gloire;
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel :
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein; il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

RITUEL. — Le Rituel est le recueil des prières soit publiques, soit particulières de l'Eglise; il règle l'ordre des cérémonies du culte (*Voy.* Cérémonies), et contient à ce double titre les plus touchantes beautés. C'est dans le Rituel qu'il faut étudier le vrai génie du christianisme et tout ce que la religion catholique porte dans ses entrailles maternelles de miséricorde et d'amour. Le Rituel est le formulaire de tous les remèdes à l'usage de l'âme; tous les besoins de la nature humaine y sont compris, toutes les douleurs y ont leur éloquente interprétation, et l'Eglise multiplie ses prières et ses pardons à mesure que notre faiblesse augmente et multiplie nos fautes. Le Rituel est le code de la clémence divine et le manuel de l'espérance.

Qu'il y ait dans les paroles saintes une vertu réelle qui agit sur les esprits impurs, c'est une vérité dont le sentiment a toujours été profond parmi les hommes, et que la religion sanctionne de toute son autorité divine. Les mots, pris en eux-mêmes, ne sont rien que des assemblages de lettres; mais, considérés comme signes, ils peuvent tout représenter et exprimer tout ce que la pensée peut concevoir. Les signes sensibles dont Dieu se sert pour exprimer les effets de sa grâce dans les sacrements servent aussi à la conférer, parce que Notre-Seigneur leur a donné cette incontestable vertu, et c'est ainsi que l'Eglise, dont l'esprit est celui de Jésus-Christ lui-même, et qui a reçu de lui tout pouvoir pour lier et pour délier, attache aux paroles de son Rituel toutes les grâces spéciales que ces paroles représentent, et communique à ces remèdes, qu'elle sait appliquer à toutes les maladies de l'âme, une efficacité qui semble être l'émanation de la vertu des sacrements, et qui a fait nommer *sacramentaux* ces ressources maternelles de la charité ecclésiastique.

L'orgueil de la réforme et la sécheresse du jansénisme se sont scandalisés de certaines formules du Rituel, dont le mysticisme échappait déjà à la science de ces prétendus docteurs, si prompts à en remontrer à leur mère. Que dans le moyen âge on ait cru encore à la vertu du *Tétragramme*, par exemple, c'en était bien assez pour faire jeter les hauts cris aux partisans rabelaisiens du gros Luther. Ces gens-là, en effet, ne comprenaient guère la Cabbale judaïque, et n'auraient pu facilement y discerner ce qui, parmi les traditions et les explications rabbiniques, conservait les précieuses reliques de la tradition prophétique et patriarcale. Des auteurs graves et des savants consciencieux ont cru pourtant que les signes de la parole avaient pu être révélés à l'homme par la Divinité elle-même, qui est le Verbe et qui engendre le Verbe. D'autre part, les plus profonds Pères de l'Eglise ont enseigné qu'il y a dans les nombres un symbolisme par lequel sont signifiés les principaux mystères du monde surnaturel et du monde naturel... Mais qu'importent les mystères et le symbolisme, qu'importe même la poésie des croyances qui se rattachent à l'infini par des emblèmes, qu'importe tout cela, disons-nous, au prétendu sens commun de la raison individuelle révoltée contre tout ce qui présente le caractère de l'antiquité et de l'autorité? Les protestants ont donc blasphémé ce qu'ils ne pouvaient plus comprendre; les jansénistes, qui étaient des protestants moins ouvertement séparés, ont critiqué amèrement ce qu'ils comprenaient trop peut-être, et ce qui donnait tort à leurs tendances raisonneuses et à leur christianisme sans cœur. Les gallicans, à leur tour, ont voulu contenter tout le monde, et des évêques, d'ailleurs bien intentionnés, se sont laissé entraîner à la réforme du Rituel romain, introduisant ainsi des éléments de schisme dans le livre même qui doit être en quelque sorte le manuel de la communion des prières, et la preuve irréfragable de l'unité d'esprit par l'unité de liturgie.

Maintenant que la réforme a produit son fruit amer, maintenant qu'une critique téméraire a plongé la raison humaine dans les abîmes du scepticisme sous prétexte de l'émanciper; maintenant que, chez les peuples sans foi, l'instinct religieux, ne sachant où se prendre, retourne aux amulettes de l'idolâtrie et suspend les incrédules aux lèvres des charlatans et des somnambules, les chrétiens commencent à comprendre combien il était dangereux de faire dès le commencement aucune espèce de concession à l'esprit frondeur qui nie sans comprendre et qui rit sans examiner. On ne trouve plus étrange, par exemple, que le Rituel de Rome prescrive la dévotion aux *agnus*, et conseille d'attacher, soit sur les malades, soit dans les coins des appartements que l'Eglise veut préserver de la visite des esprits impurs, des prières écrites sur des cartes ou des parchemins. Pascal le janséniste, Pascal, qu'on n'accusera pas d'avoir été un petit esprit, ne portait-il pas sur lui, cousu dans ses vêtements, un parchemin sur lequel il avait tracé lui-même quelques paroles exprimant le souvenir de quelques idées pieuses? Nous sommes loin maintenant de rejeter comme des superstitions et de juger même téméralrement certaines pratiques que condamne avec tant de légèreté un auteur d'ailleurs sérieux, qui a écrit sur la poésie des saints offices, et que nous nous plaisons à citer pour ses études consciencieuses, tout en nous réservant le droit de le combattre pour son parti pris de gallicanisme incorrigible. Eh bien, oui, pouvons-nous lui dire, les auteurs du Rituel de Rome ont voulu compatir à toutes les infirmités humaines, et substituer les doux enchantements de la foi au grimoire de la magie et aux amulettes des idolâtres. Oui, le Rituel endort par de mystérieuses paroles les douleurs qui assiégent les deux portes de la vie; il a des prières pour le berceau comme pour la tombe; il appelle les enfants prêts à naître des ténèbres à la lumière, et invoque sur eux les noms incommunicables de l'auteur de la vie. Il invoque à leur aide ces grands princes de l'Epiphanie, ces rois mages qui ont été avertis de la naissance du Sauveur par une étoile. Oui, et nous allons le répéter avec vous et d'après vous, en citant vos propres paroles, mais sans adopter vos appréciations peu catholiques, oui, l'Eglise faisait alors ces belles et simples prières pleines de la foi des premiers âges; mais que faisait-elle encore? Allons plus loin :

Le Rituel prescrivait d'écrire cette prière sur une carte, et de l'attacher au cou ou aux jambes de la femme en couches. On prononçait les mêmes formules quand il s'agissait de bénir une maison : on exorcisait les démons quand on soupçonnait qu'elle en était infestée : *Conjuro et exorcizo vos, spiritus nequissimi, per omnipotentis sanctissima nomina.* Hel †, Heloïm †, Agla †, etc., *ut ab hac domo statim recedatis, fugiatis, et ad damnationis vestræ locum transeatis.* « Je vous exorcise et vous commande, esprits pervers, par les saints noms du tout-puissant Hel †, Heloïm †, etc., de sortir sans délai de cette maison, et de retourner dans votre séjour de damnation. » Le Rituel ajoute que le prêtre aura soin de placer dans les coins de la maison, de petits sacs remplis d'*agnus* provenant du cierge pascal, et de petits triangles de myrrhe, d'or, d'encens, enduits d'huile bénite. On mettait aussi de petites cartes en forme d'amulettes sur le lit conjugal, pour le préserver des tentations du démon et des désordres de la chair.

On répétait les mêmes mots dans les exorcismes, et on y ajoutait encore ceux d'*omousion, alpha, omega, athanatos, ischyros Phantheon, Eleyson, lux, sol, flos*, etc. On les écrivait sur une carte, on la plaçait sur le possédé, et le prêtre, après plusieurs oraisons, disait aux démons : « Je vous enjoins de sortir du corps de cette créature de Dieu; je vous défends de vous loger, de vous arrêter, de vous cacher dans aucune partie de sa personne, ni dans les quatre principes : le sang, l'humeur, la lymphe, la bile; ni dans ses chairs, ni dans ses os, ni dans sa moelle, ni dans ses nerfs, ni dans ses articulations, ni dans ses pieds, ni dans ses mollets, ni dans ses jambes, ni dans ses côtes, ni dans ses reins, ni dessous, ni dessus; ni dans son dos, ni dans ses épaules, dans ses bras, dans ses mains, dans ses ongles, ni dans son cœur, ni dans son foie, ni dans ses poumons, ni dans les gros ni les petits intestins, ni dans son estomac, son ventre, sa poitrine, sa gorge, son cou, sa face, son menton, ses mâchoires, ses dents, ses gencives, sa langue, son palais, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cerveau et leurs lobes, ses artères, ses cheveux, ses sourcils, ses poils, son nombril, ses parties génitales, ses sécrétions, soit en dedans, soit en dehors, enfin dans aucune des parties, dans aucun des lieux où vous avez dessein de vous loger.

« Je vous défends aussi d'appeler à votre aide, ou de vous substituer d'autres malins esprits, et vous enjoins d'évacuer ces lieux et de fuir, sans vous le faire répéter, dans les lieux arides, stériles, inhabités, où vous pourrez exercer vos méchancetés. Que si vous résistez, je vous déclare que je vais procéder contre vous, démons maudits, et fulminer toutes les excommunications et anathèmes qui sont en mon pouvoir; appeler à mon secours la sainte Trinité, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, les anges et tous les saints du paradis, pour vous faire sortir de ce corps, vous en chasser, depuis l'extrémité des cheveux jusqu'à la plante des pieds, et vous précipiter, vous et vos maîtres, dans l'étang de soufre et de feu auquel je vous condamne, par la vertu de Dieu, pour cent ans complets, à commencer du jour de votre sortie de ce corps.

« Que si vous résistez encore, je vous adjure par les noms suivants : ***Messias, Emmanuel, Soter, Sabaoth***, de partir sans différer. Allons, partez à l'instant, quittez ces

lieux, et retournez à votre mer de feu. En vertu de ces noms sacrés, je vous l'ordonne, je vous bannis, vous maudis, vous charge d'anathèmes. » *Ite statim et recedite hinc, ite, ite, maledicti, in ignem æternum, ite statim et recedite hinc*, etc.

Vous avez tout dit, n'est-ce pas? Et maintenant nous vous demandons ce que vous avez à critiquer dans ces énumérations naïves peut-être, mais saintes, de tous les membres de ce corps qui est le temple du Saint-Esprit, et dont l'Eglise consacre et sanctifie la merveilleuse architecture : *Dei architectura estis*. Mais c'est assez nous opposer à des jugements dont la réfutation est si facile. L'Eglise de Rome est la mère de toutes les Eglises; elle conserve tout ce qui est bien, elle consacre par son usage tout ce qui est salutaire, et elle a sagement fait de conserver son Rituel dans toute son intégrité. Sortons maintenant de la controverse, et reconnaissons, en citant cette fois notre auteur (M. Salgues) avec un vrai plaisir, que « le Rituel contient des prières, dont on peut dire que quelques-unes ont un caractère vraiment sublime. Telles sont surtout celles qui ont pour objet la bénédiction nuptiale, et ces secours spirituels pleins de la plus douce charité, que l'Eglise apporte au chrétien mourant, lorsqu'elle invoque pour lui le Dieu de miséricorde, et le conjure de recevoir dans son sein le pécheur repentant. Que la *Consolation* de Sénèque est froide en comparaison! tout y est raisonné. Dans les prières de l'Eglise, tout au contraire, est plein de sentiment. La philosophie nous console par des raisonnements, la religion nous console par les promesses les plus touchantes. Elle nous ouvre les cieux; elle nous montre une vie nouvelle qui ne s'éteindra plus; un Dieu de miséricorde qui nous reçoit dans son sein, qui verse sur l'homme vertueux tous ses bienfaits; elle adoucit les dernières angoisses de la mort, par les paroles les plus tendres et les plus douces espérances.

« Considérons le prêtre assis auprès du lit du malade; qu'elles sont admirables, les prières qui sortent de sa bouche! de quelle foi, de quelle charité elles sont animées! On ne peut les entendre sans être pénétré des mêmes sentiments que lui; on croit les voir monter vers le trône de l'Eternel, et recueillies dans son sein. Le prêtre commence par invoquer pour le mourant l'appui de tout ce que le ciel et la terre ont de plus puissant : le Christ, la Vierge, les anges, le chœur des justes, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les évangélistes, les martyrs, les confesseurs de la foi, les vierges, et cette Madeleine qui racheta ses péchés par son amour. Trois fois il appelle sur lui les miséricordes du Seigneur : « O Dieu! jetez sur ce mourant des regards favorables; Seigneur, daignez lui pardonner ses péchés; Seigneur, ayez pitié de lui. »

« Il supplie ce Dieu de bonté qui nous a créés, et son fils qui nous a rachetés, et l'Esprit-Saint, qui daigne nous remplir de sa vertu, il les supplie d'aider cette gémissante créature à rompre sans effort les liens qui l'attachent à la vie : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo*. « Détachez-vous de ce monde, âme chrétienne; que votre demeure soit aujourd'hui dans la paix, et votre habitation dans la sainte Sion. » *Hodie sit in pace locus tuus, et habitatio tua in sancta Sion!*

« Il adresse ensuite les plus tendres supplications à Dieu : « Seigneur, Dieu de miséricorde, Dieu de bonté, vous à qui les larmes d'un pécheur pénitent sont si agréables, que vous lui pardonnez toutes ses fautes, quelque grandes qu'elles soient; vous qui oubliez même que ce pécheur vous a offensé, et qui ne considérez que son repentir, jetez des yeux de miséricorde sur cette triste et souffrante créature : elle avoue ses fautes, elle vous en demande pardon de tout son cœur; exaucez-la, père de clémence. Renouvelez en elle ce que le commerce du monde, la fragilité humaine et l'esprit tentateur ont pu causer d'altération dans la pureté de son âme. Unissez, Seigneur, attachez au corps de votre sainte Eglise, ce membre que vous avez racheté; voyez ses larmes, entendez ses gémissements; qu'ils vous attendrissent. Toute sa confiance est en vous, elle n'espère qu'en votre bonté; que votre main daigne lui ouvrir la porte du salut; daignez l'admettre à la grâce d'une parfaite réconciliation. Nous vous en supplions par les mérites de Jésus-Christ votre fils. »

La pitié, l'amour, la tendresse ont-elles jamais inspiré rien de plus sublime? le cœur humain a-t-il jamais parlé un pareil langage? Où trouver un modèle aussi parfait parmi les auteurs profanes? On admire dans Homère les humbles prières, les discours attendrissants de Priam, lorsqu'il vient redemander à Achille le corps de son fils. On est touché de ses larmes, on pleure avec lui : c'est le plus beau modèle de sensibilité que nous offrent les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Mais comparez ces prières d'un vieillard, d'un roi prosterné aux pieds de son ennemi, comparez-les avec celles que le prêtre, prosterné au pied du lit d'un chrétien mourant, adresse à Dieu, quelle différence! que la religion est admirable! comme elle élève l'homme au-dessus de l'homme, et que la pitié est douce quand c'est le ciel même qui l'inspire!

Mais ce ministre de charité ne s'arrête point après ces sublimes invocations; il se tourne auprès du mourant, il s'efforce de relever son âme abattue par les plus douces consolations : « Mon frère, mon très-cher frère, lui dit-il, je vous recommande à Dieu tout-puissant et vous remets entre les mains de celui qui vous a créé, afin que lorsque vous aurez payé par votre mort la dette commune de la nature humaine, vous retourniez à votre Créateur, qui vous a formé du limon de la terre. Que la troupe glorieuse des anges vienne au-devant de votre

âme, lorsqu'elle rompra les liens corruptibles qui l'attachent encore à la terre! que le sénat des apôtres, qui doit juger, avec Dieu, tout l'univers, vous fasse un accueil favorable! que la triomphante armée des martyrs se réjouisse à votre arrivée! que l'éclatante compagnie des confesseurs vous environne! que le chœur des vierges vous conduise vers le céleste époux avec des cantiques de joie! qu'admis dans le sein d'Abraham, tous les patriarches vous félicitent et vous embrassent! que Jésus-Christ se montre à vous avec un visage plein de douceur et d'allégresse! qu'il vous place au rang de ceux qui doivent toujours être auprès de lui! Puissiez-vous ignorer tout ce que les ténèbres, les flammes et les tourments ont d'horrible et d'insupportable! que le démon et ses ministres se reconnaissent vaincus, vous voyant arriver dans la compagnie des anges! etc. »

Quelle est la religion qui ait jamais prodigué les mêmes soins à l'homme mourant? qui l'ait soutenu dans ses derniers moments avec une charité pareille, avec un zèle aussi compatissant? qui ait élevé son âme à de si hautes pensées? qui l'ait transporté dans les cieux avant l'heure marquée où doivent se briser les liens qui l'attachent à la terre? qui ait formé des vœux plus ardents pour sa félicité? qui ait versé dans son âme de plus douces consolations? Dans ce pénible moment, dans cet éternel adieu, la charité ne semble-t-elle pas avoir épuisé tous ses trésors? Qui pourrait entendre ces admirables prières, assister à ce pénible spectacle, sans être pénétré des plus nobles et des plus religieux sentiments? Oh! comme les paroles du prêtre agrandissent la sphère de nos destinées! à quelle hauteur elles portent nos espérances! et quand on réfléchit que c'est le plus souvent à un malheureux étendu sur un grabat, couvert des haillons de la misère, que ces généreux soins sont adressés, de quelle profonde vénération, de quelle immense reconnaissance ne doit-on pas être pénétré pour la religion!

Cependant, toutes les ressources de la charité chrétienne ne sont point encore épuisées. Le ministre des miséricordes divines renouvelle ses instances auprès de Dieu; il lui rappelle les bienfaits dont il a comblé ses élus, il rassemble tout ce qui peut fléchir sa justice et le porter à l'oubli des fautes du pécheur.

« Seigneur, délivrez son âme comme vous avez délivré Noé du déluge.

« Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens.

« Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Job de ses souffrances.

« Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Moïse de la persécution du roi d'Egypte.

« Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré Daniel de la fureur des lions.

« Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré les trois jeunes hommes de la fournaise ardente et de la main d'un roi injuste.

« Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré David des mains de Saül et de Goliath.

« Seigneur, délivrez son âme, comme vous avez délivré saint Pierre et saint Paul des fers dont ils étaient chargés dans les prisons.

« Nous vous recommandons l'âme de votre créature; vous êtes descendu pour elle du ciel sur la terre; qu'elle jouisse de ce bienfait dans toute son étendue! C'est de vos mains qu'elle est sortie; elle est votre ouvrage, et rien n'est comparable à vos œuvres. Seigneur, faites jouir cette âme de votre présence! ne vous souvenez pas de ses iniquités; elle a péché, elle l'avoue; mais elle a toujours cru en vous, adorable Trinité; elle a conservé la foi, elle a été fidèle à vous adorer, ô Dieu qui avez fait toutes choses! Ne vous souvenez donc plus, Seigneur, des erreurs de sa jeunesse, ne vous ressouvenez que de votre miséricorde; que les cieux lui soient ouverts; que les anges volent à sa rencontre, et qu'ils l'introduisent dans la céleste Jérusalem! que saint Pierre, à qui Dieu a confié les clefs du ciel, lui ouvre la porte de cette demeure des saints! que saint Paul, ce vase d'élection, que saint Jean, ce disciple bien-aimé, à qui les secrets du ciel ont été révélés, intercèdent pour elle; que les apôtres prient pour elle le Dieu des miséricordes!

« Saints et saintes qui avez souffert tant de tourments sur la terre pour le nom de Jésus-Christ, soyez-lui favorables, mêlez vos prières aux siennes, présentez ses vœux au Dieu qui vous a choisis. »

La rhétorique a-t-elle jamais indiqué une plus éloquente énumération que celle que fait ici le prêtre de toutes les faveurs, de toutes les grâces que Dieu a répandues sur l'homme? Quelle pensée plus profonde et plus touchante que celle-ci : *Seigneur, ne vous ressouvenez que de votre miséricorde!* On a prodigué de justes louanges à Cicéron, lorsque, plaidant la cause de Ligarius, il fit tomber des mains de César l'arrêt de proscription porté contre son client. Mais l'éloquence de Cicéron est toute humaine; il flatte plus qu'il ne prie; il s'adresse à cette passion de gloire dont César est dévoré; il présente à son ambition de nouveaux moyens de renommée : *Nihil est tam populare quam bonitas. Nulla de virtutibus tuis plurimis nec admirabilior, nec gratior misericordia est; homines enim nulla re ad deos propius accedunt quam salutem hominibus dando. Nihil habet nec fortuna tua majus, nec natura tua melius quam ut velis conservare quam plurimos... O clementiam admirabilem, atque omni laude, prædicatione, litteris monumentisque decorandam! M. Cicero apud te defendit alium in ea voluntate non fuisse in qua se ipsum confitetur fuisse.* « César, rien

n'est plus populaire que la bonté. De toutes les vertus qui vous distinguent, il n'en est aucune de plus admirable, de plus capable de vous gagner les cœurs que votre clémence. Ce qui rapproche davantage l'homme de la Divinité, c'est de sauver ses semblables : voilà ce que la fortune vous a donné de plus grand, ce que la nature vous a donné de plus précieux. O clémence admirable! ô clémence digne de tous les éloges, digne d'être publiée partout, digne d'être transmise à la postérité par les écrits des hommes, par des monuments publics! M. Cicéron défend Ligarius d'un crime dont il est lui-même coupable, il le défend du reproche d'avoir appartenu à un parti auquel il a appartenu lui-même. »

Que l'on compare cette éloquence avec celle du prêtre plaidant au tribunal suprême la cause du pécheur, on verra facilement que l'un s'adresse à un homme et l'autre à un Dieu. Dieu n'a rien à faire pour accroître sa gloire, pour augmenter sa puissance; mais comme tout en lui est infini, sa bonté, sa clémence, sa miséricorde sont aussi infinies. C'est dans cette source inépuisable que résident l'espoir, la confiance et la consolation de l'homme.

On trouve néanmoins, dans le discours de Cicéron, un mouvement de sensibilité qui se rapproche des belles prières que nous venons de citer : c'est celui où il représente la famille de Ligarius aux pieds de César pour implorer sa clémence, où il le conjure d'avoir pitié de leurs larmes, et de ne pas frapper une famille tout entière en frappant un seul homme.

Noli, Cæsar, putare de unius capite nos agere. Quid de fratribus Ligarii dicam? moveant te horum lacrymæ, moveat pietas, moveat germanitas... Vides ne hosce omnes equites romanos qui adsunt veste mutata, non solum notos tibi, verum etiam probatos. « Non, César, ce n'est pas du sort d'une seule tête qu'il s'agit ici; que vous dirai-je de la douleur dont les frères de Ligarius sont pénétrés? Ayez pitié de leurs larmes, soyez touché de leur piété fraternelle, de leur intérêt pour un frère chéri. Voyez-vous ces nombreux chevaliers romains rassemblés en habit de deuil autour de votre tribunal; ils vous sont connus, vous les avez éprouvés : serez-vous insensible à leurs douleurs? »

Ce mouvement est plein d'éloquence; mais celle du ministre de Dieu le surpasse, autant que Dieu est au-dessus de César. Cependant son ministère n'est point achevé; c'est le mourant lui-même qui va maintenant parler par la bouche du prêtre : « Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous; je ne serai pas confondu à jamais. Secourez-moi, ô mon Dieu! Vous m'avez racheté de votre sang ; daignez jeter des regards favorables sur votre serviteur; écoutez votre miséricorde; recevez-moi dans votre sein. Seigneur Jésus, recevez mon esprit. »

Le prêtre reprend alors; et après avoir répété trois fois : *Seigneur, faites-lui miséricorde*, il ajoute : « N'entrez point en jugement avec lui, parce que nul homme ne sera trouvé innocent devant vous. Ecoutez ma prière, que mes cris s'élèvent jusqu'à vous; n'oubliez pas, Seigneur, les âmes de vos pauvres, etc. »

Cherchons dans tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain un dialogue semblable, une scène aussi attendrissante. Non, l'esprit humain ne pourrait inventer rien de pareil; c'est du cœur seul, et d'un cœur fécondé par la religion, que peuvent provenir de semblables beautés; ce langage est celui des habitants du ciel, et n'a rien d'humain : *Nil mortale sonans.*

Ainsi, auprès de la couche des mourants, sur les bords du tombeau, la religion offre au cœur de l'homme tout ce que le sentiment a de plus touchant, et à son esprit tout ce que le génie a de plus admirable. Que dis-je? le tombeau lui-même a son éloquence et ses inspirations. Un chrétien ne meurt point comme un autre; la religion, les yeux toujours élevés vers le ciel, l'accompagne jusqu'à sa dernière demeure. La même voix qui, au milieu de ses dernières angoisses, invoquait pour lui les secours du Dieu de miséricorde, se fait entendre de nouveau sur les bords du sépulcre, et son ministère de charité ne s'arrête que quand la terre ayant enseveli, la dépouille mortelle qu'on lui confie, donne en quelque sorte le signal de ce silence qui doit régner jusqu'à la consommation.

Mais pourrais-je peindre ces augustes cérémonies avec les mêmes couleurs dont les a revêtues l'illustre auteur du *Génie du christianisme?* Laissons-lui décrire la fête des tombeaux. L'OFFICE DES MORTS trouve naturellement sa place à la suite des scènes mélancoliques que nous venons de tracer.

« Chez les anciens, dit Châteaubriand, le cadavre du pauvre ou de l'esclave était abandonné presque sans honneurs. Parmi nous, le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'Evangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime!) un être auguste et sacré. A peine le mendiant, qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous rappelle une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste. C'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité. Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines pensées périssent.

« Mais qu'elles sont admirables ces prières! Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espérance. Le mort se plaint,

se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie. *Exibit spiritus ejus*, etc.

« *Delicta juventutis meæ*, etc. O mon Dieu! ne vous souvenez ni des fautes de ma jeunesse ni de mes ignorances. »

« Les plaintes du roi-prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe :

« O Dieu! cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant. Qu'est-ce que l'homme pour mériter tant d'égards et pour que vous y attachiez votre cœur? Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus. La vie m'est ennuyeuse; je m'abandonne aux plaintes et aux regrets. Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des mortels, et vos années éternelles comme les années passagères de l'homme (1)?

« Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage, et me traitez-vous comme votre ennemi? Devez-vous déployer toute votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et poursuivre une feuille desséchée (2)?

« L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. Il fuit comme une ombre qui ne demeure jamais dans un même état. Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie par laquelle je ne reviendrai jamais (3).

« Mes jours sont passés; toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées..... Je dis au sépulcre : Vous serez mon père, et aux vers : Vous serez ma mère et mes sœurs. »

« De temps en temps le dialogue du prêtre et du chœur interrompt la suite des cantiques :

Le prêtre. « Mes jours se sont évanouis comme la fumée; mes os sont tombés en poudre.

Le chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre.

Le prêtre. « Qu'est-ce que la vie? une légère vapeur.

Le chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre.

Le prêtre. « Les morts sont endormis dans la poudre.

Le chœur. « Ils se réveilleront, les uns dans l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre, pour y demeurer à jamais.

Le prêtre. « Ils ressusciteront tous, mais non pas tous comme ils étaient.

Le chœur. « Ils se réveilleront. »

« A la communion de la messe, le prêtre dit : Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Ils se reposent dès à présent de leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent. »

« Au lever du cercueil, on entonne le psaume des douleurs et des espérances : « Seigneur, je crie vers vous du fond de l'abîme; que mes cris parviennent jusqu'à vous. » En portant le corps, on recommence le dialogue *Qui dormiunt*, etc. « Ils dorment dans la poudre; ils se réveilleront, etc. » En descendant le cercueil dans la fosse : « Nous rendons la terre à la terre, la cendre à la cendre, la poudre à la poudre. » Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le prêtre s'écrie dans les paroles de l'Apocalypse : Une voix d'en haut fut entendue, qui disait : *Bienheureux sont les morts.* »

« Et cependant ces superbes prières ne sont pas les seules que l'Eglise offre pour les trépassés. De même qu'elle a des voiles sans tache et des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant, de même elle a des oraisons attachées à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges vêtues de lin et parées de feuillage apportent la dépouille d'une de leurs compagnes dans une nef tendue de rideaux blancs, le prêtre récite à haute voix sur cette jeune cendre une hymne à la virginité. Tantôt c'est l'*Ave maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance; tantôt ce sont des images tendres et poétiques empruntées de l'Ecriture : *Elle a passé comme l'herbe des champs. Ce matin elle fleurissait dans toute sa grâce ; le soir nous l'avons vue séchée. N'est-ce pas là la fleur qui languit, touchée par le tranchant de la charrue? le pavot qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage?* PLUVIA CUM FORTE GRAVANTUR.

« Et quelle oraison funèbre le pasteur prononce-t-il sur l'enfant décédé dont une mère en pleurs lui présente le petit cerceuil? Il entonne l'hymne que les trois enfants hébreux chantaient dans la fournaise, et que l'Eglise répète le dimanche, au lever du jour : *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur.* La religion bénit Dieu d'avoir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie. Elle invite la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence. Ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'allégresse qu'elle fait entendre. C'est dans le même esprit qu'elle chante encore le *Laudate, pueri, Dominum*, qui finit par cette strophe : *Qui habitare facit sterilem in domo : matrem filiorum lætantem.* « Le Seigneur qui rend féconde une maison stérile, qui fait que la mère se réjouit dans ses fils. » Quel cantique pour des parents affligés ! L'Eglise leur montre l'enfant qu'ils viennent de perdre, vivant au bienheureux séjour, et leur promet d'autres enfants sur la terre !

» Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention à chaque cercueil, la religion a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre, vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne pour passer par la porte abaissée du tombeau. Dans ce jour solennel, où l'on célèbre les fu

(1) Office des morts, IIe leçon.
(2) IVe leçon.
(3) VIIe leçon.

néraillcs de la famille entière d'Adam, l'âme mêle ses tribulations pour les anciens morts, aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend par cette union quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère.

« La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude des morts qu'il avait à honorer.»

Avant que la religion chrétienne eût éclairé l'homme de ses lumières, on rendait aussi des devoirs aux morts. On offrait des sacrifices aux dieux infernaux. Les pompes funèbres étaient des spectacles offerts au pauvre, par l'orgueil des riches. On y portait les images des ancêtres du mort, des urnes, des couronnes, des trophées; deux chœurs précédaient le convoi, chantant sur des airs tristes et lents, les fragilités de la fortune, les misères de la vie humaine. La mort avait son luxe ; des femmes salariées, en habits de deuil, pleuraient la perte du défunt; et quand le bûcher avait dévoré ses tristes dépouilles, ou qu'elles étaient ensevelies dans la terre, on prononcait ces paroles, que l'on appelait *ultima verba*. Vale. *Nos te ordine quo natura permiserit sequemur*. « Adieu; quand l'ordre de la nature l'ordonnera, nous te suivrons. » Il ne nous reste rien de ces chants qui précédaient la pompe funèbre. Mais quels qu'ils fussent, pensons-nous qu'il pussent égaler ceux que l'Eglise a empruntés à la harpe de David, et aux douleurs de ce saint Arabe (comme l'appelle M. de Châteaubriand), dont le poëme est non-seulement le plus ancien monument qui nous reste de la religion des patriarches, mais de la foi de ces hommes élus de Dieu, que l'Esprit-Saint daignait inspirer.

Qui ne connaît le beau poëme où M. de Fontanes a décrit, sous le nom du *Jour des Morts*, les saintes cérémonies, les chants sacrés dont l'Eglise honore les cendres froides, les dépouilles inanimées des chrétiens; car ces dépouilles étaient la demeure d'une âme rachetée par le sang d'un Dieu! De quels traits il peint la tendre piété, les douces larmes que répand dans ce jour d'une religieuse mélancolie l'habitant du hameau :

Honorant ses aïeux, aimant à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cache leurs débris,
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
. . . .
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux.
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille:
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux?
. . . .
Voyez le prêtre saint guidant la pompe auguste,
S'arrêtant tout à coup près des cendres du juste:
Là retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait, et trois fois, dans ces pieux transports,
Le peuple a parcouru la pompe sépulcrale.
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale;
Et l'écho de la tombe, aux mânes satisfaits,
Répète sourdement : *Qu'ils reposent en paix!*

C'est ainsi que sur les bords du tombeau, au-delà du tombeau, la religion, animée de l'esprit évangélique, prodigue au chrétien les secours les plus généreux; elle inspire le prêtre, elle élève son âme, elle met dans son cœur et dans sa bouche les hymnes les plus sublimes et les plus touchantes prières; elle prend l'homme au berceau ; elle l'accompagne dans le cours de sa vie; elle le suit jusque dans la nouvelle demeure dont la mort vient de lui ouvrir les portes.

Pourrai-je quitter ce triste et mélancolique sujet, sans parler de ces éloges funèbres que la religion décerne aux hommes qui, dans les hautes dignités de l'Etat et de l'Eglise, ont bien mérité des peuples par les services qu'ils leur ont rendus, par les exemples et les leçons qu'ils leur ont donnés? Avant la naissance de la religion chrétienne, on décernait aussi des éloges à la mémoire de ceux qui avaient bien mérité de la patrie. Périclès, surnommé par son éloquence *l'Olympien*, prononçait du haut de la tribune l'éloge des soldats morts sur le champ de bataille; et chez les Romains, Pline-le-Jeune publiait également du haut de la tribune les vertus et les bienfaits de Trajan; mais dans ces discours, chefs-d'œuvre de l'esprit humain, tout était terrestre. L'orateur n'envisageait l'homme que sous des considérations mortelles. Dans la chaire sacrée, le pontife et le prêtre le considèrent sous ses fins divines. Les premiers parlaient en présence d'une assemblée humaine; l'orateur sacré parle sous les yeux de Dieu. C'est du ciel que viennent ses paroles. Ecoutez Bossuet :

« Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui; car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.* »

Et dans un autre discours, où le même orateur verse des larmes de pitié sur le cercueil d'une autre grande princesse, avec quelle éloquence il peint les misères de la vie, la vanité des grandeurs humaines!

« Tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, les paroles de l'Ecriture, qui montrent, d'une part, le néant de l'homme, et, de l'autre, sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité.

« Nous mourons tous, nous allons sans cesse au tombeau; nous ressemblons tous à des eaux courantes; de quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes autres qualités superbes qui distinguent les hommes. »

C'est ainsi que l'Eglise, soit qu'elle chante dans l'enceinte des temples les louanges du Dieu vivant, soit qu'elle élève vers lui des mains suppliantes, soit qu'en habits de deuil elle pleure sur les tombeaux et déplore la vanité des choses humaines, ne quitte jamais les anneaux de cette chaîne mystérieuse qui lie la terre aux cieux.

Quittons ces scènes de tristesse et de douleur; une pompe bien différente nous appelle encore vers la maison du Seigneur. Une jeune fille, le front couronné de lis, et parée des plus riches atours; un jeune homme, les yeux pétillants de tendresse et de bonheur; deux familles réunies par le lien le plus doux qui unisse les hommes ensemble, s'avancent vers l'autel : leur marche est grave et silencieuse; la jeune fille est accompagnée de son père; ses yeux sont modestement baissés vers la terre. Le sanctuaire est orné de flambeaux; deux siéges d'une religieuse simplicité sont disposés pour les jeunes époux; de jeunes lévites font les préparatifs de l'auguste sacrifice offert à Dieu pour le bonheur du couple heureux qui va s'unir sous ses auspices. Le prêtre se revêt de son aube de lin et de l'étole; il s'avance, le livre de prières à la main. Qu'elles sont tendres, qu'elles sont augustes ces prières! le ciel lui-même semble les avoir dictées :

« Seigneur très-saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui par votre puissance avez créé de rien tout l'univers; qui, dès le commencement du monde, après avoir fait l'homme à votre image, lui avez donné, pour être son aide inséparable, la femme, que vous avez formée de lui-même, pour nous apprendre qu'il n'est jamais permis de séparer ce que vous avez uni; ô Dieu! qui avez consacré le mariage par un mystère si excellent, que l'alliance nuptiale est la figure de l'union sacrée de Jésus-Christ et de son Eglise; ô Dieu, par qui la femme est unie à l'homme, et qui donnez à leur union intime une bénédiction, la seule qui n'ait point été enlevée au monde, ni par la tache du péché originel, ni par les eaux du déluge; ô Dieu, qui avez seul en votre pouvoir le cœur de l'homme, qui connaissez et gouvernez toutes choses par votre providence, en sorte que personne ne peut désunir ce que vous unissez, ni nuire à ce que vous bénissez; unissez, s'il vous plaît, les esprits de ces époux qui vous appartiennent, et versez dans leurs cœurs une sincère amitié, afin qu'ils ne soient plus qu'un en vous, comme vous êtes Un, comme vous êtes le seul et véritable Tout-Puissant.

« Regardez d'un œil favorable votre servante, qui, devant être unie à son époux, implore votre protection; faites que son joug soit un joug d'amour et de paix; faites que, chaste et fidèle, elle se marie en Jésus-Christ, qu'elle suive toujours l'exemple des saintes femmes; qu'elle se rende aimable à son mari comme Rachel; qu'elle soit sage comme Rebecca; qu'elle jouisse d'une longue vie, et qu'elle soit fidèle comme Sara. Qu'elle demeure, Seigneur, ferme dans votre loi et dans l'observance de vos commandements, afin qu'étant uniquement attachée à son mari, elle ne souille la couche nuptiale par aucun commerce illégitime; que, pour soutenir sa faiblesse, elle s'arme de l'exactitude d'une vie réglée; qu'elle ait une pudeur propre à s'attirer du respect; qu'elle s'instruise de ses devoirs; qu'elle obtienne de vous une heureuse fécondité; qu'elle mène une vie pure et irréprochable, afin qu'elle puisse arriver au repos des saints et au royaume du ciel. Faites, Seigneur, qu'ils voient tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, et qu'ils arrivent à une heureuse vieillesse. »

Quelle noble décence dans ces paroles, et sous quel aspect honorable l'Eglise n'envisage-t-elle pas le mariage? De quelle pudeur religieuse n'enveloppe-t-elle pas ses leçons? Elle rassemble aussi ses fleurs pour parer la sainte cérémonie du mariage, mais ces fleurs sont pures comme le lis, modestes comme l'humble violette; on les croirait cueillies dans le jardin d'Eden. De quelle douceur sont les paroles qu'elle adresse à l'Eternel pour les jeunes époux, et les bénédictions qu'elle répand sur eux!

Après ces bénédictions, le prêtre commence le sacrifice. Prêt à prononcer les paroles sacramentelles de la consécration, il élève les mains au ciel et prononce cette préface attendrissante :

« Seigneur très-saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui avez établi le lien indissoluble de l'alliance nuptiale, afin que la

chaste fécondité du mariage que contractent vos fidèles servît à la multiplication des enfants de la sainte adoption; c'est par un effet admirable de votre grâce et de votre providence, Seigneur, que, comme la génération temporelle contribue à l'ornement du monde, la génération spirituelle sert à l'augmentation de votre Eglise; c'est pourquoi nous nous unissons aux anges et aux archanges, aux trônes et aux dominations, et à toute la sainte milice de l'armée céleste, pour chanter sans cesse votre gloire, etc. »

En parcourant toutes les beautés dont la religion enveloppe ses cérémonies divines et ses paroles sacrées, combien de fois ne se sent-on pas pénétré des plus tendres sentiments ! C'est sur l'âme surtout qu'elles agissent, sur cette partie morale de nous-mêmes qui nous mène à la vertu; elles nous y attachent et nous y font trouver un charme secret; elles nous font goûter des plaisirs purs et cette satisfaction intérieure que nous ne trouvons pas dans les fêtes du monde et les voluptés des sens. « Chose admirable ! a dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

ROMAN. — Le roman est une fiction poétique écrite ordinairement en prose, et qui a pour objet de peindre les passions humaines.

On peut peindre les passions de manière à les rendre aimables ou de manière à les faire craindre; on peut donc faire des romans religieux et moraux aussi bien que des romans immoraux.

Les sympathies plus nombreuses que rencontre un écrivain en flattant les passions ont séduit la plupart des romanciers, et ils ont acheté par de mauvais livres une réputation périssable.

Le mot roman ne signifiait autre chose, à son origine, qu'un livre écrit en langue romane. Le roman de la *Rose* et celui du *Renard*, qui sont les premiers monuments de notre littérature, étaient deux longues allégories, dont la première était voluptueuse ou mystique, au gré des lecteurs, et l'autre une satire contre les intrigants en général et les mauvais prêtres en particulier.

On appela aussi romans des légendes brodées sur le texte de l'histoire. Charlemagne et son neveu Roland devinrent les héros de mille récits fabuleux, et les chroniqueurs eux-mêmes confondirent la tradition historique avec celle des romanciers. Alors commencèrent les romans de chevalerie, dont Arioste a fait l'épopée et Cervantès la parodie. Aux romans de chevalerie, tombés sous la lance de don Quichotte, succédèrent les fadaises pastorales de l'Astrée et les caricatures soi-disant grecques et romaines de la Calprenède et de Scudéri; puis vint le roman licencieux, enfant de la régence et de la philosophie voltairienne; puis le roman romantique, diabolique et byronien, au-dessous duquel il n'y a plus de degré d'immoralité possible.

C'est ainsi que le roman est tombé, pour s'être écarté de la route tracée par les anciens légendaires. Le roman, destiné à peindre l'idéal de la vie, n'aurait dû emprunter ses inspirations qu'aux types de l'éternelle beauté : le roman ainsi compris n'est qu'une sorte d'allégorie en action; c'est la morale mise en drame, c'est la lutte de la chair contre l'esprit et le triomphe de l'esprit sur toutes les rébellions de la chair; c'est le combat de Jacob avec l'ange; ce sont les innombrables commentaires du poëme de Job ou de la légende de Faust. C'est Eudore sanctifiant par le martyre son affection pour Cymodocée; c'est le vice mis en opposition avec la vertu et foudroyé de son éclat. Car il faut toujours qu'une action, vraie ou supposée, révèle une pensée vraie ou fausse : si la pensée est vraie, qu'importent les noms et les aventures des héros ? Ce ne sont que des signes hiéroglyphiques d'une écriture pittoresque; si la pensée est fausse, le roman devient un mensonge ou une monstruosité. Un roman sans but et sans pensée serait tout simplement un conte de vieille femme et un insipide rabâchage.

Les romans sont un puissant moyen de propagande, et répandent partout la contagion des idées subversives, aussi bien qu'ils porteraient en tout lieu le germe de la régénération chrétienne.

Les feuilletons ont fait plus de mal, depuis dix ans, à la société et à la famille, que toutes les utopies socialistes, parce que l'exemple des personnages qui nous sont dépeints comme vivants a toute la contagion d'une société dangereuse; l'intérêt du récit amène naturellement soit la morale, soit la mauvaise maxime, et la grave dans la mémoire. M. Camus, évêque de Belley, avait donc une bonne et apostolique pensée, lorsqu'il imagina de faire de bons romans pour combattre l'influence des mauvais. C'est d'ailleurs une intention qu'on peut facilement avoir; mais bien la remplir est une chose moins aisée et pour laquelle un grand talent et un talent tout spécial est absolument nécessaire.

Le romancier doit être né poëte, et trouver facilement d'agréables et ingénieuses histoires. Il doit, de plus, être grand observateur, afin d'être toujours vrai dans ses peintures et exact dans ses caractères. Un tableau, même de fantaisie, ne nous plaît que par la vérité des expressions et des détails; la vraisemblance et l'exactitude sont dans le roman ce que le dessin et la couleur sont dans un tableau, c'est-à-dire les auxiliaires indispensables de la pensée. La composition intime du roman ressemble beaucoup à celle du drame, et l'on y doit, autant que possible, observer l'unité d'action, pour concentrer l'intérêt et la puissance du récit sur un seul point, et ne pas annuler, en l'éparpillant, l'effet de l'ouvrage.

Le roman chrétien manque encore à notre littérature, comme tant d'autres qui restent

encore à créer, et qui sortiront du chaos social où la révolution nous a plongés. Quelques essais, sinon chrétiens, du moins vertueux et honnêtes, ce qui ne peut être sans une nuance quelconque de christianisme, ont été déjà tentés en Angleterre par Charles Dickens et quelques autres. M. le comte de Montalembert, dans la *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, a ouvert encore une fois, en les agrandissant et en les épurant, les sources anciennes de la légende qui doit servir de modèle au romancier chrétien. Nous ne parlerons ici ni des *Fiancés* de Manzoni, ni du *Comte de Valmont*, par l'abbé Girard, deux romans chrétiens, dont le premier manque de réserve et le second d'intérêt, et nous ferons des vœux pour l'apparition prochaine et heureuse du premier bon roman chrétien.

Nous avons déjà dit notre pensée à propos des créations romanesques et poétiques de Châteaubriand. Son livre intitulé *les Martyrs* est un roman chrétien, sans doute, mais c'est aussi un roman païen, et le paganisme y triomphe par le charme tout particulier que l'auteur attache aux passions tumultueuses et coupables.

Tous les écrivains de l'école de Châteaubriand, sans en excepter MM. Alexandre Guiraud, Lamartine et Soumet, sont tombés dans la même faute. Tous ces grands hommes ont le tort de trop comprendre le christianisme à la manière de Rousseau, ce qui équivaut peut-être à ne le point comprendre du tout.

L'auteur de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* était spiritualiste; mais si l'on en juge par l'ensemble, et non par telle ou telle partie de ses ouvrages, le spiritualisme de Rousseau est celui-là même que nous retrouvons chez les romanciers et les réformateurs socialistes, qui se piquent de suivre les traditions chrétiennes. C'est une sorte de spiritualisme sensuel, pour ainsi dire, qui mêle partout les affections des sens aux affections de l'âme, le langage de la religion à celui de l'amour, qui prend la jouissance pour fin et le dévouement pour principe.

A la religion, à la philosophie de Rousseau, il manque cet esprit d'humilité et de charité, esprit d'obéissance et d'abnégation, qui font du christianisme une religion éminemment sociale.

« L'orgueil sépare ce que la charité rapproche, et l'orgueil est la muse qui a le plus souvent inspiré Rousseau et ses imitateurs. Ce qu'ils ont chanté, caressé, déifié sous toutes les formes, c'est le *moi*, ce *moi* que haïssait Pascal, ce *moi* que le christianisme poursuit dans ses derniers retranchements, comme le plus antisocial de tous les vices, comme le plus hostile à la loi qui nous ordonne de nous aimer et de nous servir les uns les autres. »

Ces paroles, *sévères mais justes*, sont empruntées au *Journal des Débats* d'un des premiers jours de janvier 1851, et prouvent combien le journalisme a fait de progrès dans les idées contre-révolutionnaires et antiphilosophiques depuis deux ou trois ans.

ROYE (GUI DE), — archevêque de Sens, a composé en 1388 un livre intitulé : *Doctrinale sapientiæ*, qu'un religieux de Cluny traduisit en français sous ce titre : LE DOCTRINAL DE SAPIENCE, *à l'usage des prêtres et autres simples fidèles qui n'entendent ni le latin ni les saintes Ecritures.*

C'est une espèce de catéchisme sur les principales vérités de la religion chrétienne, où les préceptes sont toujours appuyés par des exemples, comme dans le *Catechismus historialis*, le *Speculum exemplorum*, le *Flores exemplorum*, et d'autres ouvrages du même genre et de la même époque. Les peuples alors avaient besoin d'être instruits à la manière des enfants, dont on captive l'attention par des contes et des histoires. Le Doctrinal de Sapience contient non-seulement des légendes et des traits choisis de la vie des saints, mais aussi des anecdotes et des contes pour rire. L'auteur se met parfaitement à l'aise, comme un père de famille au milieu de ses petits enfants, et s'efforce, suivant le précepte que Boileau devait donner plus tard, de

Mêler le grave au doux, le plaisant au sévère.

Quelques citations suffiront pour faire apprécier sa manière. Veut-il, par exemple, faire comprendre combien la vanité peut nous rendre souvent ridicules, il raconte l'anecdote suivante :

« On lit d'une femme qui souvent alloit au moustier (monastère) : Le prêtre avoit très-mauvaise voix, et si pourtant croyoit l'avoir belle; et toutes les fois qu'il chantoit, cette femme plouroit. Le prêtre la vit, et cuidoit qu'elle plourast pour son beau chanter. Si s'en efforçoit plus fort; et comme plus fort chantoit, la femme plus fort plouroit. Le prêtre ne se put plus tenir, mais lui alla demander pourquoi elle plouroit tant dans l'église. « Hélas ! sire, dit-elle, je dois bien plourer, car je avois un asne qui me faisoit moult de bien, et l'ai perdu; et me semble quand je vous oy chanter que ce soit lui. » Le prêtre, qui cuidoit avoir louenge, s'en alla tout confus et moqué. »

Cette historiette a été mise en vers par Saint-Gélais et La Monnoie.

Veut-il faire comprendre à des religieux les dangers qu'ils courent en recevant chez eux des femmes, même vieilles et laides, voici ce qu'il raconte :

« Advinst qu'en une abbaïe, l'abbé étant absent, les moines prinrent une vieille femme, non pour pécher, ains pour laver les écuelles; et l'abbé étant de retour, en parla aux moines, lesquels dirent que la dite femme n'étoit point suspicieuse, étant orde (sale) et vieille. Adonc l'abbé commanda au cuisinier que il salast moult fort le souper, et après le souper il fermast bien tout, si qu'aulcun ne pust treuver à boire, sinon la laveure des écuelles. Or il advinst que les moines estant couchiés, ils eurent grand soif, et plusieurs se relevèrent pour boire,

et ne treuvèrent autre chose, sinon les laveures d'écuelles, et en beurent à leur soif. Le lendemain au matin, l'abbé s'enquist de ce qu'il avoit ouï toute la nuict par l'abbaïe, à quoi les moines répondirent que ils avoient cherché à boire, mais ils n'avoient pu treuver sinon les laveures d'écuelles, qu'ils avoient beu à cause de la grand soif qu'ils avoient. L'abbé dit : « Pour l'ardeur de la soif, vous avez beu de cette eau orde et sale; et si, pour l'ardeur de la chair, feriez de la vieille à votre voulenté. Dont il mit la femme déhors. »

C'est dans ce *Doctrinal de sapience* qu'on trouve le conte de l'ange et de l'ermite, dont Voltaire lui-même n'a pas dédaigné d'enrichir ses œuvres.

« On dist d'un ermite qu'il s'esmerveilloit en divers et obscurs jugemens de Dieu, et, par tentation de l'ennemy, disoit en son cueur que il n'estoit juste pour Dieu de souffrir les bons avoir tribulation, et les maulvais avoir les biens; et Dieu envoya vers lui un ange en forme d'homme, lequel lui dist : « Viens avecque moi; Dieu m'a envoyé à toy pour te mener en divers lieux, et à fin que je te montres divers jugemens et obscurs. » Adonc le mesna premièrement en la maison d'un homme, lequel leur fist bonne chère et les tinst bien aises. Et le lendemain au matin, l'ange prinst à son hoste un hanap, lequel il aimoist merveilleusement; de quoi l'ermite fut moult courroucé, et cuidoit que l'ange n'estoit venu de la part de Dieu.

« La nuict d'après s'en fusrent logier chez un maulvais hoste, qui leur fit maulvaise chère, et fûrent mal hébergiés et mal couchiez; et l'ange donna le hanap à ce maulvais hoste, qu'il avoit osté au bon le soir de devant. Quoy voyant, l'ermite eust maulvaise suspicion sur l'ange.

« La tierce nuict, s'en fusrent logier chez un bon hoste, qui les reçeut ne plus ne moins que le premier; voire leur donna son varlet pour leur montrer le chemin, de peur que ne se fourvoyassent. Mais quand fusrent arrivés sur le pont, lequel ils devoient passer, voilà l'ange jetter le varlet dans l'eau, et fut noyé, dont l'ermite eut grande ire.

« Et la quarte nuict, fusrent logier chez un bon hoste et moult homme de bien, qui leur fist bonne chère et les tinst fort aises, et les couchia très-bien; mais il avait un petit fils qui ne se tinst de plourer toute la nuict, tant qu'ils ne pouvoient dormir. L'ange doncques aussitost de se lever et étouffer le petit enfant; et quand l'ermite veist cela, se prinst à croire que l'ange fust un diable, et se vouslut despartir de luy. Si qu'alors l'ange luy dist : « Amy, saches que Dieu m'a envoyé à toy pour te faire veoir et enseigner ses obscurs jugemens, et pour que tu connoisses que il est juste et ne faict rien sans cause bonne et honneste. »

« Et alors lui dist : « J'ai osté le hanap, pour ce qu'il l'aimoist trop, car y pensoit plus qu'à Dieu; et, pour ce, lui ay osté tout son bien, que j'ay donné à nostre maulvais hoste, pour qu'il ait récompense du bien qu'il a faict en ce monde et non en paradis. Et le varlet, je l'ai jetté en l'eau; saches que il devoit tuer son maître; et ainsy ai délivré nostre hoste de mort, et le dict varlet d'homicide.

« Nostre quart hoste, avant qu'il eust enfant, il faisoit mieux, car ce qui lui estoit de restant oultre son vivre, le bailloit aux pauvres pour l'amour de Dieu. Mais depuis que son fils fust né, il a restiré sa main des œuvres de miséricorde, et gardoit tout pour son fils; et par exprès commandement de Dieu luy ai osté matière d'avarice, et ay mis l'âme de l'enfant ès paradis, qui estoit innocente. »

« Et quand l'ermite eust ouï cela, il fust éclairé de Dieu en ses obscurs jugemens, lesquels sont grand et profond abîme, comme est dist par le prophète. »

Cette légende allégorique est très-ancienne et paraît remonter aux premiers siècles de l'Eglise; Mahomet, dans son Coran, l'a évidemment imitée : seulement, au lieu d'un ermite, c'est Moïse lui-même qui est mis en scène, et quelques circonstances du récit sont changées. On y trouve aussi des embellissements de la façon du prétendu prophète, tel que l'histoire d'un poisson salé qui, pendant le sommeil de Moïse, reprit le chemin de la mer, etc., etc. (*Voy.* LÉGENDES, ALLÉGORIES, MERVEILLEUX, POÉSIE, etc.)

S

SADOLET (JACQUES),—évêque de Carpentras et cardinal en 1536, a été le Fénelon du XVIe siècle. Il écrivait en latin comme Cicéron, unissait la philosophie la plus élégante à la charité la plus douce, et, à cette lamentable époque des guerres de religion, se montra toujours ami de l'humanité et ennemi de la violence. Nous faisons mention de lui à cause de ses talents, qui ont honoré l'Eglise, bien qu'il les ait quelquefois employés à traiter des sujets indifférents ou profanes.

SALVIEN,—prêtre de Marseille, a été appelé le Jérémie du Ve siècle. Il s'abandonna à tout le zèle d'un réformateur, sans se laisser entraîner hors des limites de la foi. On pouvait sans danger à cette époque flétrir les vices des mauvais chrétiens, et même des ecclésiastiques indignes, sans s'exposer à voir reverser sur la religion même et sur le clergé tout entier le blâme mérité par quelques individus. Les temps sont bien changés depuis cette époque, et quelle que soit l'éloquence satirique de Salvien, nous nous abstiendrons de le citer, et même de l'analyser, pleinement convaincu que les

personnes bien pensantes nous sauront gré de cette réserve

SANTEUL, — chanoine régulier de Saint-Victor au XVIIe siècle, s'est rendu célèbre par ses facéties, son épitaphe du trop fameux Arnaud, et ses hymnes un peu trop horatiennes. Nous ne contestons à Santeul ni ses bonnes études latines, ni son esprit; mais on nous permettra de préférer les anciens chants de l'Eglise aux poésies classiques du trop joyeux chanoine de Saint-Victor. Nous trouvons beaucoup plus de piété et un meilleur goût chrétien dans les proses rimées du moyen âge que dans les strophes alcaïques ou saphiques de tous les modernes, et, pour n'en donner qu'un exemple, qu'on lise attentivement la prose du jour de la Présentation, et qu'on la compare à l'hymne de Santeul. La prose commence ainsi ·

Ave, plena gratia
Cujus inter brachia
Se litat Deo Deus.

Fas me templum visere,
Tibi fas occurrere,
Amor, o Jesu, meus

« Salut, Vierge pleine de grâce, qui portez dans vos bras Dieu même s'immolant à Dieu!

« Oh! que ne puis-je voir le temple! Que ne puis-je vous y rencontrer, ô Jésus! ô mon amour! »

Est in templo Dominus,
Angeli stant cominus:
Nil in cœlis amplius.

Habet Deum hominem
Et parentem virginem,
Cœlo templum ditius.

« Le Seigneur est dans le temple et les anges l'entourent; il n'y a rien de plus dans le ciel.

« Mais le temple possède aujourd'hui un Dieu fait homme et une mère toujours vierge: le temple est plus riche que le ciel! »

Dans cette poésie, c'est le cœur inspiré par la foi qui parle, et l'on y sent un véritable enthousiasme contenu par la révérence. Il y a un ineffable mélange de suavité et de grandeur. Ecoutons maintenant Santeul :

Stupete, gentes, fit Deus hostia;
Se sponte legi legifer obligat,
Orbis redemptor nunc redemptus,
Seque piat sine labe mater!

Ici rien pour le cœur : c'est l'esprit qui accumule des antithèses et qui les propose tout d'abord aux nations comme un énigme. *Stupete, gentes*, à peu près comme si le poëte s'écriait : *Messieurs et dames, je vais vous étonner*. On dira si l'on veut, que ces antithèses sont belles, parce qu'elles sont rigoureusement vraies dans leur forme, qui semble d'abord paradoxale. Cela peut être, et Santeul avait certainement de l'esprit, mais pourquoi sommes-nous forcés de penser à l'esprit de Santeul lorsque nous devrions n'être occupés que du Sauveur encore enfant, de sa sainte mère si modeste, et de tout ce mystère de recueillement, de grâce et de sacrifice? Nous serait-il défendu de trouver importun celui qui vient, dans un pareil moment, nous sonner de la trompette dans les oreilles pour nous faire écouter des antithèses, quelque admirables d'ailleurs qu'on puisse bien les supposer? (*Voy.* HYMNES, LITURGIE, OFFICES, PROSES.)

Nous n'avons à parler ici ni de la vie de Santeul, ni de sa mort, arrivée en 1684, à la suite d'un grand dîner, ni d'une mauvaise plaisanterie dont le malheureux poëte fut la victime. Il était âgé de soixante-sept ans.

SAPIENTIAUX (*Voy.* LIVRES).

SÉDULIUS. — Caïus Cæcilius Sédulius, prêtre du Ve siècle, s'est rendu célèbre par deux ouvrages sur la Pâque, l'un en vers, l'autre en prose, intitulés, l'un *Paschale carmen*, l'autre *Paschale opus*. Ses vers sont assez élégants pour le siècle où ils ont été écrits; mais supporteraient difficilement, dans notre temps, l'examen de la critique. Il repasse dans son poëme les histoires principales de l'Ancien et du Nouveau Testament, où il trouve une figure permanente et répétée du grand sacrifice eucharistique. Ses rapprochements sont ingénieux, mais son style manque d'enthousiasme et de hardiesse. Son poëme a été publié dans la *Patrologie* publiée par M. l'abbé Migne.

SOUMET (*Voy.* POÉSIE ÉPIQUE).

STYLE.—Le style c'est l'homme, a-t-on dit en jugeant chaque écrivain d'après sa manière d'écrire. Mais si le caractère de l'homme se reflète dans le style de chacun, le caractère des siècles se reproduit aussi, avec ses diverses nuances, dans chaque individualité célèbre ou commune. L'éducation modifie puissamment l'originalité de chacun, et ôte au style de tout le monde ce qu'il pourrait avoir de trop personnel et de trop singulier. Si l'on considère les particularités du style, on peut dire que le style est d'abord l'expression d'un siècle, puis celle d'un caractère, c'est-à-dire d'un homme. Mais si l'on prend l'idée du style pour celle des règles que lui impose la bonne éducation, le style n'est autre chose que l'art d'écrire, et l'on peut le définir : l'art ou la manière de formuler nettement et convenablement ses pensées dans quelque langue que ce soit.

Les règles générales du style sont nécessaires en littérature, comme les lois en politique. Les lois ne font pas les hommes vertueux, et ce n'est pas le but qu'elles se proposent; mais elles retiennent les méchants et empêchent les crimes. Un homme ne devient pas éloquent parce qu'il a fait de bonnes études, mais combien d'hommes ne seront jamais éloquents, qui, sans études, n'auraient jamais su s'exprimer! L'éloquence est naturelle, elle jaillit d'elle-même d'un cœur vivement ému et d'une intelligence bien convaincue, et il ne faut alors au style qu'un peu d'exactitude grammaticale pour être bien. Mais la grammaire est de rigueur: un barbarisme ne saurait être un mot sublime, quel que soit le beau sentiment dont on le fasse l'interprète.

On disserte beaucoup dans les livres élé-

mentaires sur les qualités du style : abondance, abandon, clarté, élégance, précision, simplicité, etc. On divise le style en trois genres, qu'on appelle mal à propos sublime, tempéré et simple ; comme si le sublime n'était pas toujours simple, étant l'expression vraie d'un grand sentiment ou d'une grande pensée. Mais par style sublime les rhéteurs entendent le style pompeux de l'éloquence académique, style qu'on pourrait peut-être mieux caractériser encore en le nommant ennuyeux. A notre sens, il n'y a que deux styles, le bon et le mauvais ; le bon style peut, selon les sujets qu'il interprète, être sérieux, familier ou badin, fleuri, ordinaire ou sans aucun ornement. Il sera toujours bon, pourvu qu'il soit exact, convenable et vrai ; mais dans tous les genres, lorsqu'il traduira un grand cri de l'âme, un élan de foi ou le dernier mot d'une grande passion, alors, naturellement et sans efforts, il sera tout bonnement sublime.

Se servir des règles comme d'un lit de Procuste pour mutiler le génie, c'est offenser les règles elles-mêmes. Les règles sont faites pour les écrivains, et les écrivains ne sont pas faits pour elles. Les rhéteurs du temps de saint Augustin trouvaient la Bible mal écrite, parce que le Saint-Esprit n'avait pas daigné suivre les préceptes de leurs écoles, et saint Augustin lui-même n'était pas éloigné, surtout avant sa conversion, de prendre au pied de la lettre cette parole trop modeste ou ironique de saint Paul, lorsque le grand apôtre prétend ignorer l'art de bien dire, lui qui disait si bien sans art ! Au lieu de comparer les règles de l'éloquence païenne au style de la Bible pour conclure en défaveur du livre de Dieu, les chrétiens n'ont qu'un parti à prendre, c'est de refaire les règles d'après la Bible. Est-ce que les hommes prétendraient, par hasard, apprendre à parler au Verbe éternel ?

Nous déclarons nettement que nous sommes ennemis en littérature, des règles absolues, parce que l'absolutisme n'existe pas dans les choses humaines. Dieu seul est l'absolu. En politique, les princes qui ont voulu l'absolutisme sans frein ont dû se décerner d'abord les honneurs divins et des hécatombes humaines ; en littérature, l'absolutisme c'est le sacrifice du bon goût et la proscription des œuvres du génie. Nous ne répéterons donc pas ici la nomenclature classique des règles du style, telles que la clarté, la concision, la précision, etc. : les prophètes écrivaient fort bien, sans être toujours clairs ; Homère lui-même, s'il faut citer un grand nom profane, n'est pas toujours très-concis. Notre-Seigneur, qui parlait si souvent en paraboles et en figures, ne se piquait pas de précision ; on pourrait en dire autant de toutes les autres qualités que les rhétoriques donnent pour indispensables à tout bon écrivain. Nous pourrions résumer en un seul mot toutes les qualités et toutes les règles du style, et ce mot serait *convenance*. Un orateur ou un écrivain doit d'abord savoir bien la langue dans laquelle il veut parler ou écrire ; il a dû apprendre dans la grammaire ce que c'est que propriété, netteté, clarté, précision : tout cela est le *ba-be-bi-bo-bu* de la littérature, et il ne devrait plus en être question en rhétorique. Nous disons donc que l'orateur ou l'écrivain possédera d'abord parfaitement la langue, et pourra en employer toutes les ressources ; puis il aura à voir de quoi, à qui, dans quelles circonstances et pourquoi il faut parler.

Quis, quid, ubi, cur, quomodo, quando.

Alors l'orateur ou l'écrivain seront concis ou abondants, clairs ou énigmatiques, élégants ou sévères, selon qu'il conviendra à leur auditoire ou à leur sujet. La convenance est la qualité et la règle universelle.

On appelle couleur dans le style l'emploi des figures et des tropes.

L'énergie du style consiste dans la hardiesse des métaphores, dans la vérité quelquefois effrayante des expressions, dans la construction nerveuse et serrée des phrases.

Assum est, versa et manduca, disait saint Laurent à son bourreau. « C'est grillé, retourne et mange. » Voilà une phrase d'une énergie terrible.

La grace dans le style dépend d'un certain abandon (*Voy.* ABANDON), lorsque l'esprit semble laisser parler le cœur, ou quand le cœur et l'esprit se réunissent comme des amis intimes, et semblent s'oublier ensemble dans une causerie fraternelle.

Ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, en écrivant comme en parlant, c'est la monotonie.

Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Les prophètes ont évité la monotonie en entremêlant les promesses aux menaces, et les tableaux de félicité aux scènes de désastre.

Rien n'est plus ennuyeux surtout que le grand style sérieux et fleuri, qu'on est convenu d'appeler style sublime, lorsqu'il n'est pas varié par des intermèdes en style simple. Une épopée tragique sans épisodes gracieux serait insupportable à la lecture ; un prédicateur qui aurait choisi pour sujet les peines de l'éternité malheureuse, et qui ne ferait pas diversion à son triste sujet par quelque peinture touchante de l'éternelle béatitude, rebuterait au lieu d'instruire, et fatiguerait à force d'épouvanter. L'esprit humain n'est pas capable d'une attention trop prolongée quand il s'agit des choses qui émeuvent le cœur ; il ne faut rien outrer, et jamais on ne doit passer une certaine mesure, si l'on veut toucher et convaincre.

La noblesse du style tient au choix des expressions, et l'harmonie dépend de l'arrangement des mots. Il faut éviter le choc des consonnes et le hiatus des voyelles, dans la prose même, presque avec autant de soin que dans les vers. La noblesse du style est naturelle aux âmes élevées, et se perfectionne par l'usage ; l'harmonie est en quelque sorte

le résultat d'une sorte de sens musical, sens dont sans doute était complétement dépourvu le bourgeois de Paris qui, du temps de la Fronde, disait au cardinal de Retz, en parlant des chaînes qui servaient alors de barricades dans les rues : « Monseigneur, qu'attend-on donc tant et que ne les tend-on ? »

Mais ni la grâce, ni la noblesse, ni la variété, ni l'harmonie, ne sont des qualités rigoureusement exigibles dans toute espèce d'écrit ou de discours, surtout lorsqu'il s'agit de littérature chrétienne. Cette littérature, ayant pour principal but l'apostolat et la prédication des choses divines, peut se faire grossière, triviale, monotone, rude, s'il le faut, pour être comprise des auditeurs auxquels elle s'adresse, et c'est à ce point de vue qu'il faut toujours la juger. Lorsque les missionnaires parlent selon le génie des sauvages ou des pauvres gens de la campagne, ils parlent toujours bien et sont plus sublimes ainsi qu'en étalant une ridicule érudition classique devant des gens incapables de les comprendre. La convenance donc, la convenance, voilà la seule qualité indispensable. Parler à son auditoire de manière à se faire écouter, écrire de façon à se faire lire, voilà ce qui est le propre d'un bon orateur chrétien ou d'un hagiographe qui veut être utile. Nous ne parlons pas ici pour les académiciens.

Est-ce à dire, cependant, qu'un ministre de la vérité doive sacrifier au mauvais goût de son temps les exemples des bons auteurs et le goût des bonnes études ? Non, sans doute ; et pourquoi ? c'est qu'il n'est jamais permis de faire mal pour qu'il en arrive du bien. Or le mauvais goût d'un siècle étant presque toujours le reflet des vices ou des préjugés qui dominent à cette époque, parler le langage corrompu du monde, ce serait en quelque sorte se montrer complice de sa corruption. La charité doit se faire tout à tous, mais non pas jusqu'à compromettre la sainteté de son caractère. Ainsi, par exemple, dans notre siècle, les réminiscences religieuses remises à la mode par Chateaubriand ont produit, en se confondant avec les brouillards du scepticisme, nous ne savons quelle vague et vaporeuse poésie qui a gâté le goût public pendant quelques années, et qu'on a appelée le romantisme. Convenait-il alors aux apôtres de la vérité de parler ce langage nébuleux indigne de la fermeté de la foi, et de faire ainsi des concessions au mauvais génie du doute, des passions vagues et du désespoir coloré de religion ? Non, sans doute, et c'est pour cela que, dans les bonnes écoles ecclésiastiques, à Saint-Sulpice, par exemple, les tendances romantiques ont toujours été proscrites de la chaire et énergiquement combattues par de pieux et savants professeurs.

Le style qui convient à la littérature religieuse en général doit être simple par la forme et sublime par les pensées. Notre éternel modèle est l'Evangile, et le Sauveur du monde nous a enseigné l'éloquence par son exemple. Il est noble dans ses expressions, clair dans ses préceptes, élégant dans ses comparaisons, lorsqu'il parle du lis des champs et des petits oiseaux du ciel, varié dans ses enseignements, plein de grâce dans ses épanchements de charité, souvent sublime, mais toujours simple et toujours vrai. Cependant il est obscur lorsqu'il s'adresse à des âmes indignes de le comprendre, populaire et presque trivial lorsqu'il explique l'Evangile aux pauvres, et montre la pauvre femme balayant sa maison pour retrouver la drachme qu'elle avait perdue. Ce qui fait la perfection du style des saints Evangiles c'est sa parfaite convenance. Le Sauveur du monde est dur avec les cœurs durs, doux et tendre avec les petits et les humbles. Il n'a pas le même langage quand il maudit Corozaïn et Bethsaïde que quand il bénit et embrasse les petits enfants. Toujours doux et grave, on le voit cependant une fois irrité, et ses paroles, ce jour-là, sont empreintes d'amertume : *La maison de mon Père est une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs !* Ici c'est de la force et de l'énergie, plus loin son style sera plein de mélancolie et de tendresse : *Jérusalem ! Jérusalem ! combien de fois n'ai-je pas cherché à réunir autour de moi tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous son aile, et tu n'as pas voulu !* Rien de si touchant et de si pathétique, rien de si calme et de si beau que le style des saints Evangiles. Voilà le modèle des chrétiens, c'est là qu'ils doivent puiser leurs inspirations, et en effet les auteurs qui ont cherché à reproduire dans leurs ouvrages le style typique du Verbe incarné ont écrit avec une supériorité incontestable. Nous n'en citerons pour exemple que le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, écrit tout entier en style évangélique, et « le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, dit Fontenelle, puisque l'Evangile n'a pas eu des hommes pour auteurs. »

Nous proposerons donc ici le livre divin des Evangiles comme le plus parfait modèle de la littérature chrétienne, et nous sommes heureux de reconnaître que le Verbe de vérité est infaillible non-seulement dans le fond, mais dans la forme même de ses révélations : les travaux sur l'Ecriture sainte entière, qui forment la base de ce dictionnaire, n'ont pas d'autre but que de prouver ce que nous avançons ici. Chaque âge du monde a eu ses modèles de style, et c'est toujours le Verbe religieux qui a déterminé les formes de la parole. Cela est, parce que cela doit être. La lettre qui exprime le Verbe appartient au Verbe, et c'est lui qui la modifie. Les verbes faux s'écrivent avec des caractères périssables, le Verbe de vérité détermine seul une forme et une beauté éternelle ; aussi ses caractères ne doivent-ils jamais s'effacer. Il faut remarquer que chez tous les grands peuples les monuments religieux sont aussi des monuments littéraires, et que les livres sacrés ont formé toutes les langues. Babel n'a été que la confusion des cultes ; la Grèce artistique et littéraire se résume tout entière dans Homère ; la langue

et la littérature arabes ont pour origine et pour type le Coran ; les peuples chrétiens ont la Bible, et, bon gré malgré, il faudra que la Bible refasse les littératures et les langues de l'Europe. Tout ce qui a été fait d'après les littératures mortes n'est plus que de l'archéologie. Ronsard, qui était poëte comme Pindare et comme Horace, a échoué parce qu'il a voulu perpétuer l'influence exclusive d'Homère sur les enfants de la Bible. Malherbe avait mieux compris le génie des langues modernes lorsqu'il écrivit sa belle ode biblique.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.

Tout Malherbe et toute sa gloire sont dans cette ode, qu'on le sache bien. Comme tout Corneille est dans *Polyeucte*, tout Racine dans *Athalie*, tout Jean-Baptiste Rousseau dans les odes sacrées, et tout le XIXᵉ siècle dans le *génie du Christianisme de Chateaubriand*. Tous ces grands hommes ont été les précurseurs de la véritable littérature des temps modernes, et cette litérature aura pour autorité la Bible, pour modèle l'Evangile, et pour style celui des grands disciples de l'Evangile et de la vie. Voilà la vérité aussi évidente que le soleil. Aveugle serait celui qui se refuserait à la voir !

SULPICE SÉVÈRE (saint), écrivain du IVᵉ siècle, a été surnommé le Salluste chrétien, parce qu'il goûtait fort le style énergique et honnête de Salluste, et s'efforçait de l'imiter. On sait que Salluste était un Romain enrichi par des exactions et livré à tous les vices de son temps, qui a voulu tromper la postérité par des écrits pleins d'une sévérité et d'un stoïcisme affectés. Sulpice Sévère, riche comme Salluste, mais réellement vertueux, sanctifia, en l'imitant, le style de son modèle : il est à regretter toutefois qu'un homme du talent de Sulpice ait puisé son éloquence à des sources si profanes, quand il avait à sa disposition la Bible et les saints Evangiles. On dit assez ordinairement dans les colléges que Sulpice Sévère et Lactance sont les seuls écrivains ecclésiastiques qui aient écrit en bon latin : c'est tant pis pour le latin, dont nous ne regrettons pas la pureté dans les chefs-d'œuvre de saint Augustin et de saint Ambroise. Sulpice Sévère à écrit une Histoire sacrée qui est remarquable comme monument du IVᵉ siècle, et une Vie de saint Martin correctement écrite. Il y fait ressortir avec assez de bonheur le grand caractère de ce saint évêque, qui faisait acception de personnes non d'après le rang, mais d'après le caractère et les vertus de ceux qu'il honorait. Il eut lui-même l'honneur d'être reçu par saint Martin à Tours, et de manger à sa table, grâce que le saint évêque n'accordait pas aux seigneurs de la cour des empereurs. Sulpice Sévère ayant omis beaucoup de choses importantes dans la Vie de saint Martin, y suppléa par des dialogues où il fait raconter par Gallus, un des premiers disciples du saint évêque, ce qu'il avait omis en écrivant sa Vie. Ces dialogues de Sulpice Sévère sont plus estimés que la Vie même du saint, à laquelle ils servent du supplément. On trouve dans l'histoire sacrée de Sulpice Sévère quelques opinions erronées qui n'étaient pas encore condamnées par l'Eglise à l'époque où il écrivait.

T

TAULÈRE. — Jean Taulère, de l'ordre des Frères Prêcheurs, vivait au commencement du XIVᵉ siècle. C'était un prédicateur célèbre, un mystique profond, et les auteurs de la *Bibliothèque des Pères* lui donnent le titre de *théologien sublime*. Il a écrit la Vie de sainte Hildegarde, cette prophétesse illettrée dont les exhortations et les prédictions étonnèrent le XIIIᵉ siècle, et remuèrent alors le monde chrétien. Taulère, dans l'introduction de cet ouvrage, résume les prophéties de la sainte, et y ajoute les siennes. Selon lui, les maux que l'Eglise a déjà soufferts ne sont rien en comparaison de ce qu'elle doit souffrir à la fin des temps, quand l'homme voudra se substituer à Dieu et quand l'esprit antichrétien aura séduit presque toute la terre. La persécution doit être alors d'autant plus mortelle que la foi et la charité seront affaiblies dans bien des cœurs.

Il reste aussi de Taulère des lettres spirituelles, et c'est dans une de ces lettres qu'il rapporte son célèbre dialogue avec un mendiant dont les réponses sont vraiment sublimes. Ainsi, à cette parole du docteur : « Mon ami, je vous souhaite le bonjour, » le pauvre répond : « Merci; mais je n'en ai jamais eu de mauvais. — Et comment cela ? — Parce que je bénis Dieu de tout ce qui m'arrive, et je ne veux que ce qu'il veut. C'est pourquoi la faim, le froid, le mépris des hommes, sont encore pour moi du bonheur, puisque c'est lui qui me les envoie. Tout ce qu'il veut est bien.— Mais s'il voulait vous damner ? — Oh ! je l'embrasserais alors si étroitement, que je l'entraînerais avec moi, car il ne m'empêcherait jamais de l'aimer et de me résigner humblement à son vouloir, et si j'étais dans l'enfer avec lui, l'enfer pour moi serait le ciel. »

Au chapitre 31 de ses *Institutions*, Taulère rapporte encore des paroles belles et touchantes, qui peuvent trouver place ici. Une vierge qui avait toujours mené une vie très-sainte, attendait paisiblement la mort, et

comme on lui demandait par quelles pratiques elle avait tâché pendant toute sa vie de marcher à la perfection, elle répondit : « Faire toujours du bien à ceux qui m'avaient fait du mal ; aimer tout le monde comme moi-même, ne jamais me plaindre et donner toujours, sinon de fait, du moins de cœur et de volonté. »

Les livres originaux de Taulère sont écrits en allemand gothique. On n'en trouve plus guère maintenant que les traductions latines. Il mourut en 1355.

TERTULLIEN, — né à Carthage vers l'an 160, fils d'un soldat, élevé dans la licence des camps et dans les pratiques de l'idolâtrie, à une époque de décadence, étant d'ailleurs d'un tempérament ardent et d'une imagination violente, se livra d'abord à tous les déréglements et à tous les vices. Le dégoût et la lassitude s'emparèrent de lui : il vit la constance des martyrs, il les entendit chanter au milieu des tortures, tandis que lui, il pleurait intérieurement au milieu des fêtes ; il voulut être initié à cette doctrine, et, ayant reçu le baptême, il passa, suivant l'énergie de son caractère, d'une extrémité à l'autre, et fut excessif en vertu comme il l'avait été en débauches. On trouve toujours dans ses écrits quelque chose de violent et de dur, et les erreurs du montanisme où il tomba prouvent combien l'autorité est nécessaire à tout le monde, et aux hommes de génie peut-être plus encore qu'aux autres.

Le plus bel ouvrage de Tertullien est son *Apologétique*, dont nous avons parlé ailleurs (*Voy.* Apologie) ; il avait écrit aussi avec force contre les hérétiques, lorsqu'il tomba lui-même dans l'hérésie avec cette inconséquence dont les grands hommes eux-mêmes ont donné plus d'un exemple.

THÉRÈSE (sainte), — n'était pas seulement une grande sainte, c'était aussi une personne d'esprit et de génie, dont les ouvrages attestent la supériorité. Ses traités sur la vie intérieure sont bien pensés et chaleureusement écrits ; ses lettres ont toute la grâce et toute l'élégance que pourrait mettre une femme du monde dans sa correspondance la plus soignée. Ses chansons spirituelles et ses cantiques ont un caractère d'originalité qui les rend extrêmement remarquables ; la poésie en est réelle et prend sa source dans une charité dont l'ardeur remplissait et dévorait l'âme de la sainte. Toute souffrante de son divin amour, mais plus divinement amoureuse encore de ses souffrances, elle priait Dieu de redoubler ou de finir son agonie, et n'exhalait vers lui qu'une prière en forme de plainte : « Seigneur ! ou souffrir ou mourir ! » *Domine, aut pati aut mori !*

Sainte Thérèse a créé un genre de poésie sacrée qui ressemble à notre ballade gauloise retournée, c'est-à-dire que le quatrain d'envoi, qui résume ordinairement la pièce toute entière dans nos vieilles ballades, se trouve, chez sainte Thérèse, placée au commencement, et sert comme de texte à un commentaire poétique que la sainte appelle une glose. En disant qu'elle a créé ce genre, nous voulons dire seulement qu'elle y a excellé. Nous avons d'elle une *glose* de ce genre, dont Lamonnoye a donné une traduction un peu trop paraphrasée, et que nous traduisons ici strophe pour strophe et vers pour vers, d'une manière sinon plus élégante, du moins plus exacte.

La Glose de sainte Thérèse.

TEXTE.

Je vis, mais sans vivre en moi-même
Et n'attends un tel avenir
Que pour revivre en ce que j'aime,
Je me meurs de ne pas mourir !

GLOSE.

I.

Cette union pure et céleste
De l'amour avec ma douleur
Rend un Dieu captif de mon cœur
Lorsque la liberté me reste.
Mais les maux que me fait souffrir
L'amour d'un Dieu dans l'esclavage
Ont tant épuisé mon courage,
Que je meurs de ne pas mourir.

II.

Ah ! combien longue est cette vie !
Que le temps de l'exil est dur !
De quel poids le cachot obscur
Accable mon âme asservie !
Le jour qui doit me secourir
Et me réunir à mon père
Me rend la peine tant amère,
Que je meurs de ne pas mourir.

III.

Oh ! que la vie est ennuyeuse
Loin des délices du Seigneur !
Si l'amour n'est pas sans douceur
Sa tristesse est bien douloureuse,
Puissent mes vœux bientôt finir,
Et Dieu soulager ma tendresse,
Car un si lourd fardeau m'oppresse,
Que je meurs de ne pas mourir.

IV.

Je vis avec la confiance
De me reposer dans la mort,
Et la fin de mon triste sort
Est le but de mon espérance.
O trépas ! qui dois nous guérir
Pour une existence plus belle,
Ne tarde plus, viens, je t'appelle,
Car je meurs de ne pas mourir.

V.

Vois combien l'amour est sévère,
Cruelle vie, épargne-moi,
Car pour être à jamais à toi,
Je dois te perdre sur la terre !
Mais que tarde-t-elle à venir,
La mort à mes désirs si lente ?
Qu'elle arrive la mort charmante,
Car je meurs de ne pas mourir.

VI.

C'est dans l'éternelle demeure
Que la vie a son vrai séjour ·
Pour y renaître il faut un jour
Qu'ici-bas sa vaine ombre meure.
Ne dédaigne pas mon désir,
O mort ! deviens-moi complaisante !
Je ne puis vivre que mourante,
Car je meurs de ne pas mourir.

VII.

Que puis-je donner davantage
A mon Maître qui vit en moi,
Pour en jouir au prix de toi,
O ma vie et mon esclavage!
En mourant je veux obtenir
Celui dont l'amour me dévore,
Puisque c'est lui seul que j'adore
Quand je meurs de ne pas mourir.

VIII.

Absente de toi, mes délices,
Quel peut être mon triste sort?
Que puis-je goûter que la mort
Parmi les plus cruels supplices?
Sur moi je me laisse attendrir
En voyant mon mal incurable,
Et je me sens si misérable
Que je meurs de ne pas mourir.

IX.

Le poisson tombé sur la terre
N'y sent pas de longues douleurs;
De l'homme accablé de malheurs
Le trépas finit la misère:
Mais quelle mort puis-je souffrir
Plus triste que mon existence,
Et quel remède à ma souffrance
Quand je meurs de ne pas mourir!

X.

Si parfois mon cœur se soulage
En te voyant au sacrement,
Je soupire après le moment
Où tu seras mon seul partage;
Je te vois sans pouvoir jouir
Des délices de ta présence,
Et, pleine d'une autre espérance,
Je me meurs de ne pas mourir.

XI.

Dans cet espoir que je caresse,
Lorsque je pense avec horreur
Que je puis te perdre, Seigneur,
Je sens redoubler ma tristesse.
Dans l'attente c'est trop languir,
L'inquiétude est trop amère;
Car, espérant comme j'espère,
Je me meurs de ne pas mourir.

XII.

O mon Dieu, donne-moi la vie
En m'arrachant à cette mort!
D'un lien trop dur et trop fort
Ne me retiens plus asservie.
Pour te voir selon mon désir
Tu vois qu'à la mort je me livre,
Car sans toi je ne saurais vivre
Et je meurs de ne pas mourir.

XIII.

Je pleure la mort qui m'enchaîne
A la tristesse de mes jours;
Je pleure les liens si lourds
Des péchés qu'après moi je traîne.
Oh! quand dois-tu me secourir,
Epoux vers lequel je soupire?
Et quand vraiment pourrai-je dire
Que je meurs de ne pas mourir?

THOMAS A KEMPIS ou DE KEMPIS a passé longtemps pour être l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et la controverse à ce sujet n'a pas encore reçu de solution définitive. Quoi qu'il en soit, on peut trouver beaucoup de rapport entre le style de l'*Imitation* et celui du pieux Thomas de Kempis. Les opuscules que nous avons de lui respirent un parfum si doux de piété angélique, il paraît si savant en spiritualité et si avancé dans les voies intérieures, que rien de trop parfait dans ce genre ne saurait lui être attribué. Son style peut être proposé comme le plus parfait modèle du genre qui convient aux ouvrages de dévotion. C'est la simplicité de l'Evangile, mais une simplicité qui paraît toute fleurie, tant elle est pleine d'affections saintes et colorée de toutes les nuances les plus variées et les plus suaves des sentiments que les âmes pures peuvent éprouver pour Dieu. Les titres seuls donnent une idée de la poésie mystique; un de ses petits livres est intitulé : *La vallée des lis*, et un autre : *Le petit jardin des roses*. Voici comment il y parle de la charité fraternelle.

« Ce que vous aurez fait à l'un de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait.

« Remarquez les paroles, scellez les mystères, imitez les exemples.

« Celui qui subvient à son frère dans l'indigence tend la main à Jésus, et le retient pour empêcher qu'il ne tombe.

« Celui qui porte patiemment les charges qui lui sont imposées porte sur ses épaules Jésus blessé pour nous sur la croix.

« Celui qui répond à la tristesse de son frère par des paroles consolantes, donne un baiser de paix au visage éploré du Sauveur.

« Celui qui plaint le coupable et demande grâce pour lui lave les pieds de Jésus et les essuie.

« Celui qui ramène la paix dans les âmes irritées prépare un lit de fleurs au divin Agneau.

« Celui qui, à table, donne la meilleure portion à son frère offre un rayon de miel aux lèvres du divin voyageur. »

C'est avec une doctrine semblable que la religion chrétienne a éternisé son empire dans les cœurs; et c'est avec de semblables paroles que de simples solitaires ont été plus éloquents que tous les sages et plus gracieux que tous les poëtes de l'antiquité. La charité! voilà le véritable nom de la muse chrétienne. Tout ce qu'elle inspire est beau à l'esprit et doux au cœur, car sa splendeur est la lumière de Dieu même, tempérée et adoucie pour les yeux des hommes, et son charme ne nous lasse jamais, car c'est l'attrait de nos destinées éternelles, et comme le sourire de Dieu qui nous convie à la béatitude impérissable (*Voy.* LIVRES DE PIÉTÉ).

THOMAS D'AQUIN (saint). *Voy.* HYMNES, OFFICES.

TRAGÉDIE. — La tragédie est d'origine grecque et païenne, et n'a été, à son origine, qu'une extension du culte et la mise en action des grands symboles de la fable. Eschyle était tout à la fois un poëte et un hiérophante, et ses tragédies étaient des mystères. Sa trilogie de Prométhée enchaîné pour avoir donné le feu du ciel à ses statues était l'histoire prophétique du polythéisme. Prométhée, c'était le génie humain a qui des désirs inassouvis d'immortalité et de gloire rongeaient le cœur comme un vautour éter-

nel. La vertu, qui immortalise les hommes, la vertu, que l'antiquité se représentait sous l'image grossière d'Hercule, devait un jour tuer le vautour dévorant, et délivrer Prométhée; alors Prométhée détrônerait Jupiter. Telles étaient les prédictions du génie des anciens âges; mais l'Hercule vainqueur des monstres et vaincu par la volupté devait purifier d'abord son enveloppe matérielle dans les flammes d'un sacrifice volontaire, et mourir sur le sommet d'Eta pour revivre immortel. Ici s'arrêtaient les pressentiments d'Eschyle, qui semble avoir voulu donner un prologue humain à l'épopée divine du salut des hommes. Hercule était le dernier mot de la force humaine, c'était en quelque sorte le verbe de la chair. Aussi Hercule a-t-il posé les colonnes de l'ancien monde en écrivant non pour l'avenir, mais pour le passé, cette inscription qui est une digue : *Nec plus ultra*. Ici la poésie attend la prophétie, et le génie tend les bras vers le ciel dans l'attente de la révélation.

Après Eschyle, la tragédie dégénéra, et de divine qu'elle était elle devint royale. On crut voir dans les malheurs des rois le résultat du conflit des dieux. Homère avait intéressé l'Olympe et le Ténare aux querelles d'Agamemnon et d'Achille. L'épopée d'Homère, qui était, si l'on peut parler ainsi, la Bible de l'ancienne Grèce, fut mise en actions et jouée sur la scène. Ce fut alors la seconde époque de la tragédie grecque illustrée par Sophocle et par Euripide.

Rome ne fit que répéter la Grèce, et n'eut proprement à elle ni théâtre ni épopée. Virgile avait imité Homère avec un grand génie sans doute; mais enfin ce n'était qu'un sublime imitateur. Aussi le trouvons-nous plus grand dans son églogue à Pollion que dans toute son Enéide : là, du moins, il n'imite personne, et il semble deviner les prophètes.

Le génie de Virgile n'inspira pas de grands tragiques, et ne fut pas traduit pour la scène avec autant de bonheur que celui d'Homère. La guerre de Troie fut éternellement le thème des poëtes dramatiques, et la source des inspirations sur cet intarissable sujet fut toujours les poëmes d'Homère. Enfin la Rome païenne tomba, la Bible remplaça Homère, et l'Evangile devint la grande épopée du nouveau monde. Le théâtre dut alors commencer une nouvelle enfance; les représentations dramatiques se retrempèrent à leur source, c'est-à-dire dans les cérémonies du culte. On rejeta sur le théâtre ce qui sembla trop exubérant pour l'autel, et le spectacle devint, comme dans la Grèce d'Eschyle, un supplément au sacrifice. Les premiers comédiens chrétiens furent des moines et des prêtres, et l'on joua devant le peuple le grand drame de la *Passion*, comme on avait joué autrefois la fable philosophique de Prométhée.

Le théâtre moderne est donc d'origine religieuse, et appartient de droit à l'Eglise, qui en a été repoussée par un retour au paganisme à l'époque de la renaissance. Les mystères du moyen âge sont les véritables archives dramatiques des peuples chrétiens, et nos tragédies modernes sur la famille d'Atrée, la prise de Troie et autres sujets empruntés à Homère, ne doivent être considérées que comme des versions grecques et latines faites avec plus ou moins de talent.

Il n'est pas inutile de faire des versions lorsqu'on veut apprendre les langues, et l'étude des langues est utile au progrès des sciences. Nos anciens mystères étaient informes, comme les idiomes dans lesquels ils étaient écrits; la renaissance, en exhumant les chefs-d'œuvre de l'antiquité, rendit aux langues modernes le grand service de les enrichir de toutes les conquêtes du passé, et révéla aux écrivains chrétiens le secret des belles formes et des expressions élégantes. La poésie hellénique était tout humaine sans doute, et ne pressentait Dieu qu'en devinant la lumière spirituelle à travers le voile de la beauté physique. Mais la beauté physique n'est qu'un signe qui doit représenter la beauté morale, et à ce titre toutes les recherches de l'antiquité sur la forme devaient tourner au profit de l'idée chrétienne. Corneille et Racine le comprirent, lorsque, suivant les règles d'Aristote et les beaux exemples de Sophocle et d'Euripide, ils nous donnèrent enfin le mystère du moyen âge revêtu de toutes les splendeurs de la tragédie antique, et léguèrent à la littérature chrétienne ces deux chefs-d'œuvre immortels qu'on appelle *Athalie* et *Polyeucte*.

Nous ne transcrirons pas ici l'analyse de ces admirables poëmes, parce qu'il nous semble inutile de la refaire et qu'on peut la trouver partout. Quant aux règles de la tragédie chrétienne, c'est d'après *Athalie* et *Polyeucte* qu'il faut les faire, en attendant qu'il ait paru quelque chose de mieux, ce qui pourra longtemps encore se faire attendre. (*Voy.* Mystères.)

TROPES. — Les tropes ou conversions de mots, du grec τρόπος, n'appartiennent pas spécialement à la littérature chrétienne, et rentrent dans la généralité de l'enseignement littéraire. Il nous suffira donc d'en rappeler la nomenclature en peu de mots.

1° Prendre les êtres animés pour les êtres inanimés, et *vice versa* (catachrèse, métonymie, métaphore); 2° les bêtes pour les hommes (métaphore); 3° le matériel pour l'immatériel, et réciproquement (métaphore, métonymie); 4° le naturel pour l'artificiel, et *vice versa* (catachrèse, synecdoche); 5° la cause pour l'effet, et *vice versa* (métonymie); 6° le plus pour le moins (hyperbole), et réciproquement (litote); — *utrumque* (synecdoche, antonomase; 7° l'antécédent pour le conséquent, et *vice versa* (métalepse).

Nous empruntons cette classification des tropes à l'excellent précis de rhétorique positive publié par M. Choppin d'Arnouville dans l'*Encyclopédie portative*.

V

VERSIFICATION.—Il n'entre pas dans notre plan de donner ici un traité de versification, et de répéter des règles générales qui d'ailleurs se trouvent partout. Nos remarques se borneront à tout ce qui peut être particulier à la littérature religieuse dans la versification en général.

Lorsqu'on traite en vers des sujets religieux, on ne saurait employer une versification trop pure ni trop correcte. Il faut cependant éviter la sécheresse et la roideur : car la beauté poétique, dans le genre religieux surtout, se compose de correction et de grâce.

S'il est un genre dans lequel les négligences ne sont pas permises, c'est incontestablement la poésie religieuse ; mais nulle part aussi ne saurait être mieux à sa place une élégante et douce simplicité : la versification doit être facile et n'avoir rien de trop recherché dans les formes.

La versification ne consiste pas seulement dans la mesure et dans la rime, mais aussi dans l'harmonie des sons, le choix et l'arrangement des mots. Des vers sans poésie ne seraient que de la prose rimée : il faut donc que l'harmonie des sons réponde à l'harmonie des idées.

La versification hébraïque a pour base le parallélisme poétique des idées, des mots et des sons, ce qui lui donne trois degrés d'harmonie dont nous ne pouvons apprécier d'une manière bien juste que les deux premiers, le troisième étant déterminé par une accentuation dont la valeur en quelque sorte musicale, échappe à l'oreille même des plus habiles hébraïsants.

Dans les autres langues anciennes, le mètre des vers est déterminé par les inflexions, régulières de la prononciation. En français, le nombre seul des syllabes, la suspension de l'hémistiche et le mélange régulier des rimes masculines et féminines sont les seules règles précises, et c'est ce qui rend les vers français plus difficiles à bien faire que les vers grecs ou latins, parce que le poëte, moins soutenu par la mesure, doit créer le rhythme et le nombre en choisissant lui-même les sons qui lui flattent l'oreille et qui sont en rapport avec les pensées qu'il exprime.

La versification française fixée par Racine dans *Athalie*, le chef-d'œuvre de la littérature de notre nation, n'a pu subir, depuis le siècle de Louis XIV que des modifications peu importantes, et ces modifications sont des réformes. Ainsi, par exemple, on est maintenant beaucoup plus sévère en fait de rimes qu'on ne l'était au siècle dernier. La rime riche est maintenant de rigueur, et l'on trouverait insuffisantes certaines rimes même de Racine. En revanche, on tolère l'enjambement, lorsqu'il doit faire image, en rejetant au commencement du vers suivant un mot à effet qui appartient au sens du vers précédent.

…leurs de la vérité sainte, et en ont dé…llé le sanctuaire ; ils ont forcé les … de l'Ecriture sainte, que les clefs …peuvent ouvrir, et se sont appro… sainte que Dieu avait donnée …bientôt, quand il faudra se dé… feront de la parole sainte …bouclier sacrilége et en dé…s divins. »

…Vincent de Lérins sont … il les fait suivre, en … de ce passage cé… Paul aux Ephé… *…nstitué les uns …tes, les autres …nsommation … de Jésus…ns tous à … de la* …

… de … Poëm…

Le … dant que … ture sainte … à quelques … qu'on mit en … facilement dans … que des ébauches … en juger par ces … au livre des Rois : … *deris Domini in castra, … clamore grandi, et person…*

E cum l'arche vint en l'ost,
Li poples deu duna un merveillus …
Que tute la terre rebundi.

Et audierunt Philistiim vocem … dixeruntque : Quænam est hæc vox … magni in castris Hæbræorum ? Et … runt quod arca Domini venisset in castra.

Li Philistien virent cest cri
Et distrent quo deïst cest cri k'il funt en l'ost ?
Apperceurent sei que l'arch' fud venüe en l'ost.

Respondens autem ille qui nuntiabat, Fugit, inquit, Israel coram Philistiim, et ruina magna facta est in populo. Insuper et duo filii tui mortui sunt, Ophni et Phinees, et arca Dei capta est.

Les nos de l'ost s'en sunt enfuiz,
E laidement sunt descunfiz,
E mors sunt ambe-dons tes fiz
E l'arche deu i unt eil pris.

Après ces traductions rimées vinrent les chroniques également en rimes, et les chansons des troubadours ; mais la versification ne prit pas avant le XIIe siècle une apparence de régularité et d'harmonie. En 1130, un chevalier, nommé Béchada, publia un poëme sur la prise de Jérusalem qui fit grand bruit à cette époque, et dont il ne nous reste rien. Peu de temps après parurent le roman du *Chevalier du lyon* et le *Rou de Normandie ;* puis vinrent Hélinant, qui chantait ses vers à la table de Philippe Auguste, comme Démodocus ou Jopas aux banquets d'Alcinoüs et de Didon ; et Alexandre de Paris, qui le premier fit usage du grand vers de douze syllabes auquel on a conservé depuis le nom de vers alexandrin, du nom de son inventeur, et aussi du nom du poëme où il fut employé pour la première fois ; car Alexandre de Paris donna son nom à son poëme allégorique, ou prit peut-être lui-même le nom de son poëme. L'Alexandre dont il est question dans cette composition bizarre n'est pas le conquérant Macédonien, mais bien Philippe Auguste sous le nom d'Alexandre. Voici comment l'auteur nous représente son confrère en poésie, Hélinant chantant ses vers à la table de Philippe :

Quant li rois ot mangié s'apela Hélinant.
Por li esbanoier commande que il chant.
Cil commence à noter ainsi com' li jaiant
Monter voldrent au ciel, come gent mescréant.
Entre les diex y ot une bataille grant.
Si ne fust Jupiter, à la foudre bruyant,
Qui tous les desrocha, jà n'éussent garant, etc.

On voit que les rimes alors ne variaient guère ; les auteurs du roman de *la Rose* y mirent plus de diversité, sans faire encore la distinction de celles dont le son est plein et de celles qui finissent par une muette ; Clément Marot lui-même n'y a aucun égard. Ronsard paraît être le premier qui les ait régulièrement disposées, en faisant suivre toujours deux rimes féminines par deux rimes masculines, dans les vers à rimes plates, et en mélangeant artistement les rimes masculines dans les vers croisés. Mais la versification vraiment française et digne d'être employée aux louanges de Dieu fut créée par Malherbe, qui a le premier traduit avec dignité et grandeur la belle poésie des psaumes. Il est à remarquer que Marot, si gracieux dans les sujets badins, a complétement échoué lorsqu'il a voulu aborder la poésie sacrée : d'abord parce que son génie personnel se refusait à la gravité des choses saintes, puis aussi parce qu'il ne disposait pas encore d'une versification assez régulière, assez pure et assez forte. C'est Marot qui a grotesquement traduit ces paroles du Psalmiste : *Aperi os tuum et implebo illud*, par :

Ouvre ta bouche grande,
Et je l'emplirai de viande,

et celles-ci : *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me*, par :

Lave-moi, sire, et relave bien fort
De ma commise iniquité mauvaise,
Et des péchés qui me rendent si ord.

Pour compléter la parodie, les seigneurs de la cour de François Ier chantaient les psaumes de Marot sur des airs de rondes et de mascarades. Malherbe eût imposé plus de respect.

De Malherbe à Corneille il n'y a qu'un pas : les vers de Polyeucte sont de la même famille que le beau psaume :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.

Polyeucte et *Athalie* sont les deux chefs-d'œuvre de la littérature et de la scène française ; mais pour la versification, Racine, dans son *Athalie*, a posé les colonnes d'Hercule : *Nec plus ultra*.

Les poëtes modernes ont essayé de joindre à la correction de Racine la vigueur de Corneille, et de créer un vers nouveau en faisant comme la synthèse de ces deux génies. L'avenir dira s'ils ont réussi. En attendant, nous admirerons Corneille, nous étudierons Racine, et en vers comme en prose, en littérature comme en religion, nous nous défierons d'abord et longtemps de tous les novateurs.

VINCENT DE LÉRINS. — Parmi les beaux souvenirs de l'antiquité catholique, il faut compter cette paisible solitude de Lérins, où la science et la piété trouvèrent un abri pendant que les fléaux de Dieu passaient sur le monde. Or, de tous les solitaires de Lérins, aucun n'est plus célèbre que le bienheureux Vincent, surnommé de Lérins, auquel ses écrits vraiment catholiques ont acquis une réputation universelle. Il publia sous le nom de *Peregrinus*, qui veut dire le voyageur, l'étranger, l'homme qui passe, une Apologie de la foi catholique contre toutes les hérésies, et y répandit tous les trésors de l'éloquence et de l'érudition les plus distinguées. Il y établit victorieusement la nécessité d'une autorité infaillible et le besoin d'unité dans la foi qui perpétue en quelque sorte le concile œcuménique de tous les premiers pasteurs unis ensemble et soumis au siége de Rome. Il fait voir combien toutes les nouveautés qui peuvent se produire dans l'Eglise sont dépourvues en même temps d'autorité et de raison, puisqu'une croyance qui détruit la foi est en contradiction avec elle-même. Or c'est détruire la foi que de détruire l'autorité : car la foi sans autorité ne peut être que de la superstition et du fanatisme. La vraie foi n'est digne de notre confiance que par cette autorité invariable qui en rend les dogmes inaccessibles aux caprices de la science et de l'ignorance humaine. « Et cependant, ajoute Vincent de Lérins, cette immobilité n'est pas la mort : nous conservons au contraire pour l'avenir un germe de vie. Ce que nous croyons aujourd'hui sans le comprendre, l'avenir le comprendra et se réjouira d'en avoir connaissance. *Posteritas intellectum gratuletur, quod ante vetustas non intellectum venerabatur*. Si donc on nous demande : Est-ce que tout progrès est exclu de la religion de Jésus-Christ ? Non, sans doute, et nous en espérons un très-grand. Quel homme, en effet, serait assez jaloux des hommes, assez ennemi de Dieu pour vouloir empêcher le progrès ? Mais il faut que ce soit réellement un progrès, et non pas un changement de croyance. Le progrès, c'est l'accroissement et le développement de chaque chose dans son ordre et dans sa nature. Le désordre, c'est la confusion et le mélange des choses et de leur nature. Sans aucun doute, il doit y avoir, tant pour tous les hommes en général que pour chacun en particulier, selon la marche naturelle des âges de l'Eglise, différents degrés d'intelligence, de science et de sagesse, mais en telle sorte que tout soit conservé, et que le dogme garde toujours le même esprit et la même définition. La religion doit développer successivement les âmes, comme la vie développe les corps, qui grandissent et sont pourtant toujours les mêmes. Quelle différence entre la fleur enfantine du premier âge et la maturité de la vieillesse ! Les vieillards sont pourtant les mêmes, quant à la personne, qu'ils étaient dans l'adolescence : il n'y a que l'extérieur et les apparences de changées. Les membres de l'enfant au berceau sont bien frêles, et pourtant ils ont les mêmes principes rudimentaires et les mé-

mes organes que les hommes ; ils grandissent sans que leur nombre augmente, et le vieillard n'a rien de plus en cela que n'avait l'enfant. Et cela doit être ainsi, sous peine de difformité ou de mort.

« Il en est ainsi de la religion de Jésus-Christ, et le progrès pour elle s'accomplit dans les mêmes conditions et suivant les mêmes lois. Les années la rendent plus forte et la grandissent, mais n'ajoutent rien à tout ce qui compose son être. Elle est née complète et parfaite dans ses proportions, qui peuvent croître et s'étendre sans changer. Nos pères ont semé du froment, nos neveux ne doivent pas moissonner de l'ivraie. Les récoltes intermédiaires ne changent rien à la nature du grain : nous devons le prendre et le laisser toujours le même. Le catholicisme a planté des roses, devons-nous y substituer des ronces ? Non, sans doute, ou malheur à nous ! Le baume et le cinname de ce paradis spirituel ne doivent pas se changer sous nos mains en aconit et en poison. Tout ce qui, dans l'Eglise, cette belle campagne de Dieu, a été semé par les Pères, doit y être cultivé et entretenu par les fils ; c'est cela qui toujours doit croître et fleurir ; mais cela peut grandir et doit se développer. Dieu permet en effet que les dogmes de cette philosophie céleste soient, par le progrès du temps, étudiés, travaillés, polis en quelque sorte ; mais ce qui est défendu, c'est de les changer ; ce qui est un crime c'est de les tronquer et de les mutiler. Qu'ils reçoivent une nouvelle lumière et des distinctions plus savantes, mais qu'ils gardent toujours leur plénitude, leur intégrité, leur propriété. »

Ce passage de Vincent de Lérins est des plus remarquables, et semble fait pour résoudre une des questions les plus difficiles de notre époque, celle du progrès. Vincent de Lérins y croyait, comme on peut le voir ; mais il lui donnait pour sanction l'autorité catholique, et il donnait au mouvement la stabilité pour contre-poids.

Vincent de Lérins démontre ensuite que la science, le talent, le génie même ne sont rien sans l'obéissance à l'autorité qui règle l'usage des dons divins. « A quoi peut servir un flambeau pour le voyageur imprudent qui se hasarde à travers les abîmes et ne veut pas suivre les guides qui l'appellent ? Les grandes qualités des hérésiarques n'ont servi qu'à rendre leur chute plus irrémédiable et leur aveuglement plus profond. Tertullien n'était-il pas un orateur plein de génie ? Origène n'avait-il pas tous les dons de la science et de la sagesse, lui qui poussa cette même sagesse jusqu'à la folie, en se mutilant lui-même, par amour de la chasteté ? Nestorius n'était-il pas un homme disert et habile ? Mais ce sont leurs talents mêmes qui ont perdu ces hommes, que l'obéissance à l'Eglise eût rendus si grands. Mais celui qui n'entre pas dans le bercail évangélique par la porte de l'autorité, celui-là est un voleur et un brigand, et ainsi tous les hérétiques se sont faits les voleurs de la vérité sainte, et en ont dépouillé le sanctuaire ; ils ont forcé les portes de l'Ecriture sainte, que les clefs seules peuvent ouvrir, et se sont approprié la loi sainte que Dieu avait donnée pour tous ; bientôt, quand il faudra se défendre, ils se feront de la parole sainte elle-même un bouclier sacrilége et en déroberont les textes divins. »

Ces paroles de Vincent de Lérins sont pleines de force, et il les fait suivre, en terminant son ouvrage, de ce passage célèbre de l'Epître de saint Paul aux Ephésiens : *C'est Dieu qui a constitué les uns prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs pour la consommation des saints et l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous arrivions tous à l'âge de l'homme parfait, à la mesure de la plénitude du Christ.* « Ces prophètes, dit Vincent de Lérins, ces apôtres et ces docteurs que Dieu lui-même a constitués, voilà les maîtres, consultons-les. L'enseignement des maîtres est uniforme, tandis que les hommes sans maîtres et sans frein se contredisent sans cesse. Ici est l'unité, là le caprice ; ici l'autorité, là le déréglement ; ici la raison, là tous les rêves de la folie. Attachons-nous à l'autorité, unissons-nous à la communion des sages ; suivons les maîtres (τοὺς διδασκάλους), et c'est par ce mot grec que Vincent de Lérins finit son ouvrage, ouvrage d'autant plus utile qu'il est plutôt philosophiquement pensé que théologiquement combiné. C'est de la raison plutôt que du mysticisme ; la dialectique en est simple, la logique serrée, la diction élégante, la forme éminemment littéraire. Il serait à désirer que ce petit traité fût universellement connu et étudié par les catholiques ; les défenseurs de la religion y trouveraient un modèle d'urbanité et de sagesse, et les agresseurs imprudents y verraient que, dans l'enseignement religieux toutes les vérités se tiennent, et qu'il faut nécessairement choisir entre un déisme hasardé et sceptique et l'autorité catholique tout entière, sans restriction et sans mélange. Le livre de Vincent de Lérins est vieux de quinze siècles, et les vérités qu'il renferme sont encore nouvelles, parce qu'elles sont éternelles et parce que les combats de l'Eglise ne sont pas encore terminés. Pour en faire un livre de polémique religieuse moderne, il suffirait d'ajouter un certain nombre de noms à ceux des hérétiques qu'il nomme. Le nombre en effet de ceux qui ont nié l'unité catholique s'est augmenté, mais leur caractère n'a pas changé. Quant à l'Eglise catholique, elle est aujourd'hui ce qu'elle était du temps de Vincent de Lérins. Son esprit est le même, ses enseignements n'ont pas changé, ses vertus la protégent toujours, et pendant que de nouvelles persécutions peut-être se préparent, pendant qu'un nouveau déluge de barbares menace d'engloutir encore une fois le monde, le petit nombre des croyants, retiré hors du tumulte de la vie présente, contemple la même éter-

nité qui remplissait déjà les jours des solitaires de Lérins et leur faisait oublier les tumultes du siècle et des empires qui s'écroulent. Qu'importent des siècles qui passent? qu'importent des mortels qui meurent? qu'importent des choses corruptibles qui se corrompent? Tout cela n'est-il pas dans la nature? Et que pourrions-nous faire pour l'empêcher? Mais ce qui doit nous intéresser, mais ce que nous devons défendre, c'est l'intégrité de notre foi, car la foi c'est en nous le sentiment de ce qui demeure toujours; c'est le gage des réalités que nous espérons au milieu des déceptions et des songes de la vie. *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* Or notre foi n'a qu'un point d'appui, elle n'a qu'un rempart inaccessible et une tour inexpugnable, l'autorité permanente dans la communion des pasteurs légitimes. Là est la vérité, là est la paix, là est la sanction et la règle du progrès véritable. Ecoutons les maîtres, τοὺς διδασκάλους, comme dit Vincent de Lérins.

Z

ZACHARIE. — Zacharie est le prophète de la délivrance; il annonce la fin de la captivité, il montre les quatre grandes nations qui ont régné successivement sur l'ancien monde, passant comme des courriers que Dieu envoie, ou comme des conducteurs de chars qui se disputent le prix de la course. Allez! leur crie l'ange du Seigneur, et ils partent; ils font en passant du bruit et de la poussière; mais ils passent et ne reviendront plus; les chars roulent et se précipitent entre des montagnes d'airain; leur bruit est comme celui du tonnerre; mais ils passent, et l'ange du Seigneur, debout dans une vallée plantée de myrtes, crie au Seigneur que la soixante-dixième année de la captivité est venue. Dieu montre au prophète quatre cornes d'airain qui soulèvent la terre, et quatre anges armés de marteaux, comme des forgerons, qui viennent les abattre et les briser. Ainsi tous les grands empires du monde, toutes les puissances de l'orgueil seront brisées et anéanties; ainsi le Seigneur frappera la domination humaine, et lui rivera sur son double front ses quatre cornes de taureau. L'heure est venue de rebâtir Jérusalem. Voyez-vous cet ange qui tient le cordeau et qui mesure déjà la place? C'est que l'élu du siècle nouveau va venir. « Réjouis-toi, Sion, va-t-on dire bientôt: voici ton roi qui vient à toi, plein de douceur. Il est pauvre, et il monte tour à tour sur une ânesse et sur le petit de l'ânesse. Revenez, revenez habiter Jérusalem, où le nouveau monarque doit venir; abandonnez la terre de l'aquilon; sortez, sortez de Babylone, oh! oh! oh!... »

Entendez-vous les travailleurs qui partent, qui s'appellent et qui se répondent? Ils s'en vont rebâtir le temple. Le sacerdoce va se renouveler, le grand prêtre est debout, au jugement de Dieu, entre son ange qui le défend et le démon qui l'accuse. Ses vêtements ont vieilli dans l'exil, et la blancheur de sa robe s'est souillée dans les fers; le démon rit de ses malheurs, et l'accuse des effets de sa longue misère. Mais Dieu impose silence à Satan, et donne au pontife une nouvelle tiare avec des vêtements nouveaux.

Zacharie voit apparaître une pierre vivante, et dans cette pierre il y a des yeux qui sont au nombre de sept. Qu'est-ce que cette pierre? C'est la pierre angulaire qui avait été rejetée par les hommes, et que le Seigneur a choisie. Les yeux représentent l'esprit et la vigilance du Seigneur; à droite, et à gauche de cette pierre, sur laquelle brille le chandelier d'or, avec ses yeux de flammes, s'élèvent deux oliviers; et le Seigneur dit: Voici les deux enfants de l'huile sainte, voici les deux ministres qui aident le Seigneur lui-même à gouverner toute la terre. C'est le pontife et c'est le roi; le temple protége la cité, et la cité entoure le temple. Voilà le monde nouveau reconstruit sur sa double base: L'esprit et la chair ont chacun leur prince qui rendent compte à Dieu de leur pouvoir, et qui veillent l'un sur l'autre. Voilà le pape et l'empereur.

La prophétie de Zacharie est pleine de ces étonnantes images. Ce qu'il dit de la fin de la captivité et de l'inauguration d'un règne nouveau pour le Seigneur et pour son Christ, l'Eglise peut l'attendre encore; car il parle clairement de la conversion future des juifs et de leur repentir amer lorsqu'ils reconnaîtront enfin la divinité de Jésus-Christ. *Ils verront celui qu'ils ont percé*, dit le prophète, *et ils pleureront comme une mère pleure la mort de son fils unique.* L'impiété vient d'être précipitée et renfermée comme un vin empoisonné dans une amphore que les vertus emportent de devant la face de Dieu.

« Peuples de la terre, n'adorez plus de vaines idoles qui ne peuvent vous donner ni la rosée du matin, ni les douces pluies du soir; mais priez le Seigneur qui prend pitié de l'herbe des champs, et qui abreuve la campagne altérée. » Mais ce n'est plus seulement dans la Judée que le vrai Dieu veut être adoré. Elargissez le sanctuaire du Seigneur, où tous les peuples vont venir. Liban, ouvre tes portes, et que le feu dévore tes cèdres! Pleurez, sapins, les cèdres sont tombés! Pleurez, chênes de Basan, car vos forêts sont démantelées, et les vieux arbres qui vous servaient de remparts se renversent coupés à leur racine. Voix des hurlements des pasteurs, parce que leur empire est dévasté; voix du rugissement des lions, parce que les rives du Jourdain sont dépouillées de ce qui faisait leur orgueil! Voici

ce que le Seigneur a dit : Conduisez aux pâturages les troupeaux de la mort. Ils ont tué, parce qu'ils étaient les maîtres; ils vendaient la chair de leurs victimes, et ils disaient : Béni soit le Seigneur! nous sommes devenus riches, et ils étaient sans pitié pour mon troupeau. Eh bien! moi, dit le Seigneur, je n'aurai pas pitié des habitants de la terre : je les livrerai aux mains de leurs semblables; je les abandonnerai au pouvoir qui découpera les empires avec les glaives, et je ne les en délivrerai pas. Voilà pourquoi, ô pauvres de mon peuple! voilà pourquoi je conduis au pâturage les troupeaux de la mort. J'ai pris à la main deux bâtons : l'un, je l'appelle l'honneur, et l'autre l'héritage, et je pousse mon troupeau à la pâture. Et je leur ai dit : Je ne veillerai plus sur vous; que ceux-là meurent que vous laissez mourir; que ceux-là soient frappés que vous frappez, et que le reste s'entre-déchire!

« Cette verge, qui s'appelle l'honneur, je l'ai coupée, et je la leur jette pour rompre avec eux l'alliance que j'ai faite avec tous les peuples de la terre. Aujourd'hui le pacte est rompu, et les pauvres du troupeau vont savoir ce que c'est que le Verbe de Dieu.

« J'ai dit aux ingrats : Arrêtez, ou, si vous voulez me repousser à jamais, payez-moi comme un serviteur congédié; mettez un prix à ma tête, et proscrivez-moi; et ils m'ont payé trente pièces d'argent! Jetez cela dans le temple; donnez cet argent au potier. Trente pièces d'argent! voilà le prix magnifique qu'ils ont bien voulu offrir de leur Dieu, afin qu'il les abandonnât pour toujours!

« La seconde verge que j'ai coupée, et qui s'appelle héritage, je l'ai jetée entre Juda et Israël, pour y mettre la division et détruire toute fraternité.

« Le Seigneur m'a dit encore : Prends les insignes d'un pasteur stupide; car je susciterai sur la terre un pasteur qui ne visitera pas ceux qu'on abandonne, qui ne cherchera pas les brebis égarées, qui ne soignera pas les malades, qui ne nourrira pas celles qui se portent bien; mais tout ce qu'il trouvera de gras, il en mangera la chair, et il leur brisera les ongles. O pasteur et idole qui abandonnes le troupeau! le glaive de ma justice a touché ton œil, et ton bras droit est devenu aride, et ton œil s'est couvert de ténèbres! »

On ne peut s'arrêter au milieu de cette analyse de Zacharie, tant les images sont saisissantes, tant le style est rapide, et tant les choses qu'il dit vous serrent le cœur et vous effrayent! Mais, rassurons-nous, voici que les eaux de la fontaine de David vont couler pour tout le monde : les faux prophètes vont disparaître de la terre. Epée, lève-toi sur le pasteur. Je frapperai le pasteur, dit l'Eternel, et les brebis seront dispersées; mais j'étendrai la main pour sauver les petits. Le prophète, après ces paroles, que le Sauveur lui-même s'applique dans l'Evangile, annonce que le troupeau du Seigneur sera divisé en trois parts, et que la plus petite part sera conduite au salut de croix en croix et d'épreuves en épreuves; puis viendra la dernière guerre, la guerre des nations contre Jérusalem, et le triomphe définitif de l'Eglise, de la vérité et des saints. Ici se renouvellent les promesses qui doivent s'accomplir à la fin des temps, et les images du bonheur des élus après le jugement universel.

On peut voir, d'après cet aperçu rapide, que la prophétie de Zacharie est une des plus importantes de la Bible, et combien ce prophète a de véhémence dans ses mouvements et de poésie dans ses images.

Ce qu'il dit des mauvais pasteurs annonçait clairement à la Synagogue qu'elle était répudiée, et qu'un nouveau sacerdoce allait être institué par celui-là même que la Synagogue devait excommunier et condamner à mort. La prophétie de Zacharie a trois objets représentatifs les uns des autres; premièrement, la fin de la captivité et la réédification du temple; secondement, la fin de la Synagogue et l'institution de l'Eglise; troisièmement, la fin de l'incrédulité et de la servitude de l'Eglise à la fin des temps, et le second avénement du Sauveur. On trouve, entre plusieurs images de Zacharie et celles de l'Apocalypse, une concordance qui indique aussi nécessairement des harmonies proportionnelles dans le sens de ces mêmes images symboliques et allégoriques. (*Voy.* Apocalypse et Allégorie.) La prophétie relative aux trente pièces d'argent et au champ du potier est une des plus claires et des plus remarquables parmi celles qui se trouvent réalisées dans l'Evangile.

Nous avons tracé à grands traits l'analyse de Zacharie, en nous laissant guider plutôt par le mouvement des idées que par la succession des chapitres. Nos lecteurs n'oublieront pas que nous ne faisons ni une traduction nouvelle ni un commentaire, mais une simple indication des beautés qui frappent l'esprit dans la forme extérieure de la prophétie, beautés qu'il ne nous appartient d'approfondir qu'au seul point de vue littéraire, et que des littérateurs plus habiles feront mieux comprendre que nous.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE DICTIONNAIRE DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE.

N. B. Par suite d'une erreur de pagination dans le manuscrit de ce Dictionnaire, quelques articles ont été transposés. La Table complète des matières, que nous donnons ici, en rétablit l'ordre alphabétique, et le lecteur, par ce moyen, trouvera sur-le-champ l'article qu'il voudra consulter.

FIN.

Paris. — Imprimerie MIGNE.



